

COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON * ;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE*, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE;

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER

TOME QUARANTE-SEPTIÈME,

CONTENANT LES SERMONS, PANÉGYRIQUES ET ORAISONS FUNÈBRES COMPLETS DU P. SÉGAUD, ET LES SERMONS CHOISIS DU P. DUTREUL.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1851.





SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS LE QUARANTE SEPTIÈME VOLUME.

LE P. SÉGAUD.

LE P. DUTREUL.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE SUR LE P. SÉGAUD.

Guillaume de Ségaud, né à Paris en 1674, mort dans la même ville, le 19 décembre 1748, prit l'habit de jésuite à l'âge de seize ans. Il enseigna les humanités au collége Louis-le-Grand à Paris, puis à Rennes et à Rouen. Il faillit être nommé régent de rhétorique à Paris, mais le P. Porée, qui eût désiré prêcher l'Evangile aux fidèles, accepta par l'ordre de ses supérieurs le professorat qu'il a illustré. Le P. Ségaud prêcha trois carêmes à la cour, ce qui lui valut une pension de 1,200 livres. Ses *Sermons* ont été recueillis par le P. Berruyer, en 6 vol. in-12, nous reproduisons cette édition, précédée de la préface de l'illustre auteur de l'*Histoire du peuple de Dieu*. Les *Sermons* du P. Ségaud, brillent en général par l'instruction, l'élégance, l'énergie et l'onction; quelques-uns peuvent être cités comme des modèles, tandis que d'autres ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre. On estime surtout ceux du *Pardon des injures*, des *Tentations du monde*, de la *Probité*, de la *Foi pratique* et du *Jugement général*. Le P Ségaud avait un talent remarquable pour la poésie; le poëme latin, *Castra Compendiensia*, en est la preuve. On lui doit aussi l'édition des *Sermons* du P. Pallu, que nous avons reproduits dans le tome XLVI de la présente *collection*.

SERMONS

COMPLETS

DU P. SÉGAUD,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

PRÉFACE DU P. BERRUYER.

Les *Sermons* du P. de Ségaud sont un bien qui ne nous appartient pas : l'empressement du public, à nous en demander l'impression, nous apprend assez qu'il les regarde comme un trésor dont nous ne sommes que les dépositaires.

Nous aurions déjà satisfait à ces désirs, si l'auteur, plus jaloux d'étendre et de perpétuer sa réputation, nous eût laissé ses manuscrits en état d'être employés. Ses supérieurs pensaient à exiger de lui cette précaution. Ils ont peut-être trop ménagé ses répugnances, ou trop respecté le saint usage qu'il faisait de sa santé et de son temps. Quoi qu'il en soit, ses forces se sont altérées par l'excès de son travail; et nous avons trouvé des écrits indéchiffrables, qu'à peine il pouvait lire lui-même, et dont il n'usait plus que par habitude.

Nous avons suppléé à ce défaut par de bonnes copies que nous nous sommes donné le soin et le loisir de rassembler. Ces copies confrontées nous ont mis à portée de débrouiller les originaux; et nous nous sommes assurés, avant toutes choses, d'avoir le P. Ségaud tel que le public, qui le réclame, l'a goûté et applaudi durant un si grand nombre d'années

C'est l'obéissance, beaucoup plus que l'attrait, qui a décidé le P. de Ségaud et qui l'a fait prédicateur. Une fois appliqué au ministère évangélique, il se proposa uniquement de consacrer ses discours à l'édification des âmes et au salut de ses auditeurs. On sentira en le lisant, ce qu'on aura déjà aperçu en l'écoutant, qu'il n'avait composé d'une façon à contenter et à plaire, qu'autant qu'il avait reconnu que dans le siècle où nous vivons, et dans un monde plus délicat que chrétien, il faut plaire et contenter, pour convertir et pour toucher

Les intentions si pures et si droites de l'orateur doivent être celles de l'éditeur. C'est dans la vue de nous y conformer que nous ne nous sommes permis aucune liberté, que celle qu'on ne peut refuser à l'exactitude, soit grammaticale, soit théologique, qu'un livre qu'on lit à loisir, exige par préférence à des discours qu'on entend avec une attention quelquefois partagée et nécessairement précipitée.

Dans un grand orateur on saisit, en l'é-

coutant; la multitude des belles choses qui composent le fond de son ouvrage. Quelques négligences, fruits naturels d'une facilité dont on ne se défie pas assez; de petits défauts qui se dérobent dans le feu, ou qu'on se pardonne dans l'ennui de la composition, échappent aisément aux auditeurs, pour peu que dans le prédicateur la façon de prononcer soit imposante.

Celle du P. de Ségaud le fut beaucoup : après l'avoir entendu on se demandait s'il avait le talent de bien dire, et quelquefois on se partageait; mais au moment ou il parlait, le sentiment, l'attention, le saisissement même décidaient en sa faveur.

La raison de cette espèce d'incertitude, c'est qu'il est assez difficile de définir en quoi consistait précisément la force, l'énergie et le pouvoir de son action. Il n'avait point dans l'extérieur ces grâces qui préviennent, et dans le son de la voix ces accents qui enchantent; mais dans le tout pris ensemble, il avait le secret d'assujettir son auditoire et de le fixer. Vous sentiez un homme pénétré, qui avait dans l'âme, et qui vous portait jusqu'au cœur, tous les mouvements qu'il voulait exciter. Personne, peut-être, n'a jamais mieux appliqué à l'éloquence chrétienne ce précepte d'un ancien : *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi.* Pour arriver à ce degré de perfection, il n'eut besoin ni d'étude, ni d'exercice. Le même esprit de piété, qui avait préparé et écrit ses sermons dans le cabinet, les prononçait encore, et vous les adressait dans la chaire. Il voulait convertir, et en se chargeant de la cause de Dieu, il en avait fait la sienne.

Ce talent singulier de l'orateur manquera à l'impression de ses ouvrages, et la droiture nous oblige de convenir que quelques-unes de ses pièces y perdront. Nous disons quelques-unes, car le grand nombre est d'une beauté et d'un goût à se passer aisément de ce secours emprunté.

Nous conviendrons avec la meme ingénuité, que le P. de Ségaud, qui dans les premières années de son travail, avait beaucoup lu et beaucoup compilé, a peut-être de temps en temps, lorsque l'ouvrage le pressait, un peu trop profité de ses extraits. Il voulait faire face à tout, et il ne savait point se refuser. Mais on conviendra aussi, qu'à l'exemple des grands maîtres, il mettait si habilement en œuvre ses matériaux, qu'auprès des connaisseurs il se conservait le mérite de l'invention.

Pour éviter ces petits reproches, nous aurions pu ne donner au public que les plus beaux *Sermons* du P. de Ségaud, et en supprimer un certain nombre, qui nous ont paru moins parfaits ou moins originaux.

Le temps a manqué au P. de Ségaud pour finir quelques-uns de ces ouvrages ; non pas absolument qu'il ait peu vécu, ou que sa santé ait été faible; mais, des soixante-quatorze années qui ont fourni sa carrière, il en a passé trente-cinq dans des emplois qui ne le préparaient pas à la prédication. Il est vrai que dès qu'il y fut destiné, il se livra sans réserve aux études propres de son nouvel emploi; mais presque aussitôt qu'il parut dans la chaire, ses talents pour le service du prochain et pour tous les genres de bonnes œuvres se montrèrent avec autant d'éclat que son mérite distingué pour la prédication. Sa charité, son zèle, ces vertus généreuses, compatissantes et infatigables, qui d'un grand orateur, font un missionnaire et un apôtre, lui attirèrent une confiance générale. Il ne put se défendre d'y répondre. Il aima mieux prêcher quelquefois avec un peu moins de préparation, que de prêcher moins souvent, ou de sacrifier à sa réputation un seul des instants que demandaient à son cœur le soin des âmes et la consolation des affligés.

Toutes les villes où il a fait son séjour, tous les villages et toutes les campagnes, qu'à la suite de Jésus-Christ, son maître et son modèle, *il a parcourus en faisant du bien à tout le monde*, et en soulageant tous les besoins; la capitale enfin, où on le fixa, dès que la carrière lui fut ouverte, l'ont admiré dans cette continuité d'exercices laborieux et de fatigues sans repos.

Le moyen dans une foule d occupations, si saintes, tout à la fois, et si accablantes, de se remettre à retoucher, à polir ou à refondre des sermons. On l'exige de ceux, qui pour ménager la tranquilité de leurs jours, enfouissent la meilleure partie d'un mérite déjà reconnu. On plaint ceux dont les forces ne soutiennent pas les talents, et on les regrette; mais un orateur tel que le P. de Ségaud, qui consent à rendre sa course un peu moins brillante, pour la rendre beaucoup plus utile, on ne peut que s'en édifier.

Ce motif si déterminant pour le prédicateur de l'Evangile, ne dispensait peut-être pas l'éditeur d'en faire un choix. Nous y avons pensé, et nous avons été tentés de le faire. Mais si dans la lecture suivie et dans la comparaison de tous les discours, un certain nombre de lecteurs délicats et critiques peuvent nous reprocher de ne l'avoir pas fait, combien d'autres, si nous avions osé le faire, nous reprocheraient apparemment encore avec plus d'amertume d'avoir trop suivi notre goût, et de leur avoir dérobé une pleine satisfaction. On est curieux de voir tout ce qui part d'un génie rare et singulier. Les grands hommes le sont jusque dans leurs essais; et au fond le P. de Ségaud, quoique quelquefois moins beau, n'est jamais médiocre.

Tel on reconnaîtra notre auteur dans ses ouvrages. Mais, à nous, qui avons été son ami de tous les temps, il nous convient de le peindre par des endroits encore plus intéressants pour une multitude respectable de personnes de tout état et de tout rang, qui le regrettent, non plus simplement comme un prédicateur célèbre, mais comme un saint religieux, comme un directeur éclairé, comme un conseil sûr, comme un ami solide, comme un consolateur assidu, et comme

un père affectionné. C'est à tous ces titres que nous le pleurons aussi sincèrement que tous ceux qui dans le monde ont eu le bonheur d'avoir avec lui une liaison de cœur, et un commerce de confiance. C'est par là qu'il fallait le connaître, pour l'aimer autant qu'il méritait de l'être, et pour l'estimer tout ce qu'il valait.

Nous nous flattons de remplir pleinement cette vue en publiant, quoiqu'un peu contre notre usage, la lettre que nos supérieurs ont coutume d'écrire aux maisons de leur province, pour leur donner part de la mort de quelqu'un de leurs confrères, et pour leur demander en sa faveur le suffrage de leurs prières.

Ces sortes de lettres ont cet avantage, que n'étant point destinées à être publiques, elles permettent plus de liberté, elles laissent lieu à une plus grande simplicité, et elles souffrent ces mêmes détails, qui, au sujet des personnes qu'on chérit et qu'on honore, consolent un tendre souvenir, et satisfont une pieuse curiosité. Elles portent d'ailleurs avec elles le sceau de la sincérité qui y règne. Adressées à des hommes, qui, par une longue société, connaissent assez intimement le sujet dont on les entretient, on essaierait à pure perte d'y déguiser des défauts ou d'y supposer des vertus.

LETTRE DU P. SUPÉRIEUR DES JÉSUITES DE LA MAISON PROFESSE DE PARIS.

Au sujet de la mort du P. Guillaume de Ségaud.

« Mon révérend Père ,

« Nous venons de perdre le P. Guillaume de Ségaud dans la soixante-quatorzième année de son âge, presque accomplie, et la cinquante-huitième depuis son entrée dans la Compagnie. Né avec les dispositions les plus heureuses pour toutes les sciences, le P. de Ségaud ne tarda pas à s'attirer l'estime et l'attention de ceux qui étaient chargés de l'instruire. Il prit en peu de temps un si grand ascendant sur ses condisciples, qu'eux-mêmes le regardaient comme leur maître ; on se souvient encore avec quel éclat il enseigna les humanités dans notre collége de Paris, et son poëme latin sur le *Camp de Compiègne* si universellement applaudi lorsqu'il le récita, si bien reçu du public lorsqu'il l'imprima, n'est pas, au jugement des plus habiles connaisseurs, la seule production littéraire dont il eût pu se faire honneur. Un talent si marqué pour les belles-lettres n'annonce pas toujours la justesse, la pénétration d'esprit, le goût du vrai, et cette fermeté de raison que demandent les études de la théologie : leur prétendue sécheresse et les autres difficultés , qui rebutent pour l'ordinaire ou qui décèlent les talents médiocres, n'arrêtèrent point le P. de Ségaud.

« A peine cette seconde carrière s'ouvret-elle devant lui, il la parcourt avec la même rapidité, et avec le même succès. Il se trouve dans la suite chargé d'enseigner la rhétorique, d'abord à Rennes, ensuite à Rouen; aussitôt l'homme de belles-lettres se retrouve tout entier, et le talent propre de chacun des emplois qu'on lui confie, se produit toujours d'une manière si frappante, qu'on est tenté de croire qu'il n'est point d'emploi qu'il ne puisse faire aussi bien que celui dont il est actuellement occupé. Vint enfin le moment où ses supérieurs furent obligés de choisir pour lui, et de nous le conserver; assurément, s'ils ne l'avaient pas décidé, cet homme si religieux, si modeste, si zélé, nous eût abandonnés pour les sauvages et les infidèles.

« La Providence permit que, malgré les suffrages qui l'appelaient à la rhétorique du collége de Paris, on le destinât au saint ministère de la prédication. Ce fut à Rouen qu'il fit l'essai de son talent pour la chaire , et qu'il posa les fondements de cette réputation brillante, qui l'a fait regarder pendant quarante ans comme un des premiers prédicateurs de son siècle: On ne le sut pas plutôt en état de prêcher des *Avents* et des *Carêmes*, que les capitales des provinces les plus éloignées et les autres villes les plus considérables du royaume, le demandèrent à l'envi.

« Appelé à Paris en 1729, il y venait trop annoncé et trop longtemps attendu, pour que la curiosité, pour que la malignité même ne contribuassent pas à grossir ses premiers auditoires, mais la diversité des vues et des dispositions de ceux qui venaient l'entendre n'en produisit aucune dans le jugement qu'on porta de l'orateur, et Paris ne tarda pas à parler sur son compte le langage que tenaient depuis si longtemps les provinces. La cour n'en a pas jugé moins avantageusement. Le premier *Carême* que le P. de Ségaud eut l'honneur de prêcher devant le roi en fit souhaiter un second. On s'aperçut au troisième que ses forces diminuaient considérablement, et la pension de douze cents livres qu'on lui donna alors , n'est ni la seule ni la plus précieuse marque d'estime et de bienveillance dont le roi ait daigné l'honorer.

« Quel malheur pour le P. de Ségaud si je n'avais rien de plus à vous en dire, et nous conviendrait-il de louer des travaux dont le succès pourrait bien avoir été l'unique récompense? Nous n'avons, grâce à Dieu, rien de pareil à craindre, et quand je vous dirais que le P. de Ségaud fut toujours un modèle des vertus religieuses et apostoliques , je m'expliquerais encore plus modestement que ne l'a souvent fait la voix publique. Fidèle à tous ses exercices de piété, à l'observation de ses règles, pauvre, mortifié, dur à lui-même, ne connaissant point d'autre délassement que ceux qui étaient permis ou même prescrits par la règle : tel fut le P. de Ségaud dès sa jeunesse, incapable de se livrer à des études de caprice et par pur amusement. Il n'y a pas jusqu'au genre de travail dont il s'occupe qui ne suive constamment les impressions de l'obéissance religieuse. On l'applique à enseigner les belles-lettres, à peine paraît-il penser qu'il doive

jamais acquérir d'autres connaissances. Le temps est-il venu de faire ses études de théologie, toute autre étude lui devient étrangère, et l'on ne reconnaît plus l'homme de belles-lettres qu'à l'élégante facilité avec laquelle il s'exprime sur les matières les plus abstraites. On l'avertit de se préparer à la prédication, à l'instant l'Ecriture sainte, les Pères de l'Eglise, les sermonaires, les ouvrages de piété et de dévotion composent toute sa bibliothèque, et si l'obéissance qui le borne désormais à ce genre d'étude, n'avait pas d'avance pourvu à tout le reste, outre le fond d'instruction et l'onction qui y règne, on n'eût pas trouvé dans ses discours cette élégance, cette énergie qui trahit, sans qu'il y pense, et peut-être malgré lui, un orateur formé sur les meilleurs modèles de l'antiquité.

« N'y eût-il que la vie retirée que mena le P. de Ségaud jusqu'à l'âge d'environ quarante ans, je ne balance pas à vous la proposer comme la preuve décisive d'une grande vertu dans un homme plein de courage et de sentiments, dont le zèle ardent embrasse tout ce qui se trouve à sa portée, dès qu'on lui donne la liberté de se produire. Au sortir d'un Avent ou d'un Carême, il apprend qu'on va faire une mission dans une petite ville, et quelquefois dans le fond d'une campagne : il s'offre, il demande le travail, et loin de faire valoir des services, qu'on ne pourrait assez reconnaître, lui-même paraîtrait volontiers obligé de ce qu'on veut bien les accepter. Savant dans l'art de se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ, ou plutôt n'ayant besoin pour cela que de cette bonté de caractère, que l'art ne remplacera jamais, ses manières bonnes, simples, unies, son air affable ont bientôt rassuré tout un peuple, que sa grande réputation aurait intimidé : on l'approche, on lui parle, on s'ouvre à lui, on l'assiège dans le tribunal de la pénitence; à les entendre, c'est le bon Père, le cher Père, le saint Père de Ségaud. A ce dernier titre près, qui ne pouvait qu'affliger et humilier un homme si vertueux et si modeste, lui-même parut toujours plus touché de leurs caresses et de leurs bénédictions, que des éloges de tous ces connaisseurs, pour l'ordinaire plus capables de juger, que disposés à profiter de ces discours. Au travail des missions succède le travail des retraites que lui demandent les communautés religieuses. La présence du P. de Ségaud fut dans la suite jugée trop nécessaire à Paris pour lui permettre des excursions en province, aussi longues et aussi fréquentes que son zèle le lui eût fait souhaiter; mais sa vie n'en a été ni moins laborieuse, ni moins utile au prochain. Il a trouvé ici, comme partout ailleurs, des pauvres à évangéliser. Attentif, comme il convenait, à leurs besoins spirituels, que n'eût-il pas voulu faire pour soulager leurs misères? Heureusement pour eux, le père des pauvres devint en assez peu de temps l'ami ou le conseil d'un grand nombre de personnes fort en état de suppléer à ce qu'il ne pouvait faire par lui-même. Quelque attention qu'il ait eue pour cacher au public et la source, et le terme des aumônes abondantes dont on le fit le dépositaire, on sait, à n'en pouvoir douter, qu'il a séché bien des larmes, soutenu bien des familles, placé dans la maison du Seigneur bien des vierges chrétiennes

« Un mérite si distingué, soutenu d'une grande réputation de vertu qui s'accroissait de jour en jour, ne pouvait manquer de le faire également rechercher des grands et des petits. On le rechercha surtout, on le réclama aux approches de la mort, et dans ces moments critiques où, la religion rentrant dans tous ses droits, ceux-mêmes qui l'auraient appréhendé, comme un directeur incommode, pendant la vie, s'estimaient heureux de mourir entre ses mains. Ils l'étaient en effet, du moins en ce qui pouvait dépendre de son zèle et de ses soins. Appelé pour un mourant il n'y va pas, il y court, il y vole : on le redemande, il y retourne; le mal presse et le danger est toujours le même, il y passe les jours et les nuits; et ceux qui, dans la crainte de le perdre, se sont le plus hautement récriés contre ce qu'ils appelaient l'indiscrétion de ses veilles, ne sont pas plutôt dans le même besoin, qu'il l'exposent aux mêmes fatigues. Pour le P. de Ségaud, loin de s'en plaindre, il ne s'en fit pas même une raison pour se dispenser de la prédication des *Avents* et des *Carêmes* qu'il n'a jamais discontinués; encore moins eût-il voulu se décharger du soin de la congrégation des Messieurs, établie en cette maison. Edifié de la piété, de la régularité, de la charité qui unissent les membres de cette pieuse association, honoré de leur confiance, charmé de leurs manières, s'il n'y eut aucune espèce de bonnes œuvres qu'il n'embrassât volontiers, il donna toujours à sa congrégation la préférence qui lui était due : et je puis répondre qu'elle fut toujours le premier objet de sa tendresse et de sa complaisance.

« Je m'aperçois qu'insensiblement cette lettre commence à passer les bornes que nous avons coutume de nous prescrire, lors même qu'il s'agit des sujets les plus remarquables, les plus dignes de nos regrets et de nos éloges; il y manque cependant encore un trait des plus honorables à la mémoire du P. de Ségaud.

« Le Roi, prêt à partir pour ses glorieuses campagnes qui nous ont procuré la paix, jeta les yeux sur lui pour remplacer auprès de la famille royale le P. Pérusseau qui devait suivre Sa Majesté dans le cours de ses expéditions. Unis par une heureuse sympathie qui avait parfaitement assorti ces deux caractères si aimables : concurrents pour le mérite de la chaire, et accoutumés à se remplacer l'un l'autre sans qu'on s'aperçût presque de la différence, l'amitié qui régnait entre eux, toujours infiniment estimable en pareilles rencontres, tiendrait presque du prodige partout ailleurs que dans une maison où règne l'esprit de Dieu. Mais peut-être

n'ont-ils jamais paru plus dignes de l'estime et des bontés d'un si grand roi que dans la circonstance dont nous parlons. L'uniformité de leurs vues, de leurs principes, de leur attention n'ayant jamais laissé voir aux yeux qui les ont observés de plus près que la même conduite, le même zèle pour la gloire de Dieu, le même empressement pour entretenir et perfectionner les vertus dont la famille royale nous fournit les plus respectables modèles.

« Je vous laisse à juger à présent si nous pouvions faire une plus grande perte que que celle que je vous annonce aujourd'hui. Depuis plus de deux ans nous nous apercevions que les forces du P. de Ségaud ne répondaient plus à son courage : on l'avertissait, on le priait, on le conjurait de se ménager. Sûr d'être obéi, peut-être eût-il fallu le lui commander; mais outre qu'on craignait de s'opposer aux desseins de Dieu, en bornant un zèle qu'il comblait de jour en jour de nouvelles bénédictions, on appréhenda même, et non sans quelque vraisemblance, que le repos, qu'il n'avait presque jamais connu, ne lui fût plus contraire que cette vie laborieuse, dont il s'était fait de tout temps une sainte et douce habitude. Il continua donc à remplir ses fonctions, et refusa constamment les offres que nous lui faisions tous de le décharger d'une partie de ses travaux.

« Ainsi vécut, ainsi s'épuisa, ainsi se consuma cette victime de la charité. Sa dernière maladie, qui a duré plus d'un mois, aura sans doute achevé de la purifier. Dès qu'il se vit absolument arrêté, avant même qu'on entrevît le danger, le premier soin du P. de Ségaud fut de faire une confession générale, et de communier aussi souvent que l'état de sa santé pouvait le lui permettre. Enfin, averti que le mal, plus sérieux qu'il ne l'avait cru jusqu'alors, pouvait faire appréhender une surprise, il ne demanda que le temps nécessaire pour se préparer à recevoir dignement le saint viatique; il le reçut dans les plus grands sentiments de piété, après nous avoir humblement demandé pardon de la mauvaise édification qu'il craignait de nous avoir donnée, et suppliés avec larmes de joindre nos prières aux siennes pour obtenir de Dieu qu'il daignât lui faire miséricorde. Une lueur d'espérance que nous eûmes les deux jours suivants, avait répandu la joie dans toute la maison, lorsque la nuit du 18 au 19 de ce mois, un accident imprévu le réduisit à l'extrémité. Inutilement s'empressa-t-on pour le secourir : on n'eut que le temps de lui administrer l'extrême-onction, qu'il reçut en pleine connaissance, et, sur les deux heures du matin, il expira doucement et presque sans agonie.

« Je vous demande pour lui les suffrages ordinaires de la Compagnie; et pour moi quelque part dans vos saints sacrifices. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

« Mon Révérend Père,

« De votre Révérence,

« Le très-humble et très-obéissant serviteur.

« A Paris ce 28 décembre 1748. »

AVENT.

SERMON Ier.

Pour le jour de la Toussaint.

EXEMPLE DES SAINTS.

Beati pauperes spiritu, beati mites, beati qui lugent, beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, beati misericordes, beati mundo corde, beati pacifici, beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. (*Matth.*, V, 4 et seq.)

Heureux ceux qui sont pauvres d'esprit, heureux ceux qui ont de la douceur, heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, heureux ceux qui sont miséricordieux, heureux ceux dont le cœur est pur, heureux ceux qui ont l'esprit pacifique, heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux leur appartient.

Que veut dire ce dénombrement de vertus dont retentissent aujourd'hui les temples sacrés et les chaires chrétiennes? Pourquoi l'Eglise, tout occupée qu'elle est du bonheur des saints, nous entretient-elle de leurs mérites? Est-ce pour leur gloire? est-ce pour notre instruction? C'est pour l'une et pour l'autre, chrétiens auditeurs.. C'est pour nous apprendre que le culte des saints doit nous porter à l'étude de la sainteté; c'est pour nous avertir qu'ils attendent de nous, non pas une admiration stérile, mais une imitation fidèle; c'est pour nous montrer qu'on ne les honore comme il faut, qu'en travaillant à faire ce qu'ils ont fait, et à devenir ce qu'ils sont. Comblés des félicités du ciel, ils seraient peu sensibles aux honneurs de la terre, si ces honneurs, que nous leur rendons, n'excitaient en nous le désir de leur être semblables. C'est pour cela qu'ils agréent qu'on célèbre leurs fêtes, qu'on publie leurs éloges, qu'on honore leurs images, qu'on révère leurs cendres, qu'on orne leurs tombeaux; c'est pour cela qu'ils s'intéressent à nos besoins, qu'ils nous assistent dans nos dangers, qu'ils font valoir nos bonnes œuvres, qu'ils se chargent de nos prières. Ils savent, ces heureux amis de Dieu, que sa volonté est que nous soyons saints comme eux. Dans cette vue, ils n'oublient rien pour attirer notre vénération, notre zèle, notre confiance, afin de nous engager par estime, par intérêt, par reconnaissance, à régler nos sentiments sur leurs maximes, nos vœux sur leurs désirs, et nos

actions sur leurs exemples. Cependant que faisons-nous? Tranquilles admirateurs de leur sainteté, et spectateurs oisifs de leurs récompenses, bien loin de prétendre les atteindre, nous ne pensons pas même à les suivre. Nous les avons vus s'élever à la plus haute perfection, et nous nous contentons d'une médiocrité honteuse; nous louons leurs efforts généreux, et nous ne rougissons point de nos lâches faiblesses; nous nous conjouissons avec eux de leur persévérance dans le bien, et nous flottons indignement entre le vice et la vertu. Ah! mes frères, disait saint Chrysostome au peuple d'Antioche, l'extrême disproportion qui se trouve entre vos mœurs et la vie des saints dément tous les hommages que vous rendez à leur mémoire. Imitez-les si vous les honorez, ou cessez d'être leurs admirateurs si vous refusez de les prendre pour modèles : *Aut imitari debet, si laudat : aut laudare non debet, si detrectat.* C'est cette noble émulation de sainteté, si propre de l'ancien esprit du christianisme, que je veux vous inspirer. Puis-je mieux commencer la carrière évangélique, qu'en vous ouvrant celle de la perfection chrétienne? Là tendront tous les discours que j'aurai l'honneur de vous faire dans la suite. Bornons celui-ci à vous montrer que vous devez au moins y aspirer. C'est être déjà bien avancé dans le chemin de la vertu, disait saint Augustin, que d'en avoir formé le dessein et conçu le désir. Accordez, Seigneur, cette première bénédiction au sacré ministère qu'il vous a plu me confier. Je l'entreprends sous l'auspice des saints, et j'attends tout de leurs secours, surtout de la puissante protection de cette reine du ciel, que l'Auteur même de la sainteté a choisie pour sa Mère. *Ave, Maria.*

D'où vient, mes frères, que le désir de la sainteté et l'étude de la perfection sont aussi rares de nos jours, qu'on les voyait ordinaires à la naissance du christianisme? et pourquoi le titre de saint, autrefois attaché au nom de chrétien, n'est-il plus un objet d'ambition pour le commun des fidèles? C'est qu'on ne mettait alors nulle différence entre la profession d'une vie sainte et celle d'une vie chrétienne; c'est que les premiers disciples du Sauveur, touchés de tout ce qu'avait fait un Dieu pour les sauver, ne croyaient jamais en trop faire pour se sauver eux-mêmes; c'est, en deux mots, que, dans ces heureux temps, on regardait le christianisme comme un engagement indispensable à la sainteté, et la sainteté comme l'unique voie du salut. Mais depuis que ce premier esprit de ferveur s'est éteint, le relâchement des mœurs qui s'est introduit met une excessive et périlleuse distinction entre la vie d'un saint et la vie d'un simple fidèle; entre le mérite du salut et le mérite de la sainteté. Il donne à l'un, pour fin, la perfection, et pour bornes à l'autre la médiocrité; il renvoie, comme conseil, au christianisme parfait, tout ce qui lui semble trop dur et trop pénible; il réserve pour toute obligation à ce christianisme mitigé ce qui lui paraît plus doux et plus facile. N'est-ce pas là l'erreur dominante du monde, je dis du monde même vertueux et chrétien. J'en atteste ici votre propre conscience. Car, si vous ouvrant aujourd'hui le ciel, je vous propose pour modèles ces illustres prédestinés, dont vous avez entendu tant de fois raconter les vertus, et que je vous demande pourquoi, contents de les respecter, vous n'aspirez pas à leur ressembler? Ne me répondrez-vous pas qu'il en coûte trop pour devenir saint comme eux, et qu'il est plus aisé de faire précisément ce qu'il faut pour être sauvé? Voilà donc les deux vues trompeuses qui vous détournent de votre sanctification, les difficultés apparentes de la sainteté, et les facilités spécieuses du salut. Ces deux illusions dissipées, vous courriez à grands pas dans les voies de la perfection, et il ne vous resterait plus de prétexte pour excuser vos ménagements dangereux.

Or, l'exemple des saints aplanit les difficultés prétendues de la sainteté; l'exemple des saints détruit les facilités imaginaires du salut, et nous force par là, si nous ne voulons nous égarer, à les suivre. C'est tout le partage de ce discours et le sujet de vos attentions.

PREMIÈRE PARTIE.

Trois difficultés, en apparence extrêmes, nous rebutent des voies de la perfection: leur sublimité, notre faiblesse, et les croix dont il plaît à Dieu de les semer. Nous ne pouvons pas, disons-nous, faire ce qu'ont fait les saints, être ce qu'ils ont été, soutenir ce qu'ils ont éprouvé.

Difficultés dans les exercices de la sainteté. — Difficultés dans nos propres dispositions. — Difficultés dans les épreuves de Dieu. — Voilà ce que l'amour-propre, favorable au relâchement, peut inventer de plus spécieux pour étouffer en nous le désir de la sainteté, et dont il faut que l'exemple des saints nous détrompe.

Difficultés sur les exercices de la sainteté. Sur ce point, que d'illusions et d'erreurs!

Les uns confondent ce qui est de pure grâce, avec ce qui est de vrai mérite, et ne comptent guère pour grandes vertus dans les hommes, que les grands dons de Dieu: don de contemplation, don de larmes, don de dévotion sensible, don de communication intime avec Dieu. Voilà ce qu'on regarde au moins comme les fruits de la sainteté. Parce qu'on ne les a pas, et que, dans ses exercices de piété, on n'en voit pas même éclore les prémices, on se croit exclu du nombre des amis de Dieu. De là l'inquiétude des âmes scrupuleuses et timorées: parce qu'on n'y sent nul penchant, nul goût, nul attrait, on s'imagine n'être pas appelé à la perfection chrétienne; de là la sévérité des chrétiens imparfaits : parce qu'on n'en aperçoit dans les autres nulle apparence extérieure, nulle apparence visible, on demande hardiment où sont les saints de nos jours? De là l'audace des libertins et le triomphe des impies. Car voilà jusqu'où le relâchement du

siècle porte son raffinement : il se plaît à outrer les traits de sainteté, afin de la méconnaître, quand elle est à sa portée, et de ne l'admirer que lorsqu'elle paraît hors de sa sphère, dans une haute élévation ou dans un long éloignement. Juges aveugles du vrai mérite! Ouvrez les yeux à la lumière que vous offre aujourd'hui la splendeur des saints. Combien de ceux mêmes que l'Eglise révère et qu'elle invoque spécialement, n'ont point reçu de ces sortes de faveurs singulières? En ont-ils été moins saints? en sont-ils moins amis de Dieu? Marthe dans l'occupation était-elle moins amante du Sauveur, pour n'avoir point de part à la contemplation de Madeleine? Thomas, après son infidélité, fut-il moins pénitent que Pierre après sa chute, quoique nous ne sachions pas qu'il ait eu comme lui le don de larmes? Thérèse, depuis son renoncement au siècle, a-t-elle été moins fidèle que d'autres saintes vierges, pour avoir langui si longtemps dans la sécheresse et l'aridité? Si vous eussiez donc vu ces âmes héroïques, telles qu'elles étaient sur la terre, l'une sans repos et sans calme dans l'action; l'autre sans onction et sans douceur dans la prière; celle-là dans sa pénitence, sans sanglots et sans soupirs, vous ne les eussiez jamais prises pour des âmes saintes. Tout au contraire, ravies au troisième ciel, remplies de consolations, fondantes en pleurs, vous les eussiez canonisées par avance, et jugées dignes des premiers trônes de la gloire. Ah! que les saints, je dis les saints les mieux instruits par leur expérience de ces voies sublimes et extraordinaires en pensaient bien autrement que vous! Loin de les croire essentielles à la sainteté, ils les regardaient comme dangereuses au salut. Saint Paul, revenu de ses ravissements et de ses extases, bénissait Dieu le trouver encore dans les contradictions humiliantes de sa chair un contrepoids à la sublimité de ses révélations : *Ne magnitudo revelationum extollat me* (I *Cor.*, XII, 7). Ce docteur des nations eût-il parlé de la sorte s'il n'eût été convaincu qu'il y avait moins de danger et plus de mérite à se connaître et à se combattre soi-même qu'à contempler et à goûter Dieu? Saint Bernard, pénétré des plus doux sentiments d'une tendre dévotion, comptait pour rien toutes ces douceurs et ces tendresses. Que Dieu me donne, disait-il, moins d'onction et plus de force dans mes croix; moins d'attraits, et plus de charité dans mes œuvres, moins de goût et plus de ferveur dans mes prières : Je serai bien plus content de moi, parce que je l'en croirai plus content lui-même : *His contentus ero*, *cœtera derelinquo*. Ce Maître si éclairé dans la vie spirituelle eût-il fait ce sacrifice absolu des plus pures communications divines, s'il les eût regardées comme des apanages de sainteté, ou même comme des signes de salut? Le nouvel Apôtre des Indes, comblé de délices au milieu de ses travaux, se faisait une peine secrète de sa joie intérieure : C'est assez, Seigneur, s'écriait-il, c'est assez : *Satis est Domine, satis est.* Assez de contentement de mon sort, assez d'expérience de vos faveurs, assez de pressentiment de mon bonheur. Pensez-vous, chrétiens, que ce grand saint eût demandé l'interruption de ces moments délicieux, s'il les eût cru des moments fort méritoires? Non, sans doute, puisqu'il ajoutait incontinent : *Amplius, Domine, amplius.* Encore plus, Seigneur, encore plus de peines, de travaux, de croix et de dangers. C'est donc dans ces états que se pratiquent les exercices de la plus éminente sainteté; c'est là le vrai champ de la perfection chrétienne.

Et en effet, si les plus rares dons du ciel formaient sur la terre les plus rares mérites, quoi de plus divin que les miracles, puisque ce sont par excellence les œuvres de Dieu. Cependant les plus grands saints ne sont pas ceux qui ont opéré plus de merveilles. Jésus, le Saint des Saints, n'a-t-il pas prédit que le moindre de ses disciples l'égalerait en quelque sorte à cet égard? *Et majora horum faciet* (*Joan.*, XIV, 12.) Et lit-on que Jean-Baptiste, prodige lui-même de sainteté, en ait fait un seul sur les rives du Jourdain, tandis que les apôtres en remplissaient la Judée avant que d'être remplis eux-mêmes du Saint-Esprit? Aussi, dans ces premiers temps de l'Eglise, où le don des miracles était presque aussi commun que le nom de chrétien, saint Paul avertissait soigneusement les fidèles de ne pas faire consister en cela la sainteté. Il est, mes frères, leur disait ce grand apôtre, il est des œuvres plus excellentes et plus parfaites que tous les prodiges : et ce sont les œuvres les plus communes de la charité et de la vie chrétienne. Bornez là votre étude et vos recherches, comme j'y borne ma doctrine et mes leçons : avis important, que tous les saints de la loi nouvelle nous donnent aussi bien que saint Paul; toutes les fois qu'en lisant leur histoire nous nous arrêtons à ces traits miraculeux, plus propres à exciter le plaisir de la surprise, qu'à inspirer le désir de la ressemblance. Etudiez-nous, nous disent-ils, comme nous avons étudié Jésus-Christ; nous avons appris à sa suite, ainsi qu'il nous l'a prescrit, non pas à devenir de profonds contemplatifs ou des hommes à miracles, mais à être doux, humbles, chastes, patients, charitables, désintéressés. Outre ces vertus acquises, si vous trouvez en nous des perfections infuses, elles ne sont pas nos mérites, elles en ont été tout au plus les suites. Ces prérogatives singulières, dont l'éclat vous frappe, n'ont pas ajouté une seule pierre précieuse à nos couronnes. Telles qu'elles sont, elles ont été formées de ces vertus qui vous paraissent moins admirables, mais qui sont plus imitables, et que vous devez en effet imiter. Ah! chrétiens! que cette première leçon jette d'abord de lumière dans nos esprits, et qu'elle aplanit déjà de difficultés! Il est donc vrai, doit se dire un chrétien, il est donc vrai qu en résistant à la tentation la plus légère, en pratiquant la bonne œuvre la plus facile, en me faisant la moindre violence, j'imite mieux les élus de Dieu, et j'approche plus de leur sainteté,

que si, revêtu de tous leurs priviléges, je forçais les lois de la nature, j'enchaînais les puissances de l'enfer, j'ouvrais et je fermais les portes de la mort; parlons d'une manière plus conforme à nos désirs, que si je passais les jours et les nuits dans la contemplation des vérités les plus sublimes, dans l'effusion des larmes les plus tendres, dans l'affluence des plus pures joies du ciel. Pourquoi? parce que ces occupations toutes saintes ne sont au plus que l'accessoire, et ne sont pas le capital de la sainteté. Or, voilà sur quoi plusieurs prennent le change : première erreur dont nous détrompe l'exemple des saints.

D'autres, à la vérité, distinguent les œuvres qui supposent et celles qui produisent la sainteté; et savent bien dire des premières, que les saints les ont faites parce qu'ils étaient saints; et des dernières, qu'ils ne sont saints que parce qu'ils les ont faites. Mais par une autre erreur, quoique par le même principe, ils confondent l'éclat avec le mérite, et ne comptent que les vertus signalées pour des vertus parfaites. De là quand on leur parle d'éminente sainteté et de sublime perfection, ils n'en voient point d'autres modèles que ces héros fameux du nom chrétien, prodigues de leurs biens, de leurs libertés, de leurs vies; couverts de sueur, ou baignés de sang; martyrs déclarés de la pénitence, ou victimes publiques de la foi; des Antoine et des Hilarion dans les déserts, des Paul et des Xavier parmi les nations, des Lucie et des Agnès sur les roues et sous le fer : voilà, dit-on, les saints et les saintes. Il les faut chercher dans les prisons, sur les échafauds, au fond des solitudes. Est-il donc si aisé de les y suivre? Et moi, pour adoucir ces idées outrées que l'on se forme de la sainteté sur l'assemblage éblouissant de ses plus vives lumières, je n'ai qu'à rapprocher comme fait saint Paul, cette nuée de témoins illustres par le rang qu'ils tiennent dans le ciel et par l'accès qu'ils ont auprès de Dieu; mais que je ne vois distingués ni par l'éclat de leur vie, ni par la singularité de leurs actions : *Tantam habentes impositam nubem testium.* (*Hebr.*, XII, 1.) Chrétiens retirés dans le monde, sans habiter les antres et les forêts; zélés pour la foi, sans la porter au-delà des mers; dévoués à la pénitence, sans en prendre l'affreux appareil; des Zacharie et des Joseph; des Elisabeth et des Susanne : voilà des saints et des saintes du premier ordre. Je les trouve dans le sein de leurs familles, dans la société des hommes, dans les exercices les plus communs de la vertu. Est-il si difficile de faire ce qu'ils ont fait, et de vivre comme ils ont vécu? Ce ne sont donc pas toujours les grandes actions et les grands sacrifices qui font les saints, comme ce ne sont pas toujours les grands profits qui font les riches. Un trésor amassé par de longues épargnes et par une continuelle économie vaut bien souvent les richesses que donnent les risques de la mer; de même les mérites acquis par des progrès assidus et par une régularité constante, forment un fonds de sainteté comparable aux plus éclatantes vertus.

A s'en tenir même aux modèles que l'Esprit de Dieu nous a tracés, on peut dire que c'est dans cette fidélité non commune aux plus communs devoirs que consiste la sainteté parfaite. Veut-il nous peindre une femme héroïque digne de l'admiration des siècles et des louanges de la postérité? Qui ne croirait qu'il va la composer des miracles de son sexe, et lui donner le cœur d'une Débora, le bras d'une Judith, l'esprit d'une Esther? C'est sous des traits moins brillants que paraît l'héroïne de la sainte Ecriture : elle la représente pleine de la crainte de Dieu et d'attachement à son époux, occupée du soin de son ménage et de l'arrangement de sa famille; attentive à l'éducation de ses enfants et à la conduite de ses domestiques; exacte à leur faire remplir leurs devoirs, et toujours la première à leur en donner l'exemple; charitable dans ses œuvres, obligeante et réservée dans ses discours. Quoi de plus simple et de moins éclatant aux yeux du monde, et à vos yeux, Mesdames, qu'une vertu de ce caractère? et cependant rien de plus rare, rien de plus précieux aux yeux de Dieu : *Mulierem fortem quis inveniet?* (*Prov.*, XXXI, 10.) Du portrait d'une parfaite héroïne passe-t il à celui d'un héros parfait? qui ne s'attendrait à le voir signalé par quelqu'une de ces actions que l'on admire dans l'histoire des saints? Le bras déjà levé comme Abraham, tout prêt à immoler son fils; ou la tête sous le glaive, comme Isaac, offert en holocauste; ou bien aux prises avec les anges, comme Jacob, émulateur de leur vertu? C'est à de moindres preuves que Dieu veut qu'on reconnaisse l'homme selon son cœur : c'est un homme irréprochable dans sa conduite, fils respectueux, tendre époux, père équitable, aimable maître, ami effectif, fidèle sujet; un homme dont on peut compter les vertus par les devoirs : *Beatus vir qui inventus est sine macula.* (*Eccli.*, XXXI, 8.) C'est un homme désintéressé dans ses vues, ennemi de toute acquisition injuste, de tout émolument suspect, de tout gain sordide, et qui n'estime de vrai bien que celui, non qu'on acquiert ou qu'on amasse, mais qu'on donne et qu'on répand : *Qui post aurum non abiit.* (*Ibid.*) C'est un homme modéré dans ses désirs, qui ne veut être que ce que la Providence veut qu'il soit, qui dans l'adversité se possède, dans la prospérité ne s'oublie point; qui n'est ni fier de ce qu'il a, ni impatient sur ce qu'il n'a pas : *Nec speravit in pecuniæ thesauris.* (*Ibid.*) N'est-ce pas là, Messieurs, ce que vous appelez simplement l'homme d'honneur, l'honnête homme? et c'est ce que le Seigneur appelle l'homme de miracle, le saint et le grand saint : *Quis est hic? et laudabimus eum : fecit enim mirabilia.* (*Ibid.*, 9.) Sans entrer même ici dans le détail de mille vertus qui n'ont rien de singulier, hors la fin qu'elles se proposent, et le principe qui les anime, n'est-il pas vrai que, selon l'Evangile, moins elles ont d'éclat devant les hom-

mes, plus elles ont de poids devant Dieu; et que celles qui sont comptées pour peu sur la terre, sont les plus élevées dans le ciel? Venez dans la gloire, dit Jésus-Christ, entrez dans le bonheur : partagez toutes les joies de votre Dieu, serviteur fidèle : ***Euge! serve bone et fidelis!*** (***Matth.***, XXV, 2.) En quoi donc fidèle, Seigneur? dites-nous quels sont ces importants services? sont-ce les plus grands en apparence, ou du moins, en effet, les plus pénibles? Non, non, ce ne sont pas là les vertus qui font le plus de saints : les occasions en sont rares; tous n'y sont pas appelés; aisément même l'orgueil s'y glisse, et en fait un fond de péchés. Les mérites recherchés ne sont pas tous précieux, et les vertus qui brillent ne sont pas toujours couronnées. Je canonise ici celles que vous prisez le moins, et que cache le cours ordinaire d'une vie simple et unie : ***Quia fuisti super pauca fidelis, super multa te constituam; intra in gaudium Domini tui.*** (***Ibid.***) Que peuvent répondre à cela ceux qui croient que la sainteté consiste en de pieux excès, et qui s'imaginent que les moyens en sont toujours extrêmes? Autre erreur que condamne l'exemple des saints

Enfin, la plupart conviennent que la sainteté consiste dans l'état, et non dans l'éclat de la vertu; mais, par une troisième erreur aussi dangereuse que les deux premières, ils confondent cet état de sainteté avec la sainteté de l'état. Et, comme de chaque état on ne voit de loin que ce qui plaît, et qu'on ne sent de près que ce qui gêne; de là vient que la sainteté paraît à chacun trop difficile dans l'état où il est, et plus facile dans l'état où il n'est pas. Le riche trouve dans la possession des richesses de grands obstacles à l'acquisition de la sainteté; et le pauvre envie aux riches les puissants moyens qu'il a d'acquérir la sainteté par le bon usage des richesses. L'homme du monde loue la facilité que donne la retraite pour s'élever de vertus en vertus; et l'homme de retraite ne goûte pas toujours cette perfection solitaire, il cherche souvent dans le commerce du monde un exercice plus commode de vertu. Le magistrat se plaint d'être trop occupé des affaires des autres pour travailler à sa propre sanctification; et l'âme dévote ne met que trop ordinairement sa propre sanctification à se mêler des affaires du prochain. Le guerrier croit la vie du soldat trop libre; l'artisan, celle du mercenaire trop gênante; le grand, la grandeur trop exposée; le serviteur, le service trop dépendant pour s'y sanctifier. Ainsi, chacun s'étudie à écarter, et se plaît à dépayser, pour ainsi dire, la sainteté, afin de s'épargner le remords qu'il aurait de ne la pas pratiquer, s'il la voyait si proche de lui, et resserrée dans les bornes de son état et de sa condition. C'est là cependant la grande vérité que nous met aujourd'hui devant les yeux l'exemple des saints. Il vous montre d'illustres conquérants du ciel parvenus au faîte de la gloire par les mêmes sentiers où nous marchons; les palmes qu'ils tiennent en main, nées sous les mêmes pas que nous faisons; les couronnes qu'ils jettent aux pieds de l'Agneau, cueillies parmi les mêmes épines dont nous nous plaignons; le triomphe immortel dont ils jouissent, obtenu par les mêmes exercices qui font nos occupations; et ces mêmes professions, selon nous, si ingrates et si stériles pour la vertu, riches et fertiles pour eux en mérites. Qu'on me nomme, en effet, genre de vie, nature d'emploi, sorte d'engagement, degré de fortune conforme aux ordres de la Providence, qui n'ait pas des saints et de grands saints pour patrons et pour modèles? L'opulence a ses Abrahams, comme l'indigence ses Lazares; le ministère de la justice ses Samuels, comme le soin de l'agriculture ses Abels; la guerre ses Machabées, comme le sacerdoce ses Onias; le maniement des deniers publics ses Josephs, comme la dispensation des aumônes ses Tobies; la royauté ses Ezéchias, comme la servitude ses Mardochées; la cour ses Esthers, comme la retraite ses Judiths.

En faut-il davantage pour nous faire convenir que toutes ces préventions d'état contre la perfection, sont de pures illusions de l'amour-propre; et que, pourvu qu'on ne s'écarte et qu'on ne s'arrête pas, toutes les voies mènent au comble du mérite? J'avoue qu'il y a des états saints par eux-mêmes qui nous détachent plus aisément du monde, et qui nous lient plus étroitement à Dieu, comme le célibat, l'apostolat, le sacerdoce, la solitude. Mais je dis que ces sortes d'états ne sont pas les seuls qui peuplent les premiers rangs du ciel et qui forment les grands saints. Eh quoi! dit saint Paul, ces prodiges de vertus que vous admirez et que l'Eglise révère, étaient-ils tous apôtres? étaient-ils tous prophètes? étaient-ils tous prêtres ou solitaires? *Nunquid omnes apostoli? nunquid omnes prophetæ?* (I *Cor.*, XII, 29.) et la diversité de leurs conditions ne prouve-t-elle pas qu'il y a une perfection proposée pour fin, comme il y a une loi donnée pour règle à tous les hommes? Je conviens qu'il y a des états qui embrassent une perfection plus sublime et des moyens plus efficaces; mais je soutiens que les autres ont une perfection sortable et des moyens suffisants. Une preuve, c'est que l'Ecriture, dans le dénombrement qu'elle fait aujourd'hui des premiers élus, en compte autant dans la tribu royale des princes de Juda, dans celle des négociants d'Ephraïm, et dans les autres tribus laïques et séculières que dans la sacerdotale et sacrée tribu des lévites : *Duodecim millia signati.* (*Apoc.*, VII, 8.) Ce nombre égal de saints dans chaque tribu ne marque-t-il pas au moins clairement qu'il y a dans tous les états, quoique différents, une source proportionnée de sainteté et une fécondité de vertus convenable? Enfin, je tombe d'accord qu'il y a des états plus salutaires et plus sanctifiants. Mais je maintiens que ceux-là, comme les autres, ne sanctifient qu'autant qu'on les remplit saintement, et que le plus vertueux n'est pas celui qui a pris le meilleur parti; mais celui qui, selon son état, vit le

mieux. Job, dans sa prospérité, était-il dans l'état le plus parfait et le plus saint? non sans doute. Et c'était sur quoi le démon appuyait ses reproches. Comment donc Dieu déclare-t-il que dès lors Job n'avait pas son semblable? *Quod non sit ei similis in terra.* (*Job*, II, 3.) C'est que, encore que d'autres fussent dans un état plus parfait et plus saint que Job, Job, selon son état, était plus parfait et plus saint qu'eux. Ce n'est donc point dans la sainteté de l'état, mais dans la manière sainte de s'acquitter de ses devoirs que consiste la sainteté de l'homme. Et voilà de quoi dissiper bien des difficultés chimériques que l'on se forme sur les exercices de la sainteté chrétienne.

Difficultés en second lieu dans ses propres dispositions, qu'on dit être infiniment opposées à la sainteté : car souvent l'humilité est le recours de l'amour-propre ; elle sert de voile à la lâcheté et de prétexte à la nonchalance : on l'oppose à l'autorité pressante de l'exemple des saints. On prétend que pour les imiter on a trop de passions, trop de péchés, trop peu de grâces. Trois autres difficultés sur la sainteté qui viennent de la fausse idée qu'on se fait de ses modèles, et que leur exemple doit encore dissiper. En effet, on se représente souvent les saints durant le cours de leur vie mortelle, comme des anges sur la terre, sans objet qui sût les tenter, sans attrait qui fût capable de les partager, sans passion qui pût les dominer, hors celle de servir Dieu et de lui plaire. Ce genre de perfection n'est pas commun parmi les élus de Dieu. Le Saint-Esprit les fait un peu plus hommes, lors même qu'il loue leurs vertus. Il commence par déclarer que la plupart ont eu les mêmes penchants que nous avons ; qu'ils ont pu, comme nous, violer la loi de Dieu et suivre le torrent du monde ; et que, sortis de la même masse de corruption, dont nous sortons tous, ils n'en avaient pas reçu de meilleures inclinations, ni des dispositions plus favorables : *Qui potuit transgredi et non est transgressus, facere mala et non fecit.* (*Eccli.*, XXI, 10.) Les saints eux-mêmes ne se sont pas peints avec tant d'avantage. Leurs gémissements et leurs plaintes sur les oppositions des sens à la raison, sur les combats de la nature et de la grâce, sur les révoltes de la chair contre l'esprit, prouvent assez clairement qu'ils avaient en naissant apporté à la vertu les mêmes obstacles dont nous nous plaignons encore : *Et nos ipsi primitias spiritus habentes intra nos gemimus* (*Rom.*, VIII, 23), disait saint Paul. Enfin, les actions mêmes les plus mémorables des saints, et celles qui reçoivent de nous le plus d'éloges, ne nous découvrent pas en eux un fond si heureux pour la sainteté, ni un champ si libre à la perfection. Nous louons les saints d'avoir fui les occasions du péché, les piéges de la volupté, les appas de l'ambition, les écueils des richesses : c'est par là que nous révérons les Alexis, les Paule, les Marcelle. Nous savons donc qu'ils avaient à craindre les mêmes périls que nous craignons ; nous leur faisons un mérite quand ils n'ont pu se soustraire à ces dangers par la fuite, de s'être prémunis contre eux par de saintes précautions : et c'est en cela que nous canonisons les Louis et les Clotilde, austères jusque dans la cour et jusque sur le trône. Nous convenons donc qu'ils avaient les mêmes faibles que nous avons. Nous mesurons enfin leur gloire à leurs victoires, et nous les croyons d'autant plus élevés, plus puissants dans le ciel, qu'ils ont plus combattu sur la terre : c'est de là que vient notre vénération pour les premiers saints du christianisme. Sortis de la corruption de la gentilité, nés dans le sein du vice, élevés à l'école des passions, nous les reconnaissons moins formés à la vertu et moins propres à la perfection que nous ne le pouvons être. Pourquoi donc faire dépendre, comme nous semblons faire si souvent, le mérite de la sainteté, du bonheur de la naissance? Pourquoi nous en prendre à nos défauts naturels de ce que nous sommes moins vertueux et moins parfaits? Pourquoi nous défendre de l'imitation des saints sur l'humeur, le tempérament, l'inclination qui ne les ont pas empêchés de nous donner l'exemple? La différence, me direz-vous, c'est que les saints ont corrigé de bonne heure leurs mauvaises dispositions, en se raidissant contre elles par des actes contraires; et que nous, en nous laissant aller à nos mauvais penchants, nous les avons fortifiés par des habitudes criminelles : autre difficulté que l'on se forme de la multitude de ses péchés.

J'avoue, chrétiens, que l'ascendant de nos passions vient des avantages que nous leur avons laissé prendre, et je sais ce que dit saint Augustin, que les plus grandes oppositions à la sainteté ne sont pas celles que nous a données la nature, mais celles que nous nous sommes faites par la coutume. *Cum aliquibus concupiscentiis nati sumus, alias consuetudines fecimus.* Après tout, faut-il se faire un obstacle personnel d'une difficulté, qui n'est, hélas! que trop commune? Tous les saints ont-ils toujours été saints? Leurs couronnes ne sont-elles composées que des fleurs de leur première innocence, et parmi les palmes qu'ils portent, n'en est-il point qui soient dues au repentir. A quel dessein donc l'Ecriture a-t-elle pris soin de recueillir les soupirs d'un David, les larmes d'une Madeleine, et les regrets de tant d'âmes pénitentes? Qu'était-il besoin de joindre au récit de leur conversion l'histoire de leurs crimes? Quel effet pouvaient produire ces ombres mêlées à l'éclat de tant de belles vertus? Ah! c'était pour vous apprendre, répond saint Ambroise, que les péchés à expier, non plus que les passions à vaincre, ne sont point des obstacles à la sainteté, puisque les plus grands saints ont souvent été de grands pécheurs, comme ils ont paru toujours hommes, puisqu'ils ont su profiter de leurs chutes aussi bien que de leurs fragilités, puisqu'ils se sont fait des unes et des autres autant de degrés pour s'élever à la plus haute perfection. *Cognoscamus sanctos non naturæ præstantioris fuisse, sed observan-*

tiæ majoris, nec vitia nescisse, sed emendasse.

Reste donc à dire pour toute excuse, que les saints avaient bien plus de grâces, et que nous en avons beaucoup moins. C'est à quoi l'on s'attache surtout de nos jours. Il semble que l'éloge de la grâce dans les saints soit devenu notre apologie ; qu'en lui faisant, comme on le doit, honneur de leurs vertus, on veuille la rendre responsable de nos vices, et qu'on ne se plaise tant à dire que la grâce, qui leur était communiquée, était surabondante, que pour se persuader que celle qui nous est donnée est insuffisante, du moins suppose-t-on toujours qu'elle est moins forte, mais c'est ce qu'on ne fait que supposer, et ce qu'on ne prouvera jamais. Et peut-être ne serait-il pas difficile de montrer, sans sortir de la solennité qui nous assemble, que nous avons dans un sens plus de secours offerts, plus de grâces préparées, que la plupart de ceux dont nous honorons la mémoire. Car, s'il est de foi que l'intercession des saints a toujours été le canal ordinaire des faveurs divines, si le fond même de leurs mérites à toujours été un trésor ouvert à nos besoins ; n'est-il pas plus que vraisemblable, qu'autant que le nombre de ces puissants protecteurs s'est augmenté, autant se sont accrus pour nous les richesses de la grâce. Ce raisonnement est fondé sur la communion des saints, et c'est sur cette augmentation d'intercesseurs que l'Eglise se croit en droit aujourd'hui de demander à Dieu l'abondance de ses miséricordes : *Ut desideratam tuæ propitiationis abundantiam multiplicatis intercessoribus largiaris.*

Quoi qu'il en soit, l'Ecriture n'admet point entre nous et les saints cette énorme disproportion prétendue de secours et de grâces. Tous les fidèles sans exception y sont appelés saints. *Salutant vos sancti.* Pourquoi, parce qu'étant tous appelés à la sainteté, ils ont tous pour y arriver, toutes les grâces et tous les secours, au moins nécessaires. C'en est assez pour confondre ceux qui veulent qu'entre eux et les saints, il y ait du côté de la grâce trop d'inégalité. Parcourez donc maintenant les plus hauts rangs du ciel ; et pour résoudre toutes le difficultés que vous trouverez à la sainteté dans vos propres dispositions, de quelque part qu'elles viennent, des penchants de la nature, des effets du péché, de l'insuffisance prétendue de la grâce, jetez simplement les yeux sur ceux qui tiennent là-haut les premières places : il est peu de saints si grands, si élevés, dont vous ne puissiez dire à la lettre, ce que l'apôtre saint Jacques a dit du prophète Elie : Après tout, c'était un homme tout semblable à nous, *Homo erat similis nobis.* (*Jac.*, V, 17.) Oui, ce saint Jean, ce disciple bien aimé du Sauveur, était un homme comme nous, d'enfant d'Adam et d'esclave du démon, fait enfant de Dieu et disciple de Jésus-Christ. S'il en a été le favori, il ne l'est devenu que par la tendresse de son amour, et par la pureté de son innocence : *Homo erat similis nobis.* Ce saint Pierre, ce chef des apôtres, a été comme nous, un pécheur, un ingrat, un infidèle, ce n'est que la ferveur de son repentir, qui l'a mis au-dessus de tant d'âmes innocentes : *Homo erat similis nobis.* Ce saint Paul, ce vase d'élection, n'était ni moins fragile, ni moins exposé que nous aux atteintes du malin esprit. S'il y a résisté par le secours de la grâce, c'est uniquement, comme il le dit lui-même, parce qu'il l'a demandée avec instance, et qu'il y a répondu avec fidélité : *Homo erat similis nobis.* Ces saintes, les merveilles de leur sexe, ont été pour la plupart sujettes à ses faiblesses ; plusieurs même ont donné dans ses égarements, et quelques secours qu'elles aient tirés de la grâce, elles n'en ont acquis un mérite supérieur, que parce qu'elles en ont fait un meilleur usage. Sur quel fondement croyons-nous donc ne pouvoir pas ce que tant d'autres ont pu ? *Non poteris quod isti et istæ?* c'est le raisonnement qui détrompa saint Augustin, qui doit nous détromper des difficultés insurmontables que nous prétendons trouver à la sainteté dans nos propres dispositions.

Difficultés enfin dans les épreuves de Dieu, qu'on regarde comme particulières à la sainteté, comme plus grandes au moins et plus durables, Car sous prétexte que Dieu éprouve ses saints, on se persuade que les plus grands saints sont toujours ici-bas les plus malheureux. N'outrons rien, chers auditeurs, il est vrai que tous les saints ont passé par des épreuves, et que leur vertu s'est épurée dans les souffrances, comme l'or dans le feu ; mais c'est une erreur de s'imaginer que ces épreuves et ces souffrances soient particulières à la sainteté. Bien des saints n'ont souffert dans le monde, que ce que souffre le commun des hommes. Toute la différence est qu'ils ont souffert en saints ce que les autres souffrent en réprouvés.

Un mari fâcheux, un enfant libertin, croix ordinaire dans les familles les plus heureuses, ont sanctifié sainte Monique, et en ont fait l'exemple des épouses vertueuses et chrétiennes. Un travail dur et assidu, une vie contrainte et pénible, croix inséparables de toutes les basses conditions, ont formé les Geneviève et les Isidore, et du fond des campagnes ont répandu dans les villes l'odeur de leurs vertus. Disgrâces, humiliations, pertes de biens ; croix communes et familières dans le monde, de combien de mérites éclatants avez-vous été la source et l'origine ! Ne convenez-vous pas vous-mêmes, chers auditeurs, de cette vérité, quand vous nous dites tous les jours, en faisant le récit de vos peines : Nous serions de grands saints, si nous profitions bien de nos afflictions et de nos souffrances. Vous reconnaissez donc que les épreuves de la sainteté ne sont pas différentes des vôtres, et que, pour être saints, sans souffrir davantage, vous n'auriez qu'à souffrir mieux. Mais moi, je dis plus : pour être saint, loin d'en souffrir davantage, on en souffre beaucoup moins. Il n'est point de croix plus légères que celles que la sainteté porte, ni d'épreuves plus douces que celles qui forment les saints ; et

c'est encore leur exemple qui me le persuade. Car, tandis que j'entends dans le monde une foule d'affligés soupirer, gémir, murmurer, se plaindre de l'adversité comme de leur supplice, je vois tous les saints se soumettre, s'applaudir, se glorifier, se plaire même dans la tribulation, comme dans leur élément. Il faut donc que la sainteté adoucisse les maux, ou qu'elle fortifie les patients; qu'elle fasse changer ceux-ci de sentiments, ou ceux-là de nature. Quoi qu'il en soit, dit Salvien, c'est toujours à tort que vous vous alarmez des épreuves des saints. Devenez saints comme eux, elles changeront pour vous, ou vous changerez pour elles : vous perdrez bien de vos répugnances, ou elles perdront beaucoup de leur rigueur. Vous craignez, en devenant saints, d'en devenir plus pauvres, et la pauvreté est le précieux trésor des saints : *Pauperes sunt, pauperie delectantur ;* d'être méprisés, et le mépris fait toute leur gloire : *Inhonori sunt, honorem respuunt;* de pleurer, et leurs pleurs ont toujours été leurs plus chères délices : *Lugent, lugere gestiunt ;* de perdre tout ce que vous avez de crédit, d'espérance et d'appui, et c'est dans l'abandon et la faiblesse que consiste leur pouvoir et leur force : *Infirmi sunt, infirmitate lætantur.* Ainsi l'ont attesté tous les saints, malgré la prévention générale. Jamais ils n'ont paru plus satisfaits que quand on les jugeait plus misérables ; et ayant pitié de ceux qui leur portaient compassion, ils leur disaient avec le Sauveur : Ne pleurez point sur nous, pleurez sur vous et sur vos semblables : *Nolite flere super me, sed super vos.* (*Luc.*, XXIII, 28.) Ont-ils voulu ; ont-ils pu même leur en imposer d'un commun accord? C'est donc vous qui vous trompez, quand vous vous peignez la sainteté dans ses épreuves, tout autre que ne l'ont éprouvée les saints. Vos préjugés doivent céder à leur expérience. En fait de maux, dit Salvien, ce sont les sentiments personnels qui décident, et non les sentiments étrangers : *Nemo aliorum sensu miser est; sed suo.* (SALV.) Et tous les raisonnements du monde ne peuvent faire passer pour les plus malheureux et les plus affligés ceux qui se sentent les plus heureux et les plus contents de tous les hommes : *Non possunt cujusquam judicio esse miseri, qui sunt sua conscientia beati.* (*Id.*) Il est vrai, dites-vous, et il en faut convenir; les saints trouvent des consolations dans leurs épreuves ; mais leurs consolations sont passagères, et leurs épreuves sont durables. Ce n'est pas là ce que nous apprend leur exemple ; au contraire, ce n'est que dans leur histoire où l'on voit des épreuves passagères et des consolations durables. Tant de biens conspirent à soulager leurs maux, qu'il est impossible que l'affluence des uns ne s'oppose au cours des autres, qu'elle ne l'interrompe, qu'elle ne l'arrête, qu'elle ne la finisse. Le calme des passions qu'ils ont vaincues, le fruit des bonnes œuvres qu'ils ont faites, le secours des vertus qu'ils ont acquises, la présence de Dieu qui les anime, l'assistance du Saint-Esprit qui les soutient, l'amour du Sauveur qui les enflamme, le souvenir des bontés dont il les a prévenus dès leur enfance, le goût des faveurs dont il les comble chaque jour, l'attente de la félicité dont il doit bientôt les couronner; quel fond inépuisable de consolations pour eux ! au lieu que tôt ou tard les sources de leurs amertumes tarissent. Aussi ne peut-on s'empêcher de porter envie à leur bonheur, quelque idée que l'on se fasse de leurs peines. Quel est l'heureux du siècle, qui, dans des moments de dégoût, ne souhaite pas le sort des gens de bien les moins heureux selon le monde? Qui d'entre eux, surtout à sa dernière heure, ne voudrait pas, au prix de tous leurs malheurs, acheter la paix et le repos dont ils jouissent? en est-il un seul qui ne dise au milieu même de ses plaisirs : Que je meure au moins de la mort des justes : *Moriatur anima mea morte justorum!* (*Num.*, XXIII, 10.) On convient donc, quand on parle de bonne foi, que les saints les plus éprouvés ne sont pas si fort à plaindre, et que leurs épreuves les plus longues et les plus rudes, sont toujours et plus légères et moins durables que celles des autres hommes, qui n'ont dans leurs chagrins durant la vie, que de vaines et de frivoles consolations, et qui ne trouvent à la mort que des sujets de regret et de trouble.

Ces simples réflexions ne lèvent-elles pas les plus grandes difficultés qui vous détournent des voies de la sainteté ; je dis, les plus grandes difficultés (car je n'ai pas prétendu les aplanir toutes, ni vous prouver que la sainteté fût aisée et facile) : c'eût été contredire Jésus-Christ, qui nous assure que tout chemin du ciel est étroit. Mon dessein a seulement été de vous montrer que celui par lequel les saints ont marché, et qui vous rebute, n'est pas, à beaucoup près, si difficile que vous vous le figurez ; et cela seul devrait vous engager à le suivre. Mais pourrez-vous vous en défendre, si je vous montre de plus que la voie que vous choisissez, et que vous appelez simplement la voie du salut, est beaucoup plus difficile que vous ne la faites, du moins à en juger par ce qu'ont fait les saints. Car si l'exemple des saints aplanit les difficultés prétendues de la sainteté, il détruit aussi les facilités imaginaires du salut : et c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Trois facilités spécieuses entretiennent le relâchement parmi les chrétiens, les empêchent d'aspirer au plus parfait, et les bornent presque tous à une médiocrité souvent funeste et toujours dangereuse.

Facilité dans les voies communes du salut ; facilité dans les priviléges particuliers des conditions ordinaires du simple fidèle ; facilité dans les miséricordes infinies de Dieu.

C'est sur quoi on se rassure contre l'exemple des saints ; et voilà sur quoi, mes frères,

il faut encore que l'exemple des saints nous détrompe.

Facilité dans les voies communes du salut, où l'on suppose qu'il n'y a ni perfection à acquérir, ni conseils à garder, ni progrès à faire. L'essentiel, dit-on, le capital, le nécessaire, c'est la loi : elle seule suffit au salut; hors la loi, tout le reste n'est qu'accessoire. J'en conviens. Mais si cette loi engage à des vertus d'une sublime perfection ; si l'on ne peut souvent garder cette loi sans observer les conseils; si, dans l'observation de cette loi, il faut à toute heure prendre et gagner sur soi, pour lui être fidèle, le salut vous paraîtra-t-il beaucoup plus aisé que la sainteté ? croirez-vous qu'il en coûte bien moins pour être sauvé que pour être saint? ou plutôt n'avouerez-vous pas que sans se faire saint, du moins qu'en refusant par principe de se faire saint, on ne peut guère se sauver? Or voilà les importantes leçons que l'exemple des saints nous donne.

Car, si, mettant à part aujourd'hui tout ce que nous savons en particulier de leurs belles actions, je vous demande en général, pourquoi ils sont au nombre des élus de Dieu: c'est, me direz-vous, qu'ils ont accompli la loi. Je n'en veux pas non plus davantage. Ils ont gardé la loi : cette seule parole me suffit pour découvrir en eux des vertus éminentes et d'admirables perfections. Ils ont accompli la loi ! ils ont donc eu une foi inébranlable, propre à leur faire braver dans des épreuves inévitables la cruauté des tyrans, et soutenir la rigueur des supplices. Ils ont accompli la loi ! ils ont donc eu une espérance héroïque capable de leur faire mépriser tous les objets visibles et présents en comparaison, et dans la concurrence des biens futurs et invisibles. Ils ont accompli la loi ! ils ont donc eu un attachement pour Dieu au-dessus de tout attachement, prêt à leur faire sacrifier jusqu'au point où s'étend le précepte, leurs plaisirs, leur honneur, leur fortune et leur vie. Ils ont accompli la loi ! ils ont donc eu pour le prochain une charité universelle, portée à aimer l'ennemi comme l'ami d'un amour surnaturel et divin, à pardonner, à oublier les injures, à bannir toute froideur dans leur conduite, et de leurs sentiments toute aigreur. Ils ont accompli la loi ! ils ont donc eu une pureté de cœur, ennemie de tout commerce défendu avec les sens, éloignée de tout désir du mal, prompte à chasser même la première pensée du vice. Ils ont accompli la loi ! ils ont donc eu une droiture inflexible, dégagée de tout intérêt propre, libre de tout respect humain, disposée à passer par dessus tous les égards imaginables, plutôt que de commettre une injustice. Car voilà ce que la loi de Dieu prescrit, et par conséquent, ce que le salut exige. Et qu'y a-t-il dans la sainteté de plus difficile et de plus grand ?

Pour moi, j'avoue que je ne comprends pas sur quoi peut être fondée la différence que met le monde entre le mérite du salut et le mérite de la sainteté : ce qui lui fait regarder, l'un comme plus à sa portée et l'autre comme trop au-dessus de ses forces. Pourquoi il donne à celui-ci pour fin la perfection, et à celui-là pour terme, la médiocrité. Ce partage, si spécieux et si éblouissant montre, dans ceux qui l'admettent, aussi peu de raison que de courage. Car je défie de me marquer dans le christianisme une seule des vertus principales, qui se contente du médiocre et qui n'embrasse pas le plus parfait. Le premier devoir du salut, sans aller plus loin, c'est d'aimer Dieu : n'est-ce pas, de l'aimer sans mesure? Eh ! qu'est-ce que les saints ont fait davantage ?

Ils ont, pour la plupart, dites-vous, ajouté les conseils aux préceptes. C'est justement ce qui prouve que le salut n'est pas si facile. Car c'est une erreur, dit saint Augustin, de s'imaginer que les conseils, quoique surajoutés, ne servent pas aux préceptes. Ils aident bien plus qu'ils ne surchargent. Leur effet propre est de rendre le joug du Seigneur plus doux et son fardeau plus léger. Ce sont comme les ailes que la nature donne aux oiseaux pour fendre les airs et pour s'y soutenir, en dépit des vents et des orages. De même ces vertus de surérogation sont de nouveaux secours, que la grâce suggère aux âmes fidèles, pour vaincre les obstacles différents que le monde et l'enfer leur suscitent.

Je sais qu'un grand nombre de fervents chrétiens de l'un et de l'autre sexe se sont dévoués à la pratique des conseils évangéliques, par zèle, par générosité, par amour. Mais quand est-ce en effet qu'une autre partie aussi nombreuse de saints personnages ont pris avec Dieu les mêmes engagements? N'est-ce pas quand ils se sont vus environnés, assaillis, pressés d'ennemis acharnés à leur perte ? Alors ils ont conçu qu'ils devaient mettre en usage toutes les forces spirituelles, et que ce qui était un mérite surabondant leur devenait un mérite nécessaire.

Quand est-ce, par exemple, que les premiers anachorètes, les Paul et les Antoine ont cherché les solitudes et les déserts? Dans des temps orageux où la ferveur naissante du christianisme, peu à peu ralentie, avait fait place au débordement des mœurs, et où dans l'Eglise même le plus grand nombre n'était pas celui des vrais fidèles. Alors, se sentant trop faibles pour ramer contre le torrent, ils ne trouvèrent plus de sûreté pour eux que dans l'éloignement, la fuite et la retraite. Quand est-ce que les riches et les grands du siècle, les Paulin et les Arsène, se sont dépouillés de leurs grandeurs et de leurs richesses, pour se revêtir des opprobres et de la pauvreté de Jésus-Christ? Dans des rencontres hasardeuses, dans des postes difficiles, où ils sentaient que leurs honneurs les livraient à l'orgueil, et leurs biens à la mollesse Forcés alors de choisir entre une vicieuse opulence ou une vertueuse obscurité, ils ont mieux aimé se faire petits et pauvres, pour se sauver, que de rester riches et puissants pour se perdre.

Quand est-ce que ces grands modèles de la mortification chrétienne, les Benoît et les Bernard, ont enchéri par de nouvelles macérations sur les anciennes austérités? Dans des tentations violentes où le pas était glissant et la chute prochaine. Alors, tout près de succomber et de périr, l'extrémité du danger les a fait recourir aux remèdes extrêmes.

Or, dites-moi: le monde n'est-il pas toujours le même? Les plaisirs n'ont-ils plus les mêmes attraits, les honneurs le même éclat, les richesses les mêmes charmes, les passions la même vivacité? Et surtout le démon a-t-il rien perdu de sa malice? Tout chrétien peut donc se trouver dans les mêmes conjonctures où se sont trouvés ces saints: vous pouvez vous y trouver vous-mêmes, et par conséquent les conseils peuvent quelquefois, pour vous comme pour eux, passer en préceptes, quoique de surérogation se changer en nécessité et devenir des moyens de salut, et non plus seulement des voies de perfection.

Non, non, s'écriait saint Paulin à un ami qui le félicitait de s'être défait de tous ses biens en faveur des pauvres : ne me louez pas de ma pauvreté, comme d'une perfection : ce n'est là pour moi que le commencement du salut; ce n'en est pas la fin : un athlète n'est pas vainqueur pour s'être mis, en se dépouillant, en état de mieux combattre. Il n'a encore qu'un obstacle de moins. Celui qui doit passer un fleuve à la nage, met bas ses vêtements; mais pour cela il n'est pas à l'autre bord : il faut encore qu'il s'élance, qu'il s'agite, pour rompre le cours des vagues et résister à l'impétuosité des eaux.

Voilà les maximes des saints, bien différentes de celles du monde. Tout conseil lui paraît inutile au précepte.

Ces agitations surtout, ces efforts ne sont point de son goût. Il s'imagine que, dans les voies communes du salut, il n'y a point de progrès à faire. Mais que veulent donc dire ces palmes que les saints portent en main dans le ciel? *palmæ in manibus eorum?* (*Apoc.*, VII, 9.) Ne sont-ce pas les symboles des victoires qu'ils ont remportées? Sur qui! sur eux-mêmes, sur les penchants de la nature, sur les faibles de la chair, sur les restes du vieil homme. Car la plus tranquille vertu est toujours ici-bas en haleine, sans cesse occupée à lutter contre quelqu'un de ses défauts, dont les uns renaissent presque aussitôt que les autres disparaissent, et dont on n'est jamais si bien défait qu'il n'en reste toujours assez pour entretenir cette milice spirituelle dont parle Job et qui dure autant que la vie de l'homme : *Militia est vita hominis* (*Job*, VII, 1.) : trop heureux, dit Jésus-Christ, quand à sa fin Dieu le trouve encore les armes à la main pour se défendre : *Beatus... quem cum venerit, Dominus invenerit vigilantem.* (*Luc.*, XII, 43.)

Nul n'est donc exempt de cette guerre continuelle. Les imparfaits y sont engagés comme les saints. Tout simple fidèle que vous êtes, vous avez à combattre aussi bien que les héros chrétiens. Vous voulez le bien, et la chair ne le veut pas. Le souffle de la grâce vous élève au ciel, et le poids de la nature vous courbe vers la terre. La vertu vous plaît, et le péché vous sollicite. Que ferez-vous dans ces contradictions éternelles? Vous laisserez-vous aller à vos penchants? vous voilà perdu sans ressource. Résisterez-vous un temps, vous reposerez-vous dans la suite? un jour, un moment fatal détruira le travail de vingt années. Concluons donc que dans la carrière du salut, comme dans celle de la sainteté, il faut à toute heure ou périr ou vaincre, et que, quelque route qu'on prenne pour aller au ciel, entre avancer ou reculer, monter ou descendre, se sauver ou se perdre, il n'y a point de milieu: *Nostrum non progredi regredi est*, dit saint Augustin. Et dès-là, que deviennent les facilités que le monde se figure dans les voies communes de salut?

Facilité dans les priviléges particuliers de sa condition, qu'on croit exempte de certaines règles, excusable dans certains défauts, bornée à certaines vertus. Tant de précaution et de vigilance, dit-on, tant de piété et de dévotion, tant de mortification et de pénitence, tout cela n'est bon que pour l'autel ou pour le cloître. C'est à ceux que Dieu y appelle, à faire fleurir dans l'Église ses précieuses vertus. Pour nous, engagés dans le grand monde et chargés d'autres soins, nous sommes exempts de ceux que demande un état plus parfait et plus saint. J'en conviens. Mais dites-moi, je vous prie, êtes-vous aussi exempts de ceux que demande le salut de votre âme? car la différence des conditions ne prouve rien contre les règles générales prescrites indifféremment à tous. Voulez-vous les connaître? voyez celles qu'ont observées tous les élus de Dieu sans exception. Tous n'ont pas fait profession d'une pauvreté volontaire, d'une obéissance continuelle, d'un célibat inviolable; voilà la vie religieuse, voilà les règles propres des âmes dévouées à l'autel, ou appelées au cloître. Mais tous ont fait profession de renoncer au monde, de se crucifier eux-mêmes, de recourir à Dieu; en trois mots, de veiller, de prier et de souffrir. Voilà la vie chrétienne, voilà les règles dont on ne peut se dispenser, sans risquer son âme et son salut. Vous convenez, par exemple, que tous les saints se sont bannis unanimement des assemblées mondaines, et surtout des spectacles profanes, et qu'ils croyaient n'y pouvoir paraître sans blesser, je ne dis pas l'honneur de la sainteté du nom chrétien, mais la pureté de leur conscience; et vous, vous ne vous faites point de scrupule d'y être même réguliers et assidus, de vous exposer sans crainte aux traits dangereux qu'on y reçoit, et de boire à longs traits le poison mortel qu'on y présente. Vous avouez, qu'austères jusque dans les plus indispensables besoins de la vie, ils se plaignaient encore d'être trop immortifiés; et vous, vous mettez toute votre application à flatter votre corps, à ne rien refuser à sa délicatesse, à lui procurer jus-

qu'aux délices. Vous savez que la prière était leur exercice ordinaire, qu'ils assistaient le plus souvent qu'ils pouvaient au divin sacrifice, et que la sainte communion était l'objet de leurs plus vives ardeurs ; et vous, vous vous contentez de donner à Dieu dans la journée quelques moments bien distraits et bien courts, de vous montrer tous les huit jours à l'église, de vous approcher de la sainte table une ou deux fois l'an. Enfin, vous n'ignorez pas qu'en vivant comme ils vivaient, ils ne laissaient pas de trembler toujours; et vous, en tenant une conduite tout opposée, vous vous croyez en assurance. Est-ce votre innocence qui vous rassure ? hélas ! nul de vous qui ne se reconnaisse pécheur, et pas un seul qui soit sûr de sa pénitence ! Est-ce sur votre courage que vous comptez? vous n'éprouvez que trop votre faiblesse. Est-ce sur votre état que vous vous reposez? vous êtes éloquents à en exagérer les inconvénients et les écueils. Qu'est-ce qui peut donc vous inspirer tant de confiance? C'est que nous savons, dites-vous, que dans notre état, Dieu n'attend pas tant de nous, et que nos fautes sont au moins plus pardonnables. Vous le savez? Est-ce l'exemple des saints qui vous l'apprend? par quels torrents de larmes et de sang ont-ils expié des fautes plus légères que celles que vous commettez tous les jours sans remords? Mais venons à une preuve plus pressante et plus forte. Quel serait votre étonnement, si, lisant l'histoire des saints de votre état, vous trouviez leur vie semblable à la vôtre, et sujette à ces défauts que vous rejetez sur la condition, et dont vous faites si peu de cas! quelle serait votre surprise, si vous remarquiez qu'ils avaient dans le commerce, même âpreté pour le gain; dans les armes, même délicatesse sur le point d'honneur; dans la prospérité, même vivacité pour le plaisir; et dans la peine, même inégalité d'humeur! Que penseriez-vous, si vous lisiez que ces dames si vertueuses, les Brigitte et les Gertrude, aimaient à se parer, à se produire, à plaire même; et qu'à la réserve de quelques dévotions défectueuses et de quelques sèches prières, elles passaient le reste du temps dans l'oisiveté? Que diriez-vous si l'on vous représentait ces fameux héros du christianisme, les Maurice, les Sébastien, les Eustache, ardents à s'élever aux premières charges, vifs à briguer de plus hauts rangs, toujours attentifs à leur fortune, et jamais contents de leur sort? les placeriez-vous, je ne dis pas parmi les plus grands saints, mais parmi les simples élus? L'Evangile a-t-il donc changé? diriez-vous. Le christianisme n'est-il plus le même, et depuis quand le ciel est-il ouvert à d'autre mérite, qu'à celui de la plus pure vertu? Juges éclairés sur les défauts des autres ! jugez-vous comme vous les jugeriez alors; et ne traitez pas en vous d'imperfections excusables, ce que vous regarderiez en eux comme des obstacles à leur salut.

Mais pour se sauver, il ne suffit pas de n'avoir point de vice : il faut avoir des vertus. Je sais que chaque état à les siennes, et j'ai dit même que c'étaient proprement celles-là qui formaient la sainteté. Mais après tout, si ces vertus d'état ne sont soutenues et animées des vertus chrétiennes, ce ne sont plus que des vertus morales insuffisantes au salut. Homme d'affaires, homme d'épée, homme de cour, parfait tant qu'il vous plaira, si vous n'êtes vrai chrétien, chrétien fidèle, toutes ces belles qualités qui dans le monde, vous font honneur devant les hommes, ne feront ni votre mérite devant Dieu, ni votre bonheur dans l'autre vie. Excellente leçon que vous donne encore l'exemple des saints, et qui détruit vos préjugés sur les avantages de votre condition. Fut-il jamais emploi plus saint, ministère plus divin, que celui de la conquête des âmes? Cependant les apôtres bornaient-ils là leurs soins? Non, mes frères, après avoir travaillé pour les autres, ils travaillaient pour eux-mêmes. Il priaient la nuit, et ils prêchaient le jour. Ils joignaient au zèle et à l'action de Marthe la contemplation et la pénitence même de Madeleine : et cela, non pas pour acquérir plus de mérite, mais pour assurer leur propre salut; non pas pour être plus élevés dans le ciel, mais pour ne pas tomber dans l'enfer : *Ne reprobus efficiar* (I *Cor.*, IX, 27), disait saint Paul. A combien plus forte raison, engagés par état à des fonctions toutes profanes, devez-vous poser dans les exercices de la piété chrétienne, je ne dis pas le comble, mais le fondement de vos vertus. Or vous en donnez-vous le temps dans l'embarras de vos affaires, dans le commerce du monde, dans les distractions du siècle ? Le ménagez-vous ce temps préférable à tout! le jugez-vous même nécessaire ? Toutes ces facilités de salut, que le monde trouve dans les priviléges de sa condition, sont donc autant de facilités imaginaires.

Facilité enfin dans les miséricordes infinies de Dieu, qui se contente, dit-on, de peu de disposition, de peu de mérite, de peu de temps. Après bien des crimes, une grâce victorieuse, un mouvement de repentir, un acte d'amour de Dieu, un jour, une heure, un moment, suffisent au salut et à la sainteté même. Témoin, dit-on, le bon larron qui, de la croix où il était monté criminel, entra pénitent dans la gloire. Témoin cet heureux martyr qui, du théâtre où il jouait les mystères de la foi, alla sur l'échafaud les signer de son sang. Témoin ce soldat fortuné qui, de gardien des quarante martyrs de Sébaste, en devint le compagnon, prit la place du déserteur, et saisit sa couronne. A ce peu d'exemples qui nous flattent, j'oppose l'exemple de tous les autres saints, qui vous condamne, et je vous défie d'y répondre. Ils connaissaient sans doute mieux que vous l'immensité des miséricordes divines; ils en avaient davantage médité les exemples; ils en étaient plus pénétrés; ils y mettaient toute leur espérance. Cependant leur confiance en Dieu ne les a pas rendus téméraires. Loin de s'en promettre des miracles, ils en ménageaient les moindres fa-

veurs. Ils se hâtaient de répondre à ses premières grâces, afin d'en obtenir les dernières, et quoi qu'ils fissent enfin pour se sauver, ils ne croyaient pas pouvoir en trop faire : n'ont-ils pas été sages d'en user de la sorte? et n'êtes-vous pas insensés, si vous agissez autrement? Quoi! vous pourriez vous persuader que le salut, récompense infinie, récompense éternelle, fût le prix de quelques vains désirs et de quelques regrets superflus? Et où serait la sagesse de Dieu, de prodiguer ainsi le salaire sans égard au travail? où serait sa justice de donner aux uns pour rien, ce qu'il fait payer aux autres si cher? Je conçois, pour répondre à vos exemples spécieux, ce qu'y ont répondu les saints, je conçois que Dieu a pu sauver sur l'heure de pauvres infidèles qui, au moment même qu'ils l'ont connu, lui ont rendu tous leurs hommages. C'est toujours l'honorer et le servir en Dieu, de se donner à lui sans retardement et sans réserve. Je conçois qu'il a pu récompenser sur-le-champ d'illustres confesseurs qui ont glorifié son nom, lorsque son nom était un opprobre : il l'a promis, qu'il ne rougirait point de quiconque n'aurait point rougi de lui. Je conçois qu'il a pu couronner à l'instant de généreux martyrs qui lui ont sacrifié leur sang et leur vie. C'est là le plus beau et le plus grand de tous les sacrifices. Mais qu'il vous sauve, qu'il vous récompense, qu'il vous couronne, vous, qui dans le sein du christianisme, après l'exemple de tant de saints, ne lui réservez que vos derniers moments et vos derniers soupirs : c'est présomption de l'espérer, c'est folie de le croire.

Profitez donc de ces excellents modèles que l'Eglise nous propose dans l'exemple des saints. Ils viennent de vous montrer que la sainteté n'est pas si difficile qu'on le pense, ni le salut si facile qu'on le fait. De là que conclure, et quelle résolution prendre? qu'il faut donc aspirer à la plus haute sainteté, et ne pas se borner au simple salut. Hélas! chers auditeurs! on ne se relâche que trop, quelque essor que l'on prenne, et quelque effort que l'on fasse, le cœur humain penche et se dément toujours. Il faut viser bien haut pour atteindre au but. Travaillez donc à vous rendre parfaits et saints, afin que vous soyez au moins du nombre des justes et des élus. Je vous le souhaite. *Amen.*

SERMON II.

POUR LE JOUR DES MORTS.

Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare. (II *Mach.*, XII, 46.)

C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts...

Peu s'en faut, chrétiens auditeurs, que dans cette triste solennité je n'imite l'exemple de Marthe, si zélée pour son frère Lazare enfermé dans le tombeau, et que je ne réduise tout mon discours à ces touchantes paroles, dont elle se servit pour attendrir le cœur d'un Dieu Sauveur : Venez seulement et voyez. *Veni et vide.* (*Joan.*, XI, 34.)

Faudrait-il, en effet, d'autre prédicateur dans ces pieuses cérémonies, que le simple appareil de tant d'objets touchants que la religion rassemble en ce saint jour? Ces sombres voiles qui couvrent de deuil nos autels, ces faibles lumières mêlées aux ombres de la mort, ces chants funèbres dont les pitoyables accents portent la tristesse jusqu'au fond de l'âme, ces sons lugubres dont les airs plaintifs retentissent nuit et jour, les prières ferventes de l'Eglise, les sacrifices multipliés de son divin époux, le silence même éloquent des tombeaux, tout cela ne semble-t-il pas vous dire : *Veni et vide.* (*Ibid.*) Pensez à ceux qui vous ont précédés et que vous devez bientôt suivre; pensez à eux comme vous voudrez qu'on pense un jour à vous.

Mais, hélas! c'est la triste destinée des morts d'être facilement oubliés des vivants; dès qu'ils ont disparu aux yeux des hommes, ils sont bientôt effacés de leur mémoire, ou, si l'on y pense encore de temps en temps, c'est un souvenir si faible, si stérile, si court, que le plus profond oubli lui est presque égal, et qu'il en a tous les effets. Aussi le Saint-Esprit appelle la région des morts le séjour de l'oubli : *Terra oblivionis* (*Psal.* LXXXVII, 13); et David voulant exprimer l'étrange abandon où il se voyait réduit durant la vie, le compare à celui où se trouvent les morts : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde.* (*Psal.* XXX, 13.)

Si cette cruelle indifférence pour ceux qui ont cessé de vivre n'est que trop remarquable dans ses effets, il n'est pas difficile d'en découvrir les principes. Comme nous sommes charnels, nous ne pensons guère qu'à ce qui frappe nos sens; comme nous sommes lâches, nous ne rendons que les devoirs qui nous pressent; comme nous sommes intéressés, nous ne faisons du bien qu'à ceux qui nous en peuvent faire. Or, les morts n'étant plus en état, ni de nous rendre leurs besoins sensibles, ni d'exiger ce que nous leur devons, ni de nous procurer, du moins en apparence, aucun avantage, il n'est pas étonnant qu'on les abandonne à toute la rigueur de leur sort.

Nous les négligeons donc, ou parce que nous supposons qu'ils n'ont plus besoin de rien, ou parce que nous nous figurons que nous ne leur devons plus rien, ou parce que nous nous persuadons que nous n'en pouvons plus rien attendre : trois préjugés injurieux aux morts, mais que la religion détruit par trois pensées bien différentes; je veux dire, l'idée de leur besoin présent, le souvenir de leurs anciennes liaisons, la vue de leur bonheur prochain : ce qu'ils sont, ce qu'ils ont été, ce qu'ils seront dans la suite. Prier pour les morts, c'est donc une pratique également sainte et salutaire : *Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare.* (II *Mach.*, XII, 46.) C'est charité, justice et intérêt. Charité fondée sur le besoin extrême qu'ils ont d'un prompt secours; justice établie sur l'obligation étroite que nous avons de les secourir; intérêt assuré par la recon-

naissance que nous sommes en droit d'en attendre : trois motifs de piété envers les âmes du purgatoire, et les trois parties de ce discours.

Mère de miséricorde ! c'est à vous que l'Eglise, notre mère, doit le soulagement de ses enfants captifs sur la terre ; vous en suscitâtes autrefois les premiers libérateurs ; vous leur inspirâtes cette héroïque charité dont nous voyons depuis tant de siècles des fruits constants et salutaires ; vous leur fîtes percer l'obscurité des plus affreux cachots et l'horreur des prisons les plus noires. Hélas ! vous le savez, les fidèles pour qui je parle languissent dans une bien plus dure captivité ; donnez-nous donc pour eux des cœurs tendres et charitables, et faites-leur trouver, dans cet auditoire, des amis, des sauveurs et des pères ; c'est la grâce que je vous demande en vous disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La charité, plus que toute autre vertu, a besoin, pour agir, d'être instruite et éclairée, parce qu'elle ne s'intéresse pas indifféremment à toute sorte de misères. Il en est de feintes et de supposées : ces premières, loin de nous attendrir sur elles, nous endurcissent souvent sur les plus réelles ; il en est de réelles et de véritables, mais qui semblent légères : on n'en est que faiblement touché ; il en est d'effectives et de grandes, mais dont le patient lui-même peut se délivrer : celles-là cessent de faire pitié dès qu'elles sont durables ; enfin, il en est de réelles, d'excessives, d'inévitables même à ceux qui les souffrent, mais que nous ne pouvons au moins aisément soulager : si ces dernières excitent la compassion, elles n'échauffent pas toujours le zèle, et on se contente tout au plus de leur donner quelques larmes.

Pour mettre en œuvre la charité et la rendre efficace, il faut donc que l'extrémité soit jointe à la certitude du mal, et le pouvoir de l'âme compatissante à l'impuissance de l'objet affligé. Quand ces qualités se trouvent réunies, alors on ne peut manquer au devoir de la charité sans renoncer aux sentiments de l'humanité. Or, tel est, chrétiens auditeurs, l'état où l'Eglise, notre mère, nous représente ses enfants et nos frères : leurs peines sont aussi incontestables qu'elles sont extrêmes ; elle nous les montre sans aucun espoir de soulagement de leur part, et, de la nôtre, à portée des moindres secours. Où trouver donc des cœurs assez durs pour les leur refuser ces secours ? Sera-ce parmi des chrétiens ou parmi des barbares ?

Peines incontestables, aussi évidentes qu'il est manifeste qu'il y a un Dieu infiniment juste, et des justes qui ne sont pas sans reproche ; aussi véritables qu'il est certain qu'après la mort il y a une autre vie ; aussi constantes qu'il est assuré qu'il y a un paradis et un enfer. Il faut, ou fermer les yeux à toutes ces vérités, ou les ouvrir à celles d'un purgatoire.

Oui, mes frères, dès qu'on reconnaît un Dieu pour juge, et des hommes pour ses justiciables ; pour le temps de ses arrêts décisifs, la fin de la vie présente, et le commencement des siècles à venir ; pour dernier sort une éternité de maux sans mesure ou de biens sans mélange ; dès là sans autre effort de raison, on est déterminé à croire, qu'il faut qu'il y ait dans l'autre monde quelque lieu destiné à des expiations passagères.

Les yeux divins sont si purs et si éclairés sur les moindres fautes ; les consciences humaines si portées à violer les devoirs, et si lâches à y satisfaire ; les mœurs des plus gens de bien si remplies de défauts et d'imperfections ; les états permanents de l'autre vie si opposés et si extrêmes ; le paradis si désirable, l'enfer si terrible, qu'on admet sans peine entre des termes si éloignés, quelque milieu qui les rapproche.

De qui, je vous prie, le souverain Juge régle-t-il la destinée ? n'est-ce pas de tout le genre humain ? Combien de sortes de caractères entrent dans la société qui le compose ? les uns ne sont-ils pas tout à fait méchants ? d'autres entièrement bons ? la plupart flottant entre la vertu et le vice ? Pourquoi faut-il qu'il y ait une autre vie ? n'est-ce pas pour rendre à chacun ce qui lui appartient ? Qui méritera d'entrer dans la compagnie des saints ? c'est celui-là seul, dit l'Ecriture, qui aura le cœur pur et les mains innocentes. A qui sont réservés les supplices éternels ? aux criminels de lèse-majesté divine. Eh ! que deviendront donc tant de serviteurs négligents, dont la fidélité inviolable dans les points essentiels ne s'est démentie qu'en des choses légères ? Tant d'ennemis rentrés en grâce, et qui, chargés seulement des dettes du péché, en ont lavé la tache dans les larmes de la pénitence ? Eh quoi ! penserions-nous que la Divinité dérogeât elle-même à la sainteté de ses lois ? et qu'assez miséricordieuse pour en pardonner l'infraction, assez indulgente pour en commuer la peine, elle fût encore assez complaisante pour n'en exiger aucune ? Où serait encore la délicatesse de la sainteté ? estimerions-nous raisonnable que le pécheur fût quitte de ses crimes pour un peu de larmes et de soupirs, et qu'après avoir fait indignement souffrir le cœur de Dieu (comme il s'en plaint lui-même) : *Laborare me fecistis* (*Malac.*, II, 17), il ne souffrît rien, ou peu de chose ? où serait l'ordre de la sagesse ? Témoins de l'affreuse multitude des grands pécheurs, et du petit nombre des pénitents austères, de l'énormité des actions déréglées et de la faiblesse des œuvres satisfactoires, pourrions-nous bien nous persuader qu'une telle disproportion dût rester sans dédommagement et sans retour ? où serait la nécessité d'un avenir ? Condamnerions-nous des iniquités déjà remises ou légères, mais non encore expiées aux tourments infinis de l'enfer ? ou bien les mettrions-nous d'abord en possession des plus pures délices du ciel ? où seraient les règles de la justice ? La raison seule ne nous dit-elle pas que sous le règne d'un Dieu infiniment saint, nul dé-

sordre n'est impuni? que dans les pas glissants où nous nous trouvons chaque jour, les plus fermes bronchent et tombent souvent; que parmi tant de genres de morts imprévues, bien des justes sortent de ce monde redevables encore à la justice divine; que selon les vues immanquables d'une providence assurée, l'avenir doit suppléer au passé; qu'en une demeure toute pure rien de souillé ne peut trouver place, et que le séjour des démons n'est point fait pour les amis de Dieu? Il faut donc que les âmes encore imparfaites, également indignes, et des premières récompenses, et des derniers châtiments, soient mises au creuset et à l'épreuve, pour y être purgées de tout alliage de malice et de corruption. La sévérité des jugements de Dieu, la fragilité du cœur de l'homme, l'insuffisance des satisfactions de la vie, la certitude d'un avenir, l'excellence du paradis, et l'horreur de l'enfer, tout conspire à nous faire sentir la nécessité d'un purgatoire; et le jour vient de toutes parts dans ces cachots ténébreux que l'esprit perce, mais que les yeux ne voient point; jour des perfections divines, jour de la conscience humaine, jour du temps, jour de l'éternité, jour de la gloire du ciel, jour même des feux de l'enfer.

C'est cette affluence de lumières si claires et si sensibles, qui de tout temps a frappé les esprits, et qui a réuni sur cet article dans une même créance tous les peuples de l'univers : chrétien, juif, Turc, idolâtre, malgré la contrariété de leurs sentiments, l'antipathie de leurs inclinations, et la diversité de leurs usages, se sont portés chacun à sa manière, à instituer pour les morts des prières, des expiations et des sacrifices; à graver jusque sur leurs tombes les vœux qu'ils faisaient pour leur repos, et à faire parler en leur faveur le bronze même, et le marbre; c'est elle enfin qui a forcé les hérétiques de ces derniers temps, pour introduire une opinion contraire, non-seulement à s'élever contre l'autorité des Ecritures, des conciles et des Pères, à effacer du nombre des livres canoniques ceux qui combattaient ouvertement leur erreur; à traiter sur ce point d'esprits faibles les plus grands génies de l'Eglise, mais encore à tomber dans cette extravagance outrée, qu'on peut appeler le dernier désespoir d'une raison égarée de la foi, de prononcer hardiment que tous les hommes sans exception s'étaient trompés sur ce sujet dans tous les siècles : *Omnes in errorem abrepti sunt*. (*Lib.* III *Inst.*, c. 5, § 10.) Ce sont les propres paroles de Calvin. Paroles qui fournissent, à mon avis, contre lui, de toutes les démonstrations la plus claire : car, si le consentement général de toutes les nations éclairées, qui reconnaissent quelque espèce de divinité, est un argument invincible contre les prétendus athées, qui n'en voudraient reconnaître aucune; la créance unanime de tant d'hommes raisonnables, fidèles ou païens, orthodoxes ou hérétiques, qui de tous temps ont prié pour les morts, est-elle une preuve moins convaincante contre celui qui sans autre fondement que quelques obscurités apparentes, communes à tous les mystères de l'autre vie, rejette la foi constante des souffrances d'un purgatoire. Mais cette raison si forte de les croire, est-elle pour nous qui les croyons, un motif moins pressant d'y compatir, et de les soulager? Eh! que faut-il donc tant pour nous intéresser aux misères de nos semblables? le rapport que nous fait la voix publique des calamités étrangères, la connaissance qu'on nous donne chaque jour de quelque affliction particulière et cachée, le récit ou la lecture des malheurs de tant d'illustres morts, fameux par leurs disgrâces, nous touchent souvent jusqu'aux larmes! Combien peut-être, hélas! en avez-vous versées d'illicites et de coupables à la seule représentation fabuleuse des événements tragiques de la scène et du théâtre? Dans ces moments touchants la nature s'émeut, et le cœur parle : on voudrait pouvoir rapprocher l'éloignement des temps, franchir la distance des lieux; changer en réalité la fiction même, afin de donner à ces objets de pitié des marques de tendresse et de zèle. Ah! chrétiens, toutes les nations, tous les siècles, toutes les religions du monde nous attestent qu'il y a dans l'autre vie des âmes affligées, et leur prêtent, pour ainsi dire, le concert de leurs voix, refuserions-nous de les entendre? Mais je parle à des fidèles, pour qui les décisions de l'Eglise sont autant d'oracles, et à qui seules elles doivent suffire, pour les convaincre que les peines du purgatoire sont incontestables. Première vérité. Ces peines au reste sont-elles grandes, sont-elles extrêmes? deuxième question. Jugeons-en par les mêmes principes que nous venons de conclure leur réalité et leur certitude.

Qu'est-ce donc que le purgatoire? et qu'est-ce que la foi nous ordonne de croire? C'est l'ouvrage de la justice d'un Dieu offensé; c'est le règne de la pénitence des prédestinés; c'est le lieu des épreuves de l'autre vie; c'est enfin une espèce de milieu entre le paradis et l'enfer. Pour peu que l'on pénètre ces notions communes du purgatoire, peut-on n'être pas effrayé de ses supplices? C'est l'ouvrage de la justice d'un Dieu justement irrité. Qu'il est terrible, mes frères, pour quelque faute que ce puisse être, de tomber entre les mains d'un Dieu vengeur : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis*. (*Hebr.*, X, 31.) Que ce rigide exacteur des moindres dettes met bientôt un débiteur naturellement insolvable dans un état digne de pitié! Témoin Moïse, mort à la vue de la terre de promission, pour avoir avec défiance touché deux fois la pierre du rocher d'où devaient couler des sources d'eau vive. Témoins les Israélites dans le même désert, investis, tourmentés, assaillis de serpents furieux, pour de simples murmures dans leur soif pressante. Témoins ces enfants, à la rencontre d'Elisée, emportés, mis en pièces, dévorés par des bêtes farouches, pour une raillerie qui semble assez pardonnable à leur âge. Té-

moins Ananie et Saphire, tombés aux pieds des apôtres sans mouvement et sans vie pour un mensonge qu'ils se figuraient indifférent et sans conséquence; et tant d'autres exemples aussi effrayants.

Que les âmes du purgatoire s'estimeraient heureuses si elles n'avaient à souffrir que des maux équivalents, et si la justice divine se contentait d'exiger d'elles ce qu'elle exige ici-bas de ses plus déplorables victimes! Mais, hélas! la cruelle différence! C'est que Dieu ne punit ici qu'en père, quelque rigoureux que soient ses châtiments : c'est lui-même qui nous en assure. Je visiterai, dit-il, les pécheurs la verge à la main, et ma miséricorde en réglera tous les coups : *Visitabo in virga iniquitates; misericordiam autem non dispergam* (*Psal.* LXXXVIII, 33); et que là Dieu punit toujours en juge. C'est Jésus-Christ qui nous l'apprend. Le juge, dit-il, vous livrera un jour à sa vengeance, et la balance en main sa justice pèsera vos mérites et non vos forces : *Judex tradat te ministro.* (*Matth.*, V, 25.) C'est qu'ici, selon l'oracle du Sauveur, on satisfait à Dieu par voie d'accommodement et de remise. Accordez-vous, ajoute-t-il, avec votre partie pendant la vie : *Esto consentiens adversario tuo, dum es in via* (*Ibid.*); et que là on satisfait à Dieu en rigueur de justice. Vous ne sortirez point de ses mains, conclut-il, que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole : *Non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem.* (*Ibid.*, 26.) Or, qu'est-ce que satisfaire à Dieu pour la moindre faute en rigueur de justice? Le concevez-vous, mes frères, et puis-je vous le dire? C'est souffrir non-seulement tout ce qu'ont souffert ici les pécheurs, mais de plus tout ce que le péché mérite; c'est payer non-seulement toutes les peines qu'il nous attire, mais aussi toutes les grâces dont il nous prive; c'est expier non-seulement tout ce qu'il a d'injustice et de malice, mais encore tout ce qu'il fait d'injure et d'outrage à Dieu.

Dieu est si grand, mes frères, et l'homme si méprisable; Dieu nous offre tant et le péché si peu; Dieu nous aime si tendrement et nous l'offensons si librement, si aisément, dans le sein même de ses faveurs et de ses grâces. Etranges oppositions qui, dans nos lois de rigueur, doivent être compensées par un contrepoids de satisfactions égales. Vous me demandez au juste la mesure des souffrances des âmes du purgatoire; la voici, mes frères; ne l'oubliez jamais, et pour leur intérêt et pour le vôtre : c'est la disproportion qui se trouve entre la majesté infinie d'un Dieu offensé et la bassesse du pécheur qui l'offense; entre le mérite infini d'un Dieu offensé et le néant du sujet pour lequel on l'offense; entre la bonté infinie d'un Dieu offensé et l'indignité de la manière dont on l'offense. Vous avouez que ces disproportions sont incompréhensibles, avouez donc que les peines du purgatoire le sont aussi, et plaignez les âmes qui les souffrent. Eh quoi! ne plaignez-vous pas tous les jours des hommes que la sévérité des lois condamne, pour des crimes moins pardonnables, à des supplices moins rigoureux? Les y voyez-vous d'un œil indifférent? N'oubliez-vous pas qu'ils sont coupables au moment qu'ils deviennent misérables? Dans cette extrémité leur refusez-vous vos charitables offices? Ne rachèteriez-vous pas, s'il vous était permis, leur salut? et ne contribueriez-vous pas de bon cœur à leur délivrance? Ce qui vous touche alors, ce n'est point la légèreté de leurs fautes, c'est la rigueur de leurs tourments. Ah! les roues, les gibets et les feux sont les instruments de la justice des hommes; souvenez-vous seulement que le purgatoire est l'ouvrage de la justice d'un Dieu justement irrité.

C'est encore le règne de la pénitence des prédestinés. Quelles cruautés cette vertu divine, vengeresse des moindres défauts, n'a-t-elle pas de tout temps exercées sur les corps de ses disciples? Jeûnes austères, macérations sanglantes, longues et pénibles veilles, travaux accablants; il n'est point de gêne ni de torture que l'esprit de pénitence n'ait fait souffrir; je ne dis pas aux tempéraments les plus forts, aux complexions les plus robustes, mais aux membres les plus délicats, au sexe le plus faible; je ne dis pas quelques jours, quelques années, mais des siècles, et des siècles presque entiers. Pouvez-vous lire l'histoire des Antoine et des Hilarion, des Thaïs et des Pélagie, sans regarder leur solitude et leurs déserts comme autant d'affreux purgatoires? La seule peinture de la pénitence publique, si commune autrefois dans la primitive Eglise, vous saisit d'effroi. Les premiers chrétiens en étaient effrayés comme vous. Mais que faisait saint Cyprien, ce zélé défenseur des sévérités de la pénitence, pour leur en adoucir le joug? Il les faisait penser aux peines du purgatoire. Ah! mes frères, leur disait ce grand saint, vous traitez de pieux excès les rigueurs salutaires auxquelles l'Eglise vous condamne en ce monde; vous plaignez ceux que vous voyez marcher dans cette route laborieuse, et à peine y avez-vous fait quelques pas que vous voudriez en sortir aussitôt. Croyez-moi, c'est bien autre chose en l'autre vie d'entrer dans cette dure prison, d'où l'on ne sort point sans avoir payé toutes ses dettes : *Aliud est, missum in carcerem non exire inde, donec solveris novissimum quadrantem.* Ce grand saint se trompait-il? outrait-il la vérité? J'en appelle à la raison et au bon sens; car si les saints pratiquaient de si grandes austérités; si l'Eglise, cette mère si tendre, en imposait de si longues et de si dures à ses plus chers enfants; si le Saint-Esprit inspirait les unes et les autres, comme on n'en peut douter, n'est-il pas visible que c'était pour leur épargner des châtiments encore plus sévères et plus durables? Cependant (et voici, mes frères, ce qu'il y a pour nous de plus touchant), ces peines, au jugement des saints, de l'Eglise, de Dieu même, bien plus légères que celles du purgatoire, ne laissaient pas d'attendrir le cœur des martyrs insensibles aux plus rudes tourments; du haut de leurs écha-

fauds, au milieu des roues et des chevalets, le glaive déjà levé sur leurs têtes, ils regardaient d'un œil de compassion les pénitents publics comme des gens condamnés à un genre de mort moins glorieux, mais plus pénible. Ils demandaient en grâce pour eux en mourant qu'on en diminuât la rigueur, ou au moins qu'on en abrégeât le cours; ils signaient leurs charitables requêtes de leurs larmes avant que de signer leur foi de leur sang. Si touchés des travaux de l'Eglise militante, n'était-ce pas suffisamment déclarer qu'ils l'étaient encore plus des peines de l'Eglise souffrante, et qu'à bien plus forte raison ils en estimaient l'état plus affreux que tous leurs supplices? N'était-ce pas dire tacitement aux chrétiens affligés ce que disait à peu près le Sauveur aux filles éplorées de Jérusalem : *Ne pleurez point sur nous; pleurez sur vous et sur vos frères*, qui, vifs ou morts, gémissent sous les dures lois de la plus austère pénitence; c'est pour eux aussi bien que pour nous que nous nous offrons à Dieu en sacrifice, trop heureux si nous pouvons à ce prix les affranchir et nous préserver nous-mêmes d'un plus douloureux martyre! Ah! chrétiens, je ne demande pas que vous en fassiez autant que ces héros du christianisme, mais au moins que vous pensiez comme eux, puisque le purgatoire est bien plus dans ces jours de relâchement que dans leur temps de ferveur le règne de la pénitence des justes.

C'est de plus le lieu où Dieu achève de purifier les justes dans l'autre vie; mais vie sans mérite et sans gloire. Hélas! que le Seigneur ici-bas éprouve étrangement ses élus! *Mirabiliter me crucias* (*Job*, X, 16), disait un de ses plus fidèles serviteurs : Dieu semble mettre sa grandeur et sa toute puissance à me faire souffrir. *Implet me amaritudinibus.* (*Job*, IX, 18.) Il me plonge chaque jour dans un nouveau torrent de fiel et d'amertume. *Sic me habuit, quasi hostem suum.* (*Job*, XIX, 11.) Il me traite en ennemi déclaré : *Posuit me sibi quasi in signum.* (*Job*, XVI, 13.) Il m'a mis en butte à tous ses traits, et tous ses coups portent : *Concidit me vulnere super vulnus.* (*Ibid.*, 15.) Il ajoute plaies sur plaies, ulcères sur ulcères, afflictions sur afflictions; et il ne me donne pas seulement le loisir de respirer un moment. *Non concedit spiritum meum requiescere.* (*Job*, IX, 18.)

Affreuse et désolante peinture des plus rudes épreuves, où Dieu met ici-bas la vertu! Après tout, mes frères, si je n'en avais point d'autres à vous peindre, en vain peut-être espérerais-je de vous toucher. Eh! pourquoi plaindriez-vous des maux pour lesquels les saints eux-mêmes ne se croyaient pas à plaindre? qu'ils portaient non-seulement avec résignation, mais encore avec actions de grâces, parce qu'ils leur donnaient lieu de mériter; qu'ils souffraient de ne pas souffrir, et dont ils tâchaient, à leur exemple, d'allumer dans tous les cœurs l'amour et le désir en vue de leurs récompenses. Celui même dont je viens d'emprunter ce triste récit, Job, cet holocauste vivant d'un Dieu jaloux du pur amour, ne finit-il pas la lamentable histoire de ses malheurs par cette demande héroïque? Qui m'accordera l'unique objet de mes vœux? *Quis det ut veniat petitio mea?* (*Job*, VI, 8.) Que celui qui a commencé, achève de me briser! *Qui cœpit, ipse me conterat* (*Ibid.*, 9.) Qu'il étende sa main, et me frappe sans pitié! *Solvat manum suam, et succidat me* (*Ibid.*), et que j'aie la consolation de n'en être point épargné dans les douleurs dont il m'accable! *Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore non parcat.* (*Job*, VI, 10.) Il n'en est pas de même des épreuves de l'autre vie. Montrez-moi un seul saint, soit de l'ancienne loi, soit du Nouveau Testament, qui les ait demandées, qui les ait désirées, qui ait même témoigné pour elles cette funeste intrépidité et cette coupable indifférence si commune aujourd'hui dans le christianisme : tout au contraire, ne les ont-ils pas regardées pour eux, et proposées aux autres, comme un objet de frayeur et de fuite? David ne disait-il pas à Dieu, et ne le dites-vous pas tous les jours avec lui : Seigneur! ne me châtiez pas dans votre fureur, ni même dans votre colère; c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin sur le psaume XXXVII : Seigneur, rendez-moi tel, que je ne mérite ni ce feu qui désespère, ni ce feu même qui purifie : *Talem me reddas, cui emendatorio igne opus non sit.* Feu plus formidable que ne le peuvent être toutes les épreuves de la vie : *Gravior erit ille ignis, quam quidquid potest homo pati.* (*Ibid.*) Cependant, vous le sentez, le spectacle des misères communes rassemblées et réunies sous vos yeux en une seule demeure, hôpital ou prison, n'est-il pas pour vous un objet bien touchant et bien pathétique? Pourquoi le purgatoire ne le sera-t-il pas? Les saints eux-mêmes, adorateurs des tourments comme d'autant de sacrements, selon l'expression d'un Père de l'Eglise, ne pouvaient les supporter dans les autres; ils soulageaient des chaînes dont ils enviaient le poids et la rigueur; ils fermaient des plaies qu'ils baisaient par respect, et tendaient la main à l'indigent, pour le tirer du sein de la pauvreté, où ils se jetaient volontairement eux-mêmes. Un seul lieu affligeant était pour eux un objet de pitié, et nullement d'envie; et pour vous, chrétiens, peut-être est-il plus un objet d'envie que de pitié : c'est le purgatoire, lieu terrible des épreuves de l'autre vie.

Enfin c'est une espèce de milieu entre le paradis et l'enfer; l'affinité de l'un, et la proximité de l'autre, tourmentent également les âmes qui y demeurent; l'affinité de l'enfer, car le purgatoire en a les liens et la captivité : *In carcerem.* (*Matt.*, V, 25.) Il en a les ténèbres et l'obscurité : *In tenebras exteriores.* (*Matth.*, XXII, 13.) Il en a les remords et les regrets, puisqu'il en a la pénitence : *Pœnitentiam agentes.* (*Sap.*, V, 3.) Il en a la cause et la fin, car la même main toute-puissante a creusé l'un et l'autre abîme pour exercer ses vengeances. Il en a les flammes

dévorantes et les brasiers ardents, selon l'opinion commune des docteurs et des Pères. Il en a tout, disent quelques-uns, si vous en exceptez le désespoir et l'éternité. Ah! mes frères, si par impossible il vous était permis de tirer un malheureux des supplices de l'enfer, fût-ce votre plus cruel ennemi : instruits et convaincus de son état déplorable, seriez-vous assez inhumains pour différer d'un seul moment sa délivrance? Eh! quel mal, quel mal vous ont fait les âmes du purgatoire, condamnées à des maux aussi rigoureux, quoique moins durables, pour les y laisser languir sans pitié?

Mais, me direz-vous, elles sont aux portes du paradis; elles touchent à leur bonheur; elles en ont du moins l'assurance. Eh quoi! mes frères, ce qui devrait le plus vous attendrir, semble vous endurcir sur elles! elles sont aux portes du paradis, c'est-à-dire, que le terme est heureux, mais la voie en est-elle moins pénible? le port si vous voulez n'est pas encore bien éloigné; mais le trajet en est-il moins orageux? les espérances sont certaines pour l'avenir; mais jusqu'à cet avenir, les souffrances en sont-elles moins cuisantes? Tous les justes durant plusieurs siècles dans les limbes étaient à portée du ciel, en étaient-ils plus consolés? mais elles touchent à leur bonheur. C'est donc à dire que dégagées des sens trompeurs qui séduisent, séparées des objets flatteurs qui éblouissent et qui dissipent; épurées des vains désirs qui partagent ici les cœurs, éprises de leur vrai bien, et ne pouvant plus s'y méprendre, elles en sentent le charme; elles en suivent l'attrait; elles en tentent l'approche; mais hélas! approche interdite, poursuite éludée; sentiments pour un temps sans autre effet que d'impuissants désirs et d'inutiles efforts. Or qui ne sait ce que dit le Sage, qu'une attente différée cause un mortel déplaisir? *Spes quæ differtur, affligit animam?* (*Prov.*, XIII, 12.) Qui ne sent ce que remarque saint Augustin, qu'un désir mécontent est un continuel martyre? *Frustrata cupiditas vertitur in dolorem.* (S. Aug.) Qui n'avoue ce qu'ajoute saint Prosper, qu'un cœur passionné devient par ses désirs son propre persécuteur et son tyran? *Se sibi exhibet invidendo carnificem.* (S. Pros.)

Mais, ajoutez-vous, elles sont au moins en assurance sur leur salut; elles ont donc aussi une foi plus vive, une espérance plus animée, une charité plus ardente. Or ces divines vertus, qui font ici-bas le mérite des saints, n'augmentent-elles pas là leurs supplices? Plus près des clartés, des libéralités, des bontés divines, la foi n'en sent que mieux ses obscurités, l'espérance ses délais, la charité son exil; et il est naturel que des âmes plus fidèles, plus reconnaissantes, plus ferventes que jamais, cherchent aussi avec plus d'empressement leur bienfaiteur et leur Dieu. De plus grandes clartés sur le bonheur du ciel produisent de plus grandes impatiences, et des désirs plus passionnés de le posséder.

Dans ces dispositions, quelle douleur de se voir exclues, bannies, rebutées même de sa présence! Jugez-en par la désolation où un état moins violent jetait autrefois les saints sur la terre? Ce n'était là ni le lieu ni le temps de leur félicité. Cependant que ne leur faisait pas souffrir l'idée seule de son éloignement et de son absence? David ne fondait-il pas en pleurs toutes les fois qu'on lui demandait seulement : Où est votre Dieu? *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes, dum dicitur mihi.... Ubi est Deus tuus?* (*Psal.* XLI, 4.) Madeleine ne faisait-elle pas retentir le Calvaire de ces plaintes touchantes : Ah! ils m'ont ravi mon Seigneur et mon Dieu : *Tulerunt Dominum meum.* (*Joan.*, XX, 19.) L'un ne souhaitait que des ailes pour y voler : *Quis dabit mihi pennas, et volabo?* (*Psal.* LIV, 7.) Et l'autre ne cherchait que le lieu où il était caché, pour s'y porter avec ardeur, fût-ce au centre de la terre : *Dicito mihi ubi posuisti eum.* (*Joan.*, XX, 15.) C'étaient des âmes saintes, il est vrai; et celles du purgatoire le sont aussi. Après tout, pensez-vous que c'était un effort de la vertu, et non pas un instinct de la nature, de brûler d'impatience et de sécher de langueur pour une majesté bienfaisante, et une bonté souveraine? Absalon n'était ni le plus zélé des courtisans, ni des enfants le plus tendre; cependant, vous le savez, condamné pour un crime, quoique déjà pardonné, à ne point voir pour un temps celui dont il tenait le jour, et dont il espérait la couronne, il languissait au milieu des délices de la cour : Que le roi, disait-il à Joab, que le roi mon père m'approche de sa personne : *Obsecro ut videam faciem regis* (II *Reg.*, XIV, 32)! ou s'il me juge encore indigne de sa présence, qu'il m'achève donc, et qu'il m'ôte ces restes languissants d'une vie mille fois plus triste que la mort : *Quod si memor est iniquitatis meæ, interficiat me.* (*Ibid.*) Ah! mes frères, croyez-vous les âmes du purgatoire moins passionnées pour leur Dieu, qu'Absalon pour son père? Mais n'aurais-je pas lieu de vous croire plus cruels que Joab, nourri de meurtre et de sang, si dans cette extrémité vous leur refusiez le secours de vos prières?

Tout vous y porte, la certitude et l'extrémité de leurs peines : ajoutons-y l'impuissance de ces âmes affligées.

Car où trouver en elles-mêmes du soulagement? Serait-ce dans le trésor de leurs mérites acquis? Hélas! ce sont des âmes obérées, mises en prison pour leurs dettes, et dont tous les biens insuffisants pour payer le ciel, sont saisis et confisqués par la justice divine. Serait-ce dans le prix des vertus qu'elles pratiquent, dans l'excellence des actes qu'elles forment, dans l'ardeur des saints désirs dont elles sont consumées? La saison de la récolte est venue, on ne sème plus dans l'autre monde; la journée est alors finie, dit Jésus-Christ, à ce jour utile a succédé une fatale nuit où l'on ne peut rien faire qui profite pour le salut : *Venit nox, quando*

nemo potest operari. (*Joan.*, IX, 4.) Serait-ce au moins dans le pouvoir de leurs larmes, quand elles se croient encore en état d'en répandre assez pour former un déluge? Les larmes hors de cette vie n'ont plus la force de fermer les plaies de l'âme, ni d'éteindre les flammes qui la dévorent. Serait-ce enfin dans le temps, dernier et souverain remède à tous les maux? Le temps favorable, mes frères, est passé; les jours de salut se sont écoulés; et l'ange qui les conduisait dans le cours de leur pèlerinage, levant les mains au ciel, dit saint Jean, a pris Dieu à témoin qu'il n'y aurait plus de temps pour elles: ***Angelus levavit manum suam ad cœlum, et juravit per viventem in sæcula, quia tempus non erit amplius*** (*Apoc.*, X, 5); c'est-à-dire, plus de temps pour satisfaire à leurs obligations, plus de temps pour accroître leurs mérites, plus de temps pour réparer leurs fautes, plus de temps pour apaiser les fléaux de Dieu, plus de temps en un mot que pour souffrir. Combien durera ce temps? qui peut le savoir? qui peut le dire? Ce qui est certain, c'est que la pieuse coutume de l'Eglise de prier pour les morts, plusieurs siècles après leur vie, marque assez qu'elle croit, ou du moins qu'elle craint, que Dieu n'étende souvent jusque-là son courroux, sans que la victime puisse par ses gémissements et ses soupirs rabattre de cette effroyable suite de douleurs, un seul lustre, une seule année, un seul jour. Y pensons-nous, mes frères, y pensons-nous? A peine les prophètes avaient-ils vu briller à leurs yeux le tranchant du glaive de Dieu, qu'ils s'écriaient, saisis, tremblants, consternés: ***Glaive du Seigneur, ne vous reposerez-vous jamais? Rentrez dans votre fourreau; apaisez-vous, mettez fin à vos coups.*** Cependant les coupables, pour qui s'alarmait leur tendresse, pouvaient par eux-mêmes s'aider, prévenir, suspendre, abréger le cours de la vengeance céleste. Ceux pour qui je parle ne sont plus en état de le faire; patients sans mérite, et pénitents sans fruit, ils ne peuvent plus qu'attendre, se taire et souffrir. Ce n'est donc proprement qu'en faveur des morts que nous avons droit de crier: Cessez, glaive du Seigneur, cessez; faites grâce, ô mon Dieu! Epargnez des âmes qui ne peuvent vous désarmer que par des mains étrangères: ***O mucro Domini! usquequo non quiesces? ingredere in vaginam tuam; refrigerare et sile.*** (*Jer.*, XLVII, 6.)

Il ne reste qu'à savoir si nous pouvons, en effet, les soulager. Si nous le pouvons, chrétiens! Eh quoi! ces pieuses cendres des fidèles, que l'Eglise recueille et conserve près de ses temples, ou même dans leur enceinte, séjour de pénitence et d'expiation; leurs dépouilles mortelles, qu'elle place au pied de l'autel, lieu du sacrifice, les vives et touchantes invitations à la prière, qu'elle écrit sur leurs tombes; ne sont-ce pas autant de voix éloquentes, qui nous prêchent et le pouvoir et les moyens que nous avons de contribuer à leur repos? Tout cela ne semble-t-il pas dire aux vivants: Priez pour la paix de Jérusalem affligée; et faites des vœux pour l'avancement de son bonheur? ***Rogate quæ ad pacem sunt Jerusalem*** (***Psal.*** CXXI, 6); et aux morts: Consolez-vous, âmes désolées! vous puiserez avec joie dans les eaux du salut: ***Haurietis aquas in gaudio.*** (***Isa.***, XIII, 3.) Le Sauveur en est la source: ***De fontibus Salvatoris*** (***Ibid.***); les saints en sont les premiers canaux, qui la conduisent jusqu'à nous; et nous, associés à leur ministère, nous la ferons couler sans cesse dans vos sombres demeures. Car telle est la subordination de cette parfaite intelligence qui règne entre les trois états de l'Eglise, glorieuse, militante et souffrante. Vous ne doutez pas que les saints, quoique éloignés, ne puissent nous aider; pourquoi douteriez-vous que les vivants pussent secourir les morts, tout retranchés qu'ils sont de la société des hommes, mais non pas de la communion des fidèles? L'Eglise n'est-elle pas la mère, comme son époux le Dieu des vivants et des morts? La mémoire qu'elle en fait dans les moments précieux où s'immole la victime; les indulgences fréquentes qu'elle nous accorde, avec pouvoir de leur en appliquer le fruit, toutes les prières publiques et particulières qu'elle conclut par des vœux réitérés nuit et jour en leur faveur; en un mot, tous les monuments qui prouvent l'ancien et universel usage de l'Eglise de prier pour les morts, ne prouvent-ils pas également le pouvoir et la facilité que nous avons de les délivrer de leurs peines? Sommes-nous donc excusables, si nous n'y travaillons pas?

Non, chers auditeurs, je vous crois assez attachés aux œuvres du salut pour ne pas omettre entièrement celles de la charité chrétienne; vous savez trop de quelle conséquence elles sont pour votre intérêt éternel, et vous n'ignorez pas que de là dépend votre destinée après la vie. Comme vous voulez, à quelque prix que ce soit, en avoir une heureuse dans le ciel, vous tâchez, selon votre pouvoir, d'assister les malheureux de la terre; mais, permettez-moi de vous le dire, vous oubliez étrangement ceux qui le sont dans le purgatoire: vous vous rassurez peut-être sur les bénédictions que les uns vous donnent comme à leurs bienfaiteurs; et vous ne craignez pas les justes plaintes dont les autres vous chargent devant Dieu, comme des infracteurs des premières lois de l'humanité. Ils vous portent cependant les uns et les autres à son tribunal, même durant la vie; mais ils y tiennent un langage bien différent; ceux-ci disent, à la vérité: Nous avions faim et soif, et ils nous ont soulagés; nous étions captifs, et ils nous ont procuré la liberté; nous languissions dans la misère, et ils nous sont venus visiter. Et ceux-là crient au contraire encore plus haut: Notre faim et notre soif sont bien plus pressantes; nos chaînes plus accablantes; nos maux bien plus sensibles; et les cruels nous abandonnent sans pitié: ils pourraient cependant ne nous pas négliger, et nous secourir aisément en nous transportant le fruit de leurs bonnes œuvres;

mais la nature et les sens parlent pour vous, malheureux de la terre, pour nous la foi seule et la grâce : à penser à vous comme à leurs débiteurs suppliants, ils trouvent souvent un secret orgueil et une vaine complaisance ; mais de notre souvenir ils ne remporteraient qu'une sainte frayeur et une componction salutaire. Croyez-vous, chrétiens auditeurs, que ces plaintes ne prévalent point à ces éloges? Au moins Dieu, toujours équitable dans ses jugements, pourrait bien, selon l'oracle de l'Evangile, vous rendre le même poids et la même mesure ; c'est-à-dire payer de quelques bienfaits sensibles vos libéralités temporelles, et le refus opiniâtre que vous faites des secours spirituels, le punir d'une soustraction considérable de grâces. Avançons, et après avoir exposé les règles de la charité, examinons celles de la justice. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Assez de gens, dit le Sage, se piquent de compassion et de charité : *Multi homines misericordes vocantur* (*Prov.*, XX, 6); mais où trouver aujourd'hui de la fidélité et de la justice parmi les hommes? *Virum autem fidelem quis inveniet.* (*Ibid.*) Si cet oracle de l'Ecriture n'est que trop justifié par nos mœurs, sans qu'il soit besoin d'en apporter d'autre preuve que l'expérience la plus commune, il se vérifie surtout à l'égard des morts; puisqu'il est vrai de dire qu'il n'y en a point pour qui l'on ait plus de fausses compassions, et à qui l'on fasse plus de véritables injustices. Injustices dans tous leurs droits : droits naturels, droits humains, droits surnaturels et divins; droits naturels fondés sur la chair et le sang : voilà pour les parents et les proches ; droits humains établis sur le choix et la préférence : voilà pour les légataires et les héritiers ; droits surnaturels et divins, fondés sur tout ce qu'il y a dans la religion de plus saint : voilà pour les bénéficiers et les autres fidèles. Quel vaste champ de morale si le temps ne m'obligeait à la restreindre et à l'abréger.

Que demande le droit naturel de tous ceux qu'un même sang unit ou rapproche? Que l'on sente et que l'on soulage réciproquement les maux l'un de l'autre comme les siens propres. C'est le devoir commun de la charité chrétienne ; mais ce que la sainteté de la religion prescrit envers tous, l'équité de la nature l'exige au moins à l'égard des proches. Sont-ce là vos dispositions, vous tous qui regrettez ceux qui vous furent liés des nœuds les plus étroits? Sont-ce leurs maux que vous sentez? Sont-ce leurs maux que vous soulagez? Ne sont-ce pas plutôt les vôtres?

Vous êtes touchés, je le sais, et vos larmes en font foi; car je veux croire que ce ne sont pas de ces larmes feintes, qu'une maligne joie de jouir enfin d'un héritage longtemps attendu, ou de se voir affranchi d'un joug incommode dément au fond du cœur; de ces larmes politiques que la bienséance demande, que l'usage attend, que l'on donne à l'honneur et non à l'affection du cœur, et qu'on peut appeler des larmes de bienséance ; de ces larmes étudiées, telles qu'on n'en voit que trop sur le théâtre du monde, qui coulent et qui s'arrêtent au gré des acteurs, qui se montrent et qui disparaissent avec les spectateurs; de ces larmes enfin artificieuses, dont on se pare dans sa douleur, dont on orne son deuil, et qui sont souvent les premières amorces d'un nouvel engagement qui doit bientôt succéder à celui que l'on pleure. Ces sortes de larmes, disait saint Bernard, aussi honteuses aux vivants qu'outrageuses aux morts, ont moins besoin de nos discours pour en tarir la source, que de nos larmes pour en effacer les taches. *Vere plorandi sunt, qui ita plorant.* Je parle de ces larmes sincères que produit la nature, et que l'art ne peut imiter; de ces larmes que la raison approuve, et que la religion même ne condamne pas; et je dis que, toutes légitimes qu'elles sont, seules elles ne satisfont point à nos obligations pour ceux que vous pleurez. Car quelle est la cause qui vous les fait répandre? Sont-ce les besoins des morts? Ah! si vous étiez sensibles à leurs intérêts, votre amitié pour eux ne se bornerait point à de stériles pleurs et à de vains soupirs ; du moins, loin de les renfermer comme vous faites dans le silence de ces lieux écartés, seuls confidents de vos peines, dans le sein de ces amis fidèles, plus attendris sur l'excès de vos douleurs qu'inquiets du sort de ceux qui les causent, vous iriez plutôt les porter aux pieds du souverain Juge des morts, disposé à leur faire grâce; vous les mêleriez au sang de l'Agneau, toujours prêt à couler pour eux; vous en feriez, conjointement avec son corps, un sacrifice salutaire aux besoins pressants de leur âme ; et l'on ne verrait plus parmi nous ces abus scandaleux qu'un usage mondain a presque fait passer en loi générale, de se décharger sur les autres dans ces tristes moments du soin de prier, pour se donner uniquement le loisir de pleurer.

Jésus-Christ, l'ami, l'époux et le frère de tous les fidèles, pleura Lazare, il est vrai, dit saint Jérôme : *Lacrymatus est Jesus;* mais prenez garde, ajoute ce Père, que les œuvres accompagnent ses pleurs. Il pleure, mais tout affligé qu'il est, il s'informe d'abord où peut être celui qu'il aime : *Ubi posuistis eum?* (*Joan.*, XI, 34.) Il pleure, mais, tout attendri qu'il est, il pense promptement à lever tous les obstacles qui pourraient s'opposer au salut du mort. *Tollite lapidem.* (*Ibid.*, 39.) Il pleure, mais, dans l'accablement de sa tristesse, il donne ses ordres aux assistants, non pas pour essuyer ses larmes, mais pour rompre les liens de cet ami captif dans les ombres de la mort : *Solvite eum.* (*Ibid.*, 44.) Il pleure enfin, conclut saint Jérôme, mais toujours utilement pour Lazare, unique objet de sa douleur, et il n'oublie rien de tout ce qu'il faut pour lui procurer au plus tôt une autre vie. *Ploravit quem resuscitaturus erat.* Voilà les larmes que saint Am-

broise appelle le tribut dont la nature est redevable aux morts : *Lacrymas stipendiarias*, dont elle doit faire le prix de leur salut : *Lacrymas redemptrices*, et qu'on ne peut, par conséquent, leur refuser sans injustice. Telles étaient les larmes que ce saint docteur ne cessait de répandre sur les cendres d'un empereur chrétien, qu'il regardait comme son élève, et avec qui la prééminence du sacerdoce lui avait fait contracter une sainte alliance. Je l'ai aimé, disait ce saint pasteur, oui, je l'ai aimé : *Dilexi;* et parce que je l'ai aimé durant la vie, je veux le conduire, même après sa mort, jusqu'à la région des vivants où ses mérites l'appellent : *Et ideo prosequor eum usque ad regionem vivorum.* Je ne l'abandonnerai point que je ne l'aie placé, à force de pleurs et de prières, sur la sainte montagne du Seigneur : *Nec deseram donec fletu et precibus inducam in montem Domini.*

Telles sont celles que saint Augustin, disciple d'un si bon maître et héritier de sa tendresse, a su éterniser dans ses écrits, en conjurant tous ceux qui liraient l'histoire de sa vie de se souvenir devant Dieu de celle dont il avait reçu le jour. Telles sont, sans aller plus loin, celles que vous savez si bien répandre sur les disgrâces de vos proches, lorsqu'ils vivent encore parmi vous. Sont-ils tombés par quelque accident fatal entre les mains de la justice humaine, vous contentez-vous de les pleurer alors? Croyez-vous avoir rempli tous les devoirs de la nature par vos gémissements et vos soupirs? N'y joignez-vous pas les prières, les sollicitations, les poursuites, et, s'il le faut, la voix plus engageante des présents et des largesses? N'y a-t-il donc que la mort qui glace votre zèle et qui le réduise à d'inutiles pleurs? Ah ! c'est que votre tendresse expire avec les personnes qui vous sont chères, et que l'amour-propre, trop longtemps captivé, reprend alors tous ses droits. Ce ne sont plus elles, c'est vous seul que vous aimez. Ce qui vous désole, c'est la perte que vous faites en elles pour toujours de l'espérance, du soutien, de l'ornement de votre famille, et non pas celle qu'elles font peut-être pour longtemps de leur repos, de leur bonheur, de leur Dieu : voilà ce qui rend votre douleur si fertile en larmes pour vous, et si stérile en œuvres pour elles.

Il n'est pas vrai, dites-vous, que la douleur soit toujours oisive. Elle agit, elle s'intéresse, elle s'épuise même souvent pour ceux qui ne sont plus; et moi je dis, après saint Augustin, que les preuves les plus éclatantes que l'on prétend leur donner de son zèle sont pour les vivants et non pour les morts : *Solatia vivorum, et non levamenta mortuorum.* Car qu'est-ce que la célébrité du convoi, la pompe des funérailles, la régularité du deuil, où se borne souvent toute l'attention des enfants et des héritiers? Une vaine montre de piété et de reconnaissance qu'attendent les vivants, et que les morts ne sentent pas : *Solatia vivorum, et non levamenta mortuorum.* Qu'est-ce que la magnificence des sépulcres, la richesse des mausolées, l'ornement des tombeaux? D'inutiles trophées de la vanité des vivants, qui ne peuvent garantir leur corps de la pourriture et des vers, loin de pouvoir soulager les âmes des tourments et de la douleur : *Solatia vivorum, et non levamenta mortuorum.* Qu'est-ce que ces éloges étudiés où l'on cache le vice et l'on étale la vertu; où, si le mensonge ne se produit pas toujours à découvert, au moins la vérité ne se montre jamais tout entière? C'est, dit-on, pour l'édification des vivants. Je le veux croire; mais est-ce pour le soulagement des morts? En sont-ils moins tourmentés où ils sont, pour être loués où ils ne sont plus? *Solatia vivorum, et non levamenta mortuorum.* Or, dites-moi, n'est-ce pas une injustice contre laquelle réclament tous les droits de la nature? Eh quoi ! votre mère est captive, et, au lieu d'ouvrir au plus tôt la prison de son âme, vous ne songez qu'à orner celle de son corps, parce que vous prétendez un jour y réunir le vôtre ! *Solatia vivorum, et non levamenta mortuorum.* Votre père est traité en coupable; et au lieu d'expier et de réparer promptement ses fautes, vous voulez qu'on lui prodigue un encens flatteur, parce que vous en respirez au moins la vapeur : *Solatia vivorum, et non levamenta mortuorum.* Votre époux insolvable a été pris au dépourvu, et au lieu de lui transporter vos trésors par les mains des pauvres, vous les employez à des frais superflus, parce qu'ils vous sont honorables s'ils ne lui sont pas utiles : *Solatia vivorum.* Ce sont donc vos intérêts, non pas les leurs, que vous cherchez et qui vous touchent? Cependant des uns et des autres quels sont ceux que vous devez plutôt chercher et qui devraient le plus vous toucher? Ah ! du moins vous pouvez répondre que vous n'avez nulle part à la perte que vous avez faite; mais qui vous a dit que vous n'êtes pas la cause des maux qu'ils souffrent? Hélas ! peut-être ne sont-ils pour longtemps privés de leur bonheur que parce qu'ils vous ont trop aimé, trop servi, trop écouté, trop cru, trop applaudi, trop ménagé ! Heureux sans retardement, s'ils avaient su renfermer dans de justes bornes leur attachement, leur complaisance, leur tendresse pour leur sang, source féconde de mille infidélités secrètes. Leur disgrâce est donc proprement votre ouvrage; et c'est cependant celle dont vous vous mettez le moins en peine. Première injustice, à l'égard des morts, de la part de leurs parents et de leurs proches.

Injustice en second lieu dans leurs droits humains, fondés sur le choix qu'ils ont fait des derniers dépositaires de leurs volontés et de leurs biens; choix qui demande des légataires et des héritiers une fidélité inviolable. Quelle injure ne fait-on pas aux morts dans ce devoir, l'un des plus importants, non-seulement de la vie chrétienne, mais encore de la vie civile? Souvent la même main qu'ils ont serrée tendrement avant que de mourir, en signe de prédilection et de

confiance, qu'ils ont enrichie de leurs dépouilles, qu'ils ont choisie préférablement à tout autre pour leur fermer les yeux et pour exécuter ce que la mort leur ôtait le temps d'accomplir; baignée de leurs larmes et échauffée de leurs derniers soupirs, vient tout à coup, ensorcelée du démon d'avarice, renverser leurs projets, détruire leur ouvrage, renvoyer leurs domestiques sans récompense, rebuter ceux qu'ils ont le plus chéris; quelle injustice! Encore si ce mépris ne s'étendait point sur ce qu'ils ont sagement réglé pour le repos de leur âme! Mais quel monstre d'infidélité, de voir des héritiers, et souvent même des enfants que la jouissance d'un riche héritage ne peut consoler de la soustraction de quelque modique somme destinée à la récompense des domestiques, au soulagement des hôpitaux, à la décoration des églises, à l'établissement ou à l'entretien de quelque œuvre de piété, annuler, changer, différer des dispositions, dont, si l'on peut contester la validité, on devrait au moins respecter la sainteté : faire valoir à leur décharge, non pas devant Dieu, mais devant les hommes, le moindre défaut de formalité. Chicaner, gloser, interpréter toutes les lignes et toutes les syllabes d'un testament, dont ils ne peuvent ignorer le sens, si la lettre est douteuse; en venir enfin, s'il le faut, jusqu'à faire passer publiquement un testateur, quoique bienfaiteur, quoique parent, quoique père, pour un esprit faible et blessé, sans craindre la tache qui flétrit sa mémoire, et dont la honte rejaillit jusque sur leur front : ne sont-ce pas là pour les morts autant de sanglants outrages dont tous les jours les tribunaux retentissent, et dont on ne peut pas leur faire toujours raison, parce qu'ils n'ont plus de voix pour se plaindre ou se défendre qu'au tribunal de la Justice divine. C'est là, légataires et héritiers, que les morts vous citent et que Dieu vous attend.

Je sais tous les prétextes spécieux dont on a coutume de colorer ces injustices : mais pour abréger, je vais tous les confondre par un seul exemple. Quel intérêt n'avait pas David à la ruine générale de la maison de Saül, rivale éternelle de sa couronne? Quelle occasion plus favorable que la demande qu'en firent les Gabaonites, justement irrités contre la race de ce prince, cause unique de tous leurs malheurs? Quelle raison plausible que la réponse d'un oracle divin, qui la déclarait seule responsable d'une famine de trois années? *Propter Saul et domum ejus sanguinum.* (II *Reg.*, XXI, 1.) Mais Jonathas, peu de temps avant sa mort, avait prié David d'épargner au moins son fils; et David le lui avait promis; nul acte, nul monument, nul témoin de cette promesse : Dieu même, ce semble, n'y avait point souscrit. Il n'importe, c'est le testament d'un ami; David l'observera à la lettre, quoiqu'il lui en puisse coûter, et sauvera selon son pouvoir les pitoyables restes de cette famille désolée : *Pepercit rex filio Jonathæ, filii Saul propter jusjurandum quod fuit inter David et inter Jonatham.* (II *Reg.*, XXI, 5.)

Injustice enfin vers les morts, dans leurs droits surnaturels et divins, fondés sur la part que l'Eglise leur donne par ses soins, ou qu'ils se sont acquise eux-mêmes par leurs bienfaits dans les sacrifices des prêtres et dans les vœux des laïques. Combien de fondations mal remplies, de charges mal acquittées, de legs pieux pervertis et détenus en de sacriléges mains, matière et nourriture de péchés, au lieu qu'ils en devaient être le rachat et le prix! Combien d'aumônes retenues, mal payées, mal reconnues; de vœux enfreins, de prières omises, d'indulgences négligées, aux dépens des âmes du purgatoire, en faveur de qui ces moyens de salut avaient été saintement établis! Ceux même qui sont mis en usage sont-ils toujours mis à profit avec promptitude, avec ferveur, avec attention, avec zèle? Surtout, mes frères, sont-ils appliqués en état de grâce? condition sans laquelle tout ce que l'on fait pour les morts est mort pour eux, excepté le saint sacrifice de l'autel, qui a toujours son mérite et son efficace. Que de devoirs, je ne dis plus de charité, mais de justice; je ne dis plus omis, mais rendus aux âmes du purgatoire à pure perte pour elles, faute de notre part des dispositions requises! Les voilà donc ces âmes fidèles, pauvres dans l'abondance, et même au milieu de mille ressources sans aucun secours, les voilà réduites au même état que cet infortuné voyageur de Jéricho, victime du brigandage public : sur elles, comme près de lui, le prêtre distrait passe comme un éclair; un moment de réflexion à l'autel, et rien de plus: *Sacerdos, viso illo, prœterivit.* (*Luc.*, X, 31.) Autant en fait le lévite : *Similiter et levita.* (*Ibid.*, 32.) A peine se trouve-t-il quelque pieux Samaritain : *Samaritanus venit* (*Ibid.*, 33.); c'est-à-dire, quelque charitable inconnu qui vient verser sur elles l'onction sainte de la prière : *Infundens oleum* (*Ibid.*, 34.), et le vin miraculeux du divin sacrifice : *Et vinum.* (*Ibid.*) Ou, si vous voulez, les voilà semblables à ce pauvre paralytique abandonné dont Jésus-Christ seul eut pitié; près de la piscine salutaire de son sang précieux, elles n'attendent comme lui, pour s'y plonger, qu'une main secourable. En vain s'en étaient-elles flattées durant la vie : elles n'en trouvent plus d'assez promptes, d'assez fidèles, ou d'assez fortes; et la plainte la plus commune du purgatoire est la sienne : Hélas! pour me secourir je n'ai personne : *Hominem non habeo.* (*Joan.*, V, 7.) Quoi! parmi tant de parents, d'héritiers et d'amis, assez de gens occupés à partager les biens, attentifs à recueillir les largesses, glorieux même de porter les noms des morts; mais prêts à les secourir, hélas! personne! *Hominem non habeo.* Ah! si c'était au moins dans des lieux abandonnés, dans des terres étrangères, dans des pays encore infidèles, ou nouvellement conquis à la foi! mais dans le cœur de la religion, dans le centre du christianisme, dans le sein même

de l'Eglise catholique, où tant de gens vivent aux dépens des morts, pour les secourir, hélas! presque personne! *Hominem non habeo.* Où est la justice? mais en dernier lieu où est le soin de son propre intérêt? Encore deux mots et je finis.

TROISIÈME PARTIE.

Il est des rois, disait à Job un de ses amis pour le consoler, il est des rois que Dieu tient pour un temps dans les fers, et qu'il élève ensuite pour toujours sur le trône. *Reges in solio collocat in perpetuum et illi eriguntur* (*Job*, XXXVI, 7), *etsi fuerint in catenis.* (*Ibid.*, 8.) Qui sont ces illustres captifs, placés au milieu de leurs chaînes et près de leurs couronnes? ne sont-ce pas les âmes du purgatoire? Astres obscurcis, elles n'attendent qu'un rayon favorable du soleil de justice pour percer la nue qui les offusque, et pour en sortir plus pures et plus brillantes que jamais : libres alors de toute éclipse, elles régneront par leur crédit et leur pouvoir, comme elles règnent déjà par leur mérite et leur destinée. Deux motifs bien propres à nous intéresser pour elles : la place qu'elles occuperont dans le ciel, et celle qu'elles ont déjà dans le cœur de Dieu.

Elles régneront dans le ciel : premier motif d'intérêt. Que n'ont pas fait des peuples entiers pour aider un prince à conquérir un royaume, dans l'espérance que placé sur le trône il n'oubliera jamais ceux qui lui auront prêté la main pour y monter? La reconnaissance, mes frères, parmi les hommes, n'est pas toujours un fonds bien assuré; parmi les saints, elle est aussi sûre que leur sainteté. En effet, s'ils étaient susceptibles de la moindre ingratitude, ils ne seraient plus saints. Que faisons-nous donc quand par nos prières, nos jeûnes et nos aumônes, nous leur ouvrons les portes du ciel comme à ses légitimes héritiers? Ah! nous leur mettons en quelque sorte le sceptre en main et le diadème sur la tête; par là nous leur imposons l'obligation de nous rendre un jour la pareille. Est-il besoin que nous les en avertissions? Est-ce une précaution nécessaire que de leur dire ce que disait Joseph à l'officier de Pharaon, en lui annonçant son rétablissement subit à la cour, et son heureux retour dans la faveur du monarque : Souvenez-vous de moi dans votre élévation : *Memento mei, cum tibi bene fuerit.* (*Genes.*, XL, 14.) Et comme je finis aujourd'hui vos disgrâces, finissez un jour mes misères : *Et facias mecum misericordiam.* (*Ibid.*) Plus fidèles dans la prospérité que cet ingrat qui se laisse quelque temps éblouir, elles ne perdent pas un moment de vue ceux qui ont eu quelque part à leur gloire; et elles n'oublient rien pour leur en faire part à leur tour. N'est-ce pas ainsi qu'en usa ce même Joseph à l'égard de ses frères? Quoique causes involontaires de sa puissance, il crut qu'il leur en était obligé; il considéra ce qu'ils avaient fait, plutôt que ce qu'ils avaient voulu faire; et parce que sans le vouloir ils avaient contribué à son bonheur, il n'eut pas de repos qu'il ne les y eût associés.

A ce moment imprévu où il se découvrit à eux, en leur déclarant : Je suis Joseph, votre frère, au milieu de leur étonnement, quelle secrète joie dans le cœur de Ruben, dans celui de Judas, de se pouvoir dire : Moi, je l'ai tiré des portes de la mort; et moi, du fond de la citerne où il était enfermé, sans nous où serait à présent ce vice-roi d'Egypte? Mais quelle consternation dans l'âme de ses autres frères qui l'avaient méconnu, trahi, abandonné dans son malheur! Combien de fois se redirent-ils à eux-mêmes ce qu'ils s'étaient déjà dit entre eux! Si l'on n'a nulle pitié de nous, nous l'avons bien mérité, puisque nous n'en avons pas eu de notre frère : *Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum, dum deprecaretur nos, et non exaudivimus.* (*Gen.*, XLII, 21.) Ah! chrétiens, vous et moi, nous nous trouverons à la mort dans les mêmes perplexités; et le rang que Joseph tenait auprès de Pharaon, les âmes du purgatoire le tiendront auprès de Dieu. Aurons-nous en elles aucune assurance, si elles n'ont trouvé en nous aucun secours? Et n'est-il pas à craindre que ces saints alors n'en usent à notre égard comme en usèrent les Israélites, par l'ordre de Dieu, à l'égard de ce roi impitoyable dont il est parlé au livre des Juges? Pieds et mains coupés, il avait laissé languir une foule de rois dans les prisons; pieds et mains coupés, on le laissa languir dans les prisons à son tour. Alors, rendant justice au ciel, ne serons-nous pas réduits comme lui à ces tristes regrets? Juste Dieu! vous avez permis qu'on me traitât comme j'ai traité mes frères : *Sicut feci, ita reddidit mihi Dominus.* (*Jud.*, I, 7.)

Elles règnent déjà dans le cœur de Dieu; second motif d'intérêt. Ce sont ses chers enfants, et il est le meilleur de tous les pères. Il les châtie rudement, et ne leur fait point de grâce : mais il les aime tendrement et leur prépare son héritage. A ce doux nom de père, et de père même courroucé, ne sentez-vous pas le plaisir qu'on lui fait, et combien il se tient obligé quand on l'apaise et qu'on le désarme? Si vous ne le concevez pas, transportez-vous en esprit sur le bûcher d'Isaac, et là voyez un Dieu employer le ministère d'un ange, pour arrêter le coup et délivrer la victime au moment le plus douloureux du sacrifice. Voilà votre fonction. Dans cette action, dit un saint Père, Dieu fut le seul affligé : Abraham, en comparaison de lui, ne l'était pas : *In hoc sacrificio, solus Deus doluit* : pourquoi? Parce que personne n'est plus père : *Quia nemo tam pater :* ou si vous voulez, pour passer de la figure à la vérité, montez en esprit sur le calvaire, et là, écoutez la plainte qu'y fait un Dieu Sauveur, de la soif qui le dévore : *Sitio.* (*Joan.*, XIX, 28.) Eh! quelle est cette soif si pressante, demandent les saints Pères, si ce n'est celle des âmes pour lesquelles il meurt et il répand tout son sang?

Ah! mes frères, quelle louange, quelles bénédictions, quelles récompenses ne donna

pas David autrefois à ces sujets fidèles, qui, dans la chaleur du combat, à travers une armée de Philistins, allèrent lui chercher de quoi soulager sa soif! Il vous en coûtera beaucoup moins, chrétiens auditeurs, pour étancher celle de votre Sauveur; il ne s'agit pas ici de pénétrer dans un camp ennemi, je veux dire dans des contrées idolâtres, pour aller lui gagner des cœurs infidèles; peut-être n'y réussiriez-vous pas; en voici, et sans aller si loin, de mieux disposés pour le salut, et qui ne souhaitent rien tant que de vous en être redevables : unissez-les par vos prières et vos bonnes œuvres à Jésus-Christ. Hélas! combien peut-être lui en avez-vous ravis d'autres par vos mauvais exemples! N'est-il pas de votre intérêt et de votre intérêt éternel de l'en dédommager au plus tôt par votre zèle? Il couronnera vos soins officieux, et de leur bonheur et du vôtre; et si selon ses divines promesses, un seul verre d'eau donné en son nom ne sera point sans récompense, de quel prix ne paiera-t-il pas le rafraîchisssement délicieux que vous lui aurez procuré en le procurant à des âmes qui lui sont si chères?

Finissons, chrétiens, par une réflexion bien intéressante. Ou vous êtes touchés de ce discours, ou vous ne l'êtes pas. Si vous l'êtes, faites-en sentir le fruit aux âmes du purgatoire, et ne laissez passer aucun jour sans les secourir, afin de les engager à vous secourir à leur tour; et si vous n'en êtes pas touchés, profitez-en au moins pour vous-mêmes. Songez que ceux qui viendront après vous, ne seront pas plus attendris que vous de semblables discours, et que quelque pressant motif qu'on leur apporte de charité, de justice, d'intérêt pour vous soulager, comme vous ils y seront peu sensibles. Sur ce principe, connu par votre propre expérience, travaillez de bonne heure à vous soustraire aux peines de l'autre vie; prévenez-les par une sage vigilance sur vous-mêmes pour l'avenir, et pour le passé par une sérieuse pénitence. Ne laissez rien à faire pour votre salut à ceux qui vous suivront un jour, persuadés que personne ne s'intéressera jamais autant que vous le voudrez alors à votre repos éternel et à votre éternité bienheureuse. Je vous la souhaite. *Amen.*

SERMON III.

Pour le premier dimanche de l'Avent.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI, 27.)

Alors ils verront le Fils de l'homme porté sur les nues, avec une grande puissance et dans une grande majesté.

Terme inévitable! indispensable ajournement! solennelle publication de nos dernières destinées! qui peut avoir affaibli l'impression salutaire que vous faisiez autrefois dans tous les cœurs? Où trouver aujourd'hui des esprits que la simple peinture du jugement étonne, comme elle étonna du temps de saint Paul dans la Judée les premières têtes de Rome, et dans l'Aréopage les plus grands génies de la Grèce? Où sont de nos jours les Jérômes et les Arsènes, que la seule attente du son de la trompette angélique retienne dans la vigilance et la ferveur? En voit-on beaucoup à leur exemple porter partout gravés ces regards foudroyants d'un Juge terrible aux anges mêmes; ce tribunal sans miséricorde, où nous serons tous jugés en dernier ressort; cette révélation publique des consciences, cette éternelle séparation des justes et des pécheurs, ces soupirs amers, ces grincements de dents à la vue des horribles châtiments réglés par la justice d'un Dieu dont la bonté avait offert à tous les mêmes récompenses? Hélas! on frémit à la seule pensée de la mort; l'idée du jugement qui la suit alarme les âmes les plus innocentes; l'image de l'enfer effraye le plus hardi pécheur : ce ne seront pas là néanmoins tous ses malheurs! Ce n'est pas assez pour une âme criminelle d'être séparée de son corps, l'instrument de sa perte; il faut que ce corps lui soit réuni pour être le compagnon de ses peines après avoir été le complice de ses désordres : ce n'est pas assez d'avoir subi dans un jugement secret l'examen rigoureux de tous ses crimes, il faut qu'elle en boive la honte aux yeux de l'univers : ce n'est pas même assez pour elle de se sentir accablée sous le poids du bras d'un Dieu vengeur, il faut qu'elle en reconnaisse hautement la justice, et qu'elle lui fasse amende honorable à la vue du ciel et de la terre. Juste, mais affreuse condition dont nous serons un jour les témoins et les spectateurs. Fasse le ciel que nous n'en soyons point les patients et les victimes!

Ce n'est point à éviter les jugements de Dieu que je viens aujourd'hui vous exhorter : la fuite, mes frères, en est impossible, c'est à vous y préparer promptement; le temps presse, et quelque éloignés que soient ces moments terribles, pour les prévenir il nous en reste peu; innocents ou coupables, tels que nous paraîtrons devant Dieu à la fin de nos jours, tels y paraîtrons-nous à la fin des siècles. Moi qui les annonce, et vous qui les écoutez, quel sera notre sort? le savez-vous? et le sais-je, hélas! moi-même? Mais au moins il ne tient qu'à nous de n'avoir pas le destin des réprouvés; c'est le seul qui soit à craindre, et c'est le seul que j'ai à vous peindre.

Ce qui rendra donc le jugement dernier si redoutable aux pécheurs, ce ne sera point son appareil, ce sera sa fin. Ce qui les fera sécher de peur, ce ne sera pas de voir le soleil s'éclipser, la lune se couvrir de sang, les étoiles tomber, la mer en fureur soulever ses flots et sortir de ses bornes, la terre trembler, les éléments se confondre, les sépulcres s'ouvrir, les morts miraculeusement reproduits se rendre à la lumière et regretter, la plupart, les horreurs du tombeau; préludes effrayants d'un événement encore plus funeste; mais ce sera de voir leur Juge, aussi plein d'indignation et de colère, que revêtu de gloire et de puissance, venir se justifier lui-même à leurs yeux, et rendre publiquement raison de ses rigueurs; dis-

cussion plus insoutenable pour eux que tous ces affreux préliminaires. Telle est l'idée que nous en donne l'Evangile. Le jugement dernier pour les pécheurs (car c'est celui dont il s'agit aujourd'hui) ne sera pas une nouvelle condamnation, mais une confirmation juridique de la première. Jésus-Christ y rappellera donc tous les jugements particuliers qu'il aura portés en secret pour les soumettre à la censure de l'univers, pour obliger toutes les créatures à convenir de sa justice, pour forcer les réprouvés eux-mêmes de signer leur arrêt et de souscrire à leur condamnation; source intarissable pour eux de confusion et de désespoir. Pour cela il examinera trois choses, qui seules concourent à former un jugement légitime: la loi, le crime et le supplice. La loi sur laquelle il les aura jugés, le crime pour lequel il les aura réprouvés, et le supplice auquel il les aura condamnés. La loi pour juger si elle n'est point inique, le crime pour voir s'il n'est point supposé, le supplice pour connaître s'il n'est point excessif: il leur montrera l'équité de la loi, la vérité du crime, et la proportion du supplice. Trois vues accablantes pour les pécheurs; trois points capitaux de leur jugement dernier, et les trois parties de ce discours. Juge alors inexorable, et maintenant propice, c'est de vous-même que je vais en emprunter tous les traits, gravez-les au fond de nos cœurs : et vous dont la protection trop tard implorée serait alors inutile, Vierge sainte, accordez la présentement à nos prières. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La plus commune excuse dont se servent les pécheurs pour se dispenser d'observer la loi de Dieu, et pour colorer leur désobéissance, c'est l'apparente sévérité de cette loi, et la prétendue difficulté d'accomplir tout ce qu'elle ordonne. Si l'on nous imposait, disent-ils, moins d'obligations, ou des obligations plus faciles, nous ne les violerions jamais: *Lex christianorum, lex impossibilium.* (TERTUL.) Mais le moyen de satisfaire à tant de devoirs et si pénibles? C'est ainsi, dit Tertullien, que parle en secret tout pécheur rebelle aux ordres d'un Dieu qui doit être son juge. Aussi le premier article par où le Juge souverain fera l'ouverture du jugement universel, ce sera, dit le Prophète, par justifier sa loi contre les injustes reproches de ceux qui auront osé la taxer de trop de rigueur : *Nunquid adhæret tibi sedes iniquitatis, qui fingis laborem in præcepto?* (*Psal.* XCIII, 29.) Ainsi donc, au lieu de cette prétendue difficulté qui sert aujourd'hui de voile à leur malice, le premier chef d'accusation qu'il produira contre eux, ce sera la facilité même de sa loi; facilité dont il les convaincra pleinement au jugement dernier, par l'évident témoignage de ce que les uns ont fait au delà de sa loi, de ce que les autres ont fait indépendamment de sa loi, de ce que la plupart ont fait contre sa loi même. Appliquez-vous, chrétiens, à ces trois témoignages, et jugez s'ils ne seront pas suffisants pour confondre les pécheurs.

Témoignage de ce que les uns ont fait au delà de la loi : ce sera celui des saints, et des plus grands saints. Car il est de la foi, que dans cette décisive journée, non-seulement Dieu séparera les élus des réprouvés : *Separabit eos ab invicem* (*Matth.*, XXV, 32), mais encore qu'il prendra l'élite des élus mêmes, pour les opposer, pour les confronter, pour les donner en spectacle aux pécheurs; et ce choix, ce contraste, ce parallèle sera en faveur de la facilité de sa loi, un témoignage convaincant, un témoignage éclatant, un témoignage accablant, un témoignage sans réplique.

Témoignage convaincant par l'évidence où il mettra la facilité de la loi de Dieu. Pour en convaincre les pécheurs, il suffirait de leur montrer que tant d'autres l'ont bien pratiquée, et qu'ils pouvaient la pratiquer aussi bien qu'eux : c'est ce que nous leur disons toutes les fois que nous leur proposons la vie des saints pour exemple; et c'est à quoi nul jusqu'ici, quoi qu'en dise la critique, n'a jamais pu répondre; mais Dieu ne s'en tiendra pas là, il portera la conviction bien plus loin. Non content de montrer dans ses saints sa loi tout entière réduite en pratique, il y fera voir ses conseils mêmes les plus parfaits, suivis de point en point et à la rigueur. Point de leçon si sublime de l'Evangile qui, dans ses explications les plus littérales, ne se soit fait de fervents disciples; point de genre de vie si héroïque, point d'engagement si libre, qui, dans ses plus pénibles devoirs, n'ait acquis de religieux observateurs; point de route si arbitraire, qui, malgré ses plus épineuses difficultés, n'ait été franchie par des sectateurs zélés; point de modèle de vertu si divin, qui, dans ses traits les plus inimitables, n'ait eu des imitateurs fidèles; point de liens si volontaires, dont les nœuds les plus étroits n'aient trouvé des cœurs assez généreux pour les embrasser. Voilà, pécheurs, les juges subalternes que le Juge souverain vous destine. Quelle apologie de la facilité de la loi! mais quelle condamnation de la lâcheté de ses infracteurs!

Ce spectacle de tant de héros chrétiens rassemblés et assis autour du tribunal de Jésus-Christ, ne vous dira-t-il pas mieux que les plus éloquents discours: Eh! où sont donc ces difficultés insurmontables dans les préceptes divins, qui ne se sont pas même rencontrées dans les conseils évangéliques? Où est la pesanteur de ce joug accablant auquel on a pu, sans plier, ajouter encore un poids surnuméraire? Vous ne pouviez, disiez-vous, renoncer au monde, détacher votre cœur, vaincre votre penchant, matter votre chair, pardonner les affronts, aimer vos persécuteurs. Et ces hommes que vous voyez faibles et fragiles comme vous, ont bien pu porter le renoncement au monde, jusqu'au mépris et à la haine; le détachement du cœur, jusqu'à la pauvreté et à l'indigence volontaire; la défaite de l'amour propre, jusqu'à l'abnégation parfaite et au crucifiement intérieur; la mortification du corps,

jusqu'à la cruauté et à l'effusion du sang; l'oubli des injures, jusqu'à l'insensibilité et à l'indifférence ; l'amour des ennemis, jusqu'à la prédilection même et à la tendresse. N'était-il donc pas bien plus au-dessus des forces de la nature de se désaisir par exemple, des biens légitimes, que de se priver d'un bien injuste, illicite ou douteux? de s'arracher aux attachements les plus permis, que de rompre des liaisons funestes? de désirer les croix et de s'y offrir, que de les accepter et de s'y soumettre? Si donc l'un dans le christianisme, par le secours de la grâce, s'est trouvé praticable et possible, comme l'a fait voir l'exécution : vous, élevés dans la même religion, et pourvus des mêmes secours, ne deviez-vous pas juger l'autre facile et praticable? A cela, chrétiens, quelle autre réponse que le silence et la confusion?

Témoignage éclatant par le nombre des témoins. Ah! chrétiens, vous le savez, et vous l'éprouvez tous les jours : le petit nombre de gens de bien qui se trouvent dans chaque siècle, et qui vivent selon les plus pures maximes de la religion, est une censure insupportable au torrent des libertins : une seule personne même, qui change de mœurs, et qui d'une conduite scandaleuse passe à une vie exemplaire, fait une piquante leçon de réforme à tous ceux qui la voient, et qui ne veulent point l'imiter. De là ce fonds de mauvaise humeur que l'on voit régner dans les pitoyables critiques que l'on en fait; de là cet acharnement malin à décréditer au dehors la vertu, qu'au dedans on respecte; de là ces fades railleries dont on tâche d'égayer l'importunité de ses remords, et dont le vrai principe est le dépit secret de voir faire à d'autres ce qu'on croit, ou ce qu'on voudrait croire impraticable. Que sera-ce quand tous le corps rassemblé des principaux élus viendra frapper les yeux d'un malheureux réprouvé? qu'un impudique, par exemple, verra ce nombre infini de saintes vierges qui ont joint la couronne du martyre à la palme de la virginité? un incrédule, cette foule innombrable de confesseurs, qui loin de sentir tant de peine à vivre de la foi, à se soumettre aux vérités et aux décisions de l'Eglise, ont trouvé tant de facilité à combattre et à mourir pour elle? un impénitent, cette prodigieuse multitude d'innocentes victimes, qui ont uni à la plus sainte intégrité de mœurs la plus grande austérité de vie? Tant de lumière offerte à la fois à ces aveugles volontaires, irritera leurs yeux, en les forçant de les ouvrir à la vérité : ils chercheront à se dérober à ces rayons importuns et à ces astres éblouissants, sans pouvoir s'y soustraire; et ils connaîtront enfin, à force d'éclatants exemples, la facilité de la loi qu'ils n'avaient jamais voulu connaître par une douce expérience. C'était la pensée qui touchait saint Augustin, et qui devrait, pécheurs, bien plus vous toucher. Un jour viendra, disait ce saint docteur, qui me présentera autant de juges pour me condamner, que tous les siècles fidèles m'offrent aujourd'hui de justes capables de m'édifier : *Tot judicibus inops astabo, quot me præcesserunt in opere bono*; autant d'accusateurs que j'ai eu de modèles : *Tot arguentibus confundar, quot mihi præbuerunt bene vivendi exempla ;* autant de témoins irréprochables qu'il y a eu, en quelque genre que ce soit, de vertus imitables et imitées : *Tot convincar testibus, quot se imitandos dederunt actionibus.*

Témoignage accablant par le soin que Dieu prendra d'opposer ce qu'il y a eu de plus vertueux dans un état moins parfait, à ce qu'il y a eu de plus vicieux dans un état plus saint. Ainsi les hommes apostoliques, dit saint Paul, jugeront les anges apostats : *Angelos judicabimus.* (I *Cor.*, VI, 3.) Ainsi par la même raison, et c'est ce qui nous fait trembler, le simple peuple, pieux et timoré, fera le procès au mauvais prêtre : le séculier religieux dans le monde, au religieux mondain dans le cloître : le laïque aumônier et prodigue en faveur des pauvres, au bénéficier avare et intéressé : ainsi, selon le même principe, et voici, chrétiens, ce qui doit nous frapper; ainsi le grand du monde, mortifié dans le sein de l'abondance et de la volupté, chargé d'un trésor de mérites au milieu des écueils de la cour, confondra le particulier indévot dans le déclin de l'âge, fastueux et sensuel dans la médiocrité de sa fortune, dénué de bonnes œuvres, malgré les avantages d'une condition privée favorable à la vertu, et à l'abri du respect humain. Le guerrier plein de droiture et de probité dans la licence des armes, censurera le juge inique dans le sanctuaire des lois : ainsi le publicain humble, charitable, indulgent, malgré l'inévitable dureté de son emploi, condamnera le pharisien dédaigneux, vindicatif, et médisant dans une profession ouverte de piété et de dévotion. Et pour finir par un trait qui nous convienne également à tous : ainsi ces nouveaux chrétiens, si zélés et si fervents dans leurs Eglises naissantes et persécutées, convaincront d'injustice la multitude des demi-chrétiens, lâches et négligents dans le sein paisible de la religion florissante.

Toutes ces comparaisons personnellement appliquées au pécheur, selon son état et sa condition, ne seront-elles pas pour lui autant de gênes et de tortures, qui le forceront de rendre justice à la loi de Dieu, et de convenir de la facilité qu'il avait à la suivre? Oui, dira l'ecclésiastique, mon état était plus excellent que celui des simples fidèles; et comme j'avais plus d'obligations, j'avais aussi plus de moyens qu'eux de me sanctifier; plus d'obligations de renoncer aux biens de la terre, et plus de moyens de m'en détacher; plus d'obligations de me donner à Dieu, et plus de moyens de m'en occuper; plus d'obligations de secourir le prochain, et plus de moyens de m'y employer : tout le bien donc que les autres ont pu faire dans leur état, je l'ai pu faire dans le mien. Il est vrai, dira de son côté l'homme du monde, ma condition, tout exposée qu'elle était, l'était encore

moins que bien d'autres : les engagements en étaient moins étendus, et les tentations moins délicates : je trouvais dans la suggestion de mon rang, dans la nécessité de mes occupations, dans les bienséances mêmes du monde, des freins préparés à mes passions, et des remèdes naturels à mes vices. Il m'en eût beaucoup moins coûté pour me sauver, qu'il n'en a coûté aux grands pour se sanctifier : s'ils ont donc pu parvenir au comble de la sainteté, je pouvais aisément arriver au terme du salut. Il faut avouer, s'écrieront ceux qui, comme nous, sont nés dans le sein de l'Eglise ; plus heureux mille fois que ceux qui, loin de nous, y sont entrés ! nous avons eu plus de facilités et moins d'obstacles, point de persécutions au dehors, ni d'ennemis à craindre au dedans, des pâturages et des pasteurs à choisir ; pour aller aux sources des grâces et à l'école des vertus, hélas ! nous n'avions que quelques pas à faire et quelques moments à donner ; et eux il leur fallait de longues courses et des années entières pour en pouvoir approcher. Chaque fidèle parmi nous pouvait trouver un directeur et un apôtre ; là, pour des peuples entiers, à peine comptait-on un prédicateur et un prêtre. S'ils ont donc pu s'élever aux plus hauts degrés de la gloire, nous pouvions sans beaucoup de peine au moins atteindre aux derniers. Ah ! mes frères, le cruel aveu ! nous pouvions beaucoup plus, et nous n'avons rien fait : d'autres pouvaient beaucoup moins, et rien ne les a arrêtés. Ce fut ce qui acheva la conversion de saint Augustin. Eh quoi ! disait ce grand génie, avec moins de connaissances, d'autres se sauvent et s'emparent des premières places du ciel : *Surgunt indocti, et cœlum rapiunt :* et nous éclairés des plus vives lumières, nous roulons de péchés en péchés au fond de l'abîme du vice : *Et nos cum doctrinis nostris volutamur in carne.* Témoignage d'autant plus accablant au jugement de Dieu, qu'en justifiant la facilité de sa loi, il ne pourra plus servir qu'à nous confondre.

Témoignage enfin sans réplique, par la qualité des témoins que Dieu choisira pour le porter. Ce seront, dit l'Evangile, les personnes qui vous auront été les plus unies autrefois par les lois du devoir, par les soins de la Providence, et par les liens du sang : *Unus assumetur, alter relinquetur* (*Matth.*, XXV, 40.) Un enfant religieux, par exemple, contre une mère mondaine ; une sœur dans le cloître usée d'austérités et de macérations volontaires, contre une sœur ou un frère qui, dans le siècle, se seront dispensés des jeûnes prescrits ; un mari doublement chargé d'affaires publiques et de soins domestiques, contre une épouse uniquement occupée de son luxe, de son repos et de son jeu ; un domestique dévot et adonné à la prière, contre un maître sans piété et sans religion. Ah ! mes frères, je ne m'arrête point ici à la confusion que doit causer une révolution pareille. Voir sur sa tête et bien au-dessus de soi ce qu'on avait vu si longtemps près de sa personne, quelquefois même à ses pieds ! Je ne dis rien de la douleur inséparable d'une séparation si cruelle : dire un éternel adieu à ce qu'on avait au monde de plus cher ! je m'en tiens au seul témoignage que Dieu en tirera de la facilité de sa loi. Quel prétexte alléguer alors ? prétexte des mœurs et des coutumes du siècle ? Mais ces élus, vos contemporains et vos égaux en auront été les spectateurs, sans en être comme vous les esclaves. Prétexte des tentations violentes, des dangereuses occasions et des mauvais exemples ? mais ces élus, vos inférieurs et vos élèves, auront eu les mêmes ennemis, et vous de surcroît à combattre. Prétexte d'humeur, de tempérament et de dispositions ? mais ces élus, vos parents et vos plus proches, issus du même sang, en auront corrigé tous les vices, après en avoir eu les mêmes semences et les mêmes principes. Non, dit le Saint-Esprit, nulle excuse à ce grand jour ; mais condamnation générale dans la bouche des pécheurs : ils seront frappés d'étonnement de voir ce salut, dont ils désespéraient autrefois, leur paraître tout à coup si doux et si facile : *Mirabuntur in subitatione insperatæ salutis* (*Sap.*, V, 2) ; ils déploreront, mais trop tard, leur erreur et leur coupable aveuglement : *Pœnitentiam agentes* (*Ibid.*, 3) ; ils s'accuseront cent fois de stupidité et de folie : *Nos insensati* (*Ibid.*, 4.) Non, grand Dieu ! diront-ils, il n'est pas vrai que vos commandements fussent si durs et si difficiles : par quel enchantement l'avons-nous cru ? et comment la vérité contraire, si sensible et si palpable par l'éclat, par la multitude, par le choix et la qualité de ses témoins, ne nous a-t-elle pas ramenés de nos égarements ? *Ergo erravimus a via veritatis?* (*Ibid.*, 6.) Ah ! c'est que nous n'avons jamais voulu jeter les yeux sur ces excellents modèles de vertu qui, comme autant de rayons de justice, nous en découvrent aujourd'hui les facilités et les douceurs : *Justitiæ lumen non luxit nobis* (*Ibid.*)

Première justification, que le Juge fera de sa loi, par tout ce que les uns ont fait de plus. Passons au second témoignage, tiré de ce que les autres ont fait indépendamment de sa loi : ce sera celui des païens et des idolâtres .

A quoi, pécheurs, réduisez-vous votre Dieu ? à opposer Tyr et Sidon à Corozaïm et à Bethsaïde : Samarie à Capharnaüm, et Ninive à Jérusalem ; c'est-à-dire, à prendre pour juges entre sa loi et vous, ceux qu'il a le moins favorisés de ses grâces, et à laisser le soin de justifier les avantages de ses dons à ceux qui pourraient se plaindre de l'inégalité du partage. Il le fera néanmoins pour confondre votre ingratitude, et c'est un article de votre foi ; il vous a donné par écrit sa loi pour vous instruire ; il vous en a montré la pratique par ses exemples pour vous y former ; il vous en a découvert les récompenses par ses promesses pour vous y animer : il vous en a levé les principaux obstacles par sa grâce pour vous la faciliter ; et vous la trouvez encore trop rebutante et trop pénible ? Mais quand il vous mettra devant

les yeux ceux qui ne l'ont entrevue cette divine loi, que par les lumières de la raison; qui ne l'ont suivie que sur des traces humaines; qui ne l'ont embrassée que sur de faibles espérances; qui ne l'ont observée en plusieurs chefs mieux que vous, que par des secours bien différents des vôtres; qu'aurez-vous à répliquer? qu'aurez-vous à répondre, quand il opposera, par exemple, au relâchement de vos mœurs la sévérité des Catons; à l'excès de votre intempérance la frugalité des Fabricius; à la lâcheté de vos artifices, la probité des Régulus; à l'indignité de vos faiblesses la résistance des Lucrèces, et la pudeur des vestales; à l'âpreté de votre avarice, le désintéressement des philosophes; au raffinement de votre sensualité, de votre mollesse et de votre délicatesse, l'austérité des gladiateurs et des athlètes? Vous rougissez sans doute d'entendre ces noms profanes dans une chaire chrétienne; je rougirais moi-même de les y prononcer, si je n'étais autorisé par l'Evangile; mais vous rougirez encore plus quand ils seront cités contre vous au jugement de Dieu. Ainsi se scandalisaient les Juifs, quand le Sauveur du monde, pour confondre leur froideur indifférente à écouter et à croire sa parole, les renvoyait à la reine de Saba, venue des extrémités de la terre pour ouïr et pour voir Salomon : elle n'en sera pas moins leur juge : *Regina austri surget in judicio* (*Luc.*, XI, 31): il en sera de même de ceux que je viens de vous nommer; votre cause est pareille, et leur supériorité sur vous est égale. Si des païens, sans autre secours que ceux de la nature, ont pu accomplir certains points de la loi qui vous rebutaient, combien plus aisément le pouviez-vous, vous, à qui le ciel ouvrait ses trésors et prodiguait ses grâces? Si des païens. formés sur des exemples humains et profanes, sont parvenus à un point de perfection que vous vous contentez d'admirer, et où vous n'oseriez tendre, combien plus facilement le pouviez-vous, vous à qui la foi proposait des exemples tout divins? Si des païens flattés de je ne sais quelle gloire passagère, ont pu surmonter des obstacles qui vous arrêtaient tous les jours; combien plus efficacement le pouviez-vous, vous dont les solides espérances avaient pour objet une éternité de bonheur et de gloire? Parlons plus juste; ce que des païens inférieurs à vous en tout ont trouvé possible et praticable, s'ils avaient eu les mêmes lumières, les mêmes attraits, les mêmes motifs, les mêmes secours, la même fin que vous, ne l'auraient-ils pas jugé facile? Ah! mes frères, l'affligeante pensée dans l'esprit d'un chrétien réprouvé! Si Dieu eût versé sur des nations entières d'idolâtres la moindre partie de ces mêmes faveurs dont il m'a comblé, quels fruits de justice n'eussent-ils pas portés dans l'abondance des grâces? eux qui en ont produit de si beaux dans leur stérilité! le juste sujet d'indignation dans le cœur d'un Dieu! Quoi! des peuples que je ne reconnaissais pas pour mes peuples ont fait ma volonté : *Populus quem non cognovi, servivit mihi* (*Psal.* XVII, 44), dans des occasions où mes propres enfants se sont révoltés contre moi, et m'ont refusé leur soumission et leur obéissance contre la foi de leurs promesses : *Filii alieni mentiti sunt mihi.* (*Ibid.*, 46.) Mais la triste plainte dans la bouche de ces pauvres infidèles! Eh quoi! Seigneur! vous nous damnez, nous qui n'avons pas cru votre Evangile, quoique, sans le tenir en spéculation, nous l'ayons souvent suivi en pratique? Eh! que réservez-vous donc à ceux qui ont pris un engagement public à le croire, et qui ont fait une profession ouverte de le violer? Il est vrai qu'ils ont lieu de nous reprocher nos erreurs : mais n'avons-nous pas droit de leur reprocher leurs vices? Quoi de plus juste que ces reproches? et faudra-t-il encore d'autre justification de la facilité de la loi de Dieu? Oui, chrétiens, on y ajoutera, pour dernière conviction, le témoignage de ce que la plupart ont fait contre la loi même : et ce sera le vôtre, pécheurs.

Dieu l'a dit : à ce grand jour je vous opposerai vous-mêmes à vous-mêmes; et je produirai contre vous tout ce que vous avez fait contre moi : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam.* (*Psal.* XLIX, 21.) Vous vous êtes écartés de ma loi dans la crainte de la gêne où elle aurait tenu vos passions : et moi, pour vous confondre, je vous retracerai tous les tourments que vous ont causés leurs emportements et leurs saillies; je vous ferai sentir l'inégalité de ces deux jougs, et la douceur du mien en comparaison du vôtre : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam.* Vous n'avez pu vous résoudre à me sacrifier vos ressentiments, par le plaisir que vous pensiez trouver à les satisfaire, et par la répugnance que vous sentiez à les vaincre; et moi, pour me venger de vos vengeances criminelles, je vous en rappellerai les violences, les amertumes et les aigreurs, mille fois plus mortelles à votre cœur, que n'en eût été le paisible sacrifice : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam.* Vous avez prétexté, dans mille occasions dangereuses, que l'attrait en était puissant et la fuite difficile; et moi, pour justifier la facilité du précepte, je ne ferai que vous mettre devant les yeux les suites funestes de vos criminels engagements : craintes, dégoûts, remords, haines, trahisons, perfidies, plus insupportables que n'eût été le plus prompt éloignement : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam.* Vous vous êtes dispensés des rigueurs de la pénitence et du jeûne, sur l'épuisement de vos forces, sur la faiblesse de votre santé et de votre tempérament; et moi, pour vous condamner, je vous opposerai simplement ces excès de plaisirs, ces parties de débauches, ces séances de jeu et ces veilles indiscrètes plus nuisibles à votre santé que n'eussent été les pratiques les plus austères de la mortification chrétienne. *Arguam te, et statuam contra faciem tuam.* Enfin vous avez secoué comme onéreux mon service : prières, lectures, sacrements; et moi, pour

vous ôter toute excuse, je ne veux que vous peindre vos assujettissements au service du monde : complaisances, assiduités, servitudes, bassesses plus gênantes mille fois que n'eussent été tous les soins de me plaire : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam.* Vous m'avez jugé trop sévère dans les censures que j'ai portées contre le monde, vous en avez pris le parti contre moi ; et moi, pour vous fermer la bouche, je rapporterai les plaintes que vous ont si souvent arrachées ses prétendues injustices ; les imprécations que vous avez faites sur l'inconstance de ses faveurs ; les anathèmes que, dans vos chagrins, vous avez fulminés contre cette idole ingrate et chérie : plaintes, anathèmes, imprécations aussi extrêmes, mais non pas aussi sincères, ni aussi invariables que les malédictions dont le frappe l'Evangile. *Arguam te, et statuam contra faciem tuam.* Que pensez-vous, chrétiens, de cette comparaison ? Le pécheur ne s'y verra-t-il pas condamné par lui-même, et la facilité de la vertu justifiée par la tyrannie du vice ? Quand les difficultés de part et d'autre auraient été les mêmes ; souffrir pour souffrir, n'eût-il pas mieux valu se contraindre pour le bien que pour le mal ? Mais, hélas ! qu'il s'en faudra que les pécheurs alors ne se plaignent que d'une égalité de peines ! C'est nous, diront-ils, au rapport de Dieu même, c'est nous qui avons marché par des voies rudes et pénibles : *Ambulavimus vias difficiles* (*Sap.*, V, 7) ; celles de votre loi, Seigneur, en comparaison, étaient douces et faciles, et nous n'y pensions pas : *Viam autem Domini ignoravimus.* (*Ibid.*) Que d'agitations ! que de tourments ! que d'inquiétudes ! que de fatigues pour nous perdre ! Hélas ! il nous en eût moins coûté pour nous sauver ! Jamais Dieu n'exigea de nous rien de si dur que la passion ; et si nous avions fait pour lui ce que nous avons fait pour elle, nous ne céderions pas aux plus grands héros de la sainteté : *Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis.* (*Ibid.*)

Réunissez maintenant tous ces témoignages en faveur de la facilité de la loi ; n'en font-ils pas bien la justification ? et Dieu ne se la doit-il pas ? Moïse se la crut nécessaire, lui qui n'était que l'interprète du législateur suprême. Près de mourir, dit l'Ecriture, il assembla tout son peuple par tribus ; il plaça les unes à droite et les autres à gauche sur le haut de deux montagnes voisines. Là les lévites les premiers, le Décalogue en main, en maudirent à haute voix les infracteurs : le peuple suivit, et tous les rochers d'alentour retentirent de ce cri terrible : Maudit celui qui viole la loi du Seigneur ! *Maledictus, qui non permanet in sermonibus legis !* (*Deut.*, XXVII, 26.) Voilà l'image de ce qui se passera d'abord au jugement dernier ! Les élus en spectacle aux yeux de tous les hommes, s'écrieront les premiers par autant de voix qu'ils ont fait d'actions éclatantes : Malheur à ceux qui ont trouvé la loi trop difficile ! Nous le prouvons par tout ce que nous avons fait de plus : *Maledictus, qui non permanet in sermonibus legis !* Les vertueux païens et les héros infidèles diront de leur part : Malheur à ceux qui plus heureux, mais plus coupables que nous, ont vécu sous la loi évangélique et qui n'en ont pas mieux vécu ! Nous avons droit de les condamner par tout ce que nous avons fait indépendamment d'elle : *Maledictus, qui non permanet in sermonibus legis !* Enfin, les mauvais chrétiens s'anathématiseront eux-mêmes ; et, honteux de se voir les victimes de leurs passions ; malheur à nous, diront-ils, malheur à nous d'avoir fui la contrainte de la loi par un plus dur esclavage ! Fallait-il acheter si cher de si longs repentirs ! *Maledictus, qui non permanet in sermonibus legis !* La loi justifiée, le Juge vérifiera le crime, et après avoir montré que l'une n'était pas inique, il fera voir que l'autre n'est pas supposé : second acte du jugement dernier, et la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Dans l'accablement de tous les maux, Job n'en trouvait point de plus intolérable que la multitude de ses accusateurs qui lui disputaient son innocence. Vous m'avez mis, disait il à Dieu, comme la fable publique dans la bouche des hommes : je suis devenu l'objet commun de leurs censures, et ils ne cessent de déposer contre moi : *Instauras testes tuos contra me.* (*Job*, X, 17.) C'était un saint qui parlait de la sorte. Que pouvait-on lui reprocher ? Mais contre un pécheur que Dieu voudra confondre de ses désordres au jugement dernier, que de dépositions énormes ! Que d'horribles accusations ! Que de sanglants reproches ! Victimes, complices, auteurs, censeurs mêmes de ses crimes, tous seront produits, tous seront écoutés, tous rendront témoignage contre lui, tous auront leurs voix et leurs suffrages pour le condamner, sans qu'aucun d'eux puisse être récusé. O Dieu ! que d'accusateurs contre un coupable ! Et n'aura-t-il pas lieu de s'écrier plus amèrement que Job ? Vous m'accablez d'une nuée de témoins qui me couvrent de confusion et d'opprobre : *Instauras testes tuos contra me.*

Les premiers accusateurs de l'iniquité seront ceux sans doute qui en auront été durant la vie les malheureuses victimes. Y aurait-il en effet un Dieu juste vengeur du crime, s'il n'y avait pas un tribunal suprême, recours universel de tous les misérables dans leurs malheurs, et auquel, de toutes les parties du monde, par un instinct naturel, ces infortunées victimes de la malice des hommes ont coutume d'appeler d'une commune voix, et droit même de citer les auteurs de leurs disgrâces ? Victimes de l'injustice, victimes opprimées, et noyées dans leur sang et dans leurs larmes, combien, dans le cours de ses années, un magistrat ignorant, faible ou prévenu, un juge paresseux, aveugle ou corrompu, en sacrifient-ils sans remords et sans pitié ! Victimes de l'avarice, victimes, hélas ! si communes dans

le temps où nous sommes, combien, dans tous les états, l'avidité du bien en a-t-elle réduit de nos jours à la mendicité, par d'artificieuses supercheries et de honteux trafics que les siècles à venir auront peine à croire, et que le nôtre s'est glorifié de mettre en vogue, en honneur et en crédit! Victimes de l'ambition, victimes déchues de leurs prétentions et de leurs droits légitimes, combien à la cour la jalousie des grands en perd-elle souvent, par des ressorts cachés et de sourdes intrigues! et combien leur faste ruineux, par des dettes mal payées, en fait-il languir dans les villes! Victimes de la vengeance, victimes sacrifiées au ressentiment d'une injure, combien, dans les querelles, le point d'honneur en a-t-il immolées sur le champ par la licence effrénée des armes, ou consumées peu à peu par les lentes fureurs des chicanes et des procès! Victimes de l'inhumanité, victimes abandonnées en proie à la misère, sans soulagement et sans ressource, faute de secours, combien, dans les villes et dans les campagnes, la dureté des riches en fait-elle périr tous les jours par ses vexations injustes, par ses folles dépenses ou par ses épargnes sordides! Victimes de la médisance et de la calomnie, victimes cruellement flétries et impitoyablement déchirées en leur absence, combien, dans ses discours, une langue maligne en perce-t-elle à toute heure de ses traits envenimés! Toutes ces victimes, dit l'Ecriture, crient vengeance et demandent justice. Leurs cris et leurs plaintes ici-bas ne sont pas toujours écoutés : le secret des cœurs les absorbe, le respect humain les réprime, la patience chrétienne les adoucit, la miséricorde divine les dissimule, l'attente d'un jugement général les suspend et les réserve. Mais à ce grand jour, où il n'y aura plus ni secret, ni égard, ni patience, ni miséricorde, ni jugement à attendre, leurs voix plaintives, au jugement de Dieu, éclateront à la fois avec d'autant plus de force, qu'elles auront souffert parmi les hommes plus de contrainte et qu'elles auront trouvé moins de protection. Il sera permis à chacun de poursuivre alors tous ses droits. Et tel peut-être qui m'écoute, qui peut-être s'applaudit ici de n'être redevable à personne, se verra investi tout à coup d'un nombre infini d'accusateurs auxquels il aura nui dans l'occasion ou manqué dans le besoin; qui, le traînant aux pieds du Juge, crieront plus haut que le créancier de l'Evangile : *Redde quod debes* (*Matth.*, XXVI, 28) : Rends-nous aujourd'hui justice. A moi mon honneur, à moi mon repos, à moi mon bien, à moi mon sang et ma vie : tu devais nous les conserver, et tu nous les as ravis : *Redde quod debes*. Mais laissons-là, si vous voulez, les devoirs de la justice. Mettons encore à part ceux de la charité : supposons que, sur tout ce qu'un chrétien doit au prochain, vous soyez tous sans reproche. Hélas! qui de vous peut encore se rassurer! Un péché personnel, qui n'intéresse, ce semble, que le coupable, mais dont Dieu se sera vengé, comme il le fait souvent, sur les innocents, péché du maître sur les serviteurs, du père sur les enfants, du prince sur le peuple, du particulier sur toute une ville, suffira pour lui susciter autant d'accusateurs de son crime qu'il aura fait de victimes de la colère de Dieu. Terrible vérité, dont l'Ecriture nous donne un exemple bien formidable! Achan, parmi les Israélites, jouissait d'une réputation sans tache et sans reproche : un ordre de Dieu secrètement violé faisait tout son crime. Chacun en portait la peine, nul n'en savait l'auteur. Dieu, enfin, par une voix miraculeuse le révèle : c'en est assez. A l'instant, femmes et enfants, étrangers et domestiques, laïques et prêtres mêmes, Josué le premier, tous s'arment contre lui, tous lui jettent la pierre, tous l'accablent. moins de coups que de malédictions : Va, prévaricateur! tu fis notre malheur! Que Dieu soit ta perte! *Turbasti nos, exturbet te Dominus!* (*Jos.*, VII, 25.)

Ah! chrétiens! Achan n'avait commis qu'un péché, un péché secret, un péché qui de sa nature ne nuisait à personne. Pour un péché, que de vengeurs! Vous en avez commis tant, et de si publics, et de si préjudiciables! Vos familles, vos sociétés, vos patries, cette ville, ce royaume entier, et peut-être tout le monde chrétien, en ont partagé les châtiments et ressenti les suites : que d'accusateurs un jour contre vous au jugement de Dieu! Qu'aurez-vous à leur dire? Ce que répondit cet infortuné pécheur : Oui, c'est moi dont les crimes vous ont attiré tant de fléaux, j'en fais l'aveu : épargnez-m'en le reproche : *Vere ego peccavi Domino : et sic et sic feci.* (*Ibid.*, 20.)

Aux victimes de vos iniquités, ajoutez-en, pécheurs, les complices, compagnons de vos débauches, flatteurs de vos passions, confidents de vos intrigues, fauteurs de vos déréglements, imitateurs de vos vices. Ce sont là maintenant vos favoris; ce sont d'autres vous-mêmes. Ils pensent, ils parlent, ils agissent de concert avec vous; votre cœur leur est ouvert (et, pour leur malheur, ils n'en savent que trop les faibles), et vous vous flattez qu'ils ne le trahiront jamais : leurs intérêts sont trop unis aux vôtres; leur honneur dépend de votre réputation : ils ne peuvent vous déclarer sans se perdre : voilà ce qui vous rassure. Frivoles espérances! Quand, au jugement de Dieu, ils se verront perdus pour l'amour de vous sans ressource, se tairont-ils? Quand, en proie aux flammes de l'enfer, ils en auront senti les cruelles atteintes, garderont-ils ce silence promis? Quand Dieu leur dira pour la dernière fois : Parlez, défendez-vous, et, si vous pouvez, défendez-vous vous-mêmes : *Narra, si quid habes, ut justificeris?* (*Isa.*, XLIII, 26), n'avoueront-ils pas tout aux yeux de l'univers? Et, dans le sincère aveu qu'ils feront de vos crimes communs, oublieront-ils aucune circonstance propre à en faire rejaillir sur vous toute l'horreur?

Ah! Seigneur, disait Adam, cité d'abord après son péché devant son Juge, c'est celle que vous m'aviez donnée pour compagne

qui m'a perdu : elle m'a présenté du fruit défendu, et j'en ai pris : *Mulier quam dedisti mihi sociam, dedit mihi.* (*Genes.*, III, 12.) Vive image, disent les Pères, dès le commencement du monde de ce qui se doit passer à la fin des siècles! car si dès lors un époux ménagea si peu devant Dieu son épouse, malgré les tendres engagements d'une union naissante; quand la mort aura rompu tous les nœuds, un ami débauché épargnera-t-il l'ami qui l'aura corrompu? Un jeune libertin, un élève impie, le maître et le docteur de son impiété et de son libertinage? Un domestique perverti, le père et l'enfant de famille, qui l'auront fait servir à leurs désordres? Une malheureuse créature séduite, son maudit séducteur? Si Adam reprocha si vivement à Eve la seule proposition du mal (*dedit mihi*), quel droit, pécheurs, n'auront pas vos complices de vous reprocher les occasions fréquentes que vous leur en aurez données, les facilités dangereuses que vous leur en aurez ménagées, les appâts flatteurs que vous leur en aurez présentés, les couleurs spécieuses dont vous l'aurez déguisé, les manières engageantes dont vous les y aurez attirés, les exemples pervers dont vous les aurez autorisés? Si de deux mortels coupables l'un accusa l'autre, sans être pressé d'aucun témoin, et quand tout conspirait au silence, que sera-ce à ce moment terrible où tout l'univers, dit l'Evangile, doit être en guerre et en division pour se détruire? nation contre nation, famille contre famille, citoyen contre citoyen : *Gens in gentem, et regnum in regnum* (*Matth.*, XXIV, 7); où toutes les créatures, même insensibles, ajoute l'Ecriture, prendront hautement le parti du Créateur pour le venger : *Pugnabit cum illo pro eo orbis terrarum* (*Sap.*, V, 21); où le ciel et la terre, les astres et les éléments mêmes, dit l'Ecriture, le bois et la pierre des édifices, témoins de tant d'horreurs cachées, menaceront, assure un Prophète, de les publier, si le pécheur s'obstine à les taire : *Revelabunt cœli iniquitatem ejus, et terra consurget adversus eum, lapis de pariete clamabit, et lignum quod inter juncturas ædificiorum est respondebit.* (*Job*, XX, 27.) Que devez-vous attendre alors de vos plus chers complices, que des plaintes amères et d'accablants reproches? Comment y répondrez-vous? Tout au plus par de semblables accusations : et à quoi serviront ces récriminations odieuses? A vérifier le crime.

Si le pécheur n'a pas toujours des hommes pour complices, il a toujours des démons pour tentateurs; et ces funestes auteurs du vice en seront un jour les plus cruels accusateurs. Maudits esprits! amis maintenant du mensonge pour nous séduire, et défenseurs alors de la vérité pour nous confondre; esprits artificieux! qui savent si bien farder l'iniquité quand il s'agit de la commettre, et la montrer dans toute sa laideur quand il la faut déclarer pour en obtenir le pardon! Esprits enchanteurs! qui nous dérobent la connaissance de nos fautes, à présent que nous pouvons les effacer par nos soupirs et par nos pleurs, et qui les peindront sous les plus noires couleurs quand il n'y aura plus moyen de les expier. Esprits doubles et perfides! qui, après s'être appliqués dans le monde à cacher à l'homme les plus malignes passions sous le voile trompeur d'une fausse innocence, s'attacheront à creuser, au jugement de Dieu, les meilleures actions pour y trouver de véritables crimes. Voilà, pécheurs, vos plus redoutables adversaires. Voulez-vous les connaître tous par un seul trait? écoutez leur chef au tribunal de Dieu parler de Job, c'est-à-dire du plus saint homme qui fût alors sur la terre, révoquer en doute sa sainteté, rendre ses intentions suspectes, lui supposer des vues intéressées, et ne lui donner que des vertus mercenaires : *Nunquid Job frustra timet Deum?* (*Job*, I, 9); attribuer le réglement de ses mœurs à la prospérité de ses affaires; lui faire un crime de son bonheur, et soutenir que son mérite était aussi fragile que sa fortune : *Tange cuncta quæ possidet, nisi in faciem benedixerit tibi.* (*Ibid.*, 11.) Jugez par là de ce que vous devez attendre de ces malins accusateurs, vous dont les plus beaux jours se sont souillés de si affreuses taches, vous qui avez fait si peu de bien et tant de mal; vous qui n'avez tout au plus que quelques apparences de vertu, et qui recelez tous les caractères du vice.

Car c'est à ce sujet qu'il faut appliquer ces terribles paroles de saint Pierre : Si le plus juste a raison de craindre, au jugement de Dieu, les rapports envenimés des ennemis de son salut; si Satan a juré de cribler les élus comme on crible le froment, c'est l'expression du Sauveur même parlant à ses apôtres : *Ecce Satanas expetivit vos, ut cribraret sicut triticum* (*Luc.*, XXII, 31), qui pourra mettre à couvert et sauver de leurs accusations et de leurs poursuites le pécheur et l'impie? Ne seront-ils pas le jouet de ces malins esprits, comme la paille est le jouet du vent? *Si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt?* (I *Petr.*, IV, 18.)

Qu'est-ce que l'enfer, en effet, et ses plus dangereux esprits peuvent trouver à redire dans les saints? Quelques fragilités passagères, plus courageusement expiées que déterminément suivies; quelques passions vives, étouffées presque en naissant; quelques imaginations importunes, aussi promptement rejetées que rapidement venues. Voilà les charges formidables aux âmes pures; voilà ce qui faisait trembler les Antoine et les Jérôme dans leur désert, après des demi-siècles entiers de retraite et de pénitence; voilà ce qu'ils appréhendaient de s'entendre un jour reprocher en face par l'organe des démons, et ce qui leur faisait dire sans cesse dans leurs prières ferventes : Ah! Seigneur! n'entrez pas en jugement avec vos serviteurs : *Non intres in judicium cum servo tuo.* (*Psal.* CXLII, 2.) Eh! comment donc un pécheur pourra-t-il soutenir de leur part le détail affreux de tant de péchés inexcusables? péchés réitérés tant de fois et jamais

abolis; péchés de rechute, d'habitude, de profession, d'endurcissement et d'obstination; péchés concertés avec malice, soutenus avec opiniâtreté, conduits avec artifice; déréglements, impudicités secrètes, abominations cachées; péchés ajoutés les uns aux autres, le parjure au mensonge, les imprécations aux injures, les fourberies aux déguisements, la haine à l'envie, et l'impiété à l'indévotion; péchés commis pour couvrir et pallier d'autres péchés; vertus hypocrites, feintes dévotions, abus de sacrements, profanations, sacriléges; péchés dont on sent la honte, dont on fuit le déshonneur, dont on redoute le soupçon plus que la mort, et l'aveu plus que la damnation, mais dont la damnation rendra la révélation et plus sûre et plus humiliante, en leur donnant pour dénonciateurs les démons : *Impius et peccator ubi parebunt?* (I *Petr.*, IV, 18.)

Enfin, pour derniers accusateurs, le pécheur aura tous les censeurs de sa vie, ses guides et ses surveillants, sa propre conscience et son Dieu même, quels témoins! et quels juges! Le pécheur, quoi qu'il dise, ne goûte jamais dans son état un repos parfait : il se trouve partout sur son passage des sentinelles préposées par la Providence pour éclairer ses démarches, et l'avertir de ses égarements. Ici est une mère attentive, un père vigilant, un ami sincère; là un confesseur zélé, un prédicateur touchant, un pasteur charitable, qui s'efforcent de lui montrer ce qu'il voudrait bien ne pas connaître : ses désordres et ses déréglements. Dans le silence même des hommes, la conscience s'émeut et parle; et quand elle vient mal à propos à se calmer et à se taire, Dieu prend soin de temps en temps d'en réveiller les alarmes par des touches secrètes. Avis salutaires, mais importuns au pécheur! L'insensé qu'il est, il met tout en usage durant la vie pour les éluder et s'en distraire; il élude les uns par la fuite; il se distrait des autres à force d'amusements; il brave les derniers par de nouveaux crimes; il s'écarte des gens de bien, il s'éloigne de Dieu, et se fuit autant qu'il peut lui-même. Que fera le Juge souverain? Il renverra le coupable à ses premiers Juges, pour instruire son procès et le convaincre de ses crimes. Dieu rouvrira sur lui ces yeux respectables, où il aura lu si longtemps ses devoirs, et qui auront entrevu ses écarts. Maris débauchés! épouses infidèles! enfants déréglés! courtisans politiques! domestiques trompeurs! élèves indignes des premières mains qui vous formèrent à la vertu! vous savez quels sont les yeux que vous craignez le plus de rencontrer dans vos sourdes pratiques, dans vos licences criminelles.

Ce sont ceux-là mêmes que Dieu vous réserve au dernier jour. Ainsi Saül prêt de paraître devant Dieu, voit Samuel reparaître à ses yeux, non plus comme autrefois pour lui faire des remontrances paternelles, mais pour l'accabler des plus cuisants reproches. Je vous l'avais bien dit : vous ne m'avez pas voulu croire; vous êtes un mauvais cœur, un ingrat, un infidèle, et vous le fûtes toujours. Souvenez-vous de ce premier acte de désobéissance, que vous fîtes dès le commencement de votre règne; je vous en avertis en secret : il fallait, par respect alors, prudemment vous ménager; mais Dieu veut aujourd'hui que j'éclate : *Faciet tibi Dominus, sicut locutus est in manu mea, quia non obedisti voci Domini* (I *Reg.*, XXVIII, 18). A ces mots Saül interdit tombe sans mouvement et sans parole : *Saul cecidit porrectus in terram.* (*Ibid.*, 20). Ne sera-ce pas là votre triste situation, pécheur, à la vue de vos surveillants, de vos guides et de vos prophètes? et leurs amers reproches vous seront-ils plus soutenables que ceux de Samuel à ce prince réprouvé de Dieu?

Dieu ranimera au fond des cœurs tous ces cris intérieurs et secrets étouffés dans leur naissance. A quel excès de fureur leur importunité n'a-t-elle pas porté les coupables? à se rendre leurs propres accusateurs. Ainsi Antiochus mourant, déchiré de ses remords, devient l'écho de sa conscience, publie à haute voix tout ce qu'elle lui reproche en secret, et en instruit les hommes avant que d'en rendre compte à Dieu. Ah! je me souviens maintenant, s'écrie-t-il, de tous les maux que j'ai jamais faits : (il est bien temps de s'en souvenir alors!) *Nunc reminiscor malorum quæ feci.* (I *Mach.*, VI, 12.) Rapines, violences, meurtres, sacriléges, voilà ma vie : je suis au désespoir de le dire; mais ma conscience bourrelée me force à rompre le silence : *Nunc reminiscor malorum quæ feci.* Pécheurs qui m'écoutez, déterminés au crime, et lents au repentir, votre conscience est-elle plus endurcie, que celle d'Antiochus? Vos iniquités sont-elles moins criantes? Et pour me servir de l'expression d'un prophète, vos péchés parleront-ils moins haut au jugement de Dieu? *Respondebunt peccata.* (*Isa.*, LIX. 12.)

Enfin Dieu parlera lui-même; et sa parole sera, dit saint Paul, un glaive à deux tranchants, qui fera dans un instant la dissection et l'anatomie du pécheur et de ses œuvres : péchés de l'esprit, péchés du cœur, péchés de la chair et des sens. Il en fera voir le commencement, le progrès et la fin. Il en comptera le nombre, il en divisera les espèces, il en pèsera les circonstances : *Numera, divide, pondera.* Ainsi l'éprouva Balthazar au dernier moment de sa vie : ces trois mots, *pesez*, *divisez* et *comptez*, écrits à sa vue par une main céleste, le firent pâlir au milieu de sa cour : *Facies regis commutata est; cogitationes ejus conturbabant eum* (*Dan.*, V, 6), défaillir à un festin : *Compages renum ejus solvebantur* (*ibid.*), trembler jusque sur le trône : *Genua ejus ad se invicem collidebantur.* (*Ibid.*) Quelle sera donc votre consternation, pécheurs, quand ces redoutables paroles sorties de la bouche de Dieu même s'exécuteront au fond de votre cœur?

Hélas! un seul mot que Jésus-Christ dit à la Samaritaine, non comme son juge, mais comme son Sauveur, la convainquit pleine-

ment de ses crimes : elle s'écria toute éperdue : Il m'a dit tout ce que j'ai jamais fait : *Dixit mihi omnia quæcunque feci.* (*Joan.*, IV, 29). Quelques lettres tracées sur la poussière aux yeux des accusateurs de la femme adultère, où ils virent sans doute l'histoire abrégée de leur vie criminelle, les réduisirent tous à un morne silence et à une honteuse fuite. Un coup d'œil jeté sur saint Pierre, lui découvrit toute l'horreur de sa faute, et le fit fondre en pleurs. Que sera-ce donc, grand Dieu ! quand vous entrerez en un compte exact avec les pécheurs? Quand, selon vos menaces, vous leur parlerez en Dieu outré de douleur? *Sicut parturiens loquar.* (*Isa.*, XLII, 13). Quand vous leur ferez leur procès à loisir et en détail ? *Disceptabo cum eis.* (*Joel*, III, 2.) Quand vous porterez le flambeau dans les plus sombres replis de leurs âmes? *Scrutabor Jerusalem in lucernis.* (*Soph.*, II, 12.) Quand vous démasquerez enfin le vice, et que vous en dévoilerez toute la laideur? *Revelabo pudenda : ostendam in gentibus nuditatem et regnis ignominiam.* (*Nahum*, III, 5.) Que deviendront alors les espérances de l'hypocrite, et les mesures qu'il aura prises, jusque dans l'usage des sacrements, pour se cacher aux yeux des hommes? *Spes hypocritæ peribit.* (*Job.*, VIII, 13.) Joignez maintenant tous ces accusateurs, victimes, complices, auteurs, censeurs du crime, à tant d'yeux ouverts et éclairés : pensez-vous qu'aucun péché échappe, qu'aucun pécheur puisse résister?

Jugez-en, chrétiens, par une comparaison que trop d'exemples ont dû vous rendre familière. Qu'une personne, réputée jusqu'alors une personne d'honneur et de probité, se trouve atteinte d'un crime honteux aux yeux des hommes ; que des soupçons on en vienne aux indices, des indices aux preuves convaincantes ; que les intéressés se plaignent, que les témoins parlent, que les ennemis se déchaînent, que les parents et les amis se voient obligés d'abandonner le parent et l'ami : en un mot, que la vérité perce, et éclate de toutes parts ; qu'à travers les voiles et les nuages elle se fasse jour : l'accusé s'obstine-t-il à la combattre? Songe-t-il à se défendre? Ose-t-il parler? A-t-il le front même de se montrer? Ne va-t-il pas plutôt chercher des lieux inaccessibles aux bruits publics qui le confondent? et ne s'en est-il pas trouvé qui ont mieux aimé périr de leurs propres mains par une mort violente et précipitée, que d'essuyer l'opprobre d'un crime découvert et avéré? Ah ! chrétiens, tout péché sera honteux au jugement de Dieu : ceux-mêmes dont vous faites gloire devant les hommes. Vous en avez commis, vous le savez, que vous rougissez de confier au sceau même inviolable du sacrement de la pénitence, quoique le plus sûr et le plus sacré. De ceux-là, encore plus que des autres, vous serez atteints et convaincus. L'univers entier, le ciel, la terre et l'enfer, les anges, les hommes et les démons, les êtres insensibles, Dieu même, et votre propre conscience, tout déposera contre vous, détaillera vos crimes. Quel sera donc pour lors votre recours? Vous vous adresserez, dit l'Evangile, aux collines et aux montagnes, vous leur demanderez un sépulcre pour asile : *Tunc incipient dicere montibus, cadite super nos ; et montibus, operite nos.* (*Luc.*, XXIII, 30.) Et les collines et les montagnes refuseront de vous ensevelir sous leurs ruines. Vous mendierez la mort : *Desiderabunt mori* (*Apoc.*, IX, 6.); et la mort sera sourde à vos cris : *Mors fugiet ab eis.* (*Ibid.*)

Oui, Seigneur, disait Job, je le sais, qu'aucun pécheur à votre jugement n'osera se justifier devant vous ; et que, quand il l'entreprendrait, il n'en sortirait qu'à sa honte : *Vere scio, quod ita sit, quod non justificetur homo compositus Deo.* (*Job*, IX, 2.) De mille et mille traits lancés contre lui, il n'en pourra parer un seul. A chaque chef d'accusation il n'aura pas le mot à dire : *Non poterit ei respondere unum pro mille.* (*Ibid.*, 3.) Eh ! qui suis-je, moi, pour prétendre y répondre? Quelles sont mes mœurs et mes œuvres? Où est ma première innocence? *Quis sum ego, ut respondeam?* (*Ibid.*, 14.) Quand je l'aurais mieux conservée cette précieuse innocence, et qu'elle se serait en partie sauvée du naufrage, je n'aurais garde de me rassurer sur son présomptueux témoignage. Je me jetterais encore à vos pieds, ô mon Dieu, tandis qu'il en est temps ; de vous j'en appellerais à vous-même, c'est-à-dire de votre justice à votre miséricorde. Je lui déclarerais sincèrement toutes mes fautes, je lui en demanderais humblement pardon, je lui offrirais toute sorte de satisfaction, et je l'engagerais, à force de larmes, à me laver des moindres taches, afin de m'épargner la honte de les voir révélées au grand jour : *Si habuero quidpiam justum, non respondebo : sed meum judicem deprecabor.* (*Ibid.*, 15.) Telles doivent être vos résolutions, pécheurs ! pour peu que vous ayez des sentiments d'honneur et d'amour pour vous-mêmes. La loi justifiée, le crime avéré, reste à mesurer le supplice et à en faire voir la proportion. Troisième acte du jugement dernier, et la conclusion de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

C'est une témérité bien criminelle, mais hélas ! trop ordinaire aux pécheurs, de censurer les arrêts de la justice divine, de trouver que c'est trop de l'enfer pour un péché d'un moment, et de dire à Dieu dans un sentiment bien différent de celui de Job : Montrez-moi donc en quoi je mérite un châtiment si cruel : *Indica mihi cur me ita judices.* (*Job*, X, 2.)

Pensez-vous, disait un ami de ce juste affligé, pensez-vous que Dieu garde toujours le silence, et qu'il ne prenne jamais la défense de sa justice outragée? Pensez-vous que, quand il viendra la justifier, il craigne d'être convaincu de trop de rigueur? *Numqui timens arguet te, ut veniat tecum in judicium?* (*Job*, XXII, 4.) Pour faire approuver l'enfer aux réprouvés mêmes, il n'aura qu'à leur montrer ce qu'il est, ce qu'il a fait, et

ce qu'il a promis; prendre pour règle de sa sévérité, sa grandeur, ses grâces et ses couronnes. Quoi de plus juste que de mesurer la réparation à l'outrage, le châtiment aux bienfaits, et la punition à la récompense? C'est ce qu'il fera au jugement dernier.

Alors ils verront, dit l'Evangile, le Fils de l'homme dans tout l'appareil de sa puissance et de sa majesté : *Cum venerit Filius hominis in majestate sua.* (*Matth.*, VI, 25, 31.) Première règle dont le souverain Juge se servira pour mesurer l'énormité du crime avec la grièveté de la peine, et en faire voir la proportion.

Car le Sauveur, en déployant ainsi toute sa grandeur aux yeux des réprouvés, ne semblera-t-il pas dire à chacun d'eux : Vous voulez donc savoir ce que vous avez mérité? Eh bien! voyez d'abord qui vous avez offensé; voyez l'excellence de son être dans l'élévation du rang qu'il tient au-dessus de tous les êtres créés, arbitre souverain de toutes leurs destinées; l'immensité de son pouvoir dans la résurrection subite et générale de vos corps reproduits et ranimés par la vertu de ces deux paroles : Levez-vous, morts! *Surgite, mortui!* L'éternité de sa durée dans l'étendue de son empire sur tous les siècles à venir et passés, dont il juge en témoin, et dont il dispose en maître. La sublimité de ses lumières dans la pénétration des cœurs, et la révélation des consciences. Voilà celui dont vous avez méprisé l'autorité, déshonoré la présence, irrité la haine, bravé la colère. Voilà celui que vous avez mieux aimé avoir pour juge, pour ennemi, pour vengeur que pour ami, pour rémunérateur et pour père. Pouvez-vous trouver injuste, qu'étant invariablement, constamment, éternellement ce qu'il est, il soit à votre égard ce que vous avez voulu qu'il fût, un juge invariable, un ennemi constant, un vengeur éternel?

Vous ne trouviez pas, disiez-vous, de proportion entre l'offense et la peine. Mais, vil reste des vers de la terre! aujourd'hui que, sortis comme eux de la cendre et de la poussière, vous voyez toutes ces idoles du monde que vous adoriez, y ramper avec vous; et Dieu, l'objet de vos mépris régner seul dans l'univers; quelle proportion trouvez-vous entre l'offenseur et l'offensé, ce qu'il mérite d'hommage, et ce que vous lui avez fait d'outrage, ce qu'il vaut et ce que vous lui avez préféré? Telle la dignité de l'offensé, telle l'indignité de l'offense, et telle aussi la grièveté de la peine. La majesté que vous avez outragée est au-dessus de toute majesté; l'injure que vous lui avez faite est donc au-dessus de toute injure; donc les peines que vous méritez doivent être aussi au-dessus de toute peine, et n'avoir d'exemple que dans l'enfer. Leur mesure, pour être proportionnée, c'est d'être sans mesure : *Pro mensura peccati, erit et plagarum modus.* (*Deut.*, XXV, 5.) Voilà l'impression naturelle que la vue de la grandeur de Dieu fera sur l'esprit des réprouvés. La vue de la grandeur de Dieu, en comparaison de leur bassesse leur fera connaître enfin la proportion de leurs tourments.

Et pour nous rendre cette conviction plus sensible, regardons-la dans une espèce de réprouvés qui nous fera plus aisément juger du reste; réduisons pour un moment tous les criminels de lèse-majesté divine à ceux qui l'ont visiblement persécutée sur la terre : c'est la pensée de saint Jean. Tous les hommes, dit cet apôtre, verront leur Sauveur : *Videbit eum omnis oculus.* (*Apoc.*, I, 7.); mais surtout ses persécuteurs et ses bourreaux : *Et qui eum pupugerunt.* (*Ibid.*) Quel spectacle pour les Juifs! de voir celui qu'ils ont traité de faux prophète, reconnu pour le Messie; celui qu'ils jouèrent autrefois comme un roi de théâtre, paraître en monarque du monde; celui qu'ils qualifiaient d'imposteur, déclaré leur maître et leur Dieu! A sa vue, l'enfer, tout enfer qu'il est, leur paraîtra-t-il trop rigoureux pour expier leur crime? Eh! quoi? le seul titre de roi, écrit sur le front de sa croix, fut un supplice insupportable pour eux; ils crurent y lire l'arrêt de leur condamnation, et ils n'eurent pas de repos qu'ils ne l'eussent enseveli au fond de la terre. Que sera-ce quand ils en verront, non plus seulement le nom et le titre, mais l'éclat, mais la réalité, mais la fonction? Ne se jugeront-ils pas bien dignes de leurs supplices? Aussi le Sauveur, dans tout le cours de sa passion, ne les menaça jamais que de son avénement glorieux. Vous verrez, leur disait-il, votre justiciable devenir votre juge: *Amodo videbitis Filium hominis... venientem in nubibus cœli.* (*Matth.*, XXVI, 64.) C'était leur dire en peu de mots qu'un jour son auguste présence les convaincrait pleinement et de l'énormité de leur forfait, et de la justice de leur malheureux sort. Ah! chrétiens! vous le savez, et c'est un article de votre foi: Tout pécheur, comme les Juifs, persécute son maître; tout pécheur combat son roi, tout pécheur crucifie son Sauveur, tout pécheur commet un déicide, et tout pécheur verra, comme les Juifs, dans ce Dieu persécuté, combattu, crucifié, l'exacte mesure de ses châtiments, et la juste étendue de ses peines : c'est la conclusion que tire saint Jean : *Videbit eum omnis oculus, et qui eum pupugerunt, et plangent se super eum omnes tribus terræ.* (*Apoc.*, I, 7.)

Avec le Sauveur, dit encore l'Evangile, paraîtra sa croix, chef-d'œuvre de son amour, et source de tous ses bienfaits: *Tunc parebit signum Filii hominis.* (*Matth.*, XXIV, 30.) Quel rapport en apparence, entre l'appareil formidable du jugement, et l'humiliant instrument de la passion? entre le tribunal de la justice, et le trône de la miséricorde? entre l'enfer des réprouvés, et la croix du Sauveur? Ah! chrétiens! répond saint Chrysostome, ces deux objets conviennent et sont d'un merveilleux accord. La passion du Sauveur justifiera ses arrêts, sa miséricorde réglera sa justice, et sa croix fera l'apologie de l'enfer. Eh! que montrera donc aux réprouvés cette croix adorable? Tout ce qu'a fait un Dieu pour leur amour, et tout ce

qu'il a souffert pour leur salut. Est-il rien de plus capable de les convaincre de la justice de leurs peines? oseront-ils parler de l'extrémité de leurs misères? la croix leur représentera le prix infini de ses largesses; elle leur demandera compte du corps, du sang, de la vie, de la mort, des mérites d'un Dieu. Un excès de bienfaits payé d'ingratitude ne mérite-t-il pas bien un excès de rigueur? Se plaindront-ils du nombre affreux de leurs tourments? La croix leur reprochera un nombre prodigieux de grâces perdues qu'elle leur a ménagées, dont ils n'ont tiré nul profit: tant de lumières éteintes, tant d'inspirations étouffées, tant de bons exemples perdus, tant d'enseignements négligés, tant de sacrements omis ou profanés, rejetés avec dégoût, ou reçus sans aucun fruit. Que demande une exacte justice? Pour une infinité de biens à payer, une infinité de maux à souffrir. Murmureront-ils de la continuité de leurs souffrances? La croix leur rappellera la continuité de ses secours. Point de moments dans la vie où elle ne leur ait offert un remède souverain dans leurs maux, un oracle infaillible dans leurs doutes, une arme invincible dans leurs combats, un asile ouvert dans leurs égarements, une planche assurée dans leur naufrage : une si longue suite de faveurs méprisées ne peut être vengée que par une suite continuelle de disgrâces. Se récrieront-ils sur l'éternité de leur malheur? La croix leur montrera l'éternité de ses avantages : les péchés qu'elle a une fois abolis ne peuvent plus revivre; le pardon qu'elle a obtenu ne peut plus se révoquer; les caractères qu'elle a imprimés dans les âmes, ne peuvent plus s'effacer; les cicatrices qu'elle a gravées sur le corps du Sauveur ne peuvent plus disparaître; le chemin qu'elle a ouvert à son cœur ne peut plus se fermer. Il faut donc, pour que tous ses effets soient proportionnés dans leur durée, que les peines du mépris ou de l'abus constant que l'on en aura fait ne puissent plus cesser. S'offenseront-ils de voir en Dieu une colère sans mesure? La croix leur fera voir en Dieu une charité sans réserve. S'il a aimé les hommes, il les a aimés à l'excès. S'il a satisfait pour eux, il a satisfait à la rigueur. S'il a fallu s'humilier, il s'est anéanti; souffrir, il est mort; mourir, il a choisi de toutes les morts la plus honteuse et la plus cruelle. Aussi juste que miséricordieux, peut-il mettre d'autres bornes à sa vengeance, que celles qu'il a mises à sa clémence? A-t-on droit de se plaindre si sa haine égale sa tendresse? Et y a-t-il lieu de s'étonner si dans sa fureur il ne fait après tout qu'imiter sa bonté? Enfin demanderont-ils encore la juste proportion de l'enfer au péché? La croix ne leur en donnera point d'autre que celle qui se trouve entre elle et le péché même; et ce n'en sera que trop pour arrêter leurs révoltes. En fait de supplice, la croix d'un Dieu vaut bien l'enfer des réprouvés. Leur damnation, quoiqu'éternelle, n'est rien au prix de sa passion passagère. Selon toutes les lumières de la raison, il vaut mieux que des coupables périssent sans ressource, que non pas qu'un Dieu souffre et meure pour des hommes. Il faudra donc à ce grand jour, ou nier qu'un Dieu soit mort pour les pécheurs, ou convenir que le péché mérite une mort éternelle. Or, la croix vérifiera le fait à n'en pouvoir douter : et par conséquent elle justifiera le droit dans les esprits les plus opiniâtres et les plus révoltés, sans laisser le moindre doute. L'enfer et la croix aux yeux des réprouvés : de ces deux objets rapprochés et mis en parallèle, le moins surprenant et le moins incompréhensible, le plus proportionné à la faible idée que l'on a du péché, et le plus conforme aux règles apparentes de la justice, ce sera l'enfer et ses supplices. *Tunc parebit signum Filii hominis.*

Enfin la dernière règle à laquelle sera mesuré le supplice, ce sera la récompense. Point de règle plus juste. De soi-même le vice mérite autant de peines, que la vertu de faveurs. Du côté de Dieu, la même sainteté lance les foudres, et dispense les couronnes. Et par rapport à l'homme, dès que les promesses et les menaces sont faites, l'accord est passé. Quiconque accepte les unes, souscrit aux autres : et qui consent que Dieu le récompensera en Dieu de tous les siècles, ne peut plus trouver injuste que Dieu le punisse en Dieu de toute éternité. C'est pour cela, remarque saint Bernard, que la sentence des justes précèdera celle des pécheurs, afin que l'opposition et le contraste en fassent mieux sentir la proportion et la justice.

Venez, dira d'abord le Seigneur aux élus : il est temps que vous voyiez ce que vous avez cru sur ma parole; que vous receviez ce que vous avez attendu de mes promesses; que vous possédiez ce que vous avez aimé selon mes désirs : ce ciel, ce salut, ce Dieu, l'objet de votre foi, de votre espérance, de votre amour, tout est à vous et pour toujours : *Venite.* (*Matth.*, XXV, 34.) Délicieuse sentence! Mais de là que s'ensuit-il? Ah! chrétiens! peut-on l'entendre sans frémir! Retirez-vous de moi, pécheurs, je ne vous connais plus : je vous ai appelés, et vous avez refusé de m'écouter; je vous ai sollicités, et vous n'avez pas voulu vous rendre; je vous ai cherchés, et vous m'avez toujours fui : aujourd'hui vous m'appelez, vous me sollicitez, vous me cherchez, et je vous abandonne à mon tour : plus de ciel, plus de salut, plus de Dieu, qu'un Dieu vengeur; tout est perdu pour vous sans ressource : *Discedite.* (*Ibid.*, 41.) Trop cruel arrêt! si vous voulez, à le prendre séparément et sans aucun rapport : mais immédiatement opposé à l'arrêt qui le précède et qu'il doit contrebalancer, pesez-le bien, mes frères, rien de plus mesuré ni de plus juste : *Venite, discedite.* Vous, mes serviteurs et mes amis, poursuivra le Juge, vous avez donc été pour moi et comme moi haïs, persécutés, maudits des hommes? eh bien, vous serez bénis de Dieu : *Benedicti!* (*Ibid.*, 34.) Et vous, idolâtres du monde! vous avez donc préféré à mes ordres, à mon service, la faveur, les applaudissements des hommes? vous serez maudits de

Dieu : *Maledicti!* (*Matth.*, XXV 41.) Etranges révolutions, mais après tout proportionnées entre elles! Si on approuve l'une, peut-on condamner l'autre? l'échange est pareil, et le retour égal : *Benedicti! Maledicti!*

Allez, dira le Juge souverain des bons et des méchants; allez remplir les places que vos vertus et vos vices vous ont méritées, et que vous vous êtes choisies vous-mêmes Vous, le ciel vous appelle; et vous, l'enfer vous attend, à vous un royaume immense, à vous une étroite prison, pour vous des palmes et des couronnes, pour vous des chaînes et des flammes. Ah! chrétiens, ces noms odieux d'enfer, de cachots, de fers et de feux vous révoltent, mais, mis en compromis et en échange, comme ils sont, et comme ils paraîtront alors, avec l'assemblage de tous les biens les plus purs, auront-ils rien qui vous étonne? Et ne conviendrez-vous pas qu'on est bien digne des plus rudes châtiments, quand on a renoncé de plein gré aux plus belles récompenses? *Possidete regnum : ite in ignem.* (*Ibid.*, 34, 41.)

Mais combien dureront ces peines extrêmes? autant que subsistera ce parfait bonheur. Le supplice des méchants ne peut finir qu'avec la félicité des bons, et comme ceux-ci seront toujours heureux, ceux-là seront à jamais misérables. Eternité de gloire, éternité d'opprobres; éternité de joies, éternité de douleurs; éternité de paix, de contentement et de repos; éternité de regrets, de désespoir, de fureur et de rage. De ces deux éternités l'une justifiera l'autre dans l'esprit des réprouvés. Car pourquoi le sort du pécheur changerait-il plutôt que celui du juste. Leurs âmes sont également immortelles. Les vices seront alors aussi incorrigibles que les vertus immuables. Plus d'amendement à attendre, plus de déchet à craindre. Le rémunérateur et le vengeur sera toujours le même. Les peines comme les récompenses doivent donc être éternelles : *Æternum.* (*Ibid.*, 41.)

Mais quoi? être éternellement tourmenté pour des plaisirs si courts, éternellement flétri pour des vanités si frivoles, éternellement damné pour des péchés si peu durables, pour une parole, pour une pensée, pour un désir, pour un regard. Où est l'égalité? où est la proportion? où est la justice.

Ah! pécheur, répond le prophète, attendez que les justes aient aussi exprimé leur surprise. Leurs acclamations et leurs transports feront bientôt taire vos murmures et vos plaintes : *Justi lætabuntur : et iniquitas oppilabit os suum.* (*Psal.* CVI, 42.) Eh quoi, Seigneur, diront-ils alors, être éternellement récompensé pour des vertus si faciles, éternellement couronné pour de si faibles victoires, éternellement enrichi pour des aumônes si légères, éternellement glorifié pour des actions si communes, et dont le mérite venait de votre grâce. A quel prix mettez-vous donc vos trésors? Eh bien, pécheur! est-il besoin maintenant qu'on vous réponde? comprenez-vous qu'on périt justement pour peu de choses, quand pour peu de choses on a pu se sauver? Le bien qu'ont fait tant de saints est-il en soi plus digne du ciel, que ne l'est de l'enfer le mal que vous avez commis? Si Dieu leur doit l'un, parce qu'il le leur a promis, vous ayant menacé de l'autre, ne vous le doit-il pas de même? De part et d'autre n'est-ce pas proportion, égalité, justice? Plaignez-vous donc de ce que Dieu est trop bon, avant que de vous plaindre de ce qu'il est trop sévère. Mais convenez que sa bonté vient de son fonds, et sa sévérité de votre malice; et que par conséquent vous ne pouvez vous plaindre que de vous-même.

Cet enfer même, et ce scandale que vous en avez pris, n'est-ce pas ce qui le justifie, et ce qui vous condamne? Dieu n'a-t-il pas droit de vous dire? Je vous juge par votre propre témoignage : *De ore tuo te judico;* (*Luc.*, XIX, 22,) le jugement que vous avez porté de mon excessive sévérité est la preuve la plus claire de mon exacte justice : *Sciebas quod ego austerus sum* (*Ibid.*) Plus vous détestiez l'enfer, et plus vous deviez l'éviter, plus les peines vous en paraissaient énormes, et plus la fuite vous en devait être facile, moins vous y trouviez de proportion et plus il fallait mettre de distance entre elles et vous, elles ne sont point trop grandes puisqu'elles ne vous ont point empêché de m'offenser, un châtiment dont la crainte ne retient point dans le devoir n'est point encore assez rigoureux; il doit être compté pour peu à celui qui le brave pour rien. L'estime d'un bien, ou le mépris d'un mal, sont les premiers degrés qui y disposent et qui en rendent digne ou coupable; la disproportion visible du ciel aux efforts de la vertu, a été le premier fondement du mérite des saints, ils y ont aspiré, et ils l'ont obtenu. La disproportion prétendue de l'enfer au péché devait aussi vous éloigner du vice : contents de la blâmer, vous ne l'avez pas craint, et vous en avez voulu courir le risque, fût-elle réelle, elle vous est due, et vous la méritez bien.

Cette comparaison simple et naturelle de la peine avec la récompense n'est-elle pas sans réplique, et les pécheurs pourront-ils la soutenir? Non, dit l'Evangile, l'arrêt prononcé, ils l'exécuteront; le supplice ordonné, ils y marcheront; l'enfer ouvert, ils y descendront d'eux-mêmes, ils n'attendront pas que les foudres du juge les y précipitent, que la fureur des démons les y entraîne, que les secousses de la terre les y engloutissent : *Ibunt.* Ils auront entrevu le ciel et son bonheur, ce ciel si constamment offert et si opiniâtrement refusé; ce ciel si solennellement promis, et si outrageusement méprisé, ce ciel si chèrement acquis, et si misérablement échangé; ce ciel l'alternative de l'enfer, dont ils ont préféré les supplices. Quelle vue, quelle preuve, quelle conviction de la justice de leur malheur! *Ibunt in supplicium æternum.* (*Matth.*, XXV, 46.) Honteux de leur mauvais choix, ils se concentreront au fond des abîmes, mais, ô souve-

nir affligeant! pour dernière conviction de ce qu'ils auront mérité, ils porteront éternellement gravée l'image de ce qu'ils auront perdu de la gloire et de la félicité des justes: *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* (*Matth.*, XXV, 46.)

Voilà, chrétiens, trait pour trait, et sans y rien ajouter, la fidèle peinture que le Sauveur nous a laissée du jugement des réprouvés. Quand viendra-t-il, me direz-vous, ce jugement dernier? Le temps en est indéfini, le terme au moins en est éloigné, ce ne sera toujours qu'à la fin des siècles. Et c'est sur quoi, dit-on, il n'a pas plu au Sauveur de nous instruire. Et moi je dis au contraire, que c'est sur quoi le Sauveur a le plus insisté, car comparer le juge souverain à un voleur qui ne dort point: *Sicut fur* (I *Thess*, V, 2,) son dernier avènement à un éclair rapide: *Sicut fulgur* (*Matth.*, XXVIII, 3); son jugement général à un filet tout dressé, *Tanquam laqueus* (*Luc.*, XXI, 35); nous exhorter dans cette crainte à une continuelle vigilance: *Vigilate omni tempore* (*Ibid.*, 36); nous avertir de nous tenir toujours prêts: *Estote parati* (*Matth.*, XXIV, 44); n'est-ce pas parler de ce fatal événement, comme d'un événement prochain? Que ne le regardons-nous donc dans une proximité qui nous réveille et qui nous sauve, plutôt que dans un éloignement qui nous endort et qui nous perd? Que peut-il en arriver? On verrait refleurir la piété de ces siècles timorés, où les moindres signes de la colère de Dieu étaient reçus comme les premiers présages des dernières fins de l'homme; les vertus, comme alors, succéderaient tout-à-coup aux vices; les restitutions aux usures; les réconciliations aux aigreurs; les réparations aux médisances; les jeûnes aux débauches; et une réforme générale au débordement général des mœurs. Les temples seraient encore remplis de vœux et de prières; les tribunaux sacrés, de larmes et de soupirs; les hôpitaux, de libéralité, d'aumônes et de largesses; et l'Eglise, de parfaits chrétiens.

Mais qu'importe, chrétiens auditeurs, que ce jugement soit différé; si ce délai ne nous donne pas plus de temps pour y penser? Qu'importe que ce jugement soit éloigné, si cet éloignement ne nous donne pas moins de sujet de le craindre? Qu'importe que ce jugement soit remis à la fin des siècles, si cette remise ne nous donne pas plus de ressource pour nous le rendre favorable?

Or il est certain que le dernier jour du monde nous trouvera tels que nous aura laissés le dernier jour de notre vie. Il est certain que tout le temps qui se doit écouler entre l'un et l'autre sera compté pour rien. Il est enfin certain qu'il n'est point de jour qui ne puisse être pour nous la fin du temps et le commencement de l'éternité.

Donc il est certain qu'il n'est point de jour où nous ne devions autant nous occuper de ce jugement, que ceux qui en verront les affreux pronostics, puisque nous n'avons pas plus de temps qu'eux pour y penser: qu'il n'est point de jour où nous ne devions autant l'appréhender que ceux qu'il fera pour lors trembler d'effroi, puisque nous n'avons pas moins de raison qu'eux de le craindre: qu'il n'est point de jour où nous ne devions, aussi bien que les derniers mortels, nous y préparer, puisque nous n'avons pas plus de moyens qu'eux de nous le rendre favorable, de le prévenir, et de nous en préserver. Mettons-nous donc à leur place, et faisons dès maintenant tout ce que nous voudrions faire alors. C'est le seul parti que doit prendre un homme sage, et tout le fruit que vous devez tirer de ce discours. Je le souhaite pour chacun de vous. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON IV.

Pour le second dimanche de l'Avent

SUR LE SCANDALE

Beatus est qui non fuerit scandalisatus in me. (*Matth.*, XI, 6.)

Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet scandale.

Ce scandale, mes frères, dont parlait Jésus-Christ, et auquel il préparait ses Disciples, c'est, au sentiment des Pères, le scandale des tyrannies et des persécutions: ou, pour parler comme eux, le scandale de la croix. *Scandalum crucis.* (*Galat.*, V, 11.) Heureux les temps où l'Eglise n'avait à craindre que de pareils scandales! ou plutôt malheureux les jours qui lui font regretter ses anciens persécuteurs et ses tyrans: mais hélas! des siècles plus paisibles, en faisant cesser au dehors ce scandale de religion, ont vu s'établir et régner au dedans un scandale de mœurs moins dangereux, si vous voulez, à la foi et à la liberté, mais plus préjudiciable à la sainteté du christianisme. Car ce premier scandale n'avait rien que d'affreux et de rebutant à la nature; il n'était capable d'inspirer que l'horreur et la fuite. Ce second scandale flatte agréablement les passions, et leur présente les trompeuses amorces et les spécieux appâts du vice. Cet ancien scandale n'offrait ses gênes et ses supplices qu'à des corps dévoués à la mort, et exercés au martyre: mais ce nouveau scandale tend ses piéges engageants à des âmes faibles, et à des cœurs fragiles. Ce scandale tyrannique ne faisait front aux chrétiens que de temps en temps, et s'affaiblissait peu à peu dans la suite: mais ce scandale pacifique subsiste toujours, et prend même de jour en jour de nouveaux accroissements. Ce scandale tyrannique n'abattait les forts que pour couronner leur constance; et les martyrs, en éprouvant la violence des tourments, trouvaient leur salut et leur gloire dans leur propre défaite: et ce scandale pacifique ne fait succomber les faibles qu'en terrassant leur vertu; et leur honte, aussi bien que leur perte, est inséparable de l'ascendant qu'il prend sur eux, et de l'avantage qu'il en remporte. Enfin il y a encore une différence entre le scandale des premiers temps et celui de nos jours, qui est infiniment honteuse au christianisme; c'est que celui-là n'empruntait sa force que de la fu-

reur des païens, ou de celle des hérétiques, au lieu que celui-ci ne tire que des chrétiens mêmes et des fidèles sa malignité et le pouvoir qu'il a de leur nuire : ce sont leurs mauvais exemples qui le forment, leurs déréglements qui l'entretiennent, leurs chutes qui le signalent et qui l'éternisent. En ai-je dit assez pour vous en donner l'idée, et pour vous inspirer l'horreur que vous en devez avoir ? Non, chrétiens auditeurs, et c'est à des traits bien plus forts que nous le marque l'Evangile, en le frappant partout de ses foudroyants anathèmes. Malheur au monde, à cause de ses scandales : *Væ mundo a scandalis.* (*Matth.*, XVIII, 7.) Mais malheur surtout, malheur à quiconque en est l'auteur. *Væ.... per quem scandalum venit.* (*Ibid.*) Ce sont ces divins Oracles que j'entreprends de justifier. Plaise au ciel que je vous en fasse sentir toute la force.

Péché de scandale, source funeste de réprobation : *Væ.* Voilà son caractère particulier, selon l'Evangile : *Væ.* Pourquoi? Pour trois raisons prises de la nature même du scandale. C'est un péché public et commun, et l'on ne s'attache pas même à le connaître : première source de réprobation ; c'est un péché énorme et monstrueux, à peine paraît-on le détester : seconde source de réprobation. C'est un péché pernicieux et préjudiciable, et l'on se met peu en peine de le réparer : troisième source de réprobation. Ces trois réflexions, qui renferment les espèces, l'énormité et les suites du scandale, vont faire le partage de ce discours.

Donnez-moi la grâce, ô mon Dieu! de combattre un péché qui fait partout de si tristes ravages. Je sais que la victoire en est difficile : l'expérience nous montre assez que rien n'est plus rare que la conversion d'un pécheur scandaleux. La raison nous dit que, tant qu'il y aura des hommes assemblés et réunis, il y aura des scandales : la foi même nous apprend que ce ne sera qu'au dernier jour qu'en sera purgé votre royaume. Mais au moins que votre miséricorde fasse aujourd'hui, par l'organe de votre indigne serviteur, ce que doit faire alors votre justice par le ministère de ses anges; qu'elle écarte, qu'elle dissipe, qu'elle fasse disparaître de cette assemblée chrétienne, et surtout de ce saint lieu, tous les scandales : *Mittet angelos, et colligent de regno ejus omnia scandala.* (*Matth.*, XIII, 41.) C'est la grâce que je vous demande par l'entremise de Marie, mère de l'édification et du bon exemple. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand l'Ecriture nous représente le scandale comme une source funeste de réprobation : *Væ*, il n'est pas dit qu'elle juge ce mal incurable : il n'en est point de tel devant Dieu ; mais c'est que la médecine des âmes, non plus que celle des corps, ne guérit point ce qu'elle ignore. Or l'aveuglement qui s'attache à tout péché est si naturel au scandale, que, d'ordinaire, le malade ne connaît pas son mal et en néglige le remède. Pour vous en convaincre, je n'ai simplement qu'à vous exposer les principales erreurs à la faveur desquelles il échappe souvent, même aux yeux les plus éclairés et les plus perçants ; et vous avouerez qu'elles sont aussi communes que le scandale même. Car c'est un péché distingué de tous les autres péchés, et on le confond avec eux. C'est un péché de tous les états et de toutes les conditions, et l'on veut qu'il soit propre de certaines professions et de certains rangs dans le monde. C'est un péché souvent attaché à des choses qui paraissent innocentes ou légères, et on ne le fait consister que dans les grands crimes. C'est un péché déjà consommé avant qu'il ait son effet, et l'on n'en juge que par ses déplorables suites. C'est un péché volontaire, lors même qu'on ne le veut et qu'on n'y pense pas ; et on ne se l'impute à soi-même que quand on en a eu l'intention formelle et le dessein prémédité. Enfin c'est un péché qui en attire plusieurs après soi, et on ne le regarde que comme un péché simple et ordinaire. Démentez-moi, chrétiens auditeurs, si j'avance rien, dans les caractères du scandale, qui ne soit conforme aux règles de la plus saine morale, et qui, dans le détail des mœurs, ne s'accorde avec le témoignage de votre propre conscience. Reprenons par ordre chaque article.

Et d'abord, je dis que le scandale est un péché distingué de tous les autres péchés : ainsi en parlent les saints docteurs, et quand ils veulent l'expliquer se contentent-ils de dire que c'est une parole ou une action déréglée : *Dictum vel factum minus rectum.* Non, ce serait tomber dans l'erreur que je viens vous reprocher, et confondre un vice particulier dans la foule de mille autres vices. Mais ils ajoutent, pour le caractériser, que c'est une parole ou une action qui peut porter un autre au péché et en être l'occasion : *Præbens occasionem ruinæ :* et cela de quelque part que vienne l'occasion, soit de l'impression naturelle de l'objet qui tend de lui-même à inspirer le mal, soit de la faiblesse connue des personnes que l'âge, le sexe, l'état, la condition en rendent plus susceptibles les unes que les autres, soit de la malignité dont on se sert pour accréditer le vice : mauvais exemple par rapport aux égaux; licentieuse autorité sur les inférieurs; lâche complaisance à l'égard de ses maîtres : c'est en cela, disent-ils, que consiste le péché de scandale : en voilà la nature, en voilà les espèces, en voilà les circonstances. Est-ce ainsi, chrétiens, que vous le concevez? j'en apppelle à votre conscience. Souffrez que, pour votre instruction, j'entre ici dans le détail : je ne passerai ni les bornes de la nécessité, ni celles de la bienséance.

Au tribunal de la pénitence on reconnaît, on déclare, on spécifie d'ordinaire tous ses péchés, excepté les péchés de scandale. L'on avoue, par exemple, ses emportements, ses éclats, ses fureurs : péchés de colère. Mais on n'ajoute pas qu'ils ont eu pour témoins des enfants qui ont ouï les jurements, les blasphèmes et les imprécations d'une bouche dont ils ne devaient apprendre que leurs prières, que les louanges de Dieu, et pour

imitateurs, des domestiques autorisés dans leur sacrilége langage par l'usage qu'en font ceux qui les leur devraient défendre et qui, dès lors, en perdent tout le droit : péchés de scandale.

On s'accuse de ses aversions, de ses animosités, de ses aigreurs : péchés de vengeance. Mais il ne vient pas seulement dans l'esprit de s'accuser des confidences qu'on a faites à des amis complaisants, dans le sein desquels on a versé tout son fiel et que l'on a empoisonnés de ses haines : comme les amis, à leur tour, ne s'accusent point des flatteuses approbations qu'ils ont données, des rapports offensants qu'ils ont faits, des avis outrés qu'ils ont ouverts, des cruels secours qu'ils ont offerts à un cœur ulcéré et qui volait à la vengeance : péchés de scandale.

On se reproche, si vous voulez, des doutes sur la foi, des oppositions au dogme, des révoltes contre certaines décisions de l'Eglise, et certaines pratiques qui ne sont point à son goût : péchés d'irréligion et d'infidélité; mais se reproche-t-on de les avoir témérairement éventées et mises indiscrètement au jour, au hasard d'ébranler ou d'affermir des esprits naturellement portés au libertinage et à l'incrédulité : péchés de scandale.

On dit bien qu'on a malignement parlé des défauts du prochain : péchés de médisance; mais on ne dit point que, par un nouveau trait de malignité, on s'est prévalu des défauts personnels d'un seul pour décréditer un état saint, et qu'on a porté la raillerie assez loin pour rendre la religion ou la vertu méprisable, certaines paroles de l'Ecriture suspectes, et certains actes de piété ridicules : péchés de scandale.

Où sont ceux qui, outre les péchés que condamnent les sévères lois de la pudeur, se font un point de conscience de prêter des écrits empoisonnés, de redire des chansons tendres ou malignes, d'exposer des peintures immodestes? Leçons de scandale, leçons qu'un saint Père a si bien nommées de trophées publics du vice : *Vitiorum monumenta;* mais leçons qui, par un désordre affreux, ont aujourd'hui pour école des maisons chrétiennes : péchés de scandale. Allons plus avant.

Où sont ceux qui, dans l'histoire déplorable de leurs désordres, n'oublient aucun des actes scandaleux qui en ont précédé le dénouement fatal? qui mettent au nombre de leurs péchés, non-seulement les funestes conquêtes de leurs passions, mais encore les divers assauts qu'ils ont livrés à l'innocence avant que de la séduire? caresses, lettres, assiduités, présents; qui se croient responsables de ces premiers essais du crime dont ils ont été les organes, et de la part qu'y ont prise les agents, les ministres, les témoins mêmes de leurs intrigues? Sur ce cahos impénétrable d'attentats scandaleux l'aveuglement jette un voile épais qui empêche de les connaître ou de les démêler du péché capital, moins grief souvent, et moins punissable, au jugement de Dieu, que les scandales qui en ont été les causes ou les suites.

Ainsi David, revenu de ses égarements, ne se reconnaît coupable que d'adultère et d'homicide. J'ai péché, s'écrie-t-il en pleurant, j'ai péché : *Peccavi.* (II *Reg.*, XII, 13.) Ah! prince, reprend le prophète Nathan, vous ne pleurez que la moindre partie de vos maux, en pleurant ceux que vous avez commis vous seul; pleurez encore ceux que vous avez fait commettre. Ceux-là ne peuvent plus vous nuire : vous les confessez, et Dieu vous les pardonne : *Dominus transtulit peccatum tuum.* (*Ibid.*) Craignez ceux dont vous ne dites mot, ces péchés d'autrui, ces scandales, ces crimes dont vous avez été l'occasion ou le modèle : ils vont tous retomber sur votre tête, vous accabler sous le poids de la colère divine, immoler à vos yeux ce que vous avez de plus cher, et vous frapper par l'endroit de votre cœur le plus sensible : *Verumtamen, quoniam blasphemare fecisti inimicos Domini, filius qui natus est tibi, morte morietur.* (*Ibid.*, 14.) Pécheurs, dit saint Augustin, Dieu vous présente à tous David pénitent, comme il envoya son prophète à David, pour vous éclairer sur les désordres de votre vie. Apprenez donc de sa punition à distinguer de vos autres péchés les péchés de scandale, à les examiner, à les déclarer, à les expier, sans les envelopper et les confondre, ainsi qu'il fit d'abord, et que vous faites si souvent, dans la masse commune de vos crimes, comme l'accessoire dans le principal. Première erreur.

Comparaison peu fondée, dites-vous; et où est la ressemblance? David était un roi, David était un prophète, David faisait une profession particulière de servir Dieu : de là l'éclat de sa chute, de là l'horreur, de là le scandale. Autre erreur qui fait regarder, comme propre de certains rangs dans le monde, et de certaines professions, un péché de tous les états et de toutes les conditions.

Car, avouez-le, chers auditeurs! telle est la malignité du siècle, ou plutôt tel est l'artifice du malin esprit, d'attacher incessamment vos yeux sur les scandales étrangers, afin de vous ôter le loisir de faire attention sur les vôtres. Qu'un astre du monde, qu'un modèle de vertu, ou qui le doit être, tranchons ici le mot, qu'un des oints du Seigneur, par une de ces horribles chutes dont le ciel même ne garantit pas autrefois les anges, vienne à se démentir dans ses mœurs, à déshonorer son caractère, à s'oublier de ce qu'il se doit et de ce qu'il doit aux autres, tout le monde dans une ville crie au scandale. A Dieu ne plaise que j'excuse ici son crime, ni que j'en diminue l'horreur! Pût-elle être cachée avec lui au centre de la terre! c'est tout ce qu'on peut lui souhaiter de mieux. Mais en le traitant, comme il mérite, de prévaricateur public, vous croyez-vous, vous autres, de secrets coupables? Est-il seul chargé de l'édification? et n'est-ce que pour lui qu'il est écrit : Malheur à l'homme de qui vient le scandale? Croyez-moi, en le ménageant si peu, vous ne devriez pas tant vous épar-

gner; en criant si fort au scandale, en le condamnant, à la rigueur, vous ne devriez pas vous absoudre vous-mêmes, ou plutôt vous devriez, selon le sage avis de Job, parler moins des autres et penser plus à vous; mettre le doigt sur votre bouche et prêter l'oreille aux cris de votre conscience : *Attendite..... et superponite digitum ori vestro.* (*Job*, XXI, 5.) Et pour appliquer cette leçon à l'exemple dont il s'agit, David, dites-vous, était un roi; et vous, chefs de famille, ne regardez-vous pas avec raison vos domestiques comme vos sujets et vos vassaux? David était un maître en Israël, un prophète; et vous, pères et mères, n'avez-vous pas dans vos enfants des élèves et des disciples? David faisait une profession particulière de servir Dieu; et vous tous, chrétiens et catholiques, environnés que vous êtes d'anciens hérétiques et de nouveaux fidèles, ne devez-vous pas faire profession d'une foi plus pure et d'une vie plus régulière? Si ces liaisons différentes et ces divers rapports aggravèrent la chute de David et grossirent son crime, les mêmes nœuds, quoique moins éclatants parmi les autres hommes, ne sont-ils pas sujets à des infractions pareilles? Oui, sans doute, David abuse de son pouvoir pour faire plier au gré de sa passion ceux qu'il devait contenir sous les lois de l'innocence. Quel horrible scandale! vous récriez-vous d'abord. En est-ce un moins honteux, maîtres cruels, que l'innocence à vos gages soit d'abord en butte à vos attaques, et souvent en proie à vos désirs? que pour premier service vous vouliez avoir son honneur, et pour premier salaire, la couvrir de honte et d'infamie? que vos demeures deviennent l'écueil de la pudeur, dont elles devaient être le rempart et l'asile? En est-ce un moins affreux, dames mondaines, que vos confidentes entrent dans vos engagements secrets, qu'elles conduisent vos sourdes intrigues, qu'elles vous aident à forger ces malheureuses chaînes qui les entraînent avec vous dans l'abîme du vice? En est-ce un moins criant que vous fassiez servir vos gens, vous à vos entêtements de plaire, vous à la poursuite de qui vous plaît, vous à vos adresses à tromper? que, pourvu qu'ils vous soient fidèles, vous vous mettiez peu en peine s'ils sont fidèles à Dieu? que vous leur donniez des ordres opposés à ses commandements, et des leçons contraires à ses maximes? que vous les teniez asservis en esclaves à vos intérêts temporels, sans leur donner le temps de vaquer à leurs intérêts éternels? Si ces désordres, pour être trop ordinaires, vous scandalisent peu, en sont-ils moins scandaleux? Trouvez-moi un crime sous le ciel qui crie plus haut vengeance? Quoi! renier hautement son Dieu et abjurer publiquement sa foi! Saint Paul ne nous déclare-t-il pas, en termes formels, que, n'avoir pas soin du salut de ses domestiques, c'est être pire qu'apostat, pire qu'infidèle, pire qu'idolâtre? *Si quis maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior.* (I *Tim.*, V, 8.) Que sera-ce donc de contribuer à leur perte? Est-ce exagération de dire que c'est en soi un scandale aussi grand que ceux qui vous scandalisent le plus?

Avançons et poursuivons le parallèle. David, en qualité de prophète, est proposé de Dieu pour montrer à ses peuples le chemin de la vertu, et il leur montre celui du vice. Voilà le grand scandale qui vous frappe. Mais quoi! les sacrés cantiques de David, dictés par l'Esprit-Saint, et que nous chantons tous les jours, n'étaient-ils pas des leçons suffisantes de vertu et de justice? Vaines leçons, me direz-vous. La voix de l'exemple l'emporte sur celle des plus touchants discours; et le prédicateur même de la vérité, s'il ne la soutient pas sur ses mœurs, passe pour docteur du mensonge. Belle et saine maxime! mais vous l'appliquez-vous, pères et mères, vous qui êtes les premiers maîtres et comme les prophètes naturels de vos enfants? Vous les instruisez, il est vrai, ou plutôt vous les faites instruire des devoirs de la religion, au moins je le suppose; encore en est-il peut-être qui y manquent parmi vous, et qui ne s'en confessent pas. Mais que peuvent-il penser quand ils ne vous en voient faire à vous-mêmes aucun exercice, hors ceux que la bienséance ou l'honneur ne vous permettent pas d'omettre? N'ont-ils pas lieu de les regarder comme des amusements puérils, ou des observances politiques? Et n'est-ce pas aussi toute l'idée qu'ils en conservent dans un âge plus mûr? Vous avez soin qu'on les élève à l'ombre du cloître et dans le sein de la retraite; qu'on les y forme de bonne heure au travail, qu'on les y entretienne dans un esprit de recueillement, de régularité, de christianisme. Rien de plus beau, mais encore quelques années, et vous les produisez vous-mêmes sur le théâtre du monde; vous les y exposez, comme de nouvelles idoles, à l'encens d'une troupe de jeunes adorateurs; vous voulez qu'ils soient avec vous de toutes les fêtes mondaines, dont je veux croire (puisque vous le dites), que tout le mal se réduit à l'enjouement, à la bagatelle, à la dissipation; mais convenez au moins que ces secondes instructions sont bien contraires aux premières, et que si les unes leur enseignent à se sauver, les autres leur apprennent à se perdre. Vous êtes ravis que ceux qui tiennent auprès d'eux votre place, leur parlent de Dieu et de la préférence qu'on lui doit sur tout; vous leur en parlez souvent à votre tour, mais les en croiront-ils, et vous en croiront-ils vous-mêmes, tandis qu'ils vous verront éclater en reproche à la moindre faute qui leur échappe contre les usages du siècle, et fondre en larmes, pour peu qu'ils semblent pencher à le quitter. Enfin vous leur prêchez la pudeur, la retenue, la modestie : vertus propres de leur âge et de leur sexe; mais vous les menez à des spectacles, à des assemblés qui n'en furent jamais les écoles, et où vous savez assez qu'on n'en voit point les modèles.

Pensez-vous que vos enfants soient vos

dupes, et qu'ils n'aperçoivent pas que l'intérêt du salut dont vous leur parlez souvent, n'est qu'un discours dans votre bouche, et une chimère dans votre cœur ? Cependant cette contradiction de langage et de conduite vous scandalise étrangement dans un ministre de l'Evangile; et dans vous, pères et mères, ne scandalise-t-elle plus? Sachez que Dieu en porte un jugement égal, et qu'il en faut même beaucoup moins pour que le prêtre et le père soient aussi coupables à ses yeux. Témoin le grand pontife Héli : il n'avait rien de semblable à se reprocher; ses leçons et ses exemples furent toujours assez d'accord; trop de faiblesse à les faire suivre fut tout son crime. Cependant brisé de la main de Dieu, comme une pierre de scandale, ne fut-il pas aussi sévèrement puni que ses enfants, ministres scandaleux de ses autels? Achevons. David enfin s'est déclaré pour la piété, aux yeux non-seulement de tout Israël, mais aussi des Philistins ou étrangers encore, ou nouvellement soumis à son empire. Quel triomphe pour eux de lui voir commettre des crimes qu'eux-mêmes ne commettent pas! Voilà proprement le scandale que Nathan lui reproche : *Blasphemare fecisti inimicos Domini.* (II *Reg.*, XII, 14.) Scandale de l'alliance publique du vice avec une profession particulière de la vertu : scandale, chrétiens, qui dans les autres ne vous échappe pas, et qui dans vous-mêmes vous devient imperceptible ! Comme fidèles et comme catholiques, que de saintes lois ne faites-vous pas profession de suivre, et en les violant, comme vous faites, sous des yeux, vous le savez, qui vous éclairent de près, ou rebelles encore ou à demi ouverts aux lumières de la foi, ne les en éloignez-vous pas? Quel triomphe pour les partisans secrets de l'hérésie, au milieu desquels vous vivez, de voir leurs enfants mieux instruits, leurs pauvres mieux secourus, leurs mœurs mieux réglées, leurs cœurs plus unis que les vôtres; de trouver parmi eux plus de zèle, plus de désintéressement, plus de bonne foi que parmi vous? Quel avantage pour eux dans ce saint temps, que vous n'osiez leur reprocher d'avoir secoué le joug importun des saintes austérités de l'Eglise, jeûnes, abstinences, sans vous en attirer le honteux reproche de le secouer vous-mêmes, comme eux, avec cette seule différence qu'ils le font au moins sans déguisement et sans artifice, et que vous, vous ne le faites souvent que sur de faux prétextes et sur de faux exposés; ajoutant ainsi à l'intempérance et à l'immortification, la fraude et le mensonge. Quel scandale! n'en verrez-vous jamais les affreuses conséquences? Quel scandale pour vos frères nouvellement réunis, que vos immodesties, vos irrévérences, vos impiétés journalières dans nos églises ! quel scandale, dis-je pour eux? Faut-il qu'après avoir forcé les résistances de l'erreur, les préjugés de l'éducation, les oppositions des sens, les révoltes de la raison au sujet de la présence réelle de Jésus-Christ sur nos autels, ils aient encore à combattre la malheureuse impression de vos scandaleux exemples, qui leur persuadent au moins que vous ne la croyez pas? Eh quoi! chers auditeurs, vous vous déchaînez tous les jours contre les défauts des personnes que vous appelez dévotes; leur zèle amer, leurs vifs ressentiments, leur jalouse ambition, leur tendre délicatesse et leur indiscrète curiosité, vous paraissent autant de monstres dont il faudrait, dites-vous, pour l'honneur et l'intérêt de la dévotion, purger le christianisme. J'en conviens avec vous; mais purgez-le d'abord de vos indévotions. Jamais les bizarres faiblesses des dévots ne feront tant de tort à la solide piété, que vos sacriléges profanations en font à la religion véritable. Cependant où ne trouve-t-on pas ce dernier scandale? Le temps, le lieu le plus saint en sont ils à couvert? L'âge le plus tendre n'en est-il pas susceptible aujourd'hui ? Le sexe qu'on appelle le plus dévot en est-il exempt? Si Dieu donc venait à renouveler contre les chrétiens scandaleux l'arrêt de mort autrefois porté contre les scandaleux Madianites ; cet arrêt serait-il moins général, et Dieu ne dirait-il pas encore : *Cunctos interficite* (*Num.*, XXXI, 17) : Ne faites grâce à personne; portez le fer et le feu partout où règne cette gangrène de mœurs; n'épargnez pas même ce qui vous y paraît de plus pur et de plus innocent : *Cunctos interficite... etiam in parvulis.* (*Ibid.*)

C'est ce que dit Moyse aux chefs de son armée, qui dans la proscription de cette scandaleuse et maudite race, n'en avait fait périr que la partie la plus coupable : et telle est encore, chrétiens, votre troisième erreur de ne traiter de scandales que les grands crimes. Non, non, chers auditeurs, les grands désordres ne sont pas proprement les grands scandales : ils montrent à la vérité le vice, mais dans toute sa laideur; et les éclats qui les accompagnent sont plutôt des avis de les fuir, que des invitations à les suivre : bien plus redoutables sont les piéges qui se trouvent cachés sous les dehors trompeurs d'une honnête bienséance, et d'une innocente liberté : sous des conversations galantes où l'on parle ouvertement le langage du siècle, et où l'on fait entendre à mots couverts celui de la passion : sous des parures mondaines, pures inventions, ce semble, de la vanité; mais secrètes amorces d'impureté; et qui, vu la corruption du siècle, ne peuvent attirer tant de regards sans en surprendre d'illicites : sous des visites rendues, si vous voulez, par politesse, ou reçues par complaisance; mais où l'on entretient souvent par un air enjoué les étincelles d'un feu qu'on devrait éteindre par un sérieux glaçant : sous des parties de bonne chère, où le choix des mets et celui des conviés conspirent également à flatter l'intempérance, et à tenter la sobriété : Sont-ce là donc, dites-vous, des scandales? L'ignorez-vous, chrétiens, et en pouvez-vous douter? Consultez l'Evangile, et voyez sur quoi le Sauveur du monde traite le Prince de ses apôtres, de pierre de scandale, et de suppôt de Satan, *Vade, Satana*

(*Matth.*, XVI, 23) : sur un simple discours, dont tout le crime était de préférer les douceurs de la vie aux amertumes de la croix : *Scandalum es mihi, quia non sapis ea quæ Dei sunt.* (*Ibid.*) A combien plus forte raison traitera-t-il de scandale ces entretiens flatteurs qui séduisent les esprits et amolissent les cœurs. Ecoutez saint Paul, dames chrétiennes, et jugez si cet apôtre, qui voulait qu'on mit au rang des femmes décriées celles qui ne se voilaient pas devant les Anges du Seigneur : *Si non velatur mulier, tondeatur* (I *Cor.*, XI, 6), n'eût pas condamné comme scandaleux tous ces raffinements de luxe, inventés pour paraître, pour plaire, et pour imposer aux yeux des hommes. Ouvrez les livres des saints Pères, gens de belle humeur et de bonne chère, et reconnaissez dans la raison qui leur a fait abolir les agapes chrétiennes, le danger de toutes celles où se mêle d'autre motif que celui de l'union et de la charité chrétienne. Demandez aux dépositaires des secrets des consciences, si les plus grandes extrémités du vice ne naissent pas comme d'une source empoisonnée de cette multitude de petits usages licencieux, dont, bien loin de vous faire un scrupule, vous vous faites un mérite : enfin interrogez-vous vous-mêmes, si cent articles sur lesquels vous passez légèrement dans la revue de vos fautes, n'ont pas été souvent pour vous des sujets de tentations, et des occasions de chutes. Vous ne savez donc que trop que le scandale est souvent attaché à des choses innocentes en apparence ou légères : et cependant c'est de quoi vous ne vous confessez pas, sur quoi vous ne vous examinez pas, ce que même vous ne croyez pas.

Mais je ne sache personne, dites-vous, qui se soit scandalisé de ma conduite; au moins je suis sûr que je n'ai jamais cru, ni voulu scandaliser personne : deux autres erreurs qui font illusion au pécheur scandaleux, et qui servent de voile au péché de scandale.

Vous ne savez personne que vous ayez fait pécher. Etes-vous donc témoins de tous les désordres dont vous êtes cause? Ne comptez-vous pour effets du scandale que ceux qui éclatent aux yeux du public? Ignorez-vous qu'il ne faut qu'un regard pour donner la mort à une âme; qu'un désir pour ravir l'innocence; qu'une pensée d'un moment pour faire un démon d'un ange? Que de regards dangereux, Mesdames, vos modes indécentes! Que de désirs déréglés, jeunes gens, vos indiscrètes familiarités! que de mauvaises pensées, Messieurs, tant de mots ambigus ont-ils produits sur votre compte! et cependant à votre insu. Je veux que ces semences de mal que vous avez jetées dans les âmes aient heureusement été stériles, ce n'en sont pas moins des scandales donnés; grâces à la bonté de notre Dieu, louange à la vertu de vos frères, s'ils n'ont pas été des scandales reçus. Mais toujours malheur à vous : votre péché, quoique sans nul effet, est consommé de votre part. Ces infâmes vieillards, qui sollicitèrent en vain Suzanne, en furent-il moins suborneurs? et cette artificieuse femme, qui tenta inutilement Joseph, en fut-elle moins scandaleuse, pour n'avoir pas réussi dans leurs criminels projets?

Mais hélas! chers auditeurs, avouons-le, nous ne sommes plus au temps ni des Suzannes, ni des Josephs; et l'on peut aujourd'hui poser pour principe, qu'il n'échappe aucun trait de malignité qui ne porte; et qu'il n'y a rien de scandaleux en apparence qui ne scandalise en effet.

Mais enfin, ajoutez-vous, je puis me rendre ce témoignage, que je n'ai jamais cru ni prétendu scandaliser. Voilà donc, pécheurs, votre dernière excuse et votre unique ressource. Faible décharge pour vous disculper du scandale! car avouez au moins, que dans toutes ces occasions de péché que vous avez pu donner aux autres, vous n'avez pas cru ni prétendu les édifier? Non sans doute. Quoi donc? Quelle était à leur égard votre disposition? de n'y pas penser, de ne pas vous mettre en peine, si ce que vous faisiez, ou ce que vous disiez intéressait leur innocence, et faisait impression sur eux? Fatale indifférence! qui seule suffit pour vous faire courir tous les risques où vous les avez engagés, et pour vous rendre responsables de leur perte. Ce n'est pas moi qui le décide, chrétiens, c'est Jésus-Christ votre Sauveur et votre Dieu. Et où? Dans cet endroit mémorable de l'Evangile, où il parle du scandale. En voici le précis, ne l'oubliez jamais. Gardez-vous bien, dit-il, de mépriser un seul de ceux qui croient en moi, surtout des plus faibles : *Videte ne contemnatis unum ex his pusillis.* (*Matth.*, XVIII, 10.) Quel est le sens de cet avis si menaçant, *Videte :* Gardez-vous de mépriser surtout les faibles? N'est-ce pas dire en termes équivalents : Ne hasardez rien en leur présence; observez-vous avec scrupule devant eux : examinez attentivement tout ce qui peut leur nuire : mesurez toutes vos démarches sur leur faiblesse : ce serait également la mépriser que de n'y faire aucune attention, ou de n'y avoir nul égard ; et si malheureusement égarés sur vos pas, ils venaient par votre conduite inconsidérée à faire une chute profonde; sachez que votre inconsidération ne vous excuserait pas, et que leurs déréglements joints aux vôtres comme un poids accablant, vous précipiteraient au fond de l'abîme : *Expedit ut suspendatur mola, et demergatur in profundum maris.* (*Ibid.*, 6.) Oui, chrétiens, les péchés d'autrui joints aux vôtres; et c'est ici votre dernière erreur sur le scandale.

Selon vous, donner un scandale, soit mauvais conseil, soit dangereux exemple, c'est commettre un péché, c'est le commettre une fois; c'est le commettre dans un degré de malice fixe et déterminé. Telle est l'idée que vous vous en faites; mais au fond, et dans la vérité, qu'est-ce que donner un scandale? C'est commettre autant de péchés qu'il y a d'âmes que ce scandale gagne et infecte; c'est se charger de toutes les iniquités où les

plonge ce scandale; c'est s'abandonner en aveugle à tous les funestes progrès que peut faire ce scandale; en deux mots, selon vous, un scandale n'est qu'un péché actuel, un péché passager, un péché personnel, un seul et unique péché. Mais, selon Dieu, qu'est-ce qu'un scandale? C'est une espèce de péché originel, et un affreux assemblage de tous les crimes dont il est la source, l'instrument, le modèle, la cause jusqu'à la consommation des siècles : *Usque ad consummationem sæculi* (*Matth*, XXVIII, 20). Voilà, mes frères, ce que vous n'avez jamais bien conçu, et ce que peut-être vous avez peine à concevoir encore. En voici l'éclaircissement et la preuve : c'est une nouvelle leçon sur le scandale que je ne dois pas oublier; elle fait trop bien à mon sujet. Car si, selon toutes les lois divines, ne pas arrêter un scandale quand on le peut et qu'on le doit, c'est s'en rendre coupable; si le souffrir, c'est le commettre; si en être alors le spectateur oisif, c'est en être l'ouvrier et le principal auteur : si Dieu demande justement au grand-prêtre Héli : Pourquoi avez-vous foulé aux pieds mes victimes? *Quare calce abjecistis victimam* (I *Reg.*, II, 29)? Quoique ce ne fût pas lui qui les eût profanées, mais ses enfants; quoiqu'il les en eût repris, mais trop tard et trop faiblement; quoiqu'il n'eût point d'autre part à leurs sacriléges, que de ne les avoir pas punis sévèrement. Si, selon saint Paul, fermer les yeux et se taire sur les désordres publics, c'est y tremper et y coopérer : *Non solum qui ea faciunt, sed etiam qui consentiunt facientibus* (*Rom.*, I, 32); enseigner le mal, faciliter le vice, en accréditer, en communiquer le fatal poison, n'est-ce pas en précis poser dans le principe toute la malignité qui se développe en détail dans les effets? O Dieu! que de maux compliqués dans un seul mal! et dans un péché public que de péchés secrets! Le pécheur doit vous en rendre compte; cependant il les ignore; il en est chargé, et il n'en sent pas le poids; il en porte la tache, il en doit subir la peine, et il n'en a ni crainte ni remords. Est-il caractère de réprobation plus visible? C'est ce qui effrayait encore David au sortir même du danger. Où en suis-je, disait-il, et qu'ai-je fait? Ma conscience ne me reprochait que deux crimes, et la justice divine, sous le nom de scandale, en poursuit une infinité d'autres dont je ne tenais nul compte, et qu'il me faut payer à la rigueur. Ce sont dettes sur dettes; le nombre en passe celui des cheveux de ma tête : et, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que ces iniquités dont la multitude m'accable, sont celles que j'ai commises au plus grand jour; et, auteur de mes maux, seul je les ignorais; je ne les ai vus que le dernier, je ne les connaissais pas : *Comprehenderunt me iniquitates... multiplicatæ sunt super capillos capitis mei... et non potui ut viderem* (*Psal.* XXXIX, 13). O vous, Dieu des vengeances! vous qui les connaissez si bien, et qui, tôt ou tard, nous les faites si rigoureusement expier, pardonnez-nous-en l'ignorance; car, hélas! quel est l'homme qui sache, surtout en ce genre, démêler tout ce qui le rend coupable à vos yeux (*Delicta quis intelligit* (*Psal.* XVIII, 13)? Et c'est ce qui doit l'engager sans cesse à vous demander grâce sur son aveuglement passé, et sur son état présent : *Delicta quis intelligit?* Pardonnez-nous, Seigneur, tous nos péchés cachés : *Ab occultis meis munda me* (*Ibid.*) : et parce qu'il n'y en a point de plus cachés que ceux dont nous avons produit la cause et les autres effets, pardonnez-nous tous ces péchés personnels et étrangers : *Et ab alienis parce servo tuo* (*Ibid.*, 14). Péché de scandale, source funeste de réprobation, parce que c'est un péché public et commun, et qu'on ne s'attache pas même à le connaître : première vérité. Mais beaucoup plus encore, parce que c'est un péché énorme et monstrueux, et qu'à peine paraît-on le détester : seconde vérité. La première vous en fait voir toutes les espèces : celle-ci va vous en montrer toute l'énormité.

SECONDE PARTIE.

Attaquer Dieu, et se soulever contre son premier Souverain, c'est ce qui est commun à tout péché. Attaquer à la fois et Dieu et les hommes, c'est ce qui convient à tout péché contre la charité. Mais attaquer ouvertement son Dieu, lever hautement contre lui l'étendard de la révolte; attaquer sourdement le prochain, l'engager insensiblement à sa perte, voilà le comble d'iniquité, voilà l'excès de malice, voilà le monstre de nature que produit le scandale. Il fait à Dieu une guerre ouverte et déclarée; il cause au prochain une ruine secrète et cachée : double attentat qu'on ne déteste que faiblement, et qui demanderait des larmes de sang pour le pleurer.

Le premier effet du scandale, c'est de faire à Dieu une guerre ouverte, et le premier caractère du pécheur scandaleux, c'est d'être l'ennemi déclaré de Dieu. Je ne puis, mes frères, vous donner une notion plus juste du scandale, qu'en l'opposant simplement à l'idée que Dieu nous a donnée de l'édification, puisque la règle la plus naturelle des mœurs est de juger des vertus par les vices, et des vices par les vertus : *Nisi ex comparatione virtutum vitium non ostenditur* (S. Hier.). Or, entre les justes et les amis de Dieu, qui sont ceux qui tiennent le premier rang? Ce sont, dit Jésus-Christ, ceux qui pratiquent le bien et qui l'enseignent aux autres : *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cælorum.* (*Matth.*, IV, 19.) Donc, par une conséquence infaillible, ceux qui font le mal et qui y portent les autres, sont à plus forte raison les plus signalés pécheurs, et les plus mortels ennemis de Dieu. Je dis, à plus forte raison; car, hélas! que font les âmes les plus saintes et les plus zélées? Et que peuvent-elles pour l'édification du prochain? bien peu; ou, pour mieux dire, rien du tout. Qu'un saint Paul, par ses éloquents discours, jette dans le cœur les premières semences de la foi; qu'Apollo les cultive par ses soins et ses pieux exemples : c'est toujours Dieu seul qui les fait naître et croître par sa

grâce : *Ego plantavi, Apollo rigavit, sed Deus incrementum dedit.* (I *Cor.*, III, 6). Il n'en est pas de même de ceux qui inspirent le vice ; ils en sont uniquement les auteurs, et nulle autre cause intervenante ne leur en peut disputer l'origine. Les uns sont donc bien plus haïssables que les autres ne sont aimables aux yeux de Dieu. Cependant quelles amitiés et quelles caresses ne prodigue-t-il pas aux faibles instruments de sa gloire ? Peut-on porter plus loin la faveur et la tendresse ? Il les traite d'amis et de confidents, et non plus de serviteurs : *Jam non dicam vos servos, sed amicos.* (*Joan.*, XIII, 15.) Il veut qu'ils soient ses assesseurs, et que leurs trônes joignent le sien lorsqu'il viendra juger l'univers : *Sedebitis et vos super sedes* (*Matth.*, XIX, 28). Ce sont la lumière du monde, le sel de la terre, les forteresses du ciel : *Vos estis lux mundi* (*Matth.*, V, 14) ; *vos estis sal terræ* (*Ibid.*, 13) : *non potest civitas abscondi, supra montem posita* (*Ibid.*, 15) ; et pour couronner tous ces éloges, il ajoute que ce sont d'autres lui-même : *Qui vos audit me audit, et qui vos spernit me spernit.* (*Luc.*, X, 16.) Titres aimables et glorieux qui nous montrent l'excellence des services que rendent à Dieu ceux qui travaillent au salut des âmes, mais qui, par opposition, nous font sentir toute l'horreur des hostilités qu'exercent contre lui ceux qui contribuent à leur perte. Voulez-vous donc, qui que vous soyez, pécheurs scandaleux, qui faites pécher les autres, de quelque manière que ce puisse être, voulez-vous savoir au juste et sans vous flatter qui vous êtes ? Rassemblez tous les titres odieux directement opposés aux noms flatteurs dont l'Esprit-Saint honore les hommes apostoliques ; leur portrait, par contraste, fait votre véritable caractère. Mais hélas ! que verrez-vous dans l'aimable concert où l'Ecriture nous les représente avec Dieu ; qu'une affreuse image de l'impitoyable guerre que vous lui faites ? Car si ceux qui s'occupent des moyens de sanctifier le monde, sont les dépositaires des secrets du ciel : *Dispensatores mysteriorum Dei* (I *Cor.*, IV, 1), ceux qui prennent les voies de le pervertir sont donc les ministres des complots de l'enfer : *Dispensatores mysteriorum diaboli.* Si les héros de la foi qui s'emploient à établir parmi les infidèles le règne de la grâce, sont les substituts et les agents de Jésus-Christ : *Ministri Christi* (*Ibid.*), les prévaricateurs de la loi qui travaillent à étendre parmi les fidèles l'empire du péché, sont donc, comme le dit saint Jean, les précurseurs de l'Ante-Christ, les suppôts de Satan : *Et nunc Antichristi multi sunt.* (I *Joan.*, II, 23.)

Si les prédicateurs de l'Evangile sont les ambassadeurs de Jésus-Christ : *Pro Christo legatione fungimur* (II *Cor.*, V, 20), les maîtres d'iniquité sont donc les émissaires, ou plutôt les enfants de Satan, comme les qualifie le Sauveur même : *Vos ex patre diabolo estis.* (*Joan.*, VIII, 44.) Si les protecteurs de la vertu sont reconnus dans les livres saints pour des dieux visibles : *Dii estis* (*Isa.*, XLI, 23), il faut conséquemment que les fauteurs du vice y soient regardés comme des démons visibles revêtus de chair : *Ex vobis unus diabolus est* (*Joan.*, VI, 71), disait Jésus-Christ. Epouvantables anathèmes, capables d'attérer toutes les personnes scandaleuses, et de les faire frémir d'horreur ! mais anathèmes qui ne sont après tout que les conséquences nécessaires des éloges que Dieu donne aux personnes édifiantes ; et si les uns sont justes et vrais, comme on n'en peut douter, les autres ne peuvent être ni outrés ni faux. Justifions-les cependant par le détail des deux partis contraires : et c'est proprement où vous allez voir une guerre ouverte : chefs contre chefs, armes contre armes, efforts contre efforts. Car j'ose vous défier de me marquer dans la conduite des saints une seule pratique, ni une seule invention, un seul moyen de faire honorer Dieu, que les pécheurs scandaleux n'imitent, ne copient, ne surpassent même avec avantage, dans les damnables artifices qu'ils ont imaginés pour faire offenser Dieu. L'homme de Dieu, dit saint Paul, publie par-tout l'Evangile de Jésus-Christ : il y trouve de quoi confondre tous les vices et persuader toutes les vertus ; l'homme du démon sème partout l'évangile de Satan. Eh ? quel autre nom donner à ces romans et à ces contes fabuleux, dont la morale toute païenne, pour ne rien dire de plus, se débite sous des figures, des paraboles, des merveilles, des mystères mêmes, comme celle de Jésus-Christ : et plût au ciel que les mystères de Jésus-Christ n'y fussent jamais en butte aux sacriléges traits d'un malin athéisme ! L'homme de Dieu seconde tous les mouvements de la grâce ; il observe comme elle les dispositions, les entrées, les moments du cœur ; comme elle il avertit, il sollicite, il presse, il promet, il menace. L'homme du démon efface les impressions, rompt les mesures, déconcerte les opérations de la grâce ; étudie à son tour tous les faibles de l'homme, et met en œuvre toutes les forces de la passion : conseils, prières, instances, promesses et menaces ; toute la différence, c'est que l'un s'en sert pour le bien, et l'autre pour le mal ; c'est que celui-ci offre des objets présents et sensibles, et celui-là ne parle que des choses invisibles et éloignées. L'homme de Dieu est fertile en saintes adresses propres à perpétuer les leçons de la vertu : ici ce sont des images dévotes, là de pieux cantiques, ailleurs d'augustes cérémonies saintement établies pour entretenir la ferveur du service de Dieu. L'homme du démon est fécond en maudits stratagèmes, capables d'éterniser les semences du vice : chansons libres, peintures immodestes, livres impurs, libelles satiriques, parures indécentes, mots équivoques, spectacles séduisants, artificieusement inventés pour réveiller les feux de la cupidité la plus amortie. En un mot, dit Jésus-Christ, l'homme de Dieu ne sème point de bon grain, que l'homme du démon ne sursème aussitôt de la zizanie. C'est donc à bon droit que le Sauveur le nomme aussi

ouvertement et aussi souverainement son ennemi, que le démon même, dont il est l'organe et l'instrument : *Inimicus homo hoc fecit* (*Matth.*, XIII, 28) .. *inimicus autem est diabolus.* (*Ibid.*, 39.) Ce n'est pas au reste qu'une même personne fasse elle seule tous ces actes scandaleux d'hostilités. Mais comme dans la milice chrétienne, il y a, dit saint Paul, divers emplois de docteurs, d'évangélistes, de prophètes, de pasteurs et de simples fidèles, qui tous servent le même Maître : *Divisiones ministrationum sunt, idem autem Dominus* (**1** *Cor.*, XII, 5); de même dans la milice du démon les fonctions sont partagées : l'un nuit par ses écrits, l'autre par ses discours, la plupart par leurs exemples; mais c'est toujours le même Dieu qu'ils combattent : *Et divisiones operationum sunt, idem vero Deus.* (*Ibid.*, 6.) La comparaison, mes frères, n'est-elle pas entière? Toutefois pour la graver encore mieux dans vos esprits, allons à la source, et remontons au principe. Car sur quoi fondée, je vous prie, cette liaison si étroite entre Dieu et les hommes dans les ministères de zèle? Pourquoi ceux qui s'en chargent sont-ils ses confidents les plus fidèles, comme il le dit lui-même? Qu'est-ce qui lui fait agréer et priser si fort en ce genre leurs moindres services? Ah! mes frères, c'est l'amour qu'il a pour les âmes. Amour de Dieu pour les âmes; amour qui, par rapport à nous, dit le Sage, fait son essence et son caractère. Souverain de tous les êtres! s'écrie-t-il dans le livre de la Sagesse, tout nous annonce que vous êtes le Dieu qui aimez les âmes : *Domine, qui amas animas.* (*Sap.*, XI, 17.) Amour de Dieu pour les âmes dont il cherche uniquement le bonheur, jusqu'à s'en faire un titre de gloire, et se nommer par tout le Dieu de leur salut : *Deus salutis*, *Deus salutarium*, *Deus salvos faciendi.* (*Psal.* XVII, 47; LXVII, 20, 21.) Amour de Dieu pour les âmes; amour qu'il porte jusqu'à l'excès, jusqu'à la jalousie : c'est lui-même qui le publie : Je suis, dit-il, un Dieu jaloux : *Dominus zelotes; Deus æmulator.* (*Exod.*, XXXIV, 14.) Amour de Dieu pour les âmes auxquelles il a généralement fait servir tout ce qu'il a et tout ce qu'il est: sa puissance à les créer, sa sagesse à les éclairer, sa bonté à les appeler, ses anges à les conduire, son esprit à les instruire, son Fils même à les racheter. Un amour si ardent et si déclaré ne peut être indifférent aux secours qu'on lui prête; beaucoup moins encore insensible aux obstacles qu'on lui oppose : le seconder, c'est lui rendre le service le plus signalé; le traverser c'est lui faire la guerre la plus ouverte. Et voilà ce qui a fait dire à saint Bernard, qu'un pécheur scandaleux est un plus cruel ennemi de Dieu que les Juifs mêmes qui l'ont crucifié, quelque horreur qu'on ait de leur crime. Pourquoi? Parce que les Juifs en attaquant sa vie, servaient au moins, malgré eux, son amour; en immolant son corps, ils contribuaient, sans le vouloir, au salut des âmes; en répandant son sang, ils le faisaient couler, sans y penser, pour tous les hommes, et pour eux-mêmes : mais le pécheur scandaleux, par un attentat bien plus horrible, rend ce sang, tout versé qu'il est, inutile; fait mourir à pure perte Jésus-Christ dans son cœur et dans celui des autres; et, doublement déicide, renouvelle sa passion et en détruit les effets.

C'était ce qu'avant saint Bernard saint Paul ne cessait de représenter aux fidèles pour leur donner horreur du moindre scandale. Eh! quoi, mes frères, leur disait ce grand apôtre, celui pour qui Jésus-Christ est mort périra donc par votre faute? *Et peribit propter quem Christus mortuus est?* (**1** *Cor.*, VIII, 11.) Quoi! un Dieu de toute éternité se sera, par amour, occupé des moyens de sauver une âme; il les aura tous épuisés dans le temps avec des soins et des frais immenses; il se sera fait chair, victime, malédiction pour lui procurer la vie, la liberté, le salut : et un chrétien, pour contenter sa passion, lui ravira cette précieuse conquête, l'engagera tout de nouveau dans l'esclavage du démon, et lui donnera le coup de la mort éternelle? *Peribit propter quem Christus mortuus est?* En vain donc un Dieu aura travaillé nuit et jour, sué sang et eau, souffert mort et passion pour s'en assurer l'empire : travaux, sueurs, larmes, sang d'un Dieu, vous serez perdus pour elle! *Peribit propter quem Christus mortuus est?*

Cette seule considération ne suffit-elle pas, mes frères, pour confondre et dissiper toutes les vaines illusions qui diminuent dans l'esprit des pécheurs l'horreur de leurs scandales? On compte pour peu parmi les grands l'abus que l'on fait; parmi les maîtres le peu de soin que l'on prend, et souvent même parmi les ministres du Seigneur, l'abandon où l'on laisse le salut de ces infortunées créatures, inférieures par leur fortune et leur condition, mais par la nature et la grâce égales au reste des hommes. Ce sont, dit-on, des âmes vénales, basses et mercenaires : en est-il de telles devant Dieu? Jugez-vous vil et méprisable l'objet de ses recherches, le fruit de ses travaux, le prix de son sang? *Propter quem Christus mortuus est.* On se console sur ce qu'on n'en a tenté, perverti, négligé qu'une. Faible consolation! n'y eût-il eu qu'elle seule à sauver, un Dieu serait mort également pour elle : l'Evangile nous le déclare : Pour une seule brebis égarée le bon pasteur laisse son troupeau; pour une seule il s'inquiète, il s'alarme, il s'empresse; pour une seule il met tout en quête dans son absence, et tout en fête à son retour, comme si elle le dédommageait seule de tous ses travaux : *Propter quem Christus mortuus est.*

Mais d'ailleurs que chaque homme perde une âme, que deviendra, je vous prie, l'ouvrage de la rédemption? Et n'est-ce pas, en effet, parce qu'il y en a peu qui n'en fasse ou qui n'en laisse périr quelqu'une, que l'enfer se remplit à toute heure, malgré les mérites infinis de la mort d'un Dieu? *Propter quem Christus mortuus est.* Enfin on se rassure sur ce qu'on ne l'a fait pécher qu'une

seule fois; mais quand elle n'aurait été souillée que d'une seule tache, pour l'effacer, le Fils de Dieu n'en aurait pas moins souffert; un seul péché aurait suffi pour engager un Dieu à se faire homme, et homme de douleurs : *Propter quem Christus mortuus est.* Ah! mes frères, revenons à notre comparaison. Que les hommes apostoliques jugeaient bien autrement du prix des âmes! On les voyait passer au delà des mers, courir aux extrémités de la terre, s'exposer aux plus affreux périls, se consumer en veilles et en fatigues; et quand on leur demandait quel était le but et la fin de leurs travaux : Trop heureux, répondaient-ils, trop heureux, si durant tout le cours de la plus pénible vie, nous pouvons sauver un seul pécheur, corriger ou prévenir un seul désordre, empêcher une seule fois que Dieu ne soit offensé. Et vous, pécheurs, vous vous pardonnez aisément une âme scandalisée, une chute causée, une tentative inutile; apprenez de leurs lumières, plus sûres que les vôtres, que si un seul acte de zèle intéresse le ciel et signale un ami de Dieu, un seul scandale rend son ennemi déclaré, et lui fait une guerre ouverte.

Le second effet du scandale est de causer au prochain une ruine cachée : et le second caractère du pécheur scandaleux, c'est d'être l'ennemi secret de l'homme, et par là même plus à détester. Non, mes frères, les plus cruels fléaux du genre humain ne sont pas ceux qui traînent après eux une ruine éclatante, qui renversent la fortune, qui flétrissent l'honneur, qui ravissent la vie. Les persécuteurs déclarés, selon toutes les maximes de l'Evangile, ne méritent point notre haine, et doivent être encore l'objet de notre amour. Les véritables, ou plutôt les seuls ennemis de l'homme, sont ceux qui, respectant les fragiles biens de la nature, s'attachent au dedans, où sont les précieux trésors de la grâce, et les solides espérances du salut: ceux qui sèment les vices, qui corrompent les cœurs, qui séduisent les esprits, qui perdent et qui damnent les âmes : voilà, selon Dieu, ceux avec qui il est toujours permis de rompre, et défendu, s'ils ne changent, de renouer jamais. Il est vrai, leur guerre clandestine cache ses redoutables suites sous les apparences d'une tranquille paix: on n'y entend point la faiblesse gémir de la tyrannie qui l'opprime; on n'y aperçoit point l'innocence expirer sous les traits qui la blessent; on n'y voit couler, ni le sang ni les larmes des vaincus. Mais quoi! les maux de l'autre vie, pour être éloignés, en sont-ils moins affreux? Les feux de l'enfer en seraient-ils moins cuisants, pour avoir couvé sous la cendre? Et l'éternité, tout imperceptible qu'elle est, au moment qui la rend malheureuse, en est-elle moins éternité?

Comparez les tristes effets de la plus mortelle haine aux tragiques fins du plus spécieux scandale, et vous avouerez que les calomniateurs, les brigands, les meurtriers, les empoisonneurs, monstres que tout le monde abhorre, sont moins à craindre que les pécheurs scandaleux, si suivis et si accrédités.

Ce sont des ennemis non suspects : autre cause d'une ruine cachée, mais en cela même plus déplorable. Les voiles trompeurs des alliances, des amitiés et des liaisons humaines, déguisent le poison et le font avaler avec assurance. Hélas! qui peut se défier d'un ami complaisant qui vous flatte? d'un confident obligeant qui vous applaudit? d'une mère tendre qui vous idolâtre? d'un père indulgent qui vous chérit? Car c'est de là que l'on reçoit, que l'on hérite, que l'on suce le venin le plus subtil du scandale. Est-il croyable que l'on veuille nuire à qui l'on tient par les nœuds les plus chers et perdre avec soi ce que l'on aime? Il n'est pourtant que trop vrai, et vous l'avez dit, ô mon Dieu! que tout homme a près de lui les auteurs de sa perte : *Inimici hominis domestici ejus.* (*Mich.*, VII, 6.)

Autrefois l'envie de se servir les uns les autres dépeupla les forêts où vivaient dispersés les premiers hommes, et forma cette société civile qui les réunit aujourd'hui. Mais on ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que ce doux commerce, en polissant les esprits, pervertissait les cœurs; et après avoir abandonné les déserts pour apprendre à vivre, les plus sensés s'y rengagèrent pour apprendre à vivre mieux, et jugèrent qu'il y avait moins de danger à se familiariser avec les bêtes farouches qu'à se lier à des hommes scandaleux. Se trompaient-ils?

Ce sont des ennemis qui attaquent l'homme par lui-même, par ses préjugés et ses inclinations. Nouvelle source d'une ruine cachée, mais d'autant plus inévitable qu'un cœur est aisé à surprendre, qu'un esprit est facile à séduire quand on leur tend pour piéges leurs penchants et leurs préventions. Ah! si l'on ne s'offrait à ceux qu'on scandalise que comme les tyrans, le fer à la main, pour leur faire abjurer la foi qu'ils professent ou violer la loi qu'ils ont fait vœu de suivre, peut-être ferait-on plus de martyrs et moins de prévaricateurs. Mais opposer comme l'on fait l'ombre de la liberté au joug de la contrainte, l'autorité de l'exemple à la vanité du respect humain, l'appât des promesses aux besoins de l'indigence; ah! c'est armer l'homme à sa perte, c'est l'engager à se détruire de ses propres mains et faire sur les âmes ce qu'au rapport de l'Evangile les démons faisaient sur les corps qu'ils possédaient.

Enfin ce sont des ennemis dont la moindre et la première approche suffit pour damner et pour perdre, dernier principe d'une ruine cachée. Une entrevue, un mot, un regard, un geste jette une étincelle dans une âme, y allume des feux, y cause un incendie qui désormais ne s'éteint plus. Temple de Jérusalem, ouvrage de tant de rois, admiration de tant de siècles, vous brûlâtes autrefois, et vous fûtes réduits en cendres par l'éclat d'un flambeau jeté au hasard contre vos murs; habitants et étrangers, Juifs et Romains, tous s'intéressèrent à vous sauver et

tous vous furent inutiles. Voilà l'image des maux que cause le scandale. Ce n'est, si vous voulez, qu'un trait de feu impur lancé en passant dans une âme innocente, temple vivant de la Divinité ; il y a pris; il y a crû ; il en a fait sa proie. Ni les cris publics des prédicateurs, ni les soins particuliers des directeurs, ni tous les secours du ciel et de la terre n'en ont pu arrêter les flammes. Elle en brûle jusque dans l'autre monde. Hélas! si Dieu en ouvrait à nos yeux les prisons, de tant de réprouvés, combien peu en trouverions-nous qui n'imputent pas au scandale l'origine de leur perte? Combien peut-être en compteriez-vous, chrétiens, qui en accusent justement les vôtres, et que vos mauvais discours ou vos dangereux exemples ont conduits au précipice? Ils y sont à jamais malheureux; et vous qui le leur avez creusé vous vivez ici tranquilles! *Viris tot animarum reus.* Ils y expient depuis longtemps des égarements communs que vous n'avez pas encore commencé à expier. Ils y détestent sans cesse leur engagement avec vous, quoiqu'il soit déjà peut-être avec eux effacé de votre mémoire. Etes-vous donc aussi assurés de votre pardon qu'ils sont désespérés de leur disgrâce? Chers complices autrefois, ne sont-ils pas devenus vos cruels accusateurs? Et Dieu, tout Dieu qu'il est, peut-il les empêcher de crier vengeance et de demander justice? Victimes de la colère divine parce qu'ils l'ont été de vos scandales, n'est-il pas naturel qu'ils l'implorent contre la cause de leurs malheurs? Et consumés des feux que vous leur avez allumés, n'ont-ils pas droit de désirer que vous en veniez avec eux partager les flammes? Ecoutez comme ils parlent : Terre, ô terre, s'écrient-ils par la bouche d'un prophète, ouvrez-vous à nos plaintes, et puissiez-vous vous ouvrir sous les pas de ceux qui les causent! *Terra, terra, ne operias sanguinem meum : neque inveniat in te locum latendi clamor meus.* (*Job*, XVI, 19.) Vous êtes juste, Seigneur, et nous ne nous plaignons point de vos rigueurs; après tant de grâces payées de tant d'ingratitude, nous n'avons que ce que nous avons mérité. Mais, ô mon Dieu! ne serez-vous sévère que pour nous? Ne nous donnerez-vous pas pour compagnons de nos supplices les auteurs de nos crimes? Ame pour âme, vie pour vie, sang pour sang; vous l'avez dit, Seigneur; nous en appelons à vos propres lois, et nous vous sommons de votre parole; c'est la seule consolation que nous attendons d'un Dieu vengeur. Si nous ne la méritons pas par nous-mêmes, vous la devez au sang de votre Fils, sang méprisé et rendu pour nous inutile.

N'êtes-vous pas effrayés, pécheurs scandaleux, d'une si juste demande? Peut-elle manquer d'être écoutée si vous ne faites parler plus haut vos sanglots et vos soupirs? Mais, hélas! l'idée de vos scandales n'affaiblit-elle pas vos regrets plutôt qu'elle ne les augmente? Le titre de pécheurs publics et déclarés, qui devrait être pour vous un surcroît de douleur, ne vous sert-il pas souvent d'apologie? Ne dites-vous pas tous les jours que si vous êtes méchants, vous vous savez gré de n'être pas au moins hypocrites? Que chez vous les dehors répondent au dedans, et que vous ne vous donnez pas pour meilleurs que vous n'êtes! Ah! ah! il faudrait pour votre salut ni paraître pécheurs ni l'être en effet; mais supposé que vous vouliez l'être, il vaudrait encore mieux pour la gloire de Dieu et l'intérêt de vos frères ne le paraître pas. Les scandaleux sont plus criminels que les hypocrites; ceux-ci se contentent de se fermer le ciel et ceux-là le ferment encore aux autres. Du moins si l'hypocrisie est un grand vice, c'est un vice universellement haï; mais le scandale, dans son énormité même, trouve encore des excuses et n'est que faiblement détesté. Seconde source de réprobation. Ajoutons, pour en faire voir les suites, que tout pernicieux et tout préjudiciable qu'il est, on se met peu en peine de le réparer. Troisième source de réprobation. Je finis en deux mots.

TROISIÈME PARTIE.

Un péché qui se répand, et qui par là s'autorise; un péché qui se lègue, et qui par là s'éternise, n'est-il pas un péché bien préjudiciable et qui exige de ses auteurs une prompte et éclatante réparation? Or, tel est le sort du scandale. Il passe bientôt d'acte simple en usage commun, et des bornes du temps dans l'étendue de la postérité. Malheur donc à quiconque en étant coupable ne s'efforce pas, autant qu'il est en lui, d'en arrêter le cours! Est-ce là, mes frères, à quoi l'on pense durant la vie ou même à la mort? Je vous en fais les juges.

Premier titre de réparation dans le scandale, sa vogue et son crédit. Que faites-vous dans le monde, disait un ancien Père à un pécheur scandaleux; que faites-vous dans le monde, vous qui, comme un levain empoisonné, corrompez toute la masse? *Quid facis tu, per quem omnis hominum massa corrumpitur?* Cette expression vous paraît bien forte; elle est tirée cependant mot à mot de l'Apôtre, et l'Apôtre la tenait de Jésus-Christ. Le Sauveur, en parlant du scandaleux Hérode, voulait qu'on s'en donnât de garde, comme d'un levain empesté : *Cavete a fermento Herodis.* (*Matth.*, XVI, 6.) Et saint Paul, s'élevant contre l'incestueux de Corinthe, s'étonnait qu'on ne le regardât pas comme un levain gâté, capable de gâter lui seul tout le reste des fidèles : *Nescitis quia modicum fermentum totam massam corrumpit?* (I *Cor.*, V, 6.) Mais quand ni le Sauveur ni l'Apôtre ne nous auraient pas prêché cette effroyable vérité, l'expérience de tous les siècles ne suffit-elle pas pour vous en convaincre? Car, d'où sont venus, je vous prie, dans la doctrine, tous ces monstres d'erreurs qui ont perdu et égaré tant et de si beaux génies, le schisme, l'hérésie, l'athéisme? D'un fort petit nombre d'esprits dangereux dont les visions impies sont devenues en moins de rien des dogmes révérés.

Remontez aux chefs des partis différents, qui de tout temps ont déchiré le sein de l'E-

glise; à peine en trouverez-vous par siècle, dans chaque état, un ou deux. Et d'où ont pris naissance dans les mœurs les abominables vices qui ont si souvent irrité le ciel et désolé la terre? De quelques cœurs corrompus, dont le souffle contagieux a bientôt transpiré et infecté les villes et les régions entières. Sodome, qui sur son bûcher ne put trouver dix justes pour la sauver, dans son berceau peut-être n'aurait pas compté dix pécheurs pour la perdre. Comment donc se sont multipliés si vite ces trésors publics de colère? par le scandale (car rien n'est plus rapide que le progrès de l'imitation). Chacun de leurs premiers auteurs s'est fait d'abord au plus cinq ou six imitateurs ou disciples, qui se sont érigés à leur tour en docteurs et en maîtres; jusqu'à ce qu'enfin, dit saint Cyprien, la vérité et la vertu ont cédé; le mensonge et la vie ont prévalu; et ce qui était si public a paru licite : *Donec consenscre jura peccatis, et cœpit licitum esse quod publicum est.* Un Lucifer dans le ciel, dit saint Pierre, en un instant a perverti la moitié des anges; et un Antechrist sur la terre, dit Jésus-Christ, séduira bientôt, s'il se peut, jusqu'aux élus : *Si fieri potest, etiam electi.* (*Matth.*, XXIV, 24.) Appliquez-vous ceci, qui que vous soyez, pécheurs scandaleux, et vous regardant comme fondateurs d'un nouveau peuple de pécheurs que vous avez formés au mal, ou par vous-mêmes, ou par vos complices, comprenez que votre principale occupation est de détruire au plus tôt votre maudit ouvrage. Par où? me direz-vous; par des pratiques de vertus opposées à vos stratagèmes d'iniquité. Vous, esprits forts, vous avez tenu de licencieux discours, ou sur la foi, ou sur les mœurs; et les cercles où vous vous êtes trouvés ont été, par vos libres entretiens, des écoles de scandale; faites-en des écoles de vertu, et que vos conversations édifiantes servent de contre-poison au venin que vos lèvres ont répandu. Vous, Mesdames, vos mondanités et vos immodesties ont fait de vous, en certains temps, selon l'expression de Tertullien, autant de chaires parées de tous les agréments de la passion : *Elaboratæ libidinis suggestum*, que la simplicité de vos habits, que votre éloignement de tout faste inspirent la pudeur, et prêchent la modestie. En un mot, pour vous épargner un plus long détail, donnez à la vertu par vos exemples tout le lustre et l'éclat que vous avez su si bien donner au vice. Voilà ce que font peu les pécheurs lorsqu'ils se convertissent, une pénitence aussi exemplaire, qu'ont été scandaleux leurs déréglements; et voilà ce qui les perd, malgré leur amendement prétendu. Car ce n'est point ici un conseil, c'est un précepte; et Jésus-Christ vous dit à tous ce qu'il dit à saint Pierre : *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.* (*Luc.*, XXII, 32.) Revenus de vos égarements, rappelez-en ceux qui vous ont pris pour guides. Vous ne vous êtes pas perdus vous seuls, pourquoi voulez-vous vous sauver sans les autres? Votre conversion vous est inutile, si elle ne peut au moins leur être profitable; rendez ce que vous avez pris, et payez ce que vous devez : à Dieu l'honneur, et aux hommes l'exemple; sans cela, point de pardon ni de miséricorde.

Mais, me direz-vous, ceux que les progrès de mon mauvais exemple auront pervertis, peut-être, ne se convertiront pas, peut-être en pervertiront-ils d'autres dans la suite; et ceux-là où les aller prendre pour les édifier? dans le néant dont ils ne sont pas sortis? C'est ce qui devait autrefois, pécheurs, arrêter votre licence, et ce qui doit maintenant animer votre zèle; c'est ce qu'il fallait prévoir, et ce qu'il faut encore réparer : la perpétuité et la succession du scandale, second titre de réparation. Car les scandaleux se changent, ou passent tour à tour; mais le scandale donné subsiste presque toujours, et se perpétue de siècle en siècle. Il y en a plus d'un que Luther et Calvin sont morts; cependant leur doctrine et leurs disciples vivent encore de nos jours. Où sont les auteurs de tant de scandaleux ouvrages, écrits, peints, gravés? que sont-ils devenus? Le temps les a réduits en poudre; mais le temps n'a pas effacé ce que leur pinceau, leur burin, leurs plumes infâmes ont transmis à la postérité; et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'encore que quelques-uns de ces corrupteurs publics de la foi ou des mœurs aient hautement détesté leurs damnables chefs-d'œuvre, leurs partisans, ou plus opiniâtres, ou plus aveugles, conspirent à les maintenir et à leur donner vogue, déserteurs de leurs vertus, et complices de leurs attentats.

Qu'est-il besoin, après tout, d'avoir recours aux monuments publics de ces legs odieux, comme les appelle un Père de l'Église (Tatien) : *Vitiorum monumenta*, tandis que nous en avons tant de témoignages domestiques devant les yeux? Car combien voyons-nous de familles parmi nous, où, par une funeste propagation de scandales, règne un vice capital? des familles avares, où le démon de l'intérêt est le Dieu de père en fils auquel on sacrifie? des familles superbes, où la fierté est aussi ancienne que le nom qu'on y porte, et les dépenses au-dessus des biens qu'on y possède? des familles vindicatives, où il y a toujours de nouvelles querelles, et des procès éternels? des familles injustes, où l'on s'endort de race en race sur des dettes mal acquittées, ou des acquêts douteux? En vain les pères, tour à tour, au lit de la mort, les larmes aux yeux, demandent à une famille assemblée pardon de leurs scandales; en vain s'efforcent-ils d'arrêter le cours de leurs mauvais exemples par de touchants discours : leurs enfants ont déjà pris possession de leurs vieilles habitudes, quittes à en demander un jour pardon comme eux; et malgré leurs dernières volontés, ils laissent pour premier héritage leurs vices, et pour principaux héritiers des vicieux. En porteront-ils la peine devant Dieu? En doutez-vous, chrétiens? A moins que par d'autres moyens que par de vaines

paroles ils n'aient pris soin de la réparer. L'Écriture durant plus de deux cents ans ne reproche-t-elle pas à Jéroboam toutes les idolâtries des rois d'Israël, dont il avait été le chef et le modèle? *Ambulavit in via Jeroboam.* (III *Reg.*, XIV, 34.) Est-il aucun de ces princes infidèles dont elle ne dise qu'il n'a fait que ce que lui avait appris Jéroboam, l'un de ses premiers ancêtres? *Secutus est Jeroboam.* (IV *Reg.*, XIII, 2.) Ne semble-t-elle pas confondre leurs impiétés personnelles dans l'impiété originelle de leur père, comme dans leur cause et leur principe? *Propter peccata Jeroboam.* Le scandale est une séve mortelle, qui rend la racine maudite qui le produit, responsable de la mort de toutes les branches où successivement il se répand. Que doit donc faire un pécheur scandaleux justement alarmé de la ruine de tant d'âmes dont il causera la perte lorsqu'il ne pourra plus contribuer à leur salut? Ce que faisait David, quand dans la crainte que son péché, tout effacé qu'il était de son âme, ne le fût pas sitôt de tous les cœurs, et ne vînt à lui survivre, il disait à Dieu : Seigneur, j'enseignerai au moins vos voies aux méchants, et les impies se convertiront : *Docebo iniquos..... et impii convertentur.* (*Psal.* L, 15.) C'est-à-dire, si je ne puis supprimer les suites de mes mauvais exemples, je multiplierai les fruits de mes bonnes œuvres; j'aiderai à former des justes, si je dois faire encore, malgré moi, des pécheurs; et je remplacerai mes fatales pertes par des conquêtes glorieuses : *Docebo iniquos.* Encore une fois voilà ce que doit faire tout pécheur scandaleux, s'il veut réparer son crime : se dévouer, autant qu'il peut, selon son état, au salut des âmes; prendre à cœur le zèle, non comme une surabondance du bien qu'il doit faire, mais comme un dédommagement du mal qu'il a fait; s'en faire, non pas une œuvre de surérogation, mais un devoir de justice; travailler par tous les moyens qui lui sont possibles à faire honorer Dieu, et durant sa vie, et après sa mort. Combien peu s'acquittent de cette obligation indispensable, fondée néanmoins sur cette loi naturelle, que tout péché qui porte préjudice impose nécessité de réparation! mais combien aussi emportent de ce monde le stérile regret d'y laisser des semences éternelles de vice, et nulles traces durables de vertu! Tel fut, dit-on, le remord d'un fameux hérésiarque: c'est Bérenger. Au lit de la mort, abjurant son hérésie, et reconnaissant à haute voix, dans l'adorable Eucharistie, la présence réelle de son Sauveur qu'il avait combattue dans ses écrits; grand Dieu! s'écriait-il, vous me défendez à ce moment de désespérer de mon salut; et tant d'âmes damnées par mon ministère n'espèrent plus; s'il ne fallait que verser tout mon sang pour les sauver, Seigneur, vous le savez, s'il en resterait à ce moment une seule goutte dans mes veines. Mais hélas! celui de votre Fils, qui leur était plus que suffisant, par ma faute est perdu sans ressource pour elles! que mes larmes au moins, incapables de leur redonner la vie, ne peuvent-elles prolonger mes jours! que j'irais de bon cœur, dans les pays les plus barbares, les sacrifier à conquérir des âmes, à leur procurer le salut; à étendre le royaume de Dieu, à faire fructifier le sang de Jésus-Christ! O âmes! ô salut! ô Dieu? ô sang de Jésus-Christ! puis-je après vous avoir ravis à tant d'autres, ne pas éprouver moi-même le malheur de votre perte!

Epargnez-vous, chrétiens, de si cuisants remords; plus de scandales, et réparez au plus tôt ceux que vous avez donnés jusqu'ici : que chacun de vous, suivi de plusieurs autres sauvés par ses pieux exemples, et surtout par ses charitables soins, jouisse à jamais du fruit de ses vertus. Je vous le souhaite, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON V.

Pour le troisième dimanche de l'Avent.

SUR LA MISÉRICORDE

Medius vestrum stetit quem vos nescitis. (*Joan.*, I, 26.)

Il est au milieu de vous celui pour qui vous me prenez, et vous ne le connaissez point.

Ce que Jean-Baptiste disait aux Juifs du Messie qu'ils attendaient et qui déjà était au milieu d'eux, nous pouvons bien le dire aux chrétiens du Dieu qu'ils adorent et qu'ils s'imaginent bien connaître. Non, vous ne le connaissez point, ou plutôt vous le connaissez mal. Vous savez, à la vérité, que c'est un Dieu de bonté et qu'il est la bonté même : *Deus cujus natura bonitas;* qu'il est riche en consolations et en miséricordes; qu'il est même, ainsi que parle saint Paul, le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation : *Pater misericordiarum, et Deus totius consolationis* (II *Cor.*, I, 3); qu'il est père par excellence, et que toutes les tendresses paternelles qui sont au ciel et sur la terre ne sont que de faibles écoulements de son cœur : *Ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra.* (*Ephes.*, III, 15.)

Vérité reconnue dont on convient sans peine; vérité consolante qu'on ne se lasse point d'entendre, et que l'on prend plaisir même à méditer; vérité sainte qui, seule bien pénétrée, pourrait tous nous convertir et nous sanctifier; mais hélas! vérité qui, par les faux jours qu'on lui donne, par les conclusions peu justes qu'on en tire, par le mauvais usage qu'on en fait, devient une vérité stérile, infructueuse, dangereuse même à la plupart des âmes. Dieu est bon, on le dit et on le pense; mais le mal est que, pour le penser et pour le dire, on n'en est pas meilleur, et souvent on en devient plus méchant. Dieu est bon, dit un pécheur prêt à se convertir; mais hélas! j'ai méprisé si longtemps sa bonté : voilà ce qui l'abat, et ce qui souvent même le désespère. Dieu est bon, dit un pécheur converti, et après avoir remis mes péchés, il veut bien encore en remettre la peine et essuyer mes larmes : voilà ce qui ralentit sa ferveur. Dieu est bon, dit le pécheur endurci, et j'espère qu'il me fera

miséricorde. Oserai-je le dire? voilà ce qui l'entretient dans son péché.

Ainsi donc vos miséricordes, ô mon Dieu! qui devraient être pour nous un principe de salut, sont souvent, par la dépravation de nos cœurs, la cause de notre perte; le remède se tourne en poison, et nous nous égarons par les mêmes routes que vous avez ouvertes à notre retour. Le souvenir de vos bontés passées jette le pécheur ébranlé dans l'abattement et la défiance; l'expérience de vos bontés présentes fait tomber le pécheur pénitent dans le relâchement et la tiédeur, et l'espoir de vos bontés futures fortifie le pécheur obstiné dans son endurcissement et son impénitence. Tous conviennent que vous êtes bon, et cependant peu en profitent, parce que, selon l'Evangile, notre œil gâté et corrompu par le péché ne voit votre bonté qu'à travers ses propres défauts, et lui prête toute sa malice.

Le pécheur qui pense à se convertir l'envisage comme une bonté lassée et rebutée de ses mépris; de là son désespoir et sa défiance. Le pécheur converti la regarde comme une bonté parfaitement contente et pleinement satisfaite de son premier retour; de là ses lâches ménagements et sa négligence. Le pécheur endurci la considère comme une bonté toujours victorieuse et sûre tôt ou tard de sa conquête; de là sa confiance téméraire et sa présomption. Corrigeons ces erreurs, et, prenant la foi pour guide, montrons à chacun la bonté divine telle qu'elle est à son égard; au pécheur qui veut sincèrement se convertir, comme empressée à le recevoir, et toute prête à lui donner un asile: premier point; au pécheur déjà converti, comme occupée à entretenir, attentive à compter, zélée à recueillir toutes ses larmes: second point; au pécheur impénitent, comme inquiète et attendrie sur ses futurs malheurs: troisième point.

Il est donc vrai, chrétiens, et je ne puis trop le redire, notre Dieu est riche en miséricorde, et riche pour tous, dit saint Paul: *Dives in omnes.* (*Rom.* X, 12.) Pécheurs bien disposés, pécheurs justifiés, pécheurs même obstinés, vous y avez tous part, quoique dans un sens bien différent; car cette miséricorde fait entendre aux premiers ce qu'ils doivent espérer par l'empressement de ses recherches; elle fait connaître aux seconds ce qu'elle attend d'eux par les saintes douceurs qu'elle répand sur leur pénitence; elle fait comprendre aux derniers ce qu'ils doivent craindre par la tendre compassion qu'elle leur porte.

Au seul nom de miséricorde, pouvez-vous ne pas vous intéresser, Vierge sainte? Vous l'avez portée dans votre sein; on vous en appelle la mère, et vous en faites part à tous ceux qui vous implorent; souvenez-vous donc du pouvoir qu'elle vous donna sur elle au moment qu'un ange vous dit: *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

J'ai péché, dit une âme touchée de ses égarements, j'ai péché, et ma vie passée dans le désordre n'est qu'un funeste enchaînement de crimes. Depuis que j'ai connu mon Dieu, j'ai vécu toujours en guerre avec lui, dans un oubli profond de ses bienfaits, dans un mépris choquant de ses ordres, dans une opposition aveugle à ses volontés. Tout en Dieu s'élève aujourd'hui contre moi, me confond et me condamne. Si j'avais au moins ménagé sa bonté, je pourrais, de tant de divins attributs justement irrités contre moi, en appeler à sa miséricorde; mais, hélas! mes infidélités continuelles ne l'ont-elles pas changée en fureur? Elle est intéressée à la vengeance de tant de faveurs payées d'ingratitude: inspirations, mouvements, remords, avertissements, promesses et menaces; tous ses soins pour moi ont été jusqu'ici des soins superflus, et les traits les plus perçants de sa grâce se sont émoussés contre la dureté de mon cœur; elle m'a appelé, et j'ai refusé de l'entendre; elle m'a poursuivi, et je lui ai toujours échappé; elle m'a comblé de biens, et j'en suis devenu plus intraitable. Ingrate, mes dédains ont crû à proportion de ses recherches, et la mesure de ses bienfaits a été celle de mes refus. Encore, si je pouvais alléguer pour ma défense la chaleur de l'âge, la vivacité des passions, la fragilité de la nature, la contagion des mauvais exemples! Mais non; en tout temps, en tout lieu, dans un âge avancé comme à la fleur de la jeunesse, dans le calme et le silence de mes passions comme dans leur emportement et leurs saillies, seul et sans témoin comme dans le torrent et le tumulte du monde, j'ai offensé mon Dieu, et je suis criminel sans excuse. J'ai fait plus: au mépris et à l'insulte j'ai joint la trahison et la perfidie; après des démonstrations d'un sincère repentir, après des serments de fidélité réitérés à la face des autels, après des réconciliations signées du sang d'un Dieu et scellées de sa croix, je suis retombé cent fois dans des révoltes cent fois pardonnées; je n'ai reçu de Jésus-Christ le baiser de paix, que comme Judas, pour le livrer derechef à ses ennemis, et je n'ai mis bas les armes aux pieds de ses ministres que pour les reprendre incontinent et les tourner contre lui.

Patience de mon Dieu, il est juste que vous vous changiez en courroux; que vous me rendiez mépris pour mépris; et qu'offensée de mon endurcissement, vous vous endurcissiez à votre tour; une infinité de malheureux souffrent à présent dans les enfers pour des offenses moins fréquentes et plus légères que les miennes. Non, non: Dieu n'en sera pas moins bon après tout, quand il laissera périr une âme aussi criminelle.

Pécheurs, qui m'écoutez, serait-ce là vos sentiments, et les trouveriez-vous raisonnables? Tels furent ceux du malheureux Caïn, lorsqu'il criait plus haut que le sang de son frère: Mon péché est trop grand pour mériter grâce. Tels furent ceux de cet apôtre apostat, qui, des bras ouverts de la miséricorde, courut au désespoir consommer sa perte, tandis que, livrée par ses mains, elle se hâ-

tait de payer le prix de son salut. Mais vous, chrétiens, instruits par de si funestes exemples, seriez-vous capables de former un raisonnement pareil? J'ai abusé de la miséricorde, j'ai profané ses grâces, j'ai refusé ou rendu mille fois inutile mon pardon; donc il n'y a plus ni miséricorde, ni pardon pour moi. Etrange conséquence! Et moi je dis par un raisonnement tout contraire, mais plus solide : Eh bien! âme infidèle, vous vous êtes donc soustraite jusqu'ici aux aimables recherches de votre Dieu; vous avez rendu vaines ses poursuites; vous avez renversé, rompu, déconcerté tous ses desseins sur vous : donc si votre retour est sincère, vous en devez tout attendre : conséquence également fondée sur les principes de la raison et de la foi. Comprenez-les, chrétiens auditeurs, et qu'ils soient aujourd'hui pour vous le fondement d'une sainte espérance, et le motif d'une véritable conversion. Vous avez, dites-vous, méprisé jusqu'ici les grâces de votre Dieu; vous avouez donc au moins qu'elles ne vous ont jamais manqué, ces grâces, au fort même de vos désordres : Il est vrai, dites-vous, ma conscience me le reproche, et je n'en puis disconvenir devant ce Dieu de vérité, quelque intérêt qu'ait l'esprit de mensonge à me persuader que la grâce me manque quand j'offense Dieu. Vous voulez tout de bon vous servir de ces grâces, et vous craignez qu'elles ne vous manquent aujourd'hui. Ah! chrétiens, comment accorder cet aveu avec cette défiance? si ce Dieu de bonté n'a pas discontinué de vous aimer, lors même que vous n'aviez pour lui que de l'indifférence, commencera-t-il à vous haïr, maintenant que vous commencez au moins à le vouloir aimer? Si ce père des miséricordes n'a pas cessé d'être père, quelque effort que vous ayez fait pour n'être plus du nombre de ses enfants, se fera-t-il violence pour vous désavouer, lorsque vous vous en faites pour ne le plus méconnaître? S'il a versé ses bénédictions avec tant d'abondance sur une terre ennemie et étrangère, cette source tarira-t-elle à présent qu'elle rentre dans son héritage? Si ce bon pasteur a couru tant de fois après la brebis égarée, l'immolera-t-il à sa fureur au moment qu'elle revient au bercail? ne vous appelle-t-il donc que pour vous perdre? Ses sollicitations si pressantes, que vous sentez au fond de votre cœur, sont-ce des piéges tendus à votre crédulité? Ne veut-il vous tirer de l'Egypte du péché, que pour vous faire périr dans le désert de la pénitence, et non pas pour vous conduire à la terre promise de l'éternité? Ce serait un blasphème de le dire; et c'est une folie même de le penser. Non, non, les grâces prodiguées à votre résistance vous répondent de celles qu'il a réservées à votre docilité. Les avances qu'il a faites pour vous prévenir, vous assurent des démarches qu'il est prêt à faire pour vous suivre; et son empressement à vous rechercher dans vos infidélités, est un engagement à vous recevoir dans votre repentir. Eh! pourquoi vous le refuserait-il, ce pardon qu'il vous a offert tant de fois? Ne le veut-il, ou ne le peut-il plus? mais ce temps, mais cette volonté, mais ces moyens de salut qu'il vous donne, sont des preuves certaines qu'il le désire, du moins autant que vous, et qu'il craint bien plus qu'infidèle encore, vous n'échappiez à sa grâce, que vous ne craignez vous-même que sa grâce rebutée ne vous abandonne. Quant à l'étendue de sa miséricorde, eh! qu'est-ce qui peut la borner? elle est en quelque sorte plus immense, dit le Prophète, que toutes ses autres perfections : et les miracles de clémence qu'il a faits dans tous les siècles, surpassent de beaucoup, en nombre et en éclat, toutes ses autres merveilles. *Miserationes ejus super omnia opera ejus.* (*Psal.* CXLIV, 9.)

Mais, sans sortir de ma preuve, dites-moi, cher auditeur, n'a-t-il pas fallu à Dieu plus de bonté pour vous tolérer jusqu'ici, pécheur comme vous étiez, qu'il n'en faut pour vous absoudre aujourd'hui pénitent, tel que vous êtes? car pardonner à un coupable qui reconnaît sa faute; se laisser attendrir aux larmes d'un criminel qui se condamne le premier; faire grâce, en un mot, à qui ne se la fait pas, c'est l'effet d'une miséricorde ordinaire : les hommes en sont capables.

Mais mettre tout en œuvre pour sauver un malheureux qui s'obstine à sa perte; combler de biens un ingrat qui n'en profite pas; opposer l'amour à la haine, et les caresses au mépris, c'est le caractère d'une bonté infinie : Dieu seul le peut; c'est ce qu'il a fait pour vous, vous ne le désavouez pas.

Hélas! il en a fait, dites-vous, bien davantage; et il n'y a que moi qui sache de quels périls il m'a préservé, et de quels biens il m'a comblé, malgré mes ingratitudes et mes infidélités. Il en a fait beaucoup plus, cher auditeur : eh! pourquoi donc refuserait-il à présent de faire beaucoup moins? Il s'est approché de vous lorsque vous vous éloigniez de lui : s'éloignera-t-il à votre approche? Il n'a pas abandonné un cœur endurci, un esprit obstiné : rejettera-t-il un cœur contrit et un esprit humilié? Il s'est souvenu de vous lorsque vous affectiez de l'oublier : présent à votre esprit, vous effacera-t-il donc de sa mémoire?

Raisonnement convaincant, dont je me sers d'autant plus volontiers, pour encourager tout pécheur qui veut revenir à Dieu et se convertir sans délai, que c'est celui dont se servait saint Augustin, pour s'encourager lui-même dans une pareille entreprise: *Deus vita mea*, disait ce saint pénitent, *qui persecutus es fugientem te, et oblitum tui non es oblitus.* Mon Dieu! les belles paroles! c'est-à-dire : ah! Seigneur, en me rendant l'espérance, vous me rendez la vie : *Deus vita mea.* Mais sur quoi fondez-vous cette espérance, pécheur de tant d'années? et ne présumez-vous pas de votre Dieu? Ah! c'est que vous m'avez poursuivi avec tant de bonté, lorsque je vous fuyais avec tant d'ingratitude : *Qui persecutus es fugientem*

te. C'est que vous vous êtes souvenu constamment de moi, lors même que je vous avais entièrement oublié : *Et oblitum tui non es oblitus*. L'énormité de mes offenses me sert au moins à connaître l'excès de votre charité : j'espère que vous serez facile à me recevoir, parce que vous avez été empressé à me rechercher. Non, mon Dieu, vous ne mettrez point d'obstacle à ma réunion avec vous, puisque vous avez forcé ceux mêmes qu'opposait ma malice ; et j'ai tout lieu de croire que, médecin charitable, vous n'avez pas moins d'impatience de guérir mes maux, que vous avez eu de patience à les supporter, puisque vous ne les avez supportés si longtemps que pour les guérir et pour me sauver. Ainsi parlait le saint docteur de la grâce, mieux instruit que nous de ses secrets. Ainsi devez-vous penser, pécheurs, aussi convaincus que lui par votre propre expérience, de l'ardeur et de la constance avec laquelle ce Dieu de bonté vous a recherchés dans vos égarements, et par conséquent aussi sûrs que lui de sa facilité et de sa clémence à vous recevoir aujourd'hui dans votre sincère retour.

Il ne s'ensuit pas, dites-vous ; on ne voit guère d'Augustins de nos jours. Dieu ne fait pas à tous la même grâce ; la mesure en est inégale et le nombre compté. Or qui peut savoir si, parmi tant de faveurs dont j'ai abusé, cette dernière grâce, à laquelle était attaché mon salut, n'est point déjà passée ? Qui sait si, dans cette multitude prodigieuse de crimes dont je me sens coupable, je n'ai point déjà commis ce dernier péché, qui devait mettre le comble aux autres et le sceau à ma réprobation ? Qui le sait ? qui peut m'en assurer ? Ah ! mes frères, l'objection est spécieuse, c'est une des plus dangereuses tentations du malin esprit ; mais ne perdez rien, je vous prie, de ce que je vais y répondre.

Si quelque péché en cette vie pouvait produire un effet si funeste, et vous attirer un si cruel abandon de Dieu ; si quelque mépris de la miséricorde pouvait vous en fermer tous les canaux et vous en tarir même la source, ce serait sans doute celui-ci, que vous entreprenez de justifier : votre défiance de la bonté divine. Péché, après la haine de Dieu, de laquelle je crois les démons seuls capables, le plus grand que vous puissiez commettre, parce qu'il détruit la vertu qui tient le premier rang après la charité, c'est l'espérance. Péché le plus opposé à la miséricorde de Dieu, parce qu'il l'attaque en elle-même et dans sa nature, en voulant lui donner des bornes ; au lieu que les autres péchés, en rejetant les grâces, ne la combattent que dans ses effets. Péché le plus injurieux à la providence de Dieu, qui a mieux aimé, selon la belle remarque de Tertullien, que l'on doutât souvent, dans les siècles passés, de la justice, en la voyant dissimuler en apparence tant de crimes, que de sa bonté, en les punissant, comme elle le pouvait, sur-le-champ et sans donner au pécheur le temps de se reconnaître. Péché le plus odieux à Jésus-Christ, qui n'est venu au monde, dit saint Paul, que pour faire briller à nos yeux non la grandeur de sa gloire, non l'éclat de sa majesté, mais les charmes de sa grâce et les attraits de sa bonté : *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris* (*Tit.*, III, 4) ; et qui n'a rien eu de plus à cœur que d'assurer le pardon à tout sincère repentir ; qui a voulu établir cette vérité dans tout le cours de sa vie, la défendre par ses paroles, la persuader par ses exemples, la rendre sensible et familière par tant de similitudes et de paraboles dignes d'un éternel souvenir, la signer de son sang et la graver dans son nom même de Jésus, c'est-à-dire de Sauveur de tous les hommes, et par conséquent des plus grands pécheurs. Péché enfin le plus mortel à l'homme, parce qu'en détruisant l'espérance il détruit la charité, il attaque, au moins indirectement, la foi, et par conséquent il altère en nous tous les principes de vie, de grâce et de salut.

Cependant (appliquez-vous à ceci, je vous prie) ce péché, tout énorme, tout monstrueux, tout damnable qu'il est, n'est point irrémissible en cette vie. Quand, aussi malheureux qu'Esaü, vous auriez renoncé à tous vos priviléges, une vive douleur vous attirera toujours la bénédiction paternelle ; bénédiction qui ne consistera pas simplement dans la graisse de la terre, mais encore dans la rosée du ciel. Quand bien même, comme un autre enfant prodigue, vous auriez épuisé toute la portion de grâce qui vous était destinée, revenu à vous-même, vous reviendriez au partage, et le Père céleste vous reconnaîtrait encore pour un de ses légitimes héritiers.

La miséricorde de Dieu en cette vie est une possession inaliénable ; c'est un bien auquel vous n'avez nul droit de renoncer. Malgré vos dissipations, malgré vos engagements criminels, semblables aux pupilles pour qui les lois humaines ont tant d'égard, vous pouvez y rentrer, pourvu toutefois que vous fassiez vos diligences et vos poursuites. Après cela, pécheurs, qui voulez vous convertir, faites-vous de vos péchés les plus noirs un chaos impénétrable que nul rayon d'espérance ne peut percer. Ah ! que vous connaissez mal le cœur de votre Dieu ! que David le connaissait bien mieux que vous quand de la multitude et de l'énormité même de ses offenses il se faisait un juste sujet de confiance ! Dieu de miséricorde ! disait ce roi pénitent, oui, j'ose le dire sans témérité, il est de l'intérêt même de votre gloire que vous me pardonniez ; tout irrité que vous êtes, vous ne sauriez vous en défendre. Eh ! pourquoi ? Parce que vous m'avez sacré roi ? parce que vous m'avez fait le dépositaire et l'interprète de vos secrets ? parce que j'ai toujours fait profession de vous chérir ? Non ; mais parce que d'aussi nombreux et d'aussi grands péchés que les miens sont tous propres à faire éclater votre clémence : *Propter nomen tuum, Domine, propitiaberis peccato meo, multum est enim*. (*Psal.* XXIV, 11.)

En effet, dit saint Augustin sur ce passage,

quand Dieu triomphe d'un cœur rebelle et longtemps disputé, c'est un conquérant d'autant plus flatté de sa conquête qu'elle lui a plus coûté : *Quanto majus periculum fuit in prælio, tanto majus gaudium est in triumpho.* C'est un médecin charitable, qui s'attache plus volontiers aux cures les plus difficiles et les plus désespérées ; c'est un pilote habile ravi de tirer un vaisseau des plus dangereux écueils du salut pour le conduire au port de l'éternité ; et, pour me servir encore d'une figure plus consacrée, c'est un père plein de tendresse, d'autant plus charmé de recevoir son fils, et plus occupé à lui faire un bon accueil, qu'il comptait moins sur son retour et qu'il croyait sa perte plus assurée : *Mortuus erat et revixit, perierat et inventus est.* (*Luc.*, XV, 24.)

Ne dites donc plus, pécheurs : Mon mal est trop grand et trop invétéré pour être capable de remède ; je me suis trop égaré pour penser au retour. Ah ! chrétiens, si l'enfant prodigue eût tenu ce langage, c'était fait de son sort. Si Madeleine, si Zachée, si la Samaritaine, si tant d'autres saints pénitents eussent raisonné comme vous, que fussent-ils devenus ? Victimes de justice, ils eussent fini, comme Saül, comme Judas, par le désespoir ; objets de miséricorde, l'espérance les a sauvés. Que tardez-vous donc à marcher sur leurs pas ? Aimez-vous mieux périr que de les suivre ? Vous sera-t-il plus doux de traîner sous l'indigne joug du péché, auquel depuis plusieurs années vous vous êtes misérablement asservis, les restes languissants d'une vie plus triste mille fois que la mort, que de faire un généreux effort pour aller vous jeter entre les bras de votre père ? N'est-ce pas pour pardonner de grands péchés, disait encore saint Augustin, que vous avez, Seigneur, une grande miséricorde ? N'est-ce pas des plus grands maux que votre sagesse a coutume de tirer les plus grands biens ? Et où votre grâce se répand-elle avec plus d'abondance que dans les cœurs où le péché régnait avec plus d'empire ? *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia.* (*Rom.*, V, 20.) Sur qui fixerai-je mes regards, disiez-vous par un de vos prophètes : *Ad quem respiciam* (*Isa.*, LXVI, 2), si je ne les arrête sur des âmes remplies de crimes, mais qu'elles détestent, vides de grâces, mais qu'elles désirent ? *Nisi ad pauperculum et contritum spiritu ?* (*Ibid.*) Elles seront l'objet de mes complaisances ; pour elles ont été mes désirs, pour elles seront mes caresses et mes faveurs ; et mes plus chers disciples, quoique mes favoris fidèles, en seront eux-mêmes étonnés et jaloux.

Venez donc, pécheurs, qui que vous soyez, dans ces jours de salut et de grâce, venez tous, venez réjouir votre Dieu ; venez lui donner le plaisir le plus sensible que puisse goûter son cœur, ce cœur plein de tendresse ; assez longtemps il vous a inutilement attendus et vainement désirés ; venez remplir son attente, venez combler ses plus ardents désirs.

Hélas ! comment se présenter, dites-vous, devant un Dieu si longtemps dédaigné, méconnu, trahi, outragé ? Comment l'aborder, et que lui dire ? Ah ! cher auditeur, dites-lui tout ce que la douleur la plus vive, le regret le plus cuisant, le repentir le plus amer pourront vous inspirer. Au défaut de votre voix, faites parler vos larmes et vos soupirs : il entend beaucoup mieux ce langage. Faites-le seulement souvenir qu'il est père ; quelque indigne que vous soyez du nom de son enfant, protestez-lui que si vous demandez encore près de lui quelque place, ce n'est plus qu'au nombre de ses plus humbles serviteurs. Trop content, pourvu que vous ne viviez plus dans sa disgrâce ; trop heureux, quelque rang que vous teniez dans son amitié, dites-lui : Seigneur, vous m'aimez encore, je le sais ; et puis-je en douter après tant et de si sensibles témoignages ? Si vous vouliez me damner et me perdre, j'ai mille fois mérité l'enfer ; il ne tenait qu'à vous de m'ôter alors la vie, et de m'y précipiter ; mais ce n'est point ma perte, non sans doute, c'est mon salut que vous cherchez. Recevez donc ce pécheur, honteux d'avoir tant abusé de vos grâces, et résolu d'y être fidèle ; ajoutez-lui encore... Mais que dis-je ? vous donnera-t-il seulement le temps de vous expliquer ? Les mouvements de son cœur sont plus vifs et plus ardents que les vôtres ; il les préviendra par ses caresses. Du plus loin qu'il vous verra venir à lui, il courra au-devant de vous ; il vous parlera le premier, non pas pour vous faire des reproches, ce ne seront qu'apologies, qu'éloges, que bénédictions ; il prendra hautement votre défense contre les démons vos accusateurs, ainsi qu'il prit celle de Madeleine contre ses censeurs, et de la femme adultère contre ses juges ; il louera encore votre confiance en lui, votre pénitence et vos larmes ; il vous exposera, comme un glorieux spectacle, sur lequel il voudra que toute l'assemblée des justes sur la terre, et des anges dans le ciel, arrête ses regards. La voilà enfin, dira-t-il, cette âme pécheresse, l'ouvrage de mes mains, le fruit de mon sang, la conquête de ma grâce : ouvrage d'autant plus agréable, que je l'ai réformé et retouché moi-même plus d'une fois ; fruit d'autant plus précieux, qu'il m'a coûté plus de culture et de soin ; conquête d'autant plus chère, que je l'ai plus longtemps disputée. Je l'ai vue sous le pouvoir des démons ; je l'ai vue proche de sa ruine ; je l'ai vue déjà perdue, et presque désespérée pour moi, et je la vois revenir à moi, répondre à mon amour, remplir mon attente. Elle m'épargne la contrainte de la punir, la douleur de l'avoir inutilement sauvée, le regret de la perdre pour jamais. Par quelles caresses puis-je assez lui témoigner la joie qu'elle me donne et le plaisir qu'elle me fait ? Justes, applaudissez à ma victoire. Anges, célébrez mon triomphe ; et vous, dispensateurs de mes grâces, ministres de mes sacrements, hâtez-vous de laver ses taches, de lui rendre la robe d'innocence et de la faire asseoir à ma table, afin qu'elle y jouisse à loisir de mes embrasse-

ments. Tels sont les empressements de la miséricorde pour un pécheur qui revient à elle: fondement de son espérance. Voyons les épreuves de la miséricorde que fait un pécheur converti : motif de sa pénitence. C'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Je l'ai dit, chrétiens, et peut-être l'avez-vous appris plus d'une fois par une heureuse expérience : les délices du ciel, les douceurs de l'Esprit-Saint, ses communications les plus intimes, sont pour les âmes disgraciées autrefois, mais enfin rentrées plus avant que jamais en grâce. C'est peu pour ce pasteur charitable, d'avoir attendu, recherché, reçu même la brebis égarée: il faut encore qu'il la charge sur ses épaules, pour lui épargner les peines du retour, et lui faire oublier celles de ses égarements; ce n'est pas assez pour ce père miséricordieux d'avoir reconnu, embrassé, rétabli l'enfant prodigue : il faut, pour mieux marquer sa tendresse, qu'il joigne à ses caresses l'harmonie d'un mélodieux concert, les délices d'un repas somptueux, la joie d'une fête publique. Parlons sans figures. Les réunions, les réconciliations humaines, quelque sincères qu'elles paraissent, n'égalent jamais les amitiés saines et entières: il reste toujours un fonds d'aigreur, ou du moins certains nuages, que l'air le plus serein ne peut dissiper; on se rapproche, on se voit, on se parle, on se lie encore, si vous voulez; mais jamais aussi parfaitement que s'il n'y avait point eu de rupture. Il n'y a que vous, ô mon Dieu! qui passiez tout à coup du pardon à la confidence; qui ne mettiez nul intervalle entre la réconciliation nouvelle et l'union la plus étroite; qui égaliez l'ennemi regagné, à l'ami le plus constant et le plus fidèle. Que dis-je? qui donniez même à celui-là quelque sorte de préférence, jusqu'à piquer celui-ci d'une sainte jalousie. Démentez-moi, cher auditeur, si je passe les bornes de la plus exacte vérité. Mais si je ne dis rien ici que vous n'ayez lu cent fois dans l'Evangile, et que vous n'ayez peut-être éprouvé vous-même, rendez gloire aux bontés de votre Dieu. Combien de fois, au sortir du tribunal de la pénitence, déchargé du poids onéreux de vos péchés, avez-vous goûté les fruits les plus doux de l'innocence! combien de fois agréablement surpris de voir succéder le calme au trouble d'une conscience tyrannisée de ses remords, avez-vous dit à Dieu : Ah! Seigneur, je ne vous trouvais dur et amer que dans l'éloignement; mais que vous me paraissez doux et facile dès que je reviens à vous! Vous l'avez dit, chrétiens, et vous le pensiez alors; dans ces heureux moments rien ne vous coûtait, ne vous paraissait difficile; et soutenus des consolations sensibles du maître, vous acceptiez avec joie les satisfactions pénibles que vous imposaient ses ministres. Mais, avouez-le, vous avez cru que ces premières consolations étaient des marques que la miséricorde était contente; que puisqu'elle essuyait vos pleurs, elle vous défendait d'en répandre; et que d'assaisonner vos épreuves de tant de douceurs, c'était en arrêter le cours. Sur ce principe vous avez relâché, abandonné vos pratiques de piété et vos exercices de pénitence; vous vous êtes trompé, cher auditeur, et vous connaissez mal les desseins de la miséricorde. Et quoi! ne savez-vous pas, dit saint Paul, quoique dans un sens un peu différent, que la bonté de Dieu vous porte à la sévérité : *Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit?* (*Rom.*, II, 4.) Que plus il a d'indulgence, plus vous devez avoir de rigueur pour vous-même; que ses caresses sont des invitations aux larmes; et qu'en vous ménageant si fort, il prétend vous engager à ne vous point épargner? En voulez-vous une preuve convaincante? c'est la conduite tout opposée que les vrais pénitents ont toujours gardée à l'égard de Dieu et que Dieu a toujours tenue à leur égard : celle-ci douce et consolante, celle-là sévère et laborieuse. Jetez un moment les yeux sur cette sainte carrière de grâce ouverte au repentir : qu'y verrez-vous? des âmes nourries, il est vrai, des plus pures délices du ciel, mais à mesure qu'elles se sevraient des plaisirs de la terre; de généreux athlètes, toujours en guerre avec eux-mêmes, au milieu des douceurs de la paix, maltraitant leur chair jusque dans le sein de la miséricorde : celle-ci attentive et puissante à les consoler, ceux-là ingénieux et constants à se tourmenter. L'onction qu'elle répand sur eux à grands flots ne sert qu'à les endurcir à de nouveaux travaux; plus elle les flatte, plus ils se font souffrir; plus ils s'affligent, et plus elle les caresse. Jamais David, par exemple, pleura-t-il plus amèrement son péché, que quand il sut que Dieu le lui avait pardonné? Et jamais Dieu, par un heureux retour, versa-t-il sur lui ses grâces avec plus de profusion, que quand il le vit pleurer avec plus d'amertume? Ecoutez comment ce saint pénitent s'en explique : Seigneur, s'écrie-t-il, vous faites sur mon cœur des impressions bien contraires; car vous êtes tout à la fois, et la cause de mes plus vives douleurs, et la source de mes plus douces consolations : *Secundum multitudinem dolorum... consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* (*Psal.* XCIII, 19.) Jésus jette un regard favorable sur Pierre infidèle : et cet apôtre pénitent fond en pleurs. Pierre pleure même après son pardon : et Jésus ne cesse de lui en donner de nouvelles assurances. Le Sauveur attire à lui Madeleine pécheresse, et Madeleine contrite le suit jusqu'à la croix; Madeleine soupire encore sur le tombeau du Sauveur : et le Sauveur ressuscité l'honore de sa visite avant même ses apôtres. Paul est converti: et il se crucifie avec Jésus-Christ : *Christo confixus sum.* (*Galat.*, II, 19.) Paul châtie son corps, il le réduit en servitude : et son âme est ravie au troisième ciel. Augustin est touché de la grâce : et il substitue d'innocentes cruautés à ses plaisirs criminels; Augustin se refuse à de fausses don-

ceurs: et la grâce pour le dédommager lui en fait goûter de véritables. Il s'écrie dans un saint transport : Quel plaisir pour moi de me priver pour Dieu de tout plaisir! *Quam suave mihi subito factum est carere suavitatibus!* Partout je vois croître à proportion, et la source des larmes, et celle des consolations; et le repentir, et la grâce; et les effets de la pénitence, et ceux de la miséricorde : preuve incontestable de leur union, de leur concert et de leur mutuel accord. C'est donc une erreur de croire que parce que la miséricorde partage le fardeau du pénitent, elle l'en décharge, puisque ce soulagement même est un engagement à se mortifier encore plus, du moins par reconnaissance. L'esprit de Dieu, dit saint Paul, pleure en nous, s'afflige en nous; mais il veut aussi que nous pleurions, et que nous nous affligions avec lui.

Mais si cela est, me direz-vous, où sont donc les effets de la miséricorde sur un pécheur pénitent? car le consoler afin qu'il s'afflige, lui pardonner à condition qu'il se punisse, le délier pour qu'il se captive; n'est-ce pas faire de la paix un combat, un esclavage de la liberté, et du calme un orage? Ah! mes frères, si l'unique remède du péché était de ne le plus commettre (comme l'ont voulu les hérétiques de ces derniers temps), votre reproche serait au moins tolérable sans être encore juste; mais comme ce n'est pas assez pour le salut de sanctifier le présent, et qu'il faut encore expier le passé; comme la miséricorde et la justice en Dieu peuvent bien se concilier, mais jamais s'entre-détruire; comme les priviléges de l'une ne préjudicient jamais aux droits de l'autre, les prétentions de votre délicatesse ne sont pas raisonnables: vous voudriez un Dieu miséricordieux qui pardonnât tout sans rien punir, qui remît tout sans rien demander, qui souffrît tout sans rien venger; c'est-à-dire, que vous voudriez un Dieu chimérique. Car, supposez un Dieu juste, un Dieu sage, un Dieu saint, un Dieu tel enfin que je le connais par les seules lumières de la raison, tout péché, je dis même le plus léger, doit être nécessairement et inévitablement puni, ou dans cette vie par les mains de la miséricorde, ou dans l'autre par celles de la justice : *Aut a Deo vindicante, aut ab homine pœnitente.* (S. Aug.)

Or dans cette inévitable nécessité, ne serait-ce pas une miséricorde bien cruelle que celle qui voudrait m'épargner, qui me tirerait de l'état d'une componction salutaire, qui m'arracherait des mains la croix, l'unique planche qui me reste après mon naufrage. Et quoi? Seigneur, pourrais-je lui dire avec justice, vous savez qu'il n'y a que deux voies pour me conduire à vous : ou la parfaite innocence, ou la sévère pénitence; je me suis fermé l'une par ma malice, et vous me détournez de l'autre par votre indulgence: enseignez-moi donc quelque nouvelle route de salut. Je suis pécheur, et mes péchés sont autant de dettes dont il faudra, tôt ou tard, vous tenir compte. Ne m'est-il pas plus avantageux de traiter à présent avec votre bonté, toujours prête à se relâcher en ma faveur, que de m'en remettre à votre justice inexorable? N'êtes-vous pas cette partie favorable et portée à l'accommodement, à laquelle vous m'avertissez cependant de satisfaire de bonne heure avant la sentence du Juge : *Esto consentiens adversario tuo cito dum es in via.* (*Matth.*, V, 52.) N'est-ce pas assez me faire entendre que le terme de la vie présente est le temps propre de l'expiation; et que pour avoir différé de quelques moments, il m'en coûterait au centuple; pourquoi donc m'exposer pour peu à souffrir mille fois davantage?

Ces plaintes seraient sans doute bien fondées; aussi la miséricorde ne les mérite pas; car bien loin de favoriser en aucun temps l'impunité du crime par aucune complaisance, il n'est point de moyen qu'elle n'invente et qu'elle n'emploie pour nous en rendre la peine douce, légère, aimable, utile, glorieuse, désirable. Non contente de l'échanger, cette peine, et quel échange, grand Dieu! qui la fait passer incontinent de l'éternité dans le temps, elle veut bien placer encore ce temps de pénitence suffisante dans le cours de notre pèlerinage, où les peines sont plus courtes et plus supportables. A cet arrêt désespérant que nous avons mérité plus d'une fois : *Retirez-vous, maudits, allez au feu éternel* (*Matth.*, XXV, 41), elle substitue cette sentence bien plus douce: non, mais du moins vous mangerez votre pain à la sueur de votre front, et vous le détremperez de vos larmes en punition de votre péché, jusqu'au jour où vous retournerez en terre d'où vous avez été tiré. Ce n'est pas tout : comme elle connaît, cette miséricorde, notre délicatesse et notre sensibilité, car hélas! qui se plaît à se haïr soi-même, et qui aime à se mortifier? Au lieu des peines volontaires que nous devrions nous imposer, à l'exemple de tant de saints pénitents; elle veut bien agréer l'acceptation des peines involontaires qu'elle nous envoie, et dont elle veut que nous fassions de nécessité vertu. Ce n'est pas encore assez; ces peines agréées ou forcées étaient toujours des peines purement satisfactoires, et rien plus. Que fait-elle? Elle les rend médicinales : je veux dire qu'en leur donnant la force d'expier le péché, elle leur communique aussi la vertu d'en préserver; en sorte qu'elles deviennent, et nécessaires à la pénitence, et salutaires à l'innocence. Pénitents! qu'avez-vous donc à vous plaindre? demande Salvien, puisqu'au même joug que vous portez comme pécheurs, les justes eux-mêmes sont obligés de se soumettre de peur de devenir coupables, et que tout leur privilége en cette vie se réduit à y souffrir par précaution ce que vous y souffrez par remède : *Nequaquam nobis dolenda est afflictio infirmitatum, quam intelligimus matrem esse virtutum.*

Mais la miséricorde fait encore plus. Peines satisfactoires pour le passé, médicinales pour le présent, elle les rend encore méritoires pour l'avenir; c'est-à-dire, que par

l'application des mérites infinis de Jésus-Christ, par l'union qu'elle fait de son sang à nos larmes, de ses souffrances à nos peines, de ses gémissements à nos soupirs, elle les rend dignes d'une éternelle récompense. Ah! chrétiens, qui a jamais entendu dire que les châtiments que souffrent les criminels fussent des titres de gloire, loin d'être des marques d'ignominie; que des dettes acquittées devinssent de nouveaux droits d'acquisition, et qu'on donnât au repentir d'aussi belles couronnes qu'à l'innocence? Ce sont pourtant là les priviléges que la miséricorde attache à la pénitence afin de nous la rendre précieuse : pouvait-elle faire davantage? Oui, dites-vous, c'était de nous la rendre non-seulement utile, glorieuse, désirable; mais encore douce, légère, aimable, afin de nous engager par toute sorte d'intérêt à l'embrasser et à la pratiquer. Eh bien! c'est ce qu'elle fait tous les jours, en l'assaisonnant de ses plus douces consolations.

Hommes coupables, s'écriait Tertullien, où cherchez-vous ici-bas votre félicité? Vous ne la trouverez jamais que dans l'austérité : ***Pœnitentia hominis rei felicitas.*** Voulez-vous savoir, disait le Sage, quand la miséricorde fera briller à vos yeux tous ses charmes? ce sera quand vous ne les ouvrirez que pour verser des larmes : ***Speciosa Dei misericordia in tempore tribulationis.*** (**Eccli.**, XXI, 10.) Prétendez-vous aux consolations du ciel? aimez les afflictions sur la terre. ***Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*** (*Matth.*, V, 6.) Et en effet, en lisant les saintes Ecritures, ne dirait-on pas que la miséricorde divine n'a point d'autre emploi que d'observer nos pleurs, de les compter, de les recueillir, de les répandre à propos sur les feux allumés de la justice, afin d'en éteindre les flammes, ou de les porter dans le sein de Dieu pour en tirer de nouvelles sources de grâces! J'ai vu vos larmes, disait-elle à un fameux pénitent : c'est Ezéchias; j'ai vu vos larmes : *Vidi lacrymas tuas* (IV *Reg.*, XX, 5); je les ai fait valoir, et en voici les fruits que je vous apporte. La mort va fuir devant vos yeux, votre vie sera longue et heureuse; vos ennemis ne remporteront sur vous aucun avantage : je prendrai contre eux votre défense. Déjà le ciel fléchi et désarmé se rend attentif à votre voix : parlez, et le soleil à votre gré avancera ou retardera sa course, ou retournera sur ses pas. Ah! Seigneur! qu'est-ce donc que nos larmes pour attendrir à ce point votre cœur? On en répand tant tous les jours inutilement devant les hommes! loin d'en être touchés, souvent ils s'en offensent : que sert, par exemple, à un coupable de souffrir dans les prisons les gênes et les tortures? en est-il récompensé? Hélas! elles ne servent qu'à hâter son dernier supplice, en lui arrachant par force l'aveu de son crime. Mais notre pénitence, ô mon Dieu, par un effet tout contraire, vous engage vous-même à une espèce de pénitence; et notre repentir, quand il est sincère, est toujours suivi de votre repentir. C'est ainsi que vous vous exprimez vous-même : *Si pœnitentiam egerit gens illa, agam et ego pœnitentiam.* (*Jerem.*, XVIII, 8.) Vérité dont vos prophètes étaient si convaincus, que, si quelquefois ils refusaient de porter vos arrêts contre les pécheurs, c'est qu'ils connaissaient sur vous le pouvoir de nos larmes, votre facilité à les recevoir, votre compassion à les essuyer, votre bonté même à les récompenser; c'est au moins l'excuse que donne un saint Père à la fuite de Jonas, lorsqu'il fut envoyé à Ninive : ***Clementiam conceptam sentiens, et misericordiæ in peccatores administer esse recusans.***

Pleurez donc, pécheurs convertis, pleurez, affligez-vous, parce que Dieu est bon et que vous ressentez les effets de sa bonté; oubliez, si vous voulez, les terribles vengeances qu'il a tirées de tout temps du péché; effacez de votre esprit les feux de l'enfer que vous avez mérités, ceux du purgatoire que vous ne pouvez éviter, si vous ne faites pénitence; tournez toutes vos pensées vers cette miséricorde infinie qui vous a attendus, supportés, reçus, réconciliés. Pouvez-vous y penser sans l'aimer, et l'aimer sans vous haïr vous-mêmes? C'était la conclusion qu'en tirait la sage Judith. Faisons pénitence, disait-elle, parce que Dieu est bon : ***Quia patiens Dominus est, in hoc ipso pœniteamus.*** (**Judith**, VIII, 14.) Gardez-vous bien d'en tirer une autre conséquence favorable à votre lâcheté, mais préjudiciable à votre salut. Ne dites point : Puisque Dieu est bon, et qu'il me remet tout, et l'offense et la peine, je puis donc désormais me tenir quitte de tout et ne rien prendre sur moi-même; je puis m'exempter de toute austérité, ou ne choisir que celles qui me plaisent; je puis vivre sans contrainte, ou sans me faire plus de violence que si je n'avais jamais péché. Un tel langage, de tels sentiments, pour me servir de l'expression de Judith, seraient capables de vous soustraire à la miséricorde et de vous faire rentrer sous le domaine de la justice : ***Non est iste sermo qui misericordiam provocet, sed potius qui iram excitet, et furorem accendat.*** (*Ibid.*, 12.) Eh quoi! pécheurs, si Dieu veut bien oublier vos péchés, devez-vous en perdre le souvenir? S'il ne vous en fait nul reproche, devez-vous cesser de vous les reprocher? S'il compte et s'il pèse vos larmes, devez-vous les épargner, En un mot, s'il remet en vos mains les intérêts de sa justice, devez-vous les trahir? surtout lorsque comparant vos offenses à ses bontés, et ses bontés à votre pénitence, vous trouvez de part et d'autre si peu de proportion : ***Reputantes peccatis nostris hæc ipsa supplicia minora esse.*** (**Judith**, VIII, 27.)

Ah! que David profitait encore mieux des miséricordes divines, quand il en faisait le motif de sa pénitence! Vous avez donc rompu, disait-il à Dieu, les liens honteux qui m'attachaient au péché : ***Dirupisti vincula mea*** (*Psal.* CXV, 17); et moi, heureusement affranchi du péché, je fais de moi-même une hostie vivante, victime de reconnaissance que j'immole au souvenir de votre clémence : ***Tibi sacrificabo hostiam laudis.***

(*Psal.* CXV, 17.) Parce que vous n'avez pas eu horreur de moi, pécheur pénitent, j'en conçois une juste horreur et une sainte haine. Parce que vous n'avez pas voulu consentir à ma perte malgré mes iniquités; malgré le pardon dont vous m'assurez je mortifierai cette chair criminelle. Parce que vous avez supporté mes injurieux délais et mes coupables remises, je veux soutenir avec constance tous les ennuis, toutes les rigueurs de la plus sévère pénitence : *Calicem salutaris accipiam.* (*Ibid.*, 13.) Je ressentirais moins mes offenses si vous aviez pour moi moins de bonté ; mais les accroissements continuels de vos miséricordes font croître mon regret et redoublent mon repentir. Qu'il est doux de satisfaire à un Dieu si facile à pardonner ! douces assurances de la miséricorde dans un pécheur converti : motif de sa pénitence, vous l'avez vu ; reste à vous montrer en peu de mots ses inquiétudes et ses regrets sur un pécheur impénitent : juste sujet de frayeur pour lui. C'est par où je vais finir.

TROISIÈME PARTIE.

Qui le croirait, chrétiens, que l'attrait de la vertu pût servir d'amorce au vice, le motif de la pénitence à l'obstination dans le péché, et la bonté divine à notre malice? C'est là, je l'avoue, l'excès de l'ingratitude et le comble de la méchanceté ; que dis-je ? pour méchante et pour ingrate que soit une âme, elle ne l'est point tant qu'elle reçoit ou qu'elle attend ; l'oubli ne vient d'ordinaire qu'après les bienfaits, et l'insensibilité ne s'allie guère avec l'espérance. Cependant voici, je ne dis pas seulement dans la conduite, mais dans le raisonnement du pécheur qui remet sa conversion et qui pèche en vue de la miséricorde de Dieu, une dépravation inouïe et un attentat sans exemple. Il étend son ingratitude sur l'avenir comme sur le passé. Puisque Dieu est bon, dit-il, je puis persister encore dans mon péché; je suis déjà méconnaissant de ses bontés, et je le veux être encore ; j'ai abusé jusqu'ici des grâces qu'il m'a faites, et j'abuserai par avance de celles qu'il me prépare. Dans chacune de mes offenses, du souvenir des biens reçus et de l'espérance des biens à recevoir, je me ferai un double motif pour m'affermir dans l'iniquité, et pour pécher avec plus d'audace. Raisonnement de réprouvé qui a peuplé l'enfer, et dont l'auteur ne peut être que le père du mensonge. Tâchons de le détruire en peu de mots.

Mais ce n'est point par des raisons de justice et de reconnaissance qu'il faut combattre des pécheurs de ce caractère; ce serait s'en faire un portrait trop flatté que de les croire sensibles à des motifs si nobles, et l'auteur de la religion connaît trop leur mauvais cœur, pour ne leur pas opposer des digues plus fortes. Entrons donc dans leur esprit; examinons leurs jugements; montrons-leur qu'ils raisonnent sur de faux principes, et qu'ils s'assurent sur un genre de miséricorde qu'il n'ont pas droit d'attendre.

Dieu est bon, dites-vous ; il est vrai, pécheur impénitent, et ce qui montre plus que toute autre preuve l'excès de cette bonté, c'est que tout pécheur, tout impénitent même que vous êtes, vous n'en êtes pas encore exclu. Mais en quel sens y avez-vous donc part, je vous prie? C'est sur quoi il vous est important de ne pas prendre le change. Etes-vous du nombre de ceux pour qui Dieu est indulgent et facile? Il l'est en effet pour les pécheurs : c'est le caractère qui règne dans l'Evangile. Mais voyons un peu quels sont ces pécheurs. Madeleine, qui renonce à ses plaisirs et qui se condamne aux larmes; Zachée, qui restitue et qui donne même plus qu'il n'a pris; Matthieu qui quitte le péché et l'occasion du péché. Vous n'en êtes pas encore là ; ce ne sont pas là vos modèles : leurs priviléges n'ont donc pas de quoi vous rassurer. Vous vous flattez au moins d'être de ceux que la miséricorde attend tant qu'ils veulent, fût-ce jusqu'à la mort. Cela n'est pas sûr; et pour un seul pécheur que Jésus-Christ absout sur la croix, prêt à rendre le dernier soupir, j'en vois un grand nombre dans l'Evangile, périr à ses yeux sans pénitence, et surpris dans la chaleur du crime. Témoin cette populace mutinée que Pilate fit passer au fil de l'épée, et dont Jésus-Christ plaignit le sort en des termes bien capables, pécheur, de vous effrayer s'il vous reste encore quelque étincelle de foi. Pensez-vous, disait cet aimable Sauveur, pensez-vous que ces infortunés fussent les plus méchants hommes de toute la Galilée? *Putatis quod hi præ omnibus Galilæis peccatores fuerint?* (*Luc.*, XIII, 2.) Non, je vous le dis, et si vous ne faites pénitence vous périrez comme eux : *Non, dico vobis : sed nisi pænitentiam habueritis, omnes similiter peribitis.* (*Ibid.*, 3.)

Pénitents en espérance et pécheurs en effet, vous ne vous croyez pas compris dans cet arrêt redoutable. Cherchons donc dans l'Evangile quelque exemple qui vous convienne, et qui puisse vous instruire des sentiments de la miséricorde à votre égard.

Et d'abord se présente à mon esprit l'infidèle Jérusalem, image bien naturelle d'une âme présomptueuse, qui pèche dans la vue et dans l'espérance du pardon; puisqu'il est certain que cette ville insensée attendait son Messie lors même qu'elle le persécutait; comme vous espérez, pécheur, le retour de la grâce, tandis que vous lui ôtez vous-même tout espoir de retour.

Mais hélas! que vois-je dans la personne de Jésus-Christ? La miséricorde arrêtée aux portes de cette ville criminelle, comme à celle de votre cœur; jetant sur elle ses derniers regards, baignée de larmes, consumée de regrets et poussant de profonds soupirs. Grand Dieu! est-ce donc là l'état où l'impénitence réduit votre bonté? Oui, pécheurs, et c'est une remarque bien capable de confondre toute confiance téméraire. Partout où l'Ecriture parle de pécheurs im-

pénitents et tranquilles dans leurs désordres, elle nous montre au même temps en Dieu un cœur serré de tristesse, un cœur accablé de douleur, un cœur exhalant sa peine en des plaintes amères. Dès les premiers siècles, je vois dans les hommes corrompus la sécurité jointe au crime; et au libertinage, au débordement des mœurs, l'espérance de l'impunité. Mais je vois aussi en Dieu l'amertume jointe à la colère, et à la résolution de perdre l'homme, le repentir de l'avoir fait : *Pœnituit eum.* (*Genes.*, VI, 6.)

Dans la suite des temps, j'aperçois un peuple toujours égaré et toujours recherché de Dieu : c'est le peuple juif. Mais je lis aussi, dans un de ses prophètes, ces tristes complaintes sorties de la bouche de Dieu même : Hélas ! faut-il donc me consoler de la perte de mes ennemis, en me vengeant de leurs mépris ? Tristes consolations pour moi ! ***Heu! consolabor super hostibus meis.*** (*Isa.*, I, 24.)

Enfin ce peuple, plus docile en apparence, prépare à son libérateur une entrée triomphante, et il y vient, vous le savez, comme à ses funérailles, les larmes aux yeux, la douleur dans le cœur, et dans la bouche ces paroles interrompues de sanglots et entrecoupées de soupirs : Jérusalem ! Jérusalem ! combien de fois ai-je voulu ce que vous ne voulez pas encore : votre conversion et votre salut ? *Quoties volui et noluisti.* (*Matth.*, XXIII, 37 ; *Luc.*, XIII, 34.)

Que veut dire ce contraste étonnant d'alarmes en Dieu et d'assurance dans le pécheur ? Ah ! chrétiens, l'un est le remède de l'autre ; l'un est le venin qui vous endort et qui vous perd, et l'autre le contre-poison qui peut vous réveiller et vous sauver. Car, dites-moi, que penserait un malade qui verrait son médecin le premier à le pleurer ? Jugerait-il comme vous, que le danger n'est pas si grand ? que rien ne presse ? qu'on peut laisser prendre au mal son cours, et qu'il sera toujours assez temps d'employer les derniers remèdes ? Dirait-il ce que vous dites si souvent, et ce qui a damné tant de pécheurs ? une autre fois, une autre année, un autre jour : ne dirait-il pas plutôt ? Aujourd'hui, à cette heure, à cet instant; les moments sont chers; celui-ci perdu, je cours risque de tout perdre. Pourquoi remettre au lendemain ? hélas ! peut-être cette nuit verra finir mes tristes jours. Tel serait sans doute votre langage à la vue d'un médecin habile, éploré, déconcerté, consterné. Pourquoi la foi d'un Dieu Sauveur, affligé, désolé et pleurant par avance votre perte, ne produirait-elle pas le même effet sur votre cœur ?

Je trouverai toujours, dites-vous, des ressources dans la miséricorde ; elle fera pour moi quelque effort. Cet effort sera, si vous voulez, un miracle; mais ce miracle, Dieu le peut, après tout, et je l'attends. Vous n'en dites pas assez, âme téméraire ! dites encore : et Dieu l'opère à présent ce miracle, et Dieu le fait cet effort, et Dieu me l'offre cette ressource ; mais ajoutez en même temps : ressource qui pourrait bien être pour moi la fin de ses trésors; miracle après lequel, sans présomption, je n'en puis plus attendre ; effort, si je suis sage, que je dois regarder comme le dernier effort.

Car voilà le second trait de la miséricorde sur un pécheur impénitent : elle le regrette, elle le pleure ; mais ses regrets et ses pleurs ne sont point stériles; ils lui font ménager tout les moments, employer tous les remèdes, tenter toutes les voies. Mais moments décisifs; remèdes bien critiques : voies qui touchent de bien près au terme de son éternel malheur ! C'est l'idée que nous en donne l'Evangile, en nous peignant la miséricorde sous la figure d'un jardinier, et le pécheur impénitent sous celle d'un arbre infructueux. Coupez-le, dit la justice ; que fait sur la terre ce bois inutile? qu'on le jette au feu. Non, reprend la miséricorde ; attendez encore cette année, j'engraisserai cette terre ingrate de mes sueurs, je la cultiverai de mes mains, je l'arroserai de mes pleurs : si cet arbre porte du fruit, à la bonne heure; sinon, vous le couperez, j'y consens, et vous le jetterez au feu. Ah ! chrétiens, cette année de délai va peut-être expirer pour vous ; cette culture, ces soins, ces sueurs et ces larmes, ce sont ces grâces présentes qui vous rassurent, parce que vous les avez, et qui devraient vous alarmer, parce que vous ne les aurez bientôt plus ; ce sont ces fêtes qui approchent, durant lesquelles l'Eglise vous avertit de préparer vos cœurs à Jésus naissant, d'approcher du Sauveur de vos âmes, et de recevoir le Dieu du salut. ***Videbit omnis caro salutare Dei.*** (*Luc.*, III, 6.) C'est la mort subite de cette personne impénitente, comme vous, enlevée depuis peu à vos yeux dans la fleur de son âge, par un coup imprévu, et abattue pour jamais sous le fer vengeur de la justice. C'est cette amertume secrète, qui, comme une séve salutaire, pénètre, au moment que je vous parle, jusqu'au fond de vos consciences, pour y faire mourir toute attache criminelle, tout obstacle aux fruits du salut, et pour y faire germer la parole de votre Dieu. Vous reconnaissez que ce sont des grâces ; mais vous ignorez que ce sont peut-être les dernières, et dans cette ignorance, vous vous endormez comme si vous étiez sûrs d'en recevoir encore de plus fraîches et de plus fortes. Fatale sécurité, qui vous perd, et qui redouble les gémissements de la miséricorde ! Ah ! si vous connaissiez, vous dit-elle par la bouche de Jésus-Christ, si vous saviez comme moi l'importance de la grâce qui vous est offerte ; les affreuses suites que vous attirera son refus ; les dangereuses conséquences du mépris que vous en faites ; le rang que cette heure, ce moment, cet instant tient au nombre de vos jours ! *Si cognovisses et tu in hac die tua.* (*Luc.*, XIX, 42.) Mais hélas ! votre malheur est de ne le pas connaître ou plutôt de ne pas profiter de l'incertitude de l'avenir, pour vous assurer du présent : ***Nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.*** (*Ibid.*, 44.) Non, ville ingrate ! disait cette adorable Sauveur à Jérusalem, et, toujours sous sa figure, à

toute âme impénitente, non, je ne te reproche point ici tes noires ingratitudes ; je ne me plains pas même des attentats sacriléges que tu trames actuellement contre moi, en méditant une réconciliation feinte : ce qui m'afflige, ce qui me désole, ce qui me fait verser tant de larmes, c'est que tu méconnais le jour qui t'éclaire, la voix qui t'appelle, l'esprit qui te parle ; c'est que tu ignores que c'est le dernier éclat d'un flambeau prêt à s'éteindre, le dernier effort d'une voix mourante, le dernier souffle de l'esprit de Dieu, qui va t'abandonner : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ*. (*Luc.*, XIX, 44.) Car de là qu'arrivera-t-il? et que doit-il arriver? Ce que Jésus-Christ prédit à Jérusalem ; que vous serez pressé, serré de toutes parts, réduit à l'extrémité ; et enfin retranché de la terre : *Venient dies in te, et circumdabunt te, et coangustabunt te, et ad terram prosternent te*. (*Ibid.*, 43.) C'est-à-dire, que Dieu, par le seul et dernier effet que vous laissez à sa miséricorde, diminuera tout à la fois, et la force de ses grâces, et le nombre de vos jours.

Je dis par le dernier effet que vous laissez à sa miséricorde : car, prenez garde que l'affaiblissement des grâces et le retranchement de la vie, quoiqu'ils soient des châtiments bien terribles, par rapport aux péchés passés qu'ils punissent, ce sont néanmoins, dans un sens bien funeste, ce sont encore des coups de grâce par rapport aux péchés à venir qu'ils préviennent. Je m'explique.

Plus un pécheur impénitent reçoit de grâces fortes et spéciales, et plus grand est son péché ; plus il vit, et plus longtemps il est pécheur: et conséquemment plus il sera puni dans l'autre monde, puisque la peine y doit être proportionnée, et à la durée, et à la grièveté du pécheur.

Ce principe posé, Dieu ne lui fait-il pas grâce, quand il ne lui donne plus de ces grâces précieuses, rares et choisies, dont l'abus en le rendant plus criminel, le rendrait malheureux? Dieu ne faisait-il pas grâce à ces Israélites obstinés, quand il disait à Moïse : *Prophète, je ne veux plus conduire ton peuple : je connais sa dureté; si je continue à marcher au milieu de lui, il irritera de plus en plus ma vengeance, et de plus grands bienfaits ne serviraient qu'à lui attirer de plus rudes supplices.* Dieu ne fait-il pas grâce même à l'impie? quand, au témoignage du Prophète, il retranche tout à coup la moitié de ses années, de peur qu'en multipliant ses jours, il ne multiplie ses crimes, et ne grossisse par de nouvelles iniquités ce trésor de colère dont parle saint Paul, qu'amasse l'impénitence et l'endurcissement du cœur : *Secundum duritiam tuam et impœnitens cor thesaurisas tibi iram*. (*Rom.*, II, 5.)

Que faites-vous donc, pécheur téméraire! que faites-vous, quand vous vous prévalez de la bonté divine pour persévérer dans le désordre? et que voulez-vous dire, quand pour calmer l'importunité de vos justes remords, vous vous dites à vous-même : Dieu est bon et j'espère qu'il me fera grâce? ah! vous dictez, sans y penser, votre arrêt, et vous prononcez, sans le vouloir, votre condamnation : car si Dieu est bon, vous voyant toujours méchant et déterminé plus que jamais à l'être, que peut-il faire de plus avantageux pour vous, que de vous ôter l'occasion et le temps, je ne dis pas de vous convertir et de vous sauver, mais de vous perdre de plus en plus et de vous condamner encore davantage ?

Ce raisonnement serait bon, dites-vous, si je ne voulais jamais me convertir. Mais je compte bien que, la passion satisfaite, la pénitence aura son tour. Vous le comptez, pécheurs! vous le comptez; mais Dieu à qui tout est présent, l'avenir comme le passé, le compte-t-il comme vous? Ne vous connaît-il pas mieux que vous-mêmes? Ignore-t-il que la passion qui vous domine ne dira jamais : C'est assez; que le mal ira toujours croissant; que le temps, loin de l'affaiblir, ne servira qu'à la fortifier; et que vous ne cesserez enfin de présumer que quand vous n'aurez plus rien à espérer.

Tremblez donc! pécheur impénitent, à la vue même de la bonté de votre Dieu. Tremblez! non-seulement parce qu'une bonté méprisée se change aisément en fureur ; tremblez! non-seulement parce que la bonté universelle peut l'emporter sur la bonté particulière, et l'obliger à vous sacrifier, pour faire de vous comme elle a fait de tant d'autres, un exemple terrible, mais utile aux pécheurs qui vous imitent. Mais, tremblez encore! parce que cette bonté même particulière peut par pitié consentir à l'avancement de votre perte, pour en arrêter le progrès ; souscrire de bonne heure à votre arrêt, afin d'en modifier au moins la peine; vous laisser tomber dans le précipice, de peur que vous ne le creusiez pas avant. Tremblez! dis-je, tandis que vous vous sentirez disposé à différer d'un seul jour, que dis-je? d'un seul moment, votre conversion. Une vive crainte, de mortelles frayeurs, de continuelles alarmes, ce sont là les seules grâces qui vous conviennent.

Je vous les demande pour eux, Seigneur; troublez leur funeste repos, ne leur laissez pas au moins étouffer leurs remords salutaires. O Dieu de bonté! vous qui ne brisez point le roseau déjà froissé et qui n'éteignez point le lin qui fume encore, montrez-leur votre miséricorde : *Ostende misericordiam tuam*. (*Psal.* LXXXIV, 8.) Mais montrez-la leur telle qu'elle est à leur égard, c'est-à-dire bien proche de la justice : *Misericordia enim et ira ab illo cito proximant* (*Eccli.*, V, 7), dit le Sage. Cette vue dissipera leur fausse confiance, fera naître dans leur cœur un prompt repentir, leur ouvrira les voies de la pénitence, et par elles celle du salut et de la vie éternelle. *Amen.*

SERMON VI.

Pour le quatrième dimanche de l'Avent.

SUR LA FOI PRATIQUE.

Parate viam Domini; rectas facite semitas eius. (*Luc.*, III, 4.)

Préparez la voie du Seigneur ; faites-lui des sentiers droits.

Cette préparation de cœur, et cette droiture de démarches que le Sauveur exige des fidèles pour disposition à ses approches, consiste, selon saint Ambroise, à régler sa vie sur sa créance et à réformer ses mœurs sur sa foi. Car c'est une erreur, dit ce Père, presque aussi ancienne que la religion, de réduire tout le mérite nécessaire au salut, au seul mérite de la foi, et l'exercice de la foi à une simple soumission de sentiments, sans une entière conformité de conduite ; comme si c'était assez de croire pour se sauver, et d'être intérieurement soumis pour être véritablement fidèle.

Si cette erreur est trop grossière pour trouver aujourd'hui parmi nous des docteurs et des apologistes, le siècle où nous sommes est assez corrompu pour lui fournir encore des sectateurs et des disciples. Quoi de plus en vogue, en effet, de nos jours, que ce nombreux parti de prétendus chrétiens qui se contentent tout au plus d'une surface et d'une montre de religion dont ils respectent, si vous voulez, les dehors et les cérémonies ; mais dont ils n'ont ni l'intérieur, ni l'esprit, et qu'ils démentent à toute heure par leur conduite; qui, dans le sein du christianisme et de l'Eglise, ne se comportent pas même en philosophes et en sages; qui se persuadent enfin que, pour être chrétien, il suffit d'avoir reçu le baptême et de croire l'Evangile, sans en suivre les enseignements et sans en remplir les devoirs par une foi pratique?

C'est cette prodigieuse multitude de faux chrétiens et de mauvais catholiques que j'attaque dans ce discours, et que j'attaque par leur fort même. Car ils se font forts de la foi, et je vais leur montrer qu'ils ont sujet de craindre de n'avoir pas la foi qu'ils professent.

Ils s'assurent sur la foi, et je vais leur prouver que toute l'assurance qu'ils peuvent avoir, c'est que ce qu'ils ont de foi ne sert qu'à les rendre encore plus coupables devant Dieu.

Juste crainte et funeste assurance, voilà donc tout le partage de la plupart des chrétiens d'aujourd'hui. Juste crainte qu'ils n'aient perdu la foi dont ils se flattent : ce sera mon premier point. Funeste assurance que le peu de foi qui leur reste ne fera que leur attirer un jugement plus rigoureux et une condamnation plus sévère : ce sera le sujet du second point.

N'entreprenons point de parler de la foi, sans l'assistance spéciale de cette heureuse Vierge, que sa foi vive a rendue mère, et mère de Dieu. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Augustin, dans son excellent *Traité de la vraie foi* et des bonnes œuvres, dit ingénieusement, en parlant des prétendus disciples du christianisme, qui, sans en faire les œuvres, en retiennent la foi, qu'ils ressemblent à ces marchands ruinés qui ont perdu leurs richesses, mais qui conservent encore leur crédit. La comparaison n'est que trop juste, et j'ajoute simplement, en la suivant, que, comme le crédit ne peut longtemps subsister dans le commerce, si les biens ne se recouvrent et si les dettes ne s'acquittent, de même la foi ne peut guère demeurer entière si elle n'est soutenue de la pratique des vertus chrétiennes, qui sont nos vraies richesses, et les seuls moyens d'acquérir les trésors incorruptibles de l'autre vie.

Je sais que, dans les principes de la vraie religion, c'est une vérité incontestable que la foi peut subsister dans une âme en état de péché mortel; qu'aucun péché mortel, quelque énorme qu'il puisse être, ne détruit la foi, à moins qu'il ne soit contre la foi même, et que de soutenir que le don de la foi se perde autrement que par un acte d'infidélité, c'est une erreur expressément condamnée contre Luther par le saint concile de Trente.

Cependant cela n'empêche pas qu'il ne soit vrai de dire, qu'il y a sujet de craindre qu'un déréglement habituel ne soit accompagné de quelque infidélité secrète ; qu'il y a raison de douter si ceux qui ne règlent pas le plan de leur vie sur le plan de l'Evangile, ont véritablement la foi, ou si la foi qu'ils ont est une foi véritable ; qu'il y a même lieu de présumer que, quand on vit au gré de ses désirs, la créance n'est que trop ordinairement conforme à la conduite.

C'est la pensée de saint Chrysostome, qui ne fait point de difficulté de placer les mauvais chrétiens auprès des hérétiques : *Hæreticorum affines dico, qui quasi non crederent sic vivunt.* Et la raison qu'en apporte saint Grégoire a de quoi faire trembler tout chrétien dont les mœurs ne répondent point à la foi qu'il professe. C'est, dit ce Père, qu'il n'arrive que trop souvent, soit par un malheureux penchant de la nature corrompue, soit par un redoutable effet des jugements de Dieu, que de mauvaises mœurs produisent de mauvais sentiments; que pour étouffer ses remords on achète sa paix aux dépens de sa foi, et que l'égarement de l'esprit suit de près le déréglement du cœur : *Divino sæpe judicio contingit, ut per hoc, quod quis nequiter vivit, perdat quod salubriter credit.*

Ce sentiment, commun parmi les Pères, n'est point une de ces décisions sévères échappées à l'ardeur de leur zèle. Celle-ci est fondée sur la doctrine de saint Paul qui nous avertit, en général, que la conscience et la foi courent les mêmes dangers, se brisent contre les mêmes écueils et sont souvent ensevelies dans un même naufrage : *Bonam conscientiam quidam repellentes circa fidem naufragaverunt* (*I Tim.*, I, 19); qui nous fait entendre en particulier qu'une personne chrétienne, telle qu'on n'en voit que trop à

la honte du christianisme, qui passe ses jours dans la recherche des plaisirs, dans l'oubli de ses devoirs, dans le mépris des vertus propres de son état, toute vivante qu'elle paraît aux yeux des hommes, est morte devant Dieu : *Vivens mortua est* (I *Tim.*, V, 6); qu'elle a renoncé sa foi : *Fidem negavit* (*Ibid.*, 8) ; qu'elle est pire qu'une infidèle : *et est infideli deterior.* (*Ibid.*) C'est sur ce principe que le grand Apôtre exhorte tous les fidèles à s'examiner, à s'éprouver, à s'assurer eux-mêmes s'ils ont véritablement la foi; ou si la foi qu'ils ont est une foi véritable : *Vosmetipsos tentate, si estis in fide.* (II *Cor.*, XIII, 5.) Il est donc à craindre, selon saint Paul, qu'on ne s'abuse sur ce sujet : l'avis est des plus sérieux et des plus intéressants. Il s'agit de la base de tout le christianisme, du fondement de toutes nos espérances, de l'unique ressource de salut qui vous reste, pécheurs, dans le malheureux état où vous êtes; de la foi, en un mot, que vous vous flattez d'avoir encore, et que peut-être, hélas! vous n'avez plus. Au reste, je ne prétends point décider, je ne veux rien prononcer; je me contente, avec saint Paul, de vous faire ici juges de votre propre foi : *Vosmetipsos tentate si estis in fide.* (*Ibid.*) Pour entrer dans cet examen important rappelez-vous, je vous prie, ce que vous apprennent les premiers éléments de votre foi : que le vrai fidèle est celui qui croit toutes les vérités révélées de Dieu à son Eglise; qui fait profession de les soutenir, s'il le faut, aux dépens de son sang et de sa vie, et qui les croit uniquement par déférence à l'autorité divine. En sorte qu'il y a trois choses à considérer dans tout fidèle : l'objet et la matière de sa foi, ce sont toutes les vérités révélées; l'habitude et l'acte de sa foi, c'est cette disposition à donner pour elle son sang et sa vie; le principe et le motif de sa foi, c'est l'infaillible autorité de Dieu. La véritable foi, la foi catholique, cette foi qui nous distingue des infidèles et des hérétiques, est donc d'abord universelle et indivisible dans son objet; en second lieu, ferme et inébranlable dans ses actes, surnaturelle enfin et divine dans son principe.

Otez une de ces conditions : c'en est fait, ce n'est plus cette foi chrétienne sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu, dit saint Paul : *Sine fide impossibile est placere Deo* (*Heb.*, XI, 6): et que le même apôtre en deux mots a si bien définie une captivité méritoire qui soumet notre esprit tout entier sous son autorité : *In captivitatem redigens omnem intellectum* (II *Cor.*, X, 5); parce que dit, saint Ambroise, elle nous ôte trois funestes libertés que nous prétendons naturellement avoir et retenir en matière de créance : de ne croire que ce que nous voulons, que comme nous le voulons et parce que nous le voulons croire.

Or, je dis qu'il est bien à craindre que la plupart de ceux qui, parmi vous, mènent une vie si opposée à la loi divine qu'ils professent, ne soient du nombre de ces infidèles qui ne croient que ce qui leur plaît, que comme il leur plaît, et que parce qu'il leur plaît, et que par conséquent ils n'aient point une foi véritable. Encore une fois, je ne décide point, je ne prononce rien; je ne fais que proposer les raisons qu'il y a de douter: c'est à vous de juger si je suis bien fondé dans mes doutes, ou plutôt si vous êtes bien fondés dans votre foi : *Vosmetipsos tentate si estis in fide.* (II *Cor.*, XIII, 5.)

Et d'abord, vous le savez comme moi, que la véritable foi est universelle et indivisible dans son objet; c'est-à-dire qu'elle embrasse sans exception toutes les vérités révélées de Dieu; qu'elle ne peut souffrir le moindre partage, et qu'elle rejette de son sein quiconque rejette un seul point de sa doctrine; que le Juif tienne tant qu'il voudra l'Ancien Testament et les prophéties; que l'hérétique jure sur le Nouveau et sur l'Evangile; que le schismatique révère l'Eglise et ses lois; que le novateur respecte les anciens canons et les conciles : dès que l'un ne reconnaît point Jésus-Christ pour son Sauveur et pour son Dieu, qu'il faut également adorer et suivre; que l'autre méconnaît l'Eglise pour sa maîtresse et pour sa mère, qui a droit, à toute heure, de l'enseigner et de le conduire; que celui-ci désavoue le pape pour son chef, auquel il doit être inviolablement uni; que celui-là méprise les décisions solennelles, fussent-elles les plus récentes; ils n'ont plus de foi divine, leur créance n'est plus qu'une créance humaine, même dans les points qu'ils font profession de croire sur la parole de Dieu : parce que, à l'égard de Dieu et de l'Eglise, son épouse, qui a toute l'autorité de Dieu, borner sa soumission, c'est la détruire ; qu'on ne lui obéit point quand on ne se rend qu'à ce qui plaît; et que, comme la charité se perd par l'infraction d'un seul de ses préceptes, la foi se perd aussi par le simple doute d'un seul article.

Or, il y a dans toute l'étendue de la religion chrétienne deux sortes de vérités : les unes sont purement spéculatives, et se bornent à fixer nos sentiments, comme l'unité de nature en Dieu, la trinité des personnes, l'incarnation, la naissance, la vie, la mort, la résurrection d'un Sauveur. Les autres sont pratiques, et doivent encore régler notre conduite : ce sont celles qui regardent le détachement du cœur, l'humilité de l'esprit, la pureté de l'âme, la mortification des sens, le soin du salut. Faire choix entre ces vérités, pour embrasser celles qui plaisent et rejeter celles qui gênent, c'est ne point croire du tout. Il faut croire, sous peine d'anathème, qu'on doit se détacher des biens, et redouter les honneurs et les plaisirs, crucifier sa chair, fuir le monde, penser au ciel et craindre l'enfer; comme il faut croire que le Sauveur a été pauvre, humble, crucifié, haï du monde, et qu'il est venu sur la terre pour y opérer notre salut : sans cette créance égale, et de la morale, et de dogme de la foi, vous serez, si vous voulez, dans la communion extérieure du corps de l'Eglise, mais vous ne serez point dans la communion intérieure de son esprit; vous serez

profession de croire en chrétien, mais vous croirez tout au plus en philosophe; vous porterez le nom de fidèle, mais vous n'en aurez point l'essence, parce que vous n'en aurez point la foi.

En faut-il davantage que ce simple exposé pour vous convaincre qu'il est bien à craindre que la plupart des mauvais chrétiens ne soient de prétendus fidèles; qu'ils ne s'abusent sur l'objet et la matière de leur créance, et qu'ils ne se flattent d'avoir la foi chrétienne, quoiqu'ils ne croient de l'Evangile que ce qui leur plaît, c'est-à-dire ces vérités éminentes qui sont au-dessus de leurs lumières, et qui passent leur raison; mais non pas ces maximes gênantes qui vont contre leurs penchants, et qui contrarient leurs inclinations.

Car, sans vouloir rien décider ici que sur votre propre témoignage, je vous demande simplement à quel homme de bon sens persuadera-t-on jamais que ces personnes mondaines, que vous connaissez chrétiennes par leur baptême, mais païennes par leurs mœurs; curieuses de toute autre science que de celle du salut; occupées de tout autre soin que de celui de servir Dieu; jalouses de toute autre gloire que de celle de plaire à leur Sauveur, et pour qui c'est une simplicité de lui obéir, une faiblesse de le craindre, un déshonneur même de l'imiter et de le suivre; à quel homme raisonnable persuadera-t-on jamais que ces sortes de personnes croient d'esprit et de cœur, sans restriction et sans doute, les sévères maximes de l'Evangile?

Que ces esclaves, par exemple, de la terre, qui bornent tous leurs empressements à amasser des richesses, souvent aux dépens de la justice, sont bien persuadés de ces premiers éléments de la foi : Heureux les pauvres, et malheureux les riches : *Beati pauperes, væ vobis divitibus!* (*Matth.*, V, 3; *Luc.*, VI, 24.) Que ces idolâtres de la fortune, qui ne cherchent qu'à profiter de la chute des autres, et à s'élever sur leurs ruines, n'importe par quelles intrigues, sont bien convaincus de cet oracle divin : La miséricorde de Dieu est pour les petits, et la sévérité pour les grands : *Exiguo conceditur misericordia; potentes potenter tormenta patientur.* (*Sap.*, VI, 7.) Que ces heureux du temps, qui coulent leurs jours dans l'oisiveté, dans la mollesse, dans les jeux et les divertissements, sans autre inquiétude que celle de leurs plaisirs, sont bien pénétrés de cet arrêt décisif: Autant de sensualité et de délicatesse, autant de supplices et de tourments : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum.* (*Apoc.*, XVIII, 7.) Que ces enfants du siècle, dont les occupations épuisent tout le loisir; qui laissent à ce qu'ils appellent peuple le soin de remplir les devoirs de la religion; qui ne se donnent pas le temps de penser à leur salut, ou qui n'y pensent que pour renvoyer cette affaire capitale à un temps plus incertain, et où l'on est incapable de tout, ont bien gravé dans leur esprit cette grande leçon du christianisme : Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme? *Quid prodest?* (*Matth.*, XVI, 26.) Que ces partisans du monde, qui ont pour lui de si forts attachements, qui sont si prévenus en sa faveur, qui applaudissent en toute occasion à ses maximes, qui se font honneur de suivre en tout ses usages, tiennent comme un article de foi cet anathème évangélique : Malheur au monde trompeur et à ses piéges séduisants : *Væ mundo a scandalis!* (*Matth.*, XVIII, 7.) Encore une fois, à quel homme sensé persuadera-t-on jamais de si étranges paradoxes? Eh! mes frères! si Dieu, par impossible, changeait tout à coup le plan de la religion, et la morale de l'Evangile; s'il venait à canoniser ce qu'il anathématise, les richesses, les grandeurs, les plaisirs, le monde et ses amusements, et à anathématiser ce qu'il canonise, le désintéressement, l'humilité, la patience, la retraite. Croyez-vous de bonne foi que le grand nombre de ces chrétiens relâchés que j'attaque eût besoin de changer de créance et de conviction? Je ne parle ici, comme vous le voyez, ni des faibles idées que quelques-uns se font exprès de certains péchés griefs pour les commettre sans remords, ni des systèmes outrés de miséricorde que d'autres se forment à leur gré pour s'entretenir dans leurs dérèglements. Ce sont là des hérésies visibles et de palpables erreurs, qui combattent directement la foi, et que nous avons soin de leur reprocher quand l'occasion s'en présente. Je ne parle ici que des premières vérités de la religion qu'ils font tous profession de croire, mais qu'il est à craindre qu'ils ne croient pas tous.

Certes, toute notre raison se révolte quand il s'agit de répondre aujourd'hui à l'Eglise, comme on répondit autrefois de la foi de la plupart de ceux qui répondent de la foi des autres, d'admettre aux sacrés fonts de baptême les parrains et les marraines qui y présentent les enfants des fidèles; de décider de la religion de ces élèves du christianisme, dont toute la vie n'est, à proprement parler, qu'un cercle continuel d'affaires pour l'intérêt, de dissipations pour le plaisir, d'intrigues pour l'ambition, de dépenses pour le faste; qui vivent sans penser à Dieu; qui passent les jours entiers sans adorer sa présence; qui agissent en tout sans se conformer à ses lois; qui usent de ses biens sans le remercier jamais de ses dons; qui l'offensent sans s'embarrasser de sa colère; qui s'endorment paisiblement dans sa disgrâce; et de prononcer hardiment que le premier article de leur créance, c'est de tenir pour certain qu'ils ne sont uniquement au monde que pour aimer et servir Dieu, et par là assurer leur salut, et éviter leur damnation. Cette alliance prétendue de dogmes si saints et de mœurs si dépravées, serait presque aussi incompréhensible que toute l'incompréhensibilité de nos mystères, si elle était aussi incontestable, et s'il n'était pas permis d'en douter au moins souvent, sans crainte de témérité et de méprise.

Oui, disait le pieux et savant Pic de la Mirandole, dans une rencontre toute semblable, je prends Dieu à témoin que je me trouve tout hors de moi, et que je ne sais où j'en suis toutes les fois que je rapproche le langage et la conduite de la plupart des chrétiens qui se chargent de l'éducation des chrétiens mêmes; et que je compare la vie qu'ils mènent avec la foi qu'ils professent alors et qu'ils enseignent : *Tenet me, Deum testor, aliquando extasis, et quidam stupor*. Quand je les vois fuir le bien, et faire le mal; accréditer le vice et déshonorer la vertu, craindre si fort le jeûne et la pénitence, et fomenter l'intempérance et la mollesse; tandis qu'ils sont, disent-ils, dans la créance actuelle de deux éternités inévitables : l'une de supplices, l'autre de récompenses; dans l'incertitude quel sera leur partage : dans l'assurance qu'un moment unique, inconnu, et peut-être plus proche qu'ils ne pensent, doit décider de leur sort; et que, si la mort vient malheureusement à les surprendre dans le mauvais état où ils sont, l'enfer pour eux est inévitable.

L'enfer, mes frères! l'enfer. Ah! quand on y pense, ce mot seul fait trembler pour la foi de ceux qui l'entendent prononcer et qui ne tremblent pas. Gouffres intarissables de flammes vengeresses! abîmes inépuisables de regrets, de désespoir et de fureur! concours de tous les châtiments! assemblage de tous les maux! complication de tous les tourments imaginables! qu'on souffre tout à la fois, à toute heure, durant tous les siècles; et cela pour un seul péché d'un moment; se peut-il que vous soyez l'objet de la foi de ces pécheurs présomptueux qui se précipitent hardiment dans les grands désordres; qui s'y replongent sans cesse et qui y croupissent tranquillement? De bonne foi croit-on de pareils malheurs quand on ne les appréhende pas; et les craint-on si fort quand on les brave de gaieté de cœur? L'enfer et le paradis des païens n'étaient que des fables et des chimères; leur tradition et leur théologie, des rêveries et des romans; leurs docteurs, des philosophes et des poëtes, dont ils se moquaient en secret, s'ils ne les contredisaient pas ouvertement. Pour nous, nous avons un Dieu Sauveur pour maître, pour leçons ses divins oracles, son sang précieux pour gage de ses promesses et de ses menaces; cependant la vie et les mœurs des païens et des chrétiens, presque toutes semblables, ne prouvent-elles pas que sur ces fins dernières on ne pense pas autrement de nos jours que de leur temps?

Aussi lorsque les anciens infidèles objectaient aux premiers apôtres la disproportion qui se trouvait dès lors entre la créance et les mœurs de plusieurs chrétiens, que répondaient-ils, je vous prie? Qu'ils doutaient fort que ces chrétiens de nom eussent véritablement la foi. Ils étaient parmi nous, disait saint Jean, mais ils n'étaient pas des nôtres; car tout ce qui s'appelle chrétien, n'est pas pour cela chrétien : *Ex nobis prodierunt, sed non erant ex nobis, quoniam non sunt omnes ex nobis*. (I, *Joan*., II, 19.)

Ne pourraient-ils pas nous faire encore aujourd'hui la même objection? S'ils nous demandaient, par exemple, d'où vient que dans le christianisme, où l'on reconnaît, non pas comme eux, des dieux corrompus, mais un Dieu infiniment saint, on voit cependant régner les mêmes vices que dans le paganisme, où en étant vicieux on ne fait après tout que se conformer à ce que l'on croit, et imiter ce que l'on adore? Pourquoi dans le christianisme, où l'on croit un œil invisible, toujours ouvert pour observer; une oreille inévitable toujours attentive pour écouter; une main incorruptible toujours armée pour punir le mal; on fait, on dit, on pense mille choses en secret dont on ne voudrait pas avoir qui que ce fût pour témoin? Comment dans le christianisme, où l'on tient réellement présent sur les autels son Créateur, son Sauveur et son Juge, les temples sont souvent sans adorateurs, les adorateurs sans respect, et presque toujours sans piété et sans ferveur? A tous ces doutes, et à mille autres pareils, aussi bien fondés, que pourriez-vous répondre vous-mêmes? Diriez-vous qu'il ne faut pas juger de la créance par les œuvres; que la spéculation et la pratique sont deux choses bien différentes; que parmi les païens mêmes, ceux qui pensaient le mieux ne faisaient pas souvent mieux que les autres : témoin un Sénèque qui, sur le mépris des richesses écrivait en chrétien, et ne vivait pas même en philosophe? Je veux, mes frères, que cela soit vrai des leçons sèches de la philosophie païenne : ceux qui les donnaient sans les suivre pouvaient bien ne les pas croire : il n'en est pas de même des vérités merveilleuses de la religion chrétienne, dont le propre a toujours été d'échauffer les cœurs en éclairant les esprits; en sorte que la grâce, qui les fait croire, aide aussi à les pratiquer.

Quels changements ces divines vérités n'ont-elles pas opérés dès les commencement de l'Eglise naissante? Quelques années de christianisme, dit un saint Père, firent changer de face à l'univers, mirent au monde un monde tout nouveau, métamorphosèrent des hommes en anges, et transformèrent des monstres d'iniquité et des suppôts de Satan en autant de modèles de vertu et de ressemblance du Sauveur. Quel amour de préférence pour Dieu dans ces hommes autrefois adorateurs du démon et du monde! quel généreux dépouillement de tout pour embrasser la pauvreté du Sauveur! quelle étendue de charité pour le prochain dans ces hommes auparavant amateurs d'eux seuls! quelle cordialité pour leurs persécuteurs mêmes, qu'ils traitaient en amis, et pour qui ils s'intéressaient comme pour leurs frères, à l'exemple du Sauveur! quelle austérité de vie dans ces anciens idolâtres de leurs corps! quelle force, quel courage dans la violence qu'ils leur faisaient souffrir, comme aux ennemis nés de leurs âmes, et dans la croix qu'ils leur faisaient porter, comme aux membres adop-

tifs du Sauveur ! Enfin quelle conformité de créance et de conduite dans ces premiers fidèles, puisqu'un de leurs apologistes, parlant aux tyrans, qui voulaient brûler l'Evangile, pour abolir le christianisme, ne faisaient pas de difficulté de dire que leur dessein était inutile ; parce que les enfants du christianisme naissant étaient autant d'Evangiles vivants. En pourrait-on bien dire autant de la plupart des chrétiens du siècle? La défense de l'apologiste serait-elle encore aussi sûre, et l'entreprise du tyran aussi difficile? Hélas! mes frères, vous le savez : l'Evangile aujourd'hui, parmi vous, ne se trouve presque plus que dans les livres, et ne se lit guère dans les mœurs.

Et vous voulez après cela, chrétiens indignes de votre nom et de votre origine, que je croie fermement que vous avez la même foi qui, dans vos pères, a fait tant de prodiges? Quoi ! cette foi aura pu porter un grand nombre de riches à se dépouiller des biens dont ils étaient légitimes possesseurs ; à vendre leurs héritages ; à en déposer le prix aux pieds des apôtres ; et elle ne pourra vous engager à vous dessaisir des biens illicites dont vous êtes les ravisseurs injustes, ou du moins les injustes détenteurs ; à payer vos domestiques, à satisfaire vos créanciers, à acquitter ces dettes que vous laissez vieillir par de frauduleuses remises, pour étaler avec plus de pompe, après votre mort, des monuments authentiques de vos artificieux larcins? Cette foi aura eu la force, dans une infinité de héros chrétiens, de tirer des plus grands maux les plus grands avantages ; l'or de la charité, du feu de la tribulation ; le germe de la fécondité, du sein de la destruction ; l'accroissement de ses forces, du dépérisssement de ses membres; la conquête de ses ennemis, du meurtre de ses enfants ; le salut de ses cruels persécuteurs, du sang de ses saints persécutés ; et elle n'aura pas le pouvoir de corriger vos emportements domestiques, de modérer vos ressentiments personnels, d'étouffer vos haines criminelles, d'en arrêter les sombres projets, d'en réprimer les indignes éclats; d'empêcher ces coups de langue meurtriers qui donnent tout à la fois la mort, et aux présents, par la part qu'y prend leur complaisance, et aux absents par le tort qu'en souffre leur honneur? Cette foi aura été assez puissante pour vaincre dans ses premiers élèves toutes les oppositions de la chair à une pureté sans tache, qui défend tout commerce avec les sens, et qui interdit jusqu'à la pensée du mal ; qui demande une vigilance continuelle et une mortification sans relâche ; qui embrasse la pénitence, et comme la réparation du péché, et comme la sauve-garde de l'innocence; et elle sera trop faible en vous pour finir ces amitiés trop tendres ; pour retrancher ces conversations séduisantes; pour faire cesser ces tête-à-tête si funestes à la pudeur ; pour rompre ce commerce scandaleux déguisé sous tant de beaux noms, et paré de tant de spécieux prétextes; pour vous retirer enfin de toute occasion de péché, quelque douceur que vous y trouviez, et quelque intérêt qui vous y attache?

D'où peut venir, je vous prie, ce déchet visible de l'efficace de la foi? On ne peut pas s'en prendre à la foi : les règles n'ont point changé, et ses maximes sont les mêmes. On ne peut pas non plus l'attribuer à la corruption des mœurs : les mœurs sont-elles donc plus corrompues de nos jours parmi nous qu'elles n'étaient parmi les païens au temps de sa naissance? Reste donc à dire qu'il y a grande apparence que la plupart de ceux que l'on appelle chrétiens, et qui le sont si peu, n'ont pas véritablement la foi de ces lois évangéliques et de ces maximes chrétiennes, puisqu'ils n'y conforment pas leurs mœurs.

Vous-mêmes, chers auditeurs, n'en jugez-vous pas ainsi tous les jours? et ne prenez-vous pas la conduite pour un indice assez sûr de la créance, et ce que l'on fait pour une preuve de ce que l'on pense? Remarquez-vous, par exemple, dans le commerce de la vie, quelqu'un sans probité, sans droiture et sans mœurs? C'est un impie, dites-vous, qui ne croit et qui ne craint rien du tout; qui n'a pas plus de religion que de conscience. Observez-vous que quelque autre s'éloigne de nos églises et se moque de nos sacrés mystères? C'est quelque nouvel élève, prononcez-vous, des églises prétendues réformées, ou quelque ancien disciple de Luther et de Calvin. Voyez-vous à l'autel un de ces indignes ministres qui lui font déshonneur, ou bien en chaire un de ces faux zélateurs de la loi, qui en sont les premiers infracteurs? C'est un hypocrite, décidez-vous, qui fait ici personnage, qui se joue en secret de ce qu'il dit et de ce qu'il fait en public. Juges trop éclairés sur les autres et trop aveugles sur vous-mêmes, souffrez qu'après l'Evangile je vous juge à mon tour sur vos propres paroles : *De ore tuo te judico.* (*Luc.*, XIX, 22.) Quand je vous vois donc tous les jours le cœur insensible aux besoins des misérables, et les mains fermées à leurs secours, tandis que vous prodiguez tout au jeu, et que vous ne refusez rien au faste, n'ai-je pas droit de conclure, que vous ne croyez pas autrement, ni l'obligation de renoncer aux amusements et aux folles joies du monde, ni la nécessité de soulager et de nourrir les membres de Jésus-Christ, ni sa présence morale dans la personne du pauvre que vous rebutez, que vous abandonnez sans pitié; ni votre engagement personnel aux promesses du baptême que vous violez sans remords? Si ce jugement peut être faux, du moins n'est-il pas téméraire ; et il y a tout lieu de craindre qu'il ne soit que trop véritable.

Et ce qui semble en faire la preuve complète, à s'en tenir toujours à votre propre témoignage, c'est que je remarque que la foi que vous ajoutez à certains points de religion vous fait agir conformément à ce que vous croyez. Ces prétendus chrétiens, par exemple, si peu fidèles aux engagements de leur baptême, croient que le baptême est

nécessaire au salut : et c'est ce qui fait qu'ils n'ont point de repos que l'enfant qui vient de naître et auquel ils s'intéressent n'ait été baptisé tout au plus tôt. Ces pécheurs d'habitude, qui passent tranquillement toute l'année dans un état de péché mortel, croient que communier en état de péché mortel c'est faire un sacrilége : de là vient l'empressement qu'ils ont tous à Pâques d'être au plus tôt absous. Ces gens de bonne chère, qui font de la vie leur bonheur, et, pour me servir de l'expression de saint Paul, dont le ventre est leur dieu, croient après tout que le temps du carême est un temps d'abstinence et de jeûne : aussi cherchent-ils de bonne heure dans la complaisance du médecin, ou dans la facilité du directeur, quelque couleur de dispense. Ces dames mondaines, qui semblent n'être du monde que pour ménager leur chair et amuser leur esprit, qui partagent leur temps entre le sommeil et le plaisir, croient qu'un jour de fête est un jour de dévotion, où l'on doit assister au moins aux divins mystères. Dans cette créance, quoique le jour les surprenne encore au bal ou au jeu, où elles ont passé toute la nuit, elles ne laissent pas, toutes fatiguées qu'elles sont de leurs veilles indiscrètes, d'assister à la hâte au divin sacrifice, avant même que de prendre leur repos : ainsi de mille autres contradictions semblables.

A Dieu ne plaise, chrétiens, que je condamne,en vous ces faibles restes de christianisme ! Dieu veuille les conserver et les accroître dans vos cœurs, tout insuffisants qu'ils sont au salut ! Mais j'ose dire qu'ils me font trembler pour vous, dans la crainte que vous n'ayez pas la même foi aux autres points de religion que vous faites profession de croire, sans vous y conformer et sans les suivre. Car la même foi vous apprend que, pour le salut, il faut être baptisé et garder les promesses de son baptême; se confesser avant la communion et s'y bien disposer par une conversion sincère et de cœur; jeûner le carême et ne s'en dispenser que par pure nécessité; entendre la messe aux jours de fêtes et l'entendre avec recueillement et sans dissipation.

Si de ces vérités inséparables vous tenez les unes et abandonnez les autres en pratique, n'est-ce pas que vous les faites d'abord en spéculation, et que vous êtes du nombre de ces demi-fidèles que Tertullien appelle des arbitres audacieux de la religion et des censeurs téméraires de la foi? *Audaces fidei arbitros, et religionis censores :* parce que, par une partialité criminelle, ils accordent et ils ôtent ce que bon leur semble à la révélation, et que, se croyant maîtres de leur créance, ils retranchent de la foi ce qu'ils jugent à propos et n'admettent que ce qui leur plaît.

Les choses, me direz-vous, n'en viennent pas au point où vous pensez. Il est vrai que le déréglement porte à l'incrédulité; mais il reste au fond de l'âme qui s'égare une impression des vérités pratiques qu'elle a crues autrefois, qu'elle se sait mauvais gré de croire encore et qu'elle voudrait ne croire pas. Car d'où viennent l'estime et l'envie qu'elle porte à ceux qui les suivent? Que veulent dire les reproches et les remords qu'elle sent, quand elle s'en écarte? Pourquoi crier au confesseur, aux approches de la mort, si elle n'a pas la foi? Ah ! mes frères, ne confondons point, je vous prie, la connaissance avec la créance des vérités chrétiennes : l'une peut se trouver et se trouve en effet sans l'autre. Que de gens tous les jours savent ce qu'il faut et comment il faut croire, et ne croient cependant que ce qu'il leur plaît et comme il leur plaît : seconde raison de douter de la foi de la plupart des mauvais chrétiens.

Car la foi est non-seulement indivisible dans son objet, elle est encore inébranlable dans ses actes : c'est-à-dire que, outre qu'elle oblige à croire également toutes les vérités révélées de Dieu, elle veut de plus qu'on en fasse profession aux dépens de tout, de son sang même, s'il le faut, et de sa vie. C'est dans ce sens que Tertullien dit que la disposition au martyre est une dette de la foi : ***Fidem martyrii debitricem***, et qu'il appelle les premiers chrétiens des confesseurs de la foi, disposés à toute heure au martyre : ***Expeditum morti genus.*** On les voyait, ajoute-t-il, quel spectacle ! on les voyait courir en foule au-devant des tourments, s'offrir d'eux-mêmes à mourir tous ensemble, pour attester unanimement leur créance et montrer plus d'ardeur à lui prodiguer leur sang que les tyrans mêmes n'en avaient de le répandre.

De si héroïques dispositions pouvaient être ordinaires, dans ces heureux siècles où la foi se confirmait par la méditation, où la grâce s'assurait par la prière, où la modestie se soutenait par la simplicité, où l'innocence se conservait par la retraite, où la mort se prévenait par l'austérité, où la ferveur s'animait par l'exemple : alors certes, alors il y avait lieu de croire que tout chrétien était martyr, au moins de cœur et de désir. Mais dans nos malheureux jours, où l'on voit le débordement des passions ne laisser presque plus qu'une surface de religion : l'avarice s'emparer même du sanctuaire, le luxe ne connaître plus de bornes, le vice se montrer plus hardiment que la vertu, la pénitence se réduire au simple aveu des crimes et les péchés se multiplier par les scandales, est-ce exagération de dire qu'il y a sujet de craindre que, parmi tant de pécheurs publics, il n'y ait bien de secrets apostats?

Il y a dans la religion des apostasies, comme des martyres de plus d'une sorte. La pureté, la justice, la charité, la piété chrétienne ont eu, dans les persécutions, de généreux défenseurs qui les ont honorées par leurs combats et par leurs morts, comme elles ont eu de lâches prévaricateurs qui les ont déshonorées par leurs faiblesses et par leurs chutes : et la foi a toujours mis ceux-ci au rang de ses parjures déserteurs, comme elle a toujours reconnu ceux-là pour ses fidèles élèves.

Supposons donc pour un moment que ces mauvais chrétiens que vous connaissez ne soient pas encore baptisés et qu'ils demandent à l'être, comme on faisait autrefois, au bruit d'une irruption imprévue de barbares et d'une incursion subite d'infidèles. Témoins des prompts engagements de ces néophytes, voudriez-vous être garants de la sincérité de leurs promesses?

Répondriez-vous que ces jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe, qui ne s'étudient qu'à se tenter, à se séduire, sont dans la disposition, comme tant d'illustres vierges, de préférer la pudeur à la vie même?

Est-il vraisemblable que ces compétiteurs des dignités et des biens ecclésiastiques, qu'ils regardent comme des suppléments de patrimoine et des ressources de fortune, aimeraient mieux mourir, comme tant de dignes lévites, que de prostituer à la cupidité et à la passion le revenu du sanctuaire et de l'autel? Croiriez-vous aisément que ces amis de la discorde et ces ennemis de la paix, qui ne se plaisent qu'aux procès et aux querelles, sont prêts, comme tant de héros charitables, à se sacrifier et à s'immoler pour le prochain?

Garantiriez-vous que ces joueurs de profession et ces blasphémateurs d'habitude, dont la bouche est sans cesse ouverte aux injures et aux imprécations, se laissent, comme tant de zélés confesseurs, plutôt couper la langue que d'en faire un autre usage que pour édifier les hommes et bénir Dieu? Eh quoi! leur diriez-vous avec justice, tous les jours, vous, un fol amour vous fait idolâtrer la créature: vous, un respect humain vous fait rougir de la piété; vous, un vil intérêt vous fait violer la justice; vous, une frivole crainte vous fait trahir la vérité; vous, un vain faste vous fait abandonner les pauvres; vous, un faux honneur vous fait persécuter vos frères; vous, un léger mécontentement vous fait renier votre Dieu! et vous voulez que je croie, que je me persuade, que je certifie, que sans avoir changé de conduite et de mœurs vous allez de ce pas confesser la foi et professer la loi de Jésus-Christ devant des tyrans et au milieu des supplices? Il faut d'autres preuves que des paroles pour rendre sûrs de pareils changements.

Ainsi parleriez-vous, sans doute. Cependant vous auriez alors, pour gage de leurs dispositions présentes, la grâce naissante du sacrement. Et maintenant que cette grâce morte est ensevelie sous un amas d'habitudes criminelles, ai-je tort de tenir pour suspects leurs sentiments et de craindre que la religion ne trouvât peu de martyrs parmi tant d'impénitents? Si Daniel n'avait eu de foi que ce qu'en ont ces froids adorateurs du Seigneur, qui ne sanctifient pas même comme il faut les jours consacrés à son service, aurait-il été jeté dans la fosse aux lions, pour son assiduité aux heures réglées de la prière?

Si Eléazar n'avait pas eu plus de foi que n'en ont ces infracteurs ordinaires de l'abstinence et du jeûne, aurait-il expiré sous les coups pour ne vouloir pas feindre seulement de manger des viandes défendues?

Si les Machabées et ces sept autres frères, dont parle leur histoire, n'avaient eu que la foi de ces indignes enfants de l'Eglise, qui respectent si peu ses ordonnances et ses ministres, auraient-ils souffert la mort et les tourments pour le maintien des lois, et le soutien du gouvernement du peuple de Dieu?

Enfin, si une infinité de chrétiens n'avaient été fidèles que comme le commun des fidèles de nos jours, aurait-on dit d'eux qu'ils savaient bien mieux mourir que disputer pour la foi : *Mori sciunt, disputare nesciunt?* (PACIANUS. Barcin. episc.) Au lieu qu'on peut dire aujourd'hui que la religion n'est presque plus qu'une école de pure spéculation, remplie de disciples tout prêts à disputer, mais bien éloignés de vivre, à plus forte raison de mourir pour elle : *Disputare sciunt, vivere nesciunt.* Bien nous en prend donc de n'être plus dans les siècles des Dioclétiens et des Nérons ; nous aurions la douleur de voir beaucoup de ces prétendus fidèles qui, selon saint Hilaire, n'ont que la foi du temps, et non celle de l'Evangile : *Fides temporum, non Evangeliorum:* se démasquer dans les prisons et sur les échafauds; et nous en serions réduits à dire ce que saint Jean disait des premiers apostats, et ce que nous disons de tous ceux qui, embrassant et favorisant par intérêt ou par caprice les opinions opposées à la créance de l'Eglise, ne demeurent dans son sein que comme la gangrène, pour l'infecter et pour lui nuire : *Ex nobis prodierunt; sed non erant ex nobis.* (I *Joan.*, II, 19.) Ne vous y trompez pas, ils faisaient nombre parmi nous, mais ils n'étaient pas du nombre des fidèles, parce qu'ils n'avaient pas cette foi inébranlable, à l'épreuve de tout, et qu'ils étaient au fond, du parti de ceux qui ne croient que ce qui leur plaît, comme il leur plaît, et enfin parce qu'il leur plaît. Troisième raison de douter encore de la foi de ces prétendus chrétiens, qui ne sont rien moins que chrétiens dans leur conduite.

Je l'ai dit, la véritable foi est non-seulement indivisible dans son objet, et inébranlable dans ses actes, elle est encore surnaturelle dans son principe; c'est-à-dire, qu'elle est uniquement fondée sur l'autorité divine. Tout autre motif ne peut produire qu'une créance humaine, insuffisante au christianisme, et inutile au salut. Or ce qui me fait douter que ce soit là le motif de la foi de la plupart des chrétiens de nos jours, c'est que je remarque qu'ils n'ont, ni docilité pour croire, ni fermeté dans ce qu'ils croient des vérités morales et pratiques, qu'autant qu'elles s'accordent avec leurs inclinations et leurs penchants, quoiqu'elles soient toutes également appuyées sur l'infaillibilité de votre parole, ô mon Dieu!

Car d'où vient, par exemple, que cet ecclésiastique, qui fait profession d'une morale étroite, glose sur les textes de l'Ecriture, raffine sur les sentiments des Pères, en-

chérit sur les décisions les plus sévères contre ceux qui prêtent à intérêt, et qui font valoir leur argent, tandis qu'il ne trouve rien à redire aux propositions qu'il accepte, ou qu'il fait; aux présents qu'il reçoit, ou qu'il donne; aux pensions qu'il exige, ou qu'il accorde en fait de bénéfice? Est-ce que dans les principes de la foi la simonie n'est pas du moins autant à craindre que l'usure? Oui, sans doute, mais c'est que des deux l'une est à sa bienséance, et que l'autre n'y est pas.

D'où vient que cette dame charitable et mondaine tout à la fois, n'a pas de peine à croire que c'est Jésus-Christ même qui mendie et qui souffre dans les pauvres; qu'elle compatit dans cet esprit à leurs misères, qu'elle soulage même dans cette vue leurs besoins, tandis qu'elle ne peut concevoir, quoi qu'on lui dise, que ce soit un si grand mal de prodiguer un temps et un argent considérable au jeu, au préjudice de ce qu'elle doit à ses créanciers, à ses domestiques, à ses enfants, à son époux même? est-ce que les devoirs de la justice ne sont pas autant et plus sacrés dans la religion que les devoirs de la charité? Rien de plus certain dans les principes de la morale chrétienne; mais c'est que ces devoirs de justice lui sont désagréables et onéreux, au lieu que la charité ne lui coûte guère, et que le jeu lui plaît.

D'où vient que ce jeune voluptueux se déclare à tout propos contre l'approche indigne des sacrements; qu'il déclame avec feu contre les communions si fréquentes, comme contre autant de sacriléges; qu'il ne se présente par respect, dit-il, au sacré tribunal et à la sainte table, que le moins et le plus tard qu'il peut, tandis qu'il manque de respect pour lui-même; qu'il se plonge en secret dans les plus honteux désordres; qu'il traite son libertinage de fragilité excusable; qu'il ose même l'imputer à une espèce de nécessité naturelle? Est-ce que la profanation d'un corps uni tant de fois au Sauveur n'est pas un sacrilége approchant de la profanation du corps adorable du Sauveur même? C'est une vérité incontestable, selon la doctrine de saint Paul, mais c'est que l'usage des sacrements contraint, et que leur éloignement favorise la passion dominante. Je ne finirais pas, si je voulais parcourir ici toutes les bizarres illusions en matière de foi, qui sont si familières aux pécheurs; et qui sont cause qu'ils n'ont de docilité pour croire une vérité plutôt qu'une autre, que parce qu'elle les choque moins, ou qu'elle leur plaît davantage. Semblables à ces verres artificiels, dont l'effet propre est d'approcher ou d'éloigner, d'agrandir ou de diminuer les objets comme l'on veut. Leur opinion, et non leur foi, en fait de morale et de conduite, se forme au gré de leurs penchants, et n'a de règle que leur passion. Je dis plus, et j'ajoute que, comme ces prismes diversement colorés qui, selon leurs positions différentes, répandent différentes couleurs sur les mêmes objets; ces malheureux prestiges de la foi des pécheurs, font qu'ils n'ont de fermeté à croire la même vérité, que tant qu'elle ne traverse point les inclinations de la nature, et qu'elle s'accommode avec les systèmes de la cupidité qui les domine. La preuve en est facile; et je la tire de l'expérience la plus commune.

Chargez, par exemple, un de ces prétendus chrétiens de ménager la réconciliation de deux ennemis, chrétiens prétendus aussi comme lui, vous serez charmé de la solidité des maximes de foi qu'il opposera à la subtilité des sophismes que la passion suggère. Qu'on exagère tant qu'on voudra les sujets de mécontentements réciproques, il prendra en main la balance de la justice chrétienne, et il retranchera de part et d'autre tout ce que l'emportement ajoute à la raison. Qu'on soutienne qu'après tout, d'un côté plus que de l'autre, l'outrage est sanglant, atroce; il vous répondra que c'est là précisément le cas du pardon, et qu'entre chrétiens il n'est pas question d'examiner qui a raison, ou qui a tort; mais qu'il s'agit de faire grâce. Qu'on allègue qu'on a déjà pardonné plus d'une fois, et que c'est à recommencer sans cesse; il vous répliquera qu'on n'en sera que plus conforme au Sauveur, qui tous les jours, après avoir mille fois pardonné, pardonne encore. Qu'on ait enfin recours au subterfuge ordinaire de l'indifférence, et que protestant de n'avoir plus au fond, ni d'inimitié, ni de ressentiment, on renonce au dehors à toute liaison et à tout commerce; il vous demandera si c'est ainsi que nous voulons que Dieu nous pardonne, et que content de n'être plus notre ennemi, il ne soit plus aussi notre père.

Belle morale! qu'il prêche aux autres; qu'il paraît croire alors, qu'il croit même, si vous voulez, en effet, parce qu'il n'a nul intérêt d'en douter encore. Mais attendez que cet oracle de la paix éprouve à son tour quelque acte d'hostilité; que ce zélé prédicateur change de personnage; que d'arbitre il devienne partie, et de médiateur l'offensé. Vous aurez beau vous servir contre lui des mêmes vérités; le battre, pour ainsi dire, de ses propres armes; lui répéter mot pour mot tout ce qu'il aura dit des autres. Vous serez surpris du peu d'impression que vous ferez sur son esprit. Vous aurez honte pour lui de le voir recourir aux sophismes qu'il a si bien réfutés; vous désespérerez de le pouvoir retirer des retranchements pitoyables qu'il a si aisément forcés par la morale de l'Evangile; vous vous verrez contraints de l'abandonner à sa conscience et de le renvoyer à sa foi, si toutefois, direz-vous, il en a de véritable. Tant il est vrai, je n'ose cependant décider, je n'ai garde de prononcer, je dis simplement tant il est vrai, qu'il y a sujet de craindre que la plupart de ces chrétiens suspects, dont parle saint Paul, qui confessent la foi de bouche, mais qui la renient par leur conduite, ne soient de ces infidèles cachés qui ne croient que ce qui leur plaît, et parce qu'il leur plaît, et qui, par conséquent, n'ont pas la foi, si ce n'est la foi des hérétiques.

Mais pourquoi ne pas décider? me direz-vous; pourquoi ne pas prononcer, après des preuves si capables et si fortes? Ah! chrétiens! c'est que l'Eglise, notre mère, qui doit être en tout la règle de notre foi, n'a pas elle-même voulu décider, ni prononcer sur ce sujet. Elle s'est contentée, pour nous instruire, de nous apprendre que la foi ne se perd que par l'infidélité: que par conséquent on peut être mauvais chrétien, et vrai fidèle, à moins qu'on ne vienne à errer ou à douter, et que la corruption du cœur de l'homme, si elle n'est jointe à la révolte de son esprit, ne va pas jusqu'à la destruction du don de Dieu. Mais de juger si la foi est aussi générale parmi nous que la profession en est commune; de décider si le chrétien sans œuvres et sans mœurs demeure toujours sans erreur et sans doute; de prononcer enfin si la dépravation du cœur ne va pas le plus souvent jusqu'à la perversion de l'esprit; c'est ce qu'elle laisse à l'examen que chacun doit faire de sa créance, aussi bien que de sa conduite. Examen important, fondé sur ce redoutable oracle de l'Evangile: Pensez-vous que le Fils de l'homme, quand il viendra juger le monde, trouve encore quelque étincelle de foi sur la terre? *Filius hominis veniens putas inveniet fidem in terra?* (*Luc.*, XVIII, 8.)

Elle sait, cette tendre mère, que la foi est le seul lien que peut retenir dans son sein tant d'enfants licencieux que la passion lui débauche: elle ne veut pas s'ôter la consolation de penser qu'ils sont au moins dociles à sa voix, pour l'écouter et la croire, quoique rebelles à ses volontés, pour les accomplir et les suivre. Elle sent que ce reste de foi, quoiqu'assoupie, étouffée et presque éteinte par la passion, réveillée cependant par l'attention, nourrie par la prière, entretenue par les bonnes œuvres, peut se rallumer dans leurs esprits, refondre leurs cœurs, réformer leurs mœurs, et les changer eux-mêmes, comme tant d'autres: elle ne veut pas se priver de l'espérance de les voir, par l'attache à la vérité, rentrer dans l'amour du devoir. Elle n'ignore pas que sans ce germe de foi qu'ils conservent peut-être encore, quelques vertus qu'ils aient d'ailleurs, ils seraient apostats, c'est-à-dire les plus méchants de tous les hommes; pires que les infidèles, qui ne sont hors des voies du salut que par le malheur de leur naissance; pires que les hérétiques, qui n'en sont égarés que par les préjugés de leur éducation; pires dans un sens que les démons, qui croient, dit saint Jacques, et qui tremblent: elle ne veut pas les croire dans un état si déplorable, sans une conviction aussi sûre que celle que donne sa conscience. Voilà les raisons de son silence à leur égard dans ses décisions. Mais elle les avertit, elle les exhorte, elle les presse avec saint Paul, de réfléchir sérieusement et de s'examiner à fond sur les points de la foi, et surtout de la foi pratique: *Vosmetipsos tentate si estis in fide.* (II *Cor.*, XIII, 5.) Voilà dans ses inquiétudes pour eux les preuves de sa crainte.

Rentrez donc, chrétiens, qui que vous soyez, qui ne vivez pas en chrétiens, rentrez en vous-mêmes, et faites-vous rendre compte de votre foi. Me voilà, je me sens en mauvais état devant Dieu; je suis actuellement dans le désordre; je vis sur certain point en vrai païen, et plus mal encore que des païens. Ai-je donc perdu ma religion et ma foi? Cette religion qui m'a été si chère tant que j'ai bien vécu: cette foi qui faisait ma plus douce consolation dans le temps de ma première innocence? Cette divine créance dont j'étais alors si convaincu par sentiment et par expérience, que je jurais qu'avant de me l'arracher, on m'arracherait plutôt la vie? Je tiens encore le même langage, ai-je toujours la même conviction? Parlez, mon cœur; répondez, mon esprit; j'entreprends et je fais ce que j'aurais honte que l'on vît. Je médite et je pense ce que je serais au désespoir que l'on sût. Que dit la foi? Dieu sait, et Dieu voit tout. Le croyez-vous, êtes-vous vous-mêmes disposés à le croire? Je perds un temps dont je pourrais faire un saint usage. Je suis dans un état dans lequel je ne voudrais pas mourir. Que dit la foi? Le temps passe, et la mort approche. Y pensez-vous, croyez-vous vous-mêmes devoir y penser comme il faut, en êtes-vous bien convaincus? Je ne trouve qu'accablement dans les souffrances; je ne cesse de murmurer dans les afflictions. Que dit la foi? Un moment de patience épargne une éternité de peines, et mérite une éternité de récompenses. Est-ce là votre dogme? Je cours après des biens périssables. J'aspire à un bonheur bien court. Que dit la foi? Le ciel gagné, tout est gagné: le ciel perdu, tout est perdu, et pour toujours. Est-ce là ma règle, est-ce là mon oracle? Ce l'était autrefois: pourquoi ne l'est-il plus? L'Evangile a-t-il changé, ou bien ai-je changé moi-même? Est-ce opinion nouvelle ou nouveau doute? Serais-je donc tombé, sans m'en apercevoir, ô mon Dieu, du christianisme dans l'apostasie?

Que si votre conscience vous rend ce doux témoignage, que votre créance est pure et votre foi sans tache, bénissez-en Dieu, chrétiens auditeurs; mais ne vous en glorifiez pas davantage, car alors, au moins, êtes-vous sûrs que cette foi ne servira qu'à vous attirer un jugement plus rigoureux et une condamnation plus sévère. Funeste assurance! Seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

C'est un terrible oracle sorti de la bouche de Dieu même, que le don de sa parole, qui, selon saint Paul, n'est autre que le don de la foi: *Fides per verbum Dei;* ne retournera pas à lui vide, et ne sera pas sans effet: *Verbum meum non revertetur ad me vacuum.* (*Isa.*, LV, 11.) Car hélas! Seigneur! comment cet oracle pourra-t-il s'accomplir dans un siècle aussi stérile en bien et aussi fertile en mal qu'est le nôtre? Jamais, peut-être, plus de divines lumières et moins de vertus chrétiennes; plus de solides instructions et moins de conversions sincères; plus d'hom-

mes apostoliques et moins de vrais fidèles.

Mais ne vous y trompez pas, répondent les Pères en expliquant ce passage. Dieu compare ici la grâce de la foi aux influences célestes : *Quomodo descendit imber* (*Eccli.*, LV, 10) ; qui ne tombent sur la terre que pour retourner au ciel ; ou par les fruits qu'elle lui offre pour lui en faire hommage; ou par les exhalaisons qu'elle lui envoie, pour en former la foudre et le tonnerre. C'est donc à dire que la grâce de la foi, qui vient de Dieu, n'est pas un don indifférent pour les hommes qui la reçoivent; qu'elle sert infailliblement, ou à leur sanctification, ou bien à leur réprobation éternelle; et que si elle n'assure pas leur salut par le mérite de leurs œuvres, elle aggrave leur perte par les charges de ses accusations.

En effet, je trouve trois chefs d'accusations très-griefs, que la foi formera contre les mauvais chrétiens, et qui seront fondés sur les trois rapports essentiels qu'ils auront eu au christianisme : je veux dire sur la créance qu'ils y auront prise, mais qu'ils n'auront pas suivie; sur les promesses qu'ils lui auront faites, mais qu'ils n'auront pas gardées; sur les marques extérieures qu'ils en auront données, mais qu'ils auront démenties. Accusation donc de folie, en ce qu'ils n'auront pas suivi ce qu'ils auront cru : accusation d'infidélité, en ce qu'ils n'auront point gardé ce qu'ils auront promis : accusation d'hypocrisie, en ce qu'ils n'auront pas été ce qu'ils auront paru. Qu'attendre de ces trois accusations sans réplique, qu'un jugement sans miséricorde ?

Accusation de folie ; mais de cette folie qui n'excuse pas, pardonnez-moi ce terme, je vous prie, chers auditeurs : je n'aurais garde de m'en servir, si saint Chrysostome ne s'en était servi avant moi, en appelant la contradiction de la créance et des mœurs des chrétiens de son temps, une extravagance volontaire et une coupable manie : *Voluntaria insania;* si saint Paul ne s'en était servi avant saint Chrysostome, en reprochant à des fidèles qui, sans changer de religion, avaient changé de conduite, que s'ils n'avaient pas perdu la foi, ils avaient au moins perdu le bon sens : *Insensati Galatæ* (*Galat.*, III, 1) ! si le Sauveur lui-même, avant saint Paul, ne s'en était servi le premier, d'une manière encore plus énergique et plus forte, en traitant un de ces heureux du siècle, qui ne songent qu'à amasser des richesses sur la terre et à jouir des plaisirs de la vie, d'insensé et de fou : *Stulte!* (*Luc.*, XII, 20.)

Quel excès de folie, en effet, de croire que la vie n'est qu'un passage, la terre un exil, le monde une scène qui éblouit et qui trompe ; que ses biens sont faux, ses honneurs vains, ses plaisirs empoisonnés : et cependant de s'y attacher, dirai-je avec passion, ou plutôt avec fureur, jusqu'à leur sacrifier tout, honneur, repos, santé, conscience, âme, salut, éternité ? Quel prodige d'égarements ! de reconnaître un Dieu infiniment grand sans l'honorer ! infiniment juste sans le craindre ! infiniment bon sans l'aimer ! un Dieu père dans le ciel sans compter sur son aimable providence ! un Dieu sauveur sur nos autels sans venir lui faire sa cour, ou sans respecter sa présence ! un Dieu juge, toujours présent, sans cesser de l'offenser et d'irriter de plus en plus sa vengeance ! Qu'est-ce, je vous prie, que cette étonnante opposition de dogmes purs et de mœurs corrompues ? ce bizarre contraste de vues droites et de démarches égarées? cet étrange assortiment de la sainteté en spéculation et du vice en pratique? Que faut-il en penser? sinon que c'est un monstrueux renversement de raison et de bon sens.

Que diriez-vous d'un criminel qui, sous les yeux de son juge, prêt à prononcer son arrêt, lui ferait mille outrages? Que penseriez-vous d'un vil sujet qui, au service d'un puissant roi, empressé à lui faire du bien, négligerait les moyens de gagner ses bonnes grâces? Quel nom donneriez-vous à un fils qui, sûr des bontés de son père, abuserait des faveurs qu'il en reçoit, pour entretenir son libertinage? Ne le mettriez-vous pas au rang des insensés et des fous ? Voilà qui vous êtes, vous tous qui pensez bien et qui vivez mal. Faites un moment avec moi, je vous prie, le parallèle de votre conduite et de votre foi ; et voyez si l'une rapprochée de l'autre ne forme pas contre vous une évidente conviction de folie.

Je crois, dites-vous, et je crois que Dieu est présent partout; qu'il éclaire chacune de mes actions; que pas une de mes pensées ne lui échappe; qu'il tient la foudre en main pour punir le coupable, et qu'il n'a qu'à la laisser partir pour m'écraser et me perdre, au moment où je suis. De si effrayantes vérités devraient bien me retenir dans le devoir, et m'empêcher de transgresser ses lois si respectables. N'importe, péchons toujours quoiqu'en sa présence : violons ses lois, bravons ses menaces; que ce glaive vengeur, qui pend sur nos têtes et qui ne tient qu'à un fil, ne nous donne ni inquiétude ni frayeur. Quelle conséquence ! Je crois que Dieu m'a aimé de toute éternité, et qu'il m'a aimé d'un amour de prédilection et de choix, qu'après m'avoir tiré du néant, il me conserve encore ; qu'il m'a fait naître, non-seulement dans la vraie religion, mais aussi dans l'Eglise véritable ; que par là, avant même que je pusse le connaître, il m'a mis en possession du corps, du sang, des mérites de son Fils : de si tendres souvenirs devraient bien confondre mon ingratitude, et me porter à la reconnaissance. Mais non, outrageons ce prodigue bienfaiteur ; perçons le sein de ce Père des miséricordes ; crucifions de nouveau ce Roi de gloire. Si son amour nous importune, éloignons-en la pensée. Si la grâce nous sollicite, résistons à ses inspirations. Si notre conscience nous trouble, étouffons-en les remords, pour pécher en assurance. Quelle conclusion !

Je crois qu'il y a pour moi un paradis et un enfer ; c'est-à-dire une alternative inévitable de félicités ou de tortures éternelles : les unes destinées aux bons et les autres

réservées aux méchants. Je vis dans le péché : j'y puis mourir à toute heure. La pénitence seule peut me sauver, et il ne tient qu'à moi d'y avoir recours. De si pressants intérêts méritent bien qu'on y pense. Cependant, point de réflexions. Fermons les yeux au ciel. Jetons-nous tête baissée dans l'abîme. Trésor de récompenses ! rassasiement de joies ! couronne d'immortalité ! cédez à un moment de plaisir, à un point d'honneur, à un vil intérêt, à un peu de bien mal acquis. Et vous, ver rongeur, flammes dévorantes, éternité de regrets, de désespoir et de fureur, prenez la place d'un léger effort, d'une restitution juste, d'un aveu salutaire et d'un saint repentir. Quel raisonnement ! ou plutôt, quel délire !

Et ne me dites pas que ce sont là de fausses suppositions ; que je fais raisonner le pécheur comme il me plaît, afin de le confondre, et que s'il avait les vérités de la foi bien présentes, il ne serait pas assez fou pour les contredire de sang-froid. Mais qu'il n'y pense pas, et qu'ainsi il est moins coupable de folie que de négligence. Pitoyable ressource ! comme si la négligence dans une affaire aussi intéressante que le salut, n'était pas le comble de la folie, et qu'ici le manque d'attention et de défaut de sens ne fût pas la même chose ; mais j'ai des preuves convaincantes que, lors même que les vérités de la religion sont les plus présentes à son esprit, le pécheur ne laisse pas d'en tirer des conclusions contradictoires en pratique.

N'avez-vous jamais vu un de ces heureux du siècle, qui a fait une fortune opulente, et qui conduit au tombeau un autre favori de la fortune, qui a vécu dans la même opulence que lui ? Peut-il ne pas faire de sérieux retours sur lui-même ? J'ai déjà tant d'années accomplies ; elles ont passé les bornes marquées à la plupart de ceux à qui je survis, et j'assiste aujourd'hui à la pompe funèbre d'un de mes contemporains et de mes amis. Quelle part ai-je à ce spectacle ? et quel est ici mon personnage ? Assisté-je aux funérailles d'un autre ? ou sont-ce mes propres funérailles que l'on prépare ? Si ces restes de vie que je traîne me disent que je suis encore au monde, ce mort, qu'on ensevelit à mes yeux, me crie que j'en dois bientôt sortir. Ces rides qui défigurent mon visage ; ce corps qui plie déjà sous le faix des ans ; ces infirmités qui de jour en jour minent mes forces ; tout seconde sa voix et m'annonce ma fin prochaine. Cependant que fais-je sur la terre ? J'y amasse du bien ; j'y accumule des trésors ; je me réjouis dans la pensée que l'année prochaine verra grossir mes revenus. Fatal aveuglement ! folie incurable ! Ah ! je ne dois plus penser qu'à la mort. Il faut me préparer à paraître devant Dieu ; m'occuper de bonnes œuvres, et n'avoir d'autre soin que mon salut. Ainsi raisonne-t-il, sans doute, en idée. Qu'en conclut-il en pratique ? Hélas ! ses belles réflexions s'évanouissent avec l'objet qui les a fait naître. Le défunt dans sa fosse, il oublie qu'il est sur le bord de la sienne : et au sortir du convoi il va peut-être signer encore quelque contrat usuraire ; ou s'il a part à l'héritage, disputer à l'Eglise ou aux pauvres quelque legs pieux du mort.

Autre exemple encore plus commun : voyez un de ces jeunes libertins, qui vivent comme s'il n'y avait point pour eux d'autre vie ; voyez-le étendu sur un lit de douleur : observez-le, surtout dans ces moments critiques où on lui administre les sacrements ; écoutez-le parler à l'assemblée ; demander aux assistants pardon de ses scandales ; donner des avis de conversion et des leçons de pénitence à ses compagnons de débauche. Tous fondent en larmes, plus encore de joie que de douleur. Chacun croit entendre un oracle. Il n'est personne qui ne le canonise par avance. Belles moralités en effet dans la spéculation ! Mais quelles en sont les suites pour la conduite ? Hélas ! à peine est-il hors de péril, qu'il reprend les mêmes habitudes, mêmes excès, mêmes intrigues, mêmes emportements, mêmes fureurs ; et ce pécheur, qui raisonnait, il y a peu de jours, en vrai saint, aux approches de la mort, agit en vrai libertin ; tel après qu'avant sa maladie.

Vous-mêmes, chrétiens auditeurs, sans aller plus loin, n'êtes-vous pas des témoins trop présents de ce paradoxe si déraisonnable en matière de foi, qui des premiers principes reçus en spéculation fait tirer des conclusions tout opposées en pratique. Car enfin, vous les entendez ici ces principes certains. Rien ne vous distrait. Vous en convenez, je le vois bien. Je suppose même que vous en êtes touchés ; et certainement ce n'est point trop vous flatter, que de croire que vous accordiez aux vérités de la chaire ce que vous ne refusez pas aux représentations du théâtre, du moins quelque impression passagère. Mais en êtes-vous assez touchés pour en venir d'abord à l'exécution ? pour aller, au sortir du sermon, réparer cette réputation flétrie, restituer ce bien mal acquis, embrasser cet ennemi déclaré, rompre ce maudit commerce ? Fasse le ciel que vous me démentiez aujourd'hui ! Mais hélas ! l'expérience nous a trop instruits du peu de fruit de nos prédications, pour oser espérer de celle-ci un succès différent des autres. Vous avouerez donc qu'on vous a convaincus qu'il faut vivre comme l'on croit ; et vous ne laisserez pas de vivre toujours en honnêtes mondains, et de faire profession de penser en vrais fidèles. Vous céderez tour à tour, et à la force de nos raisons, et à la tyrannie de vos passions. Et après être convenus que le prédicateur a fort bien dit, vous recommencerez, comme de coutume, à faire mal ; si vous ne faites encore pis.

Ce n'est donc point une faute de conviction, ni manque même d'attention, que vous agissez contre les lumières de votre foi : puisque malgré les vues sûres et les impressions saintes que la foi vous donne pour travailler à votre salut, vous courez toujours en aveugles à votre perte. Quoi donc ? et quel est le principe de cette damnable fu

reur? si ce n'est celui que reconnaissent, hélas! trop tard, les réprouvés dans l'enfer? Car voici ce qui rend l'enfer des chrétiens plus enfer que celui des autres. Insensés que nous sommes! s'écrient-ils, au témoignage du Saint-Esprit : *Nos insensati!* (*Sap.*, V, 4.) Eh! que nous a servi d'avoir eu la foi, sans en avoir fait les œuvres? d'en avoir cru les vérités, sans en avoir pratiqué les leçons? de lui avoir enfin soumis nos sentiments sans y avoir conformé notre conduite? Hélas! cette foi ne nous sert plus désormais qu'à nous accuser devant Dieu, et qu'à nous faire payer par d'inutiles regrets notre criminelle folie. *Nos insensati!* (*Ibid.*) Première accusation.

Le second chef d'accusation que la foi produira contre les chrétiens prévaricateurs ne sera pas moins considérable. Ce sera celui d'infidélité dont ils se seront rendus coupables, en violant les promesses qu'ils lui auront faites si souvent à la face des autels. Saint Chrysostome expliquant ces terribles paroles de l'Apôtre : ***Point de miséricorde pour quiconque retient injustement la vérité de Dieu captive***, nous représente éloquemment cette divine foi, s'élevant au jugement dernier contre ces prétendus fidèles ; leur reprochant, et l'infidélité de leurs promesses, et l'énormité de leurs déréglements; et demandant vengeance à Dieu de ce qu'ils l'ont retenue asservie et captivée sous les honteuses lois de leurs brutales passions, malgré tous les engagements qu'ils avaient pris avec elle dans les sacrements : ***Ira Dei super omnem injustitiam hominum, qui veritatem Dei in iniustitia detinent.*** (***Rom.***, I, 18.)

Justice, Seigneur! s'écriera-t-elle ; justice contre ces chrétiens baptisés, qui m'ont en toute occasion sacrifiée aux suggestions du malin esprit, auxquelles ils avaient solennellement renoncé dans leur baptême, pour suivre uniquement mes leçons. Justice contre ces fidèles confirmés, qui n'ont pas eu honte de me déshonorer pour plaire au monde, dont ils avaient juré dans leur confirmation de mépriser les mépris et les outrages mêmes, plutôt que de rougir jamais de leur religion. Justice contre ces catholiques profanateurs de la divine Eucharistie, qu'ils ont reçue de moi, et qu'ils ont outragée malgré moi, en abusant d'un corps nourri tant de fois du corps adorable d'un Dieu. Justice contre ces époux séparés, et ces épouses désunies, qui m'ont trahie par leur mésintelligence, en rompant une union sainte qu'ils avaient contractée dans mon sein comme la fidèle image de l'union indissoluble de Jésus-Christ et de son Eglise. Justice contre ces indignes ecclésiastiques, qui m'ont scandalisée en scandalisant ceux que je regardais comme mes enfants, et qui m'ont fait tort en mésusant d'un bien que je leur avais confié, comme le patrimoine des pauvres. Justice enfin contre tous ces parjures élèves de mes soins, qui ne m'ont payée que d'ingratitude; qui m'ont défigurée aux yeux de l'univers; et qui m'ont réduite à regretter la différence qu'on faisait autrefois de mes disciples et de ceux du paganisme. J'étais dans l'esprit et dans le cœur de ces pécheurs, comme un flambeau divin dont ils tâchaient d'obscurcir la lumière; comme un feu sacré dont ils s'efforçaient d'éteindre la flamme; comme un talent précieux dont ils affectaient en toute occasion de ravaler le prix. Arbitre souverain de leur sort, témoin de leurs engagements, et juge de leur conduite, vengez-moi, vengez ma liberté, mon intérêt et ma gloire : ou plutôt vengez-vous vous-même, Seigneur; c'est de vous qu'ils m'ont reçue. Vengez votre Fils : c'est son sang qui m'a produite. Vengez votre Esprit : c'est la source qui m'a fait naître; et ne souffrez pas qu'impunément ils aient enseveli dans l'horreur de leurs désordres la première des vertus chrétiennes : ***Ira Dei super omnem injustitiam hominum, qui veritatem Dei in injustitia detinent.***

A des cris si justes, pécheurs! que pourrez-vous répondre? Vous plaindrez-vous encore, comme vous faites si souvent de la sévérité des lois que vous imposait la foi; mais c'est alors que la foi vous fera mieux sentir que jamais combien vos plaintes étaient injustes. Vous vous plaigniez, vous répondra-t-elle, de la sévérité de mes lois; aviez-vous raison de vous en plaindre? Qu'exigeaient-elles de vous que vous n'exigiez pas vous-mêmes de vos semblables? Elles vous prescrivaient la charité, la patience, l'humilité, la douceur. Ne souhaitiez-vous pas que l'on fût à votre égard doux, humble, patient, charitable? Vil vermisseau de terre; sorti de la même poussière que le reste des hommes; était-il juste que votre prochain fût obligé de se contraindre pour vous, et que vous ne fussiez pas tenu de vous gêner pour lui? qu'il fût chagé de supporter vos défauts, et que vous fussiez exempt de lui pardonner ses offenses? que vos besoins devinssent les siens, et que ses intérêts ne fussent pas les vôtres? qu'il fût damné pour vous avoir fait tort, et que vous fussiez sauvé après lui avoir porté tant de fois préjudice? En un mot, que vous vécussiez seul privilégié parmi tant d'hommes devenus par ma loi vos redevables et vos tributaires? Quelle partialité!

Vous vous plaigniez tous les jours de la sévérité de mes lois. En quoi donc les trouviez-vous si sévères? En ce qu'elles réprimaient tous vos mauvais penchants ; l'envie, l'avarice, l'ambition, la sensualité. Fallait-il, pour vous satisfaire, donner libre carrière à des monstres si cruels? Quels ravages n'auraient-ils pas causé dans l'univers? C'eût été bientôt un chaos, ou plutôt un enfer, que la religion chrétienne, semblable au paganisme, aurait peuplé de vices, au lieu d'en faire comme elle en a fait autrefois dans les premiers siècles de l'Eglise, un paradis enrichi de vertus. Quel renversement!

Vous vous plaigniez à toute heure de la sévérité de mes lois; mais quels efforts fai-

siez-vous donc pour vous y conformer et pour les suivre? Demandiez-vous la grâce de les accomplir? évitiez-vous l'occasion de les enfreindre? témoigniez-vous quelque regret de les avoir violées tant de fois? Ah! si vous aviez fait tout ce que vous pouviez, vous auriez bientôt reconnu qu'elles ne demandaient rien d'impossible, rien même de si rebutant et de si dur à la nature. Les douceurs qu'elles vous promettaient ne vous auraient pas manqué dans la suite, si vous n'aviez pas manqué d'abord aux secours qu'elles vous offraient. Un peu de courage vous aurait rendu plus fort et mon joug plus léger. Mais vous cédiez à vos répugnances; vous entreteniez vos révoltes; vous aimiez vos faiblesses, et vous vous plaigniez toujours de la sévérité de mes lois. Quelle iniquité!

Enfin, vous vous plaigniez sans cesse de la sévérité de mes lois. Mais tant d'honnêtes païens et de mauvais chrétiens se sont-ils plaints de même des lois autant ou plus sévères encore qu'ils ont reçues du monde ou du démon, en les recevant de leurs propres passions, dont ils s'étaient rendus comme vous les malheureux esclaves? Ecoutez, faux fidèles, écoutez ces infidèles oracles étaler leurs succès, et apprenez des hommages qu'on a rendus à leurs trompeuses paroles, les hommages que vous deviez à la véritable foi.

Moi, dira un Pythagore, je portai dans l'Italie grand nombre de jeunes gens à renoncer à leurs plaisirs, de femmes mondaines à fouler aux pieds leur faste, de personnes de tout âge et de tout sexe à aimer le silence, le recueillement, la méditation et la retraite. Cependant l'espérance de l'immortalité que je leur donnais, par la transmigration de leurs âmes, n'était, à proprement parler, qu'une succession de morts.

Moi, dira un Hégésias, je parlai si bien dans la Grèce sur les dégoûts du monde, sur les amertumes de la vie, sur les misères du temps, que l'on en vit plusieurs courir d'eux-mêmes au tombeau, et avancer leur trépas. Cependant je n'avais ni pour récompense de paradis à leur promettre, ni de Dieu mort pour leur salut à leur proposer pour exemple.

Moi, dira un Zénon, j'élevai l'homme au-dessus de l'homme, l'esprit au-dessus des corps, et le corps même au-dessus des douleurs. Cependant mon stoïque héroïsme n'était au fond qu'un vain orgueil.

Et moi, dira le démon, j'ai pris l'homme par lui-même; je l'ai fait esclave de ses sens, martyr de ses désirs, victime de ses passions; et cependant pour de véritables maux, je ne lui ai jamais offert que des biens apparents.

Ah! chrétiens, toutes ces comparaisons, hélas! trop sensibles d'école à école, de disciples à disciples, ne vous feront-elles pas rougir de votre indocilité à la foi, et convenir de l'injustice que vous lui faisiez en vous plaignant de la sévérité de ses lois? Seconde accusation.

Enfin, le dernier chef d'accusation, et le plus grief de tous ceux que la foi portera contre les chrétiens de mauvaises mœurs, ce sera celui d'hypocrisie, dans les preuves même les plus éclatantes qu'ils auront données de leur religion, et qui n'auront servi qu'à les faire paraître ce qu'ils n'étaient pas. C'est le sens de ce redoutable arrêt du Sauveur du monde, qui condamne tout méchant serviteur, c'est-à-dire tout mauvais chrétien, à être mis au rang des hypocrites: *Partemque ejus ponet cum hypocritis.* (*Matth.*, XXIV, 51.)

Rien en effet de plus essentiel au fidèle que la vérité. Le culte de Dieu veut encore moins de déguisement que le commerce des hommes. Ce n'est que sur le théâtre que l'on souffre qu'on fasse différents personnages; hors de là toute momerie est criante, surtout en matière de religion. Cependant que voit-on autre chose aujourd'hui dans les mœurs du christianisme? Quoi de plus commun, par exemple, que le caractère bizarre de ces gens à deux visages, à deux langues, à deux cœurs, à deux esprits: anges à l'église et démons dans leur domestique, adorateurs successifs de Dieu et de la fortune, zélateurs de la morale et esclaves de la politique, amis du sanctuaire et de l'autel, ennemis des religieux et des prêtres, aumôniers charitables et intraitables créanciers, scrupuleux dans leurs prières et implacables dans leur haine, fantômes de chrétiens, en un mot, et chimères du siècle, comme les appelle un saint Père?

Quoi de plus ordinaire que la conduite équivoque de ces femmes, régulières, à la vérité, mais qui veulent accorder Jésus-Chris avec le monde, les parties de plaisir avec les exercices de piété, les assemblées saintes avec les cercles profanes; qui de la messe, où elles assistent en habits négligés, mais modestes, vont se parer pour leurs visites, et se parer d'une manière indécente; qui le matin au sermon, courent le soir aux spectacles; qui dans le même cabinet, et sur la même table, ont un livre d'Evangile entre un livre de galanterie et un livre de médisance; lisant tout indifféremment, et, comme Eve, voulant tout savoir également: le bien, disent-elles pour s'en instruire et s'en édifier, et le mal pour s'en divertir et s'en défendre?

Quoi de moins rare que le procédé suspect de ces jeunes personnes, vertueuses au fond, tant qu'il vous plaira, mais libres dans leurs manières, incapables de mauvais commerces, mais pleines de tendres attachements; sourdes aux licencieux discours, mais attentives aux paroles couvertes; curieuses de tableaux de dévotion peints immodestement; affectées dans le goût de leurs parures, quoique chrétiennes, jusqu'à faire du signe du salut un instrument de tentation, et ériger en trophée au démon, le trophée de Jésus-Christ même?

Quoi de plus répandu de nos jours que cette espèce de demi-chrétiens, dont la vie n'est, à proprement parler, qu'un mélange

de belles démonstrations et de mauvaises habitudes, une confusion de pratiques de religion et d'intrigues de la passion, un composé de menues vertus et de grands vices, un cercle de signes de repentirs et de réitérations de crimes, une révolution du mal au bien et du bien au mal, une vicissitude de courts amendements et de continuelles rechutes, en un mot, un tissu d'hypocrisies?

Hypocrisie dans les prières qu'on offre à Dieu, où le cœur a peu de part, et que l'esprit n'accompagne pas ; hypocrisie dans les paroles dont on commerce avec les hommes, et que les sentiments et la vérité démentent à toute heure; hypocrisie dans les œuvres que l'on fait, soit de justice, soit de charité, qui loin de se soutenir toujours s'entre-détruisent souvent; hypocrisie dans les sacrements que l'on reçoit, surtout celui de la pénitence, sans satisfaire d'abord à qui l'on doit, ni comme il faut ; hypocrisie dans les mœurs, dont on ne songe qu'à sauver les dehors et à garder les bienséances; hypocrisie enfin dans la mort même : belle ordinairement aux yeux des hommes, mais rarement précieuse devant Dieu, parce qu'elle se réduit à une confession précipitée, à une communion contrainte, à une extrême-onction remise exprès aux derniers soupirs.

Où aboutissent, je vous prie, toutes ces impostures, si familières aux chrétiens du temps? A un jugement plus sévère, dit le Sauveur, et à de plus rigoureux châtiments : *Hi accipient damnationem majorem.* (*Luc.*, XX, 47.)

Voilà donc tout ce que produit cette foi morte dont se glorifient tant de mauvais chrétiens qui la déshonorent par leur vie ; c'est de les rendre certains qu'ils n'en seront que plus punis, plus tourmentés, plus malheureux dans l'autre monde. Triste emploi, d'être réduit à porter partout son arrêt, et à prononcer à toute heure sa condamnation ! Funeste assurance de savoir qu'on aggrave de jour en jour sa perte, et qu'on creuse de moment en moment son précipice ! Désolante pensée d'être obligé de se dire : Je suis chrétien et catholique par la grâce de Dieu, j'en ai le nom, j'en porte le caractère, j'en tiens la foi, quoique je n'en fasse pas les œuvres ; mais cette foi gratuite que j'ai reçue de la pure miséricorde de mon Dieu, ne servira qu'à me rendre le principal objet de sa haine, qu'à proportionner ses fureurs à sa bonté, qu'à mesurer sur ses faveurs mon supplice. Ce nom glorieux, qui me distingue des infidèles, me rangera bien au-dessous des païens, des athées même, dont j'abhorre les sentiments, et dont je déplore le sort, m'attirera de plus griéves peines que les leurs, quoiqu'elles soient extrêmes, me plongera dans un abîme de malheurs qui me fera envier leur malheur même. Ce caractère ineffaçable qui devrait faire ma gloire et mon bonheur, sera comme un signal à toutes les flammes de l'enfer de se réunir contre moi, à tous les damnés d'insulter à ma misère, à tous les démons mêmes de me charger d'opprobres et de m'accabler de tourments durant l'éternité toute entière.

Ce n'était pas là votre dessein, divin auteur et redoutable vengeur de la foi; ce n'était pas là votre dessein, en nous la donnant, de nous damner et de la perdre. Vous vouliez, sans doute, en nous mettant au rang de vos disciples, nous mettre au nombre de vos élus : et si vous nous avertissez tant de fois, dans votre Evangile, que vous demanderez plus à qui aura plus reçu; que vous nous punirez de nos péchés à proportion de nos lumières; que les domestiques et les enfants de la foi auront à votre tribunal, pour accusateurs et pour juges, les étrangers et les infidèles ; ce n'est que pour nous engager, par une crainte salutaire, à faire un bon usage de ce don si précieux ; à le conserver et à l'accroître même par une continuelle ferveur; à le faire valoir par une exacte conformité de nos sentiments, de nos paroles, et de nos mœurs, et à nous rendre par là dignes de vos récompenses éternelles, etc.

SERMON VII.

Pour le jour de saint Thomas, apôtre.

SUR LA FOI.

Dicit Thomæ : Infer digitum tuum huc et vide manus meas, et affer manum tuam, et mitte in latus meum, et noli esse incredulus, sed fidelis. Respondit Thomas et dixit ei : Domine meus et Deus meus ! (*Joan.*, XX, 27.)

Jésus dit à Thomas : Portez ici votre doigt et regardez mes mains; avancez votre main et mettez-la dans mon côté et ne soyez plus incrédule, mais soyez fidèle. Thomas lui répondit : Mon Seigneur et mon Dieu !

Qu'admirer le plus dans l'histoire de notre Evangile : l'apparition miraculeuse d'un corps glorieux, ou l'humble anéantissement d'un esprit indocile? Les invitations vives et pressantes d'un Dieu plein de bonté, qui dit à un infidèle : Approchez, voyez et touchez, ou la reconnaissance tendre et respectueuse d'une âme désabusée, qui s'écrie : Oui, vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! la condescendance du maître ou la foi du disciple? Certes, quelque éloge que mérite la conversion de cet apôtre incrédule, après toutes les démarches dont Jésus-Christ le prévient, je m'étonne moins de son retour, et si quelque chose me surprend, c'est que nonobstant les convictions palpables et sensibles, dont Dieu se sert pour affermir cet esprit chancelant, il veuille bien encore lui tenir compte de sa foi : *Quia vidisti me, Thoma, credidisti.* (*Joan.*, XX, 29.) Était-il, en effet, si difficile à reconnaître la divinité cachée sous les voiles de l'humanité triomphante? Où Thomas aurait-il pris des armes pour combattre la vérité d'un miracle qu'il voyait et qu'il touchait; et supposé qu'il eût encore quelque peine à ouvrir les yeux à la lumière, n'en était-il pas bien dédommagé par la vue consolante de son Sauveur et de son Dieu? Sur quoi donc fonder le mérite de sa foi? sinon sur la bonté infinie de ce Dieu toujours prêt à accepter les moindres sacrifices, et à récompenser les peines les

plus légères : *Quia vidisti me, Thoma, credidisti.*

J'en dis autant à proportion de l'hommage que nous rendons aux vérités de la foi, de la créance que nous devons tous à la religion chrétienne et catholique. Si la religion, selon l'idée que nous en avons, est un commerce sacré entre l'esprit humain et l'intelligence divine, dans lequel Dieu se communique à l'homme par la révélation de ses plus importants secrets, et l'homme glorifie Dieu par le sacrifice de ses faibles lumières, il faut avouer que cet échange nous est bien plus avantageux qu'il ne nous est pénible. Si notre foi, selon la définition de saint Jean, est une victoire sur les oppositions aveugles de la raison, sur les faux préjugés des sens, sur les erreurs et les illusions du monde : ***Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*** (*I Joan.*, V, 4); c'est une victoire achetée par de légers combats, et couronnée d'une infinité d'heureuses suites : si la déférence que nous rendons à l'autorité de l'Eglise notre mère, qui nous les enseigne, est une captivité, comme parle saint Paul : ***In captivitatem redigentes omnem intellectum*** (*II Cor.*, X, 5); c'est une captivité bien douce, qui nous affranchit d'un vrai libertinage d'esprit et de cœur, et qui nous maintient dans une entière liberté. Enfin, si au sentiment de Jésus-Christ même, le trésor évangélique est un trésor caché : ***Simile est thesauro abscondito*** (*Matth.*, XIII, 44); l'acquisition nous en est bien facile, et la possession infiniment précieuse. Car voilà où je réduis tous les motifs qui doivent nous attacher inviolablement à la foi : c'est d'une part la facilité que nous trouvons à nous y soumettre; et de l'autre l'intérêt que nous avons à nous y laisser conduire.

Il en coûte bien peu pour n'être pas incrédule; vous le verrez dans mon premier point; et il importe beaucoup d'être fidèle, ce sera le sujet du second.

En deux mots, la faiblesse des obstacles et la grandeur des avantages de la foi. C'est le plan de l'éloge de la vraie religion que je dois à la conviction des incrédules et à la consolation des fidèles.

Divin esprit! qui portez vos plus vives clartés dans les ténèbres, percez l'obscurité de la sombre nuit qui nous environne : réveillez le flambeau languissant de notre foi : arrêtez ici tout souffle d'erreur; dissipez tout nuage d'infidélité; nous vous le demandons par l'intercession de celle que vous avez déclarée bienheureuse, parce qu'elle a cru à la parole d'un ange qui lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu étant un être infiniment sage qui ne peut être contraire à lui-même, le caractère de ses ouvrages surnaturels, dit saint Denis, doit être non de détruire, mais de perfectionner la nature, dont il est l'auteur, aussi bien que de la grâce : ***Nec enim est providentiæ violare naturam.*** Si donc l'édifice de la foi, comme parle saint Paul, sort de la même main qui a formé l'homme, il faut qu'il s'élève, non sur les ruines, mais sur les fondements de ce qui se trouve en nous de stable et de solide; qu'il corrige nos défauts et qu'il n'anéantisse pas nos perfections.

Or, en creusant dans le fond de notre être, j'y trouve deux apanages essentiels qui nous sont infiniment chers, mais qui semblent d'abord bien opposés à la foi : le privilége de la raison et celui de la liberté. La liberté et la raison murmurent de ce que la foi de nos mystères les gêne et les contraint : celle-ci par une entière et aveugle soumission; celle-là, par une profession ouverte et déclarée; car voilà le double sacrifice que demande de nous la religion et la foi. Sacrifice intérieur de docilité, d'abord il faut croire : ***Corde creditur ad justitiam.*** (*Rom.*, X, 10.) Sacrifice extérieur de déclaration, ensuite il faut confesser : ***Ore autem confessio sit ad salutem.*** (*Ibid.*) Voyons si nos plaintes là-dessus sont bien fondées : si ce ne sont point d'injustes révoltes plutôt que de légitimes oppositions : les droits de la raison et ceux de la liberté sauvés, la foi ne trouve plus d'obstacles, et l'homme sensé ne peut plus s'en défendre.

Or, que demande d'abord la raison la plus saine et la plus épurée? Que nous préférions l'évidence à l'obscurité, et dans l'évidence, le sens commun au sens particulier. Ne sont-ce pas les premiers principes sur lesquels nous formons nos jugements dans le cours ordinaire de la vie? Nous avons tous une âme : nous n'en doutons point. Cependant ses opérations sont imperceptibles, ses ressorts secrets, les liens qui l'unissent au corps invisibles. Sûrs néamoins de ses effets, nous nous tenons assurés de la cause, quoiqu'obscure et cachée. Pourquoi? parce que l'évidence doit l'emporter sur l'obscurité. Dans vos affaires temporelles, quelque habiles, et quelque éclairés que vous soyez, vous ne laissez pas de consulter : et si par hasard votre avis se trouvait en quelque point nouveau et singulier, la prudence vous obligerait alors de soumettre vos propres lumières, quelque évidentes qu'elles vous paraissent, à des lumières étrangères. Pourquoi? parce que le sentiment commun doit prévaloir à l'esprit particulier. Appliquons ces règles à la foi, et nous trouverons qu'elle n'a rien que de très-raisonnable.

Car toutes les difficultés qui la combattent se réduisent à ces deux centres de contradictions. Je ne comprends point, ou bien je conçois autrement. Je ne comprends point, dit l'incrédule, les dogmes de la foi : voilà l'obscurité. Et moi, dit l'hérétique, je les conçois tout autrement que ceux qui m'instruisent : voilà l'esprit particulier. Que fait la religion? Elle oppose à l'obscurité de ses mystères l'évidence de la révélation divine; et à l'esprit particulier, le sentiment commun de l'Eglise; et nous force par là, ou à renoncer à la raison, ou à embrasser la foi. Développons ces deux principes, capables de nous affermir

désormais, et de nous rendre inébranlables dans notre foi.

Evidence de la révélation divine, qui seule suffit pour dissiper les ténèbres de l'ignorance, et les défiances de l'incrédulité. Car supposé qu'un Dieu parle, peut-on refuser de l'entendre? Et supposé qu'il s'explique, peut on hésiter un seul moment de souscrire à sa divine autorité?

Or, qu'un Dieu ait parlé aux hommes, qu'il se soit expliqué sur tout ce qu'ils doivent croire et penser; c'est une vérité que rien n'infirme, et que tout établit: la nature même des choses révélées, et le caractère de la révélation; les témoins qui l'ont reçue, et les témoignages qu'ils en ont portés; son établissement et ses progrès; la fin qu'elle se propose, et les moyens qu'elle emploie; les effets qu'elle a produits, et les obstacles qu'elle a surmontés; les disciples qui l'ont embrassée, et les ennemis qui la combattent. Tout conspire dans le christianisme à nous faire sentir l'évidence de la révélation divine; en sorte que je puis bien faire ici, à tout incrédule, le même défi qu'un prophète donnait autrefois à un prince infidèle: imaginez quelle preuve vous voulez; choisissez tel signe qu'il vous plaira pour vous assurer de la vérité que je vous prêche, et la religion vous l'offre: *Pete tibi signum a Domino Deo tuo.* (*Isai.*, VII, 11.) Suivez-moi, je vous prie, dans le détail de toutes ces preuves évidentes de la foi (elles n'ont rien que vous ne puissiez comprendre, ou que vous puissiez même ignorer.) Hommes sages à vos propres yeux, et insensés aux yeux des vrais sages; vous qui regardez la vraie religion comme une erreur populaire, et qui ne voulez de foi qu'autant qu'en admet la raison; convainquez-vous une bonne fois de ce qu'il y a pour vous au monde de plus important, de la vérité de la religion que vous devez suivre: *Pete tibi signum.*

Est-ce d'abord par la nature même des choses révélées que vous prétendez juger de leur origine? Qui ne voit que celles de la religion chrétienne sont trop sublimes pour être sorties d'un principe humain; trop pures pour être émanées d'une source corrompue; trop bien assorties pour être l'effet d'un caprice; trop peu favorables à nos penchants, pour être l'invention de la politique; trop intéressantes, pour être le fruit d'une vaine spéculation; en un mot trop dignes d'un Dieu pour n'en être pas l'ouvrage? *Pete tibi signum.*

Est-ce à la manière dont la vérité se débite que vous en reconnaissez les principaux traits? Ouvrez les Livres saints, selon le conseil de Jésus-Christ: *Scrutamini Scripturas* (*Joan.*, V, 39), sacré dépôt qui renferme le précieux trésor de la révélation. Quelle sublimité! quelle onction! quel langage! élevé sans enflure, simple sans bassesse, majestueux sans faste; tout y respire la sincérité, la candeur, le désintéressement, la piété. Vertus divines! qui montrent bien que le cœur de ces écrivains admirables était échauffé d'un autre feu que celui des passions humaines; leur raison éclairée d'une autre lumière que de celle d'un esprit profane; leur plume dirigée par d'autres règles que par celles de la nature ou de l'art; en un mot qu'ils étaient inspirés de Dieu. *Pete tibi signum.*

Voulez-vous des témoins irréprochables? La religion vous présente dans les deux Testaments, ici des prophètes, là des apôtres, si éloignés de temps, qu'ils n'ont pu se concerter, ni même se connaître; et cependant si bien unis de sentiments, que les uns ne font que prédire tout ce que les autres rapportent; et que ceux-ci ne font qu'exécuter tout ce que ceux-là ont annoncé. D'où peut venir, je vous prie, une harmonie si parfaite entre des hommes si différents en toute autre chose, et qui se ressemblent tous dans des points où il n'est pas possible aux autres hommes de se rencontrer? Sinon d'un même esprit, maître de l'avenir, pour le prévoir, et du présent pour en disposer en Dieu, comme il lui plaît? *Pete tibi signum.*

Des témoins, en appelez-vous aux témoignages? Peuvent-ils vous être suspects d'illusion et d'erreur, dans des hommes qui attestent simplement ce qu'ils ont entendu, senti, touché, vu: *Quod audivimus, quod vidimus, quod manus nostræ contrectaverunt* (I *Joan.*, I, 1); d'artifice et de mensonge au milieu des plus affreux tourments, qui ont coutume, dit Tertullien, d'arracher aux autres l'aveu de la vérité: *Consciis adhibentur tormenta ad confitendum*, et qui ne peuvent forcer ceux-ci à la dissimuler, et à la taire: *Solis martyribus ad negandum.* Pourquoi? sinon, parce que c'est le Dieu même de vérité qui les fait parler: *Pete tibi signum.* (*Isai.*, VII, 11.)

Est-ce la nouveauté du spectacle qui vous frappe et qui vous fait crier au prodige? Que penser d'une religion qui est née du sein de la mort? Qui a pour école les prisons et les échafauds; qui trouve son berceau dans le cercueil; et qui regarde comme ses seconds fondateurs et ses bienfaiteurs les plus insignes, ses persécuteurs et même ses bourreaux? Quelle autre loi que la loi d'un Dieu peut avoir une naissance si miraculeuse? *Pete tibi signum.* (*Ibid.*)

Les progrès répondent aux commencements. Chaque chrétien mourant enfante, pour ainsi dire, par sa mort, un peuple de chrétiens, tous prêts à mourir comme lui. Le sang répandu d'un seul martyr fait éclore sous le fer du tyran, une moisson florissante d'un million d'autres martyrs, qui lassent enfin sa fureur et épuisent sa rage. Les membres de cette Eglise naissante, coupés, déchirés, épars, forment dans l'univers une société immortelle d'hommes périssables, qui s'augmente par ses décroissements; qui se peuple par son exil, qui s'enrichit de ses pertes, qui survit à sa défaite, et qui se voit mille et mille fois renaître des cendres mêmes de ses enfants: *Sanguis martyrum semen christianorum.* Quelle est cette religion, qui n'est qu'un continuel miracle, si ce n'est la véritable. *Pete tibi signum.*

Est-ce la fin qui vous donne idée d'une entreprise? En fut-il jamais de plus noble? Sanctifier l'homme, et glorifier Dieu; en quel esprit humain ce dessein peut-il rentrer?

Mais quels moyens pour parvenir à cette fin? En peut-on imaginer de plus proportionnés et de plus efficaces? D'une part, ôter à l'esprit de l'homme son orgueil, à l'amour-propre ses attaches, à la chair ses dérèglements, à toutes les passions leurs désordres; d'autre part, ne soustraire aucune créature au Créateur; aucun événement à sa providence; aucun péché à sa justice, aucun pécheur à sa miséricorde, aucun mouvement de piété à sa grâce, aucun acte libre à ses jugements. Qui peut si bien connaître et le fond de l'homme, et la nature de l'Etre divin, si ce n'est celui qui a fait l'un, et qui est l'autre? *Pete tibi signum.*

Sont-ce les effets que vous voulez surtout observer? Qu'admirerez-vous davantage! ou le triomphe de l'idolâtrie païenne ensevelie sous les ruines de ses temples; ou les trophées de la religion chrétienne élevés sur leurs débris; ou le monde purgé de tant de monstres de vices ennoblis autrefois et consacrés; ou la terre enrichie de tant de nouvelles vertus dont le nom même était ignoré; ou le silence forcé des oracles des démons; ou la sainte liberté de l'Evangile? Quelle autre cause que la divinité a pu produire en si peu de temps, tant et de si surprenantes révolutions? *Pete tibi signum.*

Est-ce par les difficultés et les obstacles que vous estimez le succès? Il fallait pour celui-ci confondre la sagesse, et faire triompher la simplicité; dégrader les grandeurs et les richesses, et autoriser la faiblesse et la pauvreté; enter la sainteté la plus pure et la plus parfaite sur des cœurs gâtés et corrompus par leurs vices; et une foi surnaturelle sur des esprits prévenus et infatués de leurs erreurs. En un mot, il fallait, selon l'expression du prophète, changer toute la nature, et créer, pour ainsi dire, une terre nouvelle et de nouveaux cieux: *Terram novam et cœlos novos.* (*Isa.*, LXV, 17.) Qui le pouvait, excepté Dieu? *Pete tibi signum.*

Etes-vous curieux de connaître ceux qui paraissent à la tête d'une si grande entreprise? Quel sera votre étonnement de n'y voir d'abord que des hommes sans lettres, sans armes, sans argent, sans nom, sans crédit, sans talent? Des hommes dont tout l'appui est de n'en avoir aucun; la politique, de ne flatter personne; la science, celle de bien vivre; et l'espérance, celle de bientôt mourir. En quelle autre main de pareils instruments pouvaient-ils devenir propres à un si grand ouvrage que dans celles de ce grand Ouvrier qui, quand il veut, sait tirer tout du néant? *Pete tibi signum.*

Enfin, voulez-vous vous en rapporter aux ennemis mêmes les plus déclarés de cette religion? Ce sont deux grands peuples, habiles, polis, éclairés, judicieux: Juif et Gentil; mais dont le premier, c'est le Juif, par la plus claire de toutes les convictions, porte partout entre ses mains, dans ses livres prophétiques, le monument authentique de notre conquête et de notre conversion prédite par ses prophètes; et dans sa dispersion générale, annoncée longtemps auparavant par Jésus-Christ, le triste aveu de sa réprobation et de sa défaite; et le second, je veux dire le Gentil, jugeant par ses yeux, auxquels seuls il se fie, de la conformité de l'événement avec la prédiction, doute presque lequel des deux Testaments est aujourd'hui le Nouveau; et croit lire dans la prophétie un second Evangile: *Pete tibi signum.*

Recueillez maintenant et réunissez toutes ces preuves, dont la moindre suffit pour désarmer la plus fière incrédulité, et vous verrez que l'abondance des lumières, qui en rejaillissent de toutes parts, absorbe, efface toutes les ombres que peut former l'obscurité de nos mystères; que toutes les répugnances, toutes les subtilités, tous les faux-fuyants de l'incrédulité et du libertinage tombent d'eux-mêmes aux pieds de la foi; et que, si une telle évidence ne suffit pas pour convaincre quelques esprits entêtés, la religion est bien vengée de leur résistance par leur aveuglement volontaire et leur damnable opiniâtreté. Vous conclurez enfin que, bien loin qu'il soit nécessaire de faire effort pour croire, il faudrait que la raison se fît violence pour ne croire pas. Je dis plus: vous trouverez bien des raisons solides pour justifier l'obscurité de nos mystères, mais vous n'en trouverez aucune bonne pour combattre la clarté de la révélation.

Je ne comprends point, direz-vous, ce que l'on me prêche: la Trinité, l'Incarnation, l'Eucharistie, et les autres mystères de la religion. Dois-je m'en étonner? Eh! puis-je seulement pénétrer les secrets de la nature, que je vois? La vertu des plantes, le flux et le reflux des eaux, la production du plus vil insecte, sont des énigmes pour moi, aussi bien que les plus sublimes mystères de l'Evangile. Je crois ceux-là sans les comprendre, et je révoquerais ceux-ci en doute, parce que je ne les comprends pas! Là, ma raison cède et se condamne elle-même à n'être pas écoutée; ici, elle se révolte et murmure de ce qu'on ne l'écoute pas. Pourquoi, me trouvant tous les jours, malgré moi, si soumis et si borné dans la nature; dans la religion ne voudrais-je pas me borner et me soumettre? C'est le raisonnement invincible du Sage: *Si difficile æstimamus quæ sunt in terra, quæ in cœlis sunt quis investigabit?* (*Sap.*, IX, 16.)

Mais je comprends au moins quelle est la voix qui me les annonce, ces incompréhensibles mystères. Ce n'est point celle de la chair et du sang. Eh! quelle part prend la nature aux intérêts d'une autre vie qu'elle ignore, et d'un autre monde qu'elle ne connaît pas? Ce n'est point celle de l'imposture et de l'erreur. C'en serait une bien étrange et bien grossière, de dire ou de penser que les plus saintes vertus, telles que sont l'humilité, la patience, la charité, le désintéressement, la pudeur, le pardon des offenses,

pussent naître du sein de l'imposture et du mensonge; et du plus affreux désordre de la société, le plus bel ordre que l'on vit jamais régner dans l'univers. Ce n'est point non plus celle d'une sagesse profane : le plus beau livre de Platon, malgré le nombre et le crédit de ses disciples, n'a produit qu'une admiration stérile, et n'a jamais pu former une république, une ville, une seule famille sur ses lois; tandis que la loi de Jésus-Christ, dans la bouche de douze pauvres pêcheurs, a réformé un monde entier sur ses saintes maximes.

C'est donc celle dont parlait un Prophète, quand il disait qu'elle se ferait entendre aux extrémités de la terre : ***Deus deorum locutus est, et vocavit terram*** (***Psal.*** XLIX, 1); qu'elle se ferait sentir par l'éclat des prodiges et des miracles : ***Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia*** (***Psal.*** XXVIII, 4); qu'elle briserait les cèdres du Liban, c'est-à-dire qu'elle ferait plier sous ses ordres ceux qui avaient fait tout plier sous leur pouvoir : ***Vox Domini confringentis cedros*** (***Ibid.***, 5); qu'elle porterait avec elle une flamme pénétrante, capable de consumer des vices dont l'ardeur avait embrasé les Etats, et de sacrifier à Dieu des passions auxquelles de tout temps on avait sacrifié toutes choses : ***Vox Domini intercidentis flammam ignis*** (***Ibid.***, 7); qu'elle ébranlerait les déserts, étonnés de voir un peuple de pénitents et de solitaires plus inaccessibles dans leurs retraites et plus affreux dans leur rigueur que ne le sont les antres et les rochers qu'ils habitent : ***Vox Domini concutientis desertum*** (***Ibid.***, 8); qu'elle réduirait enfin les nations idolâtres, lesquelles, à force de divinités, n'en avaient proprement aucune, à embrasser un même culte et à reconnaître un seul Dieu : ***Et in templo ejus omnes dicent gloriam.*** (***Ibid.***, 9.)

Mais je ne vois point, ajouterez-vous, les objets de la foi. Cela doit-il me surprendre? Puis-je voir mon âme, ou la Divinité? Or, c'est à ces deux grands objets que se rapporte tout ce que la foi me révèle. Mais je vois au moins tout ce qui a jamais servi à attester l'une et à convaincre de l'autre. Je vois dans la subsistance miraculeuse de cette religion, maintenue toujours pure au milieu des schismes et des hérésies, et malgré les plus sanglantes persécutions, je vois le miracle perpétuel de ce buisson ardent et incombustible, qui assura Moïse de la révélation divine. Je vois dans cette prodigieuse multitude de peuples habiles, tombés de toutes parts dans les piéges innocents de la foi, une pêche plus merveilleuse que celle qui prit autrefois dans ses filets les premiers disciples et les premiers prédicateurs de l'Evangile. Je vois, dans la conversion éclatante de tant de pécheurs opiniâtres et endurcis, la guérison des malades et la résurrection des morts : miracles opérés autrefois sur des corps impuissants; mais miracles bien moins surprenants que ceux qui s'opèrent tous les jours dans des âmes libres, et qui résistent. Nous sommes témoins oculaires de tous ces miraculeux progrès. Nous voyons la foi de Jésus-Christ, de siècle en siècle, s'étendre de plus en plus, subjuguer de suite tous les royaumes de l'univers, tenir captives à ses pieds les puissances de l'enfer, et recueillant la vertu, qui ne cesse de sortir de la croix, continuer de remplir par sa fécondité toute l'étendue des promesses de l'Evangile. A cette vue, non, fidèles patriarches, et vous, saints apôtres, je n'envie plus votre sort. Les miracles que vous avez vus me sont encore présents dans leurs effets : et vous n'avez point vu ceux qui s'offrent à mes yeux. La dispersion persévérante des Juifs, prédite seulement de votre temps, subsiste de nos jours; et la conversion des gentils, commencée par vos prodiges, les perpétue de jour en jour, et en ajoute encore de nouveaux. Elle seule, même sans miracles, dit saint Augustin, serait le plus grand de tous. Si donc votre foi, si bien récompensée, vous a été facile, la nôtre, non moins méritoire, a-t-elle beaucoup plus de difficulté? Et la raison ne nous dit-elle pas, comme à vous, qu'il faut préférer l'évidence incontestable de la révélation divine à la juste et respectable obscurité des vérités révélées de Dieu? Premier principe de raison, qui condamne tout incrédule.

Quant à l'hérétique, la raison lui dit qu'il doit préférer le sentiment commun à l'esprit particulier. J'appelle ici sentiment commun celui de tous les lieux, de tous les temps, de tous les vrais fidèles : ***Quod***, dit Vincent de Lérins, ***ubique***, ***quod semper***, ***quod omnibus creditum est.*** Or, où trouver cette antiquité, cette universalité, cette union de sentiment, que dans l'Eglise romaine, centre de l'unité, où réside la foi, et hors de laquelle il n'y a point de salut? Eglise si ancienne, qu'elle ne tire son origine que de Jésus-Christ seul, son auteur et son chef; tandis que nous voyons les autres sortir toutes de son sein, comme autant de flots écumeux et mutinés que cette mer, ennemie du trouble et de la moindre souillure, brise contre ses rochers et jette au loin sur ses rivages. Eglise si répandue dans l'univers, et par conséquent si visible, qu'elle porte le titre de son étendue et de sa visibilité dans son nom même de catholique, c'est-à-dire universelle, nom que les plus fières et les plus florissantes des hérésies n'ont jamais osé lui disputer ni s'arroger, de peur d'être trop tôt et trop visiblement démenties. Eglise si constante dans l'union établie entre les membres et leur chef visible, qu'elle seule, depuis sa naissance, c'est-à-dire depuis plus de dix-sept siècles, montre une succession non interrompue de pasteurs légitimes, dont le troupeau fidèle a toujours, selon l'ordre de Jésus-Christ, écouté la voix et suivi la conduite : *Qui vos audit, me audit.* (***Luc.***, X, 16.) Où trouver ailleurs ces caractères indubitables de sentiment commun? Disons mieux. Où ne pas trouver partout ailleurs des marques visibles de nouveauté, d'indépendance, de séparation, de partialité, et par conséquent d'esprit particulier? Temple sacré où j'ai l'honneur de parler, monument

vénérable de la piété des premiers fidèles, portion de l'héritage de Jésus-Christ, arrachée à la fureur de ses ennemis, vous conservez, dans les restes précieux de vos statues mutilées, des reproches éternels à la nouveauté de l'hérésie, comme vous gardez, dans la majesté de vos augustes cérémonies, des vestiges durables de l'antiquité de notre foi. Et vous, îles infortunées! aussi rebelles maintenant que soumises autrefois à Jésus-Christ, quand vous adoriez comme nous, sur ses autels, son corps et son sang, devenues l'asile de tous les incrédules, de patrie que vous étiez alors des fidèles, vous conservez encore malgré vous, dans le spectacle subsistant de vos temples profanés, dans les augustes noms de vos evêques séparés, dans les vestiges durables de vos anciennes cérémonies, et jusque sur les tombeaux respectables de vos plus saints rois, vous conservez, dis-je, des reproches éternels à la nouveauté de l'hérésie.

Et vous, nouvelles conquêtes du corps et du sang de Jésus-Christ! heureuses contrées, éclairées depuis peu du flambeau de la foi, vous voyez dans la rapide course des zélés enfants de l'Eglise romaine, son étendue plus vaste que les mers qui vous séparent de nous, et dans l'éloignement des ministres de l'erreur, les bornes étroites qui la resserrent, comme nous voyons nous dans le chaos confus de leurs opinions mal digérées sur ce mystère même qu'ils ont attaqué, des semences éternelles de mésintelligence et de désunion ; sans aucun juge légitime, dont ils ne veulent reconnaître, ni l'autorité, ni le nom. Or, le sentiment commun une fois établi, est-il donc si difficile de le suivre? Quel attrait peut avoir pour un esprit judicieux et sensé, un sentiment capricieux et distingué? Quoi! le mérite de son auteur? Mais fût-il un ange d'esprit et de mœurs, répond saint Paul, dites-lui anathème. Est-ce donc par les personnes, dit Tertullien, que nous devons juger de la foi? et n'est-ce pas plutôt par la foi qu'il faut juger des personnes? En matière de doctrine, ajoute un saint Père, ce n'est point le docteur accrédité qui doit donner vogue au sentiment ; c'est le sentiment orthodoxe qui doit donner créance au docteur de l'Eglise : *Catholici noverint se cum Ecclesia doctores recipere; non cum doctoribus Ecclesiæ fidem deserere debere.*

Serait-ce la plausibilité du dogme qu'il enseigne? Quelle apparence, et quelle couleur de vérité peut avoir un sentiment qui vous oblige à condamner la religion de vos pères et la foi de vos premiers frères en Jésus-Christ; à attaquer par une injuste révolte la respectable autorité des uns, et l'édifiante soumission des autres; à donner le démenti ou la torture, aux jugements infaillibles de l'Eglise, dont tous les siècles fidèles ont humblement reçu et adopté promptement les décisions; et à vivre cependant dans l'usage des sacrements, c'est-à-dire, dans l'habitude du sacrilége? Dites, dites plutôt anathème à toute nouveauté; puisqu'il est raisonnable que le sentiment commun l'emporte sur l'esprit particulier. Second principe de raison qui condamne les hérétiques et leurs fauteurs.

La foi n'a donc rien au fond qui révolte si fort la raison dans la soumission intérieure qu'elle en exige ; puisque ce grand sacrifice aboutit, après tout, à préférer l'évidence à l'obscurité, et le sentiment commun à l'esprit particulier. Qu'a-t-elle dans la profession ouverte et déclarée qu'elle exige, qui gêne, et qui contraigne la liberté? Est-ce la disposition où doit être tout fidèle de donner, s'il le faut, son sang et sa vie pour la foi? Le grand effort de braver les tyrans, lorsqu'il n'en est plus; d'affronter les orages dans le calme, et de s'offrir au combat quand la paix est assurée; les moins braves le sont toujours loin du péril, et le monde chrétien est aujourd'hui rempli de ces lâches fidèles, qui n'osent vivre de leur foi, comme parle saint Paul, et qui se disent toujours prêts à mourir pour elle. Bien différents des premiers chrétiens, qui ne savaient pas disputer et combattre, dit un saint Père, mais souffrir, vivre et mourir pour la défense de la foi de Jésus-Christ.

Est-ce l'arduer qu'elle demande pour l'étendre et la faire régner dans les cœurs? Tous ne sont pas appelés, dit l'Apôtre, au ministère évangélique, et votre zèle se trouve le plus souvent borné à quelques personnes confiées à vos soins, qu'il est de votre intérêt propre de rendre dociles et attachées à la foi, afin de vous les rendre à vous-mêmes plus soumises et plus fidèles, puisque la différence de sentiments, en matière de religion, fut toujours mère de discorde.

Est-ce la vivacité avec laquelle nous devons prendre dans l'occasion sa défense et ses intérêts? Grâces à la divine providence, le parti des impies et des libertins déclarés quelque nombreux qu'il soit, n'est pas parmi nous le parti le plus fort, et je ne sais si un juste dédain et une religieuse suite ne sont point de nos jours contre l'irréligion, ou l'infidélité, pour le commun des fidèles, les armes les plus propres à la combattre.

Reste donc, pour rendre témoignage à votre foi, d'y conformer vos mœurs, et au défaut de votre voix de faire parler vos œuvres. Ainsi pensaient au moins les premiers chrétiens. Leur conduite, dit Tertullien, préconisait leur doctrine : *Non eloquimur magna, sed vivimus.* (TERT. *Lib. de præscr.*) C'est tout à la fois, et les découvrir, et les justifier, que de dire. Voulez-vous savoir ce qu'ils croient? voyez comme ils vivent.

Que sont devenus ces heureux temps? Hélas! on ne connaît presque plus de nos jours cette manière si simple et si naturelle de confesser et d'honorer sa foi, en la faisant passer en pratique; l'on s'en fait une gêne et une torture. Ah! chrétiens, en est-ce une pour vous de suivre les opinions arbitraires des temps et des lieux où vous vivez? L'honneur a ses maximes; la bienséance, ses règles; la mode, ses caprices,

Quelque dures, quelque gênantes qu'elles soient, on n'y trouve point à redire; on plie, on s'en fait honneur; on court même au-devant du joug; on se fait volontiers le martyr de la complaisance, l'esclave de la coutume, la victime des usages du siècle. On veut bien acheter à ce prix le nom de parfait honnête homme, selon le monde; et l'on craint de payer trop chèrement, par un peu de contrainte, le nom de parfait chrétien selon Dieu. Au fond, quelque zélé partisan qu'on paraisse de ces lois mondaines, on les regarde toutes comme des inventions humaines; et l'on est bien persuadé que les règles de la foi sont des lois divines. Cependant se soumettre aux unes, c'est être libre, et suivre les autres, c'est se captiver selon vous. Est-il donc plus difficile de conformer ses actions à ses vrais sentiments, que de les asservir à des opinions populaires? Vivre comme l'on pense; faire ce que l'on juge le mieux fait; exécuter ce qu'une raison éclairée de la foi nous dicte, fût-ce jamais là l'effet de la tyrannie? C'en est bien plutôt une véritable de n'oser se déclarer pour ce que l'on est, et de cacher, comme vous faites si souvent par un lâche respect humain, un cœur chrétien sous une conduite toute mondaine.

Si quelque hasard imprévu vous avait jetés sur ces côtes étrangères où tout est permis, hors le libre exercice de la vraie religion: fidèles, comme je le suppose, d'inclination et de choix, vous gémiriez sans doute de n'en pouvoir faire une profession ouverte et déclarée. Ah! chrétiens, l'indigne contrainte où vous la retenez ici captive au milieu de son règne, n'est-elle donc pas plus honteuse pour elle, et plus onéreuse même pour vous? Quoi! croire, par exemple, que l'impénitence conduit à l'enfer, la mort à l'impénitence finale, un moment à la mort, et vivre tranquille dans le désordre des années entières! Quelle gêne! Adorer un Dieu vengeur inexorable du péché, et ne cesser de le commettre! un Dieu, le prix immortel de la vertu, et ne pas la pratiquer, quelle captivité! Faire de sang-froid ce que l'on espère pleurer un jour! risquer de gaieté de cœur un bonheur éternel que l'on serait au désespoir de perdre, quelle contrariété! Aimer toujours ce qu'au fond on juge haïssable; et haïr sans sans cesse ce que l'on connaît aimable, quelle violence! Si dans la conduite de vos affaires temporelles, on vous engageait par quelque voie que ce pût être, à agir ainsi contre vos vues les plus droites, vos plus justes sentiments, vos véritables intérêts, vous crieriez sans doute à la rigueur, à l'esclavage, à la tyrannie; et vous auriez raison. Voilà cependant, en matière de religion, ce que vous appelez franchise et liberté. Non, non, dit saint Paul, la vraie liberté ne se trouve qu'avec l'esprit de Dieu, qui seul nous procure l'affranchissement des passions dont nous naissons esclaves: *Ubi spiritus Domini, ibi libertas.* (II *Cor.*, III, 7.) Et l'esprit de Dieu n'est jamais ici-bas sans une foi vive et agissante. La foi pratique ne détruit donc point la liberté, comme la foi spéculative ne choque en rien la raison; et par conséquent elle ne peut avoir de grands obstacles. Examinons-en maintenant les avantages. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Appliquons à la foi, comme à la première de toutes les vertus chrétiennes, ce que saint Paul dit de la piété, qui en est l'heureux assemblage, qu'elle est utile à tous: *Pietas ad omnia utilis* (I *Tim.*, IV, 8), et qu'elle a des promesses et pour le temps et pour l'éternité: *Promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ.* (*Ibid.*)

Quels sont les avantages de la foi au regard de la vie présente? car c'est à ceux-là que je veux aujourd'hui m'arrêter comme à ceux qui nous flattent ordinairement davantage. Examinons d'abord quels sont nos défauts les plus communs et nos besoins les plus pressants. Pour peu que nous soyons instruits de ce qui se passe au dedans de nous, nous avouerons sans peine que, malgré la droite raison et les heureux penchants que la nature nous donne, nous ne sommes après tout qu'ignorance et que faiblesse, et que par conséquent nous avons besoin et de guide pour nous conduire et d'appui pour nous soutenir. Or, voilà les deux principales fonctions de la foi. Elle est tout ensemble et la lumière et la force de l'homme.

Lumière sans laquelle l'esprit humain s'égare et se perd dans ses plus exactes recherches. Je ne veux, mes frères, pour vous en convaincre, que l'étude la plus naturelle et la plus importante à l'homme: celle de son auteur et de son Dieu. De combien de ridicules fables n'a-t-elle pas été la source et l'origine? Que d'impiétés même n'a-t-elle point produites, tandis qu'elle a été à la discrétion de l'esprit humain incapable par lui-même de se contenir dans les bornes de la vérité? Laissons à part, si vous voulez, les peuples sauvages et barbares; volontairement dépouillés de tout sentiment d'humanité, il n'est pas étonnant qu'ils aient altéré celui de la Divinité. Ne jetons les yeux que sur ces nations florissantes qui ont surpassé les autres en sagesse comme en bonheur. Que trouverons-nous dans les premiers principes de leur religion qui n'humilie notre raison et ne confonde son orgueil?

Je vois les Egyptiens, par exemple, qui se vantent d'avoir découvert les premiers les secrets les plus cachés de la nature, chercher l'objet de leur culte parmi les plus vils animaux, prodiguer leur encens aux plantes de la terre et aux herbes les plus communes.

Les Grecs, héritiers de leurs lumières, enchérissent sur leur superstition. Après avoir triomphé de l'envie des peuples rivaux de leur gloire et mis la discorde aux fers, ils vont bâtir des temples à la discorde et à l'envie.

Les Romains, plus heureux sans être plus sages, vainqueurs de ces derniers, se font esclaves de leurs erreurs et placent avec pompe sur leurs autels des divinités captives qu'ils avaient traînées honteusement atta-

chées à la suite de leur char de triomphe. Une corruption générale s'empare du sanctuaire et se couvre du voile sacré de la religion. C'est elle qui prononce les oracles; elle qui tire de son sein toutes les divinités; elle qui consacre ses vices et qui déifie ses passions; elle qui fait de ses plus honteuses débauches autant de mystères d'iniquité, de ses dieux autant de monstres infâmes, et de ses monstres les plus réels, je veux dire de ses héros adultères et meurtriers autant de dieux dans lesquels elle encense les plus grands désordres, jusqu'à faire du crime et de l'impunité le privilége essentiel de l'immortalité. Quelles extravagances! que de folies! Folies dans l'objet de leur culte, que n'ont-ils pas adoré? Des hommes faits comme eux, des animaux faits pour eux, des simulacres faits par eux. Tout leur était dieu excepté le seul Dieu. Folies dans la forme de leur culte; quel crime n'ont-ils pas sanctifié? et quel vice n'ont-ils pas fait passer en vertu? L'homicide en sacrifice, la lubricité en fête, les jeux en cérémonie, le libertinage en religion. Folies dans les auteurs mêmes de leur culte. C'étaient des philosophes et des savants qui adoraient dans les temples, dit un saint Père, des dieux dont ils se moquaient tous les jours dans leurs écoles : *Scholas habebant dissentientes, templa communia.*

Au milieu de tant d'égarements pitoyables, je vois, à la vérité, paraître de temps en temps quelques hommes extraordinaires, à qui l'on donne le nom de sages, et qui se moquent des grossières imaginations du vulgaire. Mais de ces derniers, les uns ne savent que croire, et, toujours flottant dans leurs opinions, ils font enfin périr dans un doute général, par un commun naufrage, toutes leurs connaissances, et celle de Dieu même. Les autres, plus judicieux et plus sensés, reconnaissent, quoiqu'en secret, qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Mais par un retour d'aveuglement déplorable, ils mêlent à cette divine lueur des ombres épaisses qui en ternissent l'éclat et en offusquent la clarté. C'est un Dieu sans providence ou sans liberté; un Dieu qui a tout fait et qui maintenant se repose et ne se mêle plus de rien; un Dieu sujet au caprice du hasard ou bien aux lois du destin; un Dieu plutôt esclave qu'arbitre de nos destinées, en un mot, un Dieu qui n'est rien moins que Dieu. Raison humaine, que vos lumières sont faibles et ténébreuses! et, abandonnée à vous-même, dans quels précipices ne tombez-vous pas?

Mais tandis que je ne vois dans le monde sur la Divinité qu'ignorance, erreur, superstition, que folie dans les peuples, incertitude dans les sages, partout la Divinité dégradée et la créature élevée au-dessus du Créateur, j'aperçois dans un coin de la terre un peuple de disciples soumis, resserré dans la Judée, et qu'on appelle le peuple de Dieu : *Notus in Judæa Deus.* (*Psal.* LXXII, 2.) Là, sans étude et sans recherche, on reconnaît un Dieu unique dans sa nature, éternel dans sa durée, infini dans ses perfections, de qui tout vient comme de son premier principe, et à qui tout retourne comme à sa dernière fin. Qui a donné au peuple juif une connaissance de la Divinité si conforme aux règles de la sagesse et du bon sens, et cependant si supérieure aux lumières de tous les sages? C'est la foi. Comment cette connaissance s'est-elle pu conserver l'espace de tant de siècles au milieu de ce peuple changeant et volage? C'est par la foi. Pourquoi le temps, qui change tout; les révolutions, auxquelles rien ne résiste; l'exemple des nations voisines, dont la contagion est si funeste; l'autorité des tyrans qui captive jusqu'à la vérité; la violence des passions toujours prête à secouer le joug importun de la religion, pourquoi, dis-je, toutes ces sources d'erreurs réunies dans le peuple juif n'ont-elles pu effacer, affaiblir, altérer même l'idée qu'il avait du vrai Dieu? C'est que c'est à la foi seule qu'il en est redevable.

Peuple choisi, bénissez donc le Seigneur, s'écriait un de ses prophètes; Jérusalem, et vous, Sion, chantez éternellement ses louanges : *Lauda, Jerusalem, Dominum : lauda Deum tuum, Sion.* (*Psal.* CXLVII, 1.) Non-seulement parce qu'il a brisé cent fois vos fers et qu'il vous a tirées si souvent de l'esclavage, rétablissant la paix sur vos frontières et vous faisant goûter les fruits les plus doux de l'abondance : *Qui posuit fines tuos pacem et adipe frumenti satiat te* (*Ibid.*, 14); mais bien plus encore parce qu'il a pris soin de vous éclairer et de vous instruire, parce qu'il s'est fait lui-même votre guide et votre maître, parce qu'il a préservé par la foi votre raison de ses égarements : *Qui annuntiat verbum suum Jacob.* (*Ibid.*, 19.) Il n'en a pas usé de même à l'égard des autres nations, quoique plus civilisées et plus polies, il les a laissées assises à l'ombre de la mort, ou bien errantes en aveugles au gré de leurs caprices : *Non fecit taliter omni nationi.* (*Ibid.*, 20.)

Ah! chrétiens, dans la simplicité de notre foi ne goûtons-nous pas le même bonheur et ne jouissons-nous pas du même avantage? Qu'ont gagné par exemple, sans aller plus loin, dans le siècle passé tant de puissants et de profonds génies à se séparer de nous et à devenir infidèles? Quel fruit ont-ils tiré de leurs curieuses recherches et de leurs nouveaux raffinements? Où ont abouti leurs travaux et leurs veilles? Vous le savez, vous le voyez. A des instabilités et des variations dont on a peine à faire le recueil et le dénombrement exact dans des volumes entiers, composés exprès sur les capricieux changements d'une seule secte toute nouvelle; à des schismes et des divisions qui ont fait de leur parti naissant une hydre à cent têtes, ou plutôt cent hydres sans aucun chef; à des progrès infinis d'erreurs dont les auteurs ont été justement effrayés eux-mêmes, jusqu'à avouer, comme a fait un fameux hérésiarque de ces derniers temps, c'est Luther, qu'ils n'avaient jamais cru ni voulu en venir au point où les avait engagés une contestation d'abord en apparence assez légère sur les indulgences et les pardons. Funeste effet du

savoir quand la foi ne le guide pas. Car rendons-leur justice et avouons à notre tour qu'on ne pouvait apporter ni plus d'esprit, ni plus d'étude, ni plus de subtilité, ni plus d'adresse, ni plus, en un mot, de tout ce qu'il fallait pour inventer au moins quelque chose de raisonnable et de solide, si la raison et la solidité pouvaient se trouver autre part que dans une foi humble et soumise. Mais bénissons en même temps notre sort, et rendons grâces à Dieu de nous avoir fait naître et vivre jusqu'ici dans le sein de son Eglise, où, par un effet de sa bonté, nous trouvons sans peine et sans effort, et en nous laissant simplement conduire à ce guide véritable, cette vérité toujours pure, simple, uniforme, invariable, qu'il a cachée, dit-il lui-même, aux savants et aux sages, c'est-à-dire aux esprits raisonneurs et aux faux subtils, pour la révéler aux humbles et aux petits : *Confiteor tibi, Pater, quod abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis.* (*Luc.*, X, 21.)

La foi est donc l'unique flambeau et la vraie lumière de notre âme. Mais elle est de plus sa force et son appui. Second avantage.

La faiblesse aussi bien que l'ignorance est l'apanage de l'homme. C'est peu même de dire qu'il est né faible et misérable, il faut avouer encore qu'il est le centre de la misère et de l'infirmité. Abattu dans ses disgrâces et vain dans les succès, épris de ce qu'il ne possède pas et dégoûté de ce qu'il possède, s'occupant des moindres choses et ne pouvant se contenter des plus grandes, flatté de ses désirs et tourmenté de ses remords, se cherchant et se fuyant sans cesse, s'aimant éperdument et se devenant à charge dès qu'il est réduit à lui seul, jamais content dans la vie et toujours effrayé de la mort. Quelle ressource à tant d'extrémités ? La probité naturelle et la sagesse profane. Faible soutien qui faisant sentir à l'homme ce qu'il est, le rend doublement misérable : malheureux de connaître sa misère, et plus malheureux encore d'en ignorer le remède. Je sais que tous les sages de l'antiquité se sont épuisés à trouver les moyens de fortifier l'homme contre lui-même ; toute leur morale tend à ce but. Ils y jettent les fondements de l'héroïsme parfait, le détachement des biens et le mépris des maux de la vie, l'amour du devoir et l'aversion de tout déréglement, l'assujettissement des sens à la raison et de la raison à la justice. Belles règles, grandes maximes. Mais, hélas ! que les motifs en sont faibles ! Le mérite imaginaire du titre pompeux de sage ; le prix frivole de la vertu, toujours charmante en idée, mais toujours gênante en pratique ; le goût dangereux d'une vaine satisfaction de soi-même qui de tous les faibles de l'homme est peut-être le plus grand. Sont-ce là des motifs bien capables de contrebalancer le poids de la nature qui sans cesse nous entraîne au mal ? Je vous en fais juges.

Mais la foi en fortifiant l'homme l'enlève, pour ainsi dire, à lui-même par la force des objets et par la puissance des motifs qu'elle lui propose : un Dieu à servir, un Sauveur à imiter, un enfer à craindre, un paradis à mériter, c'est-à-dire une éternité de maux à éviter et une éternité de biens à espérer. Quels intérêts, grand Dieu ! que ceux du salut et de l'éternité ! Elle l'humilie dans la prospérité, parce qu'elle le fait souvenir qu'il n'est après tout qu'un peu de terre, que le Créateur, quand il veut, réduit en poussière, comme il l'anime par son souffle. Elle le console dans l'adversité, parce qu'elle lui persuade que tous les maux de la vie ne sont que des châtiments paternels ou des épreuves salutaires. Elle le fait grand sans orgueil, parce qu'elle lui montre sa bassesse naturelle ; et humble sans bassesse, parce qu'elle l'instruit de sa future grandeur. Elle lui donne du goût pour ce qu'il a, parce qu'elle lui apprend que c'est le don de Dieu ; et de l'indifférence pour ce qu'il n'a pas, parce qu'elle le convainc que tout ici-bas n'est que vanité. Elle tempère la vivacité de ses passions et l'amertume de ses remords : celle-ci par l'espérance du pardon, celle-là par la crainte d'une peine éternelle ; faisant ainsi trembler ceux qu'elle justifie, et consolant ceux même qu'elle condamne. Elle règle, elle partage ses fuites et ses recherches de soi-même, sa haine et son amour-propre, entre la chair dont elle lui découvre les intelligences secrètes avec le démon, son plus cruel ennemi, et l'esprit dont elle lui fait connaître les nobles alliances avec son Créateur et son Dieu. Enfin elle l'aide à supporter les dégoûts de la vie qu'elle lui fait regarder comme un passage, et lui tient lieu de tout au lit de la mort où le charme du monde cesse et l'enchantement de l'amour-propre finit.

Qui doute que l'homme ne soit heureux quand il possède ce grand don de Dieu ? et qu'il ne puisse dire de la foi ce que Salomon dit de la sagesse : que tous les biens lui ont été donnés avec elle : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa?* (*Sap.*, IV, 11.) C'est toujours un mortel, il est vrai, mais qui porte ses espérances bien au delà du tombeau. Quelques poignées de terre peuvent couvrir son corps, j'en conviens, mais rien de moins qu'un objet infini ne peut remplir son âme. Il est pauvre, si vous voulez, mais il est héritier d'une couronne éternelle. Que le siècle l'élève par des honneurs redoublés, ou qu'il l'abaisse par mille fâcheux revers, il regarde d'un œil indifférent tout ce que le monde craint ou désire. Les palais et les sceptres sont sans aucun prix à ses yeux ; les prisons et les fers sans alarmes. Devant lui les biens perdent leur éclat, et les maux leurs rigueurs. Possesseur de l'éternité, quoiqu'il soit dans le temps ; enfant de Dieu, quoique né et élevé parmi les hommes ; aspirant au ciel, quoique habitant de la terre, il vit en assurance, parce qu'il se repose en Dieu ; il ne craint point de rien perdre, parce qu'il sait que tout passe, mais que Dieu ne lui peut échapper. Le commerce des hommes ne lui nuit point, parce qu'il y fait la volonté de Dieu ; la solitude lui plaît, parce qu'elle lui donne le loisir de

s'entretenir seul à seul avec Dieu. En un mot, en quelque temps, en quelque lieu, en quelque situation qu'il se trouve, il vit toujours heureux et content, dit saint Paul, parce qu'il vit de sa foi : *Quia justus ex fide vivit.* (*Rom.*, IX, 17.)

Au reste, ce ne sont pas là de ces portraits tracés à plaisir, tels qu'en faisaient les anciens philosophes de leur prétendu sage, bien différents dans l'exécution de ce qu'en promettait le projet. Les héros de la religion, formés sur le plan de la foi, ne démentent en rien l'idée sublime qu'elle nous en donne. Leurs actions, plus qu'humaines, justifient son divin pouvoir et nous montrent l'ascendant qu'elle a sur la nature par tout ce qu'ils ont fait au-dessus des forces naturelles.

Vérité que saint Paul met dans le plus beau jour par cet éloquent discours adressé aux Hébreux sur l'excellence de la foi, dont il relève les avantages par le détail des prodiges qu'elle a de tout temps opérés dans ses disciples. Victorieuse de la corruption et du libertinage dans un Noé et dans un Hénoch : *Fide Henoch translatus est* (*Heb.*, XI, 5); supérieure aux attachements les plus forts et aux liaisons les plus tendres dans un Abraham : *Fide qui vocatur Abraham obedivit* (*Ibid.*, 8); triomphante des appâts les plus trompeurs et des plus grands obstacles dans un Moïse : *Fide Moyses grandis factus, negavit se esse filium Pharaonis* (*Ibid.*, 24); signalée contre la fureur des tyrans et la cruauté des supplices dans les généreux défenseurs de l'ancienne loi : *Per fidem vicerunt regna* (*Ibid.*, 33); prodiges qui seuls épuiseraient nos éloges, si la foi, depuis saint Paul, n'en avait produit de nouveaux et de plus surprenants, en nous faisant voir, dans un sexe délicat, dans un âge faible, des efforts de courage que l'antiquité fabuleuse n'avait osé feindre dans les corps les plus robustes et dans les vertus les plus mâles.

Sont-ce là, chrétiens auditeurs, des preuves suffisantes de la force de votre foi? et pouvez-vous douter encore de sa vertu? Pourquoi donc balancer à la mettre en usage? Pourquoi, dans vos doutes, consulter d'autre oracle, prendre d'autre règle dans vos projets? chercher dans vos faiblesses d'autre appui que la foi? Loin d'essayer, comme l'on fait si souvent, de vaincre une passion naissante par une passion plus forte, d'étouffer un désir déréglé par un autre désir autant ou plus criminel, la volupté par l'ambition, l'ambition par l'intérêt, et l'intérêt par l'indolence, que ne suivez-vous le conseil du prince des apôtres, qui vous avertit qu'on ne résiste bien au tentateur que par la foi : *Cui resistite fortes in fide.* (I *Petr.*, V, 9.) Que n'imitez-vous Jésus-Christ même, qui, dans ce mémorable combat qu'il eut à soutenir contre l'ennemi commun du salut, ne lui opposa jamais que les armes invincibles de la parole de Dieu : *Vade, Satana; scriptum est enim.* (*Matth.*, IV, 10.) Au lieu de cet air philosophe, de cet esprit fort, de ces maximes stoïques dont vous vous parez vainement dans les divers événements de la vie, que ne vous servez-vous du bouclier de la foi, auquel seul, dit saint Jean, est attachée la victoire du monde? *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* (I *Joan.*, V, 4.) Sans avoir recours, dans vos afflictions, à ces consolations humaines, toujours insuffisantes, souvent même importunes, comme l'avait éprouvé Job : *Consolatores onerosi omnes vos estis* (*Job*, XVI, 2); que n'imitez-vous l'exemple de ces fidèles Israélites qui puisaient, disaient-ils, dans la lecture des livres saints, la source toute pure d'une onction divine : *Nos cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.* (I *Mach.*, XII, 9.) Que ne recourez-vous à cette arche de la nouvelle alliance, dont celle de l'Ancien Testament n'était que l'ombre et la figure. Arche miraculeuse, qui contient la plus pure manne du ciel et le pain spirituel des anges! arche victorieuse, qui triomphe des vrais Philistins et des ennemis du salut; arche de Dieu par excellence, qui est le chef-d'œuvre de la Divinité, la merveille du christianisme, l'abrégé de la religion! Secours infaillible et toujours présent! Souvent l'expérience nous manque, le conseil nous égare, l'exemple nous séduit. Il est certains moments où la raison même se trouve à bout; mais la foi ne nous abandonne jamais que quand elle nous a rendus parfaitement heureux. Après nous avoir éclairés de ses lumières, réglés par ses maximes, fortifiés par ses promesses, comblés de ses trésors, elle nous place, pleins de mérites et de vertus, dans le sein de la gloire éternelle. Je vous la souhaite

SERMON VIII.

POUR LE JOUR DE NOEL.

In hoc natus sum, et ad hoc veni, ut testimonium perhibeam veritati. (*Joan.*, XVIII, 37.)

Je suis né et je suis venu au monde pour rendre témoignage à la vérité.

Ce caractère si simple et si modeste que Jésus-Christ fit de lui-même le jour de sa passion, renferme en peu de mots le plus bel éloge de sa naissance. Car naître esclave de l'ignorance, sujet au mensonge, capable de déguisement et d'artifice, susceptible d'illusion et d'erreur; c'est là, depuis le péché d'Adam, le triste destin de l'homme. Mais entrer dans le monde, comme le soleil dans sa carrière, pour en dissiper les ombres et y répandre la lumière, c'est-à-dire pour guérir notre aveuglement et faire luire à nos yeux la vérité; c'était là, dit saint Augustin, du consentement unanime des évangélistes et des prophètes, l'emploi de ce Dieu naissant qu'ils ont tous appelé le Soleil de justice : *Sol justitiæ.* (*Mal.*, IV, 2.) Levez-vous, s'écriait Isaïe, admirant de loin ce mystère, comme s'il l'eût vu dès lors accompli; levez-vous, Jérusalem, ouvrez les yeux au nouvel astre qui vous éclaire : c'est la splendeur des saints, c'est le Dieu même de la gloire qui vient vous servir de flambeau : *Surge, illuminare, Jerusalem! quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est.* (*Is.*, LX,

1.) Et saint Jean, celui de tous les écrivains sacrés qui a parlé avec le plus de profondeur des grandeurs du divin Messie, ne nous en donne pas une autre idée. Après avoir rapporté sa génération divine et éternelle, il ajoute incontinent, pour marquer sa principale fonction : C'était la lumière des hommes, lumière promise, lumière désirée, lumière attendue, lumière annoncée, lumière enfin venue dans les ténèbres, quoique les ténèbres ne l'aient pas comprise : *Erat lux hominum.* (*Joan.*, I, 4.) Lumière de vérité, caractère donc essentiel au Sauveur du monde; caractère qui se fait surtout remarquer dans sa naissance. Cette divine clarté, qui paraît au milieu de la nuit au moment qu'il vient de naître, et qui conduit d'abord à ses pieds pour y être éclairés et instruits ceux qui le sont le moins parmi le peuple, des paysans et des bergers; cette étoile miraculeuse, qui du haut du ciel le fait connaître en un instant aux extrémités de la terre, et qui va jusqu'au fond de l'Orient lui chercher, parmi les savants et les sages, des adorateurs, des élèves et des disciples. Cette cessation des oracles des démons, qui lui rendent un hommage forcé, et qui commencent à se taire devant lui comme devant le seul oracle du monde; tous ces prodiges rassemblés ne font-ils pas entendre, dit saint Augustin, que le Verbe divin, en se faisant homme, s'est fait aussi notre maître; qu'il nous instruit avant même que de parler, et que les premiers soupirs de son enfance sont des leçons de sagesse qu'il nous donne, et des témoignages qu'il rend à la vérité : *Christus non solum loquendo, sed etiam nascendo magister fuit?*

Que tous ceux donc qui aiment la vérité et qui la cherchent viennent aujourd'hui l'étudier, où l'ont trouvée les pasteurs, et où l'ont reconnue les mages, c'est-à-dire à l'école de Bethléem, à la crèche de Jésus-Christ. Là, détrompés des illusions des sens et des erreurs du siècle, ils avoueront que le Sauveur est né, comme il l'a dit lui-même, pour enseigner la vérité et pour lui rendre témoignage : *Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati.* (*Joan.*, XVIII, 37.)

Mais quelle est donc cette première vérité que le Sauveur nous prêche dans sa naissance? Hélas ! l'appareil austère qu'il prend pour toute marque de distinction, la pauvreté, l'humiliation, la douleur qu'il choisit pour compagnes, son état enfin ne nous le montre-t-il pas, et peut-on s'y méprendre? C'est la voie étroite, c'est la sévérité des mœurs et l'austérité de la vie.

Quel est ce premier témoignage que le Sauveur nous donne dans sa naissance? Les simples soupirs qu'il forme, les larmes seules qu'il répand, son silence en un mot ne nous le dit-il pas suffisamment, et peut-on s'y tromper? C'est sa vie, son exemple et sa conduite.

Voyons donc l'excellence de cette première vérité, et examinons la force et l'importance de ce premier témoignage. L'excellence de la sévérité chrétienne dans l'éclatante vérité que nous prêche le mystère de la crèche du Sauveur : ce sera le sujet de mon premier point. L'importance de la sévérité chrétienne, dans le témoignage convaincant que nous donne l'exemple de la crèche du Sauveur, ce sera le sujet du second. En deux mots, Jésus-Christ naissant, modèle et motif de la sévérité chrétienne, c'est tout le plan et le partage de ce discours.

C'est de vous, Sauveur de nos âmes, c'est de vous que j'emprunte ces deux courtes réflexions. Faites-nous donc aimer cette vérité sévère que vous nous enseignez; faites-nous embrasser ce témoignage exemplaire que vous nous donnez dans votre naissance. C'est la grâce que nous vous demandons au nom de cette incomparable Mère, toujours vierge : vierge dans le moment qu'elle vous mit au monde, comme avant et après qu'elle vous eut enfanté. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un Dieu dans une étable! un Dieu dans une crèche! un Dieu dans les langes, et sur la paille, au fort de l'hiver! au milieu de la nuit! au premier moment de sa naissance! Que ce spectacle est éloquent! s'écrie saint Bernard : faut-il donc tant de discours pour développer ce mystère? Eh! que voyons-nous dans tout cet appareil, qui ne nous enseigne et ne nous prêche la voie la plus étroite; la pratique des vertus et des mœurs les plus austères? pauvreté, humilité, souffrances; qu'il faut se traiter sévèrement soi-même, et se faire violence : *Clamat hoc stabulum, clamat præsepe, clamant panni.*

Mais cette vérité, toute salutaire qu'elle est, cette règle de vie, toute nécessaire qu'elle est à l'homme, enclin de sa nature au relâchement et à la mollesse, méritait-elle qu'un Dieu se fît homme pour nous l'enseigner? Le Sauveur est-il donc le seul, ou même le premier, qui ait levé dans le monde l'étendard de la morale sévère? Les philosophes et les pharisiens, avant lui, n'en ont-ils pas fait profession? Tant de vrais mondains, et de faux zélés, ne nous en font-ils pas encore des leçons?

Fausses sévérités, mes frères! injurieuses à la véritable, dont elles empruntent les dehors, et contrefont le langage; mais dont elles n'ont, ni les intentions pures, ni les justes bornes, ni les règles sûres, ni les bons effets. Faut-il s'étonner si ces fausses ressemblances ont toujours éloigné, et éloignent encore de la vérité? si elles ont rendu dans le monde la sévérité odieuse et suspecte; et si elles ont augmenté la crainte et l'aversion qu'a la nature de toute austérité?

Il fallait donc qu'un Dieu Sauveur la fît d'abord connaître et respecter; qu'il en montrât le mérite et l'excellence; et que pour cela il nous en découvrît le véritable principe, le véritable caractère, le véritable exercice et le véritable fruit. C'est ce qu'il fait

admirablement dans le mystère de sa naissance.

Le Sauveur, dans le mystère de sa naissance, nous montre le vrai principe de la sévérité chrétienne : c'est la piété. Ce n'est point par ostentation et par orgueil, comme les philosophes, qu'il vient renoncer publiquement aux honneurs, aux biens, aux commodités de la vie. Hélas! il n'ignore pas qu'en naissant pauvre, humble, affligé, il sera méconnu et méprisé même des Juifs, faussement préoccupés des fastueuses grandeurs du Messie qu'ils se figuraient; grandeurs indignes du Roi du ciel, et bien plus encore du Sauveur du monde. Ce n'est donc point sa propre gloire qu'il cherche sur la terre : c'est la gloire de son Père, et le salut de tous les hommes. Fils unique de Dieu, mais d'un Dieu offensé, il ne prétend se signaler dans le monde que par l'intérêt qu'il prend aux offenses de sa divine majesté, pour les réparer dignement; non content de s'être fait chair, il se fait victime; agneau divin, il veut naître où naissent les simples agneaux, dans une étable, dans une crèche. Il substitue déjà son corps en leur place. Destiné à l'expiation, il le prive de toute douceur; préparé à l'oblation, il l'expose à découvert : né pour l'immolation, il le livre aux rigueurs de la saison. Il fait de son humiliante entrée dans le monde, une amende honorable à la justice de Dieu; il change sa naissance en sacrifice, et il s'offre à Dieu en holocauste, en même temps qu'il se donne aux hommes pour sauveur. Quel exemple de piété! Oui, mon Père, dit-il en naissant, au témoignage du Prophète, confirmé par l'Apôtre; oui, je sais qu'il n'est point pour le péché d'hostie de propitiation convenable à votre grandeur, ni parmi les hommes, ni parmi les anges mêmes; je sais que nulle autre satisfaction que la mienne ne peut pleinement vous satisfaire : égal à vous, je suis seul digne de vous être offert; me voici donc établi médiateur entre vous et les hommes pécheurs, devenus mes frères; que mes respects sincères et mes profonds hommages vous vengent de leurs injurieux attentats, et de leurs outrageux mépris : *Holocautomata pro peccatis non tibi placuerunt; tunc dixi : Ecce venio.* (*Heb.*, X, 6.) Suivant ses sentiments, expliquons ses démarches. Qu'est-ce donc, je vous prie, que ce soin si marqué que prend le Fils de Dieu, de ne naître Fils de David que quand sa race n'est plus sur le trône, et de n'entrer dans la famille royale que quand le sceptre en est sorti? *Non auferetur sceptrum, donec veniat qui mittendus est.* (*Gen.*, XLIX, 10.) C'est une réparation éclatante de tous les projets ambitieux des hommes, au préjudice des vues et des desseins de Dieu, arbitre souverain de nos destinées. Qu'est-ce que cette prompte obéissance, que rend le roi du ciel à l'édit d'un prince de la terre, au moment même qu'il se fait son sujet? C'est une réparation solennelle de toutes les injustes révoltes des hommes, au mépris de l'autorité de Dieu, et de ceux qui tiennent ici-bas sa place : *Exiit edictum.* (*Luc.*, II, 1.) Qu'est-ce que cette pauvreté extrême, qui réduit le maître de l'univers à une pauvre étable? encore n'est-elle pas à lui, et ne l'a-t-il que par emprunt. C'est une réparation signalée de tous les sordides attachements des hommes aux intérêts de la terre et du temps, préférablement aux intérêts du salut, de la gloire de Dieu, et de l'éternité.

Qu'est-ce que cette dureté sans exemple, qui met l'auteur de la nature sur la paille, entre deux vils animaux, dans un lieu ruiné et ouvert de toutes parts? C'est une réparation publique de tous les plaisirs criminels, et de toutes les recherches sensuelles des hommes, contre l'ordre et le bon plaisir de Dieu, contre ses lois et ses défenses.

Enfin qu'est-ce que Jésus dans sa crèche? demande Tertullien; c'est un Homme-Dieu, aussitôt sacrifié qu'il est né : *A partu Virginis effectus hostia.* Esprit de sacrifice, esprit de religion, esprit de piété; voilà le vrai principe de la sévérité évangélique et chrétienne. Voilà l'excellente vérité que prêche le Sauveur en venant au monde; voilà la première leçon que nous donne sa naissance. Prenez garde, chrétiens, s'il vous plaît, cette réflexion est importante; elle ne nous apprend pas simplement, comme vous le pensez, à nous gêner, à nous vaincre, à nous mortifier, à nous faire violence, et une violence continuelle. Les écoles profanes les plus célèbres ont retenti de ces sévères instructions; il en est peu qui n'aient posé pour fondement de leur morale ces deux maximes si contraires aux inclinations de la nature; s'abstenir et souffrir : *Abstine et sustine.* Mais s'abstenir et souffrir uniquement pour plaire à Dieu et pour lui satisfaire, c'est là proprement ce que l'école du Sauveur naissant nous enseigne.

Entrons donc en esprit, avec les pasteurs, dans l'étable de Bethléem : *Transeamus usque Bethlehem* (*Luc.*, II, 15,) et recueillons-y les premiers oracles que nous y donne et que prononce la divine sagesse : *Et videamus hoc verbum quod factum est.* (*Ibid.*) Que nous dit-elle? chrétiens, et que concevons-nous d'abord à la vue du spectacle touchant qu'elle nous offre? Faites à Dieu, de vous-mêmes, autant de victimes d'expiation; et de vos mauvais penchants, autant de sacrifices de justice : *Sacrificate sacrificium justitiæ.* (*Psal.* IV, 6.) Jusqu'ici la sagesse humaine a pu toute seule vous apprendre qu'il faut souvent plier, ou rompre même sa propre volonté; qu'il est dangereux de vouloir trop ce que l'on veut, dans les choses mêmes qu'on peut vouloir sans crime; que pour renoncer à des volontés très-raisonnables, il y a quelquefois des raisons encore meilleures que celles sur lesquelles elles sont fondées, que celles dont elles s'autorisent, et qu'on se départ souvent avec gloire de ce qu'on voulait avec justice. C'est ainsi que tous les jours les sages du siècle se mortifient. Mais moi, je vous apprends par mon enfance, que la volonté propre étant le premier, et de vos biens, et de vos dérégle-

ments, elle doit être aussi le premier de vos hommages; que puisqu'elle renferme ce qu'il y a en vous, et de plus noble, et de plus coupable, vous en devez faire un sacrifice à la grandeur et à la justice divine; qu'il faut, et la punir, et l'immoler, en la soumettant aveuglément en tout à la volonté de Dieu; et que c'est là, plus que toute autre, la victime qui lui plaît et qu'il désire : *Sacrificate sacrificium justitiæ.* Jusqu'ici la simple lumière naturelle a pu vous découvrir la nécessité de réprimer et d'étouffer vos désirs, parce qu'il n'y a point de milieu entre leur mort et leur tyrannie; que si vous les laissez vivre, ils vous font infailliblement souffrir; qu'ils vous jettent dans des inquiétudes qui dévorent, dans des impatiences qui éclatent, dans des désordres qui scandalisent; et que pour son repos et son honneur, il vaut mieux se contenter de peu, et désirer encore moins : c'est ainsi que se sont mortifiés tous les sages du paganisme. Mais moi, je vous montre par mon indigence, que ces désirs outrés et insatiables pour les idoles du siècle, étant autant de larcins faits à la Divinité, ils obligent à son égard à une entière restitution; qu'étant autant d'apostasies secrètes, ils engagent à une sincère abjuration; qu'étant même dans un chrétien autant de profanations et de sacriléges, ils demandent de lui une religieuse expiation; et que c'est par un dégagement général, que votre cœur se met en état de rendre à Dieu ce qui lui appartient : *Sacrificate sacrificium justitiæ.* Jusqu'ici la raison seule a pu vous instruire de l'obligation où vous êtes de mortifier vos sens, et vous faire voir qu'il est honteux, en étant nés les maîtres, de vous en faire les esclaves; que c'est déchoir du rang où la dignité de votre être vous élève; et qu'on ne soutient la qualité d'homme avec honneur, qu'autant que l'âme a d'empire sur le corps, et que la raison maîtrise les sens : c'est ainsi que les vrais philosophes ont été tous des hommes austères et mortifiés. Mais moi, je vous fais voir, par l'état violent où je suis, que les sens étant autant d'instruments de l'iniquité, sont autant de tributaires de la justice; qu'ayant le plus de part aux outrages qu'on fait à Dieu, ils doivent aussi le plus contribuer à sa gloire; et que puiqu'ils se déclarent les chefs d'une continuelle révolte, il faut en faire les prémices d'un holocauste continuel : *Sacrificate sacrificium justitiæ.* Jusqu'ici l'expérience a pu vous faire assez connaître l'importance de se mortifier dans les plaisirs même permis; que les plus innocents, s'ils ne sont modérés, deviennent préjudiciables; qu'il est plus aisé de s'en abstenir que de n'y pas excéder; que l'empressement avec lequel on les cherche dissipe l'esprit; que la complaisance avec laquelle on les goûte, amollit le cœur; que l'assiduité avec laquelle on s'y attache énerve le corps; et que la peine, à la bien prendre, est une maîtresse plus gênante et plus dure, mais plus utile et plus glorieuse à l'homme; c'est ainsi que se mortifiaient les athlètes. Mais moi, je vous fais connaître, par mes souffrances, que le plaisir est non-seulement peu convenable à l'homme, mais messéant à un enfant de Dieu; qu'en cette qualité il doit s'intéresser à tout ce qui intéresse son Père; que puisque le péché viole et blesse la majesté divine, il est naturel qu'il touche la tendresse filiale; que l'iniquité étant sans mesure, il faut que la tristesse soit sans bornes; et que par conséquent les ris lui conviennent moins que les pleurs, et les joies que les douleurs : *Sacrificate sacrificium justitiæ.* N'est-il pas vrai, mes frères, que cet esprit de piété relève et adoucit même l'idée qu'on a de la sévérité; et qu'en même temps qu'il lui donne, par un motif épuré, le mérite qu'elle n'a pas, il lui ôte, par un charme secret, l'amertume qui l'accompagne? *Sacrificate sacrificium justitiæ.* Première leçon de la crèche du Sauveur.

Le Sauveur, dans sa naissance, nous montre quel est le vrai caractère de la sévérité chrétienne : c'est la charité. Ce n'est point comme les pharisiens, par des éclats de zèle que le Sauveur du monde vient s'opposer au relâchement, et établir la sévérité des mœurs. Suivez-le depuis le premier jusqu'au dernier moment de sa vie : point de vice humain, qu'il haïsse plus, ni qu'il condamne davantage que cette austérité pharisaïque. Le plus haut point, le plus beau trait de sévérité qu'il nous apprenne en naissant, dit saint Paul, c'est la charité, c'est la douceur : *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris erudiens nos.* (*Tit.*, II, 12.) Commençons à l'étudier à la crèche, et voyons quel en est le caractère. Exclu inhumainement de tous les logements de Bethléem, à cause de la pauvreté de sa sainte mère, il ne songe point à se venger, et à faire tomber le feu du ciel sur ces hôtes impitoyables, dont l'âpre avarice le réduit à n'avoir pour tout couvert qu'une étable, et qu'une crèche pour berceau. Chassé honteusement de sa propre ville, l'héritage de ses ancêtres, il ne s'éloigne point de cette ville ingrate, qui méconnaît son roi et qui rebute son Dieu. Banni outrageusement, avant même sa naissance, du commerce des hommes, il n'abandonne point ces hommes criminels, qui le forcent par leur malice à aller déjà chercher, dit l'Evangile, dans un lieu désert, la compagnie des animaux : *Eratque cum bestiis.* (*Marc.*, I, 13.) C'est aux environs de Bethléem qu'il veut naître. Ce sont les pasteurs de Bethléem qu'il invite à sa naissance : c'est le nom, ce sont les louanges de Bethléem qu'il veut que les anges, comme les prophètes, associent à ses louanges et à son nom : *Et tu, Bethlehem, nequaquam minima es.* (*Matth.*, II, 6.) Trop aimable Sauveur! Eh! que réservez-vous donc à ceux qui vous désirent et qui vous aiment, vous qui traitez déjà si bien ceux qui vous ont si mal reçu en naissant? Pas le moindre ressentiment de leurs outrages; dans leur plus indigne procédé, un profond silence; de ce silence profond s'élève toutefois une voix éloquente, qui demande leur grâce, et qui sollicite leur pardon. Ah! chré-

tiens! leçon bien touchante et bien édifiante tout à la fois : faisons-y réflexion. Pour qui le Sauveur dans l'étable de Bethléem demande-t-il grâce? Pour ces Bethléémites dénaturés, qui, parce qu'il veut naître parmi eux humble et pauvre, lui refusent un hospice et les plus communs devoirs de l'humanité. Pour qui le Sauveur dans sa crèche demande-t-il grâce? Pour ces Juifs aveuglés, à qui il était promis depuis tant de siècles, et qui lorsqu'il vient au monde, et que leurs prophéties leur marquent et le temps et le lieu de son avénement, n'en font pas la moindre recherche. Pour qui le Sauveur demande-t-il grâce en naissant? Pour vous-mêmes, pécheurs, qui dans la naissance spirituelle qu'il veut prendre aujourd'hui dans les âmes, ne vous comportez pas encore mieux à son égard que les Juifs et les Bethléémites; qui avez pour lui toute l'insensibilité des uns et toute la dureté des autres; qui ne vous mettez pas plus en peine que les premiers de le chercher, et ne vous faites pas plus de scrupule que les seconds de le rebuter. C'est leur grâce, c'est la vôtre, c'est la mienne qu'il sollicite; c'est le pardon de tous les pécheurs; c'est le salut de ses ennemis mêmes et de ses persécuteurs. Charité sans bornes! qui faisait dans ce mystère l'admiration de saint Paul, et qu'il exprimait lui-même d'une manière admirable, quand il disait que Dieu était dans le Sauveur, et que dans le Sauveur Dieu se réconciliait le monde : ***Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.*** (II *Cor.*, V, 19.) Pesons ces paroles : chacune est une ample matière de pensées touchantes, et de solides réflexions. Dieu était dans le Sauveur naissant, et c'était un Dieu méconnu, un Dieu abandonné, un Dieu combattu, un Dieu persécuté dès sa naissance : ***Deus erat in Christo.*** Et ce Dieu, tout outragé qu'il était, au lieu de s'élever, de sévir, d'éclater contre les coupables, expiait leurs péchés, réparait leurs offenses, effaçait leurs désordres, ménageait leur réconciliation à ses propres dépens; de juge et d'offensé, devenu médiateur et pénitent : ***Reconcilians sibi.*** Et pour qui pénitent? Pour le Juif et le gentil, pour l'élu et le réprouvé, pour tous les siècles passés, présents et à venir; en un mot pour tout le monde : ***Mundum reconcilians sibi.*** Voilà le vrai caractère de la sévérité chrétienne, la charité et la douceur. Caractère que Dieu lui-même avait marqué par ses prophètes, comme le plus bel endroit du Sauveur dans sa naissance même. Voulez-vous savoir, nous dit-il par Isaïe, quel est le Messie que je vous destine, et à quelle marque vous devez d'abord le connaître? *Ecce puer meus quem elegi* (*Isa.*, VIII, 18.) Il viendra réprimer vos penchants, corriger vos vices, réformer vos mœurs; il est vrai, c'est là son emploi : ***Judicium gentibus proferet.*** (*Isa.*, XLII, 1.) Mais ne craignez rien, ce ne sera pas, comme vos censeurs sévères, par des cris contentieux et d'aigres remontrances : hélas! on n'entendra pas seulement sa voix : *Non contendet, neque clamabit, neque audiet aliquis vocem ejus.* (*Matth.*, XII, 19.) Son zèle paraîtra dans le silence, sa force dans la modération, et sa sévérité dans la douceur. Il ne brisera pas le roseau déjà froissé; et il n'éteindra pas la mèche qui fume encore : *Arundinem quassatam non confringet et linum fumigans non exstinguet.* (*Ibid.*, 20.)

Caractère que le Sauveur donne à tous les chrétiens dans sa crèche, comme dans le berceau, où il commence à les former. Voulez-vous savoir, semble-t-il leur dire, par tout ce qu'il y fait, voulez-vous savoir quel est mon fidèle imitateur, et mon vrai disciple? ***Ecce puer meus.*** C'est un homme sévère, il est vrai : c'est là la vérité que je prêche; c'est là la vertu que je recommande; c'est là la justice qui me plaît : ***Judicium proferet.*** Mais pour qui sévère? Mais en quoi sévère? Sévère en paroles, sévère pour les autres. Tels sont les pharisiens, dont je viens condamner la feinte vertu, réprouver la fausse justice et la fausse sagesse. Gens critiques, fâcheux, vindicatifs, et médisants dans leur sévérité : ce n'est pas là la sévérité que j'enseigne, et que je demande. Je veux que pleine d'indulgence pour le prochain, elle réserve pour elle-même toute sa rigueur; et qu'elle mette surtout cette rigueur personnelle dans cette charitable indulgence pour le prochain. Je ne veux point qu'elle se borne à la suppression des plaisirs : je veux qu'elle aille jusqu'au retranchement des aversions. Je ne veux point qu'elle s'arrête au détachement des biens : je veux qu'elle passe au ménagement des personnes. Je ne veux point qu'elle se renferme dans le mépris des grandeurs : je veux qu'elle s'étende au soulagement des misères; je ne veux pas, en un mot, qu'elle se contente de s'abstenir et de souffrir : je veux qu'elle s'étudie encore à faire du bien à tout le monde. Si elle est véritable, cette sévérité, si elle est conforme à la règle des mœurs, si elle est semblable à la mienne, elle n'ira point pour des injures reçues, ou des dommages soufferts, sous le nom de défenses légitimes, ou de sages précautions, fomenter des haines irréconciliables et entretenir des divisions éternelles : *Non contendet.* On ne la verra pas pour des contestations émues, ou des querelles indécises, sous couleur d'opposition à l'iniquité, et d'intérêt à la justice, semer partout la médisance, et répandre la satire : *Non clamabit.* On ne l'entendra pas pour des fautes commises, ou des devoirs négligés, sous prétexte de pieuse intention et de zèle charitable, faire à tout propos des corrections importunes, et donner à toute heure des avis indiscrets : *Neque audiet aliquis vocem ejus.* Elle n'aigrira point ce qu'elle peut adoucir, elle ne s'éloignera point de ce qu'elle peut ramener, elle ne se roidira point contre ce qu'elle peut fléchir. Toujours prête à plier autant qu'elle peut, et à céder même, s'il le faut, plutôt que de rompre et de se désunir : *Arundinem quassatam non confringet.* Quelque contradiction, quelque répugnance, quelque épreuve qu'elle trouve, quelque obstacle qu'on lui oppose,

il n'est point d'effort qu'elle ne fasse, point de contrainte qu'elle ne souffre, pour ménager dans les cœurs le moindre degré, la plus légère étincelle de charité : *Linum fumigans non exstinguet.* Peut-on nier que ce nouveau caractère de sévérité, en lui donnant des traits plus doux et plus humains, ne la rende gracieuse aux yeux des hommes, aimable dans la société civile? Seconde leçon de la crèche du Sauveur.

Mais en quoi consiste cette sévérité chrétienne, et en quel genre de vertu s'exerce-t-elle principalement? je l'ai dit : dans la mortification intérieure de l'esprit et du cœur, dans la guerre personnelle qu'on se fait à soi-même. C'est ce que le Sauveur nous montre encore dans sa naissance, en nous donnant l'exemple d'une abnégation parfaite, c'est-à-dire, d'un renoncement général à toute passion, quelle qu'elle puisse être. Car ce ne sont pas seulement ces passions odieuses qui fondent en orages, qui se répandent en torrents, et qui causent partout de si tristes ravages par leurs débordements; ce ne sont pas, dis-je, seulement ces passions fougueuses que le Sauveur vient condamner. Les vrais mondains et les honnêtes gens du siècle se déclarent assez contre leurs éclats et leurs fureurs. Ce sont aussi ces passions modérées, qui peuvent sans honte se montrer au jour, dont le monde poli s'accommode, et que la raison semble autoriser; ce sont celles-là même qu'il réprouve. C'est pour cela qu'il veut naître, ainsi qu'il l'avait prédit, dans un siècle paisible, et sous un empire policé de bonnes lois, pour y braver et pour y confondre la modération prétendue des vrais mondains, et la fausse sagesse du monde : *Perdam sapientiam sapientium et prudentiam prudentium reprobabo.* (II *Cor.*, I, 19.)

En effet, c'est dans le temps qu'Auguste, cet empereur si pacifique, commence à jouir du repos qu'il donne à l'univers, que le maître du monde vient dès l'enfance s'humaniser avec la peine et se familiariser avec le travail : *In laboribus a juventute.* (*Psal.* LXXXVII, 16.) C'est dans le temps qu'Auguste, ce prince si sage, fait une convocation générale et un dénombrement universel de tous ses sujets pour connaître l'étendue de ses forces, la grandeur de son pouvoir, que le Sauveur de tous les hommes vient leur apprendre, par son exemple, la recherche de l'obscurité, l'amour du mépris, l'étude de l'humilité la plus profonde. C'est dans le temps qu'Auguste, ce prince si modéré, veut par le détail exact de ceux qui lui payent tribut, savoir au juste la valeur de ses revenus et le produit de son épargne, que le dispensateur de tous les biens vient embrasser la pauvreté et épouser l'indigence. Que veut dire ce contraste étonnant entre l'édit fameux du plus grand des césars, et la loi rigoureuse que le Sauveur du monde s'impose en naissant? N'est-ce pas une preuve sensible, comme l'a dit saint Paul, que le règlement et la sagesse même des hommes n'est, aux yeux de Dieu, que dérèglement et que folie : *Nonne Deus stultam fecit sapientiam hujus sæculi?* (I *Cor.*, I, 20.) Que la morale du siècle, dans sa plus grande sévérité, n'approche pas de la saine morale, que ce premier mystère nous apprend dans sa simplicité : *Loquimur Dei sapientiam in mysterio quam nemo principum hujus sæculi cognovit.* (I *Cor.*, II, 7.) Que les plus belles maximes du monde pour la conduite de la vie, comme l'a dit un autre apôtre, sont encore bien éloignées des règles sûres, et n'approchent pas de la morale pure que Jésus-Christ est venu nous apporter du ciel en naissant : *Non est ista sapientia desursum descendens.* (*Jac.*, III, 15.) Ecoutez, par exemple, les avis que donne à un ami, un sage ami dans le monde, sur la retenue qu'il doit garder dans les plaisirs. Il ne faut pas, lui dira-t-il, il ne faut pas vous abandonner à des excès et à des débauches qui vous incommodent ou qui vous déshonorent, qui dérangent votre fortune ou qui altèrent votre santé; ce sont là des folies de jeunesse dont se ressent la vieillesse, si elles y laissent parvenir, ou plutôt si elles n'y font pas parvenir avant le temps et l'âge. Mais il faut aimer les plaisirs innocents, et chercher même les divertissements honnêtes, les cercles, les assemblées, les spectacles. C'est là que se font les connaissances, que se forment les mœurs, que se contractent les liaisons, et que l'esprit se polit. L'admirable modération en idée, mes frères, mais dangereuse en pratique. Eh! ne sont-ce pas ces passe-temps approuvés, et ces amusements civilisés du monde qui couvent les plus grands vices, qui fomentent les plus vives passions, qui entretiennent du moins l'oisiveté, nourrice de toutes les passions et mère de tous les vices? *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum.* (I *Cor.*, III, 19.) Ce n'est pas là la sévérité que nous prêche la crèche du Sauveur : *Non est ista sapientia de sursum descendens.* Elle nous montre que l'affaire du salut étant une affaire assez sérieuse pour occuper un Homme-Dieu dès sa naissance, et pour rendre laborieux les premiers moments de sa vie, elle ne nous permet pas non plus de nous attacher aux plaisirs les plus permis, beaucoup moins à ceux qui corrompent le cœur, ou qui débauchent l'esprit, quoi qu'en jugent les sages du monde.

Ecoutez les leçons que fait à un de ses enfants une de ces femmes fortes du monde, sur le plan qu'il y doit suivre, et sur la route qu'il y doit tenir. Gardez-vous bien, lui dira-t-elle, de vous livrer à l'ambition, ni de former des projets au-dessus de votre état et de vos forces; un essor trop rapide, un vol trop hardi vous exposent à de fatales chutes qui vous rendent bientôt la fable et la risée de ceux dont vous excitiez l'envie. Mais il faut avoir un amour bien réglé de la gloire, et un soin bien entendu de son honneur; on ne fait rien dans le monde sans une honnête ambition, et la vie devient languissante et méprisable, si l'on n'est piqué de quelque désir de se distinguer et de parvenir. Le louable tempérament en apparence, mes

frères, mais pernicieux en effet! Eh! n'est-ce pas ce misérable point d'honneur et cette folle idée de gloire, qui donnent tous les jours dans le monde tant de scènes tragiques, d'où naissent tant de catastrophes sanglantes, et à quoi salut et fortune, lois divines et humaines, tout est en un moment sacrifié sans ménagement et sans regret : *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum.* Ce n'est pas là la sévérité que nous enseigne la crèche du Sauveur : *Non est ista sapientia desursum descendens.* Elle nous fait voir que la prétention du salut étant assez noble et assez glorieuse pour mériter qu'un Homme-Dieu s'abaisse au point où nous le voyons humilié dans sa naissance, mérite bien de faire aussi notre unique ambition, et d'absorber ici-bas toutes nos prétentions, toujours vaines, et souvent funestes, quoi qu'en pensent les prudents du siècle. Ecoutez enfin les maximes qu'inspire à sa famille un de ces pères éclairés et judicieux, selon le monde, sur les règles qu'elle doit observer à l'égard des biens de fortune. Loin de vous, lui dira-t-il, cette avarice insatiable qui ne dit jamais : C'est trop tôt; ni : C'est assez; qui veut en peu de temps, et à quelque prix que ce soit, s'enrichir et amasser, sans examiner si les voies sont honnêtes ou légitimes ; point de mauvais tours ni d'injustices criantes; mais aussi il faut penser à soi : quand on n'a rien dans le monde, on y fait une triste figure ; ni trop, ni trop peu, dites-vous, pour être honnête homme, voilà le juste milieu qu'il faut tenir. L'heureuse médiocrité, mes frères, que tout le monde loue, et dont cependant personne ne se contente! Eh! n'est-ce pas ce désir d'une médiocre fortune qui fait faire dans le monde tant de mauvais personnages, jouer tant d'indignes ressorts, pallier tant de coupables adresses, et colorer tant de gains suspects? *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum.* Ce n'est pas là la sévère morale que nous prêche la crèche de Jésus-Christ : *Non est ista sapientia desursum descendens.* Elle nous apprend que le véritable exercice de la sévérité chrétienne est l'abnégation parfaite. Avouez, mes frères, que ce sévère retranchement des passions vaut beaucoup mieux que le spécieux ménagement qui les conserve, qu'en épargnant moins la nature, il lui est plus utile, et qu'en coupant pied à la cupidité, il va, comme dit saint Paul, à la racine du mal : *Radix enim omnium malorum est cupiditas* (*I Tim.*, VI, 10). Troisième leçon de la crèche du Sauveur.

Enfin le Sauveur, dans sa naissance, nous montre le véritable fruit de la sévérité chrétienne et évangélique : c'est la paix. Où tendent et à quoi aboutissent les sévérités outrées des faux zélés de tous les temps? Prenez-y garde, chrétiens ; soit que vous consultiez l'histoire, soit que vous vous en rapportiez à l'expérience, vous verrez qu'en matière de morale et de conduite, tout renchérissement excessif, tout raffinement extrême (car il y en a eu de tels dans tous les siècles de l'Église, depuis et avant même Tertullien jusqu'à présent), vont à bouleverser les consciences et à désoler les âmes, à inquiéter les innocentes, à décourager les pénitentes, à rebuter les criminelles ; à jeter les premières dans le scrupule, les secondes dans le désespoir, et les dernières dans l'impénitence. Effets du moins aussi funestes que ceux que produit le plus grand relâchement. Le fruit de la sévérité que le Sauveur vient nous apporter du ciel est bien contraire. A peine est-elle née avec lui, que les anges annoncent la paix, pour nous marquer qu'elle en est la suite infaillible, le fruit immanquable, la fin nécessaire, la récompense assurée; la paix sur la terre : *In terra pax* (*Luc.*, II, 14); quoique ce ne soit pas là son règne, depuis que le péché en a fait, par ses dégâts, un chaos de confusion, par ses attentats un théâtre de désordres, par ses combats un champ de bataille, par ses victoires un lieu de fuite, par ses triomphes un passage d'horreur, par sa tyrannie un séjour de soupirs et de larmes : *In terra.* La paix aux hommes, dont elle est le plus précieux trésor, sans lequel les biens embarrassent, les honneurs importunent, les plaisirs dégoûtent, les liaisons gênent, la santé languit, et la vie même déplaît : *Pax hominibus.* (*Ibid.*) Mais la paix aux hommes seulement de bonne volonté, c'est-à-dire, assez fervents pour désirer, assez dociles pour apprendre, assez courageux pour embrasser, assez constants pour soutenir la sévérité chrétienne : *Pax hominibus bonæ voluntatis.* (*Ibid.*)

En effet, donnez-moi un homme sévère, de cette sévérité que le Sauveur nous enseigne, et dont il fait aujourd'hui la base et le fondement du christianisme; de cette sévérité animée de la piété, réglée par la charité, adonnée à l'abnégation; comment et avec qui pourrait-il être en guerre? Avec Dieu? l'esprit de piété uni à la sévérité l'apaise et le désarme, et lui fait regarder l'homme, non plus comme un ennemi opiniâtre et rebelle qui se plaît à l'offenser, mais comme un enfant soumis et zélé qui se punit et qui le venge. Avec le prochain? le caractère de la charité, joint à la sévérité, l'épargne et le ménage, et lui fait goûter, malgré les antipathies et les oppositions, les avantages de la société civile et les douceurs de l'union fraternelle. Avec lui-même? l'exercice de l'abnégation, attachée à la sévérité, le pacifie et le contente, et lui fait trouver dans le silence de ses passions un parfait accord avec sa raison, avec sa foi, avec sa conscience. L'inestimable bonheur, mes frères! l'heureux état! l'excellente récompense!

Quelle merveille de voir un homme sur la terre qui vit comme un ange dans le ciel! qui, sans avoir des lumières aussi claires, a des sentiments tout aussi purs, qui n'a ni l'esprit obscurci par les illusions, ni le cœur captivé par les charmes du monde; qui ne cherche en tout qu'à satisfaire à Dieu, qui décide contre soi-même et le prochain, comme entre deux personnes tout aussi chères, ou tout aussi indifférentes; qui n'est jamais inégal, jamais troublé, jamais abattu; qui ne

craint rien ici-bas, parce qu'il n'y désire rien et que rien ne l'y attache; qui voit les orages se former, qui les entend gronder, sans qu'aucun altère le calme de son âme; qui défie la prospérité de le tenter, et l'adversité de l'alarmer; et qui ose bien dire à Dieu même, que sa toute-puissance, tout infinie qu'elle est, ne peut le rendre plus heureux, à moins qu'il ne se donne lui-même; peut-on au monde souhaiter une plus belle et plus favorable disposition que cette paix promise et attachée à la sévérité chrétienne? *In terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Dernière leçon de la crèche du Sauveur.

Ah! chrétiens, un païen disait autrefois que si la vertu, telle qu'elle est, pouvait se faire voir aux hommes, malgré sa sévérité apparente, elle attirerait à elle tous les cœurs. Nous l'avons vue à la crèche, cette vertu sévère, et nous en avons admiré les plus beaux traits; sa piété, sa charité, son abnégation et sa paix. Pouvons-nous nous défendre de ses charmes? surtout si, après l'avoir examinée d'abord en elle-même et dans sa nature, nous la considérons encore un peu plus dans la personne du Sauveur : et si, à l'excellence de la vérité qu'il nous montre dans la sévérité, nous en ajoutons la force et l'importance, dont il nous donne pour premier témoignage son exemple, non pas seulement comme le modèle, mais encore comme le motif de la sévérité chrétienne. C'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Les plus grandes vérités, pour être mises dans leur jour, veulent être soutenues de quelque fort témoignage; et les plus belles vertus, pour être suivies en pratique, ont besoin d'être appuyées de quelque puissant exemple et de quelque motif pressant. La sévérité chrétienne, tout excellente, tout héroïque, toute surnaturelle qu'elle est, paraît aux yeux de l'homme terrestre et grossier, une vertu bizarre et outrée : aux yeux de l'homme spirituel et éclairé, une vertu impraticable et impossible; aux yeux de l'homme indocile et révolté, une vertu dure et tyrannique; aux yeux de l'homme lâche et négligent, une vertu surnuméraire et inutile. Ce sont là les différents prétextes qui nous en éloignent et qui la rendent inutile au salut. Elle demandait donc un exemple éclatant et sensible, qui en fît voir la sagesse et l'équité; un exemple imitable et plausible, qui en montrât la pratique et la possibilité; un exemple engageant et aimable, qui en fît voir la douceur et la facilité; un exemple pressant et indispensable, qui en fît sentir l'importance et la nécessité. Or, la crèche nous offre l'exemple éclatant et sensible d'un Dieu fait homme; l'exemple imitable et plausible d'un Dieu sauveur; l'exemple engageant et aimable d'un Dieu enfant; l'exemple pressant et indispensable d'un Dieu qui doit être, et qui est déjà notre juge. Qu'opposer à de si vives clartés? et comment résister à de si puissants témoignages?

La crèche nous offre d'abord l'exemple d'un Dieu fait homme, exemple éclatant et sensible de la sévérité chrétienne, et qui en fait voir toute la sagesse et l'équité. Car qu'est-ce qui fait que la plupart des hommes traitent la sévérité chrétienne de bizarreries et d'excès? c'est l'opinion du monde, dont ils sont nés les aveugles adorateurs, ou plutôt les malheureux esclaves. La sévérité veut qu'on méprise les richesses, et le monde les estime; qu'on fuie les plaisirs, et le monde les recherche; qu'on renonce aux honneurs, et le monde y aspire. Il faut donc que le monde soit dans l'aveuglement et dans l'erreur, ou que cette sévérité soit elle-même une extravagance et une folie. Or, est-il croyable que le monde, et le grand monde, c'est-à-dire, le monde éclairé, le monde habile, le monde judicieux, s'aveugle de concert, et s'égare d'un commun accord? Penser autrement que lui, n'est-ce pas une étrange singularité? agir sur des principes tout contraires, une bizarre distinction? Voilà jusqu'où vont les lumières du commun des hommes; et j'avoue de bonne foi que ce raisonnement vulgaire avait de quoi les éblouir, et leur imposer avant la naissance du Sauveur du monde : *Usque in adventum Christi error mundi duraverit.* (S. Aug.) Que pouvait-on lui opposer alors? l'exemple de quelques sages sévères en paroles, comme Sénèque, qui déclamait contre le luxe, et qui habitait à Rome le plus magnifique palais, où l'on voyait ce qu'il y avait de plus curieux et de plus rare; où, sévères en apparence, comme Socrate, qui foulait aux pieds le faste par un autre faste plus spirituel et plus exquis; où sévères en effet, si vous voulez, comme certains philosophes, mais toujours sévères en hommes sujets à l'erreur, et dont l'autorité, de quelque poids qu'elle fût, ne pouvait contrebalancer l'opinion dominante du monde. Mais depuis la naissance d'un Homme-Dieu, la sévérité, pour ainsi dire, est sortie de ses ténèbres, et sa sagesse ne peut plus être douteuse; car à la vue de la crèche du Sauveur, dit saint Bernard, voici le raisonnement qui s'offre d'abord aux esprits les plus prévenus en faveur du monde : le monde veut vivre dans l'opulence, et un Dieu vient naître dans la pauvreté; le monde veut vivre dans l'éclat, et un Dieu vient naître dans l'obscurité et dans l'humilité; le monde veut vivre dans la joie, et un Dieu vient naître dans la souffrance. Il faut donc, dans un choix si contradictoirement opposé, ou que le monde s'abuse, ou que Dieu se trompe : *Aut mundus errat, aut Christus fallitur.* (S. Bern.) Or, qui dit un Dieu, dit la sagesse même, la première règle, l'éternelle vérité. N'est-ce donc pas donner dans le faux que de juger autrement que lui, et tomber évidemment dans l'égarement que de prendre un autre parti? Que ce témoignage d'un Homme-Dieu est fort! qu'il est éclatant! qu'il est sensible! Peut-on ne pas s'y rendre?

Aussi voyons-nous de simples bergers, gens grossiers, et d'autant plus susceptibles

des erreurs du monde, qu'ils sont moins capables par eux-mêmes de penser et de réfléchir, s'en retourner de l'étable de Bethléem entièrement désabusés, et de peuples qu'ils étaient, devenus philosophes en devenant chrétiens. Ils y étaient entrés avec tous les faux préjugés que le monde a de leur état, le regardant comme le plus malheureux et le plus méprisable : ils en sortent avec les sentiments que leur en a donnés un Homme-Dieu naissant; l'estimant, puisqu'il l'a choisi, le plus avantageux et le plus honorable. Aux pieds de ce juste appréciateur des biens et des maux, ils ont découvert dans leur condition, des prérogatives qu'ils ne connaissaient pas, et que le siècle ignore encore; loin de rougir, comme autrefois, d'être exposés au mépris du monde, ils s'en glorifient; loin de s'affliger d'être accablés des peines du monde, ils s'en réjouissent; loin de se plaindre d'être privés des biens du monde, ils en bénissent Dieu, depuis qu'ils ont adoré un Dieu humilié, pauvre et souffrant comme eux : ***Reversi sunt pastores, glorificantes et laudantes Deum.*** (*Luc.*, II, 20.)

Pourquoi le même exemple proposé et appliqué aux esclaves du monde ne produirait-il pas les mêmes effets? (car c'est à vous que, dans la personne des bergers, le Sauveur prêche d'abord la sévérité, comme le soulagement, ou plutôt comme l'affranchissement de la dure servitude où vous êtes.) J'appelle esclaves du monde, non pas tant ceux qu'une indigence déclarée par état assujettit à ses volontés et à son service, que ceux qu'une pauvreté cachée par honneur, asservit plus misérablement encore à ses opinions et à ses caprices; ceux qui, avec peu de biens, quelle qu'en soit la cause, veulent soutenir leur nom, leur rang, leur crédit dans le monde. Ce sont ces sortes de personnes dont la raison, et quelquefois le bon sens, semblent baisser et déchoir avec la fortune, que je veux, à la crèche du Sauveur, détromper des injustes manies de l'opinion du siècle, et convaincre de la sage équité de la sévérité chrétienne et évangélique, en leur rappelant cet oracle de saint Paul : *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum.* (I *Cor.*, III, 19.)

Car à quoi bon, puis-je leur demander aujourd'hui, à la vue du Sauveur naissant, à quoi bon cette affectation de paraître ce que vous n'êtes pas, et d'étaler des dehors pompeux, quand les fonds sont épuisés? C'est, dira l'un, que j'ai un nom, et que la bienséance veut que la montre que l'on fait réponde au nom qu'on porte; c'est une règle établie dans l'usage du monde. Mais, dites-moi, cet Homme-Dieu naissant que vous adorez, comme fils de David, n'avait-il pas un nom, et un nom distingué? Cependant admet-il cette vaine bienséance? Le monde qui l'a établie s'est donc trompé, et vous trompe : *Aut mundus errat, aut Christus fallitur.* (S. BERN.) Sur quoi fondées ces craintes excessives que vous avez, qu'on ne s'aperçoive du mauvais état de vos affaires; et ces derniers efforts, pour en dérober, ou du moins pour en différer la connaissance, souvent aux dépens de ceux que vous amusez et que vous trompez? C'est, répondra l'autre, que j'ai encore du crédit, et que la sagesse demande qu'on le ménage : c'est une loi suivie dans le commerce du monde. Mais, dites-moi, cet Homme-Dieu naissant, à qui vous rendez hommage en qualité de Messie, n'avait-il pas de crédit, ou du moins de créance à se ménager dans les esprits? Cependant reconnaît-il cette prétendue sagesse? Le monde qui la suit est donc dans l'erreur, et vous y jette : *Aut mundus errat, aut Christus fallitur.*

Que veut dire cette fureur d'être de toutes les fêtes du siècle et de toutes les parties de plaisir, et surtout cet entêtement du jeu, malgré la dissipation de votre temps qui s'y perd, et le dérangement de votre famille qui en souffre? C'est, répliquera-t-on, que je tiens un rang où c'est une nécessité d'entretenir les jeux, les festins et les plaisirs dans le monde, quoi qu'il en coûte; sans cela on n'est bon à rien : c'est une maxime incontestable dans l'opinion du monde. Mais cet Homme-Dieu naissant, que vous reconnaissez pour Sauveur, sous ce titre n'était-il bon à rien? Cependant autorise-t-il cette nécessité tyrannique? Le monde qui se la fait est donc la dupe de sa passion et vous en fait la victime. *Aut mundus errat, aut Christus fallitur.*

Ah! mes frères, que l'on s'épargnerait d'injustices et de folies, si l'on voulait se rendre familier ce raisonnement si sensible! Que l'on aurait de honte et d'horreur de ces retranchements et de ces épargnes d'un juste nécessaire pour pourvoir à un honorable superflu; de ces ventes et de ces engagements du commode et de l'utile pour fournir à l'agréable et au spécieux; de ces emprunts faits et de ces dettes accumulées, sans apparence qu'on y satisfasse jamais; de ces mélanges et de ces confusions de biens où l'on risque et l'on abîme beaucoup moins le sien que celui des autres! Qu'on se ferait aisément un point de conscience et d'honneur de ne point user de tous ces indignes artifices, plus affreux que la souffrance, le mépris, la pauvreté, et que les maux dont on veut par là se mettre à couvert; et tout cela pour se conformer aux maximes du monde! Injustes et folles maximes, cédez aux vrais sentiments de la sévérité chrétienne, dont la sagesse et l'équité paraît à la crèche dans l'exemple éclatant et sensible d'un Homme-Dieu.

La crèche nous offre encore l'exemple d'un Dieu Sauveur; exemple imitable et plausible de la sévérité chrétienne, et qui nous en montre la possibilité et la pratique. Car c'est une autre erreur où, dès les premiers siècles, sont tombés de faux spirituels et de vrais illuminés, de prétendre que la sévérité chrétienne était impraticable et impossible à plusieurs, savoir : aux riches, aux grands et aux heureux du siècle. Aussi voulaient-ils, du temps de Tertullien, qu'ils

fussent exclus du christianisme. Aveugles, qui ne voyaient pas que celui qui est venu l'enseigner est venu pour tous, et qu'il s'est également déclaré le Sauveur des grands et des petits, des riches et des pauvres, des affligés et des heureux, en un mot de tous les hommes! Il est vrai, et c'est ce qu'on ne peut nier sans trahir la vérité; il est vrai qu'il a distingué les uns, et par le choix de leur état, et par l'ordre de ses grâces; mais il est faux qu'il ait exclu les autres en aucune sorte. Il est vrai qu'il s'est mis au rang des plus petits; mais il est faux qu'il ait éloigné de lui les grands du monde. Il est vrai qu'il a appelé d'abord à sa crèche les pauvres; mais il est faux qu'il n'y ait pas invité les plus riches. Il est vrai que le ciel annonça aux premiers sa naissance; mais il est faux qu'il n'ait pas voulu que le ciel en fît part aux seconds. Il est vrai que l'ange dit aux pasteurs que le Sauveur était né pour eux : *Natus est vobis Salvator* (*Luc.*, II, 11); mais il est faux que l'étoile ne l'ait pas aussi fait entendre aux mages. Enfin il est vrai qu'il commença par recevoir les respects et les vœux des bergers; mais il est faux qu'il ait rejeté les présents des rois et rebuté leurs hommages.

Or à quel dessein, je vous prie, cet assortiment miraculeux et ce mystérieux assemblage des deux états les plus opposés dans la première école du christianisme, école de sévérité s'il en fut jamais, si ce n'est pour nous marquer que tous y sont appelés et que tous en sont capables? N'est-ce pas comme si ce Dieu Sauveur disait de sa crèche, comme d'une chaire éloquente : Enfants des hommes, qui que vous soyez, grands et petits, riches et pauvres, heureux et affligés, écoutez, et rendez-vous attentifs aux leçons que je vous donne, et par moi-même, et par tous ceux qui m'approchent : *Audite hæc omnes... simul in unum dives et pauper.* Prenez tous, à mon exemple, le parti de la sévérité évangélique, et embrassez-la tous. Mais pratiquez-la, chacun selon votre état, d'une manière différente, qui vous soit convenable. Votre sévérité, vous qui êtes dans la souffrance, sera semblable à la mienne et à celle de ces affligés que je console, d'avoir horreur des vices ordinaires à l'affliction, de la plainte, du murmure, du mécontentement et de l'aigreur; et votre sévérité, vous qui êtes dans la félicité, sera aussi semblable à la mienne et à celle de ces heureux que j'instruis, de vous éloigner des désordres communs à la prospérité, de la vanité, du faste, de la mollesse et de l'oisiveté. Votre sévérité, pauvres, sera conforme à la mienne et à celle de ces pauvres que j'adopte, d'aimer la pauvreté et les peines qui l'accompagnent, d'en faire l'objet de votre pénitence, la matière de vos mérites, et le sujet même de vos actions de grâces; et votre sévérité, riches, sera aussi conforme à la mienne et à celle de ces riches que je choisis, d'aimer les pauvres et tous ceux qui sont dans le besoin, de les chercher, de les prévenir, de les combler de vos bienfaits et de vos grâces. Vous, peuples, votre sévérité sera comme la mienne et celle de ces petits qui m'environnent, de sanctifier votre dépendance par une solide piété, et d'obéir à ceux qui vous gouvernent comme à Dieu même, de qui vient toute autorité et toute puissance; et votre sévérité, grands du monde, sera aussi conforme à la mienne et à celle de ces grands que je reçois à mes pieds, de sanctifier votre grandeur par une humble piété, et d'être d'autant plus soumis à Dieu que vous êtes plus élevés au-dessus des autres hommes et que vous devez leur donner l'exemple.

De ces deux sévérités, mes frères, quelle est la plus parfaite? C'est, quelque éclairé et quelque spirituel qu'on puisse être, ce qu'on ne peut décider. L'une imite mieux ce que le Sauveur a été, puisqu'il a été véritablement pauvre, véritablement petit, véritablement affligé; et l'autre imite mieux ce que le Sauveur a fait, puisqu'il s'est appauvri sans cesser d'être riche, humilié sans cesser d'être grand, affligé sans cesser d'être heureux. L'une a plus de facilité, et par conséquent plus d'avantages, puisqu'il est plus facile de se détacher des richesses dans la pauvreté, de mépriser les honneurs dans l'obscurité, de fuir les plaisirs dans la souffrance; et l'autre a plus de difficulté, et par conséquent plus de mérite, puisqu'il est plus difficile de joindre la pauvreté d'esprit à l'abondance des richesses, l'humilité de cœur à l'éclat des honneurs, la mortification des sens à l'affluence des plaisirs. L'une et l'autre prouvent au moins que la sévérité chrétienne, dans tous les états, est praticable et possible, puisqu'elles nous en montrent à la crèche la possibilité et la pratique, dans l'exemple imitable et plausible d'un Dieu Sauveur.

La crèche nous offre surtout l'exemple d'un Dieu enfant; exemple engageant et aimable de la sévérité chrétienne, et qui nous en fait goûter la facilité et la douceur. Eh! quel est l'homme, en effet, assez rebelle et assez indocile pour résister aux attraits d'un Dieu enfant? On sait, et la nature nous l'enseigne, le pouvoir qu'ont sur les cœurs les plus durs les seuls charmes naturels de l'enfance. On n'ignore pas, et l'histoire nous l'apprend, que les plus fiers tyrans, à la vue de quelques enfants exposés exprès sur leur passage, ont laissé souvent désarmer leur victoire, attendrir leur férocité, fléchir leur colère; et qu'ils ont mieux aimé se faire violence en étouffant leurs passions, que d'en faire à ces petits innocents en leur refusant ce que semblaient demander leurs cris touchants et leurs larmes éloquentes. Dieu, mes frères, pour changer nos cœurs et réformer nos inclinations, imite ou plutôt surpasse aujourd'hui ce tendre et cet innocent stratagème; il nous donne encore un spectacle plus pathétique : il se fait lui-même enfant, et se met, pour ainsi dire, entre nous et les objets qui nous flattent et qui nous perdent. Arrêtez-vous, dit-il, pécheurs, qui que vous soyez, avares, ambitieux, vindicatifs, voluptueux; arrêtez ici, vous ne sauriez passer

outre sans me fouler à vos pieds, ni persister, sans me braver, dans vos indignes attachements. Que mes premiers soupirs vous touchent, que mes cris vous attendrissent, que mes larmes vous fassent violence, que l'horreur ou la pitié, que le respect ou l'amour mettent un frein à vos déréglements, et vous persuadent de commencer enfin à ne plus vivre que pour moi, comme je commence à ne vivre que pour vous : *Si sufficis tu Deo, sufficiat tibi Deus.* C'est ce que lui fait dire saint Cyprien.

Exemple bien engageant! trop aimable modèle! La crèche et l'étable du Sauveur ont fait autant de chrétiens sévères et d'austères pénitents, que la croix même et le Calvaire. Témoins les Jérôme, les Paule, les Mélanie, les Marcelle, et tant d'autres saints habitants de Bethléem, qui ont voulu passer leur vie où le Sauveur a commencé ses jours; et une vie toute conforme à sa naissance, c'est-à-dire toute consacrée à la pratique de la sévérité chrétienne. Témoins tant de personnes religieuses de l'un et de l'autre sexe, que le divin enchantement de la crèche du Sauveur a arrachées aux plus flatteuses invitations du siècle, pour les attacher à la suite austère d'un Dieu enfant, et les approcher de ce charmant objet par une imitation plus parfaite. N'y aura-t-il que vous, fidèles qui m'écoutez, qui y serez insensibles? La vue d'un Dieu enfant ne fera-t-elle sur vous aucune impression? Quoi! ses tendres soupirs ne tireront-ils de vous aucun soupir de tendresse? ses larmes pénitentes aucune larme de pénitence? ses cris douloureux aucun cri de douleur et de componction salutaire? Quoi! vous ne vous écrierez pas du moins avec saint Augustin : Soupirs précieux! larmes inestimables! cris victorieux! après avoir ouvert le ciel, désarmé l'enfer, ébranlé toute la terre, il est temps que vous perciez mon cœur, et que vous en fassiez votre conquête et votre victime. Qu'il ait honte ce cœur, de savoir, ô Dieu d'amour, que vous soupirez pour lui dès les premiers moments de votre vie, et d'avoir soupiré pour d'autres que pour vous ; qu'il gémisse de voir que vous pleurez des désordres qu'il ne pleure pas et qu'il aime encore; qu'il frémisse d'entendre que vous criez contre des relâchements dont il ne sent ni le danger ni l'horreur; que ses délices soient désormais d'unir ses soupirs, ses larmes, ses cris aux vôtres, qui veulent lui épargner des soupirs, des larmes et des cris éternels! *O gratissimi dulcesque vagitus, per quos..... æternos ploratus evasimus!* (S. Aug.) C'est ainsi que saint Augustin, s'animant à la sévérité chrétienne, en trouvait à la crèche la facilité et la douceur dans l'exemple engageant et aimable d'un Dieu enfant.

Enfin la crèche nous offre l'exemple d'un Dieu qui doit être, et qui est déjà notre juge, exemple pressant et indispensable de la sévérité chrétienne, et qui nous en fait sentir l'importance et la nécessité. Saint Jean dit qu'il entendit sortir du trône de l'Agneau de Dieu des voix et des concerts, mais il ajoute qu'il en vit partir des foudres et des éclairs: *De throno procedebant fulgura, et tonitrua, et voces.* (*Apoc.*, IV, 5.) Et Siméon, montrant ce divin Agneau peu de jours après sa naissance, s'écria qu'il était au monde pour la ruine des uns, et pour la résurrection des autres : *Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum.* (*Luc.*, II, 34.) De là, qui ne comprend que l'Homme-Dieu naissant est tout ensemble notre Sauveur et notre Juge? que sa crèche, son premier trône, est en même temps un tribunal de miséricorde, et un lit de justice? qu'il y prononce tout à la fois, et des oracles de vie, et des arrêts de mort? et qu'enfin sa naissance est également un mystère de salut et de réprobation? Pour qui le salut? Pour ceux qu'il y reçoit et qu'il y caresse Et pour qui la réprobation? Pour ceux qu'il dédaigne et qu'il rejette. Vous l'avez déjà vu : le Sauveur reçoit indifféremment à sa crèche, et pauvres et riches, et affligés et heureux, et petits et grands; mais des pauvres laborieux et vigilants, et des riches charitables et bienfaisants; mais des affligés paisibles, contents et résignés à la volonté de Dieu, et des heureux zélés et fervents à son service; mais des petits soumis et obéissants, et des grands humbles et édifiants; c'est-à-dire en un mot, sévères à eux-mêmes. Car tel fut le caractère des pasteurs et des mages. Voilà les premiers adorateurs du Sauveur naissant; voilà les premiers élus du christianisme.

Pour tous les autres qui ne leur ressemblent pas, c'est-à-dire, pour ces mauvais pauvres oisifs ou débauchés, à qui la pauvreté est un prétexte de fainéantise ou une occasion de libertinage; et pour ces mauvais riches, durs et impitoyables, à qui les richesses sont toujours une source de péchés, et jamais un fonds de bonnes œuvres; pour ces affligés colères et impatients, que l'affliction aigrit et ne corrige pas; et pour ces heureux lâches et négligents que leurs plaisirs emportent, et que leur salut n'occupe pas; pour ces petits orgueilleux dans leur bassesse et insolents dans leur dépendance, qui ne sauraient rien souffrir, ni de leurs maîtres, ni de leurs égaux; et pour ces grands enivrés de leur pouvoir, et enflés de leur grandeur, qui se croient les dieux de la terre et qui oublient le Dieu du ciel; pour tous ces hommes, dis-je, qui ne savent ce que c'est que de se faire violence et de pratiquer la mortification; il ne les avertit pas de sa naissance, et il ne les invite pas à sa crèche. Y seraient-ils venus, ces gens délicats et immortifiés, au milieu de la nuit et au fort de l'hiver? Les uns n'auraient-ils pas été retenus par attache à leurs satisfactions, et les autres par sensibilité à leurs peines? Quand ils s'y seraient rendus dans un état si contraire à leurs idées, et si opposé à leurs inclinations, l'auraient-ils reconnu pour leur maître? Et quand même ils l'auraient reconnu pour leur Dieu, l'auraient-ils pris pour modèle? ne l'auraient-ils pas fatigué de vœux frivoles et inutiles? ceux-ci pour être pourvus des avantages de la fortune, ceux-là pour être dispensés des

difficultés du salut? Voilà ceux qu'il exclut de sa crèche, et pour qui il y est comme juge, et non comme sauveur.

Au moment de sa naissance, dit saint Bernard, l'étable devient un paradis; mais ce paradis de la terre, non plus que celui du ciel, n'est ouvert et accessible qu'à ceux qui se font violence à son exemple : *Regnum cœlorum vim patitur.* (*Matth.*, XI, 12.) Il faut devenir humble, détaché, patient, mortifié comme lui, si l'on veut être au nombre de ses élus. C'est une règle qu'il a établie dès sa naissance, et qu'il a confirmée durant sa vie quand il a dit à ses desciples : Si vous ne devenez semblables à un enfant, vous ne pouvez entrer dans mon royaume. Eh! quelle autre enfance, Seigneur, que la vôtre, peut nous servir d'exemple et nous donner ces traits méritoires d'une vertueuse ressemblance? Exemple donc décisif, et qui nous fait sentir l'importante obligation et l'indispensable nécessité de la sévérité chrétienne.

Ah! mes frères, vous vous êtes étonnés cent fois du petit nombre des adorateurs du Sauveur naissant, et vous en avez conclu sans peine le petit nombre des élus. Mais il vous semble après tout, que si vous aviez vécu dans ces heureux temps, vous eussiez su profiter des moments précieux de l'entrée d'un Dieu Sauveur dans le monde. J'aurais, dites-vous, grossi sa cour; ses langes ne m'auraient pas scandalisé, sa crèche ne m'aurait pas rebuté, son étable ne m'aurait pas dégoûté : je me serais jeté à ses pieds, je lui aurais fait mes présents, et j'en aurais obtenu mon salut. Dévotes imaginations! pieuses idées! Eh! sous quel titre y eussiez-vous été reçu, étant ce que vous êtes? et auprès de qui eussiez-vous pris votre place? Aux pieds du Sauveur, nu, souffrant, humilié, vous qui ne respirez que l'opulence, que la grandeur, que le plaisir, que le faste. A côté de Marie et de Joseph, ces saintes personnes si innocentes et si austères, si mortifiées, si justes et si pénitentes : vous, pécheurs sans pénitence, ou pénitents sans austérité parmi les pasteurs et les mages? ah! du moins, aux approches du Sauveur, ils commencèrent à renoncer à leurs passions, et à réformer leurs mœurs : et vous, depuis tant d'années que vous célébrez sa naissance, vous n'avez pas corrigé un seul de vos défauts, ni réprimé peut-être une seule de vos saillies! Cette énorme contradiction ne vous eût-elle pas écarté de la crèche, ou si vous en eussiez approché, ne vous y eût-elle pas fait trouver, non votre Sauveur, mais votre juge; non votre salut, mais votre condamnation?

Cependant consolez-vous; le Sauveur n'est né qu'une fois dans la crèche, et tous les jours il peut naître dans votre cœur, pourvu qu'il y trouve le même dénûment, la même solitude, le même abaissement, la même austérité que dans son premier berceau. Faites-y donc mourir, par une sévérité chrétienne, toute attache pour la terre, toute affection pour le monde, toute idolâtrie pour votre corps, toute apparence de passion, tout ménagement d'amour-propre, toute recherche de vous-mêmes; et vous y ferez naître, vivre et régner à jamais le Sauveur, dans le temps et pour l'éternité bienheureuse. C'est ce que je vous souhaite. *Amen.*

CARÊME.

SERMON Ier.

Pour le mercredi des cendres.

SUR LA MORT.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III, 19.)

Souvenez-vous, homme, que vous êtes poussière et que vous retournerez en poussière.

Penser à la mort et ne la pas craindre, craindre la mort et n'y pas penser : l'un est orgueil, l'autre est faiblesse; deux vices aussi contraires au bon sens, qu'aux bonnes mœurs.

Car ce n'est pas seulement sur le témoignage de l'Ecriture que nous sommes contraints d'avouer que rien n'est plus propre que la pensée de la mort, à répandre dans les âmes une frayeur salutaire; c'est sur le témoignage de toute la nature. Témoignage qui a fait dire au Sage que la terreur de la mort était proprement le testament du monde. *Testamentum hujus mundi.* (*Eccli.*, XIV, 12.) Parce que tous les êtres vivants se la lèguent, pour ainsi dire, par un sentiment héréditaire; et comme toutes les créatures qui ont reçu la vie, ne l'ont reçue qu'à condition de la perdre, elles n'en goûtent les douceurs que mêlées de crainte, et ne jouissent qu'en tremblant d'un bien que mille accidents peuvent leur ravir, et que nulle précaution ne saurait assurer.

L'homme a-t-il moins sujet de craindre la mort, parce qu'il a plus de lumière pour la connaître? Les biens qu'elle lui fera perdre, et les maux qu'elle lui fera souffrir; ces longues années, qui le déroberont aux yeux des vivants, et ce profond oubli qui l'anéantira dans leur mémoire; les ombres épaisses de la terre qui doivent le cacher, et les ténèbres plus obscures encore de l'éternité où il doit entrer; tout cela n'a-t-il pas de quoi justement effrayer ces âmes intrépides qui regardent la mort avec fierté?

Quant aux âmes timides, qui craignent trop la mort, et qui pour cela même n'osent y penser, ni même en entendre parler, peuvent-elles ne pas reconnaître que cette crainte qu'elles tiennent de la nature, vient

uniquement de Dieu qui en est l'auteur; qu'aussi attentif à conserver ses créatures, que puissant à les former, il n'y produit rien d'inutile: que ce qui n'est qu'instinct en elles, est raison dans sa providence; que telle est sa bonté, qu'il ne leur donne que des impressions salutaires; que si le danger bien connu augmente la crainte, la crainte bien ménagée diminue le danger; et que par conséquent, c'est dans leur frayeur même, qu'elles doivent chercher leur assurance. C'est là suffisamment de quoi guérir leur faiblesse.

Mais puisque dans cette sainte cérémonie où l'Eglise répand la cendre sur nos têtes, et fait retentir à nos oreilles l'arrêt de notre mort, pour en imprimer la crainte dans le cœur de ses enfants, il s'agit de justifier sa conduite, justifions-la d'une manière digne de l'Esprit de Dieu qui l'inspire, et des desseins du salut qu'elle se propose. Laissons-là les sentiments naturels, mettons à part les raisonnements humains, arrêtons-nous aux lumières de la foi : attachons-nous aux impressions de la grâce.

Montrons aux esprits forts, je dis à ceux qui n'ont pas porté la prétendue force de leur esprit jusqu'à renoncer à la foi; montrons-leur que, dans les principes du christianisme, la crainte de la mort qu'ils semblent mépriser est juste et raisonnable. Ce sera le sujet de mon premier point. Faisons voir aux âmes faibles que, dans les principes du christianisme, la crainte de la mort dont ils essayent de se défendre est utile et nécessaire. Ce sera le sujet de mon second point.

Les vrais motifs de la crainte de la mort détruiront la fausse sécurité des uns, et confondront leur orgueil : les solides avantages de la crainte de la mort dissiperont la vaine frayeur des autres, et relèveront leur faiblesse : sources ordinaires d'impénitence finale et de damnation éternelle.

Entrons donc aujourd'hui dans les desseins de Dieu; allons tous à l'école de la mort, étudions bien ses leçons; rendons-nous ses disciples, en peu de temps nous deviendrons habiles dans la science des saints : nous n'aurons plus besoin qu'on nous prêche, qu'on nous exhorte, qu'on nous instruise. L'éloquent silence d'une mort précipitée fit taire autrefois saint Paul dans un nombreux auditoire, au milieu du plus touchant discours; parce que, dit saint Chrysostome, comme il n'y a que la crainte de la mort qui ait introduit les médecins dans le monde; il n'y a que son oubli qui y rende nécessaires les prédicateurs.

Pour en soutenir dignement le sacré ministère, j'ai besoin de lumières et de forces. Je les demande à Dieu, par l'intercession de sa sainte Mère... *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Puisque c'est uniquement sur les découvertes de la foi que j'entreprends de pénétrer dans les sombres régions de la mort, pour en justifier la crainte, je ne puis choisir de meilleur guide que l'apôtre saint Paul qui nous a si vivement tracé le plan de la religion, et si bien fixé les principaux points de notre créance. Je le suivrai donc pas à pas dans toutes les réflexions que je ferai sur ce sujet, et je suis sûr que partout ailleurs vous ne trouverez rien ni de plus profond dans la spéculation des vérités éternelles, ni de plus solide dans l'application de la morale chrétienne.

Ce docteur des nations a exprimé dans ses divins écrits, les vrais motifs que nous avons de craindre la mort : et, par une éloquence miraculeuse, il les a renfermés en autant d'oracles que de paroles, quand il a dit : c'est un arrêt porté contre les hommes, de mourir une fois : *Statutum est hominibus semel mori.* (*Hebr.*, IX, 27.) Il n'y a pas un seul mot dans ce passage, qui ne porte et qui ne nous présente une mort inévitable, une fin incertaine, et un sort éternel qui en dépend. Développons ces trois articles de notre foi.

La première vérité que saint Paul nous propose, et qui demande notre attention, c'est l'inévitable nécessité de la mort. C'est un arrêt, dit-il, *statutum est.* C'est un arrêt que la Majesté divine a conçu, que sa justice a prononcé, que sa providence à toute heure exécute. Trois raisons qui d'abord rendent la mort formidable, par rapport à ses seuls principes.

C'est un arrêt que la majesté de Dieu a conçu : d'où il suit que c'est un arrêt irrévocable, et qui ne souffre point d'appel. C'est la pensée naturelle de saint Paul : *Statutum est.* Comme s'il disait : Parmi les hommes, dont toutes les paroles sont suspectes : parce que toutes les résolutions sont inconstantes, on a trouvé le moyen de fixer leur instabilité, en l'assujettissant à des lois invariables. Les décisions des cours souveraines mettent hors de la balance les prétentions des particuliers; et les droits les plus disputés ne sont plus soutenables, dès qu'on peut dire : Il y a là-dessus un arrêt. C'est un point décidé : *Statutum est.* Si l'autorité des hommes, qui est si faible, peut affermir leurs volontés qui sont si changeantes, l'autorité d'un Dieu ne rend-elle pas ses décrets aussi immuables que lui-même? et les arrêts du ciel peuvent-ils faillir ou varier, tandis que les arrêts de la terre demeurent sacrés et inviolables? Non, il n'y a personne qui puisse se figurer rien de semblable, surtout par rapport à la mort. Quoique son inévitable nécessité soit un article de foi, jamais on n'a eu besoin de foi pour la croire. L'expérience a toujours suffi pour en convaincre les plus incrédules. De quelque indépendance qu'ils se soient flattés, ils ne se sont point crus exemptés de cette loi générale. La mort de leurs semblables leur annonçait trop clairement leur propre mort. On en a vu qui ont aspiré à l'empire de l'univers; il s'en est trouvé qui ont prétendu aux honneurs divins; l'histoire même en compte plusieurs qui ont effectivement passé pour des dieux sur la

terre; mais il n'y en a jamais eu qui aient osé se donner pour immortels. Les dernières prétentions de leur orgueil se sont bornées à la pompe de leur sépulture, et à l'immortalité de leur mémoire. Tous ont reconnu que la mort est une nécessité qui ne souffre point d'exception ni de lieu, ni d'âge, ni de personne; qui ne peut être surmontée par la force, fléchie par les prières, conjurée par les charmes; qui ravage tous les Etats, qui absorbe tous les temps, qui entraîne tous les hommes, quoiqu'ils n'y pensent pas et qu'ils vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir. Or cet empire absolu de la mort, émané du souverain domaine de Dieu, ne la rend-il pas terrible? Ce qui est certain, dit saint Jérôme, c'est que la mort, par ce seul endroit, a fait trembler les âmes les plus fortes.

L'on sait, ajoute-t-il, qu'un des plus puissants rois de l'Orient, contemplant un jour son armée, ne put s'empêcher de frémir, quand il fit réflexion que de tant de milliers d'hommes rangés sous ses drapeaux, un jour viendrait, et viendrait bientôt, qu'il n'en resterait pas un seul sur la terre. *Dies formabuntur,* disait-il, comme le Prophète, *et nemo in eis.* (*Psal.* CXXXVIII, 16.) Oh! si nous pouvions, continue ce saint docteur, réunir toutes les contrées sous nos yeux, et rapprocher dans nos esprits tous les siècles, de quelle frayeur ne serions-nous point saisis à la vue des ravages de la mort et des ruines du monde? Tant de monarchies éteintes, de souverainetés abolies, de royaumes détruits avec leurs rois, leurs souverains et leurs monarques. Tant de tombeaux abattus, de monuments effacés, de mausolées réduits en poussière, avec les corps que couvraient leurs bronzes et leurs marbres: tant de races enfin, aussi connues par leur postérité nombreuse que par leurs qualités éclatantes, mêlées et confondues avec les cendres de leurs pères. Tout cela ne nous ferait-il pas bien sentir l'immutabilité de cet arrêt porté contre les hommes: *Statutum est.* Si la prééminence des honneurs, si l'abondance des richesses, si l'éclat même de la vertu en pouvaient exempter, plusieurs n'auraient pas été moins immortels que leur histoire. Mais non, toutes leurs forces de corps, d'esprit et de cœur, n'ont pu les garantir de la mort; et de tout ce qu'ils ont été, à peine reste-t-il quelque vestige.

Mes frères, il n'est pas besoin que nous suivions saint Jérôme dans ce vaste détail. Ne portons point nos vues si loin. Bornons-les à notre siècle; arrêtons-nous à notre âge. Que de changements et de révolutions publiques et particulières dont nous avons été témoins! Ne dirait-on pas que tout ce que nous avons vu jusqu'ici sur la scène du monde n'est qu'un songe, et un songe pareil à celui de Nabuchodonosor? Belle figure! tête d'or, bras d'argent, cœur d'airain, jambes de fer, mais pieds d'argile. Un coup du ciel l'a frappé, et toutes ces parties différentes sont allées en poudre: on n'en voit pas même la trace. *Nullusque locus inventus est eis.* (*Dan.*, II, 35.)

Car voilà le sort de ces têtes couronnées, qui, du trône où elles brillaient comme des astres, ont passé à notre vue dans le tombeau, où elles ne sont plus que vers et pourriture. Voilà le sort de ces mains habiles qui, d'un amas de trésors qu'elles avaient entassés, n'ont emporté à nos yeux qu'un suaire et un cercueil. Voilà le sort de ces cœurs guerriers, qui, de nos jours, après avoir rempli l'univers du bruit de leurs exploits, sont devenus les trophées de la mort. Voilà le sort enfin de cette foule plus obscure de toutes sortes de personnes que nous avons connues, et dont nous ne retrouvons plus que les noms. Pour elles c'en est fait, elles ne sont plus; elles ont disparu, et d'autres ont pris leur place. *Nullusque locus inventus est eis*

Pour peu qu'on y pense, peut-on ne pas prendre les mêmes sentiments qu'eut Nabuchodonosor, quand il connut la vérité de son songe? Il se prosterna devant Dieu, dit l'Ecriture, et lui rendit hommage: *Cecidit in faciem suam.* (*Dan.*, II, 46.) Ah! Seigneur, doit-on dire à son exemple, de quelque force d'esprit que l'on se pique à la vue de tant de morts continuelles, je reconnais que vous êtes le Dieu des dieux de la terre: *Vere Deus vester Deus deorum est.* (*Ibid.*, 47.) Ils meurent tous comme nous, et nous mourrons tous comme eux; vous seul êtes le Roi de tous les siècles: *Et Dominus regum.* (*Ibid.*) Notre mortalité est un aveu nécessaire que nous rendons malgré nous à votre immortalité; et notre vie un prêt, ou plutôt un dépôt, que nous tenons de vous, et que vous avez droit de reprendre. Si je regarde donc la mort avec frayeur, comme une séparation violente que les sentiments de la nature abhorrent, je l'accepte aussi avec soumission comme un sacrifice méritoire que demandent les arrêts de votre majesté souveraine: *Statutum est.*

C'est un arrêt, en second lieu, que la justice divine a prononcé, et par conséquent c'est un arrêt rigoureux et qui ne peut être adouci. La mort est la punition du péché; c'est le péché non-seulement qui l'a introduite et qui l'entretient dans le monde, mais qui l'a encore armée de tous les traits vengeurs d'un Dieu terrible dans sa colère. Si l'homme avait toujours vécu dans l'innocence et dans les priviléges de la grâce où il avait été créé, il ne serait point mort. Mais hélas! de quelles rigueurs maintenant la mort introduite par le péché n'est-elle pas accompagnée? Toute terrible qu'elle est, on désire souvent qu'elle avance son dernier coup, pour en épargner tant d'autres qui le précèdent. Ne parlons point ici de ces morts précipitées qui inspirent tant de frayeur, et qui sont néanmoins si communes; puisqu'il est vrai de dire qu'il y a peu de personnes qui aient attendu et trouvé la mort, et que la mort n'ait point prévenues et surprises. La moins imprévue en apparence n'est pas au fond la moins rigoureuse. Tel qui par une ivresse de gloire l'a bravée violente et

furieuse dans la chaleur des plus sanglants combats, par un retour de raison, a peine à la soutenir froide et sérieuse, dans le cours d'une maladie réglée. L'épuisement des forces du corps, le redoublement des agitations de l'esprit, la torture des essais des remèdes, l'impuissance des secours de toutes les créatures, la rupture de tous les nœuds de la société, la continuité des efforts de la nature pour se prolonger un dernier souffle de vie, tous ces affreux préludes de la mort ne sont-ils pas autant de morts anticipées? C'est ainsi que vous avez ordonné, ô mon Dieu, que le sacrifice de nos jours fût en même temps le supplice de nos crimes. Or dites-moi, cher auditeur, est-ce une faible raison de craindre la mort que de savoir que c'est un véritable supplice? Qu'importe que ce châtiment soit commun à tous? En est-il pour chacun moins redoutable? La multitude des patients diminue-t-elle la grandeur de la peine? Vit-on jamais un criminel, pour grand que fût le nombre de ses complices, attendre de sang-froid l'exécution de l'arrêt porté contre tous? En est-il un seul qui ne frémisse, dès qu'il entend ouvrir les portes de la prison? et ne dit-on pas qu'il meurt autant de fois qu'il voit mourir devant lui quelqu'un de ses semblables?

Telle est ici-bas, mes frères, sans rien exagérer, notre condition. Nous sommes tous des coupables, le monde est notre prison, le lit de la mort est notre échafaud; ceux que nous y voyons chaque jour expirer sont nos semblables; le ciel ne les immole à nos yeux les premiers que pour nous faire trembler dans l'attente des mêmes rigueurs; et leurs derniers sanglots sont autant d'avertissements qu'ils nous donnent de nous préparer à prendre bientôt leur place. Trouvez-vous là, esprits forts, de quoi vous rassurer?

L'effrayant spectacle que donna Domitien autrefois à une troupe de courtisans, criminels de lèse-majesté! Il les assembla tous, dit l'histoire, dans une salle de deuil : point d'autre lumière qu'une lueur sombre; pour table un sépulcre; des figures de spectres pour serviteurs; pour services des instruments de supplices; des chants lugubres pour harmonie, et pour coupe à chacun une urne funèbre, où son nom était écrit en lettres noires. Après un morne silence, interrompu par la seule description des morts les plus tragiques, les spectateurs furent congédiés, transis de peur, et pleins de l'image de leur mort prochaine. Ce que cet empereur barbare fit par une ingénieuse fureur, Dieu le fait, mes frères, par une miséricordieuse justice. Pour nous inspirer cette crainte salutaire qui est, selon le Saint-Esprit, le commencement de la sagesse, il a pris plaisir à nous peindre les peines du péché dans les traits de la mort. Traits éloquents, dit saint Bernard, et qui semblent dire aux vivants, par autant de voix que les mourants exhalent de soupirs : Tremblez, pécheurs, à la vue du péché; votre heure approche, la mort va vous livrer entre les mains de votre Dieu; que sa crainte au moins vous arrête, si son amour ne vous anime pas encore.

A ces avis accablants que pouvons-nous répondre qui ne nous laisse au moins entre l'horreur et l'espoir? Oui, Seigneur, je sais que j'ai mérité la mort par mon péché, mais je sais aussi que par votre mort vous avez mérité ma grâce. Je déteste le mal, et j'implore le remède. Soutenu, tout indigne que j'en suis, de cette douce espérance que me donne votre bonté, j'accepte, quoiqu'en tremblant, ce rigoureux arrêt qu'a prononcé contre moi votre justice : *Statutum est.*

C'est enfin un arrêt que la Providence à toute heure exécute. C'est donc un arrêt pressant, et qui ne peut être sursis. Nous mourons tous, pour ainsi dire, en naissant. Depuis le berceau nous ne faisons point de pas qui ne nous mène au tombeau. Chaque heure nous approche de notre heure dernière. Le temps même du repos et de la nourriture que l'on prend chaque jour, suppose la défaillance de nos corps; en sorte qu'il suffit de se connaître soi-même pour être convaincu qu'être homme, c'est être condamné à la mort. O homme! s'écrie le Sage, quelque robuste que vous soyez, souvenez-vous que vous êtes composé comme les autres, d'éléments qui se combattent. Or ces éléments ne vous avertissent-ils pas, non-seulement par leur contrariété, mais encore par leurs productions, qu'il vous faut mourir, et mourir bientôt.

Voyez, nous dit l'Ecriture, voyez ce que la terre fait éclore, ce que l'eau porte, ce que l'air forme, ce que le feu produit; vous y verrez partout l'image de la brièveté de votre vie, et le présage de la proximité de votre mort. Usons avec confiance de ces comparaisons familières que le Saint-Esprit ne dédaigne pas d'employer à notre instruction. Ce que la terre fait éclore, ce sont des fleurs. Voilà ce que vous êtes, beautés mortelles, qui vous étudiez tant à plaire : non pas de ces fleurs telles que vous croyez être, que l'art cultive et que les soins conservent; mais de celles qui, foulées aux pieds des passants et exposées aux injures de l'air, sèchent presque aussitôt qu'elles s'épanouissent : *Quasi flos egreditur et conteritur.* (*Job*, XIV, 2.) Ce que l'air forme, ce sont des vapeurs : voilà votre vie, grands du monde! vous montez sur nos têtes, vous vous élevez jusqu'aux cieux, vous couvrez la terre de votre ombre; mais bientôt le moindre souffle vous abat et vous dissout : *Vapor ad modicum parens.* (*Jac.*, IV, 15.) Ce que le feu produit, ce sont des éclairs : voilà votre sort, beaux génies du siècle! La rapidité de vos progrès nous surprend, la vivacité de vos lumières nous éblouit, le bruit même de votre nom frappe nos oreilles; mais ce bruit vient après vous, vous n'êtes déjà plus quand il éclate : *Tanquam fulgura discurrentia.* (*Nahum.*, II, 4.) Enfin ce que l'eau porte, ce sont des flots, et voilà justement notre destinée, de rouler sur la terre comme les flots sur la mer; les uns chassent les

autres : tantôt portés par le calme, et tantôt poussés par l'orage ; ceux-ci plus vite, ceux-là plus lentement, mais tous au même terme, je veux dire ax tombeau : *Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram.* (II *Reg.*, XIV, 14.) Il est donc vrai que la Providence sert et coopère en nous à la justice divine; il est donc vrai que, conformément à ses ordres, elle veut que la structure de nos corps nous en annonce la décadence; il est donc vrai qu'en exécution de ses arrêts, elle fait des soutiens mêmes de notre vie, les instruments de notre mort. En faut-il davantage pour nous imprimer une crainte salutaire de cet arrêt terrible?

Il en fallut beaucoup moins pour effrayer Balthazar. Il ne fit qu'apercevoir le doigt qui écrivait sa sentence, sans en distinguer les traits, sans en comprendre le sens, sans en voir encore l'effet; et cependant à cet aspect son esprit se troubla, son visage pâlit, ses genoux tremblèrent, son corps chancela; et nous, nous dit saint Paul, nous demeurons calmes et tranquilles, nous qui portons toujours au dedans de nous-mêmes une réponse de mort! nous que de fréquentes infirmités en avertissent! nous à qui peut-être de dangereuses maladies ont donné ce pressentiment secret. Dieu a compté vos jours, et le nombre en est bientôt rempli : *Numeravit Deus.... et complevit.* (*Dan.*, V, 26.) Il vous a déjà pesé dans sa balance, et vos œuvres n'ont pas été trouvées de poids : *Appensus es in statera, et inventus es minus habens.* (*Ibid.*, 27.) Il va dans peu séparer votre âme de votre corps; livrer l'un à la terre, et citer l'autre à son tribunal : *Divisum est regnum tuum.* (*Ibid.*)

Terrible arrêt qu'a conçu la majesté d'un Dieu, qu'a prononcé sa justice, et qu'à tous moments sa providence exécute : *Statutum est.* Première vérité.

La seconde vérité que saint Paul nous enseigne, et qui mérite nos réflexions, c'est la continuelle incertitude de la mort. L'arrêt est prononcé, il faut mourir : *Statutum est.* Mais en quel temps? mais de quelle mort? mais dans quel état? Ce sont là des secrets impénétrables, et sur quoi le silence de l'Apôtre dans l'occasion de nous instruire, s'il avait eu quelques lumières à nous donner, nous avertit assez que nous ne devons nous en promettre aucune. L'arrêt est porté; il faut mourir. Il s'en tient là. Quand? comment? en quel état? Il n'en sait rien; et l'ignorance où il est contraint de nous laisser nous fournit trois autres raisons qui rendent la mort terrible par rapport à ses circonstances.

Incertitude du temps de la mort; incertitude qui la rend toujours présente. Car on a beau se rassurer sur sa distance et se flatter de son éloignement, les plus belles apparences de vie trompent; la mort ne fait point de pacte ni avec le bel âge et la jeunesse : ce sont là des garants peu sûrs contre ses surprises. Elle interrompt plus souvent qu'elle n'observe le cours de la nature; elle aime à la prendre dans sa fleur; elle n'attend point que le fruit mûr tombe ni avec l'embonpoint et la santé. Tous les jours les corps les plus vermeils et les plus sains se changent tout à coup en de pâles et de hideux cadavres. On a vu tant expirer de débauchés à table, d'acteurs sur la scène, de joueurs dans leurs cercles; d'autres passer du lit au cercueil, du sommeil à la mort, de la nuit à l'éternité, sans autre intervalle que le dernier soupir. Ni avec les ménagements et les précautions; les santés si ménagées ne sont pas toujours les meilleures : tant de précautions appellent le danger, et le trop d'attache à la vie ne sert souvent que d'aiguillon à la mort. Sur quoi donc pouvons-nous compter, et quel temps peut-on se promettre? Eh! mes frères, je vous le demande à vous-mêmes : sur quoi compte-t-on en effet, et quel temps se promet-on quand on agit avec sagesse? J'en appelle aux contrats que tous les jours vous faites passer : *En cas de mort....* En voilà la clause ordinaire; il semble que le plus indissoluble engagement n'ait de sûreté qu'autant qu'il fait mention de l'incertitude de sa durée. La raison veut qu'au moment même de l'union la plus étroite on songe à la plus inévitable séparation, et il faut que la triste pensée de la mort se mêle à la plus belle fête de la vie. Eh! pourquoi, je vous prie? C'est, dit-on, qu'on ne sait ni qui vit ni qui meurt; qu'aujourd'hui peut venir mon tour et demain le vôtre, et que nul ne peut se répondre ni de l'année, ni du jour, ni de l'heure. Oh! dites-moi, mes frères, pour peu qu'on y pense, n'est-ce pas là pour nous tous un sujet continuel de frayeur?

Denys le Tyran voulant guérir un esclave ambitieux et lui faire sentir les inquiétudes attachées aux grandes fortunes, le fit asseoir près d'une table couverte de mets délicieux, mais sous un glaive nu et suspendu à un fil; à la vue du péril, le misérable convié perdit le goût des délices, et, attentif au glaive qui menaçait sa tête, il n'osa toucher aux mets qui flattaient ses yeux. Dieu, par bonté, mes frères, pour nous ôter toute sécurité dangereuse, nous a placés de même entre la vie et la mort, et nous a réduits à dire le matin, verrai-je le soir? et le soir, verrai-je le lendemain? A l'entrée de chaque action, finirai-je ce que je commence? A chaque pas, sortirai-je d'où je suis, et de ce lieu ne me portera-t-on pas au tombeau? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'entre la mort et moi il n'y a qu'un point de distance : *Uno tantum gradu ego morsque dividimur.* (I *Reg.*, XX, 3.) Dans cette incertitude continuelle, quelle autre assurance puis-je avoir que votre crainte, ô mon Dieu, et une crainte continuelle?

Incertitude du genre de la mort; seconde incertitude qui la rend présente en tout. Il n'est personne de nous qui ne puisse dire, comme David, que déjà la mort le tient enveloppé dans ses filets : *Præoccupaverunt me laquei mortis.* (*Psal.* XVII, 6.) Mille désastres menacent notre vie. Chaque âge a ses crises et chaque jour ses hasards; sans parler même des risques particuliers que nous courons

tour à tour, tout ce qui est en nous, tout ce qui est autour de nous, est en quelque sorte maître de nos jours. Au dedans, une révolution d'humeurs, un coup de sang, une suffocation de cœur, le moindre dérangement du corps suffit pour détruire l'homme par l'homme même; au dehors, l'intempérie des saisons, la malignité des hommes, quelques-unes même de ces maladies populaires qui en ont tant enlevé à nos yeux, ne peuvent-elles pas nous enlever de même? Dans cette affluence continuelle de dangers, quel pressentiment pouvons-nous avoir du genre de notre mort? Sera-t-elle naturelle ou violente? lente ou subite? tranquille ou funeste? Mourrons-nous avec l'usage de la raison, l'assistance des prêtres, le secours des sacrements? ou bien serons-nous surpris, comme tant d'autres, sans connaissance, sans mouvement et sans parole? Ombres épaisses, ténèbres profondes qu'on ne peut pénétrer sans frayeur! C'était aussi tout le fruit que le Sauveur voulait qu'on remportât des morts tragiques. Quand on venait lui dire : Seigneur, ceux-ci ont péri par les mains des soldats de Pilate; ceux-là ont été écrasés, ensevelis sous les ruines de la tour de Siloe; et que, selon la coutume des vains discoureurs du siècle, on ajoutait : l'un est l'ouvrage de la passion et l'autre l'effet du hasard, que répondit-il alors? Vous vous trompez tous, disait-il, ce sont des avertissements continuels que le ciel vous donne de penser sérieusement à votre fin, et de craindre saintement la mort; car, si vous êtes sages, vous devez vous attendre à un sort tout semblable : *Omnes similiter peribitis.* (*Luc.*, XIII, 3.) Paroles capables d'alarmer les plus intrépides.

Mais non; ce n'est ni l'incertitude du temps ni l'incertitude du genre de la mort : c'est l'incertitude de l'état où elle nous trouvera qui est la plus terrible. Car enfin, peu importe après tout comment on finisse aux yeux des hommes; tout dépend de l'état où l'on meurt aux yeux de Dieu. Que l'on meure après une longue maladie, dans tout l'appareil de la vraie religion, avec les plus belles marques d'une sincère pénitence, si l'on meurt dans le péché, on meurt en Antiochus, victime des vengeances de Dieu. Que la mort, au contraire, ne soit accompagnée d'aucune de ces heureuses circonstances; qu'elle vienne avant le temps, qu'elle surprenne dans le désert, qu'elle n'ait aucun des avant-goûts de la terre promise, si l'on meurt dans la grâce, on meurt comme Moïse, dans le baiser du Seigneur. Or, dites-moi, qui sait s'il est en état de grâce? Hélas! mes frères, il n'est personne de nous qui ne se reconnaisse coupable, mais en est-il un seul qui ose se croire absous? *Peccata scio, merita nescio.* Fût-on sûr d'être en grâce, est-on sûr d'y persévérer toujours? Avec tant de penchant au mal, parmi tant de dangers de salut, après tant d'exemples de fragilité et d'inconstance, celui qui se croit le mieux affermi doit toujours trembler, dit saint Paul, et craindre de tomber : *Qui se existimat stare, videat ne cadat.* (I *Cor.*, X, 12.) Quand même on pourrait s'assurer de vivre toujours dans la grâce, peut-on se répondre d'y mourir un jour? La mort est un port, mais un port orageux; plusieurs y ont fait naufrage. Nous n'en connaissons pas les écueils; mais l'éternité du bonheur dont il s'agit, et qu'il faut mériter alors par quelque acte héroïque; l'habileté de l'ennemi à qui nous avons affaire, et qui redouble ses efforts; la faiblesse de la nature qui est aux prises avec les douleurs, et que mille attentions partagent; le renfort extraordinaire de grâce que Jésus-Christ a préparé, et pour lequel il a établi deux sacrements; la ferveur des prières que fait alors l'Eglise, et où elle intéresse tout ce que le ciel a de plus puissant; le saisissement de crainte qu'ont ressenti les plus grands saints, et qu'on ne peut lire sans frayeur, tout cela ne nous montre-t-il pas que le dernier moment est un moment bien critique, et le passage de la vie à la mort un passage bien dangereux. Eh quoi! des Antoine, des Hilarion et des Arsène, ces soldats aguerris dans la milice spirituelle, tremblent aux approches de ce combat décisif, et de prétendus esprits forts, cœurs vraiment faibles, vaincus presque autant de fois qu'attaqués par l'ennemi, ne tremblent pas? Ah! ce n'est point fermeté, dit saint Augustin, c'est léthargie. Qu'ils songent, ajoute-t-il, que le plus juste meurt incertain s'il est digne d'amour ou de haine. Qui ne s'éveille pas à ce coup de tonnerre n'est pas endormi; il est mort : *Ad tam magnum tonitru qui non expergiscitur, non dormit, sed mortuus est.*

La dernière vérité par où finit saint Paul, et qui enchérit sur les autres, ce sont les suites irréparables de la mort. C'est un arrêt; il faut mourir, et mourir une seule fois : *Semel.* Ce serait là une promesse et non une menace; un motif de consolation plutôt qu'un sujet de terreur, s'il ne restait rien de nous après la mort. Mais comme il est de la foi que l'âme passe de son corps à un tribunal sans appel qui doit fixer son état, juger sa vie, régler son sort, on ne peut penser sans frémir à un moment si court qui doit avoir des conséquences éternelles pour le présent, pour le passé, pour l'avenir!

Conséquences éternelles pour l'état présent, que la mort rend ineffaçables. Il n'est point dans la vie d'état si funeste qui ne puisse changer, et qui ne change souvent en effet. Si l'on est dans le péché et dans la servitude du démon, on peut, par la pénitence, sortir de son esclavage; si l'on vit dans le sacrilége et dans l'abus des sacrements, on peut le réparer par un plus saint usage; si l'on a même misérablement vieilli dans des vices honteux et dans des habitudes criminelles, on peut faire une fin plus heureuse. La volonté de l'homme n'est point encore fixée; la miséricorde de Dieu n'est point encore épuisée; le jour du salut n'est point encore passé, et tant qu'il luit il en reste assez pour cesser d'être ce qu'on était et pour devenir ce qu'on n'était pas. Mais la mort, qui change tout au dehors, dans les

corps, dans les biens, dans les alliances mêmes, met au dedans un point à tous les changements de la nature, de la grâce et du temps. C'est le clou de Jahel qui fixe la tête de Sizara où elle s'est endormie. Plus de retour du vice à la vertu, du péché à la pénitence. Telle que l'âme paraîtra devant Dieu au premier jugement, telle reparaîtra-t-elle au dernier, et telle elle restera dans la suite. La volonté humaine sera devenue inflexible, la miséricorde divine inexorable, le salut éternel impossible, et l'on sera dans tous les siècles le même qu'au dernier soupir.

Ah, mes frères! on frémit quand on pense à cet irrévocable moment qui fut donné aux anges après leur création, pour être suivi de leur obstination dans le péché, ou de leur persévérance dans la grâce. Notre esprit conçoit un péril infini dans ce léger instant, où il s'agissait pour eux de devenir à jamais des démons, ou d'être pour toujours des anges. Mais songeons-nous que le même péril nous attend à la mort; que la même fermeté qu'ont eue ces purs esprits, par la condition de leur nature, notre âme la recevra en quittant ce corps qui est la cause de son instabilité; qu'entre leur obstination et notre légèreté, il n'y a que le même intervalle; et que ce qu'était pour eux la propriété de ne pouvoir changer, la nécessité de ne mourir qu'une fois l'est pour nous tous. L'arbre demeurera, dit l'Ecriture, où il sera tombé. Qu'il ait longtemps balancé entre le bien et le mal; qu'il ait été tantôt plié par l'orage de la tentation, et tantôt redressé par le souffle de la grâce; qu'il ait porté sa tige vers le ciel, ou poussé ses racines vers l'enfer, sa situation ou sa pente ne détermine point son sort; c'est sa chûte qui en décide. Quel malheur si elle est imprévue! Comme elle doit être sans retour, elle ne doit pas être sans alarme : ***In quocunque loco ceciderit arbor, ibi erit.*** (***Eccle.***, XI, 3.)

Conséquences éternelles pour la vie passée, que la mort rend ineffaçables. La vie de l'homme, quelque courte qu'elle soit, est composée de journées qui s'écoulent, d'heures qui s'échappent, d'actions qui se succèdent. Leur durée s'évanouit, leur souvenir s'efface, leur regret s'affaiblit; elles sont, dit l'Ecriture, comme les eaux dans un mouvement continuel qui empêche d'apercevoir au juste ce qu'elles roulent au fond d'impur et de fangeux. Mais la mort rapproche tout ce que le temps avait éloigné; la mort réunit tout ce que le temps avait séparé; la mort rappelle tout ce que le temps avait fait oublier; elle est, dit-on, l'écho de la vie où retentissent tous les cris de la conscience; elle en est l'image où se retracent tous les traits des mœurs; elle en est le dernier acte où se voit le dénouement fatal de toutes les intrigues des passions; en sorte qu'au moment qu'on laisse et qu'on partage tout ce qu'on avait au monde, on se retrouve et l'on se recueille, pour ainsi dire, tout entier, unique héritier de ses mérites, et légataire universel de ses œuvres. Legs onéreux! Héritage accablant! De quel œil, ô mon Dieu, regarde-t-on alors tant de fautes commises, tant de vertus négligées, tant de grâces perdues, tant de défauts tolérés, tant de doutes indécis, tant de démarches hasardées, dont on va vous rendre un compte rigoureux! Taches ineffaçables; qu'on devait, qu'on aurait pu, qu'on voudrait bien effacer alors. Mais, hélas, le temps n'est plus! ***Tempus non erit amplius.*** (***Apoc.***, X, 6.)

Ce ne fut que lorsque Pharaon, poursuivant le peuple de Dieu, se vit enveloppé subitement des eaux, qu'il reconnut la témérité de sa poursuite. Ah! qu'il se sut mauvais gré de ne l'avoir pas plutôt reconnue! Qu'il fut effrayé de son aveugle intrépidité? Qu'il aurait bien voulu qu'une sage crainte l'eût fait retourner sur ses pas? Tremblons, mes frères, tremblons de ce que nous ne tremblons pas. Alarmons-nous de notre assurance, et disons à Dieu, comme Job : Seigneur, donnez-moi le temps de rentrer en moi-même, de repasser ma vie, et de laver mes péchés dans les larmes de la pénitence, avant que je me trouve engagé dans ce passage sans retour, où tout le sang de votre Fils ne les lavera pas : ***Dimitte me ut plangam paululum, antequam vadam et non revertar.*** (***Job*** X, 20.)

Conséquences enfin éternelles pour le sort à venir, que la mort rend immuables; et voilà ce que la mort a de plus terrible. Ce caractère d'immutabilité qu'elle imprime aux dernières fins; faveur ou disgrâce; salut ou damnation; bonheur ou malheur souverain; ce que l'âme selon ses œuvres trouve après la mort est aussi durable que l'âme même. Sa condition participe à son immortalité. Les vicissitudes cessent, et les changements finissent. Digne du ciel elle en jouira; coupable de l'enfer, elle y souffrira durant tous les siècles. Il y a plus de six mille ans que le juste Abel et le malheureux Caïn sont morts : quel est à présent leur sort? Le même précisément qu'ils rencontrèrent au sortir de la vie, et leur destinée ne changera point, c'est-à-dire, qu'ils seront toujours, l'un entre les premiers des élus, l'autre entre les chefs des réprouvés.

Allez, esprits forts, dites après cela que la mort est au moins la ressource des misérables; que les maux portent plus à la désirer qu'à la craindre; et que, comme le grand nombre est celui des affligés, la mort doit être aussi le vœu de la plupart des hommes. Tous ces beaux raisonnements ont bien pu faire honneur à des philosophes païens, mais ils n'ont pu donner aux saints la moindre assurance. Ceux même d'entre eux qui se plaignaient le plus de la vie n'en craignaient pas moins la mort. Après s'être écrié avec le Prophète : Séjour pénible! dur exil! Pourquoi voyons-nous prolonger ton triste cours! ***Heu mihi! quia incolatus meus prolongatus est!*** (***Psal.*** CXIX, 5) ils ne laissaient pas d'ajouter avec lui : Ah! souvenir du passé, et pensée de l'avenir! que vous nous causez d'alarmes! ***Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui.*** (*Psal.* LXXVI, 6.)

C'est qu'ils savaient que la mort n'est qu'un passage; que ce passage se fait en un moment, et que de ce moment dépend une éternité tout entière. O mort! ô moment! ô éternité! Mort assurée dans ses principes! moment incertain dans toutes ses circonstances! éternité irréparable dans ses suites! Ce sont là les vrais motifs de la crainte de la mort. Peut-on nier qu'elle est juste et raisonnable? Voyons-en les solides avantages, et convenons aussi qu'elle est utile et nécessaire. C'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Suivons encore la doctrine de saint Paul[1], sur le salutaire usage des frayeurs de la mort, comme nous l'avons suivie sur le juste fondement de ses alarmes. Nous y trouverons de quoi guérir la fausse délicatesse des âmes faibles, comme nous y avons trouvé de quoi confondre la vaine fierté des esprits forts.

Ce grand Apôtre rassemble tous les avantages de la crainte de la mort dans cette courte conclusion : Restez donc à vivre dans le monde comme n'étant plus du monde : *Reliquum est ut.... qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur.* (I *Cor.* VII, 31.) C'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, que la crainte de la mort opère spirituellement dans les chrétiens, ce que produit visiblement dans les héros le mépris de la vie; la victoire dans les dangers du monde. Le monde est un imposteur qui trompe. Voulez-vous vous désabuser de ses trompeuses erreurs? Craignez cette infaillible certitude de la mort, qui la rend inévitable.

Le monde est un corrupteur qui flatte. Voulez-vous vous détacher de ses flatteuses douceurs? Craignez cette continuelle incertitude de la mort qui la rend toujours présente.

Le monde est un persécuteur qui tyrannise. Voulez-vous vous élever au-dessus de ses tyranniques terreurs? craignez ces suites éternelles de la mort qui la rendent irréparable.

Trois fruits de salut qui naissent des trois objets de crainte que nous offre la mort. *Vincamus mundum, cum suis erroribus et amoribus, et terroribus.*

Le premier effet de la crainte de la mort, c'est de nous désabuser par son infaillible certitude, des trompeuses erreurs du monde : *Cum erroribus.* Ces erreurs regardent surtout les biens de fortune. Le monde nous persuade que ces biens nous distinguent, ou du moins qu'ils nous contentent. Il nous fait entendre que leur bonté répond à leur beauté, et que la douceur en égale l'éclat. Voilà les spécieuses illusions qui nous y attachent. Or le moyen de nous défendre de ces dangereuses impressions que font sur nous les idoles du siècle, c'est d'entretenir cette crainte salutaire que nous inspire la certitude de la mort; c'est elle qui nous fait sentir leur vanité, leur inutilité, leur misère même, et qui par là nous en détrompe. Oui, c'est la certitude de la mort qui nous fait sentir la vanité des biens du siècle; qui lève le charme dont ils sont environnés, qui fait tomber le bandeau fatal qui nous empêche de les bien connaître. Car il faut avouer qu'il nous arrive tous les jours ce qu'éprouvent ceux qui ont les yeux faibles : la lumière les blesse; le grand jour les éblouit; les flambeaux mêmes les importunent. Ils voient beaucoup mieux dans des lieux obscurs, à la faveur de quelque lueur sombre qui, toute triste qu'elle est, leur peint naturellement les objets, et fixe sûrement leurs regards.

Telle est l'image et la règle de nos idées durant la vie. Le monde décoré de tous ses biens flatteurs est comme un plein midi paré des rayons du soleil : sa brillante clarté nous éblouit. La raison ornée de toutes ses connaissances est comme un grand jour qui perce les nuages par l'orgueil qu'elle inspire. Sa plus vive pénétration nous nuit plus qu'elle ne nous sert. La foi même fondée sur les découvertes de la religion est comme un flambeau qui luit au milieu des ténèbres. Sa lumière empruntée nous importune; il n'y a proprement que les ombres de la mort, qui, en obscurcissant tout, nous éclairent. Il n'y a que ses sombres lueurs qui nous mettent en état de discerner les faux biens des biens véritables; il n'y a que son souvenir et sa crainte, dit le Saint-Esprit, qui soit pour nous une bonne école. *O mors! bonum est judicium tuum.* (*Eccli.*, XLI, 3.) Le beau point de vue, en effet, pour juger des faux brillants du monde, que la triste obscurité du tombeau! Que son affreux silence est un éloquent décri des vanités du siècle! Que son lugubre spectacle efface de fantômes spécieux! Dignités éminentes! flatteuses distinctions! prospérités florissantes! Non, vous n'avez plus qu'un éclat morne, qu'un attrait languissant, dès que vous approchez des portes de la mort. Conduisez-y, disait Job, l'homme enivré des idées de sa fortune, ses yeux s'ouvriront à l'aspect du sépulcre; ses projets s'évanouiront comme des songes, et son âme éveillée par la crainte reconnaîtra la vanité de ses attachements dans les cendres des morts. *Ad sepulcra ducetur, et in congerie mortuorum vigilabit.* (*Job*, XXI, 32.)

Ce fut le secret dont se servit saint Grégoire, pour détromper un jeune mondain. J'ai eu beau, lui dit-il un jour, j'ai eu beau vous prêcher le mépris du monde; vainement ai-je employé, pour vous en désabuser, la raison et la foi; mes discours ont fait sur vous peu d'impression; il faut que vos yeux vous instruisent. Vous n'avez pas encore bien étudié les mystères secrets de la nature, toutes ces grandeurs et ces beautés mortelles que vous idolâtrez et qui vous enchantent. *Nondum spectasti mysteria naturæ nostræ.* Venez donc, mon fils, suivez-moi; je ne vous mènerai qu'auprès de ces tombeaux. C'est la voie de tous les hommes. Chacun y passe. Vos pères ont fait ce cho-

min, et vous le ferez à votre tour. Entrez un peu durant la vie, où l'on vous doit porter après la mort. Considérez à loisir ces os secs, et ces squelettes hideux. Démêlez-y, si vous pouvez, le pauvre du riche, le noble du roturier, le prince du sujet. Trouvez-y quelque apparence de distinction, quelque ombre de beauté, quelque reste de grandeur et de fortune. Où sont ces superbes palais que les uns s'étaient bâtis? ces grands établissements que les autres s'étaient faits? ces nobles alliances dont ceux-ci s'étaient appuyés? ces titres fastueux que ceux-là s'étaient acquis? ces riches trésors que la plupart s'étaient amassés? Ces équipages somptueux, ces trains magnifiques, ces cortéges nombreux qui leur faisaient tant d'honneur, où sont-ils? Tous ici sont égaux; tous rampent dans la poussière; tous s'appellent morts; tous ont pour demeure la terre, pour ornement la pourriture, pour société les vers, et le néant pour richesses. Eh quoi! vous reculez, vous pâlissez à cet aspect? Et comment méconnaissez-vous si tôt ce que vous adoriez? ou comment adoriez-vous ce que vous deviez si tôt méconnaître?

Mes frères, je n'oserais vous proposer une pareille épreuve. Il en coûterait trop à votre délicatesse, et vous me sauriez mauvais gré de mon peu de ménagement. Mais, sans aller si loin, jetez seulement les yeux sur cet auditoire. Souvenez-vous de ceux qui le composaient il y a vingt ou trente années. Rappelez-vous les rangs qu'ils tenaient, l'éclat qui les environnait, le bruit qu'ils faisaient dans le monde, les avantages qu'ils y possédaient. Qu'est devenue leur fortune? Que sont-ils devenus eux-mêmes? Cendre et poussière, bien moins précieuse que la tombe qui les couvre. Quelque faible inscription ne conserve encore leur mémoire que pour nous apprendre qu'ils ne sont plus rien de tout ce qu'ils étaient alors. Dignité, crédit, opulence, tout cela s'est terminé à quelques funérailles un peu plus éclatantes, et cet éclat au tombeau. Vous occupez aujourd'hui leurs places, et vous aurez un jour leur sort. Fussiez-vous les dieux du siècle, vous mourrez tous comme eux; et que vous restera-t-il de tout ce que vous possédez? ou que possédez-vous de ce qui doit vous rester alors? Tout au plus le linceul qui doit vous ensevelir, le bois qui doit vous servir de cercueil, la terre qui doit vous couvrir : *Solum superest sepulcrum.* (*Job*, XVII, 1.) Je défie l'âme la plus mondaine de tenir longtemps contre de si solides réflexions, sans que la crainte de la mort n'efface en elle toute idée de fortune, et que, malgré son éclat, elle n'en voie la vanité.

Ces biens, dit-on, sont vains; il est vrai; mais, après tout, ils sont satisfaisants et utiles. Autre erreur dont nous détrompe la crainte de la mort, que saint Chrysostome appelle la science pratique du monde, et l'expérience sensible de ses biens.

Car il y a cette différence, ajoute-t-il, dans les connaissances humaines, que celles qui se contentent d'examiner les choses de loin, et qui se bornent à raisonner froidement sur leurs qualités et sur leurs effets, n'en pénètrent jamais l'essence ni si tôt, ni si bien; au lieu que celles qui laissent le discours pour donner un peu plus à l'expérience, prennent un chemin plus court et plus sûr. On connaît mieux les objets par les opérations que par la spéculation, et jamais on n'est plus assuré de ce qui compose un sujet que lorsque, par d'exactes séparations, les principes se divisent, que les parties les plus pures s'élèvent, et que les plus grossières tombent. De même on peut dire que tous nos raisonnements ne nous font pas assez connaître les biens de fortune. Leurs qualités trompent, et leurs effets imposent, en sorte que, à les considérer tels qu'ils paraissent durant la vie, nous n'en saurions juger comme il faut. C'est à la mort, où se fait la division de tout, qu'il faut appeler de tout pour en connaître le prix. C'est lorsque l'âme s'envole avec les œuvres qui la suivent, et laisse le corps avec les biens qui l'environnent, que paraît de quel côté se trouve le frivole et le solide. C'est à ce moment de séparation que l'on voit ce que vaut la vertu, et ce que peut la fortune.

Vous dites qu'après tout les biens de fortune sont satisfaisants et utiles. Eh bien! voyez-les donc autour des mourants, cette vue vous fera sentir leur impuissance. Que sert à ce riche, à ce puissant du siècle, prêt à rendre le dernier soupir, d'être né dans l'abondance, d'avoir été nourri dans la délicatesse, d'avoir vécu dans la splendeur, et de mourir encore dans l'opulence? En sortira-t-il moins nu de la vie? Hélas! peut-être n'emportera-t-il pas le drap même dans lequel il expire. Que sert à une idole du monde, réduite aux abois, d'avoir primé dans les cercles et brillé dans les compagnies? en est-elle moins un objet d'horreur? Déjà ses adorateurs la fuient, ses amis l'abandonnent, et ses domestiques se disposent, pour dernier service, à la porter au tombeau. Que sert à ce conquérant, à ce souverain au lit de la mort, d'avoir joué un si grand rôle dans l'univers, d'avoir fait la terreur de ses ennemis, d'avoir été la divinité de ses peuples? divinité jusqu'alors tant qu'il vous plaira; en paraît-il moins homme? Il n'en est point de si misérable qui voulût être à sa place, ni échanger le peu de tristes années qui lui restent à vivre, avec toutes ses grandeurs : tant on est convaincu alors qu'elles ne sont d'aucune ressource pour la vie.

En vain, dit saint Bernard, ces favoris de la fortune semblent, dans leur naufrage, se prendre à tout ce qu'ils trouvent, chercher de tous côtés des secours, mendier des appuis, et dire à tout ce qui les environne, par leurs tristes sanglots, ce que disait autrefois un courtisan à la mort : Eh! je vous prie, que je ne meure point encore! Quelque temps de délai; trêve au moins jusqu'à demain : *Inducias usque mane.* Il faut quitter la vie; rien ne peut en reculer le dernier moment, comme rien ne peut en avancer le premier. Ce sont deux points fixes, dit l'E-

criture, sur lesquels tous les efforts humains n'ont aucun pouvoir : *Constituisti terminos, qui præteriri non poterunt.* (*Job*, XIV, 5.)

Et n'est-ce pas ce que Dieu fit entendre à ce riche, si fier de sa fortune, sur laquelle il fondait son repos! Insensé! lui dit le Seigneur, tu mourras cette nuit! *Stulte.* (*Luc.*, XII, 20.) Insensé, de regarder comme propres et personnels des biens qui passeront bientôt en d'autres mains! Insensé, de compter des biens pour plusieurs années, sans être sûr de plusieurs années pour en jouir! Insensé, de donner ses jours et ses soins à des biens qui ne peuvent donner ni un degré de santé, ni un jour de vie! *Stulte.* Telle est leur inutilité, dont l'Evangile nous apprend à nous convaincre par la crainte de la mort.

Voici, par le même principe, la conviction de leur véritable misère opposée à leur prétendu bonheur. Troisième erreur, car c'est par la fin que l'on juge du bonheur des hommes. Tous les jours on voit des misérables dans la chaleur du vin chanter leur félicité, et oublier leurs disgrâces; insulter aux gens sobres, et applaudir à leurs semblables; avoir l'air content et le cœur même satisfait. Cependant personne n'envie leur sort. Tout le charme de leur passe-temps ne l'emporte point sur l'horreur de leur état au sortir de la débauche. L'on sait que ces agréables excès et ces doux transports aboutissent à des maux très-aigus et à de violents efforts. Voilà le remède dont se sert l'Ecriture pour nous guérir de tout entêtement de fortune : *Divitias, quas devoravit, evomet.* (*Job* XX, 20.)

Quelle violence, en effet! quelle torture! quel déchirement pour un cœur quand il faut qu'il se détache des biens qui le possèdent! Hélas! lors même que la vie est la plus amère, on a tant de peine à la quitter! qu'est-ce donc quand tout y prospère? Quel contentement a-t-on alors d'avoir de gros revenus, de belles terres, de grandes charges, des amis puissants, des enfants bien pourvus? Toute la satisfaction qui en revient se réduit à dire : Je laisse tout : mes biens à mes héritiers, mon corps à la terre, et mon âme à Dieu. Ah! que ce mot *je laisse* coûte à la mort, à qui a voulu jouir de tout durant la vie! *O mors! quam amara es... pacem habenti in substantiis!* (*Eccli.*, XLI, 1.) Témoin ce roi des Amalécites, qui s'écriait, tremblant sous le glaive dont il allait être frappé : O mort! cruelle mort! que tes traits désespérants font payer chèrement la jouissance de quelques années! *Siccine separat amara mors.* (*I Reg.*, XV, 32.)

C'est ainsi que la crainte de la mort, par son infaillible certitude, détruit les idées que le monde nous donne des biens de fortune; c'est ainsi que, malgré nos préjugés, elle nous fait sentir leur néant, leur inutilité, leur misère; c'est ainsi qu'elle nous désabuse de nos trompeuses erreurs.

Le second effet de la crainte de la mort, c'est de nous détacher par sa continuelle incertitude, des flatteuses douceurs du monde : *Cum amoribus;* c'est-à-dire des plaisirs des sens, qui corrompent, qui amollissent, ou du moins qui dissipent, en sorte que tous ceux qui s'y livrent deviennent vicieux et déréglés, ou du moins immortifiés et impénitents. Or, la crainte de la mort conserve l'innocence, produit la pénitence, réveille la vigilance, et par là elle nous préserve de la séduction des plaisirs.

Je sais qu'il y en a d'innocents et de permis, dont on peut user sans danger, et qu'on peut goûter sans crime. Mais, hélas! telle est la pente malheureuse de notre cœur, qu'il se porte aveuglément à tout ce qui flatte les sens, et beaucoup plus encore à ce que défend la loi qu'à ce qu'elle autorise. L'exemple de nos premiers pères en fait foi. Dieu, parfait auteur de la nature et sage dispensateur de la grâce, pour contenir ce penchant naturel au plaisir dans les termes du devoir, leur avait donné pour frein la crainte de la mort : *Morte morieris* (*Gen.*, II, 17); et le démon, tout habile qu'il est, ne put leur faire franchir les bornes prescrites qu'en leur faisant perdre cette salutaire frayeur : *Nequaquam moriemini.* (*Gen.*, III, 4.) Apprenons donc de la cause du mal l'excellence du remède.

Aussi, est-ce cette crainte continuelle de l'incertitude de la mort qui ôte le goût des vicieuses délices et l'amorce des coupables plaisirs. C'est là l'effet naturel de la crainte. Vit-on jamais dans l'assaut d'une ville, dans l'embrasement d'un édifice, dans les alarmes d'un vaisseau, que l'on songeât à se plonger dans les débauches et les excès? La crainte en retire presque sans réflexion, et la vue du péril efface sans peine les attraits du plaisir. Or, je l'ai dit, il n'est point de moment dans la vie où nous ne soyons autant en danger de mourir, qu'une ville assiégée d'être prise, qu'un édifice embrasé de périr, qu'un vaisseau agité de faire naufrage. Dans cette disposition, quel goût peut-on prendre à des douceurs criminelles?

Aussi est-ce à cette crainte salutaire que les saints de tout temps ont eu recours, pour conserver leur innocence. Je n'ai point péché, protestait Job, grâces aux miséricordes de mon Dieu, au milieu d'une gentilité profane, dans l'affluence de tous les plaisirs, je n'ai jamais touché au fruit défendu : *Non peccavi.* (*Job*, XVII, 2.) Parmi les délices les plus exquises de la vie, les agréments du sexe et le relâchement des mœurs, je n'ai donné dans aucun désordre : *Non peccavi*, Eh! dites-nous donc, âmes innocentes, de quel préservatif vous êtes-vous servi contre tant de séduisants prestiges? De la crainte continuelle de la mort? Instruit de ses surprises, je n'ai eu garde de me rassurer sur mon âge. Jeune encore, je me suis cru sur le bord du tombeau; et, sans compter mes années, j'ai regardé chaque jour comme le dernier de ma vie. *Cunctis diebus... exspecto donec veniat immutatio mea.* (*Job*, XIV, 14.) Voilà la précieuse crainte que le Saint-Esprit appelle la fidèle gardienne de l'innocence : il suffit de l'entretenir pour devenir en quel-

que sorte impeccable. Il y a dans nos cendres, dit saint Augustin, un sel précieux qui préserve de la corruption et du vice. *Memorare novissima, et in æternum non peccabis.* (*Eccli.*, VII, 40.)

Mais les plaisirs des sens ont encore un autre effet : outre qu'ils corrompent le cœur et qu'ils le portent au vice, ils amollissent le corps et l'indisposent à la pénitence. En faut-il d'autre preuve, mes frères, que vos dispositions présentes, que la tristesse où vous jette le seul nom de cette sainte Quarantaine, que le dégoût que vous sentez, par avance, de l'abstinence et du jeûne, que l'effroi que vous cause déjà le seul nom du Carême, que les excuses que vous trouvez toutes prêtes pour en éluder le précepte, que les ménagements, au moins, que vous vous croyez permis pour en adoucir la rigueur, que les raffinements mêmes dont vous avez coutume de vous servir pour en changer les austérités en délices? Funestes effets de la sensualité et de la délicatesse dont vous êtes redevables à l'habitude des plaisirs! Après avoir fait de votre corps un corps de péché, ils empêchent que vous n'en fassiez une victime de pénitence. Ces membres, si souples aux œuvres d'iniquité, ne sont presque plus flexibles aux œuvres de justice ; et quoi que vous sentiez, votre chair est toujours rebelle et toujours coupable : vous ne sauriez vous résoudre ni à la réprimer ni à la punir. Quel remède à cette immortification qui conduit à l'impénitence? Celui que l'Eglise vous offre en ce jour, la crainte continuelle d'une mort toujours présente!

Lorsque notre esprit ne sent rien qui le menace, il ressemble à un prince qui jouit de la paix et de ses prospérités. Si, dans cet état tranquille, il connaît quelqu'un de ses sujets, soupçonné d'intelligence avec les ennemis de sa couronne, il néglige ce misérable et il oublie aisément un crime dont il ne craint point de méchants effets. Mais s'il arrive qu'il voie son état en trouble et sa personne en danger, et que ce perfide continue ses sourdes pratiques, à mesure que la crainte s'augmente dans son cœur, la colère s'y allume. La haine qu'il porte à ce traître n'a plus d'autre règle que le mal qu'il en craint, et il sent autant de passion pour se venger du coupable qu'il a de zèle pour se conserver lui-même, parce qu'il reconnaît que c'est dans la punition de ce sujet infidèle qu'il peut trouver sa propre sûreté.

Tel est notre esprit, dans les différents états où nous oublions la mort, et où nous la craignons. Nous savons assez que nos corps sont nos ennemis, et nous sommes suffisamment instruits de leurs trahisons par leurs révoltes. Mais parce que la ruine où ils nous entraînent ne nous est pas toujours si présente, nous en négligeons et la précaution et la vengeance. Il faut que l'image de la mort excite et notre crainte et notre indignation, et qu'après avoir senti nos cœurs glacés par une juste frayeur, nous les trouvions animés d'une sainte rigueur pour réparer et pour prévenir les désordres où la mort à toute heure peut nous surprendre.

Quel aiguillon, en effet, pour la vertu et quel motif de ferveur que cette effrayante incertitude! Peut-être que, dès ce jour, il me faudra paraître devant Dieu. Peut-être qu'avant une heure je dois lui rendre compte de ma vie ; peut-être que, dans un moment, je vais recevoir de lui le prix de mes œuvres. Occupé de ces sérieuses réflexions, il est impossible qu'on ne se dégoûte des vains amusements du monde, qu'on ne revienne de ses folles dissipations, qu'on ne pense à ce qu'on ne voudrait avoir fait à la mort et qu'on ne dise avec saint Paul : Faisons donc le bien, tandis que nous en avons le temps : *Dum tempus habemus, operemur bonum.* (*Galat.*, VI, 10.) Nous voudrions, à la mort, comme Ezéchias, repasser toutes nos années dans l'amertume de notre âme, avouer avec sincérité tous nos égarements, nous juger nous-mêmes à la rigueur, afin d'être jugés moins rigoureusement. Travaillons-y donc de bonne heure, de peur qu'une mort subite ne nous en enlève et les moyens et les moments : *Dum tempus habemus, operemur bonum.* Nous voudrions, à la mort, avoir part aux mérites du Sauveur, nous unir à son sacrifice, nous munir de ses sacrements. Allons donc assiduement lui faire notre cour, de peur que quelque accident ne nous prive de ses visites : *Dum tempus habemus, operemur bonum.* Nous voudrions, à la mort, racheter nos péchés par nos aumônes, ménager notre salut par la charité, nous ouvrir le ciel par les mains des pauvres. Donnons-leur donc, dès à présent, ce que nous voulons leur laisser alors, de peur que quelque surprise ne nous mette hors d'état d'en disposer en leur faveur : *Dum tempus habemus, operemur bonum.*

C'est dans ces saintes inquiétudes que David, au milieu du relâchement et de la dissipation de la cour, trouvait un fond de recueillement et de ferveur. Seigneur Dieu, s'écriait-il sans cesse, vous qui avez compté le nombre de mes jours, révélez-moi quel sera le dernier de ma vie : *Notum fac mihi, Domine, finem meum* (*Psal.* XXXVIII, 5) ; afin que je m'applique à connaître et ce que j'ai de défauts à corriger, et ce qui me reste de vertus à acquérir : *Ut sciam quid desit mihi* (*Ibid.*). Vous vous trompez, âme fervente! reprend ici saint Augustin. Plus instruite de votre fin, vous seriez moins vigilante sur vos démarches. Si vous saviez le jour de votre mort, vous vous relâcheriez dans le cours de votre vie ; et contente de destiner quelques années à la ferveur, vous passeriez les autres dans la nonchalance. Or Dieu, à qui sont dus tous nos jours, nous cache le dernier, de peur que nous lui en dérobions un seul. Il se réserve le moment décisif, pour ne nous en pas laisser d'indifférent; et il ne veut pas même que nous respirions en assurance, afin que nous ne tombions pas dans la tiédeur : *Dies latet ultimus, ut observentur omnes.* (S. Aug.) Heureuse crainte! qui conserve l'innocence, qui pro-

duit la pénitence, qui réveille la vigilance, et qui par là nous sauve de la corruption, de l'immortification et de la dissipation des plaisirs.

Enfin le dernier effet de la crainte de la mort, c'est de nous élever, par ses suites inséparables, au-dessus des terreurs tyranniques du monde : *Cum terroribus*. Elles ne roulent que sur les jugements des hommes; nous les redoutons ces jugements, comme s'ils étaient stables, comme s'ils étaient recevables, comme s'ils étaient au moins véritables; les conséquences éternelles de la mort nous font voir combien ils sont changeants, combien ils sont insuffisants, combien même ils sont faux; en sorte que nous ne craignons trop le monde et ses jugements que parce que nous ne craignons pas assez la mort et ses suites irréparables.

Nous craignons les jugements du monde. Avons-nous sujet de les craindre? Qu'est-ce que ce monde qui nous alarme? Fantôme souvent et chimère durant la vie : toujours à la mort objet de honte et de pitié. Quoi qu'il en soit, pourquoi craindre ses jugements? Sont-ce donc des arrêts irrévocables? Hélas! rien de plus commun que de les voir changer; le blâme succéder à la louange et l'estime prendre la place du mépris. Qu'un honnête mondain, par exemple, esclave du respect humain, ait trouvé le secret, aux dépens de sa conscience, de gagner l'approbation des hommes, d'en réunir les suffrages, d'en recueillir les applaudissements, de s'en attirer les honneurs, d'en épuiser même, si vous voulez, l'encens. Combien dure son apothéose? Tout au plus autant que sa vie. A peine a-t-il les yeux fermés qu'on blâme sa conduite, qu'on publie ses défauts, qu'on détruit ses ouvrages, qu'on dégrade sa mémoire : triste retour des jugements des hommes.

Qu'un vrai chrétien, au contraire, disciple de la croix du Sauveur, ait persévéré, malgré les railleries et les mépris, dans le service de Dieu, dans l'amour et la crainte de Dieu, dans l'attachement à ses devoirs, dans l'exercice de la vertu, dans la pratique de l'Evangile; jusqu'à quand sera-t-il la risée du monde? Tout au plus jusqu'à la mort. A-t-il expiré? le monde même le canonise; fût-ce le dernier des hommes, on a pour lui du respect. Tout mort qu'il est, loin d'être comme les autres morts un objet d'horreur et d'effroi, on lui rend honneur, on lui porte envie, et l'on ne peut s'empêcher de s'écrier : Que je meure comme lui de la mort des justes : *Moriatur anima mea morte justorum.* (*Num.*, XXIII, 10.) Digne révolution des jugements des hommes!

N'est-ce pas là ce qu'on a vu dans tous les siècles? et ce qui a fait dire au Sage : Point ou peu de louanges durant la vie : *Ante mortem ne laudes.* (*Eccli.*, XI, 30.) Comme s'il disait : Si vous vous arrêtez aux jugements du monde, attendez au moins qu'ils soient stables. N'allez pas, en le prenant pour guide, vous exposer à reconnaître trop tard, comme lui, vos méprises. Examinez, à la bonne heure, ce que pensera, ce que dira le monde; mais dans l'éternité, mais à la mort, mais après votre mort même. La diversité de son langage dans ces temps différents vous fera connaître ses inconstances, mépriser ses changements.

Mais je veux, après tout, que ces sortes de jugements soient stables; en sont-ils plus à craindre? Où se portent, je vous prie, ces jugements des hommes? Où s'exercent-ils? Dans les cercles du monde. Et où se décide le sort de l'homme après sa mort? Au tribunal de Dieu. Or, de quel poids sont au tribunal de Dieu les jugements du monde? Y sont-ils recevables? Quelle part peut avoir, au tribunal d'un Dieu éclairé, le jugement d'un monde aveugle? qui ne voit que l'extérieur; qui n'a égard qu'au dehors; qui ne juge que sur l'apparence; qui méconnaît le vrai mérite; qui traite la vertu de stupidité et qui, plus souvent encore, érige le vice même en vertu? Quelle considération peut mériter, au tribunal d'un Dieu juste, le jugement d'un monde inique qui n'a en vue que ses intérêts; qui ne suit pour règle que ses passions; qui n'écoute pour oracle que ses caprices; qui établit des coutumes; qui prescrit des maximes; qui autorise des goûts à son gré, et qui veut être obéi autant et plus que Dieu même? Quelle autorité peut trouver, au tribunal d'un Dieu saint, le jugement d'un monde corrompu, composé de gens oisifs ou vicieux, la plupart sans religion, tous au moins sans pitié, et qui, laissant aux gens de bien le soin de penser à la mort et de travailler à leur salut, ne pensent qu'à leur plaisir, et ne s'occupent que de leur fortune? Car voilà quel est ce monde dont on craint tant les jugements. Eh! que nous importe d'en être approuvés ou condamnés? Ses arrêts passeront-ils en l'autre monde? Seront-ils confirmés au tribunal de Jésus-Christ? Régleront-ils notre sort, et décideront-ils de notre éternité? Au contraire, toutes les créatures nous crient que les jugements de Dieu sont bien différents de ceux des hommes; que, béni durant la vie, on court risque d'être maudit après la mort; et que d'avoir été réprouvé sur la terre, c'est un titre pour être admis dans le ciel au rang des élus. En faut-il davantage pour s'élever au-dessus de tout respect humain, et pour dire avec saint Paul : Je me mets fort peu en peine de ce que penseront de moi les hommes : *Mihi pro minimo est, ut a vobis judicer, aut ab humano die.* (I *Cor.*, IV, 3.) Et pourquoi? C'est que Dieu, qui me doit juger, est l'unique Juge qui m'épouvante : *Qui judicat me, Dominus est.* (*Ibid.*, 4.)

Enfin, la crainte des suites de la mort nous fait voir que les jugements des hommes sont faux. Car, pour ne pas sortir de mon sujet, que pensent les hommes de la vérité que je vous prêche? Ne disent-ils pas, d'un commun accord, que, craindre la mort, c'est mourir par avance; que cette crainte n'est bonne qu'à faire, ou des lâches, ou des

fous; que les alarmes qu'elle cause troublent la raison, énerve le courage; et que ses appréhensions continuelles n'aboutissent qu'à ôter la tranquillité dans laquelle on la doit attendre, et la fermeté avec laquelle il faut la recevoir. Faux préjugés contraires à l'expérience et au bon sens. L'une et l'autre nous convainquent que c'est en craignant de mourir mal qu'on apprend à bien vivre ; que cette crainte forme les vrais sages et les héros chrétiens; qu'elle est le fondement de la plus haute sainteté, et la source de la joie la plus pure, et qu'après avoir été la règle de notre vie, elle fait encore la douceur de notre mort.

Non, je ne pensais pas, disait en mourant un grand homme de bien, je ne pensais pas qu'il fût si doux de mourir ? *Non putabam tam suave esse mori?* Merveilleux changement qui se fait à cette dernière heure, où la crainte se tourne en assurance, et l'inquiétude en tranquillité ! La mort, qui effraie les cœurs les plus intrépides, console les âmes timorées. Son terrible passage ne leur découvre point d'écueil qu'elles n'aient déjà prévu, et ses suites inséparables ne leur offrent point de malheur contre lequel elles ne soient prémunies. Elles ressemblent à ces sages débiteurs qui redoutent toujours les poursuites du créancier. Comme ils ont soin de payer peu à peu, de peur d'être accablés tout à coup, leurs craintes diminuent à proportion de leurs dettes; et le terme enfin, qui leur paraissait si redoutable, leur devient doux parce qu'ils sont quittes. Le jour de notre mort est le jour du payement marqué par la Justice divine. Qui de nous ne redouterait ce compte exact que nous avons tous à lui rendre de tant d'obligations? Par combien de devoirs ne sommes-nous pas liés? de combien de grâces ne sommes-nous pas comblés? à combien de satisfactions ne sommes-nous pas engagés? Le jour de la mort nous somme de payer tout ; il nous donne assignation pour aller répondre au Seigneur et de nos œuvres, et de ses dons ; il nous force de sortir à l'instant hors du temps, hors du corps, hors du monde, et nous réduit à nous-mêmes, à Dieu et à l'éternité. Que fait donc la crainte de la mort ? Comme une prudente économe, elle ménage tous les moments de notre vie : elle met ordre de bonne heure à nos affaires ; elle ne laisse passer aucun jour sans nous acquitter de quelque partie de nos dettes. Nous sommes redevables à la loi de Dieu, elle y satisfait par une prompte obéissance; nous sommes comptables de ses bienfaits, elle les fait valoir par une sainte usure ; nous sommes responsables de nos péchés ; elle les efface par une sincère pénitence : nous sommes enfin tributaires de la mort, elle l'anticipe par une sévère mortification qui ferme nos yeux, qui arrête nos langues, qui affaiblit nos corps, qui contraint nos sens, et qui ne laisse presque plus rien à faire à la mort. Ses rigueurs ainsi prévenues, on l'attend avec plus de joie que de frayeur, parce que l'avant-goût de la jouissance tempère l'amertume de la séparation, et que l'acquit des devoirs redouble l'espoir des récompenses.

Mon Dieu ! qu'il y a de différence entre ceux qu'exerce cette crainte solitaire et ceux qui jouissent d'une trompeuse assurance ! On peut dire de ces derniers que comme ils s'amassent, selon saint Paul, pour le jour des vengeances une nuée de foudres et un trésor de colère, ils s'assemblent aussi toutes les glaces de la peur, et tous les spectres de l'abîme pour le jour de leur mort. Loin de profiter du temps pour s'acquitter envers Dieu, ils accumulent dettes sur dettes. Ils ajoutent à un accroissement continuel de péchés une continuelle dissipation de grâces; et, non contents de s'être faits aveuglément débiteurs, ils se rendent frauduleusement insolvables. La mort vient alors les surprendre. Quel état ! habitués au vice, asservis au corps, attachés à la vie, il faut mourir et satisfaire à Dieu ; ce qui ne se peut plus faire que par leurs supplices. Il faut mourir et dire adieu au monde qu'ils ne quittent que par force. Il faut mourir, et franchir un pas imprévu qui a des suites irréparables. Mille affreuses images s'offrent en foule à leurs esprits, les jettent dans d'inutiles frayeurs, et leur laissent d'impuissants regrets, de n'ouvrir les yeux au péril que quand il faut les fermer à la lumière.

O qu'heureux sont ceux qui tiennent tout une autre conduite ! qui commencent par la crainte pour finir par la confiance; qui se rendent la mort familière afin de se la rendre favorable; et qui préviennent si bien les terribles jugements de Dieu, qu'au lieu d'y rencontrer leur malheur et leur perte, ils y trouvent leur salut et leur bonheur, que je vous souhaite, etc.

SERMON II.

Pour le jeudi après les Cendres.

SUR LA FOI.

Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel. (*Matth.*, VIII, 10.)

Je vous le dis en vérité, je n'ai point trouvé tant de foi dans Israël.

L'opposition que fait aujourd'hui Jésus-Christ entre le peuple juif, toujours incrédule, et un étranger d'abord fidèle, se renouvelle de nos jours dans le sein du christianisme. Le divin Maître, auteur et consommateur de notre foi, a établi sa religion, annoncée et préparée dès l'origine des siècles, il l'a confirmée de manière à confondre l'incrédulité la plus indocile. Il a envoyé ses apôtres et ils ont obéi. Les idoles sont tombées, les ténèbres se sont dissipées; l'erreur a disparu; l'un et l'autre monde a vu briller le flambeau de la foi. Mais comment brille-t-il ce divin flambeau, et pour qui brille-t-il? Pour le bonheur des uns et pour le malheur des autres; il éclaire ceux-ci, il aveugle ceux-là ; il convertit les simples, il endurcit les sages, et s'il fait des heureux, il fait bien des coupables : N'êtes-vous point de ce

nombre, mes frères? Combien de gens ont reçu la foi, qui l'ont déjà perdue! et combien la conservent qui la perdront bientôt! Rien de plus avantageux, dit le Sauveur, que de conserver ce précieux dépôt : *Beati qui crediderunt.* (*Joan.*, XX, 29.) Mais rien, ajoute-t-il, de plus dangereux que de perdre ce trésor : *Videte ne quis vos seducat.* (*Matth.* XXIV, 4.) Ne nous flattons-donc point et ne nous trompons point : voyons nos avantages, connaissons nos dangers. Nous pouvons tout attendre, et nous devons tout craindre. Rien de plus utile que la foi; voilà l'objet de notre confiance : *Beati qui crediderunt.* Rien de plus exposé que la foi; voilà le sujet de notre crainte : *Videte ne quis vos seducat.* Ce sera le partage et la matière de ce discours, après que nous aurons salué Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque éclairé que soit l'homme, il peut douter; quelque juste qu'il soit, il peut tomber; quelque constant qu'il soit, il peut être affligé. Son esprit dans ses doutes a donc besoin de lumière; son cœur dans ses désordres a donc besoin de règle; son âme dans ses peines a donc besoin de consolation. Or, qui peut l'assurer de tous ces avantages, si ce n'est la foi? C'est la lumière, dit saint Jean, qui éclaire les hommes : *Credite in lucem ut filii lucis sitis.* (*Joan.*, XII, 36.) C'est la règle, dit saint Paul, qui dirige les hommes : *Fide purificans corda eorum.* (*Act.*, XV, 9.) C'est le motif, dit saint Jacques, qui console les hommes : *Probatio fidei vestræ patientiam operatur.* (*Jac.*, I, 3.) Sans elle, en matière de créance, l'esprit n'est que ténèbres; en matière de conduite, le cœur est sujet à la corruption; et dans la nécessité de souffrir, la vie est un martyre sans soulagement et sans mérite. La foi oppose ses dogmes à nos doutes, ses règles à nos désordres, ses promesses à nos peines. En un mot, elle fixe l'esprit par son autorité : *Credite in lucem ut filii lucis sitis.* Elle règle le cœur par sa pureté : *Fide purificans corda eorum.* Elle console l'âme par sa solidité : *Probatio fidei vestræ patientiam operatur.* Est-il rien de plus utile? Est-il rien de plus grand?

Dieu aime tous les hommes, dit l'Apôtre, et veut le salut de tous les hommes. Il faut donc qu'il donne à tous les hommes un moyen de le connaître, un moyen de l'écouter, un moyen de lui obéir : mais un moyen qui soit commun à tous, qui soit utile à tous, qui soit proportionné à tous; un moyen qui convienne au pauvre comme au riche, au faible comme au puissant, aux esprits grossiers comme aux génies sublimes; un moyen qui puisse nous instruire, qui puisse nous soumettre, qui puisse nous fixer; un moyen qui nous serve et d'appui, et de guide dans les temps de nuages, de troubles, de séduction. Or, quel sera, mes frères, cet appui, ce guide, ce moyen? Sera-ce la conscience? Mais la conscience ne se taitelle pas, ne se corrompt-elle pas, ne s'aveugle-t-elle pas? N'a-t-elle pas ses doutes, ses embarras, ses erreurs? Sera-ce la raison? Mais la raison peut-elle sonder, discuter, pénétrer dans les desseins de Dieu? Tout homme pense-t-il, juge-t-il, décide-t-il de même? Sera-ce la science? Mais toutes les sciences n'ont-elles pas des difficultés, des bornes, des incertitudes? Elles ne se développent que par le travail, elles ne se perfectionnent que par degrés, elles ne s'acquièrent que par parties, elles exigent du talent, du secours, de l'application. Et qui en est capable? Il est peu de savants, et ces savants ne sont jamais d'accord. Sera-ce la multitude? Mais cette multitude n'est-elle pas le centre de la confusion? Que de préjugés, que d'ignorance, que de contradictions! Ici on parle d'une façon, là on parle d'une autre. Chaque pays a ses usages, chaque ville a ses oracles, chaque peuple a ses idées, chaque famille a ses intérêts. Tous pensent en hommes, tous s'expriment en hommes, tous disputent en hommes; et quel est l'homme qui ne puisse pas me tromper ou se tromper lui-même? Quel est l'homme qui ait droit sur mes pensées et sur mes sentiments? Quel est l'homme qui puisse m'assujettir à ses caprices et à ses imaginations? Il faut donc une autorité supérieure pour me fixer. Et quelle est cette autorité? C'est l'autorité de la foi; autorité incontestable, puisqu'elle vient de Dieu, puisqu'elle me porte à Dieu, puisqu'elle me soumet à Dieu : autorité universelle, puisqu'elle s'étend sur tous les esprits, sur tous les âges, sur tous les états, sur les grands aussi bien que sur les petits : autorité sensible puisqu'elle est manifestée par l'accomplissement des prophéties, par la réalité des miracles, par les sueurs des apôtres, par le sang des martyrs. Autorité favorable, dit saint Augustin, puisqu'elle dissipe toutes nos craintes, toutes nos répugnances, toutes nos inquiétudes, et qu'elle n'éclaire pas moins les intelligences les plus faibles que les plus élevées : *Intellectus viam aperit fides.* (S. August.) Autorité souveraine, dit saint Ambroise, puisqu'elle nous découvre les mystères les plus obscurs, les secrets les plus cachés et qu'elle nous fournit les connaissances les plus impénétrables à la raison humaine : *Quod mens humana ratione investigare non potest, fidei plenitudo complectitur.* (S. Ambros.) Autorité invariable, puisque la malice des hommes, les piéges de l'erreur, les artifices du monde, les portes mêmes de l'enfer ne peuvent l'altérer, et que Dieu est toujours avec ceux qui enseignent et avec ceux qui croient : *Portæ inferi non prævalebunt.* (*Matth.*, XVI, 8.) Autorité infaillible, puisqu'elle est fondée sur la vérité de Dieu, sur la parole de Dieu, sur l'Eglise de Dieu. Eglise toujours inspirée, toujours conduite, toujours animée par son esprit; Eglise toujours inaccessible au mensonge, au prestige, à l'illusion; Eglise dans laquelle il est toujours présent, présent dans sa doctrine, présent sur ses autels, présent dans ses sacrements, présent jusqu'à la fin des siècles : *Usque ad*

consummationem sæculi. (*Matth.*, XXVIII, 20.)

Telle est, mes frères, l'autorité de ma foi. Et que faut-il de plus pour me fixer? Comment douterais-je de cette foi, puisque Dieu même en est le principe et l'objet, l'auteur et le garant, le motif et la fin? Comment balancerais-je dans cette foi, puisque je ne crois que ce qu'ont cru dans tous les temps les hommes les plus sages, les hommes les plus habiles, les hommes les plus saints? Comment risquerais-je, en suivant cette foi, puisque sans elle je ne puis être sans perplexité, puisque loin d'elle je ne puis être sans instabilité, puisque avec elle je ne puis me tromper sans que Dieu même me trompe?

Mais quoi! dit l'incrédule, quoi! pouvez-vous donc croire ce que vous ne voyez pas, ce que vous n'entendez pas, ce que vous ne comprenez pas? Quelle honte, quelle faiblesse, quelle puérilité! Et moi, je dis: Quelle grâce, quelle force, quelle sagesse! Non, je ne comprends pas ce précepte, cet article, ce mystère; et c'est parce que je ne le comprends pas, dit Tertullien, que j'en suis assuré : *Ideo certum est quia impossibile.* (Tertull.) Je ne comprends pas cette décision, cette censure, cette condamnation; et c'est parce que je ne la comprends pas, répond le Docteur de la grâce, que je trouve du mérite à la croire : *Quid est fides nisi credere quod non vides?* (S. August.) Je ne comprends pas l'unité de la nature, et la trinité des personnes, la liberté et l'immutabilité, la présence réelle d'un même corps dans tous les temples et dans toutes les hosties; et c'est parce que je ne les comprends pas, dit saint Paul, que cela est divin : *Fides est argumentum non apparentium.* (*Hebr.*, XI, 1.) Je ne comprends pas ce qui est contenu dans l'Ecriture, dans les conciles, dans la tradition; et c'est parce que je ne le comprends pas, que je dois m'y soumettre : *Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis quasi ex nobis.* (II *Cor.*, III, 5.) Je ne comprends pas ce que Dieu a révélé sur la grâce, sur la providence, sur la prédestination; mais quoique je ne comprenne pas ce que disent les savants sur l'étendue de la terre, sur le mouvement de la mer, sur les périodes des astres, je les en crois sur leur science, sur leur témoignage, sur leur réputation. Je crois des hommes et pourquoi donc ne croirais-je pas Dieu? *Si testimonium hominum accipimus, majus est testimonium Dei.* (I *Joan.* V, 9.)

Ne me dites donc point que la foi est obscure : cette obscurité même est le sceau de la divinité. Cette foi est obscure, il est vrai; mais, tout obscure qu'elle est, elle a soumis les rois, elle a captivé les grands, elle a convaincu les idolâtres. Cette foi est obscure, mais, tout obscure qu'elle est, elle a changé l'Orient, elle a converti l'Occident, elle a renouvelé la face de la terre. Cette foi est obscure, mais, toute obscure qu'elle est, elle est appuyée sur les promesses de Jésus-Christ, sur les merveilles de Jésus-Christ, sur l'Evangile de Jésus-Christ. Cette foi est obscure, mais tout obscure qu'elle est, elle s'est établie malgré la fureur des tyrans, malgré la cruauté des bourreaux, malgré les persécutions du monde. Cette foi est obscure, mais, tout obscure qu'elle est, elle me fait voir dans toutes les nations une même loi, une même profession, une même religion. Cette foi est obscure, mais, tout obscure qu'elle est, elle m'affermit plus que tout ce que je vois, que tout ce que je sais, que tout ce que j'entends : quand même un ange me parlerait contre elle, je ne le croirais pas. Cette foi est obscure, mais, tout obscure qu'elle est, si je ne la suis pas, je me trouble, je m'égare, je me perds, je ne vois que vertige, qu'idoles, que fantômes. Oui, mes frères, cherchez, disputez, examinez tant qu'il vous plaira; sans la foi vous marcherez sans guide, sans assurance, sans tranquillité : sans la foi vous ne croirez rien, vous ne verrez rien, vous n'approfondirez rien; sans la foi vous serez toujours flottants, toujours aveugles, toujours irrésolus. C'est la lumière qui éclaire vos esprits, c'est la règle qui dirige le cœur : elle fixe l'un par son autorité, elle règle l'autre par sa pureté : *Fide purificans corda eorum.*

Et comment règle-t-elle le cœur? Elle le règle par ses maximes, par ses avis, par ses conseils, par ses reproches, par ses inspirations. Elle le règle, parce qu'elle modère ses penchants, parce qu'elle réprime ses vices, parce qu'elle réforme ses désirs, parce qu'elle ennoblit tous ses sentiments; elle le règle, parce qu'elle le soutient dans ses combats, parce qu'elle l'arrache à ses habitudes, parce qu'elle le délivre de ses dangers, parce qu'elle le fortifie contre les occasions. Elle le règle, parce qu'elle lui découvre la faiblesse de la nature, le charme de la tentation, le besoin de la grâce, le pouvoir de la liberté. Elle le règle, parce que c'est la racine du bien, la source du mérite, la semence du bon grain, le fondement du salut, l'arbre seul qui produit le fruit de vie : *Justus meus ex fide vivit.* (*Hebr.*, X, 38.) Qu'est-ce qui m'apprend ce que je dois à Dieu, ce que je dois au hommes, ce que je me dois à moi-même? c'est la foi. Qui est-ce qui m'apprend ce que je dois à l'Eglise, ce que je dois à mes pasteurs, ce que je dois à ma famille? c'est la foi. Qui est-ce qui m'apprend ce que je dois à la piété, ce que je dois à la modestie, ce que je dois à l'édification? c'est la foi : *Justus meus ex fide vivit.* Qui est-ce qui m'apprend à être doux à l'égard de mes domestiques, vigilant à l'égard de mes enfants, libéral à l'égard des pauvres, compatissant à l'égard des malheureux, humble dans la grandeur, sobre dans mes repas, chaste dans mes discours, laborieux dans ma condition? c'est la foi : *Justus meus ex fide vivit.* Qui est-ce qui m'apprend à veiller sur mes sens, à borner mes plaisirs, à crucifier ma chair? Qui est-ce qui m'apprend à jeûner, à prier, à me mortifier? Qui est-ce qui m'apprend à calmer la colère, à éviter

l'injustice, à mépriser les honneurs? Qui est-ce qui m'apprend à déplorer mes fautes, à pleurer mes iniquités, à rectifier mes inclinations? c'est la foi : ***Justus meus ex fide vivit.*** Qui est-ce qui m'apprend à adorer mon Dieu comme mon principe, à le servir comme mon Maître, à l'aimer comme mon Père, à le réclamer comme mon appui, à le glorifier comme mon Sauveur? c'est la foi. La foi seule me le fait adorer, parce qu'elle me découvre sa grandeur; elle me le fait redouter, parce qu'elle m'annonce sa justice; elle me le fait honorer, parce qu'elle me révèle sa puissance; elle me le fait aimer, parce qu'elle me dévoile sa miséricorde; elle me le fait glorifier, parce qu'elle me représente sa sainteté : ***Justus meus ex fide vivit.***

C'est cette foi qui a fait voir au monde ce que le monde n'avait point encore vu, une abstinence qui réduit l'homme à vivre d'un peu de pain et d'eau, une charité qui lui fait embrasser jusqu'à son ennemi, une patience qui va jusqu'à chérir les affronts, les injures, les tourments et les croix. C'est cette foi qui inspire au chrétien un détachement qui lui fait sacrifier parents, amis, fortune, dignités; une chasteté qui s'interdit tout commerce avec les sens, tout rapport avec les hommes, la liberté même du regard et de la pensée; une abnégation qui va jusqu'à se cacher, jusqu'à s'oublier, jusqu'à se haïr, jusqu'à donner son sang plutôt que de commettre la plus légère faute. C'est cette foi qui lui fait préférer la pauvreté aux richesses, l'abaissement à l'élévation, la solitude à l'éclat, la mort même à la vie, et quelquefois les souffrances les plus longues à la mort la plus douce. C'est cette foi qui est le germe, la séve, l'aliment de toutes les perfections. Est-elle faible? la ferveur s'affaiblit. Est-elle timide? le zèle se relâche. Est elle languissante? la charité languit. Est-elle expirante? la piété expire : ***Defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates à filiis hominum.*** (*Psal.* XI, 2.)

Otez, ôtez la foi de l'univers, qu'elle ne domine plus sur l'esprit, qu'elle n'agisse plus sur le cœur, qu'elle ne conduise plus l'homme, que ferait-il et que deviendrait-il? Quel chaos de chimères et de fables! Quelle confusion de systèmes et de sectes! Quel assemblage de vices et de superstitions! Vous verrez l'adultère permis, le vol autorisé, la violence soufferte; vous verrez l'intempérance consacrée, l'homicide dissimulé, le crime même divinisé; vous verrez tous les peuples vivre sans frein, sans règle, sans guide, adorer à l'envi l'ouvrage de leurs mains, et immoler ce qu'ils ont de plus cher. En dis-je trop, mes frères? et que dis-je qu'on ne voie pas encore chez ces nations barbares, qui ne font peut-être de plus honteuses choses que nous, que parce qu'elles sont moins éclairées que nous? Qui peut empêcher le vindicatif de désirer la perte de son ennemi, si la foi ne calme pas sa fureur? Qui peut empêcher l'avare d'usurper le bien de son prochain, si la foi ne modère pas sa cupidité? Qui peut empêcher l'impudique de se livrer à sa brutalité, si la foi n'amortit pas ses feux? C'est à elle de combattre ces monstres, et ce n'est qu'elle qui peut en triompher : ***Sine fide impossibile est placere Deo,*** (***Hebr.***, XI, 6.) C'est par les œuvres, il est vrai, c'est par la vertu, c'est par la grâce que nous conservons la justification que nous avons reçue. Mais quelle grâce, quelle vertu, quelles œuvres peuvent produire en nous un solide mérite, si la foi n'en est pas la base et le soutien? ***Sine fide impossibile est placere Deo.*** Que l'hérésie nous vante ses patrons, qu'elle inspire ses prophètes, qu'elle produise ses saints, qu'elle les donne en spectacle, qu'elle canonise leurs actions; qu'elle relève leurs aumônes, leurs prières, leurs austérités; qu'elle leur attribue des guérisons, des prodiges, des extases : (car il suffit souvent d'être rebelle à l'Eglise pour être canonisé par l'erreur) tout cela ne les sauvera point, parce qu'on ne peut jamais se sauver sans la foi : ***Sine fide impossibile est placere Deo.*** Je veux que leur sainteté ne soit point une hypocrisie, leurs aumônes des singularités, leurs austérités des grimaces; je veux même que leurs guérisons ne soient point des artifices, des prestiges, des fantômes, leurs extases des illusions; je veux qu'ils soient plus sûrs qu'on ne le croit peut-être, de l'avenir funeste qu'ils annoncent, n'importe, n'importe, fussent-ils encore plus charitables, plus mortifiés, plus austères qu'on ne le suppose; fussent-ils toujours dans la contemplation, fissent-ils des miracles, eussent-ils des révélations; je le dis, et il est vrai, sans la foi, toute leur charité, toutes leurs aumônes, toutes leurs mortifications, leurs prières, leurs extases, leurs miracles même (s'il était possible d'en faire contre Dieu et contre son Eglise), leurs miracles, quelque grands qu'on les dise, ne les empêcheront pas d'être réprouvés. Une erreur, une seule erreur suffit pour les damner, et elle suffit pour damner tous ceux qui les écoutent, tous ceux qui les protégent, tous ceux qui les imitent : ***Sine fide impossibile est placere Deo.*** Eh quoi! dit Tertullien, est-ce par les yeux qu'on doit juger de l'homme? Est-ce par la montre qu'on juge de la piété? Est-ce par les personnes qu'on juge de la foi? ***An ex personis probamus fidem? an ex fide personas?*** Non, non, c'est par la foi qu'on juge des personnes, c'est par la foi qu'on juge de la piété, c'est par la foi qu'on juge du chrétien. Pourquoi? Parce qu'il n'y a que la foi qui produise des justes, parce qu'il n'y a que la foi qui forme les parfaits, parce qu'il n'y a que la foi qui couronne les élus. C'est la lumière qui éclaire les hommes, c'est la règle qui dirige les hommes, c'est le motif qui console les hommes. Elle fixe l'esprit par son autorité, elle règle le cœur par sa pureté, elle console l'âme par sa solidité : ***Probatio fidei vestræ patientiam operatur.*** (***Jac.***, I, 3.)

L'homme est né pour être heureux, et la nature même le rend ennemi de la douleur; mais quelque effort qu'il fasse pour bannir

l'affliction, il rencontre toujours des objets qui l'affligent. Il en trouve dans sa famille, il en trouve dans sa maison, il en trouve au milieu de ses amis, il en trouve parmi ses plaisirs mêmes. Qui le consolera, si la foi ne le console pas? Sera-ce le monde ? le monde rit de ses pleurs. Seront-ce ses parents ? ses parents évitent sa présence. Sera-ce le temps? le temps ne sert qu'à prolonger ses peines. Seront-ce ses patrons? ses patrons n'écoutent plus ses plaintes. Tout le fuit, tout l'accable, tout le désespère. La foi seule peut calmer ses alarmes, dissiper le nuage, rappeler la sérénité; la foi seule peut adoucir son sort, soutenir son courage, assurer sa récompense; la foi seule peut faire succéder la lumière aux ténèbres, la joie à la tristesse, l'espérance à la crainte: *Fides est sperandarum substantia rerum.* (*Hebr.*, XI, 1.) Je souffre, dit saint Paul, et qu'est-ce que je souffre qui puisse m'ébranler? Qu'on m'accuse, qu'on m'exile, qu'on me lapide, que mes frères me trahissent, que les païens m'outragent, que les tyrans me condamnent; que la mer, que la terre, que l'enfer conjurent contre moi, non, j'en suis sûr, ni les plaisirs, ni les tourments, ni les mépris, ni la grandeur, ni les hommes, ni les anges ne m'ôteront jamais l'amour de Jésus-Christ: *Certus sum.* (*Rom.*, VIII, 38.) Et qui est-ce qui le rend si sûr de son amour? C'est, répond saint Jérôme, qu'il est sûr de sa foi: *Unde certus erat, nisi ex fidei firmitate?*

C'est par la foi, ce n'est que par la foi que Dieu dans tous les temps a consolé, fortifié, sanctifié tous ses adorateurs. C'est par la foi qu'Abel unit son sang au sang de ses victimes; c'est par la foi qu'Enoch quitta le monde sans éprouver la mort; c est par la foi que Noé se fit une arche même avant le déluge; c'est par la foi que Sara vit sa stérilité cesser dans sa vieillesse; c'est par la foi qu'Abraham immole Isaac et attend tout d'Isaac; c'est par la foi que Moïse brave le Nil et méprise la cour; c'est par la foi qu'Israël voit reculer les eaux pour lui faire un passage; c'est par la foi que Judith triomphe d'Holopherne, Barac de Sisara, David de Goliath, Samson des Philistins; c'est par la foi que les malades sont guéris, les aveugles éclairés, les possédés délivrés, les morts même ressuscités. Le temps me manquerait, dit l'Apôtre, si je voulais vous rappeler toutes les conquêtes de la foi: *Deficiet me tempus.* (*Hebr.*, XI, 32.) Vous représenterai-je ces chaînes, ces cachots, ces scies, ces glaives, ces gibets, ces feux qui ont éprouvé et couronné la patience des saints ? Vous dirai-je tout ce qu'ils ont souffert dans les déserts, dans les forêts, dans les mines, dans les cavernes! Ajouterai-je les mépris, les injures, les ignominies, les contradictions qui les ont assaillis? Il n'en est pas un seul qui n'ait eu à combattre, et qui n'ait combattu avec le bouclier de la foi: *Omnes testimonio fidei probati sunt* (*Ibid.*, 19.) Cette foi leur apprenait que la voie des épines est la voie de l'éternité; que les souffrances du juste produisent ses mérites; que la haine du monde est un gage de l'amour du Sauveur: *Testimonio fidei probati sunt.* Cette foi leur apprenait que le crime ne s'efface que par les larmes, que la joie ne s'expie que par la douleur, que la passion ne se dompte que par les afflictions: *Testimonio fidei probati sunt.* Cette foi leur apprenait que l'humiliation est le partage des élus, que le plaisir est l'héritage des enfants du siècle, que personne ne se sauve que par la croix: *Testimonio fidei probati sunt.* Cette foi leur apprenait que Jésus-Christ souffrait dans eux, et qu'il souffrait avec eux; qu'il avait souffert pour eux, et que ce n'était qu'en souffrant qu'ils pouvaient l'aimer, qu'ils pouvaient lui ressembler, qu'ils pouvaient le posséder: *Testimonio fidei probati sunt.* Guidés par cette foi, ils le suivaient, ils l'adoraient, ils le considéraient sur l'autel du Calvaire; ils se rappelaient ses opprobres, ses tourments, ses soupirs; ils regardaient ces mains percées, ces lèvres mourantes, ce côté ouvert. Voilà, se disaient-ils, voilà le chef, et voilà le modèle qui nous est proposé. Que souffrons-nous, que pouvons-nous souffrir qui égale ses peines ? Ah! si Dieu même n'épargne pas son Fils, doit-il donc épargner ses disciples ? doit-il épargner ses créatures ? doit-il épargner de vils esclaves qui vivent dans le crime? *Respicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum.* (*Hebr.*, XII, 2.)

C'est ainsi, mes frères, c'est ainsi que la foi anime le fidèle : il ne demande point de grâces pendant la vie, afin de trouver grâce à la mort; plus il souffre sur la terre, plus il s'élève au ciel ; moins il trouve de consolation parmi les hommes, plus il en trouve aux pieds de Jésus-Christ. C'est un Dieu, s'écrie-t-il avec saint Augustin, c'est un Dieu qui me frappe, mais ce Dieu est un père : *Pater est.* C'est un roi qui se venge, mais ce roi est un père : *Pater est.* C'est un juge qui me punit, mais ce juge est un père: *Pater est.* C'est un maître qui me corrige, mais ce maître est mon guide, mon appui, ma défense et mon père : *Pater est.* Qu'il m'éprouve, qu'il m'afflige, qu'il me désole, qu'il me poursuive autant qu'il lui plaira, j'obéis, je me tais. Son cœur m'assure contre ses coups, sa rigueur même me prouve sa tendresse : *Sæviat quantum vult, pater est.* Heureuses larmes! heureuses croix! heureuses tribulations qui m'approchez de ma chère patrie! que vous m'êtes précieuses et que vous m'êtes chères! *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* Tels sont, chrétiens, tels sont nos avantages; mais quels sont nos dangers? Rien de plus utile que la foi, voilà l'objet de notre confiance: *Beati qui crediderunt;* mais rien de plus exposé que la foi, voilà le sujet de notre crainte : *Videte ne quis vos seducat.* Vous le verrez dans ma deuxième partie.

SECONDE PARTIE.

Qui est-ce qui perd la foi? et comment la perd-on? Les uns la perdent par la présomption, les autres par le libertinage, plu-

sieurs par la séduction. Voulez-vous donc conserver la foi, dit l'Ecriture? défiez-vous de vos lumières : *Fides vestra non sit in sapientia humana.* (I *Cor.*, II, 5.) Défiez-vous de vos passions : *Væ dissolutis corde qui non credunt.* (*Eccli.*, II, 15.) Défiez-vous du monde. *Spiritum veritatis mundus non potest accipere.* (*Joan.*, XIV, 17.) Nos lumières sont faibles, nos passions sont violentes, le monde est contagieux. Que d'obstacles au salut, que de risques pour le christianisme, que de dangers pour la foi! La faiblesse de nos lumières attaque son autorité, la violence de nos passions combat sa pureté, la contagion du monde détruit dans nous sa solidité. Que ne devons-nous donc pas craindre, et pour nous et pour elle!

L'esprit humain est tout ensemble un prodige de faiblesse et de témérité. Rien de plus borné dans ses connaissances, rien de plus étendu dans ses recherches; incapable de comprendre ce qu'il voit, ce qu'il touche; réduit à ne pouvoir se comprendre lui-même, il se flatte, il s'élève, il vole jusqu'au trône de la Divinité : Dieu n'a rien de caché qu'il ne veuille dévoiler, rien de mystérieux qu'il ne veuille sonder, rien d'infini qu'il ne veuille mesurer. Tantot il règle sa puissance, tantôt il restreint sa bonté; il va jusqu'à douter de sa nature et de son existence. Dieu est-il Dieu? Gouverne-t-il les hommes? Parle-t-il par ses ministres? Comment prédestine-t-il? Comment réprouve-t-il? Est-il sur cet autel? Est-il dans cette hostie? Agit-il par la grâce? Comment agit la grâce? Sommes-nous libres, ne le sommes-nous pas? Que d'embarras, que de perplexités! L'un croit un point, et l'autre le rejette; celui-ci admet un article, celui-là le condamne; il y en a qui veulent tout voir, tout lire, tout approfondir; il y en a qui sont les juges de l'Ecriture, des Pères, des conciles : chacun se fait l'arbitre et l'auteur de sa foi. Dès qu'on se pique d'esprit, on renonce à la docilité; on examine les mystères, les sacrements, l'Evangile même; on veut parler de tout, disputer de tout, décider de tout. D'abord on se ménage, on s'observe, on croit ne point risquer; mais peu à peu le poison gagne, le doute suit, l'erreur prend racine; on s'enivre de sa science, on s'évanouit dans ses idées, on s'entête dans ses sentiments; il faudrait reculer, on le voit, on le sent, mais on rougit de le faire, on n'ose plus le faire, on croit qu'il est trop tôt ou trop tard de le faire; on méprise tout, on rejette tout, on résiste à tout; à force de délai, on meurt sans repentir; à force d'examen, on perd la soumission, et sans la soumission il n'y a plus de foi: *Dilexerunt homines magis tenebras quam lucem.* (*Joan.*, III. 14.)

Avouons-le, mes frères, n'est-ce pas là ce qui arrive tous les jours? n'est-ce pas là ce qui est arrivé de tous temps à ceux qui n'ont suivi que leurs propres lumières? Arius était savant, Eutychès était instruit, Nestorius était éclairé, Pélage était pénétrant, Manès était subtil; et malgré cela, que de travers, que de fables, que d'absurdités ces hommes présomptueux n'ont-il pas adoptées? Arius nie la divinité du Verbe, Eutychès confond les deux natures, Nestorius multiplie les personnes, Pélage ne donne rien à la grâce, Manès donne tout au destin. Tous ont voulu marcher par des routes nouvelles, sans règle, sans guide, sans discernement; tous se sont égarés, tous se sont aveuglés; l'unique fruit de leurs discussions a été leur incrédulité. Semblables aux Bethsamites, ils ont regardé l'arche et ils ont tous péri, même à la vue de l'arche : *Dilexerunt magis tenebras quam lucem.*

Mais, direz-vous, est-ce un crime de douter? est-ce un crime d'examiner? est-ce un crime de s'instruire? est-ce un crime de disputer? Que de prétextes pour ne pas se soumettre! Est-ce un crime de douter? Oui, mes frères, c'en est un, si vous doutez de ce qui a été révélé par Jésus-Christ; c'en est un, si vous doutez de ce qui a été enseigné par les apôtres de Jésus-Christ; c'en est un, si vous doutez de ce qui vous est proposé par l'Epouse de Jésus-Christ. Est-ce un crime que d'examiner? Oui, c'en est un, si vous examinez avec prévention, avec malignité; c'en est un, si vous examinez ce que vous devez adorer, ce que vous devez respecter, ce que vous ne pouvez pas concevoir, et ce que vous ne devez jamais comprendre. Est-ce un crime de s'instruire? Oui, c'en est un, si vous vous instruisez sans humilité, sans respect, sans docilité; c'en est un, si au lieu de vous faire instruire par l'Eglise, vous voulez instruire l'Eglise même. Il y a une Eglise enseignante, et ce sont les pasteurs : *Docete omnes gentes.* (*Matth.*, XXVIII, 19.) Il y a une Eglise écoutante, et ce sont les fidèles : *Qui audierint, vivent.* (*Joan.*, V, 25.) Le corps des pasteurs ne peut se tromper, quand il enseigne les fidèles; les fidèles ne peuvent se tromper, quand ils croient ce qu'enseigne le corps des pasteurs. Mais si ceux qui doivent enseigner se contentent d'écouter : si ceux qui doivent écouter, prétendent enseigner, les uns et les autres se perdent. Est-ce un crime de disputer? Oui c'en est un, si vous disputez avec passion, avec emportement, avec opiniâtreté; c'en est un, si vous disputez contre les règles de la foi, contre les jugements de la foi, contre les dépositaires de la foi; c'en est un, si en disputant contre l'Eglise, ou même contre les ennemis de l'Eglise, vous vous mettez en danger de perdre votre foi.

Croyez-vous donc, disait saint Bernard à un religieux apostat, croyez-vous, quand il s'agit de foi, que vous puissiez penser, nier, contester tout ce que vous voulez? Croyez-vous que vous puissiez errer à votre gré de secte en secte, d'opinions en opinions, de de nouveautés en nouveautés? Non, non, la foi condamne ces détours, ces contestations, ces égarements : l'unique parti du chrétien, c'est de se captiver, d'obéir et de croire : *Non tibi licet in fide putare vel disputare pro libitu, non hac illacque vagari per inania opinionum, per devia errorum.* Et quels sont

ceux, mes frères, dont Jésus-Christ a admiré la foi? Sont-ce les juges, les maîtres, les docteurs de la loi? Non, c'est un centenier sans doctrine, c'est une Chananéenne sans étude, c'est une hémorroïsse sans subtilité, ce sont tous ceux qui ont conservé la soumission et la simplicité de l'enfance. Et pourquoi donc, dit Tertullien, pourquoi chercher encore des guides, des règles, des certitudes? Qu'avons-nous besoin de guides, puisque nous avons Jésus-Christ? Qu'avons-nous besoin de règles, puisque nous avons l'Evangile? Qu'avons-nous besoin de certitude, puisque nous avons l'Eglise? *Nobis curiositate non opus est post Christum Jesum, nec inquisitione post Evangelium.* Dans tout le reste, formez-vous des principes, inventez des systèmes, faites des découvertes, jugez, décidez, mesurez tout au poids de la raison, j'y consens; mais dès que la foi parle, esprit, jugement, intelligence humaine, tout doit plier, tout doit s'humilier : *Cedat curiositas fidei, cedat gloria saluti.* Rien de plus opposé à son autorité que la faiblesse de nos lumières, mais rien de plus contraire à sa pureté, que la violence de nos passions. C'est le second danger que nous avons à craindre.

Danger commun à tous les hommes, présent à tous les hommes, funeste à tous les hommes : danger qui suit de la nature du corps, de la révolte des sens, de la corruption du cœur; danger qui naît avec nous, qui croît avec nous, qui ne cesse qu'avec nous. Tout homme a ses passions, et toujours la passion lutte contre la foi : l'une et l'autre se choquent, l'une et l'autre s'attaquent, l'une et l'autre se détruisent. Si la foi triomphe, il faut que la passion expire; si la passion l'emporte, il faut que la foi cède : la contradiction est sensible, elle est continuelle. La foi dit que Dieu est notre fin, que la vertu est notre asile, que le ciel est notre patrie; la passion dit que la terre est notre partage, que le plaisir fait notre bonheur, que la fin de l'homme, c'est l'homme même : la foi dit que la vie n'est qu'un songe, la fortune qu'une ombre, l'honneur qu'une fumée, que souvent le pécheur meurt dans son péché; la passion dit qu'il faut jouir du temps, profiter de ses biens, vivre dans la grandeur, qu'il suffit de penser à mourir quand on meurt : la foi dit que la religion est l'ouvrage de Jésus-Christ, qu'il y a un enfer pour punir les coupables, que le corps détruit ne détruit pas notre âme; la passion dit que l'âme suit le corps, que l'enfer n'alarme que les faibles, que la religion n'est fondée que sur la politique : *Væ dissolutis corde qui non credunt.* (*Eccli.*, II, 15.)

Que la passion se taise, la raison parlera, la vérité se montrera, l'Evangile se conservera. Que la passion se taise, on ne sera plus dans l'Eglise opposé à l'Eglise, on n'abusera plus de sa liberté pour nier la liberté, on ne résistera plus à la grâce, lors même qu'on dit qu'on y peut résister. Que la passion se taise, on ne murmurera plus contre la Providence, on ne contredira point les préceptes on ne rejettera point les miracles, et on n'en supposera point. Que la passion se taise, on évitera les chicanes, les détours, les altercations, pour prendre le parti le plus sûr et le seul qui soit sûr. Que la passion se taise, on ne verra plus tant d'hommes sans lettres se piquer de doctrine, tant de laïques oublier leur ignorance, tant de femmes savantes sans étude, tant d'impies incrédules jusqu'à l'athéisme. Que la passion se taise, on préférera l'espérance à l'incertitude, la charité à la haine, l'obéissance à tous les intérêts de l'esprit et du cœur : *Væ dissolutis corde qui non credunt.*

C'en est fait, disait Dieu, ma voix ne se fait plus entendre, ma vérité ne peut plus subsister, mon esprit est forcé d'abandonner les hommes : *Non permanebit spiritus meus in homine.* (*Gen.*, VI, 3.) Pourquoi? parce que l'homme a corrompu ses voies, parce que l'homme ne se conduit qu'en homme, parce que l'homme est l'esclave de la chair : *Quia caro est.* (*Ibid.*) Et qui est-ce qui inspire aux grands, aux riches, aux heureux du siècle, ces doutes, ces railleries, ces mépris scandaleux des personnes et des choses les plus saintes? c'est que leur état est le règne de la passion : *Quia caro est.* Qui est-ce qui a produit tant de schismes déclarés ou cachés, tant d'apostasies publiques ou secrètes, tant d'hérésies anciennes et nouvelles? C'est qu'on a toujours vu dominer la passion : *Quia caro est.* Qui est-ce qui fait qu'on abandonne l'arbre pour s'attacher à des branches fragiles, déjà mortes et séparées du tronc? C'est orgueil, c'est jalousie, c'est intérêt, c'est antipathie; en un mot, c'est que l'indépendance flatte la passion : *Quia caro est.* C'est toujours la passion qui prépare à l'irréligion; la corruption des mœurs corrompt les sentiments et le libertinage du cœur conduit bientôt au libertinage de l'esprit : *Quia caro est.* C'est ce libertinage qui a excité tous les troubles, fomenté toutes les erreurs, multiplié toutes les sectes; c'est ce libertinage qui a perverti l'Allemagne, soulevé la France, aveuglé l'Angleterre; c'est ce libertinage qui a révolté contre l'Eglise tant de vierges ennuyées de la virginité, tant de solitaires affligés d'être seuls, tant de prêtres ennemis du travail et de la continence : *Quia caro est.* Si l'on croyait, il faudrait craindre; si l'on craignait, il faudrait se réformer; si l'on se réformait, il faudrait réprimer ses passions : voilà ce qui arrête, voilà ce qui révolte Nos passions sont nos dieux; nous aimons mieux expirer avec elles, que de vivre sans elles : *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est.* Demandez à ce libertin ce qu'il croit : souffrez, souffrez, mes frères, que je vous le demande à vous-mêmes : que me répondrez-vous? que pourriez-vous me répondre? Croyez-vous donc que Dieu éclaire vos démarches? et si vous le croyez, comment pouvez-vous l'offenser? Croyez-vous qu'il réside dans nos temples? et si vous le croyez, comment pouvez-vous l'insulter? Croyez-vous qu'il vous donne son Corps? et si vous le croyez, comment pouvez-vous le profaner? Croyez-vous qu'un

seul péché suffit pour vous damner? et si vous le croyez, comment pouvez-vous y persévérer? Quand vous croyez que le prince est présent, vous le respectez; quand vous croyez qu'il est irrité, vous le fléchissez; quand vous croyez qu'il veut vous soulager, vous le priez; quand vous croyez qu'il vous a fait du bien, vous l'aimez; quand vous croyez qu'il a parlé, vous obéissez : et cependant vous n'obéissez pas à Jésus-Christ, vous n'aimez pas Jésus-Christ, vous ne fléchissez pas Jésus-Christ, vous ne respectez pas Jésus-Christ : comment donc, comment le croyez-vous? Non, non, vous nous trompez, vous vous trompez vous mêmes. Dès qu'on vit mal, on croit peu : vous n'avez point la foi, ou c'est une foi morte; et tandis que la passion vous tyrannisera, la foi ne vivra point dans vous : *Fides sine operibus mortua est.* (*Jac.*, II, 20.) Craignez tout de la faiblesse de vos lumières, craignez tout de la violence de vos passions, enfin craignez tout de la contagion du monde : c'est de tous les dangers peut-être le plus grand.

Le monde est le séducteur de tous ses habitants : parents, amis, patrons, tout y est dangereux; on n'y voit que des crimes, on n'y trouve que des piéges. Et comment croyez-vous, disait le Fils de Dieu, que le grain de la foi puisse germer dans cette terre ingrate? *Putas inveniet fidem in terra?* (*Luc.*, XVIII, 8.) Allez, jetez les yeux sur les villes et sur les campagnes : que de trompeurs, que d'hypocrites, que de pharisiens! Le désert même n'est pas inaccessible à tous ces faux prophètes : *Attendite a falsis prophetis.*(*Matth.*, VII, 15.) Il y en a de furieux qui cachent leur fureur sous la peau de l'agneau : *In vestimentis ovium.* (*Ibid.*) Il y en a de sensuels qui s'engraissent en laissant dépérir le troupeau : *Pascentes semetipsos.* (*Jud.*, 12.) Il y en a de délicats qui font porter aux autres des fardeaux qu'ils n'osent pas toucher : *Digito nolunt movere.* (*Matth.*, XXIII, 4.) Il y en a qui condamnent tout ce qu'ils ignorent et qui veulent ignorer tout ce qui les condamne : *Quodcunque ignorant, blasphemant.* (*Jud.*, 10.) Il y en a qui font trafic de louanges afin d'être loués : *Os eorum loquitur superba.* (*Ibid* , 16.) Il y en a qui sacrifient leur conscience à leur élévation : *Mirantur personas quæstus causa.* (*Ibid.*) on en voit de dissimulés qui emploient la ruse pour faire illusion : *Illusores.* (*Ibid.*, 18.) On en voit de rebelles qui ne reconnaissent ni tribunal ni juge : *Non obedientes.* (*Rom.*, XV, 30.) On en voit de hardis qui ne rougissent ni de la satire ni de la calomnie : *Criminatores.* (II *Tim.*, III, 3.) On en voit de brouillons qui ne sont ennemis de la vérité que parce qu'ils sont ennemis de la paix : *Murmuratores.* (*Jud.*, 16.) On en voit de téméraires qui présentent le poison sans le tempérer : *Despumantes suas confusiones.* (*Ibid.*, 13.) On en voit de modérés qui entourent de fleurs la coupe qui le porte : *Subdoli.* (II *Cor.*, XI, 13.) On en voit de séditieux qui ne se séparent du commun que pour faire parti : *Segregant semetipsos.* (*Jud.*, 19.) Il y en a qui n'ont qu'une foi de politique, d'éducation, de cérémonie : *Hi sunt qui ad tempus credunt.* (*Luc.*, VIII, 13.) Il y en a qui ne croient que ce qu'ils voient ou ce qu'ils imaginent : *Nisi videro, non credam.* (*Joan.*, XX, 25.) Les uns plus légers que le vent, doutent, flottent, chancellent sans savoir ce qu'ils croient : *A ventis circumferuntur.* (*Jac.*, III, 12.) Les autres, plus irrités que les flots de la mer, sont toujours dans l'agitation : *Fluctus feri maris.* (*Jud.*, 13.) Ceux-ci, comme des arbres dont la séve se perd, ne portent que des feuilles, sans porter aucun fruit : *Arbores autumnales.* (*Ibid.*, 12.) Ceux-là, comme des astres vagabonds, portent partout le tonnerre et la foudre : *Sidera errantia.* (*Ibid.*, 13.)

Je n'ajoute rien, mes frères, aux paroles de l'Ecriture : tels sont ses oracles, et tels sont vos dangers. Qui de vous ne les craindra pas? qui de vous n'y succombera pas? Hélas! qu'il est aisé quand on vit dans le monde, de penser comme le monde, de parler comme le monde, de s'égarer avec le monde! Qu'il est aisé d'être la dupe de ses complaisances, de ses liaisons, de son amitié! Qu'il est aisé de céder aux promesses ou aux menaces, aux mépris ou aux louanges, à un emploi ou à un bénéfice! Ne l'avez-vous point vu? ne l'avez-vous point fait? Rendez-vous compte ici de votre foi. Que me dit la foi, devez-vous donc vous dire? Mais disons-le sans préjugé, sans passion, sans emportement; disons-le avec droiture, avec équité, avec religion. Que me dit la foi? Me dit-elle de parler, d'écrire, de cabaler, de décider, de me soulever contre l'oint du Seigneur et contre ses ministres? Que me dit la foi? Me dit-elle de me livrer à la colère, aux murmures, aux clameurs, aux outrages, à l'invective contre tous ceux qui savent plus que moi, qui pensent mieux que moi? Que me dit la foi? Me dit-elle de suivre une Eglise sans chef, un troupeau sans soumission, un Sauveur sans miséricorde? Que me dit la foi? Me dit-elle de raisonner sans principes, de dogmatiser sans connaissances, de prononcer au gré de mes passions, ou des passions d'autrui, et de m'ériger en juge contre mes juges mêmes? Que me dit la foi? Me dit-elle d'écouter, de suivre, d'adopter tout ce que la prévention a de faux, tout ce que la haine a de fiel, tout ce que la cabale a de poison et de férocité? Que me dit la foi? Me dit-elle de déchirer, d'insulter, de calomnier des gens que je ne vois point, que je ne connais point, qui ne me veulent, ni ne me font aucun mal, qui me font même du bien, qui en ont fait dans tous les temps, dans tous les pays, et qui peut-être n'auraient point d'ennemis s'ils ne combattaient pas contre les ennemis de Jésus-Christ? Que me dit la foi? Me dit-elle de résister à mon prince, à mes guides, à mes pasteurs, et de préférer les ruisseaux empoisonnés de Babylone aux sources d'eau vive qui coulent à Jérusalem? Que me dit la foi? Me dit-elle de changer, d'altérer, d'abroger les lois, les pratiques, les cérémonies de l'Eglise, et d'interdire aux

autres, aussi bien qu'à moi-même, l'usage des sacrements? Que me dit la foi? Me dit-elle de dire ce que je ne pense pas, de signer ce que je ne crois pas, d'être tantôt à Paul, et tantôt à Céphas, de parler en public autrement qu'en secret, de n'avoir d'autre religion que mon caprice et mon intérêt? Que me dit la foi? Me dit-elle de retenir des livres défendus, de les lire malgré toutes les défenses, de les porter à la faveur des ténèbres, de les glisser furtivement de maisons en maisons, d'être le patron et le panégyriste de leurs auteurs et de leurs partisans? Que me dit la foi? Me dit-elle de protéger la nouveauté, de m'en faire le panégyriste, d'aller de cercle en cercle semer des dogmes proscrits, les appuyer par de faux bruits, ajouter l'imposture à l'opiniâtreté, et d'acheter par mes déclamations le titre de bel esprit? Est-ce donc là, mes frères, est-ce donc là la foi? Non, non, à tous ces traits je reconnais l'aigreur, l'envie, la jalousie, l'erreur. Ce n'est point là la foi de Jésus-Christ, elle est plus simple, plus humble, plus prudente, plus docile. C'est une foi fausse, c'est une foi masquée, c'est une foi chimérique.

Le fidèle ne s'instruit qu'avec soumission, et il commence par se soumettre avant que de s'instruire; il tient plus à sa foi qu'aux honneurs, qu'aux plaisirs, qu'aux richesses du monde; il évite tous les piéges, toutes les discussions, tous les risques, parce que c'est tout risquer que de risquer sa foi. Il ne se fait point de l'Eglise un fantôme afin de la combattre; il croit ce qu'elle croit, il rejette ce qu'elle rejette, il approuve ce qu'elle approuve, il condamne sans résistance tout ce qu'elle condamne; il sait qu'on ne peut sans crime, ni l'accuser, ni la réformer, ni la contredire, ni l'abandonner; il sait que c'est le seul centre d'unité, hors duquel il n'y a ni vertu, ni vérité, ni salut, ni infaillibilité; il sait que la vraie foi n'admet point de partage; qu'un point, qu'un seul point retranché en détruit la substance, que son mérite ne consiste que dans sa totalité.

Voulez-vous donc ne pas perdre la foi? Apprenez, dit saint Jean, à vous connaître vous-mêmes, à vous craindre vous-mêmes, à veiller sur vous-mêmes; captivez vos lumières, réprimez vos passions, défiez-vous du monde : *Videte vosmetipsos.* (II *Joan.*, 8.) Ne donnez ni confiance ni asile aux apostats de Jésus-Christ, aux ennemis de son nom, aux déserteurs de son Eglise : *Nolite recipere in domum.* (*Ibid.*, 10.) Quelque saints, quelque édifiants qu'ils vous paraissent, n'ayez, ajoute l'Apôtre, aucun commerce avec eux : *Nec ave ei dixeritis.* (*Ibid.*) Ne participez ni à leurs ouvrages, ni à leurs disputes, ni à leurs éloges, ni à leurs entretiens, si vous ne voulez participer à leur impiété : *Qui enim dicit illi ave, communicat operibus ejus malignis.* (*Ibid.*, 11.) Attachez-vous inséparablement à ceux qui tiennent leur mission de Dieu, leur pouvoir de Dieu, leur autorité de Dieu : *Credite in lucem, ut filii lucis sitis.* (*Joan.*, XII, 36.) A ce prix, vous éviterez les dangers de la foi, vous goûterez les avantages de la foi : et le Dieu de justice sera le consommateur de votre foi dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, etc.

SERMON III.

Pour le vendredi d'après les Cendres.

SUR LE PARDON DES INJURES.

Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros. (*Matth.*, V, 44.)

Et moi je vous dis : aimez vos ennemis.

Pardonner les plus cruelles offenses, et aimer ses plus mortels ennemis, non, il n'y a qu'un Dieu qui puisse faire de pareils commandements, et il n'y a qu'un chrétien qui puisse les accomplir. Ce ne sont-là ni des leçons, ni des efforts de la nature. L'impétuosité de ses mouvements, à la vue, au seul nom, au simple souvenir d'un agresseur injuste, fait assez sentir qu'elle n'a pour lui que des sentiments de haine, et qu'elle n'écoute que la voix de la vengeance.

La raison, à la verité, est alors d'un grand secours; elles peut, par ses réflexions, apaiser les saillies, calmer les transports, arrêter les plaintes, étouffer les murmures; mais, contente d'amortir les ardeurs et de prévenir les éclats de la passion, elle l'endort dans un froid glaçant, et l'entretient dans un dédaigneux silence. Il n'appartient qu'à la religion, au milieu des plus sanglants outrages, de triompher de tout l'homme, de désarmer son bras et de fléchir son cœur, de l'empêcher de repousser l'injure par l'injure, de l'obliger même à venger ses déplaisirs par des bienfaits, et à traiter en ami le persécuteur.

Car voilà les deux obligations étroites que le christianisme impose à tout chrétien offensé : l'oubli de l'offense, et l'amour de l'offenseur. Voilà les deux actes d'hostilité qu'il lui défend; divisions ouvertes, et aliénations secrètes. Or, c'est à quoi contreviennent deux sortes de transgresseurs des lois de la réconciliation chrétienne, le vindicatif et l'indifférent.

L'un refuse à l'ennemi le pardon, comme trop difficile à la nature; et l'autre lui dispute son amitié, comme accessoire au précepte. Je ne puis lui pardonner, dit celui-ci; et moi, dit celui-là, je ne suis pas obligé de l'aimer.

Que fait la religion, digne ouvrage d'un Dieu bon aux méchants mêmes? Elle adoucit au vindicatif la difficulté du pardon, par l'attrait des motifs qu'elle lui propose; vous le verrez dans mon premier point. Elle réduit l'indifférent à la nécessité de l'union, par l'étendue des devoirs qu'elle lui prescrit; ce sera le sujet du second. En deux mots, elle fait voir à l'un et à l'autre que dans le christianisme on peut moins difficilement, et qu'on doit plus indispensablement qu'on ne pense, pardonner les plus grandes offenses, et aimer ses plus grands ennemis. Voilà le plus juste partage d'une matière des plus importantes de toute la morale chrétienne.

C'est à vous, Dieu de miséricorde et de charité, qui avez fait de ces deux traits divins l'aimable caractère de la religion véritable,

c'est à vous à les soutenir contre les préjugés qu'ils ont ici à combattre.

Il est difficile que, parmi les chrétiens qui m'écoutent, il n'y en ait quelqu'un intéressé à ce discours. Peut-être que deux personnes ennemies, ou aliénées depuis longtemps se rencontrent en ce saint lieu, et n'y sont pas venues à dessein d'y quitter leur haine ou leur indifférence. Quel triomphe pour vous, Seigneur, quelle consolation pour moi, si je pouvais ici réunir leurs cœurs! C'est la faveur que je vous demande au nom de votre sainte mère, mère de grâce, mère d'amour, et médiatrice auprès de vous de la réconciliation des pécheurs. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pardonner, pour un chrétien, c'est un devoir moins difficile qu'on ne pense. Quel insoutenable paradoxe! se récrient d'abord les partisans de la vengeance. Est-ce donc que la religion refond la nature? ou réduit-elle à si peu de chose la loi du pardon?

Eh quoi? chrétiens auditeurs, pensez-vous que sans détruire l'homme, ou sans affaiblir la vertu, on en puisse faciliter les devoirs et adoucir les obligations? Non, non; je n'avance point ici que le christianisme rende insensible, ni qu'il ôte toutes les répugnances naturelles dont il demande le sacrifice; prétendre, comme ces sages de l'antiquité, qu'on doive être inaccessible à tout ressentiment, ce serait prendre, comme eux, le fantôme de la vertu pour la vertu même; ce serait à plaisir la surfaire en spéculation, pour autoriser la liberté d'en rabattre tant qu'on voudrait en pratique. Mais ce n'est point non plus en accordant quelque chose à la passion, que la religion en cherche le remède. Elle rougirait de cette molle complaisance; elle compte assez sur le secours de la grâce, pour ne rien relâcher de la sévérité de ses lois.

Pour entrer donc dans ses desseins, je déclare d'abord qu'en travaillant à vous adoucir les peines du pardon, je ne viens point en dissimuler le précepte; et, avant que de répondre à vos difficultés, je commence par vous représenter vos obligations. Donner à Dieu tous vos ressentiments, pardonner à tous vos ennemis, oublier tous vos mécontentements; et, parce que rien ne conduit mieux à l'oubli que le silence, ne parler jamais de tout ce qui vous aigrit, aux risques de rouvrir votre plaie et de la rendre incurable : voilà ce qui vous est prescrit. Vous le devez, mais vous le pouvez aussi, et la religion ne vous ordonne rien en tout cela qu'elle ne vous facilite.

Vous ne connaissez donc pas, reprend le vindicatif, la grandeur de l'offense que j'ai reçue? première difficulté. Vous ignorez donc le caractère de la personne qui m'outrage? seconde difficulté. Vous ne voyez donc pas, en pardonnant, à quoi je m'expose? troisième difficulté. Vous n'examinez donc pas ce qu'on dira de moi dans le monde? quatrième et dernière difficulté.

Pardonnez-moi, cher auditeur; rien de ce qui vous intéresse ne m'est échappé; j'ai tout compris, et je le sens même assez pour y compatir et pour vous plaindre. Mais supposé qu'on diminue à vos yeux la grandeur de l'offense qui vous aigrit; que, dans cet objet odieux qui vous blesse, on vous découvre mille traits respectables; qu'on vous dédommage abondamment de ces inconvénients et de ces pertes qui vous alarment; qu'on vous fasse enfin trouver plus d'honneur dans le pardon que dans la vengeance, ne conviendrez-vous point que, sans mollir sur vos devoirs, on a trouvé le secret de vous en faciliter la pratique? Ecoutez donc, chrétiens auditeurs, et opposez les adoucissements de la religion aux répugnances de la nature.

Grandeur de l'offense; première difficulté du pardon. Il est bien dur de pardonner, plus difficile encore d'oublier, presque impossible de taire une offense cruelle, et il est rare qu'on s'imagine n'en avoir reçu que de légères. Dès qu'une injure nous est personnelle, toujours par quelque endroit elle nous paraît impardonnable. Ce trait, il est vrai, que nous trouvons si violent, échappe souvent à des yeux désintéressés, mais il se fait vivement sentir au cœur qu'il frappe et qu'il perce. Eh, qu'importe que les autres en jugent autrement que nous? Après tout, ce n'est point leur opinion, c'est la nôtre qui produit nos ressentiments, et quelqu'outrée, quelque fausse même qu'elle puisse être, les peines qu'elle cause n'en sont ni moins réelles ni moins cuisantes. Je ne viens donc point ici, chrétiens, contester le sujet de vos douleurs; je ne prétends point examiner si le mal est aussi grand que vous le faites; je veux bien croire que l'on vous a fait tout l'outrage et tout le tort que vous dites; je n'en cherche ni d'autre témoin, ni d'autre juge que vous-même, pourvu que vous ne vous en rapportiez pas tellement à la passion, que vous n'écoutiez votre religion et que vous ne la preniez pour guide et pour règle. Car vous êtes chrétien. Voilà le grand principe que je suppose, et voici la conclusion que j'en tire. Vous êtes chrétien : vous savez donc que les souffrances, de quelque nature qu'elles soient, et de quelque part qu'elles viennent, sont toujours des effets d'une aimable Providence; qu'elles ont pour principe la volonté de Dieu, et votre salut pour fin; qu'elles portent avec elles un double avantage, échange de peines, et titre de récompenses. Vous êtes chrétien : vous savez donc mieux encore que David que, par un traitement que vous ne vous êtes pas attiré, c'est Dieu lui-même qui permet les insultes de quelque audacieux Séméï, pour vous faire expier ici-bas vos révoltes criminelles. Vous savez donc encore mieux que Job, que, par les mains de quelque avide usurpateur, c'est Dieu lui-même qui vous dépouille d'une abondance dangereuse pour vous réduire à une indigence méritoire. Vous savez donc encore mieux que Susanne, que, par la langue envenimée de quelque hardi calomniateur, c'est Dieu lui-même qui souffre que

votre honneur reçoive une atteinte sensible, pour faire briller un jour avec plus d'éclat votre innocence. Vous savez donc encore mieux que Joseph, que, par une conduite impénétrable, c'est Dieu lui-même qui permet que votre propre sang se soulève contre vous, vous abandonne et vous trahisse, pour vous élever au comble du bonheur. Vous êtes chrétien : vous savez donc, comme les premiers fidèles, que ceux qui, par des persécutions injustes et semblables à celles des païens, vous inquiètent et vous désolent, vous donnent, en vous faisant souffrir, l'occasion de mériter, et que, quoiqu'ils gagnent à vous causer du dommage, vous gagnez infiniment plus qu'eux à le supporter. Vous savez donc, comme les apôtres, que ceux qui, par des cruautés moins sanglantes, mais plus durables que celles des tyrans, vous donnent mille fois le coup de la mort, vous ouvrent le chemin à l'immortalité et vous en assurent la couronne. Vous savez donc, comme les martyrs, que ceux qui, par une rage égale à celle de leurs bourreaux, déploient sur vous tous les efforts de leur malice et voudraient y voir fondre à la fois tous les maux, ne font qu'accumuler trésor sur trésor et entasser sur vous tous les biens de l'autre vie. Vous savez donc enfin, comme Jésus-Christ, que ceux qui, par un acharnement, si vous voulez, aussi cruel que celui des Juifs, vous dépouillent, vous déchirent, vous crucifient, vous mènent par la route du Calvaire au faîte de la gloire.

Vous savez ces vérités; vous faites profession de les croire; vous êtes prêt, dites-vous, à les signer de votre sang, et vous cherchez à vous venger encore ! Mais de quoi vous venger, je vous prie? De ce qui a fait le mérite et la félicité des plus grands saints; de ce qui devrait faire, sans l'offense de Dieu et le péché de votre frère, l'objet de vos plus ardents désirs; de ce qui doit être éternellement, si vous vous en vengez, la matière de vos regrets, et si vous le pardonnez, le sujet de vos actions de grâces. Montrez-moi, chrétiens auditeurs, selon les principes de votre foi, dans tout ce qui vous offense, un mal pur, un mal certain, un mal même équivoque ou douteux, et j'entre dans vos ressentiments. Mais depuis surtout que, par la vertu de la croix, les plus grandes afflictions sur la terre sont devenues les plus grandes faveurs du ciel, Dieu vous en demande-t-il trop quand il vous ordonne de ne pas savoir mauvais gré à des hommes qui, quoique vos ennemis outrés, vous servent beaucoup mieux que vos amis les plus tendres?

Raisonnons ensemble tant qu'il vous plaira sur la situation douloureuse où vous vous trouvez, mais raisonnons en chrétiens. Quoique vous m'en puissiez dire, deux objets seulement se présentent à mon esprit, et je n'en vois aucun des deux qui excite l'indignation, et qui inspire la vengeance. L'injure qui vous afflige? Mais c'est pour vous un exercice de pénitence, et une épreuve de vertu; par conséquent c'est un grand bien. Dieu qui la permet? Mais c'est à votre égard un Sauveur et un père, et par conséquent c'est un bienfaiteur. L'un et l'autre retiennent dans le respect, et réduisent au silence.

Répondez-moi donc, je vous prie, et dites-moi : est-il si difficile, je ne dis pas à un chrétien parfait, mais à un vrai chrétien, tel que vous êtes, d'appeler ainsi la religion au secours de la raison, trop faible, je l'avoue, pour résister aux premiers mouvements de la passion? De combien la vivacité du ressentiment se trouverait-elle affaiblie par le contrepoids de ces solides réflexions ! Je veux bien que la difficulté du pardon ne s'évanouisse pas tout à coup : n'est-il pas vrai qu'elle diminuerait au moins peu à peu, et qu'enfin à l'exemple du premier de nos martyrs, on serait plus disposé à bénir et à adorer, qu'à maudire et à détester des mains armées par celles de Dieu même pour nous porter des coups de grâce et de salut : *Nesciebat iis irasci, per quos sibi videbat regni cœlestis aulam aperiri.*

Ce raisonnement serait excellent, dites-vous, si la personne qui m'offense n'avait pas précisément en vue de m'offenser; et si ce n'était pas le plus mauvais esprit, la plus mauvaise langue, le plus mauvais cœur. Seconde difficulté du pardon : le caractère de la personne.

Il faut encore ici vous passer vos préjugés. Mais voyons si votre religion n'a pas de quoi les balancer. Savez-vous, chrétien, ce que l'on vous demande? On veut, dites-vous, on veut que je ne haïsse pas l'objet du monde le plus digne de mon aversion; un ingrat comblé de mes bienfaits, dont il abuse; un perfide qui se sert de ma confiance pour me perdre; un imposteur qui partout me déchire; un ambitieux qui s'élève sur mes ruines; un injuste qui s'enrichit à mes dépens; un barbare qui de gaieté de cœur m'égorge et m'assassine. Vous vous trompez, chrétiens auditeurs, vous vous trompez : ce n'est pas là le portrait que la religion vous présente pour étouffer votre haine et vous engager au pardon. Une personne telle que vous me la dépeignez ici, est un monstre de nature, qui fait horreur, et l'on sait assez que l'horreur ne se surmonte pas, et que l'amour ne peut se commander. Eh ! pourquoi donc, concluez-vous, me défendre de haïr, m'obliger même à aimer ce qu'il y a pour moi de plus haïssable dans cet ennemi pour qui vous plaidez ici, et pour qui vous vous intéressez? Parmi tant de traits odieux qui crient vengeance, montrez-m'en un seul favorable qui demande grâce; je la lui fais tout à l'heure et de bon cœur. Eh bien ! chrétiens auditeurs, pour un seul, ou plutôt dans un seul, en voici mille. Cet ennemi pour qui je parle, c'est un chrétien; en faut-il davantage pour vous le rendre respectable malgré ses défauts? C'est un chrétien, c'est-à-dire, que c'est l'objet des recherches de Jésus-Christ, l'ouvrage de ses miséricordes, le fruit de ses travaux, le prix de son sang et de sa vie. Que dis-je? c'est son sang même, c'est sa vie; puisque non

content de les avoir donnés une fois pour les racheter, il les lui donne encore pour le nourrir. C'est un chrétien, c'est-à-dire que c'est le frère de Jésus-Christ, fils de Dieu par adoption comme lui par nature; héritier du royaume du ciel, et cohéritier de Jésus-Christ. C'est un chrétien; c'est-à-dire que c'est le membre de Jésus-Christ, uni à ce sacré chef de la religion chrétienne par le lien étroit de la foi, attaché au corps de l'Eglise par une sainte société de prières et de sacrements, tenant à l'assemblée des saints qui en forment la plus noble partie, par une influence continuelle d'assistance et de secours. C'est un chrétien; c'est-à-dire que c'est à votre égard le substitut même de Jésus-Christ, qui lui transporte sur vous tous ses droits, qui prend sur soi tous vos débats, qui se tient fait tout ce qu'on fait au prochain, et qui vous déclare en termes formels, que de quelque manière qu'on y attente, c'est le toucher à la prunelle de l'œil, c'est-à-dire, à l'endroit le plus sensible. Sur quoi ferez-vous donc tomber votre vengeance et votre haine, où vous ne trouveriez pour sauve-garde le caractère et le sceau respectable de Jésus-Christ? faites de votre ennemi tel portrait qu'il vous plaira; employez à le peindre les couleurs les plus noires. Dites qu'il n'a ni honneur, ni probité, ni sentiment, ni vertu : tel qu'il est, Dieu le souffre, Dieu le protége, Dieu le couvre; il efface tout ce qu'il offre d'odieux, il divinise tout ce qu'il a d'humain, se mêle et se confond tellement avec tout ce qu'il est, que vous ne sauriez l'attaquer sans rencontrer partout Jésus-Christ qui vous arrête et qui vous crie, comme à Saul : C'est donc à moi que vous en voulez; c'est donc moi que vous poursuivez; c'est donc de moi dont vous voulez vous venger? *Ego sum Jesus quem tu persequeris.* (*Act.*, IX, 5.) Ah! il faut avoir les yeux étrangement allumés par la passion, pour percer tant de voiles que la religion jette sur les défauts qui vous irritent. Ce n'est pas qu'elle vous demande pour quiconque vous nuit une flatteuse complaisance ou une aveugle estime. Voyez-en, à la bonne heure, les travers, les infidélités, les injustices. Mais voyez-les comme des taches dans un objet pour lequel vous avez tant de raisons de vous intéresser. Voyez-les et supportez-les, comme un ami voit et supporte les défauts d'un ami dont il respecte la personne. Voyez-les, et reprenez-les, si vous voulez, comme un père voit et reprend les égarements d'un enfant qu'il s'efforce par tendresse de ramener au devoir : voyez-les, et corrigez-les, si vous pouvez, comme Dieu voit et corrige les faiblesses de ses plus chers et de ses plus fidèles serviteurs. Cela n'est difficile ni à Dieu, ni à un père, ni à un ami; et cela ne vous paraît impraticable à l'égard d'un ennemi, que parce que c'est toujours d'homme à homme, et jamais de chrétien à chrétien, que vous vous mesurez avec lui.

Fut-il donc si difficile à David d'épargner Saül tombé entre ses mains, et livré à sa discrétion? Non, disait-il, je ne puis m'y résoudre; quelque belle que soit l'occasion, quelque grand que soit l'avantage, il ne m'est pas possible de perdre mon persécuteur : *Non extendam manum meam.* (I *Reg.*, XXIV, 11.) Eh! pourquoi cette espèce d'impossibilité d'une vengeance si juste en apparence et en effet si facile? Ah! c'est que ce persécuteur après tout est l'oint du Seigneur: *Quia Christus Domini est.* (*Ibid.*, 7.) C'est trop peu pour vous, chrétiens, Saül n'était pour David que l'oint du Seigneur. Mais cet ennemi pour qui votre religion vous demande grâce, est pour vous le Sauveur lui-même et le Christ : *Quia Christus Dominus est.* Fut-il si difficile à Joseph d'oublier l'attentat de ses frères? Hélas! ils n'eurent qu'à lui dire : Votre père en mourant nous a chargés de venir vous demander l'oubli du crime de vos frères ses enfants : *Pater tuus præcepit.... ut obliviscaris sceleris fratrum.* (*Gen.*, L, 16.) A ce doux nom de père, la tendresse s'empara de son cœur, ses yeux se remplirent de pleurs, et les reproches expirant sur ses lèvres firent place aux caresses. Il les rassura : *Nolite timere*; il les excusa : *Vos cogitastis malum, sed Deus vertit in bonum.* (*Gen.*, XX, 21.) Il jura qu'il serait désormais leur soutien, leur protecteur et leur père : *Ego pascam vos.* (*Ibid.*) Ah! chrétiens, disait Tertullien, est-il père, plus père pour vous que ce Dieu sauveur que la foi vous représente dans vos frères, sollicitant leur pardon? Saint Paul crut-il qu'il fût si difficile à Philémon de ne pas maltraiter un esclave fugitif, quand il lui aurait déclaré que ce coupable esclave était comme lui son disciple bien-aimé; qu'il l'avait pris sous sa protection, qu'il l'avait adopté, qu'il en avait fait son fils bien-aimé, qu'il le regardait comme un autre lui-même? Car ce sont là ses paroles touchantes, Souvenez-vous que c'est l'enfant de ma douleur et de ma captivité, comme vous fûtes autrefois celui de mon zèle et de ma liberté: *Obsecro pro filio quem genui in vinculis.* (*Philem.*, 10.) Recevez-le donc pour moi, et comme moi dans votre ancienne bienveillance : *Illum ut viscera mea suscipe.* (*Ibid.*, 12.) Ah! qu'est-ce que saint Paul, au prix de Jésus-Christ qui vous crie par la voix de son sang, dont il a arrosé, baigné, pénétré votre ennemi? Songez que c'est sur la même croix que je vous ai l'un et l'autre rachetés; que vous êtes tous deux sortis libres de mes plaies, et que ma mort vous a faits tous deux enfants du même père. Pardonnez-lui donc, non pas parce qu'il le mérite, mais parce que je l'ai moi-même mérité; ayez égard, non pas à ce qu'il vous doit, mais à ce que vous me devez; faites attention, non pas à ce qu'il est pour vous et au tort qu'il vous a fait, mais à ce que je suis pour lui et aux droits que je lui ai cédés : *Hoc mihi imputa.... te ipsum mihi debes.* (*Ibid.*, 18, 19.) Le cruel! l'inhumain! le barbare qu'un chrétien qui, faute de vouloir pardonner, et qui, pour atteindre le cœur d'un ennemi, perce le cœur de son Sauveur, qui se jette entre deux, pour le défendre. Que

peut-il alléguer pour justifier sa vengeance?

On abusera de ma facilité, on se prévaudra de ma clémence, on m'offensera avec plus de liberté quand on verra qu'on peut m'offenser avec impunité. Troisième difficulté : les suites du pardon. Après tout, cher auditeur, n'est-ce pas là plutôt un vain prétexte qu'une difficulté véritable? Car enfin on ne vous défend pas de résister à l'injustice, mais on vous ordonne d'y résister sans aigreur. Or, n'est-il pas visible que la haine de votre cœur entre en pure perte dans la défense de vos droits légitimes? En effet, à quoi bon, pour avoir réparation et pour obtenir justice, ce fiel, cette animosité, ce feu, ces transports? La vivacité de vos ressentiments n'est-elle pas ici de trop et ne nuit-elle pas plus qu'elle ne sert à la bonté de votre cause? De plus, est-il bien vrai que pardonner une injure, c'est s'exposer à en recevoir mille? Est-il bien prouvé que l'homme le plus modéré soit toujours le moins ménagé? Est-ce un moyen bien sûr de vivre tranquille que de se rendre redoutable? On suspend, si vous voulez, mais on grossit l'orage, et, tôt ou tard, on n'en sera pas moins infailliblement accablé. Une offense remise aurait éteint ou du moins assoupi les querelles, une vengeance poursuivie les nourrit et les éternise. C'est ce que l'expérience nous apprend tous les jours. Quoi qu'il en soit (car je veux bien encore faire ici grâce à vos préjugés), voilà donc tout l'avantage que vous prétendez trouver à vous venger, c'est d'empêcher, dites-vous, qu'on ne vous offense. Mais, cher auditeur, est-ce un avantage pour vous de n'avoir rien à pardonner? Rentrez en vous-même, écoutez votre religion, pensez à ce que vous êtes devant Dieu. Vous êtes chrétien, mais vous êtes pécheur, et le remords du péché vous empêche de goûter la paix du christianisme. Je suis sûr, dites-vous, de mon crime, mais je ne suis pas sûr de ma grâce. Je sais bien que j'ai perdu celle du baptême, mais je ne sais si j'obtiendrai jamais celle de la pénitence. Ma conscience me dit assez : Tu as mérité l'enfer, mais elle ne peut me dire : Tu mérites le ciel. Tel est, chrétiens auditeurs, en cette vie votre triste sort, et telle sera jusqu'à la mort votre cruelle incertitude. Dans cet état si désolant, toujours plus proche de la crainte que de l'espoir, est-il pour vous au monde intérêt plus flatteur que de vous assurer, autant qu'il est possible, les miséricordes de votre Dieu?

Mais où la trouver, me direz-vous, cette heureuse assurance? Sera-ce dans le bien que vous aurez pratiqué ou dans le mal que vous aurez souffert? Job, ce miracle de patience et ce prodige de charité, sur son fumier, lit de sa douleur, et au milieu de ses amis, fruit de ses largesses, croit entendre encore gronder sur sa tête le tonnerre des jugements de Dieu et la foudre de sa colère. Hélas! Seigneur, dit-il, si vous me jugez à la rigueur, pourrai-je soutenir le poids de vos vengeances? *Non potero respondere.* (*Job*, IX, 3.) Sera-ce dans les faveurs que Dieu vous aura faites ou dans les services que vous aurez rendus à Dieu? Saint Paul, ce vase d'élection et ce docteur des gentils, revenu de ses extases et chargé du soin d'une infinité d'églises, doute encore s'il est digne d'amour ou de haine, et ne sait si Dieu regarde en lui le nouvel apôtre ou l'ancien persécuteur. Ma conscience ne me reproche rien, s'écrie-t-il; mais je ne suis pas pour cela justifié : *Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum.* (I *Cor.*, IV, 4.) Sera-ce dans l'exercice assidu de l'oraison ou dans la pratique continuelle de la mortification? Anges du désert, saints et austères anachorètes, vous tremblez jusqu'au fond de vos grottes, et vous vous demandez l'un à l'autre, au rapport de saint Jean Climaque : Pensez-vous et puis-je penser que mes péchés devant Dieu soient effacés? Si l'innocent et le juste est à peine sauvé, que deviendra le pécheur et le coupable? *Si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt?* (*I Petr.*, IV, 18.) Et où prendre donc dans ces alarmes générales quelque attente de salut, quelque assurance des miséricordes divines? Cher auditeur, ne la cherchez pas hors de vous; elle est entre vos mains; vous la portez au fond de votre cœur. Ou il n'y en a point de gage au monde, ou tout ce qu'il y en a se trouve réuni dans le pardon des offenses. C'est là que tous les saints l'ont cherchée, c'est là que Dieu l'a attachée : C'est donc là que vous la trouverez vous-même. C'est là que tous les saints, même ceux de l'Ancien Testament, l'ont cherchée. Seigneur, disait David, oui, perdez-moi, j'y consens, si j'ai voulu perdre mon ennemi. Traitez-moi comme je mérite, si je l'ai traité comme il le méritait; n'ayez pour moi nulle indulgence, si je n'ai eu pour lui nul égard : *Si reddidi retribuentibus mihi mala, decidam merito ab inimicis meis.* (*Psal.* VII, 5.) D'où il concluait ainsi ensuite : Mais si je lui ai fait grâce, ô mon Dieu! faites-moi grâce aussi; oubliez tout ce qui vous irrite contre moi, si j'ai oublié tout ce qui m'irritait contre lui; sauvez mon âme, si j'ai sauvé son honneur, son bien et sa vie : *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus.* (*Psal.* CXXXI, 11.) Car c'est là, remarquent les Pères, une de ces conséquences nécessaires où l'effet suit infailliblement du principe : de la vengeance humaine la vengeance divine, et du pardon de l'homme le pardon de Dieu. C'est là, en effet, que Dieu l'a attaché. Pardonnez, dit-il, et je vous pardonne; signez la paix avec votre ennemi, et je la signe avec vous. Plaignez-vous encore après cela de l'incertitude de votre sort. Je vous fais par là l'arbitre de votre destinée, et vous pouvez de votre propre main écrire votre nom dans le livre de vie : *Dimittite et dimittemini.* (*Luc.*, VI, 37.) Est-il déclaration plus formelle et plus claire que celle de la miséricorde promise et attachée à la miséricorde? C'est donc là, chrétiens, que vous la trouverez vous-mêmes. A l'exemple d'un saint Jean Gualbert, pénétré de ces divins oracles, allez des bras de votre ennemi réconcilié, allez, courez aux pieds de Jésus-Christ crucifié; et, sans rien perdre de la juste douleur de

l'avoir tant offensé, dites-lui avec une sainte confiance de lui plaire : Seigneur, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné; faites aussi ce que vous m'avez promis. Je vous ai sacrifié mon cœur et tous ses ressentiments, ouvrez-moi le vôtre et toutes ses tendresses. C'est un prix tout acquis à l'hostie et au sacrifice que je vous présente, puisque vous l'avez vous-même fixé; et si vous conserviez encore pour moi la moindre froideur ou la moindre réserve, j'oserais, ô mon Dieu ! en appeler de vous à vous-même, et vous me permettriez de vous demander si vous m'avez trompé ou si vous avez changé : *Dimitte, Domine, quia dimisi.* (Cæsarius.) A ces mots, si le crucifix ne penche pas sur vous la tête comme il fit autrefois sur ce saint pénitent en signe de réconciliation, Jésus-Christ lui-même vous en donnera mille preuves secrètes au fond du cœur, vous en recevrez une preuve authentique de la bouche de ses ministres, et quand, pour premier préliminaire de la paix que vous voulez faire avec Dieu, ils verront votre paix déjà faite avec les hommes, convaincus par la solidité de cette préparation de la sincérité de vos autres dispositions, ils prononceront hardiment et sans crainte d'être désavoués du ciel l'arrêt de votre absolution.

Ah ! mon frère, cette précieuse assurance de la miséricorde de Dieu ne prévaut-elle pas sur les terreurs chimériques que peuvent donner les suites d'une trop grande indulgence? Bien loin de craindre de pardonner de peur de vous attirer de nouvelles offenses, n'êtes-vous pas tentés de désirer de nouvelles offenses pour avoir toujours de quoi pardonner et vous assurer de plus en plus de votre pardon? Ne dites-vous pas au moins, dans une sainte impatience de savoir si vous êtes bien avec Dieu : Persécuteurs, ennemis, adversaires, vous m'allez devenir aussi chers que vous me paraissiez haïssables? Tels seraient sans doute vos sentiments, si le monde ne s'y opposait pas par ses maximes, et s'il n'arrêtait pas toutes les facilités du christianisme par la tyrannie de ses lois. Combien de réconciliations presque sûres échouent tous les jours à ce misérable écueil ! Je pardonnerais volontiers; mais que pensera, que dira le monde si je n'éclate? Dernière difficulté du pardon : les maximes et les lois du monde.

Monde pervers, ne cesseras-tu donc jamais de faire la guerre à Jésus-Christ? Et jusques à quand trouveras-tu le maudit secret d'affranchir de son joug si doux et si léger par un joug cent fois plus inhumain et plus cruel? Et vous, chrétiens, pourquoi courir comme vous faites au devant de ce joug du monde si rigoureux et si pénible ? Qui vous oblige de vous en charger lors même que le monde ne vous l'impose pas? Car prenez garde, vous appliquez les maximes du monde sur la vengeance à toutes sortes d'offenses. Combien en est-il qu'au jugement même du monde il est glorieux de pardonner? Combien dont il est honteux de se venger? Combien même qu'il est ridicule de relever, et par conséquent qu'on doit, selon le monde même dissimuler et passer sous silence ? Vous étendez ces maximes du monde à toute sorte d'ennemis. Combien en est-il que le monde permet de mépriser? Combien d'autres qu'il vous conseille de ménager? Combien même qu'il vous avertit de regagner, et combien par conséquent à qui il vous laisse en liberté de pardonner? Vous voulez enfin que ces lois et ces maximes du monde obligent tous les états et toutes les conditions. Connaissez-vous bien le monde, quand vous parlez ou que vous pensez de la sorte? Hommes destinés par vos emplois à rendre la justice, ces maximes du monde ne vous regardent pas; c'est vous dégrader que de les suivre. Le monde sait bien le dire, et les scènes que vous lui donnez de temps en temps sur ce sujet lui paraissent du moins aussi ridicules que nous les jugeons scandaleuses. Hommes d'Eglise, enfants privilégiés d'une mère pacifique, le monde vous laisse là-dessus en pleine liberté; pardonnez à vos ennemis, ne vous vengez pas; ne poursuivez pas même avec trop de chaleur la justice qui vous est due. On en sera édifié; le monde ne consent point à vous voir adopter une morale qu'il n'a établie que pour lui; et s'il redoute trop l'Evangile pour s'y soumettre, il le respecte au moins assez pour trouver mauvais que sur cela, comme sur bien d'autres choses, vous ne le pratiquiez pas, vous qui le prêchez. Hommes retirés du monde et qui faites profession de vertu, vous que le monde appelle dévots, et qui devez souhaiter de l'être, à quoi pensez-vous, je vous prie, de vous rendre personnelles des maximes dont vous êtes personnellement exceptés? A peine le monde vous pardonne-t-il vos plus justes défenses, comment vous persuadez-vous qu'il vous passera vos vengeances et vos animosités? Ajoutons à tous ces hommes pour qui le point d'honneur n'est visiblement qu'un prétexte, ajoutons une autre moitié du monde entière, je veux dire les personnes du sexe. On ne convient pas qu'elles soient toujours les plus modérées; on en a même, en fait de vengeance, d'étranges préjugés que je n'entreprends pas d'approfondir, beaucoup moins de justifier. Mais on convient au moins que cette passion ne leur sied pas, et que le seul endroit par où elles puissent se relever de l'injustice qu'elles prétendent qu'on leur fait de les traiter de sexe le plus faible, ce serait le courage héroïque d'un généreux pardon, et non les efforts impuissants d'un ressentiment méprisable.

Réduisons donc les choses à leur juste valeur, et ne parlons qu'à ceux que l'honneur, après une injure reçue, engage, selon les lois du monde, aux éclats et aux périls de la vengeance. Lois injustes et cruelles, de s'exposer pour un faux point d'honneur à la mort ou au meurtre! On n'est pas à s'en plaindre. Le mondain le plus brave ne court guère aux armes, que le dépit dans le cœur; moins contre l'ennemi qu'il cherche, que contre le monde qu'il sert. Bien de douloureuses réflexions se passent entre le moment où le parti de la vengeance est pris, et celui

où il s'exécute, et le premier feu de la passion éteint, on convient qu'il serait plus doux d'obéir à Jésus-Christ, que de satisfaire le monde.

Mais n'y aurait-il pas moyen sur ce point d'obéir à Jésus-Christ, sans que le monde y trouvât à redire? C'est, messieurs, ce que vous jugez impossible, et c'est pourtant ce qui vous serait plus glorieux et plus facile. Enseignez-nous, me direz-vous, cet important secret. Le voici; ne l'oubliez jamais. C'est de vivre toujours au milieu du monde, comme vous devez, en vrais chrétiens. Car d'où vient, je vous prie, que le monde vous dégrade, si vous ne lavez la honte d'un affront dans le sang de celui qui en est l'auteur, ou si vous ne succombez vous-mêmes dans la poursuite de la vengeance? Ce n'est pas que le monde ne convienne, tout injuste et tout cruel qu'il est, qu'il y a bien plus d'honneur à pardonner qu'à se venger ; surtout quand c'est par amour pour Dieu qu'on pardonne, et en vue de Jésus-Christ qu'on ne se venge point : mais, c'est que témoin de votre conduite, il doute que si vous pardonniez, et si vous ne vous vengiez pas, ce fût purement par amour pour Dieu et en vue de Jésus-Christ. Vous ne vivez pas dans le monde, avouez-le, d'une manière à le convaincre que c'est la charité pure qui vous guide. Par aucun endroit de votre vie, vous ne paraissez chrétiens : on ne sait même, à en juger par vos mœurs et par vos discours, de quelle religion vous êtes, ni si vous en avez aucune. Cependant, il survient une occasion délicate, une affaire d'honneur : si vous ne la poursuivez pas, que voulez-vous en ce cas que le monde en pense? il serait bien étrange que le christianisme, qui partout ailleurs ne vous est rien, vînt si à propos pour vous tirer d'un mauvais pas, et que le seul usage que vous fissiez de votre religion fût de paraître insensible. Voilà, si vous voulez bien approfondir, la véritable source de ce que vous appelez la tyrannie du monde sur le point d'honneur. Ce n'est point au monde, c'est à vous-mêmes qu'il faut s'en prendre, s'il n'accorde son estime qu'à vos sanguinaires vengeances. Que ne vivez-vous avant l'offense de manière à faire preuve également et de votre courage et de votre foi? Que ne vous comportez-vous dans l'offense, d'un air tout ensemble et si généreux et si chrétien, que l'on sente que c'est en vous, non la timidité qui recule, mais la religion qui pardonne? Que ne soutenez-vous vos démarches après l'offense, par une conduite aussi ferme et aussi fière sur les intérêts du prince et dans la cause de Dieu, qu'humble et patiente dans votre propre cause et sur vos intérêts personnels? Alors, sans doute, vous pourrez pardonner, sans que votre honneur en souffre. Que dis-je! vous pardonnerez avec un surcroît de gloire. Le monde vous respectera, le monde vous admirera, le monde reconnaîtra que dans votre patience même, vous êtes plus braves par le généreux effort d'une vertu chrétienne, que ceux qui ne le sont que par le lâche ressort d'un vil respect humain. Et ne voyez-vous pas ce monde, tout vindicatif qu'il est, honorer le nom et la mémoire de ces héros chrétiens, qui, jusque dans le métier de la guerre, ont fait profession de pardonner toujours à leurs ennemis personnels, et de ne jamais venger leurs propres querelles; tandis qu'il foule aux pieds les os et les cendres de ces héros mondains qui, dans la poursuite de leurs vengeances criminelles, sont morts pour lui plaire, la rage dans le cœur et les armes à la main? Vivez en héros chrétiens, comme les saints y ont vécu, et non pas en héros mondains, comme les réprouvés y sont morts. Le monde vous refera la même justice et vous rendra le même honneur.

Ce n'est donc pas, chrétiens, un paradoxe insoutenable d'avancer, comme j'ai fait, qu'un chrétien qui a de la peine à pardonner, trouve dans sa foi des attraits et des facilités capables de surmonter ses difficultés et ses répugnances. Le christianisme diminue la grandeur de l'offense, et la change même en bienfait; le christianisme, de l'objet le plus odieux en fait un objet respectable; le christianisme, à de frivoles craintes substitue de solides espérances; le christianisme enfin, à la place d'un honneur chimérique, fait trouver une gloire véritable. C'en est assez, ce me semble, pour désarmer le vindicatif. Tâchons à présent de rapprocher l'indifférent : et après avoir fait voir à l'un qu'on peut pardonner à ses ennemis plus facilement qu'on ne pense, montrons à l'autre qu'on doit les aimer plus indispensablement qu'on ne croit : c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

J'avance une proposition qui va d'abord vous surprendre, mais dont vous conviendrez bientôt avec moi : C'est que de toutes les dispositions où l'on peut être à l'égard d'un ennemi, les plus dangereuses au salut ne sont pas celles où dominent l'animosité et la vengeance; ce sont celles où règnent l'indifférence et la froideur. Les colères violentes ne sont pas longues, ni les haines envenimées incurables : elles s'épuisent par leur violence, et se guérissent même par leur poison. On se lasse d'être toujours dans un enfer anticipé; dans la jalousie, si celui qu'on hait est aimé; dans le chagrin, s'il est approuvé; dans le dépit, s'il est honoré; dans la fureur, s'il réussit; dans la rage, s'il prospère; dans la frayeur, s'il devient puissant; dans le désespoir, s'il est hors d'atteinte; dans la confusion de se donner bien du tourment pour mourir peut-être à la peine, et pour mettre un autre à la raison, de la perdre soi-même. Ces réflexions du bon sens, soutenues des impressions de la grâce, font détester la guerre et soupirer après la paix.

Mais, à l'égard d'un ennemi, on ne revient guère d'un calme philosophe, ni d'un flegme léthargique. On y passe des années criminelles sans s'apercevoir de son crime : on y croit faire assez de bien de ne pas faire de mal: on y prend une inimitié ralentie, pour une ré-

conciliation déjà parfaite; on y vieillit, on s'y endurcit, on y meurt sans remords. C'est ainsi que la plupart des chrétiens se damnent, par défaut de charité, plutôt que par excès d'aigreur. Ce qui rend ces aliénations secrètes, et si fréquentes et si funestes, c'est qu'encore que l'obligation d'aimer ses ennemis du fond du cœur, soit tout aussi étroite dans le christianisme, que celle de leur pardonner de bonne foi, elle est cependant plus sujette à être ignorée, contredite, adoucie, négligée. Je n'en veux pour preuve que l'expérience la plus commune. Quel est le langage le plus ordinaire après des brouilleries connues et des accommodements suspects? Moi, dit-on, je n'ai point de fiel dans le cœur : que le mal que je souhaite m'arrive! Si les dehors sont froids et sombres, le dedans est pur et serein. J'ai fait à Dieu le sacrifice de mes ressentiments, et tous les jours je le lui renouvelle encore. Rien de plus beau que de telles dispositions! Mais qu'on parle à ces personnes indifférentes de donner autant de lustre à leurs réconciliations que leurs démêlés ont eu d'éclat; qu'on les presse de se rendre au moins les devoirs les plus communs de la société civile; de se voir, de se parler, de se servir, de s'entr'aider, de se rapprocher enfin et de s'unir, comme s'il n'y avait point eu de division ni de rupture; alors que d'excuses, ou plutôt que de prétextes! On se défend sur la perfection du conseil, sur l'obscurité du précepte, sur la pratique des plus gens de bien, sur le peu de conséquences de ces légères froideurs, et sur l'utilité même de ces sages indifférences. Abus, erreurs, illusions de l'amour-propre! Aimer ses ennemis pour tout chrétien est un précepte, mais un précepte intimé avec toute l'autorité d'un Dieu; un précepte expliqué dans le détail le plus exact de l'Evangile; un précepte établi, soutenu des plus grands exemples du Sauveur; un précepte enfin porté sous les peines les plus griéves de la vie présente, et les plus inévitables châtiments de l'autre vie. Reprenons par ordre chaque article.

Précepte intimé avec toute l'autorité d'un Dieu. Dites, tant qu'il vous plaira, que la loi portée en faveur des ennemis, a, comme les autres lois divines, ses obligations de précepte et ses pratiques de conseil; que de ne pas se venger, de ne pas haïr, de ne pas vouloir de mal, c'est là précisément le capital et l'essentiel; mais que de servir, d'obliger, de chérir ceux qui nous desservent, qui nous désobligent, qui nous haïssent et nous persécutent, c'est là purement le plus parfait et l'accessoire. Je vous confondrai toujours par ces paroles de notre Sauveur : Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis : *Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.* (*Matth.*, V, 14.) Ce *moi*, selon l'interprétation littérale que lui donnent tous les Pères, renferme de puissantes autorités et de pressantes obligations, puisqu'il exprime en un seul mot tous les droits qu'a sur nous un Dieu fait homme pour le salut de tous les hommes. Et l'on peut dire de cette syllabe évangélique ce que l'Ecclésiaste dit de toute la loi judaïque, que c'est une parole pleine d'empire et de pouvoir : *Sermo illius potestate plenus.* (*Eccle.*, VIII, 4.) Car ce n'est pas à dire simplement : Moi, votre Sauveur, mort pour l'amour de vous, pécheurs, je vous demande l'amour de vos ennemis pour prix de mon sang; moi, votre père commun, je vous en conjure en faveur de mes enfants et de vos frères; moi, votre bienfaiteur continuel, je n'attends que ce peu de retour pour tant de bienfaits inestimables; moi, votre médiateur puissant, je vous conseille, pour vos intérêts éternels, de faire ces avances qui vous coutent : ce serait déjà dire beaucoup. Et quel est le cœur assez indifférent et assez froid pour ne pas se rendre à ces motifs si tendres, et ne pas s'enflammer à des traits si ardents! Mais ce moi dit encore plus; c'est-à-dire, moi qui ai droit de vous commander sans vous rendre raison de mes commandements; moi, descendu du ciel et envoyé de mon Père pour vous donner des lois; moi, Fils de Dieu, égal à Dieu, Dieu moi-même, je vous dis : Aimez vos ennemis, je le veux, je l'ordonne, je l'exige; et c'est à cette épreuve, comme à la plus difficile, que je reconnaîtrai votre obéissance et votre soumission. Rapprochez, chrétiens, tous les endroits de l'Evangile qui ont rapport à celui que je viens de vous expliquer; examinez si j'enchéris sur la lettre par le commentaire que j'en fais, et convenez que jamais Jésus-Christ ne parla plus en maître, en législateur et en Dieu : *Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.* (*Matth.*, V, 44.) Après un ordre si précis, il ne s'agit plus de raisonner; il faut, dit saint Augustin, se soumettre : *Divino intonante præcepto, obediendum est, non disputandum.* Toutefois, pour presser l'indifférent d'une manière encore plus forte, entrons en éclaircissement avec lui, et voyons ce qui peut lui faire regarder le pardon des injures comme un précepte, et comme un conseil l'amour des ennemis. Certes, plus on médite et moins on comprend sur quoi peut être fondé ce langage scandaleux et si commun aujourd'hui dans le christianisme : Je veux bien leur pardonner puisque Dieu me l'ordonne; mais je ne suis pas obligé de les aimer. Les mêmes raisons qui prouvent la nécessité de l'un, ne prouvent-elles pas aussi l'obligation de l'autre; le droit du Législateur, l'intérêt de la société, l'équité de la loi même? C'est le droit de Dieu, dit-on, de défendre la vengeance comme un attentat à son autorité : un souverain, un maître, un père de famille se réservent à eux seuls le droit de punir ceux qui leur sont soumis. Chacun d'eux dit à sa manière : *Mea ultio, et ego retribuam.* (*Deut.*, XXXI, 35.) Si quelqu'un des miens s'échappe à votre égard, c'est à moi de vous en faire justice; ce n'est pas à vous de la prévenir. Jusqu'ici, chrétiens, c'est raisonner juste : mais dites-moi, ce Dieu que vous regardez comme le Souverain, comme le Maître, comme le Père de tous les hommes, n'a-t-il droit que sur les apparences et sur

les œuvres, et non sur les penchants et sur les volontés? N'est-il pas assez absolu pour vous interdire le cruel plaisir de toute vengeance, et même la triste satisfaction de tout ressentiment? N'est-il pas assez puissant pour vaincre l'inflexible dureté de vos froideurs, l'offensante opiniâtreté de votre indifférence? N'est-ce pas à lui, en un mot, à régler non-seulement au dehors votre conduite et vos démarches, mais encore au dedans les jugements de votre esprit et les mouvements de votre cœur? Qu'il vous dise, ce Dieu respectable : Pardonnez ces offenses : *Dimittite* (*Marc.*, XI, 25); vous consentez, dites-vous, à les pardonner par obéissance, quelqu'impardonnables qu'elles soient selon vos préventions; et quand il vous dit : Aimez ces personnes : *Diligite.* (*Matth.*, V, 14.) Pourquoi ne les aimeriez-vous pas pour l'amour de lui, quelque peu aimables qu'elles soient selon vos inclinations? Si le pardon des injures est, de votre propre aveu, un hommage dû à Dieu comme à la première règle de vos actions, l'amour des ennemis n'est-il pas également un hommage dû à Dieu, comme à la première règle de vos affections? *Diligite.* C'est l'intérêt de la société, ajoutez-vous, de proscrire la vengeance qui en serait infailliblement la ruine. Car, que serait-ce si tous les hommes étaient en droit de se venger? Les lois n'auraient plus qu'à se taire; le bandeau, la balance et le glaive de la justice seraient désormais inutiles. Tous les tribunaux se trouveraient fermés; chacun devenu l'estimateur de l'injure qu'il aurait reçue, et l'exécuteur de l'arrêt qu'il aurait porté, étendrait la compensation de l'une et la rigueur de l'autre jusqu'où il plairait à sa passion. De là quel désordre! Le monde entier ne serait bientôt plus qu'une assemblée de furieux armés les uns contre les autres, qui replongeraient l'univers dans un chaos plus affreux que le néant dont Dieu l'a tiré. Rien de plus solide que ces réflexions; mais ne vous font-elles pas aussi sentir de quel intérêt il est pour la société que les offenses reçues ne rompent pas les nœuds de la charité, et ne dispensent pas des devoirs que demande non-seulement l'honnêteté, mais la vertu? Autrement que serait-ce, si pour s'entredéplaire, on était en droit de ne plus s'aimer? Nous sommes tous hommes, et par conséquent tous faillibles : aujourd'hui vous m'offensez, demain je vous offenserai. Je le ferai peut-être par imprudence, comme vous l'aurez fait sans doute sans malice : n'importe; n'attendez plus de moi comme je ne reçois plus de vous, ni marque d'estime, ni signe de bienveillance : plus de liaison, plus de commerce entre nous; plus qu'insensibilité et qu'indifférence. Bon Dieu! quelle vie, je ne dis pas pour des chrétiens, mais pour des hommes! Ah! s'il faut tous les jours se condamner à ces froideurs mutuelles, séparons-nous une bonne fois pour toujours; allons cacher dans les forêts une vie si peu sociable. Enfin, ce qui achève de vous convaincre de la nécessité du pardon des injures, c'est l'équité même de la loi. Elle n'a rien, dites-vous, que de très-juste : car enfin ce n'est point en considération de l'ennemi qu'elle nous demande ce pardon; souvent il ne le mérite pas. C'est en vue de Dieu qui s'en tient honoré, payé, obligé même, comme d'une grâce qu'il ne rougit point d'adopter, et dont il veut bien nous tenir compte. Or est-il quelque ressentiment humain qui ne doive céder à une médiation divine? Et pour peu qu'on la rende inutile, ne se rend-on pas infiniment coupable? Voilà parler en chrétien. Mais de là ne devez-vous pas conclure l'obligation de l'amour des ennemis? puisque l'amour de Dieu y est si étroitement attaché, qu'à s'en tenir à l'Evangile, disent les Pères, il est impossible que l'un se rencontre sans l'autre. Vous aimez Dieu, aimez donc vos ennemis : vous n'aimez pas vos ennemis; vous n'aimez donc pas votre Dieu. Ces deux amours ne se séparent point : *Unum sine alio inveniri impossibile est.* (S. AUGUST.) Décision consolante! consolante pour une infinité d'âmes saintes qui s'alarment, qui s'affligent, qui se tourmentent de ce qu'elles ne sentent, disent-elles, ni dans leurs prières, ni dans leurs œuvres, aucune étincelle de ce feu sacré qui embrasait les saints. Ames charitables, consolez-vous; vous aimez Dieu plus que vous ne pensez : non-seulement vous ne haïssez personne, mais vous aimez ceux mêmes qui vous haïssent; vous en dites du bien, vous leur rendez service, vous compâtissez à leurs afflictions, et vous vous intéressez à leurs avantages. Ah! ce n'est ni le monde, ni la nature qui vous inspire ces sentiments : toutes leurs maximes les combattent; c'est donc l'amour de Dieu, et l'amour de Dieu le plus pur. Quelle consolation pour vous de pouvoir dire dans ces rencontres, sans crainte d'illusion, ce que saint Pierre disait à Jésus-Christ : Seigneur, vous savez que je vous aime : *Tu scis, Domine, quia amo te.* (*Joan.*, XXI, 16, 17.) Décision accablante pour une infinité de faux chrétiens qui protestent qu'ils n'ont pour personne aucune inimitié, mais en qui l'on voit pour plusieurs beaucoup d'indifférence; qui se savent bon gré de ne leur point faire de reproches amers, mais qui affectent de garder avec eux un morne silence; qui n'ont garde de se plaindre de leur procédé, mais qui se plaisent à l'entendre désapprouver; qui ne voudraient pas se venger, mais qui ne sont pas fachés, disent-ils, que Dieu les venge. Eh! mes frères, dit saint Augustin, qu'est-ce que haïr et se venger, si ce n'est se faire un chagrin de la prospérité d'autrui, et une joie de leur disgrâce? *Vindicari non est aliud nisi de alieno malo delectari vel consolari.* Je veux après tout que ce ne soit pas haïr, vous convenez au moins que ce n'est pas aimer; c'en est assez pour manquer au premier de vos devoirs. Etouffez vos ressentiments, tant que vous voudrez; pardonnez à vos ennemis tant qu'il vous plaira : si vous ne les aimez pas, vous n'aimez pas votre Dieu, et c'est en vain que vous vous flattez de son amour et de sa grâce : *Unum*

sine alio inveniri impossibile est. L'amour des ennemis est donc autant de précepte que le pardon même des offenses.

Eh bien! dites-vous, je consens à les aimer, mais à les aimer chrétiennement, pour l'amour de Dieu et par pure charité; Dieu ne vous en demande pas davantage, cher auditeur; il n'exige pas pour vos ennemis des confidences, des cordialités et des tendresses; il lui suffit que vous les aimiez chrétiennement, pour l'amour de lui et par pure charité, pourvu que vous preniez ces termes dans leur juste valeur, et ces règles dans toute leur étendue, car souvent on compose après l'offense, non pas avec l'ennemi qui a offensé, mais avec Dieu qui en est le médiateur; comme si sa seule entremise n'était pas un commandement absolu, et son commandement un bienfait. On fait une espèce de traité de paix, le plus qu'on peut à son avantage, comme si les conditions en étaient arbitraires ou variables; on consent enfin à une réconciliation de pure cérémonie, du moins très-imparfaite, où l'on passe des articles moins intéressants, et l'on en rejette d'essentiels, comme indécis ou accessoires. Point de restrictions, chrétiens, point de tempéraments, point de modifications; car aimer ses ennemis, c'est en second lieu un précepte, mais un précepte expliqué dans le détail le plus exact de l'Evangile.

Il ne me suffit pas, dit Jésus-Christ, que vous cessiez de haïr; je veux que vous commenciez à aimer sincèrement et de cœur; *Diligite :* en voilà l'intérieur et l'esprit. Il ne me suffit pas que vous pardonniez de cœur et du fond du cœur; je veux que vous en donniez des marques, et que la réconciliation soit aussi publique que la rupture a été éclatante : *Honore invicem prævenientes* (*Rom.*, XII, 10); en voilà les dehors et l'édification. Il ne me suffit pas que pour le bien de la paix vous ne parliez plus de guerre : je veux qu'il ne reste ni dans votre cœur ni sur votre front la moindre altération ou la moindre froideur : *Estote benigni et misericordes* (*Ephes.*, IV, 32); en voilà l'épreuve et l'assurance. Il ne me suffit pas que vous vous contentiez de ne point faire et de ne point vouloir de mal à celui qui vous en veut ou qui vous en fait; je veux que vous lui désiriez du bien, que vous lui en fassiez même dans l'occasion, et que jamais un ennemi ne soit exclu ni de vos prières ni de vos bienfaits : *Orate, benefacite* (*Matth.*, V, 44); en voilà les devoirs et la pratique. Il ne me suffit pas que vous vous comportiez de la sorte dans de légères offenses; je veux que vous en usiez de même dans les calomnies, dans les violences, dans les infidélités, dans les persécutions. Toute injure doit être oubliée, et tout adversaire aimé sans exception : *Calumniantibus et persequentibus vos* (*Ibid.*); en voilà l'étendue, et la condamnation de vos réserves. Il ne me suffit pas que dans le froid et dans l'indifférence, vous attendiez tranquillement l'occasion favorable d'une réconciliation commode; je veux que vous la cherchiez et que vous la fassiez naître : *Vade reconciliari* (*Matth.*, V, 24); en voilà les avances, et la condamnation de vos délicatesses. Il ne me suffit pas que vous vous proposiez de vous réconcilier un jour avant la mort, ou que vous attendiez à le faire, que vous vous soyez acquitté d'obligations plus pressantes. Plein de vie et de santé, avant même que de vous présenter à l'autel et de m'offrir vos hommages, la réunion doit être faite et consommée de votre part : *Relinque munus ante altare* (*Ibid.*); en voilà la promptitude, et la condamnation de vos délais. Il ne me suffit pas enfin que vous ayez déjà reçu dans vos bonnes grâces l'ingrat qui vous paye de vos bontés par de nouvelles offenses, comme vous vous êtes vengé de ses offenses par de nouvelles bontés. Ne vous lassez point de ce combat charitable : ce que vous avez déjà fait jusqu'à sept fois, faites-le jusqu'à septante fois sept fois, c'est-à-dire, tout autant de fois que l'occasion s'en présente : *Non dico tibi septies, sed usque septuagies septies* (*Matth.*, XVIII, 22); en voilà le nombre déterminé, et la condamnation de vos impatiences. Et tout cela, chrétiens, en voilà l'essence et le précepte; ce n'en est encore là ni la perfection ni le conseil; quelque chose de moins, vous n'êtes plus chrétien. C'est Jésus-Christ qui le dit, lui qui a fait de l'amour des ennemis le caractère de ses disciples; et de ce détail de charité la loi du christianisme : *Hoc est præceptum meum... In hoc cognoscent quia discipuli mei estis.* (*Joan.*, XV, 12; XIII, 35.) Sur cette règle jugez de vous-mêmes. Vous aimez, dites-vous, seulement ceux qui vous aiment; les infidèles en font autant. Vous traitez d'indifférents ceux qui n'ont rien qui vous plaise; les païens en usent de même, Vous dites que vous aimez vos ennemis; mais vous ne voulez pas qu'on vous parle de les voir, et vous refusez de les servir? Est-ce là aimer en chrétien? n'est-ce pas plutôt haïr en philosophe et en sage? Vous méprisez celui qui vous blesse, et vous dédaignez celui qui vous outrage. J'aperçois l'orgueilleuse fierté d'un Sénèque et d'un Socrate, mais je ne vois pas là l'humble charité d'un fidèle et d'un chrétien. Enfin vous ne voulez faire aucune avance, et l'on ne peut faire vers vous trop de démarches; vous vous arrêtez à chaque pas sur les formalités d'un importun cérémonial introduit par le monde, pour éterniser les différends. A toutes ces conditions, quel est l'homme, je ne dis pas sans christianisme, mais sans religion, que je ne portasse à l'accommodement, et que je n'engageasse à la réconciliation? *Nonne et ethnici hoc faciunt?* (*Matth.*, V, 47.) Mais, vous aimez sans consulter les inclinations de la nature; vous aimez ce qui naturellement n'a rien pour vous d'aimable; vous aimez ce qui vous devient de jour en jour plus odieux; vous vous sacrifiez au bien de la paix; vous prévenez la rupture, vous allez au-devant de la réunion, et vous faites tout cela dans l'obscurité comme dans l'éclat. A ces traits

de charité, je reconnais le vrai disciple de Jésus-Christ, et le fidèle observateur de son précepte, tel qu'il est expliqué dans le détail le plus exact de l'Evangile.

Les plus gens de bien, dites-vous, ne suivent pas toutes ces règles en pratique. La plupart, dans leurs mécontentements, s'en tiennent au silence et à la modération. On ne les voit pas chercher avec tant d'empressement les occasions de voir, de servir, de regagner leurs ennemis : cependant leur conduite n'a rien qui scandalise ; la raison l'approuve, et la charité même l'autorise. Il est bon que le coupable sente sa faute, même après son pardon : trop d'indulgence le perdrait; un peu de froideur le corrige. Ainsi parlent, je l'avoue, ainsi vivent bien des chrétiens que le monde canonise, mais que Jésus-Christ, chef du christianisme et modèle des prédestinés, ne reconnaît pas pour ses imitateurs, et par conséquent pour ses disciples.

Car, prenez garde, c'est encore plus sur son exemple, que sur sa doctrine, qu'est établi le précepte de l'amour des ennemis. Voulez-vous connaître, dit saint Augustin, toute l'étendue de vos devoirs à l'égard de ceux qui vous offensent? allez à la croix : *Vide pendentem*; consultez-en la victime : *Audi precantem*; prenez ses oracles pour lois, et son autel pour lit de justice : *et tanquam de tribunali præcipientem.* Or, Jésus crucifié se contente-t-il de pardonner à ses bourreaux? Non, mais il les aime, et il les aime jusqu'à prier, jusqu'à plaider, jusqu'à s'immoler pour ceux qui l'immolent lui-même; il porte son amour et sa charité pour eux plus loin qu'ils n'ont porté contre lui leur fureur et leur rage. Ils ont tiré de ses veines jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour y tremper leurs mains criminelles, et il fait de ce sang un bain précieux pour y laver leurs âmes et y noyer leurs crimes. Ils ont cloué ses membres divins, pour les empêcher d'opérer pour eux désormais aucun miracle sur la terre, et il élève encore ses yeux languissants et sa voix mourante pour faire violence au Ciel en leur faveur, et leur obtenir grâce. Ils vont percer son sacré cœur, pour en arracher le dernier souffle de vie, et il se hâte de recueillir ses derniers soupirs, pour les consacrer à leur salut, et les offrir en sacrifice.

Mon Père, s'écrie-t-il, je vous demande en mourant une preuve de tendresse. Pardonnez, comme je pardonne; aimez mes ennemis comme je les aime, prenez-les pour vos enfants, comme je les prends pour mes frères : *Pater, dimitte.* (*Luc.*, XXIII, 34.) Ah! chrétiens, ce que Jésus-Christ dit à son Père en suppliant, ne vous le dit-il pas en maître? Mon fils, je vous demande en mourant une preuve de votre obéissance; pardonnez aux autres, comme je vous pardonne; aimez vos ennemis comme je vous aime; prenez-les pour frères, comme je vous prends pour enfant : *Fili, dimitte.* Qui doit plutôt se rendre, ou Dieu à la prière de son fils, ou vous au commandement de votre père? Cependant Dieu tout offensé qu'il est, n'y résiste pas; et vous, pécheur, tout réconcilié que vous êtes, vous y résistez? Dieu change sur le champ ses trésors de colère en trésors de miséricorde, et vous, vous réduisez tous les devoirs de la charité chrétienne au seul oubli, à la simple modération de vos ressentiments? Laissons-là ce que Dieu a fait pour les autres ; venons à ce qu'il a fait pour vous. Etes-vous innocent de la mort du Sauveur? vos péchés n'en ont-ils pas été la cause? ne la renouvelez-vous pas tous les jours par vos continuelles rechutes? et après tant d'infidélités, de trahisons, de cruautés, comment vous traite-t-il, ce Dieu de bonté? en indifférent, ou bien en ami? Est-ce assez pour lui de ne pas vous damner, et ne travaille-t-il pas à vous sauver encore? Vous le rebutez, et il vous attend; vous le quittez, et il vous rappelle ; vous le fuyez, et il vous suit; si vous le recherchez, il prévient vos recherches; si vous revenez avec douleur, il vous reçoit avec joie; si vous redemandez son amitié, il vous comble de ses caresses ; après mille retours, vous le trouvez le même qu'avant le premier égarement; votre légèreté ne lasse point sa patience, et ne diminue point son affection. Il vous absout encore, et vous rétablit sur votre simple promesse, quoique vous l'ayez violée tant de fois; quoiqu'il prévoie que vous la violerez encore peut-être dès le jour même; n'importe, il se fait une loi inviolable d'exécuter à la lettre les charitables intentions de son fils, et d'accomplir ses dernières volontés : *Pater, dimitte.* Et à cette puissante recommandation à laquelle, après mille offenses, vous devez le cœur de votre Dieu, ingrat, après une injure vous refusez le vôtre. Semblable à ces enfants dénaturés qui, contents de profiter du bénéfice de la succession, ne veulent pas en porter les charges, vous cherchez à infirmer le testament de votre père; vous consentez à accorder à vos ennemis leur pardon, mais vous leur disputez votre amitié ; vous y mettez au moins des restrictions que Dieu ne mit jamais à la sienne. Est-il donc plus obligé que vous de se conformer à Jésus-Christ? Quoi! le souvenir du Sauveur mourant sur le Calvaire pour tous ses ennemis, et en particulier pour vous, fera dans le cœur de Dieu non-seulement expirer la haine, mais revivre la tendresse, et ce même souvenir n'obtiendra de vous qu'une inaction stérile et un infructueux pardon? Quoi! en considération de cette victime d'amour, malgré la multitude et l'énormité de vos crimes, sans avoir égard ni aux droits de sa grandeur, ni aux intérêts de sa justice, Dieu vous tendra toujours les bras, Dieu vous ouvrira toujours son sein, Dieu vous fera toujours part de ses grâces, et en cette même considération, vous vous tiendrez quitte envers votre ennemi pour quelque légère tentative, vous croirez n'en avoir que trop fait, beaucoup plus que vous ne devez? et vous attendrez désormais qu'il s'acquitte à son tour de son devoir? Quoi! les amoureux excès de Jésus-Christ rendront

Dieu dans vos ingratitudes mille fois plus libéral que vous n'êtes prodigue, et ils n'auront point d'autre effet dans vos réconciliations, que de vous rendre froid et indifférent, circonspect, réservé? Dites tout ce qu'il vous plaira, pour justifier votre conduite, colorez-la des plus beaux prétextes, autorisez-la des usages, ou plutôt des abus si communs, parmi ceux mêmes qu'on appelle gens de vertu; ce seul exemple vous confondra toujours et Dieu aura droit de vous faire ce terrible reproche de l'Evangile, auquel il n'y a point de réplique: *Serve nequam.* (*Matth.*, XVIII, 32.) Dur et fier disciple du plus miséricordieux, du plus généreux et du plus aimable maître, n'ai-je donc fait que vous pardonner, et ne vous ai-je pas encore aimé à sa prière? ne deviez-vous donc pas, comme il vous l'avoit appris, ajouter au pardon des offenses l'amour des ennemis? *Nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui?* (*Ibid.*, 33.) Non, non, dit saint Paul, il n'est point dans le christianisme d'autre règle de charité que Jésus-Christ; si vous voulez donc vous réconcilier en chrétien, imitez son exemple; pardonnez aux autres, comme il vous pardonne, et aimez-les comme il vous aime: *Sicut Dominus donavit vobis, ita et vos.* (*Coloss.*, III. 13.)

Mais cette froideur est nécessaire et cette indifférence raisonnable. Ce sont de sages précautions, pour éviter de plus grands maux. Si l'on se voyait, si l'on se parlait, on en viendrait à des éclaircissements fâcheux, peut-être à des éclats bien plus scandaleux que l'éloignement et le silenee. Dévotes excuses: pieux prétextes. Vous ne vous rendez donc pas, chrétiens, vous délibérez encore? Vous différez au moins? Et au sortir de ce discours de paix et de ce lieu de réconciliation, on ne vous verra pas prévenir et embrasser cette personne que votra indifférence bannit, et que votre froideur écarte? Allez donc, et continuez, en lui pardonnant, à ne la pas aimer. Mais avant que de prendre votre parti, écoutez en dernier lieu les terribles anathèmes que j'ai ordre de vous faire entendre, et voyez sous quelles peines est porté le précepte de l'amour des ennemis. S'il en est un seul sur la terre, que vous ne regardiez pas comme votre frère en Jésus Christ, plus de père pour vous dans le ciel. Si, dans ses besoins pressants, il ne trouve pas en vous un ami secourable, le Sauveur n'est plus un Sauveur pour vous dans les pressants besoins du salut. Si vous renoncez à tout commerce avec lui, l'Esprit-Saint renonce à toute liaison avec vous. Si vous refusez de le voir, le Seigneur consent à vous priver pour jamais de son aimable présence. S'il n'a pas lieu de prétendre à votre charité, vous n'avez pas droit de prétendre à l'amitié de votre Dieu. Les chaires évangéliques ne sont plus faites que pour vous condamner, les tribunaux sacrés ne sont plus ouverts pour vous absoudre, l'Agneau sans tache ne s'immole plus pour vous sanctifier. Vous-même vous vous excommuniez du sacrement adorable de nos autels. Et malheur à vous! toutes les fois que vous récitez la prière la plus commune des fidèles, vous prononcez votre condamnation; vous acquiescez votre réprobation et vous acceptez ce qu'il y a de plus funeste dans la damnation éternelle. Pardonnez moi, Seigneur, dites-vous, comme je pardonne: c'est donc à dire selon vous, puisqu'en pardonnant, il me suffit de ne point haïr, et que je ne prétends pas aimer, je veux bien n'être jamais l'objet de votre amour, o mon Dieu! pourvu que je ne sois point l'objet de votre haine. Quelle prière, ou plutôt quelle imprécation! Le démon dans sa fureur, peut-il souhaiter plus de mal à un chrétien, qu'il ne s'en souhaite à lui-même dans son indifférence? Ah! il faut être bien aveugle ou bien insensible, pour ne pas s'apercevoir ou ne pas frémir d'une pareille impiété.

Pour peu q'on y réfléchît, on aurait horreur d'être exaucé, et l'on ne voudrait pas mourir dans un état si déplorable: et pourquoi vivre en danger évident d'y mourir? Car je l'ai dit, une haine ouverte est moins à craindre qu'une aliénation secrète; celle-ci s'accroit et se consomme dans le silence: celle-là éclate et se dissipe avec le bruit. On a bien vu, et l'on voit bien encore des ennemis se réconcilier au lit de la mort, mais on ne voit guère de chrétiens indifférents se rapprocher au dernier moment de la vie. Il est trop difficile de chérir alors ce qu'on n'a jamais aimé: on s'exposerait aux tourments, qu'on ne quitterait point son insensibilité; le sang ruissellerait, que le cœur demeurerait glacé, et l'on embrasserait son bourreau, qu'on ne regarderait pas son frère. Je ne dis rien ici que de tristes exemples n'aient confirmé. Témoin le malheureux Saprice si fameux dans l'histoire de l'Eglise. Hélas! un peu plus de charité pour Nicéphore, nous en ferions l'éloge comme d'un autre S. Etienne: trop de froideur et de dureté, nous le détestons comme un autre Judas. Au contraire, l'amour des ennemis, comme on le vit alors, vaut la palme du martyre. C'est-là proprement, selon saint Augustin, le sacrifice des chrétiens, et saint Grégoire de Nazianze ne fait pas difficulté de dire que saint Etienne mérita plus en priant pour ses meurtriers, qu'en mourant pour son Sauveur même: *Majus aliquid morte offerens Deo, inimicorum dilectionem.* Ah! chrétiens, dans des accès de ferveur, vous voudriez quelquefois, pour être tout à Dieu, faire quelque acte héroïque de vertu. Vons enviez aux saints les occasions si belles qu'ils ont eues de mériter, d'acquérir leurs couronnes. Vous regrettez presque les anciennes persécutions de l'Eglise, persécutions si salutaires aux premiers fidèles; eh! profitez bien de celles qui sont inséparables de la vie. Faites triompher la charité de vos froideurs. Que l'amour de Jésus-Christ vous porte à l'amour de vos ennemis, et je vous réponds de sa part d'un éminent degré, et de sainteté sur

la terre, et de gloire dans le ciel. Je vous la souhaite, etc.

SERMON IV.

Pour le dimanche de la première semaine de Carême.

SUR LES TENTATIONS.

Jesus ductus est in desertum à Spiritu, ut tentaretur a diabolo. (*Matth.*, IV, 1.)

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable.

Savoir fuir avec prudence et combattre avec courage, c'est en deux mots, mes frères, tout l'art de la milice chrétienne, et, j'ose dire, toute la science du salut. Nous sommes sur la terre comme sur un champ de bataille, environnés d'ennemis toujours vigilants et jamais en repos. Quel parti prendre ? Faut-il les fuir tous? Faut-il tous les combattre? Le premier est impossible, et le second serait téméraire. La sagesse consiste donc à bien connaître leurs différents caractères, à régler sur leurs mouvements nos démarches, à proportionner nos défenses à leurs attaques, et voilà les importantes instructions que nous fournit l'Evangile de ce jour.

Si nous nous livrons au monde, nous y rencontrons un ennemi malignement flatteur, dont les perfides caresses nous corrompent et nous perdent : si nous prenons le parti de la retraite, nous nous y portons nous-mêmes, et dans nous, un ennemi opiniâtrément agresseur, dont les brusques assauts nous troublent et nous déconcertent. Opposons à l'un et à l'autre la conduite de notre Chef.

Ce divin Sauveur de nos âmes, quoique de toutes parts inaccessible aux traits envenimés des ennemis du salut, a bien voulu nous aguerrir par son exemple, et nous donner, dans ses épreuves volontaires, des leçons contre toute sorte de tentations, soit du dedans, soit du dehors, celles du monde comme celles de la retraite.

Prenez bien, je vous prie, ma pensée : j'appelle ici le monde, non-seulement cette foule scandaleuse de libertins déclarés qui ont ouvertement secoué le joug de la religion, et qui font hautement profession de n'en avoir aucune, mais bien plus encore cette nombreuse multitude de chrétiens relâchés qui ont trouvé le secret d'autoriser leurs relâchements, et de les faire regarder comme de légitimes prescriptions contre les lois sévères de l'Evangile.

J'appelle ici retraite, non-seulement cette séparation et cette solitude du corps, où tant de personnes vertueuses de l'un et de l'autre sexe, conduites comme Jésus-Christ par l'Esprit de Dieu, mènent une vie plus angélique qu'humaine : mais encore cette disposition et cette solitude du cœur, où savent entrer tous ceux qui, retenus dans le siècle par les ordres de la Providence, vivent dans le monde sans y vivre en personnes mondaines.

Or, le monde et la retraite ainsi considérés ont l'un et l'autre leurs tentations. Le danger des premières consiste dans une agréable séduction ; le péril des secondes vient d'une tranquillité apparente. On n'aurait point évité les tentations du monde, parce qu'on les aurait aimées, et qu'on se serait flatté de les vaincre. On aurait succombé aux tentations de la retraite, parce que tout y annonce la paix, et qu'on ne s'y serait point attendu à la guerre. Pour échapper à ce double écueil, il nous fallait un Sauveur pour guide, et un Dieu pour modèle.

Contre les tentations du monde, il nous apprend, en les fuyant jusques dans le désert, qu'il n'est pas question de les combattre, et que la fuite seule en assure la victoire.

Contre les tentations de la retraite, il nous montre en jeûnant, en priant, en veillant dans le désert même, que de notre part la surprise est toujours à craindre, et le combat toujours nécessaire.

Fuir donc le monde et se combattre soi-même, ce sont les deux inséparables et importantes leçons que nous donne aujourd'hui notre adorable Maître, et que j'entreprends de vous développer dans les deux parties de ce discours. Demandons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dès les premiers pas que l'on fait dans le monde à la fleur de la jeunesse, on se trouve partagé sur son sujet, et l'on balance quelque temps entre son amour et sa fuite. On est né avec un grand fonds de corruption; voilà pourquoi naturellement on aime le monde, et l'on voudrait s'y attacher. Mais on est élevé avec un peu de religion, voilà pourquoi chrétiennement on se défie du monde, et l'on craint de s'y perdre.

Ce monde qui enchante, est aussi plein de piéges pour le salut, que d'attraits pour les passions. Comment suivre ses attraits, sans donner dans ses piéges? L'entreprise, mes frères, est chimérique. Mais un jeune cœur qui aime à se flatter, ne la juge pas impossible. On se dit à soi-même : toutes fortes que soit les tentations du monde, on peut les vaincre en les combattant, et je veux de bonne foi les combattre; illusion pitoyable, qui damne tous les esclaves du monde, et qui en fait à coup sûr autant de réprouvés ! Car, hélas ! il n'est pas vrai, comme ils se l'imaginent, que lorsqu'il dépend d'eux de fuir les tentations du monde, ils puissent les surmonter, tout résolus qu'ils paraissent à les combattre.

Est-il donc, me direz-vous, des tentations insurmontables ? Et n'est-il pas de la foi, que nous ne sommes jamais tentés au-dessus de nos forces? Oui, mes chers frères, vous répondrai-je d'abord, sans hésiter; oui, sans doute : retenez bien ce grand principe. Il est des tentations que vous ne pouvez vaincre en vous y exposant, et que vous ne vaincrez jamais que par la fuite. De ce genre sont les tentations du monde que vous aimez, âmes chancelantes entre Dieu et le monde, et dont

vous voulez toujours être. Il est fort, vous êtes faibles ; vous ne serez point, ou vous serez inutilement secourus. Force du monde tentateur, faiblesse de l'âme tentée, incertitude du secours de la grâce ; que de désavantages ! Vous succomberez donc infailliblement, et vous serez inévitablement vaincus ; d'autant moins à plaindre dans votre lâche défaite, que pouvant triompher par une glorieuse retraite, vous aimez mieux périr dans un combat téméraire. Développons à l'âme mondaine ces trois preuves incontestables de sa témérité.

Force du monde tentateur. Oui, le monde, mes frères, quoi qu'en disent ses apologistes, est un dangereux tentateur : et ce n'est pas sans raison qu'au moment qu'on nous fit chrétiens, on nous interdit avec ce fort armé tout commerce, toute liaison, toute intelligence : *Abrenuntio mundo.* Ne faisons point de lui, pour nous intimider, un de ces affreux portraits où il refuse de se reconnaître. Montrons-le tel qu'il affecte de paraître, et tel que, pour notre malheur, il paraît presque toujours, surtout à la jeunesse. Ce n'en est que trop, pour nous le rendre redoutable. Chez lui, tout n'est pas vrai, solide et durable. Mais en récompense, voici proprement l'amorce de sa tentation ; chez lui, tout est beau, brillant, enchanteur ; sa figure passe, mais elle éblouit : son ombre fuit, mais elle charme : son fantôme s'évanouit, mais il attache. Ses entretiens ne respirent que joie, ses liaisons que politesse, ses manières qu'enjouement, ses parures que magnificence, ses projets que fortune, ses recherches que grandeur, ses fêtes que délices. Est-il une seule passion qui n'y trouve, je ne dis pas sa satisfaction, (vainement il la promet ; mais, hélas ! qu'imprudemment on s'y fie !) je dis, qui n'y trouve son appât, et par conséquent sa tentation ? Les richesses allument la cupidité, les honneurs animent l'ambition, les plaisirs favorisent la mollesse, les louanges flattent l'orgueil, les médisances égayent la haine, les complaisances fomentent l'amour et secondent le penchant naturel qui y entraîne. Veut-on le suivre, ce maudit penchant, ce penchant funeste ? Le monde ouvre la carrière, fournit l'occasion, facilite les moyens, noue les intrigues, approuve les poursuites, applaudit aux conquêtes, et, à la réserve des derniers excès du crime qu'il est obligé de condamner et qu'il ordonne de bien cacher, pour tous les autres mystères d'iniquité il ne manque point d'indulgence. Ses lectures les inspirent, ses spectacles les justifient, ses chansons les préconisent, ses divertissements les forment, ses assemblées les accréditent, ses exemples les autorisent : Que d'attraits et d'invitations !

Ajoutez : et voici, non plus simplement l'attrait, mais l'artifice de la tentation du monde. Ajoutez au lustre trompeur, dont le monde pare et farde ses faux biens, le voile imposteur dont il couvre ses maux véritables. En vain l'Esprit de Dieu nous crie dans les saintes Ecritures : *Enfants des hommes, quel plaisir prenez-vous à vous tromper ? et pourquoi vous repaissez-vous de mensonges ?* Ce monde qui vous enchante, n'est rien moins que ce qu'il paraît. Percez ses belles apparences. Que verrez-vous au fond ? que foi violée, qu'amitiés trahies, qu'unions rompues, qu'esprits aigris, que cœurs mécontents, qu'âmes désolées, en un mot, que misère effective sous un bonheur apparent. *Ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium?* (*Psal.* IV, 3.) En vain, le plus sage des rois nous répète cent fois dans le cours de sa vie : Flatteuses prospérités, félicités mondaines, non, vous n'êtes que vanité, et vous ne produisez qu'affliction : Affliction dans les richesses, qu'on n'acquiert point sans peine, qu'on ne conserve point sans soin, qu'on ne perd point sans douleur. Affliction dans les grandeurs, qui placent au centre du tumulte, qui livrent en proie aux inquiétudes, qui mettent en butte aux révolutions. Affliction même dans les plaisirs de la vie, dont la passion tourmente, dont l'excès ruine, dont l'habitude lasse ; enfin, vanité d'esprit et affliction de cœur partout où se trouve l'esprit et l'amour du monde : *Vanitas et afflictio spiritus.* (*Eccle.*, I, 14.) En vain la plupart des mondains réitèrent chaque jour les mêmes plaintes contre le monde, et publient d'une commune voix que le monde est aveugle dans ses jugements, injuste dans son estime, trompeur dans ses paroles, bizarre dans sa conduite, dur dans ses lois, impérieux dans son règne, aussi jaloux de ses droits qu'avare de ses dons. Tous ces portraits naïfs du monde ne diminuent point sa cour : ses faux brillants effacent ses plus visibles taches, et malgré tout ce qu'il a de méprisable, on court encore tous les jours après ce qu'il offre de spécieux. Le monde est un tyran : c'est le nom qu'on lui donne ; mais ce tyran caresse avant que d'enchaîner. C'est un trompeur, on le voit assez, mais ses promesses engagent, quoique les effets ne suivent pas. C'est un infidèle et un traître, on en convient, mais cet infidèle plaît, et ce traître rit. Ses douceurs sont mêlées d'amertume ; mais le poison est au fond de la coupe, et les bords en sont enchantés. Ses dignités sont de vraies servitudes ; mais elles attirent de l'encens et se font rendre des hommages. Son jeu est meurtrier : mais il amuse et il intéresse. Enfin, les pièces qui s'y jouent, sont souvent tragiques et sanglantes, les scènes lugubres, les catastrophes précipitées et fatales ; mais après tout, ces sortes de spectacles occupent le théâtre, divertissent les spectateurs, donnent place à de nouveaux acteurs, et il n'en est point qui, témoin du malheur des autres, n'espère faire un meilleur et un plus heureux personnage. Que de piéges, grand Dieu, et que de séductions !

Ajoutez-y, et voici non plus l'attrait et l'artifice, mais la malignité de la tentation du monde ; ajoutez aux faux jours que le monde donne à ses biens et à ses maux, les fausses couleurs qu'il prête encore à ses vices, et le masque de probité dont il a soin de cacher sa corruption. A l'entendre, qu'a-

vons-nous à lui reprocher, et que trouvons-nous dans ses maximes qui alarme la plus austère vertu et la plus délicate pudeur? L'imposteur! Comme si nous n'étions pas tous les jours les dépositaires de sa malice, et incessamment occupés à guérir les plaies mortelles qu'elle fait dans les âmes rachetées du sang d'un Dieu sauveur. Il triomphe cependant, ce corrupteur habile; il lève la tête, il insulte à ses censeurs. Semblable aux pharisiens, il a, comme eux, une morale séduisante et trompeuse, qu'il débite hardiment à ses sectateurs. Vous ne vous livrerez point, leur dit-il, aux emportements de la colère, ni aux excès de la débauche; mais vous vous divertirez avec honneur, et vous vous vengerez avec justice. Vous n'aurez point d'avarice sordide, et vous ne vous enrichirez point par des voies criantes et illicites; mais aussi, vous penserez sérieusement à vos intérêts, et vous ne négligerez aucun moyen d'agrandir votre fortune. Vous ne vous piquerez point d'une folle ambition, et vous ne vous élèverez point au-dessus de votre état; mais vous soutiendrez vos droits, et vous ne vous relâcherez jamais de vos prétentions. Vous ne serez, dans vos discours et dans vos mœurs, ni athée, ni impie; mais vous ne parlerez et vous ne vivrez pas non plus en dévot; vous ne prendrez de la religion que ce qui convient à une personne du monde. Morale mondaine, qu'on tient en spéculation et qu'on recommande même en pratique, quoiqu'on ne la suive pas toujours à la lettre dans l'exécution. Ah! gardez-vous bien d'en faire davantage, autrement le monde vous réprouverait sur l'heure. Cependant si le monde dit, c'en est assez pour être sage, honnête homme, homme d'honneur, Jésus-Christ dit: c'en est trop peu pour être chrétien. Le monde ne réprouve que les éclats d'une impétueuse colère, et moi, j'en condamne les plus légers mouvements, dès qu'ils sont avoués du cœur. Le monde ne s'offense que de la brutalité d'une honteuse débauche, et moi, je proscris jusqu'aux regards, jusqu'aux paroles, jusqu'aux pensées, jusqu'aux désirs, jusqu'aux moindres complaisances criminelles. Le monde se contente qu'on ne touche pas ouvertement au bien d'autrui, et moi j'ordonne qu'on possède le sien sans attache, qu'on le conserve sans inquiétude, que même on en fasse part sans regret. Le monde prétend toujours l'emporter, et quoi qu'il en puisse arriver, il ne faut pas qu'un mondain plie; et moi, j'apprends aux miens à céder avec douceur, à s'humilier avec condescendance, à se sacrifier même, s'il le faut, avec courage. Le monde, sous prétexte de n'être point dévot, approuve les fines médisances, se pardonne les mensonges indifférents, sourit aux expressions équivoques, applaudit aux premiers soupirs d'une passion naissante; et moi, je prêche un Evangile de charité et de support, un Evangile de sincérité et de droiture, un Evangile de modestie et de pudeur, un Evangile même de mortification et de pénitence. Le monde enfin veut au moins une vie aisée et commode. Il enseigne à ses partisans à aimer la bonne chère, le repos, l'oisiveté, les jeux et les ris; et moi, j'enseigne une voie étroite, et je veux des disciples qui ne tiennent à la terre que par les amertumes, les douleurs et par les croix, jamais par les douceurs et les plaisirs; qu'ils jeûnent, qu'ils veillent, qu'ils prient, qu'ils souffrent et qu'ils pleurent. Voilà, chrétiens auditeurs, sans rien exagérer, voilà d'une part le christianisme, et le christianisme le moins rigoureux; et voilà d'autre part le monde, et le monde le plus innocent. Que de contrariétés et d'oppositions?

Ajoutez-y, et voici, non plus l'attrait, l'artifice et la malignité, mais la violence de la tentation du monde. Ajoutez à ces spécieux dehors d'honneur et de probité, le pouvoir absolu de l'autorité du monde. Ses arrêts et ses oracles sont plus respectés que ceux de la raison et de la religion unies ensemble. Il plaît, par exemple, au monde, d'ériger en règles les abus de la multitude, le vice de la galanterie en vertu, en loi la fureur de la vengeance. Ainsi le veut le monde, et le monde, quoi qu'il en coûte, sera suivi, sous peine de déshonneur et d'anathème, en dépit de la foi et du bon sens. Car enfin en suis-je moins honnête homme, parce qu'il se trouve un brutal, un malhonnête homme dans l'univers? et s'il a blessé mon honneur, ne puis-je le réparer autrement qu'en exposant ma vie et demandant la sienne? Un lâche suborneur doit-il tirer vanité de la honte d'une faible créature qu'il a séduite? et ce qui est une tache dans un sexe, peut-il être pour l'autre un mérite? Parce que la foule s'égare, faut-il donc m'égarer à sa suite, et parce qu'elle se perd de gaieté de cœur, suis-je obligé, pour lui plaire, de courir après elle à ma perte? Tout cela est bon dans les principes de la sagesse et du salut. Si vous renoncez au monde, permis à vous dans la retraite de penser, de vivre, de parler en sage et en chrétien. Mais si vous voulez être du monde, vous penserez, vous vivrez, vous parlerez comme le monde; autrement, si vous souffrez le moindre affront impuni, si vous fermez la bouche à ces agréables débauchés qui vantent leurs exploits; si vous témoignez que leurs discours vous déplaisent, si vous les faites taire par votre silence; si vous renoncez enfin aux modes, aux coutumes, aux libertés du siècle; si vous vous distinguez en un mot du monde, sans vous en séparer, sans faire profession d'y renoncer en tout; attendez-vous à des railleries piquantes, à des mépris outrageants, à des persécutions continuelles; vous passerez pour une personne sans honneur, sans sentiment, sans esprit et sans cœur : parents, amis, ennemis, indifférents, tous se croiront en droit de vous faire votre procès et de vous jeter la pierre. Que de cruautés et de vexations!

Ajoutez enfin, et voici ce qui rend immanquable le succès de la tentation du monde, ajoutez à tout ce que je viens de

dire, l'esprit de dissipation, d'indévotion, d'irréligion même, qui se prend aisément dans le commerce du monde. Revenu de ses fêtes brillantes, de ses cercles nocturnes, de ses assemblées profanes, de ses spectacles publics, de ses divertissements enchanteurs, qu'en a-t-on rapporté, je vous prie? qu'est devenu le goût de la prière, du recueillement, de la vigilance? Retrouve-t-on dans son âme cette respectueuse tendresse pour les choses de Dieu, cette pieuse allégresse pour tout ce qui s'appelle exercice de piété, cette scrupuleuse délicatesse pour les obligations de son état? Sentiments essentiels, qui se puisent et qui s'entretiennent dans le recueillement, dans les exercices d'une retraite chrétienne, et qui dans le monde se dissipent. Tout ennuie, tout fatigue, tout déplaît. La conscience crie, les devoirs accablent, la dévotion des autres importune, et, pour en supprimer les reproches secrets, on prend le parti de la tourner en ridicule. Les divertissements innocents d'une famille réglée n'ont plus rien que d'insipide, on en veut de plus piquants, c'est-à-dire, de plus dangereux. Et Dieu sait si un jeune cœur qu'on veille encore de près et qui n'ose se déclarer, n'attend pas avec impatience la fin de sa contrainte et le commencement de sa liberté. Est-il enfin venu ce moment si attendu, si désiré? On se jette étourdiment au fort de l'orage : on a beau se piquer de raison et de vertu; je veux bien qu'on ne donne pas d'abord dans tous les écueils du monde ; mais je défie l'âme la plus raisonnable et la plus vertueuse d'allier longtemps l'attachement, le goût et le commerce du monde, l'amour du monde, avec le soin de son salut et l'amour de Dieu.

Jugez après cela, mes frères, mais jugez sur votre expérience, si nous faisons injustice au monde de l'appeler, après le grand saint Antoine, le séjour maudit de mille tentations inévitables. Premier préjugé contre l'âme mondaine, force du monde tentateur. Second préjugé, faiblesse de l'âme tentée.

Sont-ce donc des anges, ô mon Dieu, ou du moins sont-ce des âmes d'une autre nature que la nôtre, qui se flattent de la victoire contre un pareil ennemi? Eh quoi! une imagination aisée à surprendre, un esprit facile à tromper, des passions promptes à s'enflammer, un cœur d'intelligence avec tous les appâts qu'on lui présente, sont-ce là les armes sur quoi l'on compte, quand on s'obstine à ne pas fuir, et qu'on espère sortir victorieux d'un combat si inégal? Ah! mes frères, c'est à cette espèce de démonstration que j'en appelle ces apologistes éternels de l'école du monde. Il faudrait, ou du côté du monde moins de danger et de séduction, ou du côté du christianisme moins de sévérité et de perfection, ou du côté de l'homme moins de faiblesse et de corruption. Car de prétendre que Jésus-Christ ne relâchant point de ses droits, le monde ne diminuant point de ses tentations, l'homme ne changeant point de nature, celui-ci sera chrétien et mondain tout à la fois, c'est chimère, c'est illusion, c'est folie.

Qui sont-ils donc, ces héros et ces forts, qui vont de sang-froid affronter des périls redoutables aux plus grands saints? Ah! chrétiens, voici l'excès de la présomption et le comble de la témérité. Ce sont d'anciens esclaves du monde, qui ont vieilli dans ses fers, et qu'il a trop pris soin de désarmer, pour en avoir rien à craindre. Ce sont des jeunes gens d'un naturel mou, d'une éducation plus molle encore, gâtés par des exemples domestiques, et corrompus par une espèce de mondanité héréditaire. De deux jeunes personnes, par exemple, élevées sous les ailes de la même mère, quelle est celle, je vous prie, qu'on destine pour le monde? Sera-ce celle dont l'esprit, le cœur et le courage seraient peut-être à l'épreuve de la tentation? Non : son caractère ferme et judicieux n'est pas plutôt connu du monde, qu'à l'instant il la réprouve. Personne ne l'approche, qu'il ne lui dise : Vous n'êtes point pour le monde, le monde n'est point pour vous. A l'égard de cette autre, d'un esprit plus vif, plus léger, plus enjoué, d'une humeur plus flexible et plus capable de s'attacher, d'un cœur plus tendre et plus prêt à s'embraser, également propre à céder à toutes les tentations du monde, et à en faire elle-même une des plus dangereuses tentations, pour celle-là, sa vocation n'est point douteuse : elle est née pour le monde, et elle sera du monde, sans délibérer : une mère mondaine la pare de ses propres mains, et la dévoue au sacrifice; la victime la suit, et se fait un honneur et peut-être un mérite de son obéissance; tout occupée des fleurs dont on la couronne et de la brillante carrière qui s'ouvre sous ses pas, elle n'en aperçoit point le terme fatal, plus à plaindre qu'à blâmer de ne le pas connaître. Mais au moins la mère, suffisamment instruite du péril, ne devrait pas le lui cacher. On la flatte, cependant, et elle se flatte elle-même de vouloir combattre et de pouvoir vaincre. Fut-il jamais présomption plus condamnable? Fut-il jamais témérité plus visible?

Mais ce n'est pas sur ses propres forces que l'on s'en flatte : c'est uniquement sur le secours de la grâce. Voilà, mondains, où vous m'attendez, et voilà justement où je vous attends moi-même. Incertitude du secours de la grâce, dernier préjugé contre vous, qui doit achever de vous condamner. Prenez garde, s'il vous plaît; je ne dis pas que toute grâce vous manque à Dieu ne plaise que je donne ce scandale aux fidèles, et aux mondains cette ressource! mais je dis que la grâce de combat ne vous est pas promise, et qu'elle ne vous est pas nécessaire. Je dis plus, et j'ajoute que quand vous l'auriez, cette grâce de combat, vous n'en useriez pas, et qu'elle vous serait inutile.

Non, mondains, vous n'êtes pas sûrs d'une grâce surabondante de combat, dès que la grâce nécessaire de la fuite vous est assurée. Eh! pensez-vous que, sans cette superfluité de grâces, votre Juge ne puisse justifier l'ar-

rêt qu'il doit porter contre vous? Vous périssez tous les jours dans les tentations du monde, vous dira-t-il. De quoi vous plaignez-vous? Est-ce faute d'y avoir été suffisamment secourus? Et n'est-ce pas plutôt pour vous y être témérairement exposés? Je vous avais promis ma grâce, pour ne pas vous y exposer. M'étais-je engagé à vous y suivre, lorsque je ne vous y voulais pas? Le digne emploi, chrétiens, dont vous chargez votre Dieu! Il faut, selon vous, qu'il autorise quiconque le tente; qu'il vous donne sa grâce à tous sans distinction, pour vous rendre tous sans précaution; qu'il la soumette à votre choix, à vos inclinations, à vos caprices : grâce de fuite, s'il ne vous plaît pas de combattre; grâce de combat, s'il vous plaît de ne fuir pas. Quelle injurieuse prétention à la Sagesse divine! Sommez-la de l'exécution, et voyons si votre demande méritera d'être écoutée. Vous lui direz donc en gémissant, comme les disciples : Sauvez-nous, Seigneur, sauvez-nous : nous périssons. Mais vous vous êtes embarqués, comme Jonas, contre mes ordres; mais il ne tient qu'à vous, malgré l'orage, de regagner le port; mais vous pouvez à l'instant quitter cette mer périlleuse; mais il vous est aisé, en vous éloignant des écueils, d'échapper au naufrage, et vous ne le voulez pas. N'importe, quoi qu'il en soit, sauvez-nous : car sans vous, nous sommes perdus. Vœux téméraires! prière insolente! plus capables d'irriter la colère du ciel que d'en attirer la protection. Je dis plus, et j'ajoute : vœux imposteurs! prière hypocrite! parce que c'est demander une grâce à laquelle vous êtes bien résolus de n'être pas fidèles, et que vous voulez rendre inutile.

En effet, chrétiens auditeurs, une volonté sincère de combattre le monde avec le secours de la grâce suppose que vous regardez le monde comme votre ennemi, et que vous vous déclarez le sien : car on ne combat point, ou du moins on ne combat que faiblement ce qui flatte. Elle suppose que vous êtes armés d'une austère mortification, et que vous ne vous présenterez pas sans défense aux attaques d'un si rude assaillant, car on ne veut pas combattre quand on ne prend pas même les armes; elle suppose que vous veillez sans cesse sur vous-mêmes, pour ne pas donner d'accès à cet habile agresseur : car c'est trop bien s'entendre avec lui que de lui ménager la surprise. Elle suppose au moins que vous n'entretenez pas avec le monde de coupables intelligences dans votre cœur; que vous ne préparez pas vous-mêmes les voies à son triomphe : car l'artifice serait trop grossier et la trahison trop manifeste. Ainsi ont combattu dans le monde, vous le savez, ceux que Dieu destinait à le vaincre : ennemis irréconciliables du monde, armés contre le monde, crucifiés au monde, et déjà morts pour le monde. Le monde les en croyait quand ils lui déclaraient la guerre, et il les traitait en ennemis. Mais vous, qui épargnez cet ennemi prétendu, et que cet ennemi commode ménage, vous dites que vous voulez de bonne foi le combattre! et nous vous en croirions sur votre simple parole! Ah! âmes téméraires, il en coûte plus que vous ne pensez, pour faire au monde une guerre chrétienne. Il faudra vous voir tous les jours environnées d'une foule d'objets séducteurs, et n'en être point éblouies; respirer à toute heure un air corrompu, et n'en être point infectées; être toujours à portée du fruit défendu, et n'en jamais goûter; habiter, pour ainsi dire, dans Sodome, sans être souillées de la plus légère impureté; demeurer dans Babylone, sans tomber dans la moindre confusion; être au milieu des ardeurs de la concupiscence, et n'en être point consumées; avoir une âme liée à un corps corruptible et mortel, sans qu'elle en soit appesantie, sans qu'elle soit empêchée de prendre, quand elle le doit, son essor, et de s'enlever vers le lieu de son origine et de son éternelle demeure. Oseriez-vous bien répondre que ce sont là vos dispositions? Mais Dieu, qui vous connaît mieux que vous-mêmes, ne demande pas de vous tant d'efforts. Pour vous couronner, il n'attend point que vous forciez la victoire : il se contente que vous battiez en retraite. Qui vous oblige donc de préférer le risque du combat à la sûreté de la fuite? Quelle fureur, s'écrie saint Jérôme, de demeurer opiniâtrement où chaque moment vous met dans la nécessité de périr ou de vaincre : *Quid tibi necesse est, ibi manere, ubi necesse habeas quotidie aut perire, aut vincere?* D'où vient ce courage inutile? Qu'est-ce qui vous inspire cette oisive générosité? Ah! c'est qu'une vaine idée de résistance vous retient toujours au milieu des périls qui vous enchantent, et vous laisse en possession de courir tous les risques, au lieu que le sage parti de la retraite vous éloignerait des dangers que vous aimez. Vous auriez donc la grâce du combat, que vous n'en useriez pas, car quiconque ne fuit pas un ennemi qu'il doit craindre n'est pas bien résolu à le combattre, et serait bien fâché de le vaincre. Peu à peu cependant on se fait à ses attaques, on se familiarise avec son vainqueur : on chante ses triomphes, et l'on vante même ses fers; c'est-à-dire que bientôt le commerce du monde, et du monde même corrompu, paraît innocent; qu'on en devient l'apologiste, et qu'on condamne ceux qui, sur la parole de Jésus-Christ, le maudissent et le décrient : *Væ mundo!* (*Matth.*, XVIII, 7.)

Ainsi se forme tous les jours dans une âme chrétienne ce damnable caractère attaché par l'Evangile aux amateurs du monde. Ainsi se met-on de son propre choix au nombre de ces indignes chrétiens qui ne connaissent point le Père, pour qui le Fils ne prie point, et à qui l'Esprit de vérité ne peut se faire entendre. Ainsi s'accoutume-t-on à vivre tranquille dans l'amour du monde, et dans l'oubli de Dieu. Ainsi se dispose-t-on à ne laisser entre soi et l'enfer, séjour éternel du prince du monde et de ses esclaves, que le court intervalle d'une vie remplie de crimes,

et d'une mort pleine de regrets trop tardifs, hélas! pour être au moins bien sincères et fort méritoires.

Quel parti donc prendre, me direz-vous? La fuite, mes frères, la fuite. Mais, ajouterez-vous, comment veut-on que nous fuyons le monde, nous que notre état retient dans le monde? Ah! mes frères, que je souhaiterais que ce fût là votre unique difficulté! il me serait aisé de le résoudre. Eh! que vous importe, vous dirais-je avec Tertullien, quel est votre état dans le monde? N'êtes-vous pas chrétiens? Vivez en chrétiens : prenez pour modèles ceux qui se sont sanctifiés; dès là vous êtes hors du monde; la séparation vous en est commandée elle ne vous est donc pas impossible : *Nihil refert ubi sitis; Christiani estis; extra sæculum estis.* Considérez, ajouterai-je, certains grands du monde, que vous connaissez; nés par la supériorité de leur génie pour y commander, et déterminés par un fond de christianisme à ne point fléchir, et à ne pas s'y laisser corrompre, ils soutiennent leur rang et leur dignité dans le monde, ils gardent toutes les bienséances du monde; ils rendent au monde ce qu'ils doivent au monde; mais ils s'acquittent encore plus fidèlement de ce qu'ils doivent à la religion et à Dieu. Et voilà pourquoi le monde même s'empresse avec éloge à leur confier ses plus chers intérêts, tandis qu'il ne loue pas, et qu'il se défie des grands qu'il sait vivre selon ses maximes, et lui être dévoués. Jetez les yeux parmi vous sur certaines familles réglées, où règnent également et la politesse et la piété. Les demeures en sont ouvertes au monde chrétien, et fermées au monde réprouvé : c'est-à-dire, qu'on n'y est point ennemi des plaisirs innocents, mais qu'on n'y sait ce que c'est qu'un jeu qui devient une occupation ruineuse; que des divertissements et des repas qui dégénèrent en scandales et en débauches publiques; que des cabales et des partis, où se lève contre l'Eglise l'étendard de la révolte; que des conversations que la satire assaisonne, et que la médisance égaie; que des assemblées, où l'on fait le jour de la nuit. Les enfants y sont élevés dans la science du monde, et encore mieux dans la science du salut. Il n'est pas jusqu'aux domestiques qu'elles ont à leur suite, qui ne se ressentent des bons exemples des maîtres, et qui ne sachent accorder le service du monde et les ordres de leurs supérieurs avec les lois de l'Eglise et le service de Dieu. Et voilà les familles dont on recherche l'alliance, et où l'on se fait honneur d'entrer. Parcourez de la sorte toutes les conditions. N'est-il point dans le monde de braves guerriers, qui, sans déshonorer leur profession, n'ont rien de la délicatesse du point d'honneur des faux braves du monde? Des dames régulières, qui, sans vivre en solitude, n'ont rien de la dissipation, de la vanité et de l'indévotion des femmes du monde? De jeunes personnes, qui, sans se destiner au cloître, n'ont rien de la folie des jeunes gens du monde? Et n'est-ce pas là après tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus respecté dans le monde? Mais allons plus loin, et pour vous donner encore une réponse plus courte et plus précise, souffrez que je vous demande à vous-même ce que vous entendez, quand vous dites si souvent, avec tant de malignité : celle-ci depuis longtemps est bien du monde, il serait bientôt temps qu'elle se retirât, pour penser à la piété; celle-là commence trop tôt à être du monde; son tour n'est pas encore arrivé. Vous ne voulez pas dire sans doute que l'une doit se cacher au monde, et que l'autre ne doit pas s'y montrer. Vous savez donc qu'il y a bien de la différence entre vivre dans le monde, et être du monde.

Encore un mot, pris de vos propres paroles; car je ne veux ici que votre témoignage, pour vous condamner. Que voulez-vous nous faire entendre, lorsque enfin obligés au tribunal de la pénitence de nous découvrir les plaies secrètes de vos âmes, vous nous prévenez, en nous disant : mon père, ne soyez point effrayé de l'affreux détail que je viens vous faire de ma vie passée : j'ai beaucoup été du monde; mais c'en est fait, et je veux m'en retirer. Vous ne prétendez pas par là vous engager, comme les héroïnes du Carmel, à vous reléguer dans la solitude, ou à vous enfermer dans le cloître. Vous entendez, et nous entendons, comme vous, après saint Augustin, que vous allez renoncer désormais aux maximes et à la morale du monde, aux jugements et à l'esprit du monde, aux spectacles et à l'école du monde, aux usages et à la licence du monde, aux parures et à la pompe du monde, aux amusements et à la dissipation du monde, aux charmes, en un mot, et à l'enchantement du monde. Exécutez donc vos promesses : aussi bien ne sont-ce que les premiers engagements de votre baptême, et ce n'est qu'à cette condition que vous avez été faits chrétiens : *Abrenuntio mundo.* Ainsi, vainqueurs des tentations du monde par une sage fuite, à l'exemple de Jésus-Christ, il ne vous restera plus qu'à vaincre les tentations de la retraite, par un généreux combat, sur le modèle de Jésus-Christ. C'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Pour vous être mis par une sage fuite hors de l'Egypte, c'est-à-dire hors des atteintes des tentations du monde, ne pensez pas, mes frères, que le grand ouvrage de votre salut soit achevé; il ne fait que commencer. Cette première démarche vous ouvre, à la vérité, l'entrée de la terre promise, mais elle ne vous en assure pas encore la possession. Il faut, pour en faire la conquête, soutenir bien des assauts et livrer bien des combats. Jésus-Christ avant vous fut conduit dans la solitude : *Ductus est Jesus in desertum.* (*Matth.*, IV, 1); mais il n'y fut conduit, dit l'Evangile, que pour y être tenté, *ut tentaretur* (*Ibid.*); et le désert, lieu d'assurance, s'il en fut jamais, fut pour notre chef un champ de bataille. Après un tel exemple, où chercher le repos, où rencontrer la paix?

Ce n'est qu'après avoir traversé la mer Rouge, et passé bien des jours laborieux dans le désert, que le peuple de Dieu rencontra des ennemis. Aussi n'est-ce qu'après quarante jours de pénitence et de solitude que l'ennemi du Sauveur se montre : *Cum jejunasset quadraginta diebus.* (*Matth.*, IV, 2.) Caché jusque-là, il laisse à la sécurité le temps de se former, pour trouver celui de surprendre. Et voilà proprement ce qui fait le danger des tentations de la retraite.

Tranquillité apparente, et calme trompeur! Après avoir échappé aux écueils du monde, tandis qu'on en regarde l'éloignement comme un port paisible, où l'on est désormais à couvert du naufrage; qu'on repasse avec frayeur sur ces tristes années, exposées à l'inquiétude des passions, et à l'esclavage des vices; qu'on porte avec plaisir ses regards sur ces jours heureux, qu'on se promet au service du meilleur de tous les maîtres, Dieu console, la conscience est en repos, le tentateur est enchaîné, la grâce vous porte, pour ainsi dire, sur ses ailes. Goûtez bien, chers auditeurs, tandis que rien ne le trouble, goûtez bien le bonheur de votre état. Mais ne vous y fiez pas, s'écrie saint Jérôme : *Nolite esse securi :* ce calme couve l'orage : *Tranquillitas ista tempestas est.* L'ennemi n'est pas loin, ajoute saint Augustin; vous portez la guerre dans votre sein, et, sans sortir de vous-mêmes, vous aurez bientôt des raisons de combattre, et des matières de triomphe : *Victoria nostra intus est.*

Dieu, en père, permettra la tentation pour votre intérêt, et le démon, en ennemi, la suscitera pour votre perte. Dieu, en père, permettra la tentation pour réveiller votre ferveur, et le démon, en ennemi, l'entretiendra pour lasser votre constance. Dieu, en père, permettra la tentation pour augmenter vos mérites, et le démon, en ennemi, vous y induira pour vous ravir votre couronne. Dieu enfin et le démon, dit saint Ambroise, concourront ensemble à vous tenter comme Jésus-Christ, l'un par amour, et l'autre par haine : *Diabolus ut subruat, Deus ut coronet.*

Mais, sans parler ici du démon, ne nous suffit-il pas de nous connaître nous-mêmes pour nous résoudre au combat? Nous sommes hommes, nous sommes pécheurs, nous sommes chrétiens; la nature est rebelle dans l'homme; le péché tyrannise le pécheur; la grâce éprouve le chrétien. Révoltes donc de la nature corrompue, tyrannie du péché, épreuves de la grâce : trois raisons qui nous portent sans cesse à nous combattre nous-mêmes.

Dans le désert comme dans le monde, l'homme est composé d'esprit et de corps : c'en est assez pour qu'il soit son propre ennemi. Il est naturel que deux parties opposées se fassent mutuellement la guerre, et qu'elles obligent les puissances qui lui sont soumises à se déclarer pour l'une ou pour l'autre partie. Que si cela est vrai de l'homme pris dans son essence, il l'est bien plus encore de l'homme considéré dans son état présent. Il n'est plus, et il a duré bien peu cet heureux temps, où la paix régnait avec l'innocence, où les passions soumises suivaient toujours la raison et ne la prévenaient jamais, où l'âme commandait avec douceur, et la chair se soumettait avec plaisir. Le désordre du péché a troublé ce bel ordre de la grâce : enfants d'un père rebelle, nous naissons tous sujets aux révoltes, et tel est notre triste sort, dit saint Paul, d'être sans cesse rebutés du bien que nous voulons faire, tentés du mal dont nous voulons nous abstenir. Guerre cruelle ! s'écrient tous les saints; l'homme trouve en lui deux hommes tout différents; l'un aime ce que l'autre abhorre : c'est un combat perpétuel, qui rend la vie amère, et qui met le salut en danger.

Rien, en effet, de plus cruel que ces sortes de contrariétés que l'on éprouve tous les jours au dedans de soi-même. Car enfin, dans les autres guerres, l'ennemi qu'on combat est au dehors . on peut traiter ou rompre avec lui, le gagner ou le contraindre, s'en garantir ou s'en défaire, mettre un frein à sa haine ou une fin à ses persécutions. Mais dans cette guerre intérieure, l'ennemi qui nous attaque est né avec nous; il tire de notre fonds toute sa force; sa vigueur augmente avec celle de notre âge; il ne s'affaiblit que quand nous vieillissons, et il faut mourir pour lui donner la mort. Dans les autres guerres, il y au moins de bons intervalles; on ne se rencontre point partout, et l'on ne se bat point sans cesse; la sûreté des remparts ou l'obscurité de la nuit séparent les combattants les plus acharnés, et suspend les combats les plus opiniâtres. Mais dans cette guerre domestique, point de retranchement contre les attaques, point d'asile contre les poursuites de l'ennemi; il n'y a ni paix ni trêve; il faut toujours être aux prises, ou du moins sous les armes. Dans les autres guerres, on peut se sauver par la retraite, ou s'échapper au moins par la fuite : si l'une est pleine de honte et l'autre mêlée de disgrâce, en enlevant la victoire, elles la dérobent au moins au vainqueur. Mais, dans cette guerre spirituelle, on a beau fuir et se retirer, on se porte partout soi-même, et avec soi son plus cruel ennemi. Fussiez-vous renfermés dans un cloître, confinés dans un désert, ensevelis dans un antre, les mouvements de la chair assailleront vos sens, les illusions de l'amour-propre y troubleront, flatteront, séduiront votre cœur; et, dans ces moments critiques, il faut vaincre ou périr. Enfin, dans les autres guerres, il y a de justes raisons qui en dispensent : les vieillards en sont exempts par l'épuisement de leurs forces, les enfants par la faiblesse de leur âge, les femmes par la délicatesse de leur sexe; et, tandis que les uns sont aux mains et combattent, les autres les lèvent au ciel et n'ont qu'à prier. Mais dans cette guerre personnelle, nul n'est exempt de prendre les armes; l'obligation de combattre est générale, aussi bien que la nécessité de triompher universelle. La vie de l'homme, dit Job, est une milice sur la terre : tous y sont appelés; il faut que les

plus vieux y soient autant de Samsons, les plus jeunes autant de Davids, et les femmes mêmes autant de Déboras et de Judiths : chacun y doit prier, veiller et résister sans cesse jusqu'au dernier soupir : *Vitâ hominis militia est super terram.* (*Job.*, VII, 1.) Voilà la règle universelle.

Ce n'est pas là le plan de votre vie, âmes molles, voluptueuses et charnelles ; ce n'est pas là la règle de votre conduite, vous qui ne respirez que le repos, la bagatelle et le plaisir ; vous à qui le jeûne, la prière, la vigilance, le travail, l'apparence de gêne, l'ombre de contrainte, le nom même de mortification fait horreur ; vous que l'on voit sans beaucoup d'affaires vous occuper de soins inutiles ; hors du grand monde vous entretenir de curiosités vaines, et jusque dans des temps de péril, de pénitence et de larmes, rechercher des joies frivoles et de somptueuses délicatesses. Insensés ! cruels à vous-mêmes ! aveugles dans votre amour-propre ! en vous satisfaisant en tout, en ne vous mortifiant en rien, en livrant votre esprit à la dissipation, votre cœur à la mollesse ; votre corps aux délices, vous flattez un traître qui vous séduit, vous ménagez un persécuteur qui vous nuit, vous engraissez un rebelle qui vous désobéit. Quelle idée avez-vous donc de vous-mêmes ? Ignorez-vous que tout homme étant né son ennemi, n'est au monde que pour se combattre ? et ne savez-vous pas, dit saint Paul, que la vie d'un combattant doit être mortifiée, austère et pénible ? Coucher sur la dure, souffrir la faim, agir le jour, veiller la nuit, et jusque dans le sein de la paix s'endurcir aux travaux de la guerre, ce sont-là ses exercices. Si l'on ne voit dans la vôtre ni pénitence ni austérité, que voulez-vous que l'on en pense ? ce que vous penseriez vous-même d'un guerrier délicat, qui, dans la profession des armes, ne songerait qu'à avoir un équipage bien leste, une tente bien parée, une table bien servie ; en un mot, toutes les aises et les commodités de la vie. Vous le regarderiez sans doute comme peu propre à son état, capable de manquer dans l'occasion, et plus prêt à lâcher pied qu'à tenir tête à l'ennemi.

Souffrez donc que l'on ait de vous la même opinion pour le salut ; qu'on vous regarde comme aussi fragiles qu'exposés à la tentation, et que l'on pleure par avance votre perte : ou bien changez de conduite ; faites-vous une violence continuelle et traitez-vous en ennemis. Car, outre les révoltes de la nature corrompue, il y a encore la tyrannie du péché ; autre raison de se combattre soi-même, quelque genre de vie que l'on embrasse.

Tout pécheur a son penchant favori ; les autres vices lui sont comme étrangers. Le péché dominant est son propre fonds, et fait son véritable caractère : l'un est possédé de l'avarice, et l'autre de l'ambition ; celui-ci sent une impatience outrée dans les moindres contradictions, et celui-là un empressement inquiet pour tous les contentements de la vie. La plupart ont un attachement excessif à leur propre sens, et une indocilité merveilleuse à se laisser ou convaincre, ou conduire. En un mot, les défauts sont partagés comme les talents, avec cette seule différence que l'empire de la vertu est toujours moins absolu que celui du vice. Si de bonne heure on ne prend un ascendant sur lui, si on ne l'attaque dès qu'il se déclare dans sa jeunesse, si on ne l'étouffe, pour ainsi dire, au berceau, on a bien de la peine à s'en rendre maître dans la suite. Quand le tempérament, l'âge, l'habitude l'ont affermi, l'ont fortifié, il est bien difficile de le détruire. Une longue passion est une seconde nature, et ce qui n'était d'abord que pure fragilité, devient avec le temps une espèce de nécessité, ou plutôt, dit un saint Père, c'est une vraie tyrannie : *Imperant vitia, non ut domini, sed ut tyranni.*

Tyrannie par rapport au maître qui domine. Tout penchant dominant, dit saint Chrysostome, est un ouvrier d'iniquité, un ange de Satan, un démon familier ; c'est proprement lui qui nous tente, qui nous porte au mal, qui nous jette dans un enchaînement de chutes et de rechutes continuelles, et qui nous met dans un état presque inévitable de damnation : *Dæmonem innatum, omnia prava suadentem.*

Tyrannie par rapport au sujet auquel il s'attache. Il respecte les dehors, il sauve les apparences, il abandonne l'extérieur à l'honneur, à la religion, à la piété ; le cœur est toute sa conquête, et le cœur une fois esclave, quel déréglement dans la vie, et quelle corruption dans les mœurs !

Tyrannie par rapport à l'étendue de sa puissance. Quel lieu si sûr, et quelle profession si sainte en mettent à couvert ! Le désert le plus affreux ne lui est pas inaccessible, et le genre de vie le plus austère n'en est pas exempt. Une artificieuse souplesse lui fait trouver un abri jusque dans les réduits de la solitude, et parmi les travaux mêmes de la pénitence : quelqu'éloigné qu'on soit de toute occasion, on n'est jamais hors de toute atteinte et de péril.

Tyrannie par rapport à la malignité de ses suites. Le péché dominant est un chef de parti qui se met à la tête de tous nos ennemis. Les autres péchés, pour ainsi dire, combattent sous ses enseignes. C'est lui proprement qui en est l'âme et le mobile ; qui, par des ressorts cachés, les met tous en œuvre, et qui, par une influence secrète, les produit ou les entretient ; lui seul épargné, tous les autres avantages servent de peu ; comme lui seul aussi vaincu, la victoire est complète.

Tyrannie enfin par rapport à la durée de son empire. Tous les saints l'ont remarqué, que le péché qui entre le premier en notre cœur, est aussi le dernier d'ordinaire qui en sort. L'alliance qu'il y fait est si étroite, les liens qu'il y contracte sont si forts, qu'il ne peut plus s'en défaire sans une violence ouverte, une guerre déclarée, un combat continuel contre soi-même.

Tant qu'on n'en vient point à ces saintes

rigueurs et à ces sévérités salutaires, tous les efforts contre le péché dominant sont de vains efforts. On déteste, si vous voulez, sa tyrannie, mais on ne sort pas pour cela d'esclavage; on fait quelques démarches pour s'en affranchir, mais ce n'est que par intervalles qu'on les fait; on veut, et on ne veut pas, disait saint Augustin, qui le savait si bien par expérience : *Ego eram, qui volebam; ego eram, qui nolebam.* On prend quelques soupirs forcés pour de sincères désirs, de courtes trêves pour de pleines victoires et pour de fermes résolutions, des demi-volontés. Pourquoi tant de ménagements pour un ennemi capital? c'est que l'on s'aime soi-même, et que ce penchant flatte l'amour-propre. Voilà le nœud de l'intrigue que l'on a, et de l'intelligence que l'on conserve avec lui jusqu'à la mort. Combien voit-on dans le monde de gens réglés dans leur conduite, mais qui, faute de combattre un malheureux péché qui les domine, tombent tous les jours dans des égarements pitoyables et des contradictions manifestes. Ils font cent charités avec empressement, mais ils ne pardonneront pas aisément une injure; ils communieront régulièrement, mais ils médiront dévotement. Ils seront, si vous voulez, exacts dans leurs prières jusqu'à en être scrupuleux, mais entêtés dans leurs sentiments jusqu'à en devenir hérétiques. Eh quoi! la véritable vertu ne consiste-t-elle donc pas à reconnaître et à retrancher d'abord tout péché qui domine? Il est vrai, mais c'est là l'endroit délicat où l'on n'ose porter la main; c'est là l'Agag chéri que l'on épargne : aussi ne fit-on point de quartier à tous les Amalécites, leur roi seul est privilégié; pour lui faire violence, il faudrait se la faire à soi-même. Et Dieu sait si dans la vie il y en a beaucoup qui s'aiment peu, et si le plus grand nombre n'est pas de ceux qui s'aiment trop pour se combattre.

Consultez-vous vous-mêmes, chrétiens auditeurs; depuis combien de temps vous reconnaissez-vous coupables des mêmes péchés? Est-ce donc que vous ne vous en êtes jamais repentis? est-ce que vous ne vous en êtes jamais accusés? est-ce que vous n'en avez jamais fait pénitence? D'où vient donc que vous y retombez sans cesse? Ne cherchez point d'autre cause que le malheureux penchant qui vous domine. C'est là l'auteur de tous vos désordres : cent fois vous en avez rougi, vous en êtes convenus, vous en avez gémi devant Dieu; mais c'est tout. Pour vous délivrer de sa tyrannie, il aurait fallu prendre le bouclier et l'épée, parer et porter des coups, arrêter et faire des progrès. Parlons sans figure; il aurait fallu, contre la colère qui vous emporte, faire souvent des actes de patience et de douceur; contre la volupté qui vous dérègle, pratiquer assidûment des actes de mortification et de pénitence; contre l'envie qui vous ronge, exercer des actes d'abnégation et d'humilité : ainsi des autres vices. En un mot, il aurait fallu vous faire une sainte violence; mais vous aimez un tyran qui vous flatte, et vous craignez une victoire qui vous coûte. Vous avez beau dire, pour vous excuser, que vous êtes trop faibles, et que l'habitude est trop forte : votre faiblesse et sa force viennent uniquement de votre amour-propre, et vous auriez encore assez d'avantages pour la surmonter, si vous aviez assez de courage pour vous combattre.

C'est à la grâce toute-puissante du Sauveur, dites-vous, que ce chef-d'œuvre de la religion, la victoire de la passion dominante, est réservé : j'en conviens; mais la grâce, toute puissante qu'elle est, est une grâce de combat; Jésus-Christ ne nous en a pas mérité d'autre : troisième raison de se combattre soi-même.

Oui, chrétiens, tous les secours que nous offre la grâce sont des secours de combat. Elle ne délivre point des révoltes de la nature corrompue, elle ne fait qu'y résister; elle n'ôte pas les amorces du péché, elle ne sert qu'à en défendre; elle ne désarme point les ennemis du salut, elle se contente de les repousser; elle veut, pour tenir toujours le vainqueur dans la dépendance et dans l'humilité, que ses propres victoires lui annoncent ses périls, et que ses avantages lui reprochent ses faiblesses. Toutes les vertus que forme la grâce, sont des vertus de combat : elles n'ont point d'autre occupation que de faire la guerre au vice. La foi découvre les piéges, la prudence choisit les armes, la tempérance arrête les ennemis, la force surmonte les obstacles, l'espérance anime les combattants, la justice règle les démarches, et la charité, comme la reine des vertus, les commande et les couronne. Toutes les leçons que nous donne la grâce, sont des leçons de combat : ouvrez le livre de ses sacrés oracles, vous n'y trouverez point d'expressions plus ordinaires que celles qui sont prises de la profession militaire. On y appelle l'Eglise une armée, les fidèles des soldats, Jésus-Christ un chef, le christianisme un combat, l'homme son ennemi, les tentations des assauts, les vertus des armes, la grâce elle-même un renfort, la persévérance une victoire, la récompense une couronne; et pour distinguer ceux qui l'attendent de ceux qui l'ont obtenue, on appelle les uns l'Eglise militante et les autres l'Eglise triomphante. A quoi bon, je vous prie, dans la religion, toutes ces idées guerrières? à bien imprimer dans l'esprit du chrétien la nécessité de se combattre. Enfin, tous les exemples que nous propose la grâce, sont des exemples de combat. Parcourez l'histoire de la primitive Eglise; lisez les mémoires des chrétientés nouvelles; comparez ensemble l'élite des saints, et parmi les nations polies, et parmi les peuples sauvages, vous verrez partout ce qu'il y a d'âmes choisies, ne se pardonner rien, se mortifier en tout, pratiquer à la lettre l'abnégation évangélique. Vous serez frappé dans cette guerre personnelle d'une ligue si générale; vous y reconnaîtrez l'uniformité de l'esprit de Dieu, et vous vous récrierez sans doute avec l'auteur même de la grâce; oui, depuis le temps de

Jean-Baptiste jusqu'à nos jours, le royaume des cieux se prend par force; il est à ceux qui se font violence: c'est là l'esprit de la loi nouvelle, c'est là la conduite de la grâce. *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.* (*Matth.*, XI, 12.)

Combattons-nous donc, comme se sont combattues et comme se combattent encore tant de personnes vertueuses de l'un et de l'autre sexe, qui mortifient leurs corps et soumettent leurs esprits; qui crucifient leurs sens et sacrifient leurs volontés; qui se refusent, s'interdisent les plaisirs permis, et embrassent les austérités volontaires. Nous ne sommes, ni d'une autre nature, ni d'une religion différente; nous avons le même Dieu à aimer, les mêmes vérités à croire, la même loi à garder, les mêmes ennemis à surmonter, le même enfer à craindre, le même paradis à conquérir, la même éternité de biens à perdre ou à mériter.

Combattons-nous nous-mêmes, comme a combattu pour nous Jésus-Christ; prenons pour notre défense les armes qu'il a prises pour notre salut; employons à nous vaincre le jeûne, la prière, la vigilance, et surtout le glaive spirituel de la parole de Dieu, dont il s'est servi pour résister à l'ennemi. Quelle honte pour nous, si nous l'abandonnons lâchement dans notre propre querelle! Quelle indignité si nous aimons mieux céder à notre propre faiblesse qu'à la force de son exemple! Quel reproche, si notre intérêt ne peut nous engager dans une guerre où il est entré par pur amour, et où nous devrions le suivre par la seule reconnaissance.

Combattons-nous nous-mêmes toujours, comme nous combat le démon, c'est-à-dire soyons aussi ardents à nous sauver qu'il est actif à nous perdre; et puisque ce subtil et infatigable ennemi ne dort point, qu'il veille sans cesse aux portes de notre cœur; qu'il en observe à toute heure les dispositions, pour affaiblir les bonnes, pour fortifier les mauvaises, pour ménager les indifférentes, opposons travail à travail, progrès à progrès, effort à effort, afin de rompre toutes ses sourdes pratiques; regardons les moindres ménagements de notre amour-propre comme les plus forts instruments de la haine que le démon nous porte.

Combattons-nous enfin, vainquons-nous, et mourons les armes à la main.

Ce n'est qu'à la persévérance qu'est réservée la couronne que je vous souhaite etc. *Amen.*

SERMON V.

Pour le mardi de la première semaine de carême.

SUR LE RESPECT ET LA FRÉQUENTATION DES TEMPLES.

Intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes. . . et dixit eis : Scriptum est : Domus mea, domus orationis vocabitur, vos autem fecistis illam speluncam latronum. (*Matth.*, XXI, 12.)

Jésus entra dans le temple du Seigneur et il en chassa tous ceux qui y trafiquaient, en leur disant : Il est écrit : ma maison s'appellera la maison d'oraison, et vous, vous en avez fait une caverne de voleurs.

Ne nous étonnons pas, chrétiens, de voir aujourd'hui l'Agneau de Dieu en fureur: il s'agit d'assurer l'honneur du lieu saint, de défendre la porte du ciel et de venger la maison de Dieu.

Ainsi s'exprimaient les premiers fidèles, dès les commencements du christianisme, sur ces heureuses demeures, où le ciel se communique à la terre, et où l'homme entretient un saint commerce avec Dieu. Quelle était dans ces saints lieux leur piété, leur ferveur et leur zèle! Poursuivie de toute part, sans protection, sans liberté, sans assurance, l'Eglise ne s'assemblait alors, encore avec frayeur, que dans des antres sombres et des cavernes profondes. Là, durant le silence de la nuit, sur un autel rapidement dressé et conforme à sa tristesse, elle offrait le sacrifice du corps et du sang du Fils de Dieu, elle fortifiait ses enfants de cette nourriture salutaire, elle les instruisait par la lecture et l'explication des livres sacrés; elle commençait et finissait toujours par des prières que la ferveur conduisait souvent jusqu'à la renaissance du jour, et dont l'ouverture et la conclusion, au rapport d'Eusèbe, étaient toujours ce sacré cantique: C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel : *Non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli.* (*Gen.*, XXVIII, 17.)

Temples du Dieu vivant! que sont devenus pour vous ces heureux siècles, ce concours empressé, ces respectueux hommages? Hélas! vous ne voyez plus que désordre ou solitude dans vos sacrés asiles, tantôt profanés et tantôt déserts. Il a fallu, à la honte du christianisme, que les églises particulières retranchassent le nombre de leurs fêtes pour s'épargner la confusion de se voir abandonnées dans leurs plus beaux jours, et que les édits de nos rois vinssent au secours de la religion méprisée, pour mettre l'honneur du lieu saint sous la sauve-garde de leurs lois. Lois humaines, que l'irréligion et l'impiété ne respectent pas plus que les lois divines.

Levez-vous donc encore une fois, Seigneur, et prenez en main vot.e défense. N'est-ce plus ici le lieu de votre demeure et la porte du salut? *Domus Dei et porta cœli.* Vous y êtes caché, il est vrai, mais en êtes-vous moins adorable? Vos faveurs y sont communes et offertes à tous, mais en sont-elles moins à rechercher? non, sans doute, chrétiens auditeurs, et voici le dessein que m'inspire le zèle que je dois avoir pour la gloire de Dieu et pour le salut de vos âmes, puisque nos églises sont également consacrées à l'une et à l'autre de ces deux fins. Vous y venez peu et vous y êtes sans révérence. S'il ne fallait qu'opposer les devoirs aux désordres pour en arrêter le cours, il suffirait de dire que tout sanctuaire étant la maison de Dieu et le palais de la Divinité, *Domus Dei*, vous ne pouvez jamais assez le respecter : qu'étant la porte du ciel et le séjour des grâces, *et porta cœli*, vous ne pouvez trop souvent vous y présenter.

Mais, parce que la Divinité y est cachée, et que c'est pour cela peut-être que vous la mé-

connaissez; parce que les grâces y sont fréquentes et ordinaires, et que, selon toute apparence, c'est ce qui vous les fait négliger : pour ôter toute cause de mépris, tout prétexte d'indifférence, de ces deux principes reconnus parmi les fidèles, voici deux conséquences bien opposées à celles que vous semblez en tirer.

Car je dis que, parce que c'est ici le palais de la Divinité cachée, vos irrévérences y sont plus condamnables : vous le verrez dans mon premier point. Je dis que, parce que c'est ici le séjour ordinaire des grâces, votre éloignement en est plus inexcusable : ce sera le sujet de mon second point.

En deux mots : la profanation des temples confondue par l'état même où un Dieu s'y réduit; et la désertion des temples condamnée par la distribution des grâces qui s'y fait. C'est tout le sujet et le partage de ce discours.

Vous qui portâtes dans vos chastes flancs celui que le zèle de la maison de Dieu consuma, obtenez-moi quelque légère étincelle de cette divine ardeur qui lui fit tout oser et tout entreprendre, afin de purger le temple de ses sacriléges profanateurs, et de le remplir d'adorateurs sincères. C'est la grâce que je vous demande en vous disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le peuple juif, au sortir des fers de Babylone, ne trouvant plus de Jérusalem que ses pitoyables restes, voulut, dans ses murs relevés, bâtir un nouveau temple au Seigneur. Mais à l'aspect des tristes débris du premier, majestueux encore jusque dans ses ruines, il ne put retenir ses larmes; vivement touché et de la perte qu'il avait faite, et de l'impuissance où il se voyait de la réparer : *Qui viderant templum prius, flebant.* (I *Esdr.*, III, 12.) Peuple fidèle, lui dit le Seigneur par son prophète, qu'avez-vous donc tant à vous affliger, et pourquoi méprisez-vous ce nouveau sanctuaire que vos mains élèvent, comme s'il n'était rien en comparaison de celui que vos yeux ont admiré? *Nunquid non ita est, quasi non sit in oculis vestris?* (*Agg.*, II, 4.) Sachez que la gloire de ce second temple effacera celle du premier : *Major erit gloria domus istius novissimæ plus quam primæ.* (*Ibid.*, 10.) Parce que le Désiré des nations, c'est-à-dire le Sauveur du monde, y viendra lui-même en personne : *Veniet Desideratus cunctis gentibus.* (*Ibid.*, 8.) C'est à cette considération, chrétiens, que je m'arrête, comme à celle qui nous peut mieux faire sentir et la dignité de nos temples, et l'indignité de leurs profanations.

Le Seigneur Dieu, dit l'Ecriture, avait paru dans son premier temple; il s'y était fait voir dans tout l'appareil de sa gloire : *Impleverat gloria Domini domum Domini.* (III *Reg.*, VIII, 11.) Le peuple, témoin de son auguste présence, en avait été saisi, abattu, consterné; les prêtres eux-mêmes n'en avaient pu soutenir l'éclat, obligés d'interrompre les saints mystères et d'abandonner leurs divines fonctions : ***Et non poterant sacerdotes ministrare.*** Grand Dieu ! pouviez-vous, ce semble, donner aux hommes un lieu plus saint, plus illustre, plus vénérable que celui où vous étiez descendu avec tant de pompe et de majesté ? Oui, dit le Seigneur, je veux donner à la terre un spectacle plus digne de respect et de vénération, d'étonnement et de surprise, de crainte même et d'effroi. Ce sera mon Fils, l'image de ma substance, la splendeur de ma gloire, l'objet éternel de mes plus douces complaisances, celui qui a fait les siècles, qui soutient tout par la vertu de sa parole, qui est assis au plus haut des cieux, qui surpasse les anges et qui m'égale moi-même, anéanti, offert, immolé à ma gloire : *Veniet Desideratus.* (*Agg.*, II, 8.) C'est ce qui ne s'était point vu dans le temple de Salomon, ce qui parut en effet dans celui de Zorobabel, mais ce qui se renouvelle à toute heure sur nos autels, dont je vous prêche aujourd'hui la grandeur et l'excellence. Ici Jésus-Christ se trouve dans un état d'adoration non plus passagère, mais durable; dans un état d'application non plus interrompue et partagée, mais habituelle et réunie; dans un état d'immolation non plus d'une chair mortelle et passive, mais glorieuse et immortelle. Cependant, et voici le désordre, disons mieux, l'abomination ; dans ces lieux si majestueux et si respectables par les hommages d'un Homme-Dieu, fiers mondains, vous ne voyez rien qui vous humilie et qui vous confonde, et vous y entrez avec orgueil ! Dans ces lieux si miraculeux et si divins par les opérations de la Sagesse incarnée, hommes charnels, vous ne trouvez rien qui vous attache et vous vous y entretenez dans de continuelles distractions ! Dans ces lieux si terribles et si formidables par l'oblation que le Saint des saints y fait de sa personne adorable, comme de la victime du péché, pécheurs, vous ne sentez rien qui vous effraye et qui vous arrête, et vous en sortez plus coupables ! Eh ! que voulez-vous donc de plus grand et de plus vénérable qu'un Dieu humilié et anéanti, de plus attachant et de plus admirable qu'un Homme-Dieu toujours attentif et occupé, de plus effrayant et de plus redoutable que le Fils de Dieu offert et immolé pour vos péchés ? Ses humiliations n'y condamnent-elles pas hautement votre orgueil et votre faste? Son zèle et sa ferveur, votre indévotion et votre lâcheté? Son oblation et son sacrifice, les péchés que vous osez ici commettre en sa présence? Développons ces trois touchantes réflexions.

Non, chrétiens, car je suppose que je parle ici à des fidèles instruits de la présence de Jésus-Christ sur nos autels et convaincus de sa réalité; non, il n'est pas besoin de lever le voile que Jésus-Christ met ici sur sa divinité, pour en reconnaître les grandeurs adorables. Les ombres mystérieuses où elle se cache, ne servent qu'à faire mieux éclater sa majesté. Les ténèbres sacrées dont elle se forme comme un tabernacle jettent plus de clarté qu'elles ne répandent d'obscurité.

La sombre nuit qui l'environne vaut le plus beau jour, et la lumière la plus pure ne nous découvrirait rien en Dieu de plus grand que ce que nous voyons à travers le nuage épais dont il se couvre.

Car où Dieu paraît-il plus Dieu, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, que dans un lieu où un homme, Dieu comme lui, par cette seule raison qu'il est homme, s'humilie, s'abîme et s'anéantit devant lui ? Où la majesté suprême brillerait-elle avec plus d'éclat, que dans cette sphère miraculeuse où, à son aspect, elle voit s'éclipser le soleil de justice? Où la Divinité fait-elle mieux sentir tout le respect qui lui est dû, que dans ce palais auguste où elle reçoit des hommages proportionnés à sa grandeur souveraine ?

Réunissez tous les symboles dont Dieu s'est jamais servi depuis le commencement des siècles pour annoncer sa présence ; mettez d'une part le buisson ardent où il parut à Moïse, l'échelle mystérieuse au haut de laquelle il se fit voir à Jacob, les foudres et les éclairs à la lueur desquels il se découvrit au peuple juif : et d'autre part, l'humiliant appareil où Jésus-Christ ici le réduit; de tous ces signes extérieurs bien pénétrés, lesquels, à votre avis, sont les plus propres à nous donner une idée juste de la majesté divine ? Vous ne voyez point l'humanité sainte du Sauveur, il est vrai ; mais dites-moi, ces anciens adorateurs du vrai Dieu voyaient-ils donc la Divinité? Ils n'en avaient devant les yeux que de simples apparences. Cependant ils en respectaient les approches. Vous, chrétiens, vous voyez au moins des yeux de la foi les abaissements et les humiliations de Jésus-Christ; à cette vue n'est-il pas naturel que tout genou fléchisse, que toute chair s'anéantisse, que tout esprit se confonde?

Quoi ! je croirais que le Fils de Dieu descend ici du plus haut des cieux pour adorer son Père, et moi, cendre et poussière, je rougirais de me prosterner devant lui? Dans un lieu où le sacré Verbe incarné se dépouille de toutes les marques de sa grandeur, j'étalerais la vanité et le faste, j'affecterais une contenance fière, un air présomptueux, un rang distingué, une vaine montre d'ornements et de parures? Où Jésus-Christ se plaît à se cacher sous les dehors les plus simples, à se resserrer dans l'espace le plus étroit, à se tenir dans la situation la plus humble, sied-il bien à un vassal de se présenter sans respect au souverain à qui son seigneur rend actuellement hommage ? Convient-il à un sujet de paraître moins respectueux et moins soumis que celui même auquel il obéit?

N'est-ce pas là imiter la conduite téméraire de Michol que Dieu condamna pour son impiété à une stérilité honteuse? reine d'Israël, elle regardait fièrement, dit l'Ecriture, du haut de son appartement l'humble David son époux et son maître, qui, dans un saint transport de religion, faisait gloire de s'humilier et de s'anéantir devant l'arche de Dieu. Elle s'en moquait au fond du cœur. *Despexit eum in corde.* (II *Reg.*, VI, 16.) Image bien naturelle, dames mondaines, de ce que vous faites si souvent dans nos églises ; de ces places élevées, de ces commodes appuis que votre orgueil autant que votre délicatesse vous fait ici rechercher ; car il semble que cette terre, toute sainte qu'elle est, ne soit pas digne de vous porter: revêtues d'une pompe profane dont l'ajustement étudié vous a coûté la première et la meilleure partie du jour, ne semblez-vous pas venir insulter à l'abaissement profond et au dénûment volontaire de Jésus-Christ et lui dire en secret ce que cette audacieuse princesse disait hautement à David ? Quelle honte pour un si grand monarque de paraître ici au milieu de ses servantes et de ses sujets sans aucune marque de dignité ! *Quam gloriosus fuit hodie rex Israel, discooperiens se ante ancillas servorum suorum.* (*Ibid.*, 20.)

Mais que vous répond celui dont David n'était que l'ombre et la figure? Ce que répondit ce prince inspiré de Dieu. Sachez que c'est au Seigneur Dieu, mon Père et le vôtre, à qui je rends ce tribut d'honneur : *Ante Dominum.* (*Ibid.*, 21.) Jugez donc de ses grandeurs par mes abaissements. Je ne dois pas en devenir plus vil à vos yeux, mais il doit vous en être plus adorable. Car si je parais ici comme si je n'étais rien, moi que vous appelez votre Seigneur et qui le suis ; quel rang devez-vous tenir en sa présence? Mes humiliations ne vous feront-elles jamais comprendre que vous devez au moins vous humilier ici sous sa main toute-puissante? Mon dépouillement, que la modestie est l'unique ornement qui lui plaise en ces lieux? Les voiles qui obscurcissent ma splendeur, que toute beauté, loin de chercher ici le jour, doit se voiler devant sa face ? Venez donc, fières idoles, venez faire honte aux autels plus modestes et moins parés que vous. Venez étaler vos charmes où les anges par respect se couvrent de leurs ailes. Venez vous faire respecter où Dieu seul veut être revéré. Pour moi, je m'abaisserai si je puis, de plus en plus, et je m'anéantirai ici sans cesse pour réparer les indignes outrages que vous y faites à la Divinité : *Vilior fiam plusquam factus sum; et ero humilis in oculis meis.* (*Ibid.*, 22.)

Voilà, dames chrétiennes, ce qui devrait vous confondre toutes les fois que vous entrez dans la maison de votre Dieu. Et vous, fiers mondains, insensibles aux devoirs de la religion et si scrupuleux sur les bienséances du monde; vous qui traitez religieusement les hommes et familièrement votre Dieu; vous que l'on voit ramper devant toutes les grandeurs de la terre, et qui rougissez de plier à peine un genou devant celle que le ciel adore; vous qui n'oseriez regarder fixement une majesté mortelle, et qui promenez fièrement vos regards dans le palais de la Divinité, pouvez-vous prendre pour des lieux de liberté ceux dans lesquels Jésus-Christ glorieux se captive? Le sanctuaire qu'il choisit pour expier par une retraite austère vos égarements et vos dissi-

pations, est-il donc fait pour y venir vous dédommager de la contrainte politique que vous souffrez dans le commerce du monde? Vous croyez-vous permis de rire, de parler, de vous placer comme il vous plaît où votre Sauveur demeure dans une sérieuse retenue, dans un humble maintien, dans un respectueux silence?

« Eh quoi! disait le jeune Théodose dans cet édit fameux que l'Eglise, par reconnaissance, a adopté et mis au rang des *Actes du concile d'Ephèse :* J'apprends que quelques-uns de mes sujets qui se réfugient près des autels, y portent, avec leurs armes, l'air et la fierté militaire; s'y tiennent comme ils se tiendraient dans un poste de guerre, et n'ont pas plus de respect pour le lieu saint que si c'était un camp. » N'est-ce pas là, mes frères, un portrait assez bien tracé de votre conduite ordinaire dans nos églises? « Ignorent-ils, ajoutait ce pieux empereur, que nous, tout princes et tout monarques que nous sommes, nous laissons à la porte le superbe éclat de la majesté souveraine? *Nos Dei templum ingressuri, foris arma relinquimus;* nous mettons bas le diadème: *ipsum diadema deponimus;* nous n'approchons jamais des autels que pour y offrir humblement nos présents: *Ad sacra altaria, munerum tantum offerendorum causa accedimus;* et nous n'avons garde, par une folle arrogance, de dérober aucun des honneurs dus à la Divinité présente: *Nec quidquam ex propinqua Divinitate nobis arrogamus.* » Ah! chrétiens! ce religieux monarque, comme le nôtre, ne croyait pas pouvoir mieux confondre l'irréligion de ses sujets, qu'en se proposant lui-même pour modèle. Mais voici sans doute un exemple bien plus fort et plus touchant. C'est celui, non pas d'un empereur de la terre, mais du Souverain de la terre et du ciel, qui vous crie du fond de ce sanctuaire qu'il habite: Regardez-moi et confondez-vous. Je descends du haut des collines éternelles dans le centre de vos tabernacles. Je m'y réduis tout entier à un point presque imperceptible. Là je borne mon immensité, j'ensevelis ma grandeur, je soumets mon indépendance; et tandis que le respect que j'ai pour mon Père me met en cet état, spectateurs orgueilleux de mes humiliations, vous portez ici des pas errants, des yeux égarés, un corps inflexible! *Ego honorifico Patrem meum, et vos inhonorastis me.* (*Joan.*, VIII., 49.) Pour peu, chrétiens, que vous ayez de religion et de foi, ce parallèle n'est-il pas pour vous un sensible reproche et un juste sujet de confusion?

Que si de l'immodestie du corps nous passons à l'inaction de l'âme, et que nous lui opposions l'application continuelle du Fils de Dieu dans nos temples à tout ce qui peut contribuer à l'honneur de son Père, n'y trouverez-vous pas une nouvelle matière de condamnation?

Car la présence de Jésus-Christ dans ces saints lieux n'est point comme la vôtre une présence purement corporelle, une présence oisive et inutile, une présence démentie par l'absence de l'esprit et désavouée par l'égarement du cœur. Jamais attention ne fut plus vive, plus soutenue, plus constante. Les Pères nous en donnent une belle idée, quand ils appellent la résidence du Sauveur sur nos autels une extension continuelle de son Incarnation et de sa vie.

En effet, quelle partie de la vie du Sauveur ne se trouve pas ici vivement retracée? La consécration est-elle un moindre mystère que l'Incarnation? L'avènement de Jésus-Christ sur nos autels est-il moins surprenant que sa naissance à Bethléem? Son séjour dans nos tabernacles, moins caché que sa demeure à Nazareth? Il y obéit à la voix de ses ministres, comme il obéissait alors à celle de sa mère. Il y transforme les éléments et change les lois de la nature, comme aux noces de Cana. Il y attend encore à la source des grâces les âmes égarées, comme la Samaritaine au puits de Jacob. J'y vois tous les jours à ses pieds des Madeleines pénitentes, des Zachées convertis, des Lazares ressuscités, une multitude innombrable de peuples rassasiés d'un pain miraculeux. Les fidèles y reçoivent ses bienfaits, ses ministres y publient ses oracles, lui-même y renouvelle à toute heure sa vie, sa mort, sa résurrection, et au milieu de tant de merveilles, votre esprit distrait s'échappe, votre imagination volage se porte sur mille objets frivoles, et votre cœur de concert avec elle l'amuse et l'y retient! A peine voyez-vous commencer nos mystères adorables que vous voudriez pouvoir en abréger le cours; vous en comptez tous les moments, et une apparition passagère dans nos temples vous paraît un séjour ennuyeux. Vos miracles, Seigneur, ont-ils donc perdu leur force, ou les chrétiens ont-ils perdu leur foi? Ah! quand les fidèles des premiers siècles, après mille périls, avaient le bonheur d'aborder la terre sainte et de voir ces lieux consacrés par les vestiges d'un Dieu, ils oubliaient sans peine parents, amis, biens, famille, tout ce qu'ils avaient quitté, pour ne plus penser qu'à ce qu'ils avaient trouvé. Chaque pas était pour eux un repos délicieux. Ils y contemplaient à loisir tout ce qui s'y était passé de mémorable. Il n'était coin si reculé de cet heureux climat qu'ils ne visitassent, retraite si cachée qu'ils ne découvrissent, monuments si effacés qu'ils ne respectassent. C'était peu de les voir une fois, ils ne se lassaient point de les revoir encore, et toujours avec une nouvelle attention. Ici, disaient-ils, Jésus est né; là il est mort; sur ce chemin il donna la vue à un aveugle-né; sur le bord de cette piscine il guérit un paralytique abandonné; en cet endroit il renvoya la femme adultère sans la condamner; dans cet autre il chassa sept démons de la fameuse pécheresse. Ils juraient à la grotte de Bethléem, dit saint Jérôme, qu'ils entendaient les cris de Jésus naissant et les cantiques des anges; qu'ils voyaient Marie et Joseph aux côtés de l'enfant, et à ses pieds les pasteurs et les mages. A la montagne des Olives, ils faisaient redire aux rochers les plaintives paroles de Jésus ago-

nisant, ils redemandaient à la terre sa sueur et son sang, et, comme s'ils les eussent vus couler, ils y mêlaient leurs larmes. Au Calvaire, la terre tremblait à leurs yeux, les cieux se couvraient de ténèbres, et leur Sauveur immolé pour leur amour semblait rendre encore pour eux les derniers soupirs.

Cependant, divin Sauveur! ces lieux sacrés ne vous possédaient plus; à peine y restait-il de vous quelque légère trace; vos actions et vos souffrances n'étaient gravées que dans leur mémoire, et leur imagination seule suppléait à votre adorable présence. Vous êtes dans nos églises, vous y agissez, vous y renouvelez, que dis-je? vous y consommez l'ouvrage de notre sanctification; et des chrétiens plus insensibles que les pierres mêmes, qui retentissent au moins ici de vos louanges, n'y prennent aucune part, les écoutent sans s'y intéresser, et demeurent, faute de recueillement et d'attention, dans une sécheresse criminelle et dans une aridité inexcusable. Second sujet de confusion.

Achevons de nous confondre. Jésus-Christ est dans nos temples, non-seulement dans un état d'adoration perpétuelle de la divine majesté, non-seulement dans un état d'application continuelle à la gloire de son Père, mais encore plus dans un état de satisfaction habituelle pour les péchés de son peuple. C'est au moins à cette idée que l'Eglise nous rappelle toutes les fois qu'elle ouvre à nos yeux ses tabernacles, et avec eux son unique trésor. Voici l'Agneau de Dieu, nous dit-elle, pécheurs : voici votre victime : *Ecce Agnus Dei.* (*Joan.*, I, 29, 36.) Idée dont saint Bernard était vivement frappé, et qu'il se rendait présente par une figure bien sensible. Puissiez-vous la porter toujours comme lui aux pieds des saints autels ! Coupables, disait ce Père, de lèse-majesté, je touchais au moment de ma perte. Le Souverain était sur le point de me condamner, et sa bonté m'allait enfin livrer à sa justice. Son Fils unique, touché de mon malheur, se subtitua à ma place. Il descend du trône de son Père, il se prosterne, il se captive, il fait amende honorable pour moi. A ce spectacle, serais-je donc assez barbare pour insulter à son amour, en persistant dans ma fureur; assez inhumain pour augmenter ses larmes, en fomentant mes désordres; assez impitoyable pour charger le Fils de nouvelles dettes, en accablant le Père de nouveaux outrages? *Adhucne deludam lacrymas ejus?*

Ah! chrétiens, ce que saint Bernard ne pouvait concevoir c'est cel que vous faites ici tous les jours. Dans ces lieux où le Fils de Dieu pour vous devient pénitent, vous devenez plus coupables. Vous faites gloire des péchés qu'il y déteste; et vous irritez de plus en plus la colère de Dieu, qu'il s'efforce d'apaiser. Car, dites-moi, n'est-ce pas autour de ces autels où Jésus-Christ immole à son Père une chair innocente, que vous sacrifiez souvent au monde un cœur criminel? N'est-ce pas sur ce nouveau Calvaire, où le Sauveur retrace chaque jour l'histoire douloureuse de sa Passion, que vous venez chercher la funeste satisfaction de briller, de voir et d'être vu; de trouver qui vous plaît, et à qui vous voulez plaire? N'est-ce pas à cette école de pénitence, où l'exemple d'un Homme-Dieu ne vous prêche qu'anéantissement, mort et destruction, que s'apprennent les usages du luxe, les raffinements de la vanité, les airs même de la mollesse?

Autrefois les païens, par un artifice diabolique, pour anéantir le mystère adorable de la croix, avaient placé au lieu même où elle était cachée, une idole de Vénus, devant laquelle ils venaient de temps en temps offrir leurs infâmes sacrifices. Vous frémissez d'horreur au récit de cette abomination. Mais de nos jours le démon n'a-t-il pas inventé un stratagème plus abominable? Il élève, non plus sur la croix, mais devant Jésus même immolé, des idoles de chair, que le monde adore et qui adorent le monde. Près du bain du sang d'un Dieu, destiné à éteindre les flammes de l'enfer, il forge ces traits de feu dont parle l'Apôtre : *Tela nequissimi ignea* (*Ephes.*, VI, 16), propres à allumer les passions les plus vives. Il oppose au corps d'un Dieu Sauveur, sacrifié au salut des âmes, des yeux, hélas! trop savants dans l'art de les séduire, et où Jésus-Christ signe et ratifie le traité de notre réconciliation, il forme souvent des complots scandaleux, et lie des parties criminelles.

N'en disons pas davantage : si ces scandales sont trop publics pour pouvoir les dissimuler sans prévarication, ils sont trop honteux au christianisme pour oser en parler sans confusion, et ils seraient bien plus éloquemment exposés par nos gémissements et par nos larmes que par des invectives toujours trop faibles pour en faire sentir toute l'horreur. Qui eût pu sans gémir et sans pleurer, voir l'aveuglement fatal de ces Israélites assez insensés pour s'attrouper autour d'un veau d'or, et lui offrir un encens sacrilége, tandis que Moïse, leur chef, éloigné de leurs yeux, mais instruit de leur crime, levait pour eux les mains au ciel, et sollicitait leur grâce aux dépens de son bonheur et de sa vie? Vive image, disent les Pères, de ce qui se passe encore tous les jours dans nos églises entre Dieu, Jésus-Christ et les hommes. Laissez-moi, dit le Seigneur à son Fils, comme il le disait alors à Moïse : je veux exterminer ce peuple audacieux; depuis longtemps ses révoltes allument ma colère : *Dimitte me ut irascatur furor meus.* (*Exod.*, XXXII, 10.) Non mon Père, reprend Jésus-Christ, je n'y puis consentir : ce sont les ouvrages de vos mains et le prix de mon sang; il fume encore pour eux, ce sang précieux, sur vos autels, et vous demande grâce. Souvenez-vous donc de votre cher Isaac, et regardez son sacrifice : *Recordare Isaac.* (*Ibid.*, 13.) Dieu le regarde, pécheurs, et il vous y voit présents; mais comment? attachés des yeux, d'esprit et de cœur à des idoles charnelles, à qui vous semblez

dire comme ces Israélites : Voilà nos dieux : *Hi sunt dii tui, Israel.* (*Exod.*, XXXII, 4.) Ah! chrétiens, quel indigne contraste! Dieu et l'homme au même instant aux prises avec la justice divine; l'un pour la désarmer, et l'autre pour l'irriter; l'un pour lui satisfaire, et l'autre pour l'outrager; l'un pour signer la paix, et l'autre pour lui déclarer la guerre. Non, chrétiens auditeurs, pour arrêter ici le cours des profanations, je ne voudrais, en entrant dans l'Eglise, que cette simple réflexion : Que fait ici Jésus-Christ, et qu'y viens-je faire? quels sont ses sentiments et les miens, son état et mes dispositions? Cette comparaison vous humilierait profondément, vous occuperait saintement, vous préserverait efficacement de tous les piéges que l'esprit malin du démon du siècle tend ici à la piété et à l'innocence même.

Tel a été le dessein de Dieu, quand il a mis son Fils sur nos autels, pour y être non-seulement le terme et l'objet de nos adorations, mais encore plus le chef de notre religion et la règle de notre culte. Il avait vu, dans l'Ancien Testament, son sanctuaire souvent en proie à l'impiété et au libertinage, sans que les châtiments les plus terribles en pussent rendre le respect inviolable : Oza frappé de mort pour un mouvement indiscret; les Philistins, d'une plaie honteuse pour une légère irrévérence; les Bethsamites, d'une désolation générale, pour un seul regard curieux sur l'arche du Seigneur : tant d'autres profanateurs, malgré leur fin tragique avaient encore laissé des successeurs de leur témérité sacrilége. Qu'a fait Dieu dans la loi nouvelle pour assurer l'honneur du lieu saint? Il y a fixé la demeure de Jésus-Christ, en disant, au rapport de Jésus-Christ même : Les hommes au moins respecteront mon Fils : *Reverebuntur Filium meum.* (*Marc.*, XII, 6.) Ils le respecteront et ils apprendront de lui à me respecter. Frappés de ses hommages, ils le seront de mes grandeurs; et en voyant ce qu'il me rend, ils concevront ce qu'ils me doivent. Que si, rebelles à ses exemples, ils refusent de s'y conformer et de les suivre, il s'élèvera contre eux à son tour, et cet Agneau plein de douceur, devenu lion rugissant, les immolera à sa juste vengeance. Du milieu de ses temples profanés, il sortira, non plus avec la verge, pour corriger et pour sauver, mais la foudre à la main, pour écraser et pour perdre : *Veniet et perdet.* (*Ibid.*, XII, 5.) Loin de moi, leur dira-t-il alors, comme autrefois aux profanateurs du temple de Jérusalem, loin de mes tabernacles éternels, faux adorateurs, chrétiens impies, bien moins respectueux pour le vrai Dieu que les païens pour leurs vaines idoles. Pour peu que vous eûssiez ouvert les yeux de la foi, vous eussiez lu dans l'appareil humiliant de mon corps, que la maison de mon Père était un lieu d'humiliation, et vous en avez fait le théâtre de votre orgueil. Vous eussiez appris de la sainteté de mes mystères; que son temple était un lieu de saintes occupations et de pieux exercices, et vous en avez fait le rendez-vous ordinaire de vos folles distractions. Vous eussiez connu par mon sacrifice que son sanctuaire était un lieu d'expiation, et vous en avez fait un repaire de péchés; péchés contre la religion, qui exige qu'on y honore Dieu; péchés contre la justice, qui demande au moins qu'on y pense à soi-même; péchés contre la charité, qui veut qu'on y édifie les autres; triple attentat contre les intérêts du Seigneur, de l'homme même et du prochain : *Scriptum est : Domus mea domus orationis vocabitur, vos autem fecistis speluncam latronum.* (*Matth.*, XXI, 13.)

Sauveur de nos âmes, épargnez-nous de si sanglants reproches et leurs funestes suites. Nous reconnaissons aujourd'hui toute l'énormité de nos profanations, et puisque, pour nous faire sentir à quel point elles vous irritent, vous défendez expressément aux saints mêmes d'intercéder jamais pour ceux qui les commettent : *Noli orare pro populo isto; in domo mea fecit scelera multa* (*Jerem.*, XI, 14, 15), souffrez qu'en réparation, nous offrions à votre Père vos adorations profondes, pour le dédommager de nos anciennes irrévérences; vos saintes ferveurs, pour suppléer à nos dissipations passées, et vos satisfactions infinies, pour expier tous les péchés commis en votre divine présence.

Mais ce n'est pas assez d'avoir vu la profanation des temples confondue par l'état où un Dieu s'y réduit; voyons la désertion des temples condamnée par la distribution de grâces qui s'y fait : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est une erreur des Églises prétendues réformées, de n'attribuer aux temples de la nouvelle loi aucun autre privilége que celui que leur donne l'exercice actuel du ministère de la parole : de là vient qu'elles leur donnent communément le nom de prêches, qu'elles en bannissent tout ornement, tout culte extérieur, toute cérémonie, et qu'elles n'y tolèrent qu'à regret l'usage, même public, de la prière. Erreur grossière et déplorable, mais qui suit naturellement de leurs principes; car, comme elles ne reconnaissent ni sacerdoce ni sacrifice, il n'est pas étonnant qu'elles ne reconnaissent point non plus de vrais temples du Seigneur. Ce qui me surprend, c'est que des catholiques élevés et nourris dans des principes tout contraires, semblent en pratique n'être pas éloignés de leurs sentiments. Car, sans parler ici de la scandaleuse indifférence de ces enfants privilégiés de l'Eglise, qui, placés dans le temple, et nourris dans le sanctuaire, passent froidement leurs années et finissent tranquillement leurs jours sans contribuer à la décoration des autels dont ils vivent, combien en est-il qui retranchent tant qu'ils peuvent tous les dehors de la religion, si toutefois ils en ont aucune, abandonnent sans scrupule les assemblées de piété, laissent les dévotions publiques à la simplicité du peuple, rougissent de se mêler et de se confondre avec lui, cherchent de vains pré-

textes pour s'en séparer, et ne se rangent avec le commun des fidèles que quand l'honneur, la nécessité, les ordres précis de l'Eglise les y contraignent et les y forcent?

C'est à ces déserteurs ordinaires de nos églises, quoique sans doute absents, que j'ai cru devoir une partie de ce discours, pour interrompre la prescription dont pourrait les flatter notre silence, pour arrêter la contagion de leurs mauvais exemples; au moins pour votre consolation, vrais fidèles, vous qui vous faites un point de religion de ne les pas imiter. Or je dis que la distribution des grâces qui se fait ici condamne tout éloignement illégitime, et rend toute absence affectée inexcusable.

Car que fait-on, je vous prie, dans les temples du Seigneur? On y prie, on s'y instruit, on s'y sanctifie. Quel avantage en tout cela, disent les indévots, qu'on ne puisse trouver ailleurs? Ne peut-on donc prier, s'instruire, se sanctifier que dans nos églises? Oui sans doute, chrétiens auditeurs, on le peut; mais prenez garde, je vous prie; les prières sont ici plus efficaces, parce qu'elles y sont plus unies; les lumières plus vives, parce qu'elles y sont répandues plus sensibles et plus touchantes; les secours du salut plus abondants, parce qu'ils y sont puisés dans leur source: éclaircissons ces trois vérités.

Dieu peut et veut être prié en tout lieu, c'est un article incontestable de notre foi: mais il n'est pas moins indubitable que les temples sont des lieux privilégiés où Dieu se plaît à nous être propice: *Elegi et sanctificavi locum istum ut permaneant oculi mei et cor meum ibi.* (II *Par.*, VII, 16.) Ailleurs il se prête: ici il se donne, dit-il lui-même, et se met à portée de tous nos saints désirs: *Erunt aures meæ erectæ ad orationem ejus qui in loco isto oraverit.* (II *Par.*, VII, 15.) Mais outre cette condescendance spéciale dont le Seigneur honore son saint temple, et qui en fait, à proprement parler, la maison de prière: *Domus orationis:* l'union, le concours des fidèles à ce saint exercice en assure l'efficace. Car je vous déclare, disait le Sauveur du monde, que si deux d'entre vous se joignent pour prier, quoi qu'ils demandent, ils l'obtiendront: *Dico vobis, quia si duo ex vobis consenserint super terram, de omni re quamcunque petierint, fiet.* (*Marc.*, XVIII, 19.) Or si deux fidèles, en unissant leurs vœux peuvent engager le ciel à y souscrire, que sera-ce quand toute une armée de suppliants réunis dans l'Eglise par une sainte ligue, attaque de concert le trône de la majesté divine? Ils lui font violence, dit Tertullien: *Quasi manu facta oramus:* mais une violence bien douce et bien conforme aux inclinations de son cœur: *Hæc vis Deo grata est.*

Eh! quoi? disait le Seigneur à Jonas, vous vous offensez de me voir, désarmé tout à coup au fort de ma colère, rétracter sur l'heure l'arrêt de mort que je venais de prononcer contre Ninive? Mais dites-moi, prophète, pensez-vous que je puisse résister au cri de tout un peuple qui me demande grâce? *Ego non parcam Ninive civitati magnæ?* (*Jon.*, IV, 11.) Je sais qu'il y en a de bien criminels; mais j'en vois aussi beaucoup exempts de crimes: les uns sont indignes, mais les autres n'ont pas besoin de pardon; cependant ils en font leur intérêt commun. Dans ce mélange confus d'innocents et de coupables, je ne les distingue plus, et je leur accorde indifféremment à tous le salut qu'ils désirent: *In qua sunt qui nesciunt quid sit inter dexteram et sinistram.* (*Ibid.*)

Ah! ce n'est pas sans mystère, remarque saint Chrysostome, que le Seigneur allègue pour raison de son extrême facilité à pardonner, le nombre et l'union de ceux qui le prient: *Non abs re amplum populi numerum proponit.* C'est pour nous marquer, dit ce Père, que de toutes les prières, la plus sûre et la plus puissante auprès de lui, est celle qui se fait en commun; où le fort porte le faible, où le souverain se joint au peuple, où le laïque s'unit avec le prêtre, et où le juste absout, pour ainsi dire, le coupable: *Ut intelligas plurimum pollere orationem quæ cum consensu agitur.* Quand nous prions Dieu en particulier hors de nos églises, hélas! qui de nous peut se flatter que ses prières lui soient agréables? Mais dans ces saints lieux consacrés par les pieux gémissements de tant de colombes innocentes, par les chastes soupirs de tant d'âmes justes et ferventes, par les précieuses offrandes de tant de mains pudiques et saintes, votre voix mêlée à leurs accents entre dans leur concert, vos vœux associés à leurs désirs, se trouvent de poids devant Dieu, et votre encens confondu dans leurs parfums, en prend l'odeur agréable. Seul, vous pourriez n'être pas du moins si tôt écouté: mais ici votre heureuse alliance vous met à couvert de tout refus, et selon la promesse faite à David, vous trouverez toujours grâce dans la compagnie des élus: *Et erit anima tua custodia quasi in fasciculo viventium.* (I *Reg.*, XXV, 29.)

De quels trésors se privent donc ceux qui s'absentent de nos églises, dans le temps que le commun des fidèles s'y rassemble pour prier? Ont-ils droit après cela de se plaindre que leurs prières particulières sont sans succès et sans fruit? Ah! ce n'est point à la voix de Josué seul que tombent les murs de l'infidèle Jéricho; c'est au bruit éclatant des trompettes des lévites, et aux cris perçants de tout un peuple animé de l'esprit de Dieu: *Populo vociferante et clangentibus tubis.* (*Jos.*, VI, 20.) C'est en entrant dans le temple pour y prier en commun, que Pierre et Jean guérissent le paralytique abandonné: *Ascendebant in templum ad horam orationis.* (*Act.*, III, 1.) C'est à la sollicitation de toute l'Eglise suppliante que l'ange du Seigneur vient briser les liens du prince des apôtres captif, et le mettre en liberté: *Oratio fiebat sine intermissione ab Ecclesia pro eo.* (*Act.*, XII, 5.) C'est dans les saintes ferveurs d'une prière bien unie, que le Saint-Esprit descend visiblement

dans le cenacle sur les disciples assemblés : *Et erant perseverantes unanimiter in oratione.* (*Act.*, I, 4.)

Mais à quoi bon tous ces exemples? A des chrétiens celui de Jésus-Christ suffit. Cet Homme-Dieu connaissait sans doute mieux que personne le véritable lieu de la prière : aussi est-ce une des premières leçons qu'il nous a voulu donner. Si, dès la plus tendre enfance, ce Dieu caché abandonne sa chère retraite, dépositaire de ses larmes et de ses soupirs, c'est pour venir souvent les offrir à son père dans le temple de Jérusalem : *Ibat per omnes annos in Jerusalem.* (*Luc.*, II, 41.) S'il dérobe pour un temps aux tuteurs de sa jeunesse son aimable présence, où la leur rend-il? dans le temple : *Invenerunt illum in templo.* (*Ibid.*, XLVI.) Le temple, dans la suite de sa vie, ne fut-il pas sa demeure la plus ordinaire? *Quotidie eram in templo.* (*Marc.*, XIV, 49.) Ah! chrétiens, Jésus prêt à finir le cours de sa mission laborieuse, en compte les jours par le nombre de ceux qu'il a passés dans la maison de son Père; et vous bientôt peut-être au terme d'une vie toute inutile, à peine en compteriez-vous les semaines par vos courtes et rapides apparitions dans la maison de votre Dieu. Joseph et Marie, sevrés de leur Sauveur ne le recouvrent que dans le temple, et vous vous flattez de pouvoir le trouver, ailleurs? La faiblesse de l'âge, ni l'éloignement des lieux, ni la fatigue d'un pénible voyage n'empêchent point l'Enfant Jésus de venir aux solennités publiques, et le moindre prétexte suffit pour vous en dispenser sans scrupule? Etes-vous donc plus saintement occupés que le Sauveur du monde, ou plus privilégiés que Joseph et Marie, plus intimement unis à Dieu que l'Homme-Dieu?

Non sans doute : ce qui vous éloigne de nos églises, ce n'est ni la sainteté de vos occupations, hors de l'Eglise presque toutes mondaines : ni l'excellence de vos privilèges; en avez-vous de plus glorieux que de pouvoir entrer en société de prières avec les justes et les saints sur la terre? ni l'attachement à prier en secret, selon le conseil de l'Evangile, puisque ce secret si fort recommandé, dit saint Ambroise, n'est autre que le secret et la solitude du cœur : *Orationis cubiculum ubique tecum est, ubique secretum.*

Mais c'est précisément le dégoût de la prière publique : sa longueur vous ennuie, parce qu'elle fixe votre légèreté; son heure vous incommode, parce qu'elle dérange vos plaisirs; sa solennité vous touche peu, parce qu'elle vous confond avec le peuple; sa régularité vous rebute, parce que vous voulez être singulier en tout, jusque dans la piété. Eh! à quoi la réduisez-vous donc cette piété prétendue? à quelques courtes prières réitérées par coutume; à quelques messes entendues avec précipitation; à quelques pieux discours écoutés par hasard ou par curiosité; après quoi vous disparaissez de nos églises sans songer qu'elles sont par excellence des maisons d'oraison, *Domus orationis;* parce que les prières y sont d'autant plus efficaces, qu'elles y sont plus unies : premier avantage dont vous vous privez.

Pour prier avec fruit, dites-vous, il faut prier avec dévotion; et le véritable lieu d'oraison est celui où notre cœur se trouve plus attendri et notre esprit moins distrait. Il est vrai, chrétiens auditeurs : mais où trouver plus d'objets capables de faire naître de saintes pensées et de pieuses affections, que dans nos églises? Là, si vous voulez, votre attention ne peut languir, parce que tout la soutient et la recueille : là, votre imagination peut difficilement s'égarer, parce que tout la fixe et la rappelle : là, vos saintes affections ne sauraient tarir, parce que tout les excite et les produit : en un mot, tout vous parle ici, tout vous fait souvenir, tout vous entretient de Dieu, et ses vives lumières y sont plus répandues, plus sensibles et plus touchantes.

A peine êtes-vous entrés dans ces augustes lieux, que les fonts sacrés du baptême, ou du moins cette eau mystérieuse qui en est l'image, retracent à votre vue le premier élément de votre foi. Pouvez-vous tremper votre main dans cette piscine salutaire, sans songer au bain miraculeux d'où vous sortîtes autrefois si innocent et si pur? Ces gouttes bénites dont vous arrosez votre tête, ne vous font-elles point penser à celles qui purifièrent alors votre cœur? La croix dont vous armez votre front, ne vous fait-elle point souvenir de l'alliance que vous fîtes avec elle, le premier jour que vous entrâtes dans l'Eglise, pour y renoncer au démon, au monde et à la chair? C'est dans ce berceau, pouvez-vous dire (à la vue de cette fontaine de grâce), c'est dans ce sacré berceau, que j'ai reçu avec le premier soufle de l'Esprit-Saint, les prémices d'une vie chrétienne. Hélas! qu'avais-je fait à Dieu, pour y prendre naissance plutôt que tant d'autres qu'il a laissés ensevelis dans les ombres de la mort et du péché? Ici les anges ont applaudi à mes premiers soupirs; ici les fidèles ont répondu pour moi; ici mon nom fut écrit dans le livre de vie : on y conserve encore mes promesses, et elles me seront produites un jour pour mon salut ou pour ma perte. Quel fonds inépuisable de saintes réflexions et de pieux sentiments, dès les premières démarches que vous faites dans nos églises?

A chaque pas, nouvelle instruction. Ici, les chaires de l'Evangile se présentent à vous avec les vérités que vous y avez entendues en public; là, les tribunaux de la pénitence, avec les larmes que vous y avez répandues en secret : les unes vous avertissent de ce que vous devriez être, et de ce que vous n'êtes pas; les autres de ce que vous étiez autrefois, et de ce que peut-être vous êtes encore : celles-ci vous reprochent vos égarements, ceux-là vous offrent un prompt asile; les unes et les autres vous menacent, si vous ne profitez de leur secours, de vous reproduire un jour les ministres qui y pré-

sident, non plus comme vos médecins et vos guides, mais comme les témoins et les juges du mépris ou de l'abus que vous aurez fait de la parole et du sang d'un Dieu. Que de sujets de retour sur vous-mêmes! Quelle ample matière aux plus sérieuses et aux plus profondes méditations!

A mesure que vous approchez des saints autels, les objets deviennent plus touchants. Le trône de l'Agneau où vous l'avez vu si souvent monter en triomphe; la sainte table où il vous a nourris tant de fois de son corps et de son sang; les sacrés tabernacles où il vous attend durant la vie, et dont il est toujours prêt à sortir pour venir vous fortifier à la mort. Tous ces jours consolants sous lesquels un Dieu se montre, jettent dans une âme fidèle une abondance de lumière et d'onction.

Mais que dis-je? ici tout est onction; tout est lumière. Si vous regardez la terre, elle couvre souvent tout ce qui reste ici-bas des personnes qui vous furent autrefois les plus chères. Leurs cendres muettes semblent solliciter vos prières, et vous inviter à contribuer à leur repos. Vous lisez sans peine sur leurs tombes la fragilité de la vie où elles vous ont laissés pour un temps, et l'importance de l'éternité où vous devez bientôt les rejoindre pour toujours.

Si vous levez les yeux; les ossements sacrés des saints et leurs précieuses reliques exposées à la vénération du public, l'éclat qui les environne, faible rayon de la gloire dont ils brillent dans les cieux, la pompe toujours nouvelle de leurs fêtes, tout cela ne semble-t-il pas vous dire : C'est ainsi que sont honorés les amis du Seigneur; ils ont été ce que vous êtes devant les hommes, et vous pouvez être ce qu'ils sont devant Dieu.

Ce ne sont pas là des réflexions bien recherchées; elles sont à la portée de tous les esprits et naissent naturellement de tous les objets qui frappent ici nos sens. Mais hélas! ne sont-ce pas ces objets trop présents et ces réflexions trop sensibles qui vous éloignent de nos églises et qui vous font regarder les visites de ces saints lieux comme des heures pour vous d'un pénible martyre? Vous ne manquez pas de piété; je le veux croire : vous élevez de temps en temps votre esprit à Dieu; je n'ai pas de peine à me le persuader; vous réfléchissez volontiers sur vos devoirs, et vous pensez à votre salut; cela se peut encore; mais vous êtes bien aises d'y penser d'une manière plus douce, plus légère, et qui vous laisse, si j'ose ainsi m'exprimer, dans une entière neutralité. Tout appareil touchant, tout langage pathétique, tout objet capable d'émouvoir n'est pas du goût de votre dévotion, disons mieux, de votre lâcheté. Pour cela vous évitez ces saints lieux qui renferment l'auteur de la grâce, et où la grâce a coutume de triompher. Semblables, permettez-moi cette comparaison, quoiqu'un peu forte, semblables à ces infortunés, dont parle si souvent l'histoire ecclésiastique, qui, possédés d'un esprit opiniâtre et malin, souffraient tant qu'on voulait hors de l'Eglise les conjurations et les exorcismes; mais qui faisaient les plus violents efforts quand on voulait les traîner au pied des autels, lieux ordinaires de leur délivrance. Tel est à peu près votre état. Aveugles volontaires, vous n'approchez qu'à regret du centre des lumières divines, qui se trouvent ici plus répandues, plus sensibles et plus touchantes : second avantage que vous vous refusez.

J'ajoute enfin que les secours sont ici plus abondants, parce qu'ils y sont puisés dans leur source : je m'explique. J'appelle ici secours, outre les sacrements, tous les moyens de salut que la foi nous propose, et auxquels l'Eglise nous invite. Tels sont l'assistance des anges, l'intercession des saints, l'application des indulgences, secours que l'hérésie par ses captieuses subtilités, l'impiété par ses froides railleries, l'indévotion par sa lâche indifférence, travaillent de concert à rendre inutiles; mais secours que la religion soumise et fervente des vrais fidèles estimera, chérira, conservera toujours. Or, je dis que tous ces précieux canaux de grâce se trouvent ici réunis comme dans leur source commune.

Et d'abord, qui peut douter, dit saint Grégoire, que les anges ne fassent leur demeure ordinaire où Jésus-Christ a fixé son aimable séjour? Si, selon l'oracle du Sauveur même, quelque part que soit le corps, les aigles s'y rassemblent, quel corps plus précieux que celui d'un Homme-Dieu, quelles aigles plus éclairées que les esprits bienheureux?

Si les anges empressés visitaient autrefois successivement la terre où reposait le patriarche Jacob, laisseraient-ils déserte celle où le Fils de Dieu repose? Si les séraphins, au rapport d'Isaïe, faisaient retentir jour et nuit le temple de Jérusalem de leurs chants mélodieux, demeureraient-ils muets dans les nôtres qui, par la présence d'un Dieu sont devenus pour eux de nouveaux cieux? Si ces princes du ciel se trouvèrent en si grand nombre aux environs de l'étable de Bethléem et à la crèche de Jésus naissant, abandonneraient-ils nos autels où Jésus-Christ renaît plusieurs fois le jour?

Quel avantage donc pour nous, en entrant dans ces saints lieux, de nous mêler aux esprits les plus purs! de faire partie de la cour du Roi de gloire, et de lui pouvoir dire avec bien plus de raison que David : Seigneur, je vous adore; je chante vos louanges, je bénis votre nom dans la compagnie des anges : *In conspectu angelorum psallam tibi.* (*Psal.* CXXXVII, 1.) Partout ailleurs je puis bien me flatter d'en avoir près de moi quelqu'un pour veiller à ma garde; mais qui peut ici compter tous ceux qui vous environnent : *Millia millium ministrabant ei.* (*Dan.*, VII, 10.) Dans les autres lieux je suis leur pupille, dans celui-ci je deviens leur associé. Là je reçois en particulier leurs remontrances charitables; ici ils souscrivent tous ensemble à mes humbles requêtes; et si chacun de nous par ses pieux désirs fournit quelque

grain d'encens au parfum qui brûle sur l'autel, ce sont les anges, dit saint Jean, qui en font le sacré mélange, qui l'allument et qui le purifient, qui en font monter l'odeur jusqu'au ciel : *Ascendit fumus incensorum de manu angeli.* (*Apoc.*, VIII, 4.) En un mot, c'est une vérité que saint Chrysostome répétait sans cesse, témoin lui-même plus d'une fois de ce charmant spectacle, mais témoin qu'on ne peut accuser ni de pieuse rêverie, ni de faible crédulité. Souvent, disait ce Père, pour tout un grand peuple, il n'y a qu'un seul prêtre à l'autel; mais fussiez-vous seul dans l'Eglise de Jésus-Christ, des millions d'anges vous accompagnent et vous font escorte : *Omnes angeli pro te legationem obeunt.* Où trouver ailleurs une assistance plus sûre et plus nombreuse de ces bienheureux esprits?

J'en dis autant des saints que l'on invoque. Nul fidèle ne peut douter que partout ces amis de Dieu n'écoutent nos prières, et ne les offrent à sa divine majesté; mais il faut convenir qu'il est certains lieux où ces puissants protecteurs nous écoutent et nous protégent mieux ; et ce sont sans doute ceux où leurs corps reposent en attendant leur heureuse immortalité, ou qui sont consacrés au Seigneur sous leurs noms et sous leurs auspices Vérité qu'il a plu à Dieu d'attester par des miracles fréquents et authentiques, que la plus défiante incrédulité ne peut démentir, sans s'inscrire en faux contre la plus vénérable antiquité. Car il faudrait dire, par exemple, que les merveilles opérées par l'intercession de deux saints martyrs, à la dédicace de l'église Ambroisienne, en présence de tout le peuple de Milan; que les guérisons faites dans le temple d'Hippone devant les reliques du premier de nos martyrs; que tant d'autres faits également miraculeux, dont les monuments antiques décorent nos sanctuaires, et parlent en leur faveur, sont autant de fables publiques, inventées à plaisir; que saint Ambroise, saint Augustin, et les autres saints Pères, qui les rapportent comme témoins oculaires, sont des imposteurs; que les infidèles, les hérétiques, les esprits forts de ces temps-là, qui avaient autant et plus d'intérêt que ceux de nos jours à les détruire, et qui n'ont osé les contredire, étaient tous des prévaricateurs ou des imbéciles ; or c'est ce que nul homme sensé n'aura le front d'avancer. Il est donc vrai, chrétiens, que c'est dans nos temples, où, par une possession autorisée du ciel, les saints font le plus sentir leur pouvoir auprès de Dieu ; et que c'est là par conséquent plus que partout ailleurs, où l'on doit venir avec confiance implorer leur secours, briguer leurs suffrages, solliciter leur intercession.

Oui, Vierge sainte, reine du ciel, quelque assuré que je sois de votre puissante protection, partout où je la réclame; quoique en tout lieu je vous reconnaisse pour la mère de miséricorde, vous l'êtes toutefois spécialement en celui-ci où j'ai l'honneur de parler, parce que votre fils l'a choisi pour y faire éclater votre gloire : gloire que l'antiquité de ces murs, le concours des fidèles, le digne choix de vos ministres, la multitude de vos bienfaits, annoncent depuis tant de siècles ; gloire que la fureur de l'hérésie, dont nous voyons encore les traces, n'a fait qu'augmenter, en s'efforçant de la détruire ; car ne semble-t-elle pas publier qu'il faut que ce temple vous soit bien cher, puisqu'il lui a été si odieux? Appliquons ceci, chrétiens, aux autres saints, dont nous estimons le crédit, et dont nous recherchons l'appui. J'ai vu, dit encore saint Jean, j'ai vu les âmes de ceux dont la mort a été précieuse devant Dieu : *Vidi animas interfectorum propter Verbum Dei.* (*Apoc.*, VI, 9.) Et où les avez-vous vues, disciple bien-aimé? Je les ai vues placées sous l'autel : *Vidi subtus altare.* (*Ibid.*) Et que font-elles en ce saint lieu? Je les ai entendues crier d'un commun accord : Jusqu'à quand serez-vous, Seigneur, sans tirer raison de notre sang? *Usquequo, Domine, non vindicas sanguinem nostrum?* (*Ibid.*, 10.) Eh! quelle raison, demande saint Augustin, prétendent-elles que le Seigneur en tire? Celle qui leur a fait verser, et pour laquelle elles voudraient le verser encore ; notre conversion et notre salut. Voilà la vengeance que demandent les saints, dit saint Augustin. Si près de Jésus immolé pour le salut des hommes, la voix des serviteurs s'accorde avec celle du Maître ; et leur sang ne demande point vengeance où celui du Sauveur crie incessamment miséricorde. *Nec immerito illic vindictam sanguinis postulant; ubi etiam pro peccatoribus Christi sanguis effunditur.*

Après cela serons-nous surpris que l'Eglise toujours conforme à son divin Epoux, et toujours unie à ses plus chers enfants, seconde ici leurs intentions et leurs désirs: qu'elle attache en certains temps à la visite de ses églises en faveur des pécheurs vraiment réconciliés et sincèrement convertis, des pardons et des indulgences? Elle en a le pouvoir; et qui oserait désormais le lui contester, après la décision du dernier concile? Elle a cru ne devoir pas ici le ménager, qui peut y trouver à redire?

Elle sait, cette mère charitable, que ces saints lieux ont toujours été regardés comme des asiles inviolables; elle en a fait le refuge des pénitents, contre la vengeance divine qui les poursuit. Elle n'ignore pas que le glaive de l'ange exterminateur, si fatal à l'Egypte, respecta les demeures marquées du sang de l'Agneau. Pourquoi ne ferait-elle pas grâce où coule si abondamment celui de Jésus-Christ? Elle a appris de lui que ce fut dans le temple où l'humble publicain reçut son pardon ; et c'est dans le temple qu'elle use d'indulgence, pour inviter tous ceux qui ont imité ce pécheur dans ses crimes, à le suivre dans sa pénitence. Rien de plus raisonnable, mais rien aussi de plus avantageux. Pouvez-vous, chrétiens, penser à ces célestes trésors, si souvent ouverts dans nos églises, et plaindre quelques pas pour les y venir chercher? Ah! qu'un jour vous regretterez à la mort, près d'entrer en compte avec la justice de

votre Dieu, les occasions si faciles et si fréquentes que vous aurez eues de la désarmer et de lui satisfaire ! Que cette coupable indifférence, qui vient peut-être d'un fonds malin d'incrédulité, vous coûtera de larmes et de soupirs ! Comment oserez-vous réclamer dans ce besoin pressant l'entremise des saints patrons que vous serez venus si rarement solliciter dans les lieux où régnait leur présence? Pourrez-vous bien dire alors avec l'Eglise ? Accourez, esprits bienheureux, venez recueillir cette âme fugitive, pour la présenter au Seigneur! vous qui avez tant de fois refusé leur ministère assidu, négligé leurs secours toujours présents, évité leur compagnie nombreuse dans nos églises.

Bien plus sages étaient les chrétiens des premiers siècles. Quoiqu'on leur permît alors dans les persécutions de conserver chez eux l'adorable Eucharistie, et que par ce dépôt précieux leurs maisons fussent changées en autant de sanctuaires, ils ne laissaient pas, au péril de leur vie, de s'assembler souvent dans le lieu du sacrifice, d'y passer les jours et les nuits entières, de s'en séparer à regret, et toujours dans une sainte impatience de s'y réunir au plus tôt. Dans la suite, lorsque la religion, affranchie de la tyrannie, eut des temples ouverts, quelle douleur pour un chrétien, quand pour quelque péché commis au dehors, souvent plus léger que ceux que vous commettez dans les temples mêmes, il s'en voyait exclu! Prosterné à la porte de ces saints lieux, dont il se regardait indigne, baignant le pavé de ses pleurs, baisant les pas non-seulement des prêtres, mais encore des simples fidèles, il les conjurait avec larmes d'intercéder pour lui, afin qu'on abrégeât le temps de son pénible exil; et rien ne le pouvait consoler qu'un prompt rappel dans la maison de Dieu, qu'ils regardaient tous alors comme la plus chère portion de leur héritage, leur véritable lieu natal, et sur la terre leur unique patrie. Pourquoi ne retrouve-t-on plus de nos jours cette pieuse émulation et cette sainte ardeur? Jésus-Christ à toute heure présent sur nos autels, n'est-il pas ici pour vous ce qu'il était là pour eux, une source continuelle de grâces et de bénédictions? Avait-il des droits sur eux, qu'il n'ait pas sur vous, comme votre Sauveur et votre Dieu? Ou si ses bienfaits et vos obligations sont les mêmes, pourquoi lui causez-vous la juste douleur de vous voir dégénérer de leur empressement et de leur reconnaissance?

Ressuscitez, Seigneur, dans le christianisme cet esprit de zèle et de ferveur ! Faites que vos temples ne soient plus ni déserts, ni profanés. Que chacun de nous puisse dire tous les jours de sa vie avec votre saint Prophète : Je reverrai donc votre demeure, ô mon Dieu ! *Introibo in domum tuam* (*Psal.* V, 8.); et pénétré d'un religieux respect, je vous adorerai encore dans votre saint temple : *Adorabo ad templum sanctum tuum in timore tuo.* (*Ibid.*) Non, je ne rentrerai point dans ma maison, je ne reverrai point le séjour de mon repos, je n'abandonnerai point mes yeux au sommeil, que je n'aie visité le lieu où a pu se resserrer celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir : *Donec inveniam locum Domino.* (*Psal.* CXXXI, 5.) Que vos tabernacles, Dieu des vertus, sont aimables ! Mon cœur languit et soupire dans l'impatience de les revoir : *Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini.* (*Psal.* LXXXIII, 3.) Je suis charmé de leur beauté : *Dilexi decorem domus tuæ* (*Psal.* XXV, 8) : et j'estime un seul jour passé dans leur enceinte plus que mille autres dans le palais des grands : *Melior est dies una in atriis tuis super millia.* (*Psal.* LXXXIII, 11.) Qu'heureux sont ceux que leur divin ministère attache à ces paisibles retraites : *Beati qui habitant in domo tua.* (*Ibid.*, 5.) Rien n'est égal, Seigneur, à la douceur qu'on respire aux pieds de vos saints autels : *Altaria tua, Domine virtutum, Rex meus, et Deus meus.* (*Ibid.*, 4.) Puissions-nous n'en être jamais séparés de cœur, d'esprit, de corps même, jusqu'à ce que nous soyons transférés dans les tabernacles éternels où nous conduise le Père, etc.

SERMON VI.

Pour le jeudi de la première semaine de Carême.

SUR LA CONFIANCE EN DIEU.

Ecce mulier chananæa a finibus illis egressa clamavit, dicens ei : Miserere mei, Domine, Fili David, filia mea a dæmonio vexatur. (*Matth.*, XV, 22.)

Voilà qu'une femme chananéenne, sortie de son pays, accourant à Jésus, se mit à crier : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi ; ma fille est cruellement tourmentée du démon.

Les histoires instructives que rapporte l'Evangile ont cela de convaincant, que les exemples qu'elles nous proposent à imiter ont toujours de quoi nous confondre. Une élève de la gentilité nous prêche aujourd'hui la foi; une femme du monde nous enseigne la piété ; une suppliante rebutée nous inspire la confiance. C'est une Chananéenne sortie du sein de l'infidélité, mais qui, dans ses besoins, loin de donner dans la superstition, ne s'adresse qu'au Sauveur du monde, et n'intéresse auprès de lui que ses disciples. Seigneur, lui représentent ses charitables intercesseurs, exaucez-la, car elle nous presse, et crie sans cesse après nous : *Dimitte eam, nam clamat post nos.* (*Matth.*, XV, 23.) C'est une mère de famille occupée du soin de ses enfants ; mais ses chagrins domestiques, loin de la jeter dans l'abattement, dans l'impatience et dans l'aigreur, la portent au recueillement, à la ferveur et à la prière : Seigneur, dit-elle, pour toute plainte, ayez pitié de moi; ma fille est tourmentée du démon : *Miserere mei, filia mea a dæmonio vexatur.* (*Matth.*, XV, 22.) Elle est en apparence la plus malheureuse de toutes les créatures, l'objet des disgrâces de son Dieu; mais qui, loin de prendre son silence pour rebut, pour indifférence, change, à force de persévérance, sa rudesse apparente en douceur, et profite par humilité de ses dédains mêmes pour en arracher des grâces. Sei-

gneur, il est vrai, je sais que je ne suis pas digne du pain des enfants, mais vous savez aussi que les plus vils animaux ne laissent pas d'en recueillir les miettes : *Etiam, Domine, nam et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum.* (*Matth.*, XV, 27.)

Après un tel exemple, chrétiens auditeurs, à quels reproches ne devons-nous pas nous attendre? Cette confiance de la Chananéenne, à peine trouve-t-elle aujourd'hui des imitateurs. On ne voit dans le sein même du christianisme que des gens qui s'appuient sur leur prudence, sur leurs richesses, sur leurs talents, sur leur travail, sur leur santé, sur leur crédit, et qui ne font pas plus de fond sur le secours de Dieu, que s'il n'y en avait point d'assuré, ou que s'il était inutile. D'où vient dans le monde chrétien si peu de confiance chrétienne? Ah! c'est qu'on ne connaît ni la nécessité, ni l'utilité de cette héroïque vertu; c'est qu'on ignore et de quelle justice, et de quel avantage il est dans les différents états de la vie de tout attendre de la protection de celui qui en est l'auteur; c'est enfin qu'on ne sait pas que de posséder toute la confiance de l'homme, c'est le droit de Dieu; et que de donner à Dieu toute sa confiance, c'est le bonheur de l'homme. Dieu nous dit avec autorité, comme à la Chananéenne : Si je suis votre Dieu, donnez-moi donc votre confiance sur la terre. Quoi de plus juste? Et nous lui répondons, comme la Chananéenne, avec respect : Puisque je vous donne, ô mon Dieu, ma confiance sur la terre, assurez-y donc mon bonheur : *Adjuva me.* Quoi de plus avantageux?

Je le répète donc, chrétiens, et fasse le ciel que je puisse vous en convaincre, en sorte que chacun de vous dise, au sortir de ce discours, avec le Roi-Prophète : Vous m'avez affermi dans votre confiance, ô mon Dieu! par toutes sortes de motifs, de devoirs communs et d'intérêts personnels : *Quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.* (*Psal.* IV, 10.) Oui, chrétiens, nous confier dans nos besoins au Dieu que nous adorons, c'est tout ensemble et notre devoir et notre intérêt. Notre devoir, parce que c'est satisfaire au droit de Dieu; notre intérêt, parce que c'est assurer notre bonheur. Confiance chrétienne, tribut légitime que nous payons au droit de Dieu, vous le verrez dans mon premier point. Confiance chrétienne, fondement solide, sur lequel nous appuyons notre bonheur, vous le verrez dans le second. La confiance chrétienne est l'âme de la prière; c'est à la confiance de la Chananéenne que le Sauveur attribua le succès de sa demande : *O mulier, magna est fides tua.* (*Matth.*, XV, 28.) Mettons-la donc d'abord en œuvre, pour demander à Dieu son secours par la puissante intercession de sa mère, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La confiance chrétienne prend des formes différentes, selon la diversité des événements et la variété des circonstances. Est-il question, par exemple, de former un projet? elle cherche des lumières, elle demande des avis, elle prend des mesures; mais la bonté, la sagesse, la puissance du Seigneur, sont toujours à la tête des moyens et des ressources. Faut-il entreprendre et exécuter? elle met en œuvre les conseils que suggère la prudence; elle se sert des expédients que fournit l'occasion; elle tente même les voies, si vous voulez, qu'offre la faveur; mais sans présomption, comme sans inquiétude; sûre que, quoi que l'homme fasse, c'est toujours Dieu qui décide. Voit-elle chanceler tous ses appuis? elle espère, contre toute espérance. En vain, dit-elle, me manquez-vous, trop infidèles secours! Dieu seul est mon soutien, il saura bien trouver le moment de faire éclater sa protection et triompher sa miséricorde. A-t-elle l'avantage de réussir? elle ne retourne point follement sur ses pas, pour admirer les efforts de son courage, ou les traces de sa sagesse. Malheur à moi, s'écrie-t-elle; malheur à moi, si je m'attribuais ce que je ne dois qu'à Dieu seul. Enfin, tout est-il perdu, et le mal est-il sans remède? Tranquille, elle attend du ciel quelque dédommagement favorable, ou quelque heureux retour; et elle ne feint point de dire avec le saint homme Job : Non, quand Dieu m'ôterait même la vie, il ne m'ôterait pas l'espérance : *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.* (*Job*, XIII, 15.)

Tel est le caractère de la confiance chrétienne que je vous prêche aujourd'hui sur le modèle que nous en donne la Chananéenne : également circonspecte et assurée dans ses démarches; non moins attentive à seconder la Providence, que contente de la laisser agir, comme il lui plaît, dans la continuité des épreuves, comme dans la rapidité des succès; soit qu'elle se voie en apparence rebutée, soit qu'elle se sente visiblement prévenue; c'est toujours fermeté d'âme, égalité d'esprit, résignation de volonté; tranquillité de cœur; en un mot, confiance, et voilà ce que j'appelle le tribut de l'homme, et le droit de Dieu; droit incontestable, droit inaliénable. Droit incontestable, parce qu'il est fondé sur l'essence même de la Divinité. Droit inaliénable, parce qu'il est essentiel au culte de la Divinité. Dieu exige incontestablement toute la confiance de l'homme, parce qu'il est Dieu; Dieu exige indispensablement toute la confiance de l'homme, parce que c'est elle qui l'honore en Dieu. Apprenons de lui-même la justice de ses droits et la solidité de ses prétentions.

Je suis Dieu, nous dit-il, à la tête de sa Loi : Je suis Dieu : *Ego Dominus.* (*Deuter.*, V, 6.) Rien n'échappe donc à ma connaissance. Rien n'est donc au-dessus de ma sagesse. Rien ne résiste donc à mon pouvoir. Je suis Dieu : *Ego Dominus.* C'est donc moi qui ai créé l'univers, et qui le conserve; c'est donc moi qui dispose en maître de la santé et de la maladie, de la vie et de la mort. C'est donc moi qui dispense à mon gré les calamités et les grâces. Je suis Dieu :

Ego Dominus. Je ne puis donc rien vouloir que pour une fin digne de moi. Il y a donc des raisons équitables dans tout ce que j'ordonne; c'est donc le bon ordre du monde, mon ouvrage et le bonheur des hommes, mes images que j'envisage dans la distribution de mes trésors et dans l'économie de ma providence. Je suis Dieu : *Ego Dominus.* C'est donc moi qui préside à toutes les entreprises, qui accorde tous les intérêts, qui pourvois à tous les besoins, qui nourris tous les oiseaux de l'air, et qui pare les lis des campagnes. Je suis Dieu : *Ego Dominus.* J'ai donc des lumières où vous n'en avez plus; des expédiens où vous n'en trouvez plus; des ressources où vous n'en imaginez plus; des prodiges et des miracles, où les moyens naturels et les efforts humains ne suffisent plus. Enfin, je suis Dieu : *Ego Dominus.* Je suis donc infaillible dans mes paroles, invariable dans mes promesses, constant dans mes bienfaits; maître magnifique, père tendre, ami généreux; étant Dieu, voilà ce que je suis, et ce que je ne puis cesser d'être sans ceser d'être Dieu. Mais étant essentiellement et nécessairement tout cela, pouvez-vous me contester le droit souverain que je prétends avoir sur votre confiance? Si vous osez me le disputer, la simple voix de la nature démentirait le langage impie de votre infidélité. J'en appellerais au témoignage de votre âme naturellement chrétienne; et les mouvements indélibérés de votre cœur déposant en ma faveur et me rendant hommage, tourneraient à votre honte et seraient votre condamnation.

En effet, chrétiens auditeurs, dans vos alarmes imprévues, et dans vos subites frayeurs, quel est, je vous prie, votre premier instinct? De lever les yeux au ciel, et d'avoir recours à celui qui y préside. O Dieu! vous récriez-vous alors, comme la Chananéenne, ayez pitié de moi, et venez à mon aide : ***Miserere mei, Domine, adjuva me.*** Preuve naturelle, remarque le Prophète, que c'est là haut qu'est notre ressource, et que c'est de là que nous vient le secours : ***Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi.*** (*Psal.* CXX, 1.)

Nous le croyons sans peine, dites-vous, nous n'en doutons pas, et il n'est pas besoin que les exemples de l'Evangile et les lumières de la foi nous en convainquent. Vous le croyez, chrétien auditeur, vous le croyez! et c'est ce qui m'étonne, que vous fassiez profession de le croire, et que vous ne laissiez pas d'agir, comme si vous ne le croyiez pas. Car vit-on jamais un plus monstrueux assemblage que le défaut de votre confiance, et l'alliance de votre foi? Vous croyez, dites-vous, un Dieu dont la providence s'étend à tout, et vous vous comportez comme s'il ne s'intéressait à rien. Vous croyez un Dieu, qui décide toujours en maître du succès; et vous vous conduisez avec autant, je ne dis pas, de soin, mais d'inquiétude, que si le succès était tout entier entre vos mains. Vous croyez un Dieu, dont la sagesse se joue des plus grands obstacles; et le moindre contre-temps vous déconcerte. Vous croyez un Dieu, dont vous avez la parole pour gage de sa protection; et la plus courte attente, la plus légère épreuve, vous décourage et vous abat. Vous croyez enfin un Dieu qui se déclare partout, et que vous appelez tous les jours votre Père; et vous tremblez à toute heure entre ses bras. Eh! comment voulez-vous que je vous accorde avec vous-même? et que votre conduite infidèle ne me rende pas suspecte votre foi? Ah! si dans vos besoins vous ne vous fiez pas au Dieu que vous adorez, ne dites pas que vous adorez le Dieu que j'adore, le Dieu que je vous prêche. Le Dieu que je connais, et que je vous prêche, bannit toutes inquiétudes : *Nolite solliciti esse* (*Matth.*, VI, 34), et ne peut souffrir la moindre défiance dans les Moïses et dans les Ananies, c'est-à-dire, dans les esprits les plus éclairés et les plus sages, qu'il a coutume de reprendre, et de punir même de leur peu de foi.

Aussi m'étonnerais-je bien moins que vous de tous ces fameux exemples de confiance en Dieu, cités à tout propos dans les divines Ecritures. Je lis, par exemple, qu'un saint patriarche, assuré par un oracle divin, que de son fils unique naîtrait une postérité nombreuse, reçoit de Dieu un ordre précis de lui sacrifier ce fils si cher à sa vieillesse. Il se met en devoir d'obéir; je vois déjà la victime étendue sur le bûcher, le père armé du glaive, le bras levé, le coup prêt à partir. Quel prodige de confiance, vous récriez-vous! et moi je dis simplement : Quel exemple d'obéissance! quel effort de courage! Car, je vous demande, si Abraham pouvait alors douter que cet ordre rigoureux ne fût un ordre de Dieu? Non, sans doute, dites-vous; le ciel avait parlé; Dieu s'était fait entendre; un ange en avait été l'interprète. La confiance d'Abraham, tout héroïque qu'elle est, n'a donc rien qui tienne du prodige; et pour en avoir moins, il faudrait supposer un défaut de foi dans ce père des fidèles. Il ne voit pas comment et par où ce Dieu, dont il exécute le commandement, exécutera lui-même son oracle : cette obscurité de l'événement ne détruit point l'infaillibilité de la promesse, et la divinité de son auteur en assure suffisamment le succès.

Disons la même chose de la confiance d'un Job dans la décadence et la ruine de sa fortune; d'un Joseph dans la trahison et la perfidie de ses frères; d'un David dans la révolte de ses peuples et la conspiration de ses enfants; d'un Ezéchias dans le triomphe de ses ennemis; d'une Judith dans l'entreprise de la victoire; d'une Susanne dans les horreurs de la calomnie; d'un Tobie dans la perte de la lumière; de la Chananéenne de notre évangile dans les rebuts apparents de son Dieu; d'un saint Paul dans l'opiniâtreté des persécutions; de celle enfin d'une armée de généreux martyrs dans l'effusion de leur sang et dans le sacrifice de leur vie. Chacun disait en secret ce que disait hautement un d'entre eux : Je sais en qui j'ai mis

toute ma confiance ; c'est en Dieu seul, et c'est te dire : *Scio cui credidi et certus sum quia potens est.*

Encore une fois tous ces exemples de confiance, qui m'édifient, ne me surprennent point : voilà où devait naturellement les conduire la foi de la Divinité qu'ils adoraient. Ce qui m'étonne, je le répète, et ce qui me scandalise, le voici : c'est qu'ayant tous la même foi, vous n'ayez pas aussi tous la même confiance. En effet, chrétiens auditeurs, à raisonner ici sur les premiers principes de votre créance, il n'en est point parmi vous que je ne force de convenir que c'est une injustice criante de refuser sa confiance à son Créateur et son Dieu. Mais cette injustice que votre esprit condamne, votre cœur l'autorise : comment? le voici. Vous convenez tous qu'il faut avoir de la confiance en Dieu ; et cependant est-il question de former une entreprise, Dieu n'entre pour rien dans le projet, et il est le seul oublié dans la conduite. On ne laisse pas quelquefois, dites-vous, de le prier comme la Chananéenne, et on essaye, comme elle, de l'intéresser au succès. Il est vrai ; car de prier alors ou de faire prier pour soi, c'est une ancienne cérémonie dont la mode n'est point encore passée, surtout parmi le menu peuple ; mais attendons la réussite : quelles sont alors vos premières réflexions après le succès ? Qu'il m'en a coûté, dites-vous ; que bien m'en a pris de ne m'être pas épargné ! que je me sais bon gré de mon application, de mon travail et de ma vigilance ! Et où est donc, chrétiens auditeurs, où est la part de votre Dieu, sur lequel, dites-vous, vous comptiez si fort? Allez, votre silence me suffit : vos espérances étaient placées dans le même objet qui attire aujourd'hui toutes vos complaisances. Qui ne remercie pas son Dieu, n'attendait rien de lui, et ne croit pas en devoir rien attendre. Pénétrons plus avant. Vous convenez qu'il faut avoir de la confiance en Dieu ; et cependant dans la sollicitation d'un procès, dans la poursuite d'un emploi, dans la recherche d'un établissement, d'une alliance, d'un intérêt ; c'est aux dépens de la loi de Dieu que vous achetez indignement (par quel ministère hélas ! souvent et par quelles intrigues !) la faveur criminelle des hommes. De bonne foi, compte-t-on fort sur le secours de Dieu, et espère-t-on bien en lui, quand on commence par braver ainsi sa colère?

Allons plus loin encore. Vous convenez qu'il faut avoir de la confiance en Dieu ; et cependant, artisans, gens de commerce et d'affaires, par d'adroits larcins ou par des compensations occultes, vous usurpez tous les jours le bien d'autrui pour subvenir, dites-vous, à des besoins qui vous pressent, ou pour vous dédommager des torts que vous prétendez qu'on vous a faits. Et cependant, débiteurs par de frauduleux délais ou une éclatante banqueroute, vous laissez languir vos créanciers dans une fâcheuse indigence. Et cependant, riches du siècle, par une dureté barbare vous refusez aux pauvres votre superflu, dans l'appréhension de manquer un jour du nécessaire. Et cependant, vous tous, par de lâches respects humains, vous flattez tous les jours les passions d'un protecteur, d'un maître, d'un ami vicieux, mais puissant, dont dépend votre fortune, de crainte de perdre ses bonnes grâces. Ah ! toute pareille précaution est mère d'une coupable sûreté, mais elle ne fut jamais fille d'une sainte confiance, qui espère tout de Dieu, et qui ne veut rien tenir que de son aimable providence.

Passons outre. Vous convenez qu'il faut avoir de la confiance en Dieu ; et cependant si Dieu vient à l'éprouver, cette prétendue confiance ; s'il permet un désastre qui renverse votre fortune, une maladie dangereuse qui menace vos jours, une perte irréparable qui ravit vos espérances ; s'il abat ce bras de chair qui faisait votre appui, quels éclats ! quel découragement ! quel désespoir ! Hé quoi ! puis-je vous dire, comme saint Augustin le disait à une veuve désolée : Pensez-vous que l'accident qui vous ôte votre bien, votre santé, votre soutien, ôte à Dieu sa bonté, sa puissance ou sa sagesse ? Dieu est-il mort, ou bien a-t-il changé, parce que le monde meurt ou que le monde change : *Qui intulit viro tuo necem, nunquid abstulit et Domino potestatem?*

Disons quelque chose de plus encore : vous convenez qu'il faut avoir de la confiance en Dieu ; et cependant si Dieu vous demande, pères et mères, le sacrifice d'un enfant dont vous faites votre idole : Je ne puis y consentir, dites-vous, c'est l'espérance de la famille ; je n'irai point l'offrir à l'autel : que Dieu se choisisse une autre victime. Ah ! cher auditeur, Abraham, selon vous, se confiait en Dieu, lui qui était prêt à sacrifier à Dieu son fils unique. Mais vous, qui préférez à la vocation de Dieu votre propre satisfaction, osez-vous bien encore vous faire un mérite de votre confiance?

Achevons. Vous convenez tous qu'il faut avoir de la confiance en Dieu ; et cependant, bien différents de la Chananéenne, vous ne réclamez le secours de Dieu qu'après avoir essayé de tout. C'est un de ces moyens qui, rebutés dans la fortune, deviennent nécessaires dans la disgrâce. C'est une ressource de désespérés. C'est une dernière tentative qu'on risque à tout événement. Il faut que tout vous manque avant que vous y ayez recours. Il faut vous voir chassés de tous vos retranchements sur la terre, pour songer que vous avez au ciel un asile. Il faut des maladies populaires, des pestes voisines, des famines publiques, des incendies domestiques, des naufrages, des abandons, des agonies ; en un mot, de ces désastres affreux où la main de l'homme ne puisse rien, afin de vous contraindre de vous jeter entre les bras du Seigneur.

Grand Dieu ! sont-ce donc là vos créatures, vos serviteurs et vos enfants ? Sont-ce là ces chrétiens qui se piquent de vous bien connaître ? Et que vous sert, ô mon Dieu, d'être connu d'eux comme leur créateur, comme

leur maître, comme leur bienfaiteur et leur père, si vous n'en obtenez qu'une confiance de pure spéculation, une confiance douteuse en idée, une confiance en pratique peu différente du désespoir? Ah! sans doute, une confiance pareille n'est pas celle que Dieu exige incontestablement, et qui est fondée sur l'essence même de la Divinité. Ce n'est pas non plus celle que Dieu exige indispensablement, et qui est essentielle au culte de la Divinité. Autre preuve de la nécessité de la confiance chrétienne.

Confiance du cœur, disait un ancien, c'est vous qui faites proprement la religion et qui en êtes le véritable sacrifice. C'est vous qui donnez à l'homme son Dieu sur la terre. C'est vous qui placez bien au-dessus de tout l'heureux objet qui vous possède : *Deos qui rogat, ipse facit.* De là cette ambitieuse jalousie qui règne parmi les hommes, de s'attirer la confiance les uns des autres. On a déjà leur faveur, on jouit de leurs services, on dispose même, si vous voulez, de leurs biens : tout cela ne satisfait point, si l'on n'a pas la confiance; c'est là l'endroit délicat et sensible. Plus on a le cœur grand, noble, généreux, plus on aspire à cette précieuse conquête; et si l'on en veut savoir la cause, c'est que la préférence que donne la confiance est de tous les témoignages d'honneur le moins équivoque et le moins suspect; c'est que l'estime que la confiance suppose n'est point sujette aux illusions de la flatterie. C'est, en un mot, que rien ne vous élève plus que l'hommage que rend la confiance à ce rare assemblage de qualités exquises dont elle est le plus doux aveu.

Grands du monde, vous vous imaginez qu'un homme qui vous donne sa confiance et qui s'attache à vous, vous doit beaucoup. Vous vous trompez; quoi que vous fassiez pour y répondre, c'est vous qui lui êtes redevables. Il se fait, pour ainsi dire, par là votre adorateur, et vous devenez en quelque sorte son idole. Vous ne la méritez pas cette confiance honorable, et vous l'exigez de ceux qui vous approchent. Dieu seul la mérite, et vous ne croyez pas qu'il l'exige de vous. Ce n'est cependant que par elle que, Dieu de toutes choses, il devient proprement le Dieu des cœurs; ce n'est que par elle que, Dieu de tous les autres, il devient votre Dieu; ce n'est que par elle que déjà votre Dieu, par la prééminence de sa nature, par la nécessité de son être, il le devient encore par la liberté de votre choix et par l'attachement de votre cœur.

Donnez-moi parmi vous un véritable chrétien qui, comme la Chananéenne, jette dans le sein de Dieu toutes ses inquiétudes; qui se repose sur lui de tous ses intérêts; qui attende de lui seul l'accomplissement de tous ses souhaits; qui reconnaisse et qui adore sa conduite dans tous les événements de la vie; qui fasse plus de fond sur son secours divin que sur tous les moyens humains; qui, éprouvé, tenté, rebuté comme elle, voie toujours dans sa miséricorde un dédommagement tout prêt et une ressource ouverte. Ah! mes frères, un chrétien de ce caractère peut bien se vanter d'avoir un Dieu dans le ciel, et de lui rendre sur la terre l'hommage qu'il lui doit et qui lui convient.

Hommage, remarquez ceci, je vous prie, qui honore et qui publie tout ce que l'Etre divin a de plus essentiel et de plus parfait : son immensité, pour être présent à tout ce qui se passe; sa providence, pour pourvoir à tout ce qui manque; sa sagesse, pour régler tout ce qui convient; sa puissance, pour exécuter tout ce qu'il veut; sa fidélité, pour tenir tout ce qu'il promet; sa bonté, pour aimer tout ce qu'il a fait; sa miséricorde, enfin, pour faire du bien même à qui l'offense. Un hommage de cette nature est-il donc indifférent à Dieu? Peut-il n'en être pas jaloux? Et s'il veut être appelé dans les saintes Ecritures le Dieu de l'espérance : *Deus spei* (*Rom.*, XV, 13), n'est-ce pas pour nous faire entendre que de toutes les vertus chrétiennes, après la charité, il n'en est point qui l'honore davantage ni qui le traite plus en Dieu?

Hommage cependant que vous lui contestez tous les jours, vous qui le blasphémez par vos murmures et par vos plaintes; vous qui l'outragez par vos défiances et vos craintes; vous qui le dégradez par votre abandon et votre oubli profond; vous enfin qui, par le peu de fond que vous y faites, le mettez au rang de ces divinités feintes, sans yeux pour voir les besoins, sans oreilles pour écouter les prières, sans mains pour donner du secours, sans cœur pour compatir aux misères. Fallait-il, ô mon Dieu, pour être honoré de la sorte, fallait-il marquer toutes les parties de cet univers au coin de votre sagesse et de votre divine providence, et tous les moments de notre vie au sceau de votre protection paternelle?

Que sera-ce, chers auditeurs, si ce sacré tribut de confiance que vous ne devez qu'au vrai Dieu, vous le portez ailleurs? Et si en cessant d'espérer en lui, vous fixez autre part vos espérances, ne sera-ce pas ériger à sa place d'autres dieux sur l'autel de votre cœur? Nouvel attentat contre les droits inaliénables de la Divinité.

Telle est l'idée que l'Ecriture nous donne de toute confiance déplacée dans les créatures : celle d'une apostasie du moins cachée, et d'une idolâtrie secrète, pour ne rien dire de plus : *Quasi peccatum ariolandi est repugnare, et quasi scelus idololatriæ nolle acquiescere.* (I *Reg.*, XV, 23.) C'est une espèce de magie de ne vouloir pas se soumettre; et lui résister, c'est comme le crime de l'idolâtrie.

Qu'est-ce, en effet, que Dieu déteste le plus dans le culte sacrilége des idoles? Ce ne sont ni les temples qu'on leur élève, ni les autels qu'on leur dresse, ni les honneurs même qu'on leur rend, c'est la confiance qu'on leur donne. Où sont-ils, disait-il à Moïse, où sont-ils ces faux dieux? *Ubi sunt dii eorum?* (*Deut.*, XXXII, 37.) Eh! de quels dieux parlez-vous, Seigneur? De ces dieux sur lesquels mon peuple fondait ses espé-

rances : *In quibus habebant fiduciam* (*Deut.*, XXXII, 37.) Quand est-ce que Dieu se plaint plus amèrement de l'attribution criminelle qu'on leur fait de ses droits sacrés ? Ce n'est ni dans l'éclat des triomphes, ni dans la pompe des fêtes, ni dans l'appareil des cérémonies; c'est dans le temps de l'affliction, qui est proprement le temps de la confiance. Qu'ils se lèvent, s'écrie-t-il alors, qu'ils se lèvent ces grands protecteurs que vous réclamez tous les jours ; qu'ils déploient en votre faveur leur puissance; qu'ils viennent vous tirer de l'ordre rigoureux de ma providence, où la nécessité vous enchaîne et vous assujettit : *Surgant et opitulentur vobis ; et in necessitate vos protegant.* (*Ibid.*, 38.) Par où Dieu punit-il enfin leurs impies adorateurs? Est-ce toujours par la destruction, le renversement, la décadence des objets de leurs adorations? Non, mais par un trait de vengeance encore plus sensible, et qui marque mieux le juste sujet de son indignation; c'est par cette confiance même qui fait leur crime, et dont il fait leur supplice. Je saurai bien, dit-il, par leur abandon me venger de leur mépris; je me servirai, pour les confondre, de ce qu'ils me préfèrent; et les rebuts qu'ils en recevront leur feront chèrement payer la confiance qu'ils m'ont ravie : *Confundentur ab idolis quibus servierunt.* (*Isa.*, I, 29.) Menace, mes frères, qui ne s'accomplit que trop tous les jours, par de tristes révolutions dont un cœur mondain est toujours la victime.

Que conclure de ces reproches, de ces menaces? La conséquence la plus juste qu'on en puisse tirer, c'est que s'il est de l'honneur de Dieu qu'on n'adore que lui, il est aussi de l'honneur de Dieu qu'on n'espère qu'en lui. L'un est comme l'autre, dit saint Basile, un droit inaliénable de la Divinité : *Unum sine alio inveniri non potest.*

Voulez-vous donc savoir au juste, et sans vous tromper, chrétien auditeur, quel est véritablement votre Dieu? Consultez votre cœur, examinez de bonne foi quel est dans tous vos besoins l'objet de votre confiance. Est-ce sur le Dieu du ciel que vous vous appuyez? Il est véritablement votre Dieu. Est-ce sur vous-même, ou sur les autres que vous comptez? Sur les dons de la nature, ou sur les offres de la fortune? Sur le fonds du mérite, ou sur les ressources du crédit et de la faveur? Voilà vos dieux : *Hi sunt dii tui.* (*Exod.*, XXXII, 4.) Dieux, à la vérité, bien informes, bien faibles, bien impuissants; Dieux souvent même bien mauvais, bien durs et bien cruels. N'importe. Ce sont là vos dieux : *Hi sunt dii tui :* puisque la confiance que vous leur donnez est un culte essentiel et un incommunicable hommage de la Divinité.

Ah ! chrétiens, mes frères ! que vous sert-il donc d'avoir été préservés du malheur de la Chananéenne, je veux dire des horreurs du paganisme, par le bonheur de votre naissance, si par la dépravation de votre choix et par l'égarement de votre confiance vous tombez dans une autre idolâtrie qui, pour être plus spirituelle, n'en est pas moins injurieuse à Dieu? Serez-vous justifiés à son redoutable tribunal, quand au premier article de sa loi : *Vous n'adorerez que moi seul,* vous lui répondrez : Seigneur ! aussi n'ai-je fléchi le genou, levé les mains, brûlé l'encens que devant vous? Il est vrai, vous dira Dieu, comme il le disait autrefois à son peuple, par son prophète : *Non in sacrificiis tuis arguam te.* (*Psal.* XLIX, 8.) Il est vrai, j'ai eu la montre et l'apparence; mais pour l'attachement du cœur et la confiance, d'autres ne l'ont-ils pas emporté sur moi? A quel prix de leur part, et de la vôtre à quels frais? Par combien de soins, de travaux, de lâchetés, de bassesses même, avez-vous acheté leurs superbes et impuissants secours? Combien leurs changements et leurs caprices vous ont-ils fait essuyer de mécontentements, d'amertumes, de refus piquants et de fâcheux retours? Assez, et trop mille fois, pour vous faire repentir de ce que vous leur rendiez d'honneur, et de ce que vous me faisiez d'outrage. Cependant, malgré leur infidélité, vous leur avez été fidèles. Qu'ils sauvent donc votre âme, ces faux dieux ! puisqu'ils ont possédé votre cœur : *Ubi sunt dii tui, quos fecisti tibi ? surgeant, et liberent te.* (*Jer.*, II, 28.) C'est ainsi que Dieu parle dans Jérémie, à un peuple charnel, adorateur, comme vous, de la fortune et déserteur de la Providence.

Que vous dirai-je, à vous, qui n'avez en votre Dieu qu'une confiance chancelante et craintive? Je veux bien que vous ne vous fassiez pas de faux dieux sur la terre, et que vous ne reconnaissiez qu'un vrai Dieu dans le ciel. Mais convenez au moins que par la timidité de votre confiance vous le ravalez, ce Dieu du ciel, jusqu'au rang et aux faiblesses des dieux de la terre.

En effet, chrétien auditeur, quand vous placez votre confiance ou dans vous-même, ou dans des hommes comme vous, n'est-il pas vrai que ce n'est jamais sans une défiance secrète fondée sur les défauts inséparables de l'humanité? Vous pouvez vous égarer dans vos projets, faute de bien connaître votre véritable terme : vous pouvez vous méprendre à la route qui vous conduirait à votre but. Les autres, à plus forte raison, sont exposés, en vous servant, à de semblables égarements, à de pareilles méprises. Défaut de lumières, défaut de pouvoir, défaut de volonté, défaut de constance, tout vous inquiète alors, tout vous alarme. Le plus parfait des hommes peut après tout mourir en un moment et entraîner avec lui vos espérances dans le même tombeau. En un mot, pour vous tenir dans la frayeur, malgré votre confiance, vous n'avez qu'à vous dire (et pouvez-vous vous empêcher de le penser?) : Ce sont des hommes : ce ne sont pas des dieux : *Ipsi non sunt dii.* (*Ibid.*, 11.)

Vous le dites donc aussi, vous le pensez de votre Dieu, ou du moins vous nous donnez tout lieu de le croire, lorsque vous n'avez en lui qu'une confiance timide et chan-

celante. Vous vous fiez à Dieu comme vous vous fiez aux hommes; ou plutôt, comme vous vous défiez des hommes, vous vous défiez aussi de Dieu. Hommes de peu de foi! ne recourez-vous donc à votre Dieu que pour le traiter en homme?

Ecoutez, cieux! disait autrefois Moïse dans une occasion semblable (*Deut.*, XXXII, 1); écoutez, terre, le juste sujet de mes plaintes. Le Dieu que vous servez, hommes ingrats, n'est-il pas un Dieu puissant, juste, miséricordieux et fidèle? Voilà son caractère. N'avez-vous pas sa parole et ses serments? Voilà ses engagements. Ne vous a-t-il pas tirés des fers, et ne vous a-t-il pas rachetés de l'esclavage? Voilà vos assurances. A-t-il jamais abandonné aucun de ses serviteurs, de ses amis, de ses enfants? Interrogez là-dessus vos pères, et ils vous instruiront de ses miracles et de ses prodiges : voilà des preuves continuelles; cependant vous ne vous fiez pas plus à lui, qui ne vous a jamais manqué au besoin, qu'aux hommes qui vous manquent à toute heure, à tout moment. Lâches, téméraires, indignes suppliants, ne vous adressez-vous donc à votre Dieu que pour lui faire outrage? Ah! réservez, on vous le permet, on vous l'ordonne même, réservez vos timides défiances à ces frêles appuis; mais pour le Seigneur votre Dieu, fiez-vous à lui sans inquiétude et sans alarme. Ainsi parlait Moïse au peuple de Dieu, dans un temps où Dieu n'avait encore que promis son Fils à son peuple; mais depuis que ce Dieu de bonté nous a donné ce cher Fils, gage précieux de son divin amour, de combien la confiance est-elle devenue un devoir plus sacré, et la défiance un défaut plus coupable? non, je ne vous dis plus simplement aujourd'hui ce que Tertullien disait si éloquemment autrefois: Est-il raisonnable? et n'est-ce pas un manque de bon sens, digne de compassion, de se défier d'un Dieu qui engage sa parole et qui appuie sa parole de ses serments : *O miserrimos! si nec Deo juranti credimus.*

Voilà justement le raisonnement de Moïse : et il était bon pour l'Ancien Testament. Mais pour la nouvelle loi, en voici un sans doute bien plus fort et bien plus pressant. Car je demande, moi, s'il est permis et si ce n'est pas un manque de foi digne de châtiment de se défier d'un Dieu qui a livré pour nous son propre Fils, et qui, dans son Fils, nous a donné toutes choses? C'est l'argument de saint Paul : *Qui proprio Filio non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum: quomodo non etiam cum illo omnia donavit?* (*Rom.*, VIII, 32.) Eh! que pouvez-vous attendre de Dieu, en cette vie, qui ne soit infiniment au-dessous de ce que vous avez déjà reçu de lui? son Fils, son propre Fils? Ce que vous croyez qui vous manque, passe-t-il, ou vaut-il même ce que vous savez, qui vous est tout acquis, un Dieu fait homme? Et toute l'étendue de vos besoins peut-elle égaler jamais la mesure des mérites de votre sauveur Jésus-Christ? C'est donc oublier tous ses bienfaits que de ne pas vous répondre de quelque grâce. C'est vouloir donner des bornes à sa médiation que d'oser en mettre à votre confiance. C'est douter de l'efficace de sa mort que de douter de l'infaillibilité de son secours. Qu'avez-vous fait, prodigue bienfaiteur des âmes, qu'avez-vous fait pour n'avoir sur la terre que des disciples si timides? Quoi! ce sang répandu pour tous les hommes, ces plaies reçues même pour vos plus mortels ennemis, ces bras étendus à toute la terre, ce cœur ouvert à tous les cœurs, ne sauraient en bannir les mortelles inquiétudes? Verrez-vous donc toujours vos adorateurs agités de soins temporels, tandis qu'ils sont comblés de biens spirituels, flotter indignement au pied de votre croix, entre la crainte et l'espérance? Ne rougiront-ils jamais de ne pas plus se reposer sur un Dieu Sauveur que sur des hommes trompeurs? Eh quoi! mes frères, disait saint Paul aux premiers chrétiens, est-il quelque homme sur la terre qui ait livré son fils, ou qui se soit livré lui-même pour nous à la mort? Si vous en trouvez un seul, fiez-vous-y, j'y consens, autant qu'à Dieu même. Mais s'il n'y a qu'un Dieu dont l'amour pour nous soit allé jusqu'à l'excès, que votre confiance aille aussi jusqu'à l'assurance. C'est son droit et le plus incontestable, et le plus inaliénable; et par conséquent c'est votre devoir; vous l'avez vu. Mais de plus, c'est votre plus solide et votre plus doux bonheur; et par conséquent c'est votre intérêt : second motif de la confiance chrétienne, qui va faire la seconde partie de ces discours.

SECONDE PARTIE.

Douterions-nous du parfait bonheur d'un homme sur la terre, s'il avait trouvé le secret de mettre à son égard le cœur de Dieu dans la plus favorable disposition et son propre cœur dans la disposition la plus inaltérable? Or voilà, chrétiens auditeurs, sans rien exagérer, le double prodige; ou plutôt les deux effets nécessaires de la confiance chrétienne. Elle gagne à l'homme le cœur de Dieu, et elle pacifie le cœur de l'homme : que lui manque-t-il donc ici-bas, pour être heureux autant qu'il le peut être?

La confiance chrétienne gagne à l'homme le cœur de Dieu : l'exemple de la Chananéenne en est une preuve convaincante : elle devient enfant de Dieu, au moment qu'elle devient enfant de confiance. Eh! qu'est-ce qui pourrait le gagner en effet, si la confiance ne le gagnait pas? Par elle, j'oserais me flatter d'attendrir le plus dur de tous les cœurs. On ne tient pas contre cette douce violence, et l'on fait gloire même de s'y rendre. L'honneur qu'on reçoit, par un cordial attachement, ne peut bien se payer que par une tendresse cordiale. Quand une fois j'ai mis toute ma confiance dans un cœur, je crois me l'être attaché par un lien d'autant plus fort qu'il lui est plus honorable.

Aussi n'est-il point dans le monde de reproche plus accablant que celui d'une cordialité payée d'indifférence; et l'on ne s'entend jamais dire qu'avec le dernier chagrin : Vous aviez ma confiance et je n'avais pas votre cœur. Reproche bien honteux, mais hélas!

bien commun parmi les hommes! Il n'en est que trop dont l'infidélité nous fait, tôt ou tard, repentir de notre confiance. Rien n'est plus ordinaire en ce genre que de nous voir trompés dans nos frivoles espérances; et à dire vrai, la témérité avec laquelle nous nous livrons après tant de tristes expériences, mérite bien cette punition.

Rien de semblable à craindre de votre part, ô mon Dieu! Aussi différent des hommes par la bonté de votre cœur que vous êtes au-dessus d'eux par l'excellence de votre être, dès qu'on se livre à votre clémence, on est sûr de votre protection. Il faut que ma confiance place dans le cœur des hommes la tendresse que j'y cherche. Je la trouve dans le vôtre, avant même que de l'y chercher; et en vous payant le tribut légitime d'une confiance filiale, je ne vous rends pas mon père, je ne fais que vous mettre en liberté de le paraître, dit saint Pierre Chrysologue: ***Intus est in patris pectore qui intervenit, et exorat affectus.*** Aussi n'eussiez-vous rien promis à ma confiance, non plus qu'à celle de la Chananéenne, quand vous me répondriez, comme à elle, ma mission n'est point pour vous: ***Non sum missus nisi ad oves*** (***Matth.***, XV, 24.); je ne laisserais pas, comme elle, de m'en promettre tout. Malheur à quiconque pourrait craindre de son Dieu ce qu'on ne craint de certains hommes qu'en les regardant comme des monstres de nature, sans sentiment, sans honneur et sans cœur. N'en est-ce pas assez de ce seul préjugé, pour bannir toutes nos défiances?

Laissons donc là, si vous voulez, la solennité des promesses. L'Ecriture en est pleine. Confiance du cœur de l'homme et tendresse du cœur de Dieu; ce sont des expressions qui ne s'y trouvent jamais désunies. Mettons encore à part la garantie des événements. Le détail en serait infini. Contentons-nous de dire, après le brave Mathathias et le saint roi David, qu'une sincère confiance en Dieu, trahie et abandonnée, est un prodige inouï, et dont on n'a point encore d'exemple. ***Nullus speravit in Domino, et confusus est.*** (***Eccli.***, II, 11.) Attachons-nous donc simplement à détruire une objection spécieuse, qui énerverait toute la force de ces preuves, et qui arrêterait tout le fruit de ce discours. Je veux dire la prospérité de quelques impies et l'adversité de certains amis de Dieu.

Oui, mes frères, j'en conviens. On réussit quelquefois dans le monde, malgré l'athéisme d'un cœur qui ne reconnaît point d'autre Dieu que soi-même, ni d'autre providence que sa propre sagesse; et quelquefois on n'y réussit pas, malgré la religion d'une âme qui n'attend rien de soi et qui se promet tout de Dieu. Mais aussi vous ne me contesterez pas que souvent les plus affreux désastres sont le dernier partage des uns, tandis que les dénouements les plus heureux se déclarent en faveur des autres. Or, cette espèce de compensation et d'égalité supposée, je me réduis à trois propositions, que je vous prie de bien entendre, parce qu'elles renferment toute la différence du sort des justes et des pécheurs en cette vie.

Je dis que les épreuves, où Dieu met la confiance de ses serviteurs, sont toujours celles dont il n'est pas de leur intérêt que leur confiance les exempte. Je dis que les biens dont Dieu ne récompense pas la confiance de ses serviteurs sont uniquement ceux qu'il n'est pas de leur intérêt que leur confiance leur obtienne. Je dis enfin que les croix dont Dieu afflige la confiance de ses serviteurs, sont précisément celles dont il n'est pas de leur intérêt que leur confiance les décharge. Dieu éprouve donc la confiance qu'on lui donne; mais c'est en ami qui, pour augmenter la récompense d'un ami, en relève le mérite. Dieu refuse donc à la confiance qu'on lui donne; mais c'est un père qui écarte de pernicieuses faveurs. Dieu fait donc souffrir, malgré la confiance qu'on lui donne, mais c'est en médecin qui traite ou qui prévient de funestes maladies. Voilà mes trois propositions. En voici les preuves.

Et d'abord, je dis que le Seigneur éprouve en qualité d'ami la confiance qu'on lui donne. La preuve en est facile. Commençons par les routes dérobées de sa providence, qui souvent approchent de l'abandon. Dieu veut, par exemple, sauver tout un peuple fidèle du fléau général d'une cruelle famine dont il a résolu de punir les désordres de la terre criminelle: ***Deus vocavit famem super terram.*** (IV ***Reg.***, VIII, 1.) Quoi de plus aisé en apparence? Il n'avait qu'à resserrer dans cette contrée privilégiée la fertilité et l'abondance, tandis qu'il suspendrait ailleurs ses célestes influences et leurs fécondités ordinaires. C'est le moyen naturel qui se présente d'abord à la sagesse humaine; mais ce n'est pas celui dont il plaît à la sagesse divine de se servir. C'est ailleurs que dans leur patrie qu'elle a résolu d'être favorable à ses serviteurs, et elle veut pour leur mérite que son secours leur coûte un exil. Elle envoie donc devant eux, dit l'Ecriture, dans une terre étrangère, c'était l'Egypte, un homme exprès pour pourvoir à tous leurs besoins; et cet homme (qui le croirait?) c'est Joseph, à peine sorti de l'enfance, sans capacité, sans expérience, sans usage du monde, sans autre appui que son innocence et sa foi. ***Misit ante eos Joseph.*** (***Gen.***, XLVI, 28.)

Autre épreuve encore plus inconcevable; mais par quelle route conduit-elle ce Sauveur de son peuple au terme glorieux où elle le destine? Par tout ce qui semble l'en éloigner, et le lui rendre inaccessible, par des perfidies domestiques, par des persécutions étrangères, par la captivité, l'esclavage et les fers: ***In servum venundatus est Joseph.*** (***Psal.*** CIV, 17.) C'est ici où l'esprit humain se trouve à bout. Car un moment de réflexion, je vous prie, mes frères, sur ce trait de l'histoire sainte, que vous savez tous comme moi.

Quelle liaison en apparence entre la division des enfants de Jacob avec le plus jeune de leurs frères, et leur réunion sous ce

même frère, comme sous leur chef et leur principal appui? Entre les maux dont ils l'accablent et les biens dont il doit les combler? entre les songes de Joseph, qui le mettent à deux doigts de sa perte et ceux de Pharaon qui causent son élévation?

Quelle distance, grand Dieu! pour cet enfant de la Providence; du sein paternel, où la tendresse le place, à la sombre caverne où la haine de ses frères le précipite? De la citerne aride, d'où le retire la rencontre heureuse d'un étranger, à la fertile Egypte où son sort le conduit? De l'Egypte, où son innocence et sa vertu lui font trouver grâce au cachot, où le jette une femme adultère par un crime supposé? Du fond du cachot où le laisse languir l'oubli d'un ingrat obligé, à la droite du trône où l'élève la reconnaissance d'un prince instruit et éclairé: *Humiliaverunt in compedibus pedes ejus, donec veniret verbum.* (*Psal.* CIV, 18.)

Au jugement de toute la sagesse humaine, qu'est-ce qu'une vapeur qui s'élève dans le cerveau d'un enfant ou dans celui d'un monarque, et qui y produit des visions et des songes? C'est un événement fort léger, et qui ne mérite nulle attention. Qu'est-ce que la jalousie entre des frères de différent lit? C'est raison d'intérêt, antipathie d'humeur, effet ordinaire de quelque aveugle prédilection. Qu'est-ce que la rencontre d'un étranger humain qui interrompt le cours d'un projet violent et sanguinaire? C'est, dit-on, pour l'innocent opprimé un heureux incident, un coup de hasard favorable. Qu'est-ce que l'amour ou la haine d'une femme passionnée, qui a le crédit en main, et qui joint au crédit l'artifice? C'est le trait le plus envenimé de l'enfer; c'est le piége le plus fatal à l'innocence. Qu'est-ce que les offres et les promesses d'un courtisan dans la disgrâce, et dans la faveur son indifférence et son oubli? L'un est un bien fort inutile dans la vie, et l'autre un vice très-ordinaire.

Mais qu'est-ce que toutes ces choses entre vos mains, ô mon Dieu! par rapport à Joseph et à ses frères! ce sont autant de ressorts de votre adorable providence. Contrainte ou liberté, douceur ou violence, bonheur ou contre-temps, actions vertueuses, ou projets criminels, tout sert à vos décrets éternels, tout entre dans l'économie de votre gouvernement, tout aboutit à vos desseins, qui sont de pourvoir au salut de l'homme en éprouvant sa confiance.

En effet, chers auditeurs, la confiance, pour être méritoire à l'homme, devait être glorieuse à Dieu; elle devait donc être une confiance éprouvée. Il fallait que ma confiance, aussi bien que ma foi, ne fût appuyée que sur l'essence même de la Divinité; et comme il fallait, pour le mérite de ma foi, que je crusse des mystères que je ne connusse pas, et que je les crusse malgré les révoltes de ma raison; il fallait aussi, pour le mérite de ma confiance, que j'espérasse contre l'espérance même, et que les ressorts de la Providence qui me gouverne me fussent cachés et impénétrables.

La confiance qu'Abraham avait en Dieu, dans le sacrifice de son fils, était grande, sans doute; mais quelle gloire pour Dieu, et, par conséquent quel mérite pour Abraham; s'il avait su qu'au moment qu'il tiendrait l'épée levée sur la tête de son fils, Dieu lui-même arrêterait le coup et délivrerait la victime? La confiance de Joseph au fond de la citerne était héroïque; mais mériterait-elle nos éloges, et aurait-elle mérité ceux de Dieu, s'il eût été instruit que par la route du précipice on le conduisait à la droite du trône? Dieu éprouva donc en ami la confiance de l'un et de l'autre, et leur confiance éprouvée leur mérita la protection de Dieu. A en juger par le succès, était-il de leur intérêt de manquer d'épreuves? N'allons pas plus loin, chrétiens auditeurs, et appliquons-nous ces vérités consolantes. Je ne vous dirai donc pas que votre confiance en Dieu empêchera que vos desseins n'échouent, que vos mesures ne se rompent, que vos appuis ne tombent, que votre sagesse ne vous trompe; nous en voyons de plus fidèles que vous dont Dieu se plaît tout à la fois et à augmenter les besoins, et à ruiner les ressources, et dont la confiance en Dieu, loin de s'ébranler au milieu de tous ces obstacles, s'affermit de jour en jour. Voilà sa gloire, voilà leur mérite; mais encore quelques moments, chrétiens éprouvés, cette épreuve finira comme celle de la Chananéenne, et votre confiance sera couronnée. Encore quelques moments, et ce Dieu, ce semble assoupi, se réveillera; la mer et les vents se calmeront à ses ordres, et vous verrez sortir du fort de l'orage la sérénité, la gloire du fond des opprobres, et la vie même du sein de la mort; c'est ce que nous apprend l'histoire de tous les siècles.

Ce n'est pas sans doute de la même disposition du cœur de Dieu que partent les bénédictions prétendues de la fausse confiance des impies. Ils prospèrent dans leurs voies, tout leur réussit; la terre, si vous voulez, tremble sous leurs pas et se tait devant eux; mais, hélas! encore quelques démarches, et cette voie si fleurie va leur ouvrir un abîme; encore quelques succès, et ce brillant éclat va se changer en deuil; encore quelques triomphes, et cette prodigieuse élévation va finir par une plus horrible chute. Ne remontons point jusqu'aux Hérode, aux Antiochus, aux Jézabel, aux Athalie, victimes infortunées de leur politique présomption; de nos jours, combien de ces faux heureux du siècle ont ensanglanté la scène, ou du moins effrayé les spectateurs par des fins tragiques?

Mais, me direz-vous, si l'on peut expliquer favorablement les épreuves de Dieu, ses refus au moins constants, comment les entendre dans le même sens que ses épreuves? Les unes sont d'un ami qui, en ménageant le mérite, assure la récompense; les autres sont d'un père qui ne refuse que des biens qui seraient les fruits de sa colère, ou du moins les effets de son indifférence. Ah!

Seigneur, si nous voyons tous les jours tant de mécontents sur la terre se plaindre avec amertume que leur confiance en vous leur est inutile, c'est que ce sont des aveugles qui ne connaissent pas leurs véritables intérêts. Eclairez-les, et nous les forcerons de vous rendre grâces.

J'avance donc, et je ne crains point que Dieu me désavoue, tout l'Evangile est mon garant; j'avance que toutes les faveurs, même temporelles, que Dieu peut accorder, sans préjudice des biens éternels, toujours il les accorde à la confiance qu'on lui donne. Je ne les obtiens pas cependant, dites-vous, tandis que je les vois prodiguées à mille autres : mais, chrétiens auditeurs, qui vous a dit que ceux à qui vous les enviez ne les ont pas pour leur malheur? Qui vous a dit que le criminel abus qu'ils en font n'est pas déjà le châtiment de leur folle demande et de leur aveugle présomption? Qui vous a dit que Dieu ne voit pas que si vous les aviez, vous en feriez comme eux un pernicieux usage? Vous ne le croyez pas, et vous vous répondez de votre cœur, parce que vous n'en sentez que les dispositions présentes; en cela je vous excuse. Sevré des douceurs qu'il désire, il n'en voit dans l'éloignement que l'innocence; mais Dieu, qui les connaît et qui vous connaît mieux que vous-mêmes, prévoit leurs dangers et prévient vos crimes. Loin donc de perdre, redoublez votre confiance en Dieu par les refus mêmes qui la déconcertent, et, n'exceptant que les biens qui vous seraient nuisibles ou dangereux, attendez-en tous ceux qui vous sont nécessaires ou utiles. Sollicitez-vous des besoins? il y pourvoit; des talents? il les distribue; des honneurs? il les procure; des plaisirs même? il les ménage. Démentez-moi, chrétiens, si j'en dis trop, et si une expérience journalière ne justifie pas que la confiance en Dieu est aussi puissante que Dieu même.

Combien, en effet, de fidèles parmi vous, sans autre protection que celle du ciel, sont étonnés de voir tous les jours un secours survenu au moment que tout était désespéré; un établissement conclu lorsqu'il semblait le plus éloigné; un ennemi confondu quand il paraissait triompher; le but de leurs désirs atteint et surpassé même dès l'entrée de la carrière.

Au milieu de toutes ces profusions, ô mon Dieu, Père encore plus tendre que bienfaiteur prodigue, et moins attentif à la satisfaction temporelle de vos enfants qu'à leur salut éternel, vous n'avez garde de les mettre dans une situation qui les pervertirait; de les porter à une élévation qui les éblouirait; de leur présenter une nourriture qui les empoisonnerait; de leur procurer un bonheur qui les perdrait : voilà l'unique mesure de vos dons, voilà le terme désirable de vos largesses.

Heureux choix de grâces, discernement exquis de bienfaits, mais qui ne tombe pas sur vous, fiers et orgueilleux mondains; vous n'entrez point dans l'ordre miséricordieux de la providence de Dieu. Vous êtes ses créatures, mais vous ne voulez pas être ses enfants; malgré vous il est votre Dieu, mais vous ne le choisissez pas pour votre père. Aussi, je vous verrais environnés de biens, d'honneurs et de plaisirs; je verrais ramper à vos pieds une foule d'esclaves, et toutes les faveurs des grands se rassembler sur vos têtes; je verrais la fortune voler autour de vous et vous couvrir de ses ailes, que je n'envierais point votre sort.

De quelle main pensez-vous que le Maître du monde vous ouvre ses trésors? C'est de cette main courroucée dont il secondait les fureurs d'un Antiochus, dont il conduisait les exploits d'un Balthazar, dont il couronnait les forfaits d'un Hérode. C'est tout au plus avec ce cœur indifférent qui fait luire son soleil sur les méchants comme sur les justes, et tomber la rosée du ciel sur les stériles déserts comme sur les fertiles campagnes; ce sont des biens abandonnés que Dieu livre à votre discrétion; ce sont peut-être des fléaux qu'il met entre vos mains pour corriger ses enfants; ce sont tout au plus de faibles récompenses dont il paye vos frivoles vertus, mais au moins ce ne sont ni des présents d'ami, ni des dons de père.

Ah! Seigneur, préservez-nous d'une si funeste prospérité, et si, comme les enfants de Zébédée, nous étions assez indiscrets pour vous la demander jamais, qu'un refus éclairé soit le fruit de notre aveugle confiance

Restent enfin les afflictions et les croix dont la confiance en Dieu ne garantit pas toujours. C'est ici surtout que la disposition de son cœur me paraît la plus favorable. Afflictions et croix, le monde en est plein; et dites-moi, mes frères, si l'orgueilleuse confiance des mondains les en a jamais mis à couvert? Mais quelle différence entre eux et vous, âmes fidèles! comprenez-là et applaudissez-vous. Pour vous, Dieu choisit des remèdes, et pour eux des châtiments; pour vous, il adoucit ses coups, et pour eux il appesantit son bras; pour vous, c'est à regret et toujours avec compassion qu'il vous afflige; pour eux, c'est par vengeance et avec satisfaction qu'il les accable; pour vous enfin, c'est un médecin charitable; car c'est là l'aimable figure qu'il emprunte dans les divines Ecritures. Il rend la moins douloureuse qu'il peut une opération nécessaire; il vous prévient avec bonté sur la nécessité de ses rigueurs; il vous prépare de loin à la patience par ses caresses; il vous dérobe quelquefois jusqu'aux instruments de vos douleurs; il coupe d'une main habile et légère précisément ce qu'il faut pour votre guérison; il verse l'huile et l'onction après avoir appliqué le fer et le feu; enfin il ne vous abandonne point qu'il n'ait assuré votre salut : *Percutiam et sanabo.* (*Deut.*, XXXII, 39.)

Pour eux, c'est un juge sans pitié qui punit pour l'exemple des justes bien plus que pour l'amendement des coupables; qui frappe sans ménagement et sans choix, ou plutôt qui ménage des coups bien pesants, et qui choisit des endroits bien sensibles, qui fait de larges et de profondes blessures, et qui

ne les guérit pas ; qui s'enivre enfin dans sa colère du sang impur que son glaive vengeur se plaît à répandre : ce sont les expressions de Dieu même : *Inebriabo sagittas meas sanguine, et gladius meus devorabit carnes.* (*Deut.*, XXXII, 42.) Ainsi se voit-il contraint de payer l'indigne mépris d'un cœur présomptueux, et le vol impie d'une confiance légitime : *Plaga inimici percussi te, castigatione crudeli.* (*Jer.*, XXX, 14.)

L'entendez-vous maintenant, chrétiens auditeurs, et sentez-vous la disposition favorable où votre confiance en Dieu le met à votre égard? Si je vous avais dit : Confiez-vous en Dieu et votre confiance ne sera point éprouvée; confiez-vous en Dieu et tous les biens viendront en foule au-devant de vos désirs ; confiez-vous en Dieu et les croix s'enfuiront loin de vous : je vous aurais trompé, mais peut-être vous aurai-je touché. Je me réduis à des vérités incontestables, et je vous dis : Espérez en Dieu, et, comme un ami fidèle, il n'éprouvera votre foi que pour la couronner ; espérez en Dieu, et, comme un bon père, il ne vous refusera que les biens que sa tendresse ne lui permettra pas de vous accorder ; espérez en Dieu, et, comme un médecin charitable, il ne vous fera souffrir que les maux qui seront nécessaires à votre salut. Ne vous toucherai-je pas, chrétien auditeur! et ne croirez-vous pas que c'est avoir assez gagné que d'avoir gagné le cœur de votre Dieu ? Bien avare est un cœur à qui le cœur d'un Dieu ne suffit pas.

Que ne pourrais-je pas ajouter sur l'heureuse disposition où la confiance en Dieu met le cœur de l'homme? Si le temps me le permettait je ferais un nouveau parallèle de la confiance du chrétien et de celle du mondain; je les suivrais tous deux dans le projet, dans la conduite, dans le succès de leurs entreprises : je me contente d'en ébaucher suffisamment les premiers traits, pour que vos propres sentiments les achèvent.

Dans le projet, de quel côté se trouve cette noble intrépidité de cœur qui, sans donner dans la témérité, s'élève au-dessus de la crainte? Jugeons-en par un illustre exemple. Le fier Goliath insulte aux armées d'Israël, et défie tous les chefs du peuple de Dieu. Braves de Juda, vous tremblez, votre cœur sent son devoir, il est piqué de l'honneur, il est même flatté de la récompense, et cependant il ne peut se résoudre au combat. Allez, vous avez raison de ne vous risquer pas; il faut compter sur le Dieu des armées pour attendre une pareille victoire. Le ciel suscite un de ses enfants qui s'offre à combattre, et qui se promet de vaincre; son bras est faible et mal armé, mais son cœur est assuré et intrépide; sa raison conçoit tout le péril, mais sa religion le méprise : Goliath est plus fort que David, mais il n'est pas plus fort que le Dieu en qui David espère. Vous vous étonnez, chrétiens, d'une si généreuse résolution. Ah ! c'est que vous ne comprenez pas quelle est l'inaltérable disposition d'un cœur où règne, à la place d'une inquiète confiance en soi-même, une tranquille confiance en Dieu. Une âme de cette trempe, pour paraître et pour être ferme dans le danger, n'a besoin ni de se tromper ni de feindre, elle est la même dans la conduite et dans le projet. Que j'aime en effet à voir un chrétien plein de confiance en Dieu dans l'exécution de ses desseins! J'aperçois dans tout le cours de sa vie une égalité qui m'enchante; ce n'est pas qu'il n'agisse, mais c'est qu'il agit sans trouble. Un moyen lui manque, il en substitue un autre; un obstacle survient, il change de route; tous ses appuis fondent sous lui, Dieu seul le soutient; toujours présent à lui-même, rien ne lui échappe, et, toujours au-dessus des contre-temps, rien ne l'abat; c'est un homme, dit l'Ecriture, qui n'a rien d'humain, et qui dans sa faiblesse fait avec Dieu un échange de forces : *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem.* (*Isa.*, XL, 31.)

Faux sages du monde, vous pouvez bien affecter ce calme, mais vous ne sauriez l'imiter; trop de traits vous échappent qui en défigurent la ressemblance, et les nuages de votre front trahissent les agitations de votre cœur. Eh! sur quoi serait fondée votre tranquillité hypocrite? Vous voulez le succès avec ardeur, on en juge par vos efforts, et souvent vos efforts ne réussissent pas. Allez, ne vous contraignez point pour dissimuler votre trouble; malgré vous, il éclate ; et c'est un contraste ridicule que l'indifférence dont vous vous parez, et l'inquiétude dont vous ne pouvez vous défendre.

Enfin, c'est au dénouement où je vous attends. S'il est heureux pour le chrétien, comme pour vous, mondains, bonheur pour bonheur, j'aimerais encore mieux le sien que le vôtre. Il est bien doux de goûter un plaisir que nul remords n'empoisonne. C'est une plus grande consolation de se voir couronné de la main de Dieu que de sa propre main; et cette sainte assurance: c'est Dieu qui me bénit, redouble le bonheur et l'assaisonne en le sanctifiant.

Mais supposons de part et d'autre des revers. Grand Dieu, quelle différence ! L'un est un arbrisseau souple, qui plie et qui se relève aussitôt; l'autre est un arbre inflexible, qui résiste et qui se brise. C'est-à-dire, que l'un est toujours un chrétien, qui, plein de confiance en Dieu jusque dans son désastre, attend d'en haut quelque ressource; et que l'autre est tout au plus un esprit fort, qui, par orgueil, ne convient pas qu'il en ait besoin ; c'est-à-dire que l'un, patient sans être insensible, avoue que le coup est rude; mais il ajoute qu'il est bien adouci par la main qui le lui porte: et que l'autre, à peine raisonnable, à force de se piquer de raison ne veut pas tomber d'accord qu'il soit frappé, tandis que de toute part le sang coule.

Quelle est donc, à votre avis, le plus heureux ? ou celui qui, tranquille entre les mains de Dieu, sait qu'elles ne le conduisent aux portes de la mort que pour l'élever au comble de la gloire? ou celui qui, trahi de tous côtés par ses infidèles secours, de-

meure sans appui et roule sans soutien d'abîme en abîme; d'un abîme de misère dans un abîme de crime, et de l'abîme du péché dans l'abîme du désespoir? Ah! je me chargerais volontiers de consoler le premier. L'ouvrage est bien avancé. Pour le second, je n'oserais me faire son consolateur: et j'avoue qu'en sa place je ne serais pas moins inconsolable.

Concluons donc, chrétiens auditeurs, mais concluons sans crainte de réplique, après un examen si exact et si précis. Etat fortuné que celui d'un cœur, qui, comme la Chananéenne, met en Dieu toute sa confiance. Non, ce n'est point un paradoxe de dire qu'un chrétien, qui prend ce parti généreux, est aussi solidement heureux qu'il le puisse être sur la terre. Le paradoxe serait qu'il ne le fût pas. N'est-ce pas là ce que le Seigneur a promis, ce que les saints ont éprouvé, et ce que l'on éprouve encore tous les jours à proportion de sa confiance? Demandez à David, et à tous les écrivains sacrés : quel est l'homme heureux dans le monde? et ils vous répondront que c'est celui qui se confie au Seigneur : *Beati omnes qui confidunt in Domino.* (*Psal.* II, 12.) Interrogez ici parmi vous ceux qui en ont fait l'essai, et chacun d'eux vous dira : c'est du jour où je donnai à Dieu toute ma confiance que je compte le commencement de mon repos.

Peu le goûtent ce repos, j'en conviens; mais aussi où trouver cette confiance qui le mérite? On voit encore dans le cœur d'un certain nombre de chrétiens une confiance timide qui chancelle; une confiance réservée qui se partage, une confiance paresseuse qui ne s'aide pas, une confiance tardive qui recule, une confiance languissante qui s'abat, une confiance limitée qui fixe les événements et qui prescrit les temps, comme le reprochait autrefois la sage Judith au peuple de Dieu. Confiances imparfaites, qui honorent moins le Seigneur qu'elles ne l'outragent, et qui par un juste retour tourmentent plus le cœur de l'homme qu'elles ne le pacifient.

A de pareilles confiances je n'ai point de récompenses à promettre; mais à une confiance en Dieu, semblables à celle de la Chananéenne, ferme, entière, agissante, prompte, éprouvée et constante; je lui promets de la part de Dieu, en considération de l'honneur qu'il en reçoit dès cette vie, un repos doux et tranquille.

Quel repos en effet! quelle douceur! quelle tranquillité de se dire sans cesse avec le Prophète : Dieu pense à moi, que me faut-il de plus? *Dominus sollicitus est mei.* (*Psal.* XXXIX, 18.) Dieu pense à moi! et pourquoi donc tant compter sur les hommes? ménager leurs bonnes grâces? acheter leurs faveurs, mendier leur crédit? Faibles appuis, incapables de soutenir ceux mêmes qui les promettent ou qui les donnent. Dieu pense à moi: comme il se suffit à lui-même, lui seul aussi me suffit : *Dominus sollicitus est mei.*

Dieu pense à moi aussi bien qu'aux autres hommes; pas plus aux grands qu'aux plus petits. Différents en toute autre chose, ce seul avantage nous égale. Les biens et la puissance, le rang et la naissance, le mérite et l'esprit; rien de naturel ni d'humain ne peut nous donner auprès de lui la moindre préférence, ni nous mettre plus avant dans son cœur ou dans son esprit : *Dominus sollicitus est mei.*

Dieu pense à moi, et n'y pense pas moins, quoiqu'il semble m'avoir moins favorisé que bien d'autres. Pourquoi donc envier ces faveurs indifférentes? Pourquoi regarder d'un œil jaloux ceux qui les possèdent? Pourquoi m'estimer malheureux de ne les posséder pas? en sont-ils plus estimés de Dieu? en suis-je moins chéri de lui! Nous sommes tous les enfants de sa providence; tous les objets communs de ses soins : *Dominus sollicitus est mei.*

Dieu pense à moi; ah, pensée consolante! Rien ne me peut donc arriver dans le cours de ma vie, qui ne parte de son sein paternel et qui ne passe par ses mains bienfaisantes. Si je suis dans l'abondance, c'est lui qui me l'a donnée; c'est lui qui me l'ôte, si je la perds. Je serai donc toujours égal dans l'une et l'autre fortune. Je me tairai, et je n'ouvrirai pas la bouche pour vanter mon bonheur, ou pour plaindre ma disgrâce; pour imputer l'un à mon adresse et l'autre à la malice de mes ennemis; mais uniquement pour vous bénir, ô mon Dieu, qui êtes l'auteur et le maître de mon sort : *Dominus sollicitus est mei.*

Enfin, Dieu pense à moi; Dieu pense à vous, mes chers frères; Dieu pense à chacun de nous en particulier; pensons donc tous à lui par une juste reconnaissance; unissons nos sentiments, conformons nos desseins, soumettons nos volontés, confions-nous à son adorable providence; en cela consiste la véritable sagesse, d'où dépend notre repos sur la terre, et notre bonheur dans le ciel que je vous souhaite, etc.

SERMON VII.

Pour le vendredi de la première semaine de Carême.

SUR LA VIE INUTILE DU MONDE.

In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum, exspectantium aquæ motum. (*Joan.*, V, 3.)

Il y avait sur le bord de cette piscine un grand nombre de languissants, d'aveugles, de boiteux et de paralytiques, qui attendaient tous le mouvement de l'eau.

Cette oisive multitude de malades impotents et perclus, sans force, sans mouvement, sans action, sans libre exercice des fonctions les plus nécessaires, était, selon les Pères, dans un sens spirituel, la figure des honnêtes gens du monde. Si leur vie n'est pas remplie de crimes, elle est au moins vide de mérites. Leurs jours s'écoulent en de vains amusements ou en de stériles occupations. Dans une longue suite d'années, que de temps perdu pour l'éternité! parce que les uns, trop oisifs, le prodiguent à leurs plaisirs, et que les autres,

trop occupés, ne l'emploient pas à leur sanctification. Les premiers sont les heureux du siècle, qui, libre des inquiétudes que donne une fortune moins aisée, n'ont d'autre soin que de n'en avoir pas. Les seconds sont les esclaves de la terre, qui travaillent sans relâche pour elle, mais dont les travaux mal réglés ne sont comptés pour rien devant Dieu. Le désordre le plus visible de toutes ces belles vies du monde, c'est l'inutilité; peu la connaissent; beaucoup moins se la reprochent. Ceux-ci se rassurent sur l'innocence prétendue de leur oisiveté, qu'ils regardent comme un apanage de leur condition; ceux-là s'applaudissent de leur application continuelle au travail, dont ils font le capital de leurs obligations. Je ne fais point de mal, disent les uns; et moi, disent les autres, je m'occupe de mes affaires.

Vaines excuses, chrétiens, dont vous vous prévalez tous les jours, pour justifier une vie également éloignée, si vous voulez, et du vice et de la vertu. Mais songez-vous que, selon Dieu, votre principale occupation, ou plutôt votre unique affaire, c'est de vivre en chrétiens, et qu'en cette qualité vous êtes obligés, vous à faire le bien, et vous à le bien faire; c'est-à-dire, vous à remplir tous les devoirs de votre état, et vous, à vous en acquitter d'une manière sainte et salutaire : car voilà la maxime fondamentale de toute la morale chrétienne : qu'il faut joindre à la fuite du mal la pratique du bien, et que la pratique même de la vertu n'est jamais méritoire, si le vice s'y glisse et s'y mêle de quelque manière que ce soit.

De ce principe général que s'ensuit-il? qu'une vie inutile n'est jamais innocente, et qu'une vie très-occupée est souvent fort inutile. Deux grandes vérités qui vont partager ce discours, et intéresser tous ceux qui l'écoutent : le crime d'une vie oisive et inutile aux yeux de Dieu; et l'inutilité d'une vie souvent laborieuse et pénible devant les hommes.

Aux maux invétérés de ces deux sortes de paralysies spirituelles (paralysies, hélas! trop communes aujourd'hui dans le monde chrétien), opposons la vertu toute-puissante de la parole du Sauveur, et la force victorieuse de son Evangile. Je les lui demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le sage nous fait en deux mots le véritable caractère d'une vie oisive et inutile, quand il l'appelle simplement le charme de la bagatelle : *Fascinatio nugacitatis.* (*Sap.*, IV, 12.) C'est, en effet, une espèce de charme qui détourne des devoirs essentiels pour attacher à des amusements frivoles; qui dans l'esprit fait passer pour inutiles mille soins importants, et qui, dans la pratique, donne le rang et le nom même de nécessaires à des inutilités visibles. Dévotions réglées, prières ordinaires, réflexions saintes, lectures édifiantes, œuvres charitables; de tous ces exercices de piété, dégoût, aversion, éloignement : vaines parures, visites inutiles, jeux, amusements, entretiens vides, parties de divertissements; pour tous ces passetemps, passion, ardeur, empressement. On y consacre la fleur de ses années, la vieillesse succède; ou une inaction chagrine prend la place d'une folle dissipation; ou l'on se délasse d'un loisir trop vif et trop enjoué, par un loisir plus sérieux et plus grave; ou l'on devient enfin oisif par habitude et par état, après l'avoir été par inclination et par choix.

N'est-ce pas là la vie la plus commune des personnes de condition? et surtout des personnes du sexe, qui font toute leur occupation du plaisir, et toute leur étude de la bagatelle? *Fascinatio nugacitatis.*

Tranquilles dans cette molle oisiveté, vous n'y trouvez pas de mal. Ah! chrétiens, où n'en trouverais-je pas, si j'en voulais examiner toutes les circonstances? Mais je n'en attaque ici que l'assemblage, qui concourt à former une vie au moins tout inutile; et je dis que si elle a l'apparence de l'innocence devant les hommes, elle a tous les effets du crime devant Dieu. Bon, dites-vous, voilà de ces pieuses exagérations de la chaire, dont on sait bien rabattre ce qui convient.

Eh! quelle comparaison peut-on faire d'une vie simplement désoccupée, qui n'est au fond que pur amusement, avec une vie débordée, qui est un amas d'obstacles au salut? Opposition formelle au ciel, qui en est le terme, et dont elle exclut : opposition formelle à la grâce, qui en est la voie, et qu'elle éloigne; opposition formelle à l'homme même qui est le prétendant au salut, et qu'elle dérègle. Voilà ce qui vous frappe d'abord dans une vie criminelle : mais que direz-vous si je vous montre évidemment tous les mêmes obstacles dans une vie simplement inutile, telle qu'est la vie des honnêtes gens du siècle? C'est ce qu'il faut vous développer, donnez-y toute votre attention.

Opposition formelle au ciel : vous l'apercevez sans peine dans une vie criminelle. Le crime, dites-vous, rend esclave du démon, et le ciel est l'héritage des enfants de Dieu. Mais dites-moi, chrétiens auditeurs, n'est-ce que sous cette flatteuse image que nous est procuré le séjour bienheureux? Consultons l'Ecriture. Quelle est l'idée la plus commune que nous donne du ciel ses infaillibles oracles? Celle d'une laborieuse récompense. Le texte sacré semble ne définir le salut que par les peines qu'il coûte. C'est une perle précieuse, dit Jésus-Christ; il ne faut rien ménager pour l'acheter, ni rien épargner pour la recouvrer, quand on l'a malheureusement perdue. C'est un trésor caché, ajoute-t-il, il faut, pour le trouver, creuser bien avant et le chercher sans cesse. C'est la couronne de l'immortalité; il faut combattre, vaincre et mourir les armes à la main, pour l'emporter. C'est la cité sainte, placée sur la cime des plus hautes montagnes; il faut, pour y atteindre, se forcer, se contraindre, se hâter, sans porter jamais en arrière ses regards ni ses pas. Toutes ces grandes et nobles figures du ciel condam-

nent le repos et prêchent le travail; et toute votre vie à la bien définir n'est que fuite du travail et amour du repos. Est-il opposition au ciel plus claire et plus sensible?

Oui, dites-vous, celle de l'enfer. Montrez-moi donc que je mérite l'un, si vous voulez me convaincre que je suis indigne de l'autre. Voilà le génie de l'amour-propre, naturellement plus frappé des maux que touchés des biens à venir. Il borne tous ses soins à éviter ce qui damne, sans se mettre en peine d'acquérir ce qui sauve; et l'aveugle qu'il est, ne voit pas qu'il n'y a point de milieu entre ces deux extrémités, et que, s'il n'assure son salut, sa perte est inévitable.

Je ne fais rien, après tout, qui mérite l'enfer; je puis donc bien prétendre au ciel. Voilà le raisonnement qui flatte un esprit mou et qui endort une âme indolente; ne serait-il pas plus naturel de raisonner autrement, et de dire : je ne fais certainement rien qui mérite le ciel, l'enfer est donc mon partage.

Car pour vous développer ici en peu de mots le faux système que vous vous faites du salut, et pour lui opposer le plan juste que nous en donne l'Evangile; que veut dire, je vous prie, ce langage flatteur dont vous composez en secret votre éloge; je ne fais rien après tout qui mérite l'enfer. C'est-à-dire tout au plus, je ne fais point de mal; je ne nuis à personne; je ne pèche ni contre Dieu, ni contre moi, ni contre le prochain; je sais me modérer dans mes plaisirs, et les renfermer dans les bornes de l'innocence.

Je veux, chrétiens auditeurs, que cela soit, en effet, comme vous le dites : qu'en concluez-vous? Qu'il n'y a point d'enfer à craindre pour vous. Eh! sur quoi fondez-vous cette conséquence? Sur la foi. Ne peuple-t-elle donc l'enfer que de prévaricateurs odieux, de ravisseurs injustes, de débauchés outrés, de voluptueux infâmes? Et où place-t-elle les chrétiens tels que vous êtes, oisifs, négligents, paresseux? Serait-il bien possible que le ciel, ce royaume proposé partout comme le prix des plus héroïques efforts, devînt la conquête des âmes lâches?

Vous ne faites point de mal. Eh! quel mal, à votre avis, avait fait ce misérable serviteur condamné par la bouche de Jésus-Christ même? S'était-il enrichi aux dépens de son maître par de coupables adresses? En avait-il dissipé le bien par de scandaleuses débauches? L'avait-il au moins laissé périr par une criminelle indifférence? Non, par une indolence bien moins coupable, il n'avait pas fait profiter le talent qu'il avait reçu de lui. Qu'eut-il pour récompense? la prison et les fers.

Vous ne faites point de mal. Eh! quel mal, je vous prie, avaient fait aussi ces vierges oisives; toutes vierges qu'elles étaient, réprouvées de Dieu? Avaient-elles ouvert leur cœur à de coupables désirs? Leur esprit à des pensées peu chastes? Leur bouche à des entretiens de médisances, ou à des chansons trop libres? Leurs yeux à des lectures dangereuses ou à des objets séduisants? Hélas! à l'arrivée de l'Epoux, tout était endormi chez elles, et leurs sens, et leur esprit, et leur cœur : *Dormitaverunt omnes, et dormierunt.* (*Matth.*, XXV, 5.)

Si le seul simple éloignement du mal était un titre suffisant pour trouver grâce aux yeux de Dieu, j'ose le dire, jamais juste n'en mérita un plus favorable accueil : et cependant, vous le savez, jamais pécheur n'en reçut un rebut plus cruel : *Nescio vos.* (*Ibid.*, 12.)

Vous ne faites point de mal. Eh! quel mal enfin faisait sur la terre ce malheureux arbre, maudit du Sauveur? Etait-il vicieux? était-il nuisible? était-il mort? Non, mais seulement il était stérile. Quel fut son sort? le feu. Ces exemples vous sont-ils indifférents? n'ont-ils rien qui vous intéresse? ne vous peignent-ils pas bien votre vie? et ne vous annoncent-ils pas votre fin?

Mais laissons là, si vous voulez, les figures, les symboles, quoique très-propres à nous instruire. La vérité toute nue a de quoi vous frapper. Quel mal, dites-moi, le souverain Juge doit-il au dernier jour reprocher aux réprouvés? car nous avons entre les mains l'arrêt de réprobation qu'il médite; et c'est à nous, si nous voulons nous en garantir, de le bien méditer tous les jours. Parle-t-il de leurs crimes? en fait-il le détail? le nom même du vice y est-il inséré? Pas un seul mot de leur malice. Toute leur condamnation ne tombe que sur leur oisiveté : le Juge souverain y semble oublier exprès tous les attentats d'une vie criminelle, pour y venger avec plus d'éclat le crime d'une vie simplement inutile. Il ne leur dit pas : voilà le mal que vous avez fait; mais voilà le bien que vous avez omis. N'eussiez-vous point commis d'autre péché, dès là le ciel vous est fermé, l'enfer vous est ouvert.

Est-il au monde une âme si éprise des charmes du loisir et du repos, que ce coup de foudre ne réveille de son fatal assoupissement? Tant d'innocence dans vos mœurs qu'il vous plaira, ce n'est pas encore ici ce que j'examine; bientôt je vous en ferai voir la fausseté. Quoi qu'il en soit, si la pureté de vos mœurs ne peut motiver l'arrêt de votre perte, seule aussi elle ne peut décider de votre bonheur. Dans les bons ce n'est pas précisément l'innocence, c'est le mérite que l'on couronne; et dans les méchants ce n'est pas seulement l'iniquité, c'est l'inaction même que l'on punit. Voilà l'Evangile : là-dessus vous pouvez par avance vous juger.

Voulez-vous donc me prouver que vous vivez en prédestinés et que vous êtes du nombre des élus? montrez-moi dans le cours de votre vie des pratiques de vertu, des actes de religion, des œuvres de charité, des exercices de mortification : c'est ainsi que s'acquiert le ciel, et que l'enfer s'évite.

Mais pour ne pas vivre, dites-vous, en pénitent et en dévot, on ne laisse pas de faire du bien dans le monde. Eh! quel bien, je vous prie? On approche des sacrements, non pas fréquemment à la vérité, ce n'est

plus la mode; mais au moins au temps prescrit. On assiste aux divins mystères, non pas régulièrement, si vous voulez; cela est bon pour le menu peuple, mais au moins aux jours marqués. On rend à Dieu, non pas à toute heure, cela ne convient qu'au cloître, mais au moins le matin et le soir, les hommages qui lui sont dus. N'est-ce pas là, ajoutez-vous, l'essentiel et le nécessaire au salut? C'est-à-dire, mes frères, que, selon vous, un jour ou deux de l'année, une heure de la semaine, quelques moments de la journée donnés précipitamment au salut, et le reste prodigué sans mesure à la vanité, au plaisir, à la bagatelle, suffisent pour acheter le ciel et tous ses trésors. Si cela était, ce serait bien à tort que l'Ecriture nous parlerait de l'acquisition du ciel, ainsi qu'elle nous en parle, comme d'une conquête difficile, d'une négociation délicate, d'une affaire capitale, à laquelle ce n'est point trop d'employer tous les moments de la vie. Ce serait sous des termes pompeux et des idées bien fortes, exprimer le soin le plus léger et le plus faible travail. Si cela était, tous ces exemples fameux que je viens de citer d'après l'Evangile porteraient à faux, puisqu'il n'en est aucun où il ne soit aisé de remarquer autant et plus de bien encore que vous n'en faites. Dans ce serviteur négligent, au moins une fidélité inviolable à conserver soigneusement le dépôt de son maître, quelle vertu! Dans ces vierges indolentes, outre la régularité de leurs mœurs, une promptitude admirable à se rendre aux invitations de l'époux, quelles avances! Dans cet arbre infructueux, beaucoup de feuilles et de fleurs, quelles espérances pour l'avenir, au prix des vôtres! Si cela était, le Sauveur nous aurait bien trompés en nous avertissant que, pour entrer au ciel, il faut se charger de sa croix, et la porter chaque jour; *quotidie* (*Luc.*, IX, 23); prier et veiller sans cesse: *omni tempore* (*Luc.*, XXI, 36); se livrer un combat continuel, et se faire une continuelle violence: *contendite.* (*Luc.*, XIII, 24.) En vérité, ne seraient-ce pas là des exagérations et des hyperboles? Si cela était enfin, tous les saints se seraient étrangement abusés, en prenant ces paroles à la rigueur, en les exécutant à la lettre, et ne donnant ni trève à leurs combats, ni relâche à leurs soins, ni bornes à leur ferveur; les enfants du siècle l'entendraient beaucoup mieux, et auraient trouvé un chemin du ciel et bien plus court et bien plus favorable à nos désirs: quelle chimère! Mais si l'Ecriture et l'Evangile, si les oracles du Sauveur et les exemples des Saints sont pour nous des règles infaillibles de conduite, il faut nécessairement convenir que quelques heures, échappées au loisir et accordées au salut, ne peuvent faire des jours pleins ni des années utiles; que, comme on se damne en ne faisant pas de bien, en n'en faisant pas assez on ne se sauve point; et qu'enfin, autant le ciel et le crime sont opposés, autant le ciel et l'oisiveté sont incompatibles: première opposition, premier obstacle au salut.

Opposition formelle à la grâce qui nous est donnée pour agir. La vie criminelle en ôte la volonté, la vie oisive en dérobe le temps; deux conditions également nécessaires, sans lesquelles toute grâce actuelle se perd, et devient inutile.

Le pécheur d'habitude court de gaieté de cœur à sa perte; non pas que la grâce ne l'en détourne, mais c'est que l'abus monstrueux qu'il fait de sa liberté, affaiblit en lui la liberté de répondre à la grâce. Et le paresseux de profession ne travaille pas à son salut, non pas que la grâce ne l'y appelle, mais c'est que l'abus prodigieux qu'il fait de son loisir ne lui laisse pas même le loisir d'écouter la grâce.

En effet, dans le cours oisif d'une vie molle et paresseuse, je trouve et un excès et un défaut de temps également opposés et aux desseins et aux opérations de la grâce. Trop de temps au sommeil, trop de temps aux ajustements, trop de temps aux repas, trop de temps au jeu, trop de temps aux conversations et aux assemblées mondaines, en un mot, trop de temps accordé aux inclinations de la nature; au contraire trop peu de temps à la prière, trop peu de temps à la retraite, trop peu de temps à la méditation des vérités éternelles, trop peu de temps au soulagement des affligés et des pauvres, en un mot trop peu de temps donné aux volontés de Dieu. N'est-ce pas ce que saint Bernard déplorait dans la vie des personnes du siècle? Quel profond oubli de vous-mêmes! s'écriait-il, et quelle affreuse indifférence pour vos plus chers intérêts! *Quid hoc ingnaviæ est?* Vous prolongez votre sommeil et votre repos bien avant dans le jour, et vous faites durer bien avant dans la nuit vos amusements et vos plaisirs, comme si la solitude et le silence des premières et des dernières heures du jour, si propres au recueillement et à la piété, étaient pour vous un sujet de frayeur et un objet de fuite. *Vos longas noctes dormitando consumitis, et dies confabulando ducitis otiosos.*

Ah! si vous employiez au moins quelque partie de votre loisir à réfléchir sur l'obligation où vous êtes d'en faire un meilleur usage, la grâce pourrait profiter de cet heureux intervalle. Mais non, l'inquiétude de trouver de nouvelles inutilités qui vous amusent est l'unique soin qui remplit les moments vides de votre vie. Eh! quel temps réservez-vous donc aux opérations de la grâce, et à l'affaire du salut qui en dépend? les moments redoutables de la mort? Quoi! les approches de la mort, devenues bientôt inutiles par l'accablement du mal et par l'épuisement des forces!

Je sais, mes frères, que le moment de la grâce est un moment favorable au salut, qui se place où il lui plaît, dans l'inaction et le travail, dans le calme et le trouble, dans l'agitation et le repos; mais je sais aussi que c'est un moment connu, choisi, donné de Dieu seul; un moment caché, court et rapide pour les hommes, et qui demande par con-

séquent application à l'étudier, vigilance à le ménager, promptitude à y répondre. Or, où le trouver ce moment d'application, de vigilance, de promptitude, dans une vie ou profondément oisive ou mollement occupée? Serait-ce dans cette longue durée de paresse léthargique, où, tout bien compté, vous demeurez ensevelis la moitié de votre vie? Eh! ne sait-on pas, dit saint Ambroise, que la superfluité du repos, plus propre à énerver la vigueur de l'âme qu'à entretenir les forces du corps, ne fut jamais une heureuse disposition à recevoir la grâce? *Non enim dormientibus divina beneficia..... deferuntur;* et qu'une des plus terribles malédictions dont Dieu a coutume de frapper ceux qu'il abandonne, c'est de les livrer, comme il le dit lui-même par son Prophète, à un esprit d'assoupissement : *Miscuit vobis Dominus spiritum soporis.* (*Isa.*, XXIX, 10.) Serait-ce dans une des premières et des plus sérieuses occupations qui succèdent au réveil, et qui consiste à se parer, et à se mettre en état de paraître avec avantage? Saint Chrysostome vous l'a dit, Mesdames, et je ne crains pas de vous le redire après lui, que la culture de l'âme et l'ornement du corps sont des soins incompatibles, et qu'au moins le temps de l'un ne fut jamais le temps de l'autre : *Non possumus animam simul et corpus exornare.*

Serait-ce dans ces cercles successifs et continuels, où se passe la plus grande partie du jour? Sur quoi y roulent, je vous prie, les entretiens? je dis les entretiens les plus innocents; sur de pures bagatelles. On y fait l'analyse d'un ajustement ou d'un ameublement nouveau; la critique ou l'apologie d'une mode récente; la plainte ou l'éloge du temps; le rapport des bruits publics, et l'extrait des nouvelles populaires; et comment penser à Dieu, demande un ancien Père, où l'on n'entend jamais parler de Dieu? *Quomodo cogitabit de Deo positus hic ubi nihil de Deo dicitur?* (TERTULL.)

Serait-ce dans ces longues et nocturnes séances, qui font aujourd'hui les délices du beau monde et le lien de la société, où les caprices du sort, le triomphe des vainqueurs, le dépit des vaincus, l'application de l'esprit, l'agitation du cœur, la fatigue des sens causent une espèce d'ivresse qui ne laisse aucun accès aux réflexions saintes et aux impressions salutaires?

Serait-ce, enfin, dans ces moments si rapides et si courts que vous donnez de temps en temps aux exercices de religion, par bienséance ou par coutume? C'est là justement où, selon l'oracle du Sage, les idées trop vives et trop fraîches de la bagatelle effacent tous les traits de la grâce : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* (*Sap.*, IV, 12.)

La voilà donc cette âme dissipée, qui se refuse partout à la rosée du ciel et aux influences de la grâce; la voilà comme une terre aride et sans eau : *Sicut terra sine aqua.* (*Psal.* CXLII, 6.) Est-il rien dans la vie la plus criminelle de plus déplorable? Non, sans doute, chrétiens, du moins au jugement de l'Auteur même de la grâce. Car qu'est-ce que Jésus-Christ reprochait de son temps au peuple juif, peuple le plus scélérat : *Generatio prava et adultera.* (*Matth.*, XII, 39.)

Ecoutez ceci, chrétiens oisifs, et tremblez pour vous; ce qu'il lui reproche, ce ne sont ni ses anciennes idolâtries, ni ses nouveaux sacriléges; ce n'est ni l'encens criminel qu'il a souvent offert à ses fausses divinités, ni l'attentat inouï qu'il trame actuellement contre son Sauveur et son Dieu; il ne se plaint que de la perte qu'il fait du temps de la grâce, du peu d'application qu'il apporte à le connaître, et de l'impuissance où il se met par là d'en profiter : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* (*Luc.*, XIX, 44.) Voilà ce qui rend inutiles tous les efforts de sa miséricorde; voilà sur quoi il annonce à Jérusalem une ruine prochaine et une désolation éternelle; voilà ce qui tire des larmes de ses yeux, des plaintes de sa bouche et des soupirs de son cœur : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.*

Or vous êtes dans les mêmes dispositions, vous tous qui menez une vie, si vous voulez, pure et innocente, mais au moins oisive et inutile; vous y perdez le temps et avec le temps la grâce qui y est attachée; vous les laissez écouler l'une et l'autre sans fruit, vous n'y donnez pas même l'attention la plus légère; et vous me demandez ce que je déplore dans votre état, et ce que j'y découvre de mal. Ah! j'y découvre et j'y déplore ce qu'il y a dans une vie criminelle de plus déplorable et de plus funeste; un abîme affreux où se perdent les plus grands dons de Dieu, et dont il doit un jour demander un compte si sévère : le temps et la grâce. Mes frères, y pensez-vous? en connaissez-vous bien le prix et la valeur? Il n'est point de moment dans la vie qui ne puisse être pour vous la semence d'une heureuse éternité de gloire; et il n'est point de grâce qui ne soit le fruit du sang d'un Dieu Sauveur. Comptez-vous pour peu, dit saint Ambroise, la perte irréparable de ces deux estimables trésors? Le temps et la grâce : *Ut quid vis amittere tanta tempora, et perdere tanta lucra?* Deuxième opposition; second obstacle au salut.

Enfin, opposition formelle à l'homme même; le crime lui fait violer ses devoirs, et l'oisiveté les lui fait omettre; ainsi, l'un et l'autre le dérèglent. C'est ici le lieu de répondre à cette objection captieuse qu'on oppose aux raisons les plus solides : quel mal fait-on, après tout, dans les honnêtes amusements du monde? C'est ici le temps de justifier cet oracle de l'Esprit-Saint, que l'oisiveté fut toujours l'écueil de l'innocence, et l'école du vice : *Multam malitiam docuit otiositas.* (*Eccli.*, XXXIII, 29.)

Je ne m'appuierai pas, au reste, pour le prouver, de tant d'exemples si connus, où l'on a vu souvent la paisible indolence dégénérer en licence ouverte; et quelquefois même une courte suspension de travaux,

passer sans beaucoup d'intervalle, dans un long enchaînement de crimes. Que de Davids vaincus par les charmes de la paix! que de Samsons désarmés et amollis dans le sein du repos! que de Dinas engagées plus loin qu'elles ne voulaient par les amorces du plaisir! Je ne me prévaudrai point non plus du détail de tant d'amusements visiblement damnables, conversations galantes, entretiens médisants, jeux ruineux, lectures empoisonnées, spectacles séduisants, occupations ordinaires de gens oisifs pour le salut, mais trop actifs pour la perte de leur âme.

Je parle ici d'une oisiveté, ce semble, innocente, dégagée de passions, éloignée de tout excès, ennemie du péril même; et je dis qu'exempte, si vous voulez, de ces péchés qu'on appelle communément péchés de commission, elle ne l'est point d'une infinité de péchés d'omission, non moins énormes, ni moins préjudiciables. Car si, à la honte du christianisme, on voit le désordre et la confusion dans presque tous les états, l'Église mal servie, la justice mal rendue, les familles mal gouvernées; ce n'est pas toujours le crime qui en est la cause, c'est le plus souvent l'oisiveté; oisiveté dans les ministres de l'Église, oisiveté dans les arbitres de la justice, oisiveté dans les chefs de famille. Dira-t-on que l'oisiveté, dont ces sortes de personnes donnent l'exemple, soit fort innocente? qu'elle ne fait point de mal? *Multam malitiam docuit otiositas*. Je parle, au reste, d'autant plus librement de ces désordres, qu'ils ont ici moins de lieu, et que les vertus contraires, décriant les vices opposés, le contraste n'en fait que mieux sentir toute l'horreur.

Quelle charge qu'un bénéfice! quel caractère que le sacerdoce! quel engagement que celui des autels! quelle profession que celle de leurs ministres! Leurs jours ne sont plus à eux, mais à celui qui les a pris à son service; et tout, jusqu'à leur loisir même, lui doit être consacré sans réserve. L'Écriture sainte devrait être leur étude; la prière, leur exercice; l'instruction des peuples, leur emploi; la retraite au moins, leur asile; et l'on voit souvent (spectacle, hélas! digne de toutes les larmes d'un Jérémie), l'on voit de ces pierres sacrées, destinées à l'édification des temples vivants de Dieu, dispersées dans les places publiques, mêlées et confondues dans les assemblées du siècle, dérangées dans les lieux où règne la dissipation : *Dispersi sunt lapides sanctuarii in capite platearum.* (*Thren.*, IV, 1.) L'affectation d'une propreté exquise, qui tient lieu de parure; l'air d'une politesse étudiée, où l'on borne son mérite et ses talents; l'art de bien parler et de bien écrire, dont on ne se pique que dans des lettres profanes et des conversations inutiles; le commerce assidu d'un monde choisi où l'on se rend nécessaire par son enjouement; l'assistance régulière à des parties de divertissements, dont on devient l'âme et le mobile; la jouissance commode d'un revenu sacré, qu'on regarde comme un supplément de patrimoine : voilà souvent le fond des occupations de ceux qui, par état, n'en devraient avoir que de saintes, au moins que d'édifiantes. Dieu ne les a-t-il donc délivrés des soins de la vie, que pour en rechercher les amusements? L'Église, par leur habit, ne les a-t-elle pas séparés des personnes séculières, que pour en mieux prendre les inclinations et les mœurs? Les fidèles, en léguant à l'Église le fruit de leurs épargnes et de leurs travaux, ont-ils prétendu nourrir des ouvriers oisifs, des hommes de cour, des ecclésiastiques aussi mondains que les laïques? L'oubli où ils mettent l'importance de leurs devoirs; l'abandon où ils laissent le salut de tant d'âmes; le tort qu'ils font à la sainteté de leur ministère, vénérable aux anges mêmes, en se rendant odieux aux gens de bien, et méprisables aux libertins; sont-ce là des péchés légers? Eh! quelle en est la cause? l'oisiveté : *Multam malitiam docuit otiositas.*

Quelle carrière plus épineuse, quel poste plus laborieux, quelle place plus difficile à remplir que celle d'un magistrat! On y décide des biens, de l'honneur, de la vie même. De si grands intérêts demandent, avec beaucoup de droiture et d'intégrité, beaucoup de lumières et de capacité, et, par conséquent beaucoup d'étude; souvent néanmoins pour toute disposition à la qualité de juge, on apporte un nom, de la naissance, de la fortune; peu d'habitude et de goût du travail. Pour se l'épargner, on s'en décharge sur des soins mercenaires, trop souvent infidèles; on laisse sans pitié des clients languir, et se consumer en frais; après avoir donné tout son temps au plaisir, on porte aux affaires un reste d'esprit dissipé par les amusements du temps, offusqué des vapeurs de la bonne chère; on passe nonchalamment ces heures d'audience, ces heures si précieuses, et que l'on fait payer si cher; on prononce en aveugle sur des pièces souvent lues par les yeux d'autrui, et l'on répète hardiment des arrêts dictés par une bouche étrangère. Que de familles doivent à de pareils oracles leur ruine et leur désastre! A quoi faut-il l'imputer? à l'oisiveté : *Multam malitiam docuit otiositas.*

Chefs de famille, on vous l'a dit souvent, et on ne peut trop le redire : point d'état plus important que le vôtre; le bon ordre du monde en dépend; vous réunissez sous vos lois l'une et l'autre fortune. Vous devez former à la vertu et ceux qui sont nés pour servir, et ceux qui doivent commander un jour après vous. Dès là, que d'obligations! que de devoirs! Veiller, instruire, reprendre, corriger; combien peu s'en acquittent! Que de mères, qui ne sont habiles qu'au jeu, ignorent ce qui se passe dans leur famille, où l'on profite, en plus d'une façon, et de leurs séances amusantes, et de leurs visites superflues! Que de pères uniquement attentifs à leurs plaisirs, apprennent à ceux qui les suivent à marcher sur leurs traces! Combien abandonnent l'éducation des en-

fants au soin des domestiques, et la conduite des domestiques à leur bonne foi !

Sous de tels guides, si la licence des mœurs fait aujourd'hui tant de progrès; si les plus belles espérances trompent; si les plus heureux naturels se démentent; si les plus riches talents demeurent inutiles, ou deviennent pernicieux; si les divers caractères des conditions se mêlent et se confondent; si les cœurs des grands ont quelquefois tous les vices des âmes basses, et les âmes basses tous les vices des grands; n'en accusons que la négligence des maîtres et l'oisiveté des parents : *Multam malitiam docuit otiositas.*

Grâces à Dieu, dira peut-être ici quelqu'un : Je suis à couvert de tous ces reproches, je n'ai ni bénéfice, ni charge, ni famille; je suis à moi, et je ne dois mes soins à personne. De là que concluez-vous? qu'il vous est donc permis à vous de mener une vie oisive et inutile? Qui que vous soyez, vous êtes homme, vous êtes chrétien; l'un de ces deux titres suffit pour rendre le travail indispensable et l'oisiveté inexcusable. Tout homme est fait pour le travail, dit l'Écriture; c'est la première loi qu'il reçoit en naissant : *Homo nascitur ad laborem.* (*Job*, V, 7.) Tout chrétien, ajoute le concile de Trente, fait profession d'une vie laborieuse et pénible : *Vita christiana... perpetua pœnitentia.* A ces devoirs fondés sur la nature et sur la grâce, il n'y a ni exception, ni privilége.

Vous ne devez vos soins à personne, dites-vous; eh quoi! ne devez-vous rien à Dieu? ne devez-vous rien au prochain? ne vous devez-vous rien à vous-même? Jésus-Christ à toute heure sur nos autels à adorer; tant de malades languissants dans les hôpitaux, et de pauvres honteux dans leurs maisons à visiter; cent autres bonnes œuvres qui se présentent chaque jour à pratiquer, laissent-elles donc à un chrétien la pitoyable excuse de n'avoir rien à faire?

Ah! qu'un jour vous en jugerez autrement au lit de la mort! que vous trouverez alors de bien à faire, que vous n'aurez point fait et que vous ne pourrez plus faire par vous-même! Hélas! tous les testaments en font foi. Il n'est presque point de mourant qui ne charge ses légataires de bonnes œuvres omises, et qui ne cherche dans leur fidélité un supplément nécessaire à sa négligence criminelle. Qu'il est tard de le chercher alors! qu'il est triste de paraître les mains vides devant ce Juge redoutable, qui demande un compte exacte de la moindre parole oiseuse! *Omne verbum otiosum* (*Matth.*, XII, 36); que dis-je? de la moindre pensée inutile : *Væ qui cogitatis inutile!* (*Mich.*, II, 1.) Que sera-ce, grand Dieu! d'une longue suite de temps perdu? Que sera-ce de trente ou quarante années passées dans les vains amusements du monde? Que sera-ce de toute une vie écoulée sans fruit et sans mérite? Si l'un est répréhensible au jugement de Dieu, l'autre sera-t-il digne de grâce et de pardon?

Vous avez vu, chrétiens auditeurs, le crime d'une vie oisive et inutile; mais une vie laborieuse et occupée est-elle toujours utile? C'est ce qu'il faut maintenant examiner. C'est le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Les honnêtes gens du monde, je l'avoue, ne sont pas tous oisifs; le grand nombre même est de ceux qui sont surchargés; et à parler en général, il faut convenir, avec le Sage, que le destin le plus commun des hommes est d'user leurs tristes jours dans une continuité d'occupations et dans une multiplicité de soins qui les accablent ou qui les rongent. *Occupatio magna creata est hominibus; et jugum grave super filios Adam.* (*Eccli.*, XL, 1.) Magistrats, militaires, artisans, gens d'affaires, quelle condition plus laborieuse, quelle vie moins oisive en apparence! Sera-t-elle donc inutile devant Dieu? Hélas! peut-être, pour le moins, autant que la vie de ceux qui ne font rien du tout.

Pour en juger, comme il faut, rappelez-vous, je vous prie, tous les caractères que je viens de vous faire d'une vie inutile : opposition au ciel dont elle exclut; opposition à la grâce qu'elle éloigne; opposition à l'homme même qu'elle dérègle : donc pour qu'une vie soit véritablement utile, il faut non-seulement qu'elle n'ait aucune de ces oppositions, mais qu'elle ait encore des rapports tout contraires, c'est-à-dire que les actions en soient faites en vue du ciel, sous la direction de la grâce et dans un état pur et méritoire à l'homme. Faute de quelqu'une de ces trois conditions, que de travaux perdus! que de vies très-occupées, encore plus inutiles! Reprenons par ordre chacune de ces conditions.

Première condition : Pour qu'une vie soit véritablement utile devant Dieu, il faut que le ciel ait part, et la meilleure part dans ses occupations; et que ses actions soient faites en vue de Dieu, qui est notre dernière fin. C'est ainsi, dit l'Écriture, que toutes les vies des saints sont pleines, et toutes leurs journées marquées par de nouveaux progrès : *Dies pleni invenientur in eis.* (*Psal.* LXXII, 10.) C'est ainsi que le juste vit beaucoup en peu de temps; et que peu de jours lui tiennent lieu de bien des années : *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* (*Sap.*, IV, 13.) C'est ainsi que dans l'éloge des hommes de Dieu, la plénitude de l'âge se trouve toujours jointe à la maturité du mérite : *Mortuus est plenus dierum.* (*I Par.*, XXIX, 28.) Pourquoi? parce que, pour peu qu'ils aient vécu, ils ont toujours vécu pour Dieu; que le ciel a été le but de tous leurs travaux comme il en est la récompense; et qu'ils n'ont point fait de pas qui ne conduisît au terme du salut.

Mais par une raison contraire, qui ne fait rien pour Dieu, ne fait rien du tout, quoi qu'il fasse. Chargé d'années, il meurt vide de jours : et quelque long, quelque heureux, quelque brillant même qu'ait été aux yeux du monde le cours de sa vie, il peut bien dire

avec plus de vérité que cet ancien patriarche : Que le temps de son pèlerinage a été mauvais et court : *Dies peregrinationis vitæ meæ parvi et mali*. (*Gen.*, XLVII, 9.)

Suivant cette règle, de tant de vies si occupées, combien en trouverons-nous d'utiles? Est-ce pour conquérir le ciel et s'en assurer la gloire, qu'un jeune homme, à la fleur de son âge, fuit la paix et court aux armes? qu'il se refuse aux premiers charmes de la liberté, pour s'asservir aux pénibles lois d'une sévère obéissance? qu'il se sèvre de ses proches pour chercher l'ennemi? qu'il renonce au repos de la vie pour braver les horreurs de la mort? qu'il en brigue les dangers, qu'il en dispute les approches, qu'il se plaint quand on l'en écarte? Si la profession militaire ne promettait de riches dépouilles, de postes glorieux, de palmes et de couronnes que dans le ciel, ceux qui l'embrassent, je ne dis pas moins par esprit de libertinage que par des vues d'honneur qui la suivent au péril de leur sang, auraient-ils pour elle la même ardeur et lui donneraient-ils la même préférence?

Est-ce pour obtenir le ciel et en mériter les premières places, que non content de ses embarras domestiques, on se charge encore des intérêts publics? que pour y vaquer plus à loisir, on se relègue la moitié du jour dans un lieu écarté et solitaire? qu'on s'y rend invisible à tout autre qu'à des étrangers, à des importuns, à des mécontents? qu'on s'y ensevelit tout vivant dans un chaos d'affaires embrouillées et difficiles? qu'on s'y rend familières des séances qui fatiguent et des études qui dessèchent? Si les grandes charges ne donnaient de privilége, de préséance et de pouvoir que dans le ciel, feraient-elles tant d'envieux et de jaloux? auraient-elles tant de compétiteurs et de concurrents?

Est-ce pour gagner le ciel et en recueillir les trésors, que tant de gens, semblables à ces infortunés que l'on condamnait aux mines, passent toute leur vie à chercher et à tirer l'or et l'argent? qu'ils donnent la torture à leur esprit pour découvrir de nouvelles ressources, pour inventer de nouveaux expédients, pour raffiner sur les moyens de grossir l'épargne? qu'ils portent partout un air chagrin et rêveur, propre à congédier tous ceux qui ne leur parlent pas d'offre, de prêt, de payement et d'intérêt? qu'ils font tant de dépenses sans qu'on leur en sache gré? qu'ils se donnent tant de mouvements sans qu'on les plaigne, et qu'ils meurent souvent dans la peine sans qu'on les regrette? Si les contributions publiques n'offraient à ceux qui les lèvent de profit et de gain que dans le ciel, en trouverait-on beaucoup qui voulussent s'en faire les victimes?

Est-ce enfin pour s'établir dans le ciel et se procurer une autre vie, que d'infatigables soins tyrannisent toutes les basses conditions? que la nuit y dispute au jour l'assiduité du travail? que l'on y mange son pain à la sueur de son front? qu'on n'y prend de sommeil et de repos, que quand les mains tombent d'épuisement et de lassitude? Si le ciel, au lieu de la fortune, ne se donnait qu'à de pareilles conditions, voudrait-on l'acheter à ce prix?

Mais si le ciel et le salut ne sont pas la fin principale de toutes ces occupations pénibles, quel en est donc le fruit? Inutilité et affliction, répond le Sage : *Vanitas et afflictio?* (*Eccle.*, III, 16.) Et que remporte de plus le mondain de tout le travail qui le consume sur la terre? *Quid habet amplius homo de universo labore quo laborat?* (*Eccle.*, I, 3.) Affliction durant la vie, non-seulement dans les peines qui sont inséparables de ces occupations, et qui en rendent le fonds trop amer et trop ingrat, pour que les fruits en soient fort doux et fort utiles; mais encore dans ces contre-temps fâcheux qui en renversent souvent les plus belles espérances : car le ciel ne bénit pas toujours les travaux où il a si peu de part; et que peuvent tous les efforts humains, si le ciel ne les favorise? Inutilité dans l'autre monde, car la mort détruit tout ce qui est mortel; les espérances aussi bien que les hommes; ce qui se borne au temps, ne passe point dans l'éternité; et les mérites que le désir du ciel a formés, sont les seuls mérites que le ciel couronne.

Ce n'est pas, mes frères (réflexion à ceci, je vous prie), que le ciel ne soit promis et ouvert aux soins que l'on prend de vivre selon son état, et d'en remplir les obligations; on travaille pour le ciel en travaillant pour le service du prince, pour le bien de l'Etat, pour la sûreté du repos public, pour l'intérêt de sa famille; Dieu veut bien savoir gré de tout ce que l'on fait même pour soi, quand on le fait par ses ordres et en vue de ses récompenses. Mais quand la passion et ses saillies sont les premiers ressorts des mouvements que l'on se donne; quand l'amour-propre et ses caprices en sont les règles uniques; quand la terre et ses biens en sont le but et la fin, Dieu est-il obligé d'en tenir compte?

Vous avez travaillé pour le monde ; eh bien! que le monde vous récompense! Vous vous êtes épuisé pour ceux qui devaient vous succéder; que vos héritiers vous dédommagent! Vous avez sacrifié votre repos à votre cupidité; qu'elle soit donc votre salaire! *Receperunt mercedem suam.* (*Matth.*, VI, 2.) Faible récompense! s'écrie saint Augustin, vain dédommagement! pitoyable salaire qu'on ne peut emporter avec soi dans l'éternité! *Inutiliter in hoc tempore vivitur, nisi ad comparandum meritum quo in æternum vivatur.*

Hors le ciel, il n'est plus de bien au delà du tombeau. Tout est gagné quand on le possède, et tout est perdu quand on le perd. Les heureux du siècle, si bien payés en apparence de leurs sueurs et de leurs veilles, frappés du sommeil de la mort, ne trouvent plus rien à leur réveil : *Dormierunt somnum suum viri divitiarum, et nihil invenerunt in manibus suis.* (*Psal.* LXXV, 6.)

L'oisiveté, s'écrient-ils, ne fut jamais notre vice : et cependant l'inutilité de notre

vie cause notre malheur. Point de jours plus occupés que les nôtres, et néanmoins point de jours plus stériles : nos travaux tout au plus sont utiles aux autres ; pour nous, que nous en reste-t-il ? les regrets et les remords : *Lassati sumus, quid nobis profuit ?* (*Sap.*, V, 7, 8.) C'est dans l'enfer, conclut le Sage, que l'on pense et que l'on parle de la sorte : *Talia dixerunt in inferno.* (*Ibid.*, 14.) Qu'il est cruel de le penser, et de le dire alors ! qu'il est désolant de reconnaître, et d'avouer qu'on a fait tout ce qu'il fallait pour mériter le ciel, et de s'en voir exclu uniquement, parce qu'on a tout fait pour la terre, et rien pour le ciel !

Mes frères, disait saint Paul aux Corinthiens, souvenez-vous du triste sort des anciens Israélites ; et que leur fin tragique ne s'efface jamais de vos esprits. Au nombre de plus de six cent mille, ils sortent tous de l'Egypte, avec des périls dont Dieu seul les sauve ; ils passent la mer avec une activité que l'ennemi ne peut suivre ; ils traversent les plus vastes solitudes avec des souffrances qui rendent à jamais fameux ces déserts ; et après tant de peines et de fatigues, deux seulement d'entre eux arrivent à la terre promise ; pourquoi tant de travaux si peu utiles ? Ah ! dit un de leurs prophètes, c'est que ce terme de leur bonheur ne fut jamais celui de leurs désirs : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.* (*Psal.* CV, 24.) C'est qu'ils soupiraient sans cesse après l'Egypte ; c'est qu'ils s'affectionnaient à toute heure aux lieux par où ils passaient ; c'est qu'ils demandaient en grâce qu'on les y laissât vivre, sans songer à la terre promise : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.* Et voilà l'image, dit l'Apôtre, de ce qui se passe encore de nos jours. Tous travaillent dans le monde, et presque tous pour le monde. Le prince sur le trône, pour gouverner l'Etat ; le magistrat sur le tribunal, pour rendre la justice ; le marchand dans le négoce, pour entretenir le commerce ; l'artisan dans sa profession, pour fournir aux besoins de la vie. Mais parce que la plupart en demeurent là, et ne portent jamais leur vue plus haut, je vous déclare, dit le Sauveur, qu'ils sont déjà récompensés par avance de leurs services, qu'ils se sont payés par leurs propres mains, et que, comme mes promesses n'ont jamais eu de part à leurs travaux, leurs mérites n'auront jamais de part à mes récompenses : *Receperunt mercedem suam.* (*Matth*, VI, 2, 5.) Or, supposez ces oracles infaillibles, à quoi donc comparer la plupart des travaux du monde ? Aux efforts impuissants, dit un prophète, de ces vils insectes, l'horreur des hommes et le rebut de la nature, qui n'ont pas plutôt ourdi leurs frêles ouvrages et tendu leurs faibles filets, qu'on en coupe l'inutile trame, et qu'elle devient le jouet des vents : *Telas araneæ texuerunt : opera eorum, opera inutilia.* (*Isa*, LIX, 5.)

Seconde condition : Pour qu'une vie soit véritablement utile, il faut qu'elle soit réglée et soumise à la direction de la grâce ; et la grâce nous est donnée principalement pour les œuvres du salut. Donc une vie où les œuvres saintes ne tiennent pas le premier rang, et dont le salut n'est pas la principale affaire, en rendant inutile le secours de la grâce, devient elle-même inutile.

Or, dites-moi, ces vies si fort occupées le sont-elles souvent, le sont-elles même quelquefois de ce qui devrait faire leur première occupation ? L'accessoire n'y absorbe-t-il pas le principal ? et les soins profanes n'y font-ils pas oublier les plus saints devoirs ? y sait-on seulement ce que c'est que de faire oraison, de fréquenter les sacrements, d'assister à l'office divin ? Les restes mêmes d'un temps prodigué sans ménagement aux intérêts temporels sont-ils employés sans distraction aux intérêts éternels ? Le septième jour, spécialement destiné pour le Seigneur, à la recherche de sa grâce et à l'œuvre du salut, y est-il consacré fidèlement ? Et si les jours de fêtes ne sont pas des jours d'embarras et d'affaires, ne sont-ils pas pour ces hommes occupés des jours de divertissements et de dissipation ? Une courte et légère apparition à l'Eglise leur tient lieu de tout exercice de religion. Encore y portent-ils jusqu'aux pieds des autels le poids accablant de leurs inquiétudes journalières ? En vain un prédicateur zélé pour leur salut travaille à les instruire et à leur faire entendre ces oracles importants : Vous vous inquiétez, et vous vous embarrassez de mille affaires ; souvenez-vous qu'une seule est nécessaire : *Porro unum est necessarium.* (*Luc.*, X, 42.) Eh ! que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme ! *Quid prodest ?* Ils ne se donnent pas même le loisir de l'écouter. Après avoir rendu fort succinctement à Dieu ce qu'ils croient lui devoir à la rigueur, ils ne songent plus qu'à rendre ce qu'exigent leurs proches, leurs amis, leurs patrons, leurs maîtres. Eh ! quand se rendront-ils donc ce qu'ils se doivent à eux-mêmes ?

Un esprit sensé, dit saint Bernard, et docile à la grâce, obligé de partager ses soins, pense d'abord à soi, et se donne au moins la préférence : *Optimus rerum æstimator nihil sibi præferendum putat.* Mais une âme vaine et dissipée prodigue les semaines entières au commerce des hommes, et ne réserve pas même un seul jour à son avancement spirituel. Ah ! n'est-ce donc que pour des actes extérieurs et humains que nous est communiquée une vie intérieure et divine ? Fallait-il qu'un Dieu se fît homme ? qu'il vécût sur la terre ; qu'il souffrît, et qu'il mourût en croix, pour nous mériter la grâce de nous occuper éternellement des choses du monde ! Où tendent, je vous prie, toutes les leçons de l'Evangile ? à former simplement des hommes d'affaires, des hommes d'état, des hommes de cour, et non pas des hommes chrétiens ?

Je sais ce que dit un saint Père, que Jésus-Christ n'est point venu troubler les justes devoirs des conditions ; mais vous n'ignorez

pas ce qu'il ajoute, qu'il est venu modérer les inquiètes agitations des âmes : *Non venit immutare conditiones, sed animas.* Or, dites-moi, est-ce les régler comme il faut, et selon ses intentions, que de les appliquer incessamment au temps où la nature et les sens nous attachent, et jamais à l'éternité où nous appellent la grâce et la foi ?

Je conviens avec vous qu'au commencement du Christianisme on ne vit pas les nouveaux chrétiens abandonner leurs premières fonctions ; mais convenez avec moi qu'on les vit s'y prêter et non plus s'y livrer comme auparavant ; que le soin de leur salut l'emporta toujours depuis sur le soin de leurs emplois ; et que leur travail, loin de nuire à la dévotion, en devint lui-même un continuel exercice. Etaient-ils occupés au travail des mains ? car la religion chrétienne ne rougit pas d'avoir eu de pauvres artisans pour ses premiers disciples : c'est dans de pareilles occupations, se disaient-ils que le Sauveur a passé la fleur de ses années ; trente ans durant, il a travaillé, il a prié, voilà sa vie : travaillons et prions à son exemple, voilà notre salut.

Etaient-ils appliqués aux œuvres serviles ? ils pensaient que le sauveur Jésus la veille de sa passion, lavant les pieds à ses apôtres, leur préparant un nouveau festin, se glorifiant d'être venu au monde, non pour être servi, mais pour servir les autres, se disposait à mourir, et à mourir en Sauveur. Sur ce divin modèle, sous les yeux des hommes, ils se disposaient sans cesse à paraître devant Dieu ; toujours prêts à rendre compte à leurs maîtres, ils se préparaient encore mieux à le rendre à leur juge ; et attentifs aux devoirs du service, ils l'étaient encore plus aux devoirs du salut.

Etaient-ils engagés dans la profession des armes ? ils se souvenaient que le pieux centurion vint aux pieds du Sauveur déposer la fierté militaire, solliciter humblement le secours de sa charité bienfaisante, et lui demander en grâce la santé de son serviteur agonisant. Sur ses pas ils recouraient souvent à ce médecin charitable, ils lui exposaient les maux secrets de leurs âmes infirmes et languissantes, et ils en obtenaient à force de prières la guérison et le salut.

Etaient-ils attachés à des bureaux publics ? ils savaient ce qu'avait produit à Zachée son ardeur à rechercher les approches du Sauveur, son attention à écouter sa voix, sa promptitude à se rendre à ses invitations ; pour avoir part aux mêmes faveurs, ils faisaient les mêmes démarches ; malgré la multitude et l'importunité de leurs affaires, ils étaient ponctuels aux divins mystères, curieux de la sainte parole, avides de la réception du plus auguste des sacrements ; et ils s'attiraient par là, comme lui, cette heureuse assurance : ce jour est pour vous un jour de salut : *Hodie facta est salus.* (*Luc.*, XIX, 9.)

C'était là travailler de concert avec la grâce, et par conséquent ne pas travailler sans fruit. Leurs jours n'en étaient pas plus occupés, mais ils étaient occupés plus saintement ; leurs autres affaires n'en allaient pas moins bien, mais la principale en allait beaucoup mieux : en un mot, ils faisaient dans le monde tout ce que vous y faites ; mais ils y faisaient de plus (ce que vous ne faites pas) leur salut. Combien peu aujourd'hui les imitent ? Combien ressemblent à ces hommes insensés, qui du temps de Noé, dit le Sauveur, malgré les avis du ciel et ses menaces, ne songeaient qu'à s'établir sur la terre, et non pas à s'y sauver : *Erant nubentes, et nuptui tradentes* (*Matth.*, XXIV, 38,) tandis que ce sage vieillard, fidèle à la grâce, sans négliger l'établissement de ses enfants, travaillait infatigablement à la construction de l'arche, son port et son asyle : *Usque ad eum diem quo intravit Noe in arcam.* (*Matth.*, XXIV, 38.) Mais combien aussi à leur exemple, quand le ciel obscurci commence à répandre ses flots, et que la terre dérobée pour jamais à leurs yeux ne leur offre plus qu'un sépulcre, regrettent, hélas ! trop tard, leurs soins inutiles, et déplorent leur aveuglement fatal : *Donec venit diluvium et tulit omnes ?* (*Ibid.*, 34.) Hélas ! disait au lit de la mort un ancien courtisan, il y a quarante ans que nuit et jour je pense aux intérêts de mon maître, et je n'ai pas pensé seulement un seul jour aux intérêts de mon âme. Quelle folie ! que de chrétiens à ce dernier moment se font le même reproche ! Après bien des travaux, je suis aussi peu avancé que si je n'avais rien fait. J'ai fait, si vous voulez, le profit du prince, les affaires de l'Etat, l'élévation de ma famille, la fortune de mes enfants ; j'ai tout fait, en un mot, hors la seule chose que j'avais à faire, mon salut. Vie sans doute bien occupée ; mais, hélas ! vie peu fidèle à la grâce et par conséquent vie bien inutile.

Troisième et dernière condition : Pour qu'une vie soit véritablement utile, il ne suffit pas que les intentions en soient pures devant Dieu, que les occupations en soient réglées et subordonnées à la grâce ; il faut que l'homme lui-même soit pur et réglé, digne du ciel et en état de grâce ; sans cela la vie la plus fertile en œuvres est toujours stérile en mérites, et le plus grand travail de nulle valeur pour l'éternité. Je dis pour l'éternité ; car ne vous y trompez pas, mes frères, et prenez garde de tomber dans une dangereuse méprise. Un pécheur, tout pécheur qu'il est, peut bien avec le secours de Dieu faire des actions bonnes, utiles, salutaires et fructueuses même pour le temps, c'est-à-dire propres à le disposer à la grâce sanctifiante, mais non capables de lui mériter jamais dans le ciel le moindre degré de la gloire éternelle.

Qu'est-il besoin, chrétiens auditeurs, que j'expose une vérité que saint Paul a mise dans un si grand jour ? Puis-je supposer une vie plus laborieuse, et en apparence plus digne du ciel, que celle que ce grand apôtre suppose ? une vie pleine de travaux héroïques et de glorieuses souffrances, d'aumônes abondantes et d'affreuses austérités,

une vie même pleine de prodiges inouïs et d'éclatants miracles : *Si linguis hominum loquar et angelorum* (I *Cor.*, XIII, 1), etc. Oserais-je, sans son autorité, prononcer aussi hardiment sur la stérilité de toutes ces œuvres faites en mauvais état ? Tout cela n'est rien, tout cela ne sert de rien, tout cela dans l'autre vie ne sera compté pour rien : *Nihil sum, nihil prodest.* (*Ibid.*, II, 3.)

La raison de cet étonnant oracle est cependant bien naturelle : c'est qu'il ne faut point chercher de vie véritablement utile où il n'y a pas même de vie véritable. Or qui dit péché mortel, dit état de mort : ce qu'il y a de déplorable, c'est que le pécheur, comme je l'ai déjà dit, peut bien, à force de bonnes œuvres, de soupirs et de larmes, recouvrer la vie de la grâce perdue ; mais ni ses bonnes œuvres, ni ses soupirs, ni ses larmes ne peuvent ranimer les œuvres une fois mortes par l'effet du péché mortel. Ce qu'il y a de lamentable, c'est qu'il ne faut qu'un péché, un seul péché, et un péché d'un moment pour rendre la vie la plus pleine en apparence, et la mieux occupée aux yeux des hommes, vide et infructueuse aux yeux de Dieu. Ce qu'il y a d'effroyable, c'est que ce péché, par un effet rétroactif, étend son mortel poison, non-seulement sur le présent, mais encore sur le passé; et rend, s'il n'est expié (car alors tous les mérites acquis revivent), et rend, dis-je, s'il n'est expié, toutes les œuvres faites autrefois en état de grâce inutiles pour le salut, et perdues pour l'éternité.

Saül, dit saint Paul (*Act.*, XIII, 21), comptait quarante années de règne : et de quel règne, juste ciel ! en fut-il de plus laborieux ? Dieu dans l'Ecriture ne lui en compte que deux : *Saul duobus annis regnavit.* (I *Reg.*, XIII, 1.) Pourquoi ? parce qu'il ne vécut que deux ans en prince juste, et que Dieu ne compte que les années que l'on a bien vécu. Saül, agité des soins de conserver sa couronne, tombe dans un malheureux péché d'envie et il y demeure trente-huit ans durant : ce sont trente-huit années de travaux perdus : *Saul duobus annis regnavit.* Saül en cet état meurt, et ces deux années même d'innocence et de mérite sont encore oubliées : il n'en est pas plus heureux. N'est-ce pas là la preuve littérale de la vérité que je vous prêche ? Allez donc après cela, âmes mondaines, railler tant qu'il vous plaira la conduite timorée des justes, critiquer leurs retours trop fréquents au sacrement de pénitence; traitez d'amusement leur assiduité et leur exactitude à rendre compte de leur conscience, à la purger des moindres taches, à la régler sur les avis d'un sage directeur : dites encore qu'il faut avoir bien du loisir et bien du temps à perdre; et moi je dis que c'est parce qu'ils n'en veulent point perdre, qu'ils en donnent tant au règlement de leurs mœurs, convaincus que leurs jours sont trop courts, leurs mérites trop faibles, et leurs travaux trop chers pour en laisser échapper aucun sans fruit. Instruits qu'un péché secret est un levain caché qui perd, qui anéantit, qui dissipe et temps, et travail, et mérite, ils n'épargnent rien pour tenir toujours leurs consciences pures, afin d'en conserver entiers les précieux trésors. Quelle sagesse !

Mais vous, dit le Seigneur, faute de rentrer en vous-mêmes et de purifier vos cœurs, vous semez beaucoup et vous recueillez peu : *Seminastis multum et intulistis parum.* (*Agg.*, I, 6.) Vous croyez avoir des jours pleins, parce que les occupations s'y succèdent, et que l'une commence où l'autre finit, toujours en haleine depuis le commencement jusqu'à la fin du jour. Mais moi qui connais toutes vos œuvres, et qui les pèse au poids du sanctuaire, j'y trouve un vide affreux : *Non invenio opera tua plena* (II *Joan.*, III, 2); parce que quelques signes extérieurs que vous donniez de vie, et d'une vie même très-occupée, chargés d'un seul crime, vous êtes devant moi comme si vous étiez déjà mort : *Quia nomen habes quod vivas; et mortuus es.* (*Apoc.*, III, 1.) Vous vous dites quelquefois avec complaisance, je suis riche en mérites, je satisfais à mes obligations, je m'acquitte de mon ministère, je n'omets aucun de mes devoirs. *Quia dicis, quod dives sum* (*Apoc.*, III, 17); mais parce que dans le mouvement de vos affaires, soit malice, soit faiblesse, vous faites souvent des chutes profondes sans presque vous en apercevoir, et sans vous en relever aussitôt, je vous déclare que dès là, dépouillé de vos mérites prétendus et de vos vertus imaginaires, vous paraissez à mes yeux et nu, et pauvre, et misérable : ***Et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et nudus.*** (*Ibid.*)

Terribles vérités, mes chers frères, que celles que je vous annonce en ce jour ! Ai-je dû vous les cacher ? et ne devrait-on pas sans cesse vous les redire ? On cherche souvent la cause du petit nombre des sauvés, et tout esprit raisonnable est frappé de ce terrible oracle de l'Evangile : Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Et pour moi, pour m'en convaincre, je ne veux que la vie la plus ordinaire, je ne dis pas des libertins et des scélérats, puisqu'il est visible qu'après tout ils ne font pas le plus grand nombre dans le christianisme; je dis la vie la plus commune des honnêtes gens du siècle ; car parmi ceux que l'on appelle et qui sont en effet gens de probité, gens de conscience, gens d'honneur, combien vivent ou dans une oisive indolence, comme vous vivez, Mesdames, pour la plupart, ou comme les hommes, dans un travail stérile devant Dieu. Or voilà, dit le Saint-Esprit, ce qui égare la plupart des voies du salut : *Omnes declinaverunt.* (*Rom.*, III, 13.) Ce qui les damne, ce n'est point une vie criminelle et scandaleuse. Hélas ! peut-être, s'ils en étaient coupables, l'horreur que la nature seule en inspire, jointe aux touches de la grâce, les presserait d'en sortir et d'en sortir au plus tôt. Ce qui les perd, c'est une vie infructueuse et inutile dont ils ne sont point touchés, dont ils n'ont nul remords : *Omnes*

inutiles facti sunt. (*Rom.*, III, 13.) Les uns ne font point de bien, et les autres le font mal, ou du moins ne le font pas comme il faut : *Non est qui faciat bonum.* (*Ibid.*) Combien peu s'en trouve-t-il qui sachent unir la pratique du bien à la suite du mal, le travail à l'innocence et l'innocence au travail? Ce n'est cependant que par là qu'on arrive au séjour bienheureux. Pensez-y, chrétiens auditeurs, rendez-vous à des vérités si pressantes, fuyez le mal et faites le bien : *Declina a malo, et fac bonum.* (*Psal.* XXXVI 37.) C'est tout le fruit de ce discours.

SERMON VIII.

Pour le dimanche de la seconde semaine de Carême.

SUR LA PENSÉE DU CIEL.

Assumpsit Jesus Petrum et Jacobum et fratrem ejus : et duxit illos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos Et resplendit facies ejus sicut sol, vestimenta autem ejus facta sunt alba sicut nix. (*Matth.*, XVII, 1.)

Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, il les mena à l'écart sur une haute montagne, et là il se transfigura aux yeux de ses disciples. Son visage devint éclatant comme le soleil, et ses vêtements parurent aussi blancs que la neige.

Que ce spectacle fut charmant! mais, hélas! qu'il fut court! Que de joie en un moment pour ces disciples choisis! mais bientôt que de regrets! quel ravissement et quel transport! mais quel retour et quelle chute! du Thabor à Jérusalem, d'un séjour paisible dans une ville tumultueuse, des portes du paradis dans le centre du monde et du grand monde! Grand Dieu! se peut-il faire qu'un même jour éclaire deux hémisphères si différents? que les mêmes yeux contemplent les solides récompenses des saints et les frivoles amusements des hommes, et que les spectateurs de la félicité du ciel deviennent les témoins de la vanité du siècle? N'était-ce pas là ce que craignait saint Pierre, lorsqu'il s'écriait sur le Thabor : Ah! Seigneur, laissez-nous ici; où pouvons-nous être mieux? *Domine, bonum est nos hic esse.* (*Matth.*, XVII, 4.) Et d'où vient que le Sauveur, loin de déférer à sa demande, lui défend expressément de publier son immortelle gloire avant qu'il ait vu passer le triomphe apparent des pécheurs : *Nemini dixeritis visionem, donec Filius hominis a mortuis resurgat.* (*Ibid.*, 9.) Que veut dire ce contraste étonnant? quel rapport entre le ciel et la terre? et quelle utilité pouvaient tirer les apôtres de la comparaison de ces deux objets? Ah! chrétiens, c'est un mystère qu'il est aisé d'éclaircir et important de bien comprendre. L'homme est né pour être heureux; mais il se trouve partagé entre des biens différents : les uns trompeurs et périssables, mais présents et sensibles, que la nature lui offre; les autres solides et éternels, mais absents et invisibles, que la foi lui promet. Il ne sera jamais détrompé des premiers, quelque expérience qu'il en fasse, s'il ne pense sérieusement aux seconds, et il croira toujours payer chèrement les derniers, quelque estime qu'il en ait, s'il ne considère à quels frais les premiers s'achètent. Entre ces deux extrémités, que fait donc le Sauveur du monde pour nous engager à faire un choix judicieux? Il rapproche sans cesse ces deux termes dans l'Evangile malgré leur éloignement, et malgré leur disproportion il les met pour ainsi dire en parallèle : d'une part, ce que vaut l'éternité bienheureuse, et de l'autre ce que coûte un bonheur temporel. Quoi de plus capable, en effet, de rompre le charme des prospérités du monde que la pensée du ciel? et quoi de plus propre à réveiller notre langueur pour les véritables biens de l'autre vie que la folle ardeur que nous voyons régner pour les faux biens d'ici-bas? N'est-ce pas comme si ce divin Maître disait aujourd'hui à chacun de ses disciples : Pensez au ciel qui vous attend, et vous mépriserez bientôt la terre qui vous enchante? Voyez ce que font tous les jours les enfants du siècle pour un bonheur qui leur échappe, et ne plaignez plus vos soins pour une récompense qui ne peut vous manquer. C'est là, Seigneur, si je ne me trompe, tout le précis de vos divines leçons sur le ciel, et c'est aussi, chrétiens, où se doivent borner les nôtres. En vain ai-je tâché de vous dégoûter du monde en vous faisant les plus vives peintures de ce malheureux exil; vous l'aimerez toujours si vous ne pensez aux joies pures de votre heureuse patrie. En vain m'efforcerais-je de vous aplanir le chemin du salut en vous proposant, avec Jésus-Christ, l'exemple des Elie et des Moïse, vous vous en rebuterez toujours si vous ne jetez les yeux sur la voie de perdition, encore plus épineuse et plus difficile. Mon dessein est donc de vous élever en esprit entre le ciel et la terre, et de les comparer tour à tour, peines pour peines, avantages pour avantages. La pensée du ciel doit vous porter à mépriser le monde : vous le verrez dans mon premier point. La vue du monde doit vous animer à travailler pour le ciel : vous le verrez dans le second. Ainsi Moïse, ce sage conducteur, qui paraît aujourd'hui sur le Thabor avec Jésus-Christ, ménageait à propos dans l'esprit du peuple de Dieu et le souvenir de l'Egypte et l'espérance de la terre promise. Tantôt il se servait des promesses infaillibles de celle-ci pour effacer les trompeuses douceurs de celle-là, et tantôt il rappelait les pénibles travaux de l'une afin de surmonter les faibles obstacles de l'autre. Ces sortes de discours lui réussissaient souvent. Aidez-nous, Vierge sainte, à tirer de celui-ci les mêmes avantages. Nous vous le demandons en vous disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde, quoique le charme le plus ordinaire du cœur de l'homme, n'est pas toujours l'idole de son esprit. Il ne faut point juger de l'estime qu'on lui porte. Jamais au fond on n'est aussi content de lui que l'on en paraît épris. La raison nous en découvre tout le faible, l'expérience nous en fait sentir tout le faux, les sens mêmes nous en font voir tous les jours le fragile.

D'où vient donc, me direz-vous, qu'on

l'encense et qu'on l'adore? C'est qu'on ne s'occupe que du présent et qu'on ne songe point à l'avenir. Or il n'y a que la pensée du ciel qui puisse nous inspirer un véritable mépris du monde. Je dis un véritable mépris, c'est-à-dire un mépris solide et raisonnable, un mépris agissant et efficace, un mépris entier et constant. Pour être raisonnable et solide, il faut qu'il soit fondé sur un principe réel et capable de contenter un esprit sage; pour être agissant et efficace, il faut qu'il soit animé d'un motif vif et pressant; pour être entier et constant, il faut qu'il soit appuyé sur une raison invincible et au-dessus de tout obstacle. Or la pensée du ciel offre à l'esprit humain un bien souverain, principe réel et suffisant; un bien nécessaire, motif vif et pressant; un bien incompatible avec tout autre attachement étranger, raison invincible et supérieure à tout prétexte. Entrons dans le détail de ces vérités.

Tant de raisonnements qu'il vous plaira sur la vanité des biens du monde, sur leur inconstance et leur fragilité, les livres des sages de l'antiquité en sont pleins; personne sur ce point n'a osé les contredire. Cependant quel fruit a-t-on tiré de leurs leçons? Les plaisirs en ont-ils été plus modérés; les richesses moins chéries; l'éclat et l'honneur moins recherchés? Les auteurs mêmes de ces belles réflexions n'ont-ils pas été les premiers esclaves des passions qu'ils voulaient combattre? Ne leur a-t-on pas reproché que s'ils foulaient aux pieds le faste, c'était par un orgueil plus délicat et plus subtil? Après bien de beaux discours sur le mépris de la mort, ne les a-t-on pas vus pâlir comme les autres à ses approches? chercher dans l'immortalité de leur nom de quoi se consoler de la brièveté de la vie, et se flatter par avance de toujours avoir part à l'estime du monde, pour lequel, ce semble, ils faisaient profession de n'avoir que du mépris? Si quelques-uns d'entre eux ne possédaient ni richesses, ni trésors, c'est qu'ils sacrifiaient une vaine fortune à une gloire encore plus frivole; et leur désintéressement prétendu n'était au fond qu'un honnête trafic. Voilà tout ce qu'a jamais produit la connaissance morale du monde : un mépris aussi faux et aussi vain que les biens au-dessus desquels ils semblaient s'élever. Peut-on s'en étonner pour peu que l'on connaisse le cœur de l'homme? Ce cœur, naturellement intéressé, demande toujours, cherche toujours; il lui faut quelque bien qui l'occupe ou qui l'amuse; au défaut de la réalité l'apparence lui suffit. Ce monde qui enchante n'est, si vous voulez, qu'un fantôme qui impose, qu'une figure qui passe, qu'une ombre qui séduit. Il en convient, et même il en murmure. N'importe : tant qu'on ne lui offre rien de mieux, il y court, il y vole, il s'y sacrifie. Présentez-lui quelque objet plus solide, et il en fera sa félicité. Or, voilà ce que fait la pensée du ciel dans l'esprit d'un chrétien : elle oppose aux fausses lueurs des grandeurs mondaines, qui ne sont propres qu'à éblouir les sens, l'éclat d'une gloire toute divine, qui élève, qui ennoblit, qui perfectionne et divinise l'âme; elle substitue à ces félicités douteuses et détrempées d'amertume un bonheur parfait et sans mélange d'aucun mal, et qui le rend pur et semblable à Dieu. Au lieu de ces fortunes chancelantes et sujettes aux moindres révolutions, elle nous propose un établissement stable et constant; elle met à la place de ces biens, toujours insuffisants, un fonds immense de richesses inépuisables; et, pour tout dire en un mot, elle remplace le vide affreux des créatures par la pleine possession d'un Dieu. Ce n'est donc pas en nous représentant précisément par le moyen de la raison l'incertitude du présent qu'elle nous en détrompe, mais c'est en nous faisant sentir par les lumières de la foi la certitude d'un avenir. Elle ne nous dit pas simplement que tout ce que nous voyons ici-bas s'évanouit avec le temps : *Quæ videntur, temporalia sunt* (II *Cor.*, IV, 18), mais elle ajoute, avec l'Apôtre, que ce que nous ne voyons pas est éternel : *Quæ autem non videntur, æterna sunt.* (*Ibid.*) Elle ne se contente pas de nous apprendre ce que nous ne pouvons d'ailleurs ignorer, que nous n'avons pas ici de cité permanente, et que notre séjour sur la terre n'est proprement qu'un exil : *Non habemus hic manentem civitatem* (*Hebr.*, XIII, 14); mais elle nous découvre notre véritable patrie, où nous devons sans cesse aspirer : *Sed futuram inquirimus.* (*Ibid*) Elle ne nous fait pas seulement conclure, avec le Sage, que tout ce qui est sensible n'est que mensonge et vanité, incapable de remplir un cœur né pour le vrai et le solide : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas* (*Eccle.*, I, 2); mais elle nous fait convenir, avec le Prophète, que ce cœur insatiable des plaisirs de la terre sera pleinement content et satisfait dès qu'il entrera dans la joie du Seigneur : *Satiabor, cum apparuerit gloria tua.* (*Psal.* XVI, 15.) Voilà ce que j'appelle un principe solide et suffisant d'un véritable mépris du monde.

Et afin de vous en convaincre et de vous faire encore mieux sentir aujourd'hui toute la force de la pensée du ciel, et l'intérêt que nous avons tous de nous la rendre familière, faisons, chrétiens, une supposition qui ne vous paraîtra pas dans la suite si fort éloignée de la vérité la plus commune. Figurons-nous que Dieu, pour éprouver notre fidélité, permette à l'esprit malin de nous tenter, de la manière que nous avons vue qu'il tenta Jésus-Christ ; je veux dire qu'il déploie à nos yeux tous les charmes du monde : trônes, sceptres, couronnes, palais, trophées et trésors ; qu'il nous dise ce qu'il lui dit alors : Voilà votre partage ; si vous voulez un moment m'obéir et me suivre, aucun de ces biens ne peut vous échapper : *Erunt tua omnia.*(*Luc.*, IV, 7) Contemplez-les à loisir, et voyez si ce prix ne mérite pas qu'on le préfère aux fruits amers d'une vertu toujours laborieuse et difficile. Supposons, dis-je, que le prince du siècle, comme l'appelle l'Evangile, nous fasse ces flatteuses promesses, et nous paraisse tout prêt à les accomplir; de bonne foi, aurions-nous le courage de les

refuser, si nous n'avions de légitimes prétentions sur une autre vie, et si toute notre espérance ne s'y bornait? Disons mieux ; et pour vous rendre encore cette supposition plus sensible, mettons à cette épreuve, par où le Sauveur a passé, quelqu'un de ces sages du monde qui, sans beaucoup de religion, se piquent de grandeur d'âme et de force d'esprit ; quelle ressource trouvera-t-il dans sa faible raison pour se défendre d'un prestige si dangereux et si funeste? Aura-t-il recours à ces froides maximes que débitent tous les jours les plus passionnés partisans du monde? Dira-t-il qu'il faut tant de choses pour faire l'homme heureux et si peu pour le rendre mécontent? que la jouissance réelle des plus grands avantages ne peut le consoler de la privation imaginaire d'un seul? qu'on est toujours plus sensible au moindre mal, que touché des plus grands biens? Mais dans la conjoncture présente où je le place, tout brille, tout frappe les sens, tout les réjouit, tout les surprend, et rien ne les révolte. Alléguera-t-il l'expérience qu'il a, qu'aucun des biens d'ici-bas ne peut pleinement le satisfaire; que les uns l'affament, les autres le dégoûtent, au lieu de le remplir et de le contenter? Mais à l'insuffisance de chaque bien en particulier, on lui en oppose l'assemblage, où la variété peut aller au devant du dégoût, et l'abondance apaiser au moins sa faim. Enfin se retranchera-t-il sur la courte durée du bonheur qu'on lui propose? Mais que sert à l'homme qui ne se borne qu'au présent, de s'inquiéter de l'avenir, pourvu qu'il ne cesse d'être heureux que quand il cessera de vivre? Avouez-le donc, faux sages du monde, que toute votre philosophie ne peut vous faire mépriser les bien du monde, que vous reconnaissez au fond méprisables. Avouez que le désintéressement et la modération dont vous vous parez quelquefois ne sont dans vos principes qu'une pure chimère ou une insigne folie. Mais le mépris du monde dans l'esprit d'un chrétien, est une véritable sagesse. Pourquoi? Parce que la pensée du ciel, en lui offrant un bien d'un ordre supérieur à tous les ordres créés, lui fournit, pour les mépriser, une raison puissante et sans réplique. Il y a un Dieu, dit-il avec le Sauveur, il y a un Dieu que la vertu honore, et qui couronne la vertu : *Dominum Deum tuum adorabis* (*Matth.*, IV, 10); un Dieu, mon premier principe et ma dernière fin; un Dieu, la source de tous les biens et le centre de tous mes désirs; un Dieu qui est son propre bonheur, et qui veut faire le mien; un Dieu qui se suffit à lui-même, et qui, par conséquent, peut bien suffire à l'homme. Qu'avez-vous, monde trompeur, qui puisse entrer en parallèle avec un Dieu devant qui, dit un prophète, les grandeurs de la terre ne sont que comme une goutte d'eau en comparaison de l'océan ? *Ecce gentes quasi stilla situlæ* (*Isa.*, LX, 15); tous les royaumes du monde, que comme un point imperceptible, mis en balance avec un poids immense de gloire? *Quasi momentum stateræ* (*Ibid.*); tous les trésors des hommes, comme un atome qui sert de jouet aux vents? *Quasi pulvis exiguus* (*Ibid.*); tous les biens du siècle, en un mot, qui sont ou qui peuvent être, comme ce qui n'est plus, ou ce qui n'a jamais été, au prix de ce qui subsiste toujours et qui ne peut passer? *Quasi nihilum et inane reputata sunt ei.* (*Isa.*, LX, 17.) A cette vue, grandeurs, plaisirs, richesses mondaines, rentrez dans le néant d'où vous êtes sortis ; vous n'êtes pas le vrai bien après lequel je soupire ; mon âme se refuse à de si faibles bonheurs : vous ne m'êtes plus rien ; vous ne pouvez trouver place dans un cœur rempli de l'attente d'un bien souverain. Ce raisonnement, chrétiens, dans un cas pareil, n'est-il pas le seul capable de satisfaire un esprit droit et sensé? C'est aussi le seul auquel vous devez vous arrêter dans la pratique. Car, ne pensez pas, chrétiens auditeurs, que la supposition que je viens de faire soit chimérique, et qu'à quelques circonstances près, la tentation dont je parle ne soit pas fréquente et ordinaire ; il n'est point d'homme qui, dans le cours de sa vie, ne se trouve dans certains pas glissants, où, par une démarche égarée, il peut s'assurer, s'il veut, aux dépens de son devoir, un bonheur même qu'il n'espérait pas ; et cette félicité inespérée, de quelque nature qu'elle soit, est à son égard ce qu'était au Sauveur la conquête du monde.

C'est par rapport à une jeune personne, que la grâce éclaire et que Dieu presse depuis longtemps de quitter tout pour se donner à lui ; c'est une indigence ou une contrainte qui la sollicite de tenter un établissement avantageux qu'on lui présente, ou une flatteuse liberté qu'on lui promet. C'est pour un homme sans bien et sans ressource un moyen illégitime ou douteux, mais court et infaillible, de s'engraisser et de s'enrichir en peu de temps. C'est à l'égard d'un courtisan, d'un serviteur, d'un subalterne, d'un confident et de tout autre, qu'un besoin pressant réduit à tout tenter ; la faveur d'un maître, d'un protecteur, d'un juge vicieux, mais puissant, dont dépend la fortune. Dans ces occasions si délicates, avouez-le de bonne foi, ces tranquilles réflexions sur l'instabilité, l'insuffisance, la rapidité des choses humaines, font bien peu d'impression sur un esprit vivement frappé, et un cœur violemment agité par la présence d'un objet qui charme. Contre un intérêt si fort il faut qu'un intérêt plus fort agisse et l'emporte. Or en est-il un seul auquel l'intérêt d'un bien souverain ne doive prévaloir, quand il s'agit de le gagner ou de le perdre? C'est celui que tous les saints ont employé dans les différents combats qu'ils ont eu à livrer ou à soutenir contre le monde : il ne tient qu'à vous, chrétiens, de vous en servir comme eux avec succès. Etes-vous plus éclairés et plus instruits qu'un Moïse instruit dès sa jeunesse dans toutes les sciences de l'Egypte? Cependant, quand il fallut décider entre le sceptre de Pharaon et les fers d'Israël ; entre la qualité d'héritier présomptif

d'une couronne étrangère et le titre d'esclave avec le peuple de Dieu; entre l'éclat d'une royauté dangereuse et la honte d'une pieuse servitude, à quoi eut-il recours? A la pensée du ciel, dit saint Paul : *Aspiciebat enim in remunerationem.* (*Hebr.*, XI, 26.) De quel moyen se servait David, encore juste et innocent, pour se préserver de l'air contagieux qu'il respirait à la cour de Saül? De la pensée du ciel et de ses récompenses : *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas propter retributionem.* (*Psal.* CXVIII, 112.) A quoi le plus jeune de ces sept martyrs dont il est parlé dans l'histoire des Machabées doit-il sa constance héroïque contre les divers assauts d'un artificieux tyran, aussi redoutable par ses caresses que formidable par ses menaces? A la pensée du ciel, où sa pieuse mère l'exhortait de porter incessamment les yeux : *Peto, nate, ut aspicias ad cœlum* (II *Mach.*, VII, 28.) Regardez-le donc, chrétiens, comme lui, d'un œil éclairé des plus vives lumières de la foi, et vous y apercevrez non-seulement un bien souverain, principe réel et suffisant d'un véritable mépris du monde; mais encore un bien nécessaire, motif vif et pressant d'un mépris efficace et agissant.

Le monde aujourd'hui est plus que jamais plein de mécontents, qui semblent ne le plus ménager. Leur mépris apparent pour lui va quelquefois jusqu'à l'insulte. Ils lui déclarent souvent une guerre ouverte; ils invectivent à tout propos, et se déchaînent contre lui; ils déplorent publiquement le malheur de quiconque s'y attache; ils en font les portraits les plus affreux. Il n'est point de traits si noirs, de couleurs si hideuses, de nom si odieux, qu'ils ne lui donnent; ils traitent ses caresses de trahisons, sa paix et son repos de calme trompeur, ses grandeurs et ses dignités d'un illustre esclavage; lui-même d'ennemi du mérite et de tyran de la vertu. Que diraient-ils de plus, s'ils le méprisaient en effet? Ils en diraient moins, et en feraient davantage. Jamais un vrai mépris n'eut recours aux invectives et aux injures; la fuite, l'oubli et le silence, voilà ses preuves uniques. Vous vous souciez peu du monde, dites vous, et cependant vous vous en occupez sans cesse; vous ne pouvez le souffrir, et son nom sort à tout moment de votre bouche : vous voudriez vous en séparer, et vous y demeurez toujours; votre corps en est éloigné quelquefois, et votre esprit y habite; vous n'y prétendez plus rien, et vous vous informez encore de ce qui s'y passe, et qui sont ceux sur qui tombent son choix bizarre et son aveugle faveur. Avouez-le, chrétiens auditeurs, à votre confusion : votre cœur vous trahit; et malgré votre haine apparente, vous aimez encore le monde; l'excès de vos dédains forcés étant peut-être l'effet de la douleur que vous cause sa perte, est aussi la mesure de votre attachement pour lui. En voulez-vous pénétrer la cause? C'est que le mécontentement que vous avez du monde n'est fondé que sur un motif bien faible, sur un chagrin, sur un dépit, sur une disgrâce passagère; le monde a paru vous oublier dans une rencontre, il ne vous a pas rendu toute la justice que vous en attendiez; vous êtes résolus de lui faire toute celle qu'il mérite, et de vous en venger à votre tour; il se passe de vous, vous jurez de vous passer aussi de lui; mais au fond vous ne croyez pas que le projet soit possible; votre cœur en soupire, et semble dire à tout moment : le moyen après tout de vivre dans le monde sans emploi, sans plaisir, sans liaison, sans crédit, sans éclat, sans être un peu du monde? Le moyen, chrétiens! c'est de penser non-seulement à un plus grand bien, mais à un bien plus important. Occupez-vous du ciel et de son bonheur. Bonheur dont vous ne pouvez être privés sans tomber dans le dernier désastre. Bonheur dont la perte vous attirerait un éternel et souverain malheur. Bonheur sans quoi il n'y aura plus un jour ni vrais ni faux biens pour vous. Bonheur décisif, hors lequel vous n'en aurez bientôt plus à prétendre. Bonheur enfin, avec quoi tout est gagné sans réserve, et sans quoi tout est perdu sans ressource. N'est-ce pas là, chrétiens auditeurs, un objet bien capable d'absorber nos pensées, et d'épuiser notre estime? Ne considérons point le bonheur du ciel en lui-même; qu'est-ce qui peut le comprendre? Considérons-le par rapport à nous. Qu'est-ce que le ciel? C'est un bien nécessaire, l'unique et le seul nécessaire. C'est ainsi que le définit Jésus-Christ : *Porro unum est necessarium.* (*Luc.*, X, 42). N'examinons point ce que c'est que de le posséder; pour le savoir, il faudrait être bienheureux; contentons-nous de concevoir ce que c'est que de le perdre. Il vaudrait mieux, dit le Sauveur du monde, n'avoir jamais vu le jour : *Bonum erat ei, si natus non fuisset homo ille.* (*Matth.*, XXVI, 24.) N'entrons point dans la discussion de son prix inestimable et de sa valeur infinie : c'est le sang d'un Dieu. Voyons seulement ce qui résulte de sa perte : un abîme effroyable de misères, sans aucun espoir de retour. Affreuse alternative, mes frères! étonnant partage! choix bien sérieux et bien intéressant! Paradis ou enfer! biens ou maux infinis! vie ou mort éternelle! Entre ces deux extrémités, nul milieu, nul tempérament. Pour peu que l'on y pense, est-il permis de regretter les biens, ou de se plaindre des maux de la vie? Les uns ne sont point sans échange, ni les autres sans remède. Si vous êtes rebutés, par exemple, de l'inconstance des amitiés du monde et de la perfidie de ses caresses; le commerce innocent des gens de bien peut vous dédommager. Si le siècle refuse de vous élever à une éclatante fortune ou de vous y maintenir, il ne peut vous empêcher de vivre content dans un état obscur et médiocre, à l'abri de ses bizarres caprices et de ses volages changements. S'il usurpe vos biens ou s'il les envie, impuissant sur la vertu, il ne peut vous en ravir le trésor. S'il ternit votre nom par de malignes médisances ou de noires calomnies, le témoignage de votre conscience vous console au moins et vous absout. Qu'a-

vez-vous donc besoin du monde? et que vous importent son amour ou sa haine, sa valeur ou sa disgrâce, son estime ou son mépris? Quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, le monde n'est point l'arbitre de votre sort. Mais le ciel en s'ouvrant, ou se fermant un jour à vos impatients désirs, fera pour jamais votre heureuse ou votre malheureuse destinée; si vous n'entrez dans la société des saints, votre partage sera la compagnie des réprouvés. Si vous ne brillez d'une gloire immortelle, vous serez couverts d'un opprobre éternel. Si vous ne jouissez là-haut du repos, de la paix inaltérable qu'on y goûte, vous éprouverez là-bas les horribles tourments qu'on y souffre. En un mot, si vous n'avez un Dieu pour récompense, vous aurez les démons pour bourreaux. Voilà ce qui occupait l'esprit des saints, lorsqu'ils vivaient sur la terre; ce qui leur inspirait tant d'indifférence pour tous les biens périssables, soit qu'ils en fussent remplis ou dépourvus; ce qui leur ôtait l'envie de les posséder, et la crainte de les perdre; ce qui les rendait insensibles aux divers événements de la vie; ce qui leur en faisait mépriser les légères amertumes et les trompeuses douceurs. J'ai passé par tous les états, disait David, depuis la houlette jusqu'au sceptre; j'ai vu de près tous les objets que les hommes dédaignent ou recherchent; si je n'en ai point été, comme eux, épris ou rebuté, c'est que, grâce à Dieu, j'ai su de bonne heure démêler mes véritables intérêts. Berger ou monarque, j'ai conçu qu'une seule chose m'était nécessaire; je l'ai demandée, je la demande encore, et je la demanderai tous les jours de ma vie : *Unam petii a Domino, hanc requiram omnibus diebus vitæ meæ*. (*Psal*. XXVI, 4.) Je sais que mes prétentions sont sans mesure, mes vues sans bornes, mes désirs sans fin : c'est le ciel où j'aspire; c'est Dieu même que je cherche; je n'ambitionne pas moins que son propre bonheur : *Ut videam voluptatem Domini*. (*Ibid.*) Mais après tout est-il pour moi quelque autre béatitude? et quand une fois j'aurai disparu de la terre, et que la mort m'aura fermé les yeux, où en serai-je réduit, si l'on me refuse l'entrée du ciel et la vue de Dieu? Le ciel est donc pour moi un bien nécessaire, motif pressant d'un mépris efficace du monde; mais de plus, ce bien ne peut compatir avec aucun autre attachement. Raison invincible d'un mépris entier et constant.

Quand on méprise le monde par des vues humaines, jamais on ne le méprise tout entier, ni pour toujours; mais à demi, et tout au plus pour un temps. Celui, par exemple, qu'une complexion faible et un tempérament délicat empêchent de se livrer aux passions violentes, se retranche sur les plaisirs tranquilles et modérés de la vie, et a soin qu'aucun ne lui échappe. Mortifié du côté de la gloire, on se donne à la volupté; et quand l'une et l'autre, dans un âge avancé, ne sont plus de saison, on s'attache alors au bien et on sauve ce qu'on peut du naufrage. A-t-on reçu une disgrâce, essuyé un refus, perdu quelque avantage, philosophe alors malgré soi, parce qu'on n'a pas su être courtisan, on prend le parti de la retraite; mais le cœur reste aux pieds de l'idole tout prêt à reculer vers elle au premier rayon d'espérance. Le moindre jour, en effet, que l'on voit à sa fortune, fait sortir de l'obscurité : s'il s'évanouit, l'on s'éclipse; s'il renaît, on reparaît avec lui. Il est rare en un mot qu'on quitte le monde, qu'il ne nous quitte le premier. Encore le triste adieu qu'on lui dit à ois, marque assez que, s'il veut, ce ne sera point le dernier. Pourquoi toutes ces scènes ridicules qui font pitié même à ceux qui les donnent? Pourquoi le théâtre de votre vie est-il tantôt agité et tumultueux, tantôt paisible et tranquille? Pourquoi toutes ces vicissitudes et ces révolutions qui vous font sentir votre faiblesse, et déplorer votre inconstance? C'est que le principe sur lequel roule votre conduite est aussi mobile et aussi changeant que le siècle même. C'est une humeur naturellement inquiète, volage et sujette à d'éternelles variations, que la raison ne peut fixer. C'est une politique tout humaine, qui ne reconnaît point d'autre loi que le temps. C'est un amour-propre dominant, qui ne veut que ce qui l'accommode et rien qui le gêne. Vous haïssez, si vous voulez, le monde voluptueux, corrompu, criminel; mais vous aimez le monde flatteur, agréable, et par là même plus dangereux et plus engageant. Vous méprisez le monde fier et critique, mais il vous plaît souple et complaisant à vos désirs. Vous fuyez le monde quand il vous rebute; mais sitôt qu'il vous rappelle et qu'il vous caresse, vous êtes à lui. Ce ne sont pas là les sentiments que le ciel inspire. Immuable et éternel, il condamne tout changement. Unique et sans égal, il ne peut souffrir le moindre partage. Un chrétien possédé de son attente entend partout la voix de sa chère patrie qui lui crie, dit un saint Père, au milieu des enchantements du siècle : Passez outre; ne prenez point le change, c'est ici votre terme; le lieu où vous êtes n'est qu'un exil : *Clamat cœlum : Peregrinus es, dum te exspecto*. (S. CYPRIAN.) Souvenez-vous que, comme il n'y a qu'un Dieu, il n'y a aussi qu'un bonheur. Depuis le péché, il n'est plus de paradis sur la terre; celui du ciel subsiste seul et vous attend : *Clamat cœlum*. Le monde vous rit, mais c'est en traître; il vous flatte pour vous tromper, il vous attire pour vous perdre, il vous élève pour vous précipiter et vous faire déchoir de vos plus sûres et vos plus nobles prétentions. Ce sont les belles paroles de saint Cyprien : *Mundus hic arridet, ut sæviat; blanditur, ut fallat; illicit, ut occidat; extollit, ut deprimat*. Songez, ajoute-t-elle encore avec saint Jérôme, que la jouissance des biens présents est un obstacle à l'acquisition des biens à venir : *Impossibile est ut et præsentibus quis et futuris fruatur bonis;* que les plaisirs des sens et ceux de l'âme ne se succèdent point : *Ut et hic ventrem, et ibi mentem impleat;* qu'on ne passe point des délices du temps aux délices de l'éternité : *Ut de deliciis transeat ad delicias;* que bri-

guer les honneurs du siècle et aspirer aux couronnes du ciel, ce sont des vœux qui se détruisent et qui ne peuvent tous deux avoir leur effet : *Ut in utroque sæculo primus sit, et in cœlo et in terra appareat gloriosus.* Enfin persuadez-vous bien, conclut-elle avec saint Augustin, que quiconque ne gémit pas ici-bas comme étranger dans cette vallée de larmes ne se réjouira jamais là-haut comme citoyen dans la céleste patrie : *Qui non gemuit ut peregrinus, non gaudebit ut civis.*

Tous les saints ont entendu ce langage et n'ont pas manqué d'y conformer leur conduite. C'est dans l'attente de cette aimable société, qui lie les bienheureux ; de l'union qui y règne, des douceurs qu'on y goûte, qu'ils ont pris et soutenu, du moins pour la plupart, le parti de la retraite la plus austère, de la solitude la plus affreuse et de la pénitence la plus rigoureuse, souvent malgré la faiblesse de leur âge, la délicatesse de leur sexe et l'innocence de leurs mœurs. C'est le désir de la cité sainte, qui a peuplé les déserts d'une infinité d'illustres solitaires dont le monde n'était pas digne : *Quibus dignus non erat mundus.* (*Hebr.*, XI, 38.) C'est l'amour naturel, mais un amour bien réglé de leur corps, qui leur a fait ensevelir dans le sac et sous la cendre une chair destinée à briller d'une gloire immortelle, plutôt que de l'exposer au vain éclat des richesses et aux dangereuses amorces d'un plaisir séducteur. C'est dans la vue des tabernacles éternels, dit saint Paul, qu'ils ont préféré le creux des antres et des rochers aux palais des grands, et le profond silence des cavernes au bruit tumultueux des villes et de la cour. C'est l'envie de posséder Dieu sans craindre de le perdre qui a suscité au monde, dans le monde même, tant d'ennemis implacables, qui les a fait combattre ses maximes, contrarier ses lois, réprouver ses usages, et, sans se soucier de déplaire aux hommes, chercher uniquement à plaire à Dieu. A leur exemple toute âme fidèle, attentive à sa véritable fin, ne s'en écarte pas d'un moment. Elle ne donne dans aucun des piéges que le siècle lui présente. A travers mille objets flatteurs qui cherchent à la distraire, elle s'envole incessamment vers le lieu de son repos; et elle dit avec le Sage aux amusements frivoles qui l'environnent : Vous vous trompez; vous n'êtes pas faits pour moi, et je ne suis pas née pour vous : *Gaudio dixi : Quid frustra a deciperis?* (*Eccle.*, II, 2.) La terre est votre règne, ajoute-t-elle avec la sagesse même, et le ciel est le mien : *Vos de deorsum estis, ego de supernis.* (*Joan.*, VIII, 23.) Ce monde-ci est pour vous, il en est un autre pour moi : *Vos de mundo hoc estis; ego non sum de hoc mundo.* Si je m'attachais à votre suite, il me faudrait subir votre sort, passer avec vous et perdre encore, en vous perdant, une éternité bienheureuse. Je n'achète pas si cher de si longs repentirs. Non, chrétiens, il n'est point d'objet si agréable, d'apparence si spécieuse, d'attrait si puissant qui puisse tenter un cœur animé d'une si douce espérance. En voulez-vous, en finissant cette partie, une belle figure ; c'est la peinture fidèle que fait David par un esprit prophétique des vrais Israélites dans leur captivité ; figure, disent les Pères, des prédestinés sur la terre. Eloignés, dit ce saint roi, des rives du Jourdain, et assis sur les bords des fleuves de Babylone, ils en grossissaient les eaux de leurs pleurs, au souvenir de leur chère patrie : *Super flumina Babylonis, illic sedimus, et flevimus, cum recordaremur Sion.* (*Psal.* CXXXVI, 1.) Là leur âme était plongée dans l'amertume, leurs langues muettes, leurs mains immobiles, leurs fêtes interrompues, leurs instruments de musique suspendus aux roseaux : tout était dans un morne silence : leurs larmes seules parlaient, et c'était assez pour eux : *In salicibus suspendimus organa nostra.* (*Ibid.*, 2.) En vain leurs vainqueurs attendris les pressaient de chanter des cantiques pour charmer leur douleur : *Interrogaverunt qui captivos duxerunt nos, verba cantionum.* (*Ibid.*, 3.) Eh! pouvons-nous chanter, répondaient-ils, dans une terre étrangère? Quels accents peuvent ici pousser nos voix, que de tristes soupirs? *Quomodo cantabimus in terra aliena?* (*Ibid.*, 4.) Jérusalem, Jérusalem, si nous vous oublions jamais pour nous laisser aller à la joie, si nous touchons jamais des instruments pour former des concerts dans ce lieu de bannissement, que notre main sèche et nous devienne inutile : *Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea.* (*Ibid.*, 5.) Que notre langue s'attache à notre palais si nous chantons jamais, bannis de votre sein, et si nous ne préférons à tous les plaisirs celui de penser à votre aimable demeure : *Adhæreat lingua faucibus meis, si non meminero tui.* (*Ibid.*, 6.) Cruelle Babylone, ajoutaient-ils, heureux celui qui étouffera tes enfants au berceau, qui les arrachera du sein de leurs mères et qui les écrasera contre la pierre, victimes de la justice que nous devons au souvenir toujours présent de Jérusalem, notre chère patrie : *Beatus qui tenebit, et allidet parvulos tuos ad petram.* (*Ibid.*, 9.) Ah! chrétiens, disent les Pères, cette Babylone c'est le monde, cette Jérusalem c'est le ciel, ces enfants de l'étrangère ce sont les pompes vaines du monde et les folles joies du siècle, cette pierre angulaire c'est l'espérance du paradis. Portez là vos projets ambitieux, vos entêtements de fortune, vos saillies pour les plaisirs, et vous les ferez expirer dès leur naissance. La pensée du ciel nous porte donc à mépriser le monde; vous l'avez vu dans mon premier point, mais la vue du monde doit nous animer à travailler pour le ciel : c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Le monde, ce théâtre du vice, peut-il donc devenir l'école de la vertu? Lui qui est l'ennemi le plus déclaré du salut, doit-il en être le conducteur et le guide? Est-il vraisemblable que l'esprit de Dieu se serve, pour nous sauver, du ministère de l'esprit malin le plus acharné à nous perdre? Oui, sans

doute, chrétiens, et ce serait ne pas savoir les premiers éléments de la doctrine de Jésus-Christ que d'ignorer une vérité si souvent répétée dans son saint Evangile. Combien de fois ce divin Maître a-t-il désiré que les enfants de lumière fussent aussi ardents à ménager leurs véritables intérêts, que les enfants de ténèbres à conduire leurs coupables intrigues? N'a-t-il pas loué le receveur infidèle d'en avoir usé habilement? et de tant de paraboles dont il s'est servi, pour nous instruire, en est-il une seule qui ne soit pas tirée de la vie la plus ordinaire et de la conduite la plus commune des hommes? Suivons donc les leçons qu'il nous a tracées; et pour juger avec quelle ardeur nous devons marcher dans le chemin du salut, voyons avec quelle fureur les enfants du siècle courent dans la voie de perdition.

Que voit-on, je vous prie, dans le monde? Désirs, travaux, regrets. Désirs de biens absents, travaux pour des espérances frivoles, regrets sur des pertes irréparables. N'est-ce pas là l'histoire de votre vie, mondains? Et vous, chrétiens, l'instruction de la vôtre? Ils désirent éperdument la terre, désirez-vous ainsi le ciel? Ils travaillent sans relâche pour ce monde, travaillez-vous de même pour l'autre vie? Ils pleurent amèrement la perte des moindres biens présents et fragiles; regrettez-vous également celle des biens futurs et éternels? Opposez donc vos souhaits à leurs vœux, vos poursuites à leurs efforts et à leur sensibilité votre indifférence; vous y trouverez infailliblement de quoi vous animer ou vous confondre.

Les désirs du siècle sont vifs et ardents; les désirs du ciel sont languissants et faibles; cependant à comparer ensemble leurs objets, leurs causes et leurs effets, entre les uns et les autres quelle différence!

Les premiers sont honteux, inutiles, pernicieux; les seconds sont honorables, avantageux, nécessaires.

Autant de raisons pour vous, chrétiens, d'égaler au moins le feu sacré, dont vous devez brûler pour le ciel, aux violents transports que sentent les mondains pour la terre.

Désirs du siècle, désirs bas et honteux: en est-il un seul, je dis même, des plus nobles et des plus élevés, que l'on ose avouer en public? Prenons pour exemple le désir de la réputation et de la gloire; on ne me disputera pas que de tous les vœux profanes ce ne soit le plus honnête: c'est, dit-on, la passion des plus grands cœurs, l'idole des héros, l'âme des beaux projets; cependant est-il un homme assez vain, assez ambitieux, assez affamé de louanges, pour oser se déclarer hautement l'adorateur de son nom, et le partisan de son mérite? Avec quelle sagesse ne faut-il pas marcher dans la brillante carrière, si l'on veut parvenir au terme? Avec quelle affectation ne paraît-on pas s'en éloigner, lors même que l'on y touche de plus près? Avec quelle précaution ne dérobe-t-on pas aux yeux, je ne dis pas, de ses concurrents, mais des spectateurs même indifférents, tous les secrets mouvements que l'on se donne? Ne fait-on pas en sorte que, en courant toujours au-devant des faveurs, les faveurs semblent d'elles-mêmes nous prévenir et nous chercher? Quelque goût que l'on prenne aux applaudissements publics, n'est-on pas le premier à les interrompre, à les refuser, à les renvoyer à ceux même qui les donnent? Le front étudié ne rougit-il pas souvent des éloges que le cœur plus sincère prend plaisir à goûter à longs traits? La modestie, en un mot, n'est-elle pas devenue le voile le plus commun de l'ambition? Preuve certaine que ces désirs si nobles, qui animent et qui forment dans le monde les plus grands mérites, n'ont rien, de l'aveu même du monde, que de vil et de méprisable.

A combien plus forte raison le peut-on dire des autres prétentions? De quelle considération serait dans le monde un homme qui y passerait pour y chercher uniquement son intérêt et son plaisir? Ne se défiera-t-on pas de l'un, et ne mépriserait-on pas l'autre? Le premier ne serait-il pas regardé souvent comme fatal, et le second comme inutile à la vie? On cache donc dans son sein ses intentions; et on n'ose les révéler au grand jour. Le superbe Aman ne confie à personne le dessein qu'il a formé de faire courber toutes les têtes devant lui, jusqu'à celle du Juif Mardochée; ce n'est qu'avec une extrême peine, et par un excès de désespoir, qu'Achab fait part à Jézabel de l'envie qu'il a de s'enrichir des dépouilles de l'infortuné Naboth; et le voluptueux Salomon couvre sous l'ombre d'une magnificence royale sa passion désordonnée pour le plaisir.

Voilà quels sont les désirs du monde. Il n'en est pas de même des désirs du ciel. Comme c'est la grâce et la raison, et non la passion, qui les inspirent, ils élèvent sans enflure, ils ennoblissent sans orgueil, ils éclatent sans honte. Quiconque en est épris, s'en fait honneur et le publie. Saint Paul s'en cachait-il, lorsqu'il disait à tout un grand peuple assemblé: Mon but, voulez-vous le savoir: c'est de m'avancer vers le terme de ma félicité, vers le prix que Dieu me destine: *Unum autem, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis?* (*Phil.*, III, 14.) Les premiers chrétiens s'en cachaient-ils? eux qui se regardaient, au rapport de Tertullien, comme des hommes bannis et relégués pour un temps sur la terre: *Exsules hujus vitæ* (TERTULL.); eux que saint Hilaire, avec le même Tertullien, nommait excellemment les aspirants à l'éternité: *Sitores æternitatis;* eux que les tyrans, las de leurs cruautés, se plaignaient de trouver plus prompts à quitter la vie qu'ils ne l'étaient à la leur arracher. Que dis-je? nous en cachons-nous nous-mêmes, nous qui dans l'action la plus solennelle de la religion, je veux dire le sacrifice, interrompons tous les jours le silence auguste des sacrés mystères, pour demander à Dieu à haute voix l'avénement de son royaume: *Adveniat regnum tuum* (*Matth.*, VI, 10); nous qui ne lui don-

nous point d'autre nom, pour réveiller sa tendresse et animer nos espérances, que celui de Père commun, dont l'héritage nous attend au ciel : *Qui es in cœlis* (*Matth.*, VI, 8); nous enfin qui concluons toujours la profession publique de notre foi par l'article consolant d'une vie éternelle : *Vitam æternam.* (*Symbol. Apostol.*) Désirs donc du ciel, désirs honorables; au lieu que ceux du monde sont premièrement honteux, et en second lieu inutiles.

Car que sert à l'homme de se consumer en désirs? Le succès de la plupart de ses vœux ne dépend pas de lui. Une foule de concurrents se jette à la traverse et se dispute l'acquisition du même bonheur. Tous veulent s'enrichir à l'envi, et souvent aux dépens l'un de l'autre. Tous aspirent à s'élever, par leurs chutes, et sur leurs ruines réciproques. Tous courent après la même fortune, et chacun cherche à l'attirer à soi. De là vient que parmi vous, pour un désir heureux et content, on en voit une infinité de malheureux, frustrés de leur attente; et que ceux même qui paraissent comblés ne sont pas encore satisfaits, parce que, voulant toujours plus qu'on ne peut obtenir, on n'obtient jamais tout ce que l'on veut. Au défaut des prétendants, les prétentions mêmes se nuisent; et la multiplicité des désirs dans un cœur suffit seule pour les rendre inutiles. Le moyen d'accorder, par exemple, la passion de la gloire et l'attention à sa santé, l'avidité pour le bien et l'inclination au repos, la poursuite des honneurs et l'amour des plaisirs? Il faut donc nécessairement que l'un cède à l'autre, souvent le plus cher au plus pressé, le plus flatteur au plus nécessaire. Ainsi, de désir en désir, on en éprouve tour à tour l'inutilité; et les désirs trompés, qui n'ont plus d'objet, tournent toute leur vivacité contre le cœur qui les a fait naître, et le déchirent cruellement. L'âme, après bien des recherches et des agitations différentes, se trouve encore plus vide qu'elle n'était auparavant, parce que la cupidité ne sert qu'à lui faire sentir de plus en plus son indigence.

Mais le désir du ciel, par un privilége singulier, remplit le cœur humain dès cette vie, en poussant ses prétentions au delà de la mort. Comment cela? Parce que ce seul désir, quand il s'est emparé d'un cœur, absorbe et anéantit tous les autres désirs, et que la suppression de tous les désirs fait le repos de cette vie, comme leur accomplissement tout le bonheur de l'autre. Voulez-vous être heureux en ce monde, ne désirez rien de toutes les choses de ce monde; et voulez-vous ne rien désirer ici-bas, désirez ce qui seul là-haut tient lieu de toutes choses. C'est un paradoxe, je l'avoue, mais un paradoxe avéré par les oracles et l'expérience des saints. Voulez-vous être satisfait, désirez moins et désirez davantage; soyez content de peu, et que rien ne vous contente que Dieu. Tels étaient les sentiments d'un de nos premiers martyrs, quand, sur le point de finir glorieusement sa carrière, il s'écriait plein de joie : Ah! je commence à jouir de la liberté des enfants de Dieu et de la félicité promise aux disciples de Jésus-Christ : *Nunc incipio discipulus esse Christi.* (S. IGNATIUS.) Et pourquoi? C'est que je ne désire plus rien de ce qui est sensible, et que je n'aspire plus qu'au bonheur de posséder mon Dieu : *Nihil de his quæ videntur desiderans, ut Jesum Christum inveniam.* (ID.) De combien d'autres heureux effets ce premier avantage est-il suivi! Car, en second lieu, les consolations intérieures, les douceurs spirituelles, les avant-goûts du paradis sont pour les cœurs qui ne soupirent que pour lui, suivant cet oracle du Prophète : Etendez vos désirs; donnez-leur l'essor; point de bornes; rien qui les resserre et qui les attache au présent; et je les remplirai, moi, dit le Seigneur : *Dilata os tuum, et implebo.* (*Psal.* LXXX, 11.) Et en effet, à qui le Sauveur s'est-il communiqué, sur la terre, avec plus de familiarité et moins de réserve qu'à ceux qui ne cherchaient que les biens du ciel? Si des mains de sa mère, dans le temple de Jérusalem, il passe en celles de Siméon, ne vous en étonnez pas. C'était, dit l'Evangile, un homme juste, qui attendait la consolation d'Israël : *Et homo iste justus, exspectans consolationem Israel.* (*Luc.*, II, 25.) Si, détaché de la croix, il confie l'honneur de sa sépulture à Joseph d'Arimathie, n'en soyez pas surpris : c'était un homme selon son cœur, et qui aspirait au bonheur éternel : *Et ipse exspectans regnum Dei.* (*Marc.*, XV, 43.) S'il paraît sur le Thabor dans tout l'éclat de sa majesté, il choisit pour témoins de ce charmant spectacle trois de ses disciples, dont deux lui avaient expressément demandé les premières places de son royaume, et à qui, dit un saint Père, pour récompense de leur sainte ambition, il avait promis de leur faire voir avant la mort quelque rayon de sa gloire : *Sunt quidam de hic stantibus, qui non gustabunt mortem, donec videant regnum Dei.* (*Matth.*, XVI, 28.) Désirs donc du ciel, désirs toujours utiles; au lieu que ceux du siècle sont superflus. Je dis plus : ils sont nuisibles.

Car le désir seul d'un bien, quand il est trop ardent, devient souvent le plus grand obstacle à l'obtenir. La passion aveugle et fait prendre le change; l'impatience déconcerte et rompt les plus justes mesures; l'empressement emporte trop loin, et ôte ce sang-froid si nécessaire pour réussir; à force de s'étudier à plaire, on tombe dans l'affectation et l'on se rend ridicule; pour vouloir trop s'enrichir, on risque tout et l'on perd même ce que l'on a; on use sa santé dans la chaleur du plaisir, et l'on se met par là hors d'état d'en goûter longtemps les douceurs. Retranchez les désirs du cœur de l'homme, et vous ôterez la source la plus commune et de ses fautes et de ses malheurs.

Mais le désir du ciel, loin d'être jamais funeste, est toujours nécessaire et indispensable, parce que c'est une disposition essentielle pour y parvenir : car telle est la différence qui se trouve entre le chemin de l'enfer et celui du paradis : pour tomber dans un

malheur éternel, il suffit de prendre la voie qui y conduit; l'erreur, par exemple, le schisme et l'hérésie, sans vouloir le terme, sans le croire, sans même y penser. Mais pour arriver à la suprême félicité, il faut en avoir une foi vive, une vue réfléchie sur nous-mêmes, un désir ardent, sincère et animé, parce que nous ne serons jamais sauvés sans espérance, et qu'il n'y a point d'espérance sans foi, sans intérêt, sans désir.

Reprenons, chrétiens, tout ce que nous avons dit, et faisons la comparaison tout entière. Les désirs du siècle sont honteux, inutiles, nuisibles; ceux du ciel sont honorables, avantageux, nécessaires. Cependant qu'il s'en faut, hélas! que les uns soient aussi vifs et aussi empressés que les autres. Je ne parle pas, au reste, ici seulement des pécheurs, car il est visible qu'en demeurant dans un état de péché mortel, auquel est attachée l'exclusion formelle du royaume de Dieu, ils ne le désirent guère, puisqu'ils lui préfèrent un intérêt passager, et que leur aveuglement consiste, à proprement parler, dans cette injuste préférence. Je parle même des gens de bien qui sont dans la voie du salut, mais qui n'y marchent qu'à pas languissants; qui lèvent les yeux au ciel, mais qui jettent de temps en temps des regards vers la terre; qui pensent à leur terme, mais qui ne sont pas fâchés de le croire encore éloigné; qui aiment autant le chemin que le but; qui se consolent d'être exilés par la longue habitude de leur exil; qui voudraient toujours chercher leur patrie, et n'y jamais arriver. C'est à eux, dis-je, à qui j'adresse ces paroles d'un prophète : Citoyens désignés de la Jérusalem céleste, vous qui êtes destinés à remplir les places vides des anges rebelles, ah! prenez pour modèles de ferveur ces personnes du siècle, si remplies de vains désirs et d'espérances frivoles : *Ite, angeli veloces, ad gentem exspectantem et conculcatam* (*Isa.*, XVIII, 2); consultez leur esprit; interrogez leur cœur; sondez leurs sentiments; voyez comme elles sont nuit et jour occupées des pensées de leur fortune, comme elles ne la perdent jamais de vue; comme elles se plaisent dans leurs agréables rêveries, comme elles s'en repaissent à tout moment; comme elles se réjouissent aux nouvelles ou au pressentiment de ses approches; comme elles s'affligent, au contraire, du moindre retardement; comme leurs soupirs secrets, mais éloquents dans leur silence, semblent redire sans cesse : Eh! quand viendra-t-il donc ce temps, ce jour fortuné, cet heureux moment, où j'obtiendrai ce que je désire? Et vous, froids courtisans du ciel, vous n'y pensez que rarement; vous regardez d'un œil indifférent la peinture qu'on vous en fait; vous ne sentez nul goût pour tout ce que l'on peut vous en dire; vous envisagez toujours la mort, qui en est le passage, sous des idées tristes, noires et mélancoliques; et si Dieu (cette supposition est de saint Augustin), si Dieu, dis-je, vous faisait la même proposition qu'il fit autrefois à Moyse, quoique dans un sens bien différent, et qu'il vous dît : Ça, je suis prêt de contenter ici-bas tous vos désirs, de vous combler de prospérités temporelles, et de ne vous refuser aucune grâce en cette vie : *Ostendam omne bonum tibi* (*Exod.*, XXXIII, 19); mais à condition que ce bonheur présent vous tiendra lieu d'une plus grande récompense, que vous n'en aurez point d'autre durant plusieurs siècles, et que vous n'entrerez pas au moins sitôt dans ma gloire : *Faciem autem meam videre non poteris.* (*Ibid.*, 20.) Ne vous consoleriez-vous pas aisément de ce partage? Témoigneriez-vous aussi vivement au Seigneur que Moyse l'impatience où vous êtes de le voir à découvert, et de jouir de son adorable présence? *Ostende mihi faciem tuam, ostende mihi gloriam tuam!* (*Ibid.*, 18.) Vous plaindriez-vous avec David de l'éloignement de votre terme et de la prolongation de votre exil? *Heu mihi! quia incolatus meus prolongatus est!* (*Psal.* CIX, 5.) Souhaiteriez-vous, comme saint Paul, de voir au plus tôt les liens de votre captivité rompus et les liens de votre union avec Jésus-Christ serrés pour jamais? *Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo* (*Philip.*, I, 23.) Ah! chrétiens, n'est-ce pas faire injure aux biens du ciel que de les mettre en parallèle avec les biens de la terre? Cependant si, à proportion que ceux-ci sont désirés, ceux-là vous paraissaient au moins désirables, Dieu serait content de vous, dit le Prophète : *Ite ad gentem exspectantem*; mais il nous invite en même temps à considérer les peines et les travaux du monde : *Et conculcatam.* Seconde réflexion.

C'était celle dont se servait saint Paul pour réveiller la ferveur des premiers fidèles. Ce grand Apôtre ne rougissait point de parler aux chrétiens de ce qu'il ne leur était plus permis de voir, je veux dire des jeux du Cirque, des exercices des gladiateurs et de la destinée des athlètes; d'opposer l'appareil laborieux du combat au sort capricieux de la victoire, les longs et pénibles efforts des combattants à la fragile couronne du vainqueur. D'où il tirait cette solide et importante réflexion : Dans la carrière du siècle, le salaire ne répond jamais au travail, au lieu que dans la course du ciel, jamais le travail ne répond au salaire : *Non sunt condignæ passiones ad futuram gloriam.* (*Rom.*, VIII, 18.) Comment le prouvait-il? Parce que, dit-il ailleurs, dans le commerce du monde on donne le certain pour l'incertain, une peine inévitable et toujours infaillible : *Omnes quidem currunt* (I *Cor.*, IX, 24), pour un bien dont l'acquisition est douteuse : *Unus accipit bravium* (*ibid.*, 29), et plus douteuse encore la possession : *Ut corruptibilem coronam accipiant* (*ibid.*, 25); au lieu que, dans l'affaire du salut, on risque l'incertain pour le certain, car, hélas! qui sait le temps qu'il doit vivre? et qu'est-ce que la plus longue vie en comparaison de l'éternité? Une gêne qui ne durera peut-être qu'un moment : *Momentaneum* (I *Cor.*, IV, 17); une gêne que l'onction de la grâce, par sa dou-

ceur, rend souvent légère pour un bonheur immuable et éternel : *Æternum gloriæ pondus operatur*. (I *Cor*. IV, 17.) Telle est la doctrine de saint Paul sur les travaux du monde et ceux du salut.

Travaux du monde, travaux certains pour des récompenses douteuses et passagères. Vous le savez, mondains, et vous le dites vous-mêmes tous les jours, que c'est une maxime universellement reçue, et incontestablement suivie parmi vous, qu'on n'a rien ici-bas sans peine ; qu'à proprement parler, les avantages de la terre s'achètent, et ne se donnent pas; qu'à quelque degré d'honneur, de fortune, de repos que l'on aspire, il faut se gêner, se contraindre, se refuser longtemps bien des satisfactions et des douceurs. Mais de savoir si, après avoir essuyé bien des rebuts, dévoré cent chagrins, surmonté mille obstacles, vos peines, comme celles d'une infinité d'autres, ne seront point stériles, vos recherches vaines, vos poursuites inutiles; de décider si vous arriverez jamais au comble de vos désirs; et quand vous y serez parvenus, si vous en jouirez longtemps, de dire au juste si vous ne serez pas du nombre de ces malheureux dont parle le prophète Osée : *Quia ventum seminabunt, et turbinem metent* (*Osee*, VIII, 7), qui sèment du vent et recueillent des tempêtes, ou qui meurent au moment que leurs vœux sont couronnés, victimes infortunées de la Providence, qu'elle semble n'avoir engraissées que pour les immoler à l'instruction publique des vains adorateurs du monde; c'est de quoi personne ne peut vous répondre, et dont vous chercheriez en vain dans le monde quelque garant. Les heureux du siècle peuvent bien vous dire ce qu'ils vous disent tous les jours : Travaillez comme nous avons fait; ne vous ménagez pas plus que nous ne nous sommes épargnés ; hasardez tout comme nous avons tout tenté : *Sic currite*. Mais il n'appartient qu'aux saints, ces illustres conquérants du ciel, d'ajouter avec saint Paul : Marchez par le chemin que nous vous avons tracé, et vous arriverez infailliblement au même terme; soyez aussi fidèles que nous l'avons été, et vous aurez sûrement la même récompense; combattez comme nous avons combattu, et la même couronne ne peut vous manquer : *Sic currite, ut comprehendatis*. (I *Cor*., IX, 24.)

Il est vrai que ces combats paraissent rudes à soutenir, cette fidélité difficile à garder, cette voie semée de ronces et d'épines; mais à qui? au monde qui n'en a nulle expérience; à la nature qui n'y sent aucun attrait; mais au sentiment des saints, qui en ont fait l'épreuve; au jugement de Dieu, qui en donne les forces; son joug est doux à prendre et son fardeau léger à soutenir: *Jugum meum suave est, et onus meum leve*. (*Matth*., I, 30.) A qui faut-il s'en rapporter, et le moins que l'on puissse dire des travaux que coûte le ciel, n'est-ce pas, qu'autant qu'il est certain qu'ils ne sont jamais sans récompense; autant est-il incertain si ce sont toujours des peines pures et véritables; au lieu qu'à l'égard des travaux où vous engage le siècle, autant qu'il est sûr que ce sont toujours de vrais tourments, autant est-il douteux s'ils auront jamais pour vous une heureuse fin ?

Or quelle ardeur ne doit pas nous inspirer cette confrontation des espérances du monde et des assurances du ciel? Quoi! le monde en exigeant de moi les plus durs et les plus longs services, ne peut me donner d'autre parole qu'un peut-être fondé sur le hasard. Peut-être serez-vous heureux ; peut-être ne le serez-vous pas ; peut-être votre bonheur vous accompagnera-t-il jusqu'au tombeau; peut-être vous abandonnera-t-il durant la vie. Quelle inégalité de propositions et de promesses, et cependant quelle contrariété de sentiments et d'effets! Quoi qu'il en soit, au moins faudra-t-il tôt ou tard le quitter à la mort; et le ciel en s'engageant à faciliter sa conquête, publie par la bouche du Roi de gloire : Voici votre récompense: *Ecce merces vestra*. (*Luc*., VI, 23.) La voici : *Ecce*, encore quelques efforts que je suis prêt de seconder, encore quelques combats dont je veux bien partager la peine; encore quelques victoires dont je vous réponds ; et je couronne pour jamais vos mérites et mes bienfaits : *Ecce merces vestra*. Le mondain n'a donc, dit le grand Augustin, pour point fixe de tous ses projets, qu'un peut-être : *Forte*. Voilà le fonds ruineux sur lequel il hasarde, plutôt qu'il n'établit son bonheur. Peut-être mes desseins réussiront-ils : peut-être le sort tombera-t-il sur moi plutôt que sur tant d'autres; peut-être trouverai-je un jour, une heure, un instant favorable? Sur ce peut-être, il n'est point d'efforts qu'on ne fasse, point de voies qu'on ne tente, point d'occasions qu'on ne ménage. Et un chrétien éclairé des lumières de la foi peut dire avec saint Paul : Je suis sûr moi, *Scio cui credidi, et certus sum* (II *Tim*., I, 12), que Dieu me tiendra compte de tout ce que je fais pour lui ; qu'on ne perd rien à son service; qu'il est infiniment plus libéral à récompenser que sévère à punir : *Certus sum quia potens est*. (*Ibid*.) Avec une pareille certitude se rebutera-t-on dans le chemin de la vertu de quelque difficulté que la raison aplanit, que l'habitude surmonte, que la grâce adoucit? Peut-être m'élèverai-je au premier rang : peut-être obtiendrai-je un poste considérable ; peut-être enfin aurai-je part un jour à l'honneur du commandement. Voilà sur quoi l'élite de la noblesse, nourrie dès l'enfance dans le sein du repos, s'endurcit de bonne heure aux travaux militaires, affronte les hasards, brave la mort et se familiarise avec elle. Et moi je suis sûr, dit un vrai fidèle, que de vivre et de mourir dans le regret de ses fautes passées, dans la pratique de la loi chrétienne, dans l'exercice de l'amour divin, c'est commencer pour ne jamais finir une éternité bienheureuse : *Certus sum*. Dans cette conviction craindrait-on quelque temps de retraite, quelques moments de prières, quelques heures de recueillement passées avec

un Dieu dont l'entretien n'a point d'amertume; quelques jours d'abstinence et de jeûne plus propres d'ordinaire à affaiblir les passions de l'âme qu'à ruiner les forces du corps; quelques années de mortification et de pénitence dont on goûte au moins les fruits au moment de la mort? Peut-être ferai-je fortune en peu de temps, et peut-être m'enrichirai-je en peu d'années. Sur une probabilité si douteuse, vous le savez, on s'arrache à ce qu'on a de plus cher, on s'exile au bout de l'univers, on s'apprivoise avec les peuples les plus sauvages; on ne compte pour rien tempêtes, orages, périls, écueils: *Quantis laboribus agitur, ut longiori tempore laboretur*. Et moi je suis sûre, dit une âme charitable, que de donner au pauvre c'est prêter au Seigneur; qu'il ne reçoit rien sans le rendre au centuple, et que les trésors inestimables du ciel seront l'échange des fragiles biens de la terre, je le sais : *Scio*: j'en suis convaincue : *Certus sum*; l'Evangile m'en répond. Sur ce principe aussi certain que l'Evangile, aura-t-on de la peine à ouvrir son âme à l'humanité, son cœur à la compassion et ses mains à la charité chrétienne; à faire des heureux sans crainte de servir des ingrats; à s'acquitter d'un devoir de justice en pratiquant les œuvres de miséricorde, en assistant, dans les pauvres, Jésus-Christ? Peut-être rétablirai-je ma santé; peut-être au moins prolongerai-je encore mes tristes jours. Malades et infirmes, voilà ce qui vous détermine à souffrir les opérations les plus douloureuses, à user des remèdes les plus dégoûtants, à vous astreindre au régime de vie le plus pénible. Et moi je suis sûr, dit un cœur pénitent, qu'en portant ma croix à la suite du Sauveur, j'entrerai dans sa gloire; qu'en prenant de sa main le calice qu'elle me présente, elle fera couler un jour dans mon sein des torrents de délices; et que c'est en souffrant, quoique coupable, avec Jésus innocent, qu'on reçoit de sa bouche cet arrêt favorable : Vous serez avec moi en paradis. J'en suis persuadé, la foi me l'apprend; l'Evangile m'en répond; l'exemple des saints me le confirme. Dans une créance si bien fondée, doit-on se soulever contre des coups qu'on ne peut parer; murmurer d'un joug qu'il faut de gré ou de force porter? se déchaîner contre des maux que l'impatience aigrit et que la patience seule rend supportables? Ah! chrétiens, vous le dites tous les jours, que les esclaves du monde sont fous de se donner tant de tourments pour des biens qui le méritent si peu. Plus sages et plus sensés qu'eux, il est vrai, dans le choix de votre bonheur; mais moins ardents à sa poursuite, êtes-vous donc plus raisonnables? Ils travaillent pour des biens incertains et passagers, comme si c'étaient des bien solides et durables, voilà leur folie; et vous, vous travaillez pour des biens stables et éternels, comme si c'étaient des biens douteux et périssables; voilà votre aveuglement.

Concluons par ce qui termine d'ordinaire le funeste enchantement du monde. Il commence par le désir, il se soutient par l'espérance; mais c'est par le regret qu'il finit. Tout rit au premier instant, tout encourage dans la suite; encore quelques moments, et tout disparaît. Plus d'espoir, plus de ressource, plus d'appui. On ne voit plus qu'un vide affreux qui désole et qui désespère; on y cherche l'ombre de son bonheur, et ce fantôme agréable s'évanouit. Dans cet état, loin de revenir enfin de son erreur et d'abandonner un bien qui nous fuit, on s'y attache plus vivement que jamais par l'unique sentiment qu'il nous laisse: je veux dire par le regret de sa perte. On s'en pénètre, on s'en entretient, on s'en nourrit, on s'en laisse peu à peu consumer. Telle est l'image que l'Ecriture nous présente, d'un cœur malheureusement épris de l'amour des biens du siècle, dans la personne d'Antiochus. Ce prince ambitieux accoutumé depuis longtemps à se repaître de sa grandeur imaginaire, et à se flatter par avance de l'empire de l'univers, vit enfin à la fleur de ses années avorter tous ses projets. La Judée, le centre et l'objet de ses plus douces espérances, fut le fatal écueil où vint se briser son orgueil. Il tombe dans une noire mélancolie; du chagrin il passe au désespoir, du désespoir à la langueur, de la langueur au lit de la mort : *Decidit in lectum et incidit in languorem præ tristitia, quia non factum est ei, sicut cogitabat.* (I *Macch.*, VI, 8.) Il assemble ses amis: C'en est fait, leur dit-il, il n'y a plus de joie, ni honneur, ni santé pour moi. J'ai tout perdu, l'élite de mes troupes, la gloire de mes armes, ma paix et mon repos : *Recessit somnus ab oculis meis, et concidi, et corrui corde* (*Ibid.*, 10.) Ah! prince malheureux, vous ne connaissez pas vos pertes, dit un saint Père; pour comble de disgrâce, vous perdez encore vos regrets, vos soupirs et vos pleurs. Car de quelle utilité peuvent-ils vous être? Ces regrets rappelleront-ils la victoire échappée des bras de vos soldats vaincus? Ces soupirs ranimeront-ils les cendres de tant d'illustres morts? et ces larmes effaceront-elles la honte de leur défaite? Larmes donc inutiles, vains soupirs, regrets perdus; c'est tout ce que l'on peut dire du chagrin amer que cause la perte des biens du monde.

Mais les regrets du ciel ici-bas, quand on est assez malheureux pour l'avoir perdu, par un effet tout contraire, le reproduisent et le rendent tout entier à nos vœux. Les larmes que l'on répand sur les plaies mortelles de son âme, forment un baume précieux qui lui rend une vie nouvelle. Et si nous ne pouvons plus entrer dans ce séjour bienheureux avec la palme de l'innocence, celle de la pénitence peut nous en tenir lieu. C'est ce qui a fait dire au Sauveur du monde : Heureux ceux qui pleurent! *Beati qui lugent* (*Matth.*, V, 5); non pas, dit saint Ephrem, ceux qui pleurent la mort de leurs proches, de leurs amis, de leurs patrons, la décadence de leurs maisons et la ruine de leur fortune, maux inévitables du siècle et de la vie : *Non dixit beatos, qui deflent mor-*

tuum, aut damnum domus, aut necessitatem, aut quid aliud sæculi; mais heureux ceux qui pleurent leur chute et leurs égarements des voies du ciel : ***Beati qui lugent de peccatis;*** parce que ces larmes de regret et de pénitence, germées par une heureuse fécondité, deviennent autant de semences de salut; parce que, selon l'oracle du Fils de Dieu, elles font dès à présent la joie des anges; parce qu'enfin à plus forte raison, ajoute saint Bernard, elles feront un jour notre bonheur et nos délices dans l'éternité : *Quod si deliciæ angelorum lacrymæ meæ, quid ipsæ deliciæ?* Pleurons donc, chrétiens, pleurons à l'exemple des mondains, mais pleurons plus utilement et pour une cause plus digne de nos pleurs. Ils pleurent d'avoir connu trop tard leurs intérêts; pleurons d'avoir ignoré si longtemps les nôtres, ou de les avoir cherchés dans les biens du monde, dans les plaisirs de la vie, où ils ne sont pas. Ils pleurent souvent d'avoir laissé échapper des occasions favorables à leur prétendu bonheur; pleurons d'avoir laissé couler sans fruit tant de moments précieux, où par de nouveaux degrés de mérites, nous pouvions nous assurer de nouveaux degrés de gloire. Ils pleurent aujourd'hui de ce que la fortune volage les remet justement au point où elle les avait pris; pleurons de ce qu'après bien des années nous sommes moins avancés dans le chemin du paradis que nous n'étions au sortir des fonts sacrés du baptême, Ils pleurent enfin de ce qu'ils ne peuvent avoir part aux faveurs du siècle; pleurons de ce que peut-être nous n'y avons eu que trop de part, et qu'il est à craindre qu'on ne nous dise un jour : Vous avez reçu votre récompense. Hélas! quand autrefois l'ange du Seigneur vint reprocher aux Israélites l'indigne alliance qu'ils avaient faite avec les Chananéens, peuple ennemi de Dieu, et leur annoncer de sa part qu'en punition de cette union illégitime, ils demeureraient longtemps privés du repos qui les attendait dans la terre promise, ce peuple infortuné poussa ses cris jusqu'au ciel, et baigna la terre de ses pleurs. L'on appela ce lieu, dit l'Ecriture, le lieu des larmes : ***Et vocatum est nomen loci illius, locus flentium.*** (***Jud.***, II, 5.) Ah! chrétiens, au moment que je vous parle, Dieu ne vous reproche-t-il pas au fond du cœur d'avoir souvent préféré votre exil à votre patrie, la terre au ciel, le monde à Jésus-Christ? Ne vous menace-t-il pas de vous faire expier tôt ou tard, par un long et douloureux retardement de votre bonheur, vos amusements frivoles et vos indignes attachements? Pleurez donc cette coupable préférence, afin d'en abréger la peine; pleurez de ce que par votre faute vous n'êtes pas mûrs pour le ciel; pleurez de ce que la terre vous retient encore; pleurez durant la vie, afin que vous soyez consolés à la mort, et que loin de vous alarmer comme les heureux du siècle, qui n'espèrent point d'autre vie, vous puissiez dire avec le Prophète : Je me suis réjoui de l'heureuse nouvelle qui m'apprend la fin de mon esclavage, le commencement de ma liberté, mon entrée dans le séjour du ciel et dans le repos de l'éternité bienheureuse : ***In domum Domini ibimus.*** (***Psal.*** CXXI, 1.)

SERMON IX

Pour le mardi de la seconde semaine de Carême.

SUR LA PRIERE.

Tunc accessit ad eum mater filiorum Zebedæi, cum filiis suis, adorans et petens aliquid ab eo; qui dixit ei : Quid vis? (*Matth.*, XX, 21.)

Alors la mère des enfants de Zébédée s'approcha de Jésus avec eux et l'adora, lui demandant une grâce : Que souhaitez-vous? lui dit Jésus.

Ce n'est donc pas précisément pour être adoré sur la terre, c'est bien plus encore pour y être invoqué, que le Fils de Dieu se communique aux enfants des hommes. Son sanctuaire n'est pas tant le trône d'une majesté redoutable qui exige des satisfactions et des respects, que le séjour d'une miséricorde bienfaisante, qui sollicite des vœux et des prières.

Toujours prêt à pourvoir à nos besoins pressants, il veut seulement qu'on les lui expose : il n'est pas nécessaire pour cela d'étudier ses moments. Le temps du Seigneur est toujours le nôtre. A toute heure il crie encore dans nos Tabernacles, comme autrefois : Que voulez-vous? *Quid vis?* Mes grâces et mes bienfaits? J'en offre à tous le trésor, et j'en ouvre à tous la source. Les maîtres du monde, ajoute-t-il par son Prophète, se trouvent importunés par leurs sujets, et fatigués de leurs requêtes, ils s'y refusent ou ils s'y endurcissent. Pour moi, j'en suis jaloux et j'y suis sensible. Mes suppliants, quels qu'ils soient, n'ont, à craindre de moi ni dégoût, ni rebut, et leurs prières seront souvent exaucées, avant même qu'elles finissent.

Répondons, chers auditeurs, à des invitations aussi tendres. Trop heureux de servir un Dieu que nos vœux n'importunent jamais, et que jamais ses dons n'appauvrissent. Faisons monter vers lui notre encens, pour attirer sur nous ses faveurs. Ce n'est pas sans doute les surfaire que de les attacher à nos demandes! Et tous les indigents du siècle changeraient bientôt leurs murmures en actions de grâces, s'il suffisait de demander pour être au rang des heureux.

D'où vient donc qu'insensibles aux besoins de nos âmes nous les laissons languir toujours dans une misère extrême? Quelle indolence retient oisive entre nos mains la clef des trésors inépuisables d'un Dieu? Quelle folie de manquer notre couronne, faute d'employer ces armes puissantes auxquelles ne se refuse jamais la victoire? Quelle fureur de se précipiter soi-même dans l'enfer, lorsque, pour échapper à sa perte, il ne faudrait, ce semble, que pousser de sincères soupirs? Ah! sans doute c'est que nous n'avons jamais bien compris le rapport essentiel et la raison étroite qui se trouve entre la prière et le salut. Et voilà cependant, dit saint Augustin, tout le nœud de notre prédestination.

Vous ne priez pas : vous vous damnez donc. Vous priez et vous ne vous sauvez pas : vous priez donc mal. Priez, ou vous ne vous sauverez pas; priez bien et vous vous sauverez à coup sûr : *Petite, et accipietis* (*Joan.*, XVI, 16.) Voilà, en deux mots, ajoute ce saint docteur, tout l'Evangile. Qui sait bien prier sait bien vivre : *Recte novit vivere, qui recte novit orare.*

A ces vérités on oppose l'expérience. Combien de grâces, dit-on, que nous recevons tous les jours, sans les demander jamais! Combien d'autres, au contraire, que nous demandons toujours, sans jamais les recevoir! Vous vous trompez, sans doute, chers auditeurs, et toute expérience de l'homme qui dément la parole d'un Dieu ne peut être qu'une erreur.

Découvrons-en donc les illusions et montrons en premier lieu que, malgré ces grâces que vous recevez sans les demander, il n'en est pas moins vrai que la prière est un moyen de salut absolument nécessaire. Expliquons, en second lieu, comment, malgré ces refus dont vous vous plaignez, il n'en est pas moins vrai que la prière est un moyen de salut infailliblement efficace. Nécessité absolue de la prière; infaillible efficacité de la prière : deux propositions de foi que j'oppose à l'infidélité de vos épreuves.

Commençons l'éloge de la prière, pour mettre en œuvre son secours; et demandons les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession toute-puissante de la mère de Dieu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est rare de voir dans le monde des occasions manquées et des fortunes perdues, faute d'être vivement sollicitées et poursuivies avec ardeur; mais il ne l'est pas dans la religion de voir des chrétiens qui se damnent, uniquement faute de prier et de bien prier. Je dis uniquement faute de prier : et certainement je ne dis rien ici qui doive vous surprendre. Car s'il est vrai, comme la foi nous l'enseigne, que le succès du salut dépende principalement du choix des grâces, et le choix des grâces du bon usage de la prière, de ces deux principes réunis, ne s'ensuit-il pas que, quelle que soit la cause prochaine de la damnation de tant d'âmes qui périssent, hélas! tous les jours, à remonter à la source, il faut que le défaut de prière se trouve à la tête de tous les autres vices qui ont causé leur perte et consommé leur réprobation. Il suffit de développer et d'approfondir ces deux propositions fondamentales de la foi, pour être pleinement convaincu de l'extrême importance de la prière et de son absolue nécessité.

Vous négligez de prier, chrétiens auditeurs, et sans vous donner constamment à la prière, vous espérez faire votre salut. Et moi, sur ce seul préjugé, j'en désespère! Voyons qui de nous deux est le mieux fondé en raison : ou vous dans votre espérance, ou moi dans ma crainte.

Vous espérez vous sauver, parce qu'avec les grâces que vous recevez vous croyez sentir que vous le pouvez. Et moi j'en désespère, parce que, sans vous contester ces grâces sur lesquelles vous vous reposez, je suis plus que moralement sûr que, sans prière, et sans prière même fervente, en pouvant vous sauver, vous ne vous sauverez pas : première proposition sur laquelle je fonde la nécessité de la prière.

En fait de damnation et de salut, ne vous y trompez pas, chrétiens auditeurs, autre est le pouvoir, autre est l'effet; autre ce qui est simplement suffisant, autre ce qui se passe un jour; autre ce qui peut arriver dans tout le cours de la vie; autre ce qui ne dépend que de la libre coopération de l'homme; autre ce qui vient uniquement de la pure bienveillance de Dieu. Du petit nombre de ceux qui se sauvent, il n'en est point qui n'ait pu se damner, parce qu'il n'est point d'homme qui ne soit libre et qui n'ait encore moins de penchant au bien que d'inclination au mal : *Pravum est cor omnium* (*Jer.*, XVII, 9) : dit l'Ecriture. Et de la prodigieuse multitude de ceux qui se damnent, il n'en est point aussi qui n'ait pu se sauver, parce que Dieu a voulu le salut de tous et qu'il n'a voulu la perte d'aucun de ceux qui périssent, dit encore le texte sacré : *Nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti.* (II *Petr.*, XXXIX, 9.)

Principe incontestable, dont je conviens sans peine avec vous. Cependant, et voici le point décisif dont il faut aussi que vous conveniez avec moi : du côté de Dieu, quelque chose de plus en faveur de ceux-ci et quelque chose de moins en faveur de ceux-là; moins de préférence et de prédilection pour les uns, et pour les autres plus de distinction et de choix. Grand Dieu, quelle étrange révolution! Ces fortunés habitants du ciel seraient à présent les malheureux esclaves de l'enfer, et ces déplorables victimes des vengeances du Seigneur seraient l'objet de ses plus douces complaisances. Or, ce plus ou ce moins de grâces, d'où a-t-il dépendu, je vous prie? Du saint usage ou du coupable défaut de la prière.

Expliquons-nous, et ne craignons point de rendre sensibles, à force d'exemples, et de mettre dans tout leur jour des vérités si peu connues et néanmoins si importantes au salut. Suivez-moi, je vous prie, dans le détail des suppositions que je vais faire. Qu'un David, adultère et homicide, n'eût point survécu aux égarements d'un âge déjà mûr et avancé; que le sage et vertueux Salomon n'eût point atteint le terme de sa folle vieillesse, le fils serait à la place du père : nous aurions un Salomon sans crime et un David sans pénitence.

Que les premiers maris de Sara eussent trouvé, comme Tobie, dès leur entrée dans la carrière, un ange tutélaire et un guide sûr; et que Tobie, faute d'ange et de guide, eût suivi, comme eux, le penchant de la nature et l'attrait de la passion, ils auraient changé de sort. C'est-à-dire que les uns auraient vieilli heureux dans l'innocence, et

que l'autre, jeune encore, serait mort dans le péché. Que Sisara n'eût point tombé entre les mains d'une Jahel, et que Samson ne fût pas sorti de celles de Dalila; chacun d'eux aurait fait une autre fin. Le premier n'aurait point passé du sommeil à la mort; le second n'aurait point changé la mort même en triomphe.

De même, pour en venir encore à des exemples plus sensibles et plus présents, que ce pécheur, aujourd'hui si obstiné dans le crime et si fidèle observateur autrefois de la loi de Dieu, eût vécu quelques années de moins, c'était un saint dont nous aurions peut-être un jour réclamé l'assistance; et c'est un malheureux que nous citons à tout propos comme un exemple de terreur.

Que cette femme, revenue, si vous voulez, de ses intrigues, mais non pas encore dégagée de ses attaches, n'eût point trouvé de directeurs politiques; et que cette autre, irréprochable dans ses mœurs, mais entêtée dans ses opinions, n'en eût point rencontré de suspects, l'une ne se damnerait pas par l'insuffisance de sa conversion, ni l'autre par l'égarement de sa foi.

Que ces jeunes personnes, au lieu d'un établissement, en eussent pris un autre, celle-ci ne serait point martyre du monde, ni celle-là victime du cloître.

Que ces deux complices ne se fussent jamais connus; que l'un n'eût point échappé de sa maladie, et que l'autre en fût revenu; que ce mourant si bien disposé n'eût point revu encore une fois le malheureux objet de sa passion, et que tel au contraire, enlevé tout à coup par une mort imprévue, eût eu quelque temps pour se disposer à la mort.

Enfin, que tous ces mauvais chrétiens qui sont à présent dans l'enfer ne fussent pas tombés dans certaines conjonctures favorables à leurs penchants, mais fatales à leur salut; que Dieu leur eût ménagé certaines grâces de choix auxquelles il prévoyait bien qu'ils ne résisteraient pas; que de tant de divers moments qui composaient leurs vies, celui de l'innocence ou celui de la pénitence eût été le dernier moment de leurs jours. Toutes faveurs gratuites qui ne dépendaient point d'eux, et que Dieu ne leur devait pas. Ah! mes frères, leur salut était en assurance. Ce seraient autant de saints, et ils sont, hélas! pour jamais damnés.

Vérité terrible! chrétiens auditeurs; mais vérité qui, toute terrible qu'elle est, doit préparer vos esprits et vos cœurs à l'instruction solide et consolante que vous allez vous-mêmes en tirer dans la suite.

C'est donc à la protection spéciale, devez-vous dire, c'est à la protection spéciale de mon Dieu qu'est attachée l'infaillibilité de mon salut. Protection spéciale qui est un pur effet de miséricorde, quoiqu'elle décerne la couronne de justice. Protection spéciale qui fait la récompense des saints, et que cependant toutes les vertus des saints ne peuvent mériter. Protection spéciale sans laquelle, réduit aux secours ordinaires de la grâce, en pouvant me sauver, je ne me sauverai point.

Commencez-vous à l'entendre, chrétiens auditeurs, et venez-vous à trembler? Ah! c'est maintenant que vous êtes disposés à bien sentir toute la nécessité de la prière. Car cette protection spéciale de Dieu, sans laquelle vous ne vous sauverez pas; cette protection spéciale, qui est un pur effet de miséricorde; cette protection spéciale, que vous ne pouvez mériter, vous pouvez l'obtenir par la prière : c'est même à la prière qu'elle est attachée. Et par conséquent, quelque égarés que nous puissions être des voies du salut; quelque obstacle que nous ayons mis à notre retour; de quelque près même que nous touchions au terme fatal d'une réprobation éternelle; du plus profond abîme nous pouvons pousser des cris capables d'attendrir le ciel, fût-il de bronze et d'airain pour nous; et quand nous serions à deux doigts de notre perte, avec le secours de la prière, nous nous sauverons à coup sûr. Seconde proposition, d'où je conclus la nécessité de la prière.

La preuve en est facile. Il ne faut qu'ouvrir l'Evangile, vous y verrez acquis à la prière, en vertu du seul nom du Sauveur, le choix même le plus exquis des grâces du salut. La promesse en est générale; tout y est compris, rien n'en est exclu. Tout ce que vous demanderez au nom du Sauveur vous l'obtiendrez, soyez-en sûrs : *Omnia quæcunque orantes petitis, evenient vobis.* (*Marc.*, XI, 24.) Que peut-on dire de plus consolant pour une âme fidèle?

Mais parce qu'on ne saurait avoir trop de sûreté dans une affaire aussi importante que celle du salut, joignons aux promesses infaillibles d'un Dieu le témoignage authentique de ses amis. Prenons pour garant de ses promesses, entre tous ceux que je viens de vous nommer, un des plus chers objets de sa miséricorde et des plus beaux modèles de la piété. C'est David. Que pense-t-il de son salut? D'où en attend-il le succès? Sur quoi juge-t-il que son nom est écrit dans le livre de vie? Uniquement sur le talent qu'il a reçu du ciel par la prière.

Béni soit le Seigneur, s'écrie-t-il dans un saint transport de confiance; béni soit le Seigneur; béni soit le Dieu de mon salut! *Benedictus Deus!* (*Psal.* LXV, 20.) Et de quoi le bénissez-vous? trop heureux pénitent! De ce qu'il a conservé vos jours tandis que vous viviez dans sa disgrâce? de ce qu'il vous a ménagé et le moyen et le temps de revenir à lui, et de rentrer dans son amitié? de ce qu'en vous accordant votre pardon il vous en a donné l'assurance? Grâces privilégiées! faveurs bien singulières! Je le bénis de tout cela, et de quelque chose encore de plus : *Benedictus Deus!* Je le bénis de ce qu'au fort même de mes égarements, quelque indigne que je fusse de ces dons, il ne m'a jamais ôté la ressource de la prière : *Benedictus Deus, qui non amovit orationem.* (*Ibid.*) Cette grâce, l'unique, peut-être, qui me restait alors, a été pour moi un heureux

germe de salut; et, en la laissant en mon pouvoir, Dieu m'a laissé ouverts tous les trésors de sa miséricorde : ***Benedictus Deus, qui non amovit orationem meam, et misericordiam suam a me.*** (*Ibid.*)

Oracle bien décisif! et, selon saint Augustin, règle immanquable pour discerner si l'on est du nombre des élus ou des réprouvés. Etes-vous affectionnés et assidus à la prière? espérez bien de votre salut : en priant bien on se sauve toujours. Abandonnez-vous ou négligez-vous l'exercice de la prière? tremblez pour votre perte : on ne se sauve pas sans prier, et sans prier même avec persévérance : ***Dum videris non a te amotam orationem, securus esto.... non est a te amota misericordia.***

Ce n'est pas que Dieu, Père commun de tous les hommes, et surtout de tous les fidèles, ait résolu d'en exclure aucun de ses faveurs; mais encore a-t-il fallu que sa gloire ne souffrît pas de sa bonté, et, qu'étant toujours libéral, il ne devînt jamais prodigue. Or, voici le merveilleux, mais aussi l'unique tempérament qui pût concilier les intérêts de sa gloire et les empressements de sa bonté. Pour maintenir les droits de l'une, Dieu veut que l'homme lui demande ce qu'il désire le plus de lui accorder : son salut; et, pour satisfaire aux mouvements de l'autre, Dieu s'engage, même par serment, à ne refuser jamais ce qu'on prend soin de lui demander en vue de se sauver.

Comme il ne serait pas véritablement honoré des hommes s'il n'en était pas instamment prié, il s'est réservé des priviléges dont il ne se départ qu'en faveur de la prière; et comme il est porté à se relâcher de ses priviléges, il donne à tous la grâce de la prière, à laquelle il peut tout donner sans se déshonorer, parce que sa sagesse exige que l'abus de la grâce soit puni par une soustraction de grâce; il consent que celui qui s'est éloigné de lui ne puisse désormais mériter son retour, mais parce que sa compassion le presse de ramener tous ceux qui s'égarent, il leur laisse le pouvoir de l'appeler à leur secours, et il répond à la voix de quiconque l'appelle. Tandis que sa justice irritée lui met en main les foudres de la vengeance, sa tendresse indulgente couvre les criminels du bouclier de la prière. L'honneur de Dieu crie hautement : Si vous ne priez pas, vous êtes perdus; et sa miséricorde crie encore plus haut : Si vous priez bien, vous serez infailliblement sauvés. Sa gloire ne s'oppose pas à voir fondre tous ses trésors sur la tête du plus coupable dès que c'est un coupable suppliant, et sa bonté ne s'oppose pas à voir périr le plus homme de bien dès qu'il cesse d'être homme de prière. Tel est l'accord des attributs divins, accord dont l'homme doit être content, et auquel Dieu ne peut renoncer sans cesser d'être Dieu. Eh quoi! tandis que, dans un monstrueux oubli, sujet rebelle, vous refusez à Dieu l'hommage que vous lui devez, vous voudriez qu'il vous traitât en enfant soumis, et qu'il vous accordât ce que vous ne méritez pas et ce que vous ne pouvez pas même mériter? Si vous ne le priez pas, ditesmoi donc par quel endroit vous l'honorez? La prière n'est-elle pas l'aveu de notre dépendance? ne fait-elle pas le lien de la religion? n'entre-t-elle pas dans le culte essentiel à la Divinité? Un Dieu qui n'est point prié est un Dieu méconnu; c'est un Dieu semblable à ce dieu d'Athènes, sur lequel se récria saint Paul au milieu de l'Aréopage : *Deo ignoto.* C'est un Dieu moins Dieu, j'ose le dire, que les dieux mêmes de la fable. Le Dieu que j'invoque, le Dieu que je réclame, le Dieu que j'implore dans tous mes besoins, et du corps et surtout de l'âme, est le Dieu de mon cœur et le Dieu de mon salut. Tout autre honneur, s'il n'est joint à la prière, est un honneur insuffisant pour le vrai Dieu.

Je suis las, disait-il lui-même à son peuple, je suis las du sang des animaux dont vous arrosez la terre : ***Nunquid manducabo carnes taurorum, aut sanguinem hircorum potabo?*** (*Psal.* XLIX, 13.) Ce n'est pas des sacrifices de vos mains dont je suis affamé; c'est des désirs de vos cœurs dont je suis altéré. Priez-moi donc comme vous me devez prier, et vous m'honorerez comme je veux être honoré : ***Invoca me, et honorificabis me.*** (*Ibid.*, 15.)

Ainsi l'entendaient ces anciens patriarches, dont toutes les paroles qu'a recueillies l'histoire sainte sont presque autant de prières; ainsi l'ont entendu les premiers chrétiens, nos pères, dont le repos et le travail n'interrompaient presque point les prières; ainsi l'entend encore aujourd'hui l'Eglise, notre mère, qui se fait un devoir indispensable d'entretenir jour et nuit parmi ses enfants une succession continuelle de prières; ainsi nous l'a surtout fait entendre Jésus-Christ lui-même, notre modèle et notre maître, qui passait les jours à former ses disciples par ses divines leçons, et les nuits à honorer son Père par ses ferventes prières : *Erat pernoctans in oratione Dei.* (*Luc.*, VI, 12.)

De là, dans l'Evangile, ces vives et touchantes invitations, qu'on doit regarder, dit saint Chrysostome, comme les cris empressés d'une miséricorde inquiète, qui demande aux hommes indifférents la clef des trésors divins dont elle veut les combler; de là cette grande et importante vérité, qui vous paraît à tous un paradoxe, qu'il faut toujours prier : *Omni tempore* (*Ephes.*, IV, 18); c'est-à-dire dans toutes les entreprises, dans tous les événements, dans toutes les tentations; parce qu'il n'est point, en effet, de tentation, d'événement, d'entreprise, qui, faute de prière, ne puisse porter au salut un notable préjudice; de là enfin, concluait saint Chrysostôme, je veux dire de cette nécessité de prier, ou mise en oubli, ou peu réduite en pratique, ce débordement général des mœurs qui défigure honteusement toute la face du christianisme.

Grands de la terre, ajoutait ce grand saint, vous vivez presque tous sans religion, parce que les grands, trop accoutumés qu'ils sont à être adorés et priés, comme nos souverains et nos maîtres, ne savent ce que c'est que

d'adorer et prier eux-mêmes, comme il faut, leur Maître souverain.

Indigents du siècle, vous languissez presque tous dans une indigence spirituelle plus affreuse encore que l'indigence corporelle dont vous vous plaignez, parce que les indigents, tout occupés à solliciter et à prier les hommes, ne songent presque pas à solliciter et à prier Dieu comme il faut.

Faux sages du monde, vous vous damnez moins par l'énormité de vos vices que par l'inutilité de vos vertus, parce que les faux sages, contents de leur sagesse mondaine, dédaignent cette sagesse chrétienne que Dieu ne donne, dit l'apôtre saint Jacques, qu'à ceux qui le prient et qui le prient avec ferveur.

Jeunes gens de tout sexe, vous vous égarez de plus en plus des voies du salut, parce que la jeunesse, enivrée de la dissipation continuelle de ses plaisirs, ne peut goûter le repos de la méditation ni le sérieux de la réflexion et le recueillement de la prière.

Hommes occupés de quelque genre d'affaires que ce puisse être, eh! vous vous oubliez vous-mêmes; vous négligez votre principale affaire, l'affaire de votre salut, parce que l'occupation, si elle n'est bien réglée, bannit d'ordinaire ou absorbe l'oraison. Vous enfin, justes, on voit de temps en temps parmi vous des chutes déplorables, parce que les justes eux-mêmes se relâchent quelquefois dans leurs exercices de piété.

Admirable conduite de la sagesse éternelle, d'avoir attaché le bonheur inestimable du salut à un moyen aussi facile que la prière; afin que ceux qui se plaignent tous les jours de la difficulté de se sauver, ne puissent désormais se plaindre que de leur négligence à prier.

En effet, à entendre la plupart des grands pécheurs, lors même qu'ils s'accusent, et qu'ils déposent contre eux au tribunal de la pénitence, ils ne sont jamais qu'à demi coupables de leur perte. C'est, disent-ils, la violence des tentations qui les entraîne; c'est la force du penchant qui les tyrannise; c'est le charme du monde qui les séduit; ce sont les liens de leurs habitudes qui les enchaînent; c'est la vengeance de Dieu qui les poursuit; c'est toujours une grâce forte et puissante qui leur manque au besoin.

Passons-leur aujourd'hui toutes ces excuses. Ne nous arrêtons pas à leur montrer la faiblesse de ces prétextes, l'inutilité de ces défenses, l'imposture même de ces faux allégués. Qu'ils justifient, s'ils peuvent, leur silence criminel auprès de Dieu, au milieu de tant et de si pressantes nécessités; et je souscris à leur apologie. Mais le dégoût qu'ils ont de la prière, le peu d'usage qu'ils en font, l'éloignement où ils vivent de tout ce qui s'appelle religion pratique de piété, suffit seul pour les rendre inexcusables dans toutes ces suppositions.

Vous êtes, dites-vous violemment assaillis de l'ennemi du salut; nuit et jour il vous poursuit; il ne vous donne ni paix ni trêve. Êtes-vous donc plus infestés de cet ange de Satan, que ne l'était saint Paul, sans cesse en butte à ses attaques? Mais il priait, et si la prière ne le délivrait pas de ce cruel tyran, au moins par le secours de la grâce elle l'en faisait triompher. Priez donc; mais priez ardemment, à son exemple; et ce démon domestique dont vous vous plaignez, fût-il plus opiniâtre que celui qui tint seul contre tous les apôtres ensemble, il cédera, dit Jésus-Christ, aux armes invincibles de la prière : *Hoc genus dæmoniorum non ejicitur, nisi in oratione.* (*Matth.*, XVII, 20.) Quand tout l'enfer serait déchaîné contre vous; quand vous vous verriez investis d'une armée de mauvais anges, aussi nombreuse qu'était autrefois celle des ennemis du peuple de Dieu, tandis que, comme Moïse, vous lèverez les mains au ciel, votre faible vertu aura toujours l'avantage. Mais si vous vous lassez de ce saint exercice; si vous en comptez les moments; si vous en regrettez les heures, comme des heures ennuyeuses ou perdues, ne vous étonnez pas de vous voir honteusement vaincus, et n'imputez qu'à vous-mêmes votre lâche défaite. Le défaut de prière vous rend inexcusables dans les assauts du démon.

Vous, vous prétendez que la plupart des fautes où vous tombez chaque jour, sont des suites inévitables des inclinations mauvaises avec lesquelles vous êtes né; que la nature, en vous faisant homme, vous a fait pécheur, et qu'en formant dans votre cœur de secrets penchants au vice, et des répugnances ouvertes à la vertu, elle vous a rendu l'un presque nécessaire, et l'autre comme impossible. Le moyen de corriger, dites-vous, des défauts naturels? Le moyen, cher auditeur, c'est de prier. La prière triomphe de la nature; elle la rend souple et docile à la grâce. Eussiez-vous un cœur brûlé de plus de feux, que la fournaise des enfants de Babylone; une humeur plus colère, que les lions lâchés contre Daniel; une imagination plus vive que le soleil, que Josué sut arrêter dans sa course; la prière changera tous ces obstacles en moyens de salut.

Ce sont là, me direz-vous des miracles. J'en conviens; mais les miracles ne coûtent rien à Dieu, et la prière, qui se fait obéir de Dieu même, selon la pensée de saint Jérôme sur ces paroles de l'Ecriture, *obediente Deo voci hominis* (*Jos.*, X, 14), vous coûte-t-elle beaucoup plus ? C'est donc votre faute, si vous ne les obtenez pas; et le défaut de prière vous rend inexcusables dans les oppositions les plus insurmontables de la nature.

A la nature déjà rebelle, mondains, vous vous plaignez que le monde prête encore ses armes; et que d'intelligence avec vous, pour vous séduire, il vous éblouit par son éclat, et vous engage par son attrait. Mais ce monde, tout trompeur qu'il est, fût-il encore plus rempli de prestiges que ne l'était l'ancienne Rome, du temps de saint Pierre, par les enchantements de Simon le Magicien, votre prière, comme celle de cet apôtre, peut rompre tous ces faux charmes; faire

disparaître à vos yeux ce fantôme éblouissant de grandeur, et mettre sous vos pieds ce brillant colosse de vanité. Si, malgré sa faiblesse, il se soutient dans votre esprit, c'est faute de prier; et le défaut de prière vous rend inexcusables dans les piéges les plus dangereux du monde. Pécheurs d'habitude! vous voulez qu'on ait pour vous quelque indulgence, quelque égard, et qu'en considération de vos maux invétérés on excuse quelquefois vos rechutes. Je sais ce que dit saint Augustin, que l'habitude dans le mal cause une sorte d'impuissance pour le bien; qu'elle en ôte le goût; qu'elle en fait perdre le désir même. Mais si vous avez perdu le goût même de la prière; retenez-en au moins l'usage. Demandez ce que vous ne désirez pas encore, afin que vous le désiriez dans la suite; ce fut ce qui sauva saint Augustin. Car en vain sa mère eût-elle prié pour son salut, s'il n'eût pas prié pour son salut lui-même. Seigneur, dit ce saint pénitent, dans l'humble confession de ses misères, je me souviens que dans la chaleur de mes débauches je vous disais de temps en temps : Mon Dieu! donnez-moi la pureté du corps, et l'innocence du cœur. Infortuné que j'étais, je craignais d'être pris au mot; et que Médecin charitable, vous ne vinssiez à guérir une ardeur que je ne voulais pas éteindre encore : *Timebam ne me exaudires, et cito sanares.* N'importe, cette prière, quoiqu'imparfaite, eut pourtant un effet parfait. La chasteté s'offrit à Augustin, et changea bientôt ses injurieux dédains, et ses coupables remises en transports ardents, et en généreux efforts. Les liens de l'habitude peuvent donc bien, si vous voulez, vous retenir dans le vice, et vous détourner de la vertu; mais le défaut de prière vous rend inexcusables dans les liens les plus invétérés de l'habitude.

Vous, enfin, impénitents et endurcis, pressés de vos remords, et tentés de désespoir, vous croyez quelquefois que vous êtes abandonnés de Dieu; que la mesure de vos crimes est comblée; et que la miséricorde vous a livrés à la justice. Abus, dit saint Augustin, abus. Tant qu'on est dans la vie, on est dans la voie, et non pas au terme, Mais quand la terre s'ouvrirait déjà sous vos pas, quand le ciel foudroyerait sur vos têtes; quand ses flammes vengeresses vous investiraient de toutes parts comme autrefois ces obstinés Israélites; l'encens d'Aaron pourrait encore monter jusqu'au trône du Seigneur, et sa prière le forcer à vous être propice. Dieu dans sa colère pourrait bien dire à ses suppliants, et à vos intercesseurs ce qu'il disait alors à Moïse, et depuis à Jérémie : Laissez-moi; ne me priez pas : *Dimitte me* (*Deut.*, IX, 14).... *tu noli orare.* (*Jer.*, VII, 16; XI, 14; XIV, 11.) Mais cela même, disent les Pères, ne nous marque-t-il pas la vertu de la prière, qui retient son bras irrité; et la funeste précaution que Dieu prend dans les divines Ecritures; quand il veut punir, et se venger, d'enlever de la terre les hommes d'oraison; aussi bien que l'aimable plainte qu'il fait, quand il veut pardonner, et faire grâce, de ne plus trouver dans le monde d'hommes de désirs; ne prouvent-elles pas ce que dit le Sage : que la prière est un bouclier impénétrable aux traits les plus perçants de la vengeance divine : *Proferens servitutis scutum orationem* (*Sap.*, XVIII, 21) : que c'est une digue insurmontable au plus affreux déluge de la colère céleste : *Resistit iræ* (*Ibid.*); que c'est enfin une force victorieuse, qui triomphe du Vainqueur même : *Verbo illum, qui se vexabat, subjecit* (*Ibid.*, 22), et que par conséquent le défaut de prière vous rend inexcusables, même dans l'abandon prétendu de Dieu?

Priez donc tous, justes et pécheurs, priez, si vous ne voulez pas qu'on vous impute le dépérissement des grâces et la perte de vos âmes. Est-il étonnant que ceux qui n'entretiennent aucun commerce avec le ciel, n'en reçoivent pas les heureuses influences? Et peut-on trouver injuste que Dieu laisse périr ceux qui ne l'appellent pas seulement à leur secours? Oui, qu'on m'oppose tout ce qu'on voudra m'opposer; oui, je soutiens qu'il est contre la gloire de Dieu qu'un chrétien qui ne prie pas, et qui ne prie pas avec ferveur, soit un chrétien qui soit jamais sauvé.

Supposons ici, si vous voulez, un Abraham ou un Moïse, ou bien un Jérémie, qui plaide encore aujourd'hui, comme autrefois, la cause des pécheurs; que pourra-t-il alléguer à Dieu de si intéressant en leur faveur, que le défaut de leur prière ne détruise?

Ah! Seigneur, dira-t-il : vous êtes bon; vous voulez que tous se sauvent et qu'aucun ne périsse. Vous l'avez dit vous-même, vous voulez donc le salut de ces gens dissipés, qui vous oublient, de ces indévots qui vous négligent, de ces pécheurs même qui vous offensent encore et qui vous outragent; vous voulez leur salut; vous le voulez, et ne suffit-il pas, ô mon Dieu, que vous le vouliez sincèrement et en effet? Non, dira Dieu, il faut encore qu'ils le veuillent, et qu'ils le veuillent aussi sincèrement que je le veux moi-même. Leur volonté avec la mienne doit concourir à leur mérite. Je les ai créés sans eux, il est vrai; mais je les ai créés libres, et sans eux je ne les sauverai pas : *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te.*

Cependant, Seigneur, souffrez cette réplique, vous pouvez tout sur les âmes les plus désespérées et sur les volontés les plus rebelles. Vous savez si bien l'endroit sensible de leur cœur, par où vous pourriez les toucher; le trait victorieux de la grâce, avec lequel vous pourriez en triompher; le moment favorable de la vie où vous pourriez les convertir et les sauver; qu'attendez-vous donc, ô mon Dieu, et qu'est-ce qui vous arrête? Ce que j'attends? c'est qu'ils me prient. Ce qui m'arrête? c'est leur silence. Indignes de mes grâces, par l'abus qu'ils en ont fait, plus indignes encore des grâces de distinction et de choix; prétendent-ils que dans leur outrageux mépris, je leur prodigue ce qu'ils ne

méritent plus, et ce qu'ils n'ont jamais pu mériter? Je suis prodigue en un sens, il est vrai, et j'en fais gloire, pour tous ceux qui m'honorent et qui m'invoquent : *Dives in omnes, qui invocant* (*Rom.*, X, 12); mais je suis avare pour les indifférents et les ingrats.

Ils périront donc, Seigneur, ces pauvres malheureux; ils périront tous, faute de grâce : faute de grâces? Ce ne sera pas, au moins, faute de la grâce de prier. Dépouillés, si vous voulez, de tout autre secours, ils ont encore cette ressource, et ce seul moyen de salut que je ne refuse à personne, et auquel je ne refuse rien, suffit seul pour qu'ils périssent tous sans miséricorde et sans excuse : ***Perditio tua... Israel... in me auxilium*** (*Osee*, XIII, 9).

Oui, sans excuse, pécheurs! Car enfin, si vous êtes assez malheureux pour vous perdre jamais, sur quoi pourriez-vous vous-mêmes appuyer votre défense? Je péris, direz-vous, je péris; mais ce n'est pas uniquement par ma faute; je me suis trouvé dans des pas bien glissants, dans des tentations bien délicates. De plus sages que moi auraient échoué à de pareils écueils. J'ai eu des passions bien vives et des grâces bien faibles. Si Dieu avait fait tomber sur moi quelqu'une de ces faveurs spéciales qu'il prodiguait tous les jours, à pleines mains, à tant d'autres; si, dans mes délicieux égarements, j'eusse rencontré quelques épines au lieu de tant de fleurs; si j'avais eu moins de traverses et de croix dans ma vie, ou plus de patience dans mes croix; si je fusse mort un peu plus tôt ou un peu plus tard, je serais à présent du nombre des saints.

Insensés, eh! à qui vous en prenez-vous, si vous n'en êtes pas? L'avez-vous seulement demandé comme il faut, ce bonheur inestimable? Ne voyez-vous pas que, dès que vous avez manqué de prier, et de prier avec assiduité et avec ferveur, ces faiblesses et ces disgrâces, ces tentations et ces écueils, cette violence des passions et ce retranchement de secours, tout, jusqu'aux surprises mêmes de la mort, retombe à votre charge, et se tourne à votre condamnation. Le seul défaut de prière, défaut inexcusable, rend inexcusables tous les autres défauts; et, quelque inévitable qu'ait été votre perte, quelque miraculeux qu'eût été votre salut, vous êtes toujours responsables d'avoir pu, et de n'avoir pas voulu demander et obtenir grâce. Ah! chrétiens auditeurs, il faut, en vérité, toute la charité du christianisme pour compatir à des hommes qui ne sont malheureux que faute d'avoir sollicité leur bonheur. Leur triste sort attendrit moins qu'il n'épouvante, et l'on serait encore tenté d'insulter à leur perte, si l'on pouvait voir périr quelqu'un sans douleur.

Cependant, de tant d'hommes qui périssent sous nos yeux, et quelquefois entre nos bras, en est-il un seul à qui ces reproches, que je viens de faire, ne conviennent pas? Ils se perdent tous faute de prier. Car, hélas! qu'est devenu parmi nous cet esprit de prière si commun autrefois parmi les fidèles, et que le Sauveur a promis généralement à tous ses disciples . ***Effundam super vos spiritum gratiæ et precum.*** (*Zach.*, XII, 10.) Vous serez prié dans une ville, ô mon Dieu! mais par qui? Par des saints et par des saintes, dont les passions, depuis longtemps vaincues, osent à peine livrer encore quelques légers combats; par des âmes vigilantes qui, entre elles et les tentations, ont mis le rempart de la retraite, et la sauvegarde de la pénitence; par des justes fervents qui pourraient mourir à toute heure sans pouvoir être surpris de la mort; mais vous serez entièrement oublié, rarement au moins invoqué, pas même adoré, ni matin ni soir, par ces mondains présomptueux dont la vie est le centre des distractions, le séjour des illusions, le règne des passions, et comme un amas monstrueux de moments criminels, parmi lesquels une bonne mort ne trouverait pas un seul instant où elle pût se placer. C'est-à-dire que dans l'état du monde, dans la condition du monde, où la protection de Dieu la plus spéciale ne serait pas de trop pour assurer le salut; c'est précisément où le seul moyen de salut dont nous soyons sûrs, est le plus constamment omis, le plus universellement abandonné, par une indévotion criminelle et une négligence inexcusable.

Attention à ceci, je vous prie; le sujet le mérite : je n'appelle point prières (et c'est ici ma dernière réflexion) tous ces prétendus actes de religion, où les lèvres se prêtent et l'esprit se refuse; où la bouche parle et le cœur est muet; où la langue précipite les paroles que la mémoire suggère, et les yeux se promènent sur les objets qui se présentent; où l'âme désavoue son culte par des dissipations volontaires, et le corps dément le sien par des postures peu séantes; où l'attention manque, où l'affection languit, où le respect même ne se trouve pas. De bonne foi, fait-on tort à de semblables prières de les compter pour des prières perdues? plus propres à ouvrir l'enfer qu'elles réjouissent, qu'à fléchir le ciel qu'elles offensent.

Je sais, mes frères, je sais, que le Dieu que nous prions est autant Père que Juge; qu'il connaît le fond de notre nature, et qu'il n'attend pas, comme dit saint Bernard, de l'instabilité du roseau l'immobilité du rocher. Aussi, loin de vous imputer les distractions qui vous troublent, et de vous reprocher les écarts qui vous surprennent, hélas! quelquefois jusqu'au pied des autels, il met ces tentations au nombre de vos mérites, et les efforts qu'elles vous coûtent au nombre de vos victoires. Mais votre négligence à les prévenir, votre facilité à les admettre, votre complaisance à les entretenir, votre persévérance même à les rechercher, votre aversion enfin pour tout ce qui s'appelle heure d'oraison, temps de recueillement, moment de saintes réflexions, tandis que vous paraissez prier aux yeux des hommes; tout cela ne vous rend-il pas hypocrites devant Dieu et dignes de sa colère, plu-

tôt que de sa miséricorde? Grand Dieu! il faut donc que les hommes comptent pour bien peu de chose leur salut et leur éternité, puisque, faute de s'assujettir ou de s'appliquer à prier, ils consentent d'en risquer l'assurance, ou plutôt d'en assurer la perte.

Mais enfin, me direz-vous, si le Dieu que nous servons est intéressé à ne pas prévenir nos demandes, s'est-il engagé de répondre à nos vœux? oui, chrétiens auditeurs; du moins pour le salut. Telle est, non plus la nécessité, mais l'efficacité de la prière, qu'il me reste à justifier dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Nous demandons et nous n'obtenons pas. C'est un langage bien commun aujourd'hui dans la bouche des hommes, et bien injurieux à la parole de Dieu! Car que vous servirait-il, ô mon Dieu! de nous engager si fort à vous demander, si vous n'aviez pas résolu de nous accorder nos demandes? Auriez-vous la cruauté de frustrer des espérances que vous établissez vous-même? et pourriez-vous ne pas exaucer des prières que vous nous prescrivez, sous peine de péché?

Mais n'est-ce point aussi que nous nous imaginons prier et bien prier, lorsque nous ne demandons rien du tout, ou que nous demandons mal? Car en ce cas, Dieu ne nous a rien promis. N'est-ce point peut-être que nous nous croyons refusés, lorsque Dieu nous accorde beaucoup mieux, et beaucoup plus que nous n'avons demandé? Car alors les promesses de Dieu sont accomplies. Eclaircissons ces deux points; et nous aurons justifié l'efficacité de la prière.

C'est donc à vos murmures que j'entreprends d'abord de répondre, vous tous qui priez, et qui n'obtenez pas. Avant que de juger si vous avez droit de vous plaindre de votre Dieu, souffrez que je vous demande à vous-mêmes si vous avez bien examiné vos vœux. Portent-ils le caractère de ces prières chrétiennes que Dieu s'est engagé à ne point méconnaître? Rappelons-les ensemble à un examen sérieux; et d'abord dites-moi de bonne foi ce que vous avez jusqu'à présent demandé à votre Dieu, sans l'obtenir? ce sont peut-être des grâces temporelles, et des biens périssables. Non, chrétiens auditeurs; ce n'est pas un crime; et pour les recevoir sans danger, c'est effectivement de Dieu seul qu'il faut les attendre. Ne craignez pas même que je vous reproche ici la tiédeur de vos prières. Vous les souhaitez ces grâces et ces biens avec trop d'ardeur, pour les demander avec indifférence. Mais continuez de m'instruire, et dites-moi, en demandant ces biens au Seigneur, avez-vous pensé sérieusement devant lui si vous ne lui demandiez rien d'indigne de sa sainteté, et de contraire à ses lois? bien plus, lui avez-vous dit, en le priant, que si ces grâces temporelles pouvaient nuire à votre bonheur éternel, vous le conjuriez de ne pas vous exaucer dans sa colère? Enfin, avez-vous ajouté, que si ces faveurs étaient indifférentes, et n'avaient aucun rapport à votre salut, après lui avoir humblement représenté vos désirs, vous vous reposiez paisiblement dans le sein de son aimable providence? Si ces conditions essentielles n'ont pas accompagné vos prières, eh! quel droit prétendez-vous qu'elles vous donnent aux promesses de votre Dieu? Je soutiens moi, qu'à le bien prendre, vous n'avez rien demandé du tout; et que vos murmures déposent contre vous, et vous condamnent.

Ce sont peut-être des crimes que vous demandez à votre Dieu; n'exagérons rien, chrétiens auditeurs; je sais que vous ne lui demandez pas en païens, des crimes reconnus; le plaisir, par exemple, d'une vengeance éclatante, le gain d'un procès notoirement injuste, l'usurpation d'un bien visiblement étranger. Un chrétien, quelque mauvais chrétien qu'on le suppose, ne peut porter si loin l'aveuglement et l'impiété. Mais séduits par vos passions, ou trompés par vos désirs, ne vous persuadez-vous pas trop aisément que tout ce que vous voulez est bon et saint; qu'il n'y a pas même l'ombre de mal, ni la moindre apparence de vice: *Sanctum est quod volumus.*

Vous demandez, par exemple, le succès d'une entreprise. Mais avant que de la résoudre cette entreprise, quel oracle avez-vous consulté? Est-ce la conscience ou la cupidité, qui vous a décidés que vous pouviez poursuivre cet emploi lucratif, et rechercher cette charge opulente?

Vous demandez l'élévation de votre famille; mais avez-vous bien examiné devant Dieu, si ce n'était point sur les débris d'une autre famille, autant ou plus honorable, qu'il fallait supplanter, pour vous élever, et dont il s'agissait de sacrifier le mérite à votre ambition?

Vous demandez l'établissement de vos enfants. Mais les connaissez-vous assez à fond, pour en disposer comme vous faites, à votre gré, et pour les arranger selon vos désirs? Avez-vous bien sondé les inclinations de celle que vous présentez à l'autel, et les talents de celui que vous placez sur nos têtes? Votre intérêt ou votre caprice, n'est-ce pas à votre avis, ce qui doit leur tenir lieu d'attrait et de vocation? Cependant, faute de cet examen sérieux, que prétendez-vous faire? Prier le Seigneur, ou l'insulter? N'avez-vous pas honte de présumer qu'un Dieu sage, un Dieu juste, un Dieu saint, ait engagé sa parole divine à l'exécution de semblables projets? Et s'il ne vous aide à y réussir, vous venez aussitôt nous demander compte de ses promesses; comme si sa bonté avait pu contracter avec votre malice, et que sans condescendance à vos désirs, et il n'y eût point de Providence à votre gré. Bien plus, si par un trait redoutable de ses vengeances, vous avez le malheur de venir à bout de vos pernicieux desseins, nous vous verrons donc aux pieds des autels remercier le ciel de ces cruelles faveurs, et rendre hommage à sa providence irritée? Ah! mons-

trueuse reconnaissance des heureux coupables, qui déshonore bien plus le Seigneur, que les plaintes indélibérées des innocents malheureux. Ah! plutôt plaignez-vous, et tremblez s'il vous exauce dans sa fureur. Mais consolez-vous et bénissez-le s'il vous rebute dans sa tendresse; et n'opposez plus les trompeuses conjectures de votre expérience à l'infaillible fidélité de ses promesses.

Avançons. Ce que vous demandez n'a rien de criminel. Je le veux. N'a-t-il rien au moins de dangereux? N'est-ce pas la fin d'une disgrâce qui nous afflige et qui vous confond; mais qui vous humilie et qui vous corrige? le recouvrement d'une santé que vous avez perdue, mais dont le retour vous perdrait? L'acquisition d'une fortune, où tout brille pour le temps, mais ou tout menace pour l'éternité? Vous ne le croyez pas. En cela je vous excuse. Mais ces biens prétendus, vous les demandez absolument et sans condition.

Eh! chrétiens auditeurs, que faites-vous? Demandez-vous de même à un médecin dans vos maladies, qu'il vous permette l'usage d'une nourriture qui vous flatte, sans vous informer d'abord si elle ne vous serait pas mortelle dans la suite? Demandez-vous de même à un ami dans vos délibérations, qu'il vous détermine à un parti qui vous plaît, sans vous enquérir premièrement, s'il ne vous le croit pas préjudiciable? Demandez-vous de même à un guide dans vos voyages, qu'il vous engage dans une route semée de fleurs, sans savoir avant tout si elle n'est point investie de voleurs, ou si elle n'aboutit pas à quelque précipice? Leur sauriez-vous bon gré de leur fatale complaisance? Et si vous veniez à vous plaindre de leurs charitables refus, pourrait-on vous excuser autrement que sur les accès d'un transport et les extravagances d'un délire?

Cependant en de semblables occasions vous vous plaignez tous les jours de votre Dieu. Quel scandale dans un chrétien, que ces indignes murmures! Eh quoi! voudriez-vous que Dieu vous eût promis de vous exaucer dans toutes vos folies? et la vivacité de vos désirs vous laisse-t-elle en état de juger si, en vous exauçant, il vous ferait grâce ou préjudice? Supposons que le Seigneur, moins zélé pour vos véritables intérêts, se rende aveuglément à toutes vos demandes; ah! qu'un jour, mieux instruit de votre sort, vous maudiriez sa cruelle clémence. Faites, Seigneur, faites encore moins d'heureux sur la terre; exaucez moins de vœux téméraires; ne vous offensez pas jusqu'à faire cesser ici-bas les murmures de vos suppliants. Ils verront un jour à la lumière de l'éternité, que souvent ce qu'ils désiraient obtenir, leur eût été funeste, et que ce qu'ils voulaient éviter, était essentiel à leur bonheur. Vous les convaincrez alors sans peine, et de l'indiscrétion de leurs prières, et de la charité de vos refus; et par la contrariété de leur expérience ils ne pourront vous convaincre de l'infidélité de vos promesses.

Ce n'est pas tout, je veux que ces biens temporels que vous demandez à Dieu, ne soient ni criminels, ni dangereux; du moins vous les demandez seuls, et vous les demandez sans bornes. De pareilles prières sont-elles donc l'objet des promesses d'un Dieu?

Vous demandez les biens de la terre, et vous ne demandez qu'eux. N'avez-vous donc pas de besoins plus pressants? et Dieu n'a-t-il pas de grâces plus rares? Quoi! ce bienfaiteur magnifique vous ouvre tous les trésors du ciel et vous ne répondez à ses offres précieuses que par une dédaigneuse indifférence? Vous vous bornez à lui demander ce que vous demandez aux hommes, et rien plus. Que les hommes s'en tiennent honorés, je ne m'en étonne pas; ils n'ont rien de mieux à vous donner : mais que Dieu n'en tienne compte, en devez-vous être surpris? Vous qui savez qu'il prétend ne vous rien donner de moins que lui-même. Le monde a droit de vous faire valoir ses frêles avantages. Il ne les accorde qu'à ses favoris, encore n'est-ce guère qu'à titre de récompense. Mais le Seigneur peut-il en faire le moindre cas? Tandis qu'il en fait part à ses ennemis, autant ou plus qu'à ses amis mêmes. Encore est-ce toujours de surcroît qu'il les donne : *Adjicientur vobis.* (*Matth.*, VI, 33.) Aussi les grands du siècle, pour peu que vous leur demandiez de ces faveurs brillantes, ne manqueront pas de vous faire entendre que vous êtes des indiscrets, et que vous demandez trop. Mais pour le Roi de gloire, lui demandassiez-vous les premières places d'un royaume, il vous répondra toujours, comme aux enfants de Zébédée dans une occasion semblable, que vous êtes des enfants stupides et que vous ne demandez rien du tout : *Nescitis quid petatis; usque modo non petistis quidquam.* (*Matth.*, XX, 22; *Joan.*, XVI, 22.)

Cependant, tranquilles sur les intérêts de l'éternité, n'est-il pas vrai que vous n'êtes ardents que sur les intérêts du temps? Retranchez de vos prières celles qui regardent vos familles, vos biens, vos affaires, vos santés : qu'en restera-t-il, je vous prie? et supposé qu'il en reste, de quel côté se trouvera la ferveur? et de quelle part sera l'indifférence?

Ferveur et dévotion, quand il est question d'avoir le bonheur de réussir dans des projets mondains, ou de ne pas échouer dans des entreprises humaines; froideur et indifférence quand il ne s'agit que d'obtenir la grâce de vivre en chrétien et de mourir en prédestiné.

Ferveur et dévotion, quand on sollicite le pain de chaque jour; froideur et indifférence, quand on demande le royaume de tous les siècles.

Ferveur et dévotion dans les périls qui menacent la vie; froideur et indifférence dans les dangers que court le salut.

Est-ce ainsi que le Sauveur est venu nous

apprendre à prier? lui qui, de sept demandes qu'ils nous a prescrites, n'en a donné qu'une aux besoins du corps et le reste aux besoins de l'âme. Et n'est-ce pas méconnaître Dieu pour l'auteur des biens de la grâce que de ne l'invoquer jamais qu'en qualité de dispensateur des biens de la nature? Aussi, tandis que vous vous plaignez à tort du refus de son secours et de l'infidélité de ses promesses; Dieu se plaint avec justice de votre peu de religion et du vide de vos prières.

Encore, si sur ces biens temporels vos désirs étaient plus modérés et vos demandes moins importunes; si vous vous borniez au nécessaire, au bienséant même et à l'utilité : mais, non, jamais, sur ce sujet, le Dieu que vous invoquez ne vous entend dire : C'est assez : *Satis est, Domine; satis est*. Encore plus, Seigneur, encore plus : *Amplius, Domine; amplius.* Et de quoi? Non de grâces salutaires, mais d'amusements puérils ; non de détachements, mais de fortune : non d'humilité, mais de grandeur; non de croix, mais de délices.

Ah! chrétiens auditeurs, vous ne songez pas que souvent vous demandez à Dieu, tout Dieu qu'il est, l'impossible. Eh! comment voulez-vous, par exemple, qu'il accorde ensemble les vœux opposés de deux concurrents qui, tous deux dévots par ambition, demandent le même rang sans vouloir le céder l'un à l'autre? Comment voulez-vous qu'il exauce à la fois les instances intéressées de deux parties contraires qui, toutes deux prévenues de leur bon droit, demandent l'une et l'autre gain de cause? Comment voulez-vous qu'il satisfasse en même temps aux désirs empressés de deux chefs d'une même famille qui, tous deux partagés dans leurs vues comme dans leur affection, demandent pour leurs enfants des arrangements incompatibles? Songez-vous que prier de la sorte c'est demander à Dieu des choses contraires à la raison et au bon sens? Je dis plus : songez-vous que c'est lui demander même des choses opposées à la religion et à la foi?

Méditez un moment avec moi devant Dieu ce que vous n'avez pas honte de lui dire tous les jours : Seigneur, il est vrai que la loi que vous m'avez enseignée et que je fais profession de suivre, est une loi de mortification et de pénitence; mais je sais le secret, sans vous déplaire, d'en faire une loi de satisfaction et d'accommodement. Je vous demande d'éloigner de moi toutes les croix que j'abhorre; et je vous conjure de me procurer toutes les douceurs que je chéris. Ce sont là tous mes vœux ; et vous les exaucerez, Seigneur, car vous me l'avez promis : je vous somme aujourd'hui de votre parole.

Encore une fois, chrétiens auditeurs, prier de la sorte est-ce prier? N'est-ce pas plutôt un acte d'irréligion, qu'un acte de piété! Et si le Dieu des chrétiens écoutait de semblables prières, ne s'en suivrait-il pas, comme le dit Jésus-Christ, que la religion d'un Dieu souffrant, serait bientôt une religion exempte de souffrances et que d'école des pénitents elle deviendrait le repaire des pécheurs? Belle idée sans doute que vous vous formez du christianisme; ou plutôt, ridicule application que vous faites des promesses divines à vos bizarres demandes?

Mais non, répliquez-vous; ce ne sont point purement des biens du temps, ce sont des grâces de salut que nous demandons; et cependant nous n'obtenons rien. Ah! chrétiens, il faut donc que vos prières soient bien défectueuses puisqu'elles ne sont point exaucées. C'est la réponse de l'apôtre saint Jacques : *Petitis, et non accepitis, eo quod male petatis.* (*Jac*, IV, 3.) Examinons-en les principaux abus.

Premier abus des prières même chrétiennes. On demande à Dieu des grâces de salut; mais ce sont des grâces chimériques, telles qu'il ne s'en trouve point dans les trésors de Dieu. Je m'explique. Le salut pris dans sa fin est un bien très-désirable ; mais ce salut, considéré par rapport à ses moyens, est une œuvre très-pénible. Que fait donc le chrétien lâche? Par une précision d'amour-propre pitoyable, il demande la grâce d'arriver à ce terme délicieux qu'il désire et non la grâce de marcher dans cette voie étroite qui y conduit. Il demande la grâce d'être admis au ciel dans la société de ces heureux conquérants qui l'habitent, et non la grâce d'entrer sur la terre dans la carrière de ces généreux combattants qui le cherchent. Il demande la grâce finale d'une bonne mort et non la grâce prochaine d'une meilleure vie. C'est-à-dire qu'il demande la grâce de n'être point damné avec la liberté de faire tout ce qui damne. En vérité n'est-ce pas là se moquer de Dieu? Et qu'est-ce que mal prier? si ce n'est demander ce qu'on sait n'être pas impénétrable.

Autre abus des prières même chrétiennes. On demande à Dieu des grâces de salut; mais ce sont des grâces déplacées, telles que n'en donne point la sagesse de Dieu. Grâces de solitude, quand on est dans le monde; grâces de société, quand on est dans la retraite; grâces d'oraison, quand on est appelé à l'action; grâces d'apostolat, quand on échappe à son propre zèle; grâces, en un mot, de composition, pour accommoder ensemble l'humeur et la dévotion, la religion et le caprice. De bonne foi est-ce bien prier Dieu, que de vouloir ainsi lui faire la loi? Et de là qu'arrive-t-il, et que doit-il arriver? C'est que les grâces désirées manquent, parce qu'il ne conviemt pas de les obtenir; et qu'on manque aux grâces préparées, parce qu'il ne plaît pas de s'en servir.

Troisième abus des prières même chrétiennes. On demande à Dieu des grâces de salut; mais ce sont des grâces commodes, telles que n'en comporte point le mérite de l'homme, et que n'en accorde point la justice de Dieu. Expliquons-nous, et donnons un exemple trop commun pour être ignoré ou contredit. Vous avez une passion violente; c'est un malheureux objet qui vous captive. Point de salut, ou point de chaîne ; vous le

savez. Voilà ce qui vous alarme, et ce qui vous fait prier. Que demandez-vous donc à Dieu? Qu'il brise vos liens; qu'il détache votre cœur; qu'il sauve votre âme? Rien de plus saint. Mais en demandant à Dieu ce que vous ne pouvez pas, faites-vous au moins tout ce que vous pouvez avec la grâce que vous avez? Car c'est là la grande règle de saint Augustin : *Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet.* Vous n'êtes pas assez fort pour vaincre la tentation : j'en conviens; mais êtes-vous trop faible pour éviter au moins l'occasion? La grâce du combat vous manque : je le veux; mais usez-vous bien au moins de la grâce de fuite? Malheureux! que de commencements de ruptures avez-vous prévenus! que de moyens de séparation avez-vous éludés! que de motifs de divorce avez-vous affaiblis! que de coups de grâce avez-vous parés! Dieu vous ménage la retraite; et si vous ne triomphez d'abord, vous vous obstinez à périr dans le combat. Dieu vous aide à faire une partie du chemin; et s'il ne vous porte tout à coup au terme, vous retournez incontinent sur vos pas. Dieu s'oppose à votre perte, et s'il n'opère lui seul votre salut, vous n'y travaillez pas. Ah! je conviens avec vous que vous faites tous les jours de tristes épreuves de l'inutilité de vos démarches même chrétiennes. Mais convenez avec moi, que ce n'est point à des prières si peu sérieuses, que sont attachées les infaillibles promesses d'un Dieu.

Enfin, chrétiens auditeurs, et voici le dernier et le plus commun abus de vos prières même chrétiennes; ce que vous demandez bien, vous ne le demandez pas assez; je ne dis pas seulement assez attentivement, assez ferveminent, assez humblement. Ces défauts sont trop grossiers, pour qu'il soit besoin qu'on vous les reproche. Il est visible qu'une prière sans attention, est une prière sans désir, et qu'une prière sans désir, n'est qu'un fantôme de prière, parce que le désir en est l'âme. Il est notoire qu'une prière sans ferveur est une prière sans confiance; et qu'une prière sans confiance n'est qu'une ombre de prière; parce que la confiance, dit saint Chrysostome, en est comme le lait et le premier aliment. Il est évident qu'une prière sans humilité est une prière sans respect; et qu'une prière sans respect n'est qu'un monstre de prière, parce que le respect en fait tout l'ornement.

Mais je dis que ce que vous demandez même assez bien, vous ne le demandez pas assez longtemps. La prière vous ennuie; le dégoût vous prend; la persévérance vous manque. Vous comptez pour rien les longues épreuves où vous avez mis la patience de votre Dieu, et vous ne pouvez soutenir ses miséricordieux délais, vous dont il a souffert les injurieuses résistances. Ah! son silence n'est point un refus, ni son rebut apparent une véritable indifférence. S'il feint de s'endormir dans vos dangers, criez comme les apôtres : Seigneur, sauvez-nous, car sans vous nous périssons : *Salva nos, perimus.* (*Matth.*, VIII, 25.) S'il vous fait entendre dans vos besoins, que vous êtes indignes du pain des enfants, répondez-lui avec la femme de Chanaan, que les plus vils animaux ne laissent pas d'en recueillir au moins les miettes : *Sed et catelli edunt de micis.* (*Matth.*, XV, 27.) S'il paraît ne vouloir pas se laisser fléchir; luttez à l'exemple de Jacob, jusqu'à ce que vous ayez obtenu la bénédiction que vous demandez; et méritez le nom glorieux qui lui fut donné, d'Homme fort contre Dieu même : *Contra Deum fortis* (*Gen.*, XXXII, 28.) Enfin vous avez pris en priant les armes du salut : *Sagitta salutis.* (IV *Reg.*, XIII, 17.) Frappez donc, dit l'Ecriture : *Tolle sagittas* (*Ibid.*, 18); frappez encore : *Percute jaculo* (*Ibid.*); frappez toujours... Lâches! vous vous rebutez de vos instances, et vous abandonnez vos poursuites. J'ai déjà frappé, dites-vous, jusqu'à trois et quatre fois : eh! si vous aviez été jusqu'à cinq, jusqu'à six, jusqu'à sept fois, répond le Prophète, c'était fait de l'ennemi, vous aviez la victoire : *Si percussisses quinquies, aut sexies, aut septies: percussisses usque ad consumptionem.* (*Ibid.*, 19.) Que Dieu ne nous disait-il donc, répondez-vous, le temps que devaient durer nos prières? Faut-il vous le dire, quand vous priez les hommes? Vous êtes quelquefois rebutés de la lenteur de leurs grâces, et du mystère dont ils couvrent leurs ennuyeux délais. Cependant vous ne cessez de leur faire la cour; vous ne vous lassez pas de languir à leurs pieds. Vous en revenez contents au premier rayon d'espérance, quoique ces fausses lueurs aient si souvent trompé votre attente; et voilà ce qui provoque la jalousie de votre Dieu; la persévérance déplacée de vos prières, leur importunité quand elles rampent sur la terre, et leur impatience, dès qu'elles s'élèvent vers le ciel. Aussi n'obtenez-vous rien de part ni d'autre; et vos demandes trop fréquentes ici-bas, et là haut trop rares, sont partout rejetées comme inutiles : *Petitis, et non accipitis, eo quod male petatis.*

Venez donc, suppliants imaginaires, vous qui vous plaignez de l'infidélité prétendue des promesses de votre Dieu; venez nous faire valoir vos douloureuses expériences. Je vous répondrai toujours, ou que vous n'avez rien demandé du tout, ou que vous demandé mal, et que par conséquent Dieu ne vous avait rien promis. Pour vous, suppliants sincères, on vous a promis tout, mais je soutiens aussi qu'on vous a tout accordé; c'est-à-dire, beaucoup plus et beaucoup mieux que vous ne demandiez vous-mêmes. C'est par où je finis.

Et d'abord, sont-ce des faveurs temporelles que vous sollicitez, et que vous n'avez pas obtenues? Mais dites-moi, chrétiens auditeurs, les demandiez-vous, ces faveurs, absolument et sans condition? Ne soumettiez-vous pas vos désirs au bon plaisir de Dieu, suivant l'avis du Prophète : *Subditus esto Domino, et ora eum.* (*Psal.* XXXVI, 7.) Et ne préfériez-vous pas votre salut à votre satisfaction? Eh! de quoi vous plaignez-vous donc? demande saint Augustin; ce refus sur

la terre, dans le ciel n'est-il pas une grâce? Dieu n'a pas écouté les accents de votre voix, mais les sentiments de votre cœur. Il n'a rejeté la moindre partie de vos vœux que pour vous en accorder la plénitude : *Non exaudivit Deus ad voluntatem, ut exaudiret ad salutem.*

Si vous êtes refusés, Tobie le fut donc aussi, quand ses parents, ses amis, sa femme, même insultèrent à l'inutilité prétendue de ses prières : *Ubi est fides tua?* (*Tob.*, II, 19.) Cependant il fut exaucé et dépouillé de ses biens. Il fut exaucé et mené en esclavage. Il fut exaucé et privé de la lumière. C'étaient là, au témoignage d'un ange, des épreuves dues à la ferveur de sa piété. C'étaient même des grâces accordées au mérite de ses prières *Non exaudivit Deus ad voluntatem, ut exaudiret ad salutem.*

Si vous êtes refusés, Marthe et Madeleine le furent donc aussi au sujet de Lazare, quand elles firent dire au Sauveur : Seigneur, celui que vous aimez est en danger : *Domine, ecce quem amas, infirmatur.* (*Joan.*, XI, 3.) Modèle admirable d'une sainte prière dans les détresses de la vie! Cependant elles furent exaucées, et Lazare languit. Elles furent exaucées, et Lazare mourut. Elles furent exaucées et Lazare demeura quatre jours enseveli. Le Sauveur, de son propre aveu, fit plus en leur faveur, en laissant le frère rendre les derniers soupirs, et les sœurs répandre des larmes, que s'il eût prévenu sa mort et leur affliction : *Non exaudivit Deus ad voluntatem, ut exaudiret ad salutem.*

Enfin, si vous êtes refusés, Jésus-Christ le fut donc aussi, quand il demanda l'éloignement du calice de sa Passion et de sa croix : *Transeat a me calix iste.* (*Matth.*, XXVI, 39.) Néanmoins il fut exaucé, dit saint Paul : *Exauditus est* (*Hebr.*, V, 7) : et il fallut le boire jusqu'à la lie. Il fut exaucé; et il fallut souffrir, et il fallut expirer sur le Calvaire. Selon tous les principes de la foi, son calice fut notre remède, sa passion notre bonheur, et sa croix notre salut : *Non exaudivit Deus ad voluntatem, ut exaudiret ad salutem.* Quiconque donc prie toujours bien, ne prie jamais en vain.

Combien cette maxime est-elle plus véritable, quand il s'agit des grâces purement spirituelles : Cependant, dites-vous, je ne les obtiens que par ces grâces purement spirituelles. Ecoutez, chrétiens, écoutez au fond du cœur le Dieu dont vous vous plaignez. Il se charge lui-même de vous répondre. Vous me faites des plaintes de l'infidélité prétendue de mes promesses, vous dira-t-il; et vous ignorez les causes de mon refus! un jour vous les saurez, et vous me rendrez grâces : *Tu nescis modo ; scies autem postea.* (*Joan.*, XXXIII, 7.)

Vous voudriez, par exemple, la victoire d'une passion, et une victoire complète, qui fût suivie de la paix. Mais en vous refusant le don de la paix, je vous accorde la grâce de la victoire; parce que je sais mieux que vous le mérite qui vous vient de la résistance, et la gloire que vous tirez du combat : *Tu nescis modo ; scies autem postea.*

Vous voudriez au moins une grâce de combat, qui vous rendît invulnérable dans toutes les attaques; mais en vous préservant des plaies mortelles, je permets de temps en temps que vous receviez de légères blessures; parce que je sais mieux que vous combien il vous est avantageux de sentir que vous n'êtes pas hors de toute atteinte : *Tu nescis modo; scies autem postea.*

Vous voudriez surtout ne point compter parmi les ennemis qui vous assaillent, cet insolent agresseur, cet ange de Satan, cet aiguillon de la chair, dont l'Apôtre demandait, comme vous, qu'on dispensât sa vertu, honteuse de pareils triomphes. Mais en vous laissant, comme à lui, votre faiblesse, je prétends en tirer votre force. parce que je sais mieux que vous que c'est à ces importunités qui vous alarment que vous devez la vigilance qui vous sauve : *Tu nescis modo; scies autem postea.*

Enfin, pour trancher court, vous voudriez que l'on vous instruisît et que l'on vous assurât du succès présent de vos prières. Mais en ne vous en permettant pas l'évidence et la lumière, je vous en ordonne l'espérance et la foi, parce que je sais mieux que vous qu'il vous serait dangereux d'en être plus instruit et plus sûr : *Tu nescis modo; scies autem postea.* Ce que vous savez, et ce qui vous suffit à tous, c'est que la prière est un moyen de salut absolument nécessaire et infailliblement efficace. C'est tout le précis et tout le fruit de ce discours.

Priez donc, chrétiens, comme vous devez prier; Dieu vous sauvera comme il a promis de vous sauver. Priez comme ont prié tous les saints, et vous aurez part à leur couronne. Priez comme a prié pour vous Jésus-Christ, et vous vous en assurerez tous les mérites. Hélas! il y a plus de dix-sept siècles que cet aimable Sauveur de nos âmes ne cesse de prier pour notre salut. Il a prié dans le sein de sa sainte Mère; quel était là son recueillement! Il a prié dans l'étable de Bethléem; quelle était là son humilité! Il a prié dans tous les différents états de sa vie; quelle était là sa ferveur! Il a prié à sa mort sur le Calvaire pour ses propres bourreaux; quel était là son amour! Il prie encore dans le ciel, dit saint Paul, à la droite de son Père; quelle est là sa confiance! Enfin, il prie à toute heure dans l'adorable sacrement de nos autels; quelle est là sa persévérance! Voilà toutes les qualités d'une sainte prière. Nous vous les offrons, Seigneur, pour suppléer au défaut des nôtres. Faites qu'elles en soient désormais le modèle; afin qu'après vous avoir prié dignement sur la terre nous ayons le bonheur de vous louer éternellemont dans le ciel, où nous conduise, etc.

——

SERMON X.

Pour le jeudi de la seconde semaine de Carême.

SUR L'ENFER.

Mortuus est dives, et sepultus est in inferno. (*Luc.*, XVI, 22.)

Le riche mourut, et l'enfer fut son tombeau.

C'est le Fils de Dieu lui-même, mes frères, qui nous met devant les yeux un si triste spectacle, pour nous détromper de tous les vains enchantements du monde et nous en faire voir le dénouement fatal. C'est notre juge qui, par un dernier trait de sa miséricorde, déploie l'appareil de sa justice pour nous faire craindre dans le temps ce qu'il veut nous épargner dans l'éternité. Ou, si vous voulez, c'est un illustre coupable qui, du milieu des flammes où le retient le bras d'un Dieu vengeur, emprunte la voix de la vérité même pour nous instruire et nous préserver de ses malheurs. Malheurs qui l'accablent et qui nous menacent; malheurs dont il ressent tout le poids et dont nous comprenons peu les rigueurs; malheurs que nous avons peut-être autant ou plus mérités que lui, mais dont il ne peut plus par la pénitence, comme nous, détourner le funeste cours; malheurs enfin où, d'abord après la mort, il se vit précipité sans retour pour n'y avoir pas voulu penser avec attention durant sa vie. C'est à vous, chrétiens, à décider si vous aimez mieux l'écouter que le suivre, le croire que le voir, le plaindre que le joindre pour toujours. Ne dites donc plus avec les impies et les libertins : Qu'est-ce que l'enfer dont on nous menace? Sur quoi est fondé le rapport qu'on nous en fait? Qui l'a vu pour venir nous en instruire? Qui le dit, et qui l'a vu? Ah! mes frères, sans sortir de notre Evangile, en voici deux témoins bien dignes de foi : Dieu même, et un réprouvé. Dieu même, qui nous assure, dans le texte sacré, que dès le commencement des siècles il a creusé ces profonds abîmes de colère et de vengeance; et un réprouvé qui, depuis plus de dix-sept cents ans, fait retentir l'univers de ses cris et de ses gémissements inutiles. Dieu même, qui nous atteste que son souffle puissant allume ces brasiers éternels; et un réprouvé, qui se plaint de ne pouvoir les éteindre par un déluge de larmes. Dieu même, qui nous avertit qu'il punit et qu'il récompense en Dieu, c'est-à-dire qu'il se venge sans pitié, comme il nous dédommage sans mesure; et un réprouvé, qui ne cesse de crier qu'il est tourmenté sans relâche, affligé sans consolation, abandonné sans espoir, perdu sans ressource. Enfin Dieu même, qui nomme ces prisons souterraines, l'enfer : *Sepultus est in inferno;* et un réprouvé, qui les appelle le lieu de ses tourments : *In hunc locum tormentorum.*

A ces noms effrayants d'enfer, de prisons et de tourments; à ce récit lugubre de plaintes, de cris et de larmes; à cette affreuse peinture d'abîmes profonds, de cachots ténébreux et de feux éternels dont parle l'Evangile, la frayeur saisit vos esprits, le dégoût s'empare de vos cœurs, et votre délicatesse se révolte contre des vérités si rebutantes. Vous voudriez que le silence du prédicateur vous aidât à en effacer la créance, ou qu'au moins l'art de l'orateur en adoucît et en subtilisât l'idée, et ne lui laissât pas la force d'imprimer dans vos esprits de si vives et de si profondes traces. Grand Dieu! dans quel siècle vivons-nous? Jamais peut-être on ne craignit moins de vous offenser et jamais on n'appréhenda moins de vous craindre. Mais vous, chrétiens, pouvez-vous exiger de nous de pareils ménagements? Jésus-Christ, notre maître et le vôtre, en a-t-il usé de même à l'égard de ses disciples? Ne leur parlait-il pas à tout propos de ténèbres, de tortures, de gênes, de pleurs et de grincements de dents? Si ce langage vous paraît dur et vous choque, prenez-vous-en à l'Evangile. On le peut adoucir, j'en conviens; mais adoucira-t-on l'enfer et ses supplices? Ah! laissez-vous donc pénétrer, comme David, d'une crainte salutaire! Le péril presse; le feu gagne; vos ennemis l'attisent; vos passions l'allument; vos péchés l'embrasent; il approche de vous de moment en moment. Souffrez donc qu'on vous en montre le ravage, pour vous obliger à vous sauver promptement. Pour moi, chrétiens auditeurs, je ne vois que deux raisons qui puissent vous rendre, sur le sujet de l'enfer, si délicats et si difficiles. Vous vous figurez peut-être ou que l'on exagère le mal, ou qu'au moins on en outre le péril. Vous souhaiteriez que l'on fît ou l'enfer moins terrible, ou le danger moins grand. Mais encore une fois l'un ou l'autre nous est-il possible? Car, pour m'attacher aujourd'hui à combattre ces deux préjugés, je dis en premier lieu, qu'à s'en tenir simplement à l'Evangile, les peines de l'enfer sont plus affreuses qu'on ne peut dire : ce sera mon premier point. Je dis en second lieu, qu'à s'en tenir précisément à l'Evangile, le péril de l'enfer est plus commun qu'on ne pense : ce sera mon second point. Ce ne sont pas là, je vous l'avoue, de ces discours agréables dont on aime aujourd'hui la vérité et la sévérité même, parce qu'elles ne nous regardent pas autrement. Tous ont part à celle-ci, justes et pécheurs; les uns, parce qu'ils ont mérité l'enfer; les autres, parce qu'ils le peuvent mériter. Il n'est personne que ce sujet n'intéresse, et si je vous jette aujourd'hui dans la frayeur, excusez-moi, puis-je vous dire avec saint Augustin; je suis effrayé le premier moi-même.

Divin Esprit, cette sainte frayeur, après tout, est un fruit de votre grâce et un gage précieux de votre amour. Remplissez-en mon cœur; remplissez-en les âmes de tous ceux qui m'écoutent : je vous en conjure par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Non, mes frères, je ne veux que les simples expressions de l'Evangile, pour vous convaincre que quelque affreuse peinture que l'on fasse des peines de l'enfer, loin

d'excéder les bornes, jamais on ne peut atteindre les termes de la plus exacte vérité. De tous les endroits même de l'Evangile où l'enfer est dépeint, je m'attacherai simplement, si vous voulez, au jugement définitif qui l'ordonne, parce qu'il est visible que les expressions d'un Juge souverainement éclairé doivent être toujours prises à la lettre, et que d'ailleurs on ne peut douter que l'arrêt irrévocable d'un Juge tout-puissant ne soit suivi d'une entière et ponctuelle exécution. Voici donc les termes de cet arrêt redoutable. Fasse le ciel qu'il ne règle jamais le sort d'aucun de ceux qui m'entendent. Peut-on l'écouter, et ne pas frémir d'horreur? Retirez-vous de moi, maudits; allez tous au feu éternel, qui a été préparé au démon et à ses anges : ***Discedite a me, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus.*** (*Matth.*, XXV, 41.) Car, prenez garde, chrétiens, disent les Pères, il s'agit ici d'un supplice. Or, quatre choses sont à considérer dans toute peine afflictive : la nature du bien dont elle prive; c'est ici la privation des récompenses de Dieu : ***Discedite a me :*** le caractère du mal qu'elle fait souffrir; c'est ici le feu de la plus cruelle vengeance de Dieu : ***In ignem*** : la violence de la cause qui la produit; c'est ici la malédiction de la colère de Dieu : ***Maledicti :*** la durée des temps qu'elle doit subsister : c'est ici l'éternité tout entière; c'est-à-dire, la durée même de l'être de Dieu; *æternum.* Privation des récompenses de Dieu, feu de la plus cruelle vengeance de Dieu, malédiction de la colère de Dieu, durée de l'être de Dieu! quatre abîmes où l'esprit humain se confond et se perd; quatre vérités de foi, que les traits les plus vifs ne peuvent rendre jamais assez sensibles. N'ai-je donc pas eu raison d'avancer, qu'à s'en tenir précisément à l'Evangile, les peines de l'enfer sont plus affreuses que l'on ne peut dire : c'est ce que je vais prouver encore mieux dans le détail.

Privation des récompenses de Dieu : ***Discedite a me:*** première peine de l'enfer. Peine, sur laquelle loin d'en trop dire, on ne peut jamais en dire assez; soit qu'on la regarde en elle-même, soit qu'on la considère dans le sentiment du réprouvé. En elle-même, c'est la perte d'un Dieu : perte de Dieu, mes frères; perte de Dieu! Est-il langue assez diserte, pour en faire sentir toute la grandeur? Perte d'amis, perte de proches, perte de biens, perte d'honneur, perte de santé, hélas! qu'êtes-vous en comparaison de la perte d'un Dieu? Cependant, vous le savez, chacune de ces pertes, prise séparément, épuise souvent et la patience de la vertu qui la supporte, et l'éloquence de la douleur qui la déplore. Dans le deuil, dans la misère, dans la disgrâce, dans la maladie même, les cœurs vivement touchés gardent un morne silence et n'osent tenter le récit d'un mal qu'ils croient ne pouvoir que faiblement exprimer. Ou si leur tristesse, enfin lasse de soupirs, se décharge dans le sein d'un ami fidèle, ne conclut-elle pas d'ordinaire la plaintive histoire de son malheur par la protestation sincère de l'impuissance où elle se sent de dire au juste tout ce qu'elle regrette? Ceux-mêmes qui s'efforcent de consoler ces inconsolables affligés, sont souvent forcés de convenir en secret qu'ils ont encore plus perdu qu'ils ne disent et qu'ils ne pensent. Que serait-ce, si toutes ces pertes compliquées et réunies conspiraient à la fois à faire un malheureux? Où trouverait-on alors des expressions assez vives pour peindre l'extrémité de sa peine? En trouva-t-on pour plaindre Job sur le fumier? la ruine de ses biens, de sa famille, de sa santé, réduisit ses amis au silence. Ils demeurèrent à sa vue, dit l'Ecriture, sept jours et sept nuits sans mouvement et sans paroles. La raison qu'en apporte le texte sacré, c'est que la douleur qu'ils avaient devant les yeux était extrême : *Videbant enim dolorem vehementem.* (***Job***, II, 13.) Job cependant en perdant tout à la fois ses richesses, ses enfans, ses forces et sa santé, n'avait pas perdu son Dieu; et ce Dieu de bonté, après lui avoir tenu lieu de tout, lui rendit tout avec usure : ***Et addidit Dominus omnia quæcunque fuerant Job, duplicia.*** (***Job***, XLII, 10.) Mais un réprouvé, que ne perd-il pas, en perdant son Dieu? Il perd tous ses biens, biens de nature, bien de grâces, bien de gloire : les premiers lui deviennent funestes, les seconds inutiles, et les derniers impossibles. Il perd ses qualités les plus nobles et ses liaisons les plus étroites. Ces noms trop aimables et trop dignes d'un éternel souvenir, ces sacrés noms que vous nous permettez, Seigneur, de réclamer dans les maux de la vie; ces tendres noms de Père par adoption; d'Ami et de Sauveur, par bienfaits; d'Epoux, par tendresse, cessent pour un malheureux réprouvé et se changent en titres odieux d'Ennemi mortel, de Juge cruel, de Vengeur implacable. Il perd son honneur et sa gloire; plus de distinction, que par ses crimes; plus de place, qu'en enfer; plus de rang, que parmi les démons. Et si la vaine réputation qu'il laisse après lui sur la terre, lutte contre l'envie des siècles et l'oubli des hommes, quel surcroît à sa perte de se voir où il est, enseveli dans l'opprobre, l'infamie et les ténèbres; tandis que son ombre, où il n'est plus, reste encore dans l'éclat et la lumière : ***Laudantur ubi non sunt; cruciantur ubi sunt.*** Enfin, en perdant son Dieu, il se perd lui-même, et il se perd tout entier. Il perd le principe de son être, l'âme de ses mouvements, le centre de son repos, l'objet de son bonheur, la fin de ses recherches, le terme de ses désirs immortels qui le tourmentent. Qui peut approfondir ce chaos immense de misères?

Mais le réprouvé sent-il en détail toutes ces pertes? car c'est surtout par le sentiment qu'il en a qu'il faut juger de sa peine. On n'est qu'à demi malheureux quand une partie des malheurs échappe à la réflexion de l'esprit ou à la sensibilité du cœur. S'il les sent, chrétiens? Et qui pourrait l'en distraire? La figure de ce monde enchanteur est passée, les amusements frivoles se sont évanouis, le fantôme a disparu, le charme est rompu, et

le voile est levé; ses inclinations aveugles, répandues autrefois et dissipées sur des objets sensibles, revenues enfin de leurs méprises, se sont réunies à l'instinct naturel qui les portait à Dieu comme à leur source. C'est là l'unique penchant qui reste après la vie, penchant dont l'éloignement des félicités trompeuses, l'approche des vrais et solides biens, l'entrée sérieuse dans un état fixe et permanent, redoublent la force, l'activité, la violence à un point que le réprouvé peut bien sentir, mais qu'il ne saurait exprimer. C'est une saillie rapide vers le ciel, que le ciel, seul devenu de bronze et d'airain, peut arrêter; c'est un impétueux essor auquel rien ne peut résister, hors le bras d'un Dieu dans sa colère; c'est une agitation continuelle que d'éternels obstacles, loin d'amortir, ne font que redoubler. Mais ne sont-ce pas là des imaginations plutôt que des vérités? Consultons l'Evangile; c'est l'unique flambeau qui peut ici nous éclairer et que je fais profession de suivre. Là nous y voyons un riche passer en un instant des délices du siècle aux supplices de l'enfer: ***Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.*** (*Luc.*, XVI, 22.) Quel est le premier objet qui le frappe? Le ciel et ses récompenses? Le voilà tout à coup devenu contemplatif, et contemplatif profond, lui qui, tout occupé des biens présents, s'embarrassait peu des biens à venir, et ne savait ce que c'était que de les méditer. Il élève, hélas! trop tard ses yeux jusqu'alors attachés à la terre: ***Elevans oculos suos*** (*ibid.*); il franchit d'un seul regard ces espaces immenses qui le séparent du séjour des bienheureux: ***Vidit a longe.*** (*Ibid.*) Il y voit, du premier coup d'œil, tous les objets les plus capables de le tourmenter: Abraham son père, riche comme lui, dont il a reçu la foi, mais dont il n'a pas suivi les exemples; Lazare son suppliant, et victime de sa dureté, couché il n'y a guère sur le seuil de sa porte, maintenant élevé sur sa tête au comble du bonheur. Hélas! l'un lui avait donné un modèle de vertu et l'autre un moyen de salut: ***Abraham, et Lazarum in sinu ejus.*** (*Ibid.*) Les joies pures que l'un et l'autre goûtent forment en son sein un flux et reflux d'amertume; les rayons lumineux dont ils brillent sont autant de traits réfléchis qui percent son cœur, l'heureuse liberté dont ils jouissent appesantit ses chaînes, et leurs couronnes immortelles redoublent ses tourments: ***Cum esset in tormentis.*** (*Ibid.*) Oui, le ciel agit sur ce patient plus vivement que l'enfer même: ***Plus torquetur cœlo, quam inferno.*** Les feux de l'un ne l'ont pas encore pénétré que déjà les regrets de l'autre le dévorent; avant que de sentir tous les maux qui l'accablent, il commence par compter tous les biens qu'il perd: biens infinis dans leur essence, biens faciles dans leur acquisition, biens nécessaires dans leurs conséquences, biens surabondants dans leurs effets, biens assurés dans leur possession, biens irréparables dans leur perte, biens promis, biens attendus, biens mérités même pendant un temps, biens perdus pour toujours, uniquement par sa faute. O Dieu! dans un seul objet de douleur que de sujets de réflexions accablantes! Hélas! l'éternité tout entière ne peut en épuiser la triste fécondité, et vous voudriez qu'un discours passager les renfermât, les exprimât, les exagérât même? Ah! s'il était possible d'en donner la moindre idée, ce riche infortuné de notre Evangile n'eût pas manqué dans sa plainte d'en ébaucher au moins l'image. Mais non; frappé de ce premier coup de foudre qui le sépare du nombre des élus, il se contente de lever les yeux et de se taire. Etonné de sa chute, il regarde d'où il est tombé, sans pouvoir le dire; lassé de ses efforts impuissants pour réparer sa perte, il n'ose en tenter de superflus pour la décrire: ***Elevans oculos suos, cum esset in tormentis, vidit Abraham a longe, et Lazarum in sinu ejus.*** (*Ibid.*) N'est-ce pas là ce qu'avait prédit Jérémie lorsque, s'adressant aux pécheurs incrédules sur les menaces de l'autre vie qu'il leur faisait de la part de Dieu, et par un saint transport de zèle insultant à leur malheur qu'il regardait par avance comme accompli pour eux, il leur disait plutôt en témoin qu'en prophète: Eh bien! vous traitiez d'hyperbole tout ce que je vous annonçais sur l'abandon, le délaissement, la perte de Dieu; voyez-en toute l'horreur; sentez-en toute l'amertume, et que la force de votre expérience vous fasse enfin rendre justice à la faiblesse de mes discours? ***Scito, et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum.*** (*Jerem.*, II, 19.) N'est-ce pas là ce que David voulait nous faire entendre lorsque, par un esprit prophétique, sondant les abîmes de l'éternité, il disait que le pécheur verra le bonheur du juste? ***Peccator videbit*** (*Psal.* CXI, 10) qu'il en concevra du dépit? ***et irascetur*** (*ibid.*) qu'il en frémira de rage? ***dentibus suis fremet*** (*ibid.*) qu'il en séchera de regret? ***et tabescet*** (*ibid.*) mais qu'au reste en vain s'efforcera-t-il ou de digérer au dedans sa peine ou d'exhaler au dehors sa douleur: ***Desiderium peccatorum peribit.*** (*Ibid.*) N'est-ce pas enfin, pour en revenir à l'Evangile, sur quoi le Sauveur lui-même a cru nous avoir suffisamment instruits en nous laissant toujours dans une humble ignorance, lorsqu'après avoir employé les couleurs les plus vives à nous peindre l'appareil formidable de son jugement, il conclut: Ce ne sera là que le commencement des douleurs? ***Initium dolorum hæc.*** (*Marc.*, XIII, 8.) Car déclarer que de tous les événements le plus terrible, qui doit faire trembler les colonnes du ciel, ébranler les fondements de la terre, renverser les lois de la nature, ne sera qu'un premier essai, un léger prélude, un faible pronostic des derniers anathèmes du souverain Juge: ***Initium dolorum hæc***, n'est-ce pas déclarer en effet que les peines de l'enfer, par rapport aux seuls biens dont elles privent, sont plus affreuses qu'on ne le peut dire? C'est ce qui me suffit maintenant.

Passons donc au caractère du mal que l'on y souffre. C'est le feu de la plus cruelle vengeance de Dieu: *In ignem, qui paratus est diabolo et angelis ejus.* (*Matth.*, XXV, 41.)

Oui, âmes voluptueuses et charnelles, si âpres au plaisir, si sensibles à la moindre douleur (quoi qu'en disent les impies et les esprits forts), c'est le feu. Ce nom si souvent répété dans l'Evangile pour désigner l'enfer et jusque dans l'arrêt du Juge même, où vous savez que rien ne doit être plus nettement exprimé que le genre du supplice, ne nous permet pas de le prendre autrement qu'à la lettre. Quand donc je m'en tiendrais à l'idée commune que la nature seule nous donne d'un si cruel élément; quand je ne distinguerais dans celui-ci ni ses causes surnaturelles, ni ses propriétés miraculeuses, ni ses effets surprenants, ne devriez-vous pas convenir que ce tourment passe tout ce que l'on en peut dire? Et si quelques prétendus esprits forts, tels qu'il s'en trouve souvent, se moquaient de la juste frayeur que doit nous inspirer la seule idée d'un si horrible châtiment, n'auriez-vous pas droit de les traiter eux-mêmes d'esprits faibles et d'en appeler, comme le Prophète, de l'égarement de leur raison à l'épreuve de leurs sens? Eh quoi! pourriez-vous leur dire, tout le plaisir et tout l'attrait de la curiosité ne peut longtemps vous retenir dans ces enfers de la terre, inventés par l'art et entretenus pour l'utilité des hommes, où le feu calcine les pierres, dissout les métaux, pulvérise les corps les plus solides et liquéfie les moins fluides; l'impression qu'on y reçoit, la chaleur qu'on y ressent, l'air qu'on y respire, malgré tous les charmes du spectacle, vous obligent d'en sortir promptement. Eh! que serait-ce si l'on vous forçait d'en soutenir de plus près les approches, d'en tenter le passage, d'y fixer même votre demeure? Ah! essayez au moins votre courage, éprouvez au moins vos forces, pourriez-vous leur dire, contre la plus légère étincelle; supportez-en l'ardeur, si vous pouvez, un seul moment, et jugez de ce que c'est que d'être investi de brasiers ardents, pénétré de flammes cuisantes, consumé de feux dévorants. Voilà cependant ce que mérite un péché d'un moment: *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante, cum ardoribus sempiternis.* (*Isa.*, XXXIII, 14.) Mais il y a plus; car le feu de l'enfer est non-seulement un feu réel et véritable, c'est encore un feu de la vengeance de Dieu. Seconde circonstance : feu de la vengeance de Dieu, et par conséquent feu plus vif, feu plus furieux, feu plus désespérant que tous les feux qu'a jamais allumés la vengeance humaine. Quand donc, chrétiens, pour vous donner quelque idée de l'enfer, j'aurais recours à tout ce que la rage ingénieuse des tyrans a su tirer de la rigueur des flammes pour pousser à bout les vertus les plus intrépides; quand je pourrais vous peindre au naturel les fournaises embrasées de Babylone, dont les tourbillons impétueux, au rapport de l'Ecriture, excédaient de beaucoup leur sphère ordinaire; les feux barbares d'Afrique, dont le lent et cruel incendie consumait peu à peu les chrétiens, dit Tertullien, et faisait durant la nuit de leurs membres embrasés autant de flambeaux vivants et de torches animées; les bains bouillants et écumeux de Rome, où l'on plongeait et l'on faisait nager les martyrs, que vous peindrais-je après tout? Les feux de la vengeance humaine? Mais les flammes infernales, dit le Seigneur, sont les feux de ma vengeance : *Ignis succensus est in furore meo.* (*Deut.*, XXXII, 22.) C'est moi qui les ai créés exprès pour servir ma colère; moi qui leur ai imprimé toute ma haine contre les pécheurs; moi qui leur ai donné pour centre l'enfer et pour aliment tous ceux qui l'habitent : *Et ardebit usque ad inferni novissima.* (*Ibid.*) Ah! mes frères, qu'est-ce qu'un feu animé, aigri, irrité par le souffle tout-puissant d'un Dieu vengeur dans les mains de qui les causes les plus innocentes et les plus faibles changent de nature et deviennent des instruments de fureur et de mort? Qui peut le comprendre? Dans les feux des tyrans, souvent les corps les plus tendres demeuraient victorieux de leurs atteintes, ils y trouvaient même du rafraîchissement, et plus d'un martyr a chanté sur son bûcher ce cantique de l'*Ecclésiastique* : Seigneur, vous m'avez délivré de la violence de la flamme : *Liberasti me a pressura flammæ* (*Eccli.*, LI, 6), et je n'ai point senti la chaleur au milieu des charbons ardents : *Liberasti me a pressura flammæ, et in medio ignis non sum æstuatus.* (*Ibid.*) Pourquoi? Parce que c'étaient les feux de la vengeance humaine. Mais dans le feu de l'enfer, on ne peut attendre de pareils prodiges. Il y en a de plus grands; loin d'épargner les corps, il agit même sur les âmes d'une manière inconcevable, il est vrai, mais trop réelle et trop effective, dit saint Augustin : *Miris sed veris modis.* Car Dieu, qui est le Souverain de toutes les créatures et qui en sait tirer tels services qu'il lui plaît, fait de cet élément le ministre de sa justice, et trouve tout aussi bien le secret de faire agir le feu sur les esprits quand il veut punir les coupables, comme il sait l'empêcher d'agir sur les corps quand il veut conserver les innocents. Pourquoi? Parce que c'est le feu de la vengeance de Dieu. Ajoutons de la plus cruelle vengence de Dieu : troisième circonstance.

Vous frémissez d'horreur, chrétiens, au seul récit de l'embrasement funeste de ces villes infâmes par leurs désordres, et plus fameuses encore par leur châtiment. Pour peu qu'on vous parle de cette pluie de feu que Dieu verse sur tous leurs habitants, vous croyez entendre les cris lamentables de ces victimes brûlantes, voir leurs mouvements empressés, leurs agitations violentes, leurs efforts impuissants, pour échapper aux flammes vengeresses Sachez, dit Jésus-Christ, que les réprouvés seront encore traités plus impitoyablement : *Tolerabilius erit terræ Sodomorum.* (*Matth.*, X, 15.) Ce feu passager, dit l'apôtre saint Jude, n'était qu'un faible crayon des flammes éternelles : *Factæ sunt exemplum ignis æterni.* (*Jud.*, 7.) C'était bien le feu de la vengeance, mais non pas de la plus cruelle vengeance de Dieu; il était lancé sur des têtes bien criminelles, mais il en est un autre réservé par la justice divine à

des âmes encore plus coupables, c'est-à-dire aux démons; et c'est celui, pécheurs, dit Jésus-Christ, qui vous attend : *Qui paratus est diabolo et angelis ejus.* (*Matth.*, XXV, 41.) Venez, après cela, nous demander si tout ce qu'on dit de l'enfer est bien véritable; si l'on n'en exagère point les peines, si l'imagination, enchérissant sur la raison ne fait point passer ses conjectures arbitraires pour des vérités bien établies; et moi je vous demande, êtes-vous chrétiens? Tenez-vous l'Evangile pour règle de votre foi? Jésus-Christ votre Dieu était-il capable de la moindre exagération, outrait-il la vérité quand il faisait tenir au mauvais riche ce triste langage? *Crucior in hac flamma* (*Luc.*, XVI, 24): Ah! dans ce feu cruel où je brûle, je souffre mille tourments affreux : *Crucior in hac flamma :* Je crie, et on ne m'écoute pas; je pleure, et on ne me plaint pas; je languis, et on ne me soulage pas. *Crucior.* Je ne vois, je ne sens, je ne respire, je ne suis que flamme : *In hac flamma.* O vous, Père commun des fidèles, vous dont j'attendais les promesses, et dont je perds le bonheur, prenez compassion de ma misère : *Pater Abraham, miserere mei* (*Ibid.*) *:* Je ne vous demande point la fin de mon supplice, je sais que l'arrêt en est irrévocable; mais au moins quelque légère grâce, un moment d'intervalle, le moindre soulagement, un verre d'eau, c'est trop; une seule goutte, je n'en demande pas encore tant : que le bout du doigt détrempé effleure simplement ma langue brûlante : *Intingat extremum digiti in aquam, ut refrigeret linguam meam.* (*Ibid.*) Ce sont là les simples et les naïves expressions de l'Evangile. Et qu'est-ce que peuvent dire de plus fort et de plus effrayant les discours les plus étudiés et les plus pathétiques?

Remontons maintenant à la source de ces peines pour les justifier, c'est la dernière malédiction de la colère de Dieu : *Maledicti!* De là que s'ensuit-il? que nul homme, quel qu'il puisse être, n'en peut exprimer les désolants effets, fût-ce le plus malheureux des réprouvés mêmes (quoiqu'il en fasse en enfer une funeste expérience). Cette proposition vous surprend et vous paraît outrée; je ne l'avance cependant que sur la foi de la parole de Dieu. Seigneur, disait le Roi-Prophète, qui connaît jusqu'où va l'excès de votre colère? *Quis novit potestatem iræ tuæ?* (*Psal.* LXXXIX, 11.) Et quand on le connaîtrait, l'accablement du trouble et de l'effroi qui marchent à sa suite, permettrait-il de l'exprimer comme il faut : *Et præ timore tuo iram tuam dinumerare?* (*Ibid.*) En effet, mes frères, quels exemples sensibles peut-on donner ici-bas des dernières malédictions de la colère de Dieu? Quelques traits échappés de son bras vengeur, quelques étincelles sorties du sein de son ardente colère, quelques éclats d'un tonnerre qui repose; et, pour me servir de la belle expression de Daniel, quelques gouttes au plus d'un déluge universel : *Stillavit super nos maledictio.* (*Dan.*, IX, 15.) Malédiction de stérilité, malédiction de captivité, malédiction de mortalité, lancées si souvent sur des villes et sur des nations criminelles, légers indices des dernières malédictions de la colère de Dieu : *Stillavit maledictio.* Dieu maudit la terre après le péché du premier homme, et elle se couvre en un instant de ronces et d'épines. Dieu maudit Caïn après son fratricide, et sa vie n'est plus qu'une mort continuelle. Dieu maudit l'Egypte après sa tyrannie, et elle est frappée de plaies, inondée de sang, remplie de deuil, couverte de morts. Ne sont-ce pas là des malédictions de Dieu bien terribles, et peut-on en concevoir assez d'horreur? Dieu, cependant, dit le prophète, n'a pas encore versé, il n'a fait qu'épancher sa malédiction : *Super eos effundam quasi aquam iram meam. Ose.*, V, 10.)

Stillavit maledictio. Tous ces fléaux si lamentables qui ravagent en peu de temps les contrées les plus florissantes, et dont les seuls présages alarment l'univers, fléau de peste, fléau de famine, fléau de discorde, fléau de guerre, faibles écoulements de la coupe amère que Dieu réserve tout entière pour le jour de sa fureur. *Stillavit maledictio!* Ah! Seigneur, s'écrie saint Jérôme sur ce passage; si les moindres mouvements de votre colère divine sèment partout la désolation et l'effroi, et font taire devant eux toute la terre, que sera-ce du débordement général de vos malédictions? *Si tanta est stilla, quid eris de totis imbribus?* Elles investiront un malheureux réprouvé, dit le Prophète, comme un vêtement accablant de douleur, dont il ne pourra plus se défaire : *Induit maledictionem, sicut vestimentum.* (*Psal.* CVIII, 18.) Elles le pénétreront comme l'eau pénètre et imbibe la terre : *Intravit sicut aqua in interiora ejus* (*Ibid.*); elles passeront jusque dans sa substance : *Sicut oleum in ossibus ejus.* (*Ibid.*) Tous les sens, toutes les facultés, toutes les puissances intérieures de son âme en porteront les mortelles empreintes. Tout ce qu'il pensera, tout ce qu'il désirera, tout ce qu'il dira, durant toute l'éternité, dans son esprit, dans son cœur, dans sa bouche, deviendra malédiction. Ne sortons point de l'Evangile de ce jour, pour voir le fatal accomplissement d'une si terrible prophétie. Malédiction dans les pensées du réprouvé, parce qu'il n'en aura jamais que d'affligeantes. *Recordare.* Souvenez-vous, disait Abraham au mauvais riche, en lui parlant de la part de Dieu, souvenez-vous, et de quoi? des biens que vous avez reçus et des maux que vous avez faits; des grâces dont vous avez été prévenu et des ingratitudes dont vous les avez payées; des saintes instructions que vous avez entendues, et des pernicieuses maximes que vous avez suivies; des bons exemples que vous avez vus, et des mauvais que vous avez imités; du temps que l'on vous a donné, et des années que vous avez perdues; des moyens que vous aviez de vous sauver, et des mesures que vous avez prises pour vous perdre. Pensez-y bien maintenant, voilà désormais votre occupa-

tion, ou plutôt votre supplice : *Recordare quia recepisti bona.* (*Luc.*, XVI, 25.) Malédiction dans ses désirs, parce qu'il n'en formera jamais que d'inutiles : *Si quis ex mortuis ierit.* (*Ibid*, 30.) Ah! si quelqu'un de nous, disait le mauvais riche, revenait sur la terre! S'il m'était permis, dit un réprouvé, de rentrer dans la carrière du salut! Si mon malheur n'était pas sans remède, mon arrêt sans appel, ma perte sans retour! Si le sang d'un Dieu pouvait encore couler sur moi, que j'en ferais bien un autre usage! Le démon et tous ses artifices ne me tromperaient pas; le monde et ses charmes ne me tenteraient pas; la pénitence et ses rigueurs ne me rebuteraient pas. Que ne puis-je encore ce que je n'ai pas voulu! ou que n'ai-je voulu ce que je ne puis plus maintenant! *Si quis ex mortuis ierit!* Regrets inutiles, vains désirs, vœux superflus. Malédiction enfin jusque dans ses expressions. Ce ne seront, dit le Sauveur, que larmes arrachées par le dépit, sanglots entrecoupés par le désespoir, plaintes étouffées par la rage: *Ibi erit fletus et stridor dentium.* (*Matth.*, VIII, 12.) Cette muette tristesse, cet affreux silence, cette noire et sombre fureur que l'Evangile donne aux réprouvés pour tout langage, n'est-ce pas là le comble de la malédiction, puisque c'est leur ôter même la triste consolation de s'en plaindre, et par conséquent à nous, mes frères, à plus forte raison, le pouvoir de l'exprimer et de le faire entendre comme il faut. Reste donc la durée de la peine, dont je ne vous dis qu'un mot et que je vous laisse à méditer, parce que les discours sont ici superflus.

Durée sans bornes et sans mesure, durée de tous les siècles à venir, durée néanmoins que le temps, en s'écoulant, ne diminue point; durée dont les commencements s'éloignent, s'abîment et se confondent, sans que sa fin approche : durée d'un seul moment, que l'on appelle éternité, et qui sera désormais la durée même de l'Etre de Dieu : *Æternus.* Vous convenez sans peine, chrétiens auditeurs, que cette durée ne se peut expliquer, ni même comprendre. Vous désespérez même d'en pouvoir avoir la moindre idée, lorsqu'après avoir supputé dans votre mémoire tous les nombres imaginables, parcouru dans votre esprit les espaces les plus vastes, creusé dans votre imagination les suppositions les plus incompréhensibles, vous trouvez encore au bout l'éternité tout entière. Imaginez-vous qu'un homme est condamné à souffrir les peines de l'enfer, jusqu'à ce qu'il ait noyé tout l'univers de ses larmes, en ne versant cependant qu'une larme de mille en mille ans, hélas! Caïn n'aurait encore versé que cinq ou six larmes. Bon Dieu! quelle épouvantable durée de temps, s'il fallait attendre qu'il dût remplir ce lieu; mais que serait-ce avant qu'il eût rempli l'espace qu'occupe cette ville, avant qu'il en eût versé suffisamment pour faire plusieurs grandes rivières? Que serait-ce, s'il fallait souffrir jusqu'à ce qu'il en eût assez versé pour remplir l'espace que la mer occupe; assez pour inonder la terre; assez pour remplir cette immense étendue, qui est depuis la terre jusqu'au ciel? Cette pensée fait frémir; l'esprit alarmé se confond, se perd dans cet épouvantable étendue de siècles.

Cependant quelque effrayante, quelque inconcevable que soit cette durée, ce n'est pas encore l'éternité, puisqu'après cette durée d'un temps presque infini, l'éternité reste encore toute entière; puisqu'il viendra un temps, où un damné pourra dire que s'il avait versé une seule larme de mille en mille ans, depuis qu'il est dans les supplices, et que Dieu eût conservé cette larme, tout l'univers serait déjà noyé de ses pleurs. Mais, de là, ne devez-vous pas conclure que les peines de l'enfer sont plus affreuses que l'on ne peut dire? Car, si ces deux mots indéfinis, toujours et jamais, dans les moindres maux de la vie, absorbent nos pensées, tarissent nos expressions, et nous désespèrent; ajoutés à de véritables supplices, à des peines extrêmes, à de rigoureux châtiments, ne les mettent-ils pas hors de la sphère de nos esprits et de la portée de nos discours? Qui peut dire, ou faire sentir comme il faut, ce que c'est qu'agoniser toujours et n'expirer jamais? toujours languir, et ne jamais mourir? toujours brûler, et ne se consumer jamais? ne vouloir jamais ce qui sera toujours, et vouloir toujours ce qui ne sera jamais? Jamais de relâche, et toujours des tourments! toujours de nouveaux supplices, et jamais un coup de grâce! Voilà, chrétiens, le dernier trait que le pinceau le plus habile ne peut assez vivement représenter dans la peinture de l'enfer. Mais n'est-ce pas au fond celui qui vous révolte? Sans cette éternité désespérante, vous souffririez peut-être que l'on vous parlât plus souvent de l'enfer; et sa pensée ne trouverait plus tant d'opposition dans vos esprits. Mais, pensez-y, chrétiens auditeurs, ou n'y pensez pas; que l'on vous en parle, ou qu'on la passe sous silence, l'éternité des peines de l'enfer n'en est ni moins véritable ni moins terrible. Il y a plus de quinze siècles que les incrédules ont voulu, sur cet article de foi, fermer la bouche aux prédicateurs de l'Evangile, en le traitant de figure et d'hyperbole. L'Eglise s'est contentée de leur répondre par ses anathèmes, et de leur faire craindre d'éprouver ce qu'ils ne voulaient pas entendre. Dans la suite des temps, à toutes les vaines objections que formait l'incrédulité sur la justice d'une peine éternelle pour un péché d'un moment, les Pères ont répondu que c'était la justice de Dieu, et que si, au faible jugement des hommes, elle paraissait trop sévère, et excéder les règles ordinaires de la justice, c'est qu'elle était justice de Dieu, et par conséquent incompréhensible, comme sa bonté et ses autres attributs. *Hoc magis mirabilis Dei virtus,* disait Salvien, *quod, quantum ad imbecillitatem humanam pertinet, pene injustitiæ speciem magnitudo justitiæ habere videatur.* Qu'attendez-vous donc, pour le croire et pour le craindre? Que quelqu'une de ces infortunées victimes re-

vienne de l'autre monde pour vous en instruire? Mais la foi d'une telle apparition serait-elle plus sûre que celle de l'Evangile? Non, non, disait Abraham au mauvais riche qui lui demandait en faveur de ses frères un pareil prodige ; ils ont la loi et les prophètes : s'ils ne croient pas ces témoins vivants, ils ne croiront pas plus les morts. Profitons de cet avis : tenons-nous à l'Evangile. Sa simple exposition vient de vous convaincre que les peines de l'enfer sont plus affreuses que l'on ne peut dire; elle va vous montrer que le danger de l'enfer est plus commun qu'on ne pense ; c'est ma seconde partie

SECONDE PARTIE.

Ce qui affaiblit en nous la crainte de la justice divine, ce n'est pas toujours l'idée trop faible que nous avons des peines de l'autre vie; (car hélas! qui ne sait point qu'il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vengeur? *Horrendum est* (*Hebr.*, X, 31, etc.) mais c'est le plus souvent le caractère outré que nous nous formons de ceux qui les souffrent. On aime à se les représenter comme des suppôts de Satan, des monstres d'iniquité, des vases de colère. On s'accoutume à les mettre tous indifféremment au rang des grands pécheurs; pécheurs corrompus en eux-mêmes; pécheurs odieux aux hommes; pécheurs abandonnés de Dieu.

On veut que leur vie ait été remplie de crimes, vide de vertus, destituée de grâces, au moins choisies. De là, par un retour flatteur sur soi-même, l'on s'absout, et l'on se justifie dans un jugement de comparaison, où l'on croit entrevoir en soi moins de désordre, plus de bonnes œuvres, et des signes plus marqués de prédestination et de salut. Ainsi donc dans le monde, prenez y garde, presque personne ne craint l'enfer ; les uns, parce qu'ils ne font pas grand mal ; les autres, parce qu'ils font un peu de bien ; la plupart, parce qu'ils ont reçu de Dieu des faveurs signalées, et qu'ils en espèrent encore de plus grandes. Ouvrons, chrétiens auditeurs, ouvrons l'Evangile ; et dans cette foule de réprouvés, dont il a plu au Fils de Dieu de nous apprendre l'histoire déplorable, reconnaissons de bonne foi, et sans nous flatter, la triste fin des âmes moins criminelles, plus vertueuses et plus privilégiées que nous ne sommes. De tant de malheureuses victimes de l'enfer, je n'en choisis que trois, dont le Sauveur a bien voulu nous peindre et déplorer les chutes funestes ; un simple fidèle, un apôtre et un ange. Le premier va vous montrer qu'on peut se damner, sans faire beaucoup de mal. Le second, qu'on peut périr, après avoir fait beaucoup de bien. Et le dernier, qu'on peut se perdre, malgré les grâces de Dieu les plus précieuses et les plus choisies ; et que, par conséquent, à s'en tenir précisément à l'Evangile, le danger de l'enfer est plus commun que l'on ne pense.

Le premier exemple de justice que j'oppose à votre présomption, vous qui vous croyez éloignés de l'enfer, parce que vous l'êtes des grands vices, c'est cet enfant d'Abraham, adorateur du vrai Dieu, cet élève de la foi, ce disciple de la loi divine, dont parle aujourd'hui l'Evangile ; laissons-là ses prérogatives et sa dignité ; voyons ses œuvres et sa conduite ; les voici en peu de mots, telles que nous les apprenons de la Vérité même, qui ne sut jamais ni flatter, ni déguiser le moindre défaut. Il était nourri délicatement, dit Jésus-Christ, et vêtu superbement, tandis qu'un pauvre à sa porte languissait exténué de faim, et couvert de plaies : voilà toutes les causes de sa damnation. Ce n'est donc point ici un de ces riches odieux, dont la fortune trop prompte, pour être innocente, commence où les autres finissent, puise son abondance précipitée dans le sein de la ruine et de l'indigence publique, et ne doit ses progrès rapides qu'à quelque nouvel art de trouver dans ses chutes mêmes des ressources, et de tirer, à la faveur de quelque injuste transaction, de ses dettes non payées, un fonds stable de fortune. Ce n'est point ici un de ces riches insatiables, dont l'âpre convoitise ne dit jamais, c'est assez; qui, quoique dans l'opulence et dans la prospérité, crient toujours misère et famine, et qui croient manquer du nécessaire, lors même qu'ils regorgent du superflu. Ce n'est point ici un de ces riches somptueux, qui mesurent leurs dépenses, non sur le cours réglé de leurs revenus, mais sur l'emportement aveugle de leur ambition; qui empruntent à toute main pour y satisfaire, sans trop savoir s'ils seront jamais en état de rendre; qui font gémir le créancier, languir l'artisan, soupirer, et souvent périr le mercenaire, en retenant leur bien, leurs gages, leur salaire, et qui meurent enfin eux-mêmes pauvres et insolvables, après avoir vécu dissipateurs et prodigues. Que de riches de ce caractère se flattent encore d'être dans la voie du salut! et, parce qu'ils ne voient dans leur conduite ni rapines criantes, ni noirs attentats, ni commerce scandaleux, s'imaginent que ce n'est point pour eux que sont allumées les flammes éternelles : en voici un cependant bien moins coupable, que l'Evangile aujourd'hui condamne à l'enfer, uniquement pour un excès d'amour-propre et pour un défaut de charité : *Non ob injustitiam, sed ob mollem vitam*, dit saint Basile; *non quia dives fuit, sed quia misertus non fuit*, ajoute saint Chrysostome. Excès d'amour-propre dans la délicatesse de sa table, et dans le luxe de ses habits : *Induebatur purpura, epulabatur quotidie*. (*Luc.*, XVI, 19.) Défaut de charité à l'égard d'un importun, d'un inconnu, d'un mendiant, *mendicus*. (*Ibid.*, 20.) Hélas! peut-être que ce faste éclatant, qui fit le sujet de sa condamnation, fut dans l'opinion et dans la bouche des hommes la matière de son éloge, et que ce refus d'une aumône légère, qui ne put échapper à l'œil perçant d'un Dieu vengeur, avait échappé sur la terre aux yeux critiques et malins de ces censeurs les plus sé-

vères! peut-être que sur l'un et l'autre article sa conscience tranquille ne lui faisait sentir nul reproche; car tel est l'aveuglement fatal attaché parmi nous à la vie mondaine et relâchée. Tout désordre, qui n'éclate point au-dehors, ou qui ne ternit point la réputation, paraît léger, et devient imperceptible. L'on ne s'aperçoit point, ou du moins on compte pour rien, pensées, désirs, complaisances criminelles; mais le malheur est que, pour se perdre devant Dieu, il en faut beaucoup moins. Une simple omission, une seule négligence, une molle inaction ouvre les portes de l'enfer, et livre à tous ses supplices. Le mauvais riche est damné, dit saint Basile, non pas pour s'être perverti, corrompu, et déréglé, mais pour ne s'être pas contraint et mortifié; il est damné, non pas pour avoir abusé de sa liberté, mais pour ne s'être pas fait une sainte violence : il est damné, non pas pour s'être livré à l'iniquité, mais pour s'être laissé aller à l'indolence : *Non ob injustitiam, sed ob mollem vitam.* Le mauvais riche est damné, ajoute saint Chrysostome, non qu'il se soit fait une prospérité particulière de la calamité publique, mais parce qu'il n'a rien retranché de son aisance héréditaire, pour subvenir à des besoins étrangers : il est damné, non qu'il ait eu même coutume de rebuter, de chasser, d'éloigner tous les pauvres de sa présence, mais parce qu'il n'a pas eu soin de recueillir, de recevoir, de soulager un seul indigent : il est damné, non qu'il ait commis aucune injustice, mais parce qu'il n'a pas usé de miséricorde : en un mot, il est damné, non qu'il ait fait beaucoup de mal, mais parce qu'il n'a pas fait assez de bien : *Non quia dives fuit, sed quia misertus non fuit.* Or, dites-moi, chrétiens auditeurs, flatter votre chair, et la parer; refuser l'aumône, et voir tous les jours sans pitié, je ne dis pas un ou deux, mais cent Lazares affamés à votre porte, trop heureux, s'ils pouvaient se rassasier des restes de votre table; sont-ce là, de bonne foi, devant Dieu vos seuls et vos plus grands péchés? Si donc au moment que je vous parle, (mon Dieu! que cette supposition me fait frémir et pour vous et pour moi!) si, dis-je, à cet instant les décrets du Ciel fermaient le cours de nos années, et nous ouvraient à tous sans retour le terme inévitable de l'éternité, si Jésus-Christ, paraissant ici tout-à-coup sur une nuée éclatante, faisait élever du fond des enfers contre nous le mauvais riche, comme les Ninivites contre les juifs : *Viri Ninivitæ surgent in judicio* (*Matth.*, XII, 41), pour appuyer, dit saint Jérôme, non pas de son suffrage, mais de son exemple, l'arrêt de notre condamnation : *Non sententiæ potestate, sed comparationis exemplo*, je vous le demande, mes frères, incertain moi-même et tremblant sur mon sort comme sur votre destinée, s'en trouverait-il beaucoup parmi nous de plus innocents que lui? Que nous servirait-il alors pour nous rassurer, de dire : Il me semble, après tout, que je n'ai pas fait si grand mal dans ma vie. N'entendriez-vous point ce témoin accablant vous répliquer aussitôt? Et moi, au jugement des hommes, étais-je donc si coupable? Disciple d'une loi dont les oracles les plus clairs et les plus fréquents promettaient à la vertu des biens sensibles, j'ai cherché les douceurs et les commodités de la vie, il est vrai; voilà mon crime. Et vous, disciple d'un Dieu crucifié, et membre d'un chef couronné d'épines, ne vous faites-vous pas ici bas un plan de vie toute naturelle, semée de roses et de fleurs? S'il est à votre choix, ne le préférez-vous pas? en votre pouvoir, n'en jouissez-vous pas? hors de votre portée, n'en murmurez-vous pas? On me reproche dans une religion moins parfaite que la vôtre, d'avoir eu des vêtements somptueux et une table délicate et exquise; j'en conviens, mais m'accuse-t-on, quoique dans une profession moins sévère que le christianisme, d'avoir ajouté, comme vous, aux délices flatteuses de la bonne chère, les amusements ruineux du jeu et le charme séduisant des spectacles, et d'avoir joint même, dans des temps de misère, à la pompe des ameublements curieux la recherche des ajustements immodestes et la montre d'un brillant équipage? J'avoue que dans un siècle où le pauvre était déjà connu pour le pupille de Dieu, mais non pas encore pour le substitut du Sauveur des hommes, j'ai fermé mes oreilles à ses cris, mes yeux à sa misère, et mes mains à son soulagement; mais l'aumône est-elle donc l'unique devoir de la charité? le pauvre seul notre prochain, et la vie tout le bien de l'homme? N'avez-vous jamais ouvert vos lèvres au poison si commun de la médisance? votre esprit, à la témérité des jugements sinistres et désavantageux? votre cœur aux désirs de vengeance? Je n'ai point aimé Lazare; et vous, n'avez-vous haï personne? Mon indifférence pour un étranger m'a fait son meurtrier; *Non pavisti, occidisti;* et vous, votre aversion pour le moindre de vos frères ne vous rend-elle pas son assassin? *Qui odit fratrem suum, homicida est.* (I *Joan.*, III, 15.) Ah! Seigneur, sans attendre votre sentence redoutable, ne serons-nous pas tous confondus par cette fatale comparaison? Et voilà, mon Dieu, ce qui me paraît de plus terrible dans vos enfers : je tremble non-seulement dans la pensée de ce qu'on y souffre, mais encore plus au souvenir de ceux qui y sont. Je frémis à la vue de ce serviteur paresseux condamné, non pas pour s'être révolté contre son maître, mais pour n'avoir pas fait profiter son talent : *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores.* (*Matth.*, XV, 20.) Je me confonds devant ce créancier peu charitable, livré aux ministres de la justice pour n'avoir pas remis une dette légère : *Iratus Dominus tradidit eum tortoribus.* (*Matth.*, XVIII, 34.) Je ne puis revenir de la perte de ces vierges peu sages et peu prévoyantes, uniquement réprouvées, faute d'un peu de vigilance et de précaution : *Amen dico, vobis, nescio vos.* (*Matth.*, XXV, 12.) Je demeure interdit au récit de vos dernières malédic-

tions lancées sur la stérilité des bonnes œuvres : *Discedite a me, maledicti; esurivi enim et non dedistis mihi.* (*Matth.*, XXV, 42.) Enfin, je suis frappé, abattu, consterné de ce terrible arrêt, si souvent répété dans votre Evangile, qui condamne au feu, sans miséricorde et sans exception, tout arbre précisément dénué de fruit et de bon fruit : *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur, et in ignem mittetur* (*Matth.*, III, 10), c'est-à-dire, toute vie inutile. Et moi, dites-vous, je ne crains point, non-seulement parce que je ne fais pas grand mal, mais encore parce que je fais un peu de bien. Ah! chrétiens, fussiez-vous élevés dans une heureuse ignorance du vice, et nourris dans le sein même de la vertu, ne laissez pas de craindre l'enfer, si vous voulez échapper au malheur dont il vous menace. Pensez-vous donc que de tant de réprouvés aucun n'ait fait autant et plus de bien que vous n'en faites? Voici un apôtre déchu de son rang et de sa couronne, et de conquête de Jésus-Christ devenu la proie de Satan, second exemple de justice pour ceux qui comptent sur leurs mérites acquis, et qui se reposent à l'ombre de leur vertu.

Oublions, mes frères, oublions pour un moment le crime énorme de Judas. Il ne fut pas toujours ce qu'il fut à la fin de sa vie. Jamais peut-être on ne vit de commencements plus heureux ni de plus belles espérances : *Judæ laudantur exordia*, dit saint Jérôme : sacrifice généreux de tous les biens de la terre, renoncement absolu à toutes les espérances du siècle, amour de préférence pour le Sauveur du monde, prompte fidélité à répondre à sa voix, assiduité constante à écouter sa parole; résignation aveugle à suivre ses volontés : sont-ce là, à votre avis, mes frères, des vertus suspectes, et dont les œuvres communes à la nature et à la grâce ne donnent que des signes équivoques de salut! Combien d'âmes contentes à beaucoup moins de frais de ce qu'elles font pour Dieu, se canonisent en secret, qui ne peuvent dire aussi sincèrement à Jésus-Christ ce que lui disait Judas, comme les autres apôtres, par la bouche de saint Pierre : Seigneur, nous avons tout quitté pour vous suivre, et nous en attendons la récompense : *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te, quid ergo erit nobis?* (*Matth.*, XIX, 27.) Que de chrétiens se croiraient en droit de tout espérer et de ne rien craindre, s'ils avaient eu le bonheur d'entendre, comme Judas, de la bouche de Jésus-Christ même ces consolantes paroles : En vérité, je vous le dis, vous que je conduis, et qui me suivez; vous qui êtes disciples, et dont je suis le Maître; vous à qui je parle, et qui m'écoutez, vous aurez le centuple de tout ce que vous avez quitté, une place dans ma gloire, et qui plus est, un trône pour juger avec moi l'univers : *Centuplum accipietis; vitam æternam possidebitis, et sedebitis super sedes.* (*Matth.*, XIX, 28.) Ah! chrétiens, il fut un temps que Judas eut part à toutes ces promesses, et qu'il pouvait à juste titre s'en flatter. A le voir, dans les premières années de son apostolat, marcher à grands pas dans la carrière évangélique, et y signaler son courage, parcourir villes et bourgades, et embraser tout de son zèle; prêcher la pénitence et la pratiquer; travailler pour Jésus-Christ, et souffrir avec lui; convertir les pécheurs, et guérir les malades, qui eût jamais cru que cet homme à miracles, que cet élève de Jésus-Christ dût être un jour l'esclave du démon, et la victime de l'enfer? Si le Sauveur, par un acte de sa prescience divine, qui lui rendait tout présent, l'avenir comme le passé, eût dit de Judas zélé, laborieux, patient, charitable, ce qu'il dit depuis de Judas sacrilége, imposteur, traître, déicide : Voyez-vous ce disciple heureux par ma grâce, mais bientôt malheureux par son infidélité; il lui eût été plus avantageux de n'avoir jamais vu le jour : *Bonum erat ei, si natus non fuisset homo ille.* (*Matth.*, XXVI, 24.) Cet oracle, tout certain qu'il eût été dès-lors, eût-il paru vraisemblable! Eh! quoi! Seigneur, se peut-il faire que celui qui sauve les autres se perde lui-même? que le ministre de vos miséricordes, après les avoir annoncées, leur échappe, en désespère, et devienne la victime de votre vengeance? que, tout chargé qu'il est des dépouilles de l'enfer, il y tombe et y précipite son âme? Eh! quelle sera la cause d'une chute si imprévue et si funeste? Le peu de crainte qu'il en a. A l'abri de cette dangereuse sécurité, une passion assoupie se réveillera; un vice mal dompté reprendra ses forces, une inclination renaissante se fortifiera, l'emportera plus loin qu'il ne pense, et tôt ou tard le perdra. En effet, ce fut faute de crainte, que ce disciple si fervent se licencia d'abord dans les moindres choses, et puis après dans les plus grandes. Ce fut faute de crainte qu'il se familiarisa peu à peu avec le vol, se flattant de remplacer ses rapines légères par de plus importants services. Ce fut faute de crainte, qu'il osa vendre son Maître dans l'espérance qu'il échapperait à ses ennemis, comme il leur avait déjà tant de fois échappé. Ce fut faute de crainte, que ni le souvenir des bienfaits, ni le secours des remontrances, ni la douceur des caresses, ni la force des grâces du Sauveur, ne purent rappeler cet esprit téméraire et ce cœur présomptueux de son égarement. Enfin, oserai-je le dire? ce fut faute de crainte qu'il se désespéra. Car c'est une vérité constante, que l'expérience ne nous a que trop apprise et ne nous apprend encore que trop tous les jours, que ceux qui n'ont pas assez de crainte durant la vie, craignent trop à la mort; et qu'après avoir perdu, par confiance, le prix de leur innocence, ils perdent par défiance, le mérite de leur repentir.

Au reste, ne croyez pas que Judas soit le seul vase d'élection qui ait fait un si triste naufrage. L'enfer, au témoignage de l'Evangile, sera rempli de vertus méconnues, réprouvées, inutiles, perdues, parce qu'elles auront été fausses, et qu'elles se seront dé-

menties. Plusieurs, disait le Sauveur, me crieront au grand jour : Seigneur, Seigneur, eh! pourquoi nous réprouvez-vous? N'avons-nous pas publié vos oracles, chassé vos ennemis, opéré vos merveilles? *Multi dicent in illa die : Nonne in nomine tuo prophetavimus, et in nomine tuo dæmonia ejecimus, et in nomine tuo virtutes multas fecimus?* (*Matth.*, VII, 22.) Et moi je leur répondrai : Votre orgueil a anéanti vos mérites, vos intentions ont corrompu vos œuvres, vos vices dégradé vos vertus, vos infidélités effacé vos services; je ne vous connais plus : *Et tunc confitebor illis, quia non novi vos.* (*Ibid.*, 23.) Voilà ce qui a de tout temps effrayé les plus grands saints. Les Paul et les Xavier, après avoir porté la foi aux nations idolâtres, à travers mille dangers; les Arsène et les Jérôme, après avoir blanchi dans les travaux de la pénitence et dans les réduits de la solitude; les quarante martyrs de Sébaste, dans l'acte le plus héroïque du christianisme, je veux dire dans le martyre, tous ont appréhendé l'enfer; et nous, moins vertueux et plus fragiles, sur quelques médiocres charités et quelques aumônes légères, sur quelques larmes déjà taries et quelques faibles soupirs interrompus, et, si vous voulez, sur quelques années d'essai plutôt que de persévérance, nous croyons déjà voir le ciel ouvert et tenir en main nos palmes et nos couronnes. Ah! chrétiens, ne nous assurons point sur nos mérites toujours suspects; mais quand ils seraient aussi certains qu'ils sont douteux, souvenons-nous qu'un jour ne répond point de l'autre; que le plus vertueux, en un moment, peut devenir le plus coupable; que la vertu est toujours un état violent à la nature, et que notre penchant ne nous porte que trop au mal; qu'il ne faut qu'un faux pas pour nous précipiter de la sainteté dans l'abîme du vice, et que ce pas, d'ordinaire, est l'effet de la sécurité et de la présomption.

Mais non; ce n'est ni ma vertu ni mon innocence qui me rassurent, dit le chrétien présomptueux; ce sont les grâces que j'ai reçues de Dieu, et celles que j'en espère. Les bienfaits qu'il m'a prodigués me répondent des faveurs qu'il me réserve; il m'a trop aimé pour me haïr jamais. On n'attend, on ne recherche, on ne rachète pas à si grands frais, disait autrefois le rigide Tertullien, ce qu'on veut laisser périr : *Amavit utique quem magno redemit.* Cette confiance est-elle blâmable? Non sans doute, chrétiens; sainte et nécessaire est l'espérance du paradis, pourvu qu'elle n'exclue pas la crainte de l'enfer. Vous ne sauriez trop compter sur la bonté de votre Dieu, mais vous ne pouvez jamais assez vous défier de votre propre malice. Il en a trop fait pour vous perdre, il est vrai; mais vous, en aurez-vous assez fait pour vous sauver? Faute de fidélité et de correspondance, les âmes les plus chéries et les plus privilégiées sont devenues des objets de haine et de réprobation. Et voilà l'importante vérité que le Sauveur inculquait à ses disciples, lorsqu'à leurs acclamations et à leurs cris de joie, de voir fuir devant eux les démons et plier tout l'enfer en leur présence, il opposait cette triste mais solide réflexion : Prenez garde; j'ai vu un ange, le premier de tous les anges, le chef-d'œuvre des mains de Dieu tomber du ciel comme un éclair : *Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem.* (*Luc.*, X, 18.) Quel est l'homme, en effet, qui ne tremble au souvenir d'un million d'anges précipités dans l'abîme avec leur chef? Quoi! les colonnes du ciel se sont écroulées et ont jeté les premiers fondements de l'enfer; et nous, faibles et fragiles roseaux, nous nous croirions à l'abri du vent de la vaine gloire, cause unique de leur chute et de leur perte? Quoi! disait un ami de Job, les premiers ministres du Dieu vivant sont tombés dans la révolte et ont oublié leurs devoirs; et nous, serviteurs lâches et négligents, nous ne craindrions point le feu séditieux de la cupidité que nous portons dans notre sein, et qui sans cesse nous dévore? Quoi! la corruption s'est glissée jusque dans les esprits les plus purs; et nous, restes de péché, nous oserions nous flatter de persévérer dans la justice et dans l'innocence, sans tache et sans souillure, tandis que nous vivrons sans crainte et sans précaution au milieu d'un monde pervers : *Ecce qui serviunt ei, non sunt stabiles : et in angelis suis reperit pravitatem!* (*Job*, IV, 8.) Ignorons-nous donc leurs perfections? ou bien avons-nous oublié nos faiblesses? Avons-nous donc en naissant, reçu plus de secours, ou apporté moins d'obstacle à la vertu? Ils avaient été créés dans la grâce; et nous, nous sommes conçus dans l'iniquité; ils conversaient parmi les anges, et nous, nous vivons au milieu des hommes corrompus; la lumière et la science étaient leur apanage, et notre partage est l'ignorance et l'erreur; libres de passions au dedans, exempts de tentations au dehors, ils n'avaient, ce semble, nulle source de déréglement; et nous, déjà portés au mal dès l'enfance par notre penchant naturel, nous y sommes encore entraînés par une foule d'ennemis qui nous environnent : Dieu pouvait tirer d'eux d'importants services; et nous, à quoi lui sommes-nous utiles? Cependant, ni la sûreté du lieu, ni l'excellence de l'origine, ni le choix de la société, ni la sainteté de l'emploi, ni la perfection de la liberté même, tout cela n'a pu les préserver de l'enfer : et nous, avec plus d'inconvénients qu'ils n'avaient d'avantages, nous vivrions dans un assoupissement profond, dans une indolente sécurité et dans une coupable mollesse? Où est notre raison? où est notre foi?

Tous ces exemples, dites-vous, ne sont bons qu'à désespérer le monde. Quoi donc, chers auditeurs, Jésus-Christ cherchait-il à désespérer ses apôtres, quand il les entretenait à tout propos de ces funestes événements? *Princeps hujus mundi jam judicatus est.* (*Joan.*, XVI, 11.) Saint Pierre prétendait-il désespérer les premiers chrétiens, quand il leur prêchait si souvent la chute des anges rebelles : *Deus angelis peccantibus*

non pepercit, angeli fortitudine et virtute cum sint majores. (II *Petr.*, II, 4.)

Saint Paul se livrait-il au désespoir, quand, malgré le témoignage de sa conscience, la sublimité de ses révélations, la prérogative de son apostolat, la multitude de ses travaux, le fruit de ses prédications, il abandonnait son corps à toutes les rigueurs que lui inspirait, disait-il, la crainte d'une réprobation éternelle : *Ne reprobus efficiar?* (I *Cor.*, IX, 27.) Voulait-il désespérer les fidèles, récemment sortis des eaux du baptême et fumant encore du sang de Jésus-Christ, quand, à son exemple, il les exhortait à craindre et à trembler sans cesse : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini?* (*Philipp.*, II, 12.) Ah! dites plutôt que ces saintes vérités, en nous alarmant, sont toutes propres à nous rassurer; parce que notre assurance, dit le Saint-Esprit, s'il en est quelqu'une en cette vie, consiste en de continuelles alarmes : *Beatus homo qui semper est pavidus.* (*Prov.*, XXVIII, 14.) La négligence vient de la sécurité; mais la crainte produit la vigilance. Si nous nous croyions à toute heure tels que nous sommes en effet, sur le bord d'un précipice affreux, poussés par la foule, emportés par la pente, attirés par des charmes secrets, ah! chrétiens, quels seraient nos efforts pour nous raidir contre le penchant, les attraits, le torrent! quels cris vers le ciel! quel ménagement des moindres grâces et des moindres secours! quelle attention sur toutes nos démarches! et voilà les vertus qui nous sauvent. Donnez-nous-la donc, Seigneur, cette crainte qui les nourrit : *Confige timore tuo.* (*Psal.* CXVIII, 120.) Donnez-nous cette crainte salutaire de votre justice, que vous demandait le Prophète selon votre cœur. Hélas! jusqu'ici nous n'avons que trop abusé de la confiance en votre bonté. Oserais-je le dire, ô mon Dieu! Nous serions bien moins coupables, si nous avions moins compté sur vos miséricordes. Le ciel et ses promesses n'ont pu nous engager encore à vous servir comme il faut; que l'enfer au moins et ses dangers nous obligent à ne jamais vous offenser. Donnez-nous cette crainte chrétienne que le monde traite de faiblesse et de simplicité, nous aimons mieux nous sauver avec les âmes simples et les faibles, que de nous perdre avec les prétendus esprits forts et les grands génies du siècle. Hélas! les insensés, ils ne rougissent pas de craindre tous les jours la colère des hommes, tandis qu'ils se font un ridicule honneur de braver le courroux d'un Dieu. Donnez-nous cette crainte efficace que les faux spirituels et les pieux illuminés de nos jours regardent comme une passion lâche et comme une imperfection grossière, et taxent même de péché; nous ne nous piquons point d'être plus parfaits que les saints, toujours remplis de votre amour, toujours remplis de votre crainte; plus parfaits que vous ne le voulez vous-même, qui nous ordonnez de vous craindre aussi bien que de vous aimer : *Ita dico vobis : hunc timete* (*Luc.*, XII, 5); plus parfaits que ne le demandent les vérités de la Foi, partagées en motifs consolants et en objets terribles, en motifs d'amour et en objets de crainte. N'y eût-il dans l'autre vie, mes frères, que la moindre partie des maux dont on nous menace, et dans celle-ci qu'un très-petit nombre d'âmes menacées d'y tomber, de bonne foi aurions-nous droit de nous rassurer? vous venez de le voir, l'Evangile nous déclare que les peines de l'enfer sont plus affreuses qu'on ne le peut dire, et son danger plus commun que l'on ne pense. Ah! mes frères, la crainte n'est-elle donc pas notre véritable ressource, et la voie la plus sûre qui nous conduit à l'amour de Dieu et à l'espérance d'une heureuse éternité; je vous la souhaite, etc.

SERMON XI.

Pour le vendredi de la seconde semaine de Carême.

SUR LA PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE.

Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt. Epulari autem, et gaudere oportebat, quia frater tuus hic mortuus erat, et revixit : perierat, et inventus est. (*Luc.*, XV 31, 32.)

Mon fils, pour vous, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous. Mais il fallait bien se réjouir, et faire une fête : parce que votre frère que voici était mort, et il est ressuscité : il était perdu, et le voilà retrouvé.

C'est une ancienne ruse du malin esprit, mais qui, toute ancienne qu'elle est, lui réussit encore, d'imposer successivement sur les suites du péché; de prêter d'abord de spécieuses couleurs à la licence, et de faire après des portraits affreux de la pénitence; d'assurer dans les commencements du mal qu'il n'y a point de danger, et de persuader, dans ses progrès, qu'il n'y a plus de remède. C'est ainsi que d'une sécurité bien criminelle, on passe souvent à un découragement peu différent du désespoir

Ce double artifice du démon déconcerte les guides du salut. Ils ne savent comment conduire les âmes entre ces deux précipices. De part et d'autre ils prévoient une perte presque infaillible. S'ils relèvent l'espérance, ils craignent d'enfler la présomption; et s'ils recommandent la crainte, ils appréhendent d'augmenter la défiance. Il semble que de montrer en Dieu tant de facilité à pardonner, c'est fortifier le malheureux penchant qu'ont la plupart des hommes à l'offenser, et qu'au contraire leur ouvrir, comme nous fîmes hier, les trésors de sa vengeance, c'est fermer à plusieurs les ressources de sa miséricorde.

Mon Dieu! n'est-il point de milieu où la vérité puisse paraître entière et sans aucun faux jour? N'y a-t-il pas moyen de réunir dans les cœurs, et l'horreur du péché dans la tentation, et l'espoir du pardon dans la pénitence? Oui, sans doute, chrétiens auditeurs, et c'est celui que Jésus-Christ nous présente dans cette fameuse parabole.

Nous y voyons un fils et un père également passionnés; l'un pour des objets indignes de sa naissance, et l'autre pour un objet indigne de ses bontés; l'un qui perd do

plein gré tout ce qu'il a reçu de son père, et l'autre qui oublie de bon cœur tout ce qu'il a souffert de son fils; l'un qui préfère aux paisibles douceurs de la maison paternelle, les plaisirs déréglés d'un séjour étranger; et l'autre qui fait plus d'accueil au coupable et à l'ingrat, qu'à l'innocent et au fidèle.

Sur ce simple parallèle, chrétiens auditeurs, qui des deux vous paraît le plus prodigue, ou le fils de son bonheur, ou le père de sa tendresse? L'un et l'autre caractère ont de quoi nous instruire et nous toucher, et ce double exemple suffit pour ôter et l'assurance dans le péché, et dans le repentir la défiance. Ne séparons donc point ce que le Sauveur n'a point séparé. L'affreuse prodigalité du pécheur dans l'éloignement de Dieu, ce sera le sujet de mon premier point. Et l'aimable prodigalité de Dieu dans le retour du pécheur, ce sera le sujet du second.

Venez donc, pécheurs, qui que vous soyez; venez apprendre et ce que vous avez à craindre, et ce que vous pouvez espérer. N'étant ici que le fidèle écho du Sauveur du monde, je n'appréhende ni de vous flatter, ni de vous décourager; et, en voulant vous sauver, je ne crains point aujourd'hui de vous perdre.

Venez d'abord, ô vous, qui depuis longtemps abusez de la bonté de votre Dieu pour l'outrager, venez reconnaître le malheur et le danger de votre état, dans l'égarement de cet enfant prodigue dont vous n'imitez que trop la conduite, et voyez si vous avez sujet de vous rassurer; venez aussi, vous qui vous défiez de votre Dieu; après en avoir présumé, venez admirer l'excès de ses miséricordes dans l'indulgence de ce père, infiniment plus libéral que son fils n'est prodigue, et voyez si vous avez raison de désespérer.

Et vous, divin auteur de la crainte et de l'espérance chrétienne, vous qui les avez si bien ménagées dans ce trait mémorable de votre Evangile, gravez-en les sentiments dans nos cœurs : nous vous le demandons au nom de Marie, votre sainte Mère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

L'image d'un fils dénaturé qui, de son propre mouvement, quitte le meilleur de tous les pères, est l'image naturelle d'une âme téméraire qui s'éloigne sans regret de son Dieu. Ainsi Moïse l'avait-il représenté dans ce sacré cantique, où il reprochait à son peuple ses infidélités. Vous avez donc abandonné, lui disait-il, l'auteur de vos jours : *Deum qui te genuit, dereliquisti.* (*Deut.*, XXXII, 18.) Quel sujet aviez-vous de le méconnaître, et de vous soustraire à son obéissance? Sa sagesse réglait vos démarches, sa providence prévenait vos besoins, sa justice prenait vos intérêts, sa puissance concourait à vos desseins, et son héritage devait être votre récompense. Cependant, lassé de vivre sous ces aimables lois, vous êtes sorti d'une dépendance qui faisait votre bonheur. Vous avez cru trouver un plaisir plus flatteur dans le contentement de vos sens, et dans la satisfaction de vos désirs. Ces habiles enchanteurs vous ont fait oublier votre Père : *Et oblitus es Domini Creatoris tui.* (*Ibid.*) Où se sont terminés leurs vains prestiges? A quoi vous ont servi ces idoles d'iniquité, qui vous inspiraient tant de confiance? *Ubi sunt dii in quibus habebant fiduciam?* (*Ibid.*, 37). Qu'elles vous montrent donc leur pouvoir, qu'elles vous donnent des marques de leur reconnaissance, qu'elles viennent vous tirer de cet abîme de maux où vous vous êtes précipités pour elles : *Surgant et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant.* (*Ibid.*, 38.) Cet éloquent discours de Moïse sur l'égarement du pécheur n'approche pas de la naïve peinture que nous en fait l'Evangile.

Un enfant de famille, à la fleur de son âge, réduit à la dernière extrémité, à l'indigence, à la servitude même, pour s'être séparé un peu de temps de son père : que cette leçon est touchante, et qu'elle fait bien voir dans une âme qui s'éloigne de Dieu, une affreuse prodigalité, et une honteuse profusion de son temps, de ses biens, de sa liberté! Est-il perte plus complète, est-il dissipation plus déplorable?

Perte du temps, et du temps le plus précieux de la vie. Premier effet de l'éloignement de Dieu, et de l'égarement du pécheur.

De deux enfants, dit Jésus-Christ, également chéris de leur père, le plus jeune le quitte, *adolescentior.* (*Luc.*, XV, 13.) Voilà justement le temps où l'on s'égare, et que l'on perd; le temps de la jeunesse : *adolescentior.*

Temps où la raison, sortie des longues ténèbres de l'enfance, et éclairée des premiers rayons de la foi, doit vous rendre, Seigneur, ses légitimes hommages, et s'attacher à ses véritables intérêts : se bien pénétrer de la souveraineté de vos droits, et de la sainteté de ses obligations; de la libéralité de vos bienfaits, et de la multiplicité de ses besoins; de la sévérité de vos jugements, et de la fragilité de son innocence; de l'infaillibilité de vos promesses, et de la grandeur de ses espérances.

Temps où la volonté, affranchie de toute crainte servile, soit des reproches des hommes, parce qu'elle commence à n'être plus si soumise à leur conduite, soit des peines de la vie, parce qu'elle n'en ressent pas encore les atteintes, soit des horreurs de la mort, parce qu'elle se flatte de son éloignement, peut se donner à son Dieu avec plus de ferveur et de mérite, en s'y donnant avec plus d'amour et de désintéressement.

Temps où l'âme, souple encore et flexible, se tourne aisément au bien, comme au mal, et quitte difficilement dans la suite la route qu'elle a prise; vertueuse une fois, continue à marcher de vertus en vertus; et vicieuse ne cesse de courir de vices en vices.

Temps enfin, où la grâce, jalouse d'un cœur innocent et pur, n'omet rien pour en avoir les prémices, et emploie à le former, ce que

la piété a de plus tendre, ce que les exemples ont de plus touchant, ce que les remords ont de plus vif. Ce temps si précieux, si méritoire, si décisif pour le salut, n'est plus pour vous, Seigneur, vous n'en avez que le retour.

Il est rare de trouver de ces justes Abels, qui vous consacrent le printemps de l'âge, et la fleur de la jeunesse. Le monde est plein de ces Caïns ingrats, qui ne vous destinent que le rebut des années, et le reste de la vie.

On ne voit guère de ces vertueux Tobies qui se présentent à vous dès la pointe de leurs plus beaux jours, et qui dès lors vous cherchent comme lui dans l'ardeur de la prière, dans le goût des livres saints, dans la fréquentation des divins mystères : *Cum esset junior, pergebat ad templum Domini, et ibi adorabat Dominum.* (*Tob.*, I, 5.) Le grand nombre est de ces Israélites infidèles, qui vont porter leurs premiers vœux aux idoles du siècle, au luxe, à la vanité, aux plaisirs qui les encensent, qui les adorent, qui s'y sacrifient : *Cum irent omnes ad vitulos aureos.* (*Ibid.*, I, 5.)

Il est peu de ces prudentes Saras, qui, dès les riantes entrées du monde, le craignent et s'en défient, et qui nous disent comme elles, en détestant ses perfides caresses : Non, Seigneur, vous le savez, je n'ai jamais eu d'autre désir que de vous conserver mon âme toute pure, et de ne laisser rien entrer dans mon cœur qui le souille, et qui vous en éloigne : *Tu scis, Domine, quia mundam servavi animam meam ab omni concupiscentia.* (*Tob.*, III, 16.)

Il n'y a que trop de ces téméraires Dinas que l'envie de paraître et l'affectation de plaire, jettent de bonne heure dans la dissipation et le déréglement.

En un mot l'un et l'autre sexe deviennent criminels presque aussitôt que raisonnables, et à peine commencent-ils à se connaître, qu'ils commencent à s'égarer : *Adolescentior.*

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que la jeunesse s'égare par principes, et que toutes les maximes du monde vont à autoriser, ou du moins à excuser ses égarements. On prétend qu'une profession ouverte de piété ne convient pas à la jeunesse; que c'est la saison des plaisirs; que les aimer alors, ce n'est point un vice; que s'il s'y en mêle, il s'efface, et se pardonne aisément; qu'il faut laisser passer le premier feu des passions; que le temps viendra qu'elles s'éteindront d'elles-mêmes, et qu'alors dans un âge plus mûr, dégoûté des frivoles joies du monde, on n'en goûtera que mieux les solides fruits de la vertu. Voilà sans doute la morale qui égara l'enfant prodigue. Morale mondaine, morale charnelle, morale diabolique, morale qui égare et qui perd la plupart des jeunes gens. Mon Dieu! se peut-il faire qu'elle trouve encore dans le christianisme tant d'apologistes, tant de partisans et de disciples!

Montrons en peu de mots la fausseté et l'impiété même de tous ces principes.

Une piété déclarée ne convient pas à la jeunesse! C'est donc à dire, Seigneur, que ces premières années sont trop florissantes et trop belles pour être consacrées à votre service; qu'un reste incertain de jours usés, languissants, à demi éteints, ne fût-il plus propre à rien, est toujours propre à vous plaire, et que vous serez encore trop content d'accepter un pareil sacrifice. O Dieu! est-il pour vous un partage plus injurieux, et peut-on vous faire un plus sensible outrage? Quoi! le démon parmi les Hébreux aura voulu des jeunes gens pour victimes : *Immolaverunt filios et filias dæmoniis!* (*Psal.* CV, 37.) Quoi! le monde, encore animé du même esprit, ornera ses cercles de jeunes idoles, et les remplira de jeunes adorateurs? Et vous, qui vous faites appeler, et qui êtes en effet le Dieu jaloux : *Dominus zelotes*, vous ne le seriez pas de ce premier âge? N'en êtes-vous pas le légitime souverain et le maître véritable, aussi bien que des autres? N'avez-vous pas pour lui la même majesté, n'exercez-vous pas sur lui le même empire? Ne le comblez-vous pas des mêmes faveurs et des mêmes bienfaits, et par conséquent n'en exigez-vous pas les mêmes hommages et les mêmes services? Et sur quoi donc peut être fondée dans le monde cette prévention malheureuse, qu'une profession ouverte de piété ne convient pas à la jeunesse.

C'est, dit-on, la saison des plaisirs. N'est-il pas honteux à des chrétiens d'avoir un sentiment et de tenir un langage que l'Ecriture n'attribue qu'à des impies? Couronnons-nous de roses tandis qu'elles ne font qu'éclore; jouissons des beaux jours avant qu'ils nous échappent; ne nous refusons point aux douceurs qui s'offrent à nos désirs : c'est là notre partage, notre destination, notre sort : *Fruamur bonis quæ sunt..... Coronemus nos rosis, antequam marcescant... ubique relinquamus signa lætitiæ, quoniam hæc est pars nostra, et hæc est sors.* (*Sap.*, II, 6, 8, 9.)

C'est ainsi que le Saint-Esprit fait raisonner ceux qui ne croient point de Dieu et qui n'attendent point d'autre vie. Eh! quel autre sens peut-on donner à cette règle si bien établie dans le monde, que la jeunesse est la saison des plaisirs? On parlerait plus juste, si l'on disait que la jeunesse est la saison des plus grands crimes, d'une irréligion portée jusqu'aux railleries des personnes les plus vertueuses, au mépris des lieux les plus respectables et des choses les plus saintes; d'une intempérance qui dégénère souvent en débauches, d'une fierté qui excite les querelles et qui cause les meurtres; d'une galanterie qui va presque toujours jusqu'à l'impureté; d'une résistance surtout à la grâce, qui n'aboutit que trop à l'aveuglement de l'esprit et à l'endurcissement du cœur : car ce sont là les seuls fruits réels que porte cette imaginaire saison des plaisirs, où l'on ne recueille, disait saint Augustin qui le savait si bien par son expérience, que des semences de vives douleurs et des sujets de larmes. Trompeuse jeunesse! s'écriait ce saint pénitent, on vous appelle la fleur de l'âge; mais, hélas! que cette fleur empoison-

née cachée de maux et de périls! *O juventus, flos ætatis, periculum mentis!*

On a beau répondre que, sauf tout excès, aimer le plaisir n'est point un vice dans la jeunesse. Ce n'est pas là ce que nous enseigne la foi : toutes ses leçons vont à nous faire entendre que la terre est, pour ceux qui aspirent au ciel, une région de croix, et le temps, pour qui pense à l'éternité, une saison de larmes; qu'une vie chrétienne est une vie pénitente; que Jésus-Christ, qui en est l'auteur, a maudit les plaisirs; que tous ses exemples ont été des exemples de souffrances, et toutes ses années des années de douleurs; et que vouloir passer dans la joie une jeunesse qu'il a passée pour nous dans la peine, c'est au moins une ingratitude, et par conséquent un grand vice.

Ce n'est pas là ce que nous apprend même la raison : toutes ses lumières ne nous représentent les plaisirs que comme des délassements ou comme des remèdes. Or, y destiner un âge entier, et un âge considérable (car on est jeune, ou du moins on se croit jeune longtemps), n'est-ce pas se faire une occupation des délassements? N'est-ce pas changer les remèdes en poison? N'est-ce pas, en un mot, un dérèglement et un vice?

Enfin ce n'est pas là ce que nous montre l'expérience. Toutes les connaissances que nous avons des mœurs ne nous font voir dans les effets des plaisirs, dans les amusements du siècle, dans les dispositions de la jeunesse qu'écueils et que périls. Peut-on nier que le propre des plaisirs est de dissiper l'esprit, d'amollir le cœur, de rendre l'un incapable de vigilance, et l'autre ennemi de la gêne; que la plupart des plaisirs du monde présentent des objets séduisants, irritent des passions vives, forment des liaisons dangereuses; que la jeunesse s'engage plus promptement, s'expose plus hardiment, tombe plus facilement? C'est le caractère qu'en fait saint Ambroise : ***Juventus ad amorem liberior, ad lapsum incautior, ad infirmitatem largior.*** Or, peut-on être en même temps entre tant d'occasions de péché, et ne pas insensiblement se familiariser avec le vice?

Le seul recours est donc de dire que les péchés de la jeunesse s'effacent et se pardonnent aisément. Au jugement de qui, mes frères? Au jugement des hommes : car il faut convenir qu'ils ont pour cet âge une indulgence criminelle; que ce qu'ils appellent jeunesse passe chez les uns pour des fragilités excusables, et chez les autres pour de louables vivacités. Mais, mon Dieu, vos jugements, toujours si différents de ceux des hommes, s'accordent-ils en ce point avec eux? D'où vient donc que David vous priait si instamment de les oublier, ces péchés de jeunesse? *Delicta juventutis..... ne memineris, Domine.* (*Psal.* XXIV, 7.) D'où vient que Job se plaignait amèrement que, pour son malheur, vous n'en aviez le souvenir que trop présent? ***Consumere me vis peccatis adolescentiæ.*** (*Job*, XIII, 26.) D'où vient que vous-même, Seigneur, vous protestez si hautement, par la bouche du Sage, que vous n'en perdrez jamais la mémoire? Allez, dit le Saint-Esprit, allez, téméraire et inconsidérée jeunesse; prodiguez aux plaisirs vos plus belles années; coulez-les au gré de vos désirs; donnez-les à la satisfaction de vos sens : ***Lætare, juvenis, ambula in viis cordis tui.*** (*Eccle.*, XI, 9.) Mais sachez que votre Dieu vous en demandera un jour le compte le plus sévère : ***Et scito quod pro omnibus his adducet te Dominus in judicium.*** (*Ibid.*) De quel poids seront, à ce terrible jugement, les frivoles excuses des hommes?

Il faut bien, dit-on, laisser passer le premier feu de la jeunesse. Quelle étrange maxime! Il faut que les jeunes gens s'égarent, parce qu'ils sont au commencement de leur carrière! Il faut qu'ils cèdent à leurs passions, parce qu'elles ne font que de naître! Il faut qu'ils ferment les yeux à leurs premiers désordres, parce qu'ils conduisent à de plus grands! Car, que dit-on autre chose, quand on dit qu'il faut bien que la jeunesse se passe? Elle se passera sans doute, cette jeunesse criminelle; mais les crimes qu'elle aura commis passeront-ils avec elle? Le temps ralentira cette bouillante ardeur et ces fougueuses saillies; mais le temps rendra-t-il les maux qu'elles auront faits moins funestes? L'âge corrigera ces manières enjouées, ces modes indécentes et ces libertés indiscrètes; mais l'âge réparera-t-il les scandales qu'elles auront semés de toutes parts? Les années ôteront ce goût pour la mondanité et cet attrait pour le plaisir; mais les années remplaceront-elles les solides avantages dont ces vains amusements auront causé la perte? Je dis plus : elle passera, cette licencieuse jeunesse, mais les mauvaises habitudes qu'elle aura contractées passeront-elles de même? Le vice n'ira-t-il pas toujours croissant, quand il aura jeté des racines profondes? S'arrachera-t-il sans peine? Ne vivra-t-il pas souvent autant que l'homme même, et perdra-t-on l'attache et l'affection au péché, en perdant le pouvoir et l'occasion de le commettre? Je n'en dis pas assez : elle passera, cette jeunesse déréglée, hélas! plutôt qu'elle ne voudra; mais passera-t-elle sans quelque horrible châtiment? Cent malheurs imprévus n'en traverseront-ils pas le cours? Mille chagrins amers n'en seront-ils pas les suites? Une mort désastreuse n'en avancera-t-elle pas la fin? Car c'est un oracle, dit saint Paul : Telle semence, telle récolte : bien ou mal; les dernières années ne rapportent guère que ce qu'ont répandu sur elles les premières : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* (*Galat.*, VI, 7.)

Non, non, dit-on, la sagesse aura son tour. A entendre la plupart des jeunes gens, ne dirait-on pas qu'ils sont également maîtres et du temps et de la sagesse, et qu'ils peuvent fixer à leur gré et la fin de leur égarement, et le commencement de leur retour? Cependant, rien de plus incertain que le temps qu'ils se promettent tous : combien en a-t-il trompés, hélas! et combien en trompe-t-il encore tous les jours? Que de

jeunes gens périssent à la fleur de leurs années, et dans le fort de leurs folies! Leur mort prématurée ne devrait-elle pas détromper ceux qui comptent sur un âge plus mûr? Quand bien même ils seraient sûrs de ce temps, sont-ils sûrs que ce temps les rendra plus sages? Eh! ne voit-on pas tous les jours ces vieillesses insensées, dont les rides ne mûrissent point la raison, dont le sang glacé ne refroidit point les passions, et qui, sous la neige de leurs cheveux blancs, dit saint Ambroise, couvent encore des feux ardents? *Luxuriem corporis nec albenti erubuere canitie.* Témoignages trop vivants de ce que nous apprend l'Écriture, que le grand âge, en changeant l'homme, ne change point toujours les mœurs : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea* (*Prov.*, XXII, 6); que de jeunes habitudes ne font que trop souvent de vieilles prescriptions : *Qui exultant in malis, consenescunt in malo* (*Eccli.*, XI, 16); et que les premiers vices, durcis par le nombre des années, se concentrent dans la moelle des os, et s'ensevelissent avec eux dans la poussière du tombeau : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ, et cum eo in pulvere dormient.* (*Job*, XX, 11.) Mais, après tout, je veux que l'on soit sûr qu'une jeunesse déréglée sera suivie d'une sage vieillesse, au moins est-on sûr aussi que le premier fruit de cet avenir sérieux sera le repentir du passé. Or, peut-on se faire un plaisir par avance de ce dont on sait qu'on doit gémir dans la suite? Peut-on se résoudre de sang-froid à ce qu'on prétend détester de bonne foi? Peut-on employer ses plus beaux jours à se rendre malheureux tout le reste de sa vie?

De là, jugez si l'on a raison de dire qu'un âge plus mûr est plus propre à la vertu; qu'elle porte alors des fruits plus solides, que c'est au moins le temps où on la goûte mieux. Ce sont là de ces paradoxes des mœurs qui ne se soutiennent que par de faux raisonnements, mais que les preuves de sentiment détruisent. Faisons un moment le parallèle de ces deux sortes de dévotions : de celle que l'on appelle par dérision dévotion de jeunesse, et de celle qu'on peut nommer avec justice dévotion de retour; et voyons laquelle au fond a plus de poids et plus d'onction.

Que peut dire une âme pénitente qui revient à Dieu après les égarements de sa jeunesse? Hélas! l'humble confession de l'enfant prodigue et son extrême confusion vont bientôt nous en instruire. Mais en attendant, voici le triste aveu qu'on est forcé de faire en pareille conjoncture : Seigneur, il est vrai, je vous ai méprisé dès que j'ai commencé à vous connaître; je vous ai abandonné dès que j'ai pu vous servir; je vous ai offensé dès que j'ai dû vous aimer. Tant qu'a duré la fleur, la vogue, la vigueur, l'agrément de l'âge, j'ai vieilli dans un camp ennemi. Maintenant que tout m'échappe, le temps, le monde, les forces, les plaisirs, je reviens à vous comme à mon unique ressource. Que trouvez-vous, là chrétiens, de si solide et de si consolant? Pour moi, je vous avoue que je n'y trouve que sujet d'inquiétude et de douleur.

Mais que dit au contraire une âme innocente qui se consacre à Dieu dès la pointe de ses plus beaux jours? Ce que répondit le jeune Samuel au moment que Dieu l'appela : *Ecce ego, Domine.* (I *Reg.*, III, 4.) Je suis à vous, Seigneur, je suis à vous, non par un avertissement de l'âge, non par un mécontentement du monde, non par un dégoût du plaisir : cet âge n'a que trop de penchant, ce monde que trop d'adresse, ces plaisirs que trop de charmes, pour me détourner de l'étude de la vertu et des devoirs de votre service; mais uniquement par amour et par reconnaissance pour un Dieu qui a voulu et qui veut être tout à moi. Que n'ai-je mille vies pour les lui consacrer tout entières! Mais puisque je n'en ai qu'une, hélas! bien courte et bien fragile, et que trop disproportionnée à ce que j'ai reçu de lui et à ce qu'il attend de moi, plutôt mourir qu'aucun égarement lui en dérobe la moindre partie, à plus forte raison la plus belle, et que l'Auteur de tous mes jours ne soit pas le Dieu de ma jeunesse : *Ecce ego, Domine.*

Ne sentez-vous pas, chers auditeurs, dans ce prompt sacrifice je ne sais quoi de grand, de méritoire, de satisfaisant, et ne convenez-vous pas avec le prophète qu'on est trop heureux quand on a porté le joug du Seigneur dès sa plus tendre jeunesse? *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia.* (*Thren.*, III, 27.) Que vous êtes donc malheureux, ô vous qui avez fait de ce temps si précieux un si mauvais usage! Vous avez beau pleurer, gémir, dire tout le reste de votre vie : O beaux jours! jours heureux, dont je n'ai pas assez connu le prix : jours dont mon Dieu m'aurait su tant de gré, et dont j'aurais tiré tant de profit : jours si favorables au mérite et à la vertu, et pour moi si fertiles en péchés et en vices! jours trop rapidement écoulés, hélas! vous ne reviendrez plus. Cette première perte, mes frères, est désormais irréparable; tout ce que vous pouvez faire, est d'en arrêter les progrès et d'en déplorer les suites. Perte de temps, et du temps le plus précieux de la vie, premier effet de l'égarement du pécheur et de l'éloignement de Dieu : *Adolescentior.*

Perte de biens, et des plus grands biens : je veux dire des biens de la grâce, second effet de l'éloignement de Dieu et de l'égarement du pécheur. Ce jeune homme de notre évangile, déserteur de la maison paternelle, devient bientôt dissipateur de son patrimoine; il demande sa légitime à son père pour la donner en proie à ses passions : *Da mihi portionem substantiæ.* (*Luc.*, XV, 12.) Ce qu'il vient de recueillir, il court le répandre : *Peregre profectus est.* (*Ibid.*, 13.) A peine commence-t-il à jouir, qu'il achève de se ruiner : *Dissipavit substantiam.* (*Ibid.*) Ce ne sont que dépenses exorbitantes, que somptueuses débauches, qu'énormes profusions : *Vivendo luxuriose.* (*Ibid.*) Ses trésors s'épuisent il tombe dans l'indigence, et ce jeune

voluptueux devient en moins de rien un objet de pitié : *Cœpit egere.* (*Ibid.*, 14.) Voilà, pécheurs, l'histoire abrégée de vos égarements.

Elevés par la dignité du christianisme à l'adoption de Dieu ; assurés par l'innocence du baptême de la possession du ciel, en consentant au péché, qu'avez-vous fait? Vous avez renoncé tout à la fois, et à cette affinité glorieuse, et à ce précieux héritage. Dès là vous êtes déchus, et de vos plus beaux priviléges, et de vos plus sûres espérances. Quelle perte! Quel malheur! Dans cet état de disgrâce, Dieu ne vous a pas abandonnés. Il vous a accordé votre légitime, c'est-à-dire qu'il ne vous a refusé aucun des moyens nécessaires au salut. Il ne vous a privé ni des secours de la raison, ni des ressources de la foi ; il vous a donné même une infinité de grâces proportionnées à vos besoins et convenables à vos dispositions. Que de trésors capables d'enrichir une âme fidèle! mais dans une âme qui s'égare, que produisent-ils? l'indigence après la prodigalité. Les lumières divines s'éclipsent à force de ténèbres recherchées; l'onction sainte tarit parmi les plaisirs grossiers; les remords salutaires s'étouffent sous un amas de péchés ; les célestes talents se dissipent dans une honteuse oisiveté : rares qualités, riche naturel, éducation heureuse, belles inclinations, tout vrai mérite se perd dès qu'on s'éloigne de Dieu : *Dissipavit substantiam.* (*Ibid.*, 13)

L'âme aveugle, dans ses égarements, ne s'aperçoit point de ses pertes. Hélas! Seigneur, disait David, lorsque j'y pensais le moins tous vos dons m'ont échappé : *Ad nihilum redactus sum, et ego nescivi.* (*Psal.* LXXII, 22.) Mais le monde s'en aperçoit et le dépérissement des biens dans l'ordre de la grâce, comme dans celui de la nature, se fait avec douleur remarquer. On entend tous les jours dans le monde déplorer ces tristes révolutions et ces pitoyables changements; les lamentations faites autrefois sur les ruines de Jérusalem se renouvellent à toute heure sur celles du christianisme. *Hæccine est urbs perfecti decoris?* (*Thren.*, II, 15.) O état et état, s'écrie-t-on! Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous? Se peut-il faire que l'on change si fort, que l'on passe si vite du bien au mal et qu'en si peu de temps on ne soit plus reconnaissable? Quoi! Cette femme aujourd'hui d'un extérieur si mondain, d'une réputation si douteuse, d'une conduite si dissipée, d'une conscience si large, est celle dont autrefois la modestie faisait le plus bel ornement, dont l'envie même respectait la vertu et dont la conduite passait pour un modèle de sagesse. *Hæccine est urbs perfecti decoris?*

Quoi! cet homme aujourd'hui si déréglé dans ses plaisirs, si prodigue dans son jeu, si extrême dans ses débauches, si furieux dans ses emportements, si licencieux dans ses discours, si malin dans ses intrigues est le même en qui l'on admirait avant son établissement le goût de la piété, le caractère de la douceur, l'amour de l'ordre de la candeur, de la retenue, de la droiture, de la justice. *Hæccine?*

Quoi! ces jeunes libertins qui contestent aujourd'hui ce qui est le plus certain, qui blasphèment ce qu'il y a de plus sacré, qui vivent comme s'il n'y avait point pour eux d'autre vie, sont-ce ces mêmes jeunes gens qui paraissaient, avant leurs désordres, pénétrés des vérités de la foi, formés aux exercices de la religion, élevés dans la crainte de Dieu?

Quomodo obscuratum est aurum? (*Thren.*, IV, 1.) Quel est devenu l'éclat de tous ces précieux avantages qu'ils avaient reçus, les uns de leur naissance, les autres de leur éducation, tous de votre providence, ô mon Dieu, dont ils étaient les élèves : *Filii Sion incliti.... quomodo reputati sunt in vasa testea?* (*Ibid.*, 2.) Comment ces vases d'honneur et d'élection se sont-ils changés sitôt en vases de honte et d'ignominie? Par quelle fatalité ne sont-ils déjà plus ce qu'ils étaient il y a peu d'années? Par où se sont dissipées les richesses de la grâce dont vous les aviez prévenus? Par la prodigalité inséparable de l'éloignement de Dieu. Dès qu'on perd de vue le bienfaiteur, on perd l'idée de ses bienfaits; on ne pense plus ni à leur origine, ni à leur destination, ni à leur mesure; c'est ainsi qu'on se ruine, et devant Dieu, et devant les hommes : *Cœpit egere.* Suivons l'histoire du prodigue, et sondons, s'il se peut, l'abîme de ses malheurs,

Dans ces pays ruineux où ce dissipateur répand ses richesses, pense-t-il au moins à la source bienfaisante où il les a puisées? Cet or et cet argent qu'il perd avec des étrangers avides, se souvient-il qu'il le doit à un père ménager? Parmi ces somptueuses débauches où ses trésors s'épuisent, se rappelle-t-il ce qu'ils ont coûté à acquérir de temps et de travaux? Ah! s'il eût remonté, comme il le devait, à l'origine de sa fortune, il en eût fait un meilleur usage; il se serait bien gardé d'anéantir en moins de rien l'ouvrage de tant d'années, et du fruit précieux de tant d'épargnes domestiques et de soins paternels, il n'aurait pu sans horreur faire la proie des passions et le jouet de ses caprices; mais, pour n'avoir pas fait ces réflexions, en est-il plus excusable; et vous, pécheurs, quand durant le cours de vos désordres, vous abusiez des dons du ciel, songiez-vous que ces saintes pensées que vous rejetiez, ces bons sentiments auxquels vous résistiez, ces divins sacrements que vous abandonniez, songiez-vous, dis-je, que toutes ces grâces que vous laissiez périr, étaient le fruit des sueurs, des larmes, du sang d'un Dieu Sauveur? Ah! si vous y aviez pensé, vous n'auriez eu garde d'anéantir en vous le mérite de sa mort; vous auriez eu horreur de fouler aux pieds le prix de sa croix, vous eussiez tremblé sans doute de faire du principe de votre salut et du fondement de votre espérance, la cause de votre damnation et l'instrument de votre perte. Mais pour n'y avoir pas pensé, en êtes-vous moins criminels? Autre considération qui échappe au

prodigue dans la dissipation de ses biens, celle de leur destination. Etait-ce pour se ruiner et se réduire à un état misérable que son père lui amassait depuis longtemps ce qu'il dissipe en peu de jours? N'était-ce pas pour en profiter et parvenir à un état encore plus heureux? A quoi ce jeune homme en effet n'avait-il pas droit de prétendre, s'il eût voulu se régler? De quoi n'était-il pas en passe dans le monde, s'il eût su s'y ménager? Quelle fortune eût pu lui manquer, s'il n'eût pas manqué lui-même à sa fortune? Ce qu'il pouvait aisément acquérir valait encore mieux que ce qu'il trouvait déjà tout acquis, et c'est cependant ce qu'il compte pour peu.

Vous ne comptez pas non plus, pécheurs, au nombre de vos pertes, les fruits inestimables que vous eussiez retirés de tant de grâces perdues. Qui peut dire de combien d'autres grâces elles auraient été suivies? Qui connaît les desseins que Dieu avait en vous les donnant? Qui sait à quels degrés de sainteté elles vous auraient élevés? Il n'en est au moins aucune qui, bien ménagée, ne vous eût produit un nouveau trésor de mérite, un nouveau poids de gloire, un nouveau surcroît de récompense. Ne sont-ce pas là des pertes dignes d'être pleurées toute la vie avec des larmes de sang? Enfin le prodigue, en dissipant ses biens, ne pense pas à leur mesure. C'est le défaut des jeunes gens nés dans la splendeur, et nourris dans l'opulence. Comme ils n'ont vu ni l'origine, ni le progrès de leur fortune, ils croient n'en voir jamais la fin. Cependant leurs richesses, dit le Prophète, s'écoulent comme des eaux rapides; semblables aux torrents, elles s'engouffrent presqu'aussitôt qu'elles paraissent, et le bruit seul qu'elles font, avertit de leur chute : *Ad nihilum devenient tanquam aqua decurrens.* (*Psal.* LVII, 1.) Mais à ce bruit, on s'endort; et c'est, pécheurs, ce qui vous arrive. Nés dans le christianisme, élevés dans l'Eglise, vous vous regardiez comme à la source des biens spirituels, et vous aviez raison. Mais vous avez cru que cette source était intarissable, et voilà l'illusion. Eh! quoi? Dieu, qui dispose de ses moindres dons avec tant de sagesse, a-t-il donc abandonné ses plus chères faveurs au caprice? a-t-il pu manquer de peser ses bienfaits, et de mesurer ses largesses, lui qui compte nos jours, et qui règle notre vie. Devait-il, en ne mettant point de bornes à sa libéralité, laisser le champ ouvert à notre présomption? Non, non, mes frères, dit saint Augustin; comme il y a une mesure de péché, il y aussi une mesure de grâce : *Implete mensuram.* L'un est un trésor de colère, et l'autre un trésor de miséricorde; à mesure que le premier se remplit, le second s'épuise; celui-ci est vide, dès que celui-là est comblé. Cette double mesure n'est pas égale pour tous. Tel, comme Manassès, après quarante années d'égarement, trouve encore des ressources; mais tel autre, comme son fils Amon, périt après deux ans de crimes. Le comble se met d'ordinaire à la mesure des péchés par une profusion de grâces; bien des lumières éteintes, et beaucoup de remords étouffés menacent d'une ruine prochaine, et l'éclat que ces divins trésors jettent dans une âme prodigue, annonce leur fin et sa perte.

Tremblez donc, pécheurs, loin de vous endurcir aux mouvements intérieurs et aux touches secrètes. Rien ne doit plus vous alarmer que cette pensée qui vous rassure : Dieu m'a fait et me fait encore tant de grâces! car que deviendront ces grâces, si vous continuez, chrétiens, à en abuser? Hélas! peut-être dès ce jour vous en allez tarir la source, en comblant la mesure de vos péchés. Perte de biens, et des plus grands biens, second effet de l'égarement du pécheur et de l'éloignement de Dieu.

Enfin perte de la liberté, et de la liberté du monde la plus chère, c'est-à-dire, de celle des enfants de Dieu, dernier effet de l'égarement du pécheur, et de l'éloignement de Dieu. Ce jeune homme si rebelle aux volontés d'un père qui le traitait avec honneur et le ménageait avec tendresse, passe sous les lois d'un maître dur et barbare, qui n'a nulle compassion de sa misère et nul égard à sa condition : *Adhæsit uni civium.* (*Luc.*, XV, 15.) Ce jeune homme si volontaire, ennemi de toute contrainte, et incapable de la moindre gêne, se voit occupé aux fonctions les plus basses, et attaché à la suite des plus vils animaux : *Ut pasceret porcos.* (*Ibid.*) Ce jeune homme si fier, qui ne pouvait souffrir ni de supérieur ni d'égal, est traité comme le dernier des esclaves, c'est-à-dire, moins bien que les bêtes même dont il a soin : *Cupiebat de siliquis..... et nemo illi dabat.* (*Ibid.*, 16.) Ce jeune homme si volage, et qui s'était lassé même de son bonheur, gémit en vain sous le joug, et traîne malgré lui sa chaîne. A qui en effet aura-t-il recours, au maître, ou plutôt au tyran qui l'opprime? Auteur et témoin tranquille de ses maux, croit-il qu'il puisse les ignorer? Espère-t-il qu'il veuille le soulager? Aux compagnons de son sort? impuissants pour eux-mêmes, que peuvent-ils en sa faveur? A ses premiers amis : hélas! après avoir profité de sa fortune, ils insulteraient à sa disgrâce. Etrange extrémité dont il a peine à sortir, et dont il n'ose se plaindre qu'à lui-même! Triste retour de l'essor qu'il a donné à ses aveugles désirs! Mais vive peinture de l'état, pécheurs, où l'amour de votre liberté prétendue vous a réduits; en la cherchant sans la connaître, vous l'avez perdue sans la regretter. Dès que vous vous êtes éloignés de Dieu, vous vous êtes faits esclaves du démon, esclaves de la passion, esclaves du monde, esclaves de l'habitude. Quatre cruels tyrans que vous vous êtes donnés, pour un bon maître, ou plutôt pour un bon père que vous aviez; fut-il jamais enfant prodigue plus prodigue que vous de sa liberté?

Esclaves du démon dont vous êtes devenus la dupe par les erreurs de votre esprit, le jouet par les faiblesses de votre cœur, la proie par les désordres de votre vie, la victime par le mauvais usage de vos peines;

l'instrument par la malignité de vos projets, l'organe par la licence de vos discours, et le suppôt par le scandale de vos mœurs

Esclave de la passion qui vous cause mille troubles, qui vous porte à mille excès, qui vous expose à mille dangers, qui vous plonge dans des abîmes de maux, qui vous livre à des transports de fureur, qui vous jette dans des accès de frénésie. Esclave du monde dont vous portez l'amour jusqu'à la folie, l'estime jusqu'à l'entêtement, le respect jusqu'à l'idolâtrie, le service jusqu'à la contrainte, le ménagement jusqu'au scrupule, la crainte jusqu'à la dissimulation de vos mécontentements, et jusqu'à la bassesse. Esclave enfin de l'habitude qui brave les changements de l'âge, qui se joue des efforts de la raison, qui résiste aux traits de la grâce, qui passe en nature, qui devient une espèce de nécessité, et dont on ne peut presque plus sortir que par un miracle.

Quelle est la cause de cette affreuse captivité du pécheur? la même qu'apporte l'Evangile du triste esclavage de l'enfant prodigue; l'indigence qui le presse, et la faim qui le dévore : *Facta est fames?* (*Luc.*, XV, 14.) L'âme en effet, dès qu'elle quitte son Dieu, devient indigente et famélique; elle n'a plus pour partage qu'une stérilité de biens, et une insatiabilité de désirs, qui la rendent tour à tour esclave de tout ce qu'elle croit dans le monde pouvoir soulager son indigence, et apaiser sa faim. Elle le cherche d'abord en elle-même, et dans sa propre volonté; et c'est justement de cette recherche de soi-même et de sa propre volonté, que vient la perte de sa liberté. Car tel est l'homme dans l'état même de la grâce; quoiqu'affranchi de l'empire du démon, il est toujours près d'y rentrer. C'est un captif tiré des fers, mais qui traîne encore ses chaînes. Les ténèbres de son entendement, la perversité de ses penchants, les révoltes de sa chair, le dérèglement de ses sens, sa répugnance au bien, son inclination au mal, son aversion pour la vérité, son amour pour le mensonge, sont les liens qui lui restent de sa première captivité, et par où, dès qu'il s'éloigne de son libérateur, son ancien tyran le reprend, et le rengage sous sa tyrannie.

L'âme donc qui, dégoûtée de son Dieu, veut elle-même se satisfaire, croyant trouver en soi son bonheur, y rencontre sa perte. Comme Eve, elle reconnaît trop tard que le malin esprit l'a surprise dans ses folles pensées et dans ses vains désirs; que les appâts de son amour-propre étaient les piéges de son plus cruel ennemi; et que, sous le faux espoir de se rendre heureuse, elle s'est rendue son esclave : *Serpens decepit me.* (*Gen.*, III, 13.) Ce joug est trop odieux pour lui plaire; mécontente au dedans, elle se répand au dehors, et s'attache aux objets de ses passions : autre esclavage aussi funeste. Or, quels que soient les objets dont l'âme alors se repaisse, ce sont toujours, dit saint Augustin, des objets criminels qui blessent la conscience. De là les troubles et les remords; des objets flatteurs qui irritent les sens et qui ruinent la santé, de là les excès et les débauches; des objets hasardeux, qui ont leurs obstacles, de là les périls et les écueils; des objets trompeurs qui, sous une fausse lueur de bien apparent, cachent une infinité de maux véritables, de là les malheurs et les désastres; des objets fragiles qui, au moment qu'on en croit jouir, vous échappent, de là les transports et les fureurs; des objets grossiers qui offusquent la raison et qui abrutissent l'homme, de là les extravagances et les folies; enfin des objets enchanteurs qui attachent l'âme sans la fixer, qui l'occupent sans la contenter, qui l'affament toujours sans jamais la rassasier, de là le vide affreux qu'elle trouve jusque dans leur plénitude. Tout ceci est tiré mot à mot de saint Augustin, dans le livre où il déplore les misères du pécheur : *Volentes gaudere forinsecus... effunduntur in ea quæ videntur, et imagines eorum famelica cogitatione lambunt.* Cependant, comme on voit ces objets répandus dans le monde qui les rassemble, qui les offre, qui les promet, on se lie au monde comme au centre de son bonheur : nouvelle servitude : car, qu'est-ce que la vie du monde, qu'une captivité continuelle? Laisser chacun en liberté, et n'en jouir jamais; se livrer tout aux autres sans être un moment à soi; faire rarement ce que l'on veut, et dire plus rarement ce que l'on pense; blâmer ce qu'on estime et louer ce qu'on méprise; ramper devant ceux à qui l'on se préfère, et les flatter lors même qu'on s'en défie; porter sur le front ce qu'on n'a pas dans le cœur; vivre mécontent, et paraître satisfait; travailler beaucoup, demander peu, et souvent ne rien obtenir; est-il une gêne plus cruelle, est-il une plus odieuse tyrannie? Vient-on à se lasser de son état, et veut-on changer de mœurs? c'est alors que l'on sent les liens de l'habitude, liens plus difficiles à rompre que tous ceux du démon, de la passion et du monde : les tentations du démon se ralentissent, le feu de la passion s'amortit et s'éteint, les charmes du monde s'usent et passent; mais l'ascendant de l'habitude va toujours croissant, chaque jour affermit son pouvoir; la moindre trêve, le moindre ménagement rendent son joug inflexible; on ne s'en délivre que par une prompte rupture et de violents efforts, encore poursuit-elle une âme fugitive jusque dans les retranchements de la pénitence. Quelque bien converti que l'on soit, on se ressent longtemps d'avoir été pécheur : trop heureux quand on devient enfin la conquête de la grâce après s'être asservi, vendu, livré en esclave au péché. C'est l'expression de saint Paul : *Venundatus sub peccato.* (*Rom.*, VII, 14.)

Toutes ces considérations du misérable état d'une âme dans l'éloignement de Dieu n'ont-elles pas de quoi la toucher, l'ébranler, la rappeler même à Dieu? Elles touchèrent autrefois Augustin avant même sa conversion, et lui firent répandre plus d'une fois des torrents de larmes; elles l'ébranlèrent

jusque dans le plus grand calme, et le firent frémir à la vue du danger; elles le rappelèrent malgré ses attaches, et lui firent mettre fin à ses irrésolutions. Ses *Confessions* nous apprennent que les sérieuses réflexions qu'il fit sur les suites malheureuses de ses égarements furent les premiers commencements de son heureux retour.

Ne suffit-il pas, en effet, pour retourner à vous, ô mon Dieu, de savoir que quiconque s'en éloigne se perdra, qu'il se perd, et qu'il est déjà perdu, dit le Prophète : *Ecce qui elongant se a te, peribunt, perdidisti omnes qui fornicantur abs te* (*Psal.* LXXII, 27) : qu'entre son état et celui d'un réprouvé, un moment fait toute la différence; que l'avenir est incertain, que le passé n'est plus, et que par conséquent perdre le seul instant où il se trouve, c'est perdre tout ce qui lui reste. Affreuse prodigalité du pécheur! peut-on y penser et persister dans le désordre? La confiance donc qui entretient le péché est la plus aveugle de toutes les présomptions : c'est ce qu'il faut conclure de tout ce que nous venons de dire.

Mais comment revenir à Dieu après s'être égaré? Peut-on en être bien reçu après l'avoir tant offensé? A-t-on encore les moyens de faire son salut après avoir fait de si grandes pertes? Autre écueil à éviter, la défiance dans sa conversion.

Pour nous préserver également des deux extrémités, Jésus-Christ oppose à l'affreuse prodigalité du pécheur dans l'éloignement de Dieu, l'aimable prodigalité de Dieu dans le retour du pécheur : c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE

Si le portrait de l'enfant le plus dénaturé pour son père fut toujours la figure d'une âme rebelle à Dieu, le contraste du père le plus passionné pour ses enfants est l'idée que tous les livres saints nous donnent d'un Dieu propice aux âmes pénitentes : *Quomodo miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se.* (*Psal.* CII, 13.)

De là les vifs reproches qu'il leur fait si souvent de leur défiance, et les tendres assurances qu'il leur donne de leur pardon. Pourquoi craignez-vous de périr au moment que vous revenez à moi? suis-je donc un Dieu sans miséricorde? ou votre malice peut-elle mettre des bornes à ma bonté? en ai-je moins pour vous que n'en ont vos pères? N'est-ce pas moi qui inspire aux mères la tendresse qu'elles ont pour leurs enfants? et quand elles viendraient à les haïr et à les oublier dans leur colère, rien peut-il vous arracher de mon cœur ou vous effacer de mon esprit? Non, j'en jure par moi-même : *Vivo ego.* Que toute la terre s'élève contre moi si mon cœur se ferme à vos soupirs, mes oreilles à vos cris, et mes yeux à vos larmes : *Venite et arguite me.* (*Isa.*, I, 18.) Péchés pleurés, péchés lavés, et dont on sort aussi blanc que la neige : *Quasi nix* (*ibid.*); péchés avoués, péchés plutôt mis en oubli que ce qu'on rejette loin de sa présence : *Post tergum* (*Isa.*, XXXVIII, 17); péchés réparés, péchés plus promptement évanouis que ce qui tombe au fond de la mer : *In profundum maris.* (*Isa.*, LI, 10.) L'Ecriture est pleine de ces consolants discours; et ce qu'il y a de plus charmant, c'est que les effets répondent pleinement aux promesses : on y voit aux crimes les plus noirs succéder les vertus les plus rares; les plus grands pécheurs devenir les plus grands saints, et Dieu, mille fois irrité, paraître plus père que le père le plus tendre.

En effet, dit Tertullien, puisque c'est à pardonner qu'éclate surtout la clémence, tout l'effort de la bonté paternelle se réduit dans le pardon à être au plus indulgente; mais le propre de la bonté divine, c'est d'être toujours prodigue : *Redundantia clementiæ cœlestis.*

Prodigue dans ses recherches avant le retour; prodigue dans ses largesses au moment du retour; prodigue dans ses caresses après le retour du pécheur

Tel est le portrait que nous en a fait Jésus-Christ en opposant à un enfant prodigue de son bonheur un père prodigue de sa tendresse.

Prodigue dans ses recherches avant le retour; premier caractère du père des miséricordes. Eh! de quoi prodigue, je vous prie? Des intérêts de sa justice, qui demanderaient qu'il punît ou du moins qu'il abandonnât le coupable.

Toutes les lois conviennent que l'ingratitude est aux parents une cause légitime de déshériter leurs enfants; c'est le moindre des châtiments que mérite l'énormité d'un vice si noir. Il est de l'intérêt public que les plus inviolables devoirs ne se violent pas impunément, et que ceux qui méconnaissent les sentiments de la nature ne jouissent pas au moins de ses droits; combien en ont été justement exclus pour des fautes plus légères que celles de l'enfant prodigue!

Cependant son père cesse-t-il un moment d'être père? Le prive-t-il sur-le-champ de sa succession? Fait-il à son préjudice aucun avantage à son frère? En un mot, lui échappe-t-il le moindre trait de sévérité? Il est vrai (car il ne faut rien dissimuler), il est vrai qu'il le laisse tomber dans l'abîme où il avait bien prévu que ses égarements le conduiraient; il est vrai qu'il paraît insensible au renversement de sa fortune, auquel il savait assez que le déréglement de ses mœurs l'exposait; il est vrai qu'il feint de ne pas se soucier des maux affreux dont il ne doutait pas que ses plaisirs outrés ne fussent bientôt suivis; mais ne vous y trompez pas, cette indifférence apparente est l'effet d'une véritable tendresse. Du sein de la disgrâce il attend le retour de son fils; il espère que l'affliction l'obligera de recourir à son père, et il ne voit pour lui d'autre ressource de vertu que l'adversité : se trompe-t-il?

C'est alors, en effet, que le prodigue commence à rentrer en lui-même : *In se autem reversus.* (*Luc.*, XV, 17.) L'horreur de l'état où il se trouve lui fait ouvrir les yeux à l'é-

clat de sa noblesse et au déshonneur qu'il lui fait. La rigueur de son esclavage lui fait regretter le bonheur de sa dépendance et les autres avantages qu'elle lui procurait. La dureté du maître qu'il sert lui rappelle le souvenir des bontés de son père et de l'ingratitude dont il les payait.

C'est là surtout l'objet qui l'occupe; ce père aimable lui revient sans cesse à l'esprit avec toutes ses vertus; la sagesse de sa conduite, la douceur de son gouvernement, l'équité de ses lois, la tendresse de ses soins, le prix de ses faveurs, le charme de ses complaisances, ce sont là les traits qui le frappent et qui le touchent davantage.

De là l'envie qu'il porte à ceux qui vivent encore sous son obéissance : ***Quanti mercenarii in domo patris mei*** (*Luc.*XV, 17) ! de là l'espérance qu'il conçoit de pouvoir y rentrer, tout indigne qu'il en est : ***Surgam et ibo ad patrem*** (*Ibid.*, 18); de là la douleur qu'il ressent de s'en être détaché et de s'y être soustrait : ***Dicam: Pater, peccavi.*** (*Ibid.*)

Fidèle image et de toutes les démarches de Dieu dans la recherche du pécheur, et des premiers pas du pécheur dans son retour à Dieu.

Ce Dieu, tout irrité qu'il est contre e pécheur, ne le livre pas sur l'heure à sa justice. Que serait-ce, grand Dieu ! si la foudre tombait aussitôt qu'elle gronde, et que le feu vengeur dévorât sur-le-champ ceux qui l'allument? Où serions-nous maintenant, tous tant que nous sommes, si la peine suivait de près le péché?

Mais votre colère, ô mon Dieu, s'écrie le prophète, cède longtemps à votre miséricorde : ***Cum iratus fueris misericordiæ recordaberis.*** (*Habac.*, III, 2.) L'attente du repentir, ajoute le Sage, semble fermer cet œil ouvert et suspendre ce bras levé sur le crime : ***Dissimulans peccata propter pœnitentiam*** (*Sap.*, XI, 24); et l'excessive ardeur que vous avez de sauver tous les hommes, dit saint Pierre, vous inspire une lenteur adorable quand il s'agit de vous venger et de les punir : ***Patienter agit...., nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti.*** (II *Petr.*, III, 9.)

En vain l'honneur de la Divinité outragée, en vain la grandeur des bienfaits méprisés, en vain l'horreur des scandales donnés, en vain le grand nombre d'âmes damnées pour de moindres offenses, tout conclut à la punition du coupable et la presse. Combien de fois la grâce suspend-elle le jugement et donne-t-elle au criminel le temps de se reconnaître? Que le ciel, que la terre, que l'enfer conspirent à demander vengeance, Dieu écoute sa bonté et diffère d'être juge pour ne pas cesser si tôt d'être Père.

Il l'est toujours en effet, quoiqu'il semble quelquefois oublier le pécheur, quoiqu'il le livre souvent aux plus cruelles disgrâces, quoiqu'il le laisse souvent en proie et qu'il l'abandonne à ses propres remords. Cet abandon apparent est une véritable recherche; car enfin, le frein de l'adversité et l'aiguillon de la conscience ne viennent pas du démon, puisqu'ils nous détournent du mal et qu'ils nous portent au bien; ils ne viennent pas non plus de nous-mêmes, puisqu'ils se forment en nous malgré nous et contre nous. Il faut donc qu'ils viennent de Dieu et que ce soient des effets de sa miséricorde.

C'est, dit un saint Père, une espèce de langage secret, mais éloquent, par lequel Dieu dit au pécheur ce qu'il disait à Jérusalem par son prophète : ***Tu fornicata es cum amatoribus multis; tamen revertere, et ego suscipiam te.*** (*Jer.*, III, 1.) Ame ingrate, tu m'as manqué de foi; tu t'es détachée de moi pour te livrer au monde; tu as préféré aux saintes douceurs de ma loi les joies criminelles du siècle; maintenant qu'elles t'abandonnent et qu'elles se changent en amertumes, je devrais aussi changer pour toi et t'abandonner à mon tour; cependant je suis toujours le même; retourne à moi, je veux bien te recevoir encore : ***Tamen revertere, et ego suscipiam te.***

Tu vois bien que ton retour n'est pas fort à ma gloire; qu'en m'offrant ton cœur, tu ne m'offres que le rebut des créatures; que tu me le donnes par intérêt, par crainte, par une espèce de nécessité. Un tel présent ne devrait pas me plaire : cependant, tel qu'il est, je suis tout prêt à l'accepter. Retourne à moi, je veux bien te recevoir encore : ***Tamen revertere, et ego suscipiam te***

Je prévois que ton exemple aura d'étranges suites; qu'après que tes crimes ont fait des pécheurs, ton pardon fera des impénitents; que plusieurs s'enhardiront à commettre les mêmes offenses, dans l'espérance d'obtenir les mêmes grâces. Cependant ma bonté passe en ta faveur par dessus tous ces obstacles que lui oppose la justice. Retourne à moi, je veux bien te recevoir : ***Tamen revertere, et ego suscipiam te.***

Enfin je sais qu'il y a une infinité d'âmes réprouvées qui mériteraient moins de l'être que toi, qu'il serait juste par conséquent que je te traitasse avec plus de rigueur, et qu'en fixant leur malheureuse destinée, je semble avoir réglé par avance ton mauvais sort. Cependant ton arrêt n'est point encore porté; je le suspens et je t'en fais l'arbitre. Retourne à moi; je veux bien te recevoir encore : ***Tamen revertere, et ego suscipiam te.***

Qui ne se laisserait pas toucher aux charmes d'une bonté si généreuse qui fait, après les plus cruelles offenses, aux dépens des intérêts de sa justice, toutes les avances de la réconciliation? Qui pourrait se défendre d'entrer dans les sentiments du prodigue? *Surgam.* C'en est fait; plus de délai : projets, promesses, résolutions, vous ne servez qu'à m'endormir, et qu'à me perdre. Je brise mes liens, et je cours de ce pas à mon père : ***Surgam, et ibo ad patrem.*** Je ne connais que trop son cœur, et ce fonds inépuisable de bonté, qu'il a pour moi. Que n'a-t-il point fait pour s'opposer à ma perte? Combien lui ai-je coûté de soupirs et de pleurs! Ah! je veux lui offrir les miens au moins en reconnaissance. Il oubliera mes égarements, et me pardonnera mes révoltes, dès qu'il [illegible]

de mon retour, et témoin de ma douleur : *Surgam, et ibo ad patrem.*

Mais, hélas! comment la lui témoigner cette douleur si juste? Ah! le regret d'un enfant vivement touché se fait aisément entendre, ses larmes parlent assez pour lui, et deux paroles au plus renferment tous les sentiments qui les lui font répandre : Mon père, j'ai péché; *Pater, peccavi.* Mon père! Oui, mon père : *Pater.* Car vous l'êtes encore, malgré mes infidélités. Jamais même vous n'avez plus paru mon père, que depuis que je vous ai presque contraint à n'être plus que mon juge. Et ce sont ces efforts continuels de bonté pour votre enfant, sur toutes les raisons de sévérité contre le pécheur, qui fondent mon espérance, et qui excitent ma douleur. C'est parce que vous êtes toujours plus prêt à pardonner que disposé à punir, que je viens à vos pieds reconnaître et pleurer tous mes crimes. Je n'ai garde de les cacher; je ne prétends pas les colorer; je n'entreprends pas de les excuser : j'avoue que je suis bien coupable : *Peccavi.* (*Luc.*, XV, 18.) Accablé du poids, et rongé des remords de mes iniquités, hélas! je n'ose lever les yeux au ciel, sans rougir de ma honte : *Peccavi in cœlum.* (*Ibid.*) Je ne puis même prononcer le nom de mon père, sans être brisé de douleur : *Peccavi coram te.* (*Ibid.*) Qu'il m'efface, s'il veut, ce père trop aimable, du nombre de ses enfants; je l'ai bien mérité : *Non sum dignus vocari filius.* (*Ibid.*, 15.) Qu'il me reçoive seulement au nombre de ses plus humbles serviteurs : *Habe me, sicut unum ex mercenariis.* (*Ibid.*); je suis content, pourvu que je ne vive plus dans sa disgrâce. Trop heureux, quelque rang que je tienne désormais dans son amitié.

Tels sont les premiers sentiments d'un vrai pénitent, également pénétré de douleur et rempli d'espérance à la vue des miséricordes divines; mais que ces divines miséricordes lui offrent dans la suite bien d'autres motifs d'espérance et de nouveaux sujets de douleur! Prodigue des intérêts de sa justice dans ses recherches, avant le retour du pécheur; au moment de son retour, Dieu devient encore, dans ses largesses, prodigue des droits mêmes de sa grandeur : second caractère du Père des miséricordes.

Du plus loin que le père du prodigue aperçut son fils, il fut touché de compassion, Jésus-Christ, *Misericordia motus est.* (*Ibid.*, 20) Je n'en suis point surpris. Il le voyait dans un état bien digne de pitié. Ce qui me surprend, c'est qu'il aille au-devant de lui. Un père au-devant de son fils! Un père offensé au-devant de son fils coupable! Etait-ce à lui à faire le premier pas? Ne suffisait-il pas qu'il attendît et qu'il souffrît ses approches? Eh! qu'eût-il fait de plus pour un égal, pour un ami fidèle? La tendresse lui fait oublier la bienséance : il va, il court, il vole au-devant de son fils par un empressement naturel, dont il ne peut se défendre.

Mais du moins alors un tendre reproche, une plainte touchante, une correction salutaire, quelque trait d'autorité, ne préjudicierait point aux effets de la tendresse. Il est vrai; mais l'autorité gêne et contraint trop la tendresse; l'une demande ce que l'autre n'attend point.

L'autorité voudrait que ce père offensé laissât quelque temps ce fils pénitent à ses pieds; la tendresse ne le souffre pas : elle le lui fait relever incontinent, l'embrasser tendrement, le serrer étroitement entre ses bras : *Cecidit super collum ejus, et osculatus est.* (*Ibid.*)

L'autorité exigerait qu'il donnât au moins le loisir au coupable de témoigner son regret, et de solliciter sa grâce : la tendresse ne le permet pas. Tout occupé qu'il est de ce qu'il sent, elle l'empêche d'écouter, de laisser même achever tout ce qu'on veut dire. Il voit le repentir; c'en est assez : il est content.

L'autorité l'obligerait enfin à mesurer, à régler, modérer ses premières faveurs : la tendresse s'y oppose. Dès le premier changement, elle lui fait ouvrir à un enfant prodigue, par une prodigalité encore plus grande, toutes ses richesses et tous ses trésors. *Proferte stolam; induite illum; date annulum.* (*Ibid.*, 22.) C'est ainsi, conclut saint Pierre Chrysologue, que Dieu corrige en père : *Sic emendat pater.*

Que c'est donc à tort, pécheurs, que votre retour à Dieu est mêlé de tant d'inquiétudes et de défiances! Que vous êtes injustes alors dans vos abattements et vos frayeurs! Ayez, dit le Saint-Esprit, de votre Dieu, des sentiments plus dignes de sa bonté : *Sentite de Domino in bonitate.* (*Sap.*, I, 1.)

ous le regardez, non pas comme un père sensiblement touché des égarements de ses enfants; mais seulement comme un souverain justement indigné de la révolte de ses sujets. Vous jugez de lui selon les idées que vous avez des maîtres de la terre. Vous croyez, qu'à leur exemple, il ne pardonne que par bien des entremises et des négociations; qu'il ne s'apaise qu'après bien des réprimandes et des corrections; qu'il ne se réconcilie qu'avec bien des réserves et des restrictions.

C'est ainsi qu'en usent les grands du monde à l'égard des autres hommes; parce qu'ils n'en sont que les maîtres, et qu'ils veulent, avec justice, conserver sur eux tous les droits de leur grandeur. Mais avec Dieu, aussi essentiellement père que maître souverain, ah! il n'y a ni remises, ni reproches, ni réserves à craindre, dès qu'on revient à lui du fond du cœur.

Si ses ministres, préposés sur la terre pour absoudre de sa part les pécheurs, diffèrent quelquefois de le faire, par une conduite sage et même nécessaire, c'est qu'ils doutent de la sincérité de leur conversion et qu'ils en attendent des marques suffisantes. Mais Dieu, qui voit quand leur retour est sincère, a plus d'empressement, dit saint Ambroise, de leur accorder qu'ils n'en ont eux-mêmes d'obtenir leur pardon : *Tardius ei videtur peccatori veniam dare, quam ipsi peccatori accipere.* C'est ce qui fit dire à l'un de

ces deux courtisans touchés, dont parle saint Augustin, cette sentence mémorable qui acheva leur conversion : Ami du prince, ne l'est pas qui veut, surtout quand on a eu le malheur de lui déplaire. Ami de Dieu, veux-je l'être? Dès à présent je le suis : *Amicus Dei, si voluero, ecce nunc fio.*

Si ses ministres reprochent souvent aux pénitents l'énormité de leurs offenses et la grandeur de leurs crimes, c'est par un saint zèle qui cherche à entretenir et à accroître leur douleur : mais Dieu, témoin de leurs regrets, n'y répond pas par des reproches. Jésus-Christ en fit-il jamais aux pénitents? Hélas! à peine en a-t-il fait aux âmes, même les plus impénitentes. Pour convertir Judas, il fit tout, excepté de le confondre. La femme adultère, Zachée, la Madeleine, saint Pierre et Thomas convertis, n'eurent de lui que des regards de tendresse et des paroles de douceur.

Si ses ministres usent de réserve à l'égard des pécheurs nouvellement réconciliés, et ne les admettent, ni si tôt, ni si souvent à la sainte table et à la participation des saints mystères, c'est par une louable circonspection, qui veut les affermir dans leurs bonnes résolutions et s'assurer de leur persévérance. Mais Dieu qui n'a pas besoin de ces épreuves et qui connaît l'homme mieux que l'homme même, ne garde point aussi tous ces ménagements. Dès qu'une âme est toute à Dieu, Dieu est tout à elle : tout lui est offert, tout lui est accordé, tout lui est ouvert, jusqu'au ciel même. Les disciples de Jésus-Christ, quoiqu'ils l'eussent abandonné presque tous, quoiqu'ils lui eussent manqué de foi dans les douleurs et les opprobres de sa passion, en eurent-ils moins de part à la joie et à la gloire de sa résurrection?

Que cette considération est propre à bannir la défiance et à établir la pénitence dans un cœur! Qu'elle a de quoi nous rendre et confus de nos ingratitudes passées et sûrs des bontés de Dieu présentes! Qu'elle doit nous jeter dans de saints transports et de reconnaissance et de douleur!

Eh quoi! Seigneur, après vous avoir laissé si longtemps frapper inutilement à la porte de mon cœur, je devais bien m'attendre à languir, au moins quelque temps, à vos pieds. Après avoir fermé l'oreille aux douceurs de vos remontrances, il était bien juste que j'éprouvasse toute l'amertume de vos rigueurs. Après avoir été dissipateur de vos grâces, j'avais bien mérité que vous en fussiez avare pour moi. Et dès les premiers pas que je fais vers vous; encore par votre secours, vous pardonnez tout, vous oubliez tout, vous accordez tout : et cela sans remise, sans réserve. Qu'il me soit permis de le dire, ô mon Dieu! à ma confusion et à votre gloire, quelque prodigue que j'aie été dans mes égarements des biens que je tenais de votre providence, je vous trouve à mon retour dans vos largesses, plus prodigue encore que moi des droits mêmes de votre grandeur.

Prodigue enfin dans ses caresses, après le retour du pécheur, et prodigue de ce qu'il y a au monde de plus désirable, des priviléges de son amitié : dernier caractère du Père des miséricordes. C'est celui dont il se pare davantage et qu'il prend plus de plaisir à mettre au jour.

Ce festin somptueux, dont le père du prodigue régale son fils; ce concert mélodieux qu'il mêle aux délices du repas; cette fête magnifique qui annonce au loin son retour; cet appareil, ce traitement, cet éclat; la jalousie que son frère en conçoit, la plainte qu'il en fait à son père, la réponse qu'il en reçoit, et surtout la conclusion que le Sauveur tire de cette parabole : *C'est ainsi que la conversion d'un seul pécheur cause plus de joie dans le ciel, que la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes* (*Luc.*, XV, 20.) Ne sont-ce pas des preuves bien authentiques de la prédilection dont Dieu honore les pécheurs après leur retour?

La vérité passe encore la figure. Quand on voit Madeleine, après tant de désordres et de scandales, devenue la plus chère amante du Sauveur; et préférée à Marthe par Jésus-Christ même; Pierre, peu de jours après son infidélité et son parjure, déclaré chef des apôtres, et par là élevé au-dessus de saint Jean, le disciple bien-aimé; Paul, quelque temps après ses persécutions et ses fureurs, ravi jusqu'au ciel que saint Etienne n'avait fait qu'entrevoir dans son martyre; et tant d'autres exemples partiels : il ne se peut qu'on ne soit frappé de tant de distinctions et qu'on ne se récrie sur les priviléges accordés aux âmes nouvellement rentrées en grâce; (non pas que nous soyons tentés d'en murmurer, comme le frère du prodigue, à Dieu ne plaise! Ce partage, tout inégal qu'il est, nous est trop avantageux, à nous qui sommes coupables et qui pouvons être pénitents à leur exemple.) Mais qui peut n'être pas épris de ces traits merveilleux de la bonté divine? Seigneur, disait David dans une espèce de ravissement : Qu'est-ce que l'homme, pour que vous daigniez seulement vous souvenir de lui? *Quid est homo quod memor es ejus?* (*Psal.*, VIII, 5.) Voici bien un autre sujet d'étonnement et de surprise! et nous avons bien plus lieu de nous écrier!

Qu'est-ce donc qu'un pécheur converti, Seigneur, pour être ainsi l'objet de vos plus douces complaisances? Il semble que vous gagniez beaucoup en le gagnant à vous. Quelle gloire pouvez-vous donc tirer du repentir d'une âme infidèle? En seriez-vous moins grand, quand elle ne se convertirait pas? Vous avez tant d'âmes ferventes capables de vous dédommager de ses mépris! Par quel endroit préférez-vous à leur attachement son retour? Qu'a la pénitence de plus que l'innocence, pour être traitée plus favorablement? N'est-ce pas assez pour elle de trouver près de vous asile, sans monter au premier rang? Et pourquoi faut-il que, dans vos faveurs, elle ait encore des priviléges?

C'est là justement, répond le Seigneur, c'est là justement raisonner en étranger, et non pas en enfant instruit des secrets senti-

ments de son père : *Fili, tu semper mecum es.* (*Luc.*, XV, 31.)

Qu'est-ce qu'un pécheur converti, dites-vous? Ah! chrétiens, ne le savez-vous pas? C'est l'ouvrage de mes mains, c'est le fruit de mon sang; c'est la conquête de ma grâce : ouvrage d'autant plus agréable que je l'ai réformé et retouché moi-même plus d'une fois : fruit d'autant plus précieux qu'il m'a coûté plus de culture et de soin : conquête d'autant plus chère que je l'ai plus longtemps disputée. Je l'ai vue sous le pouvoir des démons ; je l'ai vue proche de sa ruine ; je l'ai vue déjà perdue et presque désespérée pour moi ; et je le vois ce pécheur revenir à moi, répondre à mon amour, remplir mon attente. Il m'épargne la contrainte de le punir, la douleur de l'avoir inutilement sauvé ; le regret de le perdre pour jamais. Par quelles caresses puis-je assez lui témoigner la joie qu'il me donne et le plaisir qu'il me fait? *Mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est.* (*Ibid.*, 32.)

Il est donc vrai, Seigneur, et vous nous obligez à croire cette vérité consolante; il est donc vrai que des pécheurs, tels que nous sommes, en devenant pénitents, contribuent à votre satisfaction? Il est donc vrai! et c'est un article de notre foi, qu'autant que nous vous avons déplu par nos offenses, autant pouvons-nous vous plaire par une sincère conversion. Il est donc vrai! et c'est encore un point de notre créance, que plus nous sommes chargés de péchés, plus vous êtes charmés de notre pénitence.

Tout cela est vrai ; nous le savons, il n'est pas permis d'en douter, et cette persuasion ne nous engage pas sur l'heure à rechercher votre précieuse amitié; et cette amitié si précieuse trouve en nous des cœurs lents à se rendre aux recherches, aux largesses, aux caresses de sa prodigue bonté, et cette bonté si prodigue ne fait de nous que des pécheurs présomptueux, ou de lâches pénitents! Le cœur humain est-il donc capable d'une dureté si excessive, et d'une si étrange malignité?

Ah! Seigneur, c'est trop longtemps vous disputer une satisfaction qui vous a couté si cher, et qui m'est si salutaire; goûtez à jamais la douceur de voir à vos pieds votre conquête. C'est un enfant prodigue qui ne sait dire que ce que disait un saint pénitent.

Mon âme, bénissez le Seigneur, et n'oubliez jamais ses bienfaits. *Benedic, anima mea, Domino; et noli oblivisci retributiones ejus* (*Psal.* X, 2) ; avec quelle facilité il remet toutes vos offenses : *Qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis* (*Ibid.*, 3); avec quelle bonté il ferme toutes vos plaies : *Qui sanat omnes contritiones tuas* (*Ibid.*) ; avec quelle charité il vous retire des portes de l'enfer : *Qui redimit de interitu vitam tuam* (*Ibid.*, 4); avec quelle largesse il vous couronne de ses grâces : *Qui coronat te in misericordia* (*Ibid.*) ; avec quelle libéralité il remplit tous vos désirs : *Qui replet in bonis desiderium tuum* (*Ibid.*, 5); avec quelle prodigalité il vous rétablit dans tous les droits de votre première innocence : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.* (*Ibid.*)

Oui, le Seigneur est le Dieu des miséricordes : *Faciens misericordias Dominus.* (*Ibid.*, 6.) Je les publierai dans le temps, et je les chanterai dans l'éternité: *Misericordias Domini in æternum cantabo* (*Psal.*, LXXXVIII, 2) ; je vous les souhaite, etc.

SERMON XII.

Pour le dimanche de la troisième semaine de Carême.

SUR L'IMPURETÉ

Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem, et non invenit (*Luc.*, XI, 24.)

Après que l'esprit immonde est sorti d'un homme, il va dans des lieux arides chercher quelque repos, et il n'en trouve point.

Si la seule considération des peines inséparables du vice pouvait lui servir de frein, et en arrêter le cours, il ne faudrait qu'exposer tous les tourments que causent les voluptés criminelles, pour en imprimer une mortelle crainte, et une éternelle horreur. Le trouble et l'agitation qui les précèdent, la honte et l'infamie qui les accompagnent, le repentir et le remords qui les suivent, faibles pronostics, ou plutôt simples pressentiments de ces désastres affreux et de ces lamentables punitions, qui font toujours d'un cœur impur une image de l'enfer, et de sa vie un commencement de damnation. Voilà le sort de ces infâmes plaisirs, auxquels on sacrifie tous les jours par un aveuglement déplorable, honneur, repos, santé, biens et conscience.

Réflexions bien solides, chrétiens auditeurs; mais, hélas! trop faibles encore, pour étouffer un monstre enchanteur, qui flatte le penchant de la nature, et que la corruption du siècle favorise. Toute la sagesse des anciens philosophes, et toute la force des sévères maximes qu'ils débitaient avec tant d'applaudissement, ont-elles ôté à ce cruel tyran des âmes l'empire qu'il avait dans le monde? Ont-elles empêché qu'ils n'en fussent eux-mêmes, au témoignage de saint Paul, les malheureux esclaves?

Cherchons donc, dans le fonds de la religion, quelque chose de plus puissant et de plus fort, pour réprimer le plus impérieux et le plus indomptable de tous les vices. Outre que je crois les motifs de foi plus capables de faire impression sur des chrétiens, je suis sûr que Dieu y attachera plus aisément sa grâce ; et j'espère au moins, par ce moyen, ne pas tomber dans l'inconvénient qu'il faut surtout éviter en traitant ces sortes de matières, de réveiller le feu qu'on entreprend d'éteindre, et de répandre le poison dont on veut préserver, en apprenant aux âmes innocentes ce qu'elles ignorent, et en retraçant aux âmes criminelles ce qu'elles doivent oublier.

Pour ne pas donner dans cet écueil, je m'attache simplement à considérer dans le christianisme trois objets qui en font l'excellence et la pureté. La personne adorable de Jésus-Christ, qui en est l'auteur et le

chef. Le réglement admirable des mœurs, qui en est le but et la fin. L'assurance infaillible de la foi, qui en est la base et le fondement.

Or ce qui peut, et ce qui doit nous faire détester le vice que j'attaque, c'est son opposition directe à ces trois grands objets de la religion. Je veux dire l'injure atroce qu'il fait à la personne de Jésus-Christ, et au chef du christianisme : le désordre affreux qu'il substitue au réglement des mœurs, et à la fin du christianisme : l'atteinte mortelle qu'il donne à l'assurance de sa foi, et aux fondements du christianisme. Comprenez bien, chrétiens, ces trois vérités. Je ne prétends rien outrer dans une matière d'elle-même si terrible. Je ne veux pas dire que les premières fautes contre la pureté puissent produire d'abord tant et de si pernicieux effets. Je distingue encore dans l'impureté, le péché, la passion, l'habitude; et voici mon dessein d'une manière nette et précise.

Tout péché d'impureté déshonore sacrilégement la personne de Jésus-Christ. Toute passion d'impureté renverse absolument le réglement des mœurs. Toute habitude d'impureté détruit insensiblement l'assurance de la foi. Trois propositions importantes à votre instruction, et dont je vais tirer trois conclusions plus importantes encore à votre salut. Qu'il faut donc craindre souverainement un péché, qui de lui-même et de sa nature est un attentat énorme contre le Sauveur du monde. Qu'il faut donc s'opposer de bonne heure à une passion qui dans son progrès et dans sa force ne connaît plus ni règle ni loi. Qu'il faut donc prévenir soigneusement, ou détruire entièrement une habitude, qui rend à la fin incrédule et impie. C'est ce que je vais tâcher de vous inspirer dans ce discours.

Vierge sainte, mère de pureté, obtenez-moi grâce pour combattre saintement, et d'une manière qui ne déshonore pas le lieu saint où je parle, le vice que vous avez le plus en horreur, et pour défendre sagement et d'une manière qui ne blesse pas les oreilles chastes qui m'écoutent, la vertu que vous avez le plus à cœur. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Dieu, dont l'éternelle essence est d'être esprit, et la première perfection d'être saint, jaloux de l'honneur de l'homme fait à sa ressemblance, et créé à son image, a toujours eu en exécration l'impureté, comme le vice qui défigure le plus son ouvrage, qui dégrade l'âme, qui l'avilit, qui la ravale au-dessous des sens; qui, de guide et de maîtresse qu'elle en est, l'en rend le jouet et l'esclave. Voilà le monstre que Dieu abhorre, et pour bien concevoir toute l'horreur qu'il en a, il ne faudrait, ce semble, que se rappeler comment il en a traité de tout temps les coupables. Tous les hommes, sans distinction d'âge ni de sexe, ensevelis dans les eaux du déluge, à l'exception de huit personnes de la famille du juste et chaste Noé; parce que toute chair avait corrompu ses voies, dit l'Ecriture; cinq villes infâmes, inondées d'une pluie de feu, et réduites en cendres avec leurs habitants, sans que toutes les prières d'Abraham en pussent sauver que Loth, qui n'avait point eu de part à la corruption générale : vingt-quatre mille Israélites en un seul jour mis à mort par Phinées pour leurs impudicités; et Dieu par ses éloges et ses récompenses se déclarant l'approbateur, et l'auteur même de cette sanglante exécution, tant d'autres punitions aussi terribles, qu'il serait trop long de rapporter, ne sont-elles pas d'évidents témoignages qu'il n'y eut jamais aux yeux de Dieu, dans ce honteux péché, de faiblesse excusable, ni de pardonnable fragilité? c'est ce que nous apprend l'Histoire sainte des premiers siècles.

Mais il y a plus; et voici la réflexion solide et touchante, à laquelle je prétends m'arrêter, c'est que l'impureté dans la loi chrétienne a changé de nature, que de simple péché, elle est devenue une espèce de sacrilége, et qu'ayant acquis par là plus de noirceur, de malice et d'énormité, elle mérite aussi de plus rudes châtiments et de plus rigoureux supplices.

La preuve de cette vérité dépend d'un point fondamental de notre religion, sur lequel saint Paul a insisté, toutes les fois qu'il y a eu occasion de parler du péché dont je parle; c'est qu'en vertu du mystère adorable de l'Incarnation, nous avons contracté tous, et principalement les fidèles, une alliance étroite avec Jésus-Christ; que nos corps sont devenus les membres d'un corps dont Jésus-Christ est le chef; que nous ne sommes plus à nous, mais à Jésus-Christ : *Non estis vestri...., nescitis quia corpora vestra membra sunt Christi* (*I Cor.*, VI, 15).... *vos estis corpus Christi, et membra de membro.* (*Ibid.*, XII, 27.) Principe incontestable, mes frères, sur lequel est établie l'excellence de la dignité du chrétien, mais sur lequel est aussi fondé l'engagement le plus sacré à une pureté angélique.

En effet, dit saint Augustin, suivez bien, je vous prie le raisonnement de ce Père; il a de quoi vous convaincre et vous toucher. Si le Verbe divin ne s'était uni personnellement qu'une âme semblable à la nôtre, il n'y aurait proprement que notre âme qui serait entrée dans cette alliance divine, et qui fût devenue par cette union hypostatique comme une portion du Fils de Dieu : *Si tantummodo animam susciperet, membra ejus non essent nisi animæ nostræ.* En déshonorant nos corps, nous nous fussions toujours déshonorés nous-mêmes, mais nous n'eussions pas déshonoré Jésus-Christ : *Qui fornicaretur, in corpus suum peccaret* (*I Cor.*, VI, 18.) Et l'homme aurait pu dire à ce Dieu de pureté, ennemi déclaré et vengeur des moindres sensualités : Qu'est-ce que mon corps, Seigneur, pour vous intéresser si fort à sa gloire? Quoique votre ouvrage, ce n'est après tout qu'un peu de limon et de poussière? Et ce n'est point par cette moindre partie de moi-même, que j'ai l'honneur de vous ressem

bler : *Diceret homo : Nihil sum; omnis caro fenum.* (*Isa.*, XL, 6.) Mais maintenant que le Verbe de Dieu s'est fait chair : *Verbum caro factum est* (*Joan.*, I, 14) ; maintenant que nos corps, autant que nos âmes, portent la ressemblance d'un Dieu fait homme; maintenant qu'ils sont élevés, anoblis, adoptés, destinés comme nos âmes à participer un jour à l'immortalité glorieuse d'un Homme-Dieu; maintenant qu'ils ont été purifiés par les eaux salutaires du baptême, qu'ils sont nourris dans l'adorable Eucharistie de la propre chair du Verbe fait chair, consacrés dans la confirmation par une onction sainte qui tire son nom, dit saint Augustin, du nom même de Jésus-Christ : *Chrisma a Christo.* Ah! chrétiens, quelle différence! quel changement! quelle élévation! Certainement notre chair, qui nous éloignait le plus de Dieu, nous en approche, et nous y lie davantage ; nos corps appartiennent véritablement à Jésus-Christ, et nos membres sont devenus effectivement ses membres : *Profecto illius membra sunt et corpora nostra.* C'est toujours saint Augustin qui explique la doctrine de saint Paul.

De ce principe voici la conclusion naturelle que tire ce grand Apôtre. Prostituerai-je donc les membres de Jésus-Christ, me servirai-je donc de ces membres pour en faire les membres d'une prostituée : *Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis: absit?* (I *Cor.*, VI, 15.) Quelle étrange proposition ! l'expression est bien forte; je l'avoue. Elle a je ne sais quoi qui saisit, qui effraie, qui révolte. Si un autre que saint Paul, si un prédicateur de l'Evangile, si un docteur de l'école, si un Père même de l'Eglise s'en fût servi le premier, je doute qu'il eût échappé à la censure. On se serait récrié à la témérité, et peut-être au blasphème. Car telle est la fatalité malheureuse de ce maudit péché. Les siècles, où on l'a vu régner avec plus de licence, sont ceux où il a fallu le combattre avec plus de prudence; les maîtres de la morale ont été plus gênés, à mesure que les mœurs sont devenues plus dépravées ; et l'un des plus tristes effets de la corruption des chrétiens de nos jours, c'est leur fausse délicatesse à se scandaliser sur ce sujet des saintes instructions dont étaient édifiés les premiers fidèles. Quoi qu'il en soit, je n'emploie ici que les paroles toutes pures de saint Paul : malheur à quiconque se scandalise ! puisqu'elles lui ont été suggérées par le Saint-Esprit, dont cet apôtre n'était que l'organe et l'interprète; ce n'est point l'expression, c'est la chose exprimée, qui doit vous révolter, vous saisir, vous effrayer. Pécher contre la pureté, de quelque manière que ce puisse être, c'est outrageusement attenter à la personne de Jésus-Christ; c'est déshonorer sacrilégement son corps; c'est abuser honteusement de ses membres; c'est faire de ses membres purs et saints des membres corrompus et prostitués : *Tollens membra.* Un attentat si énorme, un si horrible sacrilége, un forfait si monstrueux, quels supplices ne méritent-ils pas? *Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis : absit?*

Je ne sais, mes frères, si vous êtes aussi frappés de cette vérité, que le sujet le demande. Si vous ne l'êtes pas ; n'est-ce point que votre foi est éteinte ? N'est-ce point un effet de l'aveuglement que produit ce péché? N'est-ce point un commencement de l'endurcissement et de l'insensibilité qui en est la suite.

L'Eglise primitive l'avait au moins bien comprise, cette vérité terrible, et elle en était bien pénétrée. Ce n'est que sur ce principe qu'elle montra toujours tant d'horreur de toute impureté, tant de zèle à en prévenir les premières fautes, tant de sévérité à en punir les moindres excès. Les premiers chrétiens étaient si remplis de ces sentiments, que, bien loin qu'on fût en peine d'augmenter l'impression qu'ils en avaient, il fallut plus d'une fois la modérer. L'on sait que Tertullien sur cet article poussa les choses si loin qu'il en devint hérétique. Il aima mieux se séparer de l'Eglise, que de reconnaître qu'on pût admettre les impudiques à la pénitence. Il ne pouvait souffrir qu'on parlât de les réconcilier, et de les absoudre; même après les épreuves les plus rudes. Succomber dans les persécutions à la fureur des tyrans, abjurer la foi au fort des supplices, devenir apostat à la vue du fer, ou aux approches du feu ; c'était là selon lui, une faiblesse , plus digne de miséricorde et de pitié, que d'horreur et de haine ; que même avant Jésus-Christ, on eût eu quelque sorte d'indulgence pour les fragilités d'une chair, née dans la corruption, et conçue dans le péché; à la bonne heure, disait-il, l'impureté pouvait paraître alors moins criminelle ; un Dieu ne s'était pas encore fait chair : *Nondum caro Christus vocabatur.* Mais depuis qu'un Dieu a honoré notre chair, jusqu'à s'en revêtir dans l'Incarnation, jusqu'à l'adopter dans le baptême; jusqu'à s'y mêler tant de fois dans la communion; jusqu'à la consacrer par son onction; c'est une chair, disait-il, reconnue pour une chair divinisée : *Caro nostra, quoties caro Christi ;* et par conséquent, concluait-il, la déshonorer, la souiller, la plonger dans des voluptés brutales; c'est un sacrilége qui ne souffre pas d'excuse dans le christianisme, et qui ne mérite point de pardon

L'Eglise, mes frères, toujours sage, modérée et infaillible dans ses décisions, condamna bien la conclusion de Tertullien; mais, prenez garde, elle n'en disputa jamais le principe. Sans porter si loin que lui la sévérité, elle ne laissa pas de punir ce péché avec une rigueur extrême, comme une injure faite à son chaste et divin Epoux. Les dix, les vingt, les trente, les quarante années de pénitence (et de quelle pénitence encore? l'image seule en fait frémir), ne lui parurent pas trop longues pour expier un seul moment de plaisir criminel. L'homicide et l'idolâtrie ne furent point à ses yeux des monstres plus affreux ; elle le plaça toujours entre l'un et l'autre dans le dénom-

prement qu'elle fit des péchés capitaux, comme pour marquer qu'il participait de la malice de tous les deux. L'idolâtre, en effet, porte son encens à une divinité de pierre ou de métal, et l'impudique sacrifie à une idole de chair; l'homicide détruit une créature faite à l'image de Dieu, et l'impudique crucifie dans ses membres l'Homme-Dieu d'une manière plus indigne et plus honteuse que n'ont fait ses bourreaux. Voilà l'idée que l'Eglise avait de toute impureté, aussi bien que Tertullien; elle la regardait comme une imitation de l'infâme idolâtrie des païens : ***Mœchia idololatriæ affinis***, et comme un renouvellement de la passion ignominieuse du Sauveur : ***Propudia occisæ in publico castitatis.***

Que de soins! que de précautions! que de préservatifs alors pour conserver la pureté des fidèles! la fuite des spectacles profanes et l'éloignement des jeux publics; la séparation des deux sexes dans les assemblées, même les plus saintes; la retraite des vierges et le voile des femmes; la simplicité de leurs parures et la modestie de leurs habits; le retranchement du luxe et le renoncement au faste; la frugalité des repas et l'austérité des jeûnes; l'application au travail et l'assiduité à la prière; la vénération des reliques qu'ils portaient toujours sur eux, et la fréquentation de l'Eucharistie, qu'ils emportaient souvent chez eux : tous ces pieux usages et toutes ces religieuses pratiques qui formaient les mœurs pures des premiers chrétiens, étaient pour eux autant de sauvegardes contre les aiguillons de la chair, et leur rappelaient sans cesse cet oracle mémorable de saint Paul : Glorifiez Dieu dans vos corps, et faites qu'ils soient dignes du chef dont ils sont les membres : ***Glorificate, et portate Deum in corpore vestro.*** (I *Cor.*, VI, 20.)

C'est là, mes frères, reprend saint Augustin, le grand principe de la pureté chrétienne, et en voici les conclusions que doit suivre exactement tout fidèle, s'il veut prendre pour règle de ses sentiments, les sentiments de l'Eglise, sa mère. C'est là le principe auquel il doit inviolablement s'attacher, afin de sauver du naufrage cette vertu si délicate, ce trésor si précieux que nous portons tous dans des vases fragiles. C'est là le principe qu'il doit incessamment méditer pour résister aux suggestions fréquentes du malin esprit, et aux sollicitations continuelles d'une chair rebelle à l'esprit. Pouvez-vous, chrétiens, dans ces sensualités flatteuses, dans ces tentations charnelles, dans ces moments critiques, oublier ce que vous êtes et ce qu'a fait en vous Jésus-Christ en devenant votre chef, et en vous faisant ses membres. Si le Fils de Dieu ne vous avait pas uni à sa personne adorable, cette union divine serait tout l'objet de votre ambition, ou plutôt vous n'oseriez y prétendre. En devez-vous moins estimer cette faveur inestimable, parce qu'elle a été au devant de vos désirs, et qu'elle est au-dessus de vos mérites: *Itane tanta dignitas viluit, quia benigne præstita est? si non præstaretur, desideraretur; quia præstita est, contemnitur.* Ah? si vous ne vous respectez pas vous-même, dans vous-même, respectez-y au moins le Sauveur qui vous est uni : ***Si in teipso contemnis teipsum, saltem non in te contemnas Christum.*** Juste ciel, à quoi pensez-vous dans vos molles rêveries? quel affront voulez-vous faire à votre Dieu? de quel opprobre allez-vous le couvrir devant les anges, jaloux de l'alliance qu'il a faite avec vous? *Quo ibas? quo te præcipitare cupiebas?* Ah! revenez enfin à vous-même, à la raison, à la religion, à la foi; reconnaissez, honorez, révérez en vous Jésus-Christ, si vous avez tant de mépris pour vous; et souvenez-vous que ce Dieu, qui est la pureté même, ne s'est uni à la nature humaine que pour unir en vous la pureté avec l'humanité : ***Redi: agnosce in te Christum; parce in te Christo :*** première conclusion.

C'est encore sur ce grand principe qu'il faut, en second lieu, juger de l'énormité de tout ce qui la blesse, et non sur l'opinion du monde, ou sur le jugement même de la conscience. Ni l'une ni l'autre règle n'est recevable en cette matière; leurs erreurs sont trop visibles et leurs méprises trop grossières. Les plus grands péchés en ce genre passent dans le monde pour badineries, amusements, légèretés, jeunesses; les plus honteux péchés s'y déguisent sous les noms spécieux de galanteries, de fortunes, de faveurs, de conquêtes; et par un enchantement encore plus damnable, les plus horribles péchés s'y érigent en honnêtes vertus, et s'appellent estime, attachement, fidélité, constance; et depuis que c'est une honte pour un sexe de n'avoir point d'adorateurs, c'est un déshonneur pour l'autre de n'être point corrupteur. Etrange dépravation d'esprit qui naît de la corruption du cœur, et qui a fait l'étonnement des apôtres et des prophètes. Les hommes, s'écriait Jérémie, ont perdu toute pudeur : ***Erubescere nescierunt*** (*Jer.*, VI, 15); ils mettent désormais leur gloire, ajoute saint Paul, dans ce qui fait leur opprobre : ***Gloria in confusione ipsorum.*** (*Phil.*, III, 19.)

La conscience, il est vrai, n'en juge pas toujours de même; elle a honte de ces indignes faiblesses dont le monde ne rougit point; elle n'ose avouer ces infâmes mérites dont le monde tire vanité; elle cache ces abominables vertus que le monde préconise. De là vient, prenez-y garde, que sur ce sujet le pécheur se vante, exagère, et souvent en dit trop, et le pénitent dissimule, se ménage et en dit rarement assez; l'un devient aveugle et l'autre devient muet. Mais outre que ces premiers sentiments de pudeur naturelle se perdent dans le progrès du mal dès le commencement, que d'erreurs les affaiblissent! que de péchés en ce genre la conscience compte-t-elle pour peu, sous couleur qu'ils ne nuisent qu'au coupable qui les commet! que de péchés la conscience traite-t-elle de légers et de pardonnables, sous prétexte qu'ils se commettent entre personnes libres! Que de péchés la même

conscience croit-elle innocents et permis dans une union innocente et permise! ah! il n'y a que la religion qui nous donne une idée juste de toutes ces horreurs et de tous ces mystères d'iniquité en les mettant tou au rang des sacriléges. L'homme, nous dit elle par le Prophète, l'homme élevé au comble de l'honneur, par l'alliance d'un Dieu, ne comprend point l'excellence de sa dignité; il s'abaisse à la condition des bêtes. *Comparatus est jumentis* (*Psal.* XLVIII, 13); il veut, à la honte de la divine majesté qui l'a rendu semblable à elle, et qui s'est rendu semblable à lui, leur devenir semblable: *Homo cum in honore esset, non intellexit. comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.* (*Ibid.*, 21.) Eh quoi! ajoute-t-elle, n'est-ce donc pas un crime digne du feu que d'abuser des vases sacrés, de souiller les autels, de profaner les temples? Or vos corps, autant que vos âmes, ne sont-ils pas les vases, les autels, les tabernacles de Jésus-Christ, et les temples du Saint-Esprit? *An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti?* (I *Cor.*, VI, 19.) Non, décide-t-elle enfin, non. il n'y a plus personne, dans le christianisme, qui soit proprement libre: nul ne peut disposer de soi-même, et l'épouse n'est pas tant à son époux que vous êtes tous à Jésus-Christ, puisque vous êtes tous membres: *Vos estis corpus Christi et membra de membro.* (III *Cor.*, 27.)

Continuons à raisonner sur le même principe, et qu'il nous serve, en troisième lieu, à déterminer l'étendue des précautions nécessaires à la conservation de la pureté, au mépris des maximes pernicieuses et des usages licencieux du siècle; j'appelle les maximes pernicieuses du siècle, celles qui décrient toutes les louables circonspections d'une austère pudeur, la fuite de toute assiduité, l'horreur de toute flatterie, la crainte de toute liaison trop tendre, et qui aplanissent au contraire les voies aux passions naissantes, la facilité des entrevues, la liberté des entretiens, la conduite des intrigues; car c'est de nos jours seulement que les plus fidèles gardiennes de l'innocence, la retenue et la vigilance ont été tournées en ridicule; qu'on les a traitées, l'une de stupidité, et l'autre de bizarrerie; qu'on est enfin venu jusqu'à persuader que la politesse ne s'acquiert bien qu'auprès du sexe; que rien ne façonne mieux la jeunesse que l'émulation de lui plaire, et que d'ailleurs pour aguerrir la pudeur, il est bon de l'exposer d'abord au grand monde, et de l'accoutumer de bonne heure à en soutenir les attaques. Maximes détestables qui, des théâtres où elles ont été reçues avec applaudissements, ont passé dans les familles, où elles sont suivies avec confiance; le tout sur la foi d'un auteur sans religion et sans mœurs; sur la garantie de quelques dénouements fabuleux et forcés, toujours bien différents des événements naturels et véritables.

O Dieu de pureté! quelle école pour le christianisme! quelles leçons pour des chrétiens ce ne sont pas celles que les saints vous ont apprises et que la religion leur a dictée. Fuyez, nous disent-ils d'un commun accord, fuyez l'occasion quand elle est prochaine, et quand elle ne l'est pas fuyez encore, de peur qu'elle ne le devienne. *Fuge* Vous n'êtes pas plus fort que Samson, plus saint que David, plus sage que Salomon: Funestes exemples de la fragilité humaine! Fuyez promptement, pour peu qu'il vous paraisse de mal; il y en a dès lors beaucoup. Fuyez promptement, lors même qu'il ne vous en paraît pas encore; il y en aura bientôt: car tout est ou criminel ou dangereux en cette matière: *Fuge cito;* fuyez loin; car le péril vous suit: vous l'avez autour de vous, vous le portez au dedans de vous-même, et les voies les plus pures, pour peu qu'elles donnent d'accès au monde, mènent à l'impureté: *Fuge longe.* Fuyez constamment et sans vous arrêter, pas même pour regarder les objets enchanteurs que vous voulez éviter. La garde du cœur est inutile sans la garde des sens; et si vous ne faites pacte avec vos yeux, comme Job, pour interdire à vos regards ce qui est interdit à vos désirs, vous ne fuirez pas longtemps: *Fuge semper: averte faciem a muliere.* Sur quoi sont fondées toutes ces précautions? toujours sur le même principe, mes frères, disait saint Paul dans un excès de zèle, pardonnez-nous si notre morale vous paraît bien sévère. *Supportate me.* (II *Cor.*, XI, 1.) Nous ne rougissons pas d'avouer que nous sommes jaloux, comme Dieu l'est de vous: *Æmulor enim vos Dei æmulatione* (*Ibid.*, 2); et comment en est-il jaloux? autant et plus qu'un époux ne l'est de son épouse, qu'il regarde comme un autre lui-même: *Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo.* (*Ibid.*) Voilà la sainte jalousie dont ni les scènes malignes du théâtre, ni les maximes libertines du monde, n'oseront jamais jouer ou braver les délicatesses, parce qu'elles nous sont tout à la fois et trop glorieuses et trop redoutables.

J'appelle les usages licencieux du siècle, tout ce que la vanité et la curiosité y répandent de dangereux et de contraire à la pureté chrétienne. Car on peut dire qu'à la faveur de ces deux passions, l'esprit impur souffle dans le monde avec liberté, le remplit d'écueils, et le couvre de naufrages. On n'y recherche que les peintures qu'il a tracées; on ne suit que les modes qu'il a inventées; on ne goûte que les livres qui le flattent et qu'il a dictés; on n'aime que les chansons qui l'inspirent; on ne se plaît qu'aux entretiens qu'il assaisonne; on ne court qu'aux spectacles qui l'excusent; on ne sourit qu'aux équivoques qui le déguisent; enfin, on n'a de sensibilité que pour les charmes qui en inspirent le poison dans les cœurs, et qui jettent les âmes dans ces rêveries contagieuses et ces funestes mélancolies, sources ordinaires de la corruption. En dis-je trop? et pour peu qu'on ait d'usage et d'expérience du monde, peut-on disconvenir que l'innocence ne saurait y faire un seul pas

sans y rencontrer mille piéges.? cependant, qu'à la vue de tant de périls, un ministre de l'Evangile exhorte à recourir sans cesse à la prière et à marcher toujours en la présence de Dieu; convaincu qu'on doit être, comme le Sage, que la continence passe les forces de la nature et est un don de la grâce; qu'il recommande avec saint Paul de mettre sa gloire dans l'humilité, et sa sûreté dans la défiance; persuadé que l'impureté est le châtiment le plus ordinaire de la présomption; qu'il avertisse, après saint Pierre, d'être toujours modeste, sobre, et même austère; parce qu'une chair caressée, aisément se révolte, et qu'il n'y a que la mortification qui la contienne dans le devoir : qu'un ministre, dis-je, de l'Evangile veuille établir dans le monde toutes ces sages précautions; c'est un homme outré, c'est un esprit blessé, dit-on, qui s'effarouche de tout, et qui porte tout à l'excès. Ah! grand Dieu! où en sommes-nous? Quoi donc! vos saints en ont-ils trop fait, quand ils consacraient les jours au travail et les nuits à la prière, de peur que l'oisiveté ne donnât accès à la tentation? en ont-ils trop fait, quand ils s'exténuaient de jeûnes, et qu'ils s'usaient de macérations, n'accordant précisément au corps que ce qu'il fallait à la vie, afin de ne rien donner à la sensualité? quand ils fuyaient les plaisirs et qu'ils embrassaient les austérités pour opposer les atteintes de la douleur aux amorces de la volupté; quand, pour me servir de leurs expressions, ils imprimaient sur eux-mêmes, à l'exemple de l'Apôtre, et faisaient gloire de porter sur leurs corps mortifiés les sacrés stigmates de Jésus crucifié, comme de précieux caractères les plus propres à graver la pureté, et par elle, à conserver la ressemblance du chef de ses membres : *Ego stigmata Domini Jesus in corpore meo porto.* (*Galat.*, VI, 17.)

Sur ce grand principe de la pureté chrétienne, réglons enfin la rigueur et la durée de sa pénitence, quand en ce point on est assez malheureux pour avoir failli et s'être oublié, et non sur l'indulgence des directeurs et sur la lâcheté des pénitents de nos jours. Saints pasteurs du christianisme naissant, qu'eussiez-vous dit si vous eussiez vu sur les lèvres, et quelquefois même entre les mains de gens plongés dans les plus honteux désordres, le corps adorable de Jésus-Christ, après une réconciliation suspecte, et sujette à de promptes rechutes? Vous qui retranchiez impitoyablement non-seulement du rang des prêtres, mais de la communion des fidèles, ceux qui étaient tombés dans de moindres déréglements? Qu'aurait dit saint Paul, qui alla jusqu'à livrer le corps d'un impudique à Satan, afin, disait-il, que son âme bourrelée fît un essai de l'enfer qui lui servît de frein, et qui expiât son crime. Et vous, fervents pénitents de la primitive Eglise, qu'eussiez-vous pensé de la conversion de ces pécheurs, assez heureux à la vérité, pour être revenus de leurs égarements passés, mais assez lâches pour n'oser en réparer sur eux les excès; pour ne se refuser aucune des satisfactions permises, après en avoir goûté de criminelles; pour s'énorgueillir encore après de pareils sujets d'humiliation, pour jouir impunément du secret de leurs impuretés passées. Vous, qui en pleuriez nuit et jour, non l'éclat diffamant devant les hommes, mais l'affreuse énormité devant Dieu; vous, qu'on voyait rampants, confus, humiliés, comme si vous eussiez porté sur votre front les taches de votre vie passée; vous, dont on entendait les sombres retraites sans cesse retentir de ces lugubres cris : Malheur à nous d'avoir perdu la palme de l'innocence! Pouvons-nous encore espérer d'être admis à la suite de ce divin Epoux que nous avons déshonoré? hélas! nous n'osons plus lever les yeux au ciel, où il tient sa cour, parmi les plus chastes et les plus saintes vierges.

L'enfer est la prison des corps souillés et la demeure des esprits impurs, déchus de la sainteté de leur alliance et de la pureté de leur origine; voilà notre partage : qu'est-ce qui pourra donc tarir la source de nos larmes? Plaise à Dieu que ce soit la mort! Elles couleront au moins sans cesse, tant que durera l'incertitude de notre pardon. C'est ainsi, dit saint Jean Climaque, que ces sincères pénitents exprimaient leur sainte douleur, et expiaient leurs joies criminelles. Etait-ce illusion ou vérité, qui leur faisait tenir ce langage? C'était la foi de ce grand principe de la pureté chrétienne, sur lequel vous et moi serons jugés en l'autre vie; savoir, que tout chrétien étant membre de Jésus-Christ, tout péché d'impureté déshonore sacrilégement Jésus-Christ, et est un attentat énorme contre sa personne adorable. Méditez-le bien, comme eux, ce grand principe, et désormais, à leur exemple, prenez pour devise, plutôt la mort que la moindre tache : *Potius mori quam fœdari*

Je dis la moindre tache; car souvenez-vous, je vous prie, que je n'ai encore parlé que d'un péché, d'un seul péché, d'un premier péché contre la pureté, d'un péché même de la moindre espèce. Avançons. Péché d'impureté, attentat sacrilége contre la personne de Jésus-Christ et le chef du christianisme; vous l'avez vu. Passion d'impureté, renversement total de la loi de Jésus-Christ et de la fin du christianisme; vous l'allez voir dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

La fin du christianisme est de faire régner parmi les hommes une innocence entière et une sainteté parfaite. Jésus-Christ, dit saint Paul, n'a point eu d'autre vue en venant au monde pour en être le Législateur, le Modèle et le Sauveur. A cela se sont rapportées ses paroles, ses actions et ses souffrances; à cela se rapportent encore et préceptes, et conseils, et grâces, et sacrements, en un mot, tous les moyens de sanctification qu'embrasse la loi nouvelle : *Finis præcepti est charitas de corde puro et conscientia bona.* (I *Tim.*, I, 5.)

Or l'effet propre de l'impureté quand elle devient passion quel est-il? C'est d'établir au contraire dans l'homme le règne du péché. Prenez garde, je ne dis pas simplement le péché, mais le règne du péché sur les débris de l'innocence et au mépris de la sainteté chrétienne. Aussi quand saint Paul recommande si fort aux fidèles de ne pas laisser régner le péché dans leur corps mortel, en sorte qu'ils en suivent les inclinations corrompues et les désirs déréglés, il est visible que c'est surtout de la passion d'impureté qu'il nous avertit de nous préserver : *Non regnet peccatum in vestro mortali corpore, ut obediatis concupiscentiis ejus.* (*Rom.*, VI, 12.) Et s'il l'appelle le règne du péché, *non regnet*, c'est pour exprimer la force, l'étendue et la durée de sa cruelle tyrannie.

En effet, comme c'est par ces trois circonstances que les maîtres de la terre montrent qu'ils sont maîtres absolus en se faisant obéir de nous, en se faisant obéir en tout, en se faisant obéir toujours, c'est aussi à des traits tout semblables que paraît le funeste ascendant qu'a cette impérieuse passion sur les cœurs qu'elle domine; car elle asservit tout l'homme au péché; elle l'asservit à toute sorte de péchés; elle l'asservit pour toujours au péché, et ne lui laisse presqu'aucune espérance de sortir de sa cruelle servitude. Et que deviennent donc les desseins qu'avait formés sur lui le Seigneur du monde de le rendre innocent et saint, en le faisant chrétien et fidèle : *Elegit vos ut essetis sancti et immaculati* (*Ephes.* I, 4), il est évident que cette maudite passion en est le renversement total.

Oui, mes frères, cette passion tyrannique est proprement la seule passion qui asservisse tout l'homme au péché. L'orgueil enfle l'esprit, l'envie ronge le cœur, l'intempérance ruine le corps, la colère allume les sens, mais l'impureté, dès qu'il y a passion, dit saint Cyprien, devient de toutes les passions la plus dominante. Elle s'empare de l'homme, elle s'établit dans l'homme, elle triomphe de l'homme tout entier : *Totum hominem agit in triumphum.* C'est ce fort armé que Jésus-Christ nous dépeint aujourd'hui, comme avare de sa proie et jaloux de sa conquête : *Fortis armatus custodit atrium suum* (*Luc.*, X, 12); c'est ce maudit levain dont parle saint Paul : *Modicum fermentum totam massam corrumpit* (I *Cor.*, V, 6); c'est ce serpent venimeux dont le Sage veut que l'on se garde, parce qu'il ne fait point de blessure que tout en un instant ne se ressente de son poison mortel : *Tanquam a facie colubri fuge peccata.* (*Eccli.*, XXI, 2.) L'esprit en est infecté par une multitude de pensées mauvaises; le cœur par une foule de désirs déréglés; l'imagination par une suite de sales images; la langue par une effusion de paroles obscènes ou de mots ambigus; les sens par une recherche continuelle d'objets lubriques et de sentiments voluptueux, et l'homme en cet état peut être appelé et est en effet l'homme de péché : *Homo peccati*, parce que le péché règne en lui et que tout en lui obéit au péché.

De cette corruption générale naît en peu de temps un si grand nombre de crimes que le coupable n'en peut plus faire ni le discernement ni le détail. Sa conscience, dit saint Bernard, devient en moins de rien un abîme sans fond : *Conscientia ejus quasi abyssus multa*, où se rassemblent, selon l'expression du prophète, une infinité de reptiles, c'est-à-dire de péchés qui ne sont connus que de Dieu : *Illic reptilia, quorum non est numerus.* (*Psal.* CIII, 25.) Pourquoi de reptiles? demande ce Père. Parce que, comme leur nature est de s'insinuer en un instant, de même le péché se glisse imperceptiblement dans toute conscience où la passion d'impureté domine : *Illic reptilia.* Et pourquoi une infinité de reptiles? *quorum non est numerus.* Parce que, comme la mer en produit des espèces innombrables, et de chaque espèce un nombre infini, de même toute conscience impure est féconde en péchés cachés qui ne sont connus que de Dieu seul, parce qu'ils n'ont souvent au dehors ni témoin ni complices, et qu'à la faveur d'un extérieur composé, la passion couve au dedans ses désordres et les multiplie sans cesse. C'est à toute heure, à tout moment, à toute occasion, le jour, la nuit, dans le temps du travail, du repos, de la prière même, et jusqu'aux pieds des autels qu'elle entretient de coupables réflexions et qu'elle nourrit des complaisances criminelles.

Ce que saint Pierre a dit des yeux de tout esclave de cette malheureuse passion, qu'ils sont pleins d'adultère et d'un délit sans fin : *Oculos plenos adulterii et incessabilis delicti* (II *Petr.*, II, 14), on le peut dire non-seulement de tous les autres sens, mais encore de toutes les puissances de son âme; on le peut dire de son entendement incessamment rempli d'idées infâmes qui se mêlent aux pensées les plus sérieuses, qui corrompent les plus pures, qui empoisonnent les plus innocentes, qui profanent les plus saintes; on le peut dire de sa volonté livrée continuellement à des désirs effrénés, qui se portent et qui s'attachent indifféremment sur toute sorte de personnes, dès qu'elles agréent et qu'elles plaisent, sans égard à l'engagement, sans respect pour le caractère, sans considération de l'affinité, et quelquefois sans distinction de sexe. On le peut dire de sa mémoire, toujours prête à saisir et toujours prompte à rappeler ce qu'il y a, dans les discours, dans les livres, dans les peintures, dans les spectacles, de plus propre à souiller l'esprit, à corrompre et à débaucher le cœur. On le peut dire enfin de son air, de ses manières, de ses ajustements et de tout ce qui devrait même naturellement contraindre et gêner cette passion, et qui, néanmoins artificieusement la seconde et la favorise. O Dieu! quel affreux chaos de péché! c'est un effroyable précipice; pour peu qu'on y entre, l'on s'y perd tout entier. David, ce roi si innocent et si saint, qui ne craignait pas d'inviter lui-même son juge à

examiner sa vie et à sonder son cœur : *Proba me, Deus, et scito cor meum* (*Psal.* CXXXVIII, 23), avale malheureusement le poison d'un regard enchanteur. Eh bien? David, parlerez-vous encore de même au retour de la passion? Oserez-vous bien dire à votre Dieu : Jugez-moi, Seigneur, selon mon innocence : *Judica me secundum innocentiam meam* (*Psal.* VII, 9); vous savez que le jour à vos yeux n'est pas plus pur : *Me propter innocentiam suscepisti* (*Psal.* XL, 13); qu'il tient, hélas! un langage bien différent! Des torrents d'iniquité, s'écrie-t-il, sont venus fondre sur moi : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* (*Psal.* XVII, 5.) Seigneur, c'est désormais, c'est votre plus grande miséricorde que j'implore : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.* (*Psal.* L, 3.) Quelle miséricorde en effet ne faut-il pas, pécheurs, pour vous souffrir des années entières dans un état si digne de toutes les foudres du ciel? Miséricorde infinie, sans doute : jugez-en par la haine que Dieu a portée de tout temps à cette passion. Dès qu'elle parut, il se repentit d'avoir fait l'homme : *Pœnituit eum quod hominem fecisset.* (*Gen.*, VI, 6.) Vous ne vous en repentîtes pas, Seigneur, après la désobéissance d'Adam, après le meurtre de Caïn, après les autres péchés des premiers hommes, et vous vous en repentez dès que l'impureté règne. Ah! c'est que cette passion est proprement le règne du péché auquel elle asservit tout l'homme. Servitude honteuse, que vous punîtes alors, comme étant la destruction de la loi naturelle, par la destruction même de la nature. Si vous ne la punissez pas aujourd'hui de même, est-ce miséricorde? N'est-ce pas plutôt justice, parce qu'étant désormais le renversement d'une loi plus pure et plus sainte, je veux dire de la loi chrétienne, elle mérite des châtiments plus durables que la vie et plus rigoureux que la mort.

Oui, sans doute, mes frères; car, outre que cette passion asservit l'homme au péché, elle l'asservit encore à tout péché : seconde circonstance. Je ne veux pas dire seulement qu'il n'y a sorte d'impureté dont on ne soit capable dans le feu et le transport de la passion. Cela est évident : car, comme l'effet propre et naturel de toute passion est d'aveugler l'homme à toute sorte d'égards et sur toute sorte de considérations, et que ce qui doit donner plus d'horreur d'un péché que de l'autre, n'est qu'une opposition plus grande ou plus directe à la loi qui les défend. Dès qu'on a les yeux fermés aux lumières de la raison et de la foi, on n'est plus guère en état de distinguer dans le même genre un crime d'un autre crime, et ce n'est plus qu'au défaut de moyens ou d'occasions qu'on est redevable du mal qu'on ne fait pas. Tout ce qui flatte donc la passion dont je parle, plus aveugle qu'aucune autre passion, lui paraît léger et lui semble excusable; quelque honteux, quelque abominable, quelque criant même qu'il puisse être, on le fait sans pudeur.

La nature a beau se plaindre qu'on la déshonore par des infamies grossières, et qu'on la ravale à des plaisirs brutaux; le sang a beau murmurer de ce qu'on le fait remonter à sa source, ou de ce qu'on le confond dans son progrès; l'équité a beau représenter qu'on attente aux droits d'autrui les plus sacrés, souvent d'un ami, d'un parent même; et qu'on introduit l'étranger dans les biens de l'héritier légitime; la religion a beau se récrier qu'on profane la sainteté du plus auguste caractère, qu'on fait du revenu de l'autel le salaire de la passion, et qu'on se rend de ministre le persécuteur de Jésus-Christ, en lui ravissant des âmes qui lui ont coûté si cher, tout est oublié, tout est méconnu, tout est compté pour rien, dans l'ardeur de la passion.

Mais je dis plus : car mettant à part tous les crimes qui se trouvent, pour ainsi dire, dans la sphère, et qui sont comme du ressort de cette passion, j'en trouve une infinité d'autres de tout genre et de toute espèce, qu'elle suggère et qu'elle emploie, pour parvenir à ses détestables fins.

Péchés pour avoir de quoi se satisfaire, et réduire à ses prétentions, des âmes vénales et des cœurs mercenaires. Que de concussions publiques, que de larcins domestiques, que d'emprunts de ce qu'on sait qu'on rendra bien tard, ou qu'on ne rendra peut-être jamais, n'ont point d'autre source que cette passion ruineuse! Péchés pour élargir et pour enhardir les consciences timorées, que la religion et la crainte de Dieu retiennent encore dans les bornes de la pudeur. Dogmes impies, maximes abominables, doutes rendus vraisemblables, par l'opinion et l'estime qu'on a de la capacité, et par la réputation de la régularité de celui qui les propose, qui doute et qui apprend à douter. Péchés pour se justifier, pour se faire écouter; protestations soutenues d'affreux jurements, de serments exécrables, d'horribles imprécations contre soi-même, en cas d'inconstance et d'infidélité, dans la passion du monde la plus inconstante et la plus infidèle. Péchés pour dérober à la connaissance du public ses intrigues secrètes et ses commerces cachés; dévotions hypocrites, abus de sacrements, homicides de l'enfant qui est déja formé, et de celui qui ne l'est pas encore. Péchés pour détourner de dessus sa conduite des soupçons trop justes et des jugements trop bien fondés, et pour en donner de téméraires et de faux sur des personnes innocentes, ou beaucoup moins coupables : mensonges artificieux, calomnies concertées, histoires médisantes, embellies de toutes les couleurs propres à leur donner de la vogue et de l'éclat. Péchés pour écarter tout surveillant fâcheux, tout concurrent incommode, ou pour s'en défaire, quand on craint leur ressentiment, et qu'on ne peut échapper à leur vigilance; ruptures, trahisons, empoisonnements : les exemples publics de ces impudiques fureurs ont-ils donc été si rares de nos jours? et combien la terre en couvre-t-elle encore qui ne sont pas venus à notre connaissance? c'est assez l'ordinaire des pas-

ons, de se prêter la main et de s'allier ensemble; mais celle-ci les tient toutes à ses gages, et les met en œuvre selon ses caprices. Or ce capricieux empire de toutes les passions jusqu'où n'étend-il pas le règne formidable du péché? Purgez le monde, disait saint Ambroise à un prince chrétien, purgez-le de l'impureté et vous l'aurez purgé d'une infinité de vices et de crimes: *Luxuria seminarium, et origo vitiorum?*

Dois-je ajouter encore, ou puis-je omettre tant de péchés d'omission, qui sont les déplorables suites de cette furieuse passion? possédé de ce démon aveugle et inquiet peut-on remplir, comme il faut, les devoirs de bon père, d'épouse affectionnée, de fidèle époux, d'enfants soumis, de zélés domestiques, de magistrat intègre, en un mot, les devoirs de son état et les engagements de sa condition? Je l'ai dit, cette passion asservit l'homme tout entier: elle ne peut souffrir qu'il se partage; son infâme servitude bannit toute honnête sujétion, elle ne veut d'autres lois que celles qu'elle impose, ni d'autres soins que ceux qu'elle donne. Eh! d'où viennnet en effet la dissipation des biens, la décadence des familles, le décri des tribunaux, les faveurs injustes, les alliances mal assorties, les opprobres de naissance, les divorces éclatants, et ces divorces secrets qui font que chez soi on vit en étranger, toujours épris de celle qu'on n'a pas, et toujours dégoûté de celle qu'on a pour compagne, quelque mérite qui dût y attacher? Tous ces désordres affreux ne sont que les effets ordinaires de cette passion tyrannique.

Sous son empire les affaires les plus pressantes se négligent, l'argent le plus clair se prodigue, les nœuds les plus étroits se rompent, les intérêts les plus chers s'oublient. L'homme d'épée, l'homme de robe, l'homme de cour, l'homme d'Etat, l'homme d'Eglise sacrifient souvent à l'idole du cœur ce qu'il y a de plus périlleux, de plus décisif, de plus grand, de plus secret, de plus saint dans leurs ministères. Ce que font les maîtres et les chefs, les inférieurs et les élèves, les enfants et les serviteurs, tous se croient en droit de le faire à leur tour; de là quel débordement et quel ravage dans la société! Si donc les devoirs de chaque état sont des devoirs essentiels au christianisme; si Jésus-Christ n'est point venu changer les règles des conditions; s'il a prétendu au contraire les confirmer, les perfectionner, les sanctifier même par les motifs de la religion, quel nouveau renversement encore par cet endroit de la loi chrétienne et de la fin du christianisme!

Je sais que la passion n'endurcit et n'aveugle pas tellement, qu'elle ne laisse encore quelque reste de bons sentiments et quelque intervalle de lumières. Dans certains moments on entrevoit l'horreur de son état et l'on a honte de son esclavage. Outre la religion, qui découvre ce qu'il a de dangereux et de terrible pour l'éternité, l'expérience oblige de convenir qu'on n'est pas sans péril et sans châtiment dès cette vie. On envisage avec frayeur les risques que l'on court tous les jours de la part de ceux qui ne peuvent souffrir de rival et de concurrent. On doute même si l'on n'y est pas déjà sacrifié. On aperçoit qu'on est ruiné, ou du moins qu'on court à sa ruine. On voit les autres plus réglés faire leur chemin avec honneur, tandis que, reculé par sa mauvaise conduite, on perd sa fortune. La vieillesse se fait sentir longtemps avant l'âge, avec des infirmités bien plus humiliantes et plus douloureuses que n'en apporte communément le poids des années. L'esprit baisse, et le corps s'affaiblit insensiblement, sans qu'on puisse ignorer la véritable cause de leur décadence précipitée. Quel est le fruit de toutes ces réflexions amères? De soupirer, de gémir, de pleurer même quelquefois de dépit et de rage, mais sans amendement; car c'est la dernière propriété de cette passion tyrannique: tout lui obéit, on lui obéit en tout, et d'ordinaire pour toujours.

Outre les obstacles communs qu'on trouve à vaincre quelque passion que ce puisse être; outre qu'il faut, avec beaucoup de violence, se faire comme une seconde nature, s'appliquer à des exercices sérieux de piété et de pénitence, pour lesquels on ne sent que du dégoût; se condamner à la solitude, de crainte qu'en fuyant un ennemi on n'en rencontre un autre dont on n'aurait pas moins de peine à se défendre. Outre ces obstacles généraux, cette passion en forme de particuliers, qui semblent encore plus difficiles à surmonter. L'un ne peut se résoudre à perdre les revenus réglés d'une subsistance aisée et commode, ou les avantages assurés d'une protection puissante qui peut conduire à tout. L'autre appréhende qu'on ne rende publics les gages qu'on a de ses honteuses faiblesses, dans un âge, dans un rang, dans une réputation de sagesse, où la moindre révélation de ses intrigues serait pour elle le comble du déshonneur

Celui-ci craint qu'une séparation d'éclat, surtout dans un temps de dévotion, ne soit comme un aveu déclaré de tout le mal dont on n'avait que le simple soupçon; celle-là tremble qu'un indiscret désespéré n'aille, pour se venger, faire confidence de leur commun désordre. Elle a plus de sujet qu'une autre de redouter la médisance, soit parce qu'elle n'épargne personne sur l'article, soit parce que l'air de réserve, et peut-être l'apparence de piété, dont elle sait couvrir son déréglement, donnerait droit aux plus décriés de l'insulter et de se jouer de ses grimaces trompeuses.

Quoi qu'il en soit enfin, et quelles que puissent être les raisons qui retiennent dans le crime, en retenant dans l'occasion, le petit nombre de ceux qui rompent de bonne foi, après de grands attachements, est une démonstration visible que, quiconque se livre à cette maudite passion en demeure presque toujours esclave.

Craignons donc, mes frères, et c'est la conclusion naturelle qu'il faut tirer de toutes ces réflexions, craignons cette longue

suite de maux avant qu'ils arrivent, si, par la miséricorde de Dieu, nous en avons été préservés jusqu'ici, et n'attendons pas qu'aux dépens de notre repos, et au hasard de notre salut, une funeste expérience nous en instruise. Que si vous ne vous reconnaissez déjà que trop dans la fidèle peinture et la simple ébauche que je viens de vous en tracer, à la vue de tant de péchés et de malheurs, faites, pour en sortir, un généreux effort. Peut-être que ce qui vous retient dans ce honteux esclavage n'est, hélas! qu'un vain fantôme d'alarme, ennemi de votre heureuse liberté.

Mais les craintes que vous avez, fussent-elles après tout raisonnables, risquez quelque chose sur le fond de la Providence; elle saura bien vous dédommager. Quoi qu'il arrive, vous souffrirez beaucoup moins, et vous souffrirez pour une meilleure cause. Les tourments que vous éprouvez doivent vous faire trembler sur ceux qui attendent. Car c'est un arrêt, dit saint Paul, que quiconque s'asservit au règne du péché renonce au droit de régner avec Jésus-Christ. Ni les fornicateurs, ni les adultères, ni ceux qui s'abandonnent aux autres déréglements de la chair, quels qu'ils puissent être, n'entreront point dans ce royaume si pur, où rien de souillé ne peut entrer.

Mais pour achever de vous découvrir toute la malignité de ce vice, voici le progrès de l'endurcissement et l'enchaînement de la réprobation qui en sont les suites. Le péché d'impureté en allume la passion; la passion en forme l'habitude, et l'habitude formée détruit insensiblement la foi et le fondement du christianisme, jette dans le doute et dans l'erreur, et rend à la fin incrédule et impie. C'est la troisième vérité de ce discours, pour laquelle je n'ai plus besoin que d'un moment d'attention.

TROISIÈME PARTIE

La base et le fondement sur quoi porte, pour ainsi dire, tout l'édifice du christianisme, c'est la foi; et les premiers principes de la foi sont l'immortalité de l'âme et la certitude d'une autre vie, où chacun doit recevoir le châtiment ou la récompense du bien ou du mal qu'il aura fait. Otez cette assurance, il n'y a plus d'appui dans le sentier de la vertu, plus de frein dans la pente du vice. Or, le plus funeste effet, et en même temps l'effet le plus naturel de l'impureté, quand elle a passé en habitude, c'est de détruire insensiblement ces vérités dans l'esprit de l'impudique, et de saper ainsi jusqu'aux fondements du christianisme. Comment cela se peut-il faire, me direz-vous? et qu'ont de commun l'impudicité et l'incrédulité? En voici les rapports essentiels et les liaisons nécessaires.

Comprenez-les, pécheurs, et tremblez pour vous. Il n'y a que trois sortes de preuves dans toute l'étendue de la Religion, qui en fassent l'assurance et la fermeté; preuves de raison, preuves d'autorité, preuves de sentiment et d'expérience. De ces trois motifs de crédibilité, il n'en est aucun auquel l'impureté habituelle ne donne une mortelle atteinte.

Et d'abord les raisons qui prouvent les vérités fondamentales du christianisme, quand on veut se les prouver par raison, ne sont pas toujours si frappantes et si claires, qu'il ne faille, pour en voir la clarté et pour en sentir la force, de l'attention et du recueillement; c'est de quoi toute passion rend incapable : mais surtout celle de l'impureté, quand elle en a formé l'habitude. Ce vice appesantit l'esprit, et l'empêche de s'élever au-dessus des sens. Dans cet état on s'entretiendra, tant que vous voudrez, de bagatelles. On parlera savamment de spectacles, d'ajustements, de jeu, de bonne chère. On brillera partout, où il ne faudra que du feu et de l'imagination. Mais tout ce qui demande du sang-froid et de la pénétration, est un sanctuaire interdit à l'esprit immonde. Une lecture attentive, une méditation sérieuse, une réflexion profonde le gêne, le fatigue, l'embarrasse, le révolte. Faut-il en être surpris? dit saint Augustin. C'est un oracle de l'Ecriture, que l'habitude fait l'homme; l'âme par ses actes réitérés se transporte, pour ainsi dire, dans l'objet qui l'occupe, elle y demeure; elle s'y transforme; elle en prend en quelque sorte la nature. Se lie-t-elle à l'esprit? elle est toute spirituelle. S'attache-t-elle à la chair? elle devient toute charnelle : *Facti sunt sicut ea quæ dilexerunt.* Horrible métamorphose, mes frères! nous avons honte de celles que les poëtes font de leurs dieux, lorsque, dans leurs impudicités, ils les dépeignent changés en bêtes. Mais ces infâmes fictions, selon la belle remarque de Clément d'Alexandrie, expriment une vérité qui n'est, hélas! que trop commune. Elles nous apprennent que le vice de la chair efface dans les plus grands génies les traits les plus brillants de la Divinité; qu'il les obscurcit, qu'il les offusque, qu'il les éclipse, et qu'il les fait méconnaître. Et n'est-ce pas ce que le Seigneur disait à Osée : Prophète, tu as beau prêcher à ce peuple mes promesses et mes menaces, mes récompenses et mes châtiments; il n'y comprend rien du tout; il n'est pas même en état d'y rien comprendre : *Non dabunt cogitationes suas.* (*Osee*, V, 4.) Et d'où lui vient, Seigneur, cette stupidité? de l'habitude de l'impureté qui le domine : *Quia spiritus fornicationum in medio eorum est* (*Ibid.*); habitude qui produit une espèce d'abrutissement : *Et Dominum non cognoverunt.* (*Ibid.*) Tout homme charnel est donc, selon l'expression même de saint Paul, comme une bête, par rapport aux choses de Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei.* (*I Cor.*, II, 14.) Elles ne sont plus de son ressort : *Non potest intelligere* (*Ibid.*); parce qu'elles sont esprit, et qu'il n'est que chair : *Quia spiritualiter examinatur.* (*Ibid.*)

Mais, me direz-vous, l'autorité de la foi ne vient-elle pas au secours de la raison? ne supplée-t-elle pas à la faiblesse de l'esprit? ne met-elle pas les vérités les plus sublimes

à portée des âmes les plus grossières? Oui, quand elles sont pures. C'est à elles qu'est promise la vue de Dieu, c'est-à-dire, selon les Pères, dès ce monde, la certitude d'une autre vie : *Quoniam Deum videbunt.* Mais pour une âme impure, dit saint Paul, c'est chimère, c'est vision, c'est folie : *Stultitia est illi.* (I *Cor.*, II, 14.) D'où procède cet éloignement des vérités saintes? de l'attachement aux voluptés criminelles : car la foi est toujours libre. Elle ne fait point de violence à l'esprit. C'est du cœur qu'elle tient sa victoire, qu'elle tire son mérite : *Corde creditur.* Pour croire, il faut vouloir croire : ou du moins ne point s'obstiner à ne croire pas. Or, l'impudique, en croyant, n'a à attendre que des tourments : l'impudique en ne croyant pas, espère s'épargner au moins bien des remords. Son intérêt le porte donc à chercher la paix aux dépens de la foi; et c'est le parti qu'il prend. Livres impies, discours libertins, systèmes d'athées, ou de déistes, ce sont là ses délices. Une lueur de difficulté sur nos mystères, une apparence de contradiction, un trait de raillerie, font plus d'impression sur lui que toutes les démonstrations évangéliques. Dans ces dispositions est-il étonnant qu'il devienne incrédule? hélas! il n'en faut pas tant, pour cesser d'être fidèle. La foi, mes frères, la foi est aussi délicate que la pudeur. Ce sont deux vertus bien fragiles. La moindre tache ternit l'une, et l'autre au premier défaut se perd.

Reste une troisième preuve des vérités de la religion; preuve d'expérience, preuve de goût, preuve de sentiment. L'expérience que l'on fait des délices de la vertu, le goût que l'on prend aux plaisirs de l'esprit, le sentiment que l'on a de la joie d'une bonne conscience, persuadent aisément que Dieu en réserve d'autres encore aux âmes pures; et que l'âme et le corps ne sont pas si servilement dépendants, ni si nécessairement attachés, que l'une ne puisse subsister hors de l'autre, et dans cette séparation trouver des satisfactions dégagées des sens. Cette preuve que donne la pureté de mœurs vaut bien celle qui vient de la pureté de la doctrine : elle porte avec soi une conviction et plus douce et plus forte. Mais elle est encore plus incompatible avec l'habitude de l'impureté. Comme alors on n'a que l'expérience, que le goût, que le sentiment des plaisirs grossiers, on ne peut se figurer qu'il y en ait d'autres; et le corps dans l'homme, qui en est l'esclave, l'emporte sur l'esprit, le domine, l'absorbe, l'y tient si fort attaché, qu'il ne peut croire que son sort doive changer; ou qu'il soit même possible que l'âme lui survive et ne meure pas avec le corps. Preuves donc de raison sur les vérités de l'autre vie; l'habitude de ce vice fait qu'on les oublie et qu'on ne peut presque plus y penser comme il faut. Preuves d'autorité; elle fait qu'on les affaiblit et qu'on y résiste. Preuve de sentiment; elle fait qu'on en est entièrement privé. Dans cette ruine générale de tous les fondements du christianisme, quelle fidélité, quelle assurance peut-on conserver dans la religion et dans la foi? Aussi faites avec moi, je vous prie, cette importante réflexion avec laquelle je finis. D'où vient qu'on a remarqué dans tous les siècles, que, comme il n'y a point eu d'athées déclarés qui ne fussent impudiques, du moins en secret; aussi, y a-t-il eu très-peu de ces impudiques outrés, qui ne devinssent athées, au moins dans le cœur? D'où vient qu'on a vu dans ces derniers temps les nouvelles hérésies, malgré le beau prétexte de la réforme, sortir du sein de la corruption, l'une d'un moine apostat, l'autre d'un roi concubinaire; et nos plus saints mystères être attaqués par les mêmes armes qui combattaient le vœu de chasteté et la profession du célibat? D'où vient qu'on trouve encore de nos jours qu'où l'impureté et le libertinage règnent avec plus de licence, chez les riches, par exemple, parmi les grands, à la cour, dans les armées, au fort de la jeunesse; c'est aussi où l'irréligion et l'impiété se montrent le plus à découvert? D'où vient que l'on voit enfin presque toujours la pudeur et la piété s'effacer l'une avec l'autre, et les vices opposés avancer à pas égal? Une jeune personne, dès ses premières chutes, commence à négliger Dieu; moins de prières, moins de lectures, moins d'assiduités aux exercices de religion. Après de nouvelles fautes, le mépris de Dieu augmente; plus de sentiment de piété, plus de tendresse de conscience, plus de docilité pour les conseils, plus de confiance aux directeurs, plus du tout ou presque plus de sacrements. L'habitude est-elle enfin formée? doutes, incertitudes, difficultés sur les vérités de la religion, sur nos mystères, railleries des choses saintes et des personnes consacrées à Dieu; allusions sacriléges aux paroles de l'Ecriture; froides, mais impies plaisanteries sur les peines de l'enfer, et sur les récompenses du ciel. Enfin, profession ouverte d'idolâtrie dans l'usage des termes si ordinaires à la passion, de divinité, d'adoration, d'encens, de sacrifice et de martyre. Les âmes chastes qui entendent ce langage s'imaginent que c'est jeu, momerie, divertissement. Mais non, c'est vérité, c'est réalité; c'est expression de ce que l'on pense et de ce que l'on sent; ou, si on ne le pense, si on ne le sent pas, on veut au moins le faire croire au complice de son crime et à l'objet de son attachement. En faut-il davantage pour nous convaincre que toute habitude d'impureté ébranle les principes de la religion et sape les fondements du christianisme.

Heureux, mes frères, que, par la découverte du mal et de toute la profondeur du mal, nous soyons enfin parvenus à la connaissance du remède. Car les contraires se guérissent par les contraires. Ce vice fait perdre la religion et la foi : c'est donc la religion, c'est donc la foi, qui peuvent corriger ce vice, ou rien ne le corrigera jamais. On vous a dit assez : fuyez jusqu'à l'occasion; mortifiez votre corps; veillez sur votre cœur;

recourez à la prière. Ces moyens, en effet, sont excellents; et l'on ne peut trop en recommander l'usage. Mais après tout, la pratique en est-elle facile à un pécheur dans qui l'impureté a jeté de profondes racines, et a déjà gagné les fondements du christianisme? Je dis donc moi, commencez par bien étudier votre religion, par bien vous pénétrer de votre foi, par bien vous remplir des vérités de l'Evangile. Attachez-vous à la lecture des bons livres, à la recherche des bonnes compagnies, à la conduite d'un bon directeur, qui ait assez de lumières pour éclaircir vos doutes, et assez de sainteté pour vous édifier par ses mœurs et ses exemples. Consultez saint Augustin dans le livre de ses *Confessions*, sur ce que vous êtes, sur ce que vous pouvez devenir, et sur la manière de passer de l'habitude du vice à l'exercice de la vertu. Tant qu'il s'égara, tant qu'il douta, tant qu'il chancela dans la foi, le règlement de ses mœurs lui parut impossible. Dès qu'il crut, il changea; l'habitude fit encore d'assez grandes résistances; mais enfin la religion devint la plus forte, et triompha.

Quiconque donc vous fait douter des vérités de la foi, quiconque vous tient des discours hardis, quiconque vous prête des livres impies, de quelque rang, de quelque esprit, de quelque caractère qu'il puisse être, vous parût-il un ange, défiez-vous-en; c'est un démon; il cherche à vous perdre; et infailliblement il vous perdra. Quiconque, au contraire, vous apprend votre religion, vous la fait estimer, vous porte à l'aimer, c'est là le médecin de votre âme; fiez-vous à lui : il cherche à vous guérir, et il y a tout lieu d'espérer qu'il y réussira. Dès que vous aurez de la religion, vous frémirez de votre état; vous ferez des démarches pour en sortir; ces premiers efforts seront suivis de nouvelles grâces; Dieu vous fera, comme à l'enfant prodigue, part de quelqu'une de ses caresses qui ne permettent plus ni de douter de la grandeur des solides félicités de l'autre vie, ni de regretter la privation des faux plaisirs d'ici-bas.

Alors on n'aura plus besoin de vous dire : veillez et priez, fuyez, jeûnez, vous vous porterez à tout. Il faudra vous retenir peut-être, comme tant d'autres; et les anges se réjouiront au ciel de votre pénitence, en attendant qu'ils puissent se réjouir de votre bonheur, etc.

SERMON XIII.

Pour le lundi de la troisième semaine de carême.

SUR LA CONSCIENCE.

Medice, cura teipsum. (*Luc.*, IV, 23.)
Médecin, guérissez-vous vous-même.

Souffrez, mes frères, que sous une autre figure, mais dans le même sens de notre évangile, je vous constitue aujourd'hui de la part de Dieu, non vos médecins, mais vos juges; et que je vous cite tous à un tribunal que vous ne pouvez ni méconnaître, ni récuser; qui ne peut être suspect d'ignorance, parce qu'il est instruit de ce qui est en vous de plus caché; ni d'artifice, parce que la nature elle-même en forme les arrêts et en prononce les oracles; ni de partialité, parce que le justiciable y est l'accusateur et l'accusé, le témoin et le juge; ni de prévention contre vous, parce que vos intérêts sont les siens, et qu'il vous est uni par des liens inséparables : c'est le tribunal de votre conscience. Dieu l'a établi au fond de vos cœurs pour y maintenir la justice et pour y défendre l'innocence contre l'entreprise de vos passions et contre les attentats de votre liberté. C'est là qu'il veut qu'incessamment tout homme comparaisse; et c'est là justement que le pécheur n'ose entrer : que ne fait-il pas tous les jours pour ne pas répondre aux appels importants qu'il en reçoit, et pour ne pas souscrire aux sévères arrêts qui l'y condamnent? Cependant comment s'y soustraire et par où en échapper? Tous les tribunaux de la terre ne peuvent contrebalancer son autorité. Les juges et les rois y sont soumis comme les autres hommes; il y a plus, dit saint Paul : Dieu même, tout Dieu qu'il est, semble la respecter : et si nous nous présentions souvent et comme il faut à ce tribunal particulier, le tribunal suprême nous deviendrait beaucoup moins redoutable. Ce dernier n'est réservé que pour soutenir et pour venger le premier; et le privilége de ceux qui se sont ici-bas exactement jugés eux-mêmes, c'est de n'être point jugés en l'autre monde : *Si nosmetipsos judicaremus, non utique judicaremur.* (*I Cor.*, XI, 31.) Soumettons-nous donc à cette justice intérieure et domestique, à laquelle le souverain Législateur a confié tous ses droits et commis son pouvoir. Car que fait, je vous prie, la justice divine? Elle règle et elle corrige; ce sont ses deux emplois; et ne sont-ce pas aussi les deux fonctions de la conscience? Guide fidèle et censeur sévère, prenez-y garde ; elle exerce à toute heure au dedans de nous deux sortes de jugements et de juridictions; l'un avant, l'autre après chaque action; le premier est un jugement d'avis et de direction : faites ou ne faites pas ; le second est un jugement de réforme et de correction : qu'avez-vous fait ou que deviez-vous faire? Négliger ses avis et ne pas suivre ses lumières; voilà la source de tout les déréglements. Braver sa censure et ne pas profiter de ses remords, voilà le principe de l'obstination dans le mal. C'est donc votre faute, et vous êtes inexcusables, quand vous tombez dans le déréglement, parce que la conscience vous règle; ce sera le sujet de mon premier point. C'est donc votre faute, et vous êtes inexcusables quand vous persistez dans le mal, parce que la conscience vous corrige; ce sera le sujet du second. Tout le monde parle de conscience; à toute heure on l'atteste : *Medice, cura teipsum.* Jusqu'aux plus scélérats, chacun s'en pique; et cependant peu la connaissent et beaucoup moins la suivent. Apprenons aujourd'hui à lui rendre ce que nous lui devons. C'est la première chose que Dieu nous demande; mettez la main à la

conscience, sondez votre cœur; est-il droit avec moi? *Cor tuum rectum est coram me?* Pour nous mettre en état d'y répondre comme il faut, implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si toutes les consciences étaient droites, sincères et en tout conformes au devoir; la première proposition que j'avance n'aurait besoin ni d'éclaircissement ni de preuve; et vous conviendrez sans peine que la conscience est véritablement la règle des mœurs. Mais comme l'expérience ne nous découvre que trop tous les jours des consciences opposées à la vertu, portées au vice, livrées même à l'erreur, il paraît dangereux d'abandonner ainsi les hommes à eux-mêmes, et de leur dire indifféremment à tous : Consultez votre conscience et prenez-la pour règle : *Medice, cura teipsum.* Cependant autant qu'il est certain, suivant la parole de Dieu, que nous sommes tous des tables vivantes de sa Loi, et qu'il l'a gravée dans nos cœurs : *Juxta te est sermo meus et in corde tuo* (*Deut.*, XXX, 14); autant qu'il est constant, selon la doctrine de saint Paul, que les plus libertins et les plus impies ont une règle de mœurs personnelle, aussi présente à eux qu'eux-mêmes : *Ipsi sibi sunt lex* (*Rom.*, II, 14); autant qu'il est évident dans les principes de l'Evangile, que tout mécréant même, à plus forte raison, disent les Pères, tout chrétien et tout fidèle, sans attendre le jugement de Dieu, est déjà jugé par son propre témoignage : *Qui non credit, jam judicatus est* (*Joan.*, III, 18) : autant est indubitable que tout homme est intérieurement pourvu d'un oracle de justice, et qui, s'il était exact à le consulter, attentif à l'écouter, fidèle à le suivre, il ne pécherait jamais.

Il y a donc, conclut excellemment saint Bernard, et voici proprement, dit ce Père, en quoi consiste cette science si vantée, la science du cœur : *Conscientia quasi cordis scientia :* il y a dans tout homme deux sortes de conscience, l'une vraie, et l'autre fausse; l'une que Dieu donne, et l'autre que l'homme se fait; l'une où la raison préside, et l'autre où domine la passion; l'une dont l'effet est le bon ordre, et l'autre dont le déréglement est la cause; l'une qu'on ne doit jamais suivre, et l'autre dont on ne doit jamais s'écarter; l'une dont on ne peut se garantir, et l'autre dont on ne peut entièrement se défaire. C'est sur ce grand principe de morale qu'est établie cette maxime de l'Evangile, que j'applique à vous tous qui critiquez à toute heure le prochain : rentrez en vous-mêmes, interrogez votre cœur, pensez à ce que que vous êtes devant Dieu : *Medice, cura teipsum.*

Il y a de fausses consciences, j'en conviens; hélas! il n'y en a que trop aujourd'hui dans le monde; et j'en distingue avec les maîtres de la morale de trois sortes: consciences aveugles, consciences douteuses, consciences erronées; consciences aveugles qui ignorent leurs devoirs et qui se plaisent dans leur ignorance : consciences douteuses qui doutent de leurs devoirs et qui demeurent volontairement dans leurs doutes. Consciences erronées qui se trompent sur leurs devoirs et qui s'entretiennent dans leurs erreurs. Voilà ce qui semble d'abord détruire ma proposition, et montrer qu'il faut se défier de sa propre conscience, et ne pas toujours suivre cette maxime : *Medice, cura teipsum.* Mais voici ce qui l'établit.

Car je dis que tous ces fantômes de conscience en supposent une réelle et véritable; que tous ces détours artificieux de conscience ne peuvent être sans une droiture naturelle; que toutes ces corruptions de conscience portent avec elles leur contre-poison. Je prétends avec Tertullien qu'à travers les nuages sombres où les pécheurs s'enveloppent tous les jours pour errer au gré de leurs désirs, le flambeau de la vérité luit toujours assez à leurs yeux pour les conduire : *Obumbrari potest, exstingui non potest.* (TERTULL.) Je soutiens enfin, pour en venir au détail, qu'il n'est point de conscience aveugle sans quelque lueur d'une conscience éclairée, qui l'oblige au moins à s'instruire des devoirs qu'elle ignore; point de conscience douteuse sans quelques principes d'une conscience sûre qui la portent à s'assurer des devoirs dont elle doute; point de conscience erronée sans quelques sentiments d'une conscience équitable, qui suffisent pour la ramener aux devoirs dont elle s'égare; et que par conséquent ces ignorances affectées, ces doutes volontaires, ces erreurs prétendues des pécheurs de mauvaise foi ne servent qu'à les rendre plus coupables que les pécheurs de bonne foi qui agissent ouvertement contre toutes leurs lumières. Si j'étais assez heureux pour bien dévoiler aujourd'hui ces trois caractères de fausse conscience, j'ose le dire, j'aurais vengé la conscience de ses plus cruels persécuteurs.

Conscience aveugle qui ne connaît pas ses devoirs et qui ne veut pas même les connaître : premier caractère de fausse conscience; caractère qui n'est, hélas! que trop commun dans ce siècle même si éclairé, où l'on se pique de bien juger de tout. C'est celui de ces païens de mœurs et de ces athées d'inclinations qui, par le libertinage perdent la foi; qui ne jugent les vérités de la religion trop obscures pour les croire, que parce qu'ils en trouvent les maximes trop sévères pour les pratiquer; c'est celui de ses élèves de l'hérésie, ou de ces conquêtes de l'erreur qui, par une fausse constance, dont ils se font honneur, adorent le mensonge qu'ils ont appris, et blasphèment la vérité qu'ils ignorent; soutiennent en esprits forts le parti qu'ils ont épousé à titre de bel esprit; s'arrêtent aux seules difficultés qui fortifient leurs préjugés, sans vouloir ni lire, ni examiner, ni écouter même les raisons qui les lèvent et qui les détruisent. C'est celui de la plupart des grands de la terre qui, par la fatale ivresse où les jette l'encens qu'on leur donne, se croient permis tout ce qu'ils veulent, parce qu'on loue d'ordinaire tout ce qu'ils font

C'est celui de ces dames du monde qui, par un renversement étrange, curieuses sur cent bagatelles et indolentes sur leurs devoirs, remplies de toutes les fables des romans et vides des leçons de l'Evangile, n'en savent toujours que trop pour se perdre et pour perdre ceux qui s'y attachent, et jamais assez pour se sauver elles et leur famille, dont elles sont responsables devant Dieu. C'est celui de ces hommes d'affaires qui, par le cercle et l'enchaînement de leurs occupations, à force de penser aux intérêts du temps qui leur échappe, oublient ceux de l'éternité qui les attend; et qui, pleins de bons conseils pour la conduite des autres, n'en prennent aucun bon eux-mêmes pour la sûreté de leur salut; c'est enfin celui de tous ces esclaves d'iniquité qui, par un long apprentissage du vice, désapprennent les premiers éléments de la vertu, et sont aussi sourds à tout ce qu'on leur en dit, que si on leur parlait une langue étrangère.

Etat bien déplorable! où concourent à la fois deux causes également funestes : aversion de la vérité qui déplaît; attache à la passion qui flatte. Or, je dis que nonobstant cet éloignement affecté de la vérité, naturellement notre esprit la recherche; je dis que, malgré cet attachement outré à la passion, toujours notre cœur s'en défie; et que ces restes précieux d'une conscience éclairée suffisent pour régler le pécheur aveugle sur ses devoirs et l'obliger du moins à s'en instruire : *Medice, cura teipsum.*

Oui, chrétiens, je dis d'abord recherche naturelle de la vérité dans les pécheurs les plus aveugles ; et je n'en veux point d'autre preuve que leur fuite même étudiée. Car pourquoi pensez-vous que, selon l'oracle du Sauveur : Quiconque fait le mal, hait si fort la lumière : *Qui male agit, odit lucem.* (*Joan.*, III, 20.) Pourquoi ses plus faibles rayons, selon la belle expression de Job, lui sont-ils aussi insupportables que les ombres de la mort? *Si subito apparuerit aurora, arbitrantur umbram mortis.* (*Job*, XXIV, 17.) Pourquoi est-ce pour lui un supplice de venir au sermon entendre parler de ses vices et de leurs remèdes? des dangers qu'il court et des ressources qui lui restent? de son état présent et de ses dernières fins? Pourquoi ne peut-il soutenir la pensée de la mort, l'idée des jugements de Dieu, la vue des bons exemples, l'entretien des gens de bien, la lecture d'un bon livre, quelques jours de retraite, quelques heures au moins de retour sérieux sur lui-même? Pourquoi frémit-il à la seule proposition qu'on lui en fait? Pourquoi tant de peines et tant de soins alors pour rompre ces réflexions importunes, pour chasser ces pensées chagrines, pour en aller perdre au plus tôt le souvenir dans l'embarras de ses affaires ou dans la distraction de ses plaisirs? En un mot, pour fermer toutes les avenues à la vérité? Je dis plus; pourquoi souvent la persécute-t-il, jusqu'à savoir mauvais gré à ceux qui en prennent publiquement contre lui la défense, et applaudit-il à ceux qui la raillent, jusqu'à triompher de la chute funeste des déserteurs de la vertu et révoquer en doute la sincérité de ceux qui la pratiquent ou qui reviennent à elle ; jusqu'à haïr les véritables amis qui veulent le détromper, et n'aimer que les lâches flatteurs qui le séduisent ; enfin, jusqu'à recevoir le mensonge comme un bienfait, et prendre la vérité pour un outrage?

Ah! s'il fuit la vérité, c'est qu'il la voit trop proche et qu'il voudrait bien l'éloigner ; s'il hait la vérité, c'est qu'elle lui enlève son suffrage et qu'il voudrait bien le lui refuser; s'il persécute même la vérité, c'est qu'il sent qu'elle l'entraîne et qu'il voudrait bien s'en détacher. Ses suites, ses haines, ses déchaînements contre la vérité sont donc de vains efforts pour briser les liens naturels qui l'y attachent : il la fuirait moins s'il pouvait l'ignorer ; il la haïrait moins s'il pouvait la mépriser; il la persécuterait moins s'il pouvait l'oublier tout à fait.

Ce qui irrite, ce qui aigrit le pécheur aveugle, c'est le contraire de ce qui afflige, de ce qui désole et de ce qui fait souffrir les saints ; c'est que, comme ceux-ci gémissent de trouver toujours dans leur chair des inclinations opposées à la loi de l'esprit qu'ils veulent observer, celui-là se plaint de trouver toujours dans son esprit une loi opposée aux inclinations de la nature corrompue qu'il veut suivre ; c'est qu'il sent que son esprit, d'intelligence avec la loi divine, la recherche, quelque défense qu'il lui fasse d'y réfléchir; c'est qu'il sait que, pour peu qu'il le laissât à lui-même, il penserait d'abord à ses devoirs; que, s'il y pensait, il voudrait approfondir ; que s'il approfondissait, il viendrait au moins à douter; que, s'il doutait, il chercherait à s'éclaircir, et qu'une fois éclairci, il ne cesserait de lui reprocher ses égarements et ses désordres. Or ce sont ces pensées affligeantes , ces examens rigoureux, ces doutes inquiétants, ces éclaircissements fâcheux et ces reproches cuisants que redoute le pécheur aveugle, mais dont il a toujours en lui, malgré lui, tous les principes. Il ne veut pas savoir ce qu'il faut faire, de peur d'être obligé de faire ce qu'il faut : *Noluit intelligere ut bene ageret.* (*Isa.*, XXXV, 4.) N'en entendez-vous pas qui le disent tous les jours : Si je cultivais cet ami, si j'écoutais ce prédicateur, si je pensais aux vérités que l'un et l'autre me représentent sans cesse, j'y serais pris, il me faudrait changer de créance et de conduite ; or, je me trouve bien comme je suis, et je ne veux point changer : *Noluit intelligere ut bene ageret.* Sa fureur, ajoute le prophète, est semblable à celle du serpent ; si cet animal rusé bouche ses oreilles à la voix de l'enchanteur, ce n'est point par indifférence ou par antipathie, c'est au contraire parce qu'il en aime l'attrait et qu'il n'en goûte que trop le charme. De même le pécheur voit la lumière, et il est fâché de la voir, parce qu'il ne veut pas la suivre et qu'elle ne sert qu'à lui découvrir la honte d'un état auquel il n'a pas le courage de renoncer: malheureux de ne vouloir ni penser à Dieu, de peur de le

craindre ou de lui obéir, ni penser à soi-même, de peur de se désespérer ou de se convertir : *Furor illius sicut aspidis surdæ obturantis aures.* (*Psal.* LVII, 5.)

Ce n'est là qu'une comparaison; cherchons des exemples ; fut-il jamais image plus naturelle de la conscience que Jean-Baptiste, cet homme donné de Dieu pour annoncer aux hommes le Sauveur du monde? Elle est, comme lui, la voix qui crie : Préparez les voies du Seigneur; comme lui elle se fait entendre et à la cour et au désert, aux grands du monde, comme au simple peuple : c'est à elle comme à lui que tous les pécheurs ont recours quand ils veulent sincèrement se disposer à la pénitence; et fut-il jamais pécheur aveugle, persécuteur plus outré de la vérité, que le fut Hérode de ce divin Précurseur? Cependant, admirez la contradiction de sa conduite, dit saint Pierre Chrysologue : Hérode ne peut souffrir ses cris ; et il le met à portée d'en faire retentir sa cour. Il l'exile du désert, et il l'approche de son palais; il veut le forcer au silence, et il ne peut s'empêcher de le consulter quelquefois; il hait ses remontrances, et il ne laisse pas de demander ses avis et de suivre même ses conseils! *Audito eo, multa faciebat.* Bien plus, il lui donne le coup de la mort, et malgré ses serments réitérés, il voudrait lui conserver la vie : il lui ôte la parole, et il se fait apporter sa tête, dit ce Père, comme pour écouter encore ses derniers reproches : *Ut etiam damnaret occisus.* Il s'est délivré de sa présence, et il s'occupe de son souvenir; il l'a vu sanglant et défiguré, et il le croit encore vivant et animé. Il prend Jésus-Christ pour Jean-Baptiste ressuscité. Il veut le voir et l'entendre encore; tant a de force, conclut ce Père, sur les esprits les plus aveugles l'estime et la recherche de la vérité. Parcourez dans l'Ecriture l'histoire des plus fameux pécheurs, et vous trouverez dans les consciences les plus noires des empressements secrets, pour connaître de tristes vérités, aux dépens de leur paisible ignorance. Ainsi Saül prêt de subir la peine de son coupable aveuglement, évoque l'ombre de Samuel, pour en apprendre les malheurs qui le menacent. Ainsi Achab consent à consulter le prophète, quoiqu'il le haïsse à mort, comme il le dit lui-même : *Ego odi eum* (III *Reg.*, XXII, 8), parce qu'il ne lui a jamais donné à son gré de réponse favorable : *Quia non prophetat mihi bonum, sed malum.* (*Ibid.*) Ainsi Balthazar, malgré tous les pressentiments de sa perte, veut qu'on lui lise et qu'on lui explique son arrêt.

Fondé sur ces exemples, n'ai-je donc pas raison de vous dire? *Medice, cura teipsum.* Pécheurs aveugles, qui que vous soyez, ouvrez les yeux à la vérité; il vous est aisé de la connaître : c'est celle qui vous frappe, qui vous trouble, qui vous consterne, et que vous fuyez le plus : rendez-vous à la vérité; il ne vous est pas difficile de vous y soumettre. Hélas! il vous en coûte tant tous les jours, pour l'éluder, pour la combattre, pour y résister! C'est cet aiguillon, disait Jésus-Christ à Saul, qui vous poursuit; qui vous presse, et contre lequel il est si dur de vous révolter : *Durum est contra stimulum calcitrare.* (*Act.*, IX, 5.) Cherchez la vérité, votre conscience vous y porte ; étudiez-la, et, quelque amère qu'elle vous paraisse, ne laissez pas de l'écouter; elle ne vous instruira pas, si vous voulez, en détail de tous vos devoirs; vous avez eu trop de soin de lui ôter à elle-même tous les moyens de s'en instruire; mais elle vous dira du moins en général : Instruisez-moi, et instruisez-vous vous-mêmes; c'est, en qualité de juge, mon premier devoir, et c'est aussi la première loi que je vous impose. Je ne puis prononcer, et vous ne devez pas agir dans l'ignorance. Consultez donc, non pas d'autres aveugles comme vous, car ils vous conduiraient au précipice; mais approchez-vous de Dieu, et il vous éclairera; c'est pour cela qu'il vous laisse le secours de la prière : *Accedite ad eum, et illuminamini* (*Psal.* XXXIII, 6); interrogez vos pères et vos pasteurs légitimes, les oracles vivants, et les interprètes nés de la loi : *Interroga majores tuos, et dicent tibi* (*Deut.*, XXXII, 7); rentrez surtout en vous-mêmes, et écoutez les leçons que je vous y donne : *Redite, prævaricatores, ad cor* (*Isa.*, XLVI, 8); quittez toutes ces lectures inutiles et dangereuses, dont les unes dissipent votre esprit, et les autres empoisonnent votre cœur; puisez dans les livres saints des connaissances plus pures et plus solides : *Tolle, lege.* C'est ce que la conscience criait à Augustin, et ce qui commença l'ouvrage de sa conversion. Interrompez ce cours éternel d'affaires séculières; qu'elles cèdent pour quelque temps à votre plus importante et votre unique affaire : *Abrumpatur illa interminabilis sæcularium negotiorum catena.* Voilà les lumières que la conscience présente aux esprits les plus aveugles ; lumières qu'ils ne peuvent éclipser; lumières qu'il ne tient qu'à eux de suivre; lumières qui suffisent pour les engager à s'informer de leurs devoirs.

Mais c'est, dit-on, la passion qui aveugle; il est vrai : l'expérience nous montre que la passion éteinte, l'aveuglement cesse; que ceux qui, avant leur conversion, vivaient tranquilles, ne voyaient rien en eux ou peu de choses à réformer, et qui marchaient au milieu des ténèbres, selon les expressions de Job, comme en plein jour : *In tenebris quasi in luce ambulant* (*Job*, XXIII, 17), après leur conversion, doutent, hésitent, tremblent; aussi scrupuleux alors, qu'ils ont été licencieux autrefois, la plus grande occupation de leurs guides n'est point de régler, mais d'assurer leurs pas; leur conscience n'est donc alors plus éclairée, que parce qu'elle est moins esclave ; elle ne recouvre la lumière qu'au moment qu'elle recouvre la liberté; dégagée de ses liens, elle sort de ses ténèbres.

Or, je demande si, dans l'engagement de la passion, le cœur tout enivré qu'il est de la chaleur de ses désirs, n'a pas au moins assez de discernement pour la connaître cette pas-

sion qui le guide, et se défier de sa conduite. Eh! ne sait-on pas que tous les tribunaux de la terre conviennent à donner l'exclusion à tout juge passionné? parce que le bon sens veut qu'on tienne au moins pour suspect tout jugement où la passion peut entrer. Ne sent-on pas même par une épreuve journalière, que tout acte échappé dans l'ardeur et la saillie est sujet à de prompts repentirs? Ce principe posé, n'ai-je pas droit de dire que la passion la plus aveugle laisse toujours assez de lumière pour se défier au moins de ce qu'elle inspire, et par conséquent pour obliger à l'examiner de près : *Medice, cura teipsum.*

Je veux donc, pécheurs aveugles, qui que vous soyez, que vous ne voyiez aucune injustice dans la poursuite de cette affaire, aucune simonie dans l'acquisition de ce bénéfice, aucune malversation dans l'exercice de cet emploi, aucune usure dans le profit de cet argent; mais vous voyez au moins à la tête de tous vos projets l'intérêt et l'avarice, et c'en est assez pour vous en faire appréhender les pernicieuses inventions et les damnables artifices. Je veux, hommes d'honneurs tant qu'il vous plaira, que vous n'aperceviez ni le scandale de ces entrevues fréquentes, ni le crime de ces liaisons trop tendres, ni le poison de ces conversations galantes, ni les conséquences de ces familiarités indiscrètes, et selon vous innocentes; mais vous sentez au moins pour la personne avec qui vous les avez quelqu'autre chose que de l'estime : c'en est assez pour vous faire entrer en une juste défiance de vous-même, et pour troubler là-dessus votre fausse sécurité. Je veux, dames du monde, que quoi qu'on puisse vous en dire, vous soyez aveugles sur le péril de vos lectures romanesques et de vos entretiens libres, sur le danger de vos spectacles et de vos assemblées profanes, sur l'indécence de vos parures et de vos modes peu chrétiennes, sur le criminel usage de vos agréments, ou naturels ou recherchés; en un mot, sur tous les piéges que vous tend le siècle, ou plutôt que vous y tendez : mais vous sentez l'ascendant qu'a l'amour du monde sur votre cœur, et la passion que vous avez de lui plaire; c'en est assez pour vous faire au moins craindre son pouvoir et vos faiblesses. Vous, esprits forts, et vous, âmes égarées, je veux que vous ne découvriez dans vos systèmes particuliers d'église et de religion aucune apparence de fausseté, nulle ombre de difficulté, nul sujet même de douter? C'est beaucoup dire; mais il ne se peut au moins que vous n'aperceviez dans votre esprit une folle curiosité qui le jette dans des recherches dont il est incapable; une fière présomption qui lui rend suspect tout ce qu'il ne comprend pas, un orgueil incurable qui le révolte contre tout ce qui le soumet et le captive, un entêtement pitoyable qui le prévient pour le parti dont vous êtes, par liaison et par honneur contre une foule de juges qui vous condamnent et auxquels vous résistez par opiniâtreté et par caprice; passions de l'esprit, sans parler de celles du cœur dont je veux bien vous épargner ici le détail et le reproche : n'en est-ce pas assez pour ne pas vous en rapporter tout à fait à vos propres décisions? Je ne finirais pas si je voulais pousser jusqu'au bout cette induction. Il est aisé de l'appliquer à toutes ces consciences aveugles dont j'ai fait le caractère, et de les faire convenir qu'elles trouvent dans leurs passions mêmes, sources de leur aveuglement, des raisons suffisantes de s'instruire et de s'éclaircir de leurs devoirs : *Medice, cura teipsum.*

Mais quoi, me direz-vous? n'est-il pas un état où la passion, après avoir éclipsé tout ce qui peut l'éclairer, s'éclipse et se cache elle-même quelquefois sous les apparences de la vertu et de la vérité? N'est-il pas un état où la conscience ne voit ni ne désire la lumière? N'est-il pas un état enfin, où le pécheur aveugle est abandonné sans remède à son aveuglement spirituel? C'est l'état, pécheurs aveugles, où vous aspirez tous, mais où vous ne sauriez atteindre. Est-il possible qu'on se fasse un bonheur chimérique de ce qui serait le comble de la misère? Mais pour répondre à la question et trancher court sur ces hypothèses imaginaires; non, chrétiens, non, surtout parmi vous il n'est point d'état pareil. Nous avons sur cela, l'aveu des plus désespérés pécheurs qui ont protesté que malgré tous leurs efforts, ils n'avaient pu jamais ôter certaines vues de leurs esprits, certains penchants de leurs cœurs qui les portaient à chercher leurs devoirs.

Dans toute conscience aveugle il y a des lumières ineffaçables : un Dieu, une religion, une Eglise, une foi, une loi, un jugement, une autre vie; c'en est assez pour douter au moins du reste et pour s'assurer. Il y a des principes inébranlables dans toute conscience douteuse : second caractère de fausse conscience.

Ce n'est pas seulement parce que l'incertitude, dit un saint Père, est une suspension de l'âme, et toute suspension une défense expresse de passer outre; en sorte qu'il n'est pas permis d'agir dans le doute, et que d'agir alors c'est témérité, c'est déraison, c'est péché : *Ipsa dubietas certitudo est quia non licet.* Mais c'est que ces mêmes principes qui font naître le doute servent aussi à le résoudre. Quels sont ces principes? Le passé et l'avenir. Je m'explique. On a vécu dans d'autres dispositions que celles où l'on se trouve, et l'on craint de mourir dans d'autres sentiments que ceux que l'on suit. Voilà, si l'on veut bien approfondir, les causes secrètes de toutes les perplexités; et voilà aussi les solides fondements des décisions les plus sûres : la conscience comparée à elle-même telle qu'elle était dans les premiers temps de l'innocence; la conscience comparée à elle-même telle qu'elle doit être un jour au lit de la mort : *Medice, cura teipsum.*

Vous doutez, par exemple, si des actions dont vous eussiez eu horreur autrefois, sont péchés ou ne le sont pas; si des péchés

dont l'ombre seule vous alarmait, sont aussi griefs qu'ils vous le paraissaient d'abord; si les devoirs de la pudeur sont aussi délicats, les règles de la justice aussi précises, les lois de la charité aussi sévères, l'observation de l'abstinence et du jeûne aussi austère que le publient les ministres de l'Evangile; si certains profits ne sont pas légitimes, certains ressentiments justes, certaines médisances indifférentes, certains mensonges innocents, certains divertissements permis; si l'intention, la coutume, l'occasion n'excusent pas quelquefois le mal; et sans trop décider en spéculation, vous hasardez ce qui vous plaît en pratique; c'est déjà un péché. Mais depuis quand, je vous prie, tous ces doutes? Depuis que les sacrées flammes de la charité se sont éteintes ou ralenties dans votre âme, et que la cupidité y a malheureusement allumé ses feux; depuis que vos infidélités et vos résistances à la grâce ont détourné ses lumières et en ont arrêté le cours; depuis que vous prêtez l'oreille aux maximes du monde, toujours opposées aux oracles de l'Evangile, et que l'envie de trouver les unes saines et véritables, vous a rendu les autres suspectes et douteuses. Ah! si vous vouliez bien vous rappeler les premières idées que la nature vous a données du bien et du mal, et sur lesquelles, sans autre lumière, vous savez si bien décider dans les autres ce qui, dans votre propre cause, vous tient en suspens. Si vous vouliez bien vous ressouvenir des anciennes leçons d'une éducation chrétienne, que vous goûtiez si fort autrefois, et que vous trouviez alors si justes et si conformes au bon sens, mais dont vous vous défendez aujourd'hui comme d'autant de préventions puériles. Si vous vouliez bien écouter ce que vous a toujours dit, et ce que vous dit encore tous les jours la conscience, de regarder en tout le prochain comme un autre vous-même; vous-même, comme l'ouvrage et l'image de Dieu; Dieu, comme votre premier principe, et votre dernière fin; l'Evangile comme votre règle; vous y liriez sans peine la solution de toutes vos difficultés : *Medice, cura teipsum.* Mais avançons.

S'il y a des moments dans la vie où la conscience doute et se plaît même à douter, il en est du moins où elle s'assure et où elle n'ose demeurer dans le doute. Et ce moment décisif, vous le savez, c'est celui d'une mort prochaine. Alors, à moins qu'on ne se livre au dernier désespoir, plus d'obscurités de devoirs qu'on ne perce, plus d'embarras de conscience qu'on ne démêle, plus de doutes de pratiques qu'on n'éclaircisse : la conscience appelle, prononce, décide de tout. Les confessions précédentes semblent-elles un peu suspectes? on veut faire une revue générale; l'acquisition d'un bien hasardeuse? on le restitue; le payement de quelques dettes incertain? on y satisfait, ou du moins on en charge ses héritiers; la réconciliation avec un ennemi équivoque? on la renouvelle; le scandale de la vie apparent? on en fait amende honorable en présence de ses amis, de ses domestiques, de ses enfants. On en fait trop alors, me direz-vous? Et moi je vous dis que, si vous étiez dans un état pareil, vous en feriez tout autant. J'en atteste la disposition secrète où vous êtes de le faire dès les premières atteintes d'un mal dont vous craignez les suites : preuve certaine que, si le danger devenait plus pressant, vous trouveriez la fin de tous vos doutes, et que vous abjureriez de bonne foi ce damnable pyrrhonisme de mœurs où vous vous entretenez durant la vie contre les lumières de votre conscience.

Car pour réunir ces deux points de vue, capables de fixer tout esprit résolu et chancelant dans ses devoirs; purs et innocents, vous saviez si bien prendre votre parti; infirmes et mourants, vous sauriez si bien le prendre encore! vous avez donc en vous, malgré tous vos doutes, les principes d'une conscience sûre; ce n'est point la simplicité de l'enfance qui la produit, c'est elle qui produit la simplicité; ce n'est point l'approche de la mort, qui la donne, elle la suppose et la réveille; l'une et l'autre ne font qu'écarter les nuages des passions qui l'offusquent; consultez-la donc cette conscience et dans ses commencements et dans ses fins, et là vous la trouverez toujours la même; timorée sans scrupule, et décisive sans témérité : *Medice, cura teipsum.*

C'est ce que faisait le saint homme Job. A la fleur de ses années, il se rappelait sans cesse ces premiers rayons d'une vertu naissante, sous lesquels, disait-il, il avait passé des jours si sereins et si purs : *Quis mihi tribuat, ut sim juxta menses pristinos? quando splendebat lucerna super caput meum* (*Job*, XXIX, 23); et il observait toujours de loin ces dernières lueurs d'une raison mourante, qui devaient lui découvrir un juge sans pitié : *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti* (*Job*, IX, 28) : entre ces deux lumières il ne manquait jamais de clarté. Mais vous que faites-vous dans vos incertitudes? sans consulter ni ce que vous pensiez autrefois, ni ce que vous devez penser un jour, vous vous contentez tout au plus de vous informer de ce que pensent les autres. Ah! lumières étrangères! lumières douteuses et incertaines! combien en ont-elles conduit au précipice, au lieu que les lumières de la conscience, telles que je viens de vous les exposer, n'ont jamais égaré ni perdu personne : lumières étrangères! lumières impuissantes et insuffisantes pour régler et pour conduire, si les lumières de la conscience ne s'y joignent et ne s'y conforment; au lieu que celles-ci suppléent et suffisent au défaut des autres. Lumières étrangères! lumières souvent trompeuses, et plus souvent trompées! parce que, surtout en fait de mœurs, elles ne montrent pas toujours ce qui doit être, et qu'on leur expose rarement tout ce qui est en effet; au lieu que les lumières de la conscience ne souffrent point de déguisement et ne trahissent jamais la vérité? Toute conscience trouve donc en elle-même de quoi s'assurer, si elle est douteuse, et de quoi se détromper,

si elle est erronée. Troisième caractère de fausse conscience.

Que d'erreurs en matières de conduite ! Le monde, je dis le monde chrétien même, en est rempli ; c'est la véritable région des illusions du cœur : chaque état, et presque chaque esprit a ses fausses maximes. C'est par une erreur préjudiciable aux petits, grands du monde, que vous contractez plus de dettes que vous n'en pouvez a quitter de votre vivant ; prévenus que le nom, le rang, l'autorité, le crédit vous tiennent lieu de revenus et de fonds. C'est par une erreur contraire à l'équité, juges de la terre, que vous faites si souvent acception de causes et de personnes, persuadés que les lois vous permettent ce que vous appelez entre vous coups de faveur, coups d'amis. C'est par une erreur fatale au bon droit, vous qui en devez être les appuis, que par des procédures utiles à vous seuls, vous prolongez les affaires, et vous en doublez les frais, convaincus que c'est à vos clients à payer ce que vos charges vous coûtent de dépenses, au moins pour les soutenir. C'est par une erreur onéreuse au public, négociants, que vous commettez tous les jours tant de fraudes et de supercheries : le vendeur, dites-vous, nous a fait tort, c'est à l'acheteur à nous dédommager. C'est par une erreur ruineuse au peuple, gens d'affaires, que vous étendez le plus que vous pouvez, vos exactions ; nous sommes associés à l'autorité souveraine, nous en avons acheté les droits, il est juste que nous en percevions les fruits. C'est par une erreur dommageable à vos maîtres, serviteurs et domestiques, que vous faites votre main en secret : on compte pour trop peu nos services, souvent même on en rabat, en nous faisant payer ce que nous n'avons point pris ; il nous est permis de les compenser. Enfin, c'est par une erreur funeste au salut, chrétiens, que vous vous rassurez les uns sur les autres ; et que vous vous appuyez de l'exemple de ceux qui s'appuient du vôtre à leur tour. Il faut, dit-on, vivre, comme l'on vit ; on ne fait pas mieux que nous, plusieurs même font encore pis. Ce sont ces faux raisonnements qui forment les fausses consciences. On les croit, parce qu'on les aime ; et le cœur séduit l'esprit : après tout, l'esprit a toujours des lumières, et le cœur des sentiments. Je m'arrête à ces derniers, comme aux plus sensibles et aux plus courts.

Premier sentiment de probité naturelle ; quelque avantageuses que vous soient ces erreurs pratiques, vous les tenez renfermées dans le secret de votre âme ; vous n'osez vous en ouvrir à personne ; vous seriez au désespoir qu'on vînt à les pénétrer ; vous éclateriez contre quiconque vous croirait capables d'agir sur de pareils principes, et le moindre soupçon qu'on en ferait paraître, serait pour vous un outrage. Que conclure de cette sage dissimulation et de ce silence discret ? Sinon qu'au milieu de vos trompeuses erreurs et de vos probabilités apparentes, vous conservez un fond de conscience équitable, qui vous les fait regarder comme de vrais égarements et d'insoutenables faussetés.

Second sentiment de droiture d'âme : quelques couleurs de vérité que vous donniez en vous-mêmes à ces erreurs chéries pour les justifier, si quelqu'un entreprenait de les rassembler et de les produire en public, soit par écrit, dans des livres faits exprès, soit par paroles dans les chaires chrétiennes, comment le recevriez-vous ? Ne seriez-vous pas les premiers à vous en formaliser, à vous en scandaliser, à vous récrier : Le pernicieux docteur ! le relâché casuiste ! Ce ne sont-là ni les leçons de la foi, ni celles de la nature ; de simples sauvages en auraient honte, et d'honnêtes païens horreur. Combien de fois l'avez-vous dit de propositions moins dangereuses et moins réelles, que celles que je viens d'extraire tout à l'heure de votre propre cœur ? Or, qu'inférer de ce zèle public pour la pureté et la sévérité même de la morale dans un siècle si vicieux et si pervers ? Ce que vous dites vous-même avec tant de malignité de vos prédicateurs, et de vos pasteurs mêmes, qu'en fait de mœurs on ne pense pas toujours ce qu'on dit et qu'on vit autrement qu'on ne parle. Or, dites-moi, n'est-ce pas une insigne mauvaise foi, contre laquelle la conscience réclame, d'embrasser en secret des opinions qu'on déteste en public ? de prendre pour système orthodoxe, et plausible en pratique, ce qu'on traiterait d'hérésie et de blasphème dans le discours ? De dire sans scandale ce qui ne se peut faire sans scrupule ? et de se faire sectateur d'une morale, dont on ne voudrait être ni le docteur, ni le martyr ? Je défie l'esprit le plus prévenu de ne pas sentir d'abord l'évidence de cette contradiction.

Voici donc, pour recueillir en peu de mots tout ce que j'ai dit, six règles que je trouve gravées dans toutes les consciences ; deux contre l'aveuglement et l'ignorance : aimer les leçons de la vérité, se défier des charmes de la passion. Deux contre l'incertitude et le doute : s'en tenir aux sentiments qu'on avait dans l'état de l'innocence ; prendre toujours le parti qu'on prendrait à l'heure de la mort. Deux contre l'illusion et l'erreur : tenir pour suspectes les maximes que l'on cache ; n'approuver jamais de décision dans son esprit que l'on condamnât dans une bouche étrangère. Sur ces principes, nulle ignorance, nul doute, nulle erreur ; et c'est à ceux-là que j'en appelle, comme aux véritables règles des mœurs.

Laissons donc aujourd'hui toutes les règles étrangères ; je ne veux pour vous régler, pécheur, qui que vous soyez, que vous-même ; que dites-vous de vos mœurs ? *quid dicis de teipso* (*Joan.*, I, 22) ? vous qui n'avez les yeux ouverts que pour ce qui vous plaît, et nullement pour ce qui vous gêne. Vous dites que vous ne voyez pas en vous de grands désordres et que votre conscience ne dit mot, et peut-être est-il vrai que sur la plupart de vos œuvres, elle garde un profond silence ; occupée de ses passions, où aurait-elle appris ses devoirs ! Mais on vous voit fuir la lu-

mière avec autant de soin que les autres la cherchent : n'user presque jamais du secours de la prière ; approcher rarement et négligemment des sacrements; ne faire jamais de bonne lecture; écouter à regret les saints discours, surtout certains discours qui vous intéressent et qui vous frappent; cela se fait-il sans efforts? On vous entend gémir en secret de votre esclavage, vous plaindre de la tyrannie de vos passions, en maudire les charmes et détester leurs prestiges; cela se dit-il sans dégoût? Ce combat et ces efforts, ce dégoût et ces soupirs, c'est l'écho de la grâce, c'est l'Evangile du cœur, c'est la voix de la conscience qui vous crie: Ecoutez la vérité qui vous parle; défiez-vous de vos passions qui vous trompent. Le péché, dit le Sage, n'est que ténèbres, et surtout le péché d'aveuglement et d'ignorance; mais cette nuit, toute sombre qu'elle est, suffit pour éclairer le pécheur et l'obliger au moins à s'instruire : *Lucerna impiorum peccatum.* (*Prov.*, XXI, 4.)

Vous un peu plus éclairés et non moins rebelles, qui flottez entre le mensonge et la vérité, entre le crime et l'innocence, parlez de bonne foi; que vous dit votre conscience? oui et non, me répondrez-vous, et je ne sais que croire. Depuis que je suis entré dans ce parti, que j'ai noué cette intrigue, que je me suis embarqué dans cette affaire, je ne fais point de pas qui ne soit mal assuré; mon esprit chancelle et ne décide rien; un moment plus tard il condamne ce qu'un moment plus tôt il avait approuvé; mais allons, chaque chose a son temps, il faut agir; le jour viendra où je m'éclairerai ;en sera-t-il temps quand vous aurez passe par-dessus le doute? Cependant vous avouez que vous n'y avez pas toujours été, et vous sentez bien que vous n'y voulez pas demeurer toujours; à quoi tient-il que dès ce moment vous n'en sortiez ? ce flux et ce reflux de pensées, dit saint Paul, qui comme les flots de la mer naissent et se brisent à certain point fixe, montrent qu'elles ont une loi divine; allez à leur source, c'est l'innocence; voyez-les dans leur déclin, c'est la mort; vous y trouverez une règle infaillible : *Ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis, inter se invicem cogitationibus accusantibus, aut defendentibus.* (*Rom.*, II, 1.)

Vous tous enfin qui vous rassurez dans vos voies larges et commodes, sur des maximes favorables à vos désirs, que dites-vous de votre conduite? *quid dicis de teipso;* êtes-vous prêts d'en rendre compte, je ne dis pas à Dieu, mais aux hommes? voudriez-vous qu'ils vinssent à connaître les dispositions de vos esprits et les dispositions de vos cœurs! et s'ils en étaient les témoins, êtes-vous sûrs qu'ils en fussent les approbateurs? Nous en trouvons, dites-vous, qui les approuvent, ou du moins qui les tolèrent. Eh! qui sont-ils ces habiles conducteurs sur la foi desquels votre conscience s'endort? Si vous en choisissez un entre mille, est-ce comme le plus éclairé ou comme le plus facile? N'êtes-vous pas de ceux qui consultent, dit un saint Père, non pas pour savoir ce qui leur est permis, mais afin qu'on leur permette ce qu'ils désirent? *Non an liceat, sed ut liceat.*

La bonne foi est-elle égale de part et d'autre? les exposés que vous faites ne sont-ils pas mêlés de déguisements, de détours et d'artifices ? les réponses que vous recevez ne sont-elles pas données par précipitation, arrachées par surprise, accordées par indulgence, inspirées par l'intérêt, dictées par l'ignorance? en un mot, êtes-vous sûrs et de vous et de vos guides? estimez-vous fort leur capacité et ne vous moquez-vous pas en secret et quelquefois même en public de leur complaisance? Ah! le peu de cas que vous en faites, la crainte que vous avez de ceux qui ne leur ressemblent pas et dont vous n'oseriez approcher, sont des sentiments, si vous voulez les entendre, qui vous aident à vous détromper.

Concluons donc cette première partie par la décision formelle de saint Paul sur ce sujet : *Propter quod inexcusabilis es, o homo omnis!* (*Rom.*, II, 1.) C'est donc votre faute, et vous êtes inexcusables, pécheurs, qui que vous soyez, quand vous tombez dans le déréglement et de quelque manière que vous y tombiez; soit par aveuglement et par ignorance, parce que surtout dans le christianisme vous avez toujours des lumières suffisantes pour vous obliger au moins à vous instruire; soit par incertitude et par doute, parce que vous avez toujours des principes propres à vous assurer; soit par illusion et par erreur, parce que vous avez toujours des sentiments capables de vous désabuser. Dans tous ces états la conscience vous règle, et elle est votre guide; mais vous n'êtes pas moins inexcusables, quand vous persistez dans le mal, parce que la conscience fait encore l'office de censeur, et qu'elle vous corrige ; c'est le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Rien de plus nécessaire, mais rien de plus importun à l'homme, qu'un censeur exact et sévère, qui veille sur ses démarches, qui relève ses fautes, qui lui en fasse même sentir la peine ; service aussi pénible à celui qui le rend, qu'il est utile à celui qui le reçoit! onéreuse fonction que celle de reprendre ses inférieurs même et ses élèves ; plus désagréable encore, quand il s'agit de ses amis et de ses égaux! dangereuse surtout, quand elle s'adresse à des supérieurs et à des maîtres! De là vient que dans toutes les conditions et principalement dans les plus hautes, le vice trouve encore plus d'approbateurs dissimulés que de censeurs déclarés, et que la flatterie est devenue l'unique lien du commerce des hommes, principalement parmi les grands, parce qu'une louange, toute fausse qu'elle est, coûte moins qu'une réprimande sincère et qu'on ne s'acquitte qu'à regret d'un si triste et si périlleux emploi : aussi, combien s'en dispensent et trahissent les devoirs, en flattant les défauts; grâce à la divine

providence, elle supplée par nous-mêmes à ce que les autres ne font pas; chacun est né son réformateur, malgré soi, et tout pécheur dans ses désordres n'a point de plus forte partie que sa conscience: elle les lui représente, quand il les cache, elle les lui reproche quand il les excuse, elle l'en punit, quand il se les pardonne. Est-il un moyen plus capable, je ne dis plus seulement de régler, mais de corriger les mœurs: *Medice, cura teipsum.*

Non, chrétiens, ne croyons pas que la conscience soit muette sur les crimes que le pécheur voudrait se cacher; au contraire, plus il se tait et plus elle parle; le silence aigrit et redouble ses cris, et le seul secret de les apaiser c'est d'y joindre sa voix, et de les porter au tribunal de la pénitence; je n'en veux point d'autre preuve que la paix et le calme qui succèdent à la déclaration des péchés, quoique l'absolution différée quelquefois pour de justes raisons ne la suive pas encore; il n'est point de pécheur qui n'avoue que dès lors il se sent soulagé.

Ce qui cause en lui ce changement subit c'est sa réconciliation, non pas avec Dieu, nous le supposons encore non absous et par conséquent son ennemi, mais avec sa conscience. Elle commence à ne lui être plus si contraire; elle lui représentait ses désordres et il les confesse; elle lui en faisait voir le nombre, et il le déclare; elle lui en retraçait les circonstances, et il les produit; de ce mutuel accord vient ce soulagement si prompt qui suit l'aveu du coupable, qui le dédommage de sa honte et qui le récompense de sa sincérité.

Il est donc vrai que la conscience du pécheur ébauche ce que la bouche du pénitent achève, le portrait de ses mœurs déréglées et de sa vie criminelle; il est donc certain qu'elle découvre au malade ces plaies secrètes, ces maux qu'il a tant de peine à confier au médecin. Il est donc évident qu'elle les lui fait sentir, même d'une manière plus vive et plus forte que toutes les paroles, puisque le récit en adoucit le souvenir.

Ce n'est qu'un témoin que la conscience, mais ce seul témoin en suscite mille autres; elle anime tout ce qui l'environne, les ombres, le silence, la retraite semblent publier ses secrets et faire éclater ses plaintes. De là l'éloignement et l'horreur que le péché inspire de la solitude, on n'aime pas à demeurer seul avec soi quand on est mal avec Dieu.

C'est un témoin offensé que la conscience, mais qui emprunte, pour s'expliquer, des voix neutres et indifférentes; un trait de morale ou de satyre échappé dans un sermon ou dans un discours; la rencontre d'un homme de bien ou la vue d'un méchant homme, parlent au cœur du pécheur en faveur de sa conscience, et semblent lui dire tour à tour: Voilà ce que tu as fait; voilà qui tu n'es pas; voilà justement à qui tu ressembles, de là ce changement de lieux et cette vicissitude d'objets où le pécheur se suit partout, et partout se trouve. C'est un témoin domestique que la conscience; mais qui n'en est pas moins incorruptible; ni la flatterie ne peut la gagner, ni l'éclat l'éblouir, ni l'espérance la séduire, ni la crainte l'arrêter: elle dément les éloges au milieu des applaudissements publics; elle brave la grandeur jusque sur le trône; elle ne connaît de mal que l'iniquité, ni de bien que l'innocence: de là ce dégoût général que le péché répand sur toutes les félicités. C'est un témoin familier que la conscience, mais qui en est d'autant plus inévitable; elle suit le coupable pas à pas chez lui, chez les autres, à la ville, à la campagne; elle entre dans ses pensées et dans ses réflexions; elle se mêle à ses entretiens et à ses conversations; elle n'épargne ni les heures de son repos, ni le temps de ses occupations; de là cet ennui mortel dont tout pécheur a peine à se défendre. Enfin c'est un témoin intérieur que la conscience; mais qui n'en est que plus prompt à accuser, plus ardent à poursuivre, plus lent à se désister. Le péché n'est pas plutôt conçu dans le cœur que la conscience en fait une affreuse image; qu'elle la grave dans toutes les parties de l'âme, dans l'entendement, dans la mémoire, dans l'imagination; qu'elle en laisse souvent passer au dehors quelques traits, et qu'elle en étend les noires couleurs jusque dans les yeux et sur le front; de là ce trouble secret et cette sombre tristesse, fruits naturels du crime qui bannit avec l'innocence et la grâce, la paix et la sérénité.

Et comment une conscience esclave de l'iniquité ne ferait-elle pas sentir le poids de ses chaînes? puisque affranchie de ses liens, elle en montre encore les traces au coupable. David, pénitent et converti, ne protestait-il pas que sans cesse il avait devant les yeux son péché: *Peccatum meum contra me est semper.* (*Psal.* L, 5.)

Mais, prince, ne dites-vous pas que vous l'avez confessé à votre Dieu et que votre Dieu vous l'a pardonné? *Dixi: Confitebor, et tu remisisti.* (*Psal.* XXXI, 5.) Il est vrai, l'aveu en a mérité le pardon, et le pardon en a lavé la tache; mais ni l'humble confession que j'en ai faite, ni l'entière rémission que j'en ai obtenue, n'en peuvent effacer la mémoire: *Peccatum meum contra me est semper.* Quoi! dans le silence général des hommes, malgré l'assurance consolante d'un prophète, après l'amnistie reçue de votre Dieu, vous ressouvenir, vous entretenir, vous plaindre encore de vos crimes! Ah! si les hommes n'en parlent plus, si les prophètes ne s'en plaignent plus, si Dieu même ne s'en souvient plus, ma conscience s'en souvient, en parle et s'en plaint encore: *Peccatum meum contra me est semper:* et où sont donc les effets désolants qui vous rappellent cet affligeant souvenir? Les fléaux de Dieu sur vous sont apaisés, le soulèvement de vos peuples, la révolte de vos armées, la conspiration de vos propres enfants, tristes objets où le ciel a voulu peindre les attentats de votre vie passée: je l'avoue, tous ces traits éclatants dont Dieu a marqué la noirceur de mes cri-

mes, ne subsistent plus; ils sont effacés : mais ma conscience en conserve les vives empreintes; elle les renouvelle chaque jour, elle me présente à tout moment Urie sanglant et Bethsabée déshonorée : *Peccatum meum contra me est semper.*

Jugez, mes frères, par ce que la conscience fait dans un cœur déjà conquis, de ce qu'elle opère dans un cœur encore rebelle; et si elle sait si bien rappeler et reproduire le pécheur au pénitent, afin de l'entretenir dans une sainte ferveur; peut-elle manquer de produire et de dévoiler le pécheur au pécheur même pour le porter à un prompt amendement?

Ai-je besoin, après tout, ici, d'autres témoins, chrétiens auditeurs, que de vous-mêmes, et vos propres sentiments ne justifient-ils pas la vérité que je vous prêche? Que de plaies déjà fermées, se sont rouvertes au fond de vos cœurs? Que de péchés odieux, en apparence oubliés, se sont offerts à vos esprits, au seul nom de la conscience; et peut-être me savez-vous mauvais gré d'avoir entamé ce discours. Pour moi, mes frères, pardonnez-moi, si j'ose vous dire avec l'Apôtre, que je ne puis me repentir du chagrin que je vous cause? *Si contristavi vos, non me pœnitet.* (II *Cor.*, VII, 8.) En toute autre chose votre douleur serait la mienne et je m'efforcerais de vous la faire oublier; mais ici, je vous l'avoue, je m'en fais un vrai plaisir; je cherche à l'entretenir et à l'augmenter, parce que je sais que ce triste souvenir vous est utile, et que si la conscience, en vous représentant ce que vous voudriez vous cacher, vous contriste et vous afflige, ce n'est que pour vous guérir et pour vous corriger : *Quia contristati estis ad pœnitentiam* (*Ibid.*, 9) : premier effet de la conscience.

Mais comment représente-t-elle le péché? Est-ce sous ces couleurs flatteuses que la passion lui a prêtées, quand le pécheur a voulu le commettre? Non, c'est sous des idées bien différentes. La conscience ne sait pas plus flatter que dissimuler. C'est la voix de Dieu même dont elle est l'organe. Or, Dieu n'a jamais découvert de péché qu'il ne l'ait sur-le-champ reproché; non-seulement par un effet nécessaire de sa sainteté qui ne peut souffrir le crime, mais encore par un acte libre de sa miséricorde qui veut corriger le coupable. Qu'as-tu fait? dit-il à Caïn : *Quid fecisti?* (*Gen.*, IV, 10.) La voix du sang de ton frère s'élève de la terre jusqu'à moi : *Vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terra.* (*Ibid.*) Que ces paroles sont énergiques! qu'elles expliquent divinement et la brutalité de sa fureur : *Quid fecisti?* et la stupidité de son endurcissement : *Vox clamat*, et l'énormité de sa barbarie : *vox sanguinis*; et l'attentat de son fratricide, *fratris tui* : et l'excès de son impiété; *ad me*; et la bassesse de son dépit et de sa jalousie : *de terra*. Tous les chefs d'accusation, tous les noms odieux que mérite un tel crime se trouvent ici rassemblés. Ne sont-ce pas les mêmes reproches, qu'au rapport de l'Histoire ecclésiastique, la conscience faisait à un empereur chrétien qui avait fait mourir son frère? Partout son ombre pâle se présentait à lui, et tenant en main une coupe sanglante, semblait lui crier d'une voix amère et plaintive : Buvez, mon frère, buvez ce sang dont vous êtes altéré : *Bibe, bibe, frater*. Il en est de même de tout autre péché, dès qu'il est accompli, et que du ressort de la passion il a passé au tribunal de la conscience; il y change de nom et de face.

Cet argent si promptement acquis et si heureusement placé, n'est plus un honnête profit : c'est injustice, c'est usure, c'est vol. Ce procès, intenté par malice et gagné par faveur, n'est plus une juste défense : c'est envie, chicane, vengeance. Cette raillerie si fine et si délicate n'est plus un jeu d'esprit : c'est médisance, imposture, calomnie. Ces familiarités permises ne sont plus d'innocentes libertés : c'est indécence, immodestie, impudicité. En vain la passion s'obstine encore à défendre son ouvrage : Que sert, dit la conscience, que sert de colorer l'iniquité? Parez-la, fardez-la, masquez-la tant qu'il vous plaira, je saurai lui rendre toute sa laideur. Allez chercher des approbateurs parmi ceux qui ne jugent que sur les apparences; pour moi, qui n'ai pour règle que la vérité, je vous crierai sans cesse : innocence perdue, loi violée, honnêteté blessée! Fallait-il pour si peu sacrifier de si précieux trésors! Fallait-il pour rien au monde troubler mon repos et hasarder votre salut? Ce ne sont encore là que les moindres reproches de la conscience. Que serait-ce si j'entrais dans le détail, et si je développais ici tous ceux qu'elle fait en secret à une épouse infidèle, à un enfant débauché, à un ami vicieux, à un domestique trompeur, sur les torts qu'ils font, l'un à son époux, l'autre à ses parents; celui-ci à ses amis, et celui-là à ses maîtres; surtout sur leur ingratitude envers Dieu, le meilleur de tous les époux, de tous les pères, de tous les amis, de tous les maîtres. Ah! mes frères, ingratitude envers Dieu! ce seul reproche couvrit de confusion le premier de tous les pécheurs. Avant que Dieu lui eût dit un seul mot, il se cacha, dit l'Ecriture, et apporta pour excuse qu'il était nu. Mensonge, dit le Seigneur, mensonge; ce n'est point sur ton corps, c'est sur ton âme que tu as maintenant les yeux ouverts; ce n'est point ta nudité qui te fait honte, c'est ta malice; ce n'est point ton indigence, c'est ta conscience qui te confond, elle t'a déjà parlé avant moi, ou plutôt, je t'ai déjà parlé par sa voix. C'est elle qui t'a demandé : Adam, où es-tu? *Adam, ubi es?* (*Gen.*, III, 9.) En quel état te vois-je? Hélas! mes yeux ont peine à te reconnaître. Te voilà donc nouveau dieu de la terre, ambitieux rival de celui du ciel! Comblé de faveurs, as-tu pu aussitôt oublier ses bienfaits, et l'offenser en sa présence? Sors, ingrat, de ces lieux tout pleins de sa grandeur; et tout honteux de son insolence, va rougir ailleurs de tes forfaits : l'univers entier les apprendra par ses

malheurs, et te les reprochera par ses larmes.

Ah! chrétiens, ce que la conscience a dit au père, elle le redit aux enfants: ce qui en est la preuve, c'est que, revenus à elle, et dociles à sa voix comme lui, ils en rougissent. Argument dont se servait saint Paul contre les Romains dans cette *Epître* où il leur prouve la vérité que je vous prêche aujourd'hui, que chacun a sa loi, loi qui le règle, loi qui le corrige : *Quem fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis* (*Rom.*, VI, 21)? leur disait ce grand Apôtre. Pourquoi vous obstiner à soutenir que, dépourvus des lumières de la foi, vous ne pouviez sentir l'énormité des péchés dont vous vous applaudissiez autrefois, et dont vous rougissez maintenant. Ce qui vous en fait rougir, ce n'est point la loi divine, ce n'est point la loi chrétienne; c'est la loi naturelle, c'est la loi de votre propre conscience. Or, ce qu'elle vous dit aujourd'hui, ne vous l'a-t-elle pas toujours dit, si vous aviez voulu l'entendre? Les reproches qu'elle vous fait à présent de vos crimes ne vous les a-t-elle pas faits dans le temps, et plus encore dans le temps où vous en étiez chargés qu'à présent que vous en voilà quittes? Serait-il bien possible que la conscience reprît moins aigrement le pécheur qu'elle ne fait le pénitent? et que l'un ne trouvât plus que miel et douceur où l'autre ne trouve plus que fiel et amertume : *Quem fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis?* Permettez-moi, pécheurs, de vous appliquer ce passage, sans en changer que le temps, et de comparer simplement le présent à l'avenir; au lieu que saint Paul compare le passé au présent. De quelque tranquillité que vous jouissiez dans le crime, n'est-il pas vrai que vous pâlissez quand vous songez à l'obligation que vous avez de le découvrir à un prêtre? Vous frémissez par avance de la peine que vous aurez de le confier au sceau du plus inviolable secret; vous essuyez longtemps auparavant toute la confusion que doit vous coûter cet aveu salutaire. De là vient qu'au hasard de votre salut, aux dépens de votre repos, et peut-être au mépris des anathèmes de l'Eglise, vous passez les années entières sans sacrements. C'est ainsi, comme dit saint Chrysostome, que l'ordre de Dieu se trouve renversé par l'artifice du démon. Dieu a attaché la honte au péché et la confiance à la confession; et il arrive qu'on pèche avec une hardiesse surprenante, et que l'on tremble, que l'on hésite, que l'on recule même, et qu'on ne parle qu'à demi quand il s'agit d'en obtenir le pardon. Or, sans parler ici de tous les autres reproches de votre conscience, cette aversion secrète que vous sentez pour la confession, n'est-elle pas pour vous et un reproche amer, et en même temps une correction utile? Car n'est-ce pas vous dire à vous-mêmes : Eh! pourquoi donc faire sans pudeur ce qu'on ne peut confesser sans honte? Que sert-il de céler ce qu'il faudra tôt ou tard déclarer? Et comment ne pas m'humilier et me confondre de ce qui ne me rendra que trop tôt confus et humilié? Est-ce la connaissance que je donnerai de mes fautes qui en doit faire l'horreur? Seraient-elles si honteuses dans ma bouche si elles ne l'étaient encore plus dans mes mœurs? Ce n'est pas de les avouer qu'il faut rougir, c'est de les commettre. Eh! dût-on à jamais les ignorer, Dieu les voit, et je les vois moi-même; ce n'en est déjà que trop pour me les rendre odieuses; mais que je les cache, si je veux, en ce monde, puis-je éviter qu'en l'autre elles ne soient révélées au grand jour? et ne sens-je pas, par la peine extrême que j'ai d'être connu d'un seul homme, celle que j'aurai de me voir connu de tous? N'auront-ils pas droit de m'insulter et de me dire : Quel fruit avez-vous donc tiré de votre longue dissimulation? et comment avez-vous attendu si tard à rougir de ce qui vous couvre d'un éternel opprobre? *Quem fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis?*

Voilà, mes frères, l'ample exposé d'un sentiment vif et court, l'un des plus ordinaires reproches de la conscience. Reproches salutaires, et qui tendent tous à l'amendement du coupable : second effet de la conscience. Mais parce que les remontrances et les reproches sont souvent des voix trop faibles pour ramener le pécheur à son devoir, la conscience y joint encore la voix plus efficace des peines et des tourments, dont elle punit le coupable, lors même qu'il se pardonne.

C'est un arrêt, Seigneur, disait saint Augustin, non de votre justice, mais de votre miséricorde : *Jussisti, Domine;* arrêt qui ne manque jamais d'avoir son exécution : *Et sic est;* que tout pécheur soit son propre bourreau, et tout péché sa propre peine : *Ut pœna sibi omnis inordinatus animus.*

Peine cruelle : l'Ecriture en fait les plus vives peintures. C'est une peine douloureuse, nous dit-elle, qui perce jusqu'à la moelle des os : *Configitur spina.* (*Ps.* XXXI, 4.) C'est un ver rongeur qui mine le cœur où il a pris naissance : *Vermis eorum non moritur.* (*Isa.*, LXVI, 24.) C'est, dit-elle, un traître serpent qui mord en secret le sein qui le recèle : *Si mordeat serpens in silentio.* (*Eccle.*, X, 11.) C'est une alarme continuelle qui ne donne aucun repos : *Sonitus terroris semper in auribus.* (*Job*, XV, 21.) C'est un arrêt de mort qui se répète sans cesse aux oreilles du coupable : *Testimonium condemnationis.* (*Sap.*, XVII, 10.) C'est une tourmente furieuse qui n'offre au pécheur qu'abîmes et précipices : Dieu me donnera-t-il du temps? Je suis à la merci de sa justice; elle en a surpris tant d'autres et de moins criminels : me voilà perdu sans ressource si je meurs à ce moment : *Impii, quasi mare fervens.* (*Isa.*, LVII, 20.)

Peines plus affreuses que toutes les peines du corps. Interrogez le pénitent le plus austère : qu'il est heureux au prix de ce qu'il était auparavant! Sa chair est crucifiée, mais sa conscience ne l'est plus; il vit content. Peines plus intolérables que toutes les autres peines d'esprit; la bonne conscience les

adoucit toutes et les apaise : la mauvaise les réveille toutes et les aigrit. Témoins les frères de Joseph : sans songer au vol supposé dont on les accuse et dont on les punit, ils ne pensent qu'à la trahison véritable qu'ils s'étaient pardonnée, et dont on ne leur fait nul reproche : insensibles à l'injuste outrage qu'on leur fait, sensibles au crime véritable qu'ils ont commis : *Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum.* (*Gen.*, XLII, 21.) Peines quelquefois plus insupportables que la mort. Que de Saüls furieux, que de Judas désespérés ont cherché dans une mort tragique la fin de leurs remords, qu'ils ne devaient, hélas! chercher que dans une salutaire pénitence! Peines enfin, approchantes de celles de l'enfer; c'est dans ce sens du moins que tous les Pères expliquent ce passage du Roi-Prophète : Seigneur, vous avez tiré mon âme des peines de l'enfer, c'est-à-dire selon eux, vous m'avez délivré des peines de ma conscience : *Domine, eduxisti ab inferno animam meam.* (*Psal.* XXIX, 4.) Point d'autres peines en l'autre vie pour les réprouvés, disait faussement Origène, que celles de leur propre conscience, tant il les trouvait extrêmes! Il se trompait, mes frères, elles n'en sont là que la moindre partie, et ici qu'une faible image. Entre les unes et les autres, la plus essentielle différence, c'est que celles-là ne servent qu'à désespérer le pécheur et à le faire souffrir, et que celles-ci ne tendent qu'à le convertir et à le sauver. Cependant, dira quelqu'un, combien de pécheurs enivrés de leurs plaisirs, ne sentent ni ces remontrances, ni ces reproches, ni ces peines de la conscience! Qui vous l'a dit, chrétiens? Etes-vous entrés dans le secret de leur âme? Savez-vous ce qui s'y passe? Vous voyez, dit saint Ambroise, leurs divertissements et leurs plaisirs; mais voyez-vous leurs syndérèses et leurs remords? Que de visages riants, que de fronts épanouis cachent ici de consciences bourrelées et de cœurs flétris! Ce n'est pas seulement dans les batailles et les mêlées sanglantes que l'on cherche à étourdir la frayeur par le bruit des instruments militaires, c'est bien plus encore dans les combats intérieurs et les guerres intestines que l'on tâche de charmer ses alarmes secrètes et ses inquiétudes mortelles à force de plaisirs. Plus j'en vois les pécheurs avides, affamés, insatiables, plus je les plains, plus j'en ai pitié, plus je conçois la grandeur des maux qu'ils souffrent par l'excès du remède qu'ils cherchent. Mais je veux, après tout, qu'il y ait des pécheurs pleinement tranquilles au fort de leurs crimes : à votre avis en sont-ils plus heureux? Pour en venir là il faut qu'ils aient renoncé aux dons de la grâce, aux lois de l'éducation, aux lumières mêmes de la raison; car ce sont-là les principes qui forment en nous les remords de conscience. Or, qu'est-ce à vos yeux, ô mon Dieu! qu'un homme de ce caractère, dépouillé de tous ces avantages? Doit-il être mis au rang des hommes ou des monstres? S'il y avait donc ici des cœurs de cette trempe, tout ce que je pourrais faire pour eux ce serait cette prière de votre Prophète : Seigneur, faites-les rentrer au plus tôt dans l'ordre de la nature, en les faisant rentrer sous les plus dures lois de la conscience : dussent-ils y vivre aussi malheureux que des Caïns : *Constitue legislatorem super eos* (*Ps.* IX, 21), afin qu'ils sachent au moins s'ils sont encore au nombre des hommes, et des hommes susceptibles de votre grâce : *Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant.... quoniam homines sunt.* (*Ibid.*)

Pour vous, chrétiens, à qui la conscience parle encore, souffrez qu'en sa faveur je vous adresse cet autre avis du même prophète : Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez point vos cœurs : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* (*Psal.* XCIV, 8.) Ce n'est point la voix d'un ennemi, d'un étranger, d'un ami même que je vous conjure d'entendre, c'est la vôtre, c'est la voix de votre propre conscience : rien de moins suspect à l'amour-propre. Je ne vous presse pas encore, si vous voulez, de réformer en vous sur-le-champ ce qu'elle y peut condamner, de lui accorder sur l'heure ce qu'elle peut vous demander, d'exécuter sans délai ce qu'elle vous peut inspirer; mais seulement d'écouter attentivement et à loisir tout ce qu'elle a à vous dire, d'avouer sincèrement tout ce qu'elle a à vous reprocher, de souffrir patiemment toutes les peines qu'elle vous fera sentir au fond du cœur. Rien qui soit moins au-dessus de vos forces. C'est en apparence contre vous, mais pour vous, en effet, que je vous sollicite en vous sollicitant pour elle; c'est pour votre salut éternel, c'est pour votre bonheur même temporel, c'est pour vous procurer ce doux repos, sans lequel il n'est point de vrai bonheur sur la terre; c'est pour éloigner de vous ces troubles et ces chagrins qui empoisonnent toutes les douceurs de la vie. Rien de plus favorable à vos intérêts, ni de plus conforme à vos désirs. Hélas! qu'avez-vous gagné jusqu'ici à vous étourdir et à vous enivrer vous-mêmes à force de dissipations et de plaisirs? Dites-le devant Dieu qui vous voit, aux pieds de ces autels qui vous offrent un asile; à la vue de ces tribunaux sacrés dont vous redoutez les approches. Rien que de nouveaux tourments et de nouveaux sujets de peines. Ne différez pas plus longtemps à rentrer en vous-mêmes, à vous rendre plus heureux, plus tranquilles et plus contents, en vous rendant plus consciencieux, plus timorés et plus dociles. Commencez dès aujourd'hui : *Hodie*, au sortir de ce discours, à l'heure même que je vous parle. Hélas! qui sait si demain, si tantôt, si avant la fin du jour votre conscience ne cessera pas d'être votre guide et votre censeur, pour devenir votre partie et votre juge? Si vous ne voulez donc pas qu'elle vous perde et qu'elle vous damne, souffrez qu'elle vous règle et qu'elle vous corrige : *Medice, cura teipsum :* c'est tout le fruit de ce discours, la voie du salut et le présage d'une heureuse éternité que je vous souhaite, etc.

SERMON XIV.

Pour le mardi de la troisieme semaine de carême.

SUR L'AMOUR DU PROCHAIN.

Si peccaverit in te frater tuus, vade, et corripe eum inter te et ipsum solum. (*Matth.*, XVIII, 15.)

Si votre frère vous a offensé, allez et corrigez-le entre vous et lui seul.

Ne vous y trompez pas, mes frères, dit saint Augustin sur ce passage, ce sont des remontrances salutaires et des avis charitables, que l'Evangile recommande sous le nom de correction fraternelle; et non des injures, des invectives, et des outrages. Au contraire, jugement rigoureux, condamnation impitoyable, supplices affreux et éternels : voilà le frein que l'Evangile oppose partout aux infracteurs des saintes lois de l'union fraternelle et de la charité chrétienne : *Reus erit judicio ; reus erit concilio ; reus erit gehennæ ignis.* (*Matth.*, V, 22.) Mais à quel degré, je vous prie, cette infraction doit-elle monter pour mériter de si terribles anathèmes? S'agit-il ici seulement des derniers actes d'hostilité? de l'effusion barbare du sang innocent? de l'extorsion violente d'un bien étranger? de flétrissures noires et malignes d'un honneur pur et sans tâche? d'attentats publics? de ruptures scandaleuses? d'injustices criantes? Non, chrétiens; une haine secrète, un mépris déclaré, une injure passagère; c'en est assez, selon l'Evangile, en matière de charité, pour nous rendre coupables au premier chef : *Qui irascitur; qui dixerit, raca; qui dixerit, fatue.* (*Ibid.*) Murmurer de ces sévères lois, ce serait s'élever contre l'autorité divine, qui les a sagement établies; et contre nos propres intérêts qui demande qu'elles soient inviolablement observées, les adoucir par quelque interprétation favorable, ce serait faire violence au texte sacré de l'Evangile trop clair et trop précis sur ce sujet, pour souffrir la moindre explication; et s'inscrire en faux contre tous les interprètes de l'Ecriture, qui l'entendent sur ce point à la lettre. L'unique parti qui nous reste donc à prendre, c'est de les adorer ces divines lois, de les graver dans nos cœurs, de nous y soumettre avec fidélité, et de les suivre à la rigueur dans les divers événements de la vie. Mais parce que l'esprit humain toujours indocile dans tout ce qui contraint la passion, refuse de se rendre aux ordres les plus justes, sans une entière et pleine conviction; n'oublions rien aujourd'hui pour rétablir au moins parmi nous cette douce société, si convenable à ceux qui vivant sous un même chef, et ne formant qu'un corps dans l'Eglise, ne devraient avoir aussi, selon leur première institution, et leur première devise qu'un cœur et qu'une âme : *Cor unum, et anima una.* (*Act.*, IV, 32.) Je parle ici des fidèles et des chrétiens soumis. Car pour les méchants et pour les rebelles, la charité consiste à aimer leurs personnes et à détester leur doctrine; à chercher leur conversion et à fuir leur société; à demander leur humiliation et à désirer qu'ils en profitent; c'est ce que nous apprennent les prières publiques de l'Eglise : *Ut inimicos Ecclesiæ humiliare digneris.* Mais je parle à des fidèles; et c'est par des nœuds convenables à leur foi que j'entreprends aujourd'hui de les réunir tous, en leur faisant voir que l'amour du prochain est le caractère essentiel de la religion qu'ils professent; comme la religion qu'ils professent est le véritable lien de la charité fraternelle; bannissez l'union et la charité, vous détruisez le christianisme. Mettez à part le christianisme, vous anéantissez l'union et la charité.

En deux mots, point de christianisme sans union sincère et sans charité ; vous le verrez dans mon premier point. Mais aussi point d'union sincère, ni de charité parfaite sans christianisme; ce sera le sujet du second point.

Il faut donc sincèrement aimer le prochain, si vous voulez être vraiment chrétiens; et il faut être véritablement chrétiens, si vous voulez aimer sincèrement le prochain. C'est ce que j'espère vous montrer avec le secours du ciel. Demandons-le par l'intercession de Marie, mère de tous les fidèles. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Je sais, mes frères, et c'est ce qu'il faut d'abord présupposer; je sais que la foi est la base et le fondement de la vraie religion, et comme le préliminaire de toutes les instructions; qu'elle seule nous y fait entrer, et nous y maintient; et que sans elle toute autre vertu, quelle qu'elle puisse être, vous parût-elle angélique, n'est point une vertu propre du christianisme. Cela est certain. Mais vous n'ignorez pas aussi que comme les œuvres sans la foi ne sont rien, la foi aussi sans les œuvres est une foi morte ou languissante; que le sein qui la reçoit, sans la rendre fertile, est une terre ingrate et maudite de Dieu; et que cette divine semence, quelque enracinée qu'elle soit au dedans, n'est comptée pour rien devant Dieu, si elle produit au dehors des fruits de vie. Or quels sont ces fruits de salut que porte la foi vive et agissante? C'est surtout, dit saint Paul, la charité, la paix, la modération, la patience, la bonté, la douceur, la longanimité; vertus populaires et sociables, dont la bonne odeur se répand au dehors, et dont l'utilité se fait sentir également à tous ceux qui les voient, et qui en approchent : *Fructus autem Spiritus, charitas, pax, patientia, benignitas, bonitas, longanimitas.* (*Galat.*, V, 22.) Si vous vous reconnaissez à ces aimables traits, réjouissez-vous; vous êtes, selon le langage de l'Ecriture, cet arbre planté le long des eaux, dont la verdure, la fraîcheur et la beauté font les délices du temps et les présages de l'immortalité. Mais si quelque poison caché, si quelque ver rongeur, si quelque secrète amertume en altère la séve, ou en corrompt la fleur, regardez-vous comme un bois déjà mort dans le champ de l'Eglise. Feuilletez, tant qu'il vous plaira,

tous les livres saints de la nouvelle loi ; vous n'y trouverez rien de plus instamment recommandé, de plus exactement prescrit, de plus incontestablement établi que par la paix, l'union, la charité. C'est le précepte par excellence de Jésus-Christ, parce que c'est celui qu'il a le plus à cœur : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem.* (*Joan.*, XV, 12.) C'est l'accompagnement, ou si vous voulez, la suite nécessaire de l'amour divin, dont le suprême Législateur ne la sépare point, et auquel même il l'égale en quelque sorte : *Secundum autem simile est huic : Diliges proximum* (*Matth.*, XXII, 39.) C'est la grâce unique que l'éternel Médiateur demande à son Père pour tous ceux qui l'invoquent : *Ut omnes unum sint.* (*Joan.*, XVII, 21.) C'est la marque essentielle à laquelle notre divin Maître veut qu'on reconnaisse tous ses disciples : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* (*Joan.*, XIII, 35.) C'est le premier, c'est le plus important de tous nos devoirs. *Super omnia*, dit saint Paul (*Coloss.*, III, 14), *ante omnia*, dit saint Pierre, *mutuam in vobismetipsis charitatem continuam habentes.* (II *Petr.*, IV, 8.) C'est le précis et l'abrégé de toute la loi chrétienne, en sorte que quiconque garde ce seul point, est fidèle à tous les autres : *Qui diligit proximum, legem implevit* (*Rom.*, XIII, 8), dit le Docteur des nations. Enfin, c'est le sceau, c'est le caractère des enfants de Dieu : comme le trouble et la discorde sont l'apanage des enfants du démon : *Non est ex Deo*, dit saint Jean, *qui non diligit fratrem suum.* (I *Joan.*, III, 10.) Vous l'avez ainsi ordonné, ô mon Dieu ! non pas précisément pour votre intérêt, votre honneur et votre gloire (car hélas ! que vous importe après tout que nous vivions entre nous dans l'union ou dans l'indifférence, pourvu qu'unis ou partagés, nous vous rendions tous également nos hommages?), mais c'est principalement pour notre bonheur et notre tranquillité ; afin que dans l'inégalité inévitable et de conditions, et de mérites, et d'intérêts, le fort portant le faible, et l'offensé même pardonnant à celui qui l'offense, le vaincu se soumettant au vainqueur, tout mépris, toute dureté, tout ressentiment, toute révolte cessent parmi les hommes, pour y faire régner une estime, une indulgence, une affection réciproque et universelle. Oui, chrétiens, estime, indulgence, affection universelle : voilà ce que vous devez au prochain, voilà les règles générales de la charité. Mépris, impatience, opposition ; voilà ce que vous sentez les uns pour les autres ; voilà les premiers principes de la désunion et de la mésintelligence. Voyons si ces règles et ces principes se peuvent allier dans l'esprit d'un véritable chrétien.

Le mépris, dans le monde, est attaché à certains états pauvres et humiliants : et c'est justement aux conditions les plus viles et les plus méprisables qu'un chrétien doit son estime, sa vénération et son attention. L'impatience éclate contre certains désordres visibles et grossiers : et ce sont les fautes les plus inexcusables qui inspirent au chrétien de la patience, de la compassion et de la modération. L'antipathie se déclare contre toute personne opposée : et c'est justement vers elle que l'attrait et le mouvement de la grâce porte un chrétien. Où est donc, je vous prie, le christianisme où manque la charité?

Je dis d'abord que c'est aux états les plus vils et les plus abjects qu'un chrétien doit son attention et son estime. Peut-il la refuser à ceux à qui Dieu la donne? Pourquoi ce souverain Maître de l'univers est-il descendu du ciel? Est-ce pour se faire servir? N'est-ce pas plutôt, ainsi qu'il le dit lui-même, afin de servir les hommes? *Non venit ministrari, sed ministrare.* (*Matth.*, XX, 28.) Qu'est-il venu chercher sur la terre? Les richesses qu'il possédait, ou la pauvreté qu'il n'avait pas? *Egenus factus est, cum esset dives* (II *Cor.*, VIII, 9), dit saint Paul. Du trône ou de la croix, auquel des deux a-t-il donné l'exclusion ou la préférence? *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem confusione contempta?* (*Hebr.*, XII, 2.) Entre la roture et la noblesse, la faiblesse et la force, la sagesse et la simplicité, sur quoi a-t-il fait tomber son choix adorable? La lie du peuple, l'opprobre des nations, le rebut du monde entier, à ses yeux éclairés ne l'a-t-il pas hautement emporté? *Ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus.* (I *Cor.*, I, 28.) Pauvres, mercenaires, affligés, voilà les héros du christianisme ; voilà, chrétiens, les premiers favoris de votre Dieu ; vous l'avez vu à sa naissance. Pourquoi ne sont-ils pas les vôtres? Avez-vous donc un discernement plus exquis qu'une intelligence souveraine? plus de droits à ménager que la majesté même? un abord plus difficile et plus respectable que celui qui habite une lumière inaccessible? Vos domestiques, vos inférieurs et vos vassaux, si vous voulez, ont-ils moins de rapport et de proportion avec vous, qui n'êtes après tout que subalternes, qu'avec leur premier Maître et le vôtre? Il ne craint pas de s'avilir en se familiarisant avec les pauvres et les petits : *Humilia Deus respicit* (*Psal.* CXII, 6) : et il semble, à vous entendre parler et à vous voir tous les jours, que vous ayez beaucoup à risquer dans le commerce que vous avez avec les plus pauvres et les plus petits. Il s'est abaissé jusqu'à eux pour les élever jusqu'à lui : et vous appréhendez de les élever trop en les laissant approcher de vous ou en approchant d'eux. Sa charité a fait l'égalité, pour se pouvoir communiquer aux hommes : et votre orgueil ne veut se montrer et se mesurer qu'avec ses égaux. En un mot, un Dieu, tout Dieu qu'il est, en s'humanisant et en s'incarnant même, n'a pas jugé l'homme indigne de lui : et l'on voit tous les jours des vers de terre, pour être un peu plus enflés et plus luisants, mépriser d'autres vermisseaux. Quelle indignité dans le christianisme! Eh! quoi? Sommes-nous donc encore dans ces siècles idolâtres et profanes, siècles de ténèbres et d'erreur, où l'on ne comptait pres-

que point au nombre des hommes ceux qui étaient nés pour les servir? Ce n'est rien, disait-on alors : ce n'est qu'un esclave : *Servum caput, nullum caput.* A en juger par la conduite, ne conserve-t-on pas encore aujourd'hui les mêmes sentiments, si l'on ne tient plus tout à fait le même langage?

Entrons dans ces cours florissantes, où l'abondance, resserrée de toutes parts par les calamités publiques, semble s'être fait un asile : on y exerce la charité, l'hospitalité, la libéralité; on y fait part de ses biens, j'en demeure d'accord; on y rend service au prochain, on y prodigue ses grâces, on y fait des heureux, j'en conviens.

Mais quel est-il ce prochain, je vous prie, et quels sont ces heureux qui le composent? Ce sont des personnes distinguées par leur naissance, revêtues de quelque crédit, pour qui les services présents parlent, ou que le mérite et l'esprit soutiennent; gens agréables, utiles ou nécessaires. On ne se lasse point des premiers, on se passe difficilement des seconds; pour les derniers, on y revient toujours. Mais que, dans cette foule de gens affamés de grâces, un étranger inconnu ou quelque domestique oublié se glisse sans autre recommandation que le besoin présent ignoré, ou peut-être quelques anciens services mal payés, sera-t-il préférablement reçu, sera-t-il même favorablement écouté de ces maîtres du monde et de ces dieux de la terre? Si un domestique tombe malade, ne le congédie-t-on pas sans pitié? Si on le garde dans son infirmité, ne lui compte-t-on pas tous les frais de sa maladie sans miséricorde? C'est ainsi qu'on en use dans ces maisons opulentes, où règne la superbe et non l'humanité.

N'allons pas si loin : dans ces tribunaux publics, ouverts aux plaintes et aux défenses communes, où l'équité, à force d'être devenue rare parmi les hommes, passe aujourd'hui presque pour charité, on y reçoit, si vous voulez, sans égard et petits et grands; on les écoute tour à tour; on tient entre eux la balance inflexible. Cela se fait-il toujours? Je le suppose. Mais au moins, si on leur rend également justice, demande l'apôtre saint Jacques, leur fait-on le même accueil? Regarde-t-on de même œil le bon droit, sous quelque habit qu'il se présente? Ne se ressent-il jamais, dans l'accès qu'on lui donne, de l'éclat ou de l'obscurité de celui qui le produit? Un suppliant riche, noble, accrédité, n'est jamais importun, quelques instances qu'il fasse : le pauvre est toujours incommode et fâcheux dès qu'il revient souvent, quoiqu'à titre de justice, à moins qu'on ne se prête à des passions criminelles et qu'on ne se livre à des plaisirs infâmes. Sans sortir même de vos familles, chrétiens, ne voit-on pas de ces injustes préférences et de ces indignes partialités? Parmi tant de membres différents qu'un même chef de famille rassemble et dans lesquels coule un même sang, s'il s'en trouve par hasard quelqu'un maltraité de la fortune, disgracié par quelque coup affligeant, ou qui, sans avoir dégénéré, n'a pu faire le même progrès que les autres; un parent ruiné, un allié pauvre, un proche mésallié, daigne-t-on bien le regarder? lui rend-on les mêmes offices? l'aide-t-on d'un commun accord? Trop heureux, fût-ce un père, fût-ce un frère, s'il est encore avoué dans son indigence, et si, malgré la voix du sang qui réclame en sa faveur, il n'est pas entièrement méconnu et outrageusement oublié. Ah! chrétiens, ce n'est pas là ce que nous ont appris nos pères; mieux instruits que nous des devoirs de la charité et de l'ordre qui doit y régner, ils en excluaient d'abord toute considération humaine : ils ne connaissaient point de plus beaux noms que ceux qu'ils avaient reçus du baptême; point de meilleure recommandation que celle des prières chrétiennes; point de plus noble distinction que la gloire de ressembler à Jésus-Christ par une plus grande conformité à sa pauvreté, à ses humiliations, à ses souffrances. Suivant ce plan évangélique, chez eux les derniers tenaient toujours le premier rang dans leur estime; les plus dénués avaient le plus de part à leur faveur, et les plus abandonnés étaient l'unique objet de leur recherche. Que si vous avez d'autres sentiments, assurez-vous qu'autant qu'ils vous éloignent de la charité parfaite, autant sont-ils contraires aux premiers principes du christianisme.

Mais voici une seconde erreur, aussi préjudiciable à l'esprit de charité, et qui n'est pas moins éloignée de l'esprit du christianisme. Non, ce n'est point tant, si vous voulez, la condition que l'on méprise, ce sont les défauts personnels que l'on attaque, plus ils sont grands, plus ils indisposent, plus ils choquent, plus ils indignent, plus ils offensent, plus ils révoltent, plus ils forcent à ne rien ménager et à rompre avec le coupable. On se croit tout permis contre un ennemi de Dieu, et il semble que ce serait se rendre complice des péchés, que de ne pas prendre à parti les pécheurs mêmes. Vous les examinez donc en secret, et vous les décriez en public; présents, vous les livrez à vos jugements téméraires; absents, vous les abandonnez à la censure populaire; là, vous les citez sans cesse, vous leur faites leur procès à leur insu, vous les condamnez sans les entendre, vous les déclarez criminels, vous les jugez dignes de punition, et peut-être allez-vous jusqu'à la leur souhaiter pour l'exemple. C'est dommage que le ciel, lent à punir et prompt à pardonner, ne souscrive pas à vos arrêts, ne se presse pas de les exécuter, et suspende son courroux Mais les sentiments de Dieu qui devraient être les vôtres, si vous étiez vraiment chrétiens, vous font là-dessus des leçons de patience et de modération, bien propres à vous confondre. Il ne prend point ses intérêts avec autant de chaleur, que vous épousez sa cause; plus porté à la clémence qu'à la rigueur, il use de ménagement; lors même qu'on n'a pour lui nul égard, Dieu prend du temps pour juger, et donne, dit-il lui-même, lieu par là au repentir, *Ego cum accepero*

tempus, justitias judicabo. (*Psal.* LXXIV, 3.) Et vous, le crime commis et avéré, vous voudriez voir partir la foudre, et le feu du ciel tomber sur les têtes criminelles : ah ! vous ne savez, disait Jésus-Christ à ses apôtres dans une occasion toute semblable, vous ne savez sous quelle loi vous vivez, ni quel en est l'esprit : *Nescitis cujus spiritus estis.* (*Luc.*, IX, 55.)

Je veux croire après tout que ce zèle amer qui vous transporte quelquefois dans vos discours, est aussi pur que celui d'Elie, et de Moïse, que celui de ces apôtres que Jésus-Christ appela enfants du tonnerre, et ce n'est pas mon dessein, surtout dans un discours uniquement consacré à l'éloge de la charité, de juger ici de vos intentions, et d'en fonder la malignité, permettez-moi cependant, âmes dévotes, vous qui faites profession de religion et de vertu, et qui en êtes par là même plus portées que les autres, dit saint Bonaventure, par une charité trompeuse, à ces excès peu charitables ; permettez-moi de vous dire qu'il est de l'intérêt même de la religion et de la piété, que vous vous observiez extrêmement sur ce point, car donner à une action le meilleur tour dont elle est susceptible, la regarder toujours par l'endroit qui lui est le plus favorable ; excuser au moins l'intention, si l'action ne se peut excuser, c'est un devoir essentiel du christianisme, c'est une obligation indispensable de religion, c'est un précepte même fondé dans la justice et dans la charité. Mais il ne paraît pas trop que les dévots se croient assujettis à ces lois généralement proposées au commun des fidèles : il semble au contraire qu'ils aient reçu mission du ciel pour sonder tous les cœurs ; et comme ils savent que le cœur de l'homme en général est infiniment corrompu, il n'est point de mauvaises impressions qu'ils ne prennent d'abord, et qu'ils ne donnent ensuite à tout ce qui les choque. Rien ne flatte plus la vanité d'un grand nombre de personnes dévotes, que de se rendre à elles-mêmes ce doux témoignage, qu'elles ont le bonheur et le mérite de contribuer au bon ordre du monde, et d'y maintenir la pureté des mœurs : de là vient qu'elles trouvent un goût merveilleux à gémir à tout propos sur les déréglements d'autrui : personne n'en est plutôt instruit et ne les révèle avec plus de zèle et plus d'ardeur.

Eh ! n'est-ce pas aussi ce qui fait tous les jours que le libertinage, attaqué par la dévotion, se déchaîne à son tour contre la dévotion ; que ses partisans usent de représailles et de récrimination ; qu'ils blessent la charité, en taxant les dévots d'en manquer pour eux ; qu'ils se vengent par des satyres publiques de vos médisances couvertes, qu'ils vous accusent de faire d'eux en secret ; qu'ils publient partout, pour se disculper et vous rendre odieux, que, par une vie plus réglée, vous prétendez acheter le droit de médire, tandis que de leur côté ils prennent hardiment le droit de mal parler, sans se mettre en peine de mieux vivre ; qu'également éclairés sur vos défauts et aveuglés sur leurs désordres, ils vous reprochent aussi de n'éclairer de si près leurs désordres, que pour perdre de vue vos propres défauts ; qu'ils se croient autorisés à ne vous rien passer, à ne vous rien pardonner, parce qu'ils vous supposent dans la disposition de ne leur faire nulle grâce ; enfin qu'ils vous rendent décri pour décri, haine pour haine, guerre pour guerre, sans qu'on puisse trouver d'autre voie d'accommodement et de conciliation que de condamner dans les uns et dans les autres cette impatience mutuelle à se tolérer, comme entièrement opposée à l'esprit du christianisme. Car pour en revenir toujours à cette première règle et du christianisme et de la charité, pourquoi, lorsque vous n'avez, comme je le suppose ici, ni l'obligation, ni le pouvoir de corriger le mal, ne supportez-vous pas par une véritable indulgence, ce que Dieu supporte par une ineffable bonté ? Pourquoi éclater, quand il garde le silence ? pourquoi vous presser de punir ce qu'il diffère de venger ? Quoi ! le Père des miséricordes fera lever tous les jours son soleil sur les bons et sur les méchants ; et vous, enfants de colère, nés dans le péché, vous regarderez les uns d'un œil complaisant et favorable, tandis que vous ne montrerez aux autres qu'un visage critique et sévère ? Quoi ! le souverain dispensateur des grâces fera tomber également la rosée du ciel sur les justes et sur les pécheurs ; et vous, infidèles, par une injuste partialité, vous réserverez à ceux-là toute votre bienveillance et votre tendresse, et vous n'aurez pour ceux-ci que sécheresse et que dureté ? Quoi ! le grand père de famille, par une sage conduite, laissera croître indifféremment dans son champ et le froment et l'ivraie, jusqu'au terme de la moisson : *Sinite utraque crescere usque ad messem* (*Matth.*, XIII, 30) ; et vous, serviteurs téméraires, vous voudrez, par un zèle indiscret, démêler et séparer avant le temps le bon grain du mauvais, la piété du libertinage, et la véritable dévotion de la fausse : *Vis, imus, et colligimus ea?* (*Ibid.*, 28.) Etes-vous donc plus saints que votre Dieu qui ménage le vicieux sans ménager le vice ; vous qui passez incontinent de la haine du crime à la haine du criminel ? Disons quelque chose de plus sensible : Etes-vous, âmes dévotes, plus ennemies du vice et du libertinage que les premiers chrétiens ne l'étaient du paganisme ? et vous, libertins, qui criez si fort contre les faux dévots, êtes-vous plus zélés pour la vraie dévotion, que les premiers fidèles ne l'étaient pour la religion véritable ? Cependant, nonobstant leur religion et leur zèle, quels ménagements, quels égards, quelles complaisances, quelle charité n'avaient-ils pas pour les païens mêmes et les infidèles ? Avec quel empressement ne les servaient-ils pas ? avec quelle douceur ne les traitaient-ils pas ? avec quelle charité ne les plaignaient-ils pas ? avec quelle patience ne les supportaient-ils pas ? Ils mettaient en pièces leurs idoles, il est vrai, mais ils res-

pectaient leurs personnes; ils chassaient leurs prêtres, j'en conviens, mais ils soulageaient leurs pauvres; ils bravaient leurs persécutions aux dépens de leur repos, cela est certain, mais ils travaillaient à leur conversion et à leur salut aux dépens de leurs vies. Saint Pacôme, encore idolâtre et guerrier, n'en fut-il pas charmé, édifié, converti? Levant les mains au ciel, et rendant à la charité les armes qu'il avait refusées jusqu'alors à la vérité, ne s'engagea-t-il pas par un serment solennel à suivre une religion dont les disciples, disait-il, faisaient profession de vivre sans reproche, et de n'en faire jamais à personne; de faire la guerre à leurs défauts, et de procurer la paix aux pécheurs; de ne se passer rien, et de pardonner tout aux autres; d'ignorer les désordres étrangers, pour ne se souvenir que de leurs propres faiblesses; de s'opposer par leur résistance à leur damnation et à leur perte, et de contribuer par leur complaisance à leur conversion et à leur salut. Voilà, dit saint Augustin, ce qui a donné d'abord tant d'enfants à l'Eglise, et dans la suite des habitants aux cloîtres : *Etiam monasteria peperit.* L'indulgence à excuser les défauts des personnes et la patience à les supporter : second caractère du christianisme, seconde règle de la charité.

Enfin, quant aux personnes mêmes, il en est, je l'avoue, de fâcheuses et d'incommodes, qui semblent n'être au monde que pour le détruire, du moins pour le mortifier et le traverser. C'est contre elles que la nature s'arme et se révolte, mais c'est vers elles que vole un cœur chrétien, comme vers ses meilleurs amis, ses médecins charitables, ses véritables guides à la félicité, convaincu que le pouvoir qu'elles ont de nous nuire, vient uniquement de celui qui veut nous sauver : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper* (*Joan.*, XIX, 11); que ce pouvoir ne leur est donné que pour notre salut, et nullement pour notre perte : *Ad emendationem, non ad interitum;* que, quoi qu'elles entreprennent ou qu'elles fassent, elles ne peuvent excéder les ordres du ciel, mais seulement exécuter sur nous ses desseins pleins de bonté : *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet.* (*Isa.*, XLVI, 10.) Persuadé de ces vérités saintes, et pénétré de ces sentiments, un chrétien, sur les pas de son divin Maître, court au-devant de ceux qui le persécutent, et leur dit d'un ton plein de douceur et de tendresse : Qui cherchez-vous? *Quem quæritis?* (*Joan.*, XVIII, 4.) Ah! si vous ne cherchez qu'une âme coupable, chargée d'une infinité de péchés, et obligée tôt ou tard de les expier, c'est moi, vous ne vous trompez pas : *Ego sum.* Trop content de racheter par quelques souffrances courtes et légères des châtiments rigoureux et durables, je baiserai de bon cœur la main qui ne me blesse que pour me guérir; qui ne m'abat que pour m'élever, qui ne me combat que pour me couronner : *Ego sum :* Qui cherchez-vous? *Quem quæritis?* (*Ibid.*) Si vous cherchez une âme fidèle qui serve Dieu pour Dieu même, et qui par un attachement éprouvé au feu de la tribulation, veuille soulager son amour et sa foi, c'est encore moi, ou du moins je veux l'être : *Ego sum.* (*Ibid.*) Ainsi donc, soit que vous me sachiez innocent, soit que vous me jugiez coupable, instruments des châtiments paternels ou gages des récompenses éternelles de mon Dieu, vous ne me sauriez être que salutaires et désirables.

Tels sont les sentiments qu'inspire le christianisme, et tels sont aussi, dit saint Bernard, les sentiments de la charité chrétienne. Elle adoucit tellement les mortifications les plus sensibles, que vous ne trouvez plus de quoi vous plaindre, parce que vous ne trouvez pas même de quoi vous affliger : *Sic vult te tuum sentire dolorem, ut non habeas unde dolere.* Elle charme si bien les coups que l'on vous porte, que vous les recevez comme des coups de grâces dont vous vous tenez moins offensé qu'obligé : *Sic vult tuam scire miseriam, ut incipias miser non esse.* Elle est douce jusque dans les réprimandes qu'elle est obligée de faire, parce qu'elle croit les faire à des amis plutôt qu'à des adversaires : *Cum arguit, mitis est.* Elle mêle je ne sais quoi de miséricordieux et de tendre aux armes mêmes qu'elle est quelquefois forcée de prendre pour sa défense, parce qu'elle sait qu'elle combat non ses ennemis, mais ses frères : *Pie solet sævire.* Sa colère apparente est toujours accompagnée d'un fonds de patience, parce qu'elle regarde les effets de la malice des hommes comme des épreuves nécessaires à la vertu : *Patienter novit irasci;* et son indignation la plus juste n'est jamais séparée de la plus profonde humilité, parce qu'elle se persuade qu'elle mérite d'ailleurs tout le mal qu'on lui fait et qu'on lui peut faire : *Humiliter indignari.* Ces sentiments, mes frères, vous paraissent bien relevés et bien parfaits, mais peut-on ne les pas avoir à l'école d'un Maître dont toute la doctrine et les exemples ne prêchent qu'humilité et que douceur? Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* (*Matth.*, XI, 29.) C'est ainsi que pensaient, que parlaient, qu'agissaient même dans l'Ancien Testament ceux qui vivaient dès lors de l'esprit de la loi nouvelle. Gardez-vous, disait David à ses courtisans, gardez-vous bien de traiter en ennemi celui qui me maudit et qui me frappe : *Dimittite eum, ut maledicat.* (II *Reg.*, XVI, 10.) Eh! pourquoi? Ah! c'est qu'il tient ici la place d'un plus grand Maître que moi : *Dominus præcepit ei ut malediceret.* (*Ibid.*) Et qui oserait demander pourquoi le Seigneur en use de la sorte? *Et quis est qui audeat dicere, quare sic fecerit?* (*Ibid.*) Laissez-le donc en paix exécuter sur moi les arrêts du ciel : *Dimittite eum ut maledicat, juxta præceptum Domini.* (*Ibid.*) Peut-être que, touché de ma soumission filiale, Dieu changera cette malédiction passagère en une bénédiction éternelle : *Si forte respiciat Dominus afflictionem meam, et reddat mihi Dominus bonum pro*

maledictione hac hodierna. (II *Reg*., XVI, 12.) C'est ainsi que les premiers chrétiens embrassaient leurs bourreaux plus tendrement qu'ils n'eussent fait leurs pères, parce qu'ils recevaient, disaient-ils, de leurs mains sanguinaires une vie plus précieuse que celle qu'ils tenaient des auteurs mêmes de leurs jours. C'est ainsi qu'un des plus saints évêques de France vint par respect au-devant de ce tyran fameux qui se faisait appeler la terreur du monde et le fléau de Dieu : *Metus orbis, et flagellum Dei*. Venez, fléau de Dieu, lui dit ce saint pasteur, venez exercer ses vengeances sur des enfants humiliés et soumis; ne craignez point que vos plus rudes coups arrachent de nos cœurs le moindre sentiment de haine; nous savons trop ce que nous devons à l'aimable colère d'un Dieu tendrement irrité qui vous envoie ici pour nous châtier en père, et non pour nous perdre en ennemi; jusqu'ici vous avez été l'effroi d'un monde aveugle et profane, qui ne s'est arrêté qu'à regarder et à mordre la pierre qui le frappait, sans reconnaître ni respecter la main bienfaisante du bon pasteur qui la jetait pour le ramener; venez régner sur un peuple fidèle, et vous en ferez les délices. Reprenons tout ce que nous avons dit. Point de christianisme sans estime pour les conditions les plus méprisables; point de christianisme sans indulgence pour les fautes les plus coupables; point de christianisme sans bienveillance même pour les personnes les plus opposées; point donc de christianisme sans union sincère, sans charité parfaite : vous l'avez vu. Mais j'ajoute : point d'union sincère ni de charité parfaite sans christianisme; c'est le sujet de la seconde partie, qui demande de moi plus de détails pour la prouver, et de vous plus d'attention pour en sentir la vérité.

SECONDE PARTIE.

Qu'il n'y ait point d'union sincère ni de charité parfaite sans christianisme, c'est une de ces vérités qui, toutes certaines qu'elles sont, ne se font pas sentir d'abord, et qui souffrent même en apparence quelque difficulté. Car enfin, indépendamment du christianisme, il y a certains nœuds que le sang et la nature donnent, et ce sont ceux de la parenté; il y en a que le choix et la raison forment, et ce sont ceux de l'amitié; il y en a que les lois et l'usage du monde établissent parmi les hommes, et ce sont ceux de la société. Décrier toutes ces liaisons humaines pour relever le seul commerce divin de la religion, ce serait attaquer la religion même qui les suppose, qui les autorise et qui les perfectionne; mais dire que, sans le secours d'une union plus pure et plus sainte, tous ces liens profanes sont trop faibles encore pour réunir constamment les cœurs, c'est dire ce que la foi nous enseigne, ce que l'expérience confirme et ce que la raison même est forcée de reconnaître malgré ses préventions.

Je dis ce que la foi nous enseigne. Car en combien d'endroits de l'Ecriture, l'esprit de Dieu nous répète-t-il qu'il n'est pas sage de compter sur les engagements les plus tendres de la nature, s'ils ne sont soutenus de ceux de la vertu? Que chacun, dit Jérémie, se garde de son prochain; et que nul ne se fie, même à son propre frère : ***Unusquisque se a proximo suo custodiat, et in omni fratre suo non habeat fiduciam*** (*Jer*., IX, 4); parce que dans ces siècles intéressés et corrompus le frère ne pense qu'à supplanter son frère, et l'ami ne cherche qu'à surprendre et à tromper son ami : *Quia omnis frater supplantans supplantabit; et omnis amicus fraudulenter incedet*. (*Ibid*.) Parents, amis, concitoyens, ajoute le prophète Michée, ah! ne nous vantez plus vos étroites alliances, si elles ne sont marquées au coin de la vertu; car, sans elle, le fils traite le père avec outrage; la fille s'élève contre sa mère, et l'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison : ***Quia filius contumeliam facit patri, et filia consurgit adversus matrem, et inimici hominis domestici ejus***. (***Mich***., VII, 6.) Ce sont là des oracles de l'Esprit-Saint. Mais en vérité a-t-on besoin de la foi pour les croire? Tant de troubles domestiques, tant de guerres intestines, tant de querelles civiles, dont les tribunaux profanes et sacrés retentissent tous les jours, ne sont-ce pas là des preuves suffisantes, que la charité parfaite, aussi rare que le parfait christianisme, bannie du commerce trompeur, non de tant d'honnêtes païens, mais de mauvais chrétiens, a fixé son séjour dans le sein tranquille de ces vertueuses familles, où règnent avec l'honneur et la probité, la religion et la foi? Cherchons donc quelque raison plausible qui puisse nous éclaircir et nous convaincre de la nécessité de cette alliance entre la religion et la charité. Saint Paul semble nous la suggérer dans sa seconde *Epître à Timothée* : là ce grand Apôtre, après avoir fait une peinture affreuse, mais hélas! trop naturelle, des mœurs de ces derniers temps, sans foi, dit-il, sans amitié, sans reconnaissance, sans union, même entre les personnes les plus proches : ***Parentibus non obedientes***, *ingrati, sine affectione, sine pace, sine benignitate* (II *Tim*., III, 2), il établit l'amour-propre comme la racine et le principe de tous ces désordres : ***Erunt homines seipsos amantes***. (*Ibid*.) Voilà, dit saint Augustin, la source funeste de toutes les divisions : *Hæc omnia mala ab eo velut fonte manant;* un amour déréglé de soi-même : ***Quod primum posuit, seipsos amantes***. En effet, quoique l'amour que l'on a pour soi soit la règle de l'amour que l'on doit au prochain : ***Diliges proximum sicut te*** (*Matth*. XXII), cependant il n'en peut être le principe, parce qu'il en est l'ennemi capital; leurs caractères sont opposés, leurs maximes contradictoires, leurs effets incompatibles, leurs fins inalliables : l'un rapporte tout aux autres, et l'autre se fait le centre de tout; l'un s'occupe des besoins étrangers, et l'autre voudrait que le monde entier ne fût occupé que des siens; l'un est bienfaisant, et l'autre intéressé; l'un cède et plie, l'autre veut régner : en un mot, l'un

produit toutes les vertus, et l'autre enfante tous les vices : le moyen de les accorder? Il faut donc nécessairement que l'un des deux périsse; or, si l'amour-propre doit être la victime de la charité, comme on n'en peut douter, ah! il n'y a que la religion qui puisse l'immoler. Sans elle, tout autre motif, quelque liant et quelque fort qu'il puisse être, loin de réprimer cet ennemi flatteur que nous portons tous dans notre sein (je veux dire l'amour-propre), ne sert qu'à le mortifier. Entre parents, la chair et le sang l'excitent et le réveillent; entre amis, la confidence le fomente et l'entretient; entre les autres hommes, l'honnêteté le couvre et le déguise; mais entre chrétiens, le christianisme le détruit : en sorte que, pour bien définir les différents rapports qui se lient parmi les hommes, on peut dire que, sans le christianisme, la parenté n'est qu'une recherche continuelle d'amour-propre, que l'amitié en est le commerce et le trafic, que la politesse en est le déguisement et le voile; mais que le christianisme en est l'anéantissement et la destruction, et que seul par conséquent il peut établir parmi les hommes une union sincère et une charité parfaite : entrons, je vous prie, dans le détail.

Je dis encore qu'entre parents, l'union la plus étroite, séparée de l'esprit du christianisme, n'est qu'une recherche d'amour-propre. Le père se cherche dans ses enfants, et ne les aime qu'autant qu'il s'y reconnaît, et qu'il s'y trouve ; l'époux, charmé que son épouse soit toute à lui, oublie qu'il n'est aussi lui-même que pour elle; les frères, partagés dans leurs intérêts, ne veulent pas même avoir de commun le nom qu'ils portent: celui-ci, dans la division de l'héritage, n'a égard qu'à ses prétentions personnelles, et nullement aux droits de l'amitié fraternelle ; celui-là, dans sa conduite, sacrifie l'amour conjugal à une humeur bizarre, au plus léger mécontentement, et souvent même à la passion la plus aveugle ; l'autre dans l'établissement de sa famille, donne tout à la prédilection, peu à l'amour paternel et à la justice. Remontons à la source de toutes ces liaisons malheureuses, et nous verrons que l'amour-propre, affranchi des lois de la religion, en est la première origine. Un père entêté de sa fortune ou de son rang, qu'il veut transmettre avec éclat à celui de ses enfants qu'il croit né pour les soutenir, éloigne sans pitié de sa présence ceux qui, par un droit naturel, devraient partager ses faveurs et les gages de sa tendresse; force les uns, victimes infortunées, d'aller à l'autel offrir à regret un sacrifice que Dieu ne demande pas, écarte les autres au premier sujet de mécontentement, dont il a soin de leur ménager les occasions, pour se ménager à lui-même un spécieux prétexte de les traiter en étrangers, en ne leur accordant que ce qu'il ne peut leur refuser sans éclat, sans scandale, sans injustice, et sans oppositions; il réduit toute sa famille à un seul chef, sur lequel il entasse trésors sur trésors. Est-ce là aimer ses enfants? et n'est-ce pas là plutôt s'aimer soi-même? Le père mort, on voit les enfants, désunis à leur tour, allumer à ses funérailles le flambeau de la discorde, réveiller ses cendres, pour les traduire devant tous les tribunaux de la terre, s'entre-déchirer, sous prétexte de s'accorder; consumer par avance en procès un bien qu'ils se disputent; vieillir dans la haine, après avoir passé leur jeunesse dans la concorde, et se dédire juridiquement dans un âge mûr et avancé de toutes les marques d'amitié qu'ils s'étaient données en particulier dans un âge encore tendre. Je vous le demande, chrétiens, ces frères au fond étaient-ils bien unis? et chacun d'eux ne s'aimait-il pas lui seul plus que les autres? Passons sous silence ces naufrages trop éclatants, trop prompts, et trop fréquents de l'union la plus indissoluble et la plus respectable; tirons un voile sur ces scènes odieuses et publiques, où l'on voit succéder aux serments les plus sacrés les déclamations les plus outrées et les plus indécentes; où à l'ardeur d'un amour tendre et légitime se substitue toute la fureur d'une haine implacable; où chacune des deux parties, sans respecter son propre choix, fait éclater son aversion et son mépris pour la personne du monde, qu'elle a fait profession autrefois d'estimer le plus et de chérir davantage; où, pour se disculper d'avoir été quelque temps liés ensemble, on apprend à tout l'univers qu'on est enfin désuni pour toujours : puisse s'ensevelir dans un éternel oubli l'histoire trop connue de ces ruptures scandaleuses! Mais pouvons-nous dissimuler que la cause la plus ordinaire de ces désunions vient de ce qu'on s'est mutuellement uni par intérêt, par passion, par amour-propre, et jamais par principe de religion, ni selon Dieu. Si la charité chrétienne eût serré ces nœuds sacrés, ils eussent été également doux et constants, tendres et solides, souples et durables, étroits et éternels; ni les défauts qui choquent, ni les humeurs qui se combattent, ni les nuages qui se forment, ni les chagrins, les traverses qui surviennent, ni les intérêts qui partagent, ni le temps qui change tout, rien n'eût été capable de les rompre et de les affaiblir. Pourquoi? Parce que la charité, dit saint Paul, est délicate, sans impatience : *Charitas patiens est* (I *Cor.*, XIII, 6) ; sensible sans aigreur, *benigna est* (*Ibid.*); fidèle sans défiance, *non æmulatur* (*Ibidem*); zélée sans caprice, *non agit perperam* (*Ibid.*); prévenante, sans espoir de retour, *non quærit quæ sua sunt* (*Ibid.*)

En voulez-vous, chrétiens, un exemple, mais exemple auquel vous n'aurez rien à opposer? C'est celui de Jésus-Christ, père, frère, époux de toutes les âmes fidèles : car ce sont-là les titres aimables dont il se pare; ce sont-là les tendres engagements qu'il a bien voulu contracter avec nous. Jusqu'où n'a-t-il pas porté la pureté et le désintéressement de son amour? Enfants du même Père céleste, en vertu de l'adoption divine, signée du sang de Jésus-Christ, et scellée de sa croix, ne sommes-nous pas tous réu-

nis, si nous sommes fidèles, dans le même sein de l'Eglise, revêtus du même caractère, jouissant des mêmes priviléges, honorés des mêmes caresses, assis à la même table, prétendant au même héritage, appelés au même royaume du ciel? S'il est parmi nous quelque enfant prodigue, peut-il reprocher à ce père plein de bonté de l'avoir sur-le-champ abandonné, méconnu, déshérité? A-t-il lieu de se plaindre qu'il ait manqué pour lui de douceur, de ménagement, d'indulgence, de tendresse? n'a-t-il pas toujours le même rang dans son souvenir, et ne tient-il pas à lui de reprendre s'il le veut, la même place dans son amitié? Enfants et héritiers de Dieu, dit saint Paul, nous sommes aussi les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ : *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi* (*Rom.*, VIII, 17.) Mais dans ce premier-né, comme l'appelle cet Apôtre, quelle générosité, quelle prodigalité! S'est-il rien réservé de tout ce qu'il possédait par le droit même de mérite? ne nous en a-t-il pas fait le transport? ne s'est-il pas donné irrévocablement lui-même, à la vie et à la mort, dans le temps et dans l'éternité?

Epoux aussi fidèle que tendre père et frère généreux, a-t-il jamais de son plein gré fait avec nous le moindre divorce? malgré nos infidélités, ne nous a-t-il pas aimés, dit saint Paul, lors même que nous étions les plus indignes de son amour? nos froideurs ont-elles ralenti l'ardeur de sa charité? notre ingratitude a-t-elle tari la source de ses bienfaits? notre lâcheté a-t-elle empêché qu'il ne versât sur nous jusqu'à la dernière goutte de son sang, et notre indifférence qu'il ne nous ait aimés jusqu'au dernier soupir de sa vie mortelle? Pères, frères, époux, voilà votre modèle; car si Dieu, reprend saint Jean, nous a aimés de la sorte, ainsi devons-nous nous entr'aimer : *Sic Deus dilexit nos, et nos debemus alterutrum diligere* (I *Joan.*, III, 11); sans cela, votre union n'est qu'une recherche d'amour-propre, comme l'amitié n'en est qu'un commerce et un trafic.

J'appelle de ce nom toute liaison particulière préjudiciable à la charité commune, toute communication de sentiments faits à la décharge de son propre cœur, mais à pure perte, ou à charge même pour le prochain; toute société agréable à ceux qui la composent, mais désavantageuse à ceux qui en sont exclus; car cette union si étroite avec les uns, n'est-elle pas pour l'ordinaire une désunion formelle d'avec les autres, aussi contraire à l'esprit de charité qu'elle est favorable au génie de l'amour-propre?

Telle est l'idée que nous devons avoir de ces confidences mutuelles, de ces ouvertures cordiales, de ces épanchements réciproques, où le venin le plus subtil de l'amour-propre se glisse sous l'appât trompeur d'une sincère amitié. Telle est la nature de ces cercles choisis, où la tendresse que l'on sent pour les présents, réveille toute l'aigreur que l'on a contre les absents; où l'entière liberté dont on jouit, invite à se dédommager de la contrainte politique que l'on se fait ailleurs; où, par un contraste affecté, l'on flatte mutuellement ses vertus prétendues, en dépeignant sous les couleurs les plus noires, les défauts d'autrui, et où souvent les bons amis de table se divertissent chez l'ami du soir, de ce qu'ils ont vu et entendu chez l'ami du matin. Là du moins, entre amis véritables, sous prétexte de vous instruire les uns les autres de ce qui vous touche, de soulager le poids de vos maux, d'émousser le sentiment de vos chagrins, vous livrez à votre critique tous ceux qui vous offensent, qui vous choquent, qui vous nuisent, qui vous déplaisent; comme si, juges intéressés, vous étiez en droit de prononcer tour à tour sur vos causes personnelles et communes. Là, sous couleur de reproduire dans d'autres vous-mêmes les sentiments que vous avez, vous y faites passer imperceptiblement toutes vos passions, vos aversions, vos jalousies, vos défiances, vos conjectures téméraires et malignes; là, sous le beau nom de passe-temps et d'entretien innocent, vous vous divertissez aux frais du public, vous composez de tous les mauvais récits que vous avez ramassés et confondus dans une ville, ce poison délicat qui fait aujourd'hui l'agrément des compagnies; où, pour régaler de vos discours médisants quelques personnes chéries, vous sacrifiez tout le reste des humains, comme des victimes abandonnées à l'intempérance de votre langue satirique. A votre avis, chrétiens, qui a le plus de part à ces sortes, dirai-je, d'amitiés publiques ou d'amitiés particulières, l'amour du prochain ou l'amour-propre?

Mais quoi! me direz-vous, pour être chrétien, faut-il donc ne pas avoir d'amis? Jésus-Christ a bien eu les siens, témoin saint Jean l'évangéliste. Oui, chrétiens, il faut avoir des amis; mais des amis vertueux. La vertu, au sentiment même des sages profanes, est le premier lien de l'amitié; mais un amour désordonné de soi-même, source de tous les vices, qui ne chérit que ce qui lui plaît, n'en fut jamais, selon eux, le premier mobile. Toute liaison, disent-ils, établie sur un si mauvais principe, tend à la ruine de la société civile, est une conspiration secrète contre le repos commun, devient un brigandage honteux, qui s'exerce impunément sur l'honneur, sur les intérêts, sur les droits d'autrui. Il faut avoir des amis et se piquer même de l'être, mais jusqu'à l'autel, selon un ancien, et par conséquent à ce qui est préférable à l'autel même, selon Jésus-Christ; je veux dire : l'union, la paix, la charité même à l'égard de ses ennemis. Il faut avoir des amis, et les aimer, si vous voulez, plus que soi-même; mais non pas plus que le prochain, dont ils ne sont en nombre que la moindre partie, et auquel par conséquent on les doit sacrifier, s'ils viennent à lui déclarer une guerre injuste et cruelle. Il faut avoir des amis, les chérir, les conserver et les entretenir à ses propres dépens; mais non pas aux dépens des autres. Enfin il faut

avoir des amis, et des amis même particuliers; mais jamais au préjudice des amis communs, qui sont le reste des hommes; pour cela il faut avoir de la religion : c'est elle qui nous inspire cette charité universelle, qui, selon le beau caractère qu'en fait saint Paul, excuse tout, croit tout, espère tout, souffre tout, et de toute sorte de personnes : *Omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet.* (I *Cor.*, XIII, 7.) Et c'est encore l'exemple que nous en a donné Jésus-Christ. Il avait sans doute des amis, et personne ne méritait d'en avoir davantage; mais à qui, je ne dis pas de ceux qui étaient indifférents pour lui, mais de ceux même qui lui étaient les plus contraires, sa confidence fut-elle jamais préjudiciable? Vous le savez : pressé par ses plus chers disciples, la veille de sa passion, de leur découvrir l'ingrat qui le devait trahir. par combien de charitables détours ne sembla-t-il pas éluder cette demande importune? par quels signes équivoques ne trompa-t-il pas leur pieuse curiosité? l'eût-il même déclaré, si le coupable présent ne l'y eût forcé par une sommation aussi perfide que l'attentat qu'il voulait cacher? Obligé de parler, de peur de trahir le traître même, en feignant de l'ignorer, de quel ménagement n'usa-t-il pas? sa modération n'arrêta-t-elle pas et l'amour impétueux de saint Pierre, et la tendre amitié de saint Jean, qui, sans une grâce particulière, dit saint Chrysostome, se fussent portés l'un et l'autre à d'étranges extrémités? Enfin sa charité ne trouva-t-elle pas le secret de faire disparaître tout à coup et le criminel et le crime, sans qu'il en restât, dit l'Evangile, dans l'esprit de ses disciples le moindre soupçon : *Hoc autem nemo scivit discumbentium.* (*Joan.*, XIII, 28.) Amis fidèles! c'est ainsi que vous devez vous aimer d'un amour pur et innocent, qui ne nuise à personne : sans cela votre amitié n'est qu'un commerce et qu'un trafic d'amour-propre.

Que dire enfin de cette observance scrupuleuse de devoirs civils, qui fait aujourd'hui les délices du siècle et le lien le plus ordinaire de la société; de ces combats d'honneurs et de déférences, où l'on cherche à se prévenir et jamais à l'emporter? de cet échange mutuel de menus services que l'on reçoit et que l'on rend tour à tour? Je dis que si tout cela n'est animé d'un véritable esprit de christianisme, ce n'est qu'un déguisement et un voile d'amour-propre; que ceux qui ne sont liés que par ces dehors spécieux et ces faux semblants d'amitié ne sont pas, au fond, plus unis que les hommes les plus grossiers et les plus sauvages, et que toute la différence est que ceux-ci, dans leur conduite farouche, agissent au moins sans contrainte, au lieu que ceux-là, sous des manières plus polies, savent mieux se contrefaire et se masquer. Car voilà, dit saint Grégoire, pape, où se réduit cette science du monde si vantée, qui ne s'acquiert que par l'usage, que les pères voudraient, au prix de l'or, acheter à leurs enfants : *Hæc nimirum prudentia usu a juvenibus scitur, hæc a pueris pretio discitur;* qui enfle si fort ceux qui la possèdent, et qui confond tous les jours ceux qui ne l'ont pas : *Hanc qui sciunt, cæteros despiciendo, superbiunt; hanc qui nesciunt, subjecti et timidi in aliis mirantur.* Voilà, dis-je, où elle se réduit : à un langage affecté qui émeut le cœur et qui se joue de la vérité : *Cor machinationibus tegere;* à un choix exquis de belles paroles vides de sentiments : *Sensum verbis velare:* à des scènes étudiées, où, d'un moment à l'autre, on change de personnages, tantôt gais et tantôt sérieux; ici plaintifs et là triomphants, toujours forcés et jamais naturels : *Quæ falsa sunt, vera ostentare; quæ vera sunt, falsa demonstrare.*

En effet, qui croira que le politique ou le mondain aime tous ceux qu'il embrasse, estime tout ce qu'il loue, pense tout ce qu'il dit, s'humilie toutes les fois qu'il cède, se réjouisse toujours, quand il félicite, et s'afflige, dès qu'il prend le deuil ou qu'il l'accompagne? Si cela était, le verrait-on si souvent accabler de caresses ceux qu'il vient de déchirer par ses discours; se féliciter, avec un concurrent, d'un bonheur qu'il lui a disputé et qu'il lui envie; aller à certains temps chercher en cérémonie ceux qu'il voudrait ne jamais voir et qu'il craint de rencontrer; honorer d'un appareil lugubre des morts dont la vue lui était à charge et qu'il ne regrette pas? Ce n'est donc pas l'amour du prochain qui le fait agir, alors même qu'il s'intéresse pour les autres; mais un amour-propre plus fin, plus délié et plus subtil. Jamais il ne pense plus à soi que quand il paraît s'oublier, et la cupidité ne perd rien, pour se travestir sous les apparences de la charité : il sait que cette inclination tyrannique, qui le porte à dominer, est odieuse au reste des hommes naturellement ennemis de la dépendance et jaloux de la liberté. Que fait-il? Il la déguise sous une feinte modestie, et force l'honneur, par ses refus, à venir lui-même le chercher. De là ces déférences mutuelles et ces honneurs réciproques. Il sent, par sa propre expérience, que notre panégyrique messied sur nos lèvres et dépare nos talents, et que, au contraire, nous blâmer nous-mêmes c'est faire, ce semble, notre éloge.

Sur ce principe, il s'étudie à déprimer ses bonnes qualités, et à relever celles des autres; à leur donner plus d'encens qu'ils n'en méritent, et à refuser les louanges qu'il croit le mieux mériter; de là ce commerce ingénieux de paroles humbles et flatteuses, pleines de mépris et d'oubli de soi-même, d'estime et d'attention pour tous ceux que l'on approche. Convaincu qu'un homme n'est estimable dans la société qu'autant qu'il paraît né pour les autres hommes, et qu'autant que leur intérêt commun est son intérêt particulier, il se fait un art de pleurer avec ceux qui pleurent, d'applaudir à ceux qui triomphent, et de souhaiter à chacun ce qu'il désire; de là, ce cercle officieux de condoléances, de vœux et de conjouissances, sur lequel roule toute la vie civile, et qui en partage les devoirs journaliers. Ce n'est pas, au

reste, que je blâme ceux qui s'en acquittent, ni que je veuille détruire l'honnête homme, pour établir l'homme chrétien. C'est au contraire sur l'un que je veux réformer l'autre, pour le rendre vrai, sincère et parfait. Voulez-vous donc être humain, obligeant, sociable, vivez selon les maximes et les règles de votre foi, ayez l'humilité, fondement de toutes les vertus chrétiennes, elle vous inspirera de l'estime pour tous vos frères, et du mépris pour vous-mêmes; elle vous engagera à leur céder la première place, et à ne chercher pour vous que la dernière; elle vous fera excuser leurs défauts et oublier vos vertus : alors votre civilité fastueuse deviendra une parfaite charité, car la charité, dit saint Paul, ne s'enfle point; elle n'est point ambitieuse; elle ne pense mal de personne : ***Charitas non inflatur, non est ambitiosa, non cogitat malum.*** (**I *Cor.*, XIII, 4, 5.**) Aspirez-vous à la louange d'être bon, commode, indulgent, aimable à ceux même qui sont le moins portés à vous aimer? exercez-vous bien à la patience et à la mortification chrétiennes; elles vous dicteront ces paroles de douceur qui, comme la rosée, dit le Sage, tempèrent l'ardeur de la colère : ***Responsio mollis frangit iram*** (***Prov.***, XV, 1); qui désarment les ennemis, et qui multiplient les amis: ***Verbum dulce multiplicat amicos, et mitigat inimicos*** (***Eccli.***, VI, 5); qui font le bonheur et la tranquillité de la vie : ***Lingua placabilis lignum vitæ*** (***Prov.***, XV, 4); et alors votre politesse extérieure et superficielle se changera en une inaltérable charité ; car si la charité, dit saint Paul, ne sait ce que c'est que de s'irriter, et si quelquefois on l'aigrit, elle a soin que le soleil au moins ne se couche point sur sa colère, aussi prompte à la réunion que lente à la rupture : ***Charitas non irritatur*** (**I *Cor.*, XIII, 5**); enfin vous faites-vous un point d'honneur de ne nuire à personne, et de faire du bien à tous; établissez-vous bien d'avance dans la crainte et dans l'amour de Dieu : l'une liera vos mains pour le mal, et l'autre les ouvrira à toutes les bonnes œuvres; et alors, au lieu d'une honnêteté païenne, vous aurez la charité de Jésus-Christ : car la charité, dit saint Paul, se plaît à la vérité, et jamais à la l'iniquité : ***Charitas non gaudet super iniquitate; congaudet autem veritati*** (***Ibid.***)

Recourons encore ici à notre modèle : n'est-ce pas ainsi que Jésus-Christ nous a aimés? s'est-il contenté comme nous de belles paroles, de démonstrations vaines, de vœux impuissants? n'en est-il pas venu aux actions et aux actions les plus héroïques? et ses actions, tout héroïques qu'elles ont été, ne sont-elles pas encore bien au-dessous de ses sentiments, puisqu'il est de la foi qu'entre ceux qu'il a voulu sincèrement sauver il y en aura de perdus, contre sa première et sincère volonté. Si donc tel a été l'amour d'un Dieu, conclut saint Jean, tel soit être le nôtre, non-seulement en paroles et sur les lèvres, mais en effets et dans le cœur : *Non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate.* (I *Joan.*, III, 18.) Que tous les hommes vivraient heureux et contents, si ces saintes lois étaient religieusement observées! Les parents seraient plus unis; les vrais amis moins rares, et l'on ignorerait le nom même d'ennemi dans la société. Quel repos et quel calme pour chacun en particulier! je dis repos d'esprit, et calme de conscience ; car, qu'est-ce qui pourrait les troubler? Vous la sentez, âmes fidèles, cette cruelle inquiétude qui vous désole : Suis-je bien avec Dieu? est-il content de moi? suis-je selon son cœur? s'il me fallait à cet instant paraître à son tribunal, trouverais-je grâce à ses yeux? Adorable mais affreuse obscurité! Je sais, chrétiens, qu'en matière de salut, il n'est point ici-bas de parfaite assurance, et c'est ce qui doit nous faire trembler; mais vous n'ignorez pas aussi qu'il y en a d'heureux présages, et c'est ce qui peut nous rassurer. Or, de tous les signes de salut le moins équivoque, c'est la charité. Voulez-vous donc entrevoir si vous êtes en paix avec Dieu? voyez si vous y êtes avec vos frères, sans exception et sans réserve ; car alors vous aurez tout lieu d'espérer, dit saint Paul, que le Dieu de paix et d'amour est avec vous : ***Pacem habete, et Deus pacis et dilectionis erit vobiscum.*** (**II *Cor.*, XIII, 11.**) Cherchez-vous quelque heureux préjugé, qui vous annonce de sa part un jugement favorable? examinez bien vos dispositions par rapport au prochain ; car on vous traitera comme vous aurez traité les autres, dit Jésus-Christ : Si vous ne jugez point, vous ne serez point jugé; et l'on vous pardonnera, si vous pardonnez : ***Nolite judicare, et non judicabimini; dimittite, et dimittetur vobis.*** (***Luc.***, VI, 37.) Enfin êtes-vous curieux de votre sort éternel? c'est, dit l'Evangile, sur vos œuvres charitables que sera porté l'arrêt de votre heureuse destinée : ***Date, et dabitur vobis.*** (***Luc.***, VI, 38.)

C'est donc avec raison, qu'au rapport de saint Jérôme, le disciple bien-aimé, cassé de vieillesse, et épuisé de forces, se faisait porter, tout languissant qu'il était, sur les bras de ses disciples, pour répéter sans cesse aux fidèles assemblés, d'une voix mourante, ces paroles brûlantes d'amour : Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres : ***Filioli, diligite alterutrum.*** Comme on se plaignait de ses redites, et qu'on lui en demandait la cause, il fit, dit ce saint docteur, une réponse digne de celui qui avait reposé sur le sein d'un Dieu, et qui avait pénétré le secret de son cœur : C'est, répliqua-t-il, le grand précepte du Seigneur, et celui-là seul suffit, pourvu qu'il soit bien observé : ***Quia præceptum Domini est, et si solum fiat, sufficit.***

Oubliez donc aujourd'hui, chrétiens, si vous voulez, tout ce qu'on vous a jamais prêché jusqu'ici, pour ne plus vous souvenir que de cette courte leçon : Aimez-vous les uns les autres : ***Diligite alterutrum;*** aimez-vous pour Dieu et selon Dieu : aimez-vous comme vous a aimés Jésus-Christ : aimez-vous dans le temps, et pour l'éternité bienheureuse, etc.

SERMON XV.

Pour le ieudi de la troisième semaine de Carême.

SUR LES DEVOIRS DE LA SOCIÉTÉ.

Surgens Jesus de synagoga, intravit in domum Simonis; socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus, et rogaverunt illum pro ea: et stans super illam imperavit febri et dimisit illam, et continuo surgens, ministrabat illis. (*Luc.*, IV, 38.)

Jésus étant sorti de la synagogue, entra chez Simon. La belle-mère de Simon avait une fièvre violente et on le pria de la secourir; s'approchant d'elle, il commanda à la fièvre et la fièvre la quitta ; elle se leva aussitôt et se mit à les servir.

Le Sauveur du monde infiniment plus saint, mais en apparence beaucoup moins austère que Jean-Baptiste, vit avec les hommes, comme les hommes veulent qu'on vive avec eux, en liaison et en société. Il ne manque à aucun des devoirs qu'ils attendent les uns des autres. Il entre dans leurs besoins; il ménage leurs intérêts; il respecte leurs alliances; il cultive leur amitié. S'il chérit ses disciples, il affectionne leurs reproches; après les avoir servis dans leurs maladies, il souffre qu'ils le servent dans leur santé, et, quoique désintéressé dans ses bienfaits, il n'en est pas moins sensible à leur reconnaissance. En un mot, il sait merveilleusement allier et les perfections essentielles de la divinité, et les vertus propres de l'humanité. On le peut donc, et on le doit, quoi qu'en dise une piété timide, ou une maligne censure; on peut et on doit accorder ensemble Dieu et le monde, les maximes de l'Evangile et les lois de la société, les droits sacrés du Seigneur et les justes prétentions des hommes. Mais comment le peut-on? et quel moyen de les rapprocher? disent également les disciples de Jésus-Christ, et les esclaves du monde : Dieu demande un entier attachement; que restera-t-il pour le monde? Le monde exige un dévouement total; que réservera-t-on à Dieu? L'un ne veut point de maître, l'autre ne souffre point d'égal. Tous deux veulent avoir l'empire, tous deux prétendent avoir l'avantage; et chacun crie de son côté : Qui n'est pas tout à moi, se déclare contre moi : *Qui non est mecum, contra me est.* (*Matth.*, XII, 30.)

Est-ce donc à nous, ministres du Seigneur, nous, envoyés de sa part pour vous mettre à tous en main le bouclier et l'épée, est-ce à nous de négocier une réconciliation et de ménager une paix que nous sommes chargés de traverser et de rompre? Nous préserve le ciel d'une pareille prévarication !

Non ; nous n'oublierons jamais que Jésus-Christ réprouve le monde dans l'Evangile : *Væ mundo* (*Matth.*, XVIII, 7), et que tout chrétien y renonce dans son baptême : *Abrenuntio mundo.* Mais nous nous souviendrons aussi que ce monde, tout réprouvé de Dieu qu'il est et quoique votre ennemi déclaré, a toujours avec vous des liaisons respectables.

C'est donc à nous de vous apprendre que, si vous devez le combattre, vous devez aussi le respecter; le combattre dans ses injustes prétentions, le respecter dans ses droits légitimes; le combattre quand il exige, contre l'ordre de Dieu, ce qu'on ne lui doit pas ; le respecter quand il se réduit à ce qu'on lui doit selon l'ordre de la Providence ; le combattre dans tout ce qu'il a de contraire aux maximes de l'Evangile ; le respecter dans tout ce qui est conforme aux lois de la société. C'est à nous de vous dire d'après Jésus-Christ : Sans préjudice de la guerre que vous devez faire au monde, faites-lui d'abord justice, et en lui refusant ce qui ne lui appartient pas, rendez-lui ce qui lui appartient.

Les dévots abusés et les zélés indiscrets ne croient pas toujours que les vrais chrétiens doivent garder tous ces ménagements, et quelquefois ils s'en dispensent.

Les mondains aveugles et les libertins déclarés ne veulent pas que les vrais chrétiens puissent garder tous ces ménagements, et toujours ils les condamnent.

Illusions d'un côté, malignité de l'autre, erreur de toute part; mais erreur qui se tourne en scandale contre la sainteté même du christianisme. Détruisons-la aujourd'hui cette erreur par les plus pures vérités de l'Evangile.

J'avance donc, en premier lieu, que tous les vrais chrétiens sont indispensablement obligés en conscience de satisfaire, sans exception, à tous les devoirs de la société et de l'honnête homme : voilà pour votre instruction, fidèles qui en doutez.

Je soutiens, en second lieu, que les seuls vrais chrétiens sont en état de satisfaire dans toute leur étendue aux devoirs de la société : voilà pour votre confusion, mondains qui les calomniez.

En deux mots, telle est l'union de la sainte loi de Jésus-Christ avec les devoirs sociables de l'honnête homme, que tous les vrais chrétiens doivent, et que les seuls vrais chrétiens peuvent les remplir et s'en acquitter comme il faut. C'est tout mon dessein. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Justice exacte, probité constante, sincérité parfaite, application utile, désintéressement généreux, vive reconnaissance, amitié fidèle, inclination obligeante, commerce même agréable : voilà ce que le monde attend de nous, comme autant de devoirs inviolables.

Monde jaloux de vos prétentions et de vos intérêts, vous ne vous plaindrez pas au moins que je les dissimule ni que je vous trahisse. Mais vous, vrais fidèles, zélés pour le parti de la dévotion, ne vous plaindrez-vous point que je les exagère et que je vous surcharge? car ces devoirs de la société, appelés communément les devoirs de l'honnête homme, sont onéreux. N'importe; quoi qu'il en coûte, en qualité de chrétiens, vous devez les remplir et vous en acquitter; en sorte que d'y contrevenir et d'y manquer, c'est contrevenir et manquer aux devoirs mêmes du christianisme.

Pourquoi? me direz-vous, et qu'ont donc de commun entre elles la religion et la so-

ciété? En voici les rapports essentiels et les liaisons indispensables : c'est d'abord que de satisfaire aux devoirs de la société c'est un premier devoir de religion.

C'est ensuite que tous les autres devoirs de la religion ne peuvent être des raisons valables de se dispenser de ces devoirs communs et réciproques.

Développons ces deux principes, et donnons jour à une vérité aussi importante à la gloire du christianisme qu'elle est nécessaire au règlement des mœurs.

Une religion commode qui, en multipliant les pratiques peu gênantes de la piété, altérerait les devoirs laborieux de la société ; une religion spéculative qui, en soumettant vos esprits et en attachant même vos cœurs à Dieu, vous déchargerait de toute servitude et de tout engagement envers les hommes ; une religion tranquille qui, en vous établissant dans l'asile d'une pieuse fainéantise et de l'amour du repos, vous ferait regarder de loin et d'un œil indifférent le bien public de l'Etat, les intérêts particuliers de vos familles ; une religion complaisante qui, au prix d'un peu d'encens brûlé aux pieds des autels, vous exempterait de la charitable contrainte où vous devez tenir vos passions en faveur de celles des autres ; enfin une religion superficielle qui, en considération d'une apparence de sévérité et d'un air de réforme, vous autoriserait à contrarier celui-ci, à critiquer celui-là, à humilier l'un, à mortifier l'autre, à ne ménager personne, à mépriser presque tous ceux qui vous approchent et qui vous environnent : religion chimérique, religion monstrueuse, qui choquerait la raison, qui renverserait l'ordre et qui déshonorerait Dieu, qu'un saint Père nomme excellemment le Père de la raison et de l'ordre : *Rerum Moderator, et Pater ordinis.*

Car c'est Dieu, chrétiens auditeurs (retenez bien, je vous prie, ce grand principe et ne l'oubliez jamais), c'est Dieu même qui, dès le commencement des siècles, est auteur de l'ordre et de l'arrangement qui partage et qui règle l'univers ; c'est Dieu qui, pour la gloire de son règne, a établi la différence des états et la diversité des conditions ; c'est Dieu qui, par une sage économie, a voulu qu'il y eût dans le monde des souverains et des sujets, des serviteurs et des maîtres, des généraux et des soldats, des pauvres et des riches, des sages et des simples, des clients et des juges, des faibles et des forts, des époux et des épouses, des pères et des enfants, des alliés et des amis, en un mot, des engagements et des rapports parmi les hommes ; et, par une conséquence nécessaire, c'est Dieu lui-même qui a déterminé les devoirs de ces engagements qu'il autorise et de ces rapports qu'il entretient sur la terre.

Ce n'est donc pas dans le caprice des hommes, c'est dans la volonté de Dieu que vous devez chercher la source et l'origine de tous vos devoirs. Ce n'est pas parce que le monde est l'exacteur de ses droits, c'est parce que Dieu en est le vengeur que vous y devez être fidèle. Ce n'est pas même précisément pour contribuer au bon ordre du monde, c'est pour justifier la providence de votre Dieu que vous devez vous assujettir aux devoirs de l'état où vous êtes placés de ses mains, ou du moins retenus par ses ordres. Enfin ce n'est pas par un cœur stoïque ni par un esprit philosophe, c'est par un principe de christianisme et par un sentiment de religion que tout vrai chrétien doit commencer par le parfait honnête homme.

Or, ce principe incontestable bien établi, entrons un peu dans le détail et voyons, je vous prie, l'ordre de vos devoirs.

Vous êtes chrétien, et vous êtes placé sur nos têtes pour nous gouverner. Est-ce assez que vous vous étudiiez à la douceur et que vous vous exerciez à la clémence? Non ; il faut encore que vous ayez de la vigueur et de la fermeté, et que vous sachiez vous faire également obéir des bons par amour et des méchants par crainte.

Vous êtes chrétien, et vous êtes assis sur les tribunaux pour nous juger. Suffit-il que vous preniez soin des hôpitaux et que vous visitiez les pauvres? Non ; il faut que vous ne donniez aux œuvres de miséricorde que le temps qui ne sera pas dérobé aux fonctions de la justice, et que, pour courir à l'indigent, vous n'abandonniez pas l'opprimé.

Vous êtes chrétien, et vous êtes chargé d'un emploi qui vous consacre au public et qui vous livre au monde. Devez-vous vous borner à combattre la passion de l'orgueil, du plaisir et l'amour de l'oisiveté? Non ; il faut encore dompter cette humeur mélancolique qui vous rend le monde insupportable, et civiliser ce tempérament farouche qui vous rend insupportable au public.

Vous êtes chrétien, et votre état vous applique au détail du négoce ou à la poursuite des affaires. Est-ce à vous de chercher à vous recueillir avec Dieu ou à vous édifier avec les saints? Non ; c'est à vous, aux dépens de cette édification prétendue et de ce recueillement imaginaire, à ne vous en rapporter qu'à vous-même de la conduite de vos affaires, et à ne pas laisser dissiper à des mains mercenaires, trop souvent infidèles, le bien de vos enfants et celui des autres associés à votre bien.

Vous êtes chrétien, et vous êtes à la tête d'une grosse maison, et d'une famille nombreuse ; vous convient-il de chercher le repos de la retraite, de goûter les douceurs de la solitude et de la contemplation? non, il vous convient de donner tous vos soins au règlement de votre maison, et à l'arrangement de votre famille, de n'y souffrir ni de licencieux loisirs, ni même de pieuse oisiveté.

Vous êtes chrétien, et vous avez à vivre avec des enfants, des parents, des amis, et des voisins ; vous sied-il par une gravité chagrine de traverser des divertissements honnêtes, et de troubler des plaisirs innocents? non, c'est votre devoir, d'y conserver la sagesse, et d'y maintenir l'innocence ; mais il n'est pas moins de votre devoir de vous humaniser à propos, et de vous rabaisser, s'il

le faut, jusqu'aux passe-temps de la jeunesse, et aux amusements mêmes de l'enfance. Car la religion chrétienne, dit saint Paul, tout auguste qu'elle est, ne dédaigne point d'entrer dans le détail de tous les menus devoirs de la société, et d'appuyer ainsi jusqu'aux plus minces prétentions des hommes : *Gaudere cum gaudentibus*. (*Rom.*, XII. 15.)

Enfin, vous êtes chrétien, et pour me prouver que vous l'êtes, vous m'étalez avec affectation de fastueuses prières, et de pompeuses dévotions, un fréquent usage des sacrements, et une assiduité régulière auprès des directeurs de vos âmes. Dieu nous garde de calomnier jamais de si religieuses et de si salutaires pratiques; ne donnons pas cet avantage aux libertins et aux impies; ils n'y ont déjà que trop de penchant. Mais après tout, les Pharisiens autrefois tenaient à proportion la même conduite; et cependant Jésus-Christ, après saint Jean-Baptiste, ne les en condamne pas moins : *Væ vobis, pharisæi*. (*Matth.*, XXIII, 13.) Pourquoi? parce que, scrupuleux observateurs de la loi dans ses obligations envers Dieu, ils en étaient les infracteurs téméraires dans ses devoirs envers les hommes : *Hæc oportuit facere, et illa non omittere*. (*Ibid.*)

Non, non, chrétiens auditeurs, pour juger si vous avez de la religion, je ne dois pas m'en tenir à ces dehors trompeurs, qui n'en font voir que la surface et l'écorce. J'ai, pour en décider, des règles plus sûres, qui en découvrent l'âme et le fonds. Je veux entendre pour vous, ou contre vous, le témoignage de tous ceux dont votre état vous rend tributaires. N'en est-il point qui ait raison de se plaindre de vous? Alors je consens qu'on vous nomme un vrai chrétien. Pour en exiger davantage, il faudrait supposer que nous ne servons que le Dieu des cloîtres, des solitudes et des déserts; et nous servons, selon l'expression de l'Ecriture, le Dieu des montagnes et des vallées : *Deus montium Dominus, et Deus vallium* (III *Reg.*, XX, 28) : c'est-à-dire, selon les Pères, le Dieu de tous les états et de toutes les conditions. Mais aussi pour se contenter de moins, il faudrait adorer un Dieu, qui, sans égard au gouvernement du monde, et au bon ordre de l'univers, ne fût jaloux que d'une piété stérile, et d'une infructueuse adoration. Nous adorons un Maître équitable, qui, de toutes les justes prétentions de l'homme, en a fait les plus essentiels devoirs de la vraie religion; si vous négligez d'y satisfaire, je vous déclare de sa part que dès là il ne vous tient aucun compte de tous vos prétendus services.

Eh! dépend-il donc de vous de vous faire une religion, au gré de votre humeur, et au goût de vos passions? La loi naturelle n'est-elle pas la première de toutes les lois divines? et si, dans le commerce du monde et la société des hommes, vous n'êtes d'abord homme de bon commerce et de bonne société, pourquoi vous y donnez-vous pour homme de bien et de vertu? Quoi que vous fassiez, vous n'êtes qu'une voix discordante dans l'harmonie de cet univers. Sans vous, le nom de Dieu ne serait pas blasphémé, comme il l'est par les mondains; ils ne diraient pas, comme ils le disent tous les jours, que les gens les plus dévots ne sont pas toujours les plus honnêtes gens du monde; on ne reprocherait pas, comme on le fait si souvent, à la dévotion, de ne produire dans le christianisme que des maîtres durs et difficiles, des serviteurs oisifs et paresseux, des épouses capricieuses et bizarres, des maris bourrus et fantasques, des enfants volontaires et ingrats, des voisins jaloux et critiques, des parents peu charitables, et des amis indifférents. Monstrueux assemblage de piété et d'injustice, qui renverse l'ordre, qui scandalise les hommes, et qui déshonore Dieu! il ne laissera pas cet affront impuni; sa colère éclatera contre les auteurs d'un pareil désordre; et la moindre vengeance qu'il a juré d'en tirer, c'est, dit-il, de les mettre tous indifféremment au rang des hypocrites : *Et partem ponet cum hypocritis*. (*Matth.*, XXIV, 51.)

Quel honneur au contraire pour le Dieu des chrétiens! lorsqu'un de ses disciples, à l'exemple de saint Paul, peut défier tout l'univers de lui faire le moindre reproche : Où est celui qui ait lieu de se plaindre que mes mœurs aient été contraires au plus petit de ses intérêts; et que la profession publique que j'ai faite d'honorer et de servir Dieu, ait jamais indisposé mon esprit, rétréci mon cœur, lié mes mains, quand il a été question de servir et d'obliger les hommes : *Neminem læsimus, neminem corrupimus, neminem circumvenimus*. (II *Cor.*, VII, 2.)

Quel avantage pour la piété! lorsque le monde même est forcé d'applaudir aux conquêtes qu'elle fait, et aux changements qu'elle opère! Il faut l'avouer, dit-on; depuis que telle personne commence à fréquenter les sacrements, on voit paraître de jour en jour plus d'équité dans ses jugements, plus de droiture et de désintéressement dans ses vues, plus d'ordre dans ses affaires, plus de charité dans ses discours, plus d'affabilité dans ses manières; et régner dans sa conduite un soin vigilant pour ses domestiques, une sage égalité pour ses enfants, une compassion généreuse pour les misérables. Quel triomphe pour la religion! lorsque, autour d'un chrétien mourant, on n'entend de toutes parts que des soupirs et des regrets! Hélas! quelle perte allons-nous faire! vit-on jamais meilleur époux, père plus tendre, maître plus équitable, voisin plus paisible, allié plus fidèle, ami plus effectif, sujet plus soumis, et plus zélé citoyen! Qu'un chrétien de ce caractère emporte de ce monde, avec l'approbation générale des hommes, une puissante recommandation auprès de Dieu, juste rémunérateur de tous les devoirs! C'est là proprement ce serviteur bon et fidèle de l'Evangile, dont Dieu se plaît à récompenser le mérite, et à couronner la vertu : *Euge, serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui*. (*Matth.*, XXV, 23.)

Et voilà, chrétiens auditeurs, dans quel esprit je vous conjure d'envisager les différents rapports qui vous lient les uns aux autres, et qui partagent entre vous les devoirs de la vie civile, et les devoirs journaliers. Dites-vous souvent à vous-mêmes : La gloire de Dieu y est intéressée; la sainteté en dépend; il y va même de mon salut; le Juge souverain doit m'en demander compte, et ce sera là un des points décisifs de mon bonheur ou de ma perte : cédez donc, répugnances humaines, difficultés naturelles! puisque satisfaire aux devoirs de la société et de l'honnête homme, c'est un premier devoir de religion. Mais disparaissez aussi, vains prétextes, excuses frivoles! puisque nul autre devoir de religion, quel qu'il puisse être, ne peut dispenser des devoirs de la société et de l'honnête homme : autre principe.

Je dis vains prétextes, excuses frivoles; car ne nous flattons point ici mal à propos, et ne nous faisons pas de la religion un voile d'iniquité. On manque tous les jours à ce qu'on doit aux hommes. La piété, si vous voulez, fournit souvent le prétexte, il est vrai; mais la véritable cause, c'est toujours la passion. Sondons nos cœurs, et rendons-nous justice. Ce n'est point par dévotion, c'est par humeur qu'on devient au milieu du monde, sauvage et solitaire; qu'avec sa propre famille, et avec ses plus proches on vit en indifférent et en étranger. Ce n'est point par amour des autels, c'est par dégoût de sa maison et de ce qui devrait y attacher le plus, qu'on en sort avec joie, qu'on y rentre avec chagrin, et qu'on y demeure à contre cœur, par force, par contrainte et par nécessité. Ce n'est point par délicatesse de conscience, c'est par fantaisie et par caprice qu'on écarte ses anciennes connaissances et qu'on rompt avec ses amis les plus éprouvés. Ce n'est point par recueillement, c'est par paresse qu'on néglige l'exercice de son emploi et qu'on se dispense des affaires dont on est personnellement chargé. Ce n'est point par humilité, c'est par avarice que, sordide dans sa dépense, on déshonore son rang et qu'on dégrade sa dignité. Ce n'est point par modestie, c'est par nonchalance qu'on renonce quelquefois aux ajustements honnêtes de son âge et aux bienséances réglées de sa condition. Ce n'est point par amour de la vérité, c'est par esprit de vanité que, surtout en matière de religion l'on s'opiniâtre et l'on conteste souvent sur des choses qu'on n'entend pas, et dont on ne devrait jamais parler. Ce n'est point par zèle, c'est par malignité que l'on médit, que l'on s'érige en réformateur de certains usages innocents, que l'on trouve établis et approuvés. Ce n'est point par justice, c'est par intérêt, c'est par passion que l'on chicane, que l'on plaide, et qu'au défaut d'affaires personnelles, on se charge des affaires d'autrui, ou que, tandis que l'on travaille à accommoder les autres, on s'éloigne soi-même de tout accommodement proposé. Je ne puis épuiser ce détail. Mais si nous voulions bien rentrer en nous-mêmes, et démêler de bonne foi les secrets ressorts qui nous font agir, nous ne mettrions pas si souvent sur le compte de la religion mille travers qui ne doivent retomber qu'à notre charge. Le monde n'est point la dupe de ces excuses pitoyables; ce n'est point son défaut ordinaire, qu'une superstitieuse crédulité, et je puis dire ici, sans vouloir autoriser la liberté de ses jugements, qu'il n'a pas toujours si grand tort, quand, sur la plupart de ces défauts déguisés en vertus, il ne prend pas le change.

Alléguerez-vous donc avec plus de succès, pour les excuser, les grandes idées que vous vous faites de la religion chrétienne? Que ne sont-elles aussi solides qu'elles vous paraissent grandes! elles ne vous égareraient pas des plus communs devoirs de l'honnête homme. Un chrétien parfait, je l'avoue, est un homme tout divin. C'est un homme amateur de la pauvreté et du dépouillement de Jésus-Christ; un homme humble de cœur et d'esprit; un homme qui n'a d'affection que pour Dieu, ni de désirs que pour le ciel; un homme avide ici-bas de croix et de souffrances, et là-haut de palmes et de couronnes. Je reconnais ce portrait : il est tiré d'après l'Evangile; mais pour y ressembler, et pour en exprimer même tous les traits les plus divins, faut-il donc s'abrutir et heurter de front toutes les lois de la société civile? Non, encore une fois, non; on peut être tout ensemble et le plus parfait honnête homme et le plus parfait chrétien : les saints en ont eu le secret, et ils nous l'ont appris par leurs exemples.

Etre environné de richesses, sans y placer son cœur; les conserver par devoir, et non par attache; les augmenter même par besoin, non par avarice ou par ambition; les perdre avec résignation, et non avec désespoir, c'est, dans l'usage des biens temporels, être honnête homme; mais n'être riche que pour les pauvres, employer sa fortune à faire des heureux, ne croire acquérir que ce que l'on donne, et n'espérer recueillir un jour que ce qu'on répand, c'est, dans la pratique de la pauvreté évangélique, être parfait chrétien : or, peut-on dire que ces vertus soient opposées et incompatibles? et n'est-il pas visible qu'elles se servent les unes aux autres de degrés et de dispositions?

Recevoir tous les honneurs dus à son rang et à sa naissance sans en prendre d'orgueil, soutenir tout l'éclat de sa dignité sans y chercher le faste, conserver tous les droits de son autorité sans rien perdre de l'estime qu'on doit à ceux qui en dépendent, c'est, dans l'état de la grandeur, ce que fait l'honnête homme; mais sentir tout le poids d'un état si dangereux, quelque bien qu'on le soutienne, se revêtir en gémissant de cet appareil flatteur, quoiqu'il n'éblouisse pas, n'avoir que du mépris pour soi-même, tout honoré qu'on est des autres, c'est, dans l'exercice de l'humanité chrétienne, ce que fait le parfait chrétien. Or je demande, entre l'homme modeste et l'humble chrétien, où

est l'incompatibilité, où est la contradiction.

Porter le recueillement intérieur jusqu'à l'union la plus intime avec Dieu, c'est pour les saints mêmes retirés dans la solitude, plutôt une récompense qu'un mérite ; et ce pourrait être pour des chrétiens comme vous, engagés dans le commerce du monde, plutôt une tentation qu'une vertu. Se réserver donc dans l'application aux affaires quelque attention sur soi-même ; prendre quelque temps, chaque jour, pour penser à ce qu'on doit faire et pour se demander compte de ce qu'on a fait; ménager quelque loisir pour se remplir de ses obligations et pour étudier ses défauts, c'est, dans la morale des sages, par où commence l'honnête homme; mais marcher continuellement en la présence de Dieu, agir toujours comme sous ses yeux, rapporter à toute heure tout à sa gloire, c'est, dans les maximes des saints, par où finit le parfait chrétien : or, dites-moi si ces deux règles de vie se combattent et se détruisent.

Enfin, il faut que le parfait chrétien embrasse la pénitence, qu'il pratique la mortification, qu'il porte sa croix pour se conformer au divin Maître qu'il adore ; oui, sans doute, il le faut, c'est une nécessité : ou la pénitence, ou l'enfer, il n'y a point de milieu. Dieu nous garde de jamais élargir la voie étroite, ou d'accréditer la voie large, surtout pour des pécheurs tels que nous sommes ! Mais quoi ! la vie d'un honnête homme, fidèle à tous ses devoirs, n'est-elle donc pas une vie contrainte, mortifiée, pénitente et crucifiée presque en tout ? Tant de soins à prendre, tant de ménagements à garder, tant de violences à se faire pour se plier aux inclinations des autres, pour ne rien faire contre leurs intérêts, pour entrer dans leurs besoins, pour compatir à leurs faiblesses, pour supporter leurs défauts, pour s'accommoder même à leurs travers ; ne sont-ce pas là de vraies pénitences, de rudes mortifications et des croix continuelles?

Les souffrir donc ces croix, sans éclat, sans dépit, sans murmure, sans impatience et sans aigreur, c'est ce que demande de tout honnête homme la droite raison et la probité naturelle ; mais les aimer ces croix d'état, parce que c'est Dieu même qui y attache ; refuser d'en descendre malgré les tentations de l'humeur, du dégoût, de l'inconstance ; les porter de bon cœur pour l'amour de lui, s'il le faut jusqu'à la mort, aux dépens de sa satisfaction, de son repos, de sa santé, peut-être même de sa vie, c'est, dans le vrai fidèle, l'effet de la plus éminente vertu et du christianisme le plus parfait.

Or, de tout ceci, ne s'ensuit-il pas qu'on peut devenir saint, et grand saint, en vivant en honnête homme dans toutes les conditions ; et que l'état où la providence de Dieu nous met, nous fournit abondamment de quoi parvenir à la perfection où sa bonté nous appelle? La retraite forme plus de saints que le siècle, j'en conviens avec vous ; mais si les chrétiens du siècle voulaient vivre, comme ils doivent, en vrais chrétiens, j'ose le dire, ils pourraient, tout au plus, envier aux solitaires plus de facilité et de douceur, tandis que ceux-ci leur envieraient, peut-être avec justice, plus de courage et de mérite.

En vain donc chercheriez-vous dans les devoirs les plus parfaits de la religion, de légitimes obstacles aux devoirs de la société et de l'honnête homme. Êtes-vous chrétiens? vivez en chrétiens ; rendez au monde tout ce qui appartient au monde : vous le devez, et les plus parfaits chrétiens y sont obligés comme les autres, vous l'avez vu. Voilà, fidèles, pour votre instruction : mais je dis plus, et j'ajoute : Vous le pouvez, et les mondains, quoi qu'ils en disent, ne le peuvent pas comme vous : c'est par où je vais les confondre dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Ne parlons point ici de la probité des païens. Ce serait à pure perte, mondains, que vous vous feriez, contre les traits que j'ai à lancer sur vous, un rempart de leurs exemples. Je conviens avec vous qu'ils ont eu des vertus, et des vertus, hélas ! toutes semblables aux vôtres : cela est de foi. Ils en ont reçu dans ce monde, dit saint Augustin, la récompense. Mais on ne peut nier aussi qu'ils aient eu des vices et de grands vices : ils en portent la peine dans l'autre vie. Il s'agit ici d'une probité complète, universelle et constante. Or, je soutiens que ce n'est que sous la protection du vrai Dieu, et à l'abri de la religion, que tous les droits de la société et les devoirs de l'honnête homme peuvent être en assurance.

Pourquoi, me direz-vous, les mondains en seraient-ils exclus? Ne pourraient-ils pas les respecter comme les autres, eux qui se vantent tous les jours d'avoir sur les dévots mêmes cet avantage? Faut-il, s'ils sont déjà de mauvais chrétiens et d'une religion douteuse, les faire passer pour des hommes suspects et d'une société redoutable? Ah! mes frères, ce n'est point ici une récrimination, ni une imposture que j'oppose à leurs accusations et à leurs calomnies. Entrons en jugement avec eux, et forçons-les de souscrire à la vérité qui les condamne.

C'est d'abord que, comme ils ne se conduisent point par esprit de religion, ils ne trouvent plus de motifs suffisants aux devoirs de la société et de l'honnête homme.

C'est ensuite que, comme ils agissent par l'esprit du monde, ils rencontrent une foule de prétendus devoirs incompatibles et inaliénables avec les devoirs de la société et de l'honnête homme.

Ainsi donc, de leur part, devoirs de la société et de l'honnête homme mal affermis et peu soutenus par les faibles motifs de la morale du monde; devoirs de la société et de l'honnête homme fortement ébranlés et vivement combattus par les maximes contraires de la morale du monde ; et, par conséquent, devoirs de la société et de l'honnête homme toujours difficilement praticables

parmi eux, et jamais pleinement ni constamment pratiqués. Quelle différence, ô mon Dieu! entre vos humbles disciples, et les orgueilleux esclaves du monde!

Il en coûte, mes frères, il en coûte plus qu'on ne pense pour s'acquitter envers les hommes de tout ce qu'on leur doit. Les passions en murmurent, le repos en souffre, l'humeur s'y oppose, la nature y répugne, l'amour-propre s'en alarme, et regarder tous les devoirs de la société et de l'honnête homme sans une espèce de frayeur, c'est marquer assez qu'on ne s'est jamais mis en peine de les observer pleinement et comme il faut. Les plus fervents chrétiens ne laissent pas de sentir la pesanteur de ce joug, quoique imposé par la Providence, quoique adouci par la grâce, et pour les encourager à remplir les obligations du monde les plus communes; obligations de naissance, obligations de famille, obligations d'emplois, obligations d'état, nous sommes forcés tous les jours de recourir aux motifs de l'Evangile les plus puissants et les plus forts.

Mondains, où en trouverez-vous de la sorte? et pour vous rendre fidèles à tous vos devoirs, qu'est-ce qui vous tiendra lieu de religion? l'intérêt sans doute, l'intérêt (car c'est là le grand mobile de conduite dans le monde). Peut-être un intérêt d'honneur; mais toujours un intérêt humain, qui n'a ni Dieu pour objet, ni l'autre vie pour fin. Car, avouez-le de bonne foi : ce n'est point en chrétiens, c'est en mondains que vous parlez, quand vous dites si souvent avec tant d'emphase, que le premier de tous les biens et le plus grand de tous les avantages, c'est la probité, c'est la sagesse. Hypocrites! prétendez-vous nous imposer par cette spécieuse maxime et par ce fastueux langage? Ne sentez-vous point que votre peu de religion suffit pour vous confondre, et pour nous montrer quel péril nos droits courent entre vos mains?

Je conçois bien en effet que mon intérêt peut me réduire à garder certains dehors qui imposent, parce que, en ne les gardant pas, je risquerais beaucoup plus qu'il ne m'en coûte à les garder; probité défectueuse et peu durable. Car si c'est l'intérêt qui me gouverne, que risqué-je dans mille rencontres, où j'ai l'autorité en main, de dépouiller l'un, de brusquer l'autre; de supplanter celui-ci, de décrier celle-là; de détruire, en un mot, tout ce qui me nuit ou qui me choque?

Que gagné-je à me contraindre pour des gens que je crains peu et de qui je n'attends rien? Que me revient-il de mille sacrifices méconnus et dont les hommes ne sont pas même les témoins? Cependant, pour quelques occasions d'éclat où j'autorise la probité que j'attends pour retour, par la probité que je fais paraître d'avance, combien d'autres occasions aussi importantes au prochain où j'ai beaucoup à perdre, selon l'homme, par la violence que je me fais, et par l'incommodité que j'en souffre, et rien à gagner que devant Dieu, parce que ce sont des mérites obscurs et des sacrifices secrets.

Que risquait, par exemple, ou que gagnait le vertueux Tobie dans son indigence, quand, au cri d'un chevreau légitimement acquis, mais par une voie dont il n'avait pas une connaissance sûre, il disait à sa femme : Ah! mon Dieu, prenons garde de mêler du bien douteux avec le nôtre, car cela n'est point permis : *Videte, ne forte furtivus sit; quia non licet* (*Tob.*, II, 21); ou quand il répétait si souvent à son fils cette leçon importante, que tous les pères devraient sans cesse inculquer à leurs enfants : Mon fils, ne vous alarmez pas de notre état : *Noli timere, fili mi.* (*Tob.*, IV, 23.) Nous sommes pauvres, si vous voulez; il est vrai : *Pauperem quidem vitam gerimus;* mais souvenez-vous qu'on est toujours assez riche quand on a en partage la crainte du Seigneur, à plus forte raison son amour : *Sed multa bona habebimus, si timuerimus Deum.* (*Ibid.*) Un cœur intéressé, un pauvre de notre siècle en aurait-il dit autant? Allons plus loin. Combien d'autres occasions où, intérêt pour intérêt, celui de contenter ma passion est pour moi beaucoup au-dessus de celui d'écouter ma raison? Car ne nous flattons pas, chrétiens auditeurs, appliquons-nous à bien connaître nos cœurs, et cessons de nous repaître de chimères. La passion qui domine (et quel est, je vous prie, l'homme, s'il n'est un véritable chrétien, qu'une passion ne domine pas?), la passion qui domine est toujours le grand et le principal intérêt. J'ai un droit bien fondé : que les autres me rendent tout ce qu'ils me doivent; et, pour les y engager, je dois de mon côté leur rendre tout ce que je leur dois : voilà le beau principe de la morale du monde. Mais parce que j'ai un autre intérêt présent et beaucoup plus fort, c'est-à-dire une furieuse passion de m'enrichir, de me satisfaire, de m'agrandir, ce sera là, aux dépens de tout ce qui peut m'en arriver, le mobile de ma conduite : toutes les voies d'honneur, toutes les règles de l'honnête homme qui ne m'éloigneront point de mon but seront respectées, et j'aurai soin de faire sonner bien haut ma probité apparente; mais aussi toutes les pratiques sourdes qui m'abrégeront le chemin seront mises en usage, quitte à couvrir de mon mieux mon injustice, et sauf à me défendre de la pareille ou par adresse ou par force.

N'est-ce pas ainsi que se conduit tout homme passionné? Qu'un Absalon, par exemple, ou qu'un Adonias se mette en tête de régner, je tremblerai pour David et pour Salomon; rien ne me rassurera pour le père ou pour le frère, tant que je ne verrai point de religion dans le frère ou dans le fils.

Il y a plus encore : combien d'autres occasions où tous les intérêts de l'homme, à l'exclusion de ceux du salut, conspirent à tenter un cœur par son faible, et à le mettre en compromis avec les lois de la probité! L'honneur est à couvert, l'impunité est assurée, la passion est vive, le plaisir est piquant, la fortune est brillante, le chemin est court.

Il n'en coûtera qu'un peu de mauvaise foi pour surprendre la confiance, l'amitié, la simplicité du mari, et séduire l'innocence de sa femme; qu'un peu de médisance pour écarter un rival et supplanter un concurrent; qu'un peu de complaisance pour s'assurer une protection injuste et se ménager un criminel appui; qu'un peu de détour enfin pour parvenir au comble des désirs. Ferai-je cette démarche ou ne la ferai-je pas? Non, dit la probité; non, dit la sagesse. Faible voix, au milieu de tant de dangereux attraits, serez-vous seulement écoutée, si la religion ne vous appuie pas de ses sacrés oracles? Qui de nous voudrait être à la discrétion du plus sage mondain, honnête homme tant qu'il vous plaira, selon le monde, s'il n'est en même temps homme de bien et s'il n'a de la religion?

Infortuné Saül! c'était fait de votre vie, si le héros qui vous succéda n'eût été qu'un de ces honnêtes gens du siècle, dont le beau nom est aujourd'hui si commun et le prétendu caractère si rare. L'occasion de perdre un ennemi redoutable, quand on peut sourdement et sûrement s'en défaire, et qu'à l'épargner il n'y a ni gloire ni profit, ne se manque guère dans les principes de la morale du monde. Bien vous en prit d'être l'oint du Seigneur et d'avoir affaire à David.

Que devenait, je vous prie, l'honneur du courtisan de Pharaon, si l'innocence de Joseph n'eût eu pour frein que le respect humain et la probité naturelle? Passons légèrement sur les circonstances d'une épreuve si délicate : plaisirs, honneurs, fortune, tout dépend d'un peu de complaisance; l'infamie, la captivité, la mort même, tout est attaché à un austère refus. Sages du monde! voilà sans doute un pas glissant où chancellerait votre sainte vertu, voilà un écueil périlleux où échouerait votre prétendue sagesse. Joseph échappe et demeure fidèle : c'est qu'il craint Dieu et le vrai Dieu, et que sa crainte et sa grâce le préservent d'une chute que sans elles il eût trouvée, comme vous, inévitable.

Achevons. Combien d'autres occasions, enfin, moins frappantes peut-être, mais aussi plus fréquentes, où l'intérêt humain n'est point assez pressant pour obtenir de moi tout ce que le prochain a droit d'en attendre! Car il faut bien de l'attention pour ne laisser échapper aucun de ceux à qui l'on doit; bien de la fidélité, pour rendre à chacun tout ce qu'on lui doit; bien de la constance, pour ne manquer jamais à ce que l'on doit. Ceux qui vous environnent et qui vous assiégent sont quelquefois des étrangers, des fâcheux, des ennemis même. N'importe, ces étrangers, ces fâcheux, ces ennemis ont sur vous, par leurs rapports, de légitimes droits; et vous avez à leur égard, par vos emplois, des devoirs indispensables. Ce qu'on vous demande se réduit souvent à de médiocres attentions, à de légères bienséances, à de simples minuties, à de vraies bagatelles : minuties et bagatelles, s'il vous plaît, de les traiter ainsi, ce sont toujours des assujettissements réels et dont le bon ordre dépend. Enfin c'est presque toujours à contre-temps que ces sortes de devoirs sociables surviennent : lorsque le chagrin vous ronge, que l'ennui vous abat, que la paresse vous tient, ou lorsqu'une occupation vous intéresse, qu'un amusement vous pique, qu'un peu de solitude vous plaît. Faut-il donc tout quitter? Faut-il tout vaincre? En doutez-vous, chrétiens auditeurs? Et d'où viennent, je vous prie, dans le monde, les murmures des enfants, les plaintes des parents, les cris des clients, les mécontentements des domestiques? N'est-ce pas de ce qu'ils sont tous les jours les victimes innocentes de l'humeur, de l'emportement, du caprice et de la bizarrerie du tempérament, qu'il faudrait ou quitter ou vaincre pour le bien de la paix?

Or, quel est le sage du monde qui, par les seuls principes de la sagesse mondaine, consente à se sacrifier de la sorte au bonheur de la société? On fait personnage, si vous voulez, en public, mais on se dédommage dans le particulier, et l'on vend bien cher à ceux de sa maison, pendant le reste du jour, quelques moments de contrainte que l'on passe avec les autres. De combien de familles heureuses en apparence ne fais-je pas peut-être ici en passant le portrait? Chimère donc et fantôme que le parfait honnête homme, l'homme irréprochable dans tous ses devoirs, tandis qu'il ne sera qu'un honnête mondain, et qu'il s'en tiendra à la faiblesse des motifs que lui fournit la morale du monde.

Ajoutons-y la tyrannie des maximes qu'elle adopte, et voyons ce que nous en devons attendre.

C'est ici proprement, ô mon Dieu, que paraît avec éclat votre profonde sagesse, en comparaison de la vaine sagesse du monde. Vos maximes sont austères, il est vrai : contrainte, violence, voilà vos leçons. Qui n'en serait rebuté? Le monde, au contraire, est une flatteuse école; il ne parle que de complaisance, il ne prêche que liberté : quels attraits et quels charmes! Ce sont cependant, Seigneur, vos sévères maximes qui font et qui assurent le bonheur de la société, tandis que les maximes enchantées du monde en sont la peste et le poison. Preuve incontestable qu'il fallait que Jésus-Christ fût non-seulement un honnête homme, comme le disent les impies de nos jours, mais un Homme-Dieu pour former un homme chrétien. Ce n'est pas que le monde n'ait en apparence une morale pure? Je l'ai dit : justice exacte, probité constante, sincérité parfaite, application utile, désintéressement généreux, vive reconnaissance, commerce même agréable. Mettons à part les motifs; l'Evangile en demande-t-il beaucoup davantage? Non sans doute. Mais attendez; de cette vague spéculation, venons aux maximes pratiques, vous serez bientôt désabusé, et vous connaîtrez le monde à fond.

Chez lui, c'est un premier principe, qu'il faut avoir de la complaisance, se faire aux usages, s'accommoder aux temps; en un mot, qu'il faut plaire. Belle maxime! mais de là

que s'ensuit-il ? le voici : parce qu'on veut plaire au monde, et que le monde aime ses plaisirs, si les devoirs de la condition ne s'accommodent pas tout à fait avec les plaisirs de la saison, il faudra sacrifier du moins en partie, les devoirs de l'état aux plaisirs du temps et aux amorces de l'occasion. Parce qu'on veut plaire au monde, et que le monde veut qu'à quelque prix que ce soit on serve et on contente ses amis ; si un ami sans conscience, sans probité, sans religion, exige un service qui intéresse la justice, qui blesse la charité, qui choque la religion, on oubliera et la charité, et la justice, et la religion, pour servir ou contenter cet ami passionné. Parce qu'on veut plaire au monde, et que dans les compagnies, on n'est pas homme ou femme du monde, si l'on ne sait en remplir le vide par de fines médisances, et en bannir le sérieux par des railleries enjouées ; les défauts des uns seront malignement mis au jour, les vertus des autres bizarrement travesties, l'honneur et la réputation de tous cruellement flétris et impitoyablement déchirés. Parce qu'on veut plaire au monde, et que le jeu ou le faste du monde exige une dépense souvent au-dessus du revenu, ce qu'on ne trouve pas dans son revenu, on le cherche dans son crédit ; et malheureusement on le trouve aux dépens des avances du marchand, des gages du domestique et du salaire de l'ouvrier. Parce qu'on veut plaire au monde, et qu'on n'est rien dans le monde qu'à proportion de ce qu'on a ; on veut toujours avoir de plus en plus, et au défaut des voies ordinaires, trop stériles et trop lentes, on en invente (vous le savez) de plus rapides, on en prend de plus violentes, on en saisit de plus ruineuses au public. Parce qu'on veut plaire au monde, et que l'estime qu'on a dans le monde se mesure au rang qu'on y tient ; on brigue des honneurs qu'on ne mérite pas ; on supplante tout ce qu'on rencontre en son chemin de mérite importun ; on fait asseoir sur les siéges de la doctrine et de la sainteté, l'ignorance et le vice ; on place avec soi sur les tribunaux de la justice, la faiblesse et l'incapacité : conduisez ensuite vos ouailles, pasteurs égarés ! prononcez sur nos biens et sur nos vies, juges aveugles, et magistrats faciles ! Hélas ! que n'en souffriront point et l'Eglise et l'Etat ? Parce qu'on veut plaire au monde, et qu'on est méprisé du monde si l'on n'a pas de délicatesse sur le point d'honneur, et si l'on ne pousse la vengeance aussi loin qu'elle peut aller, on expose sa fortune et sa vie ; on rend les hostilités héréditaires, on laisse après soi dans sa famille d'anciennes guerres à soutenir et de vieilles querelles à vider. Que d'abus ! que d'excès ! que de désordres ! On en convient, on en gémit, on s'en plaint même ; n'importe : il faut plaire au monde. Le principe est reçu et la maxime est établie : principe et maxime, j'ose le dire, aussi contraires aux droits de la société qu'opposés aux lois de l'Evangile.

Autre maxime du moins aussi funeste. Il faut donner à la jeunesse une honnête liberté. On est revenu de cette morale si scrupuleuse de nos pères, qui mettaient tant de barrières à l'innocence. Lectures, chansons, spectacles, parures, visites, assiduités, intrigues, tout était alors suspect, tout était interdit ; aujourd'hui, grâce au monde et à ses belles maximes, tout est permis, tout est autorisé. C'est, dit-on, le bel air du monde : il faut bien connaître l'ennemi, pour le combattre ; et jamais l'innocence ne se conserve mieux qu'en s'apprivoisant de bonne heure avec le danger. Sur ce beau principe on ouvre le champ libre à tous les traits de la passion, aux histoires qui l'apprennent, aux fables qui l'embellissent, aux images qui la peignent, aux modes qui la favorisent, aux discours qui l'insinuent, aux équivoques qui l'assaisonnent ; au milieu de cet air empesté la réputation se soutient, et jamais on n'est plus approuvé dans le monde que quand on sait, dit-on, entendre raillerie, qu'on ne s'effarouche point mal à propos, et qu'au dehors par un air d'indifférence affectée, on dissimule le poison qu'au dedans on avale, et le feu qui dévore. Je n'examine point ici ce qui se passe au fond de la conscience. Ministre de la réconciliation, vous le savez, je ne parle que des devoirs de la société et de l'honnête homme, et je demande seulement d'où viennent dans le monde les désunions des familles, les mauvais ménages, les dissipations de biens, les opprobres de la naissance, si ce n'est de ce qu'aux saintes maximes de l'Evangile, qui recommandent partout la vigilance, le monde en substitue d'autres qui prêchent la liberté. Je ne finirais point, si je voulais parcourir ici toutes les fausses maximes du monde qui combattent les droits de la société ; car, hélas ! que d'erreurs en matière de conduite !

Abrégeons ; et pour juger par un seul trait de ce qu'on doit attendre de la morale du monde, dites-nous, je vous prie, pourquoi nous vous voyons tous les jours si mécontents les uns des autres : est-ce que les maximes de l'Evangile sont trop scrupuleusement suivies parmi vous ? hélas, à peine les connaissez-vous que pour les contredire, pour les décrier : c'est donc que les maximes du monde ont trop universellement prévalu. Aujourd'hui vous les suivez, vous les débitez même ces maximes, parce que vous y trouvez un intérêt présent ; changez de situation, et vous changerez bientôt de langage. D'enfant de famille devenu père, approuverez-vous que la jeunesse s'émancipe, secoue le joug, se mette sitôt en liberté ? De fille mondaine devenue mère sage, consentirez-vous que vos élèves prennent dans le monde l'essor que vous y prenez ? De jeune libertin devenu mari prudent, serez-vous aussi zélé conservateur des prétendus priviléges du sexe, que vous en êtes aujourd'hui zélé partisan ? En un mot, croirez-vous que ce soient des maximes à passer aux autres, que celles que vous tenez à présent ? Ah ! vous ne savez que trop quels succès elles ont eus dans vos criminels projets, pour que vous n'appréhendiez pas un jour qu'elles n'aient

des succès pareils dans vos prétentions légitimes : je ne dis rien ici qui ne soit fondé sur l'expérience. De tous les hommes, il n'en est point qui demandent plus de religion dans le commerce de la vie, que ceux qui en ont eu le moins, et qui peut-être n'en ont pas même trop encore dans leur propre conduite ; preuve évidente qu'ils sentent mieux que personne combien les devoirs de la société et de l'honnête homme sont vivement attaqués par les principes du monde, et solidement établis sur les principes du christianisme.

Craignez donc, monde injuste, admirateur secret du christianisme et censeur déclaré des vrais chrétiens, craignez que votre censure ne prévale à votre estime. Vous raillez tous les jours sous le nom de dévots tout ce qu'il y a de vrais chrétiens, quoique la vraie dévotion ne soit au fond que le vrai christianisme ; vous traitez leur délicatesse de conscience, de petitesse de génie, quoiqu'elle soit la plus sûre gardienne des droits de la société : vous insultez à leurs airs simples et à leurs manières retenues, comme à des impolitesses et à des grossièretés. Prenez garde, que pervertis par vos reproches et changés par vos cris de colombes innocentes en dangereux serpents, ils ne vous punissent d'avoir rompu la barrière qui les retenait dans l'innocence, et de les avoir retirés de l'école de Jésus-Christ : *Qui dissipat sepem mordebit eum coluber*. (*Eccle.*, X, 8.)

Craignez, grands du monde, et puissants du siècle, maîtres trop ingrats pour vos meilleurs serviteurs, d'autant plus attachés à vous, qu'ils sont plus attachés à Dieu, craignez que votre ingratitude ne nuise à votre service. Au lieu de leur tenir compte de leurs solides vertus, vous n'en reprenez que plus aigrement leurs plus légères fautes ; leurs imperfections, parce qu'ils sont dévots, vous paraissent autant de crimes ; plus inexorables que Dieu qui les leur pardonne, vous les relevez sans cesse, vous en faites d'indignes éclats, vous y attachez un humiliant ridicule, sans considérer que ce sont des faiblesses de l'humanité, peut-être même des impressions de vos mauvais exemples, et non des effets de leur piété, ni des conséquences de leurs religieuses pratiques. Ah ! supprimez pour votre intérêt vos morales scandaleuses, de peur que, dégoûtés par vos discours de leur fidélité pour Dieu, ils ne viennent à manquer de fidélité pour vous-même dans la suite : *Qui dissipat sepem, mordebit eum coluber*.

Craignez, pères aveugles, et vous, mères insensées, plus idolâtres encore du monde que de vos enfants, craignez que la mondanité que vous leur inspirez ne vous couvre un jour de honte et d'infamie. Entêtés de l'esprit du monde, vous les en infatuez ; voilà les usages où vous les formez, voilà le lait dont vous les nourrissez : se façonner pour le monde, les voir vivre selon l'air du monde, prendre les manières du monde, se pousser et s'avancer dans le monde, voilà les leçons que vous leur rebattez ; voilà de quoi vous les louez, s'ils entrent dans vos vues ; voilà pourquoi vous les mortifiez, s'ils n'y ont pas de disposition : et cependant ils ne vous voient nul empressement à leur inspirer la crainte de Dieu et à les former sur le modèle de l'Evangile. Ils vous entendent traiter de bagatelles leurs premières saillies, dès qu'ils ne sont point hors de la carrière d'une brillante fortune : allez, ils en profiteront plus qu'ils ne vous convient, et bientôt ils vous feront repentir de votre éducation toute païenne : *Qui dissipat sepem, mordebit eum coluber*. Les exemples n'en sont pas rares, et plût à Dieu qu'aucun de ceux qui m'écoutent ne pût m'en fournir une trop bonne preuve domestique !

Venez nous dire après cela, mondains, à quoi sont bons les dévots dans le monde ? Ah ! mes frères, à quoi sont-ils bons ? à supporter vos injustices et à ne vous en point faire ; à être les confidents de vos peines et à ne vous point importuner de leurs chagrins ; à mortifier leurs passions et à ménager votre repos, à sacrifier leurs intérêts et à procurer vos avantages ? à vous pardonner tout et à ne se passer rien, en un mot, à s'efforcer de vous rendre heureux aux dépens de leur propre bonheur. Vous ne l'ignorez pas et vous devriez leur en savoir gré ; ingrats ! vous leur faites des crimes des défauts les plus inexcusables. Eh ! n'en sont-ils pas assez mortifiés, sans y joindre votre malignité : plus impitoyables que Dieu, vous n'accordez rien à leur repentir, tandis que chez vous, souvent les crimes les plus énormes ne font perdre ni le nom, ni la réputation de sage ; pour une bagatelle, vous décriez un serviteur de Dieu. Ce n'est qu'en votre faveur que vous savez faire valoir les priviléges de l'humanité, et vous ne voulez pas qu'un chrétien ait même les moindres faiblesses de l'homme ; vous tenez un compte rigoureux de leurs chutes, et vous ne le tenez pas de leurs combats et de leurs victoires ; vous vous plaignez de leur barbarie et de leur grossièreté : ah ! vous êtes bienheureux que leur religion leur tienne lieu d'éducation, et que Jésus-Christ soit un plus grand maître que vous en matière de savoir-vivre et de politesse. S'ils ont encore des défauts, vous ne voulez pas apercevoir que ce sont des faiblesses qui leur restent de la contagion de votre école, où ils ont été gâtés, et dont ils n'ont pas eu le temps de se défaire ; vous ne vous demandez pas ce qu'ils feraient donc, si, moins touchés de Dieu, ils n'avaient point d'autre frein que votre froide morale et votre insipide philosophie. Que d'injustice ! je m'en plains à vous-même ; que de partialité ! que de cruauté ! ah ! cessez de vous opposer à votre propre bonheur ; supprimez, pour votre intérêt, ces insultes, ces railleries, ces mépris qui les découragent quelquefois, et qui, en les rendant des mondains comme vous, en font vos plus dangereux ennemis.

Pour vous, chrétiens, prenez garde de scandaliser votre religion par les plaintes que vous donneriez occasion de faire contre

ceux qui la professent. Modérez votre complaisance pour le monde, mais ne manquez pour lui ni d'équité, ni de charité. Sanctifiez vos intentions; mais ne croyez pas vos actions déshonorées, pour être employées en faveur des hommes. Ainsi, glorifiant Dieu sur la terre, il vous glorifiera dans le ciel, etc., etc.

SERMON XVI.

Pour le vendredi de la troisième semaine de Carême,

SUR LA GRACE.

Jesus fatigatus ab itinere, sedebat sic supra fontem... Venit mulier samaritana haurire aquam, et dixit ei Jesus: Mulier, da mihi bibere. (*Joan.*, IV, 6.)

Jésus, fatigué du chemin, était assis en cet état sur le bord de la fontaine.... Il vint une femme samaritaine pour puiser de l'eau, et Jésus lui dit : Femme, donnez-moi à boire.

Je ne sais, chrétiens auditeurs, ce que je dois admirer ici davantage : ou le Sauveur du monde qui s'arrête avec la Samaritaine, et qui a la patience de s'entretenir familièrement avec elle, ou la Samaritaine qui ose interroger le Sauveur, et qui a le bonheur d'en être écoutée favorablement; ou la charité du bon Pasteur qui court après la brebis égarée, malgré toutes ses fuites, ou la docilité de cette ouaille perdue qui reconnaît et qui suit son Pasteur, malgré ses coupables engagements; ou la bonté de cet Homme-Dieu, qui déploie en faveur de cette âme pécheresse tous les saints artifices de la grâce; ou la fidélité de cette âme pénitente, qui cède enfin aux attraits victorieux de la grâce, et s'attache ensuite à son vainqueur.

L'un et l'autre exemple a de quoi nous instruire et nous édifier. L'un nous apprendra tout ce que fait la grâce pour nous convertir et nous changer, et l'autre nous enseignera tout ce que nous devons faire pour coopérer et correspondre à la grâce. Développons ces deux pensées qui renferment toute la suite de notre évangile.

La conversion de la Samaritaine, de la part de Jésus-Christ est un miracle de bonté, et un miracle de fidélité du côté de la Samaritaine.

Miracle de bonté, qui nous découvre tous les innocents artifices de la grâce, pour conquérir le cœur humain et le gagner : vous le verrez dans mon premier point.

Miracle de fidélité, qui confond tous les coupables artifices du cœur humain pour combattre la grâce et la rendre inutile : vous le verrez dans mon second point.

Le premier vous persuadera sans peine qu'il n'est point de cœur si dur que la grâce, par ses saintes adresses, ne puisse convertir et changer.

Et le second vous convaincra pleinement qu'il n'est point de grâce si forte à laquelle le cœur, par ses criminels stratagèmes, ne puisse mettre obstacle et résister.

Deux vérités de foi sur la grâce, qui vont faire le partage de ce discours; après que nous aurons imploré le secours de cette grâce, sans laquelle nous ne pouvons pas même en parler comme il faut. Demandons-la par l'intercession de Marie, que l'Eglise en appelle la Mère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour comprendre l'excellence de la grâce dont je parle, il suffit de la considérer dans sa source; et je crois que c'est en dire assez, que de dire après l'Evangile, que c'est le don propre du Sauveur : ***Gratia per Jesum Christum.*** (*Joan.*, **I, 17.**) Ce n'est pas qu'il n'y eût point de grâce dans l'état d'innocence, et même qu'elle ne fût nécessaire à l'homme avant sa chute, pour élever ses forces naturelles et humaines à des forces surnaturelles et divines. Mais la grâce dans son âme, qui possédait la justice originelle, faisait alors ce que font les aliments dans un corps qui jouit de la santé; au lieu que, depuis qu'elle a été frappée des atteintes mortelles du péché, elle a besoin, non plus simplement de nourriture pour entretenir sa vie, mais de remèdes pour guérir ses plaies, je veux dire l'aveuglement de l'esprit et la dépravation du cœur.

Or, comme les grands remèdes ont des qualités qui les distinguent des aliments ordinaires; de même la grâce que Jésus-Christ nous a donnée, a des propriétés qui l'élèvent bien au-dessus des premiers secours. En quoi consiste la différence de ces deux sortes de grâces? C'est ce que nous ne savons pas. Ce que nous savons, c'est que dans notre état, sujet à l'ignorance du bien et à l'inclination au mal, la grâce qui lui est propre renferme essentiellement et des lumières intérieures, et des inspirations secrètes; en sorte qu'en éclairant les esprits, elle échauffe aussi les cœurs.

Lumières et inspirations qui préviennent toute bonne œuvre, toute bonne pensée, tout bon désir, et qui en sont les premières causes et les premiers principes. Lumières et inspirations qui ne tombent point sous le mérite de l'homme, et sans lesquelles il n'est point de vrai mérite devant Dieu. Lumières et inspirations qui produisent ces heureux changements où la grâce agit avec tant d'avantage, que toutes les opérations de l'art sur les corps ne sont rien au prix des miracles de la grâce sur les âmes : je dis plus, que la guérison d'une seule âme, telle que la Samaritaine, l'emporte sur la création du monde entier.

Car dans le premier ouvrage il ne s'agissait que de faire tout de rien, et il s'agit dans le second de faire un juste d'un coupable. Or, qui ne sait qu'il y a moins d'éloignement et d'opposition du néant à l'être que du péché à la grâce sanctifiante? Dans le premier, Dieu dit, et tout est fait : ***Dixit : et facta sunt.*** (***Psal.*** **XXXII, 9.**) Et dans le second, Dieu parle, et souvent l'âme résiste et refuse ses propres avantages, parce que la grâce, quelque forte qu'elle soit, ne détruit point la liberté. Dans le premier, Dieu, pour faire tout ce qu'il voulut, n'eut besoin que d'un seul acte de sa volonté toute-puissante; et, dans le second,

pour venir à bout de ses desseins, il use de saintes adresses et d'innocents artifices, de divins attraits et de charmes puissants ; en sorte qu'en se réservant toute la gloire de la réussite, il nous laisse tout le mérite de la coopération. Or, en quoi consistent ces attraits et ces charmes, ces saintes adresses et ces innocents artifices de la grâce? C'est surtout, remarquent les Pères, dans trois choses différentes : dans la multitude des moyens que la grâce emploie; dans la vertu propre de certains moyens particuliers que la grâce choisit; dans la continuité des moyens que la grâce met en usage. Tout ceci est admirablement développé dans la conduite du Sauveur à l'égard de la Samaritaine. Multitude de moyens : premier artifice de la grâce.

L'entretien de l'Auteur de la grâce avec la Samaritaine ne fut pas sur elle son premier coup d'essai. Avant qu'elle vînt puiser de l'eau à la fontaine de Jacob, Jésus-Christ était assis sur le bord, déjà fatigué, remarque l'Evangile : *Fatigatus ;* fatigué, dit saint Augustin, non pas tant des pas qu'il avait faits pour venir la chercher que des soins qu'il avait pris pour la sauver. De combien de faveurs ne l'avait-il pas déjà prévenue et ne la prévient-il pas encore?

J'entends par ces faveurs prévenantes, surtout ces grâces intérieures dont les Pélagiens ne reconnaissaient pas la nécessité, et dont les pécheurs comptent pour peu le mépris et le mauvais usage. Vues, réflexions, lumières, inspirations qui éclairent l'esprit, mouvements, agitations, sentiments, impressions qui touchent l'âme ; remords qui la piquent; regrets qui la rongent; douleurs qui l'affligent; craintes qui la saisissent; espérances qui l'excitent; désirs qui l'animent ; amour qui l'attendrit; sainte jalousie qui la réveille; salutaire indignation qui la transporte; amertume secrète qui la désole : c'est là ce que la grâce opère en nous, sans nous; et c'est à quoi l'on ne peut pas dire que la Samaritaine ait eu la moindre part.

Quant aux fruits de salut qu'elle en retira depuis, et qui en furent les heureuses suites, recherche de la vérité, étude de la religion, demande de la grâce, connaissance de soi-même, aveu de ses crimes, attache à son Sauveur et à son Dieu ; c'est là ce que l'âme fidèle opère avec la grâce, et c'est en quoi je prétends dans la suite vous donner la Samaritaine pour modèle.

Mais pourquoi, me direz-vous, ne produisit-elle pas plus tôt ces œuvres de justice? n'en avait-elle pas au moins les premières semences? à quoi tenait-il qu'elle ne les fît éclore? sont-ce les grâces qui lui avaient manqué, ou bien est-ce elle-même qui avait manqué jusqu'alors aux grâces? n'en avait-elle pas déjà reçu de proportionnées et de suffisantes, qui, bien ménagées, lui en auraient attiré de plus abondantes et de plus fortes ? C'est ce qu'il faut maintenant examiner.

Jugeons-en par les secours visibles qu'elle reçut du ciel depuis sa naissance. Car encore qu'il soit vrai que les grâces extérieures ne suffisent pas au salut, à moins que les grâces intérieures ne s'y joignent ; toutefois il faut convenir que les unes d'ordinaire accompagnent les autres et leur servent d'instruments et d'occasions. Une lecture de piété, un mot d'édification, un coup de providence, une perte, une disgrâce, une humiliation, renferment souvent les plus grands dons de Dieu et les plus puissants attraits des âmes. C'est ce que l'expérience de tous les siècles fidèles nous apprend

Sur ce principe, peut-on dire que la Samaritaine, avant que de voir et d'entretenir Jésus-Christ, eût vécu dans un entier abandon, ou même dans une apparente stérilité de grâces? Aveuglée et endurcie, tant qu'il vous plaira, manquait-elle de lumières pour connaître la vérité et de motifs pour embrasser la vertu? Née à Samarie, dans le sein du schisme et de l'erreur, le peu qu'elle lisait et qu'elle croyait des livres saints ne suffisait-il pas pour la convaincre que, comme il n'y a qu'un vrai Dieu, il n'y a aussi qu'une vraie foi et une véritable religion? Séparée de toute liaison et de tout commerce avec le peuple de Dieu, n'en était-elle pas assez proche pour savoir que c'était là qu'était promis et attendu le Sauveur et le Messie? *Scio*, dit-elle, *quia Messias venit.* (*Joan.*, IV, 25.) Attachée au monde et occupée du présent, cinq alliances changées en funérailles ne la faisaient-elles pas penser à la mort et à l'éternité qui la suit? Esclave du vice et plongée dans le crime, la pauvreté qu'elle y souffrait et qui la réduisait à se servir, n'avait-elle pas de quoi la dégoûter d'une vie si coupable et dont elle tirait si peu de fruit? Car ce sont là les voies ordinaires de la grâce, dont on peut dire ce que saint Augustin disait de celles de la Providence : qu'elles n'échappent à notre admiration que par leur multitude, et que nous les regarderions comme de vrais miracles, si ce n'étaient pas des miracles de tous les jours : *Assiduitate viluerunt.*

Tombé par hasard, comme l'eunuque de Candace, sur quelque trait d'un livre saint, dont vous vous faites un délassement plutôt qu'une occupation, vous entendez une voix secrète qui vous dit au fond du cœur ce que lui dit l'apôtre saint Philippe : Comprenez-vous ce que vous lisez ? en pénétrez-vous bien le sens? en sentez-vous toute la force? *Putasne intelligis quæ legis?* (*Act.*, VIII, 30.) Vous réfléchissez donc sur ce que vous avez lu, et vous en sentez avec votre attention, croître l'évidence et la force? C'est la grâce qui commence à s'insinuer dans votre esprit, et à en dissiper les illusions pour se faire jour dans votre cœur, et en rompre les attaches.

Engagé dans des conversations inutiles, comme Lydie, cette marchande de pourpre dont il est parlé dans les *Actes ;* ou bien occupé d'affaires sérieuses, comme Denys l'Aréopagite, quelqu'un, à l'exemple de saint Paul, vient vous entretenir, non des vanités et des nouvelles du siècle que vous cherchez, mais des vérités et des intérêts du salut que vous ne cherchez pas; vous l'écou-

tez, et il vous touche. C'est la grâce qui se sert de la curiosité de vos recherches pour vaincre la dureté de vos mépris.

Tranquille dans vos désordres, la mort d'un ami, dont vous êtes aussi inconsolable que le fut Augustin en perdant celui qu'il aimait si tendrement; la conversion d'un autre qui vous est aussi cher qu'Evodius lui pouvait être; les remontrances, les prières, les larmes d'une mère, aussi touchée de votre égarement, et aussi zélée de votre retour que Monique l'était pour son fils, vous jettent de temps en temps dans de tristes mais salutaires rêveries; elles vous suivent malgré vous, et vous avez peine à vous en défendre. C'est la grâce qui vous avertit que dans peu vous mourrez comme l'un, et qu'il faut vous convertir comme l'autre C'est elle qui vous importune par les vertueux empressements d'une mère chrétienne. C'est elle qui met dans ses intérêts, et la tendresse que vous avez pour vos amis, et celle qu'ont pour vous vos proches.

Epris des charmes du monde, comme ces deux courtisans dont parle saint Augustin, combien de fois l'ingratitude des hommes, la fierté des grands, l'infidélité des amis, la perfidie des parents, la servile et mercenaire complaisance des petits, une perte considérable, une maladie dangereuse, une révolution de fortune, ont-elles arraché de votre bouche le même aveu: que le monde, après tout, n'offre que de fausses félicités et de vraies misères, et qu'il n'y a de solide contentement qu'au service de Dieu: vous avez vu, comme eux, le pauvre content dans son indigence, le riche sans orgueil dans son élévation, le faible opprimé sans murmure, le puissant heureux sans faste; comme eux, vous avez vu les fortunes les mieux établies renversées, les maisons les plus opulentes ruinées, les favoris les plus en crédit disgraciés, l'ambitieux couvert de confusion, l'injuste dépouillé de ses biens mal acquis, et le riche réduit à la mendicité. A vos yeux comme aux leurs, les cèdres du Liban sont tombés, les colonnes les plus fortes ont été ébranlées, le grand enseveli, avec sa grandeur, a disparu presque en un instant. En un mot, que n'avez-vous point vu? Mais quelles solides réflexions n'avez-vous point faites? quels bons sentiments n'avez-vous point conçus? quelles saintes résolutions même n'avez-vous point prises à leur exemple? C'est la grâce qui vous suggérait ces réflexions, qui vous inspirait ces sentiments, qui formait en vous ces résolutions.

Allez, après cela, et plaignez-vous encore, comme vous faites tous les jours, que vous manquez de grâces. Ingrats, dit saint Prosper, est-ce donc là la reconnaissance que vous devez aux soins d'un Dieu zélé pour votre salut, et à la multitude des moyens qu'il y emploie tous les jours? lui dont on peut dire que ses tendresses pour vous, comme pour la Samaritaine, ont été jusqu'à la prédilection et à la jalousie, et ses recherches jusqu'à la fatigue et à la lassitude: *Fatigatus*: premier attrait de la grâce.

J'ai dit en second lieu que les saints artifices de la grâce consistent dans la vertu propre de certains moyens particuliers qu'elle choisit pour gagner le cœur de l'homme, et je l'ai dit sur la parole de Dieu même, qui nous dit par son prophète: C'est dans un temps convenable, dans un jour favorable, dans un moment de salut que je vous ai exaucé et secouru: *Tempore accepto, exaudivi te, et in die salutis adjuvi te.* (II *Cor.*, VI, 2.)

Il y a donc pour nous des temps de choix, des jours de faveur et des moments de salut; ce sont ceux-là que la grâce nous ménage. Dieu se comporte en quelque sorte à notre égard dans l'affaire du salut, comme nous nous comportons dans les affaires du monde à l'égard de ceux que nous voulons mettre dans nos intérêts: nous prenons les temps; nous choisissons les jours; nous saisissons les moments; nous étudions leurs humeurs, leurs inclinations et leurs faibles; nous creusons dans leur cœur; nous sondons leurs dispositions, leurs sentiments, leurs passions même; en un mot, nous n'épargnons rien pour les engager. C'est par là, disons-nous, qu'il faut l'attaquer; je vois à quoi il est sensible; je sais ce qui lui fait plaisir; je connais son naturel et son tempérament; j'en viendrai sûrement à bout par telle et telle voie; il n'est point pour y résister: c'est un homme à moi, et j'en réponds. Image naturelle, dit saint Augustin, de ce que fait tous les jours pour nous une grâce souple, industrieuse et complaisante, qui s'accommode à nos penchants, qui se fait à notre humeur, qui profite même de nos faiblesses? *Cujus miseretur, sic eum vocat quomodo scit congruere, ut vocantem non respuat.* La Samaritaine, sans sortir de notre Evangile, n'en est-elle pas un exemple bien convaincant? C'était une femme samaritaine, exclue du nombre des fidèles, réprouvée parmi les Juifs, et pour qui le peuple de Dieu ne devait avoir et n'avait en effet que mépris, qu'indignation, qu'anathèmes; moyens sûrs de conserver la foi dans ses disciples et ses élèves, mais peu propres à la faire naître dans une hérétique d'éducation, et une schismatique de naissance. Le mépris l'aurait rebutée, l'indignation l'aurait irritée, les anathèmes l'auraient scandalisée et peut-être confirmée dans ses erreurs.

Le Sauveur la prend donc par douceur, il la prévient avec bonté; il la traite avec honneur; il la prie avec humilité; il l'écoute avec patience; il lui répond avec charité, et par cette première condescendance il s'insinue dans son esprit et dans son cœur: *Sic vocat quomodo scit congruere, ut vocantem non respuat.* C'était une femme pécheresse, mais qui sauvait les apparences dans son péché; engagée dans un mauvais commerce, mais qui le tenait bien caché; et d'autant plus hardie à commettre le crime, qu'elle le commettait sans scandale; circonstance qui rend la conversion plus difficile: car on ne guérit point des maux qu'on n'ose avouer, et de pareils aveux coûtent à faire surtout au sexe,

plus jaloux de son honneur que de son salut, et prêt à tout pour s'épargner la honte du crime, fût-ce au sacrilége. Pour faciliter à la Samaritaine cette humiliante déclaration, le Sauveur lui ménage un entretien secret et un lieu solitaire; il écarte les témoins; il éloigne d'elle les disciples, et prépare de loin sa confiance, en prévenant de bonne heure sa confusion : *Sic vocat quomodo scit congruere, ut vocantem non respuat.*

C'était une femme endurcie, rebelle depuis longtemps à la grâce, et que la grâce même semblait avoir abandonnée en punition de ses mépris. Disposition funeste au salut qui demande des grâces, et des grâces de choix ; pour l'y rendre sensible et fidèle, le Sauveur excite sa pitié, et il tente sa libéralité ; sa pitié, par l'extrémité du besoin qu'il ressent, sa libéralité par la facilité du secours qu'il demande. Quoi de plus pressant pour lui que la soif ? Quoi de plus à portée pour elle que de l'eau? *Da mihi bibere;* le moyen de ne pas compatir à l'une et de refuser l'autre : *Sic vocat quomodo scit congruere, ut vocantem non respuat.*

C'était une femme curieuse et critique, et dont toutes les paroles qu'a recueillies l'Evangile sont presque autant de questions malignes ou inutiles : Qu'est-ce ? comment ? et pourquoi ? pourquoi Juif comme vous êtes, vous adresser à moi qui suis Samaritaine? Qu'est-ce que cette eau vive qui éteint pour jamais la soif? Comment me la fournirez-vous, vous qui n'avez pas même de quoi puiser dans cette source? Etes-vous donc plus grand que le patriarche Jacob qui nous a creusé ce puits profond? N'est-ce pas là vouloir plutôt censurer que s'instruire, et chercher à contredire, bien plus qu'à s'édifier? Cependant, sans s'irriter de ses frivoles discours, et de ses piquantes répliques, le Sauveur en profite pour la porter à de plus sérieuses réflexions, et à des recherches plus utiles. Si vous saviez, lui dit-il, si vous connaissiez, si vous aviez une fois compris et la majesté de la personne qui vous parle, et la grandeur du bienfait qu'elle vous offre, et le prix du temps qu'elle vous donne : *Si scires* (*Joan.*, IV, 10); c'est-à-dire, que sans réprimer sa curiosité, il se contente d'abord d'en changer l'objet : *Sic vocat quomodo scit congruere, ut vocantem non respuat.*

C'était une femme mondaine, remplie d'amour-propre, idolâtre de son corps, esclave de ses sens, auxquels elle sacrifiait son âme : quels obstacles aux désirs des biens futurs que cette attache à des satisfactions présentes! C'est par là néanmoins que le Sauveur l'attire. De cette pente malheureuse vers la terre il lui ménage un heureux retour vers le ciel; de cette soif sensuelle du plaisir il lui fait naître une soif spirituelle de la grâce; de cette ardeur immodérée pour les douceurs de la vie, il lui forme un goût salutaire pour les délices de l'éternité : *Aqua quam ego dabo, fiet fons aquæ salientis in vitam æternam.* (*Joan.*, IV, 14.) Il lui en représente l'acquisition si facile qu'elle n'a presque qu'à la demander pour l'obtenir : *Forsitan petisses, et dedisset tibi* (*Ibid.*, 10); l'usage si désirable qu'il absorbe lui seul tous les autres désirs : *Qui biberit, non sitiet in æternum* (*Ibid.*, 13); le charme en un mot si puissant, qu'impatiente elle s'écrie : Eh! Seigneur, acquittez vos promesses et comblez mes vœux : *Da mihi bibere....... ut non sitiam.* (*Ibid.*, 14). Quoi de plus flatteur en effet pour ses dispositions présentes? *Sic vocat quomodo scit congruere, ut vocantem non respuat.*

C'était une femme artificieuse, habile à feindre, adroite à déguiser : caractère inalliable avec la pénitence, qui veut une entière ouverture de conscience et une pleine effusion de cœur. Pour l'y engager, le Sauveur, par un art tout divin, lui fait faire sa confession presque sans qu'elle y pense; il la met insensiblement sur l'article capital : Allez, appelez votre mari : *Vade, voca maritum.* (*Ibid.*, 16.) Il l'encourage ensuite en louant le faible effort de sa sincérité : Vous dites vrai, vous n'en avez pas : *Bene dixisti.* Il lui épargne le plus difficile, en disant lui-même ce qu'elle n'eût osé dire : Celui avec qui vous vivez n'est pas votre époux : *Quem habes, non est tuus vir.* (*Ibid.*, 18.) En un mot, de cet aveu pénible et méritoire, il se charge de la peine et ne lui laisse que le mérite : Vous avez tout dit, Seigneur, et vous êtes prophète : *Video quia propheta es tu.* (*Ibid.*) Qu'est-ce que ce commandement de pénitence, si ce n'est un divin enchantement de la grâce : *Sic vocat quomodo scit congruere, ut vocantem non respuat.*

Enfin, c'était une femme savante, et savante en matière de religion, non pas de cette science qui édifie, et qui sauve par la docilité de sa soumission et la simplicité de sa foi, mais de celle qui enfle et qui perd par sa révolte contre l'autorité légitime et son attachement à d'opiniâtres erreurs. Fatal écueil de tout temps pour le sexe, que cet éloignement du sentiment commun des simples fidèles, pour s'élever au rang des beaux esprits. C'est dans cet entêtement pitoyable que le Sauveur trouve la Samaritaine, et, afin de l'en guérir sans aigreur, il veut bien controverser paisiblement avec elle, écouter ses préventions et les lever, souffrir ses raisonnements et leur répondre, mais (?) à la ramener toujours au centre et à l'unité de la foi . *Salus ex Judæis* (*Ibid.*, 22), et par là l'humilier en effet, en paraissant satisfaire son orgueil : *Sic vocat quomodo scit congruere, ut vocantem non respuat.*

Telle fut la condescendance de la grâce à l'égard de la Samaritaine, et telle a-t-elle toujours été par rapport aux autres pécheurs. Suivez sa conduite dans leur histoire et depuis le commencement de leur conversion jusqu'à la consommation de leurs mérites, partout vous la verrez, pour les faire ce qu'ils doivent être, s'ajuster à ce qu'ils sont. S'insinue-t-elle dans une âme tendre, affectueuse, passionnée même à l'excès, comme était Madeleine, elle en fait une amante bien-aimée du Sauveur; s'empare-t-elle d'un

esprit vif, d'un génie hardi, d'un tempérament bouillant, tel que l'avait Saul, elle en forme un zélateur et un apôtre; entre-t-elle dans des cœurs tempérés, calmes et tranquilles, ainsi qu'il en était échu aux Hilarion et aux Antoine, elle les rend contemplatifs et solitaires : elle devient charme pour le voluptueux Augustin, science pour le studieux Jérôme, gloire pour l'ambitieux Xavier; en un mot, elle met dans ses intérêts et dans ses droits les passions et les faiblesses mêmes.

Ce n'est pas que la grâce ne corrige tous les défauts et qu'elle ne produise toutes les vertus; mais c'est que pour conduire à la perfection elle s'ente, pour ainsi dire, sur la nature, et grave dans chacun la sainteté qui lui est propre, par des traits convenables à son caractère : *Sic vocat quomodo scit congruere.* Semblable à la lumière, qui d'elle-même sans couleur, l'emprunte des corps par où elle passe, ou, si vous voulez, à la pluie qui, de sa nature sans saveur, adopte celle des plantes qu'elle nourrit, la grâce, dit saint Pierre, prend des formes différentes selon la diversité des sujets qu'elle saisit, et la variété des circonstances où elle les trouve : *Multiformis gratiæ Dei.* (II *Petr.*, IV, 10.) Faut-il s'étonner après tout qu'elle en use de la sorte, puisqu'elle ne fait en cela que ce qu'elle inspire elle-même à ses ministres, auxquels, selon saint Paul, elle donne pour première leçon de se faire tout à tous pour le salut de tous les hommes : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.* (I *Cor.*, IX, 22.)

Vous-mêmes, consultez-vous, chrétiens auditeurs, et rendez gloire à la grâce de votre Dieu. Ce qu'elle a fait pour la Samaritaine et pour tant d'autres, ne l'éprouvez-vous pas tous les jours? ne garde-t-elle pas avec vous les mêmes ménagements? et n'a-t-elle pas encore pour vous les mêmes égards? vous voit-elle, par exemple, sensible à la crainte? elle fait briller à vos yeux le glaive de la vengeance et étinceler le feu de la colère de Dieu. Un ami enlevé à votre vue dans l'habitude de son péché; un complice expirant entre vos bras dans la chaleur de son crime; un compagnon de débauche mort presque à vos côtés dans le fort du libertinage, sans religion, sans piété, sans repentir, sans sacrements; une fièvre, une langueur, une maladie qui vous met à deux doigts du tombeau, vous émeut et vous trouble; vous lisez sur le visage interdit de ceux qui vous approchent le danger qu'on vous cache; l'embarras de vos médecins vous fait entrevoir l'incertitude des remèdes et l'extrémité du mal; un pasteur charitable vous avertit de penser sérieusement à votre conscience; vous soupirez alors comme Ezéchias : voilà le temps favorable que vous ménage la grâce.

Vous sent-elle plus susceptible des sentiments d'espérance, elle vous ouvre les trésors de la miséricorde de Dieu. L'exposé que vous en fait un livre touchant; les preuves que vous en donne un prédicateur pathétique; l'idée que vous en retrace le retour de ces fêtes consacrées aux mystères de la naissance, de la vie et de la mort de Jésus-Christ; l'impression que fait sur vous le seul nom d'un Dieu Sauveur, d'un Dieu père, d'un Dieu qui s'afflige plus encore de notre perte qu'il ne s'irrite de nos mépris; qui va, qui court, qui vole au-devant du pécheur, bien loin de l'abandonner et de le fuir, qui tire même avantage de nos fautes, au lieu de nous en punir : toutes ces vues attendrissantes sont autant de rayons salutaires qui vous pénètrent, qui vous percent, qui vous font pleurer comme saint Pierre : voilà les moments précieux que vous choisit la grâce.

Observe-t-elle que l'embarras des affaires et la distraction des plaisirs vous jettent dans un profond oubli de vous-même et vous empêchent de penser à vos plus chers intérêts? elle vous met dans de rudes, mais d'heureuses conjonctures où, ce semble, par mélancolie naturelle, vous devenez saintement sérieux et sérieusement chrétien. La solidité de la vertu, l'inutilité de tout autre mérite, le chagrin d'un cœur esclave, la paix d'une âme libre, un monde difficile à contenter, un Dieu facile à servir, mille autres réflexions semblables vous font enfin, comme l'enfant prodigue, rentrer en vous-même et retourner à Dieu : voilà le terme désirable où vous attend et vous conduit la grâce.

Remarque-t-elle que la reconnaissance vous pique, elle vous comble de prospérités que vous n'osiez espérer, et auxquelles même vous ne pensiez pas : un établissement heureusement conclu, un procès avantageusement terminé, un honneur, un emploi, un rang acquis sans être demandé, surpassent vos attentes et préviennent vos désirs. Vous ne pouvez en méconnaître l'auteur : il n'y a qu'un Dieu qui puisse être si prodigue; les attentions de sa providence sur vous sont palpables et sensibles. Eh! pourquoi, dites-vous, reconnaissant pour mes bienfaiteurs, serais-je ingrat pour le premier de tous? Vous êtes, vous écriez-vous avec saint Thomas, oui, vous êtes mon Seigneur et mon Dieu! Voilà le trait engageant que vous prépare la grâce.

Est-elle sûre que l'exemple vous gouverne, et que par une complaisance humaine, vous faites volontiers et sans peine ce que vous voyez faire à vos égaux? elle vous offre à toute occasion ce qu'il y a dans votre sexe, votre âge, votre état, de plus vertueux. A cette vue une noble émulation vous saisit; vous vous sentez animé d'une envie, et vous vous dites à vous-même ce que disait à saint Augustin la vertu : Pourquoi ne pourrez-vous pas ce que ceux-ci et celles-là ont pu? voilà l'aiguillon pressant que vous garde la grâce.

Enfin votre cœur est-il dans la vie comme sur une mer capricieuse, où le calme succède à l'orage; où le trouble suit de près le repos; où règnent tour à tour la crainte et l'espérance, la reconnaissance et le désir, la joie et la tristesse; la grâce, comme un pilote habile, ne l'abandonne pas dans ces vi-

cissitudes ; le manie à son gré parmi les écueils en dépit des vents et des flots, et fait servir à son salut jusqu'à ses naufrages, c'est-à-dire, que dans l'abîme de ses désordres, en proie à ses passions et comme enseveli dans ses vices, le souvenir du passé dont l'ombre s'est effacée et le fantôme ne subsiste plus ; l'instabilité du présent, dont le cours rapide l'emporte et malgré lui, lui échappe ; l'attente de l'avenir qu'il ne saurait assez prévoir et qu'il ne peut trop redouter ; tout le presse, comme Jonas, de recourir au ciel et d'aspirer au port : voilà les innocents artifices et les saints stratagèmes de la grâce.

C'est ainsi, Seigneur, s'écrie le Sage, que maître souverain des cœurs, vous voulez les avoir par voie de négociation, plutôt que par droit de conquête ! Jaloux plus qu'eux de la liberté qu'ils ont reçue de vous, vous respectez en eux votre propre don. Pour les gagner à vous d'une manière qui vous soit glorieuse, en leur étant méritoire, vous ménagez à propos les lieux, les temps, les dispositions où ils se trouvent ; et quoique vous désiriez sincèrement les posséder tous, jamais vous n'usez à leur égard ni de dure contrainte, ni même de douce nécessité, mais seulement de divins enchantements, et de miraculeuses adresses : *Tu autem dominator virtutis, cum magna reverentia disponis nos.* (*Sap.*, XII, 18.)

Malheur donc à nous, conclut saint Jérôme, (et c'est la conclusion que nous devons tirer de toutes ces remarques), malheur à nous ! quand nous rejetons nos criminelles résistances à la grâce, sur les répugnances invincibles de la nature ; et que nous disons, pour nous excuser dans nos défauts : Cela est plus fort que moi : le penchant qui me domine, s'y oppose ; la situation où je suis y met obstacle : *O infelicissimum humanum genus ! qui peccata excusamus, dicentes : Victus sum a natura.* Eh ! insensés, il n'est point de penchant, de situation, d'obstacle, que la grâce du Sauveur ne change en moyens de salut, dont elle ne tire même sa force, ou plutôt auquel elle ne prête la vertu toute-puissante de la voix de Jésus-Christ, qui nous dit à tous, comme à la Samaritaine, par autant de recherches et de poursuites, que nous affectons de fuites et de détours : C'est moi-même qui vous parle : *Ego sum qui loquor tecum.* (*Joan.*, IV, 26.)

J'ai dit enfin que les saints artifices de la grâce consistent dans la continuité des moyens qu'elle met en usage. Il n'appartient qu'aux hommes inconstants de se rebuter des résistances qu'on leur fait ; de céder aux premiers refus ; d'abandonner une entreprise dès que le succès ne répond pas à leurs désirs. La grâce, fidèle compagne de la vie, à laquelle elle est attachée comme au temps destiné à l'œuvre du salut, ne se borne pas à quelques moments et à quelques jours ; elle prévient, elle cherche, elle presse, elle attend même les années entières ; et ce qu'on appelle de sa part délaissement et abandon, n'est point ici-bas un retranchement entier et une exclusion générale ; mais un affaiblissement et une diminution de secours, qui n'ôte jamais le pouvoir, et qui donne toujours lieu à l'espérance. En faut-il d'autre preuve que celle que me fournit le sujet même que je traite ?

Fut-il jamais un peuple en apparence plus abandonné de Dieu que le peuple de Samarie ? puisque le Sauveur du monde défendit très-expressément à ses apôtres et à ses disciples, dans la première mission qu'il leur donna, de porter chez lui la lumière de l'Evangile : *In civitates Samaritanorum ne intraveritis.* (*Matth.*, X, 5.) Cependant dans ce temps-là même en était-il abandonné entièrement et sans retour ? Jésus-Christ n'alla-t-il pas depuis avec eux le visiter en personne ? *Euntes intraverunt in civitatem Samaritanorum.* (*Luc.*, IX, 52.) Quelque outrageux que fût le rebut qu'il en reçut alors, s'en éloigna-t-il pour toujours ? *Et non receperunt eum.* (*Ibid.*, 53.) Ne répondit-il pas à ces deux enfants du tonnerre, qui voulaient faire tomber le feu du ciel sur ces têtes criminelles : Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés : *Nescitis cujus spiritus estis ?* (*Ibid.*, 55.) Le Fils de l'homme n'est point venu ici-bas perdre les âmes, mais les sauver : *Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare.* (*Ibid.*, 56.) Réponse mémorable dont il prévoyait bien que les pécheurs abuseraient ; mais cet abus ne l'empêcha pas de nous la laisser, et ne doit pas nous empêcher de vous la transmettre, comme un monument éternel de la persévérance de la grâce. Malheur à ceux qui en abusent dans le temps ! ils n'en seront que plus rigoureusement punis dans l'éternité.

Sans sortir même des bornes de notre évangile, quelle persévérance ne lui fallut-il pas pour convertir la Samaritaine et pour gagner les Samaritains ? Persévérance pour conférer avec elle avant que de la convaincre ; persévérance, après l'avoir convaincue, pour attendre qu'elle fît part de son heureuse rencontre à ses amis et à ses voisins ; persévérance pour recevoir l'un après l'autre, et instruire tour à tour ces nouveaux prosélytes ; persévérance pour assurer ses conquêtes et affermir leur foi ; persévérance enfin qui fit l'étonnement de tous ses disciples. Ils le voyaient épuisé de fatigue, brûlé de soif, dévoré de faim, et ils le pressaient de donner quelque soulagement aux besoins de la nature : *Rabbi, manduca.* (*Joan.*, IV, 31.) Vous vous trompez, leur dit-il : j'ai bien une autre soif et une autre faim que vous ne connaissez pas : *Cibum habeo quem vos nescitis.* (*Ibid.*, 32.) Est-il temps de se reposer quand la récolte approche ? *Videte regiones ; albæ sunt ad messem.* (*Ibid.*, 35.) Vous êtes heureux de n'avoir qu'à moissonner et à recueillir ce qui a coûté tant de temps à cultiver, et à semer tant de peine : *Misi vos metere quod vos non laborastis.* (*Ibid.*, 38.) Vives expressions, dans la bouche de l'auteur de la grâce, de la continuité de ses secours et de l'assiduité de ses soins.

J'ai été, dit-il sans figure par son prophète,

en parlant du peuple hébreu ; j'ai été quarante années à poursuivre nuit et jour ce peuple obstiné dans le désert. *Quadraginta annis proximus fui generationi huic* (*Psal.* XIV, 10); je lui ai dit un million de fois : Que fais-tu, malheureux? tu t'égares, tu t'aveugles, tu te perds : *Et dixi semper : Hi errant corde* (*Ibid.*); aux avis j'ai joint les menaces, quand j'ai vu qu'il continuait à fermer ses yeux à ma lumière, et ses oreilles à ma voix : *Ipsi vero non cognoverunt vias meas* (*Ibid.*, 11); j'ai juré dans ma colère, que si une fois il lassait ma patience, il n'y aurait pas pour lui de terre promise, et qu'il n'y entrerait jamais : *Juravi in ira mea, si introibunt in requiem meam.* (*Ibid.*) Si le grand nombre n'y est pas entré en effet, s'il a presque tout péri misérablement dans le désert, à qui s'en prendre après quarante années de constantes poursuites et de recherches continuelles? *Quadraginta annis.*

En coûta-t-il moins à la grâce pour Augustin seul que pour le peuple entier des Hébreux? Combien de temps, en combien de lieux, de combien de manières ne le poursuivit-elle pas? Dès l'enfance, durant sa jeunesse, dans un âge plus mûr; à Carthage, à Rome, à Milan; dans le public et dans le particulier; dans les entretiens et dans le silence; dans la maladie et dans la santé; dans l'étude des sciences et dans l'exercice de l'éloquence; dans les commerces criminels aussi bien que dans les amitiés innocentes, et jusque dans le crime. « J'avais beau fuir, dit-il lui-même, je ne pouvais échapper. Plus je m'éloignais de vous, Seigneur, plus vous vous approchiez de moi; votre grâce me suivait pas à pas. Fatigué de ses importunités, je ne pouvais la lasser de mes défaites. A peine lui avais-je résisté qu'elle revenait à la charge, et mes efforts pour m'en délivrer, l'espace de trente années, ont été de vains efforts : *Circumvolabat super me fidelis misericordia tua.* »

A des traits si ressemblants, ne reconnaissez-vous pas, chrétiens auditeurs, l'étonnant contraste et de la continuelle application de Dieu à vous poursuivre, et de votre obstination habituelle à lui résister. Tel homme est ici qui, depuis trente, quarante, cinquante années, lutte opiniâtrément avec la grâce. Tantôt il veut, et tantôt il ne veut pas; il fait effort un jour, et l'autre il succombe; il se relève en certains moments, dans d'autres il retombe. Le monde avec tout son éclat n'a pu encore l'aveugler; une lumière plus vive brille à ses yeux malgré lui; il goûte des plaisirs, et il est désolé de les goûter; il les vante au dehors, au dedans il les condamne; un ver secret, qu'il ne peut faire mourir, le ronge, l'inquiète, lui cause un cruel dépit, et contre sa conscience, qui le tourmente, et contre sa passion, qui l'asservit. Que veulent dire ces agitations différentes? Ce sont autant d'impressions de la grâce, qui lui fait sentir sa présence : je suis à la porte de votre cœur, et j'y frappe : *Ecce sto ad ostium, et pulso.* (*Apoc.*, III, 20.)

Telle femme m'écoute ici, qui peut-être est au désespoir de m'entendre, et qui depuis longtemps ne peut obliger Dieu à se taire. Il lui parle par la bouche d'un monde critique, qui se raille de ses folles intrigues; par la bouche des gens de bien, qui lui donnent de sages conseils; par la bouche d'une famille chrétienne, qui souffre de son dérangement et de son jeu; par la bouche d'un mari vertueux, qui voit avec peine sa dissipation, son luxe et son faste; par la bouche de ses ennemis, qui épient et qui relèvent ses démarches; par la bouche même de ses adorateurs, qui maudissent ses vices en idolâtrant ses charmes. Qu'est-ce que ce cri général, si ce n'est la voix de la grâce, qui lui dit par autant d'organes qu'elle lui suscite de censeurs : Je suis à la porte de votre cœur, et j'y frappe? *Ecce sto ad ostium, et pulso.*

Bornons là ce détail qui serait inépuisable. C'en est assez pour vous convaincre par vous-mêmes que si vous ne vous convertissez pas, comme la Samaritaine, ce n'est pas que vous n'ayez la grâce que lui ménagea la bonté du Sauveur. Cette grâce peut tout sur les cœurs, même les plus durs, et par la multitude, et par la vertu, et par la continuité des moyens dont elle se sert. Ce sont là, vous l'avez vu, ses innocents artifices; par quelle fatalité ne réussissent-ils donc pas toujours? par les artifices criminels du cœur humain, pour éluder les poursuites de la grâce. Artifices que confond la fidélité de la Samaritaine, et qui vont aussi vous faire convenir qu'il n'est point de grâce si forte que l'homme ne puisse rendre inutile. Seconde vérité de foi et seconde partie de ce discours

SECONDE PARTIE.

Quand je vous représente la conversion de la Samaritaine comme un miracle de fidélité à la grâce, vous n'attendez pas sans doute que j'insiste beaucoup sur le facile accès qu'elle donna d'abord à Jésus-Christ, malgré l'aversion naturelle des Samaritains pour les Juifs : *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.* (*Joan.*, IV, 9.) C'est la première remarque que fait à son sujet notre évangile; mais ce n'est pas dans son histoire ce qui doit faire le principal objet de notre admiration. Ce fut toujours pour elle un mérite d'agréer la rencontre et l'entretien de l'Auteur de la grâce, qu'elle pouvait fuir ou rejeter, aussi bien que la grâce même, au moment qu'elle en fut prévenue. Mais ce n'est pas là précisément ce qui fut la cause de son salut. On ne peut disconvenir qu'elle soit louable de n'avoir pas imité l'exemple de ses compatriotes, qui refusèrent de recevoir le Sauveur du monde, la première fois qu'il vint les chercher : *Non receperunt eum.* (*Joan.*, I, 11.) Mais ce n'est pas encore là de quoi nous récrier au miracle

Au contraire le prodige, ou plutôt le monstre de l'infidélité, c'est cette résistance formelle et positive à la grâce, qui se fait par voie d'aversion ou de mépris. C'est la disposition criminelle de ces aveugles volontaires, semblables à ces oiseaux nocturnes, qui se dérobent à la clarté du jour ; ou bien à

ces peuples farouches, qui dardent leurs flèches contre les rayons du soleil. C'est le langage impie de ces Pharaons endurcis qui s'écrient : Qu'est-ce que ces inspirations importunes qui nous pressent et qui nous troublent? Quel droit ont-elles de nous faire la loi? Nous nous soucions peu de leurs avis et de leurs menaces : *Quis est Dominus, ut audiam vocem ejus?* (*Exod.*, V, 2) ou de ces cœurs obstinés à qui Job fait dire : Retirez-vous, Seigneur, portez ailleurs vos lumières ; nous ne voulons point les prendre pour guides : *Recede a nobis*; *scientiam viarum tuarum nolumus.* (*Job*, XXI, 14.) Etat funeste et déplorable! où concourent à la fois l'ingratitude, l'injustice, la témérité et la fureur. Préservez, Seigneur, tous ceux qui m'écoutent, d'un si furieux acharnement à leur perte; et s'il se trouve ici des pécheurs de ce caractère que l'Ecriture appelle rebelles à la lumière, *rebelles lumini* (*Job*, XXIV, 3), et fugitifs de votre providence, *fugitivi providentiæ* (*Sap.*, XVII, 2); regardez-les en pitié comme des brebis perdues et des enfants prodigues; ne vous lassez point d'être pour eux un pasteur jaloux de leur retour et un père plein de tendresse.

Mais il y a une résistance plus artificieuse et non moins coupable, et ses criminels artifices se réduisent surtout à trois : tantôt c'est distraction, souvent c'est retardement, quelquefois c'est faux consentement. Suivons l'histoire de notre évangile; nous y verrons ces trois maudits stratagèmes du cœur humain développés et confondus par l'exemple de la Samaritaine.

Je dis d'abord distraction; artifice bien commun dans le siècle où nous sommes, aussi malignement distrait, que follement curieux en matière de grâce. Curieux à l'excès dans la spéculation; distrait jusqu'au mépris dans la pratique. Car s'agit-il de parler de la grâce, on veut être docteur, on sonde les abîmes les plus profonds, on perce les ténèbres les plus épaisses, on s'ingère de sa propre autorité dans les conseils les plus secrets du ciel, on passe hardiment par-dessus les bornes de la foi, de la raison, de la bienséance même, soit de son sexe, soit de sa condition ; en pénétrant dans un sanctuaire interdit à tout autre qu'aux chefs et aux oracles du peuple de Dieu. Mais est-il question d'écouter la grâce ? on refuse d'être disciple, on s'étourdit, on se dissipe, on se jette au dehors, on se répand en amusements ou bien en occupations, et l'on se met par là hors d'état et de portée d'entendre ce que la grâce dit au fond du cœur. Tel est le génie de notre siècle, bien différent de celui de la Samaritaine. Curieuse, il est vrai, plus que personne de son sexe sur les dogmes de la religion ; elle l'est au moins à son profit, pour l'édification de ses mœurs et pour le salut de son âme. Rencontre-t-elle l'Auteur de la grâce ? elle s'arrête, elle demeure, elle s'entretient seule à seul avec lui ; elle écoute attentivement et à loisir ce qu'il lui propose, sans l'interrompre ni se distraire un seul moment; elle lui demande respectueusement ce qu'elle ne sait pas, en le traitant de Seigneur et de maître : *Domine ;* elle lui expose ingénûment ce qu'elle désire et ce qu'elle sent : *Da mihi aquam, ut non sitiam.* (*Joan.*, IV, 15.) Elle le laisse entrer peu à peu dans le détail de ses devoirs et l'examen de ses égarements: *Video quia propheta es tu.* (*Ibid.*, 19.) Elle ne le quitte enfin qu'à regret, dans le dessein d'exécuter ce qu'il lui inspire, et l'impatience de le revoir au plus tôt. Voilà ce que j'appelle coopérer à la grâce.

Mais vous, à ces jours de faveur, à ces heures de choix, à ces moments de bénédiction où la grâce vous prévient et vous trouve; où certains rayons dessillent vos yeux, certaines réflexions s'emparent de votre esprit, certains sentiments naissent dans votre cœur, que faites-vous, pécheurs artificieux? Vous laissez-vous éclairer des lumières du ciel, ainsi que la Samaritaine? Puisez-vous, comme elle, dans cette source de salut? Creusez-vous, à son exemple, cette veine de grâce? c'est-à-dire ménagez-vous ces moments précieux? vous attachez-vous à ces saintes pensées? vous livrez-vous à ces mouvements salutaires? Eh! pourquoi ne pas profiter de la visite du Seigneur? Pourquoi appeler à votre secours des amis peu chrétiens? recourir à des livres divertissants? relire des lettres tendres? rappeler des plaisirs passés dont le souvenir trop présent étouffe dans votre âme la semence que Dieu y jette? Ah! laissez ces entretiens; quittez ces amusements; fuyez un monde qui vous endort, pour écouter votre Dieu qui vous parle. Mais non, au lieu de lui prêter attention et de lui donner audience, on cherche une compagnie pour s'étourdir, un jeu pour se dissiper, un divertissement pour s'amuser, des affaires pour s'occuper ou plutôt pour se distraire. On appelle mélancolie l'impression de la grâce. On traite de scrupule le remords de la conscience. On s'en prend à son humeur, à sa santé, à sa solitude, de ce qu'on se trouve rêveur, inquiet, mécontent. N'est-ce pas là vérifier à la lettre cette terrible parole de l'Ecriture : l'âme infidèle à la grâce ferme les yeux à sa lumière, bouche les oreilles à sa voix, et ne veut ni voir ni entendre ce qu'elle doit faire, de peur d'être obligée de faire ce qu'elle doit : *Noluit intelligere ut bene ageret?* (*Isa.*, XXXV, 4.)

Non, vous ne le voulez pas; quoique vous en puissiez dire, pécheurs, vous ne voulez pas correspondre à la grâce. Je n'en veux pour preuve non-seulement que la distraction à laquelle vous recourez, quand la grâce vous surprend et que vous tombez dans ses saintes embûches; mais encore que l'attention même que vous avez à prévenir ses heureuses surprises et à vous mettre en garde contre ses piéges innocents. De là l'éloignement que vous témoignez de tout exercice de piété, de toute lecture de dévotion, de toute parole de Dieu, de tout examen de conscience, de toute fréquentation des sacrements, de toutes pratiques de bonnes œuvres, de tout ce qui s'appelle, enfin, germe

de salut et source de grâce. De là le peu d'usage que vous faites de ces premiers éléments d'une vie chrétienne que vous avez apprise de Jésus-Christ même, l'auteur de la grâce : demandez, et vous obtiendrez; cherchez, et vous trouverez; frappez, et vous serez bien reçu. Quoique vous n'ignoriez pas que ce sont là pour nous autant de préceptes; que nous ne pouvons pas les accomplir par nos propres forces; et qu'il faut, par conséquent, que la grâce, nécessaire à leur exécution, soit une première grâce, toujours présente et qui ne manque à personne. De là enfin ces pitoyables excuses que vous nous alléguez tous les jours, pour justifier votre négligence à vous disposer, avec les grâces que vous avez, aux grâces que vous n'avez pas. La prière lasse, dites-vous, la lecture dégoûte, la prédication ennuie, la confession gêne, la communion demande une régularité qui ne convient pas dans le grand monde, l'aumône manque de fonds suffisants dans le temps où nous sommes.

A tous ces faux prétextes je n'ai qu'un mot à répondre, que le Sauveur répondit à la Samaritaine, et dont elle fit si bien son profit : *Si scires donum Dei!* Si vous saviez ce que c'est que la grâce, à quoi elle s'attache, quelle route elle prend, comment elle opère, d'où elle tire ses progrès, ce qui la fait régner dans une âme! si vous le saviez, dis-je, non pas de cette science spéculative qu'étalent les hommes raisonneurs et subtils; mais de cette science pratique qui fait les vrais fidèles et les vrais saints! *Si scires!* Si vous regardiez ces divines lueurs, ces touches salutaires, ces précieux moments, comme les gages de l'amour, les fruits des mérites, le prix de la vie et de la mort d'un Dieu Sauveur! *Si scires!* Si vous n'en laissiez pas échapper l'attrait, dissiper la force, énerver la vertu, évaporer l'onction! si vous les receviez avec le même respect, que vous auriez recueilli sur le Calvaire les moindres gouttes de son précieux sang; ou qu'on recueille sur l'autel les plus petites parcelles où réside son corps adorable! *Si scires donum Dei!* Si vous croyiez d'une foi vive, que par ces mouvements intérieurs, et ces inspirations secrètes, c'est Dieu lui-même qui vous parle, qui vous presse, et qui vous dit : Accordez-moi cet effort; cédez-moi cette victoire, faites-moi ce sacrifice, donnez-moi ce cœur que vous me disputez depuis si longtemps, qui m'appartient par tant de titres : *Et quis est qui dicit tibi : Da mihi.* Peut-être que rentrant en vous-même, vous retourneriez à Dieu. Peut-être que sensible à ses bontés, vous seriez confus de vos ingratitudes. Peut-être que d'ingrat devenu reconnaissant, de prodigue, dissipateur, vous deviendriez sage économe de la grâce : *forsitan.* Je dis peut-être, et je le dis après l'Auteur même de la grâce; pour vous marquer par cette expression d'incertitude et de doute, que, comme il n'est point de grâces si fortes qu'on ne puisse rendre inutiles par la distraction et la négligence, il n'en est point de si faibles qu'on ne puisse rendre efficaces par l'attention et la ferveur : *forsitan petisses.* Alors, sans doute, alors, vous écouteriez Dieu, et vous en seriez écouté; vous soupireriez pour lui, et il se rendrait à vos soupirs; vous pleureriez à ses pieds, et il accepterait vos larmes : en un mot, la grâce opérerait en vous, et vous coopéreriez à la grâce : *Et dedisset tibi.*

A cela, pécheurs, que pouvez-vous répondre? Je ne la sens pas, dites-vous, cette grâce. Vous ne la sentez pas? Qu'il fait beau vous entendre tenir ce langage! Et pouvez-vous la sentir cette grâce agissante, mais agissante de concert avec la liberté, tandis que vous lui ôtez tout accès dans votre esprit; que vous lui fermez toutes les avenues de votre cœur; et que vous travaillez tous les jours à lui former de nouveaux obstacles. Vous ne sentez pas cette grâce? Eh! quel moyen de la sentir, cette grâce amie de la paix et de la tranquillité, dans des agitations violentes, dans des embarras continuels, dans de tumultueuses occupations, où vous vous plaignez vous-même tous les jours qu'on ne se connaît pas, qu'on ne se sent pas soi-même, et où cependant l'ambition vous plonge, et l'intérêt vous retient? Vous ne sentez pas la grâce? Eh! comment la sentir, cette grâce si pure, si sainte, au fort de la débauche, au comble du libertinage, au centre de l'impureté, qui éteignent jusqu'aux lumières de la raison, et qui étouffent les sentiments mêmes de la nature? Vous ne sentez pas la grâce? Eh! vous êtes-vous jamais mis en disposition de la sentir comme il faut? vous qui êtes de toutes les parties de divertissements! vous pour qui, ce semble, tous les plaisirs se succédent les uns aux autres! vous dont toute la vie n'est proprement qu'un tissu de moments amusants, où ne peuvent se placer les moments sérieux de la grâce! Vous ne sentez pas la grâce : vous le dites dans certains intervalles de saillies, de transports et de passions; mais quand ces saillies sont apaisées, que ces transports sont ralentis, que ces passions sont calmes, vous avouez que vous la sentez alors plus que vous ne voudriez la sentir; et que vous ne sauriez vous défaire de ses poursuites importunes. Enfin vous ne sentez pas la grâce : vous pouvez le dire tant qu'il vous plaira; je suis sûr que votre cœur vous dément. Et d'où viennent ces amertumes et ces inquiétudes que publient vos soupirs et que trahissent vos larmes? ne sont-ce pas des preuves convaincantes que vous ne sentez que trop la grâce et ses saintes importunités, trop heureuses pour vous, si vous saviez en profiter? La sentirez-vous toujours de même? Ne se lassera-t-elle jamais de vos artificieuses résistances? et le peu d'audience que vous lui donnez ne la forcera-t-elle pas à une espèce de silence? silence de la grâce, quel qu'il soit, plus à craindre, dit le Prophète, que sa voix la plus foudroyante! *Deus meus, ne sileas a me.* (*Psal.* XXVII, 1.) J'espère toujours

d'un pécheur troublé; je tremble pour une âme tranquille dans ses révoltes à la grâce. O vous, qui n'y êtes pas encore insensibles! prévenez cette funeste insensibilité : moins de monde, moins de dissipation, plus de recueillement et de retraite. Craignez de devenir semblables à ces peuples voisins de l'embouchure des fleuves de Babylone, qui s'apprivoisent, dit-on, si fort au bruit des eaux, qu'ils n'entendent plus rien, pas même la foudre, quand elle gronde; symboles naturels, selon l'Ecriture, de ces âmes mondaines que le bruit enchanteur du torrent du siècle rend sourdes aux inspirations de la grâce, par voie de distraction. Premier artifice; passons au second : c'est le retardement.

Car quelquefois la grâce est tout ensemble et si sensible et si forte, qu'on ne peut la méconnaître, et qu'on a peine à s'en défendre. On a beau s'étourdir et se distraire, fuir et s'éloigner : l'éclair brille, le tonnerre frappe; Dieu parle et se fait entendre au fond du cœur : C'est moi que vous persécutez : *Ego sum.* (*Joan.*, IV, 26.) C'est un choc à soutenir, c'est un combat à livrer : il faut vaincre ou rendre les armes. Que faire alors? Ce que fit la Samaritaine : se rendre sur-le-champ et obéir sans délai : *Reliquit ergo hydriam suam mulier, et abiit in civitatem.* (*Ibid.*, 28.)

Quelle promptitude et quelle diligence! Celle qui pressée des besoins de la vie, des soins du ménage, était venue par nécessité, dans la chaleur du jour, puiser de l'eau dans sa cruche pour étancher sa soif, oublie en un instant et les soins du ménage et la chaleur du jour, et l'ardeur de la soif et son eau, et sa cruche et les nécessités mêmes de la vie; elle oublie tout en un mot : *Reliquit*, pour suivre les mouvements de la grâce, rompre les liens du péché, honorer son bienfaiteur par le récit de ses bontés et l'accomplissement de ses desseins : *Et abiit in civitatem.* Voilà ce qu'on fait quand on agit avec Dieu de bonne foi; mais que fait-on quand on use avec lui d'artifice? On imite ces mauvais débiteurs, qui promettent toujours de payer, afin d'arrêter les poursuites, mais qui de peur de s'incommoder, ne payent jamais en effet. D'un terme ils vous remettent à l'autre; accordez-leur aujourd'hui du temps, dans peu ils vous en demanderont encore. Ce sont toujours nouveaux embarras, nouveaux incidents, nouveaux obstacles qui surviennent, et qui les empêchent de s'acquitter. Ainsi élude-t-on frauduleusement la grâce, en temporisant simplement avec elle. Pour ne pas tout à fait la mécontenter, on forme les plus beaux projets. C'en est fait, dit-on, je veux penser à la retraite; c'est trop longtemps être du monde, je n'y trouve qu'infidélité dans les commerces de la vie, que trahisons dans les confidences d'amitié, que malignité dans les cœurs des hommes. Faut-il être toujours la fable d'une cour où je vieillis sans récompense? la dupe d'une idole que j'enrichis et qui n'aime que mes présents? le jouet d'une infidèle qui se rit de ma constance avec un rival? J'ai mon salut à faire et mon âme à sauver; c'est uniquement pourquoi je suis au monde, et c'est uniquement désormais à quoi je veux penser. A entendre parler de la sorte, qui ne s'attendrait à une prompte correspondance à la grâce? Cependant quelle est la conclusion de tout ce beau discours? Nulle pour le présent, et toute pour l'avenir. Après tout, ajoute-t-on, il ne faut rien précipiter; les changements si prompts ne sont pas toujours les plus durables : pourquoi finir aujourd'hui, pour demain recommencer? c'est préparer des scènes au public, se donner en spectacle, et vouloir faire personnage; attendons un âge plus mûr, une situation plus tranquille, un temps plus favorable. Le terme est court; ce sera bientôt; au plus tard demain. Trompeuses paroles! espérances illusoires! chimériques projets! Car de là qu'arrive-t-il? Apprenez-le de saint Augustin, qui vécut si longtemps dans ces frauduleux délais et ces artificieuses remises. « C'est, dit-il, que ce terme si prochain s'éloigne toujours; ce tardif bientôt ne vient point, ce demain attendu a toujours un lendemain, en danger, hélas! chaque jour de n'en avoir plus d'autre à attendre; parce que, ajoute ce saint docteur, Dieu qui a promis le pardon au pécheur pénitent, n'a point promis le lendemain au pécheur qui diffère. »

Cependant, et voici ce qu'il y a dans cette disposition de plus funeste : pénitent toujours en projet et toujours pécheur en effet, l'on se repose sur ses feintes résolutions comme sur des assurances de conversion, et des signes même de prédestination. J'ai de bons moments, dit-on, et je sens de la ressource pour moi. Quel principe! cher auditeur, quelle conséquence! Vous avez de bons moments, dites-vous? Eh! quels sont-ils, je vous prie, ces bons moments qui vous rassurent? Quelques vues passagères de retraite, au milieu de vos serviles complaisances pour le monde; quelques vains soupirs échappés pour la vertu dans le sein flatteur de vos vices; quelques stériles sentiments de componction suivis de vos promptes rechutes; quelques vains projets enfin de réforme sans aucune atteinte à vos criminelles habitudes; c'est-à-dire que vous appelez de bons moments les plus coupables moments de votre vie; que vous prenez les inutiles efforts de la grâce pour des effets de votre bonne volonté, et que vous regardez comme des commencements de conversion les continuels accroissements de vos crimes. Vous avez de bons moments! Quelle merveille, qu'éclairé de tant de lumières, pourvu de tant de secours, prévenu de tant de grâces différentes, vous réfléchissiez quelquefois sur votre conduite, vous en condamniez les écarts, vous en désiriez le règlement! Quel homme, ou plutôt quel monstre seriez-vous si vous n'aviez pas de ces moments critiques? Il faudrait que vous eussiez perdu toute religion, toute conscience, toute raison et toute foi. Vous avez

de bons moments! Voilà donc où aboutiront toutes les grâces que Dieu vous a préparées, que Jésus-Christ vous a méritées, que le Saint-Esprit vous prodigue; à produire ce que vous tenez uniquement de leur bonté, de bons moments; et jamais ce qu'ils attendent de votre fidélité, une bonne vie. « Vous avez de bons moments! Pharaon et Nabuchodonosor, dit saint Augustin, en eurent aussi. » Tous deux rois, tous deux tyrans, tous deux sentirent les fléaux de la justice et les touches de la grâce : d'où vient donc qu'après de bons moments à peu près semblables, ils firent tous deux une fin si différente? « C'est, répond ce Père, que l'un en profita pour se repentir, et que l'autre en abusa pour s'endurcir. Liberté humaine! conclut ce saint Docteur, c'est ainsi que par vos résistances et vos combats, les moments mêmes de miséricorde se tournent à votre perte : *Alter libero contra Dei misericordissimam veritatem pugnavit arbitrio.* » Ne dites donc plus : J'ai de bons moments, pécheurs qui temporisez; c'est la Samaritaine qui pouvait le dire : Je l'ai eu cet heureux moment où la grâce m'a prévenue, et j'ai répondu fidèlement à la grâce. Mais vous qui ne la recevez que pour la remettre, vous pouvez avoir sur ce pied-là de bons moments toute votre vie, sans que le bon moment de la mort se trouve à la fin de vos jours; parce que, selon la prophétie de Jésus-Christ, vous mourrez comme vous avez vécu, dans le retardement ; second artifice.

Enfin faux consentement; consentement imparfait : troisième artifice. Il est rare, surtout après de fréquentes et de vives poursuites, qu'on refuse tout à la grâce. Caïn, Pharaon et Saül eux-mêmes ne le firent pas: mais il est ordinaire qu'on ne lui accorde qu'une partie de ce qu'elle demande. Caïn se garde bien d'offrir le meilleur en faisant ses sacrifices. Pharaon, en consentant de laisser aller les Israélites, veut retenir leurs troupeaux. Saül épargne le roi Agag, en faisant main basse sur tous les Amalécites : et vous, pécheur à demi converti, vous usez de réserve en voulant vous donner à Dieu. Point de résolution extrême, dites-vous : il faut agir avec prudence, prendre un parti qu'on puisse soutenir, mesurer ses démarches et ne point faire de pas sur lesquels on soit obligé de revenir. Prudence charnelle, sagesse mondaine, stratagème que saint Jacques appelle diabolique, vous ne fûtes point l'écueil de la conversion de la Samaritaine : *Venite, et videte hominem qui dixit mihi omnia quæcumque feci.* (*Joan.*, IV, 29.) Quelle entreprise! quelle déclaration! et quel zèle!

A quoi la Samaritaine ne s'expose-t-elle pas en effet, en prêchant Jésus-Christ aux Samaritains? A être tournée en ridicule, traitée de séditieuse, regardée comme ennemie de la religion de ses pères. N'importe : nul péril, nul égard, nul obstacle ne peut l'empêcher de rendre hommage à son Sauveur et à son Dieu. Et vous, combien de fois la crainte de déplaire à un libertin accrédité; de vous attirer une persécution injuste, de nuire à votre honneur ou à votre fortune, vous a-t-elle empêché de suivre les saints mouvements de la grâce? Lâche esclave du respect humain. est-ce bien connaître l'importance du salut et le prix de la vertu, que de craindre que le vice en soit choqué ou que l'intérêt en souffre?

A quoi la Samaritaine ne se condamne-t-elle pas, en faisant publiquement l'aveu de ses désordres? Oui, je le confesse, je suis bien criminelle, et beaucoup plus encore que vous n'eussiez pensé, ou que je ne pensais moi-même. Que sert de feindre? et à quoi bon se tromper? Nous avons tous un témoin de ce qui est en nous de plus caché; il m'a tout dit; je lui ai tout avoué; et il ne me reste du passé que la honte du souvenir, le remords de ma conscience, et l'espoir du pardon que j'attends de sa miséricorde. Bel exemple de pénitence! Je sais, mes frères, que la grâce n'exige pas, pour des péchés cachés, d'aussi solennelles réparations; mais quelle espèce de conversion que celle qui laisse la liberté de garder le même enjouement, de retenir le même faste, de nourrir la même délicatesse, de conserver la même sensibilité sur le point d'honneur, que si l'on ne se souvenait plus d'avoir été pécheur ou que l'on rougît de paraître pénitent! Depuis quand la grâce s'accommode-t-elle de ces frauduleux partages et de ces artificieux ménagements?

Enfin à quoi la Samaritaine ne s'engage-t-elle pas, en s'engageant à conduire tous ses concitoyens à Jésus-Christ? Venez et voyez, leur dit-elle ; prenez garde, elle ne dit pas : Allez de vous-mêmes, mais venez avec moi, bien résolue de retourner à son bon maître, et de profiter de ses saintes leçons : comme si elle eût dit : Je l'ai entendu, et je veux l'entendre encore : il m'a dit tout ce que j'ai fait, et je veux faire tout ce qu'il me dira. Si je vous ai jusqu'ici scandalisés par ma conduite, je veux de plus en plus vous édifier par mon exemple. Sont-ce là vos dispositions? vous, qui satisfait de quelque consentement que vous avez donné, de quelque sacrifice que vous avez fait à la grâce, négligez les moyens qu'elle vous présente de la conserver, de l'accroître, de la faire fructifier, et dans vous, et dans les autres ; désir de sainteté, étude de perfection, zèle du salut des âmes! cependant faute de seconder ses desseins, vous la frustrez de son attente; faute de travailler à ses accroissements, vous rendez ses commencements inutiles; faute enfin de la cultiver, vous la perdez et vous vous perdez vous-même.

C'est ainsi, ô mon Dieu, qu'au lieu qu'on appelle votre grâce victorieuse, et qu'elle l'est en effet, quand on n'y résiste pas, c'est le plus souvent notre malice, qui, par ses criminelles résistances, triomphe de votre bonté. Quel prodige que dans un combat aussi inégal, que celui de Dieu et de l'homme, le faible et le volage l'emporte sur l'éternel et le Tout-Puissant, en renverse les desseins, en élude les poursuites, et par sa funeste

liberté, le force de l'abandonner à sa perte !

Cessez donc de blasphémer contre le ciel, en blasphémant contre la grâce, et de rejeter vos visibles abus sur ses prétendus défauts. Ce n'est pas un moindre péché contre le Saint-Esprit, d'imputer aux œuvres de Dieu les effets de notre malice, que d'attribuer les œuvres de Dieu aux effets du malin esprit; nous savons ce que ce crime valut aux Juifs; n'imitons pas leur exemple : suivons celui que nous donne aujourd'hui la Samaritaine pénitente, et les Samaritains convertis. Rendons-nous aux saints artifices de la grâce; et ne leur opposons plus les criminels stratagèmes de notre liberté : ceux-ci aboutissent à la mort et à la réprobation; ceux-là conduisent à la vie et à la gloire éternelle, etc.

SERMON XVII.

Pour le dimanche de la quatrième semaine de Carême.

SUR L'AUMÔNE.

Accepit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus. (*Joan.*, VI, 11.)

Jésus prit les pains, et après avoir rendu grâces, il les fit distribuer au peuple.

Voici, chrétiens, une des plus grandes merveilles que Jésus-Christ ait opérées, non-seulement pour l'honneur et la gloire de son nom, mais encore, disent les Pères, pour l'utilité et l'instruction des fidèles. Merveille où sa grandeur, sa providence et sa miséricorde parurent dans tout leur éclat : sa grandeur en élevant les mains faibles et mortelles de ses disciples à la coopération d'un prodige qui ne pouvait partir que de son bras tout-puissant; sa providence, en faisant trouver dans un désert stérile des secours suffisants à un peuple entier de faméliques; sa libéralité et sa miséricorde, en donnant le superflu à ceux qui avaient quitté pour lui le nécessaire. Il pouvait, pasteur vigilant, conduire ce troupeau fidèle qui le suivait dans des villes voisines ou de fertiles campagnes, et là s'épargner un miracle. Mais les miracles ne coûtent rien à Dieu, quand il s'agit de dédommager ceux qui se privent de leurs commodités et de leurs biens sur la foi de sa parole. Résolu de nourrir cette troupe affamée, sans avoir recours à l'abondance d'un seul, pour suppléer à l'indigence des autres; il ne tenait qu'à lui de faire tomber également sur tous la manne du ciel. Mais il voulait nous apprendre qu'il y a toujours entre les mains des riches un fonds destiné à la subsistance des pauvres. Enfin, Père commun de tous ses enfants, c'était proprement à lui seul, ce semble, de rompre et de distribuer le pain nécessaire à leur nourriture. Mais parce que c'est un emploi tout divin, il veut, pour l'honneur de l'humanité, s'y associer les hommes. Ainsi donc, pour réunir toutes ces instructions à un seul point, la grandeur de Dieu se déclare aujourd'hui en faveur de l'aumône. Sa providence en détermine la matière et sa miséricorde en fait voir les récompenses. Que pouvait-il faire de plus, riches de la terre, pour vous intéresser aux nécessités de vos frères? Il vous les avait recommandées par des exhortations pressantes; il vous en avait chargés par des ordres précis; il vous en avait rendus responsables par des menaces effrayantes; il ne restait plus que de lever les obstacles qu'y opposent d'ordinaire l'orgueil, l'amour-propre et l'intérêt; et c'est ce qu'il a fait dans le miracle de ce jour. En effet, on ne conteste plus guère dans le christianisme le devoir le plus essentiel de la charité chrétienne. On convient assez que l'aumône est de précepte. *Præcipio tibi ut aperias manum tuam egeno.* (*Deut.*, XV, 11.) On avoue que c'est un acte de justice; on reconnaît que c'est une dette, selon l'expression même du Saint-Esprit : *Declina pauperi aurem tuam, et redde debitum.* (*Eccli.*, IV, 8.) Mais les uns la regardent comme une charge gênante, humiliante et onéreuse, comme une de leurs moindres et de leurs dernières obligations; ils s'en exemptent le plus qu'ils peuvent et s'en dispensent volontiers. Les autres, comme une subvention arbitraire; et ils la restreignent à leur gré. La plupart, comme une pure perte; et ils la regrettent au fond du cœur. Montrons donc aux premiers l'excellence de l'aumône pour exciter leur zèle : ce sera mon premier point. Faisons voir aux seconds son étendue pour dilater leur charité : ce sera le sujet du second. Découvrons-en aux derniers les avantages pour assurer leur intérêt : ce sera le troisième point et le partage naturel de ce discours.

Divin Esprit! dont les premiers feux répandus sur les disciples de la loi de grâce rendirent leurs bouches éloquentes, leur mains prodigues et leurs cœurs tendres en faveur des pauvres; vous qui engageâtes les uns à vendre leurs héritages pour en porter le prix aux pieds des apôtres; et les autres à renfermer dans le sein de l'indigence tous les trésors de l'Eglise, sans en retenir la moindre part; vous qui apprîtes aux premiers chrétiens non-seulement à n'avoir qu'un cœur et qu'une âme, mais encore qu'un même bien et un même fonds; ah! jetez sur ces siècles d'airain quel qu'un de ces rayons charitables. Depuis longtemps les membres affligés de Jésus-Christ exposent assez et trop souvent, à la vue publique, l'excès de leur misère, sans presque attirer sur eux des regards secourables; ils crient et ne peuvent se faire entendre; ils pleurent et ne savent plus toucher; prêtez à ce spectacle intéressant vos plus vives lumières, votre voix à leurs cris impuissants, et les touches secrètes de votre grâce à leurs larmes stériles. Nous vous le demandons par l'intercession de la Mère de miséricorde.

PREMIERE PARTIE

Dire aux riches du siècle que leurs biens et leurs possessions sur la terre étant des dons visibles du ciel et des dépendances inaliénables du domaine de Dieu, ils en doivent nécessairement le tribut à la divine

Providence, suivant cet oracle du Saint-Esprit : Rendez hommage au Seigneur de ce que vous tenez de lui : *Honora Dominum de tua substantia* (*Prov.*, III, 9); ajouter que cette redevance naturelle est affectée au soulagement des pauvres, à qui Dieu en a fait le transport; et qu'ils en sont ici-bas les receveurs et le trésor; *Nummularii Christi*, dit Salvien, ou comme les appelle saint Pierre Chrysologue, *gazophylacium Dei*, c'est leur montrer en peu de mots l'obligation de l'aumône, mais ce n'est pas leur en découvrir l'excellence ni la grandeur. C'est, si vous voulez, les convaincre sur ce point de l'importance de leur devoir, mais ce n'est pas toujours les engager à y satisfaire. Ces noms odieux de débiteurs et de tributaires, de redevances et d'hommages révoltent l'esprit du riche, loin de le gagner, son cœur accoutumé à discuter devant les tribunaux profanes les droits les plus clairs, dès qu'ils lui sont onéreux, n'a pas de peine à éluder celui-ci au for intérieur de la conscience; et il dit à Dieu avec le Prophète, quoique dans un sens bien différent : Oui, Seigneur, je le confesse, je suis votre sujet, et vous êtes mon Souverain; je le reconnais d'autant plus volontiers que vous n'avez nul besoin de mes biens; le ruisseau ne donne rien à la source; vous vous suffisez à vous-même, et vous n'empruntez rien au-dehors, puisque c'est à vous de donner, et à nous de recevoir : *Dixi Domino : Deus meus es tu; quoniam bonorum meorum non eges.* (*Psal.* XV, 2.) Sur ce principe, il écarte sans scrupule tout mendiant public comme un exacteur importun; il regarde en pitié ceux que la charité dépouille comme des esprits faibles et des dévôts indiscrets, et s'il ne nie pas tout à fait cette dette, au moins en diffère-t-il le paiement comme celui des autres, le plus qu'il peut : quelquefois jusqu'au lit de la mort, où par un effort généreux il consent à rendre enfin à Dieu, par les mains des pauvres, quelque légère partie des biens qu'il est forcé de quitter avec la vie, et il se fait une apparence de mérite de cette espèce de nécessité. N'est-ce pas là, chrétiens, ce que nous voyons tous les jours? et si les riches peuvent être sincères quand il s'agit d'interêt, n'avoueront-ils pas que c'est ce qui se passe le plus ordinairement dans leurs cœurs? « Aveugles, dit saint Chrysostome, de regarder comme une charge onéreuse le plus glorieux emploi de leur fortune; de mettre le capital au rang de leurs derniers devoirs; et de négliger un avantage, dont ils devraient être jaloux, comme d'un apanage qui les distingue davantage du reste des hommes, et qui les approche plus près de Dieu! Car qu'est-ce que les biens du monde, dit ce Père, ont de plus estimable que le pouvoir qu'ils donnent de faire des heureux? » Les commodités recherchées passent avec la vie; les dignités acquises font souvent rougir le front ambitieux qui s'en pare, les titres et les emplois achetés rendent comptable au public; le faste ruineux épuise l'or et l'argent, dont il tire son éclat; les plaisirs chèrement payés, amollissent le corps et abrutissent l'esprit qui s'y livre; les plaisirs les plus attendus et les plus exquis s'enfuient avec une extrême vitesse; et ce qu'on appelle dans le monde une joie consommée, est souvent le principe d'une profonde tristesse dans le temps, et toujours la source et la mesure des gémissements et du désespoir dans l'éternité. Mais l'aumône rend les riches coopérateurs et bienfaiteurs de Dieu. Pesez bien ces deux paroles : coopérateurs et bienfaiteurs de Dieu. Riches charitables, voilà votre partage. De tant de priviléges attachés aux richesses, rien n'est comparable à ces deux qualités, je n'en excepte pas même, ajoute saint Chrysostome, le sceptre et la couronne : *Melius est enim hanc artem dandi eleemosynam scire, quam esse regem et diademate coronari.* (*Rom.* XIII., 24.) En effet, qu'a le souverain, qu'a le monarque, qui l'élève si fort au-dessus de nos têtes? pourquoi le regardons-nous ici-bas comme la plus brillante image de la Divinité? Sur quoi est fondée à son égard cette vénération profonde de la majesté que la nature même nous inspire, et que la religion nous prescrit? C'est, répond saint Paul, que c'est le ministre de Dieu pour le bien des peuples : *Dei enim minister est in bonum.* (*Rom.*, XIII, 4.)

Or cette prééminence auguste et sacrée, qu'on ne peut sans révolte refuser aux rois sur les Etats qu'ils gouvernent, le riche bienfaisant ne l'a-t-il pas sur les particuliers qu'il protége? *Dei enim minister est in bonum.* N'est-il pas vrai de dire de lui avec plus de vérité qu'il est le ministre de Dieu pour le bien de la plupart des hommes? Rapportez-vous en à la voix commune des pauvres qui le publient; demandez à cette famille soulagée du poids accablant de sa misère, pourquoi cent fois le jour elle lève les yeux et les mains au ciel pour son bienfaiteur? pourquoi sans cesse elle bénit et les entrailles qui l'ont porté et le jour qui l'a vu naître? elle vous répondra que c'est le ministre dont Dieu s'est servi pour son bonheur : *Dei enim minister est in bonum.* Informez-vous dans ces hôpitaux fondés par vos ancêtres, pourquoi chaque année, chaque mois, chaque jour, on y rappelle devant Dieu leur précieux souvenir, tandis que vous, héritiers de leurs noms, successeurs et possesseurs de leurs fortunes, vous ne songez pas peut-être à prier pour eux; et vous y apprendrez que ce sont les ministres que le Seigneur a choisis pour le soulagement de tant de misérables : *Dei enim minister est in bonum.* Interrogez même tant d'églises, autrefois pauvres et ruinées, pourquoi elles ont gravé sur leurs murs et leurs frontispices, et mêlé jusque dans les ornements les plus saints, les armes de ceux qui ont contribué à les relever, ou à les enrichir : et elles vous diront que ce n'est pas seulement par une pieuse reconnaissance, autorisée par l'usage des siècles, mais aussi par un juste respect pour les ministres du ciel, associés à l'œuvre de Dieu : *Dei enim minister est in bonum.* Que ces qualités réel-

les et solides de ministres et de coopérateurs de Dieu l'emportent sur ces noms vains et frivoles de hauts et de puissants seigneurs! Ceux-ci sont le plus souvent le prix de l'or et de l'argent; et celles-là du bon usage qu'on en sait faire; les uns font, si vous voulez, l'éloge des possessions, et les autres le panégyrique du possesseur; les premiers aboutissent tout au plus à orner les trophées de la mort, et les secondes à remplir le livre de vie. Ce ne sont pourtant là que les titres les plus modestes, attachés à l'exercice de la miséricorde : en voici dans le même genre de plus flatteurs et de bien plus capables, riches de la terre, de piquer votre ambition, supposé que vous en ayez de raisonnable et de chrétienne. Non, en vertu de l'aumône, vous n'êtes pas simplement les substituts, les agents et les ministres de Dieu : vous êtes ses chers enfants, vous êtes d'autres lui-même. Tranchons ici le mot : vous êtes des dieux sur terre. Qui le dit? celui même qui possédant en propre toute la plénitude de la divinité, en laisse échapper quelques rayons sur qui il lui plaît, pour y graver sa ressemblance, et en faire son image : *Eripite pauperem, et egenum de manu peccatoris liberate* (*Psal.* LXXXI, 4); prenez en main, nous dit-il dans les saintes Ecritures, la cause du pauvre; tirez-le de l'oppression; mettez-le à couvert de l'extrémité où il languit; et voilà que je vous déclare que dès là vous êtes des dieux, et les enfants du Très-Haut, *Ego dixi : Dii estis, et filii Excelsi omnes* (*Ibid.*, 6) ; et la raison en est évidente, dit saint Grégoire de Nazianze, et après lui saint Chrysostome; car supposé, comme nous l'apprend la foi, que l'homme puisse avec le secours de la grâce, et par les efforts de sa vertu, se tirer de pair d'avec les autres hommes, s'élever au-dessus des faiblesses de la nature, et franchir les bornes de sa condition; ce ne peut être que sur les ailes de la miséricorde, dont le vol rapide perce et vole jusqu'au trône de Dieu : *Magna res est eleemosyna*; *præcedit aerem, transit lunam, Solis radios cædit; ipsa assistit regali throno.* Voulez-vous donc, concluent ces Pères, tenir parmi les hommes un rang plus qu'humain? soyez les dieux des pauvres, et faites-leur tout le bien que Dieu veut leur procurer par vos mains : *Fac calamitoso sis deus*, *Dei misericordiam imitando.* Voilà la carrière d'honneur que Jésus-Christ lui-même vous ouvre à tous dans son Evangile. Le terme et le prix c'est la participation de la divinité; les prétendants sont des hommes; mais les exercices sont les œuvres de sa miséricorde : *Estote misericordes, sicut et Pater vester cœlestis.* (*Luc.*, VI, 36.) Prenez garde, répond admirablement sur ce passage saint Chrysostome, et admirez ici le privilége de l'aumône : Jesus-Christ ne dit pas, si vous voulez être semblables à Dieu, matez votre corps, mortifiez votre chair, purifiez votre cœur, élevez votre esprit à lui par la prière : *Non dixit Christus* : *Si jejunetis, si oretis, eritis similes Patri vestro.* Pourquoi? parce que ces vertus, toutes saintes, toutes nécessaires même qu'elles sont au salut, ne sont point après tout le caractère et l'essence de Dieu : *Nihil enim horum est circa Deum.* Mais la bonté, la compassion, la miséricorde, la charité, voilà tout à la fois et la nature de Dieu, et son ouvrage : *Dei natura bonitas, Dei opus est.* Pourquoi donc vous révolter, mes frères, comme vous faites, sitôt qu'on vous prêche sur l'aumône; comme si l'on venait imposer un nouveau tribut sur vos biens, ou vous demander compte de l'usage que vous en faites? pourquoi vous défendre d'une œuvre de charité que l'on vous propose, comme d'une occupation au-dessous de votre nom, indigne de votre rang et de vos emplois? pourquoi fermer vos oreilles à ceux qui vous parlent en faveur des pauvres, comme le serpent à la voix de l'enchanteur? pourquoi faut-il étudier vos moments, chercher des détours, inventer de pieux artifices, pour arracher de vos mains quelques faibles secours? Eh! quelle injure vous fait-on, je vous prie, de vouloir vous associer à votre Dieu? On vous regarde, dans une ville, comme l'asile des malheureux; comme une ressource dans leurs besoins; comme un port dans le naufrage de leurs fortunes : Dieu ne s'en fait-il pas honneur : *Factus est Dominus refugium pauperi, adjutor in opportunitatibus, in tribulatione.* (*Psal.* IX, 10.)

On veut mettre à côté de ces grands noms que vous portez, que nous respectons, que vous honorez vous-mêmes et dont vous êtes si jaloux, celui de père ou de mère des pauvres; et votre Dieu se fait-il toujours appeler le Tout-Puissant, l'Eternel, le Dieu des armées? ne veut-il jamais qu'on l'invoque sous le titre aimable du Protecteur, du Juge de la veuve et du Père de l'orphelin? *Patris orphanorum, et Judicis viduarum?* (*Psal.* LXVII, 6.) On vous dit dans la chaire de vérité que le rebut du monde est abandonné à vos soins, et qu'il doit trouver parmi vous l'assistance qu'il ne peut trouver dans le reste des hommes; ce compliment vous choque : et notre Dieu s'en tenait-il offensé, quand le Prophète le lui répétait sans cesse? *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor.* (*Psal.* X, 14.)

Enfin, l'Esprit-Saint veut qu'on publie et qu'on vante même dans l'Eglise les aumônes des fidèles : *Eleemosynas enarrabit omnis Ecclesia* (*Eccli.*, III, 11); afin de vous piquer d'une sainte émulation, et de vous engager par les saints exemples à fixer vos regards sur l'indigence, et à écouter favorablement ses désirs; et n'est-ce pas là l'occupation de votre Dieu? *Oculi ejus in pauperem respiciunt; desiderium pauperum exaudivit Dominus.* (*Psal.* X, 9, 17.) Ah! si vous blâmez quelquefois ces titres, ces éloges, ces marques publiques d'estime, de reconnaissance et de vénération, que l'on donne aux œuvres de charité et aux personnes qui les pratiquent, ce n'est point par un sentiment d'humilité chrétienne, ni par une sainte crainte que l'on ne profane l'honneur de Dieu en le prostituant à des créatures. La pompe de vos

parures, qui font de vous autant d'idoles; cette foule d'adorateurs profanes que vous aimez toujours à voir à votre suite; l'encens des louanges flatteuses que vous respirez chaque jour, ces respects et ces hommages serviles que vous exigez de tous ceux qui vous approchent, marquent assez qu'à titre de grandeur et de richesses vous vous regardez comme les divinités de la terre. Mais vous voulez être de ces divinités avares qui recevaient toujours et ne donnaient jamais; de ces divinités insensibles, aveugles, immobiles : comme elles vous avez des yeux, mais jamais ouverts aux nécessités des misérables; des oreilles, mais toujours bouchées à leurs plaintes et à leurs cris; des mains, mais éternellement fermées à leurs besoins : *Oculos habent, et non videbunt; aures habent, et non audient; manus habent, et non palpabunt* (*Psal.* CXIII, 5); enfin, de ces divinités farouches et barbares qui se repaissaient du tragique spectacle de tant de victimes égorgées et mourantes à leurs genoux; mais non pas de ces divinités chrétiennes que la miséricorde consacre et que la charité immortalise auprès de Dieu, comme les adjoints, les associés, les coopérateurs nés de la Providence : première excellence de l'aumône.

C'est, me direz-vous, c'est sans doute un grand honneur pour nous que celui d'être ainsi les consorts et les coadjuteurs de la miséricorde divine; mais, après tout, où aboutit cet emploi si honorable dont vous venez nous flatter ici, et avec qui nous donne-t-il rapport? Cela se termine à régner sur les cœurs d'un tas de misérables, à obliger des âmes souvent ingrates, toujours vénales et mercenaires, qui n'aiment que nos présents; à nous ravaler aux conditions les plus viles, les plus basses et les plus indignes de nous. Vous vous trompez, chrétiens auditeurs, dites : à vous élever jusqu'à Dieu même, à faire du bien à qui vous en accable, à mettre au nombre de vos débiteurs celui même à qui vous devez tout.

Second privilége de l'aumône qui vous rend les bienfaiteurs de Dieu : bienfaiteurs de Dieu, le croiriez-vous, chrétiens, et oserais-je vous le dire, si vous et moi nous ne l'avions appris par la foi? Mais de qui? mais comment? mais en quel endroit de l'Ecriture? De la bouche de la Vérité même; en termes précis et formels, dans le passage qui de tous souffre le moins d'explications et de détours : Venez, les bien-aimés de mon Père, venez régner éternellement avec moi; et vous, maudits de Dieu, allez au feu éternel. Prenez garde, disent ici les Pères : c'est un juge qui parle; c'est un arrêt qu'il prononce; il le publie à la face de tout l'univers. Un juge assis sur le tribunal ne peut parler trop exactement : un arrêt décisif ne souffre ni métaphore, ni figure; une publication solennelle ne doit point être ambiguë, mais nette, simple, intelligible et à la portée de tous les esprits.

Voyons donc le contenu de cet arrêt si heureux pour les uns, et si désespérant pour les autres : J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai été nud, étranger, malade et captif : (c'est un Dieu qui parle) *Esurivi, sitivi; hospes eram, nudus, infirmus, in carcere.* (*Matth.*, XXV, 35, 36.) Vous, vous m'avez charitablement secouru; mais vous, vous m'avez cruellement abandonné : hommes, qui que vous soyez, puissants, riches et aisés! vous tous qui avez au delà du nécessaire, beaucoup ou peu, commode ou superflu, biens ou crédit, rang ou fortune, ceci s'adresse à vous : *Dedistis mihi; collegistis me, venistis ad me; — non dedistis mihi; non cooperuistis me; non visitastis me.* (*Ibid.*) Ce discours vous étonne, et c'est pour vous un mystère; vous n'en cherchez pas le sens véritable : en voici l'explication littérale; ne l'oubliez jamais. C'est, dit Jésus-Christ, que tout ce que vous avez jamais fait de bien au moindre des hommes, c'est à moi-même que vous l'avez fait; et vous, vous m'avez refusé tout ce que vous n'avez pas accordé aux dernier de ces petits qui sont mes frères : *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis : quandiu non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis.* (*Ibid.*, 40, 45.) Je vous le demande, chers auditeurs, l'éternité de bonheur et de malheur exprimée dans cet arrêt, doit-elle être prise à la lettre? Vous n'en doutez point. La réception de l'aumône attribuée directement à Jésus-Christ doit donc être entendue de même, puisqu'elle y est aussi clairement énoncée. Bien plus, le Juge souverain se contente de déclarer la première; mais pour la seconde, comme la plus incroyable, il la confirme et l'appuie de tout le poids de son infaillible autorité : *Amen dico vobis.* (*Ibid.*, 50.) Aussi s'est-il trouvé des hérétiques qui ont contesté l'éternité des peines de l'enfer, et qui pour cela ont été justement frappés des anathèmes de l'Eglise; au lieu que l'enfer n'en a jamais produit d'assez téméraires, pour oser nier la présence morale de Jésus-Christ dans le pauvre; détournés sans doute par ce serment authentique réitéré, exprès pour aller au-devant de tout contredit : *Amen dico vobis.* Cependant ce point si avéré de notre foi, que l'hérésie, malgré ses attentats et ses fureurs, a toujours respecté, et n'a jamais osé combattre, votre orgueil, riches, autant que votre avarice, semble l'avoir détruit dans le sein même de l'Eglise catholique; car à bien examiner tous les traits de la conduite ordinaire du riche à l'égard du pauvre, la fierté de son accueil, le dédain de ses regards, la sécheresse de ses réponses, la dureté de ses refus, la mauvaise grâce de ses dons, la modicité de ses aumônes, l'aigreur même quelquefois de ses reproches, reconnaîtrait-on encore parmi nous quelque léger vestige de cette ancienne charité de nos pères, qui les attendrissait à la vue d'un pauvre mendiant, comme à celle de Jésus-Christ souffrant, qui les faisait tomber à ses genoux, laver ses pieds, baiser ses traces, comme s'il eût été véritablement leur Sauveur et leur Maître; qui les engageait à le soigner comme leur père, à l'adopter pour leur enfant, à le faire même durant leur vie,

leur principal et leur plus cher héritier? Foi divine! foi soumise! foi vive et agissante des premiers fidèles sur ce point comme sur bien d'autres, hélas! qu'êtes-vous devenue? Ah! chrétiens, nous le disons souvent, et nous ne pouvons trop le redire dans l'amertume de notre cœur : car plût à Dieu que ce reproche ne fût pas si bien fondé! si les infidèles et les païens entraient dans nos églises, et qu'ils y jugeassent de votre créance par votre conduite, témoins de vos irrévérences, se persuaderaient-ils jamais que vous fussiez convaincus de la présence réelle de votre Dieu sur nos autels?

Mais n'allons pas si avant; et sans les introduire dans le sanctuaire, arrêtons-les seulement à la porte de nos temples : là, mettons-leur sous les yeux, d'une part, ces cadavres animés, que la faim et la misère forcent à sortir de leurs sépulcres, pour venir chercher les restes d'une vie mourante; et d'autre part, cet appareil des riches du siècle, ces trains si lestes et si brillants, où est peinte la prospérité et l'abondance; qu'ils contemplent à loisir la posture suppliante des uns, et la fière contenance des autres; les grâces captives dans les mains de ceux-ci, et les larmes toujours prêtes à couler des yeux de ceux-là; qu'on leur dise ensuite avec Salvien qu'aucun chrétien ne doute que ce soit Dieu même et Jésus-Christ qui mendie et qui quête dans tous ces pauvres : *Solus tantummodo Christus est, qui in omnium paupe um universitate mendicat?* en vérité! le croiront-ils? Quoi! croire qu'un Dieu qui n'a épargné pour nous ni son sang ni sa vie demande souvent un morceau de pain, sans pouvoir l'obtenir? se mettre dans l'esprit qu'un chrétien, qui n'est ce qu'il est que par la grâce de Jésus-Christ, refuse une petite portion de ce qu'il a, je ne dis pas au nom, mais à la personne même de Jésus-Christ, cachée dans celle du pauvre? S'imaginer que la créature méconnaisse, oublie à ce point son créateur, l'enfant son père, l'homme son Dieu, sans craindre ce sanglant reproche, capable de briser de douleur le cœur le plus inhumain et le plus barbare : Ame infidèle, vous avez donc abandonné le principe de votre être, et méconnu l'auteur même de vos jours? *Deum qui te genuit, dereliquisti, et oblitus es Domini creatoris tui.* (*Deuter.*, XXXII, 18.) Dire enfin que c'est dans la personne adorable de Jésus-Christ que se vérifie tous les jours à la lettre ce triste oracle du Sage : Il invitera tous ses amis à sa table, il les nourrira de son propre corps, il les abreuvera de son sang même : mais après tant de bienfaits, il ne fera que des ingrats dont il ne recevra que des rebuts, et n'entendra que des discours durs et des reproches amers et désagréables : *Hospitabitur, et pascet, et potabit ingratos, et ad hæc amara audiet.* (*Eccli.*, XXIX, 31.) Qui pourrait se persuader d'un si étrange paradoxe? est-il vraisemblable que des hommes qui se piquent, je ne dirai pas de reconnaissance, mais d'intérêt, négligent de s'acquiter à si bon compte de tant de dettes innombrables, de payer par un léger retour, tant de faveurs inestimables, de mettre un Dieu au nombre de leurs débiteurs, comme parle saint Augustin : *Grande solatium Deum computare debitorem!* Mais de quel front, je vous prie, après un si cruel oubli de Dieu, oser se flatter encore de son souvenir? venir à ses autels solliciter ses grâces les plus choisies, après lui en avoir refusé les plus communes? entreprendre de se faire écouter au nom de Jésus-Christ, pour lequel on n'a eu nul égard? Homme insensé, s'écrie saint Pierre Chrysologue, eh! donnez à Dieu le peu qu'il vous demande, si vous voulez en obtenir ce que vous désirez : *O homo! da Deo quod vult, si vis tibi dari a Deo quod vis;* écoutez ses plaintives instances, si vous voulez qu'il exauce vos impatients désirs : *Audiat petentem qui petens optat audiri:* entrez dans les besoins qu'il partage, si vous voulez qu'il s'intéresse aux soins qui vous occupent: *Esurientem sentiat qui vult Deum sentire quod esurit.* Ne craignez-vous point que ce Jésus mendiant et pauvre, qui a tant de fois apparu à ses bienfaiteurs, comme à un saint Martin, pour leur consolation, ne renouvelle quelque jour, à votre confusion, ce miracle, disons mieux, cette cessation de miracle? et que, passant tout à coup du vestibule du temple où vous l'avez rebuté, sur l'autel où vous prétendez l'adorer, il ne perce les faibles voiles qui le cachent, qu'il ne vous dise ce que dit autrefois le sauveur de l'Egypte à ses frères : *Ego sum Joseph quem vendidistis* (*Gen.*, XLV, 54) : je suis cet infortuné Joseph qui n'ai pu trouver grâce à vos yeux dans ma misère; vous fléchir par mes larmes, vous attendrir par mes soupirs; que vous venez de livrer par vos cruels refus à la faim, à la soif, à la nudité, au désespoir, à la dernière extrémité : *Quem vendidistis.* Grand Dieu! qui de nous pourrait soutenir un pareil reproche? Heureux donc, conclut ce prophète, heureux celui qui comprend ce que c'est qu'un pauvre et un affligé! *Beatus qui intelligit*, remarquez ce mot, *qui intelligit super egenum et pauperem.* (*Psal.* XL, 2.) Je sais que les apparences en sont rebutantes et méprisables, les dehors hideux, l'extérieur dégoûtant; mais pour me servir des paroles mêmes de Jésus-Christ : si vous connaissiez l'auguste majesté qui s'y cache : *Si scires!* si vous saviez quel est celui qui vient tenter votre libéralité : *Si scires!* si vous découvriez qui vous demande aujourd'hui quelque légère goutte de cette heureuse affluence de biens, où vous puisez tous les jours! *Si scires!* si vous croyiez d'une foi vive que c'est Jésus, comme vous faites profession de le croire, votre Sauveur et votre Dieu : *Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : Da mihi* (*Joan.*, IV, 10)! sans doute que bienfaisant par reconnaissance, vous ne seriez pas avare pour celui qui fut toujours prodigue pour vous. Tel est le prix et l'excellence de l'aumône, dont le propre est de vous rendre et les coopérateurs, et les bienfaiteurs de Dieu : et en cela même paraît et sa magnificence, et sa grandeur. Voyons mainte-

nant comme sa providence règle la matière de l'aumône; montrons et examinons l'étendue du précepte : seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas seulement l'autorité des Pères de l'Eglise, c'est la simple lumière de la raison, qui nous apprend que s'il y a un Dieu dans le ciel, et que s'il y a une Providence sur la terre, il y a un fonds destiné à la subsistance du pauvre : que ce fonds ne se trouvant pas chez le pauvre, il faut qu'il soit en dépôt chez le riche; que, le riche ayant un droit naturel à son nécessaire, cette dette étrangère doit être attachée à son superflu; et que, ce superflu pouvant être pris plus ou moins à la rigueur, c'est à la nécessité du pauvre plus ou moins pressante d'en prescrire les bornes, et d'en fixer l'étendue : *Superflua divitum sunt necessaria pauperum.* Ainsi donc, avant que d'entrer dans un plus long détail, voici en peu de mots la matière et la mesure de l'aumône réglée par la divine providence, c'est, riches du siècle, votre superflu; mais votre superflu mis en balance avec la disette de vos frères; en sorte que, à proportion que leurs besoins augmentent, vous êtes obligés par de saintes épargnes de grossir cette portion de réserve destinée à leurs secours.

Telle est la règle que prescrivait saint Paul aux premiers chrétiens : Je ne vous ordonne pas, leur disait ce grand apôtre, de vous jeter vous-mêmes dans l'extrémité, pour en retirer les autres, ni de vous incommoder, afin de les soulager; c'était là, chrétiens, une précaution nécessaire à ceux qui prêchaient l'aumône dans ces heureux temps, où, par une sainte prodigalité, bien opposée à la criminelle avarice de notre siècle, l'on voyait les riches engraisser les pauvres de leur propre substance; et, pour les enrichir, se réduire souvent eux-mêmes à la mendicité. Non, disait saint Paul, ce n'est pas là ce qui nous est prescrit : *Non ut sit aliis remissio, vobis autem tribulatio.* (II *Cor.*, VIII, 13.) Mais ce que la raison même demande, et ce que la religion exige, c'est que l'abondance des uns supplée à l'indigence des autres; et que du trop et du trop peu, il se fasse entre vous une sorte de compensation, et une espèce d'égalité, qui consiste en ce que chacun ait au moins le nécessaire : *Vestra abundantia illorum inopiam suppleat, ut fiat æqualitas.* (*Ibid.*, 14.) Règle que saint Paul établissait sur les règles les plus connues de la divine providence; car c'est ainsi, ajoutait-il, que dans la distribution de la manne du ciel, celui qui recueillait beaucoup, n'en avait pas plus; et celui qui ramassait peu, n'en avait pas moins que les autres : *Sic scriptum est : qui multum, non abundabit, et qui modicum, non minoravit.* (*Ibid.*, 14, 15.) Comme s'il disait : Quand Dieu prend soin de distribuer par lui-même ses dons, personne n'a du superflu, et nul ne manque du nécessaire. Vous donc, riches, ses ministres et ses économes sur la terre, entrez dans ses desseins; et prenant pour vous au juste ce qu'il vous faut, répandez sur ceux qui n'ont rien, ou qui ont peu, l'excédant de ce qui vous est échu en partage. Ainsi parlait l'Apôtre aux Corinthiens, au sujet d'une cruelle famine dont Jérusalem était, je ne dis pas atteinte, mais menacée; voulant que tout chrétien se fît un devoir non-seulement de soulager, mais de prévenir même les besoins de ses frères, quoiqu'absents et éloignés; qu'aurait-il dit, si dans le cas où nous nous trouvons environnés de malheureux que ravage la peste, que dévore la famine, et que la sûreté publique force encore les armes à la main, à rester aux prises avec les fléaux du ciel, en attendant la mort; qu'aurait-il dit, si dans un cas pareil, il eût été témoin de ce que nous avons vu de nos jours à la honte du christianisme; de mauvais riches flatter leurs espérances de ce qui devait émouvoir leur pitié; se faire par avance d'une calamité générale, une prospérité particulière; mettre en réserve, non pas pour leur besoin pressant, mais pour un gain honteux et sordide, des biens de la terre que les lois divines et humaines défendent de cacher; acheter à vil prix, comme parle l'Ecriture, pour vendre sept fois davantage; moissonner à leur profit, lorsqu'ils auraient dû semer au soulagement des autres; attendre et désirer l'excès de la misère, pour recéler chez eux toute l'abondance. Grand Dieu! grâces à votre bonté, vos fléaux commencent à s'apaiser; ces riches inhumains ont perdu en partie leurs espérances; cependant ils ont vu périr à leurs yeux bien des Lazares affamés; le sang innocent crie vengeance contre eux : faites, ô mon Dieu! qu'ils la préviennent au plutôt par de dignes fruits de pénitence, et qu'ils réparent par des œuvres de miséricorde proportionnées le triste ravage qu'a causé leur avarice. Reprenons : ainsi donc la raison et la foi concourent à nous faire sentir ces deux vérités : que le superflu du riche est le nécessaire du pauvre, et que plus est grande la nécessité de l'un, plus la ressource de l'autre doit être abondante; mais dans la pratique, l'amour-propre, toujours ingénieux à favoriser l'intérêt, fait disparaître tout à coup, par je ne sais quel charme, et ce superflu et ce nécessaire, les mêle et les confond à son gré, persuade au riche qu'il n'en a jamais trop, et que le pauvre, pour peu qu'il en ait, en a toujours assez.

A qui donc avoir recours pour décider ce fait, sinon à cet arbitre souverain qui a su si bien établir le droit, je veux dire à la divine providence? C'est donc à ce tribunal que je vous cite aujourd'hui, riches de la terre, pour juger entre vous et les pauvres, et de vos nécessités prétendues, et de leurs besoins véritables; portez là toutes vos prétentions; faites-y valoir ces distinctions mal entendues de nécessaire en soi et de nécessaire dans certaines circonstances; de nécessaire à la nature et de nécessaire à la personne; de nécessaire à la vie et de nécessaire à la condition; j'admets et je reconnais

avec vous toutes ces nécessités, pourvu qu'elles soient pesées au poids non pas de la passion, mais de la divine Providence. Or, dites-moi, est-ce la Providence ou la passion qui fait aujourd'hui consister parmi les hommes la noblesse dans le rang, le rang dans un vain éclat, l'éclat dans la profusion, la profusion dans un raffinement éternel sur les commodités de la vie, la vie dans le plaisir et le plaisir dans l'excès? Est-ce la Providence ou la passion qui a porté si loin de nos jours la délicatesse des tables, le luxe des habits, la somptuosité des édifices, la recherche des meubles précieux, la magnificence des équipages, la curiosité des spectacles et la fureur du jeu? Est-ce la Providence ou la passion qui confond tous les jours les noms et les familles, les états et les conditions, les héritages et les acquisitions, les droits et les priviléges, les bienséances et les usurpations? Est-ce la Providence ou la passion qui fait qu'à en juger par le faste égal chez les grands et chez le peuple on ne peut presque plus distinguer le prince du sujet, l'homme public de l'homme privé, le noble du roturier, le nouveau maître de l'ancien domestique? Est-ce la Providence ou la passion qui a substitué aux sobres repas des premiers hommes, suffisants à des siècles entiers de vie, ces festins délicieux qui épuisent en peu les plus riches fonds, et qui ruinent à la longue les meilleures santés? Est-ce la Providence ou la passion qui a inventé et qui invente encore tous les jours à plaisir ces modes capricieuses et bizarres qui absorbent la dot la plus riche par leur malheureuse fécondité? Est-ce la Providence ou la passion qui porte l'opulence des villes jusque dans la simplicité des campagnes; qui élève des palais au milieu des chaumières, et qui consume sans fruit, à l'ameublement d'une maison champêtre ou à l'ornement d'un jardin rustique, le revenu de la terre et souvent le fonds? Est-ce la Providence ou la passion qui, dans une séance de jeu, dans une partie de divertissement, abandonne au hasard ce qui suffirait à l'entretien de plusieurs familles, ou qui paye par avance les larmes feintes que des yeux criminels vont verser sur un théâtre public, du prix qui pourrait soulager les extrémités trop réelles de tant de malheureux véritables? Si ces folles dépenses, et tant d'autres qu'il serait trop long de détailler, sont dans les règles de la Providence, comme on veut souvent se le persuader; s'il est permis d'en faire en ce genre selon l'étendue de ses moyens; si c'est là ce qu'il faut appeler les bienséances de la vie, l'apanage de la condition, le nécessaire de l'état, j'en conviens, le plus riche n'aura jamais rien de trop; mais que deviendra, je vous prie, le précepte de l'aumône? Il faudra donc que le souverain Juge réforme, s'il lui plaît, son arrêt ou le retranche, et qu'au lieu de récompenser ceux qui se seront interdit l'opulence, la splendeur, le jeu, le luxe, la bonne chère, l'excès des plaisirs, pour soulager les pauvres, il les condamne tous au feu comme des infracteurs des saintes lois de la Providence, des perturbateurs d'un ordre sagement établi, des profanateurs des états nobles et des conditions illustres où il les avait placés? Quelle chimère! Mais si la Providence ne reconnaît point tant de nécessités imaginaires qu'invente la passion et que l'usage autorise, que de superflu dans le monde! je dis même dans les conditions médiocres, et par conséquent quel fonds de redevance pour les pauvres! Parlons plus juste : que d'injustices criantes! que d'usurpations frauduleuses! que de concussions faites sur la veuve et sur l'orphelin, que ces hommes ne connaissent point, mais dont Dieu saura bien un jour leur demander compte! Les pauvres n'ont-ils pas droit de réclamer tout ce que vous donnez à la vanité, à la mollesse, à la volupté, comme un bien qui leur est acquis par la disposition de la Providence? Vous font-ils injure de penser ce que saint Bernard leur faisait dire : *Nostrum est quod effudistis; nobis crudeliter subtrahitur, quod inaniter expenditis?* Riches, avares pour nous et prodigues pour vous-mêmes! insensibles à nos misères et indulgents à vos passions, supputez bien tout ce qu'elles vous coûtent à entretenir et à satisfaire : voilà notre patrimoine et votre larcin. Si nous séchons de langueur, c'est votre opulence qui nous dévore; si nos larmes sont notre pain le plus ordinaire, c'est votre sensualité qui nous y réduit; si nous mourons de faim, c'est votre prodigalité insatiable qui nous tue : *Non pavistis, occidistis.* Mesurez, non pas comme vous faites, votre état sur votre bien, mais votre bien sur votre état, et surtout sur votre état le plus indispensable, c'est-à-dire celui de chrétien, vous trouverez toujours de quoi donner; nous en serons moins malheureux et moins pauvres dans le monde, et vous, vous en serez plus innocents et plus riches devant Dieu.

Les pauvres, dit-on, en ont toujours assez pour peu qu'on leur donne; il n'est pas à propos de les accoutumer à de si grandes largesses, ce n'est pas le dessein de Dieu ; il veut qu'il y ait toujours des pauvres parmi nous : *Semper pauperes habetis vobiscum.* (*Matth*, XXVI, 11.) Riches barbares! dit un Père, est-ce donc peu pour vous d'être inhumains, si vous ne devenez impies? et voulez-vous encore rendre le ciel complice de votre dureté? Il est vrai, il est de la Providence qu'il y ait toujours des pauvres; mais c'est pour exercer toujours votre charité : l'inégalité de biens et de fortune est l'ouvrage de Dieu; mais cette énorme disproportion, telle qu'elle se voit parmi nous, est votre crime; ce n'est point la loi divine qui l'a introduite, ou qui la tolère : c'est la loi de la passion et celle du plus fort. Les pauvres en ont toujours assez, dites-vous. Dans quel juste cas a-t-il été vrai de le dire? dans le premier âge de l'Eglise, où tous les biens étaient communs, où les chrétiens avaient un patrimoine universel, où, quand on voulait montrer aux tyrans les trésors des fidèles, on leur montrait un peuple de malades, de captifs et de pauvres. Mais dans ces derniers

temps, où, selon la prophétie de Jésus-Christ, l'iniquité a prévalu et où la charité de plusieurs s'est refroidie, les pauvres en ont assez, sans doute, mais de quoi? Assez de maux à souffrir, assez de rebuts à dévorer, assez de plaies à ressentir, assez d'extrémités à craindre; mais assez de soulagement, assez de consolation, assez de ressource, grand Dieu! peut-on le dire et voir ce qui s'offre à toute heure à nos yeux? des visages pâles et défigurés, des membres nus, exténués et mutilés; des images vivantes de la mort, des moribonds errants et traînant partout les pitoyables restes d'une vie languissante; enfants sans pain, artisans sans travail, étrangers sans hospices; les hôpitaux ruinés et regorgeant de citoyens malades ou mourants; les villes inondées du reflux des maux qui désolent les campagnes et les villes voisines. Si la charité de vos pasteurs, la vigilance des magistrats et la piété de quelques fidèles vous épargnent, en partie, un spectacle si affligeant, n'en voyez-vous pas de reste pour vous convaincre que, tandis que vous en avez encore trop, les pauvres n'en ont pas assez? Au moins ne disconviendrez-vous pas que, si, malgré une fortune plus aisée, vous ne laissez pas de vous apercevoir quelquefois et de dire souvent que les temps sont bien fâcheux, ils le sont beaucoup plus pour tant de chefs de famille nouvellement ruinés, autrefois comme vous dans la splendeur et dans l'éclat, mais qui n'ont de leur première fortune que le triste souvenir de ce qu'ils ont été et la honte de paraître ce qu'ils sont? doublement malheureux de se voir également forcés et par nécessité à souffrir et par honneur à se taire. Ah! si dans ces appartements, souvent plus parés que des temples et que vous trouvez cependant si modestes; si à la vue de ces mets abondants, et dont pourtant vous croyez avoir beaucoup retranché; si dans ces cercles réglés où vous ne jouez, dites-vous, qu'un jeu très-modique, vous pensiez que bien des personnes d'une naissance peut-être aussi illustre, d'une complexion du moins aussi délicate, d'un mérite sans doute plus distingué devant Dieu, s'estimeraient trop heureuses de se rassasier des restes de votre table, envieraient le sort du moindre de vos domestiques, vivraient des mois entiers de ces heures de plaisir qui vous coûtent si peu! si vous vous demandiez quelquefois à vous-mêmes : S'il me fallait un seul jour coucher sur la dure, partager quelques morceaux de pain mendié avec une famille famélique, vivre à la merci d'autrui et toujours incertain du lendemain, croirais-je en avoir assez? Ne murmurerais-je pas à mon tour de la dureté des riches? peut-être même de celle de la Providence qui m'aurait abandonné à leur caprice? Voilà où en sont les pauvres; voilà ce qu'ils disent et ce qu'ils pensent : n'en serai-je pas un jour responsable devant Dieu?

A ces réflexions si naturelles et si touchantes, je n'ignore pas ce que la passion a coutume d'opposer : que les pauvres exagèrent leur misère; qu'ils sont ingénieux à tromper; que quand leur exposé serait toujours fidèle, ce n'est pas à vous, plutôt qu'à tant d'autres beaucoup plus riches, à les soulager; qu'il y a dans l'Eglise des fonds et des revenus sacrés destinés à ces pieux usages; que vous êtes des derniers à qui l'on doit avoir recours; que vous ne laissez pas d'être dans la disposition de faire du bien aux pauvres, à moins que la mort ne vous surprenne; que vous êtes bien résolus de charger de vos aumônes vos héritiers; que vous voulez donner en gros plus que vous n'auriez donné en détail et que les pauvres n'y perdront rien pour attendre. Sur tous ces prétextes si spécieux et si communs, que n'aurais-je pas, chrétiens, à vous répondre? Mais pour trancher court, souffrez que je vous renvoie au tribunal où fut présenté le mauvais riche d'abord après sa mort. Vous savez quel est son sort et vous n'ignorez pas quel fut son crime. L'enfer, mes frères, l'enfer pour un seul pauvre abandonné! Mais quoi! ce pauvre n'était-il pas un de ces mendiants de profession que vous regardez comme importuns et à charge au public? Ses plaies, ses défaillances, ses plaintes et ses larmes ne pouvaient-elles point passer pour les stratagèmes d'une artificieuse oisiveté aussi bien que pour les symptômes d'une extrémité véritable? Quand sa misère n'eût pu paraître un mensonge, sa présence continuelle n'était-elle pas une importunité? N'avait-il donc pour asile que la maison de ce riche? Où étaient le prêtre et le lévite chargés du patrimoine des pauvres? N'était-ce pas à eux à venir recueillir cette victime languissante? Pourquoi sa mort a-t-elle prévenu de quelques jours celle de ce riche infortuné? Sans doute qu'à sa dernière heure, où les libéralités ne coûtent guère, il ne l'aurait pas oublié. Voilà, dit un saint Père, ce que pouvait dire le mauvais riche au tribunal de Dieu; ce que vous dites tous les jours; ce qui n'a pu le sauver et ce qui ne vous justifiera pas non plus à ce jugement redoutable : *Id dicere poterat dives epulo, et sepultus est in inferno.* Il mourut et fut enseveli dans l'enfer : voilà son palais. Il mourut et fut investi de flammes dévorantes : voilà son soulagement. Il mourut et se vit réduit à demander en grâce une goutte d'eau : voilà le mets et le repas qu'on lui refuse. Ce superflu, qu'aveugle il croyait n'avoir pas, il le voit éternellement dans le sein du pauvre; ce nécessaire du pauvre, qu'insensible il n'apercevait pas, il le ressent pour jamais à son tour. Nécessaire du pauvre et superflu du riche, voilà la matière et la mesure de l'aumône déterminée par la Providence; voyons-en les avantages réglés par la miséricorde, c'est la courte conclusion par où je vais finir ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Quand l'aumône n'aurait pour heureuse suite que d'acquitter le riche de ce qu'il doit indispensablement au pauvre, ne serait-ce pas toujours un grand avantage, puisque s'acquitter c'est en quelque sorte s'enrichir,

et que, quelque bien que l'on possède, à moins qu'il ne soit clair et net devant Dieu, on n'en est ni le maître légitime ni le paisible possesseur? Mais si la Providence, attentive au besoin du pauvre, a fait de l'aumône une dette qui porte son obligation avec elle, la miséricorde zélée pour le profit du riche la reçoit comme un prêt dont elle veut bien tenir compte et faire même l'intérêt. Riches intéressés, qui ne craignez rien tant que de perdre, voici de quoi calmer et flatter même saintement votre passion dominante. Vous comptez l'aumône au nombre de vos pertes, et Dieu vous assure que ce n'est qu'un emprunt; vous n'en attendez pas de gain, et Dieu le fait monter au delà de vos espérances. Que pouvait-il faire de plus pour vous? Donner au pauvre, c'est prêter au Seigneur, dit le Saint-Esprit. Ce n'est pas assez. Donner au pauvre, c'est prêter au Seigneur à intérêt : *Feneratur Domino, qui miseretur pauperi.* (*Prov.*, XIX, 17.) Deux avantages de l'aumône : l'aumône est un prêt fait au Seigneur. Que risquez-vous en des mains si riches et si sûres? Elles sauront bien vous rendre à propos ce que vous leur avez confié dans l'occasion; c'est la réflexion judicieuse du Sage : *Et vicissitudinem suam reddet ei.* (*Ibid.*)

Mais quel sera, dites-vous, le terme du payement? Celui précisément de votre nécessité, date immanquable et certaine, puisque c'est Dieu qui l'a fixée. Heureux, nous dit-il par son Prophète, heureux celui qui est attentif au besoin du pauvre et de l'affligé! *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* (*Psal.*, XL, 2.) Et pourquoi? Ah! c'est que lorsqu'il sera tombé dans le besoin et dans l'affliction, le Seigneur viendra lui-même à son secours : *In die mala liberabit eum Dominus* (*Ibid.*); s'il court quelque danger, Dieu l'en préservera : *Dominus conservet eum* (*Ibid.*, 3); si ses jours sont menacés, Dieu les prolongera : *Et vivificet eum* (*Ibid.*); si son bonheur est traversé, Dieu le rétablira : *Et beatum faciat eum* (*Ibid.*); si ses ennemis s'acharnent à sa perte, Dieu le protégera : *Et non tradat eum in animam inimicorum ejus* (*Ibid.*); si l'adversité l'accable, si le mal le presse, si la langueur l'abat, Dieu sera sa consolation, sa force et son appui : *Dominus opem ferat illi* (*Ibid.*, 4); si la maladie le réduit aux abois ou si l'infirmité de l'âge l'étend sur un lit de douleur, Dieu viendra lui-même remuer sa couche pour la lui rendre moins incommode et plus supportable : *Universum stratum ejus versasti in infirmitate.* (*Ibid.*) Paroles, pour me servir d'une expression du même prophète, paroles plus délicieuses que le miel, plus désirables que l'or, plus précieuses que toutes les richesses de la terre. Car pourquoi vous flatter? chrétiens auditeurs. Pour être un peu plus riches et plus à votre aise que les autres, vous n'en êtes pas moins hommes ni moins exposés aux changements et aux révolutions de la vie. Que dis-je? pour être riches vous n'en êtes que plus en butte à tous les traits des disgrâces communes. Que de soins rongeurs! que d'inquiétudes dévorantes! que d'alarmes domestiques parmi des enfants dissipateurs, des serviteurs infidèles, des voisins jaloux! Voilà les compagnes inséparables des grandes fortunes. Ainsi donc votre félicité sera quelque jour interrompue, l'adversité tôt ou tard aura son tour; de bienfaiteur du pauvre vous deviendrez le suppliant de Dieu.

Or c'est là que Dieu vous attend pour vous rendre la pareille, et que l'aumône, dit le Saint-Esprit, cachée dans le sein de l'indigent, parlera hautement en votre faveur : *Conclude eleemosynam in corde pauperis; et hæc pro te exorabit ab omni malo.* (*Eccli.*, XXIX, 19.) Ce sont là, dites-vous, des promesses. Eh bien! voyons-en les effets. Etes-vous mieux établis et plus puissants sur la terre que n'était Loth lorsqu'il reçut chez lui deux anges sous la figure de deux pauvres voyageurs? Neveu d'Abraham, chef d'une famille florissante, possesseur d'un riche domaine, qu'avait-il, ce semble, à craindre ou à désirer? Cependant sans le secours de ces hôtes célestes, qu'il n'avait recueillis que par pure charité, encore un jour, et le même feu du ciel qui fit de Sodome un bûcher eût aussi fait de lui, de ses enfants et de ses biens un monceau de cendres. Etes-vous plus pleins de vie et de santé que Job dans le temps de sa première prospérité, lorsque, selon ses divines expressions, la compassion, née avec lui, essuyait les larmes de la veuve, apaisait la faim de l'orphelin, ouvrait sa porte à l'étranger, le couvrait de ses toisons et réchauffait ses membres nus et glacés? Il était alors comme vous dans l'abondance, et peut-être comme vous se flattait-il qu'elle durerait toujours; néanmoins, sans ces pieux offices, encore quelques années, il aurait pourri sur le fumier et il eût été la pâture vivante des vers. Etes-vous plus accrédités que Tobie durant sa captivité, lorsque, favori du vainqueur et comblé de biens, il employait sa bourse à soulager les vivants et ses mains à ensevelir les morts? Hélas! encore un peu de temps, et il perd lui-même le jour avant que de perdre la vie. Pour comble de disgrâce, des besoins pressants l'obligent d'éloigner de lui l'unique soutien de sa vieillesse. Mais que ses saintes libéralités sont bien récompensées! Elles procurent un guide divin à son fils, une lumière miraculeuse à ses yeux et un établissement solide à sa famille. Etes-vous plus heureux que cette pieuse Sunamite qui, pressée par le prophète Elisée de lui demander quelque grâce pour loyer de son charitable hospice, ne sut où porter ses vœux? Après tout, sa charité désintéressée ne laissa pas d'obtenir du ciel un double miracle en faveur d'un fils unique, l'un pour le faire naître dans son sein stérile, et l'autre pour le rappeler à la vie du sein même de la mort.

Après cela, plaignez-vous que de vous donner pour caution la miséricorde divine, c'est vous assigner un fonds incertain; préférez-lui cette importante maxime de la prudence humaine, qu'il faut toujours avoir

quelque chose devant soi, et qu'il vaut mieux réserver le superflu présent pour le besoin à venir. Eh quoi! répond Salvien, ne confiez-vous pas tous les jours le fruit de vos épargnes à des mains étrangères; sur quelle sûreté, je vous prie? sur les assurances humaines qu'elles peuvent vous donner. Mais la parole d'un Dieu qui répond pour le pauvre, n'est-elle donc pas plus infaillible que celle des hommes; et son Evangile plus authentique que tous leurs écrits? *Miserum me! Deo non creditur?* Non, Seigneur, ajoutait-il, il n'y a plus de foi sur la terre; on se fie tous les jours au monde, quoique le monde ne trompe que trop tous les jours; et l'on n'ose se reposer sur vous, quoique vous ne manquiez jamais, non-seulement en tenant compte de l'aumône comme d'un prêt, mais encore en le rendant même avec usure.

Second avantage : quelle usure, grand Dieu! en fût-il jamais de si excessive? Cent pour un : *Centuplum accipiet* (*Matth.*, XIX, 29); la rosée du ciel pour la graisse de la terre : *Frange esurienti panem, et eris quasi hortus irriguus* (*Isa.*, LVIII, 7, 11); des trésors incorruptibles pour des biens périssables : *Facite vobis thesaurum non deficientem in cœlis* (*Luc.*, XII, 33); la remise des peines extrêmes, dues à vos iniquités passées, pour l'avance de quelque somme légère, accordée à des nécessités présentes : *Peccata tua eleemosynis redime, et iniquitates tuas misericordiis pauperum* (*Dan.*, IV, 24); ce qui a coûté tant de larmes et de macérations aux plus austères pénitents; tant de sueurs et de travaux aux hommes apostoliques; tant de veilles et de prières aux plus fervents solitaires; ce que les Hilarion et les Antoine sont venu chercher dans le désert, les Pauls et les Marcelle dans les lieux saints, les Constantin et les Hélène aux tombeaux des martyrs et aux pieds de la croix de Jésus-Christ, la grâce, la conversion, le chemin du ciel même : voilà le prix de vos dons et la récompense de vos largesses. Chrétiens délicats, pénitents lâches, pécheurs fragiles, pouvez-vous y penser et mettre des bornes si étroites à vos libéralités? Non, je ne vous crois point assez indifférents sur votre salut, pour en négliger un moyen si sûr et si facile, si vous en compreniez bien les avantages. Que les saintes rigueurs de la mortification vous effraient; ce peut être un effet de votre complexion trop faible pour les supporter, et une raison valable, non pour vous en dispenser, mais du moins de les modérer : que l'usage assidu de la prière vous rebute, vous pouvez trouver dans la vivacité de votre imagination, dans la nécessité de vos emplois, dans la distraction de vos affaires, des excuses bien fondées, non pour en abandonner la pratique, mais pour en abréger ou en interrompre l'exercice : que la solitude extérieure vous gêne, vous ennuie et vous révolte; votre éducation dans le grand monde, vos liaisons contractées avec lui, votre vocation même, votre état et votre condition peuvent vous exempter et vous réduire à la solitude du cœur; mais contre l'aumône quel prétexte, quelle excuse recevable, à moins que vous ne soyez réduit au pur nécessaire? Si vous avez peu; eh! donnez peu, disait Tobie à son fils; mais donnez-le de bon cœur : *Si exiguum tibi fuerit, etiam exiguum libenter impertiri stude.* (*Tob.*, IV, 9.) Donnez tout ce que vous pouvez : *Quomodo potueris, ita esto misericors.* (*Ibid.*, 8.) De quelque nature que soit votre présent, ne fût-ce que le travail de vos mains, comme l'ont fait de tout temps les dames vraiment chrétiennes; qu'un morceau de pain, comme le don de la femme de Sarepta; qu'une obole, comme l'offrande de la veuve de l'Evangile; qu'un verre d'eau, dit Jésus-Christ, s'il égale vos moyens et vos forces, il l'emporte sur tous les biens de la terre, il est sans prix aux yeux de Dieu, il vaut le ciel et tous ses trésors. Ah! quand il s'agit de la santé, de l'honneur ou de la vie, on ne ménage rien, on ne reconnaît plus de lois, on risque même tout le nécessaire. Dans un procès important, dans une langueur habituelle, dans un danger évident de mort, s'avise-t-on de disputer sur ce qu'il en coûtera pour se sauver? Allègue-t-on ces frivoles excuses, que l'on trouve si solides, quand il s'agit de l'aumône? mon bien et mes enfants, ma fortune et mon élévation; les temps sont malheureux, ma famille est nombreuse, mes prétentions sont justes? Ah! la vie avant le bien, la santé avant la postérité, l'honneur avant le rang, et le ciel avant toutes choses; les temps sont malheureux, il est vrai, mais vous aurez, chrétiens, bientôt des moments encore plus fâcheux à racheter, ce sont ceux qui suivront de près votre mort. Votre famille est nombreuse, mais elle ne vous tirera pas des mains inflexibles de votre souverain Juge. Vos prétentions à un rang plus élevé sont justes, mais quelle place vous donnera ce rang si flatteur dans l'éternité : *Quid prodest* (*Matth.*, XVI, 28)? une des dernières, selon l'Evangile, et peut-être parmi les réprouvés : *erunt primi novissimi.* (*Matth.*, IX, 30.) Mais l'aumône, après vous avoir enrichis de grâces, de mérites et de vertus sur la terre, vous comblera de biens, de gloire et de bonheur dans le ciel. Je finis par un trait de l'Ecriture que je vous conjure de ne point oublier.

Tabithe expire à Joppé, près de Lydde, où séjournait le prince des apôtres; c'était une veuve riche, connue, accréditée, mais riche surtout, dit l'Ecriture, en bonnes œuvres, connue par ses aumônes, accréditée par ses bienfaits; autour de son corps des pauvres, des orphelins et des veuves tristement rangées, fondent en pleurs. Où sont ses domestiques, où sont ses amis, où sont ses parents, où sont ses enfants? Sur eux l'historien sacré garde un profond silence; il semble les avoir oubliés tous, mais il n'oublie pas les pauvres; il décrit leur accablement, il exprime leur douleur, il pèse leurs larmes; il compte presque également et leurs pas, et leurs cris, et leurs plaintes. Ce sont

les pauvres, et non les domestiques de Tabithe qui se mettent la nuit en chemin et qui courent au plus vite à saint Pierre; ce sont les pauvres et non les amis de Tabithe qui attendrissent le cœur du ministre du Dieu vivant; ce sont les pauvres et non les enfants de Tabithe qui forcent le vicaire de Jésus-Christ à faire un miracle pour leur rendre leur mère. Peinture naturelle, riches qui m'écoutez, de ce qui se passera bientôt à votre mort! Tandis qu'une douleur stérile saisira vos enfants, que l'horreur du spectacle écartera vos amis, que l'intérêt partagera vos plus proches parents, que le soin de votre corps et de vos funérailles occupera vos domestiques; qui sollicitera pour votre âme la bonté divine à ce moment de rigueur? les pauvres seuls, les pauvres que vous aurez secourus dans cette vie et qui vous auront précédés dans l'autre. Ils seront les assesseurs de votre juge, les défenseurs de votre cause, les arbitres de votre sort. Grâce, diront-ils, Seigneur, grâce pour grâce: vous nous l'avez promise; miséricorde pour miséricorde, vie pour vie, bonheur pour bonheur; mais grâce divine pour grâce humaine, miséricorde infinie pour une miséricorde légère, vie durable pour une vie passagère, et pour un bonheur temporel un bonheur éternel. Je vous le souhaite, etc.

SERMON XVIII.

Pour le mardi de la quatrième semaine de Carême.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Respondit eis Jesus et dixit: Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me. (*Joan.*, VII, 16.)

Jésus répondit aux Juifs et leur dit: La parole que je vous annonce n'est pas la mienne, mais celle de mon Père qui m'a envoyé.

Parole de Dieu! parole du Seigneur! c'était là l'ancien cri des prophètes, l'ouverture ordinaire de leurs saintes missions et le premier début de leurs plus touchants discours: *Verbum Domini, audite verbum Domini.* (*Jer.*, I, 11; *Isa.*, I, 10.)

Quoi de plus propre, en effet, à réveiller et à soutenir l'attention des hommes, que de savoir que c'est Dieu même qui leur parle, et que quelque faibles, quelque indignes même que paraissent les organes dont il se sert, ce qui sort de leur bouche n'en est pas moins la parole de Dieu.

Ce seul mot, parole de Dieu, ne doit-il pas d'abord convaincre tous les esprits, gagner tous les cœurs, et subjuguer en un moment tous les auditeurs? A ce seul mot, parole de Dieu, tout préjugé doit disparaître, tout dégoût cesser, toute opposition s'évanouir; et quoi qu'on nous dise, qui que ce soit qui nous parle, de quelque manière qu'il s'explique, ne nous suffit-il pas de savoir que c'est la parole de Dieu? Pourquoi donc dans le dessein que j'ai de vous affectionner de plus en plus à cette divine parole, m'arrêterais-je ici à vous en développer tous les avantages, à vous faire sentir la solidité de ses maximes, la pureté de sa morale, la sainteté de ses mystères? Qu'est-il besoin, pour vous en faire connaître le prix, de vous découvrir tous les sacrés canaux par où elle a passé? de vous la montrer consacrée par le ministère des anges, soutenue des oracles des prophètes, arrosée des sueurs des apôtres, signée du sang de tant de martyrs? Faut-il, pour vous animer à sa pratique, vous vanter l'étendue de son pouvoir, la rapidité de ses conquêtes, la multitude de ses victoires, tant d'erreurs confondues, tant d'abus réformés, tant de peuples soumis? Je parle à des fidèles, et je crois leur avoir tout dit à l'honneur de cette sainte parole, quand je leur ai dit que c'est la parole de Dieu.

Cependant on se plaint depuis longtemps que cette parole, si puissante autrefois sur les cœurs, si respectable dans ses anciens prédicateurs, si efficace sur ses premiers auditeurs, semble avoir perdu de nos jours toute sa vertu, toute sa dignité, toute sa force. D'où peut venir ce malheur? sans doute du peu de disposition qu'on y apporte et du peu de fruit qu'on en retire.

A cela quel remède? Point d'autre, chrétiens auditeurs, que de vous faire ressouvenir que cette parole que l'on vous prêche, est encore aujourd'hui comme autrefois la parole de votre Dieu; c'est-à-dire, selon l'explication littérale des saints Pères, que cette parole, que vous recevez si mal, est émanée de Dieu même: *Verbum Dei, quia a Deo est;* que cette parole, dont vous profitez si peu, est destinée à vous porter à Dieu: *Verbum Dei, quia ad ipsum est.*

Elle est émanée de Dieu: voilà son origine; de là l'estime que vous en devez concevoir, et les saintes dispositions que vous y devez apporter; vous le verrez dans mon premier point.

Elle est destinée à vous porter à Dieu: voilà sa fin; de là l'usage que vous en devez faire et les fruits de salut que vous en devez retirer; ce sera le sujet de mon second point.

Serais-je assez heureux pour vous bien remplir aujourd'hui de ces deux vérités, qui, toutes simples qu'elles paraissent, renferment un fonds inépuisable d'instructions!

Divin esprit! animez-moi d'un nouveau zèle pour soutenir dignement l'honneur et les intérêts de votre sainte parole. Purifiez mes lèvres et les cœurs de mes auditeurs, afin que je leur apprenne pour toujours l'estime et l'usage qu'ils doivent faire de votre divine parole; les dispositions qu'ils y doivent apporter et les fruits qu'ils en doivent tirer. C'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

La doctrine que je vous enseigne, dit aujourd'hui le Sauveur du monde au peuple Juif, n'est pas ma doctrine, mais celle de mon Père qui m'a envoyé: *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me.* Paroles que saint Paul s'est cru en droit de s'appliquer, lorsqu'il disait aux fidèles de Corinthe: Ne vous y trompez pas, l'Evangile

que je vous ai prêché est l'Evangile de Dieu même : *Evangelium Dei evangelizavi vobis.* (II *Cor.*, XI, 7.) Paroles enfin que nous-mêmes, tout pécheurs que nous sommes, nous ne craignons point de profaner, quand nous vous disons dans un sens réel et non figuré, que la parole que nous vous annonçons est la propre parole de Dieu même. Pourquoi? Pour trois raisons que je vous prie de bien comprendre, parce qu'elles sont les principes des trois conclusions importantes que j'en dois tirer dans la suite.

Je dis que la parole que nous vous annonçons est la parole de Dieu, parce que nous la tenons de Dieu, parce que nous la prêchons avec Dieu, parce que nous vous la portons de la part de Dieu; en sorte, dit saint Paul, que Dieu donne tout à la fois et la matière, et la force, et l'autorité à nos discours : *Deo exhortante per nos* (II *Cor.*, V., 20.)

Oui, chrétiens, la parole que nous vous prêchons nous la tenons de Dieu, et Dieu seul l'a dictée. Ce ne sont point nos idées, nos sentiments, nos opinions particulières, dont nous venons ici vous entretenir : quelque bonnes, quelque utiles, quelque édifiantes même que pussent être nos pensées, ce ne seraient toujours que des productions humaines, sujettes à la méprise; or, rien d'humain ni de faillible ne peut avoir lieu dans la chaire de l'Evangile, où, comme vous voyez, l'on prend l'Evangile pour texte et pour explication, non des gloses arbitraires et nouvelles, mais les décisions authentiques de l'Eglise, mais les sentiments unanimes des Pères, mais les maximes certaines des saints, mais les monuments vénérables de l'antiquité sacrée; en un mot, les vérités éternelles du salut sont les mets solides et délicieux que l'Eglise fait servir à ses enfants sur cette table évangélique, et si le moindre poison venait à s'y glisser, vous verriez, comme on l'a vu tant de fois, frémir incontinent l'assemblée des fidèles, et tout un auditoire se révolter contre le prédicateur; tant il est vrai, conclut un docteur de l'Eglise, que la religion se perpétue par la prédication; que la vérité passant de bouche en bouche, passe aussi de siècle en siècle; que nous sommes tous condisciples sortis de la même école, formés par un seul maître; qu'on prêche aujourd'hui ce que prêchaient autrefois les Chrysostome, les Augustin, les Cyrille et les Ambroise; ce qu'avaient prêché avant eux les Cyprien, les Irénée et les Justin; ce que ceux-ci tenaient des apôtres, et les apôtres de Jésus-Christ même. C'est donc lui proprement qui est l'auteur de la parole que nous vous portons; c'est lui qui l'a dictée; c'est de lui que nous la tenons; nous ne sommes que le canal sacré par lequel les eaux salutaires de cette source céleste découlent sur vous. Oui, chrétiens, la parole que nous vous annonçons, nous la tenons de Dieu : première vérité. Nous la prêchons avec Dieu, ou plutôt, Dieu la prêche avec nous : seconde vérité, non moins incontestable que la première, puisqu'elle est fondée sur cette promesse infaillible de Jésus-Christ : *Allez, prêchez par tout l'univers; et voilà que je suis avec vous* : *Ego vobiscum sum.* (*Matth.*, XXVIII, 20.) Il y est en effet par sa grâce; mais par une grâce spéciale, grâce attachée au ministère de la parole, grâce qui l'a toujours fait regarder des vrais fidèles comme un don des plus précieux de la divine bonté, et un moyen des plus efficaces et des plus nécessaires au salut.

Je ne veux, chrétiens auditeurs, pour vous en convaincre, que ce qui est rapporté au chapitre huitième des Actes. Là nous voyons dans la célèbre conversion de l'eunuque de Candace le triomphe de la prédication. Ce ministre éclairé d'une princesse idolâtre était venu des extrémités de la terre, pour adorer le vrai Dieu dans son temple : voilà le zèle de prière. Il le cherchait dans la méditation continuelle des divines Ecritures, et surtout d'Isaïe, que saint Jérôme appelle un Evangéliste plutôt qu'un prophète, voilà le goût des livres saints. Il l'avait reçu même en quelque sorte dans la personne d'un de ses apôtres qu'il fit monter sur son char : voilà la pratique de la charité. Tout cela pourtant n'était encore que des dispositions ; jusque-là il avait cherché, consulté, trouvé Dieu, si vous voulez; mais Dieu ne lui avait pas encore parlé. Eh! que lui manquait-il? d'entendre quelqu'un de ses ministres et de ses envoyés; il l'entendit; et presque aussitôt baptisé qu'instruit, de disciple dans la foi il devint lui-même prophète de sa nation.

Admirable vertu de la prédication! s'écrie sur cela saint Jérôme : *O mira prædicationis virtus!* Pour moi, continue ce saint docteur, je ne puis me flatter d'être ni plus détaché des choses de la terre que ce zélé néophyte qui avait abandonné les délices de la cour pour venir dans la cité sainte chercher un asile, ni plus attaché que lui aux choses du ciel dont il faisait son entretien et son occupation durant les fatigues d'un voyage pénible; cependant il portait entre ses mains la lumière, et il n'y voyait que ténèbres; ses lèvres prononçaient la parole de Dieu, sans que son esprit y pût rien comprendre; il lisait Jésus-Christ et ne le connaissait point, faute d'un Maître divin qui lui en donnât l'intelligence; mais, à la voix du prédicateur de l'Evangile, disons mieux, à la voix de Dieu parlant par l'organe de son ministre, ses yeux se dessillent, ses ténèbres se dissipent; il reconnaît et il embrasse la vérité. Or, je vous dis ceci, conclut saint Jérôme, pour vous montrer que la vive voix dans la religion a je ne sais quelle force divine; que, quelque éclairé qu'on soit, on ne doit point négliger son secours; que les plus habiles y peuvent toujours apprendre; que Dieu bénit toujours l'humble docilité d'un auditeur fidèle; qu'il ne considère pas tant ce que vous trouvez dans le prédicateur, que ce que vous y cherchez, je veux dire, sa lumière et sa grâce; et enfin que nulle pratique de vertu, nul exercice de piété, nul acte de religion, fût-ce la prière, l'aumône, l'étude même de l'Ecriture sainte, rien ne peut suppléer à

l'efficace de la parole de Dieu légitimement annoncée par ses ministres : *Ecce ego vobiscum sum.* Seconde vérité.

A cette grâce spéciale, attachée au ministère de la parole de Dieu, qui fait que nous la prêchions avec lui, ajoutons ses ordres, en vertu desquels nous la portons de sa part : troisième vérité. Ordres fréquents, et cent fois réitérés dans les saintes lettres. Ancien et Nouveau Testament, tout nous répète : Ministres du Seigneur, parlez, élevez la voix; prêchez partout l'univers et jusqu'à la consommation des siècles. Ordres pressants et soutenus des motifs les plus forts, je vous conjure, disait saint Paul à son disciple Timothée, je vous conjure au nom de ce grand Dieu, de la part de qui je parle; par le sang de Jésus-Christ, Sauveur de tous les hommes; par la rigueur et la sévérité de ses jugements, par la grandeur et l'éternité de ses récompenses, annoncez aux hommes la parole de vie; ne vous lassez point; reprenez, exhortez, conjurez; rendez-vous même, s'il le faut, importun pour le salut des âmes. Ordres menaçants et portés sous les plus grièves peines. Prophète, disait le Seigneur à Ezéchiel, si tu n'annonces au pécheur mes vengeances; si tu le laisses paisiblement dormir sur le bord du précipice, où son iniquité l'a conduit; si tu ne le presses de se réveiller de son fatal assoupissement, il périra infailliblement; mais tu périras avec lui, et ton âme me répondra de la sienne : *Ipse impius in iniquitate sua morietur; sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, III, 18.)

Menaces qui sans doute effrayaient l'apôtre des nations, et qui lui faisaient dire aux Corinthiens dans un sentiment vraiment apostolique : Mes frères il est vrai, Dieu m'a envoyé pour vous parler; je suis son ambassadeur, et je tiens sa place; mais hélas! loin de m'en prévaloir et de m'en glorifier, cette fonction m'est bien plus onéreuse qu'elle ne m'est honorable : car malheur à moi, si je me tais, ou si, prévaricateur de mon ministère, je ne vous annonce pas comme il faut l'Evangile : *Si evangelizavero, non est mihi gloria; necessitas enim mihi incumbit : væ mihi, si non evangelizavero!* (I *Cor.*, IX, 16.)

En effet, sans des ordres aussi sacrés, qui de nous, je vous prie, oserait se donner en spectacle aux yeux du monde les plus éclairés, et les plus perçants; porter la parole à ses maîtres, à ses princes, à son roi, malgré la retenue naturelle, que la majesté inspire, et que le devoir autorise; exiger l'attention de ceux devant qui partout ailleurs on garderait un respectueux silence, sans cette autorité divine, dont nous sommes ici revêtus, de quel droit prétendrions-nous nous ériger en censeurs publics des mœurs; déclamer à haute voix contre les abus du siècle, et produire au grand jour des désordres que la charité, au sortir de la chaire, nous oblige de couvrir du voile de la prudence et de la discrétion. La sainte liberté de la parole évangélique marque donc assez qu'elle vous est annoncée de la part de Dieu, et que par conséquent c'est sa parole.

Mais la manière dont vous la recevez, le prouve-t-elle également? c'est ce qu'il faut examiner. Car que résulte-t-il, je vous prie, des trois principes que je viens d'établir? que la parole que nous vous annonçons, est donc une vérité bien ancienne, puisqu'elle vient de Dieu; une vérité bien précieuse, puisque Dieu la prêche avec nous; une vérité bien importante, puisque nous vous la portons toujours de sa part, et que par conséquent elle doit être écoutée avec simplicité, avec reconnaissance, avec application; parce que la simplicité est un hommage dû à l'antiquité; la reconnaissance à la grâce; l'attention à l'importance de la parole de Dieu. Sont-ce là, chrétiens auditeurs, vos dispositions? A bien suivre tous les mouvements de vos esprits et de vos cœurs, depuis le premier pas que vous faites, pour venir à nos discours, jusqu'au moment où vous cessez de les entendre, qu'y trouverons-nous, je vous prie? une vaine curiosité qui vous y conduit; une froide indifférence qui vous y accompagne, et une dissipation continuelle qui vous y distrait; n'est-ce pas là le partage de ces heures réglées, que vous prétendez consacrer à la parole de votre Dieu? vaine curiosité! voilà toute la préparation que l'on apporte à des vérités saintes, invariables, éternelles. Préparation qui ne fut jamais du goût de Dieu, ni favorable au succès de sa parole; du moins savons-nous par l'expérience de tous les siècles, que si de temps en temps elle lui a procuré de froids admirateurs, et de vains panégyristes, jamais elle ne lui a gagné de fidèles disciples. Nous ne lisons point que ces sages gentils, qui, par une curiosité bien louable en apparence, mais au fond purement naturelle, s'adressèrent aux apôtres, pour voir et entendre Jésus-Christ, s'en retournassent chez eux changés et convertis; mais nous lisons bien que cette foule d'auditeurs empressés, qui venaient aux instructions d'Ezéchiel, qui s'y invitaient même les uns les autres (Allons, entendons-le, jugeons par nous-mêmes de ce nouveau prédicateur : *Venite, audiamus* [*Ezech.*, XXXIII, 30]), n'en devenaient pas meilleurs, et n'en réglaient pas mieux leur conduite : *Audiunt sermones, et non faciunt eos* (*Ibid.*, 31); et la raison qu'en apporte l'Ecriture est décisive sur ce sujet; c'est, dit le Seigneur, qu'ils ne cherchent qu'à contenter leur vaine curiosité, et à satisfaire leur ingénieuse délicatesse : *Quia in canticum oris sui vertunt illos, et es ei quasi carmen musicum.* (*Ibid.*, 32.)

Car voilà le fruit dangereux de ce raffinement de goût que l'on veut faire passer pour la perfection d'un siècle judicieux et poli; de vouloir que l'on mêle l'agréable au sérieux, et le divertissant au solide : de demander qu'en instruisant l'esprit, on flatte aussi l'oreille, et de chercher la grâce de la nouveauté jusque dans la chaire même de la vérité.

Ce sont des auditeurs qui viennent entendre les pieux discours, comme les curieux vont voir les pieux ouvrages des grands maîtres ; un crucifix de Michel-Ange, ou du Titien, non pour y étudier les mystères, mais pour y admirer l'art et le génie du peintre, ou du sculpteur qui les a représentés.

De là cette révolte générale contre toute satire, quoique modeste et chrétienne, de certains vices dominants dans un siècle, sur la foi ou sur les mœurs ; cette facilité à se scandaliser d'entendre ce qu'on ne rougit point de voir, et de faire même quelquefois avec éclat et avec scandale. De là cette aversion secrète pour tous ces discours tristes et lugubres, qui ne parlent que de l'enfer et de ses feux, de la mort et de ses surprises, du jugement de Dieu et de ses suites. De là cette unique recherche de ce qu'il y a d'extraordinaire et de nouveau dans un prédicateur, sans s'attacher préalablement à ce qu'il y a de solide et de chrétien. De là ce fastidieux mépris pour tous ceux où l'on ne trouve rien que de simple et de populaire, quoique par leur popularité et leur simplicité même, ils soient souvent plus propres à frapper l'esprit, à toucher le cœur, et à y attirer la grâce de Dieu. De là enfin ces plaintes éternelles sur la stérilité de la chaire chrétienne : l'on nous prêche tous les jours, dit-on, la même chose ; l'on ne nous apprend que ce que nous savons dès l'enfance ; sans cesse on rebat les mêmes matières, et l'on traite les mêmes sujets. Ah ! chrétiens auditeurs, si les vérités que l'on vous prêche étaient singulières et nouvelles, dès là vous auriez droit de vous en défier, et de les tenir pour suspectes. Rien de nouveau, ni de singulier n'est vrai dans la foi. La doctrine qu'elle nous enseigne est de même date que le monde même ; tous les siècles déposent pour elle, et si vous la voulez voir dans sa primeur et dans sa nouveauté ; il faut que vous remontiez jusqu'aux temps des premiers patriarches, et des plus anciens prophètes. Vous vous trompez donc, chrétiens auditeurs, et vous connaissez mal notre ministère, quand vous en attendez quelque chose d'extraordinaire et de nouveau.

Mais vous connaissez-vous bien vous-mêmes? vos besoins spirituels, qui seuls nous amènent, et qui seuls devraient ici vous conduire, sont-ce des besoins nouveaux? Les plaies mortelles de votre âme ne sont-elles point des plaies invétérées? Les maux qui l'affligent n'ont-ils point été les maux de tous les siècles? Les passions qui l'agitent n'ont-elles pas de tout temps désolé la terre? le poison du péché qui la tue n'a-t-il pas infecté nos pères? Pourquoi donc, pour traiter des maladies anciennes et connues, chercher des remèdes insolites et nouveaux? Contre les mêmes ennemis pourquoi ne pas employer les mêmes armes qui les ont toujours combattus avec succès? Non, chrétiens auditeurs, si vous êtes avares et intéressés, nous n'avons autre chose à vous dire que ce que Jésus-Christ disait aux riches de son siècle : *Malheur à vous! esclaves des richesses, parce que vous avez votre trésor sur la terre, et que votre cœur est tout entier où est votre trésor.* (*Luc.*, VI, 24, XII, 34.) Si vous ne respirez que haine et vengeance, nous ne pouvons vous faire entendre que cette ancienne menace, que saint Jacques faisait aux vindicatifs de son temps ; jugement sans miséricorde pour celui qui n'aura point usé de miséricorde : et si vous vivez dans un honteux esclavage de la chair, tous nos discours aboutiront à cette triste, mais solide réflexion, dont se servait saint Paul contre les libertins de Corinthe : *Ni les fornicateurs, ni les adultères, ni ceux qui s'abandonnent à la mollesse, n'entreront jamais dans le royaume du ciel.* (I *Cor.*, VI, 10.)

Mais au moins, dites-vous, ornez un peu ces antiques vérités ; que le choix des pensées, que la beauté des caractères, que la richesse des expressions en rende la peinture agréable et nouvelle. Vous voilà donc, chrétiens auditeurs, réduits à la déplorable condition de ces malades peu sages, qui veulent qu'on flatte leur goût, au préjudice de leur santé. Nous voilà nous-mêmes réduits à la triste nécessité d'imiter ces médecins indulgents, qui usent de ménagement dans l'exercice de leur art ; et qui adoucissent l'amertume des remèdes, au hasard d'en altérer la force, et d'en empêcher l'effet. La belle occupation, mes frères, que vous donnez aux ministres de la parole de Dieu ! Il faut donc désormais, s'ils veulent vous être utiles, qu'ils partagent leurs soins entre l'étude des vérites saintes, et celle des tours profanes ; entre la recherche de ce qui peut vous plaire, et de ce qui vous doit édifier ; entre les leçons de l'Académie et les oracles de l'Evangile. Quelle occupation ! Mais au moins attesteront-ils en secret le Seigneur Dieu, auteur de sa parole, que si les ornements dont vous les forcez de la parer, en énervent la force et en dissipent l'onction, ce n'est point à eux qu'il faut s'en prendre, mais à la dépravation de votre goût, et à l'indisposition de votre foi. Voilà pour les auditeurs curieux et délicats : premier caractère opposé à l'antiquité de la parole de Dieu.

Il y en a de froids et d'indifférents, qui, conduits dans ces saintes assemblées par une pieuse coutume, y prennent place comme pour faire honneur à la parole de Dieu ; se familiarisent avec elle et reçoivent ce pain sacré avec aussi peu de reconnaissance que s'il n'était point venu du ciel, ou que s'il était dû à leur mérite. Eh quoi ! chrétiens auditeurs, vous vous feriez un juste reproche, du moins je le suppose, si vous usiez des viandes matérielles dans vos repas, sans quelque pieux retour vers celui qui vous les donne ; la nourriture de l'âme, si nécessaire au salut, est-elle donc moins un don de Dieu que celle du corps qui fait le soutien de la vie? Ignorez-vous que le droit que vous y avez est un droit acquis par le sang de Jésus-Christ ; qu'avant sa mort

ces pâturages salutaires n'étaient ouverts qu'au petit troupeau choisi d'Israël; et que les brebis égarées de la gentilité en étaient bannies? Que ce divin Pasteur de nos âmes avait dit lui-même à la Chananéenne, qu'il n'était pas raisonnable de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens, mais qu'il fallait attendre que les enfants en fussent rassasiés.

Ce n'est donc que par pure libéralité et par substitution gratuite, que nous sommes en possession de ce pain des âmes, dont les légitimes héritiers se sont rendus indignes par leur indifférence et leur dégoût. Voudrions-nous les imiter dans leur ingratitude? Et parce que, par le bienfait de l'adoption divine, nous voilà devenus les enfants de la foi, devons-nous oublier que nous n'étions autrefois que des étrangers?

Mais sans remonter si haut, pour vous convaincre du prix inestimable de la parole de Dieu, et pour exciter vos cœurs à lui en rendre de très-humbles actions de grâces, jetez, mes frères, jetez un moment les yeux sur tant de contrées ensevelies dans les ténèbres de l'erreur et de l'infidélité, tandis que l'on voit ici briller de toutes parts la lumière de l'Evangile: là l'on n'entend point la voix du bon Pasteur, tandis que tout retentit ici de ses divines leçons. Là le ciel d'airain ne verse jamais une seule goutte de rosée, tandis que sans cesse ouvert à nos besoins il nous prodigue ici tous les jours une manne précieuse; nous la recueillons, nous nous en nourrissons, il est vrai; mais comme ces anciens Hébreux, si ce n'est pas en murmurant comme eux, c'est du moins avec tout aussi peu de gratitude. Cependant qu'avons-nous fait pour mériter cet avantage? Qu'ont fait tant de peuples abandonnés pour en être exclus? Sont-ce leurs crimes? sont-ce nos vertus qui ont causé cette étonnante différence, et cette prodigieuse inégalité? Quoi! pour nous tant de fervents discours, tant de saintes exhortations, tant d'utiles remontrances matin et soir, presque à toutes les heures du jour; et pour eux pas une simple instruction, pas une conversation salutaire, pas une seule parole de Dieu! Ici chaque école de disciples peut aisément et sans aller plus loin, trouver un maître; et là des peuples entiers trouvent à peine un seul apôtre: encore une fois, d'où provient cette prodigieuse inégalité? Votre miséricorde, ô mon Dieu! votre prédilection pour nous ont fait ce discernement adorable; et comme nous devons sans cesse plaindre leur sort, aussi devons-nous incessamment bénir le nôtre. Pénétrés donc également et de joie et de tristesse en entendant vos oracles, nos sentiments seront partagés entre la reconnaissance qu'exigent vos faveurs, et la compassion qu'on ne peut refuser à leur disgrâce.

Hélas! disait autrefois saint Jean dans ses divines extases, *j'ai vu le livre de vie entre les mains de Dieu; mais il était scellé, et nul ne pouvait en avoir ni l'intelligence ni l'usage. Cependant je pleurais, et le sujet de mes pleurs était de voir ainsi fermé le trésor de la sagesse. Qui nous en donnera la clef? disais-je dans l'amertume de mon cœur, lorsque voici tout à coup un grand cri de joie: je lève les yeux et je vois que le divin Agneau, immolé pour notre amour, l'avait ouvert à ses élus par la vertu de son sang: à ce nouveau bienfait toute la cour céleste applaudissait par de nouveaux chants d'allégresse.* (*Apoc.*, V.)

Voilà, chrétiens auditeurs, sous une figure empruntée, l'histoire abrégée de la parole de Dieu, et le précis des sentiments qu'elle nous doit inspirer. Cette parole, toute publique qu'elle est, est un secret et une confidence: secret caché aux infidèles: confidence faite aux enfants de l'Eglise. Pleurons donc, comme l'Apôtre, l'aveuglement des premiers; mais bénissons Dieu, comme les saints, de nous avoir éclairés préférablement à tant d'autres. Ces sentiments nous préserveront de la sécheresse et de l'aridité si commune à ceux qui écoutent la divine parole. Voilà pour les auditeurs froids et indifférents; second caractère opposé à la grâce de la parole de Dieu.

Enfin, il y en a de négligents et de distraits qui assistent aux saintes instructions, ou sans attention, ou bien avec une attention si faible, qu'au sortir du sermon, ils parlent plus volontiers, et beaucoup mieux, de ce qu'ils y ont vu et remarqué, que de ce qu'ils y ont entendu. Ne pourrais-je pas vous dire, à proportion, comme saint Paul le disait de la cène des premiers fidèles? De la manière que vous assistez à ces saintes assemblées où se distribue le pain de la parole, ce n'est plus entendre la parole de Dieu. Car après avoir commencé, en attendant le ministre du Seigneur, à vous entretenir de cent bagatelles indécentes, au moment qu'il paraît, vous vous assoupissez, ou vous pensez à toute autre chose, ou vous vous faites d'une école d'édification un supplément de spectacle. Eh! quoi donc? Pourrais-je ajouter encore, n'avez-vous pas tous vos maisons pour vous délasser ou vous distraire? Ou méprisez-vous l'église de votre Dieu? La vue de ses autels, son auguste présence, l'intérêt de votre salut dont il s'agit ici, tout cela n'a-t-il pas de quoi vous retenir dans la modestie, dans le recueillement, dans le silence et dans l'attention? Hélas! que les docteurs d'iniquité parlent, on ne les écoute que trop; que les maîtres de la volupté donnent leurs leçons; on leur prête une attention favorable; que les héros fabuleux montent sur le théâtre, on y court en foule de toutes parts pour les entendre; tous leurs traits empoisonnés portent coup.

Il n'en est pas de même, ô mon Dieu! ni de vos ministres, ni de votre sainte parole; et l'on peut dire aujourd'hui, dans un sens tout opposé à celui de votre Prophète: Les corrupteurs des mœurs ont débité leurs fables; et leurs fables, toutes fables qu'elles sont, ont été plus favorablement reçues et bien mieux écoutées que les vérités de votre loi: *Narraverunt iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* (*Psal.* CXVIII, 85.) Voilà pour les

auditeurs négligents et distraits : troisième caractère opposé à l'importance de la parole de Dieu.

Mais comment la faut-il donc entendre? Je vous l'ai déjà dit, mes frères, comme la parole de Dieu. Que les rois de la terre daignent ouvrir la bouche, pour intimer leurs ordres ou qu'ils députent leurs ministres, pour déclarer leurs volontés: quel respect! quelle soumission! quelle ardeur! Ne se croiraient-ils pas insultés, pour peu qu'on témoignât de mépris ou d'indifférence? Ce n'est pourtant que la parole des hommes : combien plus de déférence et d'égards ne demande pas la parole d'un Dieu? Apprenons-le au moins des Israélites, le peuple choisi de Dieu. Nouvellement tirés des fers, et affranchis de la captivité, ils n'eurent pas plutôt entendu la voix d'Esdras, leur oracle, condamné jusqu'alors au silence, qu'une sérieuse attention réveille leurs sens et fixe leurs esprits : *Aures populi erant erectæ* (II *Esd.*, VIII, 3); une crainte respectueuse paraît sur leurs fronts prosternés, confus, humiliés : *Incurvati sunt, et adoraverunt* (*Ibid.*, 6.); une sainte componction serre leurs cœurs, les pleurs coulent de leurs yeux en abondance, *Flebat omnis populus* (*Ibid.*, 9); les lévites et les prêtres sont obligés de quitter leur place et d'aller de rang en rang modérer leur douleur, et essuyer leurs larmes, en leur remontrant que l'excès de leur tristesse, toute sainte qu'elle est, convient mal à l'heureuse solennité qui les assemble. *Levitæ silentium faciebant in omni populo, dicentes ; Tacete, quia dies sanctus est, nolite dolere.* (*Ibid.*, 11.) Cependant, que leur disait-on alors? Des discours étudiés? Non, chrétiens; un récit simple et sans art de la loi de Dieu. Voilà ce qui occupe ces pieux auditeurs, ce qui les ébranle, ce qui les touche. Telle est l'estime que vous devez avoir de la parole de Dieu, par rapport à son principe : telles sont les saintes dispositions dans lesquelles vous la devez entendre. Reste à vous montrer l'usage qu'il en faut faire, par rapport à sa fin, et les fruits de salut que l'on en doit tirer : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La fin de la parole de Dieu, ainsi que de ses autres productions, c'est Dieu même; et le fruit que cette divine semence produit en nous, quand elle n'est point stérile, ne peut être d'une autre nature que le principe dont elle est sortie : elle vient de Dieu, elle doit donc former Dieu dans nos cœurs. Or, trois choses sont nécessaires pour former l'homme de Dieu, comme parle saint Paul : *Ut perfectus sit homo Dei* (II *Tim.*, II, 17) : un entendement éclairé des plus vives lumières, une volonté animée des plus saintes ardeurs, une vie remplie de bonnes œuvres. Au dedans, des lumières pures et de saintes ardeurs; au dehors, des mœurs réglées et de bonnes œuvres : car voilà les trois traits de ressemblance que l'homme peut avoir avec ce premier Etre, dont l'éternelle essence est d'être esprit, et la première perfection est d'être saint. Et ce sont là, selon l'Apôtre, les trois fruits de vie que porte la parole évangélique, quand notre malice ne s'oppose point à sa fécondité. Toute parole divine, dit saint Paul, est propre à instruire, à reprendre et à corriger, en un mot, à rendre l'homme parfait selon le cœur de Dieu, et disposé à toutes sortes de bonnes œuvres : *Omnis Scriptura divinitus inspirata, utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum in justitia; ut perfectus sit homo Dei ad omne opus bonum instructus.* (II *Tim.*, III, 16.) De là ces noms et ces éloges différents que lui donne l'Ecriture : tantôt c'est un flambeau qui nous éclaire : *Lucerna verbum tuum* (*Psal.* CXVIII, 105); tantôt c'est un feu qui nous consume : *Nunquid non verba mea sunt quasi ignis* (*Jer.*, XXIII, 29); et tantôt c'est une semence qui fructifie, et qui, reçue dans une bonne terre, produit au centuple : *Semen est verbum Dei.* (*Luc.*, VIII, 11.) Sont-ce là, chrétiens, les avantages que vous en retirez? Entrons dans le détail.

D'abord elle nous éclaire et nous instruit: *Utilis ad docendum* (II *Tim.*, I, 3, 16) : premier fruit de la parole de Dieu. Donc le premier usage que nous en devons faire, c'est de la bien méditer et de nous en bien remplir l'esprit : autrement, ajoute l'apôtre saint Jacques, entendre la parole de Dieu, et un moment après n'y plus penser, ce serait, dans une glace, quoique fidèle, contempler son visage, passer outre, et l'oublier : *Comparabitur viro consideranti vultum nativitatis suæ in speculo, consideravit se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit.* (*Jac.*, I, 23, 24.) N'est-ce pas là cependant ce qui nous arrive tous les jours? La parole de Dieu est un miroir sans tache : elle ne sait rien flatter, rien altérer, rien déguiser; elle nous représente le monde tel qu'il est, dangereux dans ses caresses, lâche dans ses artifices, impitoyable dans sa tyrannie, trompeur dans ses promesses, injuste dans ses récompenses, criminel dans ses engagements. A des traits si bien frappés, qui ne croirait que l'esclave du monde va reconnaître sa misère, gémir de son esclavage, rompre ses fers? Il le ferait sans doute pour peu qu'il y réfléchît; mais bientôt, épris des mêmes charmes qu'il vient de reconnaître pour des illusions, de la peinture il passe à la réalité, et du lieu même où il a découvert tous les écueils du monde il court en aveugle s'y précipiter : *Consideravit se, et abiit.* Rien de plus vrai ni de plus sensible que le caractère que la parole de Dieu nous fait de la passion, et surtout de la passion dominante du siècle, que saint Paul nous défend même de nommer : ses commencements imperceptibles et semblables à de légères étincelles; ses progrès rapides et difficiles à arrêter : ses ardeurs, ses embrasements, ses incendies, ses éclats funestes et ses fins tragiques, tout y est peint des plus vives couleurs. Quoi de plus capable d'amortir ce feu séditieux que l'homme charnel porte dans son sein, et qui

le dévore sans cesse, quelquefois sous des cheveux blancs? Mais, faute d'y faire de sérieuses réflexions, le premier pas qu'il fait au sortir du sermon est un pas vers l'objet qui le charme; et le premier mouvement de son cœur, une saillie de sa passion : *Consideravit enim se, et abiit, et oblitus est statim qualis fuerit.* Combien de fois a-t-on fait dans cette chaire de sincères descriptions du funeste état du péché, et surtout du péché d'habitude : toutes les vérités chrétiennes vont à en inspirer de l'horreur au coupable; un Dieu vengeur sur sa tête, et le ciel toujours prêt à s'armer dans sa colère et à lancer sa foudre, un abîme affreux creusé sous ses pieds; mille périls qui l'environnent, et qui le rendent incertain à toute heure de sa fin dernière; le temps qui le pousse avec rapidité vers le terme fatal, et qui, en abrégeant ses jours et en diminuant ses forces, fortifie son penchant et multiplie ses crimes : tout tend à ébranler, à étonner, à effrayer le pécheur.

On se réveille, si vous voulez, au bruit de la trompette évangélique; on s'alarme, on s'attendrit, on se repent; mais faute d'entretenir cette impression salutaire, on retombe incontinent dans son engourdissement et sa langueur, et on sort du sermon aussi froid, aussi content de soi, aussi tranquille sur son sort, que si l'on était des saints, et des saints du premier ordre : *Consideravit enim se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit.* Ne dirait-on pas, permettez-moi cette comparaison, quoique un peu forte, elle n'est, hélas! que trop juste, et l'expérience en fait foi, ne dirait-on pas que tout ce qui se passe ici n'est qu'un jeu de théâtre, où l'on vient passer une heure plus utilement que les autres; où l'on écoute avec plaisir les pièces sérieuses qui s'y débitent; où l'on ne refuse pas même, si vous voulez, quelques soupirs aux malheurs véritables qu'on y dépeint; mais avec la représentation et le discours, finit aussi l'attention et le fruit : on s'en va, dans la pensée que tout est fait, quand tout est dit : le prédicateur a fait son personnage; et l'auditeur, à son tour, va jouer son rôle sur la scène du monde : là, dans l'étourdissement de ses occupations ou dans l'ivresse de ses plaisirs, il ne tarde guère à oublier ce qu'il vient d'apprendre, et à dissiper le peu qu'il a recueilli.

Et où est donc le premier usage que vous devez faire de cette sainte parole? C'est un talent qu'on confie à vos soins, pour le faire valoir par de sérieuses réflexions, et vous l'ensevelissez dans un profond oubli. C'est une semence précieuse, jetée dans votre esprit, comme dans une terre bien disposée; et vous faites de cet esprit un champ ouvert à toutes les vaines imaginations et à toutes les folles pensées du siècle, dont les traces trop durables, et les trop vives empreintes étouffent le bon grain dès sa naissance : ah! ce n'était pas ainsi que la recevait la Mère de Dieu, elle dont le bonheur, au sentiment de Jésus-Christ, vient beaucoup moins d'avoir conçu et enfanté le Verbe divin, que d'avoir entendu et conservé la divine parole. Toute son occupation, dit le texte sacré, était de ne rien perdre des célestes leçons; mais de s'en nourrir, de s'en pénétrer, de s'en entretenir : *Maria conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo.* (*Luc.*, II, 19.)

Ce n'était pas ainsi que l'entendait Madeleine, assise aux pieds de Jésus : elle étudiait ses discours, elle en approfondissait, elle en pesait toutes les paroles; et les soins empressés de Marthe, quoique nécessaires en eux-mêmes, et louables dans leur fin, n'étaient pas capables de la distraire : *Maria sedens secus pedes Domini, audiebat verbum illius.* (*Luc.*, X, 39.) Imitez-la, chrétiens, dans son silence et son recueillement, et, suivant l'avis de saint Jacques, ne soyez pas de ceux qui, presque au même instant, écoutent et oublient : *Non auditor obliviosus factus.* (*Jac.*, I, 25.)

Nous le faisons aussi, dites-vous, nous y pensons, nous en parlons même. Je le crois sans peine, chrétiens auditeurs; mais est-ce pour vous instruire et pour vous édifier? *Utilis est ad docendum.* N'est-ce pas plutôt pour critiquer, pour censurer, pour trouver à redire? et tout le fruit que vous remportez de nos discours ne se borne-t-il pas à en observer tous les défauts? Si quelque terme peu juste ou peu poli nous a échappé par méprise, ou si vous voulez, par l'ignorance; si l'ordre et l'arrangement n'ont pas été bien exacts, ou bien gardés; si la morale vous a paru peu délicate, le tour trop usé, le sujet mal pris ou mal ménagé; que sais-je, moi? si l'air, le geste ou la voix vous ont choqués; n'est-ce pas là le point où se tournent toutes vos réflexions, le centre où aboutissent vos remarques, vos jugements, vos parallèles? Eh! de grâce, mes frères, est-ce donc l'art de bien dire, ou celui de bien vivre, que vous devez apprendre à l'école de Jésus-Christ? Eh! que vous importe que nous parlions bien ou mal? si bien ou mal, nous en disons toujours assez pour vous enseigner le chemin du ciel? Est-ce aux simples apparences du ministre, ou bien aux faibles symboles de nos mystères que vous vous arrêtez, quand vous approchez des sacrements? Voudriez-vous imiter la fausse délicatesse de ces Juifs infidèles, dont parle aujourd'hui l'Evangile, qui méprisaient le Verbe incarné et sa doctrine, parce qu'ils le voyaient revêtu de nos misères? et n'aurions-nous pas droit de vous dire ce que leur disait ce divin Maître : *Si veritatem dico, quare non creditis?* (*Joan.*, VIII, 46.) Que vous sert de censurer comme vous faites tous les jours, tantôt mes actions, et tantôt ma personne? de m'appeler aujourd'hui le fils d'un artisan, et demain l'ami des pécheurs? Quoi qu'il en soit de toutes vos observations, en vain prétendriez-vous vous en prévaloir, pour vous inscrire en faux contre ma doctrine : ce que je vous dis n'en est pas moins la vérité; et ne suffit-il pas à un esprit droit et judicieux de la connaître pour s'y attacher et pour la suivre? *Si veritatem dico, quare non creditis?*

Mais c'est là justement ce que l'on conteste : on prétend que la vérité de la chaire n'est pas toujours exacte et pure ; on se plaint qu'on la défigure, qu'on l'étend, qu'on l'exagère, qu'on la fait sortir de ses bornes, et qu'on la rend par là indigne de créance et de réflexion. Accusation bien grave si elle était bien fondée ; mais, sans entrer ici dans de longs éclaircissements, je veux aujourd'hui vous prendre tous à témoin de la vérité que l'on vous prêche, et je ne crains point de vous faire juges dans votre propre cause. Car en quoi, je vous prie, tombe-t-on ici dans l'excès? est-ce dans la peinture que l'on vous fait de vos maux ? est-ce dans le détail des remèdes que l'on vous suggère?

Les portraits de la chaire, dites-vous, ne sont pas toujours fidèles. A force de les vouloir rendre odieux, ils ne sont plus ressemblants, et l'on a peine de s'y reconnaître. Qui le dit et qui le pense, chrétiens auditeurs? Vous le dites et vous le pensez du vôtre ; chacun en dit autant du sien, j'en conviens; mais souffrez que des uns j'en appelle aux autres, et que, vous confrontant ensemble, je vous force de convenir qu'en fait de morale l'on ne dit rien ici d'outré.

Car, excepté le vice qui vous domine, et sur lequel votre amour-propre vous aveugle, en est-il un seul que l'on entreprenne ici de caractériser, que vous ne reconnaissiez incontinent dans les autres? et dont vous ne disiez, il est vrai, les voilà justement ; ce sont eux-mêmes, et l'on ne peut s'y méprendre? Que je rassemble, par exemple, tous les traits les plus forts que les orateurs sacrés ont employés à peindre l'avarice ; que je réunisse dans un seul caractère général tous les caractères d'avares particuliers; que je joigne aux usures criantes ou palliées les épargnes honteuses et sordides, aux exactions dures et aux extorsions violentes les injustices couvertes, et les fourberies cachées aux emprunts frauduleux. Que je traite tout cela de larcin et de vol, l'avare ne manquera pas de dire que ce portrait de nos mœurs est un portrait de fantaisie et fait à plaisir ; mais ceux qui n'y sont intéressés que par la perte qu'ils en souffrent, avoueront qu'il est juste et tiré d'après nature, et que, loin d'en trop dire sur ce sujet, je n'en dirai pas encore assez dans un siècle aussi livré que le nôtre à l'intérêt et à l'avarice. Qu'à l'âpreté de l'avarice j'oppose la fureur du jeu, la profusion de la volupté ; que j'en fasse voir les affreux excès, les dépenses ruineuses et les funestes suites, c'est un fantôme, dira le voluptueux; mais ceux qui, exempts de cette passion, par contre-coup en ressentent les effets, diront que c'est la vérité toute pure. Que des désordres généraux je descende aux vices particuliers ; que je passe des conditions aux âges, des âges aux sexes différents ; que je reproche à celle-ci le fard hideux de son visage, et à celui-là l'hypocrisie raffinée de ses mœurs; en un mot, que je présente à chacun son portrait, tous le reconnaîtront, excepté la personne pour qui il sera tracé ; et tandis que la voix du public et celle de sa conscience lui crieront plus haut que le Prophète à David : *Tu es ille vir* (II *Reg.*, XII, 7) : c'est à vous à qui l'on parle, c'est de vous dont il s'agit ici ; ne se dira-t-elle pas à elle-même ce que le pharisien disait à Dieu? *Non sum sicut cæteri.* (*Luc.*, XVIII, 11.) Non, non, ce n'est pas là mon caractère; je ne suis point de ce nombre, je ne ressemble pas en cela au reste du monde, je ne me reconnais pas à ces traits. Aveuglement étrange et digne de pitié! On rend justice à la parole de Dieu quand elle attaque les défauts d'autrui, et jamais quand elle combat les nôtres; elle est toujours vraie et sensée lorsqu'elle ne nous intéresse pas, mais elle devient, à coup sûr, et fausse et outrée dès qu'elle nous prend à partie. J'en pourrais dire autant des règles de conduite que l'on vous prescrit, et contre lesquelles vous criez à la rigueur, puisqu'il est certain que vous ne les trouvez trop austères que quand elles répriment vos passions, et jamais assez quand elles s'opposent aux dérèglements d'autrui.

Mais j'ai encore quelque chose de plus fort; car, en vous comparant ici non plus les uns avec les autres, mais vous-mêmes avec vous-mêmes dans les différents degrés d'attention et de créance que vous donnez à la parole que l'on vous prêche, j'y trouve une contradiction manifeste : je m'explique. Que tous les prédicateurs bornent le cours de leurs instructions aux seules vérités spéculatives de la foi; qu'ils vous prêchent ce qui captive l'esprit et non ce qui gêne le cœur; qu'ils vous parlent tant qu'ils voudront d'un Dieu fait homme, d'un Dieu né dans une crèche et méprisé, d'un Dieu mort sur une croix; vous les écouterez, vous les approuverez, vous les croirez sans peine : c'est l'Evangile, direz-vous, c'est la vérité; et moins elle paraît croyable, ajouterez-vous après Tertullien, plus elle l'est en effet. Dieu n'est point Dieu, si ce qu'il dit et ce qu'il fait ne nous passe, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de faire et de révéler ce qui est au-dessus de la portée de nos esprits : *Credibile est, quia ineptum est... non pudet quia pudendum est.* Mais que ces mêmes prédicateurs, sans sortir de leur sujet, en viennent aux vérités pratiques, qui ne sont que des conclusions évidentes et nécessaires de ces premiers principes ; qu'ils vous montrent l'obligation indispensable où vous êtes, en qualité de membres de Jésus-Christ, de vous conformer à votre chef, de vous humilier, de vous mortifier, de souffrir, de vous crucifier comme lui ; qu'ils vous disent que sans cela il n'y a point de salut à attendre pour vous ; ne crierez-vous point à l'exagération, au rigorisme, et peut-être à la nouveauté ? semblables à Hérode, cet injuste persécuteur de Jean-Baptiste, qu'il écoutait volontiers, dit l'Evangile, sur toute autre matière que sur celle de ses mœurs : *Libenter eum audiebat* (*Marc.*, VI, 20); mais il le jeta dans les fers dès qu'il vint à proscrire ses infâmes plaisirs : *Non licet* (*Marc.*, VI, 18), Prince, cela ne vous est pas permis. Ce mot,

ce seul mot, coûta au divin Précurseur la liberté et la vie ; et voilà, dit saint Augustin, ce qui décrédite encore aujourd'hui la parole de Dieu, on aime la vérité dans son lustre et dans son éclat, c'est-à-dire dans la beauté de ses découvertes, dans la sublimité de ses mystères, dans la magnificence de ses promesses : *Amant veritatem lucentem;* mais on la hait dans la sévérité de ses maximes, dans la rigueur de ses préceptes, dans la vivacité de ses reproches : *Odere redarguentem.* Elle a beau crier du fond de vos cœurs, où vous la retenez captive : *Non licet.* Fuyez ces plaisirs dangereux rompez cet attachement criminel, cassez ce contrat usuraire, restituez ce bien retenu, ou mal acquis : *Non licet.* Bon, dites-vous, ce sont là des visions de nos prophètes! on exagère toujours en chaire; on y prend plaisir à damner tout le monde, ailleurs on se radoucit. Ah! chrétiens, où en sommes-nous ? L'Evangile n'est-il donc plus Evangile, dès qu'il reprend vos vices ou qu'il contrarie vos inclinations ? Si la sainte folie des mystères du Sauveur, comme parle saint Paul, vous paraît une véritable sagesse, pourquoi la véritable sagesse de sa doctrine vous semble-t-elle une exagération et une folie? Où sont ces belles maximes ? *Non pudet, quia pudendum est... Credibile est, quia ineptum est.* La sévérité n'est-elle donc pas un caractère aussi essentiel à la morale chrétienne, que l'obscurité l'est à la foi?

Que disons-nous après tout de si dur que le Sauveur n'ait dit avant nous en des termes encore plus précis et plus forts? Nos décisions, je dis les plus sévères, le sont-elles plus que celles-ci de Jésus-Christ? Sur la charité, par exemple : Quiconque traite son frère d'insensé et de fou mérite le feu ; sur la chasteté : Quiconque regarde seulement une femme d'un œil charnel est un fornicateur et un adultère; sur la fuite de l'occasion du péché : Coupez, arrachez, retranchez toute cause de chute, fût-ce de vos membres les plus chers; sur l'humilité : Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez jamais dans le royanme de Dieu; sur la mortification : Il faut se renoncer soi-même, prendre sa croix et la porter chaque jour; enfin, sur la perfection et la sainteté : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Sur tous ces articles vous nous accusez tous les jours d'exagération; accusez-en donc Jésus-Christ lui-même, qui nous a dicté ces maximes; accusez-en les apôtres, qui les ont prêchées à l'univers; accusez-en les premiers fidèles, qui nous les ont enseignées par leurs exemples ; accusez-vous-en vous-mêmes, vous qui vous êtes engagés sur les sacrés fonts du baptême à les croire et à les suivre; mais hélas ! qu'il est à craindre que, tandis que vous nous accusez à votre tribunal d'enchérir sur la vérité et de la surfaire, Dieu ne vous réprouve au sien, pour l'avoir contredite et oubliée ! Premier obstacle qui s'oppose au premier fruit de la parole de Dieu; je veux dire à l'instruction : *Utilis ad docendum.*

La seconde fin de la parole de Dieu, selon saint Paul, c'est de toucher le cœur et de le remplir d'une sainte componction : *Utilis ad arguendum, ad corripiendum.* (II *Tim*, III, 16. C'est au cœur à qui Dieu nous ordonne de parler : *Loquimini ad cor.* (*Isa.*, XL, 2.) C'est le cœur qu'il a commis pour être le gardien et le dépositaire de sa sainte parole : *Qui in corde bono et optimo audientes verbum retinent.* (*Luc.*, VIII, 15.) L'esprit n'est que le canal par où elle doit passer. Or, c'est un principe de morale universellement reçu dans les choses mêmes de Dieu, que ce que l'on donne de trop à l'esprit on l'ôte au cœur, et que les réflexions curieuses et recherchées étouffent les mouvements tendres et affectueux.

Appliquons ce principe à notre sujet, et servons-nous-en pour éclaircir une difficulté que l'expérience ne nous rend tous les jours que trop sensible. Car pourquoi, je vous prie, la parole de Dieu ne produit-elle pas les mêmes effets dans les cœurs de tous ceux qui l'écoutent? Pourquoi, selon la remarque de saint Bernard, comme le soleil n'échauffe pas tous ceux qu'il éclaire, aussi la parole de Dieu ne touche-t-elle pas tous ceux qu'elle instruit? Je dis plus, pourquoi les moins éclairés sortent-ils de nos discours souvent les plus touchés? Pourquoi des instructions aisées et familières font-elles plus d'impression et de fruit dans les campagnes sur les auditeurs simples et grossiers, que les discours les plus étudiés n'en font dans les villes sur vous, qui êtes les sages et les génies du siècle? Ah ! chrétiens, ne cherchons point ailleurs la raison de cette différence; c'est que vous donnez plus à l'esprit, et eux plus au cœur; c'est que vous étudiez la vérité pour en juger, et eux pour la goûter; c'est que vous voulez pénétrer la parole de Dieu, et qu'ils s'en laissent pénétrer. C'est, en un mot, qu'ils changent et qu'ils se convertissent sans se mettre en peine d'admirer, et que vous, tout au contraire, vous voulez admirer, sans vous convertir et vous changer. C'est la réflexion de saint Augustin : *Mirantur, sed non convertuntur.* Or, ne vous y trompez pas, ajoute ce saint docteur, l'affaire du salut dont il s'agit ici est une affaire qui se traite beaucoup mieux par les gémissements de la piété que par les raisonnements de l'école : *Negotium hoc plus gemitibus, quam sermonibus agitur.* La simplicité du cœur y est plus propre que la subtilité de l'esprit. C'est aux simples que Dieu révèle ses secrets, *cum simplicibus,* et c'est pour eux qu'il réserve l'efficacité de sa parole : *Cum simplicibus sermocinatio ejus.* (*Prov.*, III, 32.) Voulez-vous donc y avoir votre part? mettez des bornes à vos recherches, et donnez à vos affections plus de liberté; arrêtez-vous à ce qui vous touche, et quand vous aurez trouvé cette perle évangélique, ne creusez point plus avant, pour chercher d'autre trésor. Hélas ! dans le zèle que Dieu nous inspire pour votre salut, que ne connaissons-nous l'endroit sensible de vos cœurs ! que ne pouvons-nous y porter sans

le secours des raisonnements et des paroles, les traits perçants de sa grâce! mais au moins aidez-nous à leur donner passage; ne les arrêtez pas en chemin par de sèches et de stériles réflexions; profitez des heureuses dispositions que Dieu a mises au fond de vos âmes, pour y faire triompher sa parole; si c'est la crainte de ses jugements qui vous domine, fortifiez-la de la peinture que nous faisons de ses rigueurs; si vous sentez plus d'attrait pour ses miséricordes, réveillez ici toutes les preuves que nous vous donnons de ses bontés, et ne perdez aucune de ses promesses, si ce sont ses récompenses qui vous charment. Que si, quoi qu'on vous dise, vous ne sentez en vous qu'indifférence et que froideur, ah! chrétiens auditeurs, l'état funeste! mais ne perdez pas courage; attendrissez-vous sur votre endurcissement même; soyez touchés de ne l'être pas, et faites sortir de la dureté de ce rocher les larmes que vous ne sauriez tirer de sa tendresse. Second fruit de la parole de Dieu : les touches secrètes : *Ad arguendum*, *ad corripiendum*.

Mais la principale fin de la parole de Dieu, dit saint Paul, c'est la réforme des mœurs, et la pratique du bien qu'elle enseigne : *Ad omne opus bonum* (II *Tim.*, II, 21); sans ce dernier fruit, tous les autres sont inutiles. Tant d'instructions et de convictions qu'il vous plaira, les démons sont encore plus instruits et plus convaincus que nous : *Dæmones credunt* (*Jac.*, II, 19), dit l'apôtre saint Jacques; tant d'impressions et de touches secrètes que vous voudrez, les démons sont encore plus touchés et plus émus que vous, puisqu'ils le sont jusqu'au tremblement et à l'effroi : *Dæmones credunt et contremiscunt.* (*Ibid.*) Ce n'est que la pratique qui vous discernera, qui vous justifiera, qui vous sauvera, dit saint Paul : *Non auditores, sed factores legis justificabuntur.* (*Rom.*, II, 13.) Je n'en dis pas assez : sans cette pratique fidèle des vérités chrétiennes que l'on vous prêche, tous les fruits de la parole de Dieu non-seulement vous deviendront inutiles, mais encore cesseront pour vous. Dieu ne vous l'ôtera peut-être pas sa divine parole; après tout, quand il en userait de la sorte, que ferait-il qu'il n'eût déjà fait à tant de peuples voisins et connus, chez qui l'erreur et le mensonge se débitent dans les mêmes chaires où leurs ancêtres avaient appris la vérité et la science du salut; mais au moins cette parole perdra pour vous et son esprit et son onction; cette punition est-elle sans exemple? Laissons là les Pharaon, les Saül, les Juifs mêmes, victimes mémorables d'un Dieu vengeur de sa parole; voici un trait de ses célestes vengeances, qui pour être moins connu, n'en est ni moins avéré, ni moins terrible. Il est tiré du chapitre XXIV des *Actes.* Là nous voyons deux illustres coupables venir entendre saint Paul dans ses fers : le proconsul Félix et son épouse Drusille, tous deux fameux dans la Judée, l'un par ses concussions et ses injustices, l'autre moins par l'éclat de son rang, que par le dérangement de ses mœurs; celle-ci Juive, et par conséquent instruite dès son bas âge des mystères du royaume de Dieu (c'est une remarque que fait l'historien sacré); celui-là idolâtre par le malheur de sa naissance; à votre avis, qui des deux vous semble mieux disposé à recueillir tous les fruits de la parole de Dieu? sans doute celle qui en avait été nourrie dès son enfance. Cependant saint Paul parle à tous deux des devoirs de la chasteté, et des règles de la justice : il leur remet devant les yeux l'affreuse image des jugements de Dieu : *Disputante illo de justitia et castitate et de judicio.* (*Act.*, XXIV, 25.) Quoi de plus capable de ramener cette princesse égarée? ces vérités ne lui étaient pas inconnues; elle en avait été convaincue, persuadée, pénétrée; et il ne paraît pas qu'elle en fût alors seulement émue, tandis que Félix, tout païen qu'il est, pâlit, tremble, frémit de crainte, d'horreur et d'effroi : *Tremefactus Felix.* (*Ibid.*) Jugements de mon Dieu, vous me paraissez bien moins terribles dans les justes frayeurs de ce pécheur idolâtre, que dans la funeste insensibilité de cette pécheresse endurcie : votre parole, ô mon Dieu! l'avait autrefois sanctifiée; qu'est devenu pour elle sa lumière et son attrait? elle connaissait il y a peu d'années votre voix; pourquoi ne la connait-elle plus? Ce n'est pas tout : Félix résiste à son tour aux impressions de la parole divine : Paul, dit-il, c'en est assez; je vous entendrai une autre fois, je vous entendrai plus à loisir; je vous ferai venir dans un temps plus favorable : *Tempore opportuno accersam te.* (*Ibid.*) Vous vous trompez, malheureux! ce temps favorable était venu pour vous, et il ne reviendra plus. Peu de jours après on le rappelle à Rome, et il y meurt. Ah! moment décisif, mais inutile de la grâce, où ce pécheur, pour la première et la dernière fois, fut touché de la parole de Dieu, vous serez pour lui le sujet éternel de ses remords et de ses regrets.

Grâce aux miséricordes de votre Dieu, chrétiens auditeurs, vous n'êtes pas réduits à cet état funeste; mais vos infidélités à sa parole, si vous n'y prenez garde, pourraient bien vous y conduire un jour. Aujourd'hui vous l'écoutez cette sainte parole, et elle vous éclaire, elle vous touche, elle vous presse; hélas! encore quelques résistances, et peut-être sa lumière s'éclipsera, son onction tarira, et elle perdra désormais sur vos esprits et sur vos cœurs toute sa force; elle ne la reprendra plus qu'au terrible jugement de Dieu : *Sermo quem locutus sum vobis, ipse vos judicabit in novissimo die.* (*Joan.*, XII, 48.) Là pour la dernière fois elle vous fera sentir son divin pouvoir; mais ce ne sera plus que pour vous condamner, pour vous confondre, pour vous accabler des plus sanglants reproches. Eh quoi! vous dira-t-elle alors, dans le commencement des siècles, rien ne m'a résisté; j'ai ordonné, et tout s'est fait; j'ai régné partout l'univers; et je n'ai pu régner sur ce cœur opiniâtre et rebelle, après avoir triomphé de tant d'autres. Un seul

avis a changé David, et d'un fameux pécheur, en a fait le modèle des pénitents; un seul mot a converti Zachée, et l'a dépouillé de ses biens mal acquis; une seule parole a peuplé les déserts, en y attirant Antoine, et sur ses pas une infinité de solitaires; et tant d'instructions, tant de discours, tant d'exhortations n'ont pu détruire en vous le vice qui vous domine! Vous n'avez pas voulu être la conquête de la parole de votre Dieu, vous en serez la victime; fidèle à ses remontrances, elle vous aurait couronné; rebelle à ses ordres, elle va vous condamner. Seigneur, ne le permettez pas; sera-t-il dit qu'un moyen de salut si puissant se tourne à notre perte? qu'une nourriture si divine se change en un poison fatal, et que ce germe de vie soit pour nous le principe d'une mort éternelle? Non, Seigneur, ne le permettez pas. Que le cri miséricordieux du sang de votre Fils s'unisse aujourd'hui à la faible voix de votre ministre; qu'il perce tous les cœurs qui m'écoutent; qu'il les rende désormais attentifs et dociles à votre sainte parole, et dignes enfin de vos miséricordes éternelles. Je vous les souhaite, etc.

SERMON XIX.

Pour le jeudi de la quatrième semaine de Carême.

SUR LES SOUFFRANCES.

Noli flere. (*Luc.*, VII, 3.)

Ne pleurez point.

En deux mots, voilà, mes frères, le grand miracle de la vraie religion: elle blesse, et elle guérit; elle afflige, et elle console; et nous fait trouver des biens inestimables dans les maux inévitables de la vie.

Dans quelque état que vous la considériez: promise, naissante, établie; dans les figures que l'Ancien Testament nous en donne; dans le plan que l'Evangile nous en forme; dans l'exécution que l'histoire sainte nous en fait voir; vous la verrez partout fonder sur les croix, cimentée de pleurs, élevée sur les ruines des prospérités temporelles. C'est par la patience qu'elle a combattu, qu'elle s'est signalée, qu'elle triomphe aujourd'hui dans l'univers; mais par un juste retour, vous la verrez aussi partout consoler les disgrâces, adoucir les amertumes, charmer les douleurs; et pour me servir de la belle expression de saint Ambroise, béatifier les hommes par leurs propres misères. De là, de tout temps dans l'assemblée des fidèles, tant d'illustres patients, tant d'heureux affligés, tant de martyrs contents au fort même de leurs supplices.

En faut-il davantage pour vous convaincre de l'étroite alliance qu'ont faite entre elles la religion et les souffrances? Souffrances humaines, moyens essentiels à la vraie religion! Religion divine, remède nécessaire aux souffrances! Souffrances humaines, apanages inséparables de la vraie religion! Religion divine, onction surnaturelle et victorieuse des souffrances! Souffrances humaines, fonds inépuisable de vertus dans la vraie religion! Religion divine, source intarissable de consolations dans les souffrances! Ah! chrétiens, est-ce sous des jours si consolants que vous envisagez les adversités? et ne vous en faites-vous pas des idées toutes contraires? Aussi parmi vous, dans le christianisme, combien d'inutiles, combien d'inconsolables afflictions! C'est ce qui redouble notre compassion pour elles. Non, chrétiens affligés, ce n'est point tant la nature de vos maux qui nous touche, quoique nous en soyons sensiblement touchés: c'est la fausse opinion que vous en avez et le triste usage que vous en faites. Si nous vous plaignons dans vos peines, c'est que vous en ignorez et que vous en négligez et le prix et le remède; c'est qu'étant chrétiens, et chrétiens affligés, vous semblez oublier le christianisme, qui peut, en sanctifiant vos larmes, les essuyer, pour ne vous occuper que de l'affliction, qui, en vous aigrissant, vous rend plus coupables; c'est, en un mot, qu'au lieu d'unir la religion et les souffrances, vous les séparez, vous les jugez même incompatibles. Car si l'on vous reproche vos impatiences continuelles dans vos traverses journalières: Pour les souffrir comme il faut, dites-vous, il faudrait être de parfaits chrétiens. Et si l'on vous demande: A quoi tient-il que vous ne soyez des chrétiens parfaits? C'est, répondez-vous, à nos souffrances.

Ainsi l'esprit malin, cet ennemi rusé de votre repos et de votre salut, en change les vrais moyens en de prétendus obstacles. Opposons à ses artifices les desseins de notre Dieu; entrons dans la sainte alliance qu'il a faite de la croix et de la foi: vous y trouverez également votre bonheur même et votre mérite. Vous souffrez; et vous dites que, pour souffrir comme il faut, vous n'êtes pas assez chrétiens: eh bien, chers auditeurs, devenez-le; vous le pouvez. Les souffrances sont la voie la plus courte au plus parfait christianisme: vous le verrez dans mon premier point.

Vous êtes chrétiens, et vous dites que vous le seriez encore plus si vous souffriez moins: eh bien! chrétiens auditeurs, consolez-vous; vous le devez. Le christianisme est le soulagement le plus doux aux souffrances les plus amères: vous le verrez dans mon second point.

Heureuse union du christianisme et des souffrances! des souffrances au christianisme, pour l'établir et le perfectionner; du christianisme aux souffrances, pour les adoucir et les soulager: en deux mots, la nécessité des souffrances dans la religion, et la nécessité de la religion dans les souffrances. C'est le partage de ce discours. Implorons l'assistance de celle que l'Eglise appelle la protectrice des chrétiens et la consolatrice des affligés. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Renoncer au monde et à ses charmes trompeurs, au démon et à ses suggestions criminelles, à la chair et à ses lâches faiblesses, pour ne suivre que les attraits, les

leçons, les exemples d'un Dieu Sauveur, voilà, je ne dis pas la perfection, mais l'essence même du christianisme.

A cette fin si noble de la religion s'opposent trois grands obstacles : la vivacité des passions, émues par les objets sensibles; la tyrannie des vices, soutenue de l'habitude; la médiocrité des vertus nourries dans une molle indolence. Le moyen de vaincre des dispositions si contraires à nos devoirs? Point d'autre, chrétiens auditeurs, dans le cours ordinaire de la Providence, que les souffrances.

Les souffrances, en premier lieu, mortifient les passions, en retranchant les objets qui les flattent. Hélas! nous avons tous promis de ne nous attacher jamais, lorsque nous avons promis de renoncer au monde et à ses charmes, pour ne suivre que la grâce et ses attraits. Ce n'est qu'à cette condition que, mis au nombre des enfants de Dieu, nous avons reçu droit à son héritage. Mais, hélas! cette sacrée promesse du baptême, la tiendrions-nous en effet, si Dieu, par de salutaires afflictions, ne nous sevrait de ces objets enchanteurs qui causent tous les mouvements déréglés des passions et qui étouffent les plus purs sentiments de la grâce?

Nous naissons hommes, avant que d'être faits chrétiens, et la grâce en nous ne détruit point la nature. Dès que nous sortons des ténèbres de l'enfance et que nous jouissons des lumières de la raison, je vous le demande, mes frères, où se portent nos premiers regards? sur les vérités de la religion ou sur les vanités du siècle? où volent nos premiers désirs? vers les félicités du ciel ou vers les prospérités de la terre? où s'adressent nos premiers vœux? au Maître des biens éternels ou au dispensateur des faveurs passagères? où courent nos premiers pas? dans les sentiers de la vertu ou dans la route des plaisirs? où se fixe notre cœur? à son Créateur et à son Dieu ou bien à la créature et à soi-même? Avouons-le, chrétiens, à notre confusion; malgré tous les engagements du christianisme à renoncer au monde et à ses faux appas, les objets sensibles nous éblouissent, nous charment, nous inspirent pour eux les passions les plus vives. Qui nous détrompera donc de leurs flatteuses illusions? Qui nous délivrera de leurs impressions dangereuses? Qui en arrêtera les funestes effets? contre un poison si doux ne faut-il pas des remèdes amers? Ah! du moins, Seigneur, ne nous épargnez pas les retranchements nécessaires; mortifiez nos penchants; réprimez nos inclinations; ne nous rendez pas ici-bas satisfaits et contents, afin que nous y soyons chrétiens et fidèles. Qu'il est naturel de joindre aux distinctions des honneurs, les hauteurs d'une fierté mondaine; aux commodités des richesses, les superfluités d'un luxe profane; au goût des plaisirs, les débordements d'une sensualité païenne! Que le pas est glissant de la prospérité à l'orgueil, de la fortune à l'ambition, de la volupté à la mollesse! Quelle route, grand Dieu! à la recherche de l'humilité, que le faîte de la gloire; à la pratique de la mortification, que l'usage des douceurs de la vie; au détachement du cœur, que la satisfaction des sens! en un mot, à la modération de toutes les passions, que l'accomplissement de tous les désirs!

Parcourons les conditions différentes, et voyons sur ce point, si l'expérience dément la raison. Où trouver cette divine sagesse, dont la sagesse incarnée est venue nous tracer les leçons? Ne la cherchez pas, dit l'Ecriture, où les hommes cherchent leur bonheur; elle n'est point le partage des heureux de la terre : *Sapientia non invenitur in terra suaviter viventium.* (*Job.*, XXVIII, 13.)

Si vous cherchez la présomption de l'esprit, l'enflure du cœur, l'artifice du langage, le déguisement de personnage et tout le faible des plus nobles passions, vous le trouverez à la cour des grands, parmi l'éclat, la pompe et l'encens : *Cor stultorum ubi lætitia.* (*Eccle.*, VII, 5.) Mais si vous aimez la simplicité, la droiture, la docilité, la modestie et tout le solide d'une véritable sagesse, ne sortez pas de ces tristes conditions exposées aux rebuts et aux caprices de ceux qui les dominent : *Cor sapientium ubi tristitia.* (*Ibid.*)

Si vous voulez connaître les excès de l'amour-propre, les raffinements de la cupidité, les délicatesses de la chair et tout le ridicule des plus basses passions, vous le verrez dans le sein des familles florissantes, parmi les ris, les jeux et les festins : *Cor stultorum ubi lætitia.* Mais si vous demandez la frugalité, la tempérance, la régularité, l'application et tout le sérieux d'une mûre sagesse, jetez les yeux sur ces pénibles états, condamnés au travail et réduits au pur nécessaire : *Cor sapientium ubi tristitia.*

Si vous êtes curieux des folies du paganisme, de ces aveugles hommages, de ces assiduités inutiles, de ces devoirs superstitieux rendus à des divinités mortelles et fragiles; vous pouvez en être témoins chez les riches, adorés, applaudis, idolâtrés, parmi l'or et l'argent : *Cor stultorum ubi lætitia.* Mais si vous vous attachez à découvrir des âmes vertueuses et chrétiennes, et toujours prêtes à réclamer leur Sauveur et leur Dieu; arrêtez-vous à ces personnes affligées, que le peu de ressource qu'elles ont ici-bas, force à porter plus haut leurs vues et leurs soupirs : *Cor sapientium ubi tristitia.* Voilà ce qu'ont reconnu tous les sages de l'Ancien et du Nouveau Testament, lorsqu'après bien des réflexions sur les caractères des hommes, aussi différents que leurs fortunes, ils ont conclu d'un commun accord que les biens jetaient dans l'égarement, mais que les maux inspiraient la sagesse : *Cor stultorum ubi lætitia; cor sapientium ubi tristitia.*

Voilà ce qu'ont fait voir dans la loi de

grâce, aussi bien que dans la loi écrite, tant de Samsons endormis dans les succès et de Machabées vigilants dans les revers ; tant de superbes Amans dans la splendeur et l'opulence et d'humbles Mardochées dans l'indigence et l'obscurité ; et pour dire quelque chose de plus convaincant, tant de Saüls, de Davids, de Joas devenus dans leur bonheur jaloux, violents, sanguinaires, de justes, de débonnaires, de bienfaisants qu'ils étaient dans leurs traverses ; tant de Salomons enfin, que la sûreté de leurs lumières n'a pu préserver des écueils de leurs conditions, assez éclairés pour en montrer aux autres les dangers, et assez insensés pour y donner eux-mêmes, jusqu'à devenir impies dans les plaisirs, après avoir averti que les plaisirs faisaient apostasier les plus sages. Tous ces exemples fameux ne prouvent-ils pas que la prospérité est l'élément des passions, *Cor stultorum ubi lætitia*, et l'adversité, l'école de la sagesse et de la religion, *Cor sapientium ubi tristitia.*

Venons à une preuve plus forte et plus touchante, et de l'expérience commune, passons au témoignage de votre cœur. Recueillez tous les sentiments que vous y trouvez raisonnables et chrétiens, et voyez si de ceux qui en sont le mieux établis, il en est un seul dont vous ne soyez pas redevables aux souffrances. Vous sentez autant d'indifférence et de dégoût même pour le monde, que vous aviez pour lui de passion et de fureur. Ce qui vous y attirait autrefois n'a plus pour vous le même attrait ; l'on ne vous voit plus la même ardeur pour ses assemblés, ses fêtes, ses spectacles ; y passer les jours et les nuits, c'eût été à certain temps vos délices ; y paraître seulement, c'est aujourd'hui votre supplice. Pour des objets si dangereusement aimés, d'où vous vient cette heureuse froideur ? Si vous avez changé pour le monde, n'est-ce pas que le monde a changé pour vous ? L'éclat d'une disgrâce, la honte d'un refus, le déclin de l'âge, le dérangement des biens de fortune, la perte même de quelque agrément de la nature, en vous effaçant à ses yeux l'a peut-être effacé de votre cœur. Si cela est, vos sentiments ne sont pas encore bien purs ; mais Dieu qui les a formés par le moyen de l'affliction, les perfectionnera par le secours de la grâce ; les feux éteints de la passion rendront au flambeau de sa religion sa pureté et sa force ; et après avoir renoncé au monde en sage mondain, vous y renoncerez en parfait chrétien ; combien de fois de cruels dépits ont-ils donné lieu à de saintes retraites ?

Vous étendez le mépris que vous avez pour le monde jusque sur ses favoris ; c'étaient là autrefois vos idoles, c'était à leurs pieds que vous portiez vos vœux et votre encens, dans l'espérance qu'ils vous couvriraient de leur ombre et qu'au besoin ils vous prêteraient leur appui ; maintenant vous n'y faites plus de fond, Dieu seul et ses autels sont votre asile, et ce n'est plus que dans le ciel que vous cherchez des patrons, c'est-à-dire qu'une piété solide prend en vous la place d'une vanité indiscrète, et que les sentiments de la religion succèdent aux empressements de la passion. Disposition salutaire : mais pour vous y faire entrer, la grâce ne s'est-elle pas servi de l'adversité, de la chûte d'un protecteur puissant, de l'infidélité d'un ami méconnaissant, du refroidissement d'un maître mécontent ? car l'âme du fidèle, ainsi que la colombe de Noé, ne revient guère à l'arche du Seigneur, que quand elle ne trouve point où se reposer sur la terre.

Vous n'êtes pas plus affamé des trésors qu'enivré des faveurs du siècle. Vous vous contentez de ce que la Providence vous donne, et dans le peu même que vous avez, plus libéral encore que bien des riches dans leur abondance, vous donnez de votre nécessaire, tandis qu'ils refusent leur superflu ; voilà l'esprit du christianisme, esprit de détachement, esprit de charité ; mais la grâce de qui vous le tenez par miséricorde, ne vous l'a-t-elle pas fait acheter par un peu d'adversité ? si vous n'aviez pas tant de peine à vivre selon votre état, n'auriez-vous pas plus d'envie d'amasser pour devenir ce que vous n'êtes pas ? plaindriez-vous les misères d'une extrême indigence, si vous ne sentiez pas les incommodités d'une juste médiocrité ? et compatiriez-vous si fort aux affligés, écouteriez-vous un peu volontiers un discours sur les afflictions, si vous n'étiez pas affligé vous-même ? Il faut être, disait le Sage, du moins comme vous êtes, entre la pauvreté et la richesse, pour être touché des maux, sans être tenté des biens de la vie ; et c'est pour cela qu'il demandait à Dieu cet état préférablement à tout autre : *Mendicitatem et divitias ne dederis mihi.* (*Prov.*, XXX, 8.) Revenu de l'enchantement du monde, de la vanité de ses grandeurs, de la fragilité de ses biens, vous l'êtes encore de la folie de ses plaisirs. Vous n'êtes plus sensible qu'au joies pures d'une bonne conscience ; le soin de la régler vous occupe, et vous vous dites souvent à vous-même : Pensons à nous, donnons ordre à notre conscience, et mettons-nous en état de rendre compte à Dieu. C'est là penser en chrétien ; mais ces pensées qui naissent sans doute de la grâce, n'ont-elles pas été conçues dans la douleur ? ne sont-elles pas inspirées par la mort d'une personne qui vous fut chère, nourries par les atteintes d'un mal qui devient habituel, entretenues par les pressentiments d'une fin qui approche et d'une éternité qui la suit ? c'est en de pareilles conjonctures qu'on ne trouve que douceurs dans la pénitence et qu'amertumes dans les plaisirs.

Enfin, je vous vois aujourd'hui réservé dans vos jugements, mesuré dans vos discours, obligeant dans vos manières ; modéré dans vos ressentiments ; et vous étiez né vif, critique, impatient, colère. Les plus grandes offenses vous aigrissent beaucoup moins, que ne faisait autrefois le moindre mot ; vous excusez de visibles défauts, vous qui donniez un tour malin à des actions innocentes : et vous faites l'éloge de ceux,

dont vous vous plaisiez à faire la satire. Ce changement est sans doute l'ouvrage de la grâce; mais l'adversité n'en a-t-elle pas été l'instrument? Avant que vous fussiez si indulgent, ne vous a-t-on pas été trop sévère? ne vous a-t-on pas condamné mal à propos, pour vous apprendre à ne pas condamner légèrement? et n'est-il pas vrai que la médisance ne vous déplaît tant, que depuis que vous avez senti quelque traits de calomnie? Car l'expérience, surtout en fait de mœurs, est la maîtresse la plus dure, mais la plus utile; rien n'instruit mieux de ce qu'il ne faut point faire, que d'être obligé de le souffrir; et ce n'est presque jamais qu'à ses propres dépens que l'on devient plus sage et plus chrétien.

Mais quoi? Dieu, me direz-vous, dont la puissance égale la bonté, ne peut-il pas réunir en notre faveur la religion et la prospérité? La grâce, dont les trésors sont immenses, n'a-t-elle pas d'autre moyen de réparer, d'élever, d'enrichir, de fortifier la nature, que de la dépouiller, de l'abattre, de l'affliger, de l'appauvrir? et ne saurait-on être chrétien, qu'on ne souffre? Ah! mes chers frères il ne s'agit point ici de ce qui se peut absolument; mais de ce qui se peut dans les règles ordinaires de la Providence. Or des passions flattées et dociles, des désirs satisfaits et réglés, des sens immortifiés et innocents, une chair caressée et soumise, une vie enfin délicieuse et chrétienne, ce seraient, dans l'état où nous sommes, des prodiges. Est-il de la sagesse d'un Dieu d'asservir sa puissance à notre délicatesse, et de s'employer à des miracles frivoles, pour nous épargner des peines utiles? C'est bien assez qu'il nous traite comme des malades, à qui la prudence d'un médecin refuse malgré leur appétit, des aliments, qui ne manqueraient pas de leur nuire; ou comme des enfants, des mains de qui la tendresse d'une mère, sans avoir égard à leur dépit, arrache le couteau dont ils se jouent et dont ils vont se percer le cœur; c'est-à-dire qu'il nous retranche sans pitié tout ce qui émeut la passion et met le salut en danger. Quel sujet avons-nous, Seigneur, de nous en plaindre? puisque vous ne faites après tout que ce que nous nous sommes engagés de faire nous-mêmes, lorsqu'en renonçant au monde et à ses charmes, nous avons renoncé aux objets les plus flatteurs des passions : premier obstacle à la religion.

Les passions réglées, la religion demande des vertus. Or les souffrances corrigent les vices en détruisant les habitudes qui les ont formés et qui en soutiennent la tyrannie. Car les premiers péchés viennent du démon et de ses suggestions malignes; c'est pour cela que dans le baptême on nous y fait renoncer. Mais les récidives et leur enchaînement fatal viennent de leur faux bonheur et de leur trompeuse prospérité. Si tout pécheur était malheureux dès le premier péché, il n'y aurait point de vicieux au monde, et si tout vicieux prospérait dans son iniquité, j'ose le dire, ô mon Dieu! vous trouveriez peu de pénitents parmi tant de coupables. Qu'un crime heureux est un mal difficile à détester! et tout prévaricateur épargné devient à coup sûr un impénitent incorrigible. Car quel accès, Seigneur, votre grâce trouve-t-elle dans son esprit et dans son cœur? et par où peut-elle s'en ménager l'entrée? Par la foi? Que ses lumières sont faibles dans un homme à qui le vice réussit! les heureux, vous le savez, sont presque tous incrédules et esprits forts. Hélas! si la seule vue de la prospérité des méchants ébranle souvent la religion du juste, comme l'ont témoigné les plus grands saints, quelle impression d'infidélité ne fait pas le succès du crime dans celui qui en goûte le fruit? Est-ce en trop dire, que d'assurer avec le Prophète que Dieu n'est point l'objet de ses pensées ni la foi la règle de ses jugements: *Non est Deus in conspectu ejus.* (*Psal.*, X, 5.) Par la raison? hélas! en fait-il seulement usage? Les vicieux sont toujours sur certains points insensés. Tout pécheur content, dit le même prophète est un stupide achevé; le péché d'habitude n'est pas un égarement passager, c'est une folie durable: *Comparatus est jumentis* (*Psal.*, XLVIII, 13, 21); la raison n'y jette plus que de faibles lueurs, plus propres à colorer qu'à dévoiler le vice: *Ad excusandas excusationes in peccatis.* (*Psal.*, CXL, 4.) Par l'expérience? elle ne sert qu'à l'aveugler davantage et à le corrompre de plus en plus. Tout lui succède, tout lui rit, tout le flatte, tout l'invite à persister dans son péché; et si la conscience le trouble encore quelquefois par de salutaires menaces, sa réponse, dit l'Ecriture, est toute prête : j'ai péché, et quel mal m'en est-il arrivé : *Peccavi, et quid mihi accidit triste?* (*Eccli.*, V, 4.) Bannie donc de son esprit, par où la grâce peut-elle se faire jour dans son cœur? Par la reconnaissance des biens qu'il a reçus? il n'en connaît point de plus avantageux que ceux qu'il tire de son crime; bien loin de savoir gré des dons spirituels, il ne tient aucun compte des bienfaits sensibles; et Dieu, en le comblant chaque jour de ses faveurs, ne fait que verser ses pluies sur une terre ingrate et semer sur un rocher stérile qui ne porte, dit l'Ecriture, que des racines empoisonnées et des fruits amers: *De vinea Sodomorum vinea eorum: uva eorum, uva fellis.* (*Deuter.*, XXXII, 32.)

Par la honte du péché, dont il est l'esclave? Ah! si la honte du vice n'a pu le retrancher dans ses commencements, où il n'est encore qu'étranger, et comme enté par le démon, pourra-t-elle l'arracher après des progrès qui l'ont rendu familier, et l'ont fait passer en nature? Eh! mes frères, quand on est heureux dans le temps où nous sommes, est-il donc si honteux de pécher? Le vice alors marche tête levée, et laisse rougir la vertu; il semble en avoir pris la noble hardiesse, et l'avoir chargée de sa timidité naturelle. Ce n'est que quand il est poursuivi, qu'il se cache, de peur d'être flétri; il se montre, dès qu'il prospère, parce qu'il est sûr d'être applaudi : *Laudatur pec-*

cator, et iniquus benedicitur. (*Psal.*, X, 30.)

Par la crainte des châtiments, qui l'attendent en l'autre vie? Il faudrait d'abord les croire, et y penser : mais, supposé même qu'il les croie, et qu'il y pense; les maux à venir, auprès des maux présens, s'évanouissent, ne paraissent que dans un sombre éloignement; et se perdent dans un faux jour de pénitence, qui empêche de les prévoir, parce qu'il promet de les prévenir.

Par où donc encore une fois la religion peut-elle corriger les mœurs dépravées, détruire l'empire de Satan, et faire refleurir l'étude de la vertu, où règne impunément l'habitude du vice? Ah! il n'y a que les voies de rigueur, qui ouvrent alors le retour à la grâce; il n'y a que l'épreuve de l'adversité, qui réforme l'abus de la prospérité; il n'y a que l'affliction, qui fasse une âme pénitente et vertueuse, d'une âme impénitente et criminelle. Il faut qu'un coup du ciel brise cette idole de fortune, ouvrage de tant de favorables intrigues et d'heureux artifices; qu'il dissipe ces trésors d'iniquité, fruits de fraudes profitables, et d'avantageuses injustices; qu'il ruine ce corps de péché, objet de tant de voluptueuses débauches, et de flatteuses sensualités; qu'il porte l'horreur et l'infamie dans ces commerces d'impudicités, suites de tant d'agréables chaînes, et de tendres engagements : *Imple facies eorum ignominia.* (*Psal.*, LXXXII, 17.) Alors, Seigneur, alors ces esclaves volontaires des prestiges du démon, et de leurs propres iniquités, deviendront les conquêtes de votre grâce : *Et quærent nomen tuum, Domine!* (*Ibid.*) La sensibilité de leurs peines réveillera la vivacité de leur foi, rappellera la lumière de leur raison, ranimera la voix de leur conscience. La foi leur dira que, quels que soient les instruments, vous seul, ô mon Dieu! êtes l'auteur de leurs souffrances; la raison, que, s'il est dur de ressentir, il est juste de respecter vos coups; et la conscience, que, pour grands que soient leurs châtiments, ils n'égalent pas encore leurs offenses. Leurs vues, ainsi changées, leurs sentiments changeront avec elles; ils commenceront à rendre des actions de grâces des biens qu'ils ont reçus, quand ils sentiront les regrets de les avoir perdus; ils auront honte d'avoir abusé des bienfaits, quand ils seront obligés de recourir au bienfaiteur; et ils craindront alors l'accablement des maux éternels, quand ils éprouveront la rigueur des maux temporels.

A ces dispositions de nécessité de leur part, de la vôtre, Seigneur, vous joindrez des dispositions de grâce, vous leur ferez entendre au fond du cœur que, tout irrité que vous êtes, vous n'êtes pas implacable; que vous les punissez moins en Juge qu'en Père; que si vous les affligez ce n'est point par haine mais par tendresse, et que vous ne leur épargnez pas vos châtiments, parce que vous leur réservez encore votre héritage. A ces soupirs forcés que leur arrachera la douleur, vous répondrez par cette voix consolante : Convertissez-vous à moi, et je me convertirai à votre égard; je cesse de vous corriger si vous cessez de me déplaire, et vous ne me trouverez plus sévère vengeur dès que vous ne serez plus enfant rebelle. A ces traitements rigoureux vous mêlerez de tendres caresses, vous assaisonnerez d'une onction divine leur simple repentir; vous récompenserez de saintes douceurs leurs moindres efforts, et, par ce sage tempérament de sévérité et de clémence, vous les affectionnerez à leurs devoirs et vous les dégoûterez de leurs vices.

N'est-ce pas ainsi, mes frères, que s'achève la délivrance des âmes engagées par une longue servitude dans les liens du démon et du péché? Montrez-moi dans toute la suite de l'histoire sainte un seul pécheur d'habitude revenu sincèrement à Dieu sans le secours de l'affliction. C'est dans l'horreur d'un cachot, que, accablé sous les débris d'une fortune éclatante, l'infidèle Manassès abjure son impiété : Grâce, ô mon Dieu! s'écrie-t-il, pardon, miséricorde! *Tu, Domine, posuisti pœnitentiam propter me!* C'est dans la solitude des forêts que, réduit à la condition des bêtes, l'orgueilleux Nabuchodonosor dépose sa fierté : Oui, je le confesse, à vous seul, Seigneur, gloire, adoration, hommage : *Laudo, et magnifico, et glorifico Regem cœli.* (*Dan.*, IV, 34.) C'est dans les abîmes de la mer que, devenu la proie d'un monstre impitoyable, le fugitif Jonas déteste sa désobéissance : Tempêtes, orages, éléments soumis aux ordres de mon Dieu, ah! portez ma voix suppliante au trône de sa clémence! *Veniat ad te oratio mea, ad templum sanctum tuum.* (*Jon.*, II, 8.) C'est dans le fond d'un désert que, pressé de la faim, l'enfant prodigue reconnait ses égarements : J'ai péché contre Dieu; j'ai offensé mon père; qu'on me traite comme le plus vil esclave, c'en est encore trop pour moi : *Pater, peccavi in cœlum, et coram te; fac me sicut unum de mercenariis.* (*Luc.*, XV, 18, 19.) Et pour rassembler dans un seul témoignage une infinité d'exemples, c'est dans le concours de tous les fléaux de la vie, qu'également persécuté et des hommes et de Dieu, un peuple entier d'élus et de saints, vicieux autrefois et corrompus, attribue son salut à ses disgrâces : O vous, peuple! s'écrie-t-il, successeur de notre foi, et peut-être imitateur de nos désordres, vous qui apprendrez l'histoire de nos désastres, ne vous alarmez pas de nos malheurs : *Ne abhorrescant propter adversos casus* (II *Mach.*, VI, 12); sachez que ces coups de rigueur en apparence étaient au fond des coups de grâce, et que c'est aux afflictions de la vie que nous devons l'extirpation des vices : *Sed reputent ea quæ acciderant, non ad interitum, sed ad correptionem* (*Ibid.*).

Enfin, les souffrances élèvent et consacrent les vertus, en écartant tout ce qui en énerve la force et en affaiblit le mérite devant Dieu. Car c'est une vérité reconnue que la vertu rampe et dégénère dans la prospérité. Sans parler davantage des passions qui la combattent, et dont j'ai déjà fait assez voir les dan-

gers, la chair, la nature, l'amour-propre la resserrent et la retiennent dans une lâche médiocrité. De là vient que, obligés dans le christianisme de courir à l'odeur des parfums du céleste Epoux, c'est-à-dire, d'aspirer à la perfection des plus sublimes vertus, on nous oblige dans le baptême de renoncer à la chair et à ses révoltes, à la nature et à ses faiblesses, à l'amour-propre et à ses attaches, en un mot, à nous-mêmes; sans cela point de christianisme, dit Jésus-Christ: *Abneget semetipsum* (*Matth.*, XVI, 24); mais de là point de christianisme sans souffrance: *Et tollat crucem.* (*Ibid.*) La chair est un ennemi qui ne se rend qu'à la violence; la nature, une loi qui ne cède qu'à la nécessité; l'amour-propre un lien qui n'obéit qu'à la force; et l'homme, un composé de perfections et de défauts qui ne se refond et ne s'épure qu'au feu des afflictions. Partout ailleurs, dans les œuvres de piété, dans les exercices de charité, dans les pratiques mêmes d'austérité, l'on se cherche et l'on se trouve soi-même autant et souvent plus que Dieu. Et à bien examiner de près les meilleures actions, on ne voit dans la plupart que des vertus d'humeur et de tempérament, des vertus d'âge et de temps, des vertus de bienséance et de politique, des vertus d'appareil et d'éclat, en un mot, des vertus défectueuses, naturelles et humaines. Ce n'est guère que dans les souffrances que se forment les vertus toutes pures, surnaturelles et divines. La nature et l'inclination n'y ont nulle part; au contraire, elles s'y refusent, elles y résistent; et toutes les forces de la raison et de la foi ne peuvent empêcher qu'aux approches de la tribulation la chair ne frissonne et le sang ne frémisse. La coutume et l'habitude n'y contribuent en rien. A force de malheurs on ne devient pas insensible. Les maux passés n'endurcissent point aux maux présents. La croix que l'on porte est toujours la croix la plus dure, et le moment où on la sent le moment le plus triste. L'amour-propre et l'intérêt ne s'y mêlent point; c'est le propre de l'adversité de détacher de tout, même de la vie. L'affliction dispose à la mort; et si le choix en était libre ou le désir permis, on aimerait mieux mourir une fois que de survivre à ses chagrins et de renaître à ses douleurs. Enfin, l'orgueil et la complaisance ne s'y glissent jamais; c'est un état d'humiliation où l'homme n'aperçoit que néant dans ce qu'il a, dans ce qu'il peut, dans ce qu'il est; un état d'abandon où il voit fuir ses amis aussi loin que sa fortune; un état enfin d'immolation où, réduit à Dieu seul, il s'y dévoue sans réserve, il s'y livre en sacrifice; où, par les infirmités humaines, il rend hommage aux perfections divines; où il offre ses pleurs au lieu de sang, ses soupirs en encens et son cœur pour victime. Or, mes frères, qui dit immolation et qui dit sacrifice ne dit-il pas tout à la fois ce qu'il y a de plus parfait et de plus essentiel dans la religion? C'est donc avec justice qu'au moment que Dieu voit Isaac sur le bûcher et son père tout prêt à l'immoler, immolé déjà lui-même par la douleur, il lui crie: C'en est assez; je ne veux point d'autre preuve de votre religion et de votre foi: *Nunc cognovi.* (*Gen.*, XXII, 12.) Tandis qu'Abraham m'a obéi dans la prospérité, qu'il m'a honoré dans l'abondance, qu'il m'a servi dans les succès, je ne me suis pas tenu obéi, honoré, servi en Dieu; les hommes à ce prix trouveraient des serviteurs aussi fidèles. Mais aujourd'hui qu'il croit contre toute apparence, qu'il espère contre toute espérance, qu'il défère à ma parole contre toute répugnance, ah! je le reconnais, et je l'établirai pour le père des fidèles: *Nunc cognovi quod times Deum.* (*Ibid.*) C'est donc avec raison que l'ange disait à Tobie que, puisqu'il voulait être ami de Dieu et qu'il l'était en effet, il fallait qu'il fût éprouvé par l'affliction: *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* (*Tob.*, XII, 13); comme s'il lui eût dit: Jusqu'ici vous viviez religieusement sans contradiction, libéralement sans perte, tranquillement sans disgrâce; que faisiez-vous en cela qui fût si fort au-dessus de la nature et de la raison? Les sages du paganisme en peuvent faire autant. Il fallait que votre piété fût à l'épreuve des reproches, votre charité des injustices, votre modération des traverses, pour être marquées au sceau de la grâce et de la foi, et vous donner rang parmi les élus et les amis de Dieu: *Necesse fuit ut tentatio probaret te.* Ce n'est donc pas sans fondement que le démon s'obstinait à contester à Dieu la sainteté de Job dans sa félicité: *Nunquid Job frustra timet Deum?* (*Job.*, I, 9.) Qu'est-ce que sa conduite, après tout, a donc de si grand et de si merveilleux? Vous le bénissez, et il vous aime; vous le comblez de toutes sortes de faveurs, et il vous rend mille actions de grâces; vous faites ce qu'il désire, et il accomplit ce que vous voulez: je ne vois en tout cela qu'un esclave fort intéressé, et des vertus mercenaires. *Nunquid Job frustra timet Deum?* C'est donc à juste titre que le Seigneur, à son tour, insultait au démon et se glorifiait dans les souffrances de Job? *Considerasti?* (*Job.*, I, 8.) L'avez-vous vu, ce juste que vous méprisiez? Je ne parais avoir pour lui que sécheresse, que dureté, que rigueur; et il m'adore, il me sert, il m'aime encore: quel désintéressement! Ses ennemis l'ont dépouillé de ses biens; sa femme trouble son repos; ses amis lui disputent son innocence; et il est encore à me demander vengeance: quelle douceur! Ses membres ne sont plus qu'une plaie, son corps tombe en pourriture, sa chair est déjà rongée de vers; et il attend tout de la main qui l'immole: quelle foi! quelle confiance! quel amour! Sont-ce là des vertus de la terre, ou des mérites du ciel? Est-ce un homme, ou un ange? Ah! c'est un modèle des prédestinés; c'est une figure de mon Fils bien-aimé crucifié, comme tous les affligés qui s'offriront de holocaustes, à son exemple, en seront un

jour les images vivantes : *Non est similis in terra.* (*Ibid.*)

Que faisons-nous donc, conclut saint Isidore, quand nous nous révoltons contre les souffrances? Insensés que nous sommes! nous nous opposons à notre perfection. Si les pierres, destinées à la bâtisse du temple et de l'autel, murmuraient des coups qui les taillent et les polissent pour un si saint usage, ne serait-il pas vrai de dire qu'elle murmureraient de leur honneur et de leur gloire? Or, les afflictions sont les coups salutaires, qui forment ces pierres choisies, pour être ici-bas les temples vivants de Dieu, et là-haut les colonnes éternelles du ciel; c'est l'Eglise, mes frères, qui nous fournit cette comparaison dans un de ses sacrés cantiques. En voici une autre plus forte et plus touchante. Si le pain, dont nous nous servons à l'autel pour le divin sacrifice, nous disait au moment de la consécration; qu'allez-vous faire? pourquoi me détruisez-vous? n'aurions-nous pas droit de répondre que cette destruction totale est une faveur inestimable, puisque c'est un changement miraculeux au corps et au sang du Fils de Dieu? Or, les souffrances opèrent quelque chose d'approchant ; puisqu'elles transforment l'homme en chrétien, et le rendent conforme au Sauveur. C'était la pensée d'un de nos premiers martyrs, saint Ignace, lorsqu'à la vue des bêtes qui venaient le dévorer, il s'écriait plein de joie : Je suis le froment de Jésus-Christ, venez me briser et me moudre; venez me changer en un pain tout céleste et tout divin : *Frumentum Christi sum; dentibus bestiarum molar, ut panis mundus inveniar.* C'est ce qui faisait dire à un autre Père de l'Eglise une parole bien remarquable : J'adore, disait-il, oui, j'adore les souffrances, comme autant de sacrements : *Adoro tormenta, tanquam sacramenta.* Ce qui nous rend en effet les sacrements si vénérables, ce n'est point le prix de la matière qui y sert; du pain, du vin, de l'huile et de l'eau : quoi de moins rare? c'est l'excellence des biens qu'ils nous confèrent; droit du ciel, vie de l'âme, amitié de Dieu : quoi de plus grand? De même ce qui nous fait ici estimer les souffrances, ce n'est point ce qu'elles sont en elles-mêmes; pauvreté, mépris, douleur : quoi de plus rebutant en apparence? c'est ce qu'elles produisent en nous; le trésor de la sagesse, le fruit de la pénitence, la voie du salut : qu'y a-t-il en effet de plus précieux? *Adoro tormenta, tanquam sacramenta.* Ce n'est point des dispositions de leurs ministres visibles, c'est uniquement des mérites de leur divin auteur que vient l'efficace des sacrements. Que ce soit saint Pierre ou Judas qui baptise, dit saint Augustin, le baptême est le même, et c'est toujours Jésus-Christ qui baptise en eux. Aussi la vertu des souffrances ne dépend point de leurs causes secondes : de quelque part qu'elles viennent, des créatures inanimées, ou des êtres vivants, du démon, du monde ou de nous-mêmes, de nos propres fautes, de notre condition, ou de notre tempérament, elles ont les mêmes avantages, et c'est toujours Dieu qui nous les ménage pour notre salut : *Adoro tormenta, tanquam sacramenta.* Enfin, ce n'est point par l'abus qu'en font les impies, que l'on juge des effets des sacrements : de combien de profanations et de sacriléges ne sont-ils pas la matière? C'est par l'utilité qu'en retirent les gens de bien : de quel secours ne leur sont-ils pas pour la pratique de toutes les vertus chrétiennes? Ce n'est point non plus par l'usage que les méchants font de leurs afflictions qu'il faut juger de leur divin pouvoir sur les âmes : de combien d'emportements et d'imprécations ne sont-elles pas tous les jours les causes innocentes? C'est par le profit qui en revient aux justes : quel trésor de mérites, quel poids de gloire, dit saint Paul, un degré, un moment de souffrances ne leur vaut-il pas? *Adoro tormenta, tanquam sacramenta.* Mais, s'il est certain que les souffrances établissent et perfectionnent en nous le christianisme, il n'est pas moins incontestable que le christianisme soulage et adoucit les souffrances. La première vérité vous a fait voir la nécessité des souffrances dans la religion ; la seconde va vous montrer la nécessité de la religion dans les souffrances.

SECONDE PARTIE.

C'est la doctrine de saint Paul, et, après lui, de tous les Pères de l'Eglise, que, malgré le cercle continuel de tristes et de consolants objets, dont il a plû à Dieu de composer le cours de notre vie, pour y ménager une sage variété d'amertumes et de douceurs, la tristesse après tout n'est que pour les infidèles, et la consolation que pour les vrais chrétiens : *Ut non contristemini, sicut et cœteri, qui spem non habent.* (I *Thess.*, IV, 12.) Ce n'est pas que l'Apôtre et les autres saints ignorassent, ou qu'ils voulussent contredire cet oracle du Sauveur, qui donne à ses ennemis la joie en partage, et à ses amis pour apanage la douleur : *Plorabitis et flebitis vos, mundus autem gaudebit* (*Joan.*, XVI, 20); mais, c'est qu'ils savaient aussi que la terre même des heureux est toujours un séjour de larmes; que les chagrins y traversent les plaisirs; et qu'à proprement parler, le monde entier est un véritable Calvaire, où le bon et le méchant, le chrétien et l'impie, chacun a sa croix et son tourment.

Or ils soutenaient que dans cette nécessité de souffrir, inévitable à tous les hommes, il n'y a que la religion qui puisse les consoler, qui doive les consoler, et qui en effet les console : se seraient-ils trompés dans cette union essentielle, qu'ils ont prétendu trouver entre la religion et les souffrances, pour les adoucir, et les soulager?

Non, chrétiens auditeurs! il n'y a véritablement que la religion qui puisse nous consoler; et je ne veux encore sur ce point que votre propre témoignage. Quel soulagement dans vos plus vives douleurs avez-vous tiré des consolations humaines? Combien de

fois, après avoir entendu de la bouche de vos amis, tout ce que l'intérêt de l'amitié, la force de la raison, la sagesse du siècle ont pu inventer de plus propre à guérir un cœur affligé, avez-vous en secret répondu, comme Job? Faibles soulagements! consolations importunes! *Consolatores onerosi!* (*Job.* XVI, 2.)

Vous avez raison, vous dit l'un, de vous affliger; je sens la justice de vos regrets; et je ne puis qu'approuver vos pleurs. Cet ami, sans doute, méritait votre attachement; cette épouse vos tendresses; cet enfant vos complaisances; et l'on en voit peu de ce caractère. Eh! que faites-vous, consolateurs indiscrets? vous renouvelez la plaie, que vous venez guérir; et le trait que vous voulez arracher, vous l'enfoncez encore plus avant. Ah! laissez oublier la perte; ou du moins, n'en vantez pas la grandeur à celui qui ne la sent que trop. Mais non, parler autrement, et ne pas aigrir la douleur, en justifiant les larmes, ce serait, dit-on, ne pas montrer toute la part qu'on y prend. Faibles soulagements! consolations importunes! *Consolatores onerosi!*

L'étrange procédé qu'on tient à votre égard! vous dit l'autre, l'injustice criante qu'on vous rend! l'irréparable tort qu'on vous fait! est-il possible qu'il y ait au monde des maîtres si durs, des juges si aveugles, des persécuteurs si cruels? Poursuivez, lâches flatteurs! poursuivez à tromper votre ami jusques dans l'adversité; à vous servir de ses passions contre ses passions mêmes; à irriter sa colère, pour appaiser sa douleur : comme si l'emportement de la vengeance n'était pas du moins autant à craindre que l'abattement de la tristesse; qu'il ne valût pas mieux souffrir, que vouloir du mal; et que pour cela il ne fallût pas entre amis ne parler jamais d'ennemis. Cependant l'usage est contraire; pour chasser les ennuis, il veut qu'on rappelle sans cesse ceux qui les causent : autrement, dit-on, il semblerait qu'on n'aurait pas les mêmes sentiments, ni les mêmes intérêts; et bientôt la douleur, toujours éloquente en sa propre cause, par une importunité pardonnable à celui qui souffre, ne manquerait pas de retracer et la peinture de ses malheurs, et le portrait de leurs auteurs; faibles soulagements! consolations importunes! *Consolatores onerosi!*

A ces faibles amis succédera peut-être un faux sage; un de ces prétendus esprits forts, qui veulent faire honneur à la raison d'une insensibilité qu'ils reçurent apparemment de la nature; il viendra débiter froidement aux oreilles d'un affligé les creuses maximes de la vaine philosophie. Fade déclamateur qui ne voit pas que la force de la douleur fait sentir tout le faible de la raison. Tous les hommes sont mortels, vous dira-t-il dans le deuil : ce que j'ai perdu, m'en était-il moins cher? Les biens sont fragiles, vous représentera-t-il dans une perte : en sont-ils moins nécessaires à la vie? Le monde est un trompeur : en suis-je moins sa victime? D'autres souffrent encore plus que moi : leur malheur adoucit-il ma peine? Le sage doit toujours se suffire à lui-même : ne lui donnez donc ni cœur, ni sentiments, ni besoin. Voilà pourtant tout le fruit des méditations de la sagesse humaine : faibles soulagements! consolations importunes! *Consolatores onerosi!*

Les plus raisonnables sont ceux, qui, sans heurter ou sans flatter votre douleur, savent adroitement la distraire. Ils semblent ne vouloir pas vous consoler, et ils prennent le meilleur moyen de le faire; ils surprennent votre attention, ils l'enlèvent à ses tristes réflexions, et par un prompt changement d'objets, ils lui font faire diversion. Mais après tout, ces habiles enchanteurs passent, et l'affliction revient; votre cœur va se dédommager en secret de l'interruption contrainte de ses soupirs; les consolateurs ont beau se succéder, la consolation ne les suit point; fatigués de leurs soins impuissants, on prend enfin le parti de les exclure. Cent fois, dit-on, j'ai entendu de ces frivoles discours : la part qu'on prend à ma peine, ne la diminue point; elle me la laisse tout entière : retirez-vous donc, faibles soulagements, consolations importunes! *Consolatores onerosi!*

Pardonnez-moi, chrétiens auditeurs, de m'être un peu trop étendu sur les consolations humaines; il était de mon sujet de vous faire voir leur bassesse et leur vanité, afin de vous faire mieux sentir la grandeur et la solidité des consolations chrétiennes. Il est de votre intérêt de vous bien convaincre de leur sécheresse et de leur dureté, afin de rechercher la douceur et l'onction des vérités éternelles; et il sera toujours de la gloire de la religion qu'on reconnaisse leur faiblesse et leur inutilité, afin qu'il demeure pour certain que la foi seule a le privilége de pouvoir rendre sur la croix l'homme heureux et content.

Changeons donc de spectacle; et à la place de ces sages du monde et de ces élèves du siècle, mettons auprès du patient un homme plein de religion et véritablement chrétien : c'est alors qu'un tel ami devient nécessaire; c'est dans ces tristes moments qu'on en connaît tout le prix. Quelles sources de consolations ses premières paroles n'ouvrent-elles pas à un cœur affligé? Recueillons-les; et voyons si elles sont au moins suffisantes pour le consoler, et si elles sont telles en effet que nous le promet un Prophète, plus précieuses que l'or et plus douces que le miel : *Desiderabilia super aurum, et dulciora super mel et favum.* (*Psal.* XVIII, 11.)

Ah! il n'est que trop vrai, lui dira-t-il avec saint Paul, que s'il n'y avait point d'autre vie à espérer pour vous que celle-ci, je vous trouverais bien à plaindre, et un des plus infortunés et des plus malheureux hommes du monde : *Si in hac vita tantum sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus.* (I *Cor.*, XV, 19.) Mais vous êtes chrétien, et en cette qualité vous avez droit à une éternité bienheureuse. Eh! consolez-vous donc : les maux de la vie passeront bientôt; mais les biens de l'éternité ne passeront point.

Consolation solide, mes frères, puisqu'elle est fondée sur la parole de Dieu même. Mais comment y est-elle établie? comme le centre de ses promesses; comme la fin de ses décrets, comme le précis de tous ses oracles. Parcourez l'Ecriture, dit saint Paul; point de livre, point de page, point de trait qui ne tendent à contrebalancer le poids de quelques moments fâcheux, mais qui passent, par le dédommagement d'un avenir heureux qui ne passera jamais : *Quæcunque scripta sunt, scripta sunt ut per.... consolationem Scripturarum spem habeamus.* (*Rom.*, XV, 4.)

Consolation abondante, puisque, selon la remarque du même apôtre, elle offre au patient plus de raisons de se réjouir qu'il n'a de sujets de s'affliger; plus d'actions de grâces à rendre qu'il n'a de plaintes à former; plus de palmes à cueillir qu'il n'a de croix à porter : plus de siècles à régner qu'il n'a d'instants à souffrir : *Non sunt condignæ passiones ad futuram gloriam.* (*Rom.*, VIII, 18.)

Consolation générale; puisqu'il n'est point de genre d'afflictions auxquel on ne puisse l'appliquer. Est-ce votre esprit qui cède aux chagrins où le plonge un déluge de malheurs qui viennent fondre sur vous? Respirez à la vue de ce port, qui vous ouvre un asile où le jour est sans nuage, le calme sans trouble et la joie sans douleur. Est-ce votre cœur qui succombe aux ennuis où le jettent les suites d'un engagement qui devient un continuel martyre, ou du moins une cruelle servitude? Fortifiez-vous dans la pensée de ce terme qui approche : où une couronne vous appelle, et un royaume vous attend. Est-ce votre corps qui traîne en langueur un reste infortuné de jours, où l'ont réduit des infirmités habituelles qui, altérant peu à peu ses forces, le conduisent enfin au tombeau? soutenez-vous dans l'attente de cette immortalité, où votre chair un jour changera de nature, et deviendra semblable à celle du Sauveur. Non, il n'est point d'homme si affligé sur la terre, le fût-il comme Job, que ce seul motif n'élève bien au dessus de ses disgrâces : je sais que mon Sauveur règne, et que je dois régner avec lui : *Scio quod Redemptor meus vivit, et in carne mea videbo Salvatorem meum.* (*Job.*, XIX, 25, 26.)

Consolation sensible; puisque les maux mêmes, qu'elle soulage, servent à la rendre plus présente et plus vive. Si c'est l'utitité des richesses qui anime les regrets que vous cause leur perte, quel état ne devez-vous pas faire de ces divins trésors, dont la jouissance ne peut être troublée par la crainte de les perdre? Si c'est des sentiments d'honneur que naît le dépit dont vous pique une injuste préférence, quelle ardeur ne doit pas vous inspirer cette gloire éclatante, dont la juste inégalité ne peut faire de mécontents? Si c'est l'amour pour vos amis, qui forme les soupirs que vous donnez à leur mémoire, quel attrait ne devez-vous pas sentir pour cette aimable société, dont rien ne peut rompre les nœuds? Si c'est de l'attache à la vie que viennent les alarmes où vous tombez dès son premier déclin, de quel contentement ne doit pas vous remplir l'idée de cette eternité bienheureuse, dont nulle amertume ne peut altérer la félicité, et nulle fatalité le cours? C'est ainsi que tout fidèle, à l'exemple du Prophète, pénétré de la vérité de sa foi, peut se faire une variété de consolations de la diversité même de ses douleurs : *Secundum multitudinem dolorum consolationes.* (*Psal.* XCIII, 19.)

Consolation parfaite, puisqu'elle produit en nous et les plus doux et les plus beaux sentiments de la patience chrétienne, sentiments de soumission aux ordres de Dieu qui nous afflige; car on baise de bon cœur la main qui nous frappe, quand on sait que c'est la même main qui nous couronne; et l'on dit avec le Prophète : Pourquoi mon âme ne serait-elle pas soumise au Dieu de son salut? *Nonne Deo subjecta erit anima mea? ab ipso enim salutare meum.* (*Psal.*, LXI, 2.) Sentiments d'indulgence pour les fautes de nos frères qui nous font souffrir; car on ne peut se résoudre à haïr ceux dont Dieu se sert pour nous sauver, qu'on sait qu'il aime, et auxquels il prépare la même récompense; et l'on se contente de dire avec saint Augustin : Plaise au Seigneur que ceux qui nous exercent en cette vie, y soient exercés à leur tour pour être dans l'autre couronnés avec nous! *Utinam qui nos exercent, convertantur, et nobiscum exerceantur!* Sentiments d'humilité, sur la manière dont nous prenons nos souffrances; car l'on trouve si peu de proportion entre ce que l'on souffre, et ce que l'on attend, que, bien loin de se faire un mérite de son courage, on a honte de sa lâcheté; et l'on se dit à tout moment avec un grand saint de ces derniers siècles : eh! que sont tous les maux de la vie, au prix des biens de l'éternité? *Quid hoc ad æternitatem?* Enfin, consolation nécessaire; puisque les moins pieux y ont eux-mêmes recours. J'en appelle à la coutume. Dès qu'on prend intérêt à la consolation d'une âme désolée, si l'on ne sait pas parler un langage chrétien, n'a-t-on pas soin d'attirer auprès d'elle des personnes d'un caractère à ne lui point tenir d'autres discours? Aveu bien authentique que le monde est forcé tous les jours de rendre à la vérité que je vous prêche, qu'il n'y a que la religion qui puisse consoler dans les grandes afflictions.

Je dis plus, et j'ajoute qu'il n'y a que la religion, qui doive consoler, c'est-à-dire, qui mette une âme souffrante dans l'heureuse nécessité de ne pas écouter les murmures de la nature. Comment cela? parce que la foi lui découvre dans les souffrances, outre un bien souverain, qu'elles lui procurent, un mal infini, dont elles la sauvent; et qu'elle lui fait par là sentir tout à la fois et l'inestimable bonheur qu'il y a de souffrir, et l'extrême malheur qu'il y aurait à ne pas souffrir. Ah! mes chers frères, est-ce illusion que je cherche à faire à vos douleurs par des raisonnements étudiés? Non, chrétiens; c'est la plus simple, la plus claire, la plus com-

mune de toutes les vérités que je continue à vous proposer, comme le remède infaillible de vos peines. C'est cette éternité bienheureuse, dont je viens de parler; mais, prenez garde! éternité bienheureuse, que la religion promet seulement aux affligés, à l'exclusion des heureux du siècle, auxquels elle n'annonce qu'une éternité malheureuse. Ou félicité passagère, suivie de supplices éternels; ou éternelle félicité, précédée de supplices passagers: voilà le choix que la foi nous offre. Y a-t-il à délibérer entre ces deux extrémités ? et ce nouveau jour, en changeant l'ordre des objets sensibles, et faisant des maux présents autant de biens réels, ne doit-il pas aussi changer l'ordre de nos sentiments et faire de nos plus vives douleurs autant de consolations solides? Si je pouvais être heureux dans l'éternité sans souffrir dans le temps; l'idée de mon bonheur futur aiderait encore à me consoler, j'en conviens; mais après tout elle ne pourrait m'y forcer, parce que je croirais toujours acheter chèrement ce que je pourrais absolument avoir sans peine. Mais s'il est certain que je ne puisse être heureux dans le temps sans être malheureux dans l'éternité, puis-je me plaindre et me désoler de mes maux sans m'aveugler sur mes intérêts et m'endurcir sur moi-même!

Or, tel est le plan de la religion chrétienne; telle est l'union de ses promesses et de ses menaces qu'il ne faut jamais séparer. La même voix qui publie d'une part: Gloire, bonheur, bénédiction à jamais à vous tous qui passez votre vie dans les soupirs et les larmes! *Beati qui nunc fletis* (*Luc.*, VI, 21)! ne crie-t-elle pas d'autre part: Malheur, anathème, malédiction dans tous les siècles, à vous, qui coulez vos jours dans les joies et les plaisirs! *Væ vobis, qui ridetis nunc!* (*Luc.*, VI, 25.) La même main, qui montre aux uns ce sentier étroit, jonché de ronces et d'épines, qui mène à la vie: *Arcta via est, quæ ducit ad vitam* (*Matth.*, VII, 14), ne marque-t-elle pas aux autres cette voie large, semée de roses et de fleurs, qui aboutit au précipice ? *Spatiosa via est, quæ ducit ad perditionem.* (*Ibid.*, VII, 13.) Le même tableau qui nous représente l'indigent et le malade Lazare, porté par les Anges dans le sein du repos: *Factum est ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ* (*Luc.*, XVI, 22), ne nous peint-il pas le mauvais riche, enseveli par les démons au milieu des flammes? *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.* (*Ibid.*) Le même tribunal enfin ne nous fait-il pas lire ces deux arrêts opposés: chacun a son tour, le sort change pour le bien et pour le mal; qui a souffert, se réjouira, et qui s'est réjoui, souffrira dans l'autre vie; le rebut de la terre sera l'élite du ciel, et l'élite du siècle deviendra le rebut de l'éternité? *Recepisti bona in vita, et Lazarus similiter mala: nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* (*Luc.*, XVI, 25.) Suivant ces oracles infaillibles, que faut-il donc prononcer? A qui peut-on dire: Consolez-vous? à qui doit-on dire: Pleurez? Certes, mes frères, pour peu qu'on y pense, sans être apôtre, ni prophète, ne sent-on pas qu'il faut changer ou de religion, ou de langage, porter ses condoléances à la prospérité: *Agite, divites, plorate* (*Jac.*, V, 1), et réserver ses conjouissances à l'adversité: *Consolamini, pusillanimes*, et qu'enfin, pour un chrétien fidèle, il n'y a qu'un seul sujet de s'affliger, c'est de ne souffrir pas, ou de ne souffrir pas assez? Mettez, chrétiens affligés à qui je parle, mettez le mauvais riche à votre place avec les mêmes espérances que vous avez; fussiez-vous aussi affligés que Lazare, votre état, qui vous paraît un enfer anticipé, ne lui semblerait-il pas un paradis avancé, non-seulement par rapport aux biens immenses, qui en seraient le prix et la récompense; mais même par rapport aux maux affreux, dont il serait le rachat et l'échange? Pourquoi donc n'avez-vous pas les mêmes sentiments, puisque la foi vous doit tenir lieu d'expérience? Non, chrétiens, pour tarir dans vos maux la source de vos larmes, et pour arrêter le cours de vos soupirs, je ne veux que cette simple réflexion, dont se servaient les apôtres pour consoler les fidèles: *Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.* (*Act.*, XIV, 21.) Nous sommes entre deux éternités: éternité de peines, éternité de biens; il faut opter: *Oportet.* Entre ces deux fins dernières, il n'y a pour passage qu'un purgatoire; c'est-à-dire, que, pour nous éloigner de l'une, que nous avons méritée, et pour mériter l'autre, dont nous nous sommes éloignés, il faut nécessairement passer par de rudes épreuves: *Oportet.* Ce purgatoire inévitable, dû à la médiocrité de nos vertus et à l'énormité de nos péchés, il faut le faire, ou tout entier dans l'autre monde, et à la dernière rigueur; ou bien à demi, et à beaucoup moins de frais dans celui-ci: *Oportet.* Soit donc qu'on considère les peines que l'on s'épargne, soit qu'on regarde les biens que l'on s'acquiert, il faut convenir qu'on est heureux de souffrir ici-bas; et malheureux de n'y pas souffrir: *Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.*

A cela, chrétiens, que pouvez-vous répondre? Qu'il est bien aisé, quand on ne souffre rien, de parler ainsi; qu'à notre place, vous seriez encore plus éloquents, et qu'à la vôtre, nous serions tout aussi inconsolables. Car, mes frères, il ne faut point le dissimuler; voilà d'ordinaire le trait piquant que lance le malade sur le médecin qui le traite. Je ne viens point ici vous le reprocher; je sais qu'il faut excuser ceux qui souffrent: mais est-il bien vrai que nous vous présentions un remède, que nous n'ayions pas éprouvé nous-mêmes? Serions-nous donc assez peu aimés de Dieu, pour être exempts de croix? Serions-nous assez indifférents au Sauveur, pour n'avoir point de part à son calice? Ou serions-nous assez insensés, pour ne pas profiter, dans l'occasion, du moyen dont nous nous servions pour consoler les autres? Les choses fussent-elles, après tout, comme vous le dites, nous ne vous parlons point de nous:

nous vous parlons de notre foi; il ne s'agit point ici de notre exemple, qui peut vous être suspect: il s'agit de votre religion, qui est infaillible, et c'est l'outrager bien plus que nous, que de la vouloir rendre responsable de nos faiblesses. Mais, puisque vous voulez juger de son pouvoir par ses effets, écoutez ce que vous répond l'apôtre saint Paul au nom de tous les prédicateurs de l'Evangile : Sachez, dit-il, que, grâces à Dieu, nous avons comme vous nos tribulations et nos peines, et qu'elles nous mortifient sans nous abattre : *Tribulationem patimur, sed non angustiamur* (II *Cor.*, IV, 8); que nous trouvons aussi bien que vous des gens qui nous haïssent et qui nous persécutent, et que, sans songer à leur rendre la pareille, nous faisons profession de les servir et de les aimer : *Persecutionem patimur, et sustinemus* (*Ibid.*, 9); que, si l'on vous blâme, on nous maudit; si l'on médit de vous, on nous calomnie; si l'on vous charge, on nous accable de malédictions; et que, sans vouloir être ni vengés ni même plaints de personne, nous nous contentons de louer Dieu, de le bénir et de le prier pour nos ennemis : *Maledicimur, et benedicimus; blasphemamur, et obsecramus.* (I *Cor.* IV, 12.) Ainsi parlait saint Paul. Il est donc vrai que la religion non-seulement peut et doit consoler, mais qu'en effet elle console.

Que dis-je, elle console? Quand la foi est bien vive dans un cœur affligé, c'est peu pour elle de le consoler; elle l'enchante, le ravit, elle le transporte de joie malgré l'accablement de ses douleurs. Ce n'est pas un simple adoucissement qu'elle donne à ses maux, c'est un appas précieux qu'elle y sème, c'est une onction divine qu'elle y répand, c'est un goût délicieux dont elle les assaisonne; tous les *actes* des martyrs en font foi. Les vrais fidèles et les parfaits chrétiens ne sont pas seulement contents de leurs croix, ils vont jusqu'à les chérir, à les désirer, à les demander, à les envier même; ils en deviennent avides, affamés, insatiables. Ne m'en croyez pas, chrétiens auditeurs; jugez-en vous-mêmes par leurs paroles, que l'histoire sainte a recueillies et conservées comme les plus beaux traits de leur christianisme. O aimable croix! s'écriait un saint André, sur le point d'y être attaché, croix aimable! l'objet de mes désirs et le gage de mon bonheur : *O bona crux!* Quel torrent de délices! disait un saint Paul; quel excès de douceurs dans le fort de mes tourments et dans le cours de mes peines! *Repletus sum consolatione; superabundo gaudio in omni tribulatione.* (II *Cor.*, VII, 4.) Seigneur, demandait une sainte, ou que je souffre ou que je meure! car la vie sans souffrance est pour moi un supplice trop rude : *Aut pati, aut mori.* Non, mon Dieu! ajoutait une autre, non, ne me faites pas la grâce de mourir sitôt, afin que j'aie le bonheur de souffrir plus longtemps : *Non mori, sed pati.* Est-ce saillie d'imagination, précipitation de jugement, accès de ferveur, qui les fait parler de la sorte? Jugez-en par leurs écrits; ils y font d'un style charmant l'affreux détail de leurs peines, de leurs travaux, de leurs périls, de leurs naufrages; ils s'y glorifient de leurs opprobres; ils s'y applaudissent de leurs disgrâces; ils s'y félicitent de leurs misères; ils y vantent la faim, la soif, la nudité, la torture, comme les appas de la vertu et les récompenses du zèle; ils y comptent les jours et les moments de leur martyre pour les jours les plus glorieux et les plus doux moments de leur vie : *Ibant gaudentes, quoniam digni habiti sunt contumeliam pati.* (*Act.*, V, 41.) Auraient-ils voulu d'un commun accord, eux qui étaient si sincères à avouer dans leurs fautes leurs moindres faiblesses, exagérer ainsi leurs consolations dans leurs maux? Jugez-en par leurs actions; voyez-les dans les prisons et sur les échafauds. Attendent-ils qu'on les livre? ne s'offrent-ils pas d'eux-mêmes aux bourreaux? ménagent-ils leur fureur et ne bravent-ils pas leur rage? Se plaignent-ils, comme vous, de la rigueur de leur sort et de la lenteur de leur trépas? Ne trouvent-ils pas toujours les supplices trop courts et la mort trop prompte? Jamais, à leur gré, les cachots où on les jette ne sont assez noirs, les chaînes dont on les charge assez pesantes, les glaives qu'on leur prépare assez tranchants, les roues où on les étend assez gênantes, les brâsiers où on les brûle assez ardents. Qui leur donne tant d'amour pour les souffrances, ou plutôt qui donne aux souffrances tant de charmes pour eux? La religion et la foi.

Cette félicité des saints dans leurs souffrances est un paradoxe qui vous choque; pour moi, votre incrédulité dans votre foi est un prodige qui m'étonne; car, puisque vous voyez tous les jours des gens du monde malheureux et mécontents dans la prospérité, pouvez-vous avoir tant de peine à comprendre qu'un vrai chrétien soit heureux et content dans l'adversité? Quoi! le monde changera les douceurs en amertumes, et la religion ne convertira pas les amertumes en douceurs? La grâce a-t-elle donc moins de pouvoir que la nature d'impuissance, et Dieu moins de bonté pour ses enfants que le monde de dureté pour ses esclaves? Notre Dieu n'est-il pas le Dieu des cœurs? Ne s'est-il pas fait appeler le Dieu de toute consolation? N'a-t-il pas protesté en mille endroits de l'Ecriture que ce serait dans les tribulations et des tribulations mêmes qu'il ferait naître les délices? Vous croyez sa parole et vous doutez de l'effet. Sans même avoir recours à de nouveaux miracles, depuis que, par le plus grand de tous, un Dieu s'est fait homme de douleur; et a pris plaisir à souffrir pour les hommes, les souffrances humaines n'ont-elles pas changé de nature? et ne sont-elles pas devenues des plaisirs divins? La croix de Jésus-Christ, dit saint Augustin, n'a-t-elle pas accompli dans la loi de grâce ce que figurait dans la loi écrite ce bois miraculeux que Moïse jeta dans les eaux de la mer, et qui les rendit sur le champ plus claires et plus douces que les eaux des fontaines les plus pu-

res? Ah! la vie pour tous les hommes, dit ce saint docteur, est un abîme de douleurs, bien amères aux amateurs des joies du monde, mais délicieuses aux disciples de la croix du Sauveur.

Que conclure donc, mes frères, d'une vérité constante? Que vous n'êtes donc pas bons chrétiens, si vous n'êtes bien patiens? Que murmurer de vos afflictions, c'est démentir votre foi, c'est oublier votre profession, c'est effacer de votre esprit ce signe de salut que vous portez sur le front, et qui a présidé à votre naissance dans les sacrés fonts du baptême; que c'est enfin se jouer de la religion, que d'arborer hautement, comme vous faites, l'étendard d'un Dieu souffrant et de ne pas accepter de bon cœur les souffrances? Ah! je n'ose tirer ces affreuses conséquences contre tant de fidèles affligés et inconsolables dans leurs afflictions malgré leur foi : je ne veux point jeter le désespoir où je viens, si je puis porter le calme. Ce ne sera donc pas, pour avoir au premier coup éclaté d'abord en plaintes et en soupirs, que je douterai de votre religion. Je sais qu'un chrétien est homme comme les autres; que la chair et le sang préviennent souvent en lui l'esprit et la raison, et résistent toujours à la foi et à la grâce. Je ne vous taxerai point non plus d'infidélité, pour quelque subite impatience qu'arrache la vivacité, ou qui échappe à la fragilité dans un surcroît ou dans un renouvellement de peines. Je connais la bonté du Dieu que nous servons; et sa compassion pour nos défauts, lors même qu'il les punit et qu'il les corrige. Je vous dirai de plus pour vous rassurer, que ces premières révoltes, où porte l'adversité, sont bien moins criminelles à ses yeux, que ces complaisances continuelles que la prospérité fomente. Mais après avoir pardonné tout ce qu'on peut pardonner à la nature, souffrez que je vous rappelle à la foi, et à l'auteur de la foi, qui est Jésus-Christ votre maître. Ecoutez-le au pied de cette croix, où il n'est monté que pour vous épargner les maux de l'éternité, et pour vous adoucir ceux de la vie. Si vous pouviez, vous dira-t-il, être sauvé sans mérites et sans souffrances, je ne vous aurais rien laissé à mériter et à souffrir. Que n'ai-je point fait pour vous sauver de l'enfer? pour vous exempter même du purgatoire? Il n'y a que les croix présentes, dont je n'ai pu vous défendre : entre le chef et les membres il fallait bien au moins quelque trait de conformité; et pouvez-vous autrement me ressembler que par vos souffrances? Mais comparez-les aux miennes, et elles vous paraîtront légères. Unissez-les aux miennes, et elles vous seront méritoires. Prenez-les en reconnaissance des miennes, et vous les trouverez aimables. Endurez-les enfin avec moi, pour moi et comme moi, et elles vous deviendront délicieuses. Je vous laisse, chrétiens mes frères, dans ces saintes pensées aux pieds de ce divin consolateur. Entretenez-vous-y le plus que vous pourrez, et je consens que vous ne me croyiez jamais, si vous n'y trouvez un prompt soulagement, en attendant une éternelle récompense.

SERMON XX.

Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême.

HOMÉLIE DU LAZARE.

Veni et vide. (*Joan.*, XI, 34.)

Venez et voyez.

A quelle partie de notre Evangile pensez-vous que j'applique ces paroles si vives et si pressantes? Venez, et voyez : *Veni, et vide.* Est-ce au spectacle de Lazare mort et enseveli dans le tombeau? Est-ce au prodige du Lazare ressuscité et rappelé à la vie? C'est à un point de vue bien plus intéressant, et qui réunit tous les autres; je veux dire aux différents progrès de ces divers changements si remarquables, à ne les considérer que dans l'ordre de la nature, mais plus frappants encore quand on les envisage dans l'ordre de la grâce : car c'est le sentiment commun de tous les Pères, que le Sauveur du monde a choisi, pour opérer ses miracles, les maux du corps les plus propres à nous peindre les maux de l'âme, afin de nous en imprimer plus de crainte et de nous en donner plus d'horreur; et qu'il a découvert, dans ses opérations toutes puissantes, les plus sûres ressources du salut pour nous en inspirer le désir et nous en recommander l'usage.

Suivant cette clef générale que nous ont laissée ces fidèles dépositaires des vrais sens de l'Ecriture, devez-vous être surpris si j'ose vous dire, à la vue d'un corps mort et ressuscité : Venez, et voyez : *Veni, et vide.*

Venez, et voyez comment l'âme meurt et ressuscite devant Dieu; comment se forment ses mauvaises et ses bonnes habitudes; comment elle passe du bien au mal quand elle suit ses penchants, et du mal au bien quand elle est docile à la grâce.

Venez, et voyez d'où procèdent son dépérissement intérieur et son renouvellement spirituel : ce qui la conduit immanquablement à sa perte, et ce qui produit infailliblement son salut. Quels sont ses acheminements à la mort et ses retours à la vie? Venez, et observez surtout les différents trajets qui mènent de la sainteté à la corruption, et du vice à la vertu; les divers degrés qui, des portes du ciel, touchent au bord de l'abîme, et du fond de l'abîme reconduisent aux portes du ciel; les pas inégaux que l'on fait dans les routes de l'iniquité et dans les sentiers de la justice : *Veni, et vide.*

C'est donc proprement la diversité des progrès du mal et du bien dans les mœurs (je dis du mal souverain et de l'unique bien de l'homme) que j'entreprends de vous faire remarquer dans ce tableau évangélique. Vous y verrez d'abord les progrès du mal dans la maladie et la mort de Lazare : ce sera le premier point; et puis les progrès du bien dans sa résurrection et sa vie nouvelle : ce sera le second.

L'un et l'autre entretiendront la crainte

sans ôter l'espérance, et autoriseront la confiance sans nourrir la présomption. Deux règles inséparables de toute conduite formée sur le plan de l'Evangile. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quel subit et quel affreux changement nous représente aujourd'hui l'Evangile dans la maison de Béthanie, lieu si souvent honoré des visites du Sauveur? L'on y voit, dans son absence, entrer à pas précipités les soucis, les troubles et les frayeurs suivies de près de convoi, de deuil et de pompe funèbre; les cœurs de Marthe et de Madeleine, ces fidèles hôtesses de leur divin Maître, se nourrir successivement de soins, d'inquiétudes, d'empressements, et puis de regrets, de soupirs et de pleurs; le corps de Lazare, cet ami de l'Auteur même de la vie, devenir la proie de la maladie et bientôt de la mort. A des traits si sensibles et si communs dans les maux de la nature, peut-on ne pas reconnaître d'abord les deux caractères particuliers des progrès du mal dans les mœurs, leur rapidité et leur excès?

Le premier caractère qui distingue les progrès du mal de tous les autres progrès, c'est leur rapidité, du moins est-ce celui qui nous frappe davantage dans les divers changements auxquels nous sommes sujets dans la vie. Il n'est personne qui ne sache et qui ne dise que le mal vient vite et s'en va lentement; qu'il faut un temps considérable pour réparer les ravages d'une courte maladie; que le tempérament le plus fort, brusquement attaqué, a besoin, pour se rétablir, d'années entières de ménagement, et que souvent un léger accident laisse après soi des suites qui durent toute la vie.

Si nous pensions au salut de l'âme comme nous pensons à la santé du corps, ces premiers traits de ressemblance dans les progrès de leurs maux nous saisiraient d'une sainte frayeur, nous porteraient à une continuelle vigilance et nous rappelleraient sans cesse cet avis important de saint Paul : Que l'âme la plus ferme en apparence dans la vertu se tienne toujours en garde contre le vice. De l'une à l'autre, le passage est bien glissant; et, dans la nécessité où est l'homme d'avancer dans le bien ou de déchoir dans le mal, sa chute est toujours plus rapide que son avancement le plus prompt : *Qui se existimat stare, videat ne cadat.* (I *Cor.*, X, 12.) Voyons donc, quels sont ces pas si glissants qui précipitent par degrés une âme vertueuse dans les derniers excès du vice.

J'en trouve trois expressément marqués dans les progrès rapides de la maladie du Lazare : La langueur, *languens* (*Joan.*, XI); la faiblesse, *infirmatur* (*Ibid.*, 3); et l'assoupissement léthargique, *dormit.* (*Ibid.*, 11.) Tristes présages dans la vie spirituelle d'un mal bientôt extrême, si l'on ne court très-promptement aux remèdes.

D'abord c'est langueur, *languens* : c'est-à-dire, nonchalance, lâcheté, négligence volontaire au service de Dieu : car il est rare, surtout après des leçons de vertu et des pratiques de piété, sucées, pour ainsi dire, avec le lait, il est rare que l'on en vienne tout à coup sur ses plus importants devoirs jusqu'à un oubli général et un entier abandon. Ces apostasies subites de la dévotion font presque autant d'horreur que celles de la religion. Un dévot perverti est à peu près pour les gens de bien ce qu'est un chrétien renégat pour les vrais fidèles : un objet d'aversion et de mépris. L'ennemi du salut est trop habile pour porter sur-le-champ une âme innocente aux dernières extrémités du vice. Il sait qu'il n'y réussirait pas : que de si promptes révolutions sont des maladies violentes dont les affreux symptômes excitent les précautions par les alarmes qu'ils donnent; mais que la langueur est une fièvre lente, dont les accès et les remises sont des dispositions aussi sûres à la mort.

Je dis des dispositions aussi sûres à la mort, que les plus grands désordres; car toute âme languissante dans le bien ne peut être longtemps vivante devant Dieu. Elle court à la disgrâce, dès qu'elle devient indifférente à son amitié : du moment qu'elle ne s'étudie plus à lui plaire, peut-elle ne lui déplaire pas? Si elle n'est pas déjà tombée dans le péché, attendez un peu; et vous verrez sa chute. C'est une vie défaillante, qui ne tient plus qu'à un filet, et que le moindre mouvement va trancher. C'est une lumière mourante qui ne jette presque plus de clarté, et que le premier souffle va éteindre. C'est un Lazare languissant, qui n'est pas encore mort, mais qui va mourir bientôt.

Ce n'est d'abord, si vous voulez, qu'un petit relâchement, une simple diminution de ferveur, qui n'aurait besoin que d'un peu d'aiguillon pour avancer toujours à pas égal dans les voies de la vertu; puis c'est engourdissement, c'est paresse, fuite de toute contrainte, qui rend lents à reprendre, lâches à remplir, prompts à omettre à la première occasion, et sur le moindre prétexte, ses exercices de piété.

C'est ensuite pusillanimité, défaut de courage, qui se plaît à grossir les difficultés, que les égards du monde et les engagements du siècle opposent à la vertu. Suit bientôt la dissipation d'esprit; et l'épanchement de cœur sur les objets sensibles qui ôtent le temps aux réflexions, l'attention aux prières, la fidélité aux inspirations, l'assiduité aux sacrements, l'ordre et la règle aux actions. Vient enfin le dégoût et l'ennui des choses saintes, qui fait que l'on ne s'occupe plus que rarement de Dieu, que l'on ne s'adresse plus que rarement à Dieu, que l'on n'agit plus que rarement pour Dieu, que le peu même que l'on fait pour Dieu, on ne le fait plus que par cérémonie, ou par caprice. C'est ainsi que par degrés on s'éloigne de Dieu et que Dieu peu à peu s'éloigne à son tour.

Fatal éloignement réciproque de Dieu jaloux d'une âme qu'il recherche, et d'une âme languissante pour Dieu qu'elle fuit. Cause

immanquable d'une décadence précipitée, et d'une perte prochaine! De combien de Lazares morts à la grâce, et ensevelis dans le péché, ne peut-on pas dire ce que Marthe et Madeleine disaient de leur frère défunt et inhumé! Hélas! Seigneur, si vous eussiez été toujours ici, Lazare ne serait pas où il est : *Domine, si fuisses hic, Lazarus non fuisset mortuus.* (*Joan.*, XI, 21.)

Si cet incrédule de profession, si cet athée d'inclination n'eût pas perdu, par sa négligence, le goût qu'il avait de la piété et l'estime qu'il faisait de la religion, et qu'il n'eût pas, par ses dédains, éloigné vos lumières et vos grâces : *Domine, si fuisses hic*, il n'aurait pas passé, comme il a fait, de la soumission à la curiosité, de la curiosité au doute, du doute à l'erreur, de l'erreur à l'incrédulité et à une espèce d'athéisme : *Non esset mortuus.*

Si ce héros du libertinage, si ce corrupteur des bonnes mœurs ne se fût pas laissé entraîner en de mauvaises compagnies et qu'il eût toujours suivi les guides sûrs que vous lui aviez donnés, ô mon Dieu! *Domine, si fuisses hic!* de timide disciple dans le bien, dont il rougissait de pratiquer les leçons, il ne serait pas devenu hardi docteur dans le mal dont il tient à présent école; et, en se perdant lui-même, il n'en eût pas perdu tant d'autres à sa suite : *Non esset mortuus.*

Dans le sexe même, que l'on appelle dévot, et qui, selon vos vues, Seigneur, devait toujous faire profession de l'être, si le grand nombre ne s'était point démenti des saintes habitudes, que, jeune encore, il avait contractées dans le sein de la retraite et à l'ombre du cloître ; et qu'il n'eût point substitué les chants de Samarie aux cantiques de Sion, les représentations du théâtre aux spectacles de la religion et les livres d'intrigues aux lectures de dévotion : *Domine, si fuisses hic*, il n'eût pas été, comme il est, la plus dangereuse tentation du siècle et le scandale du christianisme, au lieu d'en être l'exemple et l'édification : *Non esset mortuus.*

Enfin, ô mon Dieu! si chacun de ces Lazares, je ne dis pas de plusieurs jours, mais de plusieurs années, eût toujours eu la même fureur à s'approcher de vous et de vos sacrements et qu'il y eût toujours apporté les mêmes dispositions : *Domine, si fuisses hic;* il ne s'en éloignerait pas de plus en plus par la difficulté qu'il trouve à secouer la pesanteur de ses crimes et à développer les replis de sa conscience : *Non esset mortuus.*

Tant il est vrai que le relâchement dans le bien et la langueur au service de Dieu, est la source et l'origine des plus grands déréglements et des plus affreux désordres ! *languens.*

La langueur conduit bientôt à la faiblesse, et du relâchement on tombe aisément dans la défaillance : second degré dans les progrès du mal; *infirmatur.* C'est-à-dire que l'âme languissante au service de Dieu plie sous le faix des grandes obligations et ne fait pas grand cas des petites observances; trop faible à son gré pour s'acquitter des unes comme il faut et trop négligente en effet pour donner aux autres l'attention qu'elles demandent; toujours coupable de ne pas accomplir la loi dans toute sa plénitude.

Car la fidèle observation de toute la loi de Dieu est la preuve de la santé de l'âme, comme le libre exercice de toutes les fonctions de la vie est la preuve de la santé du corps. Dès que vous voyez une âme innocente et vertueuse encore tant qu'il vous plaira, se pardonner de légères infidélités, s'accoutumer à de petits défauts, se familiariser avec le péché, quelque peu grief qu'il puisse être : vanité, jalousie, médisance, ressentiment; borner son obéissance aux seuls points capitaux, disputer entre le conseil et le précepte, entrer en composition avec Dieu, pour ne lui accorder que ce qu'elle ne peut lui refuser sans encourir sa disgrâce, perdre enfin cette scrupuleuse délicatesse et cette crainte filiale que tous les Pères ont regardée comme la gardienne des mœurs et le rempart de l'innocence, dites alors hardiment, prononcez avec assurance : Cette âme est plus proche du vice que de la vertu. Encore quelques pas, du bord du précipice elle va rouler au fond de l'abîme, et toute vivante qu'elle est, elle sera bientôt morte devant Dieu.

En vain, pour se rassurer dans cet état périlleux, défigure-t-on un oracle de notre Evangile. Et, au lieu que le Seigneur disait en particulier de la maladie du Lazare, qu'elle n'était point précisément pour sa mort, mais uniquement pour la gloire de Dieu : *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei* (*Joan.* XI, 4), on lui fait dire en général de tout état de défaillance spirituelle : Ce n'est rien, le mal n'est pas mortel; ce ne sont que de légères faiblesses; le danger ne parait pas si grand : *Infirmitas hæc non est ad mortem.* Langage trompeur et funeste! Le mal n'est pas mortel? N'y a-t-il donc de mal que la mort, ni de bien que la vie, qui réveille l'attention et qui excite la vigilance? Que ne fait-on pas tous les jours pour éviter le renversement de sa fortune, la flétrissure de son honneur, la décadence de son crédit, l'affaiblissement de ses forces, la perte de sa santé, le dépérissement de sa beauté même? Or, que sont tous ces maux joints ensemble et portés à leur comble, en comparaison du moindre mal d'une âme faible et défaillante dans ses devoirs?

Le mal n'est pas mortel? Non, à le considérer en lui-même et dans sa nature. Mais ne le devient-il pas dans ses accroissements? Eh! qu'importe quand et comment vienne la mort, dès qu'elle vient à pas sûrs et rapides? La gangrène ne tue pas d'abord; elle n'est proprement mortelle que quand elle attaque les parties nobles et qu'elle gagne le cœur : en est-elle pour cela moins à craindre?

Le mal n'est pas mortel. Sur ce principe se rassure-t-on dans les maladies du corps? Ah! l'on ne sait que trop que les moindres incommodités ont souvent des suites funestes. Si l'on avait évité, dit-on, ce petit excès,

si l'on ne s'était pas exposé à cet air peu sain; si l'on eût prévenu cette indisposition naissante par quelque remède pris à propos, telle personne qui se meurt aujourd'hui jouirait encore d'une santé parfaite. A combien de gens de petits maux négligés ont-ils coûté la vie?

Ces petits maux négligés ne sont encore, si vous voulez, que de légères faiblesses. J'y consens; mais, après tout, ces faiblesses sont-elles légères quand elles se réitèrent à tout moment et qu'elles deviennent fréquentes, ordinaires, habituelles? Sont-elles légères quand elles vous reprennent, comme Lazare, au milieu des soutiens de la santé et des secours de la vie? Sont-elles légères quand elles dégénèrent en de vrais évanouissements, où l'on ne connaît plus l'état d'une âme, et où l'âme elle-même ne connaît plus son état. Est-elle encore en grâce, ou n'y est-elle plus? A-t-elle pleinement consenti au péché, ou n'y a-t-elle donné qu'un demi-consentement? La matière est-elle grave ou légère? Oh! que l'on est en danger de perdre Dieu pour toujours, quand il y a si souvent lieu de douter si l'on est devant Dieu du nombre des vivants ou des morts?

Le danger a beau, dans cet état, ne paraître pas si grand : c'est justement cette fausse sécurité qui en fait le danger véritable. L'on se flatte d'être innocent, parce qu'on ne se sent pas des plus coupables; l'on se croit encore debout, parce qu'on ne tombe pas de bien haut; et l'on prend pour des marques sûres d'une santé qui se soutient, les faibles restes d'une vie mourante.

Cependant, il y a danger, dit le Saint-Esprit, et grand danger que ces petits achoppements ne disposent à une chute profonde. Il y a danger, nous avertit Jésus-Christ, et danger évident que ces petits écarts ne conduisent à de grands égarements. Il y a danger, nous crient les Pères, et plus de danger dans ces petites défaillances que dans les grandes maladies; parce que celles-ci frappent, remuent, effrayent par leurs accès violents; et que celles-là, sans qu'on s'en défie, couvent avec elles un poison subtil et présent.

En faut-il davantage pour nous engager tous à recourir à la prière de Marthe et de Madeleine? Charitable médecin de nos âmes! je sens que mes fautes, quelque légères qu'elles paraissent, sont un poids accablant sous lequel je chancelle. Ce sont plusieurs maladies à la fois qui me font défaillir à chaque pas. Mes forces diminuent et le mal va croissant. Que votre divin amour vienne donc au secours de ma faiblesse! qu'il m'affermisse dans la voie de ses commandements! qu'il me rende prompt à exécuter tout ce qui peut lui plaire, et inflexible à consentir à tout ce qui ne lui plaît pas : *Domine, ecce quem amas infirmatur.* (*Joan.*, XI, 3.)

Faute de remédier à ces défaillances, et à force de succomber à ces faiblesses, vient enfin le sommeil et l'assoupissement léthargique : *Dormit.* (*Joan.*, XI, 11.) Troisième degré dans les progrès du mal; degré plus rapide que les deux autres, et plus voisin de la mort. Dès que le mal a gagné le cœur, et qu'il y a pris racine, il ne tarde guère à s'emparer de l'esprit et à se rendre maître de son suffrage. Il l'assoupit, il le berce, il l'endort, il le repaît d'agréables illusions et de douces rêveries; à force de voiles trompeurs et d'artificieuses couleurs, il parvient non-seulement à cacher sa difformité, et à faire disparaître sa laideur, mais même à se travestir en vertu, et à s'ériger en mérite. L'ambition se donne pour une noble émulation, l'avarice se prend pour une louable économie; l'envie paraît un véritable zèle, la médisance s'appelle une naïve candeur; la passion se déguise sous une amitié honnête, et l'hérésie se transforme en esprit fort. Est-il état plus dangereux que de s'attacher au mal et d'épouser le vice à titre d'homme de bien et de vertu?

Reconnaissez à ces traits le caractère de tant d'honnêtes gens du monde, dont vous plaignez tous les jours le calme et la tranquillité dans leurs visibles défauts; tandis que peut-être sur des défauts pareils vous demeurez vous-même dans un sommeil profond et dans un assoupissement léthargique. Vous vous étonnez, par exemple, que ceux qui connaissent mieux le monde, à qui rien n'échappe de tout ce qui s'y passe, qui font de si belles réflexions sur toutes les scènes qu'on y voit, ne se connaissent point eux-mêmes, s'aveuglent sur leur propre conduite, soient sourds à tout ce qu'on dit d'eux dans le public. Eh! quoi, dites-vous, l'histoire du monde n'est-elle pas l'histoire des hommes? Chacun n'y trouve-t-il pas son semblable? et, dans les égarements des autres, ne peut-il pas voir aisément ses écarts? Il est vrai, mais les égarements et les écarts ne sont, que pour ceux qui y sont tombés, des vérités et des faits. Quant à celui qui est prêt d'y tomber et qui y tombe, ce sont des visions et des songes. Ils ont beau se passer sous ses yeux; il a beau les repasser dans son esprit, pour tout ce qui le rappelle à lui-même, Lazare dort : *Lazarus dormit.*

Vous êtes surpris avec justice que, parmi ceux qui sont chargés de gouverner et de conduire, les plus austères pour les autres ne soient pas pour eux-mêmes les moins indulgents; qu'ils s'exceptent de la rigueur de leurs arrêts, tandis qu'ils ne font grâce à personne, et qu'ils rassurent par leur exemple autant qu'ils effrayent par leurs oracles. Sont-ils donc seulement, dites-vous, nos législateurs et non nos modèles? Ne sont-ils pas soumis comme nous aux mêmes lois? Y a-t-il pour eux des dispenses et des priviléges? Serons-nous pesés à un autre poids? ou seront-ils mesurés à une autre mesure? Non, sans doute; mais c'est que ces sentinelles de Jérusalem, préposées pour veiller et pour maintenir l'ordre, n'ont personne qui les veille et qui les retienne dans le devoir : tout ce qui les environne les flatte, tout ce qui leur obéit leur fait la cour. Or, faute d'un surveillant qui le réveille et qui

lui fasse ouvrir les yeux à la lumière, Lazare dort : *Lazarus dormit.*

Enfin, il vous paraît étrange que ceux-mêmes qui ne semblent occupés que du règlement de leurs mœurs, et qui, pour y réussir, se choisissent des directeurs et des guides, ne laissent pas d'avoir des procédés bizarres et des conduites irrégulières. Est-ce donc là, dites-vous, le fruit de l'usage des sacrements et de la vigilance de leurs ministres? A Dieu ne plaise, chrétiens auditeurs, à Dieu ne plaise! Mais c'est que dans ses maux chacun, comme Lazare, ne se fie d'ordinaire qu'à des yeux compatissants à ses faiblesses, bornés à ses lumières, favorables à ses penchants; en deux mots, Lazare veut dormir et qu'on le veille; et quoiqu'on le veille, Lazare dort : *Lazarus dormit.* Mais dans un cas pareil, ô mon Dieu! ne peut-on pas conclure avec les disciples : si le malade dort, en effet, s'il ne connaît pas son mal, si son mal même lui paraît santé, son salut est donc en assurance? *Si dormit, salvus erit.* (*Joan.*, XI, 12.) Fausse conséquence dans les mœurs encore plus que dans les maladies! Il y a un repos pour les âmes comme pour les corps; il y a un repos plus funeste que tous les transports mêmes. Car, outre que ce sommeil n'est jamais involontaire, il n'est pas continuel. Dieu prend soin de le troubler par de salutaires remords. Je vais, dit Jésus-Christ, je vais l'éveiller moi-même : *Vado ut a somno excitem eum.* (*Ibid.*) Précieux moments de miséricorde! si l'on en savait bien profiter, où la grâce crie au fond du cœur, selon l'Apôtre : Réveillez-vous, vous qui dormez; ouvrez les yeux à la lumière qui vient chasser vos illusions chéries et dissiper vos ténèbres affectées : *Surge, qui dormis; et illuminabit te Christus.* (*Ephes.*, V, 14.) On se réveille un moment, si vous voulez; on ouvre les yeux; mais on les referme incontinent au grand jour qui les blesse : *Lazarus dormit*; et voilà ce sommeil léthargique dont David demandait à Dieu d'être préservé comme de l'avant-coureur de la mort : *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte.* (*Psal.* XII, 4.)

Telle est la rapidité des progrès du mort : d'abord c'est langueur, puis faiblesse; enfin assoupissement. En voici l'excès distinctement marqué dans trois autres traits figurés de notre évangile, la mort de l'âme : *Mortuus est* (*Joan.*, XI, 14); l'esclavage du cœur : *Quatriduanus*; et la corruption des mœurs, *Fœtet.* (*Ibid.*, XXXIX.) O Dieu! se peut-il faire que des commencements si imperceptibles conduisent à des extrémités si funestes? Oui, chrétiens auditeurs, la mort de l'âme est une suite inséparable de l'assoupissement de l'esprit et des illusions du cœur. C'est lorsque l'on s'endort, et que l'on s'abandonne aux songes de la nuit, que l'ennemi vient répandre son poison et semer son ivraie, dit Jésus-Christ : *Cum dormirent homines, venit inimicus.* (*Matth.*, XIII, 25.) Eh! que faut-il encore pour donner la mort à une âme endormie sur ses devoirs? Une pensée mauvaise, dont elle se fait une flatteuse rêverie; un désir criminel qu'elle traite de complaisance innocente; un amer ressentiment qu'elle couvre sous un air de simple froideur; une raillerie piquante qu'elle tourne en ingénieuse saillie; un gain illicite qu'elle prend pour une bonne fortune ou pour un juste dédommagement Que sais-je moi? Une étincelle de quelque passion naissante qu'elle entretient, comme une louable vivacité, ou comme une fragilité excusable. C'en est assez : l'âme périt, elle est morte. La voilà dans l'ordre surnaturel ce qu'était Lazare dans l'ordre de la nature, un moment après avoir rendu le dernier soupir : *Anima, quæ peccaverit, ipsa morietur.* (*Ezech.*, XVIII, 4, 20.)

Figurez-vous donc ce juste, cet ami de Dieu, ce favori du Sauveur, dans l'état où la mort le réduit aux yeux des hommes; monstre hideux, cadavre infect, spectacle d'horreur, il n'attend plus que le sépulcre, la pourriture et les vers : *Solum super est sepulchrum.* (*Job*, XVII, 1.) Qu'est devenu son bien, son rang, son mérite, ce qui faisait ici-bas son bonheur et sa gloire; tout vient de passer avec sa vie Dépouillé de tout, inutile à tout, abandonné de tout; ses sœurs mêmes qui le chérissaient si fort, ne peuvent plus le souffrir. Il faut l'éloigner de leur présence, le mettre hors de sa propre maison, et l'ensevelir nu dans le sein de la terre. Quel triste sort! D'où vient ce changement, je vous prie? C'est, dites-vous, qu'il est mort. Vous vous trompez, répond le Sauveur, Lazare dort; sa mort, toute réelle qu'elle est, n'est point proprement une mort; ce n'en est que l'image. La véritable mort, c'est la mort de l'âme, c'est la privation de la grâce, c'est la perte de l'amitié de Dieu, que Lazare conserva toujours jusque dans son tombeau. A des yeux éclairés de la foi la mort spirituelle offre des changements bien plus horribles que la mort naturelle dont on a tant d'horreur. Dès qu'une âme meurt par le péché, eût-elle eu les mérites de tous les saints, tout meurt avec elle. Fût-elle aussi parfaite que le premier des anges, elle tombe dans une difformité qui la rend abominable aux yeux de Dieu. Image vivante autrefois de la Divinité; héritière présomptive du ciel, elle devient le repaire du démon et la victime de l'enfer. O Dieu! quelle métamorphose! et, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que la séparation de l'âme et du corps ne se fait point sans amertume et sans violence; l'on expire dans les larmes, dans les soupirs et les sanglots. Mais la séparation de l'âme et de Dieu qui est sa vie, se termine par le consentement du cœur et par la satisfaction de ses désirs; l'âme meurt, et elle est contente : *Moritur, et ridet.* N'est-ce pas là le dernier période du mal et le comble de ses progrès? Non, chrétiens auditeurs; ce n'en est là que le premier excès.

Car encore que la mort de l'âme soit le souverain mal de l'homme; et que qui dit mal souverain, ne laisse rien, ce semble, de plus à redouter : cependant, comme le mal croît à proportion de sa durée, et que le plus

opiniâtre est dans son genre le plus grand; je mets pour second excès des progrès du mal, la mort habituelle de l'âme; et c'est ce que j'appelle l'esclavage du cœur; esclavage figuré par cette captivité de quatre jours, que Lazare resta dans le tombeau : *Quatriduanus.*

Qu'avait-il besoin en effet, pour revenir au nombre des vivants, de faire un si long séjour parmi les morts? Pourquoi Jésus-Christ, résolu de le ressusciter, attendait-il à la dernière extrémité, qu'il fût enseveli, inhumé, mis au sépulcre, et confiné dans le sein de la terre? N'était-ce donc pas assez des premiers liens de la mort, pour rendre miraculeux son retour à la vie? Sans doute, chrétiens auditeurs. Mais c'est que Jésus-Christ n'agissait pas seulement en Dieu, qui voulait nous montrer sa puissance; mais encore plus en Sauveur, qui voulait nous garantir de notre perte; et nous faire voir dans la rigueur des effets de la mort sur les corps, l'excès des progrès du mal dans les âmes C'est de les captiver, de les assujettir, de les lier, de les tenir asservis au péché : *Qui facit peccatum, servus est peccati.* (*Joan.*, VIII, 34.) C'est-à-dire, selon les saints docteurs, qu'un péché commis, s'il n'est détruit par la pénitence, en attire bientôt un second beaucoup plus grand; que celui-ci est suivi d'un troisième, bien plus grief encore; que de nouveaux plus énormes lui succèdent, et que les uns enchérissant ainsi sur les autres, forment un poids accablant, qui entraîne une âme captive, sans s'en apercevoir, dans le fond de l'abîme du vice.

Etrange servitude! déplorable tyrannie! où l'âme est esclave et libre tout à la fois. Libre par l'indifférence de son pouvoir; esclave par le choix de sa volonté. Libre de faire avec la grâce, qui ne lui manque pas, de généreux efforts pour sortir du péché; esclave avec l'habitude qu'elle a prise de croupir dans son péché, en pouvant s'en relever toutefois. Libre surtout dans les commencements du mal, auxquels il est facile de résister; esclave surtout dans les progrès, dont on a peine à se défendre.

Combien voit-on en effet tous les jours de ces pécheurs invétérés, dont Lazare n'était que la figure, morts devant Dieu, et vivants aux yeux des hommes, renouveler les péchés de leur jeunesse déréglée dans une vieillesse encore plus coupable; traîner les chaînes de leurs vicieuses habitudes et de leurs passions criminelles jusques sur le bord du tombeau; conserver un esprit de chair et un cœur de boue dans des cadavres chancelants, et qui tombent en ruine; sépulcres vivants, et fantômes animés, qui n'ont, ce semble, d'autre attente que la terre et l'enfer, tout prêts à s'ouvrir; l'une pour anéantir leurs corps, et l'autre pour engloutir leurs âmes.

Dans cet état d'esclavage et de captivité, qui peut compter tous les excès où l'on tombe, et tous les crimes qui s'y commettent? Il faudrait pouvoir supputer tous les pas du pécheur, tous les mouvements de son cœur, tous les jours de sa vie, et presque tous les instants de ses jours : *Quatriduanus.* Que peut-il arriver de pis?

La corruption de mœurs : *Fœtet.* Ce n'est pas en effet surprenant dans la nature, qu'un mort de quatre jours infecte les vivants qui en approchent. Mais c'est un excès dans les mœurs, qui tient du prodige, qu'un grand déréglement succède de près à une piété exemplaire; et qu'un véritable dévot devienne en moins de rien un libertin scandaleux; ce changement paraîtrait incroyable, si de fréquents exemples ne prouvaient que trop tous les jours qu'il n'est pas impossible.

Voyez un de ces apostats de la dévotion paraître tout à coup, comme un nouvel acteur sur le théâtre du monde. Quelles indignes scènes n'y donne-t-il pas, funestes à la vertu, favorables au vice, préjudiciable aux bonnes mœurs? un air plus que mondain, des manières ouvertement libres, une audace sans pudeur, une impétuosité sans frein, un esprit qui affecte de faire en tout l'esprit fort, comme pour aller au-devant des reproches qu'il craint qu'on ne lui fasse, d'avoir été si docile : voilà les premiers traits qui saisissent d abord, et qui font méconnaître, ou plutôt qui font reconnaître un dévot perverti entre les vieux pécheurs : *Jam fœtet.*

Ecoutez ses discours. La dévotion n'a pas de censeur plus malin, ni la religion de plus dangereux critique. Pratiques de vertu, de piété, de dévotion, cérémonies de l'église, dogmes mêmes de la foi : il n'épargne rien dans ses railleries satiriques semblable à ces déserteurs, qui pour n'être point suspects au parti qu'ils embrassent, décrient le parti qu'ils trahissent, et en parlent plus mal que ceux mêmes qui lui font la guerre de tout temps : *Jam fœtet.*

Suivez-le pas à pas dans ses démarches. Vous y verrez des traces de la passion la plus outrée, du libertinage le plus déclaré, du vice le plus grossier, du cœur le plus corrompu, des mœurs enfin les plus dépravées : *Jam fœtet.*

Les libertins en triomphent, et s'applaudissent de se voir atteints et surpassés même par les transfuges de la vertu. Les demi-chrétiens s'en scandalisent, et s'imaginent que ce qu'il y a de plus vertueux est tout prêt d'en faire autant. Les gens de bien, honteux de se voir ainsi confondus avec les vicieux, s'en affaiblissent et s'intimident. Les vicieux seuls en deviennent plus forts, plus dominants et plus contagieux : *Jam fœtet.*

Que ce soit-là un artifice du démon, qui, jaloux de ses nouvelles conquêtes, veut les mettre hors d'état de lui échapper, et d'en revenir jamais; que cela vienne de la malice du pécheur, qui, fatigué de ses premiers remords, cherche à les étouffer, à force de crimes; qu'il y ait de la vengeance de Dieu, qui, plus offensé d'une grande infidélité, permet qu'elle tombe dans de plus grands excès; quoi qu'il en soit, il faut convenir dans les mœurs, comme dans la nature, de la vérité de cette maxime, que la corrup-

tion de ce qu'il y a de meilleur est toujours la pire : *Jam fœtet.*

A la vue de ces monstrueux progrès, de leur rapidité et de leur excès, qui ne s'écrierait pas avec le prophète? Conduisez mes pas, Seigneur, dans les voies de la justice : *Gressus meos dirige secundum eloquium tuum* (*Psal.*, CXVIII, 133); et ne souffrez pas que le moindre égarement m'en éloigne jamais : *Et non dominetur mei omnis injustitia* (*Ibid.*) Préservez-moi de ces maux spirituels, dont on dit, comme de la maladie du Lazare; ce n'est rien, ce n'est que langueur, faiblesse, assoupissement; et dont les suites sont la mort de l'âme, l'esclavage du cœur et la corruption des mœurs. Pour me garantir de ces malheurs, détournez-moi de tout mal; et guidez-moi dans le bien, dont vous nous avez fait voir les progrès dans la résurrection du Lazare, et dans sa vie nouvelle. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ne vous étonnez pas, chrétiens auditeurs, si, sans rien changer de l'ordre et de la suite de notre évangile, je change tout-à-coup la méthode et le plan de mon discours; et si, après avoir fait jusqu'ici des dispositions et de l'état du Lazare, le principal objet de vos réflexions, je fixe désormais votre attention sur les sentiments et sur la conduite du Sauveur, c'est là justement la preuve de la vérité que j'entreprends de mettre au jour : je veux dire de la diversité des progrès du mal et du bien dans les mœurs. Tant qu'il n'a été question que de la décadence et de la perte du vieil homme, je n'ai eu besoin que de l'exemple de l'homme même. Pour décheoir et pour se perdre, l'homme seul se suffit. Mais maintenant qu'il s'agit de la conversion du pécheur, de la production de l'homme nouveau, il faut nécessairement recourir à l'opération de Dieu. Car il n'y a ni commencement de bien, ni accroissement de mérite, ni à plus forte raison de persévérance, sans la grâce du Sauveur.

C'est par le même principe, qu'au lieu que dans les progrès du mal je n'ai parlé que de rapidité et d'excès, dans les progrès du bien, je n'ai à vous proposer que des efforts surhumains et des règles évangéliques. La raison de la différence de ces deux sortes de progrès est à la portée de tous les esprits. C'est que la pratique du mal est entièrement conforme à tous nos penchants naturels et acquis. Pour nous dérégler et pour nous pervertir, nous n'avons qu'à nous suivre nous-mêmes; ou plutôt qu'à ne nous pas combattre. On parvient sans peine au comble de l'iniquité; et la science du vice n'a pas besoin d'un long apprentissage; au lieu que la pratique du bien est directement opposée et à nos inclinations perverses, et à nos mauvaises habitudes. Elle fait violence, pour ainsi dire, à cette double nature. L'on ne peut devenir vertueux et réglé, surtout après le déréglement et le désordre, que par un double travail. Il faut d'abord détruire, puis réédifier. En deux mots, il faut faire de grands efforts et suivre des règles sûres.

Mais que ces efforts et ces règles ne nous rebutent pas du chemin de la vertu. La grâce qui nous les inspire nous aide à en vaincre les obstacles, non par une correspondance passive et par une obéissance de nécessité, telle que fut celle de Lazare, mort depuis quatre jours et mis au tombeau : c'est là l'erreur des nouveaux hérétiques et le système de ces derniers siècles; mais par une coopération méritoire et par le choix de notre volonté, telle qu'est celle de toute créature libre. C'est la doctrine de l'Eglise et le sentiment des Pères, quand ils comparent à la résurrection de Lazare la sanctification du pécheur.

Ils trouvent les efforts qu'il doit faire dans les efforts que fit le Sauveur, et les règles qu'il doit suivre dans les règles que Jésus-Christ suivit lui-même pour tirer ce cadavre infect du sein de la corruption et de la mort. Car, disent-ils, l'Auteur de la grâce a voulu nous marquer en cette occasion, dans ses sentiments et dans sa conduite, les sentiments que la grâce suggère et la conduite qu'elle prescrit aux âmes les plus obstinées à leur perte, pour rentrer dans les voies ouvertes encore à leur salut.

Il faut d'abord de grands efforts, il est vrai; mais après tout, avec le secours de la grace qui ne manque jamais, ces efforts ne sont pas impossibles. Jésus-Christ frémit et se trouble : *Infremuit et turbavit se.* (*Joan.*, XI, 33.) Il s'enquiert et il s'informe : *Ubi posuistis eum?* (*Ibid.*, 34.) Il soupire et il pleure: *Lacrymatus est.* (*Ibid.*, 35.) C'est donc à dire que les premiers efforts nécessaires aux progrès du bien dans les mœurs se réduisent au frémissement et au trouble, à l'examen et à la recherche, au regret et à la douleur.

Le premier effort qui commence à retirer le pécheur du tombeau de ses vices, c'est le frémissement et le trouble, *infremuit;* c'est-à-dire, la crainte de Dieu et l'appréhension de sa justice. Crainte de Dieu que le Saint-Esprit appelle le commencement de la sagesse et la base de la vertu. Crainte de Dieu, qui, selon le concile de Trente, réprime les progrès de l'iniquité et fait naître les sentiments de la pénitence. Crainte de Dieu, qui, de l'aveu du pécheur même, le trouble dans son repos et le rend malheureux jusque dans sa félicité. Crainte de Dieu enfin, qui, venant de l'Auteur de la vie, nous dispose à sortir des liens de la mort et nous presse de rentrer dans l'amitié de Dieu quand nous sommes tombés dans sa disgrâce. Arrachez cette crainte de l'âme du pécheur, que lui reste-t-il, je vous prie, que l'endurcissement et l'impénitence?

Voilà cependant l'état où la réduit un long enchaînement de péchés. Il étouffe les remords, il étourdit la conscience. Il bannit ces amers retours du crime qui fondent sur le criminel comme autant de ministres de la vengeance divine. Plus d'objets qui le tou-

chent, plus de discours qui l'ébranlent, plus d'accidents qui l'épouvantent. Toutes ces voix menaçantes qui inquiètent, qui agitent, qui effrayent le coupable, deviennent muettes ou ne sont point écoutées. De là que peut-il attendre? que cette flamme qui ne s'éteint point pour le pénétrer, et ce ver qui ne meurt point pour le ronger : *Vermis non moritur.* (*Marc.*, IX, 43.)

Mais Dieu dont la bonté est infinie, et qui ne veut point la damnation du pécheur, le visite encore quelquefois dans cet état de mort et d'insensibilité. Il l'approche tout enseveli qu'il est dans ses crimes, et par des mouvements secrets il perce la dureté de son cœur. Ce sont là de miséricordieux effets de cette grâce vivifiante qui cherche à ressusciter les âmes. Ce sont des préludes favorables de cette trompette angélique qui doit tirer les morts de leurs sépulcres. Ce sont de salutaires efforts de la compassion du Sauveur, qui frémit et qui se trouble sur Lazare, ou plutôt dans Lazare même.

Or ce qui commence le discernement des élus et des réprouvés, le voici. C'est que les premiers ménagent soigneusement cette sainte frayeur, conservent précieusement cette crainte salutaire, frémissent et tremblent comme le Sauveur, à mesure qu'ils avancent et qu'ils font des progrès : *Rursum fremens* (*Joan.*, XI, 38); et que les derniers rougissent, refusent, se défendent de craindre Dieu; comme si c'était pour eux une faiblesse, un déshonneur et un supplice. Voilà le premier préjugé de la réprobation ou du salut. Ecoutez le saint roi pénitent : Seigneur, dit-il, remplissez-moi de plus en plus de votre crainte. La terreur de vos jugements s'est emparée de mon esprit, et elle jette le trouble dans mon cœur. Qu'elle pénètre encore ma chair, et qu'elle saisisse mes sens! C'est ainsi que l'on pense, quand on veut se sauver : *Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim tuis timui.* (*Psal.* CXI, 120.) Voyez au contraire Pharaon et ses courtisans. Frappés des fléaux du ciel et accablés de plaies, ils ont recours aux artifices de l'enfer, et se rassurent par des enchantements. C'est ainsi qu'agissent ceux qui sont résolus de se perdre.

Que faites-vous donc, pécheurs! que faites-vous, quand vous cherchez à vous distraire de vos alarmes et de vos remords, à force d'occupations ou d'amusements? Vous croyez fuir votre gêne, et vous échappez à votre bonheur. Ce fonds de crainte que vous rejetez, dit le Saint-Esprit, est une source de salut cachée dans votre âme; creusez-la seulement, vous en ferez jaillir des larmes de pénitence. Ces eaux sanctifiantes grossiront dans leur cours par l'abondance des grâces qui coulent des sacrements; et la pratique des bonnes œuvres changera cette fontaine de santé en un fleuve de vie, qui viendra se rendre enfin dans l'océan de l'amour divin, et vous fera vivre et régner éternellement : *Timor Domini fons vitæ.* (*Prov.*, XIV, 27.) Tels sont les heureux effets de ce frémissement et de ce trouble; premier effort que demandent les progrès du bien dans les mœurs.

Le second effort nécessaire aux progrès du bien, c'est l'examen et la recherche du mal. Où est Lazare, demande Jésus-Christ; qu'en a-t-on fait? où l'a-t-on mis? *Ubi posuistis?* Eh! Seigneur, quel est votre dessein? Voulez-vous faire exhumer un corps mort et enseveli depuis quatre jours? déterrer des membres corrompus et qui exhalent une odeur pestilente? donner l'homme en spectacle dans un état où l'homme n'est plus, et où, selon Job, il semble dire au fumier et à la pourriture, vous êtes mon père et ma mère : *Putredini dixi : pater meus es* (*Job*, XVII, 14); aux insectes et aux vers, vous êtes mes sœurs et mes frères : *Et soror mea vermibus?* (*Ibid.*) Eh! que produira la vue d'un objet si hideux? L'homme de bien, le nouvel homme. C'est par la découverte du mal que l'on parvient à l'espérance du remède. C'est en examinant bien sa prison que l'on trouve jour à sa liberté. C'est après avoir creusé la terre, découvert le sépulcre et cherché Lazare dans Lazare, qu'il le ressuscite.

Tel et plus salutaire encore est l'effort que fait une âme docile à la grâce, quand elle prend le généreux parti, pour revenir à Dieu, de rentrer en elle-même, de se dévoiler à ses propres yeux, de sonder le chaos de sa conscience, de soutenir le détail de sa vie, ou plutôt de sa mort; de développer tout le mal de ses pensées, de ses paroles, de ses actions criminelles, d'en examiner les espèces, le nombre, les circonstances notables; en un mot, de percer ce fonds de corruption et cet amas d'iniquités où l'on croupit, à la faveur de quelques beaux dehors qui imposent, à les voir, comme des sépulcres blanchis, mais dont les dedans infects font autant d'horreur à les approcher, que des cadavres pourris. Voilà l'examen et la recherche que tous les Pères nous recommandent comme le fondement de la vie spirituelle : faites-vous une sérieuse étude de vous-mêmes, nous disent-ils : attachez-vous à vous bien connaître : *Nosce teipsum.*

Or, que faut-il faire pour y réussir? Ce que nous a montré Jésus-Christ. Il voulut que tous ceux qui avaient pris part à la mort du Lazare, étrangers et domestiques, parents et amis, citoyens de Jérusalem et habitants de Béthanie, fussent présents à l'ouverture de son sépulcre, et contribuassent au miracle de sa résurrection. De même il veut que nos liaisons et nos rapports entrent dans nos examens et nos recherches, afin de joindre, aux péchés que nous avons commis, les péchés que nous avons fait commettre; au mal que nous avons fait, le bien que nous avons omis; aux vertus même que nous avons pratiquées, les défauts qui les ont perverties. Faute de cette attention, que de revues insuffisantes qui demandent une revue générale, et que de fausses absolutions qui ont besoin d'une absolution véritable!

Ce fut aux saintes sœurs du Lazare, Marthe et Madeleine, que le Sauveur s'adressa,

ce fut sur leurs lumières qu'il régla l'enquête qu'il fit de leur frère : *Ubi posuistis?* (*Joan.*, XI, 34.) Adressons-nous donc aux oracles des saints, et réglons-nous sur leurs lumières si nous voulons nous bien connaître. Comparons notre vie à leur conduite; étudions nos devoirs dans leurs exemples; éclaircissons nos doutes sur leurs décisions, et non sur les préjugés de la passion ou sur les maximes du monde; fatales sources d'illusion et d'erreur, qui nous aveuglent au lieu de nous éclairer sur notre état. Enfin, le Sauveur attendit qu'on le priât de présider lui-même à l'ouverture du tombeau du Lazare, comme à un des actes préliminaires de sa résurrection : *Veni et vide.* (*Ib.*) Recourons donc surtout à lui comme au Père des lumières; et disons-lui sans cesse : *Veni et vide.* O vous qui sondez les cœurs et qui en découvrez les plus sombres replis, descendez avec moi dans cet abîme impénétrable, et ouvrez-moi les yeux sur tous les maux secrets de mon âme, afin qu'elle obtienne de vous sa vie et son pardon. Salutaire espérance, qui produit ce second effort nécessaire au progrès du bien : l'examen et la recherche.

Mais le plus grand effort et en même temps l'effort le plus essentiel au progrès du bien, c'est la douleur qu'on doit concevoir du mal; c'est le regret qu'on doit avoir du passé. Jugeons-en par les larmes que Jésus-Christ répand sur la tombe du Lazare : *Lacrymatus est Jesus.* (*Ibid.*, 35.) Larmes mystérieuses, et répandues pour une autre cause que celle pour laquelle elles paraissent couler d'abord. Car, c'est à la vue du Lazare, et non pas sur Lazare, que pleure le Sauveur du monde. Quel sujet aurait-il eu de pleurer la mort précieuse d'un ami de Dieu; de gémir sur l'heureux sort d'un juste, mort dans sa grâce et dans son amitié; de s'affliger de la courte absence d'un ami fidèle qu'il allait faire reparaître sur l'heure? Ce n'est donc pas le Lazare de l'Evangile, ce sont les Lazares du siècle qui sont ici l'objet de sa douleur, de ses gémissements et de ses pleurs. Il s'afflige, il gémit et il pleure de ce qu'ils ne savent pas s'affliger, gémir et pleurer comme il faut pour leur salut.

Il pleure de ce que, tant qu'ils sont pécheurs, ils s'enhardissent à pécher, dans l'espérance de s'en repentir un jour. Il pleure de ce qu'ils se croient pénitents, dès qu'ils récitent une formule d'amende honorable qui ne passe guère le bout des lèvres, quoiqu'ils lui donnent le nom de contrition : nom qui ne convient qu'aux sentiments d'une âme serrée de tristesse, et d'un cœur brisé de douleur. Il pleure de ce que leur regret prétendu cesse aussitôt qu'ils ont reçu l'absolution du prêtre; quoique les vrais pénitents, qu'il a lui-même absous, aient toujours conservé les plus vifs regrets jusqu'au dernier soupir. Il pleure enfin de ce que leur plus sincère douleur est si faible et si peu stable; quoique la foi leur dise que Dieu l'accepte à la place des supplices de l'enfer; supplices extrêmes dans leurs rigueurs, éternels dans leur durée, et qui veulent conséquemment pour échange de rigoureux et de durables efforts.

Mais le moyen, me direz-vous, de les soutenir, ces efforts rigoureux et durables? Où prendre, et par où perpétuer cette source amère de soupirs et de larmes? Comment faire agréer à la nature ce qu'elle a le plus en aversion, le regret et la douleur? Ah! chrétiens, c'est là le grand secret de la vie spirituelle, que nous apprend aujourd'hui le Sauveur en pleurant par affection et par tendresse. Voyez, disent les assistants, voyez à quel point il aimait Lazare! *Ecce quomodo amabat!* (*Ibid.*, 36.) Puisse-t-on dire de même de tout pénitent! Voyez à quel point il aime son Dieu! *Ecce quomodo amat!*

Je sais, mes frères, que, selon la doctrine de l'Eglise, il y a différents motifs de douleur, qui tous inspirés par la grâce contribuent efficacement à la conversion du cœur, et qui, joints aux sacrements, opèrent infailliblement le renouvellement de l'âme. Mais je soutiens que de tous ces motifs surnaturels, il n'en est aucun qui ne renferme, ou qui ne forme du moins un commencement d'amour de Dieu dans un cœur vivement touché de ses fautes.

Si c'est la honte, l'énormité, la multitude de ses péchés qui le frappe, peut-il ne pas passer de l'horreur de soi-même à l'amour de la bonté divine? Que Dieu est bon de m'avoir souffert et supporté dans un état, où, quand je l'examine de près, j'ai peine à me souffrir et à me supporter moi-même! *Ecce quomodo amabat.* Si c'est dans la crainte des châtiments à venir qu'il se repent, la crainte de la vengeance de Dieu, dit saint Augustin, conduit à l'amour de sa clémence. Quelle miséricorde, de ne m'avoir pas livré à sa justice, quoique je l'aie mis tant de fois par mes offenses dans le droit et presque dans l'obligation de le faire : *Ecce quomodo amabat.* Si c'est en vue des récompenses perdues qu'il s'afflige, l'espérance de leur retour, jointe aux justes sentiments de reconnaissance, fait naître les tendres mouvements d'un amour filial. M'épargner ses châtiments et me réserver son héritage, n'est-ce pas être en même temps de tous les bienfaiteurs le plus prodigue et le meilleur de tous les pères? *Ecce quomodo amabat.* C'est ainsi que le regret le plus amer se soutient et s'adoucit par l'amour divin. Et voilà le troisième et le principal effort qu'exigent les progrès du bien dans les mœurs.

Reste à vous en donner les règles sûres telles que le Sauveur les a tracées dans la résurrection du Lazare.

D'abord il voulut qu'on ôtât la pierre du sépulcre : *Tollite lapidem* (*Ibid.*, 39); puis d'une voix haute et distincte, il rappela le mort à la lumière : *Lazare, veni foras.* (*Ibid.*, 43.) Enfin il le laissa entre les mains de ses apôtres, pour le délier et le mettre en liberté : *Solvite eum et sinite abire.* (*Ibid.*, 44.) Mystérieux progrès qui, selon les Pères, nous marquent l'ordre naturel qu'on doit garder dans la réforme des mœurs. L'éloignement de tout obstacle : *Tollite lapidem.*

L'ouverture de la conscience : *Veni foras.* La confiance au ministre du Seigneur : *Solvite et sinite abire.*

D'abord, le Sauveur voulut qu'on ôtât la pierre du sépulcre avant qu'il ressuscitât Lazare, quoiqu'il pût le ramener à la vie malgré tous les liens de la mort, et qu'il n'eût besoin, pour les rompre, que de sa toute-puissance. Mais il voulait nous instruire, disent les Pères, et nous apprendre, par sa conduite, que le premier degré des progrès du bien est l'éloignement de tous ses obstacles : *Tollite lapidem.*

Loin de vous, si vous voulez vous affranchir de la mort du péché, et vivre de la vie de la grâce; loin de vous toute pierre de scandale, toute amorce du vice, toute occasion de chute, surtout quand elle est prohaine; et loin de nous encore, lors mêmes qu'elle ne l'est pas, de peur qu'elle ne le devienne.

Règle équitable dans son principe. Car enfin, puisque l'homme doit concourir avec Dieu dans l'affaire de son salut, que peut-il faire de moins que d'éloigner autant qu'il peut toutes les causes de sa perte? Liaisons ou inimitiés, intérêts ou prétentions, occupations ou amusemenis funestes. De quel front attendrait-il tranquillement le secours du ciel, tandis que de propos délibéré il y met opposition? Serait-il de la sagesse divine, pour lui épargner quelque violence nécessaire, de recourir à des miracles inutiles? Non, c'est à ceux qui ont mis Lazare au tombeau que le Sauveur commande de lui en laisser libre la sortie; et c'est aux âmes mêmes qui se sont faites esclaves de l'iniquité, qu'il ordonne de forcer leur prison pour se mettre en liberté : *Tollite lapidem.*

Règle immanquable dans son exécution. La tombe de Lazare eut beau être profonde, dès que la première pierre en fut levée, Lazare se trouva libre entre les morts, et proche de l'Auteur de la vie : *inter mortuos liber.* (*Psal.* LXXXVII, 6.) N'alléguez donc plus, pécheurs, pour excuser votre impénitence, vos habitudes incorrigibles et vos indissolubles engagements : ne dites plus, pour vous excuser, qu'il ne vous est pas possible de réprimer cette passion impérieuse qui vous domine ; d'éloigner ce tyrannique objet qui vous captive ; de restituer ce bien mal acquis qui vous perd. Dieu vous en donne et l'ordre et la force. Que ne devez-vous pas sur la foi de sa parole, et sur le fond de sa grâce que ne pouvez-vous pas? avec de moindres assurances, il n'est rien de si insurmontable dont vous ne vinssiez à bout, s'il s'agissait de votre vie, comme il s'agit de votre salut. Que de gens confinés dans des cachots, ou ensevelis sous des ruines, se sont bien trouvés de ces deux paroles de l'évangile : Levez donc l'obstacle, ne cédez pas à la difficulté ; tentez même, s'il le faut, l'impossible : *Tollite lapidem.*

Règle consolante dans ses rigueurs. Tant que le Sauveur ne fit que promettre la résurrection du Lazare, Marthe et sa sœur ne cessèrent de pleurer leur frère. Mais quand elles virent qu'on ouvrait son sépulcre, qu'on en écartait la pierre, qu'on préparait au mort un passage, Dieu! quelle fut alors leur attente, leur joie et leur confiance! De même, tandis que vous vous contenterez de nous dire, c'en est fait, je veux me convertir, je vais changer de vie ; ne vous offensez pas, si nous vous répondons, comme Marthe : Oui, je le crois, vous vous convertirez, et vous changerez un jour ; mais quand viendra-t-il ce jour? ne sera-ce pas le dernier de votre vie? Quelle conversion à espérer, Dieu du salut! et quel changement à attendre! *Scio quia resurget in novissimo die.* (*Joan.*, XI, 34.) Laissez donc là vos promesses ; venez aux effets. Mettez la main à l'œuvre. Retournez à la charge. Détruisez les principes du vice. Surmontez les obstacles de la vertu : *Tollite lapidem.* Et alors vous nous entendrez dire à Dieu avec le Sauveur : Nous vous rendons grâces, Dieu des miséricordes, d'avoir exaucé nos vœux et essuyé nos larmes : *Pater, gratias ago tibi quoniam audisti me* (*Ibid.*, 41) ; et vous dire à vous-même : Courage ; achevez ce que vous avez commencé ; continuez à vous vaincre ; ne vous lassez pas de vous combattre ; vous verrez de jour en jour des progrès de vie et des miracles de grâce : *Videbis gloriam Dei.* (*Ibid.*, 43.)

Du sépulcre le Sauveur vient au mort ; et après avoir fait ouvrir l'un, il somme l'autre de paraître. Ce n'est pas là ce qui m'étonne. C'est la seconde règle de conduite dans les progrès du bien ; l'ouverture de conscience. Ce qui me surprend, c'est la manière dont il y procède. Il élève la voix, il crie de toute sa force ; *voce magna clamavit.* (*Ibid.*, 43.) Lazare, levez-vous, montrez-vous au jour : *Lazare, veni foras.* (*Ibid.*) Que veut dire ce cri perçant, cette voix éclatante du Sauveur? Ah! c'est, répondent les Pères, pour forcer le silence du pécheur enseveli dans l'amas de ses crimes comme dans son tombeau, où il a pour remparts l'horreur et la crainte, que la nature en inspire. Silence criminel! horreur sacrilége! crainte funeste!

Silence criminel du pécheur enseveli dans ses péchés, dont l'amas monstrueux le rend muet et l'empêche d'ouvrir le chaos de sa conscience. Non, je ne crains point d'avancer que c'est là le comble de ses crimes. Car enfin, nous savons tous de quoi l'homme est capable, qu'il n'est rien de si méchant que l'un fasse : que tout autre à sa place n'en puisse faire autant : que quelquefois la passion est vive, la tentation violente, la faiblesse extrême ; et que souvent le plus vertueux n'est redevable du mal qu'il ne fait pas, qu'au défaut de moyen d'occasion et de penchant. Mais que l'on sente sur sa tête un Dieu offensé, au fond de sa conscience un amas de péchés, à sa portée un moyen sûr de se réconcilier et de lui satisfaire, en s'avouant coupable, et qu'on n'y recoure pas ; c'est un mépris, je l'avoue, qui ne se peut excuser. Hé quoi! pécheur, tant de périls continuels, tant d'accidents journaliers, tant de morts subites et imprévues, ne sont-ce pas autant de voix qui vous crient

sans cesse? Lazare, levez-vous, courez aux prêtres, montrez-vous à eux tel que vous êtes : *Lazare, veni foras.*

Horreur sacrilége du pécheur, confus de ses péchés, dont la honte le rend hypocrite, et fait qu'il n'ouvre qu'à demi le fond de sa conscience. Je m'étonne moins encre de celui qui se tait sur ses désordres, que de celui qui feint de les dire, sans les déclarer tous comme il faut, qui cache ses péchés les plus griefs, qui colore les plus noirs, qui excuse les plus criants, qui étourdit ses doutes, qui enveloppe ses délits, qui d'une vie remplie d'attentats et de forfaits en fait une vie de pures fragilités et de simples faiblesses. Fausse pudeur! honte inexcusable dans un pécheur, à qui son air pénitent et sa posture suppliante semblent reprocher son artifice, et lui dire, en démentant le récit de sa bouche par le témoignage de son cœur : Que viens-tu faire ici, malheureux? insulter ton Sauveur jusque dans le tribunal de sa miséricorde? te souiller, au lieu de te laver dans son sang? échouer à l'ancre et faire naufrage au port? Sors d'ici, Lazare, ou montre-toi dans tes paroles tel que tu es dans tes œuvres. Si tu peux tromper l'homme qui t'écoute, peux-tu imposer à Dieu qui te connaît? *Lazare, veni foras.*

Crainte funeste du pécheur, désespéré de ses rechutes, dont le retour subit et fréquent le rend, à ce qu'il croit, incorrigible, et le porte à ne s'ouvrir ni sitôt, ni si souvent, sur le déplorable état de sa conscience. A quoi bon, dit-on, fatiguer les lieutenants du Sauveur du récit ennuyeux de ses mêmes misères? C'est abuser de leur loisir, c'est profaner les sacrements; avant que d'y recourir, il faut s'assurer de ses progrès, ou du moins de son amendement. Pitoyable illusion! qui s'oppose tout à la fois et au progrès et à l'amendement. Raisonne-t-on de même, quand il s'agit de la santé ou de la vie? Ne dit-on pas, quand on est repris d'un mal, qu'il faut user du remède qui l'a déjà guéri? quand on a reçu de nouvelles blessures, qu'il faut avoir recours à la main qui a déjà fermé les premières? quand la même plaie se rouvre, qu'il faut appliquer le même appareil? Et moi, je dis aux pécheurs, découragés d'être toujours pécheurs : ouvrez vos consciences aux médecins de vos âmes; ouvrez-les souvent; et bientôt, comme Lazare, vous reprendrez une nouvelle vie : *Lazare, veni foras.*

Enfin, Lazare commence-t-il à se mouvoir, et à donner signe de vie? le Sauveur le met entre les mains de ses apôtres, pour rompre ses liens, et pour affermir ses premiers pas: *Solvite eum, et sinite abire.* (*Ibid.*, 44.) Pouvait-il établir d'une manière plus authentique la confiance qu'il veut que nous ayons à ses ministres, non-seulement comme à nos juges, mais encore comme à nos guides; et le double pouvoir qu'ils ont reçu de lui, et de nous absoudre et de nous conduire? Le premier n'est contesté que par des hérétiques; mais le second est presque ignoré du commun des fidèles, assez présomptueux la plupart, pour se croire capables de se conduire eux-mêmes dans les voies du salut. Cependant, cette règle de conduite qui consiste à se laisser conduire aux ministres du Seigneur, est, de l'aveu de tous les Pères, la règle la plus importante de toute la vie chrétienne.

Elle est fondée et sur la portée des lumières de l'homme, toujours plus éclairé sur les intérêts des autres que sur ses propres intérêts; et sur la difficulté des voies du salut, semées d'illusion et bordées de précipices, où nous jettent à toute heure le démon, le monde et l'amour-propre.

Elle est établie, malgré la prescription de la coutume, pour l'un et l'autre sexe; pour les Lazares, autant et plus que pour les Marthes et les Madeleines, parce que, comme maîtres et comme chefs, ils ont plus de comptes à rendre et plus de méprises à craindre. Elle n'excepte pas les guides et les pasteurs, qui ont eux-mêmes leurs pasteurs et leurs guides, et qui doivent être tour à tour suppliants et juges, oracles et disciples.

Elle est enfin conforme à la conduite même de Dieu, qui, pour maintenir le bon ordre dans toutes ses créatures, ne veut pas immédiatement les gouverner par lui-même, mais les unes par les autres; comme on le voit dans la hiérarchie des anges et dans l'harmonie des cieux.

Sur ce divin modèle, pour vous donner une maxime générale qui renferme toutes les autres, n'ai-je pas raison de dire à tout homme qui veut devenir homme de bien : Prenez un guide, choisissez-en un sûr, suivez sa conduite; vous ferez infailliblement de grands progrès dans la vertu.

Je finis donc par un avis du Sage, qui convient à notre évangile, et qui contient le précis de ce discours. La Sagesse éternelle, nous dit-il, vous a mis devant les yeux le mal et le bien, la mort et la vie; elle vous a fait voir la diversité de leurs progrès, la rapidité et l'excès des uns, les efforts et les règles des autres; elle ne vous a rien soustrait de tout ce qui peut vous donner une exacte connaissance des mœurs : *Ante hominem vita et mors, bonum et malum.* (*Eccli.*, XXV, 18.)

C'est à vous de prendre votre parti et de faire votre choix, sans vous promettre de privilége, ni vous flatter d'aucun miracle : *Quod placuerit ei, dabitur illi.* S'il arrive, ce qu'à Dieu ne plaise, que vous soyez assez inconsidéré pour vous laisser aller au moindre mal, attendez-vous à toutes ses funestes suites, et n'imputez votre perte qu'à vous-même : *Quod placuerit.* (*Ibid.*) Mais, si, fidèle aux inspirations de la grâce, vous embrassez et vous prenez le parti de la vertu, ne vous effrayez point des efforts et des règles du combat. Soyez sûr que pas à pas vous approcherez de la couronne : *Dabitur;* et que, par une continuelle augmentation de mérites, vous obtiendrez un continuel accroissement de récompenses éternelles. Je vous les souhaite, etc.

SERMON XXI.

Pour le dimanche de la Passion

SUR LA MÉDISANCE.

Nonne bene dicimus nos, quia Samaritanus es tu, et dæmonium habes? (*Joan.*, VIII, 48.)

N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et un possédé du démon.

Ce n'est guère l'usage dans un certain monde de se faire en face de pareils reproches, ni d'outrager personne d'une manière si grossière. Les passions y sont plus civilisées que parmi le menu peuple, quoiqu'au fond elles ne soient pas moins vives : les sentiments y sont les mêmes, le langage est différent. On ne va pas, par un emportement outré, déclarer à chacun tout le mal que l'on pense de lui; on se contente de l'insinuer adroitement aux autres dans des entretiens paisibles; et s'il sied mal dans les compagnies de se prendre de parole avec les présents, la bienséance qui y règne n'empêche pas de médire des absents.

Cette méthode de s'entre-déchirer pour être plus en vogue et plus en crédit dans le monde, est-elle moins condamnable devant Dieu? Sera-t-il plus permis de décrier sourdement le prochain que de l'attaquer ouvertement? Le feu qui brûlera les langues injurieuses épargnera-t-il les langues envenimées? Et le Juge souverain, vengeur si rigoureux de l'insulte, laissera-t-il donc la médisance impunie? Le caractère lâche et malin de ce vice ne le rend-il pas moins excusable? et ne devrait-il pas nous le rendre plus odieux?

Cependant, vice étendu par le nombre des coupables! car, hélas! qui ne médit pas du prochain? Le spirituel et le simple, le dévot et le mondain, l'ecclésiastique et le séculier, chacun a son style de médire : c'est là le vice dominant de nos jours. Vice infini dans son objet! car de qui et sur quoi ne médit-on pas? L'esprit et la naissance, le mérite et la fortune, les supérieurs et les égaux; ceux qu'on regarde comme ennemis, et ceux qu'on traite d'indifférents : tout est soumis à la malignité de la censure, rien n'est hors de la portée de ses traits. Vice dangereux, surtout par rapport à ses circonstances! car avec quelle facilité ne médit-on pas? Souvent sans penser, sans vouloir, sans sembler même médire. Arrêtons-nous à ce dernier trait qui réunit tous les autres, et qui va partager ce discours, où j'entreprends de combattre ces médisants qui ne croient pas l'être.

Car il y a différente manière de médire : on médit à découvert et sans déguiser la médisance : ce sont des médisances grossières que l'on s'impute; mais on médit finement et avec art : ce sont des médisances délicates que l'on se pardonne, et dont on se fait honneur; on médit avec emportement et sans garder de mesures : ce sont des médisances outrées où la passion éclate, et dont on se juge coupable: mais on médit tranquillement et de sang-froid : ce sont des médisances modérées où les bienséances, où les règles se gardent, et dont on ne se fait pas un crime. On médit à mauvaise intention et pour faire tort au prochain : ce sont des médisances odieuses que l'on condamne; mais on médit pour un principe de zèle et pour soutenir les intérêts de Dieu : ce sont des médisances charitables dont on se sait bon gré, et que l'on met au nombre de ses vertus.

Les premières sont les médisances des gens d'esprit, les secondes sont les médisances des honnêtes gens, les troisièmes sont les médisances des gens de bien. Or, voici ce que j'avance pour détromper ces trois sortes de personnes : Plus il y a d'esprit et d'artifice dans la manière de débiter la médisance, plus la médisance est dangereuse. Moins il y a d'emportement et de passion contre celui dont on médit, plus la médisance est cruelle; plus il y a de faux zèle et de piété apparente dans celui qui médit, plus la médisance est funeste.

Appliquez-vous, chrétiens, à ces trois vérités; et pour les éclaircir, supposons d'abord ce grand principe de morale avec saint Bernard, que la médisance nuit toujours à trois sortes de personnes; à celle qui l'écoute, à celle qu'elle attaque, et à celle qui la dit: *Gladius triceps lingua detractoris.* Ce principe posé, je dis que les médisances fines et délicates sont les plus dangereuses à ceux qui les écoutent; que les médisances modérées et raisonnables sont les plus cruelles à ceux qu'elles attaquent; que les médisances zélées et charitables sont les plus funestes à ceux qui les débitent. Voilà mes trois propositions. Vous en verrez les preuves dans la suite de ce discours après que nous aurons imploré le secours de Dieu, à qui seul, dit le sage, il appartient de régler nos paroles: *Domini est gubernare linguam.* (*Prov.*, XVI, 1.) Demandons-lui cette grâce par l'intercession de sa sainte mère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La première espèce de médisants, qui ne se font pas grand scrupule de l'être, ce sont les médisants agréables, qui médisent avec esprit, qui raillent finement, qui savent orner et polir leurs traits, les subtiliser avec art, les lancer avec adresse; car pour ces médisants grossiers, qui se déchaînent ouvertement contre le monde, tout le monde les condamne; et ils se condamnent assez eux-mêmes : la politesse et le raffinement du siècle ont banni du commerce des honnêtes gens ces impétueuses fureurs; on les regarde comme des accès de frénésie; ce n'est presque plus là qu'un vice populaire. Pour ceux dont je parle, médire est un jeu dont ils se font honneur, et non pas un vice dont ils rougissent; parce que leurs médisances enjouées plaisent à tous ceux qui les écoutent; que ceux qu'elles offensent ne les entendent pas, et que le plaisir qu'elles donnent détourne l'attention du mal qu'elles font. C'est cependant par l'endroit même qu'ils se jugent innocents, que je les trouve plus coupables; je veux dire par l'approbation qu'ils

se gagnent, par les applaudissements qu'ils s'attirent, par le plaisir et la satisfaction qu'ils procurent; parce que l'agrément dont ils assaisonnent la médisance la rend et plus propre à être écoutée, et plus prompte à se répandre ; deux sources intarissables de péchés.

Car, c'est en fait de mœurs une erreur bien grossière, et cependant bien commune, de s'imaginer que celui dont on médit est le seul, le premier, ou le plus offensé : c'est bien peu connaître la malignité de la médisance, fatale à plusieurs, quoique préparée contre un seul; nuisible, avant tout autre, à quiconque la sert, et plus mortelle encore à ceux qu'elle flatte qu'à celui qu'elle blesse. La médisance n'est qu'un trait, il est vrai, mais ce trait ne peut faire une plaie sans causer plus d'une mort : l'honneur qu'elle ravit au prochain, quoique plus cher que tous les trésors, n'est que le dernier et le moindre de ses coups; elle n'en vient là qu'après avoir étouffé dans tous les cœurs qui la reçoivent et qui l'approuvent, la charité et la grâce, plus considérables que l'honneur et plus précieuses que la vie. C'est donc par le nombre de ses approbateurs, par l'impression qu'elle fait sur les esprits, par le consentement qu'elle obtient des cœurs, par la complaisance qu'elle y produit, qu'il faut d'abord juger de sa malice et des ravages qu'elle cause. Selon cette règle, n'est-il pas évident que plus la médisance est assaisonnée de sel et d'esprit, plus elle est dangereuse à ceux qui l'écoutent?

Car, en premier lieu, cet art ingénieux de médire cache habilement à l'auditeur les vices odieux du détracteur, dont il rougirait de se rendre complice. Toute médisance, de quelque manière qu'on la déguise, est toujours intempérance de langue, malignité d'esprit, corruption de cœur, bassesse d'âme. Voilà les vices affectés au médisant. Qu'il médise avec tout l'agrément imaginable, il n'en dit pas moins ce qu'il ferait mieux de taire; dès là, c'est un imprudent. Il n'en parle pas moins au désavantage du prochain; par là il se déclare sa partie, son ennemi : il l'accuse en son absence, et instruit son procès à son insu; en cela il est lâche, il est traître. Il suscite contre lui des juges pour le condamner sans l'entendre; c'est être corrupteur. Nulle belle qualité ne peut effacer de si honteuses taches : et, quand on s'en aperçoit, dit le Sage, on sent naturellement de l'aversion pour quiconque est atteint de ce vice : *Abominatio hominum detractor.* (*Prov.*, XXIV, 9.)

Que fait donc le médisant habile pour mettre à couvert son honneur en attaquant celui des autres? Comme le serpent, pour mordre sans bruit, il se glisse sous des fleurs, sous des manières enjouées qui plaisent; sous un air riant qui réjouit; sous des expressions vives qui brillent; sous des tours ingénieux qui ravissent; c'est-à-dire, hélas! qu'il cache ses piéges mortels sous des appâts trompeurs : *Si mordeat serpens in silentio, nihil eo minus habet, qui occulte detrahit.* (*Eccli.*, X, 11.)

Le venin est le même dans la bouche du médisant sérieux et dans celle du médisant agréable. C'est toujours, selon l'expression de Job, la moelle de l'aspic, et le fiel de la vipère qui distillent de leurs lèvres empoisonnées : *Caput aspidis et lingua viperæ.* (*Job*, XX, 16.) Toute la différence, c'est que de celle-ci il coule plus doucement; il s'insinue plus subtilement; il passe plus imperceptiblement dans les esprits. Ses discours ne sont rien moins que ce qu'ils paraissent : rien de plus doux à les entendre; à les approfondir rien de plus funeste : ils flattent l'oreille, dit le Prophète, mais ils tuent les âmes : *Molliti sunt sermones, et ipsi sunt jacula.* (*Psal.* LIV, 22.)

Au moment qu'on les écoute, on ne pense qu'aux charmes qu'ils présentent; ce n'est, dit-on, que vivacité d'imagination, finesse d'esprit, naïveté de sentiments, fluidité de discours, politesse de langage : on regarde ceux qui emploient de si riches talents, à divertir tour à tour une partie des hommes aux dépens de l'autre; à bien choisir leurs personnages ; à les mettre à propos sur la scène, comme d'heureux génies pour le théâtre du monde, propres à faire les délices de la société. Mais si, au sortir de ces conversations charmantes on en découvrait les déplorables suites; si l'on voyait en un instant les péchés du médisant transmis aux auditeurs, jugements pervers, malignes interprétations, antipathies secrètes, injurieux mépris du prochain; les dépouilles de son honneur partagées entre eux et sa réputation devenue leur butin; la charité bannie de leur cœur, et l'iniquité triomphante dans leurs âmes; sans doute que les délices de la société en deviendraient bientôt l'horreur : *Abominatio hominum detractor.* (*Prov.*, XXIV, 9.)

Autre artifice de la médisance fine et délicate. Non-seulement elle cache les principes vicieux qui engagent à la dire, mais encore elle flattent les penchants malheureux qui portent à l'écouter; la curiosité, l'orgueil, la jalousie. Il est difficile de décider lequel de ces trois vices a le plus de part à l'attention que l'on donne au médisant. Ce qui est certain, c'est que la médisance faite avec esprit remue tous les ressorts à la fois avec adresse.

Si c'est curiosité qui cause la demangeaison d'entendre médire; quoi de plus propre à l'exciter que ces petits mots jetés en passant sur les défauts d'autrui, et qui, donnant à la médisance un air de mystère ou une apparence de nouveauté, redoublent la passion qu'on a de s'en instruire? Quoi de plus capable de l'enflammer que ces propos interrompus, ces récits commencés, ces histoires abrégées exprès pour se faire demander ce que l'on feint de vouloir taire? Quoi de mieux inventé pour la satisfaire, que ces gestes expressifs, ces ris malins, ces clins d'œil diserts, ces tons éloquents, ces réticences mêmes affectées, qui valent seuls des

des satires entières et qui donnent plus à penser qu'on n'en pourrait dire. Hélas! n'a-t-on donc pas assez de pente à savoir le mal? Faut-il que l'art seconde encore ici la nature, et que tant de dangereux stratagèmes conspirent à piquer une curiosité criminelle?

Si cet orgueil, qui fait qu'on prête l'oreille à la médisance, parce que dans la critique d'autrui chacun croit entrevoir l'éloge de ses vertus, quel surcroît de vanité n'inspire pas cette manière adroite de médire, dont tout l'esprit consiste, non pas tant à en montrer qu'à en faire trouver? Cette affectation de se servir d'expressions doubles et malignes, afin qu'on s'applaudisse d'en rencontrer d'abord le véritable sens; ce soin d'envelopper la raillerie, pour qu'on ait la gloire de l'entendre à demi mots; cet art de mêler aux faits nouveaux des allusions aux aventures passées, à dessein de réveiller agréablement l'esprit et la mémoire; cette habileté à jeter, comme au hasard, certains traits, ce semble, échappés, mais faits exprès pour laisser aux autres la gloire de les recueillir, de les achever, de les embellir, de les faire valoir comme leur propre ouvrage. Non, je ne pense pas qu'aucun autre démon soit plus ingénieux à tenter, ni qu'il connaisse mieux le faible de l'esprit humain; esprit si vain, qu'il aime mieux renchérir et raffiner sur une médisance étrangère que de paraître ne pas saisir d'abord tout ce qu'elle peut avoir de spirituel et de fin.

Si c'est enfin jalousie qui rend attentif au mal qu'on entend dire de ses semblables, n'est-ce pas pour elle une double félicité de les voir avilis et méprisés par des gens d'esprit? Est-il régal plus charmant, par exemple, pour un homme enflé de sa naissance, mais mécontent de sa fortune, que ces romans historiques que l'on fait tous les jours de la plupart des fortunés du siècle? Est-il harmonie plus délicieuse pour une femme piquée de se voir effacée dans le monde, que ces malignes ironies qui mettent au jour les défauts de celles qui y brillent avec éclat? Est-il un triomphe plus flatteur pour les libertins et les impies, que ces plaisantes satires où l'on se joue tous les jours des dévots? Qui doute que la médisance ne soit complice de tous ces vices dont elle s'appuie et qui s'appuient d'elles à leur tour? Mais qui peut en compter le nombre ou en faire le détail? Dans une nombreuse compagnie, où la fine médisance se débite avec succès, que d'esprits mal prévenus! que de cœurs mal disposés à l'égard du prochain! Médire en leur présence, c'est d'abord se liguer avec eux, c'est entrer dans leur querelle, c'est leur prêter des armes, c'est concourir à tous leurs sentiments de haine, d'envie, de colère; et plus on médit finement, plus on les flatte, plus on les sert, plus on les contente.

Mon Dieu! c'est là un de ces abîmes d'iniquité, où l'esprit humain se perd quand il veut les sonder; c'est ce péché universel, que saint Jacques appelle un monde, ou plutôt un chaos de péchés: *Universitas iniquitatis.* C'est celui de tous les crimes sur lequel saint Augustin, après sa conversion, ne pouvait se calmer: Seigneur, disait ce saint pénitent, vous entendez les soupirs que pousse mon cœur, et vous voyez les larmes que versent mes yeux sur les désordres de ma langue: *Tu nosti de hac re gemitum cordis, et flumina oculorum.* Et je ne sais si mes soupirs et mes larmes suffisent pour les effacer; je crains les plaies secrètes que mes malignes médisances ont faites à ceux à qui elles voulaient plaire: *Timeo occulta mea.* Je ne les connais pas, ces maux cachés; mais, ô mon Dieu! vous les connaissez: *Timeo occulta mea quæ norunt oculi tui, mei autem non.* Je ne manque pas de lumière pour juger de la malice de tous les autres péchés; et pour celui de la langue, j'avoue que c'est un poison si subtil, que j'en ignore les effets: *Est qualiscunque in aliis mihi facultas explorandi me, in hoc pene nulla.* Ainsi parlait ce saint docteur; et vivement frappé des funestes suites qu'une médisance enjouée produit dans les âmes de ceux qui l'écoutent, pour la bannir des repas qu'elle a coutume d'assaisonner, dans le lieu même où il traitait ses amis, il avait fait graver un anathème contre elle, comme contre un crime des plus scandaleux: *Quisquis amat dictis absentum rodere vitam: Hanc mensam vetitam noverit esse sibi.* Voilà cependant le péché que l'on commet sans honte et que l'on se pardonne sans peine.

Troisième artifice de la médisance fine et délicate: non contente de cacher les vices du médisant et de flatter ceux de l auditeur, elle affaiblit tous les moyens que la charité prescrit pour en arrêter le cours: correction charitable, détours ingénieux, morne silence; nul n'est exempt, dans l'occasion, de prendre quelqu'un de ces préservatifs contre le poison de la médisance. Celui à qui l'âge, le rang, le caractère, donnent autorité sur le médisant, doit le faire taire et lui remontrer charitablement le préjudice qu'il porte au prochain et le mal qu'il se fait à lui-même. Mais, hélas! où sont de nos jours ces généreux défenseurs de la charité, qui osent, comme dit David, s'opposer aux ennemis qui la combattent? Où sont ceux qui savent, à son exemple, opposer l'estime au mépris, la louange au blâme, et le zèle d'un bon cœur au jeu d'un malin esprit? Ah! cet office charitable est d'autant plus rare, qu'il est plus périlleux de l'exercer, surtout contre une langue maligne; son crédit fait trembler la plus respectable autorité. Les diseurs de bons mots sont devenus les maîtres, ou plutôt les tyrans des compagnies; ils y ont pour eux, dit le Sage, le suffrage des rieurs dont le parti, le plus nombreux et le plus fort, les rend toujours terribles: *Terribilis in civitate homo linguosus.* (*Eccli.*, IX, 25.) On n'aime point à se commettre avec des gens qui sortent toujours victorieux du combat; l'on a même pour maxime, qu'il n'est pas prudent de se mesurer avec eux ni de se servir contre eux

de ses avantages; un bon mot les venge de tout; on craint de s'attirer quelque trait qui demeure, et l'on espère s'en mettre à couvert par un peu de complaisance; c'est ce qui trompe: l'approbateur du médisant en devient à son tour, quand il est absent, le jouet et la victime. Cependant cette crainte et cette espérance empêchent tous les jours ceux qui par leur supériorité en ont l'obligation et le pouvoir, de lui résister en face, de lui fermer la bouche, comme faisait Job; de désarmer sa rage et d'arracher de ses dents envenimées la proie qu'il déchire: *Conterebam molas iniqui, et de dentibus illius auferebam prædam.* (*Job*, XXIX, 17.) Pour les égaux, ils doivent s'y prendre autrement: opposez le stratagème à l'artifice, détourner adroitement le discours; et par un prompt changement de sujet, rendre l'entretien de criminel, innocent. Est-il donc si aisé de rompre ainsi le cours d'une raillerie fine et de donner le change à un médisant agréable? Le coup qu'il porte est sitôt frappé, et il l'accompagne de tant de grâces, qu'il est toujours trop tard de les parer et très-difficile de s'en défendre. Une parole renferme souvent tout le poison, et les idées qu'elle présente satisfont l'esprit et le cœur si promptement, s'y gravent si vivement, s'y impriment si profondément, qu'on ne peut presque plus les en distraire. C'est au sentiment d'un saint Père, de ces subtils détracteurs dont parlait Jérémie, quand il les comparait aux plus venimeux de tous les serpents, dont le simple souffle empoisonne, et contre qui ne peut rien la voix du plus habile enchanteur: *Mittam vobis serpentes, quibus non est incantatio.* (*Jerem.*, VIII, 22.)

Reste donc, pour se prémunir contre eux, d'affecter un air sérieux, et de garder un morne silence. C'est le parti que doivent prendre, surtout les inférieurs, et le contrepoison de la médisance le plus facile et le plus sûr. Mais, hélas! contre-poison dont la fine médisance rend encore l'usage très-difficile. Les contes plaisants qu'elle fait; les tours risibles qu'elle leur donne; l'air, le geste et la voix dont elle s'aide pour attraper le ridicule, forcent souvent l'esprit le plus sérieux à se démentir, le front le plus sévère à s'épanouir; la langue la plus retenue à lui applaudir, et à devenir ses complices. Le Sage l'a dit, et il est vrai, l'air froid d'un auditeur indifférent glace les paroles du médisant, et les arrête sur ses lèvres: *Ventus aquilo dissipat pluvias, et facies tristis linguam detrahentem.* (*Prov.*, XXV, 23.) Mais l'on peut dire que l'enjouement du détracteur fond la glace et dissipe le froid de l'auditeur; et que la plus austère gravité ne se soutient guère contre les saillies de la satire.

C'était de cette malheureuse facilité à se laisser prendre aux amorces d'un mal si contagieux, que se plaignait David, quand il s'écriait: Langue artificieuse, langue maudite! que faut-il donc pour te réprimer? *Quid detur tibi, aut quid apponatur tibi ad linguam dolosam?* (*Psal.* CXIX, 3.) Rien de moins que les traits de votre colère, ô mon Dieu! et les feux de votre vengeance: *Sagittæ potentis acutæ cum carbonibus desolatoriis.* (*Ibid.*, 4.) Puisse le Seigneur exterminer ou faire taire tous ces habiles médisants, dont la bouche, ajoutait-il ailleurs, est un sépulcre ouvert pour tous ceux qui les écoutent: *Sepulcrum patens est guttur eorum.* (*Psal.* V, 11.) Puisse-t-il purger la terre de ces pestes publiques, qui exhalent si doucement, et qui donnent si promptement la mort! *Disperdat Dominus labia dolosa!* (*Psal.* XI, 4.) Juste châtiment! mais qu'il ne plaît pas à Dieu d'exercer en cette vie, pour entretenir dans les âmes timorées la charité et le zèle.

Car ne pensez pas, chrétiens auditeurs, que cette adresse de la médisance à s'insinuer, excuse votre faiblesse à l'écouter, ni qu'elle vous décharge de l'obligation indispensable où vous êtes de prendre les armes, que la charité vous offre pour combattre. Au contraire, la grandeur du péril doit redoubler les précautions: plus les langues sont affilées, selon l'expression du Prophète: *Acuerunt linguas* (*Psal.* CXXXIX, 4), plus les oreilles, selon l'avis du Sage, doivent être munies d'épines: *Sepi aures spinis* (*Eccli.*, XXVIII, 28): et l'on ne peut être trop sourd aux discours médisants, dans un siècle où la manière de les débiter est si fine et si séduisante. Pourquoi? parce qu'il est toujours certain, disent les Pères, que la complaisance de l'auditeur nourrit la licence du détracteur: *Quem delectat audire, alterum provocat.* (S. Bern.) Qu'on n'aime point à parler à qui ne veut pas entendre: *Nemo invito auditore libenter loquitur*, et que si personne ne se plaisait à apprendre de mal personne ne se plairait à en dire de ses frères. De là vient que l'un et l'autre, au sentiment des mêmes Pères, sont également un péché, dire et écouter la médisance: *Detrahere et detrahentem audire;* qu'au jugement de Dieu les médisants et leurs approbateurs seront traités de même; et que le ciel n'est promis qu'à ceux qui n'auront ni pratiqué, ni toléré cet art ingénieux de médire: *Qui non egit dolum in lingua sua...... et opprobrium non accepit adversus proximos suos.* (*Psal.* XIV, 3.)

Tout ce que nous devons donc conclure de l'extrême difficulté des remèdes, c'est l'étrange malignité du mal, et le pitoyable aveuglement de ceux qui croient leurs médisances innocentes ou légères, parce que ce n'est, disent-ils, que passetemps, jeux d'esprit, mots pour rire: la belle excuse, dit le Sage, la belle excuse dans la bouche d'un médisant! Ce que je dis, je le dis en badinant et pour rire: j'aimerais autant, ajoute-t-il, entendre dire à un voleur rusé, à un subtil empoisonneur, à un adroit meurtrier; Ce que je fais, je le fais en jouant: *Sicut noxius est qui mittit sagittas in mortem: ita vir, qui fraudulenter nocet, et dicit: Ludens feci.* (*Prov.*, XXVI, 18.) Eh! ce sont justement ces manières enjouées, fines et

délicates, qui rendent la médisance plus dangereuse, en la rendant d'abord plus propre à être écoutée, et puis plus prompte à se répandre. Autre circonstance.

Dieu veut qu'une médisance échappée ne passe pas l'oreille qui l'écoute; qu'elle n'occupe ni l'imagination, ni la mémoire; qu'elle meure sur-le-champ dès qu'elle paraît; et qu'elle soit ensevelie dans un profond silence et dans un éternel oubli. C'est le sens de ces divines paroles : *Audisti verbum adversus proximum, commoriatur in te.* (*Eccli.*, XIX, 10.) Ce n'est pas là le sort d'une médisance fine et délicate; elle ressemble à l'esprit, dont elle tire sa naissance; elle se produit, elle s'augmente, elle s'immortalise comme lui : en un mot elle est tout esprit; mais dangereux esprit, esprit funeste.

L'esprit cherche à se produire, il ne peut demeurer caché : c'est là son caractère, et c'est celui d'une fine médisance. Dès qu'on l'a reçue, on brûle de la répandre : on sort des assemblées où elle se débite, comme cet ami de Job, plein de mauvais rapports, et de malins discours. *Plenus sum sermonibus.* (*Job*, XXXII, 19.) Le secret et le silence dans ce qui touche le prochain, est toujours un fardeau pesant et un frein incommode : *Coarctat me spiritus.* (*Ibid.*) Surtout un bon mot, ajoute le texte sacré, dans la plupart des hommes, est semblable au vin nouveau, qui fait effort pour s'ouvrir un passage : *Quasi mustum absque spiraculo.* (*Ibid.*, 19.) Le trait est trop plaisant, dit-on, il est des plus nouveaux; il faut que je vous en réjouisse : *Loquar, et respirabo paululum.* (*Ib.* 20.) Ainsi de bouche en bouche la médisance multiplie, et le péché d'un particulier devient en peu de temps le péché de toute une ville : mais, par un affreux retour, le péché de toute une ville devient aussi le péché du particulier, qui en est la source et l'origine. Ce n'est pas tout, l'esprit croît et s'augmente par l'exercice, par l'usage, par le commerce des hommes : ainsi fait la médisance parmi les gens d'esprit : ceux qui la redisent n'en sont jamais les sincères échos. Nous avons tous sur le prochain des lèvres infidèles et mobiles au gré de la passion : chacun y ajoute, selon son génie, son humeur, son inclination : on se pique d'émulation dans ce genre de médire : tous veulent gloser à leur tour. Le fait le plus simple, dès qu'il est raconté par des bouches différentes, cesse bientôt de se ressembler. C'est le même sujet qui se traite, mais que cent bouches amplifient. Ici c'est une nouvelle circonstance qui embellit l'histoire; là un très-mauvais sens qui se donne à un mauvais mot, partout mille réflexions que l'on fait, plus malignes les unes que les autres. Le commentaire devient pire que le texte; et ce qui n'était d'abord qu'une simple médisance, se trouve à la fin un tissu de noires calomnies, qui n'auraient jamais eu de cours sans son premier auteur.

Enfin l'esprit franchit les bornes du temps et s'immortalise, parmi les hommes, par les ouvrages qu'il produit. La médisance spirituelle le fait aussi; elle ne se borne pas au moment qui l'a vu naître : elle laisse des monuments qui l'éternisent, elle se tourne en chansons, elle se change en proverbes, elle passe en surnoms, elle se moule et s'imprime dans des écrits. C'est ainsi qu'un péché d'un instant devient souvent le péché de plus d'un siècle. Fatales suites! qui jetaient saint Jacques dans le plus profond étonnement. Hé quoi! disait ce grand apôtre, la médisance n'est souvent qu'un mot, et ce mot est une étincelle qui cause les plus grands embrasements : *Ecce quantus ignis quam magnam silvam incendit!* (*Jac.*, III, 5.)

Marie, sœur de Moïse, murmure contre son frère; ce qu'elle en dit, au témoignage d'Aaron, n'était au fond que plaisanterie, légèreté, folie : *Ne imponas nobis hoc peccatum quod stulte commisimus* (*Num.*, XII, 11); n'importe, ce murmure s'étend : des domestiques il passe aux étrangers; et, par un malheureux progrès il suscite un peuple de murmurateurs et de médisants, qui, malgré les plus terribles châtiments de Dieu, ne cessent jusqu'à la mort de murmurer et de médire : jamais cause plus légère produisit-elle de plus tragiques événements? *Ecce quantus ignis quam magnam silvam incendit!* Absalon médit de son père : toutes ces médisances réunies se réduisent à deux ou trois paroles artificieuses et malignes. C'en est assez. David devient la fable de tout son royaume : *Factus sum in parabolam.* (*Psal.* LXVIII, 12.) On le déchire dans les places publiques : *Adversum me susurrabant, qui sedebant in porta.* (*Ibid.*, 13.) On le chante dans les lieux de débauches : *Et in me psallebant qui bibebant vinum.* (*Ibid.*) De là les soulèvements, les partis, les guerres intestines. De si affreux désordres ont-ils donc de si faibles commencements? *Ecce quantus ignis quam magnam silvam incendit!* Sans recourir aux histoires anciennes, de nos jours, mes frères, que de familles décriées! que de communautés suspectes! que de corps entiers perdus d'honneur dans l'esprit d'une infinité d'honnêtes gens, malgré toutes les apologies! Et par où? par ces mémoires injurieux, par ces gazettes satiriques, ces chroniques scandaleuses, ouvrages infortunés d'un petit nombre d'écrivains, qui s'immortalisent aux dépens, je ne dis pas seulement de la réputation de ceux qu'ils flétrissent : c'est là le moindre mal; mais du salut de ceux qui les impriment, qui les vendent, qui les achètent, qui les répandent, qui les prêtent, qui les distribuent, et qui les lisent. C'est à quoi l'on ne peut penser sans frayeur : *Ecce quantus ignis quam magnam silvam incendit!*

Enfin, d'où vient cette fureur de médire, dont tout le monde se plaint, et dont chacun est épris; que l'on déteste, et que l'on aime; qui rend si doux et si amers les discours du monde; qui fait les délices et les déboires de la vie? C'est que l'on veut plaire, et que l'on cherche à se divertir, et que rien ne

plaît tant, ni ne divertit mieux que la satire. L'âme de cette fatale passion, qui désole la terre, et qui peuple l'enfer, n'est donc au fond qu'une sotte vanité, un enjouement ridicule, une étincelle d'esprit, une pointe de belle humeur : *Ecce quantus ignis quam magnam silvam incendit!*

A cela quel remède? Le voici dans ces deux mots que Dieu fit entendre autrefois à saint Arsène : *Fuge et tace*, la fuite et le silence. La fuite de toute compagnie, où l'on médit avec esprit : *Fuge*. Le silence dans ces rencontres où se présente un bon mot à dire : *Tace*. Pourquoi? parce que la médisance fine et délicate est la plus dangereuse à ceux qui l'écoutent. Première vérité.

Mais, si elle est modérée, n'est-elle pas permise? Non, chrétiens : parce qu'alors elle n'en est que plus cruelle à ceux qu'elle attaque. Seconde vérité. Seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

La médisance modérée ne manque pas de beaux prétextes pour colorer son injustice; elle trouve mille raisons qui semblent démontrer son innocence, ou du moins diminuer sa malice; la vérité du récit, la notoriété du fait, la légèreté de la matière, la confidence du secret; mais surtout, cet éloignement de l'emportement et de la passion sur lequel elle s'appuie, comme sur un témoignage invincible qu'elle ne veut ni ne peut nuire : attachons-nous d'abord à ce spécieux caractère de fausse douceur, et de feinte modération, dont elle se pare pour faire son apologie, et dont je vais me servir pour faire sa condamnation.

Vous médisez de vos frères, et vous en publiez les défauts. Est-ce récrimination? est-ce vengeance? Non, dites-vous : ils ne m'ont jamais fait de mal, je ne leur en veux point, et je n'ai nul sujet de m'en plaindre. Vous diminuez l'estime qu'on en a, et vous en rabaissez à tout propos les avantages. Est-ce dépit? est-ce jalousie? Point du tout : je n'envie point leur réputation, et je ne prétends point mélever sur leur ruine. Vous ne sauriez souffrir qu'on les loue, et, par un silence médisant vous démentez tout le bien qu'on en dit. Est-ce antipathie d'humeurs? est-ce au moins indifférence? Nullement, je les vois, je les entretiens, je vis avec eux. Ah! c'est donc inhumanité, barbarie : et cette guerre, que vous leur faites, leur est d'autant plus cruelle, qu'elle leur est, et plus difficile à prévoir, et plus dure à supporter : deux réflexions bien touchantes.

Les traits imprévus sont les plus perçants; les coups, auxquels on s'attend et que l'on brave, sont toujours moins à craindre, dit saint Grégoire : *Minus jacula feriunt quæ prævidentur*. De là jugez de votre malice, vous qui vous croyez moins médisants, parce que vous l'êtes avec plus de retenue, et moins d'éclat. Ceux que vous blessez par vos mauvais rapports ne sont point en garde contre vous : ils ne vous comptent pas au nombre de leurs persécuteurs, et souvent vous vivez avec eux dans une parfaite intelligence. Nulle rupture n'a précédé les mauvais offices que vous leur rendez; nulle marque d'inimitié ne les accompagne. La manière même dont vous les desservez leur nuit, et les perd sans vous faire connaître. Ce ne sont point d'atroces invectives que vous publiez contre eux, ni d'odieux caractères où vous les dépeigniez sous les plus noires couleurs : un déchaînement pareil ferait du bruit, et viendrait bientôt à leurs oreilles. Ce sont de simples mémoires que vous donnez de leur vie; de simples ébauches que vous faites de leur portrait, selon que l'occasion s'en présente. Et, parce que vous ne dites pas tout le mal que vous pourriez dire; parce que vous savez mesurer et dérober vos coups; parce que vous ménagez ceux que vous déchirez, de peur qu'ils ne s'en aperçoivent et qu'ils ne crient, vous prétendez encore leur faire grâce. Hé quoi! ignorez-vous, dit saint Léon, que les ennemis couverts sont les plus à craindre? *Plus periculi est in insidiatore occulto, quam in hoste manifesto*. Doutez-vous que les plaies cachées ne soient les plus mortelles? et faut-il tant de raisonnement pour vous convaincre, qu'en fait de maux le plus grand est celui contre lequel il n'y a ni remède, ni précaution. Or, les lois humaines, si sévères à punir les médisances outrées et publiques, telles que sont les discours outrageux et les libelles diffamatoires, ne donnent point d'action contre les médisances modérées et secrètes : elles les mettent au rang des crimes que Dieu seul peut connaître et venger; et ceux qui les font, au nombre des ennemis invisibles; c'est-à-dire des démons, dont ils sont les organes et les suppôts. C'est l'idée que l'Ecriture et les Pères nous donnent de ces honnêtes médisants : esprits désespérément malins, et profondément cachés, qui nuisent, comme les démons dans les ténèbres, et par pure malignité : mais qui nuisent à l'honneur, le seul de tous les biens auquel les démons ne sauraient attenter par eux-mêmes.

Médire donc avec emportement et par passion, c'est pécher en homme; mais médire tranquillement et de sang froid, c'est pécher en démon, c'est vomir de sa bouche les feux de l'enfer, c'est livrer sa langue à Satan et lui en faire comme un char de triomphe. Or, tout ce qui lui appartient, tout ce qui vient de lui, tout ce qui lui sert, a pour caractère la fraude jointe à la malice, et par conséquent la cruauté. Aussi Dieu dans l'Ecriture semble-t-il oublier toutes les autres espèces de médisances, pour éclater contre celle-ci : *Sedens adversus fratrem tuum loquebaris, et adversus filium matris tuæ ponebas scandalum*. (*Psal.* XLIX, 20.) C'est à vous surtout à qui j'en veux, détracteurs inhumains! vous qui, contre les lois de la justice et de la bonne foi, armiez vos langues dans la paix la plus profonde; et qui opprimiez en secret ceux pour qui vous sembliez au moins neutres en public. Vous ne pouvez vous excuser sur le trouble de la raison, sur

l'impétuosité de la passion, sur la violence de la tentation : vous étiez alors calmes, modérés et tranquilles : *Sedens;* ceux que vous attaquiez n'étaient ni des ennemis, ni des concurrents, ni même des étrangers : *Adversus fratrem tuum.* Ils vous étaient unis par les engagements de la religion et de la charité ; par les nœuds du commerce et de la société, souvent même par les liens du sang et de la nature : *Adversus filium matris tuæ.* Il vous en coûtait bien peu pour les détruire : pouvaient-ils se défendre contre vous? avaient-ils même lieu de s'en défier? Hélas! ils vivaient avec vous en toute assurance et ne voyaient pas derrière eux les traîtres filets que leur tramait votre langue médisante : *Ponebas scandalum.* Les traits mitigés d'une médisance paisible, sont donc d'autant plus cruels qu'ils sont, premièrement, plus difficiles à prévoir, et, en second lieu, plus durs à supporter.

J'en atteste le Sauveur du monde même ; tant qu'il ne fut accusé, décrié, calomnié que par ses ennemis publics et déclarés, il ne dit mot; mais quand il se vit baisé des mêmes lèvres qui venaient de le vendre et de le trahir, il ne put s'empêcher d'éclater et de se plaindre. Ah! mes frères, tous ces détracteurs modérés et ces honnêtes médisants à les bien examiner de près sont autant de judas et de traîtres : on les voit tous les jours embrasser en public ceux qu'ils déchirent en secret; mordre et caresser presque au même instant ; joindre de bien près les compliments aux médisances; d'une langue teinte de fiel et de poison, faire couler le miel et l'encens et engager ceux qu'ils perdent d'honneur à leur rendre encore mille actions de grâces : Ah! il ne faut avoir nul sentiment d'humanité pour ne pas avoir horreur d'une si noire perfidie. Cruel! au moment que vous passez de vos feintes caresses à vos discours médisants, n'entendez-vous pas une voix plaintive qui s'élève au fond de votre cœur, et qui vous dit ce que David disait dans une occasion semblable? Si c'était un ennemi qui parlât contre moi, mon sort serait plus supportable : *Si inimicus maledixisset mihi, sustinuissem utique.* (*Psal.* LIV, 13.) Si la haine au moins avait précédé la médisance, peut-être en aurais-je prévenu les effets : *Si is qui oderat me, super me locutus fuisset, abscondissem me forsitan ab eo.* (*Ibid.*) Mais que vous me diffamiez, vous qui m'assurez chaque jour de votre bienveillance : *Tu vero, homo unanimis* (*Ibid.*, 14) ; vous que je crois dans mes intérêts *Notus meus* (*Ibid.*) ; vous avec qui je suis en rapport, en liaison, en société, jusqu'à nous voir, nous entretenir, manger ensemble! *Qui simul mecum dulces capiebas cibos!* Ah! ce sont là des coups d'autant plus cruels, que je n'y étais point préparé, et que je ne devais pas les attendre. Que répondre à ces reproches? et quelles peuvent être vos défenses?

La vérité du récit : première excuse : je ne dis rien que de vrai. Je le suppose, autrement ce serait calomnie. Mais, compagne ordinaire de la médisance, n'y a-t-il donc que le mensonge qui offense, et la vérité ne blesse-t-elle jamais? Au contraire : un bruit faux et mal fondé, tel qu'on en répand tous les jours dans le monde, est pour l'accusé un sujet de triomphe ; la honte en rejaillit sur ceux qui l'ont semé : le temps l'éclaircit, la vérité le dissipe, l'oubli l'efface, la vertu le confond, l'innocence enfin reconnue n'en est que plus honorée · quand même la fausseté ne pourrait se détruire, on pourrait encore la mépriser : le témoignage assuré de la conscience venge de tous les vains discours du monde; et c'est toujours un avantage de pouvoir se dire : Je suis innocent de ce que l'on m'impute. Mais, dans la détraction nulle ressource. Déchiré au dedans et au dehors; en butte à la satire des hommes et en proie à ses propres remords, on vit sans honneur et sans consolation : état cruel et déplorable! Ah! l'on aimerait beaucoup mieux se voir noirci par l'imposture que flétri par la censure : la calomnie après tout est une plaie dont on guérit, non sans cicatrices, il est vrai; mais la médisance est un meurtre, dont on ne revient jamais ; quiconque en est atteint, dit un saint Père, tombe sans soutien dans le néant et le mépris : Eh! qu'importe qu'il y survive ; le jour ne lui reste que pour éclairer sa honte ; et, s'il demeure sur la terre, c'est pour y voir les débris de sa renommée et pour y porter un éternel déshonneur : *Quid prodest ei vivere, si secum portat funera dignitatis?* Il n'a, dites-vous, après tout que ce qu'il a bien mérité : voudriez-vous, chrétiens auditeurs, que l'on vous traitât ainsi selon vos mérites? Seriez-vous contents que l'on publiât de vous tout le mal que l'on en peut dire, sans blesser la vérité? Et si Dieu, pour vous faire sentir aujourd'hui la cruauté de vos sincères médisances, révélait ici tous les crimes de votre vie, vous, qui croyez les vérités des autres supportables, supporteriez-vous patiemment les vôtres, et n'en mourriez-vous pas sur-le-champ de honte et de douleur?

Les miennes, dites-vous, sont secrètes . celle dont je parle sont publiques : seconde excuse : la notoriété du fait. Votre frère, dites-vous, est déjà décrié, et le vice en est connu : mais l'étaient-ils de ceux à qui vous l'apprenez? Ils l'auraient bientôt appris, répondez-vous; pourquoi donc vous presser de le leur faire connaître? n'est-ce pas avancer sa ruine? Ils étaient les derniers à le savoir : faut-il que vous soyez le premier à les en instruire et que vous deveniez par là l'auteur de son entier décri? Ils étaient les seuls à l'ignorer; que ne le laissiez-vous donc jouir, ce coupable, de leur heureuse ignorance, sans mettre par vos dangereuses lumières le comble à son infamie? Hélas! sa réputation, déjà ternie dans l'esprit d'une infinité de gens, se soutenait encore dans l'idée d'un petit nombre de personnes, et vous cherchez à étouffer cette seule étincelle d'honneur qui lui restait sur la terre : quelle cruauté! *Quærunt exstinguere scintillam quæ relicta est.* (II *Reg.*, XIV, 7.)

Mais le mal que j'en dis est connu de ceux même à qui j'en parle; n'en était-il pas peut-être oublié, ou du moins en voie de l'être? Hé quoi! vous réveillez un feu enseveli sous la cendre, vous ranimez de votre souffle des flammes éteintes ou mourantes! et, au lieu de contribuer à apaiser l'incendie, vous y jetez de quoi l'entretenir et le rallumer. Quelle malignité!

Mais quand le mal dont vous vous entretenez serait dans l'esprit et dans la bouche de tout le monde; quand tous les autres seraient déchaînés contre celui que vous accusez; quand tout le public en parlerait comme vous en parlez, en seriez-vous, à votre avis, moins cruel et plus modéré? Est-il beau de se jeter sur un malheureux sans défense, de grossir la foule qui le charge et qui l'accable? de se joindre à ceux qui le dépouillent de son honneur et qui le percent de leurs coups! Ah! si vous n'êtes pas assez compatissant pour verser l'huile et le vin sur ses plaies, comme le pieux Samaritain, que ne passez-vous outre sans dire mot, comme l'indifférent lévite : si ce ne serait pas là, selon Jésus-Christ, faire l'office de prochain charitable, ce ne serait pas faire au moins l'acte d'un ennemi barbare; mais s'acharner comme ce cruel Amalécite, sur un Saül abandonné, l'achever et emporter les restes de sa gloire, sous prétexte qu'elle expire et qu'il ne peut plus la conserver; quoique déjà mort civilement, le frapper encore de mille traits mortels : quelle fureur! quelle inhumanité!

Je ne dis rien de si grief : troisième excuse : la légèreté de la matière ; voilà proprement ce qui trompe le médisant modéré. Il juge de la médisance par l'opprobre qu'elle révèle, et non par l'honneur qu'elle attaque. Cependant, comme l'honneur est plus ou moins délicat, plus ou moins exposé, plus ou moins lié à d'autres intérêts, de là vient que souvent des médisances très-légères, en apparence, causent en effet des maux très-cruels. Il n'y en a point de légères sur certains états et certaines conditions où la réputation doit être toute pure, et où la moindre tache passe pour un grand vice : point de légères sur l'ecclésiastique et le prêtre dans ce qui touche la doctrine et la pureté; sur les personnes religieuses ou dévotes dans ce qui regarde la sincérité de la vertu; sur le magistrat et l'homme public dans ce qui intéresse la probité et la droiture; sur le sexe et la jeunesse, dans ce qui concerne la régularité, la retenue, la pudeur.

Il n'y en a point de légères dans certaines conjonctures où les moindres rapports peuvent avoir de grandes suites; point de légères quand il s'agit d'un établissement, d'une alliance, d'un emploi, et même d'un secours nécessaire : il n'y en a presque point de légères dans ces lieux où se distribuent les grâces et où se rend la justice; point ou peu de légères dans les cours des princes, dans les palais des grands, dans les tribunaux des juges : là souvent un mot désavantageux fait de tristes ravages : que de bénéfices refusés, que de récompenses perdues, que de mérites écartés, que de causes douteuses rendues mauvaises, que d'espérances et de fortunes renversées par le récit indiscret d'une langue médisante! La chose au fond ne faisait rien à l'affaire, et n'était pas considérable ; mais les préventions qu'elle a données ont été préjudiciables, le médisant n'en voyait pas les conséquences; mais le prochain en a ressenti les effets. Eh! qu'importe, après tout, qu'il ne périsse que par un trait léger : plus les armes sont faibles, et plus les coups sont sensibles, plus le meurtre est cruel.

Mais je ne l'ai dit qu'à une seule personne; encore lui ai-je bien reccommandé le silence. Quatrième cause : la confidence du secret, vaine et ridicule excuse! dit saint Chrysostome, que celle du secret recommandé dans la médisance. Loin de justifier le médisant, c'est ce qui le condamne; c'est une preuve, non de sa modération, mais de sa cruauté; car il faut qu'il convienne de la malignité de ses discours, dès qu'il reconnaît pour eux la nécessité du silence; s'il les croit innocents, que craint-il de les publier; et s'il les juge préjudiciables, le mystère qu'il en fait est un mystère d'iniquité, et la précaution du secret qu'il demande, un voile de malice. De quel front ose-t-il exiger que l'on garde une loi qu'il viole le premier? A-t-il droit d'empêcher un désordre dont il donne l'exemple.

Je veux, après tout, que le nouveau dépositaire de ce secret soit plus fidèle que vous à le garder, l'accusé en est-il moins à plaindre? et vous, son accusateur, en êtes-vous moins à blâmer? Plus la personne auprès de qui vous le décriez est sage et discrète, plus son estime est chère et précieuse; plus la perte en est grande et irréparable; et, si l'on avait à choisir, on aimerait mieux perdre l'approbation de cent autres, que le suffrage d'un esprit bien fait et réservé. Mais, hélas! que cette discrétion sur laquelle vous comptez est bien rare aujourd'hui dans le monde! quoi de plus commun au contraire que le caractère opposé? rien de plus ni de plus tôt divulgué que ces sortes de médisances qui se donnent sous le sceau du secret. Vous avez votre confident, le vôtre a le sien, celui-là un autre; et ce qui est connu de trois personnes, dit saint Augustin, est déjà public, ou ne tarde guère à le devenir : *Secretum, si tribus est manifestatum, omnibus est divulgatum.* Il est si doux de faire une confidence, et si difficile de ne s'en pas vanter! à peine l'a-t-on reçue qu'on court de ce pas la communiquer à un ami, qui ne manque pas d'en faire le même usage, le tout aux dépens du prochain, qui, par voie de secret se trouve enfin diffamé, confidence donc toujours dangereuse et cruelle en matière de médisance; mais prenez garde; confidence jamais plus dangereuse ni plus cruelle que quand elle médit du médisant même, quand elle le défère à celui qu'il décrie; quand, fraîchement imbue du poison

qu'elle a sucé, elle va par des rapports criminels le verser dans le sein de l'accusé, et lui dire en secret : Voilà ce qu'un tel vient de m'apprendre de vous ; voilà ce qu'il en pense; voilà comme il en parle : détestable service! maudit témoignage d'amitié! Ah! le faiseur de rapports est toujours plus cruel que l'auteur même de la médisance : celui-ci, il est vrai, conspire sourdement contre ses frères; mais celui-là les commet, les irrite, les aigrit, les empoisonne, les assassine tous deux sous une feinte neutralité; doublement traître, doublement meurtrier, digne que tout le genre humain lui déclare la guerre comme à l'ennemi commun de la société; car, de là, je dis des moindres médisances le plus fidèlement rapportées, naissent tous les jours des inimitiés immortelles, des haines irréconciliables, des récriminations éternelles.

Le cœur n'est jamais insensible à l'honneur, ni la bouche muette, quand on nous blesse dans cette partie de nous-mêmes, si tendre et si vive. Il est rare que celui dont on a médit ne médise pas à son tour : frappé d'un coup imprévu, il en portera mille plus cruels; il recherchera dans la vie de son accusateur tout ce qui peut en ternir l'histoire; il remontera, s'il le faut, pour le dégrader, jusqu'à la naissance de ses premiers aïeux; il tirera de l'oubli des hommes des taches originelles ensevelies dans la poussière du tombeau. En un mot, il voudra que la honte et l'humiliation de son adversaire lui fassent réparation d'honneur : et Dieu veuille que des paroles piquantes on n'en vienne pas aux actions sanglantes. Combien de fois les unes ont été les suites des autres! Les royaumes et les Etats, dit le Sage, en ont plus vu périr par l'indiscrétion de la langue que par la violence du fer : *Multi ceciderunt in ore gladii, sed non sic, quasi qui interierunt per linguam.* (*Eccli.*, XXVIII, 22.) Concevez donc, médisants, la cruauté de l'offense par la vivacité des ressentiments qu'elle produit; et vous qui en éprouvez les effets, que votre expérience vous serve au moins de contre-poison : plus vous êtes sensibles à la médisance, moins devez-vous la croire permise; parce que les autres vous sont inhumains, faut-il que vous leur soyez cruels? Les blessures que vous ferez ne guériront point les vôtres; n'avez-vous pas des remèdes plus innocents et plus sûrs? l'exemple du Sauveur, souffrant en silence les accusations les plus injustes; l'espérance de vous entendre un jour absous et justifié devant tout l'univers; la consolation de voir alors votre nom couronné de gloire; la confiance que Dieu ne vous fera jamais de reproches, si vous souffrez ceux des hommes dans un esprit d'humilité, de pénitence et de douceur : en un mot, l'assurance de votre salut : car je ne veux, disait un grand saint, pour canoniser un chrétien, que ces deux traits de vertu, souffrir patiemment toute médisance et n'en faire jamais aucune, pas même de zélée et de charitable, parce que ce sont les plus funestes à ceux qui les débitent; c'est la conclusion de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

C'est aux plus beaux fruits que le ver s'attache, et c'est sous les plus belles vertus que s'insinue la médisance : le zèle mal pris, et la piété mal entendue, arment plus de langues, blessent plus de cœurs que la malice et la passion. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'un dévot médisant, si Dieu ne le touche, est de tous les détracteurs le plus désespéré et de tous les médisants le plus incorrigible. Car, pour se défaire d'un vice, il faut d'abord en concevoir toute l'horreur et puis en réparer tout le dommage : or, les pieuses médisances sont et les plus sujettes à aveugler et les plus difficiles à réparer : deux vérités importantes par où je finis.

Savez-vous, dit saint Grégoire, ce que fait un dévot qui médit. Il souffle sur un tas de poussière, et tout le fruit de son travail est de s'aveugler : *Quid aliud detrahentes faciunt, nisi quod si pulverem sufflant, et in oculos suos terram excitant :* c'est-à-dire, qu'en mettant en vue les péchés d'autrui, il perd la vue du péché même qu'actuellement il commet : *Ut unde plus detractionis perflant, inde minus veritatis videant.* Quelle est la source de cet aveuglement spirituel, où la médisance jette une âme vertueuse? ce qui perd tous les faux dévots, et ce qui décrédite même la dévotion : la singularité trompeuse de leurs manières, et la droiture prétendue de leurs intentions. Rien de plus séduisant, dit saint Bernard, que leur méthode de médire; vous en verrez, continue ce Père, plaindre ceux qu'ils décrient, pleurer ceux qu'ils déchirent; regretter la perte de ceux qu'actuellement ils perdent d'honneur. J'en suis touché; j'aime sa personne, et je rougis pour lui de ses défauts. Vous diriez que chez eux la médisance est un effet de piété et non un acte d'hostilité; et que d'eux et de leurs frères ils sont les patients et non les meurtriers : *Videas præmitti alta suspiria et voce plangenti egredi maledictionem.* D'autres, à la faveur d'une préface obligeante, se pardonnent aisément quelque trait désobligeant, commencent par l'éloge et finissent par la satire, mettent avec pompe un héros sur la scène, pour le faire disparaître avec honte : il a mille belles qualités, il en faut convenir, mais il a un grand défaut qui les dépare : c'est dommage, sans cela ce serait un homme accompli : *In pluribus valet, cæterum in hac parte.* Ils se persuadent que le grand bien qu'ils ont dit efface le mal qu'ils disent, et ils ne pensent pas que l'on croit toujours le mal et que le bien ne se croit presque jamais : que l'un passe pour flatterie, et l'autre pour justice : et que louer pour médire, c'est couronner de fleurs la victime que l'on veut égorger : les plus scrupuleux, sans nommer les personnes les désignent, craignent de les faire connaître et les donnent à deviner; changent les histoires secrètes d'une ville en énigmes assez claires : je n'aurais garde de le dire, je vous ferais le dissimuler :

mais, puisque vous le savez comme moi, il faut autant avouer la vérité : *Per me numquam res innotuisset; at, quoniam patefacta est, veritatem negare non possum.* Ils se figurent que, pourvu qu'on cache le coupable, peu importe de révéler le crime; et que de taire son nom, c'est sauver son honneur : et ils ne songent pas que l'esprit humain est riche en conjectures, fertile en soupçons, et que tout l'effet que peut produire une mystérieuse médisance, c'est pour un, d'en déshonorer plusieurs, en les livrant à des jugements téméraires.

Tous ces pieux médisants, et une infinité d'autres dont il serait trop long de faire les caractères, croient-ils médire? J'en appelle à leur conduite. On les voit tous les jours régler leurs actions sans jamais corriger leurs discours, allier leurs dévotions ordinaires et leurs détractions habituelles, bénir Dieu et médire des hommes, faire la cour à leur Sauveur et le procès à leurs frères; et sur les mêmes lèvres, comme le reprochait saint Chrysostome aux dévots de son siècle, recevoir la source de la vie et porter le poison de la mort. Hé quoi! mes frères, disait saint Jacques, se peut-il faire, sans une espèce d'enchantement, que le même canal jette l'eau la plus douce et répande les flots les plus amers? Que le même arbre porte les fruits les plus exquis et les plus sauvages : *Nunquid fons de eodem foramine emanat et dulcem et amaram aquam? Nunquid potest ficus uvas facere, aut vitis ficus?* (*Jac.*, III, 11.) Si c'est un monstre de nature, ajoutait cet apôtre, c'est un monstre familier que la langue produit, et surtout la langue des dévots, d'où coulent en même temps, par une singularité bizarre, le bien et le mal, la louange et le blâme, la douceur et l'amertume : *Ex ipso ore procedit benedictio et maledictio.* (*Ibid.*, 10.) Autre cause de leur aveuglement fatal, la droiture prétendue de leurs intentions; à les entendre, c'est amour de la vérité, intérêt de la justice, zèle du bien public, ou même de la gloire de Dieu qui les fait parler. Ah! mes frères, dès que le démon de la médisance se transforme en ange de lumière, tout est perdu; la langue qu'il anime ne quitte plus prise; l'esprit qui le possède, content au dedans de ses faibles vertus, s'attache au dehors à éclairer tous les vices. Il ne voit plus l'énormité de ses fautes qui le rappelle incessamment à lui-même et qui l'invite à se borner à la réforme de ses mœurs. Il n'examine plus la plausibilité des raisons qui peuvent excuser les défauts qu'il attaque. Il n'a plus d'égard à la bonté de Dieu, qui ménage si fort l'honneur du criminel, lors même qu'il s'agit d'expier son crime. Il oublie l'ordre de la charité chrétienne, qui, pour corriger les abus, veut qu'on s'adresse d'abord au coupable; puis, s'il persiste, à ceux qui ont droit de le reprendre et non point à d'autres. Il ne prévoit plus les changements subits et miraculeux de la grâce qui, souvent, pour confondre la témérité du détracteur, rend en un instant le pécheur plus innocent que le censeur même qui le condamne. La moindre de ces réflexions serait capable de fermer la bouche au plus juste médisant, pour peu qu'elle entrât dans son esprit. Mais, hélas! à peine y font-elles l'impression la plus légère. Combien de fois le Sauveur s'en est-il servi pour arrêter les éclats peu charitables des zélés indiscrets de son temps. Il n'est point de vice qu'il ait pris plus à tâche de démasquer et de confondre, parce qu'il savait qu'il n'y en a point de plus aveugle ni de plus funeste. Quand on lui amena la femme adultère ne dit-il pas à ses accusateurs, que celui d'entre eux qui se sentait innocent n'avait qu'à lui jeter la première pierre? Quand il reçut à ses pieds la fameuse pécheresse ne déclara-t-il pas au pharisien, attentif à la censurer, qu'à ce moment même il était moins pur et moins irréprochable qu'elle? Ne leur proposa-t-il pas à tous l'exemple du publicain scandaleux, justifié aux yeux de Dieu, tandis qu'une langue dévote le condamnait? Quel fruit retira-t-il de ses divines leçons? Leur vertu en devint-elle moins critique et leur médisance plus modérée? La droiture prétendue de leurs intentions, quelque soin qu'il prît de la redresser, ne pencha-t-elle pas toujours vers la médisance? Et n'en fut-il pas enfin lui-même la victime innocente?

Aveuglement donc presque incurable. Premier caractère attaché aux pieuses médisances : ajoutons l'irrémédiable dommage qu'elles causent; second caractère qui les rend plus funestes. Car, d'une part, c'est être bien peu instruit de la sévérité des lois de Dieu que de s'imaginer qu'aucun prétexte puisse nous dispenser de l'obligation qu'elles nous imposent de réparer tous les torts que nous avons malheureusement faits au prochain et de les réparer même aux dépens de nos propres avantages. Vous avez pris son bien, rendez-le-lui, fallût-il déchoir de votre état; il vaut mieux que le possesseur injuste se retranche et s'incommode que non pas le maître légitime. Vous lui avez ravi son honneur, restituez-le de même, le vôtre dût-il en souffrir? Il est de la justice que l'opprimé soit rétabli dans l'estime des hommes plutôt que son accusateur s'y maintienne.

Mais, d'autre part, c'est bien peu connaître la délicatesse des dévots sur le point d'honneur que d'oser espérer qu'ils puissent se résoudre à faire un pareil sacrifice; vous l'obtiendriez plutôt d'un médisant agréable ou passionné : l'un et l'autre ne font pas profession d'infaillibilité dans leurs discours; on sait assez que la plaisanterie ou la passion emporte souvent trop loin ceux qui s'y livrent : reconnaître alors sa faute, c'est tout au plus se donner pour un imprudent ou pour un emporté; cet aveu dans la bouche d'un mondain n'aurait rien qui surprît, et on le croirait sans peine. Cependant où sont ceux qui le fassent? De tant de personnes (et c'est, mes frères, ce qui doit nous faire trembler), de tant de personnes que nous

avons entendues médire, combien peu en avons-nous vu faire amende honorable, soit en s'accusant et se condamnant elles-mêmes ; soit en excusant et louant les autres à proportion de ce qu'elles les avaient blâmés? Cette réparation pour un mondain leur paraît trop difficile. Combien plus l'est-elle au dévot? Qu'il interprète charitablement ce qu'il a témérairement rapporté, on traite cela de vain scrupule et l'on s'en tient à ce qu'il a dit d'abord : qu'il s'efforce sincèrement de corriger, d'affaiblir, de rétracter son premier témoignage, on prendra cela pour un juste remords, et l'on n'osera plus compter sur ce qu'il dira dans la suite. Dire mille biens de celui dont il a médit, c'est gagner peu, et le laisser encore flétri et déshonoré : s'avouer coupable, et reconnaître que c'est mauvaise humeur, zèle outré, piété bizarre, qui a fait parler : c'est se perdre et se déclarer pour un hypocrite. Etrange embarras! réparation pénible! ou déshonorable à qui la fait, ou insuffisante à qui elle est due! quel parti prendra-t-il? Le plus doux. Son honneur est trop précieux pour oser le commettre : à l'entendre, c'est l'honneur de Dieu même. Abus, mes frères, abus! l'honneur de Dieu est d'être obéi ; celui de la vertu d'être pratiquée, et le vôtre, qui que vous soyez, de réparer tout le mal que vous avez fait.

Je le répare, direz-vous. Eh! comment? J'approche des sacrements. Mes frères, les sacrements ont un grand pouvoir, mais ils ne vous justifieront pas devant Dieu, si vous ne rendez d'abord aux hommes justice et la réputation à qui vous l'avez ôtée. Mais tous les directeurs ne sont pas si sévères, et il s'en trouve qui pour de simples médisances n'exigent point de réparations : c'est qu'ils vous supposent instruits de vos devoirs; quand un ange descendu du ciel viendrait vous décharger de cette obligation, vous ne devriez pas l'en croire au préjudice de la loi qui vous y oblige. Mais ce qui me reste de vie ne suffirait pas pour réparer mes médisances, les progrès qu'elles ont faits, et les torts qu'elles peuvent avoir causés Fussiez-vous à l'article de la mort, vous seriez obligés d'y satisfaire de toute l'étendue de votre pouvoir. Mais les aumônes que je donne, les austérités que je pratique, les prières que j'offre à Dieu, ne sont-elles pas des satisfactions suffisantes? Non, chrétiens, non ; en matière de médisance la réparation est encore plus onéreuse qu'en fait de larcin ; il n'y a point d'équivalent ; on ne restitue point par un tiers : l'honneur ne peut être remplacé que par l'honneur, ni rendu que par celui qui l'a ravi.

Concluons donc par les paroles que saint Bernard adressait aux dévots de son siècle sur ce sujet. Pourquoi, mes frères, leur disait ce grand saint, pourquoi tant de jeûnes, de veilles et de prières? n'est-ce pas pour édifier le prochain, glorifier Dieu, vaincre le démon, et nous sauver nous-mêmes; et en nous laissant malheureusement aller à la médisance, nous nous éloignons de toutes ces fins : *Ut quid sine causa mortificamur?* On nous voit, si vous voulez, détachés des biens de la terre, sevrés des plaisirs des sens, peu sensibles aux louanges des hommes, mais d'autant plus hardis à critiquer leurs mœurs que nous nous croyons exempts de leurs faiblesses. Eh! mes frères, contentons-nous de les condamner par nos œuvres, et ne les censurons point par nos discours ; nous cessons de les édifier par une vie exemplaire, dès que nous commençons à les scandaliser par un langage médisant : *Ut quid sine causa mortificamur?* En vain prétendons-nous servir et honorer Dieu en desservant et déshonorant nos frères ; prier, gémir, se mortifier pour apaiser sur eux sa colère, c'est où se doit borner notre zèle; si nous le portons plus loin, si des saintes prières et des bonnes œuvres nous en venons aux paroles et aux discours médisants, nos prétendus services sont de vrais outrages ; nous perdons le fruit de nos vertus et la récompense de nos mérites : *Ut quid sine causa mortificamur?* Peu importe au démon par où nous lui donnions prise : qu'il règne dans un cœur impur, dans un esprit superbe, dans des mains avares, ou sur des lèvres médisantes, il est également notre tyran, et nous n'en sommes pas moins ses esclaves : *Ut quid sine causa mortificamur?* Enfin, inutilement espérons-nous nous sauver en faisant bien et parlant mal. La médisance seule en a plus damné que tous les autres vices ; nous avons affaire à un juge à qui nous devons rendre compte de la moindre parole oiseuse et inutile, et à plus forte raison de celles qui auront été désavantageuses et préjudiciables au prochain ; que nous servira d'avoir été sévères pour nous-mêmes, si nous n'avons été indulgents pour les autres : *Ut quid sine causa mortificamur?* Mortifions donc surtout nos langues en leur donnant la charité pour frein ; qu'elles gardent désormais un profond silence sur les défauts des hommes ; qu'elles ne publient que les grandeurs de Dieu et les vertus des saints dans le temps et dans l'éternité bienheureuse. Je vous le souhaite, etc.

SERMON XXII.

Pour le lundi de la semaine de la Passion.

SUR LA FUITE DU MONDE.

Vado ad eum qui misit me. (*Joan.* VII, 14.)
Je vous quitte, et je vais à celui qui m'a envoyé

Quel objet d'imitation le céleste Epoux offre-t-il dans ce saint temps, à la piété de son épouse chérie! Quel modèle de vertu trace ici l'Esprit saint à l'édification de son Eglise! Jésus, Sauveur des hommes, séparé encore du commerce du monde. Jésus, l'attente des nations, enseveli tout de nouveau dans la solitude : pourquoi faut-il que d'un si petit nombre d'années que les mortels ont à posséder ce précieux trésor, la retraite en dérobe la fin après en avoir eu déjà les prémices; et que du peu de jours qui composent une si belle vie, les premiers comme les derniers, demeurent cachés aux yeux des hommes?

Ah! chrétiens, répondent ici les Pères, cette retraite de Jésus-Christ avant sa mort est la plus belle école du christianisme : c'est pour nous apprendre à tous que, conformément à nos engagements et à nos promesses, un de nos premiers soins doit être la fuite du monde. Ne rougissons pas de ce noble devoir, s'écrie saint Ambroise, dans l'excellent traité qu'il a composé sur ce sujet. La fuite est glorieuse à tout chrétien, et le gage le plus assuré de sa victoire : *Non erubescamus fugere; gloriosa hæc fuga est.* Les saints de l'Ancien Testament nous en ont donné l'exemple : Jacob, Moïse et David : *Sic fugit Jacob, sic fugit Moyses, sic fugit David.* Mais surtout Jésus-Christ lui-même nous en a montré le chemin, et, par une retraite de plus de trente années, s'est acquis le droit de nous dire dans la suite : fuyez le monde lors même qu'il vous flatte, et, pour vous le faire haïr, songez qu'il m'a haï le premier : *Scitote quia priorem me mundus odio habuit* (*Joan.*, XV, 18); parce que j'ai pris à tache de faire connaître sa corruption et ses dangers : *Quia testimonium perhibui de illo; quia opera ejus mala sunt.* (*Joan.*, VII, 7.) Chrétiens, qui m'écoutez, à qui pensez-vous que j'adresse ce discours? Est-ce seulement à quelques âmes choisies que Dieu veut préserver de la contagion du siècle, et qu'il appelle en secret dans le fond de la retraite, pour y faire avec elles une alliance plus étroite? En vain leur prêcherais-je la fuite du monde, qu'elles ont quitté avant même que de le connaître, ou du moins qu'elles n'ont connu que pour le quitter. Non, chrétiens! non : c'est à vous-mêmes qui êtes dans l'usage et le commerce du monde, à qui je viens demander ce divorce avec le monde que vous avez promis, juré, signé sur les fonts sacrés de votre baptême, et dont, par un oubli fatal, vous vous croyez tous maintenant dispensés. Comment fuir le monde, disent les uns? Nous y sommes engagés. Pourquoi fuir le monde? disent les autres. Ne pouvons-nous pas nous y sauver? Ainsi ceux-ci s'excusent sur l'impossibilité, et ceux-là se retranchent sur l'inutilité de cette séparation.

Montrons aux premiers que la fuite du monde dans le monde même est possible : faisons voir aux seconds que la fuite du monde dans le monde même est nécessaire.

Vous pouvez vivre dans le monde sans être du monde; c'est ma première proposition.

Vous ne pouvez être du monde et vous sauver; c'est la seconde et tout le partage de ce discours.

Divin Esprit! dont le souffle puissant a retenu Jésus trente années dans une demeure obscure, achevez votre ouvrage, et faites entrer les membres dans les mêmes routes où vous avez conduit leur Chef. Nous vous le demandons par l'intercession de votre épouse, la plus recueillie et la plus retirée qui fut jamais. C'est Marie, à qui nous rendons nos hommages en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

C'est la coutume des enfants du siècle, soit malice, soit prévention, de traiter de réformateurs outrés tous ceux qui leur prêchent la fuite du monde; de fermer l'oreille à de pareils discours, comme le serpent à la voix de l'enchanteur; de se plaindre qu'on attente à leur liberté; qu'on veut rompre tous les nœuds de la société, changer la terre en désert, et faire de ses habitants autant de reclus et de solitaires. Déplorable artifice dont le démon, appelé dans les divines Ecritures le prince, ou plutôt le tyran du siècle, ne cesse de se servir, pour retenir captives les âmes qu'il a malheureusement séduites : mais artifice, après tout, qu'il serait aisé de reconnaître, pour peu qu'on voulût réfléchir sur son état, sa vocation et sa condition. Mon état, ma vocation et ma condition, dites-vous, c'est de vivre dans le monde : je le veux; mais ajoutez, d'y vivre en chrétien, d'y vivre en fidèle, d'y vivre en disciple de Jésus-Christ et de son Evangile. Or, tout chrétien, vous le savez, promet solennellement de renoncer au monde : *Abrenuntio mundo*; tout fidèle doit triompher du monde : *Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra* (I *Joan.*, V, 4); tout l'Evangile dit anathème au monde : *Væ mundo!* (*Matth.*, XVIII, 7.) Cette promesse solennelle, faite au baptême de renoncer au monde, n'engage point à renoncer à tout, comme les vœux de religion, j'en conviens; mais au moins oblige-t-elle de renoncer à quelque chose de réel; autrement ce serait une promesse illusoire : *Abrenuntio.* Ce triomphe sur le monde, essentiel à la foi, n'est pas un dépouillement total des biens de la terre, pour les consacrer au pied des autels, je le sais bien; mais au moins est-ce un détachement sincère et parfait de tout ce qui peut nous asservir au monde; autrement ce serait une victoire chimérique : *Hæc est victoria quæ vincit.* Cet anathème évangélique lancé contre le monde ne porte pas un retranchement absolu de toute liaison humaine, au point où l'ont porté les anciens anachorètes, j'en demeure d'accord; mais au moins ne tombe-t-il pas à faux sur un fantôme imaginaire; autrement ce serait un anathème vain : *Væ mundo!*

Il faut donc qu'il y ait, dans le monde même, un monde interdit au chrétien, un monde étranger au fidèle, un monde proscrit par l'Evangile.

Quel est ce monde? où est-il? à quelles marques le connaître? comment le fuir, et par où l'éviter? Ce sont, chrétiens, les seules questions que vous avez à faire, et que je vais tâcher d'éclaircir dans ce discours.

Qu'est-ce donc que ce monde réprouvé de Dieu, et à quelles marques peut-on le reconnaître? C'est ici, chrétiens, un point important de morale, auquel saint Augustin s'est particulièrement attaché dans plusieurs de ses ouvrages, mais surtout dans ses beaux

livres de la *Cité de Dieu.* Là ce saint docteur nous dépeint l'amour-propre et l'amour divin comme deux esprits opposés, qui dans l'univers se sont bâti chacun un monde particulier : ***Fecerunt civitates duas amores duo;*** l'un, que ce Père nomme la nouvelle Jérusalem, et l'autre, qu'il appelle l'ancienne Babylone : ***Civitatem Jerusalem fecit amor Dei, civitatem Babylonem fecit amor sui.*** Laissons-là les noms figurés : arrêtons-nous au premier trait naturel que ce Père nous en donne. Ce monde donc, que Dieu ne reconnaît pas pour son ouvrage, est celui où préside l'amour-propre, où il exerce son pouvoir, où l'on suit ses lois, où il étale tous ses charmes : ***Civitatem Babylonem fecit amor sui.*** C'est par conséquent le théâtre de la vanité, l'école de l'agrément, le séjour des plaisirs, le centre de la mollesse, le siége de l'oisiveté, le règne des sens, en un mot l'empire de l'amour-propre : ***Civitatem Babylonem fecit amor sui.*** C'est où l'on n'aime de peines, que celles que l'on prend à se parer; de veilles, que celles que l'on passe à se divertir; d'assujettissements, que ceux qu'imposent la mode et ses caprices; d'emploi, que celui de remplir agréablement le vide du temps, et de charmer réciproquement son ennui; d'étude, que celle de plaire; de talent et de mérite, que celui d'y réussir au gré de l'amour-propre : ***Civitatem Babylonem fecit amor sui.*** C'est où le jeu succède à la bonne chère, les visites aux spectacles, les promenades aux repas, le sommeil au divertissement, et où le délassement tranquille des satisfactions passées n'est qu'une préparation à un nouvel enchaînement de frivoles amusements, tous inventés par l'amour-propre : ***Civitatem Babylonem fecit amor sui.*** C'est enfin, pour en achever le portrait, par la fidèle peinture qu'en faisait David, lorsqu'après une longue expérience, il demandait à Dieu la grâce d'en être délivré comme d'un monde étranger, maudit et réprouvé : ***Erue me de manu filiorum alienorum.*** (*Psal.* CXLIII, 11.) C'est où les langues, disait-il, savantes dans l'art de flatter, se livrent mutuellement à la complaisance, à l'enjouement, à la bagatelle. ***Quorum os locutum est vanitatem*** (*Ibid.*); où la jeunesse paraît toujours comme un parterre émaillé de mille fleurs naissantes : ***Quorum filii sicut novellæ plantationes in juventute sua*** (*Ibid.*, 12); où les divinités du siècle, parées comme des autels, viennent recevoir publiquement l'encens de leurs adorateurs : ***Filiæ eorum compositæ, circumornatæ ut similitudo templi*** (*Ibid.*); où règnent également, et la délicatesse et l'abondance : ***Promptuaria eorum plena*** (*Ibid.*, 13); où se rangent les commodités et les douceurs; et tant qu'on peut, nulle des peines et des afflictions de la vie; où l'entrée est ouverte à la fortune, et fermée à la disgrâce; où l'on ne connaît de larmes que celles que la joie fait répandre; de soupirs, que ceux que pousse la tendresse; de cris, que ceux qu'excitent les ris, les jeux et les applaudissements : ***Non est ruina, neque transitus, neque clamor in plateis eorum.*** (*Ibid.*, 14.) Voilà, concluait ce saint roi, voilà le monde que l'on appelle fortuné; mais moi, Seigneur! ajoutait-il, par une opposition qui doit vous faire trembler, âmes mondaines, je ne connais d'heureux que le petit nombre de vos amis, ou que le monde dont vous êtes véritablement le Dieu : ***Beatum dixerunt populum, cui hæc sunt : beatus populus, cujus Dominus Deus ejus.*** (*Ibid.*, 15.) N'était-ce pas assez nous faire entendre que Dieu n'était point l'auteur de ce monde réprouvé dont il venait de parler. Eh! qui le peut être, si ce n'est l'amour-propre? selon la pensée de saint Augustin : ***Civitatem Babylonem fecit amor sui.*** Pourquoi donc, chrétiens, contrefaire l'ignorant, quand on vous parle d'un monde que vous devez éviter nécessairement? Pourquoi demander avec affectation quel est ce monde? où est-il? quel est son caractère? Ah! ah! consultez votre cœur, interrogez votre amour-propre; il en est l'artisan, l'ouvrier et le maître : ***Fecit amor sui.*** Ce monde dangereux pour vous, quel qu'il puisse être, est celui où vos inclinations vous portent, où votre penchant vous entraîne, où volent tous vos désirs. C'est celui dont la seule idée vous réjouit, dont l'absence, quoique courte, vous déconcerte; dont la jouissance, quoiqu'aussi entière, aussi longue, aussi fréquente que vous le permettent vos moyens, vos affaires, votre santé, flatte, réveille, excite, enchante votre amour-propre, sans jamais ni l'assouvir, ni le contenter : ***Civitatem Babylonem fecit amor sui.***

Mais si c'est là le monde réprouvé de Dieu, répondez-vous, comment le fuir, et par où l'éviter? Les demeures que nous habitons ne nous en éloignent pas; les objets qu'il aime, sont ceux qui nous environnent; les rangs et les emplois que nous occupons, nous mêlent tous les jours, et nous confondent avec lui. Ah! chrétiens, c'est là l'important secret qu'il faut apprendre, et que je viens vous enseigner; c'est la fin principale que je me suis proposée dans ce discours, de vous montrer que le monde, dans le monde même, n'est pas inévitable, et qu'il y a des moyens sûrs, sans en sortir, de s'en séparer. Car, quelque répandu que soit ce monde fatal au salut, il a néanmoins certains lieux qui lui sont affectés; quelque dominants que soient les objets qui l'occupent, il sent pour eux un attachement particulier; quelque communes que soient ses fonctions et les vôtres, il y suit des maximes qui lui sont propres. Or, retenez bien ceci, je vous prie : séparation de corps, par rapport aux lieux où le monde domine; détachement de cœur à l'égard des objets que le monde idolâtre; opposition de mœurs aux maximes que le monde suit : voilà ce que j'appelle la véritable pratique de la fuite du monde, dans le monde même. Voyons si elle est possible.

Séparation de corps à l'égard des lieux où le monde domine. Car c'est de tout temps que le démon et le monde ont eu des endroits favoris, où ils ont tenu leur cour : et

ces hauts lieux, si fameux dans l'Ecriture, par les malédictions continuelles que Dieu leur donne, n'étaient pas seulement, si nous en croyons les prophètes, les autels abominables des démons; mais encore plus les rendez-vous célèbres du monde : *Destruam excelsa vestra.* (*Levit.*, XXVI, 30.) C'était au moins de ces derniers dont parlait Isaïe, quand, animé d'un saint zèle il répétait avec tant d'ardeur et de force : Retirez-vous; fuyez, sortez de Babylone; sauvez votre faible vertu de l'air contagieux qu'on y respire : ***Recedite; exite inde; pollutum nolite tangere, exite de medio ejus.*** (***Isa.***, **LII, 11.**)

Prenez garde, chrétiens, à ces expressions si vives et si pressantes; le prophète ne dit pas : Essayez, tentez, faites effort; il n'ajoute pas : si votre état le permet, si votre âge le porte; si vos intérêts n'y mettent point obstacle. Mais, semblable à un guide éclairé, qui de près a découvert une embuscade, il sonne l'alarme générale, et donne, sans tarder, le signal d'une prompte retraite. De là que conclure? sinon que cette séparation de corps des assemblées mondaines est toujours aussi possible qu'elle est indispensable. Autrement ce serait un avis superflu. A cela que répond le mondain habile? Il a toujours recours au même artifice, il veut qu'on lui détermine précisément quels sont ces lieux du monde qu'il faut fuir sous peine de péché, comme s'il ne les connaissait pas par la journalière expérience de sa fragilité. Ce serait à nous à vous le demander, partisans du monde, vous que l'ardente passion, dont vous brûlez pour lui, a rendus si éclairés dans ses routes : vous qu'un long usage a instruits de toutes ses marches; vous qui servez souvent de guides à sa jeune milice, pour venir se ranger sous ses étendards. Pour nous, grâce à Dieu, élevés à une autre école, nous ne pouvons vous enseigner que les lieux où on ne le voit pas. Ce n'est point au pied des saints autels et des tribunaux sacrés; il en redoute trop les approches : ce n'est point dans les visites charitables des orphelins, des pauvres, et des malades, des hôpitaux et des prisons; enivré de ses plaisirs et de ses félicités, il ignore qu'il y ait au monde des affligés et des misérables : ce n'est point non plus dans le sein tranquille et retiré d'une famille vraiment chrétienne; le détail assidu d'un domestique à régler, dont on est responsable devant Dieu; l'étude nécessaire d'une charge à remplir, dont on est comptable au public; la rencontre continuelle de cent bonnes œuvres à faire, dont on est redevable à soi-même, sont là des soins tout à la fois, et trop sérieux, et trop innocents, pour donner place à la recherche d'un monde voluptueux. Ce n'est donc point là que se rencontre cet ennemi funeste. Vous ne l'apercevez pas non plus, si l'on veut vous en croire, dans les académies de jeu, dans le choix des cercles flatteurs, dans les parties de plaisir outrées, dans les assemblées de divertissements tumultueux, dans le concours des théâtres? Où peut-on donc le trouver, ce monde malheureux; où plutôt où faut-il l'éviter? Apprenons-le au moins des saints, qui ne l'ont étudié que pour le fuir et s'en séparer. Ecoutons la voix de cette jeune et sainte veuve, dont il est parlé dans le troisième chapitre du livre de *Tobie*. Seigneur, disait-elle à Dieu dans son humble prière : vous m'êtes témoin qu'on ne m'a jamais vue dans ces compagnies opulentes, où l'application au jeu est l'unique entretien; où le hasard allume les passions; où l'intérêt sert d'amorce au plaisir; où le divertissement, animé de l'espoir du gain, devient une occupation ruineuse; où l'on achète la perte du temps si précieux, au prix d'un argent destiné par votre providence à de meilleurs usages : *Tu scis, Domine, quia nunquam cum ludentibus miscui me.* (*Tob.*, III, 17.) Vous savez, ô mon Dieu, ajoutait-elle, que je n'ai jamais eu de part à ces fêtes mondaines, où de véritables tentations se glissent sous des légèretés apparentes, fades louanges, vains compliments, mots ambigus, parures affectées, airs gracieux, manières enjouées, dangereux stratagèmes de l'ennemi du salut, qui se joue de la perte des âmes : ***Neque cum his, qui in levitate ambulant, participem me præbui.*** (***Ibid.***) Voilà les lieux, au jugement des saints, où se trouve le monde, et où le vrai fidèle ne doit jamais se trouver. Si vous le fréquentez, ce n'est pas faute de le bien connaître. Aussi, cette excuse, qui serait au fond la plus légitime, n'est pas la plus commune : on sait assez où est le monde, et le grand monde; on se pique même de le savoir; et l'on regarderait comme un faible ridicule le bonheur inestimable de l'ignorer : mais on imagine de spécieux prétextes, pour se persuader que la fuite constante de ces lieux dans le monde est impossible; et qu'on ne peut se dispenser à certain âge, dans certains rangs, au moins de temps en temps, d'y paraître, et de s'y mêler. Vaines excuses! nécessités imaginaires! n'écoutez point le goût que vous avez pour le monde, ni le goût que vous croyez que le monde a pour vous : consultez la raison, la foi, l'expérience, elles vous apprendront qu'aucun motif louable ne peut vous y engager. Est-ce l'espérance d'un établissement, jeunes personnes, que vous y cherchez? Eh quoi! pensez-vous que l'esprit d'une exacte retraite ne soit pas auprès de Dieu la disposition la plus favorable pour vous le procurer, et au jugement des hommes mêmes, la dot la plus précieuse que vous puissiez y porter? Cette jeune Sara, dont je viens de vous rapporter les sentiments, et de vous proposer l'exemple, concevait de quelle conséquence était pour elle une alliance nouvelle et fortunée, qui pût réparer le désastre de sept engagements consécutifs, changés sur le champ en autant de pompes funèbres? Cependant où alla-t-elle la chercher, cette alliance? Où espéra-t-elle la trouver? Fut-ce au milieu du monde, ou dans le sein de la retraite : ***Perrexit in superius cubiculum domus suæ?*** (*Tob.*, III, 10.) Fut-ce dans la dissipation du monde, ou dans le recueillement de l'oraison? ***In oratione persistens.***

(*Tob.*, III, 11.) Fut-ce dans les folles joies du monde, ou dans les larmes d'une sainte componction? *Cum lacrymis deprecabatur Deum ut ab isto improperio liberaret eam.* (*Ibid.*) Aussi mérita-t-elle d'avoir un Tobie pour époux, et pour garant de son bonheur un ange tutélaire. Est-ce envie, dans un âge plus mûr, de maintenir votre crédit, de soutenir votre rang, d'empêcher qu'on ne parle? Eh quoi donc! une vie chrétienne et retirée avilit-elle la condition; affaiblit-elle le crédit, donne-t-elle plus de prise aux discours critiques et malins, qu'une vie mondaine et dissipée? Qui eut jamais une fortune plus florissante que la sage Judith? *Vir suus reliquerat divitias multas.* (*Judith*, VIII, 7.) Une autorité mieux établie? *Erat hæc in omnibus famosissima.* (*Ibid.*, 8.) Une réputation plus saine et plus entière? *Nec erat qui loqueretur de illa verbum malum.* (*Ibid.*) Par quels moyens sut-elle se conserver tant de rares avantages? Elle prit le parti, dit l'Ecriture, de se séparer de bonne heure du monde; elle se bâtit dans sa maison une sainte solitude : *In superioribus domus suæ fecit sibi secretum cubiculum.* (*Ibid.*, 5.) Elle s'y tenait renfermée avec sa famille, qui suivait en cela son exemple : *In quo cum puellis suis clausa morabatur.* (*Ibid.*) Elle y consumait ses jours dans de continuels exercices de piété et de pénitence : *Et prosternens se clamabat ad Dominum.* (*Ibid.*, 9.) Aussi, fut-elle choisie de Dieu pour être non-seulement le soutien de sa maison, mais encore le salut et l'appui de sa nation.

Est-ce dans certaines conditions, la connaissance du monde, que vous croyez utile et nécessaire à vos emplois? Fut-il jamais juge plus éclairé, magistrat plus habile, chef d'un peuple guerrier plus heureux que le jeune Samuel? Où puisa-t-il, je vous prie, tant de lumières, de succès, de bénédictions? Vous le savez : dans la retraite et l'éloignement du monde, où il avait été élevé dès sa plus tendre enfance : *Puer autem Samuel ministrabat Domino.* (I *Reg.*, II, 18.) Ce fut à l'ombre du tabernacle que crut cet oracle des peuples et des rois : *Ministrabat Domino.* Est-ce désespoir de pouvoir vous suffire à vous-même, ou de trouver de société sortable hors de ces assemblées mondaines? Que ferez-vous donc quand l'âge, l'infirmité, ou quelque fâcheux revers, ne vous permettront plus d'y paraître avec honneur, et que vous lirez sur le front des personnes qui les composent que votre présence importune n'y sera plus de saison? Il faudra bien vous en passer alors. Pourquoi ne feriez-vous pas, par avance et de plein gré, ce que vous ferez un jour avec plus de peine, avec moins de mérite et par nécessité. Concluez donc que cette séparation de corps, à l'égard des lieux où le monde domine, quelque difficile qu'elle soit, vous est possible.

Passons au détachement du cœur, par rapport aux objets que le monde aime : seconde démarche dans la fuite du monde.

C'est une judicieuse remarque de saint Augustin que ce que le lieu est au corps, l'affection l'est à l'âme; et qu'à l'égard des objets sensibles, l'indifférence et l'absence produisent les mêmes effets : *Locis corpora continentur, animi autem locus est affectio.* Si donc je n'affectionne pas ce que les autres adorent; si je ne juge pas digne de mes soins ce qu'ils croient mériter leurs empressements, cette heureuse disposition me tient lieu de distance et d'éloignement : je suis véritablement séparé de ceux dont je n'épouse ni les sentiments, ni les inclinations. Et le Prince du siècle peut dire, avec autant de justice des fidèles qui vivent au milieu du monde, sans avoir le cœur mondain, ce que saint Jean disait des hérétiques qui vivaient dans le christianisme, sans avoir le cœur chrétien : Ils étaient parmi nous sans être des nôtres : *Ex nobis prodierunt, sed non erant ex nobis.* (I *Joan.*, II, 19.) Selon cette règle, le saint apôtre inculquait souvent à ses disciples cet importante leçon de la morale chrétienne : Mes chers enfants, n'aimez point le monde, ni tout ce que le monde aime : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.* (*Ibid.*, 15.) Et, afin de prévenir la demande naturelle qu'on lui pouvait faire : Dites-nous donc quelles sont ces idoles du monde que vous nous défendez de chérir, il entre incontinent dans le détail : C'est, ajoute-t-il, tout ce qui entretient la délicatesse de la chair, tout ce qui flatte l'appétit des sens, tout ce qui nourrit l'orgueil de l'esprit : *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, concupiscentia oculorum et superbia vitæ.* (*Ibid.*, 16.) C'est-à-dire, postes brillants, honneurs distingués, rangs éclatants, parures superbes, équipages magnifiques, ameublements précieux, ne sont-ce pas là, encore de nos jours, les délices, disons mieux, les manies du siècle? Or est-il possible, dans le monde, de détacher son cœur de tous ces objets flatteurs qui sans cesse nous éblouissent? Oui, répondait saint Eucher à un de ses amis, rien de plus aisé, si nous voulons prendre pour règle de notre estime et de notre attachement la vérité, et non pas l'opinion, au lieu que le monde suit en aveugle l'opinion et non pas la vérité. Car, prenez garde, le monde juge du mérite des hommes par la part qu'ils ont à ses faveurs; jugement inique, ajoute ce Père, puisque le prix de ses faveurs ne fait pas, après tout, le mérite des hommes. Mais vous jugez, au contraire, du prix des faveurs du monde, par les qualités personnelles de ceux qui les obtiennent et qui les possèdent : jugement véritable, puisqu'elles en sont ordinairement ou les causes ou les effets. Sur ce principe, quelle estime peut-on avoir pour les honneurs du siècle si recherchés? lorsqu'on les voit tomber indifféremment sur les bons et sur les méchants; lorsqu'on sait que l'intrigue, la cabale, les bassesses, les crimes mêmes, sont des voies aussi sûres, pour y parvenir, que les talents connus et les services passés; lorsqu'on en compte, du moins, autant qui déshonorent leurs caractères par leurs mœurs, que l'on en voit dont les mœurs honorent le carac-

tère : n'est-ce pas un plus grand honneur, disait ce Père, de demeurer humblement enseveli dans son obscurité, que de briller du vain éclat d'une élévation arbitraire? *Nonne honor major est hujusmodi honore inhonorum esse?* Et ne vaut-il pas mieux préférer le solide avantage d'un mérite caché, au lustre trompeur des rangs et des dignités qui se donnent également à la vertu et au vice? *Ac suis magis moribus, quam promiscuis honoribus æstimari?* Quel empressement peut-on sentir pour les richesses, disait saint Cyprien, dans un siècle où elles ont cessé d'être le fruit d'un honnête travail, ou le prix d'une innocente industrie, pour devenir la proie de l'usure et le butin de l'injustice? Est-il perte de biens plus à craindre que le trafic honteux qu'on en a fait de nos jours? Et peut-on entendre encore, sans rougir, ce que l'on dit tous les jours de la plupart des heureux du siècle. Voyez cette prospérité naissante, tout y rit, tout y brille, tout y surprend : mais hélas! que de ruines publiques ont jeté les fondements d'une si prompte et si éclatante fortune! Ce sont les paroles mêmes de saint Cyprien : *Quibus hoc sordibus emit, ut fulgeat?* Quel goût peut prendre une dame chrétienne à des agréments fardés ou à des ajustements recherchés, dans un temps où elle ne peut ignorer qu'ils ne sont plus des marques d'une honorable distinction; qu'au contraire un air simple et modeste est devenu le partage de l'éducation et de la naissance aussi bien que de la vertu; et que moins le commun du sexe d'aujourd'hui a de quoi se faire respecter, plus il cherche de quoi se faire remarquer : c'est la pensée du même Père, mais exprimée d'une manière un peu trop forte, pour oser ici la rendre à la lettre : *Nullarum fere pretiosior virtus est, quam quarum pudor vilis est.* Je me contente de vous demander, Mesdames, avec saint Chrysostome, s'il n'est pas plus avantageux de chercher un peu moins l'ornement du corps, pour penser un peu plus à celui de l'âme : puisque ces deux soins sont incompatibles? *Non possumus animam simul et corpus exornare.*

Enfin, quel mouvement peut-on se donner pour acquérir la faveur bizarre et l'approbation capricieuse du monde aveugle, à qui rien ne plaît de tout ce qui plaît à Dieu; qui prise tout ce que le Seigneur rebute, qui justifie tout ce que Jésus-Christ condamne, qui appelle bien tout ce que le Sauveur appelle mal? Peut-on souhaiter de vivre dans le souvenir des hommes, qui vivent presque tous dans un profond oubli de Dieu? Eh! que nous sert, disait saint Paulin, de courir après des bonnes grâces auxquelles sont attachées les disgrâces du ciel? *Quo nobis gratia mundi, quæ est odium Christi?* Le mépris que l'on partage avec son souverain n'est-il pas un titre de gloire, et l'applaudissement de ses ennemis un véritable outrage? *Beata injuria, displicere cum Christo?* Ces réflexions, si naturelles et si solides, ont de tout temps arraché au monde, dans le monde même, ses plus belles conquêtes, en leur faisant au moins détester de cœur les pompes mondaines, auxquelles par état elles étaient asservies. Quand la pieuse Esther pensait que le même diadème qui brillait sur son front avait depuis peu couronné une Vasthi idolâtre, de quelles expressions ne se servait-elle pas pour déplorer devant Dieu son illustre esclavage! Seigneur, disait-elle, vous discernez au moins les sentiments de mon cœur et les servitudes de ma condition : *Tu scis necessitatem meam.* (*Esther*, XIV, 16.) Vous savez que les jours où je suis forcée de paraître dans la magnificence et dans l'éclat sont pour moi des jours d'horreur et d'abomination; que je regarde les apanages inséparables de ma dignité comme le triste appareil de mon supplice, et que je foulerais volontiers aux pieds la couronne que me donne le rang où je suis : *Quod abominer signum superbiæ, quod est super caput meum in diebus ostentationis meæ.* (*Ibid.*) Aussi, ajoutait-elle, déchargée de ce poids d'ornements et de cet attirail de vanité, je respire dans la retraite et le silence; je quitte par choix ce que je n'ai pris que par contrainte, et je viens oublier à vos pieds, ô mon Dieu, le titre de souveraine, pour me rappeler celui de votre humble servante : *Et non portem illud in diebus silentii mei.* (*Ibid.*) Cet exemple, suivi depuis de tant de princesses et de reines chrétiennes, ne prouve-t-il pas que, s'il est difficile, il est au moins possible, dans le centre même du monde, de détacher son cœur de tous les objets que le monde aime?

Reste donc l'opposition de mœurs aux maximes que le monde suit; troisième et dernière démarche de la fuite du monde.

C'était celle que saint Paul recommandait surtout aux Romains, peuple alors le plus habile et le mieux versé dans la science du monde, dont il était le maître. Mes frères, leur disait ce grand apôtre, ne vous conformez pas aux maximes du siècle; mais réformez plutôt les maximes corrompues du monde sur les saintes lois de l'Evangile : *Nolite conformari huic sæculo : sed reformamini in novitate sensus vestri, ut probetis quæ sit voluntas Dei.* (*Rom.*, XII, 2.) Cette réforme, au milieu du monde, vous paraît impraticable; mais souffrez, après tout, que je vous prenne à témoin de sa possibilité. Car combien parmi vous, pour se satisfaire, bravent tous les jours le monde et ses usages? Combien, par raison ou par caprice, se mettent au-dessus de ses coutumes, de ses jugements, de ses discours? Combien, par un autre esclavage, s'affranchissent de sa tyrannie? Prenons pour exemple une ou deux de ses lois les plus suivies. Le monde veut que l'on se venge; et, après une injure reçue, y vivre sans vengeance c'est y vivre, dit-on, sans honneur. Maxime à laquelle tous les intérêts du ciel ne peuvent prévaloir; mais maxime que l'on sacrifie tous les jours aux plus vils intérêts de la terre. La considération d'un riche agresseur dont on recherche l'alliance, dont on attend l'héritage ou quelque autre faveur; l'autorité d'un média-

teur puissant dont on ménage la protection ou dont on redoute le crédit; le moindre avantage que l'on espère de la dissimulation de l'offense, répriment la haine, en arrêtent au moins les effets, engagent même à faire les premiers pas à la réconciliation, contre toutes les maximes du monde. Dans une famille nombreuse, vous le savez, les maximes du monde sont favorables aux premiers-nés; et Dieu sait avec quelle chaleur on les soutient, souvent contre les vocations les plus déclarées. Cependant, que l'inclination des parents ne suive pas l'ordre de la nature, les maximes du monde sont-elles alors écoutées? Que de Jacobs, par ce moyen, ont enlevé à leurs Esaüs la bénédiction présomptive que la voix publique leur donnait; tandis que, pour s'y conformer, une infinité d'Isaacs ont été refusés à l'autel, où la voix de Dieu les appelait! Je serais infini si je voulais pousser cette induction jusqu'aux états, aux professions, aux amitiés, aux alliances, aux ruptures mêmes. Que de maximes du monde vous montrerais-je oubliées, contredites, violées avec éclat! Quoi donc, chrétiens! le monde n'aura-t-il d'ascendant sur vous que quand il sera mis en parallèle avec Jésus-Christ? Le monde et votre humeur, le monde et votre passion, le monde et votre intérêt, l'un à l'autre opposés, le monde cède et a le dessous; mais la foi et le monde, mais l'Evangile et le monde, mais la religion et le monde mis en compromis, le monde triomphe et l'emporte. Que dans l'affaire du salut, où une éternité tout entière dépend d'un bon choix, on vous rappelle ce raisonnement invincible de saint Bernard : Ou le monde s'abuse, ou Jésus-Christ se trompe : *Aut mundus errat*, *aut Christus fallitur*, vous balancez, et vous ne savez à qui des deux donner gain de cause; mais que, dans un choix bien moins important et plus arbitraire, on vous fasse une proposition tout opposée, et que l'on vous dise : Eh! pour le coup, ou le monde se trompe, ou votre raison s'égare, ne répondez-vous pas sans hésiter : Que le monde en pense comme il voudra; pour moi, je m'en tiens à ma raison et je la suis. N'est-ce pas là, chrétiens, fournir une preuve convaincante, contre vous-mêmes, qu'on peut vivre dans le monde sans s'asservir aux maximes du monde, et par conséquent qu'on le peut fuir et s'en séparer?

Fuyons donc le monde, selon nos promesses, puisque la fuite en est possible et plus facile, ajoute saint Grégoire, qu'elle n'a jamais été; car les saints, je dis même ces saints qui se sont sanctifiés au milieu du monde, l'ont foulé aux pieds lorsqu'il était encore dans sa fleur : *Sancti florentem mundum calcaverunt*. Alors la vie des hommes était longue, leur santé constante, leur bonheur hors d'atteinte. La prospérité régnait dans l'univers, la paix et la concorde dans les états, l'opulence dans les familles; cependant ce monde, si florissant en lui-même, était déjà flétri dans leurs cœurs : *Cum in se ipso floreret, jam in eorum cordibus aruerat*. Que serions-nous, ou que serait-ce, si la prospérité nous accompagnait toujours en ce monde ou y régnait encore? Et maintenant que ce monde a perdu son agrément et sa beauté, il conserve sur nos cœurs son pouvoir et ses charmes : *Ecce jam mundus in se ipso aruit, et adhuc in cordibus nostris floret*. On ne voit plus partout que mort, que maladie, que chagrin, que misère, que désolation, qu'adversité; et ce monde, tout défiguré, tout chancelant, tout amer qu'il est, nous plaît encore : *Ipsas ejus amaritudines amamus*. Il s'enfuit, et nous le suivons avec ardeur : *Fugientem sequimur*. Il tombe en ruine, et nous nous y attachons avec fureur : *Labenti inhœremus*. Ah! mes frères, disait saint Paul, si Dieu ne cesse de répandre ses fléaux sur le monde, c'est afin que, détachés du monde, nous ne périssions pas avec lui : *A Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur*. (I *Cor*., XI, 32.) La fuite du monde est donc non-seulement possible, mais encore nécessaire à tout chrétien. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

A ne juger des objets d'aversion et de fuite que par les honteuses apparences du vice, le monde, que je combats ici, ne paraît rien avoir qui doive si fort alarmer. Tous les désordres grossiers que la nature éclairée de la raison abhorre en sont bannis, ou du moins y sont hautement condamnés; toutes les vertus morales qu'une heureuse naissance, jointe à une honnête éducation, peut inspirer y sont favorablement reçues, et forment même les premiers nœuds de cette société. Les personnes qui la composent sont incapables d'injustice criante, de violence ouverte, de débauche scandaleuse; l'honneur, la probité, la politesse même dont on y fait profession semblent des barrières assez fortes pour en défendre l'accès aux grands crimes. Est-ce là, chrétiens, mes frères, outrer le portrait du monde, comme vous en accusez si souvent les prédicateurs de l'Evangile? Et n'est-ce pas peut-être un peu trop le flatter? Quoi qu'il en soit, voilà la peinture avantageuse que vous vous en faites; voilà l'idée qui en autorise parmi vous la réalité; voilà sur quoi vous prétendez avoir droit d'être toujours du monde et attachés au monde, et de vous sauver. Que votre prétention n'est-elle bien fondée, nous y souscririons de bon cœur! Car, hélas! quel plaisir prendrions-nous à vous rétrécir le chemin du ciel, à vous en rendre toutes les avenues épineuses et difficiles, et à vous envier celles qui, sans vous éloigner du terme, seraient plus conformes à vos désirs? Mais, s'il n'en est point de telles, selon Jésus-Christ; si, selon le Sage, il est au contraire des voies sûres en apparence et qui mènent en effet au précipice, pouvons-nous nous empêcher de vous ouvrir les yeux sur le péril véritable où vous êtes, et de faire nos efforts pour vous ôter toute trompeuse sécurité? Or l'assurance que vous avez de pouvoir allier ensemble le soin du salut et l'amour du monde n'est-elle pas de cette na

ture? Examinons si l'entreprise est possible; mais choisissons auparavant nos juges. Il s'agit du salut : qui peut mieux nous en instruire que le Sauveur même, surtout lorsqu'il parle en sauveur des hommes. Il s'agit du salut entrepris dans la liaison et l'amour du monde : que faut-il plus facilement croire que le monde même, surtout s'il décide contre lui? Il s'agit de votre salut en particulier : qui doit être plutôt écouté que vous-mêmes, surtout si vous prononcez contre vos penchants naturels et vos plus chères inclinations? Ainsi donc le monde reconnu par le mondain, le monde convaincu par lui-même, le monde condamné par le Sauveur comme un obstacle invincible au salut, voilà la matière de trois courtes, mais importantes réflexions.

Commençons par vos propres sentiments; car inutilement vous prouverais-je par les autorités les plus claires qu'on ne peut être du monde et du nombre des prédestinés, si vous soutenez toujours que vous n'y vivez point en réprouvé. Mais aussi vous efforcerez-vous en vain de me persuader par des raisonnements étudiés qu'on peut être du monde comme vous en êtes et y faire son salut, si le vôtre y court le moindre risque. J'en appellerai toujours au témoignage de votre conscience, et sa voix suffira seule pour vous condamner. Souffrez donc que je vous demande d'abord à vous-mêmes ce que vous pensez du monde, non pas lorsque vous êtes actuellement engagés dans le cours et le mouvement de ses dissipations : car alors, comme un soldat au milieu de la mêlée, vous pouvez porter et recevoir les coups les plus mortels sans presque y penser. Mais, lorsqu'un peu remis des agitations du siècle, sevrés pour un temps, ou par force, ou par choix, de sa coupe enchantée qui cause l'ivresse du cœur et l'oubli de Dieu, réveillé d'un long assoupissement à la veille des solennités saintes et à l'approche de l'Agneau sans tache, vous rentrez enfin en vous-mêmes pour y sonder vos plaies, en découvrir la grandeur, en compter la multitude; dans ces heureux moments, faux chrétiens, ne vous est-il jamais échappé de vous dire à vous-mêmes ce que Zacharie, selon le sens que quelques interprètes donnent à ses paroles, disait aux faux prophètes, martyrs comme vous de leur indiscrétion et de leur témérité : *Quid sunt plagæ istæ?* (*Zach.*, XIII, 6.) D'où viennent des blessures si profondes? Quelle est la cause de tant de maux spirituels et cachés? En quels lieux cette âme, autrefois si innocente et si pure, a-t-elle reçu ces atteintes mortelles? Ah! combien de fois avez-vous en secret répondu comme eux : C'est dans ce monde que j'aimais, et qui m'a lui-même trop aimé pour mon malheur : *In domo eorum qui diligebant me.* (*Ibid.*) C'est dans ces artificieux spectacles, c'est dans ces livres fabuleux que de feintes passions en ont fait naître en moi de véritables; parmi tant de traits enchanteurs, pouvais-je aisément échapper? Ne savais-je point, avant que de m'y engager, que les esprits les plus habiles dans l'art d'amollir les cœurs avaient à loisir préparé ces armes pour en rendre l'effet et plus mortel et plus prompt, et pour empoisonner les âmes par les yeux? C'est dans ces conversations enjouées que j'ai répandu le funeste poison de la médisance, flatté des applaudissements que l'on donnait à l'agrément dont je savais l'assaisonner; et jamais mieux écouté que dans le récit orné de cent histoires secrètes, que j'aurais dû tenir cachées dans un silence charitable. C'est dans ces assemblées brillantes que j'ai conçu ce levain subtil, cette envie maligne, cette jalouse aigreur, contre des personnes de même rang, de même âge et de même sexe, fâché de les voir distraire des regards que je prétendais réunir; partager des suffrages que je voulais recueillir; me disputer un encens que je me croyais dû et dont j'étais en possession : *In domo eorum qui diligebant me.* Si je n'avais cherché dans le monde que ce qui me pouvait porter à Dieu; si, dans la nécessité d'avoir des amis, j'avais fait un choix d'amis vertueux et chrétiens; si je m'étais fait un plaisir de mon devoir et non pas un devoir de mon plaisir, il faut l'avouer, ma vie serait encore innocente ou moins coupable.

Je me serais épargné bien des fautes grièves, que j'ai regardées comme légères, et que je rougis aujourd'hui d'avouer : c'est à ce monde séducteur que je dois tous les mauvais exemples que j'ai donnés aux autres, après les avoir reçus de lui; toutes les pernicieuses et fausses maximes que j'ai suivies et débitées sur sa parole; tous les fruits d'iniquité que j'ai portés et dont il a jeté les semences dans mon âme : *In domo eorum qui diligebant me.* Il ne se peut, chrétiens, que votre conscience ne vous ait déjà fait plusieurs fois ce reproche : mais ne vous l'eût-elle jamais fait qu'une fois, ce premier aveu me suffit pour vous convaincre par vous-mêmes que vous ne pouvez être du monde sans être dans l'occasion prochaine du péché.

Mais allons plus avant, et du secret du cœur, dont Dieu seul est témoin, passons à la confession de bouche que vous faites à ses ministres. Car, quand un confesseur zélé pour votre salut, vous reproche avec justice votre facilité à tomber dans certains péchés si communs aujourd'hui, et si faiblement détestés dans le commerce du monde, je dis du monde chrétien, mais si rares et si sévèrement punis dans la ferveur de la primitive Église; certains péchés, qui n'ont rien d'infâme au jugement des hommes, mais qui n'en sont pas moins damnables devant Dieu; certains péchés que l'on commet sans honte et dont on s'accuse sans douleur : quand il vous découvre, par exemple, le danger qu'il y a d'ouvrir ou de continuer, d'approuver ou d'entendre même des discours qui blessent, quoiqu'imperceptiblement, la pureté des mœurs, les lois de la charité, la vérité de la religion, la docilité de la foi et la soumission que l'on doit aux décisions de l'Eglise : d'autoriser par votre

usage des modes indécentes et contraires à la modestie chrétienne : d'entretenir par vos complaisances des liaisons suspectes et peu convenables à l'édification publique; de contribuer par votre présence à l'entretien, à la vogue des gens frappés des anathèmes de l'Eglise: quelle est alors votre excuse la plus ordinaire? Le moyen, dites-vous, d'être du monde et de faire autrement qu'on ne fait! Ah! chrétiens, permettez-moi de tirer votre condamnation de ce que vous alléguez pour votre défense. Le moyen, dites-vous, d'être du monde et de faire autrement que le monde! Il est donc, selon vous-mêmes, impossible d'être du monde sans avoir part à tous ses abus : selon vous-mêmes, impossible d'être du monde sans risquer sa conscience; selon vous-mêmes, impossible d'être du monde sans s'exposer au péril continuel d'offenser Dieu; et, par conséquent, selon vous-mêmes, vous êtes obligés, de la manière que je vous l'ai enseigné, de fuir le monde et de vous en séparer, si vous voulez conserver votre innocence et assurer votre salut.

A ce premier témoignage de chaque mondain en particulier, ajoutons le témoignage du monde en général, témoignage en apparence bien différent du premier, mais dont je vais cependant tirer la même conséquence. Car, tandis que le mondain, plus sincère, gémit en secret au pied des autels, des piéges inévitables que le siècle tend à la vertu, le monde paraît en public s'applaudir de sa probité et faire trophée de son innocence. Semblable à ces honnêtes païens que saint Augustin entreprenait de confondre, il n'apporte point d'autre réponse à tous les anathèmes qu'on lance contre lui dans les chaires chrétiennes, que cette vague apologie : Quel est donc mon crime? A qui fais-je tort? Où est le bien que je ravis? l'honneur que je flétris? la vie que j'attaque? *Bene vivo; nullam rapinam facio; nullo adulterio coinquinor.* Accordons-lui, chrétiens, cet éloignement prétendu des grands crimes, c'est assez que ses mœurs atteignent pour lui son éloignement effectif de toute pénitence. Que sa vie soit au dehors sans reproche : c'est ce qu'on pourrait bien contester : mais qu'au fond elle soit aussi sans austérité, c'est de quoi maintenant il faut qu'il tombe d'accord. Qu'il publie, tant qu'il lui plaira, avec le pharisien de l'Evangile : Je ne suis ni fornicateur ni fourbe, ni adultère, comme les impies : *Non sum sicut cæteri hominum, raptores, injusti, adulteri.* (*Luc.*, XVIII, 11.) Au moins avouera-t-il sans peine qu'il ne peut ajouter : Je jeûne régulièrement deux fois la semaine, et je donne exactement la dîme de tous mes biens aux pauvres : *Jejuno bis in Sabbato : decimas do omnium quæ possideo.* (*Ibid.*, 12.) Et en effet, mes frères; quelle preuve de pénitence le monde pourrait-il nous donner, lui qui, parce qu'il se croit exempt de grands crimes, n'en reconnaît point l'obligation ni la nécessité? Quelle rigueur voudrait-il exercer sur son corps et sur ses sens, lui qui du matin au soir s'applique uniquement à les flatter? Osera-t-il seulement prononcer le nom d'austérité, lui qui se pique de délicatesse? La pénitence se nourrit de soupirs et de larmes; et le monde tient les ris et les jeux à sa suite : la pénitence aime le silence et la retraite; et le monde se soutient par les assemblées et les conversations : la pénitence fuit la lumière, se cache aux yeux des hommes; et le monde cherche à se produire et veut représenter.

Mais encore en quoi le monde ferait-il consister les exercices de sa pénitence? Tenons-lui compte des apparences de mortification les plus légères; je veux, en l'attaquant aujourd'hui, qu'il ne me puisse reprocher ni d'exagérer ses vices, ni de diminuer ses vertus. Serait-ce dans les jeûnes et dans les abstinences de l'Eglise? Et ne sait-on pas que dans le grand monde, ces saintes pratiques ne sont guère en usage, lors même qu'elles sont commandées sous peine de péché? Que les moindres prétextes passent pour de grandes raisons de s'en dispenser? Que parmi ceux mêmes qui, pour l'édification en conservent encore quelques faibles vestiges, les adoucissements et les mitigations ont fait de ces intervalles de pénitence des changements de délices? Serait-ce dans les afflictions et les disgrâces? Il y en a, je l'avoue, dans le monde. Mais qu'elles sont rares, s'écriait David, parmi les heureux du siècle! *In labore hominum non sunt* (*Psal.* LXXII, 5.); qu'elles sont au moins légères, en comparaison des fléaux qui fondent sur le commun des hommes! *Cum hominibus non flagellabuntur.* (*Ibid.*) Qu'elles sont courtes! et que leurs larmes sont bientôt desséchées par le retour des plaisirs qui viennent en tarir la source! *Non est firmamentum in plaga eorum.* (*Ibid.*, 4.) Ajoutons qu'elles sont souvent inutiles, perdues, perverties même par le mauvais usage qu'ils en font, en impatiences, en murmures, en imprécations, en blasphèmes; en un mot en sources intarissables de péchés. Serait-ce dans les peines attachées à leur état, à leur condition, à leurs emplois et à la conduite de leurs affaires? Ah! chrétiens, ce n'est point le supplice, disait un saint Père, c'est la cause qui fait les martyrs : *Causa fecit martyres.* Et c'est aussi le motif et non la peine, qui fait les pénitents : *Causa fecit pœnitentes.* Tous travaillent dans le monde, les mondains comme les chrétiens, mais dans des vues biens différentes. Ceux-ci pour satisfaire à Dieu, et ceux-là pour se satisfaire eux-mêmes : les uns pour acquérir les biens du ciel, et les autres pour mériter les récompenses de la terre : les premiers pour fuir l'oisiveté, et les seconds pour se la rendre plus délicieuse; ici c'est pénitence, là c'est amour-propre. Serait-ce enfin dans cette victoire si vantée sur les passions honteuses, sur les inclinations corrompues, sur les désordres grossiers? Cela serait bon, répond saint Eucher, si le mondain en triomphait par les armes surnaturelles de la foi, de l'espérance, de la charité. Mais non; c'est par les liens naturels qui l'attachent au soin de

sa réputation, qui le captivent sous les lois du respect humain qui l'enchaînent à la suite de sa fortune, en sorte, dit ce Père, que le monde n'évite les péchés énormes et criants, que par un péché plus délicat et plus subtil; et que chez lui la fuite du vice n'est pas exempte de vice : *Non est vacua vitiis abstinentia vitiorum.* Il est donc impossible d'être du monde et de pratiquer la pénitence; vérité dont le monde même est si convaincu, qu'il ne peut accorder la vue d'une vie mondaine, et l'opinion d'une conversion chrétienne. Qu'il dispute le nom de pénitents à tous ceux qui, sans rompre avec lui, rompent avec leurs mauvaises habitudes; qu'il impute leur changement apparent à des vues extérieures et humaines, plutôt qu'à des touches secrètes et divines; qu'il va tout au plus chercher la cause de leur amendement dans la maturité de leurs esprits revenus de leurs jeunes erreurs, et jamais dans la componction de leurs cœurs repentants, de leurs égarements passés. Le monde est malin, je le sais : *Mundus totus in maligno positus est* (I *Joan.*, V), dit saint Jean. Mais ce n'est pas toujours par malignité qu'il pense de la sorte; c'est par l'impossibilité d'allier ensemble les leçons de la pénitence, et l'école du monde. Vérité que le monde même semble si fort respecter, que lorsqu'il voit approcher le temps de la mort pour quelqu'un de ses partisans et de ses esclaves, temps où l'on ne peut renoncer à la pénitence sans renoncer au salut; alors il le tient quitte de toute assiduité, et est le premier à lui faire entendre qu'il faut désormais penser à la retraite. Combien de fois avez-vous entendu dire dans des cercles profanes, les mêmes paroles que saint Jérôme disait d'un vieux mondain? Que fait cet homme dans le grand monde? Est-il sage d'y paraître encore? Sa tête est toute blanche, ses genoux tremblent, son grand âge a semé les rides sur son front? Son corps penche vers la terre, il touche à sa fin, et déjà l'on prépare son cercueil : *Incanuit caput, tremunt genua : et fronte tot rugis arata, vicina est mors in foribus : designatur rogus.* Qu'il songe donc au grand voyage qu'il va faire; qu'il envoie au ciel ce qu'il risque tous les jours au jeu, ou ce qu'il consume en de folles dépenses; qu'il prenne congé du monde, ou le monde le lui donnera : *Paret sibi viaticum, quod tam longo itineri necessarium est; secum portet quod invitus dimissurus est.*

Ainsi parle le monde même; et de là, chrétiens, quel avantage ne pourrais-je pas tirer contre lui? Je pourrais ici montrer que dans sa liaison on ne peut bien vivre, puisque de son propre aveu on n'y apprend point à bien mourir. Je pourrais lui faire voir, par la décision du dernier concile œcuménique, que la vie qu'il mène n'est point une vie chrétienne puisqu'elle n'est pas une vie pénitente, et beaucoup moins une pénitence continuelle : *Christiana vita, perpetua pœnitentia.* Je pourrais le convaincre par l'Evangile, que le chemin qu'il tient et qu'il enseigne, ne peut être le chemin du salut, puisque sans difficulté c'est le plus large, le plus commode et le plus suivi. Je pourrais, le crucifix en main, le confondre en lui montrant avec saint Bernard, une opposition monstrueuse entre des membres délicats, et un chef couronné d'épines, des membres immortifiés, et un chef couvert de plaies et de sang, des membres avides d'honneurs et de plaisirs, et un chef rassasié d'opprobres et de douleurs. Mais, sans entrer dans de nouvelles preuves, et réunissant simplement le double témoignage que vous venez d'entendre, l'un du mondain, et l'autre du monde même; j'y trouve contre l'alliance chimérique du monde et du salut, une démonstration sans réplique; car d'une part le mondain, quand il veut parler de bonne foi, avoue qu'on ne peut être du monde et vivre dans l'innocence : et d'autre part le monde reconnaît qu'on ne peut être du monde et faire pénitence : de là que s'ensuit-il? Sinon qu'on ne peut être du monde et se sauver; car il n'y a que ces deux voies qui conduisent au ciel, ou innocence, ou pénitence; ou pureté de mœurs, ou austérité de vie; ou grâce baptismale, ou sévérité médicinale : tant de vertus dans le monde qu'il vous plaira, elles ne seront jamais de poids devant Dieu si elles ne sont, ou toutes pures, ou toutes crucifiées. Dans le commerce du monde point de vertus sans tache : voilà le langage du mondain. Dans la vie du siècle, point de vie sans plaisir : voilà la devise du monde, donc, si vous ne fuyez le monde point de salut pour vous.

Ce n'est point moi, chrétiens, qui tire cette affreuse conséquence; c'est le Sauveur votre Dieu! l'en croirez-vous sur sa parole? Dernier témoignage et sans difficulté le plus fort.

Vous accumulerez péché sur péché, disait Jésus-Christ aux mondains de son siècle, et vous mourrez enfin sans pénitence. Sur quoi fondée, Seigneur, cette menace redoutable? Sur ce que vous êtes du monde et que vous voulez toujours suivre le monde : *Vos de mundo hoc estis : dixi ergo* (*Joan.*, VIII, 23); remarquez bien, s'il vous plaît, cette conclusion : *Dixi ergo vobis quia moriemini in peccatis vestris.* (*Ibid.*, 24.) Oracle décisif et qui ne souffre point d'exception! Dès que l'on est du monde on est pécheur, et grand pécheur : *In peccatis vestris;* dès que l'on est du monde, on ne peut être pénitent et par conséquent point de salut : *Moriemini.* Mais peut-être que le monde, contre lequel Jésus-Christ prononce cet arrêt de mort, est un autre monde que celui qui vous plaît? Peut-être parle-t-il seulement d'un monde impie, d'un monde libertin, d'un monde idolâtre, d'un monde scandaleux, d'un monde sans foi, sans probité, sans mœurs? Que vous vous croiriez heureux, si, à la faveur de quelque restriction semblable, ou du moins d'un silence équivalent, vous pouviez mettre cette idole si chérie à couvert des foudres du souverain Juge. Mais hélas! par malheur pour vous, en frappant le monde

de ses anathèmes les plus terribles, il a trop pris soin d'en marquer les endroits les plus brillants à vos yeux, et en apparence même les plus innocents. Malheur à vous, riches! *Væ vobis divitibus* (*Luc.*, VI, 24) ! malheur à vous qui êtes rassasiés! *Væ vobis qui saturati estis* (*Ibid.*, 25)! malheur à vous qui riez maintenant! *Væ vobis, qui ridetis nunc* (*Ibid.*)! malheur à vous à qui les hommes applaudissent! *Væ cum benedixerint vobis homines!* (*Ibid.*, 26.) Prenez garde, chrétiens : qui dit précisément richesses, ne dit point vols et larcins; qui ne dit que rassasiement, ne dit point excès et débauches : qui dit simplement ris et jeux, ne dit pas voluptés criminelles : qui dit applaudissements, ne dit pas adoration et encens.

Or ce monde que vous aimez, et dont vous êtes, est opulent, il fait bonne chère, il vit dans le plaisir; il commerce et trafique tous les jours de louanges et de caresses; les quatre caractères de réprobation, marqués ici par le Sauveur, lui conviennent donc tous quatre sans exception : le voilà donc ce monde si engageant, ce monde si approuvé, ce monde si suivi, le voilà quatre fois maudit en un seul endroit de l'Evangile. Quoi donc? me direz-vous : vivre à son aise, faire bonne chère, avoir une table délicate, être dans la joie, recevoir des caresses et donner des louanges, sont-ce là par eux-mêmes quatre crimes? Non, chrétiens; ce ne fut jamais là ni ma proposition, ni le sens de l'Evangile, mais pour revenir à nos deux principes, la plus favorable explication qu'on puisse donner à ce passage, c'est que ces quatre attraits du monde sont pour tous ceux qui les estiment, qui les aiment, qui s'y attachent, comme vous, quatre écueils ordinaires de leur innocence, et quatre grands obstacles à leur pénitence; c'est que ces quatre faux biens du monde, tandis que l'on en est épris, causent de véritables maux et en empêchent le remède; c'est qu'ils facilitent d'abord l'entrée au péché et qu'ils ferment ensuite le retour à la grâce. Dites, tant qu'il vous plaira, que Dieu ne hait rien de ce qu'il a fait, que son esprit souffle où il veut, que partout sa grâce nous accompagne; tout cela est vrai, et l'Ecriture en fait foi; mais il n'est pas moins véritable ni moins fondé dans l'Evangile, que le règne du monde n'est pas le règne de Jésus-Christ. *Regnum meum non est de hoc mundo.* (*Joan.*, XVIII, 36.) Que son Esprit ne se repose point sur le monde: *Spiritum veritatis, quem mundus non potest accipere.* (*Joan.*, XIV, 17.) Qu'il y a grâce pour les mondains, mais grâce de fuite, grâce de séparation, grâce de retraite: *Veni separare;* et non pas grâce d'aimer Dieu et le monde, d'être au monde et à Jésus-Christ, de vivre en mondain et en prédestiné. Voilà ce que vous ne trouverez nulle part dans les livres saints. Vous y lirez bien qu'un amour déclaré pour le monde est une inimitié formelle contre Dieu; c'est saint Jacques qui le dit : *Amicitia hujus mundi, inimica* (*Jac.*, IV, 4), ou comme quelques autres lisent, *Inimicitia est Dei.* Que vouloir plaire au monde, c'est dès là vouloir déplaire à Dieu; ceci est encore du même apôtre : *Quicunque voluerit amicus esse sæculi, inimicus Dei constituitur* (*Ibid.*); qu'il faut porter la rupture et le divorce avec le monde jusqu'au mépris, à la haine, au crucifiement réciproque. Ainsi parlait saint Paul en se proposant pour exemple, non pas aux premiers religieux, il n'y en avait pas alors, mais aux premiers chrétiens : *Mihi mundus crucifixus est et ego mundo.* (*Galat.*, XVI, 14.) Mais vous n'y apprendrez pas cet art ingénieux, que l'amour-propre suggère à tant de chrétiens politiques, de réunir les deux partis les plus contraires, de balancer les intérêts les plus opposés, de donner dans un cœur volage, dans un esprit double, dans une vie bizarre, et souvent même dans un jour partagé, moitié à Dieu, moitié au monde; le matin à la messe, et le soir aux spectacles. Au contraire, partout vous y verrez tout ménagement, toute composition, tout partage, rejeté comme impossible: *Nemo potest duobus dominis servire.* (*Matth.*, VI, 24.) Et voilà ce qui a inspiré à tant de jeunes élèves du siècle que vous admirez, de même âge, de même rang, de même complexion que vous; pour qui le monde avait les mêmes charmes et qui sentaient le même attrait pour le monde; voilà, dis-je, ce qui leur a inspiré la résolution et le courage d'en faire à Dieu un prompt et entier sacrifice, de s'y interdire tout retour, de s'en dérober même pour jamais le spectacle; non pas que je prétende qu'il n'y ait point de salut hors de ces sacrés asiles ; à Dieu ne plaise ! je m'en suis suffisamment expliqué dès l'entrée de ce discours: j'adore comme vous les ordres de la Providence, également adorable, soit qu'elle nous retire du monde par prédilection et par choix, pour nous mettre en sûreté; soit que pour des desseins secrets et connus de Dieu seul, elle vous laisse au milieu des dangers signaler votre vertu par une sage et généreuse fuite. Mais au moins l'impression naturelle et raisonnable que doive faire sur vous la vue continuelle de ces retraites austères et volontaires que vous admirez; c'est de vous animer à une séparation moins rude, mais plus nécessaire; c'est de vous faire dire de temps en temps: Ah! ce n'est pas sans raison que tant de personnes, si dignes de toutes les recherches du siècle, ne l'ont pas jugé digne de leur attachement; c'est l'expression de saint Paul : *Quibus dignus non erat mundus* (*Hebr.*, XI, 38) ; il faut, qu'éclairées du ciel, elles aient decouvert dans le monde des périls, qu'aveugle je n'y voyais pas comme elles ; ce que je sais, c'est que je ne suis ni d'une autre religion ni d'une autre nature; ni moins homme ni plus chrétien; c'est-à-dire, ni plus à l'épreuve de la tentation ni plus à portée de la grâce, quel qu'ait été leur motif il m'intéresse, il me touche, il me presse; si c'est pour sauver leur innocence, je n'ai pas une vertu moins fragile; si c'est pour faire pénitence, ma vie n'est pas plus pure; si ces âmes sont des

épouses de Jésus-Christ, j'en suis au moins le disciple; si elles ont fait des vœux, j'ai fait des promesses; si elles ont embrassé les conseils, je me suis soumis aux lois de l'Evangile; leurs engagements et les miens portent séparation, plus entière de leur part, il est vrai, mais aussi indispensable de la mienne. Pourquoi donc ne quitterai-je pas d'esprit et de cœur ce qu'elles ont quitté réellement et en effet? Pourquoi ne fuirais-je pas, à leur exemple, un ennemi commun du salut? Que si ces modèles d'abnégation vous paraissent trop relevés et trop parfaits, pour oser, je ne dis pas les imiter, mais au moins en approcher; choisissez-en, à la bonne heure, de plus proportionnés à votre faiblesse. Jetez les yeux sur ceux qui se sont sanctifiés dans vos états; ils étaient comme vous dans le monde, mais comme vous ils n'étaient pas du monde; comme vous, ils respiraient un air contagieux, mais ils ont su, mieux que vous, s'en préserver; comme vous ils savaient les coutumes, les maximes, les sentiments, le langage, l'esprit du monde; mais loin de les suivre ou de les approuver, ils s'étudiaient à les contredire et à les combattre. Qu'aurez-vous à répondre à leur exemple, quand Dieu s'en servira pour vous juger? Vous craignez le divorce avec le monde réprouvé, mais la séparation d'avec le monde prédestiné n'est-elle donc pas pour vous plus à craindre? en pourrez-vous soutenir la honte, la douleur et la confusion, lorsque le discernement s'en fera dans ce grand jour des vengeances, à la vue de l'univers assemblé? Vous sera-t-il plus doux d'entendre alors de la bouche des bienheureux, assesseurs de la majesté suprême, cet arrêt irrévocable : retirez-vous : *Discedite* (*Matth.*, XXV, 41); que de le dire vous-mêmes aux profanes adorateurs des vanités du siècle. De ces deux adieux éternels, lequel, à votre avis, vous doit le plus coûter? Pensez-y bien, chrétiens auditeurs! et si l'intérêt de votre salut vous est cher et peut vous ébranler, choisissez plutôt de déchoir du rang que vous tenez pour un temps entre les favoris du monde, que de perdre la place qui vous est réservée parmi les élus de Dieu. Je vous la souhaite. *Amen.*

SERMON XXIII.

Pour le jeudi de la semaine de la Passion.

SUR LA MADELEINE.

Quis ergo plus diligit? (*Luc.*, VII, 42.)

Qui des deux vous paraît aimer le plus?

Madeleine, d'une part, baignée de pleurs, prosternée aux pieds de Jésus-Christ, et dans l'excès de la douleur dont son âme est pénétrée, faisant à Dieu l'humble aveu de ses misères; non par ses paroles et ses discours, mais par ses sanglots et ses soupirs :

D'autre part un Dieu Sauveur plein de bonté, qui d'abord attire la pécheresse, et qui bientôt absout la pénitente : qui commence par réveiller ses remords, par exciter ses regrets, par faire couler ses larmes; mais qui prend soin ensuite d'essuyer ses yeux, de pacifier son cœur, de rassurer et de consoler son âme; qui, sans égards aux désordres qu'elle a commis, et aux scandales qu'elle a donnés, l'élève en peu de temps aux plus sublimes vertus, et la comble sur-le-champ des plus insignes faveurs!

Voilà, sans doute, deux objets également capables de toucher les pécheurs les plus endurcis, et d'adoucir aux pécheurs convertis les rigueurs de la pénitence : la componction de Madeleine, et la compassion du Sauveur.

Sans recourir donc à la parabole dont Jésus-Christ se sert pour appuyer cet exemple; et sans parler ici d'autre conduite que de celle de la Madeleine, et de celle du Sauveur; n'ai-je pas droit de vous faire à tous la même question que notre divin Maître fait au pharisien de notre évangile? Qui des deux vous paraît aimer davantage? *Quis ergo plus diligit?*

Madeleine aime beaucoup le Sauveur. Oui, sans doute. Possédée de ce divin amour, elle ne pense plus qu'à lui faire hommage d'un cœur trop longtemps captivé sous les lois d'un amour profane : pénétrée de ce divin amour, elle condamne ses yeux à pleurer tout le reste de sa vie les égarements de sa jeunesse criminelle : embrasée de ce divin amour, elle s'offre à lui en sacrifice, comme une victime d'expiation, pour le venger de ses mépris, et le dédommager de ses froideurs; *Dilexit multum.* (*Luc.*, VII, 47.)

Mais le Sauveur aime aussi beaucoup Madeleine. C'est par amour pour elle que, touché de son coupable esclavage, sans consulter les intérêts de sa justice, il brise d'abord ses liens, et il se fait son libérateur. C'est par amour pour elle qu'attendri de ses premiers soupirs, sans écouter les cris de la censure, il prend hautement sa défense, et se déclare son protecteur. C'est par amour pour elle que, charmé de sa prompte pénitence, sans ménager les droits de sa grandeur, il répond à la vivacité de son retour par une profusion de grâces, et devient son époux : *Dilexit multum.*

Ce sont les traits victorieux de ces deux amours réciproques, amour pénitent dans la Madeleine, amour miséricordieux dans le Sauveur, que l'Eglise déploie dans ces jours de salut, comme les traits les plus puissants de la grâce. Qui peut dire en effet combien a converti de pécheurs le simple souvenir des regrets de Madeleine, et des bontés du Sauveur? Y résisterions-nous, chers auditeurs? Pourvus des mêmes secours, et peut-être chargés de bien d'autres crimes, refuserions-nous d'entrer dans les voies où sont entrés les vrais pénitents pour retourner à Dieu? Vieillirions-nous dans le péché, où ils ne se reprochaient d'avoir passé que quelque temps de leur jeunesse? Vivrions-nous plus tranquilles dans un état dont le Sauveur ne nous a pas plus promis qu'à eux de nous retirer à la mort?

Jetons comme eux les yeux sur ce qui peut le plus toucher nos cœurs. Gravons bien

avant dans nos esprits ce monument éternel des bontés divines. Cherchons-y le modèle et le motif de notre conversion. Examinons d'abord les caractères de l'amour pénitent de Madeleine ; considérons ensuite les effets de l'amour miséricordieux du Sauveur.

C'est le partage naturel de notre Evangile, qui va faire celui de ce discours; après que nous aurons imploré le secours de la mère du Sauveur, et de l'avocate des pécheurs. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si Madeleine n'avait eu qu'un amour médiocre, soit pour les objets profanes qui la charmèrent et qui la séduisirent d'abord ; soit pour le divin objet qu'elle connut, et qu'elle aima dans la suite; elle n'aurait été célèbre, ni par ses désordres ni par sa conversion ; et l'Ecriture ne l'eût point distinguée entre les autres conquêtes du Sauveur. Mais parce qu'elle a beaucoup aimé, soit qu'elle ait aimé le monde, soit qu'elle ait aimé Jésus-Christ ; l'Evangile a pris soin de publier ses vices et ses vertus; afin qu'elle servît, et d'attrait aux pécheurs, et de modèle aux pénitents. C'est donc son amour qui a donné de l'éclat à son dérèglement, et du lustre à sa pénitence. C'est son amour qui a fait le prix de sa vertu, aussi bien que l'horreur de son crime. C'est son amour, qui dans l'un et l'autre état a formé son vrai caractère. Heureuse d'avoir été aussi docile aux impressions de la grâce, qu'elle avait été sensible aux charmes de la passion ! heureuse d'avoir eu autant d'ardeur pour expier son péché, qu'elle en avait eu à le commettre! heureuse enfin d'avoir fait du principe de sa damnation et de sa perte, l'instrument de sa conversion et de son salut ! *Dilexit multum.*

Laissons là les excès de son amour criminel; l'Evangile n'en dit qu'un mot, respectons son silence. Contentons-nous de savoir que Madeleine fut une fameuse pécheresse, avant que d'être une fameuse pénitente : *Erat in civitate peccatrix.* L'attention que nous devons à son retour, ne nous permet pas d'insister sur ses égarements. Ce serait entrer dans les sentiments du pharisien ; perdre par un esprit de critique maligne, le fruit d'une édifiante conversion ; chercher encore l'idole du siècle dans la victime de la charité; à la vue de ses larmes innocentes, retracer l'idée de ses coupables plaisirs ; et mêler l'encens qu'elle reçut autrefois des mains du monde, au parfum qu'elle répand aujourd'hui aux pieds de Jésus-Christ.

Arrêtons-nous aux seuls transports de son amour pénitent; suivons-en les mouvements; étudions-en les caractères. C'est sur quoi l'Evangile insiste, et c'est de quoi il est important de nous bien instruire. Enfants criminels, comme Madeleine, d'un Dieu offensé, obligés néanmoins comme elle de l'aimer en père, quelle preuve de tendresse filiale pouvons-nous lui donner, que des regrets et des soupirs? Si des regrets aussi vifs et des soupirs aussi ardents que ceux de Madeleine ne sont point essentiels pour obtenir grâce, du moins sont-ils toujours utiles et souvent nécessaires. La vie est si fragile; tant d'accidents surviennent; les sacrements ne sont pas toujours présents : tantôt on n'a pas le pouvoir de les demander, et tantôt le temps de les recevoir. Dans ces funestes, mais, hélas! trop communes surprises, point d'autre ressource de salut que la charité, et l'on meurt alors en Antiochus si l'on n'aime pas du même amour que Madeleine. Prenons donc sa pénitence pour modèle, et apprenons à l'imiter.

Toute pénitence, quel que soit le motif qui l'anime, consiste dans ces trois indispensables devoirs : dans l'aveu qu'on fait de son crime : c'est ce qu'on appelle confession; dans la douleur qu'on en conçoit : c'est ce qu'on nomme contrition; dans la réparation à laquelle on s'engage : c'est ce qu'on entend par satisfaction. Or voici ce que l'amour divin, quand il est le guide du pénitent, ajoute à ces trois exercices : une humble confusion dans l'aveu, qui le rend plus salutaire; une tendre sensibilité dans la douleur, qui en devient plus vive; une sainte ferveur dans la réparation, qui par là se trouve et plus prompte et plus complète. C'est ce que nous apprennent les leçons que nous en ont données les prophètes, les Pères, et beaucoup mieux encore l'exemple que nous en offre aujourd'hui l'Evangile dans la pénitence de la Madeleine.

Humble confusion dans l'aveu du crime : premier caractère de l'amour pénitent. Car je ne parle point ici de cette honte naturelle qui, selon saint Chrysostome, est le premier larcin du démon dans le péché et son unique restitution dans la pénitence; qui périt avec l'innocence et qui renaît avec le remords; qui, toujours trop faible pour détourner du crime, n'est souvent que trop puissante pour en empêcher l'aveu, et que le Saint-Esprit appelle une confusion criminelle et funeste : *Est enim confusio adducens peccatum.* (*Eccli.*, IV, 25.) Je parle de cette honte surnaturelle que le même Esprit divin reconnaît pour sainte et méritoire : *Et est confusio adducens gloriam et gratiam* (*ibid.*), parce qu'elle devient un préservatif en même temps qu'elle sert de remède; parce qu'elle tire son origine et de l'horreur qu'a le coupable de son péché, et de la haine qu'il conçoit contre lui-même; parce qu'elle l'engage, non pas à chercher un fatal déguisement à ses maux, mais à en faire un aveu salutaire, d'abord au fond de son cœur, puis aux pieds de son Dieu, enfin aux yeux mêmes des hommes. N'est-ce pas là trait pour trait l'histoire de Madeleine pénitente ?

Le premier tribunal où cette sainte pénitente se reconnaît coupable, c'est, selon la remarque de saint Augustin, le tribunal de son cœur. Dans le dessein qu'elle a d'instruire elle-même le procès de sa vie pour en obtenir grâce, peut-elle choisir un accusateur plus éclairé, un témoin plus sûr, un juge plus sévère que sa propre conscience? *Ascendit tribunal mentis suæ.* Je la vois, au moment que Jésus-Christ entre chez le pharisien, y

paraître les cheveux épars, le cœur gros de soupirs et les yeux pleins de larmes. D'où vient-elle, je vous prie, dans ce triste appareil? Sort-elle de quelque spectacle enchanteur ou de quelque cercle profane? Ne fait-elle que de quitter cette foule insensée de jeunes adorateurs qui idolâtraient ses charmes, ou ce coupable choix d'amis pervers qui flattaient ses passions? Est-ce du sein de la mollesse ou du centre de la mondanité qu'elle court se présenter au Sauveur? Passe-temps déréglés! plaisirs criminels! damnables amusements! vous n'êtes plus du goût de Madeleine; le silence, la retraite, la méditation, ont déjà pris votre place. Depuis qu'elle a vu, qu'elle a écouté, qu'elle a connu Jésus-Christ, dit l'Evangile : *Ut cognovit* (*Luc.*, VII, 37), elle ne s'occupe plus que de son souvenir; elle ne soupire plus qu'après son amitié; elle n'est plus éprise que de ses charmes; de ces traits de grandeur et de majesté qui impriment le respect et la vénération; de ces traits de douceur et de bonté qui inspirent la pénitence et la componction; de ces traits de pudeur et de sainteté devant qui le libertinage le plus hardi est forcé d'avouer sa honte et sa confusion : *Ut cognovit*. Ce divin objet, qu'elle porte gravé dans son âme, est un miroir de vertus qui, par opposition, lui retrace tous ses vices; il lui en fait connaître les causes et les principes : un cœur ouvert aux tendres passions, une imagination nourrie de molles rêveries, un esprit ennemi de sérieuses réflexions, une chair engraissée des délices de la vie, et, qui pis est, une indolente sécurité dans des dispositions si funestes. Il lui en fait voir les accroissements et les progrès : trop de goût pour les charmes du monde, trop d'attache à ses plaisirs, trop de déférence à ses usages, trop de respect pour ses lois, trop d'empressement à lui plaire et trop d'étude pour y réussir. Il lui en fait remarquer les négligences et les omissions : plus d'exercices de piété, plus d'œuvres de miséricorde, plus d'examen et de délicatesse de conscience, plus de retour sur soi-même, plus d'attention au prochain, plus de service de Dieu. Il lui en découvre les suites et les effets : les dons de la nature pervertis et ceux de la grâce perdus; la beauté devenue séduction; le langage, flatterie; la société, contagion; la foi rendue inutile; l'espérance changée en présomption, et la religion tournée en dérision ou bien passée en politique. Il lui en reproche les désordres et les excès : de n'avoir estimé que ce qui flétrit, recherché que ce qui perd, aimé que ce qui nuit; de s'être laissé entraîner par l'occasion, égarer par l'exemple, dominer par l'habitude; d'en être enfin venue jusqu'à ne plus sentir de remords, ne plus apercevoir de scandales, et soutenir des déréglements connus par des manières assurées : ***Erat in civitate peccatrix.*** Il lui en détaille enfin le nombre, les espèces, les circonstances; tant de pensées mauvaises, de désirs impurs, de regards dangereux, d'entretiens et de paroles libres, de parures indécentes, d'airs scandaleux, dans des assemblées de différent sexe, devant des personnes, les unes déjà corrompues, et les autres encore innocentes; sans respecter ni les temps les plus sacrés, ni les lieux les plus saints; préférence des créatures, mépris du Créateur, idolâtrie de soi-même, oubli de son salut, perte des âmes : *Ut cognovit.*

O Dieu, justement jaloux de l'humiliation volontaire de toute âme coupable! vous, qui ne pûtes voir une seule fois le sacrilége Achab prosterné devant vous, sans tirer gloire de sa confusion : ***Vidisti Achab humiliatum*** (II *Reg.*, XXI, 29) : de quel œil regardez-vous Madeleine beaucoup plus pénitente et bien moins criminelle? Que d'humiliantes réflexions dans son esprit et dans son cœur! que de bas sentiments d'elle-même! Malheureuse! j'ai donc renoncé à l'honneur de mon sexe, dont le plus bel ornement fut toujours la pudeur : j'ai commis de ces crimes que les hommes, soit cruauté, soit justice, ne pardonnent point, tout besoin qu'ils ont eux-mêmes de pardon. Je me suis bannie de la société des personnes vertueuses qui me regardent avec mépris, et qui me fuient avec horreur.

Mais non, chers auditeurs, n'imputons point un aveu si salutaire à des considérations humaines. Madeleine convertie n'a plus que des sentiments divins. L'amour pénitent cause sa confusion, comme l'amour pénitent excite sa tendresse : ***Dilexit.*** Ingrate que je suis! dit-elle : ce cœur que Dieu me demandait avec tant d'instance, je l'ai livré au monde avec tant de fureur. Ce corps, qui était le temple du Saint-Esprit, j'en ai fait le repaire de l'esprit immonde. Ces premières années et ces premiers soins, que je devais consacrer à mon salut, je les ai employés à la perte des âmes. Le démon du siècle ne m'a séduite par ses damnables caresses, que pour en pervertir d'autres par mes mauvais exemples. Engagée dans des voies d'iniquité, je suis devenue une des plus dangereuses ennemies de l'innocence : et mes maudits talents, pour la corrompre, m'ont rendue l'objet de l'horreur des hommes, de l'exécration des anges et de la haine de Dieu.

Voilà le portrait naturel que Madeleine se fait à elle-même de sa vie passée. Voilà l'origine de cette salutaire confusion qu'elle ressent. Voilà la cause de cette sainte rougeur qui lui couvre le front; et qu'on peut appeler, dit un saint Père, la première voix de sa pénitence. Et voilà ce qui manque à la plupart des pénitents. Ils ne savent ce que c'est de rougir comme il faut, dit le prophète : ***Erubescere nescierunt.*** (*Jerem.*, VI, 15.) On en voit encore assez rougir de cette mauvaise honte que le Seigneur déteste, parce qu'elle est le fruit d'un malin orgueil qui aveugle l'esprit, qui enveloppe le cœur, qui lie la langue, et qui, à force de nuages, de couleurs et de voiles, en dérobant le pécheur à sa propre confusion, le dérobe à la miséricorde de Dieu : *Confusione non sunt confusi.* (*Ibid.*) Mais en voit-on beaucoup rougir de cette honte salutaire, dont le Seigneur se

glorifie : parce qu'elle est l'effet d'un amour pénitent, qui inspire au pécheur le courage de se mépriser soi-même, après avoir eu l'audace de mépriser son Dieu; qui lui fait soutenir le détail de sa vie, l'examen de son cœur, le jugement de sa conscience : qui ne lui laisse ni échapper les intentions, quand elles blessent la vertu; ni oublier les circonstances quand elles aggravent le crime; ni excuser les omissions, quand elles intéressent le devoir : qui ne lui permet, ni d'épargner les péchés que le cœur réclame; ni de respecter les abus que le monde autorise; ni de passer sur les difficultés que la raison veut au moins qu'on éclaircisse. Pour cela il faudrait de l'application : on aurait besoin de temps : un peu même de retraite serait alors nécessaire. C'est à quoi l'on ne peut se résoudre. Après des années entières de crimes, on se contente de quelques moments de revue passagère. On laisse au confesseur le soin de sonder des plaies qu'on devrait lui découvrir : et l'on se repose en partie sur le zèle du médecin de la découverte du mal; quoiqu'elle soit la première préparation au remède. Quelle est la cause de cette fatale négligence? Peu d'amour pour Dieu; et beaucoup d'indulgence pour soi-même : honte, non pas d'avoir péché, mais de se reconnaître : *Ut cognovit*.

Le second tribunal où paraît Madeleine, c'est celui du Sauveur. Car l'amour pénitent, en l'humiliant, ne la décourage pas. Confuse de ses péchés, elle ne désespère pas de sa grâce. Tous les sujets qu'elle a de se réprouver elle-même et de ne pouvoir se souffrir, sont autant de raisons qui la pressent de recourir à Dieu et d'en tout attendre. Hélas! dit-elle, dans quel égarement ai-je vécu, et quel a été jusqu'ici mon aveuglement! toute ma vie n'est qu'un tissu de crimes : et ce n'est qu'à ce moment que je m'en aperçois? Qui m'a donc ouvert les yeux, si longtemps fermés à mes désordres? Je le reconnais : je n'en puis douter. C'est celui qui sait éclairer les aveugles; et dont la divine lumière perce les ténèbres les plus profondes du corps et de l'âme. Quelle grâce! quelle miséricorde! et qu'ai-je fait pour la mériter? Ah! il faut que sa patience soit infinie, pour que mon obstination ne l'ait point épuisée et changée en fureur. Si sa bonté n'était pas sans bornes, m'attendrait-elle, après tant de retardements? Me rechercherait-elle au milieu de tant de mépris? Me préviendrait-elle malgré tant d'outrages? Quel besoin un Dieu a-t-il de moi? S'il est mon Sauveur, n'est-il pas aussi mon juge, et ma perte, comme mon salut, ne tournerait-elle pas à sa gloire? Cependant il ne dédaigne pas ce cœur rebelle : il le redemande : il le rappelle : il l'invite à rentrer sous ses aimables lois! allons donc le lui offrir, ce cœur, tel qu'il est. Que sa grâce le purifie! que son esprit le réforme! que son cœur l'embrase! et s'il n'en a pas été le premier, qu'il en soit désormais l'unique objet.

C'est dans ces sentiments que du sein de la retraite, Madeleine vient se jeter aux pieds de Jésus-Christ, qu'elle y marque sa confusion par son silence; et qu'elle y témoigne ses regrets par ses soupirs. Ce n'est pas là la conduite des pénitents du siècle. Après un examen précipité de leurs fautes les plus grossières, ils ne pensent plus qu'au confesseur qu'ils choisiront, non pour prendre le plus habile et le plus ferme; mais le plus commode et le plus facile : qu'aux termes dont ils se serviront pour chercher, non les plus précis et les plus clairs, mais les plus enveloppés et les plus doux : qu'au temps qu'ils saisiront pour étudier, non le plus désoccupé et le plus libre, mais le plus pressant et le plus reculé. Dangereuses prévoyances! funestes précautions! et où est donc ce prompt recours que vous devez avoir, et cet humble aveu que vous devez faire d'abord à votre Dieu de vos crimes? Humiliez-vous de vos péchés devant Dieu comme devant votre juge, et vous ne vous tromperez plus dans le choix d'un confesseur; parce que vous trouverez le plus exact encore trop indulgent. Rougissez de vos péchés devant Dieu, comme devant leur témoin, et les expressions ne vous coûteront guère; parce que vous direz les choses telles que Dieu les connaît et telles qu'elles sont en effet. Confondez-vous de vos péchés devant Dieu, comme devant leur vengeur : et vous ne délibérerez plus sur le temps : parce que le plus proche vous paraîtra toujours le plus sûr. Heureuse la confusion qui produit un aveu si salutaire!

Enfin, le troisième tribunal où se présente Madeleine, c'est celui des hommes : tribunal le plus redoutable aux pénitences vulgaires : mais le plus méprisable à l'amour pénitent. Que pensera-t-on, que dira-t-on de moi dans le monde? Si je préviens un jour de dévotion, par quelques jours de retraite; si je renonce aux amusements du siècle pour vaquer aux affaires de ma conscience; si je m'adresse à un directeur, connu pour directeur régulier, exact, sévère; si j'entreprends de réparer, par une sérieuse et mûre pénitence, tant de pénitences vraisemblablement fausses, ou du moins évidemment suspectes. On pensera que j'aime la singularité; que je cherche la distinction; que je fuis la société. On dira que je veux me donner en spectacle, imposer par de beaux dehors, et sauver, peut-être, sous de pieuses apparences, quelques coupables intrigues. On prétendra que c'est travers, dépit, mélancolie, politique; en un mot, on me traitera, ou d'esprit fourbe, ou d'esprit faible. Vaines terreurs qui arrêtez tous les jours tant de conversions naissantes! vous ne faites nulle impression sur Madeleine. C'est au grand jour, dans une maison étrangère, au milieu d'un festin public, sous les yeux d'une assemblée nombreuse qu'elle vient s'avouer criminelle.

Bien différente de cette femme de l'*Apocalypse*, vrai portrait d'une femme du monde, qui portait gravé sur son front : mystère; tandis qu'elle recélait l'iniquité dans son sein; bien différente, dis-je, de cette femme hypocrite, Madeleine veut que tout parle

contre elle; que tout publie ses vices; que tout fasse sa confession; son air, sa situation, son silence même. Elle juge assez de ce que le monde va dire de l'exemple qu'elle donne, par tout ce qu'elle a dit elle-même de tant de bons exemples de conversion qu elle a vus autrefois. Elle sait que son changement imprévu va délier toutes les langues, et faire revivre tous ses crimes. Elle ne doute pas qu'elle n'ait autant de malins interprètes de ses intentions qu'elle a eu de fidèles témoins de sa conduite. Que le monde, dit-elle, pense et dise de moi tout ce qu'il voudra : je ne mérite que ses mépris. S'il me blâme, s'il me condamne, s'il me décrie, il me rendra justice. Trop esclave de ses faveurs, j'ai perdu, pour lui plaire, les bonnes grâces de mon Dieu. Que ne puisje les racheter aux dépens, je ne dis pas de mon honneur, mais de ma vie!

Ainsi raisonna Madeleine : ainsi raisonnera tout pécheur dont la foi, comme parle saint Paul, n'aura point fait naufrage avec l'innocence. Mais ce n'est pas ainsi que raisonnent les mondains, païens de mœurs, et chrétiens de cérémonie; qui ne songent au plus qu'une fois l'année qu'ils sont pécheurs, et qui rougissent alors de paraître pénitents; à qui il coûte tant d'avouer en secret des excès dont ils se vantent tous les jours en public; que l'on voit chercher des confesseurs à l'écart, fuir le concours et éviter la multitude, ou ne s'y mêler que dans l'obscurité et ne s'y confondre que dans les ténèbres. Il semble que de paraître aux pieds des ministres du Seigneur, avec l'air d'un suppliant, et dans la posture d'un coupable qui sollicite sa grâce et qui attend son pardon, ce soit une humiliation plus grande pour eux que toute l'énormité de leurs crimes. Ce n'est point le remords de leur conscience qui les trouble; c'est la gêne de la confession qui les abat. L'embarras qui paraît dans toutes leurs démarches, vient de la honte qu'ils ont de leur religion, et non de l'horreur qu'ils conçoivent de leur vie; leur peine n'est pas d'avoir fait tout le mal qu'ils ont à dire; mais d'avoir à dire tout le mal qu'ils ont commis. Ah! ah! mes frères, quand on sait ce que c'est que d'être pécheur, l'on ne rougit que du péché, et l'on se fait honneur de la pénitence. Madeleine, dit saint Grégoire, prosternée aux pieds de Jésus-Christ, devient la première son censeur et son juge. C'est ce qui l'élève au-dessus de toutes les créatures mondaines et de tous les jugements humains. Et la confusion intérieure dont elle est pénétrée devant Dieu, lui fait accepter avec joie toute la confusion extérieure qu'elle peut essuyer devant les hommes : *Quia semetipsam erubescebat intus, nihil esse credidit quod verecundaretur foris.* Premier trait de sa pénitence.

Tendre sensibilité dans la douleur : second caractère de l'amour pénitent. En faut-il d'autres preuves que ces fameuses larmes de Madeleine, qui ont été la source de tant de larmes pénitentes dans l'Eglise de Dieu? Ce n'est pas qu'il faille canoniser toutes les larmes que répandent les pécheurs. Toutes ne sont pas saintes et chrétiennes; toutes ne sont pas le langage de l'amour pénitent; toutes ne sont pas même des marques d'un souverain repentir, ni des effets d'une pénitence surnaturelle.

Il y a des larmes de faiblesse. Et ce sont celles de ces cœurs flexibles, aussi tendres à pleurer le mal qu'ils ont commis avec fureur, que faciles à commettre le mal qu'ils ont pleuré même avec amertume. Telles étaient les larmes du peuple juif, qui s'attendrissait toujours aux reproches de ses prophètes; mais que les reproches de ses prophètes ne convertissaient jamais. Larmes qu'un saint Père compare à celles de la vigne, qui pleure quand on la taille, quoique toute prête à repousser alors comme auparavant, sans rien perdre, ni de la tortuosité de son bois, ni de la superfluité de son feuillage. Il y a des larmes d'orgueil : et ce sont celles de ces esprits fiers, plus sensibles à la perte de leur réputation qu'à celle de leur innocence, et que leurs fautes n'affligent qu'autant qu'elles les humilient. Telles furent les larmes des frères de Joseph, qui ne pleurèrent leur frère vendu que quand il se fit reconaître. Faibles larmes! semblables à ces minces rosées qui ne tombent sur des terres ingrates et stériles, que lorsque les ombres de la nuit cèdent à l'aube du jour. Il y a des larmes d'hypocrisie : et ce sont celles des faux dévots, qui les ont en commande pour aller à leur fin, et qui les mettent surtout en usage pour approcher des sacrements. Telles étaient autrefois les larmes que pouvaient répandre les pharisiens, lorsqu'ils allaient au baptême de Jean; larmes qui ne sont bonnes qu'à surprendre la pitié des simples, à tromper ceux qui ne les éprouvent pas, qui ne savent pas s'en défier, et qui n'en connaissent pas le principe. Il y a des larmes commandées par une crainte qui n'a point le péché pour objet, qui ne s'occupe que du sort du pécheur : ce sont les larmes de ces esclaves mercenaires qui ne gémissent de leur état que quand ils voient approcher les fléaux de Dieu et qu'ils sentent sa main vengeresse s'appesantir sur leurs têtes criminelles. Telles furent les larmes d'un Antiochus dans ses malheurs; larmes quoique abondantes, aussi peu salutaires que ces pluies impétueuses qui suivent les éclairs et qui précèdent la foudre. Il y a des larmes de désespoir : et ce sont celles de ces âmes insensées, hardies à pécher, et lentes à se repentir; qui attendent à l'extrémité à regretter leur salut et à pleurer leur perte. Telles étaient les larmes d'Esaü, après avoir perdu son droit d'aînesse et la bénédiction de son père; larmes que saint Paul ne feint point de nous donner comme l'image de celles des réprouvés dans l'enfer, où les regrets sont sans fruit, et les pleurs sans espoir. Mais il est des larmes d'un amour pénitent : et ce sont celles des chrétiens sincèrement convertis, qui sont inconsolables d'avoir attenté à une majesté toute-puissante; de s'é-

tre révoltés contre une grandeur souveraine; d'avoir méprisé une bonté infiniment libérale, et de s'être jetés de leur propre choix dans un malheur auquel ils ne voient d'autre ressource que la miséricorde même, qui a reçu l'offense et qui offre le pardon. Telle est la source des larmes que Madeleine verse aux pieds du Sauveur : larmes que le Sauveur lui-même a préconisées dans l'Evangile; larmes que les saints Pères, a son exemple, ont honorées de leur éloges ; larmes qu'ils appellent le sang du cœur, le bain de l'âme, le vin des anges et le parfum du Seigneur.

Or ces larmes sont-elles donc essentielles à l'amour pénitent? Mes frères, si elles n'en sont ni les suites essentielles, ni les conditions requises, elles en sont au moins les signes ordinaires et les fidèles compagnes. Les prophètes et les Pères ne parlent jamais de parfait repentir et d'éclatante conversion qu'ils ne parlent de soupirs et de pleurs : *In flētu et planctu.* (*Joel*, II, 12.) Demandez à saint Ambroise ce qu'il faut pour obtenir grâce : Pleurez, vous dira-t-il, et noyez vos péchés dans vos larmes : *Si veniam vis mereri, dilue culpam lacrymis.* Voyez ce que firent les Israélites quand l'ange du Seigneur vint de sa part leur reprocher ses bienfaits et leur ingratitude: Ils pleurèrent, dit l'Ecriture : *fleverunt* (*Judic.*, II, 4), et l'on appela ce lieu le lieu des larmes : *Et vocatum est nomen loci, locus flentium.* (*Ibid.*, 5). Sacrés tribunaux de la pénitence, à quel autre endroit du monde ce nom conviendrait-il mieux qu'à vous, si parmi tant de grands pécheurs qui vous approchent dans ces saints jours, il y avait beaucoup de pénitents véritables?

A quoi bon ces discours et ces exemples, me direz-vous? Pourquoi venir nous inviter à pleurer? Sommes-nous maîtres de nos larmes? Non, chers auditeurs, non, je l'avoue, nous ne sommes pas maîtres de nos larmes : c'est une vérité démontrée par la raison, l'expérience et la foi. Mais dans quel sens, je vous prie? C'est-à-dire, qu'elles échappent à nos précautions, qu'elles trahissent nos douleurs, qu'elles forcent même nos résistances quand nos déplaisirs sont grands et que nos regrets sont vifs. Voilà le vrai sens de cette judicieuse réflexion : Sommes-nous maîtres de nos larmes? Qu'un David repentant, par exemple, trempât son pain, qu'un Ezéchias contrit baignât son lit, qu'un Manassès converti mouillât ses chaînes, qu'un saint Pierre pénitent lavât ses joues de ses pleurs, je n'en suis point surpris; ils avaient droit de dire à ceux qui s'efforçaient de les consoler : Sommes-nous maîtres de nos larmes? Mais quand chargé vous seul de plus de crimes qu'eux tous ensemble, vous venez nous en faire le récit avec un cœur dur et des yeux secs, nous convient-il d'entendre, et vous sied-il bien de dire : Sommes-nous maîtres de nos larmes? Quoi! la perte de votre innocence, la mort de votre âme, l'esclavage du démon, l'inimitié de Dieu, sa gloire flétrie, son sang profané, ses récompenses perdues, tous ces désolants objets rapprochés et réunis dans votre prétendue pénitence ne laissent-ils donc à votre offensante insensibilité que cette pitoyable excuse : Sommes-nous maîtres de nos larmes? Ah! si vous méditez bien seulement ces deux courtes paroles, dont étaient pénétrés tous les vrais pénitents : J'ai péché contre mon Dieu : *Peccavi Domino* (*Jos.*, VII, 20); j'ai rompu tous les nœuds qui m'unissaient à lui; il est mon créateur, et j'ai oublié que je suis sa créature; j'étais son enfant, et je l'ai méconnu pour mon père; il a été mon Sauveur sur la croix, et je l'ai crucifié de nouveau sans remords; prévenu de ses grâces, comblé de ses faveurs, je ne m'en suis servi que pour l'offenser et pour me perdre : *Peccavi Domino.* Vous pleureriez comme eux nuit et jour, et, comme eux, vous diriez alors, dans un sens véritable : Sommes-nous maîtres de nos larmes? Quel mal en effet plus digne de nos pleurs que le péché? Le péché qui défigure nos âmes, qui en efface la beauté, qui en fait la laideur ; le péché qui de presque égaux aux anges, nous rend semblables aux bêtes, nous réduit à la condition des démons, nous ravale au-dessous du néant même; le péché qui nous rend l'horreur du ciel, l'opprobre de la terre, la proie de l'enfer : n'est-ce pas là le seul mal où nos yeux et non nos lèvres devraient dire sans cesse : Sommes-nous maîtres de nos larmes? Mais quel honteux renversement, et quel étrange contraste! un dépit, une jalousie, un ressentiment percera le cœur d'une femme mondaine, et la fera pleurer de rage; une affliction, une disgrâce, une perte, la mort d'un parent, d'un ami, et, plus souvent encore, du misérable objet d'un vil attachement, la jettera dans l'amertume et la fera pleurer de regret. Que dis-je, un désastre fabuleux, une aventure feinte, un malheur imaginaire la touchera de compassion et la fera pleurer de tendresse. Et cette même femme, connue dans tout un monde, dans toute une ville par son luxe, son jeu, sa mollesse, et quelquefois par ses intrigues, viendra se présenter au tribunal de la grâce avec l'air et l'appareil d'une Madeleine avant sa conversion. Une confession préparée négligemment, récitée froidement, achevée promptement, voilà tout ce que produira sa douleur prétendue; et du reste elle nous dira, pour excuser son endurcissement : Suis-je maîtresse de mes larmes? Et c'est-là justement, répond saint Cyprien, la matière de votre condamnation; c'est là l'excès de votre iniquité; c'est là le comble de vos crimes d'avoir tant péché et de ne pas pleurer, vous qui pleurez tous les jours pour des causes si peu dignes de vos larmes : *Ecce pejora adhuc peccati vulnera : ecce majora delicta : deliquisse, nec delicta flere.* Justes reproches que nous fait aujourd'hui la tendre sensibilité de Madeleine. Second trait de sa pénitence.

Enfin, sainte ferveur dans la réparation; troisième caractère de l'amour pénitent. Car Madeleine ne se contente pas de s'humilier, il ne lui suffit pas de pleurer; mais en

même temps qu'elle s'humilie et qu'elle pleure, elle agit et travaille à réparer ce qui fait l'objet de ses humiliations et le sujet de ses larmes. Ah! périsse, dit-elle, dans les premiers transports de son amour, périsse tout ce qui m'a perdue moi-même : ce monde séducteur qui m'a captivée dans ses maudites chaînes, ces vaines richesses qui m'ont ravi tant de précieux trésors, ces dangereux ornements qui, en parant ma chair, ont débauché à Dieu tant de cœurs; ou plutôt, ô mon Dieu, que tout ce qui a servi à vous déshonorer et à me perdre contribue à mon salut et à votre gloire! Que ce monde, auteur de mon libertinage, soit témoin de ma conversion! que ces richesses, aliments de mes iniquités, se changent en fonds de bonnes œuvres; que ces ornements, occupation de ma vanité, fournissent matière à mon sacrifice; que ce corps de péché, cruel tyran de mon âme, immolé tout entier à la pénitence, en devienne la victime, ou plutôt l'holocauste. A l'instant je la vois, sans consulter sa faiblesse, sans écouter son orgueil, sans ménager sa délicatesse, sans avoir aucun égard qu'à sa douleur, je la vois dresser aux pieds de Jésus-Christ un autel d'expiation, où elle porte ce quelle a tout à la fois et de plus criminel et de plus cher : son corps, elle le consacre à les adorer, sa bouche à les baiser, ses yeux à les arroser, ses cheveux à les essuyer, ses parfums à les embaumer, ses soupirs à les échauffer, et surtout son cœur à les suivre. C'est ainsi, dit saint Chrysostome, qu'elle applique l'appareil au mal; qu'elle tourne le poison en remède, et qu'elle trouve dans les sources mêmes de ses déréglements et de ses vices, des ressources de vertus et de mérites : *Unde peccata, inde medicamenta.* Sainte ferveur, qui rend la satisfaction et plus prompte et plus complète, en retranchant ces délais et ces ménagements qui causent je ne dis pas l'imperfection, mais souvent l'invalidité de la plupart des pénitences. Car si vous ne bannissez les dieux étrangers, si vous ne brisez leurs idoles, si vous ne renversez leurs autels, comme l'ordonnait le prophète Samuel au peuple juif : *Auferte deos alienos* (I *Reg.*, VII, 3), c'est-à-dire, si vous ne retranchez les objets, les causes, les occasions de vos péchés, vos conversions sont chimériques et semblables, non à celle de Madeleine, mais à celle de cette fille de Juda, dont le Seigneur se plaignait par Jérémie : J'entends assez, disait-il, ses promesses, mais je n'en vois point encore les effets; ses paroles frappent bien mes oreilles, mais mes yeux ne les lisent point dans ses œuvres; elle tient à la vérité un langage nouveau, mais après tout sa conduite est toujours la même : *In omnibus... non est reversa prævaricatrix* (*Jer.*, III, 10).

Vous vous accusez, par exemple, d'avoir trop aimé le monde; et le monde règne encore dans votre cœur! et vous n'avez pas fait un seul pas vers la retraite! et tout votre temps se passe, comme auparavant, dans les cercles, dans ces plaisirs, dans ces visites, dans ces spectacles, qui vous attachent au monde, et qui vous éloignent de Dieu : *In omnibus... non est reversa prævaricatrix.*

Vous avouez que vous êtes idolâtre de vous-même : et vous n'avez pas encore commencé à crucifier votre chair; à retrancher de ce sommeil, qui absorbe la moitié de vos jours, de ce jeu, qui en emporte l'autre; de cette délicatesse, qui vous rend esclave de votre goût; de ce luxe, qui fait languir vos créanciers, et gémir les pauvres; de ces parures, qui conviennent si peu à votre condition, ou à votre âge, du moins à votre religion : *In omnibus..... non est reversa prævaricatrix.*

Vous reconnaissez votre faiblesse et votre fragilité : et vous ne rompez pas avec ce qui a été pour vous un sujet de chute! et vous gardez des ménagements avec ces personnes, dont le commerce vous a été si funeste; et vous entretenez des liaisons avec ces prétendus bons amis, dont les sympathies touchantes ont surpris votre cœur, et séduit votre innocence! *In omnibus... non est reversa prævaricatrix.*

Enfin vous détestez, dites-vous, tous vos péchés : et vous n'effacez pas les mauvaises impressions qu'ils ont données de vous, par une vie plus exemplaire; et vous ne réparez pas les préjudices notables qu'ils ont portés au prochain, par le dédommagement de sa réputation, ou de sa fortune; et vous ne vengez pas les injures atroces qu'ils ont faites à Dieu, par une satisfaction convenable, non pas au gré de votre amour-propre, mais au jugement de votre conscience? est-ce là faire pénitence; n'est-ce pas plutôt contrefaire le pénitent? *In omnibus..... non est reversa prævaricatrix.*

Le défaut de toutes ces pénitences insuffisantes, c'est, selon Dieu même, le défaut de ferveur. C'est faute d'avoir, pour réparer ses péchés, la même ardeur qu'on a eue pour les commettre. C'est qu'après avoir été pécheur, je ne dis pas de fragilité, de faiblesse, de surprise; mais de malice, d'attache, d'habitude : on est pénitent d'esprit, pénitent d'imagination, pénitent de bienséance et de cérémonie; et jamais pénitent de cœur, et de tout cœur, comme Madeleine: *Non est reversa prævaricatrix..... in toto corde suo.*

Pénitent d'esprit : c'est-à-dire que l'on voit bien l'opposition de sa créance et de ses mœurs; que l'on sent le mauvais état de sa conscience, et le désordre de sa vie; que l'on se reconnaît coupable devant Dieu, et que l'on n'en disconvient pas même devant les hommes. Pénitence de l'esprit bien éloignée encore de l'esprit de pénitence qui anima Madeleine.

Pénitence d'imagination : c'est-à-dire que l'on se sent ému, touché, attendri; et que sur cela l'on se croit pénitent, changé, converti; que l'on prend l'opération de la grâce pour la coopération du cœur; que l'on s'en tient toujours au projet de conversion qui flatte et qui endort; et que l'on n'en vient jamais à l'exécution qui coûte et qui déplaît.

Pénitence d'imagination : parce que tout au plus c'est l'esprit de pénitence qui presse, qui agit, et non pas encore le cœur du pénitent qui répond et qui obéit comme celui de Madeleine.

Penitent de cérémonie. C'est-à-dire que l'on ne pense pas à faire de dignes fruits de pénitence, et que l'on ne songe qu'à sauver les apparences. Que feraient les pasteurs? que diraient les amis? que penserait le public? si l'on paraissait sans religion, dans des temps où l'honneur même en exige au moins des marques. On pourrait, il est vrai, se dérober à leurs yeux, par une retraite concertée, par un départ préparé, par une absence affectée, par une maladie feinte. Mais éviterait-on le soupçon? échapperait-on à la censure? garderait-on au moins les bienséances? il faut donc suivre le torrent, faire comme les autres, s'approcher des sacrements. Pénitence de cérémonie, qui bien loin d'être une pénitence des péchés passés, y met le comble par de nouveaux sacriléges.

Sacriléges : prenez garde, s'il vous plaît, ceci mérite toute votre attention; sacriléges cependant qu'on ne se reproche point: pourquoi? parce que la confession a été entière, la contrition apparente, la résolution vraisemblable; parce qu'on n'a, ni caché les espèces, ni diminué le nombre, ni affaibli les circonstances de ses fautes; parce qu'on a protesté qu'on se repentait, qu'on a promis qu'on se corrigerait, qu'on s'est engagé à satisfaire; parce qu'en un mot la bouche a fait son devoir, et qu'elle a donné des témoignages de pénitence. Mais le cœur a-t-il fait le sien, et a-t-il donné des marques de ferveur? *In omnibus his non est reversa prævaricatrix..... in toto corde suo : sed in mendacio.*

Ah! mes frères! voulons-nous dans notre retour éviter de pareils égarements, en éviter même la crainte et le danger? Suivons les traces de Madeleine : prenons l'amour de Dieu pour guide. Demandons au moins quelque étincelle de ce feu sacré qui humilie l'esprit en l'éclairant; qui brise le cœur en l'attendrissant; qui détruit le pécheur en réparant le péché. Ce sont les trois caractères que je vous ai fait remarquer dans l'amour pénitent de Madeleine. Caractères auxquels sont attachés les effets de l'amour miséricordieux du Sauveur. C'est ce qui me reste à vous exposer en peu de mots dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Que David avait bien raison de dire au prophète, qui venait lui faire des reproches de son péché, et lui donner le choix de sa pénitence! Je vous prie que je tombe plutôt entre les mains de Dieu qu'entre les mains des hommes; car je sais que ses miséricordes sont infinies : *Melius est, ut incidam in manus Domini : multæ enim misericordiæ ejus sunt, quam in manus hominum.* (II *Reg.*, XXIV, 14.) Ce prince, éclairé des lumières de la foi, n'ignorait pas, sans doute, que les yeux de Dieu sont infiniment plus purs que ceux des plus grands saints; qu'il découvre dans nos vertus mêmes des taches qui échappent à nos plus exactes recherches, et que si le cœur de l'homme est un mystère impénétrable, les jugements de Dieu sont un abîme sans fond : *Judicia ejus abyssus multa.* (*Psal.* XXXV, 7.) Mais il savait aussi que ce Dieu saint, ce Dieu juste, ce Dieu redoutable, est en même temps un Dieu de bonté, de douceur et de clémence : qu'il se plaît bien plus à pardonner qu'à punir, et que de toutes ses perfections nulle n'est comparable à son amour pour les âmes, et surtout pour les âmes pénitentes : *Domine! qui amas animas.* (*Sap.*, XI, 27.) Or, il craignait que le canal des hommes ne vînt à rétrécir l'étendue des miséricordes de Dieu; que la malignité de leur aspect n'interceptât la faveur de ses regards; et que la dureté de leurs refus ne lui fermât tout accès au trône de sa grâce. C'est ce qui lui faisait souhaiter de tomber plutôt entre les mains de Dieu qu'entre les mains des hommes : *Melius est ut incidam in manus Domini..... quam in manus hominum.* (II *Reg.*, XXIV, 14.)

Jamais personne n'a mieux senti que Madeleine la sagesse du choix que faisait David et la solidité des raisons dont il appuyait sa demande. Placée, pour ainsi dire, entre le ciel et la terre; prosternée aux pieds de son Dieu et sous les yeux des hommes; tandis qu'elle ne trouve dans le pharisien, qui la voit, qu'offensants mépris, que jugements désavantageux, que condamnation impitoyable, elle obtient du Sauveur qu'elle approche un accueil proportionné à son humble confusion; un prompt pardon accordé à sa vive douleur; une réconciliation parfaite et conforme à sa réparation fervente.

Trois effets de l'amour miséricordieux du Sauveur, qui répondent aux trois caractères de l'amour pénitent de Madeleine.

Madeleine eût été bien à plaindre si elle n'eût point trouvé plus d'accès auprès de Dieu qu'auprès des hommes. Le pharisien, assis à côté de Jésus-Christ, croit toujours voir la pécheresse publique dans cette fameuse pénitente. Son air humilié, sa posture suppliante, ses larmes continuelles ne sauraient le convaincre de la sincérité de sa conversion, ni le faire changer de sentiment pour elle. Il ne conçoit pas même qu'on en puisse avoir d'autres à son égard. Il est indigné de ce que Jésus-Christ la souffre seulement à ses pieds. Il en prend occasion de méconnaître sa divinité, qu'elle reconnaît, de lui disputer même la qualité de prophète: *Hic si esset propheta.* (*Luc.*, VII, 39.) En un mot, il semble qu'il voudrait armer le Sauveur du monde contre cette misérable pécheresse, lui faire porter contre elle un arrêt de réprobation et de mort, malgré toutes les marques de sa pénitence, et arracher, pour ainsi dire, la foudre de la vengeance du sein de la miséricorde. Voilà les sentiments ordinaires des pécheurs à l'égard des autres pé-

cheurs comme eux, quoique souvent bien moins coupables.

Mais quelles sont les dispositions du Sauveur envers les âmes pénitentes? Jugeons-en par tout ce qu'il fait en faveur de Madeleine au moment qu'elle vient le chercher. S'arme-t-il pour la recevoir au gré du pharisien, d'un air de rigueur et de sévérité! Consent-il, pour le contenter, à la chasser de sa présence? Ne la laisse-t-il au moins approcher que pour lui faire des reproches? Au contraire: dès son premier abord, il semble avoir déjà oublié le grand nombre de désordres qu'elle a commis pour publier ce peu qu'elle fait de bonnes œuvres. Il prise ses parfums, il compte ses soupirs, il vante ses larmes, et, par un trait inimitable de charité, il fait si bien, dans un entretien familier et sans sortir des règles d'une simple parabole, que son censeur devient son panégyriste, lui fait amende honorable, et qu'après l'avoir bien ravalée dans son esprit, il confesse hautement qu'il vaut beaucoup moins qu'elle devant Dieu et qu'elle est plus agréable que lui à ses yeux.

Admirable conduite du Père des miséricordes dans les différents soins qu'il prend de notre salut? Peut-être n'y avez-vous jamais fait réflexion : pensez-y, pécheurs pénitents, et apprenez à profiter de ses bontés. S'agit-il de nous garantir du péché? il menace, il tonne, il éclate. La mort va peut-être vous surprendre et fondre sur vous : l'enfer est ouvert et ses feux vous attendent. Vous diriez qu'après un péché il n'y aura plus de ressource. Le mal est-il fait, et sommes-nous devenus coupables? Il nous sollicite, il nous presse, il nous poursuit. Etes-vous donc résolus de vous perdre? Voulez-vous demeurer dans ma disgrâce? Que faut-il pour vous gagner? Mes inspirations, vous les étouffez. — Mes promesses, vous les méprisez. — Mes menaces, vous les bravez. Ah! ne me forcez pas à vous punir un jour des outrages que vous me faites? Ce n'est plus un vengeur qui foudroie le coupable, c'est un père qui se plaint de son fils. Répondons-nous à sa voix, retournons-nous à lui? nous le trouvons tout prêt à nous recevoir avec bonté, à nous embrasser avec tendresse, à nous chérir même avec préférence, comme si nous n'étions pas ses ennemis ou qu'il ne fût pas l'offensé.

Sembable, dit le prophète (car pourquoi avoir honte de se servir d'une comparaison dont Dieu se sert lui-même et se fait honneur), semblable, dit-il par son prophète, à une mère pleine pour chacun de ses enfants d'attention et de tendresse : *Nunquid oblivisci potest mulier infantem suum!* (*Isa.*, XLIX, 15.) Voyez-la leur arracher le couteau dont ils se jouent, dans la crainte qu'ils ne se blessent; leur défendre de semblables jeux sous les plus grièves peines; leur montrer les plus rudes châtiments déjà tout préparés. Vous la prendriez plutôt pour une marâtre que pour une mère, tant elle paraît en fureur; qu'un d'eux cependant, malgré sa défense, vienne à se blesser, elle court, elle vole, elle s'empresse tout émue de douleur et comme frappée du même coup qui l'a percé. Mais si ce pauvre enfant vient de lui-même, en pleurant, lui montrer son sang qui coule et lui découvrir sa plaie qui saigne, n'oublie-t-elle pas pour lui seul tous les autres, et ne semble-t-elle pas préférer ce malade indiscret et désobéissant à ceux qui sont encore sains, et qui ont été plus soumis et plus sages?

Telles sont, ô mon Dieu! les délicatesses de votre cœur paternel. Telles sont les avances de votre bonté prévenante. Telle est l'accueil de votre amour miséricordieux. C'est ce qu'ignorait le pharisien, quand il se scandalisait de la facilité du Sauveur à recevoir Madeleine à ses pieds. C'est ce que nous sentons, nous autres, par notre propre expérience, quand nous réconcilions les pécheurs; mais c'est ce que vous ne comprenez point, pécheurs, quand vous avez tant de peine à vous découvrir à nous.

Ah! mes frères! qu'est-ce que le confesseur, dont le premier abord vous glace et le seul nom vous effraye? Songez que c'est, je ne dis pas seulement un homme comme vous, né peut-être avec les mêmes penchants, exposé aux mêmes tentations, capable des mêmes égarements, espérant en la même miséricorde, et qui souvent, au moment même où vous entrez dans son tribunal, sort de celui d'un autre y faire d'aussi humiliants détails sous l'inviolable sceau du même sacrement. Ces réflexions, quoique solides, seraient trop faibles encore pour vous rassurer et pour vous empêcher de dire comme David : Que je tombe plutôt entre les mains de Dieu qu'entre les mains des hommes : *Melius est ut incidam in manus Domini.* (*II Reg.*, XXIV, 14.) Mais souvenez-vous bien que c'est le ministre de Jésus-Christ, le dépositaire de ses miséricordes, le dispensateur de ses grâces, l'héritier de sa tendresse, et pour me servir de la belle expression de saint Ambroise, le vicaire de sa charité pour les âmes pénitentes : *Domine, qui amas animas.*

Or, que devez-vous attendre de la fidélité de son ministère? Qu'il s'humiliera et se confondra lui-même de vous voir humilié et confus; qu'il admirera davantage la générosité de votre pénitence; qu'il ne sera pas surpris de l'énormité de vos crimes; qu'il bénira plutôt la bonté de Dieu, qu'il ne vous reprochera votre malice; que, quoique vous vous donniez pour grand pécheur, il vous recevra plus volontiers qu'aucun juste; qu'il pleurera de joie, tandis que vous pleurerez de regret; et qu'enfin plus vous lui marquerez de candeur, d'humilité, de confusion et de douleur, plus il aura pour vous de considération, d'estime, d'égard même et de préférence. Ah! il ne faut qu'être confesseur, pour sentir que dans ces occasions on devient père; pour être convaincu qu'on pense alors des pénitents tout autrement que les pénitents mêmes; et pour juger par les sentiments favorables qu'on a pour eux du favorable accueil qu'ils trouvent auprès

de Dieu. Premier effet de son amour miséricordieux.

Prompt pardon accordé à la vive douleur. Second effet de ce divin amour. Hélas ! mes frères ! où en est-on réduit, quand on a eu le malheur de déplaire aux puissances de la terre? Si l'on a blessé leurs intérêts, si l'on a choqué leur honneur, si l'injure est atroce, et si l'offense est criante, par quel art détournera-t-on la foudre, et par quel secret conjurera-t-on l'orage? Que de médiations pour arrêter leur bras levé ! que de soumissions pour adoucir leur cœur ulcéré! que de satisfactions pour calmer leur esprit irrité! surtout que de temps pour étouffer le ressentiment qui survit à la colère! l'offense fût-elle légère, la grâce n'en vient guère plus vite. Comme les grands par orgueil s'offensent aisément, par orgueil aussi ce n'est que difficilement qu'ils s'apaisent. Un homme semblable à eux, suppliant, abattu, rampant à leurs genoux, est un spectacle trop flatteur pour être peu durable. Ils croiraient ôter à la grandeur ce qu'ils accorderaient sitôt à la clémence; et regardant la bonté comme une faiblesse humaine, ou du moins comme une vertu populaire, étrangère à leur état, si elle n'est pas contraire à leur inclination, ils croient toujours en avoir assez, quelque légers que soient les traits qui leur en échappent, et quelque cher qu'on les achète.

Qui aurait plus de droit d'en user de la sorte que notre Dieu? Quand il n'aurait attaché le pardon de la moindre infraction de ses ordres qu'aux larmes que nous pourrions verser durant tout le cours de notre exil, condamnés dès lors aux gémissements et aux soupirs, oserait-on dire que ce serait excès de rigueur, ou défaut d'indulgence? La vie d'un faible mortel est-elle donc trop longue pour expier un seul outrage fait à la divinité! Mais il n'appartient qu'au cœur humain de se roidir contre le plus vif repentir, et d'y demeurer inflexible. Avec Dieu, ce n'est qu'en enfer que les regrets sont aussi longs qu'inutiles. Grâce à ses miséricordes, un moment commence et achève l'ouvrage de notre justification. Nous n'avons qu'à le vouloir, et notre paix est faite. Un péché avoué comme il faut, avec douleur et par amour, est un péché effacé tout aussitôt qu'il le peut être, et sans qu'il en reste la moindre tache. Cet aveu douloureux qui, dans la justice humaine, perd le coupable et hâte son supplice, sauve ici le criminel et le soustrait à son arrêt. Je me l'étais bien promis, et mon espérance n'a point été vaine, disait un fameux pénitent; j'ai trouvé la grâce de mon absolution dans la confession de mon crime : *Dixi : Confitebor... et tu remisisti.* (*Psal.* XXXI, 5.) En coûta-t-il davantage à Madeleine? Le Sauveur la laissa-t-il languir à ses pieds dans l'attente inquiète d'un pardon tardif? Lui fit-il lire dans ses yeux indifférents quelque signe négatif d'une rémission lente? Vous le savez : aussitôt amie de Dieu qu'amante du Sauveur, le même instant qui la vit baignée de pleurs, la vit aussi comblée de bénédictions, sortir justifiée du lieu même où elle était entrée pénitente : ***Remittuntur ei peccata.*** (*Luc.*, VII, 47.) Promptitude aussi désirable que la grâce même!

Est-ce toujours de même, me direz-vous? N'y a-t-il point d'exception? Et tout pécheur peut-il parler avec la même confiance que David, et obtenir la même faveur que Madeleine? Quoi ! je n'aurai qu'à recourir à la pénitence, et la rémission suivra de près le repentir? Puis-je le croire sans déroger à la sainteté, et sans méconnaître la justice d'un Dieu qui a trouvé de l'iniquité même dans ses anges, et qui la punit encore dans l'éternité?

Mes frères, ne m'en croyez pas. Croyez-en les divines Ecritures. Point de vérité qui y soit, et plus répétée et mieux établie. Voulez-vous des promesses? Elles vous répondent qu'à quelque jour, qu'à quelque heure que vous reveniez sincèrement à Dieu, Dieu vous tendra les bras et vous ouvrira son sein : *Quacunque die : quacunque hora;* que pour nombreux, que pour énormes que soient vos péchés, Dieu les effacera tous de sa mémoire : *Omnia peccata.* Dieu ne menace nulle part le pécheur de sa vengeance, qu'il n'assure en même temps le pénitent de son amitié. Voulez-vous des exemples ? Tout Israël, coupable de la plus honteuse idolâtrie, crie miséricorde; et il en ressent les effets : *Clamaverunt ad Dominum, et exaudivit eos.* (*Exod.*, XIV, 10.) Le meurtrier d'Urie demande grâce; et un prophète vient lui dire qu'elle lui est accordée : ***Transtulit Dominus peccatum tuum.*** (II *Reg.*, XI, 12.) Ninive criminelle gémit sous la cendre, et la foudre prête à partir s'écarte : *Et misertus est Dominus.* (*Amos.*, VII, 3, 6.) Quelle intervalle entre le repentir et le pardon? Pour un parfait pénitent, il n'en est point. Il n'a pas à essuyer de ces tristes moments qui paraissent toujours si longs, quand on attend son arrêt, et qu'on est entre la mort et la vie. Dès que le trait de la componction pénètre le cœur du pénitent, dès que ce cœur percé fait entendre au ciel la voix de sa douleur, la miséricorde y joint la sienne, et prononce l'arrêt de son absolution.

D'où vient donc, me direz-vous, que de leur propre autorité les ministres de Jésus-Christ la reculent souvent et la diffèrent? Ne seraient-ce pas là de ces hommes cruels, entre les mains de qui David aurait craint de tomber? Parce qu'elles sont plus portées à lier et à retenir, que disposées à délier et à remettre. Ah! mes frères! gardez-vous de juger jamais de ceux que le Sauveur a mis à sa place, pour vous juger vous-mêmes; n'imputez qu'à vos indispositions, à vos froideurs et à vos faiblesses, leurs lenteurs et leurs sévérités. Ce n'est pas toujours austérité pharisaïque : c'est quelquefois sagesse chrétienne qui suspend l'absolution. C'est pour connaître, pour affermir, pour perfectionner le pénitent, en lui donnant le loisir de faire de dignes fruits de pénitence, et de donner des marques sûres de conversion;

c'est pour cimenter de ses larmes cette tristesse du cœur qui produit le changement des mœurs; c'est pour entretenir, c'est pour accroître dans son âme la haine de soi-même, l'horreur du péché et l'amour de Dieu; c'est au moins pour y éprouver cette sainte inquiétude de vivre dans sa disgrâce et ce saint empressement de rentrer au plus tôt dans son amitié. Parlons plus juste. C'est pour ne pas hasarder sur le compte du confesseur et du pénitent un commun sacrilége. Quoi qu'il en soit du motif, si vous continuez à blâmer la conduite, si vous persistez à dire que c'est pour nous, comme pour vous, qu'il est écrit que l'esprit de Dieu ne s'accommode pas des délais des hommes, et que la grâce ne veut point de retardement : *Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia.* Je conviens avec vous du principe, mais convenez avec moi de la conséquence; qu'il faut donc que de part et d'autre la promptitude soit égale. Voulez-vous que les prêtres soient prompts à vous absoudre? Soyez prompts aussi à vous y disposer; prompts à les venir chercher, dès que votre conscience vous fait quelque reproche; prompts à revenir les trouver quand ils jugent ce retour nécessaire; prompts à vous acquitter des promesses que vous leur faites; à rompre ces habitudes qu'ils condamnent; à sortir de ces occasions qu'ils réprouvent; à satisfaire à ces obligations qu'ils recommandent; à faire, en un mot, pour votre propre salut, tout ce qu'ils vous disent pour leur sûreté propre. Alors je vous réponds d'un pardon aussi prompt de leur part que du côté de Dieu : *Remittuntur peccata.* (*Luc.*, VII, 48.) Second effet de son amour miséricordieux.

Enfin le troisième effet, c'est une réconciliation parfaite, qui suit la réparation fervente. Ce n'est pas là le sort des réconciliations qui se font parmi les hommes. Après de cruelles divisions, et des inimitiés ouvertes, on cède quelquefois à la politique, ou, si vous voulez, à la religion. On se rapproche, on se voit, on se parle, on se dit de part et d'autre qu'on oublie tout le passé. Mais comment l'oublie-t-on? La haine fait place à je ne sais quelle froideur, dont on ne se croit pas le maître. A une aversion égale succède une défiance mutuelle, qu'on ne peut cacher au public, et qu'on tâche de se justifier à soi-même; on prétend qu'il est également dangereux de se fier à ceux que l'on a offensés et à ceux à qui l'on a pardonné; ou si l'on consent enfin à s'aimer, du moins regarde-t-on la tendresse comme un bien privilégié, qui ne se doit donner qu'à des amitiés anciennes et à des liaisons constantes; ou ne se rendre qu'après de longues satisfactions et des réconciliations bien éprouvées. Qu'Absalon vienne : à la bonne heure : j'y consens, disait David : je veux bien lui pardonner : *Revertatur.* (II *Reg.*, XIV, 24.) Mais qu'il ne paraisse pas sitôt devant moi : je le lui défends : il ne mérite pas encore que je l'embrasse : *Faciem autem meam non videat.* (*Ibid.*) Ainsi parlait un prince, qui pourrait passer pour le meilleur de tous les pères, si Dieu n'était pas le père des pécheurs. Revenez, dit ce Dieu de bonté, revenez, âmes égarées! réconciliez-vous avec moi : je ne vous exclurai d'aucune de mes faveurs : *Revertere : non avertam faciem meam.* (*Jer.*, VIII, 72.)

Usa-t-il en effet, avec Madeleine, de la moindre réserve? Ne l'admit-il pas dans ses augustes secrets ? Ne la fit-il pas entrer dans ses plus grands mystères? S'il prend quelque repos dans ses courses évangéliques, c'est dans les lieux où Madeleine fait sa demeure. S'il expire sur la croix, il la choisit avec sa sainte mère, et son disciple bien-aimé, pour recueillir ses derniers soupirs. S'il ressuscite, il l'honore de sa visite, avant même ses apôtres, au sortir du tombeau. Partout on trouve Madeleine aux pieds de Jésus-Christ, et Jésus-Christ dans le cœur de Madeleine. Quelle paix! quelle onction! quelles délices n'y répandit-il pas dès les commencements de sa conversion? *Vade in pace.* (*Luc.*, VII, 50.) Car c'est surtout dans ces premiers moments que Dieu est prodigue de ses consolations sensibles, qui dédommagent une âme pénitente de ses fervents efforts. Il semble que Dieu traite plus favorablement ceux qui ne font qu'entrer dans les voies de la vertu, que ceux qui y ont déjà fait de grands progrès. Il appesantit souvent le joug sur les uns; il l'adoucit presque toujours aux autres. Ceux-ci voient les difficultés s'aplanir; ceux-là les sentent croître de jour en jour. Les premiers volent, pour ainsi dire, sur les ailes de la grâce ; les seconds marchent lentement sous le faix de la croix. Quel est en cela le dessein de Dieu? Notre salut, répond saint Chrysostome : le juste a besoin d'épreuves et le pécheur de caresses : *Justum severitate terret : peccatori misericordia blanditur.*

C'est ce qui attacha Madeleine au Sauveur tout le reste de sa vie. Ah! Seigneur! s'écriait-elle avec le Prophète pénitent dans ses divins transports, si vous n'aviez eu égard dans mon retour qu'à ce que j'avais fait, et à ce que vous êtes, si vous m'aviez traitée avec toute la rigueur que je méritais, si vous ne m'aviez pardonné même que comme pardonnent les hommes, en revenant à vous avec plus de crainte, j'y serais revenue avec moins de ferveur. Mais quand je vous ai vu m'accueillir avec tous les attraits d'un bon pasteur, me recevoir avec des entrailles de père, joindre les marques de votre tendresse aux assurances de mon pardon, cette vue engageante m'a enlevé mon cœur : *Confitebor tibi... quoniam conversus est furor tuus, et consolatus es me.* (*Isa.*, XII, 1.) Heureux moment de repentir et de miséricorde, qui fîtes tout à coup d'une malheureuse esclave du démon une amante bien-aimée du Sauveur : *Quis ergo plus diligit?* Puissiez-vous, chers auditeurs, en dire autant dès aujourd'hui! Mais hélas! votre état présent vous autorise-t-il à tenir le même langage, et à vous nourrir de la même confiance? Je vois partout de la sécurité; mais qu'il est à craindre que cette sécu-

rité si commune ne soit pour plusieurs une dangereuse présomption!

Car, hélas! qu'est-ce qui vous rassure? Est-ce l'évangile de ce jour? Eh! mes frères! que de différences sans nombre ne voyez-vous pas entre les exemples de Madeleine et vos faibles dispositions? Madeleine vient demander grâce lorsqu'elle est pleine de vie et de santé. Et vous, vous attendez à vous jeter entre les bras de votre Sauveur, que la mort vous traîne aux pieds de votre Juge. Madeleine fait au moins tout ce qu'elle peut: il n'est attachement si cher qu'elle n'immole, passion si dominante qu'elle ne sacrifie, victime si précieuse dans laquelle elle n'enfonce, pour ainsi dire, le glaive de la douleur et de la pénitence, et qu'elle ne consacre au divin amour. Et vous, combien d'égards, de réserves, d'exceptions auxquelles vous n'oseriez toucher, par humeur, par intérêt, par amour-propre. Ici c'est un objet d'antipathie, dont l'idée seule révolte votre cœur; là un dépôt d'iniquité, que vous gardez à vos enfants, et que vous réservez à vos héritiers: toujours quelque endroit de votre vie, que vous ne voulez pas approfondir, et dont vous traitez le remords de scrupule. Madeleine enfin pleure aux pieds de Jésus-Christ, et sans avoir honte de l'aveu, elle ne rougit que du crime: et vous, chargés de péchés devant Dieu, vous avez la bouche muette et les yeux secs. C'est Jésus-Christ qui pleure sur vous et qui vous dit, comme à Jérusalem: Combien de fois ai-je voulu ce que vous ne voulez pas encore? votre conversion et votre salut.

Mes frères, je finis par ce mot de saint Ambroise, qui renferme tout le fruit de ce discours. Voulez-vous revenir à Dieu sincèrement? faites ce qu'a fait Madeleine. Hélas! vous ne l'avez peut-être que trop suivie dans ses égarements: suivez-la dans son retour. Portez-y comme elle les caractères de l'amour pénitent, et comme elle vous ressentirez les effets de l'amour miséricordieux du Sauveur. Je vous le souhaite, etc. *Amen.*

SERMON XXIV.

Pour le vendredi de la semaine de la Passion.

SUR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Pontifex prophetavit, quod Jesus moriturus erat pro gente, et non tantum pro gente, sed ut filios Dei, qui erant dispersi, congregaret in unum. (*Joan.*, XI, 51.)

Le grand Prêtre prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation; et non-seulement pour la nation, mais encore pour rassembler tous les enfants de Dieu qui étaient dispersés.

C'était à la participation du sacrifice de la loi nouvelle, que Jésus, par sa mort, devait admettre tous les enfants dispersés de la maison de Dieu. Sacrifice bien différent des sacrifices de l'ancienne loi. Ceux-là n'étaient que de purs signes et de faibles ombres de ce grand sacrifice, où l'Agneau de Dieu devait livrer son corps, répandre son sang, donner sa vie: celui-ci joint la réalité à la figure, et est tout à la fois le sacrifice spirituel et réel de ce divin Agneau, holocauste vivant et hostie éternelle.

Sacrifice spirituel, à la vérité, parce que la victime ne s'y voit que par les yeux de la foi; ne s'y immole que par le glaive de la parole; ne s'y détruit et n'y meurt que par représentation. Sacrifice néanmoins réel, parce que cette précieuse victime y est effectivement présente, proprement offerte, véritablement sacrifiée, sous cette figure de mort: en sorte, disent les Pères, que célébrer ce mystère de salut, que l'on appelle par une ancienne tradition la messe, c'est célébrer les funérailles du Sauveur: *Juges Christi exsequiæ.* (RUPERT.)

Arrêtons-nous à cette idée si vive et si touchante que la religion nous donne de son auguste sacrifice. Elle a de quoi confondre, et l'irrévérence avec laquelle on y assiste, et l'indifférence avec laquelle on y vient. Car si les enfants sont naturellement touchés aux obsèques de leurs pères; s'ils se sentent saisis de respect et de tendresse aux approches des lieux où sont enfermés leurs corps, et où leurs cendres reposent: quels sentiments de vénération et de reconnaissance ne devraient pas avoir tous les fidèles, à la vue de ces voiles sacrés qui couvrent une chair immolée pour leur salut, et de cette coupe mystérieuse qui contient un sang répandu pour leur amour?

Si le simple récit de la mort du Sauveur touche les chrétiens les plus insensibles, si les moins dévots ont de la dévotion à l'entendre de la bouche d'un pécheur comme eux: quelle ardeur ne devrait pas leur inspirer la fidèle image que leur en trace ici le Sauveur même? et avec quel empressement ne devraient-ils pas accourir au spectacle non sanglant qu'il leur en donne tous les jours? Car que fit-il alors qu'il ne fasse encore aujourd'hui? Le sacrifice de l'autel n'est-il pas essentiellement tout ce qu'a été le sacrifice du Calvaire?

La foi nous apprend que ce fut à l'égard de Dieu un sacrifice de piété et un sacrifice de charité envers les hommes; c'est-à-dire, que le Fils de Dieu y rendit à son Père tous les honneurs qu'il mérite, et qu'il nous procura tous les biens que nous ne pouvions mériter; que ses hommages y furent proportionnés à la majesté divine, et ses mérites plus que suffisants aux misères humaines. Or en cela le sacrifice de l'autel vaut le sacrifice de la croix.

Ce qu'il a de particulier ne nuit point à ce qu'ils ont de commun. Au contraire, aux mêmes effets il ajoute encore des suites nouvelles, et si saint Paul a pu dire de lui-même qu'il accomplissait ce qui manquait à la passion de Jésus-Christ: *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi* (*Coloss.*, I., 24), ne doit-on pas dire, dans un sens bien plus naturel, que la messe est non-seulement la reproduction fidèle, mais encore le parfait accomplissement de la passion et de la mort du Sauveur?

Elle en reproduit toutes les vertus et en renouvelle à Dieu les hommages. Vous le verrez dans mon premier point.

Elle en renouvelle tous les mérites et nous en applique les fruits. Vous le verrez dans le second point.

En deux mots, le sacrifice de l'autel est la consommation : le sacrifice de l'autel est l'application du sacrifice de la croix. Jésus-Christ a fait succéder le second au premier, pour en étendre la gloire et pour en distribuer le prix. Deux vérités qui vous feront aisément comprendre l'excellence de la messe, et sa vertu dans quel esprit on y doit assister, et quels avantages on en peut tirer. C'est tout le dessein et le partage de ce discours.

Je le dois, divin Sauveur, à l'honneur que vous m'avez fait, malgré mon indignité, de me mettre entre les mains votre corps et votre sang pour les présenter à votre Père. Je le dois au bonheur qu'ont mes auditeurs, de pouvoir chaque jour vous les offrir par notre ministère. Faites-nous sentir la grandeur et l'efficace de ce saint sacrifice. Apprenez-nous à profiter de cet aimable bienfait. Surtout, Seigneur, que ce que vous avez établi pour vous glorifier et nous sauver, ne serve jamais à vous déshonorer et à nous perdre. C'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de votre mère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est un injuste reproche que nous font les prétendus réformateurs de l'Eglise romaine, quand ils nous accusent d'anéantir le sacrifice de la croix par le sacrifice de la Messe : comme si nous jugions le premier insuffisant, et que le second nous en parût un supplément nécessaire; reproche qui retombe directement sur Jésus-Christ même, de qui nous avons reçu par testament cet auguste mystère, comme l'héritage de ses plus éminentes vertus.

Car, vous le savez, ce fut la veille de sa passion, que prenant successivement le pain et le vin dans ses mains adorables, levant les yeux au ciel pour rendre hommage à son Père ; après avoir dit séparément de ce qu'il tenait alors : Ceci est mon corps, et ceci est mon sang, il ajouta incontinent : Faites ceci en mémoire de moi : *Hoc facite in meam commemorationem.* (*Luc.*, XXII, 19.) C'est-à-dire, comme l'explique saint Paul : c'est ainsi que je veux qu'on honore ma mort, jusqu'à ce que je vienne juger le monde ; qu'on renouvelle dans la suite des siècles le sacrifice que je vais offrir à la gloire de mon Père ; et qu'en mémoire de ma passion, le même corps et le même sang qui seront demain séparés par une exécution sanglante, soient aussi séparément consacrés tous les jours ; de la manière que je les consacre ici en votre présence : *Hoc facite in meam commemorationem.* Telle est l'institution divine du sacrifice de nos autels.

Or ce que Jésus-Christ a établi comme le monument vivant et la continuation réelle du sacrifice de la croix, en est-il la destruction et l'anéantissement ? Parce que le Fils de Dieu s'est pleinement offert sur le Calvaire, comme une victime due à la majesté de son Père, s'ensuit-il qu'il ne puisse plus s'offrir derechef, sans abolir ou sans affaiblir l'oblation qu'il a déjà faite ? Fit-il tort à l'immolation volontaire qui devait couronner sa vie, lorsque, dès le premier moment de son incarnation, dit saint Paul, il se mit à la place des victimes anciennes ? *Ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti : corpus autem aptasti mihi. Holocautomata non tibi placuerunt : tunc dixi : Ecce venio.* (*Hebr.*, X, 5, 6, 7.) Et n'est-il pas visible que, comme toutes les divines offrandes de Jésus-Christ, qui ont précédé le sacrifice de la croix, en ont été le commencement et la préparation, celles qui suivent en sont l'accomplissement et la consommation.

Ce n'est donc point un nouveau sacrifice. Appliquez-vous, chrétiens, à cette grande vérité ; elle mérite toute votre attention. Ce n'est donc point un nouveau sacrifice qui s'offre sur nos autels ; c'est le sacrifice même de la croix qui s'y renouvelle : toutes les cérémonies de la messe en font foi. Ce n'est point comme insuffisant ou défectueux qu'il s'y réitère; c'est au contraire comme infiniment saint et souverainement parfait. Ce qu'il y acquiert de nouveau ne le rend pas plus précieux, mais plus solennel. En un mot, il en reproduit toutes les vertus et en signale à Dieu les hommages.

En effet, si la grandeur et l'excellence du sacrifice se prennent de celui qui l'offre, de ce qui est offert et de la manière de l'offrir; à l'autel, comme au Calvaire, c'est le même prêtre, c'est la même victime, c'est la même action, quoique non sanglante ; et par conséquent ce sont les mêmes vertus qui s'y reproduisent.

Mais si la solennité et l'éclat du sacrifice dépendent de ce qui l'accompagne, on peut dire que le sacrifice journalier de Jésus-Christ, sans être sanglant, a quelque chose de plus illustre et de plus glorieux à Dieu, que le sacrifice même de la croix. Car que voyons-nous, je vous prie, sur le Calvaire ? Un prêtre sans ministre, une victime sans autel, un acte authentique de religion sans presque de coopérateurs fidèles ; au lieu que le dessein de Jésus-Christ, en le renouvelant sans cesse, a été sans doute, comme on le voit, de s'y unir des ministres visibles, de s'y consacrer des autels animés, de s'y associer des hosties vivantes, et par là d'en célébrer, d'en étendre et d'en perpétuer la gloire.

Développons ces trois réflexions, elles vous feront clairement connaître dans quel esprit on doit assister au saint sacrifice de la messe.

Oui, chrétiens, Jésus-Christ sur le Calvaire fut sacrificateur, mais sacrificateur unique de sa vie naturelle. Nul homme sur la terre, ainsi qu'il le disait lui-même, n'avait de pouvoir sur elle, et par conséquent nul autre que lui ne pouvait l'offrir, l'immoler, la sacrifier : *Ego pono animam meam.... nemo tollit eam.* (*Joan.*, X, 17, 18.)

Mais depuis que par une merveilleuse intention de son amour, il a pris parmi les hommes une vie sacramentelle, pour la consumer en eux et par eux à la gloire de son

Père ; ah! chrétiens, il nous a fait tous, dans le sens où j'aurai soin de vous l'expliquer, les ministres de son sacrifice, sans cesser toutefois d'en être le sacrificateur principal.

Ainsi s'accomplissent à la lettre, dans nos sacrés mystères, ces deux oracles prophétiques qui regardent le Fils de Dieu : Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech : *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech* (*Psal.* CIX, 4) ; et vous nous avez fait part de votre dignité sacerdotale : *Et fecisti nos Deo nostro sacerdotes.* (*Apoc.*, V, 10.)

Car comment le Fils de Dieu est-il le prêtre éternel, s'il n'en a fait la fonction qu'une seule fois sur le Calvaire? *Tu es sacerdos in æternum.* En quoi son sacrifice est-il semblable à celui de Melchisédech, où le pain et le vin furent offerts, s'il n'en conserve pas les apparences sensibles et les mystérieux symboles ? *Secundum ordinem Melchisedech.* Quelle part nous donne-t-il à son divin sacerdoce, si nous ne l'exerçons pas conjointement avec lui ? *Tu fecisti nos Deo nostro sacerdotes.* Il faut donc, ou effacer ces sacrés oracles des livres saints, ou reconnaître dans le sacrifice de l'autel le sacrifice de la croix, sous les espèces du pain et du vin, le corps et le sang du Sauveur ; le Sauveur lui-même pour sacrificateur, et les fidèles pour ses ministres.

C'est à ceux qui ne veulent pas reconnaître le sacrifice solennel de l'Eglise pour le véritable sacrifice de Jésus-Christ, à répondre à ces témoignages. Et c'est ce qu'ils ne feront jamais sans avoir recours à des explications violentes et forcées, plus difficiles à comprendre que le sens naturel qu'ils rejettent.

Pour nous, mes frères, pour nous, les prêtres du Dieu vivant, quand nous prononçons chaque jour à l'autel ces paroles toutes-puissantes qui opèrent en un instant plus de miracles qu'elles ne contiennent de syllabes : Ceci est mon corps, et ceci est mon sang, nous comprenons sans peine que c'est Jésus-Christ même qui parle, qui agit, et qui sacrifie: *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.* Et quand nous consacrons cette hostie précieuse, quand nous l'élevons vers le ciel, quand nous la consumons au dedans de nous-mêmes, ne nous est-il pas sensible que nous parlons, que nous agissons, que nous sacrifions avec Jésus-Christ, et que par conséquent nous sommes les ministres visibles et mortels de ce Pontife invisible et éternel ? *Fecisti nos sacerdotes.*

Mais il y a plus. Car non-seulement les prêtres, mais les assistants mêmes, avec la distinction convenable, ont part, comme ministres, à ce divin sacrifice. Seuls, il est vrai, nous consacrons, nous touchons, nous distribuons la victime ; mais vous l'offrez, vous la consommez avec nous.

Si le prêtre, en mémoire de ce que Jésus-Christ fit d'abord au Jardin des Olives, se prosterne d'abord au pied de l'autel, et là fait amende honorable à la sainteté de Dieu, le peuple de son côté se reconnaît et s'avoue coupable, et commence, comme Jésus-Christ, son sacrifice par des sentiments de componction et de pénitence.

Si le prêtre, pour représenter Jésus-Christ, conduit aux différents tribunaux, change de place à l'autel et va successivement ici lire les prophéties, là publier l'Evangile, et par leur simple récit et leur fidèle accord, rend témoignage à la vérité de Dieu ; le peuple attentif à ces divins oracles, écoute, les uns à genoux et les autres debout, et par cette profession publique de la foi, déclare que son sacrifice est comme celui de Jésus-Christ, un sacrifice de soumission et d'obéissance.

Si le prêtre, pour exprimer le crucifiement de Jésus-Christ élève son corps et son sang, et par cette élévation les consigne entre les mains de la grandeur et de la justice divine, le peuple ratifie par des signes extérieurs cette religieuse cérémonie, et proteste par d'humbles prosternements et des adorations profondes, qu'un Dieu veut un Dieu, et ne demande pas une moindre victime.

Si le prêtre, après être demeuré quelque temps dans l'admiration et la frayeur de ce qu'il vient de faire, recueille en sept courtes demandes le sens des sept dernières paroles de Jésus-Christ mourant : la soif ardente qu'il témoigna pour la gloire de son Père, et pour le salut des hommes ; l'assurance positive qu'il donna de l'avénement de son royaume à un pécheur pénitent ; la résignation entière qu'il fit de soi-même entre les mains de Dieu ; l'attention charitable qu'il eut aux besoins temporels de sa mère et de son disciple ; le pardon généreux qu'il offrit à ses propres bourreaux ; la confiance filiale qu'il marqua dans ses épreuves et dans son abandon ; enfin la persévérance héroïque avec laquelle il attendit la délivrance de ses peines : le peuple, après avoir aussi gardé un respectueux silence, entre dans ces pieux sentiments, adopte tous ces actes de vertu, et, par l'expression formelle du dernier article, donne un consentement général à tous ceux qui le précèdent.

Parcourez en effet toutes les parties de la messe. Vous n'y verrez rien de plus clairement établi que cette étroite union du peuple avec le prêtre, et du prêtre avec Jésus-Christ.

Union du peuple avec le prêtre. De là cet avertissement général que le prêtre met à la tête de toutes ses prières : prions, mes frères! et cette réponse commune par laquelle le peuple y joint son suffrage : oui, nous le demandons comme vous à Dieu. De là ces vœux mutuels qu'ils forment en s'entre-saluant si souvent l'un et l'autre : *Que le Seigneur soit avec vous et avec votre esprit.* De là ce soin exact qu'a le prêtre de ne se point séparer des assistants dans les différents hommages qu'il rend à Dieu : *Nous, vos serviteurs! nous, votre peuple! nous, pécheurs! qui espérons tous en la multitude de vos miséricordes.*

Union du prêtre avec Jésus-Christ. Ses ornements seuls en font foi. Car que représentent-ils? l'appareil de Jésus-Christ allant à son sacrifice, la robe blanche dont il fut revêtu, les liens dont il fut ceint, le manteau de pourpre dont il fut couvert, la croix dont il fut chargé, la couronne qui fut mise sur sa tête.

Ne sont-ce pas là les livrées et les armes de ce premier sacrificateur? et si ces signes visibles ne sont pas vains et trompeurs, ne nous font-il pas comprendre que le prêtre à l'autel accompagne et sert Jésus-Christ, comme le peuple y accompagne et y sert le prêtre, et que par conséquent nous sommes tous en Jésus-Christ les ministres subordonnés de ce divin sacrifice?

Or, si cette multitude de ministres, unis au souverain prêtre, n'ajoute rien à son mérite, parce qu'il est infini, n'en signalet-elle pas au moins les vertus? n'en multiplie-t-elle pas les hommages? n'en éternise-t-elle pas la gloire? et Dieu n'a-t-il pas lieu de s'en glorifier, quand il dit par un de ses prophètes : C'est maintenant que mon nom est grand parmi les nations : *Magnum est nomen meum in gentibus?* (*Malac.*, I, 11.) Grand, non-seulement par le prix du sacrifice qui m'est offert, mais encore par le nombre et le concours de ceux qui concourent à me l'offrir : *In omni loco sacrificatur.* (*Ibid.*) Quelque criminels qu'ils soient la plupart, leur union avec le Saint des saints me les rend agréables : *Offertur oblatio munda.* Avançons.

Jésus-Christ au Calvaire fut victime, mais victime sans autel. La croix, à proprement parler, ne fut que l'instrument de son sacrifice, et rien plus. Et voilà ce que la messe a de particulier. Le principal instrument du sacrifice en est aussi le principal autel. Le sacrificateur de la victime en devient, par la communion, le sanctuaire et le tabernacle; et tout prêtre qui l'immole, dit un concile, doit y participer : *Quotiescunque sacrificans corpus et sanguinem Jesu Christi immolat, toties corporis et sanguinis Christi participem se præbeat.* (*Concil. Toletan.*)

De là vient que la communion du prêtre est une partie essentielle de la messe. Et quoique le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ consiste proprement dans cette séparation des deux espèces, qui se fait par les paroles de la consécration : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang;* toutefois il n'est accompli qu'après la réunion dans la communion du prêtre. Pourquoi? parce que le dessein de Jésus-Christ, dans l'établissement de ce mystère, n'a pas seulement été de s'offrir à son Père comme une victime immortelle, mais encore de lui consacrer en nous tous des autels vivants et éternels. Je dis en nous tous, car ne pensez pas, chrétiens, que cette consécration intérieure et spirituelle, qui se fait par l'union de la victime, ne regarde que le prêtre, qui en est le ministre principal. Son privilége est de communier sous les deux espèces. A cela près, la communion ne lui est pas plus particulière que l'oblation. Tous ceux qui offrent ont droit de s'unir à l'hostie qu'ils ont offerte. Et quand le prêtre crie à haute voix : Elevez vos cœurs : *Sursum corda :* c'est, selon saint Augustin, comme s'il disait aux assistants : Que chacun de vous prépare l'autel de son cœur à la victime que nous allons offrir ensemble : *Cum ad illum sursum est : ejus est altare cor nostrum.*

Aussi la coutume de la primitive Eglise était que tout le peuple communiât avec le prêtre. Et ceux qui étaient exclus de la sainte table l'étaient aussi du sacrifice. Coutume dont nous voyons encore des vestiges dans les saintes cérémonies de la messe. Cette fraction de l'hostie, que le prêtre divise après la consécration, vient de ce qu'anciennement on la séparait en trois parts, l'une pour le célébrant, l'autre pour les assistants, et la troisième pour les malades et les mourants.

Cette triple adoration, exprimée dans ces anciennes paroles que tout le peuple chante encore à l'Eglise, et que nous lisons dans Origène : Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, était une préparation prochaine à la communion générale; car nul, dit saint Augustin, ne consume cette chair adorable, qu'il ne l'ait auparavant adorée : *Nemo illam carnem manducat nisi prius adoraverit.* Cet aveu public de son indignité, que chacun fait en se frappant la poitrine dans les sentiments de l'humble centenier : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez chez moi*, était suivi de la descente de Jésus-Christ dans le cœur de chaque fidèle, comme dans son tabernacle. Coutume que l'Eglise voit à regret abolie dans ces malheureux temps, puisqu'elle proteste dans son dernier concile qu'elle souhaiterait qu'à chaque messe tous les assistants communiassent sacramentellement; parce que, instruite des dernières volontés de son époux, elle sait qu'il a prétendu dans ce divin sacrifice s'immoler, non plus sur le bois ou sur la pierre, mais dans nos cœurs, pour en faire autant d'autels agréables aux yeux de son Père.

Et, en effet, si la croix sur laquelle le Sauveur s'est offert une fois seulement est devenue le plus glorieux trophée de la religion; si les solennités de son invention et de son exaltation ont été des spectacles dignes du ciel, comme il l'a fait voir par tant d'éclatants miracles; s'il se tient honoré des honneurs qu'on rend à ses fragments précieux, parce qu'ils lui rappellent ceux que son Fils lui a rendus, de quel œil pensons-nous qu'il regarde ces monuments vivants du sacrifice éternel de Jésus-Christ, ces âmes fraîchement arrosées de son sang, ces cœurs où son corps se concentre pour y graver l'éclat de ses vertus et la profondeur de ses hommages? Ah! il n'est point de fidèle qui, au sortir de l'autel où il vient d'offrir cette victime adorable et d'y participer au moins par de fervents désirs, n'ait droit de dire à Dieu, avec plus de confiance que David : Seigneur, regardez seulement

votre Fils, et je suis sûr que je serai pour vous un objet de complaisance, comme étant son autel et son tabernacle : *Respice in faciem Christi tui.* (*Psal.* LXXXIII, 10.) Poursuivons.

A l'autel, comme au Calvaire, c'est le même acte de religion. Acte de latrie, c'est-à-dire acte qui reconnaît en Dieu seul l'indépendance, la souveraineté, la plénitude de l'être, par l'assujettissement, le dévouement, l'anéantissement d'un Homme-Dieu; et à plus forte raison de tout ce qui, étant moins que Dieu, doit nécessairement, à son exemple, lui sacrifier sa liberté, ses biens et sa vie même. Voilà ce qui a fait donner à cette action par excellence, comme l'appelle l'Eglise, les noms de redoutable, de terrible, de sacré, d'incomparable, de divin mystère: *Tremendum, terribile, sacrosanctum, singulare, divinum mysterium.* Voilà pourquoi elle fut suivie de ténèbres sur le Calvaire, et qu'elle se fait en partie à l'autel dans le silence, afin que l'esprit des assistants, n'étant point distrait par la vue des objets ou par le son des paroles, se rende plus attentif à ce grand spectacle, y conforme ses sentiments, y joigne ses hommages. Mais, hélas! que cette grande action sur le Calvaire eut peu de coopérateurs! Otez Marie, exceptez Jean, mettez à part quelques cœurs pénitents et quelques âmes innocentes, Dieu ne trouva là que de sacriléges blasphémateurs, et point d'adorateurs sincères.

Mais à l'autel toute l'Eglise en corps s'unit à son chef et s'y réunit en qualité de victime: l'Eglise triomphante s'y intéresse comme victime de charité : car nous honorons les saints dans le sacrifice, et non point par le sacrifice; ce n'est point à eux que nous offrons Jésus-Christ, ce sont eux-mêmes que nous offrons à Dieu avec Jésus-Christ, comme ses plus parfaits imitateurs et ses serviteurs les plus fidèles. L'Eglise souffrante y a part aussi comme victime de pénitence : si nous nous souvenons à l'autel des âmes du purgatoire, c'est pour unir leur sacrifice nécessaire au sacrifice volontaire de Jésus-Christ, et les y faire participer. Enfin l'Eglise militante s'y joint comme victime d'obéissance; c'est la protestation publique que le prêtre fait au nom de tous. C'est dans cette vue qu'il étend ses mains sur la victime, qu'il la bénit tant de fois, qu'il s'incline si souvent vers elle en signe d'alliance et de conformité. C'est dans ce même esprit qu'après avoir donné au peuple la permission de se retirer, il lit encore le commencement de l'évangile, où l'on voit les grandeurs du Verbe et ses abaissements, sa génération dans l'éternité et son incarnation dans le temps, la divinité qu'il possède et le néant où il s'est réduit. Comme si le prêtre disait aux assistants : Allez, et souvenez-vous que si le Fils unique de Dieu s'est fait victime de son Père, vous tous, enfants adoptifs de Dieu, vous devez vous regarder aussi comme des hosties vivantes dévouées à sa gloire. A quoi le peuple répond en deux paroles : Nous nous en souvenons, et nous allons continuer de rendre à Dieu tout ce que nous lui devons. C'est ainsi, dit saint Augustin, qu'en vertu de ce sacrifice, Jésus-Christ se multiplie dans tous les chrétiens, ou plutôt tous les chrétiens se réunissent à Jésus-Christ : *Omnes in illo et Christi sumus, et Christus sumus.* C'est ainsi que du chef et des membres il se fait un même holocauste; c'est ainsi que ceux qui offrent sont offerts eux-mêmes à leur tour.

Jésus crucifié sur le Calvaire se plaignait amèrement, par un de ses prophètes, d'être seul sacrifié au milieu d'un peuple incrédule et rebelle, pour qui sa mort était un scandale et sa croix une folie : *Expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentem.* (*Rom.*, X, 21.) Mais Jésus immolé sur l'autel s'applaudit, par un autre prophète, de glorifier son Père, et de s'y sacrifier au milieu d'une Eglise fidèle, qui le glorifie et qui s'y sacrifie tous les jours avec lui : *In medio Ecclesiæ laudabo te.* (*Psal.* XXI, 23.)

Réunissons maintenant ces trois excellentes prérogatives de la messe, et servons-nous-en pour connaître dans quel esprit il faut y assister. Qu'est-ce donc qu'entendre la messe? Est-ce seulement venir à l'église au temps marqué, sans réflexion, et par bienséance; y demeurer une demi-heure au plus, sans révérence et dans l'oisiveté; en sortir au plus tôt, sans aucun bon sentiment, et tel qu'on y est entré? Car c'est ainsi que l'entendent une infinité de chrétiens indignes du nom qu'ils portent, et peu instruits de la religion qu'ils professent. Qu'est-ce qu'entendre la messe? Est-ce simplement s'approcher de nos autels pour y entendre le son de quelques dévotes paroles, pour y voir les dehors de quelques saintes cérémonies, pour y payer le tribut de quelques pieuses génuflexions, pour y réciter la formule de quelques prières réglées? Car c'est ainsi qu'y assistent souvent ceux mêmes qui se piquent le plus de savoir et de remplir les devoirs du christianisme.

Abus, mes frères, ou erreur. Impiété dans les uns, ignorance dans les autres. Entendre la messe, c'est assister au sacrifice de Jésus-Christ pour y servir de ministre, d'autel, de victime même. Vous en avez vu la preuve. Voyons-en la pratique.

Entendre la messe, c'est premièrement assister au sacrifice de Jésus-Christ, pour y servir de ministre. Non pas, mes frères, que tous aient la même part à ce ministère sacré et qu'il n'y ait point en cela de distinction entre le laïque et le prêtre.

Cette distinction est grande, elle est essentielle, elle touche le fond même des choses, et il importe de vous en instruire.

Le prêtre seul, en vertu de son caractère et du pouvoir que lui confère son ordination, consacre et immole la victime. Seul, comme représentant la personne et perpétuant le sacerdoce de Jésus-Christ sur la croix, il offre au Père éternel le sacrifice de son Fils. A ces sublimes fonctions le laïque n'a et ne peut avoir aucune part. Qu'il s'unisse

à l'oblation que fait le prêtre à l'autel, comme les fidèles disciples s'unirent à celle que fit Jésus-Christ sur le Calvaire, il ne fait pas plus l'action du prêtre mortel, véritable sacrificateur, que ceux-là firent autrefois l'action du prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech. Que le laïque se joigne au prêtre, si on le lui permet, même par la récitation des mêmes prières, il ne contribue point au sacrifice, réservé tout entier au pouvoir et à la voix du prêtre.

Aussi le laïque et le prêtre ne sont-ils pas obligés d'apporter au divin sacrifice les mêmes dispositions : ce qui serait nécessaire, s'ils y faisaient les mêmes fonctions. Dans cette fausse supposition, y assister, comme le célébrer en péché mortel, ce serait également pour tous un nouveau péché : sentiment réprouvé par l'esprit de Jésus-Christ. Il n'y aurait rien de propre, de secret et de personnel au prêtre, dans nos augustes mystères et contre la pratique de tous les siècles de l'Eglise chrétienne; le célébrant devrait tout réciter à haute voix, afin que les assistants, prétendus ministres du sacrifice, comme le prêtre lui-même, pussent mieux entendre, suivre le sacrificateur et entrer dans la participation de ses fonctions.

Non, mes frères, ce n'est point en ce sens que je l'ai dit et que je le répète. De quelque sexe, de quelque âge, de quelque condition que vous soyez, dès là que vous êtes chrétiens, vous êtes ministres de Jésus-Christ; mais ministres subordonnés aux prêtres, leurs associés et non leurs égaux ; offrant avec eux, mais par eux et non comme eux, la victime que seuls ils consacrent et ils immolent.

Or tout ce qu'il faut inférer de ce rapport essentiel entre le peuple et le prêtre, comme ministres du même sacrifice, c'est qu'ils doivent mutuellement s'y servir, également l'honorer, conjointement l'offrir, selon la part différente que leur état différent leur y donne. Ne perdez rien, je vous prie, de cette instruction.

Ils doivent mutuellement s'y servir. Le prêtre doit servir à la dévotion du peuple, et le peuple doit contribuer à la piété du prêtre. Un prêtre indévot à l'autel est un scandale public de religion pour tous ceux qui assistent au sacrifice ; et l'impiété de ceux qui assistent au sacrifice est une source d'indévotion pour ceux mêmes qui le célèbrent.

Quand le peuple juif vit Jésus-Christ persécuté par les prêtres, il n'eut plus pour lui que des sentiments d'aversion et de mépris. Et quand les prêtres virent Jésus-Christ sur la croix, insulté par le peuple, ils se mirent comme les autres à l'insulter aussi, dit l'Evangile : ***Similiter et principes sacerdotum illudentes.*** (***Matth.***, **XXVII, 41.**) Et c'est encore, hélas, Seigneur! ce qui arrive tous les jours au même sacrifice : ***Sicut populus, sic sacerdos.*** (***Isa.***, **XXIV, 2.**)

Quand le peuple voit le prêtre traiter avec peu de respect et de majesté des mystères si augustes et si respectables ; n'avoir du sacerdoce à l'autel que les vases et les ornements sacrés qu'il y porte ; du reste, par son air et ses manières déroger visiblement à son caractère et à sa foi ; avilir par une irréligieuse indécence tant de religieuses cérémonies; s'acquitter des fonctions les plus sérieuses comme si c'était par dérision ; prendre, tenir, distribuer le corps de Jésus-Christ comme si c'était encore un pain matériel et profane ; en un mot, faire de l'action la plus auguste et la plus sainte une occupation superficielle, une pratique indifférente ; oserait-on le dire : un amusement lucratif! Quelle dévotion peut-il avoir à la messe? Est-il surprenant qu'il y commette tant de profanations?

Et quand le prêtre se voit environné d'une foule d'assistants, distraits, impatients, immodestes, qui, par une insolente fierté (je ne dis rien ici de trop, puisqu'il s'agit de l'honneur de Dieu), qui, par une insolente fierté, se postent dans le sanctuaire comme si c'était sur un théâtre ; qui de là promènent leurs regards dans le lieu saint comme dans un lieu de spectacles, observent tout ce qui s'y passe; comptent tous ceux qui y entrent; saluent qui leur plaît; disent tout ce qui leur vient; qui, par une courte adoration, reconnaissent, si vous voulez, la victime; et par des postures messéantes ou des habillements négligés, marquent assez le peu de cas qu'ils en font : quel respect peut-il avoir pour un ministère qu'il voit si peu respecté? Et n'est-il pas naturel qu'il se ressente à l'autel de l'empressement qu'ont les assistants de l'en voir au plus tôt disparaître? *Sicut populus, sic sacerdos.*

Que faisons-nous donc, nous autres faibles zélateurs du salut de nos frères? Que faisons-nous, quand nous déclamons contre les outrages qu'ils font à leur Sauveur? Nous nous plaignons d'un mal dont nous sommes souvent les auteurs.

Et vous, mes frères, à quoi pensez-vous quand vous vous choquez du peu de piété que vous croyez apercevoir quelquefois dans les ministres de l'autel? Vous vous offensez d'un désordre dont vous êtes plus que les complices.

Hélas! nous nous scandalisons les uns les autres, où nous devrions le plus nous édifier! Que tous les prêtres, dites-vous souvent avec malignité, disent la messe en prêtres, tout le peuple chrétien l'entendra bientôt en peuple chrétien. Et moi je dis avec vérité que tous ceux qui y assistent, y assistent avec la décence qu'ils doivent ; tous ceux qui la célèbrent, la célébreront bientôt avec la majesté qui lui convient : et c'est ainsi qu'ils conspireront tous, chacun selon son rang et son degré, au même sacrifice : *Sicut populus, sic sacerdos.*

Ils le doivent également honorer. Le prêtre l'honore par une observation exacte et littérale de tout ce que l'Eglise y prescrit. Car cette fidèle épouse de Jésus-Christ a parfaitement secondé les intentions de son divin époux dans la célébration de son auguste sacrifice. Tout y est vénérable, jusqu'aux moindres signes. Et nous lisons dans l'his-

toire, que souvent des infidèles, curieux de ce qui se passait dans nos sacrés mystères, avaient été vivement frappés des simples dehors qui les accompagnent, et pleinement convaincus à la vue des cérémonies sacerdotales, de la grandeur et de l'excellence de la religion chrétienne.

En seraient-ils également persuadés, s'ils voyaient aujourd'hui l'irréligion des chrétiens du siècle? Se sentiraient-ils portés par l'exemple des fidèles à révérer le plus grand objet de la foi? Trouveraient-ils un motif de crédibilité dans la manière dont l'honorent ceux qui font profession de le croire? Et ne serait-il pas plutôt à craindre, comme dit saint Cyprien, qu'ils ne prissent l'acte le plus solennel du christianisme pour une profession ouverte d'athéisme, ou du moins le véritable exercice du culte divin pour un vrai fantôme de religion? *Ne christianitas videatur fallacia.*

Laissons-là les suppositions. Venons aux faits certains. Le nouveau catholique récemment admis au saint sacrifice, témoin de la manière dont les anciens y assistent, sent-il croître sa foi? Les irrévérences qu'il y voit ne font-elles pas renaître ses premiers doutes? et reconnaît-il alors la vérité au pied de ces autels où il a abjuré l'hérésie?

Ah! mes frères, pardonnez à tant d'esprits chancelants, ou du moins n'imputez qu'à vous-mêmes l'éloignement qu'ils ont de nos divins mystères : l'autorité de l'Eglise les y astreint, la voix de leurs pasteurs les y appelle, le zèle du souverain, de nos magistrats, des prédicateurs les y porte et les y conduit; mais vos scandales, comme ils le disent eux-mêmes, votre impiété, votre irréligion les en éloignent, en déshonorant un sacrifice que le peuple et le prêtre doivent également honorer. Quel crime et quel désordre! *Peccatum grande nimis; quia retrahebant homines a sacrificio Domini.* (**I Reg.**, **II, 17.**) Première conclusion.

Entendre la messe, c'est en second lieu assister au sacrifice de Jésus-Christ pour y servir d'autel; ou selon le langage du Prince des apôtres, c'est approcher de Jésus Christ comme de la pierre fondamentale de l'Eglise pour se lier à lui, et par cette union faire de soi-même un sanctuaire vivant et un tabernacle spirituel : *Ad quem accedentes lapidem vivum, et ipsi, tanquam lapides vivi; superædificamini domus spiritualis.* (**I *Petr.***, **II**, **4**.)

Ce n'est pas que tous ceux qui viennent ici offrir Jésus-Christ soient obligés de s'unir à lui par une communion réelle. C'est une pratique qui serait bien à désirer, dit le concile de Trente; mais qui n'est point à exiger, autrement il s'ensuivrait que quiconque ne serait pas en état de grâce, ne serait pas en état d'entendre la messe. Erreur dangereuse, plus propre à fomenter le péché qu'à le détruire; puisqu'il est certain, comme nous le verrons dans la suite, que le mystère du sacrifice du Sauveur est le mystère de la réconciliation des pécheurs, et qu'il n'y a point de moyen plus propre à fléchir la colère de Dieu et à attendrir l'insensibilité de l'homme.

L'union donc que demande le sacrifice, pour y participer, est une union différente de celle que le sacrement exige pour en approcher. Ce n'est point une union effective, et qui aille jusqu'à l'alliance parfaite; c'est une union affective, dit le concile, et qui se forme par de religieux sentiments et de pieux désirs : *Spirituali affectu.*

Un pécheur qui, tout indigne qu'il est du corps et du sang de Jésus-Christ qu'il vient offrir, y aspire humblement, déteste sincèrement ce qui l'en éloigne; et n'osant, par une juste crainte, approcher de son Sauveur, de peur de rencontrer son Juge, le supplie avec une sainte ardeur de lui faire sentir les effets de son aimable présence, afin que sa divinité agisse au moins spirituellement où son humanité ne peut habiter corporellement : un pécheur, dis-je, de ce caractère, tout pécheur qu'il est, devient semblable, par ses religieux sentiments, à ces anciens autels dévoués aux démons, et que la religion consacrait au vrai Dieu, comme les premiers monuments de son triomphe.

Mais un chrétien ou une chrétienne, tels qu'on n'en voit que trop à la honte du christianisme, qui ne viennent au divin sacrifice que pour élever autel contre autel; pour s'y faire révérer autant ou plus que la divinité même, pour lui disputer des cœurs, pour lui débaucher des adorateurs, pour s'en attirer les vœux aussi bien que les regards, pour y prendre et pour y allumer ces damnables feux qui dévorent en secret tant de victimes criminelles. De tels chrétiens renouvellent sans cesse à nos yeux le déplorable spectacle qu'ont si fort déploré nos pères lorsqu'ils voyaient assis sur le trône de l'Agneau de Dieu les ministres de Satan, le sanctuaire de la religion devenu la proie de l'impiété, et les lieux les plus saints employés aux plus sacriléges usages.

Hélas! c'étaient des hérétiques qui profanaient alors les autels du Seigneur; et ce sont aujourd'hui des catholiques qui les déshonorent en se déshonorant eux-mêmes, et qui nous réduisent à la triste extrémité de souhaiter souvent qu'ils ne vinssent jamais au divin sacrifice, puisqu'en n'assistant pas à la messe, ils ne se rendraient coupables que d'un péché; au lieu qu'en y assistant comme ils y assistent, doublement criminels, ils y scandalisent et ne l'entendent pas. Seconde conclusion.

Entendre la messe c'est, en troisième lieu, assister au sacrifice de Jésus-Christ pour y servir de victimes. Car si nous en sommes les ministres, si nous en sommes les autels, nous en devons être aussi les victimes, dit encore l'apôtre saint Pierre; mais des victimes spirituelles, des victimes agréables à Dieu, des victimes unies au Sauveur : *Offerre spirituales hostias, acceptabiles Deo per Jesum Christum.* (**I *Petr.***, **II, 5.**) Que ces paroles sont énergiques! et qu'elles nous donnent une haute idée du sacrifice des chré-

tiens, qui doit toujours accompagner celui de Jésus-Christ!

Nous devons être à la messe des victimes spirituelles; c'est-à-dire, tels au dedans que paraissent au dehors ces anciens holocaustes, liés, offerts, sacrifiés, anéantis, consumés sur l'autel. Il faut que la religion nous y présente, que la foi nous y attache, que le respect nous y humilie, que la componction nous y immole, que la piété nous y embrase. Car y porter un esprit rempli de mille pensées profanes, et vide de saintes réflexions; des sens égarés dans l'assemblée et distraits du sacrifice; un cœur ardent pour le monde, et glacé pour son Dieu, c'est être des victimes charnelles, et non pas des hosties spirituelles : *Spirituales hostias.*

Victimes agréables au Seigneur. Eh! que peut-il trouver qui lui plaise dans un pécheur? puisque le pécheur, comme je l'ai déjà dit, peut et doit assister au sacrifice. Au moins la bonne volonté. C'est pour cela que la messe commence d'ordinaire par ce beau cantique des anges : *Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*

Mais se trouve-t-elle, cette bonne volonté, dans ces chrétiens politiques ou ces catholiques forcés, qui n'approchent de l'autel qu'à regret et avec peine; par bienséance ou par contrainte, et qui s'en éloigneraient volontiers s'ils ne craignaient d'être remarqués; qui regardent comme une gêne le plus beau privilége que la religion donne aux fidèles, et qui prendraient pour une grâce le plus grand châtiment dont l'Eglise punit les excommuniés; qui saisissent la messe qu'ils trouvent la plus avancée, ou qui cherchent celle qu'ils espèrent devoir être la plus courte, comme s'ils se plaignaient à Dieu du peu de temps qu'ils n'osent lui refuser; qui se réservent toujours pour la messe la plus tardive, au hasard de la perdre, en vue de s'y moins ennuyer; pour contenter leur paresse, pour satisfaire leur curiosité, pour cacher leur peu de dévotion dans la foule de ceux qui n'en ont pas davantage, et qui leur ôtent encore le peu qu'ils en ont par les distractions mutuelles qu'ils se donnent les uns aux autres ? Ce ne sont pas là, sans doute, des victimes agréables au Seigneur : *Acceptabiles Deo.*

Victimes unies et conformes à Jésus-Christ : *Per Jesum Christum.* En quel état se trouve-t-il à ce sacrifice? En état de mort; plus mort en apparence qu'il n'était sur le Calvaire : sans mouvement, sans parole, sans aucun de ces traits humains qu'il conserva sur la croix et qu'il porta dans le tombeau. Tel est là son corps adorable.

Quant à son sacré cœur, qui pourrait le pénétrer, et voir ce qui s'y passe? Ce ne sont qu'adorations continuelles, que profonds hommages, qu'ardents désirs, de subir, s'il le fallait encore, pour l'honneur de son Père, mille croix et mille morts.

Sur ce divin modèle, que devez-vous penser de tant d'irrévérences que vous traitez de légèretés? Qu'en pensaient autrefois les saints pères? Estimaient-ils, comme vous, que si c'est blesser le respect des autels, ce n'est pas au moins autant manquer au devoir du sacrifice? Ecoutez comme saint Chrysostome s'en explique dans son Homélie 40 au peuple d'Antioche.

Quoi, vous osez, disait-il, vous tenir debout, rire, causer durant les saints mystères? Je suis surpris que vous ne soyez pas sur l'heure écrasés du tonnerre; et que nous, qui vous tolérons, nous n'en soyons pas écrasés aussi. Car qui l'a jamais mieux mérité?

Que pensez-vous, mes frères, de ce discours? Jamais saint Chrysostome tonna-t-il en chaire d'une manière plus forte? Autant de paroles, autant de coups de foudre.

Mais contre qui donc éclate-t-il? est-ce contre les plus sacriléges profanateurs des plus saints mystères? C'est contre ceux qui y rient, qui y parlent, qui s'y tiennent debout: *Stant recti, rident, loquuntur.* Sont-ce là les plus grands désordres qui se commettent à la messe? Juge-t-il que c'est l'entendre, que d'y assister de la sorte? Ne dit-il pas en termes formels, que de pareils assistants sont pires que des excommuniés? Et par quel endroit les trouve-t-il si coupables? Par le peu de conformité à l'état de victime dont Jésus-Christ leur donne ici l'exemple.

Quelle douleur en effet, pour le Fils de Dieu, de voir son Père déshonoré dans la seule action qui soit digne de sa grandeur souveraine! Quel regret pour ce chef des fidèles, de voir rétracter par ses membres son oblation solennelle! N'a-t-il pas lieu de dire encore ce qu'il disait autrefois par un prophète: Quelle utilité retiré-je de ma mort? *Quæ utilitas in sanguine meo?* (*Psal.* XXIX, 10.) Je la renouvelle chaque jour pour en reproduire les vertus, et en signaler à Dieu les hommages; et les hommes en abusent pour y commettre de nouveaux péchés et en faire éclater les scandales. J'ai prétendu, en m'immolant pour eux, en eux, et avec eux, les faire ministres, autels, victimes de mon sacrifice, et ils n'y viennent que pour m'y tenir lieu de croix et de bourreaux. Les chrétiens désormais n'ont plus rien à reprocher aux Juifs: ils ont moins d'aveuglement et plus de fureur. La mort d'un Dieu n'est pour eux qu'un jeu; ce n'est que pour lui insulter qu'ils y assistent, et ils ne peuvent dire, comme les Juifs, qu'ils ne le connaissent pas : *Hunc ignorantes.* (*Act.*, XIII, 27.)

Si c'est la foi qui leur manque, que ne sortent-ils de mon Eglise? Pourquoi viennent-ils dans mon temple? Pour en faire un lieu plus ingrat et plus affreux pour moi, que le Calvaire même.

Hélas! mon sang y crie encore tous les jours, et ces rochers ne se fendent pas. Mon sang y coule à tout moment, et ces sépulcres ne s'entr'ouvrent pas. Mon sang y brûle de zèle pour la gloire de mon Père, et ces morts ne se raniment pas.

Un jour viendra, et il n'est pas éloigné, que leurs corps, avant que d'être mis au tombeau, seront portés devant ces mêmes

autels qu'ils ont profanés, et qu'on offrira pour leurs âmes ce même sacrifice qu'ils ont déshonoré. Victimes alors forcées de la divinité, malgré eux, ils lui rendront hommage. On voudra, pour les lui rendre agréables, les présenter avec moi en société de sacrifice; mais parce que vivants, il n'y seront pas entrés, morts, je ne les y recevrai pas, et mon sang sera pour eux inutile : *Quæ utilitas in sanguine meo?*

Prévenons ce malheur, chrétiens auditeurs; entrons dans les sentiments de Jésus-Christ; allons au sacrifice de la messe, comme à la consommation du sacrifice de la croix, puisqu'il en reproduit toutes les vertus et qu'il en signale à Dieu les hommages. Vous l'avez vu. Mais de plus il en est l'application, parce qu'il en renouvelle tous les mérites, et qu'il nous en applique les fruits. C'est le sujet de mon second point.

Le premier vous a fait voir l'excellence de la messe, et dans quel esprit on y doit assister. Le second va vous en montrer la vertu, et quels avantages on en peut tirer.

SECONDE PARTIE.

Il semble que le sacrifice étant l'acte le plus pur de la religion, dont la fin prochaine est d'honorer dignement la majesté divine, c'est à quoi se devrait borner tout le fruit que nous en attendons. Ce serait toujours beaucoup pour une âme fidèle, de pouvoir glorifier Dieu autant qu'il le mérite.

Mais telle est la bonté de cet Etre suprême que, jusque dans son culte, il a mêlé nos avantages personnels à ses propres intérêts, et que, dans le plus grand de tous les sacrifices qui lui aient été jamais offerts, il a voulu que notre bonheur fût inséparable de sa gloire.

Quel est-il, cet excellent sacrifice? Ah! chrétiens, vous le savez; c'est le sacrifice de la croix. Là Jésus-Christ par sa mort rendit hommage à son Père, selon toute l'immensité de sa grandeur; mais, en même temps, il pourvut à nos besoins, selon toute l'étendue de nos misères.

Nous étions pécheurs irréconciliables, et il expia toutes nos offenses; nous étions débiteurs insolvables, et il paya toutes nos dettes; nous étions pauvres insatiables, et il nous obtint toute sorte de biens. En sorte que son sacrifie fut non-seulement pour son Père un holocauste parfait, mais encore pour tous les hommes un sacrifice de reconnaissance, un sacrifice d'impétration. Que de fruits abondants! que de précieux avantages!

Jésus-Christ en croix, dit saint Chrysostome, voilà notre unique trésor, et le seul qui doit nous rester à la mort. Trésor ouvert à tous les hommes. Mais il fallait que ce trésor fût toujours présent, afin que chacun y pût puiser et s'en approprier les richesses.

Or cette mort sanglante, source intarissable de biens, ne pouvait pas toujours durer. Qu'a fait le Sauveur Jésus-Christ pour que nous eussions le maniement perpétuel de ce fonds inépuisable de mérites acquis et de fruits assurés? Il a perpétué le sacrifice de la croix dans le sacrifice de la messe, qui en renouvelle tous les mérites, et qui nous en applique tous les fruits; en sorte que ce bienfait ancien si général, devient un bienfait toujours nouveau et toujours singulier; et cela dans toutes ses fins, soit de propitiation, soit de reconnaissance, soit d'impétration. Jugez par là, chrétiens, de la valeur infinie et du prix inestimable du sacrifice de la messe.

Oui, chrétiens, le sacrifice de l'autel est aussi bien que le sacrifice de la croix un sacrifice de propitiation; mais un sacrifice de propitiation présente et personnelle.

C'est un sacrifice de propitiation. Jésus-Christ l'a dit en instituant ce divin mystère, qu'un de ses premiers fruits serait la rémission des péchés : *In remissionem peccatorum.* (*Matth.*, XXVI, 28.) Non pas qu'il en efface la tache, comme le sacrement de pénitence, mais parce que, dit le concile de Trente, il en change et l'effet et la cause; il en fléchit le vengeur, et il en touche le coupable. Il rapproche l'offenseur de l'offensé, il dispose le pécheur à pleurer son péché, et Dieu à le lui pardonner : *Hujus quippe oblatione placatur Dominus, gratiam et donum pœnitentiæ concedens.* (*Concil. Trid.*, sess. XXII, c. 2.)

Et en effet, si dans ce siècle si corrompu Dieu suspend encore sa foudre et son tonnerre; si le feu du ciel ne tombe pas encore, comme autrefois, sur tant de têtes criminelles; si la terre n'engloutit pas sur l'heure, comme dans l'ancienne loi, tant d'insignes scélérats, blasphémateurs impies du sacré nom de Dieu, lâches ravisseurs du bien, de l'honneur, de l'innocence de leurs frères, profanateurs infâmes de leurs propres corps, et cruels parricides de leurs âmes; si, dans les plus obstinés pécheurs on voit souvent des changements miraculeux, des conversions éclatantes, des pénitences exemplaires, n'en cherchons point d'autres causes que le sacrifice de nos autels. C'est la voix de leur sainte victime qui crie plus haut miséricorde que celle de tant de crimes ne demande justice; c'est son corps innocent qui s'oppose partout comme une digue salutaire aux fléaux de la vengeance; c'est son sang répandu de toutes parts qui amollit la dureté de tant de cœurs.

Quand est-ce, au contraire, que l'iniquité des méchants prévaudra? que la charité des bons se refroidira? que le courroux du ciel éclatera? que les fondements de la terre et les colonnes du ciel en seront ébranlés, et que les hommes consternés succomberont sous le poids de leurs malheurs? Ce sera, mes frères, à la fin des siècles; quand, selon la prophétie de Daniel, les ministres de l'autel seront rares : et plus rare encore le sacrifice : *Cum ablatum fuerit juge sacrificium.* (*Dan.*, XII, 11.) Voilà, dit saint Jérôme, la cause de ces derniers désastres prédits par le Sauveur dans l'Evangile.

Prophétie dont nous voyons déjà de tristes présages dans le déplorable état de ces peuples infortunés, chez qui le démon a trouvé le

moyen d'abolir ce divin sacrifice : *Robur datum est ei, contra juge sacrificium.* (*Dan.*, XII, 12.) Consultons leur histoire. Depuis quand ces nations, éclairées autrefois des plus pures lumières de l'Evangile, sont-elles tombées dans un affreux chaos d'erreurs ? depuis qu'elles ont rejeté la vérité de cet adorable sacrifice, abrégé de toutes les vérités de la foi : *Cum ablatum fuerit juge sacrificium.* Depuis quand ces sujets si soumis et si fidèles ont-ils secoué le joug de l'obéissance, et se sont-ils révoltés contre toutes les puissances légitimes ? depuis que leurs chefs audacieux ont banni cet admirable sacrifice, acte solennel de dépendance et de soumission : *Cum ablatum fuerit juge sacrificium.* Depuis quand ces citoyens, auparavant si bien unis, ont-ils été livrés à l'esprit de faction, de cabale, de partialité, de division, qui semble les menacer à toute heure d'une révolution prochaine ? depuis qu'ils ont proscrit cet aimable sacrifice, centre de la paix et de l'union chrétienne : *Cum ablatum fuerit juge sacrificium.* Depuis quand enfin ces hommes, qu'on appelait des anges pour la pureté de leurs mœurs, ont-ils souvent cessé d'être hommes par d'horribles attentats et des forfaits inouïs ? depuis qu'ils ont renoncé à ce saint sacrifice, modèle de toutes les vertus et remède à tous les vices : *Cum ablatum fuerit juge sacrificium.*

Ah ! ne demandons plus pourquoi ces terres si heureuses autrefois et si fertiles pour le salut des autres, sont devenues pour elles-mêmes si ingrates et si infertiles ? Pourquoi, après avoir donné des apôtres, elles ont fait des martyrs ? Pourquoi elles n'écoutent plus que de faux prophètes, elles qui ont formé tant de saints docteurs ? C'est que le retranchement de l'auguste sacrifice a rompu pour elles le canal des miséricordes divines, et que son rétablissement seul peut en rétablir le cours.

Rendez, Seigneur ! rendez à leurs anciens autels leur première victime, et vous leur rendrez bientôt les bénédictions qui en étaient les suites. Pour nous, ne nous punissez jamais d'une manière si terrible. Il est vrai que nous ne sommes pas moins coupables, et que nos désordres sont montés à un excès qu'il n'y a point de châtiment que nous ne méritions. Mais punissez-nous plutôt, comme vous avez fait, par le renversement de nos fortunes, par le deuil de nos familles, par la désolation de nos provinces, en un mot, par tout ce que votre justice a de plus affreux : nous nous y soumettons de bon cœur, sûrs de changer en miséricorde votre justice, tant qu'elle nous laissera ce précieux sacrifice, sacrifice de propitiation, non-seulement présente, mais encore personnelle.

C'est pour vous, disait Jésus-Christ à ses disciples, la première fois qu'il l'offrit ; c'est pour vous d'abord, et puis pour le reste des hommes. Présents à cette action, vous avez la première et la meilleure part à son mérite, et le pardon général qu'elle obtient pour tous devient, par une application personnelle, votre pardon : *Pro vobis.* (*Luc.*, XXII, 19, 20.)

Vérité consolante, mes frères ! dont saint Jean de Jérusalem se servait pour affectionner son peuple à ce divin sacrifice. Y pensez-vous, disait-il à chacun des assistants ; y pensez-vous, et savez-vous ce qui se passe ici ? Ce n'est point simplement une paix générale qui se traite, c'est une réconciliation particulière qui se fait : c'est de vous qu'il s'agit. C'est personnellement pour vous qu'est dressé cet autel comme un tribunal de grâce : *Pro te mensa exstructa est.* C'est pour vous en particulier que s'immole l'Agneau sans tache : *Pro te immolatur agnus.* C'est nommément pour vous que le prêtre et le grand prêtre s'intéressent : *Pro te angitur sacerdos.* Vous êtes le coupable dont il ménage la grâce : vos péchés sont les crimes dont il sollicite la rémission, et au sortir de la messe vous aurez droit de dire comme saint Paul : Ah ! le Fils de Dieu m'a bien aimé, car il vient de se sacrifier pour moi : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* (*Galat.*, II, 20.)

Lorsqu'il mourut sur la croix, il satisfit pour mes iniquités, aussi bien que pour celles de tous les hommes. Il est vrai. Mais cette satisfaction n'eut pas alors pour moi son effet, puisque je n'étais pas encore au monde. C'est aujourd'hui qu'elle m'est appliquée par le renouvellement qu'il en fait en ma faveur sur l'autel.

Je n'envie donc plus votre sort, trop heureux pénitents vous qui sur le Calvaire reçûtes l'arrêt de votre sort. Je suis dans les mêmes circonstances ; pourquoi n'en tirerais-je pas les mêmes avantages ? Jésus-Christ est ici pour moi, ce qu'il était là pour vous : victime de propitiation. Son sang a la même vertu, et j'y ai le même accès. Je puis également m'en appliquer le mérite, et Dieu ne peut pas plus en détourner ses regards.

Quelque autre chose que je fasse pour l'apaiser et pour le satisfaire : que je prie, que je jeûne, que je donne l'aumône, je ne le fais qu'en tremblant. Je crains toujours que quelque chose en moi ne lui déplaise, autant ou plus que mon action même ne lui plaît, et que cette satisfaction n'ait besoin elle-même de pénitence.

Mais quand j'offre ce divin sacrifice, j'ose défier le ciel de ne m'être pas propice. C'est alors, que sans être effrayé, ni du nombre, ni de l'énormité de mes péchés, je ne feins point de dire à la justice divine : Contentez-vous, il est juste ; il vous faut une victime : en voici une digne de vous. Rendez-lui donc les armes, en recevant ses hommages. Mettez à ses pieds vos foudres et vos carreaux, comme elle met aux vôtres son corps et son sang. Car pour venir à moi, ces foudres et ces carreaux, il faut qu'ils passent à travers les sacrées plaies dont me couvre cette victime. Victime de propitiation présente et personnelle. Premier trait de ce divin sacrifice.

Le sacrifice de l'autel est, aussi bien que le sacrifice de la croix, un sacrifice de reconnaissance : mais un sacrifice de reconnaissance actuelle et particulière.

Sacrifice de reconnaissance. C'est dans ce

sens que Jésus-Christ a dit en l'établissant : Faites ceci en mémoire de moi : *Hoc facite in meam commemorationem.* (*Luc.*, XXII, 19.) Car le souvenir du bienfaiteur et la mémoire du bienfait est le premier tribut d'une âme reconnaissante.

Mais qu'était-il besoin, Seigneur ! que vous recommandassiez aux fidèles de se ressouvenir de vous, chaque fois qu'ils vous offriraient à l'autel ? Prêtre, victime, Dieu tout à la fois ; c'est-à-dire, sujet, ministre, objet de ce sacrifice, pouviez-vous être oublié dans une action où vous remplissez seul tant de fonctions différentes ? Ces paroles sacramentelles ont donc un sens plus étendu et plus profond. C'était dire : ce sacrement que je vous donne est le comble des grâces : il renferme lui seul tous les autres dons du ciel, puisqu'il en contient l'auteur. Chef-d'œuvre de libéralité du côté de Dieu : excès d'obligations pour les hommes, puisque, accablés par là du poids de ses bontés, ils deviennent des débiteurs insolvables et des ingrats nécessaires.

Mais que l'impuissance apparente d'être reconnaissants ne vous alarme pas. En vous donnant tout, je vous donne moyen de payer tout. Je m'offre à vous, afin que vous m'offriez. Un Dieu pour un Dieu : c'est un juste retour. C'est égalité de don et de reconnaissance.

Ne dites donc plus, comme vos pères : Où trouverons-nous jamais de quoi nous acquitter envers la bonté divine ? *Quid retribuam Domino ?* (*Psal.* CXV, 12.) Offrez ce qu'ils ne pouvaient que désirer : *Calicem salutaris accipiam.* (*Ibid.*, 13.) Vous avez dans mon corps et dans mon sang, offerts en sacrifice, l'équivalent de tout ce que vous avez jamais reçu de Dieu, et de tout ce que vous en recevrez jamais, sans en excepter Dieu même. Après cela, pouvez-vous craindre de tomber dans l'ingratitude ?

Sacrifice de reconnaissance actuelle, mais de plus particulière. Car, comme outre les bienfaits généraux il y en a de particuliers, Jésus-Christ a voulu que le sacrifice d'actions de grâces fût aussi particulier pour chacun, et non seulement général pour tous. Faites, a-t-il dit en l'ordonnant, faites chacun pour vous, ce que je fais ici pour tous : *Hoc facite.* Je vous mets à tous entre les mains le prix infini de mon sang : je le multiplie ; je ne le partage point : plus ou moins redevables, vous êtes tous aussi riches. Et quand Dieu demandera compte à chacun de ses dons, il n'en est point qui ne puisse en payement lui donner, comme son bien propre, l'inépuisable fonds de mes mérites. Offrez-lui ce sacrifice ; il en sera content. Il ne vous a rien donné au-dessus, et il ne peut rien exiger davantage. C'est le payer de ses propres présents : *Hoc facite.*

Ne portez donc point envie à ces cœurs généreux, que vous verrez se signaler dans l'Eglise par des actions d'éclat, par de grandes entreprises, par des travaux héroïques, par des succès glorieux, par de longs même et de rigoureux martyres. Après tous ces efforts, ils seraient encore insolvables sans ce sacrifice. Offrez-le seulement, et vous ferez plus qu'eux, s'ils ne l'offraient pas. Qu'ils convertissent des nations entières : qu'ils gagnent à Dieu des empires florissants : qu'ils achèvent, si vous voulez, de lui conquérir l'univers. Plus que de la conversion des nations, plus que du gain des empires, plus que de la conquête de l'univers ; Dieu sera content de cette victime de reconnaissance actuelle et particulière. Second fruit de ce divin sacrifice.

Enfin le sacrifice de l'autel est, aussi bien que le sacrifice de la croix, un sacrifice d'impétration nouvelle et spéciale.

Tous les chrétiens confessent que la seule présence de Jésus-Christ est une intercession puissante auprès de Dieu pour tous les hommes. C'est pour cela qu'on l'expose si souvent sur nos autels, surtout dans les calamités publiques. Selon ce que nous apprend saint Paul, que le Fils de Dieu sur la terre, comme dans le ciel, se présente pour nous devant son Père : *Ut appareat nunc vultui Dei pro nobis.* (*Hebr.*, IX, 24.)

Mais qui peut douter que l'oblation de Jésus-Christ dans cette représentation de mort, qui retrace l'image de sa passion, ne soit encore une sollicitation plus efficace, que sa simple présence sur nos autels, et que si celle-ci obtient les grâces par faveur, celle-là les enlève par justice ! Eh ! que pouvez-vous demander à Dieu de plus précieux, que ce que vous lui offrez, en lui offrant un Dieu pour victime ? Une requête accompagnée d'un si rare présent peut-elle manquer d'avoir son effet, et d'être aussitôt répandue que présentée ? Aussi l'Eglise, pourvue de ce secours, ne met point de bornes à ses demandes. Qui peut compter tous les vœux qu'elle fait à l'autel dans le cours de l'année : que dis-je ? dans le cours d'une messe ? elle y prie pour les présents et pour les absents, pour les justes et pour les pécheurs, pour ses enfants et pour ses persécuteurs, pour le corps et pour l'âme, pour le temps et pour l'éternité.

Elle ne craint point de rien obtenir à force de demander. Elle n'examine point si les circonstances présentes sont favorables à ses désirs. Elle ne distingue point les prodiges des effets ordinaires de la grâce. Elle sait que tout lui est acquis quand elle tient Jésus-Christ : que rien alors n'est au-dessus de ses forces : et pour acheter le ciel même et le payer comptant, elle n'a qu'à mettre la main dans le trésor qu'elle porte.

Avec quelle confiance en effet ne le demande-t-elle pas pour ceux de ses enfants, qui en sont tristement éloignés dans le purgatoire, et qui y languissent dans l'attente de leur bonheur ? Elle n'ignore pas que leur arrêt est déjà porté : que du règne de la miséricorde ils ont passé sous le domaine de la justice : que désormais le sang de Jésus-Christ ne peut plus immédiatement couler sur eux, ni leur être appliqué que par transport et par voie de suffrages.

N'importe : malgré tous ces obstacles, à l'autel elle entreprend de les délivrer. Sei-

gneur, dit cette charitable mère, au nom de votre cher Fils immolé, souvenez-vous de vos serviteurs et de vos servantes. C'en est assez, dit saint Chrysostome. A ces mots, les anges, qui sont toujours présents à cet auguste sacrifice, volent comme autant de messagers célestes, vont ouvrir les prisons de ces âmes captives, et leur portent les grâces du ciel fléchi et désarmé; ou plutôt les mérites de cette victime victorieuse et triomphante. Impétration nouvelle, comme vous voyez, mais impétration spéciale.

Car c'est en faveur d'un parent, d'un allié, d'un ami affligé, qui offre ou qui fait offrir ce sacrifice, que la victime obtient l'adoucissement des peines, la fin de la captivité, l'avancement de la félicité d'un autre lui-même. Sera-t-elle moins active pour obtenir en suppliant même les moyens nécessaires à son salut? Aura-t-elle moins de force pour lui procurer les biens, ou pour le délivrer des maux temporels, selon qu'ils peuvent nuire ou servir à ses intérêts éternels?

Non, non, mes frères, c'est un oracle fameux d'un docteur de l'Eglise; oracle commun au peuple et au prêtre; oracle qui ne devrait jamais sortir de vos esprits; que d'omettre le saint sacrifice de l'autel, quelque jour que ce puisse être, c'est priver Dieu de l'honneur le plus grand qu'on lui puisse procurer; l'Eglise triomphante du plus prompt accroissement qu'elle puisse recevoir; l'Eglise souffrante du plus doux soulagement qu'elle puisse attendre; l'Eglise militante du secours le plus abondant qu'elle puisse désirer; soi-même enfin de la protection la plus sûre dont on puisse se répondre.

Après cela n'est-il pas surprenant qu'il faille un commandement exprès pour nous y rendre, je ne dis pas assidus, mais réguliers! n'est-il pas étrange que la religion ne puisse accréditer ses autels ni peupler ses temples qu'en usant, pour ainsi dire, de violence et nous forçant, en quelque sorte, d'en approcher? La vertu seule de ce divin sacrifice ne devrait-elle pas nous tenir lieu de précepte, et les fruits qu'on en retire ne sont-ils pas suffisants pour nous y attirer?

Il n'en a pas toujours été de même. Dans les premiers temps du christianisme, la messe était plus rare, et le peuple chrétien plus fervent. La foi suppléait à la loi, et tout jour de sacrifice était un jour de fête. Maintenant la célébration continuelle des saints mystères diminue le nombre des assistants. Il semble que la libéralité de Dieu nous rende plus ingrats, et notre abondance plus négligents: chacun cherche de vains prétextes pour colorer son indifférence. L'un dit qu'il est trop occupé chez soi; l'autre, qu'il ne l'est pas assez à l'Eglise, et la plupart trouvent qu'ils y viennent et qu'ils en sortent toujours les mêmes, et sans aucun changement.

Réponse générale à toutes ces excuses: les fruits inestimables de ce divin sacrifice.

Vous vous excusez sur vos embarras domestiques. Vos affaires, dites-vous, absorbent tout votre temps. Ah! chrétiens, je pourrais vous répondre que votre principale affaire est le service de Dieu, et que la messe en est le principal exercice. Je pourrais vous faire convenir que, quelque grands que soient vos embarras, ils vous laissent assez de loisir pour vaquer à vos plaisirs, à des entretiens vides, à des visites inutiles, à de frivoles passetemps, beaucoup plus longs, mais beaucoup moins ennuyeux pour vous qu'une messe, et que par conséquent, ce n'est pas le temps, mais la volonté qui vous manque pour venir au divin sacrifice. Je pourrais vous faire remarquer nos églises, remplies de bonne heure tous les jours d'un grand nombre de gens au moins aussi occupés que vous: gens de travail, condamnés à gagner leur pain à la sueur de leur front; tandis qu'une infinité de femmes mondaines, embarrassées d'oisiveté, et lasses de mollesse, s'en éloignent. Preuve que c'est le défaut de dévotion plutôt que l'excès d'occupation, qui est la véritable cause de l'abandon où on laisse nos divins mystères.

Mais sans entrer dans ce détail: n'est-il pas vrai que plus vous avez d'affaires, plus vous avez de comptes à rendre, de grâces à reconnaître, de secours à demander? qu'ainsi plus vous avez besoin de ce sacrifice de propitiation, de reconnaissance, d'impétration; et que c'est là de toutes vos occupations la plus importante et la plus nécessaire?

Autre excuse encore plus frivole. Trop occupés de vos affaires profanes, vous ne l'êtes pas assez, dites-vous, des divins mystères. Vous ne trouvez rien à l'autel qui vous applique; vous ne savez que faire à la messe; vous êtes toujours distraits au saint sacrifice. Grand Dieu! sont-ce des chrétiens qui tiennent ce langage scandaleux?

Vous ne trouvez rien à l'autel qui vous applique! Ignorez-vous donc que la victime qu'on y offre est une victime de propitiation pour vos propres péchés? Combien en avez-vous commis dans tout le cours de votre vie? Rappelez-en le souvenir; méditez-en l'énormité; demandez-en le pardon; cherchez-en le remède; voilà de quoi vous appliquer.

Vous ne savez que faire à la messe? Et ne savez-vous pas que la victime qu'on y présente est une victime de reconnaissance pour vos propres obligations? Que de grâces n'avez-vous pas reçues de Dieu depuis que vous êtes au monde? Comptez-en le nombre; comprenez-en la grandeur; faites-en l'aveu; examinez-en l'usage. Voilà de quoi vous occuper.

Vous êtes toujours distraits au saint sacrifice. Et ne songez-vous pas que la victime qu'on y immole est une victime d'impétration pour vos propres nécessités? Quel besoin n'avez-vous pas du secours de Dieu, pour vivre tranquillement, pour souffrir chrétiennement, pour mourir saintement? Demandez à Dieu le surabondant pour l'âme, et le nécessaire pour le corps; le détachement des biens et l'acceptation des maux; sa grâce durant la vie et sa gloire à la mort. Voilà de quoi vous fixer.

Entrez encore, vous le pouvez, vous le devez même, dans le détail des besoins de tous ceux qui vous intéressent, parents et amis, présents ou éloignés, vivants ou morts,

pourvu que ce soit uniquement pour les recommander à Dieu, vous ne ferez rien qui ne soit conforme à la fin du sacrifice; et ces salutaires intercessions vous délivreront de toutes les distractions criminelles.

Vous n'êtes pas dévots à ce divin mystère. Avez-vous donc oublié que c'est le mystère même de la croix? Dites-moi donc à quoi eussiez-vous pensé sur le Calvaire à la vue de Jésus-Christ souffrant et mourant sur la croix? Pensez-y maintenant. Voilà de quoi vous entretenir dévotement durant une messe.

Enfin, disent plusieurs, que me servirait d'entendre plus souvent la messe? Je n'en deviens pas meilleur, et je n'en tire nul profit. Ah! mes frères, ce n'est pas que vous n'en receviez les fruits sur l'heure; c'est que vous ne les conservez pas avec soin.

En effet, je finis par cette réflexion. Dans quelle épouvantable contradiction ne tombent pas une infinité de chrétiens, qui, tous les jours de fête, sacrifient une demi-heure au plus à Dieu, et prodiguent tranquillement le reste au démon et à ses œuvres?

Car, que sont dans ces jours sacrés les parties de divertissement et de plaisir qui prennent la place des exercices de religion et de piété auxquels ils devraient être employés sans réserve? Ne sont-ce pas des sacrifices offerts au démon de la débauche et de la volupté?

Que sont les lieux d'assemblées profanes où l'on va recueillir les discours empoisonnés du monde, au lieu de venir entendre la parole de Dieu? Ne sont-ce pas des temples ouverts au démon de la galanterie et de la médisance?

Et ces académies, ces tables, ces cercles de jeu, où l'on joue si régulièrement, dans le temps même du service divin, ne sont-ce pas alors, plus que jamais, comme les appelle saint Cyprien, des autels où l'on sacrifie au démon du hasard et de la fortune?

En vain, dit le Prophète, en vain sacrifiez-vous au Seigneur, si votre sacrifice n'est pas un sacrifice de droiture et de justice : *Sacrificate sacrificium justitiæ*. (*Psal.* IV, 6.) C'est-à-dire, voulez-vous que votre sacrifice vous soit utile? N'allez pas incontinent le désavouer et le détruire par des œuvres contraires.

Vous venez de faire à Dieu un sacrifice de propitiation pour vos péchés; n'allez donc plus vous exposer à l'occasion d'en commettre de nouveaux, et pleurez ceux mêmes qui vous échappent par surprise.

Vous venez de présenter à Dieu un sacrifice d'actions de grâces : n'allez donc pas abuser de ses bienfaits, et rendez-vous dignes de ceux que sa bonté vous prépare.

Vous venez d'offrir à Dieu un sacrifice d'impétration pour les biens nécessaires : n'allez donc pas dissiper les superflus; remettez et renvoyez-les à Dieu par les mains des pauvres.

C'est ainsi que votre sacrifice sera comme celui de Jésus-Christ, un sacrifice durable et perpétuel : *Juge sacrificium* (*Deut.*, VIII, 12.) Vous vous en appliquerez ici-bas tous les mérites dans le temps, et vous en recueillerez là-haut tous les fruits dans l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite, etc. *Amen*.

SERMON XXV.

Pour le dimanche des Rameaux

SUR LA COMMUNION.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. (*Matth.*, XXI, 5.)

Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi, qui vient à vous plein de douceur.

C'est, mes frères, en peu de mots, tout ce que nous avons à vous dire dans ces jours saints, durant lesquels le Sauveur du monde vient, comme autrefois dans Jérusalem, faire son entrée dans vos cœurs. C'est, selon ses ordres, où se doivent borner tous nos discours, à bien vous faire entendre qu'il vient à vous, et comme roi, et comme Sauveur, dont la grandeur exige tous vos respects, et la bonté toutes vos ardeurs : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus*. Roi redoutable, il vient exercer l'acte le plus terrible de sa justice, et réprouver ces nouveaux Juifs qui osent encore, dans le christianisme, attenter à son corps et à son sang adorable : *Ecce Rex tuus*. Aimable Sauveur, il vient répandre sur les âmes ses plus précieuses faveurs, et communiquer à ses chers disciples tous les fruits inestimables de sa passion et de sa mort : *Venit tibi mansuetus*. Ne désunissons point ces deux idées, qu'il a réunies lui-même dans l'auguste solennité de son triomphe : idée de sa majesté redoutable : *Ecce Rex tuus*; idée de sa libéralité bienfaisante : *Ecce Rex tuus venit mansuetus*. L'une et l'autre doivent nous apprendre aujourd'hui que le précis et l'abrégé des dispositions nécessaires et requises pour bien recevoir le Sauveur du monde est de le désirer et le craindre; que sa réception dans nos cœurs doit être tout à la fois, et l'objet de nos empressements, et le sujet de nos frayeurs; que tout l'art et le secret de lier et d'entretenir ce divin commerce, qu'il veut avoir avec nous dans la sainte Eucharistie, consiste à bien ménager ces deux sentiments, le désir et la crainte; que chacun d'eux pris séparément peut être louable hors de la participation des saints mystères; mais qu'au regard de ce sacrement redoutable et nécessaire, ils ne sont saints et salutaires qu'autant qu'ils sont parfaitement réunis et saintement d'accord.

Tout sentiment donc de religion qui nous porterait précisément à nous éloigner du Sauveur de nos âmes serait une illusion. Et toute maxime de dévotion qui nous autoriserait à en approcher sans crainte serait une dévotion fausse et dangereuse. Malheur à quiconque néglige de se nourrir de ce pain des anges, sous quelque prétexte de respect que ce puisse être. Mais malheur aussi à celui qui, faute de discerner ce pain miraculeux d'avec une nourriture commune et ordinaire, le reçoit sans y être dignement préparé par la crainte; car le désir seul, sans la crainte, ne fait que des sacriléges profa-

nateurs du plus auguste de nos mystères : vous le verrez dans mon premier point.

Et la crainte seule, sans le désir, ne produit que des lâches et des coupables déserteurs du plus excellent des sacrements : vous le verrez dans le second.

La révérence et l'amour, conclut saint Bonaventure, sont donc les deux tributs inséparables que ce Dieu, saintement jaloux de nos cœurs en exige, pour établir sa demeure et son règne : *Tali hospiti debetur honor, debetur et amor.* Et tout le scandale du christianisme vient aujourd'hui de ce qu'on les sépare. C'est ce que j'espère vous montrer dans les deux parties de ce discours après que nous aurons imploré le secours de celle qui sut si bien unir ces deux dispositions au moment qu'un ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Si le désir suffisait seul pour préparer les voies du Seigneur, et qu'un empressement vif et ardent pour lui pût tenir lieu de toute autre disposition, jamais le Sauveur du monde n'eût été mieux reçu que parmi les Juifs, où il ne trouve néanmoins qu'infidélité, trahison, perfidie Depuis combien de siècles ce peuple infortuné soupirait-il après son Messie ? Que de vœux ne formait-il pas tous les jours pour son heureux avénement ? Cieux, trop lents à écouter nos soupirs, accordez à nos prières le Soleil de justice qu'elles vous demandent ! *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum.* (*Isa.* XLV, 8). Terre arrosée de pleurs, ouvrez votre sein à nos langueurs, et faites-nous germer au plutôt le fruit de notre vie ! *Aperiatur terra et germinet Salvatorem.* (*Ibid.*) La Judée, depuis plus de mille ans, retentissait de ces cris : les pères les donnaient pour leçons à leurs enfants, et ceux-ci, enfin plus heureux, touchèrent aux termes de leurs désirs. Jean-Baptiste parut d'abord, et le divin Messie, ainsi qu'il le disait lui-même, devait bientôt paraître après lui. Au premier bruit de cette heureuse nouvelle, le désert se peupla, et Jérusalem se vit déserte; jeunes et vieux, pauvres et riches, prêtres et laïques, tous coururent au précurseur, tous s'empressèrent de le voir, de l'écouter, et de le suivre. Jésus enfin reconnu pour Messie par une longue suite de miracles et de prodiges, Jésus entre-t-il aujourd'hui en cette qualité dans Jérusalem? Le concours, les transports du peuple, les acclamations des enfants, les branches de palmes et d'oliviers semées sous ses pas, tout conspire à faire éclater une joie commune ; tout s'accorde à donner des marques publiques d'empressement et d'ardeur; tout contribue à relever l'éclat de son triomphe. Eh ! que manquait-il donc au peuple juif? de se disposer à recevoir l'Agneau de Dieu par une juste crainte de ne trouver en lui que le lion de Juda, selon la menace de leurs prophètes.

C'était là cependant ce qu'ils devaient appréhender ; c'était surtout à quoi Jean-Baptiste ne cessait de les exhorter, quand il leur répétait à toute heure : Faites de dignes fruits de pénitence, car le jour de la visite du Seigneur approche. C'était ce que leurs plus anciens prophètes leur avaient recommandé surtout, quand ils les avertissaient si souvent que le Messie viendrait à eux avec discernement, pour choisir le bien et réprouver le mal, c'est-à-dire, pour donner la vie aux bons, et la mort aux méchants : *Ut sciat reprobare malum, et eligere bonum.* (*Isa.*, VII, 15.) Mais c'est ce qu'ils ne voulurent jamais entendre. Contents des dehors trompeurs d'une réception spécieuse, ils réduisirent les solides préparations qu'elle demandait à de simples cérémonies, se flattant sans doute que ce Sauveur, si longtemps attendu, ferait grâce à leur indisposition en faveur de leur attente et de leur bon désir. Ils se trompèrent, chers auditeurs : ce désir, tout ardent qu'il était, ne fut point compté pour eux. Pourquoi ? parce que, faute d'être épuré par une crainte efficace, c'était un désir renfermé dans des cœurs souillés et corrompus, comme le sauveur le leur reprochait si souvent : *Generatio mala et adultera* (*Matth.*, XII, 39, XVI, 4); un désir inspiré par des motifs terrestres, grossiers, et purement humains, n'attendant leur Messie qu'en vue de faveurs temporelles, et de biens périssables : un désir enfin qui n'aboutit, hélas ! vous le savez, qu'à une fin tragique et déplorable Appliquons-nous, chrétiens, ces tristes vérités, et nous verrons que l'esprit Judaïque règne encore de nos jours au milieu du christianisme.

Assez de chrétiens, dans le siècle où nous sommes, aspirent au bonheur de recevoir Jésus-Christ : et je puis dire avec vérité que, à l'exception des âmes livrées à l'impiété et dévouées au libertinage, il en est peu qui ne désirent au moins de temps en temps de paraître à la table du Sauveur. Mais la question est de savoir si cet empressement, quelque ardent qu'il paraisse, est par lui même une disposition suffisante pour y prendre place ? si cette faim spirituelle que vous témoignez quelquefois pour le pain des anges est toujours une marque sûre que vous êtes bien propres à le goûter ? si vous avez droit de vous rassurer alors sur l'ardeur qui vous y porte, comme sur un gage certain que vous n'en voulez pas abuser ? et si nous enfin, ministres des autels, obligés par notre emploi de veiller également et à la garde du corps du Fils de Dieu et au salut de vos âmes, nous devons aujourd'hui, dans ces accès de dévotion, écouter ce désir impatient de la communion que le moindre délai fait souvent murmurer, comme la voix de l'Esprit-Saint, qui demande qu'on vous en permette l'usage ?

Or je dis, et je viens déja par avance de vous le montrer : je dis que le désir de recevoir Jesus-Christ, séparé d'une juste crainte de le recevoir indignement, est un désir trompeur et funeste. Pourquoi ? parce que j'y trouve tous les mêmes caractères que dans celui des Juifs. C'est un désir souvent conçu dans le péché, né d'un principe déréglé, et tendant à une fin criminelle.

Ceci vous regarde surtout, esprits mon-

dains, vous qui, bornés uniquement aux soins du corps, vous occupez peu souvent des besoins de l'âme ! vous, que l'on voit sans cesse au milieu des cercles profanes, et rarement au pied des saints autels; vous, qui conversez tous les jours parmi les morts, comme parle saint Paul, et qui vous contentez peut-être de prendre une ou deux fois l'année le pain de vie. Car, pour ces âmes vertueuses et chrétiennes, dont le commerce est plus au ciel que sur la terre; qui vivent selon Dieu, et de Dieu même, dont elles font leur nourriture ordinaire; encore que leur sainte ferveur ne les exempte point d'une frayeur toujours salutaire, toutefois elles ont bien plus de droit en communiant de désirer que de craindre. Mais pour vous, je le répète, vous devez alors autant craindre que désirer, et c'est votre désir même qui doit vous faire trembler.

Désir conçu dans le péché. Car, hélas ! c'est souvent dans l'état de péché, dans l'habitude même du péché, dans l'attachement au moins à l'occasion du péché, que se forme dans le cœur de la plupart des chrétiens ce désir trompeur et funeste. Je ne parle pas seulement ici des blasphémateurs du nom de Dieu, des profanateurs de ses temples, des usuriers connus, des concubinaires publics, de ceux qui retiennent le bien d'autrui qu'ils sont en état de restituer, des magistrats qui conservent une charge dont leur incapacité les rend indignes, des juges peu éclairés ou trop oisifs, des femmes dont le temps est le moindre des sacrifices qu'elles font au jeu, de jeunes gens dont l'argent est le moindre des tributs qu'ils paient à leurs plaisirs, des laïques amis de la vengeance, des ecclésiastiques partisans de l'erreur, mal pourvus de leurs bénéfices, qui en ont d'incompatibles; je parle aussi d'une infinité de chrétiens qui sont actuellement engagés dans l'occasion prochaine du péché, qui ne font nul effort pour en sortir, et qui veulent néanmoins approcher de Jésus-Christ. Eh quoi ! depuis longtemps vous vivez tranquillement dans l'égarement et le désordre; vous vous êtes abandonnés en aveugles à tous les penchants déréglés de votre cœur; vous avez suivi le torrent du monde et l'impétuosité de vos passions; ni le frein de la raison, ni le remords de la conscience, ni les attraits de la grâce, rien n'a pu jusqu'ici vous arrêter dans la carrière du vice; vous avez encore les armes à la main contre votre Dieu; vos engagements criminels avec ses ennemis mortels ne sont pas de fortuites et de nouvelles intelligences; ce sont des habitudes anciennes et des liaisons chéries, renouvelées, serrées de plusieurs nœuds. Dans ces déplorables dispositions, la première pensée qui vous vient à la veille d'une grande fête, c'est, pour me servir de vos termes, de faire votre bon jour, et non pas de rendre meilleure votre vie ! le premier soupir que vous poussez vers le ciel à la vue de ces solennités saintes n'est pas le mouvement d'un amer repentir, mais la saillie d'une aveugle prétention à ses plus riches trésors ! Le premier coup d'œil que vous jetez hors de la scène du monde n'est pas un regard d'indignation contre ses charmes trompeurs et vos lâches faiblesses, mais un regard jaloux des plus douces consolations et des aimables préludes de la félicité éternelle ! *Futuræ felicitatis amabile præludium.* Le premier pas que vous faites dans le chemin de la vertu n'est pas un généreux effort vers la solitude pour y reconnaître et y pleurer à loisir vos égarements et vos chutes, mais une présomptueuse approche du sanctuaire pour y rechercher les faveurs et les plus tendres caresses de votre Dieu ! Plus privilégiés, selon vous, que les fidèles Israélites, avant que de songer à rompre vos fers et à sortir de l'Egypte, vous pensez à vous nourrir de la plus pure manne du ciel. Sans être encore dégoûtés des aliments empoisonnés de vos honteuses passions, plus ingrats et plus dénaturés que l'enfant prodigue, vous voulez d'abord être reçus à la table pure et délicieuse de votre Père. Plus infidèles et moins pieux que ces sages gentils qui demandèrent en grâce aux apôtres la permission de voir seulement Jésus : *Domine, volumus Jesum videre* (*Joan.*, XII, 21), vous traitez déjà avec ses ministres du droit que vous prétendez avoir de l'approcher, de le recevoir, de vous l'incorporer. Ah ! ce n'est pas là, dit saint Augustin, la route ordinaire de la grâce; il y a plus d'ordre, de progrès et de mesure dans ses opérations divines. Le tremblement servile qu'elle inspire dispose à la confiance filiale qui la suit. La crainte, comme le germe du salut, s'insinue la première; après elle s'épanouit le désir, qui est comme la fleur de la charité : *Timor primo occupat mentem : si nullus timor, non est qua intret charitas.*

L'Esprit de Dieu terrasse Saul, et l'envoie à Ananie avant que de l'élever au ciel, et de l'associer au chœur des anges. Il ne lui dévoile ce que l'œil charnel n'a jamais vu et ce que l'esprit humain ne peut comprendre qu'après l'avoir rendu aveugle à tous les objets sensibles et mortels. Il conduit Madeleine en pleurs aux pieds du Sauveur du monde, et il lui permet ensuite, dans la ferveur de son amour, de répandre des parfums sur sa tête adorable. Si, selon ces divins modèles tracés par l'Esprit-Saint, je voyais en vous quelques traits, au moins commencés, d'une vie nouvelle; si, selon l'ordre naturel, le désir d'une mûre pénitence précédait celui d'une bonne communion; si vous travailliez d'abord à vous réconcilier de bonne foi avec Jésus-Christ, et puis à vous unir étroitement à lui; si, au lieu de nous dire brusquement : Je veux aujourd'hui, comme les autres, manger l'Agneau de Dieu, vous commenciez par vous dire à vous-mêmes : Ah ! je veux m'affranchir enfin de la tyrannie du péché qui me domine, et où je gémis depuis si longtemps; fléchir la colère de Dieu, dont j'ai bravé la haine; me juger à la rigueur moi-même avant que de recevoir mon redoutable Juge : ce juste arrangement réjouirait les anges, rassurerait les ministres du Seigneur et vos

guides, serait pour eux et pour vous une règle infaillible de conduite et un heureux présage du salut.

Mais, tandis que vous ouvrirez l'histoire mal concertée de votre conversion prétendue par le désir subit d'une communion précipitée, vous nous permettrez de nous en défier toujours et de vous bien éprouver, dans la crainte que vous ne vous soyez pas assez éprouvés vous-mêmes. Il est, dit saint Chrysostome, il est des désirs de voir Jésus-Christ de plus d'une sorte. Les deux Hérode le désirèrent aussi bien que les trois mages et que les disciples de Jean-Baptiste. Qu'il est à craindre que cet empressement pour lui, qui se trouve quelquefois dans un cœur mondain, ne ressemble à celui de ces deux tyrans, dont l'un n'aspirait à l'approcher que pour lui plonger le poignard dans le sein, et l'autre ne le reçut, en effet, que pour lui faire outrage. Désir d'abord conçu dans le péché; désir, en second lieu, né d'un mauvais principe, comme celui des Juifs: seconde circonstance.

Non, dites-vous, non: un motif pur et saint anime le désir qui me presse, et ma conscience me rend ce témoignage, qu'aucune intention criminelle ne me conduit à l'autel. C'est pour y donner preuve de ma religion et de ma foi; c'est pour répondre aux avances de Jésus-Christ, qui convie tous les fidèles à ce sacré banquet, dont il est tout à la fois, dit un saint Père, et les mets et le maître: *Conviva et convivium*; c'est pour me conformer aux intentions de l'Eglise, notre mère, qui invite tous ses enfants à la table de son divin époux; c'est pour éviter le scandale que je donnerais dans un temps de dévotion publique, si je m'éloignais dans un si grand jour, des sacrements; c'est enfin, si vous voulez, pour me convertir, et pour commencer si je puis, à cet heureux moment, le plan que je me suis tracé depuis longtemps d'une vie toute nouvelle. Que je souhaiterais, chrétiens auditeurs, que quelqu'un de ces pieux sentiments entrât bien avant dans votre cœur, et que vous en prissiez bien tout l'esprit! Mais, preuve que ces motifs salutaires, dont vous vous flattez, ne sont que sur vos lèvres, c'est qu'il n'en est aucun qui, en vous inspirant aujourd'hui le désir de communier, ne dût vous faire trembler de le mal faire, et que cependant nous vous voyons sur ce point dans une profonde sécurité et dans un assoupissement léthargique.

Car, pour commencer par le dernier motif, qui doit être le but et la fin de tous les autres, vous voulez, dites-vous, communier pour vous convertir. Ah! chrétiens, il faudrait d'abord vous assurer de votre conversion, et puis penser à la communion. Ce sont là les règles ordinaires d'une cure bien conduite: avant que de songer à prendre aucune nourriture solide, il faut d'abord couper racine au mal; éteindre la flamme de cette passion criminelle, dont l'ardeur vous dévore; percer jusqu'au vif cet abcès caché, dont le funeste progrès infecte et corrompt toutes les parties de votre cœur; purger le venin de cette haine et de cette envie secrète, qui cause la lèpre de votre âme; appliquer le fer et le feu à ces plaies invétérées qui se rouvrent, qui saignent sans cesse, et dont la gangrène semble avoir gagné jusqu'au cœur. La sainte Eucharistie est le préservatif, et non le remède des iniquités mortelles, dont vous êtes chargés; c'est, selon le langage de l'école, le sacrement des vivants, et non celui des morts, tels que vous êtes; elle suppose, mais elle ne donne pas la vie spirituelle, dont vous êtes privés depuis longtemps devant Dieu. Mais pour vous donner encore une décision plus précise et plus nette, souffrez que j'en appelle à votre expérience. Vous voulez, dites-vous, communier, pour vous convertir. Eh! quel fruit avez-vous tiré des communions que vous avez faites? Tous les ans vous les avez renouvelées. Il ne s'est guère même passé de grandes fêtes, qui, sans voir mourir un seul de vos vices, n'ait vu renaître en vous ces fervents désirs d'approcher de votre Sauveur; le nombre de ses visites n'a point diminué celui de vos chutes; et vous avez toujours trouvé le maudit secret d'allier Jésus et Bélial, vos dévotions et vos passions, vos ferveurs passagères et vos faiblesses habituelles. Qu'est-ce qui vous répond de votre part, que cette communion prochaine sera pour vous plus heureuse? Pourquoi n'appréhendez-vous pas que celle-ci n'ait le même sort que tant d'autres, dont vous avez peu profité et dont vous rendrez un jour compte à Dieu? et dans cette appréhension, que ne prenez-vous de bonne heure des mesures plus justes et plus sûres?

Vous craignez, ajoutez-vous, que votre long éloignement de la communion ne cause du scandale. C'en serait un sans doute, bien énorme et bien grand, si vous preniez le parti de ne point communier, plutôt que de vous convertir pour communier dignement. A Dieu ne plaise que, prévaricateur de mon ministère, je vous porte jamais à une extrémité pareille! Que ma langue sèche et devienne muette, plutôt qu'aucune parole outrée ou séduisante, échappée de ma bouche, vous jette dans ce funeste excès, d'éviter un péché par un autre péché, l'attentat d'une communion indigne et mauvaise par le scandale d'une excommunication libre et volontaire. Car il ne faut point le dissimuler. C'est un scandale, et un horrible scandale dans l'Eglise, qui ne s'est peut-être pas vu depuis sa naissance, que ce grand nombre de fidèles qui s'excommunient de leur plein gré tous les ans et qui de sang-froid manquent même à Pâques à l'un de leurs plus essentiels devoirs. Scandale que l'on tâche en vain de dérober aux yeux du public par des maladies feintes, par des absences affectées, par de frauduleux éloignements; scandale que l'on veut se déguiser à soi-même, sous le beau nom de respect et de religion, au milieu du désordre et du libertinage; scandale que l'Eglise a toujours jugé digne de ses foudres et de ses plus terribles ana-

thèmes. A Dieu ne plaise, encore une fois, que je veuille ici diminuer l'horreur d'un si affreux scandale, qui vous expose aux plus rigoureux châtiments de l'Eglise et aux plus redoutables fléaux de Dieu!

Mais je dis que la juste crainte d'un si grand mal ne doit point être séparée de la crainte d'un autre mal, et que, si vous craignez de scandaliser vos frères par un éloignement visible, vous devez aussi craindre de les mal édifier par une approche indigne des sacrements. Car voilà le fruit malheureux de ces communions hasardées de temps en temps, sur une pénitence de pure cérémonie, et sans aucun sérieux amendement. Les fidèles s'en offensent, les libertins s'en prévalent, les uns et les autres en prennent occasion de décrier, ou de négliger ce qu'il y a dans la religion de plus nécessaire et de plus sanctifiant. Elle donne lieu aux uns de douter des merveilleux effets qu'on attribue à ce sacrement; elle fournit aux autres un spécieux prétexte de s'en éloigner. Si donc l'intérêt de l'édification publique vous touchait au point que vous le dites, il vous ferait redouter autant l'inconvénient de communier, sans changer de vie, que celui de vivre dans l'éloignement des sacrements; et par conséquent il vous engagerait à vous y disposer par une crainte agissante et efficace, qui assurerait d'abord votre conversion et votre amendement.

J'en dis autant des autres raisons que vous nous alléguez pour justifier vos désirs téméraires; foi vive de nos mystères; religieuse déférence aux intentions de l'Eglise; empressement ardent pour les approches sanctifiantes du Sauveur; spécieux prétextes, et non vos vrais motifs, si, en vous inspirant le désir, ils ne vous inspirent aussi la crainte, et s'ils ne vous engagent sur-le-champ à vous convertir sincèrement, et à changer d'abord de vie. Religieux observateurs des intentions de l'Eglise votre mère, qui dit à la vérité, après son époux, à ses enfants: Prenez ceci, et mangez-en tous : *Accipite et comedite ex hoc omnes* (*Matth.*, XXVI, 26), vous ne craignez point l'infraction d'une de ses plus redoutables lois qu'elle faisait autrefois publier dans le profond silence de ses sacrés mystères? Les choses saintes, criait-elle alors par la voix de ses diacres, comme aujourd'hui par celle de ses prédicateurs, les choses saintes sont pour les saints; elles veulent ou l'innocence du baptême, ou la pénitence après le péché; et malheur à ceux qui s'en approchent sans l'une ou l'autre de ces deux dispositions : *Sancta sanctis.* Sensibles aux promesses du Sauveur du monde, qui s'engage à donner la vie à celui qui le reçoit en état de grâce, vous n'êtes pas frappés de l'arrêt de mort que l'Apôtre prononce de sa part contre tout pécheur qui le reçoit en mauvais état? Si vous tressaillez d'une sainte allégresse au souvenir de ces délicieuses paroles de Jésus-Christ: « Ma chair est la véritable nourriture, et mon sang le véritable breuvage des âmes fidèles; » est-il un seul cheveu sur votre tête qui ne se dresse au bruit de ce coup de foudre sorti de la bouche de saint Paul : Quiconque mange de ce pain sacré, et boit de ce divin calice indignement, boit et mange non-seulement son Juge, mais son jugement, son arrêt et sa condamnation : *Judicium sibi manducat et bibit!* (I *Cor.*, XI, 29.) Ah! si quelqu'un de ces sentiments faisait sur vous la moindre impression, elle irait jusqu'au tremblement et à l'effroi; et je vous vois approcher de l'autel, froids, indifférents et tranquilles. Quoi donc? quel est votre motif? Levez, pécheurs, levez les voiles hypocrites qui cachent les resorts naturels de vos présomptueuses dévotions, et qui vous portent aujourd'hui à l'autel, d'où vous avez eu toute l'année tant d'éloignement : *Amice, ad quid venisti?* (*Matth.*, XXVI, 50.) La coutume, qui vous conduit, comme Judas, sans aucun sérieux retour sur vous-mêmes, à la table de votre divin maître; la politique qui vous fait dire comme aux Juifs : Périssent le Messie et toutes ses faveurs, plutôt que mon honneur et ma réputation; le respect humain, qui vous engage, comme Pilate, à sacrifier Jésus à César, c'est-à-dire, au monde dont vous craignez le jugement, et dont vous redoutez plus les défiances et les soupçons que les jugements de Dieu : voilà, si vous voulez bien l'approfondir, le seul motif de ce coupable désir, qui vous porte à la communion pascale des fidèles, et à la table ouverte du Sauveur. Désir conçu dans le péché; désir né d'un mauvais principe; désir tendant à une fin criminelle : troisième circonstance.

Quelle sera-t-elle cette fin malheureuse? celle qui couronna tous ces désirs passionnés que les Juifs avaient pour le Messie. Vous irez, comme eux, dans les tribunaux, chercher quelque juge peu éclairé, indulgent et facile, qui le livre à vos désirs et l'abandonne à votre discrétion; de votre bouche sacrilége partira le baiser de Judas qui le trahira; votre langue artificieuse, exercée au déguisement et accoutumée au mensonge, sera le faux témoin que vous produirez pour faire absoudre Barabbas, et proscrire le Sauveur; le bien mal acquis et retenu sous le spécieux prétexte d'un gain légitime, ou d'un juste dédommagement, sera le prix de son sang; des attachements conservés au péché, ou du moins, aux occasions du péché, seront les liens honteux où vous le retiendrez captif; des ressentiments secrets, de mortelles aigreurs, le poison, en un mot, de la haine ou de l'envie, sera le fiel que vous lui présenterez pour rafraîchissement; les traits cuisants, et les peines aiguës d'une conscience bourrelée de ses remords, seront les pointes et les épines qui perceront son cœur : et votre âme enfin, livrée à Satan, et endurcie dans l'iniquité, sera tout à la fois et sa croix et son tombeau.

Croix bien plus cruelle que celle où il expira. Son amour l'y conduisit : l'ignorance de ses ennemis l'y attacha; l'effusion de son sang la rendit sainte et précieuse; là, les êtres les plus insensibles lui donnèrent au

moins des regrets : mais dans une communion indigne tout l'afflige, et rien ne le console. Criminel et profanateur, tel que vous êtes, il ne peut ni vous désirer, ni vous aimer : chrétien et fidèle encore, comme je le suppose, vous ne pouvez ni l'ignorer, ni le méconnaître. Son sang profané, comme celui d'Abel, n'a de voix ni de force que pour demander vengeance, et votre cœur, plus dur que les rochers brisés du Calvaire, ne répond à ses tendres soupirs que par ce cri impitoyable : Qu'il soit crucifié!

Tombeau plus triste et plus noir que celui où Madeleine le pleura ! Ah ! du moins pur et neuf, il n'avait contracté aucune souillure : sacrilége pécheur, vous n'exhalez devant Dieu que corruption. Là les anges, ses ministres, vinrent prendre place; ici les démons, vos tyrans, l'assiégent de toutes parts. Son sépulcre fut glorieux, dit le Prophète, et il en sortit plein de vie : mais dans ces gouffres hideux, où vous le forcez à descendre, il demeure enseveli, sans aucune marque de gloire.

O Dieu de pureté ! quel séjour pour vous! celui que vous fîtes dans les chastes flancs de Marie, votre mère, jette encore tous les jours l'Eglise dans un nouvel étonnement, et lui fait dire que vous n'avez pas eu horreur du sein d'une vierge sans tache : *Non horruisti Virginis uterum.* Eh ! que lui reste-t-il donc pour exprimer l'abomination dont je parle, que son silence et ses larmes? Elle pleure chaque année, par un deuil de quarante jours, les horribles violences qu'exercèrent sur votre corps innocent des mains barbares et sanguinaires. Ah ! la dure contrainte que fait à votre cœur innocent une conscience criminelle, ne mérite-t-elle pas bien des larmes de sang? elle épuise tous les jours ses trésors pour vous préparer à grands frais des temples magnifiques, de riches tabernacles, des vases précieux; à quel prix ne rachèterait-elle pas votre affligeante et honteuse demeure dans des âmes souillées de crimes?

Chrétiens qui m'écoutez, voulez-vous prévenir, ou peut-être réparer un si affreux désordre? recourez à cette crainte salutaire, que saint Paul recommande surtout dans l'usage de la sainte Eucharistie, et dont il tire cette importante leçon : Que l'homme donc s'éprouve bien auparavant lui-même : *Probet autem se ipsum homo* (I *Cor.*, XI, 28); prenez garde ! qui dit épreuve ne dit point éloignement et abandon : ce serait là une funeste pratique, ou plutôt une damnable omission. Qui dit épreuve ne dit pas aussi ardeur et précipitation : ce serait là une disposition dangereuse, et qui vous exposerait infailliblement à la profanation et au sacrilége. Mais qui dit épreuve dit tout à la fois et crainte et désir, et vive recherche et sage précaution.

Qu'est-ce donc qu'un chrétien qui s'éprouve bien lui-même? (Réflexion à ceci, je vous prie : voici en peu de mots la pratique d'une bonne communion.) C'est un homme qui, de crainte de se tromper dans l'examen de sa conscience et dans la recherche de ses fautes, prie le Père des lumières, seul incapable d'erreur et de mensonge, de lui prêter cet œil perçant et sincère à qui rien n'échappe, pas même la moindre pensée, et qui ne sait rien flatter, afin de pouvoir se bien connaître, et lui découvrir ses péchés. C'est un homme qui, dans le silence et la retraite, prend à son égard la place d'un Dieu juge, pèse toutes ses actions au poids du sanctuaire, compte le nombre, rapproche les circonstances, développe les pensées les plus secrètes de son esprit, et sonde les replis les plus cachés de son cœur. C'est un homme qui, réunissant à un seul point de vue tous les moments de sa vie, expie le passé par l'amertume de ses regrets, sanctifie le présent par la réparation de ses fautes, s'assure de l'avenir par la sincérité de ses résolutions. C'est un homme enfin qui, toujours en garde contre l'illusion et la surprise, après ses plus exactes recherches, porte sa cause éclaircie aux pieds du juge établi pour l'écouter, l'approfondir, le juger et l'absoudre; le prie de le bien éprouver à son tour, le presse d'examiner s'il est en état de paraître devant Dieu, le conjure de ne point perdre par une cruelle indulgence celui qu'il peut sauver par une douce sévérité; qui choisit pour cela le plus vertueux et le plus éclairé, qui étudie ses moments favorables, et qui n'attend pas à l'extrémité, comme les vierges folles, pour rechercher l'onction de la grâce, c'est-à-dire que l'époux soit sur le point de paraître, de peur qu'on ne lui ferme la salle du festin, qu'il n'en soit exclu à cause de sa négligence, ou qu'il n'y entre que pour être réprouvé en punition de sa témérité.

Voilà ce qu'opère la crainte, sans laquelle le désir de communier ne fait que de sacriléges profanateurs du plus auguste de nos mystères. Vous l'avez vu dans mon premier point. Voyons à présent comment la crainte, séparée du désir de communier, ne produit que de lâches et de coupables déserteurs du plus excellent des sacrements : c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

C'est une ingénieuse et solide remarque de quelques saints docteurs, en particulier de saint Bernard, que le Sauveur du monde, pour faire servir au salut de l'homme ce qui a le plus contribué à sa perte, a résolu de le sauver par le saint désir d'une nourriture commandée, comme il s'était perdu par la coupable recherche d'un aliment défendu; qu'il oppose à cette tentation ancienne; *Mangez de ce fruit, vous ne mourrez point, et vous serez comme des dieux*, cette invitation nouvelle : *Mangez mon corps, buvez mon sang, et vous aurez la vie;* qu'il veut enfin que nous réparions, par une sainte et religieuse liberté, l'imprudente et l'injuste témérité de nos premiers parents.

Pour suivre cette pensée, j'ajoute, après eux, que le même esprit séducteur qui porta l'homme autrefois à prendre ce fruit de

mort contre la volonté de Dieu, contre la même volonté le porte aujourd'hui à se priver du fruit de vie. Ce fut dans le paradis terrestre où cet auteur de nos maux répandit son fatal poison; et c'est encore sous les apparences de la piété que ce rusé serpent se glisse. Il s'attaqua d'abord à celle qu'il crut pouvoir plutôt séduire; et c'est encore aux âmes faibles et craintives qu'il s'adresse. Il emprunta pour lors une voix humaine pour se faire mieux entendre; et il se sert à présent de l'organe sacré des Pères et des docteurs de l'Eglise, qu'il altère et qu'il fait parler, selon sa coutume, à son gré : là il réussit par la hardiesse; ici il s'insinue par la crainte. Mais c'est toujours le même but qu'il se propose; je veux dire de faire mourir l'homme par une scrupuleuse abstinence, comme il l'a fait périr par une damnable avidité.

Arrêtons-nous à cette judicieuse remarque, trop utile et trop bien fondée pour n'en pas faire la matière de nos plus sérieuses réflexions. Car, si nous étions bien convaincus que la crainte seule, séparée du désir efficace, est une suggestion du démon et un artifice de l'enfer, serions-nous capables, pour la suivre, d'abandonner toute une année le sacrement de Jésus-Christ par une coupable indifférence, par une lâche et honteuse désertion, comme font tous ceux qui ne communient qu'à Pâques seulement?

Or que le même malin esprit qui sut ôter à Eve toute crainte, pour ne lui laisser que le désir séduisant de goûter du fruit défendu, tâche d'ôter à ses enfants tout désir, pour ne leur imprimer que la mortelle crainte de manger du fruit de vie; c'est ce qu'il est aisé de reconnaître, quelque habile qu'il soit à se cacher. Il a changé de figure, il est vrai : c'était autrefois un artificieux serpent, dont le sifflement enchanteur attirait trop avant dans le jardin de délices; maintenant il affecte de paraître comme cet ange de lumière, dont le glaive étincelant ferme l'entrée du paradis terrestre. Mais sous l'une et l'autre figure, c'est toujours le même esprit de tromperie, de vanité, de mensonge. Il a varié dans les sentiments qu'il inspire, j'en conviens. Mais ces sentiments, tout différents qu'ils sont, portent néanmoins les mêmes caractères. Ce n'était alors que confiance, ambition, curiosité, mais trompeuse confiance, vaine ambition, fausse curiosité; et ce n'est plus aujourd'hui que défiance, humilité, vénération, mais trompeuse défiance, vaine humilité, fausse vénération : c'est ce que j'entreprends de justifier par la seule comparaison que j'en vais faire.

Dans la crainte seule, séparée du désir efficace de communier, je trouve une défiance aussi trompeuse que le fut la confiance de nos pères. Vous ne mourrez point, leur disait ce tentateur, pour étouffer en eux toute crainte de manger du fruit défendu, car si vous mangez de ce fruit, vous deviendrez comme des dieux : *Eritis sicut dii.* (*Gen.*, III, 5.) Vous mourrez, nous dit-il, pour éteindre en nous tout désir d'approcher de Jésus-Christ. Car si vous n'êtes aussi purs que les anges, vous ne devez point vous présenter devant ce Dieu, que les anges mêmes ne regardent qu'avec frayeur; devant ce Dieu, en présence duquel les séraphins baissent les yeux et se trouvent sans pureté: devant qui saint Jean dit, dans son *Apocalypse*, que la terre s'enfuit par respect, comme indigne d'y paraître. Reconnaissez-vous l'artifice du malin esprit? L'imposteur! il voulait faire passer Dieu, dans l'esprit de nos pères, pour un Dieu jaloux de leur bonheur, qui craignait qu'ils ne devinssent trop parfaits, et qu'ils n'égalassent les esprits les plus purs : et il tâche à présent de le faire passer pour le rigoureux exacteur d'une perfection sublime, qui veut, sous peine d'excommunication, que faibles et fragiles, comme nous sommes, nous ayons une vertu et une force tout angéliques. Il attachait alors à l'usage interdit d'un aliment corruptible un privilége d'immortalité que Dieu n'y avait point mis, et qu'il en avait même positivement exclu; et maintenant il attache l'usage prescrit d'une nourriture divine à des dispositions d'une éminente sainteté, qu'ordinairement elle produit, mais que nécessairement elle ne présuppose pas.

Non, cher auditeur, être exempt des moindres faiblesses, persévérer dans le pénible exercice d'une austère pénitence, brûler d'un feu séraphique et tout divin, ce sont là les effets du sacrement de l'Eucharistie : mais ce n'en sont point les dispositions, au moins nécessaires, quoiqu'elles soient bien à désirer. Il est vrai, je l'ai dit, et je ne m'en dédis point, qu'il faut être saint pour en approcher. Mais le concile de Trente déclare en termes formels que cette sainteté requise consiste dans l'exemption de tout péché mortel, et dans l'heureuse possession de la grâce sanctifiante, qui seule est cette robe nuptiale, avec laquelle on est toujours bien reçu à la suite du divin époux. On ne peut, j'en conviens, sans une horrible profanation, jeter aux chiens, qui retournent sans cesse à leurs vomissements, comme parle l'Ecriture, le pain des anges; mais on ne peut aussi, sans une extrême injustice, refuser aux enfants, parce qu'ils sont faibles et languissants, les miettes sacrées qui tombent de la table eucharistique. C'est un devoir essentiel à tout pécheur pénitent d'être sincèrement disposé à satisfaire à la justice divine; mais c'est une erreur condamnée par l'Eglise de traiter de sacriléges ceux qui prétendent avoir droit à la communion avant que d'avoir fait une satisfaction entière et proportionnée à l'énormité de leurs péchés. La raison seule nous dit qu'on ne peut aspirer aux chastes embrassements de Jésus-Christ, sans l'habitude de la charité. Mais le même oracle de l'Eglise dit anathème à quiconque soutient qu'on doit éloigner de la sainte table ceux qui n'ont pas encore pour Dieu un amour actuel, parfait et consommé.

En effet, Seigneur, auriez-vous choisi, pour ce divin sacrement, les symboles les plus ordinaires et les plus communs, si vous

demandiez, sous peine de mort, les dispositions les plus extraordinaires et les plus rares? Auriez-vous pris les apparences d'une nourriture journalière, si vous aviez exigé des années entières d'épreuves et de préparation? et eussiez-vous établi votre demeure parmi les hommes, si vous ne vouliez vous rendre accessible qu'à des anges? Quoi! les miracles les plus surprenants de votre main toute-puissante, sans cesse renouvelés dans ce sacré festin, les lois de la nature renversées, les cérémonies onéreuses de l'Ancien Testament abolies, la terre et les cieux mêlés ensemble, les rangs et les préséances parmi les hommes, ou ignorés ou confondus, pour faciliter votre réception, tout cela, par le choix exquis des conviés, deviendrait inutile, et n'aboutirait qu'à rendre votre table déserte et interdite à une infinité de vos serviteurs, de vos amis, et de vos enfants? Vous ne vous multiplieriez tous les jours, en tant de lieux, en tant d'instants, entre tant de mains différentes, que pour vous donner de temps en temps à un très-petit nombre de saints et de parfaits? Vous ne vous seriez enfin dépouillé de tout l'appareil formidable de votre grandeur que pour tendre un piége à l'humble confiance du juste, qui, quoique faible encore, ose avec respect vous approcher? Le pense et le dise qui voudra. Pour vous, heureux fidèles! tant que vous aurez les mains nettes et pures, recueillez en paix cette manne précieuse, qui tombe tous les jours pour vous du ciel; recueillez-là, dis-je, sous la direction de quelque sage Moïse qui vous en prescrive l'usage et la mesure, et n'écoutez jamais les murmures indiscrets d'un zèle pharisaïque, qui par son renchérissement excessif voudrait arracher le pain aux enfants, et mettre, malgré les largesses du ciel, la désolation et la famine parmi le peuple de Dieu.

Second caractère, qui prouve que la crainte seule, séparée du désir ardent de communier, vient du même esprit que le désir du fruit défendu; c'est que cette crainte, toute sage quelle paraît, ne produit qu'une humilité vaine, comme ce désir, tout noble qu'il fut, n'inspira qu'une vaine ambition. J'appelle ambition vaine, celle qui ne fut suivie d'aucun acte héroïque, d'aucun effort généreux, et qui se réduisit à une intempérance ridicule, et à une avidité puérile. Telle fut dans nos pères l'envie de devenir semblables à Dieu. Et j'appelle humilité vaine, celle qui n'est accompagnée d'aucun acte de vertu, d'aucune œuvre de salut, et qui se réduit à un sentiment infructueux, et à un stérile aveu de sa misère.

Telle est l'humilité qui se trouve dans les déserteurs ordinaires de nos autels. Car n'en jugeons point par les grands principes de morale, et les belles maximes de piété auxquelles ils ont recours, pour justifier leur indifférence à l'égard d'un Dieu jaloux de nos désirs, et altéré de notre soif, pour me servir de la belle expression de saint Grégoire de Nysse : *Sitit sitiri Deus.* Ils ne parlent que d'une religieuse abstinence du corps de Jésus-Christ, faite avec soupirs et avec larmes; d'un respectueux éloignement des autels, pour s'ensevelir tout vivant dans la solitude; d'un sacrifice de Dieu pour Dieu même, qui consiste à se refuser humblement aux invitations générales du Fils de Dieu, pour suivre les mouvements particuliers du Saint-Esprit. Rien de plus beau, si vous voulez, dans la spéculation : mais voyons un peu la pratique. Volontairement bannis du sanctuaire, dans la vue de leur indignité, travaillent-ils sérieusement à s'en rendre plus dignes? Joignent-ils, comme ils le disent, à l'abstinence du corps sacré de Jésus-Christ la macération de leur chair criminelle? Suppléent-ils au défaut de ce pain des âmes fortes, par l'usage de quelque autre nourriture plus proportionnée à leur faiblesse? Remplacent-ils enfin le goût délicieux de la sainte Eucharistie par l'amertume salutaire de la pénitence; les approches sanctifiantes de Jésus-Christ, par les visites charitables des malades et des pauvres; la réception fréquente des saints mystères, par la méditation assidue des vérités éternelles?

Ah! chrétiens, s'ils en usaient de la sorte, qu'ils sentiraient bientôt le besoin extrême qu'ils auraient de la communion, pour se soutenir et se fortifier dans ces saintes pratiques! S'ils avaient le courage, ainsi que cette multitude affamée, de suivre seulement trois jours Jésus-Christ dans le désert, ils approuveraient sans peine la sagesse de sa providence, qui ne veut pas, dit le Sauveur, retenir les âmes fidèles dans les pénibles sentiers de la vertu, sans le soutien d'un pain miraculeux, de peur qu'elles ne viennent à manquer de forces : *Dimittere eos jejunos nolo : ne forte deficiant in via.* (*Matth.*, XV, 32.) Si, comme Marthe et Madeleine, ils étaient nuit et jour attachés aux lits de leurs frères malades, comme elles, ils appelleraient bien vite Jésus-Christ à leur secours : *Ecce quem amas infirmatur.* (*Joan.*, XI, 3.) Si, semblables aux disciples d'Emmaüs, ils passaient les jours entiers à s'entretenir de Jésus avec Jésus même, leurs cœurs échauffés de ses divins entretiens ne trouveraient plus de rafraîchissement, de lumière et de repos, que dans la fraction du pain céleste : *Cognoverunt eum in fractione panis.* (*Luc.*, XXIV, 35.) Eh! quels sont donc les effets de leur humilité prétendue? Une vaine enflure de cœur, une secrète estime d'eux-mêmes, comme bien avancés dans les voies du salut, dont ils sont aussi éloignés que du Sauveur même (car voilà le grand scandale du christianisme); un mépris caché ou une critique ouverte de la conduite de ceux qui communient à leurs yeux, et qu'ils regardent, pour la plupart, comme des profanateurs et des sacriléges; une exclusion paisible du fruit de vie, dont la privation, dit saint Chrysostome, doit être l'unique douleur d'une âme vraiment chrétienne : *Unus sit vobis dolor, hac esca privari.* Bien différents de cette humble femme de l'Evangile, qui se croyait plus qu'eux indigne d'approcher de Jésus-Christ, et qui ne le toucha qu'avec

frayeur et tremblement, dit le texte sacré : *Timens ac tremens* (*Marc.*, V, 53); mais qui ne laissa pas de faire effort, de fendre la presse, d'écarter la foule, et de surmonter tous les obstacles qui, l'éloignant de son Sauveur, l'éloignaient aussi de son salut : de tous ces actes de vertus, ils ne prennent pour modèle que le plus facile et le plus favorable à leur inclination et à leur paresse; je veux dire, de se juger indignes de Jésus-Christ, rien de plus.

Cependant, et voici proprement la conviction de leur erreur : que l'approche du devoir pascal ou le danger de quelque maladie les presse; qu'ils craignent les censures de l'Eglise ou les surprises de la mort, alors ils consentent d'abord à communier, et ils n'osent plus s'en dispenser et s'en défendre. D'où vient ce changement subit? demande saint Chrysostome; sont-ils devenus moins humbles ou plus dignes qu'ils n'étaient auparavant? Que font-ils alors qu'ils n'eussent pu faire et plutôt et plus souvent? Si leur indignité était involontaire, la circonstance de l'état ou l'intervalle du temps n'y fait rien, dit ce Père; il est toujours temps, ajoute-t-il, de manger l'Agneau de Dieu dès qu'on a la pureté du cœur : *Semper est pascha, cum adest cordis munditia*, et la témérité n'est pas d'approcher souvent de Jésus-Christ, mais d'en approcher, ne fût-ce qu'une seule fois, indignement : *Neque est audacia sæpe accedere, sed indigne accedere vel semel.* Mais si leur indignité était libre et volontaire, avouée et chérie du cœur, ne sont-ils pas bien coupables de l'avoir entretenue si longtemps au mépris de Jésus-Christ et de son sacrement, et ne doivent-ils pas commencer alors par s'accuser de s'être privés de la participation des saints mystères, non pas par piété, par religion, par humilité, comme ils osent le dire, mais par un attachement honteux à fomenter le vice, mais par une crainte malheureuse de se mettre dans la nécessité de s'en confesser, de s'en repentir et de s'en corriger, mais, en un mot, par une criminelle indifférence de leur salut?

Enfin, ce qui démontre évidemment que la crainte seule, séparée du désir sincère de communier, est, aussi bien que le désir du fruit défendu, l'ouvrage de l'esprit du mensonge, c'est que la vénération sur laquelle cette crainte est fondée est aussi fausse que la curiosité d'où naissait ce désir.

Car ce n'était point dans l'usage, mais dans l'abstinence de ce fruit dangereux, que consistait le bonheur de nos pères, et c'est au contraire dans l'usage et non dans l'abstinence de la divine Eucharistie que consiste le culte et l'hommage qui lui est dû; car le respect et l'obéissance vont de pair : ce sont deux vertus qui s'allient et qui s'accompagnent, qui se produisent et s'entretiennent par les mêmes exercices, et l'une n'est éminente et parfaite que quand l'autre est entière et consommée. Jugeons donc de votre respect par votre obéissance, vous qui, dans votre éloignement, vous piquez d'une vénération singulière pour le plus auguste des sacrements.

En vous retirant de la sainte table dans la crainte de la profaner, vous observez sans doute la défense qui vous est faite de communier mal; mais observez-vous le précepte qui vous est porté de bien communier, et comme il faut, et autant qu'il le faut pour le salut de votre âme? En vous en approchant comme vous faites, une fois au plus l'année, vous obéissez aux ordres pressants de l'Eglise, et vous n'êtes point, si vous voulez, réfractaire à ses lois; mais en vous en éloignant dans tout autre temps, suivez-vous ses inclinations en disciple docile et en enfant soumis? Elle vous force à Pâques, la foudre à la main, de ne point vous excommunier vous-mêmes, mais elle vous exhorte toujours, elle vous prie, elle vous conjure même, par les entrailles de la miséricorde de Dieu (car ce sont là ses paroles touchantes dans le dernier concile), de communier souvent. Mépriser ses menaces, braver sa colère, se livrer à ses plus rudes châtiments, ce serait être incorrigible; mais ne tenir aucun compte de ses sollicitations, de ses prières et de ses larmes, est-ce être vraiment fidèle?

Ah! chrétiens, si cette sage économe des trésors du ciel était avare de ses dons; si elle les dispensait avec poids et mesure; si elle devenait difficile à nous en faire part, ce serait à nous à la conjurer de ne pas rendre ses faveurs si rares. Maintenant, chose étrange! par un renversement monstrueux de mœurs, il faut que ce soit la mère qui presse ses enfants de souffrir qu'elle leur fasse du bien; il faut qu'elle emploie successivement et caresses et menaces pour les conduire à la table de son époux et pour les faire entrer dans l'héritage de leur Père; il faut que, oubliant tour à tour et sa dignité et sa tendresse, tantôt elle s'abaisse à les prier et tantôt elle se fasse violence pour les contraindre à ne la point refuser. Quelle indignité et quel reproche! Le respect, dites-vous, que vous avez pour Jésus-Christ vous retient et vous arrête. Quoi donc! les sentiments de l'Épouse et de l'Époux, toujours si unis et si conformes, sont-ils ici divisés? Jésus-Christ dira-t-il : Retirez-vous, ne m'approchez pas, tandis que l'Eglise crie sans cesse : Venez tous, approchez. Tournez les yeux vers lui; voyez en quel état il vient à vous! Est-ce dans l'appareil formidable d'un Juge sévère? N'est-ce pas sous les simples apparences d'une nourriture journalière? Si le pain dont il prend la figure pouvait parler, que dirait-il? Prenez et mangez : *Accipite et comedite.* (*Matth.*, XXVI, 26.) Et n'est-ce pas mot pour mot ce que Jésus-Christ vous a dit en instituant ce divin mystère. Dans cet état, quel hommage plus sincère pouvez-vous donc lui rendre, que de le désirer, de vous en approcher, de le recevoir et d'en bien user, si ce n'est aussi promptement et aussi fréquemment qu'il le souhaite, du moins aussi souvent que vous le pouvez? Serait-ce, à votre avis, bien respecter votre Dieu en qualité de

maître, que de vous retirer de son école ou de n'écouter que rarement ses leçons? Serait-ce bien le reconnaître pour l'auteur de toutes les grâces que de n'oser presque jamais lui en demander? Est-ce bien l'honorer comme votre nourriture que de vous en abstenir et de vous en passer? Si je suis votre Créateur et votre Père, disait-il par un de ses prophètes, où est votre tendresse pour moi? N'a-t-il pas droit de vous dire : Si je suis, comme je vous l'ai dit moi-même, votre aliment et votre pain, où est pour moi votre désir? où est votre faim?

Vous craignez, ajoutez-vous, qu'un trop fréquent usage ne l'avilisse. Raisonnez-vous de la sorte sur tous vos autres devoirs? Le sacrifice de l'autel est le bain de son sang, la prière est le canal de ses grâces; si tout fréquent usage nuit au respect et l'affaiblit, il faudra donc, selon vous, rarement prier, rarement assister à la messe, rarement entendre la parole de Dieu. Et que deviendra, je vous prie, le christianisme? Mais, dites-moi, les premiers chrétiens, qui participaient si souvent aux divins mystères, les respectaient-ils moins que vous? Les Pères et les docteurs de l'Eglise, qui nous exhortent à les fréquenter, nous enseignent-ils à les déshonorer, eux qui ont parlé avec tant de force contre les communions sacriléges, mais jamais contre les communions fréquentes? Les papes et les conciles, qui ont déploré sur ce point le relâchement et l'indifférence de ces derniers siècles, ont-ils pleuré sur un abus imaginaire et sur un véritable culte de religion? L'esprit donc qui vous porte à les honorer par une religieuse abstinence, plutôt que par un respectueux usage, est un autre esprit que celui qui est descendu sur les apôtres; un autre esprit que celui qui animait les premiers fidèles; un autre esprit que celui qui réside dans la chaire de saint Pierre; un autre esprit que celui qui a présidé à tant d'assemblées œcuméniques et qui en a dicté les oracles; en un mot, un autre esprit que celui de l'Eglise et de Jésus-Christ. Car, dit saint Jean, l'Époux et son Épouse, c'est-à-dire Jésus et son Eglise, répètent sans cesse : Venez : *Et spiritus et sponsa dicunt: Veni.* (*Apoc.*, XXII, 17.) Que celui donc qui les écoute dise aussi : Venez : *Et qui audit, dicat : Veni.* (*Ibid.*) Venez, nous dit l'Eglise toutes les fois qu'elle nous offre ce pain des anges; or, vous le savez, elle nous l'offre tous les jours. Venez, voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde : *Ecce Agnus Dei; ecce qui tollit peccata mundi.* (*Joan*, I, 29.) Le voici : *Ecce.* Tout Dieu qu'il est, il ne sait point se faire attendre; au moment même que mes ministres l'appellent, il vient entre leurs mains, et de leurs mains il passe dans les cœurs qui le désirent. Il serait bien honteux pour vous qu'un Dieu fût plus prompt à se rendre à ma voix que vous à mes instances et à ses poursuites.

Il serait bien douloureux pour moi de crier chaque jour : Brebis errantes! voici votre charitable Pasteur qui vous cherche, et de ne pouvoir dire au plus qu'une fois l'année : Charitable Pasteur! voici tout votre troupeau rassemblé qui vous attend : *Ecce.* C'est l'Agneau de Dieu : *Agnus Dei.* Pourquoi donc fuir à sa présence, comme à la vue d'un loup ravissant? Hélas! ces cris innocents parlent en votre faveur; son sang répandu et offert pour vous sollicite votre grâce; et ses tendres soupirs désarment la colère divine, toute prête à fondre sur vos têtes. Venez donc au plus tôt vous unir à cette hostie pacifique; venez vous incorporer cette victime de salut; venez consumer dans les flammes de la divine charité cet holocauste d'amour : *Agnus Dei.* Que le souvenir de vos péchés, que l'amertume de votre pénitence, que l'abondance de vos larmes, n'éteignent point l'ardeur de vos désirs. Ce n'est point dans vos larmes seules, c'est dans vos larmes mêlées à son sang qu'il veut noyer tous vos crimes : *Qui tollit peccata mundi.* Que le scandale de votre vie passée ne vous arrête point, pourvu qu'il ne subsiste plus. Combien de fois à la même table a-t-on vu Jésus et des publicains récemment, mais sincèrement convertis? on le lui reprochait autrefois, et il se faisait honneur de ce reproche : *Quare cum publicanis et peccatoribus manducat?* (*Marc.*, II, 16.) Que vos infirmités et vos misères présentes ne vous servent point d'excuses. Il m'a ordonné d'inviter à ce festin les invalides, les pauvres et les malades, pourvu qu'ils aient la vie de la grâce : cela lui suffit : *Pauperes et debiles, cæcos, claudos, introduc.* (*Luc.*, XIV, 21.) Que vos sécheresses ou vos froideurs cèdent à l'impatience de ses désirs : il veut que je vous fasse violence : *Compelle intrare* (*ibid.*, 23); faites donc un effort, et venez : *Veni.* Venez, nous dit Jésus à son tour; c'est votre cœur que je veux avoir aujourd'hui pour tabernacle : *Hodie in domo tua oportet me manere.* (*Luc.*, XIX, 5.) Venez tous à moi. Eh! Seigneur, à qui parlez-vous? Venez, oui, venez, vous qui êtes la faiblesse même; venez, et je vous fortifierai : *Venite.... et ego reficiam vos.* (*Matth.*, XI, 28.) Venez et goûtez, si rien est comparable aux bontés de votre Dieu : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* (*Psal.* XXXIII, 9.) Venez apprendre que vous faites mes délices, et que je suis seul votre bonheur : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (*Prov.*, VIII, 31.) Venez, hâtez-vous; le temps est proche où vous ne pourrez plus venir à moi; mais alors j'irai à vous; et si je suis votre nourriture, je serai aussi votre Viatique : *Veniam et curabo.* (*Matth.*, VIII, 7.) Venez donc; n'alléguez point pour excuse l'inconvénient de votre état, l'embarras de vos affaires, la distraction de vos emplois, la multitude de vos occupations; car je vous déclare que, si, convié tant de fois, vous me manquez durant la vie, appelé trop tard à la mort, je pourrai bien vous manquer à mon tour : *Nemo virorum, qui vocati sunt, gustabit cœnam.* (*Luc.*, XIV, 24.) Terrible prophétie, qui ne s'accomplit, hélas! que trop tous les jours! Et nous voyons avec douleur que la plupart de

ceux qui meurent sans sacrements, sont justement ceux qui les fréquentent le moins durant leur vie.

Voulez-vous donc, chrétiens auditeurs, éviter un si redoutable châtiment? Dites souvent avec le disciple bien-aimé : Venez, Seigneur Jésus! mon cœur est prêt et vous désire : *Veni, Domine Jesu!* (*Apoc.*, XXII, 20.) Comme une proie fugitive, après une longue course, cherche où se désaltérer; ainsi mon âme, épuisée par la recherche inutile de mille objets vains et trompeurs, soupire après vous, ô mon Dieu, source de repos et de consolation! *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum.* (*Psal.* XLI, 2.) Non, jamais soif ne fut plus ardente que celle qui me porte vers vous, ô Dieu, ma force et ma vie! *Sitivit anima mea ad Deum fortem, vivum.* (*Ibid.*, 3.) Heureux moment qui me ferez goûter par avance mon unique bonheur, êtes-vous donc encore si éloigné! *Quando veniam et apparebo!* (*Ibid.*) Puissiez-vous venir tous les jours, jusqu'à ce moment si désiré, où je le posséderai pleinement et pour toujours. Je vous le souhaite, etc. *Amen.*

SERMON XXVI.

Pour le lundi de la semaine sainte.

SUR L'AUMÔNE.

Pauperes semper habetis vobiscum; me autem non semper habetis. (*Joan.*, XII, 8.)

Vous avez toujours des pauvres avec vous: mais vous ne m'aurez pas toujours.

Il est revenu, et il subsiste pour toujours, ce temps où nous n'avons plus parmi nous Jésus-Christ, dans un état à recevoir personnellement et sensiblement les offices d'une charité bienfaisante et les témoignages d'une respectueuse compassion. Prêt à s'immoler sur la croix, pour aller prendre bientôt après possession de sa gloire, il nous avertit que nous aurons toujours parmi nous des pauvres à soulager, et que c'est à eux qu'il transporte ses droits avec ses besoins; qu'il se tiendra fait à lui-même ce que nous ferons pour eux, et que ce sera toujours lui qui recevra par leurs mains les soulagements que nous accorderons à leurs misères. Fut-il jamais exhortation plus touchante, et, si j'ose parler ainsi, recommandation plus forte? Ce n'est pas que d'ailleurs tout ne nous porte aux actes de la charité, et que tout ne nous excite aux œuvres de la miséricorde. La nature elle-même semble ébaucher en nous les premiers traits, et y graver les premières impressions de ces vertus; en sorte que pour en exprimer les sentiments et pour en produire les effets, nous n'avons, ce semble, qu'à nous suivre nous-mêmes, ou plutôt qu'à ne nous pas combattre. Malgré nous, nous nous sentons attendris à la vue des misères; malgré nous, nous sommes émus aux cris des misérables; malgré nous, nous leur donnons quelquefois des soupirs et des larmes. Qu'est-ce que tout cela, chrétiens, sinon des mouvements naturels, propres à nous rendre bienfaisants et charitables?

Que si la nature, tout occupée qu'elle est de ses intérêts propres, facilite, par de secrets penchants, la pratique de la charité; que sera-ce, si elle écoute la religion, dont les sacrés oracles ne nous recommandent rien tant que l'exercice de la miséricorde? Ils veulent qu'à l'exemple du Sauveur, nous soyons prêts, s'il le faut, de donner notre sang pour nos frères. Peut-on douter qu'ils ne nous obligent à leur faire part de nos biens dans leurs nécessités?

Cependant, mes frères, quel renversement étrange de mœurs! Le monde, je dis le monde même chrétien, est aujourd'hui rempli d'esprits indifférents et de cœurs insensibles. Pourvu que leur bonheur ne souffre point du malheur des autres, peu leur importe que l'adversité des autres ne se ressente pas de leur prospérité; ou si de temps en temps ils les assistent, hélas! protecteurs des pauvres, vous le savez, ce sont des secours qui tiennent plus de la contrainte politique que des secours de la générosité et de la bienveillance chrétienne. D'où peut venir, je vous prie, ce fond d'inhumanité dans des élèves du christianisme? Est-ce indolence sur leurs devoirs? Est-ce ignorance dans leurs obligations? Ce ne peut être que l'une ou l'autre de ces deux causes. Attaquons-les donc aujourd'hui toutes deux, tour à tour, par les principes de la religion et de la foi.

Heureux si, dépouillés du pouvoir de soulager les pauvres, par la profession religieuse que nous faisons d'être pauvres nous-mêmes, nous pouvons contribuer au moins à leur soulagement par nos discours! Heureux les pauvres! si, dans l'impuissance où ils sont souvent de faire entendre et parler même leur misère, ils peuvent trouver en nous des interprètes assez éloquents pour leur épargner désormais la honte du refus et la peine même de la demande. Heureux vous-mêmes, plus encore que les pauvres, j'ose le dire, riches et puissants du siècle, qui m'écoutez! si, guéris ou préservés de l'endurcissement de cœur et de l'aveuglement d'esprit, attachés ordinairement aux biens de la terre, aux grandeurs et aux richesses, vous pouvez sortir de ce second discours, que je consacre à la charité, également touchés et instruits.

Je dis, en premier lieu, touchés de l'importance de vos devoirs: et c'est à quoi je vais travailler d'abord, en vous apportant, en faveur de l'aumône, les motifs les plus pressants. Je dis, en second lieu, instruits de l'étendue de vos obligations : et c'est ce que j'entreprends d'éclaircir dans la suite, en vous donnant sur l'aumône les règles les plus sûres. Voilà, mes frères, sans autre recherche, dans un sermon tout de pratique, le plan que je me propose, et la division que je suis. Appliquez-vous, je vous prie, chrétiens, à un discours qui, comme je l'ai déjà dit, intéresse les riches, du moins autant que les pauvres, et qui, par conséquent, regarde toutes les conditions; réunissons nos vœux pour demander à Dieu l'esprit de charité,

par l'intercession de la mère de miséricorde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si je n'avais à vous parler ici que de l'excellence de l'aumône, et à vous faire voir la grandeur de ses avantages, ainsi que nous le faisons souvent dans des assemblées particulières de charité, et ainsi que je l'ai déjà fait dans un autre discours; sans tant de raisonnements, je vous dirais avec plus de confiance : Donnez ; assuré que je serais alors, par la bonté de votre cœur, d'une audience du moins favorable : mais aujourd'hui, que, selon l'ordre des vérités évangéliques, j'entreprends de traiter de l'aumône, comme d'une obligation de conscience, et de vous faire sentir sur ce point toute l'importance de vos devoirs, je crains que je ne vous paraisse trop hardi et trop importun à vous dire : Donnez; et que vous n'en soyez moins disposés à m'entendre.

En effet, qui suis-je, moi, pour venir ici vous imposer publiquement un tribut sur tous vos biens, et pour vous demander compte de l'usage que vous en faites? Presque tous réduits, à vous entendre, par la multitude de vos engagements, par le malheur des temps passés et présents, au pur nécessaire, je devrais bien plutôt vous exhorter à de sages retranchements; et j'entreprends de vous engager dans de nouvelles dépenses! vous me demanderiez volontiers des ressources; et c'est chez vous-mêmes que j'en viens chercher! Supportez-moi cependant, je vous prie, chers auditeurs; et sans écouter vos préventions, auxquelles je répondrai dans la suite, jugez d'abord si je n'ai pas des titres suffisants pour vous dire encore une fois: Donnez ; et si vous avez des raisons équivalentes pour vous en défendre.

Car, sans parler ici des droits de la nature et de l'humanité, droits incontestables et respectés des païens mêmes, Dieu nous charge expressément, surtout dans ce saint temps de vous intimer ses ordres; Jésus-Christ nous envoie solennellement vous représenter ses besoins; vos plus chers intérêts sollicitent instamment notre voix et se plaignent hautement d'être oubliés. Donnez donc, chrétiens, l'aumône, et faites la charité aux pauvres : pouvons-nous trop souvent vous le recommander? C'est Dieu qui l'exige; c'est Jésus-Christ qui la reçoit; c'est votre âme qui vous la demande. L'ordre de Dieu, le besoin de Jésus-Christ, l'intérêt de votre âme, que de motifs pressants, que de raisons convaincantes!

L'ordre de Dieu : oui, chrétiens, c'est Dieu qui exige de vous l'aumône que nous vous demandons aujourd'hui pour les pauvres et que les pauvres en son nom vous demandent si souvent sans succès. Au nom de Dieu, vous disent-ils tous les jours, laissez tomber sur nous un regard de pitié; au nom de Dieu, intéressez-vous en notre faveur; au nom de Dieu, accordez quelque soulagement à nos besoins et à l'excès de nos misères. Dieu vous bénisse! leur répondez-vous en passant, Dieu vous assiste! Quel langage pour des chrétiens! Pensez-vous bien alors à ce que vous dites? que Dieu les bénisse! que Dieu les assiste! Riches impitoyables! eh! par qui voulez-vous donc que Dieu subvienne à leurs besoins pressants, tandis que vous retenez entre vos mains le dépôt qu'il vous a confié pour eux? Est-ce parce que les pauvres vous demandent pour l'amour de Dieu, que vous regardez l'aumône comme une œuvre de surérogation et non de justice? Sachez que, tandis que les pauvres humbles et suppliants comme ils doivent toujours être, et non pas fiers et arrogants comme ils sont souvent, crient à vos oreilles : Pour l'amour de Dieu, donnez-nous; sa loi vous dit au fond du cœur, en maîtresse et en souveraine, par l'ordre exprès de Dieu, rendez aux pauvres ce que vous devez au Seigneur, c'est lui-même qui le veut; voici ses propres paroles : jugez vous-mêmes si ce sont de simples conseils ou des commandements absolus.

Les pauvres ne manqueront jamais parmi vous; il y en aura toujours : *Non deerunt pauperes in terra habitationis tuæ* (*Deut.*, XV, 11); et sans vous ériger en juges de mes raisons, et en censeurs de ma conduite, je vous charge personnellement, dans les lieux où vous êtes, de pourvoir et de contribuer selon vos moyens à leur subsistance : *Idcirco ego præcipio tibi, ut aperias manum fratri egeno.* (*Ibid.*) Assistez donc vos frères indigents : vous le devez sans doute par compassion pour leurs besoins ; mais vous le devez encore plus par soumission à mes ordres : *Propter mandatum, assume pauperem.* (*Eccli.*, XXIX, 12.) Missionnaires, prédicateurs de ma loi! prenez bien garde à la manière dont vous instruirez les riches sur ce sujet; n'allez pas les flatter simplement, comme vous faites si souvent, de la gloire; prêchez-leur surtout la nécessité qu'il y a pour eux de secourir les malheureux; ordonnez-leur de ma part avec autorité : *Præcipe ;* ordonnez-leur à tous, sans exception : *Præcipe divitibus* (I *Tim.*, VI, 17, 18); ordonnez-leur, sous peine d'une désobéissance criminelle, de donner libéralement ce qu'ils ont libéralement reçu : *Præcipe divitibus facile tribuere* (*Ibid.*); aux ordres mêmes ajoutez les menaces : représentez-leur souvent le mauvais riche enseveli par les démons au fond des enfers et au milieu des flammes; et le pauvre Lazare porté par les anges dans le sein de la gloire et du repos; montrez-leur, placés à ma droite et en possession de mes récompenses, tous les riches bienfaisants : *Venite, benedicti* (*Matth.*, XXV, 34) ; et tous les riches avares rejetés à ma gauche et frappés de mes malédictions éternelles : *Discedite, maledicti.* (*Ibid.*, 41.) Encore une fois, mes frères! Dieu qui parle de la sorte, ne donne-t-il qu'un simple conseil et ne fait-il pas un commandement absolu?

Je dis plus, et ceci, mes frères, mérite toute votre attention. Dieu même, tout Dieu qu'il est, pouvait-il ne pas le faire ce commandement charitable, vu l'ordre qu'il a éta-

bli dans l'univers? Car supposons pour un moment que, dans cette prodigieuse diversité de conditions qui partagent si inégalement tous les hommes, il n'y ait point pour les rapprocher ce précepte de l'aumône que je vous prêche, je soutiens, moi, dans cette supposition, qu'il n'y a dans le monde ni justice ni Providence qui le gouverne. Tranchons ici le mot, je soutiens hardiment dans cette supposition qu'il n'y a point de Dieu : *Non est Deus* (*Psal.* XIII, 1), et qu'on ne peut me forcer d'en reconnaître. Car j'adore bien un Dieu sage qui, par une merveilleuse disposition, pour mettre de la subordination dans le gouvernement de l'univers, a fait les riches et les pauvres : les pauvres pour servir les riches et les honorer, les riches pour nourrir les pauvres et les protéger. J'adore bien un Dieu juste qui, par une conduite pleine d'équité, pour maintenir l'égalité dans l'inégalité même, a pris les riches pour ses économes et les pauvres pour ses pupilles, afin de rendre ceux-ci plus chers en rendant ceux-là plus respectables. J'adore enfin un Dieu père qui a su si bien dispenser et les fortunes et les devoirs, qu'il en résulte parmi les hommes un rapport mutuel et une correspondance réciproque de supériorité et de dépendance, de besoins et de secours, de libéralité et de reconnaissance : *Quoniam pusillum et magnum ipse fecit : et æqualiter cura est illi de omnibus.* (*Sap.*, VI, 8.) Jusqu'ici j'adore un Dieu, et je suis fidèle. Mais je n'adore point un Dieu aveugle qui là répand avec profusion le superflu, et ici ne donne pas la moindre attention au nécessaire. Je n'adore point un Dieu injuste qui, aux dépens de l'indigent et du famélique, autorise l'insensibilité de l'avare et la dissipation du prodigue. Enfin je n'adore point un Dieu tyran dont le bizarre empire est un monstrueux assemblage de riches sans engagement et de pauvres sans ressource, et qui se rend par là complice de la dureté des uns et responsable du murmure des autres. Otez le précepte de l'aumône, vous ébranlez ma religion et ma foi, et vous me jetez dans l'incrédulité et dans l'athéisme. Admettez le précepte de l'aumône, je reconnais un Dieu et je rends hommage à sa providence.

Ce principe posé, voici la conclusion que j'en tire et le point de morale que je vous prie bien de méditer. Ce désordre affreux qui règnerait dans l'univers et qui retomberait sur Dieu même s'il n'avait pas porté le précepte de l'aumône, vous, en ne l'accomplissant pas, vous vous en chargez et vous vous en rendez coupable. Il ne tient pas à vous que le nom de Dieu ne soit blasphémé, peut-être êtes-vous cause que plusieurs le déshonorent; du moins par votre conduite donnez-vous tout lieu de le méconnaître, et par conséquent c'est sur vous que Dieu doit se venger et des outrages auxquels vous l'exposez, et des extrémités où vous jetez les pauvres, et des scandales que vous donnez aux faibles. Ne vous étonnez donc plus si fort de voir dans l'Evangile l'enfer ouvert pour une seule aumône refusée. Hélas! il en faut beaucoup moins pour mériter ses supplices. Mettez au rang, que dis-je, au rang? mettez à la tête de vos péchés le refus de vos aumône, le peu de proportion de vos aumônes à vos biens; vous vous accusez, croyez-moi, de beaucoup de péchés moins grands. Ne dites plus pour vous justifier : Après tout, en ne donnant point ou en ne donnant point assez, à qui fais-je tort? quel est mon crime? où sont les préceptes que je viole? Vous faites tort à Dieu, au prochain, à vous-même. Votre crime est un triple attentat commis contre la Providence, la charité, la justice même. Les préceptes que vous violez sont les premiers préceptes de la loi naturelle : Vous honorerez votre Dieu et vous aimerez vos frères; vous ne vivrez point de vol. Car quel vol plus horrible que de retenir pour vous seul ce qui vous est donné pour plusieurs? Quelle cruauté plus barbare que de vivre sans remords dans l'aisance et dans la délicatesse, et de voir sans pitié languir les autres de misère et de faim? Quelle impiété plus criante que de soulever les serviteurs contre leur maître, de révolter les enfants contre leur père, les hommes contre leur Dieu? Or, voilà ce que produisent également dans le monde et l'usurpation du bien et l'omission de l'aumône; l'une en faisant les pauvres, et l'autre en ne les assistant pas; toutes deux en résistant à la voix de la nature et aux ordres de Dieu.

Tel est, chrétiens, le premier fondement de vos devoirs sur l'aumône. N'en eussiez-vous point d'autres que ceux d'un Abraham, d'un Loth, d'un Job, d'un Tobie, et de tant d'autres saints patriarches, pour qui les droits du pauvre furent toujours des droits sacrés, et les devoirs de la charité des devoirs inviolables, il devrait vous suffire. Cependant ces hommes de miséricorde, comme les appelle l'Ecriture : *Viri misericordiæ* (*Eccli.*, XIV, 10), n'avaient pas comme vous, outre les ordres de Dieu à observer, les besoins d'un Dieu Sauveur à soulager. Seconde source de vos obligations sur l'aumône.

Ignorez-vous, chrétiens, jusqu'où va la tendresse de l'Homme-Dieu pour les pauvres et les affligés? La foi nous apprend que sa compassion pour eux n'a pu être satisfaite s'il ne leur transportait tous ses droits; s'il ne déclarait fait à lui-même tout le bien et tout le mal qu'on leur fait; s'il ne se multipliait, pour ainsi dire, dans leurs personnes; s'il n'épousait tous leurs intérêts et tous leurs besoins. Un pauvre se présente à vous, c'est Jésus-Christ même qui s'y présente; un pauvre vous tend la main, c'est Jésus-Christ même qui vous la tend; un pauvre reçoit de vous une aumône ou un refus, c'est Jésus-Christ même qui les reçoit. Vous ne m'en croyez pas. Apprenez-moi donc, je vous prie, comment il faut entendre ces paroles si énergiques du Sauveur que je vous ai déjà citées sur le même sujet : J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'étais étranger, j'étais nu, j'étais malade, j'étais captif; vous, bénis de mon Père, vous m'avez charitablement assisté; vous, maudits de Dieu, vous m'avez cruellement abandon-

né. Direz-vous que ce sont là de pieuses exagérations, d'officieux mensonges? Vous ne m'en croyez pas. Expliquez-moi donc tous les Pères qui, d'un commun accord, prennent à la lettre cet oracle de Jésus-Christ, en sorte qu'ils ne feignent point de dire que Jésus-Christ est le pauvre universel, le nécessiteux unique, le seul mendiant sur la terre : *Solus tantummodo Christus est, qui in omnium pauperum universitate mendicat.* (Salv.) Prétendrez-vous qu'ils ont tous erré en ce point, et que, par charité et par zèle, ils ont tous manqué de bonne foi et de bon sens? Vous ne m'en croyez pas. Mais Jésus-Christ lui-même saura bien vous en convaincre à son dernier jugement. Il ne demandera pas alors, comme il l'a dit lui-même, si vous lui aurez bien fait votre cour dans les princes, si vous l'aurez bien ménagé dans les grands, si vous l'aurez bien respecté dans les juges; mais uniquement si vous l'aurez visité, nourri, secouru dans les pauvres. Répondrez-vous qu'en vertu de son alliance avec la nature humaine, vous le croyez également présent dans tous les hommes? Et ne vous fera-t-il pas convenir qu'il avait contracté une union particulière avec la pauvreté, et qu'il faisait dans les pauvres une résidence spéciale? Ah! mes frères, disait saint Chrisostome, si Jésus-Christ pauvre, tel qu'il était autrefois, s'offrait visiblement à vous, lui refuseriez-vous rien de ce que vous avez, vous qui lui devez tout ce que vous êtes? Vous enviez quelquefois l'heureux sort de Marthe qui, le recueillant chez elle, s'acquitta tant de fois envers lui des devoirs de l'hospitalité; de Madeleine qui, soupirant et pleurant à ses pieds, y répandit des parfums de la charité; de Simon même le Cyrénéen qui, l'aidant à porter sa croix, lui paya, quoique par force, les droits de l'humanité. Vous voudriez, au prix de tous vos biens, avoir eu part à de si glorieux services. Gens de peu de foi, ajoute ce saint docteur, et c'est ce même Jésus-Christ, qui, dépourvu de tout secours, vous attend à votre porte; qui, pressé de la faim, vient vous chercher à l'entrée du temple; qui, couvert de confusion, n'ose vous aborder dans un chemin public, et dans sa sombre demeure vous implore; qui, accablé de maladie, va languir dans un hôpital; qui, insolvable sans avoir été dissipateur, ou malheureux sans être coupable, souffre dans une étroite prison, non les peines du mal qu'il n'a pas commis, mais les rigueurs du sort qui l'accable. Chacun de ces pauvres, selon les principes de votre foi, porte dans ses souffrances mêmes des traits visibles de ressemblance et de conformité à Jésus-Christ. Qui vous empêche donc de le reconnaître dans leurs personnes et de l'y servir aujourd'hui? Eh quoi! vous l'adorez tous les jours dans nos tabernacles, à travers les ombres épaisses qui vous le cachent, et vous le méconnaissez dans le pauvre, malgré les apparences sensibles qui vous le retracent! Le pauvre, selon la belle pensée d'un Père de l'Eglise, le pauvre n'est-il donc pas pour tous les fidèles, par la présence morale de Jésus-Christ, un sacrement moins auguste à la vérité, mais plus intelligible que le sacrement de nos autels, où se trouve la réalité de son corps visible et de son sang adorable? *Sacramentum est pauper.*

Ainsi le regardaient les premiers fidèles, instruits par Jésus-Christ même, et formés par ses apôtres. Il s'en fallait bien qu'ils fussent tous riches alors; on ne voyait parmi eux aucun pauvre, parce qu'ils voyaient dans tous les pauvres Jésus-Christ: les effets de la pauvreté étaient pour eux les indices de sa présence, et les attraits de leur libéralité. A la vue de quelque misère humaine, ils volaient, comme les mages, à la lueur d'une céleste clarté. C'est le signe, disaient-ils de notre divin Maître : *Et hoc vobis signum* (*Luc.*, II, 12); allons lui rendre ce que nous lui devons. Ils l'adoraient comme eux dans les langes et sur la paille, comme eux ils lui faisaient leurs présents, comme eux ils s'empressaient de le secourir, de le soulager, de le servir, de l'enrichir même à leurs dépens. Aussi quand on voulait montrer alors les trésors des fidèles, que leur montrait-on, je vous prie? un peuple de malades, de pauvres, et de captifs; c'était là que leurs biens étaient dispersés. Hélas? si l'on cherchait aujourd'hui les richesses de la capitale d'un grand royaume, où se trouveraient-elles rassemblées? Ce serait dans ces compagnies opulentes, dont le jeu fait, non le délassement, mais l'occupation et le commerce; dans ces festins continuels, où règnent l'abondance et la délicatesse, le plaisir et la débauche; dans ces cercles mondains, où brillent des idoles de vanité, et des amorces d'impudicité. Hors de là, et partout ailleurs, mendicité, désolation, misère, nudité et pauvreté. Quelle honte pour nous et quel reproche! que dans le christianisme florissant on compte parmi tant de riches, plus de pauvres abandonnés, qu'on ne comptait autrefois de riches parmi tant de pauvres entretenus dans le sein de l'Eglise naissante et persécutée. Ah! c'est que nos frères, plus chrétiens que nous, croyaient voir dans les pauvres leur Sauveur et leur Dieu, et que nous, moins humains qu'eux, nous semblons même ignorer que ce sont au moins nos semblables et nos frères. Triste présage du dépérissement de la foi, qui s'éteint dans les esprits, dit l'Evangile, à proportion que la charité se refroidit dans les cœurs! *Abundabit iniquitas, et refrigescet charitas.* (*Matth.*, XXIV, 12.) Cependant, que vous représenter de plus touchant? vos plus chers intérêts? Voyons si ce dernier principe de vos obligations sur l'aumône ne forcera pas enfin toutes vos résistances.

Savez-vous, riches qui m'écoutez, que sans le secours de l'aumône que je vous prêche, et que vous trouvez peut-être que je prêche trop souvent à votre gré, savez-vous que sans elle vous seriez plus à plaindre que les pauvres mêmes pour qui je parle? Savez-vous que tous les avantages que vous avez sur les pauvres dans l'ordre de la nature, ils les ont sur vous dans l'ordre de la grâce? Savez-vous que, en matière

de prédestination et de salut, il y a une espèce d'assurance pour les pauvres, et une impossibilité morale pour vous, capable de les consoler et de vous effrayer, s'il reste encore quelque étincelle de foi sur la terre! Heureux les pauvres! heureux ceux qui sont dans l'adversité! Malheur à vous, riches! malheur à vous, à qui tout prospère? *Beati pauperes! vœ vobis divitibus!* (*Luc.*, VI, 20, 24.) Voilà ce que nous répète à tout propos l'Evangile. Pour ne pas présumer du salut des pauvres, et pour ne pas désespérer du salut des riches, il faut en quelque sorte faire violence aux oracles de la vérité. Riches de la terre! vous ne tremblez pas sur votre état; mais plus sensibles que vous à vos intérêts éternels, nous tremblons pour vous. Dans nos justes alarmes sur votre éternité, nous nous adressons à Dieu dans nos prières, et nous nous plaignons à lui d'un si étonnant partage. Ah! Seigneur! Eh! que vous ont donc fait les riches, pour mettre entre eux et les pauvres, dans votre Evangile, une si cruelle différence? Les verrons-nous toujours sur le bord du précipice? et n'aurons-nous donc jamais à leur annoncer de votre part que des foudres et des anathêmes? Prêchez-leur, nous répond le Seigneur, prêchez-leur bien le précepte de l'aumône; qu'ils l'accomplissent à la lettre, et alors vous leur promettrez de ma part, aussi bien qu'aux pauvres, l'abondance de mes grâces et de mes bénédictions pour le temps et pour l'éternité : *Vestra abundantia illorum inopiam suppleat, ut et illorum abundantia vestræ inopiæ sit supplementum.*

Et voilà sur quel principe saint Chrysostome, cet avocat infatigable des pauvres, ne cessait de prêcher communément aux riches de son siècle : Donnez aux pauvres, vous ne donnerez jamais sans fruit : *Date, et dabitur vobis.* (*Luc.*, VI, 38.) Vous vous imaginez, leur disait-il, que, par zèle pour les pauvres, je manque de respect pour vous, et que c'est à votre charge et à leur profit que nous vous répétons sans cesse : Donnez l'aumône, et faites la charité : vous vous trompez. L'intérêt du riche qui donne est ici bien plus grand que l'intérêt et le gain du pauvre qui reçoit. C'est par la charité que le riche entre en communication de tous les privilèges du pauvre. C'est même par l'aumône qu'il conserve sur le pauvre toute la prééminence des richesses.

Le pauvre, par son indigence, est conforme au Sauveur; et le riche, par sa libéralité, se rend semblable à Dieu. Le pauvre, par sa patience, fait un échange précieux de ses souffrances avec celles du Sauveur; et le riche, par ses largesses, fait un trafic avantageux de ses biens avec ceux de Dieu. Le pauvre, tout pauvre qu'il est, est le Dieu du riche, par le transport que le Sauveur lui fait de tous ses droits; et le riche, tout homme qu'il est, est le Dieu du pauvre, par la part que Dieu lui donne à sa puissance. Le bon pauvre (il y en a bien peu, je l'avoue,) est le parfait imitateur du Sauveur; et le riche véritablement aumônier (il y en a encore moins, il en faut convenir,) est le véritable bienfaiteur de Dieu même. Le pauvre par son état, est à couvert de ces passions criminelles qu'on ne peut satisfaire sans dépense; et le riche par son choix, dépouillé d'un superflu dangereux, se réduit à un innocent nécessaire. Le pauvre, sujet à moins de vices, trouve encore dans ce qu'il souffre la matière de sa pénitence; et le riche vertueux et plein de mérites, efface encore par ce qu'il donne tous les défauts attachés à une flatteuse abondance. Le pauvre, suppliant durant la vie pour faire valoir ses prières auprès de Dieu, lui demande le dédommagement du peu de crédit qu'il trouve auprès des hommes; et le riche bienfaisant appuie les siennes du favorable accueil que Dieu donne toujours aux sollicitations du pauvre. Le pauvre mourant quitte le monde sans regret, parce que rien ne l'y attache; et le riche charitable attend la mort avec confiance parce qu'il a déjà fait passer dans l'autre monde avec usure ses richesses. Enfin le pauvre, résigné à la volonté de Dieu, cité à son tribunal, fait parler en sa faveur la ressemblance qu'il a toujours eue jusqu'à la fin avec ce Dieu pauvre qui va le juger; et le riche fidèle jusqu'à la mort au précepte de l'aumône intéressera pour lui auprès de son Juge, ceux mêmes pour qui son Juge s'est intéressé auprès de lui : Parlez en ma faveur, dira-t-il, parlez pour ma défense, vous, pauvres que j'ai secourus, veuves que j'ai protégées, orphelins que j'ai défendus, vierges que j'ai préservées, captifs dont j'ai rompu les chaînes, familles désolées dont j'ai sauvé l'honneur et la vie, et dont j'ai été tout à la fois et le sauveur et le père. Ou plutôt, ô mon Dieu! souvenez-vous que c'est pour vous et à vous-même que j'ai rendu tous ces services. Acquittez donc vos promesses, usez de miséricorde pour qui n'en a jamais manqué, et faites grâce à qui l'a toujours fait.

Sont-ce là, chrétiens auditeurs, mes pensées, ou les oracles de votre Dieu? Ouvrez les saintes Ecritures, vous y verrez tantôt un Abraham, un Loth, un Tobie, devenus, à titre d'aumônes, grands devant les hommes et plus grands encore devant Dieu; tantôt une veuve charitable chez qui, du temps d'Elie, l'abondance est entrée par l'aumône qui semblait la réduire elle-même à la mendicité; ici un centenier païen, dont les prières soutenues de l'aumône ont fait une des premières conquêtes du christianisme; là une dame chrétienne payant à la nature, dans un âge avancé, le tribut que la mort semble n'exiger d'elle qu'à regret et à la dernière extrémité; mais bientôt rendue par un miracle à une foule de pauvres qui redemandent leur mère. Et surtout un scélérat, un impie, un infidèle, et pour tout dire, un Nabuchodonosor, à qui un prophète annonce ces consolantes paroles : Prince! rachetez par l'aumône tous vos péchés : *Eleemosynis peccata redime.* (*Dan.*, IV, 24.) Et quels péchés encore! débauches, violences, larcins, cruautés, tyrannie, impiétés, profanations, sacriléges, couvrez tous ces excès honteux du

voile de la charité, et Dieu les effacera de sa mémoire. En un mot, (car qui pourrait épuiser ce détail?) comme si l'aumône était le supplément et l'équivalent de tous les mérites, et que l'omission de l'aumône fût l'assemblage ou le comble de tous les crimes, c'est par elle, vous le savez, qu'au dernier jugement se fera le dicernement des élus et des réprouvés.

Après cela, chers auditeurs, n'ai-je pas droit ici d'entrer en jugement avec vous? et de vous demander à vous, pauvres et riches, si vous avez encore quelque demande, quelque reproche ou quelque plainte à faire à votre Dieu. Pauvres! que pouvait-il faire pour vous davantage? vous assister par lui-même? vous faire tomber tous les jours la manne du ciel? multiplier tous les jours les pains? en un mot prodiguer ses miracles? il ne le devait pas sans doute, et dans un sens il ne le pouvait pas; cela répugnait à sa sagesse. Rendre les riches vos tributaires? vous transporter tous ses droits? attacher à votre soulagement leur bonheur et leur salut? il le devait, il le pouvait et il l'a fait. Vous, riches, vous vous plaignez quelquefois que vos biens, après tout, ne guérissent pas vos maux: faites l'aumône, et elle vous en délivrera; que votre prospérité ne remplit pas encore tous vos désirs: faites l'aumône et elle les comblera; que vos bons propos n'amendent pas vos mœurs: faites l'aumône et elle les changera: *Quod superest, date eleemosynam; et ecce omnia munda sunt vobis.* (*Luc.*, XI, 41.) Je ne sais, chrétiens, si vous êtes touchés; mais je sais bien que vous le devez être, et qu'après des motifs si pressants, tout ce que vous pouvez désirer, c'est un détail exact qui vous instruise à fond de l'étendue de vos obligations sur l'aumône: et c'est aussi le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

On fait des aumônes; mais en fait-on assez pour satisfaire au précepte? On fait des aumônes; mais les fait-on assez bien pour en avoir le mérite? On fait des aumônes; mais les fait-on assez tôt pour en recueillir les fruits? Trois questions importantes, riches du monde, sur l'étendue de vos obligations dont vous ne paraissez pas assez instruits, et qui regardent la mesure, la méthode et le temps de l'aumône. Pour les résoudre comme il faut, rappelez-vous, je vous prie, les principes sur lesquels est établi le devoir de l'aumône; vous en conclurez sans peine, et la mesure fixe, et la méthode précise, et le temps prescrit. C'est Dieu même, avons-nous dit, qui exige l'aumône pour la justification de sa providence. Donnez-la donc assez abondante pour justifier, de votre part, la providence de Dieu: en voilà la mesure inviolable. C'est Jésus-Christ qui la reçoit pour le soulagement des besoins de ses membres: donnez-la donc en chrétien qui croit, par elle, soulager les besoins de Jésus-Christ: en voilà la méthode véritable. C'est votre âme qui vous la demande pour vos plus chers intérêts; donnez-la donc tandis que vous en pouvez profiter: en voilà le temps favorable. Ne perdez rien, je vous prie, de ce détail.

C'est pour la justification de sa providence que Dieu fait de l'aumône un précepte. Providence de Dieu, qui pour le bon ordre du monde n'y doit et n'y peut autoriser ni le trop, ni le trop peu, et qui par conséquent, pour sa justification entière, ne peut rien exiger de moins en faveur du pauvre que la cession totale du superflu du riche, c'est-à-dire de tout ce que le riche accorde: premièrement, à des passions criminelles; secondement, à des bienséances excessives; troisièmement, à des nécessités prétendues. Règles sûres et indubitables, et qui n'ont besoin, pour être appliquées, que d'une simple exposition.

Le premier fonds de la subsistance du pauvre, et le premier article du superflu du riche, c'est d'abord, et sans contredit, tout ce qui sert à entretenir des passions criminelles, et ce qui, soustrait à ces passions, servirait à soulager des nécessités pressantes. Votre superflu donc, riche passionné pour le jeu, c'est ce que vous perdez, et même ce que vous gagnez à un amusement pour vous sérieux, chagrin, capricieux et colère, ruineux pour vous ou pour les autres, préjudiciable à l'ordre de votre famille, et nuisible à l'état de votre santé; et ce que le pauvre affligé emploierait à sécher des larmes amères, à prévenir des besoins réels, à dissiper des inquiétudes accablantes. Votre superflu, riche voluptueux, c'est ce que vous prodiguez à parer l'idole qui vous enchante, à fournir à son luxe scandaleux, à payer ses maudites complaisances, à allumer pour vous et pour elle les flammes de l'enfer; et ce que le pauvre emploierait à se rendre aux vœux d'une famille désolée, à briser les fers qui le retiennent captif, à sauver son âme et sa foi des périls d'un barbare esclavage et d'une servitude cruelle. Votre superflu, riche ambitieux, c'est ce que vous sacrifiez tous les jours à vous faire des amis, à supplanter des concurrents, à suppléer au mérite qui vous manque pour vous élever ou pour vous soutenir dans le monde; et ce que le pauvre vexé, persécuté, emploierait à désarmer la cabale qui l'assaillit, à repousser la force qui l'opprime, peut-être même à déterminer la balance de la justice que, par des procédures immenses, une partie trop riche et trop puissante tient depuis longtemps immobile et en suspens. Votre superflu, riche dissipateur, c'est ce que vous dépensez follement, sans autre plaisir que celui d'une folle dépense; et ce que le pauvre obéré emploierait à acquitter des dettes, qui, payées à temps, conserveraient son crédit et relèveraient sa fortune. Votre superflu, riche avare, c'est ce que vous possédez inutilement, bien résolu de n'en user jamais; et ce que le pauvre ruiné emploierait à dégager des mains avides d'un autre avare comme vous, ce qu'il a engagé à vil prix pour se procurer un soulagement peu durable. Vo-

tre superflu, riche somptueux, c'est ce que vous employez sans ménagement à vous ménager toutes les douceurs de la vie, à vous faire de toutes les saisons de l'année et de toutes les heures du jour un tissu de divertissements, à n'avoir d'autre fatigue, d'autre embarras, d'autre peine que le choix de vos amusements; et ce qui suffirait pour arracher à tant d'autres riches efféminés comme vous, tant de malheureuses victimes qui achètent d'eux quelques faibles secours de la vie, par le précieux sacrifice de leur honneur et de leur salut. Qui que vous soyez enfin, riches pécheurs, votre superflu, mais superflu que la Providence, ni pour son intérêt, ni pour celui des pauvres, ni pour le vôtre même, ne peut vous abandonner, c'est tout ce qui vous sert à payer, à entretenir, à multiplier vos crimes.

Et en effet, tandis que vous aurez de quoi être criminels, de quel front direz-vous que vous n'avez pas de quoi être charitables? tandis que vos biens vous fourniront le moyen d'offenser votre Dieu, comment oserez-vous soutenir qu'ils ne vous donnent pas le pouvoir de soulager vos frères? tandis que vous serez assez riches pour acheter l'enfer à grands frais, par où prouverez-vous que vous ne l'êtes pas assez pour acheter le ciel à un prix plus modique? L'imposture est visible, et la contradiction manifeste. Concluons donc d'abord, mais concluons sans crainte de réplique, que les dépenses des passions des riches sont le premier fonds de la subsistance des pauvres. Fonds si abondant, que celui-là seul, sagement ménagé, j'ose le dire, ferait au moins cesser dans le monde les nécessités les plus criantes.

Ajoutons ce qu'on accorde aux bienséances excessives de l'état; et voyons si nous ne trouverons point ici de nouveaux retranchements à faire pour la justification de la Providence.

Je le sais, riches du monde! vous avez des droits que je ne dois pas vous contester. Vos rangs, vos dignités, et vos biens mêmes, vous donnent des priviléges qui ne sont attachés, ni aux basses conditions, ni aux médiocres fortunes. Mais c'est à la religion et à la justice, et non à l'émulation et au caprice, à fixer ces droits et ces priviléges que vous appelez les bienséances de votre condition. Ne m'alléguez donc point ici les lois du monde, lois réprouvées de l'Evangile, rapportez-vous-en aux décisions de vos propres consciences. Ce sont là des oracles sûrs que la Providence elle-même a formés au fond de vos cœurs. Ecoutez si le langage que je vais leur tenir en public, n'est pas en effet celui qu'ils vous tiennent souvent en secret. Moi, magistrat, quand, à la ville et à la campagne, je n'habiterais point ces maisons si superbes; quand je retrancherais une partie de mon train et de ma suite; quand, pour m'épargner une fatigue inséparable de mon emploi et de ma charge, je ne payerais point si cher les services toujours suspects d'une main mercenaire et vénale, en serais-je après tout un juge moins respectable, et ma dignité en serait-elle avilie? Non, sans doute. Ce n'est donc point aux bienséances de mon état, que j'accorde ces dépenses inutiles, c'est à l'envie de jouir ou de briller; c'est à mon luxe et à ma paresse que j'accorde ces dépenses. Moi, homme de commerce, et d'un rang bien inférieur à ceux que je devrais au moins respecter par leurs titres, quand je ne mettrais point ma gloire à me mesurer à eux par un faste déplacé; quand, par la magnificence de mon palais, la somptuosité de mes meubles, la délicatesse de ma table, l'éclat qui rejaillit sur tout ce qui m'environne, je ne ferais pas demander à tout le monde d'où je viens, et qui je suis, tant je parais au-dessus de ce qui convient, mon commerce, après tout, en serait-il traversé, et mes affaires en souffriraient-elles quelque dommage? Non, sans doute: ce n'est donc point aux bienséances de mon état que j'accorde ces ridicules dépenses; c'est à l'enflure de mon cœur, à l'envie que j'ai de paraître. Moi, femme du monde, quand je jouerais un jeu plus modéré, ou même quand je rabattrais du prix excessif de mes ajustements somptueux, peut-être en serais-je moins adorée; mais après tout en serais-je moins estimable? car de me faire adorer, ce ne fut là jamais un privilége de ma condition. Non, sans doute. Ce n'est donc point aux bienséances de mon état que j'accorde ces folles dépenses, c'est seulement à l'idolâtrie de mon corps, et à la vanité de mon esprit.

Mais une preuve convaincante et palpable qu'on peut faire tous ces retranchements, sans déroger à son état, c'est que quelquefois dans une ville, un premier ministre et un premier magistrat, qui devraient vous servir d'exemples, ne les gardent point ces bienséances chimériques, et n'en sont que plus révérés. C'est que tel autre, aussi riche négociant, mais meilleur chrétien que vous, sans le porter si haut, a plus de crédit et de vogue; c'est que telle autre femme du monde, qui pourrait bien vous le disputer, a trouvé, sans ce jeu démesuré, sans cet étalage de parures, sans cet attirail de vanité, le secret de soutenir son rang et sa naissance. Car voilà une comparaison à laquelle la providence de Dieu sera toujours en droit de vous rappeler pour vous confondre. Pour juger sainement des bienséances de votre état, que ne vous mesurez-vous à ces vrais chrétiens, qui, dans le même état, en savent si bien allier les devoirs avec les devoirs du christianisme! Vous en connaissez de ce caractère; il y en a dans tous les états, dans toutes les villes, qu'il faut prendre pour modèles; et non cette foule d'ambitieux dont la vanité a introduit une confusion et un désordre dans toutes les conditions où il n'est plus presque possible de distinguer le prince d'avec le sujet, l'homme public d'avec l'homme particulier, le noble d'avec le roturier, l'ancien domestique d'avec le nouveau maître. Si, au lieu de porter incessamment vos yeux sur les plus riches, vous daigniez quelquefois les abaisser sur les pau-

vres; si vous fréquentiez aussi souvent les hôpitaux que les palais des grands, à la place d'un faste qui vous fait envie, vous verriez une misère qui vous ferait pitié. Que vous seriez alors avantageusement placés, pour juger et de votre superflu et de votre nécessaire! à la vue de tant de malheureux, qui ne vivent presque pas seulement en hommes, vous vous écrieriez sans doute : Ah! j'en ai trop! au lieu qu'en comparaison de ces heureux du siècle, qui sont les dieux de la terre, vous diriez toujours : Hélas! j'en ai encore trop peu. Eh! que diront donc tant de misérables, réduits à mendier leur pain, qu'on leur refuse? à attendre leur subsistance qu'ils n'osent demander en public? Si vous n'avez pas de superflu, où sera désormais leur nécessaire? Les besoins de leur état diminuent-ils à proportion que les bienséances du vôtre augmentent? Au contraire, plus l'opulence des autres croît, plus leur misère leur devient pesante. Suivre donc, comme vous faites, les opinions du siècle sur les bienséances des conditions, c'est en agrandir, c'est en outrer l'inégalité, au lieu de la réparer et de l'adoucir, pour la justification de la Providence.

Mais non, me dira quelqu'un, mes biens ne sont ni la matière de mes péchés, ni la nourriture de mes passions. Je me suis réduit aux bienséances indispensables de mon état. De l'aveu des plus sages, je pourrais le porter plus haut sans ambition; mais je ne puis, sans déshonneur, me retrancher davantage. Cependant, malgré des dépenses si modérées, à peine me reste-t-il, à la fin de l'année, quelque réserve nécessaire : est-il de la prudence de s'en dessaisir? Car enfin, les meilleurs fonds, si l'on n'en prend soin, dépérissent Les enfants élevés demandent qu'on les établisse : il faut songer à les placer. Les temps sont fâcheux et peuvent devenir encore plus mauvais : il faut avoir toujours devant soi quelque avance. Toutes ces nécessités personnelles ne marchent-elles pas devant les étrangères? Voilà la question.

Ah chrétiens! je pourrais vous demander à mon tour si la Providence, que vous devez justifier, approuve ces inquiètes prévoyances que vous portez, au préjudice de l'aumône, jusqu'aux années les plus reculées : elle qui, pour faciliter l'aumône, vous défend le souci même du lendemain? *Nolite solliciti esse.* (*Matth.*, VI, 31.) Je pourrais vous demander si la Providence, que vous devez justifier, approuve ces fonds et ces ressources que vous vous faites du retranchement de l'aumône : elle qui vous apprend que la protection de Dieu, dont l'aumône vous répond, est le fonds le plus solide de vos fortunes et la plus infaillible ressource dans vos nécessités? *Scit pater vester quia his indigetis.* (*Ibid.*, 32.) Je pourrais vous demander si la Providence, que vous devez justifier, approuve cette injuste préférence que vous donnez aux soins d'un avenir incertain, sur les soins du salut attaché et promis à l'aumône pour récompense; elle qui vous recommande de chercher avant tout, par l'aumône, comme par la voie la plus sûre, le royaume de Dieu? *Quærite primum regnum Dei.* (*Ib.*, 33.)

Mais sans entrer dans tous ces points de morale, je réponds précisément à la question. Oui, chrétiens, la Providence vous permet de tirer de vos biens de quoi fournir à toutes vos nécessités réelles et certaines, et non pas prétendues et imaginaires. Mais souvenez-vous, je vous prie, que la plus réelle et la plus certaine nécessité d'un chrétien c'est d'obéir aux ordres de Dieu. Or qu'est-ce que Dieu vous commande? Donnez, dit-il, selon qu'il vous a été donné : *Da secundum datum.* (*Eccli.*, XXXV, 12.) Prenez garde, chrétiens, Dieu ne vous dit pas : Donnez ce que vous avez de reste : la cupidité n'en a jamais de reste; elle n'en a jamais assez, toujours, ou prodigue pour le présent, ou bien avare pour l'avenir. Mais Dieu vous dit : Donnez à proportion de ce que vous avez reçu, c'est-à-dire proportionnez vos dons à vos richesses; réglez vos charités sur vos moyens; mesurez à vos revenus vos largesses. Soyez, à la bonne heure, prévoyants et ménagers; mais soyez-le pour les pauvres aussi bien que pour vous-mêmes; que leurs besoins entrent dans vos épargnes, comme vos nécessités; mettez à part une portion de réserve pour le soulagement de leurs misères, de même que vous en mettez pour la réparation de vos biens, pour l'établissement de vos enfants, pour le soutien de vos familles; n'ajoutez rien à vos arrangements domestiques, sans ajouter à vos destinations charitables; et ne retranchez rien de celles-ci que vous n'ayez auparavant retranché de celle-là : en un mot, faites toujours aller de pair, dans votre économie, et la prudence et la charité : *Da secundum datum.* Voilà la mesure inviolable de l'aumône : voyons-en la méthode véritable.

C'est Jésus-Christ qui reçoit l'aumône par les mains des pauvres : donnez-la-leur donc, comme à Jésus-Christ, avec joie, avec assurance, avec humilité.

Loin de nous d'abord ces personnes bienfaisantes dont les paroles dures, les regards fiers, les airs méprisants font bien plus sentir au pauvre le poids de sa misère que leurs faibles aumônes ne lui font éprouver le secours de leur charité! Est-ce ainsi que Jésus-Christ mérite d'être assisté? Le traiter de la sorte, n'est-ce pas le traiter comme ont fait les Juifs : lui insulter jusque sur la croix? mêler l'absinthe et le fiel au rafraîchissement même qu'on lui présente? ou, pour ne rien dire d'outré, faire au moins profession publique de le méconnaître dans ses souffrances? A quoi bon, en effet, ces manières désobligeantes dont on accompagne l'aumône? A montrer que le cœur désavoue le bien que la main fait; à désabuser ceux qui pourraient croire qu'on exerce la miséricorde et qu'on pratique la charité par un principe de religion et par un motif de piété; à faire voir que le peu qu'on donne, on le donne plutôt à l'importunité du pauvre qui demande qu'à l'entremise d'un Dieu qui reçoit? En vain excuse-t-on ces sévérités trop

communes aux riches du siècle, sur l'arrogance trop ordinaire, je l'avoue, aux mendiants publics! En vain se récrie-t-on contre le tort que fait au soulagement des nécessiteux involontaires et des vrais indigents cette foule de fainéants familiarisés avec la misère! En vain nous fait-on l'ennuyeuse histoire de leurs stratagèmes, de leurs aventures, de leurs fortunes et de leurs débauches mêmes. Eh! de grâce mes frères, disait saint Paul aux premiers chrétiens, eh! laissez-nous le soin dont Dieu nous a chargés de reprendre, d'instruire, d'évangéliser enfin les pauvres, et ne vous réservez que le plaisir que Jésus-Christ vous procure : de le nourrir, de le soulager dans ses membres : fonction aussi agréable pour vous que la nôtre nous est pénible : *Qui miseretur in hilaritate.* (*Rom.*, XII, 8.) Pensez-vous, ajoutait ce grand apôtre, que ce Dieu de douceur et de bonté agrée des dons accordés avec chagrin, avec rudesse? Serait-il moins délicat sur les obligations qu'il veut nous avoir que ne sont les hommes à qui vos libéralités coûtent à recevoir à proportion de ce qu'ils sentent qu'elles vous coûtent à faire? A son jugement, comme au vôtre, la manière obligeante de donner ne fait-elle pas une partie du bienfait? Que dis-je? ne fait-elle pas, elle seule, le bienfait même? Ne lui donnez donc point, concluait-il, ou donnez-lui avec joie : *Hilarem enim datorem diligit Deus.* (II *Cor.*, IX, 7.) Que lui donnez-vous, après tout, que la moindre partie de ce qu'il vous a donné? Tout ce que vous avez vient de lui : ce sont ses biens qui vous nourrissent. Vous ne subsistez même qu'autant qu'il vous soutient. Donnez-lui donc ce peu qu'il attend de vous, comme il vous a donné tout ce que vous avez reçu de lui, de bonne grâce et de bon cœur, et non à regret et comme par force : *Non ex tristitia aut necessitate* (*Ibid.*) Telle était la morale de saint Paul.

Loin de nous encore ces personnes scrupuleusement aumônières, qui dans leurs aumônes font acception de mérites et de personnes, et qui s'attachent si fort à leurs préventions et à leurs goûts pour celles qu'elles assistent, qu'il est à craindre qu'un amour-propre et naturel ne prenne en elles la place de la charité commune et chrétienne! Eh! mes frères! puisque Jésus-Christ veut bien vous faire l'honneur de se présenter à vous dans tous les pauvres, vrais ou faux, volontaires ou forcés, vertueux ou criminels, pourquoi ces complaisances partiales pour les uns, et ces indignes rebuts pour les autres? Dieu veut bien qu'il y ait de l'ordre dans l'exercice de la miséricorde, comme dans la pratique des autres vertus; mais Dieu ne veut point qu'il y entre de bizarrerie ni de caprice. Je sais qu'il y a des charités préférables et des pauvres privilégiés, pauvres parents, pauvres domestiques, pauvres vassaux, pauvres voisins, pauvres évangéliques, pauvres honteux et connus de vous seuls; mais je ne sais que trop que ce ne sont pas là ceux d'ordinaire à qui l'on porte ses faveurs et sur qui l'on répand ses grâces. Je ne dis pas que la véritable charité exclue tout égard et tout choix; mais je dis aussi qu'elle n'est pas toujours si méthodique, et que de temps en temps elle sait se déranger à propos pour courir aux nécessités les plus pressantes. Je conviens, enfin, qu'une seule personne riche dans une paroisse ne peut pas en soulager tous les pauvres; mais je voudrais au moins que la charité du cœur fût universelle, si le secours de la main n'est pas général. C'est l'exemple que nous a donné de l'aumône le Sauveur même, qui la reçoit. Lisez sa vie, examinez ses actions. Son occupation chérie, ou plutôt son unique occupation, n'était-ce pas de donner la nourriture aux faméliques, la vue aux aveugles, la santé aux malades, et cela sans discernement et sans distinction? *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes.* (*Act.*, X, 38.) Suivez-le dans ses courses évangéliques, parcourez tous les lieux différents par où il a passé : partout n'était-il pas le même? Bon Pasteur et bon Père, quoiqu'il ne fût envoyé, disait-il lui-même, qu'aux brebis d'Israël et aux enfants de la Synagogue : *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes.* Nommez-moi, si vous pouvez, le pauvre étranger qu'il n'a pas assisté, le suppliant infidèle qu'il n'a pas exaucé, le pécheur languissant qu'il n'a pas soulagé, le traître convaincu qu'il n'a pas servi, l'ennemi abattu qu'il n'a pas relevé, le persécuteur frappé qu'il n'ait pas défendu et guéri même? *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes.* Faites donc pour lui seul ce qu'il a fait pour tous, si vous voulez être de ses disciples.

Loin de nous enfin ces personnes pompeusement charitables, qui ne sont pas contentes, dans leurs aumônes, d'avoir l'œil de Dieu pour témoin, et pour dépositaire la main du Sauveur; qui cherchent encore à s'attirer l'attention et l'applaudissement des hommes; qui n'embouchent pas elles-mêmes la trompette, mais qui sont bien aises que d'autres l'embouchent pour elles, afin de préconiser en public les bonnes œuvres qu'elles font en secret. Ajoutons-y, Mesdames, et voici ce qui vous regarde en particulier, ajoutons-y ces personnes de votre sexe, mondainement et non chrétiennement officieuses, qui, sous prétexte de quête et de sollicitation de charité, viennent dans nos églises faire étalage de vanité; qui s'étudient à exciter non un peu de pitié pour les pauvres, mais beaucoup de complaisance pour elles; qui, par leur immodestie, leur mondanité, leur dissipation, font faire plus de péchés que d'aumônes; et cela quelquefois dans le temps même de nos plus saints mystères, et jusque sous les yeux du Sauveur. Pensez-vous qu'il agrée de pareils services? Ah! s'il s'élevait autrefois avec tant de zèle contre l'hypocrisie des aumônes pharisaïques de son temps, de quel œil regarde-t-il l'ostentation de ces charités politiques de nos jours? Ou plutôt les regarde-t-il comme faites à lui-même? Et si quelqu'un de ces fastueux bienfaiteurs des pauvres ose lui

dire au jugement dernier : Seigneur! Seigneur! n'avons-nous pas fait de bonnes œuvres en votre nom et pour vous? La réponse est toute prête dans l'Evangile : En mon nom? dites au vôtre, puisque par vos aumônes vous en avez cherché l'éclat. Pour moi? dites pour vous, puisque votre charité n'a servi qu'à vous donner en spectacle, et en spectacle scandaleux. Vous avez reçu votre récompense, et vous vous êtes payés de vos services : *Recepistis.* Je ne vous connais point.

Ce n'est pas, au reste, que je veuille condamner ici toutes les charités publiques. A Dieu ne plaise! puisque Jésus-Christ et l'Eglise même les attendent et les recommandent expressément. Faites, mes frères, à la bonne heure, de vos propres mains, des charités publiques, pour ne point passer dans le public pour un mauvais riche, pour ne pas vous attirer les malédictions du pauvre, pour piquer même vos semblables d'une sainte émulation, en un mot, pour le devoir et non pour la gloire de l'édification; mais faites-en aussi de secrètes et de plus grandes, et de meilleur cœur, en sorte qu'elles partent d'une main sans que l'autre le sente : heureux, et trop heureux, si vous en pouvez dérober la connaissance au public, au pauvre et à vous-mêmes! L'aumône, qui échappe jusqu'aux yeux du chrétien qui la donne, va droit au cœur du Sauveur qui la reçoit. En voilà la méthode véritable. Reste à vous en marquer en peu de mots le temps favorable. Et c'est par où je finis

C'est votre âme qui vous la demande pour vos plus chers intérêts. Donnez-la donc tandis que vous en pouvez profiter, c'est-à-dire durant la vie; et n'attendez pas à la mort, où l'aumône remise perd au moins beaucoup de ses avantages. Car, dites-moi, l'aumône à la mort est-elle aussi consolante pour le mourant? Que de grâces lui aurait-elle ménagées durant la vie! grâces non-seulement temporelles, pour mettre ordre à ses affaires, pour assurer au moins ses dons, pour les distribuer de ses propres mains, pour les mettre à couvert et de l'avidité de l'héritier et de l'infidélité du légataire; mais grâces encore spirituelles, pour régler sa conscience, pour sanctifier son âme, pour la disposer à paraître au terrible jugement de Dieu, pour la mettre en état d'avoir plus à espérer et moins à craindre. Quelles pertes et quels regrets! L'aumône à la mort est-elle aussi avantageuse pour le prochain. On donne aux pauvres qui prieront pour le mort. Voilà donc d'abord les pauvres réduits à désirer la mort du riche. Quelle tentation! Mais, de plus, ceux qui auraient vécu s'il les avait assistés à propos; ceux qui, parce qu'il les a constamment abandonnés, n'auront pu lui survivre; ceux qui, comme Lazare, seront morts à sa porte et sous ses yeux; ceux enfin que sa mollesse ou sa dureté aura laissés périr de faim et de misère; tandis que les autres demanderont miséricorde, ne crieront-ils point plus haut vengeance? Quels torts et quels reproches! L'aumône à la mort est-elle aussi précieuse devant Dieu? Quoi! lui offrir ce qu'on ne peut plus garder, lui offrir ce qu'on est forcé de quitter, lui offrir ce que sans la mort on retiendrait encore tout entier! Quel acte de religion et quelle espèce de sacrifice! L'aumône à la mort est-elle aussi méritoire pour le ciel? Eh! mes frères! est-ce la saison de semer, quand le temps de la moisson arrive? Commence-t-on à courir quand la carrière se ferme? Et est-on bien reçu à disputer le prix quand on va décerner la couronne? Quel mérite et quelle espérance! Enfin l'aumône à la mort est-elle aussi décisive pour le salut? C'est là la question. Tant d'aumônes à la mort qu'il vous plaira pourront-elles éluder cet arrêt déjà porté contre le mauvais riche? Mon fils, les choses changent, et chacun a son tour. Vous avez joui durant la vie, et le pauvre a été privé de tout : il est juste qu'après la mort vous soyez privé de tout, et que le pauvre en jouisse : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua et Lazarus similiter mala. Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* (*Luc.*, XVI, 25) Quel préjugé et quelle attente! Pensez-y donc bien, chers auditeurs! et, si vous êtes sages, privez-vous plutôt durant la vie, en faveur des pauvres, d'une partie des biens du temps, afin que vous jouissiez avec eux, après la mort, des biens de l'éternité. Je vous les souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXVII.

Pour le vendredi saint.

SUR LA PASSION.

Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est. (*Exod* , XXV, 40.)

Voyez, et faites selon le divin modèle qui vous a été montré sur la sainte montagne.

Ce sont les paroles mémorables que Dieu dit à Moïse, en lui traçant le plan de cette arche mystérieuse qui fut si longtemps parmi le peuple juif le gage de son bonheur et le symbole de sa foi. Et c'est aussi la devise que les saints Pères donnent à ce bois sacré qui devient aujourd'hui, par le sang du Sauveur, l'arche de la nouvelle alliance et la sauve-garde du peuple de Dieu. Jetez les yeux, chrétiens, nous disent-ils, et réglez-vous sur ce grand modèle que vous offre la croix du Sauveur du monde. *Inspice et fac.* Regardez-la, et considérez attentivement le Juste qui y meurt; mesurez, si vous pouvez, la profondeur de ses plaies, l'abîme de sa tristesse, le poids de son accablement, l'immensité de ses peines, l'étendue de ses tourments, l'excès de ses douleurs : *Inspice.* Et si ce qu'il souffre pour vous vous attendrit sur lui-même, affligez-vous de vos malheurs à proportion qu'il s'en afflige, pleurez vos maux comme il les pleure, soyez sensibles à votre perte aussi vivement qu'il la ressent : c'est bien le moins que par reconnaissance pour lui vous fassiez ce qu'il a fait par amour pour vous : *Inspice et fac.* Contemplez à loisir les causes de sa mort; et voyez autour de cette innocente victime frémir l'enfer et ses fureurs, la trahison et sa

noire perfidie, l'infidélité et sa lâche désertion, l'injustice et ses frauduleux détours, l'envie et sa jalouse rage, la violence et ses cruautés tyranniques : *Inspice;* et si, justement indignés de ce spectacle d'horreur, vous vous sentez animés contre ses auteurs et ses complices, ah! tournez votre indignation contre vous-mêmes, et exterminez le péché de votre cœur, puisque, pour peu que vous en pénétriez la malice, vous y verrez les traits les plus marqués de ces monstres odieux : *Inspice et fac.* Ouvrez les yeux à ce supplice, et, du patient qui le souffre et des ministres qui l'exécutent, allez jusqu'à l'arbitre souverain qui l'ordonne. Rendez-vous attentifs à la rigueur de ses jugements, à la sévérité de ses arrêts, à l'inflexibilité de sa justice, au pouvoir de son courroux, à l'éclat de ses vengeances : *Inspice;* et, à bon droit effrayés de sa juste colère contre celui qui n'est chargé que de la dette et de la peine du péché, tremblez pour vous, pécheurs, qui en portez le caractère et la tache; prévenez-en au plus tôt les funestes effets : *Inspice et fac.*

Venez donc, chrétiens, approchez tous, rangez-vous autour de la croix. C'est le lit de votre Père mourant : venez écouter les leçons que son amour vous y donne; recueillez-y ses derniers soupirs, et, pour vous consoler de sa mort, recevez par testament la croix sur laquelle il expire. C'est le théâtre de vos désordres : venez-y voir les scènes tragiques, le spectacle sanglant, le dénouement fatal de ce qui a peut-être passé jusqu'ici dans vos esprits pour légèreté, faiblesse, amusement; et, afin désormais de juger sainement de l'énormité de tout péché, prenez pour règle la pesanteur de cette croix qui en est l'ouvrage. C'est le tribunal d'un Dieu vengeur : n'attendez pas au lit de la mort qu'on vous force, hélas! peut-être trop tard, d'y porter vos mains défaillantes. Pleins de vie, portez-y des yeux éclairés de la foi; lisez-y les implacables lois, les décrets irrévocables, les exemples effrayants de la justice divine, et faites-vous-en des motifs d'un prompt et sincère changement : *Inspice et fac.*

Non, chrétiens, ne séparons point ce double tribut, que nous devons tous aux funérailles de notre divin Maître : tribut d'un tendre et douloureux sentiment : *Inspice*. tribut d'un saint et généreux effort : *Et fac;* Etre touché de ses souffrances, ému de ses opprobres, ébranlé de sa mort, et rien de plus, permettez-moi de le dire, hélas! c'est l'être beaucoup moins que les créatures les plus insensibles, qui toutes d'un commun accord lui donnèrent à l'envi des marques réelles et effectives de leur douleur. Le ciel et ses astres en furent touchés, et ils se condamnèrent pour un temps aux ténèbres; la terre et ses rochers furent émus, et ils perdirent à ce moment leur stabilité et leur repos; les portes des ombres et de la mort en furent ébranlées, et elles s'ouvrirent à la lumière. Serions-nous donc les seuls qui nous contenterions d'une oisive douleur et d'une piété stérile? Ah! ce n'est pas l'intention de l'Eglise. Mère aussi tendre pour le salut de ses enfants qu'épouse désolée de la mort de son époux, elle suspend aujourd'hui ses tristes cérémonies, elle interrompt son silence profond, elle produit ses ministres au milieu de son lugubre appareil, pour venir, par un récit simple et touchant, mais instructif, non pas tant louer les vertus assez connues de Jésus innocent que combattre les déréglements secrets de votre vie criminelle; non pas tant arracher de vos yeux des larmes accoutumées à couler inutilement pour des sujets bien moins intéressants, que tirer de généreuses résolutions de vos cœurs insensibles à tous les traits de la grâce; non pas tant vous dire : Voyez ce qu'un Dieu a souffert pour votre amour : *Inspice*, que vous répéter incessamment : Faites ce qu'il a fait pour votre salut : *Et fac.*

Mais quoi! qu'attend-on de nous, et que faut-il faire? Ah! chrétiens, que je serais content si, de bonne foi et résolus d'en venir à la pratique, vous me faisiez aujourd'hui cette importante question; ce fut celle qui sanctifia ces Juifs encore tout fumants du sang de Jésus-Christ, la première fois que saint Pierre leur parla d'un Dieu sauveur qu'ils avaient crucifié : *Hunc Jesum quem vos crucifixistis.* (*Act.*, IV, 10.) Misérables que nous sommes, s'écrièrent-ils d'une voix entrecoupée de sanglots et de soupirs, qu'avons-nous fait et que devons-nous faire : *His auditis, compuncti sunt corde, et dixerunt : Quid faciemus?* (*Act.*, II, 37.) Faites pénitence, reprit le prince des apôtres : *Pœnitentiam agite.* (*Ibid.*, 38.) C'est la vérité que vous prêche Jésus-Christ du haut de sa croix; c'est le but et la fin qu'il s'est proposée dans ses souffrances; c'est le fruit de la récompense qu'il attend de sa passion et de sa mort : *Pœnitentiam agite.* Pénitence donc, mes frères, pénitence! mais pénitence véritable et sans illusion, pénitence entière et sans réserve, pénitence prompte et sans retardement. Car c'est là la pénitence qui sauve.

Pour juger si elle est sincère et véritable, il faut en avoir un modèle parfait; pour la rendre entière et complète, il faut en rapprocher tous les objets; pour la faire prompte et diligente, il faut en apporter un motif vif et pressant. Or où trouver ce motif, cet objet, ce modèle universel de pénitence? Dans le mystère même de la croix que je vous annonce : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.* Que voyons-nous en effet dans tout le cours de la Passion? Jésus pénitent, l'homme coupable, Dieu courroucé. Jésus pénitent, spécialement au jardin des Olives. L'homme coupable, principalement dans les tribunaux de Jérusalem. Dieu courroucé, surtout sur le Calvaire. Jésus pénitent au jardin des Olives, modèle de pénitence, capable d'en dissiper toutes les illusions. L'homme coupable dans les tribunaux de Jérusalem, objet de pénitence, qui en réunit tous les sujets. Dieu courroucé sur le Calvaire, motif de pénitence, qui en rassemble toutes les

raisons les plus pressantes. C'est le partage naturel de ce discours funèbre, que je consacre à la gloire du Rédempteur et au salut des âmes rachetées de son sang.

Croix adorable! vous fûtes le trône de l'un et vous êtes l'asile des autres. Jésus s'est fait honneur de vous porter, et nous ne rougissons pas de nous prosterner devant vous! ennoblie de son sang, vous êtes devenue un objet chéri du ciel, vénérable à la terre, terrible aux enfers, et le plus précieux héritage des disciples de Jésus-Christ. Vous partagez avec Marie l'honneur d'une si belle vie; elle lui a donné ses heureux commencements, et vous y mettez une fin salutaire. Conçu sans douleur, elle l'a porté dans son sein; mourant dans les tourments, vous le recevez entre vos bras. Ses premiers désirs ont été pour elle, et pour vous ses derniers soupirs; en un mot aujourd'hui vous lui tenez lieu de mère; comme elle, servez-nous de patrone et de guide; recevez donc nos respects et nos hommages, soyez favorable à nos vœux; ce sont autant de témoignages de l'ardeur sincère que nous avons de vivre sous vos lois, de combattre sous votre étendard, d'expirer dans vos chastes embrassements et de vous dire avec l'Eglise, jusqu'au dernier moment de notre vie : O croix! divine croix! notre unique espérance! *O Crux, ave! spes unica.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce fut, vous le savez, dans un jardin de délices, où fut conçu le premier péché du monde, sous les plus fausses et les plus trompeuses amorces; et c'est dans un jardin de douleur que paraît aujourd'hui la pénitence sous ses plus vives et ses plus sincères couleurs : pénitence, non pas facile et commode, telle que se la promettent les pécheurs présomptueux; pénitence non pas aussi sans attrait, sans onction, sans douceur, ainsi que se la figurent les pécheurs lâches et timides, pénitence enfin, non pas infructueuse et inutile, comme l'appréhendent les plus grands et les plus désespérés pécheurs; mais pénitence commencée dans l'amertume et la violence, accompagnée de consolation et de force, suivie d'une infaillible miséricorde. Car c'est ainsi que le Sauveur, ce parfait modèle de pénitence, nous la dépeint dans le jardin des Olives, où il s'afflige et se désole, où le ciel le visite et le console, où il s'offre enfin lui-même à ses plus cruels persécuteurs, et avec lui leur grâce et leur pardon. Ne perdons aucune de ces trois circonstances, sources abondantes de solides réflexions.

Et d'abord, quelle affligeante peinture nous fait l'Evangile de Jésus pénitent au jardin des Olives? Ce n'est plus ce maître si sociable, qui se familiarisait avec ses disciples, qui les charmait par ses discours, qui les honorait de ses caresses, qui les animait par sa présence; c'est un triste solitaire qui ne cherche plus que la retraite et le silence, qui va cacher l'excès de sa douleur dans les ombres épaisses de la nuit, qui ne veut d'autres confidents que les antres et les rochers les plus sombres, d'autre spectacle qu'un désert affreux, d'autre exercice que l'oraison, d'autre commerce qu'avec le ciel irrité, ni d'autre entretien qu'avec le Dieu des vengeances. Ce n'est plus cet ami si tendre dont le sein charitable était le dépositaire des secrets de saint Jean son ami et son confident. Il laisse ce favori à l'écart avec deux de ses apôtres choisis. Il s'éloigne également et d'eux et de lui et de tous ses autres disciples; il les abandonne désormais à la garde de la vigilance, tandis qu'il se livre aux soins fervents de la prière. *Sustinete hic et vigilate.* (*Matth.*, XXVI, 38.) Ce n'est plus ce zélé Pasteur qui dans un repas miraculeux vient de nourrir son cher troupeau de son corps et de son sang précieux; c'est une innocente victime qui marche seule et sans suite à l'autel, qui perd de vue ses compagnes fidèles et inséparables, et qui dans leur éloignement et leur séparation ressent par avance le coup de la mort qu'on lui prépare. Grand Dieu! d'où peut venir un changement si subit et si triste? Ah! disent les Pères, c'est que Jésus-Christ est maintenant le pénitent public, et qu'il est de l'ordre de la sagesse que le pénitent fasse la volonté divine contre sa propre volonté, comme le pécheur a fait sa propre volonté contre la volonté divine; c'est que le pénitent doit s'arracher à la créature pour se réunir à son Dieu, comme le pécheur s'est séparé de son Dieu par attachement à la créature. C'est en un mot, que qui dit pénitence, dit d'abord conversion de cœur, et par conséquent éloignement et fuite de ce qu'on aimait le plus : amour et recherche de ce qu'on craignait davantage.

Ce changement, divin Sauveur, ne vous était pas facile; car comme toutes vos inclinations étaient saintes, vos attachements innocents, vos amitiés pures et parfaites, que pouvait-on en retrancher sans une extrême rigueur, sans faire une extrême violence à votre cœur. Hélas! tous vos biens sur la terre étaient votre vie et vos chers disciples, mais vos disciples plus que votre vie. Vous le disiez vous-même; ils vous tenaient ici-bas lieu de tout, de parents, d'amis et de frères : *Ecce mater mea et fratres mei.* (*Matth.*, XII, 49.) Cependant la pénitence vous en demande le retranchement et le sacrifice, et vous le lui faites tout entier sur l'heure. Premier effort de Jésus pénitent : l'éloignement volontaire de tout ce qu'il y avait au monde de plus cher : *Et relictis illis abiit.* (*Ibid.*, XXVI, 44.) Quelle violence, mais quel arrêt de séparation, pécheurs, contre tout ce qui vous flatte et qui vous perd!

Ce n'est pourtant là que le premier degré d'abnégation où la pénitence réduit notre modèle. Des consolations extérieures, dont elle le prive, elle passe à ses joies les plus intimes dont elle arrête la source, ou plutôt qu'elle mêle à un torrent d'amertumes pour expier dans ce pénitent universel, par des désolations sensibles, les satisfactions criminelles des pécheurs. Victorieuse donc au dehors et maîtresse de tout ce qui l'environ-

ne, elle pénètre au dedans et attaque tout ce qu'il est. Il est Dieu, il est homme; homme dans le temps, Dieu de toute éternité ; la divinité fait son bonheur et l'humanité est sa conquête. Mais bonheur qui va faire son plus cruel tourment, conquête qui va lui coûter bien des larmes. Dieu offensé dans sa personne divine, et l'homme coupable dans celle de ses frères; Dieu qui veut sauver l'homme par sa bonté, et l'homme qui veut se perdre par sa malice. Offense de Dieu, perte de l'homme, voilà ce qui afflige, ce qui désole, ce qui crucifie par avance un Dieu fait homme.

Il est Dieu pour sentir toute l'énormité du péché, et il est homme pour en souffrir toute la peine. Il est Dieu, et comme tel, infiniment éclairé ; il voit d'un coup d'œil dans la vaste étendue des siècles, tous les crimes commis et à commettre; il est homme, et comme tel, capable de pénitence, non pour lui, mais pour les autres, il en éprouve toutes les rigueurs et en épuise les cruautés innocentes. Emportements et fureurs, fraudes et injustices, souillures et impuretés, haines et vengeances, abominations et impiétés des pécheurs, vous êtes en détail présentes à son esprit; nul genre, nulle espèce, nulle circonstance ne lui échappe. Honte et confusion, reproches et remords, troubles et perplexités, regrets cuisants et amère tristesse des pénitents, vous déchirez son cœur et vous en faites tour à tour votre déplorable victime. Depuis le péché d'Adam jusqu'au dernier attentat de l'Antechrist, tout ce funeste enchaînement d'iniquités, qui en fait la malheureuse succession parmi les hommes, le charge de leur poids accablant et tombe sur sa tête ; et depuis le premier sanglot que poussa la pénitence au sortir du paradis terrestre, jusqu'au dernier soupir qui doit fléchir le ciel irrité, toujours ouvert au sincère repentir, tout ce mortifiant appareil d'austérités, qu'une sainte haine de soi-même a inventé par mille pieux artifices, déploie sur le Sauveur ses ingénieuses tortures et en essaie encore de nouvelles. Figurez-vous donc, chrétiens, en ce moment, et, s'il se peut, réunissez dans vos esprits, d'une part, les animosités sanguinaires des Caïns, les plaisirs efféminés des Salomons, les sacriléges énormes des Achabs, les horreurs d'une Jérusalem déicide, les impudicités d'une infâme Sodôme, les forfaits d'un monde entier idolâtre, vos crimes et les miens, les péchés de tous les temps, de tous les âges, de toutes les races pécheresses : voilà l'affreux spectacle que la pénitence offre à Jésus au jardin des Olives. Et d'autre part représentez-vous et rassemblez, si vous pouvez, les plaintifs soupirs d'un triste Jérémie, les sévérités étonnantes d'un Jean-Baptiste innocent, les larmes continuelles d'une Madeleine contrite, les pénibles épreuves des Antoines et des Hilarions, les rigueurs incroyables des déserts de la Thébaïde, les humiliations des pénitents de la primitive Eglise, les macérations des cloîtres et des solitudes : voilà l'abrégé, ou plutôt un faible crayon de ce que la pénitence fait souffrir à Jésus au jardin des Olives. De là concevez quel fut l'excès de sa douleur. Ah ! si la mémoire d'une seule passion criminelle dans un roi repentant put avancer ses jours et abréger le cours de ses années, ainsi qu'il le témoigne lui-même : *Inveteraverunt ossa mea* (*Psal.*, XXXI, 3); si le souvenir d'un seul péché remis dans saint Pierre pénitent creusa sur ses joues exténuées deux sillons, routes ordinaires de ses pleurs; si la pensée de quelque déréglement passé a desséché les corps pâles et défigurés de tant de pécheurs rentrés en eux-mêmes, et en a fait autant de cadavres vivants, quelle impression ne fait pas sur Jésus-Christ la vue actuelle, vive et distincte de toutes les iniquités du monde? Ces pécheurs convertis ne voyaient leurs désordres que dans leurs effets, et à la faveur des faibles lueurs de la foi; mais Jésus-Christ les voit ici en eux-mêmes, et dans une lumière toute divine. C'est avec des yeux de pureté qu'il en découvre la noirceur, avec des yeux d'iniquité qu'il en pénètre l'injustice, avec des yeux de bonté, qu'il en contemple la malignité, avec des yeux de sagesse qu'il en regarde la folie, avec des yeux de sainteté, qu'il en approfondit la corruption, avec des yeux de grandeur et de majesté qu'il en considère l'audace et l'insolence. Ces âmes si sensibles aux injures faites à Dieu ne les pleuraient qu'à proportion de la connaissance qu'elles avaient de cet être souverain, de l'amour qu'elles lui portaient, de la grâce qui leur était communiquée : connaissance parfaite, amour limité, grâce qui pouvait recevoir toujours de nouveaux accroissements ; mais la mesure de la douleur qu'en a Jésus-Christ est la disproportion qui se trouve entre la plénitude de son être et la bassesse de notre néant, entre la multitude de ses bienfaits et l'excès de nos ingratitudes, entre ses recherches et nos mépris; disproportion infinie, et qui passe tout ce que l'on en peut concevoir. Hélas ! la vue d'une âme en état de péché mortel, disent les Pères, si elle pouvait être sensible, serait capable seule de glacer le sang et de donner la mort. La douleur de quelque déréglement passé a desséché les corps de tant de saints pénitents, et en a fait autant de squelettes vivants, d'agonies et de morts. Que de défaillances et de morts ne doit donc point souffrir notre aimable Sauveur, en ce premier moment de sa passion, à la vue de tant d'âmes esclaves du démon et ennemi de son Père? Que ne doivent pas lui faire souffrir la vue et la douleur de toutes les iniquités du monde dont il est la victime? C'est un miracle qu'il pût y survivre.

Passons à la seconde cause de sa douleur : la perte irréparable de tant d'âmes rachetées de son sang. Pour bien concevoir cette partie douloureuse du martyre intérieur de Jésus-Christ, il faudrait pouvoir pénétrer son cœur, y sonder l'étendue de son amour, y voir la part que nous avons tous à sa tendresse : alors nous jugerions de l'extrême

affliction que lui cause l'inutilité de son sang pour plusieurs, par l'ardente charité qui le lui fait verser pour tous. Il est Dieu, et comme Dieu il est le Père de toutes ses créatures ; mais surtout de celles qui par un privilége particulier portent son caractère et sa ressemblance. Il est homme, et comme homme même, il est le chef de toutes les natures intelligentes ; mais surtout de celles qu'il destine à former avec lui un même corps, une même société, une même Eglise. Quelle douleur pour un chef, quand, malgré ses soins et sa vigilance à former, à nourrir, à défendre tout ce qui tient de lui le mouvement et la vie, il se voit obligé de retrancher quelque membre gâté, et de l'abandonner au fer et au feu, aux vers et à la pourriture. Charitable pasteur ! aimable maître ! vous ressentîtes vivement autrefois, durant votre vie mortelle, des plaies bien plus légères : vous ne vous montriez au peuple Juif que comme faisant partie de leur synagogue et non pas comme en étant le chef : cependant quel intérêt ne preniez-vous pas aux malheurs de la patrie, et aux maux de vos concitoyens ; quelle calamité publique ou particulière ne reçut pas de vifs témoignages de votre compassion ? Vous fûtes touché des larmes de cette veuve désolée, dont on portait le fils unique au tombeau : vous pleurâtes vous-même sur le sépulcre de Lazare ; vous rappelâtes son âme du fond des limbes par la force de votre voix puissante, et vous ranimâtes ses membres glacés par l'ardeur de vos tendres soupirs. A la vue de Jérusalem, et de sa désolation prochaine, au milieu de vos triomphes, vous ne pûtes retenir vos pleurs : Ah ! qu'est-ce que la ruine d'une ville, l'extinction d'une famille, la mort temporelle d'un corps périssable, au prix de la mort éternelle de tant d'âmes incorruptibles, de l'anéantissement total de tant d'adoptions divines, de la ruine entière de tant de colonies destinées à peupler le ciel ! Votre douleur donc, Seigneur, en ce triste moment, sur la perte de tant d'hommes rachetés de votre sang, est autant au-dessus de toutes vos autres douleurs, que l'âme surpasse le corps, l'éternité le temps et les peines de l'enfer tous les maux de la vie. Jugeons-en au moins par quelque comparaison sensible. Quel chagrin pour un père passionné, quand, à proportion de ses caresses, il sent croître les fureurs de ses enfants ! quand il les voit s'armer contre lui pour leur perte, quand, malgré les sentiments de la nature qui parle toujours en leur faveur, il est obligé d'écouter la voix de la justice, de les abandonner à leur mauvais sort : disons plus, de devenir lui-même le témoin forcé et la cause innocente de leurs malheurs !

David autrefois éprouva ce supplice, le plus cruel de tous ceux où l'ait livré le ciel dans sa colère : père infortuné de plusieurs enfants criminels, il survécut à leurs désastres. Ammon déshonore Thamar, Absalon égorge Ammon ; fils et frère également dénaturé, teint encore du sang de son frère, il prend les armes contre celui dont il a reçu la vie et son pardon. Cependant, à la veille d'un combat décisif, dont le prix est la couronne, David oublie qu'il est roi et se souvient qu'il est père : Que l'on sauve surtout mon fils, dit-il aux généraux et aux soldats de son armée, que l'on sauve mon fils, tout ingrat qu'il est ; je perds tout si je le perds : *Servate mihi Absalon*. (II *Reg.*, XVIII, 5.) Le combat se livre, David triomphe, Absalon meurt : Ah ! funeste victoire ! s'écrie-t-il, trop chère vengeance qui me coûte mon fils ! ô mon fils ! mon cher fils ! que ne puis-je mourir moi-même pour te racheter la vie ! *Quis mihi tribuat, ut ego moriar pro te !* (*Ibid.*, 33.) Le torrent de Cédron et la montagne des Olives, qui l'avaient vu avant l'action traverser les déserts pieds nus, au milieu des ronces et des épines, la tête couverte de cendres et les yeux baignés de pleurs : *Ascendebat clivum Olivarum scandens et flens, nudis pedibus et operto capite* (*Ibid.*, XV, 30), ne le distinguent pas à son retour, et croient voir encore dans leur roi vainqueur et triomphant un roi fugitif et vaincu ; les rives et les rochers d'alentour retentissent de ses cris lamentables : O mon fils ! mon cher fils que je perds ! *Absalon, fili mi ! fili mi Absalon.* (*Ibid.*, XVIII, 33.) Ah ! chrétiens ! est-ce la figure, ou la vérité même que je vous prêche, en vous rapportant ce trait mémorable de l'Ecriture ? Ne sont-ce pas les mêmes lieux où se passe aujourd'ui une action encore plus touchante ? Celui qui y paraît n'y paraît-il pas dans un appareil à peu près semblable ? N'entendez-vous pas sortir du creux de ces mêmes antres les mêmes plaintes et les mêmes soupirs ? O mes enfants ! mes chers enfants ! ennemis de ma croix, quoique vous lui deviez tout le droit que vous avez à mon héritage, profanateurs ou déserteurs de la pénitence, quoiqu'elle soit votre unique espérance ! toujours déterminés à m'offenser, et jamais prêts à me satisfaire ! Hélas ! après tant de peines et de tourments, tant de douleurs et de souffrances, tant de larmes et de sang, faut-il donc par votre faute vous perdre pour jamais ? Que me servira d'être mort pour vous si vous refusez de vivre pour moi ? mon amour en vous rendant plus ingrats, ne vous rendra que plus misérables et plus dignes de châtiments. Non, je ne regrette point tout ce que je souffre pour vous sauver : que ne puis-je en souffrir encore mille fois davantage ! mais je me plains que vos dédains, vos délais, vos refus, changeront en trésor de colère le trésor de mes miséricordes. Tristes et désolantes pensées, dont la pénitence entretient Jésus dans sa solitude. D'une part nulle consolation extérieure, et de l'autre amertume intérieure, désolation et tristesse. Point ou peu de commerce au dehors, sombres et noires idées au dedans. Faut-il s'étonner de l'état violent où nous le représente l'Evangile ? Il nous le peint triste et abattu, saisi et consterné, plein de dégoût, et accablé d'ennui, inquiet et agité, demandant et ne voulant point être exaucé ; trois fois interrompant sa prière pour venir à ses

disciples, et trois fois abandonnant ses disciples pour recourir à la prière ; enfin tombant dans une défaillance générale, dans une agonie mortelle, dans une sueur abondante de sang qui coule de tous ses membres, qui perce ses vêtements, qui arrose et qui baigne la terre, où il est rampant et prosterné. Ah! chrétiens! vous êtes sans doute effrayés de ce spectacle ; vous en demandez la cause et vous en cherchez l'auteur. Je ne vois encore, dites-vous, ni chaînes, ni fouets, ni fers, ni clous, ni épines, ni fiel, ni croix, ni soldats, ni bourreaux : d'où viennent donc cette douleur, ces déboires, cet effroi, ces agitations, cette langueur, ce sang, cette agonie? Ah! chrétiens! avez-vous donc oublié que Jésus au jardin des Olives est le modèle d'un parfait pénitent, et que tout ces événements, qui composent ce premier acte de sa passion, sont autant d'effets d'une pénitence parfaite ?

Cherchez-vous véritablement dans une âme morte au péché, morte au monde, morte à elle-même, telle que vous en connaissez, et que nous devrions être tous, cherchez-vous, dis-je, dans une âme pénitente le sujet de ses inquiétudes et de ses tourments? Ah! les désirs qu'elle a de se mettre hors de toute atteinte, ce sont les liens qui l'attachent au commerce du monde et qui l'attachent aux exercices de la religion : la grâce qui veut la sanctifier et l'épurer des moindres taches, est l'invisible main qui la conduit sans cesse du sein de la retraite aux pieds des prêtres, et des pieds des prêtres dans le sein de la retraite; la guerre continuelle qu'elle fait à ses inclinations, les combats qu'elle leur livre, la contrainte où elle les retient sont les derniers coups qu'elle porte à une passion autrefois dominante, mais désormais affaiblie et réduite aux abois, la douleur d'avoir offensé son Dieu, voilà son fiel; les regrets de s'être perdue elle-même, voilà ses épines ; les macérations embrassées ou les afflictions acceptées de bon cœur, voilà sa croix; en un mot elle-même, par la pénitence, devient sa partie et son juge, son persécuteur et son bourreau. Dès que la componction, saisie d'un cœur docile, rompt ses anciennes habitudes et ces liaisons ordinaires, ce cœur pénitent souffre et s'afflige avec Jésus : *Cœpit contristari et mœstus esse* (*Matth.*, XXVI, 37) ; dès qu'elle lui fait voir la multitude des dettes dont il est chargé, il est frappé d'étonnement et de frayeur comme le Fils de Dieu : *Cœpit pavere* (*Marc.*, XIV, 33); dès qu'elle lui montre le danger continuel des âmes faibles et fragiles au milieu de tant d'écueils et de naufrages, la vie lui semble aussi amère qu'au Sauveur : *Cœpit tædere* (*Ibid.*); dès qu'à la faveur d'un rayon céleste elle lui fait comprendre ce que c'est qu'un péché devant Dieu, ah! il s'écrie dans les mêmes termes et à peu près dans le même sens : Ma douleur est extrême, au-dessus de toute autre douleur, et elle ne finira qu'avec ma vie : *Tristis est anima mea usque ad mortem* (*Ibid.*, 34); dès que dans la retraite et le silence il a pénétré à loisir dans les plis et replis de sa conscience, il court avec l'Homme-Dieu chercher ses ministres et leur dire d'une voix touchante : Je viens à vous prêt à ne vous rien cacher ; écoutez l'exact récit de mes maux, voyez l'état pitoyable de mon âme, sondez toutes mes plaies et ne me refusez pas votre secours : *Vigilate mecum.* (*Matth.*, XXVI, 38.) Non content de s'être ouvert à eux une fois, il y revient de temps en temps, après quelque léger intervalle, et toujours avec une nouvelle douleur : *Et venit iterum.* (*Ibid.*, 43.) Sitôt qu'il se sent vivement contrit, entièrement purifié, changé véritablement, loin de se reposer sur quelques larmes passagères, incapables par elles-mêmes de satisfaire à Dieu, pour leur donner du prix, en entretenir le cours, en augmenter la force, il les unit au sang et au sang le plus pur, je veux dire celui de l'Agneau sans tache, sang précieux dont il se fait un bain fréquent et ordinaire : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* (*Luc.*, XXII, 44.) Voilà le modèle d'une sincère pénitence tracé sur le plan que nous en a laissé le Sauveur. Est-ce le vôtre, cher auditeur? Car c'est à cette première partie de ses souffrances qu'il faut appliquer ces paroles si remarquables de saint Pierre : *Christus passus est pro nobis; vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus.* (I *Petr.* II, 21.) Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant à tous un exemple, afin que vous marchiez sur ses traces : comparez donc vos démarches imparfaites avec ses généreux efforts, et vous verrez que les pas mêmes que vous faites vers la pénitence, sont de nouveaux égarements, loin d'être de véritables retours. Il est vrai, aux approches de ces solennités saintes, le peu de foi que vous avez se réveille, et vous dites à vos passions et à vos habitudes à peu près ce que le Sauveur dit à ses disciples : Demeurez ici, ne passez pas outre, je vais m'approcher de Dieu : *Sedete hic, donec vadam illuc, et orem.* (*Matth.*, XXVI, 36.) Mais l'adieu que vous leur dites, n'est pas un dernier adieu comme le sien, et vous sentez au fond du cœur une prochaine disposition, peut-être une impatience secrète de renouer ensemble plus que jamais après une rupture courte et passagère, après une interruption de quelques jours. Comme Jésus-Christ, vous venez alors chercher ses ministres; mais vous n'êtes pas fâché, comme lui, de les laisser endormir sur votre état, et vous ne voudriez pas, par vos visites réitérées, troubler leur repos, réveiller pour vous leur zèle et les mettre en garde contre la surprise. Vous ne manquez pas de leur dire comme Jésus-Christ, en les abordant, que l'esprit est prompt et la chair fragile : *Spiritus quidem promptus est, et caro infirma* (*Ibid.*, 41); mais c'est dans un dessein tout contraire, non pas pour exciter leur vigilance et animer pour vous leur zèle, mais plutôt pour arrêter le cours de leurs charitables remontrances et pallier vos crimes. Vient-on à vous prescrire quelques répara-

tions onéreuses, mais indispensables, quelques remèdes amers, mais efficaces, quelques préservatifs difficiles, mais nécessaires? Ah! mon Père, vous récriez-vous, loin de moi, s'il vous plaît, ce calice, tempérez-en l'amertume, adoucissez-en la rigueur : *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste.* (*Matth.*, XXVI, 39.) Mais vous n'ajoutez pas avec lui ce correctif essentiel : Cependant si la justice divine l'exige, si le salut le demande, s'il y va d'un intérêt éternel; coupez, retranchez, ordonnez ce qu'il vous plaira; ne me faites nulle grâce : il est juste que la volonté de Dieu se fasse et non pas la mienne : *Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu.* (*Ibid.*) En deux mots, pour vous épargner un plus long détail, revues précipitées, contritions imaginaires, confessions succinctes, satisfactions légères : n'est-ce pas là la pénitence qui vous plaît? Pénitence facile et commode, au lieu qu'elle doit être pénible et laborieuse, premier caractère du modèle que nous en donne le Sauveur.

Ne croyez pas cependant que pour être sévère et difficile, la pénitence soit sans attrait et sans douceur; et n'allez pas vous faire d'un motif de ferveur un prétexte de négligence. Artifice dangereux du malin esprit! Pour détourner les âmes lâches et timides de l'unique voie du salut qui leur reste, il leur en fait voir les ronces et les épines, et il leur en cache les fruits et les fleurs. La pénitence a ses croix, dit saint Bernard, mais elle a aussi son onction. Onction cachée à qui suit la croix, mais sensible à quiconque l'embrasse et la porte; onction bien différente de celle qu'on donnait aux anciens athlètes : celle-ci précédait le combat, celle-là suit de près la victoire. Il faut, comme Samson, attaquer, abattre, déchirer le lion, pour y trouver le miel céleste, et la rosée des grâces : laissons là la figure, et revenons à la vérité.

Jésus succombant sous le joug de la pénitence, a peut-être ralenti votre ardeur pour elle. Que Jésus visité du ciel relève votre courage. Aux prises avec la mort, et n'ayant presque plus qu'un souffle de vie, il voit un ange du haut du ciel voler à son secours : *Apparuit autem illi angelus de cœlo, confortans eum.* (*Luc.*, XXII, 43.) Vous respirez, divin Sauveur, et vous sortez de vos langueurs. Qu'a donc fait ce médecin céleste, pour vous faire passer en un instant d'un épuisement général à une force toute nouvelle? Est-ce sa présence qui vous console? Mais n'êtes-vous pas celui dont l'aimable regard fait la félicité des anges? *In quem desiderant angeli prospicere.* (I *Petr.*, I, 12.) Sont-ce ses discours éloquents qui vous raniment? Eh! que peut-il vous dire qu'il n'ait appris de vous qui possédez tous les trésors de la science et de la sagesse : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ.* (*Colos.*, II, 3.) Est-ce la joie que votre vue lui inspire qui sèche vos pleurs? Vos divines Ecritures nous assurent que le spectacle de votre passion fut pour ces bienheureux esprits un spectacle de douleur : *Angeli pacis amare flebunt.* (*Isa.*, XXXIII, 7.) Cette céleste apparition n'est donc point pour vous, Seigneur, un soulagement nécessaire; mais elle est pour nous une instruction consolante. Elle confirme par un exemple sensible ce que vous nous avez dit tant de fois, que la pénitence porte la joie dans le ciel : *Gaudium erit in cœlo* (*Luc.*, XV, 7), et que le ciel par un heureux retour comble le pénitent de délices et de solides consolations; qu'ici-bas, et là-haut, la conversion est réciproque, et qu'à proportion que l'esprit de l'homme s'humilie, que son cœur s'afflige, que sa chair se mortifie, le courroux de Dieu se change en clémence, sa vengeance en douceur, et sa haine implacable en amour plein de tendresse : *Convertimini et ego convertar.* (*Zach.*, I, 3.) Que comme l'appât séduisant du péché fait bientôt sentir le mortel aiguillon qu'il cache : aussi les fruits amers de la pénitence font bientôt goûter la manne délicieuse que le Seigneur répand dans le désert : *Vincenti dabo manna absconditum.* (*Apoc.*, II, 17.) Voilà, pécheurs, ce que vous ne comprenez pas, et ce que vous ne sauriez croire; car si vous espériez trouver dans la pratique de la vertu l'équivalent du plaisir qui vous retient dans l'habitude du vice, j'ose le dire, la pénitence, toute affreuse qu'elle vous paraît, vous deviendrait facile; douceurs pour douceurs, vous en aimeriez mieux d'innocentes que de criminelles, de solides que de frivoles, de salutaires que de funestes. Répondez-moi, dites-vous, répondez-moi des douceurs de la pénitence, et dès aujourd'hui je l'embrasse. Ah! chrétiens, en vain vous en répondrais-je, si vous ne vous en rapportez pas à Dieu. Mais si ces promesses que je viens de vous citer, vous semblent encore douteuses, l'exemple dont il les appuie ne lève-t-il pas toute difficulté? Car, dites-moi, je vous prie, pour qui le Sauveur, qui d'abord à l'entrée du jardin des Olives, séjour de son affliction, parut si abattu et si triste, en sort-il si content et si plein de force? Pourquoi celui même, qui loin du péril, reprochait à ses apôtres leur engourdissement, comme s'il eût eu besoin de leur vigilance : *Non potuistis una hora vigilare mecum* (*Matth.*, XXVI, 40), maintenant que le danger approche, les invite-t-il lui-même au repos et au sommeil, comme s'il commençait à être en assurance? *Dormite jam et requiescite.* (*Ibid.*, 45.) Pourquoi après avoir fait paraître aux yeux de ses disciples tant de frayeur et de crainte de la mort, montre-t-il tant de fermeté et de constance à présent qu'il la faut subir? Levons-nous, dit-il, l'ennemi vient; allons au-devant de lui, et ne lui donnons pas l'honneur de la surprise : *Ecce appropinquavit hora... surgite : eamus.* (*Ibid.*, XXVI, 45, 46.) Ah! chrétiens! n'est-il pas visible qu'il nous a voulu marquer par là, que l'esprit de componction, par un effet miraculeux, blesse et guérit, afflige et console, abat et fortifie; et que rien n'est plus vrai que ce qu'a dit depuis un Père de l'Eglise, que la pénitence, dans un sens tout contraire, est autant ou plus trompeuse que le péché même; celui-ci

flatte d'abord, et puis il tourmente; celle-là commence par la violence, et finit par la douceur : *Importabile tibi aliquid videbitur, post etiam delectabile.* (S. BERN.) Second caractère du modèle que nous en donne le Sauveur.

Mais est-elle toujours sûre du pardon? Voilà, pécheurs, souvent ce qui vous arrête; et voilà sur quoi Jésus, au jardin des Olives, va vous donner une sage leçon, capable de vous tirer de l'injuste défiance où vous êtes, sans vous jeter dans une aveugle présomption. Car à peine ce pénitent universel qui, par ses cris et ses larmes, vient de demander à son Père la grâce d'une sincère conversion pour tout pécheur pénitent, se sent-il exaucé avec tous les égards dus au mérite de sa personne, et à la ferveur de sa prière, qu'il offre sur-le-champ le pardon aux plus insignes scélérats de la terre, trop heureux, si par une prompte et sincère pénitence, ils en avaient voulu accomplir la condition! Je dis aux plus insignes scélérats de la terre : sacriléges, blasphémateurs, apostats, calomniateurs, déicides; tels étaient Judas et ses complices. Judas, autrefois un des douze apôtres du Sauveur, et maintenant le chef de ses persécuteurs; Judas, auparavant le dépositaire des secrets du ciel, et à présent le ministre des complots de l'enfer; Judas, aux pieds duquel un Dieu s'est abaissé pour lui rendre les derniers services, et qui pour récompense, vient le premier lui plonger le poignard dans le cœur; Judas enfin, que Jésus vient de nourrir de son propre corps; et qui, non content de l'avoir reçu dans une conscience livrée au démon, le livre encore à ses suppôts; y a-t-il grâce à espérer pour un pécheur de ce caractère? Oui, s'il consent à faire pénitence. Je n'en veux pour garant que Jésus même : Ami, lui dit-il, que venez-vous faire? *Amice!* (*Matth.*, XXVI, 50.) Votre ami, Seigneur, votre ami! Eh! à quelle marque le reconnaissez-vous pour tel? Est-ce au perfide salut qu'il vous adresse? ou plutôt au cruel adieu qu'il vient vous dire en vous envoyant au supplice? *Ave.* (*Ibid.*, 49.) Est-ce à l'honorable nom de maître dont il vous qualifie, après avoir mis votre tête au prix des plus vils esclaves? *Ave, Rabbi.* (*Ibid.*) Est-ce au traître baiser qu'il vous donne, funeste signal de son parricide? *Osculatus est eum.* (*Ibid.*) C'est donc vous qui l'aimez, Seigneur, ce n'est pas lui qui vous aime. Mais hélas! que pouvez-vous aimer en lui? Ah! ce n'est pas sans doute l'état de désespoir et de damnation où l'a réduit sa malice; c'est l'état de grâce et de salut où votre bonté le rappelle : *Amice*, que venez-vous faire? ajoutez-vous. Grand Dieu! vous le savez et l'ignore-t-il? C'est un attentat projeté par avarice, médité de sang-froid, soutenu avec opiniâtreté, conduit avec artifice. Quel peut être donc le sens de la demande que vous lui faites, si ce n'est celui-ci? Ah! si vous venez faire pénitence, vous le pouvez; il est encore temps; je suis tout prêt à vous pardonner, tout prêt à vous convertir, si vous voulez; mais non, vous ne le voulez pas : *Ad quid venisti?* (*Matth.*, XXVI, 50.) Quoi! vous trahissez le Fils de l'homme, Juge des vivants et des morts, par un baiser! *Osculo filium hominis tradis?* (*Luc.*, XXII, 48.) Est-ce donc là tout le reproche que mérite un crime si noir? Il semble que vous craignez d'effaroucher ce cœur barbare, et que vous ne cherchiez qu'à l'attendrir. Pour cela, au lieu de détourner vos yeux pleins de charmes, ou de ne montrer au moins qu'un visage irrité, vous penchez sur lui votre tête adorable, et vous vous présentez à ses lèvres maudites qui viennent de conjurer votre mort. Ah! Seigneur! Eh! que penser de ces démonstrations de tendresse? Seraient-elles sincères de votre part, si vous refusiez le pardon au repentir, ou le repentir au pécheur? Oserai-je le dire? ô mon Dieu! et votre miséricorde ne s'offensera-t-elle pas de la simple supposition? Si vous ne vouliez pas sincèrement sauver Judas, au moment que vous lui faisiez un si favorable accueil, feintes étaient vos caresses et vos embrassements trompeurs; vous avez trahi vous-même le traître, et imposé à l'imposteur. Loin de nous, chrétiens, un si horrible blasphème! la pensée seule en fait horreur. Concluez donc, pécheurs, que pour énormes que soient vos crimes, la pénitence peut les effacer, et qu'il ne tient qu'à vous d'y avoir recours. Espérez donc, mais changez et changez au plus tôt. Hélas! encore quelques heures d'impénitence, et Judas meurt dans son péché tout comme il a vécu. O vous, qui l'imitez déjà dans son retardement, et dans sa résistance à la grâce, craignez sa fin, et prévenez son sort!

Sur les pas d'un disciple apostat marche une troupe de satellites altérés du sang innocent : digne suite d'un tel guide! le moyen d'amollir des cœurs de cette trempe? La douceur, la tendresse, ils en ignorent les effets, et le nom même : c'est la terreur, et Jésus l'emploie à leur conversion. Qui cherchez-vous? leur dit-il, de ce ton de maître absolu, qui commandait aux éléments, et qui se faisait obéir même de la mort. C'est moi qui vous parle; c'est moi, me voici : ne cherchez pas ailleurs. A ces mots, étonnés et saisis de crainte, ils répondent en tremblant : Nous cherchons Jésus de Nazareth. C'est moi, réplique le Sauveur. Frappés comme d'un coup de foudre, ils tombent tous par terre. Hélas! il n'en fallut pas davantage, dans la suite, pour convertir Saul, lors même qu'il ne respirait que sang et que carnage. Une chute, et ces deux mêmes paroles sorties de la bouche de Jésus-Christ : C'est moi : *Ego sum* (*Joan.*, XVIII, 5), désarmèrent sa fureur, et d'un tyran sanguinaire en firent un apôtre pénitent. Heureux les Juifs! si comme lui terrassés ils eussent rendu les armes, et dit à leur vainqueur : Seigneur, que voulez-vous de nous? *Domine, quid me vis facere?* (*Act.*, IX, 6.)

Mais, hélas! il n'est point d'impression de grâce si forte et si spéciale de la bonté de Dieu à laquelle l'homme ne puisse résister par sa malice, quand il veut. Ce qui con-

vertit Saul endurcit Judas et sa suite. Jésus a beau tonner et crier : Qui cherchez-vous? il a beau répondre : C'est moi que vous persécutez ; on ne l'écoute plus. Un Juif, un domestique du grand prêtre, un disciple de Moïse, un enfant d'Abraham, plus hardi et plus impie que tout ce qu'il y avait là de soldats étrangers et infidèles, porte sa main sacrilége sur son Sauveur et son Dieu. Pierre ne le peut souffrir : il l'attaque, il le frappe, il le blesse; mais Jésus lui pardonne, le touche et le guérit pour apprendre à tous ses ministres, plus encore par exemple que par paroles, la clémence dont il veut qu'ils usent à l'égard des pécheurs. Doutez-vous, leur dit-il, que je ne puisse intéresser le Ciel à ma vengeance? Un seul ange, autrefois, extermina tout un peuple ennemi de nos pères : que serait-ce si toute la milice céleste combattait pour son roi? Resterait-il sur la terre une seule tête criminelle? Mais ce n'est pas la mort des coupables, c'est leur salut que je désire. Ce discours, ce miracle, une conduite si pleine de douceur, une guérison si prompte et si peu méritée, devaient, ce semble, changer ces loups ravissants et en faire la conquête de l'Agneau de Dieu, qu'ils regardaient déjà comme leur victime : ils en méprisèrent la bonté. Pécheur, qui m'écoutez, voulez-vous à votre tour la mépriser? Voulez-vous, à leur exemple, retenir aussi la vérité captive au fond de vos cœurs? Elle vient de vous donner un excellent modèle de pénitence : elle en a marqué tous les traits; elle en a dissipé toutes les ombres, facilités prétendues, difficultés imaginaires, inutilités chimériques. Quel prétexte vous reste-t-il donc pour vous en défendre? Êtes-vous de ces esprits forts, qui croient qu'on ne doit embrasser la pénitence que quand on a commis d'éclatants désordres? Mais n'eussiez-vous à vous reprocher dans tout le cours de votre vie qu'une seule infraction de la loi de Dieu, un péché mortel, un seul péché devant Dieu vous assujettit à toutes les rigueurs de la pénitence; et si vous vous dispensez de la sévérité de l'une, c'est que vous ne comprenez pas toute l'énormité de l'autre. Tâchons de vous la développer; et après vous avoir montré Jésus pénitent au jardin des Olives comme le modèle de la pénitence, faisons-en voir, comme l'objet, l'homme coupable aux tribunaux de Jérusalem : C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Suspendons notre indignation contre les Juifs, ou du moins réservons-en une partie contre nous-mêmes. Qu'ont-ils fait, après tout, que nous n'ayons fait à leur exemple? Si l'impie Jérusalem ouvre à nos yeux trois tribunaux d'iniquité où l'on projette, l'on entreprend, l'on obtient la mort du Sauveur du monde, notre cœur criminel nous offre dans chaque crime trois objets de pénitence : le projet, l'entreprise, l'exécution du péché. Projet du péché, projet inique. Vous en verrez l'image au tribunal d'Anne et de Caïphe, où l'on trame la perte du Juste. Entreprise du péché, folle et téméraire entreprise : c'est le caractère qui paraît au tribunal d'Hérode, où l'on entreprend de faire passer l'insensé pour sage et le sage pour insensé. Exécution du péché, exécution violente et tyrannique : c'est la peinture que nous en fait le tribunal de Pilate, où on l'arrête, et l'on conclut la mort de l'innocent.

Tribunal de Caïphe, tribunal d'injustice et de mauvaise foi, où la vérité est contredite : telle est l'injustice et la mauvaise foi qui règnent dans le simple projet du péché.

Tribunal d'Hérode, tribunal d'extravagance et de folie, où la sagesse est méprisée : telle est l'extravagance et la folie qui prévaut dans l'entreprise du péché.

Tribunal de Pilate, tribunal de violence et de tyrannie, où l'innocence est opprimée : telle est la violence et la tyrannie qui préside à l'exécution du péché. Souffrez ce parallèle, chers auditeurs, et fasse le Ciel que mes faibles paroles vous le rendent aussi odieux et aussi sensible qu'il est naturel et véritable!

Tribunal de Caïphe, tribunal d'injustice et de mauvaise foi : 1° par les faux témoignages que l'on y porte contre la vérité ; 2° par les fausses couleurs que l'on y prête au mensonge. Eh! que fait-on autre chose dans le projet et la délibération du péché? Dès que l'on prend le parti de la passion contre la loi, ne porte-t-on pas d'ailleurs au for intérieur de la conscience de faux témoignages contre la vérité, ou en refusant absolument, comme Pierre, de la reconnaître, par une opiniâtreté infidèle et coupable; ou bien, comme les accusateurs de Jésus-Christ, en altérant ses oracles par de fausses et malignes interprétations. Ensuite, à l'exemple de Caïphe et de ses ministres, ne cherche-t-on pas de spécieux prétextes pour colorer et se justifier à soi-même l'acte criminel que l'on médite? Reconnaissons dans l'histoire de ces fameux pécheurs l'image de nos dérèglements passés, et n'en laissons, s'il se peut, échapper aucun trait, afin de les effacer tous par une entière pénitence.

De tous les hommes qui furent ouïs chez Caïphe, les plus faux ne furent point ceux qui, subornés par argent, déposèrent contre Jésus-Christ : ce fut le disciple qui, séduit par la crainte, refusa de le reconnaître. Le chef de ses apôtres, le témoin de ses grandeurs, le coopérateur de ses merveilles, Pierre, en un mot, à la voix d'une simple servante, au premier mot d'une vile esclave, aux murmures confus d'une troupe de valets, proteste, jure, s'inscrit en faux contre quiconque l'accuse d'être de ses disciples. Ciel qui l'avez vu sur le Thabor, prendre part à la gloire de Jésus triomphant! mer, qui fixâtes vos flots sous ses pas chancelants, pour frayer à son empressement pour Jésus une route nouvelle. terre, qui retentissiez tout à l'heure de ses serments de fidélité à Jésus et de ses protestations d'attachement éternel! vous le savez, si Jésus est son maître. Cependant il le désavoue par un triple parjure, et vous prend à témoin que son nom lui est étran-

ger, sa doctrine inouïe, sa personne inconnue: *Non novi*. Hé! depuis quand ne le connaissez-vous plus, disciple infidèle? vous le connûtes si bien sur les bords de la mer de Tibériade, où vous quittâtes tout pour le suivre; vous ne le méconnûtes pas dans la désertion de ses premiers disciples, lorsqu'interrogé si vous vouliez aussi l'abandonner, vous lui dîtes : Eh! Seigneur, où irions-nous? vous êtes la voie, la vérité et la vie : *Verba vitæ æternæ habes*. (*Joan.*, VI, 69.) Vous l'avez prêché vous-même aux autres, et reconnu tant de fois pour le Messie et le Fils unique de Dieu : *Tu es Christus filius Dei*. (*Ibid.*, 70.) Ah! vous le reconnaîtriez encore si vous n'étiez pas entré dans ces maudites compagnies, où l'on ne pense à lui que pour l'offenser; vous ne vous seriez pas défendu de le connaître et de l'aimer, si vous n'aviez eu de liaison ni de commerce qu'avec ses disciples et ses amis les plus constants et les plus fidèles; vous n'en seriez jamais venu à ce point d'infidélité, si vous aviez pris les précautions de recueillement et de vigilance, que Jésus, en vous quittant, vous avait recommandées et prescrites. Mais la damnable curiosité de tout voir, de tout entendre, d'entrer, non pas encore comme complice, mais comme simple spectateur dans le mystère de l'iniquité, vous coûte aujourd'hui bien cher, et vous fait perdre en un moment les fruits de plusieurs années de mérites et de vertus. Ah! chrétiens! sur qui pensez-vous que tombe ce reproche? ce n'est pas sur saint Pierre, qu'un coup d'œil de Jésus-Christ retire de l'abîme dès l'entrée du précipice, qu'une fidèle correspondance à la grâce relève presque au moment de sa chute, que la même nuit voit pécheur et pénitent, et qui du chant lugubre marqué par Jésus-Christ, pour lui annoncer sa défaite, en fait le signal de sa retraite. C'est donc à vous à qui je parle, trop fidèles imitateurs de son infidélité, et qui ne l'êtes pas de sa pénitence! Cent fois vous avez abjuré Jésus-Christ dans le seul projet du péché, et avant même que de le commettre. Vous avez renoncé Jésus et ses conseils, dès que vous êtes sortis des bornes étroites de cette exacte et scrupuleuse vertu qu'une éducation chrétienne prise dans la retraite, avait mise comme une digue, entre la fleur de votre innocence et le torrent du vice ; vous avez renoncé Jésus et sa doctrine, lorsque, balançant et partagé entre les caresses du monde et les promesses de l'autre vie; flottant et agité entre les suggestions du monde et le souffle du Saint-Esprit, vous vous êtes fait à vous-même l'apologie des maximes du siècle, et de ceux qui les suivent contre les maximes de l'Evangile, et ceux qui les pratiquent. Vous avez renoncé Jésus et votre Dieu, lorsque tout à coup, investi de mille objets séduisants et flatteurs, vous avez insensiblement effacé de votre esprit le souvenir de la présence divine, et perdu peu à peu l'heureuse habitude d'un si saint exercice. Vous avez renoncé Jésus et ses disciples, lorsqu'avant de vous engager dans ces amitiés mondaines, dans ces assemblées profanes, dans ces liaisons trop tendres, dans ces cercles enjoués, dans ces commerces enchanteurs, dangereux écueils où votre faible vertu ne pouvait manquer de faire un triste naufrage, vous avez fermé l'oreille aux avis de vos sages directeurs, qui ne vous recommandaient rien tant que la fuite des moindres périls, et les yeux aux exemples édifiants de tant de gens de bien et de chrétiens timorés, plus affermis que vous dans leurs saintes résolutions, plus circonspects dans leurs démarches; et vous vous êtes dit en secret que les actions des uns n'étaient pas pour vous des lois, ni les décisions des autres des oracles. Vous avez renoncé Jésus et son esprit, lorsque, sur le point de contenter votre passion et de suivre votre penchant de satisfaire vos inclinations, vous avez éteint ses lumières, étouffé ses inspirations, résisté à ces touches secrètes qui vous détournaient du crime ; enfin vous renoncez encore tous les jours Jésus et sa loi, lorsque sur les modes de parures indécentes, sur des règles d'honneur mondain, sur des inventions de profit et de gain autorisées par la multitude, vous venez nous alléguer le sentiment commun et l'usage ordinaire, comme si, dans les mœurs et dans les voies du salut, la vogue était une marque de droiture, et non pas un préjugé d'égarement. Et ne me dites pas que, si vous êtes dans l'erreur, vous y êtes de bonne foi, faute de connaissance, et non pas de sincérité. J'en appelle à ces heureux temps de votre innocence, où comme saint Pierre, amis et disciples de la vérité, loin des personnes et des lieux où règne le mensonge, vous faisiez profession de croire ce que vous ne voulez plus entendre; vous prêchiez aux autres ce que vous niez aujourd'hui, et vous regardiez comme impies ceux dont maintenant vous adoptez les sentiments et vous tenez le langage. Jetez, Seigneur, jetez un rayon de grâce sur ces âmes infidèles; regardez-les, comme votre apôtre, d'un œil de compassion; purifiez dans le recueillement de la retraite, par l'effusion de leurs larmes, les sombres nuages d'infidélité qu'elles ont contractées dans le commerce du monde par les prestiges de la passion. Ce fut ce qui sauva saint Pierre : *Egressus foras flevit amare*. (*Matth.* XXVI, 75.)

Mais tandis que le pénitent sincère pleure amèrement la part qu'il a prise au projet d'iniquité, les pécheurs obstinés travaillent par d'autres actes de mauvaise foi, non plus en niant simplement, mais en altérant les oracles de la vérité par de frauduleuses interprétations. Il s'agissait de condamner le Sauveur : pour cela il fallait trouver au moins quelque chef d'accusation, ou dans ses mœurs, ou dans sa doctrine. Ses actions étaient trop marquées et trop éclatantes, pour oser en public y supposer la moindre tache ; ses discours n'étaient pas moins irrépréhensibles : mais comme ils couvraient souvent des mystères profonds, il était plus aisé d'en confondre les paroles et d'en corrompre le sens. Tel était entre autres cet

oracle fameux, qui fut depuis la condamnation de ses censeurs, où Jésus-Christ, prophétisant sa mort et sa résurrection, parlait de son corps adorable, sous la figure d'un temple abattu, et rétabli trois jours après sa ruine; oracle, dont les Juifs, même avant l'événement, furent les interprètes, parce qu'ils s'en servirent auprès de Pilate, pour prendre des précautions contre la surprise, et nous donner malgré eux des assurances de la vérité. Ce n'était donc point une énigme pour eux : ils en savaient la lettre, ils en avaient pénétré l'esprit; cependant, et voici la mauvaise foi, deux témoins corrompus en déguisent la pensée, et en falsifient les termes : l'un et l'autre appliquent au temple inanimé de Jérusalem, où Dieu résidait invisiblement, ce que le Sauveur avait avancé du temple vivant de son humanité sainte, à laquelle la divinité était corporellement unie; Jésus avait publié d'un ton prophétique : Détruisez, c'est-à-dire, vous détruirez ce temple, et moi trois jours après je le relèverai ; et l'un prétend qu'il a dit : Je détruirai, et dans trois jours je rebâtirai; et l'autre au contraire ne l'accuse que d'avoir assuré : Je puis détruire, et dans l'espace de trois jours relever ce temple. Ni l'un ni l'autre ne rapportaient fidèlement ses paroles. Parlez donc, sacré Verbe incarné! maintenez la pureté de vos oracles. Pourquoi souffrez-vous, que, pour les décrier, vos ennemis en votre présence même les déchirent : votre modération semble autoriser leur audace ; ils se prévalent de votre silence volontaire, comme d'un aveu forcé. Parlez : mais non; qu'en est-il besoin? que la vérité combatte pour elle, le mensonge de lui-même se détruit; ses partisans aveugles, en voulant l'accréditer, lui ôtent eux-mêmes toute créance. Ils se coupent; ils se contredisent, ils se trahissent tour à tour : l'un en dit trop, et l'autre n'en dit pas assez. Ah! chrétiens! trop ou trop peu dans l'explication de la parole divine; relâchement ou excès dans les principes de la morale chrétienne; sévérité prétendue, ou faux tempéraments en matière de conduite : voilà le double artifice qu'a inventé l'enfer, pour faciliter le crime; voilà les deux témoignages que le pécheur, dans le projet du péché, porte contre la loi de son Dieu. L'un, par un raffinement exquis de malice, se plaît en spéculation à s'exagérer tous les devoirs du christianisme, afin de les abandonner avec moins de remords, comme insoutenables dans la pratique; à réduire à l'impossible tout ce qu'il y a de difficile, pour avoir droit de s'en dispenser ; à s'en demander trop, dans la vue de tout refuser. Et l'autre, par une extrémité tout opposée, traite de conseils la plupart des préceptes, les actes de justice de pratiques de charité, et d'œuvres de surérogation les obligations de nécessité les plus indispensables. Celui-là se dit à lui-même : Si je voulais être saint, je voudrais l'être à la manière des héros si vantés de la primitive Eglise, abandonner tout, et ne rien retenir, n'avoir de communication que dans le ciel, et nul commerce sur la terre, vivre en ange, et non pas en homme; bien entendu, que supposant toujours qu'il ne peut vivre comme les anges, il en viendra bientôt à ne pas vivre même en homme raisonnable. Et c'est assez pour moi, se dit celui-ci au fond du cœur, d'être saint à la façon de ceux que le siècle canonise, et qu'il traite de gens de bien ; ce n'est plus le temps de ces héroïques vertus ; les mœurs se sont relâchées, et les règles avec elles; vivons comme vivent ceux avec qui nous sommes ; Dieu n'en demande pas davantage. Ainsi dogmatisent intérieurement tous les pécheurs aux dépens de la vérité : ils s'égarent par des voies différentes, mais c'est pour aboutir au même terme ; ils varient, ils se partagent, ils ont des sentiments opposés; l'un tient pour la sévérité, et l'autre pour la douceur ; mais ils se réunissent tous au même point de prévarication et d'injustice, et transgressent également la loi de Dieu, loi de sagesse et de douceur dans sa rigueur même, et dans sa sévérité

Enfin, pour continuer et soutenir le projet d'iniquité, il ne reste tout au plus qu'à trouver des prétextes spécieux : jamais pécheur en manqua-t-il au besoin? Caïphe en sut bien inventer pour colorer le plus noir de tous les crimes. C'était, disait-il, il y a peu de jours, le salut de la nation qui demandait Jésus pour victime : ***Expedit unum hominem mori pro populo*** (*Joan.*, XVIII, 14); dites, dites, le salut du monde entier, et vous prophétiserez encore mieux ; mais ce n'est pas là votre intention, ministre impie! c'est votre haine, c'est votre envie, c'est votre passion que vous servez et non point la patrie. Aujourd'hui c'est, en apparence, droiture de conscience, intérêt de religion, amour de vérité, zèle de justice, qui l'empêchent de condamner l'accusé sans l'entendre, surtout sur sa doctrine ; mais c'est au fond malignité, irréligion, opiniâtreté, passion de flétrir, non-seulement la personne et la vie de Jésus-Christ, mais encore ses sentiments et ses maximes : déguisement pervers, dont la bonté du Sauveur ne put dissimuler la malice. Il rompit là pour la première fois ce sacré silence qu'il avait gardé jusqu'alors dans ses accusations, pour reprocher à ce pécheur hypocrite sa mauvaise foi dans le projet de son crime : Le motif, lui dit-il, de votre recherche ne peut pas être le désir de vous éclaircir de ma doctrine, pouvez-vous l'ignorer ? le temple et les synagogues ont été mes écoles, vos disciples et vos élèves mes auditeurs, et le petit nombre de ceux que l'on a vus partout me suivre étaient mes disciples. Ce ne sont pas là des témoins cachés ni des lieux suspects. Cette réponse, qui méritait un éloge ou qui du moins, en découvrant l'artifice, devait en arrêter les progrès, ne fit qu'en irriter le cours, et fut payée sur le champ d'un indigne soufflet, auquel on ajouta, pour en couvrir l'injustice, un reproche encore plus injuste. *Est-ce ainsi*, lui dit le barbare adulateur, *est-ce ainsi que l'on parle au pontife?* Ce ne fut pas

le coup, quoique violent, qui frappa plus sensiblement le Sauveur : ce fut sa mauvaise apologie à laquelle, par pitié, il crut devoir encore une remontrance charitable pour en découvrir le venin caché. *Vous m'accusez et vous me frappez en même temps*, lui dit-il, *sans me montrer ma faute : faites-moi donc voir en quoi je pèche, ou voyez vous-même de quel principe partent vos coups.* De quel principe, Seigneur? Ah! vous le savez et il le sent. Mais loin d'en tomber d'accord avec vous, il n'oserait se l'avouer à lui-même. Le pécheur cesserait bientôt de l'être, s'il pouvait paraître à ses yeux tel qu'il est. Il rétracterait son damnable projet et en aurait horreur sur le point de le conclure, s'il portait sur ses coupables dispositions un jugement sain et équitable. Mais, hélas! l'ange de ténèbres se travestit presque toujours en ange de lumières; un vain fantôme de vertu se met à la tête des plus grands vices; c'est par devoir que l'on se dérange, par zèle que l'on s'aigrit, par raison que l'on s'emporte, par charité que l'on se désunit, par miséricorde que l'on se venge, par esprit de religion et de réforme que l'on devient partisan de l'erreur et de la nouveauté, en un mot, par piété que l'on s'éloigne de Dieu En voici, sans sortir du même tribunal, un exemple bien éclatant. Caïphe, fatigué de voir languir un projet dont le succès l'intéresse, se fait juge et partie de l'innocent qu'il veut opprimer : *Ça, répondez-nous*, dit-il au Sauveur, *et cessez de tenir en suspens nos esprits. Etes-vous le Fils de Dieu? parlez : je vous l'ordonne au nom du Dieu vivant.* Ne dirait-on pas qu'il est tout disposé à le croire sur sa simple parole? Au nom du Dieu vivant, ministre infidèle! osez-vous bien l'attester, ce nom redoutable, dont tous les caractères vous condamnent? Au nom de Dieu, auteur de la vérité que vous combattez, témoin de l'injustice que vous exercez, ennemi de l'artifice que vous employez, vengeur de l'envie que vous autorisez, protecteur de l'innocence que vous persécutez! Eh! quel usage prétendez-vous faire d'un nom auquel vous déférez si peu? Savoir si Jésus est le Fils de Dieu? Quelle hypocrisie! en pouvez-vous douter après tant de preuves authentiques? Demandez-le aux aveugles éclairés, aux malades guéris, aux morts ressuscités, aux écritures accomplies, aux démons même fugitifs et désespérés qui le publient? Ou si ces témoignages vous paraissent insuffisants, jugez-vous celui de l'accusé plus recevable dans sa propre cause? Mais tout trompeur que vous êtes dans vos lâches dissimulations, vous ne vous trompez pas dans vos criminelles espérances : Jésus porte trop de respect au nom sacré de son Père que vous réclamez pour lui refuser l'hommage que vous attendez, même aux dépens de sa vie. Elevez-vous donc tant qu'il vous plaira contre la vérité : déchirez vos habits, bouchez vos oreilles, criez au blasphème, jugez-le digne de mort, vaines démonstrations d'une feinte et chimérique dévotion! Jésus avoue qu'il est Dieu; pour vous détourner de pousser plus loin le projet de votre crime, il vous avertit que comme homme même, il sera votre juge, et que, après avoir été la victime de votre passion, il deviendra l'arbitre de votre sort.

Cet avis, qui fut le dernier oracle du Sauveur au tribunal de Caïphe, est pour vous, pécheurs, une excellente instruction : elle vous présente tout à la fois, et un préservatif, et un remède : préservatif contre le péché, avant que de le commettre, pour vous défendre des illusions, des faux prétextes de l'erreur, des prestiges de la passion, des préjugés de l'amour-propre, sources ordinaires de vos péchés. Pensez à la mort, pensez au jugement de Dieu et jugez de tout comme vous en jugerez alors vous-même. Remède du péché après l'avoir commis : car ce n'est pas assez de rougir de son acte honteux et d'en prévenir les suites funestes, il faut encore en arracher les malheureux principes; pour cela pensez à la mort, pensez au jugement de Dieu, et faites par avance ce que vous feriez alors et ce qu'il y doit faire lui-même : c'est-à-dire, sondez vos intentions cachées, examinez vos pensées secrètes, détruisez toute ignorance affectée, tous doutes volontaires, toute maligne interprétation de la vérité, toute fausse couleur du mensonge; en un mot, démasquez le vice et reconnaissez votre injustice et la mauvaise foi du pécheur dans le projet du péché. Avançons et voyons l'extravagance et la folie de son entreprise au tribunal d'Hérode.

En quoi consiste la stupidité de l'homme qui consent au péché? Dans l'empire qu'il donne aux sens sur la raison, et à une vaine et courte satisfaction sur un bien solide et durable : deux caractères de folie dans l'entreprise du péché qui paraissent visiblement au tribunal d'Hérode. Car sur quoi ce prince insensé assure-t-il le jugement qu'il porte de Jésus-Christ? uniquement sur les sens sans aucun égard à la raison : absent, il l'estime sur ce qu'il entend dire; présent, il le méprise sur ce qu'il en voit, ou plutôt sur ce qu'il n'en voit pas. Eloigné de ses yeux, il le prend pour un autre Jean-Baptiste, parce qu'il fait, dit-on, des miracles; conduit devant son trône, il le traite de fou, parce qu'il n'y opère pas des prodiges. Tant qu'il en espère quelque bienfait sensible, il le désire avec empressement, il le reçoit avec considération, il l'entretient même avec joie en dépit de l'envie; sitôt qu'il n'en attend plus rien, il le traite avec ignominie, il le chasse avec confusion, il le traduit avec infamie malgré son innocence visible. Qu'a donc fait le Sauveur qu'il détruise? qu'a-t-il dit qu'il révoque? qu'a-t-il été, qu'il ne soit plus dans le palais d'Hérode? La suspension de ses merveilles est-elle une marque d'impuissance? la réserve dans ses paroles un défaut de discrétion? sa modestie dans son maintien un manque de bon sens? Son inaction fait-elle rentrer dans le tombeau ceux qu'en a tirés sa puissance? son silence ferme-t-il la bouche à ceux dont sa parole a délié les langues muettes? son

humilité avilit-elle son mérite, dont elle a toujours fait le prix et le plus bel ornement? Disons mieux : cette inaction dans la flatteuse recherche d'un roi curieux, ce silence parmi les cris envenimés d'une cabale en furie, cette humilité au milieu d'une cour superbe, tout cela n'a-t-il pas quelque chose de plus merveilleux, de plus éloquent, de plus divin que les œuvres, les discours, les états mêmes les plus sublimes? Oui, sans doute, au jugement de la raison, mais non pas au rapport des sens auxquels seuls le pécheur se livre. Car voilà, chrétiens, où le consentement au péché réduit l'homme; en toute autre chose, spirituel, éclairé, raisonnable, judicieux, il cesse de l'être en celle-ci, où la passion prend le dessus de la raison, où la nature prévaut sur la grâce, où la chair domine l'esprit. Non, je ne reconnais plus le monarque sage, le magistrat habile, le courtisan poli, dans le pécheur qui se dérègle; ce n'est plus lui; c'est, dit l'Ecriture, un enfant imbécile qui prend le poison pour une nourriture, parce qu'il lui paraît agréable, et qui rejette l'antidote comme un poison, parce qu'il lui semble amer. C'est un malade frénétique qui échappe à ses liens salutaires, pour courir au précipice ouvert, chercher sa funeste liberté. C'est une âme abrutie qui renonce librement à ses plus belles espérances, pour s'assujettir aux ministères les plus vils. L'excès de la passion, dit saint Chrysostome, porte une âme au comble de la folie. Ne demandez donc plus à ce moment fatal, où est son discernement, où sont ses lumières? Le péché lui en ravit l'usage; le penchant seul fait sa loi, et l'objet présent est son unique fin.

Encore, si cet objet sensible, auquel le pécheur aveugle asservit sa raison le dédommageait au moins par quelque heureux retour de son honteux esclavage! Mais hélas! pour un bien solide et durable qu'il perd, il ne cherche au plus qu'une courte et légère satisfaction : second trait de folie dans l'entreprise du péché. Qu'eût produit, en effet, le miracle qu'Hérode attendait du Sauveur du monde? Un nouveau genre d'amusement dont le cœur de ce prince voluptueux, usé dans les délices, se serait bientôt lassé, comme de ses autres plaisirs; un moment d'admiration passagère, dans cet esprit superbe, accoutumé depuis longtemps à ne rien admirer que lui seul; un mouvement secret d'une vaine complaisance de compter au nombre de ses sujets un homme à qui toute la nature rendait hommage; telles étaient ses frivoles prétentions. Mais quels étaient ses véritables intérêts? Ah! chrétiens, que de solides avantages ne pouvait-il pas tirer de la présence de Jésus-Christ? Le repentir et l'abolition de ses crimes, dont les moindres étaient l'adultère et l'inceste; la paix et le calme de sa conscience, sans cesse, depuis le meurtre de Jean-Baptiste, dans le trouble et la frayeur; la fin des agitations de son esprit, flottant entre tant de religions différentes, dont au fond il ne croyait aucune, quoique, en apparence, il professât la véritable : athée par inclination, Romain par politique, Juif par raison d'état, et, par intérêt de famille, chef de la nouvelle secte des hérodiens. Quel monstre! A tous ces maux réels et pressants, s'il eût voulu la guérison, il eût trouvé dans Jésus le remède. De son trône aux pieds du Sauveur il n'y avait qu'un pas. Il avait entendu parler de lui, non-seulement comme d'un faiseur de miracles, mais encore comme du docteur d'une nouvelle loi; on lui avait conté les incrédules convaincus par sa sagesse, et les pécheurs convertis par sa bonté aussi bien que les démons chassés par sa vertu, et les morts ressuscités par sa puissance. Le Sauveur ne demandait pas mieux que de seconder ses désirs, s'ils eussent eu pour principe une pieuse affection, pour motif un besoin véritable, pour objet une grâce nécessaire, et pour terme le salut. Si son divin amour ne put demeurer sans action au milieu même de tant d'obstacles; s'il procura, sans en être prié, un avantage solide à ce prince volage; s'il devint le nœud de sa réconciliation avec Pilate, son plus mortel ennemi, que n'eût-il point fait s'il l'eût trouvé disposé à recevoir des grâces plus abondantes; avec quel empressement n'eût-il point ménagé sa paix avec son Dieu, s'il eût mieux profité de sa visite?

Que faites-vous donc, prince aveugle? vous laissez échapper la plus belle occasion de votre vie, pour courir après un frivole amusement : vous demandez un prodige pour vous divertir, et vous n'en demandez pas un pour vous convertir et vous sauver! Quel aveuglement! Mais voici le comble de la folie : parce que le Sauveur, par un trait de sagesse, ne juge pas à propos de répondre à une demande ridicule, de satisfaire une folle curiosité, de faire de ses miracles destinés à sanctifier le monde, le jouet et le passe-temps d'une cour libertine, Hérode, piqué de ce refus, oublie, et la décence que demande son caractère, et la justice qu'il doit à l'innocence, traite Jésus en bouffon, et au défaut de ses miracles, se joue de sa personne. Le bel arrêt pour un juge souverain, assis sur le premier tribunal de la justice, d'ordonner que l'innocent sera revêtu d'une robe d'ignominie, exposé à la risée du public, livré à l'insulte de ses ennemis, renvoyé à son premier juge, et abandonné tout de nouveau à l'artifice de ses calomniateurs! S'il le juge exempt de crime, que ne le protége-t-il de tout son pouvoir? S'il croit ses accusateurs coupables, que ne les punit-il selon la rigueur des lois? Jérusalem eût applaudi à son jugement comme à celui d'un autre Salomon; Pilate y eût souscrit, et, avec son amitié, lui eût rendu son estime; mais Hérode veut se divertir à quelque prix que ce soit. Déjà le plaisir d'une danse efféminée lui coûte la tête du Précurseur; il faut qu'il se donne encore un spectacle comique aux dépens du Messie. Telle est, pécheur, votre folie, lorsque pour un vil intérêt de la terre que vous n'obtiendrez peut-être pas, ou dont bientôt vous ne jouirez plus,

pour un léger avantage qui ne vous flatte si fort que parce que vous ne le possédez pas ; pour un faux point d'honneur ; pour un plaisir funeste, dont l'attrait et le goût passeront bientôt, vous sacrifiez tous les jours le repos de votre conscience, le trésor de votre innocence, le mérite d'une éternelle récompense; et pour tout comprendre en deux mots, votre âme et votre Dieu. Il n'importe, dit le pécheur, il faut que je me satisfasse. Voilà donc l'arrêt porté, et le péché s'exécute.

Exécution du péché, exécution violente et tyrannique, qui ravit à Jésus son honneur, qui profane son sang, qui attente à sa vie. Honneur d'un Dieu outragé ! sang d'un Dieu profané ! vie d'un Dieu proscrite ! Trois effets inséparables de l'exécution du péché, telle qu'elle parut au tribunal de Pilate. Vous ne croyez pas en venir là, pécheurs ! vous ne le voulez pas ; Pilate ne le croyait pas plus que vous et le voulait encore moins : comment y arriva-t-il enfin ? Par les mêmes degrés qui vous y conduisent; par ses tentatives et ses essais; par ses ménagements et ses partages ; par ses faiblesses et ses lâchetés. Ce portrait est trop ressemblant pour que vous n'y reconnaissiez pas vos funestes progrès dans l'exécution du péché.

Que d'affronts coûtèrent au Sauveur les tentatives et les essais de Pilate? Ils lui firent d'abord essuyer les mépris injurieux de la cour d'Hérode, où ce juge politique, pour se décharger, l'avait renvoyé comme à son légitime tribunal, et d'où le Sauveur revint chargé d'opprobres. Remis entre ses mains, en l'exposant à un nouveau jugement, il l'expose à un nouvel outrage. C'était la coutume chez les Juifs de délivrer tous les ans un prisonnier, le jour de Pâques, jour mémorable par les miracles que le ciel avait opérés pour les affranchir de la tyrannie de l'Egypte; mais jour encore plus marqué par leur extrême ingratitude à jeter dans les fers celui même de qui leurs pères avaient reçu leur liberté. C'était au peuple à choisir, et au chef de la justice à proposer celui qu'ils jugeaient digne de cette grâce. Pilate pense à Jésus, et, par inclination pour lui, car au fond il voulait le sauver, il lui donne pour concurrent celui de tous les prisonniers dont le nom était le plus odieux, et le crime le moins graciable. Lâche déserteur de l'équité ! fallait-il à ce point risquer l'innocence? Que sert de demander à un peuple mutiné, furieux et presque déjà vainqueur, qu'il prononce entre l'innocent et le coupable? La fureur est aveugle, la cabale injuste et le succès insolent. D'ailleurs cette seule irrésolution entre Jésus et Barabbas n'est-elle pas déjà contre Jésus un jugement inique ! Quoi ! mettre en parallèle Jésus et Barabbas, le Sauveur et le meurtrier, le bienfaiteur universel et le brigand public, le médiateur et le factieux, l'Homme-Dieu et le dernier des hommes ! Est-il compromis plus injuste? Oui, pécheurs, j'ose le dire, il est une comparaison encore plus étrange : c'est celle que vous faites dans l'essai du péché; car, au moment où vous en saisissez l'occasion, votre esprit, jusque-là irrésolu, ne semble-t-il pas dire à vos inclinations ce que Pilate dit aux Juifs : *Quem vultis?* (*Matth.*, XXVII, 17.) Ça, décidez en ce moment ; quel parti prenez-vous, de la justice ou de l'intérêt, de la cupidité ou de la loi, du crime ou de l'innocence?

Ah ! chrétiens ! l'indigne parallèle, mille fois plus outrageux à Jésus-Christ que celui que fit Pilate ! car après tout, ce Barabbas, dont le nom seul vous révolte, était un homme comme les autres ; et tout péché est un monstre hideux dans les mœurs. Ce Barabbas était un enfant d'Abraham ; et le péché est l'ouvrage du démon. Ce Barabbas était un de ceux que Jésus était venu sauver ; et le péché est le seul que Jésus est venu détruire. Jésus aimait Barabbas, et voulait bien mourir pour lui ; et Jésus hait le péché et demande qu'il meure : cependant dans l'occasion vous osez le lui comparer ; dans l'occasion, entre Jésus et lui, vous balancez la victoire ; dans l'occasion vous les mettez tous deux dans une espèce d'égalité, et vous voulez que la passion, juge aveugle, juge partial, juge intéressé, en décide. Grand Dieu ! quel affront ! et ne prenez pas ceci, chrétiens, pour une de ces pieuses imaginations, propres à exagérer le péché, qu'on craint de ne pouvoir peindre avec des couleurs assez noires : la peinture est affreuse, mais naturelle et véritable. Oui, disent les saints Pères, dans tout péché il se fait, quoique imperceptiblement, et au fond du cœur, un jugement de comparaison entre Dieu et la créature, la grâce et la passion, la vertu et le vice ; et la raison suffit seule pour vous convaincre. Car tout péché est un acte libre ; tout acte libre suppose délibération ; toute délibération renferme concurrence, et conflit de deux parties opposées ; et ce qui est de plus remarquable, c'est que la détermination qui suit emporte essentiellement préférence de l'un à l'autre, et par conséquent mépris pour ce qu'on abandonne, estime pour ce qu'on choisit. Or, qu'abandonnez-vous dans le péché? Jésus-Christ ; que choisissez-vous dans le crime ? son ennemi : vous voilà donc non-seulement plus cruels que Pilate, mais encore plus barbares que les Juifs eux-mêmes : *Non hunc, sed Barabbam.* (*Joan.*, XVIII, 40.) Barabbas avant Jésus ! ce choix judaïque vous révolte et vous paraît brutal. Mais le désir d'amasser, de prendre de toute main, préférablement au désintéressement et à la pauvreté de Jésus-Christ ; mais la démangeaison de médire, et l'envie de vous venger, au mépris de la charité et de la patience de Jésus ; mais la disposition de ne rien refuser à vos sens aux dépens de la mortification et de la pénitence de Jésus-Christ ; ce choix, ce coupable choix vous paraît tolérable. Eh ! qu'était-ce donc encore une fois que Barabbas, dont vous avez tant d'horreur? un voleur, un assassin, un infâme. Et qu'est-ce que ces fraudes, ces usures, ces chicanes, ces dettes mal payées? des vols palliés. Qu'est-ce que ces médisan-

ces, ces railleries, ces animosités, ces désirs de vengeance? des meurtres déguisés. Qu'est-ce que ces curiosités, ces enjouements, ces libertés, ces affectations de plaire? des infamies secrètes. Jésus voit donc tous les jours, dans l'objet criminel que vous lui présentez, tout ce que Barabbas avait de haïssable, et il n'y découvre rien de ce que Barabbas avait pour lui d'aimable, je veux dire ses grâces et ses bienfaits; et par conséquent le choix que vous en faites à son préjudice lui est bien plus déshonorable. Première violence que fait à l'honneur d'un Dieu l'essai même du péché. Voyons les suites.

Pilate a beau représenter, s'entremettre et crier, on ne l'écoute plus : une passion indomptée ne cède point à de communs efforts : elle s'en offense, elle s'en aigrit, elle s'en irrite. C'est un torrent que l'iniquité, faible dans ses commencements, violent dans ses progrès : il faut une forte digue pour s'opposer à son cours, quand on a négligé de l'arrêter dans sa source. Un courageux refus eût d'abord mis Pilate à couvert de toute injustice : après avoir molli, il ne peut plus se faire entendre. Il comprend qu'il faut du sang, et du sang en abondance pour amortir ce feu séditieux; mais il n'a pas la force de l'éteindre dans celui des coupables, il a recours à celui de l'innocent. Vous serez contents, dit-il aux Juifs, je vais donner ordre qu'on le châtie. Quel mal a-t-il donc fait, juge inique? vous le disiez vous-même, il n'y a qu'un moment, que vous ne trouviez pas en lui l'ombre même du mal : *Quid enim mali fecit?... Nullam invenio in eo causam.* (*Matth.*, XXVII, 23; *Joan.*, XVIII, 38.) Est-ce un crime que d'être haï des méchants? et parce que le juste, qu'ils regardent comme leur censeur, ne peut vivre en paix avec eux, faut-il qu'il meure leur victime? Ce n'est pas là le dessein de Pilate : il ne cherche qu'un tempérament. Les Juifs demandent la mort de Jésus-Christ; et il veut seulement leur accorder son sang, content pourvu qu'il lui conserve un souffle de vie. Funeste clémence, cruelle pitié, grâce bien tyrannique! Ah! l'emportement le plus outré de ses persécuteurs est moins fatal à Jésus-Christ que la fausse douceur de ce tyran pacifique. Ceux-là dans la croix ne lui préparent qu'une mort, et celui-ci dans sa flagellation lui fait souffrir mille morts anticipées. Passons en silence cette exécution sanglante, à l'exemple de l'Evangile. En quelles mains vous livrez-vous, divin Agneau! des bourreaux inhumains vous environnent et vous dépouillent, une colonne infâme vous soutient, des nœuds serrés, mais moins étroits que ceux de votre amour, vous y attachent. Sainte pudeur, trésor des âmes chastes! vous lui portâtes les premiers coups, et ils ne furent pas à cet Epoux des vierges les moins sensibles. La fureur de ses ennemis, dans cette honteuse situation, lui fut au moins secourable, en le couvrant en un instant d'une nuée sanglante de fouets, mêlés bientôt et confondus avec sa chair virginale; en effaçant tous ses traits à force de cicatrices, à travers lesquelles on ne voit plus que des os blessés; en faisant de ce corps tendre et délicat un squelette vivant; enfin, en cachant ses membres nus sous un tissu de plaies accumulées et profondes. Aussi ne s'en plaignit-il point, et, semblable à la brebis, devant celui qui la tond, dit le Prophète, on ne lui entendit pas jeter un cri, un gémissement, un soupir. Cependant autant de coups, autant de nouvelles ouvertures, autant de larges blessures, autant de ruisseaux de sang : ses vêtements foulés aux pieds en sont teints, la colonne empourprée, la terre inondée, ses bourreaux tout couverts. Cruels, êtes-vous enfin contents? et votre soif sanguinaire ne s'étanchera-t-elle point en voyant tarir toutes ses veines épuisées? Hélas! ils ne cessent de frapper que quand leurs coups ne trouvent plus où porter, et ne lâchent leur proie qu'après l'avoir impitoyablement déchirée de toutes parts; encore n'interrompent-ils cette sanglante exécution que pour imaginer les moyens de l'achever d'une manière plus barbare.

On délie le patient, on lui donne un léger moment d'interruption pour sentir plus à loisir les pointes aiguës de ses douleurs, et le préparer à en souffrir de nouvelles. Profitons de ce moment, chrétiens, et, tandis que le Sauveur, épuisé de sang, recueille comme il peut ses habits épars, et que ses bourreaux inventent de nouveaux supplices, approchons-nous en esprit de cette innocente victime, demandons-lui avec le prophète, d'où lui viennent en un instant tant de plaies dont il est tout couvert : *Quid sunt plagæ istæ?* (*Zach.*, XIII, 6.) Ah! il nous répondra que c'est l'état pitoyable où l'ont réduit ceux qui, en rompant avec lui, se flattent de garder encore quelque mesure; ceux qui, comme Pilate, semblent le persécuter avec ménagement; ceux qui croient l'aimer encore, parce qu'ils le haïssent moins que bien d'autres : *His plagatus sum in domo eorum, qui diligebant me.* (*Ibid.*) Que sont, en effet, dans les commencements d'une vie déréglée, ces indignes partages entre les restes d'une piété mourante, qu'on ne veut pas entièrement étouffer, et les prémices d'une passion naissante, qu'on n'ose pas encore pleinement satisfaire? Ces mélanges monstrueux d'un peu de bien et de beaucoup de mal; ces démarches équivoques et bizarres entre les premières extrémités de la vertu et les derniers confins du vice, qu'est-ce que tout cela, sinon une division funeste, une séparation violente, un cruel démembrement de Jésus-Christ, plus douloureux à son sacré cœur que ne fut la flagellation à son corps adorable? On y répand son sang, dont, arrosé tant de fois dans les vives sources des sacrements, on anéantit l'efficace; on le profane, on le foule aux pieds, on le prostitue (ne vous choquez point de ces expressions; elles sont toutes de saint Paul, expliqué dans ce sens par les Pères), parce qu'on livre au démon une âme dont il est le rachat et le prix; on en est enfin altéré, parce qu'on n'en abuse si librement que dans l'espérance de

s'y baigner encore. Voilà ce que fait le pécheur par ses ménagements et ses partages.

Eh! que fit-on de pis au tribunal de Pilate? On couronna d'épines hérissées et piquantes le chef défiguré du Sauveur, on en transperça son front pour insulter à sa royauté légitime : nouveau genre de tourment! On arracha de ses épaules ensanglantées ses habits fraîchement collés à ses os pour les charger d'un vieux manteau de pourpre, en dérision de son auguste majesté : cruel renouvellement de ses plaies! On mit pour sceptre entre ses mains garrottées et captives l'inutile poids d'une canne pesante, pour marquer sa faiblesse et son impuissance : injurieux attentat à son autorité divine! On frappa à plusieurs reprises, de ce douloureux instrument, sa tête languissante et affligée, pour exprimer le peu de sang que les fouets et les épines avaient épargné : étrange surcroît, accablement excessif de douleur! On couvrit ces yeux et ce visage que les anges adorent, de crachats infâmes et de soufflets redoublés, afin que chacun de ses membres sacrés eût sa peine et son opprobre : traitement inouï, acharnement sans égal! On fléchit plusieurs fois le genou devant lui, et, d'un ton moqueur, on lui répéta sans cesse : Honneur au Roi des Juifs! honneur à leur Messie! (*Matth.* XXVII, 29.) outrages plus accablants que les coups qui les accompagnent! railleries plus sanglantes que les blessures qu'elles suivent! affronts plus intolérables que la mort même qu'ils précèdent! Enfin, pour conclure en peu de mots, on fit de l'Homme-Dieu et du Roi de gloire un roi de théâtre et un homme de douleurs. Et vous, pécheurs, que faites-vous quand, dans l'attachement au crime, pieux à votre gré dans votre impiété même, vous prétendez allier les devoirs de la religion et les engagements de la passion? Que faites-vous quand vous mêlez aux divins sacrifices des vœux et des soupirs criminels, à l'exposition des choses les plus saintes des idées corrompues, et des applications profanes à vos dévotions de bienséance ou d'habitude, des affections déréglées d'inclination et de choix; quand vous passez tout à coup, et sans nul intervalle, des assemblées chrétiennes aux assemblées mondaines, du temple de Jésus-Christ aux théâtres du siècle, et des mystères de sainteté aux mystères d'iniquité? Ah! ces fleurs d'une piété trompeuse que vous portez à l'autel pour en couronner le Sauveur, se changent en autant d'épines; ces beaux dehors que vous lui présentez, et dont vous voulez qu'il se tienne honoré, lui deviennent un voile d'ignominie; ce faible reste d'empire que vous lui conservez en apparence n'est qu'un roseau fragile; ces égards, ces respects, ces hommages imposteurs et désavoués par un cœur criminel et rebelle, ne sont-ce pas là de vrais outrages? En un mot, dit un saint Père, ne vous faites-vous pas, en cet état, un jeu de votre Dieu : *Scenam Deum facitis?* (CLEMENT. ALEX.) Que dis-je de votre Dieu? A ce moment fatal vous ne reconnaissez plus au fond Jésus-Christ pour votre Dieu; et si vous vouliez expliquer vos sentiments aussi ouvertement que Pilate lorsqu'il produisit à la vue du peuple le Sauveur dans l'état où il l'avait mis, épuisé de sang, couronné d'épines, couvert de plaies, rassasié d'opprobres, ne diriez-vous pas comme lui : Voilà l'homme! *Ecce homo!* (*Joan.*, XIX, 5); car, mon Dieu, c'est ma satisfaction que je préfère à tout; mon Dieu, c'est mon intérêt, à qui je sacrifie tout; mon Dieu, c'est moi-même qui me tiens lieu de tout; mon Dieu, c'est mon amour-propre que je sers; mon Dieu, c'est ma passion, ma chair que j'idolâtre; mon Dieu, c'est le monde que j'adore, et chez moi, Dieu, tout Dieu qu'il est, cède à l'homme : *Ecce homo!* Voilà l'homme! c'est-à-dire, voilà celui à qui je conteste tous ses titres divins et tous ses droits souverains; que je ne reconnais plus, ni pour l'auteur universel de tout ce qui est en moi, car le péché que j'y ai établi et que j'y maintiens n'est pas son ouvrage; ni pour mon législateur, car j'ai secoué le joug de sa loi; ni pour mon Rédempteur, car en vain m'a-t-il affranchi du démon, dont je me fais l'esclave; ni pour mon modèle, car je ne suis aucun de ses exemples; ni pour mon rémunérateur, car dans l'état où je suis, le ciel où il m'appelle ne peut être mon partage. Jésus est un Dieu pour moi tel qu'il était à Athènes avant que saint Paul l'y fît connaître, un Dieu sans nom, sans autorité, sans attrait, sans crédit, ou du moins un Dieu moins connu, moins craint, moins aimé que ces divinités mortelles, qui font tout trembler, tout plier, tout mouvoir parmi les hommes : *Ecce homo!* Voilà l'homme! c'est-à-dire, pécheurs, voilà de tous les amis le plus abandonné, de tous les maîtres le plus mal servi, de tous les bienfaiteurs le plus oublié, de tous les pères le plus méconnu, de tous les époux le plus déshonoré, de tous les ennemis mêmes le plus opiniâtrément et le plus cruellement persécuté : *Ecce homo!* car, non content de lui ravir son honneur, de profaner son sang, vous proscrivez encore sa vie, comme Pilate, par vos lâchetés et vos faiblesses : troisième et dernière violence qui s'exerce contre Jésus-Christ dans l'exécution du péché.

Si la faiblesse, dans une passion violente, dans une tentation délicate, dans une occasion difficile, pouvait servir d'excuse au crime, Pilate serait plus à plaindre qu'à condamner, puisqu'il faut avouer qu'il y eut, dans sa conduite, plus de faiblesse que de malice. Cependant, et je l'ai déjà montré, sa lâcheté fut plus cruelle et plus tyrannique que toute la malice des Juifs. Ce fut par lâcheté qu'il mit le Sauveur dans un état à faire pitié, sans qu'il en eût pitié lui-même. Ce fut par lâcheté qu'après l'avoir déclaré trois fois innocent, trois fois il voulut l'abandonner à la discrétion de ses ennemis, pourvu qu'ils ne le pressassent point de souscrire à sa condamnation. Ce fut par lâcheté que, quoiqu'il ne se lassât pas d'admirer la force de ses réponses et la sagesse de son silence, il ne laissa pas toujours de prêter

l'oreille à l'importunité des cris de ses accusateurs, et à l'absurdité de leurs accusations. Ce fut par lâcheté que, tout convaincu qu'il était que le Sauveur portait un caractère divin, il le sacrifia néanmoins au respect humain. Enfin, ce fut par lâcheté que, contre les lumières de la raison, les remords de sa conscience, les avis de sa femme, lavant ses mains, tandis qu'il souillait son âme, et protestant qu'il n'avait point de part à l'effusion d'un sang qu'il donnait droit de répandre, il prononce et signe un arrêt de mort contre Jésus. Si vous favorisez Jésus, vous n'êtes plus amis de César (*Joan.*, XIX, 12); voilà ce qui détermine ce faible juge à faire mourir un Dieu : et voilà ce qui fait encore aujourd'hui tant de déicides. Otez l'envie de plaire au monde, et la crainte de déplaire à ses partisans, et vous conserverez la vie à Jésus dans une infinité de cœurs lâches et timides, qui ne demandent pas mieux que de demeurer en grâce avec Dieu, mais qui veulent être encore plus : être en vogue, en crédit, en faveur parmi les hommes; et parce que la foi, la raison, l'expérience, tout leur dit : Point de partage entre ces deux partis, ou tout à l'un, ou tout à l'autre : tant que vous voudrez les ménager tous deux, ni l un ni l'autre ne seront contents, et vous n'aurez aucune satisfaction, ni fausse, ni véritable; ils consentent enfin à faire expirer en eux la grâce de Jésus-Christ pour y faire régner les péchés du monde. En vain la conscience, juge aussi éclairé, mais aussi faible que Pilate, fait entendre encore aux puissances révoltées de l'âme son inutile voix : Que voulez-vous que je fasse de Jésus? *Quid faciam de Jesu?* (*Matth.*, XXVII, 22.) Prétendez-vous que je crucifie votre roi? *Regem vestrum crucifigam?* (*Joan.*, XIX, 15.) Ah! je crains que son sang ne crie vengeance contre moi : *Innocens ego sum a sanguine justi.* (*Matth.*, XXVII, 24.) La foule des pécheurs vient aussitôt se présenter à elle pour la rassurer, et semble lui dire par ses exemples, comme les Juifs à Pilate : Que risquez-vous? est-ce vous égarer que de nous suivre? Pensez-vous que nous voulions tous nous damner et nous perdre? Nous connaissons, comme vous, le nom de Jésus-Christ, l'étendue de sa loi, le prix de son sang, et nous en sommes responsables comme vous : *Sanguis ejus super nos.* (*Ibid.*, 25.) Sur la foi de tels garants, on se plonge en aveugle dans l'iniquité, et l'âme y perd son innocence et sa vie. Vie divine, vie qui dans un sens propre et naturel, est la vie de Jésus-Christ, puisqu'il nous l'a acquise aux dépens de son sang; puisqu'il a dit qu'il était la voie, la vérité, et la vie des âmes : *Ego sum via, et veritas, et vita.* (*Joan.*, XIV, 6.) Vie spirituelle, vie qui lui est bien plus chère que la vie temporelle que Pilate lui ravit, puisqu'il a donné l'une pour l'autre, et que s'il l'avait encore, il la lui préférerait volontiers. Vie surnaturelle, qu'il ne quitte qu'à regret, au lieu que pour sa vie naturelle, il l'a sacrifiée de bon cœur, et de plein gré. *Oblatus est, quia ipse voluit.* (*Isa.*, LIII, 7.) Vie cachée dans les cœurs; vie d'elle-même plus durable que celle qu'il a menée sur la terre, puisqu'il n'avait celle-ci que dans le dessein de la quitter; et qu'il nous a confié celle-là, pour la lui conserver dans l'éternité tout entière.

Voilà les attentats du péché : vous en avez vu le projet injuste, la folle entreprise, l'exécution violente; digne objet de pénitence; cherchons-en le motif dans un Dieu courroucé sur le Calvaire. C'est la troisième partie de la Passion du Sauveur et la conclusion de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Joignons-nous en esprit, mes frères, à la pieuse troupe des chastes amantes du Sauveur, et montons courageusement comme elles à sa suite, sur le Calvaire pour y mêler nos soupirs et nos pleurs à son sang précieux, nos regrets à ses tendres adieux, et nos sanglots à ses derniers soupirs. Mais si nous voulons que nos pleurs, nos regrets, nos soupirs lui soient agréables, et nous soient utiles, animons-les du motif pressant de pénitence, que nous y présente la vue d'un Dieu courroucé. C'est l'avis salutaire que le Sauveur lui-même, déjà investi d'impitoyables bourreaux, ministres de ses tourments, suivi de deux infâmes voleurs, compagnons de son supplice, accablé du pesant fardeau de sa croix, cruel instrument de sa mort, voulut bien donner, en passant, à ces saintes femmes qui l'accompagnaient, éplorées et plaintives, dans sa marche au Calvaire. Filles de Jérusalem! leur dit-il, ne pleurez pas sur moi : mais pleurez sur vous-mêmes : *Filiæ Jerusalem! nolite flere super me : sed super vos ipsas flete.* (*Luc.*, XXIII, 28.) Car, si le feu de la colère de Dieu s'attache si vivement à l'arbre le plus vert et le plus chargé des fruits de l'innocence, avec quelle ardeur ne consumera-t-il pas tout bois mort et destitué de la séve salutaire d'une sincère pénitence? *Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?* (*Ibid.*, 31.) Le Fils de Dieu veut donc qu'on le regarde sur la croix comme un exemple de justice et une victime de colère. Mais de quelle colère, chrétiens? car nous en reconnaissons en Dieu de deux sortes : colère d'un père plein de bonté, et colère d'un juge plein de sévérité; colère d'un père plein de bonté, colère qui tend à la correction et non à la destruction du coupable; colère qui tient moins de la vengeance que de la miséricorde; colère enfin qui est plutôt une recherche qu'un délaissement et un abandon du pécheur. Ce ne sont pas là les caractères de celle qui éclate sur le Sauveur au Calvaire : c'est donc la colère d'un juge plein de sévérité : colère de destruction, colère de vengeance, colère de délaissement et d'abandon. Telle est celle qui vous menace, pécheurs, au témoignage de Jésus-Christ, et dans un plus haut degré de rigueur qu'il ne l'éprouve lui-même, si vous n'avez recours à une prompte et sincère pénitence : *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?*

Colère de Dieu sur le Calvaire, colère de

destruction dont Jésus-Christ est l'holocauste plutôt que la victime, puisque, immolé tout entier sur la croix comme sur un autel d'expiation, il y offre à son Père et un corps couvert de plaies, et un cœur brisé de douleur. Et c'est, chrétiens auditeurs, pour peu que nous y voulions faire attention, ce qui doit nous pénétrer d'une frayeur salutaire. Car enfin, quelque nombreux et quelque énormes que fussent les péchés des hommes, il est certain que la moindre satisfaction et la plus légère souffrance d'un Dieu étaient plus que suffisantes pour en contre balancer le poids et en égaler la mesure. Cependant, vérité terrible, mes frères! il y a déjà trente-trois années que l'Homme-Dieu ne cesse de satisfaire, de souffrir, de s'affliger; et la justice divine n'est pas encore contente. Du trône de sa gloire il a passé dans le sein d'une vierge pour s'y revêtir de nos misères; de cette chaste, mais dure prison, dans une crèche, pour y naître dans la douleur; de l'étable, dans la boutique d'un pauvre artisan, pour y gagner son pain à la sueur de son front; de cette pénible retraite dans un désert affreux, pour s'y nourrir de jeûnes, de prières et de veilles; de la solitude, dans les villes et les campagnes pour s'y épuiser dans les fatigues et dans les travaux évangéliques; après tant et de si rudes épreuves, la vengeance divine le poursuit encore. Que de larmes versées dans le jardin des Olives! que de sang répandu dans le prétoire de Pilate! que de sueurs essuyées sous le fardeau de la croix, dans les rues de Jérusalem : ces sueurs, ces larmes, ce sang, ont à peine amorti quelque légère étincelle de la colère divine. Ardente et allumée plus que jamais, elle l'attend au Calvaire, elle le voit s'avancer vers le lieu du sacrifice, se dépouiller pour la seconde fois de ses habits sanglants, se coucher sur la croix comme sur l'autel du sacrifice; on lui demande ses mains pures et il les présente; ses pieds sacrés, et il les étend. Glaive du Seigneur, frapperez-vous cette innocente victime, ne serez-vous point satisfait de son obéissance? Vous le fûtes autrefois sur le même lieu de la soumission de l'innocent Isaac; mais, hélas! l'amour vous conduisait alors, et c'est aujourd'hui la justice. Arrêtez, vous dit celui-là, et vous demeurâtes immobiles; frappez, vous dit celle-ci, et vous redoublez vos coups; vous employez les instruments les plus durs et les plus propres à faire souffrir un long martyre : des marteaux et des clous. Vous choisissez les parties du corps les plus sensibles et les seuls membres qui restent à Jésus entiers et sains. Ces pieds adorables, occupés autrefois à chercher les pécheurs; ces divines mains, employées à guérir les malades, attachées à la croix avec de gros clous, jettent à gros bouillons quatre fleuves de sang : et le feu du ciel irrité ne s'éteint pas dans ce nouveau déluge. On élève la croix, on l'agite, on l'enfonce, on l'affermit à force de coups. Que de gênes, que de tortures violentes pour Jésus; que de rudes secousses pour cet Homme-Dieu crucifié! Ses nerfs s'étendent, ses veines se rompent, ses os se déboîtent, ses plaies s'élargissent, son sang s'épuise; ses lèvres, sa langue, ses entrailles se dessèchent, et dans sa soif brûlante on lui refuse un verre d'eau; un breuvage amer et détrempé de fiel et de myrrhe, voilà tout son soulagement dans ses plus vives douleurs. Qu'est-ce qu'un pareil supplice, mes frères, s'écrie saint Augustin, qu'une lente et cruelle mort? *Cruci affigi, est longa morte necari.* (*Matth.*, VIII, 20.) C'est surtout à ce moment que se vérifie cet oracle du Sauveur, qu'il n'a pas où reposer sa tête : ***Non habet ubi caput reclinet.*** (*Luc.*, IX, 58.) S'il l'applique à la croix, cette tête couronnée d'épines, la croix en fait entrer plus avant les pointes aiguës; s'il la penche sur ses bras, les épines les percent et les déchirent; s'il l'incline sur sa poitrine, son poids accablant fait plier tout son corps, suspendu sur quatre plaies, et en dilate les douloureuses ouvertures. Jésus ne peut plus ni se soutenir, ni s'appuyer, sans souffrir mille affreux tourments, et je ne vois pas que le bras de Dieu moins courroucé se retire. Eh! que reste-t-il donc dans ce Job ulcéré, qui soit susceptible de quelque nouvelle peine? Son cœur, chrétiens, son cœur : le cœur dans le pécheur est le plus coupable; il faut que dans le Sauveur il soit le plus affligé. Par où? par tout ce qu'il aime, mère et disciple. Venez donc, Marie; approchez, Jean, la justice vous conduit ici encore plus que l'amour; elle veut faire rentrer tous ces torrents de larmes qui coulent de vos yeux dans le cœur de celui qui en est la source, pour y former un océan d'amertume et de douleur : *Magna velut mare, contritio tua.* (*Thren.*, II, 13.) Mais, quoi! le Fils sacrifié sous les yeux de sa mère? et la mère! percée d'un glaive de douleur en présence du Fils! Eh! quel Fils! grand Dieu! quelle mère! en vit-on de plus tendre, en fut-il de plus généreux? Quoi! vous voulez, Seigneur, que Jésus endure une seconde passion, en sentant encore une fois tout ce que Marie ressent par contre-coup! Vous voulez qu'il se fasse une communication d'amertume entre ces deux âmes si étroitement unies? vous voulez que la mère souffre de voir mourir son fils! et que le Fils meure par avance de voir souffrir sa mère? Juste ciel! eh! depuis quand l'ordonnez-vous? La colère vous fait ici violer vos propres lois, qui défendaient expressément de sacrifier la brebis et son Agneau le même jour; votre premier soin dans l'oblation, quoiqu'imparfaite, d'Isaac, fut d'en écarter Sara sa mère. Vous en dérobâtes à ses yeux le triste appareil, et vous n'en épargnez pas à Marie la sanglante exécution? Ah! qui ne voit que c'est pour briser de douleur le cœur de Jésus-Christ, que vous lui ménagez une entrevue si touchante? En vain, pour adoucir l'amertume d'une séparation si cruelle, s'occupe-t-il à former les nœuds d'une alliance étroite entre ses disciples et sa mère, en disant à celle-ci de chacun de nous, et de ceux qui devaient croire en lui : Voilà votre fils : *Ecce filius tuus* (*Joan.*, XIX, 26); et à

ceux-là (dans la personne de saint Jean), Voilà votre mère : *Ecce mater tua.* (*Ibid.*, 27.) Précieuse donation pour nous! mais faible consolation pour Jésus!

Hélas! il n'ignorait pas que dans ce grand nombre de frères adoptifs qu'il associait dans l'amour de Marie, il y en aurait bien de dénaturés et d'ingrats qui ne feraient nul état ou qui profiteraient peu de sa bonté maternelle ; que les uns par leurs artificieux écrits, les autres par leurs malins discours, plusieurs par un injurieux oubli, la plupart par une vie criminelle, déshonoreraient celle qu'il leur donnait pour mère. Il le voyait, et l'on ne peut douter que ce ne fût pour lui un surcroît de douleur. Etat bien déplorable! où le soulagement même redouble la peine, où le remède aigrit le mal, où de quelque côté que l'on se tourne, au dedans et au dehors, on ne voit, on ne trouve, on ne sent partout que torture de corps, affliction d'esprit, amertume de cœur! N'est-ce pas là, chrétiens, le comble des rigueurs? Jésus languit trois heures dans cet état; et Dieu n'est pas encore désarmé : que veut-il donc de plus : qu'il y expire, qu'il y meure. Vit-on jamais un courroux plus inflexible et plus capable d'inspirer de la frayeur? Ce fut une résolution violente et un stratagème bien étrange que celui que la colère inspira au roi de Moab; assiégé, combattu, pressé par les Israélites, il monta, dit l'Ecriture, sur les remparts de la ville, et y fit monter son fils, l'héritier présomptif de sa couronne. Là, sans aucun égard aux sentiments de la nature, le bras levé, le poignard en main, il l'immola sur les murs, aux yeux de tous les assiégeants, comme pour leur dire, par une action si tragique : Voyez à quelle extrémité votre acharnement opiniâtre me réduit; et jugez par le traitement que je fais à mon fils, de ce que vous devez attendre de ma juste fureur, si jamais le sort de la guerre vous y livre. A ce spectacle tout Israël frémit, et soit crainte, soit compassion, soit horreur, lève le siége, et porte ailleurs ses armes. Pécheurs! à la vue d'un exemple, plus juste dans ses causes, mais plus terrible encore dans ses effets, ne prendrez-vous point aujourd'hui les mêmes sentiments? Ennemis de votre Dieu, ne cesserez-vous point de le persécuter, en voyant sur son Fils votre caution, votre répondant, votre otage, et l'énormité de vos offenses, et l'excès de sa colère? Traiterez-vous toujours d'exagération et d'hyperbole ce qu'il vous y annonce de ses vengeances prochaines! Le passé vous répond de l'avenir, le Calvaire fait foi de l'enfer, et le bois cruel où meurt l'innocent vous rend sensible le feu éternel réservé aux coupables. Portez à la croix toutes vos difficultés sur les châtiments de l'autre vie; j'ose le dire, Jésus-Christ en ce point, comme en tout autre, est la solution de tous vos doutes : *Solutio omnium difficultatum Christus.* Vous ne voyez point, dites-vous, de proportion entre un péché d'un moment, et des tourments sans fin : en voyez-vous entre les péchés des hommes, limités en nombre et en malice, et l'infinie dignité d'un Dieu qui les expie dans toute l'étendue de son pouvoir et de sa charité? Vous ne comprenez point comment le Créateur tourmente sans pitié sa créature pour des crimes passagers : comprenez-vous comment le meilleur de tous les pères a pu faire payer, à la dernière rigueur, à son propre Fils, des dettes étrangères? Il vous paraît étrange qu'après des siècles entiers de souffrances, l'ire de Dieu contre les réprouvés soit aussi implacable qu'au premier jour : ne vous le paraît-il point, qu'après trente-trois années entières de satisfactions continuelles, le bras de Dieu soit aussi étendu sur le Sauveur, le dernier jour de sa vie, que s'il n'avait jamais satisfait? Jugez-en comme il vous plaira; pour moi, chrétiens, la rédemption des hommes, opérée par le sang et la mort d'un Dieu, me donne plus de frayeur que l'impitoyable condamnation des anges. Je trouve le Juge souverain plus sévère dans le pardon précieux que sa clémence nous accorde, que dans tous les horribles supplices que sa colère exerce sur eux; et il me semble plus redoutable, en nous sauvant à si grands frais, qu'en les damnant tous sans miséricorde.

Mais je vois ce qui vous rassure, c'est cet échange que Dieu fait au Calvaire de l'innocent avec le coupable; transportant sur son Fils tout le poids de son indignation, afin de réserver à l'homme tout l'excès de sa tendresse. De là vous concluez que, comme l'Homme-Dieu, quoi qu'il ait fait, n'a pu échapper à la justice; aussi l'homme pécheur, quoi qu'il fasse, ne peut échapper à la bonté. Vaine prétention! je l'ai dit, la colère de Dieu, sur le Calvaire, est la colère d'un juge plein de sévérité; colère qui tient bien plus de la vengeance que de la miséricorde. Cette proposition vous surprend : en voici la preuve et l'explication; répondez-y, si vous pouvez.

Quel temps fut jamais plus favorable au pécheur, et surtout au pécheur mourant, que le temps de la mort d'un Dieu Sauveur? Ses veines ouvertes étaient autant de sources de grâce; ses plaies profondes autant d'asiles inviolables et de piscines salutaires; les flots de son sang, autant de bains sacrés, destinés à purifier les âmes. A ces moyens de salut si puissants, Jésus ajoute encore le secours de sa prière; et fait de sa croix, non-seulement une chaire éloquente, où, maître pathétique, pour dernière leçon, il enseigne à tous ses disciples le pardon des offenses et l'amour des ennemis; mais bien plus encore un autel pacifique, où, victime généreuse, il s'immole pour les auteurs mêmes de sa mort. Mon Père! s'écrie-t-il en mourant : *Pater!* (*Luc.*, XXIII, 34.) Ecoutons tous : c'est la seconde fois, dans le cours de ses souffrances, qu'il réclame ce nom si tendre; dans le jardin des Olives, où il pria pour lui-même; et sur la croix, où il prie pour ses persécuteurs, pour nous marquer que leurs intérêts lui étaient aussi chers que ses propres avantages. Pardonnez-leur :

Dimitte illis (*Luc.*, XXIII, 34); c'est-à-dire, suspendez les effets de votre haine, qu'ils se sont attirée; ouvrez-leur votre sein, qu'ils se sont fermé; offrez-leur votre grâce, dont ils se sont rendus indignes : ***Dimitte.*** Hélas! les insensés! ils ne savent ce qu'ils font : ***Non enim sciunt, quid faciunt*** (*Ibid.*); ils abusent du temps présent, et ils comptent sur un avenir incertain; ils résistent aux pieux mouvements qui les pressent, et ils veulent des efforts victorieux qui les enlèvent; ils désespèrent de vous, après avoir présumé d'eux; ayez pitié de leur aveuglement et de leur ignorance affectée : ***Non enim sciunt, quid faciunt.*** Qui doute que Jésus-Christ ne fût écouté? ***Exauditus est***, dit saint Paul, ***pro sua reverentia.*** (*Heb.*, V, 7.) La lumière brille; la grâce se communique; l'onction se répand. Mais faute de fidélité et de correspondance, la plupart périssent, et peu se sauvent. De trois fameux coupables, qui expirent au même instant, sous les yeux et presque dans les bras de Jésus-Christ, l'un meurt en désespéré, l'autre en esprit fort, et le dernier en véritable pénitent. Judas meurt en désespéré; ébloui jusqu'alors du prix de son péché, il n'en avait pas pénétré la malice : un crime heureux est toujours difficile à détester. Mais de plus il se flattait que le Sauveur, échappé tant de fois des mains de ses ennemis, se déroberait encore à leur rage; et que pour lui il rentrerait quand il voudrait dans son amitié; mais quand il vit une partie de ses espérances trompée, il crut l'autre perdue sans ressource; et selon la coutume des grands pécheurs, après avoir vécu dans la présomption, il mourut dans le désespoir. Fin tragique. Le second veut mourir en esprit fort : c'était un des deux voleurs crucifiés à côté de Jésus-Christ. Hélas! pouvait-il être plus à porté de la grâce? Mais il attend un miracle pour se convertir; il demande qu'on lui sauve et la liberté, et la vie, au lieu de songer à sauver son âme : Pense à toi, malheureux! lui crie un ami fidèle; pense à tes crimes, pense à ton âme, ouvre les yeux à la vérité, et reconnais enfin ton Dieu. Sourd à la voix de ce guide éclairé comme à celle de sa conscience, après avoir vécu en incrédule, il meurt en blasphémateur. Fin déplorable! un seul, grand Dieu! un seul, dans ce jour des miséricordes, en profite : Seigneur? dit-il en s'adressant à Jésus crucifié, je suis coupable, et vous êtes innocent; j'ai bien mérité ce que je souffre, mais vous, qu'avez-vous fait? l'amour seul, l'amour a pu vous conduire dans ce lieu d'opprobres et de tourments; que ce divin amour vous fasse ressouvenir de moi, quand vous serez dans le séjour de votre repos et de votre gloire! (*Luc.*, XXIII, 42.) Souffrez en paix et mourez content, disciple de la croix de Jésus-Christ! Quelle que soit la cause qui vous y attache, compagnon de son supplice, vous le serez dès ce jour même de sa récompense : c'est lui-même qui vous l'a promet : *Vous serez aujourd'hui avec moi en paradis.* (*Ibid.*) Délicieuses paroles et désirable fin! Cet exemple vous rassure, pécheurs impénitents! Mais de bonne foi y pensez-vous? Quand de trois pécheurs mourants sous les yeux de Jésus-Christ, un seul se damnerait : ne serait-ce pas pour vous un juste sujet de craindre? et n'auriez-vous pas raison de dire ce que les apôtres disaient au Sauveur au sujet du perfide qui le devait trahir : ***Nunquid ego sum, Domine?*** (*Matth.*, XXVI, 22.) Mon Dieu! ne serai-je pas ce malheureux réprouvé sur qui tombera votre foudre? Aujourd'hui que la terre criminelle s'ouvre au sang de Jésus-Christ; de trois coupables un seul se sauve! Deux exemples de justice, deux vases de colère, deux victimes de vengeance, pour un seul objet de miséricorde! et vous osez encore présumer! quel aveuglement! quelle folie!

Passons des pécheurs mourants aux pécheurs pleins de vie. Combien le Calvaire vit-il de coupables? et combien peu fit-il de pénitents? Un centurion éclairé, qui commence à ouvrir les yeux à la lumière; quelques soldats ébranlés qui reconnaissent leur Dieu; quelques spectateurs attendris qui s'en vont frappant leur poitrine. Mais hélas! pour quelques cœurs à demi touchés, combien d'indifférents, combien même d'endurcis à ce spectacle! chacun prend à cet événement la part que sa passion lui suggère : la soldatesque, toujours avide de butin, partage les dépouilles du patient, ou les jette au sort : le peuple capricieux et volage, après l'avoir applaudi triomphant : crucifié, lui insulte; et de la même voix, dont il publiait il y a peu de jours, *Salut et gloire au fils de David* : *béni soit le Messie et l'envoyé du Seigneur* (*Matth.*, XXI, 9) : maintenant secouant la tête, en signe de mépris, il crie tout haut à l'imposteur : *Il a sauvé les autres, et il ne saurait se sauver lui-même : s'il est fils de Dieu, qu'il descende sur la croix, et nous croirons en lui.* (*Matth.*, XXVII, 42.) Les prêtres et les pontifes, toujours constants dans leur haine et leur orgueil, s'offensent du titre de roi des Juifs, qu'il conserve malgré eux en mourant, et demandent qu'on l'efface; tous sont témoins des mêmes prodiges; tous voient le soleil s'éclipser, la terre trembler, les sépulcres s'entr'ouvrir, les morts ressusciter, le voile du temple se déchirer; et bien peu se convertissent : témoignage trop éclatant de cet oracle terrible du Sauveur! *Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.* (*Matth.*, XX, 16.) A qui tient-il qu'il n'y en ait davantage? Ce n'est pas à la volonté sincère de notre Dieu, reprend ici saint Augustin, j'en atteste cette mystérieuse parole du Sauveur expirant : J'ai soif : *Sitio.* (*Joan.*, XIX, 28.) Soif ardente, dit ce Père, de la conversion de ses plus grands ennemis : soif impatiente de la réconciliation des plus obstinés pécheurs : soif brûlante du salut de tous les hommes : *Sitio.* C'est donc à la mauvaise volonté des pécheurs mêmes qui, comme les Juifs, pour tout rafraîchissement à cette altération divine, ne veulent jamais offrir que la lie de leur cœur, c'est-à-dire les restes d'une vie criminelle : *Et in siti mea potaverunt me aceto.* (*Psal.* LXVIII, 22.) Voilà

dit saint Augustin, ce qui change au Calvaire les richesses de la miséricorde en trésors de colère : colère de destruction, colère de vengeance, colère enfin de délaissement et d'abandon : *Crucifixerunt salvatorem suum, et fecerunt damnatorem suum.*

L'abandon de Jésus-Christ sur la croix, dont ses dernières paroles nous sont une peinture si touchante, ne fut point un entier abandon : les nœuds qui unissaient son humanité sainte à la divinité, était trop étroits pour pouvoir jamais se rompre : alliance de nature, communication de grâce, union de volontés, société de gloire, vous ne fûtes jamais ni interrompues, ni altérées. Ce délaissement n'était donc qu'une soustraction d'appui, une suspension de secours, une interruption de consolations sensibles. Cependant cette épreuve parut si rude au Sauveur, et le fut en effet, qu'elle le fit éclater en soupirs. Dans toutes ses autres peines, il garde un silence constant. Caïphe en murmure; Hérode s'en offense; Pilate en est surpris; ses bourreaux mêmes en sont aigris. Qu'on le flagelle, qu'on le déchire, qu'on le crucifie, il respecte les coups qui l'accablent sans mesure, et baise la main qui le frappe sans pitié. Mais pour peu que son Père l'abandonne, il s'exprime en des termes capables de fendre les rochers. *Mon Dieu ! ô mon Dieu ! comment m'avez-vous ainsi délaissé?* (*Matth.*, XXVII, 46.) Il pousse un cri qui jette la frayeur dans les âmes les plus intrépides : les soldats en frémissent, et leur chef en est consterné. Tout est consommé, ajoute-t-il, et je n'ai rien de plus à souffrir; comme s'il voulait nous faire entendre que le moindre affaiblissement dans les nœuds sacrés qui nous unissent à Dieu est le comble de toutes les misères. Eh ! qu'est-ce donc que sa perte entière? Ah ! chrétiens, c'est un tourment que Jésus ne pouvait éprouver, et que l'homme ne peut comprendre. Il suffit de dire que c'est un arrêt bien cruel pour une misérable créature d'entendre de la bouche de son créateur : Retirez-vous : méconnu de vous, je vous méconnais à mon tour ! que c'est une croix bien dure pour une âme réprouvée, de se sentir continuellement appliquée, par une main invisible, à de violentes tortures, malgré la pente naturelle qui la porte incessamment vers le centre de sa félicité ! que ce sont des reproches bien amers pour un cœur déchu de toutes ses espérances, que ceux de ces impitoyables remords, qui, comme les Juifs à Jésus, lui crient sans cesse : Eh bien ! il a été un temps que vous croyiez, que vous espériez, que vous vous reposiez en Dieu : où est-il donc maintenant, ce Dieu promis, ce Dieu attendu, ce Dieu mérité même dans les premières années de votre vie : *Ubi est Deus tuus?* (*Psal.* XLI, 4.) que c'est un souvenir bien amer, pour un favori disgracié de la cour céleste, que la mémoire des faveurs qu'il a reçues de son maître et de son roi ! que c'est un triste emploi pour une langue autrefois destinée à chanter éternellement les louanges du Seigneur, que d'être éternellement occupée à chercher le nom qu'elle lui peut donner : n'osant plus l'appeler, ni son père, parce qu'il en a perdu la tendresse, ni son libérateur, parce qu'elle n'en attend plus de secours; ni son consolateur, parce qu'il fait son supplice, mais uniquement et en général son Dieu, c'est-à-dire son ennemi puissant, son juge sévère, son vengeur inexorable ! Quel extrémité ! C'était donc avec raison que, quelque excessives que fussent les peines du Sauveur, il jugeait celles des pécheurs abandonnés bien plus dignes de larmes : *Nolite flere super me, sed super filios vestros* (*Luc.*, XXIII, 28.) Leurs tourments seront éternels; les siens devaient bientôt finir. Leurs souffrances seront sans mérite; les siennes étaient d'un prix infini. L'enfer absorbera leurs regrets, et le ciel reçut ses derniers soupirs. Que d'actes de vertus dans les paroles mémorables qui terminèrent une si belle vie ! *Mon Père!* ainsi s'exprima son amour : *je remets* à cet instant; ainsi parla sa prompte obéissance, *mon âme* et ma vie; voilà son dévouement parfait : *entre vos mains* adorables (*Luc.*, XXIII, 46); telle fut sa résignation et sa confiance ! A ces mots sa tête se penche, ses yeux s'éteignent, ses lèvres se ferment, et il meurt, en nous laissant avec de riches trésors de mérites, d'importantes leçons et de grands exemples. Venez : recueillons tous ensemble, au pied de la croix, ce précieux héritage.

La voilà, cette croix, ce signe de salut, telle, chrétiens, que dans les débris de tous vos biens périssables elle vous sera présentée, pour unique ressource, à l'heure de la mort. Hélas ! mes frères, à ce moment inévitable, sujet à tant d'événements imprévus, qui sait si vous aurez le temps ou la liberté, ou même la force, de la reconnaître et de l'embrasser? Hâtez-vous donc de vous acquitter de ce devoir durant la vie, et gravez bien avant dans vos esprits le spectacle touchant qu'elle vous offre. Considérez à loisir ce chef couronné d'épines, ces cheveux arrosés de son sang, ces joues livides de meurtrissures, ces yeux baignés de pleurs, cette bouche abreuvée de fiel, ce corps déchiré de fouets, ces mains et ces pieds percés de clous, ce cœur ouvert et pénétré de douleur! toutes ces plaies sont autant de voix éloquentes qui demandent à Dieu miséricorde et pénitence au pécheur. Arrêtez, nous dit le Sauveur, hommes avares, ambitieux, vindicatifs, voluptueux, arrêtez, vous ne sauriez passer outre sans me fouler aujourd'hui à vos pieds, ni persister, sans me braver, dans vos indignes attachements. Que mes derniers soupirs vous touchent! que mes lugubres cris vous attendrissent! que mes larmes et mon sang fassent violence à vos passions! Que l'horreur ou la pitié, que le respect ou l'amour mettent un frein à vos déréglements, et vous persuadent d'embrasser la pénitence. Pénitence donc, pécheur, pénitence. La reconnaissance, la justice, l'intérêt même, tout vous y engage. La reconnaissance. Car, hélas ! quelle ingratitude, de refuser vos larmes à celui qui vous donne son sang ! Est-il possible que Jésus-Christ ait sacrifié sa vie à procurer votre salut, et

que vous vous défendiez de consacrer quelques années qui vous restent à pleurer votre perte? Est-il possible qu'un Dieu se soit livré au plus cruel supplice pour vous obtenir votre pardon, et que vous plaigniez quelques peines pour vous assurer votre grâce? Eh! qu'est-ce que les rigueurs de la pénitence qu'il exige, au prix des douleurs de sa passion? Que vous demande-t-il de si dur? la fuite des occasions dangereuses, le sacrifice des biens superflus, la réparation et le pardon de quelque injure reçue, la restitution de quelque bien mal acquis, l'aveu de vos désordres et surtout le changement de votre cœur. Et lui, que n'a-t-il pas souffert? La perte de sa liberté, l'oppression de son innocence, l'avilissement de sa personne, l'épuisement de son sang, la soif, la nudité, l'ignominie, la mort. Ah! comparez la légèreté du joug qu'il vous impose, au poids accablant dont il se charge? pouvait-il vous en laisser moins? pouvait-il en prendre plus? Et vous, par un excès d'ingratitude, parce qu'il a fait beaucoup pour vous, ou plutôt parce que vous ne voulez rien faire pour lui, vous prétendez que ses libéralités vous acquittent de vos obligations. Vous vous êtes perdue, âme malheureuse! et parce que pour vous sauver, Jésus-Christ vient, à travers les flots de la vengeance divine, vous tirer de l'enfer, et vous tendre une main secourable, vous voulez nager encore dans les délices, tandis que vous le voyez noyé pour vous dans un abîme de douleur. Vous avez cent fois mérité l'enfer, et parce que pour vous en tirer Jésus-Christ attire sur lui toute la rage des démons, vous vous jouez au bord du précipice, et vous vous y couronnez de fleurs, tandis qu'il sort du combat couronné d'épines et couvert de plaies. Ah! si vous aviez le moindre sentiment de reconnaissance, vous vous plaindriez de l'inégalité du partage; vous trouveriez qu'il en a trop fait, pour en demander si peu; vous lui diriez avec l'épouse des *Cantiques : Trahe me post te.* (*Cant.*, I, 3.) Pourquoi, Seigneur, pourquoi tant de ménagement pour un misérable pécheur? N'avez-vous donc de rigueur que pour vous-même? Faites-moi monter sur la croix après vous; rendez-moi la place que vous y occupez pour moi; ordonnez qu'à votre exemple j'expire dans les tourments, ou du moins que je vive dans la plus sévère pénitence. C'est la justice, pécheur! car en vain vous en défendrez-vous; la passion du Sauveur est votre ouvrage; c'est la volonté de Dieu qui l'a réglée, c'est la malice des Juifs qui l'a exécutée; mais c'est l'énormité de vos crimes, ineffaçables autrement que par son sang, qui l'a demandée, poursuivie, obtenue, renouvelée. Oui, quand ce supplice rigoureux fut ordonné dans le ciel, comme le payement universel de ce qui était dû sur la terre à la justice divine, vos péchés, comme les miens, furent mis au rang des dettes dont Jésus était comptable, et l'on mesura sur eux, comme sur les autres, le poids et le nombre de ses satisfactions. Parmi donc les pointes aiguës qui percent son front adorable, il y en a que vos vanités et vos projets ambitieux y ont enfoncées: parmi ces coups douloureux qui déchirent sa chair innocente, il y en a que votre mollesse et votre sensualité lui ont portés: parmi ces affronts et ces outrages, qu'il dévore, il y en a dont votre irréligion et votre libertinage l'ont rassasié; il y a plus, dit saint Paul: il n'est dans son âme peine si cuisante, soupir si caché dans son cœur, objet si affligeant dans son esprit, que vous n'ayez, pour ainsi dire, fait renaître toutes les fois que vous avez fait en vous revivre le péché. Ah! mes frères, est-il souffrance sur la terre qui puisse rebuter une âme accablée de ce sanglant reproche? est-il plaisir au monde capable de la tenter? j'ai fait mourir mon Dieu! cette triste pensée, j'ai fait mourir mon Dieu, n'a-t-elle pas de quoi rendre amères toutes les douceurs, et douces toutes les amertumes de la vie! J'ai fait mourir mon Dieu! cessez donc de m'alarmer, pertes de bien, d'amis, de repos, de santé, de vie; et vous, cessez de me flatter, plaisirs, honneurs, richesses: je ne sens plus que le vif regret d'avoir fait mourir un Dieu de bonté! Hé quoi! nous pleurons tous les jours des morts inévitables, des morts, dont nous serions au désespoir d'avoir été la cause; des morts auxquelles nos pleurs ne peuvent apporter de remède : et nous ne pleurons pas la mort de notre Dieu; mort violente, mort à laquelle nous n'avons eu que trop de part, mort que nous pouvons réparer par les larmes de la pénitence. Où est la justice? mais où est enfin le soin de vos plus chers intérêts? Vous n'ignorez pas, et on vous l'a dit cent fois : ce bois sacré, aujourd'hui l'autel de votre victime, deviendra le tribunal de votre juge; Jésus-Christ en fera son lit de justice, après en avoir fait son lit de douleur; et, comme il a été condamné par les pécheurs à la croix, par la croix il viendra condamner tous les pécheurs. Heureux ceux qui, par des vertus crucifiées, auront su s'y attacher durant la vie! elle fera leur appui et leur gloire au jugement de Dieu; mais malheur à ceux qui, comme vous, en auront fui les approches! Sa vue sera pour eux un surcroît de confusion, de tourment et de désespoir.

Que sera-ce quand cet arbitre souverain de nos destinées, sur le point de prononcer son dernier arrêt, fera déployer à vos yeux tous les instruments de sa passion, et qu'il vous demandera quels ont été les exercices de votre pénitence; quand il opposera son corps cicatrisé à vos membres engraissés dans la mollesse; quand il vous fera voir les marques illustres de son crucifiement, et qu'en vain il cherchera sur vous quelques faibles vestiges de la mortification chrétienne; que deviendrez-vous alors, ennemis du nom même de cette vertu! que deviendrai-je, hélas! moi qui la prêche aux autres, et qui l'ai moi-même si mal pratiquée? O miséricorde infinie, qui m'avez supporté jusqu'ici, ne m'abandonnez pas! divines mains, de qui je tiens tout ce que je suis, ne me dé-

truisez pas! bouche adorable, qui m'avez si souvent appelé, ne me condamnez pas! Souffrez, hélas! Seigneur, que j'adore ces pieds si zélés et si patients à m'attendre et à me rechercher. Cœur sacré de mon Sauveur, rempli de tendresse pour tous les pécheurs, cœur brûlant du désir de leur salut, cœur toujours ouvert à leur sincère retour, recevez mes humbles embrassements, que j'accompagne du respect et de la ferveur de tous ceux qui m'écoutent et qui vous aiment : lavez en eux et en moi, de votre sang précieux, tout ce qui déplaît à vos yeux purs et sans tache : cachez-nous dans votre plaie profonde au jour de votre colère ; faites que ce sang miséricordieux soit pour nos âmes une source continuelle d'abondantes et d'éternelles bénédictions dans le temps présent et dans l'éternité bienheureuse. *Amen.*

SERMON XXVIII.

Pour la fête de Pâques.

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Resurrexit, propter justificationem nostram. (*Rom.*, IV, 25.)

Il est ressuscité pour notre justification.

Il faut l'avouer, la mort de Jésus-Christ, quoique le principe et la source de la sanctification des hommes, semblait en avoir déconcerté l'ouvrage et arrêté les progrès. Le démon, l'auteur du péché et le tyran des âmes, désespéré de tant de conquêtes déjà perdues, se flattait d'avoir donné le coup mortel à celui qui méditait sa ruine et leur salut. Les pharisiens, ces docteurs hypocrites, sans cesse en butte aux traits de son évangile, s'applaudissaient de s'être enfin délivrés de leur plus redoutable censeur. Le peuple ignorant, complice de leur déicide, revenu des frayeurs où l'avait jeté l'éclat de ses derniers prodiges, commençait à ne plus sentir de remords. Les faux sages et les prétendus esprits forts ennemis déclarés de sa divinité, vengés des acclamations générales données à ses miracles par les outrages publics ajoutés à ses souffrances, insultaient à l'incrédulité de ses disciples. Les disciples eux-mêmes, ces premiers héros de l'Eglise naissante, désolés de la perte de leur bon maître, croyaient voir leurs espérances ensevelies avec lui dans le même tombeau. Nous espérions en lui, disaient-ils; mais hélas! il n'est plus : ***Nos autem sperabamus.*** (*Luc.*, XXIV, 21.) Manière de s'exprimer qui ne montre que des esprits consternés et des cœurs abattus. Ainsi donc, malgré tous les mérites de ce sang précieux, ruisselant encore et fumant sur le Calvaire, jamais l'enfer n'avait paru plus vainqueur, jamais la terre n'avait été plus criminelle.

Mais à peine Jésus-Christ est-il ressuscité, que l'œuvre du salut se renouvelle avec avantage, et s'avance avec succès; sans parler de tant d'âmes qui sortent des limbes au moment que son corps sort du sépulcre, ses gardes prennent l'épouvante, ses ennemis sont saisis d'effroi, le peuple rentre dans ses alarmes. D'autre part, les fidèles dispersés se rassemblent, les disciples effrayés se rassurent, les brebis égarées retournent à leur pasteur. Les démoniaques qu'il avait délivrés, les malades qu'il avait guéris, les pauvres qu'il avait secourus, les pécheurs qu'il avait convertis, les morts mêmes qu'il avait ressuscités, tous s'attachent à lui avec ardeur, embrassent ses maximes et suivent ses traces; en sorte, dit saint Augustin, que le tombeau de Jésus-Christ devient aujourd'hui le berceau, et sa résurrection la naissance du christianisme.

Il est donc vrai, et ce n'est point un langage de piété fondé sur de simples vraisemblances, c'est une vérité de foi appuyée sur des faits certains; il est donc vrai que la grâce sanctifiante est la fin et l'effet propre du mystère qui nous assemble; que rien n'est plus capable d'opérer la résurrection des âmes que la pensée de la résurrection de leur Sauveur; que s'il est ressuscité, il faut que nous ressuscitions avec lui; qu'il veut que nous renaissions à la grâce comme il revit à la gloire; que son changement d'état demande de nous un changement de mœurs; et qu'enfin il y a une connexion étroite entre la vie glorieuse du maître et la vie spirituelle des disciples, soit parce qu'elle en est le plus puissant engagement, soit parce qu'elle en est le plus parfait modèle. Car voilà le double sens qu'on peut donner à cet oracle de saint Paul que j'ai pris pour mon texte : il est ressuscité pour notre justification : ***Resurrexit propter justificationem nostram.*** C'est-à-dire que Jésus-Christ ressuscité nous fournit tous les motifs d'une bonne conversion ; vous le verrez dans mon premier point. C'est-à-dire que Jésus-Christ ressuscité nous montre tous les caractères d'une conversion chrétienne; vous le verrez dans mon second point.

O vous! Vierge sainte, qui, en qualité de mère, prîtes tant de part à la résurrection du Sauveur! intéressez-vous, en qualité d'avocate, à la résurrection des pécheurs. C'est la grâce que nous vous demandons, en vous disant avec l'Eglise : *Regina cœli, lætare.*

PREMIÈRE PARTIE.

Job, couché sur le fumier, livré en proie à la pourriture, et déjà devenu la pâture des vers, malgré les assauts du démon, les attaques du monde, et les faiblesses de sa chair, renaît, pour ainsi dire, dans le sein de la mort, s'élève au dessus de ses ruines, et par un double effort se surmonte lui-même et triomphe de ses ennemis. Quelle est la cause de ce renouvellement miraculeux? la vue anticipée de la résurrection du Sauveur et de ses heureuses suites. Je sais, s'écrie-t-il, que mon Rédempteur est vivant; voilà le rayon de foi qui l'éclaire : ***Scio quod Redemptor meus vivit.*** (*Job*, XIX, 25.) J'espère que je ressusciterai un jour comme lui; voilà le germe d'espérance qui l'anime: ***Et in novissimo die de terra surrecturus sum.*** (*Ibid.*) J'aspire au bonheur de voir un jour et de posséder mon Dieu ; voilà le trait

de charité qui l'enflamme : *Quem visurus sum ego*. (*Job*, XIX, 27.)

Est-ce uniquement pour les justes que cette admirable figure de la production de l'homme nouveau nous est tracée dans le saint homme Job? Non sans doute, chrétiens auditeurs, puisqu'il souhaite lui-même qu'elle passe dans tous les siècles et qu'elle soit gravée sur l'airain et sur la pierre, c'est-à-dire dans les cœurs les plus durs : *Quis mihi tribuat, ut scribantur sermones mei... stylo ferreo, vel celte sculpantur in silice!* (*Job*, XXIII, 24.) D'ailleurs l'Eglise, dans le saint concile de Trente, nous apprend que c'est ainsi que s'opère la justification du pécheur, qu'elle commence par la foi, qu'elle s'accroît par l'espérance, qu'elle s'achève par la charité. Or la résurrection de Jésus-Christ est le fondement de la foi, la base de l'espérance, le soutien de la charité. N'ai-je donc pas eu raison d'avancer que Jésus-Christ ressuscité nous fournit tous les motifs d'une bonne conversion, et que sa résurrection en est l'engagement le plus puissant et le plus efficace : *Resurrexit propter justificationem nostram.*

C'est ce que la simple exposition de cet oracle de Job va nous montrer.

Car voici ce que le pécheur aujourd'hui doit dire, aussi bien que ce saint homme : Je sais que mon Rédempteur vit. Je dois donc, par une entière conversion d'esprit, régler ma créance sur cette conviction. J'espère ressusciter un jour comme lui. Je dois donc, par une prompte conversion de mœurs, réformer ma conduite sur cette espérance. J'aspire au bonheur de le voir et de le posséder. Je dois donc, par une fervente conversion de cœur, redresser mes affections sur ce désir. Développons en peu de mots ces trois vérités, et surtout faisons-en voir les liaisons et les conséquences.

Oui, je sais que mon Sauveur est ressuscité : *Scio quod Redemptor meus vivit*. Je dois donc d'abord, par une entière conversion d'esprit, régler ma créance sur cette conviction ; premier raisonnement qui s'offre sur ce mystère, raisonnement fort et pressant ; car il n'y a point de milieu : il faut, ou s'inscrire en faux contre le miracle de la résurrection de Jésus-Christ, ou souscrire à la vérité de tout ce que ce miracle confirme. Or je ne puis nier l'un sans renoncer à toutes les lumières qui sont les règles du bon sens, et je ne puis convenir de l'autre sans condamner toutes les erreurs qui causent les déréglements de la vie. Y a-t-il à balancer entre ces deux partis?

Si j'entreprends de douter de la résurrection de Jésus-Christ, je reviens contre un fait avéré de plus de dix-sept siècles, et contre lequel, dit saint Augustin, les esprits les plus intéressés à le combattre, les moins disposés à le croire, les plus artificieux à le décréditer, n'ont pu produire, selon la prédiction du prophète, que de vains efforts d'incrédulité : *Defecerunt scrutantes*. (*Psal.* LXIII, 7.)

Les Juifs, avant même l'événement, en ont voulu douter. Leurs doutes n'ont servi qu'à le publier. Avertis par Jésus-Christ, non pas en passant et une fois, mais expressément et à plusieurs reprises; non pas seulement en énigmes et en figures, mais en termes précis et formels ; non pas en général du miracle, mais en particulier du jour de sa résurrection; que ne firent-ils pas pour prévenir la surprise? Ils fermèrent d'une grosse pierre l'entrée du sépulcre : *Munierunt sepulcrum*. (*Matth.*, XXVII, 66.) Ils y apposèrent les sceaux publics : *Signantes lapidem*. (*Ibid.*) Ils en confièrent la garde à des troupes réglées, fidèles, aguerries, et à leur solde : *Cum custodibus*. (*Ibid.*) A quoi toutes ces précautions ont-elles abouti? à recourir à un sommeil enchanteur, et à un enlèvement chimérique, sans pouvoir donner à cette fable si grossière la moindre couleur de vérité, sans oser punir la négligence prétextée des soldats, sans faire la moindre recherche des prétendus coupables, sans confronter les accusateurs avec les accusés, sans rien exiger enfin de ces faux ravisseurs, sinon, de ne point parler de Jésus-Christ ressuscité. Vains efforts d'incrédulité : *Defecerunt scrutantes*.

Les disciples, dans le temps même de l'événement, en ont douté. Leurs doutes n'ont servi qu'à l'assurer. Gens sans génie et sans cœur, il leur faut, pour attester la vérité, des forces surnaturelles, des preuves palpables et sensibles pour les en convaincre. On a beau les faire ressouvenir des prophéties de leur divin Maître, leur donner l'accomplissement littéral de toutes les circonstances prédites de sa passion, pour garantie de l'événement assuré de sa résurrection; leur prouver enfin, ou qu'il est évidemment ressuscité, ou qu'ils l'ont secrètement enlevé, et qu'il ne peut être sorti du tombeau que par sa vertu ou par leur adresse. Tout cela ne les persuade pas. Déterminés à ne se rendre qu'à ce que rapportent les sens, ils s'obstinent à dire qu'ils ne croiront point s'ils ne le voient, s'ils ne lui parlent, s'ils ne le touchent eux-mêmes : *Nisi videro... non credam*. (*Joan.*, XX, 25.) Quel est le fruit de leurs examens et de leurs recherches? D'ouvrir en même temps et leurs yeux et leurs bouches à la vérité, et d'en devenir, non-seulement les prédicateurs, mais encore les martyrs. Que le profane se joigne au sacré, que la malice des Juifs appelle à son secours la puissance des Césars; que l'enfer et la terre ligués ensemble, s'arment des plus cruels supplices, pour les obliger à se dédire, à se couper, ou au moins à se taire sur Jésus-Christ ressuscité. Vains efforts d'incrédulité : *Defecerunt scrutantes*.

Les libertins et les athées, après l'événement, ont entrepris d'en faire douter. Leurs doutes n'ont servi qu'à le faire croire. Dangereux antechrists, ils ont voulu, pour décréditer la vérité, autoriser le mensonge, et pour effacer la résurrection du Sauveur, relever l'apothéose d'un imposteur. Apollonius de Tyanes devint leur idole. Ce magicien fameux, suscité du démon pour contre-

faire Jésus-Christ, n'omit rien pour dérober sa mort à la connaissance des hommes. Il eut pour élèves dans son art magique les plus grands philosophes, et pour écrivains de ses faux miracles, les historiens les plus célèbres. Trois ou quatre empereurs romains, adorateurs de ses prestiges, mirent tout en œuvre pour établir dans le monde son immortalité chimérique. Quel a été le succès de tous ces artifices? Un monde entier a cru la résurrection de Jésus-Christ, nonobstant le scandale de la croix, la simplicité des apôtres et la fureur des tyrans, et personne n'a cru la résurrection d'Apollonius, malgré la magie du maître, l'habileté des disciples et l'autorité des protecteurs de l'imposture. Vains efforts d'incrédulité : *Defecerunt scrutantes.*

Or, que conclure de tous ces vains efforts d'incrédulité? Que ce serait donc une haute folie de douter à présent de la résurrection de Jésus-Christ. Mais si l'on n'en peut pas douter sans renoncer aux lumières du bon sens, peut-on la croire sans renoncer à toutes les erreurs de la vie? J'entends par les erreurs de la vie ces maximes maudites qui supposent qu'il n'y a point d'autre vie, ou qui du moins autorisent à vivre comme s'il n'y avait point d'autre vie que celle-ci; cette damnable politique dont les premières leçons sont l'oubli du salut et le mépris de l'éternité. Cette morale païenne où l'on pose pour principes que tout meurt avec nous, qu'il est inutile de s'embarrasser de ce qu'on deviendra quand on ne sera plus; que, puisque la nature est notre guide et ce monde notre passage, nous n'avons qu'à suivre nos penchants et à contenter nos désirs; que la religion et la piété sont de gênants préjugés et des bienséances onéreuses; que la fortune est la divinité du siècle et l'intérêt l'Evangile du temps, et qu'enfin nous ne devons avoir d'autre soin que de nous faire ici bas d'heureux jours.

Voilà les erreurs qui, par le doute, s'insinuent peu à peu dans les esprits, et y sapent les fondements du christianisme; qui, par la pratique, passent ensuite en règles de conduite, et y deviennent les semences et les fruits du crime; qui, par les discours, s'érigent enfin en dogmes dans le monde, et y trouvent des docteurs et des apologistes, gens au fond sans religion et sans mœurs, grands partisans en apparence de la raison, mais en effet grands ennemis de la révélation, curieux admirateurs de tous les livres impies, fastidieux censeurs des livres saints, et critiques appréciateurs de l'autorité des divines Ecritures qu'ils trouvent sans poids. C'est à eux d'abord que j'en veux, c'est à eux que je parle, c'est à eux que je donne aujourd'hui le défi sans craindre qu'ils échappent, non-seulement parce que c'est le seul, ou presque le seul jour qu'ils viennent nous entendre, non par dévotion mais par cérémonie, mais aussi parce que le mystère dont il s'agit est plus propre à les confondre, eux et tous ceux qui épousent leurs sentiments et leurs erreurs.

Car, sans entrer ici dans la liaison qui se trouve entre la vérité de la résurrection de Jésus-Christ et toutes les autres vérités du christianisme dont ce miracle incontestable est la preuve infaillible, je m'attache simplement à la spécieuse objection que les incrédules nous font d'ordinaire sur la certitude d'une autre vie. Qui jamais, disent-ils, est revenu du tombeau pour nous dire des nouvelles de l'autre monde? *Nemo revertitur.* (*Sap.*, II, 5.) Eh bien! esprits forts, voulez-vous en croire un illustre ressuscité qui vient vous en instruire? C'est Jésus-Christ même qui, au sortir du tombeau, ne s'est fait voir tant de fois, qui n'est demeuré quarante jours sur la terre, qui n'a conversé si souvent avec ses disciples, que pour vous convaincre de sa résurrection, et pour régler votre créance sur cette conviction, que pour vous bien imprimer la pensée de l'immortalité de l'âme et l'idée du royaume de Dieu, l'importance de la conquête de l'un et le malheur de la perte de l'autre, les moyens de salut à prendre, et les dangers de damnation à éviter; la nécessité de la religion, et l'efficace des sacrements, la malignité des vices et le mérite des vertus, l'éternité de leurs peines et de leurs récompenses; car tout cela est compris dans ces deux paroles : *Apparens eis et loquens de regno Dei.* (*Act.*, I, 3.) Les mêmes témoignages qui prouvent que la passion de Jésus-Christ fut suivie de sa résurrection, prouvent donc aussi qu'après la mort il y a pour vous une autre vie; que votre sort y sera bon ou mauvais selon vos bonnes ou vos mauvaises œuvres; que le Sauveur y doit être votre juge, et son Evangile la règle de son jugement; que son arrêt, quel qu'il soit alors, ne souffrira point d'appel, ni votre destinée de changement; qu'ainsi le salut et la damnation ne sont ni chimériques, ni bagatelles, que c'est là proprement la grande affaire, que tout le reste n'est qu'un vain amusement, et qu'enfin on ne peut, sans une insigne folie, comme vous faites, sacrifier aux intérêts du temps ceux de l'éternité. Toutes ces vérités de l'autre vie suivent nécessairement de ce mystère, et suffisent pour dissiper toutes les erreurs de la vie présente. Oui, divin Sauveur de nos âmes, devons-nous nous écrier avec le Roi-Prophète dans ce beau cantique où il dépeint le triomphe de Jésus-Christ ressuscité, oui, sans doute, tout ce que vous nous avez révélé de notre éternité est très-certain; quelque obscur, quelque caché qu'il soit, vous l'avez mis au jour en vous rendant à la lumière. L'évidence en est sortie du tombeau dont vous êtes sorti vous-même; et je ne puis non plus douter de son infaillible exécution que de votre incontestable résurrection : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* (*Psal.* XCII, 5.) Aussi, quelque opposées aux sens, quelque contraires à la passion, quelque répugnantes à la nature que soient ces vérités éternelles, quoiqu'elles engagent à la fuite du péché, à la pratique de la vertu, à l'étude de la sainteté même, j'y soumets mon esprit, j'y conforme mes

sentiments, j'y fixe ma créance : *Domum tuam decet sanctitudo.* (*Ibid.*) Premier motif de conversion. En voici un autre encore plus intéressant et plus efficace.

Oui, j'espère ressusciter un jour comme Jésus-Christ : *De terra surrecturus sum.* (*Job*, XIX, 25.) Je dois donc, par une prompte conversion de mœurs, réformer ma conduite sur cette espérance. Second raisonnement, qui se présente sur ce mystère : raisonnement plus fort et plus pressant que le premier. Car il faut aujourd'hui prendre son parti ou abandonner l'espérance d'une résurrection glorieuse, ou bien embrasser la vie qui y conduit. Or abandonner l'une, ce serait abjurer sa foi et renoncer à Jésus-Christ ressuscité; embrasser l'autre, c'est réformer ses mœurs et se conformer à Jésus-Christ crucifié. Voilà l'heureuse nécessité où le mystère de ce jour nous réduit.

Si j'abandonne, comme une vaine prétention, l'espérance d'une résurrection glorieuse, apostat de ma foi, je renonce à Jésus-Christ ressuscité et à tout ce que Jesus-Christ est pour moi. Jésus-Christ est notre Dieu. Créés à sa ressemblance et faits à son image, comme il a pris tous les traits de notre faible immortalité, il nous doit communiquer toutes les beautés de son immortalité bienheureuse. C'est la première preuve de saint Paul : *Reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ.* (*Phil.*, III, 21.) Jésus-Christ est notre Sauveur. Plus puissant sans doute à nous sauver qu'Adam ne fut à nous perdre, comme le pécheur a causé la mort et du corps et de l'âme, le Rédempteur doit redonner la vie et à l'âme et au corps. C'est la seconde preuve de saint Paul ! *Per hominem mors, et per hominem resurrectio.* (I *Cor.*, XV, 12.) Jésus-Christ est notre frère premier-né d'entre les morts, en vertu de l'alliance qu'il a faite avec les mortels. Comme il est sorti glorieux du tombeau, il doit nous en faire sortir avec gloire. C'est la troisième preuve de saint Paul : *Primogenitus ex mortuis.* (*Coloss.*, I, 18.) Jésus-Christ est notre chef. Vive source des influences du ciel, les rayons de gloire qui le couronnent ne sont que les prémices de ceux qu'il doit répandre sur ses membres. C'est la quatrième preuve de saint Paul : *Primitiæ dormientium.* (I *Cor.*, XV, 20.) Jésus-Christ est notre juge. Juste rémunérateur de la vertu, comme il sait que le corps contribue au mérite, il doit lui donner part à la récompense. C'est la cinquième preuve de saint Paul : *Resurrexit, ut et mortuorum et vivorum dominetur.* (*Rom.*, XIV, 9.) Jésus-Christ est enfin notre vie. Divin aliment des fidèles, comme sa chair, par la communion, consacre notre chair, elle doit par la résurrection la glorifier comme elle. C'est la sixième preuve de saint Paul : *Cum Christus apparuerit vita nostra, tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria.* (*Coloss.*, III, 4.) Preuves que saint Paul trouve si décisives et si fortes qu'il ne feint point de prononcer que, s'il n'y a point pour nous de résurrection glorieuse, il n'y en a point eu pour Jésus-Christ : *Si mortui non resurgunt, neque Christus resurrexit.* (I *Cor.*, XV, 16.)

En effet, que peut-on opposer à l'espérance de l'une que la créance de l'autre ne détruise? Est-ce l'incompréhensibilité de l'événement qui en ôte l'attente, et l'impossibilité de concevoir comment des corps dissous dans les eaux, consumés dans les flammes, pourris dans la terre et passés par succession de temps dans la substance de mille autres corps, reparaîtront les mêmes, et plus parfaits qu'avant la mort? Mais, pour prouver cette vérité, sans entrer en philosophe dans le détail de tant de reproductions continuelles dans la nature qui sont, selon les Pères, les images et les essais de la résurrection générale ; je me contente de demander, en chrétien, s'il est plus aisé de concevoir comment Jésus-Christ put en un instant recueillir le sang dispersé, rappeler les esprits dissipés, rassembler jusqu'aux moindres dépouilles séparées de son corps, l'immortaliser, le subtiliser, le glorifier, le mettre en état enfin d'insulter à la mort et de lui dire : O mort! où est maintenant ta victoire? *Ubi est, mors, victoria tua?* (I *Cor.*, XV, 55.) Si vous me dites que ce fut là l'ouvrage de sa toute-puissance, je vous réponds que c'est aussi par sa toute-puissance que nous ressusciterons, avec cette différence que de se ressusciter soi-même, c'est un plus grand miracle que de ressusciter tous les morts. Est-ce l'obscurité des promesses qui en ralentit l'espoir et la difficulté de savoir si elles auront pour vous leur effet? Lisez-les, ces divines promesses ; méditez-les, ces promesses consolantes ; comparez-les ensemble, ces éclatantes promesses, et de la résurrection du Sauveur, et de notre résurrection glorieuse : *Qui suscitavit Jesum, et nos cum Jesu suscitabit.* (I *Cor.*, I, 4.) Elles ne sont point désunies : les unes sont garantes des autres, l'expérience du passé nous assure de l'avenir. Jésus-Christ a dit qu'il se ressusciterait, il ne s'est point trompé. Il s'est engagé à nous ressusciter de même, il nous tiendra parole. Peut-on ne pas se fier à celui qui est fidèle jusqu'après sa mort ; est-ce enfin la rareté des exemples qui vous jette dans la défiance, et la curiosité de voir de vos propres yeux quelqu'une de ces résurrections glorieuses? Mais, dites-moi, sommes-nous témoins oculaires de la résurrection de Jésus-Christ? Non, sans doute. Sur quoi donc faisons-nous profession de la croire? Sur les preuves, répondez-vous, les plus authentiques et les plus fortes; sur le concert des Evangiles et des prophéties ; sur le rapport de la synagogue ancienne et de l'Eglise primitive ; sur la conviction de la gentilité et le progrès du christianisme; sur le témoignage de tant d'hommes puissants en paroles et en œuvres; sur l'autorité de tant de saints et de martyrs ; sur la foi de tant de nations converties et de peuples baptisés; sur le consentement enfin de la terre, du ciel et de l'enfer qui, par une infinité de prodiges, ont rendu tour à tour hommage à Jésus-Christ

ressuscité. Voilà les raisons qui nous attachent à la créance de sa résurrection glorieuse. Eh! mes frères, les mêmes motifs ne vous engagent-ils pas à l'espérance d'une résurrection semblable? Car, dites-moi, n'est-ce pas cette espérance que les prophètes ont annoncée et que les évangélistes ont confirmée, que les Juifs ont reconnue et que les apôtres ont prêchée, que les païens mêmes ont entrevue et que les chrétiens ont embrassée? N'est-ce pas cette espérance qui a soutenu tant de contradictions et opéré tant de miracles, qui a fait répandre tant de sang et éclore tant de vertus, qui a chassé des âmes les démons et changé des hommes en anges? N'est-ce pas enfin cette espérance, dont ni la fureur des persécutions, ni la subtilité des hérésies, ni la corruption des siècles, n'ont pu effacer dans les fidèles les vives impressions gravées, disaient-ils, comme Job, jusqu'au fond de leurs âmes? *Reposita est hæc spes in sinu meo.* (*Job*, XIX, 27.) Tout ce qui établit donc la créance de Jésus-Christ ressuscité, établit aussi l'espérance que nous avons de ressusciter un jour comme lui. Il n'est donc point de fidèle qui ne doive dire, en adorant aujourd'hui le Sauveur dans sa gloire : Voilà la gloire où mon Sauveur m'appelle et qu'il ne tient qu'à moi d'entrer après lui. Penser donc autrement et tenir un autre langage, ce serait ne point penser en chrétien, ce serait abjurer sa foi.

Mais peut-on le penser? peut-on le dire? peut-on l'espérer, sans en venir à la pratique? sans réformer ses mœurs, sans changer de conduite, sans se conformer d'abord à Jésus-Christ crucifié, afin de ressembler un jour à Jésus-Christ ressuscité? Car ces caractères de ressemblance, et ces traits de conformité, quelque opposés qu'ils paraissent entre eux, sont néamoins étroitement unis ensemble. Ils se mesurent, ils se répondent, ils se succèdent, et les uns servent aux autres de conditions requises et de dispositions nécessaires. C'est un arrêt, dit saint Paul, qu'on n'a de droit à la vie glorieuse du Sauveur qu'autant qu'on a de part à sa vie souffrante. Rien de plus certain que les avantages de sa résurrection sont attachés aux épreuves de sa passion ; et tout l'Evangile nous apprend que c'est des précieux rejetons de sa croix que naissent les fleurs immortelles de sa couronne : *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus.* (*Rom.*, VI, 5.) Voulez-vous donc sortir un jour du tombeau, tel qu'en est sorti Jésus-Christ? entrez-y tel qu'y est entré Jésus-Christ. Qu'y porta-t-il? chers auditeurs, vous le savez; des plaies, des meurtrissures, des cicatrices. Portez-y donc aussi des marques d'un crucifiement volontaire, des vestiges d'une mortification méritoire, des traces d'une pénitence salutaire et tous les traits d'une fidèle imitation. Mais comment les porterez-vous dans le sein de la mort, ces traits sacrés, gages précieux d'une résurrection glorieuse, si vous ne les gravez pas durant le cours de la vie? Comment votre chair sera-t-elle une chair crucifiée, si vous n'en réprimez pas les saillies, si vous n'en prévenez les révoltes, si vous n'en expiez même les déréglements passés? Comment votre corps sera-t-il un corps mortifié, si vous ne cessez de le nourrir dans les délices, de l'engraisser dans l'oisiveté, de le plonger dans la mollesse? Comment serez-vous enfin une image de Jésus-Christ pénitent, si vous continuez d'être une idole de vanité, une amorce d'impureté, un instrument d'iniquité, en un mot un suppôt de Satan, par quelque vice que ce puisse être? Quelle vie! quelle mort! quelle résurrection pour vous! car ces trois états dépendent l'un de l'autre, la mort de la vie, et de la mort la résurrection, sans que les intervalles qui les séparent doivent être comptés, parce que l'un pour le temps est toujours incertain, et que l'autre pour le salut est tout à fait inutile. Je ne m'étonne donc plus que tant de fervents pénitents, à l'exemple d'un saint Jérôme, eussent toujours aux oreilles le son de la trompette angélique, et devant les yeux la peinture de la résurrection générale. Quoi de plus capable en effet de presser la réforme de la conduite, et d'avancer la conversion des mœurs, que la méditation fréquente de ce terrible arrêt de l'Ecriture? Tous ressusciteront un jour : *Qui dormiunt in terræ pulvere* (*Dan.*, XII, 2), les uns pour la gloire éternelle, les autres pour une éternelle ignominie : *Alii in vitam æternam, et alii in opprobrium* (*Ibid.*); ceux-là possesseurs, et ceux-ci spectateurs de la félicité de Jésus-Christ : *Ut videant semper.* (*Ibid.*) Supposons qu'à ce moment cet oracle s'accomplisse, et que par une suite d'événements précipités nous passions successivement de la place où nous sommes dans le sein de la terre, et du sein de la terre au tribunal de Jésus-Christ, desquels serions-nous, chers auditeurs! des ressuscités couronnés de gloire, ou des ressuscités couverts d'opprobres? Jugeons-en par la conformité que nous avons avec Jésus-Christ? Quel rapport y a-t-il entre nous et lui? ses volontés sont-elles nos lois? ses maximes nos règles? ses paroles nos entretiens? ses pensées nos sentiments? ses affections nos penchants? ses actions nos exemples? Hélas! nous en serions donc réduits à pleurer avec les réprouvés les disgrâces d'une honteuse résurrection, et à voir les saints partager avec le Sauveur les avantages d'une résurrection glorieuse? Ah! plutôt, Seigneur! que par un prompt changement de mœurs, nous pleurions nos péchés, nous partagions vos souffrances et nous portions votre croix tout le reste de notre vie! Second motif de conversion. Voici le dernier, le plus attrayant et le plus parfait.

Oui, j'aspire au bonheur de voir et de posséder mon Sauveur : *Quem visurus sum ego.* (*Job*, XIX, 27.) Je dois donc, par une fervente conversion de cœur, redresser mes affections sur ce désir. Troisième raisonnement fondé sur ce mystère, raisonnement plus touchant qu'aucun autre. Car il s'agit

ici aujourd'hui de se déclarer, ou de combattre l'amour divin, ou de le faire triompher. Or, pour le combattre, il faut résister aux attraits de Jésus-Christ ressuscité, et pour le faire triompher, il faut l'élever au-dessus des attachements de la passion et des affections mêmes de la nature. C'est ainsi, dit saint Augustin (serm. 7 *in artic. Paschæ*), que la résurrection de Jésus-Christ est la défaite totale de l'amour-propre, et le triomphe de la divine charité : *Resurrectio Christi suscitat de terrenis, collocat in excelsis.*

Car comment résister aux victorieux attraits de Jésus-Christ ressuscité? Mille invincibles charmes nous attirent à lui ; mais surtout ce qui nous y attache, c'est de retrouver dans son changement le même amour pour les hommes, la même condescendance pour nous dans son nouvel état; c'est pour notre intérêt qu'il ressuscite, comme c'est pour notre salut qu'il est né, qu'il a vécu et qu'il est mort. Nous avons autant de part à ses grandeurs que nous en avons à ses abaissements, et il veut que tout ce qui lui est personnel nous devienne commun, jusqu'à sa béatitude et à sa gloire, la même familiarité dans ses apparitions miraculeuses : il se donne en spectacle à tous ses disciples; il s'offre à l'expérience de tous leurs sens; il ne fait point de difficulté de manger avec eux, et si quelquefois il disparaît, ou s'il se déguise, ce n'est que pour ajouter le plaisir de la surprise au bonheur de sa présence. La même prédilection dans ses entrevues divines : ses avances sont encore aujourd'hui comme autrefois pour les pécheurs ; pour Pierre, qui l'a renié dans sa Passion par un horrible parjure ; pour Thomas, qui le combattait dans sa résurrection par une opiniâtreté inflexible ; pour tous les autres qui l'offensent encore dans ses apparitions par une défiance injurieuse. Voilà sur qui tombent ses caresses au lieu de ses anathèmes. La même tendresse dans ses aimables entretiens : c'est peu même de ces noms tant de fois prodigués à des ingrats, de serviteurs et d'amis ; il les appelle aujourd'hui ses frères : *Nuntiate fratribus meis* (*Matth.*, XXVIII, 10); comme si la mort, qui rompt tous les nœuds, n'avait fait que resserrer les siens ; comme si la résurrection, qui lui fait prendre une vie nouvelle, lui avait fait contracter avec nous une alliance encore plus étroite; comme si sa divinité, qui le fait sortir du sein de la terre, nous avait tous fait sortir du même sein. La même profusion dans ses dons précieux : que nous a-t-il donné vivant et mourant qu'il ne nous donne pas de nouveau glorieux et ressuscité? Son Evangile pour nous éclairer, ses apôtres pour nous instruire, ses sacrements pour nous fortifier, son Eglise pour nous conduire, sa mère pour nous protéger, son corps et son sang pour nous nourrir et pour nous sanctifier. Les mêmes plaies dans sa chair impassible : quelque peu convenables que paraissent ces restes de sa Passion aux prérogatives de sa résurrection, il les chérit, il les conserve comme des preuves authentiques de son affection et de son zèle, comme des moyens efficaces d'entremise et de médiation, comme des monuments éternels de ce qu'il a fait pour nous et de ce qu'il ne cesse de faire encore. Enfin le même cœur dans ses plaies ouvertes à tous les hommes : ce cœur bienfaisant qui nous a comblés de tant de grâces; ce cœur miséricordieux qui nous a pardonné tant de péchés, ce cœur désintéressé qui aime jusqu'à ses propres ennemis ; ce cœur d'ami qui s'attendrit sur toutes nos misères ; ce cœur de père dont nous sommes les délices ; ce cœur enfin de Rédempteur qui nous a sacrifié sa vie mortelle et qui brûle de nous associer à son immortalité bienheureuse. Voilà ce que nous trouvons dans Jésus-Christ ressuscité. Jugez si c'est une pure saillie ou la pure vérité qui me fait dire que sa résurrection ne nous le rend que plus aimable, et qu'on ne peut le considérer dans sa gloire sans être épris de ses charmes, sans désirer de le voir, sans aspirer à le posséder.

Mais peut-on aimer sa personne, désirer sa vue, aspirer à sa possession, sans rompre les attachements de la passion, et redresser même les affections de la nature? Jugez-en par l'exemple de ceux qui furent les conquêtes de Jésus-Christ ressuscité. Ah! mon Sauveur! s'écriait celui de tous, qui, après avoir plus opiniâtrément combattu ce mystère, l'avoir examiné de plus près, et contemplé plus à loisir : vous êtes mon Seigneur et mon Dieu : *Dominus meus, et Deus meus* (*Joan.*, XX, 28); comme s'il disait : Votre résurrection, divin Sauveur, triomphe aujourd'hui de mes résistances. Mes oppositions secrètes s'évanouissent à la vue de vos éclatantes perfections. Leurs charmes puissants me font pressentir mon bonheur souverain. Ce que vous étiez déjà par nature et par essence, vous le devenez aujourd'hui par le choix de ma volonté, et par l'attachement de mon cœur. Le roi de gloire régnera seul désormais sur mon âme. Je suis tout à lui, comme il est tout à moi. Plus de pensée, qui ne lui plaise ; plus de désir, qui ne le cherche ; plus d'affection, qui ne l'embrasse ; plus de projet dont il ne soit le principe; plus d'occupation dont il ne soit la fin ; plus de contentement dont il ne soit l'objet ; plus de mouvement que pour ses intérêts; plus d'action que pour son service ; plus de vie que pour sa gloire. La plus austère, la plus vertueuse et la plus courte, sera pour moi la plus sûre, la plus heureuse et la meilleure, parce qu'elle me conduira plus droit, plus près et plus tôt à mon Sauveur : *Dominus meus, et Deus meus.* Ainsi s'exprima saint Thomas ; ainsi vécut-il dans la suite ; ainsi pensèrent et agirent depuis tous les autres disciples. Leurs écrits, leurs œuvres, leurs martyres, font foi que par une fervente conversion de cœur ils ne respiraient plus que Jésus-Christ ressuscité, en sorte qu'on peut les appeler, ainsi que Jésus-Christ lui-même appelait tous les vrais fidèles, les enfants de la résurrection : *Filii resurrectionis.* (*Luc.*, XX, 36.) Il est donc vrai que la résurrection de Jésus-

Christ est le plus puissant engagement à une vie nouvelle, puisqu'elle nous fournit tous les motifs d'une bonne conversion. Vous l'avez vu. Mais il n'est pas moins certain que la résurrection de Jésus-Christ est le plus parfait modèle d'une vie nouvelle, parce qu'elle nous marque tous les caractères d'une conversion chrétienne. C'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Nous trouvons dans l'Ecriture plusieurs sortes de résurrections, bien différentes de celle de Jésus-Christ. Il y en a d'apparentes et de fausses : telle fut celle de Samuel, évoqué par l'ordre de Saül, et celle de ces ossements ranimés à la voix d'Ezéchiel : ombres et figures plutôt que changements et réalité! Il y en a de passagères et de peu durables; telles furent celles que nous lisons dans l'Evangile avant la mort du Sauveur du monde : miracles, à la vérité, mais miracles courts et passagers. Il y en a d'obscures et de peu connues; telle fut celle de ces morts qui ressuscitèrent avec Jésus-Christ, prodiges constants et avérés, mais ensevelis dans l'oubli, et comme perdus dans leur obscurité. Aucune de ces résurrections ne nous est proposée pour modèle par l'Ecriture. Il n'y a que celle de Jésus-Christ : *Quomodo Christus surrexit* (*Rom.*, 6), dit saint Paul. Pourquoi? parce qu'il n'y a qu'elle qui fût tout à la fois réelle et véritable, stable et permanente, éclatante et publique. Trois qualités d'une résurrection spirituelle; trois caractères d'une vie nouvelle; trois preuves d'une conversion chrétienne; vérité, stabilité, publicité.

La résurrection de Jésus-Christ fut réelle et véritable : *Surrexit vere*. (*Luc.*, XXIV, 34.) Par combien de témoignages évidents et palpables en a-t-il attesté la réalité, et mis la vérité hors de tout soupçon? Sans rentrer ici dans le détail de tant de preuves qui l'ont suivie, et qui en ont établi la foi; je demande simplement si toute la vie divine et miraculeuse du Sauveur n'était pas un préjugé certain de sa résurrection, comme sa résurrection fut une confirmation authentique de sa vie miraculeuse et divine? Se pouvait-il faire que celui qui avait publié tant de sacrés oracles, opéré tant d'éclatants prodiges, enseigné tant de sublimes vertus, donné tant de grands exemples, et qui, pour autoriser sa mission, avait prédit et promis qu'il ressusciterait trois jours après sa mort, ne vérifiât pas sa prédiction et n'accomplît pas sa promesse? Il aurait fallu supposer Dieu fauteur du mensonge, et complice de l'imposture. Aussi faisait-il à ses disciples les plus amers reproches, lorsqu'après sa résurrection il les voyait en garde contre la surprise et dans la crainte de l'illusion. Gens de peu de foi! leur disait-il. Eh! que craignez-vous et sur quoi fondez-vous vos défiances et vos douleurs? ***Quid turbati estis, et cogitationes ascendunt in corda vestra?*** (*Luc.*, XXIV, 38.)

Avez-vous, chers auditeurs, le même droit de vous plaindre de nous, si nous n'osons nous rassurer aujourd'hui sur vos prétendues résurrections spirituelles? Le passé nous répond-il du présent? Ce que vous avez été jusqu'ici nous défend-il de douter de ce que vous êtes? Et à juger de vos nouvelles démarches par vos anciennes habitudes, devons-nous croire que vous soyez réellement sortis du péché, et que vous commenciez véritablement à revivre à la grâce? Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous encore à Pâques tous les ans? Ce que vit autrefois le prophète Ezéchiel; des morts de plusieurs années se lever de leurs sépulcres, et composer une armée florissante, c'est-à-dire, une foule extraordinaire de pécheurs invétérés, errer autour des tribunaux sacrés, et former un peuple de nouveaux pénitents. Mais, hélas! ce merveilleux spectacle n'est-il pas au fond une pure vision? et la plupart de ces résurrections annuelles, et de ces pénitences pascales, sont-elles autre chose que des ombres de pénitence et des fantômes de résurrection? J'appelle ombres de pénitence et fantômes de résurrection toutes ces dévotes apparitions, que font durant ce saint temps dans nos églises des indévots d'état et de profession, qui n'y viennent hors de là que rarement, encore semblent-ils n'y venir alors que pour y outrager Jésus-Christ et pour y scandaliser les fidèles. J'appelle ombres de pénitence et fantômes de résurrection tous ces beaux dehors de christianisme dont se parent aujourd'hui des mondains de cœur et d'affection, qui adorent les charmes, qui tiennent les maximes, qui parlent le langage, qui suivent les usages du monde, quelque opposés qu'ils soient à l'Evangile. J'appelle ombres de pénitence et fantômes de résurrection toutes ces augustes pratiques de religion, qu'accumulent et que compliquent en un seul jour des pécheurs d'engagement et d'habitude, de qui le moindre de ces sacrés exercices, pour le faire comme il faut, demanderait des temps considérables d'épreuve et de préparation. J'appelle ombres de pénitence et fantômes de résurrection toutes ces confessions précipitées, préparées par une conscience aveugle sur ses devoirs, et négligente dans ses recherches, formées par une bouche exercée au déguisement, et accoutumée au mensonge, exprimées sans autre sentiment que la honte de l'aveu et l'envie d'une prompte absolution. J'appelle ombres de pénitence et fantômes de résurrection toutes ces communions hasardées, précédées d'une sécurité criminelle, accompagnées d'un dégoût mortel, suivies d'un endurcissement encore plus funeste. J'appelle enfin ombres de pénitence et fantômes de résurrection toutes ces œuvres de surérogation qui prennent la place des œuvres d'obligation; ces satisfactions offertes à Dieu, au lieu des satisfactions offertes aux hommes; ces distributions d'aumônes préférées au payement des dettes; ces échanges faites de menues charités pour de grosses injustices; ces réconciliations et ces entre-

vues ménagées sans préjudice des ressentiments et des froideurs. Ombres de pénitence! fantômes de résurrection! illusions publiques et prestiges communs! C'est là la plainte ordinaire : que même à Pâques les vrais changements sont rares ; que tout ce qu'on voit de nouveau dans ces saints jours n'est qu'une pure cérémonie; et qu'après les fêtes tout se trouve dans le même état qu'auparavant. Sur quoi est fondée cette plainte si honteuse au christianisme? sur l'expérience. Tous les ans à Pâques les joueurs et les médisants se confessent ; le jeu, le plaisir en est-il plus modéré, et la médisance est-elle moins en vogue dans le monde? Tous les ans à Pâques les plaideurs communient; les procès en sont-ils plus tôt terminés ? Tous les ans à Pâques les infracteurs du carême s'approchent des sacrements ; le carême suivant en est-il mieux observé? Que de sangsues publiques, que de pestes civiles, que de furies domestiques, sans restituer le bien, sans réparer l'honneur, sans rétablir le repos du prochain, sans rien perdre de leur malice, participent tous les ans à Pâques au corps et au sang du Sauveur! Eh! à quoi donc se réduisent les Pâques chrétiennes ? à de simples apparences.

En voulez-vous savoir la raison, la voici. C'est qu'il n'y a point de vraie conversion, comme il n'y a point de résurrection véritable, qu'elle ne soit surnaturelle.

Jésus-Christ n'est ressuscité que par sa vertu divine, et nul ne peut être converti que par un principe surhumain. Or quel est le ressort secret de la plupart de ces dévotions pascales? L'Ecriture nous le découvre dans la fausse résurrection de Samuel. Pourquoi venez-vous troubler mon repos? dit à Saül l'ombre du prophète, *Quare inquietasti me?* (I *Reg.*, XXVIII, 15.) Voilà justement les sentiments des pénitents du temps, voilà leurs dispositions. Sentiments humains, dispositions naturelles. Ensevelis dans le péché, comme Samuel dans le tombeau, la voix enchanteresse du monde, semblable à celle de la pythonisse, les engage à donner au moins quelques signes de nouvelle vie, pour contenter Saül, c'est-à-dire pour imposer à des yeux qui les observent, pour éviter des murmures qui les piquent, pour éluder des anathèmes qui les menacent. Ils obéissent donc, mais à contre-cœur, et chacune de leurs démarches semble dire par le trouble et les inquiétudes qui les accompagnent : *Quare inquietasti nos?* Devoir onéreux! obligations importunes! pourquoi venez-vous troubler notre paix, interrompre nos plaisirs, suspendre nos habitudes? *Quare inquietasti nos?* C'est là tout le mystère des pieux mouvements que les pécheurs se donnent dans ces saints jours. Or, dites-moi, un renouvellement forcé, fait sans esprit intérieur, par respect humain, par crainte servile, non de Dieu, mais des hommes, par complaisance mondaine, quelque spécieux et quelque éclatant qu'il soit au dehors, peut-il jamais être au fond réel et véritable? et le démon n'y a-t-il pas plus de part que Dieu? Mais c'est trop insister sur cette première règle d'une conversion chrétienne. Passons au second trait de son modèle.

La résurrection de Jésus-Christ fut stable et permanente. Jésus-Christ est ressuscité, dit saint Paul, pour ne plus mourir : *Christus resurgens... jam non moritur.* (*Rom.*, VI, 9.) Ainsi, concluait l'Apôtre, devez-vous être si bien renouvelés que vous ne retombiez plus dans vos désordres. Cet état d'immutabilité, me direz-vous, est-il possible à des hommes fragiles et inconstants tels que nous sommes? Oui, chrétiens : il est possible aux fidèles imitateurs de Jésus-Christ ressuscité. Que fit cet Homme-Dieu pour assurer la stabilité de sa résurrection ? Il se débarrassa de tous les liens de la mort, et il se revêtit de tous les caractères de l'immortalité. Qu'on prenne bien à la fois ces deux précautions, et il n'y aura plus de rechutes à craindre. Car quelle est la cause de l'instabilité de la plupart des conversations pascales? C'est d'abord la réserve de quelque attache au mal. Ceux mêmes qui se convertissent à Pâques sortent de leurs péchés, non pas comme Jésus-Christ de son sépulcre, où il laissa suaire et linceul, témoignages éclatants de sa vie nouvelle ; mais comme Lazare de son tombeau, d'où il emporta ses liens funèbres, tristes présages d'une seconde mort : *Prodiit qui fuerat mortuus ligatus.* (*Joan.*, XI, 44.) On quitte, si vous voulez, des attaches qui gênent, usées par l'habitude, affaiblies par l'éloignement, rompues par le désespoir et la contrainte, et dont il ne reste plus guère à vaincre que le regret. On quitte des attaches qui nuisent, soit à la fortune, soit à l'honneur, et dont les égards politiques et les intérêts personnels détachent autant, ou plus encore, que les cris publics et les remords secrets. On quitte des attaches qui sont évidemment dangereuses, ou même ouvertement criminelles, et dont on ne peut ni se cacher le danger, ni se déguiser le crime. Mais quitte-t-on les attaches qui flattent la passion dominante, et qui changent avec elle d'âge, de lieu et d'objet? Quitte-t-on les attaches qui touchent à l'honneur, qui tiennent à l'intérêt, et qui ne donnent souvent le titre d'honnête homme dans le monde qu'aux dépens des devoirs du chrétien? Quitte-t-on les attaches qui se couvrent du voile de l'innocence, qui se parent des couleurs de la vertu, et qui sous ces spécieuses apparences ne laissent pas de produire des fruits de mort? Où sont les pénitents qu'on voit à Pâques renoncer à un emploi hasardeux qui les enrichit; se retirer d'une société licencieuse qui les accommode; et abandonner un parti pernicieux qui leur fait vogue ; se priver d'un appui vicieux sur lequel roule du crédit? Pour n'en pas venir à ces sortes de rupture, de combien de raisons de nécessité, de bienséance, de charité, de justice même, ne se prévaut-on pas? Tant de raisons qu'il vous plaira : si vous réservez la moindre attache au péché, vous en redeviendrez bientôt l'esclave. En vain, dit l'Ecri-

ture, en vain saint Pierre, captif, après la résurrection, vit ses gardes endormis, ses fers brisés, sa prison ouverte. Il ne se crut libre que quand il se vit éloigné. C'est à ce moment, Seigneur, s'écria-t-il, que je reconnais que vous m'avez véritablement sauvé: *Nunc scio vere quia misit Dominus angelum suum, et eripuit me.* (*Act.*, XII, 11.) Ah! mes frères, ne chantez point encore le cantique de votre délivrance : tout affranchis que vous êtes du péché : si vous n'en fuyez les moindres approches, vous rentrerez bientôt dans les liens de la mort, en danger de n'en plus échapper.

Autre cause de l'instabilité des conversions pascales : l'omission des moyens de salut. O mon Dieu, disait saint Augustin, le beau jour pour le christianisme, que celui qui nous éclaire! et que l'Eglise a bien raison de l'appeler par excellence, le jour que vous avez fait! *Hæc est dies quam fecit Dominus.* (*Psal.* CXVII, 24.) Il réunit avec tous les vrais fidèles tous les actes d'une vie vraiment chrétienne. Faut-il, pour vivre chrétiennement et faire son salut, fréquenter le lieu de la prière? vos temples les plus vastes ont peine à contenir la foule d'adorateurs qui s'y présente. Faut-il approcher des tribunaux de la réconciliation? vos ministres ne peuvent suffire au grand nombre de pénitents qui les accablent. Faut-il participer au pain de vie? les mains de vos prêtres, occupés à le distribuer, tombent presque de lassitude.

On voit par un prodigieux changement, à la porte des églises, plus d'aumôniers que de mendiants; dans le sein des hôpitaux, plus de consolateurs charitables que de malades languissants; et dans le centre même du grand monde, plus de riches bienfaisants qu'il n'y a de honteux cachés. Ce sont là des fruits de vie, mais ce sont aussi des préservatifs contre la mort. La grâce, qui donne naissance à ces vertus, en reçoit des accroissements. Tant que ces saintes pratiques dureront, je ne crains rien pour votre persévérance. Je crains tout pour votre salut dès qu'elles viendront à cesser. Dans peu la maison de Dieu va être abandonnée, la table de Jésus-Christ déserte, la chaire de l'Evangile réduite à la solitude. Plus de lectures, plus de prières, plus d'aumônes, plus d'examens de conscience, plus d'approches des sacrements, plus d'exercices de dévotion, plus de marques même de religion que pour la montre et par bienséance. Les fêtes profanes succéderont bientôt aux solennités saintes, les promenades aux retraites, les jeux et les ris aux soupirs et aux gémissements, les régals et les festins au jeûne et à l'abstinence, le monde enfin au christianisme. Ah! mes frères! disait saint Paul aux premiers chrétiens : si vous êtes ressuscités spirituellement avec Jésus-Christ, il faut que vous conserviez comme lui les caractères immuables d'une vie spirituelle; cette agilité de courage qui se porte avec promptitude aux devoirs; cette subtilité de sagesse qui se dégage avec facilité de tous les obstacles; cette clarté de lumière qui découvre les attraits de la vertu; cette impassibilité de sentiments, qui met hors des atteintes du vice; enfin ce renouvellement d'affections, qui ne laisse de goût que pour Dieu et que dégoût pour le monde: *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite... quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.* (*Colos.*, III, 1, 2.) Sans ces saintes dispositions il n'y a point pour vous de résurrection durable. Vous reprendrez après Pâques vos désordres habituels, pour reprendre vos dévotions passagères aux Pâques prochaines; et toute votre vie ne sera qu'un retour continuel de la vie à la mort, et du péché à la grâce. Que dis-je? hélas! peut-être qu'il n'y aura plus de Pâques pour vous; peut-être que votre mesure de grâces est comble; peut-être que désormais vous n'avez plus à espérer de vie nouvelle. Nous ne lisons point que Lazare et les autres, à qui Jésus-Christ rendit la vie, soient sortis deux fois du tombeau. Leur résurrection passagère ne fut point réitérée, et leur seconde mort a été pour eux la dernière. O vous, qui dans votre résurrection spirituelle avez reçu du Sauveur une vie encore plus précieuse, craignez, si vous venez à la perdre, de la perdre pour toujours.

Enfin, la résurrection de Jésus-Christ fut publique et éclatante, au lieu que la résurrection des saints, qu'il choisit pour témoins et pour compagnons de sa gloire, n'eut pas la même publicité ni le même éclat : *Multa corpora sanctorum qui dormierant, surrexerunt.* (*Matth.*, XXVII, 52.) Pourquoi cette différence? Ah! c'est que la mort de Jésus-Christ avait produit bien d'autres effets que les autres morts. Elle avait été un sujet de triomphe pour les impies, comme les Juifs; un spectacle et un objet de douleur pour les fidèles, comme Madeleine; une occasion de chute pour les faibles, comme Pierre; une source de prévention pour les incrédules, comme Thomas. Il était donc de la justice de Jésus-Christ de réparer tous les maux qu'avait faits sa mort; de confondre l'impiété, de consoler la foi, de relever la faiblesse, de convaincre l'incrédulité; en un mot, d'effacer par l'éclat de sa résurrection le scandale de la croix. C'est ce qu'il fit par ses apparitions miraculeuses; et c'est ce que vous devez faire aussi, chrétiens, par vos édifiants exemples; car vous ne pouvez disconvenir que l'état de votre vie passée, état de mort spirituelle, n'ait été, même pour les autres, un état préjudiciable. Que de pécheurs qui ont travaillé et qui ont réussi à vous perdre s'en sont applaudis en secret! Que de gens de bien qui ont voulu et qui n'ont pu vous convertir, en ont gémi devant Dieu! Que d'âmes faibles qui ont vu et qui ont suivi vos démarches, se sont égarées sur vos pas! Que de cœurs endurcis qui se sont pervertis avec vous, qui croupissent encore dans le crime, ne songent pas à en sortir et croient même ne le pouvoir pas! Les applaudissements des uns, les gémissements des autres, l'égarement de ceux-ci

et l'endurcissement de ceux-là ont été formés par vos vices; il faut qu'ils soient détruits par vos vertus. Il est de votre devoir de réparer tout le mal que vous avez fait. D'où venait le poison, de là doit venir le remède. C'est en paraissant ce que vous étiez, que vous avez scandalisé vos frères : édifiez-les en paraissant ce que vous êtes. Que chacun vous rende un témoignage à peu près semblable à celui que les disciples rendaient au Sauveur ressuscité! Nous l'avons connu, disaient-ils, mais nous ne le connaissons plus tel que nous l'avons connu. Il a toujours la même chair, mais il n'en a plus les faiblesses : *Etsi cognovimus secundum carnem Christum ; sed nunc jam non novimus.* (II *Cor.*, V, 16.) Puisse-t-on dire ainsi de chacun de vous! Son changement l'a rendu méconnaissable ; nous ne le connaissons plus par les mêmes endroits que nous l'avons connu : *Etsi cognovimus..., sed nunc jam non novimus.* Ce grand du monde a toujours le même rang, le même pouvoir; mais il n'en a plus l'orgueil et la fierté; l'humilité l'a si fort changé, qu'au lieu qu'il croyait tout le monde fait uniquement pour le servir, il se croit uniquement né pour obliger tout le monde : *Etsi cognovimus..., sed nunc jam non novimus.* Ce riche a toujours la même fortune et le même bien, mais il n'en fait plus le même usage; la charité l'a si bien réformé, qu'au lieu qu'il employait ses richesses à contenter ses passions criminelles et à assouvir ses insatiables désirs, il les consacre à subvenir aux besoins ou à apaiser les cris des pauvres, et à prévenir même les pauvres et à prévenir même les vœux des misérables : *Etsi cognovimus..., sed nunc jam non novimus.* Cet homme d'affaires a toujours les mêmes procès et les mêmes ennemis sur les bras, mais il n'a plus la même chaleur à les poursuivre; la patience l'a tellement réprimé, qu'au lieu qu'il n'était obstiné à ne rien relâcher de ses droits et à ne se prêter à aucun accommodement, il est disposé à faire de son côté toutes les avances et à acheter la paix aux dépens de ses intérêts : *Etsi cognovimus... sed nunc jam non novimus.* Cette femme de condition a toujours la même complexion, et par conséquent la même délicatesse; mais elle n'y fait plus les mêmes attentions et n'y a plus les mêmes égards; la pénitence l'a réduite à un point, qu'au lieu qu'elle flattait et qu'elle idolâtrait son corps par une attache habituelle au sommeil, au repos, à l'oisiveté, au luxe, au plaisir; elle le traite en ennemi et en esclave, par une sujétion continuelle à la vigilance, à la prière, à la retraite, à la modestie et au travail : *Etsi cognovimus..., sed nunc jam non novimus.* Ces jeunes gens ont toujours le même accès dans les compagnies, mais ils n'y tiennent plus la même conduite ni le même langage; la piété a fait en eux de si grands progrès, qu'au lieu que leurs paroles et leurs manières, sous des déguisements honnêtes, attaquaient la pureté et tentaient l'innocence, elles ne respirent plus que la retenue et la pudeur, et ressentent non la chair, mais l'esprit, et l'esprit même de Dieu qui les anime : *Etsi cognovimus secundum carnem; sed nunc jam non novimus.*

Voilà ce qu'on doit dire de votre conversion, pour peu qu'elle ait de l'éclat qu'eut la résurrection du Sauveur. Quelle confusion alors pour les suppôts de Satan, auteurs de votre perte, comme les Juifs de sa mort! Ils auront beau, comme eux, par mille artificieuses calomnies, contester la vérité du changement; les preuves exemplaires que vous donnerez d'une vie nouvelle démentiront leur triomphe impie par de salutaires remords. Quelle consolation pour les amis de Dieu qui ont pleuré tant de fois sur les plaies de votre âme, comme Madeleine sur les plaies du corps du Sauveur! Qu'ils seront charmés comme elle de voir revivre dans le christianisme celui qu'ils y comptaient parmi les morts! Que leur sainte joie les dédommagera bien de leur charitable tristesse! Quelle impression pour tant d'âmes faibles attachées à vous comme des disciples à leur maître, attentives à se régler sur ce que vous paraissez, et non sur ce qu'elles doivent être; faciles à s'écarter du devoir dès que vous ne les conduisez pas, mais promptes à y rentrer, sitôt que vous jetez sur elles, comme le Sauveur sur Pierre, quelque édifiant regard. Une foule de gens ne fait que vous attendre pour vous suivre dans les voies du salut ? et votre conversion bien prouvée produira ce que produisit la résurrection de Jésus-Christ; un renouvellement sensible de vie chrétienne. Quelle conviction enfin pour ces esprits prévenus qui, comme Thomas, pour se rassurer dans leurs égarements, traitent le retour à une meilleure vie de retour chimérique ! comme Thomas ils persistent à dire : Si nous ne voyons pas, nous ne croirons pas; mais vous, vous leur répondrez, comme le Sauveur, par l'éclat de vos œuvres ? Voyez, détrompez-vous, ne soyez plus incrédules et devenez fidèles.

Sans ces heureux effets, votre conversion sera, si vous voulez, réelle et constante; mais si elle n'est pas publique, elle ne sera jamais suffisante. Eh quoi? cher auditeur! croiriez-vous suffisamment converti celui qui se convertirait sans satisfaire à tout ce que demandent l'honneur de Dieu et l'intérêt du prochain? Et pensez-vous qu'il soit indifférent pour la gloire du Sauveur et pour le salut des âmes que votre amendement paraisse, que votre conversion édifie, que votre vie nouvelle éclate? montrez-moi un seul changement loué dans les saintes Ecritures, qui ne soit infiniment éloigné de tout ce qui s'appelle dissimulation, politique, ménagement? Quelle raison auriez-vous donc d'en user dans votre résurrection spirituelle ? serait-ce humilité chrétienne, désir de tenir cachés les dons de Dieu? Mais les grâces essentielles au salut, comme les grâces de conversion, ne sont point celles que le Sauveur veut que l'on cache. C'est à elles surtout qu'il faut appliquer cet oracle de l'Evangile : Que votre lu-

mière luise devant les hommes, qu'ils soient témoins de vos bonnes œuvres, afin qu'ils en glorifient Dieu : *Luceat lux vestra coram hominibus.* (*Matth.*, V, 16.)

Serait-ce pudeur naturelle, honte de paraître tout autre que vous n'avez paru? Mais pourquoi rougiriez-vous de vous déclarer hautement pour Dieu, vous qui n'avez pas rougi de lui faire ouvertement la guerre? Est-il donc plus honteux à un chrétien de lever dans le monde l'étendard du vice, que d'y porter celui de la vertu? Serait-ce enfin sagesse mondaine, crainte de ne pouvoir soutenir avec assez de constance ce que vous avez commencé avec trop d'éclat? mais au contraire, il faut commencer avec éclat ce qu'on veut soutenir avec constance ; et l'expérience nous apprend que de faire d'abord profession publique d'une meilleure vie, c'est le moyen le plus sûr d'y persévérer jusqu'à la fin de sa vie.

Je ne vous dis donc plus ce qu'on dit communément : Convertissez-vous de cœur, et ne vous contentez-pas de paraître converti au dehors. Convertissez-vous sans retour, et ne vous contentez pas de paraître converti pour quelques jours. Mais j'ajoute et je dis en finissant : Paraissez converti sans retour, et ne vous contentez pas de l'être de cœur et pour toujours. L'apparence, sans la réalité de la conversion, ne produit que des fantômes de résurrection. La réalité, sans la stabilité de la conversion, ne forme que des avortons de résurrection. La réalité et la stabilité jointes à l'apparence et à l'éclat de la conversion, voilà les trois caractères des fidèles images de Jésus-Christ ressuscité, parfait modèle de cette nouvelle vie, qui doit être suivie d'une vie éternelle. Je vous la souhaite. *Amen.*

MYSTÈRES.

SERMON 1er.

Pour le jour de la Circoncision.

SUR LES PLAISIRS.

Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer. (*Luc.*, II, 21.)

Les huit jours étant accomplis, l'enfant Jésus fut circoncis

Le Sauveur n'est pas plutôt au monde, qu'il commence à souffrir. A peine son sang coule-t-il dans ses veines, qu'il brûle de le répandre. Sa circoncision est comme le premier acte de sa passion, et son berceau lui devient un calvaire.

Ah! chrétiens! vous êtes trop éclairés pour ne pas voir d'abord quel est l'esprit de ce mystère, et surtout à quel dessein l'Eglise, au commencement de l'année, en fait l'ouverture de ses saintes instructions. Dans un temps où, par une déplorable prescription, la révolution de l'année ramène parmi nous la saison des plaisirs, elle s'efforce d'en modérer le cours par l'affligeante peinture d'un Dieu souffrant dès sa naissance. Aux approches de cette sainte quarantaine, qui doit bientôt nous ranger sous l'étendard de Jésus crucifié, elle nous avertit d'essayer de bonne heure nos forces, et de nous disposer à marcher à sa suite. Elle se presse, à l'exemple de son divin Epoux, d'annoncer à ses enfants la mortification et la pénitence, pour sonder à cet égard leurs sentiments et leurs dispositions.

Quelles sont les vôtres, chrétiens auditeurs? J'ai tout lieu de croire, surtout après ces grandes fêtes passées dans la dévotion, que vous n'êtes pas assez méchants pour vous abandonner aux plaisirs déréglés, et que la conscience défend. Mais avouez que vous n'êtes pas encore assez vertueux pour vous sevrer de ceux que vous croyez permis, et que l'on peut goûter sans reproche. Je ne viens point non plus ici par un excès de sévérité, sous le nom de circoncision chrétienne, condamner tous les divertissements. Je conviens qu'il en est d'honnêtes et de licites. La question est de savoir quels sont ces plaisirs permis, et jusqu'à quel point ils le sont ; l'usage qu'on en peut faire, et les règles qu'il faut y suivre. Je sais que Dieu, qui a créé jusqu'aux délices, ne les défend pas toujours ; que la nature, incapable d'une gêne continuelle et d'un travail assidu, a besoin de temps en temps de quelque relâche ; que l'Eglise même, en réprouvant par ses anathèmes certains plaisirs, semble au moins tolérer les autres par son silence. Mais si Dieu nous accorde quelques douceurs dans la vie, il ne prétend pas qu'on s'y attache avec fureur ; si la nature demande quelques divertissements qui la délassent, elle n'en veut pas d'excessifs qui la détruisent; si l'Eglise ne condamne pas expressément certains plaisirs, son dessein n'est pas de justifier la facilité téméraire avec laquelle on s'y engage, quoique dangereux, quoique occasion de chute. Ce sont pourtant là des abus qui se glissent dans l'usage ordinaire des plaisirs qu'on appelle permis. Abus d'autant plus difficiles à corriger, que le penchant de la nature, le torrent de la coutume, la prévention générale et l'erreur invétérée du monde conspirent à les autoriser et à les maintenir ; mais abus auxquels j'entreprends aujourd'hui d'apporter des remèdes efficaces, en vous donnant des règles sûres pour discerner l'usage raisonnable et légitime qu'on peut faire des plaisirs absolument permis, d'avec l'usage criminel et défendu, que les mondains en font d'ordinaire

Et pour ne pas vous arrêter plus longtemps, trois conditions sont nécessaires, pour empêcher que les plaisirs, même innocents et permis, ne deviennent criminels et défendus : il en faut retrancher la passion, l'excès et le danger : la passion qui trouble l'ordre; l'excès qui choque la modération; le danger qui blesse la conscience. Ils ne sont plus permis, quand des moyens on en fait la fin, ou de l'accessoire le principal; ils ne sont plus permis quand, au lieu d'en user dans les bornes de la nécessité, on s'y livre sans mesure; ils ne sont plus permis quand, bien loin de s'en abstenir lorsque le danger est apparent ou douteux, on s'y livre, lors même que le péril est évident et assuré. En trois mots, ils ne sont permis que quand on s'y prête sans passion, quand on en use avec modération, quand on s'y engage avec précaution. Trois pratiques indispensables de la Circoncision chrétienne, qui feront le partage de ce discours, après que nous aurons imploré les lumières du Saint-Esprit, par l'entremise de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je dis d'abord que la passion que l'on a pour des plaisirs même innocents, dès là qu'elle est passion, n'est jamais innocente. Eh! comment le serait-elle? celle qui se borne aux nécessités de la vie ne l'est pas. Qu'une âme dénuée de tout et sans autre ressource que la Providence, se laisse aller aux agitations et aux troubles que causent d'ordinaire des besoins extrêmes et pressants, l'Evangile la réprouve et la condamne. Mais comment? je vous prie. Comme une âme charnelle, comme une âme aveugle et insensée, comme une âme païenne, comme une âme barbare et cruelle à soi-même ; telle est la censure qu'en fait Jésus-Christ. Qu'une autre, au contraire, avantageusement pourvue du nécessaire, s'attache au superflu, qu'elle cherche les divertissements, qu'elle raffine sur les plaisirs, qu'elle soupire et qu'elle vole au devant des agréments de la vie : c'est ce que l'on appelle, dans le monde et le grand monde, une âme noble, une âme solide, une âme qui sait penser.

Voilà, mes frères, ce que je ne puis concilier ; voilà, sans creuser plus avant, ce qui me fait trembler, avec saint Paul, sur l'état d'une infinité d'honnêtes gens du siècle, d'autant plus dignes de pitié qu'ils paraissent plus dignes d'envie. Pénétrez bien, je vous prie, cette comparaison; seule, sans autre preuve, elle doit vous convaincre de la vérité que je vous prêche.

D'une part, je vois une foule de personnes vertueuses et irréprochables, tant qu'il vous plaira : c'est ce que je n'examine point; mais qui se livrent, sans scrupule à l'entêtement du jeu, à l'attrait de la bonne chère, à l'insatiable avidité des assemblées profanes, au plaisir des compagnies, à la poursuite habituelle d'autres amusements de même nature, avec tant de fureur, qu'elles semblent n'avoir d'esprit et de cœur que pour cette science de la chair, comme l'appelle saint Bernard : science qui ne s'applique qu'aux douceurs et aux contentements de la vie : *Scientiam carnis quæ docet voluptatem.* Nuit et jour elles y pensent, elles s'en entretiennent éternellement en public et en particulier; sans cesse elles s'en rappellent les flatteuses images : c'est la dernière pensée qu'elles laissent dans le sommeil et la première qu'elles reprennent au réveil. Cependant elles se rassurent sur l'innocence qu'elles trouvent, sur la droiture qu'elles portent, sur la mesure même qu'elles gardent dans leurs plaisirs; elles ne peuvent s'imaginer que Dieu s'offense d'une vaine satisfaction sans crime, sans danger, sans excès, sans l'ombre même du mal; il ne leur vient jamais à l'esprit de s'accuser de l'attachement outré qu'elles ont à leurs frivoles amusements; quand on leur en parle comme d'un obstacle à leur salut, elles s'étonnent, elles se récrient, elles demandent : En quel endroit de l'Evangile Dieu défend-il donc d'aimer et de chercher les plaisirs innocents?

Et d'autre part, j'entends la voix de la Sagesse éternelle qui crie à l'artisan, au mercenaire, au mendiant même : Si vous voulez vous sauver, point de passion dans vos recherches : *Nolite solliciti esse* (*Matth.*, VI, 31); élevez vos esprits et vos cœurs au-dessus de vos besoins temporels; qu'ils vous occupent, à la bonne heure, mais prenez garde qu'ils ne vous absorbent : soyez-y soumis, puisque Dieu le veut; mais ne vous en faites pas esclaves, parce que Dieu ne le veut pas : *Ne solliciti sitis.* (*Ibid.*, 25.) Autrement c'est dégrader votre âme : *Nonne plus est anima?* (*Ibid.*) C'est s'aveugler soi-même et méconnaître la Providence : *Respice..., scit Pater vester.* (*Ibid.*, VI, 26.) C'est n'être plus fidèle chrétien, mais païen et infidèle : *Hæc omnia gentes inquirunt.* (*Ibid.*, 8.) C'est désirer vainement ce que vous ne pouvez pas : *Quis vestrum cogitans potest adjicere?* (*Ibid.*, 27.) C'est enfin s'endurcir à ses véritables maux, à ses maux présents : *Sufficit diei malitia sua.* (*Ibid.*, 34.)

Ah! Seigneur, marquer à des traits si odieux de toutes les passions la plus innocente, la passion pour des choses essentielles, indispensables, nécessaires à la vie, n'est-ce pas flétrir à plus forte raison toute passion pour des choses purement tolérées, indifférentes, et simplement permises? N'est-ce pas la flétrir au moins des mêmes couleurs, comme une passion basse et indigne d'une âme raisonnable? *Nonne plus est anima?* comme une passion aveugle et opposée aux desseins de la Providence? *Respice..., scit Pater vester;* comme une passion païenne et contraire aux devoirs du christianisme : *Hæc omnia gentes inquirunt;* comme une passion vaine et inutile à sa fin : *Quis vestrum cogitans potest adjicere?* enfin comme une passion cruelle et tyrannique : *Sufficit diei malitia sua?*

C'est, chrétiens, à raisonner conséquemment sur les principes de l'Evangile et à juger sainement des douceurs par les besoins, ou plutôt de l'attachement aux unes par l'empressement pour les autres, ce que l'on

peut dire de moins outré, et cependant de plus fort contre cette passion dominante et chérie dont le monde voluptueux suit aveuglément l'impression et fait ouvertement l'apologie. Reprenons par ordre chacune de ces oppositions.

Passion des plaisirs, je dis même des plaisirs permis, passion basse et indigne d'une âme raisonnable ; c'est la première idée que nous donne le Sauveur de toute passion pour les objets sensibles, fût-ce ceux dont on peut le moins se passer? *Nonne anima plus est?* Vous avez une âme spirituelle dans sa nature, immortelle dans sa durée, immense dans ses désirs, divine dans son principe, céleste dans sa fin : elle vient du ciel, elle tend au ciel, elle ne respire que le ciel. Elle est l'abrégé des merveilles, le chef-d'œuvre vivant, la brillante image, le temple animé de Dieu. De là que s'ensuit-il? Que de l'appliquer continuellement, comme vous faites, à ce qui ne peut que la distraire ; de la tenir habituellement hors d'elle-même, toujours attentive à saisir ce qui flatte les sens ; de la livrer incessamment en proie aux joies du siècle : c'est évidemment abuser de ses opérations ; c'est pervertir ses inclinations ; c'est l'égarer de sa fin ; c'est lui faire oublier son origine; et par conséquent c'est se rendre coupable de la subornation, de la dépravation, et, pour parler le langage du prophète, de l'extravagante dissolution de cette noble fille du ciel : *Usquequo deliciis dissolveris, filia vaga?* (*Jer.*, XXXI, 22.)

Ce ne sont pas là, chrétiens, des idées mystiques, des vues de perfection, des découvertes même surnaturelles et dont nous ne soyons redevables qu'à la foi. C'est ce que les simples lumières de la raison ont appris aux sages du paganisme, plus dociles que nous à la simple voix de la nature. Je sens, disait le philosophe romain, je sens que mon âme tient à la divinité; elle s'intéresse trop à la connaissance de ce souverain être, et ses retours vers lui, si naturels et si satisfaisants, me font assez connaître que c'est là son centre et son élément : *Hoc habet anima divinitatis argumentum, quod eam divina delectent, nec ut alienis instet, sed ut suis.* Qu'en concluait-il? Je suis donc né trop grand, et trop glorieuse est ma destinée pour devenir le jouet et l'esclave de mes sens. Malheur à moi si je m'oubliais assez pour abaisser mes inclinations au-dessous de ma naissance ! A Dieu ne plaise que j'avilisse la plus noble partie de moi-même, jusqu'à lui faire une étude sérieuse et une occupation ordinaire de ce qui ne doit être au plus pour elle qu'une distraction passagère et un délassement indifférent : *Major sum, et ad majora genitus, quam ut fiam mancipium carnis meæ.*

Rougissez, chrétiens, rougissez d'agir et de penser autrement que ces païens, et de n'être pas même les imitateurs et les disciples de ceux dont par état vous devriez être les réformateurs et les maîtres. Ils condamnaient comme un vice, la passion pour les plaisirs même innocents, parce qu'au moins elle nuit au progrès de la vertu : et vous, vous l'érigez en vertu, sous prétexte qu'elle semble au moins obvier à de plus grands vices. Ils estimaient que la même raison qui défend tout déréglement, tout excès dans les divertissements, en défend aussi la passion et l'attache, parce que la passion en est le premier excès, et l'attache le plus dangereux déréglement ; et vous, par une étrange et bizarre contradiction, vous en condamnez l'excès, qui trouble au plus l'esprit et les sens, et vous en approuvez l'attache, qui possède l'esprit, le cœur et l'âme tout entière. Ils regardaient comme une dure et honteuse servitude, la nécessité de se récréer et de se divertir quelquefois, pour respirer et pour vivre; et vous, vous regardez comme le comble de la félicité, comme un privilége et presque comme un titre de noblesse, de n'être au monde que pour le divertissement et les plaisirs. Le beau privilége, en effet, pour une âme capable des plus nobles fonctions, de s'étudier à couler ses jours dans une oisiveté délicieuse! La belle occupation pour une âme immortelle, de ne songer qu'à passer le temps qui malgré elle lui échappe, sans jamais penser à l'éternité qui ne passe point et qui l'attend! L'heureux choix pour une âme éclairée, de préférer les folies du siècle à la sagesse du ciel; qui ne se trouve point, dit l'Écriture, dans le commerce de ceux que l'on appelle gens de plaisirs : *Sapientia non invenitur in terra suaviter viventium.* (*Job*, XXVIII, 13.)

Voilà cependant la vie de ces hommes du siècle qui se donnent pour les arbitres du bon goût et qui se regardent comme les dépositaires du bon sens, de ne chercher qu'à flatter leur chair et à amuser leur esprit; voilà sur quoi roulent les pensées, les projets, les entretiens d'une autre moitié du monde. Otez-leur leurs modes, leurs parures, leurs plaisirs, leurs promenades et leurs jeux : ils ne savent plus que désirer, que penser, que faire ni que dire.

C'est bien à vous, disait le Sauveur aux mondains de son temps, c'est bien à vous, à vous piquer de raison et de bon sens : savez-vous qui vous êtes et à qui vous ressemblez? *Cui similem æstimabo generationem istam?* (*Matth.*, XI, 16.) A ces volages enfants dont vous regardez tous les jours en pitié les scènes puériles : *Similis est pueris sedentibus in foro* (*Ibid.*) ; les objets sont différents, mais la passion est la même ; innocente en eux, dans vous criminelle ; le défaut de raison les excuse, et l'abus que vous en faites vous condamne. Eh! de quel autre crime était coupable ce riche voluptueux, cité tout à coup au tribunal de Dieu? J'ai des biens, disait-il, suffisamment pour vivre : *Habes multa bona* (*Luc.*, XII, 19) ; jouissons-en, ne nous mettons en peine de rien, dormons, mangeons, faisons bonne chère, ne songeons qu'à nous divertir : *Requiesce, comede, bibe, epulare.* (*Ibid.*) N'est-ce pas là votre morale, mondains! En quoi ce langage diffère-t-il du vôtre? Dit-il : Divertissons-nous en impies, outrons les plaisirs, portons les

à l'excès: le repos à la mollesse, les repas à la débauche, le jeu à la fureur? Rien de semblable; il se renferme précisément dans ce que vous appelez plaisirs permis, plaisirs innocents, plaisirs honnêtes. Hélas! dites-vous, ce n'est souvent là pour nous qu'un système imaginaire: l'exécution ne s'en suit pas toujours. Il ne tient pas à vous, mais ce riche réprouvé en vient-il à l'effet? Il n'en a que l'attache, le désir et l'envie.

A qui cette passion, ajoutez-vous, fait-elle tort? A qui la sienne portait-elle préjudice? A son âme qu'elle dégradait, répond saint Basile; voilà ce que lui reproche uniquement l'Evangile : *Cogitabat intra se : dicam animæ meæ.* (*Luc.*, XII, 17, 19.) Qu'eût-il en effet désiré autre chose, ajoute ce Père, s'il eût été brute : *Si porcinam habuisses animam, quid aliud ipsi enuntiare potuisses?* Aussi la sentence qui le menace n'insiste que sur l'abus qu'il fait de son âme : *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te.* (*Ibid.*, 20.) Pense à ton âme, insensé! pense à ton âme; pense à l'état où tu l'as réduite; infatuée des manies du siècle, enivrée de ses fausses douceurs; tyrannisée par autant de maîtres qu'elle a de sens à satisfaire, de cet indigne attachement, de cette fatale ivresse, de ce honteux esclavage, elle va passer au tribunal de son Juge. A quels traits la reconnaîtrez-vous, grand Dieu, pour votre image? Serait-ce aux profondes traces et aux vives empreintes des plaisirs enchanteurs? N'est-ce donc que pour des objets si vils et si méprisables que vous l'avez créée à votre ressemblance, enrichie de vos dons, comblée de vos bienfaits et de vos faveurs, formée presque égale aux anges? *Nonne plus est anima?* Première opposition.

Passion des plaisirs, passion aveugle et opposée aux sages vues de la Providence; c'est le second caractère que nous fait le Sauveur de toute recherche immodérée des moyens nécessaires à la conservation de la vie; caractère qui convient encore mieux à l'amour excessif des divertissements, même innocents. Regardez dans l'ordre de la nature, dit Jésus-Christ aux nécessiteux et aux pauvres: *Respicite;* et si, de tant d'êtres vivants, vous en voyez un seul manquer du nécessaire, je consens que vous vous livriez à tous les transports que la crainte d'un pareil état peut inspirer. Mais si celui qui les a créés veille à leur subsistance et pourvoit à leur entretien, concevez qu'en vous ordonnant de concourir à ses soins, il vous ordonne aussi de vous abandonner à la conduite de son aimable providence, parce qu'il sait mieux que vous ce qui vous est nécessaire : *Scit Pater vester quia his omnibus indigetis.* (*Matth.*, VI, 32.) Et moi je dis aux riches sensuels, par un raisonnement tout semblable : Regardez, chrétiens, regardez dans l'ordre surnaturel de la grâce : *Respicite;* et si de tant de voies ouvertes et frayées au salut, vous en remarquez une seule semée de roses, jonchée de fleurs, tissue d'innocents plaisirs, je consens que vous vous laissiez aller au penchant qui vous y porte, et que vous en suiviez toute l'ardeur. Mais, si vous voyez partout la grâce attentive à réprimer cette inclination naturelle, à la mortifier, à la déraciner et à la détruire, concevez qu'en vous permettant quelquefois l'usage des plaisirs, elle vous en défend la passion, parce qu'elle sait mieux que vous ce qu'il faut pour vous sauver.

Car n'a-ce pas été là de tout temps la conduite de Dieu dans le gouvernement du monde? Parcourons-en les âges différents. Dans l'état le plus pur des plaisirs, aussi bien que de l'homme, où l'usage par conséquent en était plus légitime et l'abus moins à craindre, Dieu plaça l'homme, à la vérité, dans un paradis de délices : *Tulit Deus hominem in paradisum voluptatis* (*Gen.*, II, 15); mais il voulut qu'un travail réglé en détournât son esprit, en dégageât son cœur et les conservât l'un et l'autre libres de toute attache : *Ut operaretur.* (*Ibid.*) De quel droit l'homme coupable se croit-il permis un attachement interdit à l'homme innocent?

Après la chute de nos premiers parents, le séjour des félicités temporelles fut fermé pour eux et pour tous leurs enfants; Dieu en prononça l'arrêt; un ange l'exécuta sur l'heure. Leurs cris et leurs gémissements le leur annoncent au berceau : sous quel titre prétendent-ils donc s'en relever dans la suite de la vie? Depuis la réparation du péché, je vois un Dieu Sauveur pénitent et mortifié, marcher à la tête de ses élus, tous pénitents et mortifiés à son exemple; tous sont couverts comme lui de sueur, de larmes et de sang; tous crient avec lui d'un commun accord : Oh! que le royaume du ciel coûte d'efforts! oh! que le chemin en est étroit! ah! qu'il y en a peu qui le prennent et qui le suivent! Malheur à vous qui riez! malheur à vous qui êtes rassasiés! malheur à vous qui cherchez votre consolation sur la terre! Aimer donc le contentement et la satisfaction des sens, c'est évidemment ne les pas imiter. Or ne les pas suivre, n'est-ce pas s'aveugler? n'est-ce pas s'égarer? n'est-ce pas courir au précipice? Montrez-moi, si vous pouvez, un seul de ces guides éclairés qui ait conservé la moindre passion pour les plaisirs, même indifférents; qui n'ait pas travaillé de tout son pouvoir à la mortifier et à la détruire; qui ne se soit pas puni d'en avoir trop suivi l'attrait et le penchant; qui ne l'ait pas enfin fait expirer dans son cœur à force de pénitence, de sanglots et de soupirs! Ah! chrétiens, l'accablante pensée, pour une âme possédée de l'amour du plaisir! Dans les règles ordinaires de la Providence, je ne puis aimer ce que j'aime, et faire mon salut : il faut, ou que Dieu change, ou que je change; ou qu'il réforme ses décrets, ou que je réforme mon cœur; ou que je devienne un membre conforme à Jésus crucifié, ou qu'il fasse exprès pour moi un nouveau chef d'élus, et un nouvel ordre de prédestinés. Quelle chimère!

Mais quand Dieu, par condescendance pour la dureté de mon cœur et par ménagement pour la délicatesse de mes sens,

voudrait me dispenser des sévères lois, établies par sa sagesse; quand Dieu me donnerait le choix d'aller également au ciel, ou par la voie des souffrances, ou par la route des plaisirs; faudrait-il balancer entre ces deux partis? et ne devrais-je pas lui dire ce que dit à David le généreux Urie, qu'il invitait dans un temps de guerre à se délasser à loisir, sans penser aux alarmes du camp? Eh! quoi, disait ce grand homme, pour remporter la couronne de gloire, Joab, mon général, et ses plus fidèles serviteurs, veillent sous les armes, plus prêts au combat qu'au repos; et vous voulez, qu'aspirant comme eux à la victoire, j'aie autant d'ardeur pour les plaisirs qu'ils en ont pour les travaux : *Dominus meus, et servi domini mei super faciem terræ manent, et ego ingrediar domum meam, ut comedam et bibam!* (II *Reg.*, XI, 11.)

Mais non, mes frères, la supposition est chimérique. Jésus-Christ notre chef est ce laborieux Gédéon établi de Dieu pour conduire un peuple choisi dans la terre promise : c'est dans les plaisirs innocents, comme dans les rafraîchissements de la vie, qu'il en fait l'épreuve et le discernement : *Ad aquas... probabo illos* (*Judic.*, VII, 4) : ceux qui les prennent en passant seulement, et sans aucune attache, ce sont-là les élus et les prédestinés : *Qui lingua lambuerint aquas, separabis eos.* (*Ibid.*, 5.) Mais ceux qui s'y épanchent, qui s'y répandent, qui s'y plongent et qui ne peuvent s'en désaltérer, ceux-là sont absolument réprouvés, comme des âmes lâches et inhabiles à la conquête du ciel : *Qui autem curvatis genibus biberint, in altera parte erunt.* (*Ibid.*) Passion donc des plaisirs, passion aveugle et opposée aux règles de la Providence. Deuxième opposition.

Passion des plaisirs, passion païenne et contraire aux devoirs du christianisme : Jésus-Christ l'a dit de l'activité pour subvenir aux besoins. Sera-ce en trop dire de la vivacité, pour se procurer les douceurs de la vie? *Hæc omnia gentes inquirunt.* (*Matth.*, VI, 32.) C'est un épicurianisme couvert et un secret paganisme : encore les païens, et les épicuriens mêmes, avaient-ils des sentiments plus sévères; et ces derniers, qui mettaient la félicité dans le plaisir, non-seulement en excluaient toute volupté criminelle, mais, si nous en croyons quelques-uns de leurs disciples, ils en bannissaient même toute satisfaction des sens. Quoi qu'il en soit, le cri le plus commun des écoles profanes était celui-ci : Le règne du plaisir n'est pas celui de la vertu : *Ubi voluptas regnat, ibi virtus exsulat*, et le trop grand soin du corps porte nécessairement avec soi l'oubli de l'âme : *Magna corporis cura, magna animæ incuria.* Ces maximes seraient-elles moins vraies dans le christianisme, où les vues sont plus sublimes, les intentions plus pures, les obligations plus saintes, les modèles plus parfaits, et les vertus plus héroïques? Eh! comment accorder, je vous prie, l'amour du plaisir avec la pratique d'une religion que ses premiers disciples regardaient comme un apprentissage continuel du martyre? *Christiani, expeditum morti genus.* La prière et l'espérance, qui en est l'âme et le principe; la méditation et les touches secrètes, qui en sont les effets et les fruits; la mortification et la pénitence, qui en est l'apanage inséparable, sont-elles moins nécessaires de nos jours, et a-t-on plus de droit d'en dispenser que dans ces heureux temps? Sont-elles plus faciles à acquérir? ont-elles moins besoin de préparation et d'exercice? sont-elles devenues des perfections infuses, au lieu qu'elles étaient alors des vertus acquises? Non, sans doute.

Or, dites-moi, croyez-vous de bonne foi qu'un chrétien extraordinairement attaché à ce qui flatte les sens, soit fort disposé, par exemple, à garder religieusement les jeûnes prescrits par l'Eglise, et se soumettre sans ménagement au joug laborieux et pénible d'une longue et sévère pénitence? Eh! d'où viennent, à votre avis, dans le christianisme, tant d'infractions scandaleuses, tant d'adoucissements dangereux, tant de dispenses abusives de la loi de l'abstinence et du jeûne, dont vous ne vous êtes pas peut-être seulement accusé, ou dont vous vous êtes accusé sans douleur ? sinon d'une malheureuse habitude de sensualité, qui passe insensiblement en nature, et qui de simple attachement à des mets innocents et permis, dégénère, selon le temps, en avidité criminelle pour des viandes défendues? Pensez-vous qu'un chrétien, charmé des conversations enjouées du monde, soit bien propre à méditer les vérités importantes du salut? Est-il rien de plus sérieux que la pensée de la mort, du jugement, de l'enfer? rien de plus capable de déraciner le vice; mais rien en même temps de plus incompatible avec les fades entretiens du siècle, et les contes frivoles qui s'y débitent?

Si l'espérance chrétienne est un mouvement continuel et un vol rapide vers le ciel, ne sera-t-elle pas amortie dans une âme voluptueuse, qu'une inclination contraire attache à la terre? Si la grâce elle-même est un plaisir surnaturel et divin qui nous porte et qui nous anime aux plus difficiles entreprises, comment sera-t-elle reçue dans un cœur prévenu et rempli de l'amour des fausses délices? Mais sans aller si loin, et à s'en tenir au plus indispensable devoir du christianisme, je veux dire à la prière, considérez aux pieds des autels, et dans les moments les plus sacrés de la religion, un jeune homme, une de ces femmes du monde, possédés de la passion du jeu, ou entêtés de quelques autres vains amusements semblables : comment assistent-ils l'un et l'autre à nos plus redoutables mystères? où est l'attention de leur esprit et le recueillement de leur cœur? S'ils ont soin de sauver les apparences et que l'extérieur soit modeste et concerté, les dispositions secrètes y répondent-elles, et l'intérieur en est-il plus calme? Semblables à la mer, dont quelquefois la surface tranquille cache les tempêtes dans son sein, et se

pare d'un repos spécieux tandis que ses flots mutinés grondent encore et se soulèvent au fond des abîmes, ainsi ces âmes, dissipées jusque dans leur sérieux apparent, sont toujours le jouet de leurs folles idées; le règlement et l'ordre paraissent au dehors, le désordre et le dérèglement règnent au dedans; le corps est à l'Église et à l'autel, l'esprit et le cœur au jeu ou dans les cercles; et après avoir toute une semaine oublié Dieu pour penser au plaisir, elles ne peuvent une seule heure oublier le plaisir pour penser à Dieu; cela n'est-il pas naturel, et si cela n'arrivait point ne serait-ce pas un miracle?

Si saint Jérôme, pour avoir autrefois trop aimé ces sortes de divertissements, se plaignait, en gémissant devant Dieu, d'en être tellement troublé dans sa solitude, qu'il s'imaginait à toute heure être encore au milieu des fêtes et des assemblées romaines; lui qui n'aimait plus ces plaisirs profanes, lui qui n'avait rien omis pour les oublier, pour en perdre le souvenir, lui qui travaillait encore tous les jours à en effacer jusqu'aux moindres traces; croirons-nous qu'un jeune homme, qu'une jeune femme du monde, dont le cœur en est actuellement épris, soient exempts de ces sortes d'agitations et de troubles où Dieu, dit l'Ecriture, ne peut trouver place? *Non in commotione Dominus.* (III *Reg.*, XIX, 11.) Eh! ne sait-on pas que l'esprit suit aveuglément le cœur, et qu'il est moins dans ce qu'il anime que dans ce qu'il aime, surtout si c'est le plaisir qui le domine?

En vain, dit ingénieusement saint Augustin, en vain l'abeille, sans cesse appliquée à son miel, paraît de temps en temps étendre ses ailes comme pour prendre son vol vers le ciel, elle trouve partout, dans son ouvrage, mille biens délicieux qui la captivent : *Frustra in mellis copia pennas habet apicula; nectit enim hærentem.*

Mais quand ces âmes mondaines voudraient se faire honneur de leur recueillement chimérique, leur conduite suffirait pour démentir leur vaine prétention. Ces impatiences continuelles qu'elles témoignent dans nos églises, comme si elles plaignaient à Dieu le peu de temps qu'elles n'osent lui refuser; cette affectation marquée qu'elles ont de se trouver toujours dans les lieux où l'on abrége le plus le service de Dieu, comme si de servir Dieu c'était pour elles une honte ou bien un supplice; ces plaintes éternelles qu'elles font et des ministres de l'autel et de ceux de l'Évangile, dont les uns emploient à leur gré trop de temps à célébrer les divins mystères et les autres à leur exposer les saintes vérités du salut; le peu d'affection qu'elles y portent, le peu de goût qu'elles y trouvent, le peu de fruit qu'elles en retirent, tout cela ne prouve que trop ce que dit saint Grégoire, que le caractère particulier de cette passion est une espèce de paganisme, une antipathie presque insurmontable pour les devoirs les plus essentiels de la religion : *Utrique se amores in uno corde non capiunt; nec in eo seges supernæ charitatis pullulat, in quo illam spinæ infimæ delectationis necant.*

Cependant, mes frères (ceci mérite vos réflexions), cependant c'est dans le temps où les devoirs de la religion pressent, que cette passion se réveille; c'est dans les jours où Dieu veut être servi qu'elle veut qu'on la satisfasse. Jours du Seigneur, jours de prières, jours de dévotion, jours de ferveur, si l'on en croit l'Église; mais, si l'on suit la passion, jours d'oisiveté, jours de dissipation, jours de visites; et cela dans toutes les conditions, car l'on peut dire que, si parmi les grands tous les jours sont des jours de fête, parmi le simple peuple les jours de fête sont des jours de plaisirs et de divertissements. A l'exception d'un court intervalle de religion politique, c'est la célébrité des plus saints patrons, et même des plus grands mystères, qui est le terme fixe et l'époque ordinaire d'une joie séculière; et ces augustes solennités qui dans leur institution primitive étaient, dit saint Augustin, des exhortations publiques au martyre (c'est-à-dire à l'acte le plus parfait de la religion), sont devenues, par un renversement étrange, comme des indictions générales d'assemblées mondaines et de réjouissances profanes. C'est aux approches de la sainte quarantaine que se rassemble la troupe frivole des plaisirs, avec toute l'ardeur que peut inspirer l'envie de se dédommager par avance d'une longue et ennuyeuse contrainte. Le ridicule langage! disait autrefois saint Jérôme en combattant un de ces abus; le ridicule langage pour un chrétien! les saints que nous honorons ne sont devenus saints qu'à force de jeûnes et d'austérités : célébrons leurs fêtes par des banquets et des festins : *Valde absurdum est saturitate velle honorare quem scias Deo placuisse jejuniis.*

Mais moi, en appliquant le sens de ces paroles au temps où nous sommes, ne puis-je pas m'écrier comme lui : Le pitoyable raisonnement que celui de nos jours! *Valde absurdum est.* Couronnons-nous de fleurs, parce que nous devons bientôt nous couvrir de cendres; rions et chantons tout le jour, parce que nous allons bientôt pleurer nos péchés; traitons-nous tour à tour avec profusion et délicatesse, parce qu'on nous avertit de jeûner; on se prépare à nous prêcher l'amour de la pénitence, commençons par faire tout ce qu'il faut pour nous en dégoûter; dans peu le spectacle de la croix va nous reprocher notre passion pour les folles joies du monde, travaillons, en nous y attachant plus que jamais, à mériter ces justes reproches. Qui ne sent l'extravagance d'un raisonnement si étrange? Et quand sentira-t-on l'évidente contradiction qui se trouve dans l'immédiate proximité d'une observance des plus saintes du christianisme et des restes d'un ancien paganisme, et d'un paganisme même outré : *Hæc omnia gentes inquirunt.* (*Matth.*, VI, 32.) Troisième opposition.

Passion des plaisirs, passion vaine et inutile à la fin qu'elle se propose. C'est le quatrième reproche que fait Jésus-Christ à la trop grande sensibilité aux besoins de la vie, reproche que l'on peut faire plus justement

encore à l'insatiable avidité de ses douceurs: *Quis vestrum cogitans potest adjicere?* (*Matth.*, VI, 27.) Vous avez beau vous occuper de l'arrangement de vos plaisirs, mettre votre discernement exquis à choisir ceux qui vous sont propres, votre attention à les faire succéder de si près qu'ils ne laissent aucun vide ni à l'ennui ni au chagrin, votre art à les entrelacer si juste que les uns servent de préparation aux autres et les seconds de délassement aux premiers: vos peines sont superflues, dit saint Augustin; les plaisirs ne changent point pour nous de nature: tous au fond sont insipides; votre goût pour eux ne les assaisonnera pas: *Concupita marcescunt.* Tous sont vains et trompeurs; votre attachement pour eux ne les rendra pas plus réels et plus solides: *Adepta vilescunt.* Tous sont fragiles et courts; votre passion pour eux n'en pourra fixer la durée: *Amissa vanescunt.* Vous n'êtes ni plus sage ni plus heureux que Salomon. Comme vous, il se disait à lui-même: J'irai chercher dans les plaisirs innocents de quoi me satisfaire: *Dixi in corde meo: Vadam et affluam deliciis.* (*Eccle.*, II, 1.) Chaque saison aura pour moi ses divertissements, et tous les éléments payeront tribut à mes délices: *Feci hortos et pomaria: piscinas aquarum, scyphos et urceos.* (*Ibid.*, 5.) Comme lui, vous en reviendrez toujours à cette triste conclusion: Jusqu'ici je n'ai trouvé dans les plaisirs qu'inutilités et amertumes: *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem.* (*Ibid.*, 11.) Si vous n'avez jamais osé le dire, combien de fois l'avez-vous pensé? Chaque année, dans ces jours de plaisirs, vous vous êtes livrés au torrent de la coutume, à la passion du temps; d'autres, plus sages, s'en sont abstenus et ont profité de la dissipation générale pour faire leur cour plus à loisir, dans le silence et dans la retraite, à Jésus abandonné. Ces beaux jours écoulés, entre eux et vous quelle différence! Qu'y avez-vous gagné et qu'y ont-ils perdu? Ont-ils paru moins contents et vous êtes-vous plus satisfaits? Qu'avaient-ils de moins et qu'aviez-vous de plus? Avouez-le, chers auditeurs: pour vous souvent plus de remords et de regrets, pour eux toujours plus de tranquillité et de calme. Passion donc vaine et inutile à la fin qu'elle se propose. *Quis vestrum cogitans potest adjicere?* Quatrième opposition.

Enfin, passion des plaisirs, passion cruelle et tyrannique. C'est par où Jésus-Christ finit la peinture de l'acharnement aux soins de la vie, et c'est aussi par où je vais achever celle de l'enchantement des plaisirs même innocents. Cruelle, dit le Sauveur, est la cupidité qui ne se contente pas des maux présents: *Sufficit diei malitia sua.* Bien plus cruelle encore celle qui ne les sent pas, ou qui les sent sans en être touchée; qui veut changer en fêtes des jours de deuil, et qui songe sans cesse à de nouveaux plaisirs dans de continuels sujets de larmes; n'est-ce pas là l'excès et le comble de la tyrannie? Chantez, disaient aux Israélites ceux qui les tenaient dans l'oppression et la captivité, chantez quelqu'un de vos cantiques, jouez de vos instruments; charmez vos ennuis par d'agréables concerts. Tel est le langage de la passion, langage barbare et tyrannique: *Interrogaverunt, qui captivos duxerunt nos, verba cantionum.* (*Psal.* CXXXVI, 3.) Eh! pouvons-nous chanter? répondaient ces sages affligés; pouvons-nous chanter, exilés et captifs? loin de notre patrie et au milieu des fers, accablés déjà de maux et peut-être réservés à de plus grands supplices: *Quomodo cantabimus in terra aliena?* (*Ibid.*, 4.)

Tel est le langage de la raison, et tel serait le nôtre si nous voulions l'écouter et la suivre. Comme eux, assis sur les tristes bords de ces fleuves de Babylone, où les écueils sont si fréquents et les naufrages si communs, où passent sous nos yeux les débris de tant de fortunes englouties dans les malheurs publics, où gronde sur nos têtes la foudre de la vengeance divine, où nous voyons la mort venir à nous à travers les flots de cent maladies populaires et de mille accidents imprévus; comme eux, membres de l'Eglise militante, enfants d'une mère désolée de la ruine de tant de temples vivants de Dieu; comme eux, pécheurs souillés de crimes, damnés en mérites, redevables à la miséricorde de ce que nous ne le sommes pas en effet, incertains après tout si nous ne le serons pas un jour comme eux; assiégés au dedans, investis au dehors d'une foule d'ennemis qui conjurent notre perte et qui nous poussent au précipice, grand Dieu, que trouvons-nous dans cet état qui s'accorde avec la passion des plaisirs et qui ne la réprouve pas, comme la plus odieuse de toutes les tyrannies? *Quomodo cantabimus in terra aliena?* Vous pensez à vos plaisirs. Ah! cruel, ne devriez-vous pas plutôt penser aux besoins de vos frères? Faut-il que vous étendiez vos soins au superflu, tandis qu'une infinité de pauvres se bornent au nécessaire, et que peut-être, plus soumis aux ordres de Dieu et plus agréables que vous à ses yeux, ils sont moins occupés de leurs besoins nécessaires que vous de leurs plaisirs superflus? C'est, au rapport de saint Grégoire, le secret reproche dont Dieu troubla la joie d'un festin pascal, près de la grotte où saint Benoît jeûnait depuis plusieurs jours: *Tu tibi delicias paras? et servus meus fame torquetur.*

Vous aimez les plaisirs, et les jours de dissipations populaires, de réjouissances publiques sont vos plus beaux jours. Y pensez-vous, chrétiens? Quoi! ces jours qui éclairent tant de désordres et tant de crimes, ces jours maudits de Dieu, ces jours où l'Eglise en deuil pleure amèrement et les rechutes funestes de ses enfants et les plaies renouvelées de son Epoux, peuvent-ils être pour vous des jours d'allégresse? Ne serait-il pas d'un bon cœur de compatir à cette mère si tendre, de partager sa peine, comme elle prend part à celle du Sauveur, et de sécher ses larmes amères par de fidèles soupirs? C'étaient les sentiments que saint Cyprien tâchait d'inspirer à son peuple dans

une occasion à peu près semblable : *Ut lacrymas matris Ecclesiæ, quæ plangit ruinas et funera plurimorum tergeatis.*

Vous voulez des divertissements et des plaisirs. Et dans quel temps ? juste ciel ! Dans le temps que le glaive de Dieu, irrité contre nous depuis tant d'années, ne se repose pas tout à fait encore; après que de longues et cruelles guerres ont désolé nos frontières ; que la stérilité et la famine ont ravagé nos campagnes; que l'indigence et la pauvreté, que l'usure, la vanité et la cupidité ont épuisé nos provinces; que des pertes violentes et des morts précipitées ont rempli les villes voisines de deuil. Si trois fléaux consécutifs n'ont pu réprimer cette soif ardente des plaisirs, craignez qu'un quatrième, plus furieux que les autres, ne vienne bientôt l'éteindre dans votre propre sang. Ainsi parlait autrefois Salvien aux habitants de Trèves qui, dans des conjonctures à peu près pareilles aux nôtres, demandaient des jeux publics : *Circenses desideratis; et hoc vastati, hoc expugnati, post cladem, post sanguinem, tria excidia non correxerunt, quarto perire meruistis.*

Vous cherchez les plaisirs, et vous êtes coupable. Ah ! vous ne les chercheriez pas si vous aviez perdu quelqu'un de vos proches. La tristesse alors serait au moins peinte sur votre front, si elle n'était gravée dans votre cœur. Vous avez perdu votre âme, infortuné que vous êtes; vous survivez à votre perte; vous portez partout votre tombeau, et vous ne fondez pas en pleurs ! C'est l'éloquent discours qu'adressait saint Cyprien aux dames de son siècle, et qui convient encore à celles de nos jours, non moins passionnées pour les vains amusements du monde : *Animam tuam, misera! perdidisti, spiritualiter mortua supervivere tibi et ipsa funus tuum portare cœpisti : et non acriter plangis, non jugiter ingemiscis!*

Enfin, vous ne respirez que les plaisirs, comme si vous jouissiez d'une paix profonde. Cependant l'ennemi est aux portes de votre cœur; il y veille sans cesse. Ruses, stratagèmes, artifices, il met tout en œuvre pour vous damner et pour vous perdre, tandis que vous n'oubliez rien pour vous égayer et pour vous divertir. Ah ! n'est-ce pas là se jouer dans le sein de la mort? ou, comme une indolente victime, s'endormir aux approches du lion rugissant? C'est l'avis salutaire que saint Pierre donnait aux premiers chrétiens, et que l'Eglise nous répète tous les jours. Rassemblez, chrétiens, et pesez bien tous ces contre-temps infinis, vous avouerez qu'il est cruel de se livrer à la passion des plaisirs dans une si grande affluence de soins importants et de sollicitudes journalières : *Sufficit diei malitia sua.* Cinquième opposition.

Mais quoi? me direz-vous, la religion défend-elle donc absolument les plaisirs innocents? Non, chrétiens, je l'ai déjà dit : mais elle défend de les aimer, comme vous faites, avec fureur : elle défend de s'en occuper, comme s'en occupent une infinité de femmes qui semblent n'avoir au monde d'autre occupation que le plaisir : elle défend de s'y attacher, comme s'y attachent la plupart des jeunes gens; et quelquefois des hommes, même avancés en âge, mais jeunes encore dans leurs désirs; bien éloignés de dire ce que disait ce sage vieillard à David qui l'invitait aux divertissements de sa cour; eh ! suis-je en âge de m'amuser encore à la bagatelle? N'est-il pas temps de songer à la retraite? Tant d'années déjà passées sur ma tête ne doivent-elles pas m'avoir rendu sérieux et sage? La proximité, les approches de la mort et de l'éternité laissent-elles aucun goût pour les plaisirs du temps et de la vie? pour les festins, pour le jeu, pour les assemblées et les concerts de musique? *Octogenarius sum : nunquid vigent sensus mei ad discernendum suave? aut delectare potest servum tuum cibus et potus? vel audire possum ultra vocem cantorum atque cantatricum.* (III *Reg.*, XIX, 23 et suiv.)

A toutes ces âmes atteintes de ce doux, mais funeste poison, point d'autre remède que celui que Jésus-Christ prescrit aux âmes obsédées des soins de la vie : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus.* (*Matth.*, VI, 33.) Pensez à Dieu, pensez à vous-même, pensez à l'excellence de votre âme et à la grandeur de ses espérances : aux ordres de la Providence et à ses desseins sur vous; aux devoirs de la religion, et aux obligations de votre état; à la multitude des maux qui vous environnent et des périls qui vous menacent. Occupés de ces solides pensées, vous perdrez bientôt le goût des frivoles plaisirs et vous n'en userez qu'autant qu'ils seront nécessaires pour vous mettre en état de mieux servir Dieu et de mieux travailler à votre salut. Vous chercherez aussi purement sa gloire et votre sanctification dans l'usage prudent des divertissements innocents qu'il vous permet, que dans la pratique des vertus austères qu'il vous commande; et vous lui direz avec la pieuse Esther : Seigneur, vous connaissez les besoins de la nature et les inclinations de mon cœur ; vous savez que si je prends de temps en temps quelque relâche, c'est uniquement par nécessité, et non par attache : *Tu scis necessitatem meam... Et quod non mihi placuerit convivium regis.* (*Esth.*, XIV, 16, 17.) Voilà les moyens de guérir la passion des plaisirs : voyons les motifs d'en fuir tout l'excès. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est pour adoucir les soins, pour faciliter les devoirs, pour réparer et entretenir les forces, que les plaisirs innocents sont permis ; en sorte que les bons effets qu'ils ont coutume de produire, quand ils sont pris avec mesure, sont la douceur, l'ordre et la durée même de la vie. Mais semblables à ces aliments flatteurs, dont parle l'Ecriture et qui pris avec excès par les Israélites, changèrent tout à coup de nature, et se tournèrent pour eux en poison ; les plaisirs, même indifférents, pris sans modération,

deviennent non-seulement criminels, mais encore nuisibles; et Dieu pour châtiment y attache trois funestes suites directement opposées à leur fin naturelle : le trouble et la perte du repos, les arrangements de fortune et les surprises de la mort. Je prends à témoin de ces vérités et les lumières de la foi, et celles de l'expérience la plus commune.

Le premier avantage des plaisirs modérés, c'est la douceur de la vie, et la première peine de leur usage excessif, c'est le trouble et la perte du repos.

Prenons, si vous voulez, pour exemple de tous les divertissements permis, celui qui dans le monde a le plus de cours et de vogue, parce qu'il réunit les deux grands appâts du cœur humain, l'agréable et l'utile : c'est le jeu. Dira-t-on qu'un joueur d'habitude et d'attache mène une vie fort calme et fort tranquille? Fixé régulièrement chaque jour à de longues et pénibles séances; continuellement appliqué à l'entreprise du monde la plus difficile, je veux dire, à captiver le hasard par l'adresse; condamné à essuyer, selon les divers événements, et les dépits des vaincus et les triomphes des vainqueurs; engagé par honneur à risquer souvent plus qu'on ne voudrait perdre; à continuer par bienséance ce qu'on a commencé par inclination, et ce qu'il faudrait interrompre par raison, à jouer en dépit de la nature, malgré l'épuisement de l'esprit, et la fatigue des sens. Ah! Dieu! est-il torture plus cruelle qu'un divertissement pareil? Cependant, parlez à ceux qui l'aiment, du repos que l'on goûte au service de Dieu; vantez-leur les délices de ces paisibles retraites, où l'on ignore même le nom de jeu, ils ne vous comprennent pas, et ils plaignent ceux qui les habitent. Quoi! veiller, méditer, se taire, obéir et travailler sans cesse, est-ce là vivre, disent-ils? n'est-ce pas plutôt mourir tous les jours? Ah! ah! malades insensibles, tournez votre compassion sur vous-mêmes : quelles veilles plus ardentes que les insomnies du jeu? quelles méditations plus profondes que celles qui vous occupent les heures entières? quel silence plus morne que la taciturnité qui règne dans les parties importantes et décisives? quelle soumission plus aveugle que la profession solennelle que l'on fait dans ces académies; de s'en tenir sans appel aux capricieux arrêts du sort? quelles agitations plus violentes que celles que causent tour à tour le désir et la crainte; la surprise et l'émulation, l'avidité et le désespoir, la joie et la douleur? La moindre de ces révolutions dans une âme trouble le repos de la vie, et en empoisonne les douceurs.

Au reste, ne pensez pas que le jeu soit le seul divertissement dont l'excès nuise au repos : tout plaisir, dit excellemment le Sage, n'est proprement plaisir que pour ceux qui en usent sobrement. Dès que l'on en passe les bornes prescrites, on y trouve son supplice. Les amertumes succèdent aux douleurs; les ris immodérés finissent par des larmes, et les grandes joies par de plus grandes douleurs : *Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat.* (*Prov.*, XIV, 13.) C'est ce qu'il serait aisé de prouver par le détail. Ces ridicules émulations d'intempérance et de débauche, où les combats sont si honteux et plus honteuse encore la victoire aboutissent d'ordinaire, selon la menace du prophète, à des maux très-aigus : *Væ qui potentes estis ad bibendum!* (*Isa.*, V, 22.) Des infirmités humiliantes font payer chèrement les délices d'une table trop exquise; et réduisent, malgré qu'on en ait, à un régime sobre et frugal : on devient tôt ou tard la fable de ces conversations enjouées, dont on était l'oracle, et toute société habituelle de plaisir est une source de chagrins, au lieu d'en être le charme. C'est au retour des somptueux repas d'Assuérus, et des cercles brillants de Vasthi son épouse, que ces deux cœurs, autrefois si unis, s'aigrissent et se divisent, que l'un devient prompt à s'offenser, et l'autre obstinée à désobéir; et que ces fêtes publiques, si éclatantes et si fameuses dans leur empire, se terminèrent par une rupture plus éclatante, et par un divorce encore plus fameux.

Que d'unions conjugales aussi étroites et plus indissolubles échouent tous les jours à ce fatal écueil! De combien de mauvais ménages, si l'on en cherche la cause, sera-t-il vrai de dire que les deux chefs, également incapables de gêne et de contrainte, sont trop attachés chacun à son plaisir! Que de Vasthis infortunées pourraient renfermer la déplorable histoire de leurs chagrins domestiques dans ces deux courtes réflexions! Toujours à table, en joie avec ses amis : *Fecerat Assuerus grande convivium.* (*Esther.*, I, 3.) Hors de là toujours en colère et en fureur : *Unde iratus, et nimio furore succensus.* (*Ibid.*, 12.) Et que de maris à leur tour auraient sujet de dire : Toujours dans les cercles de jeu, et les assemblées du monde : *Vasthi quoque fecit convivium feminarum.* (*Ibid.*, 9.) Hors de là nulle attache pour leur famille, et nulle soumission pour celui auquel, après Dieu, elle est due : *Parvipendunt imperia maritorum.* (*Ibid.*, 18.)

On a beau composer ensemble, et se dire l'un à l'autre, pour le bien de la paix : Ne troublez point mes plaisirs, je ne m'opposerai point aux vôtres; l'accord est chimérique; soit parce que, pour vivre en paix, il faut que chacun prenne sur soi, et que l'habitude du plaisir rend impatient, délicat et sensible; soit parce qu'il est impossible d'aimer trop son plaisir, et de ne pas se dégoûter de son devoir, et qu'on ne peut manquer à son devoir, sans sentir ou s'attirer des reproches; soit enfin parce que Dieu l'a dit, et qu'il faut que dès cette vie sa parole s'accomplisse. Autant qu'ont excédé les divertissements et les plaisirs, autant survient-il de chagrin et de tourment : *Quantum fuit in deliciis, tantum date illi tormentum.* (*Apoc.*, XVIII, 8.)

La seconde peine attachée à l'usage excessif des plaisirs, c'est le dérangement de fortune.

Cœpit egere. Tel fut le sort de ce jeune homme de plaisir dont parle l'Evangile : il était opulent, et il se trouva dans l'indigence; il vivait dans l'honneur, et il tomba dans le mépris ; il était né pour être servi, et il se vit réduit à servir les autres. Triste, mais infaillible retour de l'excès des plaisirs, s'écrie saint Pierre Chrysologue : *Civem in peregrinum, locupletem in egenum, liberum mutavit in servum.*

Ce n'est là, me direz-vous, qu'une simple parabole; qu'importe? Elle est toujours tirée de l'Evangile, et dès là il faut qu'elle renferme la vérité. Mais de plus, je soutiens, moi, que c'est une histoire, et une histoire qui n'est que trop avérée et trop publique; c'est l'histoire d'une nombreuse jeunesse, à qui l'excès de ses plaisirs ôte l'espérance d'une vieillesse heureuse et tranquille, qui, vainement enflée de ses trésors, dont elle croyait ne voir jamais la fin, a semé dans les délices tout ce que ses pères avaient recueilli dans la peine, qui déjà plus chargée de dettes que d'années, voit ses biens saisis à la fleur de son âge ; et ses terres mises à l'enchère sans attendre sa mort, trop heureuse si, près du tombeau, elle trouve quelque parent assez charitable pour se charger de sa sépulture, en renonçant à son héritage! Et cela, pour n'avoir pas voulu écouter cet avis du plus sage des rois : Mon fils! ne donnez pas inconsidérément dans les plaisirs même permis, de peur qu'après avoir, comme tant d'autres dissipateurs, vécu prodigue, vous ne mouriez comme eux, pauvre et insolvable. *Noli esse in conviviis, quia vacantes potibus consumentur, et vestietur pannis dormitatio.* (*Prov.*, XXIII, 21.)

C'est l'histoire d'une infinité de fortunes échouées au misérable écueil des divertissements, parce que les dispensateurs des grâces ont cru sagement ne pouvoir confier à des esprits dissipés et volages, des emplois sérieux et importants ; de combien de personnes avez-vous entendu dire comme moi! Cet homme, pour avoir trop aimé son plaisir, a manqué sa fortune.

C'est l'histoire de cent familles éclipsées à nos yeux, et dont l'éclat a disparu comme un éclair, parce que leurs chefs trop occupés de leurs plaisirs pour vaquer à leurs intérêts, s'en sont reposés sur la foi d'un domestique plus attentif à son intérêt qu'à son plaisir; et que leurs biens, accoutumés à être régis et gouvernés par des étrangers, sont insensiblement venus en des mains étrangères, et ont peut-être maintenant pour possesseurs et pour maîtres ceux qui en étaient les gardiens et les économes.

C'est enfin l'histoire de la décadence des empires et des Etats autrefois si florissants, tant qu'ont fleuri chez eux l'application et le travail; mais qui ont tous dégénéré à mesure qu'y ont régné les plaisirs. Lisez l'histoire de tous les siècles, et vous verrez que l'excès des plaisirs est la cause la plus générale des révolutions particulières et publiques.

Et ce qu'il y a sur ce sujet de plus terrible, c'est qu'il ne faut qu'un excès, un seul excès pour causer souvent les chutes les plus déplorables. Témoins tant de jeunes gens, d'ailleurs irréprochables, mais qui malheureusement surpris, souvent pour la première fois, dans un excès de divertissement, soit chaleur de vin, soit emportement de jeu, soit engagement de compagnie, ont fait un mauvais coup qui les a perdus pour jamais d'honneur, de biens, d'espérance même, et qui les a fait changer, en moins d'un jour, de nom, d'état et de demeure.

En vain ces infortunées victimes de leurs plaisirs, revenues bientôt de leur égarement, ont-elles reconnu trop tard leur folie, en vain les larmes aux yeux et le désespoir dans le cœur, ont-elles crié cent fois comme Esaü : Damnable partie! malheureux jour! pût il être effacé de notre vie! Leur douleur comme la sienne a été sans fruit, et leur perte sans retour : *Non invenit pœnitentiæ locum, quanquam cum lacrymis inquisisset eam.* (*Hebr.*, XII, 17) Sont-ce là des fables? et trouve-t-on beaucoup de familles qui n'en fournissent pas quelque exemple ?

Enfin la dernière peine de l'usage excessif des plaisirs, c'est la surprise de la mort, comme la récompense de leur usage modéré est la durée même de la vie. Jésus-Christ l'a dit, mes frères, et les oracles sont infaillibles ; l'on meurt à l'heure qu'on y pense le moins : *Qua hora non putatis.* (*Luc.*, XII, 40.) Or quel est le temps, je vous prie, où l'on pense le moins à la mort, si ce n'est celui où l'on se livre sans mesure aux douceurs de la vie? Notre dernier jour vient fondre tout à coup comme celui du déluge : *Sicut in diebus Noe.* (*Matth.*, XXIV, 37.) Que faisaient alors les hommes? Ils étaient plongés dans les délices : *Erant comedentes et bibentes* (*Ibid.*, 38); c'est dans les folles joies d'une fête nuptiale, que les ennemis des Machabées rencontrent l'horreur du carnage, et que, selon l'expression de l'Ecriture, leurs noces se changent en funérailles, et leurs chants mélodieux en sanglots et en soupirs : *Et conversæ sunt nuptiæ in luctum, et vox musicorum in lamentum.* (I *Mach.*, VI, 41.) C'est dans l'assemblage des plaisirs les plus exquis, dans les jeux et les festins que Moïse par l'ordre de Dieu, fait passer au fil de l'épée près de trois mille Israélites ; et que, selon le texte sacré, la mort tranche leur repas, et leur sang se mêle à leur breuvage : *Adhuc escæ erant in ore ipsorum.* (*Psal.*, LXXVII, 30.) Déplorable aveuglement des hommes sur leur fin, s'écrie le Sage : *Nescit homo finem suum.* (*Eccle.*, IX, 12.)

Incertains du temps, ils savent seulement par l'expérience de tous les siècles, que la flatteuse amorce du plaisir est l'appas le plus trompeur de la mort; que les excès de bouche en ont plus tué que le tranchant du glaive; que les veilles enjouées de la nuit en ont plus mis au tombeau, que les pénibles travaux du jour; et cependant ils donnent tous aveuglément dans ces piéges funestes.

Comme le poisson, lorsqu'il se joue dans

les eaux, et l'oiseau dans les airs, se trouvent pris tout à coup l'un à l'hameçon, l'autre au filet : *Sicut pisces capiuntur hamo, et sicut aves laqueo* (*Eccle.*, IX, 12); ainsi les hommes se laissent surprendre tour à tour à la mort, lorsqu'ils pensent jouir du plus doux moment de leur vie : *Sic capiuntur homines in tempore malo, cum eis extemplo supervenerit* (*Ibid.*). Insensés! quand craindrez-vous donc la mort? Ce sera dans peu, quand il faudra jeûner et faire pénitence. Alors, après avoir usé sa santé dans les excès du carnaval, on aura recours aux médecins pour obtenir de frauduleuses dispenses du carême. Ah! mes frères, en connaissez-vous beaucoup que l'abstinence et le jeûne de l'Eglise ait fait périr? et combien en savons-nous qui ont été surpris dans l'intempérance et la débauche! Mais supposons de part et d'autre le nombre égal, le péril est-il le même? Pourquoi l'appréhender donc plus alors qu'aujourd'hui? pourquoi ne pas éviter au moins avec autant de précaution l'excès des plaisirs que celui de la pénitence? Croyez-vous qu'il soit moins dangereux de mourir le morceau encore à la bouche, comme les Hébreux dans le désert : *Adhuc escæ erant in ore ipsorum, et ira Dei ascendit super eos*, (*Psal.* LXXVII, 30, 31); ou le ris sur les lèvres, comme ces Philistins que Samson écrasa sous les débris de leur palais : *Spectantes ludentem Samson* (*Judic.*, XVI, 27); ou plein des fumées du vin, comme le malheureux Amnon : *Cum temulentus fuerit Amnon, percutite* (II *Reg.*, XIII, 28); ou dans un cercle brillant et fleuri comme le jeune Agrippa, revêtu d'un habit de bal et contrefaisant une divinité païenne. Je ne finirais pas si je voulais rapporter toutes les morts violentes survenues dans l'excès des plaisirs; et surtout si aux histoires anciennes j'ajoutais les modernes. Voudriez-vous avoir un pareil sort?

Pensez-y donc bien, chers auditeurs, pensez-y bien, si vous êtes sages; et quand la bienséance ou la nécessité vous engagera dans quelque partie de divertissements permis, dites-vous à vous-mêmes : l'expérience et la foi m'apprennent que se livrer au plaisir et oublier la mort, c'est de toutes les dispositions à la surprise, la plus prochaine; tant d'autres y ont été pris, et j'y serai peut-être pris moi-même. Réjouissons-nous donc sagement, et en chrétiens comme tout prêts à mourir, et prenons garde que ce moment de plaisir ne soit suivi d'une peine éternelle. Voilà le moyen de se garantir de tout excès; reste à écarter le danger, et c'est par où je finis en deux mots.

TROISIÈME PARTIE.

Ce sont, en fait de mœurs et de conduite, deux erreurs bien grossières et cependant bien communes, de s'imaginer qu'il n'y a de défendu dans la recherche du plaisir, que l'action même du péché, ni de péché que ce péché honteux qui est souvent le comble et la punition des autres.

L'on s'égare et l'on tombe en enfer par d'autres voies que par celles de l'impureté, et les moindres démarches que l'on fait vers ce vice sont autant de chutes profondes. Il ne faut donc pas se persuader que tout soit permis en matière de plaisirs, excepté le plaisir déréglé qui porte avec soi le caractère de la honte et de l'infamie.

Car, en premier lieu, tout ce qui y tend, tout ce qui y conduit, tout ce qui y dispose, quelque honnête, quelque innocent qu'il paraisse aux yeux des hommes, est toujours vicieux et criminel devant Dieu; et, en second lieu, tout ce qui flatte, tout ce qui autorise, tout ce qui entretient quelque autre vice que ce puisse être, est toujours un vrai désordre.

Sur ces deux principes incontestables dans la morale chrétienne, jugez-vous vous-même et voyez quels sont les plaisirs que vous pouvez vous permettre, et quels sont ceux dont vous devez vous abstenir sous peine de péché.

On demande tous les jours si cent amusements accrédités dans le monde, où se représente, où s'exprime, où se chante, où s'insinue, où se déguise, où se produit honnêtement la passion; si ces représentations ingénieuses de passions feintes et supposées, si ces lectures fabuleuses d'intrigues secrètes, si ces modes bizarres de se travestir en certains temps, si ces chansons affectueuses, ces airs tendres et touchants, ces mots couverts et ces honnêtes déguisements d'expressions peu chastes, dont les risibles allusions font aujourd'hui tout le sel des conversations enjouées; l'on demande, dis-je, si tous ces usages mondains ne peuvent pas être mis au rang des divertissements permis, ne sont pas au fond des divertissements innocents? Et moi je vous demande d'abord, avant que de vous répondre, si les spectacles infâmes des païens, si leurs ouvrages empoisonnés, leurs fêtes scandaleuses (épargnez-m'en le détail, il serait indécent dans une chaire chrétienne), si leurs mystères d'iniquité, si, en un mot, tout ce que les premiers chrétiens leur reprochaient comme des marques visibles de la corruption de leurs mœurs et de la fausseté de leur religion, étaient à votre avis des plaisirs criminels et défendus; quelle comparaison, dites-vous, et où est la ressemblance? Mais que pouvez-vous avancer pour condamner les uns, que je ne puisse incontinent répondre pour censurer les autres?

Citerez-vous l'Ecriture qui déclame hautement contre les scandales, les immodesties et les licences ouvertes? Mais n'aurai-je pas droit de citer à mon tour tout ce qu'elle dit sur les ruses du démon et les piéges du monde; sur la légèreté de l'esprit et la fragilité de la chair; sur la garde des sens et l'éloignement de tout objet qui peut tenter et qui tente? L'Evangile n'est donc pour vous Evangile que quand il défend le péché; il ne l'est plus quand il ordonne la fuite des occasions de pécher.

Rapporterez-vous le témoignage des saints Pères et des païens mêmes les plus sages, qui, d'un commun accord ont blâmé leurs divertissements? Mais ne me sera-t-il pas

permis de faire valoir aussi l'autorité des plus parfaits chrétiens qui désapprouvent ces plaisirs que vous approuvez et que vous appelez innocents? et de quelques-uns mêmes de leurs auteurs, de leurs acteurs, de leurs partisans, qui, près de la mort, dans des écrits publics, et par des témoignages authentiques, en ont reconnu trop tard le cruel danger, en ont détesté l'irrémédiable scandale, en ont fait à Dieu et à son Eglise une amende honorable? De pareils désaveux ne doivent-ils pas prévaloir à toutes vos spécieuses apologies?

Vous appuierez-vous sur le grand nombre de ceux que les réjouissances païennes ont pervertis et corrompus? Que de funestes conquêtes ne fait pas tous les jours le démon par vos amusements dangereux? Que d'âmes autrefois si pures ne doivent leurs premières taches qu'à un mot ambigu, à une chanson libre qu'ils ont entendue dans une assemblée du monde? De là, que de plaies mortelles, qui ne sont connues que de Dieu et de ses ministres? Rapportez-vous-en donc à leur sentiment; c'est aux médecins à juger du danger, et non pas aux malades.

Peut-être vous retrancherez-vous sur le peu d'impression que font sur vous ces plaisirs, selon vous innocents, et selon nous si contagieux; car c'est là l'excuse la plus commune. Mais s'ils vous sont si indifférents, pourquoi les cherchez-vous? pourquoi vous obstinez-vous si fort à les soutenir et à les défendre? Mais si je vous disais que les plaisirs du paganisme, tout damnables qu'ils étaient par eux-mêmes, ne laissaient pas de trouver des cœurs assez familiarisés avec eux pour n'y être plus sensibles. Fatale insensibilité! vous récrieriez-vous, plus dangereuse que l'impression la plus vive! Ah! mon cher auditeur, souffrez qu'à une objection pareille, je fasse aussi la même réplique, et qu'elle se tourne par là en preuve contre vous et contre votre plus plausible défense. Reste donc à dire pour toute différence, que les plaisirs des païens étaient plus grossiers et plus honteux, et que les vôtres sont plus honnêtes et plus polis; que leurs fêtes étaient trop libres, et que les vôtres sont simplement galantes; que leurs passions échauffées ne gardaient point de ménagement, et que les vôtres sont plus retenues et moins emportées; c'est-à-dire, que leurs divertissements attaquaient à force ouverte l'innocence, et que les vôtres se contentent de l'assaillir par des routes plus détournées. Entre les païens et vous, dans ces sortes de plaisirs publics, je ne vois point d'autre disparité. Mais quoi! les traits, pour être envenimés secrètement et avec art, en sont-ils moins mortels? les piéges les plus subtils sont-ils les moins à craindre? ne tient-il donc qu'à déguiser le poison pour pouvoir le prendre et le donner en assurance?

Oserai-je le dire et m'en croirez-vous, une corruption déclarée, et une profession publique de libertinage serait moins à redouter, que ce brigandage mitigé de mœurs qui règne de nos jours dans les plaisirs du siècle, la honte et l'horreur de celle-là serait son préservatif et son remède; la douceur et la réserve de celui-ci sont ses plus sûres et ses plus fortes armes, l'une trouverait au moins quelque résistance dans les alarmes de la pudeur, mais l'autre par le maudit secret qu'il a trouvé de l'offenser sans le faire rougir, avant même le combat la désarme; et rien n'imite mieux la traîtresse fureur de ce serpent si détesté dans l'Ecriture, qui mord sourdement sans sifflement et sans bruit: *Si mordeat serpens in silentio.* (*Eccle.*, X, 11.)

Jamais les tyrans, dans le christianisme, n'étaient ni plus redoutables, ni plus redoutés, que lorsqu'ils cachaient leur haine, et qu'ils dissimulaient leur rage sous de feintes caresses et d'artificieuses douceurs; c'était alors que les chrétiens devenaient souvent leurs propres bourreaux, et que, par la crainte des plaisirs, ils cherchaient d'eux-mêmes les supplices. Témoin ce jeune martyr, qui retenu captif dans un jardin enchanté, et condamné à entendre les flatteuses paroles d'une sirène voluptueuse, de ses propres dents se coupa la langue et la lui cracha au visage, pour lui inspirer l'horreur et la fuite. Jamais aussi les plaisirs sensuels, vrais tyrans des âmes, n'ont plus d'empire sur elles, que quand, par un dangereux stratagème, ils sont dépouillés de ce qu'ils ont de plus difforme et de plus hideux. C'est alors que, suivant le conseil du sage, il en faut fuir les approches, comme celles du serpent le plus venimeux. *Quasi a facie colubri fuge.* (*Eccli.* XXI, 2.)

Mais il y a d'autres péchés que la mollesse, et par conséquent d'autres périls à éviter. L'incontinence est un grand vice, l'intempérance, la médisance, l'emportement le sont aussi, et il n'est pas plus permis de s'exposer au danger de l'un que de l'autre.

De là concevez, je vous prie, le peu de solidité du raisonnement dont on se sert quelquefois pour justifier de pernicieux plaisirs, en soutenant qu'il en est de plus préjudiciables et de plus dangereux. Il vaut mieux, dit l'un, se divertir aux dépens de qui il appartient, que de s'exposer au jeu en perdant son bien et celui de ses enfants, il vaut mieux jouer, dit celle-ci, que de médire, c'est-à-dire, mes frères, que tous font tour à tour le procès à leurs plaisirs, et que pas un au fond ne les justifie.

Car, dans la morale de Jésus-Christ, un péril ne peut servir de rempart contre un autre péril, ni un vice de remède contre un autre vice, vous devez tous également éviter; vous, les parties de plaisir où vous excédez les bornes de la tempérance; vous, celles où vous ne sauriez garder les règles de la modération et de l'équité chrétienne, et vous, celle où l'on blesse les lois de la charité, si le jeu vous pique, si le vin vous tente, si certaines conversations enjouées vous apprennent ou vous font dire ce que vous devriez ignorer ou passer sous silence, il faut les fuir et vous les interdire pour toujours, le danger que vous aimez sera la

cause de votre perte, et le risque que courent les autres ne fera pas votre sûreté.

Mais si cela est, direz-vous, il faut donc renoncer à tous les plaisirs du monde, car à les considérer tous de près, il n'en est point qui n'ait son écueil. N'outrons rien, mes frères, il y en a d'innocents et de permis, que l'on aime sans attache, que l'on prend sans excès, et d'où l'on sort sans reproche. A Dieu ne plaise que je les condamne, ni que je vous fasse un précepte de leur fuite? Mais si en finissant vous me demandez ce que vous devez faire pour vous mettre à couvert de tout péril, et hors de toute atteinte, je vous dirai : faites-vous des plaisirs méritoires et chrétiens. Vous aimez la lecture : à ces livres enchanteurs qui ne sont propres qu'à souiller l'esprit, et à amollir le cœur, substituez la vie de Jésus-Christ et de ses saints, si remplie d'événements miraculeux et d'actions héroïques; la compagnie vous plaît, ne liez jamais qu'avec ces personnes édifiantes, dont les pieux exemples et les sages entretiens persuadent et font aimer la vertu, les spectacles vous charment, renoncez pour toujours à ceux que l'Eglise réprouve, la religion a les siens, que ses pompes sacrées, que ses augustes cérémonies soient pour vous l'objet d'une sainte curiosité : le chant fait vos délices, à l'exemple de David, chantez les cantiques du Seigneur, et préludez ici-bas à ces divins concerts, où vous espérez là-haut tenir un jour votre partie, un jeu modéré vous délasse, jouez à la bonne heure, mais que les pauvres, sans jamais souffrir de la perte, se ressentent toujours du gain. Enfin, vous prenez plaisir à traiter vos amis : n'oubliez donc jamais ceux qui, selon la promesse de Jésus-Christ, doivent vous recevoir dans les tabernacles éternels; par là vos parties de divertissements même deviendront autant d'exercices de piété. Vous n'en aurez pas ici-bas moins de plaisirs, et vous en recevrez là-haut plus de récompense. Je vous les souhaite. etc. *Amen.*

SERMON II.

POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Cum natus esset Jesus in Bethlehem Juda, in diebus Herodis regis, ecce magi ab Oriente venerunt Jerosolimam dicentes : Ubi est, qui natus est rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. Audiens autem Herodes rex turbatus est et omnis Jerosolyma cum illo. (*Matth.*, II, 1 et seq)

Jésus étant né à Bethlehem de Juda, dans le temps qu'Hérode y régnait, des mages vinrent d'Orient à Jérusalem et demandèrent : Ou est le roi des Juifs, qui est nouvellement né, car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. A cette nouvelle le roi Hérode se troubla et toute la ville de Jérusalem avec lui.

A s'en tenir aux premières apparences de ce mystère, il semble que tout soit changé au berceau de Jésus-Christ : l'éclat qui l'environne en efface l'obscurité; le concours qui s'y fait en bannit la solitude ; les hommages qu'on y rend en relèvent la bassesse; les grands du siècle y succèdent au simple peuple, et les rois y prennent la place des bergers. C'est ainsi que Jésus-Christ, sous les voiles de l'humanité et dans les faiblesses mêmes de l'enfance, fait sentir la force de sa toute-puissance et la splendeur de sa divinité. Cependant ces états si opposés ont leurs traits de ressemblance; et il est toujours vrai de dire que ce Dieu enfant, tout glorifié qu'il est, est encore un Dieu véritablement caché : *Vere tu es Deus absconditus.* (*Psal.* XLV, 15.)

Oui, chrétiens, sa manifestation même est un mystère : ce jour si brillant de lumière et de clarté a ses nuages et ses ombres; l'étoile du Sauveur, qui annonce aujourd'hui sa présence, n'y amène pas tous ceux qu'elle éclaire; l'Ecriture, qui révèle le lieu de sa naissance, n'y conduit pas tous ceux qu'elle instruit. Je vois d'une part des sages humiliés qui le reconnaissent, et des rois tributaires qui l'adorent; mais je vois d'autre part des savants orgueilleux qui l'abandonnent, et un prince ennemi qui le poursuit. Je vois, à la vérité, la gentilité reçue à son berceau ; mais j'en vois aussi la synagogue éloignée et le libertinage exclus. Je vois dans les mages des païens de naissance sans superstition ; mais je vois dans les Juifs des fidèles de nom sans religion, et dans Hérode et sa cour des esprits forts de profession sans assurance. Grand Dieu! sont-ce donc là les heureuses suites de l'avénement de ce Messie promis à tous les siècles? Est-il possible que le maître de l'univers y paraisse avec si peu d'adorateurs? Et faut-il que le Sauveur du monde, qui vient pour tous les hommes, ne soit reçu que d'un petit nombre de fidèles? Ah! sans doute, mes frères, c'est que le Dieu du salut, quoique d'un abord ouvert et d'un accès facile, ne se laisse néanmoins approcher que de ceux qui le cherchent, et qui le cherchent à dessein de se ranger sous ses lois; mais il se refuse à ceux qui le négligent, il s'oppose à ceux qui le combattent.

C'est ce que nous apprend le sort différent de ces trois sortes de personnes que l'Evangile a pris soin de caractériser, des mages soumis, des Juifs indifférents et de l'impie Hérode; des mages soumis, qui viennent à Jésus naissant et qui l'adorent ; des Juifs indifférents, qui enseignent où il est sans y aller eux-mêmes; de l'impie Hérode, qui feint de le vouloir adorer, et qui tâche en vain de s'en défaire. Les premiers nous représentent ces pécheurs pénitents qui cherchent Dieu de bonne foi et qui le trouvent; les seconds, ces faux justes qui croient avoir trouvé Dieu, et qui de plus en plus s'en éloignent; et le dernier, ces impies qui, ne cherchant Dieu que pour le braver, en sont eux-mêmes réprouvés. Desquels êtes-vous, chrétiens auditeurs? C'est ce qu'il vous sera aisé de connaître dans ces trois caractères, où vous allez voir l'infidélité convertie, la fausse justice condamnée, et l'impiété confondue.

Ce fut entre les bras de Marie que les mages adorèrent Jésus-Christ : apprenons de leur exemple nos devoirs, et en adorant le Fils, saluons aussi la Mère. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Ces sages qui viennent aux pieds du Sauveur du monde étaient les plus égarés des voies du salut; ces prémices du christianisme furent les élèves de la gentilité; ces rois, qu'on peut appeler les rois des vrais adorateurs, n'avaient été jusqu'alors que des rois idolâtres : comment ont-ils donc passé des ténèbres de l'infidélité à la lumière de la foi, et de la mort du péché à la vie de la grâce? Double passage qu'on ne peut assez admirer dans ces premiers princes chrétiens, devenus en peu de temps, d'infidèles et de pécheurs, fidèles et justes.

Arrêtons-nous à ce dernier changement, le seul peut-être qui nous reste à faire à leur exemple, et dans lequel nous devons les prendre pour modèles : regardons-les, non pas simplement comme des aveugles éclairés, mais comme des pécheurs convertis. Voyons, dans les mages qui cherchent Jésus-Christ, les dispositions essentielles à une véritable conversion; dans les mages, qui trouvent Jésus-Christ, les qualités d'une sincère conversion; dans les mages, qui s'en retournent après avoir adoré Jésus-Christ, les fruits d'une solide conversion. Par là, mes frères, nous connaîtrons aisément quelle part vous avez aux bonnes grâces du Sauveur naissant, et aux heureux effets de sa naissance

Toutes les dispositions nécessaires pour se mettre en voie de salut, selon les leçons que nous en a données le Saint-Esprit, se réduisent à la droiture. Voulez-vous trouver Dieu, nous dit-il par la bouche du Sage? Cherchez-le avec sincérité : *In simplicitate cordis quærite illum.* (*Sap.*, I, 1.)

En effet, chercher Dieu sincèrement, c'est le chercher promptement et sans délai; c'est le chercher généreusement et malgré tous les obstacles; c'est le chercher constamment et sans écarts; c'est le chercher exactement et par tous les moyens que nous offre la grâce. Heureuses dispositions, qui ne manquent point d'opérer la conversion et le salut, comme nous le voyons dans les mages!

Ils cherchèrent Jésus-Christ; et, parce qu'ils le cherchèrent sincèrement, ils le cherchèrent promptement et sans délai; première disposition. Nous avons vu son étoile, disent-ils, et nous sommes venus : *Vidimus stellam ejus et venimus.* Nul intervalle pour eux entre voir et venir, c'est-à-dire entre sentir la vérité et s'y rendre, connaître le devoir et le remplir, discerner le bien et le faire. Chez eux la foi passe d'abord en conviction, le désir se change en résolution, et le projet se réduit en pratique. La grâce ne distingue point en eux le temps de ses attaques, les heures de ses combats, et le moment de sa victoire. Elle vient, elle frappe, elle triomphe : *Vidimus et venimus!*

D'où vient, je vous prie, cet empressement, et, si je l'ose dire, cette espèce de précipitation dans des hommes d'ailleurs si éclairés et si sages? de la droiture de leur esprit. C'est qu'ils conçoivent que, dans une affaire aussi importante que celle du salut et de l'éternité, il faut saisir les occasions favorables dès qu'elles se présentent, profiter des heureuses conjonctures dès qu'elles se trouvent, exécuter ce qui est nécessaire dès qu'il est possible; c'est qu'ils comprennent, qu'en matière de grâces, les simples irrésolutions sont de véritables refus; les moindres délais, des pertes irréparables; et le téméraire effort d'une première résistance, un juste sujet d'éternel abandon. C'est qu'ils jugent que vouloir un jour être fidèle, c'est toujours vouloir être infidèle; que compter sur l'avenir, c'est compter sur ce qu'on ne peut se promettre; et que laisser échapper sans mérite et sans fruit le moment où l'on se trouve, c'est perdre tout ce que l'on a, et risquer même tout ce que l'on espère. C'est enfin qu'ils considèrent que Dieu ne les presserait pas si rien ne pressait en effet; que, puisqu'il leur donne une étoile pour guide, il veut qu'ils se règlent sur son activité; et que, comme ce nouveau roi qu'elle leur annonce, n'est venu au monde que quand il lui a plu, il pourrait bien ne les pas attendre tant qu'il leur plairait. Se trompèrent-ils et raisonnèrent-ils sur de faux principes? Jugeons-en par les suites. Quelques jours plus tard, en effet, auraient-ils trouvé Jésus Christ? en vain eussent-ils consulté son étoile, son étoile avait déjà disparu du ciel. En vain l'eussent-ils cherché à Jérusalem, Jérusalem, après l'avoir reçu dans son temple, l'avait vu fuir loin de ses murs et chercher ailleurs un asile; en vain eussent-ils appris des Juifs que c'était à Bethléem qu'il devait naître, Bethléem ne le possédait plus; il était en Egypte, où les ordres secrets de son Père voulaient qu'il demeurât inconnu. En un mot leur recherche, si elle n'eût été prompte, eût été inutile.

Eh! que penser donc, pécheurs, de ces vues de conversion que vous avez, de ces soupirs que vous poussez pour la vertu, de ces bons moments dont vous vous flattez dans les liens du péché et dans l'esclavage du vice? Eclairés, je ne dis pas d'une étoile, mais de mille lumières plus perçantes et plus sûres, vous apercevez bien, mais vous n'allez pas où Dieu vous veut : vous promettez toujours assez, mais vous n'exécutez jamais rien : vous dites, si vous voulez, comme les mages : Ah! nous avons vu plus d'une fois : *Vidimus.* Eh! quoi? la tyrannie de nos passions, la honte de nos faiblesses; oui, nous avons vu l'énormité de nos désordres, le malheur de nos engagements; nous en sommes convaincus : *Vidimus;* mais, loin d'ajouter comme eux : Nous en voilà enfin sortis et revenus : *Et venimus,* vous vous contentez toujours de dire : Nous en sortirons, nous en reviendrons un jour. Eh! quand sera-ce, je vous prie? quand viendra-t-il ce jour de salut? quand notre âge, dites-vous, sera plus avancé; quand nos affaires seront finies; quand les lieux, les temps, les circonstances auront changé et seront devenus plus favorables à nos bons désirs. Trompeuse promesse! Et moi je dis, sans trop

m'avancer, et sans me donner pour prophète, que si vous ne vous convertissez à ce moment, il est à craindre que vous ne vous convertissiez jamais. Vos années se passeront comme elles se sont passées en vains désirs et en stériles projets. La vieillesse vous rendra, si vous voulez, plus instruits, mais moins forts que la jeunesse : la mort vous enlèvera, tels que vous êtes, pleins de bons desseins et de mauvaises habitudes; vous me chercherez toujours, dit Jésus-Christ, et à la fin vous ne me trouverez plus : *Quæretis me, et non invenietis.* (*Joan.*, VII, 34, 36), parce que, faute de promptitude, vous ne l'aurez pas cherché sincèrement comme les mages : *Quærite Dominum in simplicitate cordis.* (*Sap.*, I, 1.)

Ils cherchèrent Jésus-Christ, et parce qu'ils le cherchèrent sincèrement, ils le cherchèrent généreusement et malgré tous le obstacles : seconde disposition.

La droiture de leur cœur les mit au-dessus des incertitudes de l'entreprise, des répugnances de la nature et de la crainte des hommes. Funestes obstacles! mais obstacles, hélas! trop ordinaires à la conversion des pécheurs! obstacles que la générosité de ceux-ci surmonte avec courage. Car demandez à ces mages s'ils sont sûrs de trouver ce Dieu enfant qu'ils cherchent sans autre guide qu'une étoile fugitive, sans autre secours qu'une langue étrangère, sans autres indices que ceux qu'ils pourront découvrir en chemin? et ils vous répondront par ces deux paroles : *Nous avons vu, et nous sommes venus*, qu'ils ne comptent que sur Dieu qui les appelle; que, puisqu'il leur montre la voie, il ne manquera pas de les conduire au terme; que les moyens qu'il donne, sont toujours proportionnés et suffisants, et qu'il n'y a qu'à s'en bien servir, pour en obtenir de victorieux et d'efficaces: *Vidimus et venimus.*

Demandez à ces mages s'ils ne se font pas une peine de renoncer à leur occupation, de suspendre leurs affaires, de s'éloigner de leurs états, de s'engager dans un voyage fatigant; et ils vous diront en deux mots : *Nous avons vu, et nous sommes venus*, qu'ils ne sentent que Dieu qui les attire; que la grâce qu'il leur fait, mérite bien de leur part quelque sacrifice, l'attention qu'il leur prête, un dégagement de tout soin; la prédilection dont il les honore, une entière préférence : *Vidimus et venimus.*

Demandez-leur enfin s'ils ne craignent point d'être la risée de leurs peuples qui traiteront leur piété de folie; la fable de leurs voisins, qui taxeront de singularité leur conduite; la victime même d'Hérode, qui prendra leur entreprise pour un attentat sur sa couronne? Et ils vous feront entendre par cette courte réponse : *Nous avons vu, et nous sommes venus*, qu'ils ne craignent que Dieu qui les presse : que ses jugements sont plus respectables, ses mépris plus redoutables, ses coups plus inévitables que ceux des hommes : *Vidimus et venimus.*

Leur recherche n'est donc supérieure à toutes les difficultés qui se présentent, que parce qu'elle est conforme à leurs justes sentiments et à leurs généreuses résolutions.

Mais moi, si je vous demande raison, pécheurs, de cette lente sagesse, qui vous fait si longtemps mesurer vos démarches, avant que de hasarder le premier pas de votre conversion ; de cette timide circonspection qui veut tout examiner, tout prévoir, tout peser dans l'avenir, avant que de rien rabattre du passé ; de cette méticuleuse précaution, qui compte tous les empêchements imaginables de la vertu, avant que d'enlever un seul obstacle, que pourrez-vous m'alléguer pour excuse, que des doutes frivoles, de faibles répugnances? Que pensera, que dira, que fera le monde, si je change de sentiment et de conduite? Terreurs chimériques! indignes d'une âme raisonnable et chrétienne, et de l'idée qu'elle doit avoir du monde et du salut! ne serait-il pas plus naturel de raisonner autrement? que pensera? que dira, que fera Dieu, si je ne change pas!

Non, non, ces recherches, qui rendent si craintif et si réservé, ne sont point de sincères recherches. Elles n'ont point pour auteur le Saint-Esprit, esprit d'ardeur et de force : *Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia :* elles ne viennent jamais que d'une prudence charnelle, et n'aboutissent d'ordinaire qu'à une impénitence finale.

Donnez-moi un pécheur coupable, si vous voulez, des derniers excès dans ses égarements; mais qui soit aussi dans son retour susceptible de ferveur, et je réponds de sa conversion : pourquoi? parce qu'en cherchant Dieu généreusement, et malgré tous les obstacles, il le cherchera sincèrement comme les mages : *Quærite Dominum in simplicitate cordis.*

Ils cherchèrent Jésus-Christ : et parce qu'ils le cherchèrent sincèrement, ils le cherchèrent constamment. Troisième disposition. L'étoile, qui les avait amenés d'Orient, près de Jérusalem, les abandonna. Les voilà désormais sans guide, sans lumière, sans consolation, et presque sans espoir. Il n'en aurait pas fallu davantage, il en eût même fallu beaucoup moins pour arrêter des âmes moins généreuses au milieu de leur carrière. Mais ces âmes sincères dans leurs démarches, déterminées une fois par l'attrait de la grâce, ne savent ce que c'est que de reculer et d'abandonner Dieu pour une légère soustraction de ses faveurs. La fidélité de leur mémoire leur tient lieu d'astre et de lumière; et le souvenir des douceurs passées supplée au défaut du goût présent. Nous avons vu, disent-ils, et nous avons senti : *Vidimus.* Si ces favorables clartés se sont évanouies, l'objet qu'elles nous ont découvert est-il moins réel? et la connaissance qu'elles nous en ont donnée, en est-elle moins indubitable? Si ces mouvements sensibles se sont amortis, le bien qui les excitait a-t-il perdu pour cela ses charmes? et le désir qu'ils nous en ont inspiré, doit-il aussi rien perdre de ses empressements? Marchons comme si nous voyions encore, et faisons comme si nous sentions toujours. Ainsi raisonne ainsi

agit une recherche véritable et sincère. Mais que fait une recherche apparente et trompeuse? Ce que vous avez fait, pécheurs, et ce que vous ferez peut-être encore souvent. Car vous ne pouvez disconvenir que dans votre vie, même criminelle, il n'y ait eu des ferveurs passagères, certains moments, où frappés des vérités éternelles, et pénétrés des grâces divines, vous commenciez à rentrer en vous-mêmes, et vous sembliez aller à Dieu : mais sitôt que le moindre nuage a obscurci ces lueurs salutaires, et qu'une légère sécheresse a tari ces pieuses affections, vous êtes devenus pires qu'auparavant; et pour un pas que vous aviez fait dans le sentier de la vertu, vous avez fait cent démarches nouvelles dans la route du vice. Ah ! ce n'était donc point Dieu que vous cherchiez, mais tout au plus ses consolations et ses lumières : recherches dès là peu sincères. Mais de plus, si véritablement vous suiviez alors les vues saintes que vous aviez, et les heureuses inclinations que vous sentiez, que ne les avez-vous constamment suivies? elles ne font pas toujours la même impression : je le sais; mais n'ont-elles pas toujours la même force? changent-elles de nature, parce que vous changez de dispositions? la mort, le jugement, l'enfer, vérités que vous avez en certains temps si bien conçues, motifs qui vous ont si fort touchés : ne sont-ce plus des motifs et des vérités pour vous, c'est-à-dire, des articles de foi et des règles de mœurs? Tenez donc pour certain ce que vous avez une fois connu pour vrai : marchez par les voies où vous couriez dans ces moments heureux : faites dans les états d'obscurité et de langueur tout ce que vous faisiez dans ces intervalles de ferveur et de lumière : autrement attendez-vous à des vicissitudes éternelles. Vous avancerez un jour et vous reculerez le lendemain : vous recommencerez toujours, et vous n'achèverez jamais : vous chercherez Dieu de temps en temps, et vous ne le trouverez pas à la fin, parce que si vous ne le cherchez constamment, vous ne le cherchez pas sincèrement comme les mages.

Ils cherchèrent Jésus-Christ, et, parce qu'ils le cherchèrent sincèrement, ils le cherchèrent exactement et par tous les moyens que leur offrit sa grâce. Quatrième disposition.

Dès qu'ils perdent de vue ses lumières, ils prêtent l'oreille à ses oracles ; ils s'adressent à son peuple, aux petits et aux grands; ils consultent ses ministres, ses docteurs et ses prêtres; ils ont recours à ses amis, aux premiers patriarches et aux anciens prophètes. Il n'est point de voix au monde qui puisse les instruire de ce qu'ils cherchent, qu'ils ne réclament et qu'ils n'implorent pour savoir où il est: *Ubi est?* (*Matth.*, II, 2.) et où ils pourront le trouver. Pourquoi ces perquisitions réitérées et ces consultations différentes? Pourquoi ne pas s'en tenir aux réponses communes et au témoignage populaire? Pourquoi aller demander aux savants et aux morts un roi que son peuple ignore et que les vivants ne connaissent pas? Ah ! c'est, disent-ils, que nous savons qu'il est né que nous venons le chercher, et que nous voulons, à quelque prix que ce soit, l'adorer : *Vidimus : venimus adorare eum.*

C'est donc de la droiture de leur conscience que vient l'exactitude de leurs poursuites; c'est parce qu'ils vont à Dieu de bonne foi, qu'ils font pour y arriver toutes les diligences dont ils sont capables. Il n'en est pas de même de vous, pécheurs ; vous dites assez souvent que vous savez bien qu'il y a pour vous une éternité, que vous la sentez approcher de jour en jour, que vous voulez tout de bon travailler à vous en assurer le bonheur. Mais quels moyens prenez-vous pour y réussir et pour vous la rendre heureuse? Mettez-vous en œuvre tous ceux que la grâce vous présente? Avez-vous soin d'implorer et d'attirer sur vous, par la ferveur de vos vœux, les secours du ciel? Joignez-vous aux prières ferventes les œuvres charitables? Consultez-vous les oracles du Seigneur dans les livres, dans les chaires, dans les tribunaux sacrés de la pénitence? Ne vous contentez-vous pas de certains exercices de piété, parce qu'ils sont faciles, parce qu'ils coûtent peu à votre amour-propre? et n'en négligez-vous point d'autres essentiels et nécessaires, parce qu'ils sont trop humiliants ou trop pénibles à la nature? Allez, tant que vous ne ferez pas pour votre salut tout ce que vous pouvez selon votre état et vos forces; tandis que vous userez avec Dieu de ménagements et de réserves, tant que vous ne prendrez pas dans ses voies des guides éclairés et sûrs, ou que vous n'écouterez pas ceux que le Sauveur a établis dès le commencement du christianisme pour vous conduire, vous aurez beau dire : Je veux me sauver, vous ne le voudrez pas en effet, et vos recherches trop bornées marqueront toujours en vous une volonté peu sincère : *Quærite Dominum in simplicitate cordis.* Vous avez vu dans celle des mages les dispositions à une véritable conversion : voyons-en les qualités dans leurs approches.

Les mages, enfin, ont-ils trouvé Jésus-Christ, ils le considèrent, ils l'adorent, ils lui offrent leurs dons et leurs présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Considération divine, adoration éclatante, offrande proportionnée à l'abus qu'ils ont fait jusqu'ici de ce qu'ils avaient de plus précieux et de plus cher : caractères essentiels d'une conversion véritable.

Considération divine : première circonstance. Nul objet humain n'attire ici leurs regards : une obscure demeure, un faible enfant, une pauvre mère? quel spectacle pour des rois! *Intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus,* (*Matth.*, II, 11.) Mais ils voient avec étonnement que les cieux, attentifs sur cette sombre demeure, y fixent le cours d'une nouvelle étoile; mais ils considèrent avec surprise que cet enfant, dans son berceau, alarme déjà Jérusalem dans ses murs et fait trembler Hérode sur son trône; mais ils remarquent avec admi-

ration que sur le front de cette humble mère paraît la fleur de la modestie et de la pudeur. A ces signes non suspects, ils reconnaissent un Dieu fait homme; ils se perdent dans le sacré mélange de ses attributs différents; ses grandeurs les ravissent, et ses humiliations les confondent; ses merveilles les frappent et ses souffrances les touchent; sa puissance les effraye et son enfance les rassure; ils sentent tout ce qu'il possède par essence et tout ce qu'il a pris par choix; ils le respectent comme leur Maître, ils l'aiment comme leur Sauveur, ils le craignent comme leur Juge.

Ce ne sont pas là vos vues, pécheurs! dans les feintes approches que vous faites de votre Dieu; la terre y a plus de part que le ciel, et toute votre piété n'est au fond que pure politique. Vous voyez à certains jours de l'année votre Sauveur environné d'une nombreuse cour: ses augustes autels, où ses adorateurs se rangent, font aisément remarquer ceux qui ne s'y présentent pas. L'Eglise, son épouse, y préside en souveraine, qui déclare ses intentions et qui porte même ses lois. Vous ne voulez passer ni pour impie, ni pour excommunié, ni pour hérétique: le monde a là-dessus ses attentions, et vous songez à les attirer; ses délicatesses, et vous craignez de les choquer; ses censures, et vous cherchez à les éviter: voilà ce qui vous occupe bien plus que le respect, l'amour et la crainte de Dieu. Vous prétendez, avec ces considérations humaines, vous approcher de votre Dieu! et tout motif impur en éloigne; vous voulez vous justifier à ses yeux, et toute intention profane devient ici sacrilége: vous espérez vous convertir et vous changer! Et tout changement est hypocrite, s'il n'est d'abord surnaturel: c'est la première qualité d'une conversion véritable.

Adoration éclatante: seconde circonstance de l'approche des mages. Ils ne renferment pas au dedans les pieux sentiments que la grâce leur suggère; ils les font éclater au dehors par les marques authentiques qu'ils en donnent: l'humble prosternement de leur corps atteste la parfaite soumission de leur esprit et l'entier assujettissement de leur cœur: *Et procidentes adoraverunt* (*Matth.*, II, 11.) Par là ils glorifient Dieu en édifiant les hommes; ils se sanctifient eux-mêmes en se sanctifiant les uns les autres; ils concourent aux desseins du Sauveur en s'encourageant, par un mutuel exemple, à puiser à ses pieds dans les sources du salut. Ah! pécheurs! souvent vous seriez bien convertis si vous vouliez bien le paraître. La crainte de passer pour différents de ce que vous étiez, fait que vous êtes toujours les mêmes; et, quoique dans le fond, par un effet de la grâce, vous ayez déjà peut-être passé de l'attachement au vice à l'amour de la vertu, vous n'en avez pas le mérite devant Dieu, parce que vous n'en avez pas les apparences devant le monde. Je parle de ce monde où la déclaration de vos bons sentiments ferait connaître au moins les miséricordes divines; de ce monde où la conviction de votre retour à Dieu ramènerait bien des âmes égarées sur vos pas; de ce monde où les démonstrations de votre changement seraient pour vous des engagements à ne plus changer; de ce monde enfin où votre amendement reconnu aurait des suites importantes à la gloire de Dieu, nécessaires à l'édification du prochain, utiles à votre propre sûreté: voilà ce qui fait que votre conversion, si elle n'est éclatante, ne sera jamais véritable.

Troisième circonstance de l'approche des mages: offrande proportionnée à l'abus qu'ils ont fait de ce qu'ils avaient de plus précieux et de plus cher, de l'or, de l'encens et de la myrrhe: c'était ce qu'ils prodiguaient autrefois aux idoles, et c'est ce qu'ils répandent maintenant aux pieds de Jésus-Christ. Il est juste, Seigneur, disent-ils, que ce qui a servi à vous déshonorer ne serve plus qu'à vous rendre hommage; il est juste que la religion vous rende ce que vous a dérobé l'impiété; il est juste de réparer l'abus criminel de vos dons par un plus saint usage.

Oui, pécheurs, il est juste; et cependant c'est à quoi vous manquez. Assez heureux quelquefois dans vos recherches pour triompher du péché, vous n'êtes jamais assez reconnaissants pour offrir à Dieu ce que saint Paul en appelle les instruments et les armes: *Arma iniquitatis* (*Rom.*, VI, 13.) Vous quittez, par exemple, à certain âge les manies du luxe, les raffinements de la volupté, les intrigues de l'ambition; mystères d'iniquité, idolâtrie de vos passions, vous y renoncez enfin, comme les mages au culte de leurs idoles; mais ce bien que vous dissipiez à la recherche des vanités du siècle, le sacrifiez-vous à la charité figurée par l'or? Mais ce corps que vous livriez aux attraits des plaisirs des sens, l'immolez-vous à la mortification chrétienne et nécessaire, représentée par la myrrhe; mais ce temps, que vous prodiguiez à la poursuite des faveurs du monde, en consacrez-vous une portion suffisante à l'oraison désignée par l'encens? votre réforme, vos recherches apparentes ne sont donc pas une conversion véritable, parce qu'elle n'est point proportionnée à vos déréglements, comme celle des mages.

Telles en sont les qualités marquées dans leurs approches: en voici les fruits opposés en deux mots dans leur retour. Ils évitent Hérode, et s'en vont par un autre chemin: fuite des occasions, et changement de conduite.

Le premier avis que Dieu donne aux mages au retour du berceau de Jésus-Christ, c'est de ne point retourner à Hérode: *Ne redirent ad Herodem.* (*Matth.*, II, 12.) Pourquoi? sans doute parce que ce serait s'exposer à perdre celui qu'ils viennent de préférer à tous leurs trésors. Quoi qu'il en soit, Dieu leur commande la fuite, et il est obéi. Ni l'accueil que leur avait fait ce prince, ni le mal qu'il leur pouvait faire, rien ne peut leur arracher vers lui un seul pas. Pleins du divin objet qu'ils viennent d'adorer, et qu'ils adorent encore, ils s'écrient comme David: Pourquoi, Seigneur, chercherions-nous à plaire à qui vous déplaît? et pourquoi craindrions-

nous qui ne vous craint pas? vos sentiments sont devenus les nôtres : et, pour quiconque vous est indifférent ou contraire, nous n'avons que de l'horreur et du mépris : *Nonne qui oderunt te, Domine, oderam?* (*Psal.* CXXXVIII, 21.)

Dieu vous fait la même loi, pécheurs! y déférez-vous, même après vos conversions feintes et vos prétendues dévotions? Tout objet capable de vous séduire, devient-il pour vous un Hérode? Ne trouvez-vous pas mille prétextes d'intérêt, de bienséance, de nécessité même pour y revenir toujours? Sur quoi donc prétendez-vous n'être plus les mêmes? sur ce que vous ne péchez plus, ou que vous péchez moins souvent? Mais peut-on être innocent dès qu'on est présomptueux, et quand on désobéit, a-t-on droit de se croire fidèle? Or, ne pas fuir toute occasion dangereuse et prochaine, c'est présumer de soi, c'est désobéir à Dieu. Votre innocence imaginaire n'est donc qu'une trompeuse apparence, et non pas un fruit réel de conversion.

Finissons cette partie par la seconde observation que fait l'Evangile sur le retour des mages : ils s'en allèrent par un autre chemin : *Per aliam viam reversi sunt.* (*Matth.*, II, 12.) Ce chemin était-il plus doux ou plus pénible? C'est de quoi, dit saint Grégoire, il eût été superflu de nous instruire. C'était assez de nous faire entendre qu'à l'exemple des mages, nous ne pouvons aller au ciel, notre véritable patrie, que par un chemin différent de celui qui nous en a éloignés. Or, c'est en suivant vos penchants, en contentant vos passions, en flattant vos sens, en menant une vie molle et sensuelle, que vous vous êtes pervertis et déréglés; ce n'est donc qu'en combattant vos inclinations, en mortifiant votre humeur, en mattant votre chair, en embrassant une vie austère et crucifiée, que vous pouvez vous convertir et vous sauver. Point d'égarement qui n'ait eu ses transports, ses plaisirs, ses satisfactions; point de retour aussi qui n'ait ses peines, ses gémissements et ses larmes : *Per delectamenta discessimus, per lamenta revocamur.*

Prenez tant qu'il vous plaira le parti du relâchement des mœurs contre les règles de l'Evangile; distinguez dans la conversion ce qui est d'obligation et de précepte, de ce qu'il y a de conseil et de perfection; accordez aux gens du siècle, c'est-à-dire, aux plus grands pécheurs, les adoucissements et les facilités de la pénitence, et laissez-en aux habitants du cloître, c'est-à-dire, aux âmes plus innocentes, les sévérités et les rigueurs; fussiez-vous aussi engagés dans le monde que les rois mages, il faut que vous preniez une autre route que celle que vous avez tenue jusqu'ici. Si, après avoir adoré, comme eux, Jésus-Christ naissant, on vous voit rentrer dans les voies larges, dans les sociétés de plaisirs, dans les parties de divertissements, et y courir même, selon la coutume de ces jours malheureux, avec plus de fureur qu'auparavant, votre conversion est vaine; et, quelque belles que soient les apparences, elle n'aura point de fruits solides et durables : *Quærite Dominum in simplicitate cordis.*

Si cela est, me direz-vous, si telles sont les conditions indispensables à une conversion véritable, de tant de pécheurs qui, durant ces fêtes mêmes, se sont approchés de Jésus-Christ, combien peut-on en compter qui s'en soient approchés sincèrement, et comme il faut? L'objection est effrayante, mais, peut-elle arrêter? Le mystère de ce jour n'en est-il pas une preuve sans réplique? Eh! mes frères, je vous le demande à vous-mêmes, de tant de personnes appelées au berceau de Jésus-Christ, et averties de sa naissance, combien en vit-on s'y rendre, et s'en retourner changées, converties? Quelques pasteurs au plus, et trois mages. Il faut donc que le Dieu du salut soit un Dieu bien abandonné : vous en allez être encore plus convaincus par les deux caractères qu'il me reste à vous exposer. Je les abrége; opposons d'abord à l'infidélité convertie dans les mages, la fausse justice réprouvée dans les juifs. C'est le sujet de ma seconde partie

SECONDE PARTIE.

C'est un oracle bien terrible que l'anathème formel que Jésus-Christ prononce dans l'Evangile contre certains faux justes de son temps, quand il dit à ses disciples : Si votre justice n'est bien au-dessus de celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux : *Nisi abundaverit justitia vestra plusquam scribarum et pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum.* (*Matth.*, V, 20.) Oracle qu'il vérifie dès son berceau, par le secret jugement qu'il y exerce, en nous montrant de fausses justices plus criminelles devant Dieu, et plus nuisibles au salut, que l'infidélité même dans laquelle les mages avaient vécu.

En effet, je remarque dans les juifs, auxquels il préfère ces gentils, trois sortes de fausses justices, qui règnent encore de nos jours dans le christianisme, et qui y soutiennent le fantôme de la religion; je dis le fantôme de la religion, car l'esprit en est bien éloigné, comme vous le verrez dans la suite; justice d'état et de profession; justice de connaissance et de spéculation; justice de ministère et de fonction, justice d'état et de profession; c'était celle des princes du sacerdoce dévoués aux autels, et qui se reposaient sur la sainteté de leur vocation : *Principes sacerdotum* (*Matth.*, I, 4); justice de connaissance et de spéculation, c'était celle des docteurs de la Synagogue, versés dans les divines Ecritures, et qui comptaient sur la sûreté de leurs lumières : *Scribas populi.* (*Ibid.*) Justice de ministère et de fonction; c'était celle des interprètes de la loi, des coopérateurs de la grâce établis de Dieu pour en montrer les voies, et qui mettaient tout leur mérite dans l'interprétation littérale de la parole de Dieu : *At illi dixerunt : In Bethlehem Judæ.* (*Ibid.*, 5.) Justices apparentes, fausses justices : justices réprouvées de Dieu : Pourquoi? parce qu'elles subsis-

tent sans un vrai fonds de piété; parce qu'elles subsistent même avec de grands vices, avec l'aveuglement, avec l'orgueil, avec la négligence.

Avec l'aveuglement : car ces faux justes, tranquilles sur leur état, voient les autres qui cherchent Dieu, et eux-mêmes ne le cherchent pas; avec l'orgueil : ces faux justes, fiers de leurs lumières, font connaître Dieu aux autres, et eux-mêmes ne s'en instruisent pas; avec la négligence : ces faux justes, contents de leurs prétendus services, conduisent les autres à Dieu, et eux-mêmes n'y vont pas; voilà les égarements et les illusions des Juifs; en voici le châtiment et la punition.

Dieu punit leur aveuglement par l'endurcissement, leur orgueil par le mépris, leur négligence par l'abandon où il les laisse. Examinons en peu de mots tous les traits différents de ce tableau évangélique, nous y reconnaîtrons sans peine, trait pour trait, le vrai caractère des faux justes de notre siècle. Aveuglement déplorable de l'élite du peuple de Dieu, de ses lévites, de ses sacrificateurs mêmes! Engagés par état à méditer, à désirer, à demander la venue du Messie; ils devaient être, ce semble, les plus ardents à le chercher, les plus prompts à le connaître, les plus sûrs même de le trouver. Si pour aller à lui il fallait des lumières extérieures et sensibles, n'avaient-ils pas entre les mains les prophéties qui annonçaient sa naissance, prophéties dont ils voyaient devant leurs yeux l'accomplissement? Si des attraits intérieurs et secrets leur étaient nécessaires, le temple sacré, et ses augustes autels, n'en étaient-ils pas les véritables sources? Temple qu'ils fréquentaient tous les jours, autels dont ils s'approchaient si souvent. S'ils avaient besoin d'exemples forts et touchants, Dieu ne leur envoie-t-il pas des rois mages, rois étrangers, mages infidèles, qui leur découvrent par leur arrivée le pouvoir et les charmes de Jésus-Christ naissant? Que de faveurs! que de secours! et que de grâces! Mais, hélas! ces avantages, par l'abus qu'ils en font, tournent à leur perte. Parce qu'ils sont domestiques de la foi, ils méprisent ces étrangers infidèles; ils s'imaginent être au terme, parce qu'ils sont en voie de salut; et parce que chez eux le Messie est désiré et attendu, ils croient l'avoir déjà suffisamment trouvé et reconnu; c'est ainsi que l'aveuglement éloigne souvent de Dieu ceux même que leur état en approche le plus, et que le vrai principe de leur aveuglement vient de la fausse idée qu'ils ont de leur état mal entendu. Aveuglement qui règne encore aujourd'hui dans le christianisme! Que de piétés feintes! que de fausses dévotions! mais qui ne sont feintes et fausses, que parce que ce sont des dévotions purement d'état, et des piétés simplement de profession. Si ces piétés et ces dévotions étaient purgées des défauts dont les défigurent les personnes qui les embrassent et qui les professent, ce seraient des vertus solides et véritables, elles arriveraient infailliblement bientôt à la perfection; si les défauts de ces pieux illuminés, et de ces dévots aveugles étaient dépouillés de toute profession de piété, et de tout exercice de dévotion, ils paraîtraient à leurs yeux tels qu'ils sont en effet, des vices abominables, et qui éloignent infiniment de Dieu. Mais, parce que l'habitude de leurs vices est mêlée des pratiques de la vertu, parce qu'ils ont un attachement égal, et à leurs déréglements de mœurs, et à leur règle de vie; parce qu'en examinant toujours les faiblesses du prochain, ils méditent assidûment les perfections de Dieu; parce qu'en méprisant les bonnes œuvres mêmes, ils estiment et ils louent les plus sublimes ouvrages des saints; parce qu'aussi inflexibles à ne rien rabattre de leurs louables coutumes, qu'à ne rien relâcher de leurs intérêts humains, ils fréquentent toujours les saints mystères, tandis qu'ils s'éloignent de toute réconciliation; parce qu'enfin plus entêtés de leurs dangereuses préventions, que soumis aux raisonnables sentiments des autres, ils prennent les caprices de leur esprit, et les saillies de leur humeur, pour des inspirations de la grâce, et pour des révélations; de ce monstrueux assemblage de lumières et de ténèbres, il se forme un coupable aveuglement que Dieu réprouve, et qu'il punit comme celui des juifs, d'un endurcissement funeste. Car, en vain les juifs voient-ils des mages et des rois tout quitter, tout faire, et tout tenter pour trouver Jésus-Christ; ils ne font pas la moindre démarche pour les suivre. Ils se croient en bon chemin, et ne veulent point changer de route. Ainsi nos faux justes ont beau voir de grands pécheurs se réconcilier avant que d'approcher des sacrements; s'observer au moins les jours qu'ils en approchent; réparer, après s'en être approchés, ce qu'ils ont fait ou dit de mal; pour eux ils persistent toujours dans leurs animosités secrètes, sous des apparences de modération et de douceur, dans leurs impatiences domestiques, sous couleur de corrections fraternelles; et dans leurs malignes médisances, sous prétextes de charité pure, et de saint zèle; ainsi ils meurent comme les juifs dans l'obstination et l'endurcissement, après avoir vécu comme eux dans l'illusion et dans l'aveuglement, causé par une fausse justice d'état et de profession. Premier caractère de fausse justice.

Orgueil pitoyable de ces docteurs et de ces savants du peuple de Dieu! ravis de donner aux rois la loi, et la lumière aux mages, ils ont honte de profiter de leurs avis, et surtout de leurs exemples. Ils veulent bien que l'on sache qu'ils les ont dirigés et instruits; mais ils ne veulent pas que l'on dise qu'ils les aient imités et suivis. Indulgents pour eux-mêmes dans l'exécution du bien, parce qu'il en coûterait trop à leur amour-propre, ils sont exacts jusqu'au scrupule dans la décision pour les autres, parce qu'il y va de leur honneur et de leur gloire. Leur science est proprement la

science des oracles, et ils abandonnent la science des œuvres, qui pourtant est la véritable science du salut, et sans laquelle toute autre justice n'est qu'une justice en spéculation et en idée. Cette fausse justice, chrétiens auditeurs, n'est point ensevelie avec la Synagogue : elle a passé dans notre siècle, siècle critique s'il en fut jamais, où chacun veut s'ériger en réformateur, non de soi-même, mais des autres, et surtout de ses guides : le laïque du prêtre, le séculier du religieux, le courtisan du magistrat, le magistrat de l'Eglise, et le particulier de tout l'Etat et de ceux qui le gouvernent; siècle où la vaine gloire de reprendre les déréglements visibles, dérobe le solide avantage de profiter des vertus connues; où l'on est plus curieux et plus habile à relever tous les abus qu'il faudrait corriger, qu'à recueillir tous les exemples qu'on devrait suivre; siècle discoureur, où l'on rencontre plus de maîtres que de disciples, où tout le monde se mêle d'enseigner, et peu de personnes ont à cœur d'édifier; où l'on peut dire de la plupart des hommes, ce que saint Augustin disait de Sénèque, que la vertu qui brillait dans ses discours, disparaissait dans ses œuvres : *Virtus adfuit docenti, defuit viventi.* Siècle pervers, où, plus que jamais, la sévérité est en vogue et le relâchement en vigueur; où, comme les juifs, on a trouvé, si vous voulez, Jésus-Christ dans la sublimité de ses divines Ecritures, et dans la pureté même de ses saintes lois; mais où on ne le cherche plus, comme les mages, dans la simplicité de son enfance et dans l'humilité de son berceau; où la morale enfin la plus étroite jointe à la pratique la plus commode, n'est plus qu'une science vaine, qui attire l'estime des hommes et le mépris de Dieu. Car, c'est ainsi qu'il punit les docteurs de la Synagogue. Il ne tient compte ni de leurs doctes recherches, ni de leurs heureuses découvertes, tandis qu'il bénit et qu'il récompense tous les pas des Rois Mages; et c'est encore ainsi, je le dis, hélas! peut-être à ma propre condamnation; c'est encore ainsi que tant de fausses lumières du christianisme, qui brillent, mais qui n'échauffent pas, jettent ici-bas quelque fumée, et s'allument en l'autre monde des feux éternels. Un pécheur humble et soumis comme les mages, dit saint Chrysostome, l'emporte autant sur ces justes savants et superbes, que les paroles le cèdent aux actions, et l'instruction à la pratique. Second caractère de fausse justice : justice de connaissance et de spéculation.

Enfin négligence inexcusable de tous ces ministres zélés du peuple de Dieu! Contents d'avoir ouvertement confessé l'attente de leur Messie, d'avoir hautement publié les promesses de sa venue, d'avoir marqué même distinctement le lieu de sa naissance, ils se savent si bon gré d'avoir rendu ce témoignage à la vérité, qu'ils en demeurent là sans aller plus loin, comme s'ils n'avaient plus rien à faire, et qu'ils eussent rempli toute justice, en gardant simplement une justice de ministère et de fonction; et telle est encore, à la bien considérer, celle d'une infinité de chrétiens de nos jours. Leur vie est sans reproche, et leur conscience sans remords. Sur quoi, je vous prie? Sur ce qu'ils paraissent avoir de la foi, de la religion, de la régularité même. Mais, qu'ils consultent leur esprit et qu'ils sondent leur cœur, ils verront que leur foi n'est, à le bien prendre, qu'une simple déférence à l'autorité du sentiment commun, plutôt qu'une conviction vive des vérités de l'Evangile, leur religion, un assujettissement servile à la pratique extérieure de quelques œuvres mortes et vides des sentiments intérieurs qui leur sont propres, et qui en font le prix et le mérite devant Dieu. Leur régularité, un fastueux attachement aux obligations dont ils sont comptables au public, sans aucune attention aux devoirs moins éclatants, quoiqu'aussi importants, et peut-être plus nécessaires au salut. Eh! quel fruit peuvent-ils attendre de cette fausse justice, qu'un triste abandon de Dieu? N'est-ce pas ainsi qu'il paya les spécieux services de ces froids panégyristes de son divin berceau? Il y reçut les mages, qu'ils lui adressèrent, et dans les mages les prémices des nations; pour eux, il les en exclut, et toute leur troupe pharisaïque avec eux. Triste abandon, qui dure encore de nos jours! Où sont maintenant, mes frères, ces premiers zélateurs du vrai Messie? Que sont devenus leurs autels et leurs sacrifices? A quoi leur servent leurs Ecritures et leurs prophéties? A notre salut, répond saint Augustin, et à leur réprobation. Et n'est-ce pas encore ainsi que, sans remonter jusqu'aux Juifs, nous voyons abandonnés de Dieu des peuples entiers, chez qui brillaient autrefois la pureté de la foi et la sainteté même de la loi chrétienne; mais dont la religion, peu à peu affaiblie, n'était plus que représentation et spectacle; et la piété, presque éteinte, que ministère et fonction.

Nous avons profité de leurs pertes, et d'autres, si nous n'y prenons garde, pourraient bien profiter des nôtres. Déjà le dépérissement de la foi et le refroidissement de la piété parmi nous, ne nous avertissent-ils pas de jour en jour que nous trouvons les mêmes écueils et que nous courons au même naufrage? De si tristes exemples que vous avez devant les yeux, ne doivent-ils pas vous porter à juger sévèrement de vos justices? Hélas! on vous exhorte assez tous les jours, mes frères, à examiner en vous ce qu'il y a de répréhensible et de défectueux, et on ne peut trop vous recommander cette sainte pratique; mais moi je vous exhorte aujourd'hui à examiner même ce qui vous y paraît de bien, de louable et de saint. Je crains du moins autant vos vertus que vos vices. Toutes, comme vous venez de le voir, ne sont pas reçues au berceau de votre Sauveur, beaucoup moins au tribunal de votre Juge : et celles qui s'attirent le plus le suffrage et l'approbation des hommes, sont les

plus exposées aux anathèmes et à la réprobation de Dieu.

Achevons, et, à la fausse justice réprouvée dans les juifs, ajoutons l'impiété confondue dans Hérode et sa cour. C'est là conclusion de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Nous voyons dans Hérode et dans sa cour trois funestes effets de l'état de ses impies, qui ne cherchent Dieu que pour le braver, et qui en sont eux-mêmes poursuivis. Le trouble, l'imposture et le désespoir. Non, on ne reconnaît plus Hérode depuis qu'il persécute Jésus-Christ; ce n'est plus cet habile politique, élevé sur le trône par son adresse; c'est un malheureux frénétique égaré dans les noirs accès de ses sombres fureurs. Un enfant au berceau l'épouvante! est-ce un roi? est-ce un Dieu? il veut s'en éclaircir, et il ne peut s'en assurer. Son trouble le jette dans de continuelles recherches, et ces recherches le replongent dans de nouvelles alarmes. Mages, étoiles, prophéties! heureux présages du Messie! vous êtes pour Hérode de cruels pronostics! autant de merveilles, autant de monstres à ses yeux. Il en entrevoit la vérité, mais, dans le point de vue le plus propre à le tourmenter; assez cachée pour échapper à ses curieuses poursuites, assez connue pour exercer ses cruelles inquiétudes. O Dieu! que vous êtes terrible à vos ennemis, lors même que vous les ménagez! et que, sans éclat, dès cette vie, vous savez bien vous venger de leurs outrages! Non, dit le Saint-Esprit, ni raison, ni repos pour les impies : *Non est pax impiis.* (*Isa.*, XLVIII, 22.) Point de solidité dans leur esprit, de quelque force de génie qu'ils se flattent. Témoins les systèmes qu'ils embrassent, mille fois plus incompréhensibles que les dogmes qu'ils combattent. Les rêveries d'un petit nombre de libertins, comme eux dispersés et détestés dans chaque siècle; voilà l'évangile auquel ils souscrivent. Les témoignages de tout ce qu'il y a jamais eu au monde de plus sage et de plus saint; voilà les oracles contre lesquels ils se révoltent. Point de calme dans leur cœur, quelque air d'assurance qu'ils affectent. Leur embarras paraît jusque dans leurs triomphes : et, dans les succès mêmes qu'ils se donnent, ils ne parlent de religion que comme des gens inquiets qui cherchent à se calmer, ou plutôt à s'étourdir dans leur libertinage.

A quoi bon en effet s'attacher, comme ils font à tout propos, à relever les prétendues simplicités de la créance commune? Est-ce zèle de la vérité? Mais qu'ont-ils tant à lui opposer, que de bons mots, des contes ridicules et de fades railleries! Ah! c'est donc envie d'égayer leurs remords et de se distraire des perplexités où les jette leur incertitude? C'est que la foi est pour eux une lumière importune, assez forte pour dessiller leurs yeux et pour leur ôter le repos qu'ils voudraient bien goûter dans leurs ténèbres, mais trop faible en eux pour dissiper les illusions de leur cœur et pour y porter cette douce tranquillité qu'elle ne répand que dans les cœurs des vrais fidèles. En cet état, tout ce qui console les gens de bien les désole. L'immortalité de l'âme, source de nos véritables grandeurs; l'éternité d'une autre vie, fondement de nos plus belles espérances; la providence d'un Dieu protecteur de nos intérêts, juge de nos actions, arbitre de nos destinées : ce sont là les connaissances qu'ils s'efforcent d'affaiblir et qu'ils ne sauraient entièrement effacer. Ils ont beau subtiliser : ce n'est point par raisonnement, c'est par sentiment que nous croyons ces vérités; et tous les efforts de la raison ne peuvent détruire les impressions de la conscience. Le parti donc qu'ils prennent, à l'exemple d'Hérode, c'est de s'envelopper dans leurs doutes, de se livrer à leurs agitations, et de conserver, aux dépens de leur repos, le règne de leurs passions tyranniques. Quelle étrange frénésie! le trouble, premier effet de l'impiété.

L'impie n'est pas plus heureux à tromper les autres qu'à se tromper lui-même. Il a beau feindre et se masquer, il est toujours connu pour ce qu'il est, sous quelques beaux dehors qu'il se cache. Je ne veux qu'Hérode pour exemple. Ne feignit-il pas de vouloir, comme les mages, adorer Jésus-Christ? Ne contrefit-il pas leur zèle? Et n'emprunta-t-il pas même leur langage? *Ut et ego veniens adorem eum.* (*Matth.*, II, 8.) Et cela pour surprendre leur religion et pour imposer à leur piété, dans l'horrible attentat qu'il méditait contre le Sauveur du monde. Cependant les surprit-il? leur en imposa-t-il en effet? Et ce fameux trompeur ne se vit-il pas trompé lui-même dans ses criminelles espérances?

Dieu révéla son caractère caché et ses desseins secrets, et ne permit pas que les mages fussent les dupes de cet hypocrite. Pour dévoiler l'impie et le décréditer, il n'est plus besoin, mes frères, de pareil miracle. Ce n'est plus guère même du masque de la piété qu'il se couvre : l'artifice est si usé et si décrié, qu'il est aussi peu sûr de s'en servir qu'il est rare de s'y méprendre. Mais il se retranche sur la droiture et la probité naturelle, dont il prétend que l'irréligion même ne peut être exclue. Vaine prétention! Tout impie est imposteur, et, quoi qu'il dise, il est toujours prêt à sacrifier la vérité à l'intérêt, et le devoir à la passion. Aussi, ne s'y fie-t-on jamais, pas même d'impie à impie. Voyez Hérode, et ses défiances sur sa cour. N'était-il pas naturel, dans la conjoncture présente, qu'il chargeât quelqu'un de ses plus affidés courtisans de suivre les mages et de venir lui rendre compte de l'enfant? Non : convaincu qu'ils n'avaient pas plus de religion que lui, leur fidélité lui était justement suspecte. Peut-on être fidèle à son roi quand on n'est pas fidèle à son Dieu? Aussi aima-t-il mieux s'en reposer sur les mages dont il connaissait la religion.

Témoignage éclatant qu'au sentiment même de l'impie on ne peut faire aucun fond sur

l'impiété, et qu'elle est toujours accompagnée de l'imposture. Second effet de l'incrédulité.

Et de quoi ne la rend pas capable le désespoir qui la suit? Demandez-le aux environs de Bethléem, ruisselants du sang de tant d'innocents; à la Judée, remplie des cris et des lamentations de leurs mères; au palais même d'Hérode, souillé du meurtre de son propre fils. Ces théâtres, si fameux par l'exécution des forfaits les plus inouïs, ont appris à l'univers et à tous les siècles jusqu'où peut aller la rage d'un impie, pour parvenir à ses détestables fins. Je sais, mes frères, que l'impiété ne donne pas souvent de ces scènes tragiques. Mais ses noirceurs, pour être plus cachées aux yeux des hommes, en sont-elles moins abominables devant Dieu? Et n'est-ce pas encore aux âmes les plus faibles qu'elle s'en prend et qu'elle porte les coups les plus mortels, dans la guerre détestable qu'elle fait à la religion et à la foi? Car à qui les libertins donnent-ils, je vous prie, leurs leçons de libertinage? Devant qui exercent-ils ce qu'ils nomment le bel esprit, l'esprit fort, et ce que j'appelle, moi, esprit infernal, esprit diabolique? Qui choisissent-ils pour les confidents et les dépositaires de leurs sentiments impies? Des jeunes gens, des femmes, des chrétiens à demi-pervertis ou tout à fait ignorants, qui n'ont pas assez ou de lumière ou de force pour découvrir la fausseté et pour repousser la faiblesse de leurs raisonnements. C'en est assez : épargnons-leur le détail des autres crimes auxquels ils s'abandonnent en secret, dès qu'ils ont perdu la vue de Dieu et l'attente de ses jugements, l'espérance et la crainte d'une autre vie. Cet acharnement malin qu'ils ont à étouffer la religion et la foi, dans les cœurs et dans les esprits les plus faciles à séduire, suffit seul pour qu'on regarde l'impie comme le plus cruel tyran des âmes, le plus désespéré scélérat et le plus irréconciliable ennemi de Dieu.

Ne le désespérons pas, cependant : la grâce qu'il combat, et dont il peut être encore la conquête, nous engage à ne le point abandonner, comme elle ne l'abandonne pas elle-même durant la vie. La foi, dont il est le persécuteur, mais dont il peut devenir le disciple, nous apprend que tant qu'il respire, il peut rentrer sous ses aimables lois. Disons donc aujourd'hui à l'impie déclaré, comme au faux juste et au pénitent sincère, ce que le prophète nous dit à tous : Cherchez le Seigneur tandis que vous pouvez le trouver : *Quærite Dominum dum inveniri potest.* (*Isa.*, LV, 6.) Cherchez Dieu, mais cherchez-le en Dieu, ajoute saint Bernard, c'est-à-dire, comme l'explique ce Père : Ne cherchez rien plus que Dieu, ne cherchez rien autant que Dieu, ne cherchez rien même après Dieu : *Nihil præter ipsum, nihil tanquam ipsum, nihil post ipsum.* Ne cherchez rien plus que Dieu; car ce serait là le persécuter et vous tourmenter comme Hérode, qui, plus ardent pour sa fortune que pour sa religion, sans vivre heureux, vécut en impie : *Nihil præter ipsum.* Ne cherchez rien autant que Dieu; car ce serait là le méconnaître et vous aveugler comme les Juifs, qui, aussi pleins de leur propre grandeur que de celle de leur Messie, s'égarèrent et ne le trouvèrent pas : *Nihil tanquam ipsum.* Ne cherchez rien même après Dieu : c'est là le vrai moyen de le glorifier et de vous sanctifier comme les mages, qui, détachés de tout pour trouver Jésus-Christ, vinrent mettre à ses pieds leurs trésors et leurs couronnes, et s'en retournèrent enrichis et comblés d'un surcroît continuel de faveurs et de grâces : *Nihil post ipsum.* Cherchez Dieu tandis qu'il en est temps et qu'on peut le trouver : *Dum inveniri potest.* Le temps de le chercher, c'est la vie; le temps de le trouver, c'est la mort; et le temps de le posséder, c'est l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON III.

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION.

Perfecerunt omnia secundum legem Domini. (*Luc.*, II, 39.)

Ils accomplirent tout selon la loi du Seigneur.

C'est la conclusion que tire l'Evangile de la Purification de la sainte Vierge, et de la Présentation de Jésus-Christ. Sous quelle idée, chrétiens auditeurs, vous représenterai-je aujourd'hui Marie; et de tant d'éloges consacrés à son honneur, auquel dois-je m'attacher dans cette auguste solennité? La peindrai-je à vos yeux comme l'arche de la nouvelle alliance, l'aurore du soleil de justice; l'aube pure et sans tache du jour naissant de la loi de grâce? Telle, et plus belle encore, parut Marie dès le premier moment de son immaculée Conception. Mais aujourd'hui, que, comme un astre éclipsé, elle se cache sous les sombres voiles d'une cérémonie légale qui lavait des taches, que toujours vierge, elle n'avait pu contracter; aujourd'hui, que, par un excès d'humilité, elle vient se confondre au milieu d'une troupe profane de femmes pécheresses; aujourd'hui, que, pour plaire davantage à son Dieu, toute pure qu'elle est, elle s'occupe du soin de se purifier : ne renonce-t-elle pas aux honneurs dus à son irrépréhensible pureté? Irai-je donc, pour relever l'éclat de sa pureté virginale, vous produire le privilége de sa maternité divine; viendrai-je vous rappeler le précieux souvenir de cet heureux moment où le ciel et la terre attendaient de son consentement le Désiré des nations, et le Sauveur du monde? C'est la peinture que nous fait l'Evangile de Marie élevée à la dignité de mère de Dieu, mais non pas de Marie mise indistinctement au rang des mères des hommes.

Ce n'est donc, ni comme vierge par excellence, ni comme mère par miracle, qu'elle paraît aujourd'hui dans le temple. C'est comme la plus humble et la plus soumise de toutes les créatures, et ses exemples, en ce jour de son humiliation et de son abaissement, nous disent beaucoup mieux que ses paroles au jour de son élévation et de sa gloire : Voici la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini.* (*Luc*, I, 38.

En effet, qu'est-ce que servir Dieu? sinon obéir promptement à ses lois, exécuter ponctuellement ses ordres, se soumettre aveuglément à toutes ses volontés adorables. Or voilà ce que Marie nous apprend dans ce mystère, que les Pères ont appelé le mystère de sa parfaite obéissance : *Totius puritatis mater*, dit saint Laurent Justinien, *purgationis legitimæ speciem suscepit, ut obedientissimæ humilitatis virtutem insinuaret.* Car je remarque dans l'Evangile de ce jour, deux lois expressément portées par le Seigneur, et religieusement observées par Marie. L'une regardait la purification de la mère, et l'autre l'oblation du Fils. La première consitait en de simples observances, et de pures cérémonies. La seconde était plus intérieure et plus spirituelle. Se séparer durant quelques jours du commerce du monde, s'abstenir pour un temps de tout ce qui était sacré, venir par quelque offrande solliciter les prières des ministres du Dieu vivant, c'était où se réduisait la loi de la Purification. Mais, porter les premiers-nés au temple, les présenter à l'autel, les offrir au Seigneur, c'était faire un aveu public, qu'on n'avait aucun droit sur leur destinée; reconnaître qu'ils appartenaient à Dieu seul; protester, que, si on les retenait encore, ce n'était que pour les élever, comme des victimes dévouées à sa gloire. Ainsi donc l'observation de ces deux lois, pour être entière et parfaite, devait être tout à la fois littérale et spirituelle.

Et telle est encore celle que nous devons tous à la loi de notre Dieu. Car cette divine loi a sa lettre et son esprit, c'est-à-dire, qu'elle a des devoirs qu'elle prescrit, et des sentiments qu'elle inspire. C'est le beau caractère qu'en fait David. La loi de Dieu, dit ce prophète, est pure et sans tache : *Lex Domini immaculata* (*Psal.* XVIII, 8) : voilà pour la lettre. Elle règle les plus secrets mouvements de l'âme, et elle étend son pouvoir jusque sur les cœurs : *Convertens animas* (*Ibid.*) : voilà son esprit. C'est dans l'union inséparable de ces deux parties de la loi, que consistent et son essence, et sa perfection. Si vous en altérez la lettre, vous en corrompez la pureté, et vous vous rendez prévaricateur. Si vous en abandonnez l'esprit, vous en perdez tout le mérite, vous n'obéissez plus qu'en esclave forcé, vous n'êtes plus qu'un vil mercenaire. Et voilà, dit saint Augustin, d'où viennent le désordre, la confusion et le scandale du christianisme. C'est un abus bien ancien, d'affaiblir sans scrupule la loi de Dieu, d'en diminuer le joug sans autorité, et d'élargir la voie du ciel par des explications arbitraires et présomptueuses. Car les uns interprètent à leur gré la loi de Dieu : et, au lieu de régler leurs mœurs sur elle, ils veulent la régler sur leurs mœurs; en sorte qu'elle ne les oblige qu'autant qu'elle leur plaît. Première illusion. D'autres, uniquement attentifs aux observances extérieures, gardent, si vous voulez, les dehors de la loi, mais n'en prennent jamais l'esprit, et n'ont qu'une religion de pure représentation et de simple spectacle. Seconde illusion.

Pour corriger ces deux abus, si communs dans le monde chrétien, je ne veux aujourd'hui que l'exemple de Marie. Cette Vierge si pure, malgré toutes les raisons qui semblent l'exempter de la purification, s'y soumet sans restriction, et nous apprend par là à observer la loi à la lettre : première instruction. Cette Mère si tendre, non contente d'accomplir à l'extérieur l'oblation de son Fils, y conforme ses sentiments, et nous enseigne par là à observer la loi selon son esprit : seconde instruction. Si donc nous voulons être de zélés imitateurs de Marie, soyons, comme elle, de parfaits observateurs de la loi. Attachons-nous à la lettre : prenons-en l'esprit. C'est le partage de ce discours, et le fruit de ce mystère.

Vierge sainte, c'est à vous de nous donner de si importantes leçons. Née pour commander au maître de l'univers, vous mettez votre gloire à vous y soumettre, plus jalouse de la dépendance que vous impose le titre de créature, que de l'autorité que vous donne la qualité de mère de Dieu. Imprimez au fond de nos cœurs cette humble soumission, et cette docilité parfaite. Apprenez à de vils esclaves, à des enfants rebelles, à de coupables pécheurs, à respecter les volontés adorables d'un Maître souverain, que nous devons honorer; d'un Père bienfaisant, que nous devons aimer, d'un Juge redoutable, que nous devons craindre. C'est la grâce que nous vous prions de nous obtenir par votre intercession. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque bien conçues, et quelque sagement portées que puissent être les lois humaines, elles sont néanmoins sujettes à des explications, à des exceptions, à des priviléges, et ne peuvent par conséquent toujours être gardées à la lettre; parce que ceux qui les ont faites, n'étant après tout que des hommes aussi bornés dans leurs lumières, que faibles dans leur pouvoir; il est rare que rien n'échappe à leur autorité, ou à leur sagesse. Mais quand Dieu parle, quand il ordonne, quand il porte une loi, sa loi ne peut souffrir aucune altération. C'est un décret irréformable, parce que ses lumières étant sans défaut, et son pouvoir sans bornes, il peut tout ce qu'il veut, et ne veut rien qu'il ne rende possible. Et voilà pourquoi nous lisons à la tête de ses ordonnances ces paroles remarquables, qui sont comme le sceau de la Divinité : *Ego Dominus :* Je suis le Seigneur. C'est moi qui vous parle. Loin d'ici tout raisonnement, toute excuse, tout privilége : Je suis le Seigneur votre Dieu : *Ego Dominus.*

Cette seule considération ne devrait-elle pas suffire pour nous inspirer cette humble soumission, que toute créature raisonnable doit aux lois de son Créateur? Et nous faudrait-il d'autre motif pour la pratique du bien, pour la fuite du mal, que ce mot décisif que nous a dicté notre Sauveur : Dieu le

commande, Dieu le défend. Vils et méprisables vers de terre devant Dieu, nous convient-il de disputer avec lui, ou de lui résister en face; d'interpréter ses volontés, de pénétrer dans ses secrets, d'avoir à ménager une gloire et des intérêts, quand il est question de lui rendre hommage ; de consulter la raison humaine, la nature corrompue des passions révoltées, sur la manière dont nous devons exécuter ses ordres, lorsqu'il ne tient qu'à lui de nous livrer sur l'heure à sa vengeance, ou de nous faire rentrer dans le néant dont nous sommes sortis? C'est être, je ne dis pas téméraire, mais insensé, que d'oser désobéir ou répliquer à celui qui a dit, et tout s'est fait : *Divino intonante præcepto, obediendum est, non disputandum.*

Cependant, comme ses saintes lois sont essentiellement opposées aux inclinations corrompues de notre nature, il n'est point d'effort qu'elle ne fasse pour s'y soustraire et se mettre en liberté. D'abord elle s'érige en interprète de la loi, et par des subtilités étudiées, elle cherche à l'éclaircir, ou plutôt à s'aveugler. Premier artifice.

Quand elle ne peut obscurcir la loi par ses opinions erronées, elle tâche de trouver en soi, ou dans son état, quelque titre de dispense et de privilége. Second artifice. Enfin quand elle ne trouve rien, ni dans la loi, ni dans elle-même, qui soit favorable à ses prétentions, elle s'efforce au moins de découvrir, dans les circonstances présentes, quelque obstacle apparent dont elle puisse se parer. Troisième artifice.

Telles sont les ruses ordinaires de l'amour-propre pour éluder une loi qui le proscrit, et pour secouer un joug qui l'importune. Vous les connaîtrez encore mieux par le détail que j'en vais faire, en leur opposant l'obéissance aveugle, et l'humble soumission de Marie.

Opinions commodes! favorables interprétations de la loi! eurent-elles jamais plus de lieu, et moins d'effet que dans la purification de la sainte Vierge? la loi s'explique presque d'elle-même en sa faveur. Les termes n'en sont point obscurs, ils ne marquent distinctement que les mères ordinaires, et forment par conséquent un préjugé favorable à celle qui était mère, sans avoir cessé d'être vierge. Aux termes précis de la loi, ajoutons l'intention présumée du Législateur. Elle semblait supposer dans celle qu'il obligeait à se purifier, quelque ombre au moins, quelque apparence du péché (car c'est ce que signifient ces paroles qui nous montrent la fin de la loi) : *Mundabitur a peccato* (*Luc.*, XII, 8), et conséquemment elle ne pouvait s'étendre à Marie, dont l'innocence sans tache n'en avait reçu aucune atteinte. Je vous le demande, chrétiens auditeurs, était-ce faire violence à la loi que de l'entendre de la sorte? Etait-ce faire violence à la lettre que d'en excepter une vierge, quoique mère? Et tant de saints docteurs ont-ils donc voulu flatter Marie, aux dépens de la vérité, quand ils ont soutenu d'un commun accord que la loi de la Purification n'avait jamais été faite pour elle? Non sans doute, et je ne craindrai point de le dire après eux : ou il n'est jamais permis d'expliquer, d'interpréter, d'adoucir de sa propre autorité une loi divine, ou celle-ci devait être expliquée, interprétée, adoucie en faveur de Marie. Cependant, vérité bien sévère à la nature, mais bien importante au salut! Marie par sa conduite rejette tous ces éclaircissements spécieux, qui n'avaient pu échapper à ses lumières. Tant de raisonnements qu'il vous plaira. Disciple de la loi, elle ne s'en fait point l'interprète. Docile pour tout ce que la loi lui prescrit, elle ne raisonne point contre, elle ne veut point soumettre la volonté de Dieu à son jugement; mais elle soumet son jugement à la volonté de Dieu; elle règle sa conduite sur la lettre de la loi prise à la rigueur, et non sur ses interprétations favorables. Il y a une loi. C'en est assez. Elle obéira, quelque difficulté qu'elle y trouve. Exemple bien accablant pour ces esprits présomptueux, qui de leur propre autorité s'érigent en arbitres de l'Evangile; et qui malheureusement féconds en opinions relâchées, trouvent à tout ce qui leur paraît trop sévère des modifications et des tempéraments! Comment aimer, dit-on, un ennemi qui nous hait; oublier une injure qui nous blesse; fuir une occasion qui nous flatte? Il faut bien aider à la lettre. Nous ne sommes pas des anges sur la terre. Tant de perfection ne nous convient pas. Faux raisonnements dignes des enfants d'Eve, instruite à l'école du serpent! raisonnements funestes au salut! Vous qui élargissez les voies du Seigneur au gré de la cupidité, vous serez à jamais confondus par l'obéissance de la mère d'un Dieu fait homme, pour être obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.

Vous me direz sans doute, pour vous défendre de suivre son exemple, ce qu'ont dit les Pères pour justifier le précepte, que Marie pouvait avoir un ordre précis de se soumettre à la Purification : qu'au moins l'exemple de son fils soumis avant elle à la Circoncision était pour elle une règle déjà faite, et qu'elle devait suivre ; que surtout le scandale qu'elle aurait donné aux yeux de tout un peuple jaloux de ses observances, l'obligeait à sacrifier les intérêts d'une gloire cachée, à l'intérêt de l'édification publique; mais que pour vous rien de semblable ne vous engage à une observance aussi étroite; et que pourvu que vous ne méprisiez pas ouvertement la loi, on ne doit pas vous faire un crime d'en adoucir quelquefois la rigueur par quelque interprétation favorable.

Telle est, chrétiens auditeurs, notre injustice. Toujours penchant à la sévérité, quand il s'agit des autres, et portés au relâchement, dès qu'il est question de nous, nous pesons dans des balances bien différentes nos obligations et leurs devoirs; et nous vérifions par là cet oracle du Saint-Esprit, que les mesures des hommes sont inégales et trompeuses : *Mendaces filii hominum in stateris.* (*Psal.* LXI, 10.) Jugeons-en par ces

raisons que je viens de rapporter d'après quelques saints docteurs. Elles nous ont paru décisives par rapport à Marie. Peut-être vont-elles vous paraître fausses et outrées, sitôt que je viendrai vous en faire l'application. Souffrez cependant que je la fasse, elle est trop importante à votre instruction.

Que Marie eût un ordre exprès de se soumettre à la purification, c'est une pure conjecture de quelques saints docteurs; conjecture qui ne se peut vérifier par le texte sacré. Mais une vérité constante que nous y lisons, c'est que Dieu, jaloux de sa loi, veut qu'on l'entende, et qu'on l'observe toujours à la lettre. Le précepte en est général et formel; vous n'ajouterez, ni n'ôterez rien à mes paroles, nous dit-il au Deutéronome: *Non addetis ad verbum, quod vobis loquor, nec auferetis ex eo.* (*Deut.*, IV, 2.) Or je demande: ces sens favorables, que l'on s'efforce si souvent de donner aux termes de la loi, sur le pardon des offenses, sur l'amour des ennemis, sur la fuite des occasions, sur la mortification des sens, sur cent autres articles de l'Evangile, sont-ils toujours si justes et si conformes à la lettre, que l'on puisse dire avec vérité, qu'ils n'y ôtent ou qu'ils n'y ajoutent rien? *Non addetis ad verbum*, etc. C'est un examen que tout chrétien peut et doit faire de bonne foi, s'il veut se sauver; mais où la plupart n'osent et ne veulent pas entrer, de peur de condamner comme insoutenables, tant de maximes licencieuses, de mitigations forcées, d'adoucissements dangereux, dont on se prévaut tous les jours, pour se former de fausses consciences contre la pratique littérale de la loi de Dieu. Ce que je sais, Seigneur, pesez bien, chrétiens, cette expression, elle est du Roi-Prophète, ce que je sais, c'est que vous nous avez ordonné de garder tous vos commandements à la dernière rigueur: *Tu mandasti mandata tua custodiri nimis.* (*Psal.* CXVIII, 4.) Tel plaisir, dit-on, est publiquement permis; tel intérêt n'est pas absolument défendu; ici l'obligation n'est pas étroite; là il n'y a pas au moins de péchés griefs. Ah! chrétiens! que l'on est près de sa perte, quand on se plaît ainsi à marcher toujours sur le bord du précipice! et qu'en fait de mœurs, du bien au mal, le pas est souvent imperceptible! qu'il est glissant? qu'il est périlleux pour le salut!

Mais voici quelque chose de plus décisif et de plus fort. Vous n'ignorez pas quels étaient ces scribes et ces pharisiens, contre qui Jésus-Christ, dans l'Evangile, lance de si fréquents et de si terribles anathèmes. Austères et relâchés tout à la fois, ils interprétaient à leur gré certains points de la loi; et, dans d'autres points, ils ne souffraient nulle explication. Exacts jusqu'au scrupule sur la sanctification des jours consacrés au Seigneur et sur le payement des biens destinés à son service, ils condamnaient toute œuvre servile le jour du sabbat, et voulaient qu'on donnât jusqu'à la dîme des moindres fruits de la terre. Mais en même temps indulgents à l'excès sur le chapitre de l'intérêt, ils n'obligeaient au serment que quand on jurait par l'or du temple, c'est-à-dire à leur profit; et permettaient à l'enfant de refuser tout impitoyablement à la nécessité pressante de son père, pourvu qu'il ne refusât rien à leur insatiable avarice. Etrange et bizarre conduite! mais trop fidèle image des mœurs de notre siècle, où chacun se pique de sévérité dans tout ce qui n'intéresse point sa passion! Or que prononce Jésus-Christ sur ce mélange monstrueux de morale étroite et commode? Condamne-t-il la rigueur et la sévérité de l'une? Non, chrétiens auditeurs, il la loue, il la conseille, il la recommande même comme importante et salutaire: *Hæc oportuit facere.* (*Matth.*, XXVIII, 23.) Mais il réprouve la licence et le relâchement de l'autre, comme damnables et contraires à la loi de Dieu: *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* (*Ibid.*) Admirable décision! qui confirme la vérité que je vous prêche. Car si vous prétendez que Marie ne dût point se servir des interprétations favorables qu'elle pouvait donner à la loi, parce que le bon plaisir de Dieu était qu'elle l'observât à la lettre, je vous montre, par l'approbation générale que Jésus-Christ donne à l'obéissance littérale des pharisiens, qu'il attend de vous une égale soumission; et que votre obéissance à sa loi ne peut être moins littérale, moins ponctuelle, moins parfaite, si j'ose m'exprimer ainsi, que celle des scribes et des pharisiens dans les mêmes points où ils étaient le plus sévères; car voilà le sens naturel de ces divines paroles: *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* A cela que pouvez-vous répondre?

Sans recourir, dit-on, aux oracles divins, l'exemple seul de Jésus-Christ soumis à la loi n'était-il pas une raison suffisante pour sa mère de s'y soumettre? J'en conviens avec vous. Mais cette raison, si forte à l'égard de Marie, perdra-t-elle, si je la fais valoir contre vous, toute sa force? Cette conséquence vous paraît juste et naturelle: Jésus-Christ s'était soumis à la loi sans restriction, donc sans restriction Marie devait s'y soumettre. La mère n'était pas plus privilégiée que le Fils. Celle-ci, à votre avis, est-elle moins raisonnable et moins solide? Jésus-Christ s'est fait non l'interprète, mais l'observateur de la loi; s'il l'a quelquefois expliquée, c'était toujours pour la restreindre, et jamais pour l'adoucir. Il a hautement protesté contre toutes les interprétations favorables qu'y donnaient les docteurs de son temps. Il a juré que le ciel et la terre passeraient plutôt qu'une seule lettre ou un seul point de ses divins décrets: *Iota unum, aut unus apex non præteribit a lege.* (*Matth.*, V, 18.) Donc un chrétien, s'il est véritablement chrétien, doit toujours s'en tenir à l'observation littérale de la loi de Dieu. Le serviteur n'est pas plus privilégié que le maître. Donc la liberté qu'il prend quelquefois de la réduire à ses opinions est déjà une infraction commencée, un mépris tacite de ses ordres, une opposition secrète à ses volontés, une prudence de la chair, qui se

couvre du voile et du nom de discrétion; enfin un mystère d'iniquité qui, tôt ou tard, aboutit infailliblement à la mort éternelle. De ces deux conclusions, la première, qui concerne Marie, est de saint Thomas, après saint Bernard. Mais la seconde, qui regarde tous les chrétiens en général, est de Jésus-Christ même, dans le passage que j'ai déjà cité : *Qui ergo solverit unum de mandatis minimis, minimus vocabitur in regno cœlorum.* (*Matth.* V, 19.)

Enfin vous prétendez, avec justice, que le scandale qu'eût donné Marie en se dispensant de la purification suffit seul pour prouver que cette Vierge incomparable, quoiqu'exempte de la loi par la loi même, était néanmoins obligée de la subir à la rigueur. Mais je prétends aussi que la même raison suffit pour détruire la fausse persuasion où vous êtes, qu'on agit sûrement quand on agit, non sur les maximes rigoureuses de la loi, mais sur les maximes de la loi tempérées, modifiées, ajustées aux vains raisonnements des hommes. Car si Marie, pour éviter le scandale, se fait un devoir d'abandonner ses plus justes prétentions pour se conformer à la pratique littérale de la loi ; si l'intérêt de l'édification publique lui fait fermer les yeux à tout ce qui justifie ses propres intérêts; si la considération des suites fâcheuses que pouvait avoir son exemple lui fait un précepte de ce qui ne semblait au plus pour elle que de conseil; à combien plus forte raison la crainte du scandale doit-elle vous faire renoncer à ces gloses infidèles, à ces interprétations abusives, à ces raffinements captieux, qui sont les principes ordinaires de tant de décisions suspectes et d'actions hasardées? Gloses, interprétations, raffinements, secrets inconnus à la sainte simplicité, disons mieux, à la sage sévérité de nos pères; fruits malheureux de la corruption du siècle, qui ont ouvert et ouvrent encore la porte à une infinité de relâchements déplorables; sources empoisonnées de tant d'usures palliées, de tant de dettes mal payées, de tant d'injustices colorées, de tant d'abus déguisés, qui font le scandale de nos jours. Epargnez-m'en le détail : un seul discours ne pourrait suffire. Mais pour peu que vous jetiez les yeux sur l'état présent du christianisme, et que vous y considériez tant de coutumes introduites, tolérées, autorisées même par l'exemple de ceux qui se piquent de religion et de régularité; sur l'abstinence et le jeûne; sur les divertissements et les plaisirs; sur l'honneur et la vengeance; sur l'usage et l'emploi des biens, même sacrés; sur les différents moyens de les acquérir, de les retenir, de les placer, de les mettre à couvert, de les faire valoir et de les augmenter; que sais-je, moi? sur tant d'autres points toujours dangereux dans la pratique, et toujours justifiés dans la spéculation, vous conviendrez que cette morale n'est que trop étendue et trop bien fondée, et qu'elle mérite qu'on y fasse de sérieuses réflexions.

Mais quoi! me direz-vous, pour maintenir la pureté de la loi faut-il donc renoncer aux lumières de la raison? Ah! chrétiens, n'y renoncez-vous pas de bon cœur à toute heure pour maintenir la pureté de votre foi? La raison est-elle donc un guide plus sûr en fait de mœurs qu'en matière de doctrine? Sujette à se tromper dans les vérités de pure spéculation, doit-elle être regardée comme infaillible dans les vérités pratiques? Les passions qui combattent la morale de Jésus-Christ n'ont-elles pas autant ou plus de pouvoir pour séduire l'esprit de l'homme que n'en a toute l'obscurité des mystères pour le révolter? Si donc, pour ne point tomber dans l'égarement et dans l'erreur, vous consentez à captiver la raison sous le joug de la foi, pourquoi ne la feriez-vous pas plier sous le joug de la loi, afin de vous garantir du relâchement et de la corruption? Le péril est égal de part et d'autre. Quiconque fait son esprit particulier dans l'interprétation de la parole de Dieu devient bientôt apostat de sa foi; et l'on ne tarde guère à devenir infracteur de la loi dès qu'on commence à l'expliquer à son gré et suivant ses inclinations. En deux mots, la raison, seul arbitre des vérités de la foi, a fait de tout temps les hérétiques; et la raison seule, juge des vérités de la loi, fait tous les jours des prévaricateurs. Concluons donc que le parti le plus sûr, en matière de conduite, c'est, à l'exemple de Marie, de s'en tenir précisément à la lettre de la loi, sans glose, sans adoucissement, sans interprétation.

Mais l'observation littérale de la loi dit quelque chose de plus. Non-seulement elle condamne toute modification, elle exclut aussi toute dispense et tout privilége, et c'est encore ce que nous apprend l'exemple de Marie. Fut-il jamais privilége mieux établi que les siens? Mère d'un Dieu Sauveur, revêtue d'une autorité légitime sur l'Auteur même de la loi, au-dessous de Dieu seul, et tenant à lui par les nœuds les plus sacrés : quels titres de dispenses, s'il en était de réels à l'égard de la loi de Dieu! Un prince de la terre disait autrefois à son épouse, au rapport de l'Ecriture, que la loi qu'il avait portée pour tous, n'était point portée pour elle : *Non pro te, sed pro omnibus lex constituta.* (*Esther.*, XV, 13.) Etait-ce trop présumer de vous, ô mon Dieu! de croire que vous en aviez usé de même à l'égard de votre sainte mère; et qu'au moins, par rapport à certains devoirs humiliants, tel qu'était celui de la Purification, vous l'aviez déchargée de l'obligation commune? Nous l'aurions cru, chrétiens, si Marie ne nous eût détrompés par son exemple, et si, par son humble obéissance, elle ne nous eût appris par avance cet oracle si sévère de l'Évangile : que Dieu ne fait acception de personne, et que celui-là seul, qui accomplit sa volonté, lui tient lieu de frère, de sœur et de mère : *Qui fecerit voluntatem Dei, hic frater meus, et soror mea, et mater est.* (*Marc.*, III, 35.) Eh! que deviendront donc tant de faux priviléges, ou, pour parler plus juste, tant de véritables prévarications dont la licence du siècle semble l'avoir mis en possession, au

mépris des plus saintes maximes de la loi chrétienne? L'orgueil, par exemple, au milieu même du christianisme, passe pour un légitime apanage de la grandeur; le luxe, pour un louable emploi des richesses; la duplicité, pour une vertu de cour; la vengeance parmi les militaires, pour une preuve indispensable de valeur; l'usure dans le commerce, pour une innocente industrie; le jeu, pour une honnête occupation du sexe; la galanterie, pour la meilleure école de la jeunesse; l'indévotion, pour un droit acquis aux grandes occupations. Ainsi, de mille autres usages. Déplacez ces mœurs, faites-les changer d'état et de condition, elles vous paraîtront autant de contraventions manifestes, autant d'attentats visibles à la loi de Dieu: mais, considérées dans l'ordre naturel où elles ont coutume de se trouver, si on ne les regarde pas pour de véritables vertus, au moins ne les compte-t-on pas pour de grands vices. Et voilà ce que j'appelle, dans l'opinion du siècle, des priviléges imaginaires et des dispenses prétendues de la loi de Dieu.

Pour confondre ces scandaleux abus et ceux qui les suivent, je n'aurais qu'à leur opposer ces paroles du grand Apôtre: Il n'y a pour tous qu'un seul Dieu, une seule foi, une seule loi, un seul baptême, et par conséquent pour tous les mêmes obligations: *Unus Dominus, una fides, unum baptisma.* (*Ephes.*, IV, 5.) Je pourrais leur produire des exemples tout contraires que nous avons devant les yeux. Je pourrais à ces vices publiquement accrédités, opposer des vertus hautement reconnues, tant de riches bienfaisants et de jeunes gens bien réglés, tant d'hommes pieux et de femmes vertueuses, qui savent si bien rendre à Dieu et aux hommes ce qui leur est dû, accorder les bienséances du monde et les obligations de la religion, s'acquitter de leurs exercices de piété sans manquer aux devoirs de la société. Je pourrais, sans sortir de cet auguste auditoire, leur y faire remarquer dans l'élévation des plus éminentes dignités, nul trait de hauteur; dans la noblesse du sang le mieux allié, nulle trace de fierté; dans l'éclat du nom le plus distingué, nulle ombre de vaine gloire; dans l'exercice du commandement le plus sacré, nul air d'empire; dans le mérite des honneurs les plus recherchés, nulle ambition que celle d'obliger; en un mot, je pourrais leur y montrer la modération et le pouvoir, la grandeur et la bonté, la droiture et la politique, la bravoure et la douceur, la science de la guerre et l'amour de la paix, le mérite et la modestie, la politesse et l'édification, le travail et la piété, l'honorable usage et le charitable emploi du bien. Ces exemples vivants prouvent assez que le monde, malgré tous ses efforts, n'a pas encore prescrit contre l'Évangile.

Mais pour détromper pleinement les aveugles partisans du monde de tous ces faux priviléges, j'aime mieux aujourd'hui les renvoyer à Marie qu'à ses serviteurs. Aux pieds de cette humble servante du Sauveur, qu'ils fassent valoir tant qu'ils voudront leurs droits prétendus: je suis grand, noble, riche, puissant, jeune, important, nécessaire. Et moi, lui dira cette Vierge sainte, je suis mère de Dieu; et cette auguste qualité, loin de me dispenser d'un seul point de la loi, n'a servi qu'à m'y lier davantage. Ni mon rang, ni ma grandeur, ni mon emploi, ni mon affinité même avec Dieu, ne m'ont paru des titres suffisants pour me soustraire au moindre de ses ordres. Que trouvez-vous en vous ou hors de vous, qui puisse fonder une cause de dispense aussi légitime?

Quelque obstacle apparent, dernier artifice et dernier retranchement de l'amour-propre. Retranchement aussi faible que les deux premiers, quoique plus souvent mis en usage.

Car en premier lieu, combien de chrétiens, sur la première difficulté qu'ils rencontrent à pratiquer quelque partie d'une loi sainte, se croient en droit de l'abandonner tout entière, comme si l'impuissance de satisfaire à un point les déchargeait de tous les autres! La loi, dit un usurpateur du bien d'autrui, oblige à rendre et le fonds mal acquis, et les fruits dissipés de l'injustice; or, ce qui me reste de bien de mes fraudes et de mes usures, ou de celles de mes pères, n'y pourrait suffire. La loi, dit un médisant, ordonne de rétablir pleinement la réputation du prochain: or, comment le faire, dans la multitude de ceux que ma langue maligne a infectés de son cruel poison? La loi, dit un infidèle administrateur des biens de l'Église, veut que l'on en partage les revenus entre ses besoins et ceux des pauvres: or, le moyen, dans ces temps malheureux, de satisfaire à tant d'obligations? La loi, dira bientôt un intempérant, m'engage à un jeûne pénible dont la durée, aussi bien que la rigueur, excède la mesure de mes forces. Sur ces principes mal entendus, l'un ne fait nulle restitution, l'autre nulle réparation, celui-ci nulle aumône et celui-là nulle abstinence. Ah! chrétiens! si Marie eût raisonné de la sorte, aurait-elle accompli la loi de la Purification? Le même précepte, pouvait-elle dire, qui ordonne aux mères de se purifier, leur défend d'approcher de tout ce qu'il y a de saint et de sacré; or, puis-je observer à la lettre ce précepte, moi, qui par mon emploi me trouve obligée de nourrir dans mon sein, de porter entre mes bras l'auteur de la sainteté même? Sur ce raisonnement plus solide que tous les vôtres, s'exempte-elle des cérémonies humiliantes de la Purification? Non, chrétiens; mais exacte à faire ce qu'elle peut, elle supplée à ce qu'elle ne peut, par la ferveur de ses affections et par la sincérité de ses dispositions. A son exemple, faites-donc tout ce que vous pouvez, désirez sincèrement ce que vous ne pouvez pas faire: Dieu sera content et ne manquera pas de suppléer au reste.

En second lieu, quant aux prétextes différents que l'amour-propre nous suggère pour nous faire passer par-dessus les lois divines; quelque subtil et quelque ingénieux qu'il soit, en peut-il imaginer de plus plausibles et de plus imposants que l'intérêt et

l'honneur de Dieu? Je dis intérêt et honneur de Dieu, non pas imaginaires tels que ceux qui servent quelquefois de couleur et de voile aux passions les plus injustes. L'on sait assez que l'ange de ténèbres ne se transforme que trop en ange de lumières, et qu'un vain fantôme de vertu se met souvent à la tête des plus grands vices; que c'est par devoir que l'on se dérange, par zèle que l'on s'aigrit, par raison que l'on s'emporte, par charité que l'on se désunit, par miséricorde que l'on se venge, par religion que l'on est incrédule, et souvent par piété même que l'on s'éloigne de Dieu. Car hélas! où ne va pas le raffinement de l'amour-propre? jusqu'à pervertir les motifs les plus saints et les faire servir aux actions les plus noires.

Je parle ici d'un intérêt réel et effectif de la gloire de Dieu: tel que celui qui semblait s'opposer à la purification de la sainte Vierge, puisque l'honneur de Jésus-Christ était effectivement intéressé à l'honneur de Marie; que la honte de l'une rejaillissait sur l'autre, et que la virginité de la mère ne pouvait être obscurcie, sans ternir l'éclat de l'origine toute divine du Fils. Ainsi donc l'intérêt de la loi d'une part, et d'autre part l'intérêt du législateur paraissant ici désunis et difficiles à accorder, devaient au moins partager un cœur également jaloux de leurs droits en apparence opposés, et le faire balancer quelque temps entre l'obéissance et le zèle. Cependant l'obéissance l'emporte. Elle apprend à Marie, et par elle à tous les hommes, que l'inclination la plus droite, la vue la plus pure, et le motif le plus saint, ne peuvent en fait de loi divine justifier l'infraction la plus légère; que Dieu veut être obéi préférablement à tout; et que nul bien, quelque grand qu'il puisse être, fût-ce le salut du monde entier, ne peut le dédommager du moindre mépris de ses ordres. Voilà en peu de mots la réponse générale à tous les vains prétextes que l'on peut opposer à l'observation littérale de la loi de Dieu.

Que si cependant il vous reste encore quelque difficulté sur certains points de morale douteux et controversés (car j'avoue qu'il en est toujours de tels pour éprouver notre fidélité), et que vous désiriez une règle sûre pour ne pas vous égarer, prenez-la encore de l'exemple de Marie. Que consulte cette Vierge si sage dans ce mystère d'obéissance et de soumission? La coutume de la loi, dit l'Evangile: *Consuetudinem legis* (*Luc.*, XI, 27); c'est-à-dire, selon les Pères, la loi expliquée par l'usage et la pratique de ses plus fidèles observateurs. Car, ne vous y trompez pas, chrétiens auditeurs! il y a deux sortes de coutume. L'une n'est qu'une corruption de la loi, et l'autre en est le plus solide appui. Celle-ci est la portion la plus pure de l'héritage des saints, celle-là n'est qu'une succession illégitime d'abus, et une perpétuité malheureuse de mauvais exemples. La première conduit à la vie, et la seconde mène à la mort. En voulez-vous faire le discernement? adressez-vous, comme Marie, non pas à la multitude (car, selon toutes les règles de l'Evangile, en fait de mœurs, où est la multitude, là sont l'égarement et la licence); mais au petit nombre des fidèles et des élus. Prenez pour guides quelques âmes choisies, quelques Siméons éclairés dans les voies de Dieu, quelques prophètes soumis eux-mêmes et obéissants à la loi de Dieu et de son Eglise; justes et timorés, remplis du Saint-Esprit, qui puisent aux pieds des autels, et dans les chastes embrassements de Jésus-Christ, les réponses du salut. Alors écoutez leurs décisions, suivez leur conduite: gravez au fond de vos cœurs leurs conseils et leurs exemples. Ainsi, parfaits observateurs de la loi, vous la pratiquerez à la lettre. Mais, prenez-en aussi l'esprit. C'est la seconde instruction que nous donne Marie, et la seconde partie de ce discours

SECONDE PARTIE.

Outre la transgression visible et littérale des lois divines, qui n'est, hélas! que trop ordinaire dans le siècle où nous sommes, il est une autre espèce d'inobservation secrète et spirituelle, qui pour être moins scandaleuse et moins grossière, n'en est ni moins réelle, ni moins condamnable aux yeux de Dieu. Ce vice se rencontre dans une infinité de chrétiens, chrétiens par hasard, et non par choix; fidèles de nom plutôt que de créance. Adorateurs du vrai Dieu, bien plus en apparence qu'en effet; gens qui le prient par coutume; qui nous écoutent par curiosité; qui approchent des sacrements par politique: et qui, uniquement attentifs à l'édification publique, se mettent peu en peine de la sainteté chrétienne. Cependant, comme la religion, selon le Prophète, est cette divine fille du ciel, qui tire toute sa gloire de ses sentiments et de ses dispositions *Omnis gloria filiæ regis ab intus* (*Psal.* XLIV, 14): à moins qu'elle ne soit animée de Dieu; à moins que Dieu n'en forme les mouvements, et n'en règle les exercices; bien loin qu'elle soit ce qu'elle devrait être, ce n'est plus qu'une illusion, un masque, un vain fantôme de religion.

Pour vous mieux faire sentir la différence de ces deux cultes, l'un purement littéral, et l'autre spirituel, souffrez que je distingue pour un moment les cérémonies extérieures de l'oblation que fait Marie, d'avec les sentiments intérieurs dont elle l'accompagne. A n'en juger que par les apparences, dit saint Bernard, cette offrande de Marie paraît assez superficielle: *Oblatio Jesu satis delicata videtur*, puisqu'elle consiste simplement à présenter cet Enfant-Dieu, à le racheter de deux tourterelles, à le reprendre incontinent des mains des prêtres au moment qu'il en est sorti, et à le garder comme auparavant: *Ubi tantum puer sistitur Domino, redimitur avibus, et illico reportatur.* Et, si le sacrifice de Marie, ajoute-t-il, n'eût rien eu de plus, jamais l'Eglise ne nous l'eût proposé comme le modèle d'une parfaite obéissance à la loi divine. Mais voici ce qui, étant comme l'âme de ce mystère, par rapport à Marie, en fait devant

Dieu tout le prix. C'est que, parfaitement instruite des desseins de Dieu sur ce cher Fils, qu'elle lui présente; desseins dignes de la majesté souveraine qui les conçoit; favorables aux hommes, dont ils assurent le bonheur et le salut : mais rigoureux à son amour, qui en doit être la première victime; ah! chrétiens! loin d'y résister, elle s'y conforme, elle s'y soumet, et elle y souscrit : et, dans cette simple soumission, que de sentiments héroïques! que de sublimes vertus! J'y découvre tout à la fois, et un esprit de piété, et un esprit de charité, et un esprit d'austérité. Appliquez-vous, chrétiens, je vous prie, à ces trois dispositions. Elles renferment, comme vous le verrez dans la suite, toute l'essence et la perfection de la loi de Dieu.

Esprit de piété dans l'oblation de Marie. L'Evangile n'en dit qu'un mot. Mais ce seul mot pris dans toute son énergie, nous donne la plus haute idée que l'on puisse se former d'une piété tendre et solide : *Erant pater ejus et mater mirantes.* (*Luc.*, II, 33.) Sa mère était dans l'admiration. Eh! de quoi, je vous prie? Ce n'était pas sans doute une admiration profonde du récit qu'on lui faisait des grandeurs de son Fils. Que pouvait-on lui dire sur ce sujet, qu'elle n'en sût encore davantage? Elle en aurait fait au besoin des leçons à Siméon même, comme elle en fit dans la suite aux apôtres et aux disciples. Ce ravissement était donc causé par des principes plus intérieurs et plus cachés. C'était le fruit de son union intime avec Dieu, de son attention continuelle à son adorable présence, de sa docilité à écouter sa voix, de sa fidélité à en suivre les impressions. Ce n'était point une admiration sèche et stérile : elle était la source d'une infinité de saints mouvements qui partageaient son cœur; d'une crainte respectueuse pour ce souverain maître de l'univers qu'elle adorait; d'une parfaite reconnaissance des bienfaits de ce Rédempteur qu'elle offrait; d'une correspondance mutuelle à son amour qui l'animait; d'un dévouement total à son service dont elle l'assurait. Si sa langue autrefois si éloquente dans la maison d'Elisabeth, garde aujourd'hui le silence, ce n'est que par respect pour le lieu sacré où elle est, et pour l'action sainte qu'elle fait. En un mot, quelle était l'occupation de Marie durant la célébration d'un de nos plus augustes mystères? Ecoutez ceci, chrétiens indévots dans vos exercices de piété même! et instruisez-vous de la majesté de votre religion, et de la sainteté de vos devoirs. Présente bien plus d'esprit que de corps, elle les contemplait, elle les méditait, elle les admirait : spectacle elle-même d'admiration pour les anges, et de complaisance aux yeux de Dieu : *Et erant pater ejus et mater mirantes.*

Esprit de charité : ce ne sont pas seulement ses propres intérêts qui la conduisent aux pieds des autels, ce sont aussi les nôtres, chrétiens auditeurs. Obligation commune que nous avons tous à Marie. Malheur à nous! si nous sommes assez ingrats pour l'oublier jamais. Digne mère du Sauveur du monde, dit saint Bernard, ayant entre ses mains le prix du salut du genre humain, maîtresse du trésor de toutes les grâces divines : *Redempturus humanum genus*, etc., *universum pretium contulit in Mariam.* Fidèle gardienne de l'Agneau sans tache, charitable médiatrice auprès du souverain Médiateur, loin de le retenir dans son sein et de satisfaire sa tendresse maternelle, elle le porte elle-même au temple, elle le livre entre les mains des prêtres; elle en attend le sacrifice; elle fait plus, dit saint Bernard, elle le prévient en quelque sorte; elle le sollicite par avance; toute prête, ajoute-t-il, comme un autre Abraham, à immoler, s'il le faut, ce cher Fils de ses propres mains, plutôt que de laisser périr, faute de victime suffisante, et qui? Ah! chrétiens auditeurs! voici l'excès de la charité! des rebelles dont on lui prédit les résistances et les contradictions; des endurcis, dont Siméon lui annonce les fureurs et les persécutions; des réprouvés dont elle prévoit la perte volontaire et la fin malheureuse. A ces traits de bonté, qui reconnaissez-vous dans Marie? la mère d'un Dieu ou la mère des pécheurs! l'un et l'autre, conclut saint Bernard, avec cette différence, que le consentement qui la fit mère de Dieu, lui coûta beaucoup moins que l'entremise qui la fait aujourd'hui la mère des pécheurs : *Hic positus est in signum cui contradicetur.* (*Luc.*, II, 34.)

Esprit d'austérité dans l'oblation de Marie. Qui peut dire combien cette grande âme sacrifie d'innocentes douceurs! et à quel excès de souffrances et de rigueurs elle se livre en cette triste cérémonie! Hélas! reste-t-il donc encore quelque joie sur la terre à une mère qui consent à perdre un Fils, un Fils unique et un tel Fils? Que dis-je? qui consent à le perdre? qui ne se charge de l'élever, de le nourrir que pour le voir périr par une mort honteuse et cruelle? Ah! ah! glaive de douleur! qui percez dès aujourd'hui le cœur le plus tendre par l'endroit le plus sensible! que n'achevez-vous? à quoi bon prolonger ses jours pour prolonger son martyre? pourquoi multiplier vos coups en différant le trait mortel que vous réservez à sa tendresse ou plutôt que ne vous dérobez-vous à sa vue jusqu'au moment fatal du sacrifice? Mais non, Dieu veut que Marie boive à longs traits le calice que sa main lui destine, qu'elle le boive jusqu'à la lie, que chaque instant de sa vie en augmente l'amertume, et qu'elle ait sans cesse devant les yeux la mort de son Fils et son propre supplice : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius.* (*Luc.*, II, 35.)

Reprenons tout ceci, chrétiens auditeurs, et faisons-nous-en l'application. Esprit de piété, esprit de charité, esprit d'austérité : ne sont-ce pas là les trois liens invisibles qui nous attachent et qui nous rendent fidèles à la loi de Dieu. Parcourez-en toutes les obligations. Qu'y trouverez-vous qui n'ait besoin, ou d'une entière abnégation de soi-même, ou d'une sincère affection pour la

prochain, ou d'un continuel retour vers Dieu? Vertus intérieures et cachées qui se produisent au dehors par les œuvres et qui se déclarent par les actions, il est vrai, mais qui résident dans le cœur, qui y prennent leur source, qui en tirent toute leur force. C'est donc proprement le cœur qui doit obéir à la loi, et quand le cœur n'y est pas, il n'y a ni soumission parfaite, ni obéissance véritable. Entrons dans le détail et donnons plus de jour à des vérités si importantes.

Qu'est-ce qu'un véritable observateur de la loi de Dieu? C'est un véritable adorateur de la majesté suprême; c'est un esprit tout divin qui, porté sur les ailes d'une foi vive et d'une espérance animée, s'envole incessamment du milieu du monde, pour chercher en Dieu sa béatitude et son repos; c'est une âme nourrie d'un pain céleste, fortifiée du secours de la prière, embrasée des ardeurs de la charité; c'est un esprit plein de confiance qui s'endort paisiblement dans le sein de la divine Providence, un serviteur attentif à toutes les volontés de son maître; un soldat courageux à combattre les ennemis de son roi, et déterminé à mourir plutôt que de leur laisser remporter le moindre avantage. Toutes ces expressions figurées, répandues la plupart dans les livres saints, ne nous marquent-elles pas bien l'esprit de piété dans lequel on doit servir Dieu?

Qu'est-ce qu'un observateur zélé de la loi à l'égard du prochain? C'est un homme désintéressé, humble, officieux, patient, qui juge entre soi-même et le prochain, comme entre deux personnes, ou tout aussi chères, ou tout aussi indifférentes, qui, en matière de bien, loin de ravir ou de désirer même ce qui ne lui appartient pas, est toujours prêt à donner, ou du moins à partager ce peu qui lui appartient? et qui, en fait de mal, oublie plutôt les injures, qu'un ingrat les bienfaits, baise d'aussi bon cœur la main qui le frappe que celle qui le flatte, et recherche avec plus d'empressement les occasions de pardonner, qu'un vindicatif ne poursuit celles de se venger. Or, quel fonds inépuisable de charité ne faut-il pas pour s'acquitter pleinement et sincèrement de tous ces devoirs?

Enfin, qu'est-ce qu'un parfait observateur de la loi par rapport à soi-même? C'est un homme sobre, tempérant, chaste, mortifié, qui s'abstient des voluptés dangereuses, comme de l'amorce des vices et du poison de la vertu; et qui n'use des plaisirs légitimes qu'autant qu'ils sont nécessaires pour le mettre en état de remplir ses devoirs, comme des consolations dont Dieu veut bien qu'on tempère les amertumes de cette vie. C'est un homme qui, bien loin de compter entre les parties de la félicité, rien de ce que les voluptueux désirent avec cette ardeur, ou regardent avec envie, ne prend des divertissements que ce qu'il y a d'innocent et de permis, que comme un dur assujettissement de la nature, ou comme un faible adoucissement de son exil. Or quel renoncement à soi-même, quel dégagement de tous les objets sensibles, quel crucifiement continuel n'est pas nécessaire pour remplir ces obligations, pour parvenir à cette modération d'esprit? Ces sentiments intérieurs de piété, de charité et d'austérité sont donc autant de devoirs indispensables pour quiconque veut garder la loi dans sa pureté.

Or, voilà ce qui manque à une infinité de chrétiens dans le siècle où nous sommes. Je parle même de ces chrétiens qui se piquent de religion et de régularité, dont la religion apparente et la régularité fastueuse n'étant qu'une police toute humaine, qui n'a de la sainteté chrétienne que l'ombre et la figure, quelque opinion que les hommes en conçoivent, n'en aura jamais devant Dieu, ni le mérite, ni la récompense. Je parle de ces chrétiens qui, comme je l'ai déjà dit, n'ont de chrétien que les simples dehors; qui s'imaginent avoir rempli toute justice quand ils ont sauvé les apparences, sans songer que les apparences ne les sauveront pas; qui dans la loi nouvelle retombent dans l'inconvénient de l'ancienne loi, appelée par saint Paul la loi des œuvres : *Legem factorum* (*Rom.*, III, 27), au lieu que la nôtre est par excellence la loi de l'esprit; qui la porteraient volontiers, cette divine loi, comme les Juifs, gravée sur leurs vêtements et sur leur front; sans la faire passer dans leurs sentiments, et dans leurs âmes. Je parle de ces chrétiens qui, pour tromper les autres ou pour se tromper eux-mêmes, (car il importe peu par quel motif,) s'appliquent uniquement à régler l'honnête homme qu'on peut appeler l'homme de société, sans se mettre en peine de former en eux l'homme chrétien que saint Pierre appelle l'homme de cœur : *Cordis homo* (*I Petr.*, III, 4), qui réduisent tout le christianisme à de pures cérémonies; la piété à des prières mortes, où les lèvres se prêtent, et l'esprit se refuse; le culte du vrai Dieu à des apparitions passagères dans nos églises, que l'on peut justement mettre au nombre des visites de bienséance, où l'on est conduit par l'habitude, entraîné par le torrent, retenu par le respect humain; la charité à des aumônes forcées qu'arrache plutôt l'importunité du pauvre, que la compassion de sa pauvreté, et que l'amour de Jésus-Christ ne tire pas du cœur; l'austérité à des abstinences délicieuses, plus propres à flatter la délicatesse, qu'à mortifier la sensualité. A l'abri de ces pieuses observances, l'on vit dans une funeste sécurité, comme si la loi de Dieu n'exigeait rien davantage. L'on se croit innocent, parce qu'on ne se sent pas des plus coupables. L'on se flatte d'être du petit troupeau des élus, parce qu'on n'est pas du nombre des libertins déclarés. Et l'on se tient à couvert des jugements de Dieu, qui sonde les cœurs, parce qu'on a l'approbation des hommes qui ne jugent que sur les apparences : sans se souvenir que cet arbre si vert, dont parle l'Evangile, tout chargé qu'il était de feuilles et de fleurs, mais dénué de fruits et de bons fruits, mérita, par sa trompeuse fécondité, d'être maudit du Sauveur même, condamné aux flammes

A ces chrétiens trompeurs ou trompés, comme les appelle saint Augustin : *Falsos atque fallentes*, j'oppose la réalité et la sincérité de Marie. Pénétrez-en les raisons, et vous verrez que les mêmes motifs vous engagent dans l'obéissance que vous rendez à la loi de Dieu, à ne vous point contenter de la lettre, mais à en prendre l'esprit. Quelles sont les vues de Marie dans le sacrifice intérieur qu'elle fait de son Fils ? Saint Paul nous les a découvertes en nous révélant celles de Jésus-Christ; puisqu'on ne peut douter que les dispositions de la mère ne fussent conformes aux sentiments du Fils. Seigneur! fait-il dire au Sauveur, au moment qu'il se présente à son Père, je sais que vous n'avez point agréé les anciens holocaustes et les victimes passées; me voici donc sur la terre, selon qu'il est écrit de moi, pour faire, ô mon Dieu, votre sainte volonté. Remarquez avec saint Paul, trois vérités renfermées dans ces courtes paroles : que tous les autres sacrifices, quoiqu'offerts selon la loi, n'étaient point par eux-mêmes agréables au Seigneur: *Holocautomata non tibi placuerunt* (*Hebr.*, X, 6); qu'ils n'avaient pu lui plaire qu'autant qu'ils étaient unis à celui-ci, dont ils étaient les figures et les ombres : *In capite libri scriptum est de me* (*Psal.* XXXIX, 8); et qu'enfin ce dernier était proprement celui qu'il attendait depuis tant de siècles : *Ecce venio.* (*Ibid.*) Trois réflexions du grand Apôtre sur les sacrifices de l'ancienne loi, que j'applique au culte simplement extérieur que l'on rend à Dieu, et à la soumission purement littérale que l'on a pour sa loi. Car je dis d'abord que ce culte et cette soumission pris en soi et séparés de l'esprit qui leur est propre sont un culte et une soumission désavoués, réprouvés, condamnés de Dieu. En quels termes ne s'en est-il pas expliqué dans les divines Ecritures? Prophète! dit-il à Isaïe, je vais faire éclater ma colère sur mon peuple ? je vais lui en faire ressentir les plus redoutables effets, et mon bras vengeur va s'appesantir sur lui sans miséricorde. Eh! qu'a-t-il donc fait, ce peuple autrefois si cher à votre cœur, pour se rendre indigne de vos anciennes miséricordes? Vos temples toujours ouverts à ses hommages, de plus en plus enrichis de ses présents, vos sacrifices du matin au soir presque continuels; ne sont-ce pas là des preuves suffisantes de sa religion et de sa piété? Vaine religion! fausse piété! reprend le Seigneur : ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est éloigné de moi : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.* (*Matth.*, XV, 8.) Paroles dont le Fils de Dieu s'est servi contre les pharisiens, ces hommes dont la vie exemplaire et régulière en apparence eût été un parfait modèle de conduite, et une expression fidèle de la loi, si elle n'eût été démentie par des dispositions bien opposées, et des sentiments tout contraires. Malheur à vous! leur disait le Sauveur, dans l'ardeur de son zèle : Malheur à vous, hypocrites! parce que vous êtes semblables à ces sépulcres blanchis, dont les dehors spécieux, et les pompeuses apparences en imposent aux yeux du public, par la beauté de leur structure, et la richesse de leurs ornements; mais les dedans infects rebutent par leur horreur secrète, et leur corruption cachée : *Vœ vobis, scribœ et pharisœi! quia similes estis sepulchris dealbatis; quœ a foris parent hominibus speciosa, intus vero plena sunt ossibus mortuorum.* (*Matth.*, XXIII, 27.) Les saints, qui ont eu l'esprit de Dieu, n'ont eu garde de tenir un autre langage. Saint Paul, instruisant son disciple Timothée, ne l'avertit-il pas que toute pratique purement extérieure a peu d'utilité? *Corporalis exercitatio ad modicum utilis est.* (*I Tim.*, IV, 8.)

Je dis de plus que l'obéissance extérieure et littérale n'est méritoire devant Dieu qu'autant qu'elle est en même temps intérieure et spirituelle. Et c'est encore de Jésus-Christ que je tire cette excellente leçon. Pharisien aveugle, disait ce sage législateur, voulez-vous que ce qui paraît aux yeux des hommes porte un véritable caractère de sainteté, ayez soin que ce qui se passe au dedans soit toujours saint aux yeux de Dieu : *Pharisœe cœce! munda quod intus est, ut fiat quod deforis est mundum.* (*Matth.*, XXIII, 26.) Et en effet, sur quoi pensez-vous que soit fondée l'inégalité de mérites et de récompenses des saints ? Est-ce sur l'observation plus ou moins littérale de la loi ? Non sans doute, chrétiens, ils l'ont tous observée à la lettre ; et quiconque l'eût violée en un seul point, dit l'apôtre saint Jacques, en vain eût-il gardé tous les autres : *Quicunque offendit in uno, factus est omnium reus.* (*Jac.*, II, 10.) C'est donc sur l'observation littérale plus ou moins fervente, plus ou moins épurée, plus ou moins animée de l'esprit de Dieu.

Enfin je dis que cette conformité à la loi divine que l'on observe est surtout celle que Dieu désire, et la raison en est évidente. Dieu est esprit et vérité, dit encore Jésus-Christ, il cherche des adorateurs en esprit et en vérité; il veut un culte digne de lui : un culte proportionné à la spiritualité de son être; un culte de même nature que la grâce intérieure qui le produit : *Spiritus est Deus, et eos, qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare.* (*Joan.*, IV, 24.) Toute religion donc qui n'offre qu'un appareil de cérémonies fastueuses, toute religion qui se termine à des observances purement littérales ; toute religion qui n'élève à rien de parfait, qui substitue le corps à l'esprit, les sens à la raison et les lèvres au cœur, n'est qu'une représentation vaine, qu'un fantôme vide et une infructueuse servitude. De pareils services ne peuvent être que réprouvés de Dieu : il regarde bien moins l'apparence que le fond du culte qu'on lui rend et qu'on lui doit.

C'est dans le cœur des vrais fidèles et dans des pratiques secrètes que la religion se retranche, lorsqu'elle est contrainte : c'est là que, malgré la vexation qui la gêne, elle est hors de toute atteinte. L'amour et la charité est donc un culte imperturbable, et c'est le cœur pur et saint qui en est l'asile. Voilà

pourquoi les anciens Israélites, s'exhortant mutuellement au service de Dieu, ne se souhaitaient rien tant que des sentiments et des affections conformes à la sainteté de la loi dont ils faisaient profession : *Benefaciat vobis Deus*, se disaient-ils; *et det vobis cor omnibus, ut colatis eum, et faciatis ejus voluntatem corde magno et animo volenti : adaperiat cor vestrum in lege sua, et in præceptis suis.* (II *Mach.*, I, 2, 3, 4.) Vœux que je réitère aujourd'hui, et pour vous et pour moi, aux pieds de ces autels, sous les auspices de Marie.

Ce ne sont pas, Vierge sainte, des biens temporels que nous vous demandons en ce jour : ce seraient pour nous des dons inutiles et même funestes, si nous n'apprenions d'abord le moyen d'en sanctifier l'usage par la fidèle pratique de la loi de Dieu. Ce n'est pas même l'éloignement des maux que souffre ce peuple fidèle, si zélé pour votre gloire, si plein de confiance en votre protection, si cher à votre cœur : nous regardons ces maux comme de justes peines de nos égarements passés et comme de miséricordieux effets d'une bonté présente qui nous rappelle à son obéissance; et nous disons, du fond du cœur avec le Prophète : Seigneur, nous avons péché avant que vous nous affligeassiez, et l'affliction nous apprend à rechercher votre divine loi : *Priusquam humiliarer, ego deliqui; propterea eloquium tuum custodivi.* (*Psal.* CXVIII, 67.) C'est donc cette sainte loi qui fait l'unique objet de nos désirs : aussi est-elle, Vierge sainte, la portion la plus chère de votre héritage, puisque vous lui sacrifiez tout aujourd'hui : votre honneur, votre liberté, votre Fils même, et que vous en montrez par là le prix et l'excellence. Au secours puissant de vos exemples ajoutez encore celui de vos intercessions. Faites que le Seigneur verse sur nous l'abondance de ses grâces et de ses bénédictions : *benefaciat nobis Deus ;* qu'il ouvre surtout nos cœurs à ses préceptes; qu'il les porte à l'amour de sa loi; qu'il les affermisse dans l'exercice de ses commandements : *Adaperiat cor nostrum in lege sua et in præceptis suis.* Je dis nos cœurs, car en vain prétendrions-nous les garder, ces divines ordonnances, avec fidélité, si nous ne les aimions pas avec tendresse, si nous ne joignions les sentiments aux actions, le cœur aux œuvres, l'esprit à la lettre : *Ut faciamus ejus voluntatem, corde magno et animo volenti* ; qu'il nous le donne à tous, ce cœur fidèle et docile : *Det nobis cor omnibus;* aux ministres et aux interprètes de sa loi, pour en conserver la pureté; au peuple, pour en rechercher l'intelligence; aux pécheurs, pour en pleurer l'infraction; aux justes, pour en perfectionner de plus en plus la pratique, afin que, marchant tous sur vos pas dans les sentiers de la justice, nous puissions arriver, par votre aide, au même terme de la gloire éternelle, où nous conduise, etc. *Amen.*

SERMON IV.

POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION.

Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum *Luc.*, I, 38.)

Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.

Que doit-on le plus admirer dans ces courtes paroles, si favorables au salut des hommes et si dignes de l'attention même des anges? est-ce la profonde humilité d'une Vierge qui se dit la servante du Seigneur, au moment même que le Seigneur la choisit pour sa mère? Est-ce la sainte hardiesse avec laquelle elle consent de devenir la mère de son Dieu, au moment même qu'elle fait profession d'en être la plus humble servante? N'est-il pas bien étonnant de trouver tant d'humilité au comble de toutes les grandeurs, puisque c'est l'effet propre des nouvelles grandeurs d'inspirer de l'orgueil aux esprits les plus forts, et que le premier des anges ne fut pas plustôt élevé qu'il devint superbe? Et n'est-il pas aussi surprenant de voir la plus haute dignité acceptée par l'humilité même, puisqu'il est naturel aux personnes humbles d'esprit et de cœur de fuir tous les honneurs, et que les moindres distinctions ont, de tous temps, fait trembler les âmes les plus saintes?

Certes, c'est, disent les Pères, en comparant ces deux sentiments de Marie, l'aveu qu'elle fait de sa bassesse, et le consentement qu'elle donne à son élévation, c'est une double merveille qu'elle soit si humble en étant aussi élevée, et qu'elle consente d'être si élevée en étant aussi humble qu'elle est. Comment peut-elle accorder la qualité qu'elle retient de servante du Seigneur, avec la dignité de mère de Dieu qu'elle reçoit? Sur quoi fonde-t-elle l'alliance qu'elle fait de ces deux rangs si disproportionnés en apparence, et de ces deux titres si différents en effet? Et si ses paroles sont pour nous des leçons, et ses vertus des exemples, que prétend-elle nous enseigner par une réponse si pleine d'humilité et de grandeur tout à la fois?

Ne veut-elle point nous faire entendre que c'est parce qu'elle se rend justice, et qu'elle se regarde comme servante du Seigneur, que Dieu lui fait honneur, et qu'il la choisit pour sa mère, et que c'est aussi l'honneur que Dieu lui fait de la prendre pour sa mère qui l'oblige à rentrer en elle-même et se reconnaître pour la servante du Seigneur?

N'en doutons point : voilà le double sens de ce mystérieux oracle qui nous apprend que Marie s'humilie autant que Dieu l'élève, et que Dieu élève Marie autant qu'elle s'humilie profondément.

Deux vérités bien opposées aux faux préjugés que l'on a dans le monde, où l'on croit ne pouvoir être grand sans renoncer à l'humilité, parce qu'on s'imagine ne pouvoir être humble sans bassesse. Détruisons ces spécieuses erreurs par les deux exemples convaincants que nous offre aujourd'hui Marie. Une vierge élevée à proportion de son humilité : premier exemple; une vierge humble à proportion de son élévation : second exemple; et les deux parties de ce discours. Pouvons-nous mieux commencer à parler de ce mystère que par où l'ange commence

lui-même à en traiter, et son exemple ne nous apprend-il pas à saluer Marie en qualité de mère de Dieu, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que d'éclatantes dignités ! que d'insignes faveurs ! que de singulières prééminences se rassemblent aujourd'hui dans une pure créature, et l'élèvent au comble de toutes les grandeurs ! Un Dieu se fait homme pour sauver l'homme perdu, et il veut qu'une autre Eve contribue à son salut, autant et plus encore que la première n'a contribué à sa perte. Toute l'adorable Trinité la fait de concert avec soi concourir à ce grand ouvrage. Le Père lui donne de concevoir, et d'enfanter son propre Fils, et par là l'associe à sa paternité.

Le Saint-Esprit allie en elle la virginité avec la fécondité ; et, par son opération toute pure, lui tient lieu d'époux. Le Fils descend dans son sein, et en s'y incarnant, ne devient plus qu'un, pour ainsi dire, avec elle. La voilà, par le simple consentement qu'on lui demande et qu'elle accorde, la voilà la souveraine des anges qui la révèrent, la médiatrice des hommes qui la réclament, la fille, l'épouse et la mère de son Dieu qui la recherche. Donnez ici l'essor à vos vastes désirs, esprits ambitieux, parcourez tous les projets d'élévation imaginables, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce; sondez même, si vous osez, les abîmes impénétrables de la toute-puissance divine, et jugez si le simple exposé que je viens de vous faire ne renferme pas tout ce qu'il y a, et tout ce qui peut être dans le ciel et sur la terre, de plus grand après Dieu.

Mais pour réunir ainsi tant de grandeurs, ou plutôt pour posséder en soi la source de toutes les grandeurs, qui est en Dieu même, sur qui pensez-vous que Dieu fixe ses regards et qu'il fasse tomber son choix ? Ne vous semble-t-il pas qu'au jugement de tous les sages du monde, l'heureuse créature qui devait approcher de si près la Divinité devait être aussi revêtue de toute la splendeur qui relève les grandeurs humaines, ou du moins être exempte de toute humiliation qui avilit l'humanité, qui la fait ramper sur la terre, et qui la ravale au-dessous des autres hommes ? Juges iniques de la vraie grandeur, inséparable du vrai mérite, apprenez à former vos jugements, non sur l'opinion du monde, mais sur la vérité même. Aveugles et charnels que sont les hommes, comme ils ne se conduisent que par les sens, ils ne jugent du prix des choses que par leur éclat, et tout ce qui ne brille pas à leurs yeux leur paraît vil et méprisable. Rougissez, esprits superbes, votre fausse sagesse est aujourd'hui confondue par la sagesse éternelle.

Pour soutenir le faîte des plus sublimes grandeurs, elle veut un fonds d'humilité proportionné. La maternité divine et tous ses apanages divins ne seront point le partage des puissances couronnées, des richesses abondantes, des services éclatants, des mérites reconnus, des talents applaudis, des vertus même honorées. Dieu habite dans le ciel une lumière inaccessible et sur la terre une nuit impénétrable. Dès l'Ancien Testament, l'arche du Seigneur était non-seulement cachée dans le secret du tabernacle, mais encore enveloppée de voiles épais : figure parfaite de la mère de Dieu, la véritable arche d'alliance de la nouvelle loi. De quelque côté qu'on la considère, ce ne sont que voiles, qu'obscurcissements, que nuages ajoutés les uns aux autres. Si Dieu la prend, comme il l'avait résolu, dans la tribu royale de Juda, il attend que le sceptre et la couronne en soient sortis pour exécuter son dessein. S'il l'a fait descendre des anciens patriarches et des premiers rois d'Israël, comme il le leur avait promis, il ne leur tient parole que quand leurs descendants ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois. S'il la choisit même vierge, pure et sans tache, comme l'exige sa gloire, il lui choisit aussi un chaste mais pauvre artisan, pour gardien et pour époux. Il faut, avant que de monter au plus haut rang, il faut qu'elle soit placée au rang le plus bas ; et elle ne peut devenir si grande aux yeux de Dieu que tout ce qu'elle peut avoir de brillant aux yeux des hommes ne s'évanouisse et ne disparaisse : la noblesse de son extraction par l'humiliation de sa race, la splendeur de sa maison par l'indigence de son état, l'éclat même de sa virginité par l'ombre d'un saint mariage, et la sainteté de sa vie par l'obscurité de sa retraite. Telle était cette vierge selon le cœur de Dieu quand il l'éleva à la dignité de sa mère. Que peut-il donc trouver en elle de proportionné à une si haute élévation ? sa profonde humilité.

Je sais que tous les Pères et tous les docteurs de l'Église, après avoir établi pour principe que la dignité de Mère de Dieu n'a jamais pu se donner à une juste proportion de mérite, ne laissent pas de trouver des raisons de convenance dans la sainteté des perfections qui disposèrent Marie à la maternité divine. Les uns en font honneur à sa pureté virginale, les autres à sa foi vive, la plupart à son obéissance héroïque. Mais tous reconnaissent la profondeur de son humilité pour le premier fondement de son élévation. Tous conviennent qu'agréable à Dieu par plusieurs titres, ce n'est qu'à titre d'humilité qu'elle est devenue sa mère. Tous décident enfin, d'un commun accord, qu'elle est parvenue à ce haut rang, non parce qu'elle a été vierge, non parce qu'elle a cru, non parce qu'elle a obéi, mais précisément parce qu'elle a été humble dans sa pureté, humble dans sa foi, humble dans son obéissance : *Humilitate concepit.* C'est au centre de son humilité que se rapportent en effet tous les plus beaux traits de ces trois principales vertus que le mystère de ce jour nous découvre dans Marie.

Humble dans sa pureté : premier titre de son élévation. Car c'est une distinction trop frappante dans ce mystère pour ne pas d'abord saisir notre attention, que la préférence inestimable que le Dieu de pureté

donne aujourd'hui à la pureté virginale sur la pureté angélique. Distinction qui ravissait saint Paul, et qui lui faisait dire dans un saint transport bien glorieux à la mère de Dieu : Anges du ciel, n'en soyez point jaloux : de quelque près que vous approchiez de Dieu, qui est la pureté même, il sera toujours vrai de dire qu'il a préféré sur la terre une humble fille d'Abraham à tout ce qu'il y a de plus purs esprits parmi vous : ***Nusquam angelos apprehendit, sed semen Abrahæ.*** (***Hebr.***, II, 16.) D'où peut venir, je vous prie, cette prodigieuse différence, qu'un Dieu qui a coutume de se communiquer aux âmes à proportion qu'elles sont pures, fait aujourd'hui d'un ange qu'il envoie simplement pour son ambassadeur, et d'une vierge qu'il choisit pour sa mère. Ah! c'est, répond saint Bernard, que l'un est pur par nature et par privilége de gloire, et que l'autre l'est par choix et par vertu; vertu de l'humilité la plus profonde. Or cette profonde humilité donne à la pureté virginale un relief et un mérite que n'a pas la pureté angélique, et qu'elle ne peut avoir : ***Virginitate placuit, humilitate concepit.*** Car les anges sont purs dans le règne de la pureté, même parmi ses palmes et ses couronnes, mais la Reine des vierges avait fait vœu de virginité, dans un temps où ce genre de perfection n'était pas encore connu sur la terre, et le gardait dans un état où il n'était pas même honorable. Toute sa tribu aspirait par le mariage à l'honneur de contribuer au moins à la naissance du divin Messie. Elle seule, contente de le désirer et de l'attendre, laissait aux autres l'espérance de l'attirer et de le recevoir. Et soit qu'elle ne se jugeât pas digne d'une si haute faveur, soit qu'elle préférât à une faveur incertaine une vertu constante, elle aimait mieux l'humilité qui était le partage des vierges que la fécondité dont les mères tiraient leur gloire.

Les anges sont purs dans la société des anges comme eux et dont la pureté met encore la leur en assurance, mais le modèle des vierges conservait la sienne au milieu d'un monde corrompu, où ce qui paraît de plus pur n'est souvent qu'un poison plus à craindre. Entretiens qu'on appelle indifférents, liaisons ce semble honnêtes, amitiés en apparence innocentes; spécieuses couleurs, que vous cachez souvent de honteuses faiblesses! Aussi cette vierge si pure, instruite par les divines Ecritures que la défiance de soi-même est la garde la plus sûre de l'innocence, avait pris de bonne heure le parti de la retraite, du recueillement et du silence. Loin de ces sociétés dangereuses que forment des sympathies touchantes, loin de ces assemblées brillantes qui étalent aux yeux ce que le monde a de plus séduisant, loin de ces plaisirs enchanteurs où la surprise des sens laisse le cœur sans défense, elle vivait dans une solitude parfaite; il fallait être un ange pour y trouver accès. Encore tremble-t-elle à ses respectueuses approches, autant par humilité que par pudeur; double rempart impénétrable à tous les assauts du monde et de la chair.

Les anges sont purs dans les plus pures délices de l'amour divin; mais la Vierge par excellence l'est jusque dans les plus flatteuses amorces de l'amour-propre. L'ange qui se présente à elle ne lui parle ni de sa naissance, ni de sa beauté, ni de son esprit : une âme solide et vertueuse ne se laisse point surprendre à de si fades éloges et à de si frivoles discours; mais il la félicite de ce qu'elle est pleine de grâce : ***Ave, gratia plena*** (***Luc***, I, 28); de ce que le Seigneur se plaît avec elle : ***Dominus tecum*** (***Ibid.***); de ce qu'elle est bénie entre toutes les femmes : ***Benedicta tu in mulieribus.*** (***Ibid.***) Imaginez, si vous pouvez, quelque chose au-dessus. Oh! qu'une louange est dangereuse et qu'elle a de quoi plaire quand elle relève un mérite modeste et qu'elle sort d'une bouche ennemie de la flatterie et amie de la vérité! Cependant Marie n'y répond que par un trouble muet, mais éloquent dans son silence, et qui marque assez combien son cœur est éloigné de ces applaudissements secrets et de ces vaines complaisances qui causent l'enflure de l'orgueil et corrompent la fleur de la vertu.

Enfin les anges sont purs dans un état où ils n'ont rien qui les tente ni qui puisse les tenter, mais la vierge Mère l'est dans l'épreuve la plus délicate que le ciel se plaît à lui ménager : je veux dire dans l'incompatibilité apparente de la maternité divine avec la pureté virginale : d'une part, l'assurance de parvenir à la dignité la plus sublime et au rang le plus élevé, et d'autre part l'appréhension de perdre un trésor si précieux, et conservé avec tant de soin dès la pointe de ses premiers jours.

Garderez-vous encore ici votre religieux silence, Vierge prudente, et déterminée à vous taire avec humilité, plutôt que de parler avec imprudence? ***Quomodo fiet istud?*** (***Ibid.***, 34.) Non, répond-elle, sans balancer; si pour devenir mère de Dieu, il faut cesser d'être vierge, mon choix est tout fait et mon parti est déjà pris. Je ne puis accepter la maternité divine que vous m'offrez, puisque je ne puis renoncer à la pureté virginale que j'ai promise. Quelle réponse, ou plutôt quel oracle! et saint Bernard n'a-t-il pas raison de dire que, si par un miracle de grâce une vierge si humble et si pure tout à la fois pouvait en même temps être mère, elle ne pouvait être mère que d'un Dieu; et que, si par un miracle de bonté, un Dieu se faisant homme devait avoir une mère, il ne devait avoir pour mère qu'une vierge aussi humble dans sa pureté : ***Neque partus alius virginem aut Deum docuit partus alter.*** Premier trait de son humilité.

Humble dans sa foi : second titre de son élévation. Car, selon l'Evangile, c'est à sa foi que Marie est redevable de son bonheur et de sa gloire, et de toutes les faveurs singulières dont le ciel la comble aujourd'hui. Vous êtes heureuse, lui dit le Saint-Esprit par la bouche d'Elisabeth, vous êtes heureuse d'avoir cru : ***Beata quæ credidisti*** (***Ibid.***, 44); et c'est parce que vous avez cru que tou-

tes les divines promesses qui vous ont été faites vont être accomplies : *Quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi.* (*Ibid.*) Qu'avait donc sa foi au-dessus de celle de tant de patriarches et de prophètes? et en quoi était-elle plus parfaite que les autres, pour être ainsi récompensée de Dieu! Ah! c'est, répondent les Pères, qu'elle était plus humble, plus dépendante et plus soumise; non-seulement quant aux paroles et aux sentiments, mais encore quant aux œuvres et aux effets C'est là la pierre de touche, et de l'humilite, et de la foi : deux vertus étroitement unies ensemble et qui s'entr'aident. L'une sert à élever à Dieu, l'autre fait rentrer en soi-même ; celle-ci pour se connaître, celle-là pour se soumettre ; l'une et l'autre ont pour but de rendre tout ce qu'elles doivent, et à la créature, et au Créateur; toutes deux de la spéculation vont d'abord à la pratique ; et non contentes de penser comme il faut, chacune s'étudie à agir conformément à ce qu'elle croit. Et voilà justement l'explication littérale de cet oracle si célèbre de Marie : comment cela se fera-t-il? *Quomodo fiet?*

Gardons-nous de prendre cette sage question pour un examen curieux. Ne faisons point cet outrage à la foi de la mère de tous les fidèles; foi que Dieu lui-même a préconisée, et qu'il nous propose pour modèle. Laissons ce blasphème à Calvin, en cela non-seulement impie, mais encore insensé. Car, comme remarque saint Augustin, la difficulté que Marie fait à l'ange n'est point un refus de croire ce qu'il lui annonçait; c'est au contraire une preuve de la foi qu'elle y ajoute : *Non est Virginis diffidentia.* Elle croit donc, dit ce Père, que ce mystère s'accomplira, puisqu'elle s'informe comment il doit s'accomplir; c'est-à-dire, non de la manière dont Dieu doit l'opérer en elle, mais de la manière dont elle doit y concourir : *Quod enim futurum esse certa erat, modum quo fieret requirebat.*

Non, ce n'est ni par défiance ni par doute, ni par curiosité même que Marie interroge l'ange du Seigneur; c'est par religion, c'est par devoir, c'est par l'obligation que lui impose le vœu qu'elle a fait de virginité : *Virum non cognosco.* (*Luc.*, I, 34.) Son intention n'est pas de sonder les secrets de Dieu, qu'elle respecte et qu'elle adore; mais de s'instruire de ses volontés qu'elle aime et qu'elle suit. En un mot, le vrai sens de ces paroles : Comment cela se fera-t-il? n'est autre dans la bouche de Marie que celui-ci, selon saint Augustin : Dites-moi donc, que plaît-il à Dieu que je fasse? Or cet acte de demande, ainsi reconnu pour être en même temps un acte de foi, et par la suite du texte sacré, et par le témoignage du Saint-Esprit, quel fonds d'humilité! quel état de dépendance! quelle étendue de soumission ne nous découvre-t-il pas! Soumission non pas simplement de parole et de bouche, mais de cœur et d'esprit. Un ange vient annoncer à Marie la nouvelle la plus capable d'alarmer son humilité, et par là même d'ébranler sa foi. Il lui apprend que le Dieu du ciel et de la terre va s'incarner dans son sein, que le Roi de tous les siècles veut naître d'elle dans le temps ; et que le Fils du Très-Haut la choisit pour sa mère.

Telles sont les déclarations expresses de cet ambassadeur du ciel. Quoi de plus difficile à croire pour une vierge humble d'esprit et de cœur? Q'y a-t-il de plus opposé à ce qu'elle pense et de plus contraire à ce qu'elle sent? Comment pourra-t-elle accorder la foi qu'elle doit à la révélation de sa grandeur, et la vue qu'elle a de son néant et de sa bassesse? C'est ici proprement le triomphe de l'humilité sur l'humilité même en faveur de la foi qui lui défend jusqu'aux plus humbles oppositions, jusqu'aux plus respectueuses résistances. Dieu parle : c'en est assez. Marie croit, et tient déjà pour accompli un mystère dont la simple proposition la jette dans le plus profond étonnement, sans la jeter dans le moindre doute. Loin d'attendre, comme Zacharie, pour se déterminer à croire qu'elle ait vu quelque prodige; loin de demander, comme Daniel, pour s'encourager à croire, qu'on lui marque les semaines, et qu'on lui fixe les temps, elle ne représentera pas même, comme ont fait tant d'autres saints, de peur de paraître hésiter un seul moment à croire, son indignité pour l'emploi dont Dieu la charge et pour le rang où Dieu l'élève. Non moins instruite de ce qu'elle lui doit que de ce qu'elle est, elle lui rend un double hommage, en soumettant à la foi, et la sublimité de ses lumières, et l'humilité de ses sentiments. Que ce premier degré de soumission est déjà méritoire! Voici le second qui donne encore plus de mérite à sa foi.

Soumission non plus seulement de jugement et d'esprit, mais de mœurs et de conduite. Car je l'ai dit : voilà proprement tout le nœud de la difficulté que fait aujourd'hui Marie. Voilà tout le fond de son entretien avec l'ange. Voilà tout l'objet de sa curiosité prétendue, selon Calvin, de son examen et de sa demande. Le soin d'accorder état avec état, devoir avec devoir, engagement avec engagement, la maternité offerte avec la virginité promise. Calmez-vous, Vierge sainte, et soyez tranquille dans l'humble dépendance où vous tient votre foi; elle vous sera toujours fidèle, comme vous lui avez toujours été soumise; vous avez su lui conformer toutes vos actions; elle saura bien allier tous vos devoirs. Libre et captive tout ensemble sous ses divines lois, elle vous conservera vierge, et elle vous fera mère. Ainsi ce Dieu de vérité s'en est-il expliqué lui-même à une de vos premières panégyristes. Heureux, s'écriait-elle, heureux le sein qui vous a porté ! *Beatus venter qui te portavit!* (*Luc.*, XI, 27.) Dites plutôt, ajouta le Sauveur, non pour corriger, mais pour développer son éloge, dites plutôt heureuse l'âme fidèle qui sait croire, et qui s'étudie à pratiquer ce qu'elle croit : *Quinimo beati qui audiunt... et custodiunt.* (*Ibid.*, 28.) C'est-à-dire, comme l'expliquent les Pères, heureuse l'âme qui, docile à la voix que Dieu lui a donnée pour règle, et de sa créance, et de ses mœurs, y soumet ses sentiments, et y

conforme sa conduite ! Heureuse celle qui constamment attachée aux oracles vivants, reconnus pour les véritables guides, leur sacrifie, et la liberté de penser, et la licence d'agir autrement qu'ils n'enseignent et qu'ils ne décident. Heureuse celle qui, contente de l'infaillibilité qui leur est promise, ne cherche ni d'autres miracles pour croire, ni d'autres autorités pour s'assurer. Heureuse celle qui laisse le merveilleux toujours suspect des événements, et le contentieux, toujours équivoque des disputes, pour s'en tenir uniquement à l'invariable du dogme, et à l'inviolable de la pratique ; heureuse celle qui, dans la vraie religion, regarde d'une part le doute, l'examen, la curiosité ; et d'autre part, l'égarement, la séparation, la partialité, comme autant d'apostasies. Heureuse celle enfin, qui sûre de l'assistance du Saint-Esprit, parlant par l'organe de ses ministres légitimes, les écoute sans les contredire, et les suit sans s'en écarter. En un mot, heureuse celle qui, comme Marie, est véritablement et parfaitement soumise dans sa foi : second trait de son humilité. Humble enfin dans son obéissance : troisième titre de son élévation.

Tous les Pères conviennent, à l'honneur de Marie, que ce fut en conséquence de sa réponse décisive, et de son libre consentement, que s'accomplit le grand mystère de l'Incarnation d'un Dieu, et de la rédemption des hommes. Obligation éternelle que nous avons tous à Marie. Malheur à nous, si nous sommes assez ingrats pour la laisser jamais échapper de nos esprits, ou s'effacer de nos cœurs ! L'Eglise a soin de nous en faire souvenir trois fois le jour. Heureux si nous profitons de ses avis, et de l'exemple de tous les fidèles ! Tous soutiennent qu'au moment que Marie prononça cet oracle tout-puissant, sorti du cœur le plus respectueux et de la bouche la plus sincère : *Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole*, le Verbe divin se fit chair, et la plus pure des vierges devint sa mère. Tous reconnaissent enfin son humble obéissance pour le principe de son élévation, et pour la source de sa gloire.

Mais quoi, me direz-vous, est-il donc si méritoire d'obéir, lorsque l'obéissance appelle au comble des grandeurs? Faut-il un si grand fonds d'humilité pour accepter au moins avec résignation, ce qui flatterait les désirs de l'ambition la plus vive? Si la modestie souffre en effet à proportion qu'on l'élève, cette douce violence est-elle si rare? et n'a-t-elle jamais eu d'exemple parmi les saints ? N'a-t-on pas vu dans l'Ancien Testament, la vertueuse Esther monter en tremblant sur le trône ; plier en gémissant sous le faix du diadème qui brillait sur son front; se revêtir en soupirant de l'éclat de la pourpre impériale; prendre à regret le titre de souveraine, et traiter encore de seigneur et de maître celui qui l'ayant choisie pour compagne et pour épouse, l'avait couronnée de sa main, et placée à sa droite?

Jusqu'ici, je l'avoue, ces traits, si vous voulez, sont assez ressemblants. Mais après tout, peut-on s'y méprendre et les méconnaître ? Quelle comparaison entre la figure et la vérité ? L'exaltation d'Esther n'est qu'une faible image de l'élévation, comme son mérite ne fut qu'une ébauche très-imparfaite du mérite de Marie. Toutes deux, il est vrai, furent conduites par l'obéissance et par l'humilité, l'une à la dignité royale, l'autre à la maternité divine. Quelle disproportion pour le terme ! et pour la route, quelle différence ! car l'humilité dans Esther fut élevée sans presque d'humiliation ; et son obéissance fut couronnée sans grand sacrifice. Quelques trames sourdes à rompre, quelques pas hasardeux à faire, quelques mouvements inquiets à se donner : voilà tout ce que lui coûta sa royauté si glorieuse ; encore le ciel prit-il soin d'abord de le lui cacher. Qui sait, lui disait le sage Mardochée, qui sait si Dieu ne vous a pas réservée pour ces temps orageux et pour ces jours critiques ? *Quis novit?* (*Esther*, IV, 14.)

Hélas ! qui sait, en effet, ce que cachent souvent les grandes fortunes ? Chaînes d'or, pompeuses croix, brillants esclavages, pour être bien méritoires, vous demanderiez du moins autant d'humilité que de dépendance, et il arrive qu'on ne porte qu'à regret le joug de la dépendance, parce qu'on ne goûte pas le mérite de l'humilité. Mais que ne coûtent pas à Marie l'une et l'autre vertu dans ce jour même de son élévation et de sa gloire ! L'humilité lui fait déjà sacrifier tout ce que lui promet de spécieux et de grand, selon la nature, l'honneur de mettre au monde un Sauveur et un Dieu ; je veux dire le droit d'être heureuse et honorée sur la terre. Et l'obéissance lui fait accepter par avance tout ce que lui annonce de rigoureux et d'humiliant, selon la foi, la qualité de mère d'un Dieu Sauveur, c'est-à-dire la nécessité de partager les rigueurs de sa mort et les opprobres de sa croix. Car tout cela est compris dans la courte réponse de Marie : *Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole.* Comme si elle eût dit à l'ange : Vous m'annoncez pour fils le Fils de Dieu et le Sauveur des hommes ; c'en est assez : le reste est prédit. Je prévois sa destinée et la mienne qui en dépend. Allez donc, et portez de ma part au grand maître qui vous envoie le consentement que vous me demandez et qu'il attend : c'est à lui d'ordonner et à moi de me soumettre. Qu'il m'humilie ou qu'il m'élève, qu'il m'afflige ou qu'il me console, qu'il me couronne ou qu'il me crucifie sur la terre, j'adore ses desseins, je souscris à ses arrêts, je me conforme à ses adorables volontés : sa mère par son choix, puisqu'il le veut ainsi, mais son humble servante par mon devoir : *Ecce ancilla Domini.* Voilà l'acte d'obéissance que les docteurs de l'Eglise préfèrent à tous les actes les plus héroïques des saints, et qu'ils regardent comme la compensation parfaite de l'orgueilleuse révolte et de la désobéissance criminelle de tous les hommes. Eve, en effet, désobéit sur la foi d'un ange de ténèbres dont elle crut les trompeuses promesses plutôt que les infaillibles menaces de Dieu ; Marie obéit sur l'assurance d'un ange

de lumière dont la parole n'est que le fidèle écho de la parole de Dieu. Eve désobéit, flattée de la folle espérance de ressembler à Dieu, lui qui n'aime rien tant que l'obéissance ; Marie obéit, jalouse de la solide gloire de se conformer à ce Dieu qui se fait homme pour se faire obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. Eve désobéit et entraîne son époux dans la même révolte en le rendant complice de son crime par une maudite complaisance; Marie obéit et engage son époux à une soumission pareille en ne lui révélant rien du mystère qui lui est confié, et se reposant sur Dieu du soin de l'instruire de ses desseins et de lui intimer ses ordres. Quel profond secret et quel modeste silence! Recueillez tous les traits que les Pères ont dispersés dans les différents parallèles qu'ils ont fait de l'obéissance de la Mère de Dieu et de la désobéissance de la mère des hommes. Vous y verrez le contraste le plus parfait de l'orgueil et de l'humilité.

Que conclure de ces vérités reconnues et fondées sur les premiers principes de la foi? Que la véritable grandeur consiste dans le mérite ; le vrai mérite dans la vertu ; la plus sublime vertu dans l'humilité la plus profonde : qu'ainsi sans être humble on ne peut être vraiment grand, ou plutôt qu'on n'est vraiment grand qu'à proportion qu'on est humble. Le simple exposé de ce mystère développe toute la suite de ces propositions qui en sont les conséquences nécessaires.

Car n'est-ce pas un trait bien remarquable dans l'entretien de l'ange avec Marie, que le silence qu'il garde sur les glorieux apanages de l'auguste dignité qu'il vient lui offrir? Envoyé du ciel exprès pour obtenir son consentement à la maternité divine, n'était-il pas naturel que, voyant surtout qu'elle balançait à l'accepter, il lui fît au moins sentir tout ce qu'elle avait droit d'en attendre? Mais non ; c'est là de part et d'autre le seul article oublié : Marie se contente d'apprendre ses devoirs et l'ange néglige de lui parler de ses avantages. Détrompez-vous donc par cet exemple, juges aveugles de la grandeur. Eblouis de l'éclat que Dieu lui prête, mais qu'il ne lui cède pas, vous la confondez avec l'appareil qui la précède, avec la pompe qui l'environne, avec la puissance qui l'accompagne, avec le bruit qui la suit; faibles dehors qui vous amusent et qui vous trompent. Jetez plutôt les yeux sur les contraintes qu'elle impose, sur les devoirs qu'elle prescrit, sur les assiduités qu'elle demande, sur les terribles comptes qu'elle oblige à rendre un jour à Dieu. Elle vous donnera moins d'envie que de crainte. Ne séparez jamais des dignités l'honneur et la peine, ou plutôt rendez à Dieu l'honneur, prenez, gardez la peine pour vous, et persuadez-vous que la grandeur ne réside pas dans la décoration, mais dans la personne; qu'elle se soutient par le travail et non par le spectacle; que c'est enfin le mérite et non la montre qui fait les grands. Et quel mérite encore? Le mérite de la plus pure vertu. Autre leçon que nous donne ce mystère en nous découvrant dans l'élévation de Marie d'admirables perfections : sa pureté, sa foi, son obéissance et sa résignation au bon plaisir de Dieu. De pareils exemples, grands du monde, ne sont pas vos modèles, et de semblables dispositions n'entrent pas dans le plan que vous vous faites de la grandeur. Les plus sages parmi vous la font dépendre de qualités intérieures, à la vérité, mais purement humaines. Probité sans reproche, valeur sans témérité, penchant à obliger, émulation à servir, modération dans le succès, constance dans la disgrâce; voilà ce qu'on appelle grandeur d'âme, générosité de cœur, force d'esprit; quoique ces vertus morales ne soient souvent que des vices déguisés, moins propres à faire de grands hommes selon le monde que de grands pécheurs devant Dieu. Apprenez à juger de la vraie grandeur par le vrai mérite, et du vrai mérite par la pure vertu. C'est là le seul moyen d'en juger comme Dieu en juge lui-même, et par conséquent d'en juger comme il faut.

Mais quelle est cette vertu fondamentale du vrai mérite et de la vraie grandeur? Peut-on en douter depuis que les Pères sont convenus d'un commun accord que Marie n'a été élevée que pour son humilité et à proportion de son humilité même, et que s'il y eût eu sur la terre une créature plus humble qu'elle, Dieu la lui aurait préférée et l'aurait choisie pour mère.

Car voici comme raisonnent ces saints docteurs. Suivez leur raisonnement, je vous prie ; il renferme tout l'esprit de ce mystère. L'humilité est une disposition essentielle à la vraie grandeur, soit pour corriger les défauts qui lui sont naturels, soit pour former les vertus qui lui sont étrangères, soit pour détourner ses yeux des vertus qu'elle a et les attacher sur celles qu'elle n'a pas et qu'elle doit avoir pour être parfaite. Oui, l'humilité corrige les défauts naturels aux grands du monde : la fierté que le rang inspire ; le luxe que l'opulence enfante ; l'inapplication que le plaisir nourrit ; le désordre que la paresse fomente ; l'injustice que la faveur produit ; l'ingratitude que donne le droit d'être servi. L'humilité forme encore les vertus étrangères aux hommes qui ne sont pas vraiment grands selon Dieu : la foi qui est l'humilité de l'esprit ; la confiance en Dieu, qui est l'humilité du cœur ; la tempérance qui est l'humilité des sens ; la modération qui est l'humilité de tous les désirs ; la pénitence qui est l'humilité de toutes les passions, et la religion qui est l'humilité de tout l'homme. L'humilité détourne enfin les yeux de ceux qui se piquent d'être vraiment grands de leurs vertus prétendues pour les attacher sur leurs véritables défauts. C'est elle qui leur donne horreur de la flatterie qui les assiége et des flatteurs qui les obsèdent ; redoutables ennemis, uniquement attentifs à leur faire perdre la véritable idée de ce qu'ils sont, et à les entretenir dans la fausse idée de ce qu'ils ne sont pas. C'est elle qui les met même en garde contre la louange la plus sincère, dangereux poison de la vertu, qui cesse d'être

vertu dès qu'elle devient superbe. C'est elle enfin qui leur apprend, à l'exemple de Marie, à préférer les avis aux éloges, et à mieux aimer entendre parler de leurs devoirs que de leurs mérites. N'est-ce pas là l'exercice véritable de l'humilité, et de cette humilité profonde que Dieu se plaît à combler de ses plus précieux trésors?

On ne peut donc, sans être humble, être véritablement grand, ou plutôt on n'est grand devant Dieu qu'à proportion qu'on est humble à ses propres yeux. Reconnaître qu'on n'est rien et se compter pour rien, c'est la disposition la plus prochaine aux faveurs du Tout-Puissant qui de rien a créé toutes choses. Il ne veut point d'autre fond pour opérer ses plus parfaits ouvrages. Du néant d'où nous tirons tous notre origine, il a fait éclore les merveilles de la nature; et du néant où nous ramène la vertu, il fait sortir les merveilles de sa grâce. C'est ce que nous montre aujourd'hui une vierge élevée à proportion de son humilité. Premier exemple. Pourquoi donc rougir de s'humilier parmi les hommes, puisque c'est le seul moyen de s'élever jusqu'à Dieu? le terme est glorieux, et la voie ne déshonore point. Car si l'on ne peut être vraiment humble sans humilité, on peut être vraiment humble sans bassesse. C'est ce que va nous montrer encore une vierge humble à proportion de son élévation. Second exemple, et seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Saint Bernard, éclairé des plus pures lumières de la foi, et pénétré des plus tendres sentiments de la piété envers la mère de Dieu, ne pouvait se lasser d'admirer ses dispositions et sa conduite après son élévation, et surtout son silence, sa soumission, sa dépendance à l'égard de son époux. Vertus sublimes par leur humilité même, qui faisaient dire à ce saint docteur : Eh! d'où tirez-vous cet abaissement profond dans un si haut degré de gloire? la plus humble des vierges, et la plus glorieuse de toutes les mères! *Unde tibi humilitas, o beata! et humilitas tanta?*

La réponse à cette demande est aisée à faire. Elle est renfermée dans la maxime générale dictée par le Saint-Esprit. C'est dans votre sein, nous dit-il à tous, par son prophète, c'est dans votre sein même que se trouve le motif et la mesure de votre humilité : *Humiliatio tua in medio tui.* (*Mich.*, VI, 14.) Les enfants des hommes, pour s'humilier comme il faut, n'ont qu'à se sonder et qu'à s'approfondir. Que découvrent-ils, que néant et que péché? Sources inépuisables pour eux, d'humiliantes réflexions dans leurs esprits, et dans leurs cœurs de bas sentiments d'eux-mêmes : *Humiliatio in medio tui.* Et la mère de Dieu, pour s'humilier comme elle fait, au moment même qu'elle devient sa mère, n'a qu'à jeter les yeux sur ce qui lui est le plus intimement uni. Que voit-elle, je vous prie? Elle voit, à la vérité, un Dieu dans son sein : quel honneur! quelle gloire! mais un Dieu caché, un Dieu, pour ainsi dire anéanti : *Exinanivit semetipsum.* (*Philipp.*, II, 7.) Ne sont-ce pas là autant de raisons pour elle de tenir sa dignité cachée dans le silence, abaissée dans la soumission, anéantie en quelque sorte dans la dépendance, à l'exemple de son Fils : *Humiliatio tua in medio tui;* et par là d'être humble à proportion de son élévation, selon la règle prescrite par le Saint-Esprit. Humiliez-vous autant que Dieu vous élève : *Quanto magnus es, tanto humilia te.* (*Eccle.*, III, 20.) Oui, c'est l'exemple d'un Dieu caché dans son sein qui engage Marie à tenir sa dignité cachée dans le plus profond silence. Et quel autre principe de religion pouvait lui faire garder un secret inviolable sur le grand mystère qui venait de s'opérer en elle pour le salut du monde? Jamais nouvelle ne dut plutôt se publier. Elle n'était pas même venue du ciel pour être ignorée sur la terre. Nulle défense expresse n'empêchait de la révéler. La manière même dont elle avait été d'abord annoncée semblait inviter à la répandre : l'ange du Seigneur avait dit à Marie qu'elle allait concevoir le Fils du Très-Haut, le Sauveur des hommes, le Roi de tous les siècles. Après une déclaration si intéressante, quelle langue si retenue et si modeste ne se fût pas fait un scrupule de se taire, et un devoir de parler? Devoir de charité envers tant d'âmes ferventes qui languissaient dans le désir et qui soupiraient dans l'attente de leur libérateur; devoir de reconnaissance envers Dieu qui veut être remercié pour toutes les faveurs qu'il accorde et de toutes les créatures qu'il favorise; devoir surtout de fidélité envers un chaste et fidèle époux qui, faute d'être instruit de ce bonheur inespéré, allait être exposé à l'épreuve la plus rude : que de raisons en faveur au moins de quelque discrète confidence! Pour justifier, dans une rencontre si délicate, le parti d'un silence profond, il fallait une autorité au-dessus des lois ordinaires, et pour l'embrasser, l'humilité la plus parfaite. Or cette autorité victorieuse, cette humilité triomphante, c'est l'exemple du Verbe fait chair.

Du sein virginal où il s'est incarné, et du profond silence qu'il y garde, ce Verbe muet encore et caché fait entendre par avance à son humble mère la vérité qu'il vient apprendre au monde plein d'orgueil. Leçon d'humilité. Je vous ai donné l'exemple, leur dit-il, afin que vous fassiez ce que j'ai fait : *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.* (*Joan.*, XIII, 15.) Humiliez-vous donc, confondez-vous, ne parlez pas plus de vous que je parle de moi-même. Attentifs à suivre la volonté du Seigneur, ne vous produisez jamais que par ses ordres, employez à son fidèle service le temps précieux qu'il vous donne, et ne prévenez pas les glorieux moments qu'il a réservés à son souverain pouvoir; sa gloire est indépendante de la vôtre, gardez-vous de les confondre. Songez uniquement à lui obéir et à lui plaire et abandonnez-lui le succès de

ses desseins et le soin même de votre honneur.

A cette divine leçon comment répond Marie? Par un profond silence. Elle vérifie à la lettre ce qu'elle a déjà dit de vive voix : Je suis la servante du Seigneur: *Ecce ancilla Domini.* Pourquoi donc m'élèverais-je tandis qu'il s'abaisse? A quelle fin me ferais-je connaître, lorsqu'il se plaît à se cacher? de quel front sortirais-je du centre de ma bassesse dans le temps qu'il s'y concentre par humilité? Il est mon modèle dans son obscurité, et mon oracle dans son silence. C'est à moi de me cacher et de me taire avec lui, tant qu'il lui plaira de se taire et de se cacher. Que tout se fasse donc selon sa parole et suivant son exemple: *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

O mère inconnue d'un Dieu vraiment caché! que votre conduite, conforme à l'exemple de votre Fils, est différente de la conduite des enfants des hommes! Entêtés de leur mérite, curieux de l'estime, jaloux de l'approbation, avides de louanges sur les bonnes qualités qu'ils croient avoir et que souvent ils n'ont pas. Tels sont surtout les grands du monde. Comme ils naissent dans les honneurs, et qu'ils croissent parmi les applaudissements, ils se familiarisent tellement avec la gloire, qu'ils la regardent comme un apanage de leur état. Ce n'est pas assez à leur gré que l'on fasse grâce à leurs défauts, si l'on ne rend hommage à leur prétendu mérite. Qui ne les loue pas les blâme, qui ne les flatte pas les offense, qui ne les encense pas les outrage. Idolâtres d'eux-mêmes, ils ne cherchent que des adorateurs, et croient qu'on leur fait injustice dès que sous leurs pas on ne sème point les fleurs qu'ils devraient au moins fouler aux pieds, et dont ils se couronnent en secret; encore si cette vaine ostentation ne régnait que dans le monde profane ; mais hélas! quelle tyrannie n'exerce-t-elle pas dans le monde même le plus chrétien? On n'est guère vertueux, qu'autant qu'on l'est avec succès. La vertu se soutient tant qu'elle est applaudie, elle se dément dès qu'elle est renfermée dans le secret; elle se cache, si vous voulez, quelquefois, mais elle veut qu'on s'aperçoive qu'elle cherche à se cacher; elle affecte un silence qui invite tout le monde à la préconiser, et souvent elle est la seule ou la première à se déprimer, pour forcer les plus critiques à faire son éloge.

De combien de beaux prétextes de sagesse, d'édification et de zèle, ne couvre-t-on pas ces vanités délicates? Abus, dit le Saint-Esprit, abus. La véritable sagesse fuit toujours l'éclat : *Trahitur sapientia de occultis.* (*Job*, XXVIII, 18.) Le monde n'est pas édifié de voir son orgueil combattu par un orgueil plus subtil, et Dieu n'est jamais mieux glorifié que par l'humilité la plus profonde.

C'est encore l'exemple d'un Dieu soumis à sa conduite, qui fait prendre à Marie, dans son éminente dignité, le parti de la soumission la plus humble. Qu'il est difficile de fléchir et de plier dans un rang où l'on se voit au-dessus de tout le monde! Que les moindres condescendances coûtent au faîte des grandeurs! Quelle répugnance n'a-t-on pas à se soumettre, quand on se croit en droit de commander. Marie, en qualité de mère de Dieu, se trouvait revêtue d'une dignité qu'elle ne pouvait partager avec personne. Elle avait vu le ciel même s'abaisser à ses pieds, et les anges lui rendre hommage, elle n'ignorait pas ce qu'elle fit entendre à sa cousine, peu de temps après son élévation : que souveraine de l'univers, elle régnerait sur les têtes couronnées; et que les plus grands rois du monde se feraient gloire d'être les premiers de ses sujets : *Beatam me dicent omnes generationes.* (*Luc.*, I, 48.) N'était-ce pas là des titres légitimes pour ne pas ramper au moins dans une union où la sujétion est volontaire, et la domination doit être respectueuse, où la supériorité n'exclut point l'égalité, et où la subordination n'est après tout que société et compagnie.

Cependant, attentive à étudier tous ses devoirs, et fidèle à les remplir tous, Marie, sans avoir égard à ses priviléges particuliers, s'en tient à la loi générale : *Epouses, soyez soumises à vos époux;* et elle respecte, dans le sien, Dieu même qui la gouverne.

Mais encore dans quelle occasion : dans la conjoncture la plus délicate pour elle, où il s'agit de son honneur et de sa vie, lorsqu'elle aperçoit le fidèle témoin de son innocence, étonné de la voir enceinte, surpris avec raison du religieux silence que garde Marie sur ce sujet; interdit lui-même sur le sacré mystère qu'il entrevoit, et qu'il ne peut pénétrer, irrésolu sur le parti qu'il doit prendre; et prêt à se bannir, comme indigne d'elle, plûtôt que de la soupçonner indigne de lui. C'est dans ces moments critiques que tranquille sur son sort, cette humble épouse attend tout de son saint époux, sans songer à le prévenir, qu'elle le regarde comme son ange tutélaire, et qu'elle a pour lui la même déférence que pour Dieu même, dont il tient la place.

D'où peut venir dans cette mère de Dieu ce fonds de soumission pour un homme, son supérieur à la vérité par son choix, mais du reste son inférieur en dignité et en mérite? De l'exemple de son fils : *Nonne Deo subjecta erit anima mea* (*Psal.* LXI, 2), se dit-elle : *Ab ipso enim salutare meum.* (*Ibid.*) Eh! comment refuserai-je de me soumettre à celui que Dieu m'a donné pour époux, tandis que Dieu veut bien se soumettre à moi-même, comme à celle qu'il a choisie pour mère? Ai-je donc plus de droit de maintenir ma dignité, que n'en a le Souverain de tous les êtres de soutenir sa majesté? Si par amour il s'abaisse pour s'unir à moi, ne dois-je pas m'abaisser par reconnaissance, pour me lier à lui davantage, et pour lui plaire? En s'humiliant ainsi pour me sauver, ne m'avertit-il pas de m'humilier de plus en plus, de peur de me perdre? Il est mon Créateur, mon Sauveur et mon modèle: et il prend ma volonté pour règle de la sienne. Que celui donc qu'il m'associe pour lui com-

mander, soit aussi mon guide, mon oracle et mon chef. Ainsi raisonna d'abord Marie. Ainsi vécut-elle dans la suite.

Que cet exemple de soumission, lien précieux de l'union conjugale, n'est-il suivi de toutes les personnes qui, sans avoir les prérogatives de Marie, entrent dans les mêmes engagements! L'on y verrait régner constamment la paix et la concorde, que produit le concert des esprits et des cœurs: au lieu qu'on n'y entend que trop souvent frémir la jalousie et murmurer la discorde, suites naturelles de l'opposition des sentiments et de la contrariété des inclinations. Et n'est-ce pas de là que naissent tous les jours ces funestes étincelles de division, qui font aboutir à des ruptures odieuses les alliances les mieux assorties? Remontez à l'origine de la plupart de ces éclats scandaleux: et vous verrez qu'il en est peu, où plus de sagesse et de conduite d'une part, je l'avoue, mais d'autre part aussi plus de soumission, ou du moins plus de complaisance n'eût-pu les prévenir, ou les éteindre. Et voilà pourquoi, remarquent les Pères, le Sauveur voulut dans la suite, qu'à ces noces de bénédiction, qu'il honora de sa présence, sa sainte mère fût invitée la première, comme le modèle, non-seulement de l'innocence et de la pureté, mais encore de la soumission et de l'humilité: vertu qui contribue plus qu'aucune autre à sanctifier un état, où la mère d'un Dieu ne s'est sanctifiée elle-même qu'en s'abaissant et en s'humiliant, à proportion de son élévation et de sa grandeur.

Enfin, c'est l'exemple d'un Dieu anéanti, ainsi que parle saint Paul : ***Exinanivit semetipsum*** (***Philip.***, II, 7.), qui apprend à Marie à tenir sa dignité, comme anéantie dans la dépendance. Car n'est-ce pas une espèce d'anéantissement de sa dignité que son parfait assujettissement à une autre autorité qu'à celle de Dieu même? Quel autre qu'un Dieu avait droit de commander à celle à qui un Dieu obéissait? Et, supposé que le ciel eût des oracles à donner à de si augustes sujets, l'ordre naturel ne semblait-il pas demander qu'il s'adressât directement à la mère, afin de conserver les droits de sa maternité? Ainsi en usa d'abord la sagesse éternelle avant l'incarnation : ses premières attentions furent toutes pour Marie. Personne sur la terre n'entra dans le sanctuaire de leurs divins secrets. Un ange seul en fut le confident et le dépositaire. Et le Dieu du salut, au moment qu'il vint ici-bas en commencer le grand ouvrage, ne voulut avoir pour coopératrice de ses miséricordieux desseins, que sa sainte mère. N'était-ce pas là suffisamment en établir la dignité et en déclarer la prééminence?

Cependant, après l'incarnation, cette dignité s'éclipse et cette prééminence disparaît. Ce Dieu fait homme pour se faire obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, engage sa sainte mère à se ranger sous les mêmes lois et à vivre dans la même dépendance. La voilà comme anéantie à l'exemple de son Fils. Le mérite d'obéir avec lui devient désormais son unique gloire; l'honneur de commander passe tout entier à son époux. C'est à lui que les ordres de Dieu s'adressent; c'est à lui que volent les ambassadeurs du ciel, c'est à lui que les oracles divins se révèlent. C'est lui qui impose au Verbe incarné ce sacré nom que Marie avait appris la première, et sans lequel il n'y a point de salut à espérer. C'est lui qui dispose de sa personne adorable, qui la produit au jour ou qui la cache dans les ténèbres C'est lui qui dit au Fils et à la Mère : Fuyons en Egypte, ou retournons à Nazareth; et le Fils et la Mère lui obéissent. En un mot, Marie, quoique ici-bas à la tête du mystère de l'Homme-Dieu, dépend en tout du chef de la sainte famille; l'image et l'origine de cette Eglise sainte qui renferme tous les enfants de Dieu et tous les cohéritiers de Jésus-Christ. Or cette entière dépendance dans la mère d'un Dieu n'est-elle pas le comble de son humilité, proportionné au faîte de sa gloire?

Quelle leçon pour toutes les personnes qui tiennent les premières places dans la maison de Dieu! et quelle censure de cet esprit de domination qui souvent les y fait entrer, et que souvent elles y conservent; de cette excessive délicatesse dont elles se piquent sur tout ce qui touche, je ne dis pas leur ministère, mais leur autorité; de cette scrupuleuse attention qu'elles ont à se faire rendre tout ce qui est dû à leur caractère, plutôt qu'à s'acquitter de tout ce qu'elles doivent elles-mêmes à des dignités uniquement fondées sur les humiliations de Jésus-Christ!

Quel exemple pour tous les fidèles, et quelle condamnation de cet eprit d'indépendance qui se soulève contre tout ce qui le soumet et ce qui le captive; de ces orgueilleuses résistances qui refusent d'obéir aux puissances les plus légitimes, et de se soumettre aux ordres les plus sacrés; de ces scandaleuses révoltes qui tendent à répandre la zizanie dans le champ du Seigneur, à semer le schisme et à séparer les membres du chef!

Quel modèle enfin pour toute âme vraiment chrétienne! Quel engagement à se défendre de la vanité, et à combattre l'orgueil! vice fatal, passion funeste, qui a perverti le premier homme et perdu le premier ange. Quoi de plus propre à les confondre, que le contraste de l'humilité de la mère d'un Dieu, fondée sur l'humilité d'un Dieu fait homme? A la vue de ces deux objets rapprochés, oserait-on bien encore regarder l'humilité, fondement de toutes les vertus chrétiennes, comme une simplicité et une bassesse? Est-il donc rien de plus grand que ce qui nous lie davantage au centre de la grandeur même? et tout trait de ressemblance avec un Dieu humilié et anéanti r est-il pas pour nous un titre d'honneur et de gloire?

Ce sont les sentiments que Marie conserva toujours dans son cœur depuis le moment de l'incarnation, et qui la rendirent aussi

humble à ses yeux qu'elle était élevée devant Dieu. Ah! Seigneur, disait-elle sans cesse dans ce sacré cantique dicté, ce semble, pour elle par l'un de ses ancêtres, à qui la promesse de son élévation avait été faite, Seigneur! vous le savez : comblée de vos faveurs, je ne me suis point enflée de mes avantages : *Domine! non est exaltatum cor meum* (*Psal.* CXXX, 1) ; et élevée de votre main au plus haut rang, je n'ai point perdu de vue ma bassesse : *Neque elati sunt oculi mei.* (*Ibid.*) Des miracles de grâce que vous avez opérés en moi ont toujours eu pour contrepoids l'idée du néant dont vous m'avez tirée comme les autres, dans l'ordre de la nature, et, devenue votre mère, je n'ai jamais oublié que j'étais votre créature et votre humble servante : *Neque ambulavi in magnis*, *neque in mirabilibus super me.* (*Ibid.*) Mais quand j'aurais été tentée d'orgueil, quand la vaine gloire serait venue flatter mon âme : *Si non humiliter sentiebam* (*Ibid.*, 2.), pouvais-je oublier ce Fils unique de Dieu que j'ai conçu dans mon sein, que j'ai nourri de mon lait comme le Fils de l'homme : *Sic ut ablactatus super matre sua* (*Ibid.*)? et son anéantissement profond pouvait-il m'inspirer d'autres sentiments que les siens propres? *Ita retributio in anima mea.* (*Ibid.*) O vous donc, qui faites profession de croire et d'espérer en lui, peuples fidèles! imitez-le comme moi dans ses abaissements. Suivez-le, à mon exemple, dans ses humiliations : *Speret Israel in Domino* (*Ibid.*, 3) ; et assurez-vous, quelque grands que vous puissiez être sur la terre, qu'après avoir été humbles, à proportion de votre élévation, vous serez élevés dans le ciel à proportion de votre humilité. Ainsi soit-il.

SERMON V.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Vade ad fratres meos et dic eis : Ascendo ad Patrem meum et patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum. (*Joan.*, XX.)

Allez à mes frères et dites-leur de ma part: Je monte vers mon Père et votre père, vers mon Dieu et votre Dieu.

Est-ce seulement à Madeleine, cette parfaite amante du Sauveur, ou bien encore aux autres âmes fidèles qui le cherchent comme elle, que s'adresse aujourd'hui cet ordre si précis et si touchant? Sont-ce ses seuls apôtres ou généralement tous ses disciples, qu'il veut que l'on instruise de sa gloire et de la part qu'il leur y donne? C'est à tous et de tous les chrétiens, dit saint Chrysostome, que parle Jésus-Christ, quand il dit dans les divines Ecritures : Seigneur, j'apprendrai votre nom à mes frères : *Narrabo nomen tuum fratribus meis.* (*Psal.* XXI, 23.)

Que les mortels, dans leur élévation, oublient les amitiés qu'ils ont faites et les alliances qu'ils ont contractées dans leur abaissement; cette infidélité, hélas! trop ordinaire parmi les hommes, est un effet de leur inconstance naturelle; le cœur d'un Homme-Dieu est incapable de changer. Il ne quitte rien de ce qu'il a pris sur la terre en remontant au ciel. Ses grandeurs peuvent bien le dépouiller de nos faiblesses, mais elles ne peuvent affaiblir son amour. Plus pénétré de tendresse qu'investi de gloire, c'est aujourd'hui, pour la première fois, qu'il ose nous appeler ses frères, lorsqu'il devrait, ce semble, en rougir; et qu'il veut que l'éclat qui le sépare et qui l'éloigne le plus de nous nous en approche et nous lie davantage.

Je viens donc ici de la part de Jésus-Christ, mon maître et le vôtre, qui m'ordonne de vous dire à tous, dans ce jour de son triomphe, que vous êtes ses cohéritiers et ses frères : *Vade ad fratres meos;* que le ciel, son héritage et sa récompense, devient par un effet de sa bonté votre patrimoine et votre salaire : *Ascendo ad Patrem meum et patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum;* qu'il y monte le premier, et qu'il ne tient qu'à vous de l'y suivre, comme votre guide, comme votre chef, comme votre médiateur auprès de son Père.

Trois aimables fonctions dont le Sauveur s'acquitte dans son ascension glorieuse, mais d'où naissent aussi pour nous trois étroites obligations. Guide fidèle, il nous ouvre et nous aplanit le chemin de la gloire; nous devons donc y marcher. Chef glorifié, il brûle d'impatience de se réunir à ses membres, et de nous communiquer sa gloire; nous devons donc y aspirer. Médiateur tout puissant, il travaille à nous procurer la possession de sa gloire; nous devons donc l'attendre et l'espérer.

Ne dites donc plus avec cette inaction, cette langueur, cette défiance, que vous reproche le Prophète : Quand paraîtront les biens dont on nous flatte? *Multi dicunt : Quis ostendit nobis bona?* (*Psal.* IV, 6.) Suivez votre guide, attachez-vous à votre chef, confiez-vous en votre médiateur ; vous trouverez en lui toutes les assurances du bonheur qui vous attend. Comme guide, il vous encourage à y travailler. Comme chef, il vous porte à le désirer. Comme médiateur, il vous engage à l'espérer.

Ce sont les trois rayons de lumière que Jésus-Christ, montant au ciel, répand sur tous ses disciples, et que je vais tâcher de vous développer dans ce discours.

Vierge sainte! vous fûtes présente à ce charmant spectacle, et personne n'en sut mieux profiter; vous accompagnâtes en esprit ce cher Fils triomphant, et près de lui votre cœur prit déjà sa place; aidez-nous à connaître et à nous assurer celle qu'il nous prépare ; c'est la grâce que nous lui demandons par votre intercession. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quel est l'office d'un guide sûr, fidèle et charitable? demande saint Bernard ; est-ce seulement de montrer le terme où l'on doit tendre et le chemin qui y conduit? Non, répond ce saint docteur; c'est encore de donner une si haute idée de l'un, qu'elle aide à surmonter les difficultés de l'autre :

Ut bonam perveniendi obtinere studeas voluntatem.

C'est ce que fit Moïse à l'égard du peuple de Dieu au sortir de l'Egypte; il eut soin dans le désert, en y faisant apporter des fruits délicieux de la terre promise, de lui donner des avant-goûts de son bonheur, pour allumer son courage, et l'engager à redoubler ses efforts; trait admirable de prudence dans ce sage conducteur du peuple de Dieu.

Or c'est l'emploi, dit un prophète, que remplit admirablement le Sauveur en prenant possession de sa gloire; il monte au ciel, voilà le terme : *Ascendet.* (*Mich.*, II, 13.) Il y monte de la montagne des Olives, séjour pour lui de pénitence jusqu'aux larmes, de résistance jusqu'au sang, d'obéissance jusqu'à la mort, même de la croix; voilà la voie : *Pandens iter.* (*Ibid.*) Mais il y monte en faisant voir à ses disciples, par le contraste évident, et l'opposition sensible des rudes épreuves par où il a passé, et de l'état heureux où il paraît, l'infinie disproportion qui se trouve entre la peine et la récompense; voilà le moyen de triompher de tous les obstacles : *Ante eos.* (*Ibid.*). C'est à cette dernière réflexion que je m'attache, comme à la plus remarquable et à la plus utile, qui renferme avec l'esprit, le fruit propre du mystère de l'Ascension glorieuse du Sauveur.

Car pourquoi pensez-vous que Jésus-Christ commence aujourd'hui son entrée triomphante dans le ciel, précisément au même endroit où il avait ouvert sa marche pénible au Calvaire? La montagne du Thabor, déjà consacrée par les premiers rayons de sa gloire n'était-elle pas plus propre à en soutenir l'éclat, que le mont des Olives empreint des traces de sa douleur? Qu'avaient de commun les tristes sanglots dont les rochers de Gethsémani étaient émus encore, et les chants d'allégresse dont aujourd'hui les airs retentissent? Quel rapport entre la faiblesse de Jésus agonisant, et succombant sous le poids de sa tristesse, et l'agilité de son corps glorieux, qui perce aujourd'hui les nues, et s'élève au plus haut des cieux? Ces lugubres idées de chaînes, de fouets, d'épines, et de croix, rappelées par la proximité des lieux où ces cruels instruments de supplice avaient déployé sur le Sauveur toute leur rigueur, n'étaient-elles pas capables de ternir la splendeur d'un si beau triomphe?

Ce sont au contraire ces affreuses images, dont la seule vue semble n'inspirer que de l'effroi, que le Sauveur attache à la pompe de son couronnement, pour en relever l'éclat et en rendre la beauté plus sensible. C'est sur le mont des Olives qu'il s'arrête, comme un vainqueur sur le champ de bataille, pour donner le loisir à ceux qui le suivent de compter et de priser les inestimables avantages de la victoire; c'est le théâtre sanglant de ses souffrances qu'il choisit pour le trône éclatant de ses grandeurs, afin que ses disciples, témoins oculaires et des unes et des autres, se convainquent par leurs propres yeux de cette importante vérité du christianisme; qu'il n'y a nulle proportion entre les plus grandes afflictions de la terre, et les moindres félicités du ciel : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* (*Rom.*, VIII, 18.)

Quelle comparaison en effet, de Jésus souffrant, à Jésus triomphant au jardin des Olives? Souffrez, âmes fidèles, pour votre consolation, que je joigne ici le souvenir des maux passés, à la vue des biens présents. Cette pensée n'est point étrangère au sujet que je traite; puisqu'au sentiment du Prophète, dans l'esprit même des bienheureux, la réminiscence des peines anciennes, loin de troubler la jouissance de leur repos, fait partie de leur bonheur : *Lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala.* (*Psal.* LXXXIX, 15.) Je ne ne sortirai point des lieux d'où ce géant glorieux, comme l'appelle l'Ecriture, a pris son double essor, l'un vers la croix, l'autre vers le ciel : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam.* (*Psal.* XVIII, 6.) Je n'omettrai aucun des tourments qu'il a soufferts; je supprimerai malgré moi ce bonheur intime, cette félicité essentielle qu'il y goûte, et qui se peut bien acquérir, dit saint Augustin, mais qui ne se peut, ni exprimer, ni concevoir, ni estimer : *Acquiri potest, æstimari non potest.* Je me bornerai simplement à la seule gloire accidentelle qui l'environne, et vous verrez, nonobstant l'inégalité de cette comparaison, que le jardin des Olives, pour Jésus-Christ, fut moins fertile en ronces et en épines, qu'en palmes et en couronnes.

Là, il est vrai, son esprit fut livré aux plus désolants objets, son cœur percé des plus vives atteintes, son âme entière plongée dans un abîme de tristesse, son corps trempé de sueurs, couvert de plaies et baigné de sang. Là il se vit trahi par un de ses apôtres, abandonné de ses disciples, délaissé de son Père, saisi par ses propres concitoyens, pour être traîné devant les tribunaux et des tribunaux au Calvaire. Là il parut comme un ver de terre, l'opprobre des hommes, le rebut du monde, l'homme de douleurs. Déguisé-je rien de ses souffrances ? et ne craignez-vous pas, qu'après une si affreuse peinture de ses travaux, je ne trouve rien d'équivalent dans le détail de sa gloire? Ecoutez, écoutez cependant le récit qu'en font les évangélistes et les prophètes, et mesurez, si vous pouvez, les peines du combat au prix de la victoire.

Là même il paraît aujourd'hui, non plus homme en quelque sorte, mais tout Dieu, dit saint Augustin : *Totus Deus.* Son corps, ce semble, n'a plus rien d'humain que la figure; subtil, comme les esprits les plus purs, et impassible comme eux; plus lumineux que les astres, plus rapide que les éclairs, plus fort que la mort même dont il a brisé les liens et secoué l'esclavage; sur sa tête les cieux ouverts, l'enfer désarmé sous ses pieds, autour de lui une multitude innombrable d'illustres captifs mis en li-

berté; les nues lui servent de char de triomphe, tous les anges de cours et d'escorte. De ce trône élevé au-dessus de tous les trônes de l'univers, souverain de tous les monarques, pour commencer sur eux l'exercice de son pouvoir, il leur ordonne pour la première fois de plier, eux et tous leurs empires, sous sa loi, de la recevoir de la bouche de douze pauvres pécheurs, de fléchir le genou à son nom, de courber leurs têtes orgueilleuses sous sa croix; et cela se fait, dit saint Augustin : *Dixit et factum est, jussit et creditum est.* Le voilà désormais reconnu maître du monde, juge de l'univers, arbitre de toutes les destinées, roi de tous les siècles. Eh bien! chrétiens, à s'en tenir là précisément, et sans aller plus loin, la récompense en valait-elle bien la peine, ou les peines égalaient - elles les récompenses? Comptez-en le nombre, comparez-en la grandeur; mesurez-en la durée.

Oh! que ses mérites ont fructifié au centuple! que de torrents de joie pour un ruisseau de larmes! que de rayons de gloire pour chaque goutte de sang! que de trophées pour quelques chaînes! pour un malheureux désespéré que l'enfer lui a enlevé à ses côtés dans le temps de ses souffrances! que de riches dépouilles ravies aux limbes, et placées dans le ciel au jour de son triomphe! que de fervents chrétiens, pour un disciple apostat! quelle armée florissante de généreux martyrs, pour une poignée de lâches déserteurs! que de peuples soumis pour une nation mutinée! que de sincères hommages, et de profondes adorations, pour de vains mépris et d'insensés outrages! que de diadèmes précieux pour une couronne d'épines! que d'autels pour une croix, que de temples pour un Calvaire!

La qualité des biens acquis et celle des maux soufferts ne sont pas moins inégales, ni moins différentes. Ce ne sont au plus, dit un prophète, que de légères semences payées de la plus riche moisson. Eh! qu'est-ce en effet que la terre, où le Sauveur n'avait pas sur quoi reposer sa tête, comparée au ciel, où il prend aujourd'hui séance, et où il foule aux pieds les plus brillants astres du monde? Qu'est-ce que la Judée, où sa personne inconnue reçut de si indignes traitements auprès de l'univers entier, où sa parole annoncée va trouver de la créance et de la soumission dans les esprits; ses bienfaits publiés de l'amour et de la reconnaissance dans les cœurs; son nom révéré, les honneurs dûs à la majesté suprême? Qu'est-ce que le mont des Olives, et joignez-y encore, si vous voulez, celui du Calvaire, si fécond pour lui en absinthe et en fiel, au prix de ces vastes régions, où vont croître désormais, pour lui seul, le parfum et l'encens. Qu'est-ce que les tribunaux de Caïphe, d'Hérode et de Pilate, où il fut accusé, bafoué, condamné au dernier supplice, devant ce lit formidable de justice, ou les anges dès ce jour citent déjà par avance tous les mortels, et où, selon l'expression de l'Ecriture, les juges, les rois mêmes deviendront ses justiciables, et les tyrans les derniers de ses sujets : *Ipse de regibus triumphabit, et tyranni ridiculi ejus erunt.* (*Habac.*, I, 10.)

Mais où l'esprit humain se perd, et ne trouve plus de rapport entre la voie et le terme; c'est dans la durée. L'historien sacré du Sauveur ne compte que trois heures de souffrances au jardin des Olives, à peine une nuit et un jour entiers dans tout le cours de sa passion, au plus trente-trois années de peines dans les divers événements de sa vie mortelle; et quand il vient à son ascension glorieuse, il en ferme l'histoire par ces paroles mémorables : Jusqu'à la consommation des siècles : *Usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.*, XXVIII, 20.) C'est-à-dire, comme l'explique un autre évangéliste, que son règne n'aura jamais de fin : *Et regni ejus non erit finis.* (*Luc.*, I, 33.) Ah! chrétiens, autant d'années dans la joie, que de moments dans la tristesse; c'eût été toujours beaucoup pour allumer notre courage. Autant de siècles dans l'éclat de la royauté, que de jours sous le joug de l'obéissance, ç'en eût été trop pour ne pas piquer notre ambition. Mais non, ce n'en est pas assez, au gré de notre guide, pour réveiller notre langueur, et nous animer à le suivre. Trente-trois années seulement sur la terre, et une éternité dans le ciel; un jour de travail et une éternité de repos; trois heures de combat et une éternité tout entière pour jouir des fruits de la victoire; n'est-ce pas là surabondance, excès, prodigalité de récompense?

Le Sauveur, ce guide si éclairé, se trompait-il donc quand, aux approches de sa mort, il marchait à Jérusalem d'un pas si léger et si prompt, que ses disciples avaient peine à le suivre : *Præcedebat ascendens Jerosolymam.* (*Luc.*, XIX, 28.) Quand il exprimait en des termes si vifs et si passionnés le désir ardent qu'il avait de mourir : Que la vie est longue, disait-il, que la mort est lente! que mon ardeur pour elle est pressante : *Ecce quomodo coarctor.* (*Luc.*, XII, 50.) Quand ses plus doux moments, tels que ceux du Thabor, lui paraissaient amers, ou insipides, s'ils n'étaient assaisonnés de quelques entretiens sur ses tourments : *Dicebant excessum ejus.* (*Luc.*, III, 81.) Quand il ne pouvait souffrir qu'on lui parlât de ne point souffrir, jusqu'à traiter de Satan, c'est-à-dire, d'ennemi de son bonheur, quiconque lui tenait ce scandaleux langage : *Vade, Satana! scandalum es mihi.* (*Matth.*, XVI, 23.) Je sais que l'amour eut plus de part que l'intérêt à ces divins transports; mais quand l'amour y eût moins dominé, l'intérêt seul qu'il y trouvait pour les justifier, n'aurait-il pas suffi?

Le Sauveur, ce guide si fidèle, nous a-t-il donc trompés, quand, pour nous encourager à la conquête des biens du ciel, il nous a dit que la mesure en serait bien comble, bien pleine, bien pressée, et qu'après avoir rempli toute l'étendue de nos mérites, et toute la capacité de notre cœur, elle excéderait encore, et se répandrait bien au delà des

bornes mêmes de nos plus vastes désirs : *Mensuram bonam et confertam, et coagitatam, et supereffluentem dabunt?* (*Luc.*, VI, 38.)

Est-ce illusion, est-ce charme, qui fait que les disciples du Sauveur oublient sitôt et si facilement les douleurs de leur maître dans le lieu même de ses souffrances ? qu'ils laissent là les traces sanglantes de sa passion, pour adorer les glorieux vestiges de son triomphe? et que, tout occupés qu'ils sont de la sphère éclatante où il brille, ils ne jettent pas un seul regard sur les sombres nuages où fut éclipsé ce soleil de justice? Cette éloquente extase ne nous dit-elle pas mieux que tous leurs discours, ce que leur avait répété si souvent Jésus-Christ : *Hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam.* (*Luc.*, XXIV, 26.)

Non, à en juger sur les seules apparences que nous voyons, et mettant à part la valeur infinie des mérites d'un Dieu que nous ne comprenons pas; non, Jésus-Christ n'en a pas trop fait pour conquérir sa couronne : *Hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam;* nous savons ce qu'elle lui coûte, nous lui en avons vu payer tout le prix : nous sommes témoins qu'il n'y a point de vice qu'il n'ait combattu, point de vertu qu'il n'ait pratiquée, point de mal qu'il n'ait souffert. En pouvait-il faire plus? mais en devait-il faire moins pour une si belle récompense? *Hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam.*

Que le gentil se raille donc, que le Juif se scandalise de la croix de Jésus-Christ; que tous crient à l'excès, à la folie! nous en avons été choqués comme eux ; comme eux nous avons cru que c'en était beaucoup trop, trop pour lui d'y monter, trop pour nous de l'y suivre : mais enfin, à la vue de sa gloire, nous voilà heureusement détrompés, et pleinement convaincus qu'à quelque condition que l'on mette, et que l'on obtienne le ciel, Dieu ne peut surfaire, et l'homme ne peut que mésoffrir : *Hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam.* Tels furent les sentiments des disciples à la vue de Jésus-Christ montant au ciel.

De là cet invincible courage qu'ils reprennent au mont des Olives, où ils l'avaient autrefois perdu. De là cette héroïque assurance, qui les retient dans ces lieux de terreur, où ils avaient pris la fuite. De là cette intrépidité sans égale qui les arme dès aujourd'hui contre la fureur des tyrans, et qui leur fait regarder de sang-froid les supplices qu'on leur prépare : de là enfin cette impérieuse rapidité qu'aucun obstacle n'arrête, et qui va bientôt entraîner sur leurs pas un monde entier dans les voies du salut . *Illi autem profecti prædicaverunt ubique :* (*Matth.* XVI, 20.) C'est, dit saint Paul, que depuis ce moment heureux ils ne perdirent jamais de vue le merveilleux spectacle dont ils avaient été les témoins oculaires; Jésus leur conducteur et leur guide, mille fois plus comblé de biens qu'il n'avait éprouvé de peines; la supériorité de son triomphe, sur l'extrémité de ses travaux, et le juste mépris qu'il avait paru faire de ses souffrances et de ses opprobres, comparés à son bonheur et sa gloire : *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta.* (*Heb.*, XII, 2.)

D'où vient, âmes chrétiennes, que le même mystère ne fait pas sur vous la même impression? et pourquoi n'opère-t-il plus parmi nous les mêmes effets? C'est le grand objet de votre foi; c'est le solide fondement de vos espérances; c'est, pour ainsi dire, l'âme de tout le christianisme. Le croyez-vous? le méditez-vous? y pensez-vous même?... Ah! l'on sait et l'on voit tous les jours ce que peut parmi les hommes le moindre intérêt flatteur fondé sur de légères apparences et appuyé de quelque exemple heureux : point d'amertume qu'il n'adoucisse, point de chagrin qu'il ne charme, point de rebut qu'il ne dévore, point de voie qu'il ne tente, point de difficulté qu'il n'aplanisse, point d'entreprise dont il ne vienne à bout. N'y aurait-il donc que l'intérêt du ciel qui cédât aux plus faibles obstacles, lui qui devrait triompher des plus forts?

Quoi! l'exemple d'un petit nombre de braves échappés du milieu des hasards et parvenus aux honneurs militaires fera courir sur leurs traces sanglantes l'élite de la noblesse; l'exemple de quelques négociants enrichis fera risquer tous les jours sur les mers tant de vies et de trésors; l'exemple d'un ou deux favoris heureux fera vieillir à la cour une foule d'ambitieux esclaves : et l'exemple d'un Homme-Dieu surchargé de biens et d'honneurs et pour lui et pour vous, ne pourra vous engager à faire sur ses pas le moindre effort? A vous entendre, l'usage des sacrements gêne, la lecture ennuie, la prière dégoûte, le jeûne incommode, l'aumône coûte, la patience lasse, l'humiliation rebute, le pardon des offenses révolte; autant de vertus qui vous édifient, autant de monstres qui vous étonnent. Ames chrétiennes, craindriez-vous le risque du combat si vous pensiez au profit du vainqueur?

Si, dans vos faibles répugnances, comme les martyrs dans leurs affreux tourments, vous voyiez les cieux ouverts et les anges venir à vous tenant en main vos palmes et vos couronnes, comme eux ne sentiriez-vous pas votre cœur s'élever au-dessus de ses peines, et s'en faire autant de degrés pour atteindre à son bonheur? Eh quoi! la foi de Jésus-Christ triomphant ne vaut-elle pas bien la vue de vos anges tutélaires? N'est-il pas votre premier guide et votre plus sûr conducteur? En a-t-il moins fait qu'il ne vous demande, ou vous promet-il moins qu'il n'a reçu? Que sont vos peines en comparaison de ses travaux, pour que sa félicité soit votre récompense? S'il y a gagné en le payant si cher, vous, en l'achetant beaucoup moins, y perdriez-vous? Cependant vous prisez infiniment son bonheur, et en cela vous ne vous trompez pas; et quand il vous le fait bien

au-dessous, je ne dis pas de ce qu'il vaut, mais de ce qu'il lui coûte, vous vous plaignez que le prix en est excessif, et vous voulez en rabattre; vous ne vous lassez point d'applaudir à son triomphe, et s'agit-il de faire après lui le moindre pas, vous reculez, et vous refusez de marcher à sa suite. Est-ce là le reconnaître pour guide? est-ce là s'avouer son disciple?

Ah! quand une fois Elisée eut appris qu'Elie, son bon maître, devait bientôt monter au ciel, il ne fut plus possible un seul moment de l'en détacher; laissez-moi là, lui dit le prophète, pour éprouver son zèle, laissez-moi, ne me suivez pas; Dieu m'envoie jusqu'en Béthel : *Sede hic, quia Dominus misit me usque in Bethel.* (IV *Reg.*, II, 2.) J'en jure par ce Dieu vivant et par vous-même, répondit Elisée, je ne vous quitterai non plus que l'ombre fait le corps : *Vivit Dominus, et vivit anima tua, non derelinquam te.* (*Ibid.*) Mais demeurez au moins ici, reprit le maître, ne passez pas outre, car les ordres du ciel m'appellent en Jéricho : *Sede hic, quia Dominus misit me usque in Jericho.* (*Ibid.*, 4.) Je n'en ferai rien, répartit le disciple, vous avez beau dire, et Jéricho ne vous verra pas sans moi : *Non derelinquam te.* (*Ibid.*) C'est assez à cette fois, poursuivit Elie, restez en ce lieu, je suis content de vos services; pour moi, Dieu veut que je passe les eaux du Jourdain : *Sede hic, quia Dominus misit me usque ad Jordanem.* (*Ibid.*, 6.) Je sais où vous allez, répliqua son élève, et je veux vous y suivre; fallût-il traverser les mers, Dieu m'est témoin que les mers ne m'effraieront point : *Non derelinquam te.* (*Ibid.*)

De quoi s'agissait-il et qu'attendait ce serviteur fidèle? Don des miracles, don de prophétie, c'était là ce double esprit qu'il sollicitait avec tant de ferveur comme le prix de ses travaux; c'était beaucoup pour le disciple d'Elie : *Rem difficilem postulasti* (*Ibid.*, 10), mais qu'est-ce pour les disciples du Sauveur? Ils ont fait tant de miracles, comme leur maître le leur avait prédit; ils ont pénétré les plus impénétrables secrets de l'avenir; ceux de l'éternité tout entière. Sont-ce des hommes? sont-ce des dieux? On en a douté durant leur vie, et l'on craint qu'on ne s'y méprenne encore après leur mort; leurs ossements décorent nos temples, leurs cendres reposent sur nos autels, leurs noms se lisent à la tête des plus grands noms. Comptez, si vous pouvez, les vœux des peuples devant leurs images; voyez les hommages des souverains à leurs tombeaux; écoutez les acclamations de l'Eglise, qui s'écrie d'étonnement et de surprise : Ah! c'en est trop, Seigneur! c'en est trop pour des hommes, trop d'honneur, de crédit et de puissance : *Nimis honorati sunt amici tui, Deus.* (*Psal.* CXXXVIII, 17.) Sachez, après tout, âmes chrétiennes, que tout cet éclat extérieur de la gloire des saints qui frappe ici nos yeux n'est que la moindre partie de leur récompense, qui n'est autre que celle même du Sauveur.

Dans l'attente donc d'un pareil bonheur, ne devons-nous pas lui dire comme Elisée : *Vivit Dominus, non derelinquam te?* Me voilà prêt, Seigneur, me voilà prêt; que voulez-vous que je quitte, que je souffre ou que je fasse? Faut-il descendre avec vous dans l'étable de Bethléem : *usque in Bethel*, pour y fouler aux pieds tous les biens du monde, pour y renoncer à toutes les commodités de la vie, pour y embrasser la plus étroite pauvreté, trop précieuse indigence qui m'ouvrira vos trésors éternels? *Non derelinquam te.* Faut-il aller sur vos pas en Jéricho : *usque in Jericho*, pour y faire à votre exemple l'office de pieux Samaritain, secourir les affligés, faire couler sur leurs plaies l'onction de la charité, et pourvoir abondamment à leurs besoins? ah! les hôpitaux et les prisons seront désormais mes demeures; les pauvres et les malades l'objet de ma tendresse et de mes soins : *Non derelinquam te.* Faut-il même passer, sous votre aimable conduite, je ne dis pas les eaux du Jourdain : *usque ad Jordanem*, mais le torrent de Cédron, et monter à votre suite sur le Calvaire? ah! j'y embrasserai de bon cœur la croix où il vous plaira m'attacher; j'y unirai mes souffrances aux vôtres, et jusqu'à la mort je vous y bénirai, trop heureux d'être ici-bas quelque temps le compagnon de vos souffrances, puisque je le dois être éternellement là-haut de vos inestimables félicités : *Non derelinquam te.*

Tel est le premier fruit que nous devons tirer de ce mystère : reconnaître le Sauveur pour un guide sûr et fidèle; avouer qu'il ne se trompe point et qu'il ne nous a point trompés, et aller au terme par le chemin qu'il nous a tracé, quelque affreux qu'il paraisse à la nature; mais il faut encore lui rendre hommage comme à un chef glorifié, ressentir l'impatience qu'il a de se réunir à ses membres, et comme tels y aspirer. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

On a beau représenter aux fidèles Jésus montant au ciel, leurs désirs n'en rampent pas moins sur la terre; leurs esprits se plaisent à l'admirer, leurs cœurs n'en sont pas plus ardents à le suivre; l'idée même de ses grandeurs ralentit leur courage, il se mêle à leurs applaudissements publics des défiances secrètes, et l'on se dit à soi-même : Jésus triomphant pense-t-il à nous comme nous pensons à lui? nous donne-t-il autant de part que nous en prenons à son bonheur? lui sommes-nous aussi chers qu'il nous paraît adorable? Injurieux soupçons à la qualité de chef que le Sauveur soutient si bien dans son entrée triomphante au ciel, où il monte, dit saint Paul, comme notre précurseur : *Ubi præcursor pro nobis introivit* (*Hebr.*, VI, 20), et où, dans sa personne, nous prenons déjà place : *Et consedere fecit in cœlestibus.* (*Ephes.*, II, 6.)

En effet, qui sont ces heureux captifs que le Sauveur associe à l'honneur de son triomphe : *Ascendens in altum captivam duxit captivitatem* (*Ibid.*, IV, 8); et qui sont ces for-

tunés spectateurs à qui il en donne des gages si précieux et de si belles assurances? *Dedit dona hominibus.* (*Eph.*, IV, 8.) Ne sont-ce pas les prémices de l'Eglise militante? Ne sont-ce pas les membres de cette société sainte, dont il est le chef? Il est aussi le nôtre : nous lui sommes unis par les mêmes nœuds que les premiers disciples, et nous tenons à lui par des liens bien plus étroits que les anciens patriarches. Jugeons donc de l'ardeur qu'a ce chef glorifié de nous communiquer sa gloire, par l'impatience qu'il témoigne de se réunir au plus tôt tous ses membres dispersés, les uns captifs dans les limbes, les autres errants sur la terre. Il les rassemble, il les amène, il les attache, pour ainsi dire, à son char; mais avec un empressement tel, qu'on n'en connaît pas de semblable : nous sentons l'inclination naturelle que toute âme a pour son corps, et nous voyons celle que tout corps a pour son repos. Ce sont là les deux penchants dans la nature les plus forts et les plus sensibles. Mais l'attache que ce chef glorifié marque à ses membres va bien au delà de celle qu'a l'âme à son corps, et le corps à son repos; puisque même, dans son état glorieux, il leur sacrifie encore l'un et l'autre. Ce sont deux réflexions bien touchantes et bien capables par reconnaissance d'enflammer pour lui nos désirs.

Pour vous en convaincre, permettez-moi de reprendre dès ses commencements la vie glorieuse du Sauveur. A peine ses lèvres mourantes ont-elles prononcé ce triste adieu : *Tout est consommé* (*Joan.* XIX, 30), que son âme affranchie de ses peines abandonne son corps uni comme elle à la divinité, pour en aller procurer la jouissance aux saintes âmes qui souffraient d'en être éloignées; maîtresse de son sort, elle ne pense ni à reculer le moment de sa séparation, ni à avancer celui de sa réunion avec cette autre partie de son humanité sainte. Tous ses empressements vont à joindre au plus tôt ceux que son amour lui rend aussi chers qu'elle-même. Elle dit à son corps : Attendez-moi, je reviendrai bientôt; mais elle dit à ses fidèles : Me voici, jouissez à jamais de ma présence. Elle ne se presse point de faire éclater son pouvoir, à tirer celui-ci des bras de la mort; mais elle ne diffère pas un moment à rompre de ceux-là les prisons et les chaînes. Elle laisse aux anges le soin de publier sa résurrection; mais elle se charge elle-même de porter à ses chers captifs la nouvelle de leur délivrance. Avant que de dire dans l'Evangile : Dans trois jours je ressusciterai : *Post tres dies resurgam* (*Matth.*, XXVII, 63), elle a dit par ses prophètes : Je descendrai dans les plus sombres régions de la terre : *Penetrabo omnes inferiores partes terræ* (*Eccli.*, XXIV, 45); je visiterai en personne tous les morts: *Inspiciam omnes dormientes* (*Ibid.*), et j'éclairerai tous ceux qui espèrent dans le Seigneur: *Et illuminabo omnes sperantes in Domino.* (*Ibid.*) En un mot, l'assurance qu'elle donne à l'un de ses fidèles, a un effet plus prompt que la promesse qu'elle fait à son corps, auquel elle ne dit pas si tôt qu'à lui : Vous serez dès aujourd'hui dans ma gloire : *Hodie mecum eris in paradiso.* (*Luc.*, XXIII, 43.)

C'est donc avec justice que le Prophète veut que l'on chante à ce sujet mille cantiques de louanges; que l'on publie les miséricordes du Sauveur, et que l'on se récrie sur les merveilles de sa bonté pour les hommes : *Confiteantur Domino misericordiæ ejus, et mirabilia ejus filiis hominum* (*Psal.* CVI, 8), d'avoir préféré le contentement des âmes affamées de sa gloire, à la glorification de son propre corps : *Quia satiavit animam inanem, animam esurientem satiavit bonis* (*Ibid.*, 9); d'avoir ouvert les portes des limbes avant que d'ouvrir celles de son tombeau, et de s'être mis en peine de sauver les autres de la captivité, tandis que la moitié de lui-même était encore dans l'esclavage de la mort : *Sedentes in tenebris, vinctos in mendicitate et ferro.* (*Ibid.*, 10.)

L'enfer en frémit de rage, et ce fut un coup bien imprévu pour lui, de voir à ses portes Jésus glorieux, au moment qu'il venait de le laisser étendu sur le Calvaire; d'entendre celui qui venait de dire d'une voix mourante : *Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné* (*Matth.* XXVII, 46)*!* crier d'un ton de maître : O mort, reconnais un vainqueur; rends-moi, cruel enfer, mes dépouilles, redonne-moi ce qui m'appartient : *Ero mors tua, o mors! morsus tuus ero, inferne!* (*Osee*, XIII, 14.) Vos dépouilles, Seigneur! et ce qui vous appartient! Eh quoi? ce qui vous touche de plus près, ce qui vous est le plus cher, n'est-il donc pas au sépulcre? Non, non, répond ce Chef victorieux, je cherche ici mes membres les plus précieux; mon corps mystique aura plus tôt part à ma gloire que mon corps naturel; je veux honorer le premier celui que j'aime le mieux.

Quels furent les transports de ces saintes âmes, lorsqu'après des siècles entiers de la plus vive attente, elles se virent tout à coup au comble de leurs désirs! Quels tressaillements de joie à la vue de leur Sauveur; mais quels sentiments de reconnaissance, lorsqu'après trois jours passés comme un éclair, conduites au sépulcre, elles virent ce sacré dépôt, ce corps adorable, cette portion désirable du Sauveur, pâle, défigurée, immobile, encore ensevelie dans les ténèbres et les horreurs du tombeau, tandis qu'elles étaient déjà dans l'éclat et la lumière! Combien de fois se dirent-elles ce que les Juifs s'entredisaient à la résurrection de Lazare? *Ecce quomodo amabat!* (*Joan.*, XI, 36.) Voyez à quel point il l'aimait!

Il pouvait, et il devait, ce semble, selon l'ordre naturel, pour nous faire part de sa gloire, attendre au moins qu'elle fût complète, ressusciter sur la terre, monter au ciel, y prendre place, et là nous appeler de nos sombres demeures. Mais non, se donner à nous sur-le-champ, tel qu'il est; s'acquitter envers les autres de ses promesses avant que de se rendre à lui-même ce qu'il se doit; descendre en âme dans ce lieu de bannissement et d'exil; porter successivement le paradis aux limbes, et les limbes au paradis;

n'y vouloir entrer qu'avec nous, nous qui n'y pouvions entrer qu'après lui; se faire enfin notre introducteur au ciel, après avoir été notre rédempteur sur la terre; fut-il jamais chef plus zélé pour ses membres, et plus désintéressé pour lui-même?

Ah! divin Sauveur, que les prophètes ont eu raison de vous donner pour devise! Hâtez-vous de recueillir vos dépouilles; pressez-vous d'emmener votre conquête : *Voca nomen ejus; accelera spolia detrahere; festina prædari!* (*Isa.*, VIII, 3.) Ces dépouilles si précieuses à vos yeux ne sont point vos dépouilles mortelles, ni votre humanité sainte, votre plus chère conquête. Vous les laissez languir dans l'attente, et votre activité ne paraît point pour elles; toute votre passion éclate pour les âmes de vos fidèles. Oh! Seigneur, si vous en avez tant pour les disciples de l'ancienne loi, que ne ressentez-vous pas pour vos propres disciples; ce qu'il ressent pour vous, âmes chrétiennes; une inclination, une attache plus vive et plus forte que n'en a le corps même au repos. Suivons l'histoire de sa vie glorieuse sur la terre, et elle vous rendra cette vérité sensible.

L'âme du Sauveur est sortie des limbes, et son corps du tombeau. Les voilà l'une et l'autre à jamais réunis; même impassibilité, même agilité, même rapidité vers le ciel, centre commun de leur repos. Allez donc, Roi de gloire! Allez jouir des fruits de vos travaux; allez où vos mérites vous appellent, et où tendent naturellement vos désirs; aussi bien la terre n'est plus une demeure qui vous convienne; de votre part tout y est accompli, et désormais votre retour au ciel est l'unique prophétie qui vous reste à vérifier encore. Il est vrai, répond ce Chef aimable, mais, n'est-ce que pour moi seul que j'y monte? et outre ces âmes chéries que j'y mène avec moi, n'en est-il pas d'autres dont je suis encore plus spécialement le chef, et qui sont par excellence mes membres? *Vos estis corpus Christi, et membra de membro.* (*I Cor.*, XII, 27.) Mon sommeil et mon absence les ont dispersées, il faut que ma présence et mon activité les rassemblent, et, tant qu'elles seront égarées des voies du ciel, il n'est pas encore temps que mon corps se repose.

En effet, que d'apparitions et de visites! que de mouvements et d'agitations! que de variations et de changements, que de formes et de figures! dans les limbes au moins il demeure près de quarante heures dans le même état; mais de quarante jours qu'il passe sur la terre, il n'en passe pas un seul dans la même consistance : tantôt auprès de son sépulcre, et tantôt sur les bords de la mer : aujourd'hui voyageur, et demain jardinier : ici il permet qu'on le voie, qu'on l'approche, qu'on l'embrasse : là, il se met à table avec ses disciples, les sert et mange avec eux : partout il proportionne, il asservit, il sacrifie la condition glorieuse de son corps aux besoins et aux infirmités des âmes.

Si l'âme de Samuel, évoquée par l'ordre de Saül, ou plutôt envoyée de Dieu sur la terre, se plaignit hautement de la violence qu'on lui faisait, et demanda d'un ton menaçant : Pourquoi troublez-vous mon repos? *Quare inquietasti me?* (*II Reg.*, XXVIII, 15.) Jésus, captivé par amour au milieu même de sa gloire, n'avait-il pas plus de droit de dire à Madeleine, à Thomas, à Pierre, à tous ses autres disciples, pourquoi votre peu de foi me retient-il encore sur la terre? *Quare inquietasti me?*

Mais non : bien éloigné de venir semer la plainte, il commence par leur annoncer la paix : *Pax vobis.* (*Joan.* XX, 21, 26.) Il semble se plaire à voir naître dans leurs esprits de nouveaux doutes pour avoir lieu de leur donner de nouvelles assurances; il ne les satisfait pas tous à la fois, mais tour à tour, afin de prolonger son séjour. Cent fois il prend congé d'eux, et cent fois il revient à eux; il se plaint qu'ils n'ont rien à lui demander, et il trouve sans cesse de quoi leur dire : toujours prompt quand il faut les venir chercher, il n'a jamais fait quand il faut les quitter. Ah! Seigneur, qui ne voit dans ces amoureuses inquiétudes, l'accomplissement littéral de cet oracle du Saint-Esprit : Que vos plus chères délices sont de demeurer parmi les hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (*Prov.*, VIII, 31.)

Votre ascension en est une nouvelle preuve, quoique votre char, au rapport des prophètes, soit déjà suivi de dix mille autres chars, remplis chacun d'un million d'âmes triomphantes : *Currus Dei decem millibus multiplex* (*Psal.*, LXVII, 18); votre amour n'est pas content de cette nombreuse suite, et vous voudriez que tout ce que vous laissez ici-bas de disciples s'y joignît et fût en état de grossir votre cour. Si vous ne les enlevez pas encore au ciel pour les mettre en possession de votre gloire, du moins en les bénissant vous leur en donnez l'investiture : *Benedixit eis :* vous leur protestez que leur intérêt seul vous oblige à vous séparer d'eux pour un temps : *Expedit vobis ut ego vadam* (*Joan.*, XVI, 7); qu'encore quelque temps, et vous venez les prendre : *Iterum venio, et accipiam vos* (*Ibid.*, XIV, 3); que cependant votre amour ne les laissera, ni dans l'inaction, ni dans l'éloignement même; qu'invisible dans le ciel vous y préparerez leur place : *Vado vobis parare locum* (*Ibid.*, 2); et que, voilé sur la terre, vous demeurerez au milieu d'eux, afin qu'ils ne soient pas orphelins : *Non vos relinquam orphanos* (*Ibid.*, 18); qu'enfin votre consolation, c'est que vous les rejoindrez pour toujours : *Ut ubi ego sum et vos sitis* (*Ibid.*, 3); et que, si quelqu'un s'égare et se perd, c'est qu'il voudra s'égarer et se perdre : *Nemo periit, nisi filius perditionis.* (*Ibid.*, XVII, 12.)

C'est dans ces sentiments que Jésus-Christ monte au ciel : doutez-vous qu'il ne les y conserve? les aurait-il laissés si bien tracés dans son Evangile, s'il ne les portait gravés dans son cœur? ce cœur divin brûle donc de vous rejoindre : sentez-vous pour lui la même ardeur? Quoi, le ciel, malgré tous ses charmes, ne peut faire oublier à Jésus-Christ vo-

tre éloignement? et la terre nonobstant tous ses dégoûts, ne peut vous faire soupirer après son aimable présence? est-il donc moins nécessaire à votre bonheur que vous n'êtes utiles à sa gloire? s'il est votre chef, n'êtes-vous pas ses membres? et, en cette qualité, vous est-il permis, dit saint Léon, de ne pas incessamment aspirer où ce chef glorieux et couronné vous attend? *Quo præcessit gloria capitis, eo spes vocatur et corporis.*

Cependant, que vos désirs sont faibles et qu'ils répondent mal à ses empressements! où est en vous cette sainte impatience que vous remarquez en lui? le souhaitez-vous plus ardemment que votre vie, que votre satisfaction même sur la terre? vos jours vous paraissent-ils aussi longs dans le danger continuel où vous êtes de le perdre, que les siens lui paraissaient courts lorsqu'il travaillait à vous mettre en voie de le posséder pour toujours? hélas! touchant au terme, il comptait tous les moments de son pèlerinage sur la terre. Dans peu, disait-il, vous ne me verrez plus; mais peu de temps après vous me reverrez. Les comptez-vous de même, vous qui passez froidement les journées, les semaines, les mois et les années entières sans penser à lui, ou qui y pensez sans le désirer. Ah! ce n'est pas ainsi qu'en ont usé ceux que nous lui voyons aujourd'hui réunis ou prêts de l'être. Que de vœux ont formé pour lui les justes de l'ancienne loi : peut-on les lire sans en être touché? ils ne trouvent point de termes assez forts pour exprimer la vivacité de leurs désirs : c'est une soif brûlante qui les dessèche et les dévore : *Sitivit anima mea ad Deum* (*Psal.*, XLI, 3); c'est un essor impétueux auquel il ne manque que des ailes : *Quis dabit mihi pennas? et volabo* (*Psal.*, LIV, 7); c'est une extrémité pressante qui appelle à son secours et la terre et les cieux : *Rorate, cœli! aperiatur terra!* (*Isa.*, XLV, 8.) De combien de soupirs les disciples ne chargent-ils pas le ciel, depuis qu'il leur a ravi leur bon Maître! au défaut de leurs voix, leurs yeux parlent assez pour eux, dédaignant la terre qu'il quitte, et fixement attachés sur la nue qui le dérobe à leurs regards, ils le suivent encore d'esprit et de cœur, lors même qu'ils ne le voient plus : il faut que des anges viennent exprès les tirer de ce ravissement extatique, et qu'ils les forcent d'aller porter ailleurs leurs regrets et leurs vœux.

Imitons ces hommes de désirs : plus d'estime, plus d'attache, plus d'attrait que pour le ciel : et, si l'on vous demande ce que nous y cherchons, répondons avec l'Ange de l'école; rien que vous, ô mon Sauveur et mon Dieu, qui seul y serez notre récompense : bien ingrat et bien avare est le cœur à qui vous ne suffisez pas : *Non aliam mercedem nisi te :* voilà le moyen de répondre aux empressements de Jésus-Christ montant au ciel, comme un chef glorifié. Mais il y monte encore comme un médiateur tout-puissant; juste sujet pour nous de confiance; c'est la conclusion de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Jusqu'ici la félicité de Jésus-Christ, et sa tendresse ont bien pu animer notre ardeur et exciter notre reconnaissance; mais seules, après tout, elles ne peuvent adoucir le sentiment de nos misères. Le ciel, pour nous être ouvert (et offert même), ne nous en paraît pas plus facile à conquérir; nous y serons pleinement heureux, et nous y sommes ardemment désirés, pourvu toutefois que nous ne nous en rendions pas indignes. Or, c'est cette indignité dont nous n'avons, dans nos iniquités passées et dans nos infirmités présentes, que de trop sensibles témoignages, qui semble nous décourager. Il faut donc, pour relever notre courage, il faut que Jésus-Christ montant au ciel, outre les fonctions de guide fidèle et de chef glorifié, remplisse encore celle de médiateur puissant, pour nous obtenir, et des remèdes suffisants à nos maux, et des secours proportionnés à nos besoins extrêmes; et c'est effectivement, dit saint Paul, l'emploi dont il se charge, en prenant possession de sa gloire : *Introivit in cœlum, ut appareat vultui Dei pro nobis.* (*Heb.* IX, 24.) Jésus-Christ entre au ciel pour s'y présenter incessamment pour nous à son Père. A l'ombre d'une telle protection, quelle doit être notre espérance? Voyons pour l'affermir, et les moyens et les effets d'une médiation si puissante.

Et d'abord, parce que nos iniquités passées sont les plus grands obstacles qui s'opposent à notre bonheur, qui nous ferment l'entrée du ciel, qui nous attirent la haine de Dieu, qui tarissent ses bienfaits, qui allument sa colère : Jésus-Christ, dans sa gloire, prend pour moyen de médiation ses sacrées plaies, et les y conserve, afin de montrer à son Père ces titres précieux de notre rédemption; ce sont les expressions mêmes de saint Ambroise : *Vulnera suscepta pro nobis cœlo inferre maluit, abolere noluit, ut Deo Patri, nostræ pretia libertatis ostenderet.*

Pourquoi ces plaies, je vous prie, dans un corps glorieux? Quelle en est la première fin, et le principal usage? Sont-ce de purs monuments de ses combats, et de simples témoignages de sa victoire? Des reproches réservés à ses ennemis, ou des éloges consacrés à sa gloire? Ce sont encore plus, disent les Pères, des requêtes vivantes, des actes ineffaçables, des traités solennels en faveur des pécheurs. Les caractères en sont marqués de son sang, et l'amour en a gravé tous les traits. Dieu y lit sans cesse les vertus, les mérites, les satisfactions de son Fils, et il y signe le pardon, la vie, le bonheur des hommes. Il y trouve, comme en autant de trésors inépuisables, le payement général de nos dettes, et il y met comme en dépôt le poids immense de ses récompenses; il en tire tout ce que demande sa justice, et il y transporte tout ce que nous a promis sa miséricorde. C'est le sens de ces admirables paroles de saint Cyprien : *Reservatæ in corpore Christi plagæ salutis humanæ pretium exigunt, et obedientiæ donarium requirunt.*

Et, en effet, si les mains du Sauveur, selon saint Paul, captives et percées de clous sur le Calvaire, eurent la force d'arracher à la vengeance de Dieu l'arrêt de mort porté contre nous et de l'attacher à la croix : *Delens quod adversus nos erat chirographum, et affigens illud cruci* (*Coloss.*, II, 14); auraient-elles moins de pouvoir au ciel, maintenant qu'elles sont libres, victorieuses et triomphantes? Si, selon la prophétie de Jésus-Christ, ses pieds élevés sur l'autel du sacrifice, surent tout attirer dans les lieux de la paix, le ciel et la terre, la vie et la mort, les iniquités humaines et les faveurs divines : *Si exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum.* (*Joan.*, XII, 32); placés sur le trône de sa gloire, auraient-ils perdu cet attrait pacifique? Si, à la vue de son cœur expirant, la haine et la colère expirèrent dans celui d'un Dieu vengeur, pour y faire revivre la douceur et la clémence, au spectacle toujours présent de ce même cœur, ouvert de toutes parts à nos âmes, refuseraient-ils en sa considération, de leur faire un accueil favorable? Le Sauveur, pour être glorifié, n'est-il donc plus Sauveur? La prééminence de son état affaiblit-elle son crédit? Ses plaies, plus glorieuses que jamais, sont-elles devenues moins éloquentes? Et Dieu, vaincu à leur premier aspect, peut-il, sans se laisser fléchir, en soutenir l'éternelle présence?

Non, non, mes chers enfants, disait aux premiers chrétiens le disciple bien-aimé; n'abusez pas seulement de ces gages de salut pour consommer votre perte, et n'allez pas vous prévaloir de l'entremise du juste pour vous rendre plus coupables : *Filioli mei, hæc scribo vobis, ut non peccetis.* (I *Joan.*, II, 1.) Mais, si vous vous sentez criminels, et que votre conscience vous condamne à l'enfer, ne désespérez pas pour cela d'aller au ciel : brisez vos chaînes, et courez au terme. Vous y avez dans Jésus-Christ un médiateur tout-puissant; il vous couvre de ses plaies victorieuses, comme d'autant de lauriers triomphants, et il faudrait que la foudre que vous craignez, et qu'il tient en suspens, passât, pour vous venir chercher, à travers ces sacrées défenses : *Sed et si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum.* (*Ibid.*)

Ah! divin Sauveur! que je sens de confiance à la vue de vos sacrées plaies, conservées dans le sein même de votre gloire ; sans elles tout l'éclat de votre triomphe aurait bien été capable de m'éblouir, mais peu de me consoler ; et les promesses de vie que me donne votre bonté n'auraient pu faire taire la réponse de mort que mes péchés me font entendre. J'aurais suivi votre char, comme un de ces tristes vaincus que les conquérants autrefois traînaient à leur suite, incertains de leur sort, et tremblants entre la mort et l'esclavage. Mais vos divines plaies, effets de charité, moyens de médiation, gage de paix, principes de salut, prix de ma liberté, m'annoncent que j'ai tout à espérer de vous, et rien à craindre que de moi-même.

Que craindrions-nous en effet de la part du Sauveur du monde? Craignons-nous qu'il ne nous oublie dans le séjour de sa gloire? Mais ne sommes-nous pas tous sortis de ces glorieuses cicatrices dont il se pare dans le ciel? Et n'avons-nous pas tous été les enfants de sa douleur? Ne nous demande-t-il pas, par un de ses prophètes, si jamais mère oublia dans la joie celui qu'elle enfanta dans la peine : *Nunquid oblivisci potest mulier infantem suum?* (*Isa.*, XLIX, 15.) Et ne nous proteste-t-il pas que, quand bien même l'ingratitude d'un fils pourrait arrêter sur la terre les tendres mouvements du sang qui lui donna la vie, le sien ne peut s'empêcher de les ressentir, parce qu'il a pris trop de soin de graver dans ses mains, et jusque dans son cœur, tout ce que nous lui avons coûté : *Et si illa oblita fuerit, non ego obliviscar tui : ecce in manibus meis descripsi te.* (*Ibid.*, XV, 16.) Appréhendons-nous que le déluge de nos crimes n'attire sur nos têtes un déluge de fléaux qui nous submerge au fond des abîmes? Levons les yeux, et lisons, dans le brillant appareil de ces plaies salutaires, comme dans un nouvel arc-en-ciel, le nouveau traité d'alliance fait entre le ciel et la terre. Sommes-nous enfin alarmés de la dissipation prodigieuse des grâces dont nous avons jusqu'ici malheureusement abusé? Ces sacrées plaies ne sont point encore fermées pour nous? C'est de ces vives sources, placées dans le ciel, comme autrefois de celles du paradis terrestre, que coulent incessamment ces heureuses influences qui fertilisent la terre des justes, et qui grossissent la moisson des élus.

Suivons donc l'avis de l'Apôtre. Allons avec confiance à ce trône de gloire, où les plaies de Jésus-Christ nous ouvrent un passage pour y trouver grâce : *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gloriæ, ut misericordiam consequamur.* (*Hebr.*, IV, 16.)

Ne vaut-il pas mieux profiter maintenant des offres qu'elles nous font, et des assurances qu'elles nous donnent, que de mériter les justes reproches qu'elles doivent faire un jour, selon la pensée de saint Augustin, aux réprouvés? Voyez-vous, dira-t-il alors, ce Roi de gloire, voyez-vous ces plaies que j'ai reçues de vous, et pour vous? Je ne les ai gardées dans ma gloire que pour vous y faire entrer à leur faveur, vous n'avez pas voulu en faire les motifs d'une sainte espérance; qu'elles soient l'objet de vos regrets éternels : *Videtis vulnera quæ inflixistis? agnoscitis latus, quod per vos et propter vos apertum est? Nec tamen intrare voluistis.*

Si les frères de Joseph, au milieu des troubles et des alarmes que leur causait la vue de leur frère élevé à la droite du trône, et la pensée de leur acharnement à le persécuter; si les frères de Joseph avaient pu voir les heureuses suites que leur avaient ménagées les plaies de son cœur; s'ils avaient découvert que ces attentats, ces trahisons, ces perfidies, qui auraient dû les effacer de son souvenir, étaient justement les traits qui les avaient mis plus avant dans sa tendresse :

s'ils avaient pu entendre par avance ces consolantes paroles : Ne craignez rien, ni de vos traitements injurieux, ni de mes glorieux avantages : *Nolite pavere, quod vendidistis* (*Gen.*, XLV, 5) . ce sont pour vous dans les desseins de Dieu, autant de moyens de salut. *Pro salute vestra misit me Deus ante vos.* (*Ibid.*) Si, dis-je, ils avaient pu pénétrer dans ces secrètes dispositions, tout coupables qu'ils étaient, quelle eût été leur confiance! aussi criminels, non moins heureux, et plus éclairés qu'eux sur la destinée de notre Sauveur et de notre frère, prenons pour lui les sentiments que, faute de lumière, ils ne pouvaient prendre pour leur sauveur; reconnaissons ses plaies, notre crime et notre ouvrage, pour les moyens de sa médiation, et voyons-en les effets.

Vous le savez, le premier et le plus considérable de tous, fut l'effusion de son esprit, dont il donna les prémices à ses disciples, avant même que de monter au ciel : *Accipite Spiritum sanctum.* (*Joan.*, XX, 22.) Esprit de force, ressource infaillible contre toutes les faiblesses dangereuses au salut. Faiblesse de l'esprit, il en dissipe toutes les ténèbres; il en bannit les erreurs; il en fléchit l'indocilité aux vérités de la foi. Faiblesse de la volonté, qu'il arme contre les charmes du monde, qu'il dégoûte des objets qui flattent les sens, qu'il soumet à ses lois. Faiblesse de la chair, dont il apaise les révoltes, dont il diminue les répugnances, dont il amortit la cupidité. Vous en verrez bientôt d'évidents témoignages et des preuves sensibles dans les changements miraculeux des apôtres. N'en prévenons pas le détail.

Il me suffit de vous faire remarquer que l'effusion de ce divin Esprit, auteur de tant de merveilles, fut le premier effet de l'Ascension du Sauveur du monde; la fin de sa médiation, le comble de ses bienfaits; le dernier souffle, qu'abandonnant la terre, et le premier soupir, que montant au ciel, il versa dans le sein de son Eglise naissante : *Insufflavit et dixit : Accipite Spiritum sanctum.* (*Ibid.*) Il me suffit de vous faire souvenir que cet esprit de force est un don aussi commun, aussi général, aussi étendu que l'est l'entremise de Jésus-Christ; qu'il n'a pas été donné seulement aux apôtres, mais à tout chrétien; que des pécheurs, et de grands pécheurs, sans en excepter ceux mêmes qui avaient trempé leurs mains sacriléges dans le sang du Sauveur, n'en ont pas été exclus; il me suffit de dire qu'en vertu des promesses et des mérites de ce médiateur tout-puissant, son Esprit est devenu le vôtre; qu'il est en vous, qu'il est à vous, que vous l'avez déjà reçu tant de fois, et qu'il ne tient qu'à vous de le recevoir encore avec plus d'abondance.

Ce principe posé, quelle assurance plus forte voulez-vous de votre bonheur, que ce divin Esprit, qui en est le gage assuré : *Pignus hæreditatis nostræ.* (*Ephes.*, I, 14.) La possession accordée de l'un ne vous répond-elle pas de la libre acquisition de l'autre; et comme le Père, en vous donnant son Fils, le Fils aussi, en vous obtenant son Esprit, vous a donné toutes choses? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit.* (*Rom.*, VIII, 32.)

Il vous sied bien de demander, comme vous faites quelquefois, si vous êtes des vases d'élection, vous à qui tout faibles et tout fragiles que vous êtes, on confie la source même des grâces! Les faibles causes de vos injurieux soupçons peuvent-elles balancer les solides effets de sa médiation toute-puissante?

Ne l'entendez-vous pas qui vous dit du haut du ciel ce qu'il disait aux Juifs : *Ecce regnum Dei intra vos est?* (*Luc.*, XVII, 21.) Ingrats! vous doutez que le ciel et ses biens soient à vous! et vous en avez l'équivalent au dedans de vous-mêmes; ou bien, comme à ses disciples : *Nolite timere, pusillus grex.* (*Luc.*, XII, 32.) Lâche et timide troupeau, pourquoi vous alarmez-vous de l'incertitude de votre sort? Songez seulement à profiter des gages de félicité que je vous donne. Si le ciel est un héritage, n'avez-vous pas reçu cet Esprit d'adoption, qui vous fait mes cohéritiers et les héritiers de mon Père? Si c'est une récompense, ne vous ai-je pas laissé dans mon Esprit, le principe de toutes sortes de mérites et de vertus? Si c'est un royaume éternel; cet Esprit, que je répands sur vous, n'est-il pas appelé l'onction divine : *Unctio.*

Ah, mes frères! David, après son sacre, fait en secret par Samuel, au milieu de ses plus grandes traverses, perdit-il jamais un seul moment l'espoir de la couronne? Que cette pensée le consolait dans ses pénibles épreuves! Dieu m'a sacré par les mains de son prophète, et je serai roi. Cette réflexion adoucissait ses peines, et ranimait son courage. Toujours en guerre, toujours en armes, toujours en garde contre le démon, le monde et la chair, banni, errant, persécuté, odieux aux autres, à charge à moi-même, je traîne dans la fuite une vie plus affreuse que la mort; mais Dieu m'a sacré, et tôt ou tard je serai roi.

Oh! qu'à son exemple nous nous épargnerions de chagrins! que nous trouverions de force dans nos faiblesses et de soulagement dans nos misères, si, nous regardant tels que nous sommes, investis de l'Esprit-Saint, enfants adoptifs de Dieu, héritiers présomptifs du ciel, nous nous souvenions que nous serons un jour, si nous voulons, heureux et saints : *Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam.* (*Psal.* CXLII, 10.) Ici je prie, je gémis, je soupire, ou plutôt, dit saint Paul, c'est l'Esprit de Dieu qui prie, qui gémit et qui soupire en moi. Mais ses prières se changeront en actions de grâces, ses soupirs en cris de joie, et ses gémissements en chants d'allégresse : par son secours enfin je deviendrai heureux et saint : *Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam.* (*Ibid.*) Ici, nul moment sans inquiétude, nulle voie sans ronces et sans épines, nul attrait sans piéges; nul port sans écueils; toujours en proie aux uns, ou en butte aux autres. Mais encore un peu de persévérance, cette nuit

sera suivie d'un jour, ces combats d'une paix, ces orages d'un calme éternel. L'Esprit de Dieu m'en répond, et me dit que je suis né pour être heureux et saint : *Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam.* Je suis pauvre, mais j'ai droit au ciel; je suis méprisé, mais je dois monter sur le trône : je suis affligé, mais j'attends ma félicité. O ciel! ô trône, ô félicité! terme où me conduit un guide éclairé! couronne que m'offre un chef glorifié! bonheur que me ménage un médiateur puissant! Vous aurez ici-bas tous mes vœux, et vous serez là-haut toute ma récompense. Je vous la souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON VI.

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Repleti sunt omnes Spiritu sancto. (*Act.*, II, 4.)
Ils furent tous remplis du Saint-Esprit.

C'eût été peu pour les apôtres d'être remplis et comblés de grâces par l'effusion du Saint-Esprit, si, par l'heureuse possession de ce même Esprit, ils n'eussent été maintenus et confirmés en grâce. Aussi cet Esprit de vérité, voulant lui-même nous découvrir les effets secrets et invisibles de sa présence, par les signes extérieurs et sensibles de son avénement, ne se contente pas de faire paraître, sur ses disciples assemblés, une multitude de langues de feu : *Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis.* (*Act.*, II, 3.) Mais il veut que ce feu sacré s'arrête et se repose sur chacun d'eux : *Seditque supra singulos eorum.* (*Ibid.*) Double mystère! s'écrie sur cela saint Chrysostome, dont l'un nous marque l'abondance, et l'autre la stabilité de la grâce qui leur fut communiquée. Abondance de grâces, qui fit des apôtres autant de vases d'élection : stabilité dans la grâce qui les changea en autant de cieux animés, et de colonnes vivantes de l'Eglise: *Effusa est Spiritus sancti gratia et cœlos in Ecclesia tot operata est.*

Voilà, chrétiens auditeurs, l'abrégé des merveilles que vous admirez en ce jour dans les apôtres, et que vous voudriez voir sans doute renouvelées dans vos cœurs. Que ne sommes-nous, dites-vous, ainsi que les premiers disciples du Sauveur, remplis de grâce, et confirmés en grâce! Que ne nous trouvons-nous tout à coup, comme eux, changés, et changés pour toujours! désirs louables, et dignes d'un cœur chrétien! Mais, permettez-moi de le dire, désirs souvent, ou stériles, ou trompeurs! parce qu'ils sont démentis dans la pratique, par une conduite toute contraire à la fin qu'ils se proposent. Je m'explique.

Vous désirez, dites-vous, être remplis de grâce comme les apôtres, et cependant vous ménagez mal la mesure que l'Esprit de Dieu vous en communique. Vous voudriez, dites-vous, être confirmés en grâce comme les apôtres, et cependant vous ne faites nul effort pour en surmonter les obstacles. Deux illusions que l'Esprit-Saint détruit dans ce mystère, où il nous découvre non-seulement toute la force, mais encore l'admirable économie et la sage dispensation de sa grâce. Comment cela? En ce qu'il ne communique l'abondance de ses dons qu'à ceux qui ont su profiter de ses moindres faveurs : en ce qu'il ne confirme dans sa grâce que ceux qui font de généreux efforts pour s'en assurer la possession. Deux vérités pratiques contradictoirement opposé à vos plus dangereuses erreurs sur la grâce. Car, quand on vous rappelle aux anciens temps de la primitive Eglise, et qu'on vous propose pour modèles les héroïques vertus des premiers disciples du Sauveur, vous ne manquez pas de dire, pour vous défendre, qu'ils étaient remplis du Saint-Esprit, et confirmés en grâce; et, moi je vous dis aujourd'hui : Soyez fidèles comme eux aux moindres grâces, et comme eux vous en recevrez la plénitude : combattez généreusement, comme eux, les obstacles qui s'opposent à la grâce, et comme eux vous vous en assurerez la stabilité. Abondance de la grâce accordée aux âmes fidèles à la bien ménager : ce sera le sujet de mon premier point. Persévérance dans la grâce réservée aux âmes généreuses à combattre pour elle : ce sera le sujet du second : l'un et l'autre, en vous développant tout ce mystère, vous instruiront, et des dispositions nécessaires pour recevoir le Saint-Esprit, et des moyens infaillibles de le conserver : c'est tout mon dessein. Implorons le secours de celle qui se trouva comblée de grâces, et confirmée en grâce, au moment qu'un ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand nous nous retraçons l'histoire des apôtres; et que, rapprochant les premiers et les derniers temps de leur apostolat, nous en comparons, et les faibles commencements et les fins glorieuses, nous avons peine à les comprendre : nous les perdons, pour ainsi dire, de vue, nous ne les reconnaissons plus, et, sans le témoignage exprès des divines Ecritures, nous ne pourrions jamais nous persuader que ce sont les mêmes hommes qui ont reçu, et qui ont publié l'Evangile; qui furent formés par Jésus-Christ, et qui réformèrent l'univers; qui ont été les disciples du Sauveur, et les maîtres du monde.

En effet, s'il est permis de comparer ici Dieu même avec Dieu même, le Fils unique du Père avec le Saint-Esprit; l'un et l'autre sont descendus du ciel sur la terre, pour enseigner aux hommes la même doctrine : tous deux ont eu les mêmes disciples; mais avec des succès bien différents. Sous le premier maître, je veux dire sous Jésus-Christ, je ne vois dans ses disciples que ténèbres épaisses, qu'ignorance profonde; que pitoyable aveuglement. Combien, dans l'Evangile, d'utiles leçons du Sauveur inutilement données à ses apôtres, quoique répétées cent fois dans les termes les plus clairs, et soutenues des œuvres les plus éclatantes! Que de saints enseignements aboutissent à

cette triste conclusion : *Ipsi autem nihil intellexerunt*. (*Luc.*, XVIII, 34.) Ils n'y comprenaient rien du tout : *Et erat verbum illud absconditum ab eis*. (*Ibid.*) C'étaient autant d'énigmes pour eux. Le Sauveur même, après sa résurrection, en est réduit à se plaindre encore de leur incrédulité : *O tardi corde ad credendum*. (*Luc.*, XXIV, 25.) Il leur fait les plus amers reproches de leur peu d'intelligence et de discernement : *Adhuc et vos sine intellectu estis*. (*Matth.*, XV, 16.) Eh! quoi? depuis le temps que le soleil de justice brille au milieu de vous, un seul de ses rayons n'a pu percer les sombres voiles qui vous dérobent sa clarté! Aveugles volontaires dans le sein même de la lumière, vous refusez vos yeux au céleste flambeau qui vous éclaire; et, si près de la vérité, vous la touchez sans la connaître; vous l'écoutez sans la comprendre; vous la possédez sans la goûter? *Adhuc et vos sine intellectu estis*.

Tels furent les apôtres l'espace de trois années entières à l'école de Jésus-Christ; mais, à l'avénement du Saint-Esprit tous ces défauts disparaissent, leurs yeux se dessillent, leurs ténèbres se dissipent, leur inflexible indocilité se change en pieuse soumission, et leur foi, faible autrefois et chancelante, devient le plus ferme soutien et le plus solide appui de la religion. Ce n'est plus que don de science, don de sagesse, don d'intelligence, tout leur est présent, l'avenir comme le passé, point de mystère si profond qu'ils ne pénètrent, de prophéties si obscures qu'ils n'expliquent, de figures si cachées dont ils ne dévoilent le sens. Les voilà devenus tout à coup les interprètes du ciel, les prodiges des siècles et les oracles du monde entier.

Que si des dispositions de l'esprit nous passions à celles du cœur, dans les mêmes hommes appelés à la sainteté par le Fils de Dieu et formés à la perfection par le Saint-Esprit, quel contraste de mœurs! quelle opposition de sentiments! quelle différence de conduite! ici ce sont des âmes vaines que l'éclat de je ne sais quel royaume chimérique éblouit; que l'envie d'y tenir les premiers rangs engage tantôt à des brigues secrètes et tantôt à des disputes ouvertes; que leurs jalouses prétentions partagent et désunissent; là ce sont des cœurs tout divins que l'amour de Dieu seul embrase, que l'intérêt de sa gloire anime, que le dessein de le faire connaître et aimer réunit.

Dans les premiers temps vous diriez que ce sont de faibles roseaux qui plient au moindre vent, qui cèdent au gré de la tempête, qui succombent aux plus légères atteintes. Dans les derniers temps ils paraissent, selon l'expression de l'Ecriture, des colonnes d'airain inébranlables aux plus rudes secousses, insensibles aux plus cruels assauts, victorieuses des plus violents efforts. Au commencement de la carrière, lâches et timides combattants, on les voit abattus presque aussitôt qu'attaqués par l'ennemi; mais, dans la suite, fortifiés de l'onction du Saint-Esprit, ils désarment à leur tour le fort armé et le dépouillent de ses conquêtes.

Les merveilleux changements, chrétiens auditeurs! Mais quel en fut le principe? Pourquoi les mêmes hommes, autrefois si aveugles et si faibles, aujourd'hui si éclairés et si forts? Quelles leçons leur donna donc le Saint-Esprit qu'ils n'eussent pas entendues cent fois de la bouche de Jésus-Christ? Ils n'en reçurent, selon l'Evangile, que les mêmes instructions : *Docebit omnia quæcunque dixero vobis*. (*Joan.*, XIV, 26.) Les impressions secrètes de ce maître invisible avaient-elles donc plus de pouvoir que la présence d'un Dieu fait homme n'avait de charmes? N'avait-il pas dit qu'il attirerait tout à soi? *Omnia traham ad meipsum*. (*Joan.*, I, 32.) Dirons-nous que les richesses du Sanctificateur étaient plus abondantes que celles du Rédempteur? Ce serait un blasphème contre le Saint-Esprit même, qui nous assure qu'en Jésus-Christ sont renfermés tous les trésors de science et de sagesse : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ Dei*. (*Coloss.*, II, 3.) Prétendrons-nous avec quelques pieux illuminés, pour convaincre les hommes de leur propre faiblesse, que le Sauveur du monde ne voulait pas encore élever si tôt ses disciples aux plus sublimes vertus, lui qui, dès le premier discours qu'il leur fit, leur proposa pour modèle la sainteté même de son Père? *Estote perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est*. (*Matth.*, V, 48.) Non, chrétiens auditeurs, ne cherchons point d'autre raison de la différence de ces deux états que le différent usage des grâces.

Tandis que les apôtres vécurent avec Jésus-Christ, ils furent d'assez mauvais économes des trésors du ciel. Serviteurs timides et paresseux, ils enfouirent plus d'une fois les talents précieux de leur divin Maître : ils ne comprenaient alors qu'imparfaitement l'excellence de la grâce; ils n'avaient pas encore vu couler le sang d'un Dieu Sauveur qui en est le juste prix; il fallait que son absence et la soustraction de ces favorables secours, leur en fissent regretter la perte et désirer le retour. Et voilà le sens naturel de ces mystérieuses paroles que le Sauveur leur dit sur le point de les quitter. Il est de votre intérêt que je m'en aille : *Expedit vobis ut ego vadam*. (*Joan.*, XVI, 7); car, si je ne m'en vais, l'Esprit sanctificateur ne viendra point à vous : *Si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos*. (*Ibid.*) C'était leur dire en termes équivalents : Jusqu'ici ma présence visible, en vous attachant à moi, ne vous a pas encore détachés de vous-mêmes; plus occupés de la consolation sensible que vous en receviez que du solide usage que vous en deviez faire, vous avez laissé passer inutilement tant d'heureux moments que ma bonté vous ménageait; et mes grâces, pour être trop ordinaires, vous en étaient devenues moins précieuses. Il faut que mon éloignement vous engage à mieux recevoir le nouveau maître que je vous destine, que mon silence vous rende plus attentifs à sa

voix et que la suspension de mes faveurs vous fasse plus avares et moins prodigues de ses dons : *Expedit vobis ut ego vadam.*

Leçons de fidélité et de correspondance à la grâce que les apôtres comprirent alors parfaitement, et dont ils surent profiter. Car depuis que Jésus-Christ eût quitté la terre ils ne cessèrent, dit l'Ecriture, de lever les yeux au ciel d'où ils attendaient leur force et leur secours : *Quid statis aspicientes in cœlum?* (*Act.*, I, 11.) Au lieu que la prière et la vigilance, dispositions si importantes au salut et si fort recommandées par le Sauveur, leur paraissaient auparavant insoutenables, l'espace même d'une heure dans la compagnie du Sauveur, à la veille des plus dangereuses tentations : *Non potuistis una hora vigilare mecum.* (*Matth.*, XXVI, 40.) Aujourd'hui, loin du péril et de leur Sauveur, ils veillent et ils prient, et les jours entiers consacrés à ces saints exercices leur paraissent encore trop courts : *Erant perseverantes in oratione.* (*Act.* I, 14.) Bien loin qu'il soit nécessaire de les exhorter, comme autrefois, à conserver entre eux la paix et la charité, l'Esprit-Saint les trouve tous réunis, et ne faisant plus désormais qu'un cœur et qu'une âme : *Cor unum et anima una.* Et voilà ce qui leur a mérité cette abondance de grâces dont ils sont aujourd'hui remplis et comblés ; leur fidélité à se bien disposer avec les grâces qu'ils avaient, aux grâces qu'ils n'avaient pas encore, leurs saintes dispositions à y coopérer. S'ils eussent persisté dans leur révolte ou dans leur négligence, en vain le Fils de Dieu eût-il monté au ciel dans le dessein de leur envoyer son Esprit, ils ne l'auraient jamais reçu, ou, s'ils l'avaient reçu, ils n'en eussent pas profité : pourquoi? Sans doute, dit saint Ambroise, parce que la plénitude de la grâce ne s'accorde qu'aux âmes fidèles à la bien ménager.

Je dis plus, elle ne s'accorde qu'aux âmes attentives à ménager les moindres faveurs : seconde réflexion que nous fournit encore ce mystère. Car, remarquez, je vous prie, et c'est ici que j'ai besoin d'une nouvelle attention : remarquez que, quelque rapide que soit l'effusion de l'Esprit de Dieu sur les apôtres, elle a néanmoins ses accroissements et ses progrès ; en sorte qu'à suivre par ordre les opérations de l'Esprit-Saint, nous trouvons qu'il prépare le cœur de ses disciples par les grâces les plus communes ; que ces grâces ordinaires, bien ménagées, leur en attirent de plus abondantes, et que celles-ci, soutenues d'une égale fidélité, sont enfin couronnées de ses dernières miséricordes. En effet, chers auditeurs, quelles furent les premières étincelles de ce feu sacré qui se répand aujourd'hui dans les cœurs des apôtres ? A les bien examiner de près, vous les trouverez toutes renfermées dans ces dernières paroles de Jésus-Christ montant au ciel : *Vos autem sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto.* (*Luc.*, XXIV, 49.) Demeurez tous dans la cité sainte ; ne sortez point de l'enceinte de ses murs, jusqu'à ce que, remplis du Saint-Esprit, vous soyez revêtus de force : grâce de recueillement, grâce de fuite, grâce de retraite : grâce commune, grâce propre des âmes faibles, et qui ne sont pas encore bien affermies dans les voies du salut! L'aurait-on cru, que de si légères dispositions dussent conduire à tant de rares vertus? Quelle apparence que des grâces ordinaires et d'un ordre bien inférieur aux autres grâces, pussent jamais former des hommes extraordinaires et supérieurs au reste des hommes ! Quelle proportion entre la fuite et les rudes combats qu'ils ont à livrer et à soutenir contre le monde ; entre le doux repos de la contemplation et l'agitation sainte d'une vie apostolique ; entre les ténèbres où ils cherchent à se cacher et le grand jour auquel ils vont être exposés dans la suite.

Cependant, fidèles à cette première grâce, ils y répondent dans toute son étendue ; non contents de demeurer à Jérusalem, comme le Fils de Dieu le leur avait prescrit, ils ne sortent pas même du cénacle et du temple : *Et erant semper in templo :* et cela pour marquer encore mieux leur obéissance et leur docilité. Quelle en est la récompense? une nouvelle grâce plus puissante ; c'est celle de la prière : grâce néanmoins ordinaire, et que Dieu ne refuse jamais, pas même aux plus grands pécheurs. Mais grâce que les pécheurs négligent tous les jours, et que les apôtres mettent soigneusement à profit. Car, que font-ils dans le cénacle et dans le temple? ils y louent, ils y honorent, ils y bénissent Dieu nuit et jour, dit le texte sacré : *Et erant semper in templo, laudantes et benedicentes Deum.* (*Luc.*, XXIV, 53.)

Quel en est le fruit? une troisième grâce plus choisie, celle de la ferveur et du zèle, marquée par ces langues de feu qui se partagent sur leurs têtes, et qui semblent leur annoncer qu'il est temps pour eux de se déclarer, et que le moment de leur mission est enfin arrivé. Ils sortent en effet à l'instant du lieu où ils étaient enfermés, et, ne pouvant retenir l'ardeur qui les dévore, ils publient à haute voix les merveilles de leur Sauveur, mais d'une manière toute nouvelle et avec toute l'ardeur que leur inspire le Saint-Esprit : *Et cœperunt loqui prout Spiritus sanctus dabat eloqui.* (*Act.*, II, 4.) Et le bon usage qu'ils firent de la parole leur attira bientôt celui des bonnes œuvres. Nouveau talent qu'ils ne laissèrent pas non plus inutile. Fortifiés du secours d'en-haut, avec quel empressement ne travaillent-ils pas à la vigne du Seigneur! ils arrachent et ils plantent ; ils détruisent et édifient ; ils frappent et ils guérissent : il se fait à Jérusalem une révolution publique de créance et de mœurs ; et l'on voit en peu de jours une nouvelle Eglise s'élever sur les débris de l'ancienne Synagogue, par les soins et les travaux infatigables de ces nouveaux ouvriers évangéliques.

Quel est le salaire de leurs peines? Une grâce beaucoup plus précieuse que toutes les précédentes ; la grâce de souffrir pour la

justice et pour les intérêts de Jésus-Christ : grâce de persécution, grâce de prédilection, et qui, reçue avec reconnaissance, comme elle le fut par les apôtres, paye, selon l'expression de saint Paul, chaque moment de souffrance d'un poids immense de gloire : *Æternum gloriæ pondus operatur.* (II *Cor.*, IV, 17.)

Tels furent, chrétiens auditeurs, dans les apôtres, les accroissements sensibles de la grâce réglés sur le fidèle usage qu'ils firent de ses bienfaits. L'Esprit-Saint leur inspira d'abord du penchant pour la retraite ; l'amour de la retraite leur donna le goût de la prière ; la ferveur de la prière alluma dans leurs cœurs le feu de la charité ; ce feu de la charité se répandit au dehors par des discours touchants et par des œuvres éclatantes ; l'onction de leurs paroles et l'éclat de leurs actions leur attirèrent la persécution ; et la persécution, épurant leur vertu, la rendit digne des récompenses éternelles.

Si les apôtres ne s'étaient pas séparés du monde, ils n'auraient jamais été bien unis à Dieu : si la prière, que les Pères appellent la clef du ciel, ne leur en avait ouvert les trésors, ils n'auraient jamais eu la force de publier les grandeurs de Dieu : beaucoup moins celle d'opérer ses merveilles ; s'ils n'avaient rien fait pour sa gloire, ils n'auraient pas eu le bonheur de souffrir pour elle ; et ce mérite venant à leur manquer, ils auraient perdu leurs palmes et leurs couronnes.

Mais parce qu'ils furent d'abord au milieu même du monde de pieux solitaires, ils devinrent tout à coup des hommes d'oraison ; parce qu'ils devinrent des hommes intérieurs et spirituels, ils furent des prédicateurs zélés et touchants, puissants en œuvres et en paroles ; parce qu'ils se comportèrent en généreux confesseurs du nom de Jésus-Christ, ils méritèrent d'être les premiers fondateurs de son Eglise ; parce qu'ils en avaient été les premiers fondateurs, ils eurent la gloire d'en être aussi les premiers martyrs ; et parce qu'enfin ils ont été les membres crucifiés de l'Eglise militante sur la terre, ils sont à présent les chefs glorifiés de l'Eglise triomphante dans le ciel.

C'est donc aujourd'hui que se vérifie à la lettre cet oracle du Roi-Prophète : Heureux l'homme, Seigneur, en qui votre grâce opère, et qui coopère à votre grâce ! Heureux celui qu'elle appelle, et doublement heureux celui qui y répond : *Beatus vir cujus est auxilium abs te.* (*Psal.* LXXXIII, 6.) Dans la route pénible du salut, où les autres se lassent, s'arrêtent et s'égarent, chaque pas est pour lui une nouvelle démarche qui le conduit au terme de son bonheur. Son cœur, comme une terre fertile, multiplie à l'infini les précieuses semences que votre bonté daigne y répandre ; et la moindre de vos faveurs devient à coup sûr, entre ses mains, par le saint usage qu'il en fait, une source féconde de mérites et de bénédictions : *Ascensiones in corde suo disposuit.* (*Ibid.*)

Si nous ne méprisons point les petits avantages, nous obtiendrons aussi les grands, mais si nous négligeons les moindres, nous n'obtiendrons jamais rien. En effet, on ne devient riche qu'en prenant soin des moindres profits aussi bien que des plus considérables. Non, chrétiens auditeurs, la grâce, pour l'ordinaire, ne se communique pas d'abord avec tant de profusion : ce n'est au commencement, dit le même prophète, qu'une douce rosée qui, tombant goutte à goutte, attendrit peu à peu la dureté d'une âme peu touchée de Dieu : *Descendet sicut stillicidia stillantia super terram.* (*Psal.* LXXI, 6.) Mais quand, une fois reçue avec fidélité et conservée avec soin, elle a fait éclore les premières fleurs d'une piété naissante, alors elle se change en une pluie abondante qui produit les fruits mûrs d'une solide perfection : *Pluviam voluntariam segregabis, Deus, hæreditati tuæ.* (*Psal.* LXVII, 10.) Ou, si vous voulez, pour parler le langage de l'Evangile, ce n'est d'abord qu'un souffle léger de l'Esprit divin, qui cherche à s'insinuer au fond d'un cœur : *Spiritus, ubi vult, spirat.* (*Joan.*, III, 8.) Mais dès que ce cœur, docile à ses premières approches, lui a ouvert l'entrée, alors c'est un vent impétueux qui en remplit toute la capacité : *Factus est repente sonus, tanquam advenientis Spiritus vehementis, et replevit totam domum.* (*Act.*, II, 2.) Toutes ces figures, chrétiens auditeurs, sont pour nous autant d'excellentes instructions. Elles nous marquent que la conduite ordinaire de l'Esprit-Saint est de nous élever par degrés, de vertus en vertus ; d'attendre que nous ayons répondu pleinement à ses premières faveurs pour nous communiquer des grâces plus choisies ; de mesurer ses largesses sur l'usage que l'on en fait, et de n'être libéral à notre égard qu'à proportion que nous lui sommes fidèles. Elles nous apprennent que, comme dans la voie de perdition un abîme attire un autre abîme, selon l'expression du Prophète, c'est-à-dire qu'un péché fraye le chemin à un péché plus grand ; de même dans la voie du salut un bon mouvement, une sainte inspiration, une touche secrète mise à profit, est un gage assuré pour obtenir bientôt un nouveau surcroît de lumières et de forces : *Beneficia Dei*, dit saint Augustin, *beneficia sunt et pignora;* et qu'en matière de grâces, quiconque n'est point dissipateur devient infailliblement riche, et riche en peu de temps : *Beneficia Dei, beneficia et pignora sunt.* Mais aussi elles nous font entendre, par une conséquence nécessaire, que quiconque néglige de faire valoir les dons qui lui sont confiés se rend indigne de ceux qui lui sont préparés ; que de ne point user des secours du ciel, c'est en arrêter le cours ; et que, comme l'accroissement des grâces est la récompense ordinaire du profit qu'on en retire, l'affaiblissement ou la soustraction de ces mêmes grâces est la juste punition du mépris que l'on en fait, suivant cet oracle mémorable du Sauveur : Je vous déclare que l'on donnera à celui qui a déjà, et qu'il sera comblé de biens ; mais que celui qui n'a pas

par sa faute, sera privé même du peu qu'il a: *Dico vobis, quia omni habenti dabitur et abundabit, ab eo autem qui non habet et quod habet auferetur ab eo.* (*Luc.*, XIX, 26.)

Là-dessus, chrétiens auditeurs, condamnons-nous nous-mêmes, et rendons une bonne fois justice à la grâce de notre Dieu. Si, malgré tant de moyens de salut que sa bonté nous présente à toute heure, nous sommes encore bien éloignés du royaume de Dieu ; si, dans l'heureuse affluence de ses plus précieux trésors, nous languissons dans une affreuse indigence ; si, depuis tant d'années passées dans le sein du christianisme, où chaque jour devrait être marqué par quelque nouveau progrès, nous ne remarquons en nous aucun changement ; si nos passions sont toujours aussi vives, nos attaches aussi fortes, nos faiblesses aussi grandes, nos chutes aussi profondes ; si tant de confessions réitérées n'ont pu diminuer le nombre de nos vices, ni tant de communions fréquentes augmenter celui de nos vertus ; en un mot, si nous sommes toujours les mêmes, à quoi devons-nous nous en prendre ? Est-ce au défaut de la grâce ? Ah ! chrétiens, le bras de Dieu n'est point raccourci, sa grâce n'a rien perdu de son pouvoir ; l'effusion de son Esprit est également offerte à tous, la promesse en est générale : *Effundam de Spiritu meo super omnem carnem.* (*Act.*, II, 17.) Nul sexe, nul âge, nul état n'en est exclus. *Super servos meos et super ancillas meas.* (*Ibid.*, 18.) Si ses effets miraculeux, extérieurs et visibles, ne sont plus si communs, don de langues, don de miracles, don de prophéties, c'est qu'ils étaient alors nécessaires à l'Eglise naissante et persécutée, et qu'ils le sont moins à présent qu'elle est florissante et bien établie. Mais quant à ses effets essentiels, intérieurs, invisibles, don de piété, don de force, don de crainte de Dieu, ils seront toujours les mêmes, dit l'Ecriture, parce qu'ils seront toujours nécessaires au salut : *Et omnis quicunque invocaverit nomen Domini, salvus erit.* (*Ibid.*, 21.) D'où vient donc, je vous prie, cette disette et cette stérilité de grâces dont vous vous plaignez tous les jours ? Quel obstacle en arrête le cours ? Qu'est-ce qui peut en tarir la source ? Votre seule infidélité, mon cher auditeur, à y coopérer. Le peu de soin que vous avez de les bien ménager, et, comme saint Etienne le reprochait aux Juifs, votre résistance continuelle aux premiers mouvements du Saint-Esprit : *Vos semper Spiritui sancto resistitis.* (*Act.*, VII, 51.)

Vous n'avez, dites-vous, que bien peu de grâces ; mais dites-moi, chrétiens auditeurs, les apôtres, au commencement de leur conversion, en avaient-ils beaucoup plus que vous ? Vous ne sauriez, par exemple, esclaves du respect humain, vous affranchir de sa tyrannie ; vous n'oseriez, dans le grand monde, lever l'étendard de la piété ; vous ne pouvez vous exposer à l'air contagieux qu'on y respire sans mettre votre salut en danger ; le moindre souffle de l'esprit du siècle est capable de vous abattre ; vous tremblez à la vue d'un héros du libertinage ; votre faible vertu se dément aussitôt ; vous oubliez alors vos plus fermes résolutions, et vos serments les plus sacrés deviennent autant de parjures, tout prêt à renier Jésus-Christ, ou du moins à rougir de lui au premier mot que vous dit un impie. Telle est votre faiblesse ; telle et plus déplorable encore était celle des premiers disciples, et leur chef n'en fit, hélas ! qu'un trop funeste essai. Mais vous pouvez au moins, comme eux, par une sage retraite, vous épargner la peine du combat et ôter à l'ennemi l'honneur de la victoire. Vous pouvez par la fuite mettre votre salut en sûreté ; vous pouvez vous dérober aux yeux de ce monde séducteur, n'y paraître qu'autant que le devoir vous y appelle, vous y faire un choix d'amis chrétiens et vertueux. Vous le pouvez, et vous ne le faites pas. Eh ! vous étonnez-vous que vous ne receviez pas cet Esprit de force dont les disciples furent revêtus ? Ils le cherchèrent dans la retraite, et vous dans la dissipation et le tumulte du monde vous le fuyez toujours : *Vos semper Spiritui sancto resistitis.*

Il est dans la religion certaines vérités qui révoltent également votre esprit et votre cœur : l'un est trop faible et l'autre trop fragile ; vous ne vous sentez ni assez de force pour les pratiquer ni même assez de foi pour les croire. Semblables en cela même aux apôtres à qui le Sauveur disait, peu de temps avant de les quitter : J'aurais encore bien des choses à vous dire, mais vous n'êtes pas maintenant capables de les porter : *Multa habeo vobis dicere ; sed non potestis portare modo.* (*Joan.*, XVI, 12.) Mais au moins pouvez-vous comme eux prier. La prière est un don que Dieu ne refuse à personne et auquel Dieu ne refuse rien ; c'est un moyen de salut, et toujours présent, et toujours infaillible. Vous l'avez ; Jésus-Christ vous l'a acquis, Jésus-Christ vous l'a promis. Le précepte qu'il en a porté en est une preuve authentique, et la promesse qu'il en a faite en est un gage assuré : *Effundam super vos spiritum gratiæ et precum.* (*Zach.*, XII, 10.) Mais vous n'en faites aucun usage, et vous êtes surpris de ne point recevoir, comme les apôtres, cet Esprit de sagesse qui leur enseigna toute vérité. Ils l'obtinrent par la ferveur et la continuité de leurs prières, et vous, par la tiédeur et la rareté des vôtres, vous travaillez à l'écarter : *Vos semper Spiritui sancto resistitis.*

Etre contents et remplis de joie au fort de la tribulation ; mettre même sa gloire dans les opprobres, et dans les souffrances son bonheur ; fuir les honneurs et les plaisirs avec autant de soin que le monde les recherche, et rechercher la peine et le mépris avec la même ardeur que le monde les fuit, c'est dans le christianisme un point de perfection que vous ne connaissez guère et où vous aspirez encore moins ; et Dieu veuille que la croix de Jésus-Christ ne soit pas pour vous, comme autrefois pour le Prince des apôtres, un scandale, ou plutôt que vous ne soyez pas

comme lui un scandale pour la croix de Jésus-Christ : *Scandalum es mihi.* (*Matth.*, XVI, 23.) Mais au moins il ne tient qu'à vous de vous disposer, comme les apôtres, au martyre de la patience par le martyre de la charité; d'aimer sincèrement vos frères si vous ne pouvez encore tout à fait aimer vos ennemis, et, par l'oubli des moindres offenses, de vous accoutumer peu à peu à tout pardonner et à tout souffrir. Il ne tient qu'à vous; vous en avez la grâce, mais il ne vous plaît pas de vous en servir, et vous vous étonnez de ne pas recevoir cet esprit héroïque d'abnégation et de détachement si essentiel au christianisme et que reçurent les apôtres : *Abneget semetipsum.* (*Matth.*, XVI, 24.) Ils y avaient préparé leur cœur par le repentir de leurs divisions passées et par le sacrifice de leurs intérêts présents : *Cor unum et anima una.* (*Act.*, IV, 32.) Et vous, par de continuels retours sur vous-mêmes, par des aigreurs et des ressentiments éternels, vous fomentez, vous réveillez, vous augmentez même la délicatesse et la sensibilité de votre amour-propre : *Vos semper Spiritui sancto resistitis.* Ah! chrétiens, n'est-ce pas faire injure à la sagesse de notre Dieu que d'en attendre des grâces de distinction et de choix tandis que l'on abuse de ses grâces ordinaires? Quel est le père de famille assez prodigue pour confier ses plus précieux trésors à une main coupable de mille infidélités reconnues? Où est le maître assez peu réservé pour découvrir les secrets de son art à un disciple indocile qui en dédaigne les premières leçons? Eh quoi! la sagesse divine sera-t-elle donc moins réglée dans l'économie de ses grâces que la prudence humaine dans le partage de ses dons? Vous êtes si bien instruit à l'égard des grands du siècle, et vous le dites tous les jours, que leurs moindres faveurs demandent de la fidélité et du retour, que tout dépend d'y répondre; que de n'en pas profiter ce serait les contraindre à ne vous en plus faire, mais que d'en bien user c'est les forcer en quelque sorte à vous en accabler de jour en jour. Que n'appliquez-vous ces règles à la conduite du Saint-Esprit? Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez point vos cœurs; faites valoir, par une sainte usure, le talent, quoique unique, que sa grâce vous confie; profitez du peu que vous tenez de lui, et vous en obtiendrez tout. L'abondance des grâces est préparée; aux âmes fidèles à les bien ménager : vous l'avez vu par l'exemple des apôtres. Montrons maintenant, par le même exemple, que la persévérance dans la grâce est réservée aux âmes généreuses à combattre pour elle. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quand nous disons, chrétiens auditeurs, que les apôtres furent confirmés en grâce, n'allez pas vous figurer un état où le péché devienne impossible et la vertu nécessaire, où la sainteté passe en nature et le vice en contradiction, où l'assurance enfin exclut tout danger. Une si heureuse disposition ne se trouve que dans le ciel, et si nous voulions l'attribuer aux apôtres durant le cours de la vie, en fixant leur bonheur nous diminuerions leurs mérites, et, les faisant arriver au terme avant le temps, nous leur ôterions la qualité de voyageurs sur la terre. Mais nous devons juger de cette heureuse consistance dans le bien par opposition à l'endurcissement dans le mal. Etat directement contraire. Or, comme les saints Pères nous apprennent que l'effet propre de cette damnable opiniâtreté dans le mal est de rendre la pratique du bien, non pas absolument impossible, mais extrêmement difficile, et qu'elle est en ce sens un signe funeste de réprobation, aussi devons-nous dire que le don de stabilité dans la grâce consiste proprement à nous rendre la pratique de la vertu aisée et facile, et qu'il devient par là même un présage presque assuré de prédestination.

Ce principe posé, je dis, en poussant plus loin le parallèle de ces deux états, que, comme le premier, au sentiment des mêmes saints docteurs, est le châtiment de la facilité malheureuse qu'a eue le pécheur à se laisser aller au crime, car c'est ainsi que saint Augustin s'en explique en parlant de l'endurcissement de Pharaon : *Quod Pharao non obtemperabat, jam veniebat de supplicio;* de même le second est la récompense des généreux efforts que les justes ont faits avec le secours du ciel pour seconder la grâce et la faire triompher dans leur cœur, avec cette seule différence que dans la punition Dieu n'agit pas, mais laisse agir le pécheur; parce que Dieu ne peut être la cause du mal, au lieu que dans la récompense Dieu opère par lui-même, parce qu'il est l'auteur de tout bien. C'est donc dans la facilité qu'eurent les apôtres à persévérer dans la justice, que je fais consister ce don de stabilité que l'Esprit-Saint leur communiqua; facilité qui fixa leur inconstance et les rendit comme immuables dans le bien; facilité qui leur aplanit les voies les plus pénibles de la vertu la plus élevée; facilité qui les délivra de cette vicissitude si déplorable, mais, hélas! si commune, de ce cercle malheureux de conversions et de péchés, de pénitences et de rechutes; mais facilité qui fut le prix de la sainte violence qu'ils se firent d'abord et de leurs généreux efforts pour surmonter les ennemis de la grâce. Quels sont ces ennemis? Le monde et la chair.

Que ne fit pas le monde pour étouffer la grâce dans le cœur des apôtres, au moment qu'ils venaient de recevoir le Saint-Esprit? Il semblait que le prince du siècle eût rassemblé tout ce qu'il avait de plus zélés partisans pour combattre ces nouveaux héros de la foi et les arrêter dès le commencement de leur carrière. Vous le permîtes, ô mon Dieu! non-seulement pour signaler le courage de vos disciples par un combat plus éclatant, mais encore pour leur faire acheter par un peu de résistance la merveilleuse facilité qu'ils devaient trouver dans la suite à triompher de tous les obstacles. Car telle est l'économie de votre divine grâce; jamais la

moisson n'est, ni plus riche ni plus sûre, que quand elle a le plus coûté de sueurs et de travaux. Et ceux-là recueillent dans la joie, dit le Prophète, qui ont semé dans la tristesse : *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua; venientes autem venient cum exsultatione.* (*Psal.* CXXV, 6.)

C'est ce qu'éprouvèrent les apôtres, malgré la force dont ils étaient revêtus. Comme la grâce, toute-puissante qu'elle est, ne détruit point la nature, que ne dut pas leur coûter la généreuse résolution qu'ils prirent tous ensemble de se déclarer les disciples de Jésus-Christ? Que de secrets combats renfermés dans ces deux courtes paroles du texte sacré : Ils commencèrent à parler : *Cœperunt loqui.* (*Act.*, II, 4.) Parler pour un homme mis à mort depuis peu, pour qui personne ne s'intéresse et que tout le monde abhorre; prêcher son triomphe et sa gloire aux auteurs mêmes de sa mort et aux ennemis de sa résurrection ; prendre hautement le parti de l'innocence opprimée, de la vertu persécutée, de la sainteté réprouvée, contre tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus respecté : les docteurs de la loi et les juges du peuple; reprocher en face à tout un peuple le crime le plus énorme, la plus noire ingratitude, le plus monstrueux forfait, l'attentat le plus horrible que l'on puisse commettre : un déicide : *Auctorem vitæ interfecistis.* (*Ibid.*, III, 15.) Grand Dieu ! qui ne serait effrayé d'une pareille entreprise? Mais encore quel temps et quel lieu choisissent-ils pour exécuter leur dessein? Le jour le plus solennel et l'assemblée la plus nombreuse. Lorsqu'ils ont autant d'yeux ouverts sur leurs démarches qu'il y a de nations que le soleil éclaire ; autant de bouches toutes prêtes à les critiquer, à les contredire, à les condamner, qu'il y a de langues différentes qui partagent l'univers. A votre avis, lâches adorateurs des opinions du siècle et timides esclaves de ses jugements, est-ce là savoir bien triompher du monde et s'élever au-dessus de tout respect humain?

Peut-être au moins garderont-ils quelque ménagement dans la manière de s'expliquer. Point de ménagement pour des chrétiens quand il s'agit de se vaincre ; ils craignaient le monde, ils veulent le braver. Pierre, de tous autrefois le plus timide et le plus lâche, est le premier à se déclarer; il donne aux autres un exemple de fermeté et de courage. Il prend la parole, il élève la voix : *Levavit vocem suam.* (*Act.*, II, 14.) Ce n'est plus à une simple servante, c'est à tout Israël ; c'est surtout aux anciens du peuple et aux docteurs de la loi qu'il va rendre compte de sa foi : *Principes populi, et seniores, audite, certissime sciat domus Israel.* (*Act.*, IV, 8.) Jésus n'est plus cet homme qu'il méconnaissait il y a peu de jours. Non, non, c'est le Christ, c'est le Messie, c'est le Sauveur, c'est le Seigneur son Dieu qui est ressuscité : *Quia et Dominum eum et Christum fecit Deus hunc Jesum.*

Déclaration authentique, confession généreuse, quelle en sera la récompense? Une grâce pareille à celle qu'il reçut autrefois après une profession de foi toute semblable, quoique moins publique. *Et moi je vous dis*, reprit alors Jésus-Christ, *que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre j'établirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle* (*Matth.*, XVI, 18.). Car ne vous semble-t-il pas entendre aujourd'hui Jésus-Christ dire à ses apôtres, du trône de sa gloire : Parce que, remplis de mon esprit, vous avez fait un généreux effort pour vous vaincre et pour rompre ce timide silence qui tenait en vous ma vérité captive, j'établis en vous l'empire de ma grâce, et tous les efforts de mes ennemis et des vôtres ne prévaudront point contre elle. Que l'enfer frémisse, que la Synagogue entre en fureur, que le paganisme se déchaîne, que le monde, conjuré contre moi s'arme aussi contre vous ; qu'il déploie toutes ses armes pour ébranler les vertus faibles encore et mal affermies : railleries piquantes, mépris outrageants, persécutions continuelles, affronts, menaces, insultes, tout sera contre vous sans succès : *Non prævalebunt.* Grâce privilégiée, faveur singulière, mais expressément marquée dans le texte sacré. Peut-être n'y avez-vous jamais fait réflexion, âmes lâches et timides, vous qui n'osez entreprendre le grand ouvrage de votre conversion dans la crainte de ce que dira le monde si vous venez à manquer de persévérance. Apprenez aujourd'hui les moyens infaillibles de persévérer et de vous élever au-dessus des terreurs tyranniques du monde.

Les apôtres, disent leurs Actes, après leur déclaration, jugeant bien par la peine qu'ils avaient eue à faire cette première démarche, de celle qu'ils auraient à la soutenir, eurent recours à la prière : *Unanimiter levaverunt vocem ad Deum.* (*Act.*, IV, 24.) Seigneur ! dirent-ils, témoin de nos combats, vous savez la force de vos ennemis et vous connaissez notre faiblesse ! vous entendez leurs menaces, et vous sentez notre effroi : *Et nunc, Domine, respice in minas eorum.* (*Ibid.*, 29.) Grâce à votre secours, nous en avons déjà triomphé, mais non pas sans bien des efforts ; notre cœur frémit encore à la vue du péril : bannissez ces indignes frayeurs, restes honteux de notre lâcheté, et si vous agréez la victoire que nous venons de remporter sur nos répugnances, accordez-nous de n'en plus ressentir désormais : *Da servis tuis cum fiducia loqui.* (*Ibid.*) Nous ne demandons plus seulement la grâce d'obéir à vos ordres : *Da loqui*, mais la grâce de vous obéir sans timidité et avec courage : *Da cum omni fiducia loqui.* On les exauce ; le ciel se déclare à son tour, la terre tremble et leur cœur s'affermit : *Motus est locus in quo erant. Et loquebantur verbum Dei cum fiducia.* (*Ibid.*, 31.) Depuis ce moment, dit l'Ecriture, toutes leurs craintes se dissipent, le fantôme effrayant du monde s'évanouit, plus de répugnance, plus d'alarmes; les hommes parlent, mais ils n'écoutent que Dieu ; les hommes commandent, mais ils n'obéissent qu'à Dieu; les hommes menacent, mais ils ne craignent

que Dieu : *Obedire oportet Deo magis quam hominibus.* (*Act.*, V, 29.) Un seul combat contre le monde vient de les affranchir de la tyrannie ; un seul effort contre la chair va les rendre victorieux de sa faiblesse.

La chair et l'esprit, deux ennemis irréconciliables, dit saint Paul, et dont les lois opposées se contredisent et se combattent sans cesse. Il faut donc, et c'est aussi la conclusion qu'en tire le même apôtre, il faut nécessairement dompter ce corps de péché, si l'on veut affermir le règne de la grâce. C'est ce que firent les apôtres, dès qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit : comment cela ? en s'offrant généreusement à souffrir pour Jésus-Christ, malgré toutes les révoltes de la chair, toujours alarmée des croix et des souffrances. Car ne croyez point, chrétiens auditeurs, que pour être pleins de Dieu, ils en fussent moins hommes. La voix du Saint-Esprit ne fait point taire la voix de la nature ; elle la laisse murmurer et lui résiste, s'il le faut, jusqu'au sang, dit saint Paul, comme les disciples de Jésus-Christ lui ont résisté : *Nondum usque ad sanguinem restitistis* (*Hebr.*, XII, 4) ; au sortir de leur retraite, ils n'ont devant les yeux que des objets capables de les effrayer, d'alarmer leur courage ; des mains teintes encore du sang de Jésus-Christ. Les tribunaux où il fut présenté, les juges qui l'avaient condamné, les bourreaux qui l'ont crucifié, tout ne leur parle que de ses tourments et de leurs supplices, et ils se regardent déjà comme des victimes destinées au même sacrifice : *Æstimati sumus sicut oves occisionis.* (*Psal.*, XLIII, 22.) Eclairés qu'ils sont des plus vives lumières, ils comprennent assez qu'ils ne doivent pas attendre une destinée plus heureuse que celui dont ils prennent la cause ; ils jugent bien que ceux qui n'ont pas épargné le Maître n'épargneront pas plus les disciples ; et que comme ils l'ont persécuté jusqu'à la mort, la mort seule finira leur martyre Ils le savent, ils le voient ; le Fils de Dieu même le leur a prédit. Cependant, ô courage héroïque ! ô générosité chrétienne ! ils abandonnent la chair pour s'attacher à l'esprit, ils la dévouent aux fers et à la captivité, aux fouets et à la nudité, aux croix et à la torture ; et je les vois à Jérusalem sortir du premier champ de bataille baignés de sang et couverts de plaies ; c'est ainsi que combattent et que triomphent les vrais soldats de Jésus-Christ.

En effet, après ce premier choc et ce courageux effort, l'amour-propre perd sa force, la nature se tait et la chair se soumet ; ce qui les alarmait le plus devient pour eux un objet plein de charmes. Les opprobres et les souffrances, écueils redoutables aux plus solides vertus, font leurs plus pures délices ; autant qu'ils les craignaient, autant ils les désirent ; loin d'en rougir ou de s'en affliger, ils en font gloire, ils s'en applaudissent : *Ibant gaudentes, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (*Act.*, V, 41.)

Ainsi vainqueurs du monde et de la chair, les deux puissants ennemis de la grâce, qu'avaient-ils désormais à craindre pour elle ? et ne pouvaient-ils pas dès lors faire à toutes les créatures le généreux défi que leur donna depuis saint Paul, quand il disait : Qui de vous nous séparera de la charité de Jésus-Christ ? *Quis nos separabit a charitate Christi ?* (*Rom.*, VIII, 35.) Seront-ce vos promesses ou vos menaces ? monde trompeur ! Nous avons renoncé aux unes et nous méprisons les autres en vue des promesses et des menaces de Jésus-Christ ; serait-ce l'amorce de la volupté ou les atteintes de la douleur ? Servitude du corps, dur esclavage ! si nous n'avons pu encore secouer votre joug, nous avons du moins bien affaibli les liens qui nous y attachent ; grâce au secours tout-puissant du Saint-Esprit, après quelques combats nous jouissons d'une paix profonde, et nous aurions autant ou plus de peine à nous conformer aux maximes corrompues du monde ou aux désirs déréglés de la chair, que nous en avons eu d'abord à suivre les plus purs mouvements de la grâce : *Qui nos separabit ?* tant il importe, chrétiens auditeurs, à quiconque veut persévérer dans la vertu, de faire effort au commencement de la carrière et de vaincre généreusement tous les obstacles que le respect humain et l'amour-propre opposent aux inspirations du Saint-Esprit.

Quand Dieu, combattant autrefois pour son peuple, voulut le faire triompher des Madianites, il choisit, dit l'Ecriture, trois cents soldats sous la conduite de Gédéon ; il leur ordonne de prendre chacun une trompette d'une main, et de l'autre de porter des lampes allumées dans des vases d'argile ; ils marchent dans cet appareil à la faveur des ombres de la nuit. Leur petit nombre, les forces de l'ennemi, le silence et l'horreur des ténèbres, tout redouble leur effroi et semble annoncer leur défaite. Mais à peine ont-ils fait entendre le son de leurs trompettes, à peine ont-ils brisé leurs vases et fait luire leurs lampes ardentes, que les Madianites frappés de la main de Dieu abandonnent leur camp et tournent contre eux-mêmes leurs propres armes. Figure admirable ! dit saint Ambroise, de ce qui se passe aujourd'hui dans le monde chrétien.

L'Esprit-Saint, pour établir le christianisme et détruire l'idolâtrie, met sa parole divine dans la bouche de douze pauvres pêcheurs ; il allume en eux le feu de la charité comme dans des vases fragiles. Quels instruments, grand Dieu, pour un si grand ouvrage ! cependant dès que le monde entend le son de la trompette évangélque ; dès que les corps de ces généreux soldats de Jésus-Christ brisés par la violence des tourments font éclater les premiers feux de la charité, la terre et l'enfer, la chair et le monde, les démons et les hommes ; tout plie, tout se rend, tout cède au gré de ces nouveaux conquérants ; et ils s'étonnent eux-mêmes de la rapidité de leurs victoires.

Appliquons-nous ceci, chrétiens auditeurs, et tirons-en cette importante instruc-

tion, que, si l'on ne persévère pas dans le bien, c'est qu'on ne veut pas se vaincre. Combien de fois, en effet, avez-vous déjà reçu le Saint-Esprit, et combien vos cœurs, touchés de ses premières impressions, ont-ils formé de fois le plan d'une vie nouvelle! Dans ses heureux moments, où la grâce nous présentait les vérités éternelles sous un beau jour, rien ne vous paraissait difficile, et dans les saints transports de votre zèle, vous disiez intérieurement au Maître invisible qui vous parlait au cœur, ce qu'un apôtre disait au Sauveur, peu de temps avant qu'il allât au Calvaire. *Sequar te quocunque ieris* (*Luc.*, IX, 57); oui, Seigneur, vous êtes mon guide ; et je vous suivrai partout où il vous plaira me conduire : fallût-il descendre dans les prisons, ou monter sur les échafauts : fallût-il donner mon sang et ma vie! je vous suivrai, quoi qu'il m'en coûte : *Sequar te quocunque ieris.* Vous le disiez, vous le pensiez, vous le vouliez même alors : mais avouez-le à votre confusion ; faute de résister aux attraits du monde, ou aux révoltes de la chair, vous êtes bientôt retombé dans vos premières faiblesses : dès que l'Esprit-Saint a voulu nous faire entrer dans des routes inconnues au siècle, ou pénibles à la nature, vous avez changé de langage, et vous avez dit avec les impies : *Recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus.* (*Job.*, XXI, 14.) Retirez-vous de nous, portez ailleurs vos lumières : il en coûte trop pour les suivre.

Vous vous trompiez, cher auditeur : il ne vous en eût coûté qu'un léger effort. Le premier pas fait, ces voies en apparence si difficiles se seraient trouvées tout à coup aplanies; l'onction sainte était toute prête à se répandre sur ces croix qui vous rebutaient si fort ; un moment de générosité eût fixé votre inconstance et assuré votre salut. Combien de saints dans le ciel, sans parler des apôtres aussi faibles et aussi changeants que vous, doivent leur persévérance et leur couronne à une seule action héroïque, tentée sous la direction du Saint-Esprit et par le mouvement de sa grâce! Et combien de réprouvés plus chéris autrefois de Dieu, que vous, imputent leur malheur éternel et leur disgrâce à la lâcheté qu'ils ont fait paraître dans une tentation délicate, mais décisive pour leur salut. Abraham et sa postérité est comblée de bénédictions; pourquoi? parce qu'il a été généreux et fidèle dans une épreuve bien rude à la vérité, mais passagère. *Quia fecisti hanc rem.* (I *Reg.*, XXII, 16.) Saül et toute sa famille est rejeté, abandonné, déchu de ses plus légitimes espérances, pourquoi? parce qu'il a manqué de fermeté pour refuser à un peuple impatient et avare un sacrifice que Dieu ne voulait pas si tôt, et des dépouilles que Dieu demandait sur-le-champ : *Pro eo abjecit te Dominus.* (I *Reg.*, XV, 23.) Un moment de constance, Saül était heureux pour toujours : *Præparasset Dominus regnum tuum super Israel in sempiternum.* (I *Reg.*, XIII, 13.) Un moment de faiblesse, Abraham n'aurait jamais été ce qu'il est : c'est là que Dieu les attendait l'un et l'autre. De tant de pécheurs heureusement changés, et changés pour toujours, que l'Evangile nous propose pour modèles, trouvez-m'en un seul qui n'ait pas signalé sa conversion par quelque victoire éclatante, ou sur le monde, ou sur l'amour-propre, ou même sur l'un et sur l'autre? Qu'aurez-vous à répondre à ces exemples, quand on vous les opposera au jugement de Dieu? Direz-vous ce que disent d'ordinaire les âmes tièdes pour excuser leur déplorable légèreté; direz-vous que la persévérance après tout est un don particulier du Saint-Esprit, don aussi gratuit que la première grâce ; que Dieu la donne à qui il lui plaît; que ce n'est ni celui qui veut, ni celui qui court qui remporte la couronne, mais uniquement celui à qui Dieu fait miséricorde. Il est vrai, vous dira-t-on, vous ne pouviez le mériter ce don de persévérance; mais vous pouviez au moins vous y disposer; et, de toutes les dispositions, la plus nécessaire était le soin d'en vaincre de bonne heure les obstacles, cet attachement maudit à la chair que vous idolâtriez; ce respect superstitieux pour le monde dont vous adoriez tous les caprices : on vous l'avait dit cent fois, et cent fois vous l'aviez éprouvé vous-même, que l'esprit du siècle et l'esprit de Dieu étaient incompatibles; que l'amour-propre et l'amour divin ne pouvaient s'allier; que par un arrêt aussi ancien que le monde partout où se trouve l'homme et la chair, là l'Esprit-Saint ne peut fixer sa demeure : *Non permanebit Spiritus meus in homine, quia caro est.* (*Gen.*, VI, 3.) Répondrez-vous que cet effort que l'on vous demande contre le torrent du siècle et contre le penchant de la nature, était un état violent et une mort anticipée? N'outrons rien, chers auditeurs, l'Esprit-Saint n'exige pas de vous que vous alliez, sur les pas des apôtres, réformer le monde : il se contente que vous ne vous y conformiez pas. Il n'attend pas de votre zèle que vous engagiez les autres à suivre vos exemples ; mais il veut que, quand ils vous presseront de suivre leurs maximes, vous répondiez avec les apôtres : Jugez vous-mêmes, s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu. *Si justum est vos potius audire quam Deum judicate.* (*Act.*, IV, 19.) Enfin, il ne demande ni votre sang ni votre liberté, mais seulement une vie plus réglée et plus chrétienne. Que si ces lois, si justes et si raisonnables, nous paraissent encore dures et rebutantes ; ah! chrétiens! celles du monde et de la chair, auxquelles vous vous assujettissez, sont-elles donc sans amertume? Quelle captivité, par exemple, ne demande point de vous ce commerce réglé de visites profanes, où vous sacrifiez chaque jour l'amour naturel de votre liberté aux bienséances onéreuses du monde? Quelle crainte ne vous impose pas le soin immodéré de votre fortune ou de votre santé? que d'inquiétudes pour augmenter, pour conserver même des biens que la charité devrait vous faire un peu plus ré-

pandre dans le sein des pauvres? Combien de frais pour prolonger dans les délices un reste de jours usés, que la miséricorde divine ne vous laisse que pour les consacrer désormais aux saintes rigueurs de la pénitence? ayez pour l'Esprit de Dieu la même complaisance, la même sujétion, la même déférence que vous avez pour tout ce qui est de votre goût et de celui du siècle. Dieu sera content de vous, et vous serez content de Dieu.

Concluons donc par ces paroles consolantes de saint Augustin : Ames fidèles, vous qui avez aujourd'hui reçu les dons de l'Esprit-Saint, ou qui du moins avez entendu sa voix, il ne tient qu'à vous, si vous voulez, de persévérer dans sa grâce : *O homo, in eo quod audieras, perseverares, si velles.* Eh! pourquoi ne le voudriez-vous pas? tout vous y engage, l'intérêt de Dieu même, et votre propre intérêt. Je dis l'intérêt de Dieu. Car ne pensez pas que ce soit sans une violence extrême, que le Saint-Esprit se voit banni d'un cœur dont il est si jaloux : il en est affligé, dit l'Ecriture : *Afflixerunt Spiritum sancti ejus.* (*Isa.*, LXIII, 10.) Et quoique sa félicité soit indépendante de notre bonheur, toutefois son amour infini lui fait ressentir nos mépris à proportion de ce que ses bontés ont droit d'attendre de reconnaissance de nos cœurs. Ne contristez donc point l'Esprit-Saint par vos injurieuses résistances, disait saint Paul aux premiers fidèles : *Nolite contristare Spiritum sanctum.* (*Ephes.*, IV, 30.) Souvenez-vous que vos âmes sont ses conquêtes, ses épouses, ses temples mêmes. Conquêtes achetées du plus pur sang d'un Dieu : *Quam acquisivit sanguine suo.* (*Act.*, XX, 28.) Epouses chéries et recherchées de toute éternité : *Sponsabo te mihi in sempiternum.* (*Ose*, II, 19.) Temples consacrés par autant d'onctions réitérées, que vous avez reçu de sacrements : *Nescitis quia templum Dei estis.* (I *Cor.*, III, 16.) Après cela, peut-il être indifférent à votre perte? Mais vous, pouvez-vous être insensibles à son éloignement? votre propre intérêt ne vous engage-t-il pas à conserver soigneusement ses grâces? N'est-il pas à craindre qu'après tant d'outrages vous n'arriviez enfin à ce dernier péché contre le Saint-Esprit, qui n'est autre, selon saint Augustin, que l'impénitence finale? Péché qui ne se consomme, à la vérité qu'à la mort, mais qui, dès cette vie, dit saint Paul, amasse un trésor de colère. Péché enfin qui est proprement l'ouvrage de l'homme obstiné dans sa malice, mais qui n'en est pas moins le châtiment d'un Dieu justement irrité de tant d'infidélités criminelles.

Seigneur, préservez-vous d'un malheur si funeste, et quelque grandes qu'aient été nos iniquités, ne nous privez point de votre esprit, gage précieux de votre amour, source féconde de tout bien, principe unique de tout bien, principe unique de toute vie spirituelle : *Spiritum sanctum tuum ne auferas a me* (*Psal.*, L, 13); fortifiez les liens qui nous unissent à lui : écartez tout ce qui peut les rompre ou les affaiblir, et rendez-les de notre part autant que de la sienne indissolubles et éternels : *Spiritu principali confirma me.* (*Ibid.*, 14.) Faites surtout que, par le bon usage de ses grâces nous en méritions la plénitude, et que par de généreux efforts nous nous en assurions la stabilité; c'est, chrétiens auditeurs, tout le fruit que nous devons tirer de ce mystère, et le seul moyen sûr d'arriver à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, etc.

SERMON VII.

SUR LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

In nomine Patris, et Filii et Spiritus sancti. (*Matth.*, XXVIII, 19.)

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

C'est la foi de ce grand mystère qui est le fondement de tout le christianisme, et c'est à elle qu'un chrétien doit tout ce qu'il a et tout ce qu'il est. C'est au nom de la sainte Trinité que se confère aux enfants le baptême, que se donne aux adultes la confirmation, que s'accorde aux pénitents l'absolution, que s'offre à l'autel le divin sacrifice. Et qui voudrait marquer au juste tous les usages salutaires de l'adorable nom de la très-sainte Trinité, s'engagerait dans le détail général de toutes les pratiques de la religion. C'est donc une erreur de s'imaginer et de dire qu'il suffit d'adorer en secret ce profond mystère : il faut encore en profiter. La sainteté des mœurs doit répondre à la sublimité de la doctrine. La docilité du cœur est le fruit de la docilité de l'esprit, et le vrai Dieu, dit saint Hilaire, ne veut pas simplement être honoré par une foi humble et soumise, il veut de plus être servi par une foi vive et agissante : *Religione intelligendus est, pietate profitendus.*

Il est bien vrai que la foi de ce divin mystère, aussi bien que celle des autres vérités chrétiennes, doit d'abord triompher de l'intelligence humaine et en soumettre les sentiments; mais de là elle doit passer en pratique et régner sur la conduite. L'un et l'autre devoir est également essentiel au vrai fidèle. Prendre ses propres lumières pour règle de sa religion, c'est ne point croire; ne pas prendre les lumières de sa religion pour règles de sa vie, c'est croire sans fruit. Il faut, dit Jésus-Christ, il faut que la foi, semblable à la semence, soit pure et simple dans son principe, et que, semblable au levain, elle soit vive et prompte dans ses effets. L'alliance de ces deux propriétés de la foi, dont l'une regarde la connaissance, et l'autre concerne la pratique, est donc l'important secret du christianisme; et c'est pour cela que l'Eglise a voulu, dans son premier mystère, en inculquer la nécessité et en faciliter souvent les moyens. Car, prenez garde, je vous prie, chrétiens, l'Eglise ne se contente pas d'adorer dans le repos et le silence le mystère impénétrable de la sainte Trinité; elle le confesse et elle le publie sans cesse, elle l'applique et elle s'en sert à tout propos. Or je dis que la confession publique que l'Eglise fait de ce mystère, nous apprend comment la foi peut être pure et

sans tache : ce sera le sujet de ma première partie.

Je dis que l'application continuelle que l'Eglise fait de ce mystère, nous enseigne comment la foi doit être vive et sans langueur : ce sera le sujet de la seconde partie : pureté de la foi, efficace de la foi, deux prérogatives de la foi chrétienne clairement établies par la publication et par l'usage que l'Eglise fait du mystère de la sainte Trinité ; c'est tout le plan et le partage de ce discours.

Sainte et adorable Trinité, c'est de vous seule que nous tenons ce don si précieux qui nous distingue de tant de nations infidèles. Qu'avez-vous trouvé, Seigneur, en nous qui fût digne d'un avantage préférable à tous les biens de la terre? Ne permettez pas que nous le perdions jamais, ou que nous le rendions inutile. Faites que tout en nous rende hommage à notre foi, et les sentiments et les effets; qu'elle nous éclaire et qu'elle nous conduise; que nous n'écoutions qu'elle et que nous ne vivions que d'elle. C'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de Marie, fille du Père, mère du Fils, épouse du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Voilà le point fondamental de notre créance : voilà la première leçon de notre enfance : voilà le cri public de l'Eglise universelle de Jésus-Christ. N'admirez-vous pas ici, chrétiens auditeurs, la conduite de la religion chrétienne? Au lieu que toutes les sciences humaines commencent par ce qu'elles ont de plus clair et de plus intelligible, cette science divine propose d'abord ce qu'elle a de plus obscur et de plus incompréhensible : un Dieu en trois personnes. Au lieu que les sciences même vulgaires demandent, pour les apprendre, au moins un esprit un peu formé, cette science divine prend ses élèves au berceau, des enfants à peine sortis du sein de leur mère. Au lieu que les sciences les plus bornées aiment la nouveauté, et trouvent dans la variété une beauté particulière, cette science profonde non-seulement prescrit à tous les mêmes sentiments, mais leur dicte aussi les mêmes expressions. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ah! chrétiens! ne pensez pas que ce soient là des observations inutiles. Tout est mystère dans notre sainte religion, dit saint Augustin : l'ordre de sa doctrine, le choix de ses disciples, l'uniformité de son langage; tout tend à écarter les dangers de l'incrédulité; tout sert à maintenir la pureté de la foi. Si elle enseigne d'abord ses dogmes les plus obscurs, c'est que la foi, pour être pure, doit être dégagée de toute prévention. Si elle s'adresse aux âmes les plus innocentes, c'est que la foi, pour être pure, doit être exempte de toute passion. Si elle s'attache aux mêmes expressions, c'est que la foi, pour être pure, doit être ennemie de toute distinction. Comprenez, chrétiens, et goûtez bien ces trois beaux caractères de la foi, capables seuls d'en faire tout l'éloge : je les répète avant que d'en montrer la nécessité par la simple exposition du premier de nos mystères.

Point de prévention, point de passion, point de distinction si vous voulez conserver une foi toujours pure; c'est ce que nous prêche la confession publique de la très-sainte Trinité.

Point de prévention, si nous voulons avoir une foi pure : première instruction que nous donne le mystère de ce jour. Comment cela? En élevant d'abord nos esprits au-dessus des sens, de l'autorité, de la raison même. Car les sens nous disent bien qu'il y a un Etre souverain; les perfections en sont visibles et reluisent dans tous ses ouvrages. L'autorité nous apprend, à la vérité, que cet Etre suprême est Dieu : sur cela il n'y eut jamais de partage. La raison ajoute enfin qu'il n'y a et qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu. Quelques efforts qu'ait faits le paganisme pour combattre cette vérité, la lumière naturelle suffit seule pour la défendre. Mais que la même divinité subsiste en trois personnes différentes, et que ces trois personnes divines ne fassent pas trois dieux, c'est une connaissance à laquelle ni les sens, ni l'autorité, ni la raison ne conduisent point, et sur quoi nous rencontrons mille obstacles. Globes immenses, qui roulez sur nos têtes avec une diversité si merveilleuse et une régularité si constante! Astres brillants du jour et de la nuit, qui, sans sortir de votre sphère, éclairez tour à tour deux hémisphères différents! qui, sans vous épuiser, ni vous affaiblir, répandez les mêmes clartés depuis tant de siècles! qui, sans vous arrêter ni vous reposer un seul moment, reprenez chaque jour, chaque saison, chaque année le même cours! éléments si opposés et si contraires, mais dont la discorde entre dans le concert, dont le combat entretient l'union, dont le mélange et la confusion font la liaison, l'ordre et l'harmonie de toutes les parties de l'univers! Vous me faites assez entendre qu'il y a un Dieu, qu'il est bon, sage, puissant, et vous m'invitez avec vous à lui rendre mes hommages. Sans m'arrêter même à toutes les merveilles que vous me découvrez, et dont chacune m'offre une infinité d'autres merveilles; à tant de plantes qui ont chacune leurs propriétés, à tant de métaux qui ont chacun leurs usages, à tant d'animaux qui ont chacun leurs instincts; l'homme seul, pour qui vous êtes faits et que vous servez, quoique faible image de la divinité, m'en fait entrevoir les grandeurs adorables : *Quod notum est Dei, manifestum est in illis.* (*Rom.*, I, 19.) Mais, si sur ce que la foi me révèle d'un Dieu en trois personnes, je viens encore à consulter vos oracles; alors la nature est muette et garde le silence. Toutes ces connaissances profanes qu'en ont voulu tirer certains esprits présomptueux; toutes ces preuves naturelles qu'ils ont prétendu donner, que la multiplicité ne détruit point l'unité; toutes ces fausses comparaisons qu'ils ont faites de la Trinité divine aux trinités créées, à la substance, à l'é-

clat, à la chaleur qui se réunissent sans se confondre dans le même astre; à la fontaine, au ruisseau et au fleuve qui coulent différemment de la même source; à l'intelligence, à la mémoire, à la volonté qui ne font qu'une essence et qu'une âme; tous ces exemples, dis-je, n'ont servi qu'à les égarer, à leur faire imaginer dans la divine Trinité, ou une fausse distinction, ou une unité apparente; à leur faire conclure que c'étaient trois noms donnés à une seule nature, ou trois natures comprises sous le seul nom de Dieu; en un mot, à les rendre de chrétiens et de fidèles, demi-païens et hérétiques : *Mysterium quod absconditum fuit a generationibus, manifestatum est sanctis.* (*Coloss.*, I, 26.) Tant qu'il n'est question que de l'existence d'un Dieu, je puis bien écouter la voix de tous les peuples du monde ; leur concert sur ce point, malgré leur discorde en toute autre chose, montre assez que c'est une vérité évidente en elle-même, et gravée dans tous les hommes: *Quod notum est Dei, manifestum est in illis.* (*Rom.*, I, 19.)

Mais dès que j'entends la voix d'un Dieu fait homme, qui me parle d'un Dieu son Père et d'un Dieu Saint-Esprit, comme d'un même Dieu avec lui et de personnes très-distinctes entre elles; alors il ne m'est plus permis de m'appuyer sur aucune autorité que sur la sienne ; tout autre témoignage serait ou bien insuffisant, ou contraire; je ne trouve plus, pour m'affermir, de consentement général ; les sentiments sont partagés sur la nature divine. Le gentil tient pour la pluralité et le Juif pour l'unité. La Trinité de personnes jointe à l'unité de nature, dans la théologie des uns, est une vérité tout à fait inconnue ; et dans la tradition des autres, une énigme bien cachée : *Mysterium quod absconditum fuit a generationibus, manifestatum est sanctis.* Enfin il ne faut qu'un peu de raison pour concevoir qu'il est impossible qu'il y ait plus d'un Dieu : l'unité en fait l'essence; deux s'entredétruiraient, et les perfections essentielles, qui les distingueraient l'un de l'autre, supposeraient dans tous les deux quelque défaut. Ainsi l'ont reconnu, dit saint Paul, dans le sein même du paganisme, les plus sages : *Quod notum est Dei, manifestum est in illis.* Mais que la raison creuse, médite, subtilise tant qu'elle voudra, elle ne comprendra jamais comment il est possible qu'en un seul Dieu il y ait trois personnes divines, que l'une engendre l'autre, que des deux procède une troisième sans qu'il y ait entre elles la moindre subordination, ni de rang, ni de mérite, ni d'ancienneté; que le Fils soit souverain, tout-puissant, immense, éternel tout autant que le Père, quoiqu'il ne soit pas Père comme lui ; et qu'il en soit de même du Saint-Esprit, quoiqu'il ne soit ni le Père ni le Fils ; que chacune de ces trois personnes ait autant de perfections que toutes les trois ensemble, quoiqu'elles aient chacune leurs propriétés personnelles. Sur le bord de ces abîmes la raison tout étonnée s'arrête et recule. Ce sont là des contrariétés apparentes, que nul esprit humain ne saurait concilier : C'est un chaos de saintes obscurités qu'aucun rayon naturel ne peut percer ; c'est enfin le plus grand de tous les mystères sur lequel on peut dire que le simple peuple et les enfants mêmes en savent autant que les Augustin et les plus habiles docteurs de l'Eglise : *Mysterium quod absconditum fuit a generationibus, manifestatum est sanctis.* Cependant, mes frères, je l'ai dit, voilà par où commence tout fidèle ; voilà les premiers éléments de la doctrine chrétienne ; voilà l'ouverture que l'on nous donne à d'autres mystères, tous obscurs à la vérité, mais bien moins impénétrables. Que veut dire cet arrangement merveilleux qui dérange l'ordre sagement établi dans toutes les sciences? ah ! mes frères, c'est que la science du chrétien n'est pas de comprendre, mais de croire; c'est que le mérite du fidèle ne consiste pas à raisonner, mais à se soumettre; c'est que la religion chrétienne n'apprend pas à avoir une idée nette, mais une foi pure de ses mystères. Or, la pureté de la foi ennemie de tout examen, de toute suspension, de tout doute, demande d'abord qu'on se défasse de toute prévention, qu'on n'écoute aucun préjugé, qu'on se roidisse contre toute difficulté, qu'on ferme ses yeux, qu'on bouche ses oreilles, qu'on fasse taire sa raison sur tout ce que Dieu nous a révélé. Et n'est-ce pas à quoi nous engage la profession publique que nous faisons tous dès l'entrée du christianisme, de croire le mystère impénétrable de la très-sainte Trinité?

Ce sacrifice absolu de toutes ses lumières aux saintes obscurités de la foi, révolte les incrédules et gêne les fidèles; ceux-ci le trouvent difficile et ceux-là le jugent déraisonnable : pourquoi renoncer à ses lumières, disent les uns, pour s'attacher à des obscurités? comment s'attacher à des obscurités, disent les autres, quand on a des lumières contraires? Souffrez, chrétiens, que sans sortir de mon sujet, en peu de mots je réponde à tous ; et que je tire du fond de ce mystère de quoi confondre les incrédules, et satisfaire les fidèles. Pourquoi renoncer à ses lumières, dites-vous? parce que toutes les lumières humaines sur la divinité ne sont que ténèbres, n'ont jamais produit que ténèbres et ne formeront en vous que ténèbres éternelles. Non, toutes nos lumières ne sont que ténèbres quand il s'agit de Dieu. Eh ! peuvent-elles pénétrer ce qui est si fort au-dessus de leur portée, elles qui n'atteignent pas à beaucoup près tout ce qui est de leur sphère? Que d'objets sensibles que nous voyons tous les jours, et que nous ne saurions connaître ! qu'il y a d'énigmes et de secrets encore dans la nature, après tant de siècles d'épreuves et de recherches continuelles ! sur combien de matières palpables n'avons-nous que des probabilités apparentes, c'est-à-dire, de véritables ignorances ! peu nous importe, après tout, de les ignorer ou de les savoir, de nous y tromper ou d'en penser juste. Mais en fait de religion prenez-y garde, mes très-chers frères, la

moindre erreur a toujours d'étranges suites et mène à de grands précipices; aussi voyons-nous que toutes les lumières humaines sur la divinité ont jeté dans l'aveuglement; et que, ténèbres en idée, elles n'ont produit que ténèbres dans les mœurs. Ténèbres dans l'objet de leur culte : que n'ont-ils pas adoré? des hommes faits comme eux, des animaux faits pour eux, des simulacres faits par eux-mêmes; tout en un mot leur était Dieu, excepté le vrai Dieu. La manière irréligieuse et impie dont ils jouaient en plein théâtre leurs dieux et leurs déesses, le prouve assez; le père des dieux n'y était pas plus épargné que ses subalternes. Le peuple assistait en foule à ces scènes critiques; on ne pouvait l'en rassasier, et puis il allait dans les sacrifices offrir de l'encens à ceux dont le ridicule venait de les divertir dans les spectacles. Ténèbres dans la forme de leur culte : quel crime n'ont-ils pas sanctifié, et quel vice n'ont-ils pas fait passer en vertu? l'homicide en sacrifice, la lubricité en fête, les jeux en cérémonie et le fanatisme en religion. Ténèbres dans les auteurs mêmes de leur culte : c'étaient, il est vrai, des savants et des sages, mais ils ne glorifiaient pas, dit saint Paul, le seul Dieu qu'ils reconnaissaient pour véritable, tandis qu'ils adoraient dans les temples, des dieux dont ils se moquaient tous les jours dans leurs écoles et qu'ils jouaient sur leurs théâtres; assez aveugles, ajoute un saint Père, pour adorer ce qu'ils croyaient faux, et pour blasphémer ce qu'ils adoraient : ***Scholas et scenas habebant dissentientes, templa communia.*** Que pouvez-vous donc attendre de ces lumières ténébreuses que des ténèbres éternelles? il vous faudra défendre une lueur de raison contre toutes les raisons de la religion chrétienne; opposer un petit nombre d'esprits rebelles, comme vous, à une infinité de grands génies rendus à la force de la vérité; éluder par la légèreté de quelques railleries le poids accablant des miracles; répondre au témoignage d'un million de martyrs, ravis de verser leur sang pour la foi d'un Dieu en trois personnes, par l'exemple de quelques héros du libertinage morts en impies et en athées, et vous déterminer enfin, comme eux, pour maintenir les droits chimériques d'une liberté imaginaire, à courir en aveugles les risques d'une éternité malheureuse. Y a-t-il à délibérer entre ces deux partis, et ne vaut-il pas mieux préférer aux lumières trompeuses de la raison, les obscurités infaillibles de la foi? Mais comment s'attacher à des obscurités, demandent les autres? En les rapprochant de leurs vives clartés. Car la foi, semblable à cette nuée miraculeuse qui conduisait les Israélites dans le désert, a deux aspects bien différents : l'un sombre et ténébreux qui en fait le mérite, c'est celui du mystère; l'autre clair et lumineux, qui en entretient la pureté, c'est celui de la révélation. Mystère et révélation, voilà ce qu'il ne faut jamais séparer, si vous voulez avoir une foi toujours pure et dégagée de toute prévention.

Prenons pour exemple le mystère de ce jour, puisque c'est le premier et le plus grand de tous les mystères de la religion chrétienne. Sa foi trouve tous les jours dans vos esprits mille doutes à combattre : pourquoi? c'est parce que vous le regardez simplement comme mystère, et que comme tel, il vous paraît incroyable. Joigny-y la révélation; et la foi en empruntera la lumière la plus pure, sans rien perdre de son obscurité méritoire. Vous croirez le mystère de la sainte Trinité, parce qu'il est révélé de Dieu; vous le croirez révélé de Dieu, parce qu'il a été divinement cru; et vous ne douterez pas qu'il n'ait été cru divinement, parce que sa créance a produit des effets tout divins qui vous la rendent indubitable. Suivez l'ordre et l'enchaînement de ces propositions : elles contiennent l'analyse de votre foi.

Oui, vous croirez le mystère de la sainte Trinité, parce qu'il est révélé de Dieu. Eh! que croirez-vous donc, si vous ne croyez pas les oracles de la vérité sur la vérité même? Dieu peut-il nous tromper, lui qui nous défend tout mensonge? et peut-il se tromper lui-même, surtout quand il parle de ce qu'il est? *Ipsi de se Deo credendum est*, dit saint Hilaire. Mais ce qu'il en dit est inconcevable : il en est d'autant plus croyable, répond Tertullien; l'incompréhensibilité fait le caractère de la divinité : Dieu n'est point Dieu, si ce qu'il est ne me passe. Toute religion m'est suspecte, dès qu'elle me fait concevoir ce que je dois adorer; pour peu qu'elle lève le voile du sanctuaire, et qu'elle laisse échapper un rayon de la divinité, il faut que je me perde dans sa grandeur et son immensité; ou plutôt que je me concentre dans mon néant et ma faiblesse; et que je me contente de me récrier avec l'Apôtre : O profondeur impénétrable! ***O altitudo!*** (***Rom.***, **XI, 33.**) L'obscurité donc du mystère, loin d'être un sujet de défiance, devient un motif de crédibilité, dès qu'il est révélé de Dieu. Vous le croirez révélé de Dieu, parce qu'il a été divinement et connu et cru par toute la terre. Eh! quelle autre voix que la voix d'un Dieu, a pu le faire entendre en moins de rien aux extrémités de l'univers? Quel autre doigt que le doigt d'un Dieu, a pu le graver par le fer, et l'imprimer par les tortures mêmes dont on s'est servi pour l'effacer et le détruire? Quelle autre main que la main d'un Dieu, a pu le faire triompher du déchaînement de tant de sectes contraires? Quel autre esprit enfin que l'esprit de Dieu, a pu lui subjuguer les esprits les plus fiers et les plus orgueilleux? Vous demandez des clartés égales aux obscurités de ce mystère, en voici de plus fortes : c'est que Jésus-Christ, qui l'a clairement révélé le premier, a prédit qu'il serait prêché, connu, persécuté, reçu dans tout le monde; et que tout le monde en effet l'a vu, prêché, connu, persécuté, reçu. Deux preuves indubitables de révélation divine : miracles faits et prophéties accomplies. Enfin, vous ne douterez pas qu'il n'ait été cru divinement; parce que sa créance a produit des

effets tout divins, la décadence de l'empire des démons, et le progrès du royaume de Dieu; l'abolition des infâmes et barbares sacrifices, et l'établissement d'un culte pur et saint; la proscription des moindres vices, et la pratique des plus héroïques vertus, chefs-d'œuvre de la grâce dont nous sommes encore les témoins oculaires. Gloire en soit à vous, ô Trinité adorable, premier objet et premier principe de notre foi! Sainte par essence, vous rendez vos vrais adorateurs saints. Je ne comprends pas ce que vous nous révélez de vous, mais je vois ce que vous opérez en nous; et l'éclat de vos œuvres me fait sentir l'évidence de votre témoignage. Quelque obscure que soit la vérité qu'il m'annonce, dès qu'elle vient de vous, j'y souscris et je la crois, prêt à la signer de mon sang, s'il le faut. Et puisqu'en m'obligeant à la croire la première, comme la plus difficile, vous me demandez par elle, pour les autres, le sacrifice de mes faibles lumières : Seigneur, je vous le fais de bon cœur. Point donc de prévention, chrétiens, mais aussi point de passion, pour avoir une foi toujours pure : autre instruction que nous donne ce mystère.

Car à qui, je vous prie, le révèle-t-on? aux enfants; dès qu'ils voient la lumière, dès qu'ils savent parler, on le leur fait confesser, et on leur apprend à l'expliquer, dès qu'ils sont en état de rendre raison de ce qu'ils croient. C'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit que l'on baptise, que l'on catéchise, que l'on confirme les élèves de la foi; et la religion chrétienne veut que cette science sublime ait de ses disciples et les premiers essais de leur mémoire, et les premiers accents de leur voix, et les premiers soupirs de leurs cœurs. Elle sait que c'est de la bouche des enfants que Dieu tire la louange la plus pure : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem* (*Psal.* VIII, 3); elle accomplit à la lettre les ordres d'une des trois personnes divines, qui a dit expressément : Laissez venir à moi les petits enfants : *Sinite parvulos venire ad me* (*Marc.*, X, 14); elle respecte les faveurs de la Trinité sainte, qui, sans attendre le mérite des œuvres, veut bien changer incontinent après la mort en vue actuelle et parfaite, la foi simple et habituelle des enfants. Quel état l'Eglise ne fait-elle pas de leur foi naissante, puisqu'elle les invite spécialement chaque jour à chanter les louanges du Seigneur : *Laudate, pueri, Dominum.* (*Psal.* CXVII, 1.) Quelle idée les anciens Pères n'en avaient-ils pas? puisqu'ils les appelaient publiquement dans leurs discours, les nouvelles plantes de l'éternité, les premières fleurs de la sainteté, les jeunes essaims du christianisme, leur honneur, leur joie, leur couronne? *Novella germina sanctitatis, examen novellum, flos nostri honoris, gaudium et corona.* Quel soin les premiers pasteurs n'en prenaient-ils pas? puisqu'ils les menaient eux-mêmes dans les grandes solennités autour des fonts sacrés du baptême, y respirer leur air natal, y rappeler les éléments de leur foi, y rendre leurs hommages à la sainte Trinité, y donner mille éloges au Dieu des chrétiens et mille imprécations aux idoles du paganisme. Religieuse coutume, dont nous voyons encore des vestiges dans plusieurs de nos églises! Enfin, quelle bénédiction Dieu même n'y attache-t-il pas? puisque nous voyons dans les chrétientés récentes briller la foi des enfants par-dessus les autres; que le dernier apôtre des Indes les associait avec succès à son apostolat; et que le nom de la très-sainte Trinité dans leur bouche, ou le symbole qui en est l'explication, opérait aussi bien que dans la sienne une infinité de miracles. D'où vient cette prédilection divine pour la foi des enfants? c'est qu'elle est pure; et d'où naît la pureté de leur foi, si ce n'est de l'innocence de leurs mœurs? C'est en effet de l'empire des passions et du sein de leurs désordres, que sont sortis et contre ce mystère et contre tous les autres, les hérésies ouvertes et les schismes publics; et c'est encore de ce fond corrompu que sortent tous les jours les infidélités secrètes et les systèmes particuliers de religion. La foi et la conscience, dit saint Paul, courent mêmes dangers, ont mêmes écueils et font souvent mêmes naufrages : *Bonam conscientiam quidam repellentes circa fidem naufragaverunt.* (*I Tim.*, I, 19.) Un Arius, idolâtre de sa fortune, pour se venger de n'être pas promu au patriarcat d'Alexandrie, se met à la tête d'un parti révolté contre l'Eglise, et attaque ouvertement la divinité du Fils de Dieu. Un Photius, esclave de son ambition, pour se maintenir en dépit du Saint-Siége, sur le siége de Constantinople, favorise une cabale naissante et nie hautement la procession du Saint-Esprit. Un Sabellius, adorateur de son mérite, pour se tirer de l'obscurité, s'érige en nouvel interprète de l'Ecriture, et combat hardiment toute l'adorable Trinité : voilà les premiers chefs des antitrinitaires, voilà les véritables causes de leur rébellion à la foi. Tous ces autres monstres d'erreur, qui depuis ont ravagé le champ du Seigneur, et qui en occupent de nos jours les plus beaux héritages, n'ont point eu de naissance plus heureuse. Remontez à leur origine, et voyez quels en ont été les pères : un moine apostat, un roi concubinaire, un ecclésiastique ambitieux, ce sont là les fondateurs de ces églises infidèles, qui se parent du beau nom de réformées; leur libertinage leur a tenu lieu de révélation; c'est de leur passion qu'ils ont pris leur mission; et leur cœur déréglé a conduit ou plutôt a séduit leur esprit. Mon Dieu! se peut-il faire que de pareils oracles trouvent encore le moyen de se faire croire aux dépens de l'antique vérité? Qu'un peu de réflexion sur le caractère de leurs mœurs guérirait bientôt de l'entêtement de leur doctrine! mais nulle maladie n'est plus incurable que celle qui plaît et qui flatte; l'hérésie doit trop aux passions des maîtres, pour ne les pas ménager dans les disciples; et ce qui a servi à la fonder et à l'établir, sert encore à la soutenir et à la

défendre. Laissons là les erreurs populaires : venons aux apostasies secrètes. D'où peuvent venir, je vous prie, dans des hommes éclairés de la raison et instruits de la foi, ces ridicules incertitudes de religion, qu'ils prennent pour règles sérieuses de conduite ; ce goût dépravé qu'ils ont pour les livres impies au mépris des livres saints ; cette aveugle préférence qu'ils donnent aux sentiments particuliers de quelques libertins, sur le consentement général des docteurs de l'Eglise; cette curieuse recherche qu'ils font de tout ce qui favorise leurs doutes, plutôt que de ce qui peut les dissiper et les détruire? du centre de leurs passions.

Ah ! mes frères, tous ces prétendus esprits forts du siècle, prenez-y garde, à les bien examiner de près, sont des cœurs véritablement faibles; non pas de cette faiblesse innocente, dont ils se défendent, et que produit la simplicité de la foi; mais de cette faiblesse criminelle, qu'ils devraient bien plus craindre; et que traîne après soi l'ardeur de la cupidité. Leur révolte contre la religion n'est point un effet de la roideur de leur raison, mais de la perversité de leur volonté : elle sort de la corruption de leurs désirs, et non pas de la pénétration de leurs lumières; l'obscurité de la foi ne les rebute que parce que la pureté de la loi les gêne et les contraint; en un mot, ils ne pensent en vrais incrédules, que parce qu'ils ne veulent pas vivre en vrais fidèles. Une preuve convaincante, c'est que vous ne verrez point parmi vous de gens chastes, sobres, humbles, surtout désintéressés, bien réglés, prendre le parti de l'incrédulité; et que quelque montre de force que fasse l'irréligion, il est aisé d'en remarquer tout le faible. C'est un faible pour cette prétendue force d'esprit de ne s'élever qu'à la fleur de l'âge, c'est-à-dire, dans la chaleur des passions; et de ne se soutenir dans la suite, qu'autant que l'habitude de juger selon ses inclinations, s'est changée en nature, et que la liberté de l'esprit s'est perdue par l'esclavage du cœur. C'est un faible et un grand faible, pour cette prétendue force d'esprit de ne tant raisonner contre la religion, que pour conclure en faveur des passions. Car voilà où aboutissent tous ces faux raisonnements qui combattent l'immortalité de l'âme, la certitude d'une autre vie, la liberté de l'homme, la providence de Dieu; à autoriser la licence des plaisirs, à justifier l'avidité des richesses, à traiter de chimères les plus belles vertus, les plus justes remords de vains scrupules, et de bonnes fortunes les crimes heureux. C'est un faible et un faible honteux, pour cette prétendue force d'esprit, de n'oser se produire que dans le fort des passions, c'est-à-dire, dans des compagnies de débauche, dans des commerces d'impudicité, dans des écoles de libertinage, parmi des esprits faibles, aisés à séduire, déjà pris par les amorces du vice; et de se cacher partout ailleurs sous les dehors de la religion, devant les saints, les sages et les vrais forts, et cela par honte, par crainte, par politique. C'est un faible visible pour cette prétendue force d'esprit, de se démentir dès que s'éteint le feu des passions, dans l abattement d'une longue maladie, dans le déclin de l'âge, aux approches de la mort. Pourquoi chanceler et trembler alors, si les lumières étaient sûres et les assurances solides; et si elles ne l'étaient pas, pourquoi s'en tenir auparavant si fiers et si forts? Ah! il faudrait au moins avant que de rien risquer en fait de religion, s'éprouver soi-même, et voir si l'on peut se soutenir jusqu'au bout; et si l'on ne se sent pas la force de mourir en incrédule et en impie, se résoudre à vivre de bonne heure comme l'on doit penser à la mort. Disons donc avec le Sage : Préservez-nous, Seigneur, de cette force prétendue, qui n'est au fond que véritable faiblesse : remplissez-nous des lumières de cette divine sagesse, qui consiste dans la pureté de la foi; et puisqu'en la communiquant spécialement aux enfants, vous la promettez à ceux qui leur seront semblables, donnez-nous-en les mœurs innocentes, et ne permettez pas que la malignité de la passion nous en éloigne jamais! *Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam; et noli me reprobare a pueris tuis.* (*Sap.*, IX, 4.)

Enfin, point de distinction ni de nouveauté, si vous voulez avoir une foi toujours pure : troisième instruction que nous donne la confession de la très-sainte Trinité. Car elle se fait partout de nos jours, comme elle s'est toujours faite dans les mêmes termes ; et toute la doctrine de ce mystère si vaste et si profond, se trouve renfermée dans trois ou quatre paroles essentielles au christianisme et familières à tout chrétien : au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Pourquoi cette uniformité? c'est que la foi n'a qu'un Dieu pour principe, pour règle qu'une Eglise, qu'une religion pour fin, et ne veut aussi pour expression qu'un même langage ; en tout elle conserve l'unité parfaite, comme le caractère indubitable de la vérité; et tout ce qui sent la singularité ou le partage, doit être rejeté comme dangereux et contraire à la pureté de la foi. C'est pour cela que saint Paul recommande si fort à son disciple Timothée de ne pas se servir dans les dogmes de la foi de termes inusités et nouveaux : *Devitans profanas vocum novitates.* (I *Tim.*, VI, 20.) Oui, dit saint Chrysostome, expliquant ce précepte de l'Apôtre, si vous voulez croire ce que l'Eglise croit, parlez toujours comme l'Eglise parle ; autrement les choses n'en demeureront pas là ; une nouveauté en produira bientôt une autre ; et quand une fois on a commencé à s'égarer dans la foi, on s'égare sans fin. En faut-il d'autre preuve que l'histoire d'une des plus célèbres hérésies qui aient combattu le mystère adorable de la sainte Trinité? De quoi s'agissait-il, je vous prie, dans le commencement de l'arianisme? du seul mot de consubstantiel, que l'Eglise toujours conduite par le Saint-Esprit, avait jugé à propos d'insérer dans son symbole, pour mieux expliquer l'entière égalité du Père et du Fils. Ce mot déplut aux partisans

d'Arius ; ils le rejetèrent comme étranger aux divines Ecritures, dont ils se disaient les défenseurs. Qu'arriva-t-il? schisme sur schisme, trouble sur trouble, erreur sur erreur, qui firent bientôt de cette église détachée une tour de Babel, où la diversité des langues produisit la confusion des esprits. C'est ce que saint Hilaire reprochait à l'empereur Constance, protecteur de ces hérétiques, tandis qu'il les assemblait tous les jours, sans pouvoir jamais les réunir. Infortuné conducteur, lui disait-il, d'un malheureux ouvrage, vous ne faites dans vos professions de foi que bâtir et détruire ; et l'Eglise catholique d'un seul trait a fait un édifice immortel. Une seule parole qu'elle a mise dans son symbole a si bien frappé l'erreur et établi la vérité, que pour confondre à jamais toutes les subtilités de l'arianisme, elle n'a qu'à répéter simplement le même mot de consubstantiel. Voilà, mes frères, dans la naissance d'une des premières hérésies l'origine de la plupart de celles qui l'ont suivie. A peine les distingue-t-on d'abord du corps de l'Eglise, tant leur rupture est imperceptible et leur séparation légère ! et cependant elles aboutissent toutes à des démembrements affreux et à des plaies incurables. D'abord c'est une décision qu'on rejette comme obscure ou ambiguë; on s'en prend au chef de l'Eglise ; puis c'est l'Eglise entière qu'on méconnaît; elle devient tout à coup invisible, on ne sait plus dire où elle est.

Instruits donc par tant de fameux divorces à craindre les moindres dissensions dans la foi, tenons-nous étroitement attachés au centre visible de l'unité. Nous savons quel il est, et Jésus-Christ, en confiant le dépôt sacré de la foi aux premiers pasteurs, nous l'a suffisamment marqué. Que nulle partialité ne soit jamais capable de nous en séparer. Disons ce que disait saint Jérôme sur ce mystère et sur tous les autres. Je crois ce que croit l'Eglise Romaine, je ne connais point Paulin, je ne sais ce que c'est que Vital, je ne m'intéresse point pour Mélèce; où est l'Eglise Romaine, là est la foi, et c'est elle en tout, que, pour ne pas errer, je veux suivre. Ajoutons avec saint Ambroise, que le vent de la discorde souffle de toute part, que la tempête des disputes s'élève, que le nuage des difficultés grossisse, que le calme de la paix s'éloigne au dehors, j'en jouis toujours dans la nacelle de l'Eglise et dans la barque de saint Pierre, la sagesse de Dieu y veille, la malice de l'enfer n'y peut rien, et la foi de Jésus-Christ ne l'abandonne jamais : *Non turbatur hæc procella navis, in qua prudentia navigat, abest perfidia, fides aspirat.* Mais après avoir appris de ce mystère comment notre foi peut-être pure et sans tache, apprenons-en aussi comment elle doit être vive et sans langueur. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit : voilà l'exorde de toutes nos prières, voilà le commencement de toutes nos actions, voilà notre recours dans toutes nos tentations. Or je prétends que l'usage ordinaire que l'Eglise nous fait faire de l'adorable nom de la sainte Trinité nous apprend le véritable usage que nous devons faire de la foi, et le moyen de la rendre vive et efficace, c'est de nous en servir pour animer nos prières, pour régler nos actions, pour vaincre nos tentations.

Point de prières dans l'Eglise qui ne commencent, que dis-je, qui ne continuent et qui ne finissent par l'invocation de la sainte Trinité. Et c'est un juste reproche que l'Eglise catholique a droit de faire à la religion prétendue réformée, qui, en conservant la créance de ce mystère, en a retranché le fréquent usage. Car nous n'ouvrons pas les lèvres pour prier, qu'elles ne prononcent d'abord le nom de la sainte Trinité. Nous ne récitons pas de sacré cantique, dont la conclusion ne soit une adoration de la sainte Trinité, et quelquefois même nous en interrompons le cours pour en offrir l'hommage à la sainte Trinité. Il semble que l'Eglise, dans ses demandes, ne puisse former une parole, prendre haleine, achever enfin, si elle ne se rappelle à tout moment le plus grand objet de sa foi. Ah! chrétiens, ce n'est pas sans raison que l'Eglise en use de la sorte : l'âme de la prière c'est la confiance, et le principe de la confiance c'est la foi, que saint Paul appelle le fondement de toutes nos espérances : *Fides sperandarum substantia rerum.* (*Hebr.*, II, 1.) C'est la foi qui nous découvre en Dieu, non-seulement un bien souverain, mais encore un bien souverain qui cherche à se communiquer aux hommes; qui s'y communique en effet et qui s'y communique dans toute l'étendue immense de ses miséricordes. Or, peut-on avoir ces vues de Dieu bien présentes et manquer d'ardeur à le prier? peut-on prier, par exemple, pour ne pas sortir du sujet que je traite, peut-on prier au nom de Dieu le Père, sans penser que ce Père tout-puissant appelle l'homme, quoique sa créature et son ouvrage, son fils, l'adopte pour son fils ; et par un excès d'amour inconcevable lui sacrifie son propre Fils? Peut-on prier au nom de Dieu le Fils, sans se souvenir que ce Fils de Dieu s'est fait fils de l'homme, Sauveur de l'homme, et par l'emploi de médiateur, qu'il a pris pour nous auprès de son Père, l'homme de l'homme même, s'il m'est permis, après l'Ange de l'école, de m'exprimer ainsi? *Ut Dei Deus homo esse videatur.* Peut-on prier au nom du Saint-Esprit, sans songer que ce divin Esprit habite, opère, prie même dans l'homme; et que, par sa résidence intérieure, par son action vivifiante, par son inspiration actuelle, il en est véritablement l'esprit? Et peut-on se rappeler tous ces rapports admirables qui nous lient et qui nous attachent à la sainte Trinité, sans entrer en commerce avec elle sur tous nos besoins temporels et spirituels, avec une sainte et religieuse assurance d'en être écoutés? Oui, quand je dis au nom du Père, si je le dis avec foi, le premier mouvement de mon cœur est un mou-

vement de confiance. Car la foi m'apprend que cette divine personne qui, de toute éternité, par une génération nécessaire, produit son Fils unique, de toute éternité aussi, par une prédestination gratuite, m'a choisi pour son fils adoptif, et que ces deux filiations, toutes différentes qu'elles sont de leur nature, ont été conçues dans le même sein et formées par la même volonté : *Qui prædestinavit nos in adoptionem filiorum Dei.* (*Ephes.*, II, 5.) La foi m'apprend que cette personne divine qui, dans le temps, a fait son Fils, fils d'une Vierge, afin qu'il pût être homme-Dieu, m'a fait aussi, dans le temps, enfant de l'Eglise, afin que je pusse être chrétien, c'est-à-dire homme tout divin ; et que ces deux naissances, toutes disproportionnées qu'elles sont, ont eu pour même fin mon salut et sa gloire : *Filium suum unigenitum misit Deus in mundum, ut vivamus per eum.* (I *Joan.*, IV. 9.) La foi m'apprend que cette personne divine, qui dans ce fils incarné a mis toutes ses complaisances, a mis aussi sur lui toutes mes iniquités, et que ces deux conduites, si contraires en apparence, ont eu le même amour pour cause : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui...* (*Matth.*, III, 17.) *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* (*Joan.*, III, 16.) Or, il est impossible que ces divins objets, rapprochés dans la prière, n'échauffent mon cœur et n'enflamment mes désirs. Quand je dis au nom du Fils, si je suis plein de foi, je suis plein de confiance. Car je sais que ce Fils de Dieu, Dieu comme le Père, est un homme aussi comme moi ; je sais que ce Fils de Dieu, l'image de la substance et la splendeur de la gloire du Père, est aussi la rançon de mon âme et son rachat ; je sais que ce Fils de Dieu, verbe éternel du Père, est aussi ma nourriture et ma vie. Je sais que ce Fils de Dieu, uni d'intérêt avec son Père, prend auprès de lui mes intérêts : or ces considérations réunies dans la prière n'effacent-elles pas toute ombre de défiance et ne font-elles pas, de tous côtés, jour à l'espoir? Quand je dis au nom du Saint-Esprit, si je prie avec foi, je prie avec confiance. Car je ne puis ignorer que cet Esprit divin, au nom de qui je fais cette demande, la fait effectivement avec moi, en moi et pour moi. Je ne puis ignorer que cet Esprit divin, vive source de charité, que produit l'amour du Père et du Fils, produit en mon cœur une source de grâces. Je ne puis ignorer que cet Esprit divin, terme auguste des émanations divines, est en moi le principe de tout pieux sentiment et de tout désir salutaire. Or se peut-il faire que ces connaissances appliquées à la prière n'en fassent pas sentir le mérite et n'en n'assurent pas l'effet? Ah ! chrétiens, reconnaissez devant Dieu que, si vous aviez ces pensées bien gravées dans votre esprit, toutes les fois que vous priez, et que selon la coutume de l'Eglise vous commenciez par payer à la sainte Trinité le tribut de votre foi, la prière ne serait pas, comme elle est si souvent, le sujet de vos ennuis et de vos dégoûts, au lieu d'être l'objet de votre ferveur et de votre confiance. Eh ! quel usage faites-vous donc de votre foi, si vous ne vous en servez pas dans vos plus saints exercices? Quand en produirez-vous les actes nécessaires, si vous les négligez, lorsqu'il s'agit du plus important devoir de la vie chrétienne ? Est-il rien de plus essentiel à la religion que l'oraison? et l'art de bien prier n'est-il pas l'art de tout fidèle? C'est à ce grand mobile de la religion chrétienne que se rapportent tous les autres ressorts du christianisme. La prédication de l'évangile, la lecture des livres saints, la célébration des divins mystères, l'approche des sacrements, la solennité des fêtes, la pompe des cérémonies, tout cela n'a pour but que d'inspirer, d'entretenir, d'accroître même l'amour de la prière ; et parce que l'efficace de la prière dépend de la vivacité de la foi, c'est pour cela que l'Eglise met à la tête de ses instructions, de ses fonctions, de ses oraisons, de son office et de son sacrifice même le premier mystère de la foi : comme si partout elle voulait nous montrer l'indissoluble union et l'égale nécessité de ces deux moyens de salut, foi et prière. C'est là, en effet, selon l'apôtre saint Jacques, tout le secret du christianisme et toute la science du chrétien : *Postulet in fide.* (*Jac.*, I, 6.) La prière, dites-vous, pour être parfaite, veut bien d'autres conditions : il faut qu'elle soit respectueuse, humble, attentive, pure, tendre et, s'il se peut, continuelle. Il est vrai, chrétiens; mais pour cela il suffit qu'elle soit animée de la foi. C'est à la foi seule de ceux qui le priaient que le Sauveur a toujours attribué le succès de leurs demandes : *Fides tua te salvum fecit.* (*Luc.*, XVIII, 42.) Priez avec foi ; de la foi naîtront aisément toutes ces autres vertus : respect de corps, humilité de cœur, attention d'esprit, pureté d'intention, tendresse de sentiments, continuité de désirs. En un mot, telle est, dit un saint Père, la véritable idée de la prière : la foi qui prie : *Fides orans :* et tel est le premier usage que l'Eglise nous fait faire de la foi, dans l'application de ce mystère.

Le second usage de la foi, c'est de régler nos actions et de nous en donner le vrai modèle. Or vous le savez, l'excellence de la dignité du chrétien selon l'Evangile, et l'Evangile même de ce jour, ne lui donne rien moins à imiter que Dieu même. *Estote misericordes, sicut et Pater vester.* (*Luc.*, VI, 36.) De là vient que, par une tradition apostolique, la religion nous apprend à ne point entrer dans nos occupations que nous n'ayons formé le signe de la croix, et prononcé le nom des trois personnes divines. Quelle est la fin d'une si sainte pratique? Ce n'est pas seulement de nous obtenir un renfort de grâces, mais de nous tracer encore une règle de conduite. Oui, chrétiens! une règle de conduite dans le mystère adorable de la sainte Trinité. Au souvenir d'un Dieu souffrant pour nous et crucifié que nous rappelle le signe de la croix, l'Eglise, pour former nos mœurs, ajoute l'idée d'un Dieu en trois personnes, et elle le fait conformément aux

intentions de Jésus-Christ qui n'est venu au monde, dit saint Jean, que pour nous donner le plan de sa vie divine, dans le plan d'une vie chrétienne : *Vita manifestata est... quæ erat apud Patrem, et apparuit nobis* (I *Joan.*, I, 2); qui a prétendu établir parmi les hommes une sainte société, qui fût une image vivante de la sainte Trinité : *Ut societas nostra sit cum Patre et cum Filio* (*Ibid.*); qui a voulu que la force de la charité fît en nous ce que fait en Dieu la nécessité de son être ; et que nous fussions, par ressemblance et par imitation, ce qu'il est par essence et par nature, un en plusieurs personnes : *Ut sint unum, sicut et nos.* (*Joan.*, XVII, 11.) Le moyen d'agir en tout dans les véritables vues du christianisme, c'est de se retracer sans cesse ce divin original sur lequel il a été formé, et d'exprimer dans les différents rapports que nous avons les uns aux autres, tous les traits imitables de ces trois personnes divines : c'est-à-dire, ce commerce continuel qu'elles ont entre elles d'estime et d'amour réciproque ; cette sainte communication qu'elles se font de leurs perfections essentielles; cette unité parfaite dans laquelle elles subsistent nonobstant leurs distinctions personnelles. Que cette règle si courte dans ses préceptes est étendue dans ses conséquences! Quelle félicité dès cette vie, si elle était aussi religieusement gardée sur la terre qu'elle est étroitement prescrite et inviolablement observée dans le ciel ! Que l'on verrait bientôt refleurir toute la sainteté de la primitive Eglise ! plus parmi nous de jugement désavantageux, d'antipathies secrètes, de froides indifférences ; c'est ce que détruirait ce commerce mutuel d'estime et d'amitié. Plus de complots iniques, de mauvaises intrigues, d'apparences mêmes suspectes ; c'est ce qu'éloignerait cette sainte communication de mérites et de vertus. Plus d'entêtement de distinction, de jalousie de commandement, de disputes d'intérêts ; c'est ce que bannirait cette union étroite, que demande de ses vrais adorateurs un Dieu en trois personnes. Ainsi l'adoraient autrefois les premiers fidèles ; et la religion alors, par un miracle de mœurs qui confirmait la vérité de la foi, faisait voir, dit l'Ecriture, à l'honneur de la sainte Trinité, dans une multiplicité de personnes une même âme toute sainte, et un même cœur tout divin : *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una.* (*Act.*, IV, 32.) Mais aujourd'hui que voit-on dans la plupart des chrétiens? Une vie toute contraire à cette vie divine, qui leur est proposée pour modèle ; un commerce continuel de railleries, de plaintes, de médisances. N'est-ce pas là la matière des confidences et le sujet des entretiens? Le prochain ou traité en ennemi ou tourné en ridicule ; il ne reste désormais pour lui dans les cœurs que ces deux sentiments : mépris et haine ; hors de soi, on ne prise, on ne chérit plus rien ; chacun est devenu sa divinité, ou plutôt son idole ; et le caractère dominant du siècle est l'estime de sa propre excellence et l'amour de sa propre personne. Une communication générale d'abus, de vices, de scandales. De jour en jour le bon exemple devient plus rare et le mauvais plus commun : le relâchement se répand et la piété se resserre; la multitude infinie des désordres les accrédite à l'excès, la coutume tient lieu de foi et de loi. Content des dehors trompeurs et du nom spécieux de la religion, on suit hardiment les maximes déréglées de la passion, et l'on tient ouvertement le langage corrompu du monde. Une désunion déplorable dans les unions même les plus étroites, les titres sacrés de père et de fils, d'époux et d'épouse, d'alliés et de frères, ne sont presque plus d'ordinaire que des noms effacés des cœurs et démentis par les effets. Les intérêts de la cupidité l'emportent sur les droits de la nature, et la voix commune du sang se trouve étouffée par les cris des ressentiments personnels. Sans parler de ces éclats publics dont les tribunaux retentissent, est-il beaucoup de familles où l'on n'entende pas le dépit frémir et murmurer la discorde. Si ce portrait raccourci que je viens de faire de nos mœurs, et que vous ne reconnaissez que trop, était celui de l'ancien paganisme, tout affreux qu'il est, il aurait moins de quoi nous surprendre. L'on honorait alors des dieux tout propres à consacrer ces déréglements, des dieux qui mettaient leur grandeur à se haïr, à se mépriser, à se pervertir, à se corrompre, à s'offenser et à se combattre les uns les autres. Cependant, parmi ceux même qui ne rougissaient pas de les adorer, il s'en trouvait plusieurs qui rougissaient de les imiter. Ce qui faisait dire à Tertullien que les païens s'étaient trop pressés de peupler leur ciel, et que sans doute ils avaient honte de voir sur la terre des hommes plus dignes de la divinité que leurs dieux mêmes. Cette dérision piquante de leur religion était un éloge sérieux de leur conduite. Mais que dans le christianisme, dont le mystère principal nous oblige à croire en Dieu une adorable société de trois personnes divines, où l'amour est mutuel, où les perfections sont communes, où la nature est unique, on ne se fasse pas un devoir capital de s'entr'aimer, de s'édifier, de s'unir de plus en plus, afin de vivre conformément à ce qu'on croit, et d'imiter ce qu'on adore ; j'ose le dire, c'est une contradiction de créance et de mœurs aussi monstrueuse que toute l'absurdité du paganisme : *Summa religionis est imitari quem colis*

Triomphez de l'une, Seigneur, comme vous avez déjà triomphé de l'autre : ô Dieu d'amour et de charité, qui êtes notre Dieu ! feu sacré qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais ! après avoir éclairé nos esprits de vos lumières les plus pures, embrasez aussi nos cœurs de vos plus vives flammes ! *O amor, qui semper ardes et nunquam extingueris, charitas, Deus meus ! accende me :* c'est ce que disait saint Augustin, et c'est aussi le second usage que l'Eglise nous apprend à faire de la foi, quand elle nous apprend à commencer nos actions par l'invocation d'un Dieu en trois personnes.

Enfin le troisième usage de la foi, c'est de vaincre les tentations, et c'est aussi la troisième leçon que nous donne l'Eglise sur ce mystère, quand elle nous exhorte à recourir alors au nom de la sainte Trinité. Car ce nom sacré, dans les combats spirituels, inspire une générosité chrétienne. Comment cela? En ce qu'il nous rappelle en un instant tout ce que nous avons et à défendre, et à craindre, et à espérer. Ce que nous avons à défendre, c'est notre honneur et l'honneur de Dieu même. Notre honneur, c'est d'être l'image de la divinité, image commencée par la création, image réformée par la rédemption, image achevée par la sanctification; mais image dont le prix et la beauté s'effacent et se perdent par la laideur et la difformité du péché. L'honneur de Dieu, c'est de consommer et de couronner ses ouvrages; de placer les vases de sa grâce purs et sans tache dans les splendeurs de sa gloire; de rendre ces âmes qu'il a faites spirituelles et immortelles comme lui, heureuses de son bonheur et de sa félicité. Si donc au fort des batailles le nom du prince dans la bouche des sujets les anime à vaincre ou à mourir pour une gloire à laquelle ils ont si peu de part, quels efforts de courage ne doit pas produire dans la tentation le nom d'un Dieu dont le triomphe est le nôtre? Le prononcer alors, n'est-ce pas se dire avec saint Léon : Ame chrétienne, chef-d'œuvre des mains de Dieu! pense à ce que tu vaux, pense à ce que Dieu mérite, et, en te dégradant, ne les déshonore pas : *Agnosce, o Christiane, dignitatem tuam.* Ce que nous avons à craindre, c'est un regret et un regret éternel. Or, pouvons-nous dire avec l'Eglise dans les suggestions du malin esprit : Sors d'ici, esprit tentateur! sors au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, sans nous souvenir que l'Eglise doit nous dire ces mêmes paroles à la mort : Sors de ce corps, âme chrétienne, sors au nom du Père qui t'a créée; au nom du Fils qui t'a rachetée; au nom du Saint-Esprit qui t'a sanctifiée : *Proficiscere, anima christiana, in nomine Dei Patris qui te creavit; in nomine Filii Dei vivi qui pro te passus est; in nomine Spiritus sancti qui in te effusus est?* Ce sont les paroles de la recommandation de l'âme. Quel regret alors pour cette âme, si elle se reproche de l'avoir abandonné, ce Père, à qui elle devait se soumettre comme à son créateur; de l'avoir renoncé, ce Fils, à qui elle devait s'attacher comme à son Sauveur; de l'avoir rejeté, ce divin Esprit, à qui elle devait se laisser conduire, comme à son sanctificateur? Mais quel désespoir, si elle va porter dans l'enfer ce reproche, et qu'éternellement elle redise à sa confusion ce que l'Eglise ajoute à la recommandation de l'âme fidèle : *Tamen Patrem et Filium et Spiritum sanctum non negavit, sed credidit.* Non cette âme ne s'est point égarée par ignorance, par erreur ou par incrédulité; mais hélas! elle s'est perdue par lâcheté ou par malice ; elle a cru de Dieu tout ce qu'en révélait la foi; mais elle ne lui a pas rendu tout ce que demandait la loi chrétienne; elle n'a jamais douté de la vérité; mais elle n'a pas persévéré dans la justice. Quel affreux tourment dans l'enfer que cette réflexion accablante : J'ai été par la grâce de Dieu chrétien et baptisé, et me voilà par ma faute pour jamais malheureux et damné. Ah! l'on aime mieux mourir dans une occasion périlleuse, que de soutenir tout le reste de sa vie la honte d'avoir manqué de cœur : que ne peut donc pas dans la tentation sur la faiblesse humaine la crainte d'un remords et d'un remords éternel?

Enfin ce que nous avons à espérer, c'est une mort paisible, suivie d'une vie bienheureuse. Or, ce que je viens de dire fait assez comprendre, par une suite naturelle, qu'on ne peut, dans les plus vives sollicitations au mal, invoquer le nom de la sainte Trinité, sans goûter par avance la joie qu'on aura dans les frayeurs de la mort, d'entendre le nom de ces trois personnes adorables, si les moments les plus critiques de la vie ont été consacrés à leur gloire ; à la gloire du Père par une humble soumission à ses volontés adorables; à la gloire du Fils par une entière conformité à ses divins exemples; à la gloire du Saint-Esprit par une fidélité inviolable à ses saintes inspirations. De là l'attente de cette immortalité bienheureuse, où l'âme émanée de Dieu, comme de son premier principe, s'y réunira comme à sa dernière fin. Si le prix de la victoire excite les combattants, et les rend vainqueurs, est-il rien qui résiste à l'espoir d'une si douce et si belle récompense? Voilà, mes frères, pour vaincre les tentations les plus fortes, un moyen infaillible que l'Eglise vous offre dans le premier objet de sa foi. Les autres vérités chrétiennes ne sont pas des armes moins propres à la milice spirituelle; vous pouvez vous en servir également; vous vous en servirez toujours avec succès.

Mais pour ne point passer à d'autres sujets, et vous porter en finissant à tirer de celui-ci tout le fruit que l'Eglise a droit d'en attendre; souffrez qu'avec elle je vous en recommande le fréquent usage. Quelque bien donc qui vous tente, souvenez-vous qu'il n'y a pour vous qu'un seul bien, et que Dieu est ce bien unique et nécessaire. Toutes ces brillantes idoles du monde, où l'on adresse ses vœux et l'on porte son encens, sont des divinités fragiles.

Les richesses échappent, les honneurs disparaissent, les amitiés finissent, les plaisirs ne laissent qu'amertume ; ces grands et ces puissants noms, où l'on met son appui, tombent enfin d'eux-mêmes dans un éternel oubli. Le seul nom qu'on réclame à la mort est le nom d'un Dieu en trois personnes. Puisse-t-il être pour vous un nom de salut à la fin comme au commencement de votre vie! puissent les ministres du Seigneur, le rendre aussi favorable à vos derniers qu'à vos premiers soupirs! Puissiez-vous tous entrer dans l'Eglise triomphante, ainsi que vous êtes entrés dans l'Eglise militante; au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

SERMON VIII.

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum. (*Cant.*, VIII, 5.)

Quelle est celle qui monte du désert, comblée de délices, et appuyée sur son bien-aimé?

C'est, répond saint Anselme, la plus pure des Vierges; la pureté virginale dont elle a été le modèle a préservé son corps de la corruption du tombeau; c'est, dit saint Thomas, la mère d'un Dieu Sauveur: si cette auguste qualité l'a laissée quelques jours tributaire, elle n'a pu permettre qu'elle demeurât, comme les autres, esclave de la mort. C'est, s'écrie saint Jean Damascène, la plus humble servante du Seigneur; l'humilité, après l'avoir tenue longtemps abaissée sur la terre, l'a tout d'un coup élevée jusqu'au plus haut des cieux. C'est, remarque saint Ambroise, la plus parfaite de toutes les pures créatures: les complaisances du Créateur pour son plus bel ouvrage l'ont placée près de lui, au-dessus des esprits bienheureux. C'est, soutient saint Bernardin de Sienne, la plus éprouvée des élus: l'excès de ses douleurs l'a conduite au comble des délices. C'est enfin, conclut saint Bernard, le chef-d'œuvre de la grâce; la grâce dont elle a reçu la plénitude, est la mesure de la gloire qu'elle possède: ***Quantum gratiæ in terris adepta est præ cæteris, tantum in cœlis obtinet gloriæ singularis.***

Ainsi les Pères, en convenant de la prééminence des grandeurs de Marie, semblent ne pas convenir de la cause de son bonheur. Les uns en font honneur à sa dignité, et les autres à son mérite. Ceux-ci l'attribuent à ses perfections infuses, et ceux-là à ses vertus acquises. Les premiers veulent que Dieu l'ait couronnée comme son Fils; et les seconds, qu'il l'ait récompensée comme son juge. Réunissons leurs sentiments. Distinguons dans le triomphe de Marie, deux sortes de couronnes: l'une attachée à sa maternité divine, l'autre accordée à sa sainteté personnelle. Disons que Dieu n'a pas tellement exercé sur elle sa libéralité qu'il n'ait gardé les règles de sa justice. Montrons qu'elle a pour titres de son inestimable félicité, et ses priviléges, et ses œuvres. Par là nous justifierons deux oracles de l'Evangile: l'un de la mère qui prédit que tous les siècles la béniront, parce que la grâce a fait en elle de grands progrès: ***Beatam me dicent omnes generationes, quia fecit mihi magna qui potens est*** (***Luc.***, I, 48); et l'autre du Fils, qui veut qu'on la dise bienheureuse, parce qu'elle a fait de grands progrès dans la grâce: ***Quinimmo beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.*** (***Luc.***, XI, 28.)

Voici donc l'idée juste que nous devons nous former de la gloire de Marie. C'est la consommation des grâces qu'elle a reçues: vous le verrez dans mon premier point. C'est la récompense des vertus qu'elle a pratiquées: ce sera le sujet du second. L'un et l'autre serviront à établir le véritable culte que nous devons à la mère de Dieu; culte de vénération fondé sur tant d'honorables distinctions que Dieu lui a données pour apanage; culte d'imitation dû aux grands exemples qu'elle nous a laissés pour héritage.

Dévotion solide, mes frères, dont toute la France, en ce jour, fait une profession publique, vous en verrez les véritables motifs et les véritables règles dans le mystère qui nous assemble. Calvin ne le pouvait souffrir, et, dans une lettre écrite aux partisans de sa secte, il les exhorte à rejeter toutes les fêtes de la Vierge, et principalement celle de l'Assomption. Son aversion pour cette glorieuse solennité n'a fait qu'augmenter pour elle notre zèle. Plus l'hérésie l'a voulu rendre suspecte, plus elle est devenue célèbre, et malgré tant d'avis donnés de sa part aux prétendus dévots indiscrets, il n'est point de vrai fidèle qui ne reconnaisse aujourd'hui Marie aussi pleine de gloire qu'elle était remplie de grâce au moment qu'un ange lui dit: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La grâce et la gloire, dit le Prophète, sont des biens surnaturels, étroitement unis dans les desseins de Dieu. L'une n'est donnée que pour mériter l'autre. La même main bienfaisante les proportionne et les égale toutes deux. De ses pures faveurs, elle prétend former de justes couronnes, et jamais elle n'accorde un seul degré de grâce qu'elle ne prépare en même temps un degré de gloire qui lui réponde: ***Gratiam et gloriam dabit Dominus.*** (***Psal.*** LXXXIII, 12.)

Jugeons donc suivant cette règle des dons de gloire que Dieu communique à Marie par les dons de grâce dont il lui a fait part; car en elle les trésors du ciel n'ont point été stériles, et elle peut dire avec bien plus de droit que saint Paul, qu'elle n'a point reçu de grâce qui n'ait eu pleinement son effet: ***Gratia in me vacua non fuit.*** (I *Cor.*, XV, 10.) Il n'est pas besoin de faire ici le détail de tous les rares avantages que Marie tenait de la libéralité divine pour justifier tous les honneurs qu'elle en reçoit, et qui en sont les heureuses suites; il suffit de remonter à leur source commune: c'est la qualité de mère d'un Dieu sauveur. Car si par autant de priviléges que l'Eglise honore dans la vie de Marie, sa conception a été immaculée, sa nativité sainte, sa virginité féconde et sa fécondité pure, ce sont là des miracles de grâce dont elle est redevable à sa maternité divine. Et si, par autant de prérogatives que nous révérons en elle après sa mort, sa chair virginale demeura incorruptible, son âme bienheureuse se réunit à son corps glorieux, son entrée dans le ciel fut triomphante, et son trône placé au-dessus des chœurs des anges et au-dessous de Dieu seul; ce sont là des miracles de gloire qu'on doit encore attribuer à la qualité de mère d'un Dieu sauveur.

En effet, remarquent les Pères, cette qualité seule entre toutes les qualités surnaturelles est proprement une dignité. Les noms

de prophètes, d'apôtres et de précurseur même, sont des noms de ministère et d'office. Il n'y a que le titre de mère de Dieu qui renferme une idée de majesté et de grandeur. Or, comme toute dignité demande, pour la remplir, des dispositions convenables, elle veut aussi, pour la soutenir, des distinctions qui lui soient propres. Il faut que les personnes revêtues d'un caractère éminent et singulier l'emportent sur les autres en honneurs aussi bien qu'en mérites. L'éclat qui les environne, le lieu qu'elles habitent, le rang qu'elles tiennent, sont les marques ordinaires de dignité, reconnues par le consentement général des hommes et réglées même par la sagesse de Dieu. En aurait-il excepté sa mère? Non, chrétiens : cet éclat extérieur lui est donné dans sa résurrection; ce lieu sacré lui est ouvert dans son assomption; ce rang supérieur lui est assuré dans son couronnement. Trois particularités de la gloire de Marie, que l'Eglise célèbre en ce jour, et sur lesquelles est établi, comme vous le verrez dans la suite, le culte de vénération que nous rendons à la mère de Dieu.

Je l'ai dit, chrétiens auditeurs, et vous le comprenez sans peine, rien de plus éclatant entre tous les dons de la grâce que la qualité de mère de Dieu; mais rien aussi de plus obscur, entre tous les emplois du salut, que la qualité de mère d'un Dieu Sauveur. Rien de plus éclatant que la qualité de mère de Dieu, surtout accompagnée de cette innocence originelle, et soutenue de cette pureté virginale qui en firent les principaux ornements. Rien de plus obscur que la qualité de mère d'un Dieu Sauveur, attachée surtout à ce fond d'humiliation et asservie à cet état d'abaissement qui en ont été les engagements nécessaires. Sa destinée portait donc également et de l'obscurité et de l'éclat. Et voilà la réponse à l'objection spécieuse des ennemis de sa gloire. Quand nous parlons aujourd'hui des honneurs de son triomphe, ils se récrient, et nous opposent sur cela le silence des Ecritures, et surtout de l'Evangile. Aveugles qui n'y voient pas dans son seul nom de mère de Jésus, c'est-à-dire d'un Dieu Sauveur, des présages assurés d'un sort plus glorieux que celui qu'elle avait sur la terre; bien plus aveugles encore en ce qu'ils ne discernent pas que c'était là le temps où la dignité de la mère, aussi bien que la divinité du Fils, devaient être enveloppées de nuages salutaires à nos besoins, et propres à tempérer les ardeurs de notre ambition; mais que ce temps une fois écoulé, la mère ne pouvait manquer d'entrer dans les splendeurs dues à sa maternité, comme le Fils ne manqua pas de rentrer dans les clartés attachées à sa personne divine.

Marie vivait donc sur la terre comme ces personnes d'une naissance illustre, que des raisons particulières obligent pour quelque temps de cacher ce qu'elles sont. Nulle marque sensible ne la distinguait aux yeux des hommes; et sans la foi, l'on ne pouvait connaître qu'elle fût la mère d'un Dieu, jusqu'à ce qu'enfin, toutes ses épreuves finies, rien n'empêcha plus qu'elle ne jouît des droits de sa dignité, et qu'elle ne parût dans toute la pompe convenable à sa condition. Alors ses dépouilles mortelles, revêtues d'immortalité comme celles de son Fils, la firent participer à son éclat comme elle en avait partagé l'obscurité. La mort, en lui faisant payer le dernier tribut à la nature, leva toute opposition aux priviléges de la grâce. Dès que Marie, par une fin aussi sainte qu'avaient été le commencement et le cours de sa vie, eût passé par où avait passé son Fils, elle fut quitte de toutes les autres lois imposées au reste des hommes, et ne tarda guère à braver les horreurs du tombeau.

N'était-il pas juste, en effet, que ce corps sacré, dont éta t sorti l'Auteur même de la vie, ne fût que prêté comme en dépôt, et non pas livré en proie à la mort? C'est le sens d'une ancienne prière qu'on récitait en ce jour du temps de saint Grégoire, et qu'on récite encore aujourd'hui en plusieurs Eglises : *Veneranda festivitas! in qua Dei genitrix mortem subiit, nec tamen nexibus mortis deprimi potuit.* N'était-il pas convenable que cette chair, pour ainsi dire divinisée, et devenue une même chair avec celle de Jésus-Christ, jouît aussi des mêmes avantages, et que, déjà glorifiée dans le Fils, elle fût bientôt glorifiée dans la mère? C'est la pensée de saint Augustin, et la conséquence naturelle de ce principe, qu'il suppose comme incontestable : *Caro Christi, caro Mariæ.* N'était-il pas dans les règles que cette terre virginale, préservée de toute la contagion, ne fût pas sujette à toute la malédiction du péché, et, qu'employée à former le Saint des saints, elle lui devînt semblable (c'est-à-dire), exempte de corruption, et comblée de gloire? C'est le sentiment commun des Pères, et la conclusion qu'ils tirent de cet oracle du prophète : *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem.* (*Psal.* XV, 19.)

Que ces corps plongés dans le vice, nourris de la cupidité, entretenus dans la révolte, élevés dans la mollesse, nés dans l'anathème, conçus au moins dans le péché, soient rongés de vers et réduits en pourriture, c'est un état convenable à des pécheurs d'habitude, d'inclination et d'origine. Pour le corps de Marie, qui, par un privilége particulier, ne servit jamais ni d'instrument au péché, ni d'obstacle à la vertu; qui, par un choix plus glorieux encore, a fourni le précieux sang dans lequel a été lavée l'iniquité du monde, et les traits sensibles sous lesquels a paru la sainteté même, n'avait-il pas droit de prendre sans délai ses vêtements de gloire? C'était l'arche de la nouvelle alliance, figurée par celle de l'Ancien Testament, qui devait être incorruptible et revêtue de l'or le plus pur; c'était ce chef-d'œuvre de grâce dont parle le prophète, qui devait être incessamment élevé à la droite du Souverain des monarques, dans toute la pompe de la majesté royale. C'était ce miracle du ciel que saint Jean vit briller comme un nouvel astre, environné du soleil et couronné d'étoiles. Doutez-vous que toutes ces

figures prophétiques aient eu leur accomplissement dans Marie?

Eh! ne vous suffit-il pas de savoir qu'un Dieu Sauveur est son Fils? Ignorez-vous jusqu'où va la tendresse d'un fils pour une mère? Jugez-en par par ces riches monuments et ces superbes mausolées, élevés, dit saint Augustin, pour satisfaire l'inclination des vivants et non celle des morts; qui ne voit dans ces ouvrages des enfants des hommes, leurs pieux sentiments, leurs nobles désirs, et ce qu'ils feraient pour les personnes qui leur ont été si chères, s'ils en pouvaient éterniser la vie aussi bien que la mémoire, et rendre leurs corps aussi glorieux que leurs tombeaux? C'est ce que peut un Dieu Sauveur. C'est ce qu'il doit faire un jour pour tous ses serviteurs. Pourquoi donc aurait-il différé de le faire à l'égard de sa mère? Première distinction du triomphe de Marie? Son éclat extérieur dans sa résurrection anticipée.

Les personnes distinguées, outre l'appareil qui les accompagne, veulent pour leur demeure un lieu proportionné à leur dignité, et convenable à leur grandeur. La mère de Dieu tant qu'elle vécut sur la terre, fut encore privée de cette distinction. Elle était mère de Dieu, mais d'un Dieu Sauveur, qui, par le choix volontaire d'une étroite pauvreté, avait à peine où reposer sa tête. Or convenait-il que la mère fut plus privilégiée que le Fils? Et n'était-ce pas assez pour elle d'être traitée comme lui?

Il fallait donc que cette arche d'alliance semblable à la première, habitât sous les tentes, dans ces temps de combat, de peine et de travail. Mais quand le nouveau Salomon, ce roi pacifique eut ouvert dans le ciel le vrai temple de la paix, elle y fut portée en triomphe, non par les mains des hommes, mais par celles des anges. Ce fut alors, disent les Pères, que s'accomplit cet oracle du Prophète: Elevez-vous, Seigneur, vous et votre arche sainte, dans le lieu de votre repos: *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ.* (*Psal.* CXXXI, 8.) Oracle qui exprime admirablement le mystère de ce jour, et qui nous en donne la preuve la plus claire. Car cette idée d'arche sainte et de tabernacle divin, sous laquelle nous est représentée Marie, montre que son assomption triomphante n'a rien qui doive nous surprendre, et que c'est une suite inséparable de sa dignité.

Est-il en effet, surprenant que ce corps virginal, dont un Dieu, neuf mois durant, a fait sa demeure, qui l'a porté, qui l'a nourri, qui l'a élevé, n'ait point d'autre demeure que celle de Dieu même? Etait-ce trop du ciel empyrée, pour recevoir ce ciel animé, et où ce sanctuaire vivant, plus saint que les saints mêmes, plus pur que ces anges, pouvait-il être placé que dans le séjour des anges et des saints? Non, dit excellemment un Père de l'Eglise; s'il y a lieu de s'étonner de la gloire de Marie, ce n'est pas de ce que Dieu l'ait élevée sur le trône, ni de ce qu'il l'ait mise à sa droite. Salomon l'a bien fait pour sa mère. Est-il croyable qu'un homme ait porté plus loin la tendresse filiale, que Dieu qui nous en fait un commandement exprès, et qui est venu nous en donner l'exemple? Ce qui doit nous jeter dans l'étonnement, c'est que Dieu l'ait choisie ellemême pour en faire son palais et son trône. Je ne suis point surpris, ajoute-t-il, quand j'entends chanter à l'honneur de Marie, ce verset du Cantique: Venez, ma bien-aimée, venez au ciel, telle que vous étiez sur la terre; venez y être couronnée: *Veni*, *de Libano*, *veni*, *coronaberis* (*Cant.*, IV, 8); toute mon admiration est épuisée quand j'ai entendu l'Eglise lui dire de la part de Dieu même: Venez, temple choisi de la divinité, c'est dans votre sein qu'elle veut humaniser sa grandeur et incorporer sa majesté: *Veni, electa mea! ponam in te thronum meum.* La certitude de ces dernières paroles m'empêche de douter de la vérité des premières; seconde distinction du triomphe de Marie. Le lieu de sa demeure dans son assomption triomphante.

Enfin, les personnes distinguées se font surtout connaître au rang qu'elles tiennent, et aux hommages qu'elles reçoivent; pouvait-on les disputer à la mère d'un Dieu Sauveur? Cette auguste qualité l'élevait au-dessus de tout l'univers. Elle méritait d'y être révérée à cause de l'étroite alliance qu'elle avait avec Dieu, dont elle était la mère; elle méritait d'y être bénie à jamais, à cause de l'obligation qu'on lui avait du Rédempteur, à la mort duquel elle avait consenti, comme elle avait contribué à sa naissance. Que ne lui devait-on pas d'honneur et de respect, et par justice et par reconnaissance? Cependant quel rang tenait-elle parmi les hommes, et quelle part avait-elle à leurs hommages? Soit ignorance dans les uns, soit infidélité dans les autres; la terre, tant qu'elle y vécut, fut pour elle une véritable terre d'oubli: *terra oblivionis.* (*Psal.* LXXXVII, 13.) Inconnue aux gentils et méprisée des Juifs, son humilité la ravalait encore parmi les disciples, et nous la voyons partout à l'exemle de son Fils, choisir la dernière place, et briguer le dernier rang. Si elle fut quelquefois honorée durant sa vie, ce ne fut que d'un petit nombre d'admirateurs secrets. Nous ne la voyons même distinctement reconnue pour ce qu'elle est, que de trois personnes choisies: d'un ange dans son Annonciation, de sa cousine dans sa Visitation, et d'une autre femme inspirée de Dieu dans le cours des prédications de Jésus-Christ. Hors de là, son Fils d'intelligence avec elle la laisse dans l'état le plus conforme au néant, où il s'était lui-même réduit.

Mais qu'il la dédommage bien aujourd'hui dans le ciel, de ses humiliations sur la terre; elle y est exaltée, nous dit l'Eglise, au-dessus des chœurs des anges. Elle y reçoit pour couronne le diadème de la gloire. Elle y est proclamée reine de tous les saints. Ce n'est plus seulement un ange qui la salue pleine de grâce; ce sont tous les anges qui la félicitent d'être devenue la dépositaire de

toutes les grâces du ciel. Ce n'est plus seulement Elisabeth qui s'écrie à son approche : Eh ! d'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Dieu vienne à moi? ce sont toutes les troupes célestes, qui s'entredisent à la vue de son triomphe : Eh! quelle est donc cette Vierge si pleine de majesté, qui du fond de la terre, s'élève au plus haut du ciel, et qui perce jusqu'au trône de Dieu même : *Quæ est ista?* Ce n'est pas seulement une âme fidèle qui, charmée des oracles du Fils, publie qu'heureux est le sein qui l'a porté; c'est toute l'assemblée des élus, qui, témoins des grandeurs de la mère, confessent que quelque grand que soit leur bonheur, plus heureuse incomparablement est celle qui leur a donné l'auteur de leur félicité. Eh! qui de tous les saints, en effet, peut dire à Dieu : Vous êtes mon fils? Ils n'en ont tous été, et n'en sont encore que les serviteurs. Marie seule en est, et en sera toujours la mère. N'était-il donc pas équitable qu'il y eût autant de différence entre la mère et les serviteurs, qu'entre la reine et les sujets; troisième distinction du triomphe de Marie, la supériorité de son rang dans son couronnement solennel.

Il est donc vrai, chrétiens auditeurs, que ce qui nous frappe davantage dans la gloire de Marie, n'est après tout que la consommation des grâces qu'elle a reçues; que sa glorification anticipée, son assomption triomphante, son couronnement solennel, sont autant d'apanages de l'éminente dignité à laquelle Dieu l'avait élevée. Or (attention à ceci, s'il vous plaît, voici le fruit de cette première partie), puisque c'est sur cette même qualité qu'est fondé le culte de vénération que nous devons à Marie, n'est-il pas juste que ce culte réponde sur la terre aux marques de distinction qu'elle a dans le ciel; que ce culte lui donne aussi un éclat, un lieu, un rang digne de sa grandeur; c'est-à-dire que ce culte soit un culte extérieur et public, un culte intérieur et spirituel, un culte spécial et particulier? Un mot seulement sur chacun de ces trois caractères, pour justifier les honneurs que toute la France, en ce jour, rend à la mère de Dieu.

Culte de vénération pour Marie, culte extérieur et public. Pourquoi? Pour répondre à l'éclat que Dieu répandit sur elle par la glorification de son corps ressuscité. Car c'est en mémoire de cet appareil de gloire, dont Dieu le revêtit au moment qu'il le tira du tombeau, qu'au défaut de ce corps élevé dans le ciel nous glorifions ses images sur la terre; que nous les donnons en spectacle, que nous les portons en triomphe, que nous les suivons avec des acclamations de joie et des chants d'allégresse; honneurs qui révoltent étrangement les hérétiques, et dont ils nous font un crime, comme si nous prétendions attribuer aux images de Marie une vertu divine, ou bien à Marie même un caractère de divinité. Mais, au fond, ce n'est pas le sujet de leur chagrin, quoi qu'ils disent : ils n'ont pas assez mauvaise opinion de nous pour nous croire capables d'une erreur ou d'une impiété si grossière. Ils savent assez que les honneurs qu'on rend aux saintes images s'adressent aux saints mêmes, et non à la pierre, au bois, au métal, qui les représentent; et ils n'ignorent pas que les honneurs qu'on rend aux saints se rapportent à Dieu même, dont on honore en eux les grâces et les faveurs. En vain nous opposent-ils l'ange de l'*Apocalypse*, qui ne voulut pas souffrir que saint Jean se prosternât devant lui : ils sont trop éclairés pour ne pas voir que cet exemple dont ils s'appuient les condamne, et autorise toutes les marques de respect que l'on donne aux saints et surtout à la reine des saints. Car pourquoi, demande saint Grégoire, les anges, qui dans l'Ancien Testament se laissaient adorer des hommes, refusent-ils depuis l'incarnation leurs prosternements et leurs adorations? *Quid est quod ante redemptoris adventum angeli ab hominibus adorantur et tacent, postmodum adorari refugiunt?* Si ce n'est pour nous marquer, dit ce Père, que ces purs esprits, à qui la nature humaine rendait justement hommage, rendent hommage maintenant à la nature humaine, depuis que dans Jésus et dans Marie ils la voient dans le ciel, élevée si fort au-dessus d'eux : *Nisi quod naturam nostram, quam prius despexerunt, super se assumptam conspiciunt.*

Ce qui allume donc si fort le zèle des hérétiques contre le culte extérieur des saints, et nommément contre celui de la reine des saints, c'est qu'ils ne veulent pas remonter à son origine; c'est que, par un aveuglement inexcusable, ils ferment les yeux à cet éclat extérieur, qui du ciel, où ils sont, rejaillit en terre sur les restes précieux qui nous en conservent la mémoire; c'est que, par une prévention insoutenable, ils s'obstinent à croire que Dieu, moins zélé pour ses amis que les hommes, dont l'affection s'étend sur tout ce qui appartient à ce qu'ils aiment, content de glorifier leurs âmes, laisse leurs corps dans l'oubli et dans l'humiliation, et n'accorde en cela nul privilége à sa mère. Opinion si monstrueuse, qu'elle a fait horreur aux plus célèbres écrivains de leur parti, qui ont au moins excepté Marie de cette proscription générale des saints, et qui ont avoué, conformément à la créance commune des fidèles, qu'ils ne doutaient pas qu'elle ne fût en corps et en âme dans le ciel.

Pour nous qui, mieux instruits par la foi, reconnaissons Dieu non-seulement pour l'objet, mais pour l'auteur même des honneurs publics que les saints reçoivent sur la terre; nous qui avons appris que ce fut par son inspiration que, dès l'Ancien Testament, la pieuse mère des Machabées recueillit leurs membres épars, les porta par respect entre ses bras, et adora son propre sang dans les reliques de ses enfants, selon l'expression de saint Grégoire de Nazianze : *Fragmenta membrorum excipiebat, reliquias adorabat;* nous qui croyons que c'est par sa révélation expresse qu'ont été découverts les précieux trésors de tant d'ossements sacrés, par son

opération toute-puissante que leurs cendres mortes ont opéré tant de miracles, par sa protection spéciale que leurs reliques, en butte de tout temps aux insultes des infidèles, restent encore exposées à la vénération publique, et jouissent ici-bas d'un triomphe immortel : convaincus, dis-je, de ces complaisances de Dieu pour ses serviteurs, avec quelle assurance de lui plaire, d'entrer dans ses sentiments, de se conformer à sa conduite, devons-nous glorifier sa sainte mère! Et puisque, pour preuve authentique de sa résurrection depuis tant de siècles, après tant d'exactes recherches, parmi les découvertes des corps de tant de saints, nous n'avons de Marie que ses simples images, pouvons-nous douter un seul moment si Dieu veut que nous les honorions comme nous l'honorerions elle-même, par un culte éclatant, extérieur et public?

Culte de vénération pour Marie, culte en second lieu intérieur et spirituel, qui doit l'établir dans nos cœurs et y fixer son règne, comme Dieu l'a placée dans le ciel et en a fait sa demeure. Aussi les honneurs que nous lui rendons en ces jours ne sont pas de vaines cérémonies. Ce sont les suites d'un engagement éternel à son service, promis et juré devant Dieu, aux pieds de ses autels; c'est le tribut d'un zèle héréditaire pour sa gloire, zèle transmis dans tous les cœurs par un vœu solennel; c'est le renouvellement d'une consécration générale à son nom, à ses intérêts, à sa personne, consécration faite pour toujours par un de nos rois, et ratifiée chaque année par tout le peuple français. Telle est la fin de la solennité qui nous assemble.

Et, pour en prendre l'esprit, il faut que chacun de nous fasse en particulier ce que Louis XIII, de glorieuse mémoire, et ce que tant d'autres rois chrétiens, avant lui, ont fait publiquement à l'honneur de Marie. Ils se sont dévoués à elle, eux et tous leurs sujets : dévouons-nous-y de même, nous et tous ceux qui nous appartiennent. Ils ont, après Dieu, mis en elle toute leur confiance, et lui ont abandonné leurs plus chers intérêts : confions-nous en elle, et recourons-y sans cesse dans tous nos besoins spirituels et temporels. Ils l'ont regardée comme leur bienfaitrice et même comme leur mère, toute mère de Dieu qu'elle est; et, sous ces deux qualités, ils ont cru lui devoir et tendre amour et fidèle retour : regardons-nous aussi comme ses débiteurs et même comme ses enfants, quelque indignes que nous soyons d'un si beau nom; et, sous ces deux titres, réunissons pour elle et notre reconnaissance et notre tendresse. Ils se sont engagés à défendre et à maintenir tous ses priviléges contre tous ceux qui oseraient les attaquer : ne prêtons jamais l'oreille ni aux railleries impies des libertins ni aux avis suspects de certains esprits critiques, hardis à blâmer des pratiques de dévotion que l'Eglise autorise à la gloire de Marie, depuis tant de siècles. En un mot, faisons régner Marie dans nos cœurs, comme ces princes pieux l'ont fait régner dans leurs Etats, ou plutôt comme Dieu même la fait régner dans les cieux.

Ce culte de Marie, intérieur et spirituel, est-il bien fondé? et doit-on le regarder comme un devoir indispensable à tout chrétien? Ne nous en rapportons point, si vous voulez, à l'exemple de tous les saints qui nous l'ont enseigné; aux suffrages de tous les Pères qui nous l'ont recommandé, à l'autorité même de toute l'Eglise qui ne cesse de nous l'inspirer. Dans ce jour de triomphe pour Marie, c'est de la bouche de ses ennemis mêmes qu'il faut tirer sa gloire : écoutons donc sur ce sujet un des principaux chefs des dernières hérésies qui lui ont déclaré la guerre. Pouvons-nous recuser, en sa faveur, un pareil témoignage? C'est OEcolampade, dans un sermon fait exprès sur ce que l'on doit à la mère de Dieu. « Eh! comment n'aimerais-je pas, s'écrie-t-il, la bien-aimée de Dieu, la souveraine des anges, la mère du Sauveur, l'avocate des hommes, la reine de miséricorde? *Quomodo non amarem quam ipse Deus amat, quam venerantur Angeli, quæ peperit Salvatorem, quæ humani generis est Advocata, quæ Regina appellatur misericordiæ?* » Le père le plus dévot à la sainte Vierge, parlerait-il autrement de l'amour que nous devons avoir pour elle, et des droits incontestables qu'elle a sur tous les cœurs? « A Dieu ne plaise, ajoute-t-il, qu'on m'accuse jamais d'être opposé à Marie : *Nunquam de me audiatur, quasi averser Mariam.* Puisque de ne pas se sentir même prévenu et porté pour elle, c'est selon moi un signe assuré de réprobation. *Erga quam minus bene affici, reprobatæ mentis certum existimem indicium.* » Où trouver contre les cœurs, je ne dis pas irréligieux et indévots, mais lâches et tièdes pour Marie, une décision plus formelle, et un anathème plus terrible? « Non, conclut-il, dans tout ce qui regarde l'honneur de Marie, je ne voudrais rien en relâcher, rien en rabattre, rien en diminuer. *Nollem e cultu Mariæ aliquid diminui.* » Si l'hérésie n'a pas tenu toujours ce même langage, ou si elle ne l'a pas suivi en pratique, c'est à elle à s'accorder, si elle peut, dans ses contradictions; mais pour nous, mes frères, simples fidèles et bons catholiques, que c'est une consolation sensible d'entendre cet aveu qu'arrache au mensonge même la force de la vérité!

Enfin, culte de vénération pour Marie, culte spécial et particulier qui lui donne sur la terre un rang semblable à celui qu'elle a reçu de Dieu dans le ciel, c'est-à-dire, un rang supérieur et distingué. C'est pour cela que nous la reconnaissons et que nous l'honorons tous aujourd'hui comme notre dame, comme notre reine, comme celle de qui nous dépendons, et dont nous voulons dépendre pour le temps et pour l'éternité. Qualité que nous n'attribuons et qui n'appartient entre tous les saints qu'à Marie, non-seulement par la consécration solennelle que nos rois lui ont faite de leur sceptre et de leur cou-

ronne, mais bien plus encore par l'abondante communication que Dieu lui a donnée de sa toute-puissance. Car ce Dieu, qui pour glorifier ses saints, leur a, ce semble, distribué son empire, en préposant à chaque nation, à chaque province, à chaque ville, ses protecteurs et ses patrons, l'a soumis tout entier à sa mère, en réunissant l'univers sous la protection générale de Marie. Quelle nation, en effet, quelle province, quelle ville chrétienne et fidèle ne la réclame pas toujours la première, comme la puissante Médiatrice, dit saint Bernard, auprès du souverain médiateur : *Tanquam mediatrix ad mediatorem.* Ce Dieu, qui pour accréditer ses Saints leur a divisé ses dons, dit saint Paul, en conférant aux uns le pouvoir de guérir les malades, aux autres la vertu de chasser les démons, à chacun, en un mot, quelque portion de sa souveraineté bienfaisante; en a rassemblé toutes les richesses dans sa mère, comme dans le premier canal d'où coulent jusqu'à nous toutes ses grâces. Tant de temples, tant d'autels, tant de monuments érigés de toutes parts sous le nom de Marie, en mémoire de mille bienfaits divers, ne publient-ils pas qu'elle est la dispensatrice de tous les trésors du ciel : *Nos totum habere voluit per Mariam.* Enfin, ce Dieu, qui pour distinguer les mérites de ses Saints, accorde plus ou moins à leur intercession, n'a point mis d'autres bornes à l'entremise de sa mère que celle de sa propre clémence. Tout ce qu'elle demande lui est accordé sur-le-champ, mais avec une étendue de faveur et de crédit, qui tient, dit saint Antonin, du commandement et de l'empire : *Rationem habet imperii.* C'est ce qui fait dire à saint Bernard, par un éloquent défi, que je puis bien donner ici à son exemple : Oui, je consens, Vierge sainte! que celui-là n'ouvre jamais la bouche pour chanter vos louanges, qui n'a pas éprouvé les effets de votre protection, quand il l'a implorée comme il faut dans ses besoins véritables. *Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est qui invocatam te in necessitatibus suis, sibi meminerit defuisse.*

J'ai pour garant de votre infaillible secours ce concert unanime d'actions de grâces, dont retentit aujourd'hui toute la France. Elle se souvient avec reconnaissance du triste état où elle était réduite, quand, docile à la voix de son roi, et secondant ses pieuses intentions, elle se dévoua à votre service. Atteinte du funeste poison de l'hérésie, qui la gagnait insensiblement, parce qu'elle n'avait pas la force de s'en défaire ; agitée sans cesse des troubles de religion, causes ou prétextes des horreurs de la guerre ; obligée à toute heure de répandre de ses mains son propre sang, pour arrêter les progrès du mal, elle n'osait plus en tenter, ni même en espérer le remède. La piété de son roi la fit recourir alors au nom de Marie; nom toujours fatal à l'erreur, et redoutable à l'enfer même qui en est l'origine. Elle se couvrit, elle s'arma de ce bouclier de la foi, par un vœu public et solemnel, et ce vœu en l'attachant au culte de la mère de Dieu, l'affranchit de la crainte des ennemis de l'Eglise. Nos pères virent humilier leur remparts séditieux, et ils se rangèrent sous l'obéissance légitime. Nous plus heureux, nous avons vu tomber leurs temples infidèles, et périr de nos jours jusqu'à leur mémoire. Quelle faveur !

Dans un siècle trop peu distant encore de ces temps malheureux, continuez, Vierge sainte, à nous protéger d'une manière spéciale, comme nous continuons à vous honorer d'un culte particulier; soyez toujours notre protectrice et notre souveraine, comme nous voulons toujours être vos serviteurs et vos sujets. Faites éclater sur nous vos bienfaits, comme nous tâchons de signaler pour vous notre reconnaissance. Et puisque cette vénération profonde que nous inspirent vos grandeurs, est un hommage dû légitimement à votre gloire, comme à la consommation des grâces que vous avez reçues de Dieu, gravez-la, perpétuez-la, et faites-la croître dans nos cœurs. Mais joignons-y encore le culte d'imitation, fondé sur les vertus dont Marie nous a donné l'exemple, et dont sa gloire est aussi la récompense. C'est la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Dieu, qui pèse les mérites des saints avec équité, et qui proportionne ses récompenses à leurs services, n'a pas tant d'égard dans la distribution de sa gloire à ce riche fonds de grâces qu'il leur a communiqué d'abord, et sur lequel ils ont élevé l'édifice de leur sainteté, qu'au bon usage qu'ils ont fait de ses dons, et aux soins qu'ils ont pris de correspondre à ses desseins, pour parvenir par de vertueux progrès au rang qu'il leur a destiné dans l'heureuse éternité. Or il est certain, non-seulement que la sainte Vierge, dès ses premiers moments, fut remplie de grâces, et de grâces proportionnées à l'auguste dignité qui lui était préparée, et aux importantes fonctions dont elle était chargée dans les décrets de Dieu, mais encore qu'elle coopéra pleinement à ces divines grâces, qu'elle fit exactement valoir ces célestes talents, qu'elle les accrut et qu'elle les accumula sans cesse avec toute la fidélité d'une âme exempte de la moindre faiblesse, et incapable du moindre relâchement; en sorte que, seule entre tous les élus, elle a droit de s'appliquer cet oracle du Roi-Prophète : Seigneur, vous m'avez prise par la main dès le premier instant de ma vie : *Tenuisti manum meam* (*Psal.* LXXII, 24), vous m'avez conduite à votre gré dans tous les sentiers de la justice : *Et in voluntate tua deduxisti me* (*Ibid.*), et vous m'avez enfin placée sur le trône de gloire où je suis : *Et cum gloria suscepisti me.* (*Ibid.*) De là, conclut un saint Père, qui peut comprendre, et l'excès de son mérite, et conséquemment l'élévation de sa gloire; puisque, selon cette proportion bien établie dans tous le cours de la vie de Marie, entre les grâces reçues et les mérites acquis,

il est évident qu'elle a eu tous les genres de sainteté, qu'elle les a eus dans un degré éminent, qu'elle les a eus avec un caractère de perfection et de singularité qui ne convient qu'à elle? Sainteté universelle, sainteté éminente, sainteté singulière; voilà ce qui lui a mérité cette plénitude de gloire, cette surabondance de gloire, ce comble enfin de gloire dont elle jouit à présent dans le ciel. *Sicut est inæstimabile quod accepit, ineffabile quod gessit, ita est incomprehensibile..... quod obtinuit.*

Plénitude de gloire, récompense de la plénitude des mérites de Marie. C'est dans ce sens que tous les Pères expliquent cet oracle de l'Ecriture, que l'Eglise donne à Marie pour devise: Ma demeure est dans la plénitude des saints, c'est-à-dire, au sentiment de ces saints docteurs, que la sainte Vierge réunit tous les mérites, et qu'elle rassemble toutes les récompenses des saints: *In plenitudine sanctorum detentio mea.* (*Eccli.* II, 16.) En effet, jetons un moment les yeux sur cette prodigieuse multitude de saints, au milieu desquels cette reine du ciel tient sa cour. Examinons les différents rapports que ces enfants de grâce ont à la mère de Dieu. Suivons les rayons de lumière qui sortent de son sein, et qui rejaillissent sur eux, nous verrons que les uns l'ont annoncée, et en ont été les figures; que les autres l'ont imitée, et l'ont prise pour modèle; que tous lui sont redevables de leur sainteté, et lui font hommage de leurs mérites.

Les saints de l'Ancien Testament ont annoncé Marie et en ont été les figures, tous ont vécu dans l'attente et dans la foi de cette heureuse mère, qui devait donner au monde son Sauveur, briser la tête du serpent, auteur de tous nos maux, détruire l'empire qu'il avait usurpé sur les âmes. Tous ont pressé sa venue par les prières les plus ferventes, et les vœux les plus ardents; tous ont ébauché son portrait par des actions miraculeuses, et laissé à la postérité des essais éclatants de ses incomparables vertus. Dans la foi d'un Abraham, dans l'obéissance d'un Isaac, dans la patience d'un Job, dans la chasteté d'un Joseph, dans la consécration de la sœur de Moïse, dans la fidélité de Sara, dans la piété d'Esther, dans la fermeté de Judith, dans le zèle de Debbora, et dans les mœurs prophétiques de tant de héros et d'héroïnes de l'histoire sacrée. Figures, il est vrai, mais figures reconnaissables par leurs traits de ressemblance et de conformité. Figures autorisées par l'application qu'en ont faite les saints Pères dans leurs écrits. Figures consacrées par l'usage que l'Eglise en perpétue dans ses offices. Figures enfin, dont on ne peut ni méconnaître, ni détourner le sens, sans manquer au respect qu'on doit à des autorités si respectables.

Les saints de la nouvelle loi ont imité Marie, et l'ont prise pour modèle. Ce ne sont point seulement les vierges, comme saint Jean, qui l'ont reconnue pour mère, et qui l'ont suivie pour guide; car qui ne sait que c'est elle qui a introduit dans le monde ce nouveau genre de perfection, que la profession de cet état si saint lui doit même ses prémices, qu'elle a levé sur la terre l'étendard de cette pureté angélique, dont elle n'avait trouvé d'exemple que dans le ciel? Dans une seule vertu quel fonds de mérites! Mais c'est d'elle que les vertueux époux, comme Joseph, ont appris à épurer les plus chastes sentiments de l'union conjugale; les cœurs innocents comme Marthe, à se consacrer à la pratique des bonnes œuvres; les âmes pénitentes comme Madeleine, à s'attacher à la croix de Jésus-Christ, et à s'y laver dans son sang; les évangélistes, les apôtres et les martyrs, à se sacrifier pour la gloire de Dieu, et l'accroissement de son Eglise. Parcourez depuis eux jusqu'à nous toute la suite des siècles, et vous verrez dans l'histoire des plus grands saints, la vérité de cet oracle, qu'un fidèle attachement à imiter Marie est le plus doux appas et l'attrait le plus puissant dont Dieu se sert pour la perfection des justes et la conversion des pécheurs mêmes: *Mater mea esca est dulcissima, qua etiam ad me pertraho peccatores.*

Enfin, tous les saints doivent à Marie leur sainteté, et lui font hommage de leurs mérites. C'est une vérité reçue et attestée de tous les docteurs de l'Eglise, que la sainte Vierge, par le seul consentement qu'elle donna au mystère de l'incarnation du Fils de Dieu, et à l'accomplissement de la rédemption des hommes, mérita plus que n'ont mérité tous les saints ensemble dans tout le cours de leur vie, par leurs plus belles actions et leurs vertus les plus héroïques. La preuve en est évidente, et s'offre d'elle-même à nos esprits. C'est que les saints, quoi qu'ils aient fait, et quels qu'ils puissent être, n'ont fait ce qu'ils ont fait, et ne sont devenus ce qu'ils sont, que par les secours et les grâces que leur a méritées un Dieu fait homme. Ainsi donc les saints doivent à Marie tout ce qu'ils doivent à Jésus-Christ, puisqu'ils lui doivent Jésus-Christ même, auteur de leur salut et de leur sanctification. Voilà donc Marie, par ce seul acte de vertu en possession de tous les mérites des saints: la voilà à la tête des prédestinés, et déclarée la Mère des élus, la voilà en droit de dire durant l'éternité, en parcourant tous les rangs des bienheureux: Me voici avec tous mes enfants que Dieu m'a donnés, et que j'ai donnés à Dieu, je les ai tous enfantés, en enfantant leur Sauveur. Le germe de toutes leurs vertus a été conçu dans mon sein, et il n'est point parmi eux de genre de sainteté qui n'ait pris de moi naissance: *Ecce ego et pueri mei quos dedit mihi Dominus.* (*Isa.*, VIII, 18.)

Ne soyons donc plus surpris, et reconnaissons la vérité des merveilles que les Pères publient de la gloire de Marie, qu'ils en fassent, après la majesté de Dieu, le plus ravissant spectacle du ciel, qu'ils y trouvent pour tous ses habitants un fond de nouvelles béatitudes, et une source de félicités

particulières; qu'ils y attachent l'admiration des patriarches et des prophètes, lorsqu'ils voient en elle l'objet de leurs prophéties et de leurs figures: *a prophetis prænuntiata, a patriarchis præsignata.* Le ravissement des apôtres et des disciples, lorsqu'ils y reconnaissent leur exemple et leur modèle: *ab apostolis exhibita.* L'extase de tous les bienheureux, lorsqu'ils y contemplent l'origine de leur mérite et l'instrument de leur bonheur: *ab omnibus officiosissime salutata.* Qu'y a-t-il en tout cela, qui ne soit conforme aux règles de la foi? Si, au témoignage de saint Paul, le moindre degré de sainteté vaut un poids immense de gloire; si au rapport du même apôtre, l'esprit humain ne peut comprendre ce que Dieu prépare au dernier de ses amis et de ses serviteurs; si au jugement de Jésus-Christ, quiconque est fidèle aux moindres grâces, entre dans la joie du Seigneur; si selon le même oracle, celui qui reçoit le juste, en tant que juste, reçoit la récompense du juste même, que penser et que dire de la gloire de Marie, qui a eu devant Dieu tous les genres de sainteté, rendu aux hommes toutes sortes de services, amassé pour elle tous les trésors de grâce, reçu dans son sein le Dieu même de justice? Tout ce qu'on en peut penser, et tout ce qu'on en peut dire, c'est que la plénitude de sa gloire répond à la plénitude de ses mérites. Et n'est-ce pas en penser et en dire assez?

Non, chrétiens auditeurs; car en second lieu, surabondance de gloire, récompense de la prééminence des mérites de Marie. Quelque étrangère que soit la sainteté sur la terre, et quelque combattue que soit la vertu dans le monde, il est, vous le savez, des saintetés qui sont récompensées par avance; il est des vertus qu'on peut appeler en quelque façon heureuses dans le temps: une sorte de piété qui se voit favorisée de Dieu, et applaudie des hommes; une patience qui n'a que peu de choses à supporter; une humilité qui n'est presque jamais dans l'humiliation; une pauvreté abondante qui se prive de tout, et à qui rien ne manque; qui ne demande rien, et à qui tout est offert, et qui, à l'abri des embarras des richesses du siècle, jouit, sans le vouloir, de toutes les commodités de la vie. Une obscurité glorieuse, qui suit les honneurs et qui en est recherchée, poursuivie du monde, auquel elle se dérobe, s'attirant l'estime publique et l'approbation générale, par le peu de cas et le mépris même qu'elle en fait. Une obéissance peu gênante, qui accepte ce qu'elle a choisi, qui exécute ce qui lui plaît, et qui trouve dans la facilité du commandement le prix de sa soumission. Une mortification commode, qui retranche ce qui gêne, qui renonce à ce qui nuit, et qui, dans ses peines utiles, a la consolation encore de rencontrer des esprits vertueux qui l'admirent et des cœurs tendres qui le plaignent. Une charité fructueuse jusque dans son désintéressement, qui n'oblige pas des ingrats, qui se répand sur des sujets reconnaissants, et qui est dédommagée du bien qu'elle fait, autant par le gré qu'on lui en sait que par le plaisir qu'elle a de le faire. Des saints, en un mot, qui n'ont pas la jouissance, mais qui ont un avant-goût de leur bonheur; qui recueillent les fruits de la sainteté dans l'abondance de la paix, et qui, dans la douceur du repos, composent, pour ainsi dire, leurs couronnes.

Mais il y en a d'autres, au contraire, à qui la sainteté est plus onéreuse, et la vertu coûte davantage à pratiquer. Toujours fidèles et toujours éprouvés; humbles et humiliés tout ensemble; indignes autant que détachés; dont l'affliction égale la patience; l'abandon passe l'obscurité; la mortification enchérit sur l'innocence; que la pauvreté réduit à manquer de tout; la pénitence à tout souffrir; l'obéissance à tout faire; la charité à tout sacrifier pour autrui, sans apparence de retour, et sans espoir de récompense. Ce sont là les vertus héroïques et parfaites, que Dieu n'exclut ici-bas des privilèges qu'il accorde à de faibles et de communes vertus, que parce qu'il leur réserve là haut de plus belles et de plus riches récompenses: *Apud Dominum est merces eorum.* (*Sap.*, V, 16.)

Telle, et plus éminente encore mille fois, fut la sainteté de Marie, tant qu'elle a vécu sur la terre. Elle a acquis le fond de toutes les vertus par l'exercice assidu de leurs actes les plus pénibles, et il n'est genre de perfection qu'elle n'ait pratiqué dans les circonstances les plus méritoires. Sa piété l'engage à vouer la virginité dans un temps où elle n'était pas connue, et à la garder dans un état où elle n'était pas honorable. Sa pudeur la fit trembler à la vue d'un ange, et se troubler au récit des louanges qu'il lui donnait de la part de Dieu. Sa fidélité à ses devoirs ne lui permit pas d'accepter l'offre de la maternité divine, sans être sûre qu'elle ne préjudicierait pas à l'engagement de la pureté virginale. Son consentement à une si si haute dignité fut accompagnée (de sa part) de l'abaissement le plus profond. Jamais plus humble servante du Seigneur, qu'au moment qu'il la choisit pour sa mère. Son abandon à la conduite de Dieu alla jusqu'à cacher au péril de son honneur, le mystère qu'il venait d'opérer en elle, et à se reposer sur lui du soin d'en instruire son époux. Sa correspondance aux inspirations de la grâce, l'obligea en faveur du divin précurseur, de passer tout à coup de la contemplation à l'action, et de préférer pour un temps le mérite de la société aux douceurs de la retraite. Son extrême pauvreté la réduisit à loger enceinte dans une étable, et à exposer son Fils naissant dans une crèche. Son obéissance à la loi l'assujettit à purifier une vierge et à offrir un Dieu: son désintéressement parfait, pour prix d'une purification si sainte et d'une si digne offrande, mérita de ressentir les premières atteintes d'un glaive inévitable de douleur. Sa mortification persévérante l'accoutuma toujours à vivre dans la pénitence, quoiqu'elle n'eût jamais perdu l'innocence; et sa patience in-

vincible l'habitua par de courtes et douloureuses absences, à souffrir de plus rigoureuses et de plus longues séparations du Sauveur. Son humilité sans réserve l'empêcha de le chercher dans le temps de ses miracles, et de le suivre sur le Thabor, et son amour sans bornes l'attacha à sa suite, dans le cours de ses souffrances, et la crucifia avec lui sur le Calvaire. Sa charité pour tous les hommes lui coûta le sacrifice de ce qu'elle avait de plus cher sur la terre ; et lorsqu'elle le vit monter au ciel, son zèle pour l'Eglise la détermina à se résigner à la vie comme les saints se résignent à la mort.

Voilà l'abrégé de ses œuvres, et le précis de ses vertus. Est-il un seul trait de sa vie qui ne justifie l'éloge que l'Eglise lui applique, comme un oracle dicté pour elle par le Saint-Esprit. Les âmes justes sur la terre ont, en différents genres de mérite, amassé bien des trésors ; on a vu dans les uns briller l'innocence, dans les autres régner la pénitence; celles-ci se distinguer par la charité, celles-là se signaler par l'obéissance ; toutes exceller dans l'amour de Dieu. Mais vous, reine des vertus, vous les réunissez toutes dans un degré qui n'a point d'égal parmi les hommes, et qui ne cède qu'aux perfections de Dieu : *Tu supergressa es universas.* (*Prov.*, XXXI, 29.)

Or, c'est cette prééminence de sainteté si mal récompensée sur la terre, qu'il s'agit aujourd'hui de couronner dans le ciel. Quelle pensez-vous que doit être son entrée triomphante dans la gloire? Semblable, dit le même Esprit-Saint, à celle de l'aurore sur l'horizon : *Quasi aurora.* (*Cant.*, VI, 9.) Voyez à ses approches les plus brillants flambeaux des cieux s'éteindre, les astres les plus lumineux disparaître, les étoiles fixes s'éclipser et faire place à un plus pompeux et plus charmant spectacle, sans rien perdre cependant du lustre particulier qui les distingue : venez donc, à leur exemple, beautés immortelles, miroirs vivants de la majesté de Dieu, vierges, pénitents, confesseurs et martyrs, tout chargés que vous êtes de palmes et de couronnes, venez aussi rendre hommage à votre reine, et reconnaître la supériorité de ses mérites dans la surabondance de sa gloire.

Il dit plus : venez admirer le comble de sa gloire, récompense de la singularité de ses mérites. Ne vous rebutez pas de cette expression, elle est consacrée par l'usage de l'Eglise, qui donne entre autres éloges à Marie le nom d'incomparable, de singulière et d'unique : *Virgo singularis.* Je sais qu'il y a une singularité dans la pratique du bien, qui, loin d'être le comble de la perfection, n'est qu'un raffinement de vanité et d'amour-propre ; qui ne s'éloigne des voies frayées et des routes vulgaires que pour se distinguer ou pour se satisfaire; qui prend pour mouvement de la grâce et pour inspiration du Saint-Esprit les bizarreries de l'humeur et les efforts du caprice.

Loin de la conduite de Marie de pareils égarements et de semblables méprises. Son caractère fut toujours la simplicité : se ranger aux observances de la loi et les garder à la lettre ; écouter les leçons de l'Evangile et les mettre fidèlement en pratique ; se tenir attachée aux apôtres et leur être entièrement soumise : c'est toute la spiritualité qu'elle a apprise au sexe dévot, véritablement dévot en effet, s'il sait s'en contenter et la suivre. En quoi donc consiste la perfection et la singularité des mérites de Marie? En ce qu'elle ne se ralentit jamais dans l'accomplissement de ses devoirs, et en ce qu'elle fit toujours de nouveaux progrès dans la manière de les accomplir, deux sources intarissables de mérites. Point de ralentissement dans l'accomplissement de ses devoirs ; le moindre relâchement, la moindre omission, la moindre négligence aurait été, sinon un péché, du moins un défaut, qui, pour léger qu'il pût être, eût terni le lustre de son innocence. Or, la foi de l'Eglise nous apprend que l'innocence de Marie fut toujours entière et sans reproche; que ni imperfection, ni fragilité, ni surprise ne lui donna jamais aucune atteinte ; et qu'elle rendit son âme aussi pure et aussi sainte qu'elle l'avait reçue de Dieu. En faut-il davantage pour nous convaincre qu'il y a de l'unique et du singulier dans la sainteté de Marie ; car relevons tant qu'il nous plaira les mérites des saints, il n'est point de si belle vie qui n'ait ses taches, d'âme si forte qui n'ait ses faiblesses, de cœur si fixé vers le ciel qui, comme l'aiman, n'ait ses variations. Que si dans cette espèce de nécessité fatale, qui est comme attachée à la condition de l'homme, d'avoir ses défaillances et ses langueurs, il se trouve pourtant une héroïne qui ne soit jamais tombée, qui n'ait pas même bronché, qui n'ait en aucune façon varié dans les sentiers de la justice, que penserons-nous de ses mérites? quelle idée nous formerons-nous de ses vertus? dans quel rang de sainteté la placerons-nous ? Certes, c'est une merveille de voir une eau vive sortir du sein de la terre aussi claire et aussi pure que si elle tombait du ciel ; mais c'est un prodige inouï que cette eau, après avoir arrosé les vallées et les campagnes, passé par des lieux souterrains et bourbeux, se rende à la mer aussi nette et aussi brillante que si elle sortait de sa source ; c'est ce qu'a fait Marie : elle a mené sur la terre une vie toujours innocente et toujours fervente, malgré les traverses et les obstacles qui ont coutume d'en interrompre et d'en corrompre le cours ; et du milieu des écueils qui égarent et qui ralentissent les autres, elle est allée droit à Dieu, sans jamais rien perdre, ni de son innocence, ni de sa ferveur.

Elle a fait plus : toujours de nouveaux progrès dans la manière d'accomplir ses devoirs ; car c'est une vérité reconnue de tous les fidèles, que le mérite augmente à proportion de la grâce qui en est l'âme, et que la grâce, à son tour, croît à mesure du bon usage qu'on en fait. Sur ce principe incontestable, fixez, à tel degré qu'il vous plaira, la première grâce qui fut communiquée à

Marie avec l'être et la raison; comptez tous les moments d'une vie de plus de soixante années, durant lesquelles il n'y eut pas un seul moment d'inutile et de perdu; supputez les progrès de ses mérites par les accroissements de la grâce, que sa fidèle correspondance faisait doubler à chaque instant. Quel amas, grand Dieu, de richesses spirituelles! Quel trésor de mérites incomparables! Et c'est en partie ce que les Pères ont voulu nous faire entendre, quand ils nous ont donné pour une des plus belles figures de Marie, l'échelle mystérieuse de Jacob. On y voyait les anges descendre et remonter sans cesse, pour nous apprendre, disent ces saints docteurs, que le ciel, tout occupé de cette miraculeuse fille de Jacob, entretenait avec elle sur la terre un commerce continuel de faveurs et de vertus, jusqu'à ce qu'enfin Dieu même, qui était descendu dans son sein, la fit monter à sa droite, et la plaça selon ses mérites au comble du bonheur. Concluons donc avec ces sacrés oracles, que, comme la grâce dans Marie a été sans pareille et le mérite sans exemple, la récompense est aussi sans égale; qu'elle tient un rang à part dans le ciel, et que sa gloire, au-dessus de toute autre gloire, n'a de semblable, ou plutôt est la même que celle de son Fils: *Gloriam cum matre non tam communem judico quam eamdem.*

Telle est la gloire de Marie, digne récompense de ses vertus. Récompense pleine, récompense surabondante, récompense singulière, récompense proportionnée, en un mot, à sa sainteté. Sur ce divin modèle, jugeons ce que nous devons faire, je ne dis pas seulement pour honorer, mais pour imiter la sainte Vierge; car l'imitation des saints est ici-bas la récompense de leur sainteté; c'est le légitime hommage qu'elle attend, c'est le véritable culte qu'on lui doit, c'est la solide gloire qui l'éternise parmi les hommes. Or, comment faut-il glorifier Marie sur la terre? Comme Dieu la glorifie dans le ciel, c'est-à-dire, faire briller dans le temps, comme Dieu fait briller dans l'éternité la plénitude, la prééminence, la singularité persévérante de ses mérites, et pour cela s'exercer, se perfectionner, et persévérer dans l'imitation de ses vertus; règles justes dans la spéculation, et plus sûres encore dans la pratique.

Il faut s'exercer dans l'imitation des vertus de Marie, premier devoir du culte qui convient à la plénitude de ses mérites; culte infiniment honorable à la sainte Vierge. Qu'y a-t-il en effet de plus à son honneur et à sa gloire que d'être reconnue et déclarée de plus en plus, non par de simples cérémonies, ou par des éloges stériles, mais par des combats réels et de généreux efforts, la reine de tous les saints. Le beau spectacle, s'écrie saint Ambroise, de voir à la fin des siècles les grands saints conduire en triomphe les autres saints qui ont combattu sous leurs enseignes, et Marie à leur tête, comme leur chef, former, selon l'Écriture, contre les légions de l'enfer une armée rangée en bataille: *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* (*Cant.*, VI, 3, 9.) Oh! de combien de vertus héroïques formées sur ses vertus sera-t-elle le guide et la conductrice! C'est alors qu'après Jésus-Christ elle paraîtra aux yeux de l'univers la première des élus et le modèle des prédestinés, et que de toutes les bouches bienheureuses sortira ce cri de joie, et ce cantique de reconnaissance: Vive Jésus! vive Marie! vivent les héritiers des mérites du Fils, et les imitateurs des vertus de la mère: *Sit in singulis Mariæ anima, in singulis Mariæ spiritus.*

Or, ce triomphe immortel, destiné à célébrer à jamais la sainteté universelle de Marie, augmente à chaque acte de vertu, qui se pratique à son exemple, et, par un retracement nouveau de ses mérites, lui prépare de nouveaux sujets de louanges; et n'est-ce pas là ce qui éloigne du culte de Marie une infinité de mauvais chrétiens; n'est-ce pas là ce qui fait que les hérétiques le blasphèment, que les novateurs le décrient, que les impies le méprisent, que les indévots le négligent? N'est-ce pas là le vrai motif de leurs satires envenimées, de leurs critiques malignes, de leurs avis indiscrets, adressés à ses dévots. Ils sentent que ce culte est contraire à leurs mœurs, qu'il s'oppose à leurs passions, qu'il condamne leurs désordres. Ils savent que sa profession est un engagement à l'humilité, à l'obéissance, à la régularité, et même à l'austérité de vie. Ils conçoivent qu'il y a de la contradiction à ne pas imiter ce qu'on honore, et, comme ils ne veulent pas quitter l'attachement à leurs vices, il est naturel qu'ils renoncent à l'imitation de ses vertus; qu'il est glorieux à Marie de n'avoir pour censeurs de son culte que les ennemis déclarés de la sainteté, et pour serviteurs que ceux qui aspirent à la suivre et qui s'exercent à l'imiter!

Il faut croître encore et se perfectionner dans l'imitation de ses vertus. Second devoir du culte que demande la prééminence de ses mérites: culte infiniment avantageux à la vertu. Deux erreurs opposées empêchent ses progrès. L'opinion trop faible que l'on en a souvent, et qui rassure, et l'idée outrée que l'on s'en fait quelquefois et qui décourage. Dangereuses illusions, qui disparaissent à la vue de la gloire de Marie; car, puisque la sainte Vierge, tout accomplie qu'elle était, dès le premier instant de sa conception, ne cessa jamais de faire des progrès: puisque, quelque progrès qu'elle eût fait au service du temple et à l'ombre du tabernacle, elle en fit encore assez depuis, pour servir à Dieu même de temple animé et de tabernacle vivant; puisqu'elle ne discontinua pas d'avancer de vertu en vertu, depuis l'heureux moment où elle conçut le Fils de Dieu, jusqu'au moment fatal où elle le sacrifia; puisque, même après le mérite infini de ce divin sacrifice, elle le renouvela sans cesse, en se sacrifiant, à toute heure, au bon plaisir de Dieu; est-il dans la vie, je ne dis pas religieuse, mais chrétienne, un seul point fixe, où l'âme fidèle puisse s'arrêter, mettre des

bornes à la ferveur, et, contente de ses mérites, se dire à elle-même : J'en ait fait assez.

Oui, je l'avoue, âme fidèle! vous en avez assez fait pour répandre même au dehors, l'odeur de vos vertus ; mais vous n'en avez pas encore assez fait pour obtenir la couronne de justice. Vous en avez assez fait pour satisfaire au devoir de l'édification publique ; mais vous n'en avez pas encore assez fait pour achever le grand ouvrage de votre propre sanctification. Vous en avez assez fait pour imposer silence par votre conduite aux calomniateurs du culte de Marie ; mais vous n'en avez pas encore assez fait pour les ranger au nombre de ses imitateurs. Vous en avez assez fait pour remplir les obligations de votre âge et de votre état ; mais vous n'en avez pas encore assez fait pour vous assurer le mérite d'une heureuse fin et d'une bonne mort. La vie est un passage ; tant qu'on marche dans la voie, on n'est pas au terme : il faut en approcher. Le temps est un temps d'épreuves ; tant que la crise dure, le succès est douteux : il faut le ménager et se le rendre favorable. La terre est un lieu de combats ; tant qu'on est aux prises, la victoire balance : il faut la disputer. Que si ces accroissements continuels de mérites vous semblent être au-dessus de vos forces, et ne convenir qu'à des âmes privilégiées, saintes et parfaites; c'est une autre erreur que confond encore l'exemple de Marie ; car, quelque admirables qu'aient été ses vertus, elles sont pourtant imitables. Les leçons qu'elles nous font peuvent aisément se mettre en pratique, et il nous en coûte beaucoup moins à les suivre qu'il ne lui en a coûté à les donner. L'humilité sied mieux à des pécheurs qu'à une vierge sans tache ; l'obéissance à des serviteurs qu'à la mère d'un Dieu ; la pénitence à des coupables qu'à l'innocence même. La foi est plus facile depuis l'établissement de la religion ; l'espérance, depuis l'exécution de tant de promesses ; la charité, depuis la passion et la mort du Sauveur, qu'avant l'entier accomplissement de tant de miracles de bonté et de chefs-d'œuvre de miséricorde. Sur quoi donc nous défendrions-nous de courir sur les traces de Marie? sur ce qu'elle était pleine de sainteté, de perfection et de grâce, et que nous sommes pleins de défauts, de faiblesses et de malice ; mais c'est justement parce que nous ne sommes ni saints, ni parfaits, ni remplis de grâce, que nous devons dans le chemin de la vertu doubler le pas et suppléer par l'assiduité et la ferveur du travail à notre peu d'avance et de disposition même. Heureuse obligation, dit saint Ambroise, que nous impose à tous la prééminence des mérites de Marie! *Talis fuit Maria, ut ejus unius vita sit omnium disciplina.*

Enfin, il faut persévérer dans l'imitation de ses vertus : dernier devoir du culte qu'exige la singularité constante de ses mérites, culte pour nous infiniment salutaire. Le grand écueil du salut, c'est l'instabilité, c'est l'inconstance L'homme change et se dément avec l'âge : on l'a dit, il est vrai. D'ordinaire, les commencements sont beaux mais la persévérance est très-rare : *Incipere plurimorum est, perseverare paucorum.* Vous trouverez peu de chrétiens qui n'aient eu, du moins durant quelque temps, une tendre et solide dévotion à la sainte Vierge : c'est le premier lait, pour ainsi dire, que nous suçons en naissant ; c'est la première leçon qu'on nous enseigne ; les premiers noms qu'on nous fait prononcer sont les noms de Jésus et de Marie. Que de vœux dans les besoins! que de promesses dans les dangers! que de résolutions dans les maladies! vœux de la mieux honorer, promesses de la mieux servir, résolutions de la mieux imiter. On les garde, si vous voulez, tant qu'elles ne coûtent guère et qu'on n'y trouve point d'obstacle ; on se fait un mérite d'être moins vicieux que les autres, et de paraître plus vertueux à peu de frais ; on aime les dévotions qui font honneur et qui n'incommodent pas ; mais, s'agit-il pour être infidèle à quelqu'une de ces saintes pratiques, par exemple, à l'approche régulière des sacrements, d'éloigner une occasion dangereuse, de braver un respect humain, de sacrifier un secret ressentiment, en un mot, d'imiter les vertus de Marie? alors on commence par renoncer à son imitation, et Dieu veuille qu'on n'en vienne pas jusqu'à abandonner son service!

Loin de vous, chrétiens auditeurs, ces infidèles imitateurs, ces dévots apostats, ces coupables déserteurs de la sainteté parfaite, qui fait l'objet de leur culte ; cette sainteté toute singulière qu'elle est, vous est, comme à eux, proposée pour modèle : n'en laissez pas échapper le plus beau trait. Rien de plus imitable pour vous dans cette singularité exemplaire que sa durée méritoire égale à celle de la vie ; faites-la régner sur tous les instants de vos jours. Marie est ce signe mystérieux que saint Jean vit revêtu du soleil et tenant la lune, symbole de l'inconstance, sous ses pieds : n'en imitez jamais les décours. Marie, selon les Pères, est cette étoile polaire, guide des voyageurs sur la terre ; réglez sur sa stabilité vos démarches. C'est enfin la patronne de la persévérance finale : disposez-vous-y par une vigilance continuelle.

Telle est la conduite que l'Eglise nous prescrit dans la courte prière qu'elle adresse à Marie, en faveur de tous les fidèles ; elle y réunit en une seule demande, et la vie, et la mort, et le présent et l'avenir, et le temps et l'éternité : *Nunc et in hora mortis.* Sans doute, pour nous faire entendre, qu'à la vérité la grâce d'une bonne mort est un effet de pure miséricorde ; mais que le mérite d'une bonne vie y contribue beaucoup, quoiqu'il ne puisse pas l'obtenir en rigueur : qu'il ne faut point abuser de l'unique moment qui soit en notre puissance, si nous voulons nous ménager le moment décisif, qui ne dépend point de nous ; et que de persévérer constamment dans le temps où l'on se trouve, c'est le vrai moyen de persévérer jusqu'à la fin.

Alors, à quelque heure que le Seigneur

frappe et qu'il appelle, nous lui répondrons, et nous lui ouvrirons à coup sûr : et, dans ce merveilleux concours de miséricorde du côté de Dieu et de correspondance de notre part, notre âme, prévenue des faveurs du ciel, parée des ornements de la vertu, formée sur les exemples de Marie, s'élèvera sans peine au-dessus de tout ce qui est mortel ; et, comme le phénix sur le haut du cèdre, du milieu des parfums les plus exquis, elle concevra les dernières flammes de l'amour divin; jusqu'à ce qu'enfin, ravie dans cet heureux embrassement, source d'une vie nouvelle, elle passe doucement, ainsi que la sainte Vierge, du baiser du Seigneur dans le sein de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

SUR L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Jacob autem genuit Joseph, virum Mariæ, de qua natus est Jesus. (*Matth.*, II, 2.)

Jacob fut le père de Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus.

C'est proprement sur les dernières paroles de mon texte qu'est établi le mystère de l'immaculée Conception de la sainte Vierge. Le saint nom de Jésus atteste suffisamment la sainteté originelle de Marie ; et c'est assez mettre la mère hors du rang des hommes pécheurs, que de dire simplement qu'elle a pour Fils un Dieu Sauveur. Non, le démon n'habita jamais où le Verbe divin s'est fait chair. Nul moment n'a dû voir dans le péché celle qui devait porter la sainteté même. Il fallait bien que son âme fût du moins aussi pure que son corps. L'un, contre les lois ordinaires, conserva la virginité. Est-il étonnant que l'autre, contre les règles communes, avec l'être ait reçu la grâce? Faute de les unir au même instant, le Saint des saints serait sorti d'une tige corrompue, comme le reste des hommes. Lui qui, pour naître en Dieu dans tout l'éclat de sa pureté, en naissant d'une Vierge, renversa l'ordre de la nature. La naissance miraculeuse du Fils est donc un témoignage évident de l'immaculée conception de la mère : *De qua natus est Jesus.*

Si l'Eglise, de concert avec l'Evangile, reprend aujourd'hui de plus loin l'histoire de cette incomparable Vierge ; si elle remonte jusqu'à ses premiers ancêtres ; si elle attache à son nom les noms de ses pères, patriarches, rois, prophètes, c'est pour lui rendre hommage, comme au canal précieux par où leur sang épuré a coulé dans les veines d'un Dieu ; c'est pour lui ériger comme un double trophée, et sur la honte et sur la gloire même de sa race ; c'est pour marquer qu'elle n'en a point les taches, et qu'elle en efface toutes les vertus; plus fidèle qu'Abraham, plus éprouvée qu'Isaac, plus pénitente que David, plus sage que Salomon, sans être pécheresse comme eux.

Voilà l'esprit de l'Evangile, voilà le sentiment de l'Eglise, quand l'un nous dit et que l'autre nous répète, à la louange de Marie, que c'est celle dont est né Jésus : *De qua natus est Jesus.* Disons mieux, que veut l'Evangile, et que prétend l'Eglise, quand l'un et l'autre terminent aujourd'hui l'éloge de Marie par l'auguste nom de son Fils, après un long dénombrement? Leur dessein, dit un saint Père, est de nous faire voir dès ce premier instant sur quoi est fondé non-seulement le privilége de son immaculée conception, mais encore tout le secret de sa prédestination, et tout l'ordre de sa destinée, bien différente de celle des autres hommes, et bien conforme à celle du Sauveur. Destinée différente de celle des hommes, tous pécheurs au moins d'inclination et d'origine. Destinée conforme à celle du Sauveur, né pour expier des péchés dont il n'était pas coupable, et pour combattre des vices auxquels il ne pouvait être sujet. En deux mots innocence pénitente, et innocence vigilante, ajoute ce saint docteur. Tel est le caractère du Fils, et telle est aussi le caractère de la mère : *De qua natus est Jesus.*

Mais hélas! ce qui fait aujourd'hui l'éloge de Marie ne fait-il pas notre condamnation? Sa gloire est d'avoir été conçue sans péché, et sa vertu d'avoir accepté les peines du péché. Notre honte est d'être nés dans le péché, et notre iniquité de n'en vouloir pas souffrir les peines. Première opposition. Son bonheur est d'avoir été conçue sans aucun penchant au péché, et son mérite d'avoir pris, pour l'éviter, toutes les précautions imaginables. Notre malheur est d'être nés avec un funeste penchant au péché, et notre crime de ne pas prendre, pour nous en garantir, les précautions au moins nécessaires. Seconde opposition. Bornons-là, chrétiens, nos réflexions. Elles nous offrent également à admirer et à imiter dans l'immaculée conception de la sainte Vierge. La gloire de sa conception l'affranchit des peines du péché, et elle s'y soumet de bon cœur. La honte de notre naissance nous assujettit aux peines du péché, et nous cherchons à nous y soustraire : première réflexion, première partie. Le bonheur de sa conception la prémunit suffisamment contre le péché, et elle l'évite de tout son pouvoir ; le malheur de notre naissance nous oblige à nous précautionner contre le péché, et nous nous y exposons en toute occasion : seconde réflexion, seconde partie. Deux conséquences naturelles de ce mystère qui vont faire le partage de ce discours. Il est à votre honneur, Vierge sainte, autant qu'à notre édification. Soyez-y donc favorable. Montrez que vous protégez ceux qui font profession de croire et de publier que dès vos premiers moments vous avez été pleine de grâce. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est un article de foi que le premier homme sortit des mains de Dieu avec tous les avantages de la nature, et sans aucun de ses défauts ; que les autres créatures devaient le servir, et ne lui pouvaient nuire; que tant qu'il fut innocent, tout lui fut favorable, et qu'il n'aurait jamais souffert s'il n'avait jamais péché. C'est le péché qui est

le fatal écueil, où tous les biens qui devaient composer ici-bas notre bonheur ont fait naufrage : repos inaltérable, paisible société, santé florissante, constante prospérité, vie durable, tranquille passage des bénédictions du temps aux récompenses de l'éternité ; pertes irréparables que nous ne pouvons imputer qu'au péché ! C'est le péché qui est la source intarissable de tous les maux, dont le déluge inonde et désole la terre. Dérangement des saisons, conjuration d'éléments, conflit d'intérêts, antipathie d'humeurs, acharnement des hommes, déchaînement des démons ; fléaux lamentables, que nous n'aurions jamais connus sans le péché. C'est le péché qui est le poison de la vie et l'aiguillon de la mort, cause unique des amertumes de l'une et des atteintes de l'autre ; de ces soins dévorants, qui rongent la plus douce félicité, et de ces infirmités secrètes qui minent le tempérament le plus fort ; de ces chagrins cuisants qui troublent la jouissance des plaisirs les plus purs, et de ces pénibles langueurs qui abrégent le cours des plus belles années ; de ces fâcheux revers qui font ramper les âmes les plus nobles dans l'obscurité de la poussière, et de ces accidents imprévus qui précipitent tout à coup les corps les plus vifs et les plus sains dans l'horreur du tombeau. Etranges mais trop communs événements, dont le ressort invisible et le premier mobile est le péché. C'est en punition du péché que nous commençons nos jours dans les cris et les larmes, que nous les continuons dans les inquiétudes et les agitations, que nous les finissons dans les sanglots et les soupirs : triste sort ! état pitoyable où nous a tous réduits le péché ! Mais pourquoi l'innocente Marie se trouve-t-elle enveloppée dans un sort à peu près semblable ? Car autant qu'il y a de preuves qu'elle a été exempte de tout péché, autant en avons-nous qu'elle ne l'a pas été de toute peine.

Les mêmes témoignages qui nous convainquent de sa sainte et immaculée conception font foi de sa vie souffrante et crucifiée ; et Marie, dans tous les siècles, ne sera pas moins connue sous le titre de Mère de douleurs, que sous le nom de Vierge sans tache. Oui, chrétiens ! entre tous les prédestinés, Marie brillera toujours aux yeux des fidèles, et par la pureté de son innocence, et par l'éclat de ses souffrances : en matière d'épreuves comme en fait de priviléges, elle n'aura jamais son égale.

Je m'en rapporte d'abord au témoignage de l'Eglise notre mère, qui nous la propose entre tous les élus, et comme un prodige de sainteté, et comme un miracle de patience ; qui, dans le même décret du péché originel où elle a généralement compris tous les enfants des hommes, n'a jamais voulu comprendre la mère de Dieu, et qui cependant distingue toujours ses satisfactions méritoires de celles des autres saints, dans l'application qu'elle en fait aux pénitents : *Merita beatæ Virginis, et omnium sanctorum* ; qui ne saurait souffrir qu'on lui impute la moindre des fautes vénielles, à plus forte raison, dit saint Augustin, la première des iniquités mortelles ; et qui néanmoins en reconnaît dans elle les plus rudes châtiments, à l'exception des symptômes douloureux de l'enfantement et des suites honteuses du trépas ; qui défend qu'on la dise tombée dans la plus courte disgrâce de Dieu, et qui veut qu'on la prêche associée aux plus longs tourments du Sauveur ; qui frappe d'excommunication quiconque lui fait le cruel outrage de la publier conçue dans le péché, et qui ouvre le trésor de ses grâces à quiconque rappelle le pieux souvenir de ses douleurs ; qui chante enfin des cantiques, célèbre des fêtes, élève des autels, édifie des temples, consacre des ordres entiers, et à la gloire de son immaculée conception, et à la mémoire de sa douloureuse compassion.

Doutera-t-on encore après de tels monuments que Marie ait été la victime du péché, sans en avoir été un seul moment l'esclave ?

J'en atteste les sentiments unanimes de ces Pères si zélés à défendre l'irrépréhensible pureté, et si tendres à compatir aux douleurs excessives de Marie ; de ces Pères qui, dans les mêmes ouvrages, l'appellent immaculée, toute pure, toujours sainte, aussitôt prévenue, mais plus remplie de grâces que les anges, et qui la nomment aussi martyre, reine des martyrs et compagne du martyre de Jésus-Christ même, partageant ainsi son éloge, entre la prééminence de sa sainteté et l'excès de ses souffrances, de ces Pères qui ne veulent pas qu'on parle seulement de Marie dès qu'il est question de péché, et qui, dès qu'il s'agit de peine, veulent incontinent qu'on la réclame, convaincus que, préservée de l'un par la grâce, et victorieuse de l'autre par sa vertu, elle doit être regardée et comme la médiatrice des pécheurs, et comme le modèle et l'avocate des affligés : c'est, entre autres, ainsi que pense et que parle saint Augustin : de ces Pères enfin qui, dans ces derniers siècles, où l'honneur du Fils, suffisamment établi, donnait lieu d'étendre solidement celui de la mère, et de rechercher tout ce qu'en avait pu découvrir la tradition, se sont attachés à nous instruire de son origine toute pure, de sa vie pénible et de sa glorieuse fin ; mais qui n'ont fondé l'élévation de sa gloire que sur la pureté de son origine et sur l'excès de ses afflictions : doctrine reçue avec tant d'applaudissement dans le monde chrétien, que toutes les universités catholiques se sont déclarées hautement en sa faveur ; et qu'ouvrant leurs plus célèbres académies à ceux qui donnent, après saint Bernard, à Marie la qualité de médiatrice des hommes et de réparatrice du monde, qualité qu'elle n'a pu avoir qu'à titre de souffrances ; elles les ont fermées à ceux qui lui disputeraient le nom d'immaculée, ou qui ne s'engageraient pas même par serment à la soutenir jusqu'à la mort.

En faut-il davantage pour prouver que Marie a eu le plus de part à la satisfaction, sans avoir eu nulle part à l'offense ?

J'en appelle enfin aux oracles mêmes de

l'Ecriture, qui dans le peu qu'elle nous dit de Marie nous en fait tout à la fois un portrait si beau et si touchant : d'une part en la dépeignant ennemie constante du serpent infernal, et victorieuse de tous ses efforts, libre de ses atteintes, signalée par sa défaite, et par l'honneur qu'elle a seule entre les pures créatures d'avoir humilié, brisé, écrasé sa tête : *Ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.*, III, 15.) Et d'autre part, en la représentant investie de tourments, pénétrée de tristesse, nourrie de soupirs, abreuvée de larmes et transpercée d'un glaive de douleur : *Tuam ipsus animam pertransibit gladius.* (*Luc.*, II, 35.) Là nous montrant un Dieu éternellement occupé d'elle pour l'avantager dans ses desseins, pour la rendre exempte et privilégiée dans ses décrets; pour l'établir dès le premier pas dans ses voies, c'est-à-dire, pour la préserver de la chute originelle : *Dominus possedit me ab initio* (*Prov.*, VIII, 22); ici, nous la faisant voir inséparablement unie au Sauveur pour participer à ses opprobres? pour entrer dans ses peines, pour partager ses douleurs, pour l'accompagner dans ses travaux et pour le suivre même jusqu'à la croix : *Juxta crucem.* (*Joan.*, XIX, 25.)

Quelle idée ces traits si différents nous donnent-ils de Marie? sinon celle que je vous en ai donnée d'abord, après saint Bernard, de l'innocence pénitente : *Innocentia pœnitens.*

Que si une parfaite innocence, jointe à une continuelle pénitence, semble vous révolter, et que l'immunité de tout péché vous paraisse entraîner l'exemption de toute peine, ah! chrétiens! j'ose le dire, c'est que vous n'avez jamais bien compris le principe sur quoi est fondé le privilége de l'immaculée conception de la très-sainte Vierge. Quand il a fallu montrer, à sa gloire, que, dès le premier moment de sa conception, elle avait été préservée de toute tache, la preuve la plus forte que les saints docteurs en aient apportée, c'est qu'elle était conçue pour concevoir un Dieu. On a trouvé une si grande opposition entre l'indignité de pécheresse et la dignité de mère de Dieu, qu'on a conclu sans peine, que ces deux qualités si contraires ne pouvaient se rencontrer dans une même personne, sans choquer les lumières de la raison, sans blesser l'honneur de la Divinité même. Mais cette raison, si favorable à Marie, quand il est question de péché, se tourne contre elle, dès qu'il s'agit de peine. Car ce Dieu qu'elle a conçu, ce Dieu qu'elle a porté, ce Dieu dont elle tire toute sa gloire, ce Dieu tout pur, tout saint, tout ennemi qu'il est du moindre péché, en a pris sur lui les plus sensibles peines; ce que la pauvreté a de plus désolant, ce que la confusion a de plus humiliant, ce que la douleur a de plus accablant, ce que la croix a de plus rebutant, ce que la mort a de plus cruel : *Tentatum per omnia absque peccato* (*Hebr.*, IV, 15), dit saint Paul.

Un seul moment donc dans le péché, Marie n'était plus digne de celui qui hait le péché plus que la mort, comme il l'a fait voir par sa mort même. Mais, toute la vie dans la souffrance, Marie n'en est que plus conforme à ce Dieu Sauveur, qui n'est venu au monde que pour souffrir et pour mourir. Tout ce qui montre donc que Marie n'a pu jamais être sans une innocence originelle, montre aussi qu'elle n'a dû jamais vivre sans une pénitence habituelle, et que l'innocence pénitente est son vrai caractère.

Et voilà proprement ce qui fait aujourd'hui l'éloge complet de l'immaculée conception de Marie. Se contenter de dire, après les saints docteurs, qu'elle a été dès ce premier moment prévenue de grâces et de bénédictions, revêtue de priviléges et d'exemptions, douée d'une raison parfaite, animée de nobles sentiments, éclairée de vives lumières, embrasée d'un feu céleste et tout divin, c'est ne découvrir qu'une partie du mystère, c'est montrer ce qu'il y a d'éclatant pour Marie et de miraculeux du côté de Dieu, ce qu'elle y reçoit et ce qu'elle y opère; mais, ajouter que ces bénédictions venaient de la rosée du ciel, et non de la graisse de la terre; que son exemption était de la tache et non de la peine du péché; que la maturité de sa raison ne l'empêchait pas de goûter les amertumes de sa condition, la noblesse de ses sentiments de sentir l'humiliation de sa race, la sublimité de ses lumières de réfléchir sur les misères de son état, l'ardeur de l'amour divin d'éprouver le feu de la tribulation, c'est là développer tout le secret de sa prédestination; c'est faire voir tout ce qu'il renferme de gratuit et de méritoire : c'est trouver dans l'immaculée conception de Marie, et la source de ses plus sublimes grandeurs et le fondement de ses plus héroïques vertus : soumission, reconnaissance, humilité, sagesse. Soumission aveugle aux ordres rigoureux de Dieu dans l'acceptation des peines de la vie, dont elle ne cherchait point d'autre cause que son adorable volonté. Tendre reconnaissance des inestimables bienfaits du Rédempteur dans la part volontaire qu'elle prenait à ses peines, auxquelles elle n'ignorait pas qu'elle devait son salut, autant et plus que le reste des hommes, puisqu'il l'avait préservée du péché dont il les avait retirés, et que, Sauveur de tous par voie de réparation, il était encore plus le sien par voie de protection. Ferveur et zèle de sa perfection dans le bon usage des peines de la vie, dont elle ménageait les précieux avantages, pour grossir le trésor de ses mérites et augmenter l'éclat de ses récompenses. Humilité sincère dans le respectueux sentiment qu'elle avait de ses peines, dont elle se crut toujours digne, toute pure et toute parfaite qu'elle était aux yeux de Dieu. Piété solide et sincère dévotion dans le sacrifice continuel qu'elle faisait de ses peines, comme une victime trop peu convenable encore à la grandeur et à la sainteté de Dieu. Sagesse éclairée et profonde intelligence dans les utiles leçons qu'elle tirait de ses peines, dont le fruit était de comprendre par là l'énormité du péché, d'en concevoir de l'horreur, d'en avoir de la haine.

Tel est l'exemple que l'Eglise nous pré-

sente dans l'immaculée conception de Marie : pouvons-nous nous flatter d'en avoir su jusqu'ici profiter? Sa gloire est d'avoir été conçue sans péché, comme notre honte est d'être nés dans le péché : en ce point elle est plus à féliciter qu'à louer, comme nous sommes moins à blâmer qu'à plaindre. Mais sa vertu, c'est qu'exempte du péché, elle s'est soumise à ses peines, et nous, pécheurs, nous voulons nous y soustraire : c'est en cela qu'est notre iniquité, notre ingratitude, notre lâcheté, notre orgueil, notre malice, notre aveuglement et notre folie : vices contradictoirement opposés aux vertus que nous venons de remarquer dans Marie. Reprenons par ordre chaque article.

Notre iniquité dans l'opposition que nous avons aux peines de la vie : c'est que, doublement pécheur, et par le malheur de notre origine, et par le dérèglement de notre volonté, nous ne voulons pas même subir les plus legères peines de ce premier péché d'origine. Quelles sont-elles? Ah! chrétiens, vous le savez, ou plutôt peut-être ne les avez-vous jamais bien comprises : s'assujettir au travail et fuir l'oisiveté : *In sudore vultus* (*Gen.*, **III**, 19) ; retrancher le superflu et se contenter du nécessaire : *Vesceris pane* (*Ibid.*) ; ménager tous les moments de la vie et se préparer aux surprises de la mort : *Donec revertaris in terram* (*Ibid.*) ; c'est l'arrêt porté contre nous avant que nous fussions nés ; c'est à quoi tout homme a été condamné dans le premier homme, et c'est à quoi peu de personnes se soumettent. Se faire un capital de son plaisir, sans se rendre esclave de son devoir; désirer tout sans se rien refuser; jouir du temps sans penser à l'éternité, n'est-ce pas là la morale que l'on suit et que l'on aime, morale qui n'eût pas même été reçue dans l'état de la plus pure innocence. Notre iniquité, c'est que, pécheurs non-seulement par nature et par choix, mais souvent par profession et par état, nous n'en sommes que plus ennemis des peines mêmes les plus communes de la vie. Car n'est-ce pas dans les conditions où règne l'excès du péché que règne l'excès de la mollesse? Quelle horrible aversion les grands du monde n'ont-ils pas des souffrances! Quelle insatiable avidité des plaisirs! Que de raffinements et de recherches pour se procurer toutes les aises et les commodités imaginables ! Que de soins et de précautions pour se garantir des moindres douleurs! accoutumés qu'ils sont dès le berceau à voir tout fléchir, tout plier, tout ramper en leur présence, ne semble-t-il pas qu'ils voudraient aussi que les biens apprissent à les flatter, et les maux à les respecter? Que les uns s'empressassent de s'offrir à leurs impatiens désirs, et que les autres craignissent d'offenser leur superbe délicatesse? Mais, par quels titres prétendent-ils donc être exempts de souffrir? Est-ce par ce qu'étant grands devant les hommes, ils n'en sont, hélas! d'ordinaire que plus grands pécheurs devant Dieu? Est-ce parce que, tenant le premier rang parmi les hommes, ils le tiennent souvent aussi parmi les pécheurs? Notre iniquité, c'est que pécheurs, non-seulement par nature, par choix, par état, mais encore par attache à certains péchés, à certains vices particuliers; c'est surtout en ceux-là que nous ne voulons point de contradictions et de peines : toute autre peine que l'humiliation à l'ambitieux, toute autre que la disette à l'avare, toute autre peine que la douleur au voluptueux, leur paraîtrait légère et insupportable : pour celles-là ils travaillent de tout leur pouvoir à les écarter et à s'en défendre. C'est ainsi que, par un privilége tout opposé à celui que Dieu accorde à sa sainte mère, coupables du péché, nous voudrions être exempts de la peine.

Notre ingratitude, dans le refus que nous faisons de supporter les peines de la vie, c'est qu'étant non-seulement des dettes de rigueur payables à la justice de Dieu, mais encore des tributs de reconnaissance dus aux mérites du Rédempteur, nous l'en privons par une indolence criminelle ; et, quoiqu'il ait par amour porté tout le poids de nos offenses, épuisé tout l'abîme de nos maux, payé tout le prix de notre salut, aux dépens de son sang et de sa vie, nous ne voulons pas, par un léger retour, prendre sur nous quelques faibles marques de sa Passion et de sa croix. Quelle affreuse indifférence! Ah! nous nous récrions avec justice contre l'injuste prétention des Eglises prétendues réformées, qui se prévalent des satisfactions infinies de Jésus-Christ, pour rejeter toute autre satisfaction, et qui, sous prétexte que ses souffrances ont été plus que suffisantes, veulent que les nôtres soient inutiles au salut. Mais hélas! si nous détestons cette erreur dans la spéculation, ne l'approuvons-nous pas dans la pratique? et notre vie molle n'est-elle pas aussi injurieuse au Rédempteur que leur licencieuse doctrine? Marie, préservée du péché par les mérites du sang de Jésus-Christ, souffre volontiers pour les reconnaître ; et nous, par les mêmes mérites, délivrés du péché, nous ne voulons rien souffrir. Quelle ingratitude!

Notre lâcheté dans la fuite des peines de la vie, c'est que, convaincus, comme nous le devons être par la foi, que ce sont non-seulement des dettes de justice qui exigent de la soumission et des tributs d'amour, que demande la reconnaissance, mais encore des occasions de mérites qui veulent de l'empressement et de l'ardeur, nous n'en avons que pour les éviter. Ce n'est pas que je condamne les mouvements indélibérés d'une nature aveugle, qui frémit au seul pressentiment des maux qui la menacent. L'on sait que les plus braves ne sont pas sans émotion dans les plus glorieux dangers ; mais, comme alors la raison soutient le courage! comme l'attente de l'avenir, l'expérience du passé, la vue de ses semblables et surtout de ses chefs, anime et empêche de reculer! Ah! chrétiens, l'espérance d'une éternelle félicité promise à la patience, l'assurance que Jésus-Christ a pleinement satisfait pour toutes les

peines au péché stériles et infructueuses, telles que sont celles de l'autre monde, et qu'il ne nous a laissé précisément que les peines méritoires et profitables, c'est-à-dire celles de la vie présente ; l'exemple de tous les saints, et surtout de la reine des saints, qui dès le premier instant de sa vie en a mis toutes les peines à profit pour l'éternité; tout cela ne rend-il pas notre opiniâtre constance à les fuir, inexcusable?

Notre orgueil, c'est dans la manière dont nous recevons les peines de la vie ; car enfin, malgré toutes nos précautions, il faut souffrir : le moyen d'échapper à tant de maux qui nous environnent! Si quelqu'un d'eux vient donc à nous assaillir, l'orgueil alors se mêle à la délicatesse ; nous paraissons souffrir en innocents persécutés, et non pas en coupables punis; nous voulons qu'on s'attendrisse, qu'on nous plaigne, qu'on nous console; et, au défaut des autres, nous nous attendrissons, nous nous plaignons, nous nous consolons nous-mêmes sur le témoignage flatteur d'une fausse conscience: au lieu de demeurer humblement sur la croix, comme ce pénitent du Calvaire, sans dire mot, ou de n'ouvrir la bouche comme lui, que pour demander à Dieu miséricorde ; au lieu de dire à nos amis, à son exemple : J'aurais tort de me plaindre, je n'ai pas même, à beaucoup près, tout ce que je mérite ; Dieu me fait encore trop de grâce : *Et nos quidem juste : nam digna factis recipimus.* (*Luc.*, XXIII, 41.) En souffrant en Achab, nous parlons en Job. Nous faisons à notre avantage, et le récit de nos maux, et l'apologie de notre vie ; et nous trouvons toujours que le poids de nos misères passe de beaucoup la mesure de nos offenses : *Utinam appenderentur... in statera!* (*Job*, VI, 2.) Eh! qu'ai-je donc fait, grand Dieu! disons-nous, pour tant souffrir?

Ah! pécheurs! eh! qu'avait fait Marie pour souffrir encore davantage? Son âme était plus pure, ses maux plus aigus, et ses sentiments plus humbles que les nôtres. Nous croyons les souffrances indignes de nous; et elle se croyait digne de toutes les souffrances. Nous ne les recevons pas même, comme des épreuves de vertu ; et elle les prenait comme des exercices de pénitence. Après quelques moments de patience, nous nous figurons que Dieu nous doit beaucoup; et, dans de continuelles satisfactions, elle s'estimait toujours redevable à la justice de Dieu. Son humilité donc, parmi tant de mérites, confond notre orgueil au milieu de nos crimes.

Notre malice dans l'usage des peines de la vie, c'est que, par un criminel abus, nous en démentons l'origine et nous en corrompons la fin. Elles viennent de Dieu, et Dieu nous les ménage pour nous obliger de recourir à lui, et de lui rendre hommage ; et nous, nous ne voulons pas que Dieu en soit l'auteur; et nous nous en servons pour lui faire outrage; nous les imputons à un hasard aveugle, à une fortune bizarre, à des destins chimériques; nous en accusons tour à tour les hommes, les astres, les éléments, par des emportements d'une impatience toute païenne; ou si, à travers les faibles instruments de nos malheurs, nous reconnaissons le bras tout-puissant qui les met en œuvre, ce n'est que pour quereller sa justice, pour prendre à partie sa sagesse, et pour faire le procès à sa providence, blasphémant ainsi comme le mauvais larron sur la croix même ; et au lieu que Marie offrait fidèlement à Dieu toutes ses douleurs, nous en faisons au démon un horrible sacrifice. Quelle malice!

Enfin, notre aveuglement et notre folie dans l'échange des peines de la vie, c'est que dans l'inévitable nécessité de souffrir, pour nous délivrer d'un mal, nous nous engageons dans un autre beaucoup plus grand; pour nous délivrer des peines du péché, nous commettons le péché même, quoique nous ne puissions ignorer que ce nouveau péché sera suivi de plus cruelles peines. C'est par mille voies illégitimes que l'on cherche tous les jours à se mettre à couvert de l'indigence; par d'artificieux mensonges que l'on veut s'épargner la plus légère confusion ; par l'injure que l'on tâche de repousser l'offense. Soulageons-nous nos maux ou les redoublons-nous? Insensés que nous sommes! nous les soulageons, si vous voulez, quelque temps pour les redoubler dans la suite. En pouvons-nous douter, pour peu que nous ayons de raison et de foi? Car ces maux présents dont le sentiment si vif et si piquant nous porte à de si étranges extrémités, ne sont-ils pas au moins des suites du péché de notre premier père? Oui, sans doute. Or, si Dieu punit si sévèrement un péché héréditaire, combien plus rigoureusement punira-t-il un péché personnel? La seule considération des tristes effets du péché d'origine devrait nous faire frémir sur les péchés de pure malice, redresser les faux jugements que nous en portons, réprimer les passions qui nous y entraînent.

C'est ainsi que Marie profitait des peines du péché, pour détester le péché, dont elle n'est pas coupable, puisqu'elle n'avait pas péché même en Adam ; et nous, nous en prenons occasion de le commettre, et de nous attirer par là de nouveaux châtiments : telle était sa sagesse, et telle est notre folie.

Ah! Vierge sainte, s'écriait saint Bernard, c'est de vous qu'il est écrit que les plus belles vertus de la terre rechercheront vos vertus pour se former sur elles : *Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis.* (*Psal.* XLIV, 13.) Ah! quel peut être le fruit de cette sainte recherche, puisqu'il est écrit aussi que vos plus charmants attraits, ces attraits vainqueurs d'un Dieu, qu'ils ont fait descendre dans votre sein, ne tombent pas sous les sens : *Omnis gloria ejus... ab intus.* (*Ibid.*, 14.) Il est vrai, votre incomparable pureté, votre innocence originelle sont des perfections intérieures et cachées qui ne brillent qu'aux yeux de Dieu ; mais aux yeux des hommes éclate une vertu acquise, aussi glorieuse pour vous,

et plus imitable pour eux ; c'est votre invincible patience dans les maux les plus sensibles de la vie, votre inaltérable constance dans les plus rudes épreuves, votre humble silence dans les plus vives douleurs, malgré votre incomparable pureté : voilà, après l'exemple de Jésus-Christ, l'exemple qui a le plus contribué, sans doute, à former dans l'Eglise des vertus également pures et crucifiées, des vies non moins innocentes qu'affligées, des pénitences méritoires et des mérites pénitents. Tant d'illustres anachorètes, qui sont entrés dans le fond affreux des déserts, tels qu'ils étaient sortis des fonts sacrés du baptême ; tant de vierges chrétiennes qui, de nos jours encore, vivent en pénitentes comme Madeleine, sans avoir vécu comme elle en pécheresse, tous vous ont prise pour modèle, ô Vierge exempte de péché, et néanmoins soumise à ses peines ! *Vultum tuum deprecabuntur.* Combien plus, en cette qualité, êtes-vous un objet pathétique et touchant pour les pécheurs, et pour les plus grands pécheurs tels que nous sommes : ***Si vultum tuum deprecabuntur divites plebis quanto magis pauperes plebis ; et si pauperes plebis, multo magis... opprobrium hominum et abjectio plebis.*** Oui, pour nous encourager à subir humblement, et à souffrir chrétiennement toutes les peines que Dieu nous envoie dans cette vie, jetons simplement les yeux sur Marie, dès le premier instant de sa conception, soumise dès lors aux peines du péché, quoique exempte du péché même. Ses vertueuses souffrances dans un si éminent degré de sainteté, condamnent nos criminelles délicatesses, après tant d'offenses grièves et personnelles : première réflexion que nous fournit ce mystère.

En voici une autre, qui n'est pas moins édifiante : le bonheur de Marie est d'avoir été conçue sans aucun penchant au péché, et son mérite d'avoir pris pour l'éviter toutes les précautions imaginables ; notre malheur est d'être nés avec un funeste penchant au péché, et notre crime, de ne pas prendre, pour nous en garantir, les précautions au moins nécessaires : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les peines extérieures du péché n'en sont pas les plus fâcheuses suites. Il est vrai qu'elles en font ressentir de tristes effets ; mais il n'est pas moins certain qu'elles en offrent des remèdes salutaires ; qu'elles portent à détester ce qu'elles font expier, et qu'en troublant ici-bas la félicité des pécheurs, elles deviennent pour eux des moyens de pénitence. L'ouvrage le plus funeste du péché, c'est qu'il a produit au dedans de nous, ces faiblesses du cœur, ces erreurs de l'esprit, ces révoltes de la chair, restes cruels de son impitoyable tyrannie, qui nous portent sans cesse à nous y rengager, après même en avoir été délivrés par la grâce du baptême ! dangereux foyer du péché, comme l'appellent les saints docteurs, qui, tout éteint et tout mort qu'il est fume encore, toujours prêt à causer de nouveaux incendies ; fatales dépouilles du vieil homme que conserve l'homme nouveau et que le saint concile de Trente reconnaît dans ceux mêmes qui sont revêtus de la première robe d'innocence, en déclarant toutefois qu'il ne prétend pas envelopper dans ce malheur la mère de Dieu, non plus que dans celui du péché d'origine.

Au reste, pour nous instruire et pour nous consoler, le même concile ajoute que ce funeste penchant au péché n'est point péché, quoiqu'il en soit et l'effet et la cause ; que ces semences de vices sont pour nous des occasions de vertu, et que Dieu ne nous a laissé, après le baptême, ces dangereuses dispositions que pour donner lieu à de sages précautions, précautions d'éloignement et de fuite contre les faiblesses du cœur, précautions de recueillement et de piété contre les erreurs de l'esprit, précautions de mortification et de sévérité contre les révoltes de la chair : c'est ce que nous apprend l'exemple de Marie.

Dans Marie, nulle disposition au péché du côté des faiblesses du cœur. Parcourez l'histoire de sa vie : vous n'y trouverez pas le plus léger indice de ces mouvements indélibérés, de ces saillies naturelles qui préviennent toujours la raison et qui entraînent souvent la volonté. En voulez-vous un bel exemple? Dieu la choisit pour sa mère : quoi de plus capable de la flatter? Pour agréer ce choix, qu'eût-il fallu à toute autre qu'à Marie? le lui proposer. Un ange l'en félicite et elle n'en est pas seulement touchée, résolue même de renoncer plutôt à la dignité qui lui est offerte qu'à la virginité qu'elle a promise. Eh ! où est donc en elle cet aveugle instinct de la cupidité qui, sans distinction du bien et du mal vole indifféremment au-devant de tout ce qui plaît à l'amour-propre? Il est évident qu'elle n'a rien de ce penchant funeste, et qu'à l'épreuve des plus flatteuses recherches du ciel, les trompeuses caresses du siècle ne sont point à craindre pour elle. Cependant à la voir, dès sa plus tendre enfance, passer ses jours dans une austère retraite, chercher de bonne heure un asile dans le temple, aimer toute sa vie la solitude et le silence, trembler à la vue d'un ange, parce qu'il a pris une figure humaine, et se troubler au récit des louanges qu'il lui donne de la part de Dieu, ne dirait-on pas qu'elle est de toutes les créatures la plus fragile? qu'une triste expérience l'oblige à se défier de son cœur et que dans le monde tout est péril, tout est piége, tout est écueil pour elle? Première précaution d'éloignement et de fuite.

Dans Marie, nul accès au péché par les illusions de l'esprit. Le sien fut toujours éclairé d'une lumière divine. La foi s'y allia d'abord au bon sens, et le fruit de cette heureuse union était de discerner en tout la vérité et de la suivre. Je n'en veux pour preuve que le vœu de virginité qu'elle fit, encore enfant, dans un temps où la stérilité qui y est

attachée passait pour un opprobre. Toute sa nation, du moins toute sa tribu, ignore le prix de cette vertu angélique. Elle seule en comprend, en connaît l'excellence. Où sont donc en elle ces préventions de naissance et ces préjugés d'éducation, qui répandent d'odieuses couleurs sur la vertu et qui en prêtent d'agréables au vice? Il est clair qu'elle n'en avait pas les premiers principes, et que, libre des nuages et du tumulte des passions, elle pénétrait les vues et entendait la voix de Dieu. Cependant, admirez sa conduite : toute son occupation, dit le texte sacré, était de contempler les objets de la foi, son étude de méditer les leçons de l'Ecriture, son soin de recueillir et de conserver les moindres paroles du salut, comme si elle eût eu des ténèbres épaisses à percer, des erreurs invétérées à combattre, des prestiges continuels à dissiper. Seconde précaution de recueillement et de piété.

Dans Marie, enfin, nulle pente au péché par les révoltes de la chair. Son corps fut toujours soumis à l'esprit et son esprit à Dieu. Jamais en elle les inclinations de la nature ne s'opposèrent aux inspirations de la grâce. Faut-il porter son Fils en Egypte, l'offrir au temple, l'immoler même sur le Calvaire? Voit-on en elle l'infirmité du sexe ou la tendresse du sang se refuser à la difficulté de ses devoirs, ou se rendre à la simplicité de ses peines? Partout la fermeté de ses démarches répond à la générosité de son cœur jusqu'au pied de la croix même : *Stabat juxta crucem.* Où sont donc ces oppositions de l'appétit sensible à la raison dont se sont plaints les plus grands saints? Il est visible qu'elle en fut exempte, et que, selon la prophétie, le lieu natal du Sauveur fut toujours un lieu calme et paisible : *Factus est in pace locus ejus.* (*Psal.* LXXV, 3.) Cependant, lisez sa vie : ses sens, si dociles à la raison et à la foi, ne furent-ils pas aussi mortifiés, aussi contraints, aussi domptés que s'ils eussent été les plus portés à la révolte? Troisième précaution de mortification et de sévérité.

Ah! chrétiens, ne cherchons point ailleurs la source des mérites glorieux de Marie, que dans le soin qu'elle eut de prendre de bonne heure toutes ces sages précautions. Ce serait une erreur de croire qu'elle n'a été comblée des richesses de la grâce et conséquemment des trésors de la gloire, que parce que, par un privilége singulier, elle a été mise à couvert des ravages du péché, de la faiblesse, de l'ignorance, de la cupidité. La grâce ne fait point de progrès où elle ne trouve point d'efforts; c'est pour cela qu'elle n'augmente point dans le ciel. Le lieu de ses combats est le lieu de ses conquêtes; c'est pour cela qu'elle ne peut croître que sur la terre.

Avoir donc été conçue sans aucun penchant au péché, c'est un bonheur pour Marie, mais un bonheur qui lui eût été du moins inutile, si elle eût vécu sans précaution. Son mérite est d'avoir été créée avec autant et plus d'avantages qu'Eve, au témoignage de Dieu même: *Benedicta tu in mulieribus* (*Luc.*, I, 28), et de ne s'être pas comportée avec la même témérité; son mérite est d'avoir reçu comme Eve et plus qu'Eve des grâces de santé et d'en avoir usé comme on use des grâces de faiblesse; son mérite est d'avoir allié une extrême vigilance aux plus grandes sûretés, la fuite au don de force, l'étude au don d'intelligence, la guerre et la violence au don de la paix et de la tranquillité : *Innocentia vigilans* : c'est là, pour me servir de l'expression de saint Grégoire (*in I Reg.*, I), ce qui a élevé les mérites de Marie jusqu'au trône de la Divinité : ***Meritorum verticem usque ad solium Divinitatis erexit.*** C'est par là, comme par la pratique des plus héroïques vertus, qu'elle a mérité d'être enrichie de grâces, d'en être comblée, d'en être environnée, d'en être assurée, d'en être enfin couronnée. Enrichie de grâces, en vue de ses laborieuses précautions; car les richesses du ciel ne se confient qu'aux âmes vigilantes, et ce n'est que parce que Marie a plus pris sur elle, qu'elle a plus reçu de Dieu, suivant cet éloge de l'Ecriture, que lui appliquent les saints Pères : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.* (*Prov.*, XXXI, 19.) Comblée de grâces à proportion de ses fidèles précautions, voulez-vous avoir une idée juste du progrès qu'a fait Marie dans la grâce, ou plutôt de celui que la grâce a fait en elle? Figurez-vous une terre bien cultivée, où chaque grain que l'on sème fructifie au centuple : que d'abondantes moissons! image sensible, dit Jésus-Christ, des accroissements de la grâce dans une âme vigilante et attentive, telle que fut celle de Marie : *Alia ceciderunt in terram bonam, et dabant fructum centesimum.* (*Matth.*, XIII, 8.) Environnée de grâces à la faveur de ses édifiantes précautions, car s'il est vrai, comme l'ont attesté des témoins occulaires, entre autres saint Denis, qu'on ne pouvait seulement voir Marie sans se sentir touché des plus vifs attraits de la grâce; c'était là l'effet de sa retenue, de sa modestie, de son silence, vertus exemplaires qui ont fait de Marie, dit saint Ambroise, le modèle de toutes les vies chrétiennes, et surtout de toutes les dames chrétiennes : *Talis fuit Maria, ut ejus unius vita omnium sit disciplina.* Assurée et établie en grâce par le secours et l'usage de ces saintes précautions; car la sainteté n'était point naturelle à Marie, quoiqu'elle fût conçue avec elle, et qu'elle dût naître en elle; c'est son assiduité au travail qui la lui a fait passer comme en nature, qui en a levé les obstacles, qui lui en a aplani les difficultés, qui la lui a rendue si propre, si aisée, si familière qu'elle méritait, dit le même Père, lors même qu'elle ne pensait et ne semblait pas mériter dans le temps du sommeil et du repos : *Et ut cum quiesceret corpus, vigilaret animus.* Enfin, couronnée de grâce et de gloire, en récompense de ses constantes et généreuses précautions; car c'est une loi générale, dit saint Paul, qui ne souffre point d'exception, que nul n'est couronné s'il n'a combattu

selon toutes les règles de la milice sainte : *Non coronatur, nisi ligitime certaverit.* (II *Tim.*, XI, 5.)

Apprenons, chrétiens, par un contraste sensible; apprenons à connaître nos véritables maux, en nous instruisant des solides biens de Marie. La nature corrompue nous a donné tous les mauvais penchants dont l'a préservée la grâce. Nous sommes nés aussi rebelles, aussi aveugles, aussi fragiles, qu'elle a été conçue forte, éclairée, soumise : c'est là le malheur de notre naissance, comme ce fut le bonheur de sa conception ; mais puisque ce n'est pas ce bonheur qui l'a rendue proprement heureuse, ce n'est pas aussi ce malheur qui nous rend absolument misérables : la précaution, jointe à la sûreté, a fait tout son mérite : *Innocentia vigilans.* Et la sécurité jointe au danger fait tout notre crime; car c'est uniquement faute de précaution que nous succombons au péché, que nous retombons sans cesse dans le péché, que nous engageons les autres au péché, que nous nous endurcissons dans le péché, que nous mourons enfin dans le péché ; fatal enchaînement de crimes, directement opposés à tous les degrés de mérites que je viens de vous marquer dans Marie.

Oui, c'est uniquement faute de précaution que nous succombons au péché. N'en accusons point les mauvais penchants qui nous y portent. Tous les saints, à l'exception de Marie, ont eu les mêmes indispositions. Loin de contribuer à les pervertir, elles n'ont servi qu'à les sanctifier, en excitant leur vigilance. Parce qu'ils ne sentaient pas assez de force, ils fuyaient tous les dangers du siècle; parce qu'ils ne se croyaient pas assez de lumières, ils étudiaient toutes les leçons du salut ; parce qu'ils ne se trouvaient pas assez de modération ou même d'indifférence pour les objets sensibles, ils mortifiaient tous les appétits des sens. Et après toutes ces précautions, ils tremblaient encore. Défiance salutaire, source de leurs mérites, et cause de leur sainteté ! et nous, pleins de faiblesses, d'erreurs, de révoltes, nous courons en aveugles au milieu des périls, sans règle, sans crainte, sans réflexion; s'il y a dans le monde un piége fatal, c'est le premier où l'on donne; un parti hasardeux, c'est le plus commun que l'on embrasse; un poste exposé, c'est le terme où l'on aspire; un chemin glissant, c'est la voie que l'on suit. Les plaisirs dangereux sont les plus recherchés, les modes licencieuses les plus suivies, les livres contagieux les mieux reçus, les discours libres ou médisants les mieux écoutés et les plus applaudis. Parler dans le monde d'oraison, de retraite, de mortification, c'est y parler, dit-on, un langage étranger et qui n'est bon que pour le cloître. En suivant de tels sentiments et en tenant une conduite pareille, le moyen de ne pas s'égarer ? Marie, quoique exempte de nos misères, quoique conçue dans la grâce, quoique attentive et vigilante à la conserver, n'a jamais été sur la terre absolument impeccable ; pour ne point pécher, dit le concile de Trente, il lui a fallu encore un privilége particulier, privilége que saint Augustin appelle le miracle ineffable du Créateur tout-puissant : *Miraculo ineffabili omnipotentissimi Creatoris ;* et nous, naturellement fragiles, librement exposés au dehors et nullement précautionnés dans nos démarches, parmi tant d'ennemis qui nous attaquent, pouvons-nous n'y pas succomber?

Encore si nos chutes nous rendaient plus circonspects, à nos propres dépens, nous deviendrions au moins sages ; mais, hélas ! notre présomption croît avec notre faiblesse. Le péché commis nous enhardit à le commettre, et c'est uniquement faute de précaution que nous y retombons sans cesse; ce n'est pas toujours faute de crainte, faute de haine, faute de douleur. Combien voyons-nous de pécheurs, les yeux encore baignés des larmes qu'ils ont versées au tribunal de la pénitence, retourner à l'écueil où leur innocence a fait naufrage ; la rougeur sur le front et le remords dans la conscience, sacrifier leur salut et leur repos, serrer leurs liens et forger leurs chaînes en maudissant leur esclavage? Ce n'est donc pas qu'ils ne le craignent, qu'ils ne le pleurent, qu'ils ne le haïssent même ; mais en haïssant le péché, parce qu'au fond le péché est haïssable, ils en aiment les occasions, parce qu'elles ont pour eux des charmes. En pleurant le péché, parce que c'est un ver qui les ronge, ils en goûtent le plaisir, parce que c'est une amorce qui les flatte. En craignant le péché, parce que la fin en est malheureuse, ils en craignent encore plus les préservatifs, parce que les commencements en sont amers. Faute d'éloigner un objet qui tente, de rompre un commerce qui plaît, d'éviter une compagnie qui entraîne, de s'abstenir d'un jeu qui pique, de renoncer à un intérêt qui attire, de retrancher des entretiens qui réjouissent, on se rend coupable d'une infinité de péchés dont on s'est déjà accusé cent fois. Faute de rentrer en soi-même, de bien examiner les dispositions secrètes de son âme, de sonder les replis cachés de son cœur, de donner aux uns un frein et aux autres un aiguillon salutaire, de recourir à la lecture, à la méditation, à la prière, on suit toujours pour guide ou une passion aveugle, ou une raison trompeuse, dont on a souvent reconnu les égarements. Faute de mortifier une chair rebelle, de la soumettre à l'esprit en la traitant sévèrement, on la laisse aller à une mollesse honteuse, à des voluptés criminelles, à des sensualités brutales, qu'on rougit d'avouer aux hommes, et auxquelles on ne rougit pas de s'abandonner devant Dieu. C'est ainsi qu'au lieu que Marie, par ses sages précautions, amassait grâce sur grâce, nous accumulons crime sur crime, faute de précaution.

Non-seulement nous nous rangeons dans le péché, nous y engageons même les autres, faute de précautions. Notre trompeuse sécurité inspire à plusieurs une funeste confiance : ils ne sauraient se persuader qu'il y

ait tant de périls où ils nous voient tous les jours sans alarmes; et quand enfin une triste expérience vient à les convaincre de la vérité, notre exemple les empêche encore de s'y rendre et de rentrer dans leur devoir; ils ont honte de faire paraître moins de hardiesse que nous, ou plus de fragilité. Pourquoi, disent-ils, cela me serait-il plus défendu qu'à tant d'autres? Sont-ils moins hommes que moi? ou suis-je plus chrétien qu'eux? ce serait les censurer et me décrier moi-même, que de vivre avec eux, et de n'oser faire ce qu'ils font. Spécieux raisonnement! qui ne sert qu'à colorer les abus, à semer les scandales, à accréditer les vices, à dégrader les vertus; en un mot, à perdre et à damner les âmes. Marie, par ses sages précautions, montrait aux autres, et leur ouvrait la voie du salut; et nous, guides aveugles, nous conduisons d'autres aveugles au précipice, faute de précautions.

Faute de précautions, nous nous endurcissons dans le péché; car on en vient jusqu'à ne s'apercevoir pas même de sa faiblesse, parce qu'on n'essaye jamais de la surmonter: on en vient jusqu'à s'aveugler sur le péril, parce qu'on s'y habitue et qu'on l'aime. On en vient jusqu'à ne plus sentir son esclavage, parce qu'on court au-devant de ses fers: combien voit-on, en effet, de mondains librement exposés chaque jour, sans défense, à mille traits empoisonnés de peintures indécentes, de conversations galantes, de lectures séduisantes, de spectacles enchanteurs, s'applaudir encore de leur innocence, la croire en sûreté, protester qu'au milieu de tant de piéges elle n'en reçoit pas la moindre atteinte? Tandis que ce qu'il y a de plus pur dans le christianisme se cache dans la retraite, craint à toute heure de s'y perdre, et se plaint que les périls l'y viennent chercher! N'y a-t-il donc de danger que pour les âmes vigilantes? ne tient-il qu'à s'exposer à découvert pour être invulnérable? et depuis quand l'assurance du salut est-elle devenue le privilége de la témérité? ou plutôt cette insensibilité prétendue n'est-elle pas déjà le fruit de plusieurs crimes? Cette fausse paix, le caractère d'une fausse conscience, et son silence profond, la punition du mépris que l'on a fait de sa voix et de ses cris? Ce n'est que par ces sages précautions que Marie a mérité d'être confirmée en grâce; et c'est faute de précaution que nous nous endurcissons dans le péché.

Enfin, c'est faute de précaution que l'on meurt dans le péché comme on y a vécu. Après tant d'avis réitérés dans l'Evangile, sur les surprises de la mort, tant de preuves visibles de la fragilité de la vie, tant d'exemples publics de déplorables fins, nulle mort ne devrait être imprévue, nulle vie impénitente, nulle fin tragique. Par quelle fatalité sont-elles donc devenues de nos jours si fréquentes et si communes? Sans doute par une négligence criminelle à s'appliquer ces avis salutaires, à se pénétrer de ces preuves sensibles, à profiter de ces exemples étrangers; sans prendre jamais de justes mesures, on espère toujours un heureux sort: on remet à un temps incertain une pénitence indispensable? on se flatte que Dieu, qui en inspire le saint désir, en agréera le projet, en donnera le loisir; on se promet de sa facile bonté qu'elle voudra bien excuser les faiblesses de la jeunesse, attendre le déclin de l'âge, se contenter des derniers soupirs: trompeuse confiance, cause ordinaire de réprobation, et source commune d'impénitence finale! Marie, toute privilégiée qu'elle est dans sa conception, doit à la précaution et à la vigilance sa persévérance et sa couronne.

O vous donc, faibles mortels! s'écrie saint Bernard, vous qui, sans cesse exposés aux périls du péché, aussi bien qu'aux dangers de la vie, courez une mer fameuse par ses naufrages, regardez Marie, et réglez votre course sur cet astre du salut: *Respice stellam, voca Mariam.* Que ce soit le souffle des tentations qui vous agite, où l'écueil des occasions qui vous surprenne, ou la pente de vos inclinations qui vous entraîne, ou le poids habituel de vos péchés qui vous abîme et qui vous sollicite au désespoir, ayez toujours Marie devant les yeux, comme l'heureuse étoile qui peut infailliblement vous conduire au port du salut: *Respice stellam, voca Mariam.*

N'allez pas prétexter ses priviléges pour vous excuser de suivre ses exemples, ils n'en ont que plus de force pour vous instruire, et la prééminence de ses prérogatives relève la circonspection de ses démarches: *Respice stellam, voca Mariam.*

Etudiez-les donc, si vous ne voulez vous tromper; suivez-les, si vous ne voulez vous égarer, et n'en perdez jamais de vue la trace, si vous ne voulez vous perdre vous-même: *Ipsam sequens non devias, ipsam cogitans non erras.*

Oui, Vierge sainte! dès ce moment je vous choisis pour patronne et pour guide: j'applaudis à votre bonheur, je m'attache à votre conduite; vos prérogatives seront toujours la matière de mes éloges; mais votre vie sera la règle de mes mœurs. Je prendrai surtout pour modèle cette vigilance exacte, et cette crainte salutaire dont vous êtes la mère, aussi bien que du pur amour: *Mater pulchræ dilectionis et timoris.* Que faut-il pour cela? vivre comme vous dans la fuite du monde? Dès maintenant je renonce à tous les vains amusements du siècle; éviter comme vous les moindres occasions du péché? dès aujourd'hui je romps tout engagement dangereux au salut; observer comme vous tous mes pas? ce sera là désormais mon attention continuelle; recourir comme vous à la prière? j'en ferai ma première et ma plus sérieuse occupation; affaiblir comme vous la chair par le retranchement des satisfactions naturelles, et fortifier l'esprit par l'usage des choses saintes? j'en forme la résolution: lecture de bons livres, méditations des vérités éternelles, fréquentation des sacrements, pratique de religion, œuvres

de charité, exercices de pénitence, je ne veux rien oublier de tout ce qui peut me donner part à vos mérites et droit à votre gloire, où nous conduise le Père, etc. *Amen.*

SERMON X.

Pour le lundi de Pâques.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum. (*Matth.*, XXII, 37.)

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu.

Connaître et aimer Dieu, j'en atteste les premières leçons de notre enfance, voilà pourquoi nous avons tous été créés; voilà l'unique fin pour laquelle nous sommes tous au monde. Quiconque donc ne s'applique pas à remplir comme il faut l'un ou l'autre de ces deux devoirs, ne mérite pas le nom d'homme, et n'est pas digne de vivre.

De là vient que saint Paul se récria si haut dans l'Aréopage, et fut si fort indigné de voir des Athéniens adorer un Dieu qu'ils ne connaissaient pas : *Deum quem ignorantes colitis.* (*Act.*, XVII, 23.) Est-ce pour nous un moindre sujet d'étonnement et d'indignation de voir des chrétiens connaître Dieu et ne pas l'aimer?

Car, hélas! si je sonde le cœur de la plupart de ceux qui m'écoutent, n'est-il pas à craindre que je ne puisse leur appliquer la devise que nous lisons dans le quatrième livre d'Esdras? Ici beaucoup d'argile coloré, beaucoup de montre de dévotion, beaucoup d'apparence de piété : *Terram multam unde fiat fictile;* mais peu d'or fin, peu d'amour de Dieu, peu de divine charité : *Parvum autem pulverem, unde aurum sit ;* c'est-à-dire qu'à la place d'un légitime et véritable amour pour Dieu, je ne trouve ici pour lui qu'une indigne froideur et une monstrueuse indifférence.

Indifférence pour Dieu! Ah! mes frères! s'imaginerait-on jamais que ce reproche pût tomber sur des fidèles, et que le zèle des prédicateurs dût être occupé à dissiper les mortelles froideurs de la cupidité, au milieu des plus vives ardeurs de la religion chrétienne?

Nous ne devrions vous parler de Dieu, que pour satisfaire aux empressements de votre amour, et nous sommes contraints de vous commander, de vous menacer même de sa part, pour faire naître dans vos cœurs quelque étincelle de ce feu sacré que Jésus-Christ, dit-il lui-même, est venu allumer sur la terre, et que cependant nous y cherchons, et que souvent nous n'y trouvons pas.

Mais, que dis-je, vous commander et vous menacer? comme si vous ne saviez pas que le précepte de l'amour divin est le grand précepte de la loi ; comme si vous ignoriez, que quiconque n'aime pas Dieu, se charge de tout le poids de ses anathèmes, et ne diffère d'un malheureux damné que par le pouvoir qui lui reste encore de l'aimer.

Supposons donc, et l'obligation générale qu'impose le précepte, et la peine éternelle intentée aux prévaricateurs. Attachons-nous à deux points d'une conséquence plus personnelle, et d'une pratique plus présente. Aimez-vous Dieu, comme vous êtes obligés de l'aimer? Voilà l'examen important que j'entreprends de faire avec vous, et le sujet de ma première partie. Si vous n'aimez pas Dieu selon toute l'étendue de vos obligations, comment devez-vous vous disposer à l'aimer comme il faut? Voilà la solide instruction que je me propose de vous donner dans la suite, et le sujet de ma seconde partie : en deux mots, à quelles marques vous pouvez reconnaître si l'amour de Dieu règne dans vos cœurs, et par quels moyens vous devez l'en faire triompher s'il n'y règne pas encore; c'est tout l'ordre et le plan de ce discours.

Divin Esprit! vous qui sondez et embrasez les cœurs! communiquez-nous vos divines lumières pour vous connaître, et vos saintes ardeurs pour vous aimer! nous vous en conjurons au nom de Marie, votre épouse bien-aimée, que nous invoquons aujourd'hui comme la mère du pur amour : *Mater pulchræ dilectionis.* (*Eccli.*, XXIV, 24.) *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'amour divin, selon la définition que nous en a donné le Sauveur du monde, est un feu sacré : *Ignem veni mittere in terram.* (*Luc.*, XII, 49.) Feu sacré, qui se fait connaître par ses célestes flammes, c'est-à-dire, par les amours saints qu'il produit : *Et quid volo nisi ut accendatur?* (*Ibid.*

Car d'abord, il s'attache à tout ce que Dieu prescrit : amour de fidélité et d'obéissance. Il veut tout ce que Dieu veut : amour de soumission et de dépendance. Il s'élève au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu : amour de distinction et de préférence. Il aime tout ce que Dieu aime, et hait tout ce que Dieu hait : amour de conformité et de ressemblance. Il se plaît à s'occuper de Dieu : amour d'attention et de complaisance. Il se porte à tout ce qui peut glorifier Dieu : amour de zèle et de bienveillance. Il ne craint que la perte de Dieu : amour de générosité et de constance. Il aspire enfin à la possession de Dieu : amour de désir, ou, comme parle l'école, amour de concupiscence.

Tous ces amours surnaturels font-ils donc partie de l'amour divin? Oui, chrétiens, à s'en tenir aux termes précis de la loi que je vais vous exposer mot pour mot, et sans autre recherche; c'est sur ces principes incontestables que nous devons nous juger.

Ames fidèles et craintives, timides victimes de la charité! ne croyez pas que je vienne ici redoubler vos troubles, ni vous jeter dans de nouvelles perplexités. Loin de vouloir vous alarmer, je vous dirais que les inquiétudes de votre amour vous répondent de sa sincérité; s'il n'était pas de la bonté même du Dieu que vous aimez, d'animer de plus en plus la vivacité de vos poursuites, par l'incertitude de leur succès. Mais, si je ne puis vous donner de parfaite assurance, au moins vous fournirai-je d'heureux préjugés, et votre amour sortira calme et tranquille

d'une épreuve qu'il a eu soin de prévenir, et à laquelle il s'est mis tant de fois le premier.

Pour vous, chrétiens indifférents, qui croyez follement que c'est aimer Dieu, que de ne le haïr pas, vous qui mettez sur le compte d'un bon cœur les vagues spéculations de l'esprit, vous qui donnez le nom d'amour solide et de charité stable à quelques tendresses fugitives et à quelques stériles sensibilités, ah! je m'en déclare, mon dessein est de vous inquiéter et de troubler, si je puis, malgré vos spécieuses défenses, le repos trompeur où vous vous endormez aux dépens de votre salut, dans une présomptueuse sécurité.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu : *Diliges Dominum Deum tuum.* (*Matth.*, XXII, 37.) Mais, comment? de tout votre esprit : *ex tota mente* (*Ibid.*); de tout votre cœur : *ex toto corde* (*Ibid.*); de toute votre force : *ex tota fortitudine* (*Ibid.*); de toute votre âme : *ex tota anima tua.* (*Ibid.*) Voilà le grand précepte de la loi.

Eh bien, chers auditeurs! c'est aujourd'hui que Dieu, par mon ministère, vient vous demander compte de ce premier commandement, c'est aujourd'hui qu'il dit à chacun de vous ce qu'il disait autrefois à saint Pierre : Pierre! m'aimez-vous? *Petre! amas me?* (*Joan.*, XXI, 17.)

Plus hardi que le chef des apôtres, qu'une pareille question alarma, vous répondez avec assurance : Oui, Seigneur, vous le savez que je vous aime : *Etiam, Domine, tu scis quia amo te.* (*Ibid.*) Et, parce qu'on vous a sans doute appris dès l'enfance à dire de temps en temps : Oui, Seigneur, je vous aime, vous continuez à dire ces mots dans le cours de votre vie; mais peut-être les comprenez-vous aussi peu, que dans ces faibles années, où, bégayants échos, vous les répétiez sans les entendre. Apprenez aujourd'hui à bien peser ce que vous dites alors, et craignez d'accuser faux, et de mentir au Saint-Esprit; car ces courtes paroles : Je vous aime, ô mon Dieu! sont bientôt prononcées de bouche; méditées et approfondies, voyons si elles ne se démentiront point au fond de votre cœur : c'est de quoi il s'agit dans l'examen que j'entreprends.

Vous aimerez : *Diliges*, je l'ai dit, voilà le grand précepte de la loi, non-seulement parce qu'il l'emporte sur tous, mais encore parce qu'il renferme tous les autres préceptes; en sorte qu'il est impossible d'accomplir le commandement d'aimer Dieu, sans accomplir tous les autres commandements de la loi, comme il est inutile d'accomplir tous les autres commandements de la loi, si l'on n'accomplit pas celui d'aimer Dieu. L'amour que Dieu demande est d'abord un amour de fidélité et d'obéissance; amour qui s'attache inviolablement à tout ce que Dieu prescrit. Ce principe posé, vous dites que vous aimez Dieu : et moi je vous demande avant tout, si vous obéissez à tout ce que Dieu vous commande; si vous obéissez de quelque manière que Dieu vous commande; si vous obéissez enfin, parce que Dieu vous commande : c'est par là que l'examen doit commencer.

Avant donc que de répondre de votre amour pour Dieu, assurez-vous de votre obéissance. Examinez sa loi, parcourez ses préceptes et ceux de son Eglise, étudiez-en les obligations, et si, dans toute l'étendue de ce que Dieu vous ordonne, ou de ce qu'il vous défend, sous peine d'encourir sa disgrâce, pensées, paroles, désirs, œuvres, omissions, il se trouve un seul point auquel vous contreveniez, fussiez-vous fidèle à tous les autres, quand il ne s'agirait que d'une chose légère en apparence, d'un fruit interdit comme dans la désobéissance du premier homme, dites que vous êtes sans amour de Dieu et que vous n'en avez pas la moindre étincelle : *Quicunque offendit in uno, factus est omnium reus.* (*Jac.*, II, 10.)

Eh! n'est-ce pas ainsi qu'on en juge parmi les hommes? Qui dit amour sincère, ne dit-il pas entière déférence? Reconnaissons-nous pour ami un infidèle, qui de propos délibéré s'oppose à l'exécution de nos volontés, et va contre nos intentions connues? Quelle étrange amitié que celle qui se réserverait le droit de nous offenser et de nous déplaire, ne fusse qu'en un seul point que nous ayons à cœur? N'y aurait-il donc que Dieu dont on pût, à ce prix, ménager les faveurs et conserver les bonnes grâces? Non, non, on est bien éloigné de l'aimer quand on lui manque de respect et qu'on ne lui obéit pas. N'insistons pas davantage sur une vérité qui n'est ni ignorée, ni contredite de personne : car qui ne sait pas que la première preuve de l'amour de Dieu, c'est l'exacte observation de toute sa loi : *Dilectio Dei custodia legum illius est.* (*Sap.*, VI, 19.) Mais hélas! qui ne conclut pas d'abord de ce premier principe, qu'il faut donc que Dieu soit bien peu aimé de ces faux chrétiens qui parlent tant de l'amour de Dieu, tandis qu'on ne voit parmi eux qu'injurieux mépris de ses lois, qu'horribles infractions de ses commandements? C'est ce qui de tout temps a fait gémir les amis de Dieu, et c'est ce qui devrait nous faire gémir nous-mêmes, si nous avions leurs sentiments.

Mais allons plus avant : vous obéissez à Dieu et vous respectez sa loi; je le veux croire, je le suppose, mais la respectez-vous cette divine loi, sous quelque peine qu'elle soit portée? et obéissez-vous à Dieu de quelque manière qu'il vous commande? Faut-il, pour vous rendre docile à sa voix, qu'il vous menace toujours la foudre à la main? N'y a-t-il pour vous de routes interdites que celles qui aboutissent à la mort éternelle? en êtes-vous réduit à dire à tout moment : Cette faute est-elle grièvo ou légère? ce péché mérite-t-il l'enfer ou le purgatoire? serai-je damné pour cela, ou ne le serai-je pas? Eh, mes frères! est-ce ainsi que l'on en use quand on aime? Eh, où est dans une pareille conduite le zèle de l'amour obéissant? Les grandes occasions animent son courage; mais les petites n'échappent point à sa vigilance. Un ami

fidèle ne connaît point de légères offenses, ni de services indifférents. Il exécute tout ce que l'amour lui prescrit, sans tant examiner la balance à la main, ni la nature du précepte, ni les suites de l'inexécution. Il n'y a que vous, ô mon Dieu! que l'on se flatte de pouvoir aimer en n'obéissant à vos aimables loix que quand elles menacent de vos plus terribles anathèmes, sans quoi l'on n'obéirait pas, quoiqu'il soit visible, qu'en obéissant de la sorte, on obéit moins par amour que par crainte.

Car c'est le point capital qu'il faut surtout examiner pour décider si vous aimez votre Dieu, je veux dire le motif de votre obéissance : non pas que je prétende (réflexion à ceci, je vous prie, le sujet mérite votre attention), non pas que je prétende que l'obéissance à la loi ne puisse couler sans corruption d'aucune autre source que de celle de la charité, qu'il n'y ait que la charité qui fasse chrétiennement des actions véritablement chrétiennes : que tout ce qui n'est pas le pur effet d'une charité surnaturelle n'est que le malheureux fruit d'une cupidité charnelle. Langage sublime en apparence! mais au fond langage de l'esprit d'erreur, éloigné des premiers principes de la loi! Doctrine séduisante qui, sous le beau prétexte d'établir la première des vertus, anéantit toutes les autres! Dogmes faux qui, malgré leur perfection apparente, ont été justement proscrits par les décisions infaillibles de l'Eglise! mais je dis qu'encore que l'amour de Dieu ne soit pas un motif essentiel à l'accomplissement de la plupart des préceptes qu'on peut accomplir par devoir, par exemple, par raison, par justice, par crainte des châtiments, par espoir de la récompense, par d'autres motifs moins parfaits, mais toujours saints; ce divin amour est néanmoins un motif nécessaire pour l'entière observation de la loi, qu'on ne peut observer dans son entier sans amour divin : or, obéissez-vous quelquefois en vue de Dieu, et parce que Dieu commande? Jugez-en par vos propres sentiments, et, quand vous obéissez à la loi, et quand vous y avez contrevenu.

Et d'abord, que sentez-vous dans l'obéissance que vous rendez à la loi de Dieu? Est-ce toujours la répugnance d'un esclave qui craint le châtiment, sans haïr le péché qui en rend digne? Est-ce toujours l'intérêt d'un mercenaire qui a en vue la récompense, sans aimer la vertu qui la procure? et n'est-ce jamais l'affection d'un ami qui cherche à contenter ce qu'il aime? L'esclave dit : Je travaille à l'excès, mais il faut obéir ou se résoudre à être puni; le mercenaire dit : Il m'en coûte beaucoup, mais je serai bien dédommagé de ma peine; l'ami s'écrie : Tout pour ce que j'aime, et parce qu'il le mérite. Il bénit ses liens, parce que c'est l'amour qui l'enchaîne. Voilà les divers caractères d'obéissance, et les différents sentiments qui la forment : les intentions se connaissent par les dispositions, et le cœur est le juge du motif qui le fait agir. Sondez donc votre cœur, lors même qu'il est droit devant Dieu, et, si la soumission que vous rendez à sa loi, n'est jamais pour vous qu'une contrainte onéreuse, ou qu'une gêne importune, ou si vous la regardez tout au plus comme une peine lucrative et un travail avantageux, c'est la crainte ou l'espérance qui vous domine, et non l'amour et la charité qui vous gouvernent.

Venons à ce que vous éprouvez quand vous avez eu le malheur de contrevenir à la loi. Si vous aimez Dieu, je m'attends, je vous l'avoue, au regret le plus amer et à la plus vive douleur; je vous verrai ramper et gémir aux pieds de ses ministres, vous n'aurez point de repos que vous n'ayez recouvré sa grâce et obtenu votre pardon. Me tromperais-je, chrétiens auditeurs, ou vous tromperiez-vous vous-mêmes? Je sais que la charité parfaite n'est point nécessaire pour détester le crime, que le repentir du péché, qui vient de la crainte même de l'enfer, est bon et salutaire, qu'en retenant la main, il guide aussi le cœur, et que seul, s'il ne peut faire des justes, il ne fait pas au moins des hypocrites; mais vous devez savoir aussi que toute douleur surnaturelle du péché, jointe au propos sincère d'amendement et à l'espérance du pardon, renferme pour Dieu quelque espèce d'amour au moins commencé; or peut-on aimer Dieu de quelque manière que ce puisse être, et persister dans le désordre qui l'offense? Peut-on aimer Dieu et différer d'un seul moment sa conversion qu'il demande? Peut-on aimer Dieu, et négliger les moyens de lui satisfaire comme il faut? Voilà cependant ce que vous faites tous les jours, pécheurs téméraires et lâches pénitents! si donc je ne découvre dans votre conduite aucune trace d'amour de Dieu, soit que vous obéissiez à sa loi, soit que vous ayez été infidèles, où est cet amour de fidélité et d'obéissance? Premier amour commandé : *Diliges*.

Vous aimerez le Seigneur : *Diliges Dominum*. Cette parole est d'autant plus remarquable, qu'elle est plus essentielle au précepte de la charité. Ancien et Nouveau Testament, jamais l'Ecriture ne nous parle de l'obligation d'aimer Dieu, que le titre de Seigneur et le nom du Souverain n'y soit employé; sans doute pour nous faire entendre que l'amour que Dieu nous demande est un amour de soumission et de dépendance, amour qui veut tout ce que Dieu veut, quoi qu'il en coûte.

Et n'est-ce pas là le caractère de tout amour véritable, de sacrifier son intérêt propre à l'intérêt de l'objet aimé? Vous régnerez, disait Jonothas à David, vous régnerez, et je serai le premier de vos sujets; vous aurez l'honneur de la souveraineté, et moi le plaisir de la dépendance; je serai, il est vrai, avili et humilié, mais mon avilissement et mon humiliation sera votre triomphe et votre gloire; je ne me plains point d'un sort qui ne me dépouille que pour vous enrichir, et qui ne m'abat que pour vous élever; je vous ai donné mon cœur, je puis bien vous céder une couronne, et mon unique ambition sera désormais de vivre et de mourir

votre sujet et votre ami : *Tu regnabis.... et ego ero tibi secundus.* (I *Reg.*, XXIII, 17.)

Tel est le désintéressement de l'amitié; vous la reconnaissez sans peine à ces aimables traits; la reconnaîtrez-vous de même aux sentiments que vous avez pour votre Dieu? Dieu, que vous aimez, dites-vous, comme votre Souverain, plus que vous-mêmes, dispose de vos biens, comme de ceux de Tobie, pour avoir le tribut de votre confiance; Dieu vous tient dans l'humiliation, comme Joseph, pour tirer sa gloire de votre humilité; Dieu vous afflige de maladies comme Job, pour faire épreuve de votre patience; Dieu enfin vous mortifie comme David, pour jouir de la satisfaction de votre pénitence; et vous, en vous plaignant de votre état, vous murmurez de sa conduite. Ah! je ne vous reproche point ici les premiers mouvements d'une sensibilité naturelle; ce serait vouloir ôter à l'amour divin le plus beau champ de ses victoires. Pour aimer le Seigneur, il est juste qu'il en coûte à l'amour-propre; il en coûta bien au Sauveur, de suer sang et eau, pour se conformer aux ordres de son Père; mais ses ordres sacrés ne font sur vous aucune impression. Ce serait s'y prendre mal pour vous consoler, que de vous dire dans vos souffrances : Tel est le bon plaisir de Dieu, que vous aimez et qui vous aime. L'intérêt de ce Dieu, qui a souffert pour vous, qui vous fait souffrir par amour, ne peut vous dédommager suffisamment de la grandeur de vos peines. Vous vous trompez donc, chers auditeurs, quand vous dites alors : Seigneur, je vous aime.

Si véritablement vous l'aimiez, vous diriez comme le Sauveur dans le cours de ses souffrances : Le sacrifice est rigoureux, mais il est dû à la Majesté souveraine qui me le demande; la croix est rebutante, mais elle plaît à la volonté suprême qui m'y attache; le calice est amer, mais il est adouci par la main bienfaisante qui me le présente; car c'est la vôtre, ô Dieu que j'aime et que je sers! mais qu'on ne sert bien qu'à ses frais et qu'on n'aime guère qu'à ses dépens : *Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu.* (*Matth.*, XXVI, 39.) Si véritablement vous l'aimiez, vous adopteriez au moins les sentiments du grand prêtre Héli, dans sa tendre soumission aux rigoureux arrêts de la justice de Dieu. Oui, Seigneur, disait-il, pour l'honneur de vos autels, je consens volontiers à ma mort et à celle de mes coupables enfants. Réparez, réparez au prix de notre sang la gloire de votre culte, violé par leur crime et abandonné par ma faiblesse. Votre vengeance, quelque redoutable qu'elle soit, me sera toujours chère, parce que ce sera la vengeance d'un Dieu que j'adore et que j'aime jusque dans ses rigueurs : *Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat.* (I *Reg.*, III, 18.)

Si véritablement vous l'aimiez, vous souscririez encore au paisible acquiescement du prophète, au milieu des fléaux du ciel et des châtiments de Dieu, dans cette vie. Loin de moi, s'écriait-il, plaintes et murmures; ou, si vous osez vous élever vers Dieu, que ce soit contre le péché, non contre la peine; l'une l'honore autant que l'autre l'a déshonoré : je la subirai donc de bon cœur, trop heureux d'être ici-bas la victime d'un Dieu justement irrité, que je respecte et que j'aime jusque dans sa colère même : *Iram Domini portabo, quoniam peccavi ei.* (*Mich.*, VII, 9.)

Enfin, si véritablement vous l'aimiez, qui que vous soyez, juste ou pécheur, vous lui feriez un sacrifice absolu de tous vos intérêts, à l'exception des seuls intérêts du salut auxquels son amour ne vous permet pas de renoncer, ni même d'être indifférent, puisque vouloir se sauver, c'est vouloir l'aimer à jamais dans le temps et dans l'éternité. Tel est l'amour de soumission et de dépendance, second amour commandé : *Diliges Dominum.*

Vous aimerez le Seigneur Dieu : *Diliges Dominum Deum.* A ce seul nom de Dieu, disparaissez, sentiments naturels, craintes humaines, désirs mondains, attachements terrestres! venez ici vous soumettre et lui rendre vos hommages. Qui dit un Dieu, dit un être infiniment élevé au-dessus de tous les êtres dont il est le créateur et le maître, et qui conséquemment demande un amour de distinction et de préférence; amour qui s'élève au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu.

C'est donc à dire, chers auditeurs, que si vous aimez Dieu, cet amour prédomine en vous et l'emporte sur tous les amours du monde les plus innocents et les plus légitimes; c'est-à-dire, que tout ce qui vous attache à vos amis, à vos proches et à vos enfants, au bien, à l'honneur, à la vie même, est tellement subordonné à ce qui vous attache à Dieu, que, dans la nécessité du choix, vous êtes tout disposé à tout rompre et à tout perdre, plutôt que de rompre avec Dieu, et de perdre son amitié; c'est-à-dire, que, trouvant l'occasion de satisfaire une passion violente, d'éviter une humiliante confusion, de faire une fortune brillante, sans autre désavantage de votre part que de la perte de la grâce de Dieu, vous aimiez mieux renoncer pour jamais à tous ces avantages, que de consentir un seul moment à sa disgrâce; c'est-à-dire, enfin, que, dans le concours de tous les objets possibles d'enchantement ou de terreur, vous défiez, comme le Docteur des nations, le ciel, la terre et l'enfer, de vous rien présenter qui soit capable de débaucher à Dieu votre cœur : *Quis me separabit a charitate?* (*Rom.*, VIII, 35.)

Je dis, comme le Docteur des nations : car remarquez, je vous prie, que dans ce défi général que saint Paul donne à toutes les créatures, et que vous regardez comme l'extase de son amour, il ne parle pas en son nom, mais au nom de tous les fidèles : *Quis nos separabit?* Il ne prétend pas insinuer un conseil, mais exprimer une obligation : *Separabit :* il demande beaucoup, ou plutôt, il demande tout pour Dieu; mais après tout, il

ne demande rien que ce que tous les hommes, et à plus forte raison tous les chrétiens lui doivent : *A charitate Dei, quæ est in Christo.* (*Rom.*, 39.). Que demande-t-il, en effet, en faveur de l'amour divin, qui ne s'accorde tous les jours à un amour profane? Voit-on de grands attachements sans une entière préférence? dès que le cœur est pris il ne compare plus rien à ce qu'il aime : père, enfants, épouse, biens, honneurs, santé, dans la concurrence de l'objet aimé, tout est méconnu, tout est compté pour rien, tout est oublié; on aime ailleurs, dit-on, et c'est tout dire. Ah! sans doute, aimer ainsi la créature, c'est l'aimer trop, c'est l'idolâtrer, parce que c'est en faire sa divinité : mais n'aimer pas Dieu préférablement à tout, c'est ne pas l'aimer assez, disons mieux, c'est ne point l'aimer du tout, parce que ce n'est pas l'aimer en Dieu, et en Dieu jaloux qui veut un amour de distinction et de préférence. Troisième amour commandé : *Diliges Dominum Deum.*

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu : *Diliges Dominum Deum tuum.* Pourquoi se nomme-t-il personnellement votre Dieu? *tuum.* N'est-il pas en général le Dieu de tous les êtres? Oui, sans doute, mais c'est que Dieu de tous par la prééminence de sa nature, et par le privilége de son essence, il veut être en particulier votre Dieu, par un amour de conformité et de ressemblance; amour qui aime tout ce que Dieu aime, et qui hait tout ce que Dieu hait.

Ce Dieu, chers auditeurs, que vous faites profession d'aimer, est pleinement heureux en lui-même; il est sans périls comme sans indigence; il n'a rien à perdre, ni rien à acquérir; c'est par cette indépendance qu'il est Dieu; mais au dehors, il a des droits à soutenir, et des intérêts à défendre. Parmi les hommes, il y en a qui le représentent, et il y en a qui le combattent : il y sur la terre et des sujets à la sûreté desquels il doit pourvoir, et des rebelles avec lesquels il ne peut permettre d'intelligence : c'est par ce discernement qu'il veut être votre Dieu. Il vous recommande vos pauvres comme ses membres, vos domestiques comme ses enfants, vos ennemis comme ses ministres, et tous les hommes comme ses images; mais il vous déclare que les prévaricateurs de sa loi, les persécuteurs de son Eglise, les corrupteurs des bonnes mœurs, et les semeurs de mauvaises doctrines, sont ses Satans, ses ennemis et ses persécuteurs.

Ainsi les uns et les autres ont-ils toujours été regardés par les vrais amis de Dieu. Si j'ai dénié la justice à mon serviteur, s'écriait Job : *Si contempsi subire judicium cum servo* (*Job*, XXXI, 13); si j'ai refusé la charité aux pauvres : *si negavi quod volebant, pauperibus* (*Ibid.*, 16); si je me suis réjoui de la ruine de mon ennemi : *si gavisus sum ad ruinam ejus, qui me oderat* (*Ibid.*, 29), comment oserais-je paraître devant Dieu, leur protecteur? *Quid faciam cum surrexerit ad judicandum Deus?* (*Ibid.*, 14.) Et que pourrai-je lui répondre, quand il prendra en main leur cause? *Et cum quæsierit, quid respondebo?* (*Ibid.*) Voilà ceux que Dieu veut que l'on aime pour l'amour de lui, parce qu'il les aime.

Pour moi, disait David, j'ai toujours eu horreur des prévaricateurs : *Facientes prævaricationes odivi.* (*Psal.* C.) Je n'ai jamais eu de liaison avec les corrupteurs : *Non adhæsit mihi cor pravum.* (*Ibid.*) Mes yeux ont été fixés sur les âmes fidèles : *Oculi mei ad fideles.* (*Ibid.*, 5.) Mes oreilles fermées aux mauvais discours : *Qui loquitur iniqua, non direxit.* (*Ibid.*, 7.) Voilà ceux que Dieu veut que l'on haïsse, parce qu'ils le haïssent lui-même : *Nonne qui oderunt te Domine, oderam?* (*Psal.* CXXXVIII, 21.)

En usez-vous ainsi, chers auditeurs, Dieu seul est-il la règle de vos aversions et de vos amitiés? tout ce qui lui est cher, vous est-il précieux? et tout ce qui lui est odieux vous paraît-il haïssable? ne fuyez-vous pas le commerce des gens de bien, parce qu'ils vous censurent et qu'ils vous corrigent; et ne cherchez-vous pas la compagnie des pécheurs, parce qu'ils vous encensent et qu'ils vous flattent? si vous le faites, comment osez-vous dire que vous aimez votre Dieu? Soyez vous-même votre juge : si je méprisais ce que vous estimez, si je rebutais ce que vous chérissez, si je rejetais ce que vous me confiez, croiriez-vous que je vous aimasse? et si, au contraire, je prenais pour l'homme de mes plaisirs, pour le confident de mes secrets, pour mon guide et mon oracle, celui qui vous trahit, qui vous déchire, qui vous outrage, n'auriez-vous pas droit de dire : si vous aimez de la sorte, je vous remercie de votre amitié, et je me félicite de votre indifférence? qui m'aime, aime ce que que j'aime, et hait ce que je hais. Dieu vous en dit autant, et c'est un caractère inséparable de son amour, que cet amour de conformité et de ressemblance. Quatrième amour commandé : *Diliges Dominum Deum tuum.*

Vous aimerez Dieu de tout votre esprit : *Diliges ex tota mente.* Dieu est esprit, dit Jésus-Christ, et il veut être adoré en esprit, c'est donc à dire qu'il demande un amour d'attention et de complaisance; amour qui se plaise à s'occuper de Dieu. Serait-il bien possible que cette proposition vous surprît, et que vous crussiez qu'on pût absolument aimer Dieu sans penser volontiers à lui? Ce serait là un étrange paradoxe. Lisez tous les saints; leurs ouvrages, si pleins de l'esprit de Dieu, vous feront aisément sentir combien leur esprit en était rempli. Interrogez tous les hommes; chacun d'eux vous avouera que l'on pense volontiers à ce qu'on aime. Consultez-vous vous-mêmes, et vous verrez vos pensées d'accord avec vos affections, attentives à tout ce qui les flatte, ennemies de tout ce qui les en distrait, repliées sur toutes leurs traces, et concentrées, pour ainsi dire, dans leur objet, le chercher lorsqu'il est absent, le saisir quand il se présente, le rappeler dès qu'il échappe. Après de tels témoignages, n'insulteriez-vous pas

à ma crédulité, si j'ajoutais foi aux vaines protestations que vous faites d'aimer Dieu? Tandis que vous ne prenez plaisir ni à penser à Dieu, vous ne vous en donnez pas le temps; ni à prier Dieu, vous n'y faites nulle attention; ni à louer Dieu, vous n'en avez aucun usage; ni à parler de Dieu, vous n'en faites pas naître les occasions; ni même à entendre ceux qui vous en parlent, vous en fuyez les entretiens, les discours et les conversations : cela par dégoût, par ennui, par insensibilité. Ah! je conviens qu'il y a une insensibilité, un ennui, un dégoût des choses de Dieu, qui est plutôt l'épreuve délicate d'un amour parfait que la marque certaine d un amour équivoque. C'est un éclaircissement que je dois à la consolation des âmes droites; mais ce dégoût les alarme, cette insensibilité les touche, cet ennui les inquiète; elles se reprochent l'éloignement de Dieu, elles n'épargnent rien pour retrouver leur bien-aimé, elles purifient, elles embellissent, elles parent sa demeure. Je n'ai garde d'accuser ces âmes fidèles d'une criminelle indifférence, je les respecte jusque dans leur prétendue froideur, et mon devoir est de les soutenir et de les encourager dans leurs peines; mais un dégoût de Dieu, uniquement fondé sur le goût du monde; mais un ennui des choses de Dieu, qui se dissipe par les amusements du monde; mais une insensibilité pour Dieu, qui se change en allégresse dès que les pensées du monde reviennent et que les pensées de Dieu s'évanouissent, ces dispositions mondaines s'accordent-elles avec ce saint amour d'attention et de complaisance? Cinquième amour commandé : *Diliges ex tota mente.*

Vous aimerez Dieu de tout votre cœur : *Diliges ex toto corde.* Dieu ne se contente donc pas, comme on le pense, de quelques froids élans et de quelques vains soupirs. Frivoles hommages! Il veut le fond du cœur et toute sa tendresse, c'est-à-dire qu'il demande un amour de zèle et de bienveillance, amour qui se porte à tout ce qui peut glorifier Dieu. Ne croyez pas cependant qu'il attende de vous les ardeurs d'un prophète ni les transports d'un apôtre; si cela était, Seigneur, hélas! que feraient le simple et le faible? Mais n'aurai-je pas droit, chers auditeurs, de soupçonner votre amour pour Dieu, ou même de le méconnaître, si, dans ce qui dépend de vous et dans les devoirs dont vous êtes personnellement chargés, vous négligez de ménager ses intérêts et de procurer sa gloire? Si je vois par votre indolence vos domestiques sans instruction, vos enfants sans piété, vos familles sans union et sans charité? Si, contents d'être aimés de ceux-ci et servis de ceux-là, vous vous inquiétez peu que Dieu le soit des uns et des autres? Si, tout de feu quand ils vous manquent d'obéissance et de respect, vous êtes tout de glace quand ils désobéissent à Dieu ou qu'ils déshonorent le Sauveur? Si, non-seulement vous ne prenez nulle part à la perte de tant d'âmes rachetées de son sang précieux, qui périssent, les unes par erreur, les autres par libertinage, mais si vous laissez froidement périr celles qui sont confiées à vos soins, parce que, pour les désabuser ou pour les régler, il vous en coûterait un peu plus de remontrances charitables et d'édifiants exemples? Eh! quel est l'homme qui, dans une pareille conduite à son égard, fît grand fond sur votre amitié? Aimer quelqu'un, c'est lui vouloir du bien, et ne pas le faire quand l'occasion s'en trouve, ou ne pas même la rechercher, c'est se moquer de lui, et le payer d'un vain compliment que de lui dire alors : Je suis tout à vous et je vous aime. C'est là surtout ce que Dieu a toujours réprouvé : *Dilexerunt in ore suo et lingua sua mentiti sunt.* (*Psal.* LXXVII, 36.) Il veut un amour de zèle et de bienveillance. Sixième amour commandé : *Diliges ex toto corde.*

Vous aimerez Dieu de toutes vos forces : *Diliges ex tota fortitudine.* De là qui ne comprend d'abord que Dieu demande un amour de générosité et de constance, amour qui ne craigne que la perte de Dieu?

Sainte sécurité! tranquillité inaltérable! paisible jouissance de Dieu, vous êtes l'apanage de son amour parmi les bienheureux, parmi nous vous ne sauriez être son partage. Il y a trop d'obstacles à vaincre et trop de périls à éviter; le ciel est le séjour de son repos, la terre est le lieu de ses combats; là-haut il ne respire que la paix et le calme, ici-bas il est tout œuvre et tout effort. Il fait la piété des solitaires, la pureté des vierges, l'austérité des pénitents, l'intégrité des confesseurs, le courage des martyrs et la persévérance des saints. Dans le cœur des simples fidèles, trouve-t-il des péchés à expier? il est amour pénitent; des plaies à guérir? il se fait amour médecin; des bienfaits à payer? il se déclare amour reconnaissant; des attaches dangereuses à rompre? il se nomme amour jaloux, et qui ne veut point de rival ni de concurrent; des vertus surabondantes à pratiquer? il s'érige en amour législateur, et change à propos les conseils en préceptes; des vœux même religieux à faire? il devient amour sacrificateur, et conduit à l'autel des victimes. Faut-il s'en étonner? Et quoi! l'amour de Dieu, qui n'est que perfection et sainteté, aura-t-il moins de force que l'amour du siècle, qui n'est que corruption et que péché? Voyez à quoi l'amour du monde engage ses partisans et ses esclaves. Que de personnages il leur fait jouer! à quels périls et à quels travaux il les expose? Vous le dites vous-mêmes tous les jours, qu'on serait de grands saints si l'on faisait pour Dieu ce que font les adorateurs du siècle pour leurs vaines idoles. Concluez donc que la charité, qui ne cède rien à la cupidité, sa rivale, doit être aussi un amour de générosité et de constance. Septième amour commandé : *Diliges ex tota fortitudine.*

Enfin, vous aimerez Dieu de toute votre âme : *Ex tota anima tua.* L'âme, vous le savez, est le principe de nos mouvements et le siége de nos passions; d'où je conclus qu'en demandant la plénitude de son amour,

Dieu demande un amour de désir, ou, comme parle l'école, un amour de concupiscence, amour qui aspire à la possession de Dieu.

C'était là tous les devoirs de l'amour divin le mieux connu dans les persécutions de l'Eglise; mais hélas! c'est le plus ignoré depuis la paix du monde chrétien. Etrange nouvelle manière d'aimer! se trouver bien de l'éloignement, et ne craindre rien tant que l'approche de ce que l'on aime! on ne le connaît qu'à l'égard de Dieu, cet amour bizarre et chimérique. J'aime Dieu de toute mon âme, je l'aime plus que tous les biens du monde : et cependant la mort envisagée comme le dépouillement de tout, me paraît le comble des misères. Mensonge et contradiction! j'aime Dieu de toute mon âme, je l'aime plus que tous les plaisirs de la terre, et cependant si Dieu me laissait en liberté de jouir de ces plaisirs sans en sentir les amertumes, je me passerais volontiers de sa possession, et je me consolerais aisément de son absence. Mensonge et contradiction. J'aime Dieu de toute mon âme, je l'aime plus que ma vie, et cependant dans une maladie qui menace mes jours, on a peine à me faire entendre que je touche peut-être au dernier moment où Dieu doit m'appeler à lui. Je frémis à cette nouvelle : pour me l'annoncer, il faut prendre bien des précautions et des détours : et après avoir dit un million de fois avec les fidèles : Précipitez, Seigneur! l'avénement de votre règne : *Adveniat regnum tuum!* (*Matth.*, V, 10), peu s'en faut qu'on ne s'écrie alors comme cet impie : O mort! cruelle mort! faut-il donc m'arracher et dire un éternel adieu à tout ce que j'aime? *Siccine separas, amara mors?* (I *Reg.*, XV, 32.) Mensonge et contradiction.

Eh! où sont ces ferveurs de l'amour divin qui bravent, dit le Saint-Esprit, les rigueurs de la mort et les horreurs du sépulcre? *Fortis ut mors dilectio.* (*Cant.*, VIII, 6.) Où sont ces amoureux empressements de voir Dieu, que témoignaient les Moïse et les Job? *Ostende mihi faciem tuam*, *Ostende mihi gloriam tuam.* (*Exod.*, XXXIII, 13; *Job*, XII, 23.) Où sont ces douloureuses complaintes sur la durée de la vie que faisaient les David et les Elie? *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est!* (*Psal.* CXIX, 5.) Pensez-vous que ces traits de perfection ne soient pas pour vous des leçons de vertus, et que leurs embrasements divins ne condamnent pas vos indignes froideurs?

Car encore, si dans ces crises dangereuses, je ne trouvais au fond de vos cœurs qu'une attache naturelle à la vie; si je ne vous voyais trembler aux approches de la mort, que dans la crainte du jugement qui doit la suivre; si je ne vous voyais même alarmé que de l'abandon où vous laissez une famille désolée, je ne vous ferais pas de si amers reproches; mais que vous craigniez la mort, comme ces infidèles qui font leur Dieu du monde et leur félicité de la vie, et que cependant vous vous flattiez d'aimer Dieu! Encore une fois, mensonge et contradiction, qui vérifie, parmi les chrétiens comme parmi les juifs, ce terrible oracle du Sauveur : Ce peuple, oui, ce peuple (car hélas! tel est le plus grand nombre), ce peuple, m'honore des lèvres, il est vrai : *Populus hic labiis me honorat* (*Matth.*, XV, 8); mais leur cœur est bien éloigné de moi : *Cor autem eorum longe est a me.*

Reprenons tout ce que nous avons dit; et pour l'imprimer encore mieux dans vos esprits, faisons sur ce premier article de la loi, ce que l'on fait sur les principaux points de la foi. Après avoir détaillé et mis en dogme toutes les vérités qu'ils enseignent, on spécifie d'ordinaire toutes les erreurs qui les combattent, et on les frappe d'anathème; disons donc maintenant avec saint Paul, anathème à quiconque n'aime pas le Seigneur Dieu : *Si quis non amat Dominum, sit anathema.* (I *Cor.*, XVI, 22.) C'est-à-dire, anathème à quiconque n'obéit pas à tout ce que Dieu commande. Anathème à quiconque ne se soumet pas à tout ce que Dieu veut. Anathème à quiconque ne préfère pas Dieu à tout ce qui n'est pas Dieu. Anathème à quiconque ne hait pas tout ce que Dieu hait, et n'aime pas tout ce que Dieu aime. Anathème à quiconque ne se plaît pas à s'occuper de Dieu. Anathème à quiconque ne se porte pas à glorifier Dieu. Anathème à quiconque ne craint pas la perte de Dieu. Anathème enfin à quiconque n'aspire pas à la possession de Dieu.

Eh bien, chers auditeurs! l'examen est fait, la cause est instruite, décidez vous-mêmes et prononcez : mais décidez sur ce que sent votre cœur pour ce qu'il aime; ce témoignage est décisif, c'est votre cœur, tel qu'il est, que Dieu vous demande, c'est votre amour tel que vous le prodiguez, que Dieu se réserve. Dieu veut être aimé de vous comme vous êtes capables d'aimer, et comme vous aimez en effet. Prononcez donc et répondez à la question que Dieu vous fait : M'aimez-vous? *Amas me?* (*Joan.*, XXI, 17.) Oui, Seigneur? puis-je ici dire pour quelques âmes fidèles qui n'osent s'en assurer. Oui, votre amour règne dans leurs cœurs : obéissance, soumission, préférence, conformité, complaisance, zèle, constance et désirs, tout ce qui prouve parmi les hommes un cordial attachement, forme pour elles à votre égard un heureux préjugé.

Mais vous, mondains! qui peut-être pour la première fois de votre vie, venez de faire avec moi cet examen important! que pouvez-vous répondre, et que devez-vous dire? ah, Seigneur, vous le savez, et je ne le savais pas : qu'il s'en faut bien que je vous aime. Je vous craignais, ô mon Dieu! il est vrai, je vous adorais : oui sans doute, j'étais bien éloigné de vous haïr, mais j'étais presque aussi loin de vous aimer; maintenant je le voudrais, il le faut : ou le feu de votre amour, ou celui de l'enfer, il n'y a point de milieu : *Aut amandum*, *aut ardendum.* Je le dis à mon cœur, mais hélas! ce cœur toujours ardent pour le monde et toujours glacé pour vous, ne me répond rien, et je sens par mon expérience que l'amour se gagne et ne se

commande pas. N'en désespérez pas cependant, chers auditeurs, Dieu le veut et par conséquent vous le pouvez, car Dieu ne commande rien d'impossible. Je sais bien que dans vos dispositions présentes, je n'arracherai pas de vos cœurs un acte d'amour tel que je viens de vous le caractériser : mais au moins ai-je troublé là-dessus votre funeste sécurité? Vous ai-je bien convaincus de votre criminelle indifférence? Sentez-vous surtout le poids des anathèmes dont elle vous charge devant Dieu? Désirez-vous enfin de l'aimer? Ah! voilà ce que j'attendais pour vous apprendre les moyens de faire triompher la charité dans vos cœurs; c'est le sujet de ma seconde partie

SECONDE PARTIE.

L'amour de Dieu, qui, dans l'heureux état de l'innocence, coulait comme de source au milieu des délices de la nature récemment sortie des mains du Créateur, eut besoin dans la suite, de méthode pour se former et de culture pour se conserver parmi les ronces et les épines d'une terre ingrate et maudite de Dieu, depuis le péché.

C'est ainsi qu'autrefois les Israélites, possesseurs paisibles de Jérusalem et du temple du Seigneur, entretenaient sans peine le feu du sacrifice qui brûlait nuit et jour sur l'autel; mais depuis, retenus dans une longue et dure captivité, en punition de leur révolte, il n'y eut plus pour eux ni temple, ni autel, ni victime, ni feu sacré.

Dieu touché de leur pénitence les reconduisit, sous les ordres de Néhémias, dans la terre de leurs pères; ils y cherchèrent avec empressement les restes précieux de ce feu antique que leurs lévites avaient caché; mais hélas! à sa place, ils ne trouvèrent plus qu'une eau croupissante et bourbeuse. N'importe, ils en arrosent le bois qu'ils avaient recueilli pour le sacrifice; ils écartent avec soin tout feu profane et étranger; ils conjurent par leurs prières les nuages épais qui obscurcissent le soleil; cet astre lumineux se découvre, le feu prend au bûcher et consume la victime : *Sol refulsit qui prius erat in nubilo, et accensus est ignis magnus.* (*II Mach.*, I, 22.) Voilà l'énigme et la figure en voici le sens et la vérité.

Affranchis par les mérites de Jésus-Christ de l'esclavage du démon, où nous avait engagés le péché du premier homme; rentrés par le triomphe de la croix en possession de tous les droits du ciel, notre ancien héritage; devenus par la consécration du baptême, les tabernacles du Dieu vivant, les temples du Saint-Esprit, voulons-nous ranimer en nous le feu de la charité, enseveli dans la fange de la cupidité, travaillons à nous y disposer avec le secours de la grâce, disposition qui consiste, sur le modèle des Israélites, d'abord à recueillir dans nos esprits des vérités touchantes, qui soient comme la matière et la nourriture du sacré feu de l'amour de Dieu; ensuite à écarter de nos cœurs les flammes impures des passions profanes qui en banniraient le chaste feu de l'amour de Dieu; enfin à attirer sur nous, par la ferveur de nos affections et par l'ardeur de nos vœux, les rayons du soleil de justice, seuls capables d'allumer sur la terre le céleste feu de l'amour de Dieu. En trois mots, disposition de recueillement et de réflexion : disposition de retranchement et de mortification; disposition de piété et de dévotion : voilà les moyens infaillibles d'établir dans nos âmes l'empire de la charité.

Première disposition de recueillement et de réflexion. Recueillir dans nos esprits, par de sérieuses réflexions, des vérités touchantes propres à faire naître et à nourrir le feu de l'amour divin; mais où les prendre, me direz-vous, ces vérités touchantes? où les puiser, ces sérieuses réflexions? Ah! mes frères, où n'en trouve-t-on pas un fonds inépuisable, pour peu qu'on y fasse d'attention? Tout nous dit que Dieu est infiniment aimable, tout nous apprend que Dieu nous a infiniment aimés; tout nous persuade que Dieu désire infiniment que nous l'aimions. Eh! que faut-il de plus pour allumer et pour entretenir l'amour de Dieu le plus ardent et le plus tendre?

On aime naturellement ce qui plaît et ce qui charme; mais, hélas! ce qui plaît et ce qui charme davantage a toujours quelque endroit faible qui choque et qui déplaît. La grandeur, par exemple, est sujette à la fierté et à l'indifférence; la bonté manque ordinairement de pouvoir; la puissance, quelque grande qu'elle soit, a toujours des bornes; la science s'égare dans la conduite, la sagesse tient trop à l'intérêt, et l'équité se trouve peu dans la magnificence. Autant de perfections, autant de défauts : de là ces mécontements et ces dégoûts, suites inséparables des attachements humains dont les secrètes amertumes nous font assez sentir la vérité de ces reproches de l'Esprit saint : Enfants des hommes! pourquoi vous attachez-vous à la vanité? et comment courez-vous après le mensonge? Elevez-vous vers ce qui est souverainement parfait, cherchez ce qui est infiniment aimable : *Ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium?* (*Psal.* IV, 3.)

Vous aimez des créatures, quoique toutes leurs perfections rassemblées ne soient qu'une participation du souverain bien; elles sont en Dieu comme dans leur source originale et primitive. Vous les aimez, quoique leurs faibles perfections soient passagères et fugitives : elles sont en Dieu immuables et éternelles. Vous les aimez, quoique leurs minces perfections soient mêlées de grands vices; elles sont en Dieu toutes pures et toutes saintes. Vous les aimez, quoique dans elles une perfection en exclue presque toujours une autre, du moins autant et plus désirable; elles forment en Dieu un merveilleux concert, et sont dans un parfait accord. Vous les aimez, quoique leurs plus brillantes perfections soient souvent feintes et hypocrites; elles sont en Dieu solides et véritables. Vous les aimez enfin, quoique leurs plus réelles perfections soient toujours

finies et limitées; elles sont en Dieu sans mesures et sans bornes. Voilà les saintes et sérieuses réflexions qui consacraient les pensées des saints et sanctifiaient leurs affections; qui de la terre les élevaient au ciel, et qui, malgré les frêles attraits de la vie, les attachaient au rocher de tous les siècles. Seigneur, Dieu de vertus! s'écriaient-ils avec le Prophète; eh! qui peut vous être semblable? Jusqu'à quand vos créatures seront-elles vos rivales? et comme nous, ouvrages de vos mains, vous disputeront-elles toujours nos cœurs? *Domine Deus virtutum, quis similis tibi?* (*Psal.* LXXXVIII, 9.)

Ainsi raisonnaient les saints; mais pour vous, peut-être, n'est-ce pas assez d'un objet infiniment aimable? il vous faut de plus un objet infiniment bienfaisant. J'aime qui m'aime, dites-vous, et l'amour qui me convient est un amour de retour et de reconnaissance. Eh bien! chers auditeurs, considérez-vous vous-mêmes : qu'êtes-vous, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, qu'un bienfait subsistant et continuel de la divinité?

Vous êtes au monde, parce que Dieu vous a créés ; vous y vivez, parce que Dieu vous y conserve; vous agissez, parce que Dieu vous soutient; vous faites tout ce que vous faites, parce que Dieu y coopère. C'est à Dieu que vous devez la lumière de ces astres qui vous éclairent, la douceur de cet air que vous respirez, la fertilité de ces terres qui vous nourrissent, la variété de ces objets que vous voyez ; en un mot, toutes ces créatures destinées à vos besoins, à vos commodités, à vos plaisirs même.

Allez plus avant, et des avantages de la nature, passez aux priviléges de la grâce; méditez-en le grand principe, la naissance, la vie, la mort d'un Dieu sauveur; envisagez-en la noble fin, le rachat de l'homme, le salut de l'âme, la possession de Dieu ; examinez-en les principaux moyens, l'élection au christianisme, la naissance et l'éducation dans la véritable Eglise, l'usage et la participation des sacrements. Ajoutez-y tant de faveurs secrètes, tant de bienfaits personnels, tant d'attentions spéciales que je ne connais pas, mais que vous sentez, vous, pécheurs que Dieu sollicite, pénitents qu'il console, justes qu'il éprouve. A la vue de tant de miséricordes, vous vous récriez sans doute! O amour infini, qui ne peut être ni reconnu ni même compris!

Amour de Dieu pour moi, amour éternel; je n'étais pas encore au monde que déjà j'étais aimé de Dieu : *In charitate perpetua dilexi te.* (*Jerem.*, XXXI, 3.) Amour de Dieu pour moi, amour prévenant; j'étais aimé de Dieu et je ne pouvais l'aimer le premier : *Deus prior dilexit nos.* (I *Joan.*, IV, 19.) Amour de Dieu pour moi, amour gratuit; j'étais pécheur et Dieu m'aimait malgré mon indignité : *Cum adhuc peccatores essemus.* (*Rom.*, V, 8.) Amour de Dieu pour moi, amour magnifique jusqu'à me prodigu[er] son Fils, son Esprit, tout ce qu'il a et tout ce qu'il e[s]t. Amour de Dieu pour moi, amour qui va jusqu'à l'alliance la plus étroite et l'union la plus intime; il s'est fait ma nourriture et mon breuvage : *Bibite et manducate.* Enfin, amour de Dieu pour moi, amour de pasteur, d'ami, de frère, de père, de mère, d'époux, et mille fois encore plus doux et plus tendre que ne le portent ces noms si tendres et si doux. Que pouvait-il faire de plus?

Qu'il désirât être aimé, car tout amour véritable veut toujours être payé d'un amour réciproque; or, n'est-il pas visible qu'il le désire infiniment, c'est-à-dire tout autant qu'il le peut désirer? Jugez-en par ses recherches; que n'a-t-il pas fait et que ne fait-il pas encore pour gagner notre affection et pour avoir notre amitié? Voyez le rang où il la met? Il préfère notre cœur à tous les biens du monde ; c'est lui seul qu'il demande; sans lui rien ne lui plaît; lui seul acquis, il est content. Pesez le jugement qu'il en porte; il veut que l'influence de la charité élève jusqu'au ciel le prix de nos moindres actions, et que son exclusion anéantisse à ses yeux le mérite des plus grandes. Admirez les priviléges qu'il y attache; il donne droit à la charité d'effacer à l'instant tous les péchés, de réparer toutes les pertes, d'acquitter toutes les dettes. Concevez l'ardeur qu'il en a; il en fait une loi générale, qu'il met à la tête de toutes ses autres lois. Entrez dans la jalousie qu'il en conçoit; il menace notre indifférence d'une damnation éternelle. Ah! Seigneur, disait sur cela saint Augustin, eh! qui suis-je, moi, pour me commander de vous aimer et pour me menacer de me punir éternellement si je ne vous aime pas? N'est-ce donc pas une assez grande peine que de ne pas vous aimer, ô mon Dieu! et la privation de votre amitié ne fait-elle pas l'enfer de l'enfer même?

Tels étaient les sentiments de ce grand saint, et tels seraient les vôtres si vous méditiez les mêmes vérités et si vous faisiez les mêmes réflexions; mais non, loin de vous en donner le temps et d'en chercher les moyens, vous vous en refusez le loisir et vous en éloignez les occasions. Vous faites, pour vous défendre de l'amour divin où se trouvent votre mérite et votre bonheur, ce qu'on vous conseille de faire pour vous déprendre d'un amour insensé qui vous perd et qui vous déshonore. Fuyez, vous dit-on alors, occupez-vous, évitez la rencontre de cet objet, perdez-en la mémoire; quelque temps d'éloignement et d'oubli effacera l'impression de ses attraits et amortira la vivacité de votre flamme. Heureux si vous suiviez ce sage conseil, si vous n'en déplaciez pas l'usage, et si vous n'appliquiez pas au Dieu du ciel ce qui ne convient qu'aux idoles du monde.

Ce Dieu, chers auditeurs, que vous devez aimer, ne tombe point sous vos sens; les principales grâces qu'il vous a faites sont spirituelles ; les plus grands biens qu'il vous promet sont à venir; et comme si c'était peu de ces obstacles qui l'éloignent de la sphère sensible de votre amour, vous ne daignez

pas vous en rapprocher par les vues perçantes de votre foi. Tout ce qui vous rappelle son souvenir est pour vous une occupation fatigante, et les images les plus brillantes de sa divinité, au lieu de vous porter à lui, arrêtent sur elles vos regards et lui dérobent vos hommages. Ah! je suis, se plaint-il lui-même, je suis un Dieu sans sincères adorateurs et sans vrais amis, et mon amour est banni des cœurs, parce que mon souvenir ne trouve plus de place dans les esprits : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde.* (*Psal.* XXX, 13.)

Ce n'est pas tout; l'esprit rempli une fois des vérités de la foi, il faut encore écarter du cœur le feu des passions. Seconde disposition non moins importante que la première; disposition de retranchement et de mortification.

Dieu défendait expressément, dans l'ancienne loi, qu'aucun feu étranger approchât de l'autel du sacrifice; le feu sacré qui y brûlait nuit et jour, était, selon les Pères, le symbole de la charité. Ceux qui prétendent allier un amour divin avec un amour profane ne sont pas moins criminels devant Dieu que ces deux coupables enfants d'Aaron, Nadab et Abiu, qui furent frappés de mort pour avoir mêlé à leurs parfums et à leur encens un feu commun et ordinaire.

Je sais qu'il y a des amours compatibles avec l'amour de Dieu, subordonnés à l'amour de Dieu, autorisés et commandés même par l'amour de Dieu; mais tous ces amours naturels, fussent-ils les plus légitimes, dès qu'ils se tournent en affections dominantes et en passions chéries, deviennent, selon l'expression de saint Augustin, la peste et le poison de la charité : *Venenum charitatis cupiditas.*

Affections dominantes, passions chéries, qui occupent l'âme tout entière, qui dessèchent le cœur et qui épuisent, si j'ose m'exprimer ainsi, toute la capacité qu'il a d'aimer. Tel est l'amour excessif des biens, des honneurs, des plaisirs, où l'on met ici-bas sa félicité; tel est encore l'amour outré pour des amis ou des enfants, pour un époux ou pour des maîtres dont on a fait ses divinités sur la terre; tel est même l'amour spirituel, mais trop humain, entre des personnes vertueuses; amour qui commence, si vous voulez, par l'estime du mérite et par le goût de la vertu, mais qui dégénère bientôt en confidence de fautes et en commerce de vices; c'est là, qu'impitoyablement il faut porter le fer et appliquer le feu, si l'on veut que la charité règne et que le cœur lui obéisse : *Venenum charitatis cupiditas.*

Et parce que ce cœur aveugle s'attache toujours à ce qui est sensible, parce qu'il se retranche à mesure qu'on le pousse, et que dans ses pertes il se ménage des retraites, parce qu'il se dédommage de ce qu'on lui ôte en saisissant plus vivement ce qui lui reste, parce que de la victime même immolée il passe souvent au sacrificateur, gardons-nous de nous tranquilliser à la vue des liens et des piéges grossiers, dont par de bons avis et une sage conduite, il est heureusement échappé, tandis que ses forces, jusque-là divisées, se réunissent peut-être avec plus d'ardeur sur le directeur et le guide; qu'importe à qui il tienne, dès qu'il y tient avec passion, dès lors l'amour est épuisé, la place est prise, Dieu n'y a plus de part, du moins la part de Dieu est toujours moindre que celle de l'homme : *Venenum charitatis cupiditas*

Ainsi ce que je dis ici, je le dis à tous et pour tous. Il n'est point de cœur, où avec les semences de plusieurs passions, il ne s'en trouve quelqu'une qui prenne le dessus, ne fût-ce, après la victoire de toutes les autres, qu'un amour subtil et délicat de soi-même; amour auquel la destruction de tous les autres ne fait que laisser un champ plus libre. C'en est assez, on s'aime trop pour aimer Dieu, trop de tendresse pour soi-même ne produit pour tout autre qu'indifférence. En s'aimant de la sorte, on a peine de trouver dans son cœur de quoi aimer encore ce qui nous environne et ce qui nous touche : époux, enfants, domestiques, parents. Comment y trouverait-on de quoi aimer Dieu, qu'on ne voit et qu'on ne sent pas? *Venenum charitatis cupiditas.*

Il faut donc, si vous voulez établir le règne de l'amour divin qui vous poursuit, il faut que vous commenciez par reconnaître l'empire de la passion qui vous domine, que vous n'affectiez plus un air de liberté, tandis que vous êtes dans l'esclavage; que vous combattiez l'ennemi partout où il osera vous faire tête, et que vous retranchiez avec soin tout ce qui éteint les flammes de la charité en nourrissant les feux de la cupidité sa rivale : *Venenum charitatis cupiditas.*

Je m'attends bien que la passion dominante fera de grands efforts, qu'elle livrera bien des combats, qu'elle se révoltera tant qu'elle pourra contre l'amour divin. Un usurpateur ne cède qu'avec peine sa conquête, mais peu à peu ses révoltes s'apaiseront, le cœur moins esclave sentira qu'il n'est point fait pour le monde, et les sentiments de la religion l'emporteront enfin sur les attachements de la passion. C'est ainsi que la fille de Jephté vouée à Dieu par son père, après avoir erré sur les montagnes et pleuré longtemps son sort, fit d'elle-même un sacrifice aussi libre, mais plus rigoureux que celui d'Isaac.

Heureux donc les jeunes cœurs qui de bonne heure se sont soumis à l'empire de l'amour divin! il y est entré sans violence, il s'y affermit sans contrainte, il y règne sans oppositions; et si quelquefois il les éprouve, c'est comme Isaac, avec douceur. Mais pour vous, âmes mondaines, il faut qu'il vous en coûte comme à la fille de Jephté, la mort; et votre cœur égaré dans les engagements du siècle, ne peut plus revenir à Dieu qu'en devenant réellement sa victime : victime précieuse même dans son retour, qu'embrasera infailliblement le feu de l'amour divin, pourvu toutefois que vous ayez soin d'attirer sur vous par l'ardeur de

vos vœux et par la ferveur de vos affections, les rayons du soleil de justice. Troisième et dernière disposition de piété et de dévotion.

Car c'est du sein de Dieu que part cette divine flamme qui embrase les âmes pures et les cœurs détachés ; c'est Dieu, qui par l'onction de son esprit allume le feu de la charité, c'est en Dieu qu'en est l'élément, et c'est au ciel que nous devons l'aller chercher en nous y élevant sans cesse par la continuité de nos prières et par la vivacité de nos désirs.

Faute de ces dispositions, l'on vit dans la froideur, et l'on meurt dans l'indifférence. Après avoir passé ses jours sans aimer Dieu, arrive l'heure enfin où ce devoir constamment omis presse pour la dernière fois, et où ce précepte si souvent violé ne souffre plus de remise. Aimez donc votre Dieu, disons-nous à un mourant, du moins, à ce dernier moment, chrétien, près de paraître devant votre juge. Que j'aime mon Dieu! eh! de qui me parlez-vous? dites-moi plutôt que j'aime le monde et tout ce que j'y laisse, j'entends beaucoup mieux ce langage. Je le connais ce monde par tous les endroits les plus propres à m'y attacher. Je l'aime par une longue habitude devenue pour moi nécessité : mais est-il temps de commencer à connaître et à aimer Dieu, quand on est sur le point de quitter la vie? Ah! je ne le connais que trop ce Dieu dont vous me parlez, pour ne pas le craindre, et je le crains trop pour l'aimer. Eh bien! âme infidèle! je vais donc vous aider, dites avec moi : Mon Dieu, mon Créateur et mon Sauveur! oui, je vous aime de tout mon cœur et de toute mon âme: de tout mon cœur, non je ne le puis dire, parce que je ne le sens pas, et cet amour feint et supposé dans mon cœur ne serait en effet que sur mes lèvres : mais du moins priez Dieu, demandez-lui son amour, désirez de l'aimer. Ah! ah! prière sans ferveur! ferveur sans désir! désir sans affection! mensonge, illusion, chimère.

Chers auditeurs, on ne parle pas toujours de la sorte à la mort, j'en conviens ; mais il ne nous est que trop ordinaire d'en voir alors des signes équivalents, et de recevoir des derniers soupirs rendus, ou dans une excessive frayeur, ou dans une insensibilité encore plus funeste.

Voulez-vous donc éviter ce malheur? accoutumez-vous chaque jour à entrer en jugement avec vous-mêmes, et à vous demander compte de votre amour pour Dieu. J'aime Dieu, je le dis de bouche, mais l'aimé-je en effet, et comme il veut qu'on l'aime? si cela est, mes actions sont donc innocentes, mes intentions pures, mes désirs légitimes, mes entretiens utiles, mes sentiments charitables, ma conduite édifiante ; car tel est le caractère des vrais amis de Dieu. Ce n'est pas là le mien, sans doute, je ne suis donc pas, Seigneur, du nombre de ceux qui vous aiment. Eh! qu'est-ce que la vie d'un homme qui ne vous aime pas, ô mon Dieu! qu'un enfer anticipé?

J'aime Dieu, ou du moins, je le veux aimer ; mais veux-je l'aimer comme il m'a voulu aimer lui-même? a-t-il résolu de me créer? pour m'élever à son bonheur il m'a fait à son image. A-t-il entrepris de me sauver? pour me tirer de mon malheur, il n'a pas épargné son sang; et moi, est-il question de témoigner à Dieu mon amour et de lui marquer ma reconnaissance? un respect humain m'arrête, une légère peine m'épouvante, une petite humiliation m'abat. Où en serais-je, ô mon Dieu! si vous ne m'aviez pas plus aimé que je vous aime? je serais encore à naître, ou du moins à racheter.

J'aime Dieu, et je crois sentir dans mon cœur quelque étincelle de son amour : mais l'aimé-je comme il mérite d'être aimé? sa grandeur est infinie, sa bonté immense, sa puissance souveraine, et mon amour est faible, chancelant, partagé. Quelle disproportion! la seule impossibilité, Seigneur, de vous aimer infiniment, devrait me servir d'excuse, et ma coupable lâcheté m'empêche de me livrer aux pieux excès de votre amour. Quel reproche!

J'aime Dieu, et il me semble que je l'aime autant que bien d'autres : mais l'aimé-je comme l'ont aimé les saints? Où sont en moi les ardeurs d'un saint Paul, les regrets d'une Madeleine, les embrassements d'un Augustin, les ferveurs d'une Thérèse et de tant d'autres. Je serais au désespoir, ô mon Dieu! de n'avoir pas leur sort auprès de vous après la mort : pourquoi ne prendrais-je pour modèle leur amour pour vous durant la vie?

J'aime Dieu, et je me flatte qu'il est content de mon amour; mais l'aimé-je au moins comme on aime ceux qu'on aime sur la terre? Quelle appréhension d'encourir leur disgrâce! quelle inquiétude au moindre soupçon de leur avoir déplu! quel empressement pour tout ce qui peut leur plaire! Faut-il, ô mon Dieu! que la divine charité ne fasse pas dans des chrétiens ce que fait la simple amitié parmi les hommes!

J'aime Dieu, enfin, et j'aimerais mieux mourir que de ne le pas aimer : mais l'ai-je toujours aimé de même? Hélas! que d'années passées sans le connaître! que de jours écoulés sans m'en ressouvenir! que de temps perdu sans lui plaire! que d'heures même employées à l'offenser! Ah! je puis bien m'écrier avec saint Augustin, je vous ai aimé trop tard, ô beauté toujours ancienne et toujours nouvelle! *Sero te amavi.* Maudit soit le temps où j'ai été pour vous sans amour? *Væ tempori quo te non amavi!* que ce divin amour soit désormais mon unique partage sur la terre et dans le ciel? Je vous le souhaite, etc.

SERMON XI.

Pour le jour de Quasimodo.

SUR LA VRAIE ET FAUSSE PAIX.

Venit Jesus et stetit in medio, et dixit eis: Pax vobis! (*Joan.*, XX, 19.)

Jésus parut tout à coup au milieu de ses apôtres et leur dit : Que la paix soit avec vous !

Divine paix que le monde ne peut ni nous

donner, ni nous ravir, et sans laquelle envain prétendrions-nous vivre en paix dans le monde! paix préférable à tous les avantages de la terre, parce qu'elle nous procure les biens du ciel, et qu'elle nous préserve des maux de l'enfer! paix inestimable et infiniment précieuse, puisque, pour la ménager, il a fallu toute la vie, et pour la signer le sang d'un homme-Dieu!

Avant que de monter au ciel triomphant et glorieux, il vient lui-même la porter à ses apôtres, comme le fruit de ses mérites et le prix de ses travaux, il la leur donne avec le pouvoir de la donner aux autres; il leur confère même le droit de communiquer ce pouvoir à ceux qui leur succéderont dans le sacerdoce. Pouvait-il établir d'une manière plus authentique la solidité de cette paix que les pécheurs reçoivent par l'entremise de ses ministres? C'est sur quoi, pécheurs nouvellement réconciliés avec Dieu, j'aurais en vous quittant, plus à vous féliciter qu'à vous instruire, si de tristes réflexions ne contrebalançaient cette vérité consolante; car après tout cette paix n'est fondée que sur la pénitence; c'est l'unique condition qu'elle exige de votre part. Or comme il y a une véritable et une fausse pénitence, il y a aussi une véritable et une fausse paix de conscience; et comme il n'est rien de plus fâcheux ni de plus désolant que de s'imaginer qu'on est mal avec Dieu, quand pour être bien avec lui on a fait tout ce qu'il fallait, aussi n'y a-t-il rien de plus dangereux ni de plus funeste que de se figurer qu'on a la paix avec Dieu quand on ne l'a pas en effet.

A Dieu ne plaise, chrétiens auditeurs, que je vienne ici troubler un repos qui vous est si cher, ni que je vous donne d'inutiles alarmes sur vos pénitences pascales pour vous obliger à recommencer ce que vous avez peut-être déjà bien fait! Mais Dieu me préserve aussi d'entretenir et de fomenter la fausse sécurité de ceux qui se flattent d'une paix imaginaire après une fausse pénitence, et qui jouissent d'un calme trompeur, plus à craindre que tous les orages! Dieu me garde de les séduire par la confiance d'un pardon qu'ils n'ont pas obtenu, et qu'ils n'obtiendront jamais que par une sincère pénitence! Ainsi donc, puisqu'après ces fêtes solennelles, durant lesquelles l'Eglise vient d'accorder aux pénitents une amnistie générale, il y en a qui s'alarment sans raison, et d'autres qui se rassurent sans sujet; il est de mon devoir, avant que de finir, de rendre aux premiers la tranquillité, et d'ôter aux seconds leur présomption, en faisant voir aux uns et aux autres quelle est la véritable paix de conscience sur laquelle on peut se reposer; et quelle est la fausse paix de conscience dont on doit se défier. Pour cela, je fais simplement deux propositions qui vont faire les deux parties de ce discours. Je vous montrerai dans la première que la paix des faux pénitents est imaginaire, quoique tranquille; et dans la seconde que la paix des vrais pénitents est solide, quoique troublée; c'est tout mon dessein : implorons les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien de plus semblable en apparence à la véritable paix du pénitent sincère, que la paix imaginaire du faux pénitent; parce qu'ils établissent l'un et l'autre leur tranquillité sur les mêmes principes; sur l'absolution qu'ils ont reçue du prêtre, sur l'amendement qu'ils croient entrevoir dans leurs mœurs, sur les satisfactions qu'ils ont faites au Seigneur. Ne sont-ce pas là, me direz-vous, les marques sûres d'une vraie pénitence, et par conséquent les préjugés heureux d'une solide paix avec Dieu? Oui, sans doute, chrétiens auditeurs; mais prenez garde, je vous prie, qu'il n'y a de solidité dans une paix, qu'autant qu'il y a de bonne foi dans les conditions; des conditions illusoires ne peuvent jamais produire qu'une paix imaginaire : or que d'illusions, grand Dieu! dans la pénitence de la plupart des pécheurs! fausses absolutions, conversions apparentes, feintes satisfactions. Leur paix, toute profonde et toute tranquille qu'elle est, n'est donc qu'une paix trompeuse et chimérique. Je prévois que ce simple détail va réveiller ici bien des remords : mais c'est surtout en matière de conscience, qu'une guerre ouverte et déclarée est moins à craindre qu'une paix feinte et supposée, qui ne peut aboutir qu'à un éternel malheur.

Première illusion des pénitents qui produit le faux calme des pécheurs : se reposer sur de fausses absolutions, c'est-à-dire sur des absolutions ménagées par artifice, obtenues par surprise, arrachées par force; voiles d'iniquité, fantômes de pénitence que l'Eglise a si souvent réprouvés dans ses conciles, en vue desquels elle demande à tous ses ministres du discernement et de la fermeté, et dont saint Cyprien se plaignait si fort dès les commencements du christianisme. Vaine et fausse paix, s'écriait-il : *Irrita et falsa pax!* nuisible à ceux qui la donnent; voilà ce qui nous regarde, nous qui en sommes les dispensateurs, et ce que nous ne devons jamais oublier : *Perniciosa dantibus!* Inutile à ceux qui la reçoivent; voilà ce qui vous regarde, chrétiens auditeurs, et ce qui doit également vous faire trembler : *Et nihil accipientibus profutura !* C'est surtout au temps de Pâques que ce malheureux prestige est commun; c'est le temps où se publie la paix chrétienne. On l'offre aux pécheurs, et les pécheurs la cherchent; mais ils ne la cherchent pas d'aussi bonne foi qu'on la leur offre. Suivons leurs pas; éclairons leurs démarches, et n'omettons rien pour les détromper, comme ils n'omettent rien pour se tromper eux-mêmes; c'est l'avis que nous donne expressément un concile. Que les médecins des âmes, nous dit-il, aient surtout soin de leur faire rendre compte de la manière dont elles auront usé des remèdes du

salut, de peur que de fausses pénitences ne les conduisent à une impénitence véritable, et que les clefs du ciel ne servent à leur ouvrir les portes de l'enfer : ***Presbyteros admonemus, ne falsis pœnitentiis animas decipi et ad infernum pertrahi patiantur.***

Voyons donc, je vous prie, les principes ordinaires d'une méprise si déplorable et les sources funestes de la sécurité dangereuse qui la suit.

Absolutions ménagées par artifice : car telle est, dit saint Ambroise, l'illusion de la plupart des pécheurs de se croire justifiés, pourvu qu'ils soient absous. Prévenus de cette fausse opinion, ils songent moins à trouver grâce au tribunal de Dieu qu'à celui des hommes. Ils cherchent plutôt à gagner leurs juges subalternes qu'à fléchir leur juge souverain, et il semble que tout leur but ne soit pas tant de se décharger du poids onéreux de leurs iniquités, en s'éprouvant eux-mêmes par une mûre pénitence, que d'en charger au plus tôt un prêtre en l'en rendant responsable par une absolution précipitée : ***Non tam sese solvere cupiunt, quam sacerdotem ligare.*** De là cette funeste précaution que l'on a d'examiner avant même sa conscience celui qu'on en fera le dépositaire, et ce maudit soin que l'on prend de s'informer avant tout et surtout s'il est d'humeur à compatir, dit-on, aux faiblesses humaines ; comme s'il s'agissait de trouver un confident et un adulateur, et non pas un médecin et un juge. De là cette détermination secrète où l'on est de s'adresser aux confesseurs les plus doux, dans la crainte, dit-on, d'en rencontrer de trop sévères ; comme si l'un et l'autre excès n'étaient pas au moins également à craindre dans l'usage des sacrements. De là ce choix étudié que l'on fait des temps les moins libres et les plus occupés pour porter, à la hâte, aux pieds d'un confesseur, accablé d'une foule de pénitents, des habitudes invétérées et des vices passés en nature. De là ces remises affectées d'une confession de toute une année, quelquefois de plusieurs, à la quinzaine de Pâques, et dans ce terme encore si précis et si court, ces frauduleux délais jusqu'aux derniers jours, aux dernières heures et presqu'aux derniers moments, afin qu'on n'ait pas le loisir d'ouvrir et de sonder, mais seulement de couvrir et de pallier les plaies les plus profondes. Malheur aux faux pasteurs, dit l'Ecriture, qui flattent ainsi leurs brebis dans le danger et qui leur crient : La paix, la paix, où la paix ne fut jamais pour elles : *Dicentes : Pax! pax! et non erat pax!* (*Jerem.*, VI, 14.) O mon peuple ! s'écriait le grand saint Charles, ceux qui te bénissent de la sorte te maudissent en effet : *Popule meus! qui te... beatum dicunt, ipsi te decipiunt.* Mais malheur aussi à ces brebis égarées qui engagent leurs pasteurs à s'égarer sur leurs pas, et qui croient se sauver en les faisant périr par complaisance pour elles! Malheur aux faux prophètes qui bercent et qui endorment les pécheurs dans leurs vices : *Væ qui consuunt pulvillos... et faciunt cervicalia ad capiendas animas!* (*Ezech.*, XIII, 18.) Mais malheur aussi aux pécheurs qui se reposent sur la foi de semblables garants pour ne se réveiller de leur assoupissement fatal qu'au terrible jugement de Dieu ! Malheur aux faux guides qui se chargent en aveugles de conduire d'autres aveugles! Où peuvent-ils aboutir, dit Jésus-Christ, qu'au même précipice? *Ambo in foveam cadunt.* (*Matth.*, XV, 14.) Mais malheur aussi à ces hommes perdus et comme ensevelis dans leur naufrage, qui, au lieu de s'assurer de l'unique planche du salut, je veux dire de la pénitence, s'attachent au premier qui leur tend une main favorable et se noient avec eux ! car voilà tout le fruit de leurs absolutions ménagées par artifice.

Absolutions obtenues par surprise, c'est-à-dire sur de faux examens, sur de fausses confessions, sur de fausses douleurs, sur de fausses résolutions ; car souvent autant de préliminaires dans la paix des pécheurs, autant de feintes, autant de dissimulations. D'abord on examine sa conscience ; mais à quel dessein l'examine-t-on? Est-ce afin de la bien connaître? Hélas ! s'en donne-t-on et le temps et le soin? Un jour et quelquefois une heure pour rappeler tous les péchés d'une année entière : pensées, paroles, désirs, œuvres, omissions, combien en échapperaient à la mémoire la plus fidèle! L'oubli en est-il involontaire quand on en fait un examen si tardif, si léger et si prompt? Suit une confession encore plus superficielle ; car comment s'accuse-t-on? S'applique-t-on à découvrir toute la noirceur de ses crimes ? Ne s'étudie-t-on pas plutôt à s'en épargner la confusion? Que d'expressions ménagées qui en colorent la laideur ; que d'excuses alléguées qui en diminuent la malice ; que d'expositions abrégées qui en taisent toutes les suites ; que de circonstances supprimées qui en changent les espèces ; que d'énumérations omises qui en feraient voir l'enchaînement et l'habitude ! surtout, surtout quel silence sur certains péchés dont pour le moins on doute et sur lesquels on ne veut jamais s'éclaircir, qui peuvent être griefs et mortels, et qu'on traite toujours de vétilles et de scrupules, que le monde justifie, mais que l'Evangile condamne! c'est de quoi l'on ne dit mot. Eh ! qu'est-ce qu'une pareille confession, dit un saint pape, si ce n'est un voile d'iniquité et un déguisement de malice : *Simulatio est, non pœnitentia.* La douleur qui l'accompagne n'est pas plus sincère ; car de quoi s'afflige-t-on? Est-ce d'être pécheur ou bien de le paraître? Hélas! la honte de l'aveu se prend souvent pour la détestation du crime ; la confusion de l'esprit pour la contrition du cœur, et l'amertume de la pénitence pour le dégoût du péché. Le regret qu'on en a n'est pas de l'avoir commis, mais d'être obligé de le dire. Il serait tout aussi agréable s'il était encore caché, et l'on ne s'aviserait jamais de le détester, s'il ne fallait jamais s'en accuser. Le motif qui excite ce faux repentir, c'est l'envie d'une prompte absolution ; l'effet qu'il opère se réduit à l'humiliante cérémonie qu'on pratique ; le temps qu'il dure est la

temps de la confession, et le seul acte qu'on en produit est la formule qu'on en récite : cette douleur apparente n'est donc au fond qu'une véritable hypocrisie. Il en est de même des promesses et des résolutions; car qu'est-ce qu'on promet et que résout-on? De se convertir, dit-on, et de changer de vie. Mais cette conversion est-elle bien résolue? ce changement est-il promis de bonne foi? On le dit, on le pense, on le voudrait. Mais le veut-on? le cœur est-il d'accord avec les lèvres? les engagements de la passion ne démentent-ils pas les projets de la raison? le premier mouvement de la grâce ne passe-t-il pas pour l'acquiescement entier de la volonté? l'approbation du bien pour le renoncement au mal? tous les sentiments bien développés ne se réduisent-ils pas à donner de vains désirs à la vertu et à conserver de vrais attachements au crime? Hélas! on s'étonne tous les ans dans une ville de voir des libertins de profession et des chrétiens de cérémonie faire régulièrement à Pâques leur bon jour sans interrompre le cours de leur mauvaise vie. On blâme hautement la facilité des confesseurs d'absoudre ces pécheurs incorrigibles; on les accuse de relâchement ou de prévarication, et l'on ne pense pas que le confesseur ne peut faire son devoir si le pénitent ne fait le sien auparavant, et que la plupart de ces absolutions, qui sont le scandale du christianisme, sont des absolutions obtenues par surprise.

Absolutions arrachées par force : car comme l'absolution est l'unique but qu'on se propose, il n'est point d'effort qu'on ne fasse pour l'obtenir aussitôt, et aux conditions qu'on la demande. En vain un confesseur sage et zélé, qui sait que le temps de Pâques est proprement le temps de la moisson des âmes, songe à laisser mûrir les fruits de pénitence, veut retenir quelque temps le pécheur dans des épreuves salutaires, de peur qu'il n'échappe encore à la grâce, le conjure de trouver bon qu'il le regarde en ennemi qui cherche à faire sa paix, et dont il est juste qu'on se défie jusqu'à ce qu'il ait donné des preuves suffisantes de sa sincérité : c'est ce que les pécheurs ne peuvent souffrir. Une absolution différée est tout à la fois et une injure et un supplice : on y croit et son honheur et son repos également intéressés. On sollicite, on presse, on importune, on entre même, dit saint Cyprien, dans un sacrilége dépit contre les prêtres qui ne veulent pas permettre qu'une bouche encore souillée de l'impression, et un cœur à demi purgé de l'infection des plus honteuses taches, reçoive sitôt le corps sacré de Jésus-Christ : *Quod non statim Domini corpus inquinatis manibus accipiat, aut ore polluto Domini sanguinem bibat, sacerdotibus sacrilegus irascitur.* L'un pour empêcher qu'on ne lui diffère ses Pâques, prétexte un voyage dont le départ presse, et le retour est éloigné, ou du moins incertain; l'autre, pour passer incontinent du sacré tribunal à la sainte table, prétend qu'un délai visible de la communion serait une révélation tacite de sa confession, et donnerait lieu à un mari défiant de soupçonner les intrigues d'une femme; à un maître vigilant les larcins d'un domestique; à une mère éclairée, à un père attentif les secrètes débauches et les déréglements cachés de leurs enfants. La plupart sont si délicats et si difficiles, qu'ils ne peuvent se soumettre ni aux préparations nécessaires à la grâce, ni aux remèdes efficaces du péché. On ne sait que leur prescrire pour les disposer à l'une, et pour les guérir de l'autre; à les entendre d'abord, ils sont prêts à tout en général : vient-on au détail, tout leur est impossible. La prière leur est peu convenable : ils n'en ont ni le temps ni l'usage. Le jeûne leur est insoutenable; il intéresse trop leur santé, les œuvres de charité leur sont impraticables : les œuvres de justice l'emportent. Ainsi donc au lieu de dire au prêtre ce que Saul pénitent disait à Jésus-Christ : Que voulez-vous que je fasse? *Quid me vis facere?* (*Act.*, IX, 6.) il faut que le prêtre leur dise à eux-mêmes, comme Jésus-Christ à cet aveugle, dont il était importuné: Dites-moi donc, comment voulez-vous que je vous traite : *Quid tibi vis faciam?* (*Marc.*, X, 51.) Ils demandent, comme lui, un miracle, mais un miracle inouï dans le christianisme; une pénitence presqu'aussi facile que le baptême; un passage doux et subit de la mort du péché à la vie de la grâce; la consolation de se pouvoir dire après une année de crimes et une heure de dévotion : Me voilà devant Dieu comme un enfant nouvellement né : *Quasi modo geniti infantes.* (I *Petr.*, II, 2.) Ah! ces enfantements trop prompts sont des avortements forcés, qui déchirent les entrailles de l'Eglise notre mère; ç'a toujours été là le sujet de ses plaintes et de ses larmes; elle a hautement protesté contre eux, par la bouche des Pères, comme contre des violences faites à l'autorité de ses ministres, et à la sainteté de ses mystères : *Vis infertur*, dit-elle, *corpori Christi et sanguini.* Mais l'Eglise a beau réclamer, le pécheur une fois absous est désormais tranquille; funeste tranquillité! eh! qu'importe, pécheur, que vous soyez délié sur la terre, si vous ne l'êtes pas dans le ciel; et le ciel ratifie-t-il des absolutions données contre les intentions, les lois et les règles de l'Eglise? Si l'on vous avait renvoyé du sacré tribunal comme un pécheur indigne de recevoir sitôt votre grâce, vous seriez dans des perplexités mortelles; vous vous croiriez chargé de tout le poids de vos iniquités; et vous n'auriez point de repos que vous n'eussiez obtenu votre pardon, pour vous présenter à la sainte table; or qu'avez-vous fait en ménageant, en surprenant, en arrachant une absolution? Bien loin d'être justifié, vous vous êtes rendu coupable; l'absolution que vous avez reçue, n'est point l'abolition, mais le comble de vos crimes. Vous n'auriez osé communier sans être absous, de peur de faire un horrible sacrilége; et en communiant, après vous être fait absoudre sans les dispositions requises, vous avez fait l'un sur l'autre deux sacriléges exécrables.

La paix dont vous jouissez, quoique tranquille, n'est donc point une paix véritable

Mais, me direz-vous, ne peut on pas s'assurer par la réalité de la conversion de la validité de l'absolution et de la sincérité des dispositions qui la précèdent? Tous les Pères nous ont-ils trompés, quand ils ont voulu que le présent répondît du passé, et que l'amendement fût une preuve de pénitence? *Pœnitentia est mala præterita plangere, et plangenda iterum non committere.* Pourquoi donc venir nous troubler sur nos confessions passées, avant que nous ayons rien qui puisse les rendre suspectes? Attendez que des rechutes et des rechutes même fréquentes donnent lieu de douter si nous nous sommes relevés comme il faut; et tant que nous ne rentrerons point dans les engagements du péché, laissez-nous goûter la paix de l'innocence. Autre source d'illusion, autre espèce de faux calme; se reposer sur une conversion apparente, et prendre pour une paix solide et durable une trêve contrainte et forcée.

En effet, dans cette foule de pénitents qui communient tous les ans à Pâques, il n'y en a que trop qui savent se contrefaire sans se corriger, qui suspendent le cours de leurs désordres sans être résolus d'en détruire la source et le principe; qui s'abstiennent pour un temps de leurs habitudes criminelles, sans sortir des occasions prochaines, qui mettent comme en séquestre les malheureux objets de leurs passions, sans les congédier; qui relâchent les liens de leur captivité sans les rompre; qui se défont, si vous voulez, de certains péchés auxquels ils étaient moins sujets, sans jamais attaquer le péché capital qui les domine; et qui se reposent sur ces démarches équivoques de conversion, comme s'ils avaient déjà fait des progrès effectifs dans la vertu; conversions apparentes auxquelles le démon n'a garde de s'opposer, parce qu'il n'y perd rien, et qu'il y trouve même son avantage; car de là qu'arrive-t-il? et que doit-il arriver? ce que saint Bernard déplore: que ces vices enracinés, dont on ne retranche que les dehors, renaissent incontinent et fructifient au centuple : *Amputata repullulant*; que ces passions contraintes reprennent leur empire, et l'exercent avec plus de violence que jamais! *Calcata resurgunt* ; que ces feux assoupis se rallument et causent bientôt de nouveaux embrasements: *Exstincta reaccenduntur;* que ces mauvaises habitudes qu'on croyait mortes ou affaiblies, reparaissent et plus vives et plus fortes qu'auparavant : *Mortua reviviscunt.* Faut-il d'autre preuve de cette vérité que l'expérience la plus commune?

A voir ce qui se passe dans le christianisme durant la quinzaine de Pâques, tous les tribunaux de la pénitence remplis, et tous les lieux de débauches déserts; les théâtres du monde fermés, et les autels de Jésus-Christ assiégés de toutes parts; les parties de plaisir interrompues ou modérées, et les exercices de piété presque continuels; tout sexe, tout rang, tout âge, tout état, occupés à détester le mal et à pratiquer le bien : qui ne s'attendait dans une ville à une réforme générale, ou du moins à quelque amendement sensible? Cependant où aboutissent de si belles apparences? les fêtes écoulées, s'aperçoit-on du moindre changement dans les mœurs? voit-on moins d'infidélité dans le mariage, et plus de régularité dans le célibat? moins de débordement dans la jeunesse, et plus d'édification dans le déclin de l'âge; moins de supercherie dans le commerce, et plus de droiture dans la justice? moins d'avidité dans les pauvres, et plus de charité dans les riches; moins d'ambition parmi les grands, et plus d'union parmi le menu peuple; moins d'impatience dans les affligés, et plus de modération dans les heureux du siècle? moins de chicanes dans les affaires, et plus de retenue dans les divertissements; moins de fureur pour les spectacles profanes, et plus de ferveur pour les sacrés mystères; moins d'aigreur dans les différends, et plus d'innocence dans les amitiés. La vengeance parmi les militaires ne continue-t-elle pas à passer pour un devoir d'honneur : l'impudicité dans les jeunes gens pour une simple galanterie; l'usure chez les négociants pour une industrie innocente; le jeu pour une honnête occupation; la médisance pour le sel des entretiens dans les compagnies; le jurement pour un ornement du langage ; la dissimulation pour une règle de conduite; la trahison pour politique ; l'incrédulité pour force d'esprit? Pour peu que l'on considère cette prodigieuse révolution, ces jours si saints suivis d'une vie si débordée; ce furieux acharnement au péché après quelque léger retour vers Dieu, il est impossible qu'on ne convienne qu'il faut que la plupart des conversions pascales ne soient qu'apparentes, que presque toutes pèchent par un défaut de sincérité, et qu'il y a toujours des exceptions, des ménagements, des réserves , qui en empêchent la durée, et qui en excluent la vérité; car un pécheur véritablement changé, dit saint Augustin, va d'abord à la racine du mal, et s'assure de l'extinction du vice par la soustraction de ses causes : *Pœnitentiæ est causas peccatorum excidere.* S'il reconnaît par exemple que le désir de faire fortune, et l'envie d'accroître ou son rang ou son bien, est l'origine de tous ses crimes; que c'est ce qui l'engage à tous moments à flatter l'un, à décrier l'autre, à se faire le complice de celui-ci, et l'ennemi de celui-là, à sacrifier en toute occasion à son intérêt et son prochain et sa conscience; son premier soin sera d'abandonner ses projets, de renoncer à ses prétentions, de borner ses désirs, et de chercher sa sûreté dans le rang obscur qu'il tient des mains de la Providence, et dans un bien médiocre. S'il voit au contraire que ses déréglements viennent d'une vie libre et dissipée, dont la liberté même conduit au libertinage, et la dissipation dégénère en dissolution, il s'engagera dans quelque état

honnête qui bannisse l'oisiveté, et qui l'attache au travail; il fera choix d'un emploi sérieux et réglé, qui remplisse son esprit de soins importants, qui dégoûte son cœur des dangereux amusements du siècle, et qui l'occupe si bien tous les moments de la journée, qu'à peine aura-t-il le temps de penser à vivre, afin de n'avoir pas le temps de songer à pécher. S'il trouve en lui-même le fonds de ses faiblesses, une humeur vive, une chair rebelle, des sens déréglés, il les soumettra aux plus sévères lois de la mortification chrétienne; il emploiera les plus fortes armes de la milice spirituelle; jeûnes, prières, lectures, retraites, sacrements; et à force de contraindre, d'affaiblir, de crucifier la nature, il laissera le champ libre à la grâce. Si c'est au dehors qu'est l'écueil de son innocence, il le fuira comme on fuit le naufrage; il s'éloignera de ces piéges engageants, il rompra ces liaisons, ces commerces trop tendres; il déchirera ces écrits passionnés; il brûlera ces peintures indécentes; et il se mettra dans une impossibilité morale de rentrer jamais dans les voies de l'iniquité; voilà les preuves indubitables d'une sincère conversion, et par conséquent les solides fondements d'une paix véritable. Sans ces assurances de divorce avec le péché, tout autre signe de réconciliation avec Dieu n'est que mensonge, feinte, trahison, et par conséquent la paix dont on jouit alors, n'est qu'une paix imaginaire. Eh! quoi! pécheur, si au sortir du tribunal de la pénitence ou de la table de la communion, vous étiez incontinent retombé dans les mêmes désordres, vous vous regarderiez comme un sacrilége, comme un imposteur, comme un traître; et parce que dans la guerre que vous faites à Dieu, vous avez pour un temps posé les armes, sans les briser, sans les mettre en pièces, sans les jeter au feu, vous vous croyez rétabli en grâce, et l'ami de Dieu; ah! la rechute la plus éclatante n'est pas une marque si certaine de mauvaise foi dans la pénitence, que la réserve secrète des mêmes dispositions, des mêmes attaches, des mêmes occasions. L'une n'empêche pas toujours que le changement, quoique court, n'ait été véritable; mais l'autre fait qu'il n'est jamais qu'apparent; l'une ne rend pas par elle-même la confession précédente inutile, et la communion mauvaise; mais l'autre les profane, les change en sacriléges; l'une enfin alarme au moins le coupable, et lui donne lieu de se défier de ses pénitences passées; mais l'autre endort le pécheur, et lui fait prendre une trompeuse interruption de crimes pour une sérieuse correction de mœurs.

C'est par les œuvres, dites-vous, qu'il faut juger des hommes: un mauvais arbre, dit Jésus-Christ, ne peut porter de bons fruits, ni un pécheur faire des actes de pénitence: troisième illusion, qui produit un faux calme: se reposer sur de feintes satisfactions.

J'appelle satisfactions feintes, celles qui irritent Dieu au lieu de l'apaiser; qui entretiennent le péché au lieu de le réparer; qui flattent le pécheur au lieu de le mortifier, et qu'un saint Père nomme excellemment de vaines simagrées de pénitence. Telles sont celles qui suivent d'ordinaire les péchés commis contre le prochain: vous lui avez fait perdre son bien, soit par des fourberies cachées et d'adroits larcins, soit par des vexations ouvertes et des concussions tolérées, soit par des procès malins et de ruineuses procédures, soit par des accommodements forcés et des transactions frauduleuses, soit par des prêts onéreux et des usures palliées, soit par des emprunts retenus et des dettes mal payées: le créancier crie, l'artisan gémit, la partie que vous avez ruinée meurt de chagrin et de misère; la veuve et l'orphelin portent tout le poids de ses malheurs; et peut-être des familles entières demandent le pain que vous ou vos auteurs dont vous avez hérité vous leur avez ôté, et pour toute satisfaction, vous offrez des présents à l'autel et des prières à Dieu: feinte satisfaction! Si ce n'est pas le bien, c'est l'honneur, encore plus cher et plus précieux de vos frères, dont vous êtes le ravisseur; vous ne l'avez pas non plus épargné que si c'était la chose du monde la plus indifférente; vous en avez fait votre jouet journalier; tous ceux qui ont eu le malheur de vous déplaire dans une ville ont passé tour à tour par le tranchant affilé de votre langue médisante; mille bruits vrais ou faux, semés par vos discours calomnieux ou par vos rapports envenimés, courent à leur honte et les couvrent d'infamie; et toute la pénitence que vous en faites se borne au soulagement des pauvres ou bien à la visite des malades: feinte satisfaction. Depuis longtemps, vous le savez, vos iniquités ou vos froideurs continuent: un injurieux mépris a succédé aux emportements les plus outrés; après avoir rendu, dans le transport de la colère, tout le mal que vous croyiez avoir reçu, vous vous tenez en repos, et vous vous retranchez au silence; mais le public est instruit de vos sentiments secrets; il lit dans vos yeux indifférents et sur votre front glacé des traits bien marqués d'une haine persévérante; et en punition de tout cet éclat scandaleux, vous vous contentez de gémir en particulier et de vous mortifier en secret: feinte satisfaction!

Car je dis que ces sortes de satisfactions n'apaisent point Dieu, et qu'elles l'irritent davantage: elles ne l'apaisent point, car le Seigneur est juste, dit le Prophète, et il aime avant tout l'équité: *Justus Dominus et justitias dilexit.* (*Psal.* X, 8.) Passez les jours en dévotion et les nuits en prières; ruinez-vous en aumônes et en charités; consumez-vous, si vous voulez, en abstinences et en jeûnes; Dieu ne vous fera point grâce si vous ne faites d'abord justice; tant que vous serez inhumain, le ciel sera pour vous inexorable; et, quoi que vous fassiez, le Père commun ne sera point content que votre frère ne soit satisfait. Elles l'irritent encore plus: car penser à s'acquitter envers Dieu avant que de songer à s'acquitter envers les hommes, traiter uniquement avec lui, et laisser le

prochain à part; se flatter enfin qu'il s'accommode avec vous sans que vous soyez d'accord avec vos frères : c'est espérer qu'il fermera les yeux à vos injustices; qu'il souscrira à vos mesures; qu'il entrera dans vos ressentiments; c'est le vouloir rendre de témoin, de juge, de vengeur, le confident, l'approbateur et le complice de vos crimes : nouvel outrage, plus sensible à Dieu qu'aucun de ceux que vous semblez expier.

J'ajoute que ces feintes satisfactions ne réparent point, mais entretiennent le péché. Elles ne le réparent point : car les suites du vice ne peuvent être abolies que par des pratiques de vertus directement opposées; le dommage de l'usurpation, par le dédommagement de la restitution; le ravage de la médisance, par le rétablissement de la réputation; le venin de l'inimitié, par le contrepoison de la réconciliation. Toutes les autres œuvres pénibles ne détruisent point les nuisibles effets du péché, elles l'entretiennent même. Car ce qui perpétue le scandale des mœurs, et ce qui cause l'inutilité des Pâques chrétiennes, voulez-vous le savoir? C'est qu'après ces confessions annuelles et ces communions pascales, on voit assez, si vous voulez, de ces bonnes œuvres qu'on appelle de surérogation; mais en voit-on bien de celles qui sont d'obligation? Entend-on beaucoup parler dans une ville de restitutions, de rétractations, de réconciliations éclatantes? Si ces satisfactions étaient aussi religieusement accomplies qu'elles sont étroitement prescrites, on verrait bientôt cesser au moins les désordres publics; et si les exemples de se dessaisir, de se dédire, de s'humilier, étaient plus communs, ceux de s'entr'offenser, de s'entre-nuire, de s'entre-déchirer, deviendraient plus rares. Mais on pêche toujours comme on fait, parce qu'on ne satisfait jamais comme il faut; et les maux sont perpétuels parce que les peines ne sont point médicinales.

Enfin, je soutiens que ces fausses satisfactions ne sont pas même des peines satisfactoires, parce qu'elles ne mortifient point, et qu'au contraire elles flattent le pécheur. Elles ne le mortifient pas. Prier, jeûner, donner l'aumône, ce n'est pas là ce qui coûte à l'amour-propre : sur cela le pénitent et le confesseur sont d'ordinaire assez d'accord, c'est-à-dire que l'un n'a pas de peine à l'imposer, et que l'autre ne sent pas, à l'accepter, beaucoup de répugnance. Mais parlez à un mauvais riche de rendre d'abord tout ce qu'il a de bien mal acquis. Parlez à un médisant de détruire promptement tout ce qu'il a témérairement avancé, ou d'effacer au plus tôt ce qu'il a honteusement répandu dans le public. Parlez à deux personnes brouillées ensemble de se prévenir, de se voir, de s'embrasser : alors que d'obstacles imaginaires! que d'inconvénients prétendus! que d'impossibilités chimériques! La vraie raison, c'est que ce sont là les satisfactions qui humilient, qui gênent, qui crucifient le pécheur, et que les autres, au fond, ne le mortifient pas; au contraire elles le flattent par la trompeuse confiance qu'elles lui donnent d'expier tout le mal qu'il a fait par le peu de bien qu'il pratique; de racheter ses injustices par ses charités, et de réparer des torts considérables par de frivoles austérités. Illusion déplorable! Eh quoi, pécheur! si, après tant et de si grands péchés, vous ne faisiez nulle pénitence, vous seriez inquiet et troublé; vous n'auriez nul repos de conscience; vous ne vous croiriez pas en voie de salut; et parce que vous vous êtes soumis à je ne sais quelles satisfactions qu'on vous a imposées ou que vous vous êtes prescrites, vous voilà désormais calme et tranquille, vous ne sentez plus de remords, et vous vous croyez rétabli dans l'état de l'innocence? Sachez qu'il y a des satisfactions essentielles à la pénitence et qui en sont les premières conditions, et qu'il y en a d'accessoires et qui n'en sont que les suites. Ces secondes peuvent être réglées, adoucies, changées par l'Eglise et ses ministres : les premières ne le peuvent pas; le purgatoire est fait dans l'autre vie, pour suppléer aux unes; pour les autres, on ne peut les omettre ni même les différer sans mériter de nouveau l'enfer et se damner de plus en plus.

Oh! qu'il y a donc, dès aujourd'hui, de chrétiens vainement satisfaits et dangereusement flattés de ce spécieux témoignage! Grâces à Dieu, j'ai fait mes pâques. Développons-leur le vrai sens de ces trompeuses paroles qui les rassurent, peut-être les ferons-nous trembler. J'ai fait mes pâques, c'est-à-dire, j'ai satisfait à l'édification publique, à la bienséance chrétienne, à ma propre réputation, sans avoir satisfait à ma religion, à mon prochain, à ma conscience. J'ai fait mes pâques, c'est-à-dire je me suis acquitté d'une pieuse coutume, d'une cérémonie sainte, d'une religieuse pratique, sans m'être acquitté de mes plus essentiels devoirs et de mes plus étroites obligations. J'ai fait mes pâques, c'est-à-dire, j'ai pris le langage, la figure, le personnage du vrai pénitent, sans en prendre les caractères, les sentiments, les dispositions. J'ai fait mes pâques, c'est-à-dire j'ai éludé les censures de l'Eglise et me suis attiré les anathèmes de mon Dieu. J'ai fait mes pâques, c'est-à-dire j'ai fait le détail de mes péchés et j'ai peut-être comblé la mesure de mes crimes. J'ai reçu mon Sauveur et mon juge, et je me suis incorporé mon jugement et ma condamnation. Que trouvez-vous là, pécheurs, qui soit capable de vous calmer? Ah! il n'est point de pénitence pascale un peu suspecte que cette seule pensée : j'ai fait mes pâques, ne doivent changer, sur l'heure, en une pénitence plus sincère. Mais s'il y a de faux pénitents qui se rassurent sans sujet, il y a aussi de vrais pénitents qui s'alarment sans raison. Rendons-leur la tranquillité et montrons que leur paix, quoique troublée, est une paix solide et véritable : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Non, chrétiens auditeurs, la véritable paix avec Dieu n'est point incompatible avec les

troubles de conscience; l'expérience nous apprend que les pénitents en sont plus tourmentés que les pénitents hypocrites, et que les pécheurs même obstinés. Ils trouvent dans leurs remords, dans leurs faiblesses, dans leurs tentations même, mille sujets de douter de leur pardon, de leur amendement, de leur persévérance; et de quelque côté qu'ils jettent les yeux, sur le passé, sur le présent, sur l'avenir, ils ne voient que péchés qui les alarment. Tâchons donc, non pas de leur ôter toute crainte, car il faut d'abord convenir de bonne foi que la véritable paix avec Dieu ne peut avoir ici-bas de parfaite assurance, mais au moins d'en modérer les inquiétudes, d'en régler les agitations, en leur montrant quelles en sont les causes, et quels en doivent être les effets.

Et d'abord, à l'égard des péchés passés, il semble que c'est sur quoi le vrai pénitent devrait être le plus tranquille. Pour gage de leur rémission, il a la parole d'un Dieu. Par combien de serments dont on ne peut douter; de combien de manières qu'on ne saurait assez admirer; en combien d'occasions, qu'il serait infini de rapporter, a-t-il pris soin d'assurer le pardon à toute sincère pénitence? C'est moi qui vous le dis : *Ego dico* (*Isa.*, XLIX, 18) : j'en jure par moi-même : *Vivo ego :* que toute la terre s'élève contre moi, si mon cœur se ferme à vos soupirs, mes oreilles à vos cris, et mes yeux à vos larmes : *Venite et arguite me.* (*Isa.*, I, 18.) Péchés pleurés, péchés lavés, et dont on sort aussi blanc que la neige : *Quasi nix.* Péchés déclarés, péchés plutôt mis en oubli, que ce que l'on rejette loin de sa présence : *Post tergum.* (*Isa.*, XXXVIII, 17.) Péchés réparés, péchés plus promptement évanouis que ce qui tombe au fond de la mer : *In profundum maris.* (*Mich.*, VII, 19.) C'est là de tous les oracles de l'Ecriture, le plus commun, le plus clair et le plus sûr. A chaque page, on en voit de nouveaux témoignages, soit en paroles, soit en exemples. Ne sortons point, si vous voulez, de notre évangile; la paix soit avec vous, dit aujourd'hui Jésus-Christ ressuscité. A qui, je vous prie? aux disciples qui l'avaient abandonné, à Pierre qui l'avait renoncé, à Thomas qui s'était égaré; mais qui tous enfin étaient disposés à recevoir leur grâce : *Pax vobis.* (*Joan*, XX, 21.) Recevez mon Esprit, puisque vous m'ouvrez vos cœurs, et répandez-le sur tous ceux qui vous ouvriront les leurs, comme s'ils s'adressaient à moi-même : *Accipite Spiritum sanctum.* (*Ibid.*, 22.) Pécheurs comme eux, ils vous auront pour juges. Tous les péchés que vous remettrez seront remis. Je n'en spécifie point la qualité; je n'en limite point le nombre. Qu'ils soient excusables, innombrables, infinis, s'il se peut en tout sens, tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel : *Remittuntur.* Que peut-on dire de plus consolant pour une âme vraiment pénitente ? Mais hélas! ce n'est ni de la bonté de Jésus-Christ dont elle doute, ni du pouvoir de ses ministres; c'est uniquement de la sincérité de ses dispositions : ai-je bien tout examiné, tout déclaré, tout détesté, tout réparé! N'y a-t-il point eu de précipitation ou d'illusion dans mes recherches? de réserve ou de déguisement dans mon aveu? de sentiment naturel ou de motif humain dans ma douleur? d'omission ou de ménagement dans mes œuvres satisfactoires? Mes dévotions n'ont-elles pas été des profanations, ma pénitence un nouveau crime, ma communion un sacrilége? Tristes perplexités! pénibles inquiétudes! où l'on sent bien plus les amertumes du péché, que l'on ne goûte les douceurs de la grâce. S'il survient quelques moments de sérénité, ce sont des moments rapides et courts; semblables à ces éclairs qui sont bientôt suivis de tempêtes et d'orages : quelle étrange paix! me direz-vous, et n'est-ce pas là plutôt une guerre véritable?

Ah! chrétiens auditeurs, ne confondons point ici, je vous prie, les troubles d'un pécheur persécuté avec les alarmes d'un pénitent éprouvé par la grâce. Ceux-là sont fondés sur des lumières évidentes, ou du moins sur des doutes affectés et des ignorances volontaires, qu'une conscience criminelle a de sa disgrâce : celles-ci ne roulent que sur de pures obscurités, ou tout au plus sur de seules appréhensions et de simples défiances, qu'une conscience timorée a de sa réconciliation avec Dieu. Les premiers frappent un cœur déterminé à leur résister, obstiné à les combattre, et qui persiste à dire : Vous avez beau me poursuivre; non, je ne me rendrai point : *Non serviam.* (*Jer.*, II, 20.) Les secondes entrent dans une âme prompte à les admettre, facile à les écouter, et qui s'écrie à tout moment : Seigneur, me voilà prête; dites-moi, que vous plaît-il que je fasse? *Quid me vis facere?* (*Act.*, IX, 6.) Les uns, dit saint Bernard, sont une espèce d'enfer anticipé, où les remords rongent et ne corrigent pas; les autres un véritable purgatoire, où si l'on ne ressent pas encore les effets de l'amitié de Dieu, on n'a du moins nulle preuve de son inimitié. Pensée bien consolante pour une âme pénitente, dans ses plus grandes désolations. Je ne suis pas sûre de ma réunion avec Dieu, il est vrai, mais je ne sache rien aussi qui y mette obstacle. Il m'a voulu, et me veut, quoi que j'aie fait, pardonner encore. J'ai voulu et je veux encore lui satisfaire, quoi qu'il m'en coûte. Que demande-t-il de plus? et que souhaiterais-je davantage? Ah! je voudrais qu'il me dît au fond du cœur ce qu'il a dit de vive voix à tant de pécheurs : Allez en paix, vos péchés vous sont remis; mais Dieu ne veut pas que je vive sans crainte, afin que je ne vive pas sans regret; il me traite comme un criminel à qui l'on accorde, mais l'on cache sa grâce pour lui mettre devant les yeux le péril où il s'est jeté, et pour punir au moins les aveugles fureurs de sa vie passée, par les justes frayeurs d'une mort toujours présente. C'est ainsi que, selon le Prophète, la miséricorde et la justice se rencontrent et s'accordent

dans la justification du pécheur. La miséricorde lui pardonne, et la justice lui laisse ignorer son pardon. La miséricorde prend soin d'effacer son péché, et la justice de lui en faire sentir la peine. La miséricorde le rétablit dans les droits de l'innocence, et la justice l'entretient dans les sentiments de la pénitence. L'une et l'autre, par des voies différentes, travaillent de concert à le sanctifier : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt.* (*Psal.* LXXXIV, 11.)

Salutaire alliance de justice et de miséricorde que Dieu a sagement ménagée dans les plus grands saints ! Nous la voyons dans un saint Paul, après quatorze ans d'une conversion fervente. Sa conscience, disait-il, ne lui faisait nul reproche, et cependant ne lui donnait nulle assurance : son cœur se sentait pur et net, et ne se tenait pourtant pas justifié ; son âme avait été ravie au troisième ciel, et craignait encore l'enfer. Nouvel apôtre de Jésus-Christ, il se regardait toujours comme son ancien persécuteur, et vivait entre la crainte d'être un jour réprouvé et l'espérance d'être enfin couronné : juste appréciateur des richesses de la miséricorde et des droits de la justice; mais il les contrebalançait, et dans cet heureux tempérament, il trouvait son repos et sa sûreté. C'est aussi, pécheurs pénitents, ce que vous devez faire comme lui dans vos troubles : justice et miséricorde de mon Dieu ! devez-vous dire, à son exemple, votre union m'est trop favorable pour que je vous désunisse jamais. Vous avez toutes deux les mêmes vues pour mon salut : ayez l'une et l'autre sur mon cœur le même empire. Souffrez donc, justice divine, que je goûte les charmes de la miséricorde; vous voulez me punir, elle m'engagera moi-même à vous venger par reconnaissance de ses faveurs. Et vous, miséricorde infinie, laissez-moi sentir le poids de la justice; vous voulez me purifier, elle me portera à m'éprouver moi-même par la crainte de ses rigueurs. Vous me criez sans cesse, justice redoutable : quelque assuré que vous soyez de la miséricorde, ne laissez pas de trembler; cela est certain, puisqu'il est toujours incertain si dans le recours que j'ai eu à ses grâces, j'en ai fait un bon usage, moi qui ai si longtemps abusé de ses faveurs; et vous, miséricorde aimable, vous me répétez à toute heure : quelque effrayé que vous soyez de la justice, ne laissez pas d'espérer; cela s'accorde, car il est bien difficile que parmi tant de soupirs que m'arrachent ses poursuites, il n'y en ait enfin quelqu'un qui touche le cœur d'un Dieu, lui qui s'attendrit si souvent au premier regret du coupable. Je vous croirai donc également l'une et l'autre, pour ne me pas tromper. Troublé des frayeurs de la justice, je me jetterai entre les bras de la miséricorde, et je lui dirai, comme David : Lavez-moi de plus en plus, parce que de plus en plus je connais mes offenses : *Amplius lava me, quoniam iniquitatem meam (g) cognosco.* (*Psal.* L, 4, 5.) Et plein de confiance en la miséricorde, je me présenterai au tribunal de la justice, et je lui dirai avec le même Prophète : Sondez mon cœur, examinez ma vie, et redressez mes voies si je m'égare encore dans mon retour : *Proba me, et scito cor meum; et vide si via iniquitatis in me est.* (*Psal.* CXXXVIII, 23, 24.) Par là, si dans la paix je sens le trouble, dans le trouble aussi je trouverai ma paix : *Ecce in pace amaritudo mea.* (*Psal.* XXXVIII, 17.)

Après tout, le trouble qui nuit le plus au pénitent, n'est pas celui que causent les péchés passés, c'est celui qui vient des péchés présents. L'un à la vérité l'empêche de goûter la paix en le faisant douter de son pardon ; mais l'autre le porte à y renoncer en le faisant désespérer de son amendement. C'est une paix imaginaire, dit une âme découragée de se voir pénitente et pécheresse presqu'au même temps, c'est une paix imaginaire qu'une paix aussitôt violée que conclue, et que sert-il de se réconcilier avec Dieu, si l'on ne cesse de l'offenser? Dangereuse illusion, qui de l'inutilité prétendue des pénitences passées se forme un spécieux prétexte d'impénitence. C'est par-là souvent que tout le mérite d'une conversion généreusement commencée par le secours de la grâce échoue misérablement, et se perd au premier écueil d'un péché suivi d'un mortel abattement.

Paix imaginaire, dites-vous, qu'une paix sitôt violée, et moi, je soutiens qu'une paix traversée n'en est pas moins véritable, et qu'au contraire les ruptures mêmes qui surviennent malheureusement à qui sait en profiter, servent à la rétablir et à la raffermir plus solidement qu'auparavant. Non, chrétiens auditeurs, non, toute nouvelle offense n'est point une preuve de mauvaise foi dans la réconciliation. On peut avoir fait sa paix avec Dieu, et pécher encore par faiblesse, par surprise, par fragilité, mais non pas par malice, par choix, par attache. On peut avoir fait sa paix avec Dieu, et pécher encore par une aveugle chute dans un déréglement actuel et passager, mais non pas par une rechute éclairée dans les mêmes désordres habituels et durables. On peut avoir fait sa paix avec Dieu, et pécher même encore par une rechute de rencontre malheureuse, d'accident imprévu, de hasard inopiné, mais non pas par une rechute de dessein prémédité, d'occasion entretenue, de précaution même négligée

Dans ces révolutions si déplorables, mais hélas ! trop ordinaires aux pécheurs nouvellement convertis (car enfin, pour être depuis peu pénitent, on n'en est pas plus impeccable), se rebuter par chagrin, s'éloigner par dépit, s'abstenir par indifférence, ou, si vous voulez, par respect du tribunal de la paix et de la table de la réconciliation, c'est rétracter tout le bien qu'on a fait, en vue du mal qu'on a commis; c'est par regret de son péché se repentir même de sa pénitence; c'est s'obstiner à sa perte par un faux zèle de salut.

Au contraire, plus on se sent désespérément malade, et plus il faut promptement recourir au remède: appliquer de rechef l'appareil à la plaie, dès qu'elle se rouvre et qu'elle saigne; et suivre à la lettre cette règle salutaire si fort recommandée par les Pères de l'Eglise, mais si peu pratiquée par les enfants du siècle : Tombez-vous mille fois? relevez-vous autant. *Millies peccasti? millies pœnitere.* Bon, dites-vous, à quoi sert la pénitence si l'on pèche toujours? à quoi sert la pénitence, chrétiens auditeurs? Elle sert à pécher moins fréquemment, moins grièvement, moins aisément; elle sert à la connaissance de soi-même, par l'obligation qu'elle impose d'entrer dans le détail exact de ses actions, de ses pensées, de ses désirs, dont il est impossible que la plupart n'échappent à ceux qui ne retournent que le plus tard qu'ils peuvent aux sacrements ; elle sert à l'humiliation du pécheur, par l'énorme opposition qu'elle lui met devant les yeux de son infidélité à la grâce; opposition qui frappe davantage, quand la grâce reçue est encore toute récente, et l'infidélité commise toute nouvelle : elle sert même à l'expiation du péché, par la violence qu'elle engage à se faire, pour le déclarer; hélas! mes frères, vous le savez si cette déclaration n'est pas une bonne partie de votre pénitence, et peut-être la plus difficile ; et s'il est sorte de macération que vous n'acceptassiez de bon cœur pour en être exempts? Enfin, elle sert et conduit infailliblement à la pureté du cœur et à l'innocence de la vie; car il est certain, et l'expérience en fait foi, que ceux qui approchent le plus souvent des tribunaux sacrés, sont ceux dont les âmes sont les plus pures et les mœurs les plus innocentes. Loin donc que les troubles qui naissent des péchés où vous tombez peu de temps après celui de la pénitence, vous autorisent à n'y faire aucun fond et à n'en rien attendre, ils vous avertissent du besoin que vous en avez, et vous en recommandent le fréquent usage. Vous devez faire dans ces sortes d'alarmes ce qu'on fait dans un vaisseau qui, près de la terre, et battu des vents et des flots; on le soutient sur ses ancres; et l'on en jette plusieurs, quand une ne suffit pas, et qu'elle ne peut garantir du naufrage. Sacré tribunal de la pénitence! vous êtes l'ancre du salut, dit saint Grégoire : *Anchora salutis;* et dans ses périls notre unique ressource; j'aurai donc recours à vous toutes les fois que je me sentirai coupable; vous serez dans mes faiblesses ma force et mon appui; et je ne me lasserai point d'user de votre prompt et infaillible secours, que vous ne m'ayez procuré l'inestimable bien qui vous est attaché, la paix de l'âme et le repos de la conscience.

Troublée du passé, alarmée du présent, elle est encore quelquefois effrayée de l'avenir; car outre les anciens péchés, dont le vrai pénitent conserve les remords et qui le font douter de son pardon; outre les nouveaux péchés qui échappent à ses faiblesses et qui le font désespérer de son amendement, il se sent encore violemment tenté de péchés énormes où le portent ses habitudes et ses penchants, et qui lui font tout craindre pour sa persévérance. Mon Dieu! quelle guerre est celle-ci? s'écrie-t-il avec saint Paul; je trouve en moi deux hommes tout différents : l'un charmé de ce que l'autre déteste; l'un toujours occupé à pleurer le mal et l'autre toujours prêt à le commettre; l'un qui plaide la cause de la vertu et l'autre qui embrasse le parti du vice; l'un enfant de Dieu et l'autre esclave du démon. Le moyen de goûter la paix dans une si cruelle division! ces combats continuels de la nature et de la grâce ne sont-ils pas au moins des présages d'une rupture prochaine, et peut-on être longtemps d'accord avec Dieu quand on est si peu d'accord avec soi-même? Oui, chrétiens, on le peut, et la stabilité de la paix divine est à l'épreuve de tous les efforts des passions humaines. La paix des bienheureux consiste à ne les plus sentir; celle des pénitents à les combattre. Ce sont, il est vrai, des suites du vice, mais ce sont aussi des matières de vertu, et s'ils vous font souffrir, ils vous font mériter. Les démons les excitent pour surprendre les places qu'ils ont perdues, honteux d'être chassés par leurs propres captifs et de voir triompher la grâce où ils ont fait régner le péché; et Dieu les permet pour assurer ses nouvelles conquêtes, pour leur faire reconnaître leurs faibles dangereux, pour les prémunir contre eux par une attention exacte et une continuelle vigilance. Ces cruels tyrans veulent, à quelque prix que ce soit, réparer la honte de leur défaite, ou du moins venger l'échec qu'ils ont reçu dans un cœur par les persécutions qu'ils lui suscitent; et ce sage vainqueur entretient ces combats pour exercer la vertu, pour multiplier les victoires et pour augmenter les couronnes. Le dessein de vos ennemis est de vous rengager sous leurs lois en redoublant les appas qui vous y avaient malheureusement retenus, et l'intention de votre libérateur est de vous faire haïr leur servitude en vous faisant sentir le poids des chaînes que vous avez heureusement rompues par la grâce; c'est le sentiment de saint Augustin sur ces paroles de David pénitent : Témoin, ô mon Dieu! de mes inquiétudes, quand calmerez-vous donc mon cœur? *Sed tu, Domine, usquequo?* (*Psal.* VI, 4.) Qui ne voit, dit ce saint docteur, que c'est là le cri d'une âme pénitente combattue de ses mauvaises habitudes, avec qui Dieu la laisse aux prises, afin qu'elle ne leur donne plus prise sur elle? Car, ajoute ce Père, on ne prend pas beaucoup de soin d'éviter un mal dont le remède est facile, et la difficulté qu'on trouve à recouvrer la santé nous rend plus attentifs à éviter les rechutes : *Ex difficultate sanationis erit diligentior custodia sanitatis.* Disons encore que l'épreuve inquiète et que l'inquiétude ranime l'amour. Ainsi l'époux, dans le saint cantique (*Cant.*, II, 9), paraît-il quelquefois se dérober aux empressements de l'épouse, afin de piquer sa tendresse et se donner en quelque sorte à lui-même le plaisir de voir ses agitations.

Ne vous alarmez donc pas, âmes pénitentes, de sentir plus que jamais la vivacité des passions, l'impression des objets, la révolte des sens, la violence des tentations : il fallait vous en alarmer lorsque vous ne les sentiez pas, et que, faute de discerner le sommeil de la mort du repos de la vie, dans vos chutes continuelles, vous jouissiez d'une paix profonde. Défiez-vous sans vous décourager; veillez sur vous-mêmes sans vous troubler; craignez toujours sans jamais désespérer; le secours de Dieu ne vous manquera pas : avant que de vous donner l'absolution, on n'a invoqué sur vous sa toute-puissance : *Misereatur tui, omnipotens Deus*, que pour vous assurer de sa protection en vous assurant de votre pardon, et pour vous apprendre que, s'il a bien su vous retirer du funeste état du péché, il saura bien vous maintenir dans l'heureux état de la grâce. Demandez à Dieu la délivrance de vos mauvais penchants, et dites-lui avec saint Paul : Délivrez-moi de moi-même, ô mon Sauveur, puisque je suis de tous mes ennemis le plus à craindre : mais demandez-la sans inquiétude, en vous souvenant, avec le même apôtre, que sans être sûres de vous, il suffit que vous soyez sûres de Dieu; qu'une longue épreuve est nécessaire à une vertu naissante; qu'une réforme entière n'est pas l'ouvrage d'un jour; qu'après avoir été tant de temps à fomenter vos révoltes, pour les étouffer tout à fait, il en faut du moins autant; et que si le pécheur pénitent, comme dit saint Augustin, rentrait d'abord dans la règle et dans l'ordre, ce serait un jeu pour lui de retomber dans le désordre et le déréglement : *Si cito rediret homo ad pristinam beatitudinem, ludus illi esset peccando cadere in mortem.*

Enfin, souhaitez d'avoir la paix avec vous-mêmes; mais souhaitez encore plus de conserver la paix avec Dieu, et persuadez-vous bien que ce n'est qu'en vous faisant une violence continuelle que vous pouvez acheter la paix avec vous, et l'entretenir avec Dieu.

Ce n'est donc pas le trouble des vrais pénitents qui nous doit alarmer; leurs inquiétudes font le repos, comme leurs larmes font la joie des anges. C'est la sécurité des faux pénitents et des pécheurs obstinés, qui doit nous faire trembler. Hélas! tandis qu'ils s'applaudissent d'un faux calme, les anges de la paix pleurent amèrement sur leurs dangers : *Angeli Dei amare flebant.* (*Isa.*, XXXIII, 7.) La voix d'un sage conducteur peut aisément dissiper les vaines frayeurs de ces timides enfants de la grâce : il suffit qu'ils l'écoutent pour être rassurés; mais tous les cris des plus zélés prédicateurs ne peuvent rompre le charme fatal de ces coupables enchanteurs de leurs consciences; ils les ont peut-être entendus sans en être effrayés. Les uns, si vous voulez, sont les martyrs de la paix chrétienne, dont ils ont le mérite, quoi qu'ils n'en goûtent pas les douceurs; mais les autres en sont les imposteurs, dont peut-être ils porteront au tombeau les trompeuses assurances. O Dieu de paix! les laisserez-vous dans cet état funeste? ô justes! intéressez-vous donc pour les pécheurs, vous dont la paix est faite avec Dieu, priez pour ceux qui ne l'ont pas faite : *Rogate quæ ad pacem sunt.* (*Psal.* CXXI, 6.) La reconnaissance vous y engage : c'est témoigner à Dieu combien vous lui êtes obligés de votre paix particulière que de le conjurer de la rendre générale, et de faire part à tous d'un bien dont la communication augmente sa gloire, et ne diminue point votre bonheur. La charité vous l'ordonne : pouvez-vous savoir qu'au milieu de vous il y a encore des ennemis de Dieu, sans être touchés de leur malheur, sans être sensibles à ses offenses, et par conséquent sans demander la fin d'une guerre qui ne vous offre de toutes parts que sujets de douleur? La foi vous y détermine : car elle vous apprend que les prières secrètes opèrent plus que les plus éclatants discours, et que c'est à elles qu'est réservée la conversion des plus obstinés pécheurs. Ministres du Seigneur! vous qui avez honoré de votre présence mes faibles discours, redevables de l'approbation qu'ils ont eue à la ferveur de votre piété, bien plus qu'à la délicatesse de votre goût dont ils ne pouvaient mériter le suffrage! vous pour qui je ne supprime pas moins de sentiments respectueux renfermés dans mon cœur que je passe sous silence de vertus éclatantes aux yeux des hommes, secondez par vos prières le zèle que je sens pour ce peuple que vous édifiez par vos exemples : *Rogate quæ ad pacem sunt Jerusalem.* Pour moi, Seigneur, en cessant de leur parler pour vous, je ne cesserai point de vous parler pour eux; j'implorerai, pour leur obtenir une prompte et solide paix, l'abondance de vos miséricordes : *Fiat pax in virtute tua* (*Ibid.*, 7); je n'oublierai jamais que s'ils sont vos ennemis, ce sont toujours mes frères : *Propter fratres meos loquebar pacem* (*Ibid.*, 8); et après ma paix particulière et mon propre salut, rien ne me sera plus cher que leur paix et leur salut éternel que je leur souhaite.

SUJETS DIVERS.

SERMON Ier.

POUR UNE VÊTURE.

Beatus quem elegisti et assumpsisti! inhabitabit in atriis tuis. (*Psal.* LXIV, 5.)

Heureuse l'âme, ô mon Dieu, que vous avez choisie et que vous vous êtes attachée! elle fera sa demeure avec vous dans les tabernacles éternels.

Ce n'est pas là, ma chère sœur, le langage qu'ont tenu les mondains, quand vos premiers pas vers la retraite ont fait de vous,

pour un temps, le sujet de leurs réflexions et la matière de leurs entretiens.

La présomptueuse estime qu'ils ont d'eux-mêmes, comme s'ils étaient les seuls sages de la terre; les prétentions assurées qu'ils croyaient avoir sur vous, comme sur une conquête qui ne pouvait leur échapper; leurs anciens et insurmontables préjugés contre le nom même de retraite, de pénitence et de cloître; le mépris piquant qu'ils affectent pour la simplicité de notre état, et pour l'humilité de nos pratiques; le dépit secret que leur cause ce sacrifice que nous y faisons de leur orgueilleuse sagesse à la sainte folie de la croix; toutes ces idées, réunies et réveillées par votre entrée subite dans les premiers essais de la religion, ont attiré sur vous (je le dis, ma chère sœur, sans crainte de vous offenser), non de justes éloges et une édifiante approbation, mais les regrets des uns, les murmures des autres, et la condamnation de presque tous; je dis de tous les mondains. Et plût à Dieu que des voix chrétiennes, consacrées depuis longtemps aux éloges de la vertu, ne fussent point entrées à leur manière dans ce plaintif concert! Car pourquoi vous le dissimuler? Non, ma chère sœur, ne vous en flattez point : les sages du monde même n'ont pas tous approuvé votre choix. Dans les premiers moments de la surprise où les a jetés une démarche si peu attendue, plusieurs se sont écriés avec amertume ; Eh! pourquoi tant de précaution, contre les piéges du monde, pour une jeune Vierge que la sagesse de son éducation, la bonté de son naturel, la noblesse de ses sentiments, la maturité de son esprit, l'innocence de ses mœurs, des exemples domestiques de vertu, mettaient suffisamment à couvert? Que deviendra donc le monde, si l'on éloigne de son commerce quiconque pourrait l'édifier, sans craindre de s'y perdre? Est-il sage de voiler dans l'obscurité du cloître des talents naturels, que Dieu n'avait pas donnés, pour être toujours enfouis et cachés? Est-il même permis de dérober à une famille noble et chrétienne, de qui l'on recevait des leçons de sagesse, la consolation et le fruit qu'elle avait droit de se promettre de ses exemples et de ses leçons? Ainsi ont raisonné les prétendus sages du monde. Il n'est pas jusqu'au temps de votre fuite, et aux circonstances de votre retraite, jusqu'au secret, dont vous avez accompagné vos démarches, jusqu'au choix même que vous avez fait de votre asile, qui n'ait fourni matière à la maligne censure des uns, ou à la fausse compassion des autres. Nous n'avons entendu que des plaintes; nous n'avons vu couler que des larmes. Tant il est essentiel à l'œuvre de Dieu, d'être l'objet universel de la contradiction des hommes!

Mais que le monde en murmure, et que ses amis vous plaignent; au moins, nous, ma chère sœur, nous nous joindrons à vous et aux amis de votre divin Epoux, pour nous écrier avec joie tous ensemble : Heureuse est l'âme que Dieu a choisie, qu'il a retirée du monde, et qu'il appelle dans la retraite même la plus austère, pour en faire sa conquête et son épouse : *Beatus quem elegisti, et assumpsisti!* Non, ma chère sœur, ce ne sera point avec regret que nous vous verrons dépouillée de ce reste d'ornements profanes que vous n'avez repris que pour les quitter avec plus d'éclat. Vous ne nous verrez point attendris mal à propos, gémir sur la rigueur de votre choix, et dire d'un ton compatissant : Que de mérite déplacé! Que de talents perdus! Que d'espérances trompées! Langage scandaleux du monde, qui croit qu'une maligne réflexion sur le sacrifice, ou un peu de pitié sur la victime, est toute la part qu'il doit prendre à la sainte cérémonie qui nous assemble. Essayons plutôt de le désabuser, et de le contraindre, s'il est possible, de s'intéresser à notre joie.

Vous quittez donc le monde, ma chère sœur, avant même que de le connaître, et vous vous donnez à Dieu dans la religion. Voilà le beau spectacle dont vous nous faites aujourd'hui les témoins. Vous quittez le monde; c'est la voie, dont vous vous éloignez; premier motif de notre joie, parce que c'est un premier pas qui vous approche de votre bonheur : nous le verrons dans la première partie. Vous vous donnez à Dieu dans la religion; c'est le terme que vous touchez; second motif de notre joie, parce que c'est un asile qui assure votre bonheur : nous le verrons dans la seconde partie.

Eh! qui pourra donc désormais nous empêcher de dire avec le Prophète : Heureuse l'âme que vous choisissez, ô mon Dieu! et qui répond à votre choix! *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

A voir l'air d'assurance que prend le monde, ou l'insultante compassion qu'il affecte, quand il s'agit d'une vocation qui lui enlève une conquête sur laquelle il avait compté, ne dirait-on pas qu'on a grand tort de le fuir, et qu'on est fort à plaindre de le perdre?

Cependant si ce monde est tel que nous le représentent ceux qui doivent le mieux connaître; je veux dire, ou d'anciens esclaves qui ont eu le bonheur de rompre ses chaînes, ou quelques-uns de ceux mêmes qui les portent encore, mais dans ces intervalles de lumière, où ils en sentent tout le poids; si ce monde, comme ils le disent, est une société de trompeurs, chrétiens en apparence et de nom, mais en effet presque tous païens de mœurs; si c'est une assemblée d'insensés, qui n'ont de sagesse, que pour canoniser leur commune folie; si c'est une foule de téméraires, qui se croient tout permis, à l'exception de leurs devoirs, et chez qui rien ne déshonore tant que l'exercice de la religion qu'ils professent; si c'est une terre infidèle, un pays d'illusion, où le faste tient lieu de mérite; où les intérêts du temps font oublier ceux de l'éternité; où la fortune a le nom, et reçoit les hommages de la Divinité; s'il faut enfin regarder le

monde, comme une école de perversion, où l'on apprend tout, hormis la science des saints et du salut; où parmi des hommes destinés tous également à mériter une éternelle félicité, c'est une faiblesse d'y penser, une honte d'y travailler, une lâcheté même de ne pas tout risquer; en vérité, ma chère sœur, est-ce là un séjour qui doive faire tant d'envie? Est-on donc si coupable d'abandonner pour toujours une demeure si périlleuse pour le salut? Mais peut-être aussi est-ce là calomnier le monde, et le défigurer? Peut-être que ceux qui nous le peignent si difforme (sont des partisans rebutés,) qu'il n'est pas juste de croire sur leur parole. N'outrons rien, ma chère sœur, entrons dans le détail. Suivons le monde tel qu'il est, depuis l'entrée riante qu'il ouvre à la jeunesse, jusqu'à l'issue malheureuse qu'il lui prépare : choisissons même le monde poli, le monde raisonnable, le monde prétendu innocent; faisons de lui un portrait, qui lui ressemble à son gré, et où il ne rougisse point de se reconnaître. Je n'en veux pas davantage, pour autoriser votre fuite, pour justifier notre joie, et pour éterniser la reconnaissance que vous devez aux miséricordes du Seigneur, sur le bonheur de votre éducation, et beaucoup plus encore sur celui de votre vocation.

Une jeune personne paraît née pour le monde, c'en est assez; on la lui destine; son choix est fait par avance, c'est une vocation décidée. Peut-être qu'un jour elle examinera elle-même si c'étaient là sur elle les desseins de Dieu, mais ce sera apparemment quand ses écarts et ses malheurs la forceront d'en rechercher la source dans la témérité et dans la faiblesse des parents, qui, pour se contenter, ou pour lui plaire, l'auront aveuglément précipitée où son Dieu ne la voulait pas.

Cependant elle est élevée dans le sein de sa famille; on y cultive avec soin, et l'on se fait un devoir d'y cultiver tout ce qu'elle a reçu de la nature pour plaire au monde, et pour souhaiter de lui plaire. C'est aujourd'hui ce qu'on appelle éducation, et ce que dans des siècles plus simples, mais plus innocents, on aurait traité de piége et de séduction. On lui laisse, ou plutôt on lui fait prendre les manières, les maximes et les goûts du monde. En user autrement, ce serait impolitesse qui de toute part se verrait accablée de reproches.

Je veux bien qu'au milieu d'une famille chrétienne elle prenne aussi quelque teinture de la religion qu'elle professe; car, enfin, c'est un usage, et la mode n'est pas encore passée d'en faire de temps en temps à la jeunesse quelques leçons. Je sais qu'on ne la risque pas d'abord à faire un essai prématuré des dangereux talents qu'on lui reconnaît, et dont on n'ose pas encore la flatter; mais peuvent-ils être assez voilés à ses propres yeux ces funestes talents, pour que bientôt elle ne s'en applaudisse pas? Peut-elle les découvrir, et ne pas souhaiter d'en recevoir l'encens du public? Peuvent-ils être aperçus et ne pas attirer à la nouvelle idole des adorateurs, qui deviennent aussitôt ses maîtres dans la science du monde? Science maudite, où les progrès sont toujours rapides, dès qu'on en sait les premiers éléments : bienheureuse encore, si des exemples domestiques de mondanité ne vont pas au-devant des penchants de la nature; si le tumulte, qui accompagne d'ordinaire les sociétés d'une mère, ne fournit jamais d'occasions aux faiblesses de son élève, et si des liaisons secrètes n'avancent pas de beaucoup les fruits empoisonnés de la liberté qu'elle attend.

Quoi qu'il en soit, mettons les choses dans la situation la plus favorable où elles puissent être à son égard; ajoutons seulement à son caractère un cœur tendre, souple et susceptible de sentiments, un esprit vif, propre à former des intrigues et capable de soutenir des engagements; ajoutons-y (ce qui ne manque guère de s'y trouver) l'amour du plaisir, l'entêtement de la vanité, la curiosité de voir le monde et d'y briller, et ceci supposé, voyons arriver le temps où des bras d'une famille elle entre dans un établissement aussi désiré qu'il était à craindre.

Quels jours, grand Dieu, et quelles épreuves! Les voilà donc ces jours critiques, où le libertinage de l'esprit et du cœur suit de bien près les premiers moments de la liberté. Jours formidables, où des principes de religion, déjà bien faibles, déjà furieusement combattus par tous les penchants de l'âge et de la nature, vont avoir à soutenir de si rudes assauts, qu'on sera comme forcé de s'y rendre, ou qu'il faudra plus d'un miracle pour n'y pas succomber. Maximes établies, usages reçus, exemple universel, respects humains, sociétés dangereuses, assemblées brillantes, spectacles enchanteurs, flatteries affectées, sympathies touchantes, discours libertins, railleries de la piété, mépris de la religion, sous le nom de la dévotion, enfin, opposition générale de tout ce que l'on voit et de tout ce que l'on entend aux oracles de l'Evangile et aux reproches de la conscience : voilà d'abord les combats qu'il faut essuyer, voilà les ennemis qu'on rencontre dès les premiers pas que l'on fait dans la brillante carrière du monde : ennemis redoutables qu'il faudrait fuir et que l'on veut combattre; ennemis flatteurs qu'on ne combat que faiblement et qu'on serait bien fâché de vaincre; ennemis constants qui ne quittent jamais prise, qui ne se rebutent de rien, et qui reviennent sans cesse à la charge pour tenter un jeune cœur; car telle est, sans rien exagérer, la jeunesse de nos jours, telle sans doute qu'elle n'était pas au temps de nos pères, mais telle que notre siècle devrait rougir de la former.

Hélas! Seigneur, quelle impression tant de traits redoublés ne vont-ils pas faire sur un cœur déjà tout préparé au mortel poison qu'on lui présente, pour le mettre en compromis avec les lois sévères de l'innocence? Peu à peu l'esprit de religion se dessèche et se dissipe; les exercices de la piété devien-

nent ennuyeux et fatigants; la bagatelle et la légèreté prennent la place du sérieux et du solide; on accoutume sa conscience à se taire, et sa bouche à parler le langage de la raillerie et du mépris; on s'aperçoit que l'on s'égare, et l'on fuit son guide; on ne peut se cacher sa faiblesse, et on se donne un air d'esprit fort; on n'a pas encore gagné sur soi de n'estimer point la vertu, et l'on affecte une insultante supériorité au-dessus de ce qu'on appelle personnes simples, régulières, scrupuleuses et dévotes : *Egressus est a filia Sion omnis decor ejus.* (*Thren.*, I, 6.)

Cependant les grandes vérités de la religion perdent de leur poids et s'effacent de l'esprit. On s'éloigne de Dieu, et Dieu se retire. Il parle et moins souvent et moins haut. Au soin du salut succède le goût du plaisir; à la prière, l'indévotion; à l'approche des sacrements, un prétendu respect hypocrite et trompeur; à la méditation importante de sa fin, une idolâtrie de sa figure et une occupation éternelle de sa personne; à la fuite des occasions, une audacieuse sécurité; à la fréquentation des églises, la curiosité des spectacles; aux lectures de piété, des livres d'intrigues; aux utiles entretiens avec les anciens dépositaires de ses premières ferveurs, de maudites confidences avec des âmes corrompues; au travail nécessaire, l'oisiveté du jeu, ou, qui pis est encore, les rêveries de la passion; aux saints cantiques des filles de Sion, les molles chansons des filles de Samarie; à la modestie chrétienne, des airs scandaleux; et, ce qui met le comble à la perversion, succèdent enfin à la délicatesse de la conscience de fausses maximes, un ton railleur et une tranquillité déplorable.

Au milieu de tant d'écueils, on ne craint pourtant point de naufrage : peu s'en faut que le monde ne se plaigne qu'on porte encore trop loin les ménagements et les scrupules. Jésus-Christ, au moins, se plaindrait à tort qu'on n'en fait pas assez pour reconnaître son amour, pour suivre ses exemples, pour profiter de son sang. On s'applaudit à soi-même, et l'on ne rougit point de vanter encore son innocence.

Innocence, grand Dieu! Et pour qui donc nous prend-on, quand on nous tient ce spécieux langage? Comme si nous n'avions pas appris de notre divin Maître que toutes les précautions de l'Evangile ne sont pas de trop pour la conserver; comme si nous ne savions pas qu'elle est le fruit de la retraite, de l'austérité et de la prière; comme si les chrétiens les plus fervents, ceux qu'on traduit sous le nom de dévots, n'étaient pas tous les jours en danger de la perdre; comme si ce qu'il y a de plus pur, loin des périls et caché dans la solitude, ne se plaignait pas encore que les périls l'y viennent chercher; comme si des cœurs trop sensibles, hélas! et trop tendres, pouvaient ne pas aisément s'attacher, et qu'un cœur attaché ne fût pas déjà un cœur coupable; comme si enfin quelques âmes échappées du naufrage ne révélaient ces honteux mystères d'iniquité, sur lesquels on s'efforce de répandre de si belles couleurs et de jeter un voile imposteur d'innocence; voile imposteur, en effet, qui ne les dérobe pas à la connaissance de Dieu ni même à celle des hommes. Trop instruits par leur propre expérience, ils savent assez ce qu'on doit penser de cette innocence de parade et de toutes ces vertus de spectacle, qui ne sont bonnes qu'à sauver les apparences et à imposer aux yeux les moins perçants. Non, non, point d'innocence dans ce commerce dangereux, si ce n'est une innocence au goût d'un monde dépravé, qui ne sait condamner que ce qu'on ne sait point dissimuler, qui compte pour rien l'oubli de Dieu et le mépris du salut, et à qui souvent une mauvaise plaisanterie tient lieu de conviction contre tous les oracles de l'Evangile.

Car allez annoncer cette morale, que nous prêchons ici, dans ces cercles profanes où brille la science du monde; prêchez-leur la fuite de la dissipation et l'amour de la retraite; dites-leur, après Jésus-Christ, que quiconque paraît sur ce théâtre est déjà jugé; qu'il se met au nombre des réprouvés, et qu'il touche à sa perte : de quel air d'indignation serez-vous reçu! ou plutôt, avec quelle injurieuse compassion ne serez-vous pas dédaigné!

Mais quoi! mondains aveugles! sont-ce donc là des vérités si nouvelles et si étranges à des chrétiens? De bonne foi, croirez-vous m'avoir confondu en me disant, à votre ordinaire, d'un ton de pitié, qu'on serait bien à plaindre si tous les élus de Dieu étaient renfermés dans l'enceinte des cloîtres? Non, sans doute, les élus de Dieu ne sont pas tous dans les cloîtres; il s'en trouve dans le monde, j'en conviens, et nous en connaissons. Mais dans le monde licencieux d'aujourd'hui, tel que vous le connaissez, livré au démon du plaisir, du luxe, de l'intérêt; dans le monde adorateur de la fortune et enchaîné à ses autels; dans le monde indifférent pour sa religion, censeur de la piété, tyran des vocations, persécuteur de quiconque ou le fuit ou lui résiste; hélas! ma chère sœur, que les élus y sont rares! et qu'ils s'y font à grands frais! Comptez bien, chrétiens qui vivez dans le siècle, comptez ceux d'entre vous qui ont assez de courage pour contredire par leur conduite toutes les maximes du monde, pour brusquer ses bienséances et ses lois, pour affronter ses mépris, pour essuyer ses insultes, pour souffrir ses injustices, pour soutenir ses persécutions, pour braver sa tyrannie, et qui ne parviennent enfin à avoir la paix avec lui que quand le monde, désespérant de les gagner, leur accorde comme une insigne faveur son indifférence, et les honore d'un parfait oubli; comptez bien les chrétiens de ce caractère, et, en comptant sur ce pied, vous aurez précisément le nombre de ceux qu'on doit regarder parmi vous comme les élus de Dieu dans le monde. Nombre, en comparaison de l'autre, infiniment petit : *Pauci electi* (*Matth.*, III, 16), dit l'Evangile.

l'en dis beaucoup, et je n'en dis peut-être pas assez. Quelque chose de moins, on risque son salut, et l'on n'est plus des élus de Dieu et de ceux qui se sauvent. Car enfin point de prescriptions contre l'Evangile; et l'univers entier, conjuré pour en corrompre les maximes, n'élargira jamais la voie étroite qui seule conduit au ciel, dit Jésus-Christ : *Arcta via est.* (*Matth.*, III, 14.) Ah ! ma chère sœur, on admire votre courage : moi-même je vous en félicite; mais j'admire encore plus, souffrez que je le dise, l'intrépidité de celles qui ne vous suivent pas. Se dire à soi-même : Il faut mourir, et peut-être bientôt; il faut mourir, et quitter pour jamais le monde et tout ce qui m'y attache; il faut mourir, et aller rendre compte à Dieu de ses grâces et de mes œuvres; il faut mourir, et recevoir l'arrêt irrévocable de mon éternité, se le dire sérieusement, et se jeter hardiment dans le parti du monde, tel qu'il est aujourd'hui ! Plusieurs le doivent, parce que Dieu les y appelle et les y place; mais, en vérité, il faut se sentir une vocation bien des fois annoncée, un fonds de religion bien riche, une vertu bien affermie, et surtout une générosité d'âme que, par un renversement bien déplorable, on trouve presque toujours dans celles qui fuient le danger, et presque jamais dans celles qui affrontent le combat.

Monde injuste ! tu te trompes donc dans tes jugements sur la première condition du choix d'un état de vie; tu ne juges jamais une vocation pour la retraite assez bien éprouvée; et tu triomphes injustement quand, à force de délais, d'artifices, de persécutions, tu réussis à la détruire : comme si une bonne vocation ne pouvait pas aisément se perdre ! Témoin ce jeune homme de bonne volonté dont parle l'Evangile, que Jésus-Christ appela, et qui d'abord docile à sa voix, refusa de le suivre, quand il lui dit qu'il fallait préalablement tout quitter : *Abiit tristis; erat enim habens multas possessiones.* (*Matth.*, XIX, 22.) Mais s'agit-t-il d'entrer dans ces engagements, tu ne demandes jamais si la vocation est bien assurée, et si l'on a bien pensé, en s'engageant dans tes chaînes, à quoi l'on va s'exposer. Tu crois que pour être du monde il suffit de lui vouloir plaire et de lui plaire en effet, quoique ce soit là souvent une raison de n'en être pas. Sur ce principe, hélas ! pour une vocation douteuse dans le cloître, combien de fausses dans le monde ! Trop de goût pour tes charmes, trop de disposition à s'en laisser éblouir, trop d'intelligence d'un cœur faible avec tes séduisantes tentations, trop peu de crainte de tes caresses, trop de respect pour tes lois : c'est là d'ordinaire, selon toi, pour entrer dans le monde, la plus infaillible de toutes les vocations; et c'est là peut-être au fond la meilleure pour s'en retirer. Heureuses au moins celles de ce caractère que le Seigneur attire de bonne heure dans l'asile assuré de la religion !

Mais si toutes ne s'y sentent pas appelées, que toutes apprennent au moins ce qu'elles ont à craindre, et jusqu'où elles doivent porter l'éloignement et la fuite. Qu'elles demeurent dans le monde, puisqu'elles croient que Dieu les y veut, mais qu'elles s'attendent à s'y sauver difficilement et avec de grandes précautions. Qu'elles se convainquent qu'il n'est point pour elles d'occasions médiocrement dangereuses. Qu'elles comptent sur des combats et plus rudes et plus opiniâtres que tous ceux de la religion la plus austère. Qu'elles se défient d'elles-mêmes, surtout quand une confiance téméraire commencera à affaiblir une juste crainte. Qu'elles se défendent avec courage d'un maudit respect humain qui les intimidera, d'un attachement naissant qui les flattera, d'un dégoût subit de la prière qui les saisira, d'un chagrin mélancolique qui les rongera, d'une croix domestique qui s'appesantira, d'une fortune brillante qui les éblouira. Qu'elles ne fassent jamais l'essai de ce qu'on appelle les plaisirs innocents du monde, fêtes, spectacles, assemblées, n'y prissent-elles que l'ébauche et la teinture de la passion; n'en revinssent-elles que moins disposées au recueillement, plus avides de la dissipation, plus portées même à une sombre rêverie et à une noire inquiétude, funestes présages d'ordinaire et préludes inséparables des premiers écarts ! Hélas ! leur salut, dès lors, est en grand danger, et, pour surcroît de désolation, leur retour à Dieu bien difficile.

Quel bonheur pour vous, ma chère sœur, que Dieu vous enlève à tant de risques et à tant de peines tout à la fois ! Et voilà la source de cette joie chrétienne que témoignent en ce jour ceux qui prennent part à votre sacrifice. Celui dont vous avez reçu le noble sang qui coule dans vos veines, et à qui vous devez une éducation plus précieuse que la vie, instruit mieux que vous par son expérience des dangers et des amertumes du siècle, règle sa joie paternelle sur sa tendresse chrétienne. Il apprend au monde, par sa constance, qu'un père qui sacrifie à Dieu une fille devenue sa gloire, sa consolation, son soutien, reçoit de son Dieu plus qu'il ne lui donne. Il vous conduirait en tremblant au milieu des périls qu'il évite; il vous mène en triomphe dans l'asile qu'il vous envie. Je pourrais parcourir de la sorte le reste d'une famille chrétienne, et vous dire que depuis l'état du mariage qu'on y honore jusqu'à celui des vierges qu'on y voit, tous, au fond, applaudissent à votre choix, et se font plus d'honneur de donner à Jésus-Christ une épouse de leur sang que de remplir la ville, la cour et le monde, comme elles font, de l'édification de leurs vertus, que de voir leur sang et leur postérité dans les plus hauts rangs du monde. Ce sont là, ma chère sœur, dans toutes les personnes à qui vous appartenez, des sentiments conformes aux vôtres. Justes sentiments que leur inspire, comme à vous, la connaissance du monde que vous quittez, et que je vais fortifier en peu de mots par le portrait de la religion où vous entrez.

—

SECONDE PARTIE.

D'où peuvent, je vous prie, venir aux gens du siècle les sombres et noires idées qu'ils se forment presque tous de l'état religieux? et pourquoi, à la place des félicitations que devraient recevoir les parents et les amis d'une vierge chrétienne qui se consacre de bonne heure au Seigneur, vient-on leur faire, à la honte du christianisme, de pitoyables condoléances, et ne croit-on avoir à leur porter que des paroles de consolation? Ah! sans doute, ma chère sœur, c'est que dans la comparaison que ces hommes de chair et de sang ont coutume de faire entre le monde qu'ils aiment et le cloître qui les effraye, ils ne font entrer pour rien la nécessité commune à tous les états de travailler à son salut et d'assurer son éternité. Rétablissez, mondains injustes, toujours plus portés pour le monde que pour votre Dieu, si toutefois vous en avez d'autres que le monde; rétablissez dans vos esprits les vérités fondamentales de votre foi; souvenez-vous seulement que cette nouvelle épouse de Jésus-Christ n'a point d'autre Dieu et n'aura point d'autre juge que vous, et que vous avez le même Evangile et les mêmes prétentions qu'elle. Sur ces principes, que vous n'oseriez contester, entrez en éclaircissement avec nous, et examinons ensemble la justice prétendue de vos préférences si peu chrétiennes.

Tout chrétien est obligé par état de renoncer au monde. Tel est, vous le savez, son premier et son plus essentiel engagement: *Abrenuntio mundo*. Mais tous n'ont pas l'avantage de trouver dans ce renoncement commandé l'assurance et la félicité que procurent la douceur de la retraite et la sûreté du cloître. Un chrétien, retenu dans le monde par sa vocation, peut et doit renoncer au monde, parce qu'il doit et peut se sauver. Mais le monde de tous côtés l'investit et le rappelle; toujours à portée de le voir et de l'entendre, toujours il doit craindre de le croire et de le suivre. Sans cesse aux prises avec cet ennemi de son âme, il est difficile qu'il sorte toujours victorieux du combat. Vouloir se sauver, et, à le bien prendre, ne vouloir rien autre chose, c'est un point nécessaire au salut. Mais le vouloir toujours aux dépens même de sa réputation et de son intérêt; le vouloir toujours, environné que l'on est d'une foule d'occupations qui dissipent; le vouloir toujours dans le sein d'une nation dépravée et corrompue, qui ne le veut pas pour elle, qui se fait honneur de ne le vouloir pas, qui prend à tâche de persécuter à outrance quiconque le veut plus qu'elle, ah! ma chère sœur, que de dangers! ou tout au moins que de peines! quel danger de ne pas résister au torrent! et quel martyre si l'on y résiste comme il faut! Opposons seulement le cloître au monde par ces deux endroits, et jugeons lequel des deux états mérite le mieux nos alarmes.

J'aperçois dans ces saintes retraites une troupe choisie d'innocentes vierges, séparées du monde et consacrées à Dieu. Vous les plaignez, mondains, et elles vous plaignent. Mais dites-nous donc ce que vous pensez de leur état, ou plutôt apprenez de nous ce que vous devez penser vous-mêmes du cloître. Ah! ce sont proprement elles qui, touchées des invitations du Sauveur, et charmées de ses exemples, se chargent, sans balancer, de tout le poids de son joug salutaire. Elles apprennent de leur divin Epoux à se livrer elles-mêmes de rigoureux combats. Mais le prix de leurs victoires est la paix inaltérable de leurs âmes, et leurs guerres continuelles contre les ennemis de l'innocence se terminent toujours par le plus délicieux repos. Les mondains, au contraire, et les partisans du siècle, sont des lâches volontaires que le joug du Seigneur effraye. Ils le secouent avec indocilité, et, à la place de ce joug si doux, qui fait les saints, ils se soumettent à celui d'un tyran, qui en fait des païens et qui les accable à pure perte.

Dans le monde, quand on se livre à sa séduction (et qu'il est rare de ne s'y livrer pas!), on se damne infailliblement, et l'on se damne en portant des croix bien plus rudes que celles qui sauvent les amis de Dieu en religion.

Dans la religion, quand on en prend l'esprit (et pourquoi ne l'y prendrait-on pas?), on se sauve à coup sûr, et l'on goûte, en se sauvant par la route même de la croix, les prémices délicieuses du bonheur éternel, qu'on achète, qu'on mérite et qu'on attend.

Dans le monde, la différence n'est guère que du plus au moins de péchés et de corruption. Dans la religion, on ne connaît de distance que du plus au moins de ferveur et de perfection.

Dans le monde, il faut un courage plus qu'héroïque pour ne se pas laisser entraîner au torrent qui précipite. Dans la religion, il faudrait une lâcheté bien déplorable pour ne se pas joindre à la multitude qui édifie.

Dans le monde, pour se sauver, il faut prendre une route solitaire, et soutenir avec une sainte fierté les regards insultants d'une foule impie de spectateurs critiques. Dans la religion, pour se perdre, on aurait trop à combattre, et l'on ne pourrait faire de société.

Dans le monde, pour retourner à Dieu, après ses égarements, il faut se résoudre à n'avoir plus de paix avec des passions fières de leur empire et jalouses de leur ancienne domination. Dans la religion, si l'on fait un faux pas, tout avertit, tout soutient, tout relève, et l'on n'a pas le temps de s'enfoncer dans l'abîme.

Dans le monde, les plaisirs dérangent, et les devoirs mêmes de l'état se tournent en distractions. Dans la religion, tout recueille, et les délassements même innocents se changent en de pieux exercices.

Dans le monde, en un mot, tout est empêchement, tout est obstacle; et dans la religion, tout est moyen, tout est facilité. Sur ce simple parallèle, ma chère sœur, applaudissez à votre assurance; jugez de notre joie par la vôtre, et approuvez la part que nous y prenons. Ce n'est pas que j'ignore

qu'il est des dangers jusque dans le sein de la retraite, et qu'il s'y fait quelquefois des chutes qui étonnent. Mais, après tout, elles n'étonnent que parce qu'elles sont rares, et l'on sait les raisons qu'a le monde de les faire tant valoir dans le public. Quoi qu'il en soit, si ce malheur est à craindre, et s'il nous doit tenir dans une sainte frayeur, ne puis-je pas, ma chère sœur, vous annoncer sans présomption, qu'avec la grâce d'un Dieu Sauveur, votre époux, ce malheur ne vous regarde pas. Que ce soit là la juste punition de ces épouses infidèles qui n'offrent à Dieu qu'à regret un sacrifice à demi-volontaire et à demi-forcé, qui partagent leur cœur qui veut se ménager, et qui capitulent, pour ainsi dire, avec leur Maître. Je n'en suis point surpris.

Mais vous, ma chère sœur, qui, même avant votre entière séparation du monde, lui faisiez sentir qu'il n'était pas digne de vous; vous, dont une sage maturité et de sérieuses réflexions ont préparé toutes les démarches; vous, dont la ferveur, au jugement même des plus scrupuleuses dispensatrices de leurs suffrages, a égalé la longueur des épreuves; vous, qui avez choisi pour retraite le règne de la miséricorde, le sanctuaire de la religion, le séjour de l'innocence et l'école de la piété; vous enfin qui allez vivre, si j'ose m'exprimer ainsi, sur la terre, dans la société des anges; ah! je puis bien vous en répondre; oui, sans doute, vous remplirez l'attente du ciel, vous éprouverez que pour les âmes de bonne volonté la religion, en devenant l'asile de la sûreté et du salut, devient encore le séjour de la douceur et de la consolation. Second avantage.

En effet, ma chère sœur, comme dans toutes les conditions de la vie, depuis les palais des rois jusqu'à la cabane des bergers, tout chrétien est par état le disciple d'un Dieu crucifié; partout aussi il trouve sa croix à porter; l'on n'est chrétien qu'à ce prix, et l'on ne devient saint qu'à titre de souffrances. Mais croix pour croix, il y a longtemps qu'on l'a dit; celles qui sauvent sont bien plus légères que celles qui damnent, et, pour dire quelque chose de plus, souffrances pour souffrances, celles qui sauvent en religion ne sont ici rien, en comparaison de celles qui sauvent dans le monde.

Car quelle illusion d'abord de s'imaginer que nous ayons, nous autres religieux, des croix à porter qui ne regardent pas tous les chrétiens. C'est partout le même Evangile. Dans l'un et dans l'autre état, la vigilance est nécessaire, la mortification commandée, la victoire des passions et la haine de soi-même indispensable.

Mais avec une entière égalité dans l'obligation, quelle différence dans la pratique! Oui, mon Dieu! il faut l'avouer, et l'expérience en fait convenir, il est bien plus aisé de renoncer à tous les plaisirs que de se modérer dans leur usage; de ne posséder point de richesses que de les posséder sans attache ou de les perdre sans désespoir; de vivre sans prétention que de vivre sans envie, de se tenir éloigné de tout charme que de ne pas s'en laisser éblouir; d'être à couvert des traits de la satire que de les mépriser; d'être hors de la portée de tout respect humain que d'en triompher à toute heure; d'obéir que de commander; en un mot, de garder les conseils dans la religion que d'observer dans le monde comme il faut les préceptes : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* (*Matth.*, XIX, 17.)

Il est vrai cependant, et je ne prétends pas ici le dissimuler : il est vrai que dans la religion, surtout aux jours de nos premières épreuves, nous nous trouvons comme transplantés dans une terre étrangère, dont les fruits, quoique salutaires, paraissent d'abord un peu amers, et causent de temps en temps quelque dégoût à la nature. Il est vrai que nos premiers combats sont plus brusques, plus vigoureux, plus fréquents que les autres. Il est vrai que nous nous y faisons à nous-mêmes une guerre plus sérieuse que dans le monde, qu'on nous porte sans pitié des coups bien durs à l'amour-propre, et qu'on nous apprend même à nous en porter de mortels. Mais qui le croirait? et le monde voudra-t-il bien s'en rapporter à notre témoignage? C'est dans cette espèce de cruauté, ce semble, impitoyable; c'est dans notre rigueur à nous combattre et à nous détruire que se trouve le germe de la paix et la douceur de nos tranquilles années. Nous enchaînons nos ennemis; et nous en faisons nos esclaves. Les mondains plus délicats que nous les épargnent. Mais ils ne tardent guère à sentir qu'ils ont autant de maîtres que de désirs; autant de tyrans que de passions; autant de bourreaux que de vices. Sans aller plus loin, voilà deja leurs croix plus pesantes que les nôtres.

Que serait-ce maintenant, si outre ces croix générales que nous imposent également à tous et la corruption de la nature, que nous avons à corriger, et la sainteté du nom chrétien, que nous sommes chargés de soutenir, je venais à comparer les croix propres de notre état avec celles que nous voyons se répandre sur les états du monde les plus florissants? quelle différence, grand Dieu! et que bientôt ces épines, dont on nous croit environnés, se changeraient à nos yeux en fleurs et en couronnes! Donnez-moi dans le cloître une vierge chrétienne, consacrée sans réserve à un Dieu, son Epoux, fidèle à tous ses engagements et incapable de jeter un regard jaloux sur le monde qu'elle a quitté, telle, en un mot, que vous allez devenir, ma chère sœur; et dites-moi d'où lui pourraient venir ces coups accablants, sous lesquels nous voyons gémir tous les jours, se désespérer même la plupart des esclaves du siècle? Non, je ne vois plus rien ni au dedans, ni au dehors, qui puisse l'affliger, ni troubler son repos. Au dedans, soumission, dépendance, assujettissement, règles, observances, je le sais. Mais ce sont d'aimables liens de son choix, et qu'elle chérit; ce sont de belles chaînes du goût de Dieu, et qui l'honorent bien plus qu'elles ne

la captivent. Au dehors, indifférence, oubli, mépris, persécutions même et outrages : je le crois. Mais elle s'y est attendue, et elle y reconnaît avec consolation le glorieux apanage de l'épouse fidèle d'un époux crucifié. De tout côté dépouillement, humiliation, anéantissement, mort et sacrifice. Il est vrai, et vous n'en direz jamais tant qu'elle ne cherche à s'en procurer davantage. Mais après tout, on n'est guère sensible à la privation d'un bien, quand on ne tient point à sa possession. On ne regrette point une agréable nourriture, dont on connaît le poison. Et en se dépouillant de tout, comme on fait dans le cloître, on quitte bien moins les douceurs de la vie que les épines qui les environnent.

Dans le monde, ma chère sœur, ah ! souffrez que je vous épargne ce détail douloureux, et que je laisse au monde lui-même à vous faire de ses peines une peinture toute propre à vous faire récrier sur le bonheur de votre fuite, où voit-on dans ce perfide séjour des épouses sans affliction, des mères sans désolation, des riches sans amertume, des grands sans humiliation? Dans notre siècle même si trompeur, où tout brille d'un éclat imposteur, dans ce siècle si fécond en fortunes rapides et précipitées, où sont les nouveaux riches qui ne craignent pas un changement de scène? les nouveaux grands, qui n'aperçoivent pas le penchant de leur ruine? les nouveaux heureux, en un mot, sans frayeur, sans inquiétudes, sans alarmes? Du plus ou moins, voilà de quoi l'on ne s'exempte point dans le cours de la vie; voilà sur quoi l'on doit compter, au moment qu'on prend l'établissement, en apparence le plus solide. Votre état seul, ma chère sœur, et par cet endroit quelle préférence ne mérite-t-il pas? votre état seul vous met à couvert de ces croix accablantes, de ces séparations violentes que causent de grands attachements, et de ces funestes revers qu'annoncent pour l'ordinaire les caresses trop empressées d'une fortune changeante et volage.

Mais enfin, les croix de part et d'autre fussent-elles égales, ce qui n'est pas, et les peines pussent-elles se compenser, prétention dont l'expérience ne nous permet pas de convenir ici, au moins ne doit-on pas nous disputer l'avantage du côté des vraies douceurs et des solides consolations.

Je dis des vraies douceurs et des solides consolations. Car nous serions bien à plaindre, ma chère sœur, si la satisfaction des sens, si les délices du corps, si le luxe des habits, la magnificence des équipages, le cortége des domestiques, le faste des maisons, le fracas des assemblées, le tumulte des spectacles, si les titres et les honneurs du monde, si les commodités mêmes et les aises de la vie, avaient fait jusqu'ici, ou pouvaient faire les vrais heureux sur la terre. Mais il y a déjà longtemps que les hommes avides de leur bonheur, courent sur les pas les uns des autres, dans cette trompeuse carrière, sans qu'aucun d'eux ait pu parvenir au terme de la félicité. Non, jamais le cœur humain ne se rassasiera d'une béatitude si légère. Créé pour un contentement plus solide, il ne cherche jamais avec plus d'attention l'objet de son repos que quand il possède tous les biens où il se flattait de le rencontrer, et où il ne le rencontre pas en effet.

Il faut donc prendre une autre route : et c'est celle, ma chère sœur, où nous vous voyons entrer avec tant d'ardeur et de courage. Route, à la vérité, dont l'entrée est épineuse et difficile, et qui ne présente d'abord à nos yeux que des vestiges arrosés de sueurs, quelquefois même teints du sang des voyageurs qui nous y précèdent. Mais ne vous laissez point effrayer, chère épouse de Jésus-Christ, suivez sans faiblesse vos compagnes et vos guides, qui du sein du repos, où elles sont déjà parvenues, ne cessent de vous dire qu'après quelques combats livrés dans le désert, bientôt vous découvrirez, comme elles, une terre de promission, où le miel et le lait coulent de toutes parts en abondance; et où l'onction la plus douce sort de la dureté de la pierre; je veux dire de la sévérité même de la règle qu'on y pratique; qu'une imagination captivée par la retenue des sens se remplit bientôt après des images les plus pures et les plus belles; qu'un corps réduit en servitude, courbé et atténué sous le joug, acquiert un genre de vigueur préférable aux délices de la vie; qu'un esprit assujetti par un saint recueillement, et ramené à l'ingénuité de l'enfance par la perte d'une raison trop humaine, commence à devenir propre aux douces communications de l'esprit de Dieu; qu'une volonté enchaînée par des vœux se trouve d'autant plus libre qu'elle se tient plus resserrée dans ses liens méritoires; qu'une épouse de Jésus-Christ goûte une douceur inexprimable dans l'amertume du calice, qu'elle partage avec son époux; que dans le séjour de la religion les horreurs du Calvaire, et les joies du Thabor se trouvent divinement réunies; qu'au milieu de la fournaise d'un feu purifiant souffle un vent plus agréable que tous les zéphyrs ; que l'on y est rafraîchi par la douce rosée du ciel, et consolé par la visite des anges; qu'il y a pour les âmes fortes une espèce de mystérieux martyre où la blessure qu'elles sentent est plus délicieuse mille fois qu'elle n'est douloureuse ; qu'il est enfin pour les chastes amantes du Sauveur (surtout pour les habitantes du Carmel) une nature de plaisirs divins et une sorte de saintes voluptés que toutes les révolutions de la terre et tous les efforts de l'enfer ne sont pas capables d'altérer (qui les fait écrier sans cesse avec leur sainte Mère : ou souffrir, ou mourir : *Aut pati, aut mori*). Plaisirs divins, saintes voluptés, qui sont les avant-goûts et les gages des félicités éternelles !

Mais quel langage, grand Dieu, pour les esclaves du monde ! Ils ne nous entendront pas. Qui peut même s'assurer qu'ils n'abuseront pas, par une critique maligne, du choix innocent de ces expressions figurées de

l'Ecriture, pour traiter notre bonheur de bonheur imaginaire !

N'en disons donc pas davantage, ma chère sœur, attendons que l'Esprit saint, touché de votre correspondance, se fasse lui-même votre Maître dans cette école sublime de l'amour divin. Qu'il vous suffise aujourd'hui des premiers rayons de sa lumière, que sa bonté a déjà fait briller sur vous, comme l'aurore d'un plus grand jour. Et souvenez-vous seulement que, s'il est pour les âmes communes des adoucissements et des consolations, c'est aussi aux vierges innocentes, détachées, généreuses, comme vous, que se réservent les faveurs des amantes, et les caresses des épouses.

Que vous êtes donc heureuse, ma chère sœur, et qu'il nous convenait bien d'applaudir à votre bonheur, en dépit des murmures et de la compassion du monde ! Fasse le ciel que vos heureux progrès dans cette sainte carrière, où vous entrez d'un air si satisfait et si content, soutenus par le zèle infatigable de tant de surveillantes éclairées, que votre Epoux vous donne ici pour maîtresses et pour guides; animés par les exemples édifiants d'une multitude de vertueuses compagnes et de sœurs ferventes; aidés par les prières de tant de chœurs comparables aux chœurs des anges, vous conduisent en paix jusqu'à la consommation de votre sacrifice, et après une vie sainte dans le séjour de la vertu, à une éternité bienheureuse dans le sein de la gloire. *Amen.*

SERMON II

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Egredere de terra tua, et de cognatione tua, et de domo patris tui, et veni in terram quam monstravero tibi. (*Gen.*, XII, 1.)

Sortez du lieu de votre naissance, quittez le sein de vos parents, abandonnez la maison de votre père, et venez dans la terre que je vous montrerai.

Ce premier commandement que Dieu fit aux pères de tous les fidèles pour éprouver sa foi, et le disposer à des épreuves encore plus pénibles, vous l'avez pris pour vous, ma chère sœur, comme l'essai de votre vertu et le commencement de votre sacrifice. Ce premier acte d'obéissance qu'Abraham pratiqua en s'éloignant de sa patrie pour aller dans une terre étrangère, vous l'avez accompli à la lettre en vous séparant du monde pour venir ici chercher la retraite. Le lieu que vous avez quitté est le lieu de votre naissance, la demeure de vos proches, la maison de votre père : *Egredere de terra tua, et de cognatione tua, et de domo patris tui :* celui où vous êtes entrée est une terre toute sainte que Dieu lui-même vous a découverte par ses divines lumières, et où il vous a conduite par un secret mouvement de sa grâce : *Et veni in terram quam monstravero tibi.* Vous avez donc imité la généreuse résolution de ce saint Patriarche, et je remarque avec plaisir dans vos premières démarches tous les traits de ferveur qui ont consacré ses premiers pas. Sa promptitude à écouter les inspirations du ciel, sa fidélité à répondre aux desseins de Dieu, son courage à en surmonter les obstacles. Comme lui vous n'avez pas balancé sur la difficulté des liens que vous aviez à rompre, vous avez brisé tout à coup les nœuds du monde qui vous étaient les plus chers, et avec eux tout ce qui pouvait vous y retenir captive. Non plus que lui vous n'avez pas hésité sur le choix de votre asile; vous avez d'abord fixé vos yeux sur ce séjour sacré où les éminentes leçons de piété que vous y avez déjà reçues et qui vous en ont donné une si haute estime, les grands modèles de perfection que vous y avez vus et qui vous en ont facilité la pratique, les heureux penchants à la religion que vous y avez portés et que vous avez sentis croître de jour en jour, ont été pour vous les marques sûres d'une vocation toute divine. Pour la suivre, vous n'avez consulté ni votre tendresse, ni la tendresse de vos proches; Dieu seul a été votre guide et sa voix votre oracle. Sa volonté suprême a triomphé des inclinations de la nature, son divin amour a vaincu les attraits du sang, et ses conseils évangéliques l'ont emporté sur tous les vains discours du monde. On a eu beau vous représenter de sa part les austérités du cloître, les mortifications de la vie religieuse, les suites d'un engagement exposé, dit-on, à de longs repentirs; vous avez courageusement rejeté toutes ces vues trop humaines, et vous avez jugé qu'il valait mieux s'en rapporter à Dieu, qui vous appelait à lui pour être sa conquête et son épouse, que d'en croire les hommes qui vous attiraient au monde pour vous en faire l'esclave et la victime.

Que vous reste-t-il donc maintenant, et qu'est-ce que Dieu demande aujourd'hui de vous? d'achever à sa gloire ce que vous avez commencé par sa grâce, de lui jurer aux pieds des autels une foi éprouvée par deux années entières de ferveur; de lui consacrer à jamais un cœur dont il a déjà les prémices; trop heureuse, ma chère sœur, de vous donner irrévocablement à lui dès la pointe de vos plus beaux jours. C'est pour vous affermir dans ces justes sentiments de reconnaissance que je vais vous faire voir la sagesse de votre choix et les avantages qu'a l'état que vous embrassez pour toujours sur celui que vous avez quitté. Vérité pour vous, ma chère sœur, bien consolante, et dont vous avez déjà goûté les solides douceurs; vérité bien sensible à toutes ces vierges vertueuses dont le contentement aussi vif qu'au premier jour vous répond de la durée de votre bonheur; mais vérité bien inconnue à la plupart des chrétiens qui m'écoutent, et qui peut-être, après avoir blâmé votre entreprise, viennent encore ici plaindre votre sort. Pour les détromper, j'ai besoin des lumières du Saint-Esprit : demandons-les par l'intercession de son épouse, qui, par un privilége spécial en vous recevant au nombre de ses filles chéries, devient aujourd'hui votre mère. *Ave, Maria.*

Quelle différence, ma chère sœur, entre la vie que l'on mène dans le siècle et celle que l'on passe en religion ! Je ne veux, pour en juger comme il faut, que le premier coup-

d'œil. L'une, tumultueuse et dissipée, traîne avec elle mille embarras et mille obstacles; l'autre, paisible et retirée, ne s'occupe que du soin de servir Dieu. Dans l'une, on ne soupire qu'après des plaisirs grossiers et terrestres ; dans l'autre, on en goûte de spirituels et de divins. Dans le siècle, le salut est environné d'écueils, toujours en danger de faire un triste naufrage ; il est dans la religion comme dans un port assuré à l'abri de la tempête et de l'orage : vous ne l'ignorez pas, chères épouses de Jésus-Christ; et vous, vous ne l'éprouvez que trop, tristes esclaves du monde ! les embarras du siècle vous détournent du service de Dieu ; l'attache aux plaisirs du siècle vous empêche de goûter Dieu ; les rencontres funestes du siècle vous mettent à toute heure au hasard de perdre Dieu. Voilà les inconvénients où le siècle vous engage, et dont la religion vous délivre ; car les exercices de piété qui sont difficiles dans le monde sont faciles dans la religion. Les goûts spirituels qui sont inconnus aux gens du monde sont ordinaires dans la religion : le salut qui est exposé dans le monde est plus en sûreté dans la religion. Voilà, ma chère sœur, les avantages que vous trouvez dans votre heureuse condition : la facilité de servir Dieu, le plaisir de goûter Dieu, l'assurance de posséder Dieu. Trois prérogatives de la vie religieuse qui vont faire les trois points de son éloge, justifier votre choix et vous animer à la profession. Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Dans le monde comme dans la religion, l'on peut et on doit servir Dieu : dans l'un et l'autre état, c'est là la grande affaire. C'est même l'affaire unique; mais il s'agit de voir où elle est plus facile, dans le monde où les occupations partagent, où les inquiétudes agitent, où le tumulte distrait, où les liaisons captivent, où les exemples séduisent : que d'obstacles au service de Dieu ! Dans la religion tout y conspire, tout le favorise : la sainteté des exercices que l'on pratique, le dégagement des inquiétudes dont on est à couvert, la tranquillité du lieu que l'on habite, la piété des personnes avec qui l'on vit, l'héroïsme des actions que l'on voit. Pesons, Mesdames, tous ces avantages de notre état : je commence par la sainteté des exercices que l'on y pratique.

Peut-on comparer les occupations du monde et celles de la religion, sans envier le bonheur de l'une, et déplorer le malheur de l'autre? quelle bassesse et quelle vanité dans ce qui absorbe un esprit mondain, et en même temps quel dérangement et quel désordre ! Quelle noblesse et quelle solidité dans ce qui occupe une âme religieuse ! et tout ensemble quel arrangement et quel ordre ! Si j'entre dans le détail des affaires du siècle : je vois, l'un embarrassé à étendre ou à conserver, à défendre ou à disputer les limites ou les droits d'une acquisition ou d'un héritage, misérable morceau de terre dont il emprunte le titre et le nom, et auquel il prodigue ses soins et ses peines ! Je vois l'autre attentif à soutenir une vaine préséance, une distinction chimérique, un honneur imaginaire que l'on doit et que l'on rend non pas au mérite de sa personne, mais aux apparences de sa dignité : ou tout au plus au hasard de sa naissance. Je vois celui-ci attaché à ménager le plus léger intérêt, à recueillir le moindre profit, à faire valoir le plus faible produit d'un bien dont il paraît bien plus l'économe et le gardien que le possesseur et le maître. Je vois celui-là aussi régulier à faire sa cour qu'on la lui fait régulièrement à lui-même ; de patron qu'il est, devenir suppliant à son tour, et ne s'élever si haut sur la tête des uns que parce qu'il est des premiers à ramper aux pieds des autres. Mon Dieu ! que ces occupations devraient paraître humiliantes et onéreuses à des âmes destinées à n'adorer et à ne servir que vous seul ! Voilà cependant à quoi se passe la vie de ces hommes importants du siècle qui traitent tous les solitaires de gens inutiles et tous les monastères de lieux d'oisiveté : qui demandent tous les jours à quoi bon tant d'établissements religieux dans le monde, et qu'est-ce que l'on y fait de si nécessaire? Ah! répond un saint Père : l'on y fait ce que tout chrétien devrait au moins désirer de faire. On n'y est occupé ni de richesses périssables, ni de gloire passagère, ni de fortune temporelle et fragile, pitoyables occupations, dit ce Père, qu'on peut appeler de vraies inutilités. Ici tout est noble, tout est grand, tout est saint, tout se sent de la majesté du Maître que l'on y sert : on y honore son domaine souverain, on y contemple ses grandeurs adorables, on y médite ses merveilles infinies, on y chante ses louanges éternelles, on y publie ses immortels bienfaits, on y étudie, on y exprime ses divines perfections, on y fléchit sa colère, on y désarme son bras irrité, on y touche son cœur paternel, on y rappelle ses anciennes miséricordes, en un mot on y fait sur la terre ce que font les bienheureux dans le ciel : et le cloître, par la sainteté de ses exercices, est en quelque sorte un paradis commencé. Mais, quoi ! me direz-vous, ces pieux exercices ne sont-ils praticables que dans le cloître ? et dans le monde ne peut-on donc pas s'en occuper? encore une fois, on le peut et on le doit, mais le fait-on? est-il même aisé de le faire? car, outre la bassesse naturelle aux occupations mondaines qui les attache uniquement aux sordides intérêts de la terre, n'y voit-on pas régner un dérangement éternel qui les détourne incessamment des solides intérêts du ciel. N'est-ce pas la plainte ordinaire des gens du siècle? quand on les presse de satisfaire à leurs plus pressantes obligations et qu'on leur reproche avec justice de donner tant au commerce des hommes, tant à l'avancement de leur fortune, et pas le moindre

instant au service de Dieu, quelle est leur excuse la plus ordinaire? ne nous allèguent-ils pas incontinent les engagements nécessaires de leur condition, comme des obstacles continuels aux fonctions de la piété? Le monde, disent-ils, est une région si féconde en embarras et en affaires; pour peu qu'on y ait de liaison et d'habitude, on y trouve à toute heure cent sortes d'occupations qui dérangent ou qui abrégent les exercices de la religion. Comment voulez-vous, par exemple, qu'un homme, qu'une femme du monde chargés du pénible détail, l'un d'un emploi public, l'autre des soins domestiques; obligés par état de remplir tous les devoirs de la société, redevables à leurs proches, à leurs alliés, à leurs amis, à leurs enfants, à leurs inférieurs, à leurs égaux, à leurs maîtres: au milieu de tous ces soins accablants qui, loin de disposer au recueillement, portent naturellement à la dissipation, comment voulez-vous qu'ils aient le loisir et la liberté de s'appliquer comme il faut aux objets importants de l'autre vie? C'est beaucoup pour eux d'y donner en passant quelques moments courts et précipités: car, de vouloir y destiner un temps fixe et réglé, c'est assez pour que tous les contre-temps imprévus viennent en foule s'y placer. Une affaire en attire une autre. Il s'en forme un enchaînement habituel: et si quelque court intervalle en échappe, n'est-il pas naturel que ce soit pour se divertir et se délasser?

Ainsi raisonnent, ainsi vivent la plupart des gens du monde, et j'avoue ici de bonne foi qu'en les blâmant en public, je les plains en secret. D'autant plus à plaindre, en effet, que ces excuses si plausibles en apparence, ne les justifient point devant Dieu qui veut absolument, et à quelque prix que ce soit, une entière préférence pour son service: *Quærite primum regnum Dei.* (*Matth.*, VI, 33.) Or, ce n'est guère que dans la religion qu'il est facile de la lui donner cette juste préférence. Là, le service de Dieu est non-seulement la principale affaire, mais encore l'unique occupation: en sorte qu'il est aussi difficile d'y manquer qu'il est aisé de n'y pas vaquer dans le siècle. Là, l'ordre règne jusque dans les devoirs même de la piété, et la pratique de l'un ne peut troubler l'exercice de l'autre, parce que chacun d'eux a son temps prescrit, et son heure marquée, son cours et ses bornes. Là, les actes des vertus se succèdent et se disposent les uns aux autres, la lecture à la méditation, la méditation à la prière, la prière à la participation des sacrements et le changement de bonnes œuvres en est proprement la seule distraction. Dans la vie du monde, vous le savez, hélas! Il n'y a que trop de ces heures perdues prodiguées au repos, aux ajustements, aux repas, aux visites, au jeu, aux conversations: et le mal est que ces heures, si vous voulez indifférentes, abrégent étrangement les bonnes et diminuent excessivement le temps du service de Dieu. Hélas! qu'une âme sérieusement occupée de ces bagatelles est bien peu capable de penser à rien de sérieux, dit saint Chrysostome! Comme c'est, selon le monde, sa principale gloire, c'est aussi selon elle sa principale occupation; une âme religieuse, en se délivrant pour jamais de cet étalage de parures et de tout cet attirail de vanité, a trouvé le secret de ménager au service de Dieu bien des heures précieuses que les autres prodiguent aux bienséances du monde. Ses vertus sont désormais ses seuls ornements, et ses saintes œuvres, ses uniques parures. Il en est de même des autres besoins du corps qui, dans le monde, nuisent, et qui, dans la religion, contribuent même au service de Dieu: là la nature, ici la grâce en profite, et ce qui dans le siècle est matière de péché, devient, en religion, occasion de vertu. La tempérance et la frugalité y règlent les repas, l'obéissance et la nécessité y fixent le repos; l'un et l'autre y sont toujours assaisonnés de la mortification chrétienne, et l'on peut dire que la première différence qui se trouve entre les deux états, dont je parle, c'est que la vie mondaine corrompt et dérobe souvent à Dieu les actions les plus saintes; au lieu que la vie religieuse sanctifie même les actions les plus humaines et les consacre toutes au service de Dieu: premier avantage.

Mais je veux que les personnes du siècle puissent rompre aisément le cours embarrassant de leurs occupations profanes pour s'appliquer comme il faut à ce qui est du service de Dieu, peuvent-elles au moins sans peine calmer les inquiétudes qui les en retirent? Autre obstacle: car c'est un oracle de Dieu, qu'on ne le trouve pas dans l'agitation et dans le trouble: *Non in commotione Dominus.* (III *Reg.*, XIX, 11.) Les distractions volontaires de l'esprit, et les justes partages du cœur l'en éloignent: or, que de distractions inquiètes! que de cruels partages dans la vie des gens du siècle! il n'y a là-dessus qu'à les écouter; ils sont assez éloquents à s'en plaindre; trop heureux s'ils étaient assez habiles à s'en préserver! Tantôt c'est la difficulté de pourvoir à des besoins pressants, qui les agite, et le malheur des temps qu'on ne peut éviter. Tantôt c'est la décadence d'une fortune chancelante qui les accable; et le concours de mille fâcheux revers qu'on ne peut ni prévoir ni parer. Presque toujours c'est le mauvais procédé de quelque homme qui les traverse, et l'humeur bizarre de cent sortes de gens qu'il faut tous ménager, et à la plupart desquels même il faut plaire. Les domestiques et les enfants, l'époux et les parents, les associés et les confidents sont-ils tels qu'on les souhaite; on craint alors de les perdre: autres perplexités, l'infirmité les accueille et les alite, quelle tristesse! quelle gêne! le péril les menace et les presse, quelle frayeur! quelles alarmes! la mort les saisit et les enlève, quel découragement! quel désespoir! Jouis-

sent-ils tous d'une parfaite santé; il faut leur être à tous complaisant et utile; vous épuisez-vous en leur faveur; pour un cœur reconnaissant, hélas! combien en faites-vous d'ingrats! ne les servez-vous pas à leur gré, ils en murmurent, ils s'en plaignent, ils en font éclater leur ressentiment, et peu s'en faut qu'ils n'envient votre bonheur, ou qu'ils ne s'ennuient même de votre vie. Je ne dis rien ici, âmes religieuses, que vous ne sachiez comme moi, non par l'expérience que nous en ayons faite, mais par la confidence qu'on nous en a faite; tant on est au fond convaincu dans le monde de la solidité de notre bonheur, qui nous rend et plus compatissants et plus consolants que les autres. De combien de déplaisirs cuisants et de dévorants chagrins ne nous fait-on pas tous les jours les dépositaires? et, tandis qu'avec l'Évangile, nous disons aux uns: Ne pleurez pas : *Nolite flere* (*Luc.*, VIII, 52), et aux autres: Calmez-vous : *Nolite solliciti esse.* (*Luc.*, XII, 11.) C'est le bon plaisir de Dieu, ce sont les ordres du grand maître; il faut les adorer et les suivre : ne nous disons-nous pas souvent à nous-mêmes? Hélas! peut-être qu'à leur place, en de pareilles conjonctures, nous ne serions pas plus tranquilles ni mieux disposés qu'eux à penser au salut et à servir Dieu: grâces à la félicité de notre condition, nous sommes exempts de ces fâcheuses épines, comme les appelle le Sauveur, qui s'opposent aux progrès de la semence divine et de la piété chrétienne; et si la charité ne nous obligeait quelquefois de les arracher des cœurs, où les bizarreries du siècle ne cessent de les semer à pleines mains, aurions-nous jamais appris à les connaître?

Ce n'est pas, comme le pensent et comme le disent les gens du monde, qu'une âme religieuse soit une âme indifférente et insensible. Elle a comme eux, je veux bien l'avouer ici, ses soucis et ses soins; mais, soucis précieux! soins tout divins! Dieu est-il content de moi? L'aimé-je comme il m'aime? Ne suis-je pas infidèle à ses grâces? et la ferveur de mes actions répond-elle à la continuité de ses faveurs? Voilà les peines qui naissent dans les cloîtres; voilà celles que nous travaillons si souvent à y calmer; saintes inquétudes que je souhaiterais à tous les chrétiens qui m'écoutent, parce que ce ne sont pas au moins de ces ronces stériles et nuisibles dans les voies du Seigneur; mais plutôt de vifs et de pressants aiguillons pour réveiller l'ardeur qu'on doit avoir pour le service de Dieu. Second avantage.

La tranquillité du lieu n'y contribue pas moins encore que le tumulte du siècle y nuit : troisième obstacle dont la religion délivre; car c'est ici proprement, disent les Pères, le port du salut où règne le calme inaltérable de la grâce, et où l'on n'entend point gronder les flots orageux du siècle : *Mundi persequentis felix effugium.* C'est ici l'école de la doctrine céleste, où le Sauveur s'applique en secret à instruire et à former les chastes amantes qui l'étudient et qui le suivent : *Cœlestis doctrinæ schola.* C'est ici un séjour privilégié où Dieu place l'élite de ses élus mêmes, pour s'y unir d'autant plus étroitement à leurs cœurs, que leurs corps sont plus étroitement attachés au cloître : *Homo quidem habitator est sui, sed ejus inhabitator est Deus.* C'est ici ce paradis délicieux qui a quelque chose de comparable au paradis terrestre; qui a même cet avantage sur le premier, que celui-là d'un innocent fit un coupable, et que celui-ci rend les coupables mêmes innocents : *Paradisus deliciarum innocens.* C'est ici le centre, c'est l'élément des âmes saintes, et presque l'unique demeure où elles se plaisent, parce que c'est au moins l'unique où l'on sert Dieu tranquillement : *Sanctarum mentium delectatio.*

Ce sont là les éloges que les saints Pères, d'un commun accord, ont donnés à ces paisibles retraites. Trouvez-moi un seul lieu dans le monde dont on puisse en dire autant? Quelle habitation étrange, grand Dieu, que le siècle pour vos serviteurs! quel camp ennemi de votre service! on n'y entend jamais que le fracas des plaisirs tumultueux, que les cris des dissensions et des querelles, que le bruit des aventures tragiques, que le souffle des passions dangereuses, que le sifflement du serpent enchanteur, que l'éclat des chutes funestes. Dans ce tumulte général et continuel comment conserver, je vous prie, ce repos d'esprit et cette tranquillité d'âme si nécessaires pour écouter la voix de Dieu, qui parle partout, à la vérité, mais qui ne se fait bien entendre que dans la solitude? Pour en montrer la difficulté, je n'ai qu'une preuve sensible, mais que je regarde comme la démonstration la plus claire.

Tous les hommes apostoliques sans exception, à commencer par les apôtres mêmes, quoiqu'ils ne vécussent dans le siècle que pour le sanctifier; quoiqu'ils ne parlassent jamais aux hommes que des vérités éternelles; quoiqu'ils ne vissent le monde que dans les lieux les plus sacrés, aux pieds des autels, au tribunal de la pénitence, à la sainte table du céleste Epoux, n'ont pas laissé de s'y trouver à la longue trop dissipés, trop distraits, et de se réfugier de temps en temps dans la retraite pour écouter Dieu eux-mêmes dans le silence, après l'avoir prêché aux autres dans le tumulte. De là concevons la peine qu'ont à se recueillir ceux qui demeurent habituellement dans le siècle. De là comprenez, gens du monde, l'obligation que vous avez de vous en retirer quelquefois, et de vous séparer au moins de ces lieux où le monde se donne plus en spectacle. De là jugez, ma chère sœur, du bonheur que vous procure la religion, et de la facilité que vous y trouverez à servir votre Dieu. Troisième avantage.

Ajoutez à cela la piété des personnes avec qui vous avez à vivre, dont l'édifiante société vous délivrera de la contrainte que la vertu souffre dans le commerce du monde. Quatrième obstacle.

Car si les liaisons mondaines ne la détrui-

sent pas, du moins elles la captivent; et si elles ne l'engagent pas toujours à se démentir, elles l'obligent au moins souvent à se cacher. On n'ose se mettre en possession de servir Dieu sous les yeux de ceux qui font profession de le méconnaître : on craint d'exposer la dévotion aux traits malins de ses censeurs déclarés : pour leur complaire, ou du moins pour ne les pas irriter, on en retranche autant qu'on peut les dehors et les pratiques, sans quoi toutefois le fond ne peut longtemps subsister, et souvent on devient indévot et mondain, de peur de paraître indiscret et singulier. Fatal écueil où viennent échouer une infinité de vertus timides.

Il n'est pas besoin, ma chère sœur, dans l'état que vous avez embrassé, de vous précautionner contre un pareil obstacle : il ne peut se rencontrer. Je n'ai que faire de vous exhorter à lever ici l'étendard de la piété : vous l'avez trouvé arboré sur tous les fronts, et planté dans tous les cœurs. Il est inutile de vous dire que vous devez donner ici l'exemple, vous n'avez qu'à le suivre : en quelque genre de vertu que vous vouliez vous exercer, vous en aurez devant les yeux de grands modèles; quoique vous fassiez pour tâcher de les atteindre, vous remarquerez toujours bien de la distance ; recueillez seulement avec soin ce qui vous paraîtra dans chacune de plus édifiant et de plus imitable. Dans l'une la patience, dans l'autre l'humilité; dans celle-ci la charité, dans celle-là l'obéissance, dans toutes la mortification et l'austérité : et ne craignez pas que ce soin de vous conformer aux autres, ne soit peut-être considération humaine, penchant naturel, basse complaisance; car ce qui s'appelle dans le monde respect humain, égard politique, crainte servile, n'est en religion qu'émulation de vertu, combat de perfection, facilité de servir Dieu : quatrième avantage.

La piété des personnes m'a conduit, comme vous voyez, à l'utilité des exemples; et d'abord il semble qu'il ne soit pas naturel de les séparer. Cependant comme dans le monde, outre l'impiété ouverte et le libertinage déclaré, il y a pour dernier obstacle un certain relâchement de mœurs, une certaine tiédeur de vie plus nuisible au service de Dieu que le scandale des grands crimes qui ne sont guère capables d'inspirer que l'horreur et la fuite : de même dans les cloîtres, outre les exemples ordinaires de vertu qui y frappent, on y voit de temps en temps éclater certains actes généreux, certains efforts surhumains, certains traits héroïques qui touchent, qui ébranlent, qui ravissent, et c'est ce que j'appelle avec saint Bernard, l'héroïsme de la religion : cinquième et dernier avantage.

C'était du monde que parlait ce grand saint, quand il souhaitait d'y voir fleurir les premiers temps de l'Eglise naissante : *Quis mihi det ut videam Ecclesiam Dei, sicut in diebus antiquis?* C'était, dis-je, du monde qu'il parlait, et du monde le plus chrétien et le plus réformé; mais où malgré la réforme et le christianisme, on ne trouve que trop tous les jours de zélés peu charitables, de pieux indiscrets, de vertueux fantasques, d'innocents immortifiés, de pénitents délicats, de justes encore attachés à la vie : en un mot de chrétiens imparfaits. Ce n'est qu'en religion où l'on voit communément unies ensemble, une charité compatissante à une extrême austérité ; une simplicité admirable à une prudence consommée; une humilité profonde à un mérite rare; une mortification sans ménagement à une innocence sans tache ; une précaution vigilante à une vertu bien affermie; une préparation continuelle à la mort à un généreux mépris de la vie, jusqu'à s'interdire souvent des soulagements permis et des remèdes nécessaires. Qu'a-t-on vu de plus héroïque dans les plus beaux siècles de l'Eglise? et ne sont-ce pas ces actions plus qu'humaines qui inspiraient de la vénération aux païens pour le christianisme, et aux chrétiens de la ferveur au service de Dieu?

Arrêtons-nous, si vous voulez, à ce qui nous frappe aujourd'hui : quoi de plus grand! quoi de plus magnanime! quoi de plus propre à encourager les âmes les plus lâches, que le sacrifice qu'une jeune victime fait ici d'elle-même à Dieu? A la fleur de la jeunesse, fermer les yeux à tous les charmes du monde, lorsque le monde fait briller tous ses charmes : dans un âge où les déplaisirs ne peuvent encore avoir d'entrée, s'éloigner pour jamais des plus innocents plaisirs : dans une condition où l'on peut être content des dons de la nature et flatté des promesses de la fortune, renoncer à tout ce que l'on espère, à tout ce que l'on a, à tout ce que l'on est : dans le sein d'une illustre famille que le noble sang qu'on y a pris ferait justement aimer, quand on n'y aurait pas puisé des vertus encore plus nobles, et que la vertu seule rendrait aimable, quand le sang n'y aurait pas attaché; s'en détacher, s'en séparer, s'en arracher même pour s'unir à Dieu, et n'aimer plus que lui seul, c'est-là, disait saint Bernard, un de ces miracles de grâce que l'on voit souvent dans la religion, mais qu'on ne peut voir sans se sentir pressé d'un nouveau désir de servir Dieu.

J'en atteste ici les sentiments de toutes ces vierges qui vous voient avec plaisir, ma chère sœur, vous avancer sur leurs pas : quoiqu'elles aient déjà fait ce que vous faites, quitté ce que vous quittez; sensibles cependant à l'exemple que vous avez reçu d'elles, et que vous leur rendez dans tout son éclat, elles en prennent une nouvelle ardeur. Leur joie, leur attention, leur attachement pour vous en sont d'illustres témoignages. Or cet édifiant spectacle que vous leur donnez aujourd'hui, d'autres dans la suite vous le donneront à leur tour. Vous admirerez en elles, ce qu'en vous vous comptez pour peu; et leurs engagements publics à servir Dieu, seront pour vous des engagements secrets à le servir encore mieux.

Ainsi donc tout ici contribuera à vous ani-

mer à son service, et vous y trouverez autant de facilités que dans le siècle vous y eussiez trouvé d'obstacles. Dieu vous dit aujourd'hui ce qu'il vous dira tous les jours de votre vie, et ce qu'il disait autrefois à son peuple chéri : *Vacate et videte quoniam ego sum Deus.* (*Psal.* XLV, 11.) Ame choisie entre mille, jouissez ici du repos que je vous procure, *vacate;* et tandis que les mondains partagés par les occupations, agités par les inquiétudes, distraits par le tumulte, captivés par les liaisons, séduits par les exemples, m'oublient ou me méprisent, vous, libre de tous ces empêchements par autant de priviléges opposés, dédommagez-moi de l'ingrat oubli des uns, vengez-moi de l'outrageux mépris des autres, et voyez s'il est un autre Dieu que moi qui mérite votre amour : *Et videte quoniam ego sum Deus* C'est-à-dire, ma chère sœur, qu'outre la facilité de servir Dieu, vous aurez encore ici le plaisir de goûter Dieu : seconde prérogative de la vie religieuse, et seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

L'état religieux, comme tout autre état, a ses peines et ses douceurs, et ce serait également le défigurer, que de le peindre ou sans épines ou sans fleurs. Ce qu'il a d'essentiel et de particulier, dit saint Bernard, c'est que ses épines sont visibles, et ses fleurs cachées : *Cruces vident, unctiones non vident.* Ce qu'il a d'avantageux et de privilégié, c'est que ses peines sont légères, et que ses douceurs ne le sont pas; ce qu'il a de miraculeux et de divin, c'est que ses rigueurs apparentes sont les véritables sources de son véritable bonheur; et qu'il n'est comblé des bénédictions du ciel, et rempli de l'onction de la grâce, que parce qu'il est privé des consolations de la terre, et livré aux macérations de la nature; voilà le paradoxe évangélique que les mondains ne comprennent pas. Cependant c'est une vérité cent fois répétée dans les saintes Ecritures, que les goûts spirituels et divins, goûts délicieux, dit saint Paul, et qui passent tous les plaisirs naturels et humains, ne sont que pour les âmes qui se sèvrent des satisfactions, et qui embrassent la mortification des sens; et que la douceur divine ne se trouve que dans la force chrétienne.

Ce qui trompe les gens du siècle, et ce qui les rend sur ce point incrédules, c'est qu'ils en voient souvent parmi eux, et qu'ils se voient quelquefois eux-mêmes éloignés des plaisirs et accablés d'afflictions, sans qu'ils puissent un seul moment goûter Dieu; c'est qu'ils sont souvent aussi retirés, et quelquefois plus mortifiés que des religieux, sans que Dieu les visite et les console; c'est, en un mot, qu'ils ont tous les déboires du monde, sans jamais sentir les délices de la religion.

Mais prenez garde, chrétiens, et ne vous y trompez pas, ce privilége n'est promis et attaché qu'à une séparation sainte et à une mortification chrétienne; or où se trouvent-elles, je vous prie? Dans le monde ou dans le cloître?

Dans le monde, si vous voulez, on voit de ces séparations du monde et de ces éloignements des plaisirs à qui l'on donne communément le nom de retraite et de dévotion; mais séparations politiques, séparations hypocrites, séparations fastueuses, séparations sensuelles, séparations mondaines et bien opposées aux séparations religieuses et chrétiennes. Voilà pourquoi le plaisir de goûter Dieu ne les accompagne pas.

Faut-il s'étonner, en effet, si dans ces sortes d'états on ne sait ce que c'est que goûter Dieu? Les joies du ciel remplacent les plaisirs du siècle, il est vrai; mais elles en veulent un éloignement entier. C'est une manne qui ne tombe dans le désert que quand les provisions de l'Egypte ont tout à fait manqué. Les délicieux avant-goûts de la terre promise supposent un généreux mépris du monde, et tel qu'il ne se trouve guère que dans l'état religieux.

La politique mondaine et la sagesse profane n'y ont nulle part. Eh! quelle raison humaine peut engager surtout une jeune personne, qui n'a jamais donné de mécontentement au siècle et qui n'en a jamais reçu de mauvais traitements, à faire un choix irrévocable d'une prison perpétuelle? à s'ensevelir toute vivante dans le cloître comme dans son tombeau; à y célébrer avec pompe, longtemps avant sa mort, ses propres funérailles? Rien que vous, ô mon Dieu! le désir de s'assurer votre éternelle possession, et l'espoir de vos charmantes caresses, n'inspirent et ne soutiennent que de pareilles résolutions. Protecteur de la simplicité, la tromperiez-vous dans son attente?

L'hypocrisie et l'artifice n'en sont point les ressorts. Eh! quel intérêt si subtil et si délicat peut porter principalement un esprit mûr et judicieux, maître de son choix, sollicité de toutes parts d'en faire un qui lui plaise, à prendre de tous les partis le plus contraire à la nature? Nul autre motif, Seigneur, de cette libre préférence, que l'attrait des célestes douceurs que vous lui avez promises pour partage. Amateur de la droiture et de la sincérité, manqueriez-vous donc de fidélité pour elle?

L'ostentation et la vanité n'en dérobent point le mérite. L'on sait assez ce que pense le monde de ceux qui rompent avec lui pour se donner à Dieu, et comment il en parle; et l'on n'ignore pas qu'après ce divorce avec le monde, tout ce que l'on fait dans la suite pour le soutenir parfaitement est ignoré dans le siècle, et dans la religion même compté pour peu. Ainsi nulle autre prétention dans cette pénible démarche, ô mon Dieu! que celle de vos faveurs les plus secrètes. Rémunérateur de l'humilité, la laisseriez-vous donc ici sans ce doux repos que vous lui proposez partout pour récompense : *Invenietis requiem animabus vestris.* (*Matth.*, XI, 19.)

Enfin l'amour de soi-même, non plus que l'amour du monde, n'y peut trouver place

pour le monde, on lui dit un adieu éternel; on en quitte et l'habit et le nom, et l'esprit et le cœur. Pour soi-même on s'engage à se renoncer, à se contredire, à se combattre, à se détruire, à se crucifier; on y travaille, on s'y exerce. Eh! que reste-t-il donc à une âme ainsi détachée de tout? Vous seul, ô Seigneur, et vos aimables tendresses! Implacable ennemi des lois du monde et de la chair, pourriez-vous donc ne pas tendrement chérir une âme qui s'unit à vous pour les combattre?

Il faut donc ou effacer des livres saints tous les sacrés oracles qui nous assurent qu'il y a un plaisir divin à se priver pour Dieu de tout plaisir humain, ou convenir que c'est proprement dans la religion où se céleste contentement se trouve; et que l'éloignement qu'on y voit des plaisirs n'en prouve pas une exclusion générale ni une perte irréparable, comme le monde se le figure; mais plutôt, comme dit saint Bernard, un choix éclairé et un échange précieux des plus grossiers et des plus communs contre de plus exquis et de plus purs: *Voluptates non perdimus, sed mutamus.*

Disons le même de l'usage des croix que de la séparation des plaisirs. Il est certain, selon toutes les maximes de la foi, que les souffrances humaines sont ici-bas même les véritables sources des consolations divines: *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.* (*Matth.*, V, 5.) Il y a des croix dans le monde comme il y en a dans la religion : ne les comparons point, ma chère sœur, la comparaison ne nous en serait pas fort honorable; la multitude, la pesanteur, la continuité des croix du monde nous feraient bientôt rougir du petit nombre, de la faible mesure et de la courte durée des nôtres. Cependant les gens du monde se plaignent tous les jours que leurs croix sont sans onction, et qu'ils ont le déplaisir de souffrir dans le monde sans y avoir le plaisir de goûter Dieu. En devons-nous être surpris? Les croix du monde sont de véritables croix, mais ce ne sont pas des croix vraiment chrétiennes; ce sont des croix que l'on se fait, ce sont des croix que l'on hait, ce sont des croix dont on ne tire nul avantage. Faut-il demander pourquoi Dieu ne les bénit pas?

Les croix du monde sont des croix que l'on se fait par un amour déréglé de ses biens, par un empressement excessif pour ses faveurs, par un servile assujettissement à ses lois, à ses modes, à ses caprices; croix forgées par les mondains. Si c'était Dieu qui les en chargeât, il ne manquerait pas de les adoucir; mais ce sont les mondains qui s'en chargent eux-mêmes, contre le gré de Dieu et aux dépens de sa sainte loi.

Les croix du monde sont des croix que l'on hait. Ah! cruels dégoûts, rebuts humiliants, liaisons insupportables, traitements indignes, contradictions éternelles, croix forgées pour les mondains! S'ils les acceptaient au moins de bon cœur, Dieu saurait bien en tempérer l'amertume; mais non, loin de s'y soumettre, ils s'en chagrinent, ils s'en plaignent même avec scandale, ils en murmurent. Les croix du monde sont des croix dont on ne tire nul avantage. Hélas! dans ces temps de revers et de fléaux, combien conservent encore toute la fierté de leur orgueil, malgré l'abaissement de leur fortune, et dans les bornes les plus étroites de la médiocrité et de l'indigence même, tous les vices de la prospérité et de l'abondance; croix perdues pour eux. S'ils en profitaient, en les corrigeant, Dieu les consolerait; mais faute de s'amender en souffrant, ils s'endurcissent.

Les croix de la religion ne sont pas des croix de cette nature; ce sont des croix divines, des croix chéries, des croix utiles et salutaires. Croix divines, c'est la sainteté d'un ordre établi de Dieu, c'est la sévérité d'une règle inspirée de Dieu, c'est l'autorité des personnes qui y tiennent la place de Dieu, c'est-à-dire que c'est Dieu même qui les dispense et qui les donne. Croix chéries et désirées; si elles ne l'étaient pas au point où elles le sont, oserait-on les donner à l'essai et à l'épreuve durant des années entières, oserions-nous même en parler ici, comme nous en parlons? Que l'on cache aux jeunes personnes qui se jettent dans le parti du monde les croix de leur état, c'est sagesse des hommes, c'est providence de Dieu; à des infortunés condamnés, hélas! à souffrir malgré eux, on dérobe autant qu'on peut la vue de leur supplice; mais pour les âmes bien appelées à la religion, ne leur en pas montrer toutes les croix, ce serait du côté des hommes ou ignorance, ou injustice, parce que du côté de Dieu c'est là le premier attrait de la vocation : *Si quis vult post me venire, tollat crucem suam.* (*Matth.*, XVI, 24.)

Croix enfin utiles et salutaires : toutes ont ici leurs avantages; mater le corps, détacher le cœur, soumettre l'esprit, faire son trésor de la pauvreté, ses délices de la mortification, sa gloire de l'obéissance : ce sont là des traits visibles de salut que toute âme religieuse recueille des croix qu'elle embrasse. S'il y a donc des croix délicieuses, comme l'Evangile nous l'apprend, et comme un chrétien n'en peut douter; des croix sur lesquelles coule de temps en temps l'onction des douceurs célestes et des consolations divines, il faut que ce soient des croix de la religion, ou il n'y en a point en ce monde.

Mais en quoi donc consistent, me direz-vous, ces contentements, ces délices, ces consolations? C'est, mondains, ce qu'il serait fort inutile de vous expliquer. Vous ne les concevriez pas ces heureux moments, où Dieu se fait sentir aux âmes pures; cette douce espérance, qui leur fait pressentir et goûter par avance les joies du ciel; ces rayons de lumières, qui leur découvrent en un instant et la vanité des biens périssables, et la plénitude des biens éternels : ce sont là des énigmes et des mystères pour vous, avouez-le : c'est un langage étranger dans le monde. Eh! les enfants attachés à leurs jeux puérils, comprennent-ils les solides plaisirs d'un

âge plus mûr? Ne vous offensez pas de cette comparaison; elle est dans ce sens même tirée de saint Paul.

Mais vous êtes bien aveugles si vous ne les voyez pas; et où? demandez-vous : dans la conduite, dans l'entretien, et jusque sur le front de tant de personnes religieuses que vous connaissez, parmi lesquelles les plus retirées et les plus austères, telles qu'on en voit ici, vous paraissent toujours les plus heureuses et les plus contentes. Croirez-vous qu'elles veuillent vous imposer? Quand elles le voudraient d'un commun accord, le pourraient-elles? Peut-on se contrefaire, se déguiser de la sorte, si unanimement et si longtemps? Pourquoi les gens du monde si habiles et si versés dans l'art de dissimuler et de feindre, ne peuvent-ils cacher de même leurs chagrins au milieu de leurs divertissements? Et s'il y a de secrets déplaisirs, comme vous n'en doutez pas, vous paraît-il incroyable qu'il y ait des douceurs secrètes à qui n'en craint pas les épines? Il ne serait pas moins superflu, ma chère sœur, d'entreprendre de vous en instruire; vous l'avez appris déjà par une heureuse expérience, et vous l'apprenez encore tous les jours dans les chastes embrassements de votre divin Epoux : c'est lui-même qui vous dit, au moment qu'il s'unit à vous, dans ce séjour jonché de croix, mais plus encore semé de fleurs : Jouissez à loisir du plaisir de goûter Dieu : *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus.* (*Psal.* XXXIII, 9.) Ne différons point davantage ce moment heureux qui va vous engager pour toujours. Achevons donc ce qui me reste, et montrons en peu de mots l'assurance que vous trouverez encore ici de posséder votre Dieu. C'est la courte conclusion de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Dès que Dieu appelle une âme à la vie religieuse, c'est un grand préjugé pour elle que Dieu a un dessein particulier de la sauver. Car pourquoi la tirerait-il, je vous prie, des dangers du siècle, s'il ne l'aimait plus que les autres, qu'il y laisse engagées au hasard de s'y égarer et de s'y perdre? Cette présomption paraît assez forte pour pouvoir la rassurer.

Mais pour trancher court, si vous voulez savoir au juste sur quoi je fonde ce préjugé favorable, et cette espèce d'assurance que j'ai du salut de toutes les personnes qui, dans la religion, comme vous, ma chère sœur, se consacrent de bonne heure au service de Dieu : c'est sur la nature de l'état religieux, état qui, par lui-même, les met à couvert d'une infinité de vices et de péchés auxquels on est sujet dans le monde, et qui leur fournit mille secours pour s'en relever, si, par faiblesse ou par surprise, elles venaient malheureusement à y tomber.

Oui, chrétiens, dans la corruption du siècle, tel que vous le connaissez, les cloîtres sont comme autant d'asiles ouverts à l'innocence et fermés au crime; et par où pourrait-il y entrer? Toutes les avenues en sont interdites aux plus flatteuses passions sur lesquelles dans le monde est établi son empire. L'avarice, l'ambition, la sensualité, monstres cruels qui font tant de ravages dans les cœurs mondains, sur une âme religieuse ont peu de prise. L'intérêt et l'honneur, sources empoisonnées de tant de péchés et de vices accrédités dans le monde, n'ont point ici de cours; tout y obéit, tout y est en commun. Par là que de machines infernales tombent, pour ainsi dire d'elles-mêmes, aux pieds de la pauvreté et de l'obéissance! Envierait-on les biens du monde, après avoir quitté les siens propres? Souhaiterait-on le superflu, après s'être réduit au pur nécessaire? Aspirerait-on à des distinctions imaginaires et passagères, après avoir embrassé par état l'humilité?

Mais quand la vanité et la cupidité se réveilleraient encore dans une âme religieuse, elles se lasseraient bientôt de l'inutilité de leurs poursuites; ces passions ne peuvent longtemps subsister quand elles souffrent une éternelle contrainte, et qu'elles ne sont point excitées et entretenues par la présence des objets qui peuvent les flatter. Elles s'affaiblissent peu à peu dans leur éloignement; et l'impossibilité, ou le peu d'apparence d'être jamais satisfaites, les détruit sans peine et les déracine du cœur.

La sensualité n'a pas ici plus d'accès que l'avarice et l'ambition. Le voile, disait Tertullien aux vierges chrétiennes de son temps, le voile est un puissant bouclier, impénétrable à tous les traits mortels de ces objets enchanteurs qui flattent les yeux et empoisonnent les âmes : *Confugit ad velamen virgo.* A plus forte raison, le cloître, les veilles, les jeûnes, les austérités, qui y sont en usage, sont d'excellents préservatifs contre la mollesse et l'aiguillon de la chair rebelle à l'esprit. La régularité du silence est une garde fidèle à la discrétion aussi bien qu'à la charité; et de combien d'autres dangers ne préserve pas la clôture? La seule fureur des assemblées mondaines (car comment appeler autrement cette étrange passion qu'a surtout le sexe de se produire et de se donner en spectacle où il y a plus de spectateurs, et où par conséquent il est plus difficile que tous les regards soient purs et toutes les complaisances innocentes, la seule fureur des assemblées mondaines allume plus de feux, embrase plus de cœurs, damne plus d'âmes, que tous les autres artifices de l'enfer. Or, c'est de quoi garantit le cloître. En un mot, il faut convenir que les occasions d'offenser Dieu sont aussi rares en religion qu'elles sont fréquentes dans le siècle.

Et c'est en quoi, chrétiens auditeurs, je ne puis m'empêcher ici, en finissant, de demander justice à votre foi d'une injure criante que vous lui faites. Car, que dans la plus grande jeunesse, sans aucune expérience, on s'engage impétueusement dans le monde, en proie à toutes ses passions et en butte à tous ses traits; qu'on y prenne un établissement fixe; qu'on y contracte des nœuds aussi indissolubles de leur nature que ceux de la re-

ligion, personne de vous n'y trouve à redire; chacun applaudit même au choix; du moins on ne s'avise pas de demander si les parties intéressées ont bien délibéré sur les dangers auxquels elles s'exposent ou si les parents y ont bien pensé pour elles.

Mais qu'au même temps, dans un âge même un peu plus mûr, après avoir consulté Dieu, déterminé qu'on est à s'éprouver encore soi-même avant que de s'engager sans retour, on entre dans l'asile sacré de la religion; alors on se récrie contre la précipitation prétendue de ces pieuses démarches; on menace les jeunes cœurs qui se pressent de les faire, d'un long repentir; on blâme hautement la facilité des parents qui ne les arrêtent pas de tout leur pouvoir. On veut trouver dans leur conduite des raisons de prédilection ou d'indifférence, et Dieu veuille que, selon la coutume de nos jours, on ne s'en prenne pas à l'Eglise même qui approuve et qui ratifie de si prompts engagements!

A qui vous comparerai-je donc, chrétiens, toujours moins favorables à Dieu qu'au monde? sinon à ces païens aveugles dont parle saint Cyprien, lesquels voyaient avec chagrin de leurs concitoyens entrer dans le sein de l'Eglise persécutée, tandis qu'ils en voyaient d'autres avec plaisir tous les jours dans les cirques et sur les théâtres publics aux prises avec les bêtes féroces? Sans songer, dit ce Père, que d'applaudir, comme ils faisaient au péril de leur prochain, c'était se rendre complices de sa mort et de sa perte : *Esse se non putant oculis parricidas.*

Et moi je dis que de censurer et contrôler éternellement, comme vous faites, les saintes sûretés que prend le vôtre, c'est, sans y penser, en vouloir à son salut et à son bonheur. Quoi qu'il en soit, je veux que, malgré toutes ces sûretés dont je viens de parler, on tombe quelquefois en religion comme dans le monde; outre que les chutes ordinaires ne sont pas si profondes, elles ne peuvent être aussi durables; trop de secours relèvent ici les moindres fragilités. L'horreur salutaire des plus légères fautes dans un si saint lieu, la vue continuelle de tant de bons exemples, les avis charitables de tant de surveillantes éclairées, le retour indispensable de tant de revues fréquentes, l'habit, les emplois, les murailles même, qui portent partout gravés les plus touchants mystères de la religion et les plus tendres sentiments de la piété, sont des voix trop éloquentes pour n'être pas écoutées. Et que prêchent-elles? La pénitence.

Dans le monde un chrétien s'est-il oublié; il faut qu'il ait recours à des austérités extraordinaires s'il veut faire de dignes fruits de pénitence; et c'est ce qui ne se fait presque jamais. Vous le savez, dans la religion une âme pénitente trouve abondamment, sans sortir de son état, de quoi satisfaire à Dieu. Sa vie seule est elle-même une si rigoureuse pénitence, que si elle ne l'avait pas embrassée d'elle-même, on ne la lui pourrait pas imposer. N'en disons pas davantage, c'est déjà trop parler du remède où le mal est si peu commun.

Dans le monde voir le crime sans pénitence, c'est un monstre d'iniquité qui n'effraye plus, parce qu'il est devenu familier; dans la religion voir la pénitence sans crime, c'est un miracle de grâce qui ne surprend point, parce qu'il est journalier.

Dans le monde la différence n'est guère que du plus au moins de corruption; dans la religion on ne connaît de distance que du plus au moins de ferveur.

Dans le monde vous en verrez plus qui ne soient jamais tombés que vous n'en trouverez qui se soient parfaitement relevés. C'est une proposition que saint Ambroise a cru pouvoir avancer : *Plures reperi qui innocentiam servaverint, quam qui recte pœnitentiam egerint.* Dans la religion vous en trouverez plus qui se sont au moins maintenus et conservés que vous n'en trouverez qui s'y soient pervertis et déréglés. C'est une vérité reconnue que je ne crains point qu'on me conteste.

Dans le monde enfin, rare est la palme de la pénitence, et plus rare encore celle de l'innocence; c'est ce qui nous désole, c'est ce qui nous fait trembler. Dans la religion on les voit entrer, s'unir, croître et se perfectionner l'une et l'autre jusqu'au dernier soupir; c'est ce qui nous fait bénir Dieu et ce qui nous console. Et c'est aussi, pères vertueux et mères chrétiennes, ce qui doit le plus vous consoler dans le libre sacrifice de vos enfants et de vos proches.

Quelle consolation, en effet, de pouvoir vous dire : Nous n'aurons plus désormais à répondre à Dieu de leurs péchés. Trop heureux si dans notre état nous pouvons approcher de leurs vertus et devenir à notre tour les imitateurs de nos élèves. Mais du moins les satisfactions, Seigneur, que vous offrent ces innocentes victimes de surérogation pour elles ne seront pas pour nous inutiles; nous en ressentirons les effets si nous n'en partageons pas les mérites; elles serviront à nous obtenir de votre grâce une vie sainte et la persévérance finale.

C'est ce qui vous consolera vous-même, ma chère sœur, surtout au lit de la mort; à cette heure inévitable où tout trouble le mondain : le souvenir du passé, l'attache au présent, la crainte de l'avenir. Quel bonheur d'avoir depuis longtemps tout prévu, tout expié, tout quitté! quelle douceur de remettre son âme entre les mains du Juge qu'on a pour ami, pour père, pour époux! quel contentement, quelle consolation d'expirer en embrassant les sacrées plaies de Jésus-Christ crucifié et mourant, après avoir mené, à son exemple, une vie innocente, mortifiée et pénitente, une vie qu'on peut regarder avec justice comme une mort anticipée! Puisque c'est en effet mourir à la terre, mourir au monde, mourir à soi-même que d'embrasser un état et faire profession d'une vie qui n'a d'autres avantages que la facilité de servir Dieu, le plaisir de goûter Dieu, l'assuran c

de posséder Dieu dans le temps présent et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON III.

MÊME SUJET.

Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te; quid ergo erit nobis? (*Matth.*, XIX, 27.)

Voilà que nous avons tout quitté et que nous vous avons suivi ; quelle sera donc notre récompense ?

Telles furent les paroles que la confiance mit autrefois dans la bouche des apôtres, lorsque leur dépouillement entier eut été suivi d'un attachement invariable à la personne et à la loi de Jésus-Christ. Ils commencèrent d'abord par le renoncement aux biens et aux espérances du temps : *Ecce nos reliquimus omnia*, et ils se mirent à la suite du Maître qui les avait engagés à tout quitter : *Et secuti sumus te.* Deux démarches qui se succédèrent et qui fondèrent les espérances des nouveaux disciples. Ils ne se crurent autorisés à former de grandes prétentions et à les exiger que quand ils eurent joint ensemble la pratique du double conseil et d'abandonner leurs possessions et de marcher sans interruption à la suite de Jésus-Christ : *Quid ergo erit nobis?*

L'état religieux, ma chère sœur, n'est que le retracement de ce premier modèle et d'une renonciation sans réserve à tous les biens passagers, et d'une constante application à suivre Jésus-Christ : *Reliquimus omnia, et secuti sumus te.*

L'impatiente ardeur qui vous anime à vous voir bientôt dépouillée des avantages de la fortune et à vous dévouer pour jamais à la suite de Jésus-Christ, seront pour vous les principes d'une touchante sécurité pour les derniers de vos moments. Alors, certes alors, vous pourrez dire au Seigneur ces consolantes paroles : *Quid ergo erit nobis?* Quelle sera donc la récompense que vous me destinez? Voilà que j'ai tout quitté : *Omnia*, tout, et les tendresses d'une famille qui ne m'a conduite à l'autel qu'en répandant des larmes : *Omnia;* tout, et les avantages de la naissance ou de la fortune, ces vaines idoles que le siècle adore : *Omnia;* tout, et les agréments d'un âge qu'on regarde comme la fleur de la vie et qui fait l'enchantement du monde : *Omnia;* tout, et les plaisirs que j'étais dans la saison de goûter et dont le charme se présentait à mes yeux : *Omnia;* tout, et cette liberté qui, prête à succéder à la gêne de mon enfance, n'a point fait illusion à mon cœur : *Omnia;* tout, je ne me suis rien réservé que vous qui serez mon partage pour jamais. Ainsi dégagée, je me suis mise à votre suite, Seigneur; la solitude ne m'a point effrayée; je me suis confinée avec vous dans un désert : *Et secuti sumus te.* L'austérité d'une vie pénitente ne m'a point intimidée; j'ai jeûné et affligé mon corps comme vous : *Et secuti sumus te.* La dépendance ne m'a point révoltée : à votre exemple, j'ai courbé ma tête obéissante sous un joug que j'ai trouvé léger : *Et secuti sumus te.* Mon sacrifice est accompli, ne suis-je pas en droit d'exiger vos promesses? *Quid ergo erit nobis?*

Si ce langage, autorisé par les apôtres, est fondé sur l'Evangile même, que puis-je faire de mieux que d'en tirer aujourd'hui le sujet d'une édifiante instruction? A proprement parler, toute la sublimité de la profession religieuse est établie sur la pratique indivisible de ces deux conseils : quitter tout et suivre Jésus-Christ.

Quitter tout, c'est une action généreuse, mais passagère; suivre Jésus-Christ, c'est un engagement pénible et à jamais durable. L'un est l'effet d'une résolution courageuse, mais qui n'a plus de retour; l'autre est une obligation de tous les jours, et qui vous rengagera, ma chère sœur, tous les instants dans un cercle nouveau de devoirs qui ne finiront qu'avec la vie. Quitter tout, sans suivre Jésus-Christ, ce serait une cérémonie vaine et fastueuse, dont la pompe éblouirait, et dont les suites seraient la misère et le repentir. Suivre Jésus-Chrit sans avoir tout quitté, ce serait une vertu commune, sujette à l'instabilité, et qui ne s'éleverait pas au-dessus de la perfection des âmes vulgaires. La réunion seule des deux conseils fait entrer les personnes religieuses dans un ordre supérieur de la perfection chrétienne. Le moment où elles se dépouillent de tout, c'est une action héroïque, premier trait qui distingue l'état où vous allez vous consacrer, et le sujet de mon premier point. La nécessité qui suit de là, de ne vous séparer plus de Jésus-Christ, et de le suivre dans les travaux jusqu'à la fin de la carrière, c'est le second trait qui met le comble à vos engagements, et la matière du second point. L'un animera votre courage pour l'héroïsme de l'entreprise que vous méditez; l'autre vous excitera à la constance, pour ne pas succomber dans la suite sous le poids de vos obligations. Adressons-nous à Marie, et disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE

Se dépouiller de tout, c'est-à-dire, de la possession de ses biens, ou du droit à l'héritage paternel; de la jouissance des plaisirs permis et de l'usage de sa liberté, ce don si précieux; sceller son renoncement par des paroles prononcées à la face des autels, et accompagnées d'irrévocables serments; c'est, ma chère sœur, l'effet d'une générosité héroïque qui doit faire l'étonnement de tout le monde, des anges et des hommes. Nos yeux s'accoutument à ces spectacles que la religion rend ordinaires; mais pour peu que nous voulions en approfondir les suites, nous en serons frappés jusqu'à l'étonnement. Une innocente victime s'approche du sanctuaire : son recueillement fait assez sentir qu'elle a réfléchi sur les engagements qu'elle va prendre; une année s'est écoulée dans les épreuves de son nouvel état; les ministres de Jésus-Christ ont sondé son cœur, c'est à leurs pieds qu'elle se prosterne. Qu'y vient-elle faire? le voici : se dépouiller par le vœu de pauvreté de tout ce qui flatte la

cupidité, et de ce qui irrite l'ambition du siècle; s'arracher à la volupté, ce tyran si impérieux du cœur, par le vœu de chasteté; enfin par les liens de l'obéissance, se donner de nouveaux maîtres, et renoncer à la disposition, autrefois licite, des désirs libres de son cœur. O ciel, ô terre! soyez étonnés d'une résolution si généreuse! non Jephté, non Abraham ne remportèrent pas des victoires plus glorieuses sur eux-mêmes, lorsqu'ils immolèrent à Dieu l'objet étranger de leur affection, que l'humble servante de Jésus-Christ, en sacrifiant au Seigneur les plus intimes inclinations que la nature ait gravées dans elle. Ce n'est point sur autrui que va s'exercer son courage, c'est dans son propre fonds qu'elle trouve la matière d'un sacrifice héroïque.

Jugez-en, Messieurs, et par vos propres sentiments, et par les sentiments que la cérémonie réveille dans le cœur de celle qui en devient l'objet. C'est à ces témoignages incontestables que je vous rappelle; vous êtes effrayés de tout ce qu'elle désire; elle désire tout ce qui vous effraie; vos difficultés, vos répugnances relèvent la grandeur de son entreprise. Plaise à Dieu que la noblesse de son dessein vous amène du moins jusqu'à respecter le maître, qu'elle juge digne d'être honoré par de si pénibles efforts!

C'est donc dans vous, Messieurs, que je cherche l'aveu de l'héroïsme attaché à la profession religieuse. Pour vous en convaincre, je n'emploierai pas les idées vagues d'une perfection imaginaire; je vous rapprocherai de vous-même, et par là je vous forcerai à rendre justice, je ne dis pas assez, à n'oser refuser votre admiration à la généreuse épouse de Jésus-Christ : *Interroga cor tuum, frater*, disait autrefois saint Augustin dans une occasion presque pareille. Interrogez vos cœurs, personnes mondaines; quelles réponses vous rendent-ils sur le renoncement si parfait d'une victime disposée à ne se réserver rien de son holocauste? ***Et ex labore tuo æstima pretium sanctitatis.*** Au seul mot de pauvreté, vous sentez la convoitise frémir, et l'avarice se révolter. Ce n'est pas, au reste, la seule crainte de manquer du nécessaire qui vous alarme; cependant la confiance en Dieu devrait la bannir d'un cœur chrétien. Ce qui vous trouble, c'est l'abandon des espérances que vos droits vous donnent, que votre industrie vous promet, et peut-être que l'iniquité a pu faire naître. Quoi! diton, je me verrais réduit à n'oser aspirer aux légitimes prétentions de rendre ma fortune meilleure! Quoi! je laisserais échapper d'opulentes successions que les lois m'autorisent à recueillir? Quoi! je ne pourrais poursuivre par des voies légitimes des biens que la naissance m'assure? Quoi! ma voix ne serait pas écoutée pour les redemander? Quoi! l'on m'enlèverait impunément le fruit de mes sueurs? Quoi! mes travaux ne tourneraient pas à mon profit? Quoi! j'aurais été oublié dans une promotion, ou refusé dans la recherche d'un emploi? Voilà les plaintes que l'avidité d'acquérir vous met à la bouche. Tous les jours le siècle en fait retentir les tribunaux de la justice et la cour des grands. On y joint les murmures contre des puissances respectables : au temps d'une taxe, d'une suppression d'office, d'un service méconnu, on est vif, emporté, inconsolable, voilà la peinture de votre cœur.

L'avez-vous interrogé? consultez à son tour celui de la généreuse personne qui va renoncer à tous les biens qui excitent vos empressements. Elle aperçoit le vide où va la laisser son dépouillement. Non, Messieurs, elle n'est ni sans vues ni sans passions; elle voit tout ce que vous voyez, elle sent tout ce que vous sentez; effort surprenant qui l'élève au-dessus d'elle-même. Elle va se condamner à perdre toutes ses prétentions, elle ne détachera pas un regard, ni sur ce qu'elle laisse, ni sur ce qu'elle espère; on ne l'entendra point gémir sur les pertes qu'elle va faire. Pleine de joie, et par un consentement volontaire, elle se réduira à cet état de dénuement qui vous épouvante, qui cause vos transports. Son cœur est prêt, Seigneur! son cœur est prêt; encore quelques instants, et vous la verrez s'enlever tous ses droits avec plus de courage que vous n'en avez, Messieurs, à soutenir les vôtres; soyez insensibles, si vous pouvez, au moment d'une abdication si pénible.

Elle est plus généreuse encore par l'ascendant qu'elle va prendre sur les attraits de la volupté; jugez-en par vous-mêmes, personnes enivrées des plaisirs du siècle? Ce n'est pas au reste seulement dans les cœurs souillés par la débauche que je trouverai la conviction que je cherche : des sens livrés à l'infamie corrompent l'esprit. Ces sortes de gens regardent le projet de la continence comme une résolution impraticable. Laissons ces monstres qui déshonorent la religion, servir d'ombre, malgré eux, à la pudicité de nos vierges chrétiennes. Ici je m'adresse aux personnes qui vivent sans décri, et qui se parent d'une réputation saine dans les engagements du monde : *Interroga cor tuum*, leur dirai-je, interrogez votre cœur, et voyez combien il vous serait dur de vous priver de ces divertissements mondains, que l'épouse d'un Dieu va s'interdire pour toujours; la rapidité de vos désirs vous rappelle sans cesse à de nouvelles parties de plaisirs; votre occupation de tous les jours est de les faire succéder les unes aux autres, après avoir employé de longues heures à réparer par art ce que la nature vous a refusé d'agréments, ou à rehausser ce qu'elle vous en a donné; vous passez du lit à la table, de la table au jeu, du jeu au spectacle, ou à la promenade; des conversations amusantes se changent bientôt en des entretiens séduisants. On veut faire essai de ces passions, dont le théâtre, ou la lecture des livres profanes, ont laissé des impressions attendrissantes; un reste d'honneur ou de crainte humaine fait qu'on se ménage, pour éviter l'éclat. Cependant on entretient dans son

cœur un poison doux et flatteur, qui fait l'aliment de la vie, dit-on; on le porte en tout lieu; l'habitude qu'on s'en fait, le rend nécessaire; on s'en nourrit et on le goûte à tous les instants: en faire le sacrifice, c'est ce que ne peuvent arracher de vous ni les devoirs de la religion, ni les retours de la raison. Voilà jusqu'où va la tyrannie que l'amour du plaisir usurpe sur vos cœurs.

La généreuse servante de Jésus-Christ l'a sagement prévu, et le vœu de chasteté qu'elle va faire l'en préservera pour jamais. Elle a connu combien nos inclinations nous emportent violemment vers le plaisir; elle n'a pas ignoré qu'on en sent les atteintes, surtout à l'âge où elle va s'immoler; elle s'en voyait la carrière ouverte, et le premier penchant de la nature la portait, comme le reste des enfants des hommes, à y courir. Elle s'arrête, malgré le penchant qui l'entraîne, elle suspend la vivacité de ses désirs, elle considère de quels charmes la chasteté promise va la sevrer. Un voile, un habit pénitent va faire toute sa parure, une grille, un cloître, va mettre une impénétrable barrière entre elle et le siècle. Captive, elle va voir borner ses courses à l'enceinte d'une cloîture; son jeu sera l'oraison et l'examen de son cœur; ses spectacles seront les cantiques sacrés dont elle fera retentir la maison de Dieu. Du reste, plus d'attachement qu'elle regarde comme permis, plus d'inclinations amusantes, plus de discours touchants, plus de flatteries, plus de caresses; le vœu de chasteté dont elle va se lier l'oblige à prendre les précautions les plus éloignées, pour en conserver l'intégrité. Siècle corrompu! tu en es effrayé, et ton effroi tourne à la gloire des personnes qui se consacrent à suivre l'Agneau sans tache.

Il n'est pas moins glorieux, parce qu'il n'est pas moins difficile de s'astreindre par le vœu d'obéissance, à ne suivre que les mouvements de la volonté d'autrui. Jugez-en encore, âmes mondaines, par vos propres sentiments, et sondez encore ici votre cœur: *Interroga cor tuum.* La dépendance est pour vous le joug le plus pesant à porter. Les confidents de vos chagrins ne vous l'entendent dire que trop souvent. Dans des moments où la sincérité délie vos langues, toutes vos plaintes vont à faire sentir la servitude où vous languissez, ou sous les yeux d'une mère vigilante, ou sous la garde d'un époux impérieux. La seule vue de devenir maîtresse de vos déportements vous fait aspirer aux divers changements d'état qui se succèdent dans la vie. Pour secouer les chaînes d'une mère attentive, on s'empresse de s'en séparer. On trouve dans d'autres liens un nouvel esclavage. On soupire après l'affranchissement qu'on se promet: quelle joie secrète! quand on commence enfin à respirer après le recouvrement de sa liberté; vous en sentez tous les charmes, Messieurs, vous en concevez le prix.

La jeune personne dont le sacrifice vous rassemble n'en est pas moins touchée que vous; mais la magnanimité chrétienne lui fait préférer l'esclavage. Pour ne pas s'égarer en suivant les routes que son cœur lui marquerait, volontairement et indispensablement tout ensemble, elle va s'assujettir sous l'empire d'autrui. Toutes ses heures seront marquées, tous ses moments seront réglés par le son d'une cloche impérieuse. Elle aura à répondre de toutes ses démarches à une supérieure quelquefois rigide, toujours vigilante; elle recevra ses répréhensions sans excuse et sans murmure: dans la maladie, la santé, elle se gouvernera non par ses goûts, mais par des ordres étrangers. Ses sœurs seront pour elle autant de surveillantes charitables, mais incommodes à la nature. Plus leur zèle sera vif, plus elles seront scandalisées de ses moindres infractions des plus légers devoirs: toujours gênée dans sa captivité, jusque dans sa dernière vieillesse: *Cum autem senueris* (*Joan.*, XXI, 18); elle sera ceinte par autrui, et conduite où elle ne voudra pas aller: *Alius cinget te et ducet te quo tu non vis.* (*Ibid.*) Elle a déjà éprouvé le poids d'une pénible dépendance; on lui a même appesanti le joug pendant une année d'essai; cependant son cœur soupire après le moment qui va serrer ses liens. Pour acheter la liberté des enfants de Dieu: ce n'est pas trop, dit-elle, qu'un esclavage de toute la vie; non, il n'est pas possible, gens du siècle, que vos cœurs ne soient touchés d'une résolution si courageuse, peut-être même qu'en ce moment vous répandez des larmes, plutôt par une fausse compassion pour la victime qui va s'immoler, que par tendresse pour une parente, pour une amie, que le désert va séparer de vous. Je ne condamnerai point vos pleurs, mais joignez-y l'admiration. Son dévouement est héroïque, vous n'en disconviendrez pas; mais accordez-vous ici avec vous-mêmes. Pourquoi cet oubli, ce mépris même du siècle pour les personnes que l'effort le plus courageux en a séparées? Vous admirez et vous méprisez! vous êtes frappés d'étonnement et vous haïssez, vous persécutez! Est-ce jalousie, est-ce reproche secret de votre lâcheté? Monde pervers! honore du moins, et respecte ceux que ta faiblesse ne te permet pas d'imiter.

Que dis-je? Détournons les yeux de dessus nous, et fixons toute notre attention sur les sentiments que la grâce met au cœur de la jeune personne qui va se consacrer à Dieu. Second principe, pour juger de la grande action qu'elle va faire. Je ne prétends pas au reste porter mes conjectures jusqu'au fond de votre âme, ma chère sœur; j'y trouverais peut-être quelque chose de plus sublime que ce qui va faire le sujet de mon admiration. Je me borne aux sentiments que le dévouement de chaque religieux doit nécessairement produire dans son cœur, au moment de sa consécration. Qu'ils sont nobles! Qu'ils sont héroïques! Les voici.

Il élève son action par trois degrés différents, jusqu'à la perfection la plus éminente. Premier degré. Il entend Jésus-Christ lui dire: *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* (*Matth.*, XIX, 17.) Si vous voulez entrer à la

vie, gardez mes commandements : *Si vis*. Si vous le voulez. Ah! Seigneur, s'écrie-t-il, c'est le désir le plus ardent de mon cœur. La terre ne m'est rien. C'est vers le ciel que je tourne toutes mes affections. Pour m'y assurer un rang, il faut observer toute la loi. Mais le siècle est un lieu de désordre. Les infractions y sont fréquentes, et le crime y est impuni par la multitude et par le crédit des prévaricateurs. J'en suis averti par les anges que le Seigneur m'a députés, comme à Loth. Il faut quitter Sodome, m'ont-ils dit, je fuirai donc sur la montagne : *Fugiam ad montem*. Un asile m'est présenté, Seigneur, contre l'inobservation de votre loi. Je connais le libertinage de mon cœur, et sa faiblesse contre des exemples autorisés. Je ne puis être assez empressé de mettre à couvert une innocence qui s'est échappée du naufrage commun. Ah! Messieurs, si le seul joug de la loi semble intolérable à la licence du siècle, si les commandements du législateur paraissent impossibles à l'hérésie, quelle fermeté de courage dans une âme qui cherche, qui trouve enfin une retraite où l'observation entière de la loi lui devienne possible, facile, nécessaire!

Second degré. Un cœur prévenu de la grâce qui l'attire à la profession religieuse, ose encore quelque chose de plus. Ce n'est pas assez pour lui d'avoir à courir dans la voie des commandements. Il entre dans les sentiers pénibles des conseils. En effet, Jésus-Christ pousse plus loin ses sollicitations. Il fait en sa faveur ce qu'il fit en faveur de ce jeune homme de l'Evangile : *Si vis perfectus esse* (*Matth.*, XIX, 21), lui dit-il, voulez-vous tenter la voie la plus étroite de la perfection? *Si vis*. Le voulez-vous? Ce n'est pas une nécessité que je vous impose, c'est une œuvre de surérogation que je vous conseille. Ce n'est pas un précepte indispensable à tous, c'est une exhortation que je n'adresse qu'à un petit nombre d'âmes choisies. Voulez-vous être parfait? *Si vis perfectus esse*. Ici la nature est élevée au-dessus d'elle-même. Si je le veux, Seigneur, s'écrie-t-on, oui, parlez, et votre serviteur vous écoutera. J'entreprendrai tout pour me donner la perfection où vous m'appellerez. Le monde lui-même m'apprit à chercher en tout à me perfectionner, dans les exercices du corps, dans la politesse des bienséances, dans les tours de l'esprit, dans la décence des parures, dans l'agrément des conversations; on n'épargne ni soins, ni fatigues, ni gêne, ni dépense pour exceller, pour briller dans son état ; vouloir être parfait, c'est un instinct que la nature inspire à tous les hommes. Que faut-il faire, ô mon Dieu, pour le devenir à vos yeux? Allez-donc, répond le Seigneur; quittez les embarras et les sollicitudes du siècle. *Laissez les morts ensevelir leurs morts* (*Matth.* VIII, 22.) Mourez à vos proches, et regardez-les comme morts pour vous. Ce n'est pas assez. Renoncez à vos biens, non pas par un simple dégagement de cœur; c'est un précepte? mais par une abdication réelle : *Vende omnia quæ habes*. (*Matth.* XIX, 21.) C'est le conseil que je vous donne. Serez-vous assez généreux pour le suivre? Oui, Messieurs, la jeune personne qui va se dévouer à Dieu sera plus courageuse que le jeune homme de l'Evangile. Elle portera l'héroïsme jusqu'à joindre la pratique des conseils les plus onéreux à l'observation des préceptes les plus indispensables. Elle ira plus loin encore.

Le troisième degré par où elle montera à la plus sublime perfection, c'est que, par la profession religieuse, elle osera se faire des préceptes des simples conseils. Il me semble lui entendre dire : Non, Seigneur, l'observation de votre loi, et la pratique de vos conseils ne suffisaient pas à mon amour. Je ne puis prendre avec vous des engagements trop étroits et trop indissolubles. Je ne puis assez serrer et appesantir mes chaînes, lorsqu'il s'agit de me lier à vous et de vous plaire; je multiplierai mes obligations pour ne me laisser plus de prétextes de vous échapper. Le nombre de mes devoirs vous marquera mieux mon empressement à vous servir. Que les personnes réglées du siècle accomplissent votre loi : c'est la grâce que je vous demande pour elles; que celles qui, sans sortir du monde, ont pris le parti de la piété, observent vos conseils; ce sera dans ma retraite un sujet d'étonnement et d'émulation pour moi. Après tout, il reste un point de perfection à acquérir, où la vocation de Dieu m'appelle. Je ne le négligerai pas. Ce qui n'est que de choix et de surérogation pour les autres va me devenir d'une indispensable nécessité. La moindre propriété permise aux plus parfaits du siècle sera pour moi une rapine dans l'holocauste. Le plus léger engagement de mon cœur sera dans moi une infidélité sacrilége faite à l'Epoux que j'aurai choisi; une soustraction à l'obéissance, non-seulement contre les puissances que Dieu et que l'Eglise ont établies sur moi, mais contre les maîtres volontaires que je me serai donnés, sera pour moi une coupable rébellion. Les ordres que je recevrai pourraient être négligés de tout autre, ils seront sacrés pour moi. Telle est la distinction que je veux mettre entre les promesses que j'ai faites au baptême, et les engagements que je vais prendre dans la religion.

Le moment de la consécration approche, nouvelle héroïne! C'est la tête d'Holoferne qu'il faut trancher. Semblable à Judith, je m'adresserai à vous, Seigneur, au moment décisif : *Confirma me, Deus* (*Judith*, XIII, 7), vous dirai-je. Fortifiez mon bras dans un instant, où toutes les difficultés et toutes les suites de l'exécution viennent en foule intimider mon cœur. J'ai déjà franchi avec courage les premiers périls, pour venir m'essayer dans la religion; j'ai passé au travers d'une armée de barbares conjurés à ma perte; encore un coup à frapper, et je sortirai d'esclavage : *Confirma me, Deus, in illa hora* (*Ibid.*); donnez de la force à une main tremblante, et remplissez mon âme d'une vertu héroïque : *Et quod per te credens fieri posse cogitari perficiam* (*Ibid.*); et j'accomplirai

alors, avec votre secours, ce que j'ai cru pouvoir entreprendre par votre inspiration. *Credens :* oui, mon Dieu ! le grand effort que je médite, est l'ouvrage de ma foi. C'est elle qui me met à la main le glaive, qui atteint jusqu'à la division de l'âme d'avec le corps. *Per te.* C'est pour vous seul que j'ai commencé d'entreprendre un projet supérieur à la vertu ordinaire. C'est par vous seul que je pourrai l'accomplir. Accordez-moi la grâce non-seulement de tout quitter, au moment de ma consécration : *Reliquimus omnia :* mais de vous suivre sans relâche dans l'état durable que je vais embrasser : *Et secuti sumus te.* C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La perfection de l'état religieux ne consiste pas seulement dans le moment héroïque qui établit celui qui s'y engage, dans un état de séparation semblable à la mort. Qui le croirait? Ce sacrifice, tout généreux qu'il est, n'est qu'une première démarche pour entrer dans une carrière encore plus longue et plus pénible. Quitter tout, biens, plaisirs, liberté, ce n'est pas le terme de la perfection ; c'est la voie pour entrer dans un chemin semé de difficultés. De là naît une source d'obligations toujours nouvelles, dont l'âge, les infirmités, les considérations humaines ne peuvent dispenser. Ce devoir éternel et indispensable, c'est de suivre Jésus-Christ par des routes épineuses: devoir qui ne finira qu'avec vos jours : *Et secuti sumus te.* Tandis que j'approfondis cette vérité, faites avec moi, Messieurs, des réflexions qu'on ne fait guère, et qu'il ne m'est pas permis de vous cacher.

Non, Messieurs, les conseils que Jésus-Christ nous a tracés, et dont la généreuse servante du Seigneur va se charger, ne nous ont pas été donnés simplement, pour nous tenir dans la gêne. Dieu n'a pas prétendu par là se faire un plaisir bizarre de nous voir tous les jours mortifiés, accablés de peines, seulement pour lui plaire. Quel goût, disait-il autrefois à son peuple, croyez-vous que je trouve dans les victimes sanglantes que vous m'immolez? La chair des béliers, et la graisse des taureaux me soulèvent le cœur. Ce n'est pas le sacrifice pour le sacrifice même, que l'Eternel agrée; ce qui attire son attention et ses complaisances, c'est la soumission d'un cœur, qui reconnaît, qui honore son domaine par l'immolation d'une victime choisie.

Ainsi, dans la pratique des conseils évangéliques, ce n'est pas le dépouillement pour le dépouillement même, ce n'est pas uniquement la fuite des plaisirs permis, ce n'est pas précisément la sujétion à une volonté étrangère, que le Seigneur cherche, et qu'il a en vue; il porte ses prétentions plus loin. Cet extérieur de dénûment, de retraite et d'assujettissement, dans les intentions de Dieu, a pour but le dégagement intérieur. Dieu les rapporte à des fins plus nobles, que ce qui paraît au dehors. S'il aime, ma chère sœur, à vous voir dépouillée de vos biens, c'est pour vous voir plus parfaitement attachée à lui par le dégagement des soins de la terre. S'il se plaît à vous voir sevrée de tous les plaisirs du siècle, c'est afin que vous ne fixiez vos inclinations qu'en lui seul. S'il prend plaisir à vous voir captive sous la volonté d'autrui, c'est pour sanctifier jusqu'à vos moindres actions, et pour les tirer d'un ordre commun. Son culte, et votre propre utilité pour le Ciel sont les dernières fins de vos engagements; c'est par là seulement que vous suivrez Jésus-Christ : *Et secuti sumus te.* Se dépouiller des biens du temps, et ne se servir pas de son engagement, pour se recueillir toute en Dieu, s'abstenir des plaisirs, sans s'occuper incessamment de l'amour de son nouvel Epoux, avoir sacrifié sa liberté, et ne relever pas une obéissance forcée par des motifs supérieurs ; c'est saisir l'écorce du conseil, et en négliger le fond : c'est s'en tenir à la lettre qui tue, et n'en pas prendre l'esprit qui vivifie; en un mot, ce serait avoir tout quitté, sans avoir suivi Jésus-Christ; c'est-à-dire, sans avoir pénétré ses desseins. Voilà l'importante morale qui me reste à vous développer, et qui doit, ma chère sœur, vous servir de guide pour le reste de vos jours.

Oui, Mesdames, on a vu des philosophes profanes porter le dépouillement des biens de la terre aussi loin que nos Nazaréens de la loi nouvelle; soit orgueil, soit amour de la distinction, soit grandeur d'âme, ils foulaient aux pieds et les richesses qui sont l'objet de nos empressements, et le luxe qui les accompagne. Ce n'est donc pas par une désappropriation réelle que vous différez d'eux, c'est par les motifs qui l'animent, et par les fins qui la déterminent. Vous voulez, comme eux, éviter les embarras qui sont les suites d'un bien à acquérir, ou à augmenter. Jusque-là, c'est sagesse humaine, c'est dégagement philosophique ; mais dans le christianisme, ce n'est plus la raison seule qui nous rend philosophes; c'est la religion qui prétend nous faire des saints. Une âme donc solidement chrétienne a compris qu'il n'est guère possible de donner tous les moments à Dieu, lorsqu'on est contraint de les partager entre lui, et les sollicitudes du siècle. Elle craint d'en être détournée par le tumulte des occupations, ou par des amusements étrangers. Jugez par vous-mêmes, Messieurs, de la solidité de ses craintes, lorsque par le droit que nous donne le ministère sacré, nous vous reprenons de votre indolence au service du souverain Maître ; quelles sont vos excuses? Vous vous retranchez sur la multitude de vos soins, sur le tracas des affaires domestiques, sur la dissipation nécessaire qu'elles produisent. Vos prétextes sur cela vont quelquefois plus loin que la vérité, ou du moins que l'essentiel de vos obligations. Car, après tout, rien ne peut vous dispenser de chercher d'abord le royaume de Dieu, et de compter que tout le reste vous sera donné, comme de surcroît. Pour les personnes dépouillées de tout, elles n'ont pour elles ni excuses véritables, ni

prétextes colorés, quand elles négligent de n'être qu'à Dieu. Leur inapplication aux choses éternelles est uniquement l'ouvrage de leur cœur.

Vous n'aurez, ma chère sœur, à reprocher qu'à vous-même ces recherches du monde qui vous fuit, ces visites qu'on sait quelquefois se ménager, pour servir de soulagement à l'inquiétude naturelle; ces conversations qui ne sont jamais assez longues, parce qu'elles vous dérobent à des emplois pénibles ou à des prières onéreuses. Dans un examen sérieux de vous-même vous n'aurez pas sur cela à soulager vos remords, par l'accablement des bienséances ou des nécessités du monde. Ses sectateurs seront dans l'agitation. Les uns entreront dans des emplois lucratifs, mais dangereux; les autres courront à la fortune avec le double péril de leur vie et de leur éternité; d'autres encore jugeront le public, sans se séparer un seul moment, pour se juger eux-mêmes : au milieu de tous ces mouvements, nous les entendrons se plaindre que tous leurs instants leur sont dérobés par la variété de leurs emplois; et leur négligence de l'unique nécessaire sera toujours palliée du beau nom de devoir. Cependant à de certains moments, ils soupireront après la tranquillité de vos retraites. Que leurs plaintes, que leurs soupirs, que leurs prétextes servent à vous tenir bornée à la seule occupation qui vous reste! Vous avez choisi la meilleure part, ma chère sœur; votre dépouillement va vous l'assurer. Il ne vous restera plus qu'à contempler Dieu, qu'à le goûter dans la prière. Prosternée aux pieds des autels, on ne se plaindra point que vous négligez la culture de votre esprit et les bienséances de la société : assidue à la psalmodie, on ne dira point que vous quittez pour elle la vigilance sur un domestique mal réglé. Empressée à entendre la parole de Dieu, on ne vous reprochera point qu'on profite de vos absences, pour se livrer à la débauche. Nourrie souvent du corps de Jésus-Christ, on ne murmurera point de vous voir obligée de dissiper en un instant la sainte ardeur que vous aurez puisée à la table de Jésus-Christ : tous ces reproches que l'on fait aux personnes du monde se tournent pour vous en devoir. Ce sont les suites de votre dégagement. Dès que vous vous en dispensez, le siècle lui-même s'en scandalise, et la religion vous condamne.

Nouvelle obligation durable, qui suit du vœu de chasteté : c'est de ne songer qu'à plaire à l'époux qu'on a choisi. Ici ce n'est plus moi, c'est saint Paul qui va vous instruire des devoirs d'une virginité promise et vouée à Dieu. Le Seigneur, dit-il, ne m'a point ordonné de vous faire un précepte sur la continence perpétuelle : *De virginibus præceptum non habeo.* (II *Cor.*, VII, 25.) Tout mon zèle ne peut aller qu'à vous en donner le conseil : *Consilium autem do.* (*Ibid.*) Votre ferveur, Mesdames, vous a fait aller plus loin que les conseils de l'Apôtre. Du conseil vous vous êtes fait un précepte : c'e t la plus belle partie de votre héroïsme. Mais que s'ensuit-il de ce conseil rendu indispensable? Le voici : *Æmulor vos Dei æmulatione* (II *Cor.*, XI, 2), continue saint Paul. Depuis que votre cœur est consacré à Dieu, j'ai conçu pour vous une jalousie dont je dois être responsable au Seigneur. Je suis en droit d'exiger de vous pour lui un amour sans mélange, une tendresse sans partage. J'ai été le témoin, le ministre des engagements que vous avez pris avec lui : *Despondi enim vos.* (*Ibid.*) Ce sera donc à moi de vous représenter à Jésus-Christ, comme des vierges sans tache, qui ne se seront souillées par aucun attachement étranger? *Virginem castam exhibere Christo.* (*Ibid.*) Du reste, ajoute le saint Apôtre, il n'en sera pas de vous, comme de celles de votre sexe, qu'un sacrement a liées à un époux mortel. Leurs soins, leurs empressements sont divisés : *Et divisus est.* (I *Cor.*, VII, 33.) Que de sacrifices de leurs inclinations, même de piété, ne sont-elles pas obligées de faire à la complaisance mutuelle? que d'attentions à plaire à celui que le ciel leur a joint, que de soustractions nécessaires d'une partie du cœur faites à Dieu qui devrait l'avoir tout entier? *Quærit quomodo placeat.* (*Ibid.*, 34.) Pour vous, ma chère sœur, vous n'avez plus qu'un seul objet. C'est le Maître que vous avez mis en possession de tout vous-même. Votre bien-aimé sera tout à vous; vous serez toute à lui. Vos empressements se termineront à lui seul; il y répondra par ses caresses. Vos entretiens avec lui seront tendres; ses réponses seront favorables. Vous lui ferez tous les jours des offrandes nouvelles de mille inclinations naissantes; sa sensibilité pour vous se signalera par mille marques de préférence. Non semblable aux vierges folles, vous ne vous contenterez pas d'être chaste de corps : vierge prudente, la lampe à la main, vous courrez au-devant de votre Epoux. Vous le suivrez partout où il ira. Vous ne vous départirez point de sa présence : *Et secuti sumus te.* Enfin, vous atteindrez la fin du vœu de chasteté : c'est une charité vive et constante pour Dieu.

Finissons. L'obéissance à laquelle vous allez vous astreindre par vœu ne serait qu'un esclavage honteux, si le Seigneur n'avait eu d'autres vues que de vous assujettir, en vous réduisant sous l'empire d'autrui. Une sujétion pareille et plus rigoureuse encore, se trouverait sans mérite, et dans le soldat qui dépend de son chef, et dans une épouse soumise aux caprices d'un mari bizarre. Obéir, c'est un moyen de perfection; mais voici la fin que Dieu se propose dans votre asservissement : c'est à vous d'y aspirer. Son intention a été d'élever par là toutes vos démarches les plus naturelles à un ordre supérieur. Il a prétendu les sanctifier toutes, les diviniser toutes. Que ce projet est noble! qu'il est avantageux pour vous! oui, la personne que vous allez choisir pour l'arbitre de vos volontés, va changer à vos yeux de caractère. C'est Dieu lui-même que vous apercevrez dans elle; ses ordres seront des oracles sacrés, et ses avertisse-

ments, des signes de la volonté du Très-Haut. Revêtue de l'autorité de Dieu, elle parlera ; et ce sera moins à la sagesse de ses règlements et à la douceur de ses manières, qu'au Législateur qu'elle représentera, que vous déférerez. Docilité naturelle, flexibilité d'humeur, douceur de tempérament : heureux ceux à qui la nature les donne ! Mais ce seraient pour vous des motifs trop imparfaits, pour vous servir de règle. Dieu seul méritait le sacrifice que vous allez faire de votre volonté. Dieu seul aussi vous animera à vous soumettre. De là, quel trésor de mérites ne rassemblerez-vous pas pour le ciel ? Vous mettrez tout à profit, et vous le confierez, comme un dépôt, entre les mains du juste Juge. Les heures de travail, les moments mêmes de délassement, tout vous sera compté, comme le temps de la prière et de la lecture. Nulle démarche indifférente; non pas même ces actions, où l'âme, ce semble, a moins de part que le corps. Ainsi s'écouleront les heures d'une vie dont l'obéissance aura sanctifié tous les instants. Voilà le fruit de votre consécration ; si vous savez le rapporter à la destination que Dieu en a faite, vous vous serez attachée à suivre Jésus-Christ obéissant, et obéissant jusqu'à la mort. *Et secuti sumus te.*

De là naîtra cette confiance qui vous fera dire avec les apôtres : *Quid ergo erit nobis?* Quelle récompense recevrons-nous donc? La récompense d'avoir quitté vos biens sera, ma chère sœur, de goûter un parfait repos, exempt des inquiétudes mondaines, et de jouir d'un loisir qui ne devra être employé qu'en des œuvres de salut. La récompense d'avoir renoncé aux plaisirs du siècle sera d'être inondée d'un torrent de délices dans la maison de Dieu ; d'aimer votre époux, et d'en être aimée, et d'éprouver les goûts divers de la manne qui tombe au désert. Enfin, la récompense de votre soumission sera une vie pleine de jours, dès l'âge le plus tendre ; et une réponse, qu'il n'y aura point eu de vide dans vos plus longues années.

En est-ce assez pour l'immensité de vos désirs? Non : Dieu est plus libéral que nos espérances ne sont étendues. Voici des promesses de Jésus-Christ plus glorieuses encore ; et elles sont pour ceux uniquement qui auront tout quitté, et qui l'auront suivi. *Vos qui reliquistis omnia, et secuti estis me.* (*Matth.*, XIX, 28.) Que leur destinez-vous donc ; Seigneur ! Le monde en sera effrayé, tandis, mes chères sœurs, que vous en serez consolées. Au dernier jour de l'univers, lorsque le Fils de l'homme viendra prononcer la sentence de vie et de mort, vous serez assises, vous autres, sur des trônes, pour juger les douze tribus d'Israël : *Sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel.* (*Ibid.*) La promesse est générale et sans exception pour les apôtres et pour vous.

Aujourd'hui donc votre exemple accuse le monde. Pour peu qu'il ait d'équité, il souscrira à la perfection de votre état; et il se condamnera par la comparaison qu'il fera de vous avec lui. Dès aujourd'hui, semblable à la reine de Saba, vous portez un jugement tacite contre le monde. Mais dans ce jour formidable, où le sort de tous les hommes sera réglé pour jamais, vous deviendrez les juges de tous les coupables de l'univers : *Judicantes duodecim tribus Israel.* C'est avec appareil et avec distinction que le Fils de l'homme venu sur les nuées du ciel vous associera à ses jugements. Des trônes seront destinés à celles qui se seront cachées dans l'obscurité d'un cloître : *Sedebitis super thronos.* (*Luc.*, XXII, 30.) Alors votre voix mêlée à celle d'un Dieu prononcera contre le siècle un arrêt irrévocable qui justifiera le mépris que vous en avez fait. Les mondains iront en gémir pendant une éternité. Mais vous, personnes religieuses, vous serez transportées avec Jésus-Christ à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUES.

PANEGYRIQUE Ier.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

De forti egressa est dulcedo. (*Judic.*, XIV, 14.)

C'est de la force qu'est sortie la douceur.

Dans les portraits du commun des hommes, on s'étudie d'ordinaire à les flatter : dans les portraits des saints, on cherche presque toujours à se flatter soi-même. L'on saisit dans leurs plus héroïques vertus la lueur apparente de tout ce qui peut favoriser nos faiblesses; l'on s'attache à les considérer dans le seul point de vue qui les rapproche de nous, sans trop jeter les yeux sur ce qui nous en éloigne. L'on veut trouver dans leurs dispositions et dans les nôtres du rapport et de la conformité, non pas pour s'animer à leur devenir semblables, mais pour les faire semblables à nous, s'il se peut. Telle est l'adresse de l'amour-propre à s'insinuer jusque dans l'idée que l'on se forme des saints, et dans l'étude que l'on fait de la sainteté.

Ainsi, parce que, dans la dévotion même, on n'est pas ennemi des accommodements et des facilités, la douceur du saint évêque de Genève est le seul trait qui frappe dans son caractère. On en laisse échapper la force qui en fait proprement le fond. Ce n'est que par l'aimable tempérament de ses vertus que saint François de Sales est connu parmi les fidèles. On aime à se le représenter forçant partout l'hérésie dans ses retranchements,

sans jamais forcer les hérétiques, et faisant refleurir dans l'Eglise la piété primitive, sans en rappeler l'ancienne sévérité, corrigeant les pécheurs avec bonté, et fortifiant avec onction les faibles; enseignant à vivre chrétiennement au milieu du monde, et tranquillement dans le sein de la retraite; paisible réformateur des abus du siècle, et sage modérateur des austérités du cloître; aussi raisonnable dans les différentes règles qu'il a tracées de la vie religieuse et séculière, laïque et sacerdotale dont il est également le maître, que sociable dans le commerce différent des campagnes et des villes, des provinces et des cours qu'il a visitées, et dont il fut également l'apôtre. C'est par là, dit-on, qu'il est devenu l'amour des peuples et le modèle des pasteurs. Lisez, lisez sa vie : seule autrefois, elle servit de preuve à la vérité de la foi. Parcourez ses écrits; seuls encore ils servent d'attrait à la perfection de la vertu; vous n'y trouverez partout que modération et que douceur, point d'effort ni de violence.

Vierges chrétiennes, ses chères filles et ses dignes élèves! vous qui pratiquez ses maximes, et qui suivez ses exemples! vous le savez, si pour les pratiquer et pour les suivre il en coûte peu; et si cette vertueuse douceur, son plus bel héritage, n'est pas le prix de bien de rudes combats et de pénibles victoires. Mais c'est par l'histoire même de votre bienheureux père et de votre illustre fondateur, que je dois aujourd'hui convaincre tous ceux qui m'écoutent, que la véritable douceur vient proprement de la force; qu'elle n'en dégénère jamais, et que, si la sienne n'en eût tiré son origine et son appui, jamais elle n'aurait eu de si héroïques sentiments, ni produit de si merveilleux effets : ***De forti egressa est dulcedo.***

Je conviens donc que la douceur fut son vrai caractère : j'avoue même, ce qui paraît admirable, que par sa douceur il triompha de l'erreur dans la doctrine, et du relâchement dans les mœurs : je reconnais encore, ce qui semble un nouveau prodige, qu'il triompha de l'erreur par la douceur de ses mœurs, et du relâchement par la douceur de sa doctrine. Ce que j'ajoute, et ce qui enchérit sur toutes ses merveilles, c'est que cette douceur victorieuse de l'erreur fut dans ses mœurs le fruit de toute la force apostolique; vous le verrez dans mon premier point : c'est que cette douceur victorieuse du relâchement est encore dans sa doctrine le précis de toute la force chrétienne; vous le verrez dans mon second point : ***De forti egressa est dulcedo.***

Puis-je chercher ici, chrétiens, à vous éblouir et à vous surprendre? Je parle d'un saint qui n'est pas si fort éloigné de nos jours; la mémoire en est encore toute fraîche; les faits en sont encore récents; nous en avons devant les yeux les glorieux monuments, et nous en tenons entre les mains les précieux ouvrages. L'instruction que je prétends recueillir doit donc être d'autant plus puissante et plus efficace sur vos cœurs, que la preuve en est plus présente à vos esprits. Implorons le secours de la sainte Vierge qu'il honora toujours comme sa protectrice, et qu'il aima constamment comme sa mère, *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelle est donc, demande saint Jean Climaque (*Scal.*, gr. 25), cette douceur évangélique, cette douceur propre à des apôtres, cette douceur victorieuse du monde et de ses erreurs, cette douceur enfin à laquelle l'Evangile attache pour récompense l'empire de la terre, c'est-à-dire, le maniement des esprits et la conquête des cœurs. C'est, répond ce Père, une douceur plus qu'humaine, une douceur plus qu'angélique, une douceur toute divine, et semblable à celle du Sauveur. Aussi ce divin pasteur de nos âmes dit, en instruisant ses apôtres et ses disciples : Apprenez, non pas des hommes, non pas même des anges, mais de moi qui suis votre Sauveur et votre Dieu, apprenez la douceur : ***Discite a me, quia mitis sum.*** (***Matth.***, **XI, 29.**) Pouvait-il leur marquer d'une manière plus nette et plus précise que cette douceur qu'il leur donnait pour caractère n'a rien de naturel ni d'humain, puisqu'il la leur donnait comme l'abrégé de ses leçons et le précis de ses exemples; leçons surnaturelles, exemples tout divins : ***Discite a me, quia mitis sum.***

C'est ce qui a fait dire à saint Jean Chrysostome qu'il n'y avait rien de plus violent ni de plus fort que cette bonté pastorale et cette douceur apostolique : ***Nihil hac pastorali mansuetudine violentius.*** (CHRYSOST., hom. 58, *in Genes.*)

En effet, à quoi cette bonté et cette douceur si efficace pour s'insinuer dans les esprits et pour gagner les cœurs a-t-elle engagé le Sauveur du monde? A quoi a-t-elle porté les vrais apôtres et les zélés pasteurs? A quoi a-t-elle réduit en particulier le saint évêque de Genève, zélé pasteur et véritable apôtre de ces derniers temps? A sacrifier tout, et à tout souffrir pour le salut des âmes. Remède amer et violent aux médecins charitables qui s'en servent, puisqu'il les oblige eux-mêmes à de sévères retranchements et à des mortifications douloureuses. Remède doux et engageant pour les âmes égarées qui le reçoivent, puisqu'il les éclaire et qu'il les ramène sans violence et sans effort par voie de salutaires et d'éclatants exemples. Remède spécifique et nécessaire, surtout en certains temps d'erreur, où des ténèbres plus épaisses demandent des lumières plus vives, et qui puissent dissiper le plus opiniâtre aveuglement. Ainsi, lorsque le Sauveur l'employa, et que ses premiers disciples le mirent en usage, l'idolâtrie régnait dans l'univers, les passions érigées en divinités, les vices en vertus, le libertinage en religion, s'étaient emparés des temples et des autels. Pour venir à bout de les renverser et de les détruire sans rigueur et sans armes, il fallait une douceur miraculeuse, et qui fût à toute épreuve, à l'épreuve de

tout ce qui pouvait la faire tomber dans la mollesse, comme à l'épreuve de tout ce qui pouvait la porter à l'aigreur. C'est pour cela que le Sauveur disait à ses apôtres qu'il les envoyait au milieu des loups, pour y vivre comme des agneaux, toujours prêts à quitter la toison qui les couvre, et à recevoir le coup qui les immole : *Sicut oves in medio luporum.* (*Matth.*, X, 16.)

L'hérésie, dans ces derniers siècles, n'avait pas fait moins de progrès, lorsque Dieu suscita saint François de Sales pour en arrêter le cours et pour en réparer les ravages. Le lieu de sa naissance était environné de ces contrées malheureuses où dominait l'erreur. Genève en était la capitale, le Chablais et le pays de Gex les remparts. Là plus qu'ailleurs on ne voyait partout que vases sacrés rompus, que reliques mises en cendres, qu'images brisées, que temples abattus, qu'autels détruits et des prêtres devenus eux-mêmes leurs victimes. Pour faire ouvrir les yeux sur ces affreux désordres à un peuple furieux qui respirait à la fois la révolte, l'apostasie, le sacrilége et le carnage, il ne fallait rien de moins fort qu'une douceur toute divine, une douceur semblable à celle du Sauveur, une douceur inébranlable dans l'entreprise, qui sacrifiât tout, et une douceur inaltérable dans l'exécution, qui souffrît tout pour le salut des âmes, et par conséquent une douceur de conduite et de mœurs qui fut le fruit de toute la force apostolique : *De forti egressa est dulcedo.*

Tel fut le caractère de la douceur qui rendit saint François de Sales victorieux de l'hérésie : caractère qui lui a mérité le bel éloge que l'Ecriture applique à Moïse, quoiqu'il ne convienne en propre qu'au Sauveur : il a été sur la terre le plus doux de tous les hommes : *Vir mitissimus super omnes.* (*Num.*, XII, 3.)

Douceur inébranlable dans l'entreprise et qui sacrifia tout au salut des âmes : premier caractère de la douceur de saint François de Sales : caractère de mœurs qui suppose une force apostolique. Quelle étrange douceur, en effet, d'immoler tour à tour à l'ardeur de son zèle la nature, la fortune et le respect humain ! Tels furent les différents obstacles qui traversèrent plus d'une fois les pieux desseins de ce nouvel apôtre et ses heureux succès sur l'erreur.

Je dis d'abord ses pieux desseins, car encore qu'il ne connût pas, dans les commencements, toute l'étendue de sa vocation, il sentit au moins que Dieu l'appelait à l'état ecclésiastique : état, à la vérité, qui ne respire que la paix et la douceur, mais en déclarant la guerre à l'erreur et au vice ; et avec quelle ardeur ne s'empressa-t-il pas de s'y disposer et d'y répondre ? On le vit, dès lors, travailler également et à se sanctifier lui-même et à se mettre en état de sanctifier les autres : double travail que le sacerdoce impose aux hommes apostoliques, depuis qu'il ne plaît plus à Dieu de renouveler ses premiers miracles, ni de rendre tout à coup ses ministres comme autrefois ses apôtres, tels qu'il les faut pour instruire et pour gagner les âmes. C'est bien le moins que la religion fasse, pour défendre la vérité ce que fait l'hérésie pour accréditer le mensonge ; qu'elle embrasse la science et la réforme et qu'elle joigne la culture de l'esprit au règlement des mœurs : c'est ce qu'entreprit saint François de Sales avec courage et c'est à quoi il réussit, non sans effort et sans peine.

Quel soin ne prit-il pas d'abord de conserver la fleur de sa première innocence ! Quelle application n'apporta-t-il pas à acquérir de bonne heure le mérite d'une érudition profonde ? Quelle attention n'eut-il pas à unir ensemble les belles connaissances et les bonnes mœurs, l'étude des lettres et la pratique des vertus ? On montre encore aujourd'hui, vous le savez, avec une égale vénération, dans les villes où il a passé sa jeunesse, et les lieux sacrés où il jeta les solides fondements de sa sainteté, et les célèbres écoles où il donna des preuves éclatantes de sa capacité : alliance nécessaire à la douceur apostolique qui demande de la vertu et du savoir ; mais alliance si rare à son âge, et surtout dans sa condition ! La jeunesse fut toujours la saison des plaisirs, et la noblesse faisait alors profession d'ignorance : alliance qui le fit dès lors regarder comme la merveille de son siècle et qui fit dire, entre autres, au fameux Possevin, son directeur d'étude et de conscience, que ce jeune seigneur serait, dans peu, et l'oracle du monde entier et l'ornement du clergé : l'événement ne tarda guère à vérifier la prédiction.

Mais quand il fallut enfin embrasser le ministère sacré et déclarer le choix qu'il en avait fait, dès qu'il avait eu assez de raison pour le connaître, grand Dieu ! que de combats à livrer à la nature ! que de sacrifices à faire à la grâce ! Un père absolu, dont il avait jusqu'alors aveuglément suivi les volontés et dont il allait entièrement renverser les dispositions, dans un âge où la reconnaissance demandait qu'il lui fît goûter les fruits d'une honorable éducation, et qu'il le dédommageât des dépenses que lui avaient coûtées ses études à Paris et à Padoue, ses voyages d'Italie et de France ! Une mère tendre, qui n'avait jusque-là supporté qu'avec peine son éloignement nécessaire, et qu'il allait encore affliger par une retraite volontaire, dans un temps où elle s'attendait à l'attacher auprès d'elle pour être, dans ses embarras domestiques, sa consolation et son appui. Un établissement des plus avantageux qui se présentait, et dont il ne pouvait se défendre sans s'opposer aux vœux de sa famille, sur le point, en qualité d'aîné, d'en maintenir l'honneur et d'en remplir les espérances ! O Dieu ! quels assauts à soutenir à un esprit doux et à un cœur sensible ! Hélas ! vous le savez, âmes religieuses, on n'a déjà que trop de son propre penchant à combattre, quand il s'agit de renoncer au monde pour se donner à Dieu ! Ces dehors si riants du siècle imposteur, et ces avenues austères de la voie évangélique, balancent souvent dans une âme tout l'attrait de la vocation et

la font pencher vers le monde. Quel courage ne faut-il donc pas, quand les règles de la prudence, les lois de la tendresse, les droits du sang se liguent contre elle de concert et l'attachent! Ah! ce n'est pas alors assez d'être courageux et intrépide, il faut, dit saint Jérôme, être en quelque sorte dénaturé et cruel : *Per calcatum perge patrem, per calcatam perge matrem :* ou si vous reconnaissez que saint François de Sales, sans dureté naturelle, a pu faire plier la nature sous le joug doux et léger du Sauveur, avouez au moins qu'il n'y eut que le zèle le plus fort, c'est-à-dire le zèle le plus apostolique qui lui pût inspirer une douceur pareille : *De forti egressa est dulcedo.*

Ce furent bien d'autres efforts quand, après ces premières démarches, si pénibles à la nature, il fallut faire encore un pas beaucoup plus rude ; quand Dieu dévoilant ses desseins sur ce vase d'élection, lui montra ce qu'il avait à souffrir pour sa gloire ; quand ce nouveau lévite nommé par l'évêque de Genève, pour en être le nouvel apôtre et l'ange de paix, reçut sa première mission pour la ville de Tonon et le pays du Chablais. L'entreprise était hardie. Cette terre ouverte à ses travaux était aux yeux des catholiques ce qu'était dans l'idée des israélites la terre promise, une terre ingrate et maudite qui dévorait, disait-on, les étrangers, et qui changeait en monstres ses habitants. Cette cité meurtrière que l'on donnait pour premier théâtre à son zèle, passait pour une autre Jérusalem qui lapidait ses missionnaires et qui massacrait ses prophètes. Au seul nom de sa conquête, lorsque son pasteur osa seulement en faire la proposition, le troupeau frémit, le clergé trembla, et toute l'assemblée demeura interdite : François de Sales s'y offrit seul. Il l'accepta sans crainte et sans réplique. Quelle consternation alors dans sa famille! que de vives représentations! que de sollicitations pressantes! que de violentes oppositions! Plaintes, cris, larmes, tout fut employé à le fléchir; mais tout fut inutile. Cette sensibilité qu'il avait fait paraître au récit des malheurs de ce peuple égaré disparaît au moment qu'on lui parle de ses fureurs : ce silence qu'il n'avait pu garder à la simple proposition de courir à sa poursuite, il le garde à toutes les instances qu'on lui peut faire pour en différer au moins l'exécution. Cette facilité qu'il avait eue à accepter une mission si périlleuse, il ne l'a plus pour se rendre aux raisons capables de l'en détourner, ou de l'en distraire. Il semble qu'à l'exemple du Prophète, il soit devenu tout à coup sourd et muet aux remontrances réitérées des parents, des amis, des étrangers même et des indifférents : *Tanquam surdus non audiens, et sicut mutus non aperiens os suum.* (*Psal.* XXXVII, 14.) Mais non, chrétiens, le zèle, quoiqu'un feu surnaturel et divin, ne détruit point l'humanité, n'endurcit point la nature. Ce fils obéissant écoute la voix d'un père qui s'oppose à sa résolution, et qui veut l'éprouver au moins avant que de l'approuver : mais il écoute encore plus la voix de Dieu qui lui crie comme autrefois au père des fidèles : Sortez au plus tôt du lieu de votre naissance ; arrachez-vous au sein de vos parents ; abandonnez la maison de votre père, et venez où je vous appelle : *Egredere de terra et de cognatione tua et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi.* (*Gen.*, XII, 1.) Ce fils reconnaissant entend les soupirs d'une mère qui murmure et se plaint de son peu d'égard pour elle : Eh! quoi, mon fils, me ménagez-vous si peu après m'avoir ôté, en vous dévouant à l'autel, la consolation de vous avoir auprès de moi? m'enviez-vous, en vous exposant à la mort, l'espérance de vous revoir encore? ah! laissez-moi mourir au moins avant que de m'oublier. Mais il entend en même temps les désirs de l'Eglise qui le presse, comme cette pieuse mère des Machabées : Mon fils, ayez pitié de moi; voyez l'état déplorable où je suis : souvenez-vous que je vous ai porté dans mon sein, et rendez à vos frères, qui s'en sont séparés, tous les soins que j'ai pris de vous jusqu'ici : *Fili mi, miserere mei, quæ te in utero portavi... et in ætatem istam perduxi.* (II *Mach.*, VII, 27.) Si céder d'une part, ce fut docilité, d'autre part il ne put résister sans effort; et il est toujours vrai de dire que la force produisit en lui la douceur : *De forti egressa est dulcedo.*

En effet, depuis ce premier effort sur lui-même, quel amour! quelle charité! quelle tendresse pour le prochain! Au sortir de la maison de son père, il en oublie toutes les douceurs; il ne pense plus qu'aux affreux périls où l'erreur a jeté ceux que sa religion lui fait regarder comme ses frères. S'il s'arrête en chemin au fort des Allinges, ce n'est point pour regarder en arrière des lieux paisibles qu'il ne regrette pas; c'est pour contempler de loin cette carrière apostolique à laquelle il aspire. Timide mercenaire, il ne prend pas la fuite à la vue du loup ravissant; mais zélé pasteur, il s'offre pour le salut du troupeau. Seigneur, dit-il en soupirant, l'ennemi est entré dans votre bergerie. J'en vois devant mes yeux les tristes ravages; ou qu'il me lâche sa proie, ou qu'il m'ôte la vie. Puis tout à coup en homme inspiré, il s'écrie : Revenez, brebis errantes, revenez, l'Eglise vous rappelle, rentrez dans son bercail.

Plus en lui de mouvements naturels, depuis qu'il les a sacrifiés aux mouvements plus forts du zèle apostolique qui l'anime : *De forti egressa est dulcedo.*

Dois-je ajouter qu'il sacrifia de même les intérêts de sa fortune, et devons-nous en être surpris? Ajoutons-le, chrétiens auditeurs, et ne laissons pas de l'admirer. L'attache à la fortune, surtout dans ces derniers temps, est comme une seconde nature pour le commun des hommes : ce n'est guère que dans les hommes vraiment apostoliques que se trouve un cœur désintéressé : encore depuis que l'intérêt s'est glissé dans le cœur d'un apôtre, il n'en est point qui ne doive s'en défier; si ce n'est pas de celui du bien,

c'est de celui de l'honneur : idole à laquelle souvent le zèle sacrifie, après avoir sacrifié tout à Dieu. Dans le commerce du siècle on veut s'enrichir ; dans le ministère de l'apostolat on veut primer ; et la charité, cette ennemie de la cupidité, ne laisse pas de flatter et de servir même l'ambition. En combien de manières ce dangereux fantôme d'honneur et de fortune sut-il se travestir, pour tenter la douceur de saint François de Sales, et la distraire de ses charitables entreprises? Partout ce généreux apôtre sut toujours également le démêler et le combattre ; et de tant d'attaques qu'il en eut à soutenir, il ne s'accusa, qu'en une seule, d'avoir succombé, non par inclination, mais par devoir, non par faiblesse, mais par obéissance. Ce fut quand il accepta l'évêché de Genève, dont on le chargea sans le consulter, ni sans le vouloir entendre. Douceur apostolique de François ! ne vous en repentez pas. Le plus grand honneur et le plus grand bien que vous y avez trouvé, c'est d'y beaucoup souffrir pour la gloire de Jésus-Christ et le salut des âmes. Ce saint intérêt, qui du temps des apôtres rendait l'épiscopat désirable, doit vous consoler de la sainte violence que fit à votre humilité le zèle d'un prélat digne des premiers siècles de l'Eglise, en vous choisissant pour son successeur, aux mêmes conditions qu'on choisissait les évêques dans ces temps heureux, c'est-à-dire aux dépens du repos et au péril de la vie. Hors de là, dignités éminentes, bénéfices opulents, honneurs et revenus ecclésiastiques, il sacrifia tout au parti qu'il avait pris de vivre dans le centre de l'hérésie, et d'y répandre la lumière de la foi ; c'était là sa vocation, et ce fut là toute sa fortune. Il avait épousé, disait-il lui-même, une Eglise pauvre et désolée, et il se serait cru doublement infidèle, s'il l'avait quittée pour en prendre une autre plus florissante et plus riche. Témoignage bien éclatant de son invariable douceur ! mais témoignage non moins authentique de son inébranlable fermeté ! *De forti egressa est dulcedo.* Car où, et devant qui l'entendit-on tenir ce langage apostolique, si rare de nos jours ? dans le Chablais et devant le peuple. Loin de la fortune et de ses faveurs, communément on les méprise ; le désintéressement alors coûte peu ; l'éloignement même brigue quelquefois, et souvent la modestie sollicite. Ce fut à la cour, et devant l'un des plus puissants rois du monde chrétien, à qui les besoins pressants de son Eglise l'avaient obligé d'avoir recours. Ce fut, quand toute la France charmée de ses talents et de ses vertus conspira de l'enlever à la Savoie, et voulut en faire la plus belle de ses conquêtes. Ce fut, quand la capitale de ce royaume, jalouse de ses provinces édifiées, comme elle, de ses exemples et de ses discours, entreprit de l'attacher à son siége sous le titre de coadjuteur. Ce fut quand Henri le Grand, le plus judicieux de ses admirateurs, et le plus éloquent de ses panégyristes, pour contenter tout le monde, fut d'avis de le donner à Rome en qualité de cardinal. Ce fut, dis-je, dans ces [illegible]euses conjonctures qu'il préféra sans balancer à la plus brillante fortune, une fortune plus chrétienne, plus sainte et plus durable. Que pensez-vous que ce fût, chrétiens? Le rétablissement de la religion catholique et la restitution des biens ecclésiastiques dans le pays de Gex. C'est ainsi que les hommes apostoliques ménagent leur crédit et usent de leur faveur. Or qu'est-ce qui a le plus de part à ce désintéressement parfait si rare de nos jours? la douceur, ou la force? *De forti egressa est dulcedo.*

Mais cette faveur ne lui coûta-t-elle pas du moins quelque égard politique ? Ce crédit, ne l'acheta-t-il pas par quelque respect? Car c'est là l'écueil le plus ordinaire de la douceur, quand elle est séparée de la force. Non, chrétiens auditeurs, et pour garant je ne veux que le monarque qui fut, comme je l'ai dit, et son admirateur et son panégyriste. Deux qualités du saint évêque de Genève partagèrent toujours son estime et son amitié, le désintéressement et la vigueur. Je le révère, disait ce grand roi, parce que mes grâces ne l'ont jamais tenté, et je l'aime, ajoutait-il, parce que ses avis ne m'ont jamais flatté. Eloge mémorable, glorieux au monarque, et plus glorieux encore au saint prélat qui l'a mérité. C'est ainsi qu'un héros doit louer un apôtre. De pareilles approbations montrent de part et d'autre bien de la grandeur d'âme et de la force d'esprit ; et c'est en quoi l'un et l'autre se ressemblent. Tous deux amis de la douceur sont ennemis de la lâcheté. Ils ne peuvent souffrir cette basse complaisance qui ne sait être que gracieuse et qui n'ose être utile ; qui, de crainte de déplaire, trahit la vérité ; qui pour ménager les hommes, les endort dans leurs faiblesses ; et qui ne se rend maîtresse des volontés qu'à force de s'en faire esclave. François de Sales ne le fut jamais que de son devoir. Enfant de Dieu par le baptême, il en garda la liberté ; ministre de Jésus-Christ par le sacerdoce, il en conserva l'autorité ; prince de l'Eglise par l'épiscopat, il en soutint l'indépendance. Hors le Saint-Siége, auquel il fut toujours plus soumis que le moindre des fidèles, il ne plia devant les autres tribunaux que pour les redresser, il ne s'insinua dans l'esprit des grands, que pour les faire rentrer en eux-mêmes ; et ne se servit de l'ascendant qu'il avait sur les cœurs, que pour sauver les âmes. Craignait-il d'offenser la délicatesse des magistrats de Thonon, quand, nonobstant leurs remontrances, il fit l'ouverture de la première Eglise, et qu'il y ramena l'exercice de la vraie religion? Entra-t-il dans les timides vues du conseil de Savoie, quand, malgré ses oppositions, il engagea le Souverain à publier l'interdit de l'hérésie et le bannissement de tous ses ministres ; et qu'il le convainquit de cette maxime si importante à la conservation du sacré dépôt de la foi, que pour le sauver des atteintes de l'erreur, il fallait commencer par en éloigner tous les partisans? Flatta-t-il les prétentions de la noblesse, quand

il obligea les deux grands ordres militaires de saint Lazare et de saint Maurice, contre leurs intérêts, à rendre sans réserve, après la conversion du Chablais, les bénéfices qui leur étaient unis depuis son apostasie? Que de considérations humaines cette bonté pastorale n'eut-elle pas alors à combattre? Douceur donc inébranlable dans l'entreprise, et qui sacrifia tout; mais de plus douceur inaltérable dans l'exécution, et qui souffrit tout pour le salut des âmes, les travaux, les résistances et les persécutions. Second caractère de la douceur de saint François de Sales; caractère de mœurs, qui suppose encore une force apostolique : *De forti egressa est dulcedo.*

Car, ne prenez pas ici le change, chrétiens auditeurs! et sous le nom de douceur, n'allez pas vous figurer une douceur sans mouvement et sans action, une douceur de représentation et de spectacle, une douceur ennemie du travail et amie du repos. Cette oisive douceur qui fait souvent tout l'attrait de l'état ecclésiastique, n'est point propre à la conquête des âmes. Pour les tirer du labyrinthe de l'erreur et les ramener dans les voies du salut, il faut une douceur apostolique et une bonté pastorale. Représentez-vous donc la douceur charitable du bon pasteur tel que l'Evangile nous le peint, courant après la brebis égarée et la rapportant sur ses épaules au bercail. Les antres et les rochers retentissent de ses cris : les bois et les forêts occupent ses regards; les ronces et les épines ne peuvent arrêter ses pas; point de lieux inaccessibles à sa tendresse; le jour se passe en recherches et la nuit en inquiétudes : voilà l'image de la vie de saint François de Sales dans le Chablais. Ménagement du corps, délassement d'esprit, commerce de bienséance, zèle partial et de prédilection, inégalité de soins, acception de personnes, faiblesses, hélas! trop ordinaires à ceux qui se dévouent au salut des âmes, causes funestes de relâchement dans leurs travaux, vous ne ralentîtes ni n'altérâtes jamais les siens! Combien de fois le vit-on s'ouvrir un passage au travers des neiges et des glaces, pour aller recueillir quelque âme abandonnée dans les lieux les plus déserts? combien de fois l'entendit-on dans les ruines des Eglises démolies, exhorter le petit troupeau qu'il venait de rassembler à la sueur de son front? combien de fois, aux instances qu'on lui faisait de donner quelque repos à son corps et quelque relâche à son esprit, répondit-il que l'œuvre de Dieu faisait toute sa satisfaction, et que le salut des âmes était toute sa vie? Mais, le vit-on dans cette œuvre de Dieu si laborieuse et si pénible, chercher jamais autre chose que Dieu même? l'entendit-on dans ces travaux accablants mendier par une fastueuse ostentation de ses peines, une flatteuse compassion? le surprit-on dans cette recherche des âmes faire le moindre choix ou la moindre distinction, avare de son temps pour les unes, et prodigue de son loisir pour les autres? il eut le cœur assez grand pour y placer tous les hommes, et assez égal pour les y mettre tous au même rang. La différence des conditions n'y mit point obstacle, non plus que les bonnes et les mauvaises qualités des personnes. La rusticité, l'ignorance des pauvres ne purent le rebuter, ni la fierté des riches le décourager. Il compatit aux faibles; il supporta les forts. Il se fit tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ et à son Eglise. La douceur peut-elle se soutenir dans de pareils travaux, si elle n'est animée de la force? *De forti egressa est dulcedo.*

Vous me direz peut-être que les travaux de cet ouvrier évangélique eurent de grands succès, et que le succès par lui-même soutient assez dans les travaux. Ah! chrétiens, ne confondons pas ici, je vous prie, le temps de la semence et celui de la récolte. J'avoue que le zèle de saint François de Sales fit pour le ciel d'incroyables progrès, et remporta de mémorables victoires sur l'enfer. Mais ces progrès furent-ils si prompts et si rapides? n'y eut-il point de retardement dans le cours de ses victoires? et avant que de trouver tant de soumission dans les esprits, n'y trouva-t-il pas encore plus de résistance? l'hérésie ne rend pas si tôt les armes. Son caractère est l'opiniâtreté, et pour le vaincre, ce n'est pas assez de la douceur, il faut de la constance. Que de courses infructueuses du fort des Allinges à la ville de Thonon! que de pas inutiles dans le Chablais! que de vaines tentatives sur Genève! à peine a-t-il rétabli une Eglise, que tout le peuple se soulève et la détruit. Il a beau, pour attirer les faux prophètes, leur crier, comme un autre Elie : Venez, que celui d'entre vous qui fera briller la lumière céleste et descendre le feu divin, soit reconnu pour vrai prophète : presque tous le contredisent, le fuient, et peu le suivent; s'il entre dans un cœur, il en trouve mille autres fermés; pour quelques-uns qui l'approuvent, cent l'écoutent avec indifférence et même avec mépris. En vain noue-t-il des conférences paisibles avec leur chef, le fameux Théodore de Bèze : il l'ébranle, il le convainc, il le charme; mais par un de ses secrets jugements de Dieu, qu'il ne nous appartient pas de pénétrer, ébranlé, convaincu, charmé, prêt à se rendre à la vérité et à se convertir, il a la douleur de le voir mourir dans l'hérésie, comme il y avait vécu. De pareilles résistances sont-elles donc aisées à surmonter? et si saint François de Sales n'eut eu du courage et de la fermeté, des commencements si peu heureux ne lui eussent-ils pas fait abandonner l'entreprise? Mais, ô bonté divine! s'il ne vous eût imité dans vos adorables poursuites; s'il n'eût eu, à votre exemple, plus de force dans sa douceur que n'en a l'obstination dans sa dureté; s'il n'eût dit à l'opiniâtre Genève ce que vous dites à tant de cœurs impénitents : Je suis à votre porte, j'y frappe, et quoique vous me refusiez avec outrage, je ne reçois point vos outrageux mépris : *Ecce sto ad ostium et pulso.* (*Apoc.*, XXXI, 20.) En un mot, s'il n'eût uni la douceur et la persévérance, que

de glorieuses conquêtes échappées pour vous sur la terre, que de riches couronnes perdues pour lui dans le ciel! bel exemple pour tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, doivent concourir au salut des âmes! ne vous rebutez point des résistances qu'on vous oppose, ni du peu de disposition que vous voyez au succès. Continuez vos soins à ce domestique, à cet enfant, à cet époux indocile. Ce que vous n'avez pu obtenir jusqu'ici, peut-être l'obtiendrez-vous dans la suite. Cependant vos peines ne seront point stériles, Dieu vous tiendra compte de tous vos efforts, et tôt ou tard il récompensera votre zèle. C'est dans les résistances que paraissent à la fois et la douceur et la force; encore plus dans les persécutions. *De forti egressa est dulcedo.*

Pouvait-il s'en élever contre saint François de Sales? et cette favorable lumière de l'Eglise qui, comme ces signes heureux du ciel, n'annonçait que la paix et le calme, était-elle donc exposée aux tempêtes et aux orages du siècle? Oui, chrétiens auditeurs! il suffisait que ce fut une lumière de l'Eglise, pour exciter les noires vapeurs de l'enfer et pour irriter le souffle orageux du malin esprit. Passons les fréquents dangers de mort que courut cet apôtre dans les premières années de son apostolat. Dangers, dont souvent il ne put échapper que par miracle. Les assassins et les meurtriers ne sont pas les plus cruels persécuteurs des hommes apostoliques. L'honneur leur est plus précieux que la vie même, parce qu'il est plus important à la gloire de Dieu et à l'édification du prochain, surtout dans ce qui regarde la pureté de leur doctrine ou celle de leurs mœurs; articles délicats et sur lesquels le moindre soupçon est toujours pour eux un vrai crime. C'est par là cependant que fut attaqué notre saint pasteur. Mais par qui et dans quels lieux? dans les cours des princes, par ceux dont ils sont les idoles, et dans les chaires de l'Evangile par ceux qui s'en disent les oracles. Ceux-là, par des faits supposés, cherchèrent à noircir sa vie dans l'esprit des grands : et ceux-ci par des invectives étudiées s'efforcèrent de décrier sa doctrine dans l'opinion du peuple. Que pouvaient-ils faire de pis, que de le faire passer là pour hypocrite, et ici pour séducteur. Je sais que dans la suite Dieu fit rétracter les uns par leur pénitence, et que l'Eglise fit taire les autres par son approbation. Mais en attendant il fallut souffrir, et souffrir en apôtre; c'est-à-dire qu'il fallut également de la douceur et de la force : de la douceur pour s'abstenir de ces amers gémissements, de ces plaintes chagrines, de ces apologies critiques, que le commun des hommes appellerait vengeances ou ressentiments, mais que l'esprit des dévots sait si bien déguiser en amour de vérité et en zèle de justice. De la force, afin de rendre les louanges pour les calomnies, les prières pour les imprécations, et les bons pour les mauvais offices. Car c'est ainsi que se vengent les apôtres, et que celui de Genève se vengea toujours. Il eut la force de désarmer ses persécuteurs par sa charité, de réduire ses calomniateurs au désaveu par ses éloges, de mettre ses ennemis au rang de ses amis par ses bienfaits, et de poursuivre leur salut pour toute satisfaction de leurs offenses. A ces traits surhumains, qui ne reconnaîtrait également le caractère de la douceur et de la force apostolique? *De forti egressa est dulcedo.*

Ne nous étonnons donc point du nombre prodigieux de ses triomphes sur l'hérésie; ne soyons point surpris qu'on ait compté de son vivant plus de soixante et douze mille âmes redevables, après Dieu, à ses soins de leur foi et de leur salut. Ne nous récrions pas sur ce que disait un fameux cardinal du même temps : qu'à la vérité, il se faisait fort de convaincre les hérétiques, mais que c'était au saint évêque de Genève de les convertir et de les gagner à Dieu. C'est que pour briser des cœurs durs et pour subjuguer des esprits rebelles, il fallait un caractère comme le sien, également doux et fort : c'est que cette douceur pastorale soutenue d'une force apostolique attirait leur estime, leur admiration et leur confiance, et forçait leurs préjugés et leurs oppositions : c'est que ces deux qualités réunies étaient une espèce de controverse muette, mais éloquente, qui, sans dispute, levait d'abord leurs plus grandes difficultés. On leur avait dépeint l'Eglise romaine comme une Babylone; son chef visible, comme un antechrist; ses ministres évangéliques, comme les émissaires de l'enfer et les suppôts de Satan; ses mystères, comme d'horribles idolâtries; ses dogmes, comme de profanes nouveautés; ses lois, comme d'odieuses tyrannies. C'était ce fantôme supposé qui les avait jetés dans l'égarement, et qui les entretenait dans la révolte. Et ils ne remarquaient dans leur saint pasteur aucun trait de cet odieux tableau qu'on leur avait tracé. Ils n'y voyaient au contraire qu'un zèle sans faiblesse et sans aigreur; un zèle que ni la nature, ni l'intérêt, ni le respect humain ne pouvait ébranler; un zèle que ni les travaux, ni les résistances, ni les persécutions ne pouvaient altérer; un zèle qui sacrifiait tout et qui souffrait tout pour le salut des âmes. Cette heureuse découverte leur fit ouvrir les yeux sur leurs autres méprises. Convaincus qu'on leur avait imposé sur le caractère des pasteurs, ils ne doutèrent plus qu'on ne les eût trompés de même sur la doctrine : et la connaissance de l'un les conduisit à la recherche de l'autre. C'est ainsi que saint François de Sales servit de preuve à la vérité de la religion et de la foi; c'est ainsi que sa douceur acheva ce que sa force avait commencé; c'est ainsi que cette douceur victorieuse de l'erreur fut dans ses mœurs le fruit de toute la force apostolique : vous l'avez vu dans mon premier point. Voyons comment cette douceur victorieuse du relâchement est encore dans sa doctrine le précis de toute la force chrétienne : c'est le sujet du second point.

SECONDE PARTIE.

C'est, disent les Pères, des hommes apostoliques et des écrivains sacrés, dont parle le Prophète, quand il vante l'art miraculeux de ces habiles enchanteurs, auxquels rien ne peut résister, que la fureur d'un endurcissement volontaire : *Furor illis... sicut aspidis surdæ et obturantis aures suas, quæ non exaudiet vocem incantantium, et venefici incantantis sapienter.* (*Psal.* LVII, 5, 6.) N'est-ce pas, en effet, dit excellemment saint Augustin sur ce passage, un enchantement spirituel, que d'attirer des cœurs esclaves des sens par les doux attraits de la grâce, dans les voies les plus pénibles de la nature? N'est-ce pas un charme tout divin, que d'élever des âmes rampantes dans leurs faiblesses, par des accroissements insensibles, aux plus héroïques vertus? N'est-ce pas là les enchanter saintement, et salutairement les séduire? *Vocem incantatis sapienter.* Or, entre ces habiles enchanteurs, auxquels ce dernier siècle corrompu a été redevable, après Dieu, de son salut, un des plus célèbres est le saint évêque de Genève. Personne n'a mieux su l'art de raidir imperceptiblement les cœurs contre leur pente naturelle : et la douceur de sa doctrine victorieuse du relâchement des mœurs, est un précis de toute la force chrétienne : jugeons-en d'abord par les effets : *De forti egressa est dulcedo.*

A peine eut-elle paru dans les chaires évangéliques cette doctrine céleste, que le bruit de ses oracles se répandit au loin dans les nations étrangères, que ceux qui en entendirent parler, en voulurent être les juges, que les juges en devinrent les admirateurs, et que les admirateurs s'en firent les disciples. Les campagnes et les villes, les provinces et les cours, la Savoie et la France s'en disputèrent les fruits. Qu'étaient-ils donc ces fruits de science et de salut si fort au goût de tout le monde? Le croirions-nous, chrétiens, si nous n'avions appris de la bouche de saint Paul, que l'onction divine est toujours mêlée d'une sainte amertume. C'étaient des fruits de pénitence, larmes de componction, détestations du crime, réforme de conduite, règlement de vie : dignes éloges d'un vrai ministre de l'Evangile. C'est ce que l'on vit non-seulement dans le Chablais, mais à Chambéry, à Grenoble, à Dijon, à Paris même, partout où furent écoutées les leçons du saint évêque de Genève. N'en soyons point surpris : il les publiait alors lui-même. Ses maximes engageantes avaient dans sa bouche une nouvelle grâce pour gagner les cœurs : la sainteté de ses mœurs relevait la douceur de ses paroles, et il était bien difficile de ne se pas rendre à de touchants discours soutenus d'exemples encore plus éloquents et plus pathétiques.

Artifice bien différent de celui de nos jours, où l'indulgence semble être pour les maîtres, et toute la rigueur pour les disciples ; comme s'ils n'étaient pas tous soumis aux mêmes lois ; ou qu'il fût permis, en ne ménageant point les autres, de se flatter soi-même. François de Sales en fit toujours plus qu'il n'en dit. Il ne prescrivit jamais rien que d'indispensable ; pour lui il portait les choses bien plus loin, et ce double soin qu'il avait de ne point surfaire en public la vertu, et d'enchérir en particulier sur elle, ne fut pas le moindre des appâts qui donnèrent tant de vogue à sa doctrine. Mais ce qu'il y a de merveilleux, c'est que tracée sur le papier et destituée de la force qu'ajoute aux vérités saintes la sainteté de l'oracle qui les prononce, elle ne laisse pas d'avoir la même vertu. L'esprit de saint François de Sales a passé dans ses écrits. Il y vit, y prêche, il y convertit encore. Qui peut compter le nombre des pécheurs endurcis qu'ils ont touchés, des pénitents chancelants qu'ils ont confirmés, des justes imparfaits qu'ils ont sanctifiés? De là les acclamations que leur ont données tous les peuples fidèles ; de là l'empressement qu'ont eu toutes les nations catholiques à les traduire chacune dans sa langue naturelle ; de là les approbations dont les ont autorisés les premiers prélats et les souverains pontifes ; de là, ce qui fait encore plus à leur gloire, les éloges que n'ont pu leur refuser les plus grands ennemis de l'Eglise. D'où peut venir en faveur d'un auteur récent cet enchantement général et ce charme universel dans des siècles si fastidieux et si critiques? C'est, dit-on, de sa douceur. Mais encore en quoi consiste cette douceur victorieuse? en ce qu'elle réduit la piété aux devoirs les plus communs de la vie chrétienne ; en ce qu'elle établit la piété sur les motifs les plus engageants de la vie spirituelle. Or, n'est-ce pas dans ces deux points que se trouve réunie la force évangélique? Appliquez-vous, chrétiens, à ces deux courtes réflexions ; elles renferment avec la doctrine du saint évêque de Genève tout le fruit de son éloge ; et je le croirai des plus utiles à votre salut, s'il peut vous conformer à la conduite de ce guide si sûr dans les voies de Dieu.

Saint François de Sales réduit la piété aux devoirs les plus communs de la vie chrétienne. Il est vrai ; il n'y a qu'à lire, pour en être convaincu, son *Introduction à la vie dévote*, ouvrage digne de cet esprit de douceur et de force qui l'inspirait. Son dessein est d'y mettre à la portée de tout le monde le grand art de la véritable et solide dévotion. Il n'y traite rien que d'ancien et de commun, mais il l'y traite d'une manière nouvelle et qui lui est particulière ; il n'y cherche ni le rare ni le merveilleux, mais il y présente la vérité sans déguisement et sans fard, la vertu sans ostentation et sans enflure ; il n'y ouvre point ces voies extraordinaires où il n'appartient qu'au Saint-Esprit d'élever quelques élus, mais il y développe admirablement ces voies ordinaires que le Sauveur a tracées lui-même à tous les fidèles ; il y distingue exactement le conseil du précepte, et ce qui est de pure perfection de ce qu'il y a d'obligation étroite, mais il en montre si bien les liaisons et les rapports, que de l'attachement au principal il fait insensiblement

passer à l'étude de l'accessoire; il y lève tous les vains scrupules, mais il y substitue de saintes délicatesses; il éclaircit les doutes, il prévient les objections, il aplanit les difficultés; il ne vous quitte point qu'il ne vous ait instruit, conduit, produit même à la vertu; maître, guide, père plutôt que zélateur, conquérant et vainqueur des âmes. C'est justement, dit-on, cette singularité à éloigner, ce semble, tout ce qu'il y a de singulier, qui ravit dans son ouvrage. Enchantement spirituel! chrétiens auditeurs, pour me servir de l'expression de saint Augustin: *Vox incantantis sapienter.* Cette conduite si douce en apparence contient en effet tout ce qu'il y a de plus austère dans la force chrétienne; elle écarte jusqu'aux faiblesses qui s'attachent à la dévotion : dévotion d'oisiveté et d'inaction; dévotion de vanité et d'ostentation; dévotion d'humeur et de caprice. Ne sont-ce pas là, dans le règne de la vertu, les derniers retranchements de l'amour-propre? Voyons-les renversés par les innocents stratagèmes de cette douceur victorieuse du relâchement des mœurs.

Elle rejette cette pieuse fainéantise qui prend pour goût de l'oraison le dégoût du travail, et pour sainte récollection une inaction criminelle; elle bannit, en attachant aux devoirs communs, toute vaine gloire et toute complaisance secrète qui suit les actions d'éclat, qui se repaît de distinctions, qui fait qu'on aime à se donner en spectacle ou à se replier sur soi-même, à respirer au dehors le parfum d'un encens flatteur ou à jouir en secret de sa propre satisfaction; elle proscrit, en se bornant aux devoirs les plus communs d'une vie chrétienne, l'humeur et le caprice, qui se forment à leur gré des systèmes bizarres de vertus imaginaires, qui ne veulent rien dans la piété qui ne soit de leur goût et de leur choix, et pour qui les mêmes exercices où les portait auparavant, quand ils leur étaient libres, leur propre inclination, deviennent une gêne et un supplice insupportable dès qu'ils passent en règles de vie et en lois de religion. Voilà le vrai champ de la force chrétienne, et voilà aussi le juste plan de cette morale si douce au saint évêque de Genève : *De forti egressa est dulcedo.*

Vous me direz sans doute qu'on n'y voit pas au moins de grandes austérités, de grands sacrifices, de grandes actions, et que c'est ce qui en fait l'attrait; autre enchantement spirituel dans le sens de saint Augustin : *Vox incantantis sapienter.* Cette fidélité à tout ce qu'on appelle devoir est un genre d'austérité bien pénible; il faut être attentif à tout pour ne s'oublier en rien; il faut se mortifier presque à toute heure pour ne s'émanciper en rien et ne jamais se satisfaire; il faut s'assujettir en toute occasion pour ne se licencier sur aucun point. Or, c'est un supplice à la nature que cette attention continuelle sur soi-même; la mort coûte souvent moins qu'une mortification persévérante, et le martyre n'est pas toujours si rude qu'une sujétion perpétuelle. Cette fidélité d'esprit et de cœur aux devoirs les plus communs renferme de grands sacrifices; c'est une espèce d'holocauste où il ne reste rien de la victime. Les œuvres de surérogation laissent souvent après elles la gloire, le plaisir, le goût, au moins le souvenir d'avoir fait plus que ne font les autres. Dangereuses réserves sujettes à la présomption; dangereuses réflexions sujettes à de grands vices. Mais, dans les œuvres d'obligation, on s'oublie, on se confond, on se perd, pour ainsi dire, dans la multitude; on ne sent pas le mérite de son action, on croit n'avoir rien fait, et l'on se regarde comme un serviteur fort inutile. Heureuse abnégation! anéantissement précieux! heureuse et sainte disposition selon l'Evangile! éminente disposition aux plus sublimes vertus! Cette fidélité aux devoirs les plus communs d'une vie chrétienne comprend en valeur de grandes actions, quoique légères en détail; c'est un fond d'héroïsme parfait, de pratiques de religion envers Dieu, d'exercice de charité par rapport au prochain, d'actes de générosité à l'égard des ennemis mêmes; en un mot, c'est la moelle la plus pure de l'Evangile. Voilà l'excellent abrégé de cette doctrine si populaire du saint évêque de Genève. Que si vous trouvez, après tout, qu'il insiste sur de légères observances, c'est encore un nouvel enchantement spirituel; car, comme il le disait lui-même après le Sauveur, de cette fidélité dans les moindres choses dépend la fermeté dans les plus grandes; sans ses faibles secours la vertu la plus mâle languit et souvent même se dément, et c'est encore dans ces petites régularités, comme autrefois dans les cheveux de Samson, que réside toute la force divine. La douceur donc de sa doctrine, à la considérer dans ce premier caractère, n'est qu'un innocent artifice, et toutes ses leçons ne tendent qu'à inspirer de la vigueur. Passons au second, et voyons s'il est moins fort : *De forti egressa est dulcedo.*

François de Sales établit la piété sur les motifs les plus engageants de la vie spirituelle: l'amour de Dieu, l'amour du Sauveur; il en fait un livre exprès. Que dis-je? un livre; tous ses ouvrages ne brillent que de ce feu sacré; tous en inspirent les plus vives ardeurs; tous en communiquent les divines flammes. Faut-il s'en étonner? L'expression de la plume suit naturellement l'impression du cœur, elle en est la fidèle interprète; c'est de l'abondance du cœur que parle la bouche et que la main écrit; or, le sien brûlait pour Dieu de l'amour le plus pur. Depuis ce mémorable combat qu'il eût à soutenir à la fleur de sa jeunesse, et dans lequel, comme on sait, vivement attaqué par la crainte et près du désespoir, la charité, toujours accompagnée de l'espérance, le fit triompher en le soumettant avec confiance au bon plaisir de Dieu, depuis cet heureux moment l'amour divin fut, si j'ose ainsi parler, sa passion dominante; Dieu seul et son Sauveur occupaient les pensées de son esprit et réglaient les mouvements de son cœur. Si je savais, disait-il dans une de ses lettres, qu'il y eût en moi la moindre étincelle d'amour

qui ne fût pas pour Dieu et selon Dieu, je voudrais que mon cœur se fendît sur l'heure pour faire sortir cette étincelle d'amour profane, rival de l'amour de Dieu, ou plutôt son ennemi capital.

Ce sont là de ces saintes saillies qui animent tous ses écrits, et qui passent dans les cœurs de ceux qui les lisent et qui les méditent. C'est là, dit-on, ce qui fait l'onction de sa doctrine; et moi j'ajoute que c'est ce qui en fait aussi la force, et que ce divin amour est un charme puissant, qui, par son engageante douceur, conduit et dispose à la fermeté la plus vigoureuse : *De forti egressa est dulcedo.* Car qui ne sait pas que les principes du relâchement dans la piété sont, hélas! la tiédeur, le partage et l'inconstance? Et qui ne sent pas que l'amour divin en est le plus sûr préservatif? Peut-on aimer Dieu comme il faut, et demeurer dans la tiédeur? La piété conduite par l'amour est-elle lente et paresseuse? Se contente-t-on, quand on aime, de ne pas déplaire? et le désir de plaire se trouve-t-il dans un cœur froid et indifférent? L'amour de Dieu, dit saint François de Sales après saint Augustin, est tout œuvre; il a peu de paroles; ses affections mêmes, quoique vives, sont souvent muettes; il ne s'explique bien que par les actions, et les actions ferventes. Peut-on aimer Dieu, et faire avec lui le moindre partage? Saint François de Sales nous a laissé sur ce sujet le plus beau témoignage de sa grandeur d'âme, de la force de son esprit, et du dégagement de son cœur. Il disait que dans la vie il désirait fort peu de choses; que ce qu'il désirait, il le désirait fort peu; et que, s'il eût été à renaître et à former ses sentiments, il n'eût rien désiré du tout. Car a-t-on droit de dire à Dieu avec le Prophète : Seigneur, je suis tout à vous : *Tuus sum ego* (*Psal.* CXVIII, 94), si l'intérêt, si l'ambition, si le plaisir, si la passion réclament et disent du fond du cœur, vous êtes à nous, autant ou plus qu'à Dieu? Un cœur peut-il être à la fois à tant de différents maîtres? ou s'il leur appartient effectivement à tous, n'est-ce pas un vil mercenaire et un misérable esclave, qu'un Dieu jaloux d'être aimé en Dieu, ne peut que mépriser, comme indigne de ses regards? Peut-on aimer Dieu, et tomber dans l'inconstance? L'amour de Dieu n'est pas plus changeant que Dieu même. Il est à l'épreuve de toute calomnie. Que la médisance noircisse votre nom, l'amour de Dieu vous fera bénir ceux même qui vous maudissent. Que l'injustice vous dépouille de vos biens, l'amour de Dieu vous consolera de leur perte. Que la maladie ruine vos forces, use votre santé, et vous conduise aux portes de la mort; l'amour de Dieu fera de votre lit un autel, et de votre corps une victime. Que la terre s'ébranle, que le ciel s'écroule, que l'univers périsse, l'amour de Dieu vous en fera soutenir la chute, regarder les débris de sang-froid, et dire encore avec saint François après saint Augustin : Bien avare est le cœur à qui Dieu ne suffit pas. Elevez donc le bel édifice de la piété sur les fondements inébranlables de la charité, comme a fait ce grand maître de la vie spirituelle, c'est posséder dans le suprême degré l'art si difficile de diriger les âmes; c'est triompher du relâchement des mœurs par l'onction de sa doctrine; c'est renfermer tout le précis de la force chrétienne sous les apparences de la douceur; c'est être, comme je l'ai déjà dit, un divin enchanteur : *De forti egressa est dulcedo.* Aussi vit-on bientôt sous sa conduite éclore un monde tout nouveau; des hommes, ou plutôt des démons se métamorphoser en saints et en anges; des monstres d'iniquité se transformer en modèles de vertu, des idoles du siècle devenir autant de ressemblances vivantes du Sauveur. Aussi vit-on se former cet ordre florissant, qu'un grand Pape de ces derniers temps appelle une des plus belles fleurs de l'Eglise, un des plus beaux ornements de la religion, auquel il donne pour devise la douceur et la force.

Tel est donc l'esprit de saint François de Sales : esprit de douceur, esprit de force, esprit propre du christianisme, et qu'on peut appeler l'esprit universel de l'Eglise. Esprit qui, tout héroïque et tout apostolique qu'il est, convient à tous les états, et s'acquiert avec le secours de la grâce, par le bon usage journalier de tant d'occasions de mérite qui s'y trouvent, et qu'il ne tient qu'à nous tous de ménager comme il faut. Réprimer ses humeurs et supporter celles d'autrui, rendre service et pardonner les offenses, recevoir les avis les plus critiques avec docilité, et ne donner jamais les plus justes avec aigreur; compatir au prochain, sans se plaindre soi-même, être fidèle aux actes de justice, et ne pas omettre les œuvres de charité, en un mot, faire tout pour aller à Dieu, et pour y conduire les autres; ne sont-ce pas là des pratiques qui se présentent à toute heure, et qui nous avertissent par leur retour continuel, que la douceur et la force sont deux compagnes inséparables dans la vie chrétienne, et dont l'union fait l'accord des devoirs, le concert des vertus, l'harmonie de la perfection, le charme de l'édification, l'enchantement de la sainteté même, et j'ose dire, toute la science du salut, et la voie de l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE II.

SAINT JEAN-FRANÇOIS RÉGIS.

Curavit gentem suam et liberavit eam a perditione. (*Eccli.*, L, 4.)

Il a pris soin de sa nation et il l'a délivrée des dangers du salut.

Quel est donc ce nouvel apôtre qui remplit l'univers du bruit de ses miracles? Est-ce un autre Xavier, fondateur de nombreuses églises et d'une chrétienté florissante? C'est, mes frères, dans un genre d'apostolat plus obscur, l'héritier de son zèle pour le salut des âmes, et le successeur de son pouvoir dans les œuvres de Dieu.

Tant de traits de ressemblance rapprochent ces deux grands hommes, malgré l'éloigne-

ment de temps et la distance des lieux; qu'il est difficile de ne pas reconnaître dans le missionnaire du Vivarais et du Velay, l'apôtre des Indes et du Japon.

Tous deux sortirent de familles nobles et illustres, mais qu'ils ont encore plus ennoblies et plus illustrées par leurs vertus. Tous deux reçurent au baptême le nom de François; nom déjà consacré par le mérite de tant de saints qui l'ont porté dans ces derniers siècles. Tous deux furent appelés à la Compagnie de Jésus, et y prirent le même esprit apostolique qui les anima, ou plutôt qui les consuma durant leur vie. Tous deux exercèrent le ministère évangélique avec des fruits incroyables. Tous deux en dix années de travaux recueillirent pour le ciel les plus belles moissons dans les terres les plus ingrates. Tous deux finirent leurs jours dans des lieux sauvages et déserts, mais que leur mort a rendus fameux, et leurs tombeaux célèbres à jamais. Tous deux enfin ont couru, ont combattu, ont triomphé pour le nom de Jésus-Christ, quoiqu'en différentes carrières, Xavier, dans les vastes régions de la gentilité, Régis, dans le sein même du christianisme; Xavier, parmi d'anciens idolâtres et des païens déclarés, Régis, parmi de faux chrétiens et de nouveaux hérétiques; Xavier, au bout de l'univers, Régis, au milieu de sa patrie: tant il importe peu, pour arriver à la plus haute sainteté, où l'on agisse et ce que l'on fasse, dès qu'on n'agit que pour la gloire et qu'on ne fait que la volonté de Dieu.

A Dieu ne plaise que je veuille par là diminuer la gloire de ces héros chrétiens qui vont à travers mille périls porter la lumière de l'Evangile aux nations infidèles. J'oublierais un des plus essentiels devoirs de mon état, et je démentirais les sentiments d'un ordre qui fait profession spéciale des missions étrangères; qui s'y engage par un vœu particulier, comme à ce qu'il y a de plus parfait; qui n'a rien de plus à cœur que d'en entretenir l'émulation, et qui, grâce au ciel, la voit encore régner parmi ses élèves.

Mais sans rien perdre de l'estime que nous devons au bonheur de planter la foi où elle n'est pas, et où elle est encore inconnue, reconnaissons aujourd'hui le mérite de la cultiver où elle est, et où nous l'avons nous-mêmes reçue. Apprenons du nouvel exemple que l'Eglise nous propose, qu'en tout champ on moissonne les mêmes couronnes; qu'il ne tient qu'au missionnaire d'être ce qu'est l'Apôtre, et qu'on peut suivre et imiter Xavier, en prenant Régis pour guide et pour modèle.

Exemple instructif et consolant, non-seulemement pour les ministres de l'Evangile, mais encore pour les simples fidèles, puisqu'il leur apprend que dans quelque sphère que soit resserré le zèle, il est toujours capable des plus grandes actions; que son mérite se prend non de son étendue, mais de sa ferveur, et que, pour avoir place parmi les héros du christianisme, il suffit de mériter cet éloge: il a sanctifié ceux avec qui il vivait, et parmi lesquels il était né: *Curavit gentem suam, et liberavit eam a perditione.* C'est ce qu'a fait le saint dont nous honorons la mémoire. Parcourons sa vie, examinons ses entreprises et leurs succès: et voyons si les unes et les autres ne portent pas un caractère vraiment apostolique. Ses missions dans leurs entreprises, sans avoir l'affreux appareil des missions étrangères, en ont eu les plus héroïques vertus: premier point. Ses missions dans leurs succès, sans avoir le brillant éclat des missions étrangères, en ont eu les plus rares prodiges: second point. Voilà le précis de son histoire et l'objet de notre admiration.

Si la louange, selon l'oracle de l'esprit de Dieu, est un tribut dont tous les peuples sont redevables aux saints, il n'en est point, j'ose le dire, qui ait plus de droit aux éloges de la France que celui dont nous faisons la solennité, puisqu'il est un des premiers de la nation qu'elle ait vus depuis plus de trois siècles placés sur les autels par le Saint-Siége, et honorés d'un culte religieux par l'Eglise universelle. Gloire en soit à Dieu, auteur de toute sainteté, et à Marie, reine de tous les saints. Elle visita Régis à la mort, après l'avoir protégé durant la vie; doutons-nous qu'elle s'intéresse encore à sa mémoire? Offrons-lui les efforts de notre zèle en faveur d'un de ses plus zélés et de ses plus fidèles serviteurs. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Renoncer aux douceurs de sa patrie, et s'exiler aux extrémités de la terre; hasarder sa vie, et braver les périls de la mer; changer de nature et se faire à de nouveaux climats, à des mœurs sauvages, à des langues étrangères; se sacrifier enfin, et se livrer à des esprits farouches, à des cœurs barbares, à des peuples inhumains, voilà les premières démarches des missions étrangères; voilà l'affreux appareil qu'elles présentent d'abord; voilà ce qu'elles semblent même avoir de plus méritoire. Si ce ne fut pas là la destinée de Régis, il en eut au moins le plus ardent désir; le Canada fut son premier attrait. Il soupira, tant qu'il vécut, après la conversion des sauvages; et il en eut été un des premiers missionnaires, disons mieux, un des premiers martyrs, si l'on eût déféré à ses demandes réitérées et à ses vives poursuites; mais l'obéissance, qu'il préféra toujours au sacrifice, voulut qu'il se contentât d'être l'apôtre de sa nation, et qu'il bornât ses soins au salut de ses compatriotes. Que cet emploi, doux à tout autre, lui parut dur! Qu'il souffrit de se voir exclu du Nouveau-Monde et relégué dans sa patrie! Mais qu'il sut bien se dédommager dans sa patrie de tout le fruit qu'il eût pu recueillir dans le Nouveau-Monde!

Si les missions qu'il entreprit n'eurent point l'affreux appareil des missions étrangères, elles en eurent les plus héroïques vertus, soit pour agir, soit pour souffrir: car toute vie vraiment apostolique n'est qu'action et que souffrance. C'est l'idée qu'en

a donnée le Sauveur; c'est le plan qu'en ont suivi les apôtres. Pour agir, activité de zèle, égalité de soins, continuité de travaux; telles sont les vertus nécessaires à ceux qui se dévouent au salut des âmes; vertu, que Régis posséda presque dès son enfance. Au moins le zèle sembla-t-il naître et croître avec lui. Son berceau, par un événement singulier, fut le premier champ de bataille où ce héros naissant soutint le premier choc de l'ennemi du salut, qui le regardait dès lors comme un ennemi redoutable. Ses langes, par un heureux présage, furent les premiers liens dont il se débarrassa pour le combattre, ainsi qu'il le combattit toujours depuis, par un dégagement parfait et par un dépouillement général. Le nom de l'enfer, par une inspiration divine, fut le premier nom qu'il détesta lorsqu'il bégayait encore. Le malheur de la damnation, par une instruction chrétienne, fut la première vérité qu'il médita et qu'il approfondit, dès qu'il l'eut apprise. L'impression qu'il en retint fut de frémir d'horreur et de fondre en larmes au seul nom du péché mortel. L'avantage qu'il en retira fut de conserver jusqu'à la mort la grâce et l'innocence de son baptême. L'usage qu'il en fit fut de porter les pécheurs à une prompte et sincère pénitence. Avec de tels principes inspirés par la grâce, et cultivés par l'éducation, jugez jusqu'où dut aller l'activité de son zèle.

Quand une fois on a bien compris ce que c'est que Dieu, ce que c'est que l'âme, ce que c'est que le salut, sur des intérêts si grands et si négligés, peut-on être en effet indifférent et tranquille? Non, chrétiens, un esprit vivement frappé de la grandeur de Dieu n'attend point de vocation particulière pour travailler à lui conquérir des cœurs. Il comprend qu'étant tous créés pour sa gloire, nous sommes tous appelés à le faire connaître, craindre, aimer, et servir en Dieu. Ainsi, Régis dès sa plus tendre jeunesse, avant même que de sentir aucun attrait au ministère sacré, se fit le missionnaire de ses condisciples, entreprit de réformer leurs mœurs, s'associa dans ce dessein les plus réglés, et forma comme un séminaire d'apôtres naissants qui, hors de l'étude, ne s'entretenaient que de Dieu; hors des écoles, ne fréquentaient que les églises; hors du travail, ne s'occupaient que de la prière; hors des bancs, ne disputaient qu'en vertus. Un cœur, vraiment pénétré de l'excellence d'une âme, ne délibère point sur ce qu'il lui en coûte pour contribuer à son bonheur. Il conçoit qu'étant le prix du sang d'un Dieu Sauveur, il n'est rien au monde qui l'égale. Ainsi Régis, appelé de bonne heure aux fonctions évangéliques, ne balança pas un moment à quitter tout pour les embrasser. Grand nom, grands talents, grandes espérances, grands avantages pour le siècle du côté de la naissance et de l'esprit, vous lui parûtes méprisables, au prix d'un état humble et religieux, uniquement dévoué au bien des âmes. Une âme, pleinement convaincue de l'importance du salut, brûle de désir d'en convaincre les autres; elle sait que c'est faute d'y penser, que la plupart s'égarent et se perdent; et en toute rencontre elle leur en rappelle le souvenir. Ainsi Régis, dès les premières années de sa retraite, s'acquitta des moindres exercices de zèle, comme il remplit depuis les plus grands; catéchisa avec la même ardeur qu'il prêcha dans la suite; alluma dans les bourgs ce feu sacré, dont il devait embraser la province, et jeune disciple encore, recueillit des fruits prématurés, qu'eût enviés un ancien apôtre. Quel prodige de voir un jeune étudiant devenir, dès qu'il paraît, l'oracle d'un peuple entier; en bannir en peu de temps le jurement, l'ivrognerie, l'impureté; y rétablir le fréquent usage des saints mystères, y perpétuer l'adoration du plus auguste des sacrements, terminer les différends, régler les familles, ériger un tribunal, propre à conserver la paix, à maintenir l'ordre, à arrêter les scandales; y laisser enfin une odeur de sainteté que l'on y respire encore!

Tels furent les premiers essais de son zèle, lorsqu'il était encore resserré par les bienséances de l'âge et de l'état. Que fit-il donc, dès qu'il eut trouvé le temps propre et le champ libre, pour éclater et se répandre? Ou plutôt que ne fit-il pas? L'éducation de la jeunesse fut la première carrière que lui ouvrit l'obéissance; carrière qui, pour être moins brillante aux yeux des hommes, en est d'autant plus méritoire aux yeux de Dieu, et plus estimable au jugement des saints, parce qu'elle joint beaucoup de travail à peu d'éclat, et au désintéressement des maîtres le salut des disciples. Ce furent toujours là les deux attraits de Régis; jamais plus vif et plus ardent dans ses entreprises, que quand elles étaient également obscures et pénibles, utiles aux autres, et ingrates pour lui; c'était alors que son zèle, pur comme celui des anges, ministres de Dieu et gardiens des hommes, toujours présents et jamais sensibles, en prenait aussi l'activité. Avec quelle ardeur s'acquitta-t-il de ce charitable emploi, qui dans la conduite des enfants l'associait aux bienheureux esprits! Il y fit visiblement tout ce qu'ils y font en secret. Rien n'échappe à leur protection; rien n'échappait à sa vigilance : vertus à former, vices à prévenir, mœurs à régler, naturel à polir, mauvaises habitudes à corriger, bonnes coutumes à établir, saintes pensées à suggérer, pieux sentiments à entretenir, esprit à éclairer, cœur à affermir, âmes à sanctifier, corps même à guérir : car, dès lors, il eut le don des miracles, et ses élèves l'eussent pris pour un ange, s'il n'eût eu, de plus que les anges, le mérite de les instruire par ses actions et ses exemples; au moins le regardaient-ils tous comme un saint; et l'oracle de l'Église, en le mettant au nombre des saints, n'a fait que confirmer ce qu'avait déjà publié la voix des enfants, dont Dieu même prise si fort la louange : *Ex ore infantium.* (*Psal.* VIII, 3.) N'en est-ce pas une pour Régis, qu'on ait trouvé, pour ainsi dire, le procès de sa canoni-

sation tout instruit dans le recueil qu'avaient fait de ses exemples ceux qui les avaient eus pour premières leçons dès l'âge le plus tendre? Bel âge pour le salut, âge fait pour la piété, et favorable à la vertu! Ne soyez point jaloux, si vous ne pûtes seul occuper le zèle d'un ouvrier à qui vous avez rapporté de si solides fruits, et rendu de si beaux témoignages. Seul au moins vous absorbâtes les premières et les plus belles années de sa vie, et vous fûtes toujours depuis un des principaux objets de ses soins; mais Dieu l'appelait à des conquêtes plus difficiles, et il y volait avec ardeur. Une seule crainte parut la ralentir, celle du sacerdoce. Sainte frayeur qui contre-balança quelque temps l'activité d'un apôtre, également pénétré de respect pour le corps et le sang de Jésus-Christ, dont il devenait par là le dispensateur, et le zèle pour le salut et la sanctification des âmes, dont il ne pouvait être autrement le médecin. L'obéissance le tira de ces perplexités, causées par le conflit de ses vertus. Semblables à ces orages que l'on voit se résoudre en pluies abondantes, ces agitations sacrées aboutirent enfin à des torrents de larmes, quand il fallut offrir à Dieu pour les hommes le prix de leur salut. Depuis ce moment heureux qui lui mit entre les mains la victime des âmes, il brûla plus que jamais de s'immoler pour elles, à son exemple.

Bientôt l'occasion s'en présenta, et il ne la laissa pas échapper. Un mal contagieux, tel qu'en envoie le ciel dans sa colère, se répand dans la ville de Toulouse, et y fait de cruels ravages. L'on sait assez les affreuses suites de ce terrible fléau de Dieu, et le triste abandon où il réduit ceux qui en sont frappés. Se dévouer à leur service, c'est un sacrifice de charité comparable à celui de la foi. Régis le brigua, l'obtint, s'y signala, et s'il n'eut pas le bonheur qu'il désirait d'y mourir comme martyr, à l'exemple de plusieurs de ses frères, il eut du moins la consolation de ne plus vivre que comme apôtre. L'activité de son zèle le fit juger propre aux missions; la voix des peuples l'y appela; l'ordre de ses supérieurs l'y appliqua; l'autorité des premiers pasteurs l'y employa, et il répondit à toutes leurs intentions par une parfaite égalité de soins : autre vertu apostolique.

Régis était né dans des lieux qui depuis longtemps étaient le théâtre des guerres civiles, et que l'hérésie, cause de leurs fureurs, avait pris pour asile. Tous les maux qu'enfantent la licence effrénée des armes et l'attachement opiniâtre à l'erreur y étaient enracinés. L'aveuglement et l'ignorance, l'impiété et l'abomination, la débauche et l'impureté, l'impunité et la tolérance, l'endurcissement et l'inhumanité, y avaient réuni toutes les misères et de l'âme et du corps. Tout le pays n'était qu'un affreux assemblage de mauvais catholiques et d'hérétiques obstinés, de blasphémateurs impies et de sacriléges profanateurs, de concubinaires scandaleux et de pécheresses publiques, de timides pasteurs et de faibles magistrats, de pauvres non secourus et de malades abandonnés: voilà l'état déplorable où se trouvait sa patrie lorsqu'il y reçut sa mission; voilà, dans les bornes d'une seule province, le vaste champ que le ciel offrit à son zèle; voilà les besoins pressants entre lesquels il partagea ses soins. Zélé médecin, il sut à chacun de ces maux apporter le remède convenable et s'y appliquer avec la même ardeur que s'il n'eût point eu d'autre objet ni d'autre ouvrage. Pour dissiper l'aveuglement et l'ignorance parmi le peuple, il employa la lumière des vérités éternelles. Elle brillait seule dans ses discours; leur netteté les rendait intelligibles aux plus stupides, leur majesté respectables aux plus critiques, leur solidité plausibles aux plus opiniâtres, leur onction salutaires aux plus insensibles. Aussi n'étaient-ils préparés que par la prière, ornés que par la sainteté, soutenus que par la grâce, interrompus que par les sanglots, applaudis que par les soupirs, et ne finissaient jamais que par des conversions. Pour arrêter l'impiété des blasphémateurs et l'irréligion des profanateurs, il usa de l'autorité du caractère sacerdotal. Ministre du Dieu vivant, au récit de son nom déshonoré, à la vue de ses autels méprisés, il entrait dans une sainte colère. Ses cheveux se hérissaient, son visage s'enflammait, ses yeux étincelaient, sa bouche foudroyait, et ce feu divin que son air, ses regards, ses paroles, portaient jusqu'au fond des âmes, devenait un frein redoutable aux auteurs de ces abus sacriléges. Il faisait plus; non content d'arrêter le cours de ces abominations pour en détruire la source, il assemblait les chefs des professions où elles régnaient le plus, et, après les avoir attirés par des discours pathétiques, il les conduisait aux pieds du Sauveur faire amende honorable, et s'engager par un serment solennel à ne jamais violer ni son saint nom ni son temple, et à ne point souffrir qu'on les violât en leur présence. Pour abolir le scandale des commerces infâmes, il eut recours aux voies de la séparation. Bon pasteur, il courait après les brebis égarées, il les enlevait aux loups ravisseurs, il les mettait en des lieux de sûreté, et, pour établir, pour fonder, pour entretenir, pour défendre ces lieux de refuge, il s'offrait aux traverses et aux persécutions en généreuse victime. Pour exciter la vigilance des pasteurs et ranimer la vigueur des magistrats, il se servait des règles de la sagesse; il respectait leurs dignités, il honorait leurs personnes, il ménageait leur réputation; mais par de respectueuses remontrances il les portait à de vigoureuses résolutions; par des avis circonspects il leur inspirait dans leur devoir une fermeté inébranlable, et par le zèle particulier qu'il témoignait pour leur salut il les engageait à concourir au bien des âmes; enfin, pour secourir les malades et pour soulager les pauvres, il épuisa tous les ressorts de la charité. C'est dans ce seul exercice que son zèle, si j'ose ainsi parler, parut saintement partial. Il préféra toujours le soin des pauvres et des malades

à tout autre soin. A l'égard des uns, il avait pour maxime qu'il valait mieux se prêter aux besoins même supposés que de se refuser à un seul véritable; et il disait en faveur des autres que le bien spirituel qu'on faisait aux vivants est toujours incertain, mais que celui qu'on fait aux mourants n'est plus sujet à l'inconstance. Sur ces principes, il n'était sorte d'indigence ni genre de maladie qu'il n'assistât; mais lorsque l'une et l'autre se trouvaient réunies, c'était là où sa compassion le portait, où sa tendresse l'attachait, où sa charité l'exerçait, sans égard à la bassesse des fonctions, à l'infection des lieux, à la contagion des maux, à la difficulté des secours. Rien ne l'arrêtait quand il s'agissait de ses chers Lazares. Il ne ménageait ni son crédit auprès des hommes ni son pouvoir auprès de Dieu pour leur procurer jusqu'aux délices et leur obtenir même des miracles. Tout lui était possible dans l'ardeur qu'il avait de leur être utile à tous. Son zèle pour eux sut se multiplier durant la vie et se perpétuer même après la mort par l'établissement de ces assemblées charitables dévouées au service des pauvres, au soulagement des malades et à la sépulture des morts. Je parle dans une ville où l'on voit avec édification une semblable société. Puisse la mémoire de ce zélé missionnaire, instituteur de tant d'associations salutaires aux misérables, réveiller la ferveur d'une si sainte institution. On ne peut mieux honorer les saints qu'en les imitant, et le plus sûr moyen d'attirer leur protection est de pratiquer leurs bonnes œuvres.

Il est surprenant que Régis ait pu fournir lui seul à tant d'occupations différentes, aussi n'en vint-il à bout que par une continuité de travaux égale à celle qu'on a toujours admirée dans les hommes apostoliques. De quarante-trois ans qu'il vécut, il n'en passa que dix dans les missions; mais de ces dix années, tout fut employé sans réserve au salut des âmes : l'été à sanctifier les villes, l'hiver à parcourir les villages; le jour à régler les vivants, la nuit à disposer les moribonds; quelques heures à exhorter les pécheurs, le reste à écouter les pénitents. Le changement de ministère était l'unique distraction du ministre; l'application du tribunal le délassait du travail de la chaire; une mission succédait à l'autre; le passage même qui en était l'interruption nécessaire en devenait la continuation édifiante. Jusque dans les voyages à pied, qui sont par eux-mêmes une assez grande fatigue, Régis se ménageait des moments pour instruire, et sa route était gravée par la trace de lumière qu'il y laissait. La foule qui suivait le missionnaire et celle qui venait au-devant de lui formaient dans le chemin un nombreux auditoire. Les cantiques de piété qu'on y chantait, les pratiques de dévotion qu'on y observait, les larmes de componction qu'on y répandait, n'étaient pas les seuls fruits de ces saints pèlerinages. Les pauses en étaient marquées par des confessions, et pour terme ils avaient toujours l'adoration du Sauveur dans ses sacrés tabernacles. Dans cet enchaînement continuel de travaux apostoliques, où était le temps que demandent les besoins du corps? où était celui que dérobent les liaisons du sang? Celui-ci fut absolument retranché comme inutile et celui-là réduit au pur nécessaire. Depuis que Régis eut quitté ses parents, il lui fallut un ordre exprès pour les revoir, encore ne fût-ce que pour faire sur leurs terres l'essai de son apostolat. S'il les oublia depuis, il s'oublia encore plus lui-même. Sa nourriture ne fut plus que celle des plus pauvres, son sommeil qu'un sommeil interrompu qui le laissait toujours prêt à voler au secours des mourants; son repos que celui de l'oraison, à laquelle il donnait souvent les nuits entières. C'était là qu'il recevait de Dieu ce qu'il communiquait aux hommes : la lumière et l'onction. C'était là qu'il traitait et de sa propre perfection et du salut des autres; c'était là qu'il prenait de nouvelles forces pour agir.

Ne vous paraît-il pas déjà un véritable apôtre? puisque, selon la règle des premiers apôtres, son temps était partagé entre l'oraison et la prédication : *Instantes orationi et ministerio verbi*. (*Act.*, VI, 4.) Cependant ces premières vertus ne sont que des dispositions à de plus grandes. Outre celles qui sont nécessaires pour agir, il en faut pour souffrir. Et quelles vertus encore? Contentement dans les peines, complaisance dans les opprobres, intrépidité dans les dangers, vertus apostoliques, compagnes héroïques des missions de Régis.

Il fallait bien qu'il aimât à souffrir pour se plaire à des missions si pénibles, missions où rien n'était au goût de la nature; missions dont toutes les circonstances étaient autant de mortifications; missions qui avaient pour objet l'instruction des pauvres, pour saison le cœur de l'hiver, pour stations les réduits des campagnes, encore préférait-il les plus inaccessibles aux plus commodes, dès qu'il y voyait à faire un peu de fruit. Le séjour le plus dur pour lui l'attirait toujours, à moins qu'il ne s'en offrît pour le prochain de plus nécessaire; et quand le zèle des âmes ne contre-balançait pas l'amour des souffrances, jamais il ne trouvait plus de délices qu'où il trouvait plus de croix. Que ne puis-je ici vous faire un tableau raccourci de ses excursions évangéliques! Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan général du Vivarais et du Velay, avec les traits particuliers des voyages différents qu'il y fit toujours à pied. Vous verriez là de vastes forêts qu'il traversa souvent la nuit sans aucun guide, dans des temps affreux, par des chemins impraticables, avec des peines extrêmes, pour aller prendre à la pointe du jour, non un peu de sommeil et de repos, mais un autre travail et de nouvelles fatigues : ici des rochers escarpés sur lesquels il montait en dépit des glaces, les rompant de ses mains, les froissant de son corps, et se frayant ainsi le chemin à des habitations inabordables durant les frimas; d'une part des vallées étroites et profondes où, surpris une fois par l'a-

bondance des neiges, il demeura enfermé l'espace de trois semaines sans d'autre couvert qu'une cabane déserte, d'autre lit que la terre glacée, d'autre nourriture qu'un morceau de pain noir, jusqu'à ce que la fonte des neiges et la chute des torrents vinssent lui ouvrir un passage guère plus doux et plus facile que l'obstacle qui le retenait. D'autre part, de hautes et rudes montagnes où son pied, venant un jour à glisser et sa jambe à se rompre, il eut le courage, soutenu de son compagnon, de se traîner ainsi deux lieues entières jusqu'à la prochaine église, d'y satisfaire à la dévotion du peuple avant que de songer à son propre soulagement; d'y confesser tout le reste du jour, malgré les douleurs les plus vives. Miracle de mortification héroïque que Dieu récompensa par le miracle d'une guérison subite sans qu'il restât le moindre vestige du mal. A la vue de ces lieux affreux, au récit de ces horribles peines, si je pouvais ici vous les peindre avec leurs naïves couleurs, ne vous récrieriez-vous pas? Et que voit-on de plus dans le champ des missions étrangères et dans le cœur de leurs apôtres, qu'un grand champ de souffrances et un cœur plus grand pour s'y offrir? Que serait-ce si, à l'énumération des croix attachées aux missions de Régis, j'ajoutais le détail des macérations qu'il exerça sur lui-même? Mais je craindrais que ce qui ne put épuiser sa patience ne révoltât d'abord votre délicatesse, et que vous ne vous lassassiez bientôt d'entendre ce qu'il ne se lassa jamais de souffrir. Il me suffira de dire ce que le comte de La Motte-Brion, après avoir suivi ce fervent missionnaire dans tout le cours de ses missions, a rapporté : Que sa conservation seule était un miracle; que ce qu'il faisait et ce qu'il souffrait était au-dessus des forces de la nature, et qu'il n'y avait qu'une vertu divine qui pût le soutenir dans des travaux continuels joints à de continuelles austérités.

Après tout, la mortification du corps et le contentement dans ses peines n'est pas ce qui distingue le plus les hommes apostoliques. Le trait le plus marqué dans leur histoire c'est la mortification d'esprit et la complaisance dans les opprobres; car l'exercice de l'apostolat n'est guère révéré qu'après la mort. Le zèle durant la vie le rend odieux aux libertins qui s'en voient attaqués, suspect aux gens de bien qui craignent d'être trompés, méprisable aux simples qui ne savent pas le connaître, responsable aux sages qui peuvent et qui doivent même l'éprouver. Tous conspirent à l'humilier, les uns par antipathie, les autres par défiance, ceux-ci par ignorance, et ceux-là par nécessité. Au milieu de toutes ces humiliantes contradictions, demeurer ferme dans la charité, dans l'humilité, dans le silence, dans la soumission, c'est-là le caractère des apôtres, et ce fut celui de Régis. Combien de fois en butte aux outrages des blasphémateurs, des impudiques et des profanateurs, dont il était le fléau, l'a-t-on vu, frappé d'un soufflet, présenter sans émotion l'autre joue, suivant à la lettre le précepte de l'Evangile; foulé aux pieds, se relever sans indignation, recevant ce mauvais traitement comme un bon office; traîné dans la fange, en sortir sans agitation, bénissant le Sauveur de se voir revêtu de ses livrées? Combien de fois, accusé par des personnes de mérite et de vertus, de témérité dans ses entreprises, de simplicité dans ses discours, d'indiscrétion dans son zèle, l'a-t-on remarqué dans ces occasions garder un humble et religieux silence, ne parler que pour excuser ses accusateurs, n'attendre que de Dieu sa justification et sa défense? Combien de fois, poursuivi des enfants, hué des passants, raillé de tout le peuple dans les charitables corvées qu'il faisait tous les jours pour les malades indigents, l'entendit-on répondre à ceux qui le blâmaient de donner de ces scènes publiques, qu'il se faisait également honneur et du service des pauvres et du mépris du monde; que c'était un double gain de faire du bien et d'en retirer des affronts, et que l'humiliation jointe à la charité, bien loin d'avilir, signalait le caractère du ministre de Jésus-Christ? Mais ce qu'il y eut dans son humilité de plus héroïque, c'est que l'abjection lui plut, et qu'il la reçut également de quelque part qu'elle vînt, de quelque nature qu'elle fût, quelque effet qu'elle pût produire. Que quelqu'un de ceux qui tiennent ici-bas la place de Dieu et qui en font les fonctions, en éprouvant comme lui les saints, s'opposât à son zèle, le réprimât, le retînt, comme s'il eût été trop impétueux et trop ardent, on voyait alors ce zélé missionnaire s'arrêter tout à coup au milieu de sa course, comme le soleil à la voix de Josué, ne se point refuser aux nuages sombres où le ciel voulait qu'il demeurât caché, et souffrir sans la moindre résistance ces fâcheuses éclipses. Quelle autre preuve voudrait-on encore d'un zèle vraiment apostolique?

L'intrépidité dans les dangers? Personne n'en fit plus paraître que saint Régis; personne ne brava plus souvent la mort, personne ne se familiarisa plus avec elle; sans parler des maladies contagieuses qu'il affronta, des routes hasardeuses qu'il tenta, des nuits meurtrières qu'il passa si souvent exposé à toutes les rigueurs de la saison la plus rude; qui peut compter tant d'autres dangers plus présents encore auxquels il s'exposa pour la gloire de Dieu et le salut des âmes? Avec quelle ardeur courut-il, le crucifix à la main, au secours d'une église, près de Sommières, attaquée par des hérétiques et défendue par les habitants. *Arrête*, s'écria-t-il au premier qui se présenta, *arrête, sacrilége profanateur de la maison de ton Dieu! tu ne forceras son temple qu'en marchant sur mon corps. Frappe, si tu l'oses, mais prends garde que Dieu ne venge sur l'heure ton attentat!* paroles qui saisirent de frayeur ces impies et les mirent en fuite. Avec quel courage alla-t-il arracher une jeune orpheline des mains d'un illustre suborneur! Prêt à se voir frappé d'un coup

mortel : *Très-volontiers*, dit-il, *je répandrai mon sang pour cette brebis innocente que vous enlevez au bon pasteur qui s'est sacrifié pour elle.* Résolution qui intimida l'impudence, et qui sauva la pudeur. Avec quelle fermeté se présenta-t-il à une troupe de jeunes débauchés qui en voulaient à sa vie, parce qu'il en voulait à leurs débauches! *Je sais*, leur dit-il en les abordant, *je sais le dessein qui vous amène; ce qui m'effraye, ce n'est point la mort où j'aspire, c'est l'état où vous êtes. Que ne puis-je vous en retirer aux dépens de mon sang!* Générosité qui toucha ces scélérats, et qui de ses ennemis en fit ses disciples.

Je ne finirais pas si je voulais rapporter tous les différents dangers où le zèle des âmes l'engagea par charité, et d'où la protection de Dieu le sauva par miracle; en sorte qu'on peut dire de ce bienheureux ce que saint Cyprien a dit d'un autre saint : Que si la Providence ne l'a pas honoré de la couronne du martyre, elle lui a fourni toutes les occasions de la mériter : *Corona martyrii non merito caruit.* C'est l'unique endroit de sa vie que nous ne pouvons imiter. Nous n'avons ni les mêmes extrémités à craindre, ni les mêmes risques à courir; mais nous avons les mêmes conquêtes à faire et les mêmes victoires à remporter. Notre ministère dans l'Eglise et votre condition dans le monde nous ouvrent une carrière à peu près semblable à la sienne. Partout, sans sortir de sa sphère, on trouve des vicieux à corriger, des nécessiteux à soulager, des faibles à fortifier, des fidèles à édifier, des critiques à supporter, des ennemis même à aimer. Ce n'est donc point un modèle indifférent pour nous que cette activité de zèle, cette égalité de soins, cette continuité de travaux, ce contentement dans les peines, cette complaisance dans les opprobres, cette fermeté même dans les persécutions : ce sont là les exercices qui ont élevé Régis à un si haut degré de sainteté. C'est par là que ses missions dans leurs entreprises, sans avoir l'affreux appareil des missions étrangères, en ont eu les plus héroïques vertus. Vous l'avez vu : voyons comme ses missions dans leurs succès, sans avoir le brillant éclat des missions étrangères, en ont eu les plus rares prodiges. Seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Des royaumes idolâtres, réduits au culte du vrai Dieu, des nations infidèles soumises au joug de la foi, de nouveaux mondes ouverts à l'Evangile et conquis à Jésus-Christ, voilà les exploits apostoliques que l'on admire, et qui nous donnent de la vénération pour ceux qui ont contribué à leurs commencements, ou qui travaillent encore à leurs progrès. Le missionnaire dont je fais l'éloge n'eut point de ces éclatants succès, son zèle se vit borné à de moindres conquêtes; et lorsqu'à ce grand jour, dans l'assemblée de l'univers, les apôtres, selon les promesses de leur divin maître, paraîtront à la tête des Etats et des empires qu'ils ont rangés sous ses lois, l'on ne verra à la suite de Régis que quelques villes et quelques bourgs qu'il a fait rentrer dans le sein de l'Eglise et dans la voie du salut; mais je soutiens que dans les limites étroites de son apostolat, la vertu d'en-haut s'est déployée comme dans les plus grands accroissements de l'Eglise. Je prétends vous y faire remarquer tous les traits divins qui vous frappent ailleurs le plus, et je dis que ses missions dans leurs succès, sans avoir le brillant éclat des missions étrangères, en ont eu les plus rares prodiges, soit dans l'ordre de la grâce, soit dans l'ordre de la nature.

Au seul nom de prodige, je ne doute pas que plusieurs ne se révoltent ou ne se préoccupent. Nous vivons dans un siècle d'esprits forts, qui ont de la peine à souffrir tout ce qui tient de l'admirable; qui se font un honneur de rejeter comme fabuleux ce que les autres se font une religion de reconnaître pour véritable, et qui, pour éviter la confusion d'être trompés en croyant trop, pensent que le secret est de ne rien croire de tous les nouveaux miracles. Le bras du Tout-Puissant est-il donc raccourci! Ne donnons rien au mensonge, mais n'ôtons rien à la vérité. L'une et l'autre extrémité sont également préjudiciables. La crédulité dans les faits douteux fait triompher le libertin, et l'incrédulité dans les faits avérés scandalise le fidèle. Crier miracle où il n'y en a peut-être point, c'est donner aveuglément dans les visions des hommes; mais vouloir aussi qu'il n'y ait plus de miracles, c'est s'élever visiblement contre les œuvres de Dieu. Le juste milieu qu'il faut prendre dans cette multitude de merveilles qu'on entend proclamer, est de ne pas légèrement les croire et de ne pas opiniâtrement les combattre; d'examiner le degré qu'elles ont de crédibilité, de suspendre son jugement sur ce qui n'est pas suffisamment prouvé et de rendre hommage à ce qu'on voit soutenu de preuves incontestables. Or, tels sont les prodiges dont Dieu a autorisé la mission et attesté la sainteté du missionnaire que nous honorons.

Prodiges dans l'ordre de la grâce : esprits convaincus, cœurs convertis, mœurs réformées; ce sont là des effets de la grâce qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître pour des miracles, quand les changements sont prompts, que les moyens sont faibles et que les suites sont durables. La promptitude des changements, la faiblesse des moyens, la durée des suites sont donc les trois caractères visibles des prodiges dans l'ordre de la grâce; caractères qui ne nous permettent pas de douter que la mission de Régis n'ait été l'ouvrage de Dieu.

Quel changement plus subit et plus prompt que celui du Vivarais entier, sanctifié dès les premières excursions de cet homme apostolique! Ce n'était point un de ces changements usités par tant d'exemples, qu'ils font douter si la nature y a moins de part que la grâce. Il s'agissait de rappeler au goût de la vertu, à l'amour de la soumission, au zèle de

la foi, des âmes endurcies à l'iniquité, aguerries à la révolte, asservies au fanatisme : quoi de plus rare? Ce n'était point un de ces changements facilités par l'affaiblissement des obstacles qu'il y avait à vaincre : il fallait braver tous les efforts de l'hérésie qui depuis cinquante ans travaillait avec ardeur à établir dans ces malheureuses contrées sa demeure, à s'y assurer un asile, à s'y faire un retranchement impénétrable : quoi de plus difficile? Ce n'était point un de ces changements préparés par la succession des temps qui amènent tout. Il n'y avait encore que trois années que la religion, dans le soulèvement, avait essuyé une sanglante persécution. Les monastères brûlés ou abattus, les églises détruites ou pillées, les autels profanés ou démolis, étalaient l'affreux spectacle de mille sacriléges tout récents : quoi de plus opposé? Ce n'était point un de ces changements commencés par la disposition des esprits qui viennent enfin à se reconnaître. Ils étaient aigris plus que jamais par le ressentiment de la punition. Le désir de se venger, l'envie de se faire craindre, la honte de céder, ne leur inspiraient que la fureur et la rage : quoi de moins favorable? Ce n'était point un de ces changements ménagés par l'entremise de ceux qui y étaient le plus intéressés. Depuis qu'Eucher de Saint-Vital, évêque de Viviers, avait été chassé de son siége, son successeur, content de l'avoir recouvré, ne songeait qu'à s'y maintenir, et n'osait seulement tenter la visite de son diocèse, loin d'en entreprendre la réforme : quoi de plus désespéré? Il se fit cependant ce changement inopiné, dès que Régis parut. C'était là, Seigneur, le moment de vos miséricordes, c'était là le ministre de vos triomphes. A sa vue, la rébellion se dissipe, le vice tombe, l'hérésie se rend, la pureté de la doctrine se rétablit, la piété des sentiments se renouvelle, la sainteté des mœurs refleurit. Ce zélé missionnaire ne fait point de pas sans faire de changements; partout où il se montre, la lumière succède aux ténèbres, l'ordre aux déréglements, et la plus pure vertu aux plus grands crimes. Le Vivarais ne se reconnaît plus; il est étonné de se trouver en moins de rien rempli de zélés catholiques, de pénitents sincères et de chrétiens fervents. Quoi de plus divin qu'une pareille révolution? Quel prodige de grâce de voir ces bêtes féroces, qui ravageaient depuis si longtemps l'héritage du Seigneur, après avoir cessé d'être hommes, devenir tout à coup des anges, s'assembler en foule dans ces saints lieux qu'ils avaient désolés, louer à l'envi ce sacré nom qu'ils avaient tant de fois blasphémé, adorer tour à tour ces divins mystères qu'ils avaient foulés aux pieds, célébrer avec pompe ces jours de fêtes qu'ils avaient fait cesser, rechercher avec ferveur cet adorable sacrifice qu'ils avaient voulu ensevelir sous les ruines de ses autels, et coopérer avec zèle à ces grâces du sacerdoce qu'ils avaient tâché d'éteindre dans le sang de leurs prêtres!

Quelle merveille! de ne plus lire dans ces yeux cruels, où étaient peints à toute heure le vol, le meurtre, le viol, l'incendie, que les traits les plus marqués de la douceur, de la charité, de la modestie, de la piété chrétienne; de les remarquer plus frappés de la terreur des jugements de Dieu, qu'ils ne l'avaient paru de la crainte des châtiments des hommes; de les observer baignés d'autant de pleurs qu'ils en avaient fait répandre; de les contempler aussi pénétrés de leur sainte tristesse, qu'ils avaient été attachés à leurs satisfactions criminelles. Quel miracle! de n'entendre parler que de restitutions entières, de réconciliations sincères, de réparations complètes, de retraites volontaires, de jeûnes austères, d'aumônes abondantes, en un mot, de fruits de pénitence, où tout retentissait auparavant d'usurpations, de querelles, de méfiances, d'infamies, de débauches, d'usure, en un mot, du débordement de toutes les passions; d'en être réduit à douter des témoignages publics et à vouloir être le témoin oculaire de la vérité, comme le voulut être l'évêque de Viviers, de n'oser presque en croire ses propres yeux, et de ne pouvoir revenir de l'étonnement d'une si prompte réforme, comme n'en revinrent jamais les pasteurs particuliers de ces lieux. Voilà les prodiges qui signalèrent les travaux de ce saint missionnaire; voilà les bénédictions qui engagèrent pendant dix années cinq diocèses différents à se le disputer; Montpellier, Nîmes, Valence, Viviers et le Puy. Voilà les succès qui l'ont fait justement regarder comme un véritable apôtre, c'est-à-dire, comme un homme puissant en œuvres : *Potens opere*. (*Act.*, VII, 22.)

Mais quels moyens employa-t-il pour de si grandes et de si subites conversions? Les moyens les plus faibles. Autre caractère des prodiges de la grâce. Se peut-il faire en effet sans miracle, que la seule présence d'un simple missionnaire opère ce que n'avaient pu persuader les paroles les plus touchantes; que sa seule parole achève ce que n'avaient pu commencer les plus savantes instructions, et que sa seule instruction gagne ce que n'avaient pu obtenir les armes les plus puissantes? Autant de traits miraculeux de cette grâce victorieuse, qui ne l'abandonna jamais dans le cours de ses missions. Dans les mœurs il y a des désordres qu'il est naturellement impossible d'arrêter tout à coup, surtout parmi le menu peuple. Le défaut d'éducation dont il n'a nul principe, l'engourdissement de la raison dont il fait peu d'usage, l'impétuosité de la passion, dont il suit les caprices, quand l'habitude s'y joint, le rendent sourd aux plus vives remontrances. Rien de plus incorrigible qu'un débauché grossier et brutal. Tels furent une infinité de pécheurs, persécuteurs d'abord de Régis, mais bientôt ses admirateurs. Leur coutume était de répondre aux exhortations par des insultes, aux avis par des menaces, aux réprimandes par des coups. Régis ne fit que les souffrir et se taire; et les voilà fondant en larmes, prosternés à ses pieds, soumis à sa conduite. N'est-ce pas là un plus grand prodige que

de guérir sur-le-champ, comme il fit tant de fois, des maladies incurables, par la seule invocation de Jésus-Christ. Dans l'erreur il y a des esprits qu'il est moralement impossible de ramener si vite, surtout parmi le sexe. La curiosité qu'il suit volontiers pour guide, les préventions qu'il prend aisément pour évidence, la réforme qu'il embrasse indifféremment pour Evangile, la cabale qu'il adopte aveuglément pour religion, quand la vertu s'en mêle, les rendent inébranlables aux raisons les plus fortes. Point d'esprit moins réversible qu'une pieuse hérétique ou une dévote séduite. Ainsi le reconnut entre plusieurs autres une dame illustre par sa naissance et son mérite, jusque-là longtemps la gloire, mais enfin le désespoir du calvinisme. Tous les raisonnements des plus fameux docteurs, des plus habiles théologiens, des plus savants controversistes, faisaient moins d'impression sur elle que les applaudissements du parti dont elle était l'idole. Régis ne fit que la voir et lui parler, et elle se dément, elle chancelle, elle se rend à ses premières paroles. N'est-ce pas là une merveille bien plus rare que celle qui lui fut familière, d'éclairer des aveugles par la vertu du signe de la croix?

Enfin, dans la révolte, il y a des cœurs qu'il est humainement impossible de promptement fléchir, surtout parmi des hommes nés et nourris dans les fureurs de la guerre. L'amour de la liberté qui leur est naturel, la haine de la contrainte qu'ils ne peuvent souffrir, un fonds de mauvaise volonté, toujours prête à éclater quand l'intérêt survient, les rendent inflexibles à l'obéissance. Nuls sujets plus indisciplinables qu'un reste de mutins mal domptés. C'est ce que fit voir la ville de Privas, jusque-là l'émule, et dans peu le modèle des Cévennes. Louis XIII en personne l'assiégea, la prit, la rasa; mais il ne put la soumettre; il fallut que le ménagement prît la place de la rigueur. Régis ne fit qu'y venir et y prêcher, et cette tumultueuse Babylone devint une Jérusalem paisible. N'est-ce pas là un miracle plus surprenant que de chasser les démons, comme il les chassa par la force des exorcismes de l'Eglise? Vous me direz sans doute que ces moyens, si faibles en apparence, étaient soutenus d'exemples puissants. J'en conviens: mais quels étaient-ils donc ces exemples? N'était-ce pas ceux dont j'ai déjà fait le détail? Exemples de pauvreté évangélique, d'humilité chrétienne, de soumission religieuse. Considérez bien la nature de ces saints exercices; opposez-leur le caractère de ceux qu'ils ont, je ne dis pas à la longue édifiés, mais sur-le-champ réformés; l'obstination de leurs esprits, l'esclavage de leurs cœurs, la corruption de leurs mœurs, et vous avouerez que de si grandes vertus étaient étrangement déplacées parmi de si grands vices; que bien loin d'être des engagements et des moyens d'une prompte conversion, ils en devaient être naturellement des retardements et des obstacles, et qu'il faut nécessairement dire des missions de Régis ce qu'on a dit des missions des plus grands apôtres, que le doigt de Dieu était là, et que de pareils chefs-d'œuvre ne pouvaient venir que de sa main toute-puissante: *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.* (*Psal.* CXVII, 23.)

La durée des suites en est une dernière preuve: troisième caractère des prodiges de la grâce. Toute plante que n'a pas plantée le Dieu du ciel dans la terre des élus est bientôt arrachée, et tout édifice qu'il n'a pas posé lui-même sur la pierre ferme de son Eglise est bien vite abattu. Ce n'a pas été là le sort des ouvrages de Régis. Pour vous en convaincre, je ne rapporterai pas ce qu'ont attesté des personnes dignes de foi, que d'un si grand nombre de femmes débauchées qu'il a retirées du crime, il n'y en a presque point qui n'ait vécu depuis dans une retraite continuelle et dans une ferveur persévérante. Je ne ferai pas valoir ce qu'on a remarqué longtemps après sa mort, que des pécheurs publics, dont il avait fait des pénitents exemplaires, venaient encore tous les ans à son tombeau ranimer leurs soupirs et renouveler leurs larmes. Je ne recueillerai pas ce qu'on admire dans ces dépositions juridiques, si glorieuses à sa mémoire; que dans un âge avancé des élèves de l'hérésie le reconnaissent pour leur maître dans la foi, protestent de n'avoir pas même été tentés de douter depuis ses instructions, et se disent dans la disposition de donner pour elle et leurs biens et leurs vies. Laissons ces témoignages étrangers, venons à ce que nous avons nous-mêmes entendu, lu et vu de nos jours dans la persécution des Cévennes, où se sont trouvés ces généreux fidèles qui, dans ce dernier siècle, ont arrosé l'Eglise de leur sang, et qui l'ont couverte de leurs plaies. N'est-ce pas dans ces mêmes lieux où Régis avait ramené la foi catholique, où se sont formés ces zélés pasteurs, qui se sont laissés égorger à la garde de leur troupeau, et qui, prêtres et victimes tout à la fois, ont mêlé dans le même sacrifice leur sang au sang du Sauveur? N'est-ce pas dans ces mêmes temples où Régis avait rallumé le feu sacré du zèle apostolique, où se sont signalées ces mères chrétiennes qui, après avoir accoutumé leurs enfants par mille feintes réitérées à l'aspect de la mort, ont eu enfin la gloire qu'elles désiraient, de souffrir en elles et en eux un double martyre? N'est-ce pas dans ces mêmes chaumières, que Régis avait embrasées de l'amour divin, où se sont élevées ces vierges saintes, qui, préférant la pudeur à la vie, ont eu le courage de reprocher en face aux impies leur impiété, afin d'amortir leur lubricité en irritant leur fureur? N'est-ce pas dans ces mêmes campagnes où Régis avait répandu l'odeur de la pureté angélique? Tous ces héros récents e toutes ces nouvelles héroïnes sont sortis d'un peuple fraîchement imbu des leçons de Régis et tout plein encore de ses exemples. Recueillez, peuple reconnaissant, recueillez ces palmes et ces couronnes cinquante ans après que votre apôtre en a jeté les semen-

ces; recueillez-les pour les offrir par ses mains à Dieu comme autant de miracles de grâce dont il a autorisé sa mission divine.

Serons-nous, après cela, surpris qu'il ait attesté la sainteté du missionnaire par tant de prodiges dans l'ordre de la nature? Les uns coûtent bien moins à Dieu que les autres. Aussi, n'entreprendrai-je point ici d'en détailler le nombre ni d'en vanter la grandeur. Je me contenterai d'en rapporter en peu de mots les preuves, afin de ne laisser sur ce point aucun doute à l'incrédulité. Prodiges dans l'ordre de la nature : maux guéris, biens procurés, événements prédits; prodiges dont on ne peut douter quand les faits sont notoires, que les témoins sont différents et que les témoignages sont authentiques. La notoriété des faits, la diversité des témoins, l'authenticité des témoignages, sont donc les trois preuves évidentes des prodiges dans l'ordre de la nature : preuves qui doivent achever de vous convaincre que Régis a été véritablement un homme de Dieu : *Homo Dei.*

Quoi de plus hautement publié, par exemple, et de plus universellement reconnu, que la multiplication miraculeuse qu'il fit jusqu'à trois fois en faveur des pauvres, à la vue de toute la ville du Puy, étonnée de ce prodige? L'extrême disette de blé qui désolait toute la province, et qui redoublait la vigilance des magistrats, l'affreuse multitude des indigents dont Régis, lui seul, s'était chargé, et qui attirait l'attention du public, l'invisible fécondité de ce grenier qui se vidait sans s'épuiser, et qui se remplissait sans qu'il y entrât un seul grain de nouveau; l'inquiétude et l'admiration successive de la dépositaire, qui venait souvent au saint homme crier famine, et qui retrouvait la même abondance à son retour. La confiance inébranlable de ce nouveau Joseph, qui, sur le fonds de la Providence, après une provision modique, contre les lumières de tous les sages à qui son entreprise parut une folie, ne cessa de pourvoir à tous les besoins de cette Egypte famélique : ce sont là autant de circonstances que personne n'ignora, ni ne put ignorer durant une année entière que ce miracle subsista. En vain l'opiniâtre incrédulité voudrait-elle revenir contre un fait que la voix publique attesta, contre lequel nul ne s'inscrivit en faux, et dont l'humilité même de Régis ne put se défendre que par le silence et la fuite.

Quoi de plus public et de plus avéré que le pressentiment qu'il eut et la prédiction qu'il fit de sa mort? Il était alors à la fleur de son âge et dans le fort de ses missions; et contre sa coutume il en interrompit le cours, pour venir par une retraite de quelques jours se disposer à ce jugement redoutable même aux plus grands saints. Nulle atteinte de mal, nulle apparence de danger, nul présage de mort: cependant il dit à ses amis et à ses frères son dernier adieu; il leur annonce sa fin prochaine, il en marque même le temps assez court: d'où le savait-il, que de Dieu? Pouvait-il prévoir que, retournant à sa mission vers la fête de Noël, surpris par la nuit, égaré par hasard, ou plutôt par une ordre de la Providence, il serait obligé, tout dégouttant de sueur, de se retirer, comme Jésus naissant, au refus de tout hospice, dans une espèce d'étable, afin que, selon ses plus ardents désirs, il reçût la mort où son Sauveur avait pris pour lui la vie? Miraculeuse circonstance qui charma ses douleurs, et soutint encore ses forces dans le ministère évangélique, dont il ne quitta l'exercice que pour rendre entre les mains de Jésus et de Marie les derniers soupirs. Quand il n'aurait fait d'autres miracles ni prédit d'autres événements que ceux dont je viens de parler, n'en serait-ce pas assez pour qu'on le regardât comme un thaumaturge et comme un prophète?

Quoi de plus examiné et de mieux prouvé entre mille autres guérisons, que celle qui se fit à son tombeau peu de temps après sa mort? Ce n'était pas un simple mal, c'en étaient plusieurs compliqués. L'aveuglement était le moindre. Toute la ville de Vanose qui vit partir pour son vœu ce cadavre vivant, crut qu'il allait à son propre sépulcre prendre place, et non pas à celui d'un autre chercher la santé. Les intéressés s'y opposèrent, les incrédules en rirent, les indifférents mêmes en eurent pitié. Mais quelle fut leur surprise, quand, après neuf jours à peine écoulés, ils le virent reparaître sain et sauf, reproduit, pour ainsi dire, et ranimé! Ce ne sont pas là de ces merveilles anciennes, secrètes, éloignées, où l'on puisse dire que l'obscurité des choses, la distance des lieux, l'éloignement des temps soient favorables à ceux qui voudraient en imposer. Celles-ci se sont faites en présence d'un grand peuple, près de nous, et de nos jours. Quoi de plus capable d'inspirer, surtout en France, de la vénération pour cet homme de miracles que la notoriété de ces faits publics!

La diversité des témoins, autre preuve des prodiges dans l'ordre de la nature. Ce ne sont pas seulement des ignorants et les simples qui attestent ces miracles; leurs attestations feraient peu d'impression. On est éloquent à exagérer ce feu de persuasion et cette impétuosité de foi qui leur fait souvent voir ce qu'ils ne voient pas; ce sont aussi les grands et les savants du siècle. Ce nouveau bienheureux compte déjà une infinité de nobles et d'illustres cliens. Il semble que, comme durant sa vie les villes le disputaient aux campagnes pour apôtre, de même après sa mort, tout enseveli qu'il est parmi les pauvres, les riches le leur disputent encore pour bienfaiteur. Ce ne sont pas seulement des catholiques qui les préconisent ces miracles : on pourrait croire que l'envie de venger la foi dans un pays où elle a reçu tant d'outrages, leur a fait imaginer des miracles où il n'y en a pas, en faveur de celui qui en a été comme le père; ce sont des hérétiques même de profession. La force de la vérité leur a arraché la condamnation authentique de l'hérésie, en leur arrachant la confirmation juridique des prodiges opérés

au tombeau du missionnaire catholique; et la Providence a permis qu'après avoir hautement déclaré qu'ils se convertiraient, s'ils les voyaient ces prodiges, ils aient pourtant signé qu'ils les ont vus, et ne se soient pas convertis, afin que le témoignage de leur plume ennemie ne pût être douteux.

Enfin, ce ne sont pas seulement les lieux de sa naissance, de ses travaux et de sa mort qui publient ses miracles; peut-être viendrait-il en pensée qu'ils sont trop prévenus de sa sainteté, ou trop intéressés à sa gloire; ce sont les quatre parties du monde. Je ne sais par quel miracle plus grand qu'aucun de ceux dont on lui fait honneur, l'univers entier dépose en sa faveur, et prétend avoir ressenti de toutes parts des effets de son crédit auprès de Dieu. Son nom a pénétré partout où a pénétré l'Evangile. Il n'est point de nation qui n'ait envoyé au bourg obscur où son corps repose un tribut de reconnaissance, et toutes les langues ont déjà célébré ses bienfaits. Que peut répondre l'incrédulité à une conviction si manifeste? Quelques particuliers peuvent aisément se porter à en tromper quelques autres; il se peut faire même que plusieurs se laissent quelque temps éblouir et surprendre; mais il n'est pas possible que la multitude conspire à accréditer inutilement le mensonge et à embrasser aveuglément l'erreur. Cet état est trop violent à la conscience et trop contraire à la raison pour être si universel et si durable. Que peut-elle exiger de plus pour s'assurer de la vérité de ces miracles? L'authenticité des témoignages; et c'est par où je finis.

Dans le culte comme dans le dogme, ce que le chef et le corps des pasteurs ont décidé, doit être regardé comme le jugement infaillible de l'Eglise. Or, voilà ce qui autorise la solennité qui nous assemble. Vingt-deux prélats, archevêques et évêques du Languedoc, exposent que Dieu a fait naître parmi eux un homme apostolique, doué du don des miracles; ils se félicitent avec le Prophète de ce que le désert refleurit de jour en jour, comme le lis, par le concours des fidèles charmés des merveilles qui s'y opèrent; ils assurent qu'ils sont tous témoins qu'au tombeau de Régis, les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les muets parlent, et que le bruit de ces merveilles s'est répandu jusqu'aux extrémités de la terre. Ils protestent qu'il n'est plus en leur pouvoir d'empêcher qu'on ne lui rende les honneurs qui ne sont dus qu'aux saints; et que les peuples s'imaginent que ceux qui s'y opposent, obéissent moins aux ordres de l'Eglise, qu'ils ne résistent à la volonté de Dieu : ce sont leurs propres paroles. Le souverain pontife, après un examen canonique, déclare qu'il est bien juste que les fidèles s'empressent d'honorer ceux que Dieu couronne dans le ciel d'une félicité immortelle, et dont il atteste la sainteté sur la terre par les miracles qui suivent leur mort. Il reconnaît que parmi ces hommes illustres, la grâce de Jésus-Christ a fait éclater partout la gloire de ce nouveau disciple de sa compagnie, et il consent qu'on lui rende tous les honneurs qu'on rend aux bienheureux préconisés par l'oracle de l'Eglise : c'est le précis de son décret.

C'est donc l'Eglise universelle, mes frères, qui dans cet homme miraculeux vous offre un puissant protecteur. Adressez-vous à lui pour obtenir l'abondance des bénédictions spirituelles. Ce sont là les miracles qui vous intéressent le plus. Nous ne vous blâmerons point d'y recourir dans vos afflictions temporelles. La nature souffrante cherche dans le ciel de nouveaux consolateurs. Outre les secours qu'on en attend, la piété même autorise à glorifier ceux que Dieu glorifie, en confiant les besoins de la vie, à qui, pour les soulager, il confie son pouvoir. Mais souvenez-vous que le saint que nous invoquons n'a pas eu moins d'empire sur les âmes que sur les corps; qu'il a fait encore de plus grands prodiges dans l'ordre de la grâce que dans l'ordre de la nature; et qu'il a du moins autant été l'attrait des pécheurs et le guide des pénitents, que le père des pauvres et l'asile des affligés. Mettez donc surtout en œuvre ce don précieux qu'il a eu d'éclairer les esprits, de toucher les cœurs et de changer les mœurs; prenez-le pour médiateur de la miséricorde, encore plus que de la puissance divine; et, dans l'inévitable nécessité des maux de la vie, demandez-lui indifféremment qu'il vous obtienne, ou le miracle de votre délivrance, ou le miracle de votre patience, et ne l'intéressez absolument qu'au soin de votre salut. Je vous le souhaite.

PANÉGYRIQUE III.

SAINT LOUIS.

Sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus. (*Psal.* XCV, 6.)

La sainteté et la grandeur concourent également à sa gloire.

S'il faut qu'il y ait de la sainteté et de la grandeur dans le culte de Dieu, afin qu'il y ait quelque sorte de proportion entre le service que l'on rend et le maître que l'on sert, on ne peut disconvenir que c'est principalement aux monarques qu'il appartient de servir Dieu comme il veut être servi, et de lui rendre un culte qui lui plaise. Leurs hommages sont et plus nobles et plus purs que ceux des autres hommes; plus nobles, parce que leurs personnes étant plus élevées, leurs respects sont aussi plus éclatants; plus purs, parce que leur volonté étant plus indépendante, leur soumission est aussi plus méritoire. D'ailleurs, ayant plus reçu de Dieu, ils sont en état de lui rendre davantage, et comme ils ont plus de bien et de pouvoir, ils ont les occasions et les moyens de lui offrir de plus précieuses victimes et de lui faire de plus grands sacrifices.

Mais quel roi s'acquitta jamais mieux de ce devoir, et rendit à Dieu un culte et plus noble et plus saint tout à la fois que le grand et pieux monarque dont j'entreprends l'éloge, et dont nous honorons aujourd'hui la

mémoire? Monarque qui sembla n'être élevé sur le premier trône du monde, que pour rendre la piété plus éclatante, et n'avoir reçu de Dieu le sceptre et la couronne de France, que pour lui en faire un continuel hommage, comme au Souverain de l'univers. Monarque qui ne parut être sur la tête des autres hommes que pour leur servir de modèle, et pour leur apprendre par sa soumission à révérer la majesté de celui qui règne sur les rois. Monarque qui ne se regarda sur la terre comme l'image vivante de la grandeur de Dieu, que pour faire respecter son nom; comme le dépositaire de son autorité, que pour faire observer ses lois; comme le ministre de ses vengeances, que pour punir ses offenses; comme le dispensateur de ses trésors, que pour répandre ses bienfaits; comme le chef de son peuple, que pour le rendre heureux et saint; comme le fils aîné de son Eglise, que pour en soutenir les intérêts; enfin, comme le premier roi de la chrétienté, que pour être l'apôtre de la religion, le martyr du zèle et la victime de la foi.

C'est ce sacré mélange de grandeur et de sainteté qui a paru dans toute la conduite de saint Louis, et que je vais vous exposer comme son vrai caractère. Caractère qui, tout admirable qu'il est, n'en est pas moins imitable aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux heureux et aux affligés. Saint Louis règne encore après sa mort sur ses sujets, et leur fait à tous la loi par son exemple.

A son seul nom, je ne doute pas que vous n'applaudissiez d'abord, pauvres et affligés, vous, dont il fut toujours, et dont il est encore aujourd'hui le patron et le père. Mais pensez-vous que ce soit là le seul endroit qui doive vous intéresser à sa mémoire? Vous y trouverez bien d'autres sujets de consolations. Vous y apprendrez que votre état est proprement le nœud de cette heureuse alliance de la grandeur et de la sainteté qui fait l'admiration de tous les siècles; que l'on n'y entre qu'à proportion qu'on se rapproche de votre condition; qu'il faut être saintement pauvres et chrétiennement affligés, pour être héroïquement saints et glorieusement prédestinés; que les imitateurs de saint Louis doivent non-seulement vous aimer comme lui, mais encore, à son exemple, vous devenir semblables; c'est-à-dire dévots, humbles, patients, mortifiés, simples, innocents, soumis, et toujours résignés à la divine Providence; et que par conséquent, si les grands se sanctifient avec plus d'éclat, vous avez, pour vous sanctifier, bien plus de facilités et beaucoup moins d'obstacles.

Pour vous, riches et puissants du siècle, vous y reconnaîtrez que c'est à tort que vous vous plaignez des oppositions de votre état à la sainteté; que si elles sont grandes, elles ne sont pas insurmontables, et qu'il y a même dans ces empêchements trop réels d'inestimables avantages pour qui sait en profiter. Ne dites donc plus, pour vous disculper, que ceux qui tiennent, comme vous, les premiers rangs dans le monde, ne peuvent prétendre aux plus hauts rangs parmi les saints.

Saint Louis n'a-t-il pas été tout ensemble et un grand roi, et un grand saint? Je dis plus : s'il n'eût été un grand roi, serait-il un si grand saint? et s'il n'eût été un grand saint, aurait-il été un si grand monarque? Deux paradoxes apparents que j'entreprends de justifier par le détail de sa vie. Vous y verrez les vertus chrétiennes honorées par les qualités royales : c'est la première partie ; et les qualités royales sanctifiées par les vertus chrétiennes: c'est la seconde partie de ce discours.

Pour mériter votre attention, il suffit que ce soit l'éloge d'un des plus grands saints et d'un des plus grands rois de France. Mais pour le rendre utile à votre sanctification, j'ai besoin du secours de cette Vierge incomparable, que la sainteté même a choisie pour sa mère, et que la France reconnaît pour sa reine. Disons-lui donc, *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a bien de la différence entre un grand roi et un roi saint. Pour mériter le nom de *grand*, il faut un monarque qui se distingue par toutes les qualités royales, qui puisse étendre ses vues au dehors, et veiller à la sûreté de ses Etats; et qui sache aussi se renfermer au dedans, et descendre dans les détails de tout son royaume; qui excelle dans la guerre, et qui cultive la paix; qui commande avec autorité, et qui se fasse obéir avec douceur; qui établisse parmi ses sujets l'empire de la justice et le règne de l'abondance. C'est en cela que consiste la grandeur du monarque; mais ce n'est pas là ce qui fait la sainteté.

Pour mériter le nom de *saint*, il faut de plus qu'il possède toutes les vertus chrétiennes : une piété sincère, une humilité profonde, une charité parfaite, une austérité exemplaire. Il faut que, malgré tous les plus grands obstacles dans l'embarras des affaires politiques, il s'attache à s'unir étroitement à Dieu; que dans l'élévation du plus haut rang, il n'ait de mépris que pour lui-même ; que, dans l'usage du pouvoir absolu, il aime à faire indifféremment du bien à tous, même à ceux qui l'offensent; et que, dans l'affluence de tous les plaisirs, il s'étudie à se mortifier sans cesse.

Caractère de sainteté d'autant plus héroïque et plus glorieux à la religion, qu'on l'y a jugé longtemps impossible. Au moins était-ce le sentiment de Tertullien deux cents ans après la naissance du christianisme : que si jamais les césars devenaient chrétiens, ils cesseraient d'être césars; ou que si les chrétiens devenaient césars, ils cesseraient d'être chrétiens. L'expérience a fait voir le contraire; et saint Louis en est un illustre exemple. Il a su réunir dans sa personne, et tout ce qui fait les grands rois, et tout ce qui fait les grands saints; mais avec un accord et une égalité qui, sans effacer les qua-

lités royales, a honoré, j'ose le dire, les vertus chrétiennes.

En effet, les mêmes vertus n'ont point partout le même éclat. La piété dans une vie tranquille, l'humilité dans une médiocre condition, la charité dans une honnête fortune, l'austérité dans un état pénible, passent pour des mérites demi-volontaires et demi-forcés, pour des vertus de bienséance et de nécessité, et n'ont que peu de part à l'estime et à l'approbation générale. Placez-les à la cour; mettez-les sur le trône; donnez-leur en main le sceptre et les rênes de l'Etat; c'est là qu'elles paraîtront dans tout leur jour, et qu'elles forceront les esprits les plus aveugles et les plus critiques à leur rendre le tribut d'honneur qui leur est dû. Un monarque, modèle de dévotion et de piété dans le plus grand tumulte; de modestie et d'humilité dans la plus haute élévation; de charité et d'indulgence dans l'autorité suprême; d'austérité et de mortification au milieu des délices de la cour; voilà proprement le chef-d'œuvre de la grâce, voilà la gloire de la religion, voilà le grand miracle du christianisme que saint Louis a fait éclater dans tout le cours de sa vie. Reprenons par ordre chaque article

Monarque, d'abord modèle de dévotion et de piété dans le plus grand tumulte des affaires du monde : premier caractère de la sainteté de saint Louis.

Jamais règne ne fut plus agité ni moins paisible que le sien. Il se vit obligé, dès sa plus tendre jeunesse, d'avoir les armes à la main, pour défendre les droits de sa couronne. Sa minorité, traversée par les princes voisins, et par les plus puissants seigneurs de son royaume, fut comme le présage de tout le reste de sa vie; vie à la vérité illustre et glorieuse, mais vie laborieuse et pénible, tissue d'alarmes et de dangers. Pour se faire jour à travers tous ces obstacles, et pour en sortir vainqueur, comme il en sortit tant de fois, quel travail, quelle vigilance, quelle application ne lui fallut-il pas?

Il eut à apaiser les mécontentements de Philippe, son oncle, comte de Boulogne; à fixer l'inconstance de Thibault, comte de Champagne; à réprimer les factions de Robert, comte de Dreux; à soutenir les efforts de Hugues, comte de la Marche; à vaincre l'opiniâtreté de Raymond, comte de Toulouse; à s'opposer à l'invasion des Anglais; à arrêter les incursions des Albigeois; en un mot, à triompher d'une multitude prodigieuse de voisins jaloux, de mortels ennemis et de sujets rebelles.

Le royaume pacifié au dehors, il fallut le régler au dedans. Les lois depuis longtemps étaient sans vigueur, les mœurs sans discipline, la licence sans frein, la justice sans intégrité, l'innocence sans appui et les cœurs sans humanité. L'usure, le duel, le blasphème, la simonie, la fraude, la vengeance et la violence semblaient en France des maux invétérés et incurables, qui jusque-là avaient inutilement épuisé l'attention, et rebuté même le zèle de nos rois.

Ces désordres domestiques furent-ils enfin corrigés par les soins infatigables, vinrent alors les guerres étrangères : guerres saintes, à la vérité, dans leurs motifs, mais onéreuses dans leurs entreprises, et malheureuses dans leurs succès. Lever de puissantes armées, et les faire passer au delà des mers; former des siéges et livrer des batailles; voir les victoires s'évanouir et se changer en disgrâces, ô Dieu! quel règne et quel destin! Telle fut toute la vie de notre incomparable monarque.

Au milieu de tant de soins accablants, la piété fut toujours le premier objet de ses soins. Il la fit monter sur son trône; il la fit asseoir sur son lit de justice; il la fit paraître à la tête de son camp; il voulut qu'elle l'investît dans son palais; qu'elle présidât à ses conseils; qu'elle conduisît les entreprises; qu'elle réglât ses démarches; en un mot, qu'elle fût aussi maîtresse, et plus maîtresse que lui-même, puisqu'en lui soumettant tout ce qu'il avait de puissance, il se fit le premier de ses sujets.

Gloire en soit à Dieu, et, après Dieu, à cette pieuse et édifiante reine, qui jeta de bonne heure dans l'âme du jeune Louis ces semences héréditaires de piété et de religion dont elle ne cessait de lui donner l'exemple; qui eut moins à cœur d'en faire un grand prince que d'en faire un grand saint, et qui, pour cela, lui fit comprendre de bonne heure que les rois sont indignes de régner, s'ils ne font d'abord régner Dieu avec eux et sur eux-mêmes. Telles furent ses premières leçons. Instructions bien différentes de celles de ces parents peu chrétiens, qui ont plus de soin d'élever leurs enfants dans la science du monde que dans la science du salut. La reine Blanche, persuadée que la crainte du Seigneur est le fondement de la grandeur et le commencement de la sagesse, prit à tâche de graver dans le cœur de son fils la loi divine qu'il devait observer, avant que de remettre en ses mains le sceptre royal qu'il devait porter; et de lui apprendre à fléchir et à trembler lui-même au pied des autels, avant que de faire fléchir et trembler les hommes aux pieds du trône. Vertueuse princesse, vos saintes leçons furent écoutées; et le règne de votre fils fut véritablement le règne de la piété.

Piété publique et déclarée. Le seul titre qu'il prit de Louis de Poissy, lieu de son baptême, préférablement à tant d'autres titres attachés à sa naissance ou dus à ses victoires, montre assez qu'il faisait plus d'état des biens spirituels que de tous les avantages temporels; qu'il aimait mieux être enfant de Dieu et de l'Eglise que roi de France; et qu'il préférait la grâce d'une naissance chrétienne à tous les droits sacrés de la majesté royale.

Piété exemplaire et édifiante. Quel spectacle pour tous les grands, que saint Louis dans le lieu saint et durant nos adorables mystères! Là, dans l'appareil de sa majesté, son respect profond apprenait aux courtisans combien l'autel est plus respectable que le trône, et ce que sont devant ce Dieu

caché ces dieux visibles donc ils font leurs idoles. Là, dans l'accablement des soins de la royauté, son assistance régulière faisait voir aux gens occupés combien le service de Dieu est plus important que le gouvernement du monde entier, et ce que sont les plus grandes affaires des hommes au prix de l'unique affaire du chrétien. Là, dans la prospérité comme dans l'adversité, son attention, son ardeur toujours nouvelle à prier montrait aux heureux du siècle combien les grâces du salut sont infiniment plus précieuses que toutes les autres grâces, et ce qu'il y a de distance du bonheur du temps au bonheur de l'éternité.

Piété stable et solide. Ce n'était point sur des lueurs fugitives ni sur des sensibilités passagères, qu'il réglait les mouvements de sa dévotion; mais sur les vues fixes et sur les sentiments invariables de sa foi. Foi si ferme et si indépendante de l'impression des sens, qu'une apparition miraculeuse de Jésus-Christ dans une hostie visiblement transformée aux yeux de tous les assistants, ne put le résoudre, pour l'y voir, à faire un seul pas; parce que, disait-il, il le voyait tous les jours par les yeux de la foi aussi sûrement que les anges qui le voient face à face.

Piété pure et irréprochable. La vie sainte qu'il menait fut toujours une expression fidèle de sa religion. Les yeux les plus perçans n'y purent jamais découvrir le moindre écart. Et malgré toutes les tentations du monde réunies et rassemblées à la cour, il sut conserver jusqu'au dernier soupir la fleur précieuse de sa première innocence. Trésor, hélas! bien rare parmi les grands du siècle. Aussi avait-il toujours présente à l'esprit cette première leçon de la piété chrétienne, qu'il avait sucée, pour ainsi dire, avec le lait de sa mère : plutôt la mort que la moindre tache : *Potius mori quam fœdari.*

Piété agissante et efficace. Elle ne se borna pas à former dans son esprit de beaux projets; elle ne s'arrêta pas à faire naître dans son cœur de bons désirs; elle ne se contenta pas même de le porter à quelques œuvres saintes. Elle animait toutes ses actions; elle l'affectionnait à tous ses devoirs; elle l'intéressait à tout ce qui l'intéressait elle-même. S'il songeait à désarmer et à se concilier ses ennemis, il s'attachait encore plus à les convertir et à les gagner à Dieu. S'il travaillait à policer son royaume, et à en retrancher les abus, il s'employait encore mieux à purger le sanctuaire, et à en bannir le sacrilége. S'il proscrivit l'usure, il extermina la simonie. S'il eut toujours soin de donner de bons juges à son peuple, et de s'assurer de la probité de ceux qu'il élevait aux charges publiques, il n'omit rien pour choisir de dignes ministres à l'Eglise, sans avoir d'autre égard dans la distribution des bénéfices, qu'au seul mérite. Convaincu de cette maxime si sage de saint Augustin (ep. 202) : que la dévotion des princes est différente de celle des sujets; et que la piété royale consiste à faire le bien qui ne peut être fait que par des rois : *In hoc serviunt Domino reges, cum ea faciunt quæ non possunt facere, nisi reges.*

Piété ferme et vigoureuse. Rien n'était capable de l'ébranler, quand il s'agissait de la gloire de Dieu. Que ne dut pas coûter à ce monarque, le plus clément de tous les monarques du monde, le supplice rigoureux qu'il ordonna contre les blasphémateurs? On sait combien de fois on le sollicita d'en commuer, ou d'en modérer la peine, du moins en faveur de quelques illustres coupables. Mais l'on sait aussi ce qu'il répondit à ces sollicitations mondainement officieuses et politiquement charitables. Je voudrais de bon cœur, disait-il, que l'on me perçât la langue à moi-même avec le fer et le feu, si je pouvais obtenir à ce prix qu'aucune langue ne blasphémât jamais le saint nom de Dieu.

Enfin piété tendre et affectueuse. Sainte Chapelle de son palais, monument éternel de sa piété, et fidèle témoin de sa ferveur! dans ces heures si chères qu'il passait régulièrement chaque nuit aux pieds de son Sauveur, combien de fois l'entendîtes-vous s'écrier, rampant sur la terre baignée de ses pleurs et échauffée de ses soupirs : O, mon Dieu! que j'aime et que je cherche, jusques à quand vous refuserez-vous donc à mes impatients désirs! ou montrez-vous à moi, ou faites-moi mourir afin que je vous voie. J'entends votre voix qui m'appelle. Je sens votre présence qui m'attire. Je cours à l'odeur de vos divines vertus; et je ne puis vous contempler vous-même dans ce lieu de bannissement et d'exil. Ames bienheureuses, qui jouissez de la félicité que j'espère! vous ne sentez pas le tourment que je ressens, de posséder dans le monde tout ce que je ne désire pas, et d'être privé du seul bien que je désire. C'était là le sujet ordinaire de ses méditations et de ses prières en ce saint lieu, dit un historien de sa vie. Quel exemple pour vous, grands du monde, qui prétendez que les occupations du siècle tarissent les sentiments, dissipent l'esprit, dessèchent le cœur, absorbent le temps de la prière, nuisent en un mot aux devoirs de la religion et aux exercices de la piété! quel exemple, dis-je, pour vous, que celui d'un monarque plein de dévotion et de piété dans l'embarras continuel de tout un royaume!

Monarque, modèle le plus admirable de modestie et d'humilité dans l'élévation du premier rang : second caractère de la sainteté de saint Louis.

La modestie et l'humilité sont toujours de belles vertus, quelque part qu'elles se trouvent : et il faut bien, dit saint Bernard (*De grad. humil.*), que ce soient des vertus honorables, puisque la vanité même et l'orgueil s'en parent souvent et s'en font honneur. Mais il faut avouer aussi, ajoute ce Père, qu'elles ont je ne sais quoi de plus grand dans les grands du monde; qu'elles empruntent un nouveau lustre de l'éclat qui les environne; et que si on les respecte dans

la médiocrité, et jusque dans la bassesse, on les admire dans la supériorité du mérite et dans l'élévation du rang. Or quel prince fut jamais plus grand et plus élevé que le saint monarque, dont je fais ici l'éloge? Grand et élevé, non-seulement par le rang qu'il tenait de sa naissance, mais beaucoup plus encore par sa réputation et sa gloire, il était né roi; et, ce qui est bien plus glorieux, il fut jugé digne de l'être. Son mérite lui fit des sujets, hors même de ses Etats. Ce ne sont point des faits douteux dans nos histoires, que l'offre que les chrétiens lui firent de l'empire, durant le cours de ses victoires; et que le choix que les Sarrasins en voulurent faire pour leur empereur même après sa défaite. Comme si le monde entier, réuni en sa faveur, eût prononcé d'un commun accord, que c'était trop peu d'une couronne pour tant de royales vertus. Cependant quel prince fut jamais plus modeste et plus humble? N'en jugeons point, si vous le voulez, par l'indifférence qu'il témoigna pour de si flatteuses distinctions, par le soin qu'il prit alors lui-même de faire graver l'histoire de ses désastres avec cette inscription si modeste : Louis captif pour le nom du Seigneur ; par la simplicité qu'il conserva toujours dans ses habits hors des cérémonies publiques ; par les humbles exemples qu'il donna tant de fois aux yeux de sa cour et à la tête de ses armées, de s'abaisser aux pieds des pauvres, de panser de ses propres mains les plaies de ses soldats, de rendre aux mourants et aux morts, dans des temps de peste, les derniers services. Ce sont-là des pratiques d'humilité, toujours respectables, surtout dans un grand roi, mais qui peuvent après tout être communes à l'humilité feinte et à l'humilité véritable. On peut par honneur refuser des honneurs offerts ; fouler aux pieds le faste par un autre faste ; par grandeur d'âme descendre quelquefois du faite de la grandeur, et avouer dans sa vie quelque petit faible connu, par un faible beaucoup plus grand, mais plus caché aux yeux des hommes.

Deux caractères inimitables à l'orgueil ont signalé dans saint Louis l'humilité, et l'ont fait regarder comme une des plus belles vertus des monarques. La haine de la flatterie et l'amour de la vérité, c'est à ce prix qu'il mit toujours et sa faveur et sa confiance. Miracle! s'écriait autrefois saint Ambroise dans un pareil sujet; miracle! un roi puissant n'a pas voulu qu'on le flattât, et a souffert même qu'on le reprît. Miracle! un roi guerrier a distingué les amis de la vérité des ennemis de sa personne. Miracle! un roi victorieux a couronné toutes ses victoires par la victoire de la vaine gloire et de l'orgueil : *Ille regio clarus imperio, cum corriperetur, non infremuit.* Il parlait, à la vérité, d'un grand prince, mais aussi d'un grand pécheur. Saint Louis, aussi grand que David, était plus irréprochable. Cependant, il disait tous les jours comme lui : *Corripiet me justus in misericordia, et increpabit me... oleum autem peccatoris non impinguet caput meum.* (*Psal.* I, 4, 5.) Qu'on me reprenne, j'y consens, je le désire même : je prendrai toujours les avis pour des bienfaits; mais loin de moi ces funestes enchanteurs, dont la voix flatteuse empoisonne les cœurs des princes enivrés de l'encens qu'on leur donne. La vérité et la justice rougissent de leurs applaudissements et démentent leurs éloges. Grand roi, grand guerrier, grand conquérant tant qu'on voudra, je ne dois point oublier que je ne suis devant Dieu qu'un serviteur inutile; trop heureux s'il veut bien agréer ses faibles services; que le premier tout au plus de ses sujets, qui doit être le plus soumis à ses ordres; qu'une vile créature, qui n'eût jamais rien été si sa main toute-puissante ne l'eût tirée du néant comme les autres ; qu'un malheureux pécheur, objet éternel de sa disgrâce, si Jésus-Christ ne l'eût racheté de son sang. Voilà toute l'idée qu'il avait de ses grandeurs. Voilà les titres qu'il fallait lui donner pour lui plaire.

Mais si saint Louis haïssait la flatterie et s'il fuyait les flatteurs, c'était principalement en matière de conscience. Il voulait qu'on lui représentât ses devoirs, et qu'on lui remontrât ses défauts dans toute leur rigueur ; et s'il s'apercevait qu'on le ménageât sur ces deux points, c'en était assez pour qu'il eût recours à d'autres guides qui eussent plus de lumière, plus de droiture ou plus de courage. Ces lâches complaisances et ces tempéraments dangereux, dont on se sert quelquefois par respect avec les grands pour leur adoucir les remontrances et les leur rendre plus supportables, n'étaient point de son goût. La vérité la plus amère était toujours pour lui la plus aimable ; et c'était lui faire sa cour que de lui découvrir les moindres négligences qui pouvaient se glisser dans le gouvernement de son peuple, ou lui échapper dans sa conduite particulière. Pouvait-il mettre plus bas l'orgueil que de le faire ainsi ramper aux pieds de ses censeurs les plus sévères? mais pouvait-il porter plus haut l'humilité que de la faire ainsi régner sur une tête couronnée et triomphante? Monarque, modèle admirable de modestie et d'humilité, au plus haut rang d'élévation et de grandeur.

Monarque, modèle encore parfait de charité et d'indulgence dans l'exercice du pouvoir absolu et souverain. Troisième caractère de la sainteté de saint Louis.

La bonté, disait un ancien, s'allie rarement avec la puissance. Les meilleurs souverains n'ont pas toujours été les plus absolus, et les rois les plus absolus n'ont pas toujours été les plus populaires. Saint Louis fut également et le maître et le père de son peuple : le maître par son autorité, et le père par sa charité. C'est ce qu'il serait inutile de prouver. Ce n'est que sous ces deux qualités que toute la France l'aime encore et le révère. Mais ce qui est essentiel à mon sujet et utile à votre instruction, c'est que, comme saint Louis se servit de la charité pour tempérer l'autorité et la rendre plus aimable, il se servit aussi de l'autorité pour

honorer la charité et la rendre plus respectable. Car il employa l'autorité souveraine à épurer, à régler, à perpétuer la charité chrétienne. Trois caractères de charité qui l'ont rendu dans cette vertu le modèle de tous les temps et de toutes les conditions.

Saint Louis employa son autorité à épurer sa charité, en purgeant d'abord de toute dette de justice le fonds qu'il destinait aux œuvres de miséricorde, regardant comme autant d'œuvres d'iniquité les libéralités qu'on fait aux dépens de ce qu'on doit aux autres. Pour cela ne fit-il pas publier un édit par lequel il permit; que dis-je? par lequel il ordonna de se plaindre de toutes les injustices qui s'étaient pu glisser sous son règne. Non content d'avoir satisfait à l'équité pour lui-même, ne travailla-t-il pas à y satisfaire pour ses ancêtres? Et sans craindre de troubler leurs cendres, ou plutôt ne songeant qu'à acquitter leurs âmes, ne répara-t-il pas, autant qu'il put, tous les torts qu'avaient causés de leur temps les malheurs publics dont ils avaient été les auteurs forcés ou plutôt les victimes innocentes? Dans les contestations inséparables de ces sortes de discussions, ne fut-il pas le premier à prononcer contre ses droits, pour peu qu'ils lui parussent douteux? Et souvent, seul de son avis, ne décida-t-il pas, au préjudice de ses intérêts, en faveur de ceux de son peuple? Qu'il serait à souhaiter, je ne dis pas seulement pour le bien des pauvres, mais encore plus pour le salut des riches de nos jours, que chacun d'eux imitât cet exemple; qu'il voulût ainsi remonter à l'origine de ses richesses, porter la sonde jusqu'au premier fondement de sa fortune, ne pas tant appréhender de faire le procès à la mémoire de ses pères, et ne plus se reposer sur une bonne foi suspecte, qui ne peut jamais tenir lieu devant Dieu de prescription juste et légitime, mais plutôt d'usurpation aveugle et volontaire.

La matière de la charité étant ainsi bien épurée, saint Louis se servit encore de son autorité pour régler sur elle l'étendue de ses bienfaits; c'est-à-dire qu'autant qu'il compta d'hommes qui lui devaient fidélité et obéissance, autant en compta-t-il auxquels il devait assistance et protection; qu'il ne crut pas ses sujets nés pour lui, mais qu'il se crut né pour ses sujets; et que, juge équitable de ses devoirs, il ne regarda jamais la souveraineté, tout absolue qu'elle est, que comme un véritable ministère redevable à tous ceux qui en dépendent.

De là que dut-il arriver, et qu'arriva-t-il en effet? Que durant tout le cours de son règne il arrêta le cours des larmes en France, hors les larmes que la France répandit plus d'une fois pour lui; que de son temps, quoiqu'il y eût bien des malheurs, il n'y eut point de misérables; qu'il n'y eut au contraire sorte de besoin, espèce de nécessité, genre d'affliction dans tout le ressort de son royaume qui ne ressentît les effets de sa charité; qu'ainsi, parmi les richesses, il ne fut riche que pour les pauvres; qu'il ne s'estima jamais que l'économe des biens qu'il possédait; et que, laissant à Dieu la gloire de les lui avoir donnés, à son peuple l'utilité de les partager, il ne se réserva jamais que le seul plaisir de les distribuer : plaisir bien pur et bien digne d'une âme héroïque et chrétienne, que celui de faire des heureux; mais plaisir bien peu goûté de la plupart des grands du monde, qui n'en trouve d'ordinaire aujourd'hui qu'à la table, au théâtre et au jeu, sans parler d'autres plaisirs encore plus criminels qui, en les perdant, les déshonorent!

Enfin saint Louis, après avoir réglé sa charité sur son pouvoir, se servit encore de ce pouvoir pour perpétuer sa charité et la rendre durable. Il n'en resserra pas le règne dans le sien; il voulut qu'elle eût des sujets lorsqu'il ne pourrait plus en avoir lui-même. Il lui assura dans l'avenir, par des établissements solides, des indigents qu'elle pût nourrir, des orphelins qu'elle pût élever, des malades qu'elle pût guérir, des aveugles qu'elle pût conduire, des incurables qu'elle pût consoler, des vierges qu'elle pût mettre hors d'atteinte du danger, des pécheresses qu'elle pût retirer du désordre. C'est ainsi qu'après l'avoir faite, par ses restitutions, la réparatrices des siècles passés, par ses profusions la bienfaitrice des temps présents, il l'établit encore, par ses fondations, la reine de la postérité la plus reculée.

Après cela faut-il s'étonner si la charité, ainsi honorée par saint Louis, honora saint Louis à son tour; si elle le fit non-seulement respecter, mais adorer de tout son peuple. L'Ecriture rapporte que Salomon, pour se concilier le respect et la bienveillance de ses sujets, fit graver autour de son char pour devise : *Amour et charité*, et qu'il composa ces deux mots de pierres si précieuses et si brillantes, qu'on les eût prises pour des lettres de flammes.

Saint Louis n'eut pas besoin d'un semblable appareil; il n'avait qu'à paraître. L'amour vigilant de père, et la charité de mère pour tout son peuple brillaient sur son front, et lui attiraient de tous ceux qui le voyaient, les vœux et les hommages. Aussi sa garde lui fut-elle toujours inutile, soit pour veiller à sa sûreté personnelle, soit pour faire honneur à la majesté royale. Souvent sur un trône de gazon, et sous un dais de feuillage dans les allées de Vincennes, il portait des arrêts autant et plus respectés que s'il les eût prononcés parmi les fleurs de lis et sur son lit de justice. Digne récompense d'un monarque, modèle parfait de charité et d'indulgence dans l'usage de l'autorité souveraine.

Enfin monarque, modèle inimitable d'austérité et de mortification au milieu des délices de la cour. Quatrième caractère de la sainteté de saint Louis.

La cour, dit Jésus-Christ, fut toujours le séjour privilégié des plaisirs : *Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt.* (*Matth.*, XI, 8.) C'est là que se rassemblent toutes les joies du monde, aussi bien que

toutes les douceurs de la vie; les peines qui y naissent sont des peines d'esprit causées par les passions du cœur; on veut que les satisfactions des sens les adoucissent et les charment, au lieu qu'elles les entretiennent et les irritent. L'austérité en est bannie, peu séante, dit-on, à des grands, que leur naissance, que leur éducation, que leur rang et leur caractère obligent à vivre autrement que le commun des hommes ; comme s'il y avait dans le christianisme deux Evangiles différents : l'un austère et pénible pour le peuple, l'autre commode et facile pour les grands! La mortification y est interdite, trop nuisible, à ce qu'on prétend, à des santés précieuses à l'Etat, et nécessaires au bien public ; comme si l'intérêt d'un Etat chrétien ne demandait pas en tout genre de vertu de grands exemples; et qu'il ne fût pas du bien public que ceux qui sont d'ordinaire de grands pécheurs, fassent aussi profession d'être d'austères pénitents! Les jeûnes et les abstinences y sont tout au plus regardés comme de simples cérémonies légales, susceptibles de dispenses favorables qu'ils accordent aux moindres raisons, ou plutôt aux moindres prétextes que l'amour-propre invente sans peine, et qu'une complaisance servile approuve sans remords. Raisons imaginaires! spécieux prétextes! vous serez à jamais confondus par les macérations effrayantes du plus saint de nos monarques. Malgré vous et vos approbateurs, l'austérité règnera dans son palais. La mortification exercera sur lui ses rigueurs. Les abstinences et les jeûnes exténueront son corps, usé déjà par les fatigues de la guerre. Son sang même sera prodigué à la pénitence, et arrosera sa pourpre royale. Cette couronne d'épines, l'objet de sa vénération et de sa tendresse, fleurira parmi les lis, et imprimera sur sa chair innocente les sacrés stigmates du Sauveur du monde. Et lui-même enfin, au milieu des délices de la cour, sera comme une victime environnée de fleurs pour être offerte avec plus de pompe en sacrifice. Quel exemple pour les grands! mais quelle leçon redoutable pour le peuple! Car si ce saint roi, austère et mortifié dans le sein des plaisirs, a fait l'apologie de la sévérité évangélique, et l'éloge de la mortification chrétienne, ne sera-t-il pas à la fin des siècles pour tous ses sujets la censure de leur sensualité et la condamnation de leur délicatesse? Ecoutez ce terrible oracle qui semble contredire les paroles de l'Evangile, mais qui en renferme le véritable sens; et ne le laissez jamais échapper de vos esprits : Non, ce ne sera pas la reine du Midi qui s'élèvera contre vous au jugement de Dieu, comme l'a dit Jésus-Christ contre les Juifs : *Regina austri surget in judicio.* (*Matth.*, XII, 42.) Dieu vous réserve à vous autres, chrétiens et Français, un plus glorieux défenseur de l'austérité de sa loi, et un juge plus sévère de la mollesse de vos mœurs. Ce sera votre roi même, dont vous honorez aujourd'hui la mémoire, et dont vous redouterez alors la présence. Hé quoi! vous dira Dieu, en le mettant avec vous en parallèle : quoi! un roi sur le trône, dans la pourpre, à la cour, où les aises, les douceurs, les délices de la vie semblent être autorisées par les bienséances de la condition, a porté la haire, endossé le cilice, pratiqué les autres austérités du cloître; et des particuliers comme vous, confondus parmi le peuple, à qui ils devaient l'exemple, et dans une vie privée n'ont pas voulu s'assujettir aux observances les plus communes du christianisme, et se sont soustraits aux mortifications les plus usitées dans l'Eglise! Quoi! un roi irréprochable dans sa vie, qui conserva jusqu'à la mort la grâce de son baptême, s'est condamné lui-même à toutes les rigueurs qui lui inspiraient ma crainte et mon amour; et des pécheurs comme vous, chargés de crimes, se sont révoltés contre les moindres châtiments que leur ménageait ma tendresse et ma miséricorde, pour échange de l'enfer! Quoi! un roi élevé dès l'enfance dans l'horreur du péché, et consommé dans la pratique de la vertu, a toujours pris les plus austères préservatifs contre le vice; et de tardifs pénitents comme vous, tout pleins encore de leurs mauvais penchants et de leurs vicieuses habitudes, ont refusé de fuir les plaisirs dangereux, ont recherché encore les amorces et les attraits les plus flatteurs! quelle honte et quel reproche! et qu'opposer à un si éclatant modèle? Achevons d'en recueillir les principaux traits; et après avoir vu dans saint Louis les vertus chrétiennes honorées par les qualités royales, voyons-y les qualités royales sanctifiées par les vertus chrétiennes : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est une ancienne injure que l'on a faite de tout temps à la vraie religion, et qu'on lui fait encore de nos jours, de supposer que les vertus qui font les grands saints nuisent aux qualités qui font les grands hommes; que la douceur, par exemple, énerve la valeur, que la droiture s'oppose à la politique, que le désintéressement empêche les conquêtes, et que l'humilité ravale la grandeur. Ce sont là de ces contradictions apparentes de mœurs, que les preuves évidentes des faits détruisent. Il ne faut que consulter dans la Vie des saints les plus fameux exemples; ils nous forceront de concevoir que, bien loin que le grand saint nuise au grand homme, il le perfectionne à coup sûr, en même temps qu'il le sanctifie. Mais pour détruire entièrement le faux préjugé qui blesse le christianisme, et qui lui fait injure; pour établir la vérité contraire, qui lui fait honneur, et qui lui rend justice, je ne veux aujourd'hui que le caractère de saint Louis tel que nous le présente l'histoire de sa vie : guerrier sans animosité, politique sans artifice, conquérant sans intérêt, héros sans faiblesse. Mettons chacun de ces traits dans tout son jour. Il n'en est pas un seul qui ne fournisse matière au plus grand et au plus saint panégyrique.

De l'aveu de tous les historiens, sa valeur

fut toujours plus que royale et sa douceur plus qu'humaine. Dans ses premières guerres il ne cessa d'être vainqueur que parce qu'il n'eut plus d'ennemis à vaincre. Il parut si redoutable dans les combats et si aimable dans la victoire, que dès lors il n'y eut plus d'étranger qui ne voulût être son allié ni de rebelle qui refusât de l'avoir pour maître. Chacun brisa donc le bouclier et l'épée, et ses triomphes ne lui coûtèrent plus d'autre peine que de permettre qu'on l'approchât. L'honneur suprême des anciens vainqueurs était de se vanter qu'ils étaient venus, qu'ils avaient vu et qu'ils avaient vaincu; celui de saint Louis fut de pouvoir dire que ses ennemis venaient, qu'ils le voyaient et qu'ils s'en retournaient désarmés. Un seul, c'est le comte de La Marche, un seul refuse de se rendre à sa clémence. Toujours prêt à reprendre les armes, il oblige le vainqueur à renouer malgré lui le fil de ses victoires, et, par un dernier attentat, ouvrant le royaume à l'étranger et lui livrant l'Etat, il force la modération du souverain à laisser agir son courage. Dieu! quelles actions et quelles journées! Jamais le soleil en éclaira-t-il de plus brillantes? La seule défense du pont de Taillebourg, où, l'épée à la main, le roi soutint lui seul l'effort de toute une armée, efface ce que l'ancienne Rome a le plus vanté dans ses plus fameux guerriers. Mais voici peut-être ce qui vaut ce que l'Eglise a le plus admiré dans ses plus grands saints : c'est qu'au fort de la mêlée, au milieu du carnage, dans la chaleur du combat, lorsque tout tombe sous ses coups ou que tout fuit ses regards, la modération retienne et arrête son bras; c'est qu'il écoute la compassion et la pitié dans l'horreur des batailles; c'est qu'il conserve un cœur chrétien sous des armes sanglantes; c'est enfin que le comte de La Marche, trois fois rebelle, trois fois vaincu, trois fois réconcilié et absous, serve lui seul comme d'un triple monument à sa valeur et à sa clémence.

Les sentiments qu'il eut, il prit soin de les inspirer à son peuple; il voulut apprendre à ses sujets à joindre la douceur chrétienne à la valeur militaire, et il ne put souffrir que dans son royaume le point d'honneur, tout cher qu'il est à la nation, prévalût aux lois de la miséricorde recommandée par l'Evangile. En même temps donc qu'il méditait ces guerres de religion et de zèle que l'on a nommées guerres saintes, il proscrivait ces combats de colère et d'orgueil que l'on nomme duels; combats journaliers qui étaient passés en exercices, parce qu'on se faisait un honneur de les offrir et une honte de les refuser; combats perpétuels qui dans la paix éternisaient la guerre, parce que le moindre différend s'y décidait par le fer, et qu'on y lavait dans le sang la moindre offense; combats acharnés qui dépeuplaient l'Etat de ses meilleurs sujets, parce que la réputation de bravoure en faisait toujours l'attrait et que le seul nom de brave en était souvent la cause; combats par là même plus préjudiciables à la France que tous ceux que lui livraient ses ennemis, parce que de deux combattants l'un à coup sûr périssait pour elle et l'autre vainquait pour eux; combats enfin diaboliques qui ne pouvaient être engagés ni soutenus que par les fureurs de l'enfer, parce que l'on n'en sortait jamais innocent et qu'on y mourait toujours coupable. Cette bravoure inhumaine, cette brutale valeur, cette manie sanguinaire succomba sous l'autorité de saint Louis, et tant qu'il régna elle n'osa régner en France. Si depuis elle s'est relevée parmi nous, quoique proscrite tant de fois par les sévères édits d'un si saint roi et des successeurs de son christianisme aussi bien que de sa couronne, c'est que les maximes des saints sont toujours opposées aux maximes du monde; c'est que les uns, après Jésus-Christ, font consister le véritable courage à tout pardonner et à tout souffrir, et que l'autre le met au contraire à tirer raison de l'offense et à ne pas laisser d'affront impuni. Mais, Messieurs, je n'ai qu'un mot à dire pour condamner aujourd'hui vos sanguinaires vengeances. Si, pour renoncer à ce que vous appelez point d'honneur, il faut, selon vous, renoncer au titre de brave, il faudra donc soutenir que saint Louis, le plus débonnaire de tous les rois du monde, a été de tous les guerriers le plus lâche. Or, c'est ce que ni la voix de la renommée ni la foi de l'histoire ne permettent pas seulement de penser, ni au plus hardi vindicatif d'avancer. Direz-vous que ce n'est point dans les actions de clémence que saint Louis a fait le plus éclater la grandeur de son courage? Et moi, Messieurs, je dis, sur la foi des mêmes garants que j'ai déjà cités, qu'il a paru plus grand et plus brave aux yeux de l'univers dans la facilité merveilleuse qu'il acquit à pardonner que dans l'heureuse habitude qu'il eut de vaincre; dans la bonté avec laquelle il allait au-devant du coupable que dans la fermeté avec laquelle il se présentait à l'ennemi; dans l'insensibilité qu'il faisait paraître aux offenses que dans l'intrépidité qu'il montrait dans les dangers. Oui, le monde, je dis même le monde profane, l'a plus admiré dans le généreux pardon qu'il accorda au comte de La Marche après tant de révoltes, et dans lequel il lui épargna, en lui faisant grâce, jusqu'à la honte de la demander, que dans les six batailles rangées qu'il gagna lui-même en personne dans la France et dans la Palestine, où il fit, comme l'on sait, des chefs-d'œuvre de courage et des prodiges de valeur. Le monde, je dis le monde même infidèle, lui a plus applaudi quand il apprit qu'il avait traité si favorablement les assassins envoyés pour le tuer par le prince des Arsacides, qu'il les avait comblés d'honneurs et de présents, et que pour plus grande sûreté il les avait fait encore reconduire avec escorte; que quand il le vit depuis combattre si vaillamment à Mansourah, rompre les escadrons, enfoncer les bataillons, percer lui seul un gros d'ennemis pour dégager le comte d'Anjou, son frère, qu'ils amenaient prisonnier au milieu de leur armée. Tant il est vrai que la douceur n'énerve point le courage, et qu'elle ne fait en le dirigeant que le sancti-

fier. C'est ce qu'a fait voir aux yeux de l'univers un roi guerrier sans animosité.

J'ai dit de plus : politique sans artifice, second trait de l'héroïsme de saint Louis.

La droiture chrétienne et la simplicité évangélique passent dans l'esprit des sages du monde pour de grands obstacles à la science et à la sagesse du gouvernement politique. Ils s'imaginent que les coups d'Etat ne veulent point un bras si retenu, ni un cœur si gêné par la délicatesse de la conscience. N'être point esclave de sa parole ; savoir à propos brouiller ses voisins; profiter au moins de leurs mésintelligences et de leurs désunions; se joindre aux plus faibles, pour affaiblir le plus fort, c'est là, selon eux, le grand art de régner. Faux sages du siècle, présomptueux politiques! pensez-vous donc que les royaumes et des empires chrétiens, dont les plus fermes appuis sont la religion et la justice, ne puissent autrement s'accroître ou se soutenir que par des ruses et des artifices, que condamneraient des païens, et dont des sultans rougiraient?

L'histoire de saint Louis sera toujours une preuve de la vérité contraire. Jamais prince peut-être n'a eu plus de fâcheuses intrigues à démêler, plus de malheurs imprévus à réparer, plus d'épineuses affaires à traiter, plus de génies profonds à pénétrer, plus d'esprits fins et fourbes à manier, plus de princes habiles à contre-balancer. A-t-il jamais suivi ces pernicieuses maximes, que la sagesse du monde approuve, mais que condamne la sagesse de l'Evangile?

Religieux observateur de ses traités, tandis que la politique des cours étrangères en violait la foi dès qu'elle était contraire à leur utilité, saint Louis garda toujours inviolablement sa parole, alors même qu'on l'en tenait quitte. Témoin la restitution qu'il fit faire aux Sarrasins d'une partie de la somme dont on était convenu avec eux pour sa rançon, et dont ses officiers, à son insu, les avaient frustrés par adresse.

Zélé conservateur de la paix, tandis que la politique des cours étrangères entrait dans toutes sortes de ligues préjudiciables aux alliés, pour peu qu'elles fussent favorables à leurs intérêts, saint Louis vécut toujours en bonne intelligence avec ses voisins, même à son propre préjudice. Le trône de Sicile, où le comte d'Anjou son frère et Edouard roi d'Angleterre son concurrent aspiraient, put-il le résoudre, pour favoriser les justes prétentions de son sang, à fomenter les injustes révoltes des Anglais contre leur roi légitime?

Fils respectueux de l'Eglise, tandis que la politique des cours étrangères se faisait un point d'honneur de braver en toute occasion la puissance ecclésiastique, saint Louis respecta toujours la sainteté de la tiare, lors même qu'il soutenait l'indépendance de la couronne. Ne donna-t-il pas dans ses Etats un asile au pape chassé des siens par l'empereur Frédéric? Mais en même temps ne refusa-t-il pas constamment de recevoir de la main du souverain pontife l'investiture de l'empire qu'il lui offrait en reconnaissance de ses bienfaits? juste appréciateur des droits du sacerdoce et de ceux de la royauté.

Qu'a-t-il gagné, me direz-vous, par un procédé si généreux? et quel fruit a-t-il tiré d'une si scrupuleuse droiture? Le surnom de *véritable* que lui donnèrent les Sarrasins, eux à qui le seul nom de chrétien était alors plus que jamais odieux et méprisable; la confiance de tous les potentats de l'Europe, qui vinrent de concert plus d'une fois à son trône le rendre arbitre de leurs différends, et le faire juge de leurs intérêts; la protection visible de Dieu sur sa race royale, que nous voyons de nos jours placée et affermie sur les deux plus beaux trônes du monde chrétien et catholique, dont elle est tout à la fois la gloire et l'appui. Toute la sagesse du siècle en aurait-elle fait un plus grand roi? et la sagesse de l'Evangile en fait de plus un grand saint, en le rendant politique sans artifice.

J'ai ajouté : conquérant sans intérêt, troisième trait de l'héroïsme de saint Louis.

Non, ce ne fut ni l'ardeur de vaincre ni le désir de s'agrandir qui armèrent les mains victorieuses de notre saint monarque. Loin de son histoire de si affreuses taches! Sans un désintéressement parfait la grandeur guerrière n'est devant Dieu qu'une grande injustice, la force que fureur, et la gloire des armes que le triomphe de l'ambition et de l'orgueil. Tout conquérant n'est grand et respectable dans ses exploits, qu'autant que le zèle du bien public les commande, et que la gloire de Dieu les couronne. Hé quoi! voudrions-nous qu'une religion aussi sainte, aussi charitable que la nôtre, approuvât des succès fondés sur la ruine de tant de misérables, s'ils ne contribuaient pas à former des enfants de Dieu, des bienheureux et des saints? Quel spectacle, grand Dieu, pour l'Eglise, qui abhorre le sang, et qui n'aime que les larmes de la pénitence, quel spectacle pour une mère pacifique, que des villes saccagées, des trophées sanglants, des arcs de triomphe cimentés de pleurs! si elle n'y voit pas arborés le signe du salut et l'étendard du Sauveur.

[*Pour les Invalides.*] Et voilà, braves guerriers, victimes généreuses de la religion, aussi bien que de l'Etat, voilà la solide consolation que vous goûtez dans ce saint et magnifique asile, que vous a ouvert la reconnaissance, et que vous ont mérité vos services. Voilà, dis-je, votre véritable bonheur, de pouvoir dire au pied de cet autel, où vous faites si régulièrement votre cour : C'est pour vous, Dieu des armées, qui nous étalez ici vos richesses, et qui nous dispensez vos faveurs! c'est pour vous, que nous avons de grand cœur prodigué notre sang et exposé tant de fois notre vie. Ce superbe édifice érigé à votre auguste nom, et consacré sous les auspices du plus saint de nos rois, montre à tout l'univers le désintéressement de nos armes, et fait voir qu'elles n'ont eu d'autre but que la gloire du Sauveur et le salut des âmes. L'esprit de saint Louis,

transmis de race en race à sa postérité, a surtout éclaté dans le fondateur, et éclate encore de nos jours dans le conservateur de ce grand et pieux ouvrage, chef-d'œuvre, moins de politique que de religion; la récompense des services militaires devient ici l'école des vertus chrétiennes. L'exacte discipline qui s'y observe, le bel ordre qui y règne, le bon exemple qui y est en vigueur, le choix distingué des chefs, le mérite reconnu des officiers, le zèle infatigable des ministres de Dieu; en un mot, ce qui attire ici les yeux de tous les étrangers, et ce qui nous procure le plaisir, sans sortir de cette enceinte, d'y voir toutes les nations du monde; tout dans ce royal établissement fait le portrait et l'éloge du monarque conquérant qui l'a fondé, et du monarque pacificateur qui y veille; tout n'y respire que la grandeur et la piété; c'est-à-dire l'héroïsme.

Or tels furent les exploits de saint Louis. Son cri de guerre et sa devise dans le cours de ses conquêtes a toujours été ce beau cantique des anges : *La gloire à Dieu dans le ciel, et la paix sur la terre aux hommes qui ont le cœur droit.* S'il désarme le comte de Toulouse, chef audacieux de l'orgueilleuse secte des albigeois, il veut que, la croix à la main, il fasse un désaveu public et une abjuration solennelle de toutes leurs erreurs; et qu'à la face de l'Eglise et de ses ministres, il donne des marques sincères de sa pénitence, comme il avait donné des assurances authentiques de sa soumission aux pieds du trône et du roi. S'il se réconcilie avec les autres seigneurs rebelles à l'autorité royale, ce n'est qu'à condition qu'ils prendront avec lui la croix, pour l'aller planter dans les terres infidèles, et pour la faire triompher des ennemis de la foi. S'il entre victorieux dans la ville de Damiette, après avoir passé la mer à la vue des Sarrasins étonnés de son courage; humble dans sa gloire et désintéressé dans sa prise, pour tout monument de sa victoire et de son domaine, il fait porter devant lui la croix et la suit, non pas avec le faste d'un vainqueur, mais avec l'humilité d'un pénitent.

Mais quoi? me direz-vous, la croix, toujours la croix pour tout symbole de ses triomphes, et pour tout fruit de ses victoires? Oui, mes frères, toujours la croix. C'est par la croix, et dans les souffrances, que la vertu s'épure, que la sainteté se consomme, et que le vrai héros, c'est-à-dire le héros sans faiblesse, paraît. Dernier trait de l'héroïsme de saint Louis.

Ne cherchons donc point ici, par un adoucissement étudié, à déguiser ses disgrâces; c'est le plus beau champ de sa gloire. Ne rougissons point de le peindre au milieu des débris de ses conquêtes : nous l'y trouverons toujours lui-même, ou plutôt nous l'y verrons au-dessus de lui-même, et plus héros encore, et plus saint aux approches de la mort, qu'il ne fut jamais. N'allons point, par une fausse délicatesse, trop ordinaire aux panégyristes des grands, trancher son éloge où finissent ses succès; ce serait lui faire injure, et lui ravir la plus belle partie de son histoire.

Au jugement des vrais héros, c'est-à-dire des vrais chrétiens, trente années des plus brillants exploits ne suffisaient pas pour le faire admirer, ni pour l'élever au comble de la grandeur véritable. Et que lui fallait-il donc? Des revers. Quel fonds de modération et de constance, quel degré d'élévation et de force, quelle ressource de religion et de foi ne découvrirent-ils pas dans un prince accoutumé aux triomphes et peu fait aux disgrâces! Il vit dans sa première croisade ses commencements les plus heureux terminés par d'affreux désastres; ses espérances les mieux établies, trompées; ses desseins les mieux conduits, déconcertés; ses armées les plus florissantes, dissipées. Que dirai-je de plus? Il se vit lui-même captif et dans les fers. O Dieu, quel changement d'un roi vainqueur et conquérant en un roi vaincu et défait! Le vit-on néanmoins changé? le vit-on autre en ses malheurs qu'en ses succès, et différent de lui-même, selon ses fortunes diverses?

Vous en fûtes vous-mêmes surpris, infidèles et barbares! Vous croyiez venir insulter un esclave dans vos fers : vous y trouvâtes un roi très-chrétien, aussi libre dans sa prison que sur son trône. Quel fut son premier soin, lorsqu'il y entra? De demander son livre de prières, pour bénir ce Dieu qui semblait ne le bénir pas. Quelle fut sa première parole dans la perte de sa liberté? Ni cette perte, ô mon Dieu! ni toute autre, ne me fera jamais manquer à la fidélité que je vous dois. Quelle fut sa première réponse, lorsqu'on lui parla de payer sa rançon? Que les rois de France ne se rachetaient pas. Quelle fut sa première demande, quand il fut question de négocier la paix? La délivrance de ses sujets captifs, et non la sienne; ne jugeant pas sa liberté assez précieuse, pour être préférée à celle des autres, ou plutôt s'estimant plus heureux de languir dans les fers pour Jésus-Christ, que de régner sur le premier trône du monde. Quelle fut sa caution, dans son élargissement? Sa parole : plutôt mille morts que de prêter un serment impie, suggéré par des renégats. Quelle fut enfin sa promesse à un des premiers chefs ottomans qui, charmé de ses vertus, lui demandait en grâce d'entrer à son service? Je te fais mon lieutenant, si tu te fais bon chrétien. N'est-ce pas là le vrai héros, le héros parfait, le héros sans faiblesse?

Aussi les vainqueurs s'avouent eux-mêmes vaincus par sa fermeté. Ils reçoivent de lui la loi, au lieu de la lui donner : tous sont prêts à remettre leur sceptre dans les mêmes mains qui portaient leurs chaînes. Mais Dieu ne le permet pas : il réserve ce héros à de nouvelles et de plus rudes épreuves. Il faut que, sans se rebuter de cinq années de captivité dans la terre sainte, il en tente encore une fois la conquête; qu'il y fasse de nouveaux exploits, et que, tout à coup arrêté par le fléau d'une maladie populaire, il y meure martyr de son zèle et victime de sa foi. Il n'en murmurera point, Seigneur, et il

n'emportera de la vie qu'un seul regret : c'est de mourir dans une terre où l'on ne vous honore pas.

N'entreprenons pas ici, chers auditeurs, d'approfondir et de sonder les desseins de la divine Providence, qu'il adora et qu'il bénit dans ses rigueurs. Deux mots suffisent pour la justifier et pour nous instruire.

Saint Louis voulait glorifier Dieu par ses conquêtes, et Dieu voulut qu'il le glorifiât par ses disgrâces. C'est la manière de le glorifier la plus héroïque et la plus chrétienne, et par conséquent la plus digne du héros qui l'accepte et qui s'y soumet, et de Dieu même qui la choisit et qui la préfère à toute autre manière de le glorifier en ce monde. Il n'y a que vous, ô mon Dieu, disait en mourant notre saint roi, il n'y a que vous qui soyez un assez grand maître pour mériter d'être aimé et servi, lors même que vous affligez ceux qui vous servent et qui vous aiment. Finissons son éloge par ses dernières paroles qui finirent sa vie et en renferment tout le fruit.

Tous ne sont pas rois, tous ne sont pas conquérants, tous n'ont pas, comme saint Louis, à honorer les vertus chrétiennes par des qualités royales, ni à sanctifier des qualités royales par les vertus chrétiennes. Mais chacun de nous, selon son état, a plus ou moins à souffrir. Aimons donc, servons et glorifions Dieu dans notre état et surtout dans nos souffrances : sans avoir la grandeur de saint Louis, nous en aurons la sainteté.

Pour vous, grand roi et grand saint, qui voyez du haut du ciel régner sur votre trône celui qui doit être le successeur de vos vertus chrétiennes et l'héritier de vos qualités royales, gravez de plus en plus dans sa personne sacrée ces premiers traits de ressemblance qui frappèrent les yeux de toute l'Europe, au moment de son sacre, traits de grandeur et de christianisme tout à la fois. Déjà, pour gage de votre protection, vous lui avez obtenu les plus rares faveurs : une épouse toute semblable à la pieuse reine votre mère, même esprit, même conduite, même attachement à la religion et à tous ses devoirs ; une postérité nombreuse, un digne rejeton des grands rois ses aïeux, dont cette Eglise, consacrée à votre nom, conserve les cœurs et dont toute la France révère la mémoire ; une cour pleine d'ardeur et de zèle ; un peuple animé des mêmes sentiments : en un mot, des sujets tous prêts, au premier ordre, à marcher pour son service et à sacrifier, s'il le faut, leur vie pour sa gloire. Continuez, en sa faveur, de retracer dans son histoire les merveilles de votre règne ; n'en exceptez que les disgrâces qui retomberaient sur un royaume qui vous est cher et dont vous êtes le patron, après en avoir été le modèle. Au bon usage d'un siècle entier que nous lui désirons de prospérités temporelles, ajoutez, pour l'avenir, l'assurance des félicités éternelles, où nous conduise tous, etc.

—

PANÉGYRIQUE IV.

SAINT AUGUSTIN.

Gratia Dei sum, id quod sum : et gratia ejus in me vacua non fuit. (*I Cor.*, XV, 10.)

Ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu, et la grâce que Dieu m'a faite n'a point été sans effet.

Quoique toute sainteté soit l'ouvrage de la grâce du Seigneur, qui couronne ses propres dons en couronnant nos vertus, il est pourtant certains caractères de sainteté qu'on attribue plus particulièrement à la grâce ; certains saints qui lui doivent ce semble davantage que les autres, soit parce qu'ils lui ont en quelque façon plus coûté, et qu'ayant trouvé de plus grands obstacles à leur sanctification, il lui a fallu, pour ainsi dire, de plus grands efforts pour les sanctifier ; soit parce qu'elle en a plus retiré, et qu'ayant produit par leur moyen des changements plus extraordinaires et plus surprenants dans les autres âmes, sa force et sa vertu ont paru plus sensiblement dans leurs personnes ; soit parce qu'elle les a élevés comme ses plus beaux et ses plus rares prodiges à un plus éminent degré de mérite, et qu'elle les a rendus plus parfaits et plus saints dans le genre même le plus sublime de la perfection et de la sainteté ; soit enfin parce qu'elle s'en est servie pour des ministères plus honorables et plus éclatants, et qu'ils ont été entre ses mains de plus nobles et de plus illustres instruments de ses divines opérations et de ses miracles.

Tel a été dans tous ces sens l'incomparable Augustin, le second apôtre de la grâce, dont la doctrine sur ce point capital de la religion, a toujours paru si sûre, que les pontifes en ont formé leurs décisions, les conciles leurs décrets, les docteurs leurs réponses, les académies leurs leçons, et l'Eglise ses oracles.

Mais ce second apôtre de la grâce en avait été d'abord l'ennemi comme le premier. Comme lui il lui avait longtemps résisté ; comme lui il lui avait déclaré la guerre ; comme lui il avait combattu son auteur, sa doctrine et ses disciples ; comme lui enfin, il s'était ligué avec ses plus cruels persécuteurs.

Ainsi deux différents combats ont partagé la vie d'Augustin et illustré son histoire : l'un contre la grâce, l'autre en faveur de la grâce du Sauveur. Il a combattu la grâce et il en a été vaincu, il a combattu pour la grâce et il en a été vainqueur. Ce premier triomphe de la grâce sur Augustin, en a fait un des plus soumis enfants de l'Eglise, et un des plus fervents amis de Dieu. Ce second triomphe d'Augustin en faveur de la grâce, en a fait un des plus célèbres Pères de l'Eglise, et un des plus grands zélateurs de la gloire de Dieu.

Cette double victoire ne vérifie-t-elle pas dans saint Augustin cet oracle divin que tous les orateurs sacrés lui ont donné pour devise, et qui fait son véritable éloge, aussi bien que celui de saint Paul : Ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu : *Gratia Dei sum id quod sum?* Voilà le triomphe de la grâce sur Augustin. La grâce que Dieu m'a

faite n'a point été sans effet : *Gratia ejus in me vacua non fuit.* Voilà le triomphe d'Augustin à l'avantage de la grâce.

Voyons donc simplement dans les deux parties de ce discours, ce que la grâce fit en faveur d'Augustin, et ce qu'Augustin a fait en faveur de la grâce ; le triomphe que la grâce a remporté sur son esprit et sur son cœur, et le triomphe que la grâce a remporté par son organe et son ministère sur les erreurs et sur les vices.

En deux mots, ce qu'Augustin a reçu de la grâce, ce sera mon premier point ; et ce qu'Augustin a rendu à la grâce, ce sera mon second point, et tout le sujet de son panégyrique.

C'est vous, Esprit-Saint, qui avez donné Augustin au monde, pour être le docteur universel de tous les chrétiens, et le maître commun de tous les fidèles ; vous vous êtes servi de lui, pour dissiper en différents temps les différentes erreurs et les différents vices de tous les hommes et de tous les siècles ; s'il en règne encore dans le nôtre, qu'il revive ce saint docteur dans tous les esprits, et qu'il en dissipe les ténèbres ! C'est la faveur que nous vous demandons par l'intercession de cette mère de grâce, qu'il a si souvent réclamée dans ses prières, et si dignement louée dans ses écrits. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Jamais conquête n'a été plus digne de la grâce et ne lui a fait plus d'honneur; ou plutôt, jamais la grâce ne s'est fait plus d'honneur à elle-même que par la conquête d'Augustin ; soit qu'on ait égard à la qualité du sujet, soit qu'on regarde la difficulté de l'entreprise; soit qu'on examine le choix des moyens, sans considérer encore les effets de la réussite, les avantages qu'en espérait l'Eglise, les fruits que la grâce elle-même devait en recueillir dans la suite.

En effet, quel sujet fut jamais plus digne de tous les soins, et, si je l'ose dire, de toutes les attentions de la grâce qu'Augustin, ce miracle d'érudition, dont on a dit qu'il n'y a sorte de connaissance qui lui ait échappé, et que la science a manqué où il a manqué de science; ce prodige de pénétration, qui dans la rapidité de ses progrès semblait plutôt inventer que s'instruire, et devenir maître presqu'aussitôt que disciple ; ce génie du premier ordre, pour qui il n'y eut rien de si caché qu'il ne découvrît, de si embarrassé qu'il ne démêlât, de si sublime qu'il n'atteignît, de si vaste et de si profond qu'il ne comprît, depuis ses premiers principes jusqu'à ses moindres conséquences ; ce modèle d'éloquence naturelle, qui joignait aux subtilités de la raison les agréments du discours ; également capable d'aller à l'esprit par le cœur, et au cœur par l'esprit, toujours assuré, quoi qu'il avançât, de persuader et de plaire.

La bonté de ses inclinations répondait à la beauté de ses talents. Eloquent, comme je viens de le dire, jusqu'à persuader, s'il eût voulu, le mensonge et l'injustice, il prononçait toujours contre lui-même en faveur de la justice et de la vérité. Ambitieux jusqu'à vouloir s'élever sans bassesse, et jaloux de son honneur, jusqu'à le soutenir sans fierté : il respectait le mérite partout où il le trouvait placé, et ne cherchait jamais à se faire valoir à son préjudice. Aussi modéré dans ses disputes que fidèle dans ses amitiés, il ménageait jusqu'à ses adversaires, et se gagnait l'affection de ceux dont il combattait les sentiments. Heureux, si parmi tant de belles qualités, trop de curiosité d'une part, et d'autre part trop de tendresse, ne l'eussent jeté, jeune encore, dans des engagements qui égarèrent Salomon et aveuglèrent Tertullien dans leur vieillesse.

C'était là sans doute une conquête bien capable de faire honneur à la grâce. Mais plus l'entreprise devait être glorieuse, plus elle paraissait difficile. Il fallait tout à la fois soumettre son esprit et détacher son cœur; l'un entêté d'une hérésie dominante, et l'autre possédé de la plus tyrannique de toutes les passions.

L'hérésie, quelque difficile qu'elle soit à vaincre, n'est pas, après tout, insurmontable dans la plupart des esprits. De sérieuses réflexions sur la nouveauté de son origine, sur la fausseté de ses principes, sur la continuité de ses variations, sur la noirceur de ses attentats et l'excès de ses fureurs, aident une âme simple à revenir aisément de ses préventions, à se rendre à une autorité divine, à plier enfin sous le joug de la foi.

Mais quand l'erreur s'est emparée d'un esprit éminent et supérieur aux autres, ô Dieu, quels efforts de votre grâce ne faut-il pas pour en triompher? La curiosité lui tient lieu de guide, la présomption de lumière, la nouveauté d'attrait, et le mensonge de vérité. Les routes spécieuses qu'il s'ouvre, le charment ; la distinction flatteuse qu'il en attend, l'y engage ; les premiers applaudissements qu'il en reçoit, l'y confirment ; et la honte qu'il aurait de reculer, l'y retient. Il se moque de la foi des simples ; la crédulité de nos pères lui fait pitié; les révélations sont pour lui des songes, et les miracles des fables. En un mot, il tient pour le plus absurde de tous les paradoxes le premier axiome de la foi : Que la vraie science du fidèle ne consiste pas à raisonner et à comprendre, mais à croire et à se soumettre : *Credere oportet accedentem ad Deum.* (*Hebr.*, XI, 6.) Quand on considère ces prodigieux égarements, où, faute d'une foi bien humble, tombent naturellement les plus grands génies, et qui de tout temps ont rendu la conversion des chefs de partis presque impossible, n'est-on pas tenté de dire avec saint Augustin, qu'il est bien plus avantageux pour le salut de n'avoir pas tant d'esprit que d'en avoir trop, puisque ce trop d'esprit, s'il n'est contre-balancé par l'humilité de la foi, expose au plus grand danger, et conduit à la plus infaillible perte ?

Quoi qu'il en soit, c'est dans ce déplorable état que la grâce trouva cet aigle naissant, quand elle entreprit de l'élever des ténèbres

à la lumière, et d'en faire l'aigle de la foi. Né dans un siècle où le manichéisme fleurissait, Augustin, quoique nourri du lait le plus pur des vérités du christianisme, n'eut point d'autre foi que la foi du temps, *fides temporum* : foi propre de tous ceux qui n'en ont proprement aucune. Celle qui régnait alors dans l'Afrique, faisait profession de maintenir les droits de la raison contre la tyrannie prétendue de la créance commune. Elle blâmait hautement les catholiques de vouloir dominer sur les esprits, de les obliger à renoncer à leur propre jugement. Elle rejetait comme faux et apocryphe tout ce qui lui paraissait choquer le bon sens, et demander des soumissions trop aveugles et trop respectueuses; elle se vantait au contraire de n'imposer aucun joug aux simples et d'ouvrir aux curieux la source des belles connaissances. Quel attrait pour un bel esprit et un génie supérieur tel qu'était Augustin! La beauté de son esprit et la supériorité de son génie furent donc pour lui, comme pour le premier ange, le principe de son malheur et l'origine de son crime.

Mais comme la grâce, et une grâce même abondante, selon saint Augustin, ne manqua pas au premier ange, pour l'empêcher de tomber dans la révolte, aussi la grâce fit-elle des efforts, et de grands efforts en faveur d'Augustin, pour lui inspirer la soumission. Jugeons-en par tous les soins que prit sainte Monique, l'espace de vingt années, pour soumettre à la foi l'esprit indocile de son fils. C'est lui-même qui nous apprend à juger de la sorte, et de sa coupable indocilité, et de sa soumission miraculeuse. Car ce fils reconnaissant, en recommandant dans ses écrits à tous ceux qui liront son histoire dans la suite, de se souvenir devant Dieu de celle dont il a reçu la vie (monument incontestable de l'antiquité de la prière pour les morts), n'a-t-il pas aussi imposé la loi à tous ceux qui parleront à jamais de sa conversion, de ne pas oublier celle qui après Dieu y a eu le plus de part? preuve authentique en sa faveur de la surabondance des miséricordes divines.

Oui, le seul nom de Monique sera toujours l'éloge de tout ce que la grâce a fait pour convertir Augustin, comme Augustin converti a été l'éloge de tout ce que Monique a fait pour le gagner à la grâce. Avec quelle reconnaissance ne parle-t-il pas des tendres soins de cette vertueuse mère qu'il appelle à juste titre doublement sa mère, et selon la chair et selon l'esprit, parce qu'il lui doit tout à la fois et sa vie et son salut, et son sang et sa foi! *Mater carnis meæ salutem meam carius parturiebat corde casto.* Avec quelle préférence ne met-il pas les peines que lui donna sa naissance spirituelle bien au-dessus des tourments que lui causa sa naissance temporelle! parce que celle-ci suivit le cours et les lois de la nature, et que celle-là combattait ses préventions et ses penchants : *Majore me sollicitudine parturiebat spiritu quam carne pepererat.* Avec quelle complaisance ne rappelle-t-il pas le souvenir des bons avis qu'elle joignait aux bons exemples, et des attentions qu'elle avait à profiter de toutes les heureuses conjonctures que la grâce lui ménageait; de l mort d'un ami, de la conversion d'un disciple, d'une maladie dangereuse, pour le faire souvenir qu'il pouvait bientôt mourir comme l'un, et qu'il devait au plus tôt se convertir comme l'autre! *Conversationem ejus piam in te et sanctam, in nos blandam atque morigeram.* Avec quelle fidélité ne compte-t-il pas tous les mouvements qu'elle se donna, tous les dangers qu'elle courut, tous les voyages qu'elle fit pour lui, soutenue de la grâce, et par terre et par mer, ne le perdant jamais de vue, et le suivant partout pas à pas de Tagaste à Carthage, de Carthage à Rome, de Rome à Milan, pour trouver le lieu propre à l'attaquer et le moment favorable de le vaincre! *Venit ad me mater mea, pietate fortis, terra marique sequens, et in periculis omnibus secura.* Avec quelles actions de grâces n'expose-t-il pas, et les soupirs qu'elle poussait en secret, et les larmes même qu'elle répandait en public, et les vœux qu'elle offrait à l'autel, et les prières auxquelles elle intéressait les amis de Dieu, comme des sacrifices continuels qu'elle faisait nuit et jour pour la conversion de son fils? *Per lacrymas ejus diebus ac noctibus pro me sacrificabatur.* Avec quelle consolation enfin ne rapporte-t-il pas comme d'heureux présages de son salut, et la vision qu'elle eut en esprit de son fils assis avec elle sur la même règle, et l'oracle qu'elle entendit de la bouche d'un saint évêque, qu'un enfant de tant de prières et de larmes ne pouvait jamais périr, ni échapper pour toujours à la grâce! *Vade, fieri non potest ut filius tot lacrymarum pereat.*

Il échappe néanmoins longtemps, ce fugitif à la lumière, et ce rebelle à la grâce. Un rayon de vérité luit quelquefois à ses yeux, mais il s'y mêle toujours un fond de ténèbres. La vanité de la philosophie lui déplaît, parce qu'il n'y lit rien de Jésus-Christ, dont la doctrine depuis l'enfance était gravée dans sa mémoire, et le nom dès le berceau retentissait à ses oreilles. Mais il ne peut goûter la simplicité de l'Ecriture, parce qu'il n'y trouve ni l'enflure des idées de Platon, ni l'élégance du style de Cicéron. Ce n'est plus, si vous voulez, un infidèle, mais ce n'est pas encore un chrétien; il ne sait, à proprement parler, ce qu'il est; c'est lui-même qui le confesse. J'allais errant, dit-il, de secte en secte, et d'opinion en opinion, au gré de mon caprice. Tantôt je me déclarais pour l'une, et tantôt je tenais pour l'autre. Il n'y en avait aucune que je ne voulusse embrasser, et pas une que je ne fusse près d'abandonner. Aujourd'hui manichéen, le lendemain je ne l'étais plus. Je désespérais même souvent de parvenir à la vérité que je fuyais, en ne cessant de la chercher; et après bien des variations, fatigué de mes recherches, je tombais insensiblement dans le sentiment des académiciens, qui ne tenaient rien de certain, aimant mieux avec

eux douter de tout, que de prononcer en aveugle entre tant de différents partis, sur des probabilités apparentes et de vraies incertitudes : *Fluctus cogitationum mearum in academiarum sententiam ferebatur.* O Dieu ! qu'est-ce que le plus beau génie du monde, si la foi ne l'éclaire pas ?

C'est un chaos, dit saint Augustin, en parlant de ce qu'il était avant sa conversion ; c'est un chaos que l'esprit de l'homme, sans la foi, c'est un chaos tel qu'était l'univers avant la création. Tout y est ou néant, ou ténèbres; vide affreux, ou sombre obscurité; voilà son partage. Il faut que Dieu lui parle, et qu'il s'en fasse écouter, pour que le jour y paraisse, et qu'il en sorte quelque fertilité. Ainsi parlâtes-vous, Seigneur, ajoute-t-il, et vous fîtes-vous entendre à ce néant orgueilleux, où mon esprit était plongé. Non, ce n'est point la voix éloquente de votre serviteur Ambroise, quoiqu'elle vous servît d'organe; c'est votre voix toute-puissante, qui perça jusqu'au fond de mon âme, et qui lui dit : Que la lumière se fasse, et tout à coup la lumière se fit : *Intonuisti voce grandi : fiat lux, et facta est.* Plus de rêves, ni de songes; plus d'ombre ni de nuit; mille brillantes clartés du ciel sortent de ce chaos ténébreux, et y font éclore les premiers fruits de la grâce : foi vive, ferme espérance, pensée de l'éternité, goût des livres saints, respect pour la véritable Eglise, et surtout soumission à son infaillible autorité.

Soumission d'esprit à l'autorité de l'Eglise. Voilà proprement la première victoire que la grâce remporta sur Augustin. Soumission qu'il prit tout le reste de sa vie pour règle de sa foi, jusqu'à protester qu'il ne croirait pas même à l'Evangile, s'il n'y était pas déterminé par l'autorité de l'Eglise : *Ego Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret auctoritas.* Soumission qu'il regarda toujours depuis comme le caractère essentiel de tout vrai fidèle, jusqu'à traiter à la lettre de faux chrétiens et d'antechrists tous ceux qui ne l'avaient pas : *Pseudochristiani sunt, et antichristi.* Soumission à laquelle il voulait qu'on s'attachât comme à la colonne inébranlable de la vérité, dans les différentes contestations qui pouvaient s'élever dans l'Eglise; jusqu'à désespérer d'y voir régner la paix, tant qu'il ne verrait pas régner la soumission dans les esprits. L'Eglise romaine prononce, disait-il : l'oracle divin a parlé; la cause est finie. Fasse le ciel que l'erreur finisse aussi ! *Causa finita est : utinam finiatur error !* N'espérons pas en effet qu'aucune erreur finisse autrement qu'a fini l'égarement d'Augustin, par une parfaite soumission à l'autorité de l'Eglise, mère et maîtresse de tous les fidèles.

Après cette première victoire de la grâce sur l'esprit d'Augustin, désabusé désormais des funestes erreurs qui l'avaient séduit dans sa jeunesse, il fallut en remporter une autre, encore plus difficile, sur son cœur, captivé sous les lois de la plus tyrannique de toutes les passions, qui l'avait charmé dès l'âge le plus tendre. Il en avait senti les traits et avalé le poison, avant même d'en connaître les dangers et d'en prévoir les suites ; et malgré la maxime établie parmi les sages, que l'étude et la mollesse ne s'allient guère ensemble, il confesse avec regret que sa première et sa plus forte passion fut celle non de savoir et de vouloir s'instruire, mais d'aimer et de chercher à plaire : *Quid enim tunc desiderabam, nisi amare et amari?*

La science même, par le mauvais usage qu'il en fit d'abord, ne servit que trop sa tendresse. Il se plut à l'entretenir et à l'accroître par la lecture et la représentation de ce qu'il y a de plus tendre dans les poëtes. Les folles amours de leurs héroïnes et de leurs héros passionnés l'attachaient à l'excès et le touchaient jusqu'aux larmes. Non content de les lire dans leurs ouvrages, il courait encore les voir sur les théâtres, arrosant les uns et les autres de ses pleurs, sans songer que c'étaient autant d'horribles sacrifices qu'il faisait à des idoles de chair, des prémices de son cœur. Hélas ! dit-il, aveugle que j'étais, j'avais pitié d'une Didon malheureuse ; et je n'avais pas pitié de moi-même, malheureux pécheur. Je pleurais la mort imaginaire de cette amante désespérée ; et je ne pleurais pas la véritable mort de mon âme embrasée des mêmes feux ; toujours prêt à m'attendrir sur les aventures de la fable, j'étais insensible à l'histoire qu'elle me traçait de mes malheurs ; et semblable à des malades qui trouvent du soulagement à entendre parler des maux d'autrui qui ressemblent à leurs maux, je prenais plaisir à voir représenter sur la scène les fureurs de la passion dont j'étais moi-même le misérable esclave : *Quid miserius misero non miserante se ipsum; flente Didonem, et non flente mortem suam?* Après un tel témoignage, appuyé et soutenu d'un pareil exemple, qu'on vienne nous dire que les romans et les spectacles sont des plaisirs innocents, et même utiles, et non des sources de corruption et de crime, et des écoles de vice et de passion ?

Quel progrès en effet une passion vive, cultivée avec tant de soin, et déguisée avec tant d'artifice, ne fait-elle pas dans un jeune cœur, où elle ne trouve déjà que trop de dispositions ? Apprenons-le de saint Augustin, qui ne nous a si bien tracé la peinture de son état dans le péché, que pour nous faire admirer la force de la grâce dans le miracle de sa conversion. De ma mauvaise volonté, dit-il, se forma d'abord une inclination dangereuse : *Ex voluntate perversa facta est libido.* Devenu bientôt esclave de cette malheureuse passion, elle devint bientôt pour moi une impérieuse habitude : *Dum servitur libidini, facta est consuetudo.* Et faute de rompre cette habitude tyrannique, elle se changea dans une espèce de nécessité dont je n'ai pu désormais m'affranchir que par un miracle de la grâce : *Dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas.*

Car en vain la grâce avait-elle en ma faveur épuisé tous les moyens dont elle a coutume de se servir pour détacher les cœurs

En vain, pour me gagner, avait-elle réuni et les larmes continuelles de ma mère, et les avis salutaires de mes amis, et les exhortations éloquentes d'un saint pasteur, qui m'avait bien persuadé, mais qui ne m'avait pas encore converti. En vain par une douce violence avait-elle, à son ordinaire, semé d'épines toutes les voies où je n'espérais trouver que des fleurs : *Irruebam in voluptates, irruebant in me dolores.* Grâce victorieuse de tant de cœurs ! mon cœur vous disputait toujours la victoire. J'étais retenu dans mes coupables engagements, non par des liens étrangers, mais par des liens que je m'étais forgés moi-même ; captif volontaire de ma propre liberté, plus inflexible que le plus dur métal : *Ligatus eram, suspirabam non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate.* Etrange captivité ! bizarre servitude ! je la détestais, et cependant je l'aimais. J'aurais bien voulu en sortir, et néanmois j'y voulais toujours demeurer. Je demandais à Dieu mon élargissement, et je craignais d'être exaucé. Je m'agitais comme un forcené dans mes chaînes, et mes agitations ne servaient qu'à les rendre plus pesantes. Mes efforts étaient semblables à ceux d'un homme assoupi, qui ouvre les yeux, qui étend les bras, qui lève la tête, comme pour s'éveiller en apparence, mais qui retombe incontinent dans son lit, et se replonge plus que jamais dans son sommeil : *Similes erant conatibus expergisci volentium.* Dans cet assoupissement léthargique, tantôt je croyais voir la volupté avec tous les plaisirs des sens, me tirer par la robe, en me disant : Augustin, veux-tu donc nous quitter ? pourras-tu bien vivre sans nous ? prends garde à quoi tu t'engages : quoi ! t'ensevelir tout vivant ; mourir avant la mort ; vieillir au moins à la fleur de ton âge ? quel projet ! *Dimittis nos ?* Et tantôt il me semblait que la chasteté se présentait à moi avec les plus belles vertus ses compagnes, et me disait, en étalant à mes yeux, malgré leur sévérité, tous leurs charmes : Hé quoi ! ne pourras-tu pas ce que celles-ci et celles-là ont pu ? quelle lâcheté de n'oser entreprendre ce que tant d'autres plus faibles que toi ont exécuté ! n'as-tu pas honte d'aimer mieux céder à la faiblesse de tes voluptés criminelles, qu'à la force de tant de vertueux exemples ? *Non poteris quod isti et istæ ?* A cela je répondais en temporisant : Eh bien ! il faut donc changer : mais du moins encore un peu de trêve. Le terme est court. Ce sera bientôt. Demain, sans plus de remise. Et ce terme si proche s'éloignait toujours. Ce tardif *bientôt* ne venait jamais. Ce *demain* attendu avait comme les autres un lendemain, en danger, hélas ! chaque jour, de n'avoir plus à attendre qu'une éternité de regrets : *Modo dicebam, et illud modo non habebat finem.*

O Dieu ! qu'est-ce qu'un cœur uniquement créé pour vous, quand il s'attache indignement aux créatures, et qu'il brûle honteusement pour elles ? C'est un amas de corruption qui fait horreur : semblable à ce feu sacré que les Israélites, durant leur captivité, enfouirent au fond de la terre, et qui s'y changea bientôt en eau croupissante et bourbeuse. Il faut que, sous les ordres d'un Néhémias, cette fange s'épure aux rayons du soleil, pour revenir à son origine, et remplir sa destinée. Figure admirable qui s'accomplit à la lettre dans Augustin. Figure que les peintres mêmes ont pris soin d'exprimer, quand ils nous ont représenté ce saint docteur tenant les yeux fixement attachés au ciel, et portant dans sa main un cœur surmonté de flammes. En deux traits voilà toute l'histoire de sa conversion. Voilà l'abrégé de tout ce que fit pour lui la grâce. Un rayon de lumière divine éclaire d'abord son esprit et en bannit toutes les erreurs ténébreuses. Une étincelle d'amour divin embrase son cœur, et en dissout à l'instant tous les liens criminels. Mais son Néhémias fut saint Paul, dont il devait être l'imitateur, et dont il était déjà le disciple. Car, il tenait entre ses mains ce volume tout divin de ses *Epîtres*, si pleines de lumières et d'ardeur, lorsqu'au fort de ses agitations et de ses incertitudes, il entendit cette voix miraculeuse : Prends et lis, Augustin : *Tolle et lege.* Ecoute ton maître, je suis ton modèle : Il obéit, et tombe justement sur ce passage fameux : Dépouillez-vous, esclave de la chair, du vieil homme, et revêtez-vous en esprit de l'homme nouveau. C'en est assez : à cet avis de saint Paul, comme autrefois à la prière de Néhémias, le feu du ciel s'empare de ce cœur charnel, et le transforme en un cœur tout céleste. Ses sentiments s'élèvent, ses intentions se purifient, son zèle s'enflamme, ses affections prennent l'essor, ses désirs volent, et sa volonté se fixe, non plus aux plaisirs des sens, mais à la félicité des saints. Augustin n'est déjà plus seulement la conquête, la victime, l'holocauste de l'amour divin, il est lui-même tout feu, tout flamme, tout amour de Dieu, tout homme divin.

Témoins ces dévots entretiens, appelés communément *Soliloques*, si remplis de l'onction de l'Esprit-Saint, qu'on ne peut s'empêcher, en les lisant, de convenir que c'est l'esprit de Dieu qui parle à Dieu dans saint Augustin, et avec saint Augustin dans ceux qui en pèsent les paroles, et qui en prennent l'esprit et les sentiments.

Témoins ces beaux *Commentaires sur les psaumes;* ouvrage qu'on regarde justement comme l'abrégé de toute l'Ecriture, parce qu'il réunit l'Ancien et le Nouveau Testament, l'Evangile et la prophétie ; qu'il en fait voir le parfait accord, et que la glose est aussi originale que le texte même. Mêmes lumières, mêmes ardeurs, mêmes impressions et par conséquent même auteur. L'amour divin dans le cœur de David avait composé ces sacrés cantiques ; l'amour divin les a développés dans le cœur de saint Augustin.

Témoins enfin ses *Confessions*, livre à la portée de tous les chrétiens et à l'usage de tous les fidèles, également propre à inspirer aux pécheurs la pénitence et aux justes la ferveur, capable de servir à toutes les âmes

de leçon et de modèle. Il y regrette tous les moments passés dans l'oubli de Dieu. Maudit soit le temps, Seigneur, où j'ai été pour vous sans amour! *Væ tempori quo te non amavi!* Il bénit sans cesse l'heureux instant de son retour à Dieu. O bonté infinie, qui vous êtes souvenue de moi, malgré toutes mes ingratitudes! *Deus, vita mea, qui oblitum tui non es oblitus!* Il y désire uniquement la mort afin de s'unir à l'unique objet de ses désirs. Puisqu'il faut mourir pour vous voir, ô Dieu de mon cœur! faites donc que je meure afin que je vous voie! ou que je vous voie, afin que je meure d'amour! *Cor meum flamma tui amoris accendat!* Et trois mots : regret, reconnaissance et désir, c'est le précis de ses sentiments; c'est le plan qu'il nous a donné lui-même de sa vie, qui, depuis sa conversion, ne fut plus que charité parfaite et amour divin.

Voilà ce que la grâce a fait en faveur d'Augustin. Voilà les victoires signalées qu'elles a remportées sur son esprit et sur son cœur. Voilà les changements miraculeux qu'elle a opérés dans son âme : humilité d'esprit et détachement de cœur. Humilité d'esprit, pour le soumettre à l'Eglise; détachement de cœur, pour l'attacher à Dieu.

Miracles de grâce que saint Augustin ne cessa d'admirer et qu'il demanda toujours à Dieu de renouveler en lui : Créez en moi, disait-il à Dieu dans ses ouvrages, avec le Prophète, créez en moi cet esprit droit et ce cœur nouveau, tels que vous les avez déjà créés autrefois : *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova.* (*Psal.* L, 12.) Puisqu'il est écrit que vous ne rejetez point de votre face un cœur contrit par amour et un esprit humilié par la foi : *Cor contritum et humiliatum non despicies.* (*Ibid.*, 19.) Je dis, créez en moi, ajoute-t-il, parce que la sanctification d'une âme n'est pas moins un miracle de votre toute-puissance que la création du monde entier. L'une a même sur l'autre cet avantage que le néant, quand vous fîtes tout de rien, ne résista pas, ne put même résister à votre volonté; au lieu que l'âme que vous voulez convertir (je ne le sais que trop, hélas! par ma funeste expérience), peut toujours résister, et résiste même souvent à votre grâce. Cependant vous avez vaincu mes résistances et triomphé de ma liberté. Achevez donc, Seigneur, ce que vous avez commencé, et couronnez votre ouvrage : *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova.*

Ainsi parlait de lui-même le saint docteur de la grâce. Que devons-nous donc penser de nous, nous qui en sommes les disciples? Si Augustin converti demande à Dieu qu'il le convertisse encore; si cet ange de lumière, si ce séraphin, sur la terre, se plaint tantôt de son peu de foi et tantôt de son peu d'amour; nous qui flottons sans cesse entre la vertu et le vice; nous, dont la créance est si faible et la contrition si imparfaite, avons-nous droit de nous rassurer sur nos ombres de pénitence et sur nos apparences de conversion? O flambeau de la foi chrétienne! ô flamme de l'amour divin! ne connaîtrons-nous donc jamais vos forces que par l'exemple des saints? et n'en ressentirons-nous point les triomphants effets dans nos âmes? Humiliez nos esprits en les éclairant; purifiez nos cœurs en les embrasant. Faites de nous tous de dignes enfants de l'Eglise par la soumission la plus parfaite, et de parfaits enfants de Dieu par son plus pur amour. C'est ce qu'a fait la grâce pour saint Augustin. Voyons ce que saint Augustin a fait pour la grâce : seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Si Augustin fut un sujet illustre des conquêtes de la grâce, il en a été aussi un des plus glorieux instruments; puisqu'il l'a rendue victorieuse des plus grands ennemis qui la combattent, en la faisant triompher des erreurs et des vices, et que par là il a proportionné ses services à ses obligations, en lui soumettant les esprits comme elle avait soumis le sien, et lui gagnant les cœurs des autres, comme elle avait gagné son cœur dans ses égarements. Ce qu'il y a de plus remarquable et de plus éclatant dans les victoires qu'Augustin remporta pour la grâce, c'est qu'il se servit heureusement, pour la faire triompher des autres, des mêmes armes dont elle s'était servi pour triompher de lui; je veux dire, de toutes les forces de la foi chrétienne, pour lui assujettir les esprits, et de tous les charmes de l'amour divin pour lui conquérir les cœurs; en sorte qu'il semble que Dieu n'ait permis qu'il résistât et qu'il échappât si longtemps à la grâce, que pour lui apprendre à combattre sous elle et à vaincre pour elle; fidèle imitateur de ses poursuites, après avoir été l'infidèle objet de ses recherches.

L'esprit d'hérésie avait été le premier tyran de l'esprit d'Augustin, et ce fut à l'esprit d'hérésie qu'Augustin converti dédéclara d'abord la guerre comme au premier ennemi de la grâce. Que de combats en sa faveur ne livra-t-il pas! pour lui rendre dans les autres ce qu'il avait reçu d'elle; la lumière de la foi et l'attachement à la vérité qui ne se trouvent que dans une parfaite soumission à l'autorité de l'Eglise. Partout où ce précieux don de la grâce, ce sacré dépôt de la doctrine que Jésus-Christ a confié à son épouse est attaqué, il vole avec ardeur à sa défense. C'était là son attrait, sa fonction, son talent, et pour ainsi dire sa mission. La grâce ne l'avait détaché du camp de ses ennemis que pour rompre leurs complots et pour la soutenir contre leurs attaques; tantôt de vive voix, et tantôt par écrit; ici dans des conférences particulières, et là dans des disputes publiques, surtout dans ces assemblées composées des chefs du peuple de Dieu; assemblées où il s'agissait de décider du sort des combats de la grâce; assemblées dont saint

Augustin était toujours l'âme, l'intelligence et l'oracle.

Ce n'est donc pas sans dessein que le Dieu du salut et l'auteur de la grâce fit naître ce saint docteur dans un siècle de ténèbres et d'erreurs. Siècle où l'enfer avait vomi de son sein de nouvelles hérésies et entretenait encore de ses noires vapeurs celles des trois premiers siècles de l'Eglise; siècle où se trouvaient réunis sous le même étendard de la révolte, les ariens et les apollinaristes; les circoncellions et les donatistes; les helvidiens et les jovinianistes; les manichéens et les priscillianistes; les sabelliens et les ébionites; les novatiens et d'autres monstres d'erreur, divisés entre eux en apparence pour l'honneur de leurs sectes, mais tous ligués au fond pour la perte des âmes. Cette armée formidable d'ennemis du salut ne parut assemblée, du temps de saint Augustin, que pour multiplier ses combats et signaler ses victoires. Il les attaqua tous en effet; il les défit, il leur enleva grand nombre de leurs partisans; les soumit à l'autorité de l'Eglise; les attacha, captifs volontaires, à son char, et les mena lui-même à sa suite en conquérant couronné de ses écrits victorieux et triomphants. C'est la belle expression de saint Ambroise : *Laureatus scriptis coronatur suis.*

Ecrits triomphants en effet, qui nous fournissent encore aujourd'hui des armes contre tous les ennemis de la foi, et les adversaires de la grâce; en sorte que, pour forcer les détours artificieux et les captieuses subtilités des dernières hérésies, il n'a fallu que prendre saint Augustin pour guide, et opposer à tous leurs faux raisonnements son autorité décisive et sans réplique. Ecrits triomphants, dont tous les hérétiques de nos jours tâchent en vain de se prévaloir; car, hélas! de quoi n'abusent-ils pas? (*Augustinus totus meus est*, disait Calvin.) Mais qui, malgré l'abus visible qu'ils en font, et le beau nom de disciples de saint Augustin, dont ils se parent, tournent à leur confusion et ne servent qu'à leur défaite. Ecrits triomphants, dont l'éclat a percé et s'est fait jour dans les esprits les plus opposés au christianisme, dont ce saint docteur a fait l'apologie et démontré la vérité contre les incrédules, les païens, les déistes, dans ses beaux livres de la *Cité de Dieu*. Ecrits enfin triomphants, qu'on peut appeler avec justice, pour leur multitude et leur variété, la bibliothèque universelle des Pères; puisqu'ils combattent en détail toutes les erreurs que les autres ont attaquées chacun en particulier, et qu'ils détruisent par avance celles mêmes qui, du temps de saint Augustin, n'étaient pas encore nées ni près d'éclore.

Grands et fameux héros du christianisme! noms gravés à jamais dans les annales de l'Eglise! Cyprien, Irénée, Justin, Athanase, Chrysostome et Cyrille! je ne crains point de vous offenser, si j'ose dire, sans rien diminuer ni des succès que la grâce a donnés à vos combats, ni des victoires qu'elle doit à vos travaux, qu'Augustin seul a eu plus à combattre pour la grâce, et plus à vaincre pour elle. L'un d'entre vous, son contemporain, quoique son supérieur en âge, l'a hautement reconnu et en a fait l'aveu public. Jérôme, courbé sous le faix de ses lauriers, bien plus que sous le poids de ses années, quitta la plume, se condamna lui-même au silence, malgré son amour pour la religion et son zèle pour l'Eglise, dès qu'il vit Augustin en prendre la défense, et ne voulut plus dire ni écrire autre chose, sinon qu'il n'y avait plus rien à dire ni à écrire après Augustin. Mais dans quelle occasion encore lui rendit-il un si glorieux témoignage? Dans le combat de la foi le plus important à la gloire du ciel et au salut des âmes.

De toutes les hérésies qui ont attaqué la doctrine de l'Eglise, il n'y en a point eu de plus redoutable par sa subtilité, ni de plus funeste par sa contagion, que le pélagianisme, qui, sous prétexte de défendre contre les manichéens les droits de la liberté de l'homme, anéantissait la grâce de Jésus-Christ, le fruit de ses mérites et le prix de son sang, en soutenant que cette grâce n'était ni nécessaire aux hommes pour toutes sortes de bonnes œuvres, ni indépendante des mérites humains, ni toute-puissante sur nos volontés pour les tourner comme il lui plaît, sans toutefois leur faire violence, ni blesser leur liberté, ni leur imposer la moindre nécessité.

L'auteur d'une si dangereuse hérésie était un homme d'un caractère encore plus dangereux. Il joignait à la profession de l'état le plus parfait, la pratique de la vie la plus austère, mortifiant en lui-même la nature, tandis qu'il la flattait dans les autres; et à la faveur d'une brillante réputation et d'une sainteté apparente, il insinuait son mortel poison d'autant plus facilement dans les cœurs, qu'il les y trouvait plus préparés par les funestes effets du péché originel, dont il niait aussi la propagation dans les âmes, où il a laissé, pour premier héritage, l'enflure de l'orgueil, et l'estime de sa propre excellence.

Cette pernicieuse hérésie aurait bientôt sapé tous les fondements du christianisme Une religion purement naturelle se serait élevée sur ses ruines; et, avec le dogme de la grâce, tous les autres dogmes de la foi auraient infailliblement succombé, si Dieu ne leur avait suscité un défenseur comme Augustin. Son zèle s'alluma à la vue du péril qui menaçait l'arche du Seigneur. Il s'agissait de la grâce, dont il attendait son salut, et à laquelle il devait sa conversion. Comme il en avait plus que personne ressenti les effets, il se crut plus obligé que les autres d'en soutenir les droits; et Dieu, qui l'avait destiné spécialement à sa défense, lui en avait nettement développé, dans les divines Ecritures, les mystères et les secrets.

Il entra donc en lice avec les adversaires de la grâce, et il se servit d'abord, pour les combattre et la défendre, des premiers principes de la foi. Il avait appris de saint Paul, son maître, que nous ne pouvons rien de

nous-mêmes, mais que ce que nous pouvons vient de Dieu : *Non sumus sufficientes ex nobis : sed sufficientia nostra ex Deo est.* (II *Cor.*, III, 6.) Et voilà la nécessité de la grâce. Il avait appris de saint Paul que la grâce ne se donne pas au mérite : car alors elle ne serait plus grâce : *Non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei.* (*Rom.*, IX, 16.) En voilà la gratuité. Il avait appris de saint Paul que Dieu a pitié de qui il lui plaît, et qu'il laisse s'endurcir qui il lui plaît : *Cujus vult miseretur ; et quem vult indurat* (*Ibid.*, 18); en voilà l'efficacité. Mais il n'avait pas appris de saint Paul comment cette grâce tout efficace, toute-puissante qu'elle est, s'accorde avec la liberté de l'homme; comment elle agit infailliblement sur nos volontés, sans leur faire la moindre violence ; comment enfin nous lui obéissons immanquablement, et cependant avec mérite et sans nulle nécessité. Sur le bord de ces abîmes profonds, le grand apôtre lui-même s'arrête et se récrie : O profondeur de la science de Dieu ! *O altitudo!* (*Rom.*, XI, 33.) Il faut avoir toute la pénétration, et, encore plus, toute la soumission d'esprit à l'Esprit de Dieu, qu'avait saint Augustin, pour les sonder avec sûreté, si toutefois elles peuvent être sûrement sondées, ces profondeurs impénétrables ; autrement on s'y égare et l'on s'y perd, ainsi que s'y égara et s'y perdit Pélage avec ses disciples. Ce premier combat entre la nature et la grâce, où la grâce, par le ministère de saint Augustin, eut tout l'avantage, se termina dans une conférence paisible. Les deux partis ne s'étaient alors que mesurés. Ni l'un ni l'autre n'avaient pas encore déployé toutes leurs forces. Mais quand, selon la coutume, la cabale, l'intrigue, la séduction, vinrent à l'appui de la nouveauté et de l'hérésie, il fallut à l'autorité opposer l'autorité ; l'autorité des premiers pasteurs de l'Eglise à celle des partisans de l'erreur. Ce fut alors que saint Augustin, comme l'enfant le plus soumis, fit éclater son obéissance, son respect, son amour pour l'Eglise ; et que l'Eglise, par un fidèle retour, comme une mère équitable, attesta son estime, sa confiance, et, si j'ose le dire, sa prédilection pour saint Augustin. Il la consulte au concile de Carthage, et elle décide en sa faveur. Il la harangue au concile de Milève, et elle souscrit à tous ses oracles. Il prend son chef visible, le vicaire de Jésus-Christ, pour son juge, et trois papes consécutifs canonisent sa doctrine. Elle passe des conciles particuliers dans les conciles généraux, qui en adoptent jusqu'aux paroles, qui en forment leurs décrets, qui la proposent pour règle de foi à toute l'assemblée des fidèles et à tous les enfants de l'Eglise.

La victoire de la grâce était complète, et le triomphe d'Augustin parfait, si l'erreur proscrite et l'hérésie condamnée savaient céder et se soumettre. Mais non ; tandis qu'on la foudroyait à Rome, elle pullulait en Afrique ; elle se répandait dans les Gaules; elle pénétrait à Constantinople; elle s'enracinait surtout en Angleterre, patrie de l'hérésiarque, et refuge de ses sectateurs. Saint Augustin les poursuivit partout, par lui-même, par ses ouvrages, par ses disciples. Saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes allèrent jusque sur les bords de la mer britannique, les forcer dans leurs derniers retranchements, avec les armes de la foi, qu'ils avaient empruntées de saint Augustin. Armes triomphantes, qu'ils appuyèrent, par son avis, pour dernière ressource, du bras religieux des princes chrétiens.

Car c'était le sentiment de ce grand saint. Sentiment dont il n'était pas d'abord, il est vrai, mais auquel il revint au sujet des donatistes. Sentiment qu'il a prouvé fort au long dans plusieurs de ses écrits, que dans des temps d'hérésie il ne suffisait pas de s'étudier à la clémence et à la douceur, mais qu'il fallait avoir de la vigueur et de la fermeté; que ce serait être ennemi du salut de tant d'âmes qui périssent hors de l'Eglise, que de ne vouloir pas qu'on les pressât, pour rentrer dans le sein de leur mère. Que les unes sont des brebis égarées, qu'il faut ramener à la bergerie ; et les autres des loups ravissants, qu'il faut écarter du bercail; qu'une fausse compassion pour les hérétiques est alors pour les catholiques une vraie cruauté; qu'on ne doit pas regarder si l'on force, mais à quoi l'on force par une juste sévérité; qu'un jour viendra que ceux qui en blâment les rigueurs, en béniront les effets et s'écrieront : Heureuse nécessité, qui a été pour nous comme un second baptême ! puisqu'en nous soumettant, comme des enfants, à l'autorité des puissances légitimes, elle nous a rendus en effet de vrais enfants de Dieu et de son Eglise. Ce sont les propres paroles de saint Augustin : *Felix necessitas quæ ad Ecclesiam compellit!* Tel a été dans les derniers temps le sentiment de saint Augustin, et telle fut toujours depuis sa conduite, pour faire céder les erreurs à la foi et rendre tous les esprits dociles à la grâce. Que n'a-t-il pas fait pour faire triompher la vertu des vices, et régner la grâce dans tous les cœurs ? Ne le regardons plus seulement comme un célèbre controversiste, considérons-le comme un saint législateur. Voyons tout ce qu'il a fait en faveur de la grâce, d'abord par ses exemples et puis par ses lois. Recueillons les plus belles leçons de vertu qu'il nous a données, catéchumène, docteur, évêque, fondateur d'ordres. C'est en peu de mots, depuis le commencement de sa conversion l'abrégé de sa vie.

Arrêtons-nous d'abord, si vous voulez, au premier pas qu'Augustin, à peine converti, et n'étant encore que catéchumène, a fait dans les voies du Seigneur, pour la gloire et le triomphe de la grâce ; je veux dire au livre de ses *Confessions*. Livre incomparable, monument éternel de sa reconnaissance et de son zèle, autant que de sa pénitence et de sa douleur. Que de glorieuses conquêtes ce seul ouvrage de saint Augustin pénitent n'a-t-il pas faites en faveur de la grâce par sa simple lecture? Que d'âmes désespérées n'a-

t-il pas retirées du désespoir, par la confiance en Dieu qu'il y inspire? Que de cœurs endurcis n'a-t-il pas touchés par l'onction de la piété qu'il y répand et dont il est plein? Que de consciences aveugles n'a-t-il pas éclairées par les examens et les recherches qu'il fait et qu'il y fait faire? Fut-il jamais pécheur, honteux encore d'avouer à un prêtre ses plus secrets désordres, après avoir lu l'aveu public qu'un si grand homme fait des siens à tout l'univers et transmet à tous les siècles? Fut-il jamais pénitent, désormais tenté de s'excuser, en s'accusant, et de faire de sa confession son apologie, après avoir admiré avec quelle simplicité un si beau génie entre dans les plus humiliants détails de ses péchés, rapproche toutes les circonstances qui en aggravent la malice? Fut-il jamais enfin cœur contrit de ses fautes, esprit humilié de ses égarements, capable d'être content de sa conversion et satisfait de son retour à Dieu; après avoir vu dans un écrit immortel un esprit angélique et un cœur tout divin, perpétuer ses regrets et éterniser ses larmes? Jugez-en par vous-mêmes, chrétiens auditeurs; vous l'avez entre les mains, ce livre miraculeux, ce conquérant des cœurs, inspiré par l'humilité, dicté par la douleur; et la preuve la plus authentique de son utilité et de ses merveilleux effets, c'est sa popularité qui l'a rendu si commun dans le christianisme. L'avez-vous jamais ouvert, sans que vous en ayez reçu quelque sainte impression? sans que l'Esprit de Dieu vous ait fait entendre sa voix? sans que la conscience vous ait fait quelque reproche? sans que vous ayez conçu quelques sentiments de pénitence? sans que vous en ayez remporté quelques désirs d'être enfin un jour tout à Dieu. Lisez-le donc souvent ce chef-d'œuvre de saint Augustin commençant. Prenez-le, pour ainsi dire, à son berceau, pour législateur et pour maître; admirateurs de ses leçons, vous deviendrez bientôt imitateurs de ses exemples, observateurs de ses lois; et disciples de saint Augustin, vous serez, comme tant d'autres, des conquêtes de la grâce.

Mais la conquête la plus glorieuse à la grâce est celle des erreurs des savants rebelles encore, jusque dans les hommages mêmes qu'ils rendent à la vérité, surtout lorsque, aveuglés par leurs préventions, ils l'ont d'abord méconnue, et que, par des lumières supérieures, ils sont forcés de la reconnaître; plus difficiles à convertir alors qu'à convaincre, et bien moins disposés à dire : Je me suis trompé, qu'à le penser. C'est ce qui a fait avancer à un grand génie de ces derniers siècles, qu'il se faisait fort de détromper les plus obstinés hérétiques, mais que c'était à un autre plus saint que lui de les soumettre et de leur faire avouer ce qu'ils ont tant de peine à dire: Nous nous sommes égarés : *Ergo erravimus*. Or c'est cette conquête si précieuse et si rare que saint Augustin, comme docteur, a secondée par son exemple. Dans la fleur de sa réputation, appuyé de tout le monde chrétien, consulté et suivi même des dépositaires de la doctrine, il entreprend la révision de ses ouvrages. Juge inexorable en sa propre cause, il condamna sans ménagement ce que plusieurs même admiraient dans ses écrits; et non content de le condamner dans le silence, il le rétracte dans un livre fait exprès, et ne rougit point d'apprendre à la postérité que, comme sa vie n'a pas été sans taches, effacées par ses larmes, son esprit n'a pas été sans défauts réparés par son humilité. Victoire signalée de la grâce, non pas tant sur l'orgueil de l'esprit, que sur la sensibilité du cœur qui souvent, sans aimer la louange et la réputation, l'estime et la gloire, craint souverainement l'humiliation et le mépris. Victoire préférable en un sens à toutes les victoires que saint Augustin remporta pour la grâce. Parce que dans celles-là il ne vainquit que ceux qui en étaient les ennemis déclarés; au lieu que dans celles-ci, en se surmontant lui-même, il surmonta celui que les papes et les conciles appellent le défenseur magnifique de la grâce : *Magnificus defensor gratiæ*. Victoire enfin suivie d'une infinité d'autres victoires, encore plus honorables à la grâce. Car, si dès son premier combat avec les chefs des Manichéens, saint Augustin réduisit Fortunat à mettre bas les armes et s'avouer vaincu; si, dans une seconde dispute, il obligea Félix à faire abjuration de l'erreur, et profession de la foi; si dans cette célèbre conférence qu'il eut, par ordre de l'empereur, en présence du tribun Marcellin, avec les donatistes, il engagea la plupart des évêques de ce parti à rentrer dans le sein de l'Eglise et à y faire rentrer leurs peuples avec eux, n'en soyons point surpris. C'étaient là des triomphes, que vainqueur de lui-même, il avait préparés par l'exemple de ses rétractations, comme par un trophée immortel, érigé aux plus rares conquêtes de la grâce.

Enfin, la conquête la plus chère à la grâce est celle des cœurs de ses ministres, dont elle est plus jalouse que des autres, parce qu'eux sanctifiés, le salut des autres est bien avancé; comme eux pervertis, la perte des autres est presque inévitable. C'est à cette conquête que saint Augustin, fait évêque, s'est particulièrement attaché en devenant le modèle non-seulement de tout son clergé, mais encore de tous les évêques du monde. En effet, quelle qualité doit avoir un évêque pour être parfait, que saint Augustin n'ait pas possédée dans le degré le plus éminent? Faut-il de la science? Je l'ai dit: il fut par son érudition le prodige de son siècle, et il est encore l'admiration du nôtre. Faut-il de l'humilité? Quelle violence ne lui fallut-il pas faire, pour l'obliger d'accepter, je ne dis pas l'épiscopat, mais le sacerdoce? Faut-il du zèle? En quoi et pour qui en a-t-il jamais manqué? catéchumènes et baptisés, clercs et laïques, religieux et séculiers, hérétiques et fidèles, étrangers et domestiques, tous eurent part également à ses soins. Prêcher, instruire, controverser, écrire, visiter même, c'étaient là ses occupations journalières

Tout à tous en général et tout entier à chaque particulier, il paraissait à tous être lui seul plusieurs hommes, et à chacun n'avoir à cœur que son salut et son bonheur. Faut-il de la sagesse? L'éloignement qu'il eut, depuis sa conversion, de toute assiduité du sexe, en est une preuve authentique; et la raison qu'il apportait de s'en éloigner, une maxime mémorable pour tous les ministres de l'Eglise; c'est de craindre, disait-il, de se rendre suspect aux libertins dans les fonctions mêmes de la piété. Faut-il du courage et de la fermeté? Il eut à essuyer les calomnies des pélagiens, les fureurs des donatistes, les cruautés des circoncellions. Saint Jérôme l'en félicite dans une de ses lettres. Les catholiques vous révèrent, lui écrit-il : *Catholici te venerantur*. Mais le comble de votre gloire, c'est que les hérétiques vous détestent : *Detestantur hæretici*. Faut-il enfin une bonté de pasteur et une tendresse de père? L'amour de sa chère Eglise lui coûta la vie. Le spectacle d'Hippone assiégée par les Vandales lui fut un douloureux martyre. Pasteur compatissant, il ne put survivre à la désolation de son troupeau. Plutôt que de le voir périr, il demanda la mort. La pénitence avait épuisé ses larmes. L'amour divin embrasait son cœur. La bonté pastorale et la tendresse paternelle immolèrent enfin la victime et couronnèrent son sacrifice. Il mourut comme Moïse, sans goûter ici-bas le repos de la terre promise; il mourut, comme Moïse, en chantant des cantiques de douleur; il mourut, comme Moïse, parmi les regrets de son peuple, et dans le baiser du Seigneur.

Il ne fit point de testament, remarque l'historien de sa vie; parce qu'avant sa mort, la charité l'avait dépouillé de tout en faveur des pauvres, qu'il regardait comme ses plus chers enfants, et pour qui souvent il avait épuisé les trésors de son église, sans en épargner les vases sacrés, qu'il fit rompre et vendre dans leurs besoins, pour les faire subsister. Mais il laissa, en mourant, un héritage bien plus précieux, en laissant, comme fondateur, son esprit et sa règle à tant d'ordres religieux qui combattent encore aujourd'hui sous ses enseignes, dans toute l'étendue de l'Eglise de Dieu. Ordres chéris de l'Eglise et bénis de Dieu. Par quelle visible bénédiction du ciel se sont-ils sitôt et si fort multipliés sur la terre? Vous avez, grand saint, selon l'expression du Prophète, vous avez planté de votre main les premiers ceps de cette vigne si fertile pour le salut des âmes : *Plantasti radices ejus*. (*Psal.* LXXIX, 10.) La multitude et la variété des rejetons qui en sont sortis en moins de rien, a rempli l'univers : *Et implevit terram*. (*Ibid.*) Ordres aussi reconnaissants envers Dieu et son Eglise, que Dieu et son Eglise leur ont été favorables. Par quelle fécondité merveilleuse de sainteté se trouve-t-il qu'à peine un demi-siècle après la mort de saint Augustin, ses enfants spirituels eussent déjà donné à Dieu plusieurs milliers de martyrs; et qu'ils comptent de nos jours une multitude de bienheureux, que l'Eglise a inscrits au nombre et mis au catalogue des saints? Ordres florissants, et tout remplis encore de l'esprit de leur saint patriarche. Par combien de vertus formées sur ses lois, et cultivées sous ses auspices, ne se perpétuent-ils pas à la gloire de Dieu et à l'utilité de son Eglise?

Mais quoi? me direz-vous, ces vertus et ces règles de saint Augustin sont-elles donc uniquement pour des âmes religieuses? Non, sans doute, chrétiens auditeurs; et saint Augustin nous dit à tous ce que saint Paul, son modèle et son maître, disait à tous les fidèles : Pour travailler de concert avec nous, ou plutôt avec la grâce, nous vous exhortons tous à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu : *Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis*. (II *Cor.*, VI, 1.) En effet, ce qui rendit saint Augustin, comme saint Paul, et si fidèle à la grâce, et si zélé pour elle; ce qui l'engagea désormais à suivre ses inspirations et à soutenir ses intérêts; ce qui le détermina enfin à être non-seulement sa conquête et son disciple, mais encore son défenseur et son second apôtre; c'est le mauvais usage qu'il en avait fait d'abord, et l'abus qu'il en avait fait faire aux autres; c'est qu'il se reprochait à son égard et des résistances et des forfaits; c'est qu'il se souvenait qu'elle avait été en butte à ses traits et à ses contradictions; et qu'il avait été pour ses frères une pierre d'achoppement et de scandale. Or, les mêmes offenses ne nous engagent-elles pas aux mêmes réparations? Non contents de nous être égarés ou dans les mœurs ou dans la foi, n'avons-nous entraîné personne dans les mêmes routes de l'iniquité ou de l'erreur? N'avons-nous jamais parlé de la religion avec mépris, ou du vice avec licence? Et par là n'avons-nous jamais inspiré la même licence ou le même mépris? Nos exemples enfin ont-ils tous été conformes aux leçons de l'Evangile, et nos entretiens d'accord avec les sentiments de l'Eglise, incapables de faire aucune impression contraire sur les cœurs et sur les esprits? Hélas! nous avouons tous que nous sommes des Augustins pécheurs : travaillons donc à devenir des Augustins convertis. Rendons à la grâce tout ce que nous lui devons. Faisons-la régner en nous et triompher des autres. Disons-lui souvent avec ce saint docteur : *Agnosce quod tuum est; ignosce quod meum est*. Grâce de mon Dieu! reine des cœurs! souveraine des esprits! reconnaissez ce que je tiens de vos bienfaits, et pardonnez ce qui vient de mes ingratitudes. Par vos bienfaits, je suis chrétien et fidèle; par mes ingratitudes, je ne suis qu'un infidèle et un pécheur. Par vos bienfaits, je jouis de vos lumières; par mes ingratitudes, je retombe sans cesse dans mes aveugles égarements. Par vos bienfaits, Dieu seul est l'objet de mes adorations et de mon culte; par mes ingratitudes, je ne suis pour lui qu'indifférence et que froideur. Par mes ingratitudes enfin, je mérite l'enfer et je crains; par vos bienfaits, le ciel est à moi, et j'es-

père une éternité bienheureuse où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE V.

SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enuntiabit Ecclesia. (*Eccli.*, XXXIX, 14.)

Des nations entières publieront sa sagesse, et toute l'Eglise célébrera ses louanges.

C'est la pensée de saint Grégoire, pape, que dans cette assemblée générale, où le Sauveur du monde viendra couronner ses saints et leur rendre gloire pour gloire, les apôtres paraîtront à la tête des nations qu'ils ont soumises à sa religion, et conduiront en triomphe les conquêtes qu'ils ont faites à son Eglise.

Quel spectacle saint François Xavier, quoique le dernier des apôtres, ne donnera-t-il pas lui seul à l'univers? On verra marcher à sa suite les peuples les plus fameux de l'Orient, les Indes, le Japon, et la Chine même; puisqu'il a porté l'Evangile aux portes de cet empire, et qu'il y en a comme inspiré le premier esprit, en y rendant les derniers soupirs : *Sapientiam ejus enarrabunt gentes.* L'on entendra son nom réclamé de toutes parts, par les chrétientés les plus édifiantes de l'Europe, qu'il a réformées par ses soins; et par les Eglises les plus florissantes du nouveau monde, qu'il a fondées par ses travaux : *Et laudem ejus enuntiabit Ecclesia.* Quelle joie pour vous, peuples fidèles, qui vous intéressez à son honneur parmi les hommes, et qui plus d'une fois avez ressenti les effets de son crédit auprès de Dieu!

Mais ce spectacle ravissant ne sera pas sans un triste retour. Jésus-Christ a promis à tous ses apôtres qu'ils jugeraient avec lui l'univers, afin de condamner, dit encore saint Grégoire, tous ceux qui n'auront pas voulu croire ce qu'un monde entier a cru à leur prédication, et par leur ministère.

Comme saint François Xavier a eu part à leur emploi, il aura part de même à leur puissance; et si les premiers apôtres doivent être en commun les juges du monde infidèle, ce dernier sera en particulier le juge des mécréants de nos jours, où la foi est si combattue, et par les sentiments impies des uns qui n'ont point de religion, et par les opinions erronées des autres qui n'ont que de fausses créances. Quelle confusion pour ces prétendus esprits forts, que le triomphe de ce nouvel apôtre!

Car, qu'est-ce que son apostolat tout récent, soit qu'on envisage le succès qui l'a suivi, soit qu'on examine l'exercice qu'il en a fait, si ce n'est un témoignage authentique de notre foi, témoignage auquel il n'y a point de réplique?

Le succès de son apostolat est une preuve incontestable de la vraie religion : *Sapientiam ejus enarrabunt gentes.* Voilà pour ceux qui ne croient point, et le sujet de la première partie. L'exercice de son apostolat est une démonstration indubitable de la véritable Eglise : *Et laudem ejus enuntiabit Ecclesia.* Voilà pour ceux qui croient autrement qu'il ne faut, et le sujet de mon second point.

Ce n'est donc point ici proprement le panégyrique de saint François Xavier que j'entreprends, quoique je doive vous détailler toute sa vie : c'est l'éloge de la foi, sans laquelle il n'est point de religion, et de l'Eglise, hors de laquelle il n'y a point de salut. J'ai besoin, pour y réussir, d'un puissant secours du ciel; demandons-le par l'intercession de la reine des apôtres et de la mère des fidèles. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La preuve la plus authentique de la vérité de la religion chrétienne, c'est, selon les Pères, son établissement et son progrès.. Ouvrage miraculeux qui ne peut venir que de Dieu seul, et qui porte avec soi des traits si brillants de sa toute-puissance, qu'il faut s'aveugler pour ne l'y pas reconnaître, comme vous l'allez voir dans le sujet que je traite. Car je prétends que dans ces derniers siècles l'apostolat de Xavier a eu à peu près de semblables effets; et que l'heureuse fertilité de ses travaux évangéliques est une fidèle image de la fécondité divine du christianisme naissant. Des royaumes entiers et de vastes contrées, enlevées à l'idolâtrie, et conquises à la foi; l'empire de l'Evangile porté où n'avait pas même encore pénétré le nom de Jésus-Christ; les limites de son Eglise reculées jusqu'aux extrémités de la terre, la croix plantée au milieu de la barbarie, une infinité de saints autels élevés sur les ruines des temples profanes, des millions d'âmes retirées des portes de l'enfer et mises en voie du ciel; en un mot, tout un nouveau monde converti dans l'espace de dix ans, à la prédication d'un seul homme, sans aucun secours humain, et par la seule vertu de la parole divine, malgré toutes les oppositions des hommes et tous les efforts des démons; voilà le succès que j'appelle avec le Prophète la merveille de nos jours, l'œuvre de Dieu seul, et la preuve de la vraie religion : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.* (*Psal.* CXVII, 23.) Il ne faut, pour s'en convaincre qu'un peu de réflexion sur la grandeur de l'entreprise et la rapidité de son exécution; sur la faiblesse des moyens et leur efficace pour la finir; sur la multitude des obstacles, et leur concours au miracle dont Dieu est l'auteur et Xavier l'instrument.

Dieu le choisit parmi les enfants d'Ignace, et de deux de ces ouvriers évangéliques destinés aux missions orientales, il ne prend que lui seul. Qu'est-ce qu'un seul homme, ô mon Dieu, pour un si grand ouvrage? Mais que ne peut pas un homme choisi de la main et soutenu du bras de Dieu? Allez, lui dit le Seigneur, par la bouche de celui qui tenait près de lui sa place, et qui avait sur lui son autorité; allez de l'un à l'autre hémisphère; portez sur les deux pôles le flambeau de la foi; embrasez-y tout de ce

feu sacré que j'ai moi-même allumé sur la terre : *Et orbem incende*. Ordre divin, mais bien au-dessus de toutes les forces humaines ! Qui ne se récrierait pas à une semblable proposition? Allez seul conquérir tout un monde; allez en extirper toutes les erreurs, en déraciner tous les vices, y faire fleurir toutes les vertus; allez réunir tant de peuples différents de génie, de mœurs et de langage, dans le sein d'une même religion? Et de quelle religion encore? D'une religion aussi inflexible dans ses lois qu'incompréhensible dans ses dogmes; d'une religion qui proscrit le moindre doute, comme elle condamne le moindre défaut; d'une religion qui veut être crue sur sa parole, et suivie sur ses promesses; d'une religion qui demande, pour premier hommage, le sacrifice des lumières de la raison et des inclinations de la nature, et pour premier tribut, la disposition à perdre tout pour elle, son sang même et sa vie; d'une religion enfin si impérieuse et si jalouse de ses droits, qu'elle ne peut souffrir de tolérance avec toute autre religion. Persuadez-la cette religion à tous, aux petits et aux grands, aux sages mêmes et aux simples, aux doctes et aux ignorants, aux académies et aux cours; faites-la leur embrasser avec toutes ses rigueurs et toutes ses obscurités. Enseignez aux Indiens mous une pureté sans tache; aux Paraves avares un commerce sans usure; aux fiers Japonais une humilité sans fard; aux furieux Maures un pardon sans réserve; aux bonzes opiniâtres et aux brahmanes curieux, une foi sans raisonnement : qu'au lieu d'adorer ce qu'ils voient, ils adorent ce qu'ils ne voient pas; qu'ils mettent à la place de leurs dieux mortels un Dieu mort, et qu'à la pompe de leurs brillantes idoles ils substituent l'opprobre de la croix du Sauveur. En vérité, cet assemblage de toutes les nations dans un pareil culte ne vous semble-t-il pas un projet plus chimérique encore que la réunion des langues et la monarchie de l'univers? Cependant ce projet s'exécute, et dans dix ans tout est fait.

Xavier part, mais avant que de quitter le port, il sanctifie la ville de Lisbonne et la cour de Portugal, comme pour se mettre en possession de son apostolat. Le vaisseau qui le porte lui fournit une autre matière de zèle. Il y trouve des cœurs au moins aussi endurcis que ceux dont il médite la conquête; il les touche, il les gagne, il les change, et, par la réforme de tout ce qu'il y rencontre de mauvais chrétiens, il s'essaye à la conversion des infidèles. Le Mozambique qui s'offre sur son passage, et où il passe l'hiver pour le salut de ses habitants, partie chrétiens corrompus, partie obstinés mahométans, en six mois change de face, et devient une chrétienté florissante. Le voilà hors de notre hémisphère; il a déjà passé la ligne équinoxiale et la zone torride, et il arrive enfin à Goa, l'abord de tous les vices aussi bien que de toutes les nations. Il y prêche, et cette Ninive criminelle, au cri de ce nouveau Jonas, devient une Ninive pénitente. Ici n'entreprenons plus de le suivre, nous le perdrions infailliblement de vue, et le détail de ces courses continuelles et de ces rapides expéditions, qui n'ont pu ralentir son courage, chargerait ma mémoire et fatiguerait votre imagination.

Jetons simplement les yeux sur la carte du nouveau monde, on ne l'apprend bien que par le dénombrement des lieux que ce saint apôtre a consacrés ; et quand l'histoire se tairait sur les fruits incroyables de ses travaux évangéliques, tant de monuments de religion ignorés des anciens géographes, et nouvellement gravés sur la mappemonde, nous les annonceraient assez. Paraissez donc, glorieux trophées de la foi ! montrez-vous, restes précieux du zèle de Xavier ! attestez-nous les succès de votre apôtre, comme vous nous attestez les grandeurs de son maître ! Temples religieux de la côte de la Pêcherie, qui vous a mis à la place des temples des faux dieux? Sacrés autels des îles des Moluques, qui vous a substitués aux autels des démons? Pieux édifices de l'île du Maure, qui vous a construits sur les débris de vos mosquées? Et vous, fameuses églises du Japon, qui vous a enrichies des dépouilles de tant de saints dont vous avez peuplé le ciel? N'est-ce pas à Xavier que vous en êtes redevables? Je ne finirais point si je voulais faire ici le journal de ses triomphes et la liste de ses victoires. Il faudrait passer de Goa au Comorin, du Comorin au Travancor, d'ici à Malabar, de là à Amboïn, puis à Malaca, à Méliapor, à Ceylan, à une infinité d'autres îles barbares dont les noms seuls, peu connus avant lui, vous étonneraient par leur rudesse autant que par leur nouveauté. Il faudrait en esprit se transporter de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, avec une vitesse qui n'exprimerait pas celle de ses pas. Il n'est pas plutôt en un lieu, qu'il vole à un autre. A peine a-t-il eu le temps de le reconnaître, qu'il l'a déjà conquis, sans que ce mouvement, presque aussi rapide que celui des astres, ralentisse son ardeur ou en affaiblisse l'impression. Car, à voir dans chaque pays les prodigieux changements qu'il y opère, on dirait qu'il y a passé toute sa vie, et à compter le temps qu'il emploie à le parcourir, à peine peut-on croire qu'il ait eu le loisir de le voir autrement qu'en passant. Cependant dans ces vastes régions point de ville ni de bourgade où il ne s'arrête; dans chaque station point de maison qu'il ne visite; dans chaque habitation point de famille qu'il n'instruise; et dans chaque instruction peu d'auditeurs qu'il ne gagne à Dieu, mais avec tant de rapidité, qu'il semble que ce soit une même chose pour Xavier de venir, de voir et de convertir. N'est-ce pas là un miracle, et un miracle du premier ordre?

C'est ce qu'on ne pourrait contester, quand même, pour faire de si grands changements et de si rapides progrès, les moyens les plus proportionnés et les plus convenables y auraient été employés, la fortune et l'opulence, la grandeur et l'autorité l'habileté et la

science. Car vous le savez, ce sont là les principaux ressorts des révolutions qui se sont faites, et qui se font dans le monde. L'opulence a toujours des sectateurs; la grandeur ne manque jamais de courtisans, et la science se fait aisément des disciples. Si Dieu eût voulu se servir de ces secours humains pour la conversion du nouveau monde, Xavier n'avait que faire de changer ni d'état, ni d'emploi, ni d'inclination. Sorti du sang des rois de Navarre, il était grand par sa naissance; si la fortune du siècle n'y répondait pas, celle de l'Eglise ne pouvait se refuser à son mérite; l'amour des sciences était sa passion dominante, et les applaudissements qu'il en recevait semblaient justifier son amour pour elles et autoriser sa passion : mais ce n'est point à ces voies naturelles que Dieu a attaché l'accroissement de la religion et de la foi; c'est par des routes toutes contraires qu'il a résolu de l'étendre. Comme elle s'est établie dans le monde, afin que la propagation, non plus que l'établissement du christianisme, ne puisse s'attribuer qu'à sa toute-puissance, il faut qu'à l'exemple des premiers apôtres, l'apôtre de ces derniers temps abandonne tout: biens et espérances, en se faisant religieux; grandeurs et dignités, en entrant dans un ordre qui y renonce par vœu; études mêmes et sciences, en bornant tous ses talents à de simples instructions; et que, dans ce dénûment général de tous secours humains, il marche à la conquête du nouveau monde.

Doutez-vous que de pareils apprêts ne dussent exciter la risée des faux sages de ce temps-là, comme ils doivent exciter la surprise des prétendus esprits forts de nos jours? Vous partez donc, Xavier, et vous allez porter la foi aux extrémités de la terre; eh! quelles provisions avez-vous faites pour un voyage si pénible et si long? Un bréviaire et un crucifix! voilà toutes mes richesses, Jésus-Christ et son Evangile. Du moins avez-vous eu soin de vous faire annoncer comme un homme de distinction envoyé des rois, légat apostolique, afin qu'on vous rende les honneurs dus à votre naissance, à votre caractère, à votre mérite? Non; celui qui m'envoie est venu au monde non pour être servi, mais pour servir les autres; tel a été le maître, tel doit être le disciple. Mais songez-vous que vous aurez affaire aux plus habiles et aux plus profonds génies de l'Orient? Où sont vos livres, vos interprètes, vos guides? J'aurai pour livres le symbole, pour interprètes les ignorants, et la Providence pour guide. En trois mots, toute la politique de mon apostolat, c'est de me réduire au nombre des pauvres mendiants, des serviteurs et des enfants. Quels moyens et quelles ressources! Cependant, ô miracle visible de la religion chrétienne! rien de plus prompt à l'établir que ces moyens en apparence si éloignés; rien de plus puissant à la soutenir que ces ressources humainement si inutiles. Cette pauvreté vaincra l'endurcissement des riches; cette humilité triomphera de l'orgueil des grands; cette simplicité surmontera la subtilité des savants. Justifions par les faits ces prodiges.

Pauvreté victorieuse de l'endurcissement des riches. Xavier entre dans Goa, capitale des Indes; qu'y trouve-t-il? Une ville que le luxe et le faste avaient plongée dans tous les crimes. L'abondance y avait produit la mollesse; la mollesse, l'oisiveté; l'oisiveté, tous les vices; et tous les vices, engraissés dans la délicatesse et endormis dans la fainéantise, un funeste endurcissement des cœurs. Comment les toucher? par l'amour de la pauvreté. L'hôpital sera sa demeure; le soin des malades, son emploi; la vue des plus grandes misères, l'objet de sa tendresse. De si héroïques efforts ébranlent les âmes les plus dures. Parlez, Xavier; les cœurs vous sont ouverts, vos leçons achèveront ce qu'ont commencé vos exemples. Il prêche en effet, et à sa prédication les pécheurs les plus invétérés se convertissent; on rompt les faux contrats et les traités usuraires; on restitue les gains douteux et les fonds mal acquis; on porte même à ses pieds les biens légitimes, pour en fonder des hôpitaux et en bâtir des séminaires. Monuments glorieux qui crieront à jamais : Victoire; victoire de la pauvreté sur les richesses.

Humilité triomphante de l'orgueil des grandeurs. Le Japon fut le champ de ce beau triomphe. Cet empire, divisé presque en autant de royaumes que de provinces et de villes mêmes, n'offrait de toutes parts que la pompe des palais, l'éclat des trônes et le brillant des couronnes, idoles toujours environnées de la flatterie et escortées du mensonge, et par conséquent d'un difficile accès à la religion et d'un abord peu favorable à la vérité. Par où en approcher? Par la recherche de l'humilité. Xavier, loin de se faire alors courtisan, contrefait l'esclave, se met à la suite d'un cavalier, porte à pied son bagage, et dans cet équipage humiliant ce vil étranger se voit reçu comme un prophète, consulté comme un oracle, reconnu comme un ambassadeur du vrai Dieu; les rois et les reines viennent prendre de lui la loi, courbent leurs têtes orgueilleuses sous la croix qu'il leur présente, reçoivent de sa main le saint baptême, et publient par une vie chrétienne le triomphe de l'humilité sur les grandeurs.

Simplicité supérieure à la subtilité des sciences. Les bonzes, les brahmanes, les docteurs et les prêtres des faux dieux s'assemblent en foule contre Xavier, usent les finesses de leurs esprits, épuisent les ruses de leurs écoles, pour le faire tomber dans leurs piéges ou du moins le fatiguer par leurs disputes. Le moyen de les confondre? par l'étude de la simplicité. Xavier s'attache aux enfants, les catéchise, les instruit, les baptise, les confirme dans la grâce et dans la foi; et en se rapetissant, pour ainsi dire, comme un autre Elisée, sur ces organes impuissants, il les anime de son esprit. Vous eussiez vu un million de ces petits apôtres courir aux temples, briser les pagodes, forcer leurs parents à leur applaudir, les bonzes

eux-mêmes à les suivre, tous à reconnaître la supériorité de la simplicité sur les sciences.

Voilà donc tout le plan de l'apostolat de Xavier. Or, je demande maintenant à ces esprits forts qui se piquent de rendre les véritables raisons de tous les changements en matière de religion, à quelle cause naturelle ils peuvent attribuer la conversion subite de tout un monde par des moyens si disproportionnés et si faibles? Ils seront forcés de convenir qu'il faut qu'un pouvoir surhumain s'y soit employé, et qu'une main divine a pu seule achever ce grand ouvrage, surtout s'ils ajoutent à toutes ces considérations la prodigieuse multitude des obstacles, et néanmoins leur concours unanime au miracle. C'est par là que saint Paul prouve celui de son apostolat, dont il relève les glorieux avantages par le détail de ses dangers continuels; dangers, dit-il, sur la mer, dangers sur la terre, dangers de toutes parts et de toute espèce. Xavier, à la lettre, n'en peut-il pas dire autant, et son apostolat, aussi rempli de traverses que de succès, n'est-il pas, comme celui de saint Paul, un continuel miracle?

Traverses sur la mer de la part des démons conjurés contre sa personne. Témoins les différentes tempêtes qu'ils lui suscitèrent, et dans lesquelles, comme saint Paul, il fit trois fois naufrage : *Ter naufragium feci.* (II *Cor.*, XI, 25.) Le dernier fut le plus éclatant. Les vents déchaînés avaient brisé son vaisseau contre un rocher, et les vagues agitées avaient déjà englouti une partie des débris et dispersé l'autre. Xavier, où êtes-vous quand tout est désespéré? Son esprit est abîmé dans l'océan des bontés divines, et son cœur surnage vers le port du salut, ouvert à tant d'âmes qui l'appellent de toutes parts. Cette considération lui fait disputer sa vie contre les flots, et son zèle rame seul contre la tourmente. Battu de l'orage, plongé dans les eaux, enseveli dans les ténèbres, il saisit une planche qu'il rencontre, à la faveur de laquelle il demeure dans le sein de la mer une nuit et un jour, comme un autre saint Paul : *Nocte et die in profundo maris* (*Ibid.*), flottant au gré des vents et à la merci des vagues; là, sur sa planche, comme sur un vaisseau, dont la Providence est le pilote, il admire les grandeurs de Dieu dans les fureurs de cet élément courroucé, et se rit des efforts des démons et de leur rage. Encore plus, Seigneur, s'écrie-t-il, selon sa coutume, encore plus d'empêchements et d'obstacles, afin que votre puissance soit plus reconnue et votre nom plus glorifié : *Amplius, Domine, amplius.* Quel courage et quelle foi! Le succès répond à ses désirs et passe même son attente. Jeté par le flux sur des côtes barbares, il y est reçu non comme le rebut de la mer, mais comme un présent du ciel; on vient en foule recueillir les richesses de l'Evangile qu'il y porte. Toutes les îles d'alentour s'entre-disputent ce divin trésor; mais nulle n'en profite mieux que l'île du Maure. Cette terre, qui passait dans l'Orient pour une terre maudite, est pour Xavier une terre de bénédiction; ses habitants, que leur inhumanité faisait appeler anthropophages, deviennent, à sa parole, non-seulement des hommes, mais des anges. Le pays même, dont les abîmes, qui vomissent des flammes, faisaient une image de l'enfer, se change, par sa culture, en un paradis de délices. Il goûte dans ces campagnes fertiles en poisons, dont il abolit l'usage, des douceurs qui le font fondre en larmes et éclater en soupirs. C'est assez, dit-il, Seigneur, c'est assez; trop de récompenses et de consolations pour de si faibles travaux et de si légères souffrances! *Satis est, Domine, satis est!* Voilà les heureuses suites des traverses qu'il avait essuyées sur la mer de la part des démons.

Traverses sur la terre de la part des hommes armés contre ses néophytes et ses élèves. De plusieurs faits semblables en voici un exemple. A peine a-t-il introduit le christianisme dans les îles des Moluques, que les Badages soulevés par leurs docteurs et leurs prêtres, entrent à main armée dans le royaume de Travancor, prêts à mettre tout à feu et à sang, et résolus de détruire dans son berceau cette chrétienté naissante. Que fera ce bon pasteur, incapable de fuir en mercenaire, à la vue du loup ravissant, et déterminé à mourir, pour sauver son troupeau? Se tiendra-t-il sur la défensive; et attendra-t-il le secours du ciel? C'est ce qu'il fit peu après dans l'île Dulate, où le roi assiégé, et sur le point de se rendre faute d'eau, obtint la pluie par ses prières, et reçut le baptême en reconnaissance. Prendra-t-il le parti d'attaquer, et engagera-t-il un combat inégal? C'est ainsi qu'on le vit à Malacca envoyer six petits vaisseaux portugais contre soixante gros navires achénois, prédire et annoncer la victoire. Mais alors la religion était établie dans les Indes : et au temps dont je parle, elle ne faisait que de naître. Dans ces commencements de conversion, comme la guerre s'allumait aisément entre les peuples voisins, les uns déjà catéchumènes, les autres encore idolâtres, il fallait encourager les premiers, et gagner les seconds. Xavier donc prend en main le crucifix, court au-devant des ennemis, et dès qu'il peut se faire entendre : *Arrêtez*, leur crie-t-il, *au nom du Dieu vivant, je vous défends de passer outre; et je vous commande de sa part de retourner sur vos pas.* A l'instant il est obéi. L'armée fuit, et se dissipe; mais il la suit, la rallie sous l'étendard de la croix, et lui fait rendre les armes à Jésus-Christ.

Vous me direz sans doute que ce sont là des miracles; et que c'est justement des miracles dont vous doutez. Je consens que vous demeuriez dans votre doute : mais je soutiens que le grand miracle que je vous prêche devient encore plus grand par votre incrédulité; et une si subite et si générale révolution, dénuée de tout prodige, ne serait-elle pas de tous les prodiges le plus grand? Il suffit donc de reconnaître, ce qu'on ne peut contester, qu'en moins de dix ans, à la prédication de Xavier, les Indes et le

Japon ont embrassé la foi et la loi chrétienne, c'est-à-dire, les vérités les plus obscures, et les vertus les plus pénibles, sans aucuns secours humains, et malgré les plus puissants obstacles, pour convenir que c'est là sans contredit un miracle; mais un miracle qui surpasse infiniment tous les autres miracles; un miracle qui présuppose nécessairement d'autres miracles; un miracle enfin, qui est une preuve de la religion invincible à l'incrédulité.

Miracle qui surpasse tous les autres miracles. Il est hors de doute que le miracle le plus au-dessus du miracle même, c'est le changement d'esprit, et la conversion du cœur; surtout quand les erreurs de l'un sont, pour ainsi dire, héréditaires, et ont été sucées avec le lait, et que les vices de l'autre sont invétérés, et ont passé comme en nature. Pour vous faire convenir de cette vérité, et vous en rendre la preuve plus sensible, souffrez que je fasse une supposition; et plût au ciel qu'elle pût ici, du moins en partie, se vérifier à vos yeux; vous en seriez touchés et convaincus. Vous savez qu'il y a partout des esprits forts et des cœurs durs; gens sans religion, ou sans conscience, insensibles à toutes les touches de la grâce, et, ce semble, abandonnés à leur sens réprouvé. Vous en connaissez de ce caractère: cent fois vous avez gémi de leurs égarements, et peut-être désespérez-vous de leur retour. Que diriez-vous, si dans cet auditoire, et à la parole que je vous prêche, quelqu'un de ces pécheurs, en apparence, inconvertibles, se convertissait tout à coup en votre présence, renonçait hautement à ses faux préjugés et à ses mauvaises mœurs, et embrassait publiquement une foi pure et une vie chrétienne? Est-il aucun de vous qui ne s'écriât sur l'heure: Le doigt de Dieu est ici, et ce n'est point là l'ouvrage de l'homme. Cependant ce ne serait là qu'un bien faible échantillon du chef-d'œuvre que je vous propose aujourd'hui. Car, hélas! qu'est-ce qu'un pécheur dans le christianisme, aveuglé et endurci, tant qu'il vous plaira, et tout à coup éclairé et converti; au prix d'un monde d'idolâtres, métamorphosés et transformés en chrétiens dans le sein du paganisme? Qu'est-ce que le succès d'un prédicateur qui, dans le cours de ses prédications, ramènera peut-être quelques âmes égarées dans les voies du salut, encore après bien des travaux et des veilles, en comparaison du triomphe d'un apôtre, qui baptise en un seul jour des peuples entiers, jusqu'à s'épuiser de forces dans ce sacré ministère; en sorte qu'il ait besoin, comme un autre Moïse, qu'on lui soutienne les bras, non pour exterminer des ennemis, mais pour faire des enfants de Dieu? Qu'est-ce enfin que les conversions les plus éclatantes de nos jours, qui aboutissent, tout au plus, à la pénitence et à la retraite, mises en parallèle avec le seul changement du Japon, redevable à Xavier d'un million de héros et de martyrs, comparables aux héros et aux martyrs de la primitive Eglise? N'en dis-je pas plus dans ce seul abrégé des succès de son apostolat, que si j'entrais dans le détail de tous les miracles de sa vie.

Miracle qui présuppose d'autres miracles. Vous me demandez quels ils sont; et si j'en puis bien convaincre les incrédules? En voici un du moins, attesté par le succès même de son apostolat, et à l'épreuve de la plus défiante critique. C'est le don des langues, qu'il faut nécessairement que Dieu lui ait communiqué, pour faire tout ce qu'il a fait. Car il est certain que cet apôtre a annoncé la foi sans interprète dans plus de trente royaumes de différents langages; qu'il y a été entendu non-seulement des princes et des rois, des docteurs et des prêtres, qui d'ordinaire ont plus de connaissance que le commun des hommes, mais encore d'un nombre innombrable de divers peuples, qui ne savent guère que la langue qu'ils ont apprise en naissant, qu'il a prêché lui-même partout dans les places publiques; et que ses prédications toujours fructueuses laissaient ses auditeurs assez instruits de nos mystères, pour être suivies de près de leur baptême. Cependant Xavier n'a demeuré dans les Indes que dix ans, dont il en a passé deux entiers dans le Japon. A peine la vie d'un homme suffirait-elle pour apprendre une seule de tant de langues. La science donc qu'il en avait, et l'usage qu'il en faisait, ne pouvait être qu'une science surnaturelle et un miraculeux usage. Or, dites-moi, n'est-ce pas là la merveille qui donna tant de créance aux premiers apôtres, et qui leur gagna d'abord tant de disciples? Et si par ce seul endroit le prompt établissement du christianisme fut alors un vrai prodige, son rapide progrès, par le même moyen, n'est-il pas de nos jours un miracle bien authentique!

Miracle enfin, qui est une preuve de religion invincible à l'incrédulité. Que tous les incrédules de nos jours réunissent toutes les forces prétendues de leurs génies, pour s'élever contre la religion chrétienne. Voici de quoi résoudre tous leurs sophismes contre la foi, et les tourner même à son avantage. Vous trouvez donc mille raisons qui vous semblent combattre la vérité de nos plus grands mystères, et la possibilité de nos plus saintes lois. J'en conviens, si vous voulez, avec vous. Mais convenez avec moi que, malgré toutes ces raisons, ils ont été crus, ces grands mystères; elles ont été suivies, ces saintes lois, dans ces derniers temps, par un monde entier, à la prédication d'un seul apôtre; il faut donc ou que tout un monde se soit laissé surprendre, et séduire par un seul homme, pour croire le faux, et pour faire l'impossible: ce qu'il est ridicule de penser, et absurde de dire; ou qu'une lumière surnaturelle ait autorisé cette créance, et qu'une force divine ait établi cette religion: ce raisonnement est sans réplique. Qu'on oppose ici tout ce qu'on voudra opposer; qu'on multiplie les objections; qu'on fortifie les doutes; qu'on grossisse les difficultés: toutes ces oppositions ne serviront

qu'à démontrer la bonté de la cause; ces objections se tourneront en preuves; ces doutes se changeront en éclaircissements; ces difficultés passeront même en motifs de crédibilité, puisque tous ces prétendus obstacles à la religion n'ont pu empêcher une infinité de gens habiles et sages, du moins aussi prévenus et aussi préoccupés, de croire ce qui leur semblait d'abord une fable, et d'embrasser ce qu'ils avaient rejeté jusque-là, comme une folie. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse ainsi tourner les cœurs, et changer les esprits.

Je finis cette partie par un témoignage d'autant moins suspect, qu'il est sorti d'une plume ennemie. C'est celui d'un ministre protestant, qui a écrit dans ces derniers temps, que la vie de Xavier est une vie si remplie de prodiges, qu'elle suffit seule pour convaincre tout esprit raisonnable de la vérité de la religion. Mais j'ajoute ce qu'il n'a osé dire, que si le succès de son apostolat est une preuve incontestable de la vraie religion, l'exercice de ce même apostolat est une démonstration indubitable de la véritable Eglise : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est une judicieuse et solide remarque qu'ont faite avant moi quelques auteurs modernes, que la Providence de Dieu, qui veille toujours au bien de son Eglise, n'a jamais plus éclaté que dans ces deux derniers siècles, si funestes à l'Allemagne, à l'Angleterre et à la France, par l'apostasie de Luther, le schisme d'Henri VIII et la prétendue réforme de Calvin. Ce fut de leurs jours que Dieu suscita Xavier, l'apôtre de l'Orient, des Indes et du Japon, comme pour consoler son épouse affligée de la perte de quelques-uns de ses plus beaux héritages, par la conquête du nouveau monde entier. Il semble même que la divine Sagesse ait pris plaisir elle-même à manifester son dessein par le concours de certains événements, dont la rencontre ne peut être l'effet du basard. Car dans le temps que Luther déclara son apostasie, et fit avec lui tant d'apostats, Xavier prit le parti de l'état ecclésiastique, et se mit en devoir de rendre à l'Eglise les services importants qu'il lui rendit dans la suite. Dans le temps que Calvin commença à dogmatiser et à se faire dans Paris des disciples, Xavier se joignit à Ignace, et s'associa à ses compagnons, pour faire avec eux la guerre aux ennemis de la foi. Dans le temps enfin qu'Henri VIII se fit nommer chef de l'Eglise anglicane, et qu'il ordonna, sous peine de mort, qu'on effaçât de tous les livres le nom du souverain pontife, Xavier partit pour les Indes, sous les auspices du Saint-Siége, et y fut envoyé par le pape en qualité de son légat. Ce ne sont encore là, si vous voulez, que de simples conjectures; venons à la démonstration que forme en faveur de la véritable Eglise l'exercice de son apostolat.

L'apostolat, selon le plan que nous en donnent l'Evangile et la tradition, renferme trois choses essentielles dans son exercice : la mission qui l'autorise, les fonctions qui s'y font, et la doctrine qui s'y enseigne. Si je vous montre donc évidemment que c'est dans le sein, et du sein de l'Eglise romaine, lors même qu'elle était le plus vivement combattue par ses ennemis, que notre apôtre a pris et son autorité, et ses pratiques, et ses leçons, ne conviendrez-vous pas que son miraculeux apostolat n'est pas moins une preuve de la véritable Eglise que de la vraie religion : je commence par sa mission.

Il est vrai, au même temps que Xavier fondait dans l'Orient de nouvelles et de florissantes églises, Luther, Henri VIII et Calvin formaient dans l'Occident et dans le Nord de récentes et de nombreuses sociétés. Or, je demande où est entre elles la véritable mère des fidèles, la légitime épouse de Jésus-Christ; cette Eglise pure et sans tache, qu'il a acquise de son sang, et que saint Paul appelle la colonne et le soutien de la vérité : *Columna et firmamentum veritatis.* (II *Tim.*, III, 15.) Jugeons-en d'abord par leur naissance et par leur origine. Voyons sur quels fondements, sous quelle conduite, et par quels ordres ces différents édifices se sont élevés dans le monde chrétien : *Super quo bases illius solidatæ sunt? aut quis demisit lapidem angularem ejus?* (*Job*, XXXVIII, 6.) N'examinons point, si vous voulez, quels étaient les artisans et les ouvriers de ces entreprises si contraires, et de ces ouvrages si opposés. La différence de leurs caractères est aussi connue que celle de leurs doctrines. Qui ne sait que Xavier était aussi irréprochable dans sa vie que ces prétendus réformateurs étaient peu réformés dans leurs mœurs? N'entrons point, si vous le jugez inutile, dans leurs vues particulières, ni dans leurs desseins personnels. Les intentions des hommes se connaissent par leurs dispositions. Il est visible que Xavier ne respirait que le salut des âmes et la gloire de Dieu; au lieu que ces nouveaux religionnaires n'agissaient que par incontinence, par intérêt, par vengeance, par ambition.

Ne nous arrêtons pas même aux mesures qu'ils prirent et aux moyens qu'ils employèrent; on n'ignore pas qu'ils réussirent par des ressorts peu ressemblants. Xavier se fit des disciples en leur enseignant une voie étroite, les lois de la pénitence, les règles de la continence, la pratique de la mortification des sens. Et ces nouveaux docteurs se gagnèrent des partisans en leur prêchant une morale commode qui les déchargeait de l'obligation des vœux, du joug de la confession, des rigueurs de l'abstinence et du jeûne. Enfin ne comparons pas même succès à succès, puisque, de l'aveu public, Xavier seul a peut-être plus converti d'infidèles que tous les novateurs ensemble de son temps n'ont perverti de chrétiens. Contentons-nous d'abord de nous assurer de leur mission, puisque la première condition de l'apostolat, selon saint Paul, c'est la mission même de l'a-

pôtre : *Quomodo prædicabunt, nisi mittantur?* (*Rom.*, X, 15.) Xavier prend la sienne de l'Eglise apostolique et romaine, c'est-à-dire du chef et des pasteurs unis au chef. C'est des pieds du pape qu'il part pour les Indes ; c'est aux pieds de l'évêque qu'il va se jeter en arrivant à Goa ; c'est de sa soumission aux puissances ecclésiastiques qu'il attend la bénédiction de ses travaux. Voilà le fondement de son apostolat, voilà la base de son ouvrage, voilà la pierre angulaire sur laquelle il bâtit comme sur une pierre inébranlable, et contre laquelle les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir : *Super quo bases illius solidatæ sunt? aut quis dimisit lapidem, angularem ejus?* (*Job*, XXXVIII, 6.) Les auteurs de la prétendue réforme n'avaient garde de tenir une pareille conduite ni de prendre une semblable mission. Ils avaient entrepris de réformer l'Eglise dans son chef et dans ses principaux membres, et pour les mieux réformer ils avaient résolu de retrancher le vicaire de Jésus-Christ et les successeurs des apôtres, sous prétexte qu'il s'était glissé des abus et qu'il y avait des désordres parmi les premiers pasteurs; comme si les désordres prétendus ou réels des premiers pasteurs de l'Eglise avaient pu ôter à l'Eglise même l'autorité qu'elle avait reçue de Jésus-Christ ; comme si ce divin Maître, malgré les plus visibles déréglements des ministres de la Synagogue, n'avait pas toujours autorisé leur ministère; comme si l'erreur la plus pernicieuse et la plus grossière n'était pas de faire dépendre la puissance de gouverner des qualités personnelles de ceux qui en sont revêtus; comme si l'abus enfin que peuvent faire les hommes de cette puissance divine en détruisait le fond, qui est l'œuvre de Dieu.

Mais de qui tiennent-ils donc leur mission? C'est de Dieu, disent-ils, c'est de Dieu même. C'est Dieu qui les a choisis, qui les a suscités, qui les inspire, qui les fait parler. Ils le disent d'eux sans le prouver. Xavier, sans le dire de lui, le prouve par des miracles; quoi qu'il en soit, c'est à l'œuvre qu'on connaît l'ouvrier.

Observons donc les effets de ces deux missions, publiées en même temps; l'une ordinaire et dans les règles; l'autre extraordinaire et par un esprit particulier; et nous verrons que la mission imaginaire de ces hommes inspirés n'aboutit entre eux qu'à des schismes et à des partages, qui font de leur prétendue réforme naissante une tour de Babel où la diversité des langues produit bientôt la confusion des esprits; tandis que la mission de Xavier, malgré son étendue, forme de l'ancien et du nouveau monde fidèle, un globe parfait, dont toutes les lignes aboutissent au même centre ; je veux dire, à l'Eglise romaine, d'où sort la loi, et d'où la parole est annoncée, aussi essentiellement une, dans son esprit et sa conduite, qu'il n'y a qu'un Dieu dans sa nature et son essence, et qui, par conséquent, est la seule véritable.

Mais il y a, dit-on, dans cette Eglise romaine si vantée, un mélange monstrueux d'inventions purement humaines, ajoutées aux traditions vraiment apostoliques, de pratiques superstitieuses et idolâtriques, confondues avec les mystères sacrés et divins ; on y voit l'introduction d'un culte grossier et charnel, substitué au culte spirituel et parfait que Jésus-Christ est venu nous enseigner dans son Evangile, quand il a dit que Dieu est Esprit, et que c'est en esprit qu'il veut être adoré. C'est là le sujet des reproches dont accablèrent l'Eglise romaine les églises qui se disaient réformées; c'est là la matière des accusations qu'elles lui intentèrent au tribunal de l'univers; c'est là enfin la cause du divorce éclatant qu'elles firent avec elle, du temps de Xavier. Mais c'est là justement sur quoi l'exercice de son apostolat dans ses fonctions fut une apologie publique, et une démonstration visible de la véritable Eglise. Car il n'est point d'article controversé sur lequel les pratiques de cet apôtre, approuvées de Dieu même et autorisées du ciel, ne justifiaient pleinement les usages établis parmi les fidèles.

Je ne parlerai pas de nouveau de ces formidables armées que Xavier mit en fuite, tenant en main le crucifix ou la croix qu'on traitait alors d'idoles. Je ne dirai rien de ce nombre infini de démoniaques qu'il délivra par l'application de ces reliques qu'on jugeait dignes du feu. Je ne ferai point valoir cette prodigieuse multitude de malades qu'il guérit par l'invocation des saints (et surtout de la reine des saints), qu'on regardait comme un attentat à la médiation du Sauveur. Je ne me prévaudrai point de tant de morts qu'il ressuscita par des prières faites en leur faveur, prières qu'on taxait d'illusions et de rêveries. Enfin, je ne rapporterai point tant d'autres grâces miraculeuses, obtenues en son nom de nos jours par les mêmes moyens, comme si ce saint apôtre continuait encore son apostolat, en appuyant de son crédit auprès de Dieu les mêmes pratiques qu'il a mises en vogue durant sa vie. Au reste, si je passe tous ces faits sous silence, ce n'est pas que je me défie de leur certitude, ou que je redoute pour eux la critique. La notoriété en est si publique, qu'il y aurait plus de faiblesse que de force d'esprit à vouloir contredire ce qu'attestent les quatre parties du monde. Or, sans aller plus loin, quel avantage ne pourrais-je pas tirer de ces miracles en faveur de l'Eglise romaine, dont Xavier établissait le rite et exerçait les fonctions ? Est-il croyable que Dieu eût voulu autoriser par des événements qui ne pouvaient venir que de lui seul, un apostolat, dont l'exercice n'aurait été, comme le prétendaient les novateurs, qu'un tissu de superstitions, d'impiété et d'idolâtrie? N'aurait-ce pas été désoler lui-même son royaume et ruiner de ses propres mains son empire?

Mais venons aux fonctions les plus essentielles et aux plus importants ministères, sacrés mystères et divins sacrements. La nouvelle réforme retranche d'abord pénitence et Eucharistie, et tout ce qui en dépend. L'Eglise romaine les maintient et les défend

avec zèle. Je vous laisse à penser quelle est la marâtre ou la mère? Celle qui ôte ou qui donne aux enfants leurs aliments et leurs remèdes. Jugeons-en par les suites. Calvin, et les autres chefs de nouveaux sectaires abolissent, d'un commun accord, dans les lieux qu'ils ont pervertis, la confession et la messe; réduisent le sacrifice et sa victime à de simples figures et à de purs symboles. Qu'en arrive-t-il? La piété s'éteint, le relâchement s'introduit, au relâchement succède le libertinage. Le déchet de la vertu est si prompt, et le progrès du vice si rapide; en un mot, la corruption devient si générale, que ces zélés réformateurs sont obligés de demander en grâce à l'empereur Charles-Quint, qu'il établisse par une règle de police, l'usage de la confession qu'ils avaient abolie, disent-ils, par un principe de religion. Triste aveu des pernicieux effets qu'avait produits en peu de temps dans les mœurs leur prétendue réforme. Xavier au contraire dans les vastes pays qu'il a conquis à Jésus-Christ, établit comme sacrement, tout ce que ceux-là rejettent comme sacrilége. Il y fait profession d'immoler réellement et chaque jour, sous les apparences du pain et du vin, le véritable Agneau sans tache; il y apprend à ses néophytes à venir l'adorer et l'offrir avec lui, à le désirer et à le recevoir comme leur Sauveur et leur Dieu; à s'y disposer par une exacte et entière confession de leurs péchés; enfin, à tenir et à pratiquer tout ce que tient et pratique l'Eglise romaine. De là que s'ensuit-il? On voit en peu d'années, par ces feintes pratiques, fleurir dans cette chrétienté naissante, toutes les vertus du christianisme naissant, la pureté des vierges, l'austérité des pénitents, la ferveur des solitaires, la piété des prêtres, le zèle des confesseurs, l'héroïsme des martyrs à l'épreuve de toutes les rigueurs de la croix, du feu, du fer et de la mort, preuve indubitable de la sainteté de cette Eglise admirable, comme Dieu, dans ses saints, et conséquemment la véritable.

Finissons par la doctrine de ce saint apôtre, trait encore bien remarquable dans l'exercice de son apostolat. Car on le voit par ses *Lettres*, monuments éternels de la catholicité de la foi que nous professons; il faisait profession de n'enseigner que ce qu'enseigne l'Eglise romaine. Toute sa bibliothèque consistait dans l'abrégé des premières leçons qu'elle donne, et souvent il renvoyait les théologiens mêmes à l'école des enfants. Mon Dieu! je vous prie, écrivait-il à un de ses plus illustres compagnons: que le soin du catéchisme tienne le premier rang dans vos occupations. Cette science, qui vient du Saint-Siége, est plus sûre que celle qui s'acquiert sur les bancs; et les plus beaux raisonnements des docteurs ne valent pas les simples instructions du chef et des premiers pasteurs de l'Eglise. Ainsi parlait ce grand apôtre. Cependant il n'ignorait pas que cette doctrine, qu'il recommandait si fort, était la matière des contestations du temps; que bien des articles, qu'elle enseignait pour articles de foi, passaient dans les opinions nouvelles pour des hérésies et des blasphèmes; et que du jugement du plus grand nombre des premiers pasteurs, en sa faveur, on en avait appelé au futur concile. N'importe, c'est la doctrine de l'Eglise romaine, le centre de l'unité, l'oracle du christianisme, la dépositaire, l'organe, et s'il est besoin, l'interprète des vérités révélées de Dieu. Tout ce qu'elle dit et ce qu'elle donne pour dogme de foi, il le croit et le transmet de même aux autres, prêt à le signer de son sang, sans attendre la décision d'un concile. Il meurt en effet aux portes de l'empire de la Chine qu'il allait soumettre, comme les autres, à la chaire de saint Pierre. Les ennemis de cette chaire apostolique meurent en Europe, dans le cours de leur révolte, avant la conclusion d'aucune assemblée œcuménique. Or, je vous demande: L'un en est-il moins apôtre? Les autres en sont-ils moins hérésiarques au jugement de Dieu? L'Eglise universelle ne tarde guère à anathématiser ces derniers et leurs erreurs, et à canoniser Xavier et sa doctrine. Voilà donc l'unité, la sainteté et la catholicité de l'Eglise romaine, pleinement justifiées par l'apostolat de Xavier; l'unité dans sa mission, la sainteté dans ses fonctions, la catholicité dans ses leçons. Trois preuves indubitables de la véritable Eglise.

Quelle source pour nous, chrétiens auditeurs, de consolation et de confiance! Mais quel sujet en même temps de confusion et de crainte! Consolation et confiance dans la foi, dont nous faisons profession, et que nous venons de reconnaître pour la seule véritable. Confusion et crainte dans la vie que nous menons, si peu conforme à notre religion, dont nous venons d'admirer les miracles. Le seul nom de Xavier, contemporain de nos pères, et sa mémoire toute fraîche encore parmi nous, ont de quoi calmer nos troubles dans nos orages et les tempêtes qui agiteront toujours la nacelle de l'Eglise et la barque de saint Pierre. Nous pouvons dire alors avec un saint docteur: Seigneur! si je m'égarais en suivant ceux que vous m'avez donnés pour guides, vous seriez seul responsable de mon erreur. Je marche dans la route que m'ont frayée tous vos apôtres, jusqu'à l'apôtre de ces derniers siècles; puis-je craindre la surprise en voyant renouveler les miracles de leurs temps, dans les miracles de nos jours, et le triomphe de l'Evangile dans l'univers, vérifié par la conquête du nouveau monde. Après de tels signes, si je me trompais dans ma créance, je tomberais dans un piége que vous m'auriez tendu vous-même. *Domine! si error est quod credimus, a te decepti sumus.* Mais d'autre part, ce nouveau triomphe du christianisme, et cette nouvelle conquête de l'Eglise sur un monde entier d'idolâtres, par la prédication d'un seul apôtre, dans l'espace de dix ans que dura son apostolat, crient contre nous vengeance devant Dieu de l'abus que nous faisons de sa grâce, et du peu de profit que nous tirons de sa parole, nous qui

vivons dans le centre de la foi, Hé quoi! Xavier prêchait-il un autre Evangile que celui qu'on nous prêche? Sommes-nous moins disposés que ces infidèles, je ne dis pas à le croire, mais à le pratiquer? Dieu leur donnait-il des secours surabondants? Et nous refuse-t-il au moins les moyens nécessaires? Quelle est donc notre excuse? Xavier, dit-on, faisait alors des miracles, et les prédicateurs de nos jours ne sont point des thaumaturges. Mais à quoi serviraient de nouveaux miracles? Puisque ceux de Xavier, qui subsistent, nous convainquent et ne nous convertissent pas. Les martyrs du Japon avaient-ils vu les miracles de Xavier, qui avaient converti leurs pères? Sûrs de leurs conversions, ils en suivaient les exemples. Et nous, contents de les admirer, nous ne voulons pas les imiter. En faut-il davantage pour que leurs conversions tournent à notre confusion et retombent à notre charge? *Gravant audita, nisi suscipiantur imitanda.* Attachons-nous donc plus que jamais à l'Eglise catholique, apostolique et romaine; vivons conformément à ses dogmes et à ses lois. C'est tout le fruit de ce discours. Je vous le souhaite, etc.

—

ORAISONS FUNÈBRES.

I. ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Dabo tibi filium, cui benedicturus sum, eritque in nationes et reges populorum orientur ex eo. (*Gen.*, XVII, 16.)

Je vous donnerai un fils que je bénirai; il sera père des peuples, et des rois sortiront de lui.

C'est à la bonté et à l'obéissance des premiers princes du peuple de Dieu que sont accordées de si belles récompenses. Abraham, parmi les nations infidèles, lève l'étendard de la foi; dans la guerre de ses voisins, il devient l'asile des princes opprimés. Dieu lui promet une race choisie, c'est-à-dire aussi flexible aux lois paternelles qu'il avait été docile aux volontés divines, aussi agréables aux peuples qu'il s'était montré secourable aux rois: *Dabo tibi filium, cui benedicturus sum.* Les vertus du fils ne sont pas moins heureuses: obéissant et soumis, Dieu lui destine pour enfants les plus puissants monarques de la terre: *Reges populorum orientur ex eo;* aimable et bienfaisant, Dieu lui prépare des peuples qui l'honoreront et l'aimeront comme leur père: *Eritque in nationes.*

Ne remontons point aux premiers temps du monde pour voir l'accomplissement de ces promesses: nos siècles, fameux par les attentats de l'hérésie et fertiles en princes malheureux, ont un défenseur des autels et un protecteur des couronnes. Et nous pleurons, dans la perte de son fils unique, un fils soumis et obéissant, devenu, par une protection visible du ciel, le père des rois; un prince aimable et bienfaisant, reconnu, par un juste retour, pour l'amour et les délices des peuples: c'est l'éloge le plus naturel de très-haut, très-puissant et excellent prince, Monseigneur Louis, dauphin.

Mais, hélas! il n'est plus, et ses bénédictions seules lui survivent; sa mémoire est glorieuse, mais ses jours ont été trop courts! Le ciel a voulu qu'il vît régner ses enfants, mais qu'il ne régnât lui-même que sur nos cœurs, et qu'il nous laissât tout à la fois et dans sa postérité nombreuse l'assurance de plusieurs siècles heureux, et dans sa mort précipitée le sujet d'un regret éternel. Il ne nous appartient pas, Seigneur, de pénétrer vos desseins ni de vous demander compte de vos promesses. Cependant qu'en penseront un jour les ennemis de votre loi, quand ils verront dans l'histoire un dauphin de France, après un demi-siècle presque entier de la soumission la plus constante et de la plus héroïque bonté, mourir au milieu de ses plus belles années, également pleuré de son père et regretté des peuples? Ne seront-ils pas en droit de demander: Où sont ces siècles promis à l'obéissance? *Honora patrem, ut sis longævus super terram.* (*Exod.*, XX, 12.) Vous les accordâtes autrefois, ô mon Dieu! à cet Isaac si cher, objet de la tendresse paternelle et de la vénération publique. Jeune encore, vous lui fîtes voir les portes du tombeau, mais ce ne fut que pour les lui ouvrir dans la plénitude de ses jours; vous vous contentâtes alors de l'oblation de la victime, et vous nous en demandez le sacrifice. Nos péchés méritaient-ils donc encore ce rude châtiment, le plus sensible de vos coups? Nous ne manquons point, il est vrai, de consolation dans notre douleur; vous ne nous ôtez point tout espoir, en retranchant la moitié des jours d'une vie si précieuse: plaise à votre bonté les ajouter à celle que vous nous laissez pour gage de vos faveurs! Mais, après tout, que sont devenues nos espérances?

Faible foi des hommes! Pitoyable aveuglement! N'est-il donc de règne ni de vie que pour ce monde? Dieu ne peut-il, par un heureux échange, transférer là-haut les avantages qu'il avait ici-bas destinés à la vertu? Les récompenses des enfants respectueux, dit saint Ambroise, sont encore plus pour l'éternité que pour le temps; et les prémices que l'on en voit sur la terre ne sont que de légères fleurs détachées des couronnes éternelles.

Recueillons donc les bénédictions que le ciel a versées sur le prince que nous pleurons. Recueillons-les pour soutenir les justes

espérances que nous avons de son salut, pour payer le douloureux tribut que nous devons à sa mémoire, pour animer les vœux et les prières qu'attend et que demande peut-être son repos, et pour justifier sur lui les divines promesses. Admirons sa soumission filiale pour son père, couronnée par l'éclatante élévation de sa famille aux premiers trônes de l'univers, et sa bonté paternelle pour les peuples, récompensée par leur tendre et respectueux attachement à sa personne. Puisse la vue de ses récompenses nous porter à l'imitation de ses vertus!

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une loi portée généralement à tout homme d'honorer ceux dont il a reçu le jour. Loi, dit saint Paul, distinguée par la prérogative des promesses divines : *Mandatum primum in promissione.* (*Ephes.*, VI, 2.) Honneurs, biens, vie, postérité : voilà pour le siècle présent; le succès de la prière, la grâce de la persévérance, le salut de l'âme, en un mot, voilà pour l'autre vie. Jugez si l'accomplissement d'un tel devoir n'est pas le digne sujet d'un éloge devant Dieu, et le juste fondement d'une espérance chrétienne.

Les princes, en ce point, loin d'être privilégiés, y sont plus astreints que les autres : les droits du sang et ceux de la majesté réunis exigent un double hommage, avec cette seule différence que la majesté veut une soumission plus respectueuse, et le sang une sujétion plus tendre. De là voyons-nous dans les livres sacrés les enfants des souverains doublement soumis par devoir, doublement aussi récompensés de leur soumission; comme, plus criminels dans leur désobéissance, nous les voyons toujours punis d'une manière plus sévère et plus éclatante.

Mais si, par un bonheur aussi rare parmi les grands qu'il est désirable, nous trouvions la respectable qualité de maître jointe aux augustes titres de père et de monarque, et qu'un fils, aussi docile que respectueux et tendre, sût, par un nouveau degré d'attachement, soutenir le poids glorieux de cette nouvelle obligation, serions-nous surpris de le voir comblé de bénédictions? Et, instruits des complaisances de notre Dieu, pour l'obéissance et la soumission qu'il est venu chercher lui-même sur la terre, ne nous croirions-nous pas en droit de tout espérer pour un prince chrétien dont il serait vrai de dire : Son père a trouvé toujours en lui un fils, un sujet, un disciple fidèle?

Or, voilà le caractère de la vertu que vous avez admirée, respectée, préconisée tant de fois dans le prince pour qui vous venez implorer ici les divines miséricordes. Après Dieu, rien n'était au-dessus de lui, que celui que saint Paul veut que nous considérions comme en étant ici-bas la plus vive image. Il l'a aimé comme son père, il l'a honoré comme son roi, il l'a étudié comme son maître. Vous avez couronné dès ici-bas, Seigneur, les marques de tendresse qu'il lui a données, les témoignages de respect qu'il lui a rendus, les fruits de justice qu'il a tirés de ses leçons : daignez dans l'éternité les couronner encore.

Devenu fils unique par la mort de deux princes et de trois princesses, que le ciel ne fit que montrer à la France, notre prince recueillit pour premier héritage tous les sentiments de tendresse que le sang paternel avait fait couler dans ces jeunes cœurs. Resté seul de tant de branches royales, son attachement à la tige des lis n'en devint que plus fort. Se prévalut-il de l'avantage d'être uniquement chéri, pour s'émanciper des lois de la plus exacte obéissance, semblable à ces enfants trop chers, dont la perte vient souvent d'être tout l'espoir de leur famille? Et s'aperçut-on qu'il fût fils unique, qu'en ce que son attention, son zèle, sa déférence étaient sans égale? L'âge, la raison, qui ne servent d'ordinaire qu'à faire sentir le poids de la dépendance et l'attrait de la liberté, virent augmenter ses empressements et redoubler ses assiduités. Le progrès de ses années ne fut marqué que par de nouveaux accroissements d'affection, d'autant plus vive sur la fin, que sa religion plus épurée concourait en ce point avec ses inclinations.

Quel exemple pour son auguste famille, de le voir heureux père, mais fils encore plus complaisant, disputer à ses enfants, auprès du cœur paternel, la gloire de la tendresse filiale, s'attacher à lui plaire, s'affliger de ses pertes, applaudir à ses succès! Jamais plus actif que quand il fallait à sa suite voler aux périls et courir à la victoire, ou bien seul aller porter l'éclat de ses armes et soutenir la justice de sa querelle, et jamais plus content de soi, que lorsqu'après de glorieuses campagnes, chargé de lauriers, il venait les déposer dans le sein de son père et apprendre, par ses caresses, qu'il le jugeait digne de lui. Mais quel désintéressement dans sa piété! Lui qui partageait les moindres maux, dont était menacée une tête si chère; lui que l'on avait vu nuit et jour attaché au lit de ses douleurs; lui dont l'amour souffrait tout ce que le courage du roi surmontait! intrépide dans ses propres dangers, il ne veut point qu'il lui rende la pareille; une seule de ses visites lui devient à charge, la moindre approche l'agite et l'inquiète; il en craint les suites et ne peut souffrir d'être aimé à ce prix. C'est ce qui parut, dans sa dernière maladie, où son amour, pour la première fois, osa résister à des volontés que jamais il n'avait su contredire, et où, par condescendance, il fallut enfin lui céder. Heureux, à près de cinquante ans passés constamment sous les yeux d'un père, d'avoir été tel à son égard jusqu'à la fin qu'aux premiers temps de la plus tendre jeunesse, sans s'être démenti un seul moment et sans lui avoir jamais donné d'autre chagrin que celui que lui cause la perte d'un fils si cher et si aimable. C'est là la gloire propre de Monseigneur le Dauphin et dont peut-être, pour trouver quelque exemple dans un prince, il faudrait remonter jusqu'aux siècles des plus anciens patriarches.

Gloire, dit le Saint-Esprit, qui ne peut

être l'ouvrage que de la plus haute sagesse et de la plus héroïque vertu, à qui seule il appartient de former et de serrer les indissolubles nœuds d'une tendre obéissance. Celle que la nature inspire n'est pas à l'épreuve des passions et ne passe guère au delà des bornes d'une timide enfance ; celle que l'intérêt soutient ne l'anime qu'à la vue d'une prochaine espérance et languit dans une trop longue attente ; celle que produit une heureuse simplicité n'est plus connue de nos jours, où tout homme semble naître ingénieux à défendre contre la loi les prétentions de sa liberté ; celle qu'impose la nécessité ne se trouve tout au plus que dans les basses conditions et rarement parmi les grands que tout, dès le berceau, semble porter à l'indépendance. Le spectacle de la grandeur qui les environne, les sollicite à la fierté ; la souplesse de ceux qui rampent devant eux leur inspire du goût pour l'autorité ; l'exercice flatteur du commandement efface plus aisément de leur esprit les pénibles leçons de l'obéissance ; la voix d'une cour attentive à les flatter les entretient plus volontiers de ce qu'ils peuvent être et de ce qu'ils seront un jour, que de ce qu'ils doivent être et de ce qu'ils sont encore ; leurs propres inclinations, plus à portée d'un libre cours, s'élèvent avec plus d'efforts contre la digue qui les arrête ; quelles lumières ne faut-il pas pour reconnaître tous ces écueils ! quelles semences de vertus, pour opposer aux amorces de tant de vices ! Humilité de cœur, solidité d'esprit, égalité d'âme, pureté dans ses vues, modération dans ses désirs, inflexibilité dans ses devoirs, crainte de Dieu : voilà quels sont dans les princes les fondements nécessaires de l'amour et du respect paternel. Faute de ces vertus, que d'Absalons ingrats ! que d'Adonias ambitieux ! que d'incorrigibles Phinées ! que de factieuses Athalies, opprobres de leurs familles et fléaux de leurs Etats. Laissons tous ces noms odieux ensevelis dans le trouble et l'horreur de leurs siècles, hélas ! trop peu éloignés de nos histoires modernes pour n'en pas voir souvent retracées des images funestes. La piété du prince que nous pleurons n'a pas besoin de ces indignes ombres pour en avoir plus de lustre : vous en avez été vous-mêmes et les témoins et les panégyristes ; combien de fois l'avez-vous proposé pour modèle à vos enfants ! Combien peut-être parmi vous, dans une postérité nombreuse, ont souhaité d'en trouver quelques-uns aussi tendrement soumis et aussi inviolablement attachés ! combien, dans ce seul fils, ont jugé le bonheur domestique du monarque plus digne d'envie que toute sa grandeur et sa majesté royale ! Combien ont dit tout bas ce qui fut dit à Monseigneur, au camp de Philisbourg, lorsque, lisant une lettre du roi, il s'écria pénétré de tendresse : « Il faut avouer que j'ai le meilleur de tous les pères ! — Et le plus heureux, reprit un de ceux qui étaient présents : » en cela fidèle écho de l'Europe entière. Si cette affectueuse soumission a, d'une commune voix, mérité les éloges des hommes, pensez-vous qu'elle n'ait point attiré les bénédictions de Dieu ? et ne sera-ce, Seigneur, qu'en faveur des enfants de Jonadab que vous aurez prononcé cet oracle ? Parce que vous avez fait de votre cœur un cœur soumis et dévoué aux justes lois de votre père, je ferai de votre race une race sacrée, et de vos enfants les oints du Seigneur : *Pro eo quod obedistis præcepto Jonadab patris vestri... non deficiet vir de stirpe Jonadab stans in conspectu meo.* (*Jerem.*, XXXV, 18, 19.) Mais examinons toute l'étendue du mérite, avant que de jeter les yeux sur l'éclat des récompenses.

Je l'ai dit, et vous en demeurerez d'accord : la France a vu dans un même prince jusqu'où peut aller la tendresse d'un fils pour son père, et le respect d'un sujet pour son roi : tendresse et respect, vertus au sentiment même des sages, difficiles à concilier et faciles à se détruire. Qu'il est naturel dans le sein de la majesté, de se familiariser avec elle ; si près du législateur, de se croire au-dessus des lois, et de se jouer, pour ainsi dire, du tonnerre, quand on est accoutumé à l'entendre, à le suivre, à le porter ! Jonathas, ce prince fidèle, ne fut point exempt de ce reproche. Son avide ardeur pour les armes les lui fit prendre sans ordre et à l'insu du roi ; son inconsidérée faveur irrita contre David la haine du souverain, et son indiscrète piété pour ceux qui l'accompagnaient à jeun dans une marche pénible, le fit murmurer contre la pieuse loi du monarque. Nulle tache semblable dans la vie du prince que la France regrette. Aussi ardent que Jonathas pour la gloire, il l'attendit et ne la prévint jamais, content de faire dans une guerre plus paisible les essais de sa valeur. Encore combien de fois l'a-t-on vu interrompre le noble exercice de son courage, s'arrêter tout à coup au milieu de sa course, suspendre, différer, rompre les parties les plus engagées, dès que son devoir l'appelait auprès du roi ; plus sensible à l'honneur de lui rendre ses hommages, qu'au plaisir de remporter d'innocentes victoires. Aussi constant, mais plus heureux que Jonathas dans le choix de ses amis, il savait entretenir avec eux la liaison la plus tendre, mais jamais contre le gré ou l'inclination même du roi ; les plus aimés sujets de l'un étaient les plus chers favoris de l'autre, et l'éloge le plus éclatant et le moins suspect de ce respectueux discernement, est de voir encore dans les premières places de la cour, à la tête des armées, ici et sous nos yeux, dans le gouvernement d'une de nos plus belles provinces, ceux qui tenaient le premier rang de son estime et sa faveur. Maître non moins généreux, mais sujet plus soumis que Jonathas, s'il considérait les services qu'on rendait à sa personne, il estimait encore plus la déférence qu'on devait aux religieuses et sacrées ordonnances du roi. Il refusa constamment de demander grâce pour les réfractaires, quelque chers et fidèles qu'ils lui fussent d'ailleurs, et ne vou-

lut jamais signaler son crédit ni la bonté de son cœur au préjudice des sages et sévères lois portées par l'autorité suprême, pour réprimer la fureur et la licence des armes. Que peut-on imaginer de respectable dans un roi qui n'ait reçu de ce prince soumis un profond et constant hommage? Ses ordres? Il les recevait avec joie, il les exécutait avec fidélité, il les publiait avec éloge. Son nom? Il le faisait retentir dans les sièges et les attaques, pour encourager les troupes animées déjà par son auguste présence. Ses portraits et ses images? c'étaient là ses plus riches présents; au moins n'en trouva-t-il pas de plus précieux, pour reconnaître ceux dont l'avaient prévenu deux puissants électeurs de l'empire, jugeant que toute l'Europe avait pour le roi les mêmes sentiments que lui, ou du moins ne doutant pas qu'elle n'en dût avoir de semblables. Sa personne et sa présence? Près d'elle, il semblait chargé de tous nos hommages; pouvait-on le voir au pied du trône, sans sentir ce qu'il sentait lui-même pour la sacrée personne du roi, et sans demeurer épris, confus, pénétré de son respect pour la majesté royale?

Quelle idée les ambassadeurs remportaient-ils de la France, après avoir vu ce prince qui avait conquis leurs provinces et sauvé nos frontières, ce prince qui avait déconcerté leurs projets et surpassé nos espérances; ce prince dont toute la terre parlait, garder en présence du roi un silence plein de respect, paraître à la cour, tel qu'avait paru dans son camp les gouverneurs et les commandants des villes rendues à ses armes; confondre toutes ses qualités héroïques dans le seul caractère du plus parfait courtisan, et donner encore de nouvelles leçons de fidélité et de respect aux Français qui peuvent se flatter d'en donner aux autres nations de la terre. Ah! ils avouaient qu'ils avaient trouvé peut-être ailleurs autant de pompe, d'éclat, de magnificence, mais non pas une si merveilleuse subordination, une si noble dépendance; et ce spectacle leur rendait sensible la vérité de cet éloge donné par saint Grégoire à nos souverains; qu'autant que les autres rois sont élevés au-dessus de leurs sujets, autant nos rois le sont au-dessus des autres monarques. Nous-mêmes, nés et nourris dans cette humble soumission qui fait la sûreté et le bonheur des monarchies, l'avons-nous jamais estimée si légitime, si nécessaire, si glorieuse, que quand nous l'avons vue soutenue, accréditée, ennoblie par l'exemple d'un prince si soumis? et pouvait-on ne se pas faire honneur de la qualité de sujet reconnue publiquement pour le titre favori du dauphin de France? C'est ainsi qu'autrefois les Egyptiens et les Hébreux furent également frappés de la grandeur d'Israël, en voyant ce Joseph qu'ils avaient adoré comme leur maître, adorer lui-même Jacob comme son roi; et ce fut alors, Seigneur, que pour récompense de sa pieuse soumission, vous lui annonçâtes la gloire et la prospérité de sa famille, et que dans les enfants vous bénîtes par avance le père. Serons-nous surpris, témoins d'une égale fidélité, de voir en sa faveur renaître et éclater les mêmes bénédictions?

Mais allons plus avant et joignons à la fidélité du sujet et à la tendresse du fils la docilité du disciple. Ce n'est guère la coutume des grands d'avoir leurs enfants pour élèves : c'est beaucoup pour eux de savoir choisir des mains sûres et habiles pour les former; du reste ils leur abandonnent ce qu'ils ne devraient que leur prêter, et se reposent de tous les soins de l'éducation domestique, sur des leçons étrangères; leçons utiles et importantes, mais non pas les seules nécessaires; leçons dont l'enfance ne peut se passer, mais qui passent souvent avec la jeunesse; leçons qu'on peut appeler des préparations éloignées à de plus mûres et de plus solides connaissances. Le roi eut soin de procurer les premières à Monseigneur, mais il se réserva la gloire de lui donner les dernières; suivant l'exemple et la maxime de cet empereur chrétien qui ne voulait pas, disait-il, que son fils fût redevable à personne plus qu'à lui : *Ne plus alteri quam patri deberet*. Laissons donc les premières années que ce prince passa sous d'autres maîtres. Dans ces commencements il apprit à honorer son roi et à aimer les peuples; que pouvions-nous souhaiter davantage? Il y acquit de plus ce fonds de probité et de droiture amie de la vérité, et ennemie du mensonge, qui ne sait ni altérer ce qui est, ni feindre ce qui n'est pas, et incapable de séparer les paroles des pensées, dont elles doivent être naturellement les images; vertu qu'il a conservée sans tache jusqu'au dernier moment de sa vie et qu'il avait reçue dans toute sa pureté du plus zélé protecteur de la vérité, qu'ait porté notre siècle, feu M. de Montausier, nom respectable à toute cette province qui regarde comme un de ses plus nobles priviléges, d'avoir toujours été confiée à ceux à qui le roi confiait ce qu'il avait de plus cher, et d'avoir eu successivement pour ses derniers gouverneurs, ceux que le prince avait le plus près approchés de son fils : l'un pour lui enseigner à obéir, l'autre pour lui apprendre à commander, et celui que nous possédons, pour l'accompagner dans ses plus glorieuses journées. Venons à ces temps où l'âge et les forces permirent à Monseigneur d'entrer dans les projets du roi, et de commencer à marcher sur ses traces; avant sa quatorzième année, on le vit dans la Franche-Comté faire sous son père ses premières armes, suivre avec ardeur le cours impétueux que Dieu donnait alors à nos victoires, et étudier cette impérieuse rapidité que l'on eût cru inimitable, si dans ses conquêtes du Rhin il n'eût su depuis si bien l'imiter. Dans ces camps plus tranquilles, où le roi pour l'instruire et le former avant que de partir pour ses heureuses expéditions, changeait en divertissement les travaux de la guerre, il apprit à joindre la modération à la valeur, à ménager les membres de l'Etat et à être avare d'un sang d'autant plus cher à ses princes qu'il est plus prompt à se répan-

cre pour eux ; leçon dont il profita depuis en Allemagne, où brûlant d'impatience d'engager une action sanglante, il sut se vaincre en vainquant la passion du combat et l'amour de la victoire. A Mons, à Namur, dans ces siéges si fameux par la surprise des ennemis et la diligence de nos troupes, il prit cette impression d'activité guerrière, qui deux ans après traversa comme un éclair les plus vastes plaines, et parut tout à coup aux yeux de l'Europe assemblée : en un mot, rapprochez les campagnes du fils de celles du père, et vous reconnaîtrez aisément le maître dans le disciple.

Mais, quoi ! n'est-il donc pour nos princes d'autres vertus que les vertus militaires? et n'est-ce que pour elles qu'ils ont besoin d'exemples et de leçons? Que les autres souverains vantent leurs exploits, étalent leurs triomphes, se parent de leurs conquêtes, funestes succès de l'hérésie, ou fruits honteux de l'indigne alliance qu'ils ont faite avec elle? Nous vivons sous un règne dont la pureté de la foi et le zèle de la religion font l'ornement et la gloire : c'est pour elle que nous combattons, c'est en elle que nous espérons, et c'est le fils et le disciple de son généreux et presque unique défenseur que nous pleurons. Héritier présomptif du plus chrétien roi du monde, il prit possession par avance de son christianisme, comme de la possession la plus précieuse de la couronne : nul sous ses yeux n'osa l'attaquer ; l'impiété fut muette en sa présence, et l'irréligion, bannie et persécutée par le père, n'eut jamais le front de paraître devant le fils. Digne fils de celui qu'on nomme à bon droit le fils aîné de l'Eglise, il en maintint toujours les lois et en pratiqua constamment les rigoureuses observances, malgré les spécieux prétextes de l'amour-propre, parmi les délices de la cour, nonobstant la licence des armées, dans les jeûnes prescrits, fatigues, épuisement, lassitude, rien ne prévalait; secours, rafraîchissements, précautions, tout cédait à la loi de l'Eglise. Le vit-on, comme Jonathas, après de longues et pénibles courses, au milieu des forêts et des bois, porter une main avide sur le miel défendu? Et fût-il jamais besoin de lui dire, comme au fils de Saül : Prince, maudit est celui qui mange d'aujourd'hui ! *Maledictus vir qui comederit hodie* (I *Reg.*, XIV, 28) : rare exemple d'obéissance et capable de confondre bien des chrétiens, dont la santé est moins précieuse et la foi moins soumise ! Avec quelle fidélité rendait-il à Dieu les pieux hommages que tout chrétien lui doit aux premiers et aux derniers moments du jour ! Fidélité, vous le savez, qui lui sauva la vie, il y a peu d'années, dans une attaque imprévue qui l'eût enlevé dès lors à la France, si le temps de la prière, en différant celui du sommeil, n'eût rendu tout à la fois et le péril moins extrême et le secours plus présent. L'attention qu'il avait, dans toutes ses campagnes, à mettre hors d'insultes les lieux saints, son exactitude à se rendre les jours marqués, au divin sacrifice, le soin qu'il prenait sur cela de ceux qui étaient à sa suite, la sainte inquiétude et la crainte chrétienne qu'il avait qu'aucun d'eux n'y manquât, jusqu'à quitter son repos trois heures avant le jour, pour entendre la messe à la tête du camp dans le mouvement subit d'une marche précipitée; tout cela n'était-il pas le fruit salutaire, que disciple docile, il avait recueilli de la piété du roi, si zélé pour l'honneur des autels, si dévoué aux intérêts de la religion, et vraiment grand en tout ce qu'il a fait, pour l'étendre, l'affermir, la défendre.

Quelle sera la récompense d'une docilité si parfaite? celle que Dieu promit à Salomon, lorsqu'il lui dit : Fils de David, si vous en êtes le disciple, et qu'à vos vertus on reconnaisse son sang, les sceptres croîtront dans votre famille, et mes peuples viendront demander des rois à vos enfants. Celle dont le ciel couronna l'obéissance d'un autre Louis, fils de Philippe-Auguste, un des ancêtres du prince que nous pleurons, à qui Dieu, pour prix d'une fidélité semblable, assura, dit un de nos historiens, et fixa la couronne de France dans la postérité de son fils aîné saint Louis, sans compter les couronnes de Naples et de Sicile, échues contre toute apparence au plus jeune de ses fils. Celle, enfin, que mérite l'excellence de ses humbles vertus, soumission, dépendance; vertus, fondements des familles, colonnes des États, base du christianisme, mais vertus serviles et populaires au jugement des hommes, qui n'estiment et ne respirent que l'indépendance et l'autorité. Qu'eussent-ils pensé, ces hommes vains et superbes, s'ils eussent vu, dans un prince de nos jours, près de cinquante années d'obéissance et de docilité constante écoulées, selon leurs idées sans honneur, et ensevelies sans gloire? Justifiez donc, Seigneur, à leurs yeux, la vérité de vos promesses; renouvelez l'éclat de vos récompenses; confondez l'orgueil de notre siècle? et du fils le plus soumis faites-en le père le plus glorieux.

Que vois-je, en effet, et quel heureux événement! Guerres funestes, suspendez vos fureurs, peuples jaloux de notre gloire, mettez bas pour un temps les armes; que toute l'Europe tranquille réserve son attention à ce dénoûment imprévu! Traités de partage, projets de démembrement, chefs-d'œuvre de politique, cédez aux ressorts de la Providence; Dieu, qui tient entre ses mains les diadèmes et les cœurs des monarques, en dispose autrement que vous ne le vouliez et que nous n'osions attendre. Du sein d'une monarchie, dont les intérêts opposés et les armes ennemies nous avaient toujours malheureusement éloignés malgré nos plus étroites alliances, on vient offrir au dauphin de France vingt fois plus de couronnes qu'il n'a d'enfants, tous dignes de les porter : couronnes, quoique destinées aux enfants qu'on peut appeler les couronnes du père, ce sont les droits de sa naissance, et plus encore les fruits de ses vertus. C'est lui qui les cède et qui les fait

accepter; c'est lui qui, dépositaire fidèle des vœux de l'Espagne auprès du monarque de France et des princes de son sang, détermine la généreuse irrésolution de l'un, et l'héroïque indifférence des autres; c'est lui qui dit à ses enfants ce que Jonathas disait à David : Vous, vous régnerez sur Israël: *Tu regnabis super Israel* (I *Reg.*, XXIII, 17) : Et moi, je demeurerai dans le rang inférieur où m'a mis la Providence: *Et ego ero tibi secundus* (*Ibid.*); trop glorieux (ce furent les vives expressions de sa joie dans ses premiers transports), trop glorieux et trop content de pouvoir dire toute la vie de deux puissants monarques assis sur le trône : le roi mon père, et le roi mon fils! couronnes non pas prévenues par ambition, briguées par crédit, ménagées par intrigues, enlevées par surprise, assurées par la force, soutenues par des crimes. C'est la loi fondamentale d'un Etat qui en appelle à leur rang les maîtres légitimes : quoi de moins contestable? C'est un monarque mourant, qui, près de paraître devant Dieu, déclare ses héritiers présomptifs : quoi de plus authentique? C'est le consentement général des peuples qui reconnaît ses véritables princes : quoi de plus décisif? C'est le nouveau souverain qui, sans armes, sans trésors, et presque sans autre suite que celle de ses vertus, se met entre les mains de ses sujets, se livre à leur fidélité, se repose uniquement sur la bonté de sa cause et l'évidence de ses droits : quoi de moins suspect? C'est le ciel même, qui, contre tous les efforts humains, se déclare pour le juste possesseur opprimé par de nombreuses armées et de puissantes ligues: Quoi de plus miraculeux et de plus divin? Couronnes non plus ébranlées, chancelantes et menacées d'une chute prochaine. Le même dauphin, qui les a méritées par sa piété, les voit, avant que de mourir, affermies sur la tête de son fils, beaucoup plus encore par l'attachement de ses sujets que par les victoires et par la postérité, dont Dieu bénit son sang et ses armes.

De telles couronnes ne sont-elles pas de visibles bénédictions du ciel, et des présages d'une plus ample récompense? Nous pouvons donc, Seigneur, les offrir à votre divine majesté, pour la faire souvenir de ses anciennes miséricordes sur le prince pour qui nous vous prions; nous pouvons le montrer à ses peuples pour les animer à suivre ses exemples; nous pouvons enfin graver sur son tombeau, pour éterniser la mémoire de sa soumission filiale couronnée par l'éclatante élévation de sa famille aux premiers trônes de l'univers. Voyons sa bonté paternelle pour les peuples, récompensée par leur tendre et respectueux attachement à sa personne : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Rien de plus commun que les apparences de la bonté, mais rien aussi de plus frivole que leur récompense : des regards favorables disputés par une foule de concurrents empressés à les recevoir, quelques bienfaits échappés et payés sur-le-champ par des actions de grâce, des paroles obligeantes suivies d'applaudissements; voilà tout à la fois et le mérite et le fruit ordinaires de cette bonté superficielle qui donne tant de lustre à la grandeur. Ce n'est pas à ce prix que l'Ecriture met la bienveillance héroïque à laquelle elle promet et l'empire des cœurs, et la conquête des cieux. C'est une vertu solide, constante, à l'épreuve de tout, et qui coûte, dit saint Chrysostome, plus qu'on en pense à celui qui l'exerce. Elle règle tous ses devoirs, elle entre dans toutes ses fonctions, elle devient, pour ainsi dire, l'âme de sa conduite : telle était la bonté du prince que la France regrette. A la tête des armées, au milieu des villes, dans le sein de sa cour, toujours populaire, bienfaisant, généreux; qu'a-t-il reçu pour récompense? tout ce qui rend un prince heureux, en le rendant aimable : succès glorieux, sincères hommages, tendres et zélés services : n'est-ce pas là, Seigneur, ce que vous avez promis ici-bas aux princes débonnaires par cet oracle de votre sagesse; faites que la bonté préside à vos actions, et outre les éloges et les respects des hommes, vous aurez leur attachement et leur tendresse : *In mansuetudine opera mea perfice, et super hominum gloriam diligeris* (*Eccli.*, III, 19.)

Non, ce ne fut ni l'ennui d'obéir, ni l'envie de commander, qui fit prendre les armes au dauphin de France; de tels exploits auraient déshonoré ses vertus, et ne seraient que des vices heureux. Un plus noble motif lui apprit à combattre et à vaincre.

La ligue d'Augsbourg venait d'éclore; le ciel le choisit par les mains de son père, pour porter le premier coup à cette hydre naissante, et toute l'Europe vit avec quelle activité il s'en acquitta. Ni la crainte des fatigues ne l'arrêta dans le sein du repos, ni l'attrait du commandement ne lui en fit prolonger le glorieux exercice. Il vivait heureux et tranquille, et la France menacée de toutes parts l'appelle à son secours : il y vole. Point d'autre délai pour se rendre à sa voix, que celui de l'entendre; il vient, il ordonne, tout plie sous ses lois, ennemis et sujets, vaincus et vainqueurs, tout conspire à lui faire goûter les plaisirs que donnent aux jeunes héros les prémices de la victoire; et loin de s'endormir sur ses premiers lauriers, à peine se donne-t-il le temps de les compter. Il court en moissonner de nouveaux pour en couvrir la France contre l'orage qui s'apprête. La cour dont il s'éloigne sans peine, le camp où il paraît sans retardement, le soldat qu'il anime sans cesse, l'ennemi qu'il poursuit sans relâche, les villes où il triomphe sans y faire de séjour, admirent le feu qui le transporte et n'osent y résister. Heidelberg ouvre ses portes presque à son arrivée; Philisbourg, fameux autrefois par un siége opiniâtre de plus de quatre mois, malgré les incommodités continuelles d'une saison avancée, et la vigoureuse résistance d'une nombreuse garnison,

ne tient pas trois semaines : Manheim est la conquête de trois jours, Frankendal de deux, Spire, Worms, Openheim et trente autres forteresses suivent le rapide sort de la capitale. Le palatinat entier avec toutes ses forces cède à la rapidité du vainqueur : point de sage précaution qu'il ne prît, point de fatigues qu'il n'essuyât, point de place importante qu'il n'allât reconnaître, point de poste hasardeux qu'il ne visitât, point d'action périlleuse qu'il n'animât de sa présence, qu'il ne payât de ses largesses, qu'il n'honorât auprès du roi d'un fidèle et avantageux rapport.

Qui lui avait inspiré cette ardeur? qui la soutint si constamment dans ses autres campagnes? La vue des dangers de l'Etat; car pour ses propres périls, il les vit toujours d'un œil froid et tranquille, et ne craignant que pour nous, il fit souvent craindre pour lui. C'est le témoignage qu'ont rendu à sa valeur les ennemis de la France d'autant plus croyables en ce point, qu'ils ont moins d'intérêt de nous flatter. Souffrez que j'en rapporte un monument assez authentique, pour trouver ici sa place : je n'en changerai pas même les termes par respect pour une si glorieuse vérité. « Les Français, dit un général des armées de l'empereur, en écrivant l'histoire de ses campagnes d'Allemagne, les Français vinrent se ranger en bataille à la vue de notre camp : nous avions derrière nous Halbron, à droite et à gauche des bois impraticables, et devant nous une large ravine. Plusieurs petites troupes détachées vinrent nous reconnaître d'assez près pour se faire tuer : dans une je distinguai sans peine M. le dauphin, et je le fis remarquer. A ce moment j'aperçus à mes côtés un soldat qui le couchait en joue. Je levai promptement ses armes, et je lui dis qu'on devait respecter dans les périls la personne des princes. Le prince de Bade m'en remercia plusieurs fois; et j'eus le plaisir d'entendre les éloges que tous les généraux donnèrent à mon action. Qu'était-elle, Messieurs, cette action si louable, et si digne en effet d'un applaudissement universel? Un mouvement subit de la nature, qui, quoique dans un ennemi, ne put refuser sa vénération et sa tendresse à l'héroïque bonté d'un prince prêt à se sacrifier au service de l'Etat. Comment doit-on regarder l'auteur de ce fait mémorable? comme un heureux instrument des bénédictions du ciel, qui touché de la générosité d'un si bon prince, s'intéressait à sa sûreté, et veillait à notre bonheur; sur qui retombaient ces éloges et ces actions de grâces? Sur celui qui en était le principal objet, et de qui la vie précieuse heureusement conservée dans un si pressant danger, passait, au sentiment de tous les braves, pour un service public, dont l'Europe entière devait conserver le souvenir, et partager la reconnaissance. Puissent ces héros, nos ennemis et nos fléaux, mais dans cette occasion nos conservateurs et nos pères, recevoir la récompense de la justice qu'ils rendirent alors à la vertu! et s'ils vivent encore, puissent-ils bientôt se réunir au peuple, dont ils ont admiré et défendu le prince! Et vous, terres meurtrières, fatales à tant de grands cœurs! il est juste qu'en faveur de celui-ci que vous avez respecté, nous vous pardonnions tout le sang français, dont vous êtes arrosées depuis tant d'années : à Dieu ne plaise que je forme ici contre vous les mêmes vœux que fit autrefois David contre les montagnes funestes aux guerriers d'Israël, ni que je prie le ciel de suspendre sur vous ses rosées; qu'elles y tombent au contraire en abondance, pour amollir de plus en plus votre sein, et lui inspirer cette horreur de la guerre, qui vous fit alors trembler pour les jours d'un prince si généreux! après cela faut-il s'étonner si nos troupes, plus intéressées à sa conversation, étaient aussi plus alarmées de ses dangers? Si tout le camp frémit à Philisbourg, lorsque, trop exposé au feu du canon, il demeura quelque temps enveloppé dans un tourbillon de fumée et de poussière; si le plus fameux de nos ingénieurs le voyant près de lui dans des ouvrages avancés, se crut quelquefois obligé de lui faire violence et de se plaindre hautement que le fils, trop fidèle imitateur du père, suivait des exemples de valeur plus à louer, qu'ils n'étaient à imiter.

Ce n'était que dans ses propres risques qu'il ne consultait que son courage; s'agissait-il de l'intérêt commun, il n'écoutait plus que la voix de la patrie? Point d'autre preuve que le parti qu'il prit à Hailbron, devant ce même camp, dont un des généraux vient de nous faire une si affreuse image. Représentez-vous donc d'une part ces bois impraticables, ces abîmes profonds, ces forts escarpés, qui couvraient les aigles impériales; et de l'autre, un jeune lion qui vient fondre sur elles, à travers les éclats et les foudres. Plus l'entreprise est difficile, et plus la gloire du succès l'anime; il connaît leurs forces, et il sent son pouvoir; le péril du combat ne l'étonne pas; dès le premier abord, il a essuyé toute l'horreur de la mêlée; il craint peu les retranchements et les remparts; il en avait vu de plus forts dans le Palatinat, et il avait appris l'art de les forcer; nulle défiance sur la réussite; ses victoires passées, et l'ardeur présente de son armée, en sont d'heureux présages; qui peut donc l'arrêter? La respectueuse remontrance de nos généraux sur l'abondance du sang qu'il en allait coûter, et sur la faiblesse des avantages qu'on en pouvait attendre. Il est vrai, et je ne le désavouerai pas, qu'un coup d'œil échappé sur les palmes qui s'offraient à ses espérances, lui fit verser des pleurs qu'il ne put cacher; mais ce fut là tout ce qu'il donna à sa noble ambition : l'amour de la victoire eut pour gage ses larmes; et l'amour de l'Etat, la fermeté de son cœur. Il se plaignit à la vérité, car pourquoi dissimuler maintenant ce qui fut alors public? il se plaignit, dis-je, d'être cette année le seul général de France, dont les armes fussent sans éclat; mais cet éclat dont

il était jaloux, ne l'éblouit jamais assez pour lui faire perdre de vue ce qu'il devait à l'intérêt de la patrie. Seul, si vous voulez, il fut d'avis qu'on attaquât l'ennemi, quoi qu'il en dût coûter; pardonnons ce premier transport à son empressement pour la gloire : mais enfin il souscrivit au sentiment général, qu'il ne fallait pas, pour un stérile honneur, exposer l'élite de nos troupes; admirons dans ce généreux acquiescement, son attachement au bien de l'Etat.

Quelle en fut la récompense, Messieurs! une joie, une confiance, une nouvelle ardeur militaire dans nos troupes, toutes les fois qu'elles avaient l'honneur de le voir et de le suivre; c'est ce qui parut dans sa dernière campagne, sur les bords de l'Escaut. Là, la ligue percée des coups consécutifs que lui avait portés le bras toujours vainqueur du maréchal duc de Luxembourg, avait fait un dernier effort pour venger sa honte et réparer ses pertes par une entreprise d'éclat. Quatre-vingt mille hommes sur terre, et près de cent voiles sur mer menaçaient nos ports. Tout favorisait leur dessein; leurs routes plus courtes et plus faciles, les nôtres plus pénibles et plus longues; la carrière ouverte à leur course, la nôtre resserrée par des lignes et des retranchements; leur armée formidable et plus en état de prendre les devants par de nombreux détachements; la nôtre inférieure en nombre, mais supérieure en chefs. En un mot, l'ennemi comptait sur cent avantages, et le maréchal sur la seule présence de Monseigneur. Se serait-il trompé pour la première fois dans ses sages mesures et dans ses ressources toujours infaillibles? La suite le fit voir. Leur camp marche, et le nôtre vole; la terre tremble sous leurs pas, sous les nôtres elle disparaît : le dépit prête à leurs soldats des forces, et la confiance donne aux nôtres des ailes. Plus de quarante lieues pour une armée en moins de quatre jours! Quelle vitesse inouie! La postérité l'apprendra avec surprise; mais elle saura que Luxembourg ouvrait la marche, et que Monseigneur la fermait. Ce fut alors que se renouvela le prodige de cette marche triomphante des Israélites, où parut à leur tête une colonne de feu portant aux ennemis la terreur et la mort, et derrière eux un ange du premier ordre, inspirant au peuple de Dieu son ardeur et son zèle : *Angelus Dei abiit post eos, et cum eo pariter columna nubis.* (*Exod.*, XIV, 19.) Que faisait-il là ce génie tutélaire? Comme un aigle, dit l'Ecriture, voltige autour de ses aiglons, et les excite à voler, à son exemple; ainsi étendait il ses ailes sur son peuple, et le portait, pour ainsi dire, devant lui : *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans, expandit alas suas, et assumpsit eum.* (*Deut.*, XXXII, 11.) Tous prirent en effet l'essor, selon l'expression du prophète, sans se reposer; tous traversèrent rivières et montagnes, sans prendre haleine; tous coururent sans se lasser; tous firent les plus violents efforts, sans manquer de forces : *Assument pennas sicut aquilæ; current, et non laborabunt; ambulabunt, et non deficient.* (*Isa.*, XL, 31.) Point de plaintes que celles qu'ils se faisaient à eux-mêmes de leur lenteur; point de cris que des chants de joie; point de faim que le désir de la gloire; point de soif que celle de la victoire : ils l'eurent en effet sans combat, en l'arrachant par leur diligence, à l'ennemi prévenu, déconcerté, confus.

Cette marche, si fameuse de nos jours, l'étonnement de l'Europe et le salut de nos frontières, est-elle après tout plus honorable au prince qui la commandait que celle qu'il faisait, tranquille et désarmé, dans le sein de la France? Là, s'il ne veillait point à la sûreté de l'Etat, il en faisait au moins les délices. Au défaut de ces nombreuses armées, tous les cœurs volaient à sa suite; s'il ne voyait pas l'ennemi reculer devant lui les armes à la main, il voyait une foule de peuple toujours charmé de sa présence, se disputer l'avantage de l'approcher. Etait-ce admiration ou reconnaissance, inclination ou devoir, vénération ou tendresse? C'était tout cela, et quelque chose de plus : un transport subit, un ravissement populaire, une espèce d'enchantement public, qui fixait tous les esprits et confondait sur lui tous les regards. Rappelez et réunissez, s'il se peut, ces glorieuses réceptions de nos jeunes princes, qui servirent à consoler la France de la cession qu'elle venait de faire à l'Espagne, en lui montrant ce que le ciel lui avait réservé; ces acclamations de joie, ce concours universel, ce flux et reflux perpétuel de spectateurs empressés : à l'appareil près, que ne permet pas une entrevue fréquente et rapide? Tout ce qui se fit il y a peu d'années dans les provinces, au passage des enfants, se renouvelait chaque jour à la vue du père, dans le centre du royaume. C'était de là (vous ne le désavouerez pas, jeunes princes, plus jaloux de l'honneur paternel que de votre propre gloire), c'était de là qu'était venue cette attente réciproque, vous, que vous aviez conçue de l'affection des peuples, et celle que les peuples avaient conçue de vos bontés; attente qui, de part et d'autre, fut si bien remplie. Ils cherchèrent en vous celui qu'après le roi ils aimaient davantage. Quelle joie pour eux de le voir multiplié dans ses plus vives images! Vous cherchâtes en eux tout ce que vous inspirait la tendresse pour celui qui vous unissait au cœur et au sang royal. Quel plaisir pour vous d'entendre son nom et son éloge mêlés aux vôtres dans les applaudissements publics! En un mot, vous fîtes voir aux peuples le fruit de ses exemples, et les peuples vous firent goûter les fruits de ses vertus.

Dans quelle impatience était-on de le revoir après une courte absence! Que d'inquiétudes dans son éloignement! Quels triomphes à son retour! mais quelle consternation dans ses maladies? Toute la France ne semblait-elle pas languir avec lui? Goûtait-on d'autres plaisirs dans ces tristes mo-

ments que ceux que donne l'espérance? Que de vœux! que de prières! que de sacrifices! Ils montèrent autrefois jusqu'à vous, ô mon Dieu! et vous en fûtes touché. Nous vous demandions avec instance que le temps de son règne fût encore éloigné, mais que vous voulussiez à proportion prolonger ses jours; vous nous exauçâtes alors. Avons-nous manqué de reconnaissance? Ces mêmes temples, témoins de nos soupirs, n'ont-ils pas retenti de nos cantiques? L'encens ne brûla-t-il pas sur vos autels tandis que les feux allumés annonçaient au loin le retour d'une santé si chère? Ces réjouissances publiques à sa convalescence n'étaient-ce pas autant d'aveux solennels de votre bienfait? Hélas! dans un pareil accident nous nous promettions encore la même faveur, et nous vous préparions les mêmes actions de grâces. Avec quelle ardeur cette ville, toujours des premières à marquer à ses princes son inviolable attachement, eût-elle signalé son dévouement et son zèle? Zèle et dévouement où conspire la piété de tant de sacrés ministres, ses oracles et ses modèles; l'éclat d'une nombreuse et illustre noblesse, dont elle prend les sentiments; l'autorité de ses cours souveraines, son ornement et son appui; le choix toujours distingué des magistrats et des principaux chefs qui la gouvernent. Sous des guides si sages et si zélés, quels eussent été, ville fidèle, dans la conservation de ce prince, les témoignages de votre joie! Tels, sans doute, que dans vos justes regrets paraît, entre tous les autres, l'éclatant monument de votre douleur. Détournons, s'il se peut, nos esprits de ces tristes réflexions pour les appliquer à des vérités plus consolantes et plus capables de les instruire.

D'où venait au dauphin de France cet empire des cœurs? D'une oisive et stérile bonté, ou d'une bonté agissante et secourable? D'une affabilité politique, ou d'une charité chrétienne? De vaines démonstrations de bienveillance, ou d'un attendrissement sincère sur les membres affligés de l'Etat? disons mieux, sur ceux de Jésus-Christ? Souffrit-il jamais qu'on en éloignât aucun de sa présence? Fuyait-il, selon la coutume des grands, l'aspect des malheureux comme le poison de la félicité? Ne les voyait-il qu'à regret, et s'endurcissait-il à leurs larmes? Pour un misérable, avoir frappé ses yeux, c'était avoir touché son cœur; et, dans ces occasions, on ne connaissait plus la supériorité de son rang qu'aux excès de sa tendresse. Jusqu'où sa bonté ne l'a-t-elle pas souvent fait descendre? Vous le savez, Dieu des miséricordes! et ses abaissements charitables sont écrits dans le livre de vie. Que dis-je? Les peuples, témoins de ses bontés, en conservent chèrement les glorieuses traces; les pères les montrent à leurs enfants, et l'on entend encore dire dans les lieux où il a passé: Ici, dans des années stériles, on vit le dauphin de France environné de pauvres, s'arrêter au milieu d'eux, distribuer d'une main libérale de quoi soulager leur indigence, et partager avec eux, par pitié, leur pain de douleur, afin de conserver le souvenir et le sentiment de leurs misères. Là s'offrirent à ses yeux des orphelins abandonnés, dont il devint le père en leur procurant une éducation plus heureuse que leur naissance. Dans ce champ écarté, seul et sans suite, il aperçut un reste infortuné d'années et de misères. On avait renversé par hasard le fruit de ses travaux et des sueurs de son front. A ce spectacle, oubliant et plaisir et grandeur, il mit pied à terre, comme si le besoin eût été extrême ou la personne affligée son égale; de ses mains augustes il l'aida à relever son fardeau, et y ajouta pour adoucissement ses largesses. Non content d'un si prompt et si pieux secours, il lui ordonna de venir le lendemain recueillir une moisson plus abondante. Ainsi commençait dans la bouche des peuples l'histoire du dauphin de France: c'étaient là les traits qui l'avaient gravé dans leurs cœurs; voilà ce qui lui attirait cette foule d'admirateurs qui, tous épris de cet air de majesté mêlé de douceur, de cet heureux tempérament de grandeur et de condescendance, de cet accès si gracieux et si facile, s'en retournaient en s'écriant, comme cette reine, à la vue de Salomon: Ce que l'on voit de ses bontés passe tout ce que l'on en rapporte: *Major est... quam rumor, quem audivi*. (III *Reg*., X, 7.)

Ne pouvait-on pas encore ajouter avec elle: Heureux ceux qui sont attachés à son service, et qui jouissent à toute heure des heureux effets de sa présence: *Beati servi tui, qui stant coram te semper!* (*Ibid*., 8.) Sa bonté n'était point de ces bontés fastueuses qui cherchent toujours l'éclat, qui ne se produisent qu'au grand jour, et qui se dédommagent dans le particulier des charitables efforts qu'elles font en public. Tel qu'il paraissait à la tête des armées et au milieu des villes, tel il était dans le sein de sa cour. La prééminence de son rang, les droits de sa naissance, la proximité du trône, en l'élevant au-dessus de toutes les têtes non couronnées, ne lui firent jamais perdre de vue les plus basses conditions. Avec quelle douceur ménageait-il les moindres de ses domestiques; avec quelle charité entrait-il dans tous leurs besoins; avec quelle patience supportait-il leurs manquements et leurs défauts! Maîtres délicats et difficiles, que la moindre négligence irrite, ne seriez-vous pas confondus d'entendre dire aux plus anciens serviteurs du dauphin de France, que durant le cours d'un long service, dans les plus fâcheux contretemps, inévitables chez les grands, ils n'ont jamais ni vu le moindre signe de colère éclater sur son front, ni entendu le moindre reproche échapper de sa bouche? Ils souffraient eux-mêmes assez, disait-il alors, de leur propre confusion; et cette peine, qu'il ne pouvait leur épargner, parce qu'elle venait de leur repentir, il la soulageait au moins par sa douceur et son silence. Chez lui les services étaient toujours présents, et il n'oubliait du passé que les fautes commises. C'était assez d'avoir une fois été couché sur

l'état de sa maison pour n'être jamais effacé ni de son esprit ni de son cœur. La maladie, la vieillesse, en lui rendant ses officiers inutiles, les lui rendaient encore plus chers; infirmes, il en avait encore plus de soin que dans leur santé; usés et hors d'état de servir, il les conservait plus soigneusement que dans leur jeunesse; leur mort même, loin d'en ravir le souvenir, ranimait pour eux sa tendresse, et il payait encore dans les enfants les mérites déjà récompensés de leurs pères. Qui ne se crut heureux au service d'un prince dont la bonté était inaltérable et la protection héréditaire? Qui ne se fit à sa suite un plaisir de son devoir? Qui de ses officiers ne mit, je ne dis pas en sa grandeur ou en son pouvoir, mais en sa personne, toute sa confiance? S'ils l'ont portée trop loin cette confiance qui n'est due qu'à vous, ô mon Dieu! en l'appuyant sur un roseau fragile vous la leur faites bien expier par la désolation où les jette sa chute inopinée. A ce coup imprévu, leurs cœurs glacés, leurs sens interdits, leurs pas égarés, leur dispersion, leur silence, leurs larmes, marquent assez qu'ils n'aimaient en lui que lui seul; qu'ils mesuraient la durée de ses jours sur l'étendue de leurs désirs, et que, sans cesse occupés à bénir le jour de sa naissance, ils avaient oublié qu'il était mortel comme les autres hommes. Fatale illusion du cœur humain, toujours ingénieux à se flatter, trop prompt à espérer, trop lent à craindre pour ce qu'il aime! A quels périls n'avez-vous pas exposé un prince si cher à la France? Grâce à vos bontés, Seigneur, toujours favorable à ceux qui les imitent, vous avez paru prévenir les funestes suites de cette aveugle tendresse et prémunir un si bon maître contre le trop crédule espoir de ses domestiques. Si vous n'avez pas voulu lui épargner, non plus qu'à plusieurs justes, la surprise de la mort, au moins l'avez-vous placée dans un moment favorable; vous avez en sa faveur rapproché le temps de la justice et celui de la miséricorde; teint encore du sang de Jésus-Christ, vous l'étendîtes sur sa croix, et, dans les premiers temps de sa douleur, vous savez avec quelle soumission il se mit entre vos mains; si la joie trompeuse d'un soulagement peu durable ralentit sa ferveur, au moins les derniers regards de ses yeux mourants, les derniers mouvements de ses mains suppliantes, les derniers gémissements de son cœur expirant vous ont demandé la grâce de la pénitence. Vous ne l'aurez pas refusée, Seigneur, à celui dont vous vous êtes servi si souvent pour la procurer à de plus grands pécheurs. Vous vous serez souvenu du zèle qui l'intéressait à la mort chétienne de tous ceux qu'il savait être en danger à la cour ou dans ses armées. Vous n'aurez pas surtout oublié l'heureux succès que vous donnâtes à sa piété dans l'éclatante et sincère conversion d'un des plus braves officiers de nos troupes. Frappé d'un coup mortel à Philisbourg, il mourait esclave opiniâtre de l'erreur de ses pères. Avis, remontrances, instructions, tout était inutile. Le prince, toujours sûr des cœurs dès qu'il paraissait à la tête d'une entreprise, vint à bout de celle-ci, la plus difficile et la plus belle de ses conquêtes. Ses caresses et ses bienfaits furent en cette occasion les amorces de la grâce; le mourant fut touché des tendres soins qu'il prit et de sa vie et de son salut, abjura l'hérésie, reçut son Dieu auteur de sa foi. Il mourut en louant les divines miséricordes et les bontés d'un prince auquel il devait, disait-il, le plus heureux jour de sa vie. O Dieu! si fidèle à récompenser ici-bas toutes ses vertus, auriez-vous manqué d'accorder, à cette attention charitable aux besoins pressants des âmes, des ressources secrètes de salut? Couronnez donc, Seigneur, votre ouvrage; ouvrez à nos soupirs et à nos larmes les portes du ciel, fermées peut-être encore à ses taches; lavez-les toutes dans le sang de votre Fils. Il va vous être offert par les mains d'un pontife selon votre cœur, et qui, dans les pénibles fonctions du sacré ministère, ne respire que le salut des âmes et votre gloire. A son sacrifice, réunissez, chrétiens, vos attentions; vous trouverez dans la victime qui va s'immoler de quoi vous consoler et vous instruire; ses exemples ne nous prêchent qu'obéissance et charité, et ses divines leçons nous apprennent que c'est à l'onction de la douceur et à l'humilité de la soumission qu'est promis ce véritable repos qui ne se trouve que dans les tabernacles éternels. Ainsi soit-il.

II. ORAISON FUNÈBRE

DE LÉOPOLD, DUC DE LORRAINE.

Corona aurea super caput ejus : expressa signo sanctitatis et gloria honoris. (*Eccli.*, XLV, 14.)

Sa couronne, formée de l'or le plus pur, porte le symbole de la piété et le lustre de sa dignité.

La voilà donc cette couronne si auguste! la voilà tombée de dessus la tête du souverain, qui l'avait relevée avec un nouvel éclat! la voilà devenue le trophée de la mort, qui nous enlève ce restaurateur de la souveraineté de ses pères, au milieu de ses années.

Grand Dieu! de quels coups frappez-vous un peuple qui n'a reçu de vous, ni de plus fort attachement que pour ses princes, ni de plus beau présent que des princes dignes de tout son attachement.

Il s'était attendu, ce peuple si zélé pour ses souverains, au bonheur de vivre sous les lois d'un héros à qui celui que nous pleurons devait le jour.

Mais votre providence en refusant cette grâce à des sujets si fidèles, leur fit trouver un dédommagement. Ils eurent enfin la consolation de posséder Léopold, et encore celle de posséder par les soins de ce prince reconnaissant, du moins les cendres de Charles V, et de mêler leurs larmes à celles du fils dans les honneurs qu'il rendait tous les ans à la mémoire de son auguste père.

Hélas! ils ne prévoyaient pas que cette première pompe funèbre, dans l'espace de trente ans qu'a duré son règne, dût se re-

nouveler presque chaque année avec de nouveaux sujets de larmes; et qu'une partie d'une postérité si nombreuse, enfants et petits enfants, malgré l'inégalité de l'âge, se trouverait bientôt réunie dans l'égalité du tombeau.

Mais le chef restait alors; et sous ses yeux croissaient encore des élèves qui répondaient à ses soins et qui passaient même ses espérances.

Léopold n'est plus; ses peuples ont perdu leur père, et ses enfants leur modèle. Où chercher donc leur consolation, que dans le souvenir de vos faveurs, ô mon Dieu, et dans l'espoir de vos miséricordes?

Vous l'avez choisi pour reprendre et pour soutenir la couronne de ses ancêtres. Il l'a reprise et il l'a soutenue en y ajoutant même une nouvelle splendeur : *Corona aurea super caput ejus.*

Vous l'aviez fait prince chrétien et prince souverain, pour en allier les devoirs et pour en remplir les obligations : il a répondu à vos desseins en unissant sous la couronne, la piété à la grandeur souveraine : ***Expressa signo sanctitatis et gloria honoris.*** Les qualités du souverain ont illustré la piété du prince chrétien : *Gloria honoris* : Premier point, et la piété du prince chrétien a sanctifié les qualités du souverain : *signo sanctitatis :* second point. C'est sur l'union constante de ces deux sacrés caractères marqués par vous-même, Seigneur, pour des signes de prédestination, que nous venons ici devant vous, répandre avec confiance nos vœux et nos larmes en faveur de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Léopold, duc de Lorraine et de Bar, roi de Jérusalem.

Prince à jamais respectable ! qui ne pûtes durant la vie souffrir le moindre éloge, surtout des ministres de l'Evangile, et qui regardiez, disiez-vous, comme des blasphèmes dans leur bouche, les louanges de l'homme mêlés aux oracles de Dieu! Ce n'est point un vain panégyrique que je viens, malgré vous, vous offrir après la mort. Je craindrais que votre voix ne s'élevât de ce mausolée; et ne me reprochât une désobéissance, pardonnable après tout à l'amertume de la douleur, et plus encore à la justice de la reconnaissance.

C'est une simple sollicitation de prières que je viens faire pour votre âme, en représentant dans votre caractère cette heureuse union des qualités du souverain avec la piété du prince chrétien. Union qui a fait la gloire de votre règne, et la félicité de vos sujets.

PREMIÈRE PARTIE.

La piété brille sur les têtes couronnées; c'est là qu'elle paraît avec plus d'éclat. Les hommages que lui rendent les souverains, sont et plus nobles et plus purs que ceux des autres hommes; plus nobles, parce que leurs rangs étant plus élevés, leurs respects sont aussi plus éclatants; plus purs, parce que leur volonté étant plus indépendante, leur soumission est aussi plus méritoire.

Mais quand toutes les qualités, qui peuvent rendre un souverain recommandable, s'unissent à la piété, l'accompagnent, la signalent, la couronnent; c'est alors qu'elle est au comble de sa gloire, qu'elle devient proprement souveraine, et qu'elle force l'impiété même à la respecter.

C'est ce que nous avons vu sous le règne de Léopold. Dieu qui l'avait choisi pour régner sur les états de ses ancêtres, et pour y faire régner avec lui la piété, voulut la rendre plus respectable, en rendant plus respectable le souverain. La Providence prit soin de rassembler dans sa personne tous les présages qui peuvent annoncer un règne également illustre et chrétien : la splendeur et la sainteté de l'origine, le miracle et la gloire de la naissance, la religion et la majesté de l'éducation, la noblesse et la bonté du caractère, la piété de l'héroïsme des premières actions; et, pour comble de faveurs, la grandeur et la bénédiction de l'alliance. Quels pronostics d'un heureux avenir, ou plutôt quelles assurances !

Fallait-il d'autre garant de ce que la religion et le monde devaient attendre de Léopold, que le sang même qui coulait dans ses veines? sang de l'auguste maison de Lorraine. Sang aussi distingué par la pureté de sa foi, que par l'antiquité de son origine, sang à qui les autels sont aussi redevables que les trônes; sang aussi fécond en protecteurs de l'Eglise, qu'en souverains des états; sang en un mot, dont on peut dire ce qu'un historien sacré a dit du sang d'un héros des premiers siècles, qu'il réunit en sa faveur l'admiration du monde profane, et l'amour du monde chrétien : ***Habet in eo Respublica, quod admiretur, et Ecclesia, quod diligat.*** Glorieuse succession, que Léopold recueillit en naissant, d'un duc conquérant et d'une reine duchesse! Les nommer l'un et l'autre, c'est nommer à la fois et la grandeur et la piété. Le grand Charles, plus grand encore par sa religion, que par sa valeur; et la pieuse Eléonore, digne épouse d'un grand capitaine, et digne sœur d'un grand empereur. Quelque part qu'on jette ici les yeux, que voit-on? que des vertus royales unies à des vertus chrétiennes; et de cette union que pouvait-il naître? que la piété d'un prince chrétien illustrée par les qualités du souverain.

Le miracle et la gloire de sa naissance n'étaient pas un moindre préjugé du lustre que son règne devait donner à la piété. Quel relief en effet ne promettait pas au culte de Dieu un prince qu'on pouvait appeler en naissant, un enfant de la prière et un élève de la victoire; un don du ciel également accordé et aux vœux d'une auguste mère suppliante, et aux mérites d'un père saintement guerrier, et vrai héros chrétien? Je ne dis rien ici qui ne soit attesté par des monuments publics. Temple fameux dans la Souabe! temple si magnifiquement bâti et si richement fondé par la reconnaissance d'Eléonore, au lieu même où elle avait senti tressaillir dans son sein le fruit précieux de ses désirs! Et vous, fêtes célèbres dans tout le monde chrétien! Fêtes consacrées au souve-

nir de ces glorieuses journées où Charles vainqueur fut surnommé par les Ottomans mêmes, l'*Invincible!* vous immortaliserez Léopold, en apprenant aux siècles à venir et la part qu'eut le ciel à sa naissance, et les applaudissements que donna la terre à ses premiers soupirs. Mais nous, devons-nous être surpris et de ces solennités saintes qu'il a établies dans sa cour en l'honneur de l'immaculée conception de la mère de Dieu, et des magnifiques autels qu'il a dressés dans cette ville à la mémoire de l'apôtre des Indes? Marie était sa mère, dont il tenait la vie, et Xavier son patron, à qui, jeune encore, il dut sa conservation; un prince marqué par tant de prodiges, pouvait-il ne pas être le prodige de son temps?

L'éducation répondit à la naissance. La majesté concourut avec la religion à former dans ce disciple docile et le cœur du prince chrétien, et l'esprit du souverain. Je sais qu'il fut mis de bonne heure en mains vertueuses et habiles, ne leur dérobons point l'honneur d'avoir eu part à ce grand ouvrage. C'est une justice que leur doit, et que leur a déja rendue la reconnaissance publique. La Lorraine retentit encore des acclamations qu'elle a données à leurs heureux soins. Elle n'oubliera jamais surtout ce grand homme, l'ange tutélaire de Léopold; grand homme dans l'exécution; ange pour le conseil; bon en paix, comme en guerre; aussi sage ministre que brave général. Mais après tout, c'est au souverain Moteur que les astres doivent et les mouvements qui les règlent, et les intelligences qui les gouvernent. Il en est de même des jeunes princes élevés près du trône. L'astre naissant de la Lorraine eut pour première sphère la cour impériale, et pour prémier modérateur un auguste et religieux empereur. De là quel accord de majesté et de religion! tel que l'univers entier l'admire encore aujourd'hui dans la sacrée majesté qui règne si glorieusement dans l'empire; reste unique de trois dignes élèves, que forma lui-même sous ses yeux le fameux empereur Léopold avec la même attention et la même tendresse; deux fils empereurs, et l'aîné des princes ses neveux, qui fait le sujet de nos larmes. Une éducation si majestueuse et si chrétienne, jointe à un noble et heureux naturel, pouvait-elle produire un autre caractère que celui que nous avons admiré? Un esprit également vif et solide; pénétrant et appliqué; orné de sciences, et attentif aux affaires; laborieux sans fatigue; brillant sans affectation; éminent sans vanité; un cœur droit, généreux, fidèle à ses devoirs, ennemi de l'imposture, zélé pour la justice, insensible à la flatterie, et tendre à la piété; une mémoire heureuse, qui sans autre culture que celle des premières années, lui tint lieu depuis d'expérience consommée; fit admirer sa conversation aux gens les plus habiles, enrichit ses lettres et ses écrits de réflexions aussi curieuses et aussi belles, qu'utiles et édifiantes; lui rendit naturel et familier l'usage de plusieurs langues mortes, ou étrangères; un air héroïque et populaire, qui excitait la curiosité, et remplissait l'attente; un talent de représenter qui imprimait le respect, et attirait la confiance; un genre de s'exprimer qui approchait de l'oracle; et surtout une manière d'obliger, qui était un second bienfait. La moindre de ces qualités dans un prince est un don visible du ciel, et leur assemblage, tel que nous l'avons vu, un vrai miracle de la grâce.

Les âmes privilégiées se font bientôt connaître par des actions d'éclat, dès que l'occasion s'en présente. La Providence eut soin d'en ménager à Léopold; et qu'y vit-on éclater? la piété et l'héroïsme. Non, ce ne fut ni l'ennui d'obéir, ni l'envie de commander, ni l'ardeur de vaincre, qui fit prendre sitôt les armes à ce jeune héros dans le feu de la jeunesse. Ces motifs vicieux étaient exclus de son cœur par des vertus héréditaires. Digne fils d'un conquérant, mais d'un conquérat chrétien, s'il était né dans les triomphes, s'il avait crû parmi les victoires, c'étaient des victoires et des triomphes dont la religion recueillait et l'honneur et le fruit. Voilà le précieux patrimoine que lui laissa un père belliqueux, en le laissant à peine âgé d'onze ans; quelle perte, hélas! pour la religion: et en apparence quelle ressource! peuples infidèles, ennemis des chrétiens! ne vous en prévalez pas: Léopold ne tardera guère de vous faire sentir qu'il est héritier de la valeur, aussi bien que de la piété paternelle. Je le vois au premier bruit d'une guerre sainte, emporté par une ardeur bien supérieure et au feu de l'âge, et à l'aiguillon du sang; je le vois voler au secours de la religion menacée. Ni les délices d'une cour impériale qu'il abandonne, ni les tendresses d'une reine mère dont il s'éloigne, ni la fatigue des pénibles marches auxquelles il n'est point fait, ni l'horreur des périls inévitables où il court, rien n'arrête son rapide essor, dès que la cause de Dieu l'appelle; il prend pour conseil son courage, ses Lorrains pour compagnons, pour drapeau son nom, et son zèle pour guide. Qui est-ce qui l'anime? Qui est-ce qui l'instruit? Qui est-ce qui l'arme? Qui est-ce qui l'aguerrit? La piété. Voyons l'héroïsme.

Ce fut à la sanglante journée de Themisvar qu'il parut tout entier. L'aile droite de l'armée impériale était commandée par le maréchal de Carlinford. Son illustre élève, sous les ordres du général Heister, commandait à la gauche, où était le fort du choc. L'infanterie chrétienne y fut si maltraitée, et le désordre y était si grand, que tout semblait désespéré. Le duc seul, le duc de Lorraine, au milieu de la mêlée, comme un aigle à travers les foudres et les éclairs, perçait jusqu'au centre du croissant; et quoiqu'il eût vu tomber ce qu'il y avait de plus brave à ses côtés, quoiqu'il fût démonté lui-même, son courage redoublant avec le danger, il allait faire mettre pied à terre à ce qui lui restait de troupes pour enfoncer les bataillons ottomans. Il y aurait péri sans doute, si la prudence des généraux, charmés de ces essais de conduite et de valeur qui promettaient au monde chrétien un grand capitaine et un

fils semblable au père, ne l'eût dégagé d'un gros d'ennemis, et d'un tas de mourants et de morts. Oublierez-vous jamais, peuples si zélés pour vos maîtres, et n'apprendrez-vous pas à vos enfants le signalé service que vous rendirent dans cette action les premiers chefs de l'armée chrétienne, en sauvant de tant périls une tête si chère à votre repos et votre bonheur? Et vous, ô Dieu de miséricorde, auriez-vous oublié dans vos plus redoutables jugements, et n'auriez-vous pas trouvé écrit dans le livre des justes le généreux sacrifice que ce héros de dix-sept ans vous fit alors mille fois de son sang et de sa vie? *Nonne scriptum est hoc in libro justorum?* (*Jos.*, X, 13.)

Passons le reste de ses exploits, non qu'ils lui soient moins glorieux, ou qu'il y ait reçu moins d'éloges; mais il exerçait alors sa valeur et ses armes contre un royaume chrétien dont il avait acquis déjà l'admiration, et j'ose dire, la tendresse. La paix se fit. Paix à jamais mémorable dans les fastes de Lorraine, et par le recouvrement d'un souverain, et par l'acquisition d'une souveraine, dont l'heureuse union assurait les Etats et relevait la couronne. Gage infaillible d'un règne également illustre et chrétien : la grandeur et la bénédiction de l'alliance.

Qu'est-il besoin ici que je parle? Parlez pour moi, peuples affligés; d'où vous viennent ces adoucissements et ces ressources dans le tristesse où vous êtes plongés, et dans l'accablant événement qui vous consterne? Qu'est-ce qui vous soutient et qui nous ranime encore, après la perte d'un maître dont la vie faisait votre bonheur, et dont la mort fait votre calamité? Qu'entendons-nous tous les jours dans les expressions naturelles de vos fidèles sentiments? Des regrets de ce qui n'est plus, entrecoupés de vœux pour ce qui vous reste; des éloges du règne passé, mêlés d'acclamations au gouvernement présent; des mouvements successifs de douleur et de consolation, d'abattement et d'espoir, de plainte et de reconnaissance Hélas! dites-vous dans l'effusion de vos soupirs et de vos larmes, après avoir goûté, trente ans durant, dans les temps les plus difficiles, les plus chères faveurs du ciel, la paix, la prospérité, l'abondance; où en serions-nous, si Dieu ne nous avait laissé de quoi perpétuer et renouveler même ces dons de sa bonté? Que nous servirait d'avoir eu un souverain sous lequel nous vivions heureux et paisibles, si nous n'avions dans son auguste fils un successeur de ses vertus; mûr aussitôt que lui pour le trône; digne, à son exemple, de la couronne avant que de l'avoir portée, élevé dans la même cour avec le même succès, reconnu enfin, et préconisé comme lui par les suffrages unanimes de l'Europe entière? Qu'aurions-nous fait dans son absence, si nous n'avions trouvé pour supplément, dans la dépositaire légitime de l'autorité souveraine, fille de héros et de rois très-chrétiens, un caractère royal et un mérite héroïque; pénétration d'esprit, droiture de cœur; sagesse de conduite, fermeté d'âme, qui lui fait sacrifier au bien public, et à ses devoirs, sa tendresse et ses douleurs? Daigne le ciel lui rendre les attentions qu'elle nous donne! veiller à sa conservation comme elle veille à notre tranquillité! et ce qu'elle fait de bien à son peuple chéri, le payer au centuple à sa postérité florissante! Reste précieux de quatorze merveilles de leur âge, princes ou princesses qu'elle a donnés à la Lorraine, pour appui sur la terre et pour protection dans le ciel: n'est-ce pas là ce que vous répétez chaque jour? Et qu'est-ce que ce langage public? Un aveu solennel de l'éclat que donnait à la piété de Léopold la grandeur et la bénédiction de l'alliance.

Ce ne sont encore là que les prémices d'un règne heureux. Venons au règne même, et admirons les qualités du souverain

Né, de l'aveu des plus grands maîtres, pour la guerre; élevé dès la fleur de sa jeunesse dans les armes; dressé par les mains mêmes de la victoire au siége et aux combats, l'intérêt de son Etat, l'amour de son peuple, le goût qu'il avait de la vraie gloire, le rendirent pacifique, et firent de son règne un règne de sagesse, de bonté, de magnificence; qualités royales qui ne servirent qu'à rendre sa piété plus respectable aux yeux de l'univers.

Si le règne de Léopold fut l'ouvrage de la paix qui le rétablit dans ses Etats, on peut dire que le règne de la paix qu'il a maintenue dans ses Etats, au milieu des fureurs de la guerre, fut le chef-d'œuvre de sa sagesse. Ainsi en ont jugé les cours étrangères qui, par la bonne intelligence qu'il a toujours conservée avec elles, malgré la contrariété de leurs prétentions, et l'incompatibilité de leurs intérêts, l'ont regardé, d'un commun accord, comme un des plus sages politiques de son temps. Ainsi en avez-vous jugé vous-mêmes, vous qui avez vu de plus près, et sa délicatesse à vous ménager tous les esprits, et son adresse à vous gagner tous les cœurs. Ainsi en jugera la postérité, qui décide du mérite des souverains, sur la difficulté de leurs entreprises, et sur le succès de leurs desseins. Quelle surprise! en effet, quand on lira dans l'histoire que tandis que la discorde divisait toute l'Europe, la Lorraine était l'asile de la paix. Quel étonnement, quand on verra sur la carte du théâtre de la guerre que, dans des Etats situés entre deux puissances désunies, de part et d'autre fondait l'orage, ici régnait la sécurité; que dans les lieux circonvoisins la moisson était incertaine, ici la récolte toujours assurée; que partout ailleurs il n'y avait que pillages, meurtres, incendies ou alarmes; ici calme parfait, douceur et repos. Mais quelle admiration! quand on reconnaîtra pour conservateur de cette heureuse tranquillité, un souverain, guerrier d'inclination, pacifique par raison, vainqueur de ses penchants, et maître de soi-même; sans aversion comme sans partialité; neutre en héros, par attachement à son Etat, et par amour pour son peuple; également af-

fable et caressant pour tous les étrangers; le premier à louer les belles actions, de quelque côté que tournât l'avantage; zélé à réprimer les moindres saillies échappées contre l'un ou l'autre parti; attentif à ne donner ni d'ombrage aux puissances voisines qui observaient ses démarches, ni de soupçons aux puissances éloignées qui se reposaient sur sa bonne foi; digne enfin, que les unes et les autres, charmées de sa conduite, l'aient assuré, en cas de guerre, de la paisible possession d'une entière neutralité.

Telle était l'idée que l'on voit au dehors de la sagesse de son gouvernement; au dedans, que de monuments authentiques et durables d'une administration attentive et à l'honneur de la couronne, et au bonheur des sujets! Si nous jetons les yeux sur la sphère de la Lorraine, nous en voyons les bornes reculées sous le règne de Léopold, et de nouveaux domaines unis, ou substitués aux anciens domaines de ses pères; les principautés de Lixheim et de Commercy; les comtés de Falckesteim et de Ligny; les baronies de Fénétrange et d'Ancerville; sans compter dans la Silésie le duché de Teschen, obtenu pour indemnité provisionnelle du duché de Monferrat. Que de nouveaux fleurons de la couronne! Si nous en considérons les sujets, nous admirons les prodigieux accroissements et des familles et des fortunes; tant de lieux peuplés, autrefois déserts! tant de terres fertiles, auparavant incultes! Les bourgades changées, ce semble, en autant de villes! de nombreux villages, où se rencontraient à peine il y a trente ans quelques chaumines! Tout le pays par sa culture et son travail, en état de se passer des secours étrangers! Que de nouveaux avantages pour les sujets! A qui en sont-ils redevables! A un habile et sage souverain, qui faisait son occupation de leur bonheur; ménageait leurs intérêts particuliers, comme ses propres intérêts; ingénieux à exciter leur émulation, et à favoriser leur industrie; indulgent à tolérer leurs priviléges, et leurs usages, dès qu'ils ne se tournaient pas en abus, ou en déréglements; assidu à écouter les plaintes, exact à rendre la justice; régulier à tenir ses conseils, docile à se rendre au meilleur sentiment, fût-il contraire au sien; et dans ces occasions, quoique rares, faisant honneur au discernement des autres, de ce qui avait pu échapper à sa pénétration.

De pareils traits de sagesse dans l'art du gouvernement politique autorisent l'empire de la piété dans l'exercice du pouvoir souverain. Quel spectacle plus digne du ciel et de la terre, que de voir qu'un prince adoré au dedans, applaudi au dehors, universellement reconnu pour une des meilleures têtes de l'Europe, regardât comme son principal devoir, le soin de faire honorer et servir Dieu dans toutes les terres de son obéissance; qu'il secondât dans ce dessein le zèle des premiers pasteurs, et l'appuyât de son autorité souveraine; qu'il enchérit même par une religieuse émulation, sur leurs désirs de piété, et sur leurs vues de religion; et que, sans jamais porter la main à l'encensoir, il fût le premier à porter son encens à l'autel et à le mêler à celui de son peuple; parlons sans figure, que Léopold dans la plus haute estime, et la plus grande réputation parmi les souverains, se soit fait le ministre des ministres de l'Eglise; qu'il ait soutenu leurs mandements de ses édits, sur le respect des lieux saints, et sur la sanctification des fêtes; que dans l'embarras des plus importantes affaires, il soit entré dans tous les détails nécessaires aux réglements des mœurs; que par un attachement au culte divin, dont nous ne voyons pas d'exemples dans l'histoire des Constantin et des Théodose, il ait, de concert avec les ordres religieux, établi nuit et jour dans sa capitale une succession continuelle de prières publiques. Qu'y a-t-il de plus édifiant? Que pouvait désirer de plus éclatant le plus pur christianisme? Que pouvait en penser la plus soupçonneuse politique? Que pouvait y trouver à redire la critique la plus maligne? Ce sont, disait-on, ce sont des lois d'un prince respectable, et respecté de tout l'univers; lois aussi sages que son esprit, aussi pieuses que son cœur; ainsi gouverne la sagesse, ainsi règne la piété.

La piété d'un prince a-t-elle moins d'éclat, quand son règne est un règne de bonté? Autre qualité propre d'un souverain. Je sais que cette qualité, tout héroïque qu'elle est, n'est pas irrépréhensible; et que, favorable aux vertus, elle est sujette à des défauts. Je ne dis pas que Léopold en ait été exempt; ni que la louange qu'il mérite, et que l'Ecriture même accorde aux princes bienfaisants, d'avoir su donner, et donner en prince, n'ait pas besoin de quelque apologie : *Dona largitus est juxta magnificentiam principalem.* (*Esth.*, II, 18.) J'avoue que, comme l'inclination qu'il avait de faire du bien n'avait point de bornes, elle passait souvent les règles, et se dérangeait plutôt que de se refuser; je conviens encore que sa générosité, pour trop embrasser, ne pouvait pas toujours à temps satisfaire; et que, de peur de manquer l'occasion présente d'obliger, elle différait quelquefois de remplir l'obligation pressante. Je reconnais enfin, qu'outre ses libéralités immenses au dedans, il y en avait d'autres au dehors, et sans doute de plus grandes. Souffrez que par respect, je les passe sous silence. L'auguste caractère des têtes couronnées sur lesquelles elles se sont répandues dans le temps de leurs malheurs, l'inviolable sceau du secret qui les a tenues, autant qu'il était possible, cachées aux yeux du public, ne nous permettent pas de les publier, même après sa mort. Voilà les plaintes qu'on a lieu, ce semble, de faire aujourd'hui de la bonté d'un prince, à qui la postérité rendra d'éternelles actions de grâce. Jugez de la vérité des éloges que je lui donne par la sincérité des aveux que je vous fais.

Mais après tout, serait-il possible, ô Dieu

de miséricorde! que ces excès de bonté le retinssent encore sous le bras rigoureux de votre justice? Se pourrait-il faire que cette profusion de bienfaits qu'il s'est mis en état de réparer par de sages arrangements; mît un obstacle à la jouissance de son bonheur? Est-il croyable que vous n'ayez nul égard ni aux circonstances des temps où vous l'aviez placé, ni à la multitude des devoirs que vous lui aviez imposés? Devoirs du sang envers ses proches, et ses plus proches, dont il a eu pour charge l'établissement, et les dettes pour héritage. Devoirs du rang envers ses égaux, princes et souverains comme lui, qu'il n'a pu voir sans une compassion effective dans les derniers désastres. Que d'objets ruineux pour un bon cœur! ou plutôt, pour un grand cœur, tel que celui de Léopold, que d'occasions précieuses! S'il n'en a laissé passer aucune, que lui ait fournie la Providence; s'il s'est cru obligé de s'y offrir, et de s'y livrer par humanité, par religion, par honneur, par conscience; si dans le concours des devoirs généraux, avec ces devoirs particuliers, l'ordre n'a pas toujours été régulièrement observé, traiteriez-vous, Seigneur, cette irrégularité de mauvaise foi et d'injustice? Où sont les mécontents qui oseraient lui imputer un pareil crime devant vous? S'il y a d'assez mauvais cœurs, pour accuser un si bon prince après sa mort, eh! permettez, Dieu de justice, qu'il se lève aujourd'hui de ce mausolée pour répondre à leurs reproches.

De quoi vous plaignez-vous, leur dira-t-il? et quel tort vous ai-je fait? Rappelez-vous qui vous étiez, et voyez qui vous êtes. Comparez l'état où je vous ai trouvés avec l'état où je vous laisse. C'est de là, comme de son véritable point de vue, que chacun de vous doit juger de sa décadence ou de son progrès. En qualité de souverain, je devais être le ministre de Dieu pour le bien de tous. Ainsi l'avais-je appris de saint Paul : *Dei minister in bonum.* (*Rom.*, XIII, 4.) Ne l'ai-je pas été, en effet, tant que j'ai vécu? Nommez-moi parmi vous genre d'état, nature d'emploi, sorte de fortune, différence de rang, degré d'âge, diversité même de nation, qui ne se soit pas ressenti de mes faveurs; vous murmurez de l'inégalité du partage, comme si j'avais ôté aux uns ce que j'ai donné aux autres de plus; mais n'avez-vous pas appris du même Apôtre que vos murmures contre l'oint du Seigneur sont toujours méprisables : *Mihi pro minimo est, ut a vobis judicer* (I *Cor.*, IV, 3); que les dispensateurs des grâces n'en sont comptables qu'à Dieu seul : *Qui judicat me, Dominus est* (*Ibid.*, 4); et qu'il y a dans la politique comme dans la religion des profondeurs, où l'on ne peut entrer, avant le jour du Seigneur, sans s'y perdre : *Nolite ante tempus judicare.* (*Ibid.*, 5.) Bornez donc vos vues à vous seuls : qu'avez-vous aujourd'hui que vous ne teniez pas après Dieu de mes bienfaits? Avant moi, la noblesse avait-elle autant de splendeur et de lustre? la justice de récompenses et d'honneurs? la jeunesse d'éducation et d'exercice? le commerce de crédit et de vogue? les arts d'estime et de recherche? l'agriculture d'utilité et de produit? Ne disiez-vous pas vous-mêmes qu'autrefois tout ici rampait, tout y languissait, tout y était mort. Aujourd'hui, grâces à mes soins et à mes largesses, tout y vit, tout y prospère; tout y règne et y régnera longtemps, comme je l'espère, selon mes désirs. Ce ne sont point ici des reproches que je fais comme à des adversaires : puis-je en avoir un seul parmi vous? *Non, ut confundam vos.* (I *Cor.*, IV, 14.) Ce sont des avis que je donne comme à un peuple que j'ai toujours chéri : *Ut filios meos charissimos moneo.* (*Ibid.*) Souvenez-vous que, si je vous ai laissé dans mes enfants des protecteurs sûrs, et des conservateurs fidèles, je serai toujours seul regardé dans l'histoire comme votre restaurateur et votre père : *Sed non multos patres.* (*Ibid.*, 15.)

Oui, prince immortel, par vos bienfaits, les noms de restaurateur et de père, attachés à votre nom, comme vos surnoms propres et personnels, subsisteront autant et plus que la Lorraine : *In æternum et ultra.* Mais ce sont là les moindres titres que vous a mérités un règne de trente années, dont on ne peut compter un seul jour que vous n'ayez marqué de quelques nouvelles grâces. Comme ce règne de bonté a surtout été le règne de la piété, la piété reconnaissante fera régner dans la mémoire des hommes cette bonté souveraine. Que l'ingratitude méconnaisse, que l'oubli efface, que le temps même abolisse, s'il se peut, tout ce que Léopold a fait pour son peuple et pour son Etat; ce qu'il a fait de si grand cœur pour le culte de Dieu, pour le service de l'Eglise, pour le soulagement des pauvres, lui rendra éternellement honneur pour honneur, gloire pour gloire, éclat pour éclat. Tant de sacrés temples relevés et enrichis par ses dons, le feront nommer des siècles à venir, le Zorobabel de son siècle; tant de saintes demeures accrues et multipliées par ses ordres, le Néhémias de ses Etats; tant de magasins publics faits par ses soins et ses précautions contre la famine, le Joseph de son peuple; tant d'hôpitaux enfin bâtis à ses frais et entretenus de ses fonds, le saint Louis de la Lorraine. Ces églises modernes, qui portent ses armes gravées sur leurs frontispices, annonceront à la postérité le zèle dont il brûlait pour la maison de Dieu, l'affection qu'il portait à la prière publique et aux ministres occupés d'un si saint exercice; l'union qu'il avait déjà faite en partie, et qu'il voulait continuer dans la suite des moindres chapitres aux plus grands, afin qu'un clergé plus nombreux pût assurer au service divin une plus majestueuse décence; ces nouveaux monastères où sa mémoire sera dans une éternelle bénédiction, publieront avec reconnaissance les bontés dont il comblait tous les ordres religieux sans exception; les visites régulières dont il les honorait, surtout les jours de leurs fêtes, l'attention qu'il donnait à leur former des élèves dans l'un et

l'autre sexe, faisant étudier ceux qui, sans moyens, avaient des talents; payant les dots de celles qui, sans bien, avaient de la vocation. Ces récents édifices différents, dispersés dans la Lorraine; les uns, comme les sauvegardes de l'abondance, les autres comme les asiles de la misère, étern'seront sa charité prévenante pour les malades et pour les pauvres. Les premiers n'oublieront jamais que, sous le règne de Léopold, il ne fut point de maladie populaire, fût-ce à l'extrémité de ses Etats, qu'il ne fît voler promptement au secours, et qu'il ne fournît abondamment aux dépenses : médecins, remèdes, aliments. Les seconds se souviendront toujours que dans le temps de disette il épuisait au soulagement de l'indigence et ses édits et ses finances : toujours prêt à donner et à répandre, et toujours attentif à arrêter les poursuites et à faciliter les crédits; sans reconnaître alors d'autres droits souverains que ceux de la charité dominante. Or, qu'est-ce qu'illustrer la piété? Qu'est-ce que servir Dieu en prince et en grand prince? Qu'est-ce que l'honorer en vrai souverain! Si ce n'est, dit saint Augustin, faire le bien, qui ne peut être fait que par des souverains : *In hoc serviunt Domino reges; cum ea faciunt quæ non possunt facere, nisi reges.*

La magnificence est encore un apanage de la souveraineté. Vouloir l'en dépouiller par une piété mal entendue et par une vertu bizarre, ce serait combattre la parole de Dieu même, qui la promet au plus sage de tous les princes, pour récompense de sa piété et de sa vertu. Les souverains la doivent à leur rang, parce que leur grandeur, tout éminente qu'elle est, ne frappe les yeux, n'attire les respects du vulgaire qu'autant qu'elle est revêtue d'éclat. Ils la doivent encore plus à leurs peuples, parce que la pompe du souverain fait honneur à l'Etat, et que la gloire du trône rejaillit sur les sujets. C'est uniquement dans ces vues que Léopold, au titre reconnu d'altesse royale, joignit une magnificence proportionnée à celle des rois; c'est, dis-je, non par inclination et par goût, mais par bienséance et par devoir. L'on sait assez que son cœur héroïque et chrétien méprisa toujours le luxe et abhorra le faste; l'on était témoin que dans les plus grands jours de cérémonies ce n'était qu'à regret qu'il en prenait le pompeux appareil, quoiqu'il ne s'en dispensât pas. On le voyait hors de là populaire dans ce qui concernait sa personne, aimer la simplicité et fuir l'ostentation; mais dans tout ce qui pouvait intéresser l'honneur de la couronne, l'avantage de la nation, l'utilité de l'Etat, le bien du peuple, il était majestueux et magnifique. C'est pour l'honneur de la couronne qu'il a élevé ces différents palais, dont les somptueux dehors et les entreprises hardies nous font admirer le génie qui les a commencés, et ne nous laissent que le regret de les trouver interrompus et l'impatience de les voir finis. C'est pour l'avantage de la nation qu'il a établi cette célèbre académie, dont, en qualité de premier directeur, il avait fait le premier éclat, et qui nous donnait la satisfaction de voir, sans sortir du pays, l'élite de la noblesse étrangère et la fleur de toutes les nations du monde. C'est pour l'utilité de l'Etat qu'il a fait fleurir ici les beaux-arts et multiplié ces belles manufactures qui, par la perfection de leurs ouvrages, offrent à la curiosité même ce qu'elle allait chercher dans les pays éloignés. C'est pour le bien du peuple et pour la facilité du commerce qu'il a fait construire ces ponts et dresser ces levées qui, par leur grandeur et leur beauté, pourraient le disputer aux ouvrages des césars et aux travaux des Romains. C'est enfin pour l'intérêt public, et non pour sa propre gloire que par sa magnificence, il avait rendu son Etat le centre de tous les Etats; son peuple, le rendez-vous de tous les peuples; sa cour, l'abord de toutes les cours; et qu'il était devenu, pour ainsi dire, le souverain universel, à qui tout passager, voyageur, courrier même, sûr d'un libéral accueil, venait volontairement rendre hommage. Voilà ce qui gagnait à la Lorraine l'estime et l'affection de l'univers.

Après tout, quelque utile que fût à l'Etat la magnificence du souverain, oserions-nous la louer dans la chaire de sainteté, à la face des autels, et au milieu de nos plus adorables mystères, si elle n'avait illustré sa piété, et signalé son zèle pour la vénération des divins mystères, pour la décoration des sacrés autels, et pour le culte même des saints? Ici vous me prévenez sans doute, et je lis dans vos yeux consternés, à la vue de cette pompe funèbre, l'affligeante comparaison que vous en faites avec cette pompe triomphante que la piété de Léopold, l'an passé, vous fit voir à la canonisation d'un saint de son auguste sang; quel anniversaire, dites-vous en vous-mêmes, d'un jour si magnifique et si brillant! quel changement de décoration et de spectacle, avant même la révolution de l'année! Que vîmes-nous alors, et aujourd'hui que voyons-nous? Où est la richesse et la somptuosité de ces nouvelles fêtes, qui nous peignirent si vivement les ineffables beautés de la céleste Jérusalem? Où est la splendeur et la majesté de ces solennités saintes, qui nous donnèrent lieu de nous instruire et de l'histoire des saints qui en étaient l'objet, et de la pratique de la sainteté qui en était la fin? Où est le lustre et l'éclat de ces apothéoses chrétiennes qui attirèrent la curiosité des hommes, et qui charmèrent la piété des fidèles? Où est enfin Léopold lui-même, ce religieux zélateur de toutes ces pieuses cérémonies, dont il faisait toujours la dépense, l'ordre et le principal ornement? Hélas! tout n'est plus ici que somptueuse tristesse et néant magnifique! Est-ce donc ainsi que les saints protégent ceux qui les honorent, et que Dieu récompense ceux qui honorent les saints?

Faible foi des hommes! pitoyable aveuglement! N'est-il donc de protection céleste, ni de récompense divine que pour la vie présente? Dieu et les saints ne peuvent-ils,

par un heureux échange, transférer là-haut les avantages qu'ils promettent ici-bas à la piété? La piété même du prince que nous pleurons, demandait-elle rien de plus précieux que ce qu'elle a obtenu? Une mort précieuse. Pour en connaître tout le prix, achevons de recueillir les traits de sa vie. Nous avons vu la piété du prince chrétien illustrée par les qualités du souverain ; voyons les qualités du souverain sanctifiées par la piété du prince chrétien.

SECONDE PARTIE.

La condition des souverains est environnée d'écueils; outre les dangers communs du salut qui y sont plus fréquents, leur état même forme encore mille obstacles particuliers à leur sanctification, et ces grands talents pour gouverner, dont je viens de parler, n'offrent que de trop spécieux prétextes pour se perdre. La sagesse politique n'est pas toujours favorable à la vraie religion; la bonté populaire tolère souvent les mauvaises mœurs, et la majestueuse magnificence attache aux grandeurs et à la vie. Voilà les inconvénients qui ont fait juger longtemps la souveraineté et le christianisme incompatibles. Voilà sur quoi Tertullien a cru pouvoir prononcer que, si jamais les césars devenaient chrétiens, ils cesseraient d'être césars; ou que si les chrétiens devenaient césars, ils cesseraient d'être chrétiens. Il s'est trompé; l'expérience a fait voir le contraire; et sans sortir de la cérémonie qui nous assemble, nous prions pour un souverain que la piété a mis à couvert de tous ces reproches. Un souverain dont la sagesse a toujours été attachée aux intérêts de la religion, la bonté zélée pour le règlement des mœurs, la magnificence détachée des grandeurs et de la vie. Quels motifs de confiance ne nous donnent pas pour son salut, ô mon Dieu, ces trois gages précieux de vos miséricordes!

L'accord de la religion et de la politique est toujours épineux et difficile. Elles n'ont point les mêmes vues, elles ne suivent pas les mêmes maximes, et souvent l'une exige ce que l'autre ne permet pas. Sans perdre de temps à vous en donner des preuves étrangères, je me borne à celles que m'offre mon sujet. Que demandait de Léopold, dans les dernières guerres de l'Europe? la plus sage politique, une entière inaction et une parfaite neutralité. Vous avez admiré avec quel succès il a constamment observé ces lois pacifiques, malgré son éducation martiale et son inclination guerrière. Doutez-vous que la même politique ne lui prescrivît la même conduite dans les nouveaux troubles de l'Eglise? et qu'elle n'attendît de sa part ni acte d'hostilité ni apparence de déclaration? Mais la vraie religion ne fut jamais tolérante ni le sang de Lorraine neutre dans tout ce qui peut intéresser la véritable foi. Léopold se déclara donc, mais il se déclara en souverain pieux et sage. La sagesse, je dis la véritable sagesse, réglée par la piété, demande que dans les disputes de religion les souverains, tout souverains qu'ils sont, reconnaissent les premiers pasteurs unis à leurs chefs pour juges légitimes; qu'ils respectent et qu'ils fassent respecter leurs oracles; qu'ils se soumettent et qu'ils tiennent leurs sujets soumis à leurs décisions. Quel exemple Léopold ne donna-t-il pas de cette respectueuse soumission qui distingue ou plutôt qui égale tous les vrais fidèles? Quel honneur ne porta-t-il pas et ne voulut-il pas qu'on rendît aux ordonnances et aux puissances ecclésiastiques? Ennemi déclaré de la censure et de la critique, il l'était surtout de celle qui touchait au dépôt et aux dépositaires de la foi. La sagesse conduite par la piété veut que le souverain tienne la main, prête le bras même, s'il le faut, à l'exécution des jugements de l'Eglise, et qu'il en mette les infaillibles décrets sous la sauvegarde de l'autorité souveraine. Peut-on reprocher à Léopold d'avoir failli ou molli même sur ce devoir indispensable à tout souverain chrétien? Qu'on me dise un seul écrit contraire aux nouvelles décisions ou favorable aux opinions nouvelles qu'il ait permis qu'on imprimât ou qu'il ait souffert qu'on répandît dans ses Etats. Curieux de toutes les découvertes modernes, dès qu'elles effleuraient le dogme, il les regardait comme des attentats. Il y a plus. Qu'on me dise même un seul endroit de ses Etats qui ait été pour les partisans connus de ces nouveautés dangereuses un lieu d'asile et de refuge. Facile à donner accès à tout autre fugitif, il proscrivait ceux-ci comme criminels de lèse-majesté divine. Ce n'est pas assez. Qu'on me dise un seul de ses sujets accusé d'être rebelle à la voix décisive des premiers pasteurs ou soupçonné même d'y être indocile, dont il ait pallié l'indocilité ou dissimulé la révolte. Sourd aux rapports, indulgent même sur les apparences, aux premiers avis sur les moindres indices qui intéressaient tant soit peu la religion, il avait l'oreille attentive au bruit et l'œil ouvert au danger. Enfin la sagesse éclairée par la piété songe d'abord à prévenir la contagion et à empêcher que la gangrène ne gagne; c'est à quoi veilla Léopold. Convaincu que l'erreur n'est le plus redoutable de tous les fléaux que parce que c'est de tous les maux et le plus subtil et le plus incurable, son premier soin fut de lui fermer toutes les avenues. Que dans le sacré comme dans le profane l'esprit de division se glisse; que le flambeau de la discorde s'allume; que la chaleur des disputes s'élève; que le feu des résistances s'embrase; que le nuage des difficultés grossisse; que l'union des esprits et la paix des cœurs se rompe hors de ses Etats, la Lorraine, soumise à ses ordres, jouira d'un calme profond. Ses limites seront les bornes de toutes les agitations du temps. Charme de nouveauté, démangeaison de critique, liberté de parler autrement que ne parle la foi, vous respecterez ces lieux paisibles; Léopold vous en défend l'entrée. Sous son règne, la religion sera toujours aussi tranquille que l'Etat.

Je conviens que cette double paix, au milieu des guerres et des troubles, est un

double miracle, dont Dieu seul est l'auteur; et que la Lorraine a doublement droit de chanter ce cantique d'actions de grâces. Oui : c'est vous, Seigneur, c'est vous qui m'avez mise à couvert et en assurance, dans les jours de périls et de combats : *Domine, Domine, obumbrasti super caput meum in die belli.* (*Psal.* CXXXIX, 8.) Mais est-ce dérober à Dieu la gloire de ce double prodige, que d'en reconnaître pour instrument Léopold? l'Europe fait honneur de l'un à la sagesse de la neutralité. L'Eglise ne disconvient pas de la part qu'eut à l'autre la sagesse de sa piété. Qu'il est consolant de pouvoir citer en sa faveur ces différents témoignages! Qu'il est beau d'entendre de grands prélats de concert avec les grands politiques, « louer non-seulement la pénétration de ses lumières, l'étendue de ses connaissances, l'élévation de son esprit, digne de plus grands empires; mais encore son inviolable attachement à conserver l'unité de la religion, son attention vigilante à maintenir la pureté de la foi, son humble soumission à écouter la voix des premiers pasteurs, et son zèle efficace à en protéger les décisions. Qu'il est glorieux de trouver dans les titres d'honneur que les uns et les autres lui donnent, le nom de protecteur des églises, joint à celui de restaurateur de ses Etats! Qu'il est heureux enfin, de les voir d'un commun accord, rassembler dans son caractère le héros, l'honnête homme et le chrétien! » Ce sont les propres paroles de leurs mandemens publics, bien au-dessus de mes faibles éloges. Quelles idées présentent à nos esprits tous ces traits réunis? Celles que je viens de vous donner, et les autres que je vais vous confirmer par des faits aussi incontestables; une véritable sagesse attachée à la vraie religion, et toutes les qualités du Souverain sanctifiées par la piété du prince chrétien.

La bonté populaire dans un souverain, aussi bien que la sagesse politique, a besoin de la piété pour être couronnée devant Dieu. Sans elle, ses récompenses les plus sûres sont frivoles, et ses meilleurs effets périssables. Des regards favorables disputés par une foule de concurrents, et critiqués par un plus grand nombre de mécontents; des paroles obligeantes suivies d'applaudissements, et ensevelies dans l'oubli; des bienfaits payés d'abord d'actions de grâces, et bientôt d'ingratitude : voilà tout à la fois et le mérite et le fruit de cette bonté superficielle, qui donne tant de flatteurs aux grands, et à la grandeur tant de courtisans. Mais de plus, combien a-t-elle souvent à se reprocher de grâces nuisibles, de ménagements dangereux, d'indulgences désavantageuses, de tolérances peu convenables aux bonnes mœurs! Ce n'est pas là le caractère de cette bonté souveraine, à laquelle l'Ecriture promet le gain des âmes, et la conquête des cœurs. C'est une vertu solidement officieuse, et saintement bienfaisante, utile pour le temps, et zélée pour l'éternité; qui semblable à la divine Providence, arrange tout pour le salut avec force et avec douceur : *Attingit a fine ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter.* (*Sap.*, VIII, 10.) Telle était la bonté du souverain que la Lorraine regrette. Père commun, mais père chrétien de tous les sujets, il regarda toujours comme sa famille, son peuple, sa cour, et ses enfants; il s'appliqua par des voies différentes et proportionnées à leur rang, à leur donner surtout des mœurs et des mœurs chrétiennes. Pour régler son peuple, il n'eut besoin que de son autorité; jamais souverain ne fut plus respecté, ni mieux obéi, parce que jamais souverain n'eut plus à cœur qu'on respectât les droits, et qu'on obéît aux lois de Dieu; point de désordre public, point de licence populaire, point d'abus passé en coutume, qu'il n'ait aboli par de sages règlements. Nous en voyons de rigoureux et de sévères pour empêcher les duels, pour arrêter les vols, pour obvier aux parjures; nous en trouvons de charitables et d'édifiants, pour bannir la fainéantise, pour secourir l'indigence, pour honorer le culte divin; en sorte que le recueil de ses ordonnances et de ses édits forme un corps parfait de police civile et chrétienne, où sont maintenus en vigueur les principaux devoirs de la société et de la religion. Pour sanctifier sa cour, et y entretenir la lumière et l'onction divine, il y perpétua, pour ainsi dire, la prédication de la parole de Dieu. Les temps marqués à ce saint exercice ne parurent pas assez suffisants à son zèle; il craignit que l'interruption des oracles sacrés n'occasionnât le relâchement des mœurs. A la continuité même de ces divins secours, il joignit encore la surabondance, et par un trait de ferveur peu connu dans les cours chrétiennes, il fit faire dans l'enceinte de son palais et dans celle de sa capitale des missions apostoliques, afin que le peuple profitât des exemples du courtisan, et que le courtisan eût part aux grâces du peuple. En un mot, il voulut que sa cour fût telle qu'elle est en effet : une école de vertu et un modèle de sagesse. A l'égard de ses augustes enfants, princes et princesses, il se crut redevable de leur éducation non-seulement à Dieu mais encore au monde entier; et il se chargea, dirai-je, du soin et de la gloire de l'achever. Pour les premières leçons, il les confia à des personnes d'un mérite..... Vous les connaissez..... Tel que pour former des empereurs et des reines, les Basile et les Théodose l'auraient désiré; mais il se réserva les dernières, suivant l'exemple et la maxime de ces deux pieux souverains, qui ne voulaient pas, disaient-ils, que leurs enfants dussent plus à d'autres qu'à leur père : *Ne plus alteri deberent, quam patri.* Que ne devra pas en effet à Léopold sa glorieuse postérité? Héritière de ses instructions paternelles, qu'il lui a laissées par écrit, comme des monuments ineffaçables et de sa tendresse et de son zèle : vous désireriez savoir, pour votre propre éducation, les devoirs qu'il y recommande, les règles qu'il y donne, les maximes qu'il

y établit; vous murmurez du secret que l'on en fait, et vous vous plaignez hautement qu'un pareil trésor soit un trésor caché? vous vous trompez, il est aisé de vous en instruire; rien ici de plus curieux, ni de plus public; vous les lisez ces sages préceptes de Léopold dans ses dignes élèves. Vous les voyez dans ce prince si cher, qu'il vous a laissé ici, en mourant, pour vous consoler de sa mort, comme un de ses fidèles portraits et de ses images vivantes; prince qu'il a formé lui-même sous ses yeux, et selon son cœur. Vous les reconnaissez dans cette grande princesse, le désir et l'attente des premières cours du monde; heureuse celle, dont elle doit faire les délices et l'ornement. Vous les admirez dans son auguste sœur, qui de tant de charmes qu'elle rassemble, ne connaît que ceux de la vertu qu'elle pratique. Et quels nouveaux traits encore de ces mémoires précieux ne vous découvrira pas le souverain que vos yeux appellent, et que vont chercher vos hommages? Les mœurs des enfants font l'éloge des leçons des parents? elles en sont la première empreinte, et la plus fidèle expression; et l'on peut dire, sans se tromper, en voyant tous les jours les exemples de sagesse qu'ils nous donnent: Voilà les règles de conduite que leur a tracées leur auguste père.

Sa tendresse et sa bonté ne furent donc point une oisive tendresse ni une bonté stérile. Elle eurent pour but l'ordre et la règle; et parce que la vraie piété est la voie la plus douce et la plus efficace, pour maintenir l'ordre et la règle dans les mœurs, le zèle du souverain s'attacha surtout à faire régner dans tous ses sujets une piété véritable. Piété exemplaire, sans ostentation, dans les princes et princesses ses enfants. Ce fut là dans leur pieuse éducation son premier soin, et, c'est encore là dans son testament si chrétien sa volonté dernière. Point de de devoirs mieux observés dans leur conduite ni plus recommandés dans ses instructions que les devoirs ordinaires d'une vie chrétienne; prières réglées des premières et des dernières heures du jour. Assistance journalière au divin sacrifice. Approche fréquente des sacrements. Il les y conduisit lui-même sans pompe et sans faste, la première fois qu'ils en reçurent le divin auteur. Il les y vit souvent aller depuis, à son exemple, sur les pas de leur auguste mère. Quel spectacle! de jeunes princes, avec les enfants du peuple, conduits par leur souverain, à l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans leurs cœurs. De jeunes princesses, avec les princes leurs frères, présentées souvent par les mains de leur souveraine, à la table de leur Sauveur! Qui put le voir et ne pas dire: C'est ainsi que les aigles chrétiennes accoutument leurs jeunes aiglons à soutenir les approches du soleil de justice et ses plus vives ardeurs. Piété déclarée sans respect humain dans sa cour. C'était la maxime du maître, que pour les grands la crainte de faire le bien en public était une raison de le faire ouvertement; e l'ombre même du respect humain la marque sûre d'un devoir chrétien. Selon cette maxime, il fit de sa chapelle ducale un religieux sanctuaire où les jours mêmes de divertissements publics se changeaient quelquefois en jours de fêtes particulières, où les adorations saintes succédaient souvent aux cercles profanes; où le souverain et les sujets devenaient en certains temps, tour à tour, jour et nuit même, les courtisans du roi des souverains. Piété solide et sans superstition dans le peuple. C'était là proprement la destinée de Léopold d'établir la vraie piété parmi son peuple, et il y réussit par son exemple; loi exemplaire dans un souverain de toutes les lois la plus suivie, comme le succès nous le fait voir. C'était pour entretenir l'adoration perpétuelle d'un Dieu sauveur, toujours présent sur nos autels, qu'il venait chaque mois, à son tour, l'adorer durant son heure en public, quoiqu'il ne manquât jamais tous les soirs de l'aller adorer en particulier avec son édifiante famille, toujours la première à le suivre dans ces pieuses assiduités au culte de Dieu. C'était pour grossir le cortége de ce grand médecin des âmes, dans ses visites salutaires aux malades, qu'il l'accompagnait à pied, à l'exemple d'un de ses pieux ancêtres, à qui un pareil acte de piété mérita la couronne impériale. C'était pour honorer les marches triomphantes de ce Dieu caché dans les mystérieuses ténèbres de la foi, que lui transférant et sa pompe et sa garde, il ne prenait que le rang et l'appareil du plus respectueux et du plus humble de ses sujets. C'était enfin pour faire respecter Jésus-Christ, l'Eglise et ses ministres, que, malgré le privilége de sa condition et la continuité de ses occupations, il se rangeait avec le peuple aux devoirs de religion, aux assemblées de piété, aux exercices de dévotion publique, et qu'encore qu'il ne cherchât ni à se montrer ni à se cacher, les yeux du public étaient si accoutumés à l'y voir et à l'admirer, qu'ils l'y cherchent encore et pleurent tous les jours de ne l'y plus retrouver. Pasteurs si zélés pour le bon ordre, aussi unis aux premiers pasteurs qu'attachés aux troupeaux confiés à vos soins, vous dont le mérite distingué fait autant d'honneur au choix du souverain, que le choix d'un souverain si éclairé fait honneur à votre mérite, reconnaissez que si vous avez aujourd'hui des peuples si assidus à vos fonctions, dociles à votre voix, soumis à votre conduite, réglés selon vos désirs, vous en êtes redevables à ce souverain, dont la piété a secondé votre zèle et sanctifié sa bonté.

Reste la magnificence, compagne inséparable de la prospérité, et source ordinaire d'attachement aux grandeurs et à la vie. Comment la piété a-t-elle préservé Léopold d'une disposition si nuisible à la vertu et si contraire au christianisme? par les seuls moyens qui forment les vertus et les vertus pures qui font les héros, et les héros chrétiens, par des épreuves et des épreuves

amères ; ne les dissimulons point, elles sont trop honorables au souverain qu'elles ont exercé, et trop présentes aux peuples qui les ont partagées, pour être passées sous silence. Peindre le héros de la Lorraine, toujours calme et tranquille au milieu des délices de sa cour, uniquement occupé de nobles amusements ou de fêtes magnifiques ; ce serait faire injure à sa vertu et lui ravir la plus belle partie de son histoire.

Il fut un temps, vous le savez, il fut un temps d'épreuve et pour lui et pour vous ; temps d'orage subit, de tourbillon imprévu, de tempête inopinée dans la chaleur de la guerre dont l'Europe était embrasée. N'en disons pas d'avantage, c'était à l'égard de la Lorraine paisible, un temps ménagé par la Providence pour éprouver la modération du prince et la sagesse des sujets ; voilà votre mérite, voilà sa gloire. Quel fonds en effet de fermeté d'âme ! quel degré de pénétration d'esprit ! quel prodige de discrétion ! quelle égalité de conduite ! et surtout quelle ressource de religion dans un prince jeune encore, ces conjonctures si pressantes et si délicates ne découvrirent-elles pas ? fermeté d'âme dans le sang-froid, dont il vit fondre tout à coup sur lui ce contre-temps fâcheux sans en être troublé, comme s'il l'eût déjà prévu ; pénétration d'esprit dans le choix du parti qu'il prit de lui-même pour le salut de l'Etat, sans délibérer, comme s'il eût par avance recueilli les avis des plus sages ! prodige de discrétion dans la sagesse des réponses qu'il donna sur-le-champ aux expédients proposés, sans jamais se départir de la neutralité, comme si la conférence qu'il eut alors avec le ministre étranger, eût été préméditée à loisir ; égalité de conduite dans l'ordre qu'il mit à tout en un instant, sans changer ni d'air ni de manières, en changeant d'arrangement et de demeure, comme si c'eût été un voyage réglé et un départ ordinaire ; ressource enfin de religion dans les sentiments chrétiens qu'il eut alors, et qu'il inspira même à sa capitale affligée, sans témoigner de chagrin, sans souffrir de murmure, comme s'il eût cédé, non au temps, mais à Dieu. Où est l'homme de sa cour, qui dans un changement brusque, s'aperçut en lui du moindre changement, ou qui surprit dans ses premiers sentiments le plus léger mouvement d'impatience naturelle ? mouvement pardonnable à certains tempéraments, qui échappe même aux âmes les plus fortes.

En quel moment de cette occasion critique, qui que ce fût qui se présentât à lui, fût-ce un flatteur ou un mécontent, en reçut-il d'autres leçons que des leçons de modération et de sagesse ? rien alors dans ses expressions, non plus que dans ses démarches, que de mesuré et d'édifiant, digne d'un religieux souverain, indépendant des événements et maître de lui-même, qui ordonne de tout ce qui dépend de ses ordres, et qui se repose du reste sur la Providence, de qui dépendent les événements. Quel fruit a-t-il tiré dans ses épreuves d'une résignation si chrétienne ? plus de force pour les supporter, et pour en sortir plus de bonheur. Les nuages disparurent, et la sérénité revint. Même éclat, même splendeur de règne ; mais toujours même grandeur d'âme, et même détachement. La souveraineté et sa magnificence, quelque haut qu'il les ait portées, ne l'éblouirent point, et ne lui firent jamais perdre de vue les écueils et les dangers dont elles sont environnées pour le salut ; c'est ce qui le faisait soupirer après les avantages d'une vie privée. Heureux état, disait-il, où l'on n'a qu'à penser à Dieu, ni à répondre à Dieu que de soi. Ce n'était ni vain langage dans sa bouche, ni vain désir dans son cœur. Il a donné des preuves assez visibles de ce détachement généreux, et de ce vertueux penchant, qu'il conserva jusqu'à la mort. Vous vous souviendrez encore longtemps, Lorraine plaintive, de l'essai que Léopold vous fit entrevoir de son pieux dessein, en associant à ses conseils les plus secrets, en confiant même en partie les rênes de l'Etat à un jeune prince, hélas ! que le ciel n'a fait que vous montrer, et qu'il s'est hâté de couronner. Pardonnez-moi, si, pour vous consoler, je rouvre malgré moi toutes vos plaies. Puis-je aujourd'hui soutenir vos espérances, sans renouveler vos douleurs ? et ne dois-je pas retracer à votre foi vos pertes affligeantes, comme des épreuves salutaires à votre souverain ? épreuves que sa piété a mises à profit, pour le détacher, non plus simplement des grandeurs, mais encore de la vie. Pertes en effet amères par elles-mêmes, et qui faisaient payer à la mort de chaque prince et princesse, le centuple de la joie qu'avait donnée leur naissance, parce que c'étaient autant de présents qu'on avait avait reçus du ciel sans trop les connaître, et que le ciel reprenait après en avoir fait connaître tout le prix, ou bien au moment que la perte des uns rendait les autres plus précieux encore et plus chers. Pertes accablantes par leur multitude : que d'augustes rejetons de la tige royale ! que de fruits même déjà mûrs de la plus heureuse éducation ! que d'espérances et de dispositions dignes de la couronne, ont, en disparaissant, fait disparaître un siècle entier de félicité successive, et de bonheur héréditaire ! pertes désolantes par leur proximité ; la tombe à peine refermée se rouvrait : les pompes funèbres s'entre-suivaient de près : le deuil s'abrégeait par un autre deuil ; et toutes ces morts compliquées aigrissaient les regrets, redoublaient les soupirs, et perpétuaient les larmes. Pertes lamentables par leur assemblage. On vit presque à la fois le frère et la sœur, couple de merveilles, divinement assortis, ensevelis dans le même tombeau : comme si leur destinée eût été commune, ou que l'indissoluble union de leurs cœurs eût entraîné celle de leurs vies. A ce spectacle, toute la Lorraine s'émeut, et l'Europe entière s'attendrit. Léopold, au milieu de tant d'épreuves, demeure soumis aux ordres de Dieu, sans s'émouvoir, sans s'attendrir sur lui-même. Pour ses enfants, ces illustres élus, la foi lui fait regarder dans leur mort

précipitée, l'assurance de leur salut, et compter le grand nombre des périls qu'ils évitent, et non le peu d'années qu'ils ont vécu. Sentiments de religion auxquels il sacrifie les sentiments de la nature.

Quelle est la récompense de cette héroïque soumission, la plus précieuse qu'un souverain chrétien puisse désirer? Dans la magnificence de son état, de se regarder au milieu des délices, comme une victime entourée de fleurs, pour être offerte avec plus de pompe en sacrifice ; c'est-à-dire, un entier détachement de la vie, et un secret pressentiment de sa fin. En voulez-vous des témoignages plus authentiques que les traits les plus marqués des dernières années de son règne? Ce testament si respectable, qu'il fit plein de vigueur et de santé, chef-d'œuvre de sagesse qui ne put lui être inspiré que par le plus pur esprit du christianisme; ces instructions royales et chrétiennes qu'il traça de sa propre main, pour chacun de ses enfants, déjà si chrétiennement instruits, et si royalement élevés : ouvrages moins de son affection et de sa tendresse, que de sa piété et de son zèle; cette pieuse association où il voulut entrer en faveur des agonisans: et cette religieuse assiduité qu'il eut chaque année à l'octave solennelle des morts : dévotions lugubres et si peu du goût des grands du siècle; ce renouvellement visible d'attache à la prière, saint exercice qui fit toujours son attrait, à quoi chaque jour il consacrait un temps considérable, souvent des heures entières, durant lesquelles on le surprit plus d'une fois la face prosternée contre terre, et les yeux baignés de larmes; surtout cet empressement excessif, comme on osa le nommer, qu'il fit paraître à s'assurer l'indulgence du dernier jubilé : sont-ce là des signes équivoques du peu de fond qu'il faisait sur le temps, et des mesures qu'il prenait pour l'éternité. O Dieu de clémence, vous qui ne pûtes voir une seule fois l'impie Achab suppliant et prosterné devant vous, sans vous laisser fléchir, et vous en glorifier même : *Nonne vidisti humilitatem Achab coram me* (III *Reg.*, XXI, 29)? de quel œil vîtes-vous, durant des mois entiers, un prince religieux, marcher publiquement au milieu de son peuple en vrai pénitent? vous en fûtes touché, Seigneur, et vous lui accordâtes la faveur qu'il avait le plus à cœur, et qu'il vous demandait avec le plus d'instance, de n'être point surpris par une mort subite et imprévue.

Dans l'histoire des héros, il y a des pronostics de leur mort, comme il y a des présages de leur naissance. Ces remarquables accroissements de ferveur dans un souverain, dont la vie avait toujours été le règne de la piété; certains adieux au monde échappés de la bouche d'un prince qui ne parlait que par oracles, si l'on n'avait pas aimé, je ne dis pas à le flatter, mais à se flatter soi-même, devaient faire juger que sa fin était proche. Elle approchait en effet, et le moment vint. Suspendez ici vos pleurs et vos sanglots, peuples désolés! et n'interrompez pas un récit moins propre à vous affliger qu'à vous instruire. C'est ici que le masque doit tomber, et que la vérité doit paraître

C'est, dis-je, à la mort que se fait connaître le vrai héros chrétien. Les faux héros la bravent en aveugles, et les lâches chrétiens la craignent à l'excès. Cette crainte immodérée par trop de ménagemens, cause la surprise; et cette fausse bravoure par trop d'assurance, produit la témérité. L'une et l'autre conduisent à l'impénitence. La belle mort est celle où concourrent également et la force et la vigilance. Telle a été la mort de Léopold, et c'est surtout dans ce dernier acte de sa vie, que sa véritable piété a soutenu le vrai caractère héroïque, caractère de sagesse et de fermeté : aux approches de la mort, nulle vaine frayeur; mais aussi nulle trompeuse sécurité. Ce n'est pas ainsi que meurent dans l'Ecriture les souverains réprouvés ou peu chéris de Dieu. On voit finir les uns par un accablement fatal, et les autres par une intrépidité encore plus funeste. Ceux-ci, comme le dernier roi des Amalécites, voudraient vivre et régner toujours, et se plaignent que la mort les arrache aux charmes du trône et aux douceurs de la vie : *Siccine separat amara mors?* (I *Reg.*, XV, 32.) Ceux-là, fiers jusque dans leurs chutes, insultent au tombeau, comme le premier roi des Israélites, et murmurent de ce que la mort ne vient pas leur abréger des moments humiliants et pénibles : *Tenent me augustiæ.* (II *Reg.*, I, 9.)

Morts lâches, on morts téméraires! les derniers moments du souverain, dont je finis l'éloge, firent éclater bien d'autres sentiments. Jamais on ne vit plus de soumission, de constance, plus de christianisme et d'héroisme ensemble conspirer à sanctifier des derniers soupirs. Persuadé que l'avis d'un péril prochain de mort, n'est point une nouvelle qu'un souverain doive attendre, ni de ses courtisans, ni de ses serviteurs, il fut le premier à se la donner à lui-même, et à l'annoncer aux autres. Voilà le premier trait de la force de son esprit; mais en même temps convaincu qu'un chrétien doit surtout alors, sans attendre qu'on le presse, penser d'abord à songer à sa conscience, et quoique purifiée depuis peu de jours, la purifier encore dans le sacrement de pénitence : voilà le premier effet de la vigilance de son cœur. Qu'en pensèrent ces esprits forts qui, dès que quelqu'un, en pareil état, prend ces précautions salutaires, ont coutume de dire : C'en est fait, il a tremblé, il est mort; comme si la crainte de Dieu était une faiblesse, et l'approche des sacrements un poison. Personne n'osa tenir ce langage, ni tirer même ce présage funeste, parce qu'on savait que sain ou malade, son principal soin était le soin de son âme, et le prompt aveu de ses fautes, son recours. On vit alors à quoi cette pieuse promptitude est utile. Dans un souverain étendu sur un lit de douleur, livré entre les bras de la mort, environné de sujets conster-

nés, d'esprits saisis, de cœurs abattus; quelle égalité inaltérable! quelle noble assurance! quelle paisible tranquillité! autre preuve de courage et de fermeté. Mais que de preuves de religion et d'humilité. Dans la réception si désirée du juge des rois et du souverain des monarques; à sa présence, il recueille tous les sentiments de foi, qu'à la vue de ses autels il faisait tous les jours éclater, et il en reçoit aussi les plus précieux gages du salut Tout ce qui soutient un héros dans le péril, redouble visiblement dans Léopold, présence d'esprit, grandeur d'âme, intrépidité de cœur. S'il lui échappe de s'attendrir à la vue d'une souveraine désolée et fondante en larmes, ce n'est que pour lui recommander ce qu'ils ont l'un et l'autre de plus cher après Dieu, leur famille et leur état. Du reste, nul retour sur le monde, nul souci du siècle, nulle attache pour la terre, nul regret à la vie. Voilà le héros sans faiblesse; voici le chrétien sans sécurité. Libre alors de tout soin humain et étranger, il ne pense plus qu'à son âme et à Dieu; en vain le mal semble se ralentir et donner jour à l'espérance, il demande et il presse lui-même les onctions saintes, comme ses souverains remèdes. Ses occupations continuelles sont de repasser toute sa vie dans l'amertume de son cœur, de se replonger à plusieurs reprises dans le bain salutaire de la pénitence, de porter ses yeux et ses lèvres sur l'image de Jésus-Christ mourant et de s'y conformer, victime soumise, en union de sacrifice; ses sentiments successifs vont à passer incessamment du repentir à la confiance, de la confiance au désir du ciel, et du désir du ciel à l'amour divin. Ses dernières paroles se réduisent à celles-ci : Qu'il n'emportait de la vie que le déplaisir d'avoir offensé Dieu, et qu'il redoutait sa justice; mais qu'il espérait encore plus en sa miséricorde et qu'il remettait enfin son âme entre les mains de son Créateur et de son Sauveur. C'est sur le témoignage de ces dispositions si chrétiennes, que muni des sacrements, et soutenu des prières de l'Eglise, il expire dans le calme de la plus précieuse paix, et nous laisse tous plongés dans l'abîme de la plus inconsolable douleur, si nous n'avions de quoi nous consoler en voyant Léopold revivre dans son auguste sang.

Oui, Monseigneur, dans l'absence de ce souverain si désiré, de ce frère unique si attendu, qui vous est si cher, et à qui vous l'êtes également vous-même, vos qualités si ressemblantes aux siennes nous les rendent ici présentes, et concourent avec elles à consoler la Lorraine d'une perte qui lui semblerait irréparable, sans cette double ressource. Elle reconnaît que Dieu vous a donné à tous deux pour héritage l'élévation du génie, l'étendue du cœur et tous les avantages de la nature, qui ont rendu si éclatant le règne du grand prince qu'elle regrette. Elle vous a vu en particulier attaché inséparablement à sa personne, à ses lois, à ses leçons, l'aimer comme votre père, l'honorer comme votre souverain, l'étudier comme votre maître et réunir à son égard la tendresse du fils, le respect du sujet et la docilité du disciple. Elle vous voit encore, plein de ce triple attachement, venir à ses funérailles, recueillir les restes de son esprit héroïque, porter les vœux de sa famille royale, solliciter les prières de son peuple fidèle. Heureux peuple, de trouver ainsi, dans ses princes, une perpétuité de mérites, une succession de vertus, une suite de modèles! Que ce peuple reconnaissant, animé par un si bel exemple, élève sa voix, redouble ses cris, fasse, s'il le faut, violence au ciel pour le repos de son auguste bienfaiteur! Que cette assemblée respectable de cours souveraines, dont il a toujours reconnu les importants services, continue après sa mort à signaler pour lui son dévouement et son zèle! Que cette illustre noblesse, l'objet de ses attentions durant sa vie, lui rende dans l'éternité les soins qu'il a pris dans le temps de son élévation et de sa gloire! Que tous les ordres ecclésiastiques, séculiers et religieux honorés de ses bienfaits, lui obtiennent grâces pour grâces, faveurs pour faveurs! Que la Lorraine entière, relevée, accrue, enrichie par ses travaux et ses talents, s'empresse de s'acquitter devant Dieu de tout ce qu'un Etat doit à son restaurateur! Et vous, Dieu de miséricorde! recevez pour la consommation de son salut, si elle est encore à faire, recevez le prix inestimable de ce Dieu victime qui va vous être offert par les mains d'un pontife également chéri de vous et des hommes, autant selon le cœur des rois, qu'il est selon votre cœur. Ecoutez favorablement, et le témoignage authentique qu'il a rendu à la piété d'un souverain qui rendait aussi authentiquement justice à son mérite, et les vœux publics qu'il va vous faire pour l'entier accomplissement d'un bonheur que nous désirerions tous acheter aux dépens de notre vie. Et puisque Léopold vous a fait régner avec lui, dès le commencement et durant tout le cours de son règne, daignez, Seigneur, à cet instant, faire régner avec vous Léopold, dans les siècles des siècles Ainsi soit-il.

AVERTISSEMENT.

L'absence complète de renseignements biographiques sur le P. Sébastien Dutreul ou Dutreuil, de l'Oratoire, nous force de supprimer la notice que nous avons consacrée jusqu'ici à chacun des orateurs de notre *Collection*. Les sermons que nous reproduisons ont été imprimés en 1757, en 2 volumes in-12 (Lyon, Duplain frères), sous ce titre : *Sermons choisis de Monsieur* D. T. P. D. L. O. Ils ont été prêchés à Paris et dans les principales villes de France, et publiés presque sans la participation de l'auteur, dont la modestie redoutait le grand jour, malgré le véritable talent qu'il a su déployer dans la chaire chrétienne, comme on pourra surtout s'en convaincre par les discours sur l'*Incarnation* et sur l'*Epiphanie*.

SERMONS CHOISIS

DU

P. SÉBASTIEN DUTREUL,

PRÊTRE DE L'ORATOIRE.

MYSTÈRES.

SERMON Ier.

INCARNATION.

Verbum caro factum est. (*Joan.*, I.)

Le verbe s'est fait chair.

En deux mots, Messieurs, voilà le plus grand mystère de la religion chrétienne, le Verbe fait chair. Mystère prédestiné avant tous les siècles pour le salut de l'homme, mais enseveli de toute éternité dans le sein de Dieu. Mystère inconnu aux dominations dans le séjour de la lumière, ignoré des sages du monde dans le règne de la nature, voilé aux yeux du juif sous l'appareil des ombres de la loi, mais développé aux yeux du chrétien, dans la loi de grâce, sous un corps de chair; justifié auprès du sage et de l'insensé, dans le cours des siècles, par des miracles divins; manifesté aux anges, prêché aux nations, cru dans l'univers, reçu dans la gloire.

C'est ce mystère qu'annonce aujourd'hui Gabriel à Marie lorsque, la saluant au nom du Très-Haut, qui va la couvrir de son ombre, il lui déclare que, par la vertu de l'Esprit-Saint, elle concevra le Fils unique de Dieu. Quelle gloire pour la Vierge d'apprendre la première, de la bouche d'un ange, le secret du grand roi, l'économie de la rédemption! quelle gloire pour elle de se voir élevée, préférablement à toute autre, à l'auguste dignité de mère de son Dieu; de produire dans son sein le Verbe selon la chair par la soumission de son esprit, comme le Père éternel l'engendre selon la divinité par la connaissance de ses perfections divines; d'enfanter en la personne de Jésus-Christ tous les chrétiens, ses enfants et ses membres, renfermés dans ce père et ce chef commun; de coopérer à leur régénération par l'ardeur de sa foi, et à leur adoption par la tendresse de son amour; de former pour elle-même son Sauveur par la pureté de son âme et de son corps, et de le concevoir plus heureusement dans son humble cœur, lui obéissant comme sa servante, qu'elle ne le conçut dans son sein virginal l'engendrant comme sa mère! Certes, tant de grandeur absorberait en ce jour toutes nos attentions si nous ne devions plus au Fils qu'à la Mère, et si Marie même ne nous exhortait à l'oublier pour ne nous occuper que du Verbe, qui, pour sauver l'homme, n'eut point d'horreur de se faire chair dans son sein : *Verbum caro factum est* : Le Verbe s'est fait chair.

C'est donc sur le Verbe incarné que je tourne aujourd'hui tous vos regards; non que je prétende approfondir ce mystère impénétrable à l'esprit humain, que Marie elle-même croit ne pouvoir honorer que par un respectueux silence. Je ne le romps, ce silence mystérieux, que pour vous faire entrer dans les dispositions de Marie, et vous montrer les différents devoirs qu'exige de vous ce mystère ineffable, selon ses différents

rapports avec Dieu, avec l'homme, avec l'Homme-Dieu. Par rapport à Dieu, c'est un mystère de gloire; par rapport à l'homme, un mystère de salut; par rapport à l'Homme-Dieu, un mystère d'humiliation et de mort. De là trois devoirs indispensables d'adoration, de reconnaissance, d'imitation. Réunissons ces trois devoirs aux différents points de vue auxquels ils répondent, et traçons en deux mots tout le plan de ce discours. Le mystère de l'Incarnation est pour Dieu un mystère de gloire qui demande une adoration profonde : première réflexion. Le mystère de l'Incarnation est pour l'homme un mystère de salut qui demande une reconnaissance parfaite : seconde réflexion. Le mystère de l'Incarnation est pour l'Homme-Dieu un mystère d'humiliation et de mort qui demande une imitation fidèle : troisième réflexion, dont je ne dirai qu'un mot. Adorer Dieu, qui se glorifie par l'Incarnation; remercier Dieu, qui nous vivifie par l'Incarnation; imiter Dieu, qui s'humilie par l'Incarnation : voilà le fond de ce mystère et de nos devoirs. Conjurons l'Esprit-Saint de nous donner, par l'intercession de Marie, ces religieux sentiments qu'il lui inspira à la salutation angélique *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu, qui n'a pu créer le monde que pour soi-même, ne peut le réparer que pour sa gloire, et si notre salut se trouve attaché à l'Incarnation du Verbe, c'est que le Verbe même honore sa divinité par notre salut. Tel est l'ordre nécessaire de la loi éternelle, que Dieu soit le centre de tout comme il en est la source, et que rien ne coule de son sein qui n'y reporte un tribut de gloire.

Mais quelle gloire reportera dans le sein de Dieu l'anéantissement de son Fils dans la chair? Le juif qui demande des miracles n'y découvre que faiblesse; le gentil qui cherche la sagesse n'y aperçoit que folie; il est vrai, mais l'un et l'autre ne l'envisagent que des yeux de la chair, et l'œuvre de Dieu ne se laisse voir qu'aux yeux de la foi. Ouvrez-les, chrétiens, ces yeux spirituels, et le scandale du juif et du gentil deviendra bientôt le prodige de la sagesse et de la puissance de Dieu.

Premièrement, de la puissance de Dieu. Parcourons les Ecritures, monuments de sa toute-puissance, où brillera-t-elle avec plus d'éclat qu'à l'Incarnation du Verbe? Serait-ce à la création du monde? Le monde, dit le Sage, ne fut que l'essai de son bras, qui se jouait dans la formation de l'univers; mais l'Incarnation est le chef-d'œuvre de la Divinité, qui s'épuisa pour la formation de l'Homme-Dieu. Autant que l'Homme-Dieu s'élève au-dessus des ouvrages sortis de la main du Créateur, autant la toute-puissance divine éclate dans la formation de cet ouvrage divin. Faire entendre sa voix au néant, faire éclore l'univers d'un souffle de sa bouche, c'est le propre du Créateur; qu'à sa parole le monde s'affermisse sur ses pôles, la terre se balance sur ses fondements, le ciel s'étende sur nos têtes, la mer emprisonne ses flots : il n'y a rien là qui passe les lois de la nature. Mon imagination peut être éblouie, mais ma raison n'est pas confondue; elle admire, au contraire, le doigt de Dieu empreint sur son ouvrage; et, dans les merveilles sensibles de ce monde visible qui m'éclaire, le Créateur, la créature, me paraissent également se renfermer dans leurs bornes. Mais ici la raison n'a plus d'empire ni la nature de bornes : le Créateur, la créature, tout paraît confondu. La puissance divine entreprend sur Dieu même, et pour le faire chair s'affranchit de toutes les lois.

Verbum caro factum est : Le verbe se fait chair. C'est-à-dire que d'un côté le Créateur devient homme sans changer de nature, et que de l'autre la créature sans devenir Dieu n'est plus un être qu'on puisse séparer de Dieu. Le verbe se fait chair, c'est-à-dire que la divinité et l'humanité, deux natures d'un éloignement infini, s'unissent dans une même personne d'une union substantielle et hypostatique, se mêlent mutuellement sans se confondre pour ne faire ensemble qu'un tout divin sans composition et sans partie.

Le Verbe se fait chair, c'est-à-dire que la Divinité sans rien recevoir qui l'enrichisse, s'approprie l'humanité, et que l'humanité sans rien perdre qui l'affaiblisse n'est plus à elle, qu'elle se plonge dans la Divinité qui l'absorbe tout entière sans la diviniser. Que d'impossibilités, que de contradictions naturelles; mais que de preuves éclatantes d'un pouvoir indépendant de la nature! pouvoir d'autant plus grand que l'humiliation coûte plus à Dieu qui n'est que grandeur, et qu ici toute sa majesté s'abaisse, que l'invisible se revêt d'un corps, que l'Eternel reçoit un nouvel être, que l'immense se renferme dans le sein d'une Vierge, que le Tout-Puissant enchaîne ses membres, que l'impassible subit une loi de souffrance, et l'immortel une loi de mort. Voilà ce qui consterne, ce qui abat ma raison, ce qui ébranle même, ce qui renverse la foi d'un juif; mais voilà ce qui relève, ce qui fortifie, ce qui divinise la foi d'un chrétien. Oui elle serait moins généreuse, moins divine notre foi, si l'anéantissement du Verbe paraissait plus croyable, un tel prodige la met à toute épreuve : Dieu incarné m'apprend à ne pas rougir de Dieu mourant; à la vue de l'Incarnation le chrétien, dit un Père, devient sagement impudent, se fait honneur de croire ce qui semble le plus combattre la raison; désormais il ne mesure la noblesse de sa foi que sur la difficulté de sa croyance, et la grandeur de son Dieu que sur la profondeur de ses abaissements

Mille fois, Seigneur, j'admirai comme le juif votre gloire dans les merveilles des cieux, et j'adorai votre puissance dans les miracles de la nature; mais la raison éclairait ma foi, la beauté de vos ouvrages m'annonçait votre main, et la nature même me prosternait devant votre grandeur. Ici ma foi seule, mais une foi mâle, vous reconnaît et vous adore; vous reconnaît d'autant plus

grand que l'humiliation vous est plus étrangère, et qu'ici elle est plus profonde; vous adore d'autant plus humblement que pour vous faire chair il faut que vous confondiez la raison, que vous renversiez la nature, que vous anéantissiez presque votre être et votre grandeur.

Après les ouvrages de la nature rien dans les Ecritures ne relève plus aux yeux du juif la grandeur de Dieu que la protection singulière qu'il accorde à ce peuple privilégié. Je le vois ce Dieu protecteur appeller Abraham d'une terre étrangère pour adopter en sa personne toute sa famille. Dans sa faiblesse il la couvre de son aile: dans sa captivité il la conserve comme la prunelle de l'œil: il la conduit comme un troupeau dans le désert, la transplante comme une vigne de l'Egypte en Judée; y multiplie ses branches comme les étoiles du ciel et ses rejetons comme le sable de la mer; la défend comme son héritage de l'insulte des nations; la suit jusque en Babylone comme la mère son enfant; la reporte sur ses ailes comme un aigle ses aiglons; la soutient dans ses bras, l'échauffe, l'allaite comme une nourrice dans son sein. Tant de faveurs ne se prodiguent pas sans miracles. La stérile Sara enfante dans sa vieillesse; Abraham, suivi de sa famille, défait cinq puissants rois. Isaac sur le bûcher survit à l'appareil du sacrifice; Joseph, vendu par ses frères, les nourrit en Egypte: l'Egypte accablée de plaies les enrichit de ses dépouilles; la mer leur ouvre un passage; le ciel les nourrit de la manne; les rochers les abreuvent de leurs eaux; les rivières se sèchent à leur vue; les murailles tombent à leurs cris; les astres s'arrêtent à leurs voix; la foudre frappe à leur gré leurs ennemis; les armées ennemis périssent sans coup férir. Que prétendait le Seigneur par tant de merveilles? établir son culte en Judée et révéler sa gloire aux nations infidèles. Pour cela il déploie toute la force de son bras et à force de prodiges, trouble la nature entière en faveur de son peuple. Cependant ce peuple ingrat méconnaît son Dieu; et loin d'apprendre à l'infidèle à rendre hommage au Créateur, il apprend de l'infidèle même à se prosterner devant l'ouvrage de la créature.

Qu'il me soit ici permis de le publier à la face des autels, ce qui paraît de plus faible en Dieu l'emporte, je ne dis plus seulement avec l'Apôtre, sur toute la force de l'homme, mais même sur toute la force de Dieu. Oui l'Incarnation, l'anéantissement du Verbe procure à la Divinité plus d'adorateurs que tous les miracles du Tout-Puissant. Rappelez l'état du monde avant cette Incarnation. Ce monde composé de l'assemblage de toutes les nations qui s'entrechoquaient dans son sein et s'y livraient de sanglants combats; de l'assemblage de tous les peuples séparés de mœurs, de pays, de langage, ne les voyait se réunir que dans l'ignorance du vrai Dieu. Par tout le Créateur se dérobait aux yeux de la créature, et la créature s'arrogeait les honneurs de l'Eternel. Par tout des autels dressés aux idoles, des temples consacrés au démon, de l'encens offert aux plus vils animaux. L'aveuglement était monté à son comble; d'épaisses ténèbres couvraient la face de la terre, l'impiété dominait toutes les nations, et l'idolâtrie était la religion universelle. La Judée seule, placée au centre de la lumière, jouissait de la vue du vrai Dieu; mais que d'illusions, que d'erreurs obscurcissaient sa vue la plus claire! Quel affreux mélange de superstition et de religion, de tradition humaine et de loi de Dieu! inalliable avec le gentil, par la religion de son culte, elle alliait dans son culte même l'adoration du juif avec l'infidélité du gentil.

A cette image ne vous semble-t-il pas voir la statue énorme que vit en songe Nabuchodonosor, fondée sur des pieds partie de fer, partie d'argile mêlés ensemble sans pouvoir s'unir? cette statue était surmontée d'un ventre d'airain, d'une poitrine d'argent, d'une tête d'or, métaux qui n'avaient de commun que d'entrer dans la composition de cette statue colossalle dont la hauteur menaçait le ciel. Telle était l'idolâtrie formée de l'assemblage de tous les empires qui ne s'accordaient qu'à fonder le culte des idoles. Colosse d'orgueil qui s'élevait contre la divinité; colosse qui paraissait inébranlable par l'union de tous les peuples qui conspiraient à le soutenir; colosse que n'avaient pu abattre la loi par ses préceptes, les patriarches par leurs exemples, les prophètes par leurs prodiges; colosse qui depuis plus de deux mille ans insultait à la puissance du Très-Haut et résistait à toute la force de son bras.

Cependant une petite pierre se détache sans mains d'homme du haut de la montagne, et frappant la statue dans ses pieds de fer et d'argile, les réduit en poudre. Alors, l'or, l'argent, l'airain se brisent ensemble, et plus légers que la paille que le vent emporte hors de l'aire, disparaissent à l'instant sans qu'il en reste aucun vestige. Qui ne voit, mes frères, que cette pierre c'est Jésus-Christ, le fils de Dieu descendu du ciel, le Verbe fait homme sans opération humaine dans le sein d'une Vierge: *Petra autem erat Christus* (I *Cor.*, X.) Quoi de plus faible en apparence, mais en effet quoi de plus fort? Jésus-Christ frappe l'idolâtrie dans ses pieds de fer et d'argile, dans le culte judaïque mêlé de paille et de froment, de tradition humaine et de loi de Dieu.

Ce culte ruiné, les idoles d'or et d'argent se brisent, et à peine reste-t-il sur la terre de traces de l'idolâtrie. Oh! que le Seigneur est grand et adorable dans ses conseils! il pouvait abattre l'idolâtrie par ces coups surprenants qui avaient ébranlé l'univers; mais c'était l'abattre avec éclat et l'accabler de sa toute-puissance. Il veut saper ses fondements par l'infirmité de sa chair, et par là il signale plus sa grandeur que s'il eût employé contre elle des armes plus puissantes; parce que, si pour un grand ouvrage, mettre en œuvre un grand appareil, c'est agir en homme, pour

le plus grand des ouvrages, se servir de l'instrument le plus faible, c'est agir en Dieu.

Chrétiens, ne nous arrêtons pas là. L'homme-Dieu n'est pas seulement l'écueil de l'idolâtrie, il est encore le fondement de l'Eglise. La petite pierre qui brise la statue s'élève peu à peu sur ses débris jusqu'à la hauteur d'une grande montagne dont le front surmonte les nues, et dont les flancs bornent l'univers. Image de l'Eglise, qui, d'abord insensible, s'accrut si rapidement aux dépens de l'idolâtrie, qu'elle couvrit bientôt toute la face de la terre : *Factus est mons magnus et implevit universam terram.* (*Dan.*, II.) Inébranlable comme la montagne, cette Eglise élève comme elle sa tête jusqu'au ciel, et porte dans son sein toutes les nations du monde qu'elle renferme dans son étendue? Mais quel est le fondement de cet édifice superbe? Le Verbe incarné, Jésus-Christ, la pierre angulaire qui en réunit, en soutient, en nourrit toutes les parties, qui empruntent de lui leur solidité et leur accroissement. Que dis-je? cet édifice même n'est autre chose que l'extension du Verbe incarné; la montagne, c'est la pierre qui s'est accrue : *Lapis factus est mons magnus.* (*Ibid.*) L'Eglise, c'est Jésus-Christ enrichi d'un corps. Corps auguste qui a pour tête ce chef divin, pour membres les chrétiens engendrés dans son sang, pour nourriture la substance de sa chair, pour âme l'écoulement de son esprit, pour vaisseaux les canaux de sa grâce, pour lien le nœud de son amour, pour fonctions l'adoration du Très-Haut. Que ce corps d'adorateurs répare avantageusement l'outrage dont le chargeait le corps des idolâtres. Quelque grand que fût cet outrage, comme il n'était pas infini, il pouvait croître en malice; mais l'hommage du chef de l'Eglise ne peut prendre d'accroissement, parce que l'adorateur n'est pas moins grand que le Dieu qu'il adore. Quelque durée qu'ait eue l'idolâtrie, elle a péri dans la plénitude des temps; mais l'hommage du Christ entier, du chef et des membres, s'étend au delà des siècles et subsistera éternellement. Nombreuse tant qu'il vous plaira, la multitude des idolâtres avait des bornes, mais la société des vrais adorateurs est innomblable, et le moindre hommage de l'un d'eux honore plus le Père Eternel que ne le déshonorait cette foule d'idolâtres; parce que cet hommage n'est rien moins que l'hommage du Verbe incarné qui glorifie Dieu par tous les membres de son corps.

Ah! Seigneur, si vous dessilliez ici les yeux aux disciples de Moïse, si vous leviez le voile appesanti sur le cœur du juif, que de grandeur ne découvrirait-il pas dans un mystère où il n'aperçoit que faiblesse! Une cité permanente de divins adorateurs, un peuple éternel, un monde immortel de membres de Dieu s'offriraient à sa vue; il verrait la multitude innombrable des élus entée sur le Verbe incarné, ne faire en lui qu'un seul Christ, un seul corps, s'anéantir avec lui devant la majesté de Dieu, lui offrir à chaque instant un million d'hommages dont le moindre lui rend plus de gloire que la Synagogue entière avec tous ses sacrifices, dont le moindre égale la grandeur de Dieu, parce qu'il n'est pas moins divin que Dieu même. Pour vous, chrétiens, qui n'avez point de voile qui vous aveugle comme le juif; vous qui contemplez la gloire de votre Dieu, la lueur du flambeau de la foi, n'êtes-vous pas étonnés des merveilles dont l'Incarnation est la source? Tout, à la vue du Verbe incarné, tout ne change-t-il pas de face à vos yeux dans la religion chrétienne? Tout ne vous paraît-il pas empreint d'un caractère de divinité? Prières, cérémonies, sacrements, sacrifice, toute la religon a pour principe l'Incarnation du Verbe, et n'est qu'une suite de son premier hommage. Chaque âme chrétienne est un sanctuaire où le Verbe s'incarne de nouveau pour adorer son Père. Nous-mêmes sommes autant de Christs qui l'adorons aussi profondément que lui, si, pénétrés de son esprit, nous nous prosternons en lui, par lui, avec lui, devant la majesté du Très-Haut.

Ainsi l'Incarnation est-elle le prodige de la puissance de Dieu, parce que le Verbe incarné est à la fois le chef-d'œuvre de la Divinité, l'écueil de l'idolâtrie, le fondement adorable de l'Eglise. J'ajoute qu'elle est le prodige de la sagesse de Dieu, parce que l'Incarnation est la voie la plus incompréhensible, et en même temps la plus propre pour éclairer l'homme et réformer l'univers.

Entraîné nécessairement à la poursuite de son bonheur, l'homme aveugle le cherchait, l'un dans la volupté des sens, l'autre dans l'orgueil des pensées. Pour se rendre heureux, l'épicurien se corrompait par le plaisir, le stoïcien s'enivrait d'une fausse sagesse. En vain le plus éclairé des philosophes leur criait qu'il n'appartient qu'à l'Etre suprême de perfectionner l'homme, qu'à la vérité, qu'à la justice éternelle de le rendre heureux par la connaissance et l'amour. La vérité, la justice invisible, n'avait pas assez de charmes pour des voluptueux plongés dans ses délices, ni Platon assez d'autorité pour des stoïciens enflés d'orgueil. Un Homme-Dieu qui appuya ses leçons d'une autorité divine, et qui montra la justice et la vérité sous une image sensible, pouvait seul désabuser l'homme orgueilleux et charnel. Mais comment, avant l'Incarnation, l'Homme-Dieu serait-il tombé dans l'esprit humain, lui que les plus pénétrants des philosophes ne purent comprendre lorsqu'il se montra à leurs yeux? Toute la sagesse des platoniciens échoua contre cet écueil. Dieu incarné fut en butte à la contradiction de leurs pensées, et cette admirable ressource de la Providence ne leur parut que le dernier excès de la folie. S'élever jusqu'à Dieu, s'approcher de la lumière, c'était l'objet de leur ambition. Dieu s'abaisser jusqu'à nous, la lumière s'approcher des ténèbres, ce fut le scandale de leur présomption. Loin de se persuader que la majesté divine pût ainsi s'avilir jusqu'à ramper sur la terre, ils

croyaient pouvoir s'élever d'eux-mêmes jusqu'à monter dans le ciel. Faibles sans le connaître, ils s'épuisaient en vains efforts pour parvenir à la contemplation de la vérité et à la jouissance de la justice éternelle, et ces efforts impuissants ne servaient, dit l'Apôtre, qu'à les égarer de plus en plus dans le labyrinthe de l'erreur, qu'à les enfoncer plus avant dans le bourbier de la corruption. Ainsi confondiez-vous, Seigneur, leur sagesse présomptueuse, par la folie apparente de l'Incarnation, qui devait seule éclairer et purifier l'homme, désabuser et reformer l'univers.

Ne fut-ce pas en effet par la voie de l'Incarnation que l'homme se familiarisa avec la justice et la vérité auparavant inaccessibles à l'homme? L'Incarnation ne servit-elle pas d'appui aux plus faibles pour monter par degrés aux connaissances et aux vertus les plus sublimes? Par l'Incarnation, ce peuple grossier, devenu tout à coup philosophe, comprit sans peine les grandes vérités qui coûtèrent tant de travaux aux maîtres de la philosophie, et l'artisan plus éclairé que Platon, connut avec plus d'évidence et de certitude, sans mélange d'opinion et d'erreur, l'existence, l'unité d'un Dieu, la création du monde, l'immortalité de l'âme, l'éternité des peines et des récompenses. Par l'Incarnation, le voluptueux s'affranchit des plaisirs, l'avare se dégagea des richesses, l'ambitieux dépouilla la pourpre, le barbare adoucit ses mœurs, le vindicatif étouffa son ressentiment, l'injuste redressa ses voies, le calomniateur respecta ses frères. La vertu, devenue facile, aplanit ses hauteurs, et sa lâcheté, changée en courage, porta le joug des œuvres les plus héroïques. Cette saine philosophie que les disciples de Platon, soutenus de la force et de la douceur de leur éloquence, de la faveur des peuples, de l'autorité des princes, de l'assemblage de tous les avantages humains, ne purent introduire dans une seule ville, s'est introduite dans tout l'univers, et plus saine et plus chaste par la voie de l'Incarnation, avec une facilité plus surprenante que l'Incarnation même; s'est introduite, je ne dis pas sans secours humains, mais contre les efforts conjurés du peuple, du prince, du philosophe, du siècle et de l'enfer. Cette brillante vertu dont le stoïcien faisait parade, cette divine pureté de mœurs que ne pouvait même imaginer le plus sage des philosophes, est devenue, je ne dis pas l'objet stérile de la contemplation des doctes, mais le partage, la pratique ordinaire de la lie du peuple. Partout l'invisible vérité a répandu ses rayons, partout la vie éternelle a enlevé les cœurs, parce que celui qui dans le sein du Père est la vérité et la vie, s'est fait, dans le sein d'une Vierge, la voie pour nous y conduire; voie palpable qui, montrant la justice et la vérité sous une forme humaine, n'a eu besoin, pour nous attirer vers elle, que d'en réveiller le goût naturel gravé du doigt de Dieu dans le fond de notre âme, mais presque entièrement effacé par le péché.

Il est vrai que pour suivre cette voie il a fallu croire des mystères qui choquent la raison, et pratiquer des maximes qui révoltent la nature; mais qui ne se serait rendu à la parole et à l'exemple d'un Dieu? que l'humanité du Verbe ait scandalisé la sagesse du philosophe, sa divinité a dompté son orgueil. Il a rougi de ne pas plier sous une autorité divine, et celui que Platon ne pouvait convaincre de ce que dicte la raison, s'est soumis au Verbe pour suivre et pour croire ce que la raison semble combattre : Que dis-je? On l'a même vu mourir avec joie dans les tourments les plus cruels pour la défense des préceptes de l'Evangile et des dogmes de la religion les plus incompréhensibles, parce que la voie qui les lui montrait était elle-même la vie qui l'affranchissait des horreurs de la mort. Ainsi, le sage comme l'insensé, dégagé des sens, a contemplé la vérité; dégoûté de la terre, a soupiré pour le ciel; délivré des préjugés de la raison humaine, a cru aux oracles divins; dépouillé des sentiments de la nature, a crucifié ses passions les plus chères. Ainsi le Grec a conspiré avec le barbare à dresser des écoles de docteurs, qui ont ensei né des vérités inouïes à tous les philosophes, à former des camps de confesseurs et des essaims de vierges qui ont pratiqué des maximes inconnues à tous les sages, à rassembler des armées de martyrs qui ont scellé de leur sang ces vérités et ces maximes, et tant de prodiges se sont opérés par l'incarnation du Verbe que le Grec et le barbare traitaient de folie. O Dieu, que les traits de votre sagesse sont profondément gravés dans cet ouvrage divin! Vous ne les aviez que légèrement tracés dans les productions de la nature, et le philosophe, qui découvrait à peine vos perfections invisibles dans ces productions sensibles, ne vous glorifiait pas même dans ce que lui annonçait de vous l'Evangile de l'univers. Mais dans l'Evangile de l'Homme-Dieu, le peuple vous connaît comme le philosophe, et l'un et l'autre, pénétrés des rayons de votre lumière, glorifient encore par la sainteté de leurs mœurs, votre sagesse cachée dans la profondeur de ce mystère. Ah! si la beauté de la nature, qui ne put attirer le monde à la connaissance de Dieu, encore moins à son amour, exige toutefois de nous la profondeur de nos hommages, quel hommage, quelle adoration n'exigent point la faiblesse et la folie apparentes de l'Incarnation qui publie si hautement la gloire de Dieu, dévoile sa sagesse et sa puissance, renverse l'idolâtrie qui insultait à sa grandeur, prosterne la hauteur de l'esprit humain qui s'élevait contre sa science, gagne le juif et le gentil, soumet toute la terre à son empire.

Mystère de gloire pour Dieu, qui demande une adoration profonde, vous venez de le voir : mystère de salut pour l'homme qui demande une reconnaissance parfaite, je vais vous le montrer

SECONDE PARTIE.

Quel autre motif de l'incarnation du Verbe que le salut de l'homme? N'est-ce pas, disent

les Pères, pour relever ce malade abattu que le médecin des âmes est descendu du ciel; pour chercher cette brebis égarée que le pasteur des anges et des hommes a laissé sur la montagne l'élite de son troupeau; pour rappeler cet esclave fugitif que le Fils de l'Éternel s'est, pour ainsi dire, échappé de son sein; pour purifier cette créature immonde que le Créateur s'est rendu victime; pour arracher cet enfant de colère des bras du Dieu vivant, que le juge des vivants et des morts s'est fait anathème; pour retirer ce criminel des prisons de l'enfer, que l'auteur de la vie s'est précipité dans les horreurs du tombeau? O Dieu! que trouviez-vous en l'homme qu'un abîme de misère pour épuiser ainsi sur lui l'abîme de vos miséricordes? et que trouvera l'homme en lui qu'une indigence extrême pour reconnaître le don ineffable de l'Incarnation qui l'enlève à la profondeur de ses maux?

Sondons-la, cette profondeur, mes chers frères, et que la vue de nos malheurs nous pénètre de la plus vive reconnaissance pour notre Libérateur. Sortis de Jérusalem pour aller à Jéricho, tombés du règne de la justice dans la servitude du péché, des mains de Dieu dans celles du démon, bannis du ciel, dévoués à l'enfer, enfants de colère et de mort avant que de naître, nous n'ouvrions les yeux à la lumière du jour que pour être la proie du crime et de la douleur. Notre âme gémissait sous le poids du vice, et notre corps sous le joug des souffrances. L'âme dépouillée de la grâce, blessée dans l'entendement et la volonté, couverte de ténèbres, enflammée de concupiscence, livrée à la fureur des passions, source de corruption et d'amertume, se voyait la victime de ses propres désirs qui la souillaient, la tyrannisaient en ce monde, et devaient éternellement la déchirer en l'autre, sans la consumer jamais. Le corps dégradé de l'immortalité, déshonoré dans tous ses membres, immolé aux plus cruels tourments, ne trouvait pas même de repos dans le sépulcre, qui se changeait, pour lui, en un lac de soufre allumé par le souffle vengeur de Dieu.

Qui étouffera les passions cruelles qui dévorent cette âme criminelle? Qui brisera les pesantes chaînes qui accablent ce corps malheureux? Réduit à la dernière impuissance, l'homme, de lui-même, ne peut faire que des efforts qui l'affaiblissent de plus en plus. Appellera-t-il l'ange à son secours? De quel secours lui sera celui qui ne put se secourir lui-même; celui qui pour se soutenir eut besoin d'un appui étranger et dont le bras trop faible ne put arrêter Lucifer sur le penchant de sa ruine? Lucifer qui, perdu sans ressource, travaille à nous envelopper dans sa perte éternelle! Vous seul, ô mon Dieu! avez assez de pouvoir pour réparer notre nature; mais nous, Seigneur, aurons-nous assez d'amour pour répondre aux regards de miséricorde que vous jetez sur nous préférablement à l'ange prévaricateur, créature plus parfaite que nous? Car admirez ici, mes frères, la grandeur de la miséricorde de Dieu. Le premier ange s'était perdu comme le premier homme; l'un et l'autre étaient dans la même impuissance de retourner à Dieu, et par ce retour de réparer leur perte; le premier ange avait même sur l'homme cet avantage qu'il était doué de connaissances plus sublimes, comme étant une intelligence plus parfaite. Cependant le premier ange ne trouve point de ressource dans la miséricorde de Dieu, et demeure l'objet éternel de sa colère; au lieu que le premier homme devient l'objet de sa complaisance éternelle, parce que Dieu, par une miséricorde gratuite, choisit la nature de l'homme préférablement à celle de l'ange, pour l'unir à la nature divine: *Nusquam enim angelos apprehendit, sed semen Abrahæ apprehendit.* (*Hebr.*, II.)

C'est à ce choix de préférence et de miséricorde, c'est à cette union gratuite de la nature humaine à la nature divine que nous sommes, mes frères, redevables de notre salut. Nous nous étions perdus en nous éloignant de Dieu, c'était la source de notre malheur; nous ne pouvions nous retrouver en nous approchant de lui, c'était le comble de notre misère: Dieu s'est rapproché de nous, et nous nous sommes retrouvés en lui, c'est le retour de notre bonheur. Ce tendre Samaritain, touché de l'accablement de notre nature et de la profondeur de nos plaies, a pris sur lui notre nature même pour la relever, et pour la guérir lui a appliqué l'appareil de l'huile et du vin de son humanité sainte unie à la Divinité. Ce puissant Elisée, après avoir inutilement envoyé devant lui le serviteur du prophète avec le bâton de la loi pour nous ressusciter, est venu lui-même se courber, se rétrécir sur nous, se proportionner à la petitesse de nos membres pour les ranimer par l'attouchement de sa vivifiante chair. Le Très-Haut s'est rabaissé jusqu'à l'homme. Le Fils de Dieu s'est uni à notre nature d'une union plus étroite que celle de l'âme et du corps, et cette union a sauvé notre âme et notre corps.

Je dis cette union; car si, selon les Pères, Dieu n'a racheté que ce qu'il a pris, il l'a, selon les mêmes Pères, racheté en le prenant; s'il a sauvé, s'il a vivifié sa nature humaine, c'est qu'il l'a unie au Verbe notre salut et notre vie, dont l'éloignement seul faisait notre perte et notre mort. Si l'esclave de Satan, si l'homme prévaricateur a trouvé dans le sang de Jésus-Christ le prix de sa rançon, c'est que ce sang lui-même tirait son prix de son union à la Divinité. Si les mérites de la mort du Sauveur nous ont ouvert les portes du ciel, c'est que la vertu de ses mérites coulait de cette union ineffable comme le ruisseau de sa source; source divine qui, se répandant sur l'humanité du Christ, divinisa ses actions et ses souffrances. Je ne viens point ici, divine croix, affaiblir la reconnaissance dont tout chrétien doit être pénétré pour le mystère de salut qui s'opéra dans votre sein. Je sais que c'est à l'effusion du sang adorable qui arrosa votre bois sacré que je dois la sainteté de mon âme purifiée dans ce bain salutaire des souillures du

péché ; que je dois la vie de mon âme, arrachée des mains meurtrières de l'ange exterminateur par la vertu de ce sang redoutable aux puissances de l'enfer. Je sais que c'est aux douloureux tourments qui déchirèrent entre vos bras le corps du Sauveur, que je dois le mérite des souffrances de la vie, l'exemption des tortures de l'enfer, l'immortalité d'un corps mortel que tant de tourments n'ont soustrait à la mort que pour le revêtir d'une gloire éternelle. Mais si tant de faveurs réveillent à toute heure toute la vivacité de ma reconnaissance, ce ne peut-être sans me rappeler le souvenir de l'Incarnation leur source originelle. L'Incarnation seule pouvait me sauver sans la croix ; mais sans l'Incarnation la croix n'eût pu me sauver. Sans l'Incarnation, la croix n'eût été qu'un infâme gibet, la mort de Jésus-Christ qu'un tragique spectacle, le sang du Sauveur qu'un sang criminel ; mais par l'Incarnation la croix se change en trône de gloire, la mort de Jésus-Christ en sacrifice d'expiation, le sang du Sauveur en source de grâce. C'est le Verbe qui souffre et qui meurt pour moi dans sa chair ; dès lors cette chair souffrante, cette chair immolée devient une victime adorable, parce qu'elle est arrosée, imbibée, pénétrée de l'onction de la Divinité même. Sans l'Incarnation nous demeurions, mes frères, éternellement assis dans les ombres de la mort, plongés dans la fange du péché, enchaînés dans les prisons de l'abîme, parce qu'éternellement nous étions séparés de Dieu, notre sainteté, notre liberté, notre vie ; mais par l'Incarnation nous sommes pour une éternité purifiés, affranchis, vivifiés ; parce que pour une éternité nous sommes unis au Verbe qui adopte aujourd'hui toute notre nature dans cette portion de notre humanité, qu'il s'unit aujourd'hui inséparablement dans le sein de Marie.

Mais comment se peut-il faire que le Verbe adopte notre nature entière, dont il ne prend qu'une portion singulière? c'est, disent les Pères, que c'est pour toute la nature humaine qu'il s'unit à cette portion de l'humanité ; ou plutôt c'est, dit saint Ambroise, qu'il s'unit à tout le corps des hommes dans une portion de leur chair. *Pro nobis carnem, imo potius nos in illa carne assumpsit.* Car, remarquez, je vous prie, d'après les mêmes Pères, que nous fûmes tous engendrés en Jésus-Christ dans le sein de Marie, comme nous fûmes tous créés en Adam dans le paradis terrestre. Adam, Jésus-Christ sont les deux sources de notre nature : l'un, une source de péché et de mort ; l'autre, une source de sainteté et de vie. Nous étions tous dans les flancs d'Adam lorsqu'il porta la main au fruit défendu ; et comme auparavant son innocence était la nôtre, son crime devint dans la suite celui de tous ses enfants. Nous étions tous dans les flancs de la Vierge lorsque le Fils de Dieu s'y revêtit de notre chair ; et la sainteté qu'il communiqua à cette bienheureuse chair appartint en propre à toute notre race, devint celle de tous ses frères. Adam notre tige, nos prémices, nous représentait, nous portait dans le paradis terrestre ; en lui, comme en notre chef, nous fûmes tour à tour revêtus et dépouillés de nos priviléges. Jésus-Christ, tige plus ferme, prémices plus saintes, nous représentait et nous portait dans le sein de Marie. C'était pour nous comme pour ses membres qu'il pénétrait son humanité du suc de la divinité et qu'il répandait sur elle les flots de la grâce comme une vaste mer ; c'était pour nous, j'ose dire, en notre nom, que cette humanité sainte recevait les écoulements divins ; parce que cette humanité singulière n'avait été créée que pour tenir la place de toute la nature humaine, et n'était comblée des dons de Dieu sans mesure que pour être en état de nous enrichir de sa plénitude.

Ici, mes frères, quel motif de la reconnaissance la plus vive ! morts par la prévarication d'Adam nous ressuscitons par l'Incarnation du Verbe. Cette Incarnation nous donne à tous le droit à la vie dont nous avait dépouillés cette prévarication. Nous sommes tous en Jésus-Christ, dès le moment de sa conception, revêtus d'une sainteté divine, comme nous fûmes tous chargés en Adam d'une iniquité originelle dès le moment de sa rébellion ; et la preuve de ce que j'avance, je la trouve dans ces paroles de l'Apôtre, que tous entrent dans la justification par la justice d'un seul, comme tous sont tombés dans la condamnation, par le péché d'un seul : *Sicut per unius delictum in omnes homines in condemnationem, sic et per unius justitiam in omnes homines in justificationem.* (*Rom.*, V.) Mais ici, mes frères, faites attention à une différence remarquable que nous enseignent unanimement l'Ecriture et la tradition ; savoir, que si l'iniquité du premier homme se répand indifféremment sur tous les enfants de sa nature, la sainteté du second ne se répand qu'avec choix sur les enfants de sa miséricorde. Oui, Adam, notre chef corporel, nous transmet sa corruption, comme il nous eût transmis son intégrité par une génération corporelle ; au lieu que Jésus-Christ, notre chef spirituel, ne nous communique sa sainteté que par une génération spirituelle. La transfusion du péché d'Adam est une transfusion nécessaire ; la communication de la grâce de Jésus-Christ est une communication libre. La transfusion de la mort est une transfusion générale ; la transfusion de la vie est une transfusion spéciale. La première dépend de la loi invariable de la nature ; la seconde du choix gratuit de la volonté de Jésus-Christ.

Or, voilà pour nous, chrétiens, voilà pour vous, justes, le motif d'un redoublement de reconnaissance. Si les fruits de l'Incarnation se fussent répandus également sur tous, ces fruits qui ne seraient plus rares, ne seraient plus précieux, et notre reconnaissance ne serait qu'une reconnaissance commune. Mais que, par le baptême qui nous unit à l'Eglise, le corps de Jésus-Christ, nous participions à l'Incarnation, à l'expulsion de tant de peuples qui, selon l'Apôtre et le concile, n'ont point de part à ce mystère de salut ; que, par

la grâce victorieuse de la cupidité, vous viviez de la vie de Jésus-Christ même à exclusion de tant de pécheurs qui ne vivent que de la vie d'Adam, qui est une véritable mort; quel engagement pour vous à une reconnaissance singulière! Quoi, pour tout le genre humain, le Verbe ne s'incarne qu'une fois dans le sein de Marie où il adopte toute la nature dans une portion de notre humanité; mais pour nous, chrétiens, il s'incarne de nouveau dans le sein de l'Eglise, où par le baptême il nous adopte pour les membres de son corps; pour vous, justes, il s'incarne mille fois dans votre propre sein, où par sa grâce il s'unit à vous de l'union la plus étroite : son Incarnation générale il vous l'approprie. Il s'incarne à peu près en vous spécialement pour vous seul, comme il s'incarna pour tous dans le sein de Marie; le même esprit de charité qui l'anime, il vous le communique d'une manière si propre, que cet esprit devient l'âme de votre âme, la vie de votre vie; et que par l'unité de cet esprit il ne se fait de vous et du Verbe qu'un seul Christ dans une double chair; et vous ne répondriez pas par un amour spécial à ce choix singulier d'amour et de miséricorde! choix singulier d'amour, qui seul fait pour vous de l'Incarnation un mystère de salut; car pour ceux que le Verbe n'a pas regardés du même œil de miséricorde, l'Incarnation n'est qu'un mystère de stérilité et de mort : de stérilité, puisqu'elle ne leur procure aucun des biens qu'elle renferme; de mort, puisque leur cœur n'en devient que plus criminel par le refus de la grâce que souvent elle leur offre. Mais par ce discernement d'amour, l'Incarnation devient pour vous, mes frères, un mystère de salut et de vie qui sanctifie vos âmes et immortalise vos corps.

Premièrement, qui sanctifie vos âmes par la communication de la charité, par l'inspiration du saint amour, par l'effusion d'une grâce douce et forte qui purifie ces âmes de leur corruption, les vivifie, les fortifie, les anime, les soutient contre leurs propres faiblesses, les défend de leur légèreté, les affermit contre leur inconstance, et, loin de les laisser flottantes dans le balancement d'un équilibre incertain, les fait participer, dit saint Cyrille, par sa force toute-puissante à l'immutabilité même du Verbe où elle prend sa source : *Commodante nobis propriæ naturæ stabilitatem Dei verbo.* Grâce qui dès cette vie nous attache invinciblement à la justice de Dieu, et qui en l'autre nous plongera invariablement dans le sein de la Divinité; grâce qui dès cette vie, quoique sollicitant notre consentement, n'attend ce même consentement que de sa propre force, ne se repose du succès de ses charmes et de nos combats que sur sa propre vertu, ne compte que sur son efficace pour la coopération de notre volonté, la conversion de notre cœur, la décision finale de notre salut; grâce qui dès cette vie, sans intéresser la liberté, sans blesser l'indifférence active de la volonté, brise la dureté du cœur le plus rebelle, dompte l'opiniâtreté de la passion la plus féroce, force les barrières les plus fortes de la concupiscence la plus effrénée, et qui, en l'autre, anéantira cette liberté funeste, cette malheureuse indifférence dont l'orgueil de l'homme est si jaloux, inondera tout le cœur de son onction, enchaînera par sa force toutes les puissances de l'âme, retranchera par sa vertu la concupiscence jusqu'à la racine; grâce qui, dès cette vie, captive si doucement, manie si adroitement notre volonté, que cette volonté, pouvant se refuser à ses traits les plus forts, veut cependant malgré sa légèreté, s'y prêter constamment; et qui en l'autre fixera tellement la flexibilité, la vicissitude naturelle de la volonté, que cette volonté ne pourra même vouloir se soustraire à ses charmes vainqueurs. Grâce qui, dès cette vie, sert à l'âme et de remède pour guérir ses maladies et de nourriture pour fortifier ses faiblesses; et qui, en l'autre, ne trouvant ni faiblesse, ni maladie à guérir lui servira de breuvage délicieux qui l'enivrera d'une joie ineffable. Grâce enfin, et c'est ici celui de ses caractères qui revient le plus à mon sujet, grâce qui dès cette vie nous unit à Jésus-Christ d'une union si étroite que cette union approche en quelque sorte de l'union hypostatique de l'humanité à la divinité en la personne du Verbe.

Car si le propre de cette union est d'assujettir l'humanité à la divinité, en sorte que la divinité la remplisse, la possède, la domine, le propre de la grâce est de soumettre l'homme à Dieu, en sorte que la volonté de Dieu pénètre la volonté de l'homme, la remue, la régisse, l'incline aussi infailliblement que la volonté divine inclinait en Jésus-Christ la volonté humaine. Si le propre de cette union est d'approprier l'humanité au Verbe, en sorte que par cette appropriation les désirs de l'âme, les opérations du corps de Jésus-Christ soient réellement les désirs et les opérations du Verbe même, le propre de la grâce est d'approprier la volonté de l'homme à Dieu, en sorte que ses pieuses affections, ses actions méritoires soient plus à Dieu qu'à l'homme, et qu'effectivement Dieu ne couronne que ses propres dons en couronnant nos mérites. Si le propre de cette union est de lier l'humanité à la divinité par des liens si étroits que ces deux substances si différentes, unies en unité de personne, ne puissent plus être deux êtres séparés, le propre de la grâce est de lier l'âme à Jésus-Christ, par des nœuds si serrés que l'âme ne vive plus que de la vie de Jésus-Christ, qu'elle ne soit plus qu'un membre de son corps, qu'elle lui soit unie, sinon en unité de personne, du moins en unité d'affection et d'esprit. Je vis, disait le grand apôtre, ce vase d'élection rempli de la grâce, je vis, mais ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* (*Galat.*, II.) Dépouillé de la vie de la chair, détaché de la vie des sens, je vis par la grâce de Jésus-Christ d'une vie toute spirituelle et presque divine; l'esprit de Jésus-Christ qui réside en moi anime toutes mes puis-

sances, donne le branle à toutes mes actions. Revêtu, pénétré de Jésus-Christ je n'ai de pensées, de désirs, d'impression, de mouvements, que ceux qu'il me communique, que ceux que son amour daigne opérer en moi.

Gratias Deo super dono inenarrabili ejus. (II *Cor.*, IX.) Grâces immortelles au Dieu de miséricorde pour le don ineffable de la grâce, qui sanctifie l'homme en l'unissant à Dieu ! Sans ce don divin le don de Jésus-Christ même était inutile. L'Incarnation du verbe ne m'est précieuse que parce qu'elle renferme le don inestimable de la grâce, unique but de Dieu dans ce mystère, unique fruit que l'homme en retire. *Gratias Deo*, etc. Grâces immortelles au Dieu de miséricorde pour le double don de l'Incarnation et de la grâce ! de la grâce sans laquelle l'Incarnation est sans fruit, de l'incarnation sans laquelle l'homme est sans grâce ; de l'Incarnation qui mérite la grâce, de la grâce qui applique le mérite de l'Incarnation, de l'Incarnation qui prépare le salut, de la grâce qui en met en possession ; de l'Incarnation qui apporte le pain de vie, de la grâce qui en nourrit l'âme, de l'Incarnation qui remplit Jésus-Christ, homme de l'esprit divin sans mesure, de la grâce qui ouvre ce trésor immense et répand sur nous de sa plénitude ; de l'Incarnation qui pénètre l'humanité du Christ de la sainteté et de l'immortalité divine de la grâce qui nous fait entrer en partage de ce double privilége, nous délivrant de l'esclavage du péché et de l'empire de la mort, sanctifiant nos âmes, immortalisant nos corps.

Immortalisant nos corps : le corps de Jésus-Christ ne fut en possession de son immortalité qu'à sa résurrection, mais il y avait droit dès le moment de l'Incarnation, source primitive de tous ses priviléges. Le corps du chrétien ne sera de même élevé à l'immortalité qu'après avoir fourni la carrière des souffrances, qui ne se termine qu'à la mort ; mais dès cette vie l'Incarnation lui donne droit à cette immortalité glorieuse, et l'Eucharistie en est en lui dès ici-bas le gage assuré ; car si la grâce pénètre notre âme de la sainteté de Jésus-Christ dont elle est en nous le principe, l'Eucharistie revêt notre corps de son immortalité dont elle est en nous le germe. La grâce, parce qu'elle est une extension de l'Incarnation du Verbe qui s'unit à notre âme ; l'Eucharistie, parce qu'elle est une extension de l'Incarnation du Verbe qui s'unit à notre corps. Mais ce n'est que par la grâce même que l'Eucharistie est dans nos corps un germe de vie. Sans cette grâce elle ne serait qu'un germe de mort, parce qu'elle ne serait qu'une union charnelle qui ne sert de rien ni à l'âme ni au corps que l'esprit seul vivifie. Sans cette grâce l'Eucharistie ne pourrait empêcher que nos croix ne fussent des fardeaux d'esclaves, nos douleurs des supplices de criminels, notre mort l'entrée de l'enfer ; mais par la grâce, l'Eucharistie change ces croix en épreuves honorables pour le juste, ces douleurs en expiation salutaire pour le pécheur, cette mort en entrée triomphante dans le ciel. Or, encore un coup, quelle est la source de la grâce ? l'Incarnation du Verbe. Sans la grâce l'Incarnation est stérile, mais sans l'Incarnation, il n'est point de grâce : *Gratias Deo*. Grâces immortelles au Dieu de miséricorde pour le don inestimable de l'Incarnation, qui est notre unique trésor et doit être par conséquent le centre unique de notre cœur. Nous puisons dans cette source les eaux salutaires qui purifient l'âme et vivifient le corps ; nous devons y reporter pour tribut un fonds inépuisable de reconnaissance et d'amour. Abîmes de corruption, prodiges de misère, enfants de péché et de mort sans l'Incarnation, nous jouissons par elle de l'espérance de l'impeccabilité et de l'immortalité de Dieu même dont nous recevons dès ici-bas le gage dans l'Eucharistie et dans la grâce, qui ne sont que l'extension de l'Incarnation du Verbe. Comment répondre à tant de faveurs ? que par la reconnaissance la plus parfaite ! Mais pour les reconnaître dignement, ces faveurs, c'est peu dans ce mystère d'adorer Dieu qui se glorifie, de remercier Dieu qui nous vivifie, si l'on n'imite l'Homme-Dieu qui s'anéantit dans ce mystère d'humiliation et de mort.

Je finis en deux mots. Mystère d'humiliation. Quelle humiliation étonnante pour la splendeur de la gloire, le caractère de la substance du Très-Haut, le Fils unique de Dieu, qui sans usurpation se dit égal à son Père ! Quelle humiliation, de s'abaisser au-dessous des anges, se faisant homme ! au-dessous de l'homme même, se faisant enfant et enfant d'un jour ! de s'enfermer dans le sein d'une vierge, d'y enchaîner ses membres, d'y captiver ses sens, d'y prendre une chair semblable à la chair de péché, et d'y charger cette bienheureuse chair des iniquités du monde entier ! *Non erat ei species neque decor.* (*Isa.*, LIII.) Il ne lui reste en cet état aucune trace de sa beauté. Sa divinité, il la cache aux yeux de Dieu sous le voile de la chair de l'homme ; son innocence, sous la ressemblance de la chair de péché ; son humanité même, il la cache aux hommes sous le voile du sein de Marie, où l'homme ne le regarde que comme un enfant impuissant, comme un informe avorton sans sentiment, sans connaissance, sans amour ; tandis que cette humanité parfaite, cette humanité sainte ne paraît devant Dieu que dans l'abaissement le plus profond, se consumant et en gémissements pour les péchés de l'homme et en reconnaissance pour le bienfait singulier de son union hypostatique à la Divinité. O prodige d'anéantissement pour un Dieu ! L'orgueil de l'homme avait-il donc besoin d'un tel remède ? Et pourra-t-il tenir contre un tel exemple ? Refuserez-vous encore, pécheurs, de subir la double loi d'humiliation que vous impose l'Incarnation du Verbe, qui s'humilie à vos yeux et aux yeux de son Père ? Rougirez-vous de reconnaître devant Dieu votre pauvreté, votre indigence ? de sentir votre impuissance, votre misère ? de rentrer en sa présence dans le néant de votre origine, de vous humilier de vos fau-

tes, de trembler pour votre faiblesse, de ne vous reposer que sur les bras de sa miséricorde, de ne vous appuyer que sur la force toute-puissante de la grâce, en qui seule vous pouvez tout, à qui seule vous devez rapporter tout le bien qui est en vous? Rougirez-vous de vous humilier devant les hommes, de reconnaître la supériorité de leur dignité ou de leur mérite, d'essuyer leurs rebuts et leurs railleries, de souffrir en paix leurs injustices et leurs outrages, de dérober à leur connaissance les qualités avantageuses qui pourraient vous relever dans leur esprit, de convenir de vos fautes, d'avouer vos faiblesses, de vous regarder vous-même comme un objet d'opprobre, comme un néant qui n'est digne que de mépris? Rougissez donc d'adorer un Dieu anéanti dans le sein d'une vierge, si vous rougissez d'imiter ce Dieu qui ne jette ses regards que sur les pauvres d'esprit, qui ne met au rang de ses disciples que les humbles de cœur.

Mystère de mort. Dès le premier moment de sa conception, *ingrediens in mundum* (*Hebr.*, X), Jésus-Christ, dit l'Apôtre, se dévoue à la mort, se substitue aux victimes impuissantes de la loi, cherche le chemin du Calvaire, court au-devant de sa croix. Le sein de Marie est pour lui une carrière d'exercices où ce divin athlète prélude à ses souffrances par la privation volontaire de l'usage de ses sens; un temple, un autel où ce sacré pontife commence le sacrifice de sa vie; une croix où le sang de cet agneau coule aux yeux de Dieu par l'acceptation volontaire qu'il y fait de son immolation future, un tombeau où cette victime égorgée est déjà ensevelie dans les ténèbres et dans l'oubli. Son amour y a immolé son âme, et nos péchés y crucifient son corps. La vie de Jésus-Christ ne fut qu'un long martyre; mais le commencement de sa vie en est l'abrégé. Ses douleurs dispersées s'y réunissent dans sa pensée; son Père les lui fait dès lors sentir, parce que dès lors il s'offre à faire la volonté de son Père, et que sa volonté est que, dès son entrée dans le monde, son Fils soit notre victime.

Entrez, mes frères, dans cette disposition de mort par la mortification de vos désirs et la macération de votre chair. Vous ne pouvez être les disciples, je ne dis pas de Dieu mourant, mais même de Dieu incarné, sans porter votre croix. Le Verbe ne s'incarne que pour mourir : dès le moment qu'il s'unit à notre chair, il fait pacte avec la mort. Ce n'est qu'en haïssant son âme qu'il se prépare à conserver la vôtre : vous ne la sauverez de même qu'en la perdant; vous ne vivrez qu'à force de mourir; vous n'immortaliserez vos corps qu'en les crucifiant; vous ne vous incorporerez au Verbe incarné, vous ne serez ses membres, vous ne serez ses disciples qu'en l'imitant. Par l'adoration, vous le reconnaîtrez pour Dieu dans ce mystère de gloire; par la reconnaissance, vous l'avouerez pour rédempteur dans ce mystère de salut; par l'imitation seule, vous l'aurez pour maître dans ce mystère d'humiliation et de mort, et par là vous mériterez de l'avoir pour chef dans le séjour de sa vie, de son triomphe et de sa gloire, que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON II.

NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

Natus est hodie Salvator. (*Luc.*, II.)

Il vous est né aujourd'hui un Sauveur.

Consolons-nous, mes frères; entrons dans les sentiments de joie que doit inspirer une juste espérance de nous voir enfin délivrés de l'esclavage cruel de Satan et du péché.

Condamnés en la personne de nos premiers pères, nous étions en ce monde comme des criminels dans une prison, dont nous ne devions sortir que pour être les déplorables victimes de la vengeance éternelle de Dieu. Mais le voici, ce Dieu, qui, touché de nos larmes, vient les partager pour en tarir la source; le voici qui descend du ciel pour nous tirer du fond de l'abîme, qui s'abaisse jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui, qui se fait fils de l'homme pour nous rendre enfants de Dieu. Levez-vous, Jérusalem; sortez de la poussière, fille de Sion; dépouillez vos habits de deuil, pour vous parer de vos ornements de triomphe : il vous est né aujourd'hui un Sauveur qui va faire couler dans votre sein un fleuve de paix, et répandre sur votre tête la gloire comme un torrent.

Quelle différence de ce divin Sauveur d'avec tous ceux qui vous avaient été jusqu'ici envoyés pour vous délivrer de vos ennemis. C'étaient des conquérants qui travaillaient plus pour leur gloire que pour le salut des nations qui les appelaient leurs libérateurs; c'étaient des conquérants impuissants dans l'enfance, qui, dans la force de l'âge, ne se signalaient que par de sanglants carnages, qui ne sauvaient leur peuple qu'aux dépens de son propre sang, et ne l'enlevaient par leurs victoires qu'à la tyrannie des faibles mortels.

Mais où est le Sauveur qui se soit dépouillé de sa propre grandeur pour en revêtir ses ennemis; le Sauveur qui dès sa naissance ait au prix de ses larmes brisé les portes de l'enfer; le Sauveur qui ait été promis au monde dès l'entrée du péché dans le monde, demandé par toute la nature l'espace de quatre mille ans, attendu par les patriarches, annoncé par les prophètes, représenté par les sacrifices, figuré par toute la loi; le Sauveur qui ait été la joie du ciel et l'espérance de la terre, la gloire d'Israël et le bonheur des nations, le désiré des collines éternelles et le réparateur de la nature humaine, le réconciliateur du juif et du gentil, le médiateur de Dieu et des hommes, le créateur du monde et le rédempteur de l'univers?

C'est ce Sauveur qui vient de naître, et qui, tout enfant qu'il est, s'appelle déjà le Dieu, le fort, le père du siècle futur, le prince de la paix; qui, tout enfant qu'il est, brise la verge qui déchirait son peuple et le sceptre qui l'opprimait; le délivre, comme Moïse, de la servitude de l'Egypte, et l'introduit, comme Josué, dans la terre promise.

En un mot, le Sauveur qui nous est né, 1° nous affranchit dès sa naissance de l'esclavage du péché ; 2° nous fait entrer dans le royaume de la justice : c'est le partage de ce discours. Jésus naissant retire le pécheur de la voie de l'iniquité ; Jésus naissant conduit le juste dans la voie de la justice.

Implorons le secours de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme pécheur ne pouvait satisfaire à la justice de Dieu, et Dieu immortel ne pouvait souffrir pour suppléer à l'impuissance de l'homme : double obstacle à notre bonheur qu'a levé le Tout-Puissant se faisant homme sans cesser d'être Dieu, réunissant en sa personne la faiblesse de l'un et la puissance de l'autre, la passibilité de l'homme et la sainteté de Dieu. Comme passible il s'est sacrifié lui-même, comme saint il a sanctifié son sacrifice. Comme homme il a satisfait pour la nature humaine ; comme Dieu il a accepté la satisfaction de l'homme : voilà en abrégé, mes frères, le mystère de notre réconciliation, qui commença dès l'incarnation du Verbe, lorsque entrant dans le monde il dit à son Père : Dieu de vérité vous n'avez point agréé les victimes charnelles et figuratives de la loi, incapables de vous aimer et de vous connaître ; mais vous m'avez formé un corps animé de votre esprit et de votre amour : alors j'ai dit : Me voici prêt à vous faire de ce corps un sacrifice volontaire, pour répondre aux desseins de bonté que vous avez sur la nature humaine : *Tunc dixi : Ecce veniout faciam, Deus, voluntatem tuam.* (*Hebr.*, X.)

C'est cette première oblation du Fils de l'homme dans le sein de sa mère, et la première acceptation qu'en fit le Fils de Dieu dans le sein de son Père, qui nous a sanctifiés, dit l'Apôtre ; dans cette oblation étaient renfermés, comme dans leur semence, les mystères du Sauveur qui devaient se développer dans le cours de sa vie. Sur cette oblation fut fondée comme sur son principe notre réconciliation avec le Père éternel. Le Fils de Dieu chargé de nos intérêts, le Fils de l'homme chargé de ceux de son Père, ratifièrent ce traité de paix dans le sein de Marie, après en avoir arrêté les conditions que Jésus-Christ devait exécuter par sa mort.

Mais quelque reconciliée que fût la nature humaine avec la nature divine par le mérite infini de cette première oblation, quelque sanctifiée que fût l'humanité par son union à la divinité en la personne du Verbe, il fallait qu'il se fît sur chacun de nous une application particulière de cette sanctification, de cette réconciliation générale, et cette application ne pouvait se faire sans nous ; nous n'étions ennemis de Dieu que pour nous être éloignés de lui, notre âme n'était corrompue que par son attachement volontaire à la créature. Il fallait donc la détacher de cette créature pour la réunir à son créateur ; et le créateur, qui ne pouvait sans détruire son ouvrage détruire notre liberté, ne pouvait opérer ce grand changement malgré nous : la voie de la violence il se l'était interdite en nous créant libres, il ne lui restait que celle de l'insinuation et de la douceur. Mais quelle insinuation assez forte pour pénétrer dans le cœur endurci du pécheur, quels charmes assez puissants pour rompre les nœuds de ses attaches criminelles ? Ecoutez-le, chrétiens, en écoutant le mystère de la naissance d'un Dieu, et comprenez si vous le pouvez, pécheurs, par ce mystère d'amour, jusqu'où va la tendresse de ce Dieu pour vous.

Deux liens retiennent le pécheur dans l'esclavage du péché. Un violent amour pour la créature, une crainte désordonnée du Créateur ; l'attrait d'un monde visible qui l'enchante, l'horreur d'une justice invisible qui l'épouvante : l'un est la source de son attache à la terre, l'autre de son éloignement du ciel. Ce double lien, Jésus le rompt à sa naissance : l'horreur de sa justice y cède à la vue de sa miséricorde, et l'attrait des choses sensibles s'y dissipe par les charmes de son enfance ; et pour commencer par cet attrait, que cherche le pécheur dans la jouissance des créatures ? Qu'y a-t-il donc qui le charme si fort dans la poursuite des biens, des honneurs, des plaisirs ? La vaine apparence d'un bonheur que ces créatures semblent lui promettre. Or le bonheur de l'homme est de connaître la vérité et d'aimer la justice. La vérité éclaire l'esprit et le perfectionne, la justice redresse le cœur et l'ennoblit, il est vrai ; mais la vérité et la justice n'ont que des beautés invisibles, et les yeux sont éblouis de l'éclat qui accompagne les richesses, les sens sont enivrés de la volupté qu'on goûte dans les plaisirs ; cet éclat éblouissant, cette volupté si séduisante ne sont qu'une ombre, qu'une image trompeuse du vrai bonheur. N'importe ; c'est une ombre palpable, une image sensible qui frappe ; c'en est assez : on abandonne la réalité pour suivre cette image, on laisse le corps pour s'attacher à l'ombre.

Béni soyez-vous, ô mon Dieu, qui pour nous guérir de cette maladie mortelle, qui corrompait notre âme en l'attachant à la créature, daignez vous-même vous rendre sensible pour nous donner la vie en nous attachant à vous. Du fond de notre corruption et de notre faiblesse nous ne pouvions nous élever jusqu'à vous, ô vérité incréée, ô justice invisible ! mais aujourd'hui pour nous attirer après vous, vous vous abaissez vous-même jusqu'à nous ; non content de vous être incarné dans le sein d'une Vierge, vous percez encore le voile qui vous dérobait à nos yeux, et vous vous offrez à nous sous la forme la plus propre à attirer nos regards et à enlever nos cœurs. Ah ! seriez-vous encore assez insensés, pécheurs, pour n'aimer que le mensonge ? Seriez-vous assez ennemis de votre bonheur pour abandonner la source du vrai bien ? Faut-il pour engager votre cœur un objet aimable et sensible, où en trouverez-vous qui le soit plus qu'un Dieu enfant ? Si vous ne pouvez goûter un Dieu qui n'est qu'esprit et que vérité, vous qui n'êtes que

chair et que sang, comment vous défendrez-vous de le goûter, ce Dieu qui pour s'accommoder à votre faiblesse se fait lui-même chair et sang? Homme charnel, s'écrie ici saint Bernard, qui ne pouvez rien aimer que d'une manière charnelle, voici un objet proportionné à la nature de votre amour, Dieu revêtu de votre chair qui par l'amour salutaire de cette chair sainte vous élève peu à peu à l'amour spirituel de la vérité et de la justice, vous fait passer insensiblement de l'humanité à la divinité, et monter par degrés de Jésus-Christ enfant à Jésus-Christ Dieu. Hommes charnels qui ne pouviez résister aux charmes meurtriers des créatures qui épuisaient l'activité de votre cœur, ne trouverez-vous pas au moins dans un Dieu enfant, qui pour vivifier votre âme se courbe, se raccourcit sur elle, ne trouverez-vous pas, dis-je, des charmes assez forts pour donner le change à votre amour?

Me le permettez-vous, Verbe fait chair, de vous comparer avec votre créature, et de contre-balancer ses charmes par les vôtres? Oui le même amour qui vous faisant enfant vous abaisse aujourd'hui au-dessous de l'homme, vous fera souffrir un parallèle si indigne. Mais vous, pécheurs, le pourrez-vous soutenir ce honteux parallèle et ne rougirez-vous pas mille fois, que la corruption de votre cœur ait besoin d'un tel remède? Que trouvez-vous de si charmant dans la créature, que vous ne retrouviez avec avantage dans Jésus enfant? Allons, passez avec moi jusqu'à Bethléem pour considérer ce Dieu naissant, donnez-y l'essor à vos désirs, et demandez quelque chose qui ne soit pas en lui. Est-ce l'éclat des richesses qui a pour vous de l'attrait? Voilà les richesses du ciel et de la terre, richesses surabondantes qu'il répand en cette vie sur tous ceux qu'il aime, richesses incompréhensibles de gloire, dont il couronne en l'autre ceux qui ont persévéré dans son amour; richesses éternelles et incorruptibles, inaccessibles aux embûches des voleurs et aux revers de la fortune; richesses préférables aux métaux les plus précieux, aux prix desquels le sage, comptant pour rien tout le reste, regardait l'or comme du sable et l'argent comme de la boue. Les voilà, ces richesses à votre portée : pour les avoir, il n'est plus besoin de monter dans le ciel, la terre les possède; pour les acquérir il n'est pas besoin de traverser les mers, il ne faut que les aimer. Est-ce à la gloire et à l'ambition que votre cœur s'ouvre? Serait-il dévoré de la soif des dignités, et des honneurs? Puisez dans cette source et vous serez pleinement désaltérés; c'est là la splendeur de la gloire, le caractère de la substance du Très-Haut, le Dieu du ciel, le maître de la terre, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, c'est par lui, tout enfant qu'il est, que les rois règnent, que les princes commandent. Ses mains, toutes faibles qu'elles paraissent, distribuent les sceptres et les couronnes, et pour en recevoir une éternelle, il n'est besoin que de la lui demander.

Serait-ce aux traits d'une fragile beauté que vous vous laisseriez prendre? Voici le plus beau des enfants des hommes; sa beauté, qui ravit d'admiration les anges, est le plus digne objet de la complaisance du Père éternel. Qu'aimez-vous, pécheurs? une beauté fière et périssable, dont la vue vous trouble et vous corrompt? et voici une beauté ancienne et toujours nouvelle qui fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes; qui paye de retour ceux qui l'aiment et qui, pour prix de leur amour, leur apporte la justice et la paix : toute autre beauté est une beauté charnelle, toute autre chair une chair de péché et de mort. Mais la beauté de cet enfant est une beauté céleste, sa chair une chair divine qui est esprit, sainteté et vie. Qu'aimez-vous, pécheurs? une insensée, dont les discours ne sont qu'ennui, égarement, vanité, folie; et voici la sagesse incarnée dont les paroles, plus douces que le lait et le miel, sont toujours assaisonnées du sel de la discrétion; dont la conversation n'a ni dégoût, ni amertume, ne procure que repos, que douceur : c'est cette langue qui rendit éloquente la langue des philosophes et des orateurs; qui donna aux prophètes l'esprit d'intelligence, qui dicta les plus sages lois des législateurs; elle se déliera un jour cette langue bégayante; des fleuves de grâces et de vie couleront de cette bouche muette; on accourra des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de ce nouveau Salomon. Il ne sera pas, jusqu'à ses plus cruels persécuteurs qui n'oublient en l'écoutant leurs desseins sacriléges et ne retournent en s'écriant que jamais mortel ne parla comme lui. Qu'aimez-vous, pécheurs, qu'aimez-vous? une ingrate qui vous joue, vous ruine, vous consume et vous perd : et voici un Dieu bienfaisant qui se fait pauvre pour vous enrichir; qui, pour vous éclairer, se prive de l'usage de la lumière; qui, pour vous fortifier, se réduit à la faiblesse d'un enfant; qui, en cet état, s'épuise en caresses pour vous attirer à lui, et ne rougit pas de pousser des gémissements et des cris enfantins. Est-il de soupirs plus tendres que ces gémissements, de regards plus amoureux que ces cris d'un Dieu enfant, de créature plus aimable que ce Jonathas l'amour et la joie du ciel et de la terre? Encore un coup, pécheurs, où me réduisez-vous et quel est votre endurcissement de souffrir si longtemps un si honteux parallèle?

Ah! les païens eux-mêmes l'éprouvèrent dans les premiers siècles, quelle impression faisaient sur l'esprit des fidèles les charmes de ce Dieu enfant. Jaloux de les voir, se rendre en foule à la grotte qui lui donna naissance, Adrien voulut en fermer l'entrée, en la consacrant à une infâme divinité, et obscurcir la gloire de Jésus naissant, en lui substituant un Adonis; mais les charmes suborneurs de ce Dieu de prostitution ne purent tenir devant les chastes attraits de l'enfance du Sauveur. Dagon tomba devant l'arche : il fut mis en oubli, ce Dieu corrupteur; et les efforts impuissants du paganisme ne servirent qu'à rendre plus cher à l'Eglise,

plus recommandable à toute la terre, le berceau du Dieu des chrétiens. On y accourut de toutes les parties du monde, hommes et femmes, princes et sujets. Les rois, oubliant les douceurs de la royauté, descendirent du trône pour déposer leurs couronnes dans cette sainte caverne, consacrée par les abaissements d'un Dieu. Les impératrices traversèrent les mers au péril de leur vie, pour se procurer la satisfaction de visiter cet aimable lieu. Les Paule, les Mélanie, les Eustoquie s'arrachèrent aux engagements de leur naissance, aux empressements de leurs parents, aux délices, aux honneurs, aux richesses de la capitale du monde, pour passer le reste de leur vie à Bethléem, pauvres, humbles, mortifiées, mais trop avantageusement dédommagées de la perte de leur grandeur, par le plaisir de se prosterner sans cesse dans cette sainte grotte où l'ardeur de leur foi leur faisait encore voir, dit saint Jérôme, Jésus naissant, entouré des pasteurs et des mages que les mêmes charmes de son enfance avaient autrefois attirés au pied de sa crèche.

Ah ! si après de si grands exemples, vous ne vous rendez, pécheurs ; si malgré les attraits d'un Dieu naissant vous demeurez encore plongés dans l'ordure de vos péchés, je crains que ces péchés ne soient des péchés de malice et non de séduction ; que votre propre corruption ne vous précipite dans le crime, et non que les appâts des créatures vous y entraînent; que vous ne péchiez comme les démons, par l'amour du désordre, par le goût que vous trouvez dans le mal, et non, comme les hommes, par l'amour du plaisir, par le goût des choses sensibles ; et Jésus naissant n'est le Sauveur que des hommes et non des démons.

Le second lien du pécheur, c'est la crainte désordonnnée de la justice de Dieu. Je dis désordonnée, car la crainte réglée est le commencement de la liberté : c'est la voix qui intimide la conscience, qui trouble la fausse sécurité du pécheur, la main qui renverse le lit de son repos, l'aiguillon qui le réveille de son assoupissement, l'amertume qui sèvre son âme des douceurs de la passion, la tristesse qui lui fait enfanter, dans le serrement du cœur, l'œuvre pénible de son salut, et pour tout dire, en un mot, c'est la porte qui mène au saint amour et qui conduit au règne de la justice. Mais lorsque, livré à une crainte sans bornes, on n'entrevoit que menaces et que supplices, sans rayon d'espérance et de miséricordes ; qu'on ne se représente Dieu que comme un maître cruel qui moissonne où il n'a point semé, qui recueille où il n'a rien mis, comme un époux jaloux qui châtie, sans mesure, la plus légère infidélité de l'épouse, qui condamne jusqu'à sa justice même, comme un juge inflexible qui ne se laisse toucher ni par l'importunité de la prière, ni par l'abondance des larmes, ni par l'austérité de la pénitence ; lorsque, frappé de ces effrayantes images, on regarde avec Caïn son iniquité comme trop grande pour pouvoir être pardonnée, qu'on s'envisage soi-même comme un monstre trop horrible pour être jamais agréable au Seigneur. Ah ! c'est pour lors que franchissant toutes les barrières qui retenaient encore dans certaines bornes du devoir, c'est pour lors qu'on s'abandonne sans crainte aux désirs les plus infâmes, on se plonge sans scrupule dans le bourbier des passions les plus honteuses. Ce n'est plus précisément le plaisir que l'on cherche, dans l'assouvissement de sa passion, c'est l'étourdissement de sa crainte ; l'amour du péché n'est plus ce qui nous y attache : c'est l'éloignement de Dieu. On voudrait même quitter ce péché où l'on ne trouve pas son bonheur, mais on désespère, en le quittant, d'être reçu. La vue de sa justice qui nous poursuit nous ôte la satisfaction du crime ; mais c'est dans le crime même qu'on cherche à étouffer le sentiment de cette justice. Cette vue importune, on voudrait l'éloigner en se familiarisant avec le désordre, et l'on court après toutes les créatures pour fuir avec plus de liberté devant le Seigneur.

Où fuyez-vous, s'écrie saint Bernard, qui redoutez-vous ? Dieu et sa justice ? Ah ! ne craignez plus : *Noli fugere, noli timere*. L'avénement de votre Dieu n'est aujourd'hui qu'un avénement de miséricorde ; ce n'est pas pour vous juger, c'est pour vous sauver qu'il paraît sur la terre : *Natus est vobis Salvator, venit non judicare, sed salvare terram.* Il viendra un jour comme juge porté sur une nuée majestueuse, armé de foudres vengeurs, et environné d'un million d'anges, exécuteurs de sa justice ; mais aujourd'hui il ne vient que comme Sauveur, porté entre les bras de sa mère, environné de simples pasteurs, symbole d'affabilité et de douceur; son appareil n'est qu'un appareil de bonté et de justice ; il ne paraît que comme un petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche comme dans un berceau. *Noli fugere, noli timere :* Ne fuyez plus, ne craignez plus.

Si cet enfant est votre roi, c'est un roi doux et humble de cœur, qui ne vient pas vous asservir, mais vous racheter, et qui vient à vous sans sceptre et sans armes. Si cet enfant est votre Dieu que vous avez mortellement offensé, c'est un Dieu de miséricorde qui vient de vous pardonner, un Dieu de modération qu n'achève pas de briser le roseau cassé, un Dieu d'amour qui n'élève pas sa voix pour vous accuser. Ne lui dites plus, comme Adam dans le Paradis terrestre, j'ai entendu votre voix, et je me suis caché ; hélas ! c'est un Dieu enfant qui ne peut encore parler ; les cris qu'il pousse sont plus touchants que redoutables, ou s'ils sont redoutables pour quelqu'un, ce n'est pas pour vous qu'il vient sauver, mais pour le démon votre ennemi qu'il vient écraser : *Noli fugere, noli timere*, Ne fuyez plus, ne craignez plus votre Dieu. Parcourez ici, mes frères, les principaux attributs de Dieu, vous trouverez que sa puissance éclata à la création du monde, que sa sagesse brilla dans le gouvernement de l'univers, mais que sa mi-

séricorde n'éclate et ne brille qu'à sa naissance. Le Juif, étonné des prodiges qui troublèrent la nature en sa faveur, releva plus d'une fois cette puissance souveraine qui commande au ciel, à la terre, à la mer. Le philosophe, frappé de la structure et de l'économie du monde, de la beauté des astres, de l'uniformité de leur cours, de l'ordre des saisons, de la fécondité de la nature, sentit plus d'une fois le doigt de Dieu, et admira sa sagesse invisible qui règle l'univers. Je suis le Seigneur, disait aux Juifs le Créateur du monde par la grandeur de ses prodiges; je suis l'ordre, en règle, la vérité, disait aux philosophes la Sagesse éternelle par le spectacle de l'univers; je suis le Sauveur et le Rédempteur : Ah! c'est ce que n'avait point encore dit, mais c'est ce que dit aujourd'hui la miséricorde divine par la naissance de Jésus-Christ. Renfermée dans le ciel, cette divine miséricorde ne prodiguait ses faveurs qu'aux anges. Si quelques traits de bonté échappés de son sein tombaient sur la terre, ce n'était que pour quelques justes de l'ancienne loi, qui appartenaient plus à la loi de grâce qu'à la loi de Moïse, qui étaient plus les disciples que les précurseurs de Jésus-Christ, et que nous regardons encore comme les prémices du christianisme. Mais ces traits singuliers d'amour, répandus sur quelques membres de la synagogue, n'empêchaient pas que la synagogue entière ne fût un objet de colère; Dieu n'était pour elle qu'un époux de sang, qui la traitait en esclave plutôt qu'en épouse; il ne lui était pas même permis d'approcher de cet époux jaloux de sa grandeur; sa voix était pour elle un tonnerre qu'elle ne pouvait entendre sans frayeur; sa présence un feu qui la dévorait et l'accablait de l'éclat de sa lumière; et pour traiter avec cet époux, il lui fallait emprunter le ministère d'un médiateur. Sa justice, sa sévérité, c'est ce qu'il lui faisait sentir, tandis que sa bonté se dérobait à ses yeux. Mais aujourd'hui elle se répand tout entière sur la terre, cette bonté renfermée dans le ciel; elle s'incarne et se rend visible à nos yeux cette miséricorde cachée aux yeux du Juif et du philosophe : *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei* (*Tit.*, III). La bonté de Dieu, dit l'Apôtre, paraît en même temps que son humanité; et ce qui est le plus capable de dissiper vos alarmes, pécheurs, c'est que cette bonté se montre à vous sous la forme d'un enfant, *noli fugere, noli timere*, ne fuyez donc plus, ne craignez plus votre Dieu.

Que vous l'ayez craint ce Dieu saint et terrible, lorsque, retiré en lui-même, il habitait une lumière inaccessible, et ne se communiquait aux hommes que par les effets de sa justice, je n'en suis pas surpris; mais que vous le craigniez aujourd'hui qu'il sort pour ainsi dire hors de lui-même pour s'approcher de vous, qu'il se rend palpable et accessible, et vous invite, par la tendresse de ses cris, à vous jeter entre les bras de sa miséricorde, c'est ce qui a lieu de nous surprendre. Que vous le redoutiez, ce divin Sauveur dans les autres mystères de sa vie, où sa miséricorde paraît mêlée avec sa justice, j'ai moins de peine à le comprendre; mais comment le concevoir, que vous conserviez la même frayeur dans ce mystère tout d'amour et de miséricorde? je dis tout d'amour et de miséricorde, car encore un coup, c'est ici, mes frères, le mystère le plus consolant de la vie du Sauveur; sa passion, sa mort même, sa mort qui seule est notre salut et notre espérance, nous offre cependant un spectacle terrible : j'y vois un Dieu mourant entre deux voleurs, prononcer du haut de sa croix, comme de son lit de justice, un arrêt de séparation éternelle entre le bouc et l'agneau, l'élu et le réprouvé, le bon et le mauvais larron. Mais du fond de sa crèche, il ne prononce que des jugements de paix; il réconcilie le juif et le gentil; réunit les pasteurs et les mages; fait annoncer aux pasteurs par la troupe céleste la paix qu'il apporte aux hommes; la fait trouver aux mages à la suite de l'étoile qui les conduit à Bethléem; la fait figurer à toute la terre, cette paix éternelle par la paix temporelle dont elle jouissait à sa naissance sous l'empire d'Auguste. Après cela si votre crainte ne se modère, si vous ne vous rendez, pécheurs, aux motifs de confiance que vous fournit ce mystère de miséricorde, je crains bien que vous ne soyez de ces enfants de colère, de ces victimes de l'enfer que Jésus-Christ n'a pas sauvés; mais peut-être ne craignez-vous la justice de Dieu que par la loi de pénitence qu'elle vous impose; peut-être que, vous confiant en sa miséricorde incarnée et rendue visible à vos yeux, vous vous défiez de votre faiblesse, vous appréhendez qu'elle ne succombe sous le poids des souffrances, vous redoutez pour votre chair les rigueurs de la réparation que la miséricorde même de Dieu exige que vous tiriez de vos crimes. *Noli timere*, ne craignez plus tant cette réparation, depuis la naissance du Sauveur elle n'a plus rien de si rigoureux : Jésus naissant vous soulage par ses larmes d'une partie de ce fardeau, et il ne peut que vous être doux de le porter avec lui en partageant ses pleurs. Que les larmes d'un Dieu mourant nous présentent de la pénitence une image affreuse, les larmes d'un Dieu naissant nous en offrent une plus consolante. Si elles nous prêchent que pour expier nos péchés il les faut pleurer amèrement, elles nous crient en même temps que nous aurons la consolation de mêler l'amertume de nos larmes avec la tendresse des pleurs d'un Dieu enfant, qui répandra sur nos gémissements une onction toute divine, nous les rendra plus agréables que les éclats de joie du théâtre, nous fera trouver plus de douceur à pleurer avec lui au pied de sa crèche qu'à vivre avec les pécheurs dans les tentes de Cédar.

Que de ruisseaux de larmes coulèrent dans votre enceinte, grotte aimable de Bethléem! Quelle foule de pécheurs attirés par la tendresse des pleurs dont Jésus enfant vous arrosa à sa naissance! Combien de chrétiens

marchant sur les pas des Jérôme, préférèrent aux délices du siècle le bonheur de pleurer dans votre sein ! Qui d'eux, au souvenir de l'auteur de notre salut qui prit naissance en vous, ne conçut pas avec Théodose l'espérance prochaine de la rémission de son crime ! Qui d'eux enfin, pénétré à votre vue d'amour, de regret, de confiance, de douleur, ne renonça pas à ses engagements criminels ; ne jura pas avec sa passion un éternel divorce ? telle est l'impression que fait sur le pécheur la vue de ce mystère aimable, qui par l'insinuation et la douceur se retire de l'iniquité ; vous l'avez vu dans cette première partie, voyons dans la seconde partie comment la vue du même mystère fait marcher le juste dans les voies de la justice.

SECONDE PARTIE.

Ce serait peu de dégager le pécheur des liens du péché, si, libre de ses engagements criminels, il ne trouvait un guide qui lui apprît à marcher dans les sentiers épineux de la justice. Que lui servirait d'être sorti de l'Egypte pour ne point entrer dans la terre promise, d'avoir submergé ses ennemis dans la mer Rouge pour être lui-même enseveli dans le désert, d'avoir secoué le joug du démon pour ne pas parvenir à la liberté des enfants de Dieu, d'avoir eu Moïse pour libérateur, s'il n'avait Josué pour conducteur ? Grâces au ciel, Jésus naissant nous tient lieu de l'un et de l'autre : de Moïse, nous délivrant de l'esclavage du péché, vous venez de le voir ; de Josué nous conduisant dans la voie de la justice, je vais vous le montrer.

Deux obstacles nous empêchent de marcher dans la voie du ciel : notre ignorance, notre faiblesse, les ténèbres de notre esprit, l'ardeur de nos passions. Pour vaincre ce double obstacle, il est besoin d'un double secours de lumière et de force ; l'un et l'autre nous le trouvons dans l'exemple de Jésus naissant ; cet exemple est une lumière qui nous éclaire, et une voix qui nous appelle : une lumière qui nous montre la route qu'il faut tenir, une voix qui nous encourage puissamment à la suivre : et premièrement, c'est une lumière qui nous éclaire dans la route du ciel, route d'humiliation, de pauvreté, de souffrance. Mais qui jamais eût pu découvrir sans notre divin guide cette route obscure, étroite et pénible qui conduit à la vraie félicité ? Livré à l'erreur et au mensonge, l'homme depuis son péché s'égarait de plus en plus dans la recherche du souverain bonheur : l'épicurien le cherchait dans la satisfaction des sens, le stoïcien dans l'orgueil des pensées, le juif dans la prospérité des affaires ; ils ne savaient pas que, sortis par orgueil de l'état de l'innocence, nous ne pouvions y rentrer que par la porte d'humiliation ; que déchus de la justice originelle dans un jardin de délices par le plaisir criminel de manger du fruit défendu, nous ne pouvions la recouvrer que par la privation des plaisirs permis. Importante leçon cachée à la folle sagesse du juif et du philosophe, que Jésus-Christ, la sagesse incarnée nous apprend à sa naissance, non par ses paroles ; elle ne prononce encore que des sons inarticulés et confus, cette bouche divine d'où couleront un jour les paroles de la vie éternelle, mais par ses actions et par ses exemples. Loin d'ici ces lâches conducteurs qui, sans entrer dans le chemin, se contentent de le montrer de la voix et du geste ; Jésus-Christ y marche le premier dès son entrée dans le monde, et ne laisse aux chrétiens que l'honneur de le suivre : Loin d'ici ces vains discoureurs qui chargent leurs disciples de préceptes innombrables, qui les accablent de fardeaux insupportables qu'ils n'osent même toucher du bout du doigt : *Cœpit facere et docere* (*Marc.*, VIII), tout ce que Jésus-Christ doit un jour enseigner de vive voix, il commence aujourd'hui à l'enseigner d'exemple : langage muet, mais plus intelligible que les discours les plus véhéments et les plus étudiés. Oui, mes frères, la naissance du Sauveur est l'abrégé de son Evangile, sa crèche, le précis de toute sa doctrine, l'image de toute sa vie. *Observa eum :* considérez quel chemin il prend à sa naissance, c'est celui qu'il tiendra jusqu'à la mort, il commence par une crèche, il finira par une croix : *Observa eum nec contemnendum putes* (*Exod.*, XXIII), considérez en quel état il est né, c'est celui dans lequel il vous faut vivre.

Etat d'humilité, une petite bourgade donne naissance au Créateur du ciel et de la terre, et rebuté des hommes, il y emprunte encore la demeure des bêtes. Etat de pauvreté, emmailloté de pauvres langes, ce nouveau roi n'a pour trône qu'une crèche, pour palais qu'une étable. Etat de souffrance, ce divin enfant expose ses membres délicats aux rigueurs de la plus rude saison, et choisit pour naître une nuit d'hiver. Est-ce là votre état, riches du siècle ? Je ne viens pas vous reprocher d'être nés dans le sein des richesses, vous n'étiez pas maîtres comme Jésus-Christ, du choix de votre naissance ; d'ailleurs, Jésus naissant ne réprouve pas tous les grands de la terre ; il appelle à sa crèche les mages après les pasteurs ; et s'il donne la préférence aux premiers comme plus conformes à son état pauvre et humilié, du moins ne rejette-il ni les présents ni les hommages des derniers. Mais le mépris que vous faites de la pauvreté, la cupidité qui vous attache aux richesses, l'horreur que vous inspirent les souffrances, l'orgueil dont vous enfle votre naissance, comment ne pas vous le reprocher ? quel est, je vous prie, le motif de votre orgueil, l'aliment de votre vanité ? Serait-ce la disproportion étonnante qui se trouve entre votre état et celui de Jésus naissant ! Ah ! ne devriez-vous pas rougir d'une disproportion si humiliante, ne devriez-vous pas rougir de vivre plus mollement, plus superbement que votre Dieu n'est né ; de ne pas porter les livrées de votre roi, de ne pas marcher à la suite de votre guide ; ne devriez-vous pas trembler d'être

obligés de suivre par état une autre route que celle qu'il vous a frayée; d'être obligés de traîner un attirail trop embarrassant pour le chemin étroit qu'il vous a marqué à sa naissance; ne devriez-vous pas frémir de vous voir éloignés de ces places d'obscurité sur lesquelles votre Dieu se plaît à répandre ses grâces, de vous voir marqués du sceau du prince du siècle, et des esclaves du démon, des richesses. Grand Dieu! que vous répandez d'épaisses ténèbres sur l'orgueil des riches et des grands, que leur aveuglement me paraît incompréhensible, de se faire un sujet de gloire du plus grand sujet de confusion qui fût jamais.

Le savez-vous, grands du siècle, à quoi vous engage l'exemple de Jésus naissant, si au lieu d'un guide vous ne voulez en lui rencontrer un juge, le savez-vous? A gémir intérieurement de votre opulence et de votre grandeur, à vous anéantir à la vue de cet attirail de vanité qui vous accompagne, à vous dépouiller même extérieurement, autant que votre rang et votre naissance vous le permettent, des marques éclatantes de votre grandeur, à soupirer après ces postes heureux d'abaissement et de pauvreté que Dieu favorise presque seuls de ses regards, à vous mettre de cœur dans un état d'humiliation et à suivre, du moins pauvres et humbles d'esprit, un Dieu enfant, pauvre et humble de corps et d'esprit. Le savez-vous, riches orgueilleux, s'il était permis de se glorifier, à qui il conviendrait de le faire? à ces personnes viles, l'objet de votre compassion ou de votre mépris, qui traînent une vie languissante dans la pauvreté, l'humiliation et la souffrance. Ah! ils sont vraiment les disciples et les favoris de Dieu. Ils marchent sur les pas de Jésus naissant, ils sont placés avec Joseph et Marie à côté de ce nouveau Roi, ils en reçoivent les premières faveurs, ils occupent les premières places de son royaume; mais, ô aveuglement déplorable! la plupart gémissent de leur bonheur; loin de se réduire, à l'exemple de Jésus-Christ, à cet état de pauvreté et d'humiliation, ou du moins de l'accepter avec joie s'ils y sont réduits par la Providence, ils murmurent contre cette providence divine, et s'efforcent de se soustraire à sa conduite, en s'élevant sans son aveu, en s'enrichissant contre ses ordres. Insensés, vous crie aujourd'hui Jésus de son berceau, que trouvez-vous dans votre état qui ne soit digne d'envie? N'est-il pas conforme à celui que j'ai choisi pour moi, et n'ai-je pas assez de lumière pour faire un bon choix? si je l'eusse laissé, ce choix à votre disposition, sans doute vous eussiez été assez aveugles, pour vous placer dans le chemin de la perdition en vous plaçant dans celui de la fortune; j'ai prévenu votre égarement, en vous faisant entrer dans la voie de la pauvreté, qui est la voie du ciel. Cette voie que je me contente de montrer aux autres par mon exemple, je vous y ai placés de ma main; je m'y suis placé à votre tête pour vous en aplanir les rigueurs; et cependant, ingrats, vous cherchez à en sortir. Est-ce que vous fuyez votre Dieu, ou que vous méprisez votre guide? Est-ce que vous êtes mal à côté de moi, ou que vous craignez de vous égarer en suivant mes pas?

Que répondrez-vous à ce sanglant reproche, vous qui portez impatiemment le joug de la pauvreté; qu'y répondrez-vous plutôt vous qui tentez toutes les voies de vous élever et de vous enrichir. O aveugles adorateurs de la fortune, qui vous a ensorcelés de la sorte pour vous faire soupirer après les honneurs et les richesses, depuis même que l'Eglise a exposé à vos yeux un Dieu pauvre et humilié? Je ne veux savoir de vous qu'une chose : avez-vous Jésus naissant pour guide dans le chemin de la fortune où vous courez? Si cela est, je ne m'oppose plus à vos ambitieux projets; si cela n'est pas, comme il est incontestable, il faut que vous optiez ou d'un excès d'aveuglement, si vous croyez arriver au ciel par un autre chemin que celui que Dieu vous a tracé, ou d'un excès de désespoir, si plutôt que de renoncer aux richesses de la terre, vous renoncez aux espérances du ciel, où ce Dieu enfant ne veut vous conduire que par la voie de la pauvreté.

Pour vous, âmes chrétiennes, qui gémissez de votre opulence, ou qui souffrez votre pauvreté avec joie, c'est à vous que je propose avec l'Eglise Jésus dans une crèche pour vous servir de guide et de modèle : *Inspice* (*Exod*, XXV), considérez-le attentivement, et apprenez à tracer sur lui, non-seulement le plan général de votre vie, mais encore le plan particulier de toutes vos actions. Quelque éclairés que vous puissiez être, vos lumières toujours bornées vous sont d'une faible ressource pour vous défendre à chaque pas des préjugés du siècle, de l'illusion des sens, de la séduction de l'amour-propre, pour discerner les mouvements de l'esprit des mouvements de la chair, et démêler les vues de la charité de celles de la cupidité. Vous n'êtes pas plongé comme le pécheur dans une nuit épaisse, la raison éclairée de la foi vous tient lieu de flambeau; mais ce flambeau ne perce pas toutes les ténèbres qui vous environnent, ne découvre pas tous les précipices qui se cachent sous vos pas, vous ne courez pas comme le pécheur dans la voie de perdition, vous marchez dans celle du salut; mais semblable au voyageur qui rencontre sur sa route mille sentiers qui l'égarent, qui vous montrera à chaque pas celui qu'il faut tenir? La loi de Dieu? Cette loi, claire dans ses principes, ne l'est pas toujours dans les conséquences qu'on en tire. La voix intérieure de l'Esprit-Saint? cette voix ne se fait pas toujours entendre, et lorsqu'elle parle, le tumulte des affaires, le bruit des passions empêchent souvent qu'on ne discerne ses cris; un guide qui marche devant vous, un ange envoyé de Dieu pour vous conduire, c'est ce qu'il vous faudrait comme à Tobie; venez le voir, âmes justes, cet ange promis à Moïse pour vous introduire dans la terre

de promission ; venez à la suite des pasteurs contempler à Bethléem le Dieu même des anges descendu du ciel pour vous en montrer le chemin, le Verbe revêtu de votre chair pour vous servir de guide dans le désert de cette vie. Vous ne pourrez le méconnaître, ce n'est ni un pur esprit qui ne parle qu'au cœur, ni une lumière invisible qui n'éclaire que l'âme, c'est un homme qui parle aux sens, une lumière palpable qui frappe les yeux ; il ne pourra vous échapper ; ce n'est ni une colonne de feu, ni une étoile céleste qui ne vous conduit que de loin, et qui disparaissant de temps à autre, vous replonge comme auparavant dans l'obscurité de la nuit ; c'est un Dieu enfant rapproché de vous, qui se mesure sur vous, qui marche pour ainsi dire d'un pas égal à vous. Il ne pourra vous égarer ; il est lui-même la voie, la vérité et la vie : la vie divine et humaine que vous devez aimer, la vérité incréée et incarnée que vous devez suivre, la voie nouvelle et éternelle où vous devez marcher.

Or, que vous enseigne cette vérité, que vous montre cette voie? *inspice;* ne vous lassez point d'ouvrir les yeux pour copier ce divin modèle dans toutes vos actions, et apprendre de ce maître de la justice à marcher sûrement dans ces sentiers épineux. Bientôt le langage et l'exemple du monde conspireront à l'envi à affaiblir les lumières de votre foi. Ce monde vous exhortera à vous prêter à votre bonne fortune dans une conjoncture favorable, et vous dira d'un ton assuré que quand il y aurait de l'ambition à la rechercher, il ne peut y avoir que de la bassesse à la négliger ; ce monde vous criera tumultueusement qu'il n'y a d'heureux que les riches qui peuvent jouir de la vie, s'en procurer les douceurs ; de sages que les mondains qui savent tromper l'ennui et la brièveté de leurs jours par la variété et l'abondance de leurs plaisirs ; vous verrez ces esclaves de la volupté ne respirer que la joie, ces amateurs de la gloire n'ambitionner que les honneurs, ces adorateurs de la fortune n'encenser que les richesses, se pousser, s'avancer, sortir de la poussière, monter au faîte des grandeurs, éblouir les yeux de titres, d'équipages, de dignités. Vos passions se révolteront à cette vue, et, d'intelligence avec ce monde séducteur, offusqueront votre raison et votre foi, répandront d'épais nuages sur votre esprit et sur votre cœur. En vain leur opposerez-vous les maximes de l'Evangile, les règles du christianisme, l'amour-propre habile saura par des explications favorables adoucir l'austérité de ces maximes et de ces règles, explications qui trouveront au besoin des docteurs accrédités qui les appuieront de leur suffrage. *Inspice*, ah ! pour lors jetez un coup d'œil sur Jésus dans la crèche : voilà un casuiste infaillible, un docteur irréfragable, une raison péremptoire qui ne souffre ni explications, ni répliques : *Solutio omnis difficultatis Christus est;* car que répondre à l'exemple d'un Dieu qui n'ayant pas besoin pour lui-même de naître dans l'humiliation et la pauvreté, n'a pu embrasser cet état que pour nous servir de modèle? Par quel artifice éluder la force de cet exemple? Si Jésus-Christ est le Sauveur de tous les hommes, peut-il l'être sans être le modèle de tous? le Père éternel appellerait-il à la gloire ceux qui ne seraient pas conformes à l'image de son fils? Si la loi évangélique est susceptible d'explications favorables, Jésus-Christ qui vient nous délivrer du joug de la loi, nous abréger, nous faciliter le chemin du ciel, n'a-t-il pas dû nous apporter en naissant, nous apprendre par son exemple ces explications favorables? Si la sagesse éternelle ne peut se tromper, vous êtes donc des séducteurs, vous, le monde et l'amour-propre qui tenez un langage, qui donnez des conseils, qui montrez des exemples contraires à ceux de cette sagesse incarnée. Car ne nous conviez-vous pas tous les jours à nous tirer de l'obscurité, et un Dieu réduit à la petitesse d'un enfant ne nous presse-t-il pas d'y entrer? Ne nous poussez-vous pas à secouer le joug de la dépendance, et un Dieu qui naît dans la sujétion aux lois de la nature, dans l'obéissance aux empereurs païens, ne nous ordonne-t-il pas de vivre et de mourir dans cette soumission et cette dépendance que vous abhorrez? Ne nous criez-vous pas à toute heure qu'heureux est le peuple qui regorge de richesses et de biens, et un Dieu couché dans une crèche sur un peu de paille ne vous dit-il pas que la privation la plus universelle est le vrai bonheur du chrétien? Et pour tout dire, en un mot, vous, le monde et l'amour-propre, ne réprouvez-vous pas tout ce qui porte le caractère de faiblesse, d'humiliation, d'assujettissement, de mortification, de pauvreté ; et n'est-ce pas précisément tout ce que Dieu canonise à sa naissance? Ne canonisez-vous pas au contraire tout ce qui porte le caractère de force, de grandeur, d'indépendance, d'opulence, de plaisir, et n'est-ce pas précisément tout ce que Dieu réprouve à sa naissance. Ah ! fermons donc pour jamais les yeux et les oreilles aux exemples, aux discours du monde, aux suggestions de l'amour-propre ; ne les ouvrons que pour contempler Jésus-Christ dans sa crèche, et apprendre de ce législateur des chrétiens à fuir en toute occasion, tout ce qui ne conduit pas à l'amour et à l'estime de l'impuissance et de l'abandonnement dans lequel il a voulu naître.

Inspice et fac secundum exemplar. (*Exod.*, XXV.) Voyez et suivez ; voyez, c'est la lumière qui vous éclaire ; suivez, c'est la voix qui vous appelle ; voyez, c'est la lumière qui vous montre la route ; suivez, c'est le bras qui vous porte dans la voie du ciel ; c'est ce qui me resterait à vous montrer. Pour abréger, je me contente d'ajouter qu'il n'en est pas des leçons pratiques de Jésus au berceau comme des leçons spéculatives d'une sagesse stoïcienne qui ne sont pas soutenues de l'exemple ; qu'il n'en est pas même de Jésus pauvre, humilié et souffrant dans la crèche comme des patriarches et des prophètes qui,

longtemps avant lui, avaient donné à la terre l'exemple de l'humilité, de la pauvreté, de la souffrance. Quelque grands que fussent ces patriarches et ces prophètes, c'étaient des hommes; et les hommes superbes, dit saint Augustin, rougissaient d'imiter des hommes humbles. Mais un Dieu pauvre, humble et souffrant, quel homme assez superbe pour ne pas rougir de ne l'imiter pas? L'arche d'Israël, disait le généreux Urie, l'arche d'Israël loge sous une tente; Job, mon maître, couche sur la terre, et moi j'irais dans ma maison jouir des douceurs du repos! Non, jamais on ne fera l'affront à Urie de lui reprocher une telle lâcheté. Votre Dieu, chrétiens, naît une nuit d'hiver, dans l'obscurité d'une étable, sans avoir où reposer sa tête. Ah! votre orgueil même peut-il tenir contre un tel exemple? Ne se sent-il pas pressé d'une noble ardeur à suivre son Roi et son Dieu?

Mais dussent vos passions ne point s'ébranler à la vue d'un exemple si propre à les dompter, comment tiendront-elles contre les puissants attraits de la grâce attachée à la naissance d'un Dieu? Ah! c'est ici, chrétiens, que Jésus naissant est vraiment notre Sauveur. Il ne l'eût été qu'à demi s'il n'eût fait qu'éclairer notre âme sans la fortifier. Notre cœur, la meilleure partie de nous-même, fût demeuré dans l'esclavage. Jouet malheureux de ses passions, vaincu par leur férocité et par sa propre faiblesse, il n'en eût été que plus misérable pour sentir le poids de ses chaînes sans pouvoir les rompre. Il lui fallait un Sauveur qui dissipât ses ténèbres, qui fortifiât ses faiblesses, un guide qui lui montrât le chemin et qui l'y fît entrer, un ange qui marchât devant lui comme celui de Tobie, et qui, le prenant par la main comme celui de Loth, le tirât avec force du milieu de l'embrasement, et n'est-ce pas, mes frères, ce que Jésus-Christ fait à sa naissance par la toute-puissance qu'il apporte au monde, son enfance ne devient-elle pas notre force, ne surmonte-t-elle pas notre faiblesse par la défaite de nos passions? *Quod infirmum est Dei, fortius est omnibus hominibus.* (I *Cor.*, I.) Oui, ce qu'il y a de plus faible en Dieu l'emporte sur toute la puissance des hommes. Nos passions, victorieuses de la sagesse des philosophes et de la puissance des rois, rebelles aux leçons des uns et aux ordonnances des autres, sont aujourd'hui vaincues par la faiblesse d'un Dieu enfant; nos passions, qui n'avaient pu plier sous le joug accablant de la loi, ni sous le poids encore plus accablant de nos misères, plient aujourd'hui sous le poids de la crèche, sous la main de Jésus naissant.

Ne triomphe-t-elle pas, en effet, de toutes les passions à la fois l'enfance du Sauveur, en la personne des pasteurs et des mages, de l'insensibilité et de la stupidité des premiers à qui elle inspire l'amour et la reconnaissance; de la mollesse, de l'orgueil, de l'impiété des seconds qu'elle change en ferveur, humilité, adoration? Ne triompha-t-elle pas de toutes les passions à la fois en la personne de tant de princes et de rois qui, malgré l'empire que ces passions auraient pris sur leur cœur, qu'elles dominaient avec une autorité plus souveraine qu'eux-mêmes ne dominaient leurs sujets, se dépouillèrent de leur grandeur, se dérobèrent aux honneurs du monde, s'ensevelirent dans la solitude du cloître, s'y réduisirent pour adorer l'enfance du Sauveur à la simplicité et à la docilité des enfants?

Faut-il, Seigneur, qu'il n'y ait que mon cœur qui vous soit toujours rebelle? Faut-il, Dieu enfant, qu'il n'y ait que mes passions qui ne sentent pas l'empire que vous venez prendre sur elles? Hélas! il y a si longtemps qu'on m'annonce ma délivrance et que la terre entière se réjouit de la naissance du Sauveur! Cependant mon âme ne cesse de gémir sous le plus dur esclavage et de soupirer après son libérateur. Ah! je le vois, Seigneur, je ne suis encore sauvé qu'en espérance; vous n'êtes sorti du sein de Marie que pour rentrer dans le sein de l'Eglise, où vous êtes encore renfermé pour moi. Quand viendra le jour que ce sein s'ouvrira comme celui de la Vierge pour me donner mon Sauveur? quand viendra le jour que l'Eglise enfantera Jésus-Christ par les soupirs, qu'elle forcera par ses vœux le ciel et la terre à le produire, à le former dans nos cœurs? *Rorate cœli desuper et nubes pluant justum; aperiatur terra et germinet Salvatorem.* (*Isa.*, XLV.) Cieux, fondez en eaux et laissez descendre cette rosée céleste; nuées, faites pleuvoir le juste et la justice sur la terre. Et toi, terre, ne recèle plus le Sauveur dans ton sein; ouvre tes entrailles pour le faire germer plus heureusement dans nos âmes. Hâtez-le, et pour vous et pour moi, ce jour heureux, ce bienfait inestimable, mes frères, en répandant vos prières au pied de la crèche dans ce saint temps consacré à l'enfance du Sauveur. Conjurez-y ce Dieu naissant de se rendre votre libérateur en vous attirant à lui par les attraits de son enfance, par les charmes de sa miséricorde; votre guide, vous soutenant par sa grâce dans la voie du salut qu'il vous montre par son exemple, jusqu'à ce que vous arriviez au ciel, le terme de votre course. Je vous le souhaite.

SERMON III.

CIRCONCISION.

Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus. (*Luc.*, II.)

Le huitième jour que l'enfant devait être circoncis étant arrivé, il fut nommé Jésus.

Quel spectacle, mes frères, que celui de Jésus-Christ sous le couteau de la Circoncision! Que ce spectacle confonde la raison et soulève l'amour-propre du gentil, il élève l'âme et fortifie la foi du fidèle. Que ce spectacle paraisse méprisable aux yeux du juif qui n'y aperçoit qu'humiliations, assujettissements, douleurs; il paraît adorable aux yeux du chrétien qui trouve dans cette humiliation sa gloire, sa vraie liberté.

En effet, que le juif ne voie dans ce mys-

tère qu'un enfant d'Adam, héritier de son péché, qu'un objet de malédiction et de colère, qu'un malade, un criminel qui cherche dans le ministère de la loi l'abolition de son crime et le remède à ses plaies ; le chrétien y découvre l'enfant de la promesse confondu avec l'étranger, l'objet des complaisances du Très-Haut mis à la place de l'objet de ses vengeances, le Fils de Dieu pris pour le fils d'Adam, Dieu même anéanti jusqu'à la condition de l'homme pécheur, qui reçoit en sa divine chair une flétrissure honteuse, [mais qui tarit en la recevant la source de notre corruption, purifie, anoblit, divinise presque notre nature, et la revêt de plus de gloire que ne l'en avait dépouillée le péché.

Que le juif ne voie dans ce mystère qu'un objet de compassion, un enfant faible et mortel, un homme de douleurs qui entre dans une vallée de larmes et commence sa pénible carrière sous la main d'un ministre qui le couvre de sang et de pleurs ; le chrétien y découvre l'objet de l'admiration du Père éternel, le bras du Tout-Puissant, la force, la vertu du Très-Haut, qui se charge de nos misères pour fortifier notre faiblesse, qui se condamne aux pleurs pour consacrer nos larmes passagères et nous en épargner d'éternelles, qui laisse couler son sang pour nous pénétrer de son onction, nous armer de sa vertu, nous engager à combattre jusqu'à l'effusion du nôtre contre Satan et ses anges, et nous inonder après ce sanglant combat d'un torrent de délices et de paix.

Enfin, que le juif ne voie dans ce mystère qu'un esclave de la loi qui se charge de son joug, qu'un disciple de Moïse qui s'engage à observer ses préceptes et scelle de son sang cet engagement solennel; le chrétien y découvre le souverain législateur qui se soumet à la loi pour nous décharger de son joug insupportable, le Dieu de Moïse, le maître de la loi qui s'oblige à en remplir l'esprit, à en accomplir les figures, à substituer son sang à celui des boucs et des taureaux, à devenir l'agneau de Dieu, la Pâque des chrétiens, le Sauveur du monde.

Hélas! à quel prix achète-t-il aujourd'hui cet auguste titre de Sauveur? Que de ruisseaux de sang et de larmes lui coûtera le nom sacré de Jésus qu'on lui donne en ce jour! Ce nom redoutable devant lequel tout genou doit fléchir au ciel, en la terre et aux enfers. Il ne commence à le porter qu'en commençant à répandre son sang. Recueillons les prémices de ce sang précieux, le premier signal de notre salut, le premier gage de notre victoire. Voyons d'un côté avec joie les avantages qu'il nous procure ; apprenons de l'autre avec tremblement les obligations qu'il nous impose.

La circoncision du Sauveur est une circoncision humiliante, une circoncision asservissante. Circoncision humiliante qui expie l'orgueil du péché et nous impose l'humiliation due au pécheur. Circoncision assujettissante qui brise le joug de la loi, et nous presse de secouer celui des passions. Ainsi, mes frères, pour nous appliquer les mérites de Jésus-Christ humilié et se faisant pour nous esclave de la loi par la circoncision ; il faut 1° humilier notre esprit par le retranchement de la vanité : 2° Soumettre notre cœur par le retranchement de la volupté : c'est le partage de ce discours. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier caractère de la circoncision de Jésus-Christ, c'est une humiliation si profonde, qu'il n'en paraît pas de semblable dans les mystères même les plus humiliants de sa vie. En effet, que le Fils unique de Dieu quitte, pour ainsi dire, le sein de son Père pour s'unir à la nature humaine, il ne se rabaisse dans son Incarnation qu'au dessous des anges en se faisant homme comme nous. Que le maître du ciel et de la terre n'ait point d'horreur de se renfermer dans le sein d'une vierge; que le Tout-Puissant ne dédaigne pas de paraître un faible enfant, il ne se rabaisse dans sa conception et dans sa naissance, qu'au-dessous d'Adam créé dans le paradis terrestre en la plénitude de l'homme parfait. Que le Verbe réduit au silence ne pousse au berceau que des sons inarticulés et confus ; que dépourvu à nos yeux du don d'intelligence, il ne s'explique entre les bras de Marie que par des gémissements, il ne se rabaisse dans son enfance qu'au dessous des hommes parvenus à la mesure des ans. Mais que le Dieu de sainteté reçoive par la circoncision la flétrissure honteuse du péché, il se rabaisse, je ne dis plus au-dessous des anges et des hommes, mais au-dessous des plus viles créatures, puisqu'il se confond avec les pécheurs qui sont l'objet de l'exécration de Dieu, et l'horreur de toute la nature.

Humiliation étonnante aux yeux de Dieu, mais humiliation nécessaire au salut de l'homme. Pour l'opérer, ce salut, il fallait dans la même personne allier l'apparence du crime avec la sainteté originelle ; parce que d'un côté le juste ne doit pas souffrir, de l'autre le pécheur ne peut pas mériter. Si Jésus-Christ eût été pécheur, il n'eût été qu'un objet d'horreur. Si Jésus-Christ n'eût été que juste, il n'eût été qu'un objet d'amour. Mais ce juste prenant sur soi le péché, devient à la fois objet d'amour et d'horreur; d'amour par sa justice originelle, d'horreur par son apparence criminelle. Or, par là Jésus-Christ devient le Sauveur de l'homme ; parce que d'un côté la ressemblance du péché arme contre lui la colère de Dieu et fait retomber sur sa personne le châtiment dû à l'homme pécheur ; et que de l'autre la force de sa sainteté désarme la justice de Dieu, et change le supplice du pécheur en sacrifice expiatoire du péché.

Or c'est à la circoncision que le Fils de Dieu porte la ressemblance du crime, qu'il paraît dans une chair semblable à la chair de péché : *In similitudinem carnis peccati* (*Rom.*, VIII), parce que c'est à la circoncision qu'est empreint sur sa divine chair le caractère honteux de l'homme pécheur. Je dis plus,

c'est à la circoncision que sa sainteté incréée passe pour le péché incarné, que l'Homme-Dieu paraît le pécheur universel. Il n'eût point été le Sauveur de l'homme, s'il n'eût paru que pécheur particulier. Son humiliation eût été perdue et pour lui et pour nous; pour lui, puisqu'il n'avait besoin d'aucun mérite personnel; pour nous, puisque nous n'aurions pu participer aux mérites de celui qui n'eût pas été chargé de nos péchés. Mais à la circoncision le Fils de Dieu porte dans son sein tous les enfants d'Adam, représente dans toute son étendue la nature pécheresse, et par là il devient le Sauveur universel de la nature. Celui qui ne connaissait pas le péché est traité, dit l'Apôtre, comme s'il eût été le péché même; est chargé par son Père des iniquités du monde entier pour en devenir la victime et nous rendre justes en lui de la justice de Dieu : *Ut nos efficeremur justitia Dei in ipso.* (II *Cor.*, V.)

Rappelez donc ici, mes frères, cette mystérieuse cérémonie de la loi, où le grand prêtre revêtu des ornements sacerdotaux confessait à la face du ciel et de la terre les iniquités des enfants d'Israël, en chargeait la tête du bouc émissaire, imposant les mains à la victime, et le chassait avec précipitation dans les déserts pour y devenir la proie des bêtes féroces. Tel est l'office que fait aujourd'hui le Père Eternel à l'égard de Jésus-Christ; il le charge des iniquités du monde entier, il lui impose l'obligation de les expier un jour par sa mort, il scelle sa chair divine du sceau de sa justice, comme la victime universelle qu'il dévoue désormais à sa fureur. Déjà pour l'immoler à cette juste fureur, il l'avait pour ainsi dire dégradé de sa divinité le faisant homme, de sa puissance le faisant enfant, de sa sagesse le réduisant au silence; mais sa sainteté était l'obstacle le plus invincible à son supplice, parce que le supplice ne peut tomber que sur le pécheur, et son Père l'en dégrade aujourd'hui par la flétrissure honteuse du péché, qu'il grave sur la chair innocente de ce fils unique qu'il ne regarde plus que comme le pécheur universel et le bouc émissaire du monde.

Que l'amour-propre rougisse tant qu'il lui plaira, de voir son Dieu sous l'image d'un bouc déshonoré par le caractère odieux du pécheur, courbé sous le poids des prévarications de toute la terre, condamné à les expier par le supplice de la croix; plus cette image est humiliante, plus elle réveille mon amour et ma reconnaissance. Mon Sauveur me devient plus cher à mesure qu'il paraît plus méprisable, et je sens que mon âme est d'autant plus précieuse à ses yeux, que Dieu, pour la sauver, fait essuyer à son Fils une humiliation plus grande.

Or dans quel autre mystère Jésus-Christ porta-t-il le poids d'une humiliation plus profonde? Partout ailleurs son Père prend plaisir à relever ses abaissements par de glorieux témoignages, et à contre-balancer ses humiliations par des prodiges éclatants. S'il s'incarne dans le sein de Marie, l'enfant d'Elisabeth, qui tressaille en sa présence, découvre le chef-d'œuvre de puissance et de miséricorde. S'il naît dans une vile étable, les anges descendent du ciel pour l'apprendre aux pasteurs, et l'étoile s'élève en Orient pour l'annoncer aux mages. Anne la prophétesse, le bon vieillard Siméon honorent sa présentation au temple. La descente visible de l'Esprit-Saint relève l'humiliation de son baptême. Dans le cours de sa Passion Pilate publie son innocence, le bon larron sa justice, le centenier sa divinité; il n'est pas jusqu'au cri d'un Dieu mourant qui ne soit célèbre dans l'univers, par l'ébranlement de toute la nature. Les éléments rendent hommage à leur Créateur expirant, et la mort vaincue applaudit elle-même au triomphe de Jésus-Christ.

Mais ici tout se tait, tout est en silence. Le Père éternel abandonne son fils à l'humiliation la plus profonde. Le ciel et la terre laissent leur Dieu dans l'abaissement où son amour l'a fait descendre; abaissement que l'on ne peut rejeter comme celui de sa Passion et de sa mort sur l'injustice des hommes, ni sur la malice des démons. Je ne vois à la circoncision qu'une cérémonie flétrissante. O Dieu! combien grand est l'orgueil de l'homme qui ne peut être guéri que par un abaissement si prodigieux d'un Dieu! Mais à son tour combien est abondante la satisfaction de l'homme qui, pour expiation de son orgueil, peut offrir une telle humiliation? Si cet orgueil est infini parce qu'il offense une majesté infinie, l'abaissement où je vous vois, ô Sainteté incréée, n'est-il pas plus infini que notre orgueil même, et par la dignité du Verbe qui s'abaisse en nous et par le terme où aboutit cette humiliation qui n'est rien moins que le néant du péché. Votre justice, Père éternel, est donc ici plus que satisfaite; la gloire que vous avait ravie notre orgueil, vous est rendue avec usure par l'humiliation surabondante où je vois réduit votre Fils adorable sous le couteau de la circoncision, qui est la marque honteuse du péché.

Il ne manque, mes frères, pour vous appliquer les mérites de cette humiliation salutaire, que de vous humilier avec Jésus-Christ. L'humiliation est une loi que nous impose sa circoncision. Dieu pouvait par sa puissance expier notre orgueil; mais la puissance de Dieu ne pouvait être proposée à notre imitation. Il ne choisit la voie de l'humiliation où nous pouvons tous entrer, que pour nous engager à le suivre. Je ne veux, nous dit-il, être votre Sauveur, qu'en devenant votre chef. Mais je ne serai votre chef qu'autant que vous m'imiterez comme mes membres en me suivant de loin dans mes humiliations. Je dis de loin, car à Dieu ne plaise que je prétende que l'homme puisse s'humilier comme Dieu. S'humilier c'est s'abaisser, et comment s'abaissera celui qui n'est que néant et que péché? Aussi l'humiliation de l'homme est-elle bien différente de celle de Dieu : Dieu s'humilie en se dégradant pour se confondre avec la créature; l'homme s'humilie en se reconnaissant et se

donnant pour ce qu'il est : *Ego vir videns paupertatem meam* (*Thren.*, III); je vois mon indigence, dit le Prophète, mon âme nue s'offre à moi dans une pauvreté affreuse : voilà l'humiliation qui convient à l'homme, reconnaître son néant, ouvrir les yeux sur sa misère, se sentir et s'avouer pécheur.

Mais, dites-vous, quel est celui d'entre nous qui ne se sente et ne s'avoue pécheur? Ce sentiment, cet aveu coûte-t-il à l'homme, depuis que le premier homme a rendu toute la nature complice de son péché? Ah! chrétiens, que vous connaissez peu l'étendue de cet aveu, si vous croyez qu'il soit si facile de le prononcer de cœur ! car qu'est-ce qu'un pécheur? Un juste dépouillé de sa justice, un favori disgracié de son prince, un roi précipité de son trône, un bienheureux chassé du ciel. Qu'est-ce qu'un pécheur? C'est un pauvre réduit à la mendicité, un débiteur comptable de sommes immenses qui ne se retrouvent plus dans ses mains, sans secours, sans industrie pour les recouvrer. Qu'est-ce qu'un pécheur? C'est un malade perclus de tous ses membres, dévoré par le feu de la fièvre, couché sur un lit de douleur et prêt à descendre au tombeau. Qu'est-ce qu'un pécheur? C'est un criminel chargé de chaînes, qui ne doit sortir de son ténébreux cachot que pour expirer sur un échafaud; un criminel marqué du sceau de la justice d'un Dieu, qui le voue en proie aux flammes de l'enfer.

Or, je vous le demande, sont-ce là les sentiments qui pénètrent votre cœur et qui se répandent sur votre conduite, ô vous à qui il n'en coûte rien de vous avouer pécheurs? Et pour commencer par les œuvres de religion, qui devraient vous rappeler plus vivement cette idée de pécheur, est-ce comme pécheurs que vous entrez dans le temple, que vous vous présentez à l'autel ? Y portez-vous sur le front la confusion de vos iniquités? y gémissez-vous, dans l'amertume de l'âme, sous le poids de votre misère ? y sollicitez vous, comme pauvre, les richesses de la grâce? y poussez-vous, comme malade, des cris de douleur pour émouvoir les entrailles du médecin céleste? Vous y prosternez-vous avec l'abattement d'un criminel qui cherche à détourner le glaive vengeur qui pend sur sa tête? Hélas ! vous y paraissez comme une idole muette et insensible. A peine y ployez-vous les genoux, à peine y remuez-vous les lèvres pour former des prières mortes que n'anime pas le cœur. Que dis-je? vous paraissez devant Dieu comme un riche orgueilleux qui n'a besoin de rien, comme un sujet rebelle qui insulte à son roi. Si vous l'adorez le genou en terre, c'est par dérision, comme les soldats de Pilate adoraient Jésus-Christ. Jamais sujet se présenta-t-il à son prince, jamais criminel parut-il devant son juge dans la posture que vous paraissez devant Dieu? Si le pauvre vous demandait l'aumône du même air dont vous la demandez à Jésus-Christ, loin d'exciter votre compassion, n'irriterait-il pas votre colère? Et d'où vient, hommes du siècle, si vous vous sentez pécheurs, d'où vient cette contenance fière, cet air assuré, ces regards, ces manières audacieuses, ces ris, ces postures indécentes, ces entretiens, ces conversations scandaleuses, qui choquent nos yeux, qui blessent nos oreilles jusqu'au pied de l'autel? D'où vient, femmes mondaines, si vous vous avouez pécheresses, cet attirail de vanité que vous promenez dans nos temples, cet amour-propre peint dans vos yeux, cette hauteur gravée sur votre front, ces souris dangereux, ces nudités honteuses, qui donnent lieu de croire que vous n'approchez de Dieu que pour braver sa sainteté jusque sur son trône? Est-ce à de telles marques que se reconnaît l'humiliation du cœur? Est-ce par de tels gémissements qu'une âme pécheresse exhale sa douleur? Ah ! mes frères, celui qui sent le poids de son péché marche le corps courbé, dit le Prophète, le visage couvert de confusion, les yeux abattus de langueur, l'esprit humilié sous la verge de la justice de Dieu. S'il prie, c'est comme la mère de Samuel, avec l'émotion d'une âme enivrée de douleurs. S'il soupire, c'est comme Daniel, du fond de sa misère, comme d'un profond abîme. Il lève au ciel des yeux baignés de larmes, comme le Prophète-Roi; il pousse des sanglots qui ressemblent à des rugissements. Mais où trouver des pécheurs pénétrés de ce vif sentiment de leur misère? Non, il n'est que quelques justes qui retracent au pied de l'autel l'image d'une telle douleur, tandis que des hommes de prostitution, couverts des crimes les plus noirs, que des orgueilleuses Jézabel, l'opprobre et le scandale d'une ville, n'approchent du sanctuaire que pour insulter à la pudeur jusque dans son asile. Quelle condamnation pour vous, chrétiens! Celui qui ne connut jamais le péché s'offre aujourd'hui à son Père dans l'humiliation d'un pécheur universel; et vous, que l'on prendrait pour le péché même, vous vous présentez à lui avec l'orgueil d'un riche qui brave sa colère.

Vous avouez, dites-vous, sans peine que vous êtes pécheurs; pourquoi donc tant de difficulté à confesser vos péchés, tant de déguisement pour pallier vos fautes, tant d'artifice pour donner de vous au prêtre une idée avantageuse et vous dédommager de la honte que vous avez à lui déclarer vos faiblesses? Pourquoi peut-être ce silence criminel qui ensevelit dans les ténèbres un péché honteux commis sous les yeux de Dieu? Pourquoi ces contestations éternelles avec votre juge, qui ne peut vous faire convenir de l'énormité de vos crimes, de l'insuffisance de votre douleur, de votre indignité à vous approcher de Jésus-Christ? S'il est vrai que vous sentez le poids de vos péchés, que ne dites-vous comme le centenier : *Je ne suis pas digne, Seigneur, que vous entriez dans ma maison* (*Matth.*, VIII); ou comme saint Pierre : *Eloignez-vous de moi parce que je suis pécheur ?* (*Luc.*, V.) Que ne vous arrêtez-vous aux pieds du Sauveur, comme la pécheresse, pour les arroser de vos larmes, au lieu d'approcher de sa bouche, comme Judas, pour lui donner un baiser sacrilége?

Vous dites que vous êtes pécheurs; mais qu'a de commun cet aveu avec vos plaintes et vos murmures? La mort vous enlève un fils unique, le fondement de vos espérances; des douleurs aiguës vous déchirent les entrailles, les malheurs publics vous accablent, la main de Dieu s'appesantit sur vous, les fléaux de sa colère tombent sur vos têtes comme des torrents; rien ne modère vos transports, votre indignation s'exhale en blasphèmes contre Dieu, en malédictions contre le prince, en imprécations contre vous-mêmes. Quoi donc? la verge est-elle pour le juste ou pour le pécheur? Voulez-vous que Dieu vous traite en innocents et qu'il se contente que vous vous déclariez criminels? Ah! si votre aveu était sincère, vous vous écrieriez, comme Daniel dans la fosse aux lions, ou comme les trois enfants de la fournaise : Seigneur, vos jugements ne sont qu'équité, et nos maux que le fruit de nos crimes. Vous nous avez livrés à des maux terribles, mais nous ne pouvons ouvrir la bouche pour nous plaindre, parce que vous êtes la justice et que nous n'avons que la confusion en partage : *Judicia vera fecisti, induxisti hæc omnia propter peccata nostra, tibi, Domine, justitia, nobis autem confusio*. (*Dan.*, IX.)

Vous dites que vous êtes pécheurs; mais à qui le dites-vous? peut-être quelquefois à Dieu au fort de l'affliction, dans la ferveur de la prière, au tribunal de la pénitence. L'avez-vous jamais dit sincèrement aux hommes, et à leur égard cet aveu n'est-il point chimérique? Quels efforts pour leur dérober vos faiblesses, vous soustraire à leur mépris, vous justifier auprès d'eux aux dépens de la vérité même! Ah! loin de vous humilier devant les hommes à l'exemple de Jésus-Christ, vous ne songez qu'à vous élever au-dessus d'eux, au mépris de Jésus-Christ même. Vos pensées à leur égard sont des pensées d'orgueil, vos paroles des paroles de vanité. L'on vous retrouve dans tous vos discours : vous y avez toujours la place la plus brillante, tandis que la plus obscure est le partage de vos frères. A tout propos vous faites votre panégyrique, tandis que vous vous érigez en censeur de leur conduite. Vos actions répondent à vos paroles. L'ambition est l'âme de votre vie. Vos démarches ne respirent que la domination. Qui le croirait? vos bonnes œuvres, vos aumônes, vos prières sont le fruit de votre orgueil. Votre vanité se nourrit de la longueur de vos oraisons. Vous sacrifiez à l'amour-propre dans le sein de la mortification. Vous semez pour la gloire dans un champ où vous ne devriez recueillir que des fruits de charité. Rougissez, chrétiens, d'être superbes, depuis qu'un Dieu s'est fait humble pour vous.

Oui, l'orgueil est un monstre depuis la circoncision de Jésus-Christ, qui s'abaisse au-dessous de tous les pécheurs, qui se donne pour pécheur universel à la face du ciel et de la terre, aux yeux de son Père et de la Synagogue. Ne déshonorez pas, chrétiens, le corps du Sauveur : ne soyez pas des membres incirconcis du cœur sous un chef circoncis et de corps et d'esprit. La circoncision que je vous prêche n'est pas la circoncision judaïque, qui n'humilie que le corps, une circoncision légale qui ne retranche que la chair; c'est une circoncision évangélique qui retranche l'orgueil; une circoncision spirituelle qui humilie l'esprit; et quelle étendue ne doit point avoir cette circoncision chrétienne? Il s'agit d'étouffer tout sentiment d'élévation, de combattre les vues cachées, de détruire les voies sourdes, les détours de l'amour-propre, les raffinements secrets de la vanité, qui se glorifie de l'humiliation même, d'éviter les soins étudiés de cacher ses défauts, et l'attention à se montrer par le bel endroit, de retrancher les jalousies dissimulées que produisent le mérite et l'élévation des égaux, les complaisances écoutées que nourrissent les louanges; en un mot, d'éteindre tout orgueil qui se glisse dans l'esprit et dans le cœur, qui se produit par les paroles et par les œuvres.

Ce retranchement n'est pas l'ouvrage d'un jour, c'est celui de toute la vie. Mais il faut en ce jour s'armer du glaive de la circoncision pour travailler dès à présent à ce grand ouvrage, et ce couteau n'est autre chose que le souvenir que vous êtes pécheurs. Cette pensée est un glaive qui coupe toute racine d'orgueil; ce souvenir est un poids qui nous humilie sous la main de Dieu et devant les hommes. Car tel est le caractère de la circoncision évangélique; telle est la différence de la circoncision chrétienne et de la circoncision judaïque : la circoncision judaïque est pour le juif un motif d'orgueil; s'il s'humilie dans sa chair, il s'élève en esprit; il se regarde comme sacré, il s'honore comme saint, tandis qu'il méprise le gentil, qu'il le fuit et le traite d'incirconcis. La circoncision chrétienne, au contraire, est pour le chrétien un motif d'humiliation. Plus il a part à cette circoncision évangélique, plus il s'humilie aux yeux des hommes. Le plus grand pécheur, il le traite avec respect, comme s'il était juste, tandis qu'il se méprise lui-même comme s'il était le plus coupable. Dans quelque désordre qu'il aperçoive son frère, la vue de l'incertitude de son état, et plus encore de sa propre fragilité l'empêche de se préférer à lui. Peut-être, s'écrie-t-il en soupirant, peut-être vois-je un vase de miséricorde, tandis que moi-même ne serai-je qu'un vase de colère. Peut-être ce pécheur répondra-t-il à la grâce qui le purifiera, tandis que je serai infidèle à celle même qui m'a purifié.

Ainsi se relève-t-il aux yeux de Dieu qui prend plaisir à élever l'humble de cœur, qui s'humilie avec son Fils, parce que l'humiliation du Fils de Dieu est toute notre gloire; que l'homme, que le chrétien n'est grand qu'autant qu'il approche de cette humiliation incompréhensible, qui expie l'orgueil de l'homme et lui impose l'humiliation due au pécheur. Vous venez de le voir dans cette première partie. Voyons comment

la circoncision, assujettissant Jésus-Christ sous une loi pénible, nous presse de secouer le joug des passions et de renoncer à la volupté : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le second caractère de la circoncision c'est l'assujettissement. Dieu ne la donna à Abraham que comme la marque de la dépendance particulière où il voulait le tenir, lui et toute sa race. Moïse et Josué ne circoncirent les enfants de Jacob que pour leur faire entendre que, par ce caractère singulier, Dieu les séparait du corps des nations pour les consacrer à son culte et les soumettre à son empire; que, tandis que Chanaan suivrait ses propres voies, Israël serait contraint de marcher dans la voie de Dieu; de resserrer ses désirs dans les bornes de la loi publiée par son serviteur Moïse. Aussi l'Apôtre ne parle-t-il de la circoncision que comme d'une marque de dépendance, et d'une profession d'assujettissement à la loi : *Testificor omni circumcidenti se, quoniam debitor est universæ legis faciendæ.* (*Galat.*, V.) Je déclare, dit-il, à tout homme qui se fait circoncire, qu'il est obligé de garder toute la loi. C'est-à-dire que Jésus-Christ n'a pu se soumettre à cette cérémonie légale, sans s'assujettir à la loi de Moïse, et sans se vouer au ministère de la Synagogue.

Ainsi cette liberté si chère à l'homme, qui lui fait tout entreprendre pour sa conservation, Jésus-Christ y renonce par un acte solennel. Ainsi cette loi pénible, dont l'observation parut impraticable aux plus grands zélateurs, Jésus-Christ se l'impose comme un joug. Ses ordonnances sont autant de chaînes dont il captive sa volonté. Il s'engage à vivre dans la sujétion à toutes les ordonnances de la loi; engagement qu'il scelle de son sang; sujétion qu'il grave sur sa chair en caractères ineffaçables; et sa circoncision est le signe de son esclavage.

Ce n'est donc plus ici ce législateur semblable à Moïse, annoncé par les prophètes, figuré par toute la loi, que la terre entière devait écouter avec tremblement. C'est le disciple de Moïse, soumis à ses ordres, accablé du joug de ses ordonnances, chargé de toute la malédiction de la loi. Ce n'est plus ici l'enfant de la promesse, en qui sont bénies toutes les nations du monde; le fils d'Abraham, qui prend possession de la terre promise, comme de son héritage; le roi de Sion qui, monté sur une ânesse, entre triomphant dans Jérusalem. C'est l'étranger réduit à payer le tribut à Jacob, le Gabaonite condamné à servir le lévite, l'animal dur au travail, qui baisse l'épaule sous le fardeau. Ce n'est plus ici la terreur des Philistins, le redoutable Samson qui met une armée en déroute avec l'instrument le plus méprisable. C'est un conquérant réduit à l'office d'esclavage ; ce n'est plus ici le maître, c'est le serviteur de la loi, marqué du caractère honteux de la servitude.

O Dieu ! qui pouvait engager votre Fils à un tel esclavage? C'est, mes frères, que nous avions tous besoin d'un libérateur. Placé dans le paradis terrestre avec une liberté saine, sans autre dépendance que celle d'un commandement facile, l'homme s'était soustrait à cette aimable dépendance, s'était soulevé contre son Créateur, avait méprisé ses ordres. Pour le punir d'une désobéissance d'autant plus criminelle que le précepte était plus aisé et l'ordre plus propre à son bonheur, Dieu le dégrada de sa liberté, lui imposa un joug pénible, le mit à la chaîne comme un esclave rebelle; dompta, fixa sa volonté volage par les ordonnances de la loi, ordonnances sans nombre, que le plus vigilant ne pouvait remplir ; poids accablant que le plus fort ne pouvait porter. Déchu de sa liberté primitive, l'homme, ce qui est plus déplorable, gémissait sans fruit sous cette dure servitude. Point de part à l'héritage, quoiqu'il travaillât dans la vigne du maître. C'était le fils d'Agar, qui n'entrait point en partage avec le fils de Sara; qui n'aspirait comme enfant de l'esclave qu'à des récompenses passagères, et consumait sa vie en d'inutiles travaux. Infidèle à la loi, la loi le punissait de mort; fidèle à la loi, la loi ne lui donnait point de récompense après la vie. Déplorable état que l'homme n'aurait jamais vu finir, si l'esclavage d'un Dieu ne l'eût racheté de la servitude de la loi.

C'est donc pour nous affranchir de cette triste servitude, qne le nouvel Isaac se réduit à la condition d'Ismaël. C'est pour nous faire entrer dans l'adoption des enfants de la promesse, *ut adoptionem filiorum reciperemus* (*Galat.*, IV), que le libérateur de Sion se charge de nos chaînes, que le souverain législateur se soumet à la loi, que le maître de Moïse se rend son disciple, que le Fils de Dieu s'est fait anathème pour l'homme, que Dieu se dévoue à la colère du ciel, et qu'il demande au Père éternel de faire retomber sur sa tête les malédictions lancées contre les infracteurs de la loi, si, s'assujettissant à cette loi, il ne lui donne son entier accomplissement : *Christus redemit nos de maledicto legis, factus pro nobis maledictum.* (*Galat.*, III.)

Mais comment donnera-t-il son accomplissement à la loi? sera-ce en l'abrogeant par sa puissance? A Dieu ne plaise ! mes frères ; Jésus-Christ ne vient point détruire l'ouvrage de Dieu, il vient lui donner sa perfection : *Non veni legem solvere, sed adimplere.* (*Matth.*, V.) Et que ne lui coûtera point la perfection de la loi ? Ecoutez-le, chrétiens, et que votre reconnaissance réponde, s'il est possible, à la grandeur de l'engagement de Jésus-Christ. *Testificor omni homini circumcidenti se*, etc. J'atteste à tout homme qui se fait circoncire, qu'il est obligé d'accomplir la loi tout entière : paroles inintelligibles au Juif obligé d'accomplir la loi par la profession solennelle qu'il en faisait à la circoncision. Loin de satisfaire à son obligation, il n'en connaissait pas même la nature. Cette cérémonie était un contrat dont il ne lisait que les paroles sans en pénétrer le sens. Il se croyait quitte de son engagement

pour s'être assujetti avec une exactitude servile à la lettre des préceptes de la loi. Ainsi il n'entrait jamais dans l'esprit du précepte; ainsi il demeurait toujours sous la malédiction de la loi, parce que cette malédiction ne pouvait être levée, que la loi n'eût reçu son entier et parfait accomplissement.

Jésus-Christ seul comprend à sa circoncision toute l'étendue de son engagement. Il connaît tout ce qui manque à l'alliance de Moïse. Il sait que l'on n'y trouve point de quoi accomplir la loi; que le décalogue et les préceptes moraux ne peuvent s'accomplir sans amour, et que l'alliance de Moïse ne peut donner cet amour; que les sacrifices, les préceptes cérémoniaux sont des ombres, des figures vaines et impuissantes; que le Christ est la fin de toute la loi, et qu'il est seul l'hostie agréable à l'Eternel. Ainsi, lorsqu'il s'engage à accomplir la loi, il s'engage à suppléer à son impuissance, à inspirer par sa grâce le feu de l'amour divin qui ne peut être que le fruit de sa mort; à substituer le corps aux ombres, la réalité aux figures, son sang à celui des boucs et des taureaux, le sacrifice du Calvaire au sacrifice du temple. Quel engagement, mes frères, qui condamne Jésus-Christ, non-seulement à porter en esclave le joug de la loi, mais encore à expirer sous le joug accablant, à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour accomplir cette loi, à en devenir l'anathème et la victime pour nous délivrer de la malédiction! *Christus redemit nos de maledicto legis, factus pro nobis maledictum.* Et cet engagement, Jésus-Christ, selon la pensée de l'Apôtre, le prend à sa circoncision, qui le rend le débiteur universel de la loi, qu'il ne doit accomplir que par sa mort, qui en est le dénoûment: *Testificor omni circumcidenti se, quoniam debitor est universæ legis faciendæ.*

Or je dis que par cet engagement Jésus-Christ nous délivre du joug de la loi, du joug des préceptes cérémoniaux, parce que l'ombre se dissipe à l'approche de la lumière; que l'on abandonne la figure lorsqu'on jouit de la réalité; qu'il n'est plus question du sang des animaux, dès qu'on peut offrir le sang du Fils de Dieu; du joug des préceptes moraux, parce que l'amour en aplanit les voies, qu'il leur ôte ce qu'elles ont de dur et d'amer: et cet amour, Jésus-Christ s'engage aujourd'hui de l'inspirer à ses enfants, parce qu'il s'engage d'accomplir la loi en lui-même et dans ses membres. *Hostiam et oblationem noluisti.* (*Psal.* XXXIX.) Rien n'a pu, dit-il à son Père, rien n'a pu vous plaire dans les sacrifices de la loi. Ses préceptes, ses sacrifices n'ont point eu leur accomplissement malgré cette foule de ministres dévoués à leur exécution: *Tunc dixi, ecce venio* (*Ibid.*); il n'y a que moi, Seigneur, qui puisse accomplir votre divine loi: *Deus meus volui* (*Ibid.*), je m'y engage en ce jour, je m'oblige à graver l'amour de votre loi dans les cœurs; à la remplir par ce saint amour, et à délivrer par cet engagement tous vos vrais enfants du joug insupportable d'une loi vide et impuissante dans ses observances.

Mais quoi? la loi chrétienne n'a-t-elle pas ses cérémonies, ses ordonnances, ses préceptes, et Jésus-Christ nous délivre-t-il de leur dépendance? Non, mes frères, la dépendance est essentielle à la créature. Dieu ne peut soustraire l'homme à son pouvoir, ni l'homme se soustraire au pouvoir de Dieu. Mais il est deux dépendances, l'une d'esclave, l'autre d'enfant. La dernière, qui est une vraie liberté, est la dépendance du chrétien; la première, qui appartient à la servitude, est la dépendance du juif. La loi nourrissait des esclaves qui travaillaient pour un maître; la grâce nourrit des enfants qui travaillent pour un père. Or quelle différence entre les travaux de l'enfant et de l'esclave? Les travaux de l'esclave sont des travaux accablants, parce que le maître dur ménage peu la santé d'un homme vil; les travaux de l'enfant sont des travaux faciles, parce que le père tendre veille à la santé d'un fils qu'il aime. Les travaux de l'esclave sont des travaux ingrats: ce n'est point pour lui qu'ils fructifient; il sème dans la douleur, mais l'héritier dans la joie moissonne ses travaux; et les travaux de l'enfant sont des travaux fertiles: il recueille le fruit de ses sueurs il achète un ample héritage au prix d'une peine légère. Les travaux de l'esclave sont des travaux pesants, parce que la crainte resserre son cœur et aggrave son joug; les travaux de l'enfant sont des travaux légers, parce que l'amour dilate son cœur et soulage ses peines. Telle est la différence du juif sous la loi, et du chrétien sous la grâce. Le juif gémit sous un poids de cérémonies innombrables; c'est un joug sous lequel il plie, c'est un dédale où il s'égare; le chrétien respire sous le joug doux et léger de l'Evangile, il en soutient le poids sans peine. Le juif par tous ses travaux n'obtient que des récompenses terrestres: point de part à l'héritage avec Isaac; on ne lui donne, comme aux enfants de Céthure, que de légers présents. Le chrétien aspire au ciel, comme l'enfant de la promesse. C'est pour lui que le juif travaille, pour le convaincre de l'impuissance du serviteur et l'obliger à recourir à la bonté du maître. Le juif gémit et soupire sous la loi qui le charge de menaces; le chrétien tressaille sous la grâce qui lui étale ses récompenses. La crainte appesantit les travaux du juif, l'amour allége ceux du chrétien: *Leges duræ sunt timori, leves amori.*

Rendez donc grâces, mes frères, à la circoncision de Jésus-Christ qui vous transfère de la loi judaïque à la loi chrétienne, qui vous délivre du joug de l'esclave que nos pères n'ont pu porter, pour vous imposer celui de l'enfant que l'amour rend léger. Embrassez-le avec joie, ce joug aimable; goûtez, voyez combien le Seigneur notre Père est doux: *Gustate et videte.* (*Psal.* XXXIII.) Mais pour le goûter, il faut avoir un cœur d'enfant, entrer dans l'adoption divine à laquelle Jésus-Christ nous appelle; participer à l'esprit

d'amour et de filiation qui crie avec confiance, mon Père, mon Père. On ne peut être en même temps sous la loi de servitude et sous la loi d'amour. Si Jésus-Christ vous délivre de l'une, c'est pour vous obliger à vivre sous l'autre. S'il vous soustrait à l'empire de la loi, c'est pour vous engager à secouer celui des passions. Il ne peut se contenter d'une liberté imparfaite; il demande de vous une liberté entière. Il veut vous affranchir de l'esclavage du péché, comme de celui de la Synagogue. Tenez-vous-en donc à la liberté qu'il vous a acquise, et ne vous remettez pas de nouveau sous le joug de la servitude : *State et nolite iterum jugo servitutis contineri.* (*Galat.*, V.)

Pour cela, mes frères, retranchez les désirs d'esclaves, renoncez aux plaisirs des sens, aux volontés de la chair ; conduisez-vous par l'impulsion de l'esprit. Ah ! s'il vous anime, cet Esprit-Saint, vous n'êtes plus sous la loi, dit l'Apôtre; mais, dit le même Apôtre, si c'est la chair qui vous guide, vous êtes encore sous l'esclavage. Or il est aisé d'en juger, mes frères, parce qu'il est aisé de discerner les fruits de la chair des fruits de l'esprit; les fruits de la chair sont la fornication, l'impureté, la dissolution, les jalousies, les inimitiés, les dissensions, les meurtres, les ivrogneries, les débauches : et les fruits de l'esprit sont la paix, la patience, la charité, la modestie, la continence, la chasteté. A ces fruits différents jugez, mes frères, si vous appartenez à l'esprit ou à la chair, si vous êtes enfants ou esclaves. Et pour vous faciliter ce jugement, remarquez avec moi trois caractères distinctifs de l'un ou de l'autre.

L'esclave désobéit au maître quand il le peut impunément ; l'enfant obéit au père sans égard au châtiment. L'esclave suit la voix de la passion, quand elle est plus forte que celle de la loi ; l'enfant ne connaît point de voix plus forte que celle de l'amour. L'esclave n'obéit qu'à regret et par menaces, l'enfant obéit avec joie et au premier commandement. Or, je vous le demande, quel est celui de ces deux caractères que vous portez ? N'est-ce point celui de l'esclave plutôt que celui de l'enfant ? Car enfin, ne violez-vous pas la loi sans scrupule, dès que la crainte de l'enfer ne vous intimide pas ? Les péchés véniels, qui ne vous exposent pas à la damnation éternelle, ne les avalez-vous pas comme l'eau ? Et si vous ne tombez pas dans ces péchés mortels qui tuent l'âme d'un seul coup, n'ai-je pas lieu de croire que ce n'est pas l'amour de Dieu, mais la crainte de sa justice qui vous arrête ? Mais que dis-je ? ni la crainte ni la honte ne vous répriment, dès que la passion parle. Fidèles aux ordonnances qui ne contraignent pas vos désirs, vous satisfaites sans peine aux devoirs de la messe ou de la communion pascale, mais satisfaites-vous au devoir du jeûne, de la mortification, de l'abstinence qui resserrerait vos passions ? Quelle loi ne violez-vous pas dès que la passion favorite le commande ? Que vous exterminiez comme Saül le peuple amalécite, ne vous en réservez-vous pas le roi ? Que vous sacrifiez les passions communes, n'épargnez-vous pas la passion reine et maîtresse de votre âme ? et si le prophète vous presse, comme Samuel, de la livrer au glaive, ne résistez-vous pas à ses ordres ?

En effet, que le ministre de Dieu dise à ce vindicatif qu'il faut sacrifier son ressentiment, supprimer tout mauvais office, renoncer à tout projet de vengeance, ne pas supplanter ni décrier son ennemi, qu'il faut au contraire l'aimer et le servir; il ne respecte plus la sainteté ni l'autorité de ces maximes : c'est la loi de Dieu qui parle, qu'importe ; la passion plus forte fait taire la loi. Que le ministre de Dieu dise à cet impudique, qu'il faut abhorrer les lèvres impures, détester ce mauvais commerce, éviter les occasions de crime; qu'il lui dise que la volupté est un poison qui donne la mort à son âme, que lui-même devient par ses scandales l'opprobre de l'Eglise qui gémit et qui pleure pour lui; que ses débordements changent en chants lugubres nos plus grandes solennités et nous font verser des larmes où nous ne devrions pousser que des cris de joie ; il n'est pas possible de s'en faire entendre. La passion victorieuse triomphe de la loi.

C'est ici, ministres du Seigneur, que j'atteste votre zèle. Quels efforts ne vous suggère point votre sollicitude, votre charité paternelle pour arracher le pécheur à sa passion ? Les travaux de l'enfantement ont-ils jamais causé de plus vives douleurs que celles que vous fait éprouver la résistance de ces pécheurs que vous tâchez d'engendrer à Jésus-Christ ? Ce sont des malades frénétiques, qui jettent des rugissements dès que l'on touche à leurs plaies, des esclaves amateurs de leurs chaînes, qui s'irritent contre quiconque s'efforce de les briser. Têtes dures, cœurs incirconcis, jusqu'à quand résisterez-vous à l'Esprit-Saint qui vous parle par l'organe de vos pasteurs ? Jusqu'à quand résisterez-vous à la loi d'amour, que vous prêche la circoncision d'un Dieu. Cet amour le porte à se soumettre pour vous à toute la loi. Rien de si pénible qu'il ne s'engage à remplir. Rien de si cher qu'il ne s'oblige de sacrifier. L'honneur, la liberté, la vie, sont le tribut qu'il paye à la loi de Moïse, pour vous soustraire à celle de la volupté : *Circumcidite igitur præputium cordis vestri et cervicem vestram ne induretis amplius.* (*Deut.*, X.) Ayez donc soin de circoncire votre cœur, d'y retrancher tout ce qu'il y a de charnel et de contraire à l'esprit de Dieu ; ne vous endurcissez pas davantage contre la loi de l'esprit, si vous ne voulez comme le juif vivre toujours dans l'esclavage.

Mais que dis-je, et à quels souhaits me réduisez-vous ? Plût au ciel que vous fussiez au moins esclaves. L'esclave pressé par la crainte remplit la lettre de la loi : mais vous, quelle partie de la loi remplissez-vous ? Cette loi semble n'être pas pour vous ; vous méconnaissez ses préceptes, vous méprisez ses ordres, vous négligez l'observation des jeû-

nes, la sanctification des fêtes; toutes les passions, vous vous y livrez à la fois; la bonne chère, la volupté, le luxe, le jeu, l'impureté, remplissent vos jours. Votre vie n'est qu'un tissu d'œuvres de la chair, une chaîne de prévarications, un corps d'infractions de la loi chrétienne. Ah! le juif est lapidé sans miséricorde pour le moindre violement de la loi, pour un peu de bois ramassé un jour de sabbat. Jésus-Christ vous délivre aujourd'hui de cette loi meurtrière et ne vous impose qu'un joug léger; cependant vous le secouez, ce joug, de dessus vos têtes; c'est-à-dire que vous êtes méchants, parce qu'il est bon, et que la liberté que Jésus-Christ vous donne, vous la changez en libertinage. Têtes dures, oreilles incirconcises, ne faites pas servir aux désirs de la chair la liberté de la charité, si vous ne voulez être punis d'un supplice si affreux, qu'auprès du vôtre celui du juif paraîtra léger.

Je veux toutefois que vous ne soyez pas du nombre de ces prévaricateurs sans joug et sans discipline. Je veux que vous soyez fidèles à la lettre de la loi; serez-vous plus qu'un juif, si vous ne lui êtes fidèles par amour? Le juif ébranlé par les menaces, ne néglige aucune purification légale: l'esclave gardé à vue exécute la volonté de son maître, mais le cœur est rebelle quand la main est soumise, au lieu que le chrétien doit soumettre le cœur plus que la main, à l'exemple de Jésus-Christ qui se range par amour sous une loi qui ne le regarde pas, et qui prête ses mains à des chaînes qui ne sont pas forgées pour lui. Telle est la principale différence du juif et du chrétien. Le juif porte la loi sur le front, et le chrétien dans le cœur: *Legem tuam in medio cordis mei.* (*Psal.* XXXIX.) Le juif s'arrête à la circoncision extérieure qui retranche les œuvres de la chair; le chrétien va jusqu'à la circoncision intérieure qui retranche les mauvais désirs du cœur: *Circumcisio cordis in spiritu.* (*Rom.*, II.) Cette circoncision est l'ouvrage de toute la vie, parce que le cœur est une source inépuisable de mauvais désirs. Cette circoncision est l'occupation de tous les hommes, parce que tous les hommes sont obligés de circoncire leur cœur, de cultiver leur âme et d'en arracher, comme d'une terre ingrate, les épines qui y pullulent sans cesse et y étouffent la semence de la grâce. Justes, c'est votre ouvrage, vous aurez toujours à retrancher. Pécheurs, c'est votre devoir le plus pressant. Vous n'aurez point de part à la liberté de Jésus-Christ tant que vous serez l'esclave du péché. Vous serez accablés d'un joug plus pesant que celui de la loi, tant que vous gémirez sous la contagion du vice. Il en coûte, je le sais, pour la circoncision spirituelle, le couteau évangelique n'est pas moins sanglant que celui de la loi. Mais la loi ne donne pas des récompenses passagères et l'Evangile en promet d'éternelles. La crainte porte la douleur de l'opération légale, l'amour soulage la peine de la circoncision évangélique.

Quand viendra, Seigneur, ce temps promis à votre peuple par votre serviteur Moïse; temps heureux où vous circoncirez nos cœurs, en en retranchant tout désir criminel et en y imprimant l'amour souverain de votre loi qui nous fera marcher dans la voie étroite de vos commandements? Hélas! la terre incirconcise attend encore aujourd'hui l'effet de vos promesses, et vous demande avec ardeur qu'après l'avoir délivrée de la circoncision légale, vous opériez en elle la circoncision évangelique, afin que, purifiée par les prémices de votre sang, elle paraisse à vos yeux une terre nouvelle, digne des influences célestes et des bénédictions éternelles, que je vous souhaite, etc.

SERMON IV.

ÉPIPHANIE.

Ubi est qui natus est rex Judæorum? vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. (*Matth.*, II.)

Où est celui qui est né roi des Juifs? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.

Que des gentils, à qui le nom même de Dieu était inconnu, aient eu besoin, au milieu de leur patrie, d'une étoile pour apprendre la naissance du Messie, je n'en suis pas surpris. Assis dans la région et l'ombre de la mort, il fallait qu'une lumière céleste s'élevât sur eux pour éclairer leurs ténèbres. Mais que dans la capitale de la Judée, au milieu d'un peuple dépositaire de la loi et des prophètes, d'un peuple qui faisait profession d'attendre le Messie comme son libérateur, ce Messie soit aussi inconnu que parmi les gentils; que les mages leur apportent les premiers la nouvelle de sa naissance; que Jérusalem entière se trouble à cette nouvelle; que les princes des prêtres attendent l'ordre d'Hérode pour consulter les livres des prophètes sur cette naissance; et que les mages, malgré le secours qu'ils avaient lieu d'attendre de leurs lumières, aient encore besoin de l'étoile au sortir de Jérusalem pour découvrir le roi des Juifs, c'est ce qui me jette, Messieurs, dans le dernier étonnement.

Les prophètes parlent dans le cœur de la Judée, et personne ne les écoute. Ils annoncent la venue du Rédempteur, fixent le temps, les circonstances de sa naissance; et le Juif, qui soupire après son avénement, examine à peine l'accomplissement de leurs promesses. Une étoile brille au milieu d'un peuple idolâtre, et sans rien dire elle les conduit à Dieu. *Apud Judæos prophetæ loquuntur, nec audiuntur; apud gentiles stella tacet et suadet.* Le maître, reconnu par les étrangers, est méconnu par les siens. Ceux qui le possèdent ne daignent pas le voir. Ceux qui en sont éloignés quittent tout pour le chercher. Que vos jugements sont profonds, ô mon Dieu! que vos voies sont impénétrables! Vous endurcissez qui il vous plaît, vous faites miséricorde à qui il vous plaît. Nous la ressentîmes, mes frères, cette miséricorde divine, à la vocation des mages, prémices de la gentilité, et nous ne devons jamais oublier le choix tout gratuit que Dieu

fit de nous en leur personne pour nous appeler à la lumière de l'Evangile. Etudions nos obligations dans leur conduite. Voyons par quelle route ils cherchent, ils trouvent, ils conservent Jésus-Christ. Ils le cherchent par une foi prompte et ferme, ils le trouvent par une foi droite et éclairée, ils le conservent par une foi durable et persévérante. Voilà tout le plan, non d'un discours, mais d'une homélie simple et familière qui renfermera trois courtes réflexions.

Vous verrez dans la première la promptitude et la fermeté de la foi des mages, que rien ne fut capable d'arrêter. Dans la seconde, la droiture et la pénétration de la foi des mages, que rien ne fut capable de scandaliser. Dans la troisième, la fidélité et la persévérance de la foi des mages, que rien ne fut capable d'altérer. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est le propre de la foi de produire en nous l'idée de Dieu comme du souverain bien, auquel seul il nous importe de nous attacher, dans lequel seul nous trouvons la source de notre félicité, hors lequel seul il n'est qu'abîme de misère, d'indigence, de désespoir; d'accompagner cette idée de la vue de notre néant, de la conviction de notre indignité à l'égard des faveurs du ciel, de notre éloignement de Dieu, et de l'impuissance où nous sommes de nous approcher de lui. Dans cette vue humiliante, lorsqu'il plaît à Dieu de jeter sur sa créature un regard de miséricorde et de lui tendre la main pour l'attirer à lui, quel est son empressement pour voler dans son sein? Elle s'y élance avec l'ardeur d'un cerf qu'une soif brûlante précipite dans une source d'eau vive. D'un côté l'espérance de jouir d'un si grand bien la presse, de l'autre la crainte de laisser échapper un si signalé bienfait l'aiguillonne. Car les moments de Dieu sont réglés par sa sagesse, et si sans témérité l'on ne peut les prévenir, l'on ne peut aussi les négliger sans péril. L'Epouse ne différa qu'un moment d'ouvrir à son Epoux, et ce délai le lui fit perdre : *At ille declinaverat.* (*Cant.*, V.) Les Juifs refusèrent d'abord de recevoir Jésus-Christ, et ce refus les priva pour jamais du royaume de Dieu. Les dons de Dieu sont si excellents que, si l'on doit se croire indigne de les posséder, on doit les désirer de toute l'étendue de son cœur; que, si l'on ne peut les mériter par ses œuvres, il faut du moins ne les pas éloigner par son ingratitude, ni ajouter le mépris à l'indignité.

Telles furent les pensées des mages lorsque l'étoile leur apparut. La foi dont fut accompagnée cette apparition leur fit comprendre toute la grandeur de ce bienfait; combien il leur était avantageux de s'unir à Dieu par Jésus-Christ, et de se rendre à l'invitation que leur en faisait cette étoile miraculeuse; combien ils étaient peu dignes de la préférence gratuite que Dieu leur donnait sur tant d'autres pour leur annoncer la naissance de son Fils; combien il leur était dangereux de demeurer un seul moment attachés aux biens périssables qu'ils avaient aimés jusqu'alors, et de fermer par là les oreilles de leur cœur à la voix de la grâce qui se faisait entendre. Ces doubles vues de désir et de crainte opérèrent en eux une correspondance prompte aux lumières et aux inspirations, qui éclairaient et remuaient leur âme en même temps que l'étoile frappait leurs yeux. Ils se mettent donc en chemin sans délai. Ils ne disent pas comme l'enfant prodigue : Je me lèverai et j'irai à mon père; ils se lèvent, ils y vont; la foi vive ne connaît ni incertitude ni retardement : *Vidimus... et venimus.*

Mais peut-être que tout leur était favorable; peut-être que les circonstances des lieux, des temps, de l'état, de la condition, semblaient les inviter à chercher Jésus-Christ. Au contraire, tout s'opposait à cette recherche, et c'est cette opposition qui relève infiniment le mérite de leur foi. Que cette foi leur promît un roi, un Dieu, un Sauveur, elle ne le promettait qu'à travers mille obstacles qui paraissaient insurmontables. Il fallait, pour trouver ce roi, quitter sa famille et ses affaires, entreprendre un long et pénible voyage : premier obstacle. Il fallait, pour adorer ce Dieu seul véritable, abandonner la religion de ses pères, se dégager des préjugés de l'enfance, se détromper des erreurs sucées avec le lait : second obstacle. Il fallait, pour chercher le Sauveur, sacrifier le fantôme de l'honneur et du respect humain, exposer même sa liberté et sa vie : troisième obstacle. Est-il rien de plus capable d'ébranler le courage le plus assuré?

Et, pour commencer par le premier obstacle : Que la foi des mages me paraît en ce point préférable à celle des pasteurs! Ceux-ci passèrent jusqu'à Bethléem, mais ils en étaient proches : *Erant in regione eadem.* Il n'y avait pour s'y rendre ni fatigue à essuyer, ni danger à courir. D'ailleurs c'étaient des pauvres qui ne tenaient à rien, et qui ne quittaient leur troupeau que pour un moment; comment même pouvaient-ils se défendre de courir à la crèche, après avoir entendu le concert des anges, avoir été enveloppés d'une lumière divine, et invités par la milice céleste à prendre part à la gloire de Dieu et à la paix des hommes? Quoi de surprenant qu'ils se rendent à une invitation si aimable, et qu'ils s'entr'exhortent à être témoins de la joie commune du ciel et de la terre? Pour les mages, séparés de Bethléem par des régions immenses, ils ne peuvent s'y rendre sans fatigue et sans péril, sans quitter au moins leur patrie pour un temps considérable. Ce sont d'ailleurs des grands qui renoncent aux honneurs que leur rendent leurs citoyens, des riches qui abandonnent les affaires les plus pressantes, des hommes qui se dépouillent des sentiments les plus naturels, qui se dérobent aux empressements de leur famille, qui s'arrachent aux embrassements de leurs a[illegible]. Ce n'est pas même le chœur des anges, c'est une étoile

muette qui les invite à venir saluer un roi inconnu, dans un pays éloigné et dans une saison fâcheuse.

Où trouver des imitateurs de la foi des mages? Sera-ce dans Israël? Jérusalem, qui se trouble à leur venue, ne s'ébranle pas pour les suivre. Elle voit ces étrangers partis des extrémités de l'Orient pour adorer le roi des Juifs, sans se mettre en devoir d'aller avec eux adorer son propre roi qui est à sa porte Le prêtre, qui les instruit du lieu de sa naissance, ne daigne pas les y accompagner, lui qui aurait dû les conduire; et l'interprète de la loi ne rougit pas de voir l'infidèle profiter de ses lumières stériles pour lui-même. Le gentil ignorant quitte tout pour chercher le Messie, et le Juif éclairé ne fait pas un pas pour aller à lui. Sera-ce dans le christianisme? Le dirai-je? mes frères, la foi du chrétien n'est pas aujourd'hui moins endormie que celle du juif. Y eut-il jamais tant de facilité à trouver Jésus-Christ et tant de tiédeur à aller à lui? Des gentils partent de l'Arabie pour aller lui rendre leurs devoirs à Bethléem, et des chrétiens ont peine à se résoudre à partir de leur maison pour se rendre à l'église; à quitter, je ne dis pas leurs affaires, mais leurs amusements, souvent leurs débauches, les jours même consacrés au culte du Seigneur, pour aller dans leurs paroisses écouter sa parole, recevoir ses grâces, goûter, s'enivrer de ses consolations, s'unir à lui par la prière et la participation aux divins mystères, retourner à lui par le gémissement du cœur et la confession de leurs crimes. Est-il de preuve plus marquée d'une insensibilité monstrueuse, d'une irréligion secrète, d'une extinction presque entière de la foi? Et n'est-il pas vrai de dire de ces enfants du royaume qu'ils seront précipités dans les ténèbres extérieures, tandis que les étrangers venus de l'Orient seront placés dans le ciel avec Abraham, Isaac et Jacob?

Mes frères, de quoi le Seigneur pouvait-il se relâcher en votre faveur qu'il ne l'ait fait? N'était-il pas en droit d'exiger de vous, comme des mages, que vous quittassiez tout pour aller à lui? Ne pouvait-il pas vous dire comme autrefois à Abraham, sortez de votre patrie et de votre famille, et venez m'adorer dans la terre que je vous montrerai? Mais non, il ménage votre faiblesse, il vient lui-même à votre rencontre, et se place à votre porte; il vous invite seulement à vous séparer quelque temps de vos affaires pour venir en sa présence lui exposer vos besoins, gémir sous ses yeux de vos misères, en recevoir de sa main la délivrance. Il fait plus: si quelque nécessité pressante ne vous permet pas de vous rendre auprès de lui dans son temple, il se contente qu'au fort de vos occupations vous éleviez votre cœur à lui; que vous rentriez au fond de votre âme comme dans un sanctuaire; que vous lui offriez sur l'autel de votre cœur les besoins de votre famille, le conjurant de verser sur elle ses plus saintes bénédictions, d'assaisonner vos travaux de l'onction de sa grâce, d'accepter vos peines en satisfaction de vos crimes: voilà jusqu'où va sa condescendance; voilà toutefois ce qu'il ne peut obtenir. Les journées, les semaines entières se passent sans que vous réveilliez votre foi pour chercher, par la prière, la source de tout bien: le moyen que vos travaux ne soient pas stériles et que Dieu ne vous prive pas des grâces qu'il n'accorde qu'à la vivacité de la foi des mages?

Moins éloignés de Jésus-Christ par la distance des lieux que par la condition de leur naissance, ils surmontent avec le même courage ce second obstacle pour aller à lui. Imaginez-vous des idolâtres plongés dans la superstition, des aveugles-nés livrés à une foule d'erreurs fortifiées par l'éducation, soutenues par l'exemple, autorisées par la multitude, canonisées par leur propre raison; des païens, qui n'avaient du vrai Dieu qu'une idée obscure, qu'une connaissance enveloppée qui reste à l'homme pécheur, mais presque étouffée dans leur cœur par les préjugés de la naissance, l'illusion d'une science vaine, le désordre des passions les plus ténébreuses. En cet état, tout éloignés qu'ils sont de Dieu, Dieu ne se fait pas plutôt entendre qu'ils obéissent à sa voix: *Vidimus stellam ejus.... et venimus.* Abraham crut sans hésiter à la parole du Seigneur qui lui promit, dans sa vieillesse, une postérité plus nombreuse que les étoiles du firmament, et Abraham, dit la *Genèse*, fut justifié par sa foi. Cependant cette foi, si célèbre dans les Ecritures, me surprend moins encore que celle des mages. Né peut-être d'un père idolâtre, Abraham avait du moins, dès sa jeunesse, ouï raconter les merveilles de Dieu, et vu de ses yeux les plus éclatants de ses prodiges. Lui-même s'était entretenu familièrement avec lui, et avait en sa personne éprouvé plus d'une foi la puissante protection de son bras. Les mages, au contraire, ignoraient jusqu'au nom de Dieu, loin d'avoir éte témoins de ses miracles, et cette ignorance profonde était soutenue d'un fonds de prévention que leur inspirait une orgueilleuse science. Cependant, malgré cet obstacle invincible, qui semblait fermer toutes les avenues à la lumière, Dieu parle, et ils l'écoutent; il commande, et ils obéissent; il appelle, et ils vont à lui.

Gloire en soit rendue, ô mon Dieu! à la toute-puissance de la grâce, que votre Fils naissant apportait au monde. Il fallait qu'elle fût bien efficace pour opérer un changement si prompt, guérir une surdité invétérée, abattre un orgueil opiniâtre, enlever tout d'un coup à l'idolâtrie des sages livrés à ses superstitions, rendre dociles de présomptueux philosophes, arracher du sein de l'opulence des riches et des grands, les attirer aux pieds de la crèche, école de souffrance et de pauvreté, en faire d'humbles adorateurs, les rendre les disciples d'un Dieu anéanti. Ce sont là, Seigneur, des miracles mille fois plus grands que ceux dont votre bras étonnait la nature, lorsqu'il traça un chemin sur les flots ou qu'il arrêta le soleil

dans sa course; des miracles mille fois plus désirables que ceux que vous opérâtes sur les corps, lorsque d'une main bienfaisante vous éclairâtes les aveugles, vous redressâtes les boiteux, vous ressuscitâtes les morts; des miracles où la gratuité de la miséricorde divine brille encore plus que la grandeur de sa puissance, et où le discernement que fait sa justice ne m'étonne pas moins que celui de sa miséricorde. L'une appelle les mages si éloignés de lui; et l'autre ne daigne pas appeler les Juifs si proches de son royaume. L'infidèle, par un effet de cette miséricorde, sort du sein des ténèbres pour ouvrir les yeux à la lumière; et la lumière même, par un effet de cette justice, se change en ténèbres pour le Juif. Eclairé des rayons de la foi, les idolâtres abandonnent leur religion pour chercher Jésus-Christ, et les prêtres des Juifs, que leur religion conduit à Jésus-Christ, le renoncent pour conserver leur religion. L'étranger prend la place de l'enfant de la promesse. L'esclave est substituée à celle qui était libre. Esaü est favorisé de l'amour de Jacob, et Jacob chargé de la haine d'Esaü. L'olivier franc se voit dépouiller de sa séve et de sa verdeur, et le sauvageon, enté sur ses branches mortes, se couvre de fruits, Parlons sans figure: les gentils recueillent aujourd'hui toutes les bénédictions du juif, et le juif tombe dans une malédiction plus terrible que celle des gentils.

C'est en notre faveur, ô mon Dieu! que vous fîtes ce discernement redoutable. Conservez en nous l'ouvrage de votre miséricorde, en veillant à la conservation du corps de votre Eglise. Anéantissez l'ouvrage de votre justice, en y rappelant les Juifs, que vous n'en laissâtes sortir pour un temps, que pour donner lieu aux gentils d'y entrer avant eux. Multipliez les enfants de votre amour en faisant couler du sein de la vérité une source de lumière qui se répande sur les nations infidèles qui croupissent encore dans les ténèbres de l'erreur, et se trouvent dans le même état que les mages, lorsque vous les appelâtes à vous; sur les peuples hérétiques qui ont altéré le dépôt de votre foi, divisé l'unité de votre corps, déchiré le sein de votre épouse; sur les catholiques mêmes, qui, dans le centre de la lumière, sont enveloppés d'épaisses ténèbres; qui vivent en païens dans le cœur du christianisme, et gémissent sous l'esclavage du démon dans la terre des enfants de Dieu. Eteignez leurs passions en dissipant leurs ténèbres. Affranchissez-les des liens du péché où les retient encore une crainte servile, un respect humain; troisième obstacle qu'ont à vaincre les mages.

En effet, à quelle contradiction ne se trouvaient-ils pas exposés? Que devait penser le monde de les voir quitter les engagements les plus nécessaires, pour aller chercher au loin un roi inconnu, sans autre raison que l'apparition d'une étoile? A combien de discours devait donner lieu une pareille démarche? Car ce monde, témoin de leur conduite extérieure, ne l'était pas des raisons secrètes qu'ils avaient de la suivre. Toutes les apparences étaient contre eux; et vous savez que sur les apparences on se croit en droit de juger souverainement. Or croyez-vous que pour des personnes comme les mages, accoutumées à être respectées, ce fut l'effet d'une résolution ordinaire, de s'exposer à la malignité du public, de vouloir passer pour téméraires, dans le temps qu'ils suivaient les règles de la plus exacte prudence; pour esprits faibles, eux dont l'âme généreuse s'élevait au-dessus de toutes les considérations humaines; pour entêtés, pour visionnaires, sans que personne prît leur défense, sans avoir que Dieu pour témoin de leur sagesse, pour spectateur de leurs combats? Job, cet exemple héroïque de fermeté, qui résista si courageusement aux attaques les plus fortes, pensa succomber à une tentation si délicate. Il ne fut pas si ébranlé de la perte de ses biens et de sa santé, que des insultes de sa femme, de l'accablement de ses maux, que des railleries de ses amis. Mais pourquoi recourir à des exemples étrangers? Je ne veux d'autre exemple que nous-mêmes. Est-il tentation que le démon emploie contre nous avec plus de succès? Combien de fois la crainte du monde nous a-t-elle empêchés de nous donnner à Dieu, et a-t-elle étouffé en nous les pieux projets d'une sincère conversion? On craint de passer pour plus religieux que les autres. On redoute les railleries, je ne dis pas de ceux qu'on honore, mais des personnes même qu'on méprise. Et cette lâcheté indigne d'un chrétien nous rend tous les jours chancelants dans la vertu, nous approche de temps à autre des occasions funestes à notre innocence, nous désarme dans la tentation et nous porte à céder aux sollicitations les plus honteuses.

Or, mes frères, si dans un temps où Jésus-Christ a une foule de disciples on a tant de peine à faire une profession publique de l'Evangile, et à porter hardiment sur son front l'ignominie de la croix, quelle devait être la peine des mages à se déclarer hautement pour Jésus-Christ dans un temps, dans un pays, où son nom et son culte étaient entièrement inconnus? car malgré le grand nombre de mauvais chrétiens dans le christianisme, il est encore une espèce de facilité à marcher dans la compagnie des gens de bien; leur exemple, qui nous anime, nous justifie dans l'esprit même des impies. L'approbation secrète que le libertin ne peut refuser à la vertu nous soutient à la fois contre la timidité et la défiance que porte avec soi la singularité. Mais les mages, privés de ce secours, n'avaient personne sur qui se régler et s'appuyer. Ils marchaient seuls dans leur chemin; leur opinion passait pour nouvelle et singulière. Il fallait qu'ils soutinssent les attaques qui s'élevaient de toutes parts, qu'ils se roidissent contre le torrent, qu'ils méprisassent le jugement de la multitude, qu'ils étouffassent en eux le désir de l'estime et de l'approbation si profondément gravé dans le cœur de l'homme; et c'est ce

qu'ils font avec un courage qui étonne; courage qui doit confondre la lâcheté de tant de chrétiens et réveiller notre mollesse à la vue de cette foi intrépide, qui leur fait sacrifier non-seulement le vain fantôme de l'honneur et du respect humain, mais encore exposer leur liberté et leur vie pour aller chercher Jésus-Christ, dernier effort de leur générosité.

Il pouvait se faire que les mages ne prévissent pas d'abord toutes les suites de la résolution qu'ils prennaient d'aller adorer le roi des Juifs; que le croyant né dans la cour du roi régnant, ils ne soupçonnassent pas le moindre péril à lui aller rendre leurs hommages; mais arrivés à Jérusalem, témoins du trouble qu'y excitèrent les premières nouvelles de sa naissance, ils pénétrèrent aisément dans toutes les conséquences d'une telle démarche, et la grandeur du péril qu'ils couraient de la part d'un prince aussi jaloux qu'Hérode, qui ne songeait qu'à s'assurer la couronne qu'il avait usurpée, se développe tout entière à leurs yeux. Une foi moins vive n'eût pas manqué de prétextes pour dissimuler. Les politiques du siècle se fussent aisément persuadés qu'il fallait attendre un temps plus favorable, ne pas choquer mal à propos la délicatesse du prince, ne pas exposer par un zèle indiscret la vérité même au mépris et à la persécution. Mais ce langage de la flatterie et de la timidité est inconnu aux mages exempts de crainte et d'espérance. Ils se présentent hardiment à la cour d'Hérode, lui annoncent la naissance du nouveau roi, lui racontent l'apparition de l'étoile, lui découvrent le dessein où ils sont de l'adorer; ne se croyant pas même obligés à corriger les mauvaises impressions qu'un tel dessein peut produire, ils ne songent qu'à s'acquitter de leur ministère, sans s'effrayer du danger qu'ils courent, contents de faire en secret à Jésus-Christ un généreux sacrifice de leur liberté, prêts à lui faire celui de leur vie. Que cette disposition est grande, généreuse, et digne de nos admirations!

Pour la relever, je ne lui oppose point celle des scribes et des prêtres. Ce ne sont, selon la pensée de saint Chrysostome, que de lâches adorateurs, de vils esclaves de la fortune, occupés nuit et jour à nourrir l'orgueil et à favoriser l'ambition d'Hérode; des docteurs intéressés et corrompus, accoutumés à trafiquer de la religion, et à sacrifier ses lumières à la cupidité; des dépositaires infidèles, des falsificateurs de l'Ecriture, des déserteurs de la religion de leurs pères, des ennemis secrets du Messie, qui découvrent au tyran ce qui flatte sa cruauté, et lui cachent ce qui peut détourner sa fureur; qui lui apprennent le lieu de la naissance du Messie, et ne lui disent rien de la divinité de son origine; qui lui citent les paroles du prophète, où il est marqué, qu'il doit naître à Bethléem, et suppriment celles qui suivent immédiatement; qui apprennent que sa génération est éternelle, qu'il sort des jours de son éternité. *Egressus est ab initio a diebus æternitatis* (*Mich.*, V); paroles qui eussent fait comprendre à Hérode que c'est une folie à un mortel de prétendre ôter le jour à l'Eternel. Mais laissons ces persécuteurs du Messie, et cherchons dans la conduite de ses disciples de quoi admirer la générosité des mages.

Pierre proteste à Jésus-Christ qu'il le suivra au péril de sa vie; que, dût-il mêler son sang avec celui de son maître, il ne le renoncera jamais. Pierre élevé dans l'école du Sauveur, témoin de sa gloire et de ses prodiges, chef du collége apostolique, oublie ses promesses à la vue d'une servante. Les mages moins présomptueux annoncent au jaloux et cruel Hérode Jésus-Christ qu'ils n'ont ni vu ni entendu. Nicodème se déclare pour le Sauveur, mais en secret; cet enfant d'Abraham cherche sa sûreté dans les ténèbres, les mages le confessent hardiment en public. Ce sont les hérauts de son arrivée, ses précurseurs, les imitateurs intrépides de sa liberté et de son zèle.

O mages, que votre foi est grande! Jésus-Christ n'en trouva point dans Israël qui l'égalât; et si ce Fils de l'homme revenait sur la terre, en trouverait-il qui en approchât? Où sont les chrétiens prêts à chercher et à confesser Jésus-Christ au péril de leur liberté et de leur vie? Que dis-je, au préjudice même du moindre avantage temporel? On veut le trouver, on veut le confesser, mais on veut qu'il n'en coûte rien. On l'a renoncé en prévaricant par lâcheté dans son ministère, et l'on rougit de réparer publiquement une faute publique. On l'a perdu par le péché, on ne peut le recouvrer que par la pénitence, et le seul nom en fait peur: Est-ce là chercher Jésus-Christ? On a nui au prochain en son bien et en son honneur; l'on exige la réparation de l'un et de l'autre, et l'on ne peut s'y résoudre. Est-ce là chercher Jésus-Christ? On vous condamne à quitter les occasions du crime, à vous séparer d'une compagnie de libertins, l'écueil de votre innocence; à renoncer à vos fraudes, à vos usures, à vos voies injustes d'amasser du bien; on vous presse de pardonner une injure, de faire violence à votre humeur, de dompter la férocité de vos passions; et l'on ne peut obtenir cette résolution de votre courage. Est-ce là imiter la générosité des mages, qui sacrifient tout pour trouver Jésus-Christ? Telles furent la promptitude et la fermeté de leur foi pour le chercher. Voyons quelles en furent la lumière et la pénétration pour le reconnaître: c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

On trouve le Seigneur quand on le cherche avec promptitude et fidélité; il est proche de ceux qui l'invoquent, dit le Psalmiste, et n'abandonne pas ceux qui vont courageusement à lui; ainsi récompense-t-il la foi des mages en leur rendant, au sortir de Jérusalem, la même étoile qu'ils avaient vue en Orient; étoile qui, marchant devant eux, les conduisit sûrement jusqu'au lieu où était Jésus-Christ. Mais hélas! à quelle épreuve ne fut point mise cette foi à la vue de ce

nouveau roi, lorsqu'au lieu de cette cour magnifique dont ils avaient lieu de s'attendre de le voir environné, ils n'aperçoivent qu'un enfant enveloppé de langes, couché sur un peu de paille, exposé à la rigueur du froid, n'ayant pour trône qu'une crèche, pour palais qu'une étable, pour compagnie que de pauvres parents dénués de tout : *Invenerunt puerum cum Maria matre ejus?* Quelle dut être leur surprise à la vue de ce silence, de cette solitude, de cet abandon général! Etait-ce là celui qu'ils venaient chercher de si loin? Les sens, la raison pouvaient-ils l'avouer? Si c'est un roi, où est son palais? si c'est un Dieu, où est son temple? où sont les marques de sa puissance royale et de sa majesté divine? Quoi! le maître de l'univers être logé dans une retraite d'animaux; la terreur des démons paraître un faible enfant; le Fils du Très-Haut se montrer sous la forme d'un esclave; le Verbe de Dieu réduit au silence; l'innocence, la sainteté même porter la livrée du péché! Ah! mon Seigneur et mon Dieu, qui eût pu vous connaître dans l'état méprisable où vous avait réduit votre amour pour nous? Vos prophètes mêmes, à qui vous aviez donné l'intelligence de vos mystères, ne paraissent-ils pas nous offrir une autre image de votre avénement? Ne deviez-vous pas, selon eux, être environné de gloire et de force, porté sur les ailes des vents, revêtu des marques royales de votre principauté? L'esprit du Seigneur, l'esprit de sagesse et de conseil ne devait-il pas se reposer sur vos lèvres? Ne deviez-vous pas réjouir Israël par votre présence? ranger sous ses étendards toutes les nations de la terre? détruire l'impie et l'impiété par le seul souffle de votre bouche? Comment accorder ces idées sublimes avec votre bassesse apparente?

Jugez par là, mes frères, de la foi lumineuse des mages, qui, pénétrant dans le secret de Dieu, ne fut point ébranlée d'aucune de ces contradictions, ne se scandalisa ni des souffrances ni de la pauvreté de Jésus-Christ, qui chez les hommes attirent tant de mépris. Cette foi leur dessille les yeux sur le double avénement de Jésus-Christ, leur apprend qu'il est Dieu dans le premier, mais un Dieu caché, un Dieu fait homme, un Dieu avec nous; et dès lors ils ne sont plus surpris de le voir enfant. Elle leur apprend qu'il vient avec la qualité de roi, mais que son royaume n'est pas de ce monde; que sa cour n'est composée que d'esprits célestes, et dès lors ils ne sont plus frappés de l'abandon où ils le trouvent. Elle leur enseigne qu'il veut être notre exemple et notre victime, et par là elle lève le scandale de sa pauvreté et de ses souffrances. Elle leur découvre que la conquête des nations doit se faire, non par la force de son bras, mais par la toute-puissance de sa grâce; et par là sa faiblesse ne les étonne pas. Elle leur découvre enfin que tout l'appareil de sa puissance, de sa majesté, de sa gloire, est réservé pour le dernier avénement; dès lors ils reconnaissent à la bassesse et à l'infirmité de cet enfant, ce Dieu que les prophètes nous dépeignent ailleurs comme un ver de terre.

Voyez, s'écrie saint Bernard, combien la vue de la foi est pénétrante! Le Fils de Dieu, enveloppé des plus épais nuages, ne peut se dérober à ses yeux. Elle le découvre aux mages lorsqu'il est pendu à la mamelle; au larron, lorsqu'il est attaché à la croix; au centenier, lorsqu'il est aux prises avec la mort : *Cognoscit Filium Dei lactentem, cognoscit in ligno pendentem, cognoscit morientem.* Mais que la foi des mages me paraît plus éclairée que celle du larron et du centenier! La difficulté, dit un Père, n'était pas de croire qu'un Dieu fait homme fût sujet à la mort. Dès que je le vois revêtu de notre chair, je ne suis plus surpris de le voir expirer en croix : c'est une suite naturelle de l'anéantissement où il est volontairement réduit. Mais la difficulté est de croire cet anéantissement profond, et d'y reconnaître un Dieu sous la forme d'un enfant. Les mages crurent ce qu'il y avait de plus difficile à croire; savoir, que Jésus-Christ à la mamelle était Dieu : *Dei Filium lactentem.* Ajoutez, dit saint Bernard, que les miracles que fit Jésus-Christ durant le cours de sa vie, que les prodiges dont sa passion fut accompagnée, aidèrent beaucoup à la foi du larron et du centenier; au lieu qu'à l'étoile près, rien ne soutenait celle des mages, rien ne déposait en faveur de Jésus-Christ. Cependant, continue le même Père, des trois principales qualités du Sauveur : sa souveraineté, son humanité, sa divinité, le larron ne parle que de la première, conjurant le Seigneur de se souvenir de lui dans son royaume; le centenier ne fait mention que des deux dernières, s'écriant que *vraiment cet homme était Fils de Dieu* (*Luc.*, XXIII); au lieu que les mages, par leurs présents, les marquent toutes trois distinctement.

Sa souveraineté. Ne le reconnaissent-ils pas en effet pour leur roi, en lui rendant les hommages, et lui payant les tributs dus aux souverains? *Procidentes adoraverunt eum, et apertis thesauris suis, obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham.* Se prosternant en terre, ils l'adorèrent, dit l'Evangile, puis, ouvrant leur trésor, ils lui offrirent pour présents de l'or, de la myrrhe et de l'encens. Leur langue est muette, mais leurs présents parlent. Ils expliquent les sentiments de leur cœur par l'humiliation de leur corps; ils se déclarent vassaux et tributaires de ce nouveau roi, lui jurent une fidélité inviolable, demandent qu'il règne sur eux avec une autorité souveraine. Cette autorité, qu'Hérode redoute comme la destruction de la sienne, ils l'envisagent comme la conservatrice de leurs droits; leur puissance ne leur paraît en sûreté que sous le sceptre de cet enfant, sous lequel ils plient avec joie, convaincus que ce n'est qu'en le servant qu'on peut être vraiment roi. Chrétiens, qui honorez comme eux la royauté de Jésus-Christ, l'honorez-vous sincèrement comme eux? Eblouis de l'éclat de sa gloire, frappés de la

grandeur de ses miracles, entraînés par la multitude de ses adorateurs, il ne vous en coûte plus rien pour vous jeter à ses pieds comme ses sujets. Mais vos passions lui sont-elles soumises? Domine-t-il sur votre âme avec un pouvoir absolu? Votre affection la plus chère, l'or, le trésor de votre cœur, le lui consacrez-vous? suivez-vous en tout ses lois? exécutez-vous en tout ses ordres? tous ses commandements sont-ils pour vous des arrêts inviolables? ne le méconnaissez-vous point dans la misère, ne l'abandonnez-vous pas dans l'humiliation pour courir après l'opulence et la gloire? Vous paraît-il roi dans la personne du pauvre?

C'est ici, chrétiens, que Jésus-Christ exerce notre foi, comme celle des mages; et que nous avons à le reconnaître, le même mérite qu'eux. Sa royauté n'est pas moins cachée dans les pauvres que dans la crèche, et n'exige pas moins que nous répandions nos trésors à ses pieds. Depuis qu'il s'est revêtu de leur pauvreté, il les a revêtus de ses droits, les a substitués en sa place, nous a ordonné de les révérer comme rois, et de leur payer en cette qualité le tribut de nos biens, si toutefois nous aspirons au royaume de Dieu, qui leur appartient à plus juste titre que nos biens à nous-mêmes, et où nous ne pouvons prétendre être placés que de leur main. Passez donc, mes frères, à la suite des mages jusqu'à Bethléem. Entrez dans ces cabanes exposées aux injures de l'air, et vous y trouverez dans une foule de pauvres Jésus-Christ votre roi, qui n'a pu trouver de retraite dans vos logis; Jésus-Christ manquant de tout, privé de tout, rebuté des hommes, et obligé d'emprunter la demeure des bêtes. Mais qui vous arrête? serait-ce la malpropreté de leurs maisons? Auriez-vous de la peine à vous persuader que Jésus-Christ s'est logé dans un lieu si infect? Où est donc votre foi? Si les mages s'étaient ainsi arrêtés aux apparences; s'ils se fussent scandalisés de la malpropreté de l'étable, de la pauvreté de la crèche de Jésus-Christ, auraient-ils jamais rendu leurs hommages à leur Roi? Percez donc comme eux à travers les voiles qui vous cachent votre Souverain. Entrez courageusement dans ces pauvres chaumières, répandez-y votre trésor, les mages doivent vous avoir appris à adorer un roi pauvre et un Dieu caché. Les symboles mystérieux qui le dérobent à votre vue lorsque vous vous en nourrissez à la sainte table, ne vous ont-ils pas instruits à le reconnaître sous les symboles humiliants qui le voilent aussi à vos yeux, lorsque vous le nourrissez dans la personne des pauvres? L'humiliation de notre roi dans ses membres doit-elle nous surprendre? La religion chrétienne n'est-elle pas une religion d'anéantissement, et ses mystères des mystères d'humiliation? Les mystères glorieux du Sauveur n'appartiennent-ils pas au ciel plutôt qu'à la terre? Ses mystères humiliants ne conviennent-ils pas mieux à l'état où l'orgueil nous a réduits, ne sont-ils pas plus propres à nous enflammer d'amour pour Jésus-Christ? Vous pouvez éblouir mes yeux, ravir mon admiration, mystères glorieux de mon Sauveur; mais pour réveiller ma tendresse, pour enlever mon cœur, il n'appartient qu'à vous de le faire, humiliations aimables de mon Roi. Les pauvres qui m'en rappelleront le souvenir seront désormais le principal objet de mon amour; et plus mon Souverain me paraîtra humilié, méprisé, abandonné dans les plus petits de ses membres, plus il me sera précieux, plus il deviendra cher à mon cœur; plus il me rendra reconnaissable sa royauté soumise et sa divinité cachée.

C'est encore, mes frères, cette divinité cachée que la foi des mages reconnaît et qu'elle adore, lorsque, prosternés à ses pieds, ils lui offrent de l'encens; cet encens qu'ils prodiguaient aux idoles ils le consacrent au Sauveur, et par là ils abjurent en sa présence les superstitieuses erreurs du paganisme; promettent de briser, de fouler aux pieds désormais les divinités d'or et d'argent, jusque-là l'objet de leur culte; de n'adorer d'autre Dieu, de ne sacrifier à d'autre divinité qu'à celle de Jésus-Christ. Ce qu'ils promettent, mes frères, ils le promettent et pour eux et pour nous; ils sont les députés de toute la gentilité. Jésus-Christ nous appelle en leur personne; ils parlent, ils agissent en notre nom. Nous avons ratifié leur parole dans notre baptême; il ne nous reste qu'à remplir leur promesse et nos vœux. Pour cela ne croyez pas qu'il suffise d'encenser de la main des idoles, il faut les arracher de notre cœur. On adore ce qu'on aime, dit saint Augustin : *Hoc colitur quod amatur*. Notre amour, c'est notre encens. Cet amour qui n'appartient qu'à Dieu ne peut se prostituer à la créature sans nous en rendre les adorateurs. Aimons-nous l'or et l'argent, nous leur sacrifions, dit l'Apôtre: l'avarice est une vraie idolâtrie. Le voluptueux fait son Dieu de son ventre, et chaque homme sacrifie à sa passion.

O que d'idolâtres dans le cœur du christianisme! Que d'Israélites qui fléchissent le genou devant Baal! Qu'il en est peu qui adorent sincèrement le Dieu de leurs pères! car serait-ce l'adorer que de publier de bouche ses louanges? Les mages l'adorent et toutefois ne disent rien. Serait-ce l'adorer que de se prosterner à ses pieds? S'il en était ainsi, il y aurait autant d'adorateurs que de fidèles. Où sont ceux qui lui refusent ce devoir dans l'Eucharistie, quoique enseveli sous les symboles qui l'enveloppent? Si quelques libertins paraissent le braver par leurs immodesties, ne sont-ce pas des enfants de Bélial, sans religion et sans Dieu, qui, loin d'être chrétiens, ne seraient pas même de bons idolâtres? Le commun des fidèles ne se fait-il pas un devoir de fléchir le genou devant ce Dieu caché, et oseriez-vous compter parmi ses vrais adorateurs le commun des fidèles? L'adorer, c'est se prosterner à ses pieds de cœur plus que de corps; c'est lui rendre hommage en esprit et en vérité; c'est l'aimer : *Non colitur nisi amando*. Et à quoi vous engage cet amour? A lui

immoler vos passions, à lui sacrifier vos actions dominantes, à ne faire de toutes vos attaches qu'une victime que vous immoliez à sa gloire, et à n'aimer que lui dans celles que la religion vous promet. A quoi vous engage cet amour? A préférer ses lumières aux vôtres; à choisir pour vous ce qu'il a choisi pour lui; à le suivre, à l'imiter, à le respecter. Ainsi adorer Jésus-Christ dans le cours de la vie, c'est y renoncer à toute inclination incompatible avec sa loi, et ne s'attacher qu'à lui dans les inclinations mêmes que cette loi sainte nous permet ou nous ordonne. Adorer Jésus-Christ dans nos temples, c'est l'y prier avec l'ardeur dont il y prie lui-même son Père; et retracer dans son esprit par le recueillement de ses sens la solitude profonde qui règne dans nos tabernacles. Adorer Jésus-Christ au saint sacrement de l'autel, c'est courir comme lui après l'humiliation, s'envelopper comme lui d'un voile d'obscurité, souffrir en silence avec lui les mépris, les injures, les outrages. Adorer Jésus-Christ à la sainte table, c'est y respecter ce Dieu trois fois saint, y apporter la pureté de mœurs que demande cette viande angélique, et ne pas dévorer d'une bouche souillée cet Agneau sans tache. Sans cela ce serait comme Hérode, désavouer sa divinité et chercher à l'étouffer par une communion sacrilége sous prétexte de l'adorer. Jamais ce tyran, s'il eût cru que l'enfant nouveau-né était Dieu, n'eût projeté de le faire mourir dans le berceau; et jamais le pécheur, s'il était fortement convaincu de sa divinité, n'oserait le recevoir dans un cœur criminel. Mais est-il surprenant que sa passion l'aveugle comme Hérode; puisqu'il porte, dit saint Chrysostome, un tyran plus cruel qu'Hérode, le démon, ennemi implacable de Jésus-Christ, qui envoie ce pécheur à la sainte table pour y mettre à mort, s'il était possible, ce Sauveur du monde qu'il sait être né pour la destruction de son empire? Enfin adorer Jésus-Christ dans la crèche, c'est s'appauvrir pour lui, se dépouiller à son exemple en faveur de l'indigent, partager les larmes de cet enfant de douleur, lui offrir par la pénitence la myrrhe de la mortification; troisième présent par où les mages honorent l'humanité du Sauveur.

Cette humanité sainte que le cruel Hérode veut anéantir, les mages l'honorent comme sujette à la mort. La foi rapproche à leurs yeux la séparation douloureuse qui doit se faire un jour de l'âme de Jésus-Christ d'avec son corps. Ils conduisent, pour ainsi dire, ce corps adorable au tombeau, et lui rendent par avance les honneurs de la sépulture que les trois Maries ne pourront lui rendre après sa mort. Mais la même foi qui leur fait voir cette humanité mortelle la leur montre unie à la divinité, et par là exempte de corruption; double signification que porte avec soi la myrrhe, qui, servant à embaumer les corps, sert à les préserver de la pourriture.

Si votre foi, chrétiens, avait la même pénétration que celle des mages, vous respecteriez encore l'humanité du Sauveur dans sa sainte parole. Ce sont des hommes qui vous l'annoncent, dès lors elle vous paraît méprisable. Mais que ne voyez-vous dans ces hommes mortels, ministres du Dieu vivant, la vérité incréée? La parole de Dieu, pour s'incarner dans notre bouche, en est-elle moins unie à la Divinité; en est-elle moins un écoulement de la substance, une inspiration du souffle du Très-Haut? En serait-elle moins pure pour passer par un canal souillé? des mœurs corrompues pourraient-elles préjudicier à sa sainteté? et la fragilité de notre nature affaiblirait-elle sa force? N'est-elle pas toujours un glaive à deux tranchants, qui vous immolera à la mort, si dans le cours de votre vie il n'entre jusque dans les jointures et les moelles, et ne perce jusque dans les replis de votre âme et les enfoncements de votre esprit? N'est-elle pas toujours un feu dévorant qui vous consumera dans l'éternité, si dans les temps il ne vous purifie? Passons à la troisième qualité de la foi des mages, qui est la fidélité et la persévérance; je finis en deux mots.

C'est peu de chercher Jésus-Christ, de le trouver, de l'adorer, si l'on n'est encore soigneux de le conserver. Plusieurs commencent, dit saint Jérôme, la difficulté est de soutenir ces heureux commencements; et c'est le sort de peu de chrétiens : *Cœpisse multorum, perseverasse paucorum est.* Ce n'est point assez pour la foi d'être prompte, ferme, éclairée, si elle n'est persévérante. Que sert au chretien de mettre la main à la charrue, pour regarder derrière soi? Un tel homme, dit l'Evangile, n'est pas propre au rayaume de Dieu. Il n'y aura de couronné que celui qui aura courageusement combattu jusqu'à la fin. La persévérance finale met seule la différence entre les serviteurs fidèles de Jésus-Christ et les serviteurs passagers qui, ne croyant que pour un temps, se retirent dans la tentation; entre le grand nombre des appelés et le petit nombre des élus.

Or cette persévérance, on ne la trouve, mes frères, que dans la fuite des occasions. Car, quoique Dieu la donne à qui il lui plaît, il ne la donne néanmoins qu'à ceux qu'il engage à prendre cette voie. La raison en est, que c'est dans la défiance de soi-même, l'humiliation, la prière, la vigilance, la frayeur, le tremblement, que Dieu veut nous faire opérer notre salut: *Cum metu et tremore salutem vestram operamini.* (*Philip.*, II) Or n'est-ce pas bannir cette crainte de son cœur que de ne pas éviter les occasions de péché? N'est-ce pas marcher en assurance au milieu du péril; se reposer sur sa vertu, présumer de ses forces, ne pas tout attendre du secours de Dieu, comme si l'on pouvait se glorifier en d'autre qu'en lui? ou du moins, n'est-ce pas compter sur ses grâces les plus puissantes, comme si elles nous étaient dues, comme si elles étaient des fruits nécessaires de sa justice, et non pas des dons gratuits de sa miséricorde? Orgueilleuse disposition, qui éloigne les regards du Seigneur.

Il ne les jette, ces regards favorables, que sur le pauvre et l'indigent, qui ne voit en soi que besoin, que misère; sur l'humble, sur l'affligé qui tremble pour sa faiblesse, qui marche, comme dit le Prophète, les yeux abattus et le corps courbé; qui élève sa voix comme du fond d'un abîme, et pousse des cris redoublés vers le ciel. C'est lui que Dieu prend plaisir à tirer de la fange pour le placer sur le trône; à le porter dans ses mains pour l'enlever aux scandales, et l'empêcher de se heurter, de se briser contre les écueils; tandis que le riche orgueilleux, il l'abandonne à lui-même et le laisse précipiter dans l'abîme de son orgueil et de sa témérité. Ainsi voulez-vous, chrétiens, conserver Jésus-Christ, craignez de le perdre. Votre force consiste à vous croire faibles; et la vertu la plus consommée est celle qui se met le plus à l'abri du danger.

Voyez les mages : quelle foi plus à l'épreuve que la leur? Elle n'avait pu être ébranlée par les attaques les plus fortes, et toutefois ils craignent encore pour elle. Dieu ne les a pas plutôt avertis en songe du péril qu'il y a pour eux d'aller retrouver Hérode, qu'ils prennent sans hésiter un autre chemin. Ils ne répliquent point que leur réputation est intéressée à retourner vers ce prince; qu'ils ne manqueront pas de passer auprès de lui pour des imposteurs qui ont voulu, ou surprendre sa crédulité, ou alarmer sa jalousie. Ils ne se couvrent pas même du spécieux prétexte de faire connaître à Jérusalem son roi et son Dieu. Il leur suffit de savoir qu'il y a du danger pour leur foi, ce précieux trésor qu'ils portent dans un vase d'argile, pour ne le pas exposer témérairement au péril de la tentation: il leur suffit de savoir qu'Hérode est un ennemi et un persécuteur de Jésus-Christ, qui ne cherche qu'à le faire périr, pour éviter sa rencontre, se soumettre à l'ordre du ciel, et retourner en leur pays par un autre chemin : ***Responso accepto in somnis, ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam.***

Quelle leçon pour vous, chrétiens, qui vivez dans un monde d'Hérodes et de persécuteurs de Jésus-Christ! J'appelle Hérodes les ennemis des souffrances et de la croix, de l'humiliation et de la pauvreté, des maximes et des vérités de l'Evangile; les ennemis des vertus dont Jésus-Christ donne l'exemple au berceau. J'appelle Hérodes ceux qui vous convient à ces compagnies de jeu, le centre des passions les plus impérieuses, où l'on ne respire que fureur d'avarice, qu'ardeur de fraude et d'injustice, qu'excès de rage et de désespoir, et où le risque que l'on y court de sa fortune n'est rien au prix de la perte que l'on y fait de son Dieu. J'appelle Hérodes ceux qui vous conduisent dans ces assemblées de bal, de danses et de spectacles, où le démon préside, et où s'insinue par tous les sens le venin des passions les plus contagieuses, où s'allume dans les cœurs le feu de l'impudicité et de la prostitution, plus terrible que celui de l'enfer; où l'on voit étalées sous ses yeux toutes les pompes du diable; où l'on fait aux pieds de Satan une abjuration solennelle du christianisme, et où des Hérodiades armées de leurs charmes meurtriers, ne divertissent les spectateurs qu'aux dépens des Jean-Baptiste; des âmes justes dont elles demandent encore la tête, et dont elles viennent à bout en détruisant leur innocence. J'appelle Hérodes ceux qui dans ces jours de dissolution vous entraînent par leur exemple dans ces désordres honteux, dont l'impie rougirait en des jours plus saints, mais dont le juste rougit à peine en ces jours consacrés à la débauche par une coutume plus déraisonnable qu'elle n'est ancienne. J'appelle Hérodes tous ceux qui sont pour vous une pierre de scandale, et quelque affermis, quelque enracinés que vous soyez dans la piété, la vigilance chrétienne consiste à vous en garantir.

Quelle leçon que la conduite des mages pour vous, mon frère, pour vous, ma sœur, dont la vertu plus faible demande plus de ménagements et a besoin de plus de précautions! Pour vous qui, autrefois, ami d'Hérode et peut-être complices de ses desseins sacriléges, avez renoncé depuis peu à son amitié criminelle; quelle leçon, dis-je, pour ne plus rengager votre âme à cet ennemi de Jésus-Christ! ***Responso accepto in somnis, ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam.*** J'appelle Hérode cet hypocrite qui par ses intrigues artificieuses tend des piéges à la droiture de votre cœur; cet impudique qui par ses discours licencieux et ses actions scandaleuses corrompt l'innocence de vos mœurs; ce médisant qui vous instruit à déchirer la réputation du prochain et à prêter à ses actions les plus noires couleurs; ce vindicatif qui flatte votre colère, qui vous excite à la vengeance, et qui étouffe en vous tout sentiment de paix; ce Satan, cet ennemi de toute vertu, qui, pour vous en inspirer le mépris, rabaisse incessamment à vos yeux ceux qui font profession de piété, justifie vos passions les plus déréglées, ne respire qu'ambition, orgueil, indépendance, plaisir, mollesse, sensualité, débauche; vous détourne de la soumission due à vos pasteurs, de la déférence à vos maîtres dans la vie spirituelle, de la sanctification des fêtes, de l'assistance aux offices divins, de la lecture de l'Evangile et des livres de piété, de la pratique des bonnes œuvres, des devoirs de la vie chrétienne; vous porte à consumer vos jours au jeu, à la promenade, aux visites, aux festins. J'appelle Hérodes, après saint Bernard, tous ceux qui s'opposent au bien, qui s'efforcent d'éteindre la vertu naissante, et de donner la mort à Jésus-Christ dans votre cœur.

Tous ces Hérodes, il faut les fuir comme les monstres les plus dangereux. C'est dans leur compagnie que vous avez perdu la grâce : vous ne la recouvrerez, vous ne la conserverez qu'en évitant leur rencontre. Il vous faut aller à Jésus-Christ par un autre chemin que celui qui vous en a éloigné: et

retourner au ciel votre patrie, par une route contraire à celle qui vous conduisait en enfer, *per aliam viam.* Il vous faut quitter cette assemblée de jeu, cette maison de plaisirs, cet ami, cet emploi, qui tant de fois vous fut une occasion de chute, si vous voulez marcher dans la voie du salut, vous soutenir dans le chemin de la piété, être fidèle à la voix divine, qui vous presse de vous éloigner de la cour d'Hérode. Et ne dites pas que cette compagnie est tout votre délassement, cet emploi votre ressource, cet ami votre protecteur. Les mages, vous venez de le voir, auraient pu répliquer à l'ordre du ciel; mais quand Dieu parle, il ne laisse que l'honneur d'obéir : je veux que votre ami soit votre œil droit; cet emploi, votre bras, votre force; cette compagnie, cette maison, l'unique appui de votre faiblesse; c'est un œil qu'il vous faut arracher; un bras qu'il vous faut couper; un pied qu'il faut retrancher et jeter loin de vous, si vous ne voulez, pieds et mains liés, être précipités dans les ténèbres de l'enfer. La protection de cet ami vous mettra-t-elle à couvert de la colère de Dieu? Trouverez-vous dans cet emploi lucratif de quoi racheter votre âme? et dans ce délassement agréable de quoi vous dédommager des tourments de l'enfer? Ne trouverez-vous pas, au contraire, dans l'obéissance que vous rendrez à Dieu, tout ce que vous aurez sacrifié pour lui, et ne le trouverez vous pas avec avantage? Loin de perdre l'œil, le bras, le pied, qu'il vous ordonne de retrancher, il vous rendra avec usure jusqu'au moindre de vos cheveux. Avec lui vous posséderez tout; sans lui, eussiez-vous tout le reste, vous serez éternellement réduits à la dernière misère.

Qu'attendez-vous donc pour prendre cette généreuse résolution, d'où dépend votre salut? Serait-ce une inspiration du ciel? une voix qui vous avertît en songe, comme les mages, et vous montrât la route qu'il faut tenir? Mais cette voix, depuis combien de temps ne se fait-elle pas entendre à votre cœur endurci? Votre conscience ne vous crie-t-elle pas de rompre pour toujours ces engagements funestes à votre âme; et ce cri que vous étouffez, que fais-je autre chose que de le réveiller? Votre directeur, l'ange que le ciel vous donna pour vous conduire, ne se joint-il pas à votre conscience alarmée pour vous presser de renoncer au plus tôt et sans retour à ces compagnies si périlleuses pour vous, et sa voix n'est-elle pas la voix de Dieu? Ah! si les mages avaient opposé la même incrédulité à l'avertissement du ciel, n'eussent-ils pas révoqué en doute, traité même de vision, un avertissement qui ne leur était donné qu'en songe? Mais au lieu que leur foi leur fit apercevoir la lumière à travers l'obscurité qui l'environnait, votre incrédulité vous fait fermer les yeux à la lumière la plus claire, et boucher les oreilles aux ordres les plus formels. Aussi, mes frères, si les mages, par leur fidélité, méritèrent de devenir les prémices du christianisme dans la gentilité, les précurseurs de l'Evangile, en Orient, les premiers apôtres et peut-être les premiers martyrs de Jésus-Christ dans l'univers : je crains bien que par votre infidélité à la grâce, vous ne deveniez des prévaricateurs de l'Évangile, des déserteurs de la religion de Jésus-Christ; que vous ne retombiez dans votre apostasie en vous replongeant dans l'abîme du péché, dont la miséricorde divine semblait vous avoir retirés. Fasse le ciel que mes prédictions soient vaines; qu'attirés à la suite des mages par l'étoile de la grâce, vous la suiviez avec promptitude, malgré les obstacles qui traverseront votre course; que vous reconnaissiez, à la lueur de cette divine étoile, votre Sauveur et votre Dieu, qui prend plaisir à s'envelopper pour vous dans les ténèbres et l'obscurité de la foi; qu'après l'avoir trouvé, vous le conserviez avec soin; et que, sous un tel guide, vous marchiez persévéramment dans la route qui conduit au ciel, notre commune patrie! Je vous le souhaite, etc.

SERMON V.

PURIFICATION.

Tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. (*Luc.*, II.)

Ils portèrent l'Enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.

Que de victimes, mes frères, que de sacrifices en un seul! Marie immole sa gloire, se soumettant à une purification humiliante, comme si l'honneur de sa virginité eût été flétri par la conception et l'enfantement d'un Dieu. Anne la prophétesse sacrifie sa liberté, consacrant à la pénitence tout le temps de son veuvage, dévouant son cœur et sa langue à l'amour et à la louange du Seigneur, *le servant jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières, et parlant de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.* Le vieillard Siméon exhale en actions de grâces ses derniers soupirs, et consomme le sacrifice de sa vie dans le baiser du Sauveur promis et destiné à être la gloire de Jacob et la lumière des nations. Jésus-Christ offre à la fois au Père éternel son corps naturel et son corps mystique, lui-même et son Eglise : lui-même, comme la victime demandée pendant quatre mille ans, substituée aujourd'hui dans le temple de Jérusalem aux victimes impuissantes de la loi, pour être bientôt conduite hors du camp et égorgée sur le Calvaire, à la face du ciel et de la terre, pour la rédemption de l'univers; son Eglise, son Epouse, qu'il vient purifier par ses larmes, doter de tout son sang, s'unir par le nœud indissoluble d'une charité réciproque, pour l'immoler avec lui sur la terre, et la consommer dans le ciel en l'honneur de son Père et de son Dieu.

A quoi tient-il, mes frères, que, concourant avec cette multitude de victimes, nous ne fassions partie de l'oblation de Jésus-Christ; que, nous unissant à ce divin chef comme ses membres, nous ne nous offrions conjointement avec lui par les mains de Marie, notre commune mère? C'est sur ce

chaste autel que se repose aujourd'hui notre adorable victime. C'est entre les bras de la Vierge que je vois Jésus-Christ en sa Présentation. Qui vous empêche de vous y placer avec lui? Craindriez-vous que votre offrande ne fût rejetée du Père éternel comme une offrande impure? Considérez que vous vous offrez avec l'Agneau sans tache, et que le Père éternel ne peut rebuter une offrande unie à celle de son Fils. Ne trouveriez-vous rien en vous à sacrifier au Seigneur? Jetez les yeux sur Marie, et vous apprendrez d'elle quelle doit être la matière de votre sacrifice. L'idée de sacrifice, son image sanglante répandrait-elle la frayeur dans votre âme? Envisagez Siméon, et la vue de ses consolations vous rassurera contre vos vaines frayeurs.

Trois victimes que je viens vous présenter, Jésus, Marie, Siméon, pour détruire trois illusions du cœur de l'homme, qui, toujours amateur de lui-même, n'est que trop ingénieux à se défendre du sacrifice qu'on exige de lui. Il s'excuse tantôt sur son indignité. Qu'est-il, pour que le Seigneur daigne agréer son sacrifice? Tantôt sur son ignorance. Que faut-il sacrifier à Dieu? Tantôt sur sa faiblesse. Qui peut soutenir l'idée seule de sacrifice? Trois erreurs qui se dissipent à la vue du sacrifice de Jésus, de Marie, de Siméon. Le premier vous rassure contre votre indignité, et vous apprend quel est le prix de votre sacrifice; le second vous éclaire sur votre devoir, et vous découvre quelle en doit être l'étendue; le troisième vous soutient contre votre faiblesse, et vous marque quel en sera le fruit : c'est tout le partage de ce discours. Le mérite de notre sacrifice se prend dans le sacrifice de Jésus-Christ : première réflexion. La matière de notre sacrifice se trouve dans le sacrifice de Marie : seconde réflexion. La récompense de notre sacrifice se voit dans le sacrifice de Siméon : troisième réflexion. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Que le sacrifice soit l'acte de la religion le plus agréable à Dieu, c'est un principe établi par la voix de la nature, qui en dicta la loi aux nations les plus barbares. Le paganisme eut ses autels, comme le judaïsme; et le sacrifice fut la base de la superstition idolâtrique comme du culte israélite. Ainsi l'âme de la religion chrétienne, c'est le sacrifice; disons mieux : toute la religion n'est que le sacrifice du cœur, parce que la religion n'est que l'adoration perpétuelle de la majesté de Dieu, la détestation mortelle de tout ce qui offense sa justice, la reconnaissance profonde pour ce qui coule du sein de sa miséricorde, le désir ardent de participer à sa sainteté. Développez les sentiments les plus secrets de la religion, approfondissez ses plus impénétrables mystères, entrez dans son sanctuaire le plus auguste, vous n'y verrez qu'adorations, prières, actions de grâces, expiations : quatre devoirs primitifs, sources de tous les autres; quatre devoirs renfermés dans le sacrifice, qui est l'abrégé et le sommaire de toute la religion.

Tant de grandeurs, tant de devoirs attachés au sacrifice, vous engagent sans doute à vous sacrifier, mes frères; mais apprenez que de lui-même le sacrifice n'est rien, que son prix dépend du mérite du pontife qui l'offre et de la sainteté de la victime qui est offerte. En vain le Juif faisait ruisseler sur l'autel le sang des boucs et des taureaux : comme il n'offrait ces victimes charnelles qu'avec un cœur plus charnel que ces victimes, Dieu, dit Isaïe, rejetait avec horreur contre sa face l'ordure de ses sacrifices. Ses immolations étaient à ses yeux autant de profanations et de meurtres. En vain la nature humaine s'épuiserait en victimes; en vain l'univers même s'immolerait tout entier à Dieu : cette immolation universelle serait perdue, si, pour lui donner du prix, Jésus-Christ n'associait l'homme au mérite de son immolation et de son sacerdoce. Or c'est ce qu'il fait en ce jour, auquel il nous consacre et nous sanctifie comme victimes et, dans un vrai sens, comme prêtres et pontifes du Très-Haut.

Premièrement, comme victime, Jésus-Christ n'a paru sur la terre que pour s'immoler; cet Agneau de Dieu se dévoue à la mort dès son entrée dans le monde : *ingrediens mundum*. Mais l'oblation secrète qu'il fait de son corps dans le sein de sa mère, il la rend publique dans le temple au jour de sa présentation; et, en ce jour, le Père éternel, acceptant l'oblation de son Fils, le sépare comme une victime qu'il consacre désormais à sa gloire. C'est par cette double oblation du corps de Jésus-Christ que nous avons été sanctifiés, comme saint Paul nous l'enseigne : *Sanctificati sumus per oblationem corporis Christi.* (*Hebr.*, X.) Avec cette différence que, dans la première, Jésus-Christ n'offre pour ainsi dire que son corps naturel, cette portion de la nature qu'il prenait dans les entrailles de la Vierge; au lieu que, dans la seconde, il offre son corps mystique et toute notre nature, qu'il s'unit par le nœud indissoluble de son amour. Dans le sein de Marie, c'est l'oblation invisible du Verbe incarné, qui supplée à l'impuissance des victimes de la loi; dans le temple, c'est l'oblation visible de Dieu fait homme, qui substitue les hommes à ces victimes impuissantes. Dans le sein de Marie, c'est le Fils de Dieu qui se voue à son Père; dans le temple, c'est le Fils de l'homme qui voue tous les hommes à Dieu. Et la preuve de ce que j'avance, je la trouve dans ces paroles de notre Evangile : *Ils portèrent l'enfant à Jérusalem, selon ce qui est écrit dans la loi de Moïse;* c'est-à-dire que Jésus-Christ ne fut présenté au Seigneur que pour accomplir ce qui était écrit dans la loi.

Or qu'était-il écrit dans la loi? Que tout enfant premier-né serait consacré au Seigneur : *Sanctum Domino vocabitur.* Pourquoi? Pour rappeler aux Juifs le souvenir de leur délivrance miraculeuse de la captivité de l'Egypte, dont Dieu ne les tira, par

la main de Moïse, qu'en immolant à sa colère les premiers-nés des Egyptiens; pour leur faire entendre que, depuis ce jour, toute la nation juive était l'esclave, ou plutot l'affranchie du Seigneur, qui en exigeait pour tribut la consécration des premiers-nés, lesquels, offerts au nom de toute la nation, lui répondaient à jamais de sa reconnaissance et de sa fidélité. Voilà la lettre de la loi, voilà la figure: voici l'esprit et la vérité.

Jésus-Christ, le vrai Moïse, délivre à sa naissance le genre humain de la servitude du péché; mais en ce jour ce divin libérateur se charge par surcroît de notre reconnaissance. Comme il est le premier-né de toute créature, il s'offre à Dieu au nom de toute créature, et par cette offrande il sanctifie, dit saint Grégoire de Nazianze, non-seulement les premiers-nés des hommes, mais toute la nature humaine, par la sanctification de cette portion de la nature qu'il a prise de l'homme et qu'il offre à Dieu: *Sanctificat hominum non solum partus primogenitos, sed etiam omne genus humanum, per eas quas in se habet massæ nostræ primitias.* Par l'offrande du premier-né des Juifs, tout le peuple juif devenait le peuple de Dieu; par l'offrande du premier-né des hommes, tous les hommes deviennent les victimes de Dieu.

Chrétiens, ne vous arrêtez pas là: l'offrande de Jésus-Christ a quelque chose de plus consolant encore et de plus glorieux pour vous. Ce n'est pas seulement comme premier-né qu'il s'offre dans le temple, c'est aussi comme chef de l'Eglise; cette Eglise qu'il regarda d'un œil d'amour dès sa naissance, il la rassemble en ce jour en la personne de Marie, d'Anne et de Siméon, prémices des chrétiens, qui doivent croire à leur exemple; prémices qu'il offre à son Père, comme faisant partie de son corps; et, par cette offrande, il répand une sanctification particulière sur tous les chrétiens, qui les rend ses membres, et n'en fait avec lui qu'une même victime. Que Jésus-Christ se soit donc offert dans le sein de Marie comme Fils de Dieu, il s'offre dans le temple comme l'Epoux de l'Eglise. Que par sa première oblation cette victime du Seigneur ait sanctifié sa propre chair; par la seconde, cette victime des chrétiens sanctifie la chair de ses frères, dont il fait une hostie sainte et agréable à Dieu.

Verbe divin, levez le voile qui nous cache votre offrande; et vous, anges témoins de l'oblation du Christ entier, révélez-nous la prière du Chef adorable des chrétiens: *Hostiam et oblationem noluisti.* (*Hebr.*, X.) Dieu de vérité, dit-il à son Père, vous avez rejeté les ombres et les sacrifices figuratifs de la loi; mais vous m'avez formé un corps, et en moi et par moi vous l'avez formé à mes enfants et à mes membres: *Ecce venio.* (*Ibid.*) Je vous l'offre, ce corps entier, comme une victime universelle dévouée à votre gloire. Je me charge de l'intérêt de mes enfants, je réponds de la volonté de mes membres. Je les purifie en moi par le feu de votre amour comme vos victimes; et je les consacre en moi par l'onction de votre esprit, comme vos pontifes.

Comme vos pontifes: en Jésus-Christ le titre de pontife est inséparable de celui de victime. Une telle victime ne peut avoir un moindre pontife, et un tel pontife ne peut offrir une moindre victime: *Ideo sacerdos, quia victima; ideo victima, quia sacerdos.* Bien différent des Juifs, qui, ne pouvant être à la fois et victimes et pontifes, se voyaient obligés de racheter les premiers-nés qu'ils avaient offerts comme victimes, pour leur substituer un tribut sacerdotal, un ordre de prêtres et de lévites que Dieu prenait à leur place pour servir au ministère du temple; Jésus-Christ ne se rachète en ce jour que pour être à jamais consacré à Dieu en qualité de prêtre et de victime, exercer cette double fonction tous les instants de sa vie, la consommer sur le Calvaire, où il immolera, comme prêtre, la même victime qu'il offre aujourd'hui comme prêtre entre les bras de Marie.

Or cette double qualité n'est pas moins inséparable dans le chrétien que dans Jésus-Christ, parce que depuis la présentation le chrétien ne fait qu'un prêtre et qu'une victime avec Jésus-Christ. Que dans la Synagogue les premiers-nés, offerts pour victimes, dispensent le reste du peuple juif de se consacrer particulièrement à Dieu; et que les lévites, substitués aux premiers-nés, les dispensent à leur tour de servir aux sacrifices; le contraire arrive dans l'Eglise: Jésus-Christ offert pour victime, comme le premier-né des hommes, consacre à Dieu tout le genre humain comme victime; et Jésus-Christ s'offrant lui-même pour l'Eglise comme le grand sacrificateur des chrétiens, consacre à Dieu tout le peuple chrétien comme pontife, parce que l'union de Jésus-Christ avec les chrétiens est une union si étroite, qu'il ne se fait qu'un seul corps de Jésus-Christ et de son Eglise. L'union d'Aaron avec la Synagogue, l'union du lévite avec le peuple juif, n'était qu'une union extérieure et cérémoniale, qui ne transportait point au peuple juif le privilége de la sacrificature; mais l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise est une union intime et spirituelle, qui transmet aux chrétiens les droits de Jésus-Christ; qui les pénètre de son onction sacerdotale, dont ce divin sacrificateur leur fait part en ce jour. Le sacerdoce de Jésus-Christ, dont il les revêtit en la personne de Marie et de Siméon, qui dans le temple représente toute l'Eglise, est dans un vrai sens le sacerdoce de toute l'Eglise.

En effet, le double office de pontife n'est-il pas d'offrir et de consommer la victime, de l'immoler et de communier? Or Marie et Siméon ne sont-ils pas en ce jour mis en possession de ce double office? N'est-ce pas entre les bras de Marie que repose Jésus-Christ en sa présentation? N'est-ce pas cette vierge prêtresse qui offre son fils au Père éternel? Siméon ne reçoit-il pas cet enfant-Dieu de ses mains pour communier à cette

adorable victime, consommer le sacrifice de ses jours dans son sein, et mêler avec les vœux de son Dieu les derniers soupirs de son cœur? Et n'est-ce pas en notre nom que Marie et Siméon exercent ce double office? Oui, mes frères, c'est en notre nom qu'ils sont associés au sacerdoce royal et revêtus de la souveraine sacrificature de Jésus-Christ.

Que le chrétien ne se méprise donc plus lui-même, qu'il conçoive de la sainteté de son état spirituel des idées sublimes qui répondent à la dignité de sa vocation. Qu'est-ce qu'un chrétien? c'est une victime sanctifiée de la sainteté de Jésus-Christ; un pontife saint, consacré de la consécration de Jésus-Christ même; un prêtre, une victime qui se sacrifie en Jésus-Christ et par Jésus-Christ dans le temple de son propre cœur: *Regale sacerdotium, gens sancta.* (*I Petr.*, II.) Qu'est-ce que la vie d'un vrai chrétien? c'est un sacrifice continuel, un holocauste divin. Tout en lui est une immolation sacrée, parce que tout ce qui lui appartient est une victime sainte, et que lui-même est un saint pontife: *Regale sacerdotium, gens sancta.* Qu'est-ce que la vie d'un vrai chrétien? c'est une extension de la présentation et de l'offrande de Jésus-Christ, parce que toute sa vie entre dans la composition de cette adorable victime et fait partie de son corps, et que Jésus-Christ, dans le temple, offre son corps tout entier: *Regale sacerdotium.*

Ames pusillanimes, qui vous alarmez de la loi du sacrifice, et qui vous laissez abattre à la vue de votre indignité, relevez-vous, rassurez-vous; dans l'offrande et le sacrifice de Jésus-Christ, vous trouvez de quoi donner un mérite divin, un prix infini à vos actions les plus communes: si ces actions partent d'un cœur vraiment embrasé de l'amour divin, ce sont autant d'actes de religion que Jésus-Christ forme en vous; autant de sacrifices qu'il offre en vous, parce que vous ne faites avec lui qu'un prêtre et une victime. Jugez par là, chrétiens, du mérite des actions chrétiennes. Mais concevez par là, pécheurs, l'énormité des péchés du chrétien. Que les péchés de l'infidèle soient de simples violements de la loi de Dieu, vos péchés, chrétiens, sont autant de profanations, d'impiétés, de sacriléges: depuis que vous êtes devenus les prêtres et les victimes de Dieu, vous ne pouvez déshonorer votre corps ni souiller votre cœur par l'amour du monde et par les abominations du siècle, sans profaner une victime sainte, sans offrir de l'encens au démon, d'une main consacrée aux autels du vrai Dieu. Un chrétien qui l'offense, est un prêtre du Très-Haut qui sacrifie à Satan le corps de Jésus-Christ. Vérité terrible pour tant de chrétiens qui mènent une vie païenne dans le sein du christianisme.

Ainsi s'accomplit à la lettre cette parole de Siméon à la Vierge; que Jésus-Christ, à sa présentation, est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs. *Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum.* (*Luc.*, II.) Pour la résurrection de plusieurs; car, quoi de plus consolant pour un chrétien fidèle à sa consécration, qui vit en union avec Jésus-Christ, comme son prêtre et sa victime? Est-il rien qui calme plus ses frayeurs, qui relève plus ses espérances, qui pénètre son âme d'une joie plus pure; qui presse, qui anime, qui pique son courage d'un aiguillon plus fort que le souvenir de cette précieuse consécration? Mes actions sont communes, il est vrai; il n'y paraît rien de grand, rien d'éclatant, rien qui frappe; mais ces actions communes font partie du sacrifice de Jésus-Christ. Tout est donc divin en elles, puisque c'est un Dieu qui en moi et par moi les offre à Dieu. Mes péchés sont grands, hélas! je le sais, mais mes larmes sont des sacrifices d'expiation, aussi méritoires que le sacrifice de Jésus-Christ même; parce que c'est Jésus-Christ qui les verse en moi, et qui par la vivacité de sa douleur supplée ce qui manque à ses propres souffrances. Vivons donc désormais avec tant de religion, que toute la vie ne soit qu'un sacrifice digne de Dieu.

Pour la ruine de plusieurs; car quoi de plus terrible que cette consécration de tant de chrétiens qui plongent leur corps dans la fange et l'ordure du péché; qui immolent leur âme à l'idole de leur passion et de leur cupidité? Ce sont autant de prêtres qui emploient des vases sacrés à des usages honteux; qui font servir les victimes de Jésus-Christ à des mystères d'iniquité; qui livrent Jésus-Christ même au démon de l'avarice, de l'ambition, de l'impureté. O Dieu, quelle horreur! Ah! chrétiens, n'enlevez pas à Jésus-Christ ses victimes, ne lui arrachez pas ses propres membres pour en faire les victimes du démon et les membres d'une prostituée, et les faire servir à des regards, des désirs, des actions criminelles, des passions impures. N'oubliez pas, chrétiens, la sainteté de votre consécration jusqu'au point de vous immoler à Satan.

Obsecro vos, fratres, per misericordiam Dei. (*Rom.*, XII); je vous conjure au contraire, mes frères, par la miséricorde que Dieu vous a faite en ce jour, de vous élever à la dignité des prêtres et des victimes; je vous conjure d'offrir à Dieu vos esprits et vos corps comme des hosties spirituelles, saintes, vivantes et agréables à ses yeux, *ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem.* (*Ibid.*) Depuis votre consécration vous n'êtes plus à vous. Vous appartenez à Dieu par le double titre de prêtres et de victimes. Vous ne pouvez sans un double larcin le frustrer du sacrifice de tout ce qui est en vous. *Empti enim estis pretio magno.* (*I Cor.*, VI.) Ah! vous avez été achetés à un trop grand prix; Dieu ne vous a acquis en ce jour qu'au prix de son Fils unique, qui, pour vous consacrer à son Père, s'offre pour vous dans le temple au sacrifice le plus sanglant. Ne perdez jamais de vue ce qu'exige de vous une acquisition si glorieuse.

Jésus-Christ depuis sa présentation n'a vécu qu'en esprit d'immolation et de sacrifice, n'a cessé de se regarder comme une victime dévouée à la mort, comme un prêtre sou-

jours occupé des fonctions de son ministère. Chaque pas était pour lui une démarche vers le Calvaire ; chaque pensée, chaque soupir une prière de pontife. Voilà, chrétiens, votre modèle; voilà la loi que vous impose la sainteté de votre consécration. Par elle vous êtes engagés à vivre en union de sacrifice avec Jésus-Christ, et à vous immoler avec lui tous les instants de votre vie. Tout ce que vous dérobez en vous à ce sacrifice est une victime que par un vol sacrilége vous enlevez de dessus ses autels. Que cette pensée soit donc à jamais présente à votre esprit; que ce sentiment soit toujours gravé dans le fond de votre cœur. Plus de mélange, plus de commerce avec les choses profanes. Je suis une victime séparée du monde et sanctifiée pour Dieu : tout ce qui est en moi lui doit être consacré, *sanctum Domino vocabitur.* (*Luc.*, II.) Je suis un pontife saint, qui dois offrir incessamment le sacrifice de tous les mouvements, de toutes les affections de mon âme. Il me faut vivre dans un esprit continuel de sacerdoce ; faire toutes mes actions avec la religion d'un prêtre qui sacrifie ; quelle circonspection dans mes pensées, quelle modestie dans mes paroles, quelle retenue n'exige point de moi cet esprit de sacrifice dans les actions les plus communes, dans les devoirs même les plus légitimes, mais les plus secrets.

Que diriez-vous en effet d'un prêtre qui mènerait une vie toute séculière, qui passerait du commerce du monde le plus profane aux fonctions les plus saintes du ministère ; qui ne mettrait aucun intervalle entre le crime et l'autel; qui pousserait l'impiété jusqu'à interrompre le sacrifice adorable de la messe pour aller assouvir une passion brutale? Ah! un tel prêtre vous paraîtrait un monstre digne de l'exécration de tout l'univers. Un tel prêtre vous inspirerait une horreur que le cœur peut sentir, mais que la langue ne peut exprimer. De quel œil vous regarderons-nous donc, vous chrétiens, qui malgré la sainteté de votre consécration, prostituez votre cœur à l'amour du monde et vos corps aux désordres les plus honteux ; vous, qui par vos attachements criminels, et vos passions impures, interrompez à toute heure le religieux sacrifice que vous êtes obligés de faire à Dieu de votre vie, depuis que vous avez été sanctifiés comme victimes et consacrés comme pontifes par la présentation de Jésus-Christ Notre-Seigneur, dont le nôtre tire tout son mérite. Voyons maintenant, comment nous en trouvons la matière dans celui de Marie ; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE

La matière du sacrifice de l'homme, c'est l'homme tout entier. Jésus-Christ à sa présentation ne se réserve rien. Voilà le modèle du chrétien. Il ne sera associé à la gloire de Jésus-Christ qu'autant qu'il sera conforme à son image. Aussi ne vous proposé-je pour modèle le sacrifice de Marie, que parce qu'il approche le plus du sacrifice de Jésus-Christ, modèle formé sur lui, mais rapproché de nous, modèle moins parfait, mais plus à portée de notre faiblesse. Or que nous montre ce modèle? un sacrifice général des affections les plus tendres. Je les réduis aux trois amours dont parle saint Jean : amour de la volupté, de la cupidité, de la gloire ; trois objets du sacrifice de Marie. Elle immole à la fois ses richesses, son honneur, ses plaisirs. Ses richesses : née dans le sein de la pauvreté, Marie ne paraît avoir aucun sacrifice à faire du côté des richesses. De quoi en effet se privera une vierge réduite à gagner sa vie à la sueur de son front? Ah! mes frères, quelque pauvre que soit Marie, Jésus-Christ lui tient lieu du plus grand trésor. En lui elle retrouve, je ne dis pas seulement tout ce qu'elle perdit à la décadence de sa famille, la plus illustre qui fût au monde, mais plus encore que ne posséderont jamais les plus grands monarques de l'univers, parce qu'elle retrouve en lui les richesses du ciel et de la terre ; celui par qui les rois règnent, et les princes commandent ; celui qui élève et qui abaisse ; qui distribue les sceptres et qui les enlève à son gré ; cependant elle le sacrifie, ce Roi des rois, ce Seigneur des seigneurs ; et ce qu'il y a de plus grand dans ce sacrifice, c'est qu'en lui elle sacrifie un bien qui lui est infiniment plus cher qu'elle-même.

Rien de plus fort, vous le savez, mères chrétiennes, que la tendresse d'une mère pour un fils unique. Peut-être n'éprouvez-vous que trop jusqu'où peut aller la force de cette affection, que l'Ecriture met au-dessus de toutes les affections humaines ; de cette affection, disons de cette passion inquiète qui vous donne de si cruelles alarmes. Mais la tendresse de la Vierge dont le cœur ne fut jamais partagé par des affections étrangères ; la tendresse de Marie pour un fils qu'elle savait être son Sauveur et son Dieu, de combien passait-elle l'affection de la mère la plus tendre? Cependant sans être retenue par la violence de son amour, elle offre aujourd'hui au Père éternel un Fils d'un si grand prix ; et, par cette offrande, elle le livre sans espérance de retour à la justice de Dieu, pour être un jour égorgé sur le Calvaire, prête à lui donner elle-même le coup mortel, comme un autre Abraham à son cher Isaac, si le salut de Sion, si la justice de Dieu eût exigé d'elle ce sanglant ministère.

Après son offrande, la sainte Vierge reporte le saint enfant dans sa maison, mais elle ne le regarde plus que comme une victime qu'elle engraisse pour le jour de l'immolation. Ce n'est plus un bien qui lui soit propre. Elle s'est dépouillée de tout le droit qu'elle a sur lui : elle ne nourrit que pour la croix ce Sauveur du monde, comme la mère de Moïse ne nourrissait son fils que pour une cour étrangère. Elle l'a consacré à Dieu comme un autre Samuel ; et s'il ne reste pas dans le temple entre les mains du pontife, c'est qu'il est lui-même le temple de Dieu, qu'il doit laisser détruire le temple de son corps pour élever le temple de

l'Eglise. Après s'être dépouillée de Jésus-Christ, que coûte-t-il à Marie de se dépouiller de tout le reste? Elle voue une privation universelle à l'exemple de son Fils. Elle veut comme lui n'avoir pas où reposer sa tête. Elle se consacre à l'office de servante. Son emploi doit être de servir Jésus-Christ de ses propres mains, de servir les apôtres mêmes, et rendre, comme esclave, les devoirs qu'elle eût pu exiger comme reine.

Vous frémissez, chrétiens, à la vue d'un si grand modèle, et pour calmer votre frayeur, vous vous dites à vous-mêmes que Dieu ne demande pas de vous un si grand sacrifice; que vous obligeant même de travailler à la subsistance de votre famille, il se contente de la préparation et du détachement de votre cœur, et que vous laissant tranquilles dans la possession de vos biens, vous attendez, comme Marie, une loi particulière, qui ordonne de sacrifier le fond de vos richesses. Que d'illusions, mes frères, dans ces artificieuses paroles! Dieu ne demande de vous que la préparation et le détachement du cœur: mais quand Dieu s'en contenterait, le lui offrez-vous? Comment accordez-vous ce détachement avec cette cupidité inquiète, qui donne le branle à toutes vos actions; cette cupidité insatiable qui ne connaît point de bornes, qui ne dit jamais: C'est assez; cette cupidité, disons cette fureur d'entasser, de prendre à toutes mains, de s'enrichir par toutes voies, dès qu'il ne s'en trouve pas de légitimes. Dieu n'exige pas de vous que vous renonciez à vos biens: mais n'exige-t-il pas que vous renonciez au bien d'autrui, que vous retenez injustement? Il vous permet, il vous oblige même de travailler à l'établissement et à la subsistance de votre famille; mais ne vous ordonne-t-il pas de le faire avec un désintéressement qui ne trouble jamais la sérénité de votre âme et la tranquillité de vos jours? Vous attendez que la volonté de Dieu s'explique pour vous dépouiller comme Marie; eh! cette volonté ne s'explique-t-elle donc point dans l'Evangile, qui parle si haut en faveur du pauvre que vous laissez en proie à la misère? Entrailles cruelles, qui refusez aux membres de Jésus-Christ la nourriture que ce divin Sauveur leur assigne sur votre superflu, comment vous défendrez-vous d'un attachement criminel à vos richesses, et d'une désobéissance formelle aux ordres de Dieu? Marie se soumet à la loi de Moïse, qui n'était pas pour elle, et vous, vous méprisez la loi de Dieu qui est uniquement pour vous. Marie, par esprit de pauvreté, se dépouille des affections les plus tendres, se détache de Jésus-Christ même son unique trésor; et vous, passionnés pour des richesses que la cupidité amasse, et que la prodigalité dissipe, vous crucifiez tour à tour par votre luxe et par votre avarice Jésus-Christ que vous devriez nourrir dans la personne des pauvres. Marie dans son sacrifice ne se réserve rien et renonce à la possession la plus légitime, et vous, au contraire, vous mettez en réserve le superflu de ces biens que vous ne retenez qu'à titre de vol et d'injustice.

Pouvez-vous soutenir cette comparaison? Mais, mes frères, pour vous accabler par un reproche encore plus personnel et plus propre à mon sujet, Marie consacre à Dieu un fils unique, sans y être obligée par la loi, et, par cette consécration, elle le livre à la justice de Dieu, pour être abandonné à l'inhumanité des bourreaux! et vous, sous prétexte qu'un fils unique est toute l'espérance de votre maison, vous refusez opiniâtrément de le consacrer au service des autels, quoique Dieu vous le demande par l'organe de cet enfant, par la voix de votre pasteur, et par celle de votre conscience. Que répondrez-vous à Marie qui voue son fils à la mort pour le consacrer à Dieu, vous qui précipitez le vôtre à une mort éternelle en le dérobant au Seigneur.

Au sacrifice de ses richesses, Marie joint celui de sa gloire. L'honneur propre à Marie est d'avoir joint la virginité à la maternité; c'est un privilége singulier, qui la distinguera à jamais des vierges les plus pures et des femmes les plus saintes. Quelle gloire pour elle de se voir la mère d'un Dieu par une conception miraculeuse, qui, loin d'altérer l'honneur de sa virginité, ne fait que l'ennoblir en lui communiquant une fécondité divine. C'est cette gloire que sacrifie Marie, d'abord par le mystérieux silence qui l'engage à souffrir les soupçons de son époux, plutôt que de se justifier aux dépens du secret de Dieu; ensuite par sa soumission à la loi humiliante de la purification, qui confond la Mère de Dieu avec la mère des hommes. Elle se tait, et la loi parle; elle ne dit rien à Joseph en faveur de sa virginité, et la loi de la purification dépose aux yeux des hommes contre cette virginité. Que ce sacrifice est grand! mesurez-en le prix, mes frères, sur l'amour de Marie pour la virginité, amour si fort qu'il la fit balancer à la proposition de l'ange; amour si inviolable qu'elle parut prête à refuser la maternité divine, s'il fallait l'acheter au prix de sa virginité. Combien chère lui devait être une vertu qu'elle préférait à la dignité la plus auguste! Cependant elle en sacrifie volontiers la gloire pour partager l'humiliation de Jésus-Christ, qui sacrifie aujourd'hui la gloire de sa divinité et l'honneur de sa filiation divine.

Quelle condamnation pour vous, vierges chrétiennes! Marie inviolablement attachée à la virginité en abandonne volontiers la gloire; et vous n'êtes attachées qu'à la gloire de cette vertu que vous abandonnez. Vous négligez le soin de votre virginité, vous en flétrissez l'honneur par des lectures dangereuses, par des pensées impures, vous la souillez par des désirs criminels, vous exposez au vent du monde et à l'orage des passions le fragile vaisseau qui porte ce précieux trésor; si votre virginité échappe du naufrage, c'est que vous craignez d'en perdre la gloire, et de vous couvrir par cette perte d'un opprobre éternel. Quelle condam-

nation pour vous, femmes du monde! Vous vous défendez mal de l'esprit tentateur; vous sacrifiez votre vertu à la complaisance, à la sollicitation, à l'assiduité, à l'intérêt, au plaisir; mais que d'efforts, que de ruses pour soutenir votre réputation; que de crainte que votre honneur ne s'affaiblisse comme votre vertu; peu curieuses d'être fidèles aux yeux de Dieu, vous n'oubliez rien pour le paraître aux yeux d'un époux. Quelle condamnation pour vous, hommes du siècle! Vous méprisez, peut-être même haïssez-vous la justice; mais vous en chérissez, vous en estimez l'honneur; vous voulez que l'on place la droiture du cœur à la tête de vos vertus, vous voulez qu'on la regarde comme l'âme de votre conduite, et cependant l'intérêt est le mobile qui fait jouer tous vos ressorts. Tout vous est bon, dès qu'il est utile, et que vous trouvez à colorer vos injustices.

Marie ne se dédommage point de la perte d'un honneur par l'acquisition d'un autre. Son humilité ne peut se contenter du sacrifice d'une partie de sa gloire. Tout ce qu'elle a de saint, de grand, de relevé, elle l'ensevelit aujourd'hui dans un oubli éternel; elle s'engage à devenir un objet d'opprobre, un ver de terre, une victime d'humiliation si profonde qu'elle n'aura de mesure que celle de son Fils. Les disciples du Sauveur attireront à leur suite la foule des nations; l'éclat de leur sainteté éblouira les yeux des plus appesantis; la grandeur de leurs prodiges forcera les cœurs les plus opiniâtres; la superstitieuse gentilité ira jusqu'à les transformer en dieux. On verra la terre entière courir après la bonne odeur de leur doctrine; mais au milieu de ces honneurs Marie sera oubliée. Point de rang, point de distinction pour elle. Plus généreuse que Judith, elle ne sera point appelée comme elle la gloire de sa nation; plus forte que Debbora, elle ne sera point placée comme elle parmi les juges de son peuple. Que de vierges délicates étonnent par leur courage les plus cruels persécuteurs! que leur intrépidité dans leurs tourments arrache l'admiration d'une foule de spectateurs, Marie ne sera vue que de Dieu, sa vie sera pour les hommes un pur néant, et cet anéantissement sera le fruit de la démarche qu'elle fait en ce jour, où elle s'engage à ne passer que pour la femme d'un artisan, où elle renonce à toute considération de la part des apôtres qu'elle prétend honorer comme ses Pères, où elle renonce presque à la tendresse même de son Fils dont elle consent d'être traitée avec une rigueur apparente. Non, jamais il ne l'appellera du doux nom de mère, jamais il ne la distinguera des femmes de Galilée qui se consacreront à son service, ni des filles de Jérusalem qui s'attendriront sur ses douleurs. Sur sa croix même, prêt à rendre le dernier soupir, il ne lui donnera que le nom de femme : *Mulier, ecce filius tuus.* (*Joan.*, XIX.) Enfin Marie vivra dans une obscurité si grande que le mépris de son nom retombera sur Jésus-Christ : *Nonne hic est filius Mariæ, nonne mater ejus dicitur Maria?* (*Joan.*, VI.) Rien ne la relèvera que l'amour de l'humiliation et la profession solennelle qu'elle en fait en ce jour où elle sacrifie toute sa gloire.

Que ce sacrifice coûte à l'homme! qu'il est dur à la nature! On abandonne des biens comme on dépouille des vêtements étrangers; mais on n'abandonne pas ainsi sa gloire, parce qu'il s'agit de se dépouiller soi-même. Cependant, puisque Marie fait un tel sacrifice sans y être obligée par la loi, quelle honte pour vous, chrétiens, de ne le pas faire lorsque la loi parle. Rougissez donc, faux braves du siècle, qui, pour soutenir un fol honneur, allez le fer en main répandre le sang d'un frère et vous précipiter avec lui dans une mort éternelle. Rougissez, vous tous que la crainte du mépris arrête, qui trahissez votre conscience et votre devoir lorsque vous ne pouvez leur être fidèles qu'aux dépens de l'estime des hommes. Rougissez à la vue de Marie qui court au-devant de l'humiliation, quoique la plus glorieuse entre les créatures.

Ah! que cet exemple est capable de confondre les âmes, même les plus chrétiennes! Qu'il en est peu qui soient insensibles à la réputation! qu'il en est peu qui aiment à être comptés pour rien, qui se plaisent dans l'obscurité et le mépris, qui se glorifient d'être l'opprobre et la balayure du monde! qu'il en est peu qui puissent dire avec l'Apôtre (*Galat.*, VI) qu'ils sont crucifiés au monde et que le monde est crucifié pour eux; qui le regardent, ce monde, avec horreur comme un réprouvé, et qui souhaitent d'en être rejetés! Voilà cependant jusqu'où va le sacrifice de Marie, voilà jusqu'où doit aller le vôtre. Tout raffinement d'amour-propre, toute recherche de soi-même doit être la matière de ce sacrifice. Mais, encore un coup, ce sacrifice est le dernier effort de la perfection chrétienne. L'on veut primer jusque dans le cloître; la piété même sert quelquefois d'aliment à l'orgueil. Souvent la vanité se nourrit de la vertu; presque toujours le dévot se recherche comme le mondain, et sacrifie à l'amour-propre comme le voluptueux au plaisir: dernier objet du sacrifice de Marie : le plaisir.

En effet, quel plaisir peut s'offrir à Marie depuis qu'elle a voué son Fils dans sa présentation à la justice de Dieu? Elle ne l'envisage plus que comme une victime de souffrance et de mort. Elle voit en esprit l'accomplissement de cette parole de Siméon (*Luc.*, II): Cet enfant est né pour être en butte à la contradiction. Contradiction de la part des Juifs, qui blasphémeront sa doctrine, qui tendront des piéges à sa vie; contradiction de la part des gentils, qui le donneront en spectacle à toutes les nations et le condamneront à l'ignominieux supplice de la croix; contradiction de la part des mauvais chrétiens, qui rouvriront ses plaies après sa résurrection et le crucifieront derechef par l'abus qu'ils feront de sa mort; contradiction de la part du ciel, qui livrera ce juste à l'iniquité de Pilate et à l'inhumanité des bourreaux; contradiction de la part de la terre, qui recevra son sang

avec anathème et le foulera aux pieds avec sacrilége. Après cela quoi de surprenant que l'âme de Marie soit toujours percée d'un glaive de douleur, selon la prophétie de Siméon? La vue de Jésus-Christ même est le glaive qui perce son cœur, parce que la cruelle mort de ce Fils bien-aimé est toujours présente à ses yeux. Elle souffre avant Jésus-Christ par la connaissance anticipée de ses douleurs; elle souffre avec Jésus-Christ par la compagnie fidèle qu'elle lui tient dans sa Passion; elle souffre après Jésus-Christ par la vue du mépris qu'on fait de sa mort. Elle reçoit à chaque pas le contre-coup des souffrances intérieures de son Fils. Point de pensée qui divertisse sa douleur, parce qu'il n'en est point qui la détache de Jésus-Christ. Point de plaisir pour elle dans cette terre de malédiction, où Jésus-Christ ne trouve que des sujets d'amertume. Point de plaisir pour elle dans une vallée de larmes où elle est réduite ou à pleurer un Fils présent, ou à le regretter absent, ou à compatir aux tourments de sa vie, ou à se consumer en soupirs pour se réunir à lui après sa mort. Ainsi toute la vie de Marie ne fut, comme celle du Sauveur, qu'une vie de martyre, et ce long martyre est une suite de l'offrande qu'elle fait aujourd'hui de son Fils dans le temple pour être un jour immolé sur le Calvaire.

Est-ce là votre vie? chrétiens. Vos jours sont-ils marqués par vos souffrances? portez-vous à toute heure la mortification de Jésus-Christ dans vos corps? Vos parties de jeux, de fêtes, de bal, de danses, de promenades, de spectacles, nous retracent-elles les croix et les afflictions de Marie? Quel glaive de douleur pénètre votre âme? quel sacrifice faites-vous des commodités de la vie? A quels innocents plaisirs renoncez-vous? N'êtes-vous pas tout occupés des divertissements du siècle? Ne vous donnez-vous pas tout entiers à la recherche de tout ce qui peut flatter les sens? Quelle idée vous êtes-vous donc formée de la vie chrétienne? N'est-elle pas comme celle de Marie une vie de privations et de douleurs? Un chrétien n'est-il pas engagé par les vœux du baptême et la profession de l'Evangile à se sevrer des plaisirs, porter sa croix chaque jour, haïr sa propre chair, perdre son âme en ce monde pour la conserver dans l'autre? Un chrétien, fût-il à couvert des fléaux de la vie qui tombent si abondamment sur le juste, comment le sera-t-il des afflictions intérieures qui déchirent une âme véritablement chrétienne? Peut-il cesser de soupirer à la vue de l'incertitude de son état, de la longueur de son exil, de la violence de ses passions, de la foule des scandales qui se multiplient sous ses yeux? Le déluge de crimes qui inondent la face de la terre, les opprobres de Jésus-Christ renouvelés dans l'Eglise, l'oppression de l'innocence, le spectacle de la mort de Jésus-Christ rappelé à toute heure par la foule des prévaricateurs exigent de lui comme de Marie un fonds inépuisable de patience pour soutenir la vie, et qu'il envisage avec joie, comme Siméon, les approches de la mort : *Patienter vivit, delectabiliter moritur.*

Ce serait ici le sujet d'une troisième réflexion, où vous verriez dans le sacrifice de Siméon une double récompense de votre sacrifice, les consolations de la bonne vie et celles de la bonne mort; l'espérance des biens à venir qui rend la vie supportable, la jouissance des biens à venir qui rend la mort aimable. Mais le temps ne me permet que de vous en tracer une légère idée.

L'espérance des biens à venir. Siméon, homme juste, vit dans la crainte du Seigneur; fidèle aux inspirations de la grâce, il sacrifie tout aux mouvements de l'Esprit-Saint; exact aux exercices du temple, il sert Dieu nuit et jour dans le jeûne et dans la prière. Siméon vit en état de victime. Voilà ce qui consterne, ce qui abat la nature. Cet esprit de prière, de jeûne, de retraite, cet esprit de sacrifice ne lui retrace qu'une victime gémissante sous le coup mortel. Mais ouvrez les yeux de la foi, et vous verrez Siméon relevé par l'espérance : *Exspectans consolationem Israel.* (*Luc.*, II.) Il vivait dans l'attente de la consolation d'Israël, et cette attente lui faisait porter avec joie le poids d'une vie pénitente sevrée de toute consolation humaine. Vous ne le pouvez comprendre, amateurs du siècle. Le juste séparé du monde, qui ne prend point de part à ses plaisirs, étonne, effraye votre sensualité. Sa vie pauvre, mortifiée, vous pénètre d'horreur. Il ne s'offre à vous que tristesse, qu'ennui dans ces solitudes profondes où se renferment les serviteurs de Dieu. Vous les regardez comme ensevelis dans des sépulcres semés de croix. Mais si vous voyez leurs croix, vous ignorez leurs douceurs. S'ils ne comptaient comme vous que sur cette misérable vie, ils seraient en effet autant de victimes sanglantes, dépouillées, crucifiées, égorgées par le glaive des souffrances. Mais ils vivent, comme Siméon, dans l'attente des consolations d'Israël. Ils ont reçu de l'Esprit-Saint cette réponse consolante qu'ils ne verront point la mort sans voir le Christ du Seigneur. Ils le contemplent dès ici-bas au milieu de leurs souffrances ce Christ invisible aux yeux de la chair, mais présent à la foi. Ils percent jusque dans le ciel et fixent leurs regards sur les biens éternels. Dans cet esprit ils viennent au temple, ils y voient Jésus-Christ non entre les bras de Joseph et de Marie, comme Siméon, mais dans la main du prêtre. Cette vue les console, les fortifie; l'espérance de le posséder un jour les soutient dans leurs travaux comme elle soutenait les martyrs dans leurs tourments. Plus leurs travaux sont redoublés, plus leur espérance se fortifie; leurs consolations sont proportionnées à leurs douleurs, consolations quelquefois si douces qu'elles enivrent de joie les âmes les plus pénitentes; consolations toujours si fortes qu'elles les rendent supérieures aux rigueurs de la pénitence et aux contradictions de la vie, qu'elles les portent à poursuivre leur course malgré l'orage des passions qui gronde sur leurs têtes, jusqu'à

ce qu'elles arrivent aux portes de la mort où s'ouvre pour elles une source de consolations plus abondantes : la jouissance des biens célestes.

Oui, c'est à la mort que le juste jouit enfin de sa récompense. Que l'idée de cette mort accacle le pécheur, que le souvenir lui en soit amer, que son approche le frappe, le saisisse d'horreur; le juste qui soupire pour elle dans ce lieu d'exil tressaille de joie en sa présence. Venez, voyez mourir le juste dans le ravissement de son cœur. Entrez dans le temple, venez en cette maison chrétienne où tout annonce un religieux sacrifice; où le père, la mère, les enfants, les domestiques sont autant de prêtres et de victimes, occupés à immoler leurs désirs; dans cette maison chrétienne où l'humiliation, la modestie, la pauvreté sont en honneur, où l'on fait profession d'une piété sincère, d'une fidélité à toute épreuve; où l'on ne se nourrit que de l'attente des biens du ciel; la mort approche-t-elle, on tient Jésus-Christ entre ses bras, l'on jouit de l'objet de ses vœux. Entrez dans le temple de Jérusalem, venez voir mourir le vieillard Siméon, après avoir fourni sa course dans l'exercice laborieux des bonnes œuvres; l'espérance de voir le Christ du Seigneur le soutenait dans cette pénible carrière, le terme en paraissait long à ses désirs; il y touche enfin, quel transport d'allégresse! Ce Christ, qu'il ne voyait qu'avec des yeux invisibles, il le voit des yeux de la chair; ces biens éternels qu'il ne saluait que de loin, il les possède; il embrasse son Sauveur et son Dieu, son âme fond en actions de grâce, son sacrifice se consomme, sa vie s'exhale en cantiques de bénédictions: *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace.* (*Luc.*, II.) *Nunc.* O ciel! le voilà donc ce jour sans fin, ce jour si longtemps attendu, ce jour heureux qui termine mes peines et qui éternise mon bonheur. *Nunc dimittis.* Vous rompez enfin, ô mon Dieu, les liens qui me tenaient captif dans cette vallée de larmes; vous brisez la porte de la prison où je gémissais sous le poids de mes chaînes; vous abattez la muraille de séparation qui me dérobait la vue de mon Sauveur. Vous me donnez à vous, Seigneur, vous me rendez à mes propres désirs. Je criais comme le petit de l'hirondelle; je soupirais comme la colombe; à ses soupirs, vous substituez des ailes pour voler, vous leur donnez vous-même l'essor. Je vole dans votre sein *Servum tuum.* Je vous servais, Seigneur; mais malgré ma fidélité, je n'étais qu'un serviteur inutile qui n'a droit à rien; aujourd'hui je me vois au rang de vos enfants, j'entre en possession de votre héritage et de votre gloire. *Domine.* Ce nom de maître que je redoutais, n'est pour moi qu'un nom aimable. Je ne trouve plus en vous qu'un maître magnifique, qu'un père riche en miséricordes pour tous ceux qui l'invoquent; je vais à jamais me perdre heureusement dans vos embrassements éternels: *Secundum verbum tuum.* Ainsi, Dieu de vérité, accomplissez-vous vos promesses. Fidèle à ceux qui croient en vous, leur espérance ne se confond point; vous leur rendez au centuple ce qu'ils sacrifient pour vous. *In pace.* Le monde m'offrait sa paix, mais sa paix trompeuse n'eut point pour moi de charmes, je ne goûtai que les douceurs de la vôtre, ô mon Dieu! Mais hélas! que ces douceurs étaient encore mêlées d'amertumes. Que de pleurs, que de gémissements dans le sein d'une paix qui ne subsiste qu'au milieu des tentations de la vie. Mais aujourd'hui votre paix est une paix sans mélange. Que la vie du juste soit un combat sur la terre, le jour de sa mort est celui de son triomphe et de sa victoire. *Quia viderunt oculi mei.* (*Ibid.*) Je ne vous voyais qu'en énigme à travers le voile épais de la foi; à présent je vais vous voir face à face dans le sein de votre lumière, au grand jour de l'éternité. *Salutare tuum.* (*Ibid.*) Vous n'étiez mon Sauveur qu'à demi, pour ainsi dire, parce que je n'étais sauvé qu'en espérance; à présent, vous êtes mon salut parfait, parce que je jouis de ce que j'espérais: *Quod parasti ante faciem omnium populorum.* (*Ibid.*) Oui, ce Sauveur universel préparé pour tous les peuples, exposé à toutes les nations, est mon Sauveur particulier. Il m'est donné comme s'il n'était venu que pour moi. *Lumen ad revelationem gentium et gloriam plebis tuæ Israel.* (*Ibid.*) La lumière des nations, la gloire d'Israël, devient ma propre lumière et ma propre gloire. Je me plonge dans cette lumière comme dans mon centre, cette gloire m'enveloppe comme mon vêtement. Le Dieu de lumière et de gloire s'insinue en moi pour m'éclairer, me glorifier, me diviniser presque de sa propre main. Ainsi meurt le juste dans une ivresse de joie et un transport d'allégresse qui le fait passer, comme Siméon, du théâtre des combats dans l'heureux séjour de la paix, que je vous souhaite, etc.

SERMON VI.

LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Spiritus oris nostri, Christus Dominus, captus est in peccatis nostris. (*Thren.*, IV.)

Le Christ, le Seigneur, l'esprit et le souffle de notre bouche a été pris à cause de nos péchés.

Le comprenez-vous à ces paroles, mes frères, quelle est la grandeur et l'énormité du péché? Ce péché qui se montre à vous sous un visage riant, dont vous voyez avec joie les approches, sans en redouter les suites funestes, dont vous prévenez même les caresses meurtrières pour vous livrer à ses charmes séducteurs; ce péché qui vous tient enchaînés par des liens si forts, mais si agréables que vous ne craignez rien tant qu'une main charitable qui voudrait les rompre; ce péché qui nous fait perdre votre confiance dès que nous entreprenons d'en dégager votre cœur, qui nous décrédite dans votre esprit, lorsque nous en faisons des peintures affreuses que vous traitez de déclamations frivoles, c'est ce même péché qui porte sur Jésus-Christ sa main sacrilége pour attenter à sa liberté et à sa vie. Le pouvez-vous en-

tendre sans en être saisis d'horreur, et la plainte qu'en fait aujourd'hui le prophète des douleurs d'un Dieu, ne pénètre-t-elle point votre âme de l'affliction la plus amère? *Spiritus oris nostri, Christus Dominus*... Le Christ, le Seigneur, le souffle et le soutien de notre vie a été pris et mis à mort à cause de nos péchés.

Votre amour-propre, pécheurs, voudrait séparer de la triste idée de la Passion du Sauveur, l'idée plus triste encore de vos crimes, et votre imagination échauffée à la vue de la cruelle mort de Jésus-Christ, cherche à se décharger de son indignation sur la rage des pharisiens, la lâcheté de Pilate, l'inhumanité des bourreaux qui lui arrachèrent la vie; mais quoi que vous suggèrent l'amour-propre et l'imagination abusée, ce n'est que contre vos crimes et les miens que doit retomber toute l'indignation de votre cœur, parce que ce ne sont que nos crimes communs qui ont été les meurtriers de Jésus-Christ : *Spiritus oris nostri captus est in peccatis nostris*... Votre piété, âme fidèle, exige ici de mon ministère que je nourrisse sa tendresse du récit des douleurs de ce Dieu d'amour; que, pour vous arracher des larmes de compassion, je retrace à vos yeux l'image sanglante de ce Fils bien-aimé, l'objet des complaisances de son Père, les délices du ciel, la joie de toute la terre; et cependant en ce jour, réprouvé également de la terre et du ciel, foulé sous les pieds des hommes et écrasé sous la main du Père éternel. Mais votre piété serait séduite si vous ne répandiez que de tels pleurs. C'est aux anges de paix qni n'eurent point de part à sa mort à verser sur lui ces larmes de tendresse; elles sont encore trop affligeantes pour eux, mais elles ne le sont pas assez pour nous, et il nous faut chercher dans nos péchés une source d'affliction plus amère. *Spiritus oris nostri captus est in peccatis nostris.* Si même j'entends le langage de ce divin Sauveur, ne nous ordonne-t-il pas, en la personne des filles de Jérusalem, de réserver vos larmes pour vous-mêmes? *Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* (*Luc.*, XXIII.) Ménagez mieux, vous dit-il, le fonds de votre tendresse, il n'est pas inépuisable, et vous le devez tout entier à votre âme. Ne vous consumez pas en vains soupirs à la vue des maux que je souffre, mais consumez-vous de regrets à la vue de vos crimes qui me les font souffrir. Si vous jetez des sanglots sur ma mort comme sur la mort d'un fils unique, quels rugissements ne devez-vous pas pousser sur le péché, la mort de votre âme et de votre Dieu, qui triomphe à la fois de la double vie dont je jouissais dans mon corps et dans mes membres? *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.*

Mais que viens-je faire, mes frères : est-ce la mort de Jésus-Christ ou du péché, le le triomphe du prince des ténèbres ou celui du père des lumières que je vais vous présenter? Sera-t-il dit qu'en ce jour de bénédiction nous ne nous occuperons que de la funeste victoire que Satan semble y remporter sur Dieu même? Ciel! je vous livrerais à toutes les horreurs que traîne après soi ce tragique spectacle, sans vous donner la consolation de le voir finir aussi avantageusement pour vous que glorieusement pour Jésus-Christ. A Dieu ne plaise, mes frères : je ne prétends mettre aux mains ces deux ennemis terribles, le démon et Jésus-Christ, et donner au premier une victoire apparente sur le second, que pour vous montrer sa véritable défaite. Je ne veux faire entrer en lice le péché avec le Sauveur, et le rendre fort comme Dieu même, que pour le faire à la fin succomber sous l'infirmité du coup mortel d'un Dieu. Je ne vais décrire les langueurs de ce Dieu mourant que pour vous faire voir le démon terrassé, le péché exterminé, ses désordres réparés par ces langueurs mortelles.

Quel ravage n'avait pas fait le péché sur la terre? Il avait à la fois souillé le cœur de l'homme, avili la majesté de Dieu, élevé l'empire du démon : triple désordre que Jésus-Christ, dans sa passion, répare par ses larmes, ses opprobres et son sang. Quelles armes contre un ennemi si terrible, si ces faibles armes n'étaient entre les mains d'un Dieu? Jésus-Christ répare la corruption de notre nature par les larmes que lui arrache un Dieu vengeur du péché. Jésus-Christ relève la majesté de Dieu par l'ignominie dont le couvre une race incrédule, esclave du péché. Jésus-Christ renverse l'empire de Satan par la mort que lui fait souffrir le démon, auteur du péché. Appliquez-vous, mes frères, voici le partage de ce discours : Vous verrez, dans la première partie, la justice de l'homme rétablie par la vengeance qu'en haine du péché Dieu exerce sur Jésus-Christ; dans la seconde, la gloire de Dieu reparée par les opprobres dont des hommes de péchés chargent Jésus-Christ; dans la troisième, la tyrannie du démon détruite par la tyrannie dont le père du péché accable Jésus-Christ. En un mot, l'homme réconcilié par les larmes, Dieu glorifié par les opprobres, le démon humilié par la mort de Jésus-Christ.

Croix adorable! ce fut dans votre sein que se livra le sanglant combat entre Dieu et le démon, Jésus-Christ et le péché; ce fut dans votre sein que ces ennemis irréconciliables se portèrent les coups les plus mortels, et que le péché, vaincu, fut percé des mêmes traits dont il croyait percer le cœur du Sauveur. Ce fut sur vos bras que se reposa, après ce rude combat, notre divin héros, tout couvert de son sang, et qu'il érigea le trophée éternel de sa mémorable victoire. Nous venons aujourd'hui, pour en recueillir les fruits, nous prosterner à vos pieds et recevoir le sang précieux qui découla de votre bois sacré. Souffrez que ce sang pénètre notre âme, que sa vertu, meurtrière au démon et au péché, les extermine à jamais de notre cœur et n'y laisse régner que celui qui, dans les nations, règne par le bois de la croix. *O crux, ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme, déchu par le péché de la justice originelle, ne pouvait se relever d'une chute si terrible; les superbes efforts de la nature ne servaient qu'à le faire retomber plus rudement sur lui-même, et la loi impuissante de Moïse n'était point un appareil à guérir ses plaies qui s'aigrissaient par les préceptes. En vain, pour purifier son cœur, faisait-il couler sur l'autel le sang des boucs et des taureaux, ce sang étranger, dit l'Apôtre, destiné à expier des impuretés légales, ne pouvait pénétrer jusqu'à sa conscience pour la purifier des œuvres mortes; en vain, pour apaiser le Seigneur, lui sacrifiait-il des victimes innombrables, le Dieu d'esprit et de vérité ne pouvait agréer des victimes charnelles et figuratives; ces sacrifices mêmes, offerts avec un cœur corrompu, pressaient de plus en plus le Dieu des vengeances d'étendre sa main pour frapper l'homme dans sa colère, lorsque le Fils de Dieu, touché de notre impuissance et de notre misère, se mit entre Dieu et l'homme pour satisfaire à son Père et arrêter ses coups : ***Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt.*** (*Hebr.*, X.) Vous rejetez, lui dit-il, les sacrifices d'expiation de la loi, ces offrandes viles et étrangères, ces victimes forcées qui résistent à la main du sacrificateur; vous demandez une satisfaction aussi volontaire que le crime, qui se fasse dans la nature même qui a commis l'offense, et qui soit d'un mérite infini, comme le péché d'une malice infinie. Ah! plutôt le monde entier s'immolerait à votre justice que de pouvoir répondre à votre attente : ***Tunc dixi : Ecce venio.*** (*Ibid.*) Moi seul, Dieu saint et terrible, suis en état de remplir l'étendue de vos désirs; en moi seul vous trouverez une hostie vivante et volontaire, revêtue de la nature humaine qui vous a irrité par ses crimes, et unie à la nature divine qui en rendra l'offrande d'un prix infini, ***Ecce venio.*** Me voilà prêt à subir l'arrêt qu'il vous plaira prononcer sur moi : ***Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.*** (*Ibid.*)

Qu'admirer le plus ici, mes frères, ou de la bonté du Fils qui s'offre à satisfaire pour l'homme, ou de la bonté du Père qui, au défaut de l'homme, reçoit l'offrande du Fils? Jésus-Christ ne s'est pas plutôt soumis pour nous à la justice de Dieu que Dieu se prépare à la déployer tout entière sur lui. Ce n'est plus l'objet de son amour, c'est la victime de sa colère. Il oublie que ce Fils a été conçu dans la sainteté et que l'homme est engendré dans le péché; il n'a égard qu'à notre impuissance et qu'à l'oblation volontaire de son Fils; et, en vertu de cette oblation, il le charge de toutes nos offenses pour nous décharger du poids de sa vengeance.

Rappelez, mes frères, cette auguste cérémonie de la loi, où le grand prêtre, revêtu des ornements sacerdotaux, confessait à la face du ciel et de la terre les iniquités des enfants d'Israël, en chargeait la tête du bouc émissaire en imposant les mains à la victime, et la chassait avec précipitation dans le désert pour y devenir la proie des bêtes féroces. Tel est l'office que fait aujourd'hui le Père éternel à l'égard de Jésus-Christ. Semblables à des brebis errantes, nous nous étions tous égarés, dit le prophète; chacun de nous avait corrompu ses voies, mais le Seigneur l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous : ***Omnes nos quasi oves erravimus, et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum.*** (*Isa.*, LIII.)

Que l'amour-propre rougisse tant qu'il lui plaira de voir son Sauveur sous l'image d'un bouc, courbé sous le poids de l'iniquité des hommes et chassé de leur vue avec imprécation par le Père éternel. Plus cette image est humiliante, plus elle réveille mon amour et ma reconnaissance. Mon Sauveur me devient plus cher à mesure qu'il me paraît plus méprisable, et je sens que mon âme est d'autant plus précieuse aux yeux du Seigneur que le Seigneur, pour la sauver, fait plus sentir à son Fils la rigueur de ses ordres. C'est pour obéir à ces ordres rigoureux que Jésus-Christ sort du cénacle, ainsi s'en explique-t-il à ses apôtres : ***Sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio; surgite, eamus hinc.*** (*Joan.*, XIV.) C'est comme l'agneau de Dieu et la victime du monde, portant sur ses épaules innocentes les iniquités des hommes, qu'il passe le torrent de Cédron, qu'il entre dans le jardin des Oliviers comme dans un désert, qu'il s'y sépare de ses plus chers disciples, et que, le visage prosterné contre terre, il se dispose à recevoir les coups redoublés de la justice de Dieu.

Arrêtons-nous ici, mes frères, et considérons, dans ce jardin de douleur, le nouvel Adam qui expie le crime que commit le premier dans un jardin de délices. Voyons par quelle voie il nous fait rentrer en grâce avec le Seigneur, et nous remet en possession de la justice originelle que nous perdîmes dans le sein de notre premier père. Il en était déchu, ce père infortuné, par son éloignement de Dieu et son attachement à la créature. Par cet attachement honteux il s'était dégradé lui-même; par cet éloignement criminel, il avait encouru la disgrâce de son Maître. Plus vile, depuis cet attachement, que la créature dont elle faisait son idole, notre âme n'était plus aux yeux de Dieu qu'un objet de honte et de mépris. Plus coupable, depuis cet éloignement, qu'une épouse infidèle, son époux avait changé son affection pour elle en haine et en fureur. Le linge le plus souillé était moins impur que cette âme adultère, corrompue par son commerce infâme avec la créature à qui elle prostituait son amour; et l'avorton qui meurt avant que de naître était moins à plaindre que cet enfant de colère, conçu dans l'anathème du péché et la malédiction de la mort. Pour sortir de cet état déplorable, il fallait se détacher de la créature et se rapprocher de Dieu, détester le péché que nous avions aimé, apaiser le Seigneur que nous avions offensé, noyer dans nos larmes nos joies criminelles, expier par les supplices notre rébellion sacrilége. Double devoir de regret et de souffrance,

double loi de contrition et de satisfaction que nous impose le péché, et que Jésus-Christ va subir par ordre de son Père qui le substitue à la place du pécheur.

Et déjà je la vois, cette verge qui veille sur les péchés des hommes, s'appesantir sur l'âme du Sauveur; je vois ce vase de fureur, ce calice de la colère d'un Dieu, répandre dans ce cœur sacré toute l'amertume de ses eaux : *Cœpit pavere et tædere, contristari et mœstus esse.* (*Marc.*, XIV.) Jésus-Christ commence sa passion, disent les evangélistes, par être saisi de tristesse et avoir le cœur pressé d'une extrême affliction. Quelle est donc la source de cette tristesse profonde? qui a pu inonder d'un fleuve d'amertume ce cœur toujours enivré de la joie du ciel? La vue de nos péchés, dit saint Ambroise, qui se consommant par une joie criminelle, ne pouvaient être expiés que par l'ennui et la tristesse. Chargé de ces péchés, comme victime du monde, Jésus-Christ se les met devant les yeux pour les expier par une douleur salutaire.

Douleur universelle. Tout ce qui s'est commis et se commettra de crimes depuis que le premier homme enfanta l'iniquité jusqu'au jour que l'Antechrist l'ensevelira par sa mort, se présente à la fois à son esprit affligé : oui, ce corps de péché qui doit sa naissance au prince de l'enfer, et qui devra sa consommation au chef des réprouvés; ce mystère d'iniquité qui, opérant de jour à autre, s'étend à tous les siècles : mais qui ne se forme que peu à peu, et ne sort que par parties du sein des ténèbres où il a été conçu, se développe tout entier à ses yeux, frappe dans tout son jour son âme pénétrée d'horreur. Le temps dans toute son étendue s'arrête devant lui et lui ouvre le grand livre de l'histoire des nations, qui n'est autre que le livre du règne du péché. Le passé ne lui retrace que l'image des impudicités les plus affreuses et des superstitions les plus sacriléges. Il y voit le monde entier livré à l'esprit d'erreur, sacrifier au démon, immoler à la créature, transférer aux plus vils animaux les honneurs divins dus à l'Eternel. Il y voit les sages mêmes, les philosophes du paganisme abandonnés à leur sens réprouvé, se prostituer aux passions les plus honteuses, déshonorer leur propre corps par la brutalité, comme ils déshonoraient leur Dieu par l'impiété. Il n'apercevait dans l'état présent de la Judée qu'un aveuglement prodigieux joint à l'endurcissement le plus incompréhensible, que traditions, que lois humaines, que maximes criminelles élevées sur les débris de la loi de Dieu, soutenues de l'infraction des ordonnances les plus solennelles. Il ne découvre dans la Synagogue qu'une épouse infidèle souillée de mille adultères, sur le point d'être répudiée de son époux; dans les prêtres et les docteurs de la loi, qu'ambition, avarice, envie, hypocrisie, emportement, fureur : la vue même de son Eglise qu'il va engendrer par sa mort, loin de soulager sa douleur, perce son cœur de la douleur la plus amère. Cette nouvelle épouse qui lui coûte tant de sueurs et tant de larmes, qu'il achète au prix de ses opprobres et de ses souffrances, qu'il va doter de tout son amour et de tout son sang; cette bien-aimée Rachel il la voit en proie à la fureur de l'hérésie, la barbarie de l'idolâtrie, la rage des démons, la perfidie de ses propres enfants qui lui percent les sens, lui déchirent les entrailles par le fer de leurs guerres intestines, déshonorent la religion par l'incrédulité de leur cœur, et sa sainteté par la dépravation de leurs mœurs, révèlent sa honte aux nations infidèles par le scandale de leur vie : et ainsi outragée, la donnent en spectacle à ses fiers ennemis qui ne cesseront d'insulter à sa douleur jusqu'à la consommation du monde.

Dans ce tableau raccourci de la corruption de tous les siècles, rien n'échappe à la pénétration des regards ni à l'étendue des lumières du Sauveur. Les crimes secrets renfermés dans les ténèbres, enveloppés même dans les replis de la conscience du pécheur, sont aussi présents à ses yeux que les crimes scandaleux qui crient vengeance au soleil qui les éclaire de ses rayons. Du même œil dont il aperçoit les impudicités d'Absalon commises à la face d'Israël, il découvre les soupirs adultères que poussaient en secret les infâmes vieillards en détournant leurs yeux de la vue du ciel. Cette irréligion, cette apostasie cachée, cette ambition sourde, cet orgueil, cette envie, cette dissimulation, cette hypocrisie que vous nourrissez peut-être sans les connaître, ne peuvent se dérober à sa vue; cette vue embrasse tous les temps, porte dans tous les lieux, pénètre tous les cœurs, dévoile toutes les consciences, rassemble tous les crimes dans le même tableau. Quelle affreuse image, où sous le même point de vue se découvrent les monstres d'avarice, de cruauté, de perfidie, d'inhumanité, d'impiété, de libertinage; se découvrent les homicides, les adultères, les blasphèmes et les sacriléges, les infamies et les abominations répandues dans toutes les régions et dans tous les siècles! Ah! pécheurs, vous avez tant de peine à soutenir la vue d'une conscience chargée de crimes, vous ne pouvez vous résoudre à descendre le flambeau à la main dans le fond de cette conscience criminelle, pour y reconnaître les plaies que le péché a faites à votre âme, y sonder cet abîme de fange et de boue, y démêler ce chaos d'ordure et d'impureté entassé dans le cours d'une vie licencieuse : peut-être n'auriez-vous point de plus grand obstacle à vaincre si vous songiez tout de bon à l'œuvre de votre salut, et ne viendriez-vous à bout de surmonter cet obstacle terrible qu'en vous déchargeant, au moins en partie, d'un examen si douloureux sur la patience et les lumières d'un confesseur également éclairé et charitable. Qu'est-ce toutefois que la vue de vos crimes que vous ne pouvez apercevoir que par parties, confusément dépouillés de la plupart de leurs circonstances et de presque toutes les horreurs, au prix de la vue des crimes du monde

entier, découverts à la fois et distinctement dans toutes leurs circonstances et leur énormité. C'est cette image qui consterne, qui abat l'âme de Jésus-Christ; quelqu'immense chaos de crimes que lui offre cette image, aucun ne se mêle, ne se confond à sa vue. Cette sainte âme les pleure tous, s'afflige sur tous. Chacun lui porte son trait séparément, et tous à la fois l'accablent de mille plaies mortelles.

Douleur souveraine : ce n'est pas ici une douleur de tendresse qui se décharge par des larmes comme au tombeau de Lazare : ces larmes sont absorbées par la violence de la douleur, et son âme abattue tombe dans un accablement de mort. *Tristis est anima mea usque ad mortem* (*Matth.*, XXVI; *Marc.*, XIV): mon âme, dit-il lui-même, est triste jusqu'à la mort. L'auriez-vous cru, mes frères, que la vue de vos péchés dût être si funeste à votre Dieu, que lui tenant lieu de bourreau, elle immolât son âme avant que lui-même sacrifiât son corps. Vous ne le pouvez comprendre, parce que vous ne comprenez ni la grandeur de Dieu, ni la bassesse de l'homme, ni l'audace de la créature qui ose s'en prendre à son créateur, ni l'indignation du Créateur qui se voit insulté par sa créature. Vous ne le pouvez comprendre, parce que l'idée de la sainteté de Dieu est pour vous une idée étrangère, et que celle de la corruption du pécheur ne vous est que trop familière ; que vous n'apercevez cette sainteté que dans un éloignement infini, qui, en affaiblissant ses traits, l'empêche de faire impression sur votre cœur, que vous ne découvrez dans cette corruption que l'image de votre nature que vous ne pouvez haïr, parce que vous ne pouvez la séparer de vous-mêmes; mais Jésus-Christ, séparé par nature de la race des pécheurs et saint de la sainteté de Dieu même, ne peut découvrir dans le péché qu'une opposition invincible à la pureté de son être ; qu'un ennemi irréconciliable qui lui doit porter les coups les plus mortels ; qu'un monstre odieux dont il ne triomphera qu'après en avoir été terrassé lui-même; qu'un monstre indomptable qui, se relevant après sa défaite, rappellera ses opprobres, renouvellera son sacrifice, le crucifiera derechef autant de fois qu'il régnera dans le cœur des fidèles; et cette vue n'est que trop capable de jeter son âme dans une consternation mortelle. *Tristis est....* L'idée seule de l'infidélité de Jérusalem, de sa négligence à profiter de la visite du Seigneur, avait autrefois ouvert dans son cœur une source de larmes et de soupirs; quelle atteinte ne porta donc pas à ce tendre cœur la vue de l'abus sacrilége que devait faire de sa mort cette même Jérusalem, non plus meurtrière des prophètes, mais enivrée du sang de son Dieu; la vue du mépris qu'en devait faire à son exemple la plupart des chrétiens qu'il allait inutilement arroser de son sang. Ah! c'est ici, mes frères, le principal objet de sa douleur; c'est cette idée désolante qui verse dans son âme le chagrin le plus mortel. *Tristis est...*

Jésus-Christ n'avait point éloigné de ses yeux la vue des péchés qui précédaient sa Passion, mais il ne peut soutenir la vue de ceux qui doivent la suivre. Les premiers n'étaient que le violement de sa loi, les seconds sont la profanation de sa mort : les premiers n'étaient que des crimes, les seconds sont autant de déicides dont la vue le pénètre d'horreur. Aussi dans l'excès de sa douleur demande-t-il à son Père de lui épargner l'amertume de ce calice : *Transeat a me calix iste.* (*Matth.*, XXVI.) Père éternel ! lui dit-il, j'ai tenté toutes les voies pour ramener le pécheur. D'abord j'ai étalé à ses yeux le spectacle de l'univers, et lui ai fait entendre par le langage muet de toutes les créatures, que n'étant pas né pour elles, il ne pouvait trouver son bonheur qu'en moi. Ensuite je lui ai envoyé mes prophètes qui lui ont porté mes ordres, et ont fait briller ma puissance à ses yeux. Je suis enfin venu moi-même : je l'ai prié, je l'ai menacé, je l'ai frappé, rien n'a été capable de le faire rentrer dans son cœur. Il ne me reste plus qu'un remède, c'est celui de ma mort. Mon sang est le dernier appareil que je mets à ses plaies. Cet appareil serait-il inutile? Le sacrifice d'une vie si précieuse à vos yeux ne le serait-il point aux yeux du pécheur? Ne le permettez pas, Père des miséricordes, ne permettez pas que me sacrifiant de nouveau, le pécheur anéantisse mon premier sacrifice, que foulant aux pieds le sang de l'alliance que je vais verser pour lui, ce sang répandu crie vengeance contre son ingratitude. Hélas! après avoir immolé mon corps, où trouverai-je une autre hostie pour expier le mépris de cette immolation divine? *Transeat a me calix iste!*

C'est à vous, mon frère, d'exaucer la prière de Jésus-Christ, le Père éternel, qui vous mit dans la main de votre conseil et qui en vertu de ses promesses n'attentera jamais à votre liberté, ne saurait malgré vous exaucer son propre Fils, ne peut empêcher que vous n'abusiez de sa mort si vous le voulez, et que vous ne forciez ce divin Sauveur à dévorer l'amertume du calice dont il demande l'éloignement avec tant d'instance. Mais vous, l'oseriez-vous offrir à Jésus-Christ, ce calice d'amertume? Ne craindriez-vous point d'accabler son âme de cet objet d'horreur? Ne craindriez-vous point de vivre sans Sauveur, de mourir sans espérance après avoir rejeté le prix de votre salut, et rendu inutile le remède préparé avec le sang d'un Dieu.

Mais quoi! mes exhortations sont vaines; j'entends à vos soupirs que déjà vous avez profané ce sang précieux, et votre cœur me demande avec rugissements s'il n'est point pour vous de victimes et d'aspersion nouvelle. A Dieu ne plaise que je vous livre sans ressource à un affreux désespoir! si le Christ ne souffre plus dans son corps, il souffre encore en ses membres; s'il ne peut s'affliger en son âme, il le peut dans la vôtre; et votre affliction, unie à la sienne, en fera revivre le mérite, pourvu qu'elle approche de la grandeur de sa tristesse. Mais pourrais-je dire de

la vôtre ce qu'on peut dire de celle du Sauveur? *Magna est velut mare contritio tua.* (*Thren.*, II.) Semblable à la mer, qui couvre et pénètre la terre, votre douleur est-elle d'une étendue immense et d'une profondeur impénétrable? Est-ce là son double caractère? S'étend-elle sur tous vos péchés? N'en est-il aucun qui ne se montre à vous sous un visage odieux, et dont, comme Jésus-Christ, vous ne puissiez rappeler le souvenir sans saisissement et sans horreur? Ne nourrissez-vous point, au contraire, un fond de complaisance pour ces péchés favoris qui flattent la vanité ou qui réveillent la concupiscence? Leur image ne répand-elle pas dans vos sens une douceur funeste? ne chatouille-t-elle pas, ne transporte-t-elle pas votre âme? Pleurez-vous tous les péchés de votre jeunesse? détestez-vous tous les égarements de votre cœur? Mais les pleurez-vous, les détestez-vous comme le Sauveur? Sentez-vous comme lui un brisement de cœur, une désolation, une consternation, un abattement de mort? N'est-il ni perte ni malheur qui fasse sur votre âme d'impression plus profonde que la vue de vos offenses? L'amour, du moins de la vie, n'est-il pas plus vif en vous que la haine de vos péchés, et ne conserveriez-vous pas au prix de ces péchés les misérables restes de cette vie languissante, si le pouvoir vous en était donné?

O vous, pécheurs, qui, en ces jours de miséricorde, approchez en foule du tribunal de la pénitence, voulez-vous voir l'image de la douleur qu'il y faut apporter? Montez sur la montagne, entrez dans le jardin des Oliviers; considérez-y Jésus-Christ aux prises avec la mort, abattu sous le poids de la tristesse que lui causent vos péchés. Voilà le divin modèle de la douleur qu'il vous faut retracer : *Inspice et fac.* (*Exod.*, XXV) Douleur si amère que, resserrant votre cœur, votre âme triste jusqu'à la mort ait besoin du secours de l'ange et de la consolation du ministre du Seigneur : *Apparuit angelus Domini confortans eum.* (*Luc.*, XXII.) Prêtres de Jésus-Christ, est-ce là notre emploi au tribunal de la pénitence? n'y sommes-nous occupés qu'à relever le pénitent abattu, qu'à essuyer les larmes du pécheur désolé? Ah! que notre ministère serait consolant, mes frères, s'il ne nous engageait qu'à ces fonctions de douceur! Mais quelle amertume n'y répandez-vous pas par l'impénitence de votre cœur? Notre âme attristée du récit de vos crimes, ne la surchargez-vous pas de douleur par votre insensibilité au milieu de vos désordres? Ne nous forcez-vous pas à changer ce ministère de paix en un ministère de colère? N'est-il pas besoin que nous vous réveillions sans cesse de votre assoupissement; que nous vous reprochions, comme Jésus-Christ aux apôtres, la profondeur de votre léthargie, et que nous nous plaignions amèrement à vous-mêmes de ce que le temps destiné à la prière pour vous précautionner contre la tentation, vous le consumez dans un repos et une oisiveté mortelle? O quel opprobre pour vous, chrétiens! quelle condamnation pour vous, pécheurs, de voir à vos côtés un Dieu réduit à l'agonie, s'écrier au fort de ses douleurs : *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus!* (*Thren.*, I.) Enfants d'Adam, considérez s'il est de douleur qui égale la mienne? Je ne la souffre que pour vos péchés, cette douleur cruelle, et en la souffrant je ne vous dispense pas de la souffrir. Je ne fais que vous préparer le breuvage amer qui doit guérir votre âme; c'est à vous d'en partager avec moi l'amertume. Vous n'aurez de part au mérite de ma tristesse qu'autant qu'elle sera le principe et le modèle de la vôtre. Quelle condamnation pour vous, pécheurs, d'être sourds à ses cris; que dis-je? de mettre le comble à sa douleur par des prévarications nouvelles, au lieu de pleurer les anciennes, qui coûtent à votre Dieu ce sangoisses mortelles ?

Le second devoir qu'impose à Jésus-Christ, au jardin des Oliviers, la justice inexorable de son Père, est celui d'une satisfaction rigoureuse qui le condamne, et en sa personne tous les pécheurs, à la retraite, l'humiliation, la souffrance.

A la retraite : il l'oblige à se séparer de ce qu'il a de plus cher, à renoncer à la douceur que trouvait son âme dans la compagnie de ses bien-aimés disciples, à s'éloigner de leur vue, s'arracher de leur présence, pour livrer cette âme à de plus cruelles douleurs et la répandre en de plus ferventes prières : *Avulsus est ab eis quantum jactus est lapidis, et positis genibus orabat.* (*Luc.*, XXII.) Quelle leçon pour le pénitent qui ne craint point de se replonger dans le commerce du monde! Quand son âme encore faible serait à l'épreuve des traits empoisonnés de ce monde corrompu; quand il ne serait pas moralement certain que, dans ce commerce contagieux, son cœur reprendrait ses premiers engagements, et ses passions leurs premiers cours, ne serait-ce pas pour lui un devoir indispensable d'expier ses attaches criminelles par une séparation douloureuse, d'apaiser Dieu en quittant le monde pour lui, comme il l'a offensé en le quittant pour le monde, et de passer au moins quelque temps de l'embarras tumultueux des affaires dans le religieux silence de la solitude et de la prière : *Sedebit solitarius et tacebit.* (*Thren.*, III.) Voilà l'image du vrai pénitent. *Sedebit* : il s'arrête, fixe ses égarements, ne se fatigue plus à courir après un faux honneur, de vains plaisirs, des richesses périssables. *Solitarius :* il se tient à l'écart, éloigne les approches des hommes, craint même que le monde le plus innocent ne corrompe le repos de sa solitude. *Tacebit :* il se sépare de lui-même, impose silence à ses passions et à ses projets, et ne permet à son cœur de s'entretenir qu'avec son Dieu. D'abord, cette séparation générale paraît insupportable à la nature, mais le Seigneur, par des consolations surnaturelles, sait en adoucir la rigueur. Les anges s'empressent de servir Jésus-Christ dans le désert et de le consoler au jardin des Oliviers. Jésus-Christ, la force de Dieu et la joie du ciel, n'avait besoin pour lui ni du

secours ni de la consolation des anges, mais il en avait besoin pour vous, pénitents, pour vous apprendre que plus vous vous éloignerez des hommes, plus les anges s'approcheront de vous; que plus vous sevrerez votre cœur des plaisirs de la terre, plus Dieu l'enivrera des joies du ciel; qu'il mesurera son assistance au degré de votre abandonnement, et proportionnera les consolations divines à la privation où vous vous serez mis des consolations humaines.

A la retraite du Sauveur se joint l'humiliation profonde où le tient le Père éternel; il le condamne à ne lui parler que le corps courbé et le visage collé contre terre; à ne lui adresser ses vœux qu'en la posture d'un criminel couvert de confusion, noyé d'amertume, abattu de douleur, qui ne lève sa tremblante voix que du plus profond d'un abîme. En cet état, Jésus-Christ réitère jusqu'à trois fois sa prière, dans toute la ferveur d'un cœur contrit et humilié, et Dieu ne l'exauce pas : lui dont les désirs furent toujours écoutés lorsqu'il pria pour les autres, se voit rebuté lorsqu'il prie pour lui-même. La rigueur de son Père est si grande à cet égard, que ce tendre Agneau se croit obligé de s'en plaindre : Seigneur, lui dit-il, nos pères ont crié vers vous, ont espéré en vous, et n'ont pas été confondus; vous les avez exaucés, vous les avez délivrés; mais vous êtes pour moi un Dieu sourd, inexorable, retiré dans le fort inaccessible de votre sainteté et de votre justice; vous ne me regardez que comme l'opprobre et l'excrément du monde, comme un ver de terre qui n'est bon qu'à être écrasé dans votre colère : *Longe a salute mea verba delictorum meorum... Ego autem sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis.* (*Psal.* XXI.) C'est, divin Sauveur, que Dieu vous regarde comme un pécheur universel chargé de tous nos crimes, dont la voix est plus forte que celle de votre douleur. Lorsque vous priez pour les autres, vous êtes un médiateur tout-puissant qui réclame ses droits et mérite d'être exaucé à cause du respect qui lui est dû; mais ici vous n'êtes qu'un criminel qui demande miséricorde et qui n'est digne que de rebut. Après cela, plaignez-vous, pécheurs, de n'être pas exaucés dans vos désirs. Un pécheur ne mérite rien; et si Jésus-Christ n'avait essuyé le refus dû à vos crimes, vous auriez toujours prié en vain. Il est vrai qu'en vertu de ce refus vous avez droit à la grâce que vous mérite la prière du Sauveur, mais c'est à condition que vous prierez avec Jésus-Christ et comme Jésus-Christ. L'avez-vous fait jusqu'ici? Vous a-t-on vus le visage contre terre, les yeux dans la langueur, répandre votre âme désolée au pied des autels, interrompre votre prière par de fréquents soupirs, fatiguer, pour ainsi dire, le ciel de l'importunité de vos désirs? Ah! attendez à vous plaindre que vous en ayez fait autant que Jésus-Christ; consolez-vous même, pour lors, par la vue de ce divin Sauveur rebuté de son Père, dans l'espérance que ce Père commun ne vous refuse dans le temps que pour vous exaucer dans l'éternité; ne vous fait éprouver sa colère sur la terre que pour déployer sur vous sa miséricorde dans le ciel.

Encore si le Père éternel n'eût humilié son Fils qu'à ses yeux, l'humiliation eût été moins étonnante; mais que l'humiliant aux yeux de ses disciples, il oblige ce divin Maître, qu'ils avaient vu sur le Thabor environné de gloire, et qu'ils s'attendaient de voir régner sur les nations comme le Rédempteur d'Israël, qu'il l'oblige à paraître en leur présence revêtu d'infirmité et de misère, à les rendre témoins de son abattement et de sa faiblesse, à leur avouer ses inquiétudes mortelles, à mendier, pour ainsi dire, leur assistance, les conjurant, comme Job ses amis, de ne le pas abandonner, et d'avoir compassion de lui parce que la main du Seigneur l'avait frappé (*Job*, XIX) : c'est, mes frères, ce qui paraît plus étrange : *Sustinete hic et vigilate mecum* (*Matth.*, XXVI.) Mais tel est le remède nécessaire à notre orgueil, et l'exemple de la satisfaction la plus pénible à l'amour-propre qu'il fallait donner au pénitent. Loin d'ici ces faux pénitents qui, comme Saül, s'humilient devant Dieu et font au prophète l'aveu de leurs crimes, mais qui prétendent qu'on les honore devant les hommes, et demandent au prêtre une pénitence qui ne les couvre point de confusion; qui se jettent au pied du tribunal pour y déclarer les faiblesses les plus honteuses, mais qui se relèvent aussi fiers et impérieux qu'auparavant, qui quelquefois même osent faire parade d'une vaine montre de vertu, et osent s'honorer des œuvres satisfactoires les plus humiliantes, qu'ils font adroitement passer pour des fruits de leur ferveur, lors même qu'elles sont la peine de leurs dérèglements. Loin d'ici ces faux pénitents qui ne retranchent rien de leur luxe, leur magnificence, leur grandeur, de tout ce qui leur attire les regards et les respects des hommes qui exigent ces respects avec orgueil, disputent avec chaleur de préséance, délicats sur le point d'honneur, jaloux de faire valoir leurs priviléges, et de donner aux hommes une haute idée de leur naissance, leur mérite, leur esprit, leur science, leurs dignités. Ah! de tels pénitents n'ont pas Jésus-Christ pour modèle, et ne l'auront pas pour récompense; de tels pénitents ne prennent point de part à la profondeur de son humiliation, et n'en auront aucune au mérite de sa satisfaction.

Que manque-t-il à cette satisfaction pour être entière? Ne suffit-il pas de la retraite et de l'humiliation de Jésus-Christ pour réconcilier le pécheur? Faut-il que son corps immolé par les tourments soit livré en proie aux plus vives douleurs? Oui, tel est l'arrêt du ciel sur cette victime du monde, pour lui faire expier les crimes dont notre corps est coupable; mais qui l'immolera au jardin des Oliviers, ce corps adorable? je n'y vois ni satellites ni bourreaux pour ce cruel office; il n'y a ni glaive ni croix pour servir d'intrument à ce sanglant supplice, il est

vrai, mais il y a nos péchés, plus terribles que l'instrument le plus fatal; j'y vois la justice de Dieu plus perçante qu'un glaive à deux tranchants; la vue de ces péchés a déjà pénétré son âme de la tristesse la plus amère, et la vue de cette justice va déchirer son corps par les plus cruelles douleurs. Elle se déploie à ses yeux dans toute sa rigueur, cette justice inexorable; et poursuivant en sa personne les crimes du monde entier dont il se trouve comptable, elle s'appesantit sur lui dans toute sa force, fait sur son esprit une impression si profonde, que cette impression rejaillissant sur tous ses membres, son corps percé en un instant de mille traits de la colère de Dieu, ouvre de tous côtés des routes nouvelles au sang pour couler : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram* (*Luc.*, XXII). Qui pourrait ici comprendre l'excès de ses douleurs? j'ose assurer que celles de sa passion ne les égalent pas. Il ne souffre dans sa passion que par partie et successivement : il n'est pas en même temps flagellé et crucifié; les tourments se font place les uns aux autres, et ses dernières douleurs ne se réunissent pas avec les premières. Ici ses douleurs réunies dans la vue de la justice de Dieu, cette justice inflexible les lui fait sentir toutes à la fois. Dans sa passion la force de ses tourments dépend de celle de son corps; ce corps abattu succombe à leur violence, et, à force de les sentir ne les sent presque plus; ici son corps, soutenu par une puissance divine, porte toute l'impression de la douleur sans pouvoir succomber sous le poids des tourments. Dans sa passion ce sont de faibles bourreaux qui épuisent sur lui leur rage impuissante; ici c'est un Dieu terrible qui déploie la force de son bras pour assouvir sur lui toute sa vengeance. Il souffre dans sa passion, selon la force de l'homme qui tourmente son corps mortel, au lieu qu'ici il souffre selon la force de Dieu qui accable ce corps miraculeusement immortel : aussi meurt-il tout vivant et renaît-il sous la douleur; se voit-il aux prises avec la mort sans pouvoir mourir, éprouve-t-il les angoisses d'une agonie cruelle qui ne peut être terminée que par la dissolution de son corps, et la preuve de ce que j'avance, je la trouve dans ces paroles de l'Evangile : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis*... Car ce que tous les tourments ne firent jamais sur le corps le mieux organisé, la vue de la justice de Dieu le fait sur le corps de Jésus-Christ, qui est de faire ruisseler son sang par les pores que s'ouvre la sueur : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis*....

Ainsi dévorait-il jusqu'à la lie le calice de la colère d'un Dieu. Il trouvait si amer ce calice de fureur, qu'il demandait à ce Dieu, au jugement des Pères, d'en tempérer l'amertume lorsqu'il le priait de l'éloigner de lui. Mais qu'il me soit permis de donner à sa prière un objet plus digne de ses vœux. Il avait désiré avec trop d'empressement d'être baptisé de ce baptême de sang, il avait soupiré avec trop d'ardeur après le sacrifice et l'immolation de son corps pour reculer à l'approche de ce douloureux sacrifice. Que demandait-il donc qui s'éloignât de lui? La vue des tourments éternels que prépare la justice de Dieu à tant de lâches pénitents qui refusent de se condamner à des tourments passagers. Dans la vue du péché, ce qui avait le plus désolé son âme, était l'abus que ferait de sa tristesse ce nombre innombrable de pécheurs qui ne devaient jamais détester leurs joies criminelles; et dans la vue de la justice de Dieu, ce qui déchire le plus cruellement son corps, c'est la colère de Dieu même qui doit fondre sur ces faux pénitents qui ne la préviennent pas en ce monde par des satisfactions pénibles, et qui remettent à éprouver en l'autre toute sa rigueur. Il ne tient qu'à vous, chrétiens, d'abréger le tourment, de soulager la douleur de Jésus-Christ : vengez sur vous les droits de Dieu comme Dieu les venge sur lui; apaisez par les souffrances de votre corps la colère de votre juge, comme il l'apaise pour vous par l'effusion de son sang.

Mais qui compte aujourd'hui les souffrances parmi les exercices de la pénitence? Ces exercices laborieux, ne les réduit-on pas de nos jours à des pratiques superficielles qui ne coûtent rien à la nature. Si quelque pénitent plus généreux ose mettre la main à cette pénible charrue, ne le voit-on pas d'abord le cœur abattu, regarder derrière lui et renoncer à ses rudes travaux : *Remissas manus et soluta genua erigite* (*Hebr.*, XII); relevez vos mains languissantes, fortifiez vos genoux affaiblis, courez par la patience dans la carrière qui vous est ouverte. Ah! vous n'avez pas encore, comme Jésus-Christ, combattu jusqu'à l'effusion de votre sang : ce n'est toutefois que par cette effusion douloureuse qu'il a satisfait pour vous. L'amertume de son cœur ne fut que le premier pas de sa pénitence : les souffrances de son corps en sont l'accomplissement. Que votre contrition réponde à son amertume, et votre satisfaction à ses souffrances; détestez comme lui plus que la mort vos attaches criminelles; faites couler comme lui un fleuve de sang de votre chair coupable, si vous voulez vous appliquer les mérites de sa chair innocente, rentrer dans les droits de la justice originelle dont vous êtes déchus, jouir de la réconciliation qu'il vous procure par le sang et les larmes que lui fait répandre son Père au jardin des Oliviers; vous l'avez vu dans cette première partie. Voyons dans la seconde la gloire de Dieu réparée par les opprobres dont les hommes le chargent à Jérusalem.

SECONDE PARTIE.

Le culte du vrai Dieu aboli par toute la terre, l'ouvrage du Créateur substitué au Créateur même, les honneurs divins transférés aux astres, aux animaux, à la pierre; le rebut de l'ouvrier, le reste du tronc sec et inutile élevé au dessus du Très-Haut, les nations entières ensevelies dans les ténèbres

de l'idolâtrie, et une ombre épaisse répandue sur la Judée même qui n'adorait Dieu que comme une idole, ne lui offrant que des victimes charnelles avec un cœur plus charnel que les victimes : tel est l'opprobre dont le péché accablait la majesté de Dieu et dont Jésus-Christ va la relever par les opprobres mêmes. Car si pour recouvrer la justice de l'homme, Jésus-Christ s'est mis à sa place, s'acquittant pour lui de ce qu'il devait à Dieu, pour réparer la gloire de Dieu Jésus-Christ succède à ses outrages et se charge de l'ignominie dont le couvre le péché. Pour sauver l'homme, dit-il à son Père, j'ai payé des dettes que je n'avais pas contractées : *Quæ non rapui tunc exsolvebam.* (*Psal.* LXVIII.) Pour sauver votre gloire, j'essuie des outrages qui ne s'adressent point à moi; je détourne sur ma face les traits de mépris qu'on lance contre vous : *Propter te sustinui opprobrium; operuit confusio faciem meam... Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.* (*Ibid.*)

Dévoré de ces sentiments de zèle, résolu de se dévouer pour la gloire de son Père, Jésus-Christ sort du jardin des Oliviers à la rencontre des soldats qui le cherchent : mais quel est le guide qui marche à leur tête? Est-ce Séméï qui va charger d'injures le plus doux des princes, ou Achitophel qui arme contre le plus tendre des pères l'enfant le plus dénaturé? Est-ce un soldat ou un barbare, serait-ce un tigre ou un démon? Ciel! c'est un apôtre, un apôtre témoin des miracles et chargé des bienfaits de Jésus-Christ; un apôtre qui par la plus noire des perfidies, se sert du baiser de paix pour livrer son Sauveur et son Dieu, qui pour dernier gage de son amour vient de le nourrir de sa divine chair à la compagnie de ses plus chers disciples. Frémissez d'étonnement, soyez inconsolables, pécheurs, au souvenir de la mort tragique de Judas, son supplice vous annonce le vôtre, parce que sa perfidie est l'image de la vôtre. C'est de vous que Jésus-Christ reçoit l'opprobre d'être vendu par son disciple; vous qui sacrifiez votre conscience à la cupidité, votre religion à votre fortune; vous qui n'honorant Dieu que du bout des lèvres, approchez de ses autels le cœur plein d'hypocrisie; vous qui mentez à son esprit, au tribunal de la pénitence, tribunal de la vérité, et qui insultez à sa bonté au sacrement de l'Eucharistie, sacrement d'amour.

Mais suivons Jésus-Christ qu'un apôtre trahit, que les autres abandonnent. De plus grands opprobres l'attendent à Jérusalem; et c'est dans la capitale de la religion judaïque que le Pontife de notre foi doit relever par ses humiliations la gloire de son Père avilie par le péché. Je réduis à trois, les outrages que le péché fait à Dieu; parce que le péché a trois faces, par où, plus contraire à la divinité, il paraît plus directement combattre ses principaux attributs : sa sagesse, sa sainteté, sa puissance. Le péché n'est que folie, que révolte, qu'impiété. Comme impiété, il attaque la sainteté de Dieu; comme folie, sa sagesse; comme révolte, sa puissance. Pour réparer ce triple outrage, Jésus-Christ va comparaître devant trois tribunaux, ou successivement il sera déshonoré dans l'une de ces trois qualités divines : dans sa sainteté, au tribunal de Caïphe, où il sera condamné comme impie; dans sa sagesse, au tribunal d'Hérode, où il sera méprisé comme insensé; dans sa puissance, au tribunal de Pilate, où il sera abandonné comme incapable de se défendre; et ce qui est encore plus humiliant pour Jésus-Christ, c'est qu'il sera condamné d'impiété, au tribunal d'un impie; de folie, au tribunal d'un insensé; de faiblesse, au tribunal du juge le plus faible.

Passons au premier tribunal où Jésus-Christ est déshonoré dans sa sainteté : tribunal auguste à en juger par les yeux de sa chair, composé des sénateurs du peuple, des princes des prêtres, des interprètres de la loi : tribunal souverain, où la doctrine et l'autorité, le sacerdoce et la magistrature se prêtent mutuellement la main; tribunal sacré établi de Dieu pour juger son peuple, prononcer ses oracles, exécuter ses arrêts. Mais ouvrez les yeux de la foi, et vous n'y verrez plus qu'un tribunal sacrilége, où l'impiété préside en la personne de Caïphe. Revêtu de la souveraine sacrificature, Caïphe est en proie à toutes les passions qui accompagnent les dignités les plus séculières; il joint à ses passions profanes celles qu'on peut appeler sacrées, parce qu'elles règnent sous les habits les plus saints. L'orgueil, l'ambition, l'avarice le dévorent tour à tour, et se disputent à l'envi l'empire de son cœur. Ce sont là des passions humaines qui le rendent criminel; mais de plus il est impie, et son cœur est possédé de passions diaboliques. C'est un hypocrite qui couvre une apostasie secrète sous un masque trompeur de religion. L'insolent se joue de cette religion divine, qu'il fait servir en esclave à toutes ses passions. Cependant à le voir, on dirait que son cœur ne s'alarme que pour sa gloire; s'il agit, c'est pour sa défense; s'il parle, c'est pour soutenir ses droits. La religion paraît l'âme de sa conduite, et donner le branle à toutes ses actions, lors même que pleine de haine et de mépris pour elle, il ne travaille qu'à sa totale destruction. Il fait le zélateur de la loi, lui qui en est le plus cruel persécuteur : sépulcre blanchi, il n'offre en spectacle qu'un saint emportement pour l'honneur de Dieu; voile spécieux, dont il couvre les desseins les plus noirs; ressort diabolique qu'il emploie à l'exécution des entreprises les plus sacriléges. A ce portrait de Caïphe, reconnaissez, mes frères, celui des princes des prêtres, qui, après le souverain sacrificateur, avaient le plus de crédit dans cette assemblée de pontifes : déserteurs de la religion de leurs pères, ils affectaient d'en paraître les plus ardents zélateurs, et prenaient par conséquent le même intérêt à la condamnation de Jésus-Christ, qui, comme le Messie, se glorifiait d'en être le vrai res-

taurateur. Sa gloire les obscurcissait tous, ses reproches les humiliaient tous, sa sainteté les condamnait tous; si quelquefois éblouis de l'éclat de ses miracles, ils entrevoyaient en lui une grandeur divine, ils fermaient bientôt les yeux à cette lumière importune; et craignant de voir dissiper des ténèbres qu'ils chérissaient, ils n'ouvraient leur cœur qu'à la haine et à l'envie qui les aveuglaient.

Après cela qui sera surpris que dans cette assemblée religieuse on ne délibère que sur les moyens de perdre Jésus-Christ ; résolus de l'immoler à leur haine, avant même qu'il eût des accusateurs, ils ne cherchent dans la déposition des témoins qu'ils subornent contre lui, qu'un prétexte pour colorer leur conduite et faire valoir l'équité de leur jugement. Mais que pourront le mensonge et la calomnie contre la vérité de sa doctrine et la sainteté de ses mœurs reconnues en public et attestées par tant de miracles? Rien, mes frères ; aussi les accusateurs réduits au silence, ses juges couverts de confusion avouent à regret que les dépositions ne sont pas suffisantes pour sa condamnation. Alors le grand prêtre se lève. Qui ne croirait, mes frères, que c'est pour déclarer l'innocence de Jésus-Christ, ou reconnaître même la supériorité de son sacerdoce, et rendre à ce Pontife éternel selon l'ordre de Melchisedech les mêmes honneurs que rendit Abraham, le plus illustre de ses ancêtres, à Melchisédech lui-même, dont le sacerdoce n'était que l'ombre de celui de Jésus-Christ. Mais Caïphe ne démentira point l'impiété de son caractère : s'il se lève, c'est pour renverser toutes les lois, et au défaut d'accusateurs, faire la fonction de juge et de partie à la fois; c'est pour accabler par autorité celui que son innocence défend et que la calomnie respecte; c'est pour corrompre les juges en réveillant leur haine et aiguisant leur envie; pour armer la religion, intéresser le ciel, solliciter Dieu même à souscrire à la condamnation de son propre Fils. Il interroge ce Fils du Très-Haut au nom du Dieu vivant, et le conjure de leur déclarer sans déguisement s'il est le Christ, Fils de Dieu béni à jamais; et à peine Jésus a-t-il répondu que oui, qu'il frémit d'indignation, qu'il s'enflamme de colère : vous le prendriez pour Elie ou Phinéès qu'un saint zèle transporte. Il déchire ses vêtements, s'écrie que Jésus-Christ a blasphémé, prend l'assemblée à témoin du blasphème, va aux voix sans examen et sans preuves, dicte lui-même la sentence, fait incessamment condamner à mort Jésus-Christ comme impie. Ciel! vous découvrîtes à travers ce masque de religion qui en imposait aux hommes, l'impiété secrète qui dominait le cœur de Caïphe et remuait sa langue sacrilége : vous l'entendîtes, juste Dieu! l'horrible blasphème que prononça le grand prêtre de la Synagogue, lorsqu'il traita de blasphémateur le sacré Pontife de votre religion, votre Fils unique qui sans usurpation se dit égal à vous-même ; et dès lors dégradant la religion judaïque, vous dépouillâtes de la sacrificature son indigne pontife, et déchirâtes ses habits sacerdotaux qu'il n'épargnait pas lui-même.

Rendez-vous justice, mes frères, peut-être n'êtes-vous pas encoce au comble de l'impiété comme Caïphe; mais ne marchez-vous point dans la voie qui y conduit? Les plus grandes passions ont de faibles commencements ; et le grand prêtre ne se porta pas du premier coup à abuser de ce que la religion a de plus sacré pour commettre un déicide ; l'orgueil, l'envie, l'ambition lui frayèrent le chemin à cet abus sacrilége, et la porte de votre cœur est-elle fermée à ces dangereuses passions? Combien de fois leur donnant entrée dans votre âme vous êtes-vous élevés contre la conduite de vos frères, avec un zèle nourri d'orgueil et d'envie, dont vous prétendiez faire honneur à la religion? Combien de fois répandant l'amertume de ce zèle pharisaïque sur les actions les plus innocentes, les avez-vous improuvées d'un ton religieusement passionné, qui en imposait à quiconque ne pouvait connaître la malignité de votre cœur? Combien de fois même pour satisfaire une animosité secrète, ou vous ouvrir une voie aux dignités ecclésiastiques que votre ambition dévorait, avez-vous blasphémé Jésus-Christ en la personne de ses plus saints ministres, leur faisant un crime de leur religion même, prêtant à leurs actions les plus pieuses les intentions les plus sinistres? Funeste progrès d'une passion subtile et délicate qui se glisse imperceptiblement dans l'âme, qui en gagne insensiblement toutes les parties, se rend peu à peu maîtresse de toutes ses affections et de toutes ses puissances, la conduit de précipice en précipice dans le plus profond de l'abîme, dans l'impiété et l'apostasie.

Cependant Jésus-Christ occupé à adorer la sainteté de son Père, déshonorée par l'impiété des méchants, fait à cette sainteté outragée un sacrifice de son innocence qu'il lui immole par la langue de son juge, et qu'il trahit par son propre silence. S'il interrompt ce religieux silence, c'est qu'il respecte ce Dieu trois fois saint au nom duquel Caïphe l'interroge ; trop heureux de nous apprendre aux dépens de sa propre gloire à respecter comme lui ce nom terrible que le Juif ne prononçait qu'avec un saint frémissement et que le chrétien, non content de déshonorer par ses mœurs, ne craint point d'avilir en le mêlant à tout propos dans les discours les plus profanes. Joignons-nous à Jésus-Christ pour honorer la sainteté de Dieu par nos discours et notre silence, par notre attachement pour les gens de bien, par notre amour et notre zèle pour la vérité que l'on ne craint point de condamner ; n'imitons pas les Juifs, qui, se joignant à Caïphe pour déshonorer Jésus-Christ, lui préférèrent, à la persuasion des prêtres, le scélérat Barabbas, et demandèrent à grands cris qu'on enlevât le Christ de leurs yeux pour le faire expirer en croix comme un impie indigne de vivre.

Second tribunal : tribunal d'Hérode, où Jésus-Christ est méprisé dans sa sagesse, engagé dans des vices plus grossiers : Hérode cependant est moins impie que Caïphe; il est vrai qu'esclave de l'impureté, la vérité lui est amère lorsqu'elle vient le troubler dans la jouissance de sa passion, et qu'il s'efforce de lui imposer silence en la retenant captive dans les fers; mais il ne la hait pas comme Caïphe jusqu'à vouloir la faire mourir, et si Jean-Baptiste se voit immolé par ses ordres à la vengeance de l'adultère Hérodiade, c'est plutôt par la suite imprévue d'un engagement téméraire dont ce malheureux prince fut affligé dans son cœur, que par l'effet de la haine mortelle qu'il portait à ce saint Précurseur : au contraire, disent les évangélistes, il respectait la sainteté de Jean-Baptiste, et l'écoutait volontiers dans ce qui n'était pas contraire à ses désirs; car tel était l'aveuglement de ce prince insensé, qu'aimant le vice il honorait la vertu, que haïssant l'austérité de la loi il en admirait la sagesse, que fuyant l'amertume de la vérité il en recherchait l'éclat. Aussi fut-il ravi de voir Jésus-Christ, lorsque Pilate le lui renvoya par honneur. Il en avait souvent ouï parler comme d'un prophète puissant en œuvres et en paroles, et depuis longtemps il désirait avoir la satisfaction de l'entretenir. Il s'attendait à des discours d'une sagesse éblouissante, à des miracles surprenants qui lui rappelleraient les prodiges qui étonnèrent Israël au temps des prophètes. C'était un agréable spectacle dont il repaissait son imagination, et un nouveau genre de divertissement qu'il voulait procurer à sa cour. Image fidèle des grands nourris dans les délices du siècle, qui, consacrant leur vie à la débauche, et comptant leurs jours par leurs plaisirs, se plaisent quelquefois à discourir en philosophes sur la religion, et à sonder par curiosité nos plus profonds mystères; se réjouissent à la lueur de ces brillantes lumières qui s'élèvent de temps en temps dans l'Eglise, applaudissent des premiers à leur pénétration et à leur éclat, aiment à leur voir dissiper les ténèbres de leur ignorance, pourvu qu'elle ne touche point aux passions de leur cœur; insensés de se faire une occupation des plaisirs et un amusement de la religion; insensés de vivre pour leur passion, de lui immoler leur cœur, d'en faire leur idole, et de se divertir de leur Dieu, de se jouer avec leur Juge, de se faire les juges et les dieux de leur religion.

C'est devant des insensés de ce caractère que Jésus-Christ comparaît à la cour d'Hérode, cour licencieuse formée sur l'exemple du prince pour qui la religion n'était, comme pour lui, qu'amusement et que spectacle; que fera la Sagesse éternelle? Eclairera-t-elle ces aveugles, leur dévoilera-t-elle ses mystères? A Dieu ne plaise qu'elle renverse l'économie du salut en révélant à ces faux sages enivrés de l'amour des plaisirs, les divines beautés de la religion! Ce n'est point aux pourceaux plongés dans l'ordure que sont destinées ces perles précieuses; ce n'est pas pour les prudents du siècle que s'ouvre cet abîme de trésors cachés sous des voiles mystérieux. Non, non, mes frères, la religion n'est le prix ni d'une passion criminelle, ni d'une vaine curiosité; comme elle n'a rien qui flatte une âme sensuelle ou philosophe, elle n'a rien à lui découvrir; ce n'est qu'aux âmes pures, qu'aux cœurs simples et droits qu'il est donné de la goûter et de l'approfondir; qu'Hérode et sa cour fassent coup sur coup des demandes à Jésus-Christ, Jésus-Christ ne répond rien : *Interrogabat eum multis sermonibus, at ipse nihil illi respondebat.* (*Luc.*, XXIII.) Qu'un cœur corrompu ne cesse d'interroger la parole éternelle, le Verbe divin, il n'entendra rien; qu'une âme philosophe porte ses regards curieux dans le sanctuaire, et s'efforce de lever le voile qui le dérobe à ses yeux; le voile demeure, elle ne verra rien; l'un et l'autre pour fruit de leurs recherches ne rapporteront que du mépris pour la religion qu'ils prétendaient connaître; car telle est la sagesse de cette religion adorable, qu'elle éclaire un œil simple et droit, et qu'elle aveugle de plus en plus un œil double et pervers. Hérode estimait Jésus-Christ avant que de le voir; mais Jésus-Christ n'ayant pas répondu à son attente, il n'eut dans la suite que du mépris pour lui; il ne le jugea pas criminel comme Caïphe, quelque effort que fissent les princes des prêtres pour soutenir les chefs d'accusation intentés contre lui. La véhémence de leur passion les trahit eux-mêmes et découvrit à ce prince la haine et l'envie qui les dévoraient : mais ne le jugeant digne ni d'amour ni de haine, ni d'admiration ni d'envie, il le renvoya à Pilate vêtu d'une robe blanche comme un insensé qui ne méritait que du mépris. Ainsi, ces aveugles philosophes, qui se rendent juges de la religion, comme Hérode de Jésus-Christ, n'aperçoivent-ils rien de criminel dans la morale de l'Evangile, qu'ils ne peuvent s'empêcher de juger conforme aux plus pures lumières de la raison; mais aussi ne découvrent-ils rien de divin dans les mystères impénétrables de cette religion sacrée : leur profondeur est pour eux comme pour Hérode le silence du Sauveur, un abîme où leur faible raison se perd, une pierre d'achoppement, un objet de scandale et de mépris; insensés de mesurer aux bornes étroites de l'esprit humain l'étendue immense de la sagesse de Dieu; insensés d'insulter à cette sagesse divine dans les plus surprenantes opérations de son bras : opération, où cette sagesse anéantie relève davantage la toute-puissance du Très-Haut, et demande de nous l'hommage d'une plus profonde adoration.

Voilà l'outrage que répare le silence mystérieux de Jésus-Christ qui passe pour folie : David, pour sauver sa vie, contrefit l'insensé à la cour du roi Achis; mais Jésus-Christ ne contrefait le stupide à la cour du roi Hérode que pour sauver la gloire de son père; cet Ange du grand conseil, qui assiste aux délibérations du Très-Haut, ne s'expose au mé-

pris d'une foule de courtisans qui faisaient trophée d'une vaine sagesse, que pour faire, par cette humiliation la plus sensible aux enfants des hommes, amende honorable au Père éternel méprisé dans sa sagesse par l'incrédulité de tant de chrétiens apostats dans le cœur, qui insultent à la folie de la croix, se jouent insolemment de ce que nos mystères ont de plus sacré, et nos temples de plus auguste, et, dans leurs railleries sacriléges, n'épargnent pas quelquefois le ciel même. Et ne croyez pas, mes frères, qu'il n'y ait qu'Hérode et sa cour, les philosophes et les grands qui outragent la sagesse du Sauveur : cette divine sagesse qui se joue dans la création du monde est aujourd'hui le jouet de toute la terre ; le peuple comme le prince, le soldat comme le courtisan, se croit en droit de mépriser le prophète annoncé par Moïse comme la lumière d'Israël ; une insolente soldatesque, après lui avoir mis un bandeau sur les yeux, le frappe à la joue lui criant avec dérision de deviner qui l'a frappé. Sacré bandeau, vous avez déchiré le voile qui aveuglait les nations idolâtres, assez insensées pour adorer des idoles muettes qui avaient des yeux sans voir; vous avez dessillé les yeux de ces orgueilleux philosophes qui, s'appuyant sur leur fausse sagesse, s'égaraient en vains raisonnements, voltigeant de science en science, sans jamais parvenir à la connaissance de la vérité; mais ce voile levé de dessus les yeux des philosophes et des idolâtres, ne reste-t-il point encore sur le cœur des chrétiens, assez aveugles pour préférer le service du démon au service de Dieu, et commettre le crime sous les foudres de sa justice avec autant d'assurance que si elle avait un bandeau sur les yeux?

Reste le tribunal de Pilate : tribual de faiblesse, où Jésus-Christ est humilié dans sa puissance. Pilate reconnaît l'innocence et admire la sagesse du Sauveur ; en vain les princes des prêtres le traînent à ses pieds garrotté comme criminel, l'appellent impie, malfaiteur, perturbateur du repos public, ennemi des droits de César; quelque couleur qu'ils donnent à la calomnie, de quelque éloquence qu'ils animent leurs plaintes, ce juge libre de haine et d'envie, démêle sans peine l'aveugle passion qui les fait agir. En vain Hérode le méprise et le renvoie revêtu d'une robe blanche comme un insensé; Pilate ne remarque en lui que jugement et que sagesse, et s'il s'autorise du jugement d'Hérode, ce n'est qu'en ce qui concerne l'innocence du Sauveur, qu'il prétend appuyer d'un témoignage si peu suspect. Plus religieux que le pontife des Juifs, cet idolâtre tremble au nom de Fils de Dieu, dont Caïphe fait un crime à Jésus-Christ; plus éclairé que le prince des Juifs, ce gouverneur gentil admire le silence du Sauveur qu'Hérode traite de folie : d'un côté le bruit de ses miracles, l'avertissement de sa femme tourmentée en songe à son sujet, la déclaration que lui fait Jésus-Christ d'être un roi dont la puissance est d'en haut, font appréhender à Pilate qu'il n'y ait en lui quelque chose de divin ; de l'autre sa patience, sa douceur au milieu des tourments et des outrages, sa tranquillité, son assurance au fort de la calomnie et de la plus véhémente accusation ; sa simplicité, sa fermeté dans ses réponses, le jettent dans l'étonnement, dans une admiration surprenante : *ita ut miraretur præses vehementer*. (*Matth.*, XXVII.) Il proteste donc aux Juifs de son innocence, et prend la résolution de le soustraire à leur fureur.

Que manquait-il à un juge si éclairé pour exécuter ce généreux projet ? ce qui manque à la plupart des juges même les plus intègres et les plus éclairés : l'intrépidité pour s'opposer à la cabale des méchants. Ce n'est pas que Pilate ne tente plus d'une voie, ne fasse plus d'un effort pour dérober Jésus-Christ à la mort, mais ses efforts mêmes sont autant de preuves de sa faiblesse : tantôt il propose aux Juifs de le leur abandonner pour le juger eux-mêmes selon leur loi, assuré qu'ils ne le mettraient pas à mort, parce que les empereurs leur en avaient ôté le pouvoir; tantôt il sollicite en sa faveur leur amour pour la liberté, intéressant à sa délivrance le privilége qu'ils avaient d'élargir un prisonnier : privilége dont ils étaient extrêmement jaloux comme étant un précieux reste de leur ancienne liberté; et pour faire tomber ce privilége sur Jésus-Christ, Pilate restreignant leur pouvoir ne leur donne le choix que de Jésus-Christ ou de Barabbas le plus scélérat qui fût dans les prisons de Jérusalem, se flattant sans doute que Jésus pacifique leur serait moins odieux qu'un voleur, un séditieux, un meurtrier ; tantôt il s'efforce d'éteindre leur fureur dans le sang de Jésus-Christ le faisant cruellement fouetter à leurs yeux, et tâche de les émouvoir à compassion en leur présentant sa sanglante image, objet de pitié pour le cœur le plus barbare : lâche défaite d'un juge qui prétend éluder une poursuite opiniâtre qu'il faut combattre de front, et qui accable un innocent d'opprobres et de douleurs, pour vouloir composer avec d'implacables ennemis et d'infatigables calomniateurs. Ah ! s'il eût eu l'intrépidité que demandait de lui son ministère, loin de leur abandonner Jésus-Christ, quand vous le voudriez, leur eût-il dit, vous ne seriez pas les maîtres de le juger selon votre loi. J'ai reconnu son innocence, et pour la défendre, j'armerai le pouvoir du prince contre quiconque l'attaquera : loin de le déchirer à coups de fouet comme un scélérat, ou de faire de lui un honteux parallèle avec Barabbas, il eût dû même refuser aux Juifs sa délivrance, l'eussent-ils demandée en vertu de leurs priviléges. Faites jouir de vos faveurs celui des criminels qu'il vous plaira, Barabbas, lui-même, quelque indigne qu'il soit de vos grâces : c'est un droit que vous tenez de la bonté des césars, et je ne m'oppose point à leur libéralité ; mais ce ne sera qu'à son innocence que Jésus sera redevable de son élargissement : vos faveurs sont des faveurs flétrissantes ; je déshonorerais cet innocent si je le délivrais

en vertu du pouvoir que vous avez d'élargir un criminel.

En tenant aux Juifs ce langage, Pilate déconcertait leur brigue, intimidait, abattait leur audace, leur ôtait pour jamais l'espoir de le vaincre, au lieu que les indignes ménagements que lui suggère sa lâche politique, leur laissant entrevoir toute sa faiblesse, leur donne l'assurance de l'intimider lui-même, et de triompher de sa faible résistance en le menaçant du nom de César. Jésus, lui crient-ils, se porte pour notre roi, et nous n'avons que César pour maître ; si donc vous le délivrez, nous vous déclarons ennemi de César : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris.* (*Joan.*, XIX.) Ici la crainte le saisit et son peu de force l'abandonne ; il s'imagine déjà voir les Juifs aux pieds de César, l'accuser de soutenir une dangereuse révolte, et César transporté de colère le dépouiller de sa dignité et demander sa tête ; et cette image pleine d'effroi le détermine à condamner Jésus-Christ : à le condamner, non comme criminel, trop de fois il a reconnu son innocence, et sa conscience ne peut encore s'en taire, mais à le condamner comme faible et incapable de se défendre. S'il le compare avec ses accusateurs, il ne voit de leur côté qu'envie, calomnie, acharnement, fureur ; et du côté de Jésus-Christ, qu'innocence, sagesse, patience, douceur ; mais s'il le compare avec César, il ne voit dans César que puissance, et dans Jésus que faiblesse. Il est vrai que Jésus lui parle d'une puissance céleste, et lui fait entendre qu'il est le maître d'un royaume éternel ; mais cette puissance ne brille qu'aux yeux de la foi, et Pilate n'a d'ouverts que ceux de la chair. C'est de ces yeux charnels qu'il envisage Jésus et César : César s'offre à lui accompagné de ses légions, et Jésus de sa seule innocence, faible ressource contre les armes. Dès lors Jésus devient coupable, et Pilate le condamne; mais puisqu'en le condamnant il proteste encore de son innocence et se lave les mains devant tout le peuple pour rejeter sur lui, s'il était possible, par cette vaine cérémonie, l'iniquité de sa condamnation; il ne le condamne donc que de faiblesse, que de ce qu'en butte à la haine d'une puissante cabale, il ne peut se soutenir lui et son juge contre la véhémence de leurs attaques et de leurs accusations : et pour tout dire en un mot, il ne le condamne que parce qu'il paraît peu en état de prouver contre César son innocence par ses armes.

Malheureux juge qui ne savait pas qu'il condamnait de faiblesse le Roi des césars, le Dieu des batailles, le Juge des vivants et des morts. Mais vous qui le savez, n'humiliez-vous pas comme lui Jésus-Christ dans sa puissance divine, lorsque enchaîné par la crainte vous retenez la vérité captive dans un injuste silence; vous laissez en proie à la calomnie celui que d'un trait de justification vous pourriez défendre; vous abandonnez le juste malheureux, et le sacrifiez à la haine des grands; vous désavouez l'amitié des saints persécutés; vous rougissez de votre propre innocence.

Mais quoi, n'auriez-vous point l'audace des soldats plutôt que la lâcheté de Pilate, et n'insulteriez-vous point à la puissance de Jésus-Christ par irréligion plus que par faiblesse? N'est-il point pour vous dans nos temples un roi de théâtre, comme il était pour les gentils dans le prétoire : si comme eux, vous faites semblant de l'adorer fléchissant le genoux devant lui, ne l'outragez-vous pas encore plus qu'eux par l'égarement de vos pensées, le déréglement de vos désirs, l'immodestie de vos regards, le libertinage de votre cœur? Les honneurs que vous lui rendez ne sont-ce pas des honneurs illusoires; ses louanges que vous chantez, des louanges blasphématoires ; la couronne dont vous ceignez sa tête, une couronne d'épine qui ensanglante son chef; le sceptre que vous lui mettez en main, un faible roseau qui ne vous intimide pas? Quel crime a jamais réprimé la crainte de ce sceptre redoutable dont est armé son bras vengeur? Ne l'offensez-vous pas aussi hardiment que si sa puissance n'était qu'un vain fantôme; et que la verge de fer dont il réduit en poudre les plus fières nations, comme des vases d'argile, n'était qu'un frêle roseau que vous puissiez lui arracher et briser à votre gré ; était-ce à de tels outrages que Jésus-Christ devait s'attendre? Rassasié d'opprobres dans les jours de son humiliation, au moins devait-il en être exempt dans le séjour de sa gloire. Humilié sous la main des prêtres, des Juifs et des gentils, fallait-il qu'il le fût encore sous la main des chrétiens, jaloux de sa gloire et de l'honneur de son culte? N'avait-il pas lieu d'espérer que respectant sa sainteté déshonorée par Caïphe, qu'admirant sa sagesse méprisée par Hérode, qu'exaltant sa puissance rabaissée par Pilate, les chrétiens ses membres, s'uniraient à lui comme à leur chef, pour glorifier en lui et par lui le Père éternel dont la gloire ne pouvait être dignement vengée que par les ignominies de son propre Fils. Vous l'avez vu dans cette seconde réflexion ; voyons en peu de mots dans la troisième, la tyrannie du démon, détruite par la tyrannie dont le démon accable Jésus-Christ sur le calvaire.

TROISIÈME PARTIE.

A peine le monde sortait des mains du Créateur, que le péché le fit tomber sous la puissance du démon. Ce monde vaincu lui appartint à titre de conquête, et il affermit sur lui son empire, en s'assujettissant l'homme que Dieu en avait établi le maître. Dès-lors, prince du monde, il marque de son sceau toutes les créatures, et les pénètre d'un venin mortel qui en empoisonne l'usage; dès lors, tyran de l'homme, il fait sentir à ce chef-d'œuvre de la divinité, tout le poids de la haine qu'il porte à Dieu : son esprit, il l'enveloppe de ténèbres ; son cœur, il l'assiége de passions ; son corps, il l'accable de tourments; il fascine ses yeux par le mensonge, enchaîne sa volonté par des liens

de chair, dompte sa raison par l'aiguillon de la concupiscence, entre en possession de tous ses membres, et les agitant par des mouvements convulsifs, en exige pour tribut et hommage, les douleurs avant-courrières des tortures éternelles que ce bourreau des corps et des âmes nous préparait en enfer. Déplorable esclavage, qui jamais t'eût vu finir, si ce prince superbe se fût contenu dans les bornes de son empire? Tout ce qui naissait pécheur, naissait son esclave, mais ses droits ne s'étendaient pas sur l'innocent qui n'avait que la ressemblance du péché. Cependant Jésus-Christ paraît sur la terre revêtu des faiblesses de notre chair sans participer à sa corruption; et le démon séduit par cette apparence trompeuse ose porter sur lui sa main sacrilége pour l'asservir comme le reste des hommes. Oh! que cet attentat nous fut avantageux, et qu'il lui fut funeste, s'écrie, après saint Augustin, le grand saint Léon! Cette usurpation le fit décheoir dans son empire, et ce seul innocent mis dans les fers en fit sortir la foule des criminels qui étaient condamnés à être les victimes éternelles de sa cruauté.

Mais avant que de chanter notre délivrance, voyons jusqu'où le démon porta sa tyrannie contre Jésus-Christ. Après s'être joué de lui dans le désert, le transportant tantôt sur le haut d'une montagne, tantôt sur le haut du temple, il le quitta pour un temps, disent les évangélistes, et le reprit, selon la pensée des Pères, au temps de la passion: ainsi s'en explique Jésus-Christ lui-même aux satellites qui le saisirent au sortir du jardin des Oliviers: *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum.* (*Luc.*, XXII.) Jusqu'ici, leur dit-il, le monde ni l'enfer n'ont pu triompher de moi. Je me suis ris de la malice des hommes et de la rage des démons, mais aujourd'hui voici votre heure, et celle de la puissance des ténèbres, mon Père me livre par vos mains à cette puissance ennemie pour servir de jouet à sa cruauté: *Hæc est hora vestra*, etc. Quelle affreuse image nous tracent ces paroles! N'offre-t-elle pas à nos yeux les démons mêlés avec les soldats qui, après avoir garrotté Jésus-Christ, le traînent impitoyablement dans les rues de Jérusalem, l'accablent d'injures, d'insultes et d'outrages, le livrent à la fureur du Juif et du gentil, animent contre lui une populace forcenée et une barbare soldatesque, l'attachent eux-mêmes au poteau où l'on doit le flageller, et le déchirent inhumainement à grands coups de fouet par la main des bourreaux. Ah! vous vous plaignez, Seigneur, par la bouche de votre Prophète, que les pécheurs ont frappé sur votre dos comme sur une enclume, et qu'ils y ont creusé d'aussi larges sillons que dans une terre labourable: *Fabricaverunt supra dorsum meum peccatores, prolongaverunt sulcos suos.* (*Psal.* CXXVIII.) Il n'est que trop vrai, ô mon Dieu! que c'est moi aussi-bien que ce peuple qui m'écoute, que ce sont tous les pécheurs de la terre qui ont déchargé sur votre corps adorable les coups furieux qui y ont fait de si profondes plaies; mais il n'est pas moins vrai que ce sont les démons qui ont remué nos bras, que nous avons servi d'instruments à ces esprits de malice; qu'ils n'ont fait qu'emprunter notre détestable ministère pour assouvir leur rage sur votre divine chair: Non, non, ne mesurez plus, mes frères, la douleur de cette sanglante flagellation sur la haine impuissante des hommes, mais sur la barbare fureur de l'enfer. C'est l'enfer déchaîné qui s'acharne sur le corps de Jésus-Christ, et fait retomber sur lui tout l'effort de sa haine, quelle haine égala jamais celle qu'il portait à ce divin Sauveur? Le bruit de sa naissance, l'éclat de sa sainteté, la grandeur de ses prodiges alarmaient depuis longtemps les puissances infernales, qui n'entrevoyaient rien en lui que de funeste. Les âmes purifiées par sa parole, les démons chassés par sa présence, redoublaient leur haine et leur frayeur; elles frémissaient de se voir enlever leur proie, de se voir humiliées aux yeux de leurs propres adorateurs, de se voir forcées de reconnaître la supériorité de sa puissance, de donner des louanges publiques à celui qu'elles maudissaient dans leur cœur; elles tremblaient que ce ne fût un Dieu né pour leur destruction, elles craignaient en le voyant de toucher au terme de leur empire, aussi ne l'ont-elles pas plutôt en leur pouvoir que, rassemblant contre lui toutes leurs forces, elles couvrent son corps de plaies, et mettent sa chair en lambeaux.

Ecce homo: Le voilà donc cet homme de douleur, dont parle le Prophète. Son corps, hérissé de plaies, frappé comme celui d'un lépreux, n'a rien de sain depuis la tête jusqu'aux pieds; son visage meurtri, prostitué aux affronts et aux crachats, est comme une ombre sans beauté, sans éclat, caché sous le voile de la honte et de la douleur; lui-même, plus semblable à un arbrisseau desséché qu'au plus petit des hommes, est un objet d'opprobre qui n'a rien que de méconnaissable. *Ecce homo.* La voilà, Père Eternel, l'image de ce Fils bien aimé, l'objet de vos complaisances; le reconnaissez-vous à la tunique ensanglantée dont il est couvert. *Ecce homo.* Le voilà, mes frères, cet homme de contradiction exposé comme un but à la haine des puissances de l'enfer, et percé de leurs flèches décochées par la main des bourreaux; je ne vous l'offre point comme Pilate pour attendrir sur lui votre cœur, ou même pour enflammer votre colère contre les démons. Ah! si leur cruauté vous étonne, le supplice de Jésus-Christ a de quoi vous consoler; sans ce cruel supplice nos souffrances auraient été vaines, et nos douleurs perdues; nous n'aurions souffert qu'en esclaves qu'on châtie sans miséricorde, sans que leurs châtiments leur frayent le chemin à la liberté; au lieu que nous souffrons en enfants qu'on châtie avec amour pour les rendre dignes de succéder à l'héritage de leur Père. Nous n'aurions souffert que comme les victimes du démon, sacrifiées aux misères de la vie et dévouées aux

flammes de l'enfer, au lieu que nous souffrons comme les victimes de Dieu purifiées par le feu des tribulations passagères et consacrées à jouir des délices éternelles. Nous n'aurions souffert qu'en réprouvés, sans douceur, sans consolation, sans espérance, au lieu que nous souffrons en élus dans la paix, dans la joie, dans l'attente des biens célestes : nos souffrances n'auraient été que la solde du péché et le tribut de l'enfer, au lieu qu'elles sont le fruit de la grâce et le prix du ciel.

Quelle haine n'eût expiré à la vue du corps pâle et sanglant de Jésus-Christ? celle des démons s'irrite d'un objet capable d'amollir la dureté du cœur le plus barbare : *Tolle, tolle, crucifige eum* (*Joan.*, XIX): qu'on l'enlève, s'écrient-ils par la bouche des Juifs, qu'on l'enlève de la terre des vivants pour l'attacher à une croix ; notre repos dépend de sa mort, et notre haine ne peut permettre qu'il vive. Désirs aveugles de l'enfer conjuré contre l'auteur de la vie, si vous fûtes exaucés du Père des miséricordes, c'est qu'à l'accomplissement de vos désirs étaient attachés notre salut et votre ruine. *Verumtamen animam illius serva* (*Job*, II); je te permets, dit le Seigneur à Satan, lorsqu'il lui abandonna le saint homme Job, je te permets de frapper son corps au gré de tes désirs, mais je te défends de toucher à sa vie : ici le Seigneur donne à Satan un pouvoir sans bornes, et lui abandonne Jésus-Christ tout entier pour ne pas nous sauver en partie. Quelle joie pour cet esprit de malice de se voir le maître de son ennemi mortel ; mais à quelles horreurs ne va pas vous livrer cette joie cruelle ! Me permettrez-vous de vous faire voir ce divin Sauveur aux prises avec le démon, foulé sous ses pieds, abattu sous ses coups mortels, et vos oreilles ne frémiront-elles pas au récit d'un combat dont l'issue paraît si funeste?

Déjà il lui arrache avec violence ses habits collés à sa peau, et rouvre les cicatrices de ses plaies mal refermées depuis sa sanglante flagellation : déjà il charge ses épaules d'une pesante croix, et le conduit en triomphe au lieu du supplice à travers une foule de peuple qui s'attendrit sur ses douleurs. Mais quoi ! leurs larmes l'auraient-elles attendri lui-même, et la faiblesse du Sauveur qui succombe sous le faix de sa croix aurait-elle désarmé la colère de Satan? Je vois Simon le Cyrénéen qui le soulage par ses ordres de ce poids accablant : Ah ! cruel soulagement ! ô compassion inhumaine ! il craint que sa victime ne lui échappe, et n'expire avant le coup mortel ; il la relève pour la mieux frapper, et la fortifie pour la livrer en proie à de plus vives douleurs : il rappelle ses forces affaiblies l'abreuvant de fiel et de vinaigre ; et ainsi arrosée il l'élève sur la croix comme sur le bûcher où elle doit être consumée : il y monte lui-même, sur cette fatale croix, pour y faire l'office de bourreau, clouer les pieds et les mains, percer les membres, rouvrir les veines, disloquer les os de cette victime innocente. Ciel ! te prêteras-tu à un si exécrable ministère, et toi, soleil, éclaireras-tu de tes rayons la douloureuse mort de ton Créateur : *Tenebræ factæ sunt super universam terram* (*Matth.*, XXVII) ; le ciel s'obscurcit, la terre se couvre de ténèbres, le soleil qui s'arrêta au milieu de sa course pour favoriser la victoire de Josué le conducteur des Juifs, rebrousse chemin pour ne point voir la défaite du vrai Josué le chef du peuple de Dieu, et refuse sa lumière à la funeste victoire que semble remporter l'ennemi commun de notre salut sur le Sauveur du Juif et du gentil : *Tenebræ factæ sunt super universam terram.* Le Dieu de toute la nature souffre, et toute la nature compatit à ses souffrances : le prince des ténèbres triomphe, et les ténèbres sont le signal de sa victoire, victoire de peu de durée et dont les fruits lui seront amers.

Cependant le sang de Jésus-Christ coule de toutes ses veines ; son corps affaibli s'affaisse sous son propre poids, et en retombant élargit ses plaies ; son âme résiste encore, et le démon l'afflige de la vue des soldats qui partagent ses vêtements, de la vue du peuple qui s'approche de lui branlant la tête avec dérision, de la vue des prêtres qui insultent à sa sagesse, sa sainteté, sa puissance, sa divinité ; le démon l'attriste de la vue du mauvais larron qui meurt en désespéré blasphémant son Dieu, qui répand pour lui son sang, de la vue même de sa Mère et de son cher disciple, objets de sa tendresse qu'il laisse plongés dans l'affliction la plus amère et exposés à toute la fureur des Juifs. Le démon l'accable de la vue des puissances invisibles qui triomphent de sa mort, de la vue de la malice de l'enfer qui, environnant sa croix, se promet de la charger d'opprobres, et d'anéantir la vertu et le mérite de son sang.

Cette âme désolée se plaint amèrement à son Dieu, qu'elle n'ose appeler du doux nom de Père, du cruel délaissement qu'elle éprouve : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* (*Matth.*, XXVII ; *Marc.*, XV); et son Père et son Dieu, sourd à sa plainte, n'est sensible qu'aux cris de notre misère, qui demande que cette sainte âme éprouve un entier abandonnement. Rebutée de Dieu, elle s'adresse aux hommes, et dans la violente altération que lui causent la perte de son sang et l'épuisement de ses forces, elle leur demande de quoi étancher cette soif dévorante. Ah ! qu'elle était bien autrement altérée de leur salut, qu'elle ne l'était d'une eau vive qui tempérât sa soif brûlante. Mais les hommes insensibles à ses désirs n'ont pour elle que de l'aigreur et de l'amertume, ne lui offrent que du fiel et du vinaigre à boire. Samson au sortir du combat pressé d'une soif extrême crie vers le Seigneur, et le Seigneur attentif à ses cris fait sourdre une fontaine de l'instrument de la victoire. Mais Jésus-Christ crie en vain et à Dieu et aux hommes, Dieu rejette sa prière : et des hommes abreuvés plus d'une fois des ruisseaux miraculeux qu'il fit couler en leur fa-

veur du creux des rochers, lui refusent une goutte d'eau dans le plus pressant besoin. Achève, prince des ténèbres, tyran d'un Dieu, frappe ton dernier coup; tout conspire à ta victoire: le ciel qui abandonne son prince, la terre qui renonce son Sauveur, tout est consommé; ta tyrannie même n'attend pour finir que la mort de cet innocent qui souffre comme un criminel des angoisses mortelles.

Enfin Jésus jette un grand cri, baisse la tête et expire... Que ce cri ne vous étonne pas, c'est un cri de victoire; que cette mort ne vous alarme pas, c'est le triomphe de la vie. O ciel! quelle surprise pour le démon, quel coup de foudre pour l'enfer! Le voile se déchire qui dérobait à Satan le ministère, le sacerdoce, la divinité de Jésus-Christ. Il voit que par une entreprise sacrilége il a osé frapper la pierre céleste, dont celle de Moïse n'était que la figure, et que de cette pierre entr'ouverte par ses coups, il sort une source de grâce qui inonde le paradis terrestre, le champ de l'Eglise, un fleuve de bénédictions, d'eau rejaillissante à la vie éternelle, qui désaltère pour le temps et l'éternité le peuple de Dieu dont Jésus-Christ devient par sa mort le chef et le pontife, le temple et la victime, l'aliment et le breuvage. Il voit que par un attentat inouï il a osé mettre à mort son juge et son Dieu, qui pour le punir de son déicide, lui arrache son sceptre, renverse son trône, anéantit son empire; il voit que celui qu'il croyait traîner au supplice comme son captif était son vainqueur, qui, pour parler le langage de l'Apôtre, le traînait lui-même en triomphe attaché au char de sa croix; que cette croix dont il espérait faire le trophée de sa victoire, est le champ de bataille où dépouillé de ses armes par la destruction du péché qui fait toute sa force, il a été abattu à la face de l'univers sous les ruines du corps de Jésus-Christ; que cette croix qu'il voulait imposer comme un joug accablant sur la tête des hommes, et à laquelle il prétendait attacher le genre humain pour l'y faire périr avec Jésus-Christ, est pour lui l'instrument fatal par qui son pouvoir expire et son supplice redouble, et pour nous le tribunal de salut où est cassé l'arrêt de notre condamnation, l'arbre de vie où est attachée notre cédule de mort, l'autel d'expiation où dans le sang de l'Agneau est aboli notre crime; il voit que sa malédiction se change en bénédiction, sa faiblesse en force, son opprobre en gloire; que Jésus-Christ élevé sur cette croix appelle toute la terre, assemble sous ce drapeau les enfants d'Adam qu'il attache à son service et qu'il lie les uns aux autres par les liens d'une charité réciproque; que Jésus-Christ élevé sur cette croix enseigne toutes les nations du monde, instruit de cette chaire le sage et l'insensé, le grec et le barbare, leur donne des leçons inconnues aux législateurs et aux philosophes, leur apprend à vaincre l'enfer par les mêmes armes qu'il l'a vaincu lui-même: que Jésus-Christ élevé sur cette croix est le vrai serpent d'airain qui guérit les blessures mortelles de l'ancien serpent, et l'inestimable fruit de vie qui donne l'immortalité à quiconque sait s'en nourrir; que du haut de cette croix il ouvre d'une main le ciel fermé aux hommes et y introduit le bon larron, et de l'autre frappe la terre pour lever son anathème, et pour la purifier l'arrose de son sang. Abreuvée de ce sang précieux, cette terre n'est plus une terre maudite qui ne produise que ronces et qu'épines, c'est une terre de bénédiction qui fait germer le salut, qui enfante la justice: frappée de ce bras divin, cette terre s'ébranle, ouvre son sein qui recélait la mort, en rejette les corps des saints qui y étaient ensevelis: *O mort! où est ton aiguillon*, où est ta puissance prince des ténèbres qui as l'empire de la mort; où sont tes morsures meurtrières, ô toi qui as porté le coup mortel à l'auteur de la vie? Ta tyrannie s'évanouit avec sa vie, tout sort de ton esclavage, tout secoue le joug de ta domination, les pierres se fendent, les sépulcres s'ouvrent, les morts ressuscitent, le centenier glorifie Dieu, le gentil prêche la divinité de Jésus-Christ, le Juif timide se déclare hardiment son disciple, le pécheur saisi de crainte frappe sa poitrine, le juste réfugié dans les limbes sort de sa prison à la mort de ce grand prêtre pour former l'Eglise du ciel; tandis que celle de la terre sort du côté ouvert de ce nouvel Adam endormi du sommeil de la mort; l'une et l'autre pour être à jamais l'effroi de l'enfer, dont les portes ne sauraient prévaloir contre leur puissance. A cette vue le démon consterné et confus se précipite du haut de la croix dans les ténèbres infernales pour y ensevelir sa honte et y cacher sa défaite.

Mais quoi! ne chantons nous point victoire avant notre délivrance? Le démon vaincu a-t-il mis bas les armes et abandonné sa conquête? Echappés de ses liens, goûtons-nous les fruits du triomphe de Jésus-Christ? Ce tyran d'un Dieu ne domine-t-il pas sur votre cœur avec autant d'empire que si le Christ n'avait pas par sa mort abattu sa tyrannie, et pour vous y soustraire n'est-il pas besoin que le Christ meure de nouveau dans le sein de l'Eglise son épouse, qui, immolée par la douleur, sollicite votre liberté avec des larmes de sang? Ah! voudriez-vous donc m'obliger, pécheurs, à reprendre après ces chants d'allégresse le triste récit de la passion et de la mort de Jésus-Christ? Voudriez-vous obliger Dieu même à ne survivre à sa cruelle mort, que pour éprouver encore des angoisses mortelles? Ce jour de bénédiction et de douleur ne sera-t-il pas à la fois le terme de ses souffrances et la consommation de votre salut? la justice de l'homme rétablie par ses larmes, la gloire de Dieu réparée par ses opprobres, la tyrannie du démon détruite par son sang, que manque-t-il à son sacrifice et à notre rédemption? Serait-ce une application, une effusion singulière de ce sang précieux sur votre âme? Hé! à quoi tient-il que vous ne preniez part à l'effusion générale qui s'en fait en ce jour? La source n'en est-elle pas encore ouverte? Les plaies de

Jésus-Christ sont-elles déjà refermées? Sa croix qui en est toute pénétrée ne vous tend-t-elle pas les bras? Que n'allez-vous à ses pieds recueillir par vos gémissements le sang d'expiation qui en découle? que n'allez-vous embrasser par les travaux de la pénitence ce bois fatal au péché? que ne reposez-vous par l'amour des humiliations et de ses souffrances à l'ombre des rameaux, pour mépriser à l'abri de cet asile les insultes du démon? que ne tenez-vous compagnie à Jésus-Christ sur ce lit de douleur où il enfante votre salut? que ne lui rendez-vous vos hommages aux pieds de ce trône de gloire d'où il foudroie l'enfer.

Hélas! lorsque le démon vaincu vous quitta dans le désert, des anges, ô mon Dieu, vous rendirent cet office! et aujourd'hui je ne vois que des pécheurs prosternés aux pieds de votre croix, mais si vous le voulez, vous le pouvez, Seigneur, nous rendre plus purs que des anges en plongeant nos âmes dans votre sang : ces âmes souillées par le péché, lavez-les dans ce sang de l'Agneau sans tache, et elles recouvreront leur première blancheur : ces âmes esclaves du démon, marquez-les du sceau de ce sang de l'alliance, et l'ange exterminateur redoutera leur approche : ces âmes accablées sous le joug de leur servitude, faites-les passer avec vous à travers la mer Rouge, et Pharaon ne les poursuivra que pour périr dans ce fleuve de sang dont vous inondez aujourd'hui la terre, et dont nous vous conjurons de faire par votre grâce une aspersion sainte, qui les rende dignes de se nourrir de votre chair après avoir été purifiées dans votre sang. C'est la grâce que vous demanderez, mes frères, à l'adoration de la croix, pour y recueillir les fruits de la passion de Jésus-Christ. *Amen.*

SERMON VII.

LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Surrexit, non est hic. (*Marc.*, XVI.)
Il est ressuscité, il n'est plus ici.

Quel changement, mes frères, l'Eglise couverte d'un voile de tristesse ne laissait échapper que des chants lugubres; aujourd'hui rayonnante de gloire, elle éclate en cris d'allégresse et n'étale à nos yeux qu'un appareil de victoire. Qui a pu tout d'un coup l'arracher à sa douleur, l'enivrer d'un fleuve de joie, la dépouiller de ses habits de deuil et la parer des ornements du triomphe? La Résurrection de Jésus-Christ son Epoux, son Sauveur et son Dieu; *Surrexit*: il est ressuscité. Hélas! lorsqu'en butte à la contradiction du ciel, du monde et de l'enfer, que délaissé du Père éternel, foulé sous les pieds des hommes, écrasé sous la main des démons, cet homme de douleurs souffrait sur la croix des angoisses mortelles, son Epouse pouvait-elle ne pas compatir à ses souffrances? Lorsque enseveli dans l'oubli et l'horreur du tombeau, ses ennemis triomphants insultaient à sa mémoire, n'était-il pas juste que cette Epouse affligée négligeât la solennité de ses cérémonies, et qu'elle ensevelît sa douleur dans le silence? Mais qu'a de commun la douleur du sacrifice avec le triomphe de la Résurrection du Sauveur? *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est* (*Exod.*, XV); ornons nos temples jusqu'aux cornes de l'autel : élevons nos voix pour chanter des hymnes au Seigneur; sa puissance vient d'éclater d'une manière trop glorieuse pour ne pas exiger de nous un tribut d'honneur et de louanges.

Surrexit; il est ressuscité; le vrai Jonas est sorti vivant le troisième jour des entrailles de la terre où il avait été jeté comme le coupable, pour sauver le genre humain d'un naufrage inévitable : le Samson endormi s'est réveillé au milieu de la nuit, et brisant les liens de la mort qui le retenait captif, a arraché les portes de l'enfer, et enchaîné les puissances infernales qui avaient conjuré sa perte. Cet Agneau égorgé a trouvé dans son propre sang la semence d'une vie nouvelle, et changé tout à coup en lion de la tribu de Juda, s'est armé comme un guerrier invincible pour la défense d'Israël.

Surrexit : il est ressuscité. Quelle gloire pour Jésus-Christ; la Judée s'offrait de reconnaître son empire, si, pour se dérober aux tourments, il descendait de la croix; il fait plus, il sort du tombeau vainqueur de la mort, rebâtit en trois jours le temple de son corps, qu'il ne laissa détruire que pour le rétablir incorruptible et éternel. Que son Père l'ait fait naître dans le sein de l'humiliation, il renaît de lui-même dans le sein de la gloire : que pour le faire homme, il lui ait formé un corps mortel, en ressuscitant ce corps mort, il prouve qu'il est Dieu; sa divinité éclate à sa résurrection, comme son humanité à sa naissance; et le premier-né introduit de nouveau dans le monde par sa propre puissance, mérite d'entendre ces paroles ineffables que lui dit son Père : *Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui.*

Surrexit; il est ressuscité. Quel triomphe pour l'Eglise. Cette Eglise enfantée sur le lit de la croix, abattue et dispersée par la mort de son Père et de son Epoux, se relève aujourd'hui, se rassemble autour de cette croix qu'elle se propose d'élever comme un signal à toutes les nations, pour rappeler sous cet étendard les fugitifs d'Israël des quatre coins du monde. Cette Eglise fondée sur Jésus-Christ enseveli dans le tombeau, comme sur la pierre angulaire qu'ont rejetée les architectes, va réunir toutes les parties de l'édifice immense commun aux Juifs et aux gentils. Cette nouvelle Jérusalem s'élève de terre avec lui, pour croître sous ses yeux et porter un jour sa tête jusqu'au ciel, où elle sera consacrée dans la joie et l'admiration de toute la terre.

Surrexit; il est ressuscité. Quel avantage pour le peuple de Dieu; l'ange exterminateur qui respecte le sang de l'Agneau immolé, redoute la puissance du Dieu vivant; Israël sous sa conduite s'échappe des fers d'un peuple barbare, la mer lui ouvre un

passage, nos péchés y restent engloutis, et nos âmes en sortent assez purifiées pour se nourrir d'une manne céleste, d'une chair divine qui, n'ayant jamais éprouvé la corruption, répand dans nos corps la semence de l'immortalité.

Surrexit; il est ressuscité. Désormais il n'est plus de barrière qui s'oppose à notre délivrance, et il est un guide qui nous fraye le chemin que nous devons suivre; il n'est plus de liens qui nous retiennent dans l'esclavage, et il est une voie qui nous conduit à la liberté. Arrêtons-nous ici, mes frères, le bon Pasteur qui ne s'occupe que de son troupeau le jour même de sa Résurrection, Jésus-Christ qui ne veut prendre possession de son royaume qu'après avoir affermi la foi chancelante de ses apôtres, nous apprend à oublier sa propre victoire pour ne nous entretenir que de nos avantages; faisons-le avec reconnaissance, et voyons comment sa résurrection est à la fois le principe et le modèle de la nôtre; c'est tout le sujet de ce discours. La Résurrection de Jésus-Christ, principe de notre résurrection à la grâce parce qu'elle en lève les obstacles; la résurrection de Jésus-Christ, modèle de notre Résurrection à la grâce, parce qu'elle en expose les règles. *Regina cœli*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Comme il est trois sortes de pécheurs, l'incrédule qui nie la résurrection des morts, le libertin qui aime l'objet de sa passion, le pusillanime qui craint les rigueurs de la pénitence; il est trois sortes d'obstacles à la résurrection d'une âme ensevelie dans le péché, l'incrédulité de l'esprit, la corruption du cœur, la pusillanimité des sens. Pour vaincre ce triple obstacle, il faut convaincre l'esprit de la résurrection future, détacher le cœur de la passion criminelle, rassurer les sens contre la frayeur pusillanime : trois effets attachés à la Résurrection de Jésus-Christ.

Premièrement, je dis qu'elle convainc de la résurrection future; car s'il est vrai que Jésus-Christ est ressuscité, comment, dit l'Apôtre, s'en trouve-t-il parmi nous qui osent dire que les morts ne ressuscitent point : *Si Christus prædicatur, quod resurrexit a mortuis, quomodo quidem dicunt in nobis, quod resurrectio mortuorum non est.* (I *Cor.*, XV.) En effet supposé la résurrection du Sauveur, que trouvez-vous d'impossible dans la nôtre? Celui qui dans la captivité du tombeau put s'arracher lui-même d'entre les bras de la mort, ne peut-il pas dans le règne de sa gloire, ouvrir nos sépulcres et ranimer nos cendres. Le premier lui fut facile, lorsque dépouillé de l'usage des sens, il reposait dans le cercueil sans mouvement et sans vie; et le second lui serait difficile, lorsque revêtu de la puissance divine, il commande au ciel et à la terre, et étend sa domination d'un bout de l'univers à l'autre? Eh quoi! n'est-il pas mille fois plus surprenant qu'un mort se ressuscite lui-même que non pas qu'un vivant ressuscite des morts? Si le dernier privilége a été de quelques saints favorisés du ciel, le premier n'est-il pas le caractère du Christ, oint de la divinité même? Parcourez les Ecritures, vous y trouverez des morts rendus à la vie par le ministère des prophètes et des apôtres; vous y verrez même un cadavre ranimé par le seul attouchement des os morts d'Elisée; mais n'est-il pas inouï qu'un cadavre se soit animé par sa propre force? Et Elisée qui porta dans le sépulcre la puissance qu'il tenait du ciel de ressusciter les morts, n'attend-t-il pas comme les autres prophètes depuis plus de deux mille ans, que le Dieu de la nature qui triomphe de la mort dans son propre corps, vienne briser les liens qui le tiennent captif dans son tombeau? Supposé la Résurrection du Sauveur, que trouvez-vous, je ne dis plus d'impossible, mais de douteux dans la vôtre? Si la puissance de vous rappeler à la vie ne peut manquer à celui qui en a assez pour s'y rappeler lui-même, la volonté de le faire lui manquerait-elle? Ignorez-vous donc que c'est sur sa parole qu'est appuyée la foi de notre résurrection? qu'il l'a prouvée aux sadducéens par le témoignage de Moïse; qu'il l'a attestée aux pharisiens par la résurrection de Lazare; qu'il l'a confirmée à ses disciples par les promesses les plus solennelles, promesses dont sa Résurrection même est le sceau, sous la garde duquel elles demeurent inviolables; car qui peut donner atteinte à ce sceau sacré, et quel est l'incrédule dont l'opiniâtreté ne succombe sous le poids des preuves de la Résurrection de Jésus-Christ.

Pour m'en tenir au seul témoignage qu'en ont rendu les apôtres, par quel endroit peut-il être rendu suspect? Les soupçonneriez-vous de s'être laissés surprendre à leur facilité et à leur tendresse? Quand un tel soupçon pourrait tomber sur Madeleine, et que la vivacité de son amour lui aurait vivement persuadé ce qui flattait son cœur; comment faire retomber ce soupçon sur les apôtres dont l'Evangile taxe tant de fois l'incrédulité, et à qui Jésus-Christ reproche hautement leur défiance et leur lenteur; sur saint Thomas qui ne veut pas même s'en fier à ses yeux et qui demande que ses mains aillent chercher dans les plaies du Sauveur des preuves palpables de la vérité de son corps; sur cette foule de disciples qui ne se sont rendus à la créance de ce mystère, que forcés par l'évidence des témoignages les plus indubitables? Ah! ce n'est pas seulement aux trois Maries, dont peut-être seriez-vous tentés de récuser le témoignage, accusant leur amour et leur simplicité d'avoir séduit leur religion; ce n'est pas seulement à ces saintes femmes que Jésus-Christ manifesta sa Résurrection, c'est à plus de cinq cents frères à la fois; ce n'est pas pour une seule fois qu'il se montre à eux, il se fait voir à tous en particulier et en commun; ce n'est pas en les étonnant par des apparitions passagères, comme un spectre et un fantôme : il s'approche d'eux, s'en laisse toucher, partage leur nourriture, se mêle dans leurs entre-

tiens, s'insinue dans leur familiarité, éclaire leurs ténèbres, échauffe leur tiédeur, force leur opiniâtreté, leur dévoile les Ecritures, leur rappelle ses promesses, les instruit pendant quarante jours du royaume du ciel, où il s'élève à leur vue, celui à qui tant de preuves ne suffisent pas, n'en trouvera jamais assez pour s'assurer du fait le plus notoire et le plus authentique.

Soupçonneriez-vous les apôtres d'en avoir imposé, en publiant une résurrection dont ils connaissaient la fausseté? Mais à qui pouvaient-ils en imposer? aux Juifs, dépositaires du corps de Jésus-Christ, qui s'étaient assurés de son sépulcre, l'avaient environné de gardes, et scellé la pierre qui en fermait l'entrée? aux Gentils qui ne les en croyaient pas sur leur parole, et dont il fallait vaincre l'incrédulité à force de prodiges? Avez-vous donc sitôt oublié la frayeur, le découragement, le désespoir des apôtres à la mort du Sauveur qui les mettaient hors d'état de concerter les moyens d'enlever son corps, en surprenant, corrompant, ou forçant les gardes? Serait-il d'ailleurs possible, que grossiers comme ils étaient, ils eussent par de faux miracles, fasciné les nations les plus éclairées, sans que personne eût pu découvrir l'illusion de leurs prestiges?

Mais qui sait, dites-vous, si l'Evangile qui vous fournit la plupart de vos preuves, n'est point un livre fabriqué de leur main? Ah! quand ce divin livre ne porterait pas avec soi, mes frères, un caractère inimitable de vérité, par la simplicité du style, la naïveté de la narration, la variété et même la contrariété apparente, qu'on rencontre quelquefois dans les quatre évangélistes, qu'aurait servi aux apôtres de supposer des faits, dont on aurait pu leur faire voir la supposition? Est-il de livre plus authentique que ce livre sacré, écrit par des témoins éclairés, dans un temps où ils pouvaient être démentis, par les Juifs, intéressés à le faire, contre lequel néanmoins ils ne se sont jamais élevés, que par des clameurs vagues, sans pouvoir rien alléguer qui en affaiblît l'autorité? Bien plus, si l'intérêt est le ressort de nos actions, qui a pu engager les apôtres dans une supposition, qui n'avait rien pour eux que de préjudiciable? Quelle folie, quelle extravagance de soutenir des faussetés aux dépens de la vie, sans autre récompense qu'un anéantissement et qu'un opprobre éternel? Quoi! en conspirant à publier un mensonge, dont il ne devait leur revenir qu'ignominie, travaux, persécutions, ils n'avaient point à craindre que quelqu'un d'eux cédant aux tourments ne découvrît l'imposture? Certes leur constance héroïque, au milieu des tortures les plus cruelles, est une double preuve et de la sincérité et de la certitude de leur témoignage. Se livre-t-on aux feux, aux roues, aux croix, ou chevalets pour des contes faits à plaisir? Ah! le ciel qui en leur faveur troubla toute la nature par tant de prodiges, aurait-il autorisé des imposteurs ou du moins des fanatiques? Concluons qu'il n'est rien de constant, je ne dis pas seulement dans la religion chrétienne, mais encore dans toute l'histoire ecclésiastique et profane, si la Résurrection du Sauveur ne passe pour indubitable; et félicitons-nous, mes frères, d'avoir pour gage de notre résurrection future, ce fondement inébranlable de notre espérance et de notre foi, contre lequel va se briser, comme contre un écueil, l'opiniâtreté du libertin le plus incrédule, premier obstacle que lève la Résurrection du Sauveur; l'incrédulité de l'esprit.

Second obstacle : la corruption du cœur. Grâces à Dieu je parle à des chrétiens, qui accoutumés dès l'enfance à captiver leur entendement sous le joug de la foi, n'apportent pas pour obstacle à leur résurrection à la grâce, le libertinage d'esprit; mais le libertinage du cœur n'est-il point en eux un obstacle encore plus terrible que l'incrédulité même? Et la force de leurs attaches criminelles ne demande-t-elle point une grâce plus puissante, que celle qui triomphe, de l'indocilité de l'impie? Or d'où découle cette grâce puissante? de la Résurrection de Jésus-Christ, source de notre régénération par le baptême, et de notre justification par la pénitence. L'apôtre nous apprend, que la justification qui renferme la mort au péché et la vie à la grâce, a un double principe, la mort et la Résurrection de Jésus-Christ : *Traditus est propter delicta nostra et resurrexit propter justificationem nostram.* (*Rom.*, IV.) Il est mort, dit-il, pour expier nos crimes; mais il est ressuscité pour sanctifier nos âmes; si par sa mort il a détruit l'empire du péché, par sa résurrection il a établi le règne de la justice : aussi le sacrifice qui opéra notre rédemption, n'a-t-il été consommé que dans ce double mystère de mort et de résurrection? Oui, ce grand ouvrage n'eût pas eu son entier accomplissement, si la Résurrection de Jésus-Christ n'y eût mis le sceau; sa mort ne nous eût pas sanctifiés, si sa Résurrection ne nous eût appliqué les mérites de sa mort; ne séparons donc plus ces deux adorables mystères, Jésus-Christ mourant, Jésus-Christ ressuscité est la même victime du même sacrifice; victime offerte et immolée sur la croix; victime renouvelée et consacrée au sortir du tombeau; victime d'expiation entre les bras de la mort, victime de sanctification dans le sein de la gloire; Agneau égorgé sur le Calvaire, dont le sang nous délivre des coups meurtriers de l'ange exterminateur; serpent vivant, élevé sur le sépulcre, dont la vue répand dans nos âmes une influence d'esprit et de vie.

Mais pourquoi chercher sous la loi la figure d'un si admirable sacrifice? La loi imparfaite jusque dans ses figures n'offre point d'images d'une victime consumée qui renaisse de ses cendres; Isaac sur le bûcher survivant à son immolation; Joseph jeté dans une citerne qui en sort pour régner en Egypte; Jonas englouti dans le ventre d'une baleine et rejeté vivant sur le sable de la mer, ne sont point des figures dignes de Jésus-Christ mort et ressuscité. Ce n'est que dans la nouvelle loi que se trouvent à la fois

la vérité et la figure : la vérité au sacrifice de l'autel, où la victime égorgée, quoique pleine de vie, survit à une immolation réelle; la figure au sacrement du baptême, ensevelis avec Jésus-Christ, quand on vous a plongés dans les fonts baptismaux, disait aux Romains le Docteur des nations, n'êtes-vous pas ressuscités avec lui quand on vous en a retirés? N'avez-vous pas été entés à la ressemblance de Jésus mourant et de Jésus ressuscité? L'immersion baptismale ne vous a-t-elle pas appliqué la vertu de ce double mystère, vous faisant mourir au péché, et vivre à la grâce? Il y a plus; la vie à la grâce étant la partie la plus noble et la plus essentielle de votre régénération, le baptême qui l'opéra en vous par l'application de la résurrection de Jésus-Christ appartient plus à ce mystère qu'à celui de la mort; aussi de tout temps ce saint jour fut-il consacré à la célébration solennelle du baptême.

Chrétiens, qui connaissez le prix de la grâce qui vous transféra de la famille d'Adam dans la famille de Jésus-Christ; du corps des pécheurs au corps du Fils de Dieu; de la puissance du prince des ténèbres en la puissance du Père des lumières; des ombres de la mort dans le sein de la vie, de quelle reconnaissance ne doit pas être pénétré votre cœur, pour le mystère de la résurrection qui vous procure ce bienfait inestimable! à quels transports de joie ne doit-il pas s'ouvrir en ce jour l'anniversaire de votre consécration à Dieu, et de votre incorporation à Jésus-Christ. Ah! si vous élevez vos voix pour chanter le triomphe du Seigneur, ne les élèverez-vous point pour chanter votre propre victoire? Le Seigneur ne s'arrache des bras de la mort que pour vous donner la vie. Accourez donc en foule aux pieds des fonts baptismaux, ô vous, nouvelles créatures du Seigneur! vêtues de robes éclatantes, blanchies dans le sang de l'Agneau; publiez-y les grandeurs et les miséricordes de Jésus ressuscité, qui sans mérite de votre part vous régénéra par la vertu de son sang dans ces eaux fécondes, et y ensevelit la corruption de votre cœur. Quelle consolation pour vous de revoir le tombeau de vos péchés, et le berceau de votre âme? de vous replonger dans ce bain vivifiant, d'y renouveler le nœud le plus aimable, le serment le plus solennel et le plus indispensable qui fût jamais, par lequel vous vous engageâtes, à la face du ciel et de la terre, de consacrer à Dieu tous les moments de la nouvelle vie que vous teniez de lui. Voyez dans quel sein vous avez été formées; de quel abîme et par quelle main vous en avez été tirées. Ah! si à la puissance que Dieu emploie au baptême pour vous affranchir de l'empire de la mort, vous reconnaissez que ce fut par la force de sa Résurrection que Jésus-Christ vous vivifie dans ces eaux salutaires, reconnaissez encore que c'est par la vertu du même mystère qu'il vous vivifie tous les jours dans la piscine de la pénitence, lorsque pénétrant votre âme d'une componction salutaire, il répand en elle la grâce sanctifiante.

Mais quoi! n'est-ce pas par ses souffrances que Jésus-Christ nous a procuré la grâce? Le trésor de tous ses mérites ne fut-il pas comblé à sa mort? Oui, mes frères, mais avant la Résurrection, ce trésor était un trésor fermé qui ne devait s'ouvrir qu'avec son tombeau. Les grâces qu'il y puisa dans le cours de sa vie mortelle, furent des grâces singulières, des deniers anticipés qu'il prit d'avance sur ce fond inépuisable; mais l'effusion ne devait s'en faire que lorsque le terme expiré de ses humiliations et de sa dépendance, il entrerait en possession de son héritage et de sa gloire.

Jésus-Christ avant sa Résurrection était comme un enfant sous la puissance de son Père; maître de tout, mais ne jouissant de rien : au lieu qu'à sa Résurrection son Père le revêt de sa puissance et lui donne en partage toutes les nations du monde. Jésus-Christ avant sa Résurrection combattait par ses souffrances pour conquérir le royaume promis à ses douloureux combats, au lieu qu'à sa Résurrection il est couronné roi sur la montagne de Sion, et sa domination s'étend d'un bout de la terre à l'autre. Jésus-Christ avant sa Résurrection préparait à coups de marteau, dans la sueur de son front, les matériaux qui devaient entrer dans la construction de son Eglise; au lieu qu'à sa Résurrection il bâtit sans peine cette nouvelle Jérusalem, l'établissant sur le fondement des apôtres, l'enrichissant du trésor de ses mérites amassés pour elle; aussi n'est-ce que depuis sa Résurrection que ses apôtres, dépositaires de ses grâces, parcourent par ses ordres toute la terre habitable pour y répandre avec profusion ses richesses spirituelles dans le cœur de ses sujets; n'est-ce que depuis sa Résurrection que Jésus-Christ envoie ses lieutenants et ses ministres arborer ses étendards sur la tête de tous les peuples, et marquer de son sceau toutes les nations du monde comme son héritage et sa conquête. Ainsi Jésus-Christ sur la croix paya tout le prix de notre rançon, et toutefois nous ne sortîmes des fers qu'à sa Résurrection; Jésus-Christ sur la croix fut notre victime, et ne fut qu'à sa Résurrection notre Roi; Jésus-Christ sur la croix effaça la cédule du péché, et ne nous consacra qu'à sa Résurrection à la sainteté de Dieu : *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.*

De là, quelle confiance ne doit point vous inspirer ce mystère de force et de sainteté? O vous, qui soupirez sous l'esclavage de vos passions et qui gémissez de la corruption de votre cœur; vous, qui faites effort pour vous soustraire à l'empire du péché, le sang de Jésus-Christ sur la croix n'arrose qu'une terre ingrate; le Juif le reçoit avec anathème; le gentil, l'apôtre même en est inutilement abreuvé. Quelque puissant que soit ce sang précieux pour apaiser le Seigneur, il paraît tenir encore de l'infirmité de l'homme crucifié, et n'être pas assez fort pour sanc-

tifier nos âmes. Mais ce sang, tout pénétré de la puissance de Dieu ressuscité, engraisse, fortifie, consacre le champ qu'il arrose; le juif, le gentil, l'apôtre et l'infidèle en sont également purifiés; il est pour toute l'Eglise une source de bénédictions, une semence de vie, et ne rentre point dans les veines du Sauveur sans avoir animé son corps mystique, comme il anime son corps naturel au jour de sa résurrection. Elle s'est répandue en ce jour sur vous, mes frères, cette source de bénédictions. Vous avez été inondés de ce sang précieux au tribunal de la pénitence, et pénétrés à la table de la communion; et j'ai cette confiance que Jésus vivant n'aura pas permis que son sang ait coulé dans des cœurs livrés au péché; que Jésus, puissant et glorieux, vous aura fait part, comme à ses frères, de sa puissance et de sa gloire; qu'il aura été pour vous un principe de vie, vous dégageant de votre corruption mortelle en ce jour, qu'il vivifie également son corps et son Eglise. Mais afin que ma confiance ne soit pas téméraire, il faut que, encouragé à la vue de la Résurrection de Jésus-Christ, vous receviez avec joie les coups redoublés de sa justice, vous crucifiiez par la pénitence votre chair criminelle et immoliez votre corps par les souffrances. Troisième obstacle que lève la Résurrection du Sauveur, la pusillanimité, le découragement des sens.

Purifié de la corruption de votre cœur par la vertu du sang de Jésus-Christ ressuscité, arraché à l'objet de vos passions, enlevé au démon, consacré à Dieu par l'application de ce mystère de grâce et de vie, il vous reste encore à satisfaire à votre Juge par les rigueurs de la pénitence. Le péché ne peut demeurer impuni, il faut nécessairement rentrer dans l'ordre par des œuvres pénibles, quand on en est sorti par des plaisirs criminels; et ce n'est qu'à force de tribulations et de souffrances qu'on se rachète des feux de l'enfer allumés par ses crimes. De là l'obligation indispensable pour tout pénitent de baigner ses yeux de larmes, de briser son cœur de douleur, d'affaiblir ses genoux par le jeûne, de porter sur ses épaules une pesante croix, de traîner dans cette vallée de larmes une vie d'amertume, d'y renoncer aux plus innocents plaisirs, d'y combattre sans cesse les mouvements les plus naturels de son âme. Ah! la nature s'alarme, la chair s'effraye, les sens s'effarouchent à la vue de ce spectacle. Mais un coup d'œil sur la résurrection de Jésus-Christ va les relever de leur frayeur mortelle.

Salvatorem exspectamus Dominum nostrum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ. (*Philip.*, III.) Nous ne souffrons, dit l'Apôtre, que dans l'attente d'un Sauveur, qui retranchera de ce corps mortel jusqu'à sa bassesse et ses misères, pour le rendre conforme à son corps glorieux et ressuscité par l'efficace de cette même vertu qui lui a assujetti l'empire de la mort. La Résurrection de Jésus-Christ est pour nous un gage assuré de notre résurrection à la gloire, parce que Jésus Christ n'est ressuscité que comme prémice des élus : *primitiæ dormientium.* (I *Cor.*, XV.) Plusieurs avant lui étaient ressuscités, mais pour mourir de nouveau, Jésus-Christ seul ne meurt plus. Après être mort une fois pour le péché, il vit éternellement et pour Dieu et pour nous. C'est notre chef; sa Résurrection ne sera parfaite que lorsque nous serons réunis à lui comme ses membres. C'est le grain de froment jeté en terre qui n'y meurt que pour porter beaucoup de fruit, qui n'y germe que pour pousser une gerbe entière d'épis, pour produire un peuple d'élus, qui doit être consacré à Dieu dans le ciel, comme le froment de Jésus-Christ et la moisson du Père céleste.

Vérité consolante pour vous pénitents, qui êtes dans le monde des grains jetés en terre par l'humiliation, ensevelis dans la retraite, battus dans l'aire, broyés sous la meule, purifiés par l'eau et le feu des tribulations. Ah! vous entrerez dans la composition du pain céleste, vous ferez partie de la moisson divine, parce que vous aurez fait partie de la semence. *Nolite timere.* Ne craignez point, ne vous laissez point abattre sous le poids des souffrances; vous allez à Jésus-Christ par la voie de la mortification, vous le trouverez ressuscité dans le ciel : *Nolite timere, Jesum quæritis.* (*Joan.*, XX.) Vous le cherchez sur la terre; ah! si vous borniez vos espérances à cette misérable vie, vous seriez les plus malheureux des hommes. En butte à la justice de Dieu et à la tyrannie de votre propre cœur, en proie à la persécution de vos frères et à l'austérité de vos travaux, vous péririez sans ressource. Mais, en vertu de la Résurrection de Jésus-Christ, vos espérances s'étendent au delà des temps; vos vues percent jusque dans l'éternité. La plus longue vie n'est pour vous qu'un espace de quarante jours; la plus rude pénitence, qu'une croix légère qui doit se terminer à une résurrection glorieuse; l'exil le plus pesant, qu'un exil passager, où Jésus, ressuscité, vous console de temps à autre par ses apparitions jusqu'à ce qu'il vous attire après lui au jour de son Ascension triomphante.

Ce n'est que pour vous, amateurs du siècle, ennemis de la croix de Jésus-Christ que sa Résurrection, loin d'être un motif de consolation et d'espérance, n'est qu'un objet de terreur et de désolation. Le soldat fut abattu du même coup qui releva l'espérance de Madeleine. La même apparition, qui réjouit l'Apôtre, porta le désespoir dans le cœur du pharisien. La vue de l'ange qui dissipa le trouble et qui essuya les larmes des saintes femmes, frappa de terreur les gardes imposteurs qu'aveuglait l'avarice. Aujourd'hui encore la nouvelle de la Résurrection du Sauveur et la promesse d'une vie glorieuse étonnent, effrayent le voluptueux, le libertin, dans le temps même qu'elles réjouissent les fidèles. Vous les prendriez, ces libertins, pour autant d'Aréopagistes qui nous traitent de discoureurs, qui annoncent de nouveaux

Dieux, parce que nous leur annonçons Jésus-Christ et sa Résurrection ; vous les prendriez, ces voluptueux, pour autant de Félix consternés de la doctrine de Paul, qui les entretient de la charité et de la justice qu'il faut apporter au jugement futur qui suivra la Résurrection. Mais pourquoi, en ce jour consacré à la joie du fidèle, vous entretenir des terreurs de l'impie? Jésus ressuscité ne se fait connaître qu'aux justes ou aux pénitents ; c'est à eux qu'il montre ses plaies, qu'il annonce la paix, qu'il ouvre le chemin du ciel; c'est pour eux qu'il est un principe de résurrection, éclairant leurs ténèbres, rompant leurs attaches, fortifiant leur faiblesse. Vous l'avez vu dans cette première partie, voyons dans la seconde comme il en est le modèle.

SECONDE PARTIE.

La Résurrection de Jésus-Christ ne sera le principe de notre résurrection à la grâce qu'autant qu'elle en sera le modèle. En vain nous flatterions-nous de trouver dans ce mystère une source de vie, si nous n'en retraçons l'image dans notre conduite et si nous ne portons, dans nos mœurs, la ressemblance de Jésus-Christ, puisque ce n'est que par l'imitation de cet homme Dieu que s'applique le mérite de ses opérations. Or, dans sa Résurrection, je trouve deux caractères qui seuls peuvent nous rendre conformes à ce divin modèle. Jésus ressuscité mène une vie nouvelle, et cette vie est persévérante ; le premier pas de sa vie nouvelle est de sortir du tombeau; le premier degré de votre résurrection, mes frères, doit donc être de sortir du péché. Qu'a de commun, en effet, la vie avec la mort? Le péché est le tombeau de votre âme : tant qu'elle y demeurera ensevelie, elle n'aura point de part à la Résurrection du Sauveur. Il est vrai qu'il en est peu parmi vous qui ne se flatte d'avoir fait ce premier pas vers la vie ; mais peut-être vous détromperez-vous, lorsque vous ferez attention aux circonstances qui accompagnent la Résurrection de Jésus-Christ. Un ange ouvre son sépulcre, il n'en sort qu'en ébranlant la terre ; Madeleine n'y trouve plus son corps, et les apôtres y retrouvent toutes les dépouilles de la mort.

Pour vous, où est l'ange du Seigneur descendu du ciel pour renverser la pierre qui fermait à la grâce l'entrée de votre cœur? Où est le ministre saint, charitable, éclairé, qui se soit abaissé jusqu'à votre faiblesse, pour lever les obstacles de votre conversion, briser la chaîne de vos habitudes invétérées, ouvrir le sépulcre de votre cœur endurci ? Malheureux ! vous vous êtes adressé à un homme et non à un ange : disons mieux, vous vous êtes adressé à un ange de ténèbres et non à un ange de lumière. Insensé ! vous avez cherché, et Dieu, dans sa colère, a permis que vous ayez trouvé un ministre aveugle, peut-être corrompu, qui n'avait rien de l'éclat du visage ni de la blancheur des vêtements du ministre de la Résurrection de Jésus-Christ. Or il n'est pas surprenant que ce ministre abusé ait cru voir vos ulcères desséchés, lorsqu'ils n'étaient que couverts ; le feu de vos passions éteint, lorsqu'il couvait sous la cendre. Il n'est pas surprenant que ce prophète séducteur, fasciné d'ailleurs par vos promesses trompeuses, vous ait crié à pleine voix la miséricorde, la paix, lorsqu'il n'y avait pour vous ni paix ni miséricorde; vous ait annoncé, avec assurance la résurrection de votre âme, lorsqu'elle dormait dans la poussière du tombeau. Ah ! si vous aviez rencontré un ange de lumière, il aurait écarté ce dehors spécieux dont le plus libertin se pare en ce saint jour, et portant ses pénétrants regards jusqu'au fond de votre cœur, il vous eût découvert l'abîme de corruption que vous cachez à vos propres yeux ; vous eût montré votre âme toute nue ; il eût exposé à votre vue toute la honte de vos fornications ; vous eût fait entendre, d'un ton aussi fort que charitable, que, par ces exercices superficiels de religion, auxquels vous consacrez la semaine sainte, vous n'avez fait que blanchir le sépulcre où vous étiez enfermé, que parfumer le tombeau que vous infectiez ; et d'une voix puissante il vous eût crié à l'oreille du cœur: levez-vous d'entre les morts, vous qui dormez avec eux ; vous n'êtes pas affranchi de vos attaches criminelles pour avoir, à l'approche de la solennité pascale, retranché quelques branches de vos amours illégitimes. Portez le fer et le feu, par la mortification de vos désirs et l'assiduité aux œuvres de pénitence, jusque dans la racine qui nourrit ces attaches meurtrières à votre âme, si vous voulez que Jésus-Christ soit votre lumière et votre vie : *Surge qui dormis et exsurge a mortuis, et illuminabit te Christus.* (*Ephes.*, V.)

Mais qu'est-il besoin du ministère de l'ange pour vous apprendre que vous êtes encore sous l'empire de la mort? Le Seigneur garde-t-il le silence, et son interprète votre conscience ne vous reproche-t-elle pas, à l'heure que je parle, la honte de votre esclavage, la pesanteur de vos chaînes, la tyrannie de vos passions? Est-il jusqu'aux amateurs du siècle qui ne vous cherchent encore parmi les morts, dans ces cercles de jeux, ces assemblées de danses, ces compagnies de débauche, où les âmes percées de mille traits mortels n'ont de vie que pour aigrir leurs plaies, élargir leurs cicatrices, empoisonner leurs blessures.

Pour les âmes chrétiennes, les Madeleines, les Apôtres, comment vous annonceraient-elles votre délivrance, elles qui ne cessent de s'affliger sur votre mort? Ces amantes fidèles, ces disciples zélés de Jésus-Christ, sensibles à la gloire de leur maître et à la perte de ses membres, ne peuvent remarquer en vous la même âpreté pour le plaisir, la même fureur pour les richesses, le même acharnement pour l'objet de votre passion, sans répandre des torrents de larmes; et si on leur demande le sujet de leurs gémissements, ils répondent en soupirant : hélas ! ce membre de Jésus-Christ n'est pas ressus-

cité comme il l'avait promis ; infidèle à sa parole, il croupit encore dans son tombeau ! Voyez le lieu où son âme perdit la vie, la maison où elle fit naufrage à son honneur, à sa foi ; le commerce, l'emploi, où elle se dépouilla de toute justice ; le jeu où il abandonna la droiture ; la compagnie où il renonça à toute pudeur, vous l'y trouverez encore. Il est vrai que les âmes fidèles ne tiennent pas ce langage à l'égard de tous : il en est qui donnent aux saintes femmes la consolation de se réjouir avec les apôtres de leur retour à la vie ; mais osez-vous vous flatter d'être de ce petit nombre ? le fidèle se joindra-t-il aux ministres pour féliciter l'Eglise sur votre résurrection ? cette résurrection miraculeuse fera-t-elle désormais le sujet de leurs cantiques d'actions de grâces ? leur joie éclatera-t-elle dans leurs entretiens particuliers et dans leurs fêtes solennelles pour vous avoir vu contre toute espérance, sortir du tombeau de vos habitudes invétérées ?

Eh comment, je vous prie, en seriez-vous sorti ? Jésus-Christ n'ouvre son sépulcre qu'en ébranlant la terre par de terribles secousses, *terræ motus factus est magnus.* (*Matth.*, XXVIII ; *Apoc.*, VI, XVI.) Personne ne se détache, sans une agitation cruelle, de ce qu'elle a possédé longtemps avec un amour opiniâtre. Cependant quel ébranlement s'est fait sentir à votre âme ? A-t-elle été en proie à des mouvements convulsifs, pour s'arracher à sa passion ? A-t-elle été déchirée par les douleurs les plus aiguës, pour enfanter son salut ? Hélas ! ensevelie dans une léthargie mortelle, rien n'a pu la réveiller de son assoupissement : la solennité de nos mystères, elle l'a vue d'un œil indifférent ; l'approche de nos sacrements redoutables, elle l'a attendue sans émotion ; elle s'est allée enivrer du sang de son Juge sans craindre d'avaler son jugement et sans avoir horreur d'ensevelir un Dieu vivant dans un cœur mort, rempli de pourriture. Si elle a été frappée d'une légère impression de tristesse, quelle était, grand Dieu ! la nature de cette impression passagère ? n'était-ce pas une tristesse du siècle qui engendre la mort ? une tristesse criminelle qui avait sa source dans votre passion même ? dont l'Eglise vous condamnait à faire un humiliant aveu aux pieds d'un prêtre, et dont la bienséance humaine vous obligeait à contraindre les saillies scandaleuses en ces jours saints, contrainte pénible, dont vous ne vous consolez encore que par l'espérance de redonner bientôt un libre cours à cette passion chérie que vous nourrissez toujours ?

Je dis toujours : car aux désordres près, qui blesseraient les yeux les moins religieux, qui choqueraient même le peu de lumière que vous n'avez pas encore éteinte dans la boue de vos ordures ; à ces désordres près, qu'avez-vous retranché de la passion qui vous domine ? N'en retenez-vous pas encore les sentiments et le langage ? Votre cœur ne soupire-t-il pas en secret pour elle ? Votre langue ne la produit-elle pas en public sur vos lèvres ? Ne vous reconnaît-on pas joueur et avare dans vos discours ? Ne vous retrouvez vous pas impudique, ambitieux, dans vos projets ? N'êtes-vous pas chargé comme auparavant des livrées de votre passion favorite ?

Ce n'est pas assez à Jésus-Christ de quitter le tombeau, il y laisse le suaire et le linceul qui couvraient sa tête et son corps : il ne retient rien des dépouilles de la mort. Mais vous, vous conservez l'âme de votre passion dont vous n'abandonnez que le corps ; vous n'êtes donc pas ressuscité avec Jésus-Christ, puisque sa Résurrection n'est pas l'image de la vôtre qui ne porte aucun de ses traits ? Ah ! voulez-vous sortir du tombeau à la suite de votre Sauveur, dépouillez-vous de tout ce qui appartient au vieil homme : *expurgate vetus fermentum* (I *Cor.*, V) ; purifiez-vous de tout vieux levain : renoncez à tout engagement au crime, aux pensées qui l'entretiennent, aux paroles qui le rappellent, aux amis qui le conseillent, aux compagnies qui y entraînent, aux occasions qui y précipitent : ***Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio.. Etenim pascha nostrum immolatus est Christus.*** (*Ibid.*) C'est aujourd'hui que le Christ, l'Agneau immolé est votre passage du péché à la justice, il vous convient de célébrer ce passage mémorable et solennel avec des cœurs purs, vides de tout levain d'iniquité ; il vous convient de paraître à la fête de cette victime renouvelée comme une pâte nouvelle, consacrée à la vie nouvelle de Jésus-Christ ressuscité ; vie toute céleste, second caractère de sa vie nouvelle.

C'est peu pour Jésus-Christ de sortir du tombeau, s'il ne prend son vol vers le ciel ; de quitter les dépouilles de la mort, s'il ne se revêt des apanages de l'immortalité. Le même moment qui lui donne la vie, la lui donne glorieuse : ce n'est plus cet homme de douleurs déchiré par les tourments, cet homme d'opprobre prostitué aux affronts, cet homme d'infirmités, chargé de nos faiblesses et de nos misères ; c'est un homme divin, affranchi des lois de la nature, comme des liens de la mort ; un homme dégagé de la vie des sens, qui ne s'arrête quarante jours sur la terre que pour former son Eglise ; qui ne se montre quelque temps aux hommes que pour les instruire du royaume de Dieu ; qui ne mange quelquefois avec ses apôtres que pour les convaincre de la vérité de son corps ; qui ne se laisse approcher de ses disciples que pour leur donner des preuves palpables de sa Résurrection, dans les cicatrices de ses plaies. D'ailleurs, sa conversation est toute dans le ciel ; pour compagnie, il n'a que les anges ; pour nourriture, que la volonté de son Père ; son corps, impassible et glorieux, jouit sur la terre de tous les priviléges dont celui des bienheureux jouira dans le ciel. Voilà l'image naturelle de la vie du vrai chrétien, que les Pères appellent un homme ressuscité, mort au monde, crucifié à ses convoitises ; il ne vit que pour Dieu, ne soupire que pour le ciel,

la terre est pour lui un lieu de passage; le cours de la vie, un espace de quarante jours; il ne tient à son habitation terrestre que par la nécessité de garder le poste où Dieu l'a placé, et de ne le quitter que par l'ordre de celui qui le lui a confié; il ne prend de nourriture que parce qu'il ne lui est pas permis de se détruire lui-même, ni de rompre la prison, d'où son âme captive ne doit s'échapper que par ses vœux; point de goût pour les plaisirs, d'ardeur pour les richesses, d'ambition pour les honneurs; il se réjouit, comme ne se réjouissant pas; il achète, comme ne possédant pas; il use de la faveur, comme n'en usant pas; parce que les joies, les possessions, les dignités du monde ne sont que des ombres passagères, et qu'il est né pour des biens solides et éternels; il n'a d'esprit et de cœur que pour le ciel, où Jésus-Christ, son trésor, est assis à la droite de son Père; c'est là qu'il s'élance de toute l'impétuosité de ses désirs; contraint de se rabaisser vers la terre pour converser avec les hommes, il ne les entretient que du royaume de Dieu, l'objet de sa passion, *loquens de regno Dei ;* il ne se montre à eux, ne s'approche d'eux que pour les édifier, les instruire, et leur prouver par la sainteté de sa vie et de ses discours, qu'ils doivent comme lui, vivre de la vie de Jésus ressuscité: le plus souvent il se sépare du monde, pour se nourrir en secret de sa loi divine qui fait les plus chères délices de son âme; le plus souvent il s'éloigne des hommes, pour n'avoir dans la retraite que les anges pour compagnie, retraite où son âme prend son essor vers le ciel, et jouit par avance de la liberté des enfants de Dieu.

Vous retrouvez-vous, mes frères, dans quelqu'un de ces traits? Votre résurrection dépend de votre ressemblance, plus ou moins parfaite avec cette image. S'il est vrai, dit l'Apôtre, que vous soyez ressuscités avec Jésus-Christ, n'ayez donc comme lui, de mouvement et de vie que pour le ciel : car si votre cœur rampe sur la terre, vous êtes encore dans votre tombeau : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt sapite; quæ sursum sunt quærite, non quæ super terram.* (*Coloss.*, III.) L'auriez vous cru, mes frères, que la quarantaine où vous entrez, demandât de vous des dispositions plus saintes que celles dont vous sortez? Dans l'une, vous avez dû vous dépouiller du vieil homme par un renoncement sincère aux œuvres du péché; dans l'autre, vous devez vous revêtir du nouveau par une conservation particulière aux œuvres de piété : dans l'une, vous avez dû mourir aux inclinations corrompues du premier Adam ; dans l'autre, vous devez vivre aux saintes affections de Jésus-Christ: dans l'une, vous avez dû vous ensevelir au monde avec le Sauveur; dans l'autre, vous devez ressusciter avec lui pour le ciel : *Quæ sursum sunt sapite, quæ sursum sunt quærite.* (*Ibid.*) Le carême a été une carrière de pénitence enjointe aux catéchumènes et aux pécheurs; vous avez dû vous y préparer dans la douleur à enfanter l'œuvre de votre salut. Le temps pascal est une carrière de sainteté, où associé aux justes et aux baptisés, vous devez par la pureté de votre vie, vous consacrer au culte de Dieu; dans le carême, vous avez dû exprimer en vous l'état d'opprobre et de souffrance de Jésus-Christ en sa passion; au temps pascal, vous devez exprimer son état de gloire et de puissance dans sa Résurrection : enfin, dans le carême vous avez dû représenter la vie du chrétien sur la terre, vie de combat contre les passions et l'enfer; au temps pascal, vous devez retracer l'image de la vie du ciel; vie de victoire sur les démons et de repos dans le sein de Dieu : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.*

Mais que dirons-nous donc de tant de fidèles qui, après avoir sanctifié le temps du carême par l'abstinence des plaisirs, profanent cette nouvelle quarantaine par la jouissance des délices terrestres? Ce que nous en dirons, c'est que s'ils sont sortis du tombeau avec Jésus-Christ, ils ne se sont pas renouvelés avec lui; que s'ils se sont dépouillés du vieil homme par le renoncement aux œuvres d'iniquité, ils ne se revêtent pas du nouveau par la consécration aux œuvres de justice : que s'ils ont enseveli Pharaon dans la mer Rouge, ils regrettent au sortir de l'Egypte les poireaux de leur captivité, et ne goûtent pas la manne du ciel : aussi périront-ils dans le désert et n'entreront-ils point dans la terre promise. Que dirons-nous de tant de pécheurs qui, au temps du carême, se sont fait une sainte violence pour tenir en respect leurs passions, à la vue des souffrances du Sauveur, qui même se sont efforcés d'effacer par le jeûne et les larmes, des souillures contractées en des jours de relâchement, et qui dans le temps pascal se livrent à une folle joie, lâchent la bride à leurs passions ennemies de la contrainte; retombent par degrés dans leur première tiédeur et leurs anciennes iniquités, se retrouvent insensiblement aussi colères, joueurs, médisants, superbes, calomniateurs, impudiques qu'auparavant. Ce que nous en dirons, c'est que dans le temps que Jésus-Christ sort de son sépulcre pour monter au ciel, ces malheureux rentrent dans leur tombeau pour se frayer un chemin vers l'enfer; qu'ils ne vivent que pour le démon, dans le temps que Jésus-Christ ne vit que pour Dieu; que la Pâque n'est pour eux qu'un retour de la pénitence au péché, au lieu d'être un passage du péché à la justice. O douleur! ce saint jour que le Seigneur a créé pour glorifier son Fils, jour que le Fils a marqué pour ressusciter ses membres, jour que l'Esprit divin a consacré pour relever ses temples, semble n'être fait que pour leur ruine et leur destruction; se change en odeur de mort pour la plupart des pénitents qui passent de l'amertume de la componction, des macérations du jeûne, de l'abstinence des délices à la joie profane du siècle, à l'immortification de la bonne chère, à l'ivresse et le tumulte des plaisirs qui souillent leurs pieds qu'ils

avaient lavés; se revêtent de la tunique du péché qu'ils avaient dépouillée; se rengagent dans les filets du démon dont ils étaient échappés. Que dirons-nous, enfin, de tant de chrétiens, si toutefois l'on peut donner ce nom à des idolâtres de la volupté, ennemis de la croix de Jésus-Christ, qui le carême soupirent après le temps pascal, pour se replonger dans tous les désordres qu'engendre la bonne chère, voir naître les jeux, les assemblées, les spectacles; pouvoir sans contrainte rallumer leurs passions, ressusciter leurs amours languissants, redonner un libre cours à leurs désirs effrénés : misérables! s'écrie saint Bernard, est-ce donc par des crimes qu'on célèbre la plus grande solennité des chrétiens? N'avez-vous reçu dans la communion votre Sauveur vivant et glorieux, que pour l'exposer à l'ignominie des passions les plus honteuses, et le livrer à la fureur des ennemis les plus mortels? Devez-vous donc porter moins de respect à Jésus présent qu'à Jésus absent, vous qui eussiez rougi de vos dissolutions, quand vous vous prépariez à le loger dans votre cœur; et le temps de la Résurrection demande-t-il moins de révérence que celui de la Passion? où peut-être vous vous seriez fait quelque scrupule d'assouvir vos passions criminelles? Que dis-je? ah! vous n'avez de respect ni pour la Passion, ni pour la Résurrection du Sauveur : Jésus mourant, Jésus ressuscité, Jésus-Christ entier vous est indifférent, et vous ne l'honorez dans aucun de ses mystères; car si vous aviez pris quelque part à ses souffrances, vous en prendriez peut-être à sa gloire, et si vous étiez morts comme lui, vous ressusciteriez sans doute avec lui : *Nam si commoremini et conresurgeretis.*

Mais pourquoi rappeler un souvenir qui plonge l'Eglise dans la plus vive douleur? N'est-ce point assez pour cette Mère désolée, de n'avoir cessé de pleurer dans ses jours de deuil l'endurcissement de ses enfants rebelles, qui la plupart ont secoué le joug du jeûne qu'elle leur avait imposé, ou ne l'ont porté qu'en partie avec un cœur indocile, plein de murmure contre la loi qui leur arrachait des plaisirs que leur âme dévorait par ses désirs. Faut-il qu'au jour même de son triomphe, je la perce d'un glaive d'amertume, en lui montrant ses enfants morts, qui croupissent dans la pourriture du tombeau, où ils ne s'agitent et ne se remuent que pour répandre au loin, par le scandale de leur vie, une insupportable puanteur? Faut-il qu'elle apprenne de la bouche de ses ministres, que la Résurrection de son Epoux, qui devrait être pour tous les chrétiens un principe de salut, n'est pour les uns qu'une source de rechute, et pour les autres qu'un redoublement de désordres : *Peccandi tempus, tempus recidendi facta est resurrectio Salvatoris.*

Ah! ne ternissons point l'éclat de sa gloire, ne frustrons pas sa joie par une vue si affligeante, n'adressons notre voix qu'aux âmes ressuscitées, éloignées des occasions du péché, séparées de la vanité du siècle, sevrées des consolations des sens, dégoûtées des vaines joies du monde, pénétrées d'une joie spirituelle et intérieure, qui ne se nourrit que des louanges de Dieu et de l'espérance des consolations éternelles. Disons-leur que pour achever de former en elles le dernier trait de la Résurrection du Sauveur, il faut que la vie nouvelle, qu'elles puisent dans ce mystère de salut, soit aussi persévérante que celle de Jésus-Christ : troisième caractère de la Résurrection, dont je ne dis qu'un mot.

Jésus ressuscité ne meurt plus, dit l'Apôtre : s'il est mort une fois pour le péché, il vit éternellement pour Dieu : voilà votre modèle. Que vous servirait d'avoir brisé les liens du péché, pour retomber dans son esclavage? Qu'elle serait funeste, cette rechute, qui redoublerait le poids de vos chaînes et affermirait en vous l'empire de Satan, parce que ce fort armé ne rentrerait dans votre cœur, qu'accompagné d'une légion d'esprits de malice, et veillerait avec plus de soin sur sa conquête, qu'il saurait lui pouvoir être enlevée. Qu'elle serait funeste, cette rechute qui aigrirait vos anciennes plaies et plongerait votre âme dans une langueur plus mortelle, parce que vos cicatrices rouvertes ne se refermeraient plus si aisément, et votre âme renfoncée plus avant dans le puits de l'abîme, ne se relèverait que par un plus grand prodige que celui de la Résurrection d'un mort. Qu'elle serait funeste, cette rechute, qui couvrirait d'opprobres la résurrection du Sauveur, et ferait triompher le démon du triomphe même de Dieu, parce que le prince des ténèbres se vanterait insolemment d'avoir anéanti la vertu de ce mystère, lui arrachant d'entre les mains des âmes rachetées par les mérites de son sang, et retirées du fond des enfers par la force de son bras. Enfin, qu'elle serait funeste, cette rechute qui vous exposerait à l'indignation de Dieu la plus terrible, et au refus de ces grâces les plus nécessaires, parce que, infidèle à votre Dieu, malgré toutes ses faveurs, rien ne pourrait désormais vous frayer un chemin jusqu'à son cœur irrité de votre ingratitude; rien ne pourrait l'engager à vous distribuer des dons dont vous auriez abusé et dont vous vous seriez prévalu contre lui-même.

D'ailleurs, comment nous persuader que vous soyez vraiment ressuscités, si vous rentrez sitôt sous le pouvoir de la mort? On vous a tiré mort de votre sépulcre; mais vous n'en êtes pas sorti vivant; la coutume, la bienséance, le respect humain, la crainte de déplaire à un confesseur charitable, ou d'attirer sur votre conduite l'attention importune d'un père, d'un maître, d'un directeur vigilant, l'appréhension des suites meurtrières de votre péché, peut-être l'horreur de sa difformité, peut-être même la frayeur des jugements de Dieu, la vue des flammes dévorantes de l'enfer, ébranlant votre cadavre, agitant votre tombeau, vous a arraché du fond de vos habitudes invétérées. Mais vous n'avez pas été remué par un mouvement intérieur d'amour, et vous ne vous êtes point

levé d'entre les morts par un principe de vie qui animât votre âme; vous nous avez paru vivant, il est vrai, mais c'était un fantôme qui faisait illusion à nos yeux, et qui bientôt s'est dérobé à notre vue ; vous vous êtes lavé dans les eaux de la pénitence, mais ces eaux salutaires n'ont au plus nettoyé que le dehors sans pénétrer au dedans; vous avez mangé le corps de Jésus-Christ, je l'avoue, mais vous ne l'avez pas digéré : et ce pain de vie, loin d'être pour vous un germe d'immortalité, n'a été qu'une semence de corruption. Ah! si vous voulez nous convaincre de la vérité de votre résurrection, donnez-nous-en des preuves et palpables et durables; faites-nous le connaître aussi longtemps et en autant de manières que Jésus-Christ fit connaître la sienne aux apôtres. Qu'il nous soit permis de suivre vos pas, d'éclairer vos actions, de regarder vos pieds et vos mains, de toucher au doigt, que vous avez de la sincérité et de la fermeté dans la vertu. Qu'il nous soit permis d'observer vos discours, pour savoir si votre langage est le langage d'un homme ressuscité ; qu'il nous soit permis de sonder votre cœur par vos œuvres, d'examiner, dans la continuité de vos occupations, si votre nourriture est la nourriture d'un homme céleste, et que nous ne vous retrouverons plus dans le même emploi, la même compagnie, la même maison où tant de fois vous aviez perdu la vie. Que va chercher un homme vivant parmi les morts, et que fait un homme ressuscité dans son tombeau? Que l'on n'exige donc plus que nous nous contentions de quelques apparitions passagères qui peuvent imposer à notre crédulité. Qu'on nous donne le temps d'envisager le corps de vos actions, de suivre le fil de votre vie pendant vos quarante jours de séjour sur la terre, pour savoir si vous prendrez le chemin de Jésus-Christ dans son Ascension triomphante. Par là nous serons convaincus que sa Résurrection, après avoir été pour vous un principe de résurrection à la grâce, sera le gage de votre élévation dans la gloire. Je vous le souhaite, etc.

SERMON VIII.

PENTECÔTE.

Spiritus sanctus quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia. (*Joan.*, XIV.)

L'Esprit-Saint que mon Père enverra en mon nom vous enseignera toutes choses.

En ce jour s'accomplit cette grande promesse au delà même de toute espérance. L'Esprit saint descend sur les disciples en forme de langues de feu, éclaire leur esprit, embrase leurs cœurs, délie leur langue, échauffe leur courage, change ces faibles brebis en généreux pasteurs, ces timides colombes en lions intrépides, ces pauvres pêcheurs en prêtres, en rois, en docteurs, en apôtres; en ce jour s'élève de terre, à la vue de Jérusalem, l'édifice auguste de l'Eglise, édifice dont le plan était dessiné de toute éternité, dont les matériaux se préparaient depuis quatre mille ans, dont les fondements furent jetés lorsque Jésus-Christ, la pierre angulaire, fut enseveli dans le tombeau : édifice dont la structure se perfectionne de jour en jour, sous la conduite du divin architecte, l'Esprit saint, qui n'y mettra le comble que lorsque, transporté dans le ciel, cet édifice superbe y sera consacré dans la joie et l'admiration de toute la terre, pour subsister éternellement dans le sein de Dieu. En ce jour les disciples dispersés par la mort ignominieuse du Sauveur, mais réunis dans le cénacle depuis son ascension triomphante, commencent à former un corps de religion; à se conduire par le même esprit, à se lier par les mêmes vœux, se gouverner par les mêmes lois.

Enfin, en ce jour est cassé l'Ancien Testament, est abolie l'ancienne alliance pour lui substituer un Testament nouveau et une alliance nouvelle; est abrogée la loi judaïque, et lui est subrogée la loi chrétienne; est ensevelie la synagogue, et l'Eglise bâtie sur ses ruines. Elle avait été fondée, cette synagogue, sur la montagne de Sinaï, cinquante jours après que Jacob fut sorti de l'Egypte : et l'Eglise est aujourd'hui fondée sur la montagne de Sion, cinquante jours après que Jésus-Christ est sorti du tombeau. Ce fut cinquante jours depuis la manducation de l'Agneau pascal que l'ancienne loi, la loi judaïque, fut publiée dans le désert : c'est cinquante jours depuis l'immolation de Jésus-Christ, l'Agneau sans tâche, qu'une meilleure loi, que la loi chrétienne est publiée dans le cénacle. Arrêtons-nous ici, mes frères; il nous est glorieux de prendre part au triomphe de l'Eglise dans le sein de laquelle nous avons le bonheur de vivre, et espérons avoir la consolation de mourir; il est juste de rendre nos devoirs à l'Esprit saint, appelé le doigt de Dieu dans les Ecritures, qui grava notre loi dans le cœur des apôtres sur des tables de chair; au lieu que la loi des Juifs ne fut écrite du doigt de Dieu que sur des tables de pierre. Il est consolant de comparer notre religion avec la religion judaïque, et de découvrir les avantages qui la relèvent au-dessus de la leur. C'est, mes frères, ce que je me propose en ce discours.

Jusqu'ici l'on ne vous a entretenus, à pareil jour, que des effets de la venue de l'Esprit saint, ou des dispositions pour l'attirer dans vos âmes. L'on a osé vous parler de l'établissement de l'Eglise et de l'excellence de notre loi, l'essence du mystère de ce jour, parce que, regardant la matière comme trop forte pour vous, on a cru devoir en choisir de proportionnée à votre faiblesse; mais il y a assez longtemps que l'on vous nourrit de lait, il faut enfin essayer si vous ne serez point capables d'une nourriture plus solide; il y a assez longtemps que nous nous rabaissons jusqu'à vous, il faut qu'aujourd'hui vous vous éleviez vous-mêmes jusqu'à la hauteur de votre religion, et la grandeur de votre foi. C'est, mes frères, ce qui ne sera pas difficile si vous avez reçu l'Esprit

saint. C'est le propre de cet esprit de lumière de dévoiler en ce jour les vérités les plus sublimes aux hommes les plus grossiers. Or, après les préparations que vous avez apportées à ce saint jour, et les travaux que tant de pieux ministres ont entrepris pour ouvrir vos cœurs à la grâce propre à ce mystère; j'ai confiance, mes frères, que vous avez reçu la plénitude de l'Esprit divin, et avec lui le don d'intelligence. Dans cette confiance je me hasarde de vous montrer l'excellence de la loi chrétienne au-dessus de la loi judaïque, et de vous développer les devoirs auxquels cette excellence vous engage; c'est tout le sujet de ce discours. Les avantages de la loi chrétienne au-dessus de la loi judaïque, matière de votre reconnaissance : première réflexion. Les devoirs du chrétien qui répondent à ces avantages, sujet peut-être de votre condamnation : seconde réflexion. Je demande pour la première partie une attention plus forte; parce que la matière est plus élevée; de mon côté, pour en faciliter l'intelligence, je l'exposerai de la manière la plus claire qu'il me sera possible. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

De tous les prophètes qui ont prédit l'établissement de la loi chrétienne, il n'en est point qui ait marqué plus distinctement que Jérémie les différents caractères de cette loi. Le temps approche, dit le Seigneur dans ce prophète, que je vais faire avec la maison de Juda une alliance nouvelle : alliance bien différente de celle que je fis avec leurs pères, le jour que je les pris par la main pour les tirer de l'Egypte. Elle fut violée aussitôt que jurée, cette alliance ancienne; et ce violement fit retomber sur eux tout le poids de ma colère; mais voici une alliance nouvelle tout autrement avantageuse : 1° Elle instruira si bien que tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et que le frère n'aura pas besoin d'apprendre à son frère le nom du Seigneur : *Non docebit ultra vir fratrem suum dicens : cognosce Dominum; omnes enim cognoscent me a minimo eorum usque ad maximum.* (*Jer.*, XXXI.) 2° Elle ne sera plus sujette à leurs prévarications, parce qu'elle ne sera plus écrite sur des tables de pierre, mais imprimée dans leurs entrailles et gravée au fond de leurs cœurs : *Dabo legem meam in visceribus eorum, et in corde eorum scribam eam.* (*Ibid.*) 3° Elle n'offrira plus de récompenses terrestres et étrangères; ils n'auront que moi pour Dieu et pour héritage, comme je n'aurai qu'eux pour peuple et pour enfants : *Ero eis in Deum et ipsi erunt mihi in populum.* (*Ibid.*) Trois caractères, trois avantages de l'alliance nouvelle au-dessus de l'ancienne : elle est plus claire dans ses instructions, plus efficace dans ses préceptes, plus relevée dans ses promesses; elle instruit mieux, fait mieux accomplir le fait par des motifs plus divins. La loi judaïque est une loi de ténèbres, et la loi chrétienne une loi de lumière; la loi judaïque est une loi de faiblesse, et la loi chrétienne une loi de force; la loi judaïque est une loi de la terre, et la loi chrétienne une loi du ciel. Développons ces trois caractères, source féconde de reconnaissance.

Je dis, en premier lieu, que la loi judaïque est une loi de ténèbres et d'obscurité; elle renferme, cette loi, deux sortes de préceptes : les préceptes cérémoniaux qui règlent le culte extérieur, les purifications, les offrandes, les vœux, les sacrifices; les préceptes moraux qui règlent le culte du cœur et qui appartiennent à la réformation des mœurs. Or, que d'obscurité dans les premiers! Je ne parle point ici de leur multitude accablante qui, au jugement du chef des apôtres, en rendait le joug insupportable aux Juifs même les plus fervents; je me borne à leur ambiguïté. Ces préceptes multipliés n'étaient que des ombres, des figures de Jésus-Christ, la fin, la plénitude de toute la loi; mais qu'il était difficile aux Juifs d'entrevoir le jour à travers ces ombres épaisses, de découvrir la réalité de ces figures enveloppées! C'était pour eux autant d'énigmes insolubles, d'abîmes impénétrables où leur esprit se confondait; le Juif le plus pénétrant, s'il n'était éclairé d'une lumière d'en haut que la loi ne donnait pas, s'enfonçait dans ce labyrinthe de préceptes, où il errait au hasard sans trouver d'issue. Il n'en est pas ainsi de nos lois cérémoniales; les plus simples sont plus claires que les plus éclatantes figures de la loi, que les images les plus vives des prophètes; elles montrent Jésus-Christ aux aveugles, elles l'annoncent aux sourds. Entrez dans nos temples, son nom retentira à vos oreilles, son image frappera vos yeux; sa croix empreinte sur nos murailles, arborée sur nos autels, élevée en triomphe au milieu du temple; les mystères de la rédemption publiés à haute voix dans nos chaires, tracés fidèlement sur nos tableaux, renouvelés solennellement dans nos sacrifices; sacrifices où Jésus-Christ en personne est immolé par ses ministres chargés des instruments de sa passion. Tant d'objets permettent-ils aux plus grossiers de s'y méprendre, et n'est-il pas vrai de dire que, tandis que le Juif marchait à tâtons dans les ombres de la mort, à chaque pas notre lumière, notre vie, Jésus-Christ est suspendu à nos yeux? En sorte que nous sommes, par rapport aux Juifs, ce qu'étaient les Juifs eux-mêmes conduits par Josué, par rapport aux mêmes Juifs conduits par Moïse; les uns et les autres cherchaient la terre promise, comme le juif et le chrétien cherchent Jésus-Christ; mais sous Moïse, le Juif, dans le désert, s'égare en de longs détours, ne salue que de loin la terre de bénédiction, n'en approche qu'avec des difficultés insurmontables, n'y entre pas même après les plus rudes travaux. Que Moïse meure, que Josué se mette à la tête de ce peuple renouvelé par la mort de ses pères : la terre promise s'ouvre, le chemin qui y conduit s'aplanit, les fleuves qui en séparent se dessèchent; ils y touchent du premier pas, ils en recueillent, ils en goûtent

les fruits. Ainsi, après l'extinction du culte judaïque, Jésus-Christ caché aux Juifs dans la multitude confuse des préceptes cérémoniaux, se montre, se découvre d'une simple vue aux chrétiens.

Pour les préceptes moraux qui règlent le culte du cœur, je conviens, mes frères, que ces préceptes renfermés dans le Décalogue n'ont par eux-mêmes rien d'obscur. Quoi de plus clair, au contraire, que des préceptes empruntés des premières idées de la nature et tirés des semences primordiales de la raison? Aussi la loi chrétienne n'enchérit point à cet égard sur la loi judaïque; et le Décalogue du chrétien est le même que celui du juif. Mais rien de plus obscur pour le juif que ce Décalogue même. Comme il n'est écrit que sur des tables de pierre, le juif qui le lit des yeux de la chair n'en découvre que la lettre et l'écorce; l'esprit où il n'est point gravé n'en pénètre pas le cœur, n'en développe pas le sens, n'en aperçoit pas même les conséquences les plus claires. De là tant d'interprétations fausses adoptées par une partie de la Synagogue et rejetées par l'Eglise; tant de désirs illégitimes canonisés par les docteurs de la loi et anathématisés par le législateur des chrétiens; tant d'adoucissements autorisés, tolérés du moins par Moïse même, et condamnés et réprouvés par le Dieu de Moïse. Pourquoi? Parce que l'Esprit de Dieu découvre aux chrétiens ce que la lettre cache aux Juifs dans le Décalogue commun aux juifs et aux chrétiens. Ne vous semble-t-il pas voir dans ce Décalogue cette nuée mystérieuse que Dieu plaça, au sortir de l'Egypte, sur les bords de la mer Rouge, entre le camp des Juifs et celui des Egyptiens, pour faire entendre au peuple juif qu'éternellement Dieu le séparait de ce peuple infidèle? Obscure du côté des Egyptiens, la nuée les laissait plongés dans les ténèbres; lumineuse du côté des Juifs, elle éclairait leur route et conduisait leurs pas. Jusqu'ici tout paraît à l'avantage du peuple juif; mais que la nuée passe entre le juif et le chrétien, elle retiendra son obscurité pour le juif, et n'aura de lumière que pour le chrétien. Eternellement elle séparera ces deux peuples, laissant le juif assis dans les ombres de l'erreur et de la mort, découvrant au chrétien le chemin de la vérité et de la vie.

Et certes, cette double différence de lumière et d'obscurité dans la loi chrétienne et dans la loi judaïque ne fut-elle pas figurée par la différente publication des deux lois? La loi judaïque n'est publiée qu'au milieu des éclairs et des tonnerres; une nuée, une fumée épaisse couvrent la montagne d'où partent les oracles divins : *Erant in eo tenebræ et nubes et caligo.* (*Deut.*, IV.) Le Juif effrayé, retenu même par l'ordre de Dieu, craint d'en approcher; que dis-je? n'ose lever les yeux vers ce mont terrible, ni entendre la voix du Seigneur, qui du sommet du Sinaï lui déclare ses ordres. Moïse, qui prend la place de Dieu, ne parle aux Juifs qu'un voile sur le visage; voile d'obscurité qu'il répand sur toute la loi, pour tempérer son éclat éblouissant pour des yeux si faibles, et adoucir son austérité rebutante pour des cœurs si durs; voile d'obscurité qui est resté sur cette loi, dit l'Apôtre, jusqu'à ce qu'il ait été levé et déchiré par la mort de Jésus-Christ. Rien de semblable, mes frères, ne se passe au cénacle; il n'y paraît ni fumée épaisse, ni foudres effrayantes; le bruit qui s'y fait entendre est un bruit du ciel qui n'étonne que l'étranger, mais qui rassure l'Apôtre. L'Esprit-Saint s'approche des disciples, se repose sur chacun d'eux en forme de langue de feu : feu qui dissipe leurs ténèbres, langue qui délie la leur; le cœur rempli de ce feu lumineux, leur bouche ne peut plus retenir les paroles de doctrine et de vérité qui y forme l'ardeur de l'Esprit divin.

Depuis ce jour rien d'obscur pour l'Apôtre; les mystères les plus relevés, les paraboles les plus figurées se développent; leur esprit pénètre jusqu'aux profondeurs de Dieu. Au lieu que le juif, après la publication de la loi, demeura, dit Moïse (*Deut.*, XXIX), aussi grossier qu'auparavant, sans yeux pour voir, sans oreilles pour entendre, sans esprit pour comprendre; l'Apôtre, après la publication de la loi chrétienne, non content d'apprendre à l'école du Saint-Esprit ce qu'il n'avait pu apprendre à l'école de Jésus-Christ même, prend encore la généreuse résolution de répandre ses connaissances dans tout l'univers. L'Esprit qui en un moment leur enseigna toutes choses, enseigna par leurs bouches toutes les nations. Inspirés par cet Esprit, ce furent autant de trompettes éclatantes dont la voix retentit aux extrémités de la terre; éclairés par cet Esprit, ce furent autant de lampes luisantes qui portèrent le jour dans les régions les plus sombres; poussés par cet Esprit, ce furent autant de nuées légères et fécondes qui parcoururent en un moment l'un et l'autre hémisphère, et y répandirent la rosée céleste qui fit germer le grain de la parole qu'ils semaient dans l'univers. Ainsi le monde entier sortit par leur ministère du sein des ténèbres où il était enseveli; et l'on vit s'accomplir à la lettre cette promesse magnifique d'Isaïe et de Jérémie, que Dieu serait connu du plus petit jusqu'au plus grand, que le frère n'aurait pas besoin d'enseigner son frère, parce que tous les enfants de Sion seraient enseignés de Dieu même : *Ponam universos filios tuos doctos a Domino.* (*Isa.*, LIV; *Jerem.*, XXXI.)

O Dieu! quel cœur, à la vue de ce prodige, ne sera pas pénétré d'amour pour le Père de tant de lumières? Des empereurs, instruits d'une philosophie païenne, crurent ne pouvoir payer les leçons de leurs maîtres en les élevant aux premières dignités de l'empire, et regardèrent ce bienfait au-dessus des efforts de leur reconnaissance; et vous seriez sans retour pour l'Esprit-Saint, ce divin Maître de la loi chrétienne qui vous a instruits d'une science mille fois préférable aux sciences humaines, science facile qui coûte moins de travaux, science fertile qui

renferme plus de vérités que les connaissances multipliées de la philosophie, science sublime qui relève la femme la plus grossière au-dessus des lumières les plus éclatantes du paganisme, science nécessaire et indispensable, science de vie et de salut, science de Jésus-Christ et du ciel; au lieu que les sciences profanes sont toujours des sciences arbitraires, sciences des hommes, sciences de la terre, et le plus souvent sciences de mort. Cependant qui de vous se fait un devoir de remercier l'Esprit-Saint de lui avoir appris cette science divine? Quoi! le juif porte si loin sa vénération pour Moïse, qu'il faut que Dieu même lui cache son corps pour le soustraire à des honneurs superstitieux; et les honneurs divins dus au Saint-Esprit, vous les rendez, mes frères, sans sentiments d'amour et de reconnaissance. Est-ce donc que votre gratitude pour votre législateur ne devrait pas l'emporter sur celle du juif autant que votre loi l'emporte sur la leur? La loi chrétienne, par l'abondance de ses lumières, ne vous distingue pas moins du juif que le juif lui-même se voit distingué du gentil par la lumière de sa loi. Que n'entrez-vous donc dans les transports de joie de ce peuple privilégié? Que ne vous écriez-vous avec encore plus de justice que lui, en ce jour de la promulgation de votre loi : *Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis* (*Psal.* CXLVII); non, le Seigneur n'en a pas usé ainsi à l'égard des nations, à l'égard même de Jacob, son peuple chéri ; il ne l'a pas instruit comme moi de ses commandements et de ses volontés : *Non fecit taliter...*

Premier avantage de la loi chrétienne : c'est une loi de lumière plus claire dans ses instructions que la loi judaïque, qui est une loi d'obscurité. Second avantage : c'est une loi de force plus efficace dans ses préceptes que la loi judaïque, qui est une loi de faiblesse. Quelque obscure que soit la loi judaïque, elle renferme assez de préceptes clairs pour sauver celui qui leur serait fidèle. Jésus-Christ lui-même ne donne d'autre moyen pour entrer dans la vie éternelle que de garder les préceptes de la loi : *Si vis ad vitam ingredi serva mandata.* (*Matth.*, XIX.) Aussi l'Eglise a-t-elle également anathématisé deux erreurs contraires : l'une, celle des manichéens, qui soutenait la loi mauvaise comme enseignant le mal ; l'autre, celle des pélagiens, qui la soutenait suffisante pour faire le bien. Elle a opposé aux uns et aux autres les paroles de l'Apôtre, qui, d'un côté, déclare que la loi est sainte, ses commandements justes, ses préceptes utiles pour dissiper les ténèbres de l'ignorance ; première plaie du péché : *Lex quidem sancta et mandatum sanctum et justum et bonum* (*Rom.*, VII) ; et qui, de l'autre, assure que la loi a été abolie à cause de son insuffisance et de son inutilité pour guérir la profondeur de notre corruption ; seconde plaie du péché : *Reprobatio fit præcedentis mandati propter infirmitatem ejus et inutilitatem.* (*Hebr.*, VII.) Or, c'est ce caractère d'insuffisance et de faiblesse qui est le caractère propre de la loi ; et pour vous en donner une idée sensible, figurez-vous un voyageur égaré qui tombe entre les mains des voleurs, qui le dépouillent, le couvrent de plaies, le laissent à demi-mort. Deux médecins passent sur la même route : l'un sonde la profondeur de ses plaies, lui découvre la nécessité des remèdes, lui montre le chemin de sa patrie, sans lui donner d'ailleurs ni remèdes ni secours ; l'autre lui applique les remèdes convenables, le remet dans le vrai chemin, lui fournit la voiture pour terminer sa course. Ce voyageur c'est Adam sorti de Jérusalem pour aller à Jéricho ; c'est nous-mêmes égarés de la voie du salut, tombés des mains de Dieu dans celles du démon, qui nous a dépouillés de l'innocence, couverts des plaies du péché, laissés dans l'impuissance au bien et le penchant au mal. Le premier médecin c'est la loi judaïque, qui voit nos plaies sans les guérir ; le lévite, qui montre le chemin de la justice sans y conduire. Le second médecin c'est la loi chrétienne, qui verse dans nos plaies l'huile et le vin, la douceur et la force de la grâce ; le charitable Samaritain, qui, touché de compassion pour notre faiblesse, nous prend, nous charge sur lui-même, et nous conduit dans la maison du salut. La première loi n'est qu'un maître, qu'un pédagogue qui instruit ; la seconde loi est un bras qui soutient, et une voiture qui porte : *Lex pædagogus, vehiculum Christus.* (S. Aug., *De spir. et lit.*)

A cette image de l'impuissance de la loi, voulez-vous que j'ajoute des preuves? J'en trouve dans sa publication elle-même. Elle n'est pas plutôt publiée, que Dieu demande à Moïse qui donnera aux Juifs la force d'accomplir ses commandements : donc il suppose que la loi ne la donnait pas : *Quis det talem eos habere mentem, ut custodiant mandata mea?* J'en trouve dans le violement de cette loi ; elle est encore toute récente, que le corps de la nation judaïque, le grand prêtre Aaron à la tête, viole le premier et le plus essentiel de ses commandements, en adorant un veau d'or. Donc elle est sans force pour son observation. J'en trouve dans la promesse que font les prophètes d'une loi nouvelle. A quoi bon les promesses magnifiques de cette seconde loi, si la première est suffisante? Si montrant le devoir elle le fait accomplir ; si éclairant nos ténèbres elle guérit notre corruption? J'en trouve enfin dans l'incarnation et la mort d'un Dieu, car si la loi peut donner la justice, Jésus-Christ est né, Jésus-Christ est mort inutilement, dit l'Apôtre : *Si per legem justitia, ergo gratis Christus mortuus est.* (*Gal.*, II.) Mais à Dieu ne plaise que personne jamais prononce un tel blasphème. Comme la loi, dit le même Apôtre, ne conduit rien à sa perfection, Jésus-Christ est né, Jésus-Christ est mort pour lui donner son accomplissement, donnant la force de faire ce que la loi commande : *Non veni legem solvere sed adimplere.* (*Matth.*, V.)

Mais passons rapidement sur toutes ces

preuves, pour nous arrêter à la plus importante qui se tire de la nature des deux lois. La loi judaïque est une loi de faiblesse; la loi chrétienne une loi de force; pourquoi? Parce que la première est une loi de crainte, et la seconde une loi d'amour. Or sans l'amour la crainte est toujours faible, pour faire accomplir le précepte qui ne s'accomplit que par la volonté, que la crainte ne change pas. La crainte peut retenir ou remuer la main, mais elle n'arrête ni ne remue le cœur : le cœur aime malgré la crainte ce que la main rejette, et abhorre ce qu'elle embrasse; demeure insensible lorsqu'elle est pleine d'ardeur, et est tout en mouvement lorsqu'elle est froide; si, pressé par la crainte, le cœur commande à la main, c'est à regret qu'il commande, résolu de rentrer dans un criminel silence, ou même de rétracter ses ordres, lorsque la crainte ne parlera plus Ainsi le Juif dans le désert frappé de la crainte de la mort brise ses idoles, se prosterne devant le tabernacle; la crainte passée, il relève ses idoles brisées, et les place jusque dans le sanctuaire. Aussi, saint Augustin assure-t-il (*De spir. et lit.*), que la crainte nous laisse toujours prévaricateurs, ou parce qu'elle est trop faible pour réprimer les saillies de la concupiscence et empêcher l'action criminelle, ou du moins parce qu'elle ne peut, quelque forte qu'elle soit, réprimer la mauvaise volonté, ni donner un frein au désir qu'elle aurait de commettre le mal, si elle le pouvait impunément : *Prævaricatores facit, vel usque ad effectum mali operis, si repagula timoris concupiscentiæ flamma transcenderit; vel certe in sola voluntate, si timor pœnæ suavitatem libidinis vicerit.* Vérité incontestable que ce Père rend sensible par une comparaison familière. Voyez, dit-il, un loup qui pressé de la faim se jette sur le bercail pour égorger le troupeau; le berger s'éveille, les chiens aboient, le loup intimidé se retire. La frayeur l'a-t-elle pour cela changé? Il est venu écumant de rage, il retourne saisi de crainte; mais il retourne loup comme il est venu loup : *Fremens venit, tremens redit, lupus tamen redit ut lupus venit.* Le Juif, aiguillonné par la concupiscence, vole à une action criminelle; la loi parle, ses menaces l'étonnent, ses châtiments l'effrayent; il s'arrête au milieu de sa course, il s'abstient du mal comme le loup du carnage; mais il demeure Juif comme auparavant, toujours esclave du péché qu'il ne cesse d'aimer : *Lupus tamen redit ut lupus venit.*

Pour la loi chrétienne, c'est une loi d'amour; or rien de si fort que l'amour pour changer la volonté, qui n'est elle-même que poids et qu'amour. Que l'amour domine dans un cœur, la main pourra être retenue, enchaînée même par une force et une violence étrangère; mais le cœur libre remplira, exécutera la loi par ses désirs. La fin, la plénitude de la loi, c'est l'amour; et c'est cet amour que répand aujourd'hui l'Esprit-Saint dans nos cœurs : *Charitas diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis.* (*Rom.*, V.) Amour figuré par le vent impétueux qui précède sa naissance, et le feu du ciel qui l'accompagne; amour qui, pour parler le langage des apôtres, meut, agite, pénètre, remplit le cœur, le purifie, l'amollit, le renouvelle, l'embrase, y écrit la Loi de Dieu, non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant; grave la justice dans le fond des entrailles, l'imprime jusque dans les moelles, fortifie la faiblesse, inspire le courage, fait marcher, courir, voler dans la voie du salut. En faut-il d'autre preuve que le subit changement qu'il opère dans les apôtres? Un bruit éclatant l'annonce, et Jérusalem entière en est dans l'étonnement. Pierre, qui trembla à la voix d'une servante jusqu'à renier son Sauveur et son Dieu, élève aujourd'hui sa voix devant toutes les nations du monde, leur prêche la gloire de Jésus crucifié, leur reproche hautement leur déicide. Quelle force, quelle intrépidité succède à la pusillanimité, à la faiblesse naturelle des apôtres! Ce serait ici le lieu, mes frères, de vous les faire voir, ces hommes faibles et timides, transformés tout d'un coup en héros, en martyrs. Le Juif après la publication de la loi n'en devient que plus prévaricateur; l'Apôtre après la descente de l'Esprit-Saint, cesse presque d'être homme, et aux infidèles paraît un Dieu. Que ne puis-je vous les montrer armés de toute la puissance du ciel enchaîner Satan, foudroyer l'enfer, abattre toute hauteur qui s'élève contre Dieu! que ne puis-je vous faire voir leurs langues enflammées répandre sur tous les peuples le feu sacré dont Jésus-Christ était venu apporter les étincelles sur la terre, et dont l'Esprit-Saint soufflait par leurs bouches l'incendie dans tous les cœurs!

Mais il est temps de vous rappeler à vous-mêmes, et de réveiller votre reconnaissance; si jamais vous avez passé de l'état du péché à l'état de grâce, de la loi de crainte à la loi d'amour; si jamais la vertu eut pour vous des charmes; si vous avez jamais senti combien le Seigneur est doux et son fardeau léger; c'est à l'Esprit-Saint que vous en êtes redevables. Non, il n'est point d'inspiration qui ne parte de son souffle, de dons parfaits qui ne coulent de son sein, de grâces, d'onctions qui ne soient un ruisseau de cette vaste mer, dont il inonde aujourd'hui l'Eglise. Ah! vous avez tant d'attachement, le dirai-je! peut-être tant de faiblesse pour les personnes qui vous ont arraché aux crimes et enlevés au désordre, qui redressent les funeste penchants de votre cœur et le font marcher dans les sentiers heureux de la justice; et je n'aurais garde de blâmer votre reconnaissance si elle se renfermait dans de légitimes bornes. Mais qu'il est dangereux que des vues étrangères, que des vues intéressées, que des vues humaines et profanes, ne déshonorent, ne souillent la reconnaissance la plus pure; qu'une affection charnelle ne corrompe à la fin l'attachement le plus spirituel; ce danger n'est pas à craindre dans votre attachement à l'Esprit-Saint, et cet attachement est mille fois plus juste; c'est lui

qui fait en vous ce que vous attribuez à ses ministres : ce sont de faibles roseaux dont il se sert pour vous montrer que dans sa main l'instrument le plus faible peut devenir fort. D'ailleurs il n'y a que lui qui puisse pénétrer votre âme d'une tristesse salutaire, répandre une sainte amertume sur vos désordres, dilater votre cœur dans la voie des commandements, assaisonner vos travaux et vos larmes de l'onction de sa grâce; il n'y a que lui qui puisse vous inspirer cette grâce douce et forte, cette loi d'amour qui renouvelle et consacre le cœur, qui fait disparaître le travail ou qui le fait aimer, qui fait haïr le vice et chérir la vertu, qui affaiblit la concupiscence et fortifie la charité.

Quant à la loi de crainte, loin d'affaiblir la concupiscence, elle l'irrite. Vous en seriez surpris, si l'Apôtre lui-même ne l'appelait un ministère de damnation et de mort, qui n'est survenu que pour donner lieu à l'abondance du péché : *Ministratio mortis... Ministratio damnationis...* (II *Cor.*, III.) *Subintravit ut abundaret delictum.* (*Rom.*, V.) Non que la crainte, non que la loi qui vient de Dieu puisse être mauvaise; mais la mauvaise volonté, la concupiscence révoltée contre les ordres les plus saints, prend occasion de la crainte et de la loi pour se déchaîner avec plus de fureur, pour multiplier ses désirs, et souvent ses œuvres criminelles : *Occasione accepta peccatum per mandatum operatum est in me omnem concupiscentiam.* (*Rom.*, VII.) Opposez, dit saint Augustin, opposez une digue à un torrent impétueux : le torrent s'irrite de l'obstacle; ses eaux amoncelées murmurent, s'élèvent avec effort, surmontent la rive, forcent la barrière, se précipitent avec plus de furie dans la campagne, qu'elles couvrent d'horreur. La digue, c'est la crainte, c'est la loi opposée au torrent de la concupiscence; comme elle n'en peut tarir la source corrompue, ses flots accumulés s'élèvent impérieusement contre cette digue qu'ils renversent, et se débordent avec d'autant plus de violence qu'ils ont été plus violemment retenus par la barrière de la loi. L'amour, au contraire, affaiblit la concupiscence, parce qu'il purifie le cœur; qu'il le décharge d'affections terrestres, le vide de désirs criminels, et leur substitue de pieux désirs, de saintes amours.

A quoi donc, dites-vous, a servi la loi, si d'elle-même, insuffisante pour la justice, elle est de plus devenue, par la faute de la concupiscence, une occasion de péché? A quoi? Ecoutez-le, chrétiens, et qu'ici votre cœur ne donne point de bornes à sa reconnaissance : Elle n'a servi, dit saint Augustin (*De spir. et lit.*), qu'à convaincre l'homme de son impuissance, qu'à le porter à chercher le secours de la grâce, au lieu que la grâce lui est aujourd'ui donnée pour lui faire accomplir la loi : *Lex data est ut gratia quæreretur, gratia vero data est ut lex impleretur.* Le genre humain était un grand malade, dont le mal le plus désespéré était la présomption et l'orgueil; il se croyait sain, ou du moins s'imaginait n'avoir besoin que de légers appareils. La loi lui fut donnée pour lui ouvrir les yeux, lui découvrir la profondeur de ses plaies et la nécessité d'un souverain remède; mais il était réservé à la grâce d'y porter la main et d'y répandre l'onction médicinale; c'est-à-dire que Dieu a sacrifié à notre instruction, je ne dis plus Babylone et les nations, mais Jérusalem même et son peuple chéri; qu'il a abandonné le juif à son impuissance, l'a laissé succomber sous le poids de sa faiblesse, pour faire sentir au chrétien la grandeur de ses maux, et l'obliger à recourir au Médecin céleste. Qu'avions-nous fait à Dieu pour être traités de la sorte? Et que rendrons-nous à l'Esprit-Saint qui nous sépare ainsi d'Israël, et nous préfère à l'héritage même de Dieu?

Reste le troisième avantage de la loi chrétienne, dont pour abréger je ne dis qu'un mot. C'est une loi du ciel plus avantageuse dans ses promesses que la loi judaïque, qui est une loi de la terre; parce que la loi judaïque ne promet que des récompenses temporelles, qu'elle ne propose pour prix de son observation que des ruissaux de lait et de miel, qu'elle n'élève jamais l'âme vers le ciel, qu'elle la laisse toujours ensevelie dans le tombeau des occupations et des affections terrestres, que c'est une loi sujette à périr comme la terre, l'objet de ses promesses : loi qui même en ce monde ne procure aucune consolation solide, puisque, ne promettant rien au delà de la vie, elle ne peut d'un côté relever le Juif d'une adversité durable, et qu'elle l'expose de l'autre, dans la prospérité, aux tentations les plus vives, lui laissant entrevoir l'état florissant des nations infidèles, dont le plus souvent le Juif devient esclave; qu'enfin cette loi ne commande que des observations pénibles en vue d'une récompense légère qui échappe à la main la plus avare presque aussitôt qu'elle en prétend jouir. Au lieu que la loi chrétienne ne promet que des récompenses éternelles, qu'elle élève l'âme aux pensées et aux désirs les plus sublimes, aux pensées de l'immortalité et aux désirs du ciel, qu'elle fait dévorer avec joie les travaux et les peines de la vie, en vue de la couronne immortelle dont ils sont le prix, qu'elle modère nos transports dans la prospérité, que dans l'adversité elle soutient notre faiblesse, qu'elle nous rend supérieurs à tous les événements, nous apprend à mépriser ce que le monde a de plus grand, et à braver ce qu'il a de plus terrible; qu'elle humilie l'homme jusque sur le trône, qu'elle l'appauvrit jusque dans le sein de l'opulence; mais que du sein de la misère et de l'affliction la plus affreuse, elle sait à son tour faire couler les richesses d'une gloire et d'une consolation abondante.

Que les biens, que les honneurs fondent sur moi, leur éclat ne me peut éblouir; ce n'est point là la récompense de ma loi ; je ne suis pas fait pour jouir de la terre; cette terre n'est pour moi qu'un lieu de passage, un désert qu'il me faut traverser pour arri-

ver à ma patrie; cette terre n'est pour moi qu'un théâtre de combats, une carrière d'exercices où je ne suis entré que pour conquérir le ciel : le ciel est l'unique but proposé à mes désirs. Que la terre à son tour s'écroule sous mes pieds, que l'affliction dévore mon cœur, que la douleur déchire mes entrailles, que la mort même m'enveloppe de son ombre et me pénètre de ses horreurs; n'importe, le ciel, ma récompense, ne me peut être ôté; ces épreuves mêmes, ces épreuves légères, ces épreuves passagères sont pour moi le prix et le gage d'un poids immense de gloire, d'un bonheur aussi durable que Dieu même. Que de grandeur, que d'élévation dans ces sentiments! Que de consolations dans ces pensées que me fournit la récompense de ma loi! Quelle reconnaissance égalera jamais l'excellence d'une loi aussi préférable à celle du juif que le ciel l'est à la terre? Voyons les devoirs qu'exige de vous cette excellence, si vous ne voulez trouver votre condamnation dans vos propres avantages ; c'est le sujet de la seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Trois devoirs répondent aux trois avantages de notre loi. C'est une loi de lumière plus claire dans ses instructions que la loi judaïque, qui est une loi d'obscurité ; donc le chrétien doit être mieux instruit de sa loi que le juif. C'est une loi de force plus efficace dans ses préceptes que la loi judaïque, qui est une loi de faiblesse ; donc le chrétien doit être plus fidèle à sa loi que le juif. C'est une loi du ciel plus relevée dans ses promesses que la loi judaïque, qui est une loi de la terre; donc le chrétien doit être plus zélé pour la récompense de sa loi que le juif. Vous êtes plus inexcusables d'ignorer les règles, plus criminels de violer les préceptes, plus insensés de négliger les promesses de votre loi, dont le triple avantage vous impose le triple devoir d'instruction, de fidélité et de zèle.

Devoir d'instruction : la loi chrétienne, comme la loi judaïque, est composée de corps et d'âme; elle a sa lettre comme son esprit; or ce premier devoir s'étend à l'une et à l'autre; et le chrétien, né sous une loi de lumière, est plus inexcusable que le juif d'ignorer ou la lettre ou l'esprit de sa loi ; la lettre de la loi, c'est-à-dire les sacrements, les mystères, les cérémonies, les préceptes de la loi chrétienne. A cet égard, dites-vous, nous sommes instruits : c'est une leçon que nos mères nous apprirent dès le berceau, et nous firent sucer avec le lait; notre enfance se passa dans les écoles chrétiennes, où des maîtres et des maîtresses charitables se proportionnant à notre faiblesse, prirent soin de nous rompre le pain de la foi, et de nous nourrir des éléments de la religion. Mais peut-être que, passant des écoles chétiennes à l'école du monde, vous y avez oublié ces connaissances primitives, que le tumulte des affaires et l'ivresse des passions ont conspiré à enlever de votre esprit; peut-être qu'aujourd'hui vous seriez peu en état de répondre sur les premiers principes de votre catéchisme, que vous auriez peut-être besoin que l'on vous renvoyât aux instructions familières que l'on fait aux enfants, pour rappeler ces vérités fondamentales, mais fugitives, dont il vous reste à peine l'idée la plus confuse : instruction familière, où des personnes avancées en âge et plus instruites que vous, ne rougissent pas d'assister. Je veux toutefois que vous n'ayez pas oublié les leçons de votre enfance: croyez-vous que ces leçons suffisent pour la connaissance de nos mystères et de nos mœurs qui ont des abîmes pour les plus éclairés; pour la connaissance des devoirs généraux du christianisme, universellement ignorés dans le monde, et des devoirs particuliers de votre état, qui demande des lumières plus étendues que celles de l'enfance?

Ne parlons point ici toutefois des devoirs de l'artisan, de l'officier, du marchand, du magistrat, des devoirs propres à chaque état : ce détail nous mènerait trop loin; bornons-nous aux devoirs communs de pères et de maîtres. D'enfants vous êtes devenus pères; dès lors vous voilà obligés par état d'instruire votre famille; il faut que vous lui teniez lieu de maître dans l'affaire du salut, comme vous lui en tenez lieu dans les affaires temporelles. C'est de votre bouche, pères de famille, que votre femme, vos enfants, vos domestiques, doivent apprendre l'art de gagner le ciel, comme ils en apprennent l'art de gagner leur vie; vous devez du moins vous informer par vous-mêmes, vous instruire par vos yeux s'ils profitent des leçons de religion que leur donnent leurs pasteurs, leurs catéchistes, leurs directeurs, qui ne sont à leur égard que des maîtres étrangers; un père, une mère de famille en est par état le premier catéchiste dans la foi, le premier directeur dans la conscience, le pasteur, l'évêque domestique : or croyez-vous qu'un emploi si important ne demande qu'une étude, qu'une connaissance superficielle de la religion, telle qu'on la puise dans les écoles de l'enfance? Pour le remplir dignement, cet emploi, il faudrait, mes frères, connaître à fond la doctrine chrétienne; et où l'auriez-vous puisée cette connaissance? Serait-ce dans la méditation de la loi de Dieu, la lecture de l'Evangile et des livres saints qui en facilitent l'intelligence? Mais le seul nom de méditation vous effraye; vous n'avez que du dégoût pour les livres de religion, que de l'indifférence pour le livre des livres, le Nouveau Testament, l'Evangile de Jésus-Christ. Oui, le dirai-je? cette loi commune, cette loi sacrée, inviolable, sur laquelle tout chrétien sera jugé au dernier jour, cette lettre descendue du ciel pour nous en apprendre le chemin, ce divin Testament du Père céleste est ignoré de ses enfants; peut-être n'est-il point d'Evangile chez vous, peut-être n'est-il connu d'aucun de votre famille ; peut-être faute de ce livre sacré votre femme, vos enfants, vos domestiques violent-ils les

règles essentielles du christianisme qu'ils ignorent; violement qui retombe sur vous, qui vous damnez doublement, et pour votre ignorance et pour celle de votre famille à qui vous refusez la lumière qui devrait l'éclairer : refus qui ne peut venir que d'une indifférence criminelle pour le ciel; car, quelque pauvre que vous soyez ne trouvez-vous pas le moyen de subsister, et d'acheter les instruments nécessaires pour gagner votre vie? Si donc vous ne trouvez pas de quoi acheter l'Evangile, l'instrument de votre salut, la nourriture de votre âme; c'est que vous n'aimez qu'une vie terrestre, et que vous vous intéressez peu à la vie spirituelle de l'âme mille fois préférable à celle du corps.

Surgent in judicio adversus generationem istam. (*Matth.*, XII.) Oui, chrétiens, les juifs au dernier jour s'élèveront contre vous. Quelqu'obscure que fût leur loi, ils s'en instruisaient avec un soin qui allait jusqu'au scrupule : ils la roulaient devant leurs yeux, la portaient sur leurs poitrines, l'écrivaient sur le seuil de leurs portes, l'attachaient à la frange de leurs habits, l'imprimaient dans leur mémoire, la gravaient nuit et jour dans leur esprit; leurs enfants n'apprenaient à lire que dans le livre de la loi? les premières paroles qu'articulaient leurs langues bégayantes, étaient des paroles de la loi; les premiers caractères que formaient leurs mains tendres, étaient des caractères de la loi : la loi était toute leur occupation et toute leur étude, leur entretien dans le secret de leurs familles, leurs conversations dans les places publiques, leurs exhortations dans les assemblées de la Synagogue, leurs délassements dans le cercle de leurs amis. *Surgent in judicio adversus generationem istam.* Quoi! le juif cherche la lumière dans une loi de ténèbres, et s'efforce de lever les voiles multipliés qui lui dérobent ses devoirs; et vous, chrétiens, vous vous refusez à la lumière la plus claire; vous négligez d'apprendre une loi qui vous montre vos devoirs au plus grand jour! L'Ancien Testament rempli de figures obscures, inintelligibles au juif, est toujours entre ses mains : le Nouveau Testament plein de vérités nécessaires au salut, et en même temps vérités claires, palpables, à la portée des plus simples, à peine peut-être, en connaissez-vous le nom!

Direz-vous, à votre ordinaire, que vous n'avez pas le loisir de lire ce livre divin? Mais êtes-vous, je vous prie, plus occupé qu'un juif qui faisait de sa loi sa lecture journalière? Avez-vous d'autre affaire au monde que de connaître Dieu et de le servir par la connaissance et la pratique de sa loi? N'est-ce pas là l'unique nécessaire pour lequel il vous a créé? Vous en coûterait-il beaucoup de consacrer chaque jour à la lecture de l'Evangile quelques-uns de ces moments que vous prodiguez à l'amusement, aux plaisirs? Vous avez bonne grâce d'alléguer votre peu de loisir, vous qui consumez la plus grande partie du jour à l'inutilité ou au jeu; n'êtes-vous pas d'ailleurs obligé de sanctifier le dimanche, comme le juif sanctifiait le sabbat, par la lecture et la méditation de la loi? Les affaires, les parties de plaisir ne vous sont-elles pas interdites le jour du Seigneur, pour vous donner plus de temps de vaquer à cette sainte lecture? Peut-être ne savez-vous pas lire; mais ne pourriez-vous au besoin trouver quelque personne charitable qui vous rendît cet office, et profiter de la lecture qu'elle vous ferait de l'Evangile ou de quelque livre de piété après le service divin? Ne sauriez-vous du moins assister le dimanche au prône et aux instructions familières de la paroisse, où l'on vous distribue les vérités de l'Evangile selon la mesure de vos besoins? Y eut-il jamais plus de facilité pour s'instruire? Les sermons, les catéchismes ne se sont-ils pas multipliés de nos jours? D'où vient donc tant d'ignorance dans un siècle si éclairé, si non de votre peu d'assiduité à les entendre? Car quel est le sujet le plus ordinaire de nos plaintes? N'est-ce pas que les brebis n'écoutent plus la voix de leurs pasteurs, que le peuple ne se rend plus aux exhortations du ministre; que l'on ne retire plus aucun fruit de nos discours, parce qu'on ne les entend que certains jours solennels et qu'on ne leur prête encore qu'une attention superficielle? Pourquoi? parce qu'on s'intéresse peu aux vérités du ciel et aux maximes de l'Evangile qu'on y annonce; et vous ne vous apercevez pas, mes frères, que cette indifférence pour la loi, ce dégoût pour la parole de Dieu, est une preuve que vous n'avez pas reçu l'Esprit-Saint : *Qui ex Deo est, verba Dei audit* (*Joan.*, VIII), celui qui est à Dieu écoute avec joie sa parole : si vous ne l'écoutez pas de même, c'est que vous n'êtes pas à Dieu. Les apôtres se préparèrent à la descente du Saint-Esprit par la méditation de la loi divine; et pour fruit de leur préparation ils en reçurent l'intelligence. Pour vous qui, loin de méditer la loi de Dieu, ne daignez pas même l'entendre, comment recevriez-vous cet Esprit législateur à qui seul il est donné de développer et la lettre et l'esprit de la loi chrétienne?

L'esprit de la loi : c'est-à-dire l'esprit de Jésus-Christ et de ses mystères, la connaissance de ses sacrements et de son Eglise, le goût de sa croix et de ses souffrances, le sentiment de ses vertus, le prix de sa grâce. Ce n'est que pour parvenir à cet esprit qui vivifie le chrétien, qu'il faut étudier la lettre qui tue le juif; la lettre n'est qu'une ombre grossière qui offusque, l'esprit est une lumière pure qui éclaire; la lettre n'est qu'une étude de peu de jours, l'esprit est la science de toute la vie. Or où s'apprend cette science? Dans la prière. C'est par la prière que les apôtres attirent l'Esprit-Saint qui leur enseigne toutes choses, qui leur apprend à connaître la religion, à sentir, à goûter Jésus-Christ, à parler même de lui en toutes sortes de langues; et c'est ici, mes frères, une des plus sûres marques de la réception du Saint-Esprit. Donnez-moi un homme du commun, une simple artisanne, une femme chrétienne qui ait reçu l'Esprit-Saint, elle sera plus

habile dans la science de Jésus-Christ que le plus profond théologien, elle parlera même de la religion plus éloquemment que l'orateur le plus disert : ses termes seront énergiques, son langage lui sera propre; si elle en parle divinement, elle en pense encore mieux, parce qu'elle en pénètre l'âme et qu'elle en savoure l'esprit. Les docteurs les plus fameux n'ont souvent que des paroles, mais elle a des sentiments; les plus célèbres prédicateurs ne sont souvent qu'un airain sonnant, qu'une cimbale retentissante, mais elle est une lumière ardente et un feu dévorant. Ainsi vous plaisez-vous, ô mon Dieu, à révéler aux simples et aux petits les profondeurs impénétrables, les divines beautés de la religion, que vous cachez aux prudents et aux sages, pour nous apprendre que cette religion n'est le prix ni d'une vaine curiosité, ni d'une contemplation stérile, que sa connaissance est le fruit d'une prière fervente et d'un humble gémissement.

Accepistis Spiritum sanctum? A ces marques, mes frères, pouvons-nous juger que vous avez reçu l'Esprit-Saint? *Sed et si Spiritus sanctus est nescitis* (*Act.*, XIX) : Hélas! on dirait que vous ne savez pas même s'il y a un Saint-Esprit. Vous n'entendez rien à Jésus-Christ et à ses mystères : vous ne voyez rien dans nos sacrements et nos sacrifices; vous n'avez point de goût pour la prière publique, pour l'office divin; vous êtes dans nos temples comme un juif dans sa synagogue et un mahométan dans sa mosquée; moins frappé peut-être de nos saintes cérémonies qu'un infidèle de ses cérémonies sacriléges. Eh! que dis-je? l'idolâtre tremble devant le faux Dieu qu'il adore, et vous semblez n'adorer le vrai Dieu que pour le braver par vos irrévérences jusqu'au pied du trône de sa gloire : irrévérences qui font gémir les ministres des autels, et qui blessent la piété des fidèles, qui, au lieu de l'édification qu'ils viennent chercher dans nos temples, n'en rapportent que le scandale de votre dissipation, de l'immodestie de vos regards et de l'indécence de vos parures, dont ils sont malheureusement témoins. Votre langage sur la religion est un langage tout profane; vos discours sur la morale et sur l'Evangile sont des discours scandaleux qui choquent les âmes chrétiennes qui ont le bonheur de connaître Jésus-Christ et son esprit. Preuve, mes frères, que vous ne vous appliquez à la prière ni le soir ni le matin, ni dans l'église ni dans votre maison, ni dans le temps du repos ni dans le cours du travail; preuve que vous ne priez pas même les jours de sanctification et de recueillement; que vous ne priez pas comme les apôtres intérieurement, unanimement, avec ferveur et persévérance, pour attirer comme eux l'Esprit de lumière et de force, qui seul peut vous donner de connaître et d'accomplir votre loi : second devoir que vous impose le second avantage de la loi chrétienne.

Devoir de fidélité à la loi. La grâce d'accomplir la loi n'étant pas attachée à l'alliance de Moïse comme à l'alliance de Jésus-Christ, le juif prévaricateur était en quelque sorte plus excusable que le chrétien. Si tant de fois vous fûtes infidèles du vivant de votre législateur, disait Moïse aux juifs, que ne serez-vous point après sa mort? Non, leur protestait Josué, non vous ne pourrez jamais servir le Seigneur : ***Non poteritis servire Domino, Deus enim sanctus, et fortis æmulator est.*** (***Josue***, **XXIV**.) Paroles qui trouvèrent leur accomplissement dans cette foule de prévarications, qui du peuple juif ne firent tant de fois qu'un peuple idolâtre; paroles que vérifia la fidélité même apparente des plus rigides observateurs, qui ne servaient Dieu que comme des esclaves par la crainte des châtiments, et avec un cœur indocile, pleins de murmures contre la loi dont ils ne suivaient les ordonnances qu'à regret. Pour vous, chrétiens, nés sous la loi de grâce, incorporés par le baptême à l'alliance de Jésus-Christ, à quelle excuse aurez-vous recours? direz-vous que pour l'accomplissement de la loi vous trouvez dans la concupiscence les mêmes obstacles qu'un juif; que vous sentez dans vos membres une loi de péché qui combat sans cesse contre la loi de vos devoirs, une loi de servitude qui captive votre âme et enchaîne ses désirs par des liens de chair? Ah! si nous vous disions que la loi de grâce détruit dès cette vie le corps de péché que nous héritons de nos pères, qu'elle tarit sans retour les eaux impures de la concupiscence et en réprime les soulèvements, vous auriez raison de vous plaindre. Nous nous contentons d'assurer avec l'Eglise, qu'à l'alliance de Jésus-Christ est attachée l'inspiration du saint amour, la grâce victorieuse des révoltes de la chair, des bouillonnements de la concupiscence, des efforts mêmes de la mauvaise volonté. Mais cette grâce n'est en cette vie qu'une grâce de gémissements et de combat : gémissements d'autant plus déplorables, que notre ennemi est un ennemi domestique; combat d'autant plus opiniâtre, que cet ennemi ne connaît ni paix ni trêve, et nous livre, jusqu'à la mort, la guerre la plus cruelle. Paul sentait dans sa chair la même loi de péché que vous, et demandait à Dieu avec larmes d'être affranchi de cette loi funeste. Que lui répond le Seigneur? Que pour être couronné il faut combattre; que pour armes il lui donne sa grâce; mais aussi que cette arme divine lui suffit pour triompher de la faiblesse et de la corruption de sa chair: *Sufficit tibi gratia mea.* (II *Cor.*, XII.) Or, je vous le demande, la grâce qui suffisait à Paul ne vous suffira-t-elle pas?

Mais, répliquez-vous; je n'ai pas reçu la grâce de Paul. Quelle preuve en alléguez-vous? Serait-ce la contradiction cruelle que vous éprouvez de la part de vos passions, la violence continuelle qu'il vous faut faire à vous-même pour résister à une foule de tentations qui vous pressent? Ah! si vous vous attendez, mes frères, à des grâces qui élargissent la voie étroite et en aplanissent les sentiers raboteux, à des grâces qui vous ouvrent la maison du Père céleste sans frapper

rudement à la porte, à des grâces qui vous introduisent dans le royaume du ciel sans le conquérir par violence, vous n'en recevrez jamais. Certes ce n'était pas là la grâce des martyrs et des confesseurs : les uns et les autres ne se frayèrent le chemin au ciel qu'à travers ou des torrents de larmes ou des ruisseaux de sang. Ce n'était pas là la grâce de Paul : sa grâce ne l'empêchait pas de sentir l'impression la plus vive des tentations et des souffrances, de se voir presque abattu sous le poids de cette double croix qui lui rendait la vie ennuyeuse. Il se plaignait amèrement et de l'ange de Satan qui lui donnait des soufflets, et des travaux de son ministère qui accablaient son corps de mort. Il ne triomphait de cette double épreuve qu'en châtiant plus rudement ce corps pour le réduire en servitude; qu'en oubliant le passé pour s'étendre vers l'avenir, pour s'allonger par des efforts continuels aux espérances futures : ce n'est pas là la grâce de l'homme tombé. Adam innocent jouissait d'une grâce facile : Adam pécheur est réduit à une grâce pénible. Adam innocent se voyait porté sans peine sur le vaisseau de sa chair, poussé par le souffle de l'Esprit divin : après son naufrage il ne lui reste qu'une planche; et pour arriver au port à la faveur de ce secours, il faut qu'il s'arme jusqu'à la mort de patience et de courage. Adam innocent n'avait besoin que d'une grâce nourricière qui entretînt la lumière naturelle et qui fortifiât la justice originelle de son âme : Adam pécheur a besoin d'une grâce médicinale qui, par une lumière souvent importune, distingue ses ténèbres, et par une amertume toujours salutaire corrige ses passions; qui, par une opération à jamais douloureuse, applique le fer et le feu à ses plaies pour guérir la profondeur de ses maux. La première grâce était l'aliment, la nourriture d'Adam innocent; la seconde grâce est le remède, l'appareil d'Adam pécheur : *Illius esca istius medicina.*

Mais enfin cette grâce médicinale je ne l'ai pas reçue, puisque je ne suis pas guéri, et qu'à mes anciennes maladies j'en ajoute tous les jours de nouvelles. Quel funeste aveu ! mon frère. Vous n'avez donc pas reçu l'Esprit-Saint qui répand cette grâce dans nos cœurs en y répandant l'inspiration du saint amour qui sanctifie nos âmes? *Charitas diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis.* (*Rom.*, V.) Vous êtes donc encore comme le juif sous l'alliance de Moïse, et vous n'appartenez pas comme chrétien à l'alliance de Jésus-Christ? Car ne croyez pas que ces deux alliances se bornent l'une au temps de la loi judaïque et l'autre au temps de la loi chrétienne. Il y avait des chrétiens sous l'ancienne loi, et il se trouve des juifs sous la loi nouvelle. Les premiers étaient les précurseurs, les enfants prématurés de Jésus-Christ, les seconds sont les disciples, les enfants posthumes de Moïse; les premiers étaient étrangers à la loi et domestiques de la foi, les seconds sont étrangers à l'Eglise et domestiques de la Synagogue; les premiers jouissaient sous la loi de la liberté des enfants de Dieu, les seconds sont réduits sous la grâce à la servitude des enfants du démon. Or, l'amour qui peut seul rendre fidèle à la loi met entre eux cette différence étonnante. Mais comment, je vous prie, êtes-vous déchus de cet amour? Où avez-vous perdu la charité que vous reçûtes au baptême qui vous incorpora au Fils de Dieu et vous rendit le temple du Saint-Esprit? Comment pouvez-vous sans horreur vous souffrir un moment dans cet état d'excommunication et de mort? Pourquoi demeurez-vous volontairement attachés à ces passions honteuses qui achèvent d'éteindre en vous les étincelles de cet amour qui, bien ménagées, pourraient en allumer le feu et embraser votre âme? Pourquoi ne travaillez-vous pas par la mortification des sens et la séparation des créatures, l'amorce, la pâture de vos passions, à affaiblir ces passions criminelles? Pourquoi n'embrassez-vous pas les travaux de la pénitence, les exercices de justice et de miséricorde à l'ombre desquels Dieu se plaît de placer ses grâces? Enfin pourquoi ne recourez-vous pas aux remèdes que vous offre l'Eglise; aux gémissements et aux larmes d'un cœur contrit et humilié, à la piscine salutaire, au tribunal de réconciliation, pour rentrer de nouveau par une contrition sincère, animée d'amour, dans l'alliance et l'adoption de Jésus-Christ?

Mais à quoi m'arrêté-je? Qui sont ceux qui se plaignent aujourd'hui de ne pas appartenir à l'alliance nouvelle? Ne vous flattez-vous pas tous d'avoir reçu l'Esprit-Saint et sa grâce dans le double sacrement de pénitence et d'Eucharistie auxquels sans doute vous avez participé en ce jour? Plût au ciel, mes frères, que votre espérance fût aussi solide qu'elle est douce ! Mais sur quel fondement l'appuyez-vous cette espérance flatteuse? Sur la réception de deux sacrements qui seront toujours les canaux ordinaires de la grâce, mais qui ne furent jamais de sûrs garants de l'amour divin. Ces garants, je les trouve dans la conduite des apôtres. Leur changement me répond de leur amour. Transformés en hommes nouveaux, il faut sans doute qu'ils appartiennent à l'alliance nouvelle qui change et réforme le cœur. Pour vous, mes frères, quel changement s'est fait en vous? N'êtes-vous pas toujours les mêmes? Et si vous me disiez ce que vous étiez hier, ne vous apprendrais-je pas ce que vous êtes aujourd'hui? Non, dites-vous; je suis changé. Et quel est celui qui s'est aperçu de votre changement? Celui des apôtres ne se renferme pas dans le cénacle; il trouble, il remue tout Jérusalem; un bruit éclatant l'annonce, et la terre entière est dans l'étonnement de voir ces hommes grossiers parler tous différentes langues et d'entendre de leurs bouches chacun en sa langue propre les merveilles de Dieu. Avez-vous donné au public le même spectacle? Vos voisins épouvantés s'écrient-ils : Que veut dire ceci? *Quidnam vult hoc esse.* (*Act.*, II.) Quel prodige! quelle différence de conduite et de langage! N'était-ce pas là ce jeune voluptueux, ce libertin, ce débauché qui fréquentait les

compagnies les plus licencieuses, qui n'avait à la bouche que des paroles impures, des chansons déshonnêtes? A présent, c'est un homme de recueillement et de prière, assidu aux offices divins, qui ne fréquente que les églises et n'ouvre la bouche que pour chanter les louanges de Dieu. N'était-ce pas là cette femme colère qui se livrait pour rien aux plus furieux transports? cette femme médisante qui se faisait un jeu de déchirer la réputation de ses sœurs? cette femme mondaine, recherchée dans ses parures, idolâtre de sa beauté, dont le jeu et le plaisir remplissaient les intervalles du repos? A présent c'est un modèle de charité et de douceur, attentive à excuser les autres, elle n'est occupée qu'à s'accuser elle-même; c'est un exemple de pénitence et de modestie; elle se refuse les ornements les plus simples et consacre ses mains aux plus vils et aux plus rudes travaux. Si l'on tient de vous ce langage vous êtes en effet changés, mais si l'on continue à vous regarder de même œil, ne vous flattez pas, vous êtes toujours les mêmes.

J'avoue, répliquez-vous, que mon changement n'a pas fait cet éclat, mais ma conversion n'en est pas moins sincère. J'ai pris ce matin une ferme résolution; j'ai promis à Dieu, à l'oreille de mon confesseur, de renoncer au crime, d'embrasser le parti de la vertu, de la retraite, de renouveler et mon cœur et ma vie. Mais cette promesse vous l'aviez faite à Noël et à Pâques; y avez-vous été fidèle? Quelle preuve me donnez-vous qu'à l'avenir vous le serez davantage? Voilà précisément ce que fait le juif; il promet à Moïse au delà même de ce que lui demande ce législateur. Il ne lui coûte rien de se charger du plus pesant fardeau sans consulter ses forces. Ainsi quand vous vous serez soumis dans toute son étendue à la loi que Dieu vous a imposée par le ministère de votre confesseur, si vous vous en tenez à cette soumission, si vous vous contentez d'une simple promesse, vous ne ferez rien de plus qu'un juif. Je fais plus, dites-vous; je fais effort, je combats pour remplir ma promesse. C'est quelque chose, mon frère; et si ces efforts sont persévérants, il faut espérer de la grâce de Jésus-Christ qu'ils seront victorieux. Mais enfin si ces efforts ne sont pas victorieux, vous serez encore comme le juif sous la malédiction de la loi; et ils ne seront victorieux qu'autant qu'ils seront animés de la prière formée par le souffle de l'Esprit-Saint. Le Juif combat Amalec sous les ordres de Josué; mais si Moïse ne prie, Josué est vaincu. L'homme déploie contre le démon les forces de la nature; mais si Dieu ne fortifie cette nature impuissante, le démon est vainqueur. Le disciple du Sauveur, le chrétien tire l'épée comme Pierre contre les ennemis de son Dieu, mais la lâcheté suit de près son courage, si Jésus-Christ ne prie en lui pour la confirmation de sa foi. Et telle est la principale différence du juif et du chrétien : le juif compte sur ses forces, le chrétien sur ses gémissements; le juif se met en devoir d'obéir au premier commandement: *Quidquid præceperit Dominus faciemus* (*Exod.*, XXIV); le chrétien avant que d'obéir demande à Dieu la grâce de le faire. Commandez, Seigneur, dit le juif, nous exécuterons vos ordres : *Loquere, faciemus ea.* Donnez-nous, Seigneur, ce que vous commandez, dit le chrétien, et après cela commandez-nous ce que vous voudrez : *Da quod jubes, et jube quod vis.* Ainsi la nature inspire-t-elle au juif une ardeur téméraire qui l'épuise, une confiance présomptueuse à laquelle il succombe; tandis que la grâce inspire au chrétien une humble défiance qui le soutient, une prière fervente qui le fortifie, parce que l'Esprit-Saint qui la forme en lui, qui prie même pour lui avec des gémissements inénarrables, est un Esprit de force qui lui donne d'accomplir la loi par la vue de Dieu sa récompense; un Esprit de zèle qui lui inspire plus d'ardeur pour le ciel que le juif n'en a pour la terre la récompense de sa loi : troisième devoir du chrétien qui répond au troisième avantage de la nouvelle loi.

Que le juif eût été insensible à la récompense de sa loi, je n'en serais pas surpris; cette loi ne lui promettait qu'une récompense passagère au prix des observations les plus pénibles, et l'on n'est guère tenté d'acheter un repos de peu de durée par des travaux qui ne sont pas moins durables. Cependant que ne fait pas le juif pour jouir d'une récompense si légère? S'il s'en dégoûte un moment dans le désert, il en est sévèrement puni; s'il oublie dans la terre promise le service de son Dieu, cette terre lui est ôtée et donnée en proie à ses ennemis; s'il est enlevé de Jérusalem pour être transporté à Babylone, il détourne sans cesse vers sa patrie ses yeux baignés de larmes. Des bords de l'Euphrate il porte ses regards sur les rives du Jourdain. Sa main droite sera mise en oubli, sa langue s'attachera à son palais avant que Sion échappe à ses pensées. A présent même que ce peuple malheureux se voit dispersé depuis près de deux mille ans aux extrémités du monde, la terre promise, la Judée est encore l'unique objet de ses vœux.

Quelle sera donc, chrétiens, votre ardeur pour le ciel, la récompense de votre loi? pour ce poids immense de bonheur et de gloire au prix duquel les opprobres et les tribulations de la vie ne sont rien? pour le séjour de cette paix éternelle où Jésus-Christ doit essuyer dans son sein toutes vos larmes et vous inonder par surcroît d'un torrent de délices ineffables? Cependant que faites-vous, chrétiens, pour jouir d'une telle récompense? Ne travaillez-vous pas uniquement pour la terre? Ne dirait-on pas que vous fixez vos vœux, que vous bornez vos espérances au lieu de votre exil? N'êtes-vous pas tout occupés à vous établir dans le séjour de votre captivité, comme si ce séjour était proposé pour but à vos désirs? Ne vous prendrait-on pas pour des juifs appliqués à bâtir une Jérusalem terrestre sans jeter le moindre regard vers la Jérusalem céleste? peut-être même ne servez-vous Dieu que pour les biens de la terre, ne suivez-vous les exer-

cices de la religion, n'êtes-vous chrétiens, n'êtes-vous pieux que pour recueillir les fruits de cette terre maudite, du moins vous abandonnez-vous au murmure lorsque ses fruits et ses biens vous échappent et demeurez-vous insensibles lorsque vous perdez Jésus-Christ et sa grâce? A peine vous échappe-t-il quelque léger soupir pour le ciel qui vous est indifférent, tandis que de tout le poids de votre cœur vous vous portez vers la terre que vous aimez uniquement. Est-ce ainsi, chrétiens, que vous répondez aux avantages de votre loi? Renoncez à ses priviléges si vous ne voulez remplir les devoirs qu'ils vous imposent, si vous n'êtes résolus de ne travailler désormais que pour le ciel, de n'envisager dans toutes vos actions que le chemin de l'éternité, de n'engager votre amour et votre estime qu'à ce qui peut vous y conduire, de gémir de tout ce qui vous courbe vers la terre, de renoncer à tout ce qui vous attache à la créature, de lever sans cesse les yeux de votre âme vers les montagnes éternelles où la loi chrétienne subsistera éternellement dans la charité qui en est l'âme, et où le chrétien recevra dans le sein de Jésus-Christ, son législateur, les bénédictions promises aux enfants de l'alliance que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON IX.

FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Beati qui lugent. (*Matth.*, V.)

Heureux ceux qui pleurent.

Quelle maxime! mes frères, qu'elle est terrible à la nature, qu'elle est effrayante pour l'amour-propre! *Heureux ceux qui pleurent :* langage nouveau; paradoxe inouï jusqu'au temps de Jésus-Christ. Qui jamais avant lui employa l'attrait des afflictions pour s'attirer des sectateurs? Partout je ne vois qu'espérances flatteuses, que promesses engageantes; les législateurs et les conquérants, les princes et les philosophes, Moïse et les prophètes s'accordent en ce point, de faire espérer une paix profonde à quiconque se rendra fidèle à leurs lois. Jésus-Christ seul n'annonce à ses disciples qu'afflictions et que larmes; lui seul leur propose des tribulations pour récompenses, et veut même qu'ils en fassent la matière de leur triomphe. Pourquoi une telle différence? Ah! c'est que les princes et les philosophes n'ont pas le don d'essuyer nos larmes, et moins encore de nous y faire trouver notre bonheur, au lieu que Jésus-Christ peut remplir ses disciples d'une abondance de joie au milieu d'une source de pleurs, et faire suivre leurs afflictions passagères de consolations éternelles : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.* Ainsi le Sauveur a-t-il consolé les bienheureux dont nous honorons aujourd'hui la mémoire; ainsi consolera-t-il ceux qui auront le bonheur de leur être associés. Dieu, dit saint Jean, essuiera toutes leurs larmes : *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.* (*Apoc.*, XXI.)

1° Les larmes que Dieu aurait fait répandre à ses élus en peine de leurs péchés, larmes d'afflictions, il les essuiera par lui-même en les délivrant par sa présence des misères de la vie, en les comblant de toute sorte de biens. 2° Les larmes que leur aura arraché la malice et l'injustice des hommes, larmes de persécution, Dieu les essuiera par la paix, la douceur et l'union parfaite des saints. 3° Les larmes qu'aura tirées de leurs yeux la vue de leurs péchés, larmes de componction et de pénitence, Dieu les essuiera par le repos de leur conscience et la vue de leur sanctification; en un mot, les saints trouveront en Dieu de quoi se consoler des larmes que lui-même leur aura fait répandre : c'est le sujet de ma première partie. Les saints trouveront dans la société des bienheureux de quoi se consoler des larmes que les hommes leur auront fait répandre : c'est le sujet de la seconde partie. Les saints trouveront en eux-mêmes de quoi se consoler des larmes que d'eux-mêmes ils auront répandues sur leurs fautes : c'est le sujet de la troisième partie. Esprit divin, Père des lumières, source de toute consolation, dessillez mes yeux, purifiez mon cœur, consacrez mes lèvres pour parler dignement des consolations du ciel, afin d'en inspirer l'amour à mes auditeurs et de les engager par cet amour à porter avec joie les afflictions de cette vie, qui doivent être si heureusement dédommagées ; nous vous le demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un joug pesant, dit le Sage, *a été imposé aux enfants d'Adam, depuis le jour de leur naissance jusqu'au jour de leur mort.* (*Eccli.*, XL.) En guerre avec Dieu même, il n'est plus pour nous de paix sur la terre; la nature s'arme pour venger son Seigneur, et toutes les créatures deviennent les exécutrices de la justice divine. Poursuivis par les créatures, rentrerons-nous en nous-mêmes pour trouver du soulagement dans nos maux? Hélas! nous ne sommes que faiblesse et que misère. Enfants criminels d'un père désobéissant, nous commençons à souffrir avant que de naître; nous ne voyons le jour que pour rendre l'univers témoin de nos gémissements. Le reste de la vie de l'homme, qu'est-ce, mes frères, qu'un tissu de larmes? l'enfance se passe dans l'ignorance et les pleurs; nos maux qui se développent avec la raison, livrent nos cœurs en proie à la contradiction de nos pensées et à l'agitation de nos désirs; la vieillesse succombe sous le poids des infirmités; et la mort, le plus terrible de tous les maux, ne frappe son dernier coup qu'après en avoir fait sentir mille fois les tristes horreurs, par la frayeur et les inquiétudes dont sa vue pénètre notre âme.

Ce n'est là toutefois que la moindre partie des afflictions que Dieu nous envoie : je ne dis rien de la perte de nos biens et de nos proches, de l'affaiblissement des forces et de la raison, des langueurs, des maladies, de la rigueur des saisons. Qui pourrait dé-

peindre toutes nos afflictions particulières, parcourir toutes les conditions, pénétrer dans l'intérieur des familles, fouiller dans le cœur de tous les hommes? O Dieu! quel assemblage monstrueux de malheurs ne développerait-il pas? quelle foule de maux n'exposerait-il pas à notre vue? surtout dans ces temps de colère, où la main du Seigneur s'appesantit sur nous, et où il semble que rappelant les iniquités de nos pères, il veuille les faire retomber sur nos têtes, déjà courbées sous la vengeance de nos propres crimes. Epargnez-moi, mes frères, un détail impossible, qui d'ailleurs n'est pas nécesaire; quel besoin de vous exposer vos malheurs, vous y êtes de vous-mêmes assez sensibles : vous les dépeignez avec des couleurs si vives, que vous attendrissez tous ceux que, vous en entretenez. Et qu'entend-on aujourd'hui, que plaintes, que murmures? Est-il rien de si commun que de se laisser aller à l'impatience, au désespoir? Et n'en est-il point parmi vous qui dans l'excès de leur fureur aient osé s'en prendre à Dieu et blasphémer son saint nom?

Mais calmez vos plaintes, étouffez vos murmures; lâches chrétiens! faites-leur succéder des sentiments de joie; vous êtes heureux de verser des larmes, si vous en faites un saint usage, parce qu'elles deviendront pour vous une source de consolation : ***Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur*** . Jésus-Christ souffrant a sanctifié vos peines, Jésus-Christ triomphant les couronnera. Que les païens soient inconsolables à la vue des misères de la vie présente, ils n'en attendent point une autre. Que les Juifs s'abandonnent aux murmures, quand le Seigneur irrité les dépouille de leurs biens : la loi ne leur en promet point d'éternels. Mais vous, chrétiens, tressaillez de joie dans l'abondance des afflictions, *gaudete et exsultate;* parce que le Seigneur, premièrement vous délivrera dans le ciel des maux de cette vie; secondement par sa présence, il vous remplira de joies ineffables; deux sources de consolatien, deux degrés de bonheur que les saints possèdent en Dieu.

Commençons par le premier, et considérons l'état présent des bienheureux, qui nous ont devancés dans le ciel; hommes comme nous, ils ont été sujets aux faiblesses des hommes, et sont entrés dans leurs travaux; pécheurs comme nous, ils se sont vus en cette vie condamnés aux mêmes peines et enveloppés dans le même châtiment que nous; peut-être même plus affligés que nous, le Seigneur a-t-il versé sur eux le calice de sa colère, et leur en a-t-il fait boire jusqu'à la lie? Mais bien différents de nous, ils ont reçu avec reconnaissance les coups redoublés de sa justice, et après avoir traversé au milieu des tribulations le désert de ce monde, ils sont enfin arrivés à la terre promise.

Quel changement de condition! La mort n'aura plus d'empire sur eux, *le Seigneur précipitera la mort pour jamais*, dit le prophète (*Isa* , XXV); ils n'auront plus ni faim ni soif, parce que l'Agneau les conduira aux fontaines d'eaux vives, et les rassasiera du pain de vie; la chaleur du soleil ne les incommodera plus, parce que celui qui sera sur le trône, les couvrira comme une tente, et qu'ils trouveront du rafraîchissement à l'ombre de ses ailes; ils n'éprouveront plus les rigueurs du froid, parce que le soleil de justice les enflammera de son amour; plus de travaux, plus de servitudes, plus de larmes, plus de cris, plus de douleurs : ***Absterget Deus... Et jam non erit amplius.*** (***Apoc.***, **XXI.**)

O qui de vous, mes frères, ne pousse en secret des soupirs pour un sort si digne d'envie? Mais qui de vous peut comprendre quelle est, en cet état, la joie des bienheureux? Figurez-vous, disent les Pères, un homme surpris de la tempête la plus affreuse, aux prises avec les flots et sur le point d'en être englouti, qui voit tout d'un coup succéder à l'orage un vent favorable qui le pousse heureusement dans le port; imaginez-vous un prisonnier dans une terre étrangère, séparé de ses amis et de ses proches, entre les mains des barbares, sans secours, sans espérance, sans consolation, qui tout à coup se trouve transporté dans le cœur de sa patrie, parmi les doux embrassements de ses amis et au milieu d'une famille complaisante, empressée à le servir; représentez-vous enfin un criminel qui croupit depuis longtemps dans le fond d'un cachot, accablé du poids de ses maux et de ses chaînes, attendant à toute heure l'arrêt décisif de son sort, n'espérant plus sortir de prison que pour aller expirer sur un échafaud, et qui cependant par un bonheur inespéré, voit tout d'un coup briser ses chaînes, et casser l'arrêt de sa condamnation; imaginez-vous, si vous le pouvez, quel est l'excès de sa joie : ce n'est rien encore en comparaison de celle des bienheureux.

Le moindre de leurs biens, c'est d'être exempts de tous les maux; on ne brise leurs chaînes que pour les revêtir d'un ornement de gloire; on ne les fait sortir de prison que pour les faire monter sur le trône; on n'essuie leurs larmes que pour leur faire goûter des joies ineffables. Second degré du bonheur que nous trouverons en Dieu. C'est ici qu'il faudrait, comme saint Paul, avoir été élevé jusqu'au troisième ciel, pour pouvoir vous en tracer un léger crayon; c'est ici qu'il faudrait être entré avec lui dans les joies du Seigneur, pour exprimer, quoique faiblement, les torrents de délices dont les saints sont enivrés. En effet si l'image de la justice et de la sainteté des hommes a pour nous tant de charmes, que nous l'aimons quoiqu'elle nous condamne, quelle impression ne fait point sur le cœur des bienheureux la beauté du Dieu des créatures, la source de toute justice et de toute sainteté, dont il se fera en eux un écoulement continuel. Si un seul regard du prince répand la sérénité sur le visage du courtisan; si ses caresses le transportent à un point qu'il ne peut plus modérer sa joie, que ne devons-nous point attendre des regards et des caresses d'un Dieu qui met toute sa gloire à

faire le bonheur de ses saints, et qui déploie toute sa puissance pour contenter leurs désirs? Un rayon de la lumière du Seigneur éblouit les yeux de ses apôtres sur la montagne du Thabor; un léger échantillon de sa gloire les abattit en sa présence; une goutte de la joie du ciel les enivra de telle sorte, qu'ils étaient tout hors d'eux-mêmes; que sera-ce, lorsque Dieu dévoilera à ses élus toute sa gloire, qu'il fera briller à leurs yeux tout l'éclat de sa lumière, et qu'il se répandra lui-même tout entier dans leur cœur?

Gardez-vous de chercher sur la terre des images de leur bonheur; la terre ne peut vous en fournir : y en eut-il jamais qui ne fût mêlé de quelque amertume, et dont quelque chagrin n'empoisonnât la douceur? Mais les joies du ciel sont des joies entières, jamais aucun nuage n'en troublera la sérénité; jamais aucune tache n'en corrompra la pureté. Les joies du monde ne sont-elles pas inquiètes et turbulentes; joies d'ivresse qui transportent l'homme hors de lui-même, qui le font voltiger d'objet en objet, sans lui permettre de se reposer sur aucun? Les joies du monde ne sont-elles pas accompagnées de remords et suivies de repentirs? Notre âme ne sent-elle pas une main invisible qui la repousse quand elle veut se livrer aux plaisirs trompeurs des sens, et si elle vient à se prêter à leurs charmes séduisants, ne laissent-ils pas après eux un vide affreux, un déplaisir mortel qui lui font payer bien chèrement quelques moments de fausse douceur? Mais les joies du ciel sont des joies tranquilles et intérieures, qui pénètrent l'âme tout entière, la font rentrer en elle-même, et lui font trouver son repos en Dieu; mais les joies du ciel sont accompagnées de douceur et de consolation et suivies de ravissements et de transports, qui laissent à l'âme une entière liberté de goûter combien le Seigneur est doux.

Est-il de joie dans le monde qui contente le cœur et le satisfasse, qui ne lui laisse plus rien à désirer et l'empêche de former de nouveaux projets? Mais la joie du ciel nous contentera pleinement; ce sera un fleuve impétueux, dit l'Ecriture, qui remplira toute la capacité de notre âme, qui l'élargira même au delà de ses bornes, pour y faire entrer cette abondance de joie qui enivrera les saints sans trouble, et les rassasiera sans dégoût; enfin les joies du monde tranquilles, entières, abondantes, si vous le voulez, ne sont-elles pas sujettes à la diminution et au changement? La possession d'un objet ne le rend-elle pas moins aimable? La jouissance d'un plaisir n'en affaiblit-elle pas le sentiment? L'objet de nos désirs ne nous échappe-t-il pas? La mort ne l'arrache-t-elle pas d'entre nos mains? Nos joies et nos plaisirs ne passent-ils pas avec le temps? Mais les joies du ciel seront des joies sans fin et sans diminution : comme Dieu ne saurait périr, et que les saints trouveront toujours en lui de nouveaux sujets de l'aimer, leur amour ne périra point; ils le verront, ils le loueront, ils l'aimeront éternellement; ils seront dans un éternel ravissement à la vue de sa majesté et de sa grandeur, de sa sainteté et de sa justice, de sa magnificence et de sa beauté.

Ames sensuelles qui reposez tranquillement dans le sein des plaisirs; âmes adultères qui vous prostituez sans remords aux voluptés les plus criminelles; vous n'entendez rien à ce langage : les joies de Babylone vous ont rendues insensibles à la joie du ciel, et cette manne délicieuse n'a point de goût pour vous, parce que vous goûtez les fruits grossiers de la terre; aussi n'est-ce pas à vous que je parle, c'est aux âmes épurées, altérées des plaisirs du ciel et sevrées de ceux de la terre, qu'il est permis de comprendre ce que je dis : *Da amantem.* Disons mieux, c'est à nous de nous taire : il n'appartient qu'à ces âmes chrétiennes de nous entretenir des joies célestes qu'elles goûtent par avance dans cette vallée de larmes. Tracez-nous donc, âmes fidèles, vous à qui Dieu prodigue ses faveurs, tracez-nous un tableau ressemblant de ces joies intérieures dont vous êtes toutes pénétrées dans ces moments heureux, où Dieu, se répandant dans votre âme et l'embrasant du feu de son amour, enflamme tellement votre cœur, et l'attire à lui par des charmes si puissants, qu'oubliant les besoins les plus pressants de la vie, vous demeurez saintement abîmées et absorbées dans le Seigneur : dites-nous ce que vous éprouvez dans ces communications divines. Mais quoi! votre langue ne peut exprimer ce que sent votre cœur; ce cœur même ne peut suffire aux mouvements de son amour, et a de la peine à soutenir les faveurs de son Dieu : comment donc vous expliquerais-je les joies du ciel que je ne mérite jamais d'éprouver?

Ah! si dans la ferveur de la prière, votre cœur attendri ne peut se défendre de répandre des larmes de joie; si quelquefois vous êtes remplis d'une telle abondance de consolations à la sainte table, qu'il n'est point de travaux au prix desquels vous ne voulussiez prolonger cette heure favorable de la visite du Seigneur; si dans cette union intime avec votre Dieu, vous sentez votre âme échauffée de l'amour divin se fondre, se répandre, se liquéfier au dedans de vous-mêmes; si pour lors toutes les joies du monde vous paraissent fades et insipides, et si un seul moment ainsi passé dans les embrassements de votre Epoux, vous paraît préférable à une infinité d'années passées dans les délices du siècle, que sera-ce de ces transports, de ces ravissements, de ces effusions ineffables qui uniront les saints si étroitement à Dieu, qu'ils entreront en participation de sa félicité souveraine; et que, pour parler après saint Augustin et saint Grégoire, tout ce qu'il y a d'humain en eux sera absorbé par la Trinité sainte, qui se mêlera, pour ainsi dire, dans leur âme pour la diviniser.

O Jérusalem, que tes biens sont aimables! les merveilles que l'on me rapporte de ton séjour me ravissent et m'enchantent; mon

âme ne peut plus soutenir l'ardeur qui la fait soupirer après tes charmes; *qui me donnera les ailes de la colombe pour voler* dans ton sein? (*Psal.* LIV.) Ah! si je ne puis emprunter ses ailes, j'emprunterai du moins ses gémissements et ses soupirs. Oui, Sion, tu seras désormais le plus ardent de mes vœux; que ma main droite me devienne inutile, si je puis t'oublier jamais; et que ma langue s'attache à mon palais, si tu ne fais pas le reste de mes jours le principal objet de ma joie. Qu'il est doux, mes frères, de contempler les merveilles de Sion! qu'il est doux de soupirer après elle! mais il ne nous est pas plus permis de nous arrêter sur cette montagne de bénédiction, qu'il ne fut permis à saint Pierre de demeurer sur le Thabor: ce que je vous ai dépeint est un bonheur du ciel, il en faut chercher un autre sur la terre; et où se trouve-t-il? dans les larmes, dit Jésus-Christ: *Beati qui lugent:* Heureux ceux qui pleurent; pourquoi? parce qu'ils seront consolés comme les bienheureux le sont dans le ciel: *Quoniam ipsi consolabuntur.* Quoi de plus fort pour vous encourager dans vos travaux et vous soutenir dans vos peines? Pourriez-vous vous plaindre des afflictions que Dieu vous envoie? Pourriez-vous vous abandonner aux murmures dans les pertes qui vous surviennent? Un athlète se plaint-il des travaux qu'il endure pour remporter une couronne corruptible? Un criminel condamné à mort murmure-t-il de ce qu'on lui permet de racheter sa vie par la perte de ses biens? Et toutefois quelle comparaison de la mort du corps à la mort éternelle à laquelle nous étions condamnés; des récompenses de la terre aux récompenses du ciel? Si donc, mes frères, les maux fondent sur vous de toutes parts, si quelque malheur imprévu vous dépouille de vos biens, si une mort précipitée vous enlève ceux qui étaient les appuis de votre fortune ou qui avaient la confiance de votre cœur, si les douleurs aiguës d'une maladie longue et cruelle vous déchirent les entrailles et ne vous donnent nuit et jour aucun repos, ah! loin de vous abattre et de vous plaindre, levez les yeux vers les montagnes éternelles, qui sont aujourd'hui la demeure de Jésus-Christ; jetez un coup d'œil sur le bonheur des saints, et faites un parallèle de vos afflictions, et de la récompense qui vous attend.

Je vous en rends les juges: vos maux sont-ils universels en ce monde; et quelque grand que soit le nombre de ceux dont vous êtes accablés, n'êtes-vous pas exempts d'un nombre sans comparaison plus grand? Mais les joies du ciel sont universelles; vous les réunirez toutes en votre personne, parce que tous vos désirs seront accomplis. Est-il de maux en ce monde dont la vivacité ne soit bornée? Si nos douleurs passaient une certaine mesure, ne nous ôteraient-elles pas la vie? nos corps n'y succomberaient-ils pas? Mais dans le ciel notre joie sera sans mesure, et notre âme immortelle ne pourra succomber sous le poids de son bonheur. Nos maux mêmes, plus ils sont longs, moins ils sont douloureux, leur violence et leur durée en émousse la pointe, et à force de les sentir, on ne les sent presque plus: mais dans le ciel, jamais ni l'excès, ni la durée de notre joie ne nous empêchera de la sentir tout entière; elle aura toujours pour nous la vivacité de la nouveauté. Enfin les maux finissent du moins avec la vie, et tout ce qui finit avec le temps est toujours de peu de durée; mais les joies du ciel ne finiront jamais, notre consolation durera éternellement. Quel bonheur de pouvoir acheter une éternité de plaisirs par un instant de peine, un repos sans fin par des travaux passagers, un poids éternel de gloire par un moment léger de tribulations! La vue de Dieu essuiera les larmes d'affliction que sa justice vous aura fait répandre en cette vie, vous l'avez vu dans cette première partie; la paix des bienheureux essuiera les larmes de persécution que vous aura arrachées la malice et l'injustice des hommes, vous l'allez voir dans la seconde.

SECONDE PARTIE.

Il n'est rien de plus doux que la paix, mais aussi n'est-il rien de plus rare. La malice des hommes nous a enlevé ce trésor, et leurs passions ont fait tarir cette source de notre bonheur. L'ambition l'a bannie de la cour des grands, la vanité de l'école des philosophes, l'avarice de l'intérieur des familles, la jalousie de la solitude des cloîtres, et l'erreur, l'envie, la prévention du sein de l'Eglise; partout où je vois les hommes, je ne vois que divisions éclatantes, parce qu'il se trouve des passions partout où se trouvent des hommes. Comme chacun tend à ses fins et cherche ses intérêts, que l'on n'aime que soi, que l'on ne travaille que pour s'agrandir, l'on se choque, l'on se heurte à tout moment, résolu d'écarter ce qui se rencontre sur son passage et de renverser tout ce qui s'oppose à ses desseins. De là les guerres intestines, les disputes continuelles, les dissensions scandaleuses, qui ne font de l'Eglise qu'un champ de bataille, et de l'univers un théâtre de combats.

O paix! le plus digne objet de nos désirs, où vous trouverons-nous? Pour qui réservez-vous sur la terre vos charmes et vos douceurs? Sera-ce pour les âmes innocentes à qui Jésus-Christ laissa sa paix lorsqu'il les priva de son aimable présence? Ah! mes frères, la paix de Jésus-Christ n'est pas la paix de ce monde: non, il n'est point de guerre plus cruelle que celle que le monde fait aux justes sur la terre. On dirait que la paix règne parmi les impies, à voir leur acharnement contre les saints: ce sont des ennemis, il est vrai, qui se haïssent les uns les autres, des ennemis partagés de vues, d'intérêts et de sentiments; mais ce sont des ennemis qui savent suspendre leur haine et faire trêve avec leurs passions pour conspirer ensemble à accabler le juste. De tout temps le juste fut en proie à leur malice: Abel avant le déluge fut immolé à la jalousie de Caïn, et

Joseph avant la loi éprouva la fureur de ses frères ; les saints de l'ancienne loi ont souffert, les uns les fouets, les autres les chaînes et les prisons ; ceux-ci ont été sciés, ceux-là lapidés, plusieurs sont morts par le tranchant de l'épée ; ceux qui échappaient à la cruauté des bourreaux, on les voyait, dit l'Apôtre, couverts de peaux de chèvres, errants et vagabonds dans les déserts ; réprouvés du monde, eux dont le monde n'était pas digne ; ils étaient contraints de se retirer parmi les bêtes, et de s'ensevelir tous vivants dans les creux des rochers. La persécution a redoublé au temps de la loi nouvelle ; c'est le sang des martyrs qui a fait germer le grain de l'Evangile, et les chrétiens à l'exemple des Israélites, ne se sont multipliés que sous la tyrannie de l'idolâtrie ; et il sera toujours vrai de dire que tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ, seront persécutés : *Omnes, qui pie volunt vivere in Christo, persecutionem patientur.* (II *Tim.*, III.) Ismaël et Esaü poursuivront toujours Isaac et Jacob ; et l'enfant de la promesse ne cessera jamais d'être en butte à la contradiction des enfants de la chair. Eh quoi ! ne voyons-nous pas tous les jours les serviteurs de Dieu exposés aux railleries des libertins et des indévots ? Ne traitent-ils pas d'hypocrites ceux dont la vie régulière les condamne ? Parlent-ils autrement de la dévotion, que comme d'une faiblesse d'esprit ? Ne condamne-t-on pas impitoyablement dans le monde ceux qui en font une profession particulière ? On voudrait qu'en cessant d'être méchants, ils cessassent d'être hommes ; on relève jusqu'à leurs moindres défauts, souvent on leur en attribue d'imaginaires, et quand on ne peut trouver à mordre sur leurs actions, on tâche de noircir leur cœur en lui prêtant les intentions les plus malignes. Monde injuste, indulgent à l'excès pour toi-même et pour ceux qui te ressemblent, tu ne pardonnes rien aux serviteurs de Jésus-Christ : plus méchant que les pharisiens, qui accusaient le Sauveur du monde de chasser Béelzébuth au nom de Béelzébuth même, tu accuses les vrais disciples de Jésus-Christ de ne servir Dieu que par l'esprit du démon. Quel refuge reste-il à l'innocence ? quelle consolation pour le juste ? n'en attendons point sur la terre ? tout y autorise les méchants, tout y seconde leurs intentions.

Ce n'est que dans le ciel que Dieu essuiera les larmes que tant de persécutions intérieures nous arrachent. Jérusalem est bâtie pour être la demeure d'un peuple qui vivra dans l'union et la paix ; ses habitants ne se livreront point de sanglants combats pour conquérir quelques pouces de terre ; ils posséderont tous un royaume immense sans partage ; l'intérêt et l'ambition ne les divisera pas, parce qu'ils n'auront ni d'autre intérêt, ni d'autre ambition que de plaire à Jésus-Christ ; la soif insatiable des richesses ne leur fera pas regarder leurs proches comme des ennemis domestiques, parce que toutes leurs richesses seront en Dieu, qui remplira tous leurs désirs ; les diverses mesures de lumière et de charité que Dieu leur distribuera, l'inégalité des dons dont il les enrichira, n'altèrera point la joie de cette paix intérieure ; unis par le lien de la charité, l'envie ne pourra les séparer ; ornés et comblés de grâces, chacun selon sa mesure plus grande l'une que l'autre, ils seront tous contents de la distribution qui leur en sera faite, et ils auront tous le don de n'en pas désirer de plus grand ; membres d'un même corps dont Jésus-Christ sera le chef, ils ne souhaiteront pas plus de posséder ce qu'ils n'auront pas reçu, que le doigt ne souhaite d'être l'œil, ou la main de faire les fonctions du cœur ; une union entière régnera parmi eux, union d'actions qui tendront toutes à la gloire de Dieu, union de paroles qui ne feront toutes qu'un même concert de louanges ; plus de rapports, plus de murmures, plus d'obstacles, plus de contradictions. Portes éternelles, que ne vous ouvrez-vous pour nous laisser jouir d'un si charmant spectacle, dont nos yeux n'ont encore pu jouir sur la terre ? Ah ! si l'ordre constant de la nature, si la lecture d'un ouvrage où tout se suit et rien ne se dément ; si la structure d'un bâtiment magnifique où tout se répond, si l'ordonnance d'une cérémonie bien concertée, si l'union de plusieurs voix harmonieuses a pour nous tant de charmes, qu'elle nous ravit et nous transporte ; que sera-ce de cet ordre merveilleux, de cette union surprenante des bienheureux, rassemblés de toute sorte de conditions, depuis le prince qui est assis sur le trône, jusqu'au pauvre qui est couché sur le fumier ; de toutes sortes de tribus, Lévites et Israélites, de toute sorte de peuple juif et gentil, de toute sorte de langues, grecque et barbare ; troupe innombrable, ils seront debout devant le trône de l'Agneau, vêtus de robes éclatantes et des palmes à la main, ils chanteront tous à haute voix le même cantique : *Gloire, honneur, bénédiction à notre Dieu qui est assis sur son trône et à l'Agneau* qui nous a sauvés ! (*Apoc.*, V.)

Mais qui sont-ils, et d'où sont-ils venus ? Ecoutez, le Seigneur va nous répondre : *Hi sunt, qui venerunt de tribulatione magna, et laverunt stolas suas, et dealbaverunt eas in sanguine Agni.* (*Apoc.*, VII.) Ce sont ceux qui ont passé par les plus grandes tribulations, qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau. Quelle consolation pour nous, mes frères, de nous trouver dans les mêmes tribulations qu'eux, puisque c'est à ce prix que l'on parvient à la même paix et à la même union !

Union intérieure : s'il est peu d'union sur la terre, on peut dire qu'il n'en est point du tout d'intérieure ; car enfin est-il deux hommes qui soient unis en tout, de vues, d'intérêts et de sentiments ? Ceux qui passent pour pacifiques et dont la société paraît plus aimable, ne sont-ce pas ceux qui sacrifient leurs antipathies naturelles, qui se font une loi d'avoir de la complaisance pour tout le monde, et de faire bon accueil aux personnes indifférentes ; ceux qui dissimulent

leurs sentiments, qui n'osent blâmer ce qu'en effet ils désapprouvent, et se laissent entraîner contre leurs inclinations par les volontés et les désirs des autres? Cette désunion intérieure est encore plus générale, plus affligeante pour les justes. Comme le monde entier est vendu au péché, et qu'il se trouve au milieu du monde, ils ne voient rien qui n'offense leurs yeux et ne blesse leur cœur: placés comme les Israélites dans une terre étrangère, ils n'aperçoivent que profanation et qu'idolâtrie; ils sont témoins des outrages que les ennemis de Dieu font à leur religion: aussi chastes que Loth au milieu de Sodome, aussi religieux que Daniel dans le palais de Nabuchodonosor, aussi saints que Jacob parmi les impies; l'iniquité des méchants, l'indocilité, la contradiction éternelle des gens du monde est pour eux un nouveau genre de martyre, et ils trouvent dans la personne de leurs frères, autant de tyrans qui déchirent continuellement leurs âmes: l'innocence opprimée, la pureté de la morale corrompue, les maximes du monde contraires à celles de l'Evangile, les médisances, entretiens ordinaires des hommes, les paroles équivoques et déshonnêtes, les scandales multipliés, Jésus-Christ déshonoré dans sa doctrine, crucifié dans ses plus saints ministres, ses membres les plus précieux livrés à Satan, quel spectacle pour des yeux qui ont de la foi! Spectacle qui chassa Moïse de la cour de Pharaon, et Elie de celle de Jézabel; spectacle qui a fait sortir du monde tant de justes qui n'en ont pu soutenir la vue; spectacle qui peupla autrefois les déserts et obligea une infinité de solitaires à se cacher dans les antres de la terre pour n'en être pas témoins.

Cette désunion intérieure n'aura point lieu dans le ciel: il n'y aura plus de diversité de sentiments, parce qu'ils seront tous conformes à ceux de Jésus-Christ; les passions des hommes, les œuvres des méchants ne blesseront plus les yeux des saints, parce que les méchants et leurs passions n'entreront point dans le ciel; ils n'y verront rien qu'ils n'aiment, qu'ils n'approuvent, qu'ils n'estiment; plus d'humeurs, plus d'antipathies, même lumière, mêmes désirs. O vous qui êtes sensibles aux charmes de l'amitié, qui n'avez point de consolation plus douce que de donner votre confiance à un petit nombre de personnes choisies, de leur découvrir vos secrets, de répandre votre cœur dans le leur, de recevoir à votre tour l'épanchement de leur cœur; vous qui ne trouvez pas de plus agréable plaisir que l'entretien de ces amis, avec qui vous conversez dans une familiarité entière, dont vous partagez les larmes et les joies, à qui vous donnez et de qui vous recevez un secours et une consolation mutuelle; jugez de la douceur de la société des saints par la douceur de la vôtre, ou plutôt par la différence de l'une et de l'autre.

Vous n'admettez au rang de vos amis qu'un petit nombre de personnes; qui passerait ce nombre troublerait votre société et romprait bientôt le lien qui vous unit; mais la société des saints est innombrable; plus elle se multipliera, plus leur joie sera grande, plus leur union sera douce; dans quelque étroite union que vous soyez avec vos amis, leur découvrez-vous toutes les pensées de votre esprit, tous les secrets de votre cœur? L'amitié même n'est-elle pas une raison de cacher à un ami ce qui peut lui faire de la peine? Mais dans le ciel nous ne verrons rien en nous qui ne fasse plaisir aux bienheureux; rien ne nous obligera jamais à leur cacher nos sentiments. Qu'il en coûte en cette vie pour demeurer constamment uni à ses amis? Il faut sacrifier ses humeurs, dissimuler ses inclinations, étouffer ses dégoûts, et malgré cette contrainte fâcheuse, jamais votre union n'est entièrement égale; elle a ses altérations, il s'y mêle des refroidissements qui ne rompent pas toujours, il est vrai, les nœuds de l'amitié, mais du moins qui les relâchent; mais dans le ciel, notre union sera toujours la même et sans diminution; il ne nous en coûtera rien pour l'entretenir, nous nous y porterons de tout le poids de notre cœur; il nous serait même impossible d'en arrêter les mouvements.

Bien plus, êtes-vous jamais sûr du cœur de votre ami? Comme vous ne pouvez lire dans son âme, ses sentiments peuvent n'être pas tels que vous les croyez: peut-être que toutes ces belles démonstrations d'amitié ne sont que des apparences. Eh! qui peut sonder le cœur de l'homme, qui peut connaître ses détours? Tels et tels auraient-ils jamais cru qu'on se servait du manteau de l'amitié pour couvrir les noirs desseins qu'on machinait contre eux? Avaient-ils moins de raison de croire qu'on les aimait sincèrement? étaient-ils moins clairvoyants et moins pénétrants que vous? Mais, je le veux, que vous soyez sûr que votre ami vous aime, l'êtes-vous qu'il vous aimera toujours? Hélas! nous ne pouvons répondre de notre propre cœur, comment répondrez-vous de celui des autres? L'inconstance de l'homme est si grande, que souvent on le voit se déchaîner contre ceux auxquels il s'était le plus fortement attaché. Malheureuse inconstance, tu suffis pour corrompre l'amitié la plus douce et pour dissoudre les nœuds de l'union la plus étroite; mais pour l'union des saints, tu n'en peux altérer la douceur; aussi sûr de l'avenir que du présent, le cœur de tous sera ouvert à chacun d'eux; ils se verront tous incapables de changement, leurs âmes se pénètreront tout entières et liront les unes dans les autres leurs sentiments ardents de charité, leurs mouvements incroyables d'amour; elles y liront même l'histoire de chacun d'eux, et les voies secrètes par lesquelles Dieu les aura conduits au souverain bonheur. Quelle joie de connaître ces communications intérieures de Jésus-Christ avec sa sainte Mère, de voir les grâces que Dieu aura faites aux apôtres et aux patriarches, de parcourir toutes les vertus que tant de solitaires ont dérobées aux yeux des hommes. Ah! si la connaissance du bonheur de nos amis nous rend heureux, ne peut-on pas dire

que chaque élu sera heureux en la personne de tous les autres, et que son bonheur sera autant de fois multiplié qu'il aura de compagnons de sa gloire?

Vous ne jouirez point de ce charmant spectacle, vous qui ne sondez le cœur de vos frères que pour y répandre la malignité du vôtre, sur leurs intentions les plus secrètes; vous n'aurez point de part à cette paix des saints, vous qui ne voulez rien souffrir de la part des pécheurs, qui rendez haine pour haine, calomnie pour calomnie, qui n'oubliez jamais une injure et qui en portez le ressentiment jusqu'à la mort. Mais quoi? voulez-vous que j'aime ceux qui me haïssent, que je fasse du bien à ceux qui ne me font que du mal, que je parle avantageusement de ceux qui noircissent ma réputation, et que je vive en paix avec des personnes qui ne veulent point de paix? Non, mes frères, ce n'est pas moi qui le veux, c'est Jésus-Christ qui l'ordonne. Eh! où est donc le christianisme? quel mérite y a-t-il d'aimer ceux qui nous aiment, de s'accorder avec des humeurs douces et complaisantes, de vivre en paix avec des personnes dont l'air et les manières n'insinuent que la douceur, ne respirent que la paix? Les païens ne l'ont-ils pas fait avant le christianisme? Mais il y a des humeurs si bizarres qu'il n'est pas possible de compatir avec elles. Il n'est pas possible? Les saints, à votre avis, ne l'ont-ils donc pas fait? Les hommes de leurs temps étaient-ils différents de ceux du nôtre? Quoi, vous ne pourrez pas, après eux, ce qu'ils ont pu avant vous? *Non poteris quod isti, quod istæ.* Vous ne pourrez pas imiter David, qui était pacifique au milieu de ceux qui haïssaient la paix? Vous ne pourrez pas imiter tant de saints qui, comme lui, ont vécu en paix avec les personnes les plus capricieuses?

Mais il en coûte trop pour conserver la paix avec ces esprits mal faits, ces humeurs contrariantes. Il en coûte trop? Jésus-Christ vous a-t-il promis qu'il ne vous en coûterait rien pour jouir de la paix dans le ciel? Vous a-t-il fait espérer de vous y conduire par une voie large et semée de fleurs? N'est-ce pas au contraire à ceux qui se sont fait violence qu'il est donné de conquérir son royaume? Il en coûte trop? mais ne vous en coûte-t-il rien pour ménager ceux dont vous attendez votre fortune? Avares et ambitieux, faites-vous la moindre attention à la bizarrerie d'humeur des personnes qui peuvent vous élever ou vous enrichir? N'essuyez-vous pas leurs rebuts et leurs railleries? N'étouffez-vous pas vos ressentiments les plus légitimes? Ne dévorez-vous pas jusqu'aux injures et aux mauvais traitements, de peur de perdre leurs bonnes grâces? Eh! mes frères, ces esprits difficiles, avec qui vous dites qu'on ne saurait vivre, sont précisément ceux de qui dépend votre bonheur éternel: les larmes qu'ils vous arrachent sont la monnaie au prix de laquelle Dieu veut vous rendre la paix des bienheureux; après cela, pouvez-vous les trouver amères? Et ne vous doit-il pas, au contraire, être bien doux de les verser, puisqu'elles doivent être si avantageusement récompensées par la douceur de la société des saints? Vous l'avez vu dans cette seconde partie. Reste à voir, en deux mots, dans la troisième, que les larmes de pénitence seront essuyées dans le ciel par la pureté et la paix de notre conscience.

TROISIÈME PARTIE.

Il est des larmes encore plus inévitables que celles que nous arrache la malice des hommes. On peut fuir les hommes, mais on ne peut se fuir soi-même; nous portons partout la corruption de notre cœur, partout la raison nous accompagne, et ce triste flambeau répand malgré nous sa lumière sur nos déréglements et nos désordres. Mais à Dieu ne plaise, mes frères, que je prétende que Dieu doive essuyer toutes les larmes que nous aura fait répandre la corruption de notre cœur. Il y a des larmes d'orgueil et d'amour-propre: l'ambition, l'avarice, les passions honteuses ont les leurs; larmes infructueuses, larmes criminelles, larmes intarissables, et qui ne pourront être expiées que par des larmes éternelles. Je ne parle que des larmes que l'esprit de corruption fait répandre aux justes et aux pénitents; et ce que j'en dirai ne sera compris que des âmes chrétiennes qui sont sensibles à la crainte d'offenser et de perdre Dieu.

Qu'elles sont abondantes ces larmes, et que la cause en est humiliante. Les justes se reprochent à toute heure les déréglements de leur vie passée. Hélas! leur péché n'est que trop certain, mais leur pénitence est toujours incertaine. Ils ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes qu'ils ont abandonné Dieu pour s'attacher aux plus misérables des créatures; mais ils ne peuvent se répondre de même de s'être détachés de ces créatures pour retourner sincèrement à Dieu. Epouvantés par les paroles du sage, qui les avertit de n'être pas sans crainte pour des péchés pardonnés, ils repassent sans cesse dans l'amertume de leur cœur toutes les années de leur vie, surtout ces années d'ignorance où l'ardeur des passions nous précipite aveuglément dans le crime. A cette vue ils poussent vers le ciel des sanglots qui ressemblent à des rugissements, et conjurent le Seigneur, avec des gémissements ineffables, d'oublier les péchés de leur jeunesse: ***Delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineris.*** (***Psal.*** XXIV.) Ils ne pleurent pas moins amèrement les péchés qui sont échappés à leur connaissance, que ceux dont ils ont conservé le souvenir; et à la douleur de leurs propres fautes vient encore se joindre la douleur de celles qu'ils ont fait commettre. De là ces pénitences affreuses, ces macérations continuelles, ces austérités incroyables d'un nombre innombrable de solitaires et de pénitents; de là ce brisement de cœur et cette humiliation profonde avec laquelle ils s'écrient plus abattus par l'excès de leur douleur que par le poids de leurs austérités surprenantes: Ah! Seigneur, n'en-

trez point en jugement avec votre serviteur. Qui peut connaître le nombre de ses crimes et le fond de sa misère? Qui peut soutenir la pénétration de vos regards? Non, mon Dieu, il n'est point de justes à vos yeux; purifiez-moi de ceux de mes péchés que je n'aperçois pas, et faites grâce à votre serviteur de ceux auxquels il a donné occasion : *Ab occultis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo.* (*Psal.* XVIII.)

Qui consolera le juste et le pénitent? Sera-ce le présent? Hélas! le présent est pour eux une nouvelle source de larmes. Vous parlerai-je de ces mouvements de trouble et de frayeur, qui commencent à réveiller le pécheur de son engourdissement, qui lui montrent l'enfer ouvert sous ses pieds et les flammes dévorantes prêtes à l'engloutir; de ces déchirements de cœur, qui opèrent sa conversion et que l'on peut appeler les travaux de l'enfantement? Vous parlerai-je de cette guerre continuelle qu'il faut qu'il se fasse à soi-même, pour sortir de ses mauvaises habitudes; guerre où quelquefois victorieux, souvent vaincu, il a toujours la douleur de pleurer ou le malheur de sa défaite, ou les peines que lui coûte la victoire? Vous parlerai-je enfin de l'opposition au bien qui fait l'exercice des justes sur la terre? Ils sentent dans leurs membres une loi de péché qui combat sans cesse contre la loi de leur devoir; ils ne font pas le bien qu'ils voudraient et font le mal qu'ils ne voudraient pas. Deux poids, deux mouvements ébranlent leur âme en même temps : l'un les élève vers Dieu, l'autre les rabaisse vers la créature; ils ne savent lequel de ces deux poids l'emporte, lequel de ces deux amours domine en eux; ils ne savent s'ils appartiennent à Jérusalem ou à Babylone, s'ils sont dignes d'amour ou de haine, s'ils sont enfants de Dieu ou membres de Bélial. Guerre cruelle, cruelle incertitude, que de pleurs ne fais-tu pas répandre à des yeux accoutumés à regarder le ciel comme leur patrie, et déjà affaiblis à force de se tenir élevés en haut? que de soupirs ne coûtes-tu pas à un cœur qui ne soupire déjà que pour son Dieu, et qui ne souffre qu'avec une extrême violence de se voir retenu dans cette vallée de larmes; combien de fois as-tu obligé le juste d'exhaler sa douleur par ces paroles de l'Apôtre, *infelix ego homo.* (*Rom.*, VII.) Malheureux que je suis, qui brisera mes chaînes, qui m'ouvrira la porte de ma prison, qui me délivrera de ce corps de mort et de corruption : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus.* (*Ibid.*)

Qui consolera le juste dans son affliction? Sera-ce l'avenir? Eh! c'est ce qui l'étonne et le désole davantage : du moins pour le présent, l'horreur qu'il sent du péché, le soin qu'il a de l'éviter, l'uniformité de sa conduite, la régularité de ses mœurs, son amour pour la parole de Dieu, son zèle pour la vérité, son intrépidité à se déclarer pour elle, tout le rassure; il n'est pas jusqu'au vif sentiment de sa misère, jusqu'à la crainte dont il est pénétré à la vue de l'incertitude de son état, qui ne lui donne un nouveau sujet de confiance et ne lui fasse espérer que Dieu, qui veut que nous opérions notre salut dans la frayeur et dans le tremblement, ne l'ait par cette crainte fait entrer dans les sentiers heureux de la justice; mais qui lui a dit qu'il aura toujours la même horreur du péché, le même amour pour la parole de Dieu, le même zèle pour la vérité, pour la justice; qu'il marchera d'un même pas dans la voie étroite du ciel, qu'il tiendra toujours la main à la charrue sans regarder derrière lui; qu'il ne s'affaiblira point dans le combat, et que, fidèle jusqu'à la fin, il recevra la couronne qui n'est donnée qu'à la persévérance? Qui l'en a assuré? Il voit des solitaires consommés dans l'exercice de toutes les vertus, perdre en un moment le fruit de leurs longs travaux et de leurs prodigieuses austérités. Il voit des ministres sacrés d'une piété éminente, des évêques éclairés que leur science faisait regarder comme les Pères des conciles et les protecteurs de la religion; il voit des Osius devenir prévaricateurs, et céder, du moins pour un temps, aux ennemis de l'Eglise; il voit des saints pervertis, des sages confondus, des forts renversés; il voit tomber à ses yeux les cèdres du Liban : et le faible roseau pourrait-il ne pas trembler? Ne sent-il pas le fond de sa faiblesse? Sait-il s'il n'a pas bâti sur le sable et si le vent de la tentation ne l'abattra point?

Ah! éloignons, mes frères, un objet trop effrayant : notre esprit se perd dans l'incertitude de cet avenir; tirons le rideau sur cette triste image, peut-être n'est-il pas permis de la contempler fixement; peut-être qu'au lieu de vous imprimer une crainte salutaire et d'exciter en vous des larmes d'humiliation, elle vous jetterait dans le trouble. Grâce au ciel, je parle à des âmes chrétiennes que la foi éclaire, que l'espérance anime, que le saint amour purifie, et qui, pleines de confiance dans les promesses du Père des miséricordes, s'avancent avec ardeur vers le trône de la grâce et l'heureux séjour qui leur est préparé.

Ames pénitentes, c'est là que le Seigneur essuiera vos larmes et que vous ne trouverez plus, dans votre vie passée, que des sujets de louer Dieu. Le mystère de la prédestination se développera tout entier à vos yeux; vous y verrez comment le Seigneur vous a séparées de ces vases de colère, de cette masse de réprobation dans laquelle vous étiez enveloppées, pour faire de vous des vases d'honneur et vous associer à son royaume; comment il vous aura aimées de toute éternité, pour vous appeler, vous justifier, vous couronner; vous verrez comment le bon pasteur vous aura retirées de vos égarements, soutenues dans vos travaux, conduites dans vos démarches; comment, par une providence digne d'une reconnaissance éternelle, il aura tourné en bien le mal même qui était en vous, et fait servir à votre salut jusqu'à vos propres péchés. Et puisque Dieu ne regarde que ses élus, que dans ce monde tout se fait pour eux, que le monde même ne subsistera plus lorsque le monde en sera rempli, vous verrez

peut-être que le Seigneur aura renversé des villes entières, ravagé des provinces, bouleversé des royaumes, ébranlé tout l'univers pour vous sauver; sentiments de reconnaissance pour le passé, sentiments de joie et d'amour pour le présent.

Plus de tristes combats à se livrer à soi-même, plus de concupiscence qui se révolte contre la loi de Dieu, qui souille les intentions les plus pures et fait effort contre les plus fermes résolutions: l'empire du démon sera entièrement anéanti, il ne restera plus rien aux élus des honteuses dépouilles du vieil Adam; ils seront tous revêtus de Jésus-Christ. Au lieu de cette opposition continuelle qu'ils éprouvaient dans l'exercice de la vertu, ils sentiront en eux un éloignement infini du péché, un attachement inviolable à la loi de Dieu; son observation leur paraîtra préférable à la possession de toutes les richesses de la terre, et il leur sera plus doux de s'en nourrir que de goûter le miel le plus délicieux; leur âme éprise de sa beauté la contemplera continuellement, et leur cœur entraîné par ses charmes s'y plongera avec d'autant plus d'ardeur qu'il aura été plus violemment retenu sur la terre par les obstacles continuels d'une nature corrompue.

Leur joie ne sera plus troublée par l'incertitude des dispositions de leur cœur: ce qui est pour vous une énigme obscure, un abîme impénétrable toujours couvert de ténèbres épaisses que les plus clairvoyants ne peuvent percer, n'aura rien de caché pour eux: le Seigneur le dévoilera tout entier, ils le tiendront entre leurs mains, ils en sonderont les abîmes, en découvriront les enfoncements; leurs regards pénétreront jusque dans les replis les plus cachés; ils verront avec joie que Dieu en est le Maître, le Père, l'Epoux et le Seigneur; qu'il y règne souverainement, qu'il y est uniquement aimé, que tout y est soumis à ses lois.

Le Seigneur ne leur développera pas avec moins d'évidence leur propre cœur; ils y verront qu'ils sont ses enfants bien-aimés, l'objet de sa complaisance, les délices de son amour; qu'il fait sa gloire et son plaisir de les rendre heureux par sa présence; il ne les traitera plus avec une rigueur apparente pour exercer leur foi, il n'empruntera plus à leur égard le visage sévère d'un père irrité, comme il l'emprunte quelquefois sur la terre à l'égard de ceux qu'il aime davantage; ils ne se soustraira plus à leurs yeux, comme autrefois aux yeux de sa bienheureuse mère; il leur montrera à toute heure l'amour qu'il leur porte et leur en donnera des marques éclatantes par des consolations et des embrassements continuels. Qu'il est doux de connaître que l'on est tendrement aimé d'un époux qu'on aime uniquement! Qu'il est doux de reposer sur le sein d'un père tendre et débonnaire! Qu'il est doux de se perdre dans les chastes embrassements d'un Dieu!

Mais l'avenir est ce qui mettra le comble à leur bonheur; confirmés dans la grâce, ils ne craindront plus que l'objet de leur amour leur échappe; qu'on leur enlève jamais la justice, la vérité, l'aliment et la nourriture de leur âme, assurés d'aimer Dieu et de le posséder durant toute une éternité, ils se plongeront dans ces espaces infinis, en parcourront de vue tous les moments, en rassembleront tous les instants dans leur pensée; ils s'étendront, pour ainsi dire, jusqu'aux termes les plus reculés de leur gloire pour en jouir d'avance, et cette anticipation de l'éternité redoublera autant de fois leur bonheur qu'ils découvriront d'instants dans son étendue immense.

O Dieu d'Israël, que vos tabernacles sont aimables! Heureux, Seigneur, ceux qui habitent dans votre maison! leur occupation sera de vous aimer et de vous louer de siècle en siècle : *Beati qui habitant in domo tua, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te.* (*Psal.* LXXXIII.) Pour nous, assis, hélas! sur le bord des fleuves de Babylone, nos larmes sont notre nourriture nuit et jour : nos maux attirés les uns par les autres nous font passer d'abîme en abîme : c'est une mer en fureur, dont les flots élevés fondent tous successivement sur nos têtes : nous tombons tour à tour des mains terribles de Dieu entre les cruelles mains des hommes, et des mains des hommes dans nos propres mains encore plus cruelles que les leurs; les afflictions de la vie, les persécutions des impies ne nous donnent aucun relâche, et si quelquefois elles cessent de nous poursuivre, c'est pour nous livrer à nos iniquités, où nous trouvons toujours une source intarissable de pleurs : mais le plus souvent nous éprouvons à la fois et la justice de Dieu et l'injustice des hommes, et la tyrannie de notre propre cœur.

Hélas! que mon exil est long, Seigneur! mon âme, lassée de tant de peines, soupire après vous, source de toute consolation, avec plus d'ardeur qu'un cerf ne cherche une fontaine pour se désaltérer après une longue fuite. Non, jamais soif, ô mon Dieu, ne fut plus ardente que les mouvements qui me portent vers vous. Quand sera-ce que je passerai dans votre admirable tabernacle et que j'y pousserai des cris de joie à la vue de votre présence? Quand sera-ce que je ne vivrai plus avec les habitants de Cédar, et que, joint aux compagnons de mes peines, je bénirai avec eux votre saint nom? Quand sera-ce que vous bannirez la tristesse de mon cœur, que vous calmerez les inquiétudes de ma conscience, que vous me ferez goûter au dedans de moi les délices d'un festin continuel : *In voce exsultationis et confessionis sonus epulantis* (*Psal.* XLI)! moment heureux, où après mon bannissement je paraîtrai devant vous, ô mon Dieu! Etes-vous encore éloigné et me laisserez-vous languir longtemps en cette terre étrangère?

O vous, troupes célestes, milliers innombrables de bienheureux, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, nous implorons votre puissante intercession : vous avez eu part à nos travaux, vous avez partagé nos larmes, obtenez-nous d'avoir part à votre récompense et de partager votre joie; assurés de votre bonheur, intéressez-vous pour

le nôtre, afin que, réunis en Jésus-Christ notre chef, nous puissions composer avec vous ce corps admirable d'élus, dont vous êtes les premiers membres, auxquels nous espérons d'être un jour associés. Je vous le souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON X.

GRANDEURS DE LA VIERGE.

Jacob genuit Joseph virum Mariæ, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus. (*Matth.*, I.)

Jacob fut père de Joseph, époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qu'on appelle Christ.

Ne soyez pas surpris, mes frères, de voir le nom de Jésus à la suite de celui de Marie : ce sont deux noms inséparables, depuis que le Très-Haut, résolu de nous donner son Fils pour Rédempteur, lui eut destiné Marie pour mère. L'évangéliste qui ne se proposait que de faire voir que Jésus-Chist était ce Fils de bénédiction solennellement promis à la postérité d'Abraham et de David, n'a pu le faire descendre de ces illustres aïeux, sans le faire précéder de Marie, renfermée avant eux dans les desseins éternels de la rédemption du monde, à l'exécution desquels elle devait sans comparaison avoir plus de part que tous les ancêtres du Sauveur.

Ils étaient en effet bien loin de naître, que Dieu avait promis de mettre une inimitié éternelle entre le serpent et la femme, entre la race de l'un et celle de l'autre; inimitié qui ne se devait terminer que par la mort de cet ancien ennemi du genre humain, et dont les prémices parurent à la naissance de Marie, lorsque Dieu, l'ayant soustraite à l'empire de Satan, la sépara pour toujours de la race des pécheurs, la plaça dans une vallée de larmes, plus ornée de grâces qu'Adam n'en reçut dans le paradis terrestre, la fit dès lors paraître sur la terre, comme une arche favorable pour servir de retraite aux enfants des hommes échappés du naufrage dans ce déluge de péchés qui inondaient la face de l'univers.

Mais ne nous bornons point à cette première lueur qui ranime nos espérances ; à ce premier crépuscule de l'aurore qui nous annonce l'approche du soleil de justice. Il ne nous est pas permis à l'égard de Marie de séparer le trésor de ses grâces ; elles ont entre elles une liaison trop étroite par le rapport qu'elles ont toutes à l'incarnation du Verbe. Donnons donc à son éloge une étendue qui renferme tous ses mystères, sans nous borner ici à aucun en particulier, et que Marie entière soit la matière de son panégyrique.

Et pour le faire avec quelque ordre, distinguons en elle son humilité de sa grandeur. Dans l'une vous trouverez de quoi louer le Seigneur, dans l'autre de quoi vous confondre. Si sa grandeur est l'objet de votre admiration, son humilité le deviendra de votre imitation. La grandeur de Marie l'élève au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu : premier point. L'humilité de Marie l'abaisse au-dessous de tous les hommes : second point. Marie la plus grande et la plus humble des créatures : voilà tout le sujet de son panégyrique ; pour la bien louer adressons-nous à elle-même. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La grandeur de Marie n'est pas, mes frères, une grandeur humaine ou étrangère : issue du plus auguste sang qui fût jamais, elle n'emprunte sa gloire ni de la puissance des rois, ni de la sagesse des philosophes, ni de la sainteté des patriarches ses aïeux, et aucune créature ne peut se vanter d'avoir enrichi cette fille d'Abraham, qui fait elle-même la richesse de ses pères, et elle n'est redevable de sa grandeur qu'à celle de son fils ; la splendeur de la gloire, et le caractère de la substance du Très-Haut.

Mère de Dieu et par conséquent pleine de grâce, voilà tout le fondement de ses grandeurs; l'ange n'en connaît point d'autre, lorsqu'en la saluant au nom de Dieu même, il relève en elle la plénitude de la grâce du Seigneur qui la choisit pour sa mère ; et nous n'aurons recours qu'à ce double titre, pour placer Marie au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu.

Mère de Dieu, elle fut élevée à la plus haute dignité dont puisse être honorée la créature. Pleine de grâce, elle reçut une mesure surabondante de sainteté qui répondit à cette dignité suréminente. Commençons par la maternité divine à publier ses grandeurs.

A ne parler, mes frères, que d'une grandeur absolue et indépendante, Marie n'a rien dont elle puisse se glorifier préférablement à nous ; elle n'est d'elle-même, comme nous, qu'indigence et que néant. Ce que nous remarquons de plus glorieux en elle, nous reconnaissons avec joie comme elle, qu'il lui vient gratuitement de la main libérale du Tout-Puissant. A Dieu ne plaise, qu'en relevant les grandeurs de Marie, je rabaisse celles de Dieu, et que je tire cette Vierge du rang des créatures pour la placer à côté du Créateur. Il n'y a que Dieu de grand en Sion, dit le Prophète; lui seul se suffit à lui-même, puise dans son propre fonds ses richesses et sa gloire, et peut, sans s'appauvrir, en faire part à ceux qu'il lui plaît de favoriser de ses regards; aussi n'est-ce que sur un regard du Seigneur que j'établis la grandeur de Marie, puisqu'elle n'est devenue sa mère que parce qu'il a arrêté sa vue sur sa bassesse, et que sa servante a trouvé grâce à ses yeux : ***Respexit humilitatem*** (*Luc.*, I); mais qu'elle est singulière cette grâce et qu'elle relève Marie au-dessus du reste des créatures !

On est grand dès qu'on approche de Dieu, source de toute grandeur; et l'élévation de l'homme se doit mesurer sur son union avec le Très-Haut. La loi ne connaît rien de plus grand que ses rois, ses patriarches et ses prophètes, les uns pour avoir annoncé ou figuré le Messie, les autres pour être seulement entrés dans sa généalogie. Moïse efface la gloire des uns et des autres pour s'être entretenu face à face avec le Seigneur. Les apôtres dans le christianisme, pour avoir vécu avec le Sauveur, ne sont-ils pas regar-

dés avec justice, comme les colonnes de la vérité et les fondements de l'Eglise? Jean-Baptiste, qui n'eut d'autre avantage que de montrer au doigt celui que les prophètes ne montraient que de loin, n'est-il pas déclaré par Jésus-Christ même le plus grand des enfants des hommes? Jugez donc quelle est la grandeur de Marie, elle dont la dignité de mère de Dieu l'établit dans l'union la plus étroite que jamais créature puisse avoir non-seulement avec Jésus-Christ, mais encore avec toutes les personnes de la Trinité sainte.

Union avec le Saint-Esprit; union de présence, *superveniet in te.* Cette divine personne, presque universellement inconnue dans l'ancienne loi, rarement nommée dans les divines Ecritures, plus rarement encore employée dans les œuvres de Dieu même les plus sublimes, survient dans Marie, non comme elle survient dans les saints, en répandant ses dons et sa vertu dans leur âme, non encore comme elle survint sur les apôtres dans le cénacle, en reposant sur leur tête en forme de langues de feu, mais elle y survient en personne pour y agir immédiatement par elle-même, et tirer de la bassesse de leur nature le corps et l'âme de Marie, les préparer à porter une opération toute divine et les élever peu à peu à une puissance miraculeuse dans l'ordre même de la grâce; puissance qui n'a jamais eu et n'aura jamais de semblable : *Spiritus sanctus superveniet in te.* (*Luc.*, I.)

Union avec le Père; union d'opération, *virtus Altissimi obumbrabit tibi* (*Ibid.*); le Très-Haut la couvre de son ombre pour ennoblir sa virginité en lui communiquant sa fécondité divine, pour la rendre son épouse et la mère vierge de celui dont il se glorifie d'être éternellement le Père vierge ; pour lui faire part de ce Fils unique et consubstanciel, qui auparavant n'appartenait qu'à lui seul, et le lui faire concevoir dans le temps par la seule obéissance de son esprit, comme il l'engendre lui-même avant tous les siècles par la seule connaissance de ses perfections; et pour tout dire en un mot, pour la faire entrer en quelque sorte en participation de sa paternité divine; cette vertu qui lui fait produire le Fils, et avec le Fils le Saint-Esprit dans toute l'éternité, et le rend, comme l'appellent les Pères, le principe et la source de la divinité. O Dieu! qui jamais entendit rien de pareil? Mais ce n'est pas à une langue mortelle, encore moins à une langue impure, à publier de si hauts mystères. Quelque purifiées que fussent les lèvres d'Isaïe, elles n'ont pu parler qu'en figure d'une vierge qui devait engendrer un Dieu, et il était réservé à un ange du premier ordre de s'entretenir avec Marie d'une opération si pure et si divine : *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi.*

Union avec le Fils; union de nature et d'office : de nature, qui le croirait? Le corps du Fils de Dieu est tiré du sein et formé de la substance de Marie. Non, ce n'est ni une chair fantastique qui n'ait eu que l'apparence d'une chair humaine, ni un corps descendu du ciel, pétri d'une matière céleste qui, avant que de paraître à nos yeux, ait passé dans Marie, comme dans un canal ; ce n'est pas même un corps immédiatement créé de Dieu, dans les chastes entrailles de la Vierge, comme celui du premier homme le fut dans le paradis terrestre ; loin de nous ces erreurs que l'Eglise anathématise. Nous recevons pour un des articles fondamentaux de notre religion, que Marie est vraiment mère de Dieu, dont le corps, dit l'apôtre, a été tiré d'une femme par voie de naissance et de génération; en sorte que Marie, cette nouvelle Eve, peut dire de Jésus Christ le second Adam, avec encore plus de vérité que le premier Adam ne le disait de la première Eve, voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair; on l'appellera Fils de l'homme, parce qu'il a été pris d'une femme,et il s'attachera à moi, comme sa mère, parce que nous sommes deux dans une même chair; est-il d'union plus honorable? La nature en offre-t-elle de plus étroite?

Union d'office et d'office de Rédempteur. Que votre religion ne s'alarme pas, mes frères; je crois comme vous qu'il n'est qu'un Rédempteur, Jésus-Christ le Fils du Très-Haut; que nul autre nom ne fut donné aux hommes pour être sauvés; que son sang pouvait seul nous réconcilier avec le Père éternel, et que sans la vertu de ce sang précieux, Marie, comme le reste de la nature, serait demeurée enveloppée dans la condamnation portée contre tous. Mais, sans blesser ces vérités capitales de la religion, qui nous empêche d'avancer, après saint Augustin et saint Bernard, qu'en qualité de mère de Dieu, Marie est la coopératrice de notre salut? De qui, je vous prie, en effet, tenons-nous et le Rédempteur et le prix de la rédemption? Qui nous a donné notre Sauveur? qui a fourni la victime égorgée pour nous sur la croix! Ne coula-t-il pas dans les veines de Marie, ce sang de Jésus-Christ, avant que de couler sur le Calvaire? Le prophète qui vous annonça un Dieu pour Sauveur, ne vous prédit-il pas qu'une vierge en serait la mère? D'ailleurs ne reçoit-elle pas de l'ange le droit de l'installer en son office de Sauveur, en lui en imposant le nom? Ne le consacre-t-elle pas à Dieu pour le rachat des hommes, en l'offrant dans le temple ? Ne se démit-elle pas sur le Calvaire de toute l'autorité qu'elle avait sur lui, pour le livrer à la justice divine? Ne l'offrit-elle pas au pied de la croix, comme la victime d'expiation pour tout le genre humain, prête à l'égorger elle-même, cette victime adorable, comme un autre Abraham son fils Isaac, si le salut des hommes eût exigé d'elle ce sanglant ministère.

Union avec toute la Trinité; union de puissance; elle ne daigna pas, cette Trinité adorable, s'associer les anges pour la création du premier homme; mais elle ne dédaigne pas de s'associer Marie pour la formation de l'homme nouveau. S'agit-il de donner un maître aux animaux : Faisons l'homme à notre ressemblance, s'entre-disent les personnes divines; mais lorsqu'il s'agit de donner un

Sauveur à l'homme et un chef aux anges, un roi au ciel et une victime à la terre, un temple à la Divinité et un corps au Fils de Dieu, un nouvel adorateur au Tout-Puissant et une nouvelle nature au Créateur, les personnes divines en traitent avec Marie et l'honorent au point de lui envoyer un ange du premier ordre, pour lui demander son consentement sur ce chef-d'œuvre de leur toute-puissance. O prodige d'autorité de la créature dans le plus grand œuvre de Dieu! L'ange déclare à Marie que le dessein de Dieu est de se servir d'elle pour donner un Sauveur à la terre; mais que par respect pour sa liberté, Dieu ne veut pas le donner sans elle; et Marie délibère sur le dessein de Dieu: maîtresse souveraine de notre sort, elle balance quelque temps la destinée du monde; retarde, pour ainsi dire, la résolution prise au conseil du Très-Haut; et les obstacles qu'apportent à notre bonheur son humilité et sa virginité inviolable, auraient, permettez-moi ce terme, auraient tenu en suspens la Trinité même, si la Trinité n'eût été assurée de l'obéissance de sa créature.

Elle obéit, mais que son obéissance même marque de grandeur! Elle souscrit par une parole aux ordres du Seigneur; mais que cette parole est puissante, et qu'elle exprime merveilleusement le singulier pouvoir dont Dieu l'a revêtue pour l'œuvre de l'Incarnation, le plus grand des œuvres de Dieu après les émanations divines: *Fiat mihi secundum verbum tuum* (*Luc.*, I); qu'il me soit fait, dit-elle à l'ange, selon votre parole. Rappelez, mes frères, cette parole abrégée qui donna commencement à l'univers; Marie l'emploie pour donner un nouvel être au Créateur même de l'univers: *Fiat*, dit le Tout-Puissant à la création du monde: que le monde soit fait, et le monde fut fait; *Fiat mihi*, dit Marie à la naissance du Dieu de l'univers, que Dieu prenne de moi une nouvelle nature, et Dieu prit cette nature. La première parole, il est vrai, est une parole de commandement; la seconde n'est qu'une parole de consentement et de désir; mais ce désir plus efficace que celui de tous les justes ensemble, qui, depuis quatre mille ans soupiraient après le Messie, n'est pas moins efficace que le commandement de Dieu même, parce que Dieu ne daigne pas d'obéir à la voix et au désir de Marie: *Obediente Deo voci hominis.*

Qu'ici votre admiration redouble, mes frères, vous n'avez encore vu dans Marie qu'une autorité de grâce; voici une autorité presque naturelle que Marie partage avec la Trinité: Mère de Dieu, elle entre par son ordre dans tous les droits d'une mère envers son fils; le Fils, Verbe divin, qui dans le ciel ne dépend point du Père qui l'engendre, veut sur la terre dépendre de Marie qui le conçoit et qui l'enfante; et cette dépendance toute volontaire est regardée comme une suite naturelle de sa maternité. Cieux, soyez saisis d'étonnement à la vue des grandeurs de Marie! Le Fils unique du Très-Haut, notre Dieu et notre maître, lui que les anges adorent et à qui les principautés et les dominations rendent une obéissance mêlée de frayeur et de tremblement, se fait en même temps et le fils et le serviteur de Marie: *Et erat subditus illis.* (*Luc.*, I.) Il était soumis à sa mère, disent les évangélistes: c'est même à cette soumission qu'ils réduisent tout ce qu'ils nous apprennent des premières années de sa vie. Quel prodige! s'écrie ici saint Bernard, et quel est le plus grand, ou de la soumission du fils, ou de l'empire de la mère; ou de l'humilité d'un Dieu qui dépend d'une femme, ou de la grandeur d'une femme qui commande à Dieu?

Ainsi est honorée celle que le Tout-Puissant a pris plaisir d'honorer. Ce n'est plus ici le juste Noé, réservé de Dieu dans les trésors de ses miséricordes, pour réparer les ruines du genre humain enseveli dans les eaux; ce n'est plus le fidèle Abraham que le Seigneur appelle d'une terre étrangère, et qu'il sépare d'un peuple idolâtre pour l'introduire dans la terre promise, et bénir en son nom toutes les nations de la terre. Ce n'est plus le sage Moïse qu'il élève dans une cour impie, pour employer son bras à la délivrance de son peuple et abattre sous ses coups réitérés l'Egypte et sa tyrannie. Ce n'est plus le saint roi David, qu'il prend à la suite des troupeaux, pour le placer sur le trône de Judas, et y faire germer la racine de Jessé, et terrasser les ennemis d'Israël. Ce n'est ni la forte Debbora qui met en fuite l'armée des incirconcis, ni la chaste Judith qui coupe la tête au superbe Holopherne, ni l'humble Esther qui d'humble captive devient l'épouse d'un grand roi, pour arracher son peuple aux cruelles mains d'Aman. C'est la vérité de toutes ces figures: la femme destinée dès la création du monde à écraser la tête du serpent, l'ennemi irréconciliable du genre humain; le glorieux rejeton de la famille de Jessé, qui produit la fleur du Messie, de qui naissent tous les fruits de justice; la Vierge qui enfante le vrai Emmanuel, et porte dans ses entrailles l'Homme parfait; c'est Marie, mère de Dieu. Que de prodiges en un seul! que de grandeurs dans cette maternité divine! Plus glorieuse par cette dignité dans le royaume de Jésus-Christ que Mardochée dans celui d'Assuérus, elle est en même temps revêtue du diadème et de la puissance royale, voit fléchir tout genou devant elle, ne découvre rien dans les êtres créés de comparable à sa grandeur, acquiert une espèce de souveraineté sur toute la nature, commande au Créateur même qui reçoit d'elle une nouvelle vie, et entre dans une liaison si étroite avec la Trinité sainte, que Marie approcherait de la Divinité, si la créature pouvait approcher du Créateur; premier degré de la grandeur de Marie, sa maternité divine.

Second degré, sa sainteté, qui, au rapport de Jésus-Christ même, enchérit encore sur la divine maternité: *Heureuses les mamelles que vous avez sucées*, s'écriait une femme pénétrée de la sagesse qui coulait des lèvres de Jésus-Christ. Que lui répond le Sauveur? *Plus heureux encore ceux qui écoutent et pratiquent la parole de Dieu.* (*Luc.*, XI.) Ah! sans doute, quelque glorieux qu'il soit à Marie d'avoir

nourri de son lait le Verbe divin, cette viande immortelle, dont se nourriront éternellement les bienheureux, il lui est encore bien plus glorieux de s'être nourrie, comme Jésus-Christ, du lait de la parole de Dieu, du pain éternel de la volonté du Très-Haut : vérité consolante pour nous, mes frères, qui, éblouis des grandeurs de Marie, porterions peut-être envie à sa maternité. Non, ce n'est pas sa dignité, c'est sa sainteté qui la relève le plus aux yeux de Dieu.

La grandeur de l'homme est d'appartenir à Dieu selon l'esprit, ce que nous pouvons tous, et non de lui appartenir selon la chair, ce qui ne nous est pas donné ; plusieurs sont entrés dans la généalogie du Sauveur, qui n'entreront jamais dans le livre de vie; et si Marie avait pu porter le Fils de Dieu dans son sein, sans le porter en même temps dans son cœur, cette divine mère cesserait d'être la matière ne nos éloges, pour devenir le sujet de nos larmes. Mais à Dieu ne plaise qu'une telle impiété nous vienne jamais dans la pensée! La sainteté est inséparable de la dignité de Marie; et plus cette dignité est auguste, plus faut-il que sa sainteté soit suréminente. Prédestinée par un choix d'amour à être la mère de Dieu, Dieu, qui mesure ses grâces sur le degré de son amour, n'a pu aimer Marie jusqu'au point de la choisir pour sa mère, sans répandre sur elle l'abondance de ses trésors, pour former dans son cœur des dispositions qui répondissent à sa haute destinée. Le choix du prince le plus éclairé est souvent un choix aveugle, qui tombe au hasard sur des sujets peu capables de soutenir le poids des dignités dont il les honore : la faveur du plus grand roi ne donne point le mérite; mais le choix de Dieu toujours sage proportionne les dignités au mérite, parce que sa faveur opère elle-même le mérite en ceux qu'elle élève. Ainsi, puisque Marie a trouvé grâce devant le Seigneur pour devenir sa mère, il faut que le Seigneur ait intéressé sa propre gloire à épuiser pour elle ses richesses. Il l'honorait lui-même en honorant sa mère, et sa propre grandeur demandait de lui autant que sa sagesse, que, l'élevant à une dignité qui le touche de si près, il s'appliquât à former pour elle une sainteté toute nouvelle.

Sainteté nouvelle dans son origine : Marie ne connaît point ces faibles commencements par où passe le plus juste pour arriver par degrés jusqu'à la mesure de l'âge et la plénitude de l'homme parfait. Elle touche d'abord à cette haute perfection, et pour prémices de la grâce, elle en reçoit la plénitude. Il n'est point de grâce, quelque pleine et abondante qu'elle soit, qui se puisse comparer à la première grâce de Marie : elle est d'un ordre supérieur à celle des anges et des prophètes, des patriarches et des apôtres. Elle efface toutes celles qui couleront jamais des sacrées plaies du Sauveur dans le cœur des justes du ciel et de la terre, parce que toutes ces grâces se bornent à former des saints, et que la première grâce de Marie tend à former le Saint des saints, et avec lui la source de toutes les grâces. Quel ouvrage plus important, mes frères, que celui de sanctifier Marie ? Il ne s'agissait rien moins que de préparer au Très-Haut, non plus un tabernacle pour y reposer ses pieds, ou un propitiatoire pour le couvrir de ses ailes, mais un sanctuaire, un ciel nouveau, pour y prendre une nouvelle naissance et y habiter corporellement avec toute la plénitude de la divinité. Aussi le Seigneur ne dédaigne-t-il pas de travailler lui-même à la construction de ce temple auguste qu'il élève à son Fils : les matériaux, si j'ose me servir de ce terme, en étaient préparés depuis quatre mille ans, et le monde sortait à peine des mains de Dieu, que déjà il songeait, en sanctifiant cette nouvelle Eve, à faire un ouvrage plus grand que le monde : faut-il être surpris que la théologie enseigne que, par un prodige inouï, Marie a été soustraite dès le sein de sa mère à l'empire du péché, pour vivre à jamais sous les douces lois d'une sainteté inaltérable?

Sainteté nouvelle, non-seulement dans son origine, mais dans son progrès. C'est peu pour Marie de ne pas s'arrêter dans la carrière de la vertu, comme il n'arrive que trop souvent aux plus grands saints sur la terre; elle s'élance à pas de géant dans le sentier étroit de la justice, et à mesure qu'elle y avance, elle redouble encore la précipitation de sa course. Que le juste en cette vie, occupé sans cesse à forcer les barrières qu'opposent à sa marche les ennemis de son salut, n'avance que lentement vers la céleste patrie, où il espère se délasser un jour de la longueur de ses travaux; que le plus austère anachorète ait à soutenir les rudes assauts de la concupiscence, qui ne lui donnent aucun relâche, au milieu même des plus rudes pénitences; que l'Apôtre des nations, que saint Paul lui-même gémisse sous le poids de ce fonds de corruption qui le courbe malgré lui vers la terre et l'empêche de fixer ses regards vers le ciel ; que le plus saint, en un mot, tombe sept fois le jour, selon la parole du Sage, d'une chute à la vérité légère, mais qui ne laisse pas de le retarder dans la voie de la perfection; que sa vie soit un flux et reflux de force et de faiblesse, de ferveur et de relâchement, de péché et de pénitence, d'ignorance, de surprise : il est vrai, mais toujours péchés qu'il faut expier par des larmes continuelles. Marie n'a ni chute à craindre, ni péché, ni vicissitude. Point pour elle d'ennemis à combattre, point d'obstacles à surmonter; la première grâce éteignit en elle le feu des passions jusqu'aux dernières étincelles et retrancha la concupiscence jusqu'à la racine. Le temps que les autres consument à repousser les attaques de Satan et à réparer les brèches qu'il fait à leur vertu, Marie l'emploie à élever l'édifice de son salut, et à augmenter de plus en plus le feu de la charité dans son cœur, par la méditation et la pratique de la loi de Dieu, et le renouvelle à toute heure par de nouveaux accroissements de ferveur et de piété. A quel comble de perfection n'eut-elle donc pas le bonheur de parvenir! Quel trésor de grâce ne ramassa-

t-elle pas dans son âme! Dieu les répandait sur elle à grands flots, et loin d'en laisser écouler aucune, elle recueillait avec soin cette semence divine en la faisant fructifier au centuple. Point de moment pour elle qui ne fût marqué d'un nouveau mérite; point de pensées, de parole, de désirs qui n'ajoutassent de nouveaux degrés à sa vertu. Fleuve vaste et impétueux dès sa source, elle ne perdit jamais rien de ses eaux, et reçut dans sa course mille fleuves qui se déchargeaient dans son sein pour n'en sortir jamais. Telle est l'image du progrès de la sainteté de Marie.

Sainteté enfin nouvelle dans sa consommation. Où s'arrêtera ce fleuve de grâces et de mérites qui inonde le cœur de Marie? Où se bornera cette sainteté immense, qui déjà semble n'avoir plus de bornes? Sera-ce à l'Incarnation du Fils de Dieu? Mais quoi! la sainteté de Marie tarirait dans la source de toute sainteté, et le Dieu de la grâce prendrait naissance en elle sans que sa sainteté prît avec lui une naissance nouvelle! Ce ne fut que pour la préparer à la visite corporelle du Seigneur que l'Esprit-Saint la visitait si souvent par sa grâce; et ses grâces avant-courrières n'étaient que le prélude de celles que réservait à Marie l'Auteur de tout don parfait, qui, par son Incarnation, voulait consommer cette sainteté préparatoire. Que dis-je? à cette Incarnation elle devient d'un ordre tout nouveau : auparavant ce n'était pour ainsi dire qu'une sainteté humaine; depuis, c'est une sainteté qu'on oserait presque appeler divine. La divinité est incommunicable, je le sais; aussi n'ai-je garde de l'attribuer à Marie : je prétends seulement que, depuis le jour de l'Incarnation de Jésus-Christ jusqu'à celui de sa naissance, Marie fut si étroitement unie au Fils de Dieu, qu'il est besoin de recourir à la foi pour ne point confondre leurs opérations, et ne pas prendre la sainteté de Marie pour la sainteté de Dieu même. Ce n'est plus qu'un même corps et une même chair; tous deux ne passent, dans le dénombrement de l'empire, que pour la même personne et la même tête; Jésus-Christ ne voit et n'entend qne par les yeux et les oreilles de Marie, et Marie ne vit et n'agit que par le mouvement et l'impulsion de Jésus-Christ. *Je vis*, pouvait-elle dire avec plus de vérité, sans comparaison, que l'Apôtre, *je vis, mais ce n'est pas moi qui vis : c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (*Galat.*, II), qui pense, qui agit en moi, et qui pense, qui agit par moi. Mes discours sont les discours de Dieu; mes actions, les œuvres de Jésus-Christ. Je parle, j'agis; mais ce Dieu qui habite en moi est le principe de mes mouvements et de mes paroles, et je ne fais que lui prêter mes organes et mon ministère. N'en disons pas davantage sur les opérations de Marie portant le Fils de Dieu dans son sein : la raison s'épuiserait en vain à vouloir discerner des opérations qui, aux yeux du corps, n'offrent rien que de commun, et la foi s'offenserait de ce mélange d'opérations, dont, à parler dans la précision théologique, les unes sont des opérations divines, les autres ne sont que des opérations humaines.

Mais peut-être vous imaginerez-vous que la sainteté de la Vierge se trouva affaiblie, lorsque le Fils de Dieu, quittant son sein, ne la soutint plus par cette habitation corporelle. Loin de vous, mes frères, une pensée si injurieuse à la mère de Dieu! Si c'est un crime à ses serviteurs de s'arrêter dans le chemin de la vertu, quelle tache serait-ce pour sa mère que d'y reculer! Ce n'est ni la chair ni le sang qui nous unissent à Dieu, qui n'est qu'esprit et que vérité : c'est l'amour, et Marie n'eut jamais tant d'amour pour lui que lorsque ce Dieu incarné se fut rendu visible à ses yeux. Oui, permettez-moi de le dire : quelque grand qu'eût été jusqu'alors l'amour de Marie, ce n'était point un amour assez éprouvé, et l'épreuve fait le plus grand mérite de l'amour. Ce n'était point encore un amour de croix et de martyre, et par conséquent un amour digne de la mère d'un Dieu crucifié. Mais à quelles épreuves ne fut-il point mis, cet amour, et que ne fit-il point souffrir à Marie en la personne de Jésus-Christ, lorsque, quittant son sein, ce divin Sauveur eut quitté le lieu de son repos pour fournir la carrière de ses souffrances?

Faut-il vous représenter ici l'étable de Bethléem, où ce Dieu nouveau-né, couché dans une crèche sur un peu de paille, dans la saison la plus rigoureuse, n'offre rien à ses yeux qui ne réveille toute sa tendresse? Est-il besoin de vous rappeler les travaux de sa fuite en Egypte et de son retour à Nazareth; de vous peindre l'affliction qu'elle ressentit de la perte de ce cher fils dans le temple, la douleur qu'elle eut de voir sa doctrine en butte à la contradiction des Juifs, les vives inquiétudes que lui causaient les piéges continuels que les pharisiens tendaient à sa vie? Vous ouvrirai-je encore le spectacle de sa passion, pour vous la montrer alarmée à la prise de Jésus-Christ au jardin des Olives, et percée d'un glaive d'amertume à la vue des tourments et des outrages que ce Dieu bienfaisant eut à souffrir de l'ingrate Jérusalem? Exigerez-vous de mon ministère que je conduise cette tendre mère jusque sur le Calvaire, au pied de la croix, pour y être crucifiée et y expirer avec lui, si Marie eût pu expirer de douleur, et si, pour prolonger son martyre, Dieu n'eût voulu la laisser survivre à une affliction si amère?

Que fut en effet depuis ce jour la vie de Marie, sinon une vie de langueur et un douloureux martyre? Hélas! la présence de Jésus-Christ adoucissait ses plus cuisantes peines; les doux embrassements de son fils modéraient la douleur d'un exil qui lui était commun avec lui. Mais depuis la mort de ce fils bien-aimé, cette chaste colombe, qui ne trouve plus où reposer ses pieds dans cette terre souillée et étrangère, se consume en gémissements et en soupirs vers la céleste patrie, où Jésus-Christ, montant au ciel, avait emporté tous ses désirs. Combien de fois se plaignit-elle plus amèrement que le

Roi-Prophète de la longueur de son pèlerinage! Combien de fois se sentit-elle pressée d'un désir plus ardent que celui de l'Apôtre, d'être dégagée des liens de son corps, pour voler dans le sein de Dieu et se réunir à Jésus-Christ! Mais rien que la mort ne peut la réunir à ce cher fils, et qui osera donner la mort à la mère de Dieu? La mort est la peine du péché, et Marie est soustraite et au péché et à ses peines. Ah! l'amour n'est pas moins fort que la mort : *Fortis ut mors dilectio.* (*Cant.*, VIII.) Ce sera lui qui brisera ses chaînes, qui consumera les liens qui la retiennent captive dans cette vallée de larmes. Elle mourra, mais elle mourra d'amour; et sa mort, comme sa vie, la distinguera du reste des enfants d'Adam, qui meurent de douleur. Telle fut la consommation de la sainteté de Marie, qui, avec sa maternité, est le double fondement de ses grandeurs. Il nous reste à voir quelle fut son humilité, qui ne la distingua pas moins que sa grandeur même. C'est mon second point.

SECONDE PARTIE

Ne séparons point dans Marie l'humilité de la grandeur. L'une et l'autre se relèvent mutuellement : l'humilité affermit sa grandeur, la grandeur ennoblit son humilité. Rien de plus bas qu'un pauvre qui s'élève, rien de plus noble qu'un grand qui s'abaisse. S'humilier dans la misère est une vertu commune, le faire dans le sein de la gloire est une vertu héroïque. Ne pas sortir de son rang, se contenter de la mesure de grâces que la bonté de Dieu nous départit, c'est ce qui fait l'humilité des saints; descendre du plus haut degré de dignité et de sainteté qui fut jamais, pour se mettre au dernier rang, c'est ce qui caractérise l'humilité de Marie et lui donne du prix. Ainsi le double fondement de ses grandeurs est-il la double mesure de son humilité.

Mère de Dieu, elle se regarda comme sa plus humble servante : premier degré de son humilité, par rapport à Dieu. Pleine de grâce, elle ne fut la plus sainte que pour être la plus humble des créatures : second degré de l'humilité de Marie, par rapport aux hommes.

Humilité par rapport à Dieu. L'orgueil est d'autant plus à plaindre que l'on est plus élevé. Ce vice, qui se fortifie à mesure que les autres s'affaiblissent, qui se nourrit des accroissements mêmes de la vertu, s'insinue plus aisément dans les âmes plus parfaites; celles qui étaient invincibles, qui paraissaient inaccessibles à toute autre tentation, n'ont pu se défendre d'une tentation si délicate : le premier ange et le premier homme en sont des preuves trop funestes. L'un et l'autre, épris de la beauté de leurs perfections, se méconnurent bientôt, et, se servant des dons de Dieu contre Dieu même, s'efforcèrent de se soustraire à son empire, pour n'adorer d'autre divinité qu'eux-mêmes. Marie, plus parfaite dès sa naissance et que le premier homme et que le premier ange, ne fut point éblouie de l'éclat de ses vertus, parce que son humilité, lui découvrant la grandeur de Dieu, lui dérobait sa propre grandeur.

Appelée avant que de naître à la maternité divine, elle entre sans s'en apercevoir dans toutes les voies qui la conduisent à une dignité si sublime. Les prérogatives extraordinaires de sa sanctification et de sa naissance, la mesure surabondante de grâces qu'elle reçoit dans le cours de sa vie, sa fidèle correspondance à ces grâces, et surtout le sacrifice de sa virginité, que par un exemple inouï elle fait librement au Dieu de ses pères, sont autant de degrés par où elle se dispose à concevoir le Saint des saints; mais rien ne peut ouvrir les yeux à l'humble Marie sur les grands desseins de Dieu sur elle. Elle suit pas à pas avec simplicité le Seigneur, qui la conduit par la main, sans savoir où il la mène. Elle est dans ses divines mains, comme l'argile dans celles du potier, docile à recevoir les impressions de grâces qu'il lui plaît de former en elle, sans se douter de l'usage honorable qu'il veut faire de ce vase d'élection.

Plus éclairée que les docteurs de la loi, instruite dans les divines Ecritures par le Saint-Esprit même, elle n'ignore pas que les semaines de Daniel sont accomplies, que le sceptre de la tribu de Juda est dans une maison étrangère, que le temps marqué pour la naissance du Messie est enfin arrivé. Elle l'attend avec empressement, ce désiré des nations, elle soupire comme Abraham après le jour du Seigneur, elle espère comme Siméon voir bientôt la rédemption d'Israël, mais elle est bien éloignée de croire que ce soit d'elle que doive sortir le Rédempteur. Elle sait, il est vrai, qu'une vierge lui donnera naissance; et seule dans Israël, elle a consacré sa virginité au Seigneur. Elle sait qu'un sein pur et chaste doit porter ce fruit de vie, et seule, tandis que l'univers est couvert d'iniquités, elle ne se sent point de cette corruption commune : ces vérités sont présentes à son esprit, la conséquence est claire et facile à tirer, et Marie ne la voit pas. Son humilité est un voile qui l'aveugle sur sa propre grandeur. Elle a ce voile devant les yeux lorsqu'elle lit les divines Ecritures; elle n'y voit que le Messie, et ne se retrouve jamais dans ce grand nombre de figures prophétiques qui annoncent sa mère. C'est que Marie n'a de pensées que celles que Dieu lui suggère; qu'elle ne va point par une curiosité téméraire au delà des lumières qu'il lui envoie, et que le ciel, pour favoriser son humilité et établir la plus grande dignité sur l'abaissement le plus profond, lui enlève toute idée de grandeur, et ne lui inspire que des pensées d'humiliation.

Où sont ici ces âmes superbes, qui, pour être appelées à un état plus parfait, être entrées dans des voies plus étroites, être élevées à des connaissances plus sublimes que le commun des fidèles, nourrissent leur amour-propre de fréquents retours sur elles-mêmes, se repaissent d'idées imaginaires de grandeurs qu'elles croient entrevoir dans

leur destinée, saisissent avidement toutes les pensées qui les élèvent, vont jusqu'à prendre leurs faibles lumières pour des lumières d'en haut et des inspirations du ciel, et méritent, par leur orgueil, de tomber dans un tel aveuglement, que jusqu'aux anges de lumières, tout devient pour elles des anges de ténèbres.

Cependant Marie ne peut ignorer longtemps quelle est sa haute destinée, parce que le Seigneur, qui, pour conserver son ouvrage, ménage la liberté de l'homme, ne veut pas en faire la mère de son Fils sans avoir son consentement. Un ange le lui demande en s'humiliant devant elle. Mais ici quel est le sujet du trouble et de la surprise de Marie? La vue d'un ange revêtu d'une figure humaine alarmerait-elle sa pudeur? Non, dit un Père : Marie pour sa virginité ne redouterait pas la présence même d'un homme : libre des suites honteuses du péché, elle ne peut être tentée de manquer de fidélité à Dieu. Mais Marie redoute pour son humilité les louanges mêmes d'un ange : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, et vous êtes bénie entre toutes les femmes.* (*Luc.*, I.) Voilà le sujet du trouble de Marie. Que l'orgueilleux se trouble de voir prodiguer au mérite d'un autre un encens que l'on dérobe à son propre mérite, qu'on a, selon lui, la malignité de ne pas reconnaître. Marie, l'humble Marie, ne se trouble que de l'hommage que rend à sa vertu l'ange du Seigneur, qui découvre en elle un trésor de mérites qu'elle n'aperçoit pas. Elle ne peut douter de la vérité de ses paroles; les discours de l'envoyé de Dieu ne lui sont pas suspects, mais elle est suspecte à elle-même. Elle craint pour le précieux trésor qu'elle croit porter dans un vase fragile, et appréhende que l'orgueil ne le lui enlève dès qu'elle l'aura découvert.

Que craignez-vous, lui dit l'ange; vous avez trouvé grâce devant le Seigneur, et votre trésor est dans ses mains. Je ne vous appelle que pleine de grâce, et vous allez être remplie de l'auteur même de la grâce. Je ne vous dis que bénie entre toutes les femmes, et bientôt vous le serez au-dessus des anges. Je reconnais que le Seigneur est avec vous, et voilà que le Seigneur va être en vous et faire partie de vous-même; car vous concevrez et enfanterez le Fils du Très-Haut : *Ecce enim concipies et paries Filium... Hic erit Magnus et Filius Altissimi vocabitur.* (*Ibid.*) Quelles sont à ces propos de l'ange les pensées de Marie? Elle ne craint plus pour l'enlèvement de son trésor; ce que garde le Seigneur est bien gardé. Mais quelle proportion trouve-t-elle entre tant de grandeur et les bas sentiments qu'elle a d'elle-même? Qui est-elle, pour que le Seigneur daigne la visiter? Quoi! la dernière de ses servantes être élevée à l'auguste dignité de sa mère! O Dieu! quel combat à cette vue s'élève dans son âme! Combat d'humilité qui se passe entre deux anges, l'un du ciel, l'autre de la terre, Gabriel et Marie. Gabriel élève Marie et s'humilie devant elle; Marie s'abaisse et s'anéantit devant Dieu. Plus l'ange l'entretient de ses grandeurs et lui explique la manière dont s'accomplira en elle ce grand, cet adorable mystère, plus Marie entre en étonnement et garde un respectueux silence. Combat d'humilité qui se passe entre Dieu et l'homme, le Verbe et Marie. Le Verbe veut s'anéantir jusqu'à se faire chair, et n'a point d'horreur de se renfermer dans le sein d'une vierge; Marie se juge si indigne d'un tel honneur, que la vue de son indignité lui donne une sainte hardiesse de résister au Tout-Puissant, et d'une résistance si généreuse, qu'elle se trouve comme Jacob, pour ainsi dire, forte contre Dieu même; mais en même temps d'une résistance si respectueuse, que Dieu, loin de s'en offenser, comme il fit autrefois de celle de Moïse et de Jérémie, prend plaisir à éclaircir ses doutes et à dissiper ses craintes.

Cependant la même humilité qui lui fait refuser, par modestie, la maternité divine, tant que la volonté de Dieu ne lui est pas clairement marquée, la lui fait accepter par obéissance, lorsqu'elle n'a plus lieu de douter de cette volonté. Mais en acceptant cette dignité nouvelle qui l'élève au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, elle n'oublie pas le néant de sa première condition. On dirait même qu'en entrant dans ce nouvel office, qui touche de si près au grand Roi, elle veuille rendre un nouvel hommage à son souverain, lui faire une nouvelle profession de servitude et prêter un nouveau serment de fidélité entre les mains de celui qui la choisit pour sa mère : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* (*Luc.*, I.)

Que l'homme s'entend mal en humilité au prix de Marie! Extrême en ses désirs, ou il court au-devant des honneurs sans que Dieu l'y appelle, ou il les refuse opiniâtrément par une fierté philosophique, lors même qu'il y est appelé de Dieu. Qu'il en est peu qui sachent allier, comme Marie, la modestie qui nous éloigne de toute dignité, avec l'obéissance chrétienne qui nous soumet à la volonté de Dieu! Mais où sont ceux qui, modestes avant leur élévation, ne se familiarisent pas bientôt avec la grandeur? Où sont ceux, dit saint Bernard, dont l'humilité ne se laisse pas vaincre aux honneurs? Saül se cache lorsqu'on veut l'élever sur le trône, et il n'y est pas plutôt placé qu'il s'élève contre Dieu.

Marie, au contraire, n'en devient que plus humble pour être plus élevée. Elle compare sans cesse le degré de bassesse dont Dieu l'a tirée avec le degré de grandeur où elle est placée, et la vue de l'éloignement prodigieux qu'elle découvre entre l'un et l'autre la fait s'écrier avec le Roi-Prophète : Oui, devant le Seigneur qui, par une miséricorde gratuite, m'a choisie préférablement à toute autre pour la mère de son Fils, je paraîtrai vile plus que je n'ai paru, je le paraîtrai à mes propres yeux et je ferai gloire de cette humiliation et de ce mépris : *Vilior fiam, plusquam factus sum, et ero humilis in oculis meis.* (*II Reg.*, VI.) Elle reconnaît la grandeur

de sa dignité et ne désavoue pas les miséricordes du Seigneur, car l'humilité est sincère et reconnaissante; elle se réjouit même des dons de Dieu; elle veut que la postérité en soit instruite et prédit, dans son cantique, que toutes les nations l'appelleront heureuse dans la suite des siècles. Mais, loin de se réjouir des dons de Dieu pour elle-même ou dans elle-même, elle ne s'en réjouit que dans le Seigneur et pour le Seigneur : *Exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* (*Luc.*, I) Loin de s'attribuer quelque chose de l'œuvre de Dieu, elle le rapporte tout à sa miséricorde et à sa puissance: à sa miséricorde, qui a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante; à sa puissance, qui a déployé son bras pour accomplir ses grands desseins sur elle : *Respexit... fecit mihi magna.* (*Ibid.*) Est-il d'humilité qui soit plus sans mélange? Et celle des plus grands saints approche-t-elle de cette pureté?

Ce ne sont pas là toutefois les sentiments d'une dévotion passagère. Ils sont soutenus par la conduite de la vie. Comme les yeux d'une servante sont attachés sur les yeux de son maître pour exécuter ses ordres, les yeux de Marie sont sans cesse attachés sur ceux de Jésus-Christ pour en prévenir les désirs. S'il parle, elle l'écoute comme disciple, ne laisse tomber aucune des paroles, les met bien avant dans son cœur, les y conserve toute sa vie. S'il agit, elle suit ses mouvements, étudie l'esprit de ses actions, recueille la grâce de ses mystères. Si quelquefois elle commande en qualité de mère, ce n'est qu'après s'être inclinée profondément, comme Jacob, devant le bâton de commandement que porte son fils ; qu'après avoir adoré sa puissance souveraine, dont elle emprunte la sienne, qu'elle n'exerce qu'avec peine sous ses yeux et par ses ordres. Mais elle se démet avec joie de cette autorité maternelle, qui la confond, pour rentrer dans l'humble état de servante qu'elle chérit. Qu'elle se trouve heureuse, lorsque Jésus-Christ commence à travailler à son ministère, de se mêler dans la foule du peuple, de se tenir même hors des synagogues et d'y attendre son Fils à la porte !

Point de privilége pour elle, point de dispense dans sa grandeur. Soumise à la loi comme la dernière des Israélites, elle l'exécute de point en point. Que cette loi ne la regarde pas, que ce soit une loi humiliante, qui confonde la mère de Dieu avec les mères des hommes, n'importe, la servante n'est pas plus que son maître. Jésus-Christ s'humilie et Marie fait gloire de partager ses humiliations. L'unique privilége qu'elle se réserve, l'eussiez-vous pensé, Messieurs, c'est d'essuyer, de la part de Jésus-Christ, des rigueurs. Oui, ce divin Sauveur, affable aux publicains et aux pécheurs, indulgent à la femme adultère, à la Samaritaine, à la pécheresse, doux à tous les hommes, semble n'avoir que dureté pour sa mère. Elle le cherche durant trois jours, le cœur serré de douleur de l'avoir perdu ; et pour toute consolation : Ne deviez-vous pas savoir, lui dit-il, que je dois être occupé au service de mon Père? Elle lui expose les besoins d'une famille, et il lui répond qu'il n'a rien de commun avec elle. Qu'une femme s'écrie qu'heureux est le sein qui l'a porté, Jésus-Christ fait tomber ce bonheur sur celui qui exécute sa volonté. Que quelqu'un lui représente que sa mère le demande, il semble la désavouer et ne reconnaître pour mère et pour frères que ses vrais disciples.

Ah ! c'est que Jésus-Christ connaît le cœur de sa sainte mère; il savait que les humiliations faisaient ses délices, et cet humble cœur était insatiable de mépris. C'était peu pour Marie d'obéir à la parole et à l'esprit de son Fils sans retardement et avec joie. C'est le partage d'un disciple, et ce titre paraît trop glorieux à Marie. C'était peu pour elle de suivre Jésus-Christ dans ses courses évangéliques, de travailler pour fournir à ses besoins, de le servir de ses propres mains, c'est l'emploi d'une servante, et Marie se croit encore trop honorée de l'être. Il faut que, malgré ses soins et sa tendresse, elle ne reçoive de son Fils que des rebuts; c'est le sort d'une vile esclave, c'est le comble des vœux de Marie.

Que répondrez-vous à cet exemple, vous qui ne voulez vous humilier qu'en secret et devant Dieu ? Vous qui ne demandez qu'à être honorés devant les hommes, qui ne pouvez digérer une humiliation publique, ni vous résoudre à pardonner à quiconque vous la procure. Marie n'est-elle pas humiliée par son propre Fils, dans une assemblée de docteurs, au milieu d'un festin, en présence des apôtres, à la face de toute la Synagogue. Second degré de l'humilité de Marie : humilité par rapport aux hommes; pour abréger, je n'en dis qu'un mot.

C'est sous ce rapport que l humilité mérite proprement ce nom ; car s'humilier c'est s'abaisser. Or, comment l'homme, qui devant Dieu n'est qu'un néant, pourrait-il s'abaisser devant Dieu ? Aussi est-ce sous ce rapport que cette vertu coûte le plus à la nature. On sent la supériorité de Dieu, on ne sent pas de même la supériorité des hommes. On a d'autant plus de peine à se soumettre à eux, que souvent on les croit inférieurs en dignité et en mérite. C'est cependant sous ce rapport que l'humilité éclate le plus dans Marie. Que le temps ne me permet-il d'en rassembler les traits dispersés en toute sa vie : vous la verriez, pour obéir aux ordres d'un empereur païen, entreprendre un voyage pénible dans la saison la plus rigoureuse, dans l'état, pour elle, le plus critique, aux approches de son enfantement, apprenant ainsi à tous les hommes en sa personne, à se soumettre aux puissances supérieures, quoi qu'il en coûte, et à respecter en elles, quels que soient leurs défauts personnels, l image de la souveraineté de Dieu. Vous la verriez fuir en Egypte, retourner en Judée pour obéir, je ne dis pas aux ordres d'un ange, comme saint Joseph, mais aux ordres de Joseph même. Joseph est son Seigneur, comme Abraham l'était

de Sara. C'est à lui que Dieu parle, c'est de lui que Marie reçoit les ordres ; c'est sous sa conduite qu'elle marche : Elle ne se prévaut d'aucun des avantages qu'elle a sur lui, dont la moindre, femmes orgueilleuses, ne vous paraîtrait que trop suffisant, pour vous soustraire à l'obéissance de celui que Dieu, en vous donnant pour époux, vous a donné pour maître. Vous la verriez courir avec précipitation sur les montagnes de Judée, pour prévenir la mère du précurseur de son Fils; saluer la première sa cousine Elisabeth, lui rendre les services qu'exige d'elle la caducité de son âge et l'incommodité de sa grossesse, et condamner par une humilité et une charité si prévenante l'insensibilité et la fierté des femmes mondaines. Vous la verriez, cette mère commune des chrétiens, ne prendre de part au gouvernement de l'église que par ses prières et ses conseils, dépendre de l'autorité et du ministère des apôtres, s'humilier à leurs pieds, recevoir de leurs mains le gage du salut qu'elle avait donné à l'Eglise, et montrer, par son exemple, à tous les fidèles, quelle doit être leur vénération pour les ministres de Jésus-Christ. Vous la verriez enfin, cette divine mère du Fils de Dieu, honorer comme son Père celui que Jésus-Christ mourant lui donna pour fils, rendre à l'apôtre saint Jean les mêmes devoirs qu'elle rendait au Sauveur du monde; respecter en sa personne le bien-aimé, le substitut de Dieu même, et se dédommager par l'obéissance volontaire qu'elle rendait à ce fils adoptif, de la violence qu'elle s'était faite pour commander à son propre Fils.

Mais qu'est-il besoin de remarquer dans sa vie des traits d'humilité et de dépendance? Que fut sa vie elle-même, qu'une dépendance et une humilité continuelles? Prit-elle jamais aucun empire? Exerça-t-elle aucun commandement? Fit-elle valoir, pour se relever, la noblesse de son sang, le miracle de sa sanctification, les prérogatives de sa naissance, les priviléges de sa dignité? Ne garda-t-elle pas un silence inviolable sur tant de merveilles que le Seigneur opéra en elle, et celles que le Saint-Esprit ne nous a pas révélées, ne les ignorons-nous pas encore? Aimant l'obscurité, elle ensevelit dans la retraite toutes ses grandeurs, ne découvre jamais, la première, l'œuvre de Dieu, n'ouvre la bouche que par son ordre sur ses divines opérations, et ce qu'elle n'en peut dérober à la connaissance des hommes, elle le dérobe à leurs applaudissements en se dérobant elle-même à leurs yeux, plus contente de se cacher aux hommes, comme l'humble Esther, de se cacher à elle-même, comme le Prophète, dans le secret de la face du Seigneur, que d'être appelée, comme Judith, la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, le bonheur de toute la terre; plus contente de souffrir en silence les soupçons de son époux que de se justifier aux dépens du secret de Dieu; plus contente de se voir rebutée des habitants de Bethléem que de se voir honorée des pasteurs et des mages; plus contente enfin sur la terre et plus glorieuse dans le ciel pour s'être rendue l'objet du mépris des hommes, que pour avoir été le sujet de l'admiration des anges.

C'est à son humilité que Marie est redevable de toute sa gloire. Elle n'est la plus grande des créatures que pour en avoir été la plus humble; elle n'est la reine des anges que pour avoir été la servante du Seigneur; elle n'est montée au-dessus des cieux que pour être descendue en esprit dans les parties les plus inférieures de la terre, comme parle l'Apôtre; enfin elle n'est assise à la droite de son Fils que pour avoir plus approché de l'humiliation de ce Dieu anéanti. Voilà votre modèle, mes frères; vous y voyez l'accomplissement de cette parole du Seigneur : *Celui qui s'humiliera sera exalté.* (*Matth.*, XXIII.) Suivez ce grand exemple; si vous ne pouvez pas atteindre à la grandeur de Marie, vous pouvez du moins en partager les humiliations. Abaissez-vous comme elle devant Dieu et devant les hommes; par là vous mériterez de partager avec elle la gloire de son Fils. Je vous le souhaite, etc.

SERMONS DE MORALE.

SERMON PREMIER.

LE JEUNE.

Cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit. (*Matth.*, IV.)

Il eut faim, après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits.

Croire que l'Eglise, dépositaire de l'autorité de Dieu, est en droit d'imposer des lois qui obligent sous les mêmes peines que les lois divines; être d'ailleurs convaincu que la loi du jeûne et de l'abstinence est du nombre des lois ecclésiastiques dont l'infraction expose à l'anathème éternel, et toutefois la violer sans scrupule, c'est ce que ne peut concilier la raison humaine, et ce que ne concilie que trop en nos jours l'irréligion de tant de chrétiens, qui, sans sortir du sein de l'Eglise, se mettent peu en peine d'une observation qu'elle regarde comme l'une de ses capitales ordonnances. Quelle peut être la source d'une contradiction si étonnante? Un amour déréglé des plaisirs, une crainte désordonnée des souffrances. Religieux observateurs des préceptes qui coûtent peu à la nature, l'Eglise vous prendrait pour des enfants dociles. Lorsqu'il s'agit d'assister au sacrifice, ou de satisfaire au

devoir pascal, votre conduite s'accorde pour lors avec votre foi. Mais faut-il mortifier votre chair par le jeûne, passer dans l'abstinence toute une quarantaine, votre vie dément votre créance. Vous n'êtes plus que des esclaves rebelles qui secouent le joug de la foi; on vous prendrait pour des infidèles, qui n'adorent d'autre Dieu que leurs propres désirs; c'est-à-dire que vous suivez Moïse à travers la mer Rouge, lorsqu'elle-même vous ouvre son sein, mais que vous l'abandonnez lorsqu'il faut combattre; que vous tournez vers l'Egypte et vos yeux et vos pas quand, les armes à la main, il s'agit d'entrer dans la terre promise.

Il est vrai, lâches déserteurs, qu'à l'exemple des Israélites vous vous défendez sur une impossibilité prétendue d'observer une loi dont vous relevez, d'ailleurs, les avantages. Voici, vous écriez-vous volontiers, voici des jours de salut, un temps favorable, un pays fertile en fruits de justice, une terre où coulent le lait et le miel. Mais, ajoutez-vous aussitôt, c'est pour nous un pays impraticable, une terre qui dévore ses habitants, et qui nous consumerait. La faiblesse de l'âge, la délicatesse du tempérament, la difficulté des emplois, quelquefois même la grandeur de la naissance et de l'état, vous paraissent des raisons légitimes de dispense; et, pour donner du poids à ces frivoles raisons, vous ne craignez pas de vous appuyer des intentions de l'Eglise, prononçant hardiment que le dessein de cette mère sage n'est pas de vous asservir à une loi meurtrière : aveugles de vous autoriser de ce qui vous condamne, et de chercher votre justification dans ce qui va faire la preuve de votre prévarication.

Car c'est dans ces intentions mêmes, dans ces vues sacrées et inviolables que je trouve de quoi combattre une double erreur, qui partage le commun des fidèles, et qui tend également à détruire la loi du jeûne. Les uns la regardent, cette loi, comme insupportable, et s'en dispensent légèrement; les autres, comme une loi facile, parce qu'ils ne l'observent qu'imparfaitement. Le moindre prétexte suffit aux premiers pour s'y soustraire; les seconds y introduisent mille abus qui l'anéantissent. Pour détruire cette double erreur, je compare les prétextes des uns et les abus des autres avec l'importance et l'étendue des vues de l'Eglise dans l'institution du jeûne. Par cette comparaison, vous verrez dans la première partie que les prétextes des uns sont des prétextes frivoles; et dans la seconde, que les abus des autres sont des abus grossiers. En un mot, l'obligation du jeûne, la règle du jeûne, tirées l'une et l'autre de la fin que s'est proposée l'Eglise dans son institution : voilà le sujet de cet important discours. Pour le bien traiter, demandons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Comme la mortification dans l'usage des aliments, imposée de Dieu à l'homme pécheur, est nécessaire, selon saint Thomas, pour expier nos offenses, affaiblir nos passions, fortifier notre âme, l'Eglise, qui, dans l'institution du jeûne canonique, ne s'est proposée, selon le même auteur, que de faciliter ce jeûne naturel, ne peut avoir eu d'autres vues dans cette institution que celle de Dieu même. Or ces vues sont si générales qu'elles s'étendent sur tous les hommes, et si importantes, qu'il n'est rien qui les dispense d'y entrer; et, pour commencer par la première, puisque nous sommes tous pécheurs, et qu'il n'est point de plus grand malheur que de mourir dans le péché, qui nous dispensera d'une loi établie pour son expiation? Sera-ce la différence des âges, ou des sexes, ou des conditions?

A l'égard des âges, écoutez, Messieurs, ce que dit le Seigneur par son prophète : Sonnez de la trompette, faites retentir votre voix en Sion, ordonnez un jeûne général et solennel. Que le vieillard décrépit, que l'enfant le plus tendre, subissent le joug de la pénitence; que l'époux comme l'épouse se couvrent de sac et de cendre; que le prince, le prêtre et le peuple, que tous se convertissent à moi dans les jeûnes, les larmes et les gémissements. Toute chair a corrompu sa voie; toute chair doit s'unir pour désarmer mon bras étendu sur ses iniquités. Tel est le précepte du Seigneur; telle fut la pratique des premiers siècles. A peine s'ouvrait cette sainte carrière, que chacun se pressait de la fournir; la voix du ministre qui l'annonçait était pour tous les fidèles la voix de Jonas; elle les transformait en autant de Ninivites, qui s'efforçaient de prévenir leur ruine entière, par une pénitence de quarante jours, que Dieu, dans sa miséricorde, leur accordait pour se reconnaître.

On ignorait pour lors qu'il fallût marquer les mêmes bornes à la loi du jeûne, qu'il a plu en ces derniers siècles de prescrire à la vieillesse et à l'adolescence, comme s'il était un âge de pécher qui ne fût pas un âge de jeûner; comme si la loi de mort qui combat dans vos membres, et qui, trop souvent domine dans vos cœurs, s'assujettissait à des bornes arbitraires. Sans parler des premières irruptions des passions naissantes, qui, plus fougueuses dans la jeunesse, où elles commencent à se faire sentir, ont souvent besoin d'être réprimées par les barrières les plus fortes; sans parler encore des derniers feux de la concupiscence, que n'éteignent pas toujours les glaces de la vieillesse, et qu'il faut souvent amortir par l'austérité du jeûne, on s'en tenait, dans ces siècles heureux, à cette loi naturelle et divine, que tout pécheur doit faire pénitence à proportion de ses péchés. Cette loi générale s'appliquait différemment, selon la différence des forces de chaque particulier, et l'on ne croyait pas pouvoir fixer par une règle immuable ce qui dépend de l'inégalité des tempéraments. On n'exigeait pas de l'infirmité de la vieillesse ou de la faiblesse de l'enfance les mêmes austérités qu'on est en droit d'attendre de la vigueur de l'âge viril; mais aussi n'était-on pas si

téméraire que d'affranchir les enfants et les vieillards d'une loi qui regarde tous les pécheurs; au contraire, on y assujettissait les uns et les autres avec mesure et discrétion. On y assujettissait les enfants dès qu'ils péchaient avec connaissance, et l'on y astreignait les vieillards jusqu'à ce que la caducité de l'âge les mît hors d'état d'en soutenir le poids; mais on ne pressait pas un enfant de courir dans cette pénible carrière; il n'y marchait que pas à pas, et ne la fournissait que par intervalle. On n'obligeait pas un vieillard à porter ce joug avec le courage d'un homme robuste, mais on l'obligeait à le porter avec plus de persévérance que la jeunesse; ainsi l'ordonnaient les anciens canons, qui n'admettaient de dispense que l'impuissance réelle, la faiblesse, la caducité, la maladie.

Je sais que l'Eglise, sur ce point, s'est relâchée de son ancienne sévérité; que, quoiqu'elle semblât n'avoir adouci les jeûnes que pour les rendre plus praticables à tous les âges, elle s'est encore vue contrainte, par le violement général de sa loi, d'en dispenser les deux extrémités de la vie; mais outre qu'il en est qui poussent au delà des bornes les priviléges de la vieillesse, l'Eglise a-t-elle jamais pu, a-t-elle jamais prétendu se relâcher en faveur du pécheur, de quelque âge qu'il soit, des droits inviolables de la justice divine? Ne le condamne-t-elle pas, comme aux jours de sa première ferveur, à satisfaire de tout son pouvoir à cette justice inexorable, et n'est-ce pas pour lui rappeler le souvenir de cet indispensable devoir que, lui imposant les mains à l'entrée de cette quarantaine, elle le couvre de cendre à la face des autels. Les cendres, de tout temps, furent le signal de la pénitence. Vous en avez subi la loi, mon frère, lorsque, humilié sous la main du prêtre, vous les avez reçues en forme de croix sur le front, et par cette cérémonie solennelle, vous vous êtes engagé à Dieu, en présence de son Eglise, de crucifier votre chair par le jeûne.

Mais mon âge, dites-vous, m'affranchit de la loi. Oui, peut-être de la loi ecclésiastique; mais peut-il vous affranchir de la loi naturelle et divine qui condamne tout pécheur à la pénitence, et la matière de cette pénitence l'Eglise ne la détermine-t-elle pas en ce temps aux jeûnes et à l'abstinence? Je veux que, par condescendance pour l'infirmité de votre âge, cette loi ne vous engage pas à un jeûne rigoureux, vous dispense-t-elle de cette partie du jeûne que vos forces vous permettent? Ecoutez sur ce point la décision du docteur qui vous fut le plus favorable. Saint Thomas, après avoir enchéri à cet égard sur l'indulgence de tous ses prédécesseurs, ne laisse pas de conclure qu'il faut de bonne heure vous exercer au jeûne, en mesurer le nombre et la rigueur sur le nombre de vos années et la vigueur de vos forces, pour vous faire monter par degrés à une abstinence parfaite : *Se ad jejunandum pueri exerceant, plus vel minus secundum modum suæ ætatis.* (2-2, q. 147, art. 7, ad 2.) C'est sur votre sagesse, pères et mères, et vous tous qui êtes chargés de l'éducation de la jeunesse, c'est sur votre sagesse que l'Eglise se repose de l'application de ce remède et de l'exécution de ce décret. Ah! ne déshonorez pas Israël, ne l'exposez pas aux outrages des Samaritains, de ces églises schismatiques d'Orient, qui, fidèles à l'ancien usage de réduire au jeûne les enfants dès l'âge de raison, insultent tous les jours à l'Eglise du Dieu vivant sur sa facilité à les y soustraire. Comment nous défendrions-nous de leurs reproches, si votre conduite ne nous permettait de leur répondre que la jeunesse ne trouve parmi nous de privilége que dans sa faiblesse et dans son innocence; que les pécheurs, nous les soumettons tous à cette loi de pénitence à proportion de leurs péchés; que les innocents mêmes, nous les accoutumons de bonne heure à porter le joug du Seigneur en la compagnie de leurs frères, selon la mesure de leurs forces?

J'insiste, Messieurs, sur le prétexte de l'âge, parce qu'il semble le plus autorisé; car, pour celui du sexe ou de la condition, quoique dans la pratique on ne craigne pas de s'en prévaloir, qui oserait l'alléguer comme un sujet légitime de dispense? La femme, qui eut la première part au péché de l'homme, n'en aurait-elle aucune à sa pénitence? Et si, selon saint Basile, respirer et jeûner est pour elle une même chose, comment se défendrait elle d'un supplice qui lui est moins onéreux qu'au complice de son crime? Pour les riches, les nobles et les grands, si à ces noms vous vous représentez, Messieurs, une espèce d'hommes plus chargés de crimes que de richesses et de dignités, une espèce d'hommes enivrés d'orgueil, engraissés d'injustices, dévorés d'ambition, noyés de désordres, vendus sans ressource à l'iniquité, ne rougiront-ils pas de se soustraire à une loi qui semble n'être que pour eux? Le pauvre, dans la profondeur de sa misère, trouve un fonds inépuisable de pénitence; sa vie est une croix et un martyre continuel. Pour se purifier, il n'a qu'à soutenir avec courage l'épreuve de ce long martyre; pour se sanctifier, il n'a qu'à demeurer avec Jésus-Christ attaché à sa croix, sans souhaiter d'en descendre. Le riche, au contraire, trouve dans son abondance une source intarissable de désordres; sa vie est un tissu de crimes, ses jours sont marqués par ses prévarications, sans que rien le rappelle aux travaux de la pénitence.

L'Eglise le fait en ce temps où, atténuée de jeûnes, accablée de tristesse, elle ne se montre à ses enfants que sous un voile de douleur, pour les pénétrer eux-mêmes de cette douleur salutaire qui opère pour le salut une pénitence durable. C'est cette pénitence qu'elle vous presse d'embrasser avec elle par la vue des souffrances de son Epoux; disons mieux, par la vue de l'intérêt que vous avez de souffrir avec lui. Ah! elle n'ignore pas que pour la plupart le cours de l'année n'est qu'une chaîne de prévarications, et que, pour surcroît de désordre, ils

ne se sont frayé un chemin à ces jours de pénitence que par la dissolution et la débauche. Quelle satisfaction en exigera-t-elle? Quarante jours de jeûne. O ciel! quelle pénitence pour une année de crimes! Riches du monde, grands de la terre, c'est ici que nous désespérerions de votre salut, si nous ne comptions sur le prix que doit donner à une satisfaction si légère la circonstance favorable de la passion du Sauveur; si nous n'avions une humble confiance que le Père éternel ne désavouera pas vos larmes mêlées avec le sang de son Fils, ne rejettera pas le sacrifice de nos jeûnes, soutenus des vœux de toute l'Eglise en ces jours de salut, où Jésus-Christ lui offre, pour les pécheurs, le sacrifice de sa propre vie.

Dans cette vue l'Eglise élève sa voix dans l'épître du jour, et vous crie de toute sa force : Voici un temps favorable pour quiconque a besoin de miséricorde; corespondez à la grâce qui vous est offerte par votre persévérance dans les jeûnes, les veilles et les travaux. *In laboribus, in vigiliis, in jejuniis.* Cris confus, exhortations vaines. Il n'y a que quelques justes d'une condition médiocre, qui, dociles à sa croix, se chargent du poids du jeûne pour expier des offenses légères, tandis que les riches et les grands, accablés qu'ils sont d'une vie criminelle, sourds à toutes ses remontrances, se déchargent d'une loi qui les regarde personnellement. Entrez dans leurs maisons ouvertes toute l'année à la dissolution : Ciel! quel spectacle pour des jours de pénitence! une foule de pécheurs plongés dans la bonne chère, tandis que le juste gémit avec l'Eglise sous le faix des macérations. Un peuple de chrétiens assis à la table des démons, pour manger, au mépris de Jésus-Christ, des viandes défendues par la loi de son Eglise. Israël est-il donc devenu idolâtre? L'Eglise seraitelle retombée dans ces temps malheureux où les nations entières se gorgeaient de viandes immolées aux idoles, tandis qu'une poignée de fidèles affligeait sa chair par le jeûne? Car n'est-ce pas aux idoles de la sensualité et de la gourmandise que sont immolées ces viandes par ce monde de pécheurs; idoles qu'ils adorent tous les jours, et qu'ils ne brisent pas même en ces jours d'expiation?

Ministres du Seigneur, je vous demande ici où est votre lumière, votre religion, votre zèle? Avez-vous le front d'absoudre à la solennité pascale ces sacriléges que plus d'un concile frappent de la foudre de l'anathème? Comment avez-vous l'assurance d'affranchir ces esclaves du démon, que vous ne devriez délier qu'en tremblant, quand ils auraient porté le poids du jeûne avec autant de persévérance qu'ils l'ont secoué avec facilité? Oserez-vous admettre à la manducation de l'Agneau sans tache, ces âmes impures, qui, aux jours mêmes de purification, ont contracté des souillures nouvelles? Distribuerez-vous le corps de Jésus-Christ, cette manne céleste, à des Juifs murmurateurs, qui, dans le désert, ont demandé les poireaux de l'Egypte et touché aux fruits de Chanaan avant que d'arriver à la terre promise? Armez-vous, si vous ne voulez vous précipiter avec eux dans la mort; armez-vous du glaive de Phinées pour percer ces Israélites qui se sont corrompus avec les Madianites, en dévorant les victimes de Phégor; et par le retranchement de ces enfants rebelles, apaisez le ciel irrité, qu'un empereur chrétien croyait ne pouvoir apaiser que par leur mort. Quoi! les Juifs, qui dans le désert mangèrent les viandes que le ciel accorda à leurs désirs déréglés, avaient encore ces viandes funestes à la bouche, que Dieu les écrasa dans sa fureur; et nous, nous accorderions le pain des anges et la paix du Seigneur à des chrétiens emportés d'une concupiscence effrénée, qui se remplissent de viandes impures, que Dieu et son Eglise refusent à leurs désirs! A Dieu ne plaise, Messieurs! nous sommes aux jours de l'expiation solennelle; toute âme qui n'affligera pas sa chair par le jeûne sera exterminée du milieu de son peuple et regardée de toute l'Eglise comme excommuniée. *Dies expiationum erit celeberrimus; omnis anima quæ non fuerit afflicta die hac, peribit de populis suis.* (*Levit.*, XXIII.) Point de part à la joie d'Israël pour ceux qui n'en ont pris aucune à sa pénitence. Qu'y a-t-il de commun entre les enfants de Jésus-Christ qui écoutent la voix de son Eglise, et les enfants de Bélial qui méprisent ses lois? entre les temples du Dieu vivant, qui portent sur leur chair la mortification du Sauveur, et les ennemis de sa croix, qui font leur Dieu de leur ventre, et qui lui sacrifient même aux jours de pénitence? *Dies expiationum erit celeberrimus; omnis anima quæ non afflicta fuerit die hac peribit de populis suis.*

Ce serait peu d'expier les péchés si l'on ne se mettait en état de n'en plus commettre. En vain couperions-nous les branches amères si nous ne portions le fer et le feu jusque dans la racine par l'affaiblissement des passions. Seconde vue de l'Eglise dans l'institution de cette quarantaine. Ce n'est plus seulement ici l'exercice du pécheur, c'est encore celui du plus juste. Son cœur est pour lui le théâtre d'une guerre cruelle qu'il livre sans cesse à ses propres passions, qui combattent en lui contre lui-même; guerre qui doit durer toute la vie, parce que ces ennemis domestiques ne connaissent ni paix ni trêve; guerre qui doit se réveiller avec plus d'ardeur durant cette sainte quarantaine, qui n'est pas seulement une portion de cette vie, mais qui en est encore, dit saint Augustin, le sommaire et l'image.

En effet, que le temps pascal soit l'abrégé de la vie du ciel, l'image de la gloire divine dont jouiront les bienheureux dans le sein du Père éternel; le temps du carême est l'abrégé de la vie de la terre, l'image de la dissension intestine qui déchire nos entrailles. Dans le temps pascal nous chantons notre délivrance de l'Egypte : échappés d'un peuple barbare, que nous avons enseveli dans la mer Rouge teinte du sang de l'Agneau,

Dans le temps du carême nous gémissons sous le joug de notre esclavage, et nous nous efforçons de rompre les chaînes qu'aggrave sur nous l'impitoyable Pharaon. Dans le temps pascal nous goûtons, sous le règne du vainqueur Josué, les douceurs d'une terre où coulent le lait et le miel ; dans le temps du carême nous traversons le désert pour arriver à cette terre promise, et, les mains levées au ciel avec Moïse, nous combattons les Amalécites qui s'opposent à notre course. Nous moissonnons avec joie dans le temps pascale, et marchons gaiment chargés du fruit de nos peines ; nous ensemençons dans la douleur au temps du carême et regrettons la semence tardive que nous confions peut-être à une terre ingrate. Enfin au temps pascal nous sortons du tombeau, comme Jésus-Christ, victorieux de la mort, et montons avec lui à la droite de son Père, pour y être couronnés de gloire, au lieu qu'au temps du carême nous sommes, comme ce divin Sauveur, aux prises avec l'enfer, et nous montons au Calvaire à la suite de cet homme de douleurs, pour y être crucifiés avec lui

Tel est l'esprit de l'Eglise dans l'office, les mystères, les cérémonies de ces deux temps différents. Telle doit être la disposition des fidèles, que rien ne dispense d'entrer dans les vues de leur mère qui les y invite par son exemple et par ses ordres. C'est peu pour cette épouse fidèle de s'occuper de la mort de son Epoux, en ces jours destinés à honorer ses souffrances ; elle veut encore les retracer dans ses membres, ces souffrances divines, pour nous rendre conformes à l'image sanglante de cet Epoux mourant. C'est peu pour elle d'être spectatrice du rude combat que livre le lion de Juda aux princes du siècle et aux puissances de l'enfer : elle nous presse de nous ranger sous ce chef invincible, pour vaincre, sous ses auspices, nos passions plus redoutables que le ciel et l'enfer. C'est par la croix que son Epoux a vaincu ; c'est à la croix qu'elle nous appelle pour vaincre avec lui. C'est sous ce drapeau qu'elle nous rassemble ; c'est cette arme divine qu'elle nous met entre les mains, lorsqu'elle indique un jeûne solennel, et qu'elle impose la loi d'une rigoureuse abstinence. Qui l'abandonne, cette croix, est un transfuge du camp d'Israël, un soldat vaincu qui met bas les armes et se livre à la merci de l'ennemi.

Elle vous incommode, cette croix ; la loi du jeûne et de l'abstinence est pour vous une dure loi. Mais si elle n'était incommode, serait-elle une croix ? Et si elle n'était une croix, de quel usage serait-elle pour vaincre des passions qu'on ne peut affaiblir qu'en les crucifiant ? Le Seigneur y a pourvu, dites-vous, il m'a imposé ma croix en me procurant des infirmités qui mortifient assez mes passions et ne crucifient que trop ma chair. Si je me charge de cette seconde croix, je succomberai sous ce double fardeau.

Ici, Messieurs, je pourrais vous demander depuis quand vous vous plaignez de ces infirmités prétendues ? N'auraient-elles point commencé avec la loi du jeûne ? Ne serait-ce point la crainte de la pénitence, plutôt que la vivacité de la douleur, qui vous arracherait vos plaintes ? On ne s'est point aperçu ces derniers jours que vos spectacles, vos assemblées, vos danses, vos folles joies fussent interrompues par des cris de douleur ; votre corps robuste se trouvait assez de vigueur pour passer au bal les nuits entières, pour consumer les jours à la table et au jeu, et pour fournir aux débauches les plus outrées ; et aujourd'hui ce corps infirme ne peut, à vous entendre, soutenir le jeûne le plus modéré ?

Je veux toutefois que vos infirmités soient aussi réelles qu'elles sont imaginaires. Qui vous a réduits, je vous prie, à cet état d'infirmité ? ne serait-ce point l'assouvissement de mille passions tyranniques qui auraient exercé votre corps ? Les plaisirs tumultueux, les déréglements de votre jeunesse, peut-être les fatigantes débauches de ces derniers jours, qui, pour parler le langage du Prophète, auraient pénétré jusque dans la moelle de vos os, et dévoré votre substance ? Et vous prétendrez que cet état de faiblesse vous dispense de la loi du jeûne ? Le privilége du péché sera donc de dispenser de la pénitence ; et le désordre des passions suffira pour dégager de l'obligation où tout chrétien est de les combattre ? Que le cri de la nature parle en votre faveur, ce n'est point ce cri que vous devez écouter, mais celui des passions mêmes qui ont corrompu votre nature ; c'est contre ces passions victorieuses qu'il faut armer de la croix cette nature affaiblie. C'est à la loi du péché qui a assujetti vos membres qu'il faut les soustraire par la loi du jeûne et de l'abstinence. Désormais il ne vous est permis de ménager vos forces que pour prolonger votre sacrifice, et achever par une pénitence durable de terrasser le cruel ennemi qui a réduit votre corps dans une honteuse servitude. Que si vos forces affaiblies vous mettent dans une impuissance entière de soutenir les travaux du jeûne, du moins êtes-vous indispensablement obligés d'y suppléer par des exercices équivalents de mortification, et de guérir les maladies de votre âme par des remèdes contraires aux désordres de vos passions ; de guérir votre avarice par des aumônes abondantes, votre ambition par des humiliations éclatantes, votre intempérance par une privation générale des plaisirs des sens.

Mais quand vos infirmités ne seraient pas le fruit du déréglement de vos passions, seraient-elles toujours des raisons légitimes de dispense ? Outre qu'il en est qui trouvent leur remède dans le jeûne et dans l'abstinence, croyez-vous que l'Eglise, qui s'est proposé par sa loi, d'éteindre et d'étouffer vos passions, exempte de sa loi les infirmités passagères qui les laissent respirer, les infirmités légères qui émoussent à peine leur activité. Si cela était, la loi du jeûne serait-elle une loi de crucifiement ? serait-elle même une loi commune à tous ? En

avez-vous vu beaucoup d'un tempérament assez vigoureux pour jouir constamment d'une santé parfaite, sans vicissitude et sans altération? Ne vous y trompez pas; ce n'est qu'aux infirmités considérables que l'Eglise accorde des dispenses. Il est vrai que les hommes efféminés, que les femmes immortifiées, traitent d'infirmité considérable la plus légère douleur. Mais aussi l'Eglise ne les établit-elle pas juges de leurs propres infirmités. Corrompus par la mollesse, ils ne pourraient manquer de prononcer en leur propre cause un jugement favorable. Ce n'est pas même à un ami flatteur, un voisin complaisant, un médecin ignorant ou commode, qu'est déféré ce jugement. Les uns et les autres rendront compte à Dieu de leur flatterie et de leur complaisance, de leur ignorance ou de leur discrétion. Mais cette reddition de compte ne vous déchargera pas devant Dieu; c'est au tribunal d'un juge intègre qu'il faut porter une affaire si délicate, dont la décision intéresse plus votre âme que votre corps, plus votre religion que votre santé; au tribunal d'un médecin plus attaché à l'esprit de l'Eglise qu'aux règles de son art; d'un pasteur aussi appliqué à vos besoins qu'éclairé sur ses devoirs; au tribunal, si vous voulez, de votre conscience, mais d'une conscience instruite et timorée, jalouse des droits de l'Eglise et de notre conformité à Jésus-Christ; à un tel tribunal vos incommodités ne passeront le plus souvent que pour des raffinements de délicatesse, si ordinaires aux naturels amollis par les plaisirs, ou du moins pour des infirmités peu considérables, auxquelles on peut avoir égard pour modérer un peu le jeûne, non pour le retrancher entièrement.

De quel front, en effet, osez-vous faire valoir cette faiblesse de tempérament, qui vous permet de pousser une intrigue, de poursuivre une vengeance, de fournir aux projets de l'ambition et à l'ardeur des plaisirs, de consacrer le jour aux travaux de l'avarice, et la nuit à la fureur du jeu? Quoi! vous aurez assez de force pour contenter les passions les plus insatiables, et vous n'en manquerez que pour les dompter? De quel front osez-vous encore alléguer comme un sujet de dispense ces insomnies, ces maux de tête, ces vapeurs, ces chaleurs d'entrailles, dont vous ne cessez d'accuser le jeûne et l'abstinence? Vos passions n'ont-elles pas besoin de ce frein? Ne regimbent-elles pas même contre cet aiguillon, quelque dur qu'il vous paraisse, et contre tous les coups que leur portent ces indispositions passagères? Avez-vous donc sitôt oublié que la loi du jeûne est une déclaration de guerre à ses passions indomptables? Un soldat se plaint-il des blessures qu'il reçoit dans la mêlée? Et se croit-il en droit d'abandonner le combat dès que le choc est rude?

Ah! que ne puis-je ici, Messieurs, vous ouvrir ces asiles de la mortification de Jésus-Christ, d'où est bannie cette foule de passions qui nous agitent, et où tout conspire à réprimer celles qui y ont encore quelque entrée? Vous y verriez des vierges sages, vos filles peut-être ou vos sœurs, d'une santé plus infirme, d'une complexion plus délicate que vous, s'armer courageusement de la croix du jeûne pour achever d'éteindre des passions expirantes, sans se plaindre des travaux où les engage ce rude combat. Elles savent qu'il en doit coûter à la nature pour affaiblir des passions qui ne meurent qu'avec elle. Elles entendent la voix de l'Eglise qui les appelle aux pieds de la croix, en la compagnie de la Vierge percée d'un glaive de douleur, pour crucifier leur chair avec celle du Sauveur. Elles rougissent d'embrasser ce précieux instrument de mort avec des passions vivantes, et de paraître des membres immortifiés de Jésus-Christ, leur chef, couronné d'épines. Et vous, qui vivez au milieu du monde, placés dans le centre des passions, exposés à toutes leurs insultes, vous ne rougirez pas de vous plaindre du jeûne établi pour les vaincre, et de vous retirer du combat, sous prétexte de vos infirmités. Ah! fussent-elles plus considérables, il faudrait encore essayer quelque temps vos forces pour entrer en lice contre ces passions dangereuses. Mais l'infirmité vous réduisît-elle à l'impuissance entière de combattre, savez-vous quelles devraient-être vos plaintes? Quoi! Israël et Juda, l'Eglise entière armée de la croix, marchent sous les ordres de Jésus-Christ mon Maître contre les ennemis de mon salut, et moi, comme un lâche, je resterai dans ma maison à manger et à boire? Ah! qui me consolerait, Seigneur, de ne me pas trouver au combat d'Israël avec de généreux soldats qui combattent sous de si heureux auspices; si je n'espérais avoir part à leur victoire, et partager avec eux les dépouilles de nos communs ennemis, parce que je ne m'arrête qu'accablé de lassitude, que je combats même avec eux par mes désirs, et plus encore par mes infirmités, qui, autant et plus que le jeûne, affaiblissent mes passions et fortifient mon âme.

Troisième vue de l'Eglise, qui est une suite de la seconde, puisque la force ou la faiblesse de l'âme dépend de la force ou de la faiblesse des passions. En effet, les passions affaiblies, l'âme commande avec empire; les passions dominantes, l'âme est réduite à servir en esclave. Le jeûne n'affaiblit les passions que par la mortification de la chair, qui en est la source la plus féconde, et par le retranchement des objets qui leur servent de pâture. Or, ce sont les deux mêmes voies qui contribuent le plus à l'élévation de l'âme. La mortification de la chair, parce que la chair abattue ne se révolte plus contre sa maîtresse : le retranchement des créatures, parce que l'âme séparée des objets étrangers, en devient indépendante, et s'attache à Dieu seul qui fait toute sa force.

De là les éloges magnifiques, dont les Pères à l'envi ont relevé la vertu des jeûnes. De là les grâces singulières que Dieu prend plaisir d'accorder à la prière accompagnée du jeûne. En faut-il davantage pour convaincre

de prévarication ceux qui se dispensent du jeûne, sur leurs affaires et leurs emplois? Est-il rien qui partage et qui par conséquent affaiblisse plus l'âme, que ces affaires multipliées et ces emplois accablants, qui la livrent en proie à l'agitation de ses désirs; l'assiégeant de mille passions contraires, l'ensevelissant sous un chaos de pensées criminelles, ou du moins terrestres. Dans cet état de faiblesse cette âme semblable au lunatique de l'Evangile, exposée au péril de l'eau et du feu, comment se défendra-t-elle du démon, de l'envie et de la flatterie, de l'ambition et du désespoir, de la prodigalité et de l'avarice, qui rôdent autour d'elle pour la dévorer? C'est une maison sans défense ouverte de toutes parts, qui ne peut manquer d'être occupée tour à tour par ces légions de forts armés, qui ne cherchent qu'à découvrir son endroit faible pour s'en emparer. Eh, qui les en chassera, quand une fois ils y seront entrés? *Genus hoc non ejicitur, nisi per orationem et jejunium.* (*Matth.*, XVII.) Cette sorte de démons attachés aux emplois et au maniement des affaires, ne s'éloigne que par le jeûne et la prière. Mais comment la retrouver cette âme dans ce labyrinthe de pensées, pour la présenter à Dieu dans la prière? La rappelez-vous, la prenez-vous pour ainsi dire dans vos mains? elle vous échappe pour courir après ces images fugitives. L'arrêtez-vous par l'effort de l'imagination? fatiguée de sa course, elle reste sans force accoutumée au langage des créatures; et encore tout étourdie de leurs cris, elle ne peut entendre le langage du Seigneur, et sa bouche muette se refuse à ses propres désirs. Voulez-vous fixer sa légèreté? Dissipez par l'abstinence les fumées qui la troublent, amortissez par le jeûne l'impression des sens qui l'agitent. Voulez-vous lui rendre sa force et l'aguerrir contre les insultes du démon? Affaiblissez par la mortification les passions qui la tyrannisent, rendez inutile à l'esprit de malice son propre corps, cette arme d'iniquité qu'il emploie pour l'abattre. Voulez-vous lui donner du goût pour la prière, qui peut seule la soutenir dans le cours d'une vie tumultueuse? Retranchez-lui en ces jours de recueillement, par une abstinence générale, ces créatures qui l'occupent et qui servent d'aliment à l'inquiétude de ses désirs; et cette âme retirée en elle-même se retrouvera bientôt pour se répandre au pied des autels. Je passe insensiblement dans la seconde partie, où je dois vous faire voir quelle est la règle du jeûne, à ne considérer que les intentions de l'Eglise dans son institution, comme vous venez de voir, quelle en était la nécessité à ne consulter que les mêmes intentions. Je finis en deux mots.

SECONDE PARTIE.

Le jeûne ayant été institué pour expier nos péchés, affaiblir nos passions, fortifier notre âme, doit avoir trois conditions qui répondent à la triple fin de son institution: ce doit être un jeûne de pénitence pour les péchés, de retranchement pour les passions, de prière et de bonnes œuvres pour l'âme.

1° Un jeûne de pénitence, c'est-à-dire un jeûne pénible et rigoureux; et cette première condition condamne tous ces adoucissements que l'esprit d'impénitence a introduits dans la loi du jeûne. Qui pourrait les compter ces adoucissements multipliés de siècle en siècle et augmentés en nos jours à un point qui semblerait ne pouvoir prendre d'accroissement, si notre immortification connaissait des bornes. Ne parlons point toutefois de ceux qu'autorise l'usage présent de l'Eglise. Peut-être que nos pères qui les ont introduits, en les suivant, ont péché; et l'Eglise, cette mère charitable, nous décharge de leur iniquité, en nous déchargeant d'un fardeau que nous aurions secoué à leur exemple. Bornons-nous aux seuls adoucissements méconnus de nos pères, que l'Eglise ne pourra tolérer dans nos descendants sans anéantir la loi du jeûne. Mais par où commencer ce détail nombreux et toutefois nécessaire à votre instruction? Comment même ne pas craindre d'avilir la parole de Dieu et ne pas rougir de vous entretenir, en la présence de ce Dieu crucifié, des plus honteux raffinements de la gourmandise?

Vous parlerai-je de cette profusion de mets délicats, dont le matin vous chargez vos tables, et de cette avidité brutale qui vous porte à engloutir, le matin, une telle abondance de nourriture, que, sans le secours des liqueurs, l'estomac, surchargé, ne pourrait suffire à leur digestion, et que la collation devient souvent plus nuisible que nécessaire, pour prolonger un jour entier le jeûne, sans incommodité? Vous parlerai-je de cet usage, si répandu dans le monde, de servir à la collation des mets plus nourrissants que ceux qui sont tolérés par l'Eglise, et d'en prendre même une assez grande quantité pour attendre, sans besoin, le repas du lendemain? Mais à quoi m'arrêterai-je donc? On ne s'en tient pas dans ce siècle d'impénitence à ces abus, quelque criants qu'ils soient: on prolonge l'heure du sommeil, pour ne pas sentir celle de l'abstinence, et l'on passe insensiblement des douceurs du repos aux plaisirs de la table, muni même quelquefois d'un léger rafraîchissement. Cette table est servie à si grands frais que, au lieu que l'épargne du jeûne devrait tourner au profit du pauvre, le plus riche patrimoine suffirait à peine à la dépense où le jeûne engage, si ce jeûne était continuel. Le repas, quelquefois, est porté si avant qu'il touche de près à la collation: encore s'en trouve-t-il qui en abrégent les plus courts intervalles, par l'usage du vin et des liqueurs qu'autorisent des maximes criminelles. Ainsi le jeûne n'est-il plus qu'un régime de vie si délicieux qu'il y en aurait peut-être qui, pour leur propre satisfaction, ne voudraient pas qu'il n'y eût point de carême.

Jeûner de la sorte, dit saint Augustin, c'est changer de plaisirs et non les retrancher, irriter la concupiscence et non la réprimer. Jeûner de la sorte, ce n'est pas immoler sa

chair, c'est l'idolâtrer; ce n'est pas faire pénitence, c'est pécher. Qu'a de commun la pénitence avec l'abondance et la délicatesse? Qu'importe que vous ne touchiez pas aux viandes défendues, si vous prenez avec excès des viandes permises; que vous ne mangiez pas la chair des animaux, si nos rivières ne peuvent fournir à vos délices? Croyez-vous que la chair soit impure, et que seule elle puisse souiller votre âme? Esaü ne pécha-t-il point, en dévorant des lentilles et les Juifs en regrettant les pourceaux de l'Egypte. Tout est pur, pour ceux qui sont purs: il n'y a d'immonde que la concupiscence, et tout devient immonde pour ceux qui en sont souillés. C'est des taches de cette concupiscence charnelle que l'Eglise prétend nous justifier par le jeûne et l'abstinence de la chair; et c'est à elle que vous vous laissez corrompre en ces jours de purification, par la sensualité et la gourmandise. Qu'importe même que vous retranchiez quelque chose de votre nourriture, si vous la remplacez par le vin et par le sommeil. Le jeûne, dit saint Augustin, consiste-t-il moins dans le retranchement du boire que du manger et dans la privation du repos que celle des repas? Qu'importe enfin que vous vous réduisiez, en apparence, à la double loi du jeûne et de l'abstinence, si vous n'en flattez pas moins vos sens et vos appétits, que si ce n'était pas une double loi de pénitence? Croyez-vous tromper Dieu, par ce masque d'abstinence, vide de mortification, qui en doit être l'âme; par ce jeûne imposteur, qui se permet des délices interdites au juste, où l'on ne doit s'attendre qu'aux souffrances prescrites au pécheur? Ah! ne vous séduisez pas vous-mêmes; et si vous ne voulez rencontrer la mort dans le sein de la vie, ne changez pas la mortification en volupté, et la pénitence en péché.

Ne vous l'aurait-on jamais dit, Messieurs, ce que c'est que le jeûne? C'est la pénitence naturelle imposée de Dieu au pécheur et déterminée par l'Eglise à certain genre d'austérité. Ainsi, il n'y a de jeûne que le jeûne austère qui coûte à la nature. Tout ce qui en éloigne la croix et les épines, tout ce qui lui ôte son fiel et son amertume, le détruit et l'anéantit. Jeûner, disent les Pères, c'est se nourrir sans se rassasier, c'est s'abreuver sans se désaltérer, se reposer sans se délasser. C'est, dit Théodore, être travaillé d'une faim et d'une soif continuelles; et dans le sommeil, le boire et le manger, s'en tenir, je ne dis pas au nécessaire, remarquez ces paroles, ce n'est là que le devoir de la tempérance, mais au retranchement d'une partie de ce nécessaire plus ou moins grande à proportion de ses péchés, ce qui est le devoir de la pénitence. Jeûner, c'est châtier son corps, crucifier sa chair, immoler ses sens, réprimer ses appétits, affaiblir ses genoux, défigurer sa face, retracer l'image des souffrances du Sauveur, et approcher, quoique de loin, sinon de l'austérité des premiers siècles, du moins de l'âge moyen de l'Eglise.

Siècle efféminé, me permettras-tu de t'en rappeler le souvenir? ne t'offenseras-tu point d'un tableau qui te reproche si hautement ta mollesse et ta lâcheté? Le jeûne, en ces jours d'innocence, exigeait pour tribut deux ou trois jours de chaque semaine, et les plus grandes solennités étaient accompagnées chacune de leur carême. Ces jeûnes fréquents, quoique plus rigoureux que les nôtres, l'étaient beaucoup moins que ceux de cette sainte quarantaine; l'on n'y prenait qu'au soir l'unique réfection du jour. Le vin en était exclu, comme la chair, et les liqueurs encore plus que le vin. Point de ragoûts ni d'assaisonnements, rien de précieux ni de délicat. Des herbes communes, des racines étaient les mets ordinaires. Un breuvage pris hors des repas était tellement regardé comme un violement du jeûne, qu'un martyr, allant au supplice, refusa de l'eau dans la plus grande altération, par cette seule raison qu'il était jeûne. L'austérité du jeûne redoublait encore la semaine sainte; le pain et l'eau étaient la nourriture du commun des fidèles, encore préféraient-ils le pain le plus dur dont ils ne détrempaient la dureté qu'avec leurs larmes. Mais à quel excès les plus fervents ne portaient-ils pas l'abstinence durant cette quarantaine? Je craindrais, siècle incrédule, de mettre ta foi à une trop grande épreuve, si j'en rapportais les faits mémorables attestés par tous les historiens de leur temps, dont plusieurs en avaient été témoins oculaires. Je craindrais d'exposer à ta censure la conduite de ces hommes divins, nés pour honorer notre religion et rappeler dans sa foi nouvelle les prodiges de Moïse et d'Elie. Je craindrais que tu n'eusses l'audace de blâmer de témérité ceux qu'animait l'esprit divin, les Antoine, les Hilarion, les Siméon, les Sabas, les Euphrasie, les Marcelle, les solitaires de l'un et de l'autre sexe, qui, par un mouvement singulier de pénitence, passèrent les uns plusieurs jours, les autres plusieurs semaines, quelques-uns même le carême entier, sans prendre d'autre nourriture que le corps de Jésus-Christ. Ainsi, laissant à part ces exemples héroïques, dont l'imitation serait d'ailleurs trop dangereuse pour votre faiblesse, je me restreins à vous demander sur quoi vous vous défendez d'aspirer au moins à la ferveur du commun des fidèles de ces siècles heureux?

Accuserez-vous, à votre ordinaire, l'affaiblissement de la nature? Mais l'Eglise orientale, qui conserve de nos jours l'austérité de ces anciens jeûnes, ne s'est point encore aperçue de cet affaiblissement. Vous en êtes-vous aperçus vous-mêmes? Votre vie est-elle plus abrégée que celle de vos pères? Ne soutenez-vous pas d'aussi rudes travaux pour contenter vos passions ou pousser votre fortune; et les ouvrages qui dépendent de la force de l'homme ne sont-ils pas portés à la même perfection? N'accusez donc plus que l'esprit de pénitence qui s'est affaibli en vous; n'accusez du moins que la mollesse de votre éducation, qui, ayant énervé votre tempérament, vous met peut-être dans l'impuissance d'atteindre à l'austérité des jeûnes que

l'Eglise entière a pratiqués pendant près de douze siècles. Humiliez-vous à la vue de cette impuissance, diminuez-la insensiblement par un régime de vie plus dur et plus austère; n'en soyez que plus fidèles à observer dans toute leur rigueur nos jeûnes adoucis qui ne sont que l'ombre des anciens jeûnes; et ce qui leur manque du côté de l'abstinence, suppléez-le par le retranchement des passions et la pratique des bonnes œuvres: deux dernières conditions essentielles au jeûne, que je joins ensemble pour abréger.

Pourquoi avons-nous jeûné, disent à Dieu les Juifs chez un prophète, sans que vous ayez regardé nos jeûnes? C'est, dit le Seigneur, que malgré vos jeûnes vous laissez un libre cours à vos désirs criminels, que vous n'en êtes ni moins injustes, ni moins violents; que vous semblez même ne jeûner que pour avoir le temps d'intenter des procès. Ne pourrais-je point, chrétiens, vous faire le même reproche? N'êtes-vous pas en ces jours de mortification aussi colères, médisants, joueurs, avares, que dans un autre temps? Votre bouche n'est-elle pas toujours un sépulcre ouvert, votre langue une épée à deux tranchants, vos discours des traits empoisonnés? Le citoyen et l'étranger, le pauvre et le riche ne gémissent-ils pas comme auparavant sous le poids de vos usures et de vos concussions? Vos enfants cessent-ils de se plaindre de vos emportements, et vos domestiques de maudire vos fureurs? Votre passion pour le jeu ne se réveille-t-elle pas en ce temps dans toute sa force, et ne lui consacrez-vous pas ces retranchements que vous faites sur les plaisirs de la table? Quoi! dit saint Augustin, vous vous abstenez de la chair qui est l'ouvrage du Créateur, et vous ne vous abstenez pas du péché qui est l'ouvrage du démon. Vous vous abstenez de la chair, qui d'elle-même est permise, et vous ne vous abstenez pas du péché qui ne le peut être jamais; vous jeûnez pour expier de vieilles offenses, et vous en commettez de nouvelles qu'il faut encore expier; vous affaiblissez votre corps par vos austérités et par vos excès vous fortifiez vos passions. Quel aveuglement, quelle folie! *Nunquid tale est jejunium quod elegi?* (*Isa.*, LVIII.) Est-ce là, dit le Seigneur, le jeûne que je demande; ne désirai-je pas que l'on afflige son âme encore plus que son corps? Qu'on déchire son cœur plus que ses vêtements, que l'on retranche ses vices plus que ses repas? *Dissolve colligationes impietatis.* (*Ibid.*) Rompez la chaîne de vos habitudes invétérées, brisez ces liens de chair qui vous rendent esclaves de mille passions honteuses, levez la pesante pierre du tombeau où votre âme est ensevelie, et délivrez-la du poids accablant de la concupiscence qui la tient enfoncée dans l'abîme de la perdition: *Dissolve colligationes impietatis.*

Voilà le jeûne que j'approuve, dit le Seigneur; tout autre provoque ma justice, loin d'inviter ma miséricorde. Tout autre est un jeûne réprouvé du ciel, qui ne mérite rien pour l'éternité. J'appelle jeûne, disait saint Chrysostome, l'abstinence du vice: *Jejunium dico abstinentiam a vitiis.* Fidèle tant qu'il vous plaira à la loi de l'Eglise sur le retranchement de la nourriture, dès que vous êtes infidèle à la loi de Dieu sur le retranchement des passions, vous ne jeûnez plus, ajoute saint Ambroise: *Quidquid præter mandatum Dei feceris, quamvis abstineas, non jejunas.* Et la raison qu'en apportent ces Pères est, comme je l'ai dit, que l'esprit du jeûne est de dompter la concupiscence en domptant la chair, et de réprimer toutes les passions en réprimant la concupiscence. Peut-être vous glorifiez-vous, comme le pharisien, d'assujettir cette chair rebelle, et d'émousser son aiguillon, par une abstinence rigoureuse; mais si cette mortification extérieure ne pénètre jusqu'au cœur, et n'en fait mourir toutes les passions, vous ne gardez que la lettre de la loi qui tue, vous n'allez point jusqu'à l'esprit qui vivifie; vous ne jeûnez qu'en Juif avec la Synagogue, mais vous ne jeûnez point en chrétien avec l'Eglise; vous n'immolez que la chair et le sang sur la montagne de Garizim, mais vous n'adorez point en esprit et en vérité sur la montagne de Sion.

Pourquoi croyez-vous, demande saint Augustin, que l'Eglise vous défend en ce temps l'usage des choses licites, sinon pour vous avertir de vous défendre à vous-mêmes les illicites; qu'elle vous ordonne de faire une rigoureuse pénitence de vos péchés, sinon pour vous faire comprendre quel est votre intérêt de n'en plus commettre; qu'elle exige de vous que vous sacrifiiez votre chair par le jeûne et l'offriez à Dieu en hostie d'expiation, sinon pour vous engager à lui offrir une hostie vivante, sainte, agréable à ses yeux, qui lui rende un culte raisonnable et spirituel? Ah! que vous êtes éloignés, Messieurs, d'entrer dans l'esprit du jeûne et d'en concevoir toute l'étendue, si vous la bornez à la simple abstinence des repas. Que penserez-vous donc si je vous dis, après les Pères, qu'il ne se borne pas même à l'abstinence des passions et du vice, qu'il faut y ajouter celle des plaisirs innocents dont l'usage modéré est permis dans un autre temps; qu'il faut s'interdire les jeux, les assemblées, les conversations, les divertissements incompatibles avec les larmes et la tristesse de la pénitence; que l'Eglise exhorte même les époux chrétiens à vivre dans la continence tout le saint temps du carême, afin de lever à Dieu des mains pures, et de vaquer librement à la prière? Que penserez-vous, si j'ajoute après les mêmes Pères, que c'est peu de tous ces retranchements, si l'on ne les accompagne des œuvres de miséricorde; que pour rendre son jeûne agréable à Dieu, il faut briser, selon le précepte d'Isaïe, les fers d'un débiteur insolvable qui croupit dans un cachot, décharger son ennemi du poids de la haine, lui remettre ses offenses, soulager sa propre chair en partageant avec le pauvre sa maison, son pain, ses vêtements; qu'en vain prie-t-on par le jeûne, si l'aumône renfermée dans le sein du misérable ne prie avec

nous, n'est exaucée pour nous; qu'en vain souffre-t-on la faim en son corps si l'on ne rassasie Jésus-Christ dans ses membres; qu'en vain l'abstinence enlève-t-elle quelque chose au plaisir, si la miséricorde ne la consacre à la charité; que profiter de l'épargne du jeûne, c'est trafiquer et non pas jeûner, c'est sacrifier à l'avarice et non pas à la religion; que se refuser le nécessaire sans le donner aux pauvres, c'est tromper le pauvre et se tromper soi-même : le pauvre en le frustrant du droit qu'il a sur ce superflu, soi-même, en s'attendant à moissonner sans avoir semé. Enfin, que penserez-vous si je conclus toujours, avec les mêmes Pères, que le jeûne et l'aumône n'étant que les ailes de la prière, il faut en ces jours consacrés à l'abstinence et à la miséricorde, se dérober aux soins les plus pressants, encore plus aux amusements du siècle, pour se livrer tout entier aux gémissements d'un cœur contrit et humilié; qu'il faut dans le silence des plaisirs, des passions, des affaires, offrir à Dieu le sacrifice de ses vœux et de ses larmes, se retirer avec Jésus-Christ dans le désert pour y vaincre le tentateur par la lecture et la méditation de la sainte parole. Ah! vous ne manquerez pas de vous récrier contre la sévérité de ces maximes, que je ne fais qu'emprunter des Basile, des Chrysostome, des Augustin et des Ambroise, et qui suivent naturellement des principes que j'ai établis dans la première partie.

En effet, si le jeûne est institué pour affaiblir nos passions, ne doit-on pas en jeûnant se sevrer des plaisirs mêmes légitimes, qui souvent les irritent, toujours les amusent, et enlever à ces passions avides les objets mêmes innocents qui leur servent d'aliment ou d'amorce? Si le jeûne est institué pour fortifier notre âme, ne doit-on pas en jeûnant arracher cette âme languissante du tumulte des affaires et des conversations du monde, qui l'épuisent et l'abattent, pour la soutenir dans la retraite par des exercices fréquents de religion et de miséricorde, la nourrir sous les yeux de Dieu d'une viande spirituelle convenable à sa nature, la lecture, la prière, qui seules peuvent faire sa force. Mais ne fût-il institué, ce jeûne, que pour faire pénitence, ne renferme-t-il pas à la fois le renoncement aux plaisirs innocents, et l'assiduité aux œuvres de justice? La pénitence, selon les Pères, ne consiste-t-elle pas à expier des plaisirs défendus par la privation des plaisirs permis, à ouvrir le ciel fermé par nos crimes, en frappant par nos œuvres à la porte de la miséricorde? N'en est-ce pas même une faible idée au prix de celle qu'en ont donné ces siècles heureux où la pénitence publique était en vigueur? Un pénitent n'était-il pas pour lors un lépreux séparé de la société des fidèles; un solitaire reclus enseveli dans sa cellule comme dans un tombeau; un criminel mort civilement au monde, qui ne prenait plus de part aux plaisirs, aux affaires, aux divertissements du siècle, qui ne paraissait plus en public que chargé des instruments de son supplice; qui ne se regardait désormais que comme une victime dévouée à la mort, et ne travaillait nuit et jour qu'à éteindre les feux de l'enfer par l'abondance de ses aumônes, de ses prières et de ses larmes.

Telle était au temps du carême la vie de chaque fidèle en ces siècles de ferveur, dont je ne puis me lasser de vous rappeler le souvenir. Tous se condamnaient à faire dans le secret de leur maison, pour des péchés qui n'étaient connus que de Dieu, ce que faisaient les pénitents publics à la face de l'Eglise, pour des crimes connus et de Dieu et des hommes. Tous renonçaient aux plaisirs et aux douceurs de la vie pour embrasser les larmes et les travaux de la pénitence. Le bain, la chasse, les jeux, les festins, n'étaient pas moins inconnus que le vin et la chair. Les veilles, les macérations faisaient toutes leurs délices. Les journées se passaient aux exhortations, aux offices divins, dont la prière et la retraite, la lecture et l'aumône remplissaient les plus courts intervalles. Point d'affaires civiles, point de procès; la justice était muette et les tribunaux fermés. Les armées mêmes respectaient ce temps de prière, suspendaient leur marche, et mettaient bas les armes pour lever les mains au ciel. Chacun s'empressait d'orner sa lampe aux approches de l'Epoux, qui devait se lever au milieu de la nuit de sa résurrection, et les appeler à sa rencontre.

Or, Messieurs, oseriez-vous penser que ce premier esprit de l'Eglise eût péri avec son ancienne discipline, dont saint Charles renouvela presque en nos jours les principales règles? L'Eglise, par la longueur de ses offices et la tristesse de ses cérémonies, ne vous prêche-t-elle pas comme autrefois la mortification des sens et l'assiduité à la prière, et la continence par la défense de célébrer des noces en ce temps? Bien plus, ne dirait-on pas qu'elle n'ait aboli la pénitence publique des grands pécheurs, que pour la rendre commune à tous les fidèles à l'entrée de cette quarantaine, en les couvrant de cendres à la face des autels. Vous y voilà donc condamné, mon frère, à cette pénitence publique, dont la pensée vous a fait tant de fois frissonner d'horreur. Mais ce qui doit vous en adoucir l'amertume, c'est que vous y voilà condamné avec une foule d'innocents, qui soulagent votre honte en la partageant avec vous, et qui vous encouragent par leur exemple à partager avec eux les travaux d'une pénitence qui semblait n'être que pour vous. Ah! ne vous séparez pas de la compagnie de vos frères; ne vous privez pas vous-même de l'avantage qui vous doit revenir de l'union de cette milice chrétienne, qui fait à Dieu une sainte violence par la conspiration des mêmes travaux. N'abandonnez pas l'Eglise entière, qui, pour vous faciliter ce joug, le porte avec vous, et donne à votre pénitence le même prix qu'à la sienne, présentant l'une et l'autre confondues ensemble à son époux.

Si, par condescendance pour la faiblesse de votre âge, la grandeur de vos infirmités, l'ac-

cablement de vos travaux, l'Eglise vous dispense de la suivre dans l'austérité de son jeûne, elle exige que vous la surpassiez dans l'abondance de sa charité, dans l'ardeur de sa prière et l'étendue de sa mortification. Il n'est pas en son pouvoir de vous dispenser de la pénitence; elle ne peut qu'en commuer la peine. Convaincue, avec saint Augustin, que l'appareil du jeûne ne suffit pas pour guérir les plaies de notre âme, elle veut que vous l'accompagniez de l'abstinence des plaisirs et de la pratique des bonnes œuvres. Mais si votre faiblesse vous met hors d'état de soutenir même ce léger appareil, si par impuissance vous ne jeûnez pas, elle demande de vous, en compensation du jeûne, des aumônes plus abondantes, des prières plus ferventes, plus de renoncement aux désirs du siècle, plus d'application aux choses du ciel, plus d'assiduité à la parole de Dieu, plus d'éloignement des plaisirs des sens. Ce n'est qu'à ce prix qu'elle vous promet la double couronne de justice et de miséricorde que Dieu n'accorde qu'aux pénitents. Je vous la souhaite, etc.

SERMON II.

SACRIFICE DE LA MESSE.

Hoc facite in meam commemorationem. (I *Cor.*, XI.)
Faites ceci en mémoire de moi.

Etait-il donc nécessaire de nous enjoindre par un commandement exprès de célébrer le sacrifice de l'autel en mémoire de Jésus-Christ? N'est-ce pas un sacrifice institué par Jesus-Crist même, qui sera jusqu'à la fin des siècles l'image de sa vie, le mémorial de sa mort, l'abrégé de son Evangile, la source de ses grâces, le gage de ses promesses? Les circonstances qui l'accompagnent ne conspirent-elles pas à nous remettre devant les yeux le touchant spectacle d'un Dieu attaché en croix? Et notre intérêt, soutenu de notre reconnaissance, ne devrait-il pas nous rappeler à la messe le souvenir de cette victime adorable, qui, immolée une fois sur le Calvaire pour nous donner la vie, s'immole tous les jours sur nos autels pour nous appliquer les mérites de son sacrifice?

Cependant, où sont les chrétiens, qui, au pied des autels, s'occupent de Jésus-Christ? Leur imagination assiégée d'affaires, leur cœur entraîné par le plaisir leur fait passer en revue les différents objets de leurs occupations et de leurs amusements, sans que Jésus-Christ, qui mérite seul toute leur attention, se présente à leur esprit au temps même de son immolation. Combien même de ceux qui, par une exactitude scrupuleuse à suivre le prêtre, paraissent appliqués au sacrifice, ne prennent toutefois aucune part à ce qui s'y passe, et n'en retirent aucun fruit? Comme ils ne s'unissent point de cœur à la victime qui s'immole, ils ne communient point à son sang et ne participent point à ses mérites infinis. Comme ils n'apportent à l'autel aucune des dispositions de leur divin Pontife, ils n'en remportent aucune des grâces que sa prière leur devrait obtenir; ainsi ce sacrifice auguste, qui, offert une fois dans nos temples, serait plus que suffisant pour inonder la terre d'un déluge de bénédictions, on l'offre presque à toutes les heures du jour dans toutes les parties du monde, et la plupart des chrétiens, qui se font un devoir d'y assister, en sortent aussi vides de grâces et aussi chargés de crimes qu'ils y étaient entrés; ainsi se répand inutilement sur nos autels le sang d'un Dieu, sans que personne s'empresse de le recueillir par les affections de son cœur. Effusion inutile, qui, au jugement de saint Chrisostome, vous rend en un sens coupables du même crime que les Juifs, qui n'ouvrirent les veines du Sauveur que pour faire couler son sang, sans se mettre en devoir d'en profiter pour purifier leurs âmes. Effusion sacrilége, qui change autant qu'il est en nous le sacrifice de propitiation en un horrible déicide. C'est pour prévenir une telle profanation que je viens, chrétiens, vous apprendre à vous unir à Jésus-Christ au sacrifice de nos autels.

Ce divin Sauveur y fait deux fonctions : l'une de pontife, l'autre de victime. Il prie comme pontife, il s'immole comme victime. C'est la matière des deux parties de ce discours. Dans la première, nous verrons comment il faut s'unir à Jésus-Christ comme pontife; dans la seconde, comment il faut s'unir à lui comme victime; dans l'une et dans l'autre comment il faut assister à la messe pour y assister avec fruit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le grand prêtre du Très-Haut, le divin sacrificateur de la loi de grâce, le pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech, c'est Jésus-Christ. Prêtre dès le premier moment de son incarnation, le sein virginal de Marie lui tint lieu de temple et d'autel; il y commença son sacrifice qu'il acheva sur l'arbre de la croix; mais en achevant son sacrifice il ne mit pas fin à son sacerdoce. Pontife éternel, il le doit à jamais continuer dans le ciel, et jusqu'à la fin des siècles le perpétuer sur la terre. Il est vrai que pour cet office divin nous lui prêtons notre ministère, mais ce n'est qu'après qu'il nous a communiqué son pouvoir. Nous n'agissons qu'en sa personne et qu'en son nom; nous n'opérons que par sa vertu et par ses mérites. C'est Jésus-Christ qui consacre comme premier prêtre, qui se reproduit dans nos mains, qui s'immole sur l'autel comme principal sacrificateur; et si le ciel est pour ainsi dire surpris de voir son Dieu descendre pour obéir à la voix d'un homme, il cesse de l'être lorsqu'il entend que ce n'est plus un homme, mais un Dieu qui commande et qui profère par la bouche du prêtre les paroles adorables de la consécration.

Or, quelles sont à l'autel les dispositions de ce souverain prêtre? J'en trouve trois principales renfermées dans son office de pontife et de médiateur. Il prie, mais dans sa prière il ne parle que des biens du ciel; il prie, mais dans sa prière il ne s'occupe que de son Eglise; il prie, mais dans sa prière il

ne s'appuie que sur ses mérites. Jésus-Christ comme pontife demande les biens éternels, les demande pour toute l'Eglise, les demande par lui-même. Donc nous devons comme lui ne demander à la messe que les biens célestes, les demander pour toute l'Eglise, les demander par Jésus-Christ. De là trois dispositions nécessaires pour s'unir à Jésus-Christ comme pontife : disposition de désir pour le ciel, d'amour pour l'Eglise, de confiance en Jésus-Christ. Jugez, Messieurs, par ces dispositions essentielles combien peu de chrétiens assistent comme il faut au saint sacrifice de l'autel.

Je dis, en premier lieu, disposition de désir pour le ciel. Dans les sacrifices de l'ancienne loi, le grand prêtre ne portait pas ses vœux plus haut que la Synagogue dont il était le ministre. Comme elle n'attendait que des récompenses temporelles, il ne s'intéressait que pour lui en obtenir. On ne l'entendait soupirer que pour la graisse de la terre, on ne lui voyait lever les mains au ciel que pour en faire descendre une rosée féconde. Si quelquefois ce vénérable pontife égorgeait des victimes, offrait des holocaustes ; s'il allait revêtu des habits sacerdotaux se prosterner entre le vestibule et l'autel, arroser le sanctuaire de ses larmes, faire la fonction de médiateur entre Dieu et son peuple et s'opposer à la colère de ce Dieu vengeur l'encensoir à la main ; tant de prières et de larmes, de préparatifs et de sacrifices se bornaient à procurer quelques biens et à éloigner quelques maux temporels. Mais voici un pontife d'un nouvel ordre et un médiateur inconnu aux Juifs : c'est le médiateur d'une alliance spirituelle et toute divine ; c'est le pontife des biens futurs et éternels : *Christus assistens Pontifex futurorum bonorum.* (*Hebr.*, IX.) Il n'est pontife que comme il est Rédempteur, et il n'est Rédempteur que pour nous avoir rachetés de la mort éternelle et nous avoir acquis une vie céleste qui ne périra jamais. Tout ce qui est périssable est indigne de ses prières, loin d'être l'objet de son sacrifice. Le croiriez-vous en effet, Messieurs, que Jésus-Christ pût s'abaisser jusqu'à demander des biens terrestres? Serait-ce à votre avis un digne sujet de ses gémissements, une juste récompense de ses travaux? Et ne mettriez-vous qu'à ce prix le sang et la mort d'un Dieu? Ah! si ce Fils unique se présente pour nous à son Père, s'il s'offre tous les jours sur l'autel comme il s'est offert une fois sur la croix, ce n'est que pour nous aplanir la voie du sanctuaire et nous ouvrir le chemin du ciel. Ecoutez comme il s'en explique lui-même par la bouche de son ministre au milieu de son sacrifice : *Pro vestra salute, pro redemptione animarum, in vitam æternam, ut omni benedictione cœlesti, et gratia repleamur.* C'est, dit-il, pour votre salut, la rédemption de vos âmes, la vie éternelle, pour vous remplir des grâces et des bénédictions célestes qu'il exerce pour nous à la messe la fonction de pontife.

Mais vous, Messieurs, auquel des deux sacrifices participez-vous? Au sacrifice de l'Eglise ou à celui de la Synagogue? Quel est votre pontife, Aaron ou Jésus-Christ? Ce parallèle vous révolte et vous ne balancez pas à rejeter le pontife juif. Mais je ne m'en fie qu'à votre cœur, et pour connaître ses dispositions je ne veux consulter que lui. Qu'aime-t-il, qu'aimez-vous? Est-ce le ciel? serait-ce la terre? Ah! s'il est vrai ce que dit Jésus-Christ, que la bouche parle de la plénitude du cœur, je ne balance pas à décider que le vôtre n'est plein que des désirs de la vie présente et n'a que du dégoût pour la vie future, puisque vous ne parlez du ciel que rarement et toujours avec froideur, au lieu que vous vous entretenez sans cesse de la terre avec des effusions qui nous laissent entrevoir les vrais sentiments de votre cœur. S'il est vrai que les œuvres sont les interprètes des pensées et la langue de l'esprit, je prononce hardiment que l'amour du monde domine dans le vôtre, puisque vous n'avez d'ambition que pour les honneurs, que vous ne vous épuisez qu'à courir après les richesses, et que votre bonheur vous le mettez à jouir des plaisirs. Mais sans aller plus loin, je ne veux d'autre preuve de ce que j'avance que les vues intéressées qui vous conduisent au sacrifice de la messe. Qu'est-ce, en effet, je vous prie, que vous y venez demander à Jésus-Christ? Est-ce la conversion de votre cœur, la sanctification de votre âme, votre salut éternel? Pour quelles fins nous obligez-vous de monter tous les jours à l'autel? N'est-ce pas pour le recouvrement de votre santé, pour le rétablissement de votre fortune, la conclusion d'un mariage, l'heureuse issue d'un procès? Que sais-je? pour tout ce que vous aimez sur la terre et que n'y aime pas votre cœur?

Et ne me dites point que Jésus-Christ approuve votre conduite, et que son Eglise, instruite de son esprit, vous donne elle-même à la messe l'exemple de demander des grâces temporelles. Je le sais, Messieurs, que Jésus-Christ, comme maître de tous les biens, veut que pour les obtenir on s'adresse à lui. Je sais que l'Eglise, en mère compatissante, prévient jusqu'aux besoins temporels de ses enfants, et conjure son époux dans ses plus saintes prières, de les soulager dans leurs misères, mais en même temps je sais quel est l'esprit qui anime Jésus-Christ et son Eglise, et c'est cette connaissance qui me fait condamner votre conduite. Ce n'est que par rapport aux biens futurs que l'Eglise demande et que Jésus-Christ accorde les biens présents, dans la vue que par le saint usage que vous en ferez ils vous serviront de degrés pour arriver aux grâces éternelles : *Sic transeamus per bona temporalia, ut non amittamus æterna.* Encore ne les demande-t-elle qu'après avoir auparavant demandé les biens éternels, ne les demande-t-elle que rarement et par surcroît, avec une soumission entière à la volonté de Dieu qui dispose de ses biens comme il lui plaît, et avec un désir sincère d'être refusée si ce Père débonnaire le juge à propos pour le salut de ses enfants. Après des préparations si saintes, avec des intentions si pures, demandez au sacrifice de la

messe les biens de la vie, à la bonne heure; mais si vous le faites dans un autre esprit, craignez d'être exaucés de Dieu dans sa colère, tremblez que le pontife des biens futurs ne vous accorde les biens présents pour vous précipiter dans des maux éternels : *Quædam concedit iratus, quæ negat propitius.*

Or, sont-ce là vos dispositions, Messieurs? Demandez-vous avec soumission les biens de la terre, vous qui murmurez contre la Providence lorsqu'elle vous les enlève? Préférez-vous à ces biens passagers les biens éternels, vous qui pour vous enrichir sacrifiez tous les jours votre âme? vous qui consacrez vos démarches à la recherche de ces biens périssables, et qui, au saint sacrifice, ne vous pressez de recommander à Jésus-Christ que vos intérêts temporels? L'auguste dignité des prêtres doit-elle donc être employée à un si vil ministère? O fonctions redoutables aux anges mêmes, seriez-vous destinées à servir aux plus vils intérêts des hommes? L'osez-vous bien, Messieurs, nous venir remplir l'esprit de pensées terrestres lorsque nous devons converser avec Dieu? Quoi! dans le temps que nous allons faire l'office de médiateur entre lui et vous, vous nous rendrez les dépositaires de vos soins et de vos douleurs, de vos craintes et de vos espérances, de vos passions peut-être et de vos attaches criminelles; vous nous chargerez d'entretenir Jésus-Christ de soins si bas et si honteux que je rougirais s'il me fallait en entretenir cette assemblée! Et comment nous y prendrons-nous pour en parler à Jésus-Christ? Sera-ce après l'avoir supplié de vous délivrer de la mort éternelle et de vous écrire dans le livre de vie? *Ut ab æterna damnatione nos eripi, et in electorum tuorum jubeas grege numerari.* Sera-ce après cette prière qui doit assurer votre bonheur dans le ciel que nous le conjurerons de vous assurer sur la terre une fortune qui expose tous les jours votre salut, de vous procurer des richesses que ce divin Sauveur a méprisées, mais que vous recherchez et que vous aimez; de vous redonner des biens qui vous ont perdus et qui vous perdront encore si jamais vous les recouvrez? Faudra-t-il que, si nous écoutons vos sacriléges désirs, nous ne demandions que votre santé sans parler de votre salut, et que nous sacrifiions le soin de votre âme à celui de votre corps? Est-ce donc à de tels emplois que sont destinés les prêtres de la loi de grâce? Et jusqu'à quel point avilissez-vous notre ministère? Allez, chrétiens charnels, retournez à la Synagogue dont vous avez retenu l'esprit; adressez-vous aux lévites pour exposer à Dieu vos désirs; vous n'avez point de part à notre sacrifice, et Jésus-Christ n'est point votre pontife. Il est le pontife des biens futurs, et vous n'aimez que les présents; il ne s'intéresse que pour le bonheur éternel, et vous ne vous intéressez que pour une prospérité temporelle; il ne demande que le ciel, et vous ne voulez que la terre Quelle disposition pour assister à la messe! Ignorez-vous que la vie du chrétien est une vie de gémissement pour le ciel, et que l'action la plus sainte de la religion chrétienne, le sacrifice de Jésus-Christ, doit, à plus forte raison, être consacré tout entier au désir de la céleste patrie? Que faisons-nous, en effet, lorsque nous offrons le sacrifice, qu'un noviciat de l'autre vie? Nous unissons nos voix pour imiter le concert des anges, nous unissons nos vœux pour nous encourager à suivre notre souverain prêtre dans le saint des saints. Le voile qui nous dérobe le sanctuaire est déchiré par sa mort, le ciel s'ouvre à nos yeux, notre divin prêtre entre dans le sacré tabernacle fait de la main de Dieu. chargé, non plus du sang des animaux, mais de son propre sang. Il ne nous reste qu'à courir après lui par l'activité de nos désirs.

Seconde disposition pour s'unir à Jésus-Christ comme pontife : disposition d'amour pour l'Eglise. Quel amour égala jamais celui de Jésus-Christ pour l'Eglise? C'est peu pour ce chef adorable de s'être formé d'elle un corps dont il engendre les membres dans les tourments; pour cet habile architecte, de s'être bâti d'elle un temple dont il taille les pierres à la sueur de son front; pour ce divin époux, de s'être acquis d'elle une épouse dont il dote la pauvreté de tout son sang; il faut que ce tendre père la porte encore tous les jours dans son sein; que ce pontife compatissant, la soutenant dans sa faiblesse, l'offre encore tous les jours sur l'autel; que là il consacre de nouveau comme son temple, qu'il l'immole comme son corps, qu'il la purifie, qu'il la divinise comme son épouse, qu'il y ouvre pour elle la source de ses grâces, qu'il y verse sur elle les flots de son sang, qu'il y renouvelle en elle les douleurs de sa mort, qu'il s'y attendrisse sur ses malheurs, qu'il y gémisse de ses misères, qu'il y intercède pour ses besoins. Elle seule attire à l'autel les regards de Jésus-Christ, elle seule est en droit d'y distraire le sacré pontife du culte souverain qu'il rend au Très-Haut pour l'intéresser à son affliction et le presser par le gage le plus tendre de son amour de lui procurer le salut, l'union et la paix : *Quam pacificare, custodire, adunare et regere digneris.* Je vous conjure, dit plus d'une fois Jésus-Christ à son Père dans l'action du sacrifice, je vous conjure de conserver, de pacifier, de réunir, de conduire mon Eglise. Si à cette prière générale il en ajoute de spéciales pour les princes et les évêques, ce n'est ni par un amour singulier pour leur personne, ni par respect pour leur dignité; c'est, selon la pensée de l'Apôtre, pour obtenir à toute l'Eglise une vie sainte et tranquille sous leur gouvernement : *Ut tranquillam vitam agamus in omni pietate.* (I *Tim.*, II.) Parce que c'est pour toute cette Eglise que Jésus-Christ offre son sacrifice, qu'il exerce la fonction de médiateur et de pontife, qu'il se consume à l'autel en gémissements et en soupirs.

De quel front après cela oserez-vous paraître à la sainte messe devant ce sacré pontife, vous qui ne vous intéressez non plus aux maux de cette Eglise, que si elle vous était étrangère? Espérez-vous que Jésus-Christ écoutera vos froides prières, vous qui

n'écoutez pas les plaintes amères de sa chère épouse, et qui regardez d'un œil sec les outrages sanglants qu'elle reçoit tous les jours? Ignorez-vous qu'étant le chef du corps de l'Eglise, leurs intérêts sont inséparablement confondus; que l'on ne peut avoir de l'indifférence pour elle, sans en avoir en même temps pour lui, et que quiconque n'aime pas l'Eglise, n'aime pas non plus Jésus-Christ. *Qui vos spernit, me spernit.* (*Luc.*, X.) Regardez donc, tant qu'il vous plaira, l'amour de l'Eglise comme une œuvre de surérogation qui n'oblige pas le commun des fidèles; renvoyez-en le soin aux pasteurs, et dispensez-vous d'y prendre part, sous prétexte que Dieu ne vous en a pas chargé. Je ne prétends pas non plus que vous en soyez spécialement chargés : non, vous n'en êtes ni les pères ni les conducteurs ; il ne vous est pas permis de vous ingérer de la gouverner. Mais n'en êtes-vous point les membres et les enfants, et pouvez-vous, sans renoncer à ces titres glorieux, ne pas sentir ses biens et ses maux, ne pas partager ses joies et ses douleurs, être insensibles à ces révolutions qui l'agitent, regarder du même œil ses gains et ses pertes, ses défaites et ses victoires, lui refuser des soupirs dans ses afflictions, et des secours dans ses besoins? N'est-ce pas de plus une injustice criante, et un larcin sacrilége, de la frustrer de vos vœux à la sainte messe, puisque, outre le droit qu'elle a sur toute la compassion de votre cœur, Jésus-Christ son pontife lui en donne un incontestable aux prières de son sacrifice; car n'ayant pas besoin de l'offrir pour lui-même, comme les autres pontifes, il transporte tous ses priviléges à son Eglise; et par ce transport le saint sacrifice lui appartient à si juste titre, que nous ne l'offrons qu'en son nom ; que nous ne sommes que ses députés et ses ministres, et qu'elle est en droit d'exiger de nous que nous n'y recommandions que ses intérêts à Jésus-Christ; au lieu que vous, chrétiens, vous n'y recommandez que vos intérêts propres; vous ne vous y occupez que de vos besoins personnels. Toujours renfermés du moins dans un cercle de parents et d'amis, pour qui vous ne cessez de former des vœux, vous négligez d'en former pour toute l'Eglise. Cœurs bas et rétrécis, vous ne méritez pas d'avoir pour pontife celui dont la charité plus étendue que l'Eglise même ne connaît pas d'autres bornes que le monde entier; Jésus-Christ qui, non content de s'être sacrifié une fois pour tous les hommes, renouvelle tous les jours ce sacrifice pour le salut de tout le genre humain : *Pro totius mundi salute.*

On ne vous défend pas de vous souvenir à la messe de vos parents et de vos amis ; à Dieu ne plaise que je vous envie une consolation que vous trouvez dans l'indulgence de Jésus-Christ et de son Eglise, qui veut bien en votre faveur se relâcher d'une partie de ses droits. Mais on vous défend d'y concentrer vos vœux au dedans de vous-mêmes, d'y rapporter toutes vos prières aux besoins de votre famille; de vous approprier le sacrifice de Jésus-Christ, sous prétexte que vous en offrez l'honoraire, comme si ce sacrifice pouvait cesser d'être le sacrifice de toute l'Eglise, pour qui Jésus-Christ s'immole, qui s'immole elle-même avec Jésus-Christ dont elle offre le corps au Père éternel par la main des prêtres. On vous défend d'y oublier les intérêts de cette tendre mère qui souffrit tant de douleurs pour vous enfanter à Jésus-Christ, de cette mère bienfaisante, qui depuis le jour de votre régénération ne cesse de vous nourrir dans son sein du sang même de son époux. On vous défend d'y oublier les tristes amertumes de cette mère désolée, à qui le Dieu de toute consolation a déclaré qu'il n'en ferait couler sur elle dans ses jours de deuil et d'affliction, que par le canal de vos prières. En vérité ne faut-il pas être l'enfant le plus ingrat et le plus dénaturé, pour lui refuser au besoin ce secours si facile et si nécessaire qu'elle attend de vous?

Mais à quoi bon parler d'ingratitude à des cœurs insensibles à leurs propres avantages? Ignorez-vous que Jésus-Christ ne vous écoute jamais seuls, qu'il n'a d'oreille que pour l'Eglise son épouse, qu'il ne reçoit vos vœux, que lorsqu'il les voit confondus avec ceux de cette bien-aimée Rachel qu'il aime mieux que sa vie; que nos désirs particuliers ne montent jusqu'au trône de la miséricorde, qu'autant qu'ils sont soutenus d'une disposition de charité pour cette Eglise; parce que notre souverain prêtre ne présente à Dieu que les vœux qui sont animés du même amour dont son cœur brûle pour elle au saint autel, que nous avons part à toutes les prières que nous faisons pour elle; parce que les grâces que Dieu lui accorde à notre prière rejaillissent sur nous, comme sur ses enfants; qu'enfin nous oublions nos parents et nos amis, que nous nous oublions nous-mêmes en oubliant l'Eglise ; au lieu qu'en priant pour elle, nous prions et pour eux et pour nous. C'est ce que nous apprend cet oracle du premier martyr des Espagnes. Comme on le conduisait au supplice, un fidèle le supplia de faire de lui une mention spéciale dans sa prière, saint Fructueux lui répondit : *Je prie pour toute l'Eglise répandue d'orient en occident. On ne peut prier pour chaque particulier, mais en priant pour le corps, on n'oublie aucun des membres. Voulez-vous que je prie pour vous? demeurez attaché à l'Eglise par l'intégrité de votre foi, la pureté de vos mœurs, l'ardeur de votre charité.*

Avançons et parlons de la confiance qu'exige de nous notre saint Pontife qui n'appuie ses demandes que sur ses mérites. Que le plus respectable pontife de la loi, un Samuel, un Zacharie, un Onias, ne se présente devant Dieu que les mains chargées des mérites de ses pères; que pour ranimer sa confiance il ait besoin de rappeler les promesses faites à Abraham, à Isaac et à Jacob, et que, pour rendre son sacrifice agréable au Seigneur, il ait soin de le faire ressouvenir de la foi de ces saints patriarches dont Dieu prit plaisir de se dire et le Dieu et le Père, et dont il lui fait gloire d'être l'héritier et l'enfant; loin

d'en être surpris, je le serais, Messieurs, si ces pontifes, sujets à la loi commune du péché, n'eussent réclamé l'intercession de leurs aïeux que la mort avait affranchis de cette funeste loi. Mais Jésus-Christ, pontife séparé des pécheurs par sa naissance, et saint de la sainteté de Dieu même, n'a besoin, pour être exaucé dans son sacrifice, que de son propre sang et du respect qui lui est dû : *Per proprium sanguinem*, dit l'Apôtre, *exauditus est pro sua reverentia* (*Hebr.*, V) ; et nous, Messieurs, pour y être exaucés, nous n'avons besoin que d'avoir confiance en lui.

O vous, malheureux esclaves du péché, qui traînez une pesante chaîne que vous ne pouvez rompre! vous qui gémissez sous le poids d'une double concupiscence, qui vous courbe malgré vous vers la terre; vous qui, las de vous roidir contre ce funeste penchant qui vous entraîne, vous déterminez enfin à vous laisser aller au gré de vos désirs, pécheurs désespérés, venez, approchez avec confiance de votre pontife, et ce pontife vous assure qu'il vous soulagera de ce fardeau accablant : *Venite, qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.* (*Matth.*, XI.) Pourquoi après une telle assurance désespéreriez-vous de recevoir votre guérison au pied de l'autel, vous qui vous fussiez attendus de la recevoir au pied de la croix, si Jésus-Christ vous y avait appelés? Cependant il n'offrait au pied de cette croix que le sang qu'il allait répandre; et les mérites qu'il devait acquérir, au lieu que sur l'autel il offre un sang déjà répandu et des mérites tout acquis. Jésus-Christ sur la croix ne priait qu'en suppliant, au lieu que sur l'autel il le fait en exigeant. Ah! qu'il réveille tout autrement ma confiance, qu'il me paraît mille fois plus consolant, ce divin Pontife assis sur nos autels, qu'élevé sur le Calvaire! Transporté en esprit sur cette montagne de douleur, je le vois, ce vénérable pontife, étendu sur l'arbre de la croix, baigné de sang et de larmes, n'offrir son sacrifice qu'avec de grands cris et de longs gémissements : *Cum clamore valido et lacrymis offerens.* (*Hebr.*, V.) Je l'entends ce fils unique, se plaindre de l'insensibilité de son père; il me semble même se défier de sa bonté, et craindre de ne pas obtenir ce qu'il demande; il va jusqu'à publier à haute voix que son Dieu l'abandonne : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* (*Matth.*, XXVII; *Marc.*, XV.) Ah! m'écriai-je en soupirant: Eh! Seigneur, où aboutiront ces agitations cruelles, si le fils, si le juste est ainsi délaissé? Que deviendrai-je, misérable pécheur et indigne esclave? Rien de semblable, Messieurs, ne se passe à l'autel : vous y voyez un pontife qui prie en silence, sans gémissements et sans larmes; sûr de l'effet de sa prière, qui tire une force infinie des mérites multipliés de sa vie et de sa mort qu'il offre, réunis à son père. Que dis-je? il ne prie même plus, dit un Père. Il a assez prié dans les jours de la vie mortelle. Il ne fait plus que réclamer ses droits, et solliciter l'exécution de l'arrêt de grâce déjà accordé en notre faveur à sa prière. *Ecce ego et pueri mei.* (*Hebr.*, II.) Les voilà, dit-il à son père, ces bien-aimés, ces enfants de ma douleur, que j'engendrai sur l'arbre de la croix; que vous y adoptâtes pour les vôtres, et qui vous furent unis pas le même nœud qui m'unit avec vous : *Ecce ego.* Désavouez-les aujourd'hui, si vous voulez, mais en même temps résolvez-vous à me désavouer pour votre fils : condamnez-les, si toutefois vous pouvez anéantir la vertu de mon sacrifice et la vérité de vos promesses; mais avec eux condamnez-moi, condamnez-vous vous-même, puisqu'ils ne font qu'un avec moi, et que je ne fais qu'un avec vous : *Ecce ego et pueri mei.* Est-ce là, Messieurs, une prière ou une demande, et une telle demande ne peut-elle encore dissiper vos défiances?

Mais je crains tout de mon indignité; mais n'attendez-vous rien des mérites de Jésus-Christ? Et si votre faiblesse vous alarme, la force de sa prière ne vous rassure-t-elle pas? Hélas! je ne l'ai point encore éprouvée cette force, et je fais tous les jours de ma faiblesse une triste expérience. Vous ne l'avez point encore éprouvée? c'est que vous ne vous êtes point encore unis à sa prière. Vos vœux sont-ils dignes de lui, ne rougirait-il point de les présenter à son Père? Mais que faut-il donc faire pour s'y unir? Ne suffit-il pas de prier : et à la messe je prie tous les jours? Dieu le veuille, Messieurs, que vous y priiez tous les jours; mais y priez-vous par Jésus-Christ, y priez-vous en son nom par le mouvement de son esprit? Vous priez, mais offrez-vous vos prières à Dieu par les mains de votre chef et votre pontife de qui seul Dieu les reçoit, comme il ne recevait rien des Juifs que de la main de leurs prêtres. Vous priez, mais en priant excitez vous votre amour et votre confiance? Songez-vous que vous vous adressez à celui qui prie au dedans de vous, comme le chef dans ses membres; qui prie Dieu pour vous, comme le pontife pour son peuple; qui se prie lui-même pour vous comme étant lui-même votre Dieu? Pourrait-il se refuser lui-même et de la même bouche dont il forme sa prière et la vôtre, n'exaucera-t-il pas infailliblement l'un et l'autre? Songez-vous que Jésus-Christ à l'autel s'arrache ses grâces pour vous les donner; qu'il se demande d'une main et vous accorde de l'autre; que d'une main il ouvre les trésors de son Père et de l'autre ses propres trésors, et que celui qui puise ainsi à deux mains dans ces trésors communs, c'est l'os de vos os et la chair de votre chair, votre ami et votre frère, qui ne monte sur l'autel comme sur son trône que pour vous ouvrir son sein et le décharger sur vous du poids de ses grâces.

Ah! si vous y songiez, vous viendriez tous les jours avec empressement vous prosterner aux pieds de ce trône de miséricorde; si vous y songiez, l'Eglise ne gémirait pas de votre indifférence pour le sacrifice de Jésus-Christ, et ne se verrait pas obligée de vous ordonner, sous peine de damnation éternelle, d'y assister les jours consacrés à la prière. Grand Dieu! ne suffisait-il donc

pas d'ouvrir à des chrétiens la porte de nos églises pour les y voir entrer en foule, et se presser à l'envi autour de nos autels, pour désaltérer leur soif dans cette source d'eau vive; fallait-il encore lancer sur eux nos foudres et nos anathèmes pour les forcer d'y venir recueillir les grâces qui découlent des mains de leur sacré pontife?

Cependant, ô douleur! ces mauvais chrétiens gémissent, ces indignes enfants murmurent de l'heureuse obligation que leur impose leur mère. Ce leur est un joug insupportable qu'ils secouent le plus tôt qu'ils peuvent; ils ne respirent, ils ne sont au large que lorsqu'ils croient par une messe mal entendue avoir satisfait à cette loi pénible, bien résolus, sans autre raison que leur dégoût et leur indévotion, de se dispenser de l'entendre les jours où elle n'est pas d'une obligation si étroite. Que n'aurais-je point encore à dire contre ceux qui voudraient que, pour satisfaire leur irréligion, l'on se précipitât à l'autel; qui cherchent toujours les prêtres les plus expéditifs, et qui ne peuvent même soutenir leur attention pendant la célébration de la messe la plus courte; qui s'y ennuient, s'y pèsent à eux-mêmes, n'y savent que faire, y prient peu ou point du tout, comme s'ils n'avaient de besoins ni temporels ni spirituels, comme si l'Eglise ne les chargeait pas de recommander les siens à Jésus-Christ, comme si Jésus-Christ n'était pas sur l'autel pour recevoir et exaucer leurs vœux. Mais il est temps de finir cette première partie, et de vous montrer dans la seconde comment il vous faut unir à Jésus-Christ comme victime. Je vous demande pour cette partie un renouvellement d'attention, parce que je ne puis me dispenser d'y donner plus au développement du mystère que dans la première.

SECONDE PARTIE.

Jésus-Christ ne fait l'office de prêtre que parce qu'il est lui-même victime, et qu'une telle victime ne demande pas un moindre pontife : *Ideo sacerdos, quia victima.* Ce sont en lui deux fonctions inséparables, que nous ne considérons séparément que pour avoir lieu de vous marquer les différents devoirs qu'exigent de vous les qualités différentes qu'il réunit tous les jours à l'autel. C'est comme pontife que nous l'avons considéré dans la première partie, arrêtons-nous dans celle-ci à sa qualité de victime. Et d'abord je l'aperçois cette victime adorable, élevée sur l'autel comme autrefois sur la croix, entre le ciel et la terre, se partager elle-même pour se donner à la fois et à Dieu et aux hommes : à Dieu, parce qu'elle pousse ses vœux vers le ciel; aux hommes, parce qu'elle s'immole par leurs mains pour obtenir l'abolition de leurs crimes : double fonction de Jésus-Christ comme victime, qui demande de nous un double esprit d'adoration et de pénitence.

D'adoration. Le premier devoir de la créature c'est d'adorer son créateur; devoir essentiel, qui oblige l'ange dans le ciel comme l'homme sur la terre. Or, ce devoir primitif nous engage à reconnaître et la souveraineté de Dieu, et les bienfaits de sa libéralité. C'est pour satisfaire à ce double devoir que les hommes de tout temps ont offert des sacrifices au Dieu bienfaisant et souverain, que les païens mêmes honoraient sans le connaître sous le nom de leurs fausses divinités. Sans doute la voix de la nature les avait instruits que le sacrifice est l'acte de la religion le plus honorable au Seigneur, parce que, d'un côté, c'est un hommage public que nous lui rendons comme à notre roi, pour tous les biens que nous avons reçus de son domaine, dont nous lui payons tribut en lui en renvoyant une partie par la victime que nous lui offrons, et que, de l'autre, c'est une protestation solennelle que nous faisons à la face du ciel et de la terre de sa grandeur suprême et de notre néant, par la destruction de cette même victime que nous substituons à notre place.

Mais où trouver une victime agréable à Dieu? Sera-ce dans les troupeaux d'Abel ou parmi les fruits de la terre? Mais ces fruits sont des hosties inanimées, ces troupeaux des victimes involontaires qui résistent de toutes leurs forces à la main qui les immole, et il faut à Dieu une hostie vivante et volontaire. La chercherons-nous parmi les hommes cette victime volontaire? Ah! que les démons repaissent leurs yeux cruels de l'effusion de ce sang impur dont les païens firent autrefois rougir leurs autels! Dieu a en horreur ces sacrifices abominables, parce qu'il n'aime que l'innocence, et que tout l'homme n'est que péché. Et d'ailleurs que nous servirait d'offrir à Dieu la vie des autres, qui n'est pas à nous? Cherchez chez vous, dit saint Augustin, une victime qui vous soit propre : *Quære apud te quod offeras.* Vous voilà donc réduit à lui offrir votre propre vie, pour lui remettre avec votre sang tous les biens que vous en avez reçus. Mais quel horrible sacrifice que le carnage entier du genre humain! Quel affreux spectacle pour un Dieu que la vue d'un sang criminel répandu de toutes parts par des mains sacriléges! Quoi! chaque homme deviendra son propre bourreau, et, pour honorer Dieu, s'ensevelira tout vivant parmi les morts, où, comme dit le Prophète, on ne songe pas même à Dieu. Eh! quel honneur en reviendrait-il à Dieu de la destruction de son ouvrage? Quelle gloire digne de lui pourrait lui rendre la nature mourante, elle qui dans toute sa force n'est qu'un néant indigne de ses regards?

Grand Dieu! c'est ici que nous reconnaissons notre faiblesse : Infiniment redevables, et à votre grandeur, et à votre bonté, nous avouons à notre confusion, que nous sommes hors d'état de nous acquitter envers vous de la moindre de nos dettes, si vous ne daignez vous-même suppléer à notre impuissance. Consolons-nous, Messieurs, Dieu a prévenu nos demandes, et surpassé nos désirs, puisqu'il nous a donné pour victime celui même à qui nous étions comptables,

et qu'en nous le donnant il s'est procuré un adorateur digne de sa majesté souveraine, qui lui paye avec usure les bienfaits que nous départit sa bonté. C'est une victime pure et sans tache, pénétrée dès sa naissance de l'onction divine de l'esprit du Très-Haut, et sanctifiée de la sainteté de Dieu même. C'est une hostie vivante et volontaire, qui, dans l'excès de sa charité pour nous, a tiré des trésors de sa sagesse infinie l'art surprenant de s'immoler à l'autel sans mourir, d'y mourir tous les jours sans perdre la vie, de conserver l'immortalité dans le tombeau des espèces sacramentelles qui l'enveloppent, et de joindre une vie naturelle et divine à une mort mystique et humiliante. C'est le lion de la tribu de Juda devenu agneau de Dieu, que saint Jean vit au milieu du trône comme une victime égorgée, quoiqu'elle fût pleine de vie : c'est le Fils de Dieu égal à son Père, mais autant abaissé à ses pieds que ce Père est élevé au-dessus de nos têtes. C'est un Dieu aussi grand que le Dieu qu'il adore, et ce Dieu adoré ne pouvait exiger d'hommage plus glorieux, parce qu'il ne pouvait trouver d'adorateur plus grand que lui-même; déjà pour rendre à Dieu un honneur souverain, la croix l'avait vu expirer entre ses bras, cette victime adorable; mais la loi que Dieu nous impose de l'adorer sans cesse, n'y était pas expirée avec elle; et pour nous aider à satisfaire à cette loi indispensable, il fallait que le même amour qui la consuma sur le Calvaire continuât de la consumer sur l'autel. Et ne pensez pas, Messieurs, que cette victime soit une victime étrangère, qui ne puisse par conséquent satisfaire pour nous. Vous vous tromperiez, dit saint Augustin; c'est notre chair prise dans notre fonds, qui ne peut s'immoler à Dieu sans nous immoler tous avec elle : *Hoc obtulit quod a nobis accepit*. Que les anges se glorifient donc dans le ciel, d'adorer Dieu par Jésus-Christ autant qu'il est adorable; nous avons droit de nous glorifier que par le même Jésus-Christ nous l'adorons encore plus qu'eux, puisque nous avons cet avantage que notre victime est à nous, et qu'elle n'est pas aux anges, parce que c'est de notre nature, et non de celle des anges, qu'elle se trouve revêtue : *Nusquam enim angelos apprehendit, sed semen Abrahæ apprehendit*. (*Hebr.*, II.)

Mais pour profiter d'un tel avantage, il faut à notre tour nous revêtir de l'esprit de Jésus-Chist, et entrer dans cette disposition d'anéantissement où il est pour nous à l'autel. Il faut, chrétiens, vous dépouiller de votre arrogance et de votre fierté, soumettre à Dieu votre volonté rebelle, ne plus résister à ses ordres, ne plus murmurer contre sa providence, baisser la tête comme une victime muette sous les coups que sa main vous porte. Il faut, pénétrés de votre bassesse et de la grandeur de Dieu, ne point rougir de vous humilier même devant les hommes, parce que, n'étant qu'un néant, vous ne sauriez vous humilier devant Dieu. Il faut vous immoler sans cesse aux yeux du Seigneur, lui sacrifier vos passions, vos attaches, vos biens, vos honneurs, vos plaisirs; il faut combattre pour lui vos inclinations perverses, détruire en vous l'empire du péché, déraciner cette concupiscence charnelle qui s'oppose toujours à cet esprit de sacrifice; enfin il faut vous mêler, vous incorporer avec Jésus-Christ, pour vous consumer avec lui comme un holocauste parfait. Mais qui fera cet heureux mélange? Qui consumera ce qu'il y a en vous d'impur et de terrestre pour vous unir et vous immoler avec notre victime? Divin amour, c'est ici que nous avons besoin de votre ministère. Vous fûtes le lien indissoluble qui unîtes dans le sein de Marie la nature humaine à la nature divine en la personne du Verbe. Vous servîtes sur la croix de glaive pour immoler cette victime adorable, et séparer son âme d'avec son corps. Vous seul pouvez encore à l'autel servir de lien pour nous unir, et de couteau sacré pour nous sacrifier avec elle.

Ah! il ne faut pas chercher bien loin, dit saint Augustin, l'appareil et la matière de cet admirable sacrifice. Tout se trouve rassemblé chez vous. *Ara tua conscientia tua est.* Votre cœur vous doit servir d'autel, et puisqu'on adore Dieu, qu'on s'immole à Dieu en l'aimant, vous n'avez, pour vous immoler avec Jésus-Christ, qu'à brûler d'amour pour lui. Hélas! le feu de cet amour ne se dissipe que trop dans le tumulte des affaires et les distractions de la vie, il s'éteint insensiblement en se répandant sur toutes ses créatures qui se rencontrent sur notre route, qui nous amusent et nous enflamment. Mais ne pourriez-vous pas, du moins, rappeler au temps du sacrifice ces étincelles éparses, rallumer ce feu languissant, réchauffer ce cœur attiédi? Comment même, à la vue de ce qui se passe à l'autel, ce froid et insensible cœur ne s'embrase-t-il pas?

Représentez-vous, disait saint Chrysostome, le prophète Elie, sur le point d'offrir son sacrifice, prosterné devant l'autel déjà chargé de la victime, et environné d'une foule innombrable de peuple, tous dans le silence et dans le respect; lui seul élève de temps en temps ses mains vers le ciel, pousse de profonds soupirs, fait entendre sa voix et adresse à Dieu sa prière; lorsque le ciel ouvert tout à coup fait jour à un tourbillon de feu et de flamme, qui, se précipitant sur l'autel, dévore tout à la fois et l'autel et la victime. Ah! qui de nous, étourdi de ce coup et abîmé aux yeux de Dieu, ne se fût cru dévoré du même feu qui dévorait le sacrifice? Ouvrez, ouvrez, chrétiens, les yeux de votre foi, portez-les sur l'autel, et soyez témoins d'un spectacle plus surprenant et plus magnifique : c'est Jésus-Christ en personne qui porte en ses mains le Saint-Esprit, qui manie le feu du ciel, et le répandant sur l'autel, consume, non des pierres ou des animaux, mais sa chair et son corps adorable; ce seul objet ne suffit-il pas pour frapper d'éblouissement et vous laisser à douter, comme à saint Chrysostome, dans le transport de votre admiration, si la terre n'aurait point pris la place du ciel, ou si la

ciel ne serait point écroulé sur la terre, puisque celui que vous voyez ainsi immolé à vos yeux, n'est rien moins que le maître et de la terre et du ciel. Mais je vois ce qui vous empêche d'être touchés de ce spectacle, c'est que vous n'ouvrez que les yeux de la chair, et que rien à l'autel ne les frappe. Il faudra donc, comme à des capharnaïtes, vous renouveler le sacrifice sanglant de la croix ; vous avez besoin, comme les Juifs, d'un holocauste à grand appareil, d'une victime grossière, d'un feu matériel, d'une fumée épaisse, sans cela vous ne serez point saisis d'une religieuse horreur, et vous n'aurez que du mépris pour nos plus redoutables mystères. Connaissez mieux, chrétiens, la grandeur de votre religion, et ne vous dégradez pas vous-mêmes en dégradant votre Dieu. Il n'est qu'esprit et que vérité; et c'est en esprit et en vérité qu'il veut qu'on l'adore; c'est pour vous inspirer ce culte spirituel et intérieur, pour vous obliger à le chercher des yeux de la foi, qu'il se dérobe aux yeux de votre corps, qu'il s'enveloppe sous des espèces minces et si déliées qu'elles échappent presque à vos sens, et ne peuvent qu'avertir l'esprit d'adorer un Dieu qu'elles cachent aux yeux.

Esprit d'adoration, qu'il faut accompagner d'un esprit de pénitence, parce que notre victime non-seulement adore Dieu, mais expie encore nos crimes, ainsi que l'enseigne le saint concile de Trente, et la raison qu'il en apporte, me paraît sans réplique. C'est, dit-il, qu'il est incontestable que le sacrifice de la croix efface les péchés, et que le sacrifice de la messe est le même que le sacrifice de la croix : même pontife, même immolation, même oblation, même victime. Direz-vous que l'immolation de la croix est une immolation réelle; et que celle de l'autel n'est qu'une immolation mystique? Mais outre qu'il n'est pas besoin à l'autel d'une immolation réelle, différente de celle de la croix, puisque c'est le même sacrifice, notre immolation, pour être mystique, n'en est pas moins réelle, elle n'en est que moins sanglante et plus miraculeuse. Aidez le témoignage de vos yeux de celui de votre foi, ne découvrirez-vous pas le corps et le sang de Jésus-Christ mis séparément, l'un sous l'espèce du pain, l'autre sous l'espèce du vin, par la force des paroles sacramentelles; et si, après cette séparation miraculeuse, l'un et l'autre se trouvent encore réunis sous chacune des espèces, n'est-ce pas par un second miracle, comme les théologiens le reconnaissent après le concile. Je vais plus loin, et je ne crains point de le dire après saint Chrysostome, l'immolation de l'autel enchérit en quelque sorte sur celle de la croix, puisque nous y divisons l'hostie, que nous la froissons, que nous la consumons; au lieu que sur la croix on épargna les os de la victime: *Os non comminuetis ex eo.* (*Joan.*, XIX.) Après cela que manque-t-il à l'immolation de l'autel pour être une immolation réelle? Serait-ce une lance, une croix, des clous, des bourreaux? Eh! qu'ont de commun ces affreux préparatifs avec les religieuses cérémonies d'un sacrifice? C'est là précisément ce qui donne le plus d'éclat à l'immolation de notre victime. Je ne vois sur le Calvaire qu'envie, cruauté, meurtre, blasphème, impiété, fureur : partout mes yeux sont frappés du sacrilége appareil d'un déicide. Mais à l'autel, rien que de saint ne s'offre à moi. Tout y respire la piété, et porte avec soi un symbole visible de religion. Il est vrai que j'y ai besoin de ma foi pour apercevoir la victime que l'on immole; mais en ai-je moins besoin au pied de la croix pour me persuader que j'y vois l'immolation d'une victime? Je ne demande plus, comme Isaac, où est la victime de l'holocauste : *Ubi est victima holocausti?* (I *Gen.*, XXII.) Mais je demande où est le prêtre qui l'immole, le peuple qui y communie, l'autel qui reçoit son sang? Le trouverai-je dans une croix infamante, des bourreaux idolâtres, un peuple blasphémateur? Et si je m'en fie à mes yeux, ce grand et adorable sacrifice ne passera-t-il pas dans mon esprit pour l'exécution d'un criminel, ou du moins pour le meurtre d'un innocent. Concluons, Messieurs, que la foi nous est nécessaire dans les deux sacrifices : dans celui de la croix, pour convenir de sa sainteté ; dans celui de l'autel, pour en découvrir la vérité. Concluons que ce dernier n'est pas moins propitiatoire que le premier, dont il n'est pas différent, et dont, empruntant toute la force, il nous en explique les mérites infinis. Concluons enfin, avec le concile de Trente, qu'en vertu du sacrifice de la messe, comme en vertu du sacrifice de la croix, les sacrements remettent les péchés les plus énormes, et Dieu accorde la grâce de la pénitence à ceux qui, pour trouver miséricorde, y assistent le cœur contrit et humilié: *Si contriti, ac pœnitentes accedamus.*

Et qui de nous, Messieurs, n'a besoin d'y chercher miséricorde? Le plus saint prêtre s'arrête comme un lépreux au pied de l'autel et n'ose approcher du Saint des saints qu'après s'être purifié par une confession générale de ses fautes qu'il ne rougit pas de faire en public et à ses frères; il se frappe la poitrine en leur présence, comme le publicain, en signe de componction, et intéresse l'Eglise du ciel et de la terre à demander miséricorde pour lui. Ce n'est qu'en tremblant qu'il monte à l'autel, conjurant le Seigneur d'oublier ses iniquités; et s'il donne en arrivant un baiser à cet autel, qui représente Jésus-Christ, c'est un baiser de douleur, tel que la pécheresse le donna aux pieds du Sauveur. Pénétré de la vue de son indignité, il est obligé d'avouer que ses péchés sont innombrables : *Pro innumerabilibus peccatis meis*, de s'associer aux plus grands pécheurs de la terre, de charger comme eux du poids de ses crimes la victime innocente qu'il va immoler, et de ne se reposer de leur pardon que sur la vertu de son sacrifice, qu'il interrompt encore plus d'une fois pour rappeler le souvenir de ses offenses et réveiller la miséricorde de son Dieu.

Cependant, malgré l'exemple de Jésus-

Christ et de ses ministres, combien de chrétiens assistent à la sainte messe sans sentiment d'humiliation et de douleur? Ah! ce n'est pas ainsi que les saintes femmes, qui eurent le courage de suivre Jésus-Christ sur le Calvaire, assistèrent au sacrifice de la croix: elles compatissaient à toutes les douleurs du fidèle Epoux de leurs âmes. Les mêmes clous, qui perçaient ses pieds et ses mains, perçaient encore plus vivement leurs cœurs, et le sang qui coulait de ses plaies n'était rien au prix des ruisseaux de larmes qui coulaient de leurs yeux. Chrétiens, si le sujet de votre douleur est plus juste, pourquoi faut-il que cette douleur soit moins amère? Elles trouvaient, ces saintes femmes, quelque adoucissement à leur amertume par la considération qu'elles n'avaient que très-peu contribué à la mort de leur Sauveur; mais vous qui ne pouvez vous dissimuler à vous-mêmes que par vos crimes vous l'avez crucifié mille fois, quelles bornes donnerez-vous à votre affliction dans un sacrifice qui est le renouvellement de sa mort? Pourquoi n'y noieriez-vous pas vos péchés dans des torrents de pleurs, puisqu'il vous est encore plus aisé de le faire qu'à ces femmes désolées. En effet, quelque sensibles qu'elles fussent à la triste part que leur donnaient leurs péchés au crucifiement de Jésus-Christ, elles l'étaient encore davantage à ses souffrances mêmes. Ce divin Sauveur avait beau leur dire dans le cours de sa passion : Filles de Jérusalem, n'amusez pas votre douleur, ne me prodiguez pas des larmes que vous vous devez à vous-mêmes : *Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete* (*Luc.*, XXIII); elles n'entendaient que la voix de ses tourments; elles croyaient devoir plus à son amour qu'à leur intérêt propre; leur compassion divertissait les larmes que leurs péchés leur demandaient; et ce qui leur restait de sentiment déjà affaibli par la pitié, elles l'épuisaient en indignation contre les bourreaux. Mais à l'autel rien ne partage ni ne distrait votre douleur; il n'y a plus ni tourments ni bourreaux, et le prêtre qui y sacrifie Jésus-Christ, de concert avec Jésus-Christ même, n'a pas besoin, pour répandre son sang, de rouvrir ses veines. Vos péchés seuls y font encore à son égard le détestable office de bourreaux. Tournez contre ces péchés meurtriers à votre Sauveur toute l'indignation de votre cœur, et les larmes que vous auriez dû mêler avec le sang de Jésus-Christ sur le Calvaire, ne songez plus qu'à les verser sans mélange sur vous-mêmes.

Mais que penserons-nous donc de tant de chrétiens qui, l'âme atteinte de mille plaies mortelles, et cependant insensibles à ces blessures spirituelles, qui, le péché, et de plus, l'amour du péché dans le cœur, joint à la volonté d'y persévérer, viennent sans sentiment de douleur entendre la sainte messe, pour satisfaire, disent-ils, au précepte de l'Eglise? Ce que nous en penserons, c'est que loin de satisfaire à ce précepte indispensable, ils outragent sensiblement Jésus-Christ par leur esprit d'impénitence directement opposé à l'état de pénitent que Jésus-Christ prend pour eux à l'autel; qu'ils se préjudicient infiniment à eux-mêmes par leur disposition criminelle, et doublement criminelle dans le temps du sacrifice destiné à expier leurs crimes. Que dirons-nous de tant de femmes mondaines qui d'un spectacle d'humiliation et d'un sacrifice propitiatoire en font un spectacle de vanité et un sacrifice d'abomination ; qui viennent à la messe parées de toutes les pompes du siècle, comme si c'était le sacrifice des démons, et s'approchent de l'autel de Jésus-Christ, permettez-moi ce terme, comme elles s'approcheraient de l'autel d'Adonis et de Vénus? Ce que nous en dirons, c'est que ces femmes chrétiennes font au pied de l'autel la fonction des soldats idolâtres au pied de la croix, lorsque, assis pour garder le Sauveur, ils empêchaient ses disciples d'en approcher : *Sedentes servabant eum.* (*Matth.*, XXVII.) Que font-elles en effet à la messe, ces femmes mondaines, qu'affaiblir l'esprit de pénitence dans le cœur des fidèles, par la dissipation de leurs discours profanes et la liberté de leurs regards dangereux, que scandaliser les ministres par leur immodestie et leur nudité honteuse, que détourner les uns et les autres de l'attention qu'ils doivent au sacrifice? Que font-elles autres choses que de s'immoler au démon avec tous les assistants, et de changer le sacrifice de Jésus-Christ en un sacrifice de Bélial? Que dirons-nous enfin de tant de pécheurs scandaleux qui, le cœur consumé d'un feu impur et les yeux remplis d'un adultère continuel, viennent chercher jusque dans les bras du Sauveur la pâture de leurs passions criminelles? O ciel! qui le croirait qu'il y eût de tels monstres d'impiété dans le christianisme? Ce que nous en dirons, Messieurs, c'est que ces tisons d'enfer, ces misérables victimes du péché traitent plus indignement Jésus-Christ à l'autel que les pharisiens, qui vomissaient contre lui mille blasphèmes sur la croix, puisque Jésus-Christ n'était monté sur cette croix que pour être en butte à leurs outrages, et qu'il ne descend sur l'autel que pour recevoir nos hommages; puisque les Juifs ne l'insultaient que parce qu'ils ne le connaissaient pas, et que ces pécheurs semblent ne le connaître que pour l'insulter plus outrageusement.

Mais tirons un voile éternel sur toutes ces abominations qui se commettent sous les yeux de Jésus-Christ. Dérobons-les, s'il est possible, à la connaissance de notre Dieu, de peur d'irriter contre nous sa justice ; à la connaissance de nos frères errants, qui en prendraient occasion de s'affermir dans leur incrédulité et d'insulter à notre foi. Dérobons-les aux chastes yeux des amantes de Jésus-Christ, qui, retirées dans le secret de sa face, n'aperçoivent au pied de l'autel que l'épouse fidèle, qui, immolant à son Epoux toute sa grandeur, ne leur laisse voir que l'humble servante du Seigneur et la sage dispensatrice de ses grâces. Dérobons-les à nos propres yeux, qui ne les auraient jamais dû connaître, et qui peut être ne les

auraient jamais connus, s'ils ne nous étaient pas montrés de si près. Ah! si l'on exécutait de nos jours le sage décret du concile de Trente, qui défend aux prêtres de célébrer la messe que les assistants ne leur aient donné à connaître, par la décence de leur posture et de leur maintien, qu'ils y assistent avec un sentiment intérieur de dévotion, et qu'ils y sont présents d'esprit comme de corps : *Devoto cordis affectu... mente etiam, non solum corpore adesse.* Si, remontant plus haut, l'on rappelait les heureux temps de la primitive Eglise, où l'on interdisait aux pécheurs jusqu'à la vue de nos saints mystères, nous ne crierions pas aujourd'hui contre ces désordres scandaleux; nous ne gémirions pas de voir au pied de l'autel tant de pécheurs impénitents, qui viennent y braver Jésus-Christ, puisque nous n'y verrions pas même les pénitents. Un diacre avant l'action du sacrifice levant la main, comme un héraut qui porte la parole du prince, et faisant retentir sa voix au milieu d'un silence profond qui imprime le respect et la crainte, après avoir effrayé tous les fidèles par ces paroles foudroyantes : *Sancta sanctis, foris canes* (*Apoc.*, XXII) ; que les chiens se retirent; les choses saintes sont pour les saints; descendrait de l'autel pour en faire le discernement, écarterait cette foule de pécheurs qui accable Jésus-Christ, les chasserait à la porte de l'Eglise et les y renverrait pleurer leurs péchés avec les infidèles et les excommuniés. Vous les y verriez, Messieurs, le visage contre terre, et témoins de leur humiliation, vous apprendriez d'eux à apporter à la sainte messe cet esprit de pénitence, qu'ils n'enlèvent que trop souvent de votre cœur au pied même de l'autel, lorsque vous l'y avez apporté.

Hé quoi! pécheurs, faut-il que vous abusiez de la bonté de l'Eglise? Cette tendre mère, touchée de l'insensibilité déplorable où le relâchement des mœurs avait conduit la plupart de ses enfants, qui ne se mettaient plus en peine d'être exclus de la participation des saints mystères, s'est crue obligée de leur ordonner à tous, sans distinction de justes et de pécheurs, d'assister à leur célébration, pour essayer si la vue de Jésus-Christ ne pourrait pas réveiller ces léthargiques et arracher des larmes de componction de ces cœurs durs et impénitents. Ne vous y trompez pas, Messieurs, l'Eglise n'a point changé de sentiment en changeant de conduite. Les vues qu'elle se proposait autrefois en éloignant les pécheurs de la salle du festin, elle se les propose encore aujourd'hui en les forçant d'y entrer. Elle voulait, par ce triste éloignement, les rappeler à eux-mêmes; et elle veut, par cette heureuse violence, les contraindre de rentrer malgré eux dans leur cœur. Elle s'attend que, pressés par ses ordres de se trouver à la représentation de la mort de son Epoux, ils s'y achemineront en tremblant, tout occupés du souvenir de leurs péchés, qui, après l'avoir mis à mort sur la croix, le mettent tous les jours en état de mort sur l'autel. Elle attend qu'ils assisteront en suppliant au surprenant spectacle d'un Dieu chargé de leurs iniquités, et qu'animés à cette vue d'une humble confiance, ils s'écrieront du fond du cœur avec saint Augustin : *Hei mihi, Domine, miserere mei.* Hélas! Seigneur, regardez d'un œil de miséricorde ce misérable pécheur qui ne craint point de vous découvrir les maladies de son cœur, parce qu'il est auprès de son médecin, qui en porte le souverain remède: *Ecce vulnera mea non abscondo.* Voilà que je vous expose à nu les plaies de mon âme; mais vous, Seigneur, détournez-en pour un moment les yeux, et jetez-les sur les plaies de votre cher Fils, qui vous les expose sur l'autel pour guérir les miennes : *Respice in faciem Christi tui.*

Finissons, Messieurs, mais auparavant jetez vous-mêmes un moment les yeux sur Jésus-Christ exposé sur l'autel entre deux sortes de pécheurs, les uns pénitents, les autres impénitents, comme il fut placé sur la croix entre deux voleurs, l'un bon, l'autre méchant. Car, pour les innocents, ils ne sont pas moins rares dans nos églises que sur le Calvaire; et ces lieux saints, destinés aux justes, aujourd'hui des criminels les remplissent pendant la célébration de nos mystères. Voilà donc devant vous deux classes de pécheurs qui tiennent compagnie à Jésus-Christ dans le temps de son sacrifice. De quelle classe voulez-vous être? Choisissez; mais sachez que la vie ou la mort dépend du choix que vous allez faire. Voulez-vous vous ranger du côté des pécheurs impénitents, figurés par le mauvais larron? Grand Dieu, quelle affreuse résolution! Eh bien! allez donc recevoir avec lui, au milieu même du sacrifice d'expiation, un arrêt de réprobation, une sentence d'excommunication éternelle. Etes-vous résolus d'assister désormais à la sainte messe dans une posture humiliée, qui puisse édifier vos frères, dans de vifs sentiments de votre indignité et de vos misères, dans une union intime à la victime qui s'y immole, et un recours amoureux à ses mérites infinis; en un mot, dans les dispositions du bon larron sur la croix? Relevez-vous, mon frère, essuyez vos larmes, vous allez entendre de la même bouche que lui ces paroles consolantes : *Hodie mecum eris in paradiso.* (*Luc.*, XXIII.) Je vous promets aujourd'hui mon paradis. Je suis, dit le Seigneur, le garant de ma promesse; promesse que je vais sceller de mon sang sur l'autel jusqu'au jour que je la ratifierai dans le ciel. Je vous le souhaite. *Amen.*

SERMON III.

Pour le dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement.

FRÉQUENTE COMMUNION.

Dico vobis quod nemo virorum illorum gustabit cœnam meam. (*Luc.*, XIV.)

Je vous assure qu'aucun d'eux ne soupera avec moi.

Quels sont donc ces malheureux qui se sont attirés cette horrible sentence? Par quel forfait ont-ils irrité le Père de famille au point de lui faire oublier sa tendresse natu-

reille, et de le porter à décharger sur eux sa colère par un arrêt fulminant qui les exclut à jamais du banquet céleste : *Dico vobis quod nemo virorum illorum gustabit cœnam meam.*

Un homme, dit l'Evangile, fit un jour préparer un grand souper auquel il invita plusieurs personnes ; mais tous, comme de concert, commencèrent à s'excuser. Le premier, homme riche, avait acquis une maison de campagne qu'il était pressé d'aller voir. Le second, homme d'affaires, voulait éprouver cinq couples de bœufs qu'il venait d'acheter. Le troisième, homme de plaisir, ne pouvait se résoudre à quitter sa femme les premiers jours de son mariage. Voilà tout leur crime : ils refusent, sur des prétextes si plausibles en apparence et si spécieux, de se trouver au festin du Père de famille, et le Père de famille les condamne tous sans miséricorde: *Dico vobis quod nemo virorum illorum gustabit cœnam meam.*

Chrétiens, dans cette condamnation n'entrevoyez-vous point une condamnation plus terrible? Jésus-Christ vous invite au repas eucharistique; à ce festin où l'on se rassasie du pain des anges, et l'on s'enivre d'une eau rejaillissante à la vie éternelle ; à ce festin où pour nourriture et pour breuvage on ne sert rien moins que la chair et le sang d'un Dieu; à ce festin, disons à ces noces, où Dieu, pour épouser notre âme, s'unit, se mêle, s'incorpore, pour ainsi dire, avec elle ; à ces noces où pour dot nous n'apportons que notre misère, et nous recevons en échange le gage d'une immortalité glorieuse. Cependant Jésus-Christ vous y invite avec empressement; il envoie coup sur coup ses serviteurs pour vous y appeler ; il vient quelquefois lui-même frapper à la porte de votre cœur pour vous presser d'entrer dans la salle des noces; et, loin de répondre avec reconnaissance et avec amour à une invitation si honorable et si avantageuse, les uns, par une indolence criminelle, refusent opiniâtrément de s'asseoir à sa table, tandis que les autres, par une audace téméraire, osent s'y présenter sans s'être revêtus de la robe nuptiale.

Pour réveiller la langueur des premiers, il faut établir la nécessité d'une communion même fréquente. Pour réprimer la témérité des seconds, il faut montrer les dispositions que demande une communion même rare. Pour bien vivre, il faut aspirer à communier souvent; mais pour communier, même rarement, il faut bien vivre; double proposition qui combat l'indolent et le téméraire.

Comme la matière est trop vaste pour un discours, je renvoie au suivant la seconde proposition qui regarde les dispositions nécessaires à la communion, et je me borne aujourd'hui à la première, qui regarde la nécessité d'aspirer à une communion fréquente. Ainsi je n'attaque pas dans ce discours ces libertins de profession qui, sans autre raison que leur libertinage même, ne craignent point de se dispenser de la communion pascale, et de choquer de front toute la puissance de l'Eglise, qui, pour les y contraindre, menace de fulminer contre eux ses anathèmes. Que pourrait ma faible voix contre ces têtes dures et ces oreilles incirconcises que les foudres de l'Eglise n'épouvantent pas? Je m'adresse à vous, chrétiens, qui vous en tenez précisément à la lettre de la loi, et qui, contents de satisfaire au devoir pascal, croyez pouvoir en sûreté de conscience négliger dans le cours de l'année de vous approcher de la sainte table.

Illusion grossière, erreur funeste, qui n'a pour fondement qu'une ignorance profonde de la nature de l'Eucharistie, et qu'un dégoût mortel pour cette nourriture divine. Pour détruire ces fondements ruineux, j'avance deux propositions qui feront tout le partage de ce discours. La première, que l'Eucharistie vous est absolument nécessaire, pour vous soutenir dans la piété. La seconde, que l'éloignement que vous avez pour elle vient en vous d'une disposition criminelle. Ainsi, si je considère ce sacrement en lui-même, je suis pleinement convaincu que si vous n'en faites un fréquent usage, vous ne conserverez pas longtemps la grâce; si, au contraire je vous examine vous-mêmes, je trouve dans les motifs qui vous portent à vous interdire cet usage, que vous l'avez déjà perdue : en un mot. Pour bien vivre, il faut travailler à communier souvent : première partie.—Les prétextes dont on se sert pour s'en dispenser sont eux-mêmes une preuve que l'on vit mal : seconde partie. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique les sacrements soient autant de canaux de la grâce, qui, prenant tous leur source dans Jésus-Christ leur auteur, où cette grâce est renfermée comme dans une vaste mer, en distribuant abondamment les eaux salutaires dans tout le corps de l'Eglise; chacun cependant a son cours et sa destination particulière marquée du doigt de Jésus-Christ même ; et cette destination leur est si propre, qu'aucun d'eux ne peut suppléer au défaut de l'autre. C'est à l'ordre et au mariage à fournir des pères et des enfants à l'Eglise, et à la confirmation à fortifier leur foi ; le baptême, la pénitence nous redonnent la vie ; l'extrême onction nous prépare à la mort. L'Eucharistie seule a pour son partage, dit le concile de Trente, d'entretenir et de fortifier la grâce. De là, Messieurs, la nécessité de se préparer à communier souvent ; car, comme le baptême peut seul nous établir dans la grâce, l'Eucharistie seule peut nous y soutenir. *Quemadmodum enim baptismo in novam vitam gignimur, ita Eucharistiæ sacramento alimur ac sustentamur.* Et vous ne croiriez pas, sans le sacrement de pénitence, pouvoir recouvrer cette grâce quand vous l'avez perdue; c'est s'abuser que de croire pouvoir la conserver sans le sacrement de l'Eucharistie, quand vous l'avez recouvrée. Tout est égal de part et d'autre; Jésus-Christ n'a pas plus institué l'un pour donner la grâce, que l'autre pour l'entretenir. Il y a même cette différence qu'on peut n'avoir pas toujours besoin de s'approcher

du tribunal de la pénitence, parce qu'on n'a pas toujours le malheur de s'éloigner de son Dieu, au lieu qu'on a toujours besoin de se disposer à recevoir l'Eucharistie, parce qu'on a toujours besoin de conserver la grâce.

Mais quoi, direz-vous, les exercices de piété ne pourront-ils suppléer à la réception de l'Eucharistie? Avant que de répondre, permettez-moi de vous demander pourquoi les œuvres de pénitence ne peuvent suppléer à l'absolution du prêtre? Direz-vous qu'il a plu à Jésus-Christ d'attacher à cette absolution la rémission des péchés, que ce n'est pas à nous à lui demander raison de sa volonté. Voilà aussi ma réponse : il a plu à Dieu de nous assujettir à la réception de l'Eucharistie pour la conservation de la grâce; cela me suffit; c'est à nous, qui ne sommes pas moins aveugles dans la recherche des appuis de la grâce, qu'impuissants dans la recherche de la grâce même; c'est à nous, dis-je, de nous soumettre sans réplique à sa volonté, et de recevoir avec reconnaissance ce moyen de salut que sa bonté nous présente. Essayons toutefois de vous satisfaire, et cherchons la solution de votre difficulté dans le même concile d'où j'ai tiré mon principe. *Sumi Deus sacramentum hoc voluit*, dit le concile de Trente, *tanquam spiritalem animarum cibum quo alantur et confortentur, et antidotum quo liberemur a culpis quotidianis, et quo a peccatis mortalibus præservemur.* L'Eucharistie n'est si absolument nécessaire, dit le concile de Trente, que parce qu'elle est, par l'institution de Dieu, la nourriture spirituelle de nos âmes et le remède de leurs infirmités. Deux raisons qui vont me donner lieu, dans cette première partie, de vous développer la nature de ce sacrement.

Et premièrement, l'Eucharistie est la nourriture de nos âmes : en effet, tout ce qui vit a besoin de nourriture, l'âme encore plus que le corps, puisque étant sans comparaison plus agissante que lui, elle s'affaiblit à proportion davantage; mais telle qu'est la vie, telle doit être la nourriture, et rien de corporel ne peut nourrir une substance spirituelle. Dieu seul, dit saint Augustin, peut être l'aliment de notre âme, parce que lui seul en peut être la vie. Mais comment cette âme, qui n'est susceptible que de pensées et de sentiments, pourra-t-elle se nourrir de Dieu? serait-ce par la contemplation de la vérité et par l'amour de la justice, qui ne sont autres que Dieu même? Oui, Messieurs, mais cette justice et cette vérité pures ne sont point en ce monde une nourriture proportionnée à notre faiblesse. Que les anges ne se nourrissent que de la contemplation de la vérité, je n'en suis pas surpris; elle se montre à eux sans voile et sans nuage, elle s'unit immédiatement à leurs esprits dégagés de la matière et de la prison d'un corps, au lieu que l'homme ne la voit ici-bas qu'à travers un voile épais. C'est pour lui, dit l'Apôtre, une énigme à développer, une essence qui s'évapore, une faible lueur qui amuse plus son esprit qu'elle ne l'éclaire. Que les saints, comme les anges, s'enivrent dans le ciel de l'amour de la justice, c'est le propre des bienheureux, dit saint Augustin, d'en être rassasiés; mais, dans cette misérable vie, nous ne pouvons, tout au plus, qu'en être affamés; nous ne pouvons, dans la faim qui nous presse, que nous dilater et nous étendre pour nous rendre capables de la recevoir abondamment un jour, mais pour la recevoir et en être remplis, c'est ce qui ne nous est pas encore donné : *Tempus famis est modo, tempus saturitatis post erit.*

Cependant, faute de cette nourriture, notre âme dépérit insensiblement, ses désirs même l'épuisent; sa faim la dévore, sa soif la consume, elle tombe dans une telle langueur que tout la menace d'une mort prochaine. Eh! Seigneur, n'aurez-vous point pitié de sa faiblesse? Vous seul êtes sa vie et son aliment. Tout ce qui n'est point son Dieu ne peut la soutenir. Mais comment s'élèvera-t-elle jusqu'à vous? comment vous abaisserez-vous jusqu'à elle? Vous n'êtes qu'esprit et vérité, elle n'est que chair, que sang; et pourrez-vous faire goûter à une âme si terrestre une nourriture si spirituelle? Chrétiens, c'est ici le miracle de la sagesse et le triomphe de l'amour d'un Dieu, que saint Augustin vous développera mieux que moi.

In principio erat Verbum. (*Joan.*, I.) Au commencement était le Verbe. Voilà, dit ce Père, la vie et la nourriture naturelle de toute créature raisonnable, le Verbe divin, la vérité increéée; mais que cette vie est élevée au-dessus de nos sens! Cette viande immortelle dont les esprits bienheureux se nourrissent éternellement, d'une manière proportionnée à leur nature, quoique incompréhensible à notre entendement, n'est point à la portée des créatures mortelles encore ensevelies dans la chair et le sang. Qu'a fait le Seigneur pour la mettre à notre portée? *Verbum caro factum est.* (*Ibid.*) Le Verbe s'est fait chair, et par son incarnation a converti en lait ce pain solide que nous ne pouvions manger; il a fait plus, *et habitavit in nobis.* (*Ibid.*) Il a même, après sa mort, habité parmi nous, en se reproduisant dans l'Eucharistie, qui est une extension de l'Incarnation même; il s'est renfermé dans nos tabernacles en forme d'aliment, et s'est insinué dans notre âme comme un suc délicieux, pour la nourrir pendant son enfance; semblable à une nourrice qui change en lait le pain qu'elle mange pour en nourrir son enfant, qui ne pourrait le digérer si elle le lui présentait en sa forme naturelle. *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* Voilà comment les hommes ont mangé le pain des anges, voilà comment le pain de vie est descendu du ciel pour nous vivifier. Quiconque mangera de ce pain vivra éternellement; mais quiconque n'en mangera pas, demeurera dans la mort éternelle. *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme,* dit Jésus-Christ, *vous n'aurez point la vie en vous;* mais si vous n'aspirez à la manger souvent, vous ne conserverez pas longtemps cette vie. Parce

que la chair de Jésus-Christ est véritablement viande, et son sang véritablement breuvage; donc celui qui ne la regarde pas, qui ne s'en sert pas comme d'une véritable viande et d'un véritable breuvage, comme de la nourriture naturelle de son âme, tue cette âme comme il tuerait son corps s'il lui retranchait sa nourriture journalière.

Voilà, direz-vous, une doctrine nouvelle, et des conséquences inconnues à nos pères; dites plutôt, Messieurs, que vous-mêmes êtes nouveaux dans la religion, et que la doctrine de vos pères vous est inconnue : *Interroga patrem tuum et annuntiabit tibi.* Interrogez les siècles les plus reculés, et ils vous raconteront ce qu'ils ont vu; adressez-vous à vos pères, et voici ce qu'ils vous diront : De notre temps l'Eucharistie était notre pain de chaque jour; quelque différence que nous missions entre le pain des anges et le pain des hommes, quelque soin que nous eussions de nous éprouver nous-mêmes, pour ne pas manger notre jugement en mangeant notre Dieu, cette nourriture de nos âmes ne nous était pas moins familière que celle de nos corps; on la croyait si nécessaire à la vie, qu'on n'en dispensait pas même les enfants à la mamelle, et que dès le premier jour de leur régénération en Jésus-Christ, on leur donnait ce lait divin pour entretenir leur nouvelle vie. La vie, c'était le nom sous lequel nous connaissions l'Eucharistie; et pour nous demander si nous l'avions reçue, nous nous disions l'un à l'autre : Mon frère, avez-vous reçu la vie? Quelqu'un s'éloignait-il de la table sacrée, le prêtre l'invitait à haute voix à s'en approcher : *Venite ad communionem, fratres.* Venez, leur disait-il à la fin du sacrifice, venez à la communion, mes frères; s'excusaient-ils sur leur indignité, on leur répondait aussitôt avec saint Ambroise : Eh! que ne vivez-vous assez bien pour pouvoir communier tous les jours? *Sic vive ut possis quotidie sumere.* Mais elle n'était encore venue dans l'esprit de personne, cette étrange maxime qui règne parmi vous, qu'il suffit pour bien vivre de communier une fois l'année.

Pourquoi donc, dites-vous, l'Eglise ne commande-t-elle la communion qu'une fois l'année? Voulez-vous donc me forcer à révéler votre honte à vos propres yeux? Pourquoi? *Ad duritiam cordis vestri.* (*Marc.*, X.) A cause de la dureté de votre cœur. L'Eglise a vu en vous tant d'éloignement pour cette source de vie, qu'elle a désespéré de pouvoir vous contraindre d'y puiser plus souvent, et qu'elle a mieux aimé vous exposer à perdre la vie faute de nourriture, que d'exposer ses ordonnances à vos prévarications et à vos mépris. Il n'en était pas ainsi dans les siècles passés : *Ab initio non fuit sic.* (*Matth.*, XIX.) Nous lisons encore dans plusieurs conciles, qu'il était défendu de permettre l'entrée de l'église, et de recevoir à la messe l'offrande de ceux qui ne voulaient pas y recevoir la communion. Nous lisons qu'il était défendu de regarder comme catholiques, *catholici non credantur*, ceux qui ne communiaient pas aux principales fêtes de l'année; et si l'on remontait jusqu'au berceau du christianisme, on trouverait peut-être la communion ordonnée tous les jours. Je me trompe, Messieurs; dans ces siècles heureux elle n'était point commandée : la piété des fidèles les y portait assez d'eux-mêmes; et si cette piété fût passée jusqu'à nous, l'Eglise se serait dispensée d'insérer dans ses commandements celui de la communion, qui vous fait tant de peine, et dont cependant vous voulez faire votre appui.

Mais il faut une bonne fois vous le soustraire, ce faible appui, et vous expliquer le sens de ce commandement. L'Eglise ne commande la communion qu'une fois l'année; c'est-à-dire qu'elle menace de frapper d'anathèmes ceux qui ne la reçoivent pas une fois l'année; mais n'y a-t-il que les excommuniés qui soient hors de la voie du salut? et l'Eglise ne renferme-t-elle pas dans son sein plus de pécheurs que de justes? Ne vous y trompez pas, Messieurs, la communion paschale n'est qu'un lien d'unité qui réunit tous les fidèles sous une même profession de foi, un symbole de religion, un signe de catholicité qui nous sépare des infidèles, des hérétiques et des schismatiques; mais elle n'est pas un signe de salut, un symbole de prédestination qui sépare la paille du bon grain, et le pécheur du juste. L'Eglise ne commande la communion qu'une fois l'année; c'est-à-dire qu'elle vous déclare mort, si vous ne mangez du moins une fois ce pain de vie; mais vous déclare-t-elle vivant si vous ne le mangez qu'une fois? Ne semble-t-elle pas au contraire désespérer de votre vie, puisque dans le même concile où elle vous fait ce commandement, elle vous conjure par ce qu'il y a de plus tendre et de plus sacré dans la religion, par les entrailles de la charité de Jésus-Christ, par le sang et la mort d'un Dieu, de recevoir fréquemment ce précieux gage de notre salut : *Frequenter suscipiant*, afin d'y trouver la vie et la santé de votre âme. L'Eglise ne commande la communion qu'une fois l'année. N'agissez-vous donc, comme des esclaves, qu'à force de commandements et de menaces, et ne pouvez-vous faire le bien par des motifs plus dignes et de Dieu et de vous? Faudra-t-il, pour vous engager à approcher de Jésus-Christ, faire gronder la foudre, vous la montrer prête à vous écraser; et vous retirerez-vous d'auprès de ce divin Sauveur dès que le glaive de l'ange exterminateur se sera levé de dessus vos têtes? Dieu de charité! quelle injure ne font pas ces indignes chrétiens à l'esprit de votre loi? Vous reprîtes amèrement deux de vos plus chers disciples qui voulaient faire tomber le feu du ciel pour contraindre une ville infidèle à vous ouvrir ses portes; et ces chrétiens, mille fois plus infidèles, refusent de vous ouvrir leur cœur, si vous ne les y forcez la foudre et le glaive en main. L'Eglise ne commande la communion qu'une fois l'année; mais pour bien communier une

fois, suffit-il ordinairement de ne le faire qu'une fois? La meilleure préparation à la communion, n'est-ce pas le plus souvent une bonne communion qui l'a précédée? Je vous en fais les juges : Que penseriez-vous d'un homme qui se contenterait toute l'année des nourritures les plus légères, hors un seul jour qu'il se chargerait sans mesure des nourritures les plus fortes? Sans doute, diriez-vous, cet homme est ennemi de la vie, et cet accablement de viandes auquel son estomac n'est pas préparé, ne peut manquer de l'étouffer tout d'un coup. Voilà précisément votre sort. Vous vous soutenez à peine tout le cours de l'année par quelques exercices superficiels de religion; Pâques approche, que faites-vous? Vous allez recevoir sans autre préparation la nourriture de votre âme la plus solide et la plus forte? Qu'arrive-t-il? Cette nourriture vous accable, et achève de vous ôter le peu de vie que vous aviez conservé. J'en appelle à vous-mêmes. N'êtes-vous pas, après Pâques, plus insensibles à la piété qu'auparavant? plus de péchés, moins de remords; moins de prières, plus de plaisirs : en un mot, si vous donniez avant Pâques quelque signe de vie, vous ne donnez après Pâques que des signes de mort. Mais quand il serait vrai à la rigueur qu'une communion suffit pour conserver la vie de l'âme, quelle vie une seule communion peut-elle entretenir? Une vie languissante, qui tient plus de la mort que de la vie; une vie exposée à toute heure à périr, et que le moindre vent de la tentation peut éteindre. Vous contentez-vous d'une semblable vie pour votre corps; ne prenez-vous de la nourriture que ce qu'il en faut précisément pour ne pas mourir, et pour conserver un souffle de vie que le plus léger accident fera évanouir? Ah! vous ne croyez jamais l'avoir assez fortifié, ce corps de péché et de corruption; peut-être que toute votre attention est de le mettre à l'épreuve des plaisirs criminels et des excès honteux que vous lui permettez : mais pour cette âme immortelle, vous négligez de la munir du pain des forts; vous la laissez accabler d'infirmités, et dans l'état le plus faible, vous l'exposez aux tentations les plus fortes. Après cela faut-il s'étonner qu'elle perde si aisément la vie de la grâce, puisque l'Eucharistie n'est pas seulement sa nourriture naturelle, mais qu'elle est encore le remède de ses infirmités? seconde propriété de l'Eucharistie; seconde raison du concile, qui prouve la nécessité d'une communion fréquente.

Comme notre âme est sujette à plus d'infirmités que notre corps, et que ses infirmités ont des suites sans comparaison plus funestes; aussi a-t-elle besoin de plus puissants et de plus fréquents remèdes; et l'Eucharistie qui lui tient lieu de plusieurs autres, est presque le seul que les autres ne peuvent remplacer. Remède présent, dit le concile, qui la délivre de ses infirmités journalières : *Antidotum quo liberemur a culpis quotidianis*. Remède de précaution qui la met à couvert des chutes mortelles : *Et quo a peccatis mortalibus præservemur*. Deux remèdes également nécessaires.

Remède présent. Ce serait ici le lieu, Messieurs, de déplorer la fragilité de notre nature, qui nous expose à toute heure à commettre une infinité de fautes journalières qui échappent à la diligence du plus juste. *Delicta quis intelligit?* (*Psal.* XVIII.) Vous seul, ô mon Dieu! en connaissez le nombre; vous à qui seul est réservé de connaître toute l'étendue de votre loi, et d'approfondir tous les mouvements de notre cœur.

Pour nous, Messieurs, qui n'apercevons de nos fautes que les plus grossières, nous en découvrons assez pour être épouvantés de leur multitude. Hélas! on dirait que nos sens sont autant de portes par où le péché se glisse, se précipite dans notre âme. Toute notre attention ne peut aller qu'à lui en fermer quelques-unes, et pour peu que nous nous endormions, elles s'ouvrent toutes à la fois. Cependant ces péchés d'ignorance et de surprise, que je suppose véniels par la légèreté, ou de la matière, ou du consentement, se multipliant à toute heure, nous entraînent insensiblement vers la mort. Ce ne sont, il est vrai, que de petites taches; mais si vous ne les dissipez à mesure qu'elles se forment, elles couvriront bientôt toute la face de votre âme, et la rendront hideuse et méconnaissable à son époux. Ce ne sont que de légères blessures; mais quel est le corps assez robuste pour résister à un million de blessures légères? Regardez-les, si vous voulez, comme des gouttes d'eau; mais les gouttes d'eau multipliées enflent les rivières, dit saint Augustin, inondent les campagnes, déracinent les arbres, renversent les maisons. Ces gouttes d'eau ne tombent qu'une à une dans votre âme: et qu'importe, ajoute le même Père, que le vaisseau fasse naufrage par l'effort de la tempête qui l'engloutit tout à coup, ou qu'il coule à fond, accablé de la quantité d'eau qui s'y sera amassée par la négligence du pilote?

Preuve sensible de la nécessité de la communion fréquente qui, selon saint Ambroise, est le remède naturel de ces infirmités journalières, parce que c'est une nourriture céleste destinée à rétablir les forces, et à réparer les défaillances de notre âme : *Iste panis quotidianus sumitur in remedium quotidianæ infirmitatis*. Il est vrai que pour ces fautes de faiblesse, la bonté de Dieu nous fournit plus d'un remède; et je ne dissimulerai pas qu'il n'est point d'exercice de religion fait avec foi, qui ne puisse décharger notre âme de quelqu'un de ses péchés. Mais que nous sert de l'en décharger peu à peu, si elle s'en remplit à tout moment? La charité seule peut dévorer cette multitude de péchés. Notre âme est un fonds ingrat qui ne produit que ronces et qu'épines; arrachez-les une à une, vous avancez peu, et vous n'achèverez jamais de les détruire : mettez-y le feu, et bientôt ces ronces et ces épines seront consumées, et où le puiser plus avantageusement, ce feu, que dans l'Eu-

charistie, qui renferme celui qui étant venu apporter sur la terre le feu de l'amour divin, ne demande que de l'allumer dans notre âme, et que d'en souffler l'incendie dans nos cœurs?

Vous vous plaignez, Messieurs, des retours fréquents de l'amour-propre, de la vanité et de la complaisance, qui se mêlent dans vos meilleures actions ; vous gémissez de la sensualité qui se glisse dans vos repas les plus sobres, des paroles de plainte et de murmure que l'impatience vous arrache, de la vivacité de votre humeur, de la sécheresse de vos réponses, de la dureté, de l'aigreur contre votre prochain, que fomente et que réveille une antipathie naturelle ; vous vous alarmez de l'inquiétude et de la perplexité, du trouble et de la noirceur, de la langueur et du découragement où vous jette une défiance trop écoutée, où vous conduit une crainte, une pusillanimité mal combattue ; vous vous reprochez cette foule de distractions qui vous assiégent dans la prière, cette négligence, cette paresse qui, retardant l'exécution de vos devoirs, vous fait commettre envers Dieu des infidélités sans nombre. Vous vous en plaignez tous les jours amèrement, nous nous en plaignons nous-mêmes ; mais vous seriez beaucoup moins à plaindre, si vous saviez user du remède que Jésus-Christ vous présente. *Quotidie peccas, quotidie sume*, s'écrie Gennade : Vous péchez tous les jours, eh bien! vous avez dans l'Eucharistie le remède des péchés de tous les jours ; et si ces péchés journaliers se multiplient au point de devenir incurables, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, qui négligez de recevoir plus saintement ce souverain remède : *Quotidie peccas, quotidie sume.*

Je ne prétends pas toutefois, Messieurs, qu'on doive communier tous les jours, parce qu'on pèche tous les jours. On ne peut sur cette matière, dit saint Bonaventure, prescrire la même règle à tous ; et si un sage médecin diversifie l'usage de ses remèdes, selon la diversité du tempérament et du régime de vie de ses malades, les médecins de nos âmes doivent de même diversifier l'usage de la communion selon la diversité des dispositions de leurs pénitents, et de l'opération de Dieu dans leur cœur. Ce saint docteur est même d'avis que dans ces siècles de relâchement on ne permette que rarement, et qu'à peu de personnes, quelque parfaites qu'elles soient d'ailleurs, de communier tous les jours, à l'exception des prêtres, que sa charité lui fait supposer être plus purs que des anges ; encore est-il persuadé que le plus saint prêtre ne peut sans quelque indécence et une espèce d'irrévérence, ne jamais interrompre le sacrifice de l'autel. Mais il s'ensuit des paroles de ce saint docteur, que l'Eucharistie est la médecine spirituelle de nos âmes, parce que Jésus-Christ en est à la fois et le médecin et la vie : *Medicina spiritalis quæ est corpus Christi.* Je ne prétends pas même qu'il faille conseiller la communion une fois la semaine aux personnes qui ne commettent que des fautes vénielles, mais qui les commettent avec complaisance, et sans faire des efforts pour s'en corriger ; encore moins à celles dont les fautes sont plus équivoques, et dont les péchés, véniels en apparence, ne sont que trop souvent mortels, parce qu'ils partent d'une disposition criminelle. Saint François de Sales qu'on ne soupçonna jamais de trop de rigueur ne permet une communion si fréquente qu'à ceux qui n'ont aucune attache, aucune affection au péché véniel. Mais vous dont la vie n'est qu'un tissu de ces péchés, qui les commettez sans scrupule et à tous propos, sans effort pour en éviter les occasions et vous en corriger, sans recourir aux larmes, aux travaux de la pénitence pour vous en purifier, jugez, par la doctrine de ces saints docteurs, quel est le danger de votre état, puisqu'il faut, selon eux, vous interdire l'usage de l'Eucharistie, remède nécessaire au plus juste.

Remède de précaution pour nous garantir de chutes mortelles : c'est ainsi que de tout temps les Pères ont regardé l'Eucharistie, parce qu'elle remplit l'âme d'une vigueur spirituelle qui la met en état de résister aux tentations les plus fortes. Vous rappellerai-je les premiers siècles de l'Eglise, où l'on permettait aux fidèles de porter l'Eucharistie dans leurs voyages, pour s'en servir dans le péril ; de la conserver dans leurs maisons, pour s'en armer au besoin lorsque les persécuteurs viendraient les arracher du sein de leurs familles, pour les traîner devant les tribunaux et les présenter aux tyrans? Vous dirai-je qu'à l'approche de la persécution, saint Cyprien voulait qu'on accordât la communion aux pénitents, avant même que le temps de leur pénitence fût expiré, de peur qu'ils ne manquassent de courage, s'ils n'étaient pas fortifiés du corps et du sang de Jésus-Christ? Comment, disait ce Père, répandront-ils leur sang pour ce divin Sauveur, si nous leur refusons celui qu'il a répandu pour eux? Boiront-ils le calice du martyre, s'ils n'ont bu auparavant le calice du Seigneur? et ne les envoyons-nous pas à une perte assurée, en les envoyant au combat sans les avoir revêtus des armes de Dieu? Et ne dites pas que vous n'avez plus de martyre à craindre, et que les persécuteurs de Jésus-Christ sont devenus ses adorateurs. *Nunquid et diabolus Christianus factus est?* Le démon, dit saint Augustin, se serait-il converti avec les empereurs? Cet ancien ennemi du genre humain ne cesse d'exercer contre les hommes une persécution plus cruelle que celle de ces anciens persécuteurs : sa rage l'animera contre nous jusqu'à la consommation des siècles ; et sa malice ingénieuse à nous tourmenter, ne s'épuiserait pas, quand les siècles ne devraient jamais finir. Comme chaque siècle aura ses scandales, chaque siècle aura ses martyres, et qui connaît la nature de ceux que Dieu nous prépare? Mais consolez-vous, âmes fidèles : si vous recevez dignement le corps de Jésus-Christ;

l'ange exterminateur n'osera toucher à votre âme dont il verra la porte teinte du sang de l'Agneau; le démon étonné, dit saint Chrysostome, de la voir gardée par le fort armé, s'en éloignera loin d'en approcher; les anges descendront du ciel pour lui en défendre l'entrée, et faire sentinelle autour de votre cœur qui servira de palais à leur roi; vous-même au sortir de la sainte table, semblable à un lion rugissant qui ne respire que flammes, vous deviendrez un adversaire formidable au démon que vous consumerez d'un feu plus terrible pour lui que celui de l'enfer : *Tanquam leones ignem spirantes facti sumus diabolo formidolosi.*

Après cela vous avez bonne grâce de venir nous dire que vous n'avez pu résister à la tentation; qu'elle était forte, et que vous étiez faible; qu'on est venu plus d'une fois à la charge et qu'il vous a été impossible de repousser tant d'attaques; que tout vous portait au crime; que les hommes et les démons étaient de la partie; que la suggestion des uns vous a séduit, que les railleries, que les sollicitations des autres vous ont ébranlé; enfin que vous avez succombé. Ah! je n'en suis pas surpris, je le serais au contraire si vous aviez résisté; mais en êtes-vous plus excusable? Vous étiez faible : et que n'aviez-vous soin de vous précautionner contre votre faiblesse, en travaillant à vous nourrir du pain des forts; la tentation était fréquente : eh bien! il fallait vous disposer à le recevoir fréquemment; c'était un temps, une maison contagieuse où l'on respirait un air empoisonné : et dans un temps de peste s'expose-t-on sans préservatif au mauvais air? Les hommes et les démons étaient de la partie, et qu'aviez-vous à craindre d'eux si vous aviez eu pour vous Jésus-Christ et ses anges, et ne les auriez-vous pas eus si vous aviez reçu saintement l'Eucharistie?

Mais, direz-vous, je ne crains que moi-même; je n'ai de tentateur, je n'ai d'ennemi que ma concupiscence qui me livre une guerre cruelle. Dieu, quelles étranges secousses j'en reçois! je sens dans mes membres une loi de péché qui combat sans cesse contre la loi de mon devoir; qu'il m'en coûte de gémissements et d'efforts pour regimber contre cet aiguillon de ma chair! Qui pourra en émousser la pointe, qui me donnera des armes pour me combattre moi-même? L'Eucharistie, Messieurs; en croirez-vous saint Cyrille, qui vous assure que l'attouchement de la chair sanctifiante de Jésus-Christ calmera les bouillons impétueux de votre chair, et réprimera cette loi de péché qui exerce sa fureur dans vos membres? En croirez-vous saint Bernard, qui proteste que l'Eucharistie diminuera en vous l'attrait des tentations vénielles, et vous empêchera de consentir aux mortelles? En croirez-vous l'Evangile, qui vous apprend que la femme travaillée d'une perte de sang, figure des tentations honteuses, en trouva la guérison dans la frange des vêtements de Jésus-Christ? Que ne devons-nous pas attendre de Jésus-Christ même dans l'Eucharistie, s'écrie saint Chrysostome, si nous le recevons avec une foi vive, puisque les malades qui ne touchaient que ses vêtements s'en retournaient guéris?

Regardez donc l'Eucharistie comme un puissant remède pour vous mettre à couvert des chutes mortelles, parce qu'outre que la chair d'un Dieu sans péché purifie notre âme des souillures inséparables de sa fragilité, le feu de la charité dont l'embrase cette chair d'un Dieu anéanti, dépouillé, crucifié, éteint en elle la soif des richesses, calme la fureur de l'ambition, amortit l'ardeur des plaisirs, dessèche la racine de cette triple concupiscence, source de tous nos désordres. Réveillez donc aujourd'hui votre foi, et préparez-vous à recevoir désormais l'Eucharistie avec confiance : O vous, justes, qui craignez quelque chute pour votre âme! êtes-vous obligé de fuir devant les ennemis de votre salut qui vous poursuivent plus vivement que Saül ne poursuivait David; prenez de la main du prêtre ce pain de proposition qui vous soutiendra dans votre fuite jusqu'à ce qu'enfin vous rencontriez un lieu d'asile. Vous-êtes vous épuisé à combattre vos passions, comme autrefois Jonathas à combattre les Philistins? Portez ce rayon de miel à votre bouche, et vos yeux reprendront une nouvelle vigueur. La fureur de ces passions acharnées à votre perte vous aurait-elle fait tomber dans le découragement? Votre âme abattue désespérerait-elle d'échapper à leur poursuite? *Surge* (III *Reg.*, XIX), encore un peu de courage; rappelez-vous, pour vous relever, ce qui vous reste de forces : *Comede* (*Ibid.*), préparez-vous à manger saintement le pain des anges : *Grandis enim tibi restat via.* (*Ibid.*) Ah! vous n'êtes pas au bout de vos travaux et de votre course. La vie de l'homme est une guerre continuelle, et pour être pleinement victorieux, vous avez encore bien du chemin à faire; mais si vous mangez avec foi cette viande descendue du ciel, fortifié de ce pain miraculeux, vous affronterez vos ennemis, et, sans vous lasser, vous marcherez jour et nuit jusqu'à la montagne d'Horeb.

Pour moi, Seigneur, je ne vous demande qu'une grâce : *Pone me juxta te.* Venez, par une fréquente et sainte communion, prendre possession de mon cœur, et après cela, armez le monde et l'enfer contre moi : je me rirai de leurs efforts : *Et cujusvis manus pugnet contra me.* Oui, je me verrais aux prises avec la mort, et presque enveloppé de son ombre, que la mort n'aurait encore aucune prise sur mon âme, parce que vous, ô mon Dieu, qui êtes sa vie, seriez en moi : *Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es.* Je me trouverais dans le désert le plus aride, dénué de tout autre secours, que je ne croirais manquer de rien, placé auprès de vous, qui êtes mon tout. *Dominus regit me, et nihil mihi deerit.* (*Psal.* XXII.)

Et vous, Messieurs, qui marchez d'un pas assuré dans la voie de la justice; vous qui ne sentez plus de mouvements impétueux de colère, et qui avez réprimé la rébellion

de votre chair, rendez-en grâce, dit saint Bernard, au corps et au sang de Jésus-Christ. Sans la vertu de cette nourriture divine, votre âme serait tombée dans la défaillance; sans l'application de ce remède souverain, la concupiscence, ce vieil ulcère contracté à la chute du premier homme, aurait gagné insensiblement toutes les parties de votre âme : vous l'avez vu dans cette première partie où je m'étais proposé de vous montrer que pour bien vivre, pour vivre chrétiennement, il fallait aspirer à une communion fréquente, nécessaire pour la conservation de la grâce. Voyons dans la seconde que les prétextes dont on se sert pour s'en dispenser sont eux-mêmes une preuve que l'on vit mal.

SECONDE PARTIE.

Trois sortes de personnes se défendent d'aspirer à communier souvent : les grands sur leur état, les gens d'affaires sur leur emploi, les pécheurs sur leur indignité. Le premier prétexte est un prétexte de condition; le second, d'occupation; le troisième, de religion. Détruisons-les par ordre.

La fréquente communion paraît aux premiers une de ces pratiques populaires qu'il faut renvoyer aux personnes du commun, et qui ne sied point à leur qualité. Ils croiraient se rabaisser que de se familiariser avec la dévotion, et de se confondre avec ceux qui en font une profession particulière. Il ne leur faut rien de ce que peut partager avec eux la lie du peuple, et s'ils conservent encore la même religion, ils ont soin de n'en prendre que ce qui les honore, ou du moins que ce qu'ils ne peuvent abandonner sans se déshonorer eux-mêmes.

Je sais, Messieurs, qu'il n'en est aucun qui avoue ces sentiments, et que les grands s'excusent d'ordinaire, comme le riche de notre Evangile, sur les bienséances de leur état, sur l'embarras que traînent après soi l opulence et la grandeur : *Villam emi, et necesse habeo videre illam.* (*Luc.*, XIV.) Mais que nous sert de leur arracher un aveu qui leur coûte trop? Il nous suffit de savoir que tel est le langage de leur cœur, langage qu'ils ne peuvent si bien dissimuler, qu'il ne leur échappe mille traits qui nous autorisent à le leur reprocher et à les en convaincre. Grand Dieu! que vos jugements sont terribles, et que vous les exercez sur les grands d'une manière proportionnée à leur orgueil! on dirait que leur esprit s'abrutit à mesure que leurs maisons s'élèvent, et qu'ils n'acquièrent quelque degré d'honneur que pour perdre toutes les lumières de la raison : ***Homo, cum in honore esset, comparatus est jumentis insipientibus.*** (*Psal.* XLVIII.) Ne faut-il pas, en effet, avoir renoncé aux lumières pour se faire un sujet de honte de la fréquentation de l'Eucharistie? La rougeur vous monte-t-elle sur le front lorsque le besoin de manger vous presse? Oubliez-vous pour lors que vous êtes hommes pour vous souvenir que vous êtes grands, et qu'il ne vous convient pas de recourir aux mêmes aliments que le commun des hommes? On ne tombe pas dans cet excès de folie quand il s'agit des nécessités du corps; mais quand il s'agit des nécessités de l'âme, l'on est capable d'une stupidité plus grande. On va jusqu'à se persuader que pour être plus grand ou plus riche que les autres, on peut user plus rarement et de remède et de nourriture spirituelle. Et sur quel fondement, bon Dieu? Est-ce parce que vous êtes plus faibles que vous pouvez vous passer de moins de nourriture? Serait-ce parce que vous êtes plus malades que vous auriez besoin de moins de remède? Négligerez-vous d'affaiblir la concupiscence, parce que tout ce qui vous environne contribue à la fortifier? Et userez-vous plus rarement de préservatifs, parce que vous respirez un air plus empoisonné?

Les dangers, vous le savez, se multiplient avec les richesses : plus on est élevé, plus les occasions de chute naissent sous nos pas. La noblesse ne sert d'ordinaire qu'à déroger au christianisme; et pour faire son salut, il s'offre mille obstacles à quiconque est d'un rang un peu distingué. Comment, je vous prie, éviter tant d'écueils si vous ne prenez plus de précaution? Comment vous défendre du ver de l'orgueil, qui s'attache aux richesses, du poison subtil de l'ambition, qui s'insinue avec la grandeur, si vous n'en cherchez le contre-poison dans l'Eucharistie, qui est un sacrement de dépouillement et d'humilité?

Voulez-vous connaître l'unique avantage que je trouve dans votre rang et dans vos richesses? C'est de vous engager à donner l'exemple au public, qui considère vos actions et qui a les yeux arrêtés sur vous; c'est de vous porter à vous approcher plus souvent et plus près de votre Dieu, parce que la véritable grandeur consiste à occuper la place la plus honorable auprès du prince, et qu'un courtisan n'ambitionne d'autre gloire que d'être placé à côté de son roi. Mais le monde n'y attache aucune gloire; il suffit même quelquefois de communier souvent pour devenir l'objet de sa censure. Voilà donc ce qui vous arrête : le jugement d'un monde pervers, qui n'aime que ce qui s'accorde avec ses passions, et qui ne hait que ce qui est conforme à l'esprit de Dieu; le jugement d'un monde réprouvé, chargé de toute la malédiction de Jésus-Christ. Pourquoi vous arrêter à écouter un insensé? Laissez parler cet excommunié, et venez entendre votre Dieu. Compterez-vous pour rien l'estime de Jésus-Christ, dès qu'elle ne sera pas soutenue de celle des hommes? Et craindrez-vous plus de leur déplaire que d'irriter le Tout-Puissant? Quelle grandeur est donc la vôtre, qui ne s'élève contre Dieu qu'à force de ramper devant les hommes, qui tremble devant ce qu'il y a de plus bas et de plus abject dans le christianisme, qui redoute les caprices d'un impie, qui dépend de la bizarrerie d'un libertin accoutumé à traiter cavalièrement ce qu'il y a de plus sacré dans la religion? Quoi! parce qu'il leur

plaît de ne parler qu'avec mépris des personnes chrétiennes qui fréquentent les sacrements, vous vous dispenserez de suivre une pratique si nécessaire, parce que vous redoutez leurs railleries, et vous renverrez la fréquente communion à ceux qui ne s'embarrassent plus de l'estime du monde? Renvoyez-leur donc en même temps vos espérances pour le salut, puisque pour le faire il faut aspirer à une communion fréquente, et résolvez-vous à perdre l'estime de Dieu, puisque vous voulez encore conserver celle du monde.

Pour vous, âmes fidèles, qui ne vous attirez les mépris de ce monde ennemi de Dieu que pour avoir trop d'empressement à vous asseoir à la table de Jésus-Christ, consolez-vous, vous serez un jour rassasiées du pain de vie en la compagnie des anges, tandis que ces riches orgueilleux, exclus du banquet céleste, seront avec les démons précipités dans les ténèbres extérieures : *Nemo virorum illorum gustabit cœnam meam.* (*Luc.*, XIV.) Ah ! ce n'est pas d'aujourd'hui que Dieu se plaint de ne point voir à sa table les premiers d'une ville, ceux que leur esprit ou leur naissance, leurs richesses ou leur dignité distinguent du commun. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la salle du festin n'est remplie que de conviés que le monde regarde d'un œil de mépris, et que la fortune n'a pas assez élevés pour en faire l'objet de son envie ou l'idole de son admiration. Il ne se trouve au banquet du Père de famille que des pauvres, des aveugles, des estropiés et des boiteux : *Pauperes ac debiles, cæcos et claudos* (*Matth.*, XV); et nous ne voyons guère à la table de la communion que des personnes simples et d'une fortune médiocre. Faible troupeau, mais troupeau choisi; peuple méprisé du monde, mais chéri de Jésus-Christ, venez, hâtez-vous d'acheter une nourriture qui ne se donne pas à prix d'argent : *Venite, emite absque argento.* (*Isa.*, LV.) Enivrez-vous d'un breuvage délicieux qui ne coûte que la peine d'en être altéré : *Sitientes venite ad aquas.* (*Ibid.*) Entourez la table de la communion que les riches désertent. Trop heureux si la nécessité de vos affaires vous presse d'y chercher dans le Dieu de toute consolation quelque adoucissement à votre amertume ; plus heureux encore si vous n'y êtes attiré que par l'amour de Jésus-Christ, qui se fit pauvre comme vous, pour vous enrichir comme lui.

Mais à quoi m'arrêté-je? Ce qu'allèguent jusqu'ici les riches et les grands n'est qu'un tissu de subterfuges frivoles pour éluder la force de nos raisons qu'ils n'ont que trop sentie. Non, vous ne craignez ni les yeux du public, ni les jugements du monde. Vous n'ignorez pas que ce monde, tout injuste qu'il est, saurait encore sur ce point vous rendre justice, pourvu que la fréquente communion, vous l'accompagnassiez d'une sainte vie, et peut-être en connaissez-vous de ce caractère dont le monde le plus critique révère hautement la vertu. Je vais vous dire ce que vous craignez, quelque effort que vous fassiez pour le dérober à nos yeux et vous le dissimuler à vous-mêmes : c'est d'être obligé de fouiller dans l'intérieur de votre conscience, de sonder cet abîme de fange et de boue, de développer ce chaos d'ignorance et de corruption dont la seule vue est capable de vous troubler. Ce que vous craignez, c'est de vous humilier souvent aux pieds d'un prêtre, de lui découvrir de honteuses faiblesses, de dépendre de ses conseils, de recevoir avec soumission ses ordres. Votre amour-propre souffre trop à faire de tels aveux, votre orgueil ne s'accommode pas d'une telle dépendance, et votre fierté, accoutumée partout à commander, ne saurait se résoudre à obéir au ministre de Jésus-Christ. Ce que vous craignez, c'est d'être condamné à renoncer à cette vie molle et voluptueuse ; vie où vous ne songez qu'à jouir tranquillement des biens et de la santé, des divertissements publics et des plaisirs secrets, des douceurs du repos, des délices de la table, des amusements de la conversation et du jeu ; d'être condamné à changer cette vie païenne en une vie chrétienne, à combattre vos passions, à faire violence à vos penchants, à embrasser les travaux de la pénitence dont le seul nom effraye votre mollesse, à vous dépouiller de votre fierté, à vous détacher de vos richesses, à vous consacrer à la prière et à la retraite compatible avec votre rang ; à remplir vos jours d'œuvres de justice, de charité, de miséricorde ; à marcher persévéramment dans la voie étroite sur les pas de Jésus-Christ votre maître, et à suivre, chargé de la croix jusque sur le Calvaire, un Dieu pauvre, humilié et crucifié. Voilà ce que vous craignez, et cependant ce que demanderait de vous une communion fréquente. Or, une telle crainte n'annonce-t-elle pas une disposition criminelle ? une telle disposition et une telle crainte ne sont-elles pas une preuve décisive que votre vie n'est pas une vie chrétienne?

Le second prétexte est celui des occupations. La fréquente communion, dit un homme du monde, demande trop de préparation, et nous ne pouvons pas prendre le temps nécessaire; proposez cette pieuse pratique aux personnes retirées du monde, qui n'ont d'autre engagement que celui de la prière. Pour nous, engagés dans le tumulte des affaires, nous ne pouvons vaquer à une action si sainte ; et notre devoir nous presse de courir à nos emplois qui nous demandent tout entiers. Tel est le langage de l'homme d'affaires de notre Evangile, qui s'excuse de se trouver au festin du Père de famille, sur la nécessité d'aller éprouver des bœufs qu'il vient d'acheter : *Juga boum emi quinque et eo probare illa.* (*Luc.*, XIV.) Mais serez-vous mieux reçus que lui au jugement de Dieu à donner une excuse si frivole ? Quelle affaire, vous dira Dieu, aviez-vous au monde, que celle de vous sauver? N'était-ce pas la seule dont je vous avais chargés ? Et toutes celles qui se trouvaient incompatibles avec cette unique nécessaire, ne deviez-vous pas les

mettre au rang de vos crimes? Il n'en est pas toutefois ainsi de vos emplois, Messieurs. Non, pourvu qu'ils ne soient pas eux-mêmes criminels, et que vous y soyez entrés par une vocation et des voies légitimes, non, ils ne sont pas incompatibles avec une communion fréquente; en effet, dans quelque accablement qu'ils vous jettent, ne vous permettent-ils pas de prendre la nourriture nécessaire à votre corps? N'est-ce pas même cet accablement que vous alléguez tous les jours pour justifier l'abondance de votre table et la longueur de vos repas? Il faut bien, dites-vous, réparer les forces d'un corps qui s'épuise et d'un esprit qui succombe sous le faix de ses emplois. Et votre âme, mon frère, ne s'épuise-t-elle pas parmi cette multiplicité d'affaires qui la partagent en tant de manières? Peut-elle se soutenir longtemps dans cette variété de mouvements et cette contrariété de pensées qui la choquent et qui l'ébranlent! Quelle autre nourriture assez solide que la chair de Jésus-Christ, pour la fortifier contre toutes les tentations que tant d'agitations réveillent?

Telle était la pensée des plus saints rois, des Henri, des Stanislas, des Louis, des Edouard, dont l'exemple sera dans tous les siècles un monument authentique qui déposera contre vous. Eux sur qui retombait le poids accablant des affaires de tout un royaume; eux que leur sollicitude paternelle intéressait dans tous les différends de leurs sujets qu'ils regardaient comme leurs enfants; eux que la défense de leurs droits transportait, tantôt sur les frontières de leur Etat, tantôt dans le cœur des Etats de leurs ennemis; eux que la gloire de la religion fit voir plus d'une fois les armes à la main au delà des mers, dans les régions les plus reculées, pour faire à Jésus-Christ de nouvelle conquêtes; eux enfin dont le cœur vraiment royal n'embrassait rien moins que le monde entier, ils se firent toujours un devoir indispensable de la communion fréquente; et cette vicissitude d'affaires, qui leur laissait à peine le temps de respirer, leur en laissa toujours assez pour nourrir leur âme de l'Eucharistie.

C'étaient, dites-vous, des saints; et vous, Messieurs, que voulez-vous être? Renoncez-vous à l'espérance d'être saints? N'êtes vous pas appelés à la même sainteté qu'eux? Vous cherchez, dites-vous, à vous sauver par la voie commune, c'est-à-dire par la voie large. Il n'y a pas de milieu entre la voie du ciel et la voie de perdition, et si l'on compte plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, on ne voit dans l'Evangile qu'un chemin étroit qui y conduit. Ce chemin est celui que vous ont tracé ces saints rois et dans lequel vous pourriez marcher après eux avec encore plus de facilité qu'eux, puisque vous êtes infiniment moins accablés d'affaires. Ménagez votre temps comme eux, partagez-le entre votre emploi et votre salut, en sorte que vous donniez au premier ce qu'il demande de vous, et que vous ne refusiez pas au second ce que vous lui devez. Vaquez à vos affaires temporelles pendant le cours de la semaine, à la bonne heure: Ces affaires mêmes, pourvu que vous vous y employiez d'une manière chrétienne, entreront dans les préparations nécessaires à la communion fréquente. *Sex diebus operaberis.* (*Deut.*, V.) Vous travaillerez six jours, c'est le précepte du Seigneur, mais le septième jour il se l'est réservé, et le lui dérober pour le donner à vos affaires ou à vos plaisirs, c'est un larcin sacrilége. C'est dans ce jour de sabbat que votre âme languissante doit chercher son repos dans le sein de Dieu même; c'est dans ce jour consacré à la fraction du pain dès les temps apostoliques, qu'il faut nourrir votre âme du pain eucharistique pour la soutenir dans cette nouvelle carrière d'affaires qui s'ouvre dès le lendemain.

Ah! si vous aviez un peu d'amour pour votre salut, vous n'auriez que trop d'empressement pour la fréquentation de l'Eucharistie, et le temps que nous employons à vous y exhorter, nous l'emploierions peut-être à vous inspirer pour elle un éloignement respectueux. Mais vous n'avez point de goût pour tout ce qui s'appelle biens du ciel: les affaires remplissent toute votre vie, et les biens de la terre possèdent tout votre cœur. Vous ne cherchez votre plaisir et vous ne le trouvez que dans ces emplois lucratifs qui, contentant votre avarice, vous mettent en état de satisfaire un jour votre sensualité. Le désir des richesses étouffe en vous toute autre pensée; peut-être ne vous informez-vous guère par quel canal elles se rendent chez vous, et ne vous mettez-vous en peine que d'en amasser à toutes mains. Du moins y travaillez-vous toute la semaine avec tant d'ardeur, que Dieu est pour vous comme s'il n'était pas et votre âme comme si vous n'en aviez point. Le jour du Seigneur arrive-t-il, votre esprit est encore tout assiégé d'affaires, et si vous pensez à votre salut, c'est d'une manière si superficielle qu'il est aisé de s'apercevoir que ce n'est point là votre trésor, puisque vous n'y avez point votre cœur. C'est donc l'amour de Dieu et non le temps qui vous manque. Ce n'est donc pas la multitude de vos occupations qui vous empêche de fréquenter l'Eucharistie, mais la multitude de vos passions, l'amour déréglé des richesses, l'oubli de votre salut; et cet amour, ces passions, cet oubli ne forment-ils pas en vous une disposition des plus criminelles, incompatible avec une vie chrétienne?

Reste le dernier prétexte qui est celui de conscience: *uxorem duxi* (*Luc.*, XIV.) J'ai épousé une passion, je suis lié à une habitude de haine, de vengeance, de colère, de jurements, de parjures, d'injustices, de sensualité, d'impureté, qui me met dans l'impuissance d'entrer dans la salle du festin où personne ne doit se présenter sans avoir la robe nuptiale. Je conviens, Messieurs, que ce prétexte a d'abord quelque chose de plausible, car enfin Jésus-Christ ne fait sa pâque qu'avec ses disciples, et à Dieu ne plaise

que je compte parmi les disciples de Jésus-Christ les esclaves du démon et du péché. Mais, outre qu'avec la grâce de Dieu vous pouvez sortir de cette habitude criminelle, quelque invétérée qu'elle soit, que croyez-vous prouver par l'aveu que vous en faites? Que non-seulement il vous est défendu de communier souvent, mais qu'il ne vous est pas même permis de le faire une fois l'année. *Ne semel quidem*, dit saint Chrysostome, parce que pour le faire, dit ce Père, il faut avoir le cœur pur et mener une vie irréprochable: *Mundo corde et vita quæ nulli affinis est reprehensioni.* Puisqu'il suffit de ne communier indignement qu'une fois pour être aussi coupable que Judas et que les Juifs; que Judas qui ne trahit qu'une fois, que les Juifs qui ne crucifièrent qu'une fois Jésus-Christ; que croyez-vous encore prouver? Que non-seulement vous êtes indigne de la communion du corps de Jésus-Christ, vous l'avouez vous-même, mais de la communion des prières et de la société des fidèles. ***Illa quoque communione et societate quæ est in precibus es indignus***, dit encore saint Chrysostome, puisque vous êtes mort et qu'un mort ne demande plus ni remèdes, ni nourriture, ni secours; que croyez-vous enfin prouver? Que si vous ne renoncez à cette maudite alliance que vous avez contractée avec l'enfer, l'Eglise vous retranchera de son sein, Jésus-Christ vous désavouera pour un de ses membres et vous exclura à jamais de la société des bienheureux dont il sera le chef. Ces conséquences vous paraissent-elles consolantes? Vous rassurez-vous encore sur votre indignité qui n'est que trop véritable, et vous savez-vous bon gré de ce qu'elle vous dispense de communier souvent?

Grâces à Dieu, direz-vous, je ne suis plus de ce nombre, je suis délivré de mes habitudes criminelles, il ne m'en reste qu'une grande faiblesse qui me fait sentir à toute heure les approches du péché mortel, qui conduit sans cesse mon âme sur le bord du précipice et qui semble l'y précipiter malgré ses efforts. En cet état mon confesseur ne me permet pas d'approcher de la sainte table, il a raison, ce serait trop exposer l'Eucharistie, l'arche d'alliance, que de la confier à des épaules si faibles et à des mains si chancelantes. Les combats que vous livre votre chair sont encore trop furieux et trop opiniâtres. La victoire que vous croyez remporter sur elle est trop équivoque pour s'assurer que cette arche ne retombera pas entre les mains des Philistins. Il a raison de vous refuser dans cet état de faiblesse une nourriture trop forte qui ne manquerait pas de vous accabler. Toute sorte de faiblesse ne se guérit pas par l'Eucharistie qui est le pain des forts, et un sage médecin n'écoute pas la faim déréglée d'un convalescent; mais vous avez tort de demeurer si longtemps dans cet état de convalescence, vous avez tort de négliger de vous fortifier contre votre faiblesse, de vous aguerrir contre les assauts de votre concupiscence par de continuels exercices de prières, de retraite, de lectures, d'aumône, de jeûnes et de mortification, et rien, Messieurs, ne doit plus vous alarmer sur votre salut, que votre négligence. Ne désespéreriez-vous pas de la vie d'un homme qui, relevé d'une maladie mortelle, négligerait une faiblesse habituelle qui le mettrait hors d'état de prendre de nourriture solide, et si cet homme conservait longtemps une telle faiblesse, ne diriez-vous pas qu'il n'est pas bien guéri; qu'il reste au dedans un vieux levain qui fermentera bientôt et le menacera d'une rechute et d'une mort prochaine.

Pour vous qui n'avez jamais croupi dans ces habitudes invétérées qui demandent des épreuves durables, vous qui n'avez jamais eu le malheur de profaner le sang de Jésus-Christ par une foule de communions sacriléges que vous ne pourriez réparer que par une crainte religieuse qui vous retînt longtemps dans un éloignement respectueux de l'Eucharistie; vous qui avez toujours vécu dans l'innocence, ou qui du moins après l'avoir rarement perdue, l'avez solidement réparée par les larmes et par les travaux de la pénitence; vous dont les plaies sont si bien guéries et les cicatrices si bien refermées qu'il y a lieu d'espérer qu'elles ne se rouvriront jamais; vous enfin qui marchez d'un pas assuré dans la voie de la justice et qui vous êtes affermi dans la piété par une longue suite de bonnes œuvres, comment vous défendrez-vous de communier souvent? Alléguerez-vous encore votre indignité? Et où en serions-nous tous tant que nous sommes, si, pour recevoir Jésus-Christ, il fallait en être digne? Ne faudrait-il pas à ce prix, sacrés ministres du Seigneur, nous exclure comme les fidèles de la participation des saints mystères? Prétexterez-vous la crainte respectueuse dont vous êtes saisis à l'approche de ces mystères redoutables? Mais l'interdirez-vous aux plus saints prêtres cette crainte religieuse, parce qu'ils montent souvent à l'autel, et les obligerez-vous pour toujours d'en descendre pour marquer leur respect à Jésus-Christ? Qui vous empêche d'allier comme eux la crainte avec l'amour et d'unir des sentiments en apparence si contraires? Nous est-il même permis de les séparer dans le temps de la communion et lorsque nous logeons Jésus-Christ dans notre cœur avec la joie de Zachée, n'est-ce pas après lui avoir protesté par trois fois avec l'humilité du centenier que nous en sommes tout à fait indignes: *Domine, non sum dignus?* (*Matth.*, VIII,) Direz-vous qu'il y a plus de respect à s'en éloigner qu'à s'en approcher? Mais pourquoi donneriez-vous plus au respect plus qu'à la confiance? Ce mystère vous paraît-il donc moins consolant que redoutable? Et croyez-vous qu'il vous soit plus avantageux de vous priver des grâces que Jésus-Christ y attache, que de bannir cette crainte farouche qui offense ce Dieu d'amour? Suivez quelquefois, à la bonne heure, les sentiments respectueux que vous inspire la sainteté de Jésus-Christ, et pour lors contentez-vous de toucher le bord de ses vête-

ments et d'arroser ses pieds de vos larmes ; vous ne ferez en cela qu'imiter la pécheresse et l'hémorroïsse de l'Evangile. Mais le plus souvent abandonnez-vous aux transports de votre amour, et pour lors répandez avec Marie un doux parfum sur sa tête, reposez-vous avec son disciple bien-aimé sur sa poitrine adorable. Sevrez-vous quelque temps, par religion, de cette viande céleste, pour réveiller votre appétit qui languit ; jeûnez quelquefois pour donner le temps aux humeurs vicieuses qui s'amassent de se dissiper, mais ne jeûnez pas longtemps et reprenez bientôt par raison cette nourriture solide, de peur qu'un jeûne trop long n'affaiblisse votre âme que des viandes de peu de suc ne sauraient soutenir.

Encore si vous étiez de ces âmes privilégiées que Dieu conduit par des routes extraordinaires, tels qu'autrefois ces pieux solitaires qui, pour se séparer totalement de la société des hommes, s'interdisaient jusqu'à l'usage de nos sacrements, nous n'aurions rien à vous répondre : la sainteté de votre vie nous fermerait la bouche, et nous nous contenterions de vous dire que Dieu, qui est le maître de ses lois, peut en dispenser qui il lui plaît ; mais vous n'êtes rien moins que ces âmes parfaites ; l'indolence et la tiédeur font votre caractère, et si vous craignez de fréquenter l'Eucharistie, c'est que vous avez en horreur jusqu'à la grâce même qui vous obligerait à sortir de cet état de langueur. Vous avez beau vous couvrir du voile spécieux de religion, dit saint Cyrille, nous découvrons à travers ce voile que c'est l'irréligion qui vous mène ; que vous redoutez la présence de Jésus-Christ comme un criminel redoute celle de son juge, et que vous ne fuyez devant lui que comme Caïn devant le Seigneur. Vous craignez la fréquentation de l'Eucharistie ; c'est par paresse que vous la craignez. Comme il faut apporter à ce sacrement des préparations convenables, et qu'il vous en coûterait trop de le faire, vous prenez le parti le plus favorable à votre mollesse, et vous vous en éloignez. Mais il y a péril de part et d'autre, dit saint Bonaventure : *Angustiæ undique*. S'en approcher sans préparation, c'est quelque chose d'horrible : *Horrendum*. S'en éloigner par une négligence considérable, c'est une faute des plus condamnables : *Damnabilis est culpa*. Vous craignez la fréquentation de l'Eucharistie : vous vous trompez, vous ne la craignez point ; vous vivez à son égard sans crainte et sans amour, et vous n'avez que de l'indifférence pour ce signalé bienfait de la charité d'un Dieu : indifférence criminelle qui outrage sensiblement Jésus-Christ, qui ne s'est épuisé dans ce sacrement que pour réveiller votre amour. Où sont, je vous prie, les soupirs que vous poussez ? Quels regrets saisissent votre cœur lorsque, par un prétendu respect, vous vous retirez de la sainte table ? Répandez-vous alors des larmes aussi amères que le Roi-Prophète, lorsqu'il se voyait éloigné de son Dieu ? Etes-vous dans une désolation aussi grande que Madeleine, lorsqu'elle crut qu'on lui avait enlevé son Seigneur ? N'avez-vous d'autre douleur que de vous voir privés de cette nourriture divine, et ne travaillez-vous qu'à vous rendre digne de vous en rassasier souvent ? Hélas ! vous n'avez qu'un dégoût mortel pour elle. Comme vous ne vous nourrissez que des plaisirs sensibles, que vous vous rassasiez des fruits grossiers de la terre, cette manne légère et délicieuse n'a pour vous que de l'insipidité ou de l'amertume : *Nauseat anima super cibo isto levissimo*. (*Num.*, XI.)

Sans doute vous n'avez jamais goûté dans ce sacrement combien le Seigneur est doux. Ah ! si votre âme eût été une seule fois pénétrée des consolations divines que le Seigneur verse abondamment à sa sainte table, vous vous y élanceriez avec l'ardeur d'un cerf qu'une soif brûlante précipite dans une source d'eau vive ; et si l'on voulait vous interdire l'usage de ce lait divin, vous vous abandonneriez aux pleurs comme un enfant altéré à qui sa nourrice refuse la mamelle. Ames fidèles, qui ne trouvez d'autre consolation sur la terre que la fréquentation de l'Eucharistie, qui voudriez, au prix de ce que vous avez de plus cher, prolonger les heures favorables de la visite du Seigneur, prêtez-moi ici votre langue pour parler dignement des joies ineffables et du torrent de délices qui inondent votre cœur dans ces heureux moments ; prêtez-moi cette langue de feu pour répandre dans ces âmes froides et insensibles quelques étincelles de l'amour divin dont à la communion vous êtes embrasées pour Jésus-Christ ; prêtez-moi plutôt votre cœur pour en être embrasé moi-même ; prêtez-le à tous mes auditeurs, ce cœur tendre, pour sentir vivement les reproches de ce divin Sauveur, par où je finis.

Peuple chrétien, vous crie aujourd'hui Jésus-Christ, combien de fois ai je voulu, je ne dis plus, te rassembler sous mes ailes comme la poule rassemble ses petits : c'était trop peu à mon amour ; j'en avais autant fait pour la Synagogue que j'ai répudiée, et je voulais que l'Eglise, ma nouvelle épouse, fût privilégiée ; combien de fois ai-je voulu, je ne dis pas même te nourrir de mon lait, on trouverait bien des mères qui refusent ce devoir à leurs enfants, et la mère la plus tendre ne saurait porter plus loin sa tendresse ; mais, au prix de la mienne, sa tendresse n'est que froideur ; j'ai voulu t'engraisser de ma propre chair et t'enivrer de mon propre sang, et tu ne l'as pas voulu ? *Et noluisti*. Dis-moi, peuple ingrat, qu'ai-je donc pu faire pour toi que je n'aie pas encore fait ? Ma puissance, qui n'a point de bornes, ne l'ai-je pas, pour ainsi dire, épuisée pour te nourrir ? Tout Dieu que je suis, ne me suis-je pas donné à toi en forme d'aliment ? Et pouvais-je te donner quelque chose de plus grand que Dieu ? Et cependant tu n'en as pas voulu : *Et noluisti*. Je te l'ai prodiguée, cette nourriture divine ; je l'ai exposée tous les jours sur autant de tables qu'il y a d'autels dressés en mon nom ; je te l'ai pré-

sentée à toutes les heures par autant de mains qu'il y en a de consacrées à mon culte; je t'ai invité à t'en rassasier par autant de langues qu'il y en a qui t'annoncent ma loi; je n'ai épargné ni les prières, ni les ordres, ni les menaces pour t'engager à profiter du plus grand de mes bienfaits, et tu n'en as pas voulu : *Et noluisti.* Tu as payé mon amour d'indifférence; plus j'ai témoigné de désir de m'approcher de toi, plus tu as fait d'efforts pour t'éloigner de moi; et si l'on eût dit, à voir mon empressement, que je mettais mon bonheur à loger dans ton cœur, on eût dit, à voir ton éloignement, qu'il n'était pas pour toi de plus grand malheur. Etait-ce là le retour auquel je devais m'attendre? *Et noluisti : Ecce relinquetur domus vestra deserta.* (*Matth.*, XXIII.) Eh bien! il faut le quitter ce cœur où l'on ne veut pas de moi; abandonnons cet autel et cette table où je ne sers plus d'aliment; présentons désormais le breuvage de mon sang et la nourriture de ma chair à des peuples plus affamés. Si toute la terre me refuse, je me retirerai dans le ciel pour y nourrir les anges et leur rendre ce pain céleste que je leur avais, pour ainsi dire, ôté pour le donner aux hommes : *Ecce relinquetur domus vestra deserta.* Mais non, je ne puis m'en défendre; mes délices sont d'habiter avec les enfants des hommes, et mon amour me presse de faire en ce temps un dernier effort pour vaincre leur résistance. Allons, sortons en ce jour avec pompe, comme un nouvel époux, de ma chambre nuptiale et du lit de mon repos. Allons en triomphe chercher ces ingrats qui refusent de me venir trouver; transportons-nous dans toutes les places, accompagné de mes hérauts qui crieront que tout est prêt pour les recevoir, qui les inviteront à haute voix à venir s'asseoir à ma table : *Venite, parata sunt omnia.* (*Luc.*, XIV.) Peut-être que, touchés de mon empressement, ou qu'éblouis de ma gloire, peut-être que, honteux de voir leur Dieu les attendre et frapper à leur porte, ils m'ouvriront enfin celle de leur cœur et m'établiront une demeure au milieu de leur âme, que je préfère aux temples les plus somptueux, tandis que je leur en préparerai une éternelle dans le sein de mon Père et de ma gloire. Je vous la souhaite. *Amen*

SERMON IV.

DISPOSITIONS A LA COMMUNION.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus. (*Matth.*, XXI.)

Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur.

A ces mots, mes frères, si vous n'avez tressailli d'allégresse, il faut qu'à la plus grande des misères vous joigniez l'insensibilité la plus étonnante. Un criminel qui croupit dans le fond d'un cachot et qui s'attend à toute heure d'aller expirer sur un échafaud, est-il le maître de sa joie à la nouvelle d'un libérateur qui vient l'arracher d'entre les bras de la mort et l'élever au faîte des grandeurs? Telle et plus grande doit être la vôtre à la nouvelle du roi que je vous annonce. *Dicite filiæ Sion*, etc. Dites à la fille de Sion, etc.

C'est un Roi plein de douceur qui vient par sa mort triompher des passions qui tyrannisent votre cœur, briser les liens de chair qui vous rendent et l'esclave et la victime du péché, vous enlever à la puissance du démon qui ne vous asservit sous l'empire de la concupiscence que pour vous livrer en proie aux flammes de l'enfer. C'est un Roi plein de douceur qui vient par ses larmes et par ses souffrances faire couler dans votre sein un fleuve de paix, et répandre sur votre tête la gloire comme un torrent; qui vient, par sa grâce et par l'institution de l'Eucharistie qui en est le canal, nourrir votre âme d'une manne délicieuse, faire germer dans votre corps la semence de l'immortalité, abreuver l'un et l'autre dans le désert de ce monde d'une eau rejaillissante à la vie éternelle, et leur faire goûter dans cette vallée de larmes les douces prémisses d'une résurrection glorieuse : *Dicite filiæ Sion*, etc., dites à la fille de Sion, etc.

Mais pourquoi prévenir la fille de Sion sur la venue de son Roi, la surprise n'a-t-elle pas ses charmes? Oui, Messieurs, mais ici la surprise est à craindre et le mécompte terrible. Il s'agit de plaire à ce divin roi par une réception digne de sa sainteté, ou d'attirer son indignation par une réception sacrilége; il s'agit de s'enivrer du sang et de s'engraisser de la chair de son Sauveur, ou d'avaler son jugement et de s'incorporer la sentence de son juge. Que celui qui ne conçoit pas l'horreur d'une communion indigne soit étonné de ces expressions; pour nous qui avons appris de l'apôtre qu'elle nous rend coupables du corps et du sang d'un Dieu, nous ne sommes pas surpris qu'elle nous attire la même condamnation que les Juifs portèrent contre eux-mêmes, lorsqu'ils demandèrent que le sang de Jésus crucifié retombât sur leur tête. A quelle épreuve ne faut-il donc pas se soumettre pour éviter cette condamnation terrible? Avec quelle sollicitude, quelle vigilance, quelle exactitude ne devons-nous pas sonder le fond de notre cœur, selon le précepte de l'apôtre, avant que de nous approcher de la table eucharistique? Mais par quel secret sonder ce cœur impénétrable, et développer ses replis cachés? Par l'examen de nos œuvres, interprètes de nos pensées; par la contemplation de notre vie, miroir fidèle de notre âme. Cette vie est-elle sainte? votre cœur est saint, vos communions sont saintes? Cette vie est-elle criminelle? votre cœur est criminel, vos communions sont criminelles. La bonne vie, la bonne communion sont inséparables. La bonne vie est la préparation nécessaire à la bonne communion, qui est la récompense de la bonne vie; et la bonne communion est un moyen nécessaire pour soutenir la bonne vie, qui est le fruit de la bonne communion. Qui ne communie pas ne saurait bien vivre; vous le vîtes dans le

dernier discours : Qui vit mal ne saurait bien communier. Je me propose dans celui-ci de vous le montrer; et pour le faire avec quelque ordre, je distingue deux communions : l'une rare, l'autre fréquente. Cette distinction supposée, j'avance deux propositions qui feront le partage de ce discours. La première, que pour communier même rarement il faut être établi avec quelque solidité dans un amour dominant pour Dieu ; première réflexion. La seconde, que pour communier souvent il faut être enraciné dans cet amour et y croître de plus en plus ; seconde réflexion. Pour communier souvent ou rarement il faut bien vivre, c'est tout le sujet de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Avoir pour Dieu un amour dominant, être établi avec quelque solidité dans cet amour, ce sont, Messieurs, deux conditions nécessaires pour communier même rarement, que vous allez voir être inséparables de la bonne vie.

Je dis, en premier lieu, qu'il faut avoir pour Dieu un amour dominant, et pour le prouver il n'est besoin que de rappeler le principe sur lequel j'établis dernièrement la nécessité de la communion fréquente. L'eucharistie, vous disais-je, d'après l'Evangile et le concile de Trente, a été instituée pour être la nourriture spirituelle de notre âme. Notre âme pour s'en nourrir doit donc être vivante, puisqu'on ne donne point de nourriture aux morts. Or, sans l'amour de Dieu, notre âme est morte. Qui n'aime point, demeure dans la mort, dit le plus savant maître de l'amour divin : *Qui non diligit manet in morte.* L'amour est à l'âme ce que la respiration est au corps ; ôtez au corps la respiration, vous lui ôtez la vie, ce n'est plus qu'un cadavre; ôtez à l'âme l'amour de Dieu, vous lui donnez la mort, ce n'est plus une âme. Il est vrai qu'aux yeux des hommes elle conserve encore une vie naturelle ; mais sa véritable vie est éteinte aux yeux de Dieu, qui la voit ensevelie dans le tombeau du péché dont l'infection ne peut que corrompre la nourriture qu'on voudrait lui donner.

Sur ce principe de notre foi de quels yeux regarder cette foule de chrétiens vides d'amour, qui, chaque année, communient au temps pascal ? Comme une foule de morts assis à la table du Dieu vivant pour manger son corps, et en nourrir, s'il était possible, des âmes plus infectes que des cadavres. Quel supplice pour un Dieu, si Dieu pouvait souffrir ! Le plus cruel tyran n'en imagina point de plus affreux pour assouvir sa fureur sur les malheureuses victimes de sa vengeance, que de lier leur corps vivant à des corps morts, de coller leurs bouches sur leurs bouches, leurs yeux sur leurs yeux, et de les faire expirer en cet état, plus saisis peut-être de l'horreur du supplice que de la puanteur des cadavres. Mais vous, sacriléges profanateurs, vous exercez sur le corps de Jésus-Christ une tyrannie plus cruelle ; ce n'est pas assez pour vous de le placer vivant auprès de votre âme morte, il faut que d'une bouche impure vous dévoriez sa divine chair, pour l'incorporer, s'il était possible, avec votre chair corrompue ; il faut que par votre impiété la chair vivifiante d'un Dieu la vie elle-même serve de pâture à la mort, ou plutôt, Messieurs, puisque l'Eucharistie est instituée pour nous transformer en Jésus-Christ, et non pour le tranformer en nous, vous voulez forcer ce divin Sauveur vivant et glorieux de se nourrir d'une chair morte et corrompue; vous voulez changer, pour ainsi dire, votre infamie en sa substance et diviniser, s'il était possible, votre péché.

Attentat énorme pour quiconque communie dans la mort du péché, mais attentat qui ne frappe plus à force de devenir commun : car parmi ce grand nombre de chrétiens qui communieront au temps pascal, où sont ceux dont on puisse dire avec confiance qu'ils vivent de l'amour de Dieu, et que cet amour domine dans leur cœur ? *Probet seipsum homo.* Qu'ici, Messieurs, chacun éprouve le fond de son cœur, et juge devant Dieu si son âme est vivante ou morte ; mais sur quelles règles appuyer ce jugement redoutable ? Sur la règle immuable de la vérité, sur ce témoignage de Jésus-Christ tant de fois répété dans l'Evangile. *Qui servat mandata mea ille est qui diligit me.* (*Joan.*, XIV.) Voilà, Messieurs, une décision précise. La bonne vie est l'unique preuve de l'amour : qui aime Dieu observe sa loi ; qui ne l'observe point, ne l'aime pas. N'apportez donc plus pour preuve de cet amour des résolutions imaginaires et des protestations vaines. Non, ce n'est ni la langue ni l'esprit qui aime, c'est le cœur, et rien que vos œuvres ne peut répondre de ce cœur. Ne vous flattez plus d'être animé de l'amour de Jésus-Christ, parce que vous sentez quelque désir de lui plaire ; qu'au tribunal de la pénitence vous versez quelquefois des larmes de douleur, et qu'à la sainte table votre âme attendrie se sent pénétrée de sentiments de joie : ce ne sont là que des feuilles, et le figuier fut maudit pour n'avoir point porté de fruit. Ah ! si, pour vivre de l'amour de Dieu, il ne fallait que des sentiments passagers de dévotion, nous pourrions sans craindre ouvrir nos tabernacles et pousser indifféremment tous les chrétiens à la sainte table. En est-il qui ne sente naître de temps à autre de bons désirs dans son cœur ? Mais l'enfer, dit saint Bernard, est rempli de bons désirs ; et ces feux vengeurs dévoreront éternellement ceux qui, comme vous, ont conçu de pieux desseins qu'ils n'ont pu effectuer, qui sont même parvenus jusqu'aux travaux de l'enfantement, sans pouvoir mettre au jour ces projets informes de conversion qu'ils portaient dans leur sein, et le pain des anges n'est pas destiné à nourrir ceux qui doivent être la proie des flammes de l'enfer.

Vous dites que vous aimez Dieu ; peut-être le dites-vous à Dieu même, et le prenez-vous à témoin avec autant d'assurance

que saint Pierre de la sincérité de cet amour ; mais rien de si aisé, dit saint Augustin, que de se tromper en matière d'amour, parce qu'au lieu d'approfondir le cœur, on s'arrête à la superficie de l'âme et à la surface de l'esprit : voulez-vous connaître le fond de ce cœur? Examinez la nature de vos œuvres : elles découlent du cœur comme les eaux de leur source. *De corde exeunt* (*Matth.*, XV), dit Jésus-Christ ; si ces eaux sont douces, elles lui doivent leur douceur ; si elles sont amères, elles en empruntent leur amertume. Parlons sans figure : si vos actions sont chrétiennes, votre cœur est chrétien ; si vos œuvres sont criminelles, votre cœur est l'esclave du crime. On connaît l'arbre par le fruit, dit Jésus-Christ, le figuier ne produit pas des épines, et ce n'est pas sur la vigne que l'on cueille les ronces. Vous dites que vous aimez Dieu, et qui oserait dire qu'il ne l'aime pas? La nature ne frémirait-elle pas d'un tel aveu? Les créatures qui publient hautement les miséricordes du Seigneur, ne s'armeraient-elles pas contre ce monstre d'ingratitude ? Et notre propre cœur, violemment poussé vers cet amour, ne deviendrait-il pas notre plus cruel bourreau ? Mais, s'il est vrai, dit saint Basile, que vous ayez l'amour de Dieu nécessaire pour communier dignement ; cet amour doit, d'un côté, vous avoir fait mourir au monde, au péché, à vous-même ; et de l'autre, vous faire vivre pour Jésus-Christ et pour le ciel. Examinez-vous sur ces deux effets inséparables de l'amour divin, et pour vous faciliter cet examen je vous le demande :

Est-ce être mort au péché que de ne pouvoir vivre sans le péché, de lui faire servir vos membres, de croupir dans son habitude, de vous y enfoncer de plus en plus, de vous voir sans frayeur, de vous regarder peut-être avec complaisance dans l'état du péché, ou du moins de ne pouvoir passer un mois, une année sans tomber dans le crime, sans vous abandonner à des désirs infâmes ou à des excès honteux, sans déchirer la réputation de vos frères par vos calomnies, ou sans vous enrichir du bien d'autrui par vos usures, sans vous livrer à des emportements furieux et décharger votre colère par des imprécations ; en un mot, sans commettre quelqu'un de ces péchés qui tuent l'âme d'un seul coup? Est-ce être mort au monde que de vivre selon l'esprit du monde, d'en suivre les modes et les règles, d'en fréquenter les assemblées et les spectacles, d'en aimer les jeux et les parures, d'en parler le langage, d'en débiter les maximes, d'être ébloui de sa figure, enivré de sa faveur, enchanté de ses plaisirs ; de chercher à lui plaire par le luxe, le fard et le faste, de se savoir bon gré de lui avoir plu? Est-ce être mort à soi-même que d'être entêté de son mérite, enflé de ses richesses, idolâtre de sa beauté, tout occupé des commodités de la vie, de la satisfaction des sens, de la recherche du bien et de ses intérêts? Cependant n'est-ce point là votre portrait? Ne vous reconnaîtriez-vous pas du moins à quelques-uns de ces traits? Si cela est, comment aimez-vous Dieu, vous qui aimez le monde, l'ennemi déclaré de Dieu ; le péché, le meurtrier de Jésus-Christ, vous-même que vous devez haïr pour devenir le disciple du Sauveur? Comment aimez-vous Dieu, âmes adultères, corrompues par l'amour du monde ; qui buvez à longs traits dans la coupe de la prostituée Babylone ; âmes superbes, qui brûlez d'un feu étranger et qui sacrifiez à l'idole de l'amour-propre sur l'autel de votre propre cœur ; âmes inhumaines, qui, par la superfluité de votre jeu, de votre table, de vos ajustements, dérobez aux héritiers de la pauvreté de Jésus-Christ, la nourriture que ce divin Sauveur leur a assignée sur votre superflu, et qui faites mourir autant de Christ que vous laissez périr de ses membres que vous pourriez nourrir? Comment aimez-vous Dieu, vous qui contristez son esprit, qui violez son alliance, qui profanez son temple, qui déchirez ses membres, qui rouvrez ses veines, qui foulez aux pieds son sang? Quelle étrange amour qui vous permet de crucifier celui que vous aimez! Quel amour qui ressemble si fort à la haine la plus mortelle et la plus envenimée !

Mais si vous n'aimez pas Jésus-Christ, comment osez-vous manger le pain de vie, vous qui êtes morts ; dévorer la chair du bon Pasteur qui ne nourrit que ses brebis, vous qui êtes des loups ravissants ; vous unir à ce chef adorable qui ne s'unit qu'avec ses membres, vous qui avez pour chef le prince de l'enfer ; participer à la victime de Dieu, des anges et des hommes, vous qui êtes l'anathème du monde entier? Retirez-vous de l'autel, dit saint Augustin, si vous ne voulez être exclus du ciel, séparez-vous du Saint des saints visible, souffrez cette excommunication passagère si vous ne voulez être séparés du Saint des saints invisible, et souffrir une excommunication éternelle ; éloignez-vous de la table de la communion, Jésus-Christ n'y admet que ses disciples ; que nul Judas, nul avare, nul joueur, nul impudique, nul ivrogne, nul jureur, nul blasphémateur, nul médisant, nul calomniateur, nul ravisseur du bien et de l'honneur d'autrui, nul amateur du monde et de ses plaisirs ; que nul pécheur n'ait la hardiesse de s'y présenter, sans avoir auparavant purifié son cœur en purifiant sa vie ; vous donner auparavant l'Eucharistie, c'est comme Pilate livrer Jésus-Christ à ses bourreaux ; la recevoir auparavant, c'est comme Judas trahir Jésus-Christ par un baiser ; c'est surpasser l'impiété des Juifs, faire mourir un Dieu qui ne doit plus mourir, renouveler les douleurs de sa passion après que tout est consommé, rappeler ses ignominies sans qu'aucun prodige répare cet outrage, commettre un déicide qui n'a plus rien que de funeste ; et pour cet attentat se servir des mains que Dieu s'est consacrées, d'une bouche qu'il a arrosée de son sang, d'un cœur qu'il a purifié, ennobli, divinisé ; quels forfaits! quelle ingratitude ! Elle vous étonne, cette ingratitude ; mais vous vous flattez de n'en être pas coupable, parce que votre

conscience ne vous reproche pas de crimes grossiers; mais pour en être coupable, il suffit de communier sans vivre pour Dieu et pour le ciel. Il n'y a point de milieu entre être l'ami ou l'ennemi de Dieu. Qui n'est pas avec moi, dit Jésus-Christ, est contre moi. Il n'y a point de milieu entre être le citoyen de Jérusalem ou le citoyen de Babylone, entre vivre pour Dieu et pour le ciel, et vivre pour le démon et pour l'enfer. L'amour seul, dit saint Augustin, fait cette différence étonnante, et il n'y a que deux amours : la cupidité qui est l'amour du siècle, et la charité qui est l'amour de Dieu. Si la cupidité domine, vous êtes dans l'anathème du péché et de la mort; si la charité domine, vous êtes sous l'empire de la vie et de la grâce. Cette charité dominante n'absorbe pas en ce monde toutes les puissances de notre âme, ne réprime pas tous les mouvements de la concupiscence, n'étouffe pas même tous les mauvais désirs du cœur. C'est une charité propre aux bienheureux qui les unira si étroitement à Dieu que rien ne sera capable de les en détacher, ni même de les en distraire un moment; mais cette charité doit dès cette vie empêcher le partage du cœur qui ne peut servir deux maîtres, donner la préférence à Jésus-Christ, dont on ne peut être le disciple si l'on aime la créature; si l'on s'aime soi-même autant ou plus que lui. Cet amour dominant doit dès cette vie être le monarque du cœur, le souverain de l'âme, qui lui donne la loi, qui en règle les affections reines, qui imprime le mouvement au corps de nos actions et au cours de nos désirs, qui nous fasse vivre pour Dieu, soupirer pour le ciel, travailler pour l'éternité dans un degré plus ou moins fort, avec une mesure plus ou moins grande, ainsi que les gens du siècle vivent pour eux-mêmes, soupirent pour la terre, travaillent pour le monde.

Or, je vous le demande, est-ce pour Dieu que vous vivez? Etes-vous occupés du soin de sa gloire, remplis du désir de lui plaire, pénétrés de regret de lui avoir déplu? Est-ce pour le ciel que vous travaillez? l'avez-vous en vue dans vos travaux et dans vos démarches? portez-vous pour lui le poids de la chaleur et du jour? Le corps de vos actions, le gros de votre vie se rapportent-ils à l'éternité? Si cela est, nourrissez-vous avec confiance de la chair de Dieu, vous vivez de son amour; vous êtes de ces âmes sublimes qui ne rampent point sur la terre, de ces aigles élevés vers le ciel qui ont droit de s'assembler autour du corps de Jésus-Christ; mais si, le cœur penché vers la terre, vous n'avez d'ardeur que pour elle, si vous ne songez qu'à vous procurer un établissement commode dans le lieu de votre exil, qu'à placer vos enfants, qu'à ramasser du bien, qu'à soutenir votre vie, qu'à prolonger vos jours, qu'à satisfaire vos sens; si votre vie est une vie de jeu, de visites, de plaisir, d'inutilités, d'amusements, vide d'œuvre, de pénitence, de miséricorde, de justice; de quel front osez-vous vous flatter d'aimer Jésus-Christ d'un amour souverain? L'amour est-il indifférent pour l'objet aimé? Est-ce ainsi qu'on aime dans le monde une beauté périssable, et qu'un ambitieux soupire après la gloire? Voyez à quel prix le voluptueux achète des plaisirs funestes, et à quels périls l'amour des richesses engage l'avare. Cherchez partout un amour oisif, et vous n'en trouverez jamais. Il est de son essence d'agir : c'est un feu qui ne peut être qu'en mouvement; feu concentré et intérieur tant qu'il vous plaira, il faut qu'il meure ou qu'il se fasse jour; qu'il s'éteigne ou qu'il pousse au dehors des étincelles. Donc vous ne brûlez pas du feu de l'amour divin, vous qui ne le faites point remarquer dans votre vie. Donc vous aimez quelque chose plus que Jésus-Christ, vous qui n'avez pas pour lui la même ardeur que l'avare pour l'argent, le voluptueux pour le plaisir; et dont on ne peut dire, à vous voir agir, que le soin de votre salut est votre grande affaire que le désir du ciel, que l'amour de Dieu est votre passion dominante.

Cependant si vous aimez quelque chose plus que Jésus-Christ, vous êtes des os desséchés que le souffle de l'esprit divin n'anime pas; des branches mortes détachées du cep de la vraie vigne; des membres pourris retranchés du corps naturel du Sauveur, qui ne reçoivent point de lui l'écoulement de la vie. Or que vous sert en cet état de vous nourrir du pain eucharistique? C'est à d'autres remèdes qu'il faut recourir : aux œuvres de pénitence, pour mériter que la séve de la grâce coule de nouveau dans votre âme; aux gémissements et aux larmes, pour émouvoir les entrailles du Sauveur et obtenir de sa miséricorde qu'il vous ressuscite, afin qu'après vous avoir ressuscités, il vous présente vivants à l'Eglise votre mère, pour recevoir de sa main la chair de son Epoux qu'elle distribue à ses enfants. Mais si avant cette résurrection vous allez demander le pain de vie, vous recevrez, je ne dis pas la mort, vous êtes déjà dans la mort; mais vous recevrez, écoutez-le, ô morts, si vous avez encore des oreilles pour entendre, vous recevrez, dit l'Apôtre, le jugement qui suit la mort : vous mangerez, vous avalerez, vous incorporerez avec vous votre condamnation; vous trouverez dans l'Eucharistie un germe de corruption, le sceau de la réprobation; au lieu du germe de l'immortalité et du gage de la prédestination que vous y auriez rencontré, si vous aviez été établis avec quelque solidité dans l'amour de Dieu : je dis avec quelque solidité; parole que j'ajoute pour détromper cette foule de chrétiens qui s'imaginent recevoir la charité aussi aisément que l'absolution, et ressusciter à la grâce autant de fois qu'ils déclarent au prêtre qu'ils sont morts par le péché : erreur déplorable, source la plus féconde des communions sacriléges, qui change au temps pascal la table de Jésus-Christ en une table de démons; erreur étonnante qui persuade aux pécheurs que, sans changer leur vie pécheresse en une vie chrétienne, ils

peuvent participer à nos redoutables mystères qui, selon les Pères, n'appartiennent qu'aux saints; qu'ils peuvent, se levant des pieds du prêtre, où peut-être ils ont vomi mille péchés abominables, s'aller asseoir à la table de Jésus-Christ pour s'y nourrir de la même viande dont se nourrissent les anges dans le ciel.

Mais pour se nourrir de cette viande céleste, ne vous ai-je pas montré qu'il fallait que l'amour de Dieu fût votre passion dominante? or une passion dominante se forme-t-elle en un jour? ne se prépare-t-elle pas, ne s'amène-t-elle pas de loin? Faible dans les commencements, elle acquiert chaque jour de nouvelles forces; et ce n'est qu'après avoir longtemps combattu qu'elle vient à bout de vaincre les autres passions qui s'opposent à son progrès; mais une passion naissante ne va pas, dès qu'elle paraît, jusqu'à s'élever au-dessus des passions les plus contraires. Voilà cependant l'étrange paradoxe qu'il vous faut soutenir, pour prétendre qu'au sortir du tribunal de la pénitence, vous soyez assez rempli de l'amour de Dieu, pour être en état de recevoir l'Eucharistie. Quoi! hier enivré de l'amour des créatures; tout de feu pour le monde, tout de glace pour Dieu hier; le jouet de mille passions qui vous tyrannisaient tour à tour; livré peut-être à l'ambition, l'avarice, l'impureté; hier dans l'affection et peut-être dans l'exercice du péché, vous venez aujourd'hui le déclarer au prêtre qui vous en donne témérairement l'absolution; et aussitôt le péche vous quitte; vos passions ne vous maîtrisent plus; l'amour de Dieu l'emporte et règne sur toutes les affections de votre âme! Qui le croira, Messieurs? Quel miracle, quel prodige! Connaissez-vous, et la nature de la grâce qui se fraye imperceptiblement le chemin à l'empire du cœur, et la nature de l'âme qui ne cède que peu à peu à ses invincibles attraits? connaissez-vous l'homme, connaissez-vous Dieu? Ah! si lorsque Dieu commence de toucher votre cœur, vous eussiez ménagé cette première chute de la rosée céleste pour amollir insensiblement la dureté de votre âme; si pénétré de sentiments de douleurs, vous aviez depuis quelque temps juré un divorce éternel avec l'objet de votre passion, et essayé de satisfaire à la justice d'un Dieu courroucé, et qu'ainsi préparé vous fussiez venu vous présenter au prêtre; nous nous persuaderions peut-être que sa parole, plus efficace qu'un glaive à deux tranchants, aurait achevé de couper la racine de vos passions; qu'à sa prière le souffle de l Esprit divin aurait allumé dans votre âme le feu de la charité qui bientôt aurait consumé vos affections terrestres : mais que, sans autre préparation qu'une confession sèche, l'absolution du prêtre vous ait fait passer tout d'un coup de l'empire du péché à l'empire de la grâce, d'un amour souverain du crime à un amour dominant pour Dieu; c'est, Messieurs, ce que vous ne nous persuaderez jamais.

Mais s'il est vrai, comme vous le prétendez, que le péché soit devenu votre ennemi mortel, et l'amour de Dieu votre passion dominante; du moins ne vous réconcilierez-vous plus avec cet ennemi, et n'abandonnerez-vous plus le service du Seigneur. Plût au ciel que vous nous procurassiez cette consolation, Messieurs, nous nous rassurerions encore malgré nos alarmes sur ces absolutions téméraires et ces communions précipitées accordées contre toutes les règles; nous nous dirions à nous-mêmes que l'esprit de Dieu, qui ne s'asujettit pas toujours à ses propres lois, a opéré un miracle en votre faveur dans l'ordre même de la grâce, et renouvelé en un instant votre cœur : renouvellement auquel d'ordinaire on ne parvient, dit le concile de Trente, qu'après de grands travaux et de longs gémissements; mais vous allez du même pas du péché au tribunal de la pénitence, du tribunal de la pénitence à la table de la communion, de la table de la communion au péché; vous vous souillez avec la même facilité que vous vous êtes lavés, et votre amour pour Dieu s éteint aussi aisément qu'il s'était allumé. Donc ce n'était point un amour dominant; donc vous n'aviez point la vie de la grâce; donc vous ne pouviez sans sacrilége vous nourrir du pain de vie. L'on ne meurt pas d'ordinaire tout vivant; l'on ne passe pas en un instant du sein de la vie dans le sein de la mort. Comme une passion dominante ne se forme pas, aussi ne périt-elle pas en un jour; et si elle a ses progrès avant son établissement, elle a de même ses affaiblissements avant sa chute.

Quoi! se livrer aujourd'hui aux désirs du siècle, y renoncer aussitôt pour ne soupirer plus que vers le ciel; vivre dans une vicissitude continuelle de péché et de vertu, de crimes et de remords, de cupidité et de charité; se souiller, se laver, se replonger dans l'ordure pour se purifier de nouveau, est-ce ainsi qu'est fait notre cœur? se dessaisit-il aisément d'une passion reine? est-il aujourd'hui souverainement avare et demain souverainement prodigue? tombe-t-il tour à tour de la plus haute magnanimité dans un excès de pusillanimité? L'homme vit-il dans l'alternative des passions les plus contraires? change-t-il d'amour à toute heure comme il change de langage? N'est-ce pas un ancien proverbe, confirmé par une expérience journalière, que le vieillard porte dans le sépulcre la passion qui le saisit au berceau? et quelque inconstant que soit notre cœur, ne voit-on pas qu'il ne se soutient que trop quand il est possédé d'une passion dominante? N'y aura-il que le vôtre qui changera à toute heure et ne sera-ce que pour Dieu qu'il sera sujet à tant de variations?

Qu'ici personne n'impose à votre crédulité, et ne prétende vous persuader que malgré ce flux et reflux de confessions et de crimes, vous pouvez nourrir votre âme du pain eucharistique? Fût-ce un ange par la profondeur de sa doctrine, la pureté de ses mœurs, l'austérité de sa vie: c'est un ange de ténèbres transformé en ange de lumière qui vous prêche un autre Evangile que celui

de Jésus-Christ ; *Filioli, nemo vos seducat.* (*I Joan.*, III.) L'autorité des hommes peut-elle prévaloir contre l'autorité de Jésus-Christ, qui nous apprend qu'il ne fait sa pâque qu'avec ses disciples? Or un disciple de Jésus-Christ, dit saint Augustin, ne commet point de crime ; et le plus bas degré du christianisme est d'être exempt de chutes mortelles : l'autorité des hommes, non plus que les portes de l'enfer, ne peut prévaloir contre l'autorité de l'Eglise qui nous défend, d'après Jésus-Christ, de prendre l'Eucharistie, le pain des enfants, pour le donner aux chiens, aux pécheurs qui, par la confession se déchargent de leurs crimes et retournent ensuite à leurs vomissements ; qui nous défendent de jeter l'Eucharistie, cette perle précieuse, devant les pourceaux, ces âmes impures qui se souillent par la corruption du vice, et qui, après s'être lavées par la confession, se replongent dans leur bourbier. L'autorité d'une foule de mauvais casuistes ne peut prévaloir contre l'autorité des Pères de l'Eglise, ces oracles de l'Esprit-Saint, ces lumières du monde, qui nous enseignent tous que ce n'est que par la pureté du cœur, l'exercice des bonnes œuvres, la persévérance dans la piété ; en un mot, par la bonne vie, qu'on est digne de s'asseoir à la table de Jésus-Christ. Or, je vous le demande, est-ce une action sainte ou une suite de saintes actions ; une bonne œuvre telle que la confession, ou un corps entier de bonnes œuvres, qui fait la bonne vie ?

Mais laissons là, je le veux, l'autorité de Jésus-Christ, des Pères et de l'Eglise, pour consulter les notions les plus communes, le sentiment naturel, les lumières du bon sens. Appelle-t-on dans le monde, bon chrétien, vrai serviteur de Dieu, un pécheur d'habitude, sujet aux rechutes ? Ce monde, tout aveugle qu'il est, connaît encore le prix de ces titres glorieux, et ne les donne qu'à ceux qui mènent en effet une vie irréprochable : cependant quel casuiste assez relâché pour soutenir qu'on puisse participer au sacrifice de Jésus-Christ et s'y nourrir de la chair de Dieu sans être bon chrétien et vrai serviteur de Dieu? Qui jamais eut le front d'avancer que sans être converti on puisse approcher de la sainte table? Cependant regarde-t-on dans le monde comme convertis tous ceux qui se confessent à Pâques? Peut-être le dit-on de quelques-uns qui quittent en effet leur péché. Un tel, dit-on, a rompu son mauvais commerce, a renoncé à son habitude de jeu, de bonne chère, de jurements, d'impureté; il ne se trouve plus dans les cercles, les assemblées profanes, les parties de plaisir; il s'est sevré de l'amour du siècle, des vanités, des superfluités du monde ; il est assidu à la prière, aux offices divins; il a embrassé le parti du travail et de la retraite : il n'est plus le même, dit-on, il est changé, il est converti. Donc, vous et les autres de qui on ne tient point ce langage, et de qui en effet on ne peut le tenir, vous êtes toujours les mêmes, vous n'êtes point changés, vous n'êtes point convertis, et ne pouvez sans sacrilége recevoir l'Eucharistie.

Il y a plus, Messieurs : on pourrait avoir lieu de croire qu'on est sincèrement converti, qu'on devrait encore s'éloigner quelque temps de la sainte table, par précaution et par respect; par précaution, pour s'assurer davantage de la sincérité de sa conversion, toujours douteuse jusqu'à ce qu'on ait donné des preuves effectives d'une vie vraiment chrétienne par la persévérance dans les bonnes œuvres ; par respect, pour imiter l'humble foi du centenier, conjurant le Seigneur d'achever de purifier notre âme, et de ne pas sitôt entrer dans notre cœur, de peur de le trouver encore indigne de sa sainteté ; par précaution, pour s'affermir de plus en plus dans la piété, et ne pas s'exposer à la rechute en recevant dans un état de faiblesse l'Eucharistie, nourriture trop solide, dit saint Ambroise, pour un convalescent ; par respect, pour honorer Jésus-Christ qu'on a eu le malheur d'outrager. Ah ! il ne sied pas à un pécheur, quoique pénitent, d'aller embrasser son Dieu les mains encore fumantes de son crime. Eloignez-vous de moi, doit-il dire avec saint Pierre, Dieu trois fois saint, éloignez-vous de moi, parce que je porte encore les livrées honteuses du péché; que retiré du vice, je ne suis pas délivré des vapeurs grossières, des impressions corrompues du vice ; que sorti de mes désordres je suis encore assiégé de leur fantôme qui m'en rappelle fréquemment le dangereux souvenir, et qui répandent sur ce souvenir une douceur funeste : ***Exi a me, Domine, quia homo peccator sum*** (*Luc.*, V) ; ne me chassez pas de votre maison, doit-il ajouter avec l'enfant prodigue, Père céleste, ne me chassez pas de votre maison, de peur que le démon ne me saisisse comme son esclave ; mais aussi ne m'admettez pas sitôt à votre sainte table ; je ne suis pas digne d'être appelé votre fils; je me tiens trop heureux d'être au rang de vos mercenaires, et je n'ai pas l'assurance de regarder un si bon Père que j'ai tant de fois mortellement offensé. La place d'un pécheur pénitent, dit saint Bernard, ce sont les pieds de Jésus-Christ ; il y a loin de ses pieds à sa bouche adorable, du tribunal de la pénitence à la table de la communion, et c'est à la main à faire ce long trajet par une longue suite de bonnes œuvres.

Par précaution et par respect : parce que d'un côté il n'est point de crime plus grand que la profanation du sang de Jésus-Christ; qu'on ne peut par conséquent prendre trop de précautions pour éviter de le profaner par une communion sacrilége qui ferait retomber ce sang adorable sur nos têtes pour notre condamnation ; et que, de l'autre, il n'est point pour un pénitent d'état plus dangereux que la rechute où le conduirait infailliblement une communion précipitée, qui, éloignant trop tôt la vue de son péché, dissiperait la frayeur salutaire dont elle le pénètre, lui inspirerait une confiance téméraire et présomptueuse, et par là détruirait le

fondement le plus solide de sa sûreté : de là l'usage de la primitive Eglise, de retrancher la communion même aux vrais pénitents, pour leur donner le temps de se fortifier par les exercices de la pénitence dont ce retranchement était regardé comme une partie essentielle : de là la pratique générale de l'Eglise orientale de nos jours, de différer plusieurs mois, quelquefois plusieurs années, la communion aux pécheurs, après même les avoir absous, pour s'assurer davantage de la solidité de leur conversion : de là cette parole célèbre dans l'antiquité, que c'est recevoir indignement Jésus-Christ, que de le recevoir dans le temps qu'on doit encore faire pénitence : de là l'ordonnance d'un patriarche des derniers siècles, qui, quoique accusé de relâchement sur la pénitence, ne permet toutefois la communion au pécheur qu'après l'accomplissement entier de celle qu'on lui a imposée ; encore lui conseille-t-il d'attendre, après la pénitence accomplie, qu'il ait fait quelque progrès dans la vertu : de là enfin la décision des plus anciens et des meilleurs casuistes, dont quelques-uns condamnent comme péché mortel la témérité de celui qui approcherait de l'Eucharistie peu de jours après être tombé dans un péché honteux, quoique touché de regret il eût pris la précaution de se faire absoudre.

En voilà trop pour vous convaincre que pour communier, même rarement, il faut avoir pour Dieu un amour dominant, et être établi avec quelque solidité dans cet amour; voyons que pour communier souvent il faut être enraciné dans cet amour et y croître de plus en plus : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Si, pour faire le discernement dont parle l'Apôtre, il faut mettre une grande différence entre la participation à l'Eucharistie et la participation aux autres mystères de la religion, il n'en faut guère moins mettre entre une participation rare et une participation fréquente à ce mystère redoutable ; manger la chair de Jésus-Christ sans vivre de son amour, c'est trouver sa mort dans le sein de la vie, et crucifier de nouveau le Sauveur par une communion sacrilége; mais manger souvent cette divine chair sans être enraciné dans cet amour et sans y croître de plus en plus, c'est répandre inutilement le sang d'un Dieu, affaiblir la vie de son âme, s'exposer à périr par des communions indignes.

Pour le prouver, il n'est encore besoin que de rappeler mon premier principe. L'Eucharistie, vous disais-je, est la nourriture de notre âme; notre âme, pour s'en nourrir, doit donc être vivante; or, l'amour seul peut lui donner la vie; mais l'Eucharistie est une nourriture solide; notre âme, pour la recevoir, doit donc être établie avec quelque solidité dans l'amour de Dieu, puisque ce qui vit ne peut prendre de nourriture solide qu'autant que sa vie elle-même a quelque solidité : voilà le double principe sur lequel est établie la double proposition de la première partie, que pour communier, même rarement, il faut avoir pour Dieu un amour dominant, et être établi avec quelque solidité dans cet amour. Il ne me reste qu'à ajouter qu'une nourriture solide n'est pas incompatible avec toute sorte de faiblesse ; qu'on n'en prive pas entièrement les vieillards et les infirmes, lorsque l'infirmité des uns n'est pas mortelle, et que les autres conservent encore quelque degré de chaleur naturelle; qu'on y accoutume insensiblement un enfant, lorsqu'on veut le sevrer; et qu'on l'accorde au convalescent, lorsqu'il commence à reprendre ses forces. Mais c'est avec mesure qu'on l'accorde aux uns et aux autres : on ne leur permet d'en prendre que rarement et avec discrétion, et il suffirait de ne pas se conduire à leur égard avec cette sage retenue pour étouffer la vie naissante des enfants, et achever d'éteindre la vie expirante des vieillards; pour rejeter le convalescent sur son lit de douleur, et précipiter le malade dans les horreurs du tombeau; ce n'est qu'aux personnes qui jouissent d'une santé parfaite qu'il est permis de se nourrir fréquemment de viandes solides, encore faut-il qu'elles proportionnent cette nourriture à la force de leur tempérament; qu'elles se l'interdisent même lorsqu'un amas d'humeurs, embarrassant l'estomac dans ses fonctions, empêche que les viandes ne leur profitent, et qu'elles ne reprennent ces viandes solides qu'après s'être purgées de ces vicieuses humeurs. Image fidèle qui, retraçant à vos yeux ce qui se pratique pour la nourriture du corps, vous découvre sensiblement comment il faut se conduire pour la nourriture de l'âme : principe aussi fécond qu'incontestable, dont je tire trois conséquences que je vais développer dans cette partie.

Première conséquence. Il faut retrancher la fréquente communion aux âmes faibles qui ne sont pas affermies dans l'habitude de l'amour divin, aux enfants chancelants dans le bien, aux vieillards froids et pesants dans le service de Dieu, aux malades qui languissent dans leurs infirmités spirituelles, et aux convalescents qui ne font que sortir de leurs habitudes criminelles. Pourquoi ? Parce que, n'ayant pas assez d'amour, ils n'auraient pas assez de chaleur pour digérer cette nourriture solide, s'ils la prenaient fréquemment. Ah! ne craignons plus de vous remplir de vaines frayeurs, en rapportant sur l'Eucharistie les sentiments des Pères, que j'ai supprimés jusqu'ici pour ménager votre faiblesse. Les paroles ne sauraient être trop fortes, puisqu'ils étaient les organes de l'Esprit-Saint qui animait leur cœur et déliait leur langue ; peut-être nous sera-t-il permis, en parlant de la communion fréquente, de prendre à la lettre des expressions qu'ils ont avancées à la face de l'Eglise, sans distinction de communion rare et fréquente.

Vous croyez pouvoir faire de l'Eucharistie votre nourriture ordinaire, vous qui,

nouvellement enfantés à la grâce, avez embrassé depuis peu le parti de la vertu; vous qui, quoique retirés de la contagion du vice, n'êtes cependant que trop enchantés des folies du monde; vous, mon frère, qui, trop faible pour soutenir le poids d'une vie sérieuse, retombez incessamment dans votre dissipation et votre dérangement ordinaire; vous, ma sœur, qui êtes encore si vaine, si colère, si légère, qui ne pouvez dominer votre humeur, mettre un frein à votre langue, qui consumez tant de temps en visites et en conversations inutiles, et qui n'avez guère moins d'ardeur pour de vains ajustements qu'un enfant pour ses jeux et ses amusements. Ah! vous n'êtes pas encore sortie de l'enfance chrétienne, et saint Jérôme assure que l'Eucharistie ne doit être mangée que par les forts, parce que c'est le froment des élus, et une viande solide qui ne se donne qu'à ceux qui sont parvenus à la mesure de l'âge et à la plénitude de l'homme parfait : *Cresce et manduca.* Nourrissez-vous du lait de la prière; sevrez-vous par la retraite des vanités du siècle; délivrez-vous, par la lecture et le travail, de l'inutilité et de l'amusement; croissez dans la vertu; fortifiez-vous dans la grâce, et pour lors vous ferez votre nourriture familière du pain des forts, de la chair de Jésus-Christ, qui engraissera votre âme et la fortifiera de plus en plus.

Pour vous qui, dégénérant de votre ancienne ferveur, êtes tombé dans la vieillesse de la vertu, qui avez laissé éteindre votre premier feu, qui sentez à toute heure défaillir vos forces; vous qui, après avoir porté gaiement le joug du Seigneur, vous êtes insensiblement dégoûté de son service, qui ne faites plus paraître que roideur pour les exercices de la religion, que vous continuez par une suite de vos premiers engagements, mais que vous n'animez plus, comme auparavant, de mouvements intérieurs de dévotion; vous croyez pouvoir continuer à fréquenter l'Eucharistie sans rappeler votre première ferveur; et si l'on en croit les Pères de l'Eglise, il suffit, pour communier indignement, de communier sans révérence, et pour manger son jugement, de manger la chair de Jésus-Christ avec tiédeur. Que les lâches, que les paresseux, s'écrie saint Chrysostome, n'approchent pas de l'Eucharistie; les Juifs étaient debout, le bâton à la main, les habits retroussés, prêts à marcher, lorsqu'ils mangeaient l'Agneau pascal, qu'ils dévoraient promptement, et vous oseriez dévorer l'Agneau de Dieu sans être embrasé d'ardeur et de zèle, sans être rempli de feu et d'activité!

Mais que dire à ceux qui, au sortir de leurs habitudes criminelles, sans s'être aguerris contre les assauts de la concupiscence par de longs exercices de jeûne, de retraite, de mortification, ne craignent point en cet état de se nourrir fréquemment de la viande la plus solide de leur âme? Leur dirons-nous, avec saint Ambroise, que pour recevoir la chair de Jésus-Christ, il faut être parfaitement guéri; qu'on n'use guère d'une abstinence moins étroite au commencement de la convalescence que dans le temps de la maladie; qu'ils doivent, dans cet état de faiblesse, suppléer à la chair adorable du Sauveur, qu'ils ne pourraient digérer par la faim et la soif de la justice, qui est l'âme et l'esprit de Jésus-Christ même; semblables aux médecins qui ne privent les convalescents de viandes solides qu'en leur donnant le suc des mêmes viandes dont ils les ont privés. Leur crierons-nous, avec saint Chrysostome, que les choses saintes sont pour les saints, et que la seule rémission des péchés ne fait pas l'homme saint; qu'il faut de plus être orné des dons du Saint-Esprit, et enrichi de l'abondance des bonnes œuvres? Leur représenterons-nous, avec saint Denis, qu'on chassait autrefois du temple et du sacrifice ceux qui, retirés de leur vie criminelle, n'étaient pas purifiés des fantômes de leurs crimes? Mais quelle impression feront sur eux ces autorités étrangères? S'ils ne rougissent eux-mêmes, la bouche souillée des ordures qu'ils ont vomies aux pieds du prêtre, de s'approcher de la bouche adorable du Sauveur pour lui donner de fréquents baisers, au lieu de s'arrêter à ses pieds pour les arroser de leurs larmes; je ne vois rien dans les Pères qui puisse les faire rougir.

Que dire enfin à ceux qui, à la froideur pour la vertu, joignent l'activité pour le plaisir; qui, à la pesanteur de la vieillesse, ajoutent la langueur de la maladie; qui croupissent dans leurs habitudes vénielles, se permettent mille attaches terrestres, négligent de purifier leur âme des souillures journalières qu'elles contractent; qui, en cet état, accablés d'infirmités, approchent fréquemment de l'Eucharistie, parce, disent-ils, qu'ils sont faibles, et que Jésus-Christ est leur force; qu'ils sont malades, et que Jésus-Christ est leur médecin; qu'ils ont besoin de nourriture et de remèdes, et que l'Eucharistie leur tient lieu de l'un et de l'autre? Que leur dire, mes frères, sinon leur opposer une nuée de Pères de l'Eglise qui assurent tous que, pour s'asseoir à la table de Jésus-Christ, il faut être saint, sans taches, irréprochable, détaché de la terre, uni à Dieu, mort au monde, vivant à Jésus-Christ, remplis de l'amour divin pur et sans mélange. Que ces paroles ne vous troublent pas, âmes fidèles qui vous occupez sérieusement de votre salut; ces dispositions extraordinaires se trouvent dans l'état commun des vrais chrétiens; cette haute perfection que demandent les Pères est compatible avec ces fautes et ces faiblesses dont vous travaillez à vous guérir, avec ce corps de péché que vous portez dans vos membres et cette loi de la concupiscence qui vous fera gémir jusqu'à la dissolution de votre corps. Mais que ces paroles soient pour vous un coup de foudre, chrétiens paresseux, qui, sans mener une vie chrétienne, voulez fréquenter l'Eucharistie, récompense de la bonne vie; qui voulez manger sans travailler, dévorer l'A-

gneau pascal sans vous ceindre les reins, cueillir la manne avec les Israélites sans vous lever dès le matin, vous nourrir avec les prêtres du pain de proposition sans vous purifier comme eux.

Vous cherchez, dites-vous, dans l'Eucharistie, le soutien de votre faiblesse, et vous y trouverez la diminution de vos forces; ce pain solide fortifie le fort et affaiblit le faible, donne à celui qui a déjà, et celui qui n'a pas le dépouille même de ce qu'il a. Vous vous approchez souvent de Jésus-Christ, parce que vous êtes malade et qu'il est votre médecin; eh! que n'approchez-vous donc de lui lorsque vous êtes mort, parce qu'il est votre vie? Y a-t-il moins de rapport entre la vie et la mort qu'entre le malade et le médecin? Et si vous n'osez faire le premier, parce que l'Eglise le défend, pourquoi faire le second, que les Pères défendent comme le premier? C'est, dites-vous, que l'Eucharistie n'est pas la nourriture des morts et qu'elle est le remède des malades; mais c'est un remède qui ne guérit pas de toutes sortes de maladies, et qu'on ne doit prendre que par l'ordre du Médecin céleste; et cet ordre vous est manifesté par l'autorité des Pères, qui en interdisent l'usage, du moins fréquent, à ceux qui sont attaqués des mêmes maladies que vous; et pour vous faire voir que cet ordre est raisonnable et établi sur des règles sûres et inébranlables, remarquez, je vous prie (suivez cette comparaison, Messieurs, tirée de l'Ecriture et de la tradition; elle jette un grand jour sur cette matière), remarquez, je vous prie, qu'il en est de l'Eucharistie, par rapport à l'âme, comme du pain par rapport au corps; l'une et l'autre sont en même temps leur nourriture et leur remède. Mais le pain ne nourrit et ne guérit qu'un corps déjà sain et bien disposé, qui n'a d'autre faiblesse et d'autre maladie que celles qui sont inséparables de notre nature, d'autre faiblesse que l'épuisement des esprits par le travail, d'autre maladie que la faim qui le mine insensiblement, et le consumerait bientôt si le pain ne réparait les pertes qu'il souffre de l'activité de la chaleur naturelle. Supposez pour un moment ce corps dans le feu de la fièvre : le pain, loin d'éteindre ce feu, ne fera que l'allumer, loin de guérir ce corps, ne fera que précipiter ses jours; supposez-le du moins dans une faiblesse causée par le dérangement et la plénitude d'humeurs : le pain n'est plus son aliment, c'est à l'abstinence qu'il doit recourir et à des remèdes violents qui dissipent cette abondance d'humeurs. Ainsi l'Eucharistie ne nourrit et ne guérit qu'une âme déjà saine et bien préparée, qui n'a d'autre faiblesse et d'autre maladie que celles qui sont inséparables de notre fragilité; d'autre faiblesse que l'épuisement de ses forces par le combat continuel auquel l'engage la résistance à ses passions; d'autre maladie que la concupiscence, qui l'affaiblit peu à peu, et qui bientôt lui donnerait la mort si l'Eucharistie ne réparait les brèches que lui fait sans cesse ce feu infernal. Mais supposons cette âme travaillée d'une fièvre mortelle, de la fièvre de l'avarice, de l'ambition, de l'impureté : l'Eucharistie n'est plus pour elle un remède, c'est un poison; supposons-la du moins dans une langueur produite par la plénitude de l'amour-propre : le dérangement d'une vie relâchée, l'attache à des affections terrestres, l'Eucharistie n'est plus son aliment journalier; c'est au jeûne des passions, à l'abstinence des plaisirs, qu'elle doit recourir; il faut qu'elle se purifie de ce levain de malice par les larmes de la pénitence, qu'elle se vide par la mortification de ses fautes journalières multipliées par la négligence, de peur, disent les Pères, que cette mauvaise réplétion ne l'empêche de recevoir avec fruit le pain eucharistique, et qu'elle ne sorte de la sainte table plus chargée que soulagée, plus souillée que purifiée.

Mais qui peut atteindre à ce degré de perfection? Ne faut-il pas désormais fermer la porte de nos tabernacles, si, pour fréquenter l'Eucharistie, il est nécessaire de vivre sans attache vénielle parmi les exercices d'une pénitence journalière? S'il ne faut pas fermer entièrement cette porte sacrée, du moins, Messieurs, ne faut-il pas l'ouvrir si souvent; ne faut-il vous l'ouvrir qu'après avoir regardé dans votre conscience, ou plutôt dans vos mains, pour voir si elles sont pleines de bonnes œuvres, et dans votre vie, pour examiner si elle est vraiment chrétienne; car, que demandé-je ici, après les Pères, pour une communion fréquente, qu'on ne doive exiger de tout chrétien? N'êtes-vous pas engagés, par votre enrôlement dans le christianisme, je ne dis pas à ne point commettre de crimes, ce n'est là, dit saint Augustin, que le premier pas de votre engagement, mais à mener une vie de croix, de détachement, de mortification; à enlever votre cœur aux créatures et à le donner tout entier à Dieu? Vous aimerez le Seigneur de toute l'étendue de votre âme : voilà le premier précepte de la loi; point de bornes à cet amour; la mesure de l'aimer, c'est de l'aimer sans mesure. Vous sentez-vous éloigné de ce degré de perfection, n'êtes-vous pas obligé d'y tendre de toutes vos forces? Vous est-il permis de ne pas avancer dans la vertu, et n'y pas avancer n'est-ce pas reculer? Toute la vie d'un chrétien n'est-elle pas une vie de combat, de pieux désirs, de saints efforts? Ne doit-il pas, oubliant, comme l'Apôtre, ce qui est derrière soi, s'étendre, s'allonger sans cesse vers le ciel? Vous contentez-vous du chemin que vous avez fait? Ne voulez-vous pas passer outre? Dès lors vous vous arrêtez au milieu de votre course; dès lors vous perdez la récompense qui n'est promise qu'à ceux qui arrivent au terme.

Ecoutez, Messieurs, une proposition qui suit nécessairement de ce principe et qui cependant va vous surprendre : c'est que, quelque disposition que demande une communion fréquente, il est d'une obligation si indispensable d'aspirer au moins à communier fréquemment, que n'y pas aspirer, c'est renoncer au ciel; en voici la preuve :

Il faut, pour communier souvent, être exempt non-seulement de péché mortel, mais encore d'attache au péché véniel, et de plus, faire de jour en jour de nouveaux progrès dans la vertu; or il est de l'essence de la vie chrétienne, qui seule conduit au ciel, de tendre du moins à cet état de perfection : donc vivre chrétiennement, c'est se préparer à communier souvent; et tendre au ciel, c'est tendre à la communion fréquente; et, par une conséquence contraire, ne pas se préparer à communier souvent, c'est ne pas vivre chrétiennement; ne pas aspirer à la communion fréquente, c'est ne pas aspirer au ciel, c'est être citoyen de Babylone, c'est vivre dans l'anathème de la mort. Mais pour lever cet anathème il n'y a donc, dites-vous, qu'à communier souvent: la conséquence n'est pas juste; ce serait aggraver l'anathème que de communier plus souvent, sans être mieux préparé. La conclusion naturelle est que, pour sortir de cet état de mort, il faut se préparer par une vie chrétienne à se rendre digne d'une communion plus fréquente; et cette conclusion une fois établie, j'en tire une autre qui doit vous faire sécher de frayeur, vous qui, depuis dix ou vingt ans, ne communiez qu'une ou deux fois l'année; c'est qu'il est moralement certain que pendant tout ce temps vous avez vécu en état de damnation : non précisément parce que vous n'avez communié que rarement, votre condamnation au contraire n'en aurait été que plus terrible, si, sans être mieux disposé, vous aviez communié plus souvent, mais parce qu'il est moralement certain que pendant tout ce temps vous ne vous êtes pas préparés, par une vie chrétienne, à vous rendre dignes d'une communion plus fréquente; car est-il possible que vous ayez travaillé tant d'années sans être encore bien préparé, sans avoir au moins à présent les dispositions nécessaires pour une telle communion? Cependant il est constant, par votre aveu, que vous ne les avez pas; je dis plus, que vous n'aspirez pas même à les avoir; vous n'êtes pas résolu de corriger le plan de votre vie, et de sortir de cette langueur spirituelle qui vous met hors d'état de vous nourrir fréquemment de la chair de Jésus-Christ : donc vous avez toujours été et vous êtes encore dans une disposition criminelle; car il n'en est pas de la langueur de l'âme comme de celle du corps. La langueur corporelle, quoique dangereuse lorsqu'elle empêche de faire sa nourriture ordinaire de viandes solides, quoique mortelle par ses suites pour quiconque négligerait de les prévenir, ne donne jamais la mort précisément, parce qu'on n'a pas le dessein d'en sortir; mais la langueur spirituelle devient souvent mortelle par cela seul que résolument on n'en veut pas guérir.

Seconde conséquence. Il faut retrancher la fréquente communion, même aux âmes fortes, lorsqu'elle ne leur profite plus; parce que pour lors elle ne peut que leur nuire. L'Eucharistie ne peut demeurer sans effet; il faut qu'elle purifie ou qu'elle corrompe; qu'elle amortisse ou qu'elle enflamme la concupiscence; qu'elle soit un germe de salut, ou une semence de mort. C'est un remède qui n'est pas indifférent; c'est une nourriture solide qui doit fortifier ou affaiblir. Quel sujet de frayeur pour vous, Messieurs, qui recevez tant de fois l'Eucharistie sans en recevoir aucun fruit! Mais quel sujet de frémissement pour nous, ministres des autels qui y montons presque tous les jours sans peut-être en devenir plus parfaits! Ah c'est quelque chose de terrible de vivre avec le Médecin céleste, et d'être toujours malade! de prendre un Dieu pour remède et de ne point éprouver la force de ce remède divin; de mettre le feu dans son sein et de n'en pas sentir la chaleur; de s'unir fréquemment à Jésus-Christ et de demeurer toujours attaché à la terre; de se nourrir du pain des anges et de n'en pas mener une vie plus angélique.

Je ne viens point alarmer inutilement vos consciences; je sais que souvent on ne s'aperçoit pas du profit qu'on reçoit de la fréquentation de l'Eucharistie, comme on ne s'aperçoit pas toujours de celui que l'on tire de l'abondance d'une bonne nourriture. Mais je sais en même temps que le plus souvent ce profit n'est insensible que parce qu'il n'est pas véritable, et qu'il n'est pas moins ordinaire de voir des chrétiens s'affaiblir, que d'en voir se fortifier par la fréquentation de l'Eucharistie : je sais encore que Dieu couvre quelquefois d'un voile de fautes grossières le progrès que la grâce fait dans ses serviteurs, pour leur conserver ce trésor en le dérobant à leur connaissance; que leur vertu ne laisse pas de s'affermir au milieu de ces fautes de faiblesse; que leur âme n'en devient que plus humble, plus reconnaissante, plus fidèle aux devoirs essentiels; je sais même qu'un des principaux avantages de la communion fréquente est de nous découvrir nos imperfections, et de nous ouvrir les yeux sur les défauts que nous cache l'amour-propre; mais pour vous, mon frère, vos fautes multiplient sans que vos lumières augmentent; votre orgueil croît à proportion de vos défauts, et votre facilité à faire des chutes légères ne fait que vous préparer à tomber d'une chute terrible: enfin je n'ignore pas qu'il se peut faire que vous ne tiriez d'autre avantage de l'Eucharistie que de vous soutenir dans le chemin glissant de la vertu, de vous roidir contre le torrent des passions, de ne pas reculer malgré la violence des tentations qui vous pressent. Voilà jusqu'où peut aller notre condescendance; la porter plus loin serait un relâchement insoutenable et une complaisance criminelle; mais, pour retirer de l'Eucharistie ce plus léger profit dont on puisse se contenter, il faut en approcher avec une faim intérieure et non avec dégoût: la nourriture qu'on prend sans appétit ne peut à la fin qu'altérer la force du tempérament. Or, parmi les personnes dévotes qui fréquentent l'Eucharistie, où sont celles qui sentent cette faim, cette ardeur? Je ne

dis pas de recevoir l'Eucharistie, les âmes les plus imparfaites s'y portent souvent avec plus d'ardeur que les autres, mais c'est une ardeur téméraire telle que celle d'Osa qui leur ôte la vue de leur indignité et les porte à traiter peu respectueusement Jésus-Christ : c'est un empressement de vanité, de curiosité, de légèreté, tel que celui des Bethsamites pour l'arche d'alliance; c'est une soif brûlante qui ne provient pas tant de la chaleur de l'Esprit saint que du dérangement de la vie et de l'altération des mœurs ; c'est un appétit déréglé, reste peut-être d'une maladie ancienne ou présage d'une maladie nouvelle, et un confesseur éclairé doit en sage médecin réprimer ces appétits désordonnés, et faire observer à ces âmes imparfaites, menacées de quelque révolution fâcheuse, un régime de vie qui convienne à leur état. La faim et la soif dont je parle, c'est la faim et la soif de la justice, le désir du ciel, l'amour de la perfection, le zèle de la gloire de Dieu, l'ardeur à punir le péché et à mortifier ses passions. Ah! si à cette ardeur se joint l'empressement de s'unir à Jésus-Christ par la fréquente communion, ministres des autels, dispensez sans crainte ce corps adorable dont vous êtes les dépositaires; Jésus-Christ même a promis aux âmes affamées de la justice de leur abandonner sa divine chair pour en être rassasiées; mais si, malgré les communions réitérées de vos pénitents, vous apercevez en eux peu de goût pour la vertu, peu de haine pour le péché, peu de zèle à déraciner de leur cœur ce qui déplaît à Dieu; croyez-moi, ôtez-leur ce pain de vie comme à des personnes lâches, indignes de le manger. Apprenez-leur à estimer un remède d'un si grand prix; obligez-les à se sevrer de cette viande céleste pour réveiller leur appétit émoussé; condamnez-les aux exercices de la pénitence pour dissiper cet amas d'humeurs qui les empêche de profiter de cette divine nourriture, et surtout n'écoutez là-dessus ni plainte ni prières : il faut qu'il leur en coûte pour se nourrir du pain des anges, et que le désir de la communion les engage à s'y préparer par le travail, la prière, la correction de leur vie, la mortification de leur volonté; parce qu'une seule communion faite après ces préparations leur sera plus avantageuse que cent autres, sans s'y être mieux préparés.

Troisième et dernière conséquence, suite des deux premières. Il faut proportionner ses communions au degré de ses forces, et en augmenter ou diminuer le nombre à mesure du progrès ou de l'affaiblissement de sa vertu; il est dans la vie spirituelle comme dans la corporelle divers degrés de force ou de faiblesse, qui nous permettent de prendre plus ou moins de nourriture solide; tous les malades n'ont pas la même maladie, et tous les saints ne sont pas d'une égale santé; les attaches des âmes imparfaites sont plus ou moins fortes, leur affection plus ou moins dangereuse; leurs fautes rares ou fréquentes, passagères ou habituelles, intéressent la charité ou la pureté, ou ne blessent ni l'une ni l'autre, viennent d'ignorance ou de malice, de fragilité ou de négligence, d'inadvertence ou de dissipation. Les parfaits ne s'avancent pas tous du même pas dans la voie de la perfection; les uns marchent, les autres courent; les plus justes ont des temps de ferveur et des temps de pesanteur; quelquefois ils s'arrêtent par légèreté, et s'amusent à regarder derrière eux; d'autres fois ils ne songent qu'à précipiter leurs pas vers la céleste patrie où ils portent tous leurs vœux. Tous cependant ont besoin de l'Eucharistie pour se soutenir, et ne pas manquer de force au milieu de leur course; il faut même avoir pour les faibles cette condescendance de ne pas toujours les priver de cette viande solide, de ne pas toujours les renvoyer à jeun, de peur qu'ils ne tombent dans une défaillance universelle et un abattement mortel. Mais qui aura assez de sagesse pour discerner la mesure de nos besoins, et celle de la nourriture qui convient à nos forces? Aveugles sur nos défauts, il nous faut emprunter des lumières étrangères; nous adresser à des Ananies qui nous fassent tomber les écailles des yeux, à des directeurs éclairés qui nous conduisent sûrement dans une route si difficile; directeurs savants et pieux, nourris de la prière, de la lecture des Pères et des livres saints, qui aient été longtemps les disciples de Jésus-Christ avant que de devenir les maîtres des hommes; directeurs désintéressés qui ne se proposent que votre salut dans le gouvernement de vos consciences, qui n'aient d'autres vues dans la direction, qui ne retirent d'autres fruits de leurs sueurs, d'autres émoluments de leurs travaux que votre avancement spirituel; directeurs zélés, prudents, charitables, choisis entre mille ou plutôt entre dix mille, dit saint François de Sales, qui ne se conduisent que par les règles étroites, mais invariables de l'Evangile; directeurs, pour tout dire, qui dans les occurrences particulières aient assez de sagesse et de lumière pour faire application de cette règle générale de saint Bonaventure par où je finis, et qui servira d'éclaircissement et de preuve à tout ce que j'ai dit dans cette seconde partie.

De ceux qui marchent dans la voie du salut, dit ce saint docteur, les uns sont dans la ferveur de l'Eglise naissante, les autres dans la froideur de l'Eglise finissante; les troisièmes dans un état tempéré qui participe des deux. Appartenez-vous au premier âge de l'Eglise? Etes-vous du nombre de ces chrétiens qui, comme les premiers fidèles, sont toujours embrasés du feu de l'amour divin? Ah! on ne peut que vous louer de l'empressement que vous avez de communier même tous les jours : *Laudandum est quotidie communicare.* Etes-vous dans la froideur de la vieillesse de l'Eglise, lents dans les affaires du salut, pesants dans le service de Dieu? Appartenez-vous à ces derniers siècles, siècles malheureux où la charité des fidèles doit se refroidir? Vous êtes louables de ne communier que rarement, pourvu

toutefois que vous ne négligiez rien pour sortir d'un état si dangereux, et vous rendre dignes de communier plus souvent : *Laudandum est quod raro.* Marchez-vous entre ces deux âges ? Participez-vous et à la ferveur de l'Eglise naissante, et à la froideur de l'Eglise finissante? Suivez une règle de conduite qui tienne des deux extrémités; approchez-vous quelquefois de l'Eucharistie, pour vous enflammer de plus en plus de l'amour de Jésus-Christ ; éloignez-vous-en quelquefois, pour vous pénétrer d'un plus grand respect pour lui. Car le respect et l'amour sont également dus à un hôte si saint et si aimable ; et selon que vous reconnaîtrez par votre expérience que vous faites plus ou moins de progrès dans la vertu en suivant l'une de ces deux voies, choisissez celle qui vous est la plus utile sans avoir égard aux raisons générales qui semblent appuyer la fréquentation de l'Eucharistie; car ces raisons générales, dit ce saint docteur, dépendent toujours de nos dispositions particulières, et supposent une préparation convenable qui d'ordinaire ne se trouve que dans peu : *Quæ in paucissimis est ut semper.* Ainsi mériterez-vous, Messieurs, de vous nourrir éternellement de ce pain des anges dans le ciel que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON V.

LES AFFLICTIONS.

Domine, salva nos, perimus. (*Matth.*, VIII.)

Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.

Quelque imparfaite que fût la disposition des apôtres dans la tempête qui couvrait leur barque de flots, plût au ciel que ce fût la vôtre, Messieurs, dans les afflictions qui chargent votre âme d'amertume. La frayeur les saisit, leur foi chancelle, Jésus-Christ dort au fond de leur barque ; mais ils l'éveillent par cette vive prière : *Domine, salva nos*, sauvez-nous, Seigneur; et Jésus attentif à leurs cris rend le calme à la mer et à leur âme agitée. De plus grandes tempêtes agitent l'Eglise ; cette arche flottante est en proie à la fureur des orages qui la mettent en péril : chacun pousse un cri de frayeur, quelques-uns s'empressent de lui prêter un faible secours, personne n'éveille Jésus-Christ qui commande seul aux vents et à la mer. Un déluge de maux inonde la face de la terre : la disette de l'argent, la cherté des vivres, la stérilité des saisons, le bouleversement des fortunes, les troubles domestiques, les dissensions publiques, les maladies accablantes, les chagrins cuisants, les inquiétudes mortelles, les afflictions sans nombre fondent sur nous comme un torrent impétueux. Qui de nous, au fort de l'orage, se soutient par la prière, s'anime, s'encourage par des motifs de religion?

L'un, philosophe, épuise la force de sa raison pour se rendre insensible au trait le plus perçant; mais l'orgueilleux n'éprouve que trop sa faiblesse à l'approche des maux qu'il ne brave que de loin; et si quelquefois sa fierté se soutient dans la plus vive douleur, c'est pour lui une constance stérile, plus à charge, et même plus méprisable que la lâcheté du peuple qui soulage sa douleur par des cris; l'autre, voluptueux, s'efforce de noyer son chagrin dans l'ivresse du plaisir, d'ensevelir son inquiétude dans le tumulte des passions ; mais quelque agitation qu'il se donne, il se retrouve toujours, porte partout le trait qui le blesse, se sent déchirer dans ses éclats de joie, ne change de passions, ne court à de nouveaux plaisirs, que pour changer de chagrin et se creuser de nouveaux abîmes d'amertume ; celui-ci, indolent, s'enveloppe du voile de sa tristesse, se laisse emporter à la violence de l'affliction, s'abat sous l'orage, tombe par degrés du découragement à la mélancolie, de la mélancolie à l'accablement ; celui-là, impatient, éclate en murmures, ronge ses liens, se roule, se débat dans ses chaînes, y pousse des cris de rage et de désespoir.

Peu réveillent leur foi assoupie, peu réveillent Jésus-Christ endormi au fond de leur cœur, pour lui demander la force de soutenir avec courage ces temps d'épreuve ; peu dans ces jours ténébreux, orageux, sentent la main de Dieu qui les frappe, se soumettent sans se plaindre à ses ordres souverains, adorent en tremblant la justice de ses arrêts, moins encore se servent de l'affliction pour s'exciter à la joie, la reçoivent de la main de Jésus-Christ comme un gage de son amour, fondent sur elle l'espérance la plus ferme de leur salut, et en font le sujet de leur triomphe et de leur gloire. Ce sont ces sentiments religieux, seuls dignes d'un chrétien, que je viens vous inspirer, Messieurs, en vous montrant l'injustice de vos plaintes et les motifs de votre joie dans l'affliction. C'est tout le sujet de ce discours. Il est injuste de se plaindre : première réflexion. Il est juste de se réjouir de l'affliction : seconde réflexion. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour vous convaincre de l'injustice de vos plaintes, il ne faut, Messieurs, qu'envisager la double cause de vos malheurs : Dieu et vos péchés; Dieu qui vous les envoie, vos péchés qui vous les attirent. Vous ne souffrez que par l'ordre de Dieu : donc il faut vous soumettre à cet ordre souverain et souffrir en esprit d'adoration. Vous ne souffrez que ce que vos péchés méritent : donc il faut satisfaire à la justice divine et souffrir en esprit de pénitence. Deux principes, deux conséquences que je vais développer. Commençons par le premier.

Sorti de la main de Dieu, le monde, dit le Prophète, n'est pas abandonné à sa propre conduite. Dieu ne perd jamais de vue son ouvrage, lui-même en fait jouer tous les ressorts. C'est moi, dit le Seigneur, qui forme la lumière et les ténèbres, qui crée la paix et la guerre; je suis l'auteur des maux comme des biens; la mort, la vie, la pauvreté, les richesses partent également de ma main. On dirait même que Dieu s'est spécialement réservé le droit de dispenser les châtiments : *Mihi vindicta et ego retribuam.* (*Rom.*, XII.)

On dirait que les bienfaits échappent, sans son aveu, à sa tendresse, mais que les disgrâces ne tombent sur nous que par un ordre exprès de sa volonté. Voyez, examinez, dit-il au Prophète, s'il arrive quelque malheur dans la ville qui ne soit, pour ainsi dire, marqué à mon coin : *Si erit malum in civitate quod non fecerit Dominus.* (*Amos.*, III.)

Cependant qu'il est ordinaire de ne point remarquer le doigt de Dieu dans les événements mêmes où les hommes ont le moins de part. Accoutumés à nous conduire sans les lumières de la foi, nous n'apercevons dans les révolutions surprenantes qui frappent nos yeux qu'une fortune bizarre qui se joue impitoyablement de notre sort, et peu s'en faut que nous ne rejetions sur un pur caprice du hasard la stérilité des saisons, la contagion des maladies, l'embrasement des villes, la désolation des provinces, le bouleversement des royaumes; ce flux, ce reflux, cette vicissitude éternelle de bonheur et de malheur qui partage tous les hommes et toutes les conditions : de là la liberté d'exhaler votre douleur en murmures, lorsqu'il vous survient quelque perte, ne fût-ce que dans le jeu : vous ne savez à qui vous en prendre, vous vous en prenez à une fortune aveugle qui persécute; vous vomissez mille imprécations contre elle, et votre rage impuissante vous fait faire des efforts de désespoir, pour vous soustraire, s'il était possible, à ce que vous appelez votre malheureuse destinée, et vous ne voyez pas que ces imprécations retombent sur Dieu même ; que ce qu'il vous plaît nommer fortune aveugle est la Providence très-sage, qui, sans vous consulter, dispose de tout à son gré : vous ne voyez pas que vos efforts sont de vains efforts d'esclaves qui luttent contre leurs chaînes, de sujets rebelles qui s'arment contre un roi vainqueur, d'impuissantes créatures qui s'élèvent contre Dieu, unique auteur de leur disgrâce.

Concaluit cor meum intra me. (*Psal.* XXXVIII.) Il est vrai, Seigneur, s'écriait le Roi-Prophète, qu'abattu rudement sous votre bras redoutable, j'ai senti le feu de l'indignation s'allumer dans mon cœur; mais aussitôt j'ai réprimé ces saillies impétueuses et étouffé ce feu dévorant, parce que j'ai considéré que c'était vous, ô mon Dieu, qui me frappiez. *Obmutui, et non aperui os meum quoniam tu fecisti.* (*Ibid.*) Dieu n'est pas seulement l'auteur des disgrâces qui nous arrivent sans la participation des hommes, il l'est encore de celles où les hommes ont le plus de part. Que les rois des nations déclarent la guerre au peuple de Dieu, ils ne sont que les instruments de sa vengeance; que les Assyriens assiégent la Ville sainte, c'est le Seigneur, dit le Prophète, qui, comme un berger, les assemble d'un coup de sifflet des extrémités de la terre : c'est lui qui sonne de la trompette, qui déploie leurs étendards; c'est sous ses traces et sous ses ordres que ces infidèles marchent au combat : cette vue d'un Dieu qui agit par le ministère de toutes ses créatures, et qui les arme lui-même contre nous, ferait tomber toutes vos plaintes, si, au lieu de remonter jusqu'à Dieu, vous ne vous arrêtiez aux créatures mêmes qui vous environnent, que vous prétendez rendre responsables de vos malheurs. Comme vous ne sentez point dans ces créatures une supériorité naturelle qui vous mette à leur égard dans un état de dépendance, vous vous croyez en droit de vous soulever contre l'empire qu'elles usurpent, et de vous plaindre de leur violence. De là ces impatiences, ces emportements, ces inquiétudes, cette bizarrerie d'humeur qui vous rendent insupportable à vos amis, à vos enfants, à vos domestiques, à vous-même. De là ces satires, ces médisances, cette malignité qui se répand sur tout ce qui s'offre à votre imagination : la noblesse, la magistrature, rien n'est oublié dans le récit fréquent et ennuyeux de vos disgrâces : les princes de l'Eglise n'y sont pas plus épargnés que les princes du siècle : vous querellez le ciel et la terre, et toute la nature devient coupable à vos yeux de votre malheur : votre malignité ne s'arrête pas là, elle se fatigue à chercher et s'épuise à découvrir ceux que vous appelez les malheureux artisans de votre disgrâce. C'est sur eux que vous lancez les traits les plus envenimés : il n'est à votre gré ni d'outrage assez sanglant, ni de calomnie assez noire : semblable aux enfants qui déchirent les verges dont un père les châtie, vous déchirez cruellement ceux qui dans la main de Dieu ne sont que les verges de sa fureur.

Mais ce sont des calomniateurs qui blessent mon honneur par l'endroit le plus sensible ; d'injustes ravisseurs qui me dépouillent à la fois de l'héritage de mes pères et du fruit de mes sueurs ; des ingrats qui se prévalent de mes propres faveurs pour me sacrifier à leur fortune ; des perfides qui me manquent au besoin et qui abusent même de ma confiance pour me desservir, des insolents qui se méconnaissent dans la prospérité et qui m'insultent dans la misère. Ce sont... Insensés, vous brisez la pierre qui vous a blessé, et vous ne regardez pas la main qui vous l'a lancée : *Præcepit illi Dominus.* (II *Reg.*, XVI.) Ils feront tout ce qu'il vous plaira, je ne prétends les décharger d'aucun des noms odieux dont vous les accablez ; mais je soutiens que vous n'êtes pas en droit de les donner, parce qu'à votre égard ils ne sont que les exécuteurs des arrêts de Dieu qui leur a commandé de vous appauvrir, de vous humilier, de vous outrager. Laissez faire Séméi, disait David à ses officiers ; ce sujet rebelle ne maudit son roi que par l'ordre de son Dieu; et qui suis-je pour m'opposer au Tout-Puissant? *Præcepit illi Dominus.* Et vous, mon frère, qui êtes-vous pour vous opposer à la volonté du Très-Haut, qui a commandé à ce parent de vous intenter ce procès qui vous a ruiné, et à ce serviteur de publier cette calomnie qui vous a déshonoré. Quoi donc ? le Seigneur commande-t-il l'injustice? A Dieu ne plaise, Messieurs; mais ce que vous appelez injustice ne vous paraît tel, que parce que vous n'envisagez que les créatures qui n'ont

pas toujours droit de vous dépouiller de votre honneur et de vos biens : détournez-en un moment les yeux pour les porter vers le Créateur qui les fait agir, et vous n'apercevrez plus qu'un souverain Maître en droit de vous dépouiller de tout, sans que vous osiez lui dire, pourquoi l'avez-vous fait? Ne parlons point encore des droits de sa justice, ne proposons que ceux de sa souveraineté. Quoi ! Dieu n'est-il pas le maître de faire ce qu'il lui plaît; et la créature a-t-elle quelque chose à répondre au Créateur ? L'argile, dit le Prophète, ne s'élève pas contre le potier, et le marbre ne demande pas au sculpteur, pourquoi m'avez-vous taillé? Je trouve même, Messieurs, que Dieu nous traite favorablement lorsqu'il ne nous enlève qu'une partie de nos biens: nous lui devons tout ce que nous sommes, et pour reconnaître tout ce que vous lui devez, il faudrait lui remettre votre vie entre les mains. Cependant il vous la laissé cette vie, et avec elle le fondement de tous les biens ; il se contente d'exiger de vous un léger tribut, pour vous faire sentir sa souveraineté, et vous ne payez ce tribut qu'à regret ; vous vous soulevez contre ses ministres chargés de le lever sur vos richesses, que vous ne tenez de lui qu'à foi et hommage ; et que serait-ce s'il leur ordonnait de vous arracher la vie qu'il ne vous a confiée que comme un dépôt, qu'il est en droit de vous redemander à toute heure, que vous devez être prêt à lui remettre à tout moment.

Voilà ce qui calmait David lorsqu'il sentait soulever son cœur ; la vue de la souveraineté de Dieu, son imagination éblouie s'abattait en sa présence, et ses sens interdits ne lui permettaient pas d'ouvrir la bouche. *Obmutui et non aperui os meum.* (*Psal.* XXXVIII.) Voilà la pensée qui consolait ce prince malheureux dans le cours des persécutions cruelles qu'il eut à souffrir toute sa vie Que Saül arme Israël pour le perdre, qu'Absalon débauche mon peuple et se place sur mon trône; que Joab méprise mes ordres, que Seméi me charge d'injures; je suis sûr que je ne souffre que par l'ordre de Dieu, cela me suffit. Ce n'est pas à une vile créature comme moi, à demander au Seigneur raison de sa conduite, ni à approfondir les desseins de sa providence : quels qu'ils soient, ces desseins impénétrables, je les adore et m'y soumets, trop heureux par cette soumission de pouvoir rendre hommage à sa souveraineté, et lui faire un double sacrifice de mon âme et de mon corps : *Subjecta esto Deo, anima mea.* (*Psal.* LXI.) Mon âme, tu t'es plongée dans un abîme d'amertume ; mais c'est la main de Dieu qui t'y a plongée. Plie sous cette main adorable : elle seule peut te guérir après t'avoir blessée. *Quoniam ab ipso patientia mea.* (*Ibid.*)

Telle était aussi la consolation du saint homme Job, précipité du trône sur le fumier, réduit à la dernière misère par la perte de ses biens et la mort de ses enfants, couvert dans tout son corps d'un ulcère incurable, et déchiré dans les entrailles par des douleurs les plus aiguës: à qui croyez vous qu'il s'en prenne de tant de désastres? A Dieu seul. Ce ne sont, dit-il, ni les Arabes ni les Chaldéens qui ont enlevé mes troupeaux ; ce n'est pas l'orage qui a écrasé mes enfants, ni le feu du ciel qui a consumé mes trésors ; ce n'est pas même Satan qui m'a frappé de cet ulcère, c'est le Seigneur ; celui qui m'avait comblé de biens m'en a dépouillé : *Dominus dedit, Dominus abstulit.* (*Job*, I.) Il est le maître de faire ce qu'il lui plaît. C'est à moi de le bénir dans l'adversité comme dans la prospérité, de recevoir de sa main les biens et les maux avec une égale reconnaissance : *Dominus dedit,* etc. *Sit nomen Domini benedictum.* (*Ibid.*)

Consolez-vous de même dans vos afflictions, Messieurs; apprenez de ces saints patriarches à les recevoir en esprit d'adoration et d'anéantissement. Dieu ne fait jamais mieux sentir la plénitude, l'indépendance de son être, qu'en montrant par la destruction de sa créature, qu'il n'a besoin ni de ses louanges, ni de ses services, ni de ses hommages; et la créature ne rend jamais plus de gloire à Dieu que par l'acceptation du dépérissement de son être qui relève la toute-puissance de Dieu : regardez-vous donc dans l'affliction comme une victime que Dieu immole à sa gloire ; pliez sous la main adorable qui vous attache au bûcher; baissez la tête en esprit d'adoration sous le couteau qui menace vos jours ; acceptez avec résignation la perte de vos biens, de votre santé, de votre vie ; par là vous offrirez à Dieu le seul sacrifice qui puisse être agréable à sa grandeur. Si donc, Messieurs, les taxes nécessaires pour soutenir l'Etat vous épuisent, si les malheurs publics vous accablent, si votre imagination alarmée ne vous présage que de nouveaux malheurs, si vous n'entrevoyez dans un avenir affreux que la ruine entière de votre famille, dites comme le grand prêtre Héli : c'est le Seigneur qui lève le bras pour m'écraser, et qui déjà l'appesantit sur moi : il est le maître, qu'il fasse de moi ce qui est agréable à ses yeux : *Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat.* (I *Reg.*, III.) Si une mort précipitée vous enlève un fils unique, l'espérance de votre maison, l'idole de votre cœur, dites: le Seigneur pouvait me le demander en sacrifice comme un autre Isaac ; il ménage ma faiblesse en le prenant lui-même, il est le maître; que son saint nom soit béni : *Sit nomen Domini*, etc. Si une lente maladie qui vous mine tous les jours vous fait sentir les approches de la mort, dites : c'est le Seigneur qui a frappé ma chair ; c'est lui qui donne et qui ôte la vie, qui conduit au tombeau et qui en retire : il est le maître, qu'il fasse de moi ce qui est agréable à ses yeux : *Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat.* Que si aux droits de sa souveraineté, vous joignez les droits de sa justice; si après vous être convaincu que vous ne souffrez que par l'ordre de Dieu, vous vous persuadez que vous ne souffrez que ce que vos péchés mé-

ritent; il n'est point de plainte qui n'expire dans votre bouche, ni d'impatience qui ne meure dans votre cœur.

Vous le savez, Messieurs, que le péché ne peut demeurer impuni, qu'il faut nécessairement rentrer dans l'ordre par des œuvres pénibles, quand on en est sorti par des plaisirs criminels; qu'on ne saurait obtenir la rémission d'une peine éternelle, sans la remplacer au moins par des peines temporelles. Or, parmi les pécheurs même pénitents, où sont ceux qui se mettent en devoir de punir le péché? La pénitence, ne la borne-t-on pas de nos jours à changer de vie sans expier le crime, à s'interdire les plaisirs défendus sans retrancher les plaisirs innocents? C'est-à-dire que, pour payer ses dettes, on se contente de n'en plus contracter de nouvelles. C'est ici, Messieurs, une des plus grossières illusions du pécheur; chargé de venger l'honneur de Dieu, ce ministre infidèle le sacrifie à son propre bonheur, ne travaille qu'à éviter, s'il est possible, un malheur éternel en quittant le péché, sans se mettre en peine de satifaire à la justice divine en se condamnant au supplice que mérite son crime. N'est-il pas juste que Dieu prenne lui-même sa cause en main, puisque l'homme l'abandonne; et vous, n'êtes-vous pas injuste de vous plaindre que Dieu vous enlève les biens, l'honneur, la santé, en punition des crimes que vous laissez impunis?

Car, que pourriez-vous alléguer ici pour votre défense? Serait-ce que vous n'êtes pas pécheur? Et qui pourrait sans horreur prononcer ce blasphème, qui donnerait un démenti au Saint-Esprit même, qui assure qu'il n'est point d'innocent, pas même un enfant d'un jour? Seriez-vous d'une race plus sainte que les enfants de la malheureuse Eve, qui, conçus dans l'iniquité, nés sous l'empire de la concupiscence, n'ont d'autre apanage de leur père que le mensonge et le péché? Ne le montrez-vous pas par vos œuvres que vous sortez de cette race criminelle, et le germe de corruption que vous tirez de vos pères ne produit-il pas en vous des fruits de mort? Faut-il pour vous en convaincre rappeler les égarements d'une jeunesse débordée, et vous présenter en face ces péchés honteux dont la seule pensée vous fait rougir?

Mais ce sont là de vieux péchés que le Seigneur a oubliés; dites que vous avez oubliés, Messieurs, et non le Seigneur; ce n'est même que parce que vous les avez oubliés, que la justice de Dieu les rappelle. Admirez ici, permettez-moi ce terme, admirez le divin stratagème de cette justice, ou plutôt de cette miséricorde. Vous aviez péché, et par une suite nécessaire vous deviez souffrir. Dieu irrité par vos crimes, vous ne pouviez l'apaiser que par votre pénitence. Loin de le faire, vous abusiez de sa patience qui différait de vous punir; parce que sa justice ne se faisait pas sentir, vous vous persuadiez qu'elle n'était pas offensée; parce que vous ne souffriez pas, vous vous imaginiez n'être pas pécheur. Qu'a fait le Seigneur? Il vous a frappé, afin que, réveillé par ce coup, vous vous disiez à vous-même: je souffre, et je souffre sous un Dieu juste : donc je suis pécheur; donc la justice divine me poursuit pour ces anciennes offenses que j'avais ensevelies dans l'oubli; donc pour les expier il me faut accepter en esprit de pénitence cette langueur, cette maladie cruelle que j'aurais dû prévenir par des macérations volontaires.

Ainsi raisonnèrent les enfants de Jacob. Le crime qu'ils avaient commis contre leur frère, ils l'avaient perdu de vue dans le cours d'une longue prospérité. La famine les presse de passer dans une terre étrangère, où l'on ne leur fait entrevoir que cachot, que supplice. Ah! l'affliction leur ouvre les yeux : ils reconnaissent dans ces mauvais traitements ceux qu'ils ont fait souffrir à leur frère, et plus touchés de ses maux que des leurs propres, ils se disent l'un à l'autre, *merito hæc patimur.* (*Gen.*, XLII.) Nous ne souffrons que ce que nous méritons. Il n'est pas juste que des étrangers aient pour nous plus de compassion que nous pour notre propre sang. *Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum.* (*Ibid.*) Et vous, mon frère, est-il juste que vous jouissiez dans un âge avancé d'une santé perfaite, après l'avoir fait servir au crime dans votre jeunesse? Peut-être vous croyez-vous plus innocent que les frères de Joseph, parce que vous avez fait quelque pénitence de vos crimes, et qu'il ne paraît pas qu'ils en eussent fait aucune. Ce n'est point ici le lieu d'examiner si votre pénitence est plus réelle que la leur, je le suppose sur votre parole; mais je soutiens que pour cela vous n'êtes pas quitte envers la justice de Dieu, vous ne ferez jamais tant de pénitence que David. Ce prince, malgré l'assurance que Nathan lui donne du pardon de son péché, ne cesse de soupirer nuit et jour; c'est peu à sa douleur que des soupirs, il pousse vers le ciel des sanglots qui ressemblent à des rugissements. Pénétré de la vue de son iniquité, il oublie qu'il est roi pour se souvenir qu'il est pécheur, se dépouille des marques de sa dignité pour se revêtir de l'instrument de son supplice; marche le corps courbé sous le poids de son crime, le cœur noyé d'amertume, les yeux abattus de langueur, les genoux affaiblis par le jeûne; son pain, il le détrempe de ses larmes; son lit, il le baigne de ses pleurs; la cendre devient sa nourriture, et le temps du repos se change pour lui en un temps de gémissements.

Quel croyez-vous que fut le fruit d'une pénitence si affreuse, d'une pénitence de vingt ans pour un péché de quelques jours? De soustraire David à la justice de Dieu pour l'éternité; mais, dans le temps, cette justice inflexible se déploie sur lui dans toute sa rigueur. Frappé par l'endroit le plus sensible, il voit sa maison déshonorée par l'inceste de Thamar, et ensanglantée par le meurtre d'Amnon; il éprouve lui-même la

barbarie du plus cher de ses enfants, qui l'oblige de descendre honteusement du trône et de précipiter sa fuite dans les déserts, pour y mettre sa vie à l'abri de la fureur de ce fils dénaturé. En cet état ce prince pénitent rappelle l'idée de son crime, et cette idée lui rappelant à lui-même combien il restait encore redevable à la justice de Dieu, il s'écrie, plus changé au dedans qu'au dehors, plus humilié aux yeux du Seigneur qu'aux yeux de ses sujets : Frappez, Seigneur, frappez ; la vue de mon crime me dispose à recevoir les coups redoublés de votre justice : *Ego in flagella paratus sum, dolor meus in conspectu meo semper.* (*Psal.* XXXVII.) Et vous, pour quelque légère satisfaction, pécheurs, vous ne vous croirez plus comptables à la justice divine, vous murmurerez des afflictions qu'elle vous envoie en supplément de pénitence?

Mais il y a si longtemps que Dieu m'afflige sans me donner aucune consolation. Ne l'avez-vous pas offensé plus longtemps sans en recevoir aucun châtiment? N'est-il pas juste que vous souffriez ses rigueurs avec la même patience qu'il a souffert vos égarements? Quelles sont accablantes ces rigueurs qui se multiplient tous les jours ! Y songez-vous chrétiens; vos murmures se changent désormais en blasphèmes. Quoi ! vos crimes ne sont-ils pas plus énormes que les rigueurs de Dieu ne sont accablantes, et vos maux se multiplieront-ils jamais autant que vos crimes ! Ne faut-il donc point de proportion entre la réparation et l'offense, et quelque grandes que soient vos souffrances, sont-elles à comparer au feu de l'enfer que tant de fois vous avez mérité? Etonnante ingratitude ! infiniment redevable à la justice de Dieu pour vos péchés passés et ceux que vous commettez tous les jours, Dieu vous offre de quoi le satisfaire ; il s'engage à vous tenir compte des maux attachés à votre nature, à recevoir même en payement les disgrâces qui ne sont qu'une suite de vos crimes; cette maladie causée par votre intempérance, cette pauvreté où vous ont réduit votre luxe et votre jeu, cette humiliation que vous ont procurée votre ambition et votre orgueil. A cet engagement il n'oppose que la condition de les souffrir en esprit de pénitence, si d'ailleurs vous n'êtes pas en état d'y ajouter d'autres souffrances; si vous ne le faites, vous n'en souffrirez pas moins, vous souffrirez même davantage, parce que vous souffrirez sans consolation et en réprouvé; vous changerez de plus le remède en poison, et vos afflictions, qui auraient dû expier vos crimes, deviendront elles-mêmes de nouveaux crimes que vous aurez à expier; si, au contraire, vous souffrez en esprit de pénitence, vous adoucirez vos maux par la joie de les faire servir à éviter l'enfer où devraient vous plonger vos péchés, et où vous plongerait infailliblement votre impatience. En vérité, ne faut-il pas s'être abruti l'esprit et la conscience pour balancer un moment entre ces deux parties, et loin de vous abandonner aux plaintes et aux murmures, ne devriez-vous pas leur faire succéder des cantiques de joie, des sentiments de reconnaissance?

Mais quel est celui qui murmure? Le juste à qui il n'échappe que de légères offenses, qui peut rappeler sa vie sans que sa conscience lui offre rien de criminel, tremble encore à la vue des jugements de Dieu, et loin de se plaindre des fléaux de sa justice qui tombent sur lui avec plus d'abondance que sur le plus grand pécheur, il baise humblement la main adorable qui le châtie; trop heureux de pouvoir à ce prix se dérober au feu de l'enfer, racheter du moins les feux du purgatoire que méritent ses fautes journalières : *Hic ure, hic seca;* brulez, coupez, Seigneur, s'écriait-il; ne me ménagez pas en ce monde, pourvu que vous m'épargniez en l'autre : *Modo parcas et in æternum parcas;* et vous ne rougirez pas de demander à Dieu qu'il vous ménage, pécheurs, vous qui, buvant à longs traits le vin de prostitution, vous livrâtes autrefois aux plaisirs les plus honteux et assouvîtes les passions les plus brutales; vous qui dévouâtes votre bouche au mensonge, votre cœur à la haine, vos mains à la rapine, vos jours à la table et au jeu : et que dis-je autrefois; plût au ciel qu'on ne vous vît plus aujourd'hui prostituer vos membres à la fornication, engraisser votre famille du fruit de vos usures, enivrer votre cœur du sang des malheureux, consacrer votre langue à la calomnie et votre vie au jeu. Voilà la source de vos malheurs; prenez-vous-en à vous-même des troubles qui agitent votre maison, et des douleurs qui déchirent votre corps ; vous en êtes seul l'auteur. Cessez de vous soulever contre Dieu et vos domestiques, vos enfants, votre épouse vous seront soumis; cessez de susciter des procès injustes, et l'on cessera de vous accabler de procès; ne fréquentez plus de compagnies suspectes, et l'on ne décriera plus votre conduite; ne passez plus les nuits à la table et au jeu, et le jour vous jouirez d'une santé parfaite; quittez le péché, et Dieu quittera les verges. Si Dieu toutefois ne les quitte pas encore, ne murmurez point: pour apaiser sa justice, il ne suffit pas de ne la plus irriter, il est juste qu'elle exige de vous une satisfaction proportionnée à vos outrages.

Toute autre satisfaction vous paraîtrait plus supportable, il est vrai ; mais celle-ci est plus agréable à Dieu, parce qu'elle vient de sa main et qu'elle est de son choix. Voudriez-vous donc ôter à Dieu le droit de choisir la réparation qui lui convient? Toute autre pénitence vous serait moins à charge, je le sais ; mais celle-ci est plus méritoire, parce qu'elle est plus pénible et plus humiliante; il en coûte toujours moins de se châtier de sa propre main, que de recevoir ce châtiment d'une main étrangère, fût-ce la main de Dieu; et l'amour-propre qui se retrouve souvent dans les pénitences les plus affreuses auxquelles le pécheur se condamne, ne se retrouve jamais dans les croix que Dieu nous envoie, parce que l'affliction involontaire n'honore point : mais quoi, après avoir

choisi dans le crime ce qui satisfaisait le plus l'amour-propre, voudriez-vous encore choisir dans la pénitence ce qui l'incommoderait le moins? Toute autre peine vous serait plus douce; encore un coup j'en conviens; mais est-ce dans la pénitence qu'il faut chercher de la douceur? Ce qui doit adoucir l'amertume de la vôtre, c'est qu'elle est plus propre que toute autre à réparer le désordre de la concupiscence, et à guérir les plaies mortelles qu'elle a faites à votre âme, parce qu'elle est dans le même genre et du même ordre que votre péché. Je m'explique: Votre péché, c'est un orgueil insupportable; Dieu vous procure une humiliation étonnante. Votre péché, c'est un amour désordonné du plaisir, Dieu vous envoie une maladie cruelle. Votre péché, c'est l'abus des richesses, Dieu vous fait sentir les approches de la pauvreté. Voilà une pénitence du même ordre : vous accablez le pauvre par vos usures, on vous en accable à votre tour; vous percez le cœur de vos frères par vos médisances, ils déchirent le vôtre par leurs calomnies : vous êtes infidèle à votre épouse, elle vous paye d'une infidélité semblable : *Oculum pro oculo, dentem pro dente* (*Exod.*, XXI); injustice pour injustice; avez-vous droit de vous plaindre? Quelle que soit enfin votre affliction, c'est Dieu qui vous l'envoie; dès lors vos murmures sont autant de révoltes contre ses ordres souverains ; ce sont vos péchés qui vous l'attirent, dès lors vos murmures sont autant de blasphèmes contre sa justice. C'est Dieu qui vous l'envoie, il faut donc la recevoir en esprit de résignation, d'adoration, d'anéantissement; ce sont vos péchés qui vous l'attirent, il faut donc la souffrir en esprit d'humiliation, de pénitence, d'expiation; vous regarder comme une victime que Dieu dévoue à sa gloire, et comme un criminel qu'il charge de l'instrument de son supplice : telle est l'injustice de vos plaintes; voyons les motifs de votre joie dans l'affliction.

SECONDE PARTIE.

Faites toute votre joie, disait un apôtre, des diverses afflictions qui vous arrivent; non que l'affliction, à n'envisager que sa nature, ait rien qui porte à la joie; au contraire, l'affliction est un mal qui est entré par le péché dans le monde et qui ne traîne après soi qu'humiliation et que douleur; mais à envisager son rapport avec la rédemption, l'affliction est un bien qui n'a rien que de consolant et de glorieux. Jésus-Christ a sanctifié nos peines et consacré nos souffrances; revêtu de nos misères, ce divin Sauveur les a revêtues de mérite et de gloire; nos douleurs unies aux siennes perdent leur fiel et leur honte; le bois de la croix, trempé dans ces eaux amères, en a banni l'amertume, et le Fils de Dieu chargé de cet instrument de notre supplice en a relevé l'opprobre. Que l'affliction soit donc pour le Juif la peine du péché, elle est pour le chrétien le fruit de la grâce; que l'affliction soit pour l'infidèle le tribut de l'enfer, elle est pour le chrétien le gage du ciel. Double motif qui vous engage à recevoir l'affliction avec joie et reconnaissance; à vous réjouir de l'affliction, le fruit de la grâce, à vous glorifier de l'affliction, le gage de la gloire.

A vous réjouir de l'affliction. Ici, chrétiens, que le langage du monde est opposé au langage de l'Evangile! Jouissez-vous des douceurs de la santé et des faveurs de la fortune, coulez-vous des jours paisibles dans la gloire, le monde pour lors vous canonise : *Beatum dixerunt cui hæc sunt.* (*Psal.* CXLIII.) Mais l'Evangile ne prononce sur vous que malédiction et qu'anathème : *Væ vobis divitibus qui saturati estis, qui ridetis.* (*Luc.*, VI.) Malheur à vous, riches, qui riez, qui êtes rassasiés, qui êtes honorés, qui avez votre consolation dans ce monde. Gémissez-vous sous le poids de l'humiliation et de la misère; êtes-vous en butte aux traits de la calomnie, aux injustices de la fortune, aux rigueurs de la maladie; sentez-vous dépérir vos biens, votre honneur et vos forces, le monde ne pousse plus sur vous que des soupirs comme sur un malheureux; mais l'Evangile éclate en cris de joie et vous prodigue ses béatitudes : *Beati pauperes, beati qui lugent, beati qui esuritis, beati qui persecutionem patiuntur.* (*Matth.*, V.) Heureux les pauvres, heureux ceux qui ont faim, heureux ceux qui pleurent et qui souffrent persécution. D'un côté le monde crie malheur à la pauvreté, malheur aux opprobres, malheur aux souffrances; de l'autre l'Evangile crie malheur aux richesses, malheur aux honneurs, malheur aux plaisirs.

Quelle est la source de ce double langage? la double face des afflictions, leur double rapport avec le ciel et la terre, le siècle et l'éternité. Le monde qui, comme le Juif, attend sa récompense en ce monde, ne voit dans l'affliction que la justice d'un Dieu qui le dépouille du fruit de ses travaux. Le monde qui, comme l'infidèle, ne compte que sur le siècle présent, n'aperçoit dans la misère qu'un malheur accablant qui lui enlève jusqu'à l'espérance de son bonheur; mais l'Evangile qui annonce une récompense éternelle ; Jésus-Christ, qui élève l'âme jusqu'à l'espérance du ciel, nous fait entrevoir dans l'affliction un don de sa miséricorde qui nous prépare la récompense à laquelle il nous appelle. Loin donc de vous, chrétiens affligés, le langage impie de ce monde réprouvé, qui envie à votre âme son immortalité, qui la dégrade, la déshonore, la désespère en bornant ses vues à cette misérable vie. Ah! nous serions en effet les plus malheureux des hommes, nous péririons sans ressource sous les coups redoublés de la persécution et de l'infortune, si, en vertu des promesses de Jésus-Christ, nos vues ne perçaient jusque dans l'éternité; si, au langage funeste du monde, nous ne pouvions opposer le langage consolant de l'Evangile. *Beati qui lugent* : heureux les affligés. Pourquoi? parce que par la vertu du sang de Jésus-Christ l'affliction devient pour les chrétiens un don de la grâce qui fait entrer le pécheur et qui fait marcher le juste dans

la voie étroite qui seule conduit à la consolation éternelle : *Quoniam ipsi consolabuntur.* Premièrement le pécheur : ne suffit-il pas en effet d'être dans la prospérité pour marcher dans la voie large? Qui sont ceux, je vous prie, qui mènent une vie de réprouvé, vie de plaisirs, d'inutilité, d'amusements, qui se plongent dans l'oisiveté, la débauche, la mollesse; qui partagent leurs jours entre la table et le jeu, qui insultent à l'humilité et à la pauvreté d'un Dieu par le luxe et le faste, qui réveillent en chaire le zèle des prédicateurs contre leurs excès, qui font gémir au tribunal de la pénitence la charité des confesseurs sur leurs désordres, qui percent tous les cœurs chrétiens d'un glaive d'amertume par le scandale de leur vie? Ne sont-ce pas les heureux du siècle? Le monde leur plaît, ils plaisent au monde : ils l'adorent, ils en sont adorés : ils lui rendent encens pour encens, amour pour amour : ils sont de toutes ses parties : ils l'admettent à tous leurs plaisirs : ils courent avec lui à travers un chemin de fleurs dans l'abîme de la perdition. Si nous trouvons au contraire quelque consolation dans l'exercice de notre ministère, ne vient-elle pas des personnes affligées, qui n'ont que des larmes à répandre dans notre sein. Si l'Eglise se réjouit de la piété de quelque fidèle, ne sont-ce pas des personnes simples, d'une fortune médiocre, qui ne sont ni l'objet de l'envie, ni l'idole de l'admiration du siècle, qui procurent à l'Eglise cette joie? s'il se fait quelque conversion de nos jours, s'il se voit des pécheurs renoncer au corps des réprouvés pour s'incorporer à Jésus-Christ, n'est-ce pas par l'affliction que Dieu les attire à lui? L'un est redevable de son retour à la perte d'un procès, à la perfidie d'un ami, à la mort d'un protecteur, aux désordres, au bouleversement général des affaires; l'autre à la décadence de sa fortune, à la langueur de sa maladie, au dépérissement de sa beauté, à l'affaiblissement de ses forces; tous à l'affliction : parce que le propre de l'affliction est de détacher du monde, dont elle fait connaître le vide et le néant, et d'attacher à Dieu, dont elle fait sentir le besoin et le pouvoir : l'affliction est à la fois une amertume salutaire qui sèvre le cœur des fausses joies du siècle, et un vif aiguillon qui le presse de recourir à l'unique consolateur. Ainsi Manassès oublie Dieu sur le trône, et l'invoque dans les chaînes : Achab dans la prospérité se soulève contre lui, et dans l'adversité s'humilie sous sa main : Israël dans la gloire encense les idoles, et dans la captivité adore le Dieu de ses pères : Ninive florissante se livre aux plus honteux désordres, et la menace d'une ruine prochaine la courbe sous le joug de la pénitence.

Mais qu'est-il besoin d'exemples étrangers? je ne veux d'exemple que vous-même : rappelez ces jours de libertinage, où, enivré de l'amour du siècle, vous buviez à longs traits le vin de prostitution que le monde vous offrait dans la coupe empoisonnée des plaisirs; quelle était la source de vos dissolutions? la prospérité : la force de votre corps fournissait aux débauches les plus outrées ; la foule de vos amis vous entraînait dans vos désordres ; l'abondance de vos richesses nourrissait la sensualité de vos désirs ; l'éclat de votre beauté éblouissait les yeux de vos adorateurs qui vous prodiguaient un encens funeste. Dieu a frappé votre chair et flétri vos grâces; vous a dépouillé de vos biens, l'amorce de vos crimes, et par ce dépouillement a écarté à la fois les adorateurs de votre beauté et de votre fortune. Ah! l'affliction vous a ouvert les yeux ; vous avez enfin compris qu'il n'y a de bonheur qu'en Dieu ; que l'image trompeuse qu'en offre le monde n'est qu'un vain fantôme qui peut quelque temps faire illusion à notre vue, mais qui s'échappe bientôt de nos mains avares, malgré la fureur de nos désirs. Ce langage, vous ne le pouviez comprendre dans l'ivresse du plaisir : en vain, pour vous le faire entendre, Dieu vous parlait par l'organe d'un pasteur, d'un prédicateur, d'un directeur ; en vain le père de famille vous envoyait tour à tour ses ministres pour vous convier aux noces de son fils : vous vous excusiez comme les conviés de l'Evangile, tantôt sur vos richesses et vos acquisitions, quelquefois même sur vos passions et vos plaisirs : il vous a enlevé ces plaisirs, ces richesses, ces emplois : il vous a réduit par l'affliction au rang des pauvres, des estropiés, des boiteux. Ah! pour lors sa voix, devenue plus forte, a pénétré jusque dans votre cœur : sa grâce, devenue plus efficace, vous a fait entrer dans la salle du festin : elle vous invitait dans le plaisir, elle vous a forcé dans l'affliction.

Bénissez aujourd'hui l'heureuse violence qu'elle vous a faite : bénissez l'affliction qui, vous arrachant des portes de l'enfer, vous a placé dans la voie du ciel. Si le monde eût continué de vous aimer, vous auriez continué de le suivre : si votre santé ne s'était affaiblie, vos débauches n'auraient pas souffert de diminution : si vous ne traîniez actuellement dans les remèdes une vie languissante, vous seriez encore de toutes les parties de plaisirs : si vos richesses ne s'étaient évanouies, votre orgueil serait monté à son comble : si votre beauté ne s'était flétrie, vous n'auriez cessé de brûler d'un feu impur, de vous repaître de flatteries, de vous enivrer de louanges et d'adulation : si vos amis ne vous eussent été infidèles, vous vous seriez attaché à eux pour votre damnation : la perte de ces avantages vous a jeté dans le port du ciel. Heureux donc ceux qui pleurent, puisque leurs larmes sont la semence de leur salut. Que ceux, ô mon Dieu, qui connaissent le prix de l'affliction se joignent à moi pour vous en bénir. L'amateur du siècle en gémira tant qu'il lui plaira ; pour moi, Seigneur, je m'en réjouis avec votre Eglise : c'est du sein de l'adversité que lui naissent vos enfants et vos serviteurs ; c'est dans la tribulation que votre peuple vous cherche : c'est dans l'amertume que votre parole pénètre jusque dans leur

cœur : *Domine, in angustia requisierunt te, in tribulatione murmuris doctrina tua eis.* (*Isa.*, XXVI.)

Mais n'est-il pas des pécheurs que l'affliction endurcit? Oui, Messieurs; les plaies de l'Egypte endurcirent Pharaon : en cela l'affliction a le sort de toutes les grâces extérieures, qui confirment dans le mal celui qu'elles ne changent pas. Mais à qui s'en prendre, à la nature de l'affliction ou à la corruption du pécheur? Si la boue se durcit aux rayons du soleil qui amollit la cire, le soleil en est-il moins pénétrant? si le pécheur s'affermit dans le crime sous le fléau qui devrait briser son cœur, l'affliction en est-elle moins propre à briser la dureté du pécheur? cessera-t-elle d'être un bienfait, parce que l'homme en abuse, et un remède, parce que par sa faute elle n'opère pas? Qu'il se trouve des pécheurs qui rongent leurs chaînes, qui maudissent la main qui les frappe, qui traînent leur croix en désespérés : ne sont-ce pas des frénétiques soulevés contre leurs médecins, des malades abandonnés, qui ne peuvent guérir que par un miracle dans l'ordre même de la grâce? est-il de marque plus assurée de réprobation ? *Super quo percutiam vos ultra addentes prævaricationem?* (*Isa.*, I.) Quelle voie restera-t-il à Dieu pour vous rappeler à lui, vous qui ne cessez d'ajouter péché sur péché, malgré l'affliction dont il vous frappe? puisque l'affliction est la voie ordinaire, dont Dieu se sert, et pour faire entrer le pécheur dans le chemin du salut, et pour y faire marcher persévéramment le juste.

Pour y faire marcher le juste : le plus juste en ce monde porte dans son sein le germe de toutes les passions; la concupiscence originelle, ennemie de la contrainte, le détourne sans cesse de la voie du salut; cette voie est étroite et épineuse : l'on n'y marche qu'à regret, qu'avec un secret penchant pour la voie large. Qui réprimera ce penchant funeste? qui retiendra le juste dans le sentier étroit? L'affliction, Messieurs, les épines de la croix; c'est une digue que Dieu oppose à la fougue de ses penchants; une haie piquante qui l'empêche de s'écarter de la route pénible du ciel. Vous vous imaginez, ô justes qui m'écoutez, que si vous aviez tout à souhait vous serviriez Dieu avec plus de joie; que si vous jouissiez de la santé du corps et du repos de l'esprit, vous consacreriez toutes vos pensées à l'œuvre du salut; que,sans ces anxiétés qui resserrent votre cœur, cette langueur qui affaiblit vos membres, ces contradictions qui épuisent votre patience, vous vous dilateriez, vous allongeriez dans la voie des commandements : flattés de cette douce espérance, vous demandez à Dieu dans toute la ferveur de votre âme la délivrance de vos peines. Aveugles, vous demandez l'éloignement de votre bonheur; avec l'attrait que vous avez pour le plaisir, si votre santé n'était languissante, vous donneriez dans la débauche; avec la pente qui vous entraîne vers la dissipation, si le Seigneur n'exerçait votre patience, vous tomberiez dans le relâchement et la mollesse; vous seriez fastueux si vous étiez riches; impérieux si vous étiez puissants; impudique si vous étiez heureux. Dieu, qui vous connaît mieux que vous-mêmes, veille à votre conservation par tous les obstacles qu'il oppose à vos désirs. Toute la sagesse de Salomon ne peut le défendre du danger de la prospérité; cette prospérité,qui venait de la main même de Dieu, empoisonna son cœur; tandis que l'adversité, qui venait de la main de Satan, fortifia celui de Job. Si ce prince heureux, si le pacifique Salomon eût eu sur le trône des ennemis à combattre, comme le guerrier David, il n'eût pas été lui-même vaincu par ses passions; et si la tempête n'eût arrêté Jonas au milieu de sa course, ce prophète du Seigneur n'eût cessé de fuir devant sa face. Regardez donc l'affliction comme un orage qui s'élève pour vous empêcher de courir à votre perte, comme une barrière qui s'oppose à la fureur de vos penchants, comme une muraille qui vous sépare de l'objet de vos passions, et qui, par cette séparation, en affaiblit la violence.

Ce n'est pas tout : l'affliction qui affaiblit les passions du juste fortifie ses vertus. C'est un creuset où le juste s'affine, s'épure, se dégage de la rouille du péché, se décharge de l'écume des imperfections; un lieu d'exercice où il se détache de ses affections terrestres comme un athlète se dépouille de ses habits; une carrière où il exerce ses forces, s'endurcit aux travaux, s'aguerrit au combat. Le juste qui n'a pas éprouvé l'affliction est un soldat novice qui n'a pas essuyé le feu; il prend l'alarme au moindre bruit; il est renversé au premier choc. Le juste qui n'a pas éprouvé l'affliction n'a qu'une teinture légère des vertus, qui d'abord s'effacent sous l'éponge. Le juste qui n'a pas éprouvé l'affliction est un sauvageon inculte qui ne pousse que des feuilles, parce que l'affliction ne l'a pas taillé pour lui faire porter du fruit: *Purgabit eum ut fructum plus afferat.* (*Joan.*, XV.) C'est l'affliction qui fait le mérite de la vertu du juste, et qui lui donne son prix; c'est elle qui compose même l'assemblage de ses vertus : *Tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem, probatio vero spem.* (*Rom.*, V.) Elle opère en lui, dit l'Apôtre, la patience, l'épreuve et l'espérance ; elle le fait passer par tous les degrés de la piété chrétienne jusqu'à la persévérance, parce qu'elle lui montre à toute heure la grandeur de Dieu et la bassesse de l'homme; qu'elle le pénètre à toute heure de la vue de son néant et de celle de la majesté du Tout-Puissant; qu'elle l'humilie sous sa main, le tient dans sa dépendance, l'entretient dans une humble défiance de ses forces et un recours amoureux à la miséricorde de Dieu ; qu'elle ouvre une source de soupirs dans son cœur; qu'elle nourrit sa vertu de gémissements et de larmes ; qu'elle inspire la ferveur ; qu'elle donne des ailes à la prière. C'est dans l'affliction que la mère de Samuel répand son âme au pied des autels avec tant

d'amertume, que le grand prêtre Héli confond cette amertume avec l'ivresse. C'est dans l'affliction que Tobie, Susanne, Elie, Daniel, Jérémie, Néhémie, Esdras, que tous les justes de l'ancienne loi poussent vers le ciel leurs plus ardents soupirs. C'est dans l'affliction que le juif à Babylone lève ses yeux baignés de larmes vers les montagnes éternelles, d'où lui peut venir tout son secours. C'est enfin dans l'affliction que le Prophète-Roi compose ses admirables cantiques, qui seront à jamais les délices de l'Eglise et la consolation des âmes affligées. Or, cet esprit de prière, d'humiliation, de gémissements, où l'affliction entretient le juste, est la source de la persévérance, parce qu'elle est la source des grâces que Dieu se plaît à répandre sur le pauvre et l'humble de cœur qui se défie de sa propre justice, qui tremble sous celle de Dieu, qui sollicite sans cesse les entrailles de sa miséricorde.

Qu'il me soit donc ici permis de parler au cœur de tant de justes qui ne cessent de se plaindre des sécheresses et des aridités qu'ils éprouvent dans les exercices de la religion, des nuages qui troublent la sérénité de leur âme, des orages qui s'élèvent au fond de leur conscience, des tempêtes qui l'agitent, des perplexités, des incertitudes qui y jettent l'alarme ; qui gémissent des soufflets de l'ange de Satan, des suggestions impures de l'esprit de malice, des bouillons de la concupiscence, des soulèvements d'une chair rebelle ; qui murmurent du mépris auquel les expose la pratique de la vertu, des contradictions, des railleries qu'ils essuient de la part de l'impie. De quoi se plaignent-ils, de quoi murmurent-ils? Ne devaient-ils donc pas s'y attendre? Jésus-Christ ne les avait-il pas avertis que son royaume souffrait violence; que pour être son disciple il fallait porter sa croix ; que quiconque voulait vivre avec piété devait préparer son âme à la tentation et à la persécution ? Est-ce à d'autres conditions qu'ils se sont engagés au service de leur roi? De quoi se plaignent-ils, de quoi murmurent-ils? Le grand Apôtre ne passa-t-il pas par ces épreuves? N'était-ce pas dans ces épreuves mêmes que son âme nageait le plus dans la joie, parce que c'était dans ces épreuves que se fortifiait le plus sa vertu? *Virtus in infirmitate perficitur.* (II *Cor.*, XII.) N'est-ce pas de même au milieu de ces faiblesses que les justes sont les plus forts? *Cum infirmor tunc potens sum.* (*Ibid.*) Parce que c'est pour lors qu'ils sont plus humbles, plus détachés, plus défiants d'eux-mêmes, plus dépendants de Dieu qu'ils invoquent avec plus de ferveur, et qui, comme à Paul, leur communique sa grâce avec plus d'abondance.

Mais ne se trouve-t-il pas des justes que l'affliction affaiblit, loin de les fortifier, que l'affliction renverse, loin de les soutenir? S'il s'en trouve, Messieurs, c'est que leur piété n'était qu'apparente, ou du moins mal affermie. L'affliction est l'épreuve du cœur de l'homme, la pierre de touche qui discerne le vrai du faux serviteur ; la paille se consume dans le creuset où l'or se purifie ; le chaume se brise sous le fléau qui dégage le froment ; le juste se fortifie dans l'affliction qui démasque l'hypocrite. C'est un feu qui éprouve l'ouvrage d'un chacun, qui donne du prix à l'or et à l'argent, et qui consume le foin et la paille ; c'est un orage qui renverse l'édifice bâti sur le sable, mais qui affermit l'édifice bâti sur la pierre : aussi n'est-ce qu'après avoir passé par l'affliction que le juste peut faire quelque fond sur sa justice.

Abraham, dit l'Ecriture, marchait devant le Seigneur et obéissait à sa voix ; mais avant son sacrifice sa vertu était équivoque. Aime-t-il Dieu plus que son fils? Mettons-le à l'épreuve. Dieu lui demande ce fils en sacrifice, Abraham l'offre au Seigneur : *Nunc cognovi quod times Deum.* (*Gen.*, XXII.) Ah ! c'est pour lors qu'Abraham peut compter sur sa vertu ; il préfère Dieu à ce qu'il a de plus cher : *Non pepercisti unigenito filio tuo propter me.* (*Ibid.*) Vous vous savez bon gré de la régularité de votre conduite, de la fidélité constante à tous vos devoirs ; vous croyez servir Dieu de toute l'étendue de votre cœur, parce que rien ne trouble votre tranquillité et ne vous arrache du lit de votre repos. Attendons l'épreuve, nous verrons si vous serez fidèle à Dieu lorsqu'il faudra acheter cette fidélité au prix de tout ce que vous aimez. La perte de vos biens, de votre honneur, de votre vie, sera le creuset où nous verrons si vous êtes de l'or ou de la paille ; nous ne saurons que vous tenez solidement à Dieu, que lorsque nous vous aurons vu consentir à perdre tout, excepté Dieu : *Nunc cognovi quod times Deum.* Vous servez Dieu, qui vous comble de biens. Comment connaître si c'est Dieu ou vous-même que vous servez, puisqu'à le servir vous trouvez votre avantage? Mais Dieu vous plonge dans l'adversité ; sa main bienfaisante se retire et vous frappe, vous la baisez malgré ses rigueurs. Ah ! c'est à Dieu et non à ses faveurs que vous êtes attaché ; c'est à Dieu et non à vous-même que vous tenez : *Nunc cognovi quod times Deum.* Si Job n'avait béni le Seigneur que dans la prospérité, Satan n'aurait cessé de soutenir que sa vertu était intéressée ; mais il le bénit sur le fumier comme sur le trône : Satan est réduit au silence, et Dieu élève sa voix pour prendre la défense de son serviteur. Quelle joie pour vous, Messieurs, qui pouvez vous rendre ce témoignage, que vous êtes fidèles à Dieu comme Job, lorsqu'à son service vous ne trouvez que des croix ; que vous êtes attachés à Jésus-Christ et à sa vérité, lorsque tout conspire à vous en éloigner ! Est-il pour un courtisan de satisfaction plus douce que de savoir qu'il a été fidèle à son prince, lorsqu'à le suivre il exposait ses biens et sa vie? Quelle joie pour vous tous, Messieurs, qui êtes du nombre de ceux qui pleurent, puisque l'affliction est pour le juste comme pour le pécheur un des plus grands dons de la miséricorde, un des fruits les plus précieux de la grâce.

Il resterait à faire voir, si le temps le permettait, que non contents de vous réjouir de l'affliction, le fruit de la grâce, il faut encore vous glorifier de l'affliction, le gage de la gloire. Je me contente d'ajouter que l'affliction est le partage des disciples de Jésus-Christ, qui sont tous appelés à la suite de la croix, que leur divin Maître n'a porté le premier que pour les en charger après lui; que l'affliction est la couronne de ses favoris, qui n'occuperont les premières places de son royaume qu'après avoir bu avec lui dans le calice amer de la persécution, qu'il leur offre même pour récompense en ce monde; que l'affliction est l'apanage de ses enfants bien-aimés, qu'il châtie sur la terre dans sa miséricorde, pour les rendre dignes de l'héritage de leur Père céleste; que l'affliction est la fonction la plus honorable de ses membres qui sont destinés à accomplir, par leurs souffrances, ce qui manque à la passion de leur chef; qu'enfin, l'affliction est le caractère propre des élus que Dieu n'a prédestinés à la gloire qu'en les prédestinant aux souffrances, pour les rendre conformes à l'image sanglante de son Fils mourant, le modèle de tous les prédestinés : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (*Rom.*, VIII.) De là le triomphe des apôtres et des martyrs, qui ne se glorifiaient que dans la croix du Sauveur, qui préféraient leurs souffrances à leurs miracles et leurs chaînes à leurs révélations; qui ne connaissaient point de titre plus glorieux que celui de prisonnier de Jésus-Christ, ni de gloire plus solide que celle d'être jugés dignes de souffrir quelque chose pour son nom; de là les pleurs, la désolation, la consternation de ces saints solitaires qui croyaient que le Seigneur les avait abandonnés lorsqu'il ne les visitait plus par l'affliction; qui craignaient de n'être plus au rang de ses enfants lorsqu'il ne les frappait plus de la verge, de n'être plus marqués du caractère des élus lorsqu'il n'imprimait plus sur leur chair le caractère de la croix.

Tremblez, frémissez, heureux du siècle! vous à qui tout rit et tout prospère : vous n'êtes ni les disciples, ni les enfants, ni les membres de Jésus-Christ, puisque vous ne portez ni ses livrées, ni ses stigmates, ni sa croix; il ne vous regarde que comme les victimes de l'enfer, que le démon engraisse pour le jour des vengeances. Réjouissez-vous, glorifiez-vous de vos souffrances, vous tous qui êtes dans l'affliction; écriez-vous, avec le grand martyr saint Ignace : c'est à présent que je commence à être le disciple du Sauveur, puisque je marche sur ses pas pour l'accompagner jusqu'au Calvaire; c'est à présent qu'il me met au rang de ses favoris, puisqu'il me donne part à son calice et me présente la coupe d'amertume pour y boire avec lui; c'est à présent qu'il me reçoit au nombre de ses enfants chéris, puisqu'il me fait sentir les pointes de la verge dont il châtie tout enfant qu'il aime; c'est à présent qu'il m'adopte pour un de ses membres, puisqu'il m'associe à sa croix, comme Simon le Cyrénéen, et me destine pour la porter avec lui; c'est enfin à présent qu'il me compte parmi ses élus, puisqu'il me marque au coin de cette croix, qu'il scelle ma chair de ce sceau d'élection, qu'il me place dans la voie du Calvaire, qui est la voie du ciel; cette voie est rude, mais j'envisage le terme où elle conduit, et à cette vue ses inégalités s'aplanissent. Les heureux du siècle ne marchent point dans cette voie, ils en ignorent les sentiers épineux; mais aussi n'aspirent-ils point au ciel. Est-il surprenant qu'ils ne combattent pas, puisqu'ils ne sont pas enrôlés dans la milice céleste? est-il surprenant qu'ils soient heureux sur la terre, puisque c'est à la terre qu'ils bornent leurs espérances? Envie qui voudra leur bonheur passager, je n'ai de vœux que pour un bonheur éternel, et je l'achète à vil prix en l'achetant au prix de tout ce qui passe. Qu'on me dépouille de mes biens, qu'on m'enlève mon repos, qu'on me ravisse mon honneur, l'on ne peut m'enlever ma couronne ni m'ôter ma récompense : la perte même de ces biens frivoles me fraye le chemin à cette couronne céleste qui seule est proposée pour objet à mes désirs. Que ma santé s'affaiblisse, que mon corps dépérisse, ce corps n'est qu'une tente qu'il me faut incessamment plier pour aller à la rencontre du Seigneur qui m'appelle à la gloire par la tribulation qui en est le gage. Je vous la souhaite. *Amen.*

SERMON VI.

LE PÉCHÉ.

Qui non est mecum, contra me est; et qui non colligit mecum, dispergit. (*Luc.*, XI.)

Qui n'est pas avec moi, est contre moi; et qui ne recueille pas avec moi, dissipe.

Point de milieu, Messieurs : il faut être ami ou ennemi de Dieu, citoyen de Jérusalem ou de Babylone, esclave du démon ou serviteur de Jésus-Christ. Etrange alternative! qui fait le partage de tous les hommes, et qui peut-être fait aussi le partage de cette assemblée. Etrange alternative! qu'opèrent dans nos âmes ou la grâce ou le péché; l'une nous livre à Jésus-Christ, l'autre à Satan; l'une change l'homme en ange, l'autre en démon; l'une ouvre au prédestiné la porte du ciel, l'autre précipite le réprouvé dans le puits de l'abîme. Ceux qui évitent le péché comme l'aspic et le basilic, recueillent avec Jésus-Christ des richesses spirituelles; ceux qui se livrent au péché, les dissipent. Il est donc, Messieurs, dans votre intérêt le plus pressant de concevoir pour lui toute l'horreur dont une âme est capable. Et pour vous l'inspirer, cette sainte horreur, je ne vous représenterai pas ici l'outrage que fait le péché à la majesté infinie de Dieu; peut-être ne seriez-vous pas assez sensibles à la gloire de votre Maître; je ne m'arrêterai pas même à vous dépeindre la grandeur et la beauté de votre âme, et à vous faire voir comme le péché la dégrade, la défigure, l'avilit et la déshonore : cette chaste beauté n'aurait peut

être pas pour vous assez d'attraits, cette grandeur invisible ne frapperait pas assez vos yeux. Recourons donc à des motifs plus à votre portée et plus propres à vous toucher, en vous montrant les malheurs où le pécheur s'engage. Or, j'en découvre trois qui vont faire la matière et le partage de ce discours. 1° Le pécheur perd pour le passé le mérite de ses bonnes œuvres; 2° le pécheur s'expose pour le présent à être abandonné de Dieu; 3° le pécheur se prive pour l'avenir des motifs les plus solides de sa confiance. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession d'une Vierge bienheureuse sur qui le péché n'eut jamais aucun empire. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

La foi, qui nous apprend que nous ne pouvons rien faire sans Jésus-Christ, nous enseigne en même temps que tout ce que nous avons fait par le secours de sa grâce nous devient inutile dès le moment que par le péché nous nous éloignons de lui. Vous le savez, Messieurs, vos bonnes œuvres sont des dons du Père céleste, et, pour sortir de ses mains, elles ne laissent pas de lui appartenir. Dieu ne s'appauvrit pas en nous enrichissant; et, s'il ouvre ses trésors, il conserve un droit inaliénable sur les grâces que nous y puisons. Nos mérites sont à lui encore plus qu'à nous-mêmes. C'est le fruit des larmes de Jésus-Christ, c'est le prix de sa passion et de sa mort; nos bonnes œuvres sont marquées de son sceau; dès qu'elles perdent ce précieux caractère, elles perdent toute leur valeur, et ne sont point reçues du Père éternel, qui rejette ce qui n'est point scellé du sang et empreint de la croix de son Fils.

Or, Messieurs, que fait le pécheur? Il brise ce sceau sacré; et, en le brisant, il rompt l'alliance qu'il avait faite avec Dieu; il efface ce divin caractère, et en l'effaçant, il efface le mérite de toutes ses œuvres. Que fait le pécheur? Il renonce à l'amitié de Jésus-Christ, et ce divin Sauveur retire de cet ingrat les faveurs dont il l'avait comblé comme son ami. Que faites-vous, Messieurs, lorsque par le péché vous abandonnez votre Dieu? Vous coupez le canal de la communion qui était entre lui et vous; vous vous séparez de ce chef vivifiant qui répandait le mouvement et la vie dans le corps de vos actions, et dès lors vous devenez des membres morts, vous perdez en un moment la force et la vertu que vous en tiriez, dans le temps que vous lui étiez incorporés. Que faites-vous lorsque vous offensez votre Dieu? Vous vous révoltez contre votre Roi, et ce Roi irrité vous dépouille des biens et des dignités dont il vous avait revêtus comme un de ses fidèles ministres; dès lors, quelque agréable que vous fussiez à ses yeux, de quelque mérite que vous fussiez ornés, de quelques bonnes œuvres que vos mains se trouvassent garnies, ces mains paraissent vides, ces mérites s'anéantissent, et le Seigneur ne voit plus rien en vous qui puisse mériter son amour. Ouvrez les yeux, et voyez quel mal c'est pour vous, et combien il vous est amer d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu : *Scito et vide, quia malum et amarum est dereliquisse te Dominum Deum tuum.* (*Jerem.*, II.)

Peut-être que, venu au monde comme Salomon, avec d'heureuses dispositions pour la vertu, un père attentif et religieux les fortifia dès l'enfance par une éducation chrétienne et une conduite exemplaire; peut-être qu'élevé, comme un autre Samuel, à l'ombre des autels, vous vous étiez conservé dans l'innocence, malgré les périls de la jeunesse; les combats que vous a livrés le démon, dans cet âge tendre, n'ont été pour vous que des occasions de victoire; les mouvements déréglés de la concupiscence ne vous ont servi que d'aiguillon à la vertu; plus le monde s'est efforcé de vous paraître aimable, plus vous avez eu soin d'en détacher votre cœur; vous avez même fait un pacte avec vos yeux, pour les fermer à jamais sur tous les objets capables de les corrompre; cependant, malgré vos promesses, vous les avez enfin ouverts sur des objets séducteurs; ils en ont été éblouis, ils ont porté à votre cœur les coups dont ils avaient reçu les atteintes. Vous avez commencé par voir, vous avez fini par aimer; dès ce moment vous avez perdu, comme Salomon, tout le fruit de votre sagesse.

Vos bonnes œuvres, pendant ces premières années écoulées dans l'innocence, se sont entassées sans nombre, vos mérites se sont multipliés à l'infini; les sacrements reçus, les aumônes distribuées, les sacrifices offerts, les travaux endurés, vos vœux et vos prières, vos joies et vos douleurs, vos larmes et vos soupirs, tout était méritoire, et tenait lieu d'un nouveau titre pour appuyer le droit que vous aviez par votre baptême à la vie éternelle. Il n'était pas jusqu'aux actions les plus communes, au boire et au manger, au sommeil et au repos pris dans l'ordre de Dieu, qui ne fussent mis en compte; vous aviez amassé des trésors immenses, mais tous ces trésors étaient cachés en Jésus-Christ. Qu'avez-vous fait? Vous avez laissé enlever Jésus-Christ de votre cœur. Ah! tous vos trésors ont été enlevés avec lui : *Scito et vide, quia malum et amarum est dereliquisse te Dominum Deum tuum.*

Vous étiez un bel arbre planté de la main de Dieu, chargé de fleurs et de fruits, qui faisait la joie et l'admiration des esprits célestes; les oiseaux du ciel, pour parler le langage de l'Ecriture, venaient se reposer à l'ombre de vos rameaux, vous tiriez votre séve de la racine de Jessé; vous l'avez coupée, cette racine féconde; vous vous êtes séparés de cette tige sainte; vous vous êtes détachés du cep de la vraie vigne. Ah! vous n'êtes plus qu'un sarment inutile, vos œuvres que des branches mortes, et les fruits que vous portiez ne sont point parvenus à leur maturité : *Scito et vide, quia malum et amarum est dereliquisse te Dominum Deum tuum.*

Revenus de ces premiers égarements, vous aviez fait divorce avec les objets de vos pas-

sions; changés par la droite du Très-Haut, vous aviez commencé à mettre la main à l'œuvre; déjà vous dévoriez ce que la pénitence a de plus rebutant, vous marchiez avec courage dans cette nouvelle carrière du salut, lorsque vous vous êtes arrêtés tout d'un coup au milieu de votre course; vous avez regardé derrière vous, après avoir mis la main à la charrue; vous avez jeté les yeux sur cette infâme Sodome que vous veniez de quitter; dès ce moment le fruit de vos travaux s'évanouit, le mérite de vos combats, la gloire de vos victoires disparaît. L'édifice de votre salut, dont vous aviez jeté les fondements avec tant de peine, et auquel vous vous promettiez de mettre bientôt le comble, n'étant plus appuyé sur Jésus-Christ comme sur la pierre angulaire, l'édifice est tombé en ruine : *Scito et vide, quia malum et amarum est dereliquisse te Dominum Deum tuum.*

Est-il, Messieurs, un sort plus déplorable? Représentez-vous quel serait le désespoir d'un laboureur qui aurait ensemencé ses terres à la sueur de son front, qui les aurait cultivées par un travail laborieux, et qui, après avoir porté le poids de la chaleur et du jour dans l'espérance d'une récolte abondante, verrait tout d'un coup désoler ses campagnes fertiles, des mains étrangères moissonner ce qu'elles n'auraient pas semé, et enlever même de ses greniers les grains qu'il aurait soigneusement renfermés pendant le cours de plusieurs années. Représentez-vous un marchand qui, pour s'enrichir, aurait parcouru les terres et les mers, affronté les orages et les tempêtes, consumé ses jours et ses forces, et qui, sur le point de rentrer dans sa patrie avec de grandes richesses, verrait périr les vaisseaux auxquels il avait confié ses trésors, et submerger des richesses qu'il aurait amassées avec tant de peine, sans espérance de les recouvrer jamais; cet infortuné trouverait-il quelque soulagement à sa douleur? Pourrait-il se résoudre à mettre fin à ses larmes? *Deduc quasi torrentem lacrymas tuas* (*Thren.*, II.) Ah! pécheur, répandez avec encore plus de justice des torrents de larmes, puisque, perdant la grâce, vous avez perdu des richesses sans comparaison plus précieuses; richesses dont la moindre partie coûtait à Jésus-Christ tout son sang, et pouvait suffire pour acquérir le royaume du ciel; et ce qui doit redoubler vos regrets, richesses dont vous ne pouvez imputer la perte qu'à vous-mêmes: *Deduc quasi torrentem lacrymas tuas.*

Mais quoi! direz-vous, pour une infidélité d'un moment, Dieu pourrait-il oublier plusieurs années passées à son service? Eh! Messieurs, que sert à un courtisan d'avoir servi son roi la meilleure partie de sa vie; d'avoir, si vous voulez, soutenu sa couronne par sa valeur, et mille fois exposé sa tête pour mettre à couvert celle de son maître, si ce malheureux, sur la fin de ses jours, porte la perfidie jusqu'à attenter à la vie du prince, et la fureur jusqu'à chercher à répandre un sang qui jusqu'alors lui avait été plus précieux que le sien propre? Après un tel attentat, ce criminel de lèse-majesté aurait-il droit de prétendre encore aux bonnes grâces de son roi? Il pourrait les conserver, que vous ne conserveriez pas celles de votre Dieu, vous qui par le péché vous soulevez contre lui. Un prince peut, par générosité, porter plus loin sa reconnaissance que son sujet n'a porté sa fidélité, en considération de ses anciens services; mais quels services avez-vous rendus au Seigneur? A-t-il besoin de vos justices? vos mérites ne sont-ils pas ses dons? Avez-vous quelque chose que vous n'ayez pas reçu de lui? et vous voudriez qu'après votre péché il se ressouvînt encore, et qu'il vous tînt compte de vos justices. Non, non, Messieurs, Dieu s'en est expliqué par son prophète : Si le juste, dit-il dans Ézéchiel, se détourne des sentiers de la justice, et s'engage dans les voies de l'iniquité, je mettrai en oubli mes anciennes miséricordes, et je ne me ressouviendrai plus de ses justices passées. *Si averterit se justus a justitia sua, et fecerit iniquitatem, omnes justitiæ ejus, quas fecerat, non recordabuntur.* (*Ezech.*, XVIII.) La raison en est que l'on ne peut pas être en même temps ami et ennemi de Dieu; chargé de fruits de vie et porter des fruits de mort. Quelle union y a-t-il entre la justice et l'iniquité? Quel commerce entre la lumière et les ténèbres? Peut-on servir deux maîtres, Dieu et le démon? Un même cœur logerait-il Jésus-Christ et Bélial! Qui n'est pas avec moi, dit le Sauveur, est contre moi; et qui ne recueille pas avec moi dissipe. Oseriez-vous le penser, Messieurs, que celui qui commet un péché mortel soit encore avec Jésus-Christ, et qu'il recueille avec lui les richesses spirituelles : donc il perd les trésors qu'il pouvait avoir amassés.

Mais ce qui augmente de beaucoup cette perte, c'est que ses bonnes œuvres, qui lui tenaient lieu de mérites, lui tiendront lieu de crimes; et que le Seigneur se ressouviendra de ses justices dans sa colère. Comment cela? le voici, Messieurs, et ce n'est pas ici un paradoxe avancé pour vous surprendre; c'est une vérité dont vous devez être pleinement instruits. Je vous l'ai dit, nos mérites sont des dons de Dieu; plus vous en aviez acquis avant de pécher, plus vous étiez comblés de ses faveurs; plus vous aviez fait de bonnes œuvres, plus vous étiez redevables à sa grâce, qui les avait faites en vous : *Faciens in nobis.* Ainsi, après votre péché, Dieu ne peut rappeler le souvenir de vos justices, sans rappeler celui de vos ingratitudes; ni se ressouvenir de vos mérites passés, sans se ressouvenir en même temps du mépris que vous avez fait de sa bonté; et s'il jette encore un regard sur vos bonnes œuvres, c'est un regard d'indignation et de colère, non pas précisément comme bonnes œuvres, mais comme des bienfaits dont vous aurez abusé. Ah! si vous aviez toujours été son ennemi déclaré, ou si du moins vous ne l'aviez jamais connu, peut-être trouverait-il vos offenses un peu plus supportables. *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuis-*

sem utique (*Psal.* LIV); mais, après avoir éu tant de part à sa familiarité, après avoir paru dans sa maison au rang de ses meilleurs amis, après avoir mangé tant de fois à sa table, et vous y être enivrés de son sang et engraissés de sa chair; avoir goûté les dons du Saint-Esprit et joui par avance des délices du ciel : *Tu vero homo unanimis*, *qui simul dulces capiebas cibos* (*Ibid.*); après tant de faveurs, vous révolter contre lui; vous servir contre votre bienfaiteur de ses propres grâces, et porter votre ingratitude jusqu'à crucifier votre Sauveur; ah! c'est ce que Dieu ne peut voir sans avoir en horreur jusqu'à vos justices mêmes : c'est à quoi Dieu ne peut penser sans songer à vous exterminer de dessus la terre, et à vous ensevelir tout vivants dans le sein de l'enfer : *Veniat mors super illos*, *et descendant in infernum viventes.* (*Ibid.*) C'est ce que Dieu ne peut repasser dans sa mémoire, sans se rappeler les péchés mêmes qu'il vous avait pardonnés.

Je sais, Messieurs, ce que la théologie nous enseigne sur ce point; je sais que les dons de Dieu sont sans repentir, et que le pécheur ne sera jamais puni pour des péchés qu'il aura expiés; mais je sais aussi que ces offenses anciennes semblent se renouveler par l'ingratitude, que ces péchés revivent, pour ainsi dire, dans les crimes que le pécheur commet de nouveau. Dieu, malgré vos infidélités réitérées, vous avait remis dans la grâce. Ce bon Pasteur vous avait rappelé tant de fois de vos égarements, tant de fois ce père débonnaire a eu pour vous la tendresse du père de l'enfant prodigue, et cependant, ô ingrat! après tant de grâces, vous avez encore quitté la maison paternelle où il vous avait ramené. Retombant dans votre infidélité, vous avez repris les armes contre ce bon roi qui vous les avait fait tomber des mains par sa douceur. Ah! cette dernière infidélité lui est plus sensible que toutes les autres ensemble; cette dernière révolte le fait presque repentir du pardon qu'il vous a accordé pour les premiers. Ce dernier péché semble arracher du sein de sa miséricorde vos anciennes offenses qui y étaient cachées, pour les présenter à sa justice et l'obliger à reprendre ses droits qu'elle avait si généreusement abandonnés. C'est ainsi, pécheurs, que dès le moment que vous avez offensé votre Dieu, vos mérites vous abandonnent; d'un côté vos bonnes œuvres s'anéantissent aux yeux de Dieu ou ne subsistent plus que pour animer sa colère, et de l'autre vos anciennes iniquités semblent renaître et se représenter à votre juge pour rallumer les feux de sa vengeance.

Que du moins ces réflexions vous empêchent, Messieurs, de secouer le joug du Seigneur, vous surtout qui l'avez porté avec soumission dès votre enfance et qui avez éprouvé mille fois combien ce fardeau est léger, combien ce joug est aimable. Si le monde par ses charmes, si la volupté par ses attraits séduisants sollicitent puissamment votre cœur; si le démon, jaloux de votre bonheur, emprunte pour vous entraîner dans le crime la voix d'un de ses ministres, qui ose prendre la qualité de votre ami, répondez à ce suppôt du diable ce que répondrait un favori à quiconque voudrait l'engager à commettre une infidélité envers son prince. Il y a tant d'années, dirait-il, que j'ai l'honneur de le servir; j'ai trouvé en lui un père au lieu d'un maître. Il m'a prodigué ses faveurs, je me suis enrichi à son service, et vous voudriez qu'après cela je lui fusse infidèle? Comment pourrais-je me soustraire à son indignation et à sa fureur? Comment pourrais-je me dérober aux reproches de ma conscience? Non, je n'ai pas la force de soutenir la vue de la plus noire ingratitude qui fût jamais. Mon attachement pour un si bon maître durera autant que ma vie et me suivra jusqu'au tombeau. Enfants de lumière, seriez-vous moins éclairés sur vos véritables intérêts que les enfants du siècle dans les affaires temporelles? Vous exposerez-vous pour un plaisir criminel à perdre par le péché les mérites d'une longue suite d'années? Et pour éviter quelques travaux passagers, vous laisserez-vous enlever une couronne éternelle que vous tenez presque entre les mains, vous qui seriez au désespoir de manquer en rien à la fidélité que vous devez à votre prince ou simplement à un ami? Vous rendriez-vous infidèles à un Dieu qui vous a aimés jusqu'à mourir pour vous, et qui vous aime toujours jusqu'à vous combler de ses grâces? Encore si après le péché il vous restait de quoi réparer vos pertes. Mais tel est le malheur du pécheur qu'il perd avec ses mérites les grâces nécessaires pour les recouvrer, et qu'en abandonnant Dieu il s'expose à être abandonné de Dieu. Second effet du péché qui fera le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il est deux sortes de grâces, Messieurs : grâce habituelle qui sanctifie l'âme, grâce actuelle qui sert à conserver ou à recouvrer la justice. Or, c'est un article de foi que le péché anéantit la grâce habituelle, et la raison en est que la vie et la mort ne peuvent compatir dans un même cœur. Donc, puisque la grâce habituelle donne la vie et que le péché donne la mort, il faut nécessairement que le péché détruise la grâce. Ce seul principe supposé, il est clair que le pécheur n'a plus de quoi réparer ses pertes; car les bonnes œuvres qu'il fait en état de péché ne peuvent rien mériter pour le ciel. Non, Messieurs, les meilleures actions du pécheur, quelque saintes qu'elles soient en elles-mêmes, quoique surnaturelles et d'un ordre divin, quoique utiles pour le rapprocher de Dieu, étant faites dans un état de mort, sont des actions stériles, infructueuses, qui, n'étant scellées du sceau de la grâce sanctifiante, n'ont point de cours dans le ciel, où rien ne peut entrer qui ne soit marqué au coin de la charité. Elles sont privées du germe de vie qui seul pouvait les animer et les conduire à l'immortalité. Vérité affligeante pour le pécheur tant qu'il demeure dans son péché. Vous mortifiez votre chair par le jeûne, je le suppose; vous passez chaque jour des heures

entières en oraison, je le veux croire; vous êtes charitable envers les pauvres et indulgent envers tout le monde, je vous l'accorde. Les hommes portent une sainte envie à votre vertu, vous paraissez vivant à leurs yeux. Qu'importe, si vous êtes mort aux yeux de Dieu, si un seul péché honteux, un péché secret, de complaisance, péché peut-être inconnu à vous-même, corrompt le fruit de tant d'actions saintes; c'en est fait, ces actions sont perdues pour l'éternité. Quand vous recouvreriez la grâce, elles ne recouvreraient point un mérite qu'elles n'eurent jamais, et quand vous seriez du nombre des prédestinés, elles n'entreraient point avec vous dans le ciel.

Mais je vais plus loin, et je soutiens que le pécheur dépouillé de la grâce sanctifiante, non-seulement n'a plus de quoi réparer ses pertes, mais même ne peut prétendre de droit aux grâces actuelles qui sont nécessaires pour recouvrer la justice, et par conséquent qu'il s'expose à mourir dans le péché et à être abandonné de Dieu. Car de quel droit pourrait-il prétendre à ces grâces nécessaires? Serait-ce en considération de ses mérites passés? Mais ces mérites ne subsistent plus, vous venez de voir que le péché les anéantit. En considération de la grâce habituelle? Mais il l'a perdue. En considération des mérites de Jésus-Christ? Mais les mérites de cet Homme-Dieu, quoique d'un prix infini, n'ont de valeur pour nous qu'autant que nous avons soin de nous les rendre propres, et le pécheur, en se séparant de Jésus-Christ, coupe le canal par où ces mérites pouvaient couler jusqu'à lui. Serait-ce en vertu de la miséricorde infinie de Dieu? Mais le pécheur est un sujet rebelle et un ennemi de Dieu. Or, un ennemi, un rebelle a-t-il aucun droit à des faveurs? Serait-ce en vertu des promesses de Jésus-Christ, qui, seules, nous peuvent donner quelque droit à ses grâces? Mais en quel endroit Jésus-Christ s'est-il engagé de donner sa grâce à un pécheur qui l'aurait abandonné? Le juste, à la vérité, peut, dans sa prière, s'adresser à Dieu avec confiance et lui dire comme un saint martyr au fort de la tentation : Vous m'avez promis, Seigneur, de ne me point abandonner que je ne vous abandonnasse le premier; vous vous êtes engagé de ne pas permettre que je sois tenté au delà de mes forces. Dieu de vérité, il est temps de dégager votre parole et d'exécuter vos promesses. Une tentation forte me met à deux doigts de ma perte; hélas! mon cœur ébranlé est sur le point de succomber, hâtez-vous de lui prêter un puissant secours. Soyez avec moi, puisque mon désir est d'être avec vous, et ne m'abandonnez pas dans le péril, moi qui vous ai suivi au péril de ma vie. Ainsi peut parler un homme juste, un serviteur fidèle. Mais, encore un coup, dans quel endroit Dieu s'est-il engagé de répandre ses grâces sur ceux qui en auraient abusé et de prodiguer ses faveurs à des ingrats? Pour moi, Messieurs, je n'ai lu dans l'Écriture que menaces et malédictions contre les infidèles. Ils m'ont abandonné, dit le Seigneur par la bouche de Jérémie, je les abandonnerai à mon tour; ils m'ont désavoué pour leur Dieu, je les désavouerai pour mon peuple; je les rejetterai loin de ma face, et malheur à eux lorsque je me serai éloigné d'eux! *Projiciam eos a facie mea et væ cum recessero ab eis.* (*Jerem.*, VII.)

Malheur à vous, Messieurs, si vous vous éloignez de Jésus-Christ! malheur, et doublement malheur, si, après vous être séparés de lui, lui-même s'éloigne de vous comme il vous en menace par son Apôtre. Ah! quelle hostie d'expiation vous restera-t-il après avoir profané le sang de l'alliance? Quel accès aurez-vous auprès du Dieu vivant, lorsque ce puissant Médiateur n'intercédera plus pour vous? Comment vos prières s'élèveront-elles jusqu'au trône de la miséricorde, lorsque ce Pontife des biens éternels ne les offrira plus en son nom au Saint des saints? De quel mérite seront vos œuvres et vos désirs, puisque vos désirs ne tirent leur mérite que de leur union à ceux du Sauveur, et que vos bonnes œuvres ne sont que des œuvres mortes, si elles ne sont pas entées sur celles de Jésus-Christ même? Ah! si vous n'appréhendez pas un si grand malheur, vous ne savez guère ce que c'est qu'un pécheur dont Jésus-Christ s'est éloigné. Ah! c'est un aveugle qui marche sans guide dans une vaste forêt semée de piéges, pleine de précipices, infestée par les brigands, remplie de bêtes féroces. C'est un passager embarqué sans voile et sans pilote dans un frêle vaisseau qui fait eau de toutes parts sur une mer orageuse, fameuse par ses écueils et par ses naufrages. C'est un soldat sans armes enfermé dans un camp ennemi, environné d'une multitude innombrable de gens armés pour sa perte. C'est un excommunié séparé de la société du peuple de Dieu, étranger à l'égard de l'alliance, déchu de l'adoption divine. C'est un corps sans vie, un malheureux sans espérance; c'est un chrétien sans Sauveur et sans Dieu en ce monde. Ah! si vous n'avez frémi à ce trait, je crains bien que vous ne soyez de ce nombre.

Or, je vous le demande, que fera cet aveugle au milieu des piéges dont le monde est rempli? Comment découvrira-t-il les embûches que lui dresse à toute heure le prince des ténèbres, pour lui enlever le peu qui lui reste de lumières et de forces? Je vous le demande, que fera ce passager, triste jouet des vents et des orages qui s'élèveront à toute heure au fond de son âme; pourra-t-il s'empêcher d'être enseveli dans les flots de ses passions? Je vous le demande, que deviendra ce soldat sans armes, entouré des puissances infernales, acharnées à sa perte, en butte aux attaques redoublées de ses ennemis infatigables, qui ne se rebutent jamais de votre résistance, ne connaissent ni paix ni trêve, et nous livrent jusqu'à la mort une guerre cruelle? Viendra-t-il à bout de chasser de son cœur cette légion de forts armés, lui qui n'aura pu en défendre l'entrée à un seul? Que deviendront, ô mon Dieu, ces misérables victimes du péché, lorsque

vous les aurez chassées de devant votre face; où iront ces malheureux? Ecoutez-le, pécheurs, vous qui ne comptez pour rien de l'offenser : écoutez-le, si toutefois j'ai la force de le dire, et vous de l'entendre : *Non est anima mea ad populum istum: qui ad mortem, ad mortem; qui ad gladium, ad gladium; qui ad captivitatem, ad captivitatem.* (*Jerem.*, XLII.) Qu'on ne m'en parle plus, dit le Seigneur, je les abandonne à leur fatale destinée : *Qui ad gladium, ad gladium;* que celui qui a à périr par l'épée, périsse par l'épée; c'est-à-dire, Messieurs, qu'après avoir aiguisé votre langue comme une épée à deux tranchants pour percer par vos médisances le cœur de vos frères, vous la dévouerez à la haine, la vengeance, la calomnie, l'exécration, la malédiction, et votre bouche ne sera plus qu'un sépulcre ouvert, qui exhalera partout l'infection de votre cœur. *Qui ad famem, ad famem;* c'est-à-dire, qu'affamés de richesses périssables, vous en amasserez de toute main, sans pouvoir vous en rassasier, que leur possession ne fera qu'irriter cette soif dévorante qui vous brûlera nuit et jour, vous consumera de chagrin et d'ennui, vous tourmentera jusqu'à la mort, ne vous abandonnera pas même en ce terrible passage, où, sur le point de quitter tous les biens de la terre, vous jetterez encore sur eux des regards de complaisance, et vous serez déchirés de regret de les voir s'échapper de vos mains avares. *Qui ad captivitatem, ad captivitatem;* c'est-à-dire, qu'esclave d'une passion honteuse, vous consacrerez vos biens et votre honneur à la personne infâme que vous encenserez comme une idole, que vous verrez à tout moment redoubler le poids de vos chaînes, que vous mourrez dans ce dur esclavage, et que votre âme, en ce dégageant des liens de votre corps, ne pourra encore se dégager de ses attachements criminels. *Qui ad mortem, ad mortem;* c'est-à-dire que Dieu vous rendra haine pour haine, guerre pour guerre; que, en punition de vos amours illégitimes, il répandra sur votre esprit des ténèbres épaisses, et vous livrera à toute la corruption de votre cœur; c'est-à-dire que, aveuglés comme les habitants de Sodome, vous chercherez à assouvir les passions les plus brutales; que, endurcis comme Pharaon, vous résisterez à tous les avertissements du Très-Haut; que, forcenés comme Antiochus, vous vous révolterez contre tous les châtiments de sa justice, jusqu'à ce qu'enfin vous vous soyez précipités au fond de l'abîme. Dans cette extrémité à qui aurez-vous recours? Aux hommes? Mais les hommes, insensibles d'ailleurs à vos misères, ne sont eux-mêmes que faiblesse. A Dieu? Mais pour l'invoquer il faut reconnaître la grandeur de votre mal et le besoin de son secours. Or, cette connaissance est déjà une grâce que vous n'aurez point méritée, dont vous vous serez même rendus indigne.

Mais quoi! Dieu ne fait-il donc plus de grâces aux pécheurs qu'il a une fois abandonnés? Peut-être, Messieurs, leur en fait-il encore. Leur foi, qui n'est pas encore éteinte, peut se réveiller de temps à autre, l'espérance peut renaître au fond de l'âme, l'Esprit-Saint peut solliciter leur cœur, et leur conscience agitée les aiguillonner par ses remords; mais ce ne sont là que des grâces faibles et légères, il en faut de fortes et de puissantes pour les tirer de l'abîme où ils croupissent depuis longtemps. Oui, Messieurs, si vous abandonnez Dieu, et que Dieu, comme il vous en menace par son Prophète, vous abandonne à son tour, vous ouvrirez quelquefois les yeux à la lumière de la foi, mais ce sera pour les refermer aussitôt. Ces rayons, semblables aux éclairs, ne feront que vous faire entrevoir la nuit sombre où vous êtes enveloppés; mais ne pourront en dissiper les ténèbres, ils vous laisseront replongés dans le trouble et l'horreur. Les agitations de votre conscience pourront vous réveiller de votre profonde léthargie, mais l'orage et la tempête qu'elles exciteront dans votre âme ne seront point suivis du calme et du repos. Vous pleurerez, vous soupirerez, mais vous ne tarirez pas la source de vos pleurs et de vos soupirs. Vous gémirez sous vos chaînes d'autant plus misérables que vous en sentirez le poids sans pouvoir les rompre, et que vous connaîtrez la grandeur de votre mal, sans en trouver le remède. Peut-être ferez-vous quelques efforts pour vous relever, mais ce seront les efforts languissants d'un malade qui ne serviront qu'à vous faire retomber plus rudement sur vous-mêmes. Peut-être vous adresserez-vous à un sage médecin, à un directeur éclairé; mais après avoir usé quelque temps de ses remèdes, vous vous ferez encore de nouvelles plaies. Peut-être irez-vous jusqu'à vous jeter aux pieds d'un confesseur, les larmes aux yeux, la douleur même dans le cœur; mais après avoir pleuré le matin au pied du tribunal de la pénitence, vous irez soupirer le soir auprès de l'objet de votre complaisance. Peut-être qu'effrayé des jugements de Dieu vous éclaterez en gémissements et en sanglots, et vous demanderez au prêtre en rugissant comme Esaü : mon Père, n'y a-t-il poin de bénédiction pour moi? et vous irez le même jour vous charger, comme ce furieux, de la malédiction de Dieu, en persécutant vos frères par vos calomnies et par vos injustices. Peut-être qu'épouvanté par les menaces du prêtre, comme Pharaon par celles de Moïse, vous promettrez de rendre le bien d'autrui que vous retenez injustement; mais le ministre de Jésus-Christ ne vous aura pas plutôt délié, que vous le retiendrez contre vos promesses. Peut-être enfin que, frappé tout à coup de la mort imprévue d'un ami, ou que pressé des douleurs aiguës d'un mal qui vous déchirera les entrailles, vous protesterez avec serment de renoncer tout de bon aux déréglements de votre vie, d'embrasser les travaux de la pénitence et de devenir un vrai Israélite. Mais Dieu, témoin des dispositions de votre cœur, assuré que ces protestations ne partent que d'une crainte servile de la

mort et de sa justice, n'écoutera pas plus vos prières que celles de l'impie Antiochus, et cette mort, dont vous redoutez si fort les approches, vous surprendra avant même que vous ayez pu vous mettre en devoir d'exécuter vos promesses. Grand Dieu! que vos jugements sont terribles, et qu'il est dangereux de s'éloigner de vous!

Y songez-vous, pécheurs, dans le temps que vous êtes tentés d'abandonner Dieu, que Dieu vous abandonnera à son tour? dans le temps que sa grâce vous sollicite de conserver votre innocence, songez-vous que, après l'avoir perdue, cette grâce ne vous sollicitera plus? Songez-vous aux suites terribles du péché que vous allez commettre? Dans ce moment fatal où, partagés entre les charmes de la volupté et les inspirations du ciel, entre les attraits de la chair et les mouvements de la grâce, vous vous dites à vous-mêmes, qu'il faut commencer par écouter la voix de votre passion; que, après l'avoir satisfaite, vous serez toujours à temps d'écouter celle de votre Dieu? Cependant Dieu ne parle plus, ou s'il parle encore, c'est si faiblement qu'à peine se fait-il entendre : ***Projiciam eos a facie mea, et væ cum recessero ab eis!*** (***Jerem.***, **VII.**)

Mais un pécheur en cet état est donc un réprouvé? C'en est fait, il ne retournera jamais vers son Dieu? Je n'ai garde de le dire, Messieurs : je sais qu'en ce monde il n'est point de pécheur perdu sans ressource; mais je sais aussi que ces ressources sont cachées dans les trésors de la miséricorde divine. Ce n'est que sur ce fonds inépuisable qu'il peut espérer de n'être pas consumé par son péché : ***Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti.*** (***Thren.***, **III.**) Et qui de nous a pénétré dans la profondeur des jugements de Dieu, pour savoir s'il rappellera en faveur de ce pécheur ses anciennes miséricordes? Il faut, pour le tirer de l'abîme, que Dieu déploie son bras tout-puissant; et Dieu n'a pas promis de le faire. Il faut que l'Eglise fonde en larmes, comme la veuve de Naïm sur son enfant mort; il faut que cette tendre mère gémisse pour que, touché de compassion, Jésus-Christ le rende à ses gémissements. Il faut que les justes lèvent les mains au ciel, que l'assemblée des fidèles se mette en prière pour cette résurrection, que Dieu lui envoie un Nathan, qui sache dans ses discours allier la force à la sagesse, et trouve le moyen de s'insinuer dans son cœur en lui reprochant son crime; un Elisée, qui se proportionne à sa faiblesse; un Samaritain, qui, sensible à ses maux, ne néglige rien pour les guérir. Il faut que Jésus-Christ même vienne à votre rencontre, qu'il arrête par l'efficace de sa parole les passions qui vous entraînent au tombeau, qu'il touche votre cercueil, vous fasse entendre sa voix, vous ouvre les yeux et les oreilles, et qu'il tire du fond de votre cœur des larmes de componction. Il faut, si l'habitude est invétérée, qu'il frémisse en lui-même, qu'il pleure, qu'il gémisse, qu'il soupire sur vous comme sur un Lazare, qu'il enlève de votre âme la pesante pierre qui lui en ferme l'entrée, que ses regards favorables vous aillent chercher jusqu'au fond de votre tombeau, et que, d'une voix capable de briser les cèdres du Liban, il vous crie de sortir du sépulcre de votre cœur endurci. Or, Messieurs, sur quoi pouvez-vous assurer que Dieu exercera sur vous cette grande miséricorde?

Après cela, comptez pour rien de commettre de ces péchés qui éteignent en nous la charité; faites-vous un jeu de ces conversations libres, de ces lectures dangereuses qui empoisonnent le cœur; faites honneur à la vivacité de votre esprit, à l'enjouement de votre humeur, de ces équivoques qui salissent l'imagination de ceux qui les approfondissent; fréquentez sans crainte les assemblées de jeu, théâtre de toutes les passions, ces compagnies ruineuses où l'on perd à la fois son temps, son bien et son âme. Après cela, faites trophée de ces galanteries honteuses que vous racontez d'un air triomphant, de cette force criminelle qui vous donne la victoire sur tous ceux qui vous disputent le prix de la débauche. Après cela, dormez en assurance au milieu du péril; négligez d'éviter les occasions funestes à votre innocence; rendez-vous facile à céder à une tentation délicate, sur l'espérance de vous en confesser et d'en faire pénitence • espérance vaine, présomption ridicule.

Ce qui est certain, c'est que sans la grâce de Jésus-Christ vous ne vous relèverez point de votre péché; et il est incertain si vous recevrez jamais cette grâce. Ce qui est certain, c'est que Dieu n'est point obligé par justice de vous la donner; et il est incertain s'il vous l'accordera par faveur. Ce qui est certain, c'est que la plupart des grâces que vous recevrez par miséricorde seront trop faibles pour vous convertir; et il est incertain si vous en recevrez d'assez fortes. Ce qui est certain, c'est qu'il est peu de pécheurs qui retournent sincèrement à Dieu et qui répondent avec fidélité aux faveurs de Jésus-Christ; et il est incertain si vous serez de ce petit nombre. En vérité, ne faut-il pas pousser la folie jusqu'à l'extravagance, pour risquer son salut sur tant d'incertitudes? Ne traiteriez-vous pas d'insensé quiconque risquerait ainsi sa fortune et sa vie? Mais je veux que vous sortiez du péril où vous serez engagé; je veux qu'après une vie remplie de désordres, vous entriez dans la carrière de la pénitence : souvenez-vous que vous ne serez point encore au bout de vos malheurs, et que vous vous serez privé, pour l'avenir, des motifs les plus solides de votre confiance; troisième malheur qu'attire le péché : troisième partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE

Ne nous flattons pas, Messieurs : quelque preuves que nous puissions avoir de la sincérité de notre conversion, notre pénitence sera toujours plus incertaine que notre péché. En perdant notre innocence, nous avons perdu le plus ferme appui de notre confiance. Seigneur, dit le Prophète, qui aura le bonheur de reposer sur la sainte

montagne? C'est celui dont les mains sont pures, et qui marche dans l'innocence de son cœur. Mais, hélas! Messieurs, quand une fois nous avons souillé nos mains et notre cœur, qui nous répondra que nous les avons purifiés? Le juste, à qui sa conscience ne reproche rien, ne se croit pas pour cela justifié : *Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum.* (I *Cor.*, IV.) Le juste, qui n'aperçoit aucun crime dans le cours de sa vie, ne sait encore s'il est digne d'amour ou de haine : et vous, pécheurs, qui ne pouvez vous dissimuler à vous-mêmes que vous avez encouru l'indignation de Dieu, vous vous tiendrez assurés de son amour! Vous, à qui la conscience reproche peut-être des crimes énormes, vous vous croirez justifiés! Sur quoi, je vous prie, vous rassurez-vous? Sur quelques larmes? Mais peut-être n'en avez-vous point répandu. Sur quelques larmes? Mais en avez-vous autant versé pour Dieu que pour le monde? Croyez-vous que quelques larmes suffisent pour expier des crimes innombrables? Est-ce ainsi que l'on expie ses fautes dans le monde? Et s'il n'en coûtait que quelques pleurs, y en aurait-il d'irréparables? Sur quelques larmes? Mais quel signe plus équivoque? J'en appelle à vous-mêmes : combien, dans des moments où l'on est ému, se répand-on en larmes, proteste-t-on avec serment d'embrasser les travaux de la pénitence! Et bientôt, quelquefois le jour même, oubliant ses serments, essuyant ses larmes, on se laisse aller au crime, on se livre aux folles joies du monde. Sur quoi donc vous rassurez-vous? Sur quelque bon mouvement, sur quelques prières, sur quelques sacrements reçus? Mais peut-être que ces bons moments, ces prières, ces sacrements, seront un jour le sujet de votre condamnation. Peut-être que ces confessions auront été nulles et ces communions sacriléges; que vous n'avez pas répondu aux inspirations de l'Esprit divin, et que vos prières, comme dit le Prophète, ont été en abomination devant Dieu. Peut-être que ces prières n'ont pas été persévérantes, que ces mouvements ont été passagers, et ces sacrements précipités. Sur quoi encore vous rassurez-vous? Sur quelques jeûnes, sur quelques aumônes? Mais ce n'était peut-être pas des jeûnes et des aumônes que Dieu demandait principalement de vous. Orgueilleux, c'était votre amour-propre et non pas votre corps qu'il s'agissait de mortifier; et vous, voluptueux, c'était vos plaisirs et non votre bien qu'il fallait retrancher. Sur quelques jeûnes et quelques aumônes? Mais peut-être n'avez-vous jeûné que pour calmer les remords de votre conscience, et non pour arracher la cupidité de votre cœur; mais peut-être n'avez-vous fait toutes ces œuvres de pénitence que pour vous réconcilier avec vous-même, et non pour vous réconcilier avec Dieu. Sur quoi enfin vous rassurez-vous? Sur votre changement de vie? C'est là sans doute le meilleur garant que vous puissiez produire de votre conversion. Mais, au fond, quel est le principe de ce changement? N'est-ce point que l'âge ne vous permet plus les mêmes plaisirs? N'est-ce point que votre fortune est changée, et non votre cœur? Que les occasions et non la volonté vous manquent? Dieu ne lit-il point, dans les replis de votre âme, qu'il ne tient pas à vous que vous ne viviez comme vous avez vécu? Quel est le principe de ce changement? Ne serait-ce point une crainte servile de la mort? Si vous n'étiez pas sur le bord de votre fosse, si vous pouviez encore prolonger vos jours, ne prolongeriez-vous point vos crimes? Si votre corps pouvait être immortel, votre péché ne serait-il pas éternel? Encore un coup, sur quoi vous rassurez-vous? Sur la tranquillité de votre conscience? Mais il est une confiance trompeuse d'avoir obtenu miséricorde; il est une tranquillité léthargique qui vient d'assoupissement et d'insensibilité. Auriez-vous donc oublié cette parole du Sage? Ne soyez point sans crainte pour des péchés que vous croyez pardonnés : *De propitiato peccato noli esse sine metu.* (*Eccli.*, V.) Ah! les pénitents des premiers siècles ne se rassuraient pas si aisément que vous. Après s'être condamnés eux-mêmes à des pénitences austères; après avoir abrégé leurs jours, édifié l'Eglise, étonné l'univers par des macérations surprenantes, on les voyait encore trembler à la mort. On était obligé de détourner leurs yeux de la vue de leurs désordres passés, et de les exhorter à se plonger avec confiance dans le sein de la miséricorde, pour s'y endormir du sommeil des justes.

Je ne prétends pas ici, Messieurs, vous alarmer inutilement, vous qui fournissez la pénible carrière de la pénitence. Je sais qu'il y a des larmes qui peuvent inspirer aux pécheurs une confiance raisonnable; je sais qu'il y des fautes que l'on peut appeler heureuses, et une pénitence plus sûre que l'innocence même; mais je sais en même temps qu'une telle pénitence est très-rare. Je viens vous avertir, ô justes, de n'être pas assez insensés pour abandonner votre justice sur l'espérance d'en faire une semblable. Je sais qu'il est peu de pénitence durable, et je viens vous dire, pécheurs, qu'il faut que la vôtre dure autant que votre vie. Je viens dire aux uns et aux autres de faire leur salut, dans la crainte et dans le tremblement, de peur que la sécurité ne précipite l'innocent dans le crime, et qu'une confiance téméraire ne conduise le pénitent dans la rechute.

Vous vous êtes relevé de vos chutes : votre pénitence en paraît un bon garant. Mais qui vous répondra que vous ne retomberez point? L'innocent peut se rassurer sur l'expérience d'une fidélité soutenue; et quoiqu'il ait toujours à craindre de sa faiblesse, il a droit de tout espérer de la grâce qui ne lui a jamais manqué. Mais vous, pécheurs, quelle sera votre caution? Votre fidélité? vous l'avez violée. Votre innocence? vous l'avez perdue. La grâce? vous en avez abusé. Je ne vois, pour vous, Messieurs, d'autre fondement d'espérance qu'une humilité pro-

fonde, ni d'autre garant de vos promesses que la crainte continuelle d'y manquer. L'innocent, plein de vigueur et de forces, jouissant d'une santé qui ne fut jamais altérée, peut se permettre des délassements honnêtes et certains plaisirs légitimes. Mais vous, pécheurs, vous devez vous les interdire, autant par précaution que par pénitence, parce que, relevant d'une maladie fâcheuse, vous êtes obligés de vivre de régime et dans la retraite. Vous ne pouvez, sans un danger évident, vous exposer au grand air et vous engager de nouveau, sans une vocation particulière de Dieu, dans les emplois et les conversations du monde. L'innocent n'a d'autre infirmité que celle qui est commune à tous, ni d'autre concupiscence que celle d'Adam : encore la grâce qui, chez lui, s'est pour ainsi dire changée en nature, en a bien amorti les feux. Mais vous, pécheurs, vous avez augmenté votre faiblesse : à votre infirmité naturelle vous en avez ajouté une étrangère ; vous avez fortifié la concupiscence d'Adam et contracté de plus une concupiscence qui vous est propre. Eh ! croyez-vous que le sang de Jésus-Christ, qu'on répand sur vous au tribunal de la pénitence, éteigne le feu de cette concupiscence nouvelle, comme il éteint celui de l'enfer que vous avez allumé par vos péchés ? La pénitence n'a pas tant de vertu que le baptême. Or, le baptême qui efface le péché originel n'efface pas la concupiscence originelle, cette source primitive de larmes qui fera gémir les plus justes jusqu'à la mort. Donc la pénitence, qui efface les péchés actuels, laisse en vous cette seconde concupiscence, cette racine d'amertume que vous avez entée sur celle du premier homme. Hélas ! Messieurs, ne le voyons-nous pas tous les jours, qu'il reste aux pénitents une faiblesse habituelle qui les menace à tout moment de rechutes malheureuses, et leur fait trouver à chaque pas des pierres d'achoppement et de scandale ? Ne le voyons-nous pas tous les jours que leurs plaies ne sont pas si bien fermées qu'elles ne laissent paraître de fâcheuses cicatrices et qu'elles se rouvrent au moindre effort ? Ne voyons-nous pas tous les jours que le démon ne s'est pas si fort éloigné de leur cœur qu'il n'en sonde encore les avenues et qu'il ne conserve au dedans des intelligences secrètes ? Ah ! combien de combats n'ont-ils point à soutenir contre cet ancien ennemi du genre humain ! L'innocent, accoutumé à le vaincre, triomphe plus aisément de ses efforts; l'innocent, qui ne lui a jamais ouvert la porte de son cœur, sait comment il faut lui en défendre l'entrée. Mais le pénitent, qui avait coutume de lui obéir avant son changement, tremble encore devant ce maître tyrannique dont il ne vient que de secouer le joug. Le démon, autrefois tranquille possesseur de son âme, en connaît encore le faible et n'a pas oublié par où il faut l'attaquer pour s'en rendre le maître. Cet esprit impur, chassé d'un cœur qu'il regardait comme son héritage, met en œuvre tous ses artifices, redouble sa violence et sa rage, s'associe sept démons encore plus terribles que lui, pour emporter une place qui vient de se soustraire à son obéissance. Que d'assauts ! que d'alarmes ! les attaques sont plus fortes et la chair est plus faible. Une imagination échauffée rappelle au pénitent les objets criminels qui l'ont autrefois corrompu ; une mémoire trop fidèle lui retrace sans cesse les plaisirs odieux qu'il s'est autrefois permis. Son cœur se trouble et s'émeut aux premières approches de la volupté. Quels efforts n'est-il pas obligé de faire sur lui-même, pour se tenir sur le penchant du précipice ! et avec quelle ardeur ne doit-il pas s'écrier, comme saint Pierre au milieu des eaux : sauvez-moi, Seigneur, sans vous je suis perdu : *Domine, salvum me fac; salva, nos perimus.* (*Matth.*, VIII.)

Mais je veux que le Seigneur commande aux vents de se taire et à la mer de se calmer. Je veux qu'il dissipe l'orage et la tempête, qu'il vous conserve comme Jonas au fond de l'abîme, et vous affermisse comme saint Pierre sur les eaux, vous aurez toujours le malheur de ne pouvoir approcher de votre Dieu avec la même confiance que si vous n'aviez jamais péché. Un courtisan, qui a été une fois infidèle à son prince, craint toujours de ne plus occuper la même place dans son cœur et ne se présente point devant lui avec la même assurance ; et vous voudriez, après avoir offensé Jésus-Christ, jouir de sa familiarité. Non, Messieurs, il vous serait tout au plus permis de toucher ses vêtements, comme l'hémorrhoïsse, ou de lui baiser les pieds et les arroser de vos larmes, comme la pénitente de l'Evangile ; mais répandre, avec Marie, un doux parfum sur sa tête ; pour vous reposer, comme saint Jean, sur sa poitrine sacrée : c'est le privilége des innocents. Et s'il arrivait que, dans la ferveur de l'oraison, votre âme, pénétrée des consolations divines, voulût se plonger dans ce torrent de délices, dont le Seigneur enivre quelquefois les justes sur la terre; si dans un mouvement de tendresse vous osiez toucher sa chair adorable; si vous preniez une sainte hardiesse de vous entretenir avec lui dans l'effusion de votre cœur et de lui découvrir les pensées les plus secrètes de votre âme, ah ! le souvenir de vos péchés viendra bientôt corrompre la douceur de cet entretien ! bientôt la vue d'un si bon maître vous rappellera vos infidélités passées, et, au lieu du saint baiser que vous vous prépariez à lui donner pour lui marquer votre amour, vous serez obligés d'implorer sa miséricorde.

Il y a plus, Messieurs, dans le ciel vous n'obtiendrez pas le même degré de gloire que vous auriez obtenu sans votre infidélité, parce que la gloire des saints se mesurant sur leur charité, et leur charité croissant à proportion des grâces qu'ils reçoivent, il s'ensuit nécessairement que moins ils auront reçu de grâce, moins leur charité sera abondante; et moins leur charité sera abondante, moins ils seront élevés en gloire. Or, Messieurs, croyez-vous qu'après votre pé-

ché, quoique Dieu vous l'ait pardonné, il répande sur vous ces grâces avec la même profusion que si vous ne l'aviez jamais offensé. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est pas à un sujet rebelle, quoiqu'il ait obtenu sa grâce, que le prince prodigue ses faveurs. Donc, un pécheur pénitent ne jouira pas dans le ciel du même degré de gloire dont il eût joui s'il fût toujours demeuré innocent.

De ces principes, Messieurs, suit une conséquence qui m'a effrayé le premier, et dont je ne doute point que vous ne soyez effrayés après moi ; c'est qu'il peut se faire que le ciel vous soit refusé pour vos péchés même pardonnés. Et pour vous rendre sensible cette terrible vérité, je suppose que c'est ici votre dernière heure; que, placés entre la vie et la mort, le temps commence à s'enfuir pour nous d'une fuite éternelle, et la carrière immense de l'éternité à s'ouvrir; que, seuls avec Dieu, le monde ne nous touche plus, et que l'incertitude d'une éternité heureuse ou malheureuse occupe toute notre pensée. Dans cet état, qui de nous pourra se promettre avec confiance de recevoir miséricorde ? Il faut d'abord retrancher tous les pécheurs impénitents, leur confiance serait présomptueuse; leur unique partage est l'enfer.

Restent les innocents et les pénitents. Mais pour vous présenter des idées plus simples, n'en prenons qu'un de chaque ordre, et considérons-les au lit de la mort : l'un a conservé son innocence, l'autre l'a recouvrée après avoir eu le malheur de la perdre : tous deux attendent la dernière grâce sans laquelle ils auraient travaillé en vain ; grâce de persévérance qui couronne toutes les autres, et que Dieu, sans injustice, peut refuser à l'un et à l'autre, parce qu'il est de foi, ainsi que le saint concile de Trente l'a décidé, que le grand don de la persévérance est un don gratuit, qui n'est dû à personne, et que personne ne peut mériter. Si le Seigneur, dont la profondeur des conseils est impénétrable, ne doit l'accorder ce précieux don qu'à l'un des deux, auquel donnera-t-il la préférence ? Sera-ce au pénitent qui l'avait tant de fois outragé, au préjudice de l'innocent qui lui a toujours été soumis et fidèle ? Seigneur, les voilà tous deux aux pieds du tribunal de votre justice, attendant l'arrêt décisif de leur sort : à qui sera-t-il favorable ? Les voilà tous deux à la porte de votre miséricorde, auquel l'ouvrirez-vous ? Tous deux ne trouvent rien dans leurs mains qui puisse acheter le don estimable de la persévérance, et malgré leurs bonnes œuvres ils ne l'attendent que de votre bonté; en faveur duquel en userez-vous ? Ah ! Messieurs, qui peut en soutenir la comparaison ?

Mais, direz-vous, le Seigneur peut faire grâce à l'un ou à l'autre. Oui, sans doute, il peut couronner d'une main l'innocence du juste, et essuyer les larmes du pénitent; il peut les embrasser tous deux dans sa miséricorde. Mais il est de foi que le nombre des prédestinés est, sans comparaison, le plus petit ; il est de foi que les places des élus sont comptées. S'il arrive donc que par un secret impénétrable il n'y en ait qu'une à remplir, auquel des deux sera-t-elle adjugée ? Si ce que dit l'Evangile s'accomplit, que de deux personnes qui seront dans le même lit, l'une sera prise et l'autre laissée, sur laquelle tombera le choix ? Ah ! détournons nos pensées de cet objet effrayant. Grand Dieu ! oubliez pour toujours nos anciennes iniquités ; que leur triste souvenir ne vienne point au dernier jour de notre vie se présenter au-devant de votre miséricorde pour interrompre le cours de vos bontés : *Ne memineris iniquitatum nostrarum antiquarum, cito anticipent nos misericordiæ tuæ.* (*Psal.* LXXVIII.) Je vous le dis encore, Messieurs, d'après le Sage : ne soyez pas sans crainte pour vos péchés même pardonnés.

Mais, viens-je ici troubler, désespérer le pécheur ? A Dieu ne plaise ! son malheur en cette vie n'est point sans ressource; il en peut trouver jusque dans son péché même. Si comme David, ce saint pénitent, il le porte sans cesse dans sa main et sous ses yeux, la vue de ce péché lui peut faire pousser nuit et jour des gémissements ineffables; et ces gémissements secrets se feront entendre jusqu'au ciel. Il se jettera entre les bras de la miséricorde de son Dieu ; et ce Dieu des miséricordes embrassera cet enfant prodigue avec une affection plus que paternelle. La vue de son péché, qui ne s'effacera jamais de sa mémoire, l'éloignera pour toujours des occasions qui l'y ont entraîné, le conservera dans une crainte respectueuse et une humble défiance de lui-même, et cet éloignement le rapprochera de Dieu, cette crainte deviendra le fondement de son espérance, et cette défiance, l'ancre assurée de son salut.

La vue de son péché, qui ne s'éloignera jamais de son esprit, l'engagera dans l'exercice le plus pénible des œuvres satisfactoires, lui fera soutenir et redoubler même avec courage les travaux de sa pénitence; et cet exercice, ces travaux l'entretiendront dans la ferveur ; la ferveur le conduira par degrés à la pratique des plus hautes vertus, ces vertus feront rejaillir sur lui une source féconde de grâces, les grâces nourriront en lui une vive reconnaissance; la reconnaissance fortifiera sa charité, et sa charité croissant à toute heure, viendra à un tel degré de force et d'ardeur, qu'elle sera capable de faire pencher la balance de son côté, et d'obliger, en quelque sorte, la miséricorde de Dieu à se déclarer en sa faveur, préférablement même à l'innocent, dont la charité serait moins abondante. Mais pour cela, Messieurs, il faut, selon l'expression du Prophète, marcher le corps courbé sous le poids de notre iniquité, le cœur brisé de douleur, les genoux affaiblis par le jeûne, le visage couvert de confusion, et les yeux abattus de langueur. Mais pour cela il faut vous résoudre à combattre les désirs même légitimes de votre cœur, et les mouvements les plus naturels de votre âme. Il faut vous résoudre à porter une pesante croix le reste de vos

jours, à vivre dans ce monde comme dans une vallée de larmes, à renoncer aux plaisirs permis aux justes, et à vous rendre misérables sur la terre, pour être un jour heureux dans le ciel. C'est ce que je vous souhaite. *Amen.*

PANÉGYRIQUES.

PANÉGYRIQUE Ier.

CONVERSION DE SAINT PAUL.

Gratia Dei sum id quod sum. (I *Cor.*, XV.)

C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis.

Oui, mes frères, l'on n'est rien sans la grâce : l'homme n'a de soi-même que le mensonge et le péché. Quoi qu'en dise l'amour-propre, notre cœur n'est qu'un abîme de ténèbres et de corruption, si le soleil de justice ne l'éclaire de ses rayons et ne l'embrase de ses feux ; l'univers entier n'est qu'une campagne aride, couverte d'os morts et desséchés, qui ne peuvent avoir de mouvement et de vie que par le souffle de l'Esprit divin. Ce souffle, c'est la grâce, cette inspiration du saint amour, qui prend sa source dans le sein du Père et dans les plaies du Fils ; qui nous engendre, nous régénère, nous forme en Jésus-Christ en qui nous prenons notre accroissement, comme dans notre chef commun, de qui tout le corps, dit l'Apôtre, reçoit par les vaisseaux qui portent la vie, la nourriture propre à chacun des membres.

Quelle idée, quelle image qui vous offre la société entière des saints, comme un corps unique, dont tous les membres joints ensemble avec une juste proportion, sont unis en un seul chef de qui ils reçoivent l'écoulement de la vie. Mais quelle est l'âme qui anime ce corps, le sang qui circule dans ses veines, le lien qui unit ses membres, la nourriture qui leur donne accroissement, c'est la grâce. Ce corps entier est son ouvrage, parce qu'il est l'ouvrage de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ n'opère que par sa grâce.

Ainsi, dire de saint Paul qu'il est l'ouvrage de la grâce, c'est ne rien dire qui lui soit personnel. Tous les saints se glorifient du même avantage, parce qu'ils ne se glorifient qu'en Dieu de qui ils ont tout reçu, qu'ils chantent tous le même cantique de l'Agneau, à qui ils rendent gloire de les avoir lavés dans son sang, rachetés par sa mort, nourris de sa grâce. Cette grâce fut le germe de leurs pensées, la semence de leurs désirs, la racine de leurs œuvres, l'esprit de leur esprit, l'âme de leur âme, la vie de leur vie, le flambeau qui éclaira leurs pas, la chaleur qui fit éclore leur justice, le bras qui les porta jusqu'au pied du trône du Père des lumières, qui couronna ses dons en couronnant leurs mérites.

Cependant il faut chercher dans la grâce de quoi caractériser Paul. Lui-même nous apprend que n'étant rien que par la grâce, ce n'est que par la grâce qu'on peut le reconnaître : *Gratia Dei sum in quod sum.* C'est par la grâce que je suis ce que je suis. Disons donc que Paul n'est pas seulement l'ouvrage de la grâce comme le commun des saints, mais qu'il en est le chef-d'œuvre et le prodige ; que c'est un ouvrage qui publie la grandeur de Dieu et qui annonce la gloire de l'auteur de son être, un ouvrage où le Rédempteur a pris plaisir de retracer son image la plus parfaite et de graver de son propre doigt les divins caractères du christianisme ; qu'il ne faut que lire cet ouvrage pour découvrir la vérité et la divinité de la religion, qu'il ne faut que connaître Paul pour connaître Jésus-Christ et son Eglise.

Cette idée est trop vaste pour les bornes étroites d'un discours. Paul entier est une image trop étendue pour en rassembler tous les traits sous un même point de vue. Renfermons-nous dans l'objet unique que nous offre aujourd'hui l'Eglise, je veux dire la conversion de Paul, et disons que cette conversion même est un ouvrage de la grâce qui nous la représente tout entière ; que cette grâce s'est dépeinte avec tous ses attributs dans ce chef-d'œuvre de la miséricorde de Dieu, et que pour connaître la grâce de Jésus-Christ il ne faut que connaître la conversion de Paul. Le Créateur, dit l'Apôtre, se manifeste aux philosophes par la création du monde ; sa sagesse éternelle se montre à l'œil dans cet ouvrage de sa toute-puissance. Le Rédempteur se manifeste au chrétien par la conversion de Paul. Sa grâce invincible se découvre d'une manière visible dans cet ouvrage de son amour : *Invisibilia ipsius per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur.* (*Rom.*, I.)

Je me borne aux trois principaux attributs de la grâce, sa nécessité, son efficacité, sa gratuité ; et je dis que la conversion de Paul en est la preuve et l'image : voilà tout le plan de ce discours. La conversion de Paul est une preuve de la nécessité de la grâce. Pourquoi ? Parce que cette conversion était impossible à tout autre principe qu'à la grâce : première réflexion. La conversion de Paul est une preuve de l'efficacité de la grâce. Pourquoi ? Parce que cette conversion n'a pu s'opérer d'une manière si prompte et si éclatante que par une grâce toute-puissante : seconde réflexion. La conversion de Paul est une preuve de la gratuité de la grâce. Pourquoi ? Parce que cette conversion n'a pu être le fruit que d'une prédestination libre du choix gratuit de la grâce de Jésus-Christ : troisième réflexion. En un mot, la conversion de Paul nous découvre visiblement la néces-

sité, l'efficacité, la gratuité de la grâce; c'est ce que je me propose de vous montrer après avoir imploré, par l'intercession de Marie, les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Périsse à jamais ce monstre d'orgueil qui osa porter sa tête jusqu'au ciel et élever sa sa main jusqu'au trône de la Divinité. Périsse Pélage qui de la nature fit un Dieu, lui donna des yeux et des pieds, comme si cette idole pouvait voir et marcher, encensa cette divinité aveugle et impuissante, en fit la base de sa justice et le fondement de son espérance; périsse son dogme infernal, que pour le salut la nature suffit sans la grâce; dogme qui apprit à l'homme à se faire un bras de chair, à se reposer sur un roseau cassé qui ne peut que percer la main de quiconque s'y appuie; dogme qui releva la nature aux dépens de Dieu et établit son empire sur le débris de la religion; dogme qui anéantit avec la nécessité de la grâce la nécessité de l'Incarnation du Verbe, qui envie à l'homme pécheur le mérite de la mort d'un Dieu, dépouille Jésus-Christ même du titre de Sauveur et de Dieu, lui brise son sceptre, lui enlève sa couronne, lui renverse son trône, lui arrache sa croix et sous ses ruines ensevelit tout christianisme.

Oui, la nécessité de la grâce est le fondement de la foi et de la religion chrétienne. Si la grâce n'est pas nécessaire, Jésus-Christ s'est incarné en vain; si la nature, si la loi sans la grâce peut donner la justice, inutilement Jésus-Christ est mort, puisque la grâce est le fruit unique de son incarnation et de sa mort : *Si per legem justitia, ergo gratis Christus mortuus est.* (*Galat.*, II.) Si la grâce n'est pas nécessaire, la religion chrétienne ne sera plus une religion divine, l'Eglise ne sera qu'une république mieux policée que les républiques païennes, qui donnera peut-être en spectacle des exemples plus héroïques, mais au fond, qu'une république humaine, qu'un établissement humain. Ces dogmes n'auront rien d'impénétrable aux lumières de la raison, et ces maximes rien d'impraticable aux forces de la nature. La religion ne sera que l'ouvrage de l'homme et non celui de Dieu.

Mais non, la religion porte trop visiblement le caractère de la divinité. Cette religion enseigne des mystères inaccessibles à la raison et impose des obligations supérieures à la nature. Il faut une lumière et une force divine pour éclairer cette raison aveugle et fortifier cette nature impuissante, pour captiver l'une et l'autre sous le joug de la foi, soumettre l'une à la croyance des mystères, assujettir l'autre à la pratique des maximes du christianisme. Pour croire en Jésus-Christ, pour suivre Jésus-Christ, la grâce de Jésus-Christ est nécessaire. En voulez-vous une preuve plus éclatante que la conversion de saint Paul? Considérez tous les obstacles qu'il apporte à cette conversion, et après en avoir senti la force, concluez, avec moi, que cette conversion était impossible à tout autre principe qu'à la grâce.

Premier obstacle : obstacle de naissance. Il était Israélite, né dans la religion juive : *Ego vir judæus, ex genere Israel.* (*Philip.*, III.) Quel obstacle, mes frères, et qui en peut sentir la force, que ceux qui ont eu un tel obstacle à surmonter? Qu'il est difficile de se dégager des préjugés de l'enfance, de se détromper des erreurs sucées avec le lait, de renoncer à une religion qui a été transmise avec le sang, et qui est devenue aussi naturelle que la nature même? Qu'il est difficile à la raison de secouer l'empire que cette nature a pris sur elle, de rompre le voile dont la naissance enveloppait ses yeux. Portée à canoniser son origine, cette raison aveugle prend ses ténèbres pour la lumière, adore les premières imaginations qui la tyrannisent, baise les chaînes dont l'éducation appesantit ses bras. L'esclavage où l'homme est né lui parut toujours une vraie liberté. Qu'il est difficile à un aveugle-né d'ouvrir les yeux à la lumière!

Grâces immortelles, ô mon Dieu, de nous avoir fait naître dans le séjour de la lumière, dans le sein de la religion chrétienne. Grâces immortelles, de nous avoir appelés dès le berceau à la connaissance de l'Evangile, de nous avoir séparés, dès le sein de nos mères, des nations infidèles qui croupissent dans l'erreur, des peuples hérétiques qui sont assis à l'ombre de la mort! Quelle lumière dessillera leurs yeux? Quelle puissance brisera leurs liens? La naissance est pour eux une chaîne d'autant plus forte qu'ils n'en sentent pas la pesanteur. Enfants trop respectueux, ils n'osent révoquer en doute la religion de leurs pères. Si quelquefois elle leur paraît suspecte, leurs doutes s'évanouissent bientôt. Ils y sont nés, ils y sont élevés, ils y veulent mourir : voilà ce qui les arrête. L'idolâtrie la plus grossière, la superstition la plus extravagante échappe à la faveur de ce double préjugé. La naissance naturalise tout, l'éducation consacre tout. Il faut porter au tombeau la religion qui nous reçut au berceau.

Ajoutez à la force de ce premier obstacle, qu'il n'en est pas de la religion judaïque comme des autres religions. Les autres, remplies d'erreurs coupables, portent leur réprobation sur le front : la religion judaïque n'offre que des caractères de vérité. Ancienne dans son origine, sainte dans ses préceptes, auguste dans ses sacrifices, étonnante dans ses prodiges, elle se glorifie d'avoir les patriarches pour pères, Moïse pour législateur, Aaron pour pontife, les prophètes pour zélateurs. C'est une religion divine, le fondement de la religion chrétienne, qui ne fait qu'ajouter le comble à cet édifice travaillé de la main de Dieu. De là l'orgueil du Juif, qui se respecte comme un peuple sacré, et ne regarde qu'avec horreur les autres nations qu'il appelle impures. De là la sécurité du Juif, qui marche en assurance, se reposant sur les faveurs de Dieu, la filiation d'Abraham, la sainteté de sa loi, l'antiquité de son temple, l'unique consacré au vrai

Dieu dans les temps ténébreux de l'idolâtrie. Qu'il est difficile de détromper ce peuple présomptueux ! Qu'il est difficile de convertir un juif, et surtout un juif éclairé comme Paul.

Second obstacle : obstacle de science. Paul n'était pas juif comme peut-être vous êtes chrétien, par le seul hasard de la naissance, sans pouvoir rendre raison de votre foi. Il avait étudié à fond la religion judaïque aux pieds de Gamaliel, le plus savant maître de la loi : *Secus pedes Gamaliel, eruditus juxta veritatem paternæ legis.* (*Act.*, XXII.) A l'école d'un si grand maître, il s'était rendu lui-même un docteur expérimenté. La sainteté des patriarches, la puissance des rois, la succession des pontifes, la mission des prophètes, l'étendue des cérémonies, la profondeur des mystères de la loi, rien de ce qui concernait le culte judaïque n'échappait à sa connaissance. Il était maître en Israël. Assis dans la chaire de Moïse, il se vantait d'avoir dans la loi la règle de la vérité, se glorifiait d'être le conducteur des aveugles, le maître des simples, le docteur des ignorants.

Or, croyez-vous que l'amour-propre apprenne à devenir disciple après avoir été maître, à reconnaître son ignorance après s'être vu applaudi de son savoir, à rétracter ce que l'on a adopté, à brûler ce que l'on a adoré, et à adorer soi-même ce que l'on a appris aux autres à brûler. Est-ce là, mes frères, une résolution ordinaire à un docteur enflé de sa science? Orgueilleuse science, quel obstacle n'opposes-tu pas à la foi ! Le peuple docile ouvre son cœur à la vérité ; le ministre entêté demeure opiniâtrément attaché à l'erreur.

Ajoutez à la force de ce second obstacle, que la religion judaïque, qui n'est à présent qu'une religion morte, était pour lors une religion vivante, qui avait son temple, son culte, ses pontifes, ses sacrifices. Quoique réprouvé de Dieu, le peuple juif ne portait pas visiblement le caractère de réprobation. Il n'était pas encore arraché du sein de sa patrie, dispersé dans les nations, chargé de la malédiction de tout l'univers. La religion chrétienne était au contraire en exécration à toute la terre, la fureur du juif se joignait à celle du gentil pour persécuter le christianisme. L'ignominie de la croix était récente. Le scandale d'un Dieu crucifié n'avait pas encore été levé par l'établissement de l'Eglise. Cette Eglise était une poignée de gens sans nom, sans science, sans autorité. Cette lumière des nations était encore sous le boisseau. Cette petite pierre n'était pas parvenue à la hauteur d'une montagne; ce grain de sénevé enseveli ne portait pas ses branches jusqu'au ciel, ne couvrait pas de son ombre toute la terre; la visibilité, la divinité, les cactères de la religion chrétienne n'étaient pas encore développés. Par quel moyen, par quel ressort, Paul, docteur d'une religion triomphante, deviendra-t-il disciple d'une religion naissante, obscure, abhorrée, persécutée, opprimée presque dans le berceau?

Troisième obstacle : obstacle de secte. Il était pharisien : *Secundum certissimam sectam nostræ religionis vixi pharisæus.* (*Act.*, XXVI.) Qui dit un pharisien dit un hypocrite, qui se pique d'être un rigide observateur de la loi, fidèle jusqu'au scrupule à des pratiques superficielles, négligent jusqu'à l'excès sur l'essentiel des préceptes : un hypocrite qui paye la dîme des plus menues herbes, et qui méprise le grand commandement de l'amour et de la miséricorde, qui abandonne l'âme de la religion pour s'attacher à l'écorce, qui passe un moucheron pour avaler un chameau. Sépulcre blanchi, il nettoie le dehors de la coupe, et le dedans est plein de rapines, il fait parade d'une vaine montre de vertus, et son cœur est la proie de tous les vices, il orne les tombeaux des prophètes, il immole les serviteurs de Dieu. Avare, il trafique de la religion, et ne fait de longues prières que pour dévorer les maisons des veuves. Vindicatif, il sacrifie à sa haine quiconque irrite son envie. Superbe, ambitieux, amateur de lui-même, il marche avec faste, brigue le commandement, aspire au nom de maître, s'enivre de louanges, s'entête de sa sagessse, se complaît dans sa propre estime et dans celle des hommes; ainsi les caractérise Jésus-Christ.

Quelle secte, grand Dieu! et quelle opposition n'apporte pas un pharisien au christianisme? Comment avec un cœur pétri d'orgueil, d'envie, de vengeance, d'avarice, vices spirituels qui échappent aux yeux de l'amour-propre, ou du moins que l'amour-propre canonise, comment, dis-je, embrassera-t-il une religion d'humilité, d'abnégation, de désintéressement? Aimera-t-il à être compté pour rien, à passer sa vie dans l'obscurité et le mépris, lui qui compte pour toutes choses l'admiration des hommes, l'estime du public, à qui il impose sous un beau dehors qui couvre tous ses vices? Se résoudra-t-il à vivre dans la pauvreté, sans avoir où reposer sa tête, à se dépouiller, par religion, en faveur de l'indigent, lui qui se sert de la religion même pour dépouiller le riche, et tendre des piéges à sa pieuse crédulité? Aimera-t-il son ennemi jusqu'à l'accabler de bienfaits, lui qui se fait un devoir de la vengeance, et se croit en droit d'arracher œil pour œil? Se réduira-t-il à la simplicité d'un enfant? Se défiera-t-il de sa faiblesse, se méprisera-t-il, se haïra-t-il lui-même, lui qui s'idolâtre, se glorifie soi-même, présume de ses forces, compte sur sa sagesse, s'enorgueillit de sa vertu, se repose sur sa justice légale, et n'attend rien de la miséricorde de Dieu? Ah! mes frères, pour convertir un pharisien, il faut un miracle dans l'ordre même de la grâce. Jésus-Christ n'eut point de plus grand ennemi à combattre, ne trouva point de plus grand obstacle à sa mission. Le publicain demande miséricorde, la pécheresse fond en pleurs, la Samaritaine prêche l'Evangile, le pharisien endurci s'oppose à son progrès. En vain Jésus-Christ lui prouve sa mission divine, l'envie le porte à blasphémer le Messie. En vain Jésus-Christ démasque son hypocrisie, son orgueil s'irrite

de ce bon office et se soulève contre le médecin qui pique son enflure. En vain Jésus-Christ lui atteste sa divinité par ses prodiges, sa haine l'arme contre son Dieu et l'en rend déicide. Aussi Jérusalem même, quoique enivrée du sang des prophètes, se vit honorée des larmes de Jésus-Christ qui déplora son aveuglement et ses malheurs, et le pharisien seul demeura chargé de toute la malédiction du Sauveur.

Quatrième et dernier obstacle : obstacle de zèle. Plus j'avance, plus je vois grossir les obstacles de la conversion de Paul. Je n'ai parlé jusqu'ici que des obstacles qui lui étaient communs avec la plupart des pharisiens. Mais voici un dernier obstacle qui lui est personnel, et qui le distingue du pharisien même le plus emporté contre le Christ, c'est l'ardeur et l'impétuosité de son zèle : ***Proficiebam in judaismo supra multos coætaneos meos in genere meo*, *abundantius æmulator existens paternarum mearum traditionum* (*Gal.*, I.)** Je me signalais, dit-il lui-même, au-dessus de ceux de ma nation et de mon âge, j'avais un zèle plus ardent qu'eux pour les traditions de mes pères. Zèle aveugle et démesuré, à quelles extrémités ne portâtes-vous pas Saul, et ne portez-vous pas encore de nos jours ceux qui, épris du même zèle, sont éblouis, comme lui, par une fausse lumière? Ce zèle téméraire le rend blasphémateur de son Dieu, persécuteur de son Eglise, outrageux ennemi du Messie: Il s'élève contre Etienne, le premier des martyrs, sollicite puissamment sa mort, l'accable du poids de sa haine, le lapide par la main de ses meurtriers, dont il garde les habits, insulte même à la prière que fait, pour ses bourreaux, ce fidèle disciple de la charité de Jésus-Christ. Si la douceur d'Etienne ne peut désarmer la haine de Saul, son sang ne peut éteindre le feu de son zèle. Quel embrasement ne produit-il pas à Jérusalem? Si une persécution furieuse s'allume contre les fidèles, Saul en est l'âme ; il en souffle l'incendie, il en pousse les flammes, il en répand de toutes parts les étincelles. Vous le représenterai-je armé de ce zèle cruel qui va jusqu'à la fureur, ravager, égorger le troupeau de Jésus-Christ : tantôt dans les maisons des fidèles il en arrache hommes et femmes, les charge de chaînes, les jette dans les cachots, les dévoue à la mort par son suffrage · tantôt dans les synagogues il fait battre de verges quiconque confesse le nom de Jésus-Christ, et le contraint à force de supplices de blasphémer son Dieu. Saul devient la terreur de l'Eglise et l'espérance de la Synagogue. Sa cruauté, qui le rend recommandable au Juif, le rend redoutable aux chrétiens. Le bruit de sa fureur qui se répand au loin intimide le plus généreux. Partout où ce loup s'avance, le troupeau de Jésus-Christ se disperse. C'est un frénétique en proie à une imagination fougueuse, et dont la fureur va jusqu'à la folie : *Amplius insaniens in eos persequebar.* (*Act.*, XXVI.) D'un côté l'agite l'envie de se faire un nom, de l'autre le presse l'ardeur de servir sa religion. Autant de chrétiens qu'il rencontre, autant de victimes qu'il immole et à sa gloire et à son zèle. De quoi n'est pas capable le faux zèle quand il est soutenu d'une passion humaine?

Mais, ô ciel! quel excès, quel redoublement de fureur! Où donc précipite ses pas cet outré persécuteur? Quoi! Jérusalem, la Judée entière ne peut dans sa vaste enceinte renfermer ce zèle dévorant! Quoi! sa folie l'aveugle au point de le travestir en vagabond satellite! Je le vois armé du pouvoir du grand prêtre, les mains teintes du sang de tant de martyrs qu'il a déjà sacrifiés à sa cruauté, je le vois qui vole dans les provinces étrangères, pour chercher d'autres victimes à sa fureur. Déjà sur le chemin de Damas....

Arrêtons-nous ici, mes frères, et demandons à l'ennemi de la grâce qui pourra briser la dureté de ce cœur, si ce n'est la grâce même. Quel intérêt, quel ressort humain pourra changer Saul? Juif de naissance, la religion judaïque s'est incorporée avec sa nature: qui l'en détachera? Docteur, par sa science il s'est fortement convaincu de la vérité de sa loi: qui le désabusera? Pharisien de secte, il s'est jeté dans le parti le plus opposé au christianisme: qui l'en rapprochera? Persécuteur de profession, il est emporté d'un faux zèle qui va jusqu'à la fureur: qui le réprimera?

Hommes superbes, qui n'avez jamais senti le doigt de Dieu dans la conversion de l'homme, ni reconnu la nécessité de la grâce pour le changement de son cœur; orgueilleux philosophes, qui n'adorez d'autre divinité qu'une raison aveugle et impuissante ; chrétiens, l'opprobre du christianisme, qui n'apercevez rien de divin dans l'établissement de la religion chrétienne, qui ne cherchez d'autre raison du changement de l'homme que l'homme même; qui attribuez toutes les conversions qui frappent vos yeux, tantôt à l'altération de l'âge peu susceptible de plaisirs, qui doit songer à faire retraite; tantôt à la décadence de la fortune, qui rappelle malgré soi à une vie sobre et indépendante de ses faveurs, souvent à une révolution d'humeurs, à une noire mélancolie qui ne trouve de nourriture que dans la solitude; quelquefois à une hypocrisie secrète que nourrit la cupidité, que soutient l'ambition et la gloire; presque toujours au caprice, à l'inconstance naturelle à l'homme; hommes, qui dégradez l'homme jusqu'à chercher dans son sang comme dans celui de la bête la raison de toutes les passions qui le remuent et l'agitent; je vous appelle ici au secours de Saul. Venez, approchez, mettez en usage votre art, que tous vos dieux se lèvent, que tous vos ressorts humains se déploient. Venez faire entendre ce sourd, éclairer cet aveugle, calmer ce frénétique. Par quelles armes forcerez-vous toutes les barrières que Saul oppose à sa conversion, et pour me tenir au dernier obstacle, auquel tous les autres aboutissent comme à leur centre, qui pourra détromper Saul de son faux zèle? Sera-ce la

raison? mais c'est la raison même qui l'aveugle.

Il a tout vu de ses yeux, et ses yeux l'ont trompé. Sa lumière l'éblouit et l'égare, sa science est le plus fort de ses préjugés, préjugé soutenu de celui de la naissance et de l'éducation, fondé sur les principes de sa secte, et appuyé des suffrages de toute sa nation; préjugé qui lui parle en faveur d'une religion ancienne, et qui ne l'anime que contre une nouveauté apparente. Son emportement lui paraît sacré; il croit sacrifier à Dieu en immolant un chrétien. Sera-ce la nature? mais la nature s'accommode à l'ardeur de son zèle. Il est à la force de l'âge, d'un tempérament vif, d'un sang bouillant, d'une humeur entreprenante. Tout conspire à fournir de l'aliment au feu qui le dévore. Sera-ce l'intérêt? quel intérêt, mes frères! Il perd tout à se faire chrétien, il gagne tout à demeurer juif. Son changement l'expose à l'ignominie et à la persécution; sa constance lui ouvre le chemin de la fortune et de la gloire. Il est considéré dans sa nation, il tient le premier rang parmi les zélateurs de la loi, il est chef de parti, ses premières démarches le lient et l'engagent, elles ont été faites avec éclat, il ne peut reculer sans péril et sans honte.

Qu'ici la nature succombe, qu'elle sente, qu'elle avoue sa faiblesse, qu'elle gémisse de son impuissance. Qu'ici la religion triomphe, que le chrétien, que l'infidèle même applaudisse à la grâce de Jésus-Christ. Oui, cette grâce est nécessaire pour la conversion de Paul, et cette conversion impossible à tout autre principe qu'à la grâce, devient elle-même une preuve de la nécessité de la grâce pour toute autre conversion, puisqu'elles coulent toutes de la même source, et qu'elles tendent toutes au même but. Le retour de l'homme à Dieu ne saurait être que l'ouvrage de Dieu. Que l'orgueil de l'homme plie donc à jamais sous la main de Jésus-Christ, qu'il reconnaisse le besoin d'un Rédempteur; qu'il implore, qu'il réclame sans cesse le secours de la grâce. La prière, dit saint Augustin, est la preuve de la nécessité de la grâce; mais cette nécessité est à son tour le fondement de la prière. L'Eglise conjure Dieu de faire que l'incrédule croie, que le fidèle persévère : c'est donc à Dieu à convertir l'incrédule et à soutenir le fidèle; mais si c'est à Dieu à donner à l'un la foi, à l'autre la persévérance, c'est à l'homme à demander l'un et l'autre à Dieu; si la nourriture de l'enfant est dans la main du père de famille, c'est à l'enfant à lui demander son pain de chaque jour. Si nous sommes tous des pauvres, si Jésus-Christ est le seul riche, c'est à nous de frapper incessamment à sa porte pour obtenir de sa bonté les miettes qui tombent de la table de ce commun Maître. Si le Seigneur opère en nous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir; si le changement, si la conversion, si le salut de l'homme ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde, c'est à l'homme de fléchir cette miséricorde divine par l'importunité de ses vœux et de ses soupirs.

Mais quel soupir, quel vœu, quelle prière pourra former Saul pour sa conversion? Hélas! il ne sent ni la grandeur de son mal ni le besoin du remède. C'est un malade dont la maladie consiste à se croire sain; c'est un frénétique irrité, soulevé contre son médecin. O profondeur des miséricordes de Dieu! ô trésor inépuisable des richesses de sa grâce! Vous avez, ô mon Dieu, refusé à Saul un cœur sensible à sa misère; mais vous l'avez donné pour lui à votre Eglise. Saul ne saurait ouvrir la bouche pour prier, mais l'Eglise peut lever les mains au ciel pour Saul. Les larmes mêmes que ce persécuteur arrache aux fidèles, le sang d'Etienne que ce meurtrier répand, parlent en sa faveur. Les liens des captifs qu'il enchaîne, les douleurs des martyrs qu'il immole intercèdent pour lui. Jésus-Christ sur la croix prie pour les bourreaux qui le crucifient : l'Eglise crucifiée par Saul prie pour son bourreau. C'est aux soupirs de cette chaste épouse, c'est aux gémissements de cette tendre colombe que Jésus-Christ accorde la conversion de ce loup ravissant, qu'il va changer en vigilant pasteur, par la toute-puissance de sa grâce, dont cette conversion est la preuve : c'est le sujet de ma seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

La main de Dieu ne se fait pas toujours sentir dans les conversions qu'elle opère. Souvent la grâce marche sur les voies de la nature et se cache sous ses voiles. Ce n'est d'abord qu'une douce rosée qui amollit peu à peu la dureté d'un cœur de pierre, et ne le change que par succession de temps en un cœur de chair. Ce n'est qu'une légère semence qui ne parvient que par des progrès insensibles à la hauteur d'un arbre qui produit des fruits mûrs pour l'éternité. Nous les voyons naître, nous les voyons croître parmi nous ces hommes justes que la grâce engendre et nourrit pour le ciel. Nous les voyons passer par degrés de l'enfance chrétienne à la plénitude de l'âge, à la mesure de l'homme parfait; et cet accroissement, cette progression sensible dérobe aux yeux de la chair l'opération miraculeuse de la grâce. L'homme charnel confond l'ouvrage de Dieu avec l'ouvrage de l'homme, la grâce avec la nature, parce qu'il voit l'une et l'autre marcher du même pas, qu'il remarque dans l'une et dans l'autre la même mesure d'affaiblissement et de progrès; et certes si la grâce déployait d'abord toute sa force, si la conversion de l'homme s'opérait tout à coup, où serait le mérite de la foi, où serait même l'incrédule? La religion chrétienne serait une religion toute de prodige. Ces conversions subites seraient autant de miracles palpables et permanents, et l'obstination de l'impie ne pourrait tenir un moment à la vue de cette foule de pécheurs qui lui paraîtraient tout à coup des hommes nouveaux.

Cependant il est de foi que Dieu dans les

trésors de sa miséricorde a des moyens efficaces pour changer le cœur de l'homme, et par ce changement opérer la conversion du pécheur, des grâces efficaces pour exécuter ses divines promesses, et par cette exécution remplir les décrets éternels de la prédestination gratuite, soutenir l'idée auguste de la toute-puissance divine. C'est un Dieu impuissant, c'est une idole, si le cœur de l'homme, le plus noble de ses ouvrages, n'est dans sa main comme l'argile dans celle du potier, docile à recevoir toutes les impressions qu'il lui plaît former par sa grâce; si cette grâce ne peut fixer nos passions, détourner nos penchants au gré de ses désirs, comme un jardinier habile fixe, détourne au gré de ses vœux le cours d'un faible ruisseau. Les promesses divines sont des promesses vaines, si leur exécution dépend de l'inconstance, de la fragilité de l'homme, et non de la force, de la toute-puissance de Dieu. Le Créateur est soumis à sa créature pour l'accomplissement des décrets éternels, si la vocation à la gloire, la prédestination infaillible des élus n'est suivie d'une grâce toute-puissante, qui soit l'effet de la prédestination même : grâce qu'aucun cœur dur ne rejette, puisqu'elle n'est donnée que pour briser la dureté du cœur.

Or, mes frères, où l'efficacité de cette grâce a-t-elle paru avec plus d'éclat que dans la conversion de Paul, le miracle de la grâce, le triomphe de la toute-puissance de Dieu? Que j'envisage cette conversion en elle-même ou dans ses suites, partout j'y trouve des preuves de l'efficacité de la grâce; preuve dans la promptitude, preuve dans l'étendue de la conversion de Paul.

Dans la promptitude. Rappelez ici, mes frères, tous les obstacles que Saul oppose à sa conversion; rappelez surtout ce zèle cruel qui le transforme en bête féroce, et l'acharne contre les disciples du Sauveur. Ce sanglier ravage l'héritage du Seigneur, la vigne que sa main a plantée : cet ennemi du nom chrétien répand comme l'eau le sang des martyrs autour de Jérusalem : cet impie Nicanor lève sa main sacrilége contre l'Eglise, et menace de l'étouffer dans le berceau : cet endurci Pharaon poursuit Israël fugitif, et prétend l'immoler à sa fureur : l'œil étincelant de colère, la bouche écumante de rage, le cœur bondissant de courroux, les mains teintes de carnage, ce forcené Antiochus précipite sa course vers Damas pour exterminer le peuple de Dieu. Mais que vois-je? Ciel! quel changement, quel prodige! Un homme tremblant, consterné, abattu : un pauvre qui prie, un malheureux qui soupire, un pécheur qui demande miséricorde, un criminel qui pousse une voix entrecoupée comme du fond d'un abîme : *Quis es, Domine, quid me vis facere?* (*Act.*, XIX.) Que vois-je? Un ennemi vaincu, qui met bas les armes, et se livre à la discrétion du vainqueur : un loup changé en agneau, qui n'ouvre pas la bouche sous la main de celui qui le tond : un meurtrier prosterné devant son juge, qui attend l'arrêt décisif de son sort : une victime muette étendue sur le bûcher, qui baisse la tête sous le glaive de la justice de Dieu, et s'apprête au coup mortel, dont ce glaive suspendu le menace : *Quis es, Domine, quid me vis facere?* qui êtes-vous, me voilà, Seigneur, que demandez-vous de moi?

Qui a pu tout d'un coup ouvrir les yeux à cet aveugle-né pour l'éclairer sur ses égarements? Un rayon du Soleil de justice qui l'a frappé lui a fait entrevoir la nuit affreuse dont il était enveloppé, et l'a tiré de la sécurité profonde dont il jouissait à la faveur de ses ténèbres : une lumière céleste qui lui a montré sur sa tête la foudre prête à l'écraser, et sous ses pieds le puits de l'abîme ouvert, prêt à se refermer sur lui : *Circumfulsit eum lux de cœlo.* (*Ibid.*) Qui a pu tout d'un coup abattre cette tête rebelle, et renverser ce colosse d'orgueil? Une main invisible qui l'a frappé, la droite du Très-Haut qui, s'appesantissant sur lui, a froissé tous ses os. *Dextera Domini fecit virtutem.* (*Ibid.*) Qui tout d'un coup s'est fait entendre à ce cœur endurci, qui tout d'un coup, a arrêté ce lion rugissant au plus fort de sa fureur? *Intonuit de cœlo Dominus, Altissimus dedit vocem suam.* (*Ibid.*) Les éclairs ont été suivis du tonnerre. Le Seigneur a foudroyé d'en haut, et a parlé en maître d'un ton d'autant plus fort, qu'il paraît plus doux : *Audivit vocem de cœlo dicentem sibi : Saule, Saule, quid me persequeris?* (*Ibid.*) Il entendit une voix du ciel qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? A cette voix le regret saisit son âme, la douleur assiége son cœur, sa dureté se brise, sa férocité tombe, son inflexibilité se rend.

Que vous êtes grand, Seigneur, et que votre grâce est puissante! Cette bouche remplie de blasphèmes, qui ne vomissait que malédictions contre le nom de Dieu, ne s'ouvre plus que pour invoquer ce saint nom. Cette tête superbe, qui menaçait le Christ, est abattue; ces yeux pleins de fureur, qui ne roulaient que des desseins de destruction contre l'Eglise, sont couverts d'un voile de ténèbres et de confusion. Ces mains meurtrières, armées de chaînes et de fers pour emprisonner, pour égorger, cherchent, dans leur faiblesse, des mains étrangères pour les soutenir. Ce tyran indomptable, qui fit trembler Jérusalem, est saisi d'un tremblement universel. On traîne Saul à Damas comme le prisonnier de Jésus-Christ, qui l'y conduit en triomphe par la main même de ses ennemis, lui qui prétendait n'y entrer que comme son vainqueur; et tant de merveilles, ô mon Dieu, s'opèrent en un moment par le son de votre voix, par l'éclat de votre lumière! Que cette lumière est vive, qui éblouit et qui éclaire! que cette voix est forte, qui renverse et qui relève! que ce bras est puissant, qui frappe, qui guérit en un instant!

Quel triomphe, en effet, de la toute-puissance de la grâce! C'est pour l'attester, cette toute-puissance, que le Fils de Dieu descend, pour ainsi dire, une seconde fois du ciel. Il en était descendu par l'incarnation, pour convaincre le juif de l'insuffisance de

la loi et de la nécessité de la grâce : cette incarnation était inutile si la grâce n'était nécessaire. Mais aujourd'hui le ciel s'ouvre de nouveau, le Fils de Dieu reprend le chemin de la terre pour convaincre le juif et le gentil de l'efficacité de cette grâce en la personne de Paul, l'apôtre du monde entier. Sur cette efficacité, Jésus-Christ fonde toute l'espérance de la mission de son apôtre. Paul, qu'il choisit pour porter son nom devant les nations et les enfants d'Israël, devait avoir deux peuples à combattre, des pusillanimes et des orgueilleux. Il devait crier aux premiers : Hommes de peu foi, pourquoi doutez-vous; pourquoi désespérez-vous, pécheurs? Ne suis-je pas la consolation du gentil, le modèle de l'infidèle que Jésus-Christ appelle à la foi. J'étais persécuteur avant que d'être apôtre, un vase de colère avant que de devenir un vase de miséricorde. Hommes de peu de foi, que craignez-vous de votre indignité et de votre faiblesse? La grâce suppose-t-elle des mérites en nous, elle qui nous les donne? Dépend-elle de notre faiblesse, elle qui est la force de Dieu? Reposez-vous sur son bras tout-puissant, c'est la base, le fondement, l'ancre de votre salut. Ah! si ce salut était entre vos mains, vous auriez tout à craindre de votre volonté, qui est l'inconstance et la fragilité même; mais il est entre les mains de Dieu, qui veille à la garde de ses élus; et qui pourra les arracher de ses mains? Je n'étais, par ma propre faiblesse, qu'un vase d'argile, je suis devenu, par la force de la grâce, un vase d'élection. Il devait crier aux seconds : Frémissez de rage, orgueilleuse Synagogue; enfantez projets sur projets, philosophes audacieux; princes de la terre, rassemblez-vous, unissez toutes vos forces contre le Christ; vous serez vaincus par la même grâce qui m'a vaincu moi-même : *Confortamini, congregamini, et vincimini.* Il vous est aussi dur qu'à moi de regimber contre l'aiguillon. Dieu a dans sa grâce de quoi abattre toute hauteur qui s'élève contre lui. Apprenez par moi ce que cette grâce doit faire du monde entier. Oui, je suis la preuve, l'image, l'abrégé de la conversion de l'univers : l'univers, conjuré, déchaîné comme moi contre le Christ, sera comme moi surpris de sa prompte défaite.

O vous, chrétiens, plus incrédules que l'infidèle même; vous qui, témoins de la conversion miraculeuse des gentils, disputez encore à votre Dieu la souveraineté de l'empire de votre cœur, venez sur le chemin de Damas contempler Saul abattu, vaincu par la grâce. Cette grâce, qui brise en un moment sa volonté de fer, ne montre-t-elle pas qu'elle est la maîtresse de la volonté la plus rebelle? Car enfin Saul dispute-t-il, lutte-t-il un instant contre la grâce? se roule-t-il dans ses chaînes sans pouvoir les rompre? sa volonté captive fait-elle de vains efforts pour se dégager de ses liens? ses faibles désirs sont-ils étouffés par des désirs plus forts? sa volonté nouvelle est-elle surmontée par sa volonté ancienne, fortifiée par l'habitude? s'agite-t-il dans son sépulcre sans pouvoir soulever la pierre sous laquelle il est enseveli? veut-il et ne peut-il marcher? s'avance-t-il, s'arrête-t-il au premier pas? La même voix qui l'abat ne le transforme-t-elle pas tout d'un coup en un homme nouveau? Différent en cela des autres apôtres, que Jésus-Christ ne forma que peu à peu, n'éleva que par degrés à l'apostolat, Paul devient tout d'un coup d'ennemi soldat; de persécuteur, apôtre : *Prostratus est persecutor, surrexit prædicator.* Le matin, c'est un loup ravissant qui enlève, qui dévore sa proie; le soir, un pasteur vigilant qui partage, qui distribue les dépouilles : *Benjamin lupus rapax; mane comedet prædam, et vespere dividet spolia.* (*Gen.*, XLIX.) Le matin, c'est un Saul agité de l'esprit malin, qui veut exterminer les prophètes; le soir, c'est un Paul saisi de l'esprit divin, qui prophétise lui-même. Le matin, c'est un persécuteur qui blasphème; le soir, un apôtre qui prêche : *Continuo in synagogis prædicabat Jesum.* (*Act.*, IX.

Certes, à la conversion de Paul Dieu manifeste sa toute-puissance comme à la création du monde. Que le monde soit fait, et le monde fut fait. Point d'instant qui sépare le néant et l'être. Que Saul ne persécute plus l'Eglise, et Saul aussitôt invoque, prêche Jésus-Christ. Point d'intervalle entre la persécution et l'apostolat : *Continuo in synagogis prædicabat Jesum.* Ah! ne craignons point de le dire, la conversion d'un seul homme devient une preuve complète de toute la religion, parce que sa conversion est une preuve complète de la toute-puissance et de la divinité de Jésus-Christ. Jésus-Christ ne peut en un instant donner pour apôtre à son Eglise le plus ardent de ses persécuteurs, s'il n'est le maître souverain du cœur de l'homme, et il ne peut l'être sans être Dieu.

Hommes timides, qui, au sujet de la grâce, craignez toujours de trop donner à Dieu, et de ne pas assez réserver pour vous-mêmes, que redoutez-vous pour votre liberté? Paul n'était-il pas libre sous la main de Jésus-Christ, lorsqu'elle remuait, qu'elle changeait, qu'elle dominait, qu'elle transformait son cœur? Le Créateur de l'homme ne saurait-il manier les ressorts sans les rompre? Le Tout-Puissant ne peut-il renouveler son ouvrage sans le détruire? Où serait la divinité de Jésus-Christ s'il n'était en son pouvoir d'allier la grâce avec la nature, l'efficacité de l'une avec la liberté de l'autre, l'empire d'une grâce souveraine à qui rien ne résiste, avec la soumission d'une nature libre, qui se prête aux attraits les plus forts avec un vrai pouvoir de s'y refuser? S'il n'est pas donné à l'homme de comprendre le nœud de ce mystère, c'est qu'il ne lui est pas donné de comprendre ni de mesurer la toute-puissance de Dieu.

Ah! loin de craindre l'empire de la grâce, craignez plutôt, mes frères, celui de votre liberté, craignez que, tandis que Paul nous donne une preuve convaincante de l'efficacité de cette grâce par la promptitude de sa conversion, vous ne continuiez à nous don-

ner des preuves funestes de votre malheureux pouvoir par votre persévérance dans le crime, malgré les efforts de la grâce. Combien de fois avez-vous fermé les yeux à la lumière de la foi qui n'a servi qu'à vous éblouir au lieu de vous éclairer? Combien de fois ces rayons lumineux semblables aux éclairs vous ont-ils fait entrevoir la nuit affreuse dont vous étiez enveloppés, sans en dissiper les ténèbres? Combien de fois avez-vous bouché vos oreilles à la voix du pasteur de vos âmes, qui courait après vous pour vous rappeler à lui? Combien de fois avez-vous repoussé sa main invisible, lorsquelle frappait à la porte de votre cœur, et vous sollicitait de la lui ouvrir? Hé quoi! ne vous endurcissez-vous pas tous les jours contre ce cri intérieur qui vous répète sans cesse: pourquoi me persécutez-vous dans les pauvres, mes membres souffrants, que vous laissez en proie à la misère, tandis que vous regorgez de biens; dans les pauvres, dont vous ne rougissez pas de surcharger la douleur, de crucifier la pauvreté par la vue de votre opulence et de vos plaisirs? Pourquoi me persécutez-vous dans les âmes justes, la prunelle de mes yeux, dont vous blessez la conscience délicate par vos scandales et vos exemples contagieux? Pourquoi me persécutez-vous dans votre propre cœur, mon sanctuaire et mon temple, dont vous profanez la sainteté par vos sacriléges, dans votre âme, mon épouse rachetée de mon sang, que vous déshonorez par vos impuretés? Pourquoi me persécutez-vous dans les prêtres, mes ministres, dont vous calomniez la religion et la foi par l'emportement du même zèle qui aveuglait Saul, lorsqu'il croyait rendre service à Dieu en persécutant l'Eglise? Ah! ne défendez plus votre liberté aux dépens de la grâce, laissez triompher cette grâce en vous; elle rendra votre volonté plus libre, parce qu'elle la rendra plus forte pour le bien.

Preuve de l'efficacité de la grâce, dans la promptitude et dans l'étendue de la conversion de Paul. A quoi m'engageai-je, mes frères; l'étendue de la conversion de Paul n'est rien moins que l'étendue de son apostolat. Sa pénitence ne peut être d'un ordre commun, le caractère en doit être conforme à celui de son péché. Son péché fut de blasphémer et de tourmenter ses disciples, sa pénitence doit être de prêcher l'Evangile et de souffrir pour lui. Paul était le persécuteur, le destructeur de l'Eglise, il doit en être l'apôtre et le martyr. Il doit se distinguer des martyrs, des apôtres mêmes par l'étendue de ses travaux et de ses souffrances, comme il s'est distingué des persécuteurs par l'emportement de sa haine et de sa cruauté. Il faut qu'il rende à Jésus-Christ avec usure ce qu'il lui a enlevé, qu'il souffre pour l'Eglise plus qu'il ne lui a fait souffrir, qu'il donne à son zèle plus d'activité qu'il n'en est donné à sa fureur. Cette fureur ne s'est pas renfermée dans Jérusalem. Son zèle doit embraser le monde entier.

Que ne m'est-il permis d'en tracer ici la carte en abrégé, pour vous montrer partout les vestiges de ce zèle plus qu'apostolique? Vous le verriez à Damas confondre, irriter les Juifs, n'échapper à leur rage que par l'industrieuse charité de ses frères, qui à la faveur de la nuit le descendirent par la muraille dans une corbeille. Vous le verriez à Antioche arborer l'étendard de la croix à la face des nations, procurer au père de famille une abondante moisson de croyants, faire donner aux disciples de Jésus-Christ le nom glorieux de chrétien. Vous le verriez à Paphos signaler son apostolat par la conversion du proconsul romain, malgré les efforts impuissants d'un magicien dont il châtia l'imposture par l'aveuglement. Vous le verriez à Athènes, le centre de la superstition païenne, haranguer l'Aréopage, annoncer la résurrection des morts, convaincre les philosophes par leurs propres ouvrages. Vous le verriez à Ephèse faire craindre aux adorateurs de la grande Diane l'entière destruction de son temple, l'un des plus superbes édifices de l'univers. Vous le verriez à Jérusalem chargé de chaînes, en butte aux insultes d'une populace forcenée, qui se jette et s'acharne sur lui comme sur une bête féroce. Vous le verriez, immobile comme un rocher, briser les vagues amoncelées de cette mer en fureur. Il élève sa voix au fort de la tempête, il gourmande les flots courroucés, il éclaire, il tonne, il foudroie du milieu de ses chaînes, il consterne les juges et les rois. Vous le verriez à Rome agité, déchiré au dedans de lui-même, à la vue de l'idolâtrie de cette prostituée Babylone. Vous le verriez appeler, rassembler des chrétiens des extrémités de la terre dans cette capitale du monde, enlever des victimes au démon jusque dans la cour de Néron.

Vous le verriez... Mais qui peut le suivre où l'emporte l'ardeur de son zèle? L'esprit d'Elie le saisit, le feu de Moïse le dévore. Il paraît en même temps dans tout l'univers. C'est un fleuve qui roule avec rapidité ses eaux, qui engraisse, qui fertilise toutes les contrées qu'il arrose; c'est une nuée légère et féconde poussée de toutes parts par le souffle de l'esprit divin, qui répand dans toutes les nations des torrents de grâces; c'est un éclair qui brille en un moment de l'Orient à l'Occident, c'est un soleil qui porte dans tout l'hémisphère la chaleur et la lumière.

Quelle nation ne se ressentit pas du zèle ardent et lumineux, de la charité tendre et vive, qui pressait le cœur de Paul? Il élargit, il dilate ses entrailles pour embrasser plus de chrétiens. Il porte l'Eglise entière dans son sein. Il se multiplie lui-même pour étendre sa sollicitude sur tous. Le soin de toutes les Eglises ne peut le distraire de son attention à chaque fidèle. Qui est faible sans qu'il s'affaiblisse avec lui, qui est scandalisé sans qu'il souffre? Juif avec les Juifs, gentil avec les gentils, il se change, se transforme en mille manières, se fait tout à tous, se rend l'esclave de tous pour les gagner

tous à Jésus-Christ. Mais de quelle tendresse n'assaisonne-t-il pas ses soins? C'est une nourrice qui donne du lait à ses enfants, prête à leur donner son sang, une mère qui est pour eux chaque jour dans les travaux de l'enfantement jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en eux, une victime dévouée à la mort, qui voudrait sacrifier mille vies, devenir même anathème pour leur salut; une victime qui vit en eux, qui meurt pour eux par son amour et ses souffrances.

Ici s'ouvre une nouvelle carrière à son zèle. Paul couronne ce zèle apostolique par des souffrances aussi étendues que son apostolat. Il porte dans tous ses membres les stigmates de Jésus-Christ. Il supplée par ses douleurs ce qui manque à la passion du Sauveur. Les souffrances des autres apôtres ne peuvent égaler les souffrances de Paul. Battu de verges cinq fois par les Juifs, trois fois par les gentils, comme un esclave rebelle, lapidé comme un blasphémateur, abandonné de Dieu même comme un scélérat, trois fois il fait naufrage, et passe un jour et une nuit au fond de la mer. A toute heure dans le péril; péril de la part des frères, péril de la part des gentils, péril au milieu des villes, péril dans les déserts; souvent aux portes de la mort; tantôt sur les fleuves, tantôt sur les chemins; toujours dans la sollicitude, les veilles, la fatigue, les jeûnes, les austérités, la faim, la soif, le froid, la nudité; le jour, Paul prêche l'Evangile, la nuit, il se délasse à faire des tentes pour sa subsistance et celle de ses fidèles coopérateurs.

Quelle vie, grand Dieu! qui a pu soutenir Paul dans ce cercle de travaux, cette chaîne de souffrances, cette vie de martyre et de mort? Seraient-ce l'ambition et la gloire? Mais quel héros courut jamais à la gloire à travers tant de périls? D'ailleurs quelle étrange gloire de devenir, comme Paul, un spectacle d'opprobre, d'être regardé comme la balayure du monde? Quelle étrange ambition de ne se glorifier que du poids de ses chaînes, de ne se distinguer que par le nombre des coups de fouet? Serait-ce l'intérêt? Mais quel avare dévora jamais tant de travaux pour s'enrichir? D'ailleurs, quel intérêt dans un apôtre qui, pouvant vivre de l'autel, prêche gratuitement l'Evangile; qui, manquant de tout, gagne sa vie à la sueur de son front, et nourrit les pauvres mêmes du fruit de sa pauvreté, du travail de ses mains?

Mais peut-être que Paul était né insensible, que c'était un cœur de diamant, une âme de bronze que rien ne pouvait toucher. Quand la sollicitude de Paul pour l'Eglise ne nous répondrait pas de toute la sensibilité de son cœur, il déclare lui-même qu'il sent toute la pesanteur de ses croix, qu'il plie sous le poids des afflictions et des souffrances, qu'il en est presque accablé; que souvent il désespère d'une vie qui lui devient ennuyeuse, qu'il traîne dans la crainte des jours languissants; que dans la frayeur dont il est saisi, il prononce quelquefois contre lui-même son arrêt de mort. Cependant, malgré cet humiliant aveu, il se glorifie et des afflictions et des souffrances; il reconnaît que plus il est faible, plus il se trouve fort; que sa vertu s'aguerrit dans l'infirmité; que son âme nage dans la joie au milieu des flots d'afflictions qui l'engloutissent; que cette âme abattue se relève au plus fort du combat.

Encore un coup, qui a donc pu soutenir Paul dans ses souffrances, ses travaux, ses combats accablants, sinon la grâce de Jésus-Christ, qui souffre, qui travaille, qui combat avec lui? *Non ego autem, sed gratia Dei mecum.* (I *Cor.*, XV.) Que l'ambition, que la cupidité soient la force de l'homme, la grâce est toute la force de Paul. Il peut tout dans cette grâce qui le fortifie. Cette grâce victorieuse, elle triomphe en lui de l'ange de Satan, qui lui donne des soufflets, du monde entier qui s'arme contre son Evangile, de sa propre faiblesse, qui succombe aux souffrances. La toute-puissance de la grâce éclate dans ce vase d'argile qu'elle brise pour en faire sortir un torrent de lumière; dans cette faible trompette dont elle anime le son pour abattre les murailles de Jéricho; dans cet homme mortel qu'elle élève jusqu'au troisième ciel; dans cet apôtre du monde, qu'elle emploie à convertir le sage et l'insensé par la folie de la croix; dans ce miracle de l'univers qu'elle donne en spectacle aux anges et aux hommes; dans cette image fidèle de Jésus-Christ, qu'elle rend digne d'être proposée comme un modèle parfait à toute l'Eglise.

Il me resterait à faire voir, si le temps le permettait, que la conversion de Paul est une preuve de la gratuité de la grâce. Je me contente d'ajouter que si la grâce n'était gratuite, elle serait une dette et non une grâce, un fruit nécessaire de la justice de Dieu et non un don libre de sa miséricorde, une loi commune de la création, et non un choix singulier de la rédemption. L'élection à la gloire, contre la décision formelle de l'apôtre, prendrait sa source dans le mérite de l'homme et non dans la volonté de Dieu; le fidèle se discernerait de l'infidèle, le juste du pécheur; l'un et l'autre se glorifieraient de sa fidélité et de sa justice, de la préférence que Dieu ferait de leurs mérites et de leurs personnes, parce que cette préférence serait due à leurs œuvres, et non accordée à son amour.

Mais à Dieu ne plaise que le chrétien cherche jamais d'autre principe, établisse jamais d'autre fondement de son salut que la miséricorde gratuite de Dieu! Le Père éternel qui a gratuitement prédestiné son Fils pour être le Sauveur de tous les hommes, a gratuitement adopté en lui les chrétiens, ses frères, par grâce. Le Fils, qui a librement accepté la mission de son Père, a librement répandu son sang pour le salut de l'homme, et l'applique librement selon les desseins de l'élection divine. Pourquoi, dit saint Augustin, l'un croit-il à l'Evangile, et qu'à l'autre l'Evangile n'est pas même annoncé? Pourquoi l'un marche-t-il dans la voie de la justice, et que l'autre n'a jamais connu que la voie de l'iniquité? Pourquoi, de deux personnes qui reposent dans le sein de la même Eglise,

l'une est-elle prise et l'autre laissée? Pourquoi, de deux enfants de la même Eve, l'un est-il Abel et l'autre Caïn? des deux enfants du même patriarche, l'un Isaac, l'autre Ismaël? des deux jumeaux de la même Rebecca, l'un Jacob, l'autre Esaü? Pourquoi, de la même masse de corruption, l'un est-il un vase d'honneur, l'autre d'ignominie? l'un un vase de miséricorde, l'autre un vase de colère? Ne le cherchez pas, s'écrie le docteur de la grâce, si vous ne voulez vous égarer; qui vous en donnera des raisons ne vous débitera que des erreurs. *Noli investigare, si non vis errare.* Il vous suffit de savoir que la justice de Dieu trouve toujours dans le pécheur le mal qu'elle y condamne et qu'elle y châtie; mais que sa miséricorde ne couronne dans le juste que le bien qu'elle y met, et n'a d'autre motif, d'autre fondement que sa miséricorde même.

Voyez Paul : par quelles œuvres s'était-il rendu digne de l'apostolat? Par des outrages, des persécutions, des meurtres, des blasphèmes. Voilà quels étaient ses mérites. Mais Dieu, qui l'avait aimé comme Jacob, d'un amour éternel, le sépara dès le sein de sa mère, avant qu'il fût né, et qu'il pût discerner le bien et le mal; le sépara pour porter aux nations le flambeau de la foi et jeter dans la gentilité les premiers fondements de l'Eglise; et lorsque le temps marqué par l'élection gratuite fut arrivé, Dieu l'attira à lui par une grâce toute-puissante qui était l'effet et l'accomplissement de l'élection même.

Mais peut-être que cette grâce épia une circonstance favorable, qu'elle surprit Paul dans une heureuse conjoncture qui lui répondait du succès. Jugez-en, mes frères, elle le surprend dans le feu, l'accès, le redoublement de sa passion. Elle choisit pour appeler Paul le temps de sa plus grande fureur, lorsqu'il ne respire que sang et que carnage contre les disciples de Jésus-Christ; lorsqu'il court à Damas exterminer le nom chrétien. O profondeur des richesses de la grâce! O inscrutabilité, ô impénétrabilité adorable des jugements de Dieu! Qui est entré dans le secret de ses conseils pour découvrir ses voies? Qui a donné le premier à Dieu pour en tirer gloire et en prétendre récompense? Tout est de lui, tout est en lui, tout est par lui. A lui soit donc à jamais la gloire de tout le bien qu'il fait en nous et par nous.

Voilà, mes frères, le fondement de l'humilité de Paul, la gratuité de son élection. Qu'il soit employé aux fonctions les plus sublimes de l'apostolat, qu'il efface la gloire de tous les apôtres, par la grandeur, le succès de ses travaux; que le chef même du collége apostolique éprouve toute l'ardeur de son zèle; que les éléments, à l'envi, obéissent à sa voix; que la supertitieuse gentilité lui dresse des autels, que la mort sente son pouvoir, que l'enfer même ouvre la bouche pour publier sa grandeur, que le troisième ciel s'ouvre à sa vue, qu'il y voie, qu'il y entende des secrets ineffables, qu'il n'est permis à l'homme ni de voir ni de comprendre; rien ne l'élève, tout l'humilie; la gratuité de son élection l'anéantit. Avant cette élection, cette vocation gratuite, il ne voit en lui qu'un persécuteur, qu'un blasphémateur, un avorton indigne d'être apôtre.

Mais, en même temps, voilà le fondement de son amour. Plus il était indigne des faveurs de Dieu, plus son âme se consume en reconnaissance et fond en actions de grâces à la vue de ces faveurs. Il ne peut songer que Jésus-Christ, dans sa gloire, a ouvert le ciel pour appeler son persécuteur, sans s'approprier toute la miséricorde de Dieu qui l'a aimé lui seul, qui est mort pour lui seul comme pour le monde entier. Il ne peut rappeler les maux qu'il fit à l'Eglise, sans s'attacher à Jésus-Christ par des liens si forts que le monde ni l'enfer n'est capable de les rompre, sans affronter tous les périls pour le service de Jésus-Christ, sans désirer d'avoir mille vies pour les sacrifier pour lui. Il ne peut se souvenir de la grandeur de ses miséricordes, sans demander mille bouches pour publier les richesses de sa grâce. Il en était l'ouvrage, il en devient l'apôtre, le chef-d'œuvre et le principal défenseur; il en établit la nécessité contre les Juifs, en fait sentir l'efficacité aux gentils, en prêche la gratuité aux chrétiens. Paul ne parle, ne respire que la grâce; ainsi l'exige cette grâce qui domine son cœur, qui délie sa langue. Ses discours ne sont que l'éloge, ses écrits que l'Evangile de la grâce; écrits qui seront à jamais l'écueil le plus terrible des ennemis de la grâce. Paul, qui les composa, qui les dicta pour sa défense, les a laissés à l'Eglise comme des armes puissantes pour abattre toute hauteur qui s'élève contre la grâce de Jésus-Christ, qui sur la terre, fut la vie de Paul, et qui, dans le ciel, fait sa gloire. *Amen.*

PANÉGYRIQUE II.

SAINT CHARLES.

Corroboravit templum...... et liberavit gentem suam a perditione. (*Eccli.*, L.)

Il fortifia le temple de Dieu et délivra son peuple de la perdition.

Éloge consacré au grand prêtre Simon. Il élargit, dit l'Ecriture, l'entrée de la maison du Seigneur, répara les ruines du temple et releva l'honneur du sacerdoce avili du temps de ses pères. Autour de lui les enfants d'Aaron furent dans leur gloire. Il parut à l'autel environné de ses frères comme d'une brillante couronne : *Suffulsit domum et corroboravit templum.*

Attendri sur les malheurs de Jérusalem, il étendit ses mains pour offrir un vin pur, dont l'odeur divine s'élevant jusqu'au trône des miséricordes, en fit descendre une source de bénédictions qu'il répandit à longs flots sur toute l'assemblée d'Israël. Ce peuple heureux se prosterna dans le transport de sa joie, et répandant son âme aux pieds des autels, on l'entendit pousser des cris d'allégresse, où peu de jours auparavant il ne poussait que des sanglots dans l'accablement de sa douleur : *Curavit gentem suam, et liberavit eam a perditione.*

A ces traits gravés par le Saint-Esprit même, reconnaissez, Messieurs, le portrait de saint Charles dont j'entreprends l'éloge. Né dans un temps d'ignorance, il parut comme l'étoile du matin qui brille au milieu des nuages, et sa lumière croissant à toute heure dissipa bientôt les ténèbres qui l'environnaient, pour pénétrer dans les plus sombres régions du monde chrétien. Placé à la tête d'un grand peuple, il se revêtit comme un géant de ses armes, s'arma d'un courage invincible pour abattre les têtes rebelles et écraser les ennemis de son Dieu. Embrasé d'un zèle dévorant, il consuma les ronces qui couvraient l'héritage du Seigneur, purifia le sanctuaire profané par les abominations d'un peuple infidèle, et renouvela la face de l'Eglise déshonorée par ses propres enfants : *In vita sua suffulsit domum et corroboravit templum.* (*Eccli.*, L.)

Aussi compatissant que généreux, ses entrailles s'émurent des pleurs qui coulaient des yeux de son peuple. Il leur épancha son cœur, leur ouvrit ses trésors, répandit dans leur sein des aumônes, des consolations abondantes, leur prodigua son repos et sa vie, se dévoua à la justice de Dieu pour le soustraire à la mort, l'arracher d'entre les bras de ce Dieu courroucé qui se préparait à l'immoler à sa vengeance : *Curavit gentem suam et liberavit eam a perditione.*

Voilà l'abrégé de la vie et le plan du panégyrique de saint Charles. Ce sage conducteur du peuple de Dieu sut faire comme Moïse une heureuse alliance de la bonté et de la fermeté ; il versa d'une main l'huile de de la douceur, et répandit de l'autre le vin de la force. Son courage l'égala aux Ambroise, et sa charité aux Grégoire. Aussi zélé qu'Elie, aussi tendre que Jérémie, il fit en même temps la fonction de pasteur et d'apôtre, et devint la victime de son peuple après avoir été l'appui de l'Eglise. En un mot, le zèle apostolique de Charles en fit une colonne de l'Eglise; première réflexion. La charité pastorale de Charles en fit le sauveur de son peuple; seconde réflexion. Une vie remplie de faits si illustres permet peu de s'étendre sur des réflexions morales ; mais il suffit de peindre Charles pour inspirer la haine du vice et l'amour de la vertu ; dussiez-vous même vous en tenir à l'admiration, ce ne serait pas peu profiter de son éloge, que d'apprendre à admirer un saint qui sera à jamais l'admiration de l'Eglise. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si j'avais à faire l'éloge d'un saint inconnu aux hommes, qui eût borné ses soins à se sanctifier sous les yeux de Dieu ; si Charles même n'eût été destiné qu'à édifier les fidèles et honorer l'Eglise par la sainteté de sa vie, je me contenterais de vous dire, après tous les historiens de son siècle, que la religion, héréditaire dans sa famille, sortit avec lui du sein de sa mère et l'accompagna jusqu'au tombeau ; qu'il conserva l'innocence de Lot au milieu de Sodome, le détachement d'Abraham dans le sein des richesses, l'humilité d'Esther sur le second trône du monde ; qu'il allia la pureté des anges avec l'austérité des anachorètes, la douceur de la contemplation avec le tumulte des affaires, l'obscurité chrétienne avec l'éclat de la naissance, et la pauvreté évangélique avec l'opulence des principautés séculières. Mais tant de vertus n'entreront pour rien dans son éloge. Tant de vertus qui furent l'objet de l'admiration des anges, ne seront pas, mes frères, le sujet de vos attentions. C'en serait assez de ces vertus pour illustrer la vie et le panégyrique de plus d'un saint; mais ce n'est encore rien pour commencer celui de saint Charles. Non, ce n'est ni un humble religieux, ni un pauvre solitaire, ni un austère pénitent; ce n'est pas même un saint évêque que je veux exposer à vos yeux. C'est un restaurateur de la discipline, un réformateur du clergé, un apôtre de l'Eglise ; et c'est pour soutenir dignement cet auguste caractère que Dieu le remplit de zèle autant qu'aucun de ceux qu'on eût vus jusqu'alors depuis les temps apostoliques.

Zèle éclairé qui eut la science pour guide; zèle généreux qui eut l'intrépidité pour compagne; zèle universel qui n'eut pour bornes que l'Eglise.

Zèle éclairé. Charles ne fut pas du nombre de ces pieux ignorants, qui traitent la science d'ennemie de la charité, et qui prévenus de ce pernicieux sentiment, que la dévotion tient lieu de toutes choses, s'embarquent témérairement dans le gouvernement des âmes, où, guidés par leurs préjugés, conduits par leurs caprices, emportés par leur humeur, qu'ils qualifient du grand nom de zèle, ils font des fautes d'autant plus irréparables qu'ils les connaissent moins, qu'ils s'imaginent même rendre service à Dieu dans le temps qu'ils portent à l'Eglise les atteintes les plus mortelles. Sorti d'une des plus illustres maisons de l'Italie et d'une famille des plus vertueuses du christianisme, Charles trouva dans les richesses de de sa maison les fonds nécessaires à une savante éducation, et dans la pieuse vigilance de ses parents, l'engagement le plus fort pour profiter de ce secours. On n'épargna rien pour l'instruire du droit et des lettres humaines ; Charles s'épargna encore moins lui-même, et en peu de temps fit dans ces sciences de si grands progrès qu'il en reçut les marques d'honneur avec une distinction toute singulière.

Qu'était-ce toutefois que la science du jeune Borromée pour le poste éminent qu'il devait bientôt occuper? Le même coup qui porta Pie IV sur la chaire de saint Pierre porta dans sa famille le comble des honneurs. Charles, à l'âge de vingt-deux ans, se vit tout à la fois cardinal neveu, archevêque de Milan, légat des provinces, protecteur des royaumes; et comme si le nouveau pontife eût voulu l'accabler sous le poids des dignités, ne se réservant du pontificat que l'honneur et le titre, il se déchargea sur lui du gouvernement de toute l'Eglise. Providence

de mon Dieu, où êtes-vous! avez-vous donc fermé cet œil toujours ouvert pour la conservation de votre peuple? Si le Sage déclare malheureuse la terre dont le roi n'est qu'un enfant, que deviendra le vaisseau de l'Église sous la conduite de ce jeune pilote, qui ne connaît encore ni les vents ni les tempêtes? Rassurez-vous, mes frères, c'est un coup de la Providence de lui en avoir confié le gouvernail dans les temps les plus orageux. Charles était une lampe, un vase d'élection, réservé dans les trésors de la sagesse divine pour éclairer un jour la montagne de Sion; et le Seigneur, qui le destinait dès le berceau à être la lumière du monde, vient de le tirer du sein de sa miséricorde pour le placer sur le chandelier de l'Église.

Que la chair et le sang aient présidé à son élévation, et inspiré ce choix tout humain à un oncle ambitieux, le Père céleste tournera à sa gloire l'ambition des hommes, et inspirera par sa grâce celui que la nature élève. Que l'Église ait été justement alarmée de l'affection déréglée du pontife, qui confie à un neveu sans expérience le gouvernement du monde chrétien, ces alarmes s'évanouiront bientôt; l'Église retrouvera dans la sagesse du jeune prélat de quoi se rassurer contre les maux que lui préparait la témérité du vieillard.

Et déjà je l'aperçois, cette jeune sentinelle, placée sur la maison d'Israël, considérer attentivement ce peuple infini soumis à ses lois. Déjà le jeune Borromée, convaincu à cette vue de l'insuffisance de ses lumières, s'adresse à l'Esprit d'intelligence, source de tout bon conseil. Je ne suis, lui dit-il, qu'un enfant, cependant je me vois à la tête d'un peuple innombrable; si vous voulez que je le gouverne avec sagesse, je l'attends de vous, ô mon Dieu! car quel est l'homme, quelque éclairé qu'il soit, qui ne trouve ses lumières trop courtes pour conduire cette multitude immense? Dieu écouta la prière de ce jeune Salomon, et lui donna une intelligence aussi vaste que la mer. Ce fut cette intelligence qui lui fit rassembler des extrémités du monde les personnes les plus habiles et les plus expérimentées, pour en composer un conseil plus sage que celui du plus sage des rois, et régler par ses décisions toutes les affaires du christianisme. On voyait le jeune Borromée, assis au milieu de ces vénérables vieillards, mépriser les conseils flatteurs des jeunes gens de son âge, et déférer aux avis de ces graves et doctes personnages, dont il s'appropriait l'expérience par sa docilité. Ainsi l'univers attentif admira sa prudence, et l'envie, prête à se déchaîner, se joignit malgré elle à la voix publique pour louer son application et sa capacité. Seul il semblait suffire à tout; on eût dit qu'il se multipliait, qu'il se reproduisait en autant d'hommes qu'il avait de conseillers; ce n'était qu'à la sagesse de sa conduite qu'il paraissait toujours le même.

La même sagesse qui lui fit établir à Rome un sénat religieux pour gouverner le christianisme lui fit établir, dans sa maison, une académie savante pour régler ses études. Convaincu qu'un prêtre, encore plus un prélat ignorant, est une lampe éteinte et un sel affadi, il composa sa famille de tous ceux qui excellaient en quelque genre de doctrine. On eût pris son palais pour le palais de la science, et ses domestiques pour les princes des arts; chacun, pendant le jour, s'appliquait à celui qui lui était propre, et Borromée recueillait la nuit le fruit de leurs travaux. Le cardinal neveu, qui disposait en maître du monde chrétien, se rendait le disciple de ces savants maîtres, se délassait dans leur société de l'accablement des affaires, trouvait dans leurs discours ce qu'il ne pouvait chercher dans les livres, puisait dans leurs entretiens les lumières qu'il devait répandre dans tout l'univers.

Sous ces maîtres habiles, Charles se forma bientôt à exercer le ministère de la parole dans la capitale du monde. Rome, chose étonnante! vit paraître en chaire un cardinal neveu, et l'y vit paraître en apôtre; mais Rome ne profita pas de ce bel exemple : son orgueil se scandalisa de l'humilité d'un cardinal, et ce troupeau étranger n'écouta pas sa voix, parce qu'il n'en était pas le véritable pasteur. C'était à Milan qu'étaient ses ouailles; c'était sur ce champ que Dieu lui avait donné à défricher, qu'il devait répandre la semence divine : ce fut aussi là qu'elle fructifia au centuple. Milan, privé depuis près d'un siècle de la consolation d'entendre ses évêques, ne pouvait se désaltérer après une soif si longue; rien n'était capable de l'arracher de cette source de lumière qui coulait des lèvres de Borromée. Les églises n'étaient pas assez vastes ni le jour assez long pour contenir et rassasier cette multitude nombreuse et affamée. Charles ne l'éblouissait pas par les éclairs d'une éloquence profane, mais il l'attérait par la force de la vérité. Ses discours, pleins de religion, soutenus de l'autorité du caractère et de la réputation de sa sainteté, avaient une énergie que rien ne pouvait égaler.

Et ne croyez pas, Messieurs, que les fréquents discours de Charles partissent d'un génie fécond; la nature avare le lui avait refusé, mais le saint, instruit que le devoir le plus indispensable d'un pasteur est de rompre à son peuple le pain de la parole, se croyait obligé de forcer la nature et d'acheter par le travail ce qu'elle ne lui avait pas libéralement donné. Interrompu le jour par les affaires, il se recueillait la nuit, se dérobait les heures les plus précieuses du repos pour les consacrer à la lecture et à la composition. Ainsi, dans le silence des ténèbres, tantôt il feuilletait les Écritures sacrées et cherchait, dans cet arsenal divin, des armes puissantes pour combattre le vice; tantôt il étudiait les Pères de l'Église, et, pour enseigner utilement son peuple, se rendait le disciple de ces docteurs du christianisme. Le plus souvent, prosterné aux pieds du crucifix, il attendait du Père des lumières celles qu'il ne pouvait recevoir ni des hommes ni des livres. A cette école, Charles devint le

maître des docteurs, l'oracle des évêques, l'âme des conciles, la lumière du monde, l'admiration de l'univers. Vous serez à jamais précieuses à l'Eglise, veilles consacrées par les savants et pieux travaux de Borromée! c'est à vous que nous sommes redevables de ce nombre infini d'instructions, de règlements, de synodes, qui le feront regarder, jusqu'à la fin des siècles, comme le restaurateur de la discipline et de la science ecclésiastique. Dans ces synodes, les prélats apprendront à gouverner leurs diocèses; dans ces règlements, les directeurs à conduire les âmes; dans ces instructions, le peuple et le clergé à réformer leurs mœurs. Ces instructions, ces règlements, seront une barrière, une digue impénétrable, que nous opposerons toujours avec succès au torrent des maximes relâchées, des principes scandaleux, des erreurs contagieuses, dont le débordement menace de nos jours d'inonder la face du christianisme. Qui les ensevelit dans les ténèbres, ces instructions canonisées par la bouche de plus d'un pontife, est un voleur de nuit qui, pour surprendre l'Eglise, cache la lumière sous le boisseau. Qui s'éloigne, dans la direction des consciences, de ces règlements adoptés par la plus saine partie de l'Eglise, est un pasteur aveugle qui quitte le sentier lumineux de la justice pour se précipiter, lui et son troupeau, dans l'abîme ténébreux de la perdition. On ne peut lire ces instructions sans être frappé de cette sagesse évangélique qui sait se faire toute à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ, et se proportionner à la faiblesse des hommes sans toutefois courber la règle immuable de l'Evangile. On ne peut voir ces règlements sans être épouvanté de la vaste capacité de ce grand homme; tout, depuis les plus hautes fonctions de l'évêque jusqu'aux plus bas offices des derniers ministres, s'y trouve en son ordre. Son esprit n'était pas capable d'une connaissance si soutenue; aussi fut-ce l'ouvrage de l'Esprit divin, qui l'avait rempli d'une lumière ardente pour rallumer dans le clergé le feu sacré du sacerdoce, et rappeler dans la lie des siècles la vigueur, la sainteté des temps apostoliques.

En effet son zèle ne fut pas moins généreux qu'éclairé, et si la science lui servit de guide, la fermeté lui tint lieu de compagne; fermeté qui, l'élevant au-dessus des faiblesses de la nature, lui fit embrasser les travaux de la pénitence la plus affreuse. Bien éloigné de ces vains réformateurs dont le zèle se borne à charger les autres de fardeaux insupportables, qu'ils ne remuent pas même du bout du doigt, Charles commença par lui-même et s'épargna si peu que, s'il n'eût é é inspiré de l'Esprit divin, on aurait le droit de le blâmer d'avoir peu ménagé une vie si précieuse à l'Eglise. Les haires, les disciplines, les veilles, les macérations firent ses délices; ses jeûnes étaient continuels, le pain et l'eau sa nourriture ordinaire; encore s'en privait-il quelquefois les jours consacrés à l'abstinence : point de relâche ni de repos. La Bible, comme il disait lui-même, était sa promenade et son jardin. Tout occupé de ses devoirs, il ne se délassait du travail que par un autre, ne se permettait que quelques heures de sommeil, prises à la dérobée sur de la paille ou du bois; souvent il passait en oraison les nuits entières et se plaignait amoureusement à Dieu, comme le grand saint Antoine, de ce que le soleil le retirait trop tôt des douceurs où son âme nageait dans la prière.

Est-ce là la vie d'un anachorète ou d'un évêque? Est-ce là l'exemple ou le désespoir du pasteur? Disons que la vie des anachorètes fut délicieuse au prix de la sienne, mais ajoutons qu'il trouva dans l'austérité de sa vie un surcroît de forces pour remplir les fonctions de l'épiscopat. Convenons que Charles sera à jamais le désespoir des plus saints évêques; mais ajoutons que ce fut un exemple nécessaire à tous les siècles; qu'il ne fallait rien moins, pour fermer la bouche à l'hérésie naissante, qui ne cessait de déclamer contre les déréglements des pasteurs; qu'il ne faut rien moins pour réveiller la mollesse des prélats de nos jours, qui, peu frappés de la crainte de l'Apôtre, se croient dispensés de réduire leur corps en servitude, parce qu'ils ont droit de prêcher aux autres, et s'imaginent ne devoir prendre aucune part aux austérités de Jean-Baptiste, parce qu'ils sont appelés aux travaux évangéliques de Jésus-Christ.

Fermeté qui éleva le cœur de Charles au-dessus de toutes les craintes humaines. On peut dire que l'intrépidité lui était naturelle, et que le christianisme ne servit qu'à sanctifier la grandeur d'âme qu'il avait sucée avec le lait. On le vit, presque dès l'enfance, pourvu d'un abbaye par la mauvaise coutume de son siècle, représenter hardiment à son père que ce fonds sacré ne pouvait servir à des usages profanes, ni ce patrimoine des pauvres entrer dans la dépense d'une riche maison. On vit ce jeune Daniel, dans le cours de ses études, réprimer la vie scandaleuse des vieillards et réussir, par son courage, à réformer son abbaye déréglée. On le vit, dans le feu de la jeunesse, entouré d'une troupe de libertins, résister aux attraits de la volupté et se faire honneur des insultes de ses condisciples. Un ennemi domestique introduit dans sa chambre une courtisane; elle a beau allumer ses feux et étaler ses charmes, le saint triomphe de tous ses efforts, et s'il s'en défend par la fuite, c'est que contre un tel ennemi la force du chrétien consiste à se croire faible.

Mais c'est à Milan qu'il faut voir cet Ambroise aux prises avec toutes les puissances du monde et de l'enfer, les vaincre armé de sa seule fermeté. C'est à Milan qu'il faut apprendre de cet évêque quel est cet esprit de force si nécessaire aux pasteurs; qu'ils doivent renoncer au bâton pastoral s'ils n'ont le courage de rompre les efforts de l'iniquité, de défendre leur intégrité de la séduction et de la violence, et de conserver à leur caractère son autorité.

Rappelez l'état déplorable de l'Eglise de Milan lorsque Charles en prit la conduite. Une ignorance profonde régnait dans toute l'étendue de ce vaste diocèse. Le clergé, saisi de la clef de la science, non content de n'y point entrer lui-même, en fermait encore la porte à ceux qui voulaient y entrer. Les ambassadeurs du Très-Haut, les interprètes de ses volontés ignoraient jusqu'aux premiers éléments de sa loi, et les lèvres du prêtre, dépositaires de la foi, ne l'étaient plus que de superstitions et d'erreurs grossières; c'étaient des idoles muettes, des prophètes sourds, des sentinelles aveugles. Quelque grande que fût l'ignorance de la religion, elle l'était encore moins que la corruption des mœurs. On peut dire qu'elle y était montée à son comble, et que si le Seigneur n'eût envoyé cet autre Jonas au milieu de cette Ninive pécheresse, on eût vu le feu du ciel expier des forfaits dont la terre ne pouvait plus soutenir l'horreur. Le prêtre vivait sans religion, le moine sans discipline, le peuple sans humanité, la vierge sans pudeur; ce n'était dans le peuple que meurtres et qu'assassinats; dans le clergé, que simonie et que concubinage; dans le cloître, que débauche et qu'incontinence; l'habit de religion changé en habit séculier, l'observation des vœux tournée en dérision, avaient ouvert à la dissolution les plus saints asiles. Les temples de la pureté étaient devenus des temples de prostitution, les filles de Sion des filles de Babylone, la lumière du monde le scandale d'Israël, le sel de la terre une source de corruption, et l'entrée dans le sacerdoce la porte de l'enfer. Les prêtres comptaient parmi leurs priviléges le droit de faire un commerce infâme des choses sacrées, et de doter du patrimoine de Jésus-Christ les enfants de leur péché, qui héritaient tout à la fois de leurs bénéfices et de leur iniquité. Plus de lois, plus de retenue, plus de prière, plus de sacrements; à peine les savaient-ils administrer. Ils entendaient encore les confessions des fidèles, mais ils ne se croyaient pas obligés de se confesser eux-mêmes, parce que, à leurs propres péchés, ils en ajoutaient d'étrangers dont ils se rendaient complices par leur ignorance et leur complaisance criminelle. Et l'on voyait, spectacle horrible aux yeux de la foi! un prêtre, chargé de ses iniquités et de celles de tout un peuple, passer sans scrupule de la débauche la plus outrée à la célébration des redoutables mystères, offrir d'une main impure au Dieu de pureté le sacrifice de l'Agneau sans tache, et dévorer un Dieu trois fois saint d'une bouche infâme et sacrilége. O Dieu! lorsque, dans votre fureur, vous foudroyâtes, vous embrasâtes Sodome et ensevelîtes cette ville détestable dans un étang de soufre et de feu, aviez-vous plus découvert d'abomination dans l'enceinte de ses murailles que Milan ne renfermait de sacriléges dans l'enceinte de ses temples?

Charles, à ce spectacle affreux, s'assit comme Mathathias dans l'indignation et l'amertume de son cœur. Déchiré au dedans de lui-même, il sentit ses entrailles s'agiter, comme celles de l'Apôtre, à la vue de l'idolâtrie d'Athènes; l'esprit d'Elie le saisit, le zèle de Phinées le transporte, le feu de Moïse le dévore. Il entreprend de purifier cette ville immonde; armé des décrets du concile de Trente, il commence, pour se mettre à couvert de tout reproche, par les faire exécuter dans sa maison. Bientôt il y introduit la frugalité, la modestie, la piété; prière, lecture, jeûne, repas, tout y est réglé. On l'eût prise pour une église domestique plutôt que pour la famille d'un cardinal. De là il passe au clergé: concile, synode, visites, conférences, rien n'est oublié. Son zèle s'étend jusque sur les cloîtres. Mais ici qui m'arrête et s'oppose aux progrès du généreux prélat? J'entends les épouses de Jésus-Christ qui murmurent hautement contre l'ami de l'époux de ce qu'il les arrache aux désordres du siècle pour les conduire dans la solitude, et les y perdre saintement dans les embrassements de leur divin époux, qui doit leur y parler à l'oreille du cœur. Je vois des enfants de Bélial sans joug, sans discipline, qui regimbent contre l'aiguillon, s'emportent contre leur médecin, se soulèvent, se révoltent contre leur père et leur évêque. Je vois de tous côtés grossir l'orage; j'entends déjà gronder la foudre sur la tête du saint. Charles, armez-vous de courage: vous combattez les combats du Seigneur; sa main vous guide, vous n'avez rien à craindre sur ses pas. Aussi l'orage crève, la tempête éclate, et Charles ne s'effraye pas. La médisance se déchaîne, l'imposture lève le masque, appelle l'outrage, la calomnie au secours; et le saint, content de voir retomber sur lui les traits qu'on lançait contre le ciel, se fortifie dans sa résolution. Sûr du secours de Dieu, il ne craint rien de la part des hommes, mais il ne néglige pas les secours humains: prière, menace, remontrance, censure, tout est mis en usage.

Déjà l'épouse infidèle retournait à son premier époux; le solitaire indocile subissait le joug, et la vierge folle ornait sa lampe de l'huile de la sagesse, lorsque ces feux mal éteints se rallument tout à coup avec un surcroît de fureur; tout se soulève à la fois: le peuple et le clergé, le moine et le soldat, l'un par crainte, l'autre par intérêt; celui-ci conduit par la passion, celui-là séduit par la religion, s'oppose au progrès de la réforme naissante. L'ennemi du peuple de Dieu, qui la voit d'un œil jaloux, inspire au gouverneur de soutenir la révolte. Sanaballat se met à la tête des Samaritains, et, sous prétexte de relever ses droits, entreprend d'abattre cet édifice de salut. Sous un tel guide le libertin ne garde plus de mesure; il publie contre le saint des libelles diffamatoires, il le noircit en chaire par des calomnies atroces; ses officiers emprisonnés, ses revenus saisis, sa maison assiégée; on insulte à sa personne; accablé de l'autorité du prince, on aigrit contre lui les officiers du pape, on surprend presque la religion du pontife; tout s'alarme, tout s'intimide; ses parents

consternés lui représentent, les larmes aux yeux, qu'il immole sa famille à l'indignation du prince; ses domestiques effrayés s'efforcent de l'affaiblir en lui communiquant leur frayeur, ses amis, alarmés pour sa vie, tâchent de fléchir son courage, les plus zélés pour la réforme lui conseillent d'attendre un temps plus favorable, et cependant de laisser dissiper l'orage.

Charles, vous raidirez-vous seul contre ce torrent? Qui vous défendra contre le monde entier ligué pour vous perdre? *Dominus illuminatio mea*, *et salus mea : quem timebo?* (*Psal.* XXVI.) C'est le Seigneur, s'écrie-t-il, qui m'inspire et qui veille à ma garde, et je craindrais de faibles mortels! Non, je les verrais rangés en bataille, fondre forcenés sur moi, que je me rirais de leur rage impuissante; je me verrais aux prises avec la mort, presque enveloppé de son ombre, que la crainte n'aurait encore aucune prise sur mon âme, parce que vous, ô mon Dieu, qui êtes ma vie, êtes avec moi! *Quoniam tu mecum es.* (*Ibid.*) S'il craint, c'est de manquer de fidélité à Dieu dans une conjoncture délicate, où le salut de son peuple dépend de sa constance; pressé par cette crainte, il oppose le courage à la force, la vigilance aux embûches, découvre les piéges cachés, repousse la violence ouverte, tient la truelle d'une main pour continuer l'ouvrage, et l'épée de l'autre pour combattre l'ennemi qui trouble les travaux; se défend au dedans des prophètes timides, dans le temps qu'il attaque au dehors des sujets rebelles.

Aussi humble devant Dieu qu'intrépide devant les hommes, il s'anéantit devant sa majesté suprême, prosterne sa tête couverte de cendre et son corps revêtu de cilice; élève vers le Seigneur ses yeux baignés de larmes, ses mains affaiblies par le jeûne, conjure le Père des miséricordes de pardonner à son peuple et de lui rendre son troupeau; lui représente que ses ennemis sont ses enfants, et ce peuple rebelle ses brebis; le presse.... Mais quoi! faut-il que l'enfer soit de la partie; faut-il.... Permettez, pour l'honneur de la religion, que je taise un scélérat qui déshonore sa profession. Faut-il qu'un ministre de Satan, qu'un suppôt du démon vienne attenter à sa personne sacrée. Quoi! dans le lieu, dans le temps de la prière, au milieu de la plus sainte assemblée, le barbare s'apprête à éteindre une vie qu'il eût dû racheter au prix de la sienne! On violera donc, Seigneur, on violera impunément votre asile? on répandra le sang de Charles lorsqu'il répand son âme aux pieds des autels, et votre ministre ne sera pas en sûreté à l'ombre même de vos ailes? Mais rien n'arrête la fureur de l'apostat, il entre, et d'une main sacrilége décharge contre le saint un coup mortel. O Dieu, veillez aux jours de votre Serviteur; que sa vie soit précieuse à vos yeux, il y va de votre gloire puisqu'il défend votre cause, et qu'il n'a d'ennemis que les vôtres. Oui, Dieu mettra à couvert la vie de ce zélé ministre qui l'expose si courageusement pour son service : le coup portera jusqu'à lui, le feu même n'épargnera pas ses habits comme il épargna ceux des enfants dans la fournaise; mais le plomb meurtrier respectera l'oint du Seigneur, et perdra sa force contre son cœur invincible.

Cependant tout s'alarme autour du saint, et à le voir seul tranquille, on eût dit qu'il était le seul que cet attentat ne regardait pas; il continue sa prière avec la même assurance; s'il l'interrompt, c'est pour ordonner qu'on laisse échapper le parricide. A ce coup, l'enfer voit échouer ses projets, contre cet écueil se brisent les efforts redoublés des ennemis du saint. Courage, nous l'avons englouti, s'écriaient-ils, nous le voyons tomber dans le précipice que nous lui avons creusé; mais le Seigneur qui entendit leur langage, ne garda plus le silence, et prenant ouvertement la défense de Charles, il perça ses ennemis de leurs propres armes, fit retomber sur eux le trait dont ils croyaient le terrasser; tout plie, tout subit la loi du saint : plus d'insulte, d'artifice, de menace, de violence; chacun s'empresse de rendre ses devoirs au favori de Dieu; les plus obstinés s'entr'exhortent à la fuite, parce que le Seigneur combat visiblement pour lui contre les rebelles.

Bientôt Milan change de face : le sel de la terre reprend sa première saveur, et la lumière du monde sort du sein des ténèbres où elle était ensevelie : le moine rentre dans sa solitude, et s'en fait une au fond du cœur plus profonde que celle du cloître; l'épouse du Seigneur, jalouse de l'amour de son époux, ne s'occupe désormais que du soin de lui plaire : Sodome devient une cité sainte; les cantiques succèdent aux concerts profanes; on quitte le bal pour aller au temple, et les fêtes de Babylone se changent en solennités de Sion. Le gouverneur appuie de son autorité les ordonnances de l'évêque. L'un, ministre des miséricordes du Seigneur, ouvre aux fidèles le trésor de ses grâces : l'autre, ministre de ses vengeances, tire l'épée contre les réfractaires à ses lois. L'un encourage les bons, l'autre réprime les méchants. Celui-ci sème le bon grain, celui-là arrache l'ivraie. Ainsi fut récompensé le zèle généreux de ce réformateur intrépide, qui, comme Moïse, avait à faire à un peuple prévaricateur dont le cœur était de fer et le front d'airain, mais à qui Dieu avait donné, comme à Ezéchiel, un front de diamant et un cœur d'acier, une fermeté plus constante que l'opiniâtreté de son peuple, et une âme plus endurcie au péril que la leur ne l'était dans le crime.

Un zèle si ardent ne pouvait se renfermer dans Milan : il devait avoir autant d'étendue qu'il avait de lumières et de force; aussi ne connut-il point de bornes. On eût dit que Dieu avait établi Charles, comme Jérémie, sur toutes les nations, pour arracher et planter, édifier et détruire. Ici cet ange de paix réconcilie deux princes ennemis irréconciliables, et éteint une incendie prêt à embra-

ser une province entière. Là cet envoyé du Très-Haut prononce aux rois de la terre les arrêts foudroyants de leur souverain Maître. Tantôt ce prophète du Seigneur reprend, au nom du Dieu vivant, le chef visible de l'Eglise, et résiste en face à Céphas, lorsqu'il le trouve répréhensible. Tantôt cet oracle des cardinaux remontre vivement au sacré-collége l'obligation où le met la pourpre de verser son sang pour Jésus-Christ et pour son Epouse. Partout ce père des pasteurs instruit les évêques de la grandeur de leur ministère, et du prix des âmes confiées à leurs soins; ressuscite dans les prêtres la grâce de leur consécration, et réveille en eux cet esprit sacerdotal dont il avait reçu la plénitude. Le zèle de la maison de Dieu, qui le dévore, fait retomber sur lui la sollicitude de l'Eglise entière, sollicitude qui l'arrache plus d'une fois du sein de son diocèse pour aller secourir Rome dans son veuvage, et lui choisir un époux digne d'elle, sollicitude qui lui fit sacrifier les intérêts de sa famille aux intérêts de la religion, et l'engagea à élever sur la chaire de Pierre un pieux cardinal, créature d'une maison ennemie de la sienne; sollicitude enfin qui le porta à travailler de tout son pouvoir à la conclusion du saint concile de Trente.

Cet ouvrage de contradiction, commencé avec tant de peine, et après tant de délais, traversé par les cabales des puissances ecclésiastiques et séculières, plus d'une fois interrompu par les alarmes de la cour romaine et les dissensions des princes chrétiens; cet ouvrage de bénédiction, si longtemps attendu des catholiques, et si fort redouté des hérétiques, regardé des uns comme l'unique remède aux maux désespérés du christianisme, et des autres comme l'unique obstacle aux progrès inouïs de leurs contagieuses erreurs, ce chef-d'œuvre de l'Esprit divin en butte aux passions des hommes et aux suggestions de l'enfer, demeurait suspendu depuis plus de dix ans. L'hérésie étonnée de ce pompeux appareil commençait à se rassurer, et triomphait déjà de voir avorter une entreprise si vantée. Cette hydre indomptable relevait sa tête abattue, que les foudres de l'Eglise à demi-forgées n'avaient pu écraser. Mais elle retomba bientôt cette tête orgueilleuse sous les coups meurtriers que Charles lui porta. Dieu, par une providence singulière, l'avait placé, comme Samuel, à la tête de son peuple, pour achever d'exterminer les Amalécites, et l'avait fait asseoir, comme Esther, à côté du prince de l'Eglise, pour l'arracher à la fureur de ses ennemis. Il emploie auprès de Pie son oncle tout le crédit que la nature lui donne sur son esprit. Il réveille sa tendresse, il intéresse sa gloire, il échauffe son zèle. Le pape se rend à ses raisons, la cabale à sa vigilance, l'avarice à son désintéressement. Le concile se conclut, et Pie IV le confirme, malgré les oppositions de sa cour, au grand regret de l'hérésie, qui en frémit d'horreur, et à la satisfaction de l'Eglise, qui en triomphe de joie.

C'est peu, pour détruire l'hérésie, de fulminer contre elle; c'est par des combats plus que par des anathèmes qu'on terrasse un monstre sans yeux et sans oreilles, qui ne connaît ni Dieu ni son Eglise. Aussi Charles, après avoir été l'âme des résolutions prises au concile, se charge d'aller au camp attaquer les hérétiques, pour arrêter le cours trop heureux de leurs conquêtes. Pour cet effet il se transporte sur les confins de son diocèse, où le danger plus grand semble l'appeler. C'est là qu'un débordement de luthériens et de calvinistes, après avoir traversé, comme un torrent, la France et l'Allemagne, semblait menacer toute la terre d'un déluge universel. C'est là que l'hérésie avait rassemblé toutes ses forces, et qu'après avoir asservi à ses lois les plus belles provinces du monde chrétien, elle se préparait à fondre du haut des Alpes sur l'Italie, et se vantait insolemment d'emporter la capitale du christianisme. C'est enfin là que l'enfer se promettait, contre l'oracle du Saint-Esprit même, de renverser les colonnes de l'Eglise, et d'arracher la pierre principale sur laquelle Jésus-Christ l'a bâtie. Mais ni l'enfer ni l'hérésie ne savaient pas qu'il fallait auparavant forcer une barrière plus forte que celle des Alpes; que l'Esprit divin, qui veille sans cesse à la garde de l'Eglise, avait placé Borromée aux pieds de ces montagnes comme un mur d'airain, une forteresse imprenable, contre laquelle devaient se briser tous leurs efforts. Ni l'enfer ni l'hérésie ne savaient pas que ce conducteur du peuple de Dieu couvrirait les fidèles du bouclier de la foi, s'armerait lui-même du casque du salut, tirerait contre les rebelles le glaive de la parole du Seigneur. Armé de ce glaive à deux tranchants, Charles défend et attaque, soutient les catholiques, renverse les calvinistes, déconcerte leurs projets, force leurs retranchements, les pousse au delà des Alpes, et les poursuit bien avant dans leurs propres Etats, sans que les bornes de l'Italie puissent en donner à son zèle.

Résolu de servir l'Eglise d'une manière plus durable, non content d'avoir éloigné l'ennemi de la maison du Seigneur, il veut encore lui ôter l'espérance d'y rentrer jamais en lui fermant la porte du libertinage par laquelle il était entré. Pour cela il s'instruit à fond de l'esprit du concile de Trente, en fait recueillir la doctrine dans le catéchisme qui porte son nom, dont il fait un riche présent à l'Eglise: il en pratique lui-même les ordonnances à la tête de la cour romaine, afin que d'un point de vue si élevé, les plus éloignés puissent porter sur lui leurs regards; et que de ce centre de la religion la réforme se répande dans tout le corps du christianisme. Il ne s'en tient pas là, il en fait exécuter les décrets dans la province de Milan, et pour y mieux réussir, il travaille le premier avec ardeur à l'érection des séminaires. Plus habile que le plus sage des philosophes, qui ne put introduire dans une seule ville un gouvernement conforme aux idées de sa philosophie, Charles par ce moyen

vient à bout d'établir dans toute l'étendue de son diocèse un gouvernement réglé sur les idées du Saint-Esprit même. On y vit en raccourci le tableau de la réforme générale proposée par le concile, et Milan devint le modèle des autres Eglises.

C'est de là que le saint élève l'étendard sur toute la maison d'Israël, et donne le signal aux enfants de Jacob. Les prélats les plus éloignés se rangent sous ses drapeaux. On les voit, à son exemple, défricher les terres incultes, abandonnées de leurs pères, replanter la religion dans le cœur des fidèles, repeupler les Eglises d'une race nouvelle, et renouveler leurs troupeaux par le renouvellement des pasteurs.

On voit, à l'exemple de Milan, s'élever dans les autres villes du monde chrétien, ces maisons de bénédiction qui donnent à l'Eglise des conducteurs vigilants, des défenseurs généreux, des ouvriers apostoliques : ces maisons où l'Eglise, par une fécondité virginale, s'engendre elle-même des pères et des époux, qui lui engendrent à leur tour des enfants nouveaux sans cesser de nourrir ceux qu'elle a déjà enfantés : ces maisons où se perpétue la nation sainte, la race choisie, le sacerdoce royal, et d'où découlent les eaux de la grâce sur le peuple conquis par le sang d'un Dieu.

Concluons, Messieurs, que c'est au zèle de Charles que l'Eglise est redevable de la pureté de sa foi, du rétablissement de sa discipline, de la réforme de ses mœurs. Si l'hérésie de Calvin et de Luther, frappée d'un anathème dont elle ne se relèvera jamais, n'a pas inondé la face du christianisme ; si l'Allemagne voit avec plaisir le plus grand nombre de ses soldats suivre les étendards de la religion catholique ; si la France a la consolation de ne compter parmi ses enfants qu'un petit nombre de déserteurs de la religion de ses pères ; si nous-mêmes, héritiers de leur foi, reposons encore dans le sein de l'Eglise romaine, c'est de Charles, après Dieu, que nous tenons un si grand bienfait ; si la clef de la science se trouve dans la main du prêtre ; si le feu du sanctuaire se rallume sur l'autel, si le religieux reprend le premier esprit de ses pères, si le peuple écoute la voix de ses pasteurs, si la religion est honorable et le libertinage en horreur, si l'Evangile trouve des zélateurs et Jésus-Christ de vrais disciples, c'est à Charles, après Dieu, qu'il en faut rendre d'immortelles actions de grâces. C'est la lumière, la force, l'étendue de son zèle apostolique qui nous a procuré ce bonheur inestimable : vous venez de le voir. Voyons comment cet apôtre de l'Eglise devint par sa charité pastorale le sauveur de son peuple.

SECONDE PARTIE.

La charité fut toujours le caractère des vrais pasteurs. C'est à la tendresse que Salomon reconnut la véritable mère. C'est à l'amour que l'Evangile discerne le bon pasteur du mercenaire : c'est à la grandeur de la charité de Charles qu'on le distinguera à jamais entre les meilleurs prélats de l'Eglise comme le Sauveur de son peuple.

Charité compatissante qui épuisa sa tendresse ; charité bienfaisante qui épuisa ses trésors ; charité héroïque qui épuisa son sang, ses forces et sa vie.

Charité compatissante : entendra-t-on ce langage dans un siècle semblable à celui d'Ezéchiel, où tant de pasteurs n'ont pour leurs brebis que des entrailles cruelles, ou qu'une indifférence criminelle : où les uns les foulent aux pieds, leur commandent avec empire, les dominent avec orgueil, les frappent d'une verge de fer, les sacrifient à leur avarice, leur ambition, leur jalousie, leur prévention, tandis que les autres, insensibles à leur égarement, leur maladie, leur besoin, négligent de les rappeler, de les soulager, de les secourir, les quittent même quelquefois pour toujours, après s'être rassasiés de leur lait, s'être revêtus de leurs toisons. En vain prennent-ils le nom de pères, ce sont des pères qui se dépouillent des sentiments de tendresse que la nature au défaut de la loi de Dieu devait leur inspirer pour leurs enfants : ce sont des pères plus dénaturés que les bêtes féroces, qui présentent la mamelle à leurs petits, et aussi cruels que l'autruche qui les abandonne dans le désert. En vain portent-ils le nom d'époux, ce sont des époux de la synagogue ; qui répudient sans sujet des épouses légitimes, et qui, contre les saints canons séparent pour le plus léger prétexte ce que l'Eglise avait uni indissolublement. Je n'ai garde, Messieurs, de révéler ici, encore moins de triompher de la honte de mes pères. Je sais que Cham encourut la malédiction de Dieu pour avoir montré celle de Noé à ses frères. Je ne fais que me servir de la connaissance que vous avez de leurs prévarications, qu'ils n'ensevelissent pas eux-mêmes dans les ténèbres ; pour mettre dans tout son jour la charité compatissante de Charles, ce bon pasteur qui condamnera à jamais la négligence et l'inhumanité des voleurs et des mercenaires.

Quel attachement ne marqua-t-il pas pour son Eglise ? Devenu chef de sa maison par la mort du comte son frère, ses parents le pressent de changer son chapeau de cardinal en une couronne de comte, et son bâton pastoral en un bâton de commandement ; le pape lui-même, trop jaloux de l'élévation de sa famille, le sollicite de quitter l'héritage du Seigneur pour rentrer dans l'héritage de ses pères, et succéder à la fortune et aux hautes espérances de son frère. « Vous m'avez choisi une épouse, répond-il au souverain pontife ; j'y ai placé mes affections, et vous voudriez me faire des inclinations nouvelles ; non, je lui serai fidèle, mon cœur ne s'en détachera jamais ; aussitôt, malgré sa famille, il se lie à elle par les nœuds indissolubles du sacerdoce. »

Epris depuis cet engagement d'un nouvel amour pour elle, il se sent déchiré en son absence par les plus vives inquiétudes : rien ne le console de se voir éloigné de cette

épouse chérie, et si le Saint-Père le retient à Rome pour le bien de l'Eglise universelle, il ne cesse de se plaindre de la cruelle violence qu'il fait à son cœur. C'est peu pour lui de ne rien tirer des revenus de son Eglise, selon le précepte d'Ezéchiel, qui défend aux pasteurs de se nourrir du lait de leurs brebis, lorsqu'ils ne les paissent pas eux-mêmes. C'est peu pour lui de s'informer de l'état de son troupeau, de lui envoyer coup sur coup des conducteurs vigilants ; il se croit obligé de le reconnaître et de le conduire par lui-même. Les règles de l'Eglise, les vœux, la décision du concile de Trente, l'exemple des saints évêques de tous les siècles, celui qu'il doit aux prélats de son temps, l'idolâtrie des Juifs arrivée dans l'absence de Moïse, l'impuissance des apôtres survenue dans l'éloignement de Jésus-Christ, lui rappellent à la fois, et le devoir étroit de la résidence et les suites inévitables de l'absence du pasteur. Mais rien ne parle à son cœur en faveur de son peuple plus fortement que sa propre tendresse. Il lui semble voir nuit et jour ce peuple désolé le conjurer amoureusement d'avoir compassion de ses maux, de ne lui pas refuser les soins qu'il donne à un peuple étranger. Plus touché de ses malheurs que Néhémias de ceux de Jérusalem, il en demande à toute heure des nouvelles ; et tout ce qu'on lui en rapporte le plonge dans une profonde tristesse. Les affaires ne peuvent distraire sa douleur, ni les honneurs adoucir son amertume. Dans le sein des plaisirs de la cour romaine son visage porte les marques de l'affliction de son cœur, et au milieu des embrassements du souverain pontife, il détourne ses yeux baignés de larmes vers sa chère épouse.

Enfin, pour l'empêcher de succomber à la tristesse, le pape lui permet à regret d'aller visiter son peuple. Charles croit à ce mot avoir brisé ses chaînes. Il sort de Rome pour voler à Milan avec plus de joie que les Juifs ne sortirent de Babylone pour retourner à Jérusalem. On le vit pour la première fois hors de lui-même. Il ne peut s'en cacher à son peuple, et à peine est-il à portée de lui faire entendre sa voix qu'il le fait en ces termes énergiques : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.* (*Luc.*, XXII.) Voici le jour après lequel je soupire depuis longtemps d'une ardeur extrême ; ceux que j'ai passés loin de vous, n'ont été pour moi que des jours de deuil ; mais celui qui me procure la consolation de vous voir, me tient lieu des festins les plus délicieux et des fêtes les plus solennelles : *Desiderio desideravi hoc Pascha*, etc.

Mais que sa joie fut courte, et que sa douleur fut vive, lorsqu'il vit de ses yeux les ravages que le loup avait faits dans son troupeau ! Jérémie, sur les ruines de son temple, ne versa pas plus de pleurs que le saint sur les ruines de son Eglise. Rachel ne poussa pas de cris plus lamentables sur le massacre de ses enfants, que Charles sur la mort spirituelle de son peuple. Tous les jours les entrailles déchirées par des douleurs plus aiguës que celle d'une mère en travail, il pousse vers le ciel des gémissements ineffables pour enfanter de nouveau ces enfants de mort, et demande à Dieu, comme Moïse, d'être effacé du livre de vie pour redonner à son peuple celle qu'on lui a ravie. Tous les jours, non l'encensoir comme Aaron, mais le corps de Jésus-Christ en main, il s'oppose au feu de la colère de Dieu prêt à les dévorer, et mêlant ses larmes au sang du Sauveur, ce bon pasteur se sacrifie avec lui sur l'autel pour le salut de son troupeau.

Que le pontife de l'ancienne loi portât sur sa poitrine le nom des tribus d'Israël, ce pontife de la loi nouvelle portait tout son peuple dans son cœur. Ce peuple ingrat et rebelle méconnaît ses ordres et ses bienfaits ; Charles n'en rabat rien de sa tendresse; témoin la réponse qu'il fit au saint Père, qui, le pressant de quitter cette nation indisciplinable, lui offrait en échange, comme Dieu à Moïse, de le mettre à la tête d'une nation plus nombreuse : « Qu'on m'enlève, dit-il, mon chapeau, qu'on me dépouille de la pourpre, je les quitte avec joie; mais on ne peut me séparer de mon troupeau, ni m'arracher ma houlette, qu'on ne m'arrache le cœur. » Qu'il en coûtait à ce tendre père de châtier des enfants rebelles, de livrer à Satan des têtes dures et inflexibles? Combien de fois sa charité désarma-t-elle son zèle, arrêta-t-elle son bras prêt à lancer la foudre de l'anathème? Combien de fois désira-t-il, comme l'Apôtre, de devenir anathème lui-même pour engager ces endurcis à se reconnaître, et n'être pas obligé de les retrancher du corps des fidèles! qu'il en coûtait à ce cœur compatissant de laisser quelque temps son troupeau dans la plaine, pour aller sur la montagne, s'entretenir avec Dieu, le souverain pasteur. A peine pouvait-il un moment jouir à l'écart de ces doux entretiens, qu'il ne s'alarmât aussitôt sur l'éloignement de ses brebis. Sa sollicitude pastorale venait le troubler dans la possession des consolations ineffables dont le Seigneur inondait son âme. Il sentait une main invisible qui le repoussait, qui le retirait d'auprès ce torrent de délices, et l'empêchait de se prêter qu'avec réserve aux faveurs de son Dieu. Si quelquefois il voulait s'y livrer tout entier, il entendait aussitôt la voix de sa tendresse qui lui criait, comme Dieu à Moïse : Levez-vous, descendez de la montagne, retournez à votre peuple, en votre absence ce peuple a péché : *Vade, descende, peccavit populus tuus.* (*Exod.*, XIX.) Ce n'était qu'au milieu de ce peuple chéri qu'il goûtait des joies pures et sans mélange. Son plaisir était de s'en voir environné, comme un père de ses enfants. Ils pouvaient avoir plusieurs maîtres, mais ils n'avaient que Charles pour père ; il les aimait tous comme des enfants uniques.

Charité bienfaisante : le premier, le plus bas degré de la charité du pasteur est de réveiller sa tendresse. On ne s'appauvrit pas en épuisant son cœur, et il en coûte peu

quand il n'en coûte que des larmes. Père de son peuple, ne doit-il pas le nourrir comme un père ses enfants? Epoux d'une Eglise née dans le sein de la pauvreté, ne rougirait-il pas de retenir des richesses étrangères à son épouse? Dépositaire de l'argent que les fidèles ont apportés aux pieds des apôtres pour le soulagement de leurs frères, peut-il, sans un vol sacrilége, s'approprier ce sacré dépôt, se dispenser d'être le distributeur de ce patrimoine de la croix, à l'exemple des premiers disciples, dont il fait gloire d'être le successeur? Vicaire de la charité comme du pouvoir de Jésus-Christ, ne se croira-t-il pas prévaricateur, s'il n'imite ce divin Maître qui, de riche qu'il était, se fit pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté même? Pressé par ces puissants motifs, Charles ouvrit ses trésors comme son cœur, et les répandit avec encore plus d'abondance que ses larmes. L'Italie montre de nos jours les précieux restes de ses libéralités immenses, et Milan se trouve orné des présents magnifiques de sa charité. Ici l'on voit les courtisanes de Babylone, enlevées de cette terre de malédiction, bénir mille fois la main charitable qui, pour les retirer de leur désordres, leur fit trouver dans le sentier étroit de la pénitence, la subsistance qu'elles cherchaient dans les voies larges de l'iniquité. Là on entend les épouses de Jésus-Christ, cachées dans le secret de sa face, mêler aux cantiques de leur époux les louanges de ce saint pasteur qui les renferma dans cet heureux asile. Partout on y rencontre de riches hôpitaux, des congrégations nombreuses qui se glorifient de l'avoir pour fondateur. Milan lui est redevable de ses plus saints monastères, de ses églises les plus superbes, et de ses plus savants colléges. Vingt fondations célèbres y seront, dans la suite des siècles, les monuments éternels de ses saintes profusions.

Mais qui pourrait recueillir ses charités secrètes et passagères? Qui pourrait rappeler le souvenir de ces aumônes fugitives, qui méritent d'autant plus de louanges que les hommes leur en donnent moins, et qui sont d'autant mieux récompensées dans le ciel qu'elles reçoivent moins de récompenses sur la terre? Il suffit de dire que sa charité, ingénieuse à découvrir les misères les plus cachées, se servit de sa main droite, à l'insu de la gauche, pour remplir le sein des pauvres honteux; qu'il fut le père de l'orphelin, l'époux de la veuve, l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux; qu'à l'exemple de Jésus-Christ, il laissait sur son passage des traces de ses bienfaits; que c'était une nuée féconde qui réparait les maux de la stérilité, un fleuve qui portait partout l'abondance, une mer qui ouvrait ses abîmes pour y laisser puiser ses trésors. Il suffit de dire que, sous un tel prélat, Milan n'eut plus de pauvres; qu'il tarit la source de l'indigence, rassemblant tous les misérables dans une maison de miséricorde, où, par ses soins, la pauvreté même devint opulente. Il suffit enfin de dire que, dans les nécessités communes, il enrichit le pauvre, mais que dans les extrêmes il s'appauvrit lui-même.

Quelle nécessité plus extrême que celle où la peste réduisit Milan? plus de cent mille pauvres en proie aux horreurs de la faim et de la mort erraient dans les rues de cette ville infortunée; il n'en fallait pas tant pour émouvoir les entrailles paternelles de ce charitable pasteur; mais quel Joseph capable de nourrir cette multitude immense? Où le saint trouvera-t-il de quoi secourir cette foule de malheureux? Sera-ce dans l'héritage de ses pères, et la fortune de ses aïeux? Il y avait déjà longtemps que, laissant aux morts le soin d'ensevelir les morts et de recueillir leurs succession, Borromée avait renoncé au patrimoine de ses pères pour n'avoir d'autre héritage que Jésus-Christ; il y avait longtemps que pour suivre les pas du Sauveur et atteindre à la perfection évangélique, il avait vendu jusqu'à sa principauté d'Arone, et en avait distribué le prix aux pauvres. Sera-ce dans la multiplication de ses bénéfices et dans l'épargne de ses revenus ecclésiastiques? Charles ne croyait pas pouvoir faire des épargnes d'un bien qu'il regardait comme le pain journalier du pauvre, et il était convaincu que le soulagement des malheureux n'est pas un titre légitime pour accumuler des bénéfices contre l'ordre de l'Eglise. Il n'avait que trop gémi sous cette multiplicité de bénéfices dont l'avait accablé dans sa jeunesse la faveur du pontife, et, pressé par les remords de sa conscience de se décharger de ce fardeau insupportable, qu'il mettait au rang des richesses d'iniquité, il en avait abandonné en un seul jour pour deux cent mille livres de rente, donnant tout à la fois à l'Eglise cet exemple héroïque, mais exemple nécessaire de justice et de désintéressement. Où trouvera-t-il donc de quoi fournir à la subsistance de cette armée d'indigents? Où? dans la frugalité de sa table, l'austérité de sa vie, la simplicité de son train. Où? dans un appauvrissement, un dépouillement universel; il distribue le peu qui lui reste, donne les meubles de sa maison, les ornements de ses autels, vend jusqu'à son propre lit, prêt à se vendre lui-même pour racheter son peuple, s'il avait été le maître de sa personne, et s'il ne s'était déjà donné à Jésus-Christ pour servir son Eglise. Plus glorieux d'être le premier pauvre de son diocèse, de se voir comme saint Pierre sans or et sans argent, de n'avoir pas, comme le Fils de l'Homme, où reposer son corps et sa tête, que d'avoir vu à ses pieds des têtes couronnées, d'avoir réuni en sa personne les plus hautes dignités du siècle et de l'Eglise, d'avoir été la seconde tête du monde chrétien. Il fait plus, il se retranche le nécessaire à la vie, s'arrache le pain de la bouche; et non content de s'appauvrir plus que les pauvres mêmes, il semble encore, permettez-moi ce terme, vouloir appauvrir la Providence, empruntant des sommes sous son nom, dont elle seule peut être caution. Plus heureux, tout épuisé des travaux du jour, de ne pas trouver sur le soir un morceau de pain pour

réparer ses forces; plus heureux, après s'être fatigué pour le salut des brebis d'Israël, de se voir obligé, comme Elie, de recourir à la charité d'une femme étrangère, ou, comme le Sauveur du monde, de demander de l'eau à la Samaritaine, que d'avoir tenu dans sa main la fortune de la cour romaine, et distribué en souverain ses faveurs et ses grâces.

Dans un tel épuisement où le saint trouvera-t-il de nouvelles ressources pour nourrir son peuple? Où? dans l'amour de ce peuple même: la charité de ce bon pasteur l'engage à ouvrir ses propres trésors. Charles trouve dans leur maison, sans s'être donné la peine de les remplir, des greniers aussi abondants que ceux de l'Egypte. Les riches, frappés de son exemple, se dépouillent de leurs richesses pour revêtir Jésus-Christ comme lui en la personne du pauvre: les dames, touchées de ses exhortations, apportent à ses pieds avec plus de profusion que les femmes juives, leurs diamants et leurs joyaux pour empêcher la ruine de ces temples du Dieu vivant, et se bâtir à elles-mêmes des tabernacles éternels.

Ne serez-vous point touchés, Messieurs, d'un si bel exemple? La vue des malheureux, dont le nombre croît tous les jours dans cette paroisse, aurait-elle moins de force pour vous émouvoir à compassion, que pour épuiser les trésors du peuple de Milan? Auriez-vous moins de tendresse, y aurait-il moins de misère, et la société établie pour le soulagement serait-elle plus féconde en ressources qu'une ville si puissante? Cette Eglise où revit avec éclat l'esprit de saint Charles dans la compagnie célèbre qui le prend pour protecteur, y pourriez-vous entrer sans sentir renaître en vous les entrailles de cet homme de miséricorde? Y répandrez-vous votre âme aux pieds de l'autel, sans répandre quelque consolation dans le sein de l'indigent? Y solenniserez-vous la fête du saint sans aspirer au mérite de la charité qui l'a sanctifié? Y entendrez-vous son éloge sans y entendre sa voix qui vous crie du haut du ciel: Ames chrétiennes, plus charitables par inclination que par engagement, êtes-vous touchées d'un désir sincère de m'honorer? laissez-là vos chants, votre encens; allez dans les maisons des pauvres me rendre vos hommages; je ne reçois vos vœux qu'en leur personne; j'en fus le père, ils sont mes enfants; je les substitue à ma place, et les déclare mes successeurs; je n'eus point d'autres amis pendant ma vie, ni d'autres héritiers à la mort; je leur donnai mon cœur après leur avoir abandonné mes trésors, et je veille dans le ciel à leur conservation, après les avoir sauvés sur la terre au péril de ma vie: dernier trait de la charité héroïque de Charles.

Père de son peuple par sa tendresse, sauveur par ses bienfaits, il en devient la victime par ses travaux: jamais pasteur ne se ménagea moins; c'était peu pour lui d'accabler son corps innocent d'austérités inouïes pour désarmer la colère de Dieu irrité contre les crimes de son peuple; c'était peu pour lui de veiller nuit et jour à la garde de son troupeau, de passer dans l'église les journées entières tout occupé des fonctions de son ministère, sans prendre d'autre nourriture que la parole de Dieu qui sortait de sa bouche pour nourrir les fidèles; il comptait pour rien les rigueurs excessives de la chaleur et du froid, se faisait un jeu de la fatigue des chemins et des périls des voyages; la faim, la soif, les jeûnes, les veilles, rien ne lui coûtait quand il s'agissait de gagner à Jésus-Christ des âmes qui lui avaient coûté tout son sang: les Alpes, qui arrêtèrent plus d'une fois l'ambition des plus fiers conquérants, ne purent un moment arrêter son zèle, et les neiges aussi anciennes que le monde dont leur sommet affreux est couvert ne purent éteindre le feu de la charité qui le dévorait: qu'il faisait beau voir ce bon pasteur, la houlette à la main, des crampons aux pieds, chargé d'une partie du bagage, traverser des campagnes couvertes de glace, grimper sur les rochers les plus escarpés, courir à travers les précipices après quelques brebis égarées d'Israël! Qu'il faisait beau voir ce grand archevêque, l'admiration de son siècle, s'entretenir familièrement avec les pâtres les plus grossiers, pénétrer dans les cabanes les plus sombres et les plus reculées pour y faire lui-même le catéchisme aux enfants et aux vieillards. Spectacle qui ravissait d'admiration ces peuples sauvages; ils ne pouvaient revenir de leur étonnement de voir un cardinal archevêque s'abaisser jusqu'à faire auprès de leurs malades les fonctions d'infirmier, remuer leur lit, essuyer leurs larmes, partager leurs douleurs.

Ces montagnards aussi insensibles que les rochers qu'ils habitaient, fondaient en pleurs lorsqu'ils le voyaient harassé de la longueur et de la difficulté des chemins venir se délasser dans une chaumière à demi couverte, étancher sa soif dans de l'eau de neige fondue, réparer ses forces avec du pain le plus noir, le plus dur, dont il ne détrempait la dureté qu'avec ses larmes. Non, il n'était point de cœur si barbare qui pût tenir contre un tel spectacle; les plus rustres, les plus sauvages sortaient en foule de leurs antres et de leurs tanières pour s'attrouper autour de saint Charles. Monté sur un roc la croix à la main, il élevait sa voix, et ce peuple docile l'écoutait comme la voix de Dieu; leurs cœurs étaient pour lui de la cire molle; il les menaçait, il les tournait avec plus de facilité que le potier ne manie l'argile; les larmes coulaient en abondance de leurs yeux; ils se les seraient volontiers arrachés pour les lui donner; car, comme Charles se sacrifiait pour eux, ils ne cherchaient qu'à se sacrifier pour lui.

Mais il est temps de vous faire voir cette charité héroïque mise à la dernière épreuve. Ce mal, dont les approches font frissonner d'horreur, qui traîne après soi la désolation, la solitude et la mort, dont l'image seule jette la consternation dans le cœur et glace le sang dans les veines; ce mal dont le souf-

fle est mortel, l'haleine contagieuse, les traits empoisonnés; la peste pénètre dans Milan. Le trouble, la frayeur, le désordre y pénètrent avec elle. Le magistrat se déconcerte, le riche déserte, les pasteurs se dispersent. Charles, déterminé à demeurer au milieu de son peuple, se prépare seul à le secourir. En vain ce peuple le presse de se conserver pour le reste de son diocèse, il répond que c'est où le péril est plus grand, que l'évêque doit courir; qu'il n'appartient qu'au mercenaire de fuir à l'approche du danger; que dans ces occasions le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. En vain de faibles ministres lui suggèrent que ce n'est là qu'un conseil, qu'un devoir de perfection; il soutient que pour un pasteur tout devoir de charité est un devoir de précepte, parce que son état est un état de perfection qui l'oblige à la charité la plus parfaite. En vain ses domestiques le menacent de l'abandonner; il leur dit, avec Mathathias, qu'il se verrait seul, qu'il n'en serait pas moins fidèle à la loi de la charité. En vain ses amis les plus zélés évitent de rencontrer les yeux de ce généreux prélat, ils ne peuvent éviter les traits enflammés de son cœur. La persuasion coule avec la charité de ses lèvres. Il ébranle, il gagne, il emporte quiconque se met en défense. La force de son exemple rappelle les pasteurs fugitifs; le feu de son amour échauffe leur courage; le poids de ses raisons accable leur opiniâtreté, et ses yeux étincelants de zèle terrassent ceux qui refusent de se rendre à sa voix. C'est par de telles armes, et non par des proscriptions et des censures, que Charles surmonte la lâcheté des pasteurs. Il sait que dans un mal si terrible la crainte est trop faible pour remuer, pour fortifier ceux que la charité n'anime pas

Ainsi, ces timides colombes changées en lions intrépides retournent à leur troupeau avec plus de promptitude qu'elles ne l'avaient quitté. Les ecclésiastiques et les religieux, embrasés à l'envie de l'amour de Jésus-Christ, se livrent à Charles pour le seconder. Il n'en refuse aucun : ami, ennemi, tout lui est bon, parce que la charité purifie tout. Il sait priser leurs services, et loin de leur en envier le mérite et la gloire, ou d'insulter lâchement aux cendres de ceux qui l'ont prévenu, et se sont déjà généreusement immolés pour leurs frères, indépendamment même de ses ordres, il porte l'indulgence jusqu'à couvrir la faiblesse des prêtres pusillanimes, parce que, dans un tel péril, le courage est toujours d'un grand prix. Que dis-je, sous un tel prélat il n'est dans les prêtres ni pusillanimité ni faiblesse. Les brebis mêmes se changent en pasteurs, et les dames de qualité, oubliant la mollesse de leur éducation, s'élevant au-dessus de la faiblesse de leur sexe, s'offrent à servir sous ses ordres les pestiférés. Belle image, malgré l'horreur qu'inspire ce mal contagieux! Alexandrie ne vit rien de plus grand lorsque, frappée d'un mal semblable, elle vit ses habitants se sacrifier les uns pour les autres, et devenir les martyrs de la charité fraternelle; cependant, l'ange exterminateur tire l'épée meurtrière, étend sa main, et frappe de toutes parts. Charles, résolu d'arrêter son bras et de faire à Dieu une sainte violence, ordonne des prières publiques et une procession solennelle. Le peuple y marche la tête couverte de cendre, la tristesse peinte sur le visage, l'image de la mort emprinte sur le front. Mais quel fut l'étonnement, quelle fut la surprise de ce peuple infortuné, lorsqu'il vit son saint pasteur les pieds nus, la corde au col, le chaperon sur les yeux, une pesante croix entre les bras, criant miséricorde pour son peuple. Tout retentit de cris et de gémissements, les cœurs se fendent de douleur, le chant est entrecoupé de sanglots. Charles en cet état se regarde comme le bouc émissaire, se dévoue à la justice de Dieu, marche courbé sous le poids des péchés de son peuple, chargé de sa croix, comme le Sauveur du monde, prêt à s'y immoler pour racheter, au prix de sa vie, celle de son troupeau. Il embrasse tendrement cet instrument de notre délivrance, qu'il ne regarde plus que comme l'instrument de sa mort, et collant ses yeux et sa bouche sur ce bois fatal, qu'il espère être salutaire à son peuple, il s'écrie d'une voix tremblante, il s'écrie du plus profond du cœur, comme du fond d'un abîme : « O épée des vengeances, jusqu'à quand frapperez-vous? Rentrez dans le fourreau, glaive du Seigneur, reposez-vous? C'est moi qui ai irrité votre colère, qui ai péché contre vous, ô mon Dieu : tournez vos coups contre cette tête coupable : frappez le pasteur, mais épargnez ces brebis innocentes. »

Mais quoi! l'ange exterminateur, loin de retirer son bras, redouble ses coups, le mal reprend de nouvelles forces, et se répand avec plus de fureur. Eh! où sont donc, Seigneur, les lois de votre justice? David criminel ne vous adresse qu'une fois cette prière, et vous lui prêtez une oreille favorable. Et voilà un saint pontife, baigné de ses larmes, couvert même de son sang, qui vous l'adresse tant de fois avec une ferveur et dans une humiliation plus grande que David, et vous êtes sourd à sa voix. Plus il s'attache à apaiser votre courroux, plus vous appesantissez votre bras. Que dis-je? je me plains à tort de vous, ô mon Dieu : vous avez exaucé votre serviteur. Plus jaloux de la sanctification que de la conservation de son peuple, Charles vous en demande le salut aux dépens de sa propre vie : vous le lui accordez, Seigneur; vous sacrifiez le pasteur pour les brebis; vous frappez Milan dans votre miséricorde pour la purifier par l'eau des tribulations, et consumer Charles par le feu de la charité.

En effet, Milan ne fut jamais plus agréable à Dieu, ni Charles plus appliqué au salut de son peuple. On eût pris cette grande ville pour un grand désert peuplé de solitaires, chaque quartier pour un monastère, chaque maison pour une cellule. Le temps du travail, de la lecture, de la prière y était réglé; et ces pieux exercices, remplis avec unifor-

mité dans une profonde retraite, faisaient toute l'occupation de ses habitants. Charles seul sans sonner de la trompette pour publier des exploits dont la renommée se charge lorsqu'ils sont véritables, et qui sont bientôt démentis lorsqu'ils ne sont qu'imaginaires; sans publier des exploits que son humilité eût voulu ensevelir dans les ténèbres, dans le temps que sa charité le forçait de les faire au grand jour: Charles seul, accompagné de quelques ministres, parcourait cette ville déserte, et portant dans ses mains le Dieu de la vie et de la mort, passait au travers d'un tas de cadavres, se transportait dans toutes les maisons infectées de la contagion, allait écouter la confession des mourants, leur administrait les derniers sacrements, recueillait leurs derniers soupirs, ne les abandonnait qu'après les avoir vus s'endormir dans le Seigneur; et ne pouvant leur conserver la vie, prodiguait mille fois la sienne pour les préserver d'une double mort.

La peste épargne cette victime de son peuple; mais ce martyr de la charité n'épargne pas une vie qu'il ne tient que par miracle. Il croit devoir rendre à Dieu le don qu'il en a reçu, et ne prétend survivre à une partie de son troupeau que pour conduire l'autre au ciel par des travaux qui paraîtraient incroyables, s'il y avait quelque chose d'impossible à l'amour. Il y succombe enfin, il meurt à la fleur de son âge sur la cendre et sur le cilice, plus consumé par le feu de sa charité, que par l'ardeur de la fièvre. Il meurt au milieu de sa course, mais après avoir rempli dans toute son étendue les grands desseins de Dieu sur lui. Cette lampe d'Israël, cette lumière du sanctuaire s'éteint, mais, en s'éteignant, elle répand de tous côtés des étincelles qui rallumeront jusqu'à la fin des siècles le feu sacré du sacerdoce dont il embrasa l'Eglise. Ce réformateur du clergé, ce zélateur de la loi, cet Elie est ravi au ciel, mais, en y montant, il laisse sur la terre plus d'un Elisée, qui, revêtus de son esprit et de ses armes, affrontent, comme lui, les puissances du siècle et de l'enfer, et combattent généreusement les plus redoutables ennemis de Dieu. Cet appui de la religion, cette colonne de l'Eglise tombe, mais ce n'est qu'après en avoir réparé les ruines, et fait tomber le temple de Dagon.

Il expire ce cœur tendre, mais son amour n'expire pas en lui. C'est sur son peuple que, la mort sur les lèvres, il laisse tomber ses regards languissants; c'est le salut de ce peuple bien-aimé, qu'il demande à Dieu en rendant les derniers soupirs. Il ne remet son âme entre ses mains qu'en lui remettant le soin de son troupeau. Il meurt, ce père des pauvres, ce sauveur des misérables; mais il sort de ses cendres des héritiers de sa charité paternelle, qui font revivre les entrailles de sa miséricorde; et la société célèbre établie dans cette paroisse, sous son invocation, en fournira à jamais un illustre exemple. Cette victime de son peuple vient d'achever son sacrifice et de recevoir son dernier coup; mais le peuple chrétien retrouve la vie dans le coup qui lui donne la mort; s'il perd un médecin, il gagne un protecteur; Charles se sacrifie pour nous dans le ciel comme il s'est sacrifié pour son peuple sur la terre. A ses travaux il substitue ses prières : il se consume, il s'immole par ses vœux pour nous obtenir de vivre et de régner avec lui dans le sein de la gloire que je vous souhaite, etc

PANÉGYRIQUE III.

LA MADELEINE.

Ego dilecto meo et dilectus meus mihi. (*Cant.*, V.)

Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi.

L'âme de la religion, l'essence du christianisme, le fondement, le sommaire de l'Evangile, la parole, la voie abrégée du salut, c'est l'amour. Pourquoi? Parce que Dieu ne demande que notre cœur, le seul bien qui nous soit propre, et que l'amour seul le consacre à Dieu; que seul il anime nos œuvres, branches mortes, si elles ne sont entées sur cette racine vivante; que seul il donne du prix aux actions les plus communes; que sans lui les plus éclatantes ressemblent à l'airain sonnant et à la cymbale retentissante; que par lui nous sommes grands ou petits aux yeux de Dieu, enfants de colère ou de miséricorde, vase d'ignominie ou d'élection; que sur lui se mesure le plus ou le moins de mérite qui enrichit nos âmes, le plus ou le moins de récompense qui consacre, qui couronne nos vies.

Sur ce principe de notre foi, quel jugement porter de la vie de Madeleine, elle qui ne connaît son Dieu que sous le nom de son bien-aimé, elle qui n'est connue de son Dieu que sous le nom de son amante, elle à qui cet amour réciproque donne droit de s'écrier dans l'effusion de son cœur comme l'épouse des cantiques : *Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi :* Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi. Que les hommes ne jugent de la vie des saints que par ce qui étonne leur imagination, et ce qui éblouit leurs yeux : qu'ils ne mesurent sa sainteté que sur le nombre des prodiges, et la grandeur des actions héroïques, je n'en suis pas surpris; ils sont hommes, et ils ne jugent qu'en hommes; mais vous, Seigneur, vous jugez en Dieu, vous écartez cet extérieur séduisant qui impose à notre crédulité, vous pénétrez juqu'au fond du cœur, source et principe de toutes nos actions; vous en développez tous les replis, vous en sondez tous les abîmes, vous en démêlez les penchants, vous en pesez les amours au poids du sanctuaire; et par les épreuves que vous faites de ces amours, vous portez votre jugement sur la vie de l'homme; c'est aussi par cette épreuve qu'il faut qu'aujourd'hui vous portiez, Messieurs, le vôtre sur la vie de Madeleine.

Cette vie ne vous offrira point en spectacle un long étalage de merveilleux incidents, mais les actions simples qu'elle présentera à votre vue auront le double avan-

tage et d'être attestées par la bouche de l'Esprit saint, et d'être consacrées par le feu de l'amour divin. Elle vous paraîtra peut-être, cette vie, dépouillée, appauvrie d'œuvres éclatantes, mais elle sera revêtue, enrichie d'un fonds inépuisable d'amour, unique trésor du chrétien. L'amour absorbe toute la vie de Madeleine : c'est une mer où se perd ce ruisseau sorti de son sein. Les œuvres de Madeleine sont les expressions si naturelles de l'amour, qu'on les prendrait pour l'amour même. Toute sa vie n'est qu'amour : amour qui caractérise notre sainte, comme il caractérisa le disciple bien-aimé, et lui donne le même rang parmi les personnes de son sexe, qu'à l'évangéliste saint Jean parmi les apôtres.

Madeleine aima Jésus-Christ, et elle en fut aimée : Voilà tout le plan de sa vie et de son panégyrique : Elle aima Jésus-Christ, c'est le mérite de son amour, et le sujet de la première partie. Elle fut aimé de Jésus-Christ, c'est la récompense de son amour, et le sujet de la seconde partie. Elle fut à son bien-aimé, et son bien-aimé fut à elle : *Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi.* C'est toute la matière de ce discours après que nous aurons imploré les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Respectons, Messieurs, le silence des Ecritures sur la naissance de Madeleine, et n'essayons pas, par un effort téméraire, de lever le voile qui dérobe à nos yeux les premières années de sa vie. Que nous servirait de connaître des années ou Jésus-Christ fut inconnu à notre sainte, et où elle ne sentit rien du feu de cet amour qui devait seul nous la faire connaître? Commençons son éloge par où l'Evangile commence à la montrer attachée à Jésus-Christ, sans regretter des jours qu'elle compta perdus elle-même, parce qu'ils furent vides de l'amour de son Dieu. Elle ne commença de vivre, qu'en commençant de l'aimer, et depuis ce jour sa vie n'eut d'autre nourriture que cet amour.

Amour tendre qui épuisa pour Jesus-Christ la sensibilité de son cœur. Amour magnifique qui lui prodigua ses biens, et ses sueurs. Amour magnanime qui brava le péril et l'attacha à la croix avec Jésus-Christ. Amour héroïque qui survécut à la mort du Sauveur, et la consuma en soupirs jusqu'à sa propre mort. Quatre caractères de son amour.

Amour tendre : Il est dans l'amour d'un Dieu un degré de tendresse que Dieu ne commande pas : l'homme n'est pas maître de la sensibilité de son cœur, et les objets charnels ne lui portent que trop souvent des atteintes plus vives que les objets spirituels. Pourvu que l'âme soit assujettie à l'empire de son Dieu ; que l'amour divin y ait jeté d'assez profondes racines pour dominer sur les passions les plus fortes ; que cette âme lui sacrifie ses penchants, ses attaches, ses affections les plus chères, Dieu se contente de ce sacrifice, et ne lui impute pas ce qu'elle sent encore de tendresse involontaire pour des objets même criminels. Mais qu'il est dangereux que cette tendresse involontaire ne débauche insensiblement le cœur, qu'il est douloureux d'avoir à combattre un ennemi domestique, qui, pour nous vaincre, arme contre nous le charme de nos sens, et pour nous abattre, nous tire violemment par la robe de la chair! Qu'il serait doux de jouir tranquillement de son innocence, de voir ses passions soumises comme son âme à la loi de son Dieu! qu'il serait grand de triompher de la rebellion de la chair, d'en émousser l'aiguillon, d'en amortir les flammes par l'impression de l'amour divin! Madeleine jouit de ce consolant et glorieux avantage. Elle n'eut pas plutôt connu Jésus-Christ qu'à l'amour de préférence se joignit en elle l'amour de tendresse. Maître souverain de son âme, Jesus-Christ s'en assujettit toutes les puissances, son cœur et même sa chair ne soupirèrent plus que pour son Dieu. Ses pensées, ses mouvements, ses affections, ses désirs s'y réunirent, s'y précipitèrent comme dans leur centre.

Pourquoi? Parce que Madeleine ne fut jamais la proie d'un amour profane, que si son cœur ne fut pas toujours consacré à Jésus-Christ, du moins ne fut-il jamais prostitué à la passion. C'était un cœur neuf, un vase vide, mais avide d'amour, qui ne demandait qu'à en être rempli : car ne confondons pas Madeleine avec la pécheresse ; l'une, au rapport de saint Luc, était une femme de mauvaise vie : *Mulier in civitate peccatrix* (*Luc.*, VII) : l'autre, au rapport de saint Ambroise, une vierge d'une conduite irréprochable : l'une pénétrée de regret de s'être abandonnée aux impudicités les plus honteuses, n'approcha qu'une fois de Jésus-Christ se tenant derrière lui à ses pieds, et n'osant se montrer à sa vue : l'autre, pénétrée de joie d'avoir conservé la pureté de son âme et de son corps, s'attacha à Jésus-Christ comme au gardien de sa virginité, et eut les yeux attachés sur lui comme la servante sur ceux de son maître; et pour preuve j'allègue en témoignage non-seulement le silence des Ecritures qui ne confondent jamais l'une et l'autre, ou le langage des anciens Pères dont plusieurs les distinguent nettement; mais encore la conduite de Jésus-Christ même.

En effet, quelque éclatante qu'on suppose la conversion de la pécheresse, quelle apparence que J.-C., dont la calomnie la plus impudente respecta toujours la pudeur, eût admis à sa compagnie, à celle des apôtres et de sa sainte mère, la plus pure des vierges, une courtisane chargée de crimes, une femme publique, le scandale de toute une ville? Quoi! Simon, qui se scandalisa intérieurement de voir Jésus-Christ souffrir à ses pieds une pécheresse en pleurs, n'eût point élevé sa voix s'il eût vu cette même pécheresse inséparablement attachée à sa suite! Quoi? les pharisiens, qui lui reprochaient de manger avec

les publicains et les pécheurs, les pharisiens, toujours envenimés, toujours armés contre lui des plus noires impostures, se fussent abstenus de distiller le venin de leur haine et de leur envie sur une conduite plus capable de le décrier que toutes les calomnies dont ils l'accablaient? Quoi! Jésus-Christ lui-même, qui devait porter les Marie, les Pélagie, les Thaïs pénitentes à s'ensevelir dans le désert pour y effacer les restes honteux de leurs désordres, leur eût donné pour chef et pour modèle une pécheresse qu'il n'eût enlevée au crime que pour la reproduire au monde dans les exercices de la charité et la donner encore en spectacle aux hommes dont la vue lui avait été si funeste! Non, non, Messieurs; si, par un usage établi chez les Juifs, Jésus Christ souffrait quelques femmes à sa suite pour lui rendre, et à ses disciples, les services qui convenaient à leur sexe; c'étaient des femmes d'une vertu à toute épreuve et au-dessus de tout soupçon; c'était une Madeleine vierge, dont le cœur n'avait jamais reçu de blessure mortelle, n'avait été souillé d'aucun amour profane; une Madeleine vierge, qui, n'ayant aucun péché honteux qu'il lui fallût remettre, aima encore plus Jésus-Christ que la pécheresse à qui beaucoup de péchés furent remis parce qu'elle avait beaucoup aimé.

Car tel est le privilége de l'innocence, et le motif le plus pressant pour la conserver, c'est qu'une âme entière qui n'a jamais été entamée par la passion, qu'un cœur vierge qui n'a point été partagé par des affections étrangères, loin d'avoir été infecté du souffle empoisonné de l'amour, se sent peu d'attrait pour le monde, ses charmes et ses plaisirs. Ce cœur réussit sans peine à réunir en Dieu toute la vivacité de sa tendresse, se dilate dans la voie étroite des commandements, sans y rencontrer des pierres de scandale; au lieu que le pécheur, quoique pénitent, y trouve à chaque pas des pierres d'achoppement, ne peut réussir à purifier son imagination salie, à réprimer sa chair rebelle, à rappeler ses affections fugitives; son cœur lui échappe à tout moment et se dérobe à ses propres désirs pour courir après des images contagieuses qui le pénètrent d'une douceur funeste.

A l'innocence de Madeleine ajoutez sa reconnaissance. Affligée d'une maladie honteuse et cruelle, possédée de sept démons qui la tourmentent par intervalle, elle trouva, dans Jésus-Christ son libérateur, et dans sa délivrance, un fonds inépuisable de reconnaissance. Ici vous demanderez sans doute, comme les disciples à l'égard de l'aveugle-né, qui avait péché de Madeleine ou de ses pères, pour lui attirer une possession si humiliante. Et je vous répondrai, sinon avec Jésus-Christ, du moins dans la pensée des Pères de l'Eglise, que cette maladie, commune dans la Judée à la venue du Messie, n'était dans Madeleine la punition d'aucun péché; que Dieu ne l'avait livrée à la fureur de sept démons, que pour glorifier son Fils par sa guérison miraculeuse et l'attacher elle-même à son libérateur par sa reconnaissance. Car quel aiguillon pour le cœur de Madeleine que le souvenir d'une telle guérison! Cette guérison lui rappelle, outre la honte et la douleur dont elle se trouve soulagée, la vue du péché originel dont elle est délivrée, la vue de toutes les passions dont sa possession était la figure et dont elle est heureusement préservée, et une telle image pénètre son cœur et sa chair de la plus vive reconnaissance pour le médecin de son âme et de son corps. Aussi depuis ce moment ne tient-elle qu'à Jésus-Christ sur la terre; elle n'a d'ardeur que pour ses discours, de sentiment que pour ses douleurs; que de douceur pour elle dans ses paroles, que d'amertume dans ses tourments! Ses larmes l'attendrissent, ses fatigues l'abattent, ses douleurs la déchirent; ses périls alarment sa tendresse, sa croix accable sa faiblesse, ses clous percent, immolent sa chair. Elle est crucifiée en Jésus-Christ parce que Jésus-Christ est sa vie, que lui seul vit dans Madeleine, que Madeleine ne vit que de lui; que son âme, intimement unie à celle du Sauveur et répandue pour ainsi dire dans ses membres, n'a de sentiments que ceux que lui communique le Dieu de son amour.

Quelle condamnation pour vous, chrétiens, qui n'avez pour Jésus-Christ et son Eglise ni sensibilité ni tendresse! Ne lui devez-vous donc pas autant que Madeleine? S'il la délivra de la possession corporelle de sept démons, ne vous a-t-il pas délivrés de la possession spirituelle d'une légion de démons qui dominaient plus absolument votre âme que les sept démons ne dominaient le corps de Madeleine? N'a-t-il pas chassé du sanctuaire de votre cœur les puissances infernales, par la vertu des exorcismes du baptême et l'imposition des mains du prêtre au tribunal de la pénitence? N'a-t-il pas affaibli, n'a-t-il pas détruit en vous l'empire de Satan par l'infusion de la grâce, l'inspiration du saint amour, qui, répandant une amertume salutaire sur vos désordres, a brisé les liens de chair qui vous rendaient l'esclave du crime? Pourquoi après tant de faveurs une insensibilité si grande? C'est que les bienfaits spirituels ne vous touchent point comme les corporels, que vos yeux seraient encore fermés aux lumières de la foi et votre foi endormie au fort de la tempête, si Dieu ne les ouvrait, ne la réveillait par le bruit et l'éclat de ses merveilles. Ayez l'innocence de Madeleine, soyez jaloux comme elle de la pureté de votre âme, et vous n'aurez pas besoin de la guérison miraculeuse de vos corps pour partager sa reconnaissance qui, après avoir épuisé la sensibilité de son cœur, l'engagea à sacrifier à Jésus-Christ ses biens et ses sueurs. Deuxième caractère de son amour.

Ici que ne puis-je vous transporter en esprit en Galilée pour vous y faire voir Madeleine, enivrée des torrents de grâce qui coulaient des lèvres du Sauveur, oublier sa patrie, s'oublier elle-même pour s'attacher à Jésus-Christ. Elle n'attend pas, comme Abraham, ni comme les apôtres, que Dieu lui ordonne, par un commandement exprès, de quitter tout pour lui. Son amour est un ordre

plus pressant et un commandement plus inviolable que l'ordre de Dieu même. Elle ne transporte pas ses biens, elle ne traîne pas sa famille après elle comme le père des croyants ; son cœur n'a de trésors que son amour; Jésus-Christ lui tient lieu de tout. Elle sacrifie pour lui le fonds de ses richesses, et ce qu'elle retient de leur usage elle le consacre à son service. Que les Juifs ne cherchent le Sauveur que pour trouver dans ses miracles le remède à leurs maladies, le secours dans leurs besoins. Madeleine ne le cherche que pour le secourir lui-même et fournir aux besoins de sa famille apostolique. C'est un fleuve qui porte l'abondance sur les pas du Sauveur, une nuée féconde qui répare la stérilité de sa pauvreté évangélique. Elle s'épuise pour nourrir son Dieu. Plus généreuse que les femmes juives qui se dépouillaient de leurs ornements les plus précieux pour la construction du tabernacle, Madeleine se dépouille du nécessaire pour l'entretien du vrai tabernacle du temple vivant de la Divinité. Elle réunit dans sa libéralité et la gloire du riche qui remplissait le tronc de son abondance, et le mérite de la veuve qui y jeta de son indigence même. Heureuse de suivre pauvre un Dieu pauvre, de s'appauvrir pour l'enrichir, de se voir réduite comme lui, mais pour l'amour de lui, à n'avoir pas où reposer sa tête, et à attendre de la charité des hommes la subsistance qu'elle donnait à son Dieu.

Rare disposition, Messieurs. Où est le riche prêt à sacrifier ses richesses? C'est une parole qu'il ne lui est pas donné d'entendre. Rien de difficile dans la loi pour le riche de l'Evangile; il court dès sa jeunesse dans la voie pénible des commandements, mais il s'arrête lorsqu'il faut vendre son héritage et en donner le prix aux pauvres.

Non contente de nourrir Jésus-Christ, Madeleine veut encore le servir. C'est peu pour elle d'être sa bienfaitrice, si elle ne devient sa servante ; que dis-je? la servante de ses serviteurs et l'esclave de ses disciples, à qui elle rend tous les services attachés à l'office d'esclave. Ainsi fait-elle la double fonction de Marthe et de Marie. Tantôt assise aux pieds du Sauveur, elle nourrit comme Marie la tendresse de son amour de la douceur de ses paroles, tantôt empressée comme Marthe autour de Jésus-Christ, elle alimente le feu de cet amour des services qu'elle rend à sa famille apostolique. Sa charité s'étend jusque sur les pauvres et les malades qu'attirent à la suite du Sauveur la profondeur de sa doctrine et la grandeur de ses prodiges. Elle console les uns, elle assiste les autres, elle nourrit les pauvres, elle évangélise les malades, elle les présente au souverain Médecin de l'âme et du corps et les dispose à recevoir la guérison de l'un et de l'autre. Tous les membres du corps de Jésus-Christ ont droit d'éprouver l'amour qu'elle porte à Jésus-Christ même. Coopératrice de la mission du Sauveur, elle se fait toute à tous, se reproduit, se multiplie pour les soulager tous, dévore sans peine les travaux auxquels l'engage le ministère de sa charité. La servante n'est pas plus que son Maître. Jésus-Christ s'épuise à courir après les brebis égarées d'Israël, et Madeleine ne saurait ne pas partager cet épuisement avec son Dieu.

Quelle gloire pour les âmes charitables consacrées aux œuvres de miséricorde, à l'instruction des ignorants, la consolation des affligés, le soulagement des malades, la visite des prisonniers ! Elles ont l'honneur d'être associées, comme Madeleine, à la mission du Sauveur des âmes. Quel aiguillon qu'un tel honneur pour réveiller, pour animer votre charité ! Combien de fois à la lecture de l'Evangile avez-vous ambitionné la gloire de suivre, d'assister Jésus-Christ dans ses travaux évangéliques, de le servir de vos propres mains comme Madeleine? Il en est encore temps; si vous n'avez plus Jésus-Christ conversant avec vous, vous aurez toujours nombre de pauvres et de malades autour de vous. Il en est encore temps, et j'ose dire que vous le pouvez avec plus de mérite que Madeleine même, votre modèle et votre conductrice. Les paroles de la vie éternelle qui sortaient de la bouche vivifiante du Sauveur, les prodiges éclatants qu'opérait sa main bienfaisante l'attachaient à sa suite ; un charme secret enlevait son cœur et adoucissait les peines qu'elle essuyait à son service. Mais auprès des pauvres et des malades, il n'est point de consolation sensible, tout rebute; la foi seule, mais une foi mâle et généreuse peut vous y soutenir.

Oubliez, si vous le voulez, tout ce que vous venez d'entendre; ne soyez point touchés, si vous le pouvez, de la tendresse et de la magnificence de l'amour de Madeleine : comment pourrez-vous vous défendre d'accorder votre admiration à la magnanimité de cet amour. Troisième caractère de son amour.

Rappelez, Messieurs, ces jours d'affaiblissement, où les brebis d'Israël se virent dispersées par le même coup qui frappa le Pasteur; ces jours de prévarication, où l'on vit tomber les colonnes de l'Eglise et les portes de l'enfer triompher de leur chute ; ces jours d'abomination où le disciple, changé en traître, le chef des apôtres en parjure, la ville sainte en meurtrière de son Dieu, n'offrait aux yeux de la foi qu'un spectacle d'horreur. Quelle désolation, quelle consternation dans le Collége apostolique! Tous prennent la fuite et abandonnent leur Maître. Contents de lui être fidèles dans le secret du cœur, les plus zélés n'osent produire au public leur faible courage. Au milieu de cette désolation universelle, je vois Madeleine qui oublie la faiblesse de son sexe et la grandeur du péril. Elle n'a pour guide que son amour, et son amour, loin de craindre le péril, ne l'envisage même pas. Sous un tel guide, elle brave la fureur du juif, la rage du pharisien, la barbarie du soldat. Que le soldat, que le satellite l'écarte des tribunaux où il traduit, où il traîne Jésus-Christ, sa force peut céder à leurs armes, mais son amour ne cédera pas à leur

cruauté. Elle rejoint son maître, dès qu'il reparaît à ses yeux; elle le voit déchiré de coups de fouet, tomber sous le faix de sa croix. Elle l'entend, pénétré du malheur de son peuple, réprimer les filles de Jérusalem qui s'attendrissent sur ses douleurs. Elle le suit jusqu'au lieu du supplice, se fait jour sur le Calvaire, perce la foule qui l'environne, s'approche de sa croix, et, malgré l'horreur du spectacle, lui tient compagnie tout le temps de son sacrifice.

Quelle image! Puisse-t-elle ne pas retracer les malheureux jours où Jésus-Christ trouve plus de ressource dans le peuple fidèle que dans le prêtre timide, où des hommes courageux, des femmes généreuses s'attachent constamment à sa croix, à la honte de ses ministres, dont les uns le trahissent, les autres le renoncent, presque tous l'abandonnent.

Anges, témoins des vœux de Madeleine, dites-nous la fonction que fit son amour au pied de la croix. Ne vous attendez, Messieurs, ni à des sanglots, ni à des hurlements : son amour ne lui permet ni de déchirer ses habits, ni de s'arracher les cheveux. La magnanimité de cet amour surmonte sa propre tendresse et absorbe ses gémissements dans la violence même de sa douleur. Que dis-je? Messieurs, la grandeur de cet amour éclairé, en ce moment, des plus vives lumières de la foi, élève Madeleine à la sublimité du sacerdoce et associe cette vierge au grand sacrifice, à l'immolation de Jésus-Christ. Elle s'unit à ce souverain Sacrificateur, dans l'oblation qu'il fait de son sang. Elle offre en Jésus-Christ et par Jésus-Christ; elle offre, cette vierge prêtresse, elle offre au Père éternel le Fils unique de Dieu; elle l'immole même, le dirai-je? elle l'immole par la main de ses bourreaux, comme la victime d'expiation pour tout le genre humain, prête à l'égorger elle-même; quelle fonction pour son amour! prête à l'égorger de ses propres mains, cette victime adorable, si le salut des hommes eût exigé d'elle ce sanglant ministère! Mais en même temps elle s'immole avec Jésus-Christ comme sa victime, reçoit dans son sein l'impression de toutes ses douleurs, comme faisant partie de son corps, mêle ses soupirs avec ceux de son Dieu, prête de mêler son sang avec ce Dieu mourant, si le Père éternel eût pu agréer d'autre victime que son Fils.

O Vierge, que ta foi est grande, que ton amour est magnanime! Où sont ceux qui, à son exemple, s'approchent de Jésus mourant et se tiennent persévéramment au pied de sa croix? On monte sur le Thabor avec saint Pierre, pour envisager sa gloire; mais on le renie comme cet apôtre, quand il faut monter sur le Calvaire et être témoin de son supplice. On fait gloire de la défense de la vérité, quand elle n'expose à aucune disgrâce; mais on en rougit, sa compagnie devient à charge, quand le péril en est inséparable. On suit quelquefois le Sauveur dans ses travaux, dans ses missions évangéliques comme les apôtres; mais où sont les âmes généreuses qui le suivent jusqu'au pied de la croix, et qui y demeurent attachées tout le temps de son sacrifice? Madeleine n'y trouve pour compagne que la mère de Jésus et la sœur de sa mère. *Stabant juxta crucem Jesu mater ejus, soror matris ejus et Maria Magdalene.* (*Joan.*, XIX.)

O Vierge, que ta foi est grande, que ton amour est magnanime! Parmi même les âmes saintes, les âmes affligées qui sont au pied de la croix comme Madeleine, combien peu tiennent compagnie à Jésus expirant et s'immolent, en esprit, avec lui! On s'occupe de sa douleur et non de celle de Jésus-Christ. On songe à adoucir son amertume, à se décharger de sa croix accablante, et l'on ne songe pas à détremper cette amertume dans le sang du Sauveur; à soulager Jésus-Christ de sa propre croix, en la portant avec lui. On va quelquefois jusqu'à tomber dans le découragement; souvent la vertu succombe, le mérite de la croix se perd dans le sein de l'affliction.

Pour Madeleine, elle ne peut laisser Jésus-Christ en proie à la douleur sans la partager avec lui : sa timidité, sa tendresse naturelle, le sentiment de l'opprobre et de l'ignominie de son Maître, dépouillé, crucifié entre deux voleurs; l'horreur du spectacle, la brutalité d'un peuple furieux, la barbarie du soldat sacrilége, la rage d'un pontife, d'un pharisien blasphémateur, rien ne peut la séparer, l'éloigner un moment d'une croix : croix que nous conjurons le ciel et la terre d'éloigner de nous. Elle s'approche de cette croix le plus près qu'il lui est possible, et y demeure collée et immobile : *Stabat juxta crucem.* En la personne de Jésus-Christ, elle sent clouer ses pieds et ses mains sans dire une parole, percer ses membres et ses veines sans répandre une larme, déchirer son cœur et ses entrailles sans pousser un cri; ses paroles sont absorbées, ses cris étouffés, ses pleurs dévorées par la violence du tourment, et ce tourment ne peut l'abattre : *stabat.* Elle se tient immobile, porte avec courage le poids de la croix la plus pesante : soutient avec magnanimité l'impression de la douleur la plus vive. Elle meurt toute vivante, et renaît sous la douleur : elle est aux prises avec la mort, et sa confiance lui défend de mourir; elle éprouve les angoisses d'une agonie cruelle, et son âme généreuse ne permet à son corps aucune faiblesse. Telle est la force de cet amour magnanime qui fait souffrir en Jésus-Christ, comme Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, et après pour Jésus-Christ. Son divin Maître meurt et la douleur vit dans le cœur de Madeleine, parce que son amour héroïque survit à la mort du Sauveur, et la consume en gémissements jusqu'à sa propre mort. Dernier caractère de son amour, sa persévérance héroïque.

Qui séparera Madeleine de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce la vie ou la mort du Sauveur? Vie de travail et de souffrance, mort d'opprobre et de douleur. Vous l'avez vue accompagner Jésus-Christ dans ses travaux, participer à ses souffrances, se coller

à sa croix, recueillir ses derniers soupirs. Le fleuve d'amertume qui inonde son Maître ne peut éteindre le feu de son amour. Plus fort que la mort cet amour perce les ombres mortelles qui environnent son époux, et s'attache à son corps gisant sur un honteux gibet, sans mouvement et sans vie. Qui séparera Madeleine de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce la rigueur de Dieu qui l'abandonne sur la croix, ou la fureur de l'enfer qui aiguise contre lui des langues meurtrières? Madeleine adore la profondeur des jugements de Dieu et méprise les blasphèmes de ces langues infernales. Cette généreuse Respha s'obstine à demeurer sur le lieu de l'exécution, jusqu'à ce qu'on détache de la croix son bien-aimé, la victime du ciel et de la terre. Elle l'en voit descendre par les soins de Joseph et de Nicodème : elle le suit jusqu'au sépulcre, s'y enferme, s'y ensevelit en esprit avec lui, remarque attentivement tout ce qui s'y passe. Rien ne la trompe, rien n'échappe à la vigilance de son amour. Qui séparera Madeleine de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce l'oubli et l'horreur du tombeau? Assise auprès de ce tombeau Madeleine attend, pour le quitter, que la nuit l'en éloigne, ne le quitte même pour lors que pour se préparer à rendre à son Epoux les honneurs funèbres que lui suggère son amour. Que la loi de Dieu lui défende ce devoir le jour du sabbat, c'est une violence que souffre cet amour, dont il se dédommage dès le lendemain, la pressant de prévenir le lever du soleil, et de partir au milieu des ténèbres, chargée de parfums. Qui séparera Madeleine de Jésus-Christ? Sera-ce la grandeur de la pierre qui lui défend l'entrée du sépulcre? Cet obstacle qui l'occupe en chemin ne peut arrêter ses pas; et l'ange du Seigneur qui ouvre le sépulcre, lui lève cet obstacle. Mais quel nouvel obstacle s'oppose à son ardeur? Le tombeau ouvert, elle n'y trouve point le trésor qu'elle cherche. A qui s'adressera-t-elle pour le découvrir? Elle court à la ville sainte avertir le plus zélé des apôtres et le plus aimé des disciples, de la perte de son Epoux. Elle les presse, les conjure de chercher son bien-aimé avec elle. Mais Pierre et Jean qui, non plus qu'elle, ne retrouvent point son corps, ne peuvent satisfaire ses désirs. De qui désormais implorera-t-elle le secours? De qui, Messieurs? De la persévérance même de son amour. Plus ardente que les apôtres, elle les prévient au sépulcre et les y attire après elle; mais ils n'ont pas le pouvoir de l'en détacher avec eux. Non elle ne peut se résoudre à quitter un lieu qui lui retrace si vivement le souvenir de son bien-aimé, et où elle retrouve encore le suaire et le linceul qui ont servi à ensevelir son corps; elle espère contre toute espérance de l'y retrouver lui-même. Elle fouille dans tous les réduits du roc et du jardin où est placé le tombeau : elle rentre de moment à autre dans le sépulcre, pour y chercher sa lumière et sa vie. Son cœur ne peut s'assurer sur le témoignage de ses yeux, et se flatte toujours d'une douce espérance que démentent toutes ses recherches.

Anges gardiens du sépulcre, témoins de la peine de Madeleine, que ne soulagez-vous son inquiétude en lui donnant des nouvelles de son Epoux? Vous l'entreprenez en vain. Distraite, occupée, pénétrée de l'objet de son amour, elle ne vous prête point une oreille attentive : sa vue s'égare, ses yeux impatients retournent de tous côtés chercher son Epoux. Que ne paraissez-vous, que ne vous montrez-vous à elle, divin Epoux de son âme? Vous seul pouvez fixer ses yeux comme son cœur. La parole des anges ne saurait essuyer ses larmes, ni calmer ses douleurs : l'un et l'autre ne peuvent être le fruit que de votre présence.

Nos vœux sont exaucés, Messieurs; à peine s'est-elle un peu éloignée des sentinelles du sépulcre, que son bien-aimé vient à elle; mais, comme s'il prenait plaisir à fatiguer sa persévérance, il ne se présente encore que sous un visage étranger. Sous cette figure empruntée il lui demande le sujet de sa douleur, et par sa demande ne fait qu'irriter ses désirs. Madeleine lui répond, comme si chacun lisait dans son cœur le nom de celui qu'elle cherche, et ne s'occupait, comme elle, que de Jésus-Christ.

Trompée par son amour, elle ne consulte ni son sexe ni ses forces, elle s'offre d'enlever elle-même son corps, si l'on veut lui découvrir le lieu où il repose; lorsque Jésus-Christ se jouant de son inquiétude et de ses projets, lui dessille les yeux par une parole : Marie, Marie, lui dit-il, mais de ce ton dont il savait se faire connaître à elle : *Maria*. Quel changement à ce mot. Les écailles tombent, le trouble disparaît, la lumière, la joie succèdent. Elle entend, elle voit son Epoux; son âme fond, et dans la douce et violente agitation dont son amour la presse, son cœur ne permet à sa bouche que de proférer le nom de son maître : *Rabboni* (*Joan.*, XX); elle s'en approche en se jetant à ses pieds, elle se hâte de les embrasser. Ici, qui séparera Madeleine de Jésus-Christ? Jésus-Christ même, Messieurs, qui veut encore exercer son amour. Ne me touchez pas, lui dit-il, la terre n'est le séjour ni de la possession ni du repos; c'est un lieu de recherche et d'exil. Je me dérobe à vos embrassements pour monter vers mon Père, et je ne permets qu'à vos vœux d'y monter avec moi.

Quel coup accablant pour Madeleine! Quelle source de soupirs ouvrirent ces paroles dans son cœur? Que fut sa vie depuis ce jour? qu'une vie de gémissements. Du moins la présence de Jésus-Christ adoucissait ses plus cuisantes peines, et modérait la douleur que lui donnait la vue d'un exil qui lui était commun avec lui; mais depuis l'Ascension de ce bien-aimé, cette chaste colombe, qui ne trouve plus où reposer ses pieds dans cette terre souillée et étrangère, se consume en soupirs vers la céleste patrie, où Jésus-Christ montant au ciel avait emporté tous ses désirs. Combien de fois se plaignit-elle plus amèrement que le Roi-Prophète de

la longueur de son pèlerinage? Combien de fois se sentit-elle pressée d'un désir plus violent que celui de l'Apôtre de se voir dégagée des liens de son corps pour voler dans le sein de Dieu, de se voir arrachée à cette terre d'iniquité pour se réunir à Jésus-Christ? Combien de fois, comme l'Epouse des *Cantiques* (*Cant.*, V), entendit-elle, dans le secret de son cœur, la voix de son Epoux qui lui répétait sans cesse : Venez, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma chaste colombe, mon unique beauté, venez, rejoindre votre Epoux? Combien de fois, rappelant le moment heureux où Jésus ressuscité lui apparut, se dit-elle à elle-même? Qu'il me le montre encore son visage, qu'il me la fasse encore entendre sa voix; car sa voix est douce et son visage agréable; qu'il me soit permis de le voir au grand jour de l'éternité, et dans le transport de ma joie de m'écrier à la vue de sa présence : Mon Maître, mon divin Maître : *Rabboni*. En vain pour adoucir son amertume, s'attache-t-elle à servir la mère de Jésus et son disciple bien-aimé. La mère ne peut la dédommager du fils, et moins encore le disciple du Maître. Rien ne soulage son amour que l'espérance d'une mort prochaine qui doit bientôt la rejoindre à son Epoux; et cette espérance fut avancée, au rapport de saint Modeste, par le martyre de son sang qui termina le martyre de son amour. Tel fut le mérite de cet amour tendre, magnifique, magnanime, héroïque. Voyons quelle en fut la récompense.

SECONDE PARTIE.

Madeleine n'aima Jésus-Christ que parce qu'elle en fut aimée. Personne ne peut aller au Fils, que le Père ne l'attire, ni courir après l'odeur des parfums de l'Epoux, que l'Epoux ne l'entraîne lui-même. L'amour de Jésus prévint donc celui de son amante; il l'aima d'un amour éternel avant qu'elle le pût connaître; il l'étonna du bruit de ses prodiges, l'enchaîna des biens de sa charité avant qu'elle le sût aimer ; il la regarda le premier d'un œil de miséricorde, délivra son corps d'une possession cruelle, pénétra son cœur d'une onction divine, et le souvenir de cette miséricorde singulière et gratuite fut toujours le plus vif aiguillon de l'amour de Madeleine : aussi ne parlerai-je point ici de cet amour prévenant du Sauveur, source primitive de l'amour, germe, principe des mérites de notre Sainte. Je parle d'un second amour qui fut la suite naturelle, la récompense légitime de l'amour de Madeleine, et je dis que Jésus-Christ lui rendit amour pour amour; qu'il distingua son amante par son affection pour elle, comme elle se distingua par son attachement pour lui ; que Jésus-Christ fut à Madeleine comme elle fut à Jésus-Christ : *Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi.* (*Cantic.*, II.)

Madeleine aima Jésus-Christ d'un amour tendre, et Jésus-Christ récompensa sa tendresse par les consolations dont il nourrit son amour. Madeleine aima Jésus-Christ d'un amour magnifique, et Jésus-Christ récompensa sa magnificence par la manifestation dont il honora son amour. Madeleine aima Jésus-Christ d'un amour magnanime, et Jésus-Christ récompensa sa magnanimité par l'apostolat auquel il éleva son amour. Madeleine aima Jésus-Christ d'un amour héroïque, et Jésus-Christ récompensa sa persévérance par la gloire dont il couronna son amour.

Et premièrement, Jésus-Christ nourrit sa tendresse de consolations sensibles. Vous vous l'imaginez, Messieurs, qu'il n'y a que fiel et amertume dans le calice du Sauveur ; qu'on ne trouve à la suite de cet homme de douleur que tribulation et que croix ; que son service est un joug pesant, son amour un amour sans douceur, une viande légère sans saveur et sans goût, une affection oisive qu'accompagnent l'ennui et la langueur; et par là vous nous apprenez que jamais vous ne connûtes le service du Seigneur, que jamais vous ne vous dévouâtes entièrement à son amour. Que celui qui balance entre Dieu et le monde, qui partage son cœur entre le vice et la vertu, qui se livre tour à tour à son penchant et à son devoir, se sente déchiré par des guerres intestines, se trouve obligé de combattre à la fois les remords de sa conscience et la fureur de ses passions, porte dans son sein une source de regret, d'inquiétude, de désespoir, traîne une vie languissante, sans repos, sans consolation, sans douceur; c'est le sort d'un demi-chrétien qui veut servir deux maîtres : Dieu et le démon, Jésus-Christ et Bélial. Mais celui qui, comme Madeleine, ne souffre point de partage dans son cœur, qui jure avec le monde et ses passions un divorce éternel, et le consacre sans réserve au service de Dieu : que celui-là vous le dise, si sa croix est accablante, si son joug est pesant; à lui seul est donné de goûter combien le Seigneur est doux.

Ainsi le goûtait Madeleine, lorsque mêlée dans la foule du peuple elle entendait la parole de Jésus-Christ, qu'elle renfermait avec soin dans son cœur comme un précieux trésor, lorsqu'assise aux pieds du Sauveur elle buvait à longs traits les eaux de la vie éternelle, et s'enivrait des torrents de grâce qui coulaient de ses lèvres sacrées. Comme elle ne prêtait point l'oreille aux discours du siècle, qu'elle en trouvait insipides les maximes les plus flatteuses, elle n'avait de goût que pour la loi de Dieu. Il lui était plus doux de s'en nourrir que d'étancher la soif la plus ardente dans le breuvage le plus délicieux. Ainsi l'éprouvait Madeleine, lorsqu'empressée autour de Jésus-Christ elle préférait à la possession de toutes les richesses et de toutes les dignités du monde, l'avantage de le nourrir, l'honneur de le servir de ses propres mains. Comme la créature n'entrait pour rien dans sa tendresse, qu'elle ne laissait distraire en sa faveur aucun mouvement de son cœur, le cœur qui ne cherchait qu'à se décharger du poids accablant de son amour, le répandait tout entier sur Jésus-Christ, et trouvait toute sa consolation dans cette ef-

fusion aimable. C'était un feu dévorant qui l'aurait consumée, si, pour aliment à sa vivacité, elle ne lui eût donné Jésus-Christ même.

Ne croyez pas toutefois, Messieurs, que la joie de Madeleine fut une joie sans mélange. Non, il n'est point en ce monde de félicité parfaite pour ceux même qui n'aiment que Jésus-Christ.

Plus Madeleine se sentait pour lui de tendresse, plus sa tendresse était alarmée de ses périls. Ses souffrances portaient à son cœur des atteintes cruelles, et son absence arrachait à ses yeux des larmes amères. Mais ses larmes mêmes n'étaient pas sans douceur, et sa tranquillité souffrait à peine de l'amertume de sa douleur. Elle s'affligeait, il est vrai, pour les intérêts d'un Maître, elle pleurait l'absence d'un Epoux ; non, les éclats de joie du théâtre n'avaient rien de si vif, de si piquant que les pleurs de Madeleine, parce que l'amour adoucissait et assaisonnait ses peines. Je souffre, pouvait-elle dire avec l'Apôtre, mais je souffre pour Jésus-Christ, et Jésus-Christ console ceux qui souffrent pour lui. Je suis comblée de joie, je trouve dans le plus profond abîme de mon affliction une source inépuisable de délices, parce que Dieu proportionne ses secours à mes besoins, et ses consolations à ma douleur : *Repletus sum consolatione, superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* (II *Cor.*, VII.)

Mais quoi ! Madeleine n'était-elle pas plongée dans un océan d'amertume, lorsqu'elle voyait expirer son Epoux sur une croix infamante? Son âme ne rejetait-elle pas toute consolation, ne s'ensevelissait-elle pas toute vivante dans la douleur, lorsqu'elle ne pouvait retrouver Jésus-Christ dans le tombeau. Elle le cherche le cœur dévoré d'inquiétude, et son amour abusé ne rencontre que des objets qui aigrissent ses douleurs. Son bien-aimé prend plaisir à se dérober à sa vue, et pour la mieux tromper, emprunte encore un visage étranger. Que cette recherche est cruelle, que cet état est douloureux pour une amante, pour le cœur de Madeleine! Oui, mais un seul mot doit la dédommager de la vivacité de ses peines. Marie, lui dit Jésus-Christ, *Maria.* (*Joan.*, XX.) A ce mot s'évanouissent ses peines, son âme liquéfiée à la voix de son Epoux se sent inondée d'un torrent de joie : *Anima mea liquefacta est ut locutus est dilectus meus.* (*Cant.*, V.) Que dans ce moment d'effusions son bien-aimé échappe encore à ses embrassements et lui refuse avec rigueur la consolation de baiser ses pieds, ce n'est que pour lui apprendre à modérer la violence de ses transports, à ne se jamais livrer en ce monde à la sensibilité d'une joie même spirituelle, comme si elle pouvait être durable ; à s'efforcer de mériter de nouvelles faveurs par de nouvelles preuves de sa fidélité. Aussi comme Madeleine persiste à le chercher avec la même persévérance, qu'elle retourne incessamment sur ses pas pour retrouver celui qu'elle ne peut se rassasier de voir, Jésus-Christ lui accorde ce qu'il lui avait d'abord refusé, la salue le premier, souffre qu'en la compagnie des autres femmes elle s'approche pour l'adorer. Quelle consolation pour Madeleine d'embrasser des pieds qu'elle avait vu clouer en croix pour sa rédemption. C'est à ces pieds qu'elle noie ses chagrins, qu'elle essuie ses larmes. C'est de ces pieds vivants qu'elle se lève transportée de joie pour aller annoncer aux apôtres la résurrection du Sauveur.

Ainsi l'éprouverez-vous, Messieurs, si l'amour de Dieu remplit tout votre cœur et épuise toute sa tendresse ; ainsi éprouverez-vous que Dieu assaisonnera d'une onction divine vos larmes les plus amères, fera suivre votre affliction la plus profonde de la joie la plus pure. Soyez fidèles à vous sevrer des consolations humaines, à n'en attendre que de la main de Dieu, et Dieu ne se refusera pas à vos désirs. Soyez constants à n'aimer que lui, et son amour sera votre délassement dans le travail, votre ressource dans l'indigence, votre soulagement dans la douleur, votre consolation dans la tristesse, votre espérance dans la crainte, votre vie dans les bras de la mort. Ames sensuelles qui reposez dans le sein des plaisirs, qui vous livrez peut-être sans remords aux passions les plus criminelles, vous n'entendez rien à ce langage. Les joies de Babylone vous rendent insensibles à cette joie spirituelle, et l'amour de Dieu, cette manne délicieuse, n'a pour vous que de l'amertume, parce que vous goûtez les fruits grossiers et insipides de la terre. Aussi n'est-ce point à vous que je parle, c'est à des âmes épurées, dégoûtées de l'amour du siècle, altérées de l'amour de Jésus-Christ, qu'il est permis de comprendre ce que je dis : *Da amantem et scit quid loquor.* Mais quoi, amateur du siècle, ne pourrais-je point vous le faire comprendre à vous-même? Que de traverses n'essuyez-vous pas pour accumuler vos trésors et triompher de vos rivaux? Que de chagrins, d'inquiétudes, de craintes, de remords accompagnent l'assouvissement de toutes vos passions? Cependant vous dévorez presque tout sans peine, parce que vous aimez, que l'amour nourrit l'espérance, que l'espérance soutient dans la peine. Madeleine aimait Jésus-Christ mille fois plus que vous n'aimez le monde, et cet amour lui rendait ses travaux légers, parce que le propre de l'amour est de faire disparaître le travail ou de le faire aimer. Mais que votre sort est différent de celui de Madeleine. Le monde irrite vos désirs sans les satisfaire. Désirable jusqu'à la possession, la possession en désabuse. Vous regrettez en le voyant d'avoir soupiré pour lui. Jésus-Christ, plus on le connaît, plus on l'aime ; plus on s'en nourrit, plus on en est affamé. C'est une eau délicieuse qui enivrait Madeleine sans la désaltérer, une manne légère qui la rassasiait et réveillait sans cesse la vivacité de son appétit.

L'amour de Madeleine fut tendre, ses consolations furent vives. L'amour de Madeleine fut magnifique, celui de Jésus-Christ fut

prodigue. Non contente de lui consacrer ses richesses, elle se consacra à son service comme son esclave. De quel retour Jésus-Christ payera-t-il ses largesses? Comment surpassera-t-il la profusion de son amante? En épuisant pour elle l'abondance de ses trésors, en répandant dans cette âme chérie les richesses de sa grâce, en honorant cette épouse privilégiée de ses plus rares faveurs, en se donnant tout entier à elle, comme elle s'était donnée tout entière à lui. Quel échange! le Maître pour la servante, Jésus-Christ pour Madeleine! Que Dieu est grand, qu'il est magnifique envers ceux qu'il aime! Le même don que Dieu fit à la terre en lui donnant son Fils, Jésus-Christ l'offre à Madeleine en se donnant à elle, et pour rendre ce don plus digne de son amour, il attend que le cours de ses souffrances soit expiré, que son corps impassible jouisse de l'immortalité que lui mérite sa mort. Pour tous les hommes il naît du sein d'une vierge, sujet à nos misères; pour Madeleine, il renaît du sein du tombeau revêtu de gloire: *Apparuit primo Mariæ Magdalenæ* (*Marc.*, XVI.)

Toute l'Eglise est encore en pleurs; la foi de plus d'un apôtre est plus qu'ébranlée; la foule des disciples pleure la mort du Rédempteur, comme si sa perte était éternelle, et le voilà retrouvé pour Madeleine. Jésus-Christ ne vit que pour son amante, qui seule triomphe avec lui. Le premier moment, moment précieux de sa résurrection, il le consacre à Madeleine à qui il dévoile la première le mystère aimable de la rédemption. *Apparuit primo Mariæ Magdalenæ.*

Partout où sera prêché l'Evangile de Jésus-Christ, Jésus-Christ veut que le peuple chrétien soit instruit qu'il n'a paru occupé que de Madeleine dans les premiers moments de son triomphe; qu'après lui avoir envoyé les anges ses ministres, pour lui annoncer la victoire de son Epoux, il est venu lui-même sous une figure empruntée éprouver encore une fois sa fidélité; mais qu'enfin dépouillant tout déguisement, tout artifice, il s'est montré, il s'est manifesté à elle la première dans la splendeur de sa gloire: *Apparuit primo Mariæ Magdalenæ.*

Que Dieu l'ait manifestée sa gloire, à Moïse sur le mont Sinaï, qu'il lui ait parlé face à face avec la familiarité d'un ami, qu'il ait apparu sous mille figures aux patriarches et aux prophètes, et qu'il ait pris plaisir à s'en dire le Dieu et le Père; que Jésus-Christ lui-même dans les jours de sa vie mortelle levant le voile qui dérobait aux hommes sa divinité, ait pénétré des rayons de sa gloire ses plus chers apôtres sur le mont Thabor; c'est pour Madeleine un privilége singulier que Jésus-Christ, vainqueur de la mort, ne prenne possession de son empire qu'en commençant à se l'approprier comme son épouse, qu'en se découvrant à elle la première comme à son amante: *Apparuit primo Mariæ Magdalenæ.*

Ainsi s'accomplit cette promesse de Jésus-Christ, que quiconque quitte tout pour s'attacher à lui, reçoit dès cette vie le centuple de ce qu'il sacrifie pour lui. Madeleine ne lui sacrifie que des richesses périssables, et elle retrouve en Jésus-Christ les richesses immortelles du ciel et de la terre. Ainsi s'accomplit cette autre promesse de l'Evangile que Jésus-Christ aime celui qui l'aime et se manifeste à lui pour reconnaître son amour. *Si quis diligit me, ego diligam eum, et manifestabo ei meipsum.* (*Joan.*, XIV.) Vérité consolante pour les âmes simples, détachées du monde et attachées à Jésus-Christ. C'est à elles que Dieu se découvre préférablement aux grands de la terre, aux sages du siècle, aux colonnes de l'Eglise. Oui, une simple artisane, une femme chrétienne connaît quelquefois mieux Jésus-Christ et ses mystères que le plus savant docteur, que le plus profond théologien. Jésus-Christ se montre aux yeux de son âme dans l'appareil de nos plus simples cérémonies, elle passe à ses pieds les journées entières à s'entretenir avec lui dans les délices de son cœur. Tout l'éclaire, tout la touche, tout la pénètre dans ce qui regarde Jésus-Christ. Lit-elle ses écritures, c'est avec une lumière et une onction sensible; parle-t-elle de ses mystères, c'est en termes touchants et énergiques. Si les termes lui manquent, les sentiments ne lui manquent jamais, parce qu'elle aime, que l'amour est la source de la vraie lumière, de la connaissance salutaire de Jésus-Christ, que Jésus-Christ prend plaisir à se découvrir à une âme qu'il a lui-même pénétrée de son amour divin; qu'il n'a rien de caché pour ceux qui sont à lui sans réserve: *Si quis diligit me, ego diligam eum, et manifestabo ei meipsum.* Que ne découvrit-il donc point à Madeleine? Quel trésor de sagesse et de lumière ne répandit-il pas dans cette âme privilégiée, lorsqu'il se manifesta à elle la première. *Apparuit primo*, etc. Jugez-en, Messieurs, non-seulement pour les consolations ineffables dont il nourrit sa tendresse, ni même par la manifestation glorieuse dont il honora sa magnificence, mais plus encore par la dignité sublime, par l'apostolat auquel il éleva la magnanimité de son amour. Troisième récompense de cet amour.

Non, ce n'est point assez à Jésus-Christ de distinguer Madeleine des autres femmes attachées à sa suite, comme il distingua le disciple bien-aimé de ses apôtres les plus chéris; de mettre son amante à la tête de toutes ses compagnes, de lui donner le même rang parmi elles qu'à saint Pierre parmi les apôtres, s'il ne la distingue des apôtres mêmes. Plus courageuse que les apôtres qui abandonnent leur maître dans le péril, elle le suit jusqu'au Calvaire, s'approche de sa croix, lui voit consommer son sacrifice, recueille ses derniers soupirs. Plus honorée que les apôtres, elle reçoit la commission glorieuse de leur annoncer la première la résurrection du Sauveur. A peine eut-elle aperçu le sépulcre ouvert qu'elle courut avertir saint Pierre et saint Jean de l'enlèvement prétendu de son corps. Sa mission n'a rien encore de consolant et de divin. Elle

ne reçoit ses ordres que de la trop grande vivacité de son amour qui la séduit et qui l'abuse, mais Jésus-Christ ne tarde pas, pour récompenser sa persévérance, de se découvrir à elle dans la douceur de sa parole, d'essuyer ses larmes par la vue de sa présence, et pour épurer son amour encore trop sensible, il la détache de lui-même, la charge de ses ordres, et l'envoie aux apôtres leur annoncer sa résurrection présente et son ascension future.

Ainsi, ces lampes luisantes qui portèrent le jour dans les régions les plus sombres, ces trompettes éclatantes dont la voix retentit aux extrémités de la terre, ces nuées légères et fécondes qui parcoururent l'un et l'autre hémisphère et y répandirent la rosée céleste qui fit germer le grain de la parole dans tout l'univers, les héros de Jésus-Christ, les évangélistes des nations, les législateurs, les apôtres du monde, sont éclairés par la parole, sont instruits par la bouche de Madeleine : *Venit Maria Magdalene annuntians discipulis, quia vidi Dominum, et hæc dixit mihi.* (*Joan.*, XX.) Que cette mission est auguste ! Que ce ministère est sublime ! Madeleine devient la lumière des oracles de la religion, le guide des conducteurs des aveugles, la mère des Pères du christianisme, l'apôtre des apôtres mêmes. Elle fait à leur égard, le jour de la Résurrection, l'office de l'ange à l'égard des pasteurs, le jour de la naissance. *Evangelizo vobis gaudium magnum.* (*Luc.*, II.) Je vous annonce, leur dit-elle, le sujet d'une grande joie. Ce Sauveur, les délices de notre âme, que nous avons vu expirer sur une croix, mais dont le souvenir ne peut expirer dans notre cœur ; ce Sauveur que j'ai vu de mes yeux ensevelir dans un tombeau, dans lequel vous avez cru voir vos espérances ensevelies ; ce Rédempteur d'Israël sur lequel vous ne comptiez plus, est retrouvé pour vous. Il renaît aujourd'hui par sa propre puissance, se reproduit de lui-même dans le monde, prouve sa divinité par sa résurrection, comme il prouva son humanité par sa naissance. Désormais ses Ecritures sont dévoilées, ses promesses accomplies. Il vous avertit par ma bouche comme ses frères, il vous ordonne par ma bouche, comme à ses disciples, d'aller en Galilée, où il s'élèvera à votre vue pour aller rejoindre dans le ciel son Père et son Dieu, et l'engager par sa médiation toute-puissante, à devenir et votre Dieu et votre Père. *Evangelizo vobis gaudium magnum, natus est vobis hodie Salvator.* (*Ibid.*) Les saintes femmes qui surviennent pour confirmer le témoignage de Madeleine, me rappellent la milice du ciel qui se joignit à l'ange pour lui faire cortége, et louer ensemble le Seigneur. Madeleine tient parmi ces femmes le rang de l'ange évangéliste dans la milice céleste. Elle est en effet l'ange évangéliste des apôtres, l'étoile qui brille à leurs yeux, comme celle d'Orient aux yeux des mages ; et si les apôtres ne se rendent pas à son témoignage, ce n'est pas que sa voix ne soit plus claire que celle de l'étoile, et sa mission aussi divine que celle de l'ange : c'est que les apôtres n'avaient pour lors ni la docilité des pasteurs, ni la foi des mages, et que Madeleine devait, dans sa mission, être conforme à son bien-aimé qui se plaignit plus d'une fois de l'indocilité des apôtres, et qui toujours étendit ses mains vers un peuple incrédule.

Je ne viens pas vous flatter, Messieurs, d'une mission semblable. L'apostolat de Madeleine est une mission rare dont Dieu n'honore pas le commun des fidèles. Mais quoi ! en ces jours d'affaiblissement et de prévarication, Dieu n'ouvre-t-il pas la bouche au simple peuple pour instruire le prophète, le relever de son abattement, dissiper ses frayeurs, l'affermir dans la foi immuable des promesses de Jésus-Christ? Vos oreilles, Messieurs, ne sont-elles pas en ce temps plus religieuses, votre lumière plus pure, votre zèle plus ardent, votre langue plus fidèle que celle du prêtre ? Ne pouvez-vous pas quelquefois par vos discours, toujours par vos exemples, devenir les apôtres de vos propres pasteurs ? Si, comme Madeleine, vous répandez par la sainteté de vos mœurs, la bonne odeur de l'amour de Jésus-Christ ; si, comme elle, vous demeurez attachés à sa croix, sans jamais en descendre ; si par la mortification et la pénitence vous retracez dans votre vie les souffrances et la mort du Sauveur, votre exemple sera une lumière vive qui éclairera vos pasteurs mêmes, une voix puissante qui convaincra les plus chancelants de la vérité des promesses et de la Résurrection de Jésus-Christ ; si, comme Madeleine, vous persévérez dans la prière et dans les larmes, vous obtiendrez aux ministres de l'Eglise la fidélité, la fécondité de leur ministère. Les apôtres incrédules à la voix de Madeleine, se rendirent à ses gémissements. Oui, ses gémissements lui méritèrent le don de docilité et de foi ; et encore aujourd'hui les gémissements de la colombe ne méritent-ils pas à l'Eglise les grâces que lui communiquent ses ministres ? Le pasteur parle, mais la brebis prie, et la prière de la brebis donne l'efficacité à la parole du pasteur. Nous avons en main, Messieurs, l'autorité du ministère, mais vous avez, âmes fidèles, les soupirs de l'Esprit saint dans le cœur, et vos soupirs sont l'âme de notre ministère.

Après tant de faveurs accordées à Madeleine, qui sera surpris qu'elle jouisse d'un degré de gloire qui réponde à ces faveurs? Que son bien-aimé la distingue de ses autres amantes dans le sein de son triomphe, comme il l'en distingua dans le théâtre de ses combats : qu'elle soit dans le ciel à la tête des âmes consacrées à l'amour de Dieu comme leur conductrice, et qu'elle y porte d'une manière spéciale le titre d'épouse de Jésus-Christ, dont elle fut sur la terre l'amante la plus fidèle ? Le degré de gloire ne se mesure-t-il pas sur celui de l'amour, et si la couronne se donne à la persévérance, Madeleine, par sa persévérance héroïque, ne

méritera-t-elle pas une couronne singulière ?

Et certes la gloire dont elle jouit sur la terre n'est-elle pas un gage de la brillante couronne dont son Epoux l'enrichit dans le ciel? L'Eglise grecque, pénétrée pour elle de la vénération la plus profonde, la distingue dans son culte, je ne dis pas des pécheresses pénitentes, mais des vierges mêmes les plus pures, et dans ses honneurs religieux l'égale en tout aux apôtres mêmes L'Eglise d'Occident a longtemps conspiré à solenniser sa fête, dont elle ordonnait la sanctification aux fidèles. Les royaumes qui nous environnent conservent encore ce pieux usage, et ceux qui l'ont retranché pour le soulagement des peuples, en retiennent dans l'office toute la solennité.

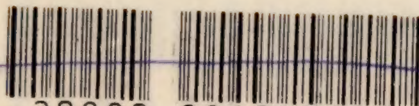
Où ne s'est point porté le zèle de sa gloire? Avec quelle avidité le peuple jaloux de son culte a-t-il reçu les fictions les plus grossières, dont une foule d'imposteurs se plaisait à surprendre la crédulité? Quelle terre ne revendique pas de nos jours les dépouilles de notre sainte, et ne prétend pas soutenir ses droits à la faveur de l'ignorance et de l'imposture? Mais si le Seigneur nous a caché son corps comme celui de Moïse pour le dérober peut-être à des honneurs superstitieux, lui-même nous a révélé ses vertus dans l'Evangile, et nous en a proposé l'imitation religieuse. Heureuse la terre qui possède le corps de Madeleine et recèle dans son sein ce pieux trésor; plus heureuse l'âme qui possède ses vertus et en retrace l'image vivante dans ses mœurs! Il ne nous est pas permis d'embrasser, de baiser ses reliques, mais il nous est permis de chérir, d'imiter son amour. L'amour fut l'âme de son corps, et la vie de son âme la source de ses mérites, le fondement de sa gloire; il doit être l'objet de notre imitation et le fondement de notre culte. Madeleine ne fut plus honorée sur la terre, et n'est aujourd'hui plus glorifiée dans le ciel, que pour avoir été plus embrasée de l'amour de Jésus-Christ. Aimez Jésus-Christ comme elle, et vous l'honorerez du seul culte digne d'elle. Partagez son amour, et vous mériterez de partager sa gloire, que je vous souhaite. *Amen.*

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.




a39003 001908200b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 08 10 7